REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

18

PARIS. — CHAMEROT ET RENOUARD (IMP. DES DEUX REVUES)

19, rue des Saints-Pères, 19

P
Fr Lit
R

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME II

31e ANNÉE — 2e SEMESTRE

1er JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1894

197193
9. 7. 25

PARIS

BUREAU DES REVUES, 19, RUE DES SAINTS-PÈRES

1894

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti54pari

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 1 — 4e SÉRIE. — TOME II — 7 JUILLET 1894

BERTRADE

Comédie.

Cette comédie a été commencée il y a deux ans. J'en ai écrit le scénario, puis le premier acte entièrement, et la moitié du second. Je me suis arrêté, n'ayant pas trouvé de dénouement qui me contentât.

Aux personnages du premier acte il faut ajouter : le R. P. Chavigny, jésuite; le comte et la comtesse de Rocheray; Guy de Rocheray; Mercédès d'Algésiras; la princesse Aldini, et deux reporters. — Bertrade n'épouse pas Foussard. — Si, munis de ces renseignements, les lecteurs de la *Revue Bleue* veulent terminer la pièce...

J. L.

ACTE PREMIER

Chez les Rivebrune. Petit salon très vieux; boiseries, fenêtres mansardées. Portes au fond et à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE DE RIVEBRUNE, BERTRADE, THÉRÈSE, puis BRIGITTE

La marquise est assise à un métier de tapisserie, au coin de la cheminée. Thérèse coud à l'autre coin. Bertrade va et vient.

THÉRÈSE, *elle sonne, Brigitte paraît.* — Brigitte, apporte-moi ton livre de cuisine.

BRIGITTE. — Bien, Mademoiselle. (*Elle sort.*)

LA MARQUISE. — J'ai froid, décidément. Il vient par cette porte des vents coulis...

THÉRÈSE. — Attendez, ma mère, je vais déployer le paravent. (*Elle le déploie.*) Êtes-vous mieux ?

LA MARQUISE. — Oui, mais voilà maintenant la cheminée qui fume.

BERTRADE, *à la fenêtre, sans se détourner.* — Naturellement. Ici, quand on ne gèle pas, on est enfumé, il n'y a pas de milieu. (*Après réflexion, gouaillant.*) Il est vrai que les boiseries sont encore très bien.

THÉRÈSE. — C'est toujours ça. Moi, je l'aime tel qu'il est, ce vieil appartement. Il n'est pas bien commode : mais il a, après tout, assez bon air, et il est, comme nous, du passé.

BERTRADE. — Ah ! ma bonne Thérèse, si tu savais comme je m'arrangerais d'un appartement d'aujourd'hui, avec des portes qui joignent et des cheminées qui tirent !

LA MARQUISE. — Votre père vient justement de descendre chez nos cousins pour leur demander quelque petites réparations.

BERTRADE. — Comptez là-dessus !

LA MARQUISE. — Ne sois pas injuste, Bertrade. Les Rocheray ont toujours été parfaits pour les Rivebrune. Ils le doivent, c'est vrai : mais il faut avouer qu'ils ont toujours compris leur devoir.

THÉRÈSE. — Maman a raison. Sans eux je ne sais pas comment nous pourrions vivre. Ils nous logent dans leur hôtel...

BERTRADE. — Sous les combles.

THÉRÈSE. — Oui, sous les combles; de très jolies fenêtres mansardées; on dirait un appartement de cadet. Et que de petites douceurs tout le long de l'année ! Du bois l'hiver, un panier de vin de temps en temps, une robe pour nous à chaque saison...

BERTRADE. — Des folies, quoi !

THÉRÈSE. — Ne fais pas la mauvaise, petite sœur.

BERTRADE. — Pas drôle, la situation sociale de parents pauvres.

La marquise. — Résignons-nous à la volonté de Dieu, mon enfant. Il est certain que, si votre arrière-grand-oncle de Rivebrune n'avait pas été circonvenu par les Rocheray au point de dépouiller ses autres neveux, nous devrions être aujourd'hui plus riches que nos cousins...

Bertrade, *avec une gaieté féroce.* — Et c'est nous qui aurions aujourd'hui le rez-de-chaussée!

La marquise. — Nos cousins le comprennent. Ils restituent dans la mesure où ils croient que leurs conscience les y oblige. Nous n'avons pas à les juger. (*Elle tousse.*) Cette fumée est bien désagréable... Veux-tu retirer le paravent, Thérèse?

Thérèse. — Oui, maman.

Brigitte, *entrant, à Thérèse.* — Voici le livre de cuisine, Mademoiselle.

Thérèse, *l'examinant.* — Comment! Brigitte, 78 francs cette semaine? Je t'avais pourtant bien dit de ne pas dépasser 70.

Brigitte. — Mais, Mademoiselle, il y a eu deux personnes à déjeuner, et Mademoiselle ne voudrait pas qu'on dise qu'il n'y a pas tout ce qu'il faut.

Thérèse. — Sans doute, Brigitte, sans doute. Il faut que, ces jours-là, ce soit... très convenable. Mais le lendemain, quand nous ne sommes que nous...

Brigitte. — Mais, c'est que monsieur le marquis aime bien les petits plats.

Thérèse. — Je sais, Brigitte : mais maman et moi, nous n'y tenons pas du tout, aux petits plats. Alors, quand tu en fais, tu pourrais en faire un peu moins. (*Continuant à examiner.*) Et puis, je vois là des côtelettes à 50 centimes... et même à 60... C'est bien cher... J'en ai aperçu l'autre jour, en passant, dans une boucherie de la rue du Cherche-Midi, qui n'étaient marquées que 40 centimes. Elles étaient très belles... Tu entends bien comment je te dis cela; tu es de la maison... Il faut être très économe, ma bonne Brigitte.

Brigitte. — Je ferai mon possible, Mademoiselle.

Thérèse. — J'y compte, Brigitte. (*Rendant le carnet.*) Merci. (*Brigitte sort.*)

Bertrade. — Quel mal tu te donnes pour faire des économies de deux sous!

Thérèse. — Deux sous sont deux sous. L'économie est un peu pour nous une condition de dignité. C'est ce qui me donne le courage de liarder comme je fais. Et tiens, au lieu de te moquer de moi, tu devrais me demander des leçons. Car c'est toi qui tiendras les comptes quand je serai mariée.

Bertrade. — Parlons-en, de ton mariage! Alors, tu es résignée?

Thérèse. — Je ne suis pas résignée à épouser Jean de Brignoles. J'y consens avec joie, ce qui est un peu différent.

Bertrade. — Tu n'es pas difficile.

Thérèse. — Jean est d'une famille qui vaut la nôtre. Il est très bon, et je l'aime. Il a sa solde de lieutenant et une terre qui lui rapporte 3 000 francs. Moi, j'aurai à peu près autant de ma marraine de Rocheray. Nous serons donc plus riches que vous, et j'en ai un peu de honte.

Bertrade. — Il n'y a pas de quoi, ma pauvre Thérèse.

Thérèse. — Mais si, Bertrade! mais si! je ne fais pas seulement un mariage d'amour, mais encore un très bon mariage, puisqu'il paraît que ce n'est pas la même chose... Pauvres comme nous sommes, nous ne pouvons guère espérer trouver, dans notre monde...

Bertrade. — Le fait est que les jeunes gens de chez nous montrent peu de passion pour les filles sans dot, et que ceux mêmes qui ont encore un peu d'argent trouvent plus pratique d'épouser la fille de M. Poirier, quand ce n'est pas la fille de M. Gobseck.

La marquise. — Cela est déplorable, mon enfant. Mais, Dieu merci, ce ne sont là que de très rares exceptions.

Bertrade. — Eh! pas si rares... Au reste, je ne les blâme pas.

La marquise. — Bertrade!

Bertrade. — C'est qu'aussi nous sommes trop dupes, à la fin! Nous n'avons pas le sou, c'est vrai. Mais nous avons un nom très bien, un joli petit arbre généalogique qui nous fait remonter jusqu'au XIIIe siècle, et là, sans lacune, sans tricherie... Et nous restons vieilles filles — ou nous épousons la misère, comme Thérèse, quand il y a tant de bons petits jeunes gens, fils d'israélites extraordinairement millionnaires...

La marquise. — Bertrade! Tu ne parles pas sérieusement, au moins?

Bertrade. — Mais non, je vous taquine... Oh! ce n'est pas que ces gens-là soient plus mal que d'autres, ni plus bêtes... du moins ceux que j'ai pu apercevoir. Je ne vois pas bien quelle si grande différence il y a entre les hommes de notre monde, comme vous dites, et... tenez, par exemple, M. Foussard, l'ami de papa, sinon que M. Foussard est beaucoup plus riche.

La marquise. — Ne dis pas de folies, Bertrade. Il est trop évident qu'il y a un ton, des manières, une tradition... un je ne sais quoi... dont les gens de son espèce ne se doutent même pas.

Thérèse. — Bien sûr!

Bertrade. — Mais enfin... vous le recevez?

La marquise. — Ton père le reçoit, quelquefois.

Bertrade. — Les Rocheray le reçoivent aussi?

La marquise. — M. Foussard fait beaucoup de bien. Sa charité force un peu les portes. Au reste, il est très bien pensant.

BERTRADE. — On le dit riche à trente ou quarante millions.

LA MARQUISE. — Qu'est-ce que cela peut bien nous faire, mon enfant?

BERTRADE. — Rien... seulement ça doit être amusant d'être riche à ce point-là, il n'y a pas à dire.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE MARQUIS

LA MARQUISE. — Eh bien?

LE MARQUIS. — J'ai vu notre cher cousin. Oh! il a été charmant. Il ne refuse pas les réparations, en principe. Mais il dit qu'il faut d'abord faire venir l'architecte.

THÉRÈSE. — C'est assez naturel.

LE MARQUIS. — Oui, oui, un prétexte pour faire traîner les choses jusqu'au printemps... Il a d'ailleurs trouvé moyen de m'insinuer qu'ils étaient un peu à court en ce moment, qu'ils allaient avoir des dépenses à faire... Car, vous ne savez pas? ils marient leur fils.

BERTRADE. — Et avec qui, Seigneur!

LE MARQUIS. — Avec une certaine Mercédès d'Algésiras... Trois millions de dot... Immenses plantations à la Havane... vieille noblesse créole... (*A la marquise.*) Connaissez-vous cela, mon amie?

LA MARQUISE, *cherchant.* — Algésiras? Algésiras?... Je croyais la famille éteinte.

LE MARQUIS. — On se demande ce que peut être cette moricaude pour accepter un mari comme cet imbécile de Guy... Au reste, les Rocheray ont eu soin de ne pas nous consulter. Il est visible qu'ils cherchent à nous tenir à l'écart comme s'ils redoutaient notre jugement. Tenez, aujourd'hui même, en passant dans le hall, j'ai parfaitement vu les préparatifs d'une soirée à laquelle ils ont encore oublié de nous inviter.

THÉRÈSE. — Mais, papa, ils ont raison. S'ils ne nous invitent pas à toutes leurs soirées, c'est pour ne pas nous obliger à des dépenses que nous ne pouvons pas soutenir.

LE MARQUIS. — Et moi, je vous dis que leur attitude envers nous devient positivement inconvenante. Nous sommes pauvres? Eh! c'est que les Rivebrune ont toujours été fiers, c'est qu'ils ont servi le roi pendant des siècles, sans rien demander. C'est de l'histoire, cela... Si d'ailleurs on comparait la pureté du sang...

LA MARQUISE. — En janvier 1764, un Rocheray épousait la fille d'un La Grimaudière, fermier général, et des plus décriés.

LE MARQUIS. — Et quant à la pureté des principes...

LA MARQUISE. — Je ne me permets pas de juger nos cousins, mais il est certain que cet empressement à se rallier à la branche cadette...

BERTRADE. — Du coup, nous nous sommes ralliés au duc de Parme. C'est plus chic, et ça ne coûte pas plus. Ça coûte même moins.

LA MARQUISE. — Bertrade!

BERTRADE. — Avouez que vous avez surtout voulu leur être désagréables.

LE MARQUIS. — Leur être désagréables, non; leur donner une leçon, oui. Ils me font rire avec leur prétention d'être de leur temps! elle, avec son genre artiste et ses toquades pour les hommes de lettres; lui, avec son économie politique et son socialisme chrétien! Pas de tenue, je vous dis. Voulez-vous toute ma pensée? J'estime plus un homme comme Foussard, enrichi par son intelligence et qui se tient à sa place (car il s'y tient, il a du tact), qu'un gentilhomme comme Rocheray qui ne sait pas garder la sienne.

LA MARQUISE. — Vous allez peut-être un peu loin, mon ami.

LE MARQUIS, *continuant.* — Ce mariage! Quelque chose de joli quand on y songe! Dieu sait ce que Guy leur a coûté et combien de fois ils ont payé ses dettes! Vous pouvez être sûre qu'ils ne lui donnent pas un sou. Et voilà un imbécile qui, parce qu'il porte un nom... quelconque... Non, c'est immoral, ma parole!... Ah! si j'avais un fils!...

BERTRADE. — Ah! si j'étais un garçon!...

LE MARQUIS. — Tu dis?

BERTRADE. — Je dis comme vous, mon père (*La marquise s'est levée et s'apprête à sortir.*

LE MARQUIS. — Vous sortez, mon amie?

BERTRADE. — Maman a son petit exercice de trois heures à la chapelle des Pères.

LA MARQUISE. — M'accompagnes-tu, Thérèse?

THÉRÈSE. — Mais c'est que... Jean a dit qu'il viendrait peut-être nous faire une petite visite cette après-midi; alors...

LA MARQUISE, *souriant.* — C'est juste. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins LA MARQUISE

LE MARQUIS. — Votre mère est une sainte.

BERTRADE. — Elle a raison, puisque ça l'occupe. Elle a aussi sa tapisserie. Huit heures par jour de tapisserie au petit point depuis dix ans. Ce qu'elle a fabriqué de meubles de salon pour ses amies! Cela nous vaut des robes et de menus cadeaux. On a fini par lui fournir les laines: comme ça, c'est tout bénéfice. Seulement, trop de chasubles et de nappes d'autel pour les bons Pères. Beaucoup moins avantageux, les nappes d'autel et les chasubles... Enfin, ses pelotons de laine la dispensent de l'ennui de penser, de parler, de bouger, bref de tout ce qu'elle déteste. (*Avec une solennité blagueuse.*) Fauteuil de ma pauvre maman, sois béni!

THÉRÈSE, *très sérieusement.* — Oui, sois béni,

tiens! (*Elle dépose un baiser sur le dos du fauteuil.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE CHEVALIER D'OUTARVILLE

BERTRADE. — Ah! voici le chevalier d'Outarville, le dernier des chevaliers!

THÉRÈSE, *l'embrassant.* — Oncle de Jean, soyez le bienvenu. (*Le chevalier et le marquis se serrent la main.*) Avez-vous vu votre neveu?

LE CHEVALIER. — Non, Mademoiselle... Je viens de chez les Rocheray. Et comme j'ai dit que je montais ici, ils m'ont chargé d'une commission. Les enfants vont sortir pour faire une promenade, le landau est prêt, et s'il vous était agréable, à vous et à Bertrade, de les accompagner...

BERTRADE. — Ah! non, par exemple!

LE CHEVALIER. — Pourquoi? Il fait très beau.

BERTRADE. — Nous ne sommes pas leurs gouvernantes.

LE MARQUIS. — Bertrade a raison.

LE CHEVALIER. — Et vous, Thérèse?

THÉRÈSE. — Moi, mon cher chevalier, j'irais bien volontiers. Mais j'attends un peu votre neveu Jean, et j'avoue que je ne voudrais pas manquer sa visite. (*Elle sonne, Brigitte paraît.*) Descends vite chez Mme de Rocheray, et dis que nous la remercions, mais qu'il nous est tout à fait impossible de profiter de la voiture aujourd'hui. (*Brigitte sort.*)

LE MARQUIS. — Eh bien, chevalier, vous savez la nouvelle? le mariage de Guy de Rocheray?

LE CHEVALIER. — Oui, oui, la comtesse vient de me dire...

LE MARQUIS. — Qu'est-ce que c'est que ces Algésiras? Car, Dieu merci, nos cousins ne nous tiennent guère au courant de leurs affaires.

LE CHEVALIER, *naïf.* — Les Algésiras? Grand nom, très grand nom. Descendent d'un des compagnons de Pizarre. Rien à dire. Oh! ce sera un beau mariage.

BERTRADE. — Et qui ne passera pas inaperçu, je m'en rapporte pour cela à ma cousine.

LE CHEVALIER. — Ils sont très satisfaits, et c'est bien naturel. Cette union de deux grandes familles, à l'époque où nous vivons, cela console de bien des choses... Les Princes s'y intéressent. On a déjà reçu leurs cadeaux... Il y aura, la semaine prochaine — le jour n'est pas encore fixé — une exposition de la corbeille... chez les Rocheray, car les Algésiras n'ont pas d'installation complète à Paris.

BERTRADE. — Les reporters seront invités?

LE MARQUIS. — Est-ce que cela vous plaît, à vous, chevalier, cette exhibition?

LE CHEVALIER. — Mon Dieu! il y aurait beaucoup à dire. Ce sont les mœurs nouvelles... Il est certain qu'autrefois...

LE MARQUIS. — On avait plus de dignité.

LE CHEVALIER. — Ah! autrefois! autrefois!

BERTRADE. — Autrefois! Vous prononcez cela, chevalier, comme le nom d'une femme aimée.

LE CHEVALIER. — C'est qu'en effet c'est le nom de tout ce que j'aime.

BERTRADE. — Je parie que vous avez été page de Charles X?

LE CHEVALIER. — Vous le saviez?

BERTRADE. — Vous voyez bien! Et vous avez arrêté votre montre en 1830.

LE CHEVALIER. — Moqueuse!

THÉRÈSE. — Et c'est pour cela que je vous aime, chevalier. Vous représentez la fidélité, c'est-à-dire la vertu la plus rare, aujourd'hui que tout change si vite. Le comte de Chambord le savait bien. Oh! tenez, si vous étiez gentil, vous nous rediriez ce qu'il vous disait un jour à Frohsdorff.

LE CHEVALIER. — Oh! le roi me flattait: il était si indulgent!

THÉRÈSE. — Redites tout de même, je vous en prie.

LE CHEVALIER. — Eh bien, donc... c'était à Frohsdorff. Le roi venait d'avoir un entretien avec des amis de France qui... — oh! je ne conteste pas la bonté des intentions, — mais enfin avec des amis trop habiles, trop politiques... qui lui demandaient des concessions: « Mon bon Outarville, me dit le roi, je crois bien qu'il n'y a plus que deux légitimistes sérieux: moi, le dernier roi, et vous, le dernier chevalier. »

BERTRADE. — C'est gentil, ça.

THÉRÈSE. — Et après?

LE CHEVALIER. — Après? Le roi sourit, puis il ajouta: « Et ces deux grands débris... »

BERTRADE. — « Se consolaient entre eux. »

LE CHEVALIER. — « Vieux débris » eût mieux convenu pour moi que « grands débris ». Mais, vous comprenez, le roi parlait de nous deux. (*Il se lève.*)

THÉRÈSE. — Vous partez déjà?

LE CHEVALIER. — C'est qu'il est tard, mes chères enfants, et j'ai encore de vieux amis à voir. (*Il sort.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins LE CHEVALIER

BERTRADE. — Pauvre bonhomme! Maman a sa tapisserie: le chevalier a ses visites. Tous les jours, de cinq heures à sept, il revoit, comme il dit, ses vieux amis, c'est-à-dire tout le faubourg. Il gémit doucement sur le malheur des temps, raconte des anecdotes d'autrefois et cite des mots du comte de Chambord. Le matin, il travaille à l'*Histoire du duc de Berry*. Voilà trente ans qu'il l'écrit, son histoire.

THÉRÈSE. — Mais elle n'est pas mal du tout, je t'assure.

BERTRADE. — Il te l'a lue?

THÉRÈSE. — Oui, des passages. Le chapitre de la

mort est très bien, très bien. Nous avons pleuré ensemble en le lisant.

BERTRADE. — Ta parole?

THÉRÈSE. — Mais oui, Bertrade.

BERTRADE. — Sais-tu que tu es drôle, Thérèse?

THÉRÈSE. — Moi? Pourquoi?

LE MARQUIS. — Pauvre Outarville! Encore un pané, celui-là! S'il ne dînait pas tous les jours en ville... Au reste, ce qu'il y en a, de panés, dans notre monde! Le chevalier et moi, ça fait deux. (*A Thérèse.*) Ton fiancé qui va venir, ça fera trois. Ah! les temps sont durs pour nous autres!

THÉRÈSE. — Mais, mon cher père, on croirait, à vous entendre, que nous sommes réellement des indigents, que nous n'avons ni gîte, ni vêtements, ni pain... De quoi manquons-nous, au bout du compte? Je ne souffre pas du tout de n'être pas riche. Je suis contente, et même un peu fière, de porter votre nom : cette fierté-là est un devoir. Mais il semble qu'aujourd'hui on ne conçoive plus la naissance sans l'argent. On s'imagine que ce n'est qu'avec lui qu'elle a tout son prix. C'est une idée de bourgeois, cela!

BERTRADE. — Tiens! toi, je t'adore! Tu es ma petite hermine, mon petit blason; tu es ma pureté, ma fierté, ma vertu. Laisse-moi t'embrasser. (*A Jean qui entre.*) N'est-ce pas, Jean, qu'elle est exquise?

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN

JEAN. — Je suis absolument de cet avis. (*Il donne la main au marquis et aux deux jeunes filles.*) J'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer, Thérèse. D'abord, je suis sûr maintenant de rester encore trois ans en garnison à Versailles. Alors je me suis mis en quête d'un logement, et je viens de trouver, rue d'Angivilliers, une petite maison, presque un petit hôtel, qui sera libre dans quelques mois. Cela n'est pas très cher, et il y a un jardin.

THÉRÈSE. — Vrai?

JEAN. — Un jardin... grand comme ici.

THÉRÈSE. — Quel bonheur!

BRIGITTE, *entrant.* — La couturière fait demander à mademoiselle Bertrade si elle peut venir essayer.

BERTRADE. — Bien.

THÉRÈSE. — Tu m'appelleras quand tu auras passé la robe : je tiens à voir moi-même. (*Bertrade et Brigitte sortent. A Jean.*) Mais oui, je m'y connais, et vous aurez une femme qui ne sera pas mal habillée du tout, et très économiquement.

JEAN. — Oui, petite perle. Ah! autre chose encore. Je viens de voir le Père Chavigny, mon ancien maître. Il m'a promis de célébrer lui-même notre mariage.

THÉRÈSE. — Comme il est bon!

LE MARQUIS. — Est-ce que vous ne croyez pas, mon cher Jean, que, si nous avions demandé au nonce... Il devrait bien cela à nos maisons. Vous verrez que ce sera le nonce qui mariera Guy de Rocheray... Car, vous savez? ils ont trouvé, je ne sais où, une moricaude... Immenses plantations à la Havane; trois millions de dot, à ce qu'il paraît; trois millions de sueur de nègres... Qu'est-ce que vous pensez de tout cela, vous?

JEAN. — Oh! moi, je ne m'occupe pas de ce que font les autres. Je suis soldat, j'adore mon métier. Si je m'inquiétais de ce qui se passe dans le monde qui fut le mien (car mon monde, à présent, c'est l'armée), je craindrais d'y découvrir des choses pas bien encourageantes... Ne parlons donc pas de ça, voulez-vous?

LE MARQUIS, *ému.* — Ah! mon cher Jean!... mes chers enfants... que vous me faites de bien! (*Solennel.*) Il y a donc encore, dans la décadence morale de notre monde, des cœurs que la contagion n'a pas atteints! Que les autres transigent! Les Brignoles et les Rivebrune ne transigeront jamais!

JEAN. — Mais non, mais non, cher monsieur, c'est bien plus simple que ça, je vous assure. (*Entre Brigitte.*)

THÉRÈSE. — Qu'y a-t-il encore, Brigitte?

BRIGITTE. — On apporte deux gros ballots pour l'Orphelinat, de la part de M. Foussard.

THÉRÈSE. — Eh bien, prévenez Bertrade (*Brigitte sort.*)

JEAN. — Qui ça, Foussard? Le Foussard de la Banque Universelle et des raffineries de Champigny?

LE MARQUIS. — Lui-même.

JEAN. — Vous le voyez?

LE MARQUIS. — De temps en temps... Oh! il est très bien pensant, et d'un tact parfait...

JEAN. — Mais comment...

LE MARQUIS. — Il a rencontré Bertrade, voilà quatre ou cinq mois, à une vente de charité et lui a donné deux mille francs pour une paire de boutons de manchettes. Le lendemain, il lui envoyait trois cents kilos de sucre pour ses pauvres...

THÉRÈSE. — Car, vous savez, Bertrade s'occupe beaucoup de bonnes œuvres.

JEAN. — Oui, elle aime présider, administrer, régenter, ça l'amuse.

THÉRÈSE. — Méchant!

LE MARQUIS. — Elle est dame patronnesse de l'Orphelinat de l'Immaculée Conception... Quelques jours après cet envoi, Foussard s'est présenté ici. Nous ne pouvions guère refuser de le recevoir. Il a continué de faire tous les mois, pour l'orphelinat, des envois considérables... Un jour, Bertrade l'a consulté sur les comptes de l'orphelinat, qu'elle est chargée de tenir

et qui sont assez compliqués... Bref, il rend de grands services à ces bonnes religieuses...

JEAN. — Est-ce que ce monsieur-là est de vos amis, Thérèse ?

THÉRÈSE. — Mon Dieu...

JEAN. — Quoi ? Dites.

THÉRÈSE. — J'ai peur que Bertrade ne lui plaise un peu trop.

LE MARQUIS. — Lui ? Allons donc ! Il a bien trop de raison et, j'ose dire, de délicatesse... D'ailleurs, il ferait beau voir !

JEAN. — Et... il est très riche, ce M. Foussard ?

LE MARQUIS. — Immensément ! Peut-être trente millions ; peut-être davantage.

JEAN. — Et il a gagné ça... tout seul ?

LE MARQUIS. — Oui.

JEAN. — En combien de temps ?

LE MARQUIS. — Je ne sais pas, moi. En quinze ans... en vingt ans...

JEAN. — C'est drôle.

BRIGITTE, *entrant*. — M. Foussard demande à voir monsieur le marquis. J'ai dit que je ne savais pas si monsieur le marquis y était.

LE MARQUIS, *après un moment d'hésitation*. — Faites entrer. (*A Jean, qui fait mine de sortir.*) Vous partez ?

JEAN. — Oui.

LE MARQUIS. — Vous ne voulez pas le voir ?

JEAN. — Ce n'est pas cela, mais je suis un peu pressé.

LE MARQUIS. — Ah ! Thérèse, veux-tu dire à Bertrade d'apporter les comptes de l'orphelinat ? (*Au moment où Jean et Thérèse vont sortir, Foussard entre et salue Jean, qui lui rend un salut très léger.*)

SCÈNE VII

LE MARQUIS, FOUSSARD, puis BERTRADE

LE MARQUIS. — Cher monsieur...

FOUSSARD. — Cher monsieur...

LE MARQUIS. — De nouveau merci pour les pauvres de Bertrade.

FOUSSARD. — Ne parlons pas de ça ; ça n'en vaut pas la peine... Avez-vous les comptes des bonnes sœurs ? (*Bertrade entre.*)

LE MARQUIS. — Voici ma fille qui les apporte.

FOUSSARD, *saluant*. — Mademoiselle... (*Feuilletant le registre.*) Très bien. Je ferai vérifier.

BERTRADE. — Il y a un petit déficit.

FOUSSARD. — J'aurai le plaisir de le combler.

BERTRADE. — Comme les autres fois.

FOUSSARD. — C'est si peu de chose ! Et nous avons tant à nous faire pardonner, nous autres pauvres hommes de finance.

BERTRADE. — Si à plaindre que cela ?

FOUSSARD. — Mais oui, mais oui. Vous ne savez pas ce qu'est ma vie !

BERTRADE. — Vous êtes un des rois de Paris ; vous avez tout...

FOUSSARD. — Et je ne jouis de rien. Je n'ai pas même de foyer, car je suis resté veuf à trente ans. J'ai un hôtel vingt fois trop grand pour moi, dont je n'habite qu'un coin. J'ai un château historique dans le Poitou, où je ne vais jamais ; une galerie de tableaux que je n'ai pas le temps de regarder ; une écurie de courses, je ne sais pas pourquoi ; des équipages de chasse, qu'on sort une fois l'an, quand mon ami le prince d'Illyrie vient me voir... Vraiment, j'aurais besoin de quelqu'un qui m'aide à faire proprement le métier de riche, car je n'en ai pas le loisir, et je crois bien d'ailleurs que je ne saurais pas... Vous, tenez, Mademoiselle, je suis sûr que vous sauriez.

BERTRADE, *riant*. — Ça, je le crois.

FOUSSARD. — Moi, je ne suis qu'une misérable machine à presser, torturer, multiplier et faire courir l'argent.

BERTRADE. — C'est déjà bien joli.

LE MARQUIS. — Vous êtes trop modeste, mon cher Foussard.

FOUSSARD. — Moi ? Oh ! soyez tranquille, je ne le suis pas avec tout le monde... Mais j'oublie nos petites affaires. J'ai examiné, Mademoiselle, le plan d'agrandissement de notre ouvroir. Le devis peut être certainement réduit d'un quart, et, si vous m'y autorisez, je présenterai mes observations à l'architecte des bonnes sœurs.

BERTRADE. — Vous pensez à tout. Et vous avez quelque mérite à vous occuper de si petites choses.

FOUSSARD. — Il était trop naturel que je prisse en main les intérêts d'une œuvre dont vous vous occupez, Mademoiselle ; je suis trop heureux de mettre à votre service ce que j'ai d'expérience. Ce n'est que par là qu'un homme comme moi peut prétendre à une petite place dans votre sympathie.

BERTRADE. — Un homme comme vous peut prétendre à mieux que cela... un homme comme vous peut prétendre à tout, Monsieur.

LE MARQUIS. — Évidemment, évidemment.

FOUSSARD, *à part*. — Tiens ! tiens !

BERTRADE. — Au revoir, Monsieur (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, FOUSSARD.

FOUSSARD. — Elle est exquise.

LE MARQUIS. — Elle est gentille.

FOUSSARD. — Un charme ! Une grâce ! Une beauté de reine d'autrefois, et avec cela un esprit qui est si bien d'aujourd'hui !... (*Prenant subitement son parti.*)

Cher monsieur, j'ai quelque chose de très sérieux à vous dire.

Le marquis. — Voyons.

Foussard. — Vous commencez à me connaître. Vous savez quels sont mes sentiments politiques et religieux. Si je me rattache, par mes origines, à un autre monde que vous, du moins votre parti est devenu le mien. Nous aimons et respectons les mêmes choses, et j'ose dire que nous avons le même idéal social.

Le marquis. — Cela est exact, cher monsieur, parfaitement exact.

Foussard. — Donc, je suis des vôtres par le cœur. Homme nouveau, j'ai le culte du passé. Et je me suis encore affermi dans ces sentiments du jour où j'ai eu l'honneur de vous connaître et où vous m'êtes apparu, — ne m'en veuillez pas si je dis tout, — comme le type absolu du gentilhomme.

Le marquis. — Monsieur...

Foussard. — Enfin, — dirai-je pour mon malheur? c'est vous qui en déciderez, — j'ai rencontré dans votre maison la plus belle, la plus intelligente et la plus généreuse des jeunes filles... Je n'ai plus à vous cacher que Mlle Bertrade a produit sur moi une impression profonde. Et peu à peu j'ai fait un rêve...

Le marquis. — Ne me le dites pas, je vous en prie.

Foussard. — Ce rêve serait d'unir, dans l'intérêt de la bonne cause, la plus grande puissance d'autrefois : l'aristocratie du nom, avec la plus grande puissance d'aujourd'hui : l'aristocratie de l'argent... Bref, j'ai l'honneur de vous demander, monsieur le marquis, la main de Mlle Bertrade.

Le marquis. — Et voilà ce que je craignais... Ah! mon cher Foussard, que vous me désolez!... Voyons, ce n'est pas sérieux, au moins?

Foussard. — C'est tellement sérieux que, dans le cas où ma demande serait favorablement accueillie, je me ferais un devoir — et une joie — de constituer à Mlle Bertrade, par contrat, un apport personnel de trois millions; sans compter...

Le marquis. — Pas un mot de plus! Vous me désobligeriez... Ah! mon Dieu, cher monsieur, pourquoi avez-vous parlé?... Pourquoi avez-vous eu l'imprudence d'exprimer un vœu auquel mes principes, je puis même dire nos principes communs m'obligent d'opposer la plus formelle résistance!... Je suis navré; positivement je suis navré... J'avais pour vous tant d'estime et de sympathie!

Foussard. — Est-ce un refus... absolu?

Le marquis. — En ce qui me concerne, hélas! oui, cher monsieur. Il le faut bien, et vous devez le comprendre.

Foussard. — Le coup est rude... Je vous remercie toutefois d'envelopper votre refus de tant de bienveillance... et je ne vous demande qu'une grâce. Faites part de ma démarche à Mlle Bertrade. Si elle refuse aussi, mon chagrin n'en sera que plus profond, mais au moins je serai bien sûr alors qu'il ne me reste aucun espoir, et il me semble que j'aurai plus d'énergie pour combattre mon amour, car je serai soutenu par cette idée, que c'est à elle seule que j'obéis.

Le marquis. — C'est cela, mon cher ami, c'est cela. Je parlerai à Bertrade. Ce sera d'ailleurs bien inutile, car ses sentiments sont les miens. Et s'ils n'étaient pas les miens...

Foussard. — Que feriez-vous?

Le marquis. — Mon devoir, cher monsieur, mon devoir.

Foussard. — Et quel serait votre devoir, selon vous?

Le marquis. — Ma conscience me le dicterait, cher monsieur. Mais n'anticipons pas. Je parlerai à Bertrade, je vous le promets, et je vous communiquerai sa réponse.

Foussard. — Merci, Monsieur, merci! (*Il sort.*)

SCÈNE IX

LE MARQUIS, puis BERTRADE, puis LA MARQUISE

Le marquis, seul quelques instants, semble d'abord réfléchir, puis se frotte les mains en fredonnant.

Bertrade, *entrant.* — Vous paraissez content, mon père?

Le marquis. — Moi?... — Au contraire, je suis très ennuyé, tel que tu me vois; mais là, très ennuyé. (*Il fredonne involontairement.*)

Bertrade. — Ah?

Le marquis. — Ta mère est-elle rentrée?

Bertrade. — La voici. (*La marquise entre.*)

Le marquis. — Ma chère amie, vous arrivez fort à propos.

La marquise. — Qu'y a-t-il?

Le marquis. — Foussard sort d'ici.

La marquise. — Est-ce que vous ne trouvez pas, mon ami, que ce monsieur vient bien souvent? et ne pourriez-vous lui faire comprendre?...

Le marquis. — Il s'agit bien de cela! Si vous saviez de quoi il retourne à l'heure qu'il est... Non, vous ne pouvez pas vous douter...

La marquise, *à sa tapisserie.* — Eh bien, parlez, mon ami.

Le marquis. — Foussard vient de me demander en propres termes la main de Bertrade.

La marquise. — Il a osé? (*Elle laisse tomber ses pelotons.*)

Bertrade. — Enfin!

La marquise. — Tu dis?

Bertrade. — Je dis : enfin!

La marquise. — Tu consentirais donc?

BERTRADE. — Ah! oui, par exemple, je consens! J'en ai assez de la misère.

LA MARQUISE. — Ma fille!

BERTRADE. — Les Rocheray vont faire une tête!

LA MARQUISE. — Ma fille, vous ne parlez pas comme une fille de votre monde.

BERTRADE. — Je parle, ma chère maman, comme une personne très sensée. Raisonnons un peu. Est-ce que, cette année seulement, notre cousin Sillery, le petit prince de Castelfidardo et le vieux comte d'Artenay n'ont pas épousé trois juives?

LA MARQUISE. — Ce n'est pas la même chose.

BERTRADE. — En quoi?

LA MARQUISE. — Ma fille, vous ne devez pas faire ce mariage.

BERTRADE. — Pourquoi?

LA MARQUISE. — Vous ne pouvez pas être Mme Foussard, cela saute aux yeux.

BERTRADE. — Eh! M. Foussard sera comte du pape quand il voudra. Et, quand il lui plaira, il sera légalement Foussard de Rivebrune, en attendant qu'il supprime Foussard, pour abréger, et pour la commodité du discours. Vous savez tout cela aussi bien que moi!

LA MARQUISE. — Ma fille, vous ne devez pas faire ce mariage.

BERTRADE. — Mais enfin, pourquoi?

LA MARQUISE. — Vous ne le devez pas, simplement parce que vous êtes une Rivebrune. Mais, quand vous ne seriez pas une Rivebrune... Vous n'aimez pas, j'imagine, M. Foussard?

BERTRADE. — Oh! maman, vous ne me ferez pas croire que vous regardiez cela comme une objection... Je ne le déteste pas, d'abord.

LA MARQUISE. — Vous ne devez pas faire ce mariage... D'où sort ce monsieur! Savons-nous seulement l'origine de sa fortune?

BERTRADE. — Ma chère maman, j'ai appris un peu d'histoire ailleurs qu'au Sacré-Cœur. On ne sait jamais bien l'origine des grandes fortunes... La noblesse a commencé par être une conquête. En conquérant les millions de M. Foussard, je reste dans l'esprit de ma race... Enfin, mon affection pour vous me dicte ma conduite. Ce mariage sera pour vous le commencement d'une existence nouvelle et digne de vous. Il nous fera plus riches que nos cousins...

LA MARQUISE. — Ma fille, vous ne devez pas faire ce mariage.

BERTRADE. — Mais pourquoi? pourquoi? pourquoi? Alors, je serais condamnée à végéter, à moisir dignement dans mon coin, séparée du siècle comme une recluse, privée de tout ce qui fait l'intérêt et la beauté de la vie, — et cela, justement parce que je porte un nom qui, autrefois, m'aurait donné droit à tous ces avantages? Non, non, c'est absurde! Est-ce ma faute à moi, si la vie a marché, si la richesse et la puissance se sont déplacées? Faut-il que mon nom, parce qu'il est vieux, soit pour moi comme un *In pace?* Non, je veux vivre, et je m'évade.

LA MARQUISE. — Mais c'est monstrueux, ma pauvre enfant, ce que tu dis là.

BERTRADE. — Mais non, ma chère maman, mais non... Et puis, tenez, je prends tout sur moi... Je reconnais que vos idées sont les meilleures, que vous avez tout fait pour qu'elles fussent les miennes, et que vous n'êtes responsable de rien dans tout ceci... Mais laissez-moi me faire ma vie... On saura que c'est moi qui ai voulu; personne ne vous accusera, soyez tranquille... Et, plus tard, vous me pardonnerez. Je vous ferai si heureuse, ma chère maman! La marquise de Rivebrune n'aura plus besoin de tuer ses pauvres yeux avec sa tapisserie et de mener sans qu'on le sache la vie d'une ouvrière à la tâche, pour que ceux qu'elle aime aient un peu plus gras à manger et pour que ses filles puissent aller au bal par-ci par-là. Eh! oui, je dis la vérité, sainte que vous êtes! Vous aurez tout ce que vous voudrez pour vos bonnes œuvres, et pour vos Pères, pour vos chers Pères... Car voyez, j'apporte à la bonne cause ce qui lui manque : l'argent. C'est à considérer, cela, même à votre point de vue. Et n'ayez peur, je serai comtesse tout de même, — ou baronne : on est généralement baronne dans la finance.

LA MARQUISE, *au marquis.* — Mon ami, parlez-lui, car je ne sais plus que lui dire, et elle me rendra folle. Dites-lui donc ce que vous avez répondu à M. Foussard.

LE MARQUIS. — J'ai répondu... comme je le devais. J'ajoute, pour mémoire, qu'il a déclaré constituer à sa fiancée un apport personnel de trois millions.

LA MARQUISE. — Il a eu l'audace?...

LE MARQUIS. — Parfaitement; il l'a eue (*Il fredonne.*)

BERTRADE. — Ça, c'est tout à fait gentil, et même assez grand seigneur, pour quelqu'un qui n'en fait pas son état. Ce n'est pas votre avis, mon père?

LE MARQUIS. — Ma fille, écoute-moi. Je t'ai fait, par la bouche de ta mère, toutes les objections que je devais. Ta mère et moi, nous sommes entièrement et absolument d'accord... Et maintenant, que répondrai-je de ta part à M. Foussard?

BERTRADE. — Que j'hésite, mon père, que j'hésite cruellement, comme il est convenable, mais qu'enfin je ne dis pas non.

LE MARQUIS. — Et si je refusais mon consentement?

BERTRADE. — J'ai vingt-quatre ans. Je vous ferais une douce violence et, je vous connais, vous aimez tant votre fille que vous n'auriez pas le courage de lui en vouloir.

LE MARQUIS. — Tu irais jusqu'aux sommations...

BERTRADE. — Respectueuses? Oui, mon cher papa, et surtout très affectueuses. (*Elle l'embrasse.*)

LE MARQUIS. — Tu me fais beaucoup de peine, Bertrade.

BERTRADE. — Je ne vous crois pas. Je vous ai entendu dire assez de fois : « Ah! si j'avais un fils! » Cela voulait évidemment dire : « Un garçon n'aurait pas de peine, lui, à requinquer la famille par un mariage intelligent. » Eh bien, puisqu'une occasion se présente, — une occasion inespérée, — je fais comme si j'étais un garçon, voilà tout. Allons, écrivez à M. Foussard.

LE MARQUIS. — Soit.

LA MARQUISE. — Mais, mon ami, vous n'avez pas, ce me semble, à lui écrire; et, du moment que vous avez repoussé sa demande...

LE MARQUIS. — Ma chère amie, Foussard m'a supplié... et, là, avec une véritable émotion... d'interroger Bertrade. Je le lui ai promis. Je lui communiquerai donc la réponse de ma fille... avec des atténuations... parce que je le dois.

LA MARQUISE. — Mais lui écrire dans ces conditions, c'est l'autoriser formellement...

LE MARQUIS. — A quoi? Cela ne nous engage en rien. Je dirai que la question est grave, que Bertrade demande à réfléchir... Cela même, remarquez-le bien, nous laissera le temps d'agir sur l'esprit de votre fille...

LA MARQUISE. — Cependant, si...

LE MARQUIS, *prêt à éclater.* — Ah! ma chère amie, cela devient de l'entêtement. Permettez-moi de vous dire que je suis aussi bon juge que vous de ce que je dois à mon nom, et que le soin de notre dignité est en d'assez bonnes mains, étant aux miennes. C'est bien entendu, n'est-ce pas? (*La marquise se fait toute petite.*)

BRIGITTE, *entrant.* — Mme la marquise est servie.

LE MARQUIS. — Allez, je vous rejoins dans un instant.

SCÈNE X

LE MARQUIS, seul.

Il fredonne, puis se met à écrire.

« Monsieur, ma loyauté me fait un devoir de vous apprendre que, à ma grande surprise, ma fille Bertrade a favorablement accueilli votre demande. Je vous confesse que j'ai combattu sa résolution de toutes mes forces. Mais les sentiments que vous avez su lui inspirer sont tels qu'elle s'est déclarée prête à aller, s'il le fallait, jusqu'aux sommations respectueuses. Voilà la situation. Je vous prie de laisser à un père accablé de douleur le temps de se recueillir... de se recueillir... »

Rideau.

JULES LEMAITRE.

LA CONCEPTION D'UN LIVRE

Quelle que soit l'innombrable variété des livres qui depuis des siècles se produisent dans l'univers, on peut les ramener à trois groupes bien définis : les livres techniques, les livres historiques, et tous les autres, qui ont pour sujet l'idée sous une forme quelconque. C'est de ceux-ci seulement que nous aurons à nous occuper, car ce sont les seuls où le travail soit fait de toutes pièces par l'écrivain, au gré de son imagination, et sans qu'il ait à répondre du choix de son sujet et de sa façon de le traiter. En matière scientifique, technique ou professionnelle, le sujet et ses applications sont la substance même du livre; en matière d'histoire, si les jugements sont libres, l'exactitude des faits est rigoureusement obligatoire, la genèse est toujours la même, et procède de l'impulsion générale qui fait marcher du même pas la science, l'histoire, et la collection toujours inachevée des documents qui s'y rapportent.

Restent, et le champ des observations est encore assez vaste, les livres d'imagination ou de génie sur la religion, la philosophie, la politique, l'art, la poésie, le théâtre, le roman, qui forment plus particulièrement la littérature, et c'est là que nous pouvons nous escrimer sans nous sentir les coudes gênés.

Il faudrait écrire plusieurs volumes in-folio si l'on voulait entreprendre de décrire la façon dont les auteurs conçoivent le projet d'écrire un livre et comment ils l'exécutent : mais il peut suffire de quelques exemples pour faire voir que, malgré l'infinie diversité des esprits et des sujets, cette inspiration part toujours de trois sources principales dont tout le reste n'est que des dérivés.

Ces sources sont :

Premièrement, le génie: c'est la plus rare;

Secondement, le désir de passer sa vie à rien faire en écrivant;

Troisièmement, l'espoir de gagner de l'argent, des honneurs et de la gloire.

Sous l'impulsion d'un ou de plusieurs de ces mobiles, peu de gens, hors les théologiens, les savants et les pédagogues, s'aviseraient qu'ils sont inspirés et qu'il leur faut absolument donner un libre cours au génie qui les étouffe.

Comme la maladie sur les corps débiles, c'est sur les esprits faibles et les caractères paresseux que la manie d'écrire sévit particulièrement. La maladie s'annonce par des vers : si elle se confirme à l'état chronique, il se produit un cas de poésie; si elle tourne à l'amour ou à la psychologie purulente, c'est un roman qui perce.

Ces maladies étant les plus répandues parmi les auteurs, nous les prendrons pour sujets d'observa

tion. Il est d'ailleurs entendu que nous laisserons de côté, comme appartenant plus particulièrement à la tératologie littéraire, les livres des plagiaires et des pornographes : ce ne sont pas des nouveau-nés, ce sont des monstres non viables : mettre son nom à un livre fait par un autre, ou le mettre en tête d'un paquet d'ordures, ce peut être gagner de l'argent, mais ce n'est pas écrire.

L'idée d'un roman ou d'une pièce de vers vient toujours d'une réflexion ou d'un sentiment sur un fait réel dont vous avez été témoin ou qu'on vous a raconté, et c'est en développant, en modifiant ce fait, en y intervertissant les rapports ou les proportions, qu'on arrive à tisser le canevas sur lequel on brodera. D'autres fois c'est dans l'histoire, dans une relation de voyage, dans un événement public ou ignoré, que seront pris les détails du récit.

On prend note ; on réfléchit, on va se promener surtout, car c'est en marchant au grand air qu'on anime et qu'on change le cours des idées. Demandez aux avocats de Paris : tous vous diront qu'au Palais, quand on ne sait plus à quel saint se vouer pour imaginer un moyen qui manque, on n'a qu'à aller faire un tour de promenade : on ne rentre jamais sans l'avoir trouvé.

On écrit quelques notes un peu plus étendues, on esquisse un plan, on dort là-dessus, on s'occupe d'autre chose. Pendant des jours, des semaines, des mois, vous croyez avoir oublié votre roman : erreur, vous l'avez perdu de vue. Mais il est toujours dans un coin de votre tête, et *il se travaille lui-même.*

Je souligne ces derniers mots, parce que rien n'est plus mystérieux ni plus certain que cette élaboration inconsciente d'une idée dont le cerveau s'est emparé, et qu'il tourne, retourne et pétrit, faisant la digestion de cette idée comme l'estomac fait la digestion de l'aliment, à notre insu. Ce que la réflexion volontaire n'a pu vous donner, la pensée va le produire, et un beau jour, sans que rien vous en ait averti, en touchant par hasard à quelque papier, vous tombez sur une note, vous regardez, et vous voyez votre roman comme s'il était écrit d'un bout à l'autre. Vous n'avez plus qu'à vous mettre à votre bureau : la plume va marcher tout d'une haleine depuis la première jusqu'à la dernière page.

Voilà donc l'auteur assis à sa table : le papier s'étale devant lui, l'encrier regorge et s'agite, la plume est aiguisée, et désormais, jusqu'à l'achèvement de l'œuvre, l'auteur va s'occuper d'arrache-pied de cette unique pensée, soit qu'il écrive, soit qu'il relise, rature, ajoute, retranche ou remanie ses pages.

Mais c'est là que tout, ressources et difficultés, ensemble et détails, inspirations heureuses et pauvretés désolantes, va commencer à se tirailler, à s'entre-choquer, dans la cervelle éperdue de ce malheureux. Il est là comme le roi Dagobert sur le porche de Saint-Denis, entre les diables, qui l'entraînent vers l'enfer, et les anges, qui le retiennent pour l'emmener au paradis. Le plan était pourtant irréprochable, tout se suivait dans un ordre parfait, et voilà que le fil s'embrouille d'abord, puis se casse net, et rien ne peut plus arriver : il y a en travers du chemin un fossé sans fond.

Voilà, entre mille, une des péripéties sans nombre par lesquelles passe la composition d'un livre d'imagination. Et pourtant ce n'est pas tout.

L'installation et les fournitures de bureau ont une influence énorme sur le travail intellectuel ; aussi, autant d'écrivains, autant de procédés et de manies faute desquels on ne saurait faire rien de bon.

Quelqu'un que je connais intimement n'écrirait pas, pour un empire, autrement qu'avec une plume d'oie, parce qu'il a reconnu que la plume de fer donne de la raideur au style et de la maigreur aux contours des images. Il lui faut de l'encre de la Petite-Vertu, parce que celle-là seule est vraiment noire. Il lui faut du papier in-quarto glacé, pour que la plume ne s'accroche pas ; ferme, pour que les feuillets du manuscrit ne fléchissent pas quand on les manie. Il ne tolère rien sur sa table que l'encrier, qui doit être toujours sans la moindre tache d'encre, et une boîte à couvercle, sans clef ni bouton, où sont réunis canifs, crayon, grattoir, gomme élastique et couteau à papier. Demandez-lui pourquoi tout cela, et, à propos de chaque objet, il vous en démontrera les propriétés uniques et indispensables, et vous fera convenir que sans ces instruments sa tête n'aurait jamais pu produire une ligne de prose, même mauvaise.

Un de nos romanciers, qui occupe en même temps une très haute position dans la magistrature, ne peut écrire que sur de petits carrés-longs d'un papier glacé verdâtre. Il recopie chaque feuillet jusqu'à ce qu'il n'y ait pas une rature.

Dans un autre genre, nous pouvons citer une femme de lettres qui, sur du papier écolier grand comme deux cartes de visite, écrit tout d'un trait, sans souffler, une cinquantaine de lignes qui se touchent, avec des caractères très longs, des lettres pressées comme des pruneaux. Quand la page est pleine, elle prend une autre feuille, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle en ait écrit quatre cents, cinq cents, mille ! Alors elle les rassemble, les enveloppe, et va les porter à l'impression, le tout sans avoir relu, non pas une page, non pas une phrase, mais même un seul mot de son manuscrit ! Et ce n'est pas plus mauvais que beaucoup de romans célèbres ; quelques-uns ont même été très appréciés. Si nous pouvions répéter ici le verbe dont se servait le pauvre Gonzalès pour qualifier le procédé de production des femmes auteurs, on serait moins surpris de la fluidité de leur

style, et on rirait bien : mais ce verbe, tout français qu'il soit, est trop peu usité.

A l'extrême opposite de cet intarissable débordement, on peut mettre Mérimée, qui a recopié dix-sept fois le manuscrit de *Colomba*, et de qui on peut dire, comme de notre femme auteur, que ce n'était pas plus mauvais pour cela.

J.-J. Rousseau suit de bien près Mérimée sous ce rapport : on n'a qu'à voir, dans les *Confessions*, comment il ne cessait de lire et de relire le manuscrit de la *Nouvelle Héloïse ;* comment, quand ce fut fini, il le noua avec de jolies petites faveurs ; bleues ou roses, c'est ce que nous ne saurions préciser.

Celui-là avait d'ailleurs un procédé très personnel, rare chez les écrivains d'imagination : il écrivait de mémoire. Comme son style est une véritable musique analogue aux symphonies de Mozart et surtout de Beethoven, il composait de tête ses périodes et se les chantait souvent pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que la mélodie lui en parût satisfaisante ; et quand il les savait bien par cœur, il les mettait par écrit. Il pratiquait d'ailleurs une méthode qui est la meilleure de toutes, et dont on obtient de merveilleux effets : il travaillait dans l'espace, dans la lumière, en pleine nature, tantôt rêvant assis ou couché au pied d'un arbre, tantôt escaladant les rochers, palpitant de vertige au bord d'un abîme, ou perché comme un aigle au sommet d'un pic.

Lequel vaut mieux de ces procédés ? Celui qui réussit à son auteur, car comment les comparer, puisqu'ils sont tous opposés ?

Voilà Alexandre Dumas père, qui a fait cent chefs-d'œuvre, on peut le dire, et qui, une fois assis à sa table de travail, écrivait dix-sept et dix-huit heures de suite sans s'arrêter, sans relire une ligne, et sans que la verve de sa prodigieuse imagination se ralentît un seul instant. Mais tout à coup, au milieu de sa course échevelée, la plume s'arrêtait net. Le maître levait les yeux de côté pour chercher un souvenir... Mort et damnation ! le personnage dont il racontait l'aventure était mort depuis trois chapitres, ou bien ne pouvait arriver de l'Afrique ou de l'Inde qu'au chapitre suivant. Et alors c'étaient des angoisses, des sueurs froides, des rages, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé le fil des événements, redressé les anachronismes du récit.

Chez Alexandre Dumas fils, le décor change. C'est longuement, profondément, qu'il médite et organise la puissante machine dont il va calculer les rouages et animer les ressorts. Pas à pas, mot à mot, le drame se construit dans sa tête ; chaque idée est formulée à part et déposée à son rang, pour être reprise, pétrie, remaniée de nouveau, et c'est seulement quand toutes les pièces de l'œuvre sont prêtes que l'auteur entreprend de les assembler.

Mais tous les auteurs n'ont pas le jet inépuisable de Dumas père ou le burin patient de Dumas fils.

Ponson du Terrail, par exemple, à force de verser des torrents d'encre, finissait par s'y noyer la mémoire, et il faisait défiler dans ses romans tant de personnages également extraordinaires, qu'il les oubliait dès qu'il les avait perdus de vue et ne les reconnaissait plus quand il les retrouvait. Et alors, pour ne pas lâcher le fil de l'histoire, il avait sur sa table, rangées en cercle, des poupées costumées représentant chacune un des personnages, et, aussitôt le rôle d'une poupée fini par mort ou disparition quelconque, Ponson du Terrail la prenait par le cou et la précipitait dans son tiroir ; et le romancier pouvait continuer à tirer les ficelles des marionnettes survivantes sans craindre de voir le mort ressusciter et tout mettre sens dessus dessous.

D'autres, et ceux-là sont les plus redoutables pour les éditeurs et pour eux-mêmes, ne sont pas capables d'écrire à la plume : leur manuscrit fini, ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'ils ont barbouillé sur le papier, et c'est seulement quand l'épreuve imprimée leur arrive qu'ils se rendent compte de ce qu'ils ont fait. Ils tombent des nues, ils ne conçoivent pas qu'ils aient pu dire ceci, oublier cela, placer telle idée ici ou là ; et alors commence une série telle de corrections, d'additions, de suppressions, de transpositions, que tout est à recommencer. On recommence un second placard : même bouleversement. Après deux ou trois autres épreuves, ils jurent leurs grands dieux que tout est au point : on se décide à mettre en pages. Et le même jeu recommence, avec cette aggravation qu'à chaque fois il faut défaire la forme et remanier les seize pages d'une feuille, ce qui coûte des sommes folles d'heures de correction.

C'est à ce jeu-là que Balzac, au lieu de s'enrichir par la prodigieuse production de son génie, a vécu dans la misère, les corrections absorbant d'avance le bénéfice qu'il espérait de ses chefs-d'œuvre : plus il écrivait, plus il s'enfonçait dans la ruine.

C'est de même que Cousin arrivait, dit-on, à faire dépenser à ses éditeurs cinquante mille francs pour un ouvrage de philosophie.

Il y a encore une autre misère d'écrivain : c'est l'écriture. Émile Deschamps, — cela tenait, hélas ! à la cécité qui le menaçait et dont il devait mourir fou d'horreur, — avait une écriture si prodigieusement indéchiffrable, qu'il ne pouvait se lire lui-même. Un de nos amis communs m'a raconté que plus d'une fois, ayant reçu de lui un billet illisible et l'ayant renvoyé à Émile Deschamps avec un point d'interrogation suivi de plusieurs points d'exclamation, celui-ci, ne pouvant lui-même déchiffrer sa propre écriture, prenait sa canne et son chapeau et venait dire à son ami ce qu'il avait tenté de lui écrire.

Il y a une manière d'écrire qui réussit assez bien à certains auteurs dont les idées ont besoin d'être activées par un mouvement général du corps : c'est de ne pas écrire. On parle, on gesticule, on *marche* son roman ; ce n'est plus l'auteur penché sur sa table et accroché à sa plume, c'est l'auteur en scène et improvisant, tandis qu'un scribe, réduit au rôle de phonographe vivant, écrit sous sa dictée. C'est ainsi que travaille Arsène Houssaye. Ce procédé permet de produire beaucoup en peu de temps; mais pour qui n'en saurait pas faire un usage constant, il semble de nature à entraîner beaucoup de longueurs et d'incorrections, qu'il faudra modifier en se relisant. Et puis l'effet du discours écrit n'étant pas le même que celui du discours parlé, il est difficile qu'il n'y ait pas de grands mécomptes sur ce que les lecteurs jugeront du livre.

En dehors de ces procédés extraordinaires, qui, personnels à certains écrivains, ne sauraient servir de modèles, il y a certainement une méthode à suivre qui doit valoir mieux que toutes les autres ; il est bien difficile de dire laquelle, d'autant que la même ne saurait convenir au tempérament physique et moral de tout le monde. Mais faute de trouver la recette pour faire le travail bon, on peut déconseiller certaines habitudes qui, nées la plupart soit de la paresse, soit de la prétention, soit d'une nécessité pécuniaire, peuvent empêcher de réussir.

EUGÈNE MOUTON.

UNIVERSITÉ ET POLITIQUE (1)

Je suis tenté, avant de répondre au fond à M. Sarcey, de le quereller un peu. Il m'a traité ici même de rhéteur « fort habile il est vrai ». Négligeons, s'il vous plaît, l'adjectif : mais puisque M. Sarcey aime assez les discussions de vocabulaire et les définitions de mots, je lui demanderai pourquoi il m'appelle rhéteur. Il me semblait que ce parti socialiste dont je suis parfois, et à mon tour, l'interprète, n'était pas voué à une œuvre vaine de rhétorique. Il a une doctrine précise, fondée sur le mouvement même de l'histoire et des faits économiques. Il veut réaliser la socialisation des moyens de production et d'échange, et ceux-là mêmes qui jugent sa conception ou inique ou chimérique ou barbare n'en peuvent contester la précision. Il croit que lorsque les individus humains n'auront plus besoin de demander à d'autres individus humains les instruments de travail sans lesquels ils ne peuvent vivre, il n'y aura plus ni exploitation ni oppression d'aucune individualité humaine. Et comme, selon notre parti, dans l'ordre social nouveau, il y aura plus de bien-être pour ceux qui travaillent, plus de liberté aussi pour tous les hommes, il essaie de conquérir les masses laborieuses et l'élite pensante à sa doctrine en soutenant partout les revendications du travail, en aidant partout à l'essor de toutes les libertés. C'est ainsi que la question de la pleine liberté politique et intellectuelle des membres de l'enseignement entrait tout naturellement dans son œuvre de propagande sociale, dans son programme d'action. Tous les représentants du groupe socialiste parlementaire ont la même doctrine, ils ont la même tactique. Quand l'un de nous parle, c'est, dans les questions graves, au nom de tous. Et devant cette unité et cette fermeté de doctrine, devant cette unité et cette persévérance de tactique, devant cette action diverse et concordante qui hors du Parlement et dans le Parlement, dans les discussions budgétaires comme dans les grèves, va toujours au même but, il est peut-être un peu frivole de parler de rhétorique. En tout cas, dans l'œuvre multiple de propagande, de polémique, de groupement, de combat qu'il poursuit sur tous les points du pays, le socialisme ne prend guère le temps d'orner sa parole. C'est dans sa passion qu'est tout le secret de sa rhétorique.

J'ai observé, quand on nous traite de rhéteurs, qu'on entend par là nous signifier deux choses. On nous signifie d'abord qu'on n'est pas de notre avis, et il est vrai. On nous signifie aussi que nous ramenons d'habitude les faits particuliers aux questions générales dont ils ne sont que des cas. C'est ce que nous avons fait, Thierry Cazes et moi, dans la question sur l'Université : avions-nous tort? M. Sarcey veut traiter la question « familièrement ». C'est son droit : mais qu'il y prenne garde : il y a une rhétorique de la familiarité. On peut, très familièrement, passer à côté de la question, et la bonhomie n'exclut pas toujours le sophisme. M. Sarcey s'imagine qu'avec quelques comparaisons très « familières » il donnera à ses solutions l'autorité irrésistible du bon sens, et quand il a assimilé le professeur qui se mêle de politique au cordonnier qui réclamerait le droit de gâter une paire de bottes sous prétexte de sauver la patrie, il n'y a plus, semble-t-il, qu'à s'incliner. Pourtant Socrate qui, lui aussi, se servait très souvent de la comparaison du cordonnier, a été accusé d'être un sophiste. Je crains que M. Sarcey, qui ressemblerait un peu à Socrate si Socrate avait égaré son démon, n'encoure à son tour le même reproche.

Il raisonne, en effet, tout le temps comme si la question soumise à la Chambre l'autre jour était celle-ci : Le ministre de l'instruction publique doit-il permet-

(1) Cet article est écrit en réponse à l'article de M. F. Sarcey publié dans notre dernier numéro. La question débattue est assez importante pour qu'il nous ait paru convenable de mettre sous les yeux de nos lecteurs les avis les plus contraires, en laissant à chacun de nos collaborateurs la pleine liberté de ses opinions.

tre à un professeur de faire mal et irrégulièrement sa classe pour se livrer plus aisément à la politique?

Sur ce thème, M. Sarcey triomphe, et il multiplie les exemples décisifs avec une abondante familiarité. Hé quoi! permettrez-vous à votre médecin de négliger votre santé, à votre bottier de torturer vos pieds dans une mauvaise chaussure, à votre cuisinier de gâter votre sauce, à votre coiffeur de laisser votre barbe à moitié faite, ou à l'acteur de quitter le théâtre au beau milieu de la scène à faire pour aller à une réunion publique, ou à un bureau électoral, ou au Conseil municipal? Je le répète, une fois entré dans cette voie, M. Sarcey s'y avance avec une familiarité triomphale, et je crois qu'il y pourrait marcher jusqu'à la Saint-Jean prochaine sans rencontrer un contradicteur sérieux.

Le malheur est que la question débattue était non pas celle-là, mais celle-ci : Quand un professeur fait bien sa classe, quand il a préparé consciencieusement ses explications, quand avec une exactitude parfaite il a corrigé les devoirs, quand il s'acquitte de son métier avec zèle, avec feu, quand il a là-dessus le témoignage unanime des élèves, des parents, du proviseur, du recteur, des divers inspecteurs, et quand le ministre, consultant son dossier, n'y relève que d'excellentes notes professionnelles, quand le professeur est d'ailleurs à tous égards, d'une honorabilité parfaite, peut-il être encore par surcroît un citoyen libre? Peut-il se mêler, en toute liberté, aux luttes politiques ?

Ou, au contraire, aura-t-on le droit de le frapper, de le déplacer, de le révoquer parce que sa conception et son action politique déplairont à M. le maire ou à M. le préfet, ou à M. le ministre de l'intérieur?

Voilà la question posée, la vraie question : elle est assez délicate et complexe pour tenter le bon sens subtil de M. Sarcey ; je regrette qu'il en ait soulevé une autre, et je conviens d'ailleurs que cette autre il l'a résolue.

M. Sarcey semble croire que, quand un professeur s'occupe de politique, quand il s'intéresse aux élections, ou remplit lui-même un mandat, il crée d'emblée contre lui-même, au point de vue professionnel, un préjugé de négligence et d'inexactitude. C'est une erreur absolue. Le professeur qui est mêlé aux luttes politiques, qui vit, en quelque sorte, sous l'œil et la malveillance des partis, se sent plus que tout autre obligé au plus scrupuleux dévouement dans ses fonctions. Ce qui, pour les autres, est un devoir, devient pour lui, par surcroît, une nécessité ; j'en pourrais citer bien des exemples, et si je ne craignais d'être accusé par M. Sarcey de cette rhétorique spéciale qui s'appelle le paradoxe, je lui dirais, avec des détails précis, que ce sont peut-être les professeurs politiciens qui fournissent, en moyenne, la plus grande somme de labeur universitaire.

M. Sarcey dit que le métier de professeur est si pénible, si absorbant qu'on ne peut guère, honnêtement, s'occuper d'autre chose. L'Université est une épouse exigeante et, comme la matrone de la comédie romaine, elle réclame tout son dû. Quand M. Sarcey faisait la classe, il était sur les dents : et il lui restait tout juste la force de soupirer après les vacances. Maintenant, il fait dix, douze articles, dans les journaux, dans les revues ; il ne prend jamais de congés, et il est tenté d'interpeller les journaux disponibles, les revues vacantes qui encerclent l'horizon : à qui le tour? En sorte que quand le ministre interdit aux professeurs de se dépenser dans la politique, il les oblige, dans l'intérêt de l'Université, à une sage économie de leurs forces.

Mon Dieu! tout cela est peut-être vrai, et voilà une physiologie de l'universitaire qui ne manque pas de saveur! Seulement, si le ministre veut imposer à tous les maîtres cette sorte de continence nécessaire, ce n'est pas la politique seule qu'il doit leur interdire. J'espère qu'il leur interdira aussi de la bonne manière, c'est-à-dire en élevant leurs traitements, ces accablantes leçons particulières auxquelles la modicité de leur salaire condamne beaucoup d'entre eux.

Mais M. Sarcey ne s'avise pas qu'il revient tout doucement à la vieille conception cléricale et rétrograde de l'enseignement. Nos bons aïeux avaient la logique impérieuse. Pour être un bon professeur, il fallait n'être que professeur, et retrancher tout le reste. La politique n'était pas l'ennemie alors : c'était la famille. Vraiment, quand on doit enseigner les rudiments et la logique, peut-on avoir femme et enfants? Ce sont là distractions profanes, funestes aux études, scandaleuses aux familles, ruineuses pour les Universités. Et qu'adviendrait-il, juste ciel! de l'union nécessaire des maîtres si leurs femmes, en se brouillant, pouvaient les brouiller? Aussi bannissait-on des collèges et des Universités la diversité des humeurs féminines comme M. Leygue et M. Sarcey en veulent bannir aujourd'hui la diversité des opinions politiques. Si les professeurs avaient été des journalistes, on leur eût permis de prendre femme parce que le métier, moins fatigant, leur eût laissé quelques forces disponibles. Mais ils enseignaient : ils devaient toute leur âme, toute leur sève aussi à l'enseignement, et la robe qu'ils portaient, semi-doctorale, semi-cléricale, enveloppait un célibat éternel.

Ce n'était pas la famille seule qui était l'ennemie de l'enseignement; c'était aussi la science, oui, la science. Et il n'y a pas bien longtemps de cela. Les grandes curiosités de l'esprit sont inutiles au professeur. Elles lui sont même nuisibles. Pourvu qu'il sache bien ce qu'il doit enseigner, à quoi bon le reste? Et s'il veut étudier sans cesse, étudier *pour lui*,

ne risque-t-il pas de prendre en dégoût sa classe monotone, ou d'y jeter des notions qui y sont déplacées, ou de dérober à ses élèves le temps qu'il donne à d'égoïstes recherches? Je n'appartiens pas à la même génération universitaire que M. Sarcey : j'ai été élève et professeur sous la troisième République : mais j'ai vu le temps où des proviseurs considéraient sourdement comme un ennemi, comme un irrégulier, le professeur qui se livrait à « des travaux personnels »; j'ai vu le temps où dans les salles d'étude les plus silencieuses, les mieux disciplinées, on interdisait aux maîtres répétiteurs de lire parce que tant qu'ils lisaient, ils ne surveillaient pas : j'en ai vu qui, à l'arrivée subite du proviseur, cachaient un Virgile ou un Homère comme l'écolier surpris à lire Faublas.

L'Université s'est affranchie peu à peu de ces prohibitions plus ridicules encore qu'ignominieuses. Les professeurs ont conquis le droit d'être amoureux, fiancés, chefs de famille. Ils ont conquis le droit d'être mondains, d'arriver en classe gantés et avec une badine.

Ils ont scandalisé de leur clientèle les tailleurs à la mode : ils ont appris à danser, fait des visites et conduit des cotillons; ils ont écrit des livres profanes, même des romans et des vers; ils ont été à leur gré sceptiques, et croyants : ils ont été orateurs de loge ou se sont agenouillés dans les pèlerinages; ils ont dépassé, par leur curiosité, par leur travaux, le cercle le plus large des programmes les plus ambitieux; ils ont étudié pierre à pierre cathédrales et mosaïques; ils ont redescendu la pensée allemande de Spinosa à Hegel. Il en est même qui, toujours professeurs, ont fait de la critique théâtrale au risque de mêler malgré eux à une somnolente explication de Salluste le frémissement intérieur des salles de spectacle, le trouble persistant des beautés féminines entrevues.

D'autres, en revanche, et comme pour réparer les entraînements profanes de l'Université nouvelle, ont jeté sur leurs épaules le manteau du philosophe antique ; ils se sont faits consolateurs des âmes affligées : ils ont éveillé les consciences, prêché le devoir, et on a pu croire un instant que de quelque pupitre universitaire allait sortir une religion nouvelle. Et il n'est pas encore tout à fait sûr qu'il n'en sera pas ainsi. D'autres encore, et non des moins illustres, ont dépensé beaucoup de temps, beaucoup d'énergie à grouper les étudiants, à leur inculquer une politique extérieure, à ressusciter dans notre Paris fin de siècle le béret, les bannières, les corporations, tout le décor archéologique de nos Universités disparues.

Oui, depuis vingt ans, l'Université de France a fait tout cela et bien d'autres choses encore en dehors de ses classes et de ses programmes et de ses règlements.

Or (et j'appelle sur ce point, avec le moins de rhétorique possible, les méditations familières de M. Sarcey) jamais l'Université n'a autant travaillé, j'entends pour ses élèves, jamais elle n'a produit autant de livres classiques d'une méthode nouvelle et d'une inspiration supérieure, jamais elle n'a fait circuler dans les classes autant de faits et d'idées, jamais elle n'a aussi puissamment rajeuni l'enseignement des littératures, de la philosophie, de l'histoire que depuis qu'elle s'est livrée à cette débauche extérieure de mondanité, de dilettantisme, de curiosité désintéressée, de libre esthétique, de libre critique, de religiosité, de néo-christianisme, de moralisme, de tolstoïsme, etc., etc. Et ceux qui s'en étonnent sont ceux qui ne comprennent pas que, pour transmettre la vie, il faut la posséder et que pour préparer les générations nouvelles à la destinée complexe, inquiète, troublante qui les attend, il faut que le maître ait eu dans son esprit et dans sa conscience quelque pressentiment des temps nouveaux, quelque frisson des crises prochaines.

Cela est ainsi, et il en doit être ainsi, et, au risque de détourner de ses devoirs professionnels le cordonnier de M. Sarcey, je suis obligé de le dire.

Et c'est à cette Université, mêlée, nécessairement et heureusement, à toutes les curiosités, à toutes les activités, à tous les problèmes de notre temps qu'on prétendrait interdire le problème politique et social!

C'est absurde et, surtout, c'est impossible.

Deux questions vitales, décisives, se posent à l'heure présente devant notre pays.

La République est fondée : ses ennemis mêmes sont obligés de s'y rallier. Mais par qui sera-t-elle dirigée ? Est-ce par les grandes forces conservatrices, et à leur profit ? Est-ce par la vieille aristocratie réconciliée avec l'aristocratie d'argent, par le noble, par le banquier, par le prêtre, par le grand bourgeois, moderne héritier des puissances féodales? Ou bien est-ce par la démocratie et pour elle ? Voilà le problème politique.

Et puis, la propriété capitaliste, celle qui livre à quelques hommes les moyens de production tous les jours plus développés tout ensemble et plus concentrés, est-elle la forme définitive de la propriété, le suprême aboutissement du mouvement économique ? Ou bien, après le communisme primitif, après la propriété grecque et romaine, après la propriété féodale, après la propriété semi-féodale, semi-capitaliste des derniers siècles de l'ancien régime, après la propriété capitaliste telle qu'elle fonctionne aujourd'hui, une forme nouvelle de propriété va-t-elle surgir? Pourra-t-on assurer le droit individuel de ceux qui travaillent par l'organisation collective de la production ? De simples palliatifs, le développement des sociétés de secours mutuels et des caisses

de retraite, quelques réformes d'impôts, suffiront-ils à corriger les principaux abus du régime capitaliste ? Ou doit-il disparaître comme le régime féodal a disparu ? Marchons-nous à une révolution sociale, c'est-à-dire à une transformation essentielle de la propriété ? Voilà le problème social.

Et dans ces deux problèmes tous les autres sont engagés, et selon qu'on les résout dans un sens ou dans l'autre la conception du droit, de l'histoire, de l'humanité, de l'art, de la vie, de la religion se modifie. Et il est impossible à tout homme qui pense et qui vit, quel que soit l'objet de sa pensée, quelle que soit la forme de sa vie, de ne point songer à ces problèmes où tous les autres sont engagés, et de ne point prendre parti.

Il est donc impossible à l'Université, au moins dans sa conscience, de ne pas prendre parti, et j'ai à peine besoin de rappeler aux philosophes qui dirigent à cette heure l'enseignement public que toute idée forte « passe nécessairement à l'acte » et que lorsque des maîtres ont une conviction énergique en ces questions décisives et troublantes, ils ne peuvent pas ne pas la produire. En dépit de la fausse et banale antithèse l'homme de pensée est nécessairement un homme d'action.

J'ai à peine besoin de leur rappeler aussi que l'Université elle-même depuis plusieurs années pousse les jeunes générations à l'action et vers le peuple. Qu'ont dit et répété des maîtres éminents, des hommes illustres? Qu'ont dit et M. Lavisse et M. Ferry, et M. de Vogüé et bien d'autres à cette Association des étudiants de Paris qui compte tant de futurs professeurs ? Ils ont dit aux jeunes gens : Pas d'indifférence ; pas de scepticisme élégant ; pas de dilettantisme stérile. Croyez, agissez : allez vers le peuple.

Et qu'est-ce que cela signifie, je vous prie? Cela veut-il dire simplement qu'il faut passer dans les maisons pauvres en y laissant quelques aumônes? Mais si l'étudiant se dit que la charité la plus active pourra à peine adoucir les souffrances sociales, et qu'elles ont leur racine profonde dans l'organisation économique et la forme de la propriété, s'il se dit en outre que ce n'est pas connaître vraiment le peuple que le voir seulement à l'état de mendicité, qu'il faut le voir surtout et le pratiquer dans ces vivants groupements ouvriers, où sa pensée s'affirme, où son cœur s'exalte, le voilà qui est engagé par vous-mêmes, ô sages conseillers, dans tous les orages de notre temps.

Peut-être vous vouliez dire à ces jeunes gens qu'ils devaient être des prédicants, qu'ils devaient prêcher aux riches la largesse d'âme, aux pauvres et aux souffrants la résignation. Mais triste prédicant à l'heure où nous sommes que celui qui n'est pas aussi un militant! Le prédicant d'Église a une doctrine sur laquelle il s'appuie : et il a derrière lui une organisation de combat, je veux dire l'Église elle-même qui, tout en répandant ses sermons, essaie de mettre la main sur le pouvoir pour plier à son idéal les choses humaines. L'homélie cléricale n'est jamais ridicule parce qu'on y sent toujours la pointe du glaive. Passe pour l'homélie laïque si l'on doit sentir aussi en elle la résolution militante!

Tous les chemins aujourd'hui mènent donc les nouvelles générations universitaires au problème politique et social, à l'action politique et sociale.

Cela ne veut pas dire que tous les professeurs et instituteurs vont se jeter dans les agitations électorales et briguer des mandats : D'abord, quel que soit le dédain que l'on professe parfois pour les politiciens, il n'est pas donné à tout le monde de l'être : il y faut des qualités et des défauts que tout le monde n'a pas. Puis le peuple est méfiant, et il n'acceptera pas à l'aveugle tous les concours et toutes les interventions. Enfin l'Université elle-même, quand elle se sentira libre, quand elle ne risquera pas d'ajouter, contre le maître suspect, une peine de plus aux persécutions gouvernementales, fera elle-même, si je puis dire, sa police morale. Elle sera sévère pour les maîtres qui ne chercheront dans la politique qu'une vaine agitation ou une puérile satisfaction d'amour-propre. Elle sera sévère aussi pour ceux qui même dans les petites luttes locales ne donneront pas l'exemple du respect de soi-même, de la dignité simple dans l'attitude et dans le langage.

Mais ce qui importe, c'est que les maîtres de l'Université ne se sentent pas suspects si les hasards de la vie ou une passion ardente pour une idée ou un goût vif de l'action les ont jetés dans la mêlée politique et électorale. Ce qui importe, c'est que l'idée socialiste ait droit, dans l'Université, comme les autres idées, à l'affirmation, à l'action.

Et, je le répète, car toute la question est là, ou on contraindra l'Université à se désintéresser jusque dans sa conscience du problème politique et social, ou il faudra bien permettre à cette passion intérieure de se produire librement. Ou les professeurs seront libres d'affirmer nettement leurs convictions politiques et sociales, quelles qu'elles soient, ou il faudra ramener toute l'Université en arrière : il faudra la cloîtrer de nouveau dans l'étude morte des choses mortes.

Aussi on ne peut s'empêcher de sourire quand on voit que les gouvernants s'imaginent résoudre de pareils problèmes par des mesures administratives. Juste à l'heure où M. Leygue maintenait contre certains professeurs les mesures arbitraires prises par M. Spuller, des instituteurs et des professeurs agrégés entraient publiquement dans une organisation ouvrière et socialiste. Ah! non! on n'arrêtera pas le mouvement commencé!

On nous fait deux objections pratiques; on nous dit : Mais si les professeurs peuvent faire de la politique et la politique qui leur plaît, une politique contraire à celle du gouvernement qui les paie, contraire aussi aux idées moyennes de la bourgeoisie dont ils élèvent les enfants, il n'y a plus de discipline gouvernementale et le professeur aura travaillé contre l'Université en éloignant d'elle une part de sa clientèle.

Je l'avoue, je suis tenté de dire à ceux qui nous opposent ces deux difficultés : Dans l'intérêt du gouvernement et dans l'intérêt de la bourgeoisie, n'insistez pas. Car s'il était vrai que le gouvernement ne peut maintenir dans l'Université le bon ordre et la hiérarchie professionnelle, la seule qui importe, qu'en imposant à tous les maîtres ou un formulaire politique étroit ou le silence; s'il était vrai aussi que la bourgeoisie capitaliste prétend imposer aux éducateurs de ses fils ou un dogme social étroit ou le silence, jamais sentence plus dure n'aurait été portée et contre le gouvernement et contre la bourgeoisie. Oui, qu'on y prenne garde : les professeurs de nos collèges et de nos lycées sont personnellement, au moins dans une assez large mesure, désintéressés des luttes sociales. Ni ils n'appartiennent d'habitude à la classe capitaliste, ni ils ne font partie, en tant que professeurs, du prolétariat le plus misérable et le plus accablé. Lorsque donc ils vont vers telle ou telle solution sociale, c'est plutôt par raison ou par sentiment que par intérêt propre et immédiat. Tout au plus peut-on dire que, dans nos lycées, leurs relations et la condition sociale de leurs élèves les inclinent de préférence vers la bourgeoisie. Ah! je comprends que l'on trouve grave qu'ils se prononcent contre l'ordre social actuel, contre la puissance du capital, contre la domination politique et sociale de la bourgeoisie. Oui, c'est là un symptôme grave et je comprends que la bourgeoisie, attaquée par le prolétariat, s'émeuve d'être désavouée en même temps par ses propres éducateurs. C'est là, j'en conviens, pour une classe triomphante depuis un siècle, adulée et chamarrée, une situation tragi-comique. Mais qu'y faire et à qui la faute? Et la situation après tout ne serait pas meilleure si, au lieu de parler librement, les professeurs étaient contraints d'élever les nouvelles générations bourgeoises avec une ironie silencieuse. Surtout, si la bourgeoisie commettait la sottise de proclamer que, laissée à elle-même, à sa liberté d'esprit, l'Université irait au socialisme, et si elle invoquait contre ses propres éducateurs le bras séculier, ou si encore elle menaçait l'Université, coupable de libre examen envers le capital, d'une sorte de grève générale, elle s'abîmerait décidément dans le ridicule. Elle se bifferait elle-même de la liste des classes sociales viables. Encore une fois, je prie les amis du gouvernement et de la bourgeoisie de ne pas insister sur ces objections.

Examinons-les pourtant de plus près. La discipline gouvernementale? Oui, en faisant, et librement, de la politique, le professeur peut compromettre la discipline gouvernementale telle qu'elle est aujourd'hui conçue et pratiquée, c'est-à-dire comme la main-mise des gouvernants, par la fonction, sur l'homme tout entier. Mais c'est là une discipline gouvernementale odieuse et surannée; et ce ne sont plus ici seulement les professeurs et instituteurs qui sont en cause : ce sont tous les fonctionnaires, petits et grands; et nous lutterons sans trêve, mes amis socialistes et moi, dans le Parlement, devant le pays, jusqu'à ce que nous ayons détruit cette tyrannie abominable de l'État patron et grand électeur sur ses agents, jusqu'à ce que nous ayons réduit la discipline gouvernementale à n'être plus que la discipline professionnelle. Je n'ai ni le temps ni la place de montrer aujourd'hui comment la conception du fonctionnaire doit se transformer et se pénétrer de liberté; la question viendra à son lieu et à son heure. J'observe seulement que dans ce pays où il y a dès maintenant 700 000 familles de fonctionnaires, sans compter les ouvriers d'État et où des services privés se transforment incessamment en services publics : allumettes, téléphones, demain peut-être assurances, chemins de fer, rectification de l'alcool, etc., etc., si on ne trouve pas moyen de respecter dans le fonctionnaire l'homme tout entier, le citoyen tout entier, nous nous acheminons, sous prétexte de gouvernement, vers la domestication universelle. C'est nous socialistes, qu'on accuse d'être des fanatiques de réglementation et d'enrégimentement, qui émanciperons les fonctionnaires comme les autres travailleurs. Et plus nous croyons à la nécessité de l'action collective, plus aussi nous nous préoccupons de sauvegarder, dans les organisations collectives, les libertés individuelles.

Ce sera l'honneur de l'Université que ce soit d'abord à propos d'elle que la question de la liberté du fonctionnaire se soit posée. Plus que d'autres encore, le professeur, à raison de ses fonctions intellectuelles, a besoin de liberté. Et ce sera l'honneur aussi de l'Université d'avoir, par plusieurs de ses maîtres, sous l'arbitraire ministériel, maintenu son droit. Les instituteurs et les professeurs ne faibliront pas : ils se rappelleront le mot que M. Spuller, grand maître hier encore, écrivait dans son livre sur Lamennais : « En fait de liberté on n'a jamais que celle qu'on prend. » Ils se rappelleront aussi que c'est la liberté de tous les fonctionnaires qu'ils préparent en défendant la leur et que tout au moins cette bourgeoisie pauvre, qui faute de capital va aux fonctions publiques, ne leur boudera pas.

J'ajoute, si l'on s'obstine à parler d'autorité gouvernementale, que celle-ci ne tarderait pas à être singulièrement affaiblie si on entrait dans un système de réaction et de compression contre l'Université. Nous avons vu quelques préliminaires, quelques timides essais. Peut-être s'arrêtera-t-on : peut-être aussi et plus probablement, sous l'influence du mouvement général de réaction qui se dessine, sera-t-on contraint d'aller plus loin : tous les professeurs suspects de socialisme seront inquiétés, évincés peu à peu : et l'on reverra sous la République ces temps de l'Empire où Sarcey, About, Taine, Prevost-Paradol, bien d'autres encore, toute l'élite libérale de l'Université était hors de l'Université. Je ne vois pas ce qu'y gagneront la République et l'autorité gouvernementale. Le gouvernement aura mis au front de tous ceux qui seront restés avec lui un signe de servitude : la belle force au jour du péril !

Et au point de vue des intérêts immédiats de l'Université, qu'a-t-on à craindre ? S'imagine-t-on vraiment que parce que des professeurs affirmeront leur foi socialiste et prendront part à l'action politique les enfants de la bourgeoisie vont déserter nos lycées ? En fait, pour les mesures prises récemment, il n'y a eu là qu'un prétexte, un triste prétexte. Les professeurs déplacés étaient entourés de l'estime de tous et le nombre de leurs élèves n'avait nullement diminué.

C'est avec de pareilles raisons qu'on interdisait l'enseignement, il y a trois quarts de siècle, aux protestants, aux juifs. Comment, en effet, des familles catholiques auraient-elles confié leurs enfants à des professeurs protestants ou juifs ? Sous peine de dépeupler les lycées il fallait exiger des professeurs l'orthodoxie catholique. C'est sous couleur d'intérêt universitaire qu'on retranchait alors à l'Université la liberté religieuse : c'est par le même sophisme qu'on lui conteste aujourd'hui la liberté politique. La bourgeoisie s'accoutumera au professeur socialiste comme elle s'est accoutumée au professeur franc-maçon ou juif.

Je ne la crois pas, dans son ensemble, tombée si bas qu'elle s'imagine écarter de ses fils le péril social en écartant d'eux jusqu'au soupçon de l'idée socialiste. Il est de son intérêt même de laisser venir au cerveau de ses enfants tout le mouvement d'idées qui ébranle le monde où ils lutteront demain.

D'ailleurs, si c'est bien dans l'intérêt de l'Université et pour assurer le peuplement de nos écoles qu'on veut maintenir un certain accord d'opinions, au moins apparent, entre les maîtres et les familles, je défie qu'on réponde à la question suivante. Il y a des écoles primaires publiques dans les villes ouvrières. Là les familles sont socialistes. A côté de l'école publique il y a des écoles congréganistes qui gardent encore, en vertu de la force acquise et par l'action très puissante des femmes, beaucoup d'élèves. Il est certain que si les ouvriers ont une sympathie très vive pour l'instituteur laïque, peu à peu les écoles congréganistes se videront. Il est clair aussi que de franches et loyales convictions socialistes chez l'instituteur lui vaudront les sympathies ouvrières. Là il y a donc intérêt pour le recrutement même de nos écoles à permettre à l'instituteur de parler et d'agir en socialiste ; je le demande au ministre de l'instruction publique : y est-il disposé ?

La vérité, et je conte ce que j'ai vu, c'est que, de plus en plus, dans les centres ouvriers et socialistes, on obligera les instituteurs à combattre le socialisme, au risque de créer, et en vertu d'une consigne, un malentendu irréparable entre les maîtres du peuple et le peuple même.

Qu'on n'essaie donc pas de couvrir par de fausses raisons d'intérêt universitaire les basses œuvres préfectorales dont le ministère de l'instruction publique se fait contre l'Université elle-même l'instrument humilié.

Et si, contrairement à toute prévision, une partie de la bourgeoisie était assez lâche d'esprit et de cœur pour déserter l'Université parce que les professeurs seraient restés libres, eh bien ! qu'elle s'en aille. Il y a dans le peuple assez d'enfants dont la merveilleuse intelligence est privée, contre toute raison et contre tout droit, de la haute culture : il y a dans le peuple ouvrier et paysan des cerveaux d'élite qui végètent dans une sorte de pénombre et qui s'épanouiraient comme des fleurs robustes en pleine clarté. Ceux-là accepteraient la science sans condition, la lumière sans condition, la vie sans condition, et la bourgeoisie en désertant le libre et vigoureux enseignement de maîtres libres pour les fades formules de la discipline cléricale n'aurait fait que précipiter sa chute. C'est elle que cela regarde et non point l'Université.

Mais combien aveugles ceux qui diminuent l'Université elle-même en lui fermant toute communication avec le peuple socialiste, avec le prolétariat militant ! La science organisée et pénétrée d'idéal doit remplacer peu à peu dans la vie humaine et dans les profondeurs mêmes du peuple la foi morte ou mourante. Et l'Université peut devenir en ce sens l'Église de la pensée libre, la grande éducatrice humaine disputant le monde par la seule liberté aux ruses du dogmatisme finissant. Mais qui donc ouvrira à la haute science, à la haute pensée l'accès du peuple ? Qui ? le socialisme et le socialisme seul. Le peuple est prêt à écouter avidement les maîtres qui l'entretiendront des grandes conceptions scientifiques ou philosophiques. Il y a dans ces consciences neuves une soif des hautes vérités que la bourgeoisie routinière et pesante ne soupçonne pas.

Mais il est à l'heure présente une condition impérieuse pour que le maître soit écouté : c'est qu'il n'apporte pas au peuple la haute science, les grandes conceptions scientifiques, poétiques, métaphysiques, religieuses du génie humain comme une diversion aux problèmes économiques, mais, au contraire, comme le couronnement espéré et splendide d'un ordre social nouveau où tout homme affranchi des servitudes de la misère aura sa part de la vie idéale. Je le répète et je l'affirme, la pensée humaine, la pensée libre, la pensée affranchie du dogme, ne peut pénétrer aujourd'hui jusqu'au fond du peuple, avec toute sa force auguste et vraiment religieuse, que si elle est unie à la pensée socialiste. Qui donc, en Allemagne, a organisé l'enseignement populaire supérieur? Le parti socialiste. Qui donc, en Belgique, a fait de l'University Extension une vérité? Le parti socialiste. J'ai vu à Bruxelles les principaux militants et propagandistes du parti ouvrier, les Vanderwelde, les Vanderbrook, au sortir des réunions socialistes où ils discutaient avec les ouvriers la tactique électorale, aller enseigner la haute science à d'autres assemblées ouvrières. Et s'il m'est permis d'apporter mon témoignage personnel, les ouvriers de Carmaux, ouvriers mineurs, ouvriers verriers, quand ils ont été bien convaincus, jusqu'au fond de leur conscience, de ma bonne foi socialiste, se sont pris à m'interroger, avec une sorte d'ivresse, sur les grands problèmes que résumait pour eux le mot de philosophie : c'est seulement dans l'intimité de la lutte que j'ai pu surprendre vraiment leur âme d'homme, leurs étranges curiosités inassouvies, le fond de mystère et d'universelle rêverie que remuait en eux une aspiration continue vers la justice.

Ah! que je plains les chefs de l'Université si, envahis peu à peu par l'esprit de bureaucratie, ils ont perdu le sentiment de ces choses!

JEAN JAURÈS.

VARIÉTÉS

Les Examens en Chine

La Chine est, comme on sait, le premier pays où l'on ait pourvu par voie d'examen au recrutement des fonctionnaires publics. Ce système y est appliqué déjà depuis plusieurs siècles ; et s'il est un point sur lequel tous les Chinois s'accordent, c'est l'excellence du système de l'examen, et sa supériorité sur tous les autres. Ne croyez pas que cette unanimité soit simplement le fait d'un esprit conservateur optimiste et irréfléchi ; car, sous d'autres rapports, les Chinois ne se font pas faute de blâmer les institutions de leur pays. Mais ils ont sans cesse l'occasion de comparer les fonctionnaires nommés par voie d'examen avec ceux qui entrent au service de l'État par d'autres portes. C'est ainsi que beaucoup de fonctionnaires commencent d'abord par des postes de suppléants, et sont promus à des emplois réguliers en considération de leur capacité. Il y a en outre ceux qui achètent des places, profitant pour cela des moments où le Trésor manque d'argent. Le gouvernement ouvre alors des listes ds souscription, et fait savoir au public qu'il recommandera les souscripteurs pour des titres ou pour des emplois.

Mais, de l'avis unanime, les fonctionnaires ainsi nommés sont les pires de tous, tandis qu'il n'y en a pas de meilleurs que ceux qu'on a choisis par voie d'examen. Ceux-là en effet témoignent toujours de plus d'intelligence et de talent administratif ; et ce sont là, chose assez singulière, deux qualités que les Chinois apprécient davantage encore que la probité et le désintéressement chez un mandarin.

La grande révolte des Taïping, qui a éclaté en Chine il y a quarante ans, a bien mis en lumière cette supériorité des fonctionnaires lettrés. Ce sont eux qui, dans cette crise, ont sauvé l'empire, tandis qu'autour d'eux tout était prêt de crouler.

Ils avaient à leur tête le grand Tseng Kuo-fan, le père de l'ancien ambassadeur, qui, au moment de la révolte, était déjà très âgé, et mourut peu de temps après. Il avait parmi ses assistants Tso Tsung-tang, qui reconquit plus tard le Turkestan chinois ; et cet excentrique Peng Yu-lin, le plus désintéressé des hommes, qui jamais ne voulut accepter un emploi régulier de gouverneur, et qui passait sa vie à rôder le long des rives du Yang-Tsé, prenant tour à tour tous les déguisements, entrant dans toutes les maisons, épiant les conversations, redressant les torts, et, dans l'occasion, se chargeant lui-même de mettre à mort les criminels. Il faut enfin joindre à cette liste le nom de Li Hung-Chang, qui vit encore, et que l'on peut considérer sans contredit comme le plus grand des hommes d'État chinois de ce siècle.

Aussi n'y a-t-il point de pays où l'éducation soit plus estimée qu'en Chine. Les enfants des ouvriers, en règle générale, ne peuvent guère aspirer à une instruction bien haute ; mais, éparses dans tout le royaume, se trouvent d'innombrables familles dont les membres, de génération en génération, ont toujours été des lettrés, et parmi lesquelles se sont recrutés les fonctionnaires de l'État. Ces familles se sont toujours tenues à l'écart de tout commerce. Elles correspondent assez exactement à ce qu'on nomme en Angleterre des *gentlemen*, et mettent le plus grand soin à garder leur rang, même lorsque la pauvreté s'est abattue sur elles.

L'éducation classique chinoise est entièrement fondée sur l'étude de la littérature ancienne de la Chine.

Les œuvres originales dont s'occupent les étudiants sont pour la plupart antérieures de plusieurs siècles aux ouvrages classiques de la Grèce et de Rome. Mais il y a, en outre, des commentaires de date plus récente, dont la connaissance n'est pas moins obligatoire. Car, si la Chine n'a pas été, comme l'Europe, depuis les temps classiques, envahie par des races nouvelles, la langue nationale s'y est cependant beaucoup modifiée au cours des siècles; et l'enfant qui commence ses études est incapable, sans le secours d'un commentaire, de comprendre un seul mot aux textes anciens dont on lui impose la lecture. Le premier devoir du jeune étudiant est donc de connaître, de comprendre, et d'approfondir ces ouvrages classiques ; il doit en outre s'exercer lui-même à la composition en vers et en prose. En prose il doit conserver avec soin l'ancienne phraséologie, sans jamais faire emploi de mots modernes. Les vers doivent être strictement à l'imitation de ceux des poètes anciens.

Ce système d'enseignement a été souvent ridiculisé ; cependant il est impossible de contester sa parfaite ressemblance avec notre enseignement classique européen. Il va sans dire que les littératures de la Grèce et de Rome sont infiniment supérieures à l'ancienne littérature chinoise. Mais, cela admis, il est clair qu'en Chine et en Europe l'enseignement classique quiert les mêmes aptitudes, et développe les mêmes facultés. Et s'il est vrai que l'étude du grec et du latin constitue chez nous un exercice incomparable pour la formation de l'intelligence, n'est-il pas absurde de dire, comme on le fait souvent, que l'éducation chinoise a pour unique effet de fatiguer et de déformer l'esprit, et d'affiner la mémoire aux dépens de toutes les autres facultés ? Il suffit de causer quelques minutes avec un Chinois lettré pour reconnaître que son intelligence n'est nullement atrophiée. Les mandarins chinois sont pleins de logique, très habiles à saisir le point faible d'une discussion et à mener à bout de longs raisonnements. Ce qui les rend inférieurs aux Européens, c'est seulement leur manque de connaissances générales. Et en effet il y a une foule de choses qu'ils ignorent absolument; mais ce sont précisément toutes ces choses qui nous viennent, à nous, de la lecture des livres modernes et des journaux, ou de la conversation, et qui ne rentrent en aucune manière dans le programme de nos études classiques. Les Chinois eux-mêmes ne prétendent nullement que la mémoire soit une faculté importante au point de vue des études. Tout récemment encore, l'un d'eux m'affirmait que la moyenne des étudiants devaient les neuf dixièmes de leurs succès à leur intelligence, et un dixième seulement à leur mémoire.

***

Voici maintenant comment se pratique en Chine le système des examens. Supposez qu'un étudiant désire acquérir un titre, ce qui est le cas pour la presque totalité de ceux qui se sont sérieusement adonnés à l'étude. Il devra d'abord se munir d'un certificat, signé par des voisins, et attestant qu'il est d'un bon caractère, qu'il n'a jamais commis aucun délit, et qu'aucun de ses ascendants, pendant trois générations, n'a été barbier, ni acteur, ni domestique. L'étudiant se présente ensuite à un des examens périodiques qui ont lieu dans le district auquel appartient sa famille. Le nombre des candidats reçus à cet examen n'est pas limité, mais cet examen ne leur confère aucun titre, et leur permet seulement de se présenter aux concours publics du premier degré. C'est alors que commence la lutte. Deux fois tous les trois ans un examen a lieu, dans toutes les préfectures, pour les étudiants qui ont subi les épreuves préliminaires. Ceux qui réussissent à cet examen obtiennent le premier grade, et deviennent l'équivalent de nos bacheliers. Mais cet examen est déjà un concours, et relativement très difficile, car le nombre des candidats admis est très restreint.

Tous les trois ans, à l'automne, s'ouvre le concours du second degré, celui qui correspond à notre licence. Il a lieu le même jour dans toutes les capitales des provinces de la Chine, et tous les bacheliers de la province sont admis à s'y présenter. Il peut y avoir ainsi en moyenne de 7000 à 8000 candidats, et seulement de 70 à 80 grades à donner. Dans de telles conditions, l'insuccès n'a rien de déshonorant, et l'on trouve des candidats qui, tous les trois ans, indéfiniment, se présentent à l'examen sans jamais réussir. C'est même un usage établi que l'Empereur accorde, comme une grâce, le grade du second degré aux candidats malheureux âgés de plus de 80 ans, dans le cas, bien entendu, où les gouverneurs des provinces jugent que leurs compositions n'étaient pas sans mérite. On ne saurait citer une preuve plus frappante de la haute estime des Chinois pour les grades universitaires, que cette persistance de vieillards à vouloir les solliciter. Enfin, tous les trois ans, au printemps, a lieu à Pékin l'examen suprême, donnant droit au titre de docteur, et ouvert à tous les licenciés de l'Empire. Comme le voyage de Pékin est coûteux, il arrive souvent qu'un homme riche fonde une bourse pour en payer les frais aux étudiants pauvres du voisinage. Dans cet examen comme dans les précédents, le nombre des candidats admis est fixé à l'avance. Ce nombre est réparti d'après les diverses provinces, depuis que l'on a constaté que certaines provinces avaient atteint un tel degré de science que les derniers de leurs candidats venaient encore avant les premiers du reste de l'Empire. Le but de la disposition nouvelle est d'encourager l'étude dans les régions arriérées et aussi d'avoir pour les services publics des

fonctionnaires provenant de toutes les parties de l'empire.

***

Les examens se pratiquent en Chine d'une façon si différente des nôtres que l'on voudra peut-être en savoir les détails. Prenons, par exemple, un examen de licence : les examens de doctorat se passent à peu de chose près de la même manière, sauf qu'ils n'ont lieu qu'à Pékin.

Le candidat doit arriver au chef-lieu de la province une semaine au moins avant le début de l'examen. Il doit avoir le temps de s'inscrire et de fournir les pièces exigées, portant l'indication de son nom, de son adresse, de ses antécédents, et son signalement. Ces indications sont transcrites sur la couverture d'un grand cahier de trois feuilles qui est rendu au candidat le jour de l'examen et sur lequel il doit écrire ses compositions. Il ne lui reste plus rien à faire alors, en attendant l'examen, sauf à préparer les provisions qu'il devra emporter. Car les candidats chinois ne sont pas autorisés comme les nôtres à quitter la salle des examens dans l'intervalle des épreuves. Une fois entrés, ils doivent, qu'ils le veuillent ou non, rester là pendant trois journées entières. Aussi se munissent-ils d'un abondant renfort de provisions, du riz cuit, des œufs durs, des biscuits, du jambon, et aussi un petit poêle avec un peu de charbon, sans parler de la théière et du thé, des chandelles et des allumettes, de la pipe et du tabac. Il faut encore que le candidat apporte avec lui des vêtements chauds pour la soirée et la nuit, et un écran pour les heures de grand soleil. Tout cela forme un bagage assez lourd ; et il faut en outre que le malheureux candidat se charge lui-même de le porter, car le règlement interdit l'entrée des salles d'examen aux porteurs et aux domestiques.

Ces salles, à vrai dire, ne sont pas des salles, mais des groupes de petites cellules basses, toutes exactement pareilles, formées de trois murs blancs et d'un quatrième mur où sont pratiquées deux ouvertures. A l'intérieur, en face de la porte, sont disposées une planche qui sert de siège et une autre planche qui fait fonction de table. La nuit on rejoint les deux planches pour en faire un lit. Au milieu de la cour sur laquelle donnent ces cellules, un pavillon s'élève où se tiennent en observation les surveillants. Et à l'arrière de l'enclos, dans une autre série de petites constructions, ce sont les examinateurs et leurs assistants qui sont enfermés pendant toute la durée des épreuves. Ils n'ont pas le droit de sortir ni de recevoir des visites jusqu'au jour où ils auront lu toutes les compositions et arrêté la liste des candidats admis.

Enfin arrive le jour de l'examen. L'appel des candidats et leur installation occupent en général toute une journée. Le règlement porte que, avant qu'un candidat n'entre dans sa cellule, on doit le fouiller ainsi que son bagage pour s'assurer qu'il n'apporte avec lui aucun livre. Mais dans l'usage courant cette inspection n'est qu'une simple formalité, car les Chinois prétendent que celui qui ne sait pas se tirer d'affaire sans le secours d'un livre ne s'en tirera pas mieux avec un tel secours. On se contente d'appeler les noms des candidats et de leur remettre les cahiers qu'on a préparés pour eux, et où l'on a inscrit le numéro de la cellule qui leur est réservée. Enfin, au soir tombant, les candidats reçoivent dans leur cellule une feuille imprimée portant l'indication des sujets de l'examen. Ces sujets sont en général de courts passages des auteurs classiques, et doivent fournir matière à trois compositions en prose et à une pièce de vers. Le candidat est libre, après cela, d'occuper son temps comme il lui plaît. Il peut travailler, dormir, manger, bavarder avec ses voisins. Mais il faut qu'il passe deux nuits enfermé dans sa cellule, et que le troisième jour il remette sa composition avant le coucher du soleil.

Le candidat peut ensuite passer une nuit en ville ; mais le lendemain il doit revenir pour une seconde série d'épreuves. Les choses se passent exactement comme la première fois, excepté qu'il a cette fois à écrire cinq compositions sur des sujets classiques. Puis, après trois jours, vient de nouveau une nuit de repos précédant la troisième et dernière série. Cette fois les candidats ont à répondre à des questions que leur posent librement les examinateurs sur tel sujet qui leur plaît, par exemple l'histoire, la géographie, la philosophie morale, l'économie politique ou même les sciences naturelles. Cela fait, il ne reste plus qu'à attendre trois ou quatre semaines pour connaître les résultats de l'examen.

Dans ces conditions, on comprend que les examens chinois aient de quoi fatiguer des candidats d'une constitution délicate. Les cas de mort sont fréquents dans les cellules, et plus fréquents encore les cas de maladies causées soit par la chaleur ou par l'humidité.

On voit par ces indications que les grades, en Chine, ne sont pas faciles à acquérir. Veut-on savoir maintenant les droits que confèrent ces divers titres ? Le docteur est immédiatement admis au service de l'État. Ceux des docteurs qui réussissent encore dans un autre examen, qui a lieu à l'intérieur même du palais impérial, ceux-là deviennent membres du Han-Lin, ou collège de littérature, qui leur ouvre ensuite l'accès de tous les emplois supérieurs. Le docteur qui a échoué à cet examen spécial obtient simplement un poste dans une des grandes administrations de Pékin, ou bien est envoyé en province comme di-

recteur d'un district, après avoir cependant fait un stage dans la capitale de la province. S'il n'est rien de plus qu'un érudit ou (comme disent les Chinois, *un fou de livres*) il ne saurait avoir l'espoir de s'élever bien haut ; mais si, en outre de sa science, il a de l'esprit pratique et de l'activité, il n'y a point de dignité à laquelle il ne puisse parvenir.

Le licencié, lui, n'a aucun droit à réclamer de l'État un emploi public. Mais il lui est aisé de se faire nommer suppléant ou d'acheter un emploi, et de la même façon son avancement lui est rendu plus facile. S'il préfère le service particulier au service de l'État, il peut obtenir un bon préceptorat, ou un emploi lucratif de secrétaire particulier. En tous cas, le grade de licencié assure à ceux qui l'ont conquis un avantage pratique assez appréciable : il les préserve des châtiments corporels. C'est là en effet un privilège précieux dans un pays où la plupart des délits sont punis de la bastonnade, et où le juge a le droit de faire battre non seulement un prévenu, mais même un témoin, lorsqu'il le soupçonne de mentir ou de ne pas dire tout ce qu'il sait. Le licencié est à l'abri de ces mesures, aussi longtemps du moins qu'il conserve son grade : car il peut en être dépossédé par un décret de l'Empereur. Le bachelier, lui aussi, est dispensé des châtiments corporels ; mais s'il se conduit mal, les autorités de sa province peuvent lui enlever son grade sans en référer à l'Empereur.

*
* *

Tout un système très compliqué de mesures est uniquement destiné à empêcher toute partialité de la part des examinateurs. Aussitôt que les compositions ont été remises, un fonctionnaire veille à ce qu'une bande de papier soit collée sur le nom du candidat, et un numéro inscrit à la place. Les compositions passent ensuite dans un bureau où on les transcrit à l'encre rouge. Un troisième bureau est chargé de comparer les transcriptions ainsi faites avec les manuscrits originaux ; après quoi ces derniers sont mis de côté, et leurs copies distribuées aux sous-examinateurs. Ceux-ci sont au nombre d'une dizaine, dans la proportion d'un pour sept ou huit cents candidats. Chacun d'eux examine rapidement la pile de manuscrits qui lui est confiée ; il en rejette la majeure partie, et en réserve à peu près un dixième, qu'il soumet ensuite aux examinateurs du second degré. Ceux ci sont toujours des fonctionnaires venus de Pékin, sur la nomination spéciale de l'Empereur. C'est à eux que revient de dresser par ordre de mérite la liste des mille compositions qu'ils ont eu à juger.

Et ce n'est pas tout. Même après que la liste des candidats admis a été publiée, on s'occupe encore de veiller à empêcher toute corruption. Il y a dans chaque province un censeur chargé d'examiner les compositions des candidats reçus et de voir si elles ont été soigneusement jugées. Et cela n'est pas une simple formalité : récemment encore, sur le rapport d'un censeur, un examinateur a été dégradé pour je ne sais quelle négligence. Ajoutons enfin que les candidats évincés peuvent reprendre non seulement leurs manuscrits, mais encore la copie à l'encre rouge qui en a été faite.

Avec toutes ces précautions, la fraude peut-elle encore exister dans les examens ? Oui, affirment les Chinois, et sur cent candidats reçus, il y en a toujours trois ou quatre qui le sont par fraude. Deux méthodes surtout paraissent avoir la vogue parmi les candidats dénués de scrupules. L'une consiste à faire rédiger ses compositions par des personnes du dehors : il suffit pour cela de soudoyer un gardien, qui se constitue l'intermédiaire entre le candidat et celui qui l'aide. La seconde méthode consiste à utiliser le travail d'un concurrent. Souvent un étudiant pauvre sacrifie, pour une belle somme d'argent comptant, sa propre chance d'être reçu, et s'emploie à faire les compositions d'un riche voisin ; on en cite même qui sont assez agiles pour écrire dans le temps donné deux compositions différentes. Une troisième méthode, celle qui consiste à se faire remplacer directement, est d'un usage très rare car non seulement elle est difficile à appliquer, mais elle entraîne, en cas de découverte, les peines les plus sévères.

Mais pour acheter un grade, il n'y a qu'une seule méthode infaillible : c'est de corrompre l'examinateur suprême. C'est une méthode qui coûte très cher, à supposer qu'on ait la chance de tomber sur un examinateur qui s'y prête. Il s'agit, dans ce cas, d'introduire dans la composition une certaine phrase convenue, qui doit la faire reconnaître de l'examinateur. Encore faut-il, pour être certain de parvenir à cet examinateur suprême, la complicité de tous les fonctionnaires inférieurs entre les mains desquels passent les manuscrits. Mais en vérité cela n'est pas trop difficile : on y parvient par l'intermédiaire de ces hommes d'affaires qui se sont fait, en Chine, les agents réguliers de la corruption officielle.

Si un examinateur se laisse prendre à commettre le délit de corruption, les conséquences sont terribles pour lui. On en a eu un exemple à Pékin en 1858. L'examinateur en chef était un Grand Secrétaire, c'est à-dire un fonctionnaire du plus haut rang. Il avait à juger, entre autres candidats un de ses neveux, jeune homme très bien doué et d'une intelligence remarquable. Cédant aux instances de sa femme, le Grand Secrétaire se montra partial pour ce jeune homme, et lui donna une des premières places sur la liste des candidats admis. La chose fut découverte de la façon la plus fortuite et la plus singulière. Le jeune homme avait un grand talent d'acteur-amateur ; un mois

environ après son examen, étant invité à jouer un rôle dans une représentation donnée chez un certain seigneur de Pékin, il accepta l'invitation, malgré le discrédit où est tenu en Chine le métier d'acteur. On l'applaudit avec enthousiasme; et l'un des assistants, qui le connaissait, dit à son voisin que non seulement ce jeune homme était un bon acteur mais encore qu'il venait d'être reçu, dans l'un des premiers rangs, à l'examen de la licence. Un censeur qui se trouvait là entendit ces paroles, et fut rempli d'indignation d'une conduite qu'il jugeait scandaleuse chez un homme ainsi admis au grade de licencié. Aussitôt il dénonça à l'Empereur la conduite du jeune homme. Une enquête fut ouverte, à la suite de laquelle il fut prouvé que le jeune licencié avait profité d'un passe-droit. D'autres irrégularités furent encore relevées à la charge du Grand Secrétaire, qui fut, en fin de compte, condamné à mort. L'Empereur l'aimait, l'appréciait; il voulut d'abord lui sauver la vie. Mais on lui représenta qu'il fallait faire un exemple, et le malheureux examinateur eut la tête tranchée, sur la grande place des exécutions de Pékin.

Le châtiment n'est pas moins sévère pour ceux qui essaient de corrompre les examinateurs. Il y a quelques mois, dans le voisinage de Shangaï, un homme d'une assez haute position envoya à l'examinateur en chef de la province un chèque de mille livres sterling, en le priant d'user de faveur à l'égard de certains candidats. L'examinateur dénonça l'auteur de la lettre, qui fut arrêté, jugé et condamné à mort. J'espère pourtant qu'il ne sera pas exécuté, et que l'Empereur commuera sa peine à l'occasion du jubilé de l'Impératrice Douairière, qui doit être célébré cette année.

Tel est dans son ensemble le système des examens chinois. Il ne nous reste plus qu'à ajouter que, suivant l'opinion à peu près unanime des étudiants du pays, si la part de fraude ne dépasse pas quatre sur cent, celle du hasard est toujours au contraire infiniment grande. Par là du moins les examens chinois se rapprochent des nôtres.

Traduit de l'anglais de M. T.-L. Bullock.
(Nineteenth Century.)

ESSAIS ET NOTICES

Transformations sociales.

Dans son discours au Sénat, lorsqu'il en prit la présidence, M. Challemel-Lacour a dit que la nation avait l'espoir que cette assemblée se montrerait « attentive au renouvellement qui s'opère dans les conditions économiques et morales de la société ».

Ce renouvellement, en effet, est bien remarquable et il fait ressembler notre époque aux époques de l'histoire les plus fécondes en transformations. De nouveaux groupements populaires, de nouvelles formes d'association, de nouveaux engagements des hommes les uns envers les autres, pour la sécurité de leur vie et la défense de leurs droits, se développent, comme au temps où se préparait la société du moyen âge.

Le peuple s'est réfugié dans les syndicats, il s'est serré autour du gouvernement de la République, son défenseur naturel; il s'est abrité dans les écoles laïques, dans les mairies et dans un nombre infini de sociétés démocratiques de tout genre, comme il s'abritait au XIe siècle dans l'église et autour des châteaux des seigneurs.

La transformation des contrats de travail et de louage d'ouvrage est à cette heure aussi intéressante qu'elle le fut, mais dans un autre sens, aux siècles de préparation du régime féodal. Les humbles, les faibles, les petits, au lieu d'aller chercher protection auprès des grands contre la violence et le pillage, la cherchent dans leur propre association, dans le concours de leurs forces matérielles et morales. Ils la cherchent aussi, cette protection nécessaire, auprès du gouvernement de la République et auprès des Parlements issus du suffrage de la démocratie auxquels ils demandent des lois pour aider à leur effort spontané d'émancipation.

Ils fondent des syndicats, et les lois peu à peu viennent consacrer ces syndicats; ils fondent des Bourses du travail et peu à peu, avec peine, avec effort, ces institutions nouvelles entrent dans l'organisation générale de la démocratie; elles reçoivent des règlements administratifs et des formes régulières. L'ouvrier, plus instruit, au fond de la mine, en lutte avec le grisou et avec les diverses catastrophes de la nature, commence à inspecter lui-même le champ de bataille où il joue sa vie; il examine les conditions de son travail, l'état quotidien des instruments dont il doit se servir; il fait entendre ses critiques d'une voix impérieuse et souvent compétente : la loi prend un certain nombre de ces mineurs, les crée inspecteurs officiels du travail, rétribués sur les fonds des compagnies et de la nation.

C'est ainsi que tout un monde nouveau s'élève, qu'une nouvelle société se constitue.

Si l'on regardait de près cette propriété industrielle, si récente et déjà si riche, qui, dans ses principales expressions, date à peine du commencement du siècle, on verrait qu'elle est toute en transformation et en révolution, comme l'était, par exemple, la propriété foncière au XIe et au Xe siècle.

Les rapports des patrons et des ouvriers changent de jour en jour; la place des salariés, des employés, dans l'usine, dans le magasin, se modifie à vue d'œil...

Ceux qui raisonnent *a priori* sur les phénomènes politiques et sociaux, qui possèdent des systèmes et des formules, sur lesquels se règle, dans leur imagination, la marche de l'univers, savent d'avance où ce siècle doit aboutir; ils ont déjà tracé, non seulement dans ses lignes essentielles, mais dans ses plus menus détails, tout le plan de la société de l'avenir. Ils savent, à n'en pas douter, quelles seront les organisations publiques et privées, quels seront les liens des hommes entre eux et avec l'État; et si vous élevez des objections, ils vous excom-

munient de cette société qui n'est pas née encore et qu'ils ne verront pas !

A la vérité, l'histoire nous apprend que de tous les plans conçus à l'avance par les philosophes et les politiques, il n'en est pas un qui ait réussi ; tous ont été déjoués par les événements, qui tantôt sont restés en deçà et tantôt sont allés fort au delà des limites que leur avaient marquées les faiseurs de systèmes.

Mais ce que l'on peut faire, c'est suivre avec attention le renouvellement qui s'opère dans les conditions économiques et morales de la société; c'est aussi se montrer sympathique à ce renouvellement et y aider, sans agitation vaine, mais avec un certain courage civique et un certain désintéressement des intérêts particuliers.

Ce que l'on peut faire, c'est accueillir favorablement « ces nouvelles couches », qui montent, qui viennent à la lumière et qui cherchent leur équilibre, et les aider à le trouver, cet équilibre, et à s'y installer, comme il est juste...

Les socialistes d'une certaine école, qui s'en vont par les villes et par les villages prêchant la dissociation, qui tendent toute leur tactique à séparer les ouvriers du grand corps social de la France issue de la Révolution de 1789, qui travaillent à organiser les ouvriers à part et en dehors de l'ensemble de la nation, marchent furieusement à l'encontre de toute méthode et de tout progrès ; puisqu'il s'agit d'installer, au contraire, plus largement les populations ouvrières dans la société organisée, de les associer plus intimement à l'usine, à la mine, à la fabrique, de leur assurer des garanties et des droits déterminés dans la cité du travail, et c'est ce qu'ils demandent, ce qu'ils cherchent par tous les mouvements incohérents et désordonnés que nous voyons !

Un droit nouveau commence, on n'en saurait douter : il apparaît par des signes, que ne peut méconnaître aucun esprit attentif. Si les conseils d'usine et de fabrique, dont l'idée commence à percer, étaient organisés un jour, ils formeraient le vrai centre nerveux de l'atelier vivant; c'est là que tout aboutirait, que tout se discuterait et de là que tout partirait. Les délégués des ouvriers et des patrons, réunis dans le conseil de gouvernement de la fabrique, débattraient les intérêts communs de leur société industrielle. Et s'il y avait dans ce corps, ainsi constitué, un mauvais membre, perturbateur du travail, nuisible à la santé et à l'hygiène de l'ensemble, ne peut-on pas croire que les ouvriers seraient les premiers à voter son élimination ? Le tout est de créer cette vraie solidarité intime et profonde, de donner à l'atelier une conscience. Est-ce impossible ? Est-ce une simple vue de l'esprit ?

On n'envisage plus aujourd'hui le droit du patron sous le même aspect qu'autrefois ; on ne voit plus dans le patronat une sorte de gouvernement absolu et paternel, administrant les choses du travail à sa volonté et veillant aux intérêts matériels et moraux des populations ouvrières : on ne croit plus que les chefs d'industrie soient libres de régler les conditions de l'ouvrage, de prendre ou de renvoyer les ouvriers, d'augmenter ou de diminuer les salaires et les heures, d'ouvrir ou de fermer les chantiers, d'après leurs vues propres et exclusives ; l'ancien dogme de l'autorité patronale a perdu son prestige et bientôt il n'aura plus de croyants.

On pourrait dire aussi comment ce dogme-là approche de sa fin et pour quelles causes. Les patrons ont-ils rempli avec assez de soin et d'application leur devoir social et fait servir au bien public, avec assez de prévoyance, les avantages qu'ils tenaient de la société et des lois ? Ont-ils marché suffisamment avec les progrès des sciences, de l'instruction et des mœurs, apportant aux ouvriers, aux conditions du travail, à la salubrité, à l'hygiène, au bien-être matériel et moral, toutes les améliorations que semblait réclamer notre temps ?

Lorsque le patronat, dans sa constitution actuelle, ne semblera plus rendre à l'ordre social les services que l'ordre social attendait de lui, il se verra de plus en plus délaissé par l'opinion, qui cherchera d'autres garanties et d'autres formes d'équilibre.

Le droit et l'ordre ne nous manqueront pas pour cela, on peut en avoir l'assurance, mais nous verrons naître un droit nouveau et un ordre nouveau que déjà nous annoncent dans leurs discours et dans leurs livres les esprits les plus classiques et les mieux ordonnés.

Les ouvriers auront de plus en plus leur part d'influence dans le gouvernement de l'usine, dans l'élaboration des règlements, dans la distribution des salaires, dans l'appréciation des mérites et des démérites et dans l'exercice de la justice sociale; ils seront dans l'atelier, dans la mine, dans l'organisation du travail, quelque chose qu'ils ne sont pas encore, mais qu'ils tendent à devenir de jour en jour, et l'opinion les appuiera.

Ils obtiendront, comme un grand nombre d'autres hommes, leurs gages de sécurité, de stabilité, d'inamovibilité relative.

Et l'opinion les appuiera, parce qu'elle est obligée de chercher dans cette voie les gages de sécurité dont elle a besoin pour elle-même.

HECTOR DEPASSE.

Les médecins d'autrefois

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT

Voici une très attachante, très ingénieuse et singulièrement instructive histoire des *Médecins grecs à Rome*, par M. Maurice Albert. On la sent écrite par un savant modeste et consciencieux, doublé d'un homme d'esprit ; et ce savant, cet homme d'esprit est aussi un amoureux des Grecs.

Ce n'est pas lui que l'officielle et fatigante renommée du peuple romain pourra rendre oublieux de l'antique Grèce : on sent qu'il l'aime, cette Grèce mère des arts et de l'art, humain entre tous, la médecine. S'il nous montre ces Grecs de Rome tels qu'ils sont, c'est-à-dire avec leurs vices d'origine, insinuants, flatteurs, habiles à se glisser dans la faveur des puissants, il nous fait comprendre aussi leur supériorité incontestable au point de vue de l'intelligence et de l'humanité. Humbles et souples, certes ils le furent dans leurs débuts, ces fils d'Esculape, les vaincus d'hier ; mais ce fut là un bien pour l'humanité : sans leur adresse à s'insinuer partout, sans le charme de leur parole abondante

et fleurie, sans l'agrément de leur personne, les eût-on tolérés à Rome dès les premiers temps de la République, alors qu'un décret expulsait d'Italie tous les Grecs ? — Sans doute, ils durent subir bien des humiliations, et se contenter d'exercer la médecine dans les conditions les plus déplorables ; sans doute, on souffre à les voir si longtemps esclaves ou affranchis, se prêtant à tous les caprices de ceux qui les employaient, se faisant parfois complices de leurs crimes ; mais qu'on ne s'y trompe pas : en subissant si durement, en apparence, la loi du vainqueur, ils restaient au fond les maîtres ; on croyait en eux, on les aimait, on avait besoin d'eux. Ce fut une belle victoire de l'esprit sur le droit de la force : dans la personne de ses médecins, la Grèce conquit véritablement ses conquérants.

C'est ce qu'avait compris Caton, ce Romain de vieille roche ; de là, sa haine invétérée pour les nouveaux venus. Que de raisons n'avait-il pas de les haïr ! D'abord ils étaient Grecs, c'est-à-dire, pour lui, efféminés et corrompus ; d'ailleurs, ennemis de race. Ensuite, ils venaient ruiner l'une des coutumes les mieux établies, le droit qu'avait tout Romain de se soigner et de soigner les siens lui-même ; or, ce droit était, pour Caton, plus qu'un droit (dont il usait et abusait), c'était une tradition, presque un dogme. Et il se disait, non sans raison : « Quand ils seront implantés en Italie, ces médecins séducteurs et qui guérissent, chacun ira à eux, et leur puissance deviendra grande... C'est donc faire œuvre patriotique et morale que de les combattre. » Et il écrivait à son fils : « Je t'interdis les médecins. »

Un type bien amusant, ce vieux Caton, avec sa médication *à base de chou ;* mais bien répugnant aussi par son avarice, sa dureté, sa tyrannie domestique, sa saleté. (« Frictionnez-vous, disait-il, mais *lavez-vous le moins possible !* ») Il faut lire cela dans le volume de M. Maurice Albert. Rien de plus divertissant que ces extraits du *De re rustica.* Nous y voyons que le chou guérit toutes les maladies, externes et internes, et jusqu'aux luxations. Ainsi, à défaut de la méthode de Kocher, de Vienne, l'application d'« une épaisse bouillie de choux mêlée de farine d'orge, pour rendre le remède plus émollient et moins vésicant, réduit les luxations. Le membre dévié rentre immédiatement dans sa cavité... »

Le chou, dans l'économie de Caton, sert donc à tout objet : non seulement c'est « la meilleure des nourritures » (Caton le regarde comme le légume le plus facile à digérer !), mais il l'emploie aussi comme vomitif, purgatif, apéritif, reconstituant, dépuratif, liniment, cataplasme, infusion, etc., etc. ; c'est une véritable panacée. On comprend donc qu'il ait mal accueilli ces étrangers qui venaient le supplanter, lui qui croyait posséder seul le secret de l'hygiène et de la médecine.

Il eut beau faire, les médecins grecs s'enracinèrent bientôt à Rome, et, à force de patience, d'habileté, de persévérance, et aussi de charme personnel et de science, ils se rendirent indispensables.

Je n'ai pas à refaire ici ce qu'a fait M. Maurice Albert ; je me borne à inviter les lecteurs de la *Revue Bleue* à juger par eux-mêmes du mérite très réel de ce livre. Je ne lui reprocherai qu'un petit détail : c'est le dialogue entre Asclépiades et son disciple Thémison ; encore, est-ce là plutôt un goût qu'un jugement de ma part. J'avoue que je garde une dent au *dialogue des morts*, ce genre si artificiel et si faux. Peut-être m'en a-t-on trop fait faire, jadis, en rhétorique... Et, après tout, celui-ci, qui résume si élégamment la théorie d'Asclépiades et le système de Thémison, vous charmera peut-être autant que le reste du volume, lequel me semble fort bien écrit et composé. Il abonde en petits faits inédits, en détails intimes, en observations ingénieuses (par exemple, sur les *haruspices*, — qui furent probablement les premiers chirurgiens — et sur l'origine de la tonsure ecclésiastique, qui remonte vraisemblablement à la trépanation pratiquée sur les épileptiques, atteints du *mal sacré*). M. Maurice Albert a étudié son sujet à fond, et nous en montre alertement tous les côtés. C'est ainsi qu'après nous avoir présenté toute une série de grands médecins, justement aimés et admirés, comme Asclépiades, l'hygiéniste à la mode, et Antonius Musa, et Dioscorides, le premier médecin militaire, et Galien, le médecin par excellence, savant, artiste et lettré, ami de Marc-Aurèle, il nous montre aussi les charlatans et les grotesques. Il y a d'abord ce Thessalos, qui se vantait d'enseigner toute la médecine en six mois, et recommandait, pour *toute espèce de maladie* « la diète et une abondante saignée », et qui se faisait suivre, — à titre de réclame, — dans la rue et jusqu'au chevet des malades, par ses nombreux et bruyants élèves, *les ânes de Thessalos*, comme on les nommait ironiquement. Il y avait encore ce Philon de Tarse, qui parlait par métaphores et rédigeait ses ordonnances comme des énigmes, ordonnant, par exemple, à ses malades, *l'ouvrage des filles du taureau d'Athènes*, ce qui voulait dire du miel, ou bien une dose du *meurtrier du fils de Menœtius*, c'est-à-dire l'euphorbe. Il y avait aussi les médecins bourrus, comme celui à qui un malheureux agonisant disait : « Je vais donc mourir ?... » et qui lui répondait brutalement : « Le beau malheur ! Patrocle est bien mort, qui valait mieux que toi. »

Il y avait enfin les *Méthodistes !* qui traitaient les moindres maladies avec une énergie à faire frémir, et pour un simple mal de tête condamnaient le patient à une diète prolongée, à des frictions, cataplasmes, vésicatoires, ventouses et force drogues ; et, « lorsque le mal s'exaspérait, faisaient comme lui, » dit plaisamment M. Maurice Albert. Et, après tous ceux-là, il y avait encore les *médecins gladiateurs*, qui, s'étant jetés effrontément dans la médecine sans en connaître le premier mot, reconnaissaient un beau jour leur incapacité, et, « toute réflexion faite, aimaient mieux tuer chaque jour dans l'arène des adversaires qui se défendent, que d'aller, de temps en temps, assassiner dans leur lit des patients qui s'abandonnent » ; et les *médecins croque-morts*, lesquels, ayant perdu leurs clients, « se consolent en enterrant ceux de leurs confrères » et se figurent ainsi être encore un peu médecins.

Je n'en finirais pas, si je voulais énumérer tous les passages intéressants à divers titres, soit par leur érudition (comme le chapitre sur Celse, — un peu dur à lire pour un pauvre profane tel que moi, — ou celui sur les *Pneumatistes*), soit par le charme et l'esprit avec lequel

l'auteur traite les questions. Il faut lire, par exemple, le récit d'un procès criminel sous Sylla et les amours scandaleuses de Livia, belle-fille de l'empereur Tibère, avec son médecin Eudème, ou celles de Messaline avec son médecin Vettius Valens, ou celles encore d'Agrippine avec son médecin Xénophon (quel nom pour un empoisonneur !).

Voilà, me direz-vous, bien des médecins grotesques ou criminels! C'est que, à part quelques grandes personnalités comme les Asclépiades et les Galien, les vrais médecins, pareils aux peuples heureux, qui n'ont pas d'histoire, sont restés dans l'ombre; — héros modestes, qui ont accompli, loin de l'éclat des cours, leur tâche désintéressée, leurs longs et silencieux dévouements.

Il y en eut beaucoup de ceux-là; les lettres de leurs clients — je veux dire de leurs amis — en témoignent. Cicéron ne se console pas, d'avoir perdu son médecin, un ami précieux, adoré, impossible à remplacer. Ainsi, dès ce temps-là, et côtoyant les vils mercenaires complices des Agrippine, vivaient, aimés, respectés, admirés, des médecins vraiment dignes de ce nom. En attendant que Marc-Aurèle, l'empereur stoïcien, fasse du plus illustre d'entre eux, de Galien, son ami et son conseiller, voici ce qu'écrivait le philosophe stoïcien Sénèque, dans son *Traité des bienfaits :* « Il y a chez nous deux classes d'hommes très aimées et très considérées : celle du médecin et celle du professeur... Nous achetons des médecins un bien inestimable, la vie et la santé. Que de services ils nous rendent, quelle patience, quel courage, quel dévouement ne nous montrent-ils pas !... » Puis, traçant le portrait de son propre médecin, il disait :

« Celui-là n'est pas seulement un médecin, c'est un ami. J'aurai beau lui payer ses honoraires, il restera toujours mon créancier : la dette de cœur subsiste... »

Et M. Maurice Albert ajoute éloquemment : « Les plus respectables parmi les Romains de l'Empire semblent avoir été ceux dont la science dévouée aidait les hommes à vivre et ceux dont la noble doctrine les préparait à bien mourir. Sachons gré à Sénèque d'avoir montré qu'ils étaient capables, les uns et les autres, les médecins des corps et les médecins des âmes, de se comprendre, de s'estimer et de s'aimer. »

Peut-être n'était-il pas superflu de citer cette page émue, de montrer qu'en tout temps les médecins vraiment médecins furent des âmes élevées, des cœurs dévoués, les bienfaiteurs des hommes. Faut-il rappeler qu'aujourd'hui encore, et plus que jamais, il en est ainsi ? Je rougis pour quelques-uns de mes confrères en lettres, qui, ces jours derniers, semblaient avoir oublié une vérité aussi évidente, et sur qui soufflait je ne sais quel mauvais vent. Et je remercie M. Maurice Albert d'avoir, par cette saine et fortifiante étude, remis les choses au point.

Au surplus, laissons-les faire ! Qu'importe, après tout? La calomnie n'a qu'un temps; et, comme le dit une belle maxime persane : *La vérité est grande; elle prévaudra.*

P. M.

THÉATRES

L'Œuvre. — Conférence de M. L. Mulfeld; *Frères*, pièce en un acte de M. Hermann Bang; *la Gardienne*, poème de M. Henri de Régnier; *Créanciers*, tragi-comédie en un acte de M. Auguste Strindberg, traduction de M. Georges Loiseau.

Ce fut une soirée assez singulière que celle où l'*Œuvre* nous convia, l'autre semaine.

Cela commença par une conférence de M. Lucien Mulfeld. J'avais naguère eu l'honneur d'entendre M. Mulfeld. Il avait convoqué quelques amis et confrères à qui il voulait faire confidence de ses opinions sur la littérature contemporaine, je crois. Cela se passait, si je ne me trompe, dans une salle de concert située vers le haut de la rue Rochechouart. Amis et confrères, nous étions bien une trentaine venus pour ouïr les opinions de M. Mulfeld. Ce fut un admirable spectacle. Ces opinions, il les avait couchées par écrit sur un cahier, joliment relié. Il entra, ses opinions, j'entends son cahier, sous le bras. Il salua, s'assit, ouvrit son cahier, but un verre d'eau, et commença de lire. C'était joli, sans doute, mais un peu monotone. L'« orateur » lisait, lisait éperdument, tournant régulièrement les pages, s'interrompant aux endroits qui lui semblaient mériter des applaudissements, et jetait sur le public un regard encourageant, comme pour lui dire : « Allez, c'est le moment; applaudissez ! » Et il se remettait à lire. Le cahier était d'un format un peu inquiétant. Un instant les feuillets se déplièrent : mon voisin, l'air terrifié, me dit tout bas : « Il est écrit jusqu'au bout ! » Et, ce jour-là, M. Mulfeld ne lut pas plus avant... devant nous.

J'ai revu M. Mulfeld à la Comédie-Parisienne. Il a pris du corps; je ne dirai pas qu'il a gagné de l'assurance : il ne semblait pas en manquer. Il avait choisi pour sujet de sa conférence : *l'inutilité de la conférence*. Et vous voyez que cela était infiniment piquant. Il ne lisait plus, cette fois : il parlait, il parlait « sans notes ». Et ceux qui paraissaient jouir le plus complètement de son discours, étaient ceux qui l'avaient entendu la veille à la répétition générale. Ils s'amusaient fort à retrouver les mêmes hésitations suspensives devant les mêmes phrases, les mêmes « comment dirai-je ?... » précédant les mêmes mots. Bref, M. Mulfeld nous expliqua, que dis-je ? il nous prouva que la conférence était une chose inutile et ridicule. Pour finir, il déclara, comme il convenait, que M. Sarcey était une vieille bête, et cela était d'un goût et d'un tact suprêmes. Puis il se leva, but, et sortit.

Ce fut alors le tour de *Frères*. M. Hermann Bang

n'est pas un inconnu. C'est lui, je crois, qui mit en scène *Maison de poupée*, lorsque Mme Réjane la joua au Vaudeville. Il a, de plus, publié quelques pièces dans la *Revue d'Art dramatique*. J'avais eu l'occasion de parler de l'une d'elles. Il s'agissait d'un monsieur qui, amant d'une femme mariée, demande de l'argent à sa maîtresse : celle-ci, n'en ayant pas, s'adresse à son mari qui n'en a pas non plus; simplement le mari vole, donne l'argent à sa femme, et celle-ci va dîner à la campagne avec son ami. Ladite pièce m'avait semblé assez inférieure à ce qu'on nous donnait d'analogue au Théâtre-Libre. Je l'avais écrit, avec quelques ménagements. Et, le lendemain, M. Bang me fit l'honneur de m'écrire une lettre, fort courtoise d'ailleurs; il ne me cachait pas que nos opinions, à lui et à moi, sur son talent, étaient assez différentes l'une de l'autre. J'ai grand'peur qu'après *Frères*, le même malentendu subsiste entre nous. C'est le même procédé la même pièce écrite à coups de poing, sans souci de vérité ou de vraisemblance; des personnages quelconques, à qui il arrive des événements quelconques, et qui pourraient être tout différents sans que cela nous touchât davantage. On vous a conté le sujet. Deux frères, dont l'un (Éric) a pour maîtresse Ella, l'ancienne maîtresse de l'autre (Émile). Il m'a semblé qu'Ella s'était fait aimer d'Éric pour se rapprocher d'Émile. Alors Éric, qui les surprend, pousse un grand cri : « Je n'ai plus de frère ! » Et, comme pareillement il n'a plus de maîtresse, vous considérerez que sa situation est fort affligeante. Le malheur c'est que les personnages « n'existent » pas. C'est du pur mélodrame, aussi inexplicable, au point de vue des sentiments, que *Lazare le Pâtre*, mais infiniment plus ennuyeux.

Seconde pièce. Le rideau se lève sur une forêt, avec pour toile de fond comme un vague et sinueux vermicelle épars sur un fond jaunâtre. A droite, une porte : la porte « en soi », ne se rattachant à aucune maison : c'est LA PORTE. — Et c'est la *Gardienne* de M. Henri de Régnier.

Le talent de M. de Régnier n'est point en cause ici, non plus que son inspiration et son instinct poétiques. Mais M. de Régnier est fidèle à cette théorie, défendable après tout, que la poésie doit être avant tout « suggestrice, » qu'elle doit, non exprimer directement, mais faire naître, dans l'esprit, des images et par suite des sentiments ou des idées. Et l'on sait du reste que M. de Régnier y réussit très heureusement parfois; de là, sans doute, le charme pénétrant et mystérieux de certains de ses vers. Mais, précisément, des vers de cette nature ont besoin d'être lus avec recueillement; il faut laisser à l'image le temps de se développer en notre esprit et d'y créer alors le sentiment ou l'idée qu'elle voile. Je prends tout à fait au hasard, dans la *Gardienne*, ces imprécations du *Maître* : et ces vers sont, sans doute, parmi les plus faciles de M. de Régnier :

Et je vous hais, pennons, pour cette allégorie
Que secouait le vent du soir ample en vos pans!
Hampe où s'accroche l'ongle des griffons rampants,
Et votre saut cabré, licornes pommelées
Dont l'emblème emportait, à travers les mêlées,
Ceux dont l'âme, pareille aux bêtes du blason,
Les regardait surgir au ciel de l'horizon
Où leurs griffes luisaient dans le vol de leurs ailes!
Armures que le trou des blessures mortelles
Hérisse d'un faisceau de flèches et de traits,
Triste apparat et vaine emphase où tu riais,
Soleil! comme au miroir des cuirasses saillies
Hors du lourd manteau noir de mes mélancolies
Dont le lambeau demeure aux branches du passé
Le long de la forêt où nous avons passé,
Taciturne, et songeant qu'à travers le bois sombre
Mon Ame me suivait peut-être comme une ombre,
Fidèle à la douceur reniée et mêlant
Des larmes au cri dur du combat turbulent,
Avec ces douces mains pour les chairs entamées
Qu'ont les femmes en pleurs qui suivent les armées.

Je m'excuse d'une aussi longue citation; mais je voulais donner un « morceau » entier. Assurément, ce sont là de beaux vers, et qu'à la lecture on comprend avec un tout petit effort. Mais, de cet effort-là, nous sommes matériellement incapables au théâtre : nous n'en avons pas le temps. Nous en sommes encore aux pennons, que le récitant en est au soleil; nous ne pouvons le suivre; le lien qui relie les images nous échappe, et tout ce qui reste d'un beau couplet, c'est une succession de comparaisons heurtées, d'hémistiches sonores mais incompréhensibles. Ah! la demi-heure qu'a duré cette *Gardienne!* L'éternité! On a écouté respectueusement au début; mais on n'y a plus tenu. Il faut bien le reconnaître cela était d'un ennui terrible, écrasant, l'ennui des belles choses!...

Je le dis maintenant; je n'aurais pas osé le dire l'autre soir. C'est qu'ils sont terribles, les janissaires de M. Lugné-Poë! Le silence ne leur suffit pas, ils exigent l'enthousiasme, et traitent galamment de brutes ceux qui estiment que s'ennuyer est une bonne chose en soi, mais que l'excès gâte les meilleures. Mon maître Sarcey en sait quelque chose. Les journaux vous ont conté avec quel bon goût il a été pris à partie. Si c'est vraiment lui qui « est cause de tout », combien ces messieurs se trompent en pensant que c'est ainsi qu'ils « écraseront l'infâme ». Mais entre eux et lui, c'est lui qui a raison, cent fois, mille fois raison! En vérité, il semblait l'autre soir l'image drue du bon sens. Si les Nordistes continuent, c'est au Sarceysme qu'ils nous convertiront. Hélas, hélas! nous nous sentons moins d'horreur pour le vaudeville, et le mélodrame ne nous inspire plus de haine!

Troisième pièce, troisième Suédois. *Créanciers*, de M. Strindberg. Mais pour cela, passe encore.

La pièce est assez curieuse. Peut-être a-t-on un peu exagéré sa valeur. Elle contient, elle aussi, de terribles longueurs, des redites, et pas mal d'obscurités. Mais elle n'est pas indifférente : bien loin de là. Les personnages, curieusement étudiés, sont étonnamment vivants malgré leur bavardage. Je n'aime pas beaucoup Gustave, le premier mari de Thékla; c'est une variété de l' « homme fort » que — par envie, peut-être? — nous sommes assez facilement portés à trouver surfait. Il faut dire que, l'utilité « dramatique » de l'homme fort étant de nous dévoiler les dessous d'âme des autres personnages, les tours de passe-passe moraux qu'il exécute doivent forcément réussir : et la certitude que nous avons de son succès enlève un peu d'intérêt au problème qu'il est chargé de résoudre. En revanche, Adolphe, le second mari de Thékla, et Thékla elle-même sont, en dépit de leur verbiage, de très curieuses figures. Lui, faible, dominé physiquement et moralement par sa femme, avec — comme il convient de l'autre côté de la mer du Nord, — quelques atteintes d'épilepsie; elle, inintelligente, convaincue de sa supériorité, trouvant « idiots » ceux qui l'entourent, parce qu'elle est incapable de les comprendre, dominée par ses sens et son imagination falote, une cervelle d'enfant, pâte molle entre les mains de Gustave l'homme fort.

Mais ce qui donne surtout de l'originalité à la tragédie de M. Strindberg, c'est la violence et l'âpreté avec lesquelles y est exprimée la haine de la femme. Cela est très particulier, et, je crois bien, à peu près unique au théâtre. Chez ceux qui, jusqu'ici, ont attaqué la femme, on sentait, sinon un amour dévoyé, du moins une préoccupation inquiète et presque admirative de la femme. M. Dumas, par exemple, qui n'est pas suspect de trop de bienveillance pour elle, en fait, quand il veut montrer ses ravages, une sorte de bête de l'Apocalypse, gigantesque et monstrueuse, créée pour le mal et accomplissant sa tâche avec une irrésistible puissance. Et puis, si M. Dumas n'aime guère les femmes, il aime encore moins les maris, de sorte qu'en fin de compte, c'est encore celles-ci qui sont « les personnages sympathiques ». Chez M. Strindberg, au contraire, c'est l'horreur et surtout le mépris de la femme, sans l'ombre d'admiration ni même d'inquiétude. Il la montre telle qu'il la voit, sans un trouble, démonte les rouages fragiles de sa petite intelligence, la montre avant tout « impersonnelle », incapable de rien comprendre ni de rien trouver par elle-même, irrémédiablement et définitivement mineure. Cela est très curieux et très particulier. Je ne pense pas que vous puissiez voir les *Créanciers ;* il n'est pas probable qu'on remonte la pièce. Mais je vous engage fort à la lire. Notre confrère, M. Georges Loiseau, l'a traduite avec une adresse et une fidélité dignes d'éloges. Elle a été très bien jouée, à l'*Œuvre*, par M. Lugné-Poë et Mlle Dorsy, remarquablement par M. Rameau, qui a atténué ce que le personnage de Gaston peut avoir de conventionnel.

... Je vous le dis en vérité : les temps sont proches. C'est fini de rire. Le théâtre est en passe de devenir le plus austère et le plus laborieux des divertissements. Notre métier va être pénible, mais quelle dignité nous y gagnerons ! « Cela fait frémir ! » comme dit Giboyer...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Une semaine tragique comme celle-ci laisse l'esprit troublé et l'âme mal à l'aise. On a quelque peine à reprendre le cours de la vie ordinaire et à se remettre aux menus incidents de chaque jour. Du Scribe ou du Labiche après de l'Eschyle !

Est-il donc vrai que demain, s'il survient un incident *Gospodar*, un rien, une crise ministérielle, nous nous y intéresserons, nous en serons émus? Est-il possible que les journaux trouvent encore des scandales à sensation et des majuscules capables de nous faire tourner la tête?

Quand on songe à ce qui défrayait l'attention publique à la veille de ce coup de foudre! Souvenez-vous, si vous pouvez, des préoccupations de l'opinion. Il était question de tirer une seconde mouture de l'affaire Nuger, — qui, Nuger? — Nuger, vous savez, ce pauvre commis qui faillit révolutionner la France... J'y suis : n'est-ce pas celui qui tua un sergent de ville d'un coup de porte-allumettes? — Vous êtes sur la voie. Il y a du porte-allumettes et du sergent de ville là dedans. Mais c'est Nuger qui a été tué.

On n'exhumait pas seulement Nuger, on exhumait Louis XVII. Quand on n'a plus rien à faire on exhume Louis XVII.

Quoi encore? Le grand scandale du vernissage des *Pèlerins d'Emmaüs*. De braves gens, qui n'avaient qu'une idée vague des *Pèlerins* de Rembrandt et même du Louvre, parlaient de mettre le feu au Salon carré pour venger le tort fait aux beaux-arts.

En politique on discutait âprement une loi sur les syndicats, un monstre aux yeux mêmes de ses auteurs, — *et matrem conterruit infans*, — et la loi du serment.

Les uns voulaient qu'il y eût autant de serments que d'opinions religieuses ou philosophiques. Chacun aurait le sien et jurerait par ce qu'il a de plus sacré : les députés par leur réélection, les ministres par leur portefeuille.

Les autres supprimaient tout simplement la diffi-

culté avec le serment, oubliant, les malheureux! qu'ils viennent en droite ligne de celui du jeu de Paume...

***

Et voilà à quoi nous nous intéressions l'autre semaine. Nous croyions réellement que c'était arrivé. Il a fallu pour nous montrer la vanité de ces choses le plus horrible des attentats, puis l'élection d'un président de République, puis de solennelles obsèques. Pour le moment, tout disparaît dans cet ensemble terrifiant et grandiose. Les détails, les incidents, les accidents ne comptent pas. Les ridicules mêmes s'effacent. On en parlera plus tard.

J'ai vu, sans sourire, des ambassadeurs quitter furtivement Notre-Dame et se disputer un bock et un morceau de saucisson, là-bas, chez un mastroquet des environs de la rue Chanoinesse, à l'enseigne du « Petit vin gris de Lorraine ». Oh ! le néant du protocole, quand il fait quarante degrés à l'ombre et qu'on a soif! Et comme je comprenais ces ambassadeurs, si extraordinaires qu'ils fussent en cette occasion!

L'ordre des avocats, lui, n'a rien voulu sacrifier de sa dignité et de ses privilèges. Ce n'est pas à cause du soleil de messidor, mais du décret du même nom. « Le Conseil, dit un journal qui garde sa gravité proverbiale même en cette circonstance, a décidé de s'abstenir parce que le décret de méssidor, qui règle les préséances, ne lui attribuait pas de place spéciale dans le cortège. » Oh! décret de messidor, que de sottises on commet en ton nom! C'est surtout une chose étrange que de voir une compagnie qui se réclame sans cesse de ses traditions de liberté et d'indépendance, et qui se révolte parce qu'elle n'a pas au cou le collier du décret de messidor. Quoi! n'avoir pas de rang marqué entre les contributions indirectes et l'administration de l'enregistrement! Voilà qui ne se peut souffrir. Cela crie vengeance au Ciel. C'est un désordre que l'Ordre, j'en réponds, ne saurait tolérer.

On a remarqué un vide dans le cortège, oh! combien attristant ! Cluseret, le général Cluseret lui-même n'était pas là. Il en a fait connaître les raisons dans une dépêche publique.

Je reçois l'inconvenante lettre que voici :

« Invitation à se rendre à la Chambre pour aller en corps à l'Élysée. »

Parfait ! Je me proposais de m'y rendre. *Sed in cauda venenum.*

« Habit noir, cravate blanche, écharpe et insignes. »

Habit noir, cravate blanche ! c'est l'uniforme des larbins et des maîtres d'hôtel. Cela ne me convient pas. Je n'irai pas!

Ce n'est pas que j'aie le culte de l'habit noir. En ce temps de libre pensée, il faudrait avoir le cléricalisme chevillé au corps pour conserver ce culte-là. Mais larbin, maître d'hôtel, c'est dur. Tout le monde ne peut pas revêtir ce brillant costume sous lequel le général Cluseret ne risquait pas d'être pris pour un officier de bouche, ni pour un chef... de cuisine. La dignité pour les avocats est une question de place : pour M. Cluseret c'est une question de pans d'habit. *In cauda venenum.* Dans la queue de morue l'humiliation !

***

Parmi tant de télégrammes pleins de cœur, d'éloquence, de sentiment, que la Presse a pieusement reproduits, il n'est pas inutile d'en tirer de pair quelques-uns, ne fût-ce que pour éviter des recherches aux Dangeau de l'avenir.

Passons sur ceux des empereurs, rois, chefs d'État En voici un que je retiens :

« *Madame Carnot, Paris.*

Consternés. Envoyons respectueuses condoléances.

RÉJANE, PORTE, CARRÉ.

Dix mots, dix perles. Les grandes douleurs sont concises. C'est simple, c'est grand ! Il y a là dedans une noblesse que ne désavouerait pas Cluseret lui-même (le monsieur qui n'est pas en habit noir). Ce télégramme est d'une belle âme et même de trois belles âmes. Le protocole en a peut-être gémi, mais nous ne nous laisserons pas toucher par des larmes de protocole. Mlle Réjane se soucie bien du protocole : « Tenez, voilà ce que j'en fais du protocole. Je suis consternée. Je ne l'envoie pas dire à Mme Carnot : Pas besoin d'ambassadeur entre elle et moi ! Consternée, respectueuses doléances. Mme Réjane souffre avec Mme Carnot. *Cum dolet* ainsi que dirait M. Cluseret. »

Eh bien! je me représente mal Mlle de Brie, Mlle du Parc, Mlle Champmeslé envoyant leurs condoléances à la reine Marie-Thérèse. C'est M. Sarcey qui nous vaut ces habitudes-là. Il n'a pas cessé de dire à ces dames : Pour bien rendre les grands sentiments que les auteurs vous prêtent, traduisez-les en langage ordinaire. Que fait Hermione ? Elle bisque. Que fait Agrippine ? Elle ronchonne. Que fait Mlle Réjane ? Elle est embêtée. C'est consternée que je veux dire.

Mme Sarah Bernhardt, en reine tragique, procède moins à la bonne franquette :

« *Madame Carnot, Paris.*

Veuillez agréer l'expression douloureuse d'une femme française. »

Certes elle a le ton noble et le beau choix des mots. Cependant « expression douloureuse » est un peu ambigu et « femme française » ne signifie pas grand'chose. Mme Sarah ne se distingue pas en cela de sa camériste, qui est aussi femme française. Cela me rappelle

un ami qui mettait sur ses cartes de visite : « X... électeur. »

Quoi qu'il en soit, j'aime cette franchise et cette noble familiarité. Il y avait, vers la fin du XVIIIe siècle, une actrice, dont le nom m'échappe, bonne fille, sans façon, et qui, même dans sa vieillesse et retirée du théâtre, n'avait pas pu perdre l'habitude du tutoiement. Elle se confessa bien fort au dernier moment, et répétait au curé qui lui administrait les sacrements : « Voyons ! l'abbé, tu me jures que Dieu aura pitié d'une pauvre fille et qu'il ne me damnera pas ? »

Mmes Réjane et Sarah Bernhardt ne seront pas damnées non plus pour cela. Du reste, il leur sera beaucoup pardonné.

***

Pour finir, une note d'une feuille importante. Elle assure que des agents secrets — qu'elle ne désigne que par des initiales, par pure délicatesse — ont embauché de pauvres électeurs, au prix de 40 sous l'un, pour faire une ovation à M. Casimir-Perier :

« Qu'on nous laisse donc tranquilles avec la douleur et la délicatesse de M. Perier. Son seul but est de recevoir une ovation qui sera au contraire une suprême inconvenance. La population parisienne ne tolérera pas les acclamations qu'un millionnaire insolent s'est préparées à grands frais. »

Ces millionnaires ont vraiment le monopole de l'insolence. Tous des larbins, d'ailleurs, et des maîtres d'hôtel avec leur habit noir ! Le tact et le bon goût ne se retrouvent que dans le parti socialiste, qui nous prépare une République aimable, ou je ne m'y connais pas. Heureusement nous aurons dans notre malheur les condoléances de ces dames et leurs « petits bleus ».

JEAN-PIERRE.

BULLETIN

Cyrano de Bergerac [1]

D'APRÈS UNE ÉTUDE RÉCENTE

Savinien de Cyrano Bergerac, placé par Th. Gautier parmi les *Grotesques*, cité par Boileau pour *sa burlesque audace*, nous apparaît dans le lointain avec un nom sonore et des prouesses bizarres comme le type du Gascon extravagant et ferrailleur, à la fois homme de plume et homme d'épée, type presque classique, dont Scudéry est resté la caricature et dont les plus célèbres échantillons n'appartiennent pas au Midi. Regardons-le de plus près : M. Brun nous en fournit l'occasion. Dans une thèse, faite avec le plus grande soin, où n'est oublié rien de ce qui touche au sujet, il nous fait connaître, mieux qu'il ne l'était, Cyrano de Bergerac. L'*homme* est intéressant, et certaines de ses *œuvres* mériteraient encore aujourd'hui de ne pas être délaissées.

Et d'abord ce Gascon est un Parisien. On a longtemps cru et répété qu'il était né à Bergerac, dans le Périgord. Jal découvrit son acte de baptême. Il était né sur la paroisse Saint-Sauveur, à Paris, le 6 mars 1619, d'Abel de Cyrano, écuyer, sieur de Mauvières et de Bergerac : ce fief de Bergerac était à trois kilomètres de Chevreuse. Le village avait jadis et a repris depuis le nom de Sous-Forêts. Savinien appartenait donc à une bonne famille. Il eut six frères ou sœurs, et perdit en 1645 son père, qui était conseiller du roi et trésorier de ses offrandes et aumônes. Quant à notre héros, il ne se maria pas. D'abord confié à un curé de campagne, il fut mis en 1631 au collège de Beauvais à Paris, où il eut pour principal le pédant Grangier, que nous retrouverons dans ses œuvres. En 1637 il a fini ses études. En 1638 il prend du service dans les gardes-nobles, recrutés surtout parmi les Gascons. Très brave il est blessé en 1639 d'une balle de mousquet, en 1640 d'un coup d'épée à la gorge. Forcé de renoncer à la carrière militaire, il va se tourner vers la littérature. Il est pendant quelque temps à Paris l'élève du philosophe Gassendi, qui fut aussi le maître de Molière. En 1653 nous le trouvons au service du duc d'Arpajon, logé dans son hôtel du Marais. Rentrant un soir au domicile de son protecteur, il reçut sur la tête une pièce de bois qui faillit le tuer. D'Arpajon donne au blessé le conseil de quitter son hôtel. Bergerac meurt en septembre 1655, après s'être réconcilié avec l'Église : nous verrons qu'il en avait besoin.

Comment était ce personnage ? quel était son caractère ? dans quel milieu vivait-il ? Il avait une figure gâtée par un nez monumental. Certains jours il en prenait galamment son parti. Il dit lui-même dans un de ses ouvrages : « A la longueur du nez se mesurent la vaillance, l'esprit, la passion, la finesse. » Mais ce malheureux nez fut cause qu'il alla souvent sur le pré. Laissons à Bergerac sa réputation de ferrailleur et même de bretteur. Il vivait dans un monde et dans un temps où le duel honorait. Brave et violent, il eut de nombreuses affaires. Il en eut d'héroïques, il en eut d'étranges et même de ridicules. Il interdit la scène durant un mois au comédien Montfleury et lança au parterre un défi collectif. Il embrocha d'un coup d'épée le singe Fagotin, qu'un montreur de marionnettes, Brioché, avait déguisé en bretteur *à la Cyrano*.

Il a vécu dans un monde à la fois *précieux*, *burlesque* et *libertin*. Une partie de son œuvre, où domine la *pointe*, appartient au genre précieux ; une autre partie, où s'étalent les mauvais jeux de mots et les équivoques ordurières, au genre burlesque. « Les hommes, écrivait-il, se figurent que l'univers est une tarte que l'hiver, ce grand monstre, sucre pour l'avaler. » Mais le *libertinage* c'est-à-dire la philosophie indépendante, le libre examen et la libre pensée sont au fond de son œuvre. Et à ce sujet j'ai été bien étonné d'entendre dire en Sorbonne que la libre pensée n'existait pas au XVIIe siècle. Pourquoi donc le P. Garasse aurait-il écrit la *Doctrine curieuse des beaux*

(1) Ant. Brun, *Savinien de Cyrano Bergerac. Sa vie et ses œuvres.* (Colin, 382 p. in-8°.) — Thèse de doctorat 28 février 1894).

esprits de ce temps (1623), et le P. Mersenne *l'Impiété des déistes, athées et libertins combattue et renversée* (1624)? A qui donc pensait Bossuet dans l'*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, Fénelon dans le *Sermon pour l'Épiphanie*, La Bruyère dans son chapitre sur les *Esprits forts*? Sans doute ce libertinage n'avait pas, ne pouvait pas avoir l'appareil scientifique qu'il a eu depuis; il était de plus, on sait pourquoi, astreint à plus de prudence. Mais il n'en existait pas moins: il y a sous le catholicisme officiel de l'époque un courant de libre pensée qui prend sa source dans le XVIe siècle, dont on entend le bruit sourd pendant tout le XVIIe, et qui devient torrent à partir de la mort de Louis XIV. Ces libertins ne sont pas forcément des athées, non certes: Bergerac se défend contre cette accusation d'athéisme. Mais ce sont des rationalistes qui, appuyés sur le doute et l'esprit d'examen, professent « qu'il n'y a point d'autre divinité ni puissance souveraine que la Nature », et vivent en obéissant à la bonne loi naturelle. C'est à ce groupe d'esprits hardis qu'appartient Bergerac. Ces libertins, il faut le reconnaître, n'ont pas en général des mœurs exemplaires et mènent une existence assez libertine, au sens moderne du mot. Dans ce milieu on ne ménage ni les avocats et les pédants, ni les médecins, ni les alchimistes et les sorciers, ni l'Église, ni les jésuites: nous le voyons très bien par les *Lettres* de notre auteur. M. Brun cite une lettre inédite de Bergerac « contre un jésuite assassin et médisant », qui commence ainsi: « Père criminel, assurément vous me preniez pour un roi, quand vous prêchiez vos disciples de m'assassiner. » Voici une énergique profession de foi philosophique: « Non, je ne crois point aux sorciers, encore que plusieurs grands personnages n'aient pas été de mon avis, et je ne défère à l'autorité de personne, si elle n'est accompagnée de raison, ou si elle ne vient de Dieu. Ni le nom d'Aristote, plus savant que moi, ni celui de Platon, ni celui de Socrate ne me persuade point, si mon jugement n'est convaincu par raison de ce qu'ils disent: *La raison seule est ma reine.* » Tout commentaire me paraît ici superflu. Il disait encore: « L'avocat tourmente la bourse, le médecin le corps, et le théologien l'âme. »

Il ne fréquente pas seulement les cabarets. Il est introduit par le mathématicien et physicien Jacques Rohault dans une société qui s'occupait assez de sciences: c'est là qu'il puise certaines idées scientifiques qu'il utilisera dans plusieurs de ses ouvrages, et peut-être aussi certaines utopies que nous rencontrerons dans ses *Romans*. Ajoutons, pour achever son *portrait moral*, qu'il est en politique très conservateur, qu'il défend vivement Mazarin et le principe du gouvernement absolu: « L'état populaire est le pire fléau dont Dieu afflige un Etat quand il le veut châtier. »

Tel est l'*homme;* voyons maintenant l'*auteur*.

De 1654 à 1886 on compte de ses œuvres trente-six éditions, dont treize de ses œuvres complètes. Ce sont surtout des *Lettres*, des *Romans*, des pièces de théâtre.

Les *Lettres* sont au nombre de 41. Les unes « ne sont guère que des jeux d'esprit, des exercices de rhéteur; les autres ont un objet réel, soit que Cyrano attaque un adversaire, soit qu'il traite, plus ou moins sérieusement, un sujet d'histoire littéraire, politique ou sociale. » Il y en a de galantes, de descriptives, de satiriques; ce n'est pas la meilleure partie de son œuvre. Elles étalent tous les défauts, et ne montrent que quelques-unes des qualités de son esprit: pointes, affectation, jeux de mots, tous les vices du temps, avec, de loin en loin, de la verve, de l'esprit, de l'imagination, de la poésie, même un certain amour de la nature, rare, quoi qu'on en dise, au XVIIe siècle, mais qui se rencontre parfois dans les écrits des libertins de ce temps. Quelques-unes sont écrites avec naturel et avec énergie, celles dans lesquelles il maltraite avec violence ses ennemis d'Assoucy ou le comédien Montfleury; sa fureur même devient de l'éloquence quand il s'acharne, avec peu de générosité du reste, sur l'infortuné Scarron.

Les *Romans*, appelés, on ne sait pourquoi, *Histoires comiques*, comprennent l'*Autre monde ou les États et Empires de la Lune*, et une suite, qui est restée inachevée, *Histoire de la République du Soleil*. La première édition est de 1657: M. Brun place entre 1648 et 1649 la date de la composition. Ce sont des œuvres de fantaisie dans lesquelles il pose, s'il ne les résout pas, les questions les plus audacieuses, et sait mêler le merveilleux et le réel, l'extravagance et le bon sens, l'utopie et la satire.

« La satire, chez lui, se contente d'être, à quelques exceptions près, le renversement, parfois banal et toujours facile, des lois établies et consacrées, et ne vaut, au milieu de ce parti pris de critiques amères, que par les détails piquants dans lesquels on retrouve l'esprit ingénieux et alerte et la verve pittoresque de notre écrivain. »

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons de ces récits de voyages imaginaires qui ne sont pas autre chose que la satire de l'homme et de notre état social. Nous pouvons citer, avant Bergerac, l'*Histoire vraie* de Lucien, *Voyage à l'île d'Utopie* de Thomas Morus, l'*Homme dans la Lune* de Godwin, traduit par Jean Baudouin (1648), le *Discours nouveau prouvant la pluralité des mondes* de Pierre Borel (1647); après lui, le *Micromegas* de Voltaire, le *Gulliver* de Swift, l'*Homme volant* de Restif de la Bretonne, sans parler des romans scientifiques de Jules Verne, qui n'ont rien de satirique. Bergerac a pu prendre l'idée de son œuvre soit dans les discussions savantes qu'il avait avec Rohault et ses amis, soit dans le *Francion* de Sorel, qui met dans la bouche du pédant Hortensius le projet d'une description détaillée de la lune et de ses habitants. Dans son *Autre monde* il a ébauché avec une assez grande hardiesse des théories philosophiques et scientifiques, dont quelques-unes se rapprochent de doctrines acceptées de nos jours. C'est sans doute plutôt hasard et fantaisie que profondeur et divination. Mais il est assez piquant de voir ce grotesque s'attaquer gravement à ces hautes questions, et même écrire un *Fragment de physique*, avec préface élogieuse de Rohault, ouvrage dans lequel il voulait vulgariser les découvertes de Descartes et mettre à la portée de tous la *Physique du prince* de Lamothe Le Vayer.

S'il s'en était tenu là, Bergerac ne serait qu'un nom dans notre histoire littéraire; mais il a laissé deux pièces de théâtre, une comédie et une tragédie, qui sont fort curieuses et qu'on lit encore aujourd'hui.

La comédie c'est le *Pédant joué* (cinq actes en prose). Fut-elle écrite au collège, comme on l'a souvent prétendu? M. Brun adopterait plutôt la date de 1645. La représentation eut lieu avec succès vers 1654. Dans cette pièce on retrouve les types de la comédie italienne: « Granger est un composé du Docteur et de Pantalon. » Il doit aussi beaucoup à l'Hortensius de Sorel. Chasteaufort est le *capitan*; Corbinelli est une « sorte de Pierrot blafard et rusé ». Mais il y a joint, et c'est ce qui en fait la valeur, ses souvenirs personnels. Le *Pédant* qu'il joue n'est pas seulement un type figé de la comédie italienne ou une copie d'Hortensius: c'est un pédant qu'il a vu, qu'il a connu, observé et détesté. Le nom même est à peine changé. Granger a existé: il s'appelait Grangier et dirigeait comme principal le collège de Beauvais. Bergerac le dépeint tel qu'il l'a vu avec ses yeux d'écolier, « pédant et brutal, superstitieux et lâche, avare et vénal, amoureux grotesque et dupé ». Une création plus originale encore c'est celle de Gareau: c'est le premier paysan qu'on ait osé hasarder sur la scène avec le jargon de son village. Molière s'en souviendra, et La Fontaine mettra le paysan Garo dans une de ses fables (le Gland et la Citrouille). Molière devait avoir cette pièce en singulière estime, car, sans parler des imitations de détail qu'il en a faites, deux scènes sont transportées du *Pédant joué* dans les *Fourberies de Scapin*, la fameuse *scène de la galère* et le récit de Zerbinette faisant connaître à Géronte la supercherie dont il a été victime. Ces deux scènes ne sont pas parmi les plus mauvaises de Molière.

L'autre pièce de Bergerac est une tragédie, *la Mort d'Agrippine veuve de Germanicus*, écrite probablement en 1646 ou 1647, jouée en 1653 à l'Hôtel de Bourgogne, imprimée en 1654. « Le sujet est la conspiration de Séjanus, favori de Tibère, contre cet empereur, dans laquelle Agrippine entre; la conspiration est découverte, et Séjanus, convaincu de son crime, perd la vie, ainsi qu'Agrippine. » La pièce est intéressante; en général elle est écrite avec fermeté, parfois avec trop d'emphase; elle est composée suivant la formule classique du temps. Elle n'est pas inférieure aux meilleures tragédies de l'époque, si l'on met à part les chefs-d'œuvre de Corneille. Mais elle a pour nous un intérêt tout spécial, un intérêt philosophique. L'auteur a créé un Séjanus philosophe, libre penseur, matérialiste et athée, ne croyant ni aux présages ni à la vie future, bravant les dieux, se moquant de leur tonnerre avec un cynisme spirituel. Est-ce par hasard que nous retrouvons dans Séjanus le type du *libertin?* La pièce excita un violent orage. Elle fut même interdite, à en croire Guéret, qui, dans la *Guerre des auteurs* (1671), suppose que Balzac tient ce langage à Cyrano: « Je ne parle point des impiétés qui vous sont naturelles et qui se rencontrent à chaque pas: c'est le principal caractère de toutes vos pièces, et vous savez bien aussi que c'est ce qui fit défendre votre *Agrippine*, qui, sans trente ou quarante vers qui blessent les bonnes mœurs, aurait diverti longtemps le public et tiendrait encore sa place sur le théâtre (1). »

1) La *Mort d'Agrippine* a été reprise au théâtre de la Gaité en 1872. La représentation fut précédée d'une conférence de Vitu.

Remercions M. Brun d'avoir de nouveau, après Gautier et M. Fournel, attiré l'attention sur Cyrano; remercions-le de nous avoir montré l'estime que les étrangers, anglais et allemands, avaient pour notre auteur. Cyrano, comme on l'a vu, n'est pas seulement un bretteur, un précieux, un grotesque ou un burlesque: c'est un romancier dont l'œuvre tient une place importante dans l'histoire des *Voyages imaginaires;* un auteur comique qui a su observer et que Molière a pillé; un auteur tragique qui a osé mettre dans la bouche de son Séjanus les théories libertines de son groupe.

PIERRE ROBERT.

Nouvelles de l'étranger.

SUR LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE.

Ce sont de vastes littératures que la guerre de 1870-71 a produites en France et en Allemagne; mais, à vrai dire, la valeur en correspond assez mal à l'étendue. A part les œuvres militaires ou d'histoire qui poursuivent un but plus ou moins scientifique, nous entrons dans une littérature où les préjugés nationaux triomphent dans tout leur sombre éclat. Surtout le roman et la nouvelle, qui offrent aux passions et aux tendances personnelles un libre champ, sont dictés, pour la plupart, par un patriotisme étroit et injuste. La vérité humaine qui se pourrait bien dégager des descriptions d'épisodes de guerre est déformée du côté français par la haine et du côté allemand par l'orgueil.

En ce qui concerne les œuvres françaises, M. Édouard Koscharitz, professeur à l'université de Greifswald, les étudie dans sa nouvelle publication: « Les romans et les nouvelles françaises sur la guerre de 1870-71. » Voilà une matière bien dangereuse; mais il faut avouer que le célèbre savant romaniste l'a traitée avec beaucoup de délicatesse et de prudence. Dans l'introduction, il déclare qu'il ne suit aucune tendance nationale ou chauviniste; que le seul but de ses recherches est de savoir et de comprendre. Il ajoute que, si certains faits qu'il relève peuvent blesser des sentiments patriotiques, l'on ne doit pas oublier l'état d'âme des Français. Fidèle à son programme d'impartialité, l'auteur se borne à donner le contenu des livres en question, et laisse au lecteur toutes les conclusions psychologiques ou littéraires.

Pour ma part, je voudrais accentuer un fait qui résulte des matériaux que M. Koscharitz a recueillis: c'est que la littérature purement chauviniste, livres de haine ou de revanche, date des premiers temps après la guerre, lorsque les passions étaient encore violemment émues, et qu'à présent elle est bien morte. En outre, nous y trouvons peu de noms connus et de valeur: si des écrivains comme Zola, Coppée, Mirbeau, etc., décrivent la guerre dans leurs œuvres, la justice poétique et humaine est aussitôt remise dans ses droits éternels. Pour celui qui sait lire le livre de M. Koscharitz, la fable du chauvinisme français est détruite par ses données. Oui, il y a du chauvinisme en France comme en Allemagne; mais il reste dans les bas-fonds de l'esprit et n'atteint pas les hauteurs de la culture humaine.

Quand viendra le savant français qui étudiera, de son côté, la littérature allemande sur la guerre? Une telle œuvre est nécessaire comme le livre de M. Koscharitz; il faut surtout de la lumière pour vaincre les ténèbres.

PAUL REMER.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

6 juillet 1894.

Les funérailles nationales de M. Carnot ont été dignes de la France, dignes de tous ces gouvernements étrangers qui, devant à notre premier magistrat cette marque douloureuse d'estime et eux-mêmes atteints par le poignard de l'anarchie, étaient noblement représentés par tout le corps diplomatique et par des envoyés extraordinaires.

Jamais une manifestation patriotique n'eut une telle majesté; le chef de l'État conduisit jusqu'au Panthéon le corps de son prédécesseur, mort au champ de bataille.

L'éloge de M. Carnot a été prononcé à la cathédrale par le cardinal Richard, au Panthéon par M. Dupuy, président du Conseil, M. Challemel-Lacour, président du Sénat, M. de Mahy, vice-président de la Chambre.

Les résultats du scrutin de l'Assemblée nationale ont été seulement indiqués dans la dernière chronique : il est intéressant de dire dans quelles conditions les candidatures à la présidence de la République se sont manifestées.

Jusqu'à la veille du 27 juin, M. Casimir-Perier n'avait pas consenti, malgré l'insistance des principaux membres de la majorité gouvernementale, à poser sa candidature, et la résolution de ses amis contrastait singulièrement avec ses propres hésitations.

Dès l'assassinat de M. Carnot, M. Dupuy, au contraire, comprit que la République avait besoin d'un homme prudent et ferme, au courant des affaires du pays, d'une dignité de caractère propre à impressionner favorablement l'Europe : l'heure était au devoir, non à une fausse modestie ; il se sentit encouragé à poser aussitôt sa candidature « par cette considération qu'il y a plus de dévouement que d'ambition à briguer un honneur gros de responsabilité ».

Du moins c'est la confidence officielle que l'agence Havas fit en son nom. Il n'en fallut pas davantage pour réunir 97 suffrages.

Mais M. Dupuy est un homme politique dévoué; l'Assemblée nationale lui avait préféré M. Casimir-Perier et la majorité n'avait pas compris que M. Dupuy, au risque d'amener un second scrutin, ait divisé les voix républicaines. Le sentiment du devoir décida M. Dupuy à confier à M. Casimir-Perier que volontiers, concurrent malheureux à la Présidence, il resterait premier ministre.

Dans la vie publique, c'est toujours par devoir qu'on agit. Interrogez un ministre, au moins un ancien ministre; c'est par devoir qu'il a accepté de diriger les affaires, par devoir qu'il a conservé son portefeuille tant que le vote de la Chambre ne le lui a pas enlevé. Personne ne s'étonne du dévouement persistant de M. Dupuy.

Cependant le cabinet Dupuy remit entre les mains du nouveau Président sa démission collective, et, M. Burdeau, auquel M. Casimir-Perier fit appel, se réservant pour la présidence de la Chambre, M. Dupuy fut chargé de reconstituer le cabinet: ainsi a été évitée une nouvelle crise ministérielle.

Mais M. Dupuy a senti que son autorité morale venait d'être ébranlée par les derniers événements, et on lui prête l'intention de provoquer un débat sur la politique générale pour montrer au pays qu'il s'appuie sur une forte majorité.

Certes, la température actuelle et l'approche des vacances parlementaires assureront au cabinet une majorité importante; au moment où de tous côtés on parle de rétablir dans les mœurs politiques l'idée gouvernementale, qui oserait, en dehors du groupe socialiste et de l'extrême droite, voter contre le gouvernement ; d'autant qu'il s'agit surtout d'expédier les affaires pendant l'été, la discussion du budget réservant sans doute, par sa complicité, bien des surprises ?

Le message présidentiel a été communiqué aux Chambres. C'est l'affirmation solennelle des devoirs du Président de la République pour associer ces deux forces sociales sans lesquelles les peuples périssent : la liberté et un gouvernement. Le caractère social des préoccupations du temps présent y est nettement marqué : « La République est par essence le Gouvernement qui s'émeut des souffrances imméritées et dont l'honneur est de ne jamais décevoir ceux auxquels elle doit autre chose que des espérances. »

Ce sont bien là les deux idées qui doivent hanter les hommes politiques, et on veut croire que, malgré les crimes anarchistes, malgré la propagande révolutionnaire des socialistes, il sera possible d'associer l'énergie gouvernementale au libre jeu des institutions républicaines. On dit que le pays attend de M. Casimir-Perier une action plus directe, plus déterminante dans les affaires publiques, et la presse gouvernementale l'y encourage. Quelque réconfortante que puisse être cette dernière promesse de laisser à d'autres dans sept ans la Présidence, et malgré l'autorité de la parole de M. Dupuy, qui aux obsèques de M. Carnot a déclaré que si la lettre de la Constitution permet la réélection du Président, l'esprit des institutions la défend, cette affirmation nous semble presque inconstitutionnelle. Quels seront les événements que traversera la France en juin 1901? et si la démocratie républicaine est satisfaite du gouvernement parlementaire auquel M. Casimir-Perier aura présidé, pourquoi par avance déclarer que les destinées du pays seront remises à d'autres mains?

Il suffit de se rappeler avec quelle dignité le plus haut pouvoir de l'État vient d'être transmis à Versailles pour être rassuré sur les destinées de la République.

Notre régime constitutionnel ne peut s'accommoder pourtant d'une orientation politique qui soit d'abord celle du Président de la République et non celle du Parlement; et, si l'influence dirigeante du Président doit s'imprimer dans la direction générale de la politique, c'est toujours par l'intermédiaire des ministres que cette influence se manifestera; de sorte que l'opinion ne pourra se rendre compte de cette influence. Qu'on n'attende donc pas du Président des paroles ou des actes : ce n'est pas sa fonction de parler ou d'agir, et ceux-là qui veulent l'y amener ou sont des amis dangereux ou veulent le discuter sans cesse, souhaitant de l'amoindrir; mais ses ministres s'inspireront près de lui de cette unité de vues, de cette vigueur de caractère qui ont été chez M. Casimir-Perier, président du Conseil, des qualités si remarquées, qu'il suffira à M. Dupuy, oubliant les incertitudes et les oscillations de sa politique passée, d'en prendre exemple, pour se ménager dans sept ans, devant l'Assemblée nationale, le succès qu'il n'a pas connu le 27 juin 1894.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard Imp. des *Deux Revues* 19 rue des Saints-Pères — 31393. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 2 — 4e SÉRIE. — TOME II — 14 JUILLET 1894

NOS CINQ PRÉSIDENTS

Les historiens ont remarqué que les premiers chefs de Rome avaient eu, l'un après l'autre, le caractère qui convenait le mieux en chaque circonstance donnée, et ils nous ont dit que cette heureuse variété de tempéraments et d'aptitudes avait été l'une des causes principales du développement de la grandeur romaine.

Cette observation contient sans doute une part de vérité; entre tous les essais d'organisation politique qui se sont faits sur les différents points du globe, un certain nombre ont disparu avant d'avoir pris corps, lorsque les circonstances et les hommes leur ont manqué; ceux qui ont atteint le degré de cohésion nécessaire pour former des empires ou des républiques ont dû vraisemblablement leur succès à une suite d'hommes et d'occasions qui sont toujours venus juste à point soutenir l'œuvre commencée.

Nous nous y sommes repris à trois et quatre fois pour fonder la République; elle semblait pourtant nécessaire au destin de la France, elle naissait comme par une force naturelle du sein des idées et des mœurs de notre époque ; mais on la voyait périr à tout coup et les catastrophes succédaient aux catastrophes.

Sans doute, dans le jeu infini des événements et dans la combinaison sans borne des circonstances humaines, il s'est fait pour la première fois une rencontre qui a permis cet établissement d'une grande République dans la même place qu'avait occupée si longtemps une grande monarchie. La suite et les conséquences de ce fait extraordinaire échappent désormais à tous les calculs. Le charme antique est rompu. Il n'y a plus rien d'impossible, en fait de transformations politiques et sociales, puisque cela a été possible. Les accidents, les révolutions parlementaires, tout ce qui dans les choses, dans les lois et dans la constitution nous avait causé des alarmes a tourné à notre avantage et tout, absolument tout ce qui avait donné de l'espoir aux derniers partisans des anciennes formes s'est tourné contre eux.

Le cours de cette incroyable fortune ne paraît pas près de s'arrêter; les républicains ont souvent désiré faire le contraire de ce qui s'est fait et à tout moment ils disputent et querellent contre ce qui arrive. C'est bien leur droit; mais s'ils avaient réalisé leurs vœux les plus chers et accompli leurs plans, qu'ils croyaient évidemment les meilleurs, peut-être depuis plus de quinze ans ils seraient perdus et déjà l'on ne parlerait plus d'eux.

Parmi les circonstances et occasions les plus importantes qui ont favorisé l'établissement républicain, il est à croire que nous pouvons mettre non seulement l'institution, considérée dans son essence d'un Président de la République, chef du pouvoir exécutif, nommé par l'Assemblée nationale, mais encore la série des cinq présidents que nous avons connus jusqu'à ce jour: Thiers, Mac-Mahon, Grévy, Carnot et M. Casimir-Perier.

Avoir déjà possédé ces cinq présidents sans interruption, avoir créé cet enchaînement, cette continuité d'une magistrature supérieure, en pleine démocratie toujours ascendante et débordante, sans un accroc à la liberté générale ; avoir fondé cette force politique et morale, une tradition, dans un espace de temps aussi court, et une tradition d'un esprit nou-

veau, quand on disait ce pays désormais incapable de tout gouvernement suivi, c'est une chance d'un prix inestimable. Que pensez-vous que cela seul peut valoir, indépendamment de toute considération de personne ? Dites-le-nous, après y avoir bien réfléchi, si vous le savez ! Pour moi, je ne dis qu'une chose, c'est que cette République est un exemple unique, un prodige de l'histoire politique des hommes, et que ce prodige a été accompagné de la série des cinq présidents.

La diversité des figures dans cette séquence harmonique n'a pas été sans influer d'une manière heureuse sur le résultat, et c'est ici que se vérifie la puissance de la variété dans l'unité.

*
* *

Tous nos présidents ont été des serviteurs obéissants de la loi ; la velléité de coup d'État, bientôt et pacifiquement réprimée, de l'un, la négligence, bientôt punie, d'un autre, n'ont servi qu'à éprouver la solidité du nouveau régime. Avec les fautes, les faiblesses ou l'étroit entêtement qu'on a pu reprocher à plusieurs de ces ardents patriotes, celui qui a vécu renfermé dans sa maison et celui qui se répandait au dehors, le civil, le militaire, chacun a exercé sa propre force d'attraction sur une partie des contemporains ; chacun a été plus directement en rapport avec un des côtés de l'esprit public et a fait pénétrer l'attachement aux institutions dans une couche différente du pays.

Carnot vint le quatrième : avec sa grande figure historique, mi-partie civile et militaire, et les vertus personnelles qu'il sut y ajouter, il condensa et affermit toute l'œuvre de ses prédécesseurs. Il a porté la République française à un degré de gloire pacifique et de popularité européenne que l'on ne pouvait pas espérer avant lui ; il a mis le comble à son bienfait par l'éclat de sa mort tragique et douloureuse. Il a paru monter subitement presque au-dessus de son aïeul, dans la reconnaissance et dans l'affection des Français, ce qui semblait être impossible, et, en intéressant à sa destinée tous les peuples et tous les États, il les a intéressés directement à la France.

Nous en sommes donc aujourd'hui à notre cinquième Président ; ce que l'on peut dire déjà, c'est qu'il n'a pas bronché sous les funestes auspices qui précédèrent son élection, et qu'aucune élection n'a été aussi simple que la sienne. M. Casimir-Perier débute, il est vrai, au milieu des appréhensions sincères ou affectées de quelques-uns ; le parti républicain n'est plus ce qu'il était autrefois, il s'est scindé en s'étendant jusqu'aux pôles les plus opposés de l'opinion. Ceux-ci craignent des malheurs, ceux-là, un retour de la politique ; ils ont, disent-ils, entendu le cliquetis des épées dans la rue. Comme les présages n'ont cessé de mentir depuis vingt-trois ans, pourquoi M. Casimir-Perier ne les ferait-il pas mentir à son tour ? C'est ainsi que l'ordre des choses continuerait, de son allure accoutumée, et que la logique supérieure de ce monde poursuivrait son évolution, en trompant nos calculs.

Sans doute tout homme a sa fonction propre et M. Casimir-Perier doit avoir aussi son rôle à lui-même. Si Thiers, Mac-Mahon et Carnot ont servi à amener à la République la plus grande partie des anciennes classes dirigeantes, la bourgeoisie libérale et parlementaire, et si cela est acquis, une autre tâche sollicite leur successeur. Il s'agit maintenant d'amener cette partie la plus éclairée de la nation à accepter des réformes budgétaires, des améliorations sociales et certains sacrifices que la prudence commande autant que l'équité. Il ne peut venir à la pensée de personne de faire, dans cet ordre de choses économiques, sociales et ouvrières, une sorte de loi du 31 mai qui provoquerait bientôt le rétablissement violent et hypocrite des acquisitions supprimées. La tentation serait trop belle pour quelque césarion de bas-empire.

Qui réunira comme M. Casimir-Perier les conditions les plus avantageuses, l'autorité morale, le prestige d'une grande situation personnelle et de famille, pour persuader à cette bourgeoisie libérale et parlementaire ce qui lui reste à faire ? Qui aura plus pleinement que lui cette force de persuasion qui se dégage toute seule de l'attitude, dans une situation donnée ? Cela n'empêche pas de rendre au gouvernement de la République ce qui a paru lui manquer en fermeté et en vigueur, au contraire. Mais à côté de cette tâche commune de tous les temps, la tâche d'aujourd'hui est proprement d'assurer au travail sa part de droits et de garanties dans le commun patrimoine de la Révolution française, et pourquoi M. Casimir-Perier ne serait-il pas homme à y aider de sa grande influence constitutionnelle et personnelle ? Il est précisément, et entre tous, l'homme que l'on souhaiterait pour cette expérience et il semble avoir à merveille tout ce qu'il faut pour la rendre plus facile.

C'est ainsi qu'à l'exemple de Rome la République française aurait rencontré au jour le jour les chances les plus favorables à sa réussite. Les maîtres de la science politique ont toujours conclu contre le règne républicain depuis vingt-trois ans ; ils ont toujours été moqués, bernés et sifflés par l'événement : cette haute ironie peut durer quelques siècles encore, on n'est pas près de s'en fatiguer et elle distrait le monde de ses ennuis.

HECTOR DEPASSE.

7 juillet 1894.

UN NATURALISTE DU XIIIe SIÈCLE

JEAN DE MEUNG

Tout le monde connaît le *Roman de la Rose* : qui l'a lu? Guillaume de Lorris et Jean de Meung sont des noms : que met-on sous ces noms? On sait que Guillaume est plus mièvre, Jean plus brutal. On sait aussi, en général, que Jean a lâché des plaisanteries fort salées contre les femmes. Et c'est tout : je puis le dire sans faire injure au savoir de mes contemporains.

On comprendra moins que les érudits ne se soient pas beaucoup préoccupés non plus de cette œuvre fameuse. Est-ce parce qu'il lui manquait l'attrait de l'inédit? parce que, étant imprimée et célèbre, elle n'avait pas à être ressuscitée ni révélée? Ou bien est-ce simplement l'étendue et la difficulté du travail qui ont fait reculer nos savants? Toujours est-il que c'était un sujet vierge, lorsque M. Langlois l'a abordé. Il nous a promis une édition critique de ce poème de vingt-trois mille vers, « dont il n'existe, nous dit-il, guère moins de deux cents manuscrits, dispersés dans toutes les bibliothèques de l'Europe. » Il s'est préparé à cette rude tâche par une curieuse et intéressante recherche des « Origines et sources du *Roman de la Rose* (1) », qui comme toutes les grandes œuvres, est le terme, non le commencement d'une série de traditions et d'efforts, et qui, comme la plupart des grandes œuvres encore, a pour caractère éminent d'offrir à la fois fort peu de nouveauté et beaucoup d'originalité.

M. Langlois est le guide auquel on ne pourra désormais se dispenser d'avoir recours, quand on voudra connaître le *Roman de la Rose*. Mais il faut le remercier d'abord d'avoir rappelé l'attention sur le poème et sur ses auteurs. Je laisserai de côté Guillaume de Lorris, à qui la conception première du roman est due : il a son mérite mais j'ose dire que son continuateur, en prenant le sujet dans un esprit tout opposé, l'a préservé de l'oubli, où toute sa grâce et sa finesse ne l'auraient point empêché de s'enfoncer. Ce Jean de Meung est un fort et grand esprit : il faut ne point songer à lui, pour continuer de soutenir que la littérature du moyen âge manque d'idée et de vigueur intellectuelle. Jean de Meung nous offre une conception générale du monde, de la vie, de la morale, qui n'est pas méprisable. En philosophie, en art, en tout, il professe un sérieux et solide naturalisme. La physionomie de l'homme est curieuse plus curieuse encore la tendance de l'œuvre : il y a là quelqu'un et quelque chose qu'il est temps en vérité de ne plus ignorer.

(1) E. Thorin, 1891, in-8°.

I

Jean Clopinel, de Meung-sur-Loire, était, aux environs de l'an 1300 un grave et sage homme, riche, possédant maison dans la rue Saint-Jacques et le jardin de la Tournelle, estimé et aimé des plus nobles seigneurs ; il avait traduit de savants ouvrages, la *Chevalerie* de Végèce, la *Consolation* de Boèce ; il avait fait un *Testament* en vers français, très pieux, où le prud'homme réprimandait fortement les femmes et les moines. Il était mort, semble-t-il, avant la fin de l'an 1315. Il serait tout à fait oublié aujourd'hui, lui et son œuvre, si, vers 1307, âgé de vingt-cinq ans ou environ, au sortir des écoles, il n'avait donné une fin au poème de Guillaume de Lorris, qui depuis un demi-siècle restait inachevé.

Il ajouta un peu plus de 18 000 vers aux 4 669 de son devancier. Je n'exposerai point par quels enchaînements d'incidents, par quelle suite de péripéties l'amant arrive à cueillir le tant désiré bouton de rose dans le verger d'Amour. Aussi bien n'importe-t-il guère, et l'auteur à chaque moment oublie, suspend, et nous fait perdre de vue sa fiction. L'action allégorique que Guillaume de Lorris avait entrepris de déduire devient entre les mains de Jean de Meung une sorte de roman à tiroirs, roman philosophique, mythologique, scientifique, universitaire, ou, pour parler plus justement, roman encyclopédique : car cette seconde partie du *Roman de la Rose* est, en effet, une *encyclopédie*, une *somme*, comme on disait alors, des connaissances et des idées de l'auteur sur l'univers, la vie, la religion et la morale.

C'est une compilation, tout d'abord. Notre écolier, qui a profité aux leçons de ses maîtres, dégorge sa science avec complaisance et même avec coquetterie. Il cite, traduit, ou imite Platon (1), Aristote, Ptolémée (2), Cicéron, Salluste, Virgile, Horace, Tite-Live, Lucain, Juvénal, Solin, saint Augustin, Claudien, Macrobe, Geber, Roger Bacon, Abailart, Jean de Salisbury, André le Chapelain, Guillaume de Saint-Amour : ses livres de chevet, où il puise sans cesse des idées, des sujets et des cadres de développement, sont la *Consolation* de Boèce, le *De planctu naturæ* du scolastique Alain de Lille, l'*Art d'aimer* et les *Métamorphoses* d'Ovide (3). Sur 18 000 vers qu'il a écrits, on en a pu rendre 12 000 à ses auteurs, dont 2 000 au seul Ovide. Il est pédant avec délices, et tous les artifices de la pédanterie lui sont familiers :

(1) C'est-à-dire la traduction du *Timée* par Chalcidius.

(2) L'*Almageste*, traduit au XIIe siècle par Gérard de Crémone, servait de texte dans les écoles pour les lectures astronomiques.

(3) Il n'a sans doute pas connu Lucrèce, auquel il fait si souvent penser.

ici, il traduit sans citer, dérobant sans scrupule l'honneur de quelque doctorale argumentation; ailleurs, il cite avec une minutieuse gravité, en vantant pesamment son auteur; ailleurs il cite Homère, ou quelque autre, pour faire croire qu'il l'a lu, quand il a trouvé simplement sa citation dans un auteur du moyen âge. Si le pédantisme est le vice général et caractéristique de la littérature savante du moyen âge, je ne sais qui peut mieux prétendre que Jean de Meung à représenter son temps.

Ce pédant a d'ailleurs une science étendue et solide : il n'est pas nourri de fariboles, de romans et de chansons. Sa science, c'est toute la science cléricale du XIIIe siècle, l'antiquité latine, à peu près telle (sauf quelques auteurs et surtout Tacite) que nous la connaissons aujourd'hui, et puis tous les travaux de la pensée moderne, en physique, en philosophie, en théologie. Rien ne lui a échappé : et il a jeté tout cela, abondamment, confusément dans son poème, laïcisant, c'est-à-dire vulgarisant la science des écoles, initiant les seigneurs et les bourgeois aux plus graves problèmes, aux plus hardies solutions, aux plus téméraires inquiétudes, sollicitant le vulgaire à savoir, à penser, par conséquent à s'affranchir, et faisant ainsi une œuvre qu'on a pu comparer à celle de Voltaire. On ne saurait imaginer en effet de combien de choses Jean de Meung trouve moyen de parler, tandis que son Amant poursuit la conquête de la Rose. Le paupérisme et l'inégalité des biens, la nature du pouvoir royal, l'origine de l'État et des pouvoirs publics, la justice, l'instinct, la nature du mal, l'origine de la société, de la propriété, du mariage, les conflits du clergé séculier et du clergé régulier, des mendiants et de l'Université, l'œuvre de création et de destruction incessantes de la nature, les rapports de la nature et de l'art, la notion de la liberté et son conflit avec le dogme de la prescience divine, l'origine du mal et du péché, l'homme dans la nature, et son désordre dans l'ordre universel, toute sortes d'observations, de discussions, de démonstrations sur l'arc-en-ciel, les miroirs, les erreurs des sens, les visions, les hallucinations, la sorcellerie, et jusque sur certain phénomène de dédoublement de la personnalité : voilà un sommaire aperçu des questions que traita Jean de Meung, sans compter tous les développements de morale et de satire qui tiennent plus directement à l'action du roman, et je ne sais combien de contes mythologiques extraits d'Ovide ou de Virgile, tels que les amours de Didon et l'histoire de Pygmalion. Toutes ces choses s'amalgament, s'enchevêtrent, se lient comme elles peuvent : c'est un incroyable fouillis, et l'on serait tenté d'abord de dire un épouvantable fatras.

De ce fatras se dégage immédiatement avec une éclatante évidence un esprit général qui est le plus contraire qu'on puisse imaginer à l'aristocratique délicatesse de Guillaume de Lorris : et ce n'est pas la moins piquante singularité de l'ouvrage que cette absolue incompatibilité des deux intelligences qui l'ont faite.

Jean Clopinel est un vrai bourgeois, qui n'entend rien aux raffinements de l'amour courtois, ou qui n'y voit que ridicule fadaise : aussi dès les premiers vers qu'il écrit, imprime-t-il à sa matière un tout autre caractère, un caractère tout pratique et positif. Ce n'est pas lui qui sous-entendra l'essentiel, et cet essentiel il se hâte de le mettre en pleine lumière; jamais, jusqu'au dénouement, il ne nous laissera oublier à quel acte tend l'amant. Il le dira sans allégorie, ou avec des allégories plus crues que le mot cru; et même lorsqu'il traduit les courtoises leçons d'André le Chapelain, ce bourgeois sensé et qui n'a pas un grain de chimère dans l'esprit les interprète dans le sens des plus matérialistes *Fabliaux*. Il n'y a que l'amour vénal qu'il méprise autant que l'amour platonique.

En bon bourgeois aussi, le collaborateur indigne de Guillaume de Lorris méprise les femmes ; et de ce mépris brutal et profond naît pour lui l'impossibilité de comprendre l'amour courtois : comment peut-on perdre temps en propos ingénieux, en grimaces dévotes avec cet être fragile, vicieux, bavard, menteur, et qui ne sert pour un prud'homme qu'à tenir le ménage et donner des enfants? Une des plus authentiques marques de bourgeoisie dans une œuvre littéraire, c'est l'effacement ou l'abaissement de la femme : Jean de Meung donne à la règle une éclatante confirmation. Jamais verve plus robustement indécente n'a diffamé ou dégradé la femme : Arnolphe n'est que son descendant dégénéré et poli.

Un manque essentiel de respect, l'instinct de défiance et de médisance contre les puissants, contre les gens en place, contre ceux surtout qui détiennent une partie de la richesse publique ou qui ont mission d'administrer la justice, contre ceux aussi, baillis ou prévôts, dont le menu peuple souffre plus parce qu'ils sont plus près de lui, voilà un autre trait de l'humeur bourgeoise; et par là encore la seconde partie du *Roman de la Rose* est d'inspiration bourgeoise.

Enfin, de tout temps, le bourgeois a détesté l'hypocrisie et médit des cagots : et il définit hypocrisie ou cagotisme tout ce qui n'est pas la religion telle qu'il l'entend et la pratique, accommodée à son usage, intérêt et préjugé. Hier, c'est au jésuite qu'il en avait : au XIIIe siècle, c'était aux jacobins, aux cordeliers, aux ordres mendiants. Jean de Meung, qui admet le Temple et l'Hôpital, les chanoines de Saint-Augustin et l'ordre de Saint-Benoît, est un des plus

terribles ennemis que les moines mendiants aient rencontré « depuis que le monde moynant moyna de moynerie ». Guillaume de Lorris avait esquissé la figure hypocrite de *Papelardie*, sans désigner personne : Jean de Meung, avec emportement, brosse l'image horrifique de Faux-Semblant, richement enluminée de tons crus et violents ; et de peur qu'on ne s'y trompe, il ajoute à l'image une légende qui nomme les originaux. Ce bourgeois rangé, prudent, pieux, en veut aux mendiants de leur vie quémandeuse et fainéante, de leurs richesses acquises sans travail ; il leur en veut de se substituer aux séculiers, de prêcher, de confesser, d'absoudre dans les paroisses, au nez des curés délaissés et affamés ; et ses rancunes d'écolier irritant ses haines de bourgeois, il leur en veut de leur intrusion dans les chaires de l'Université, de la défaite et de l'exil de Guillaume de Saint-Amour ; il prend à celui qui peut-être avait été son maître, des chapitres entiers, notamment du livre des *Périls des derniers temps*, et les tourne en vers français à la confusion de l'ordre de Saint-Dominique et de tous ces nouveaux frères dont l'oisiveté et l'hypocrisie menacent de perdre la Sainte Église. Il ne faut pas se faire illusion sur la valeur de ces attaques : elles n'étaient pas nouvelles, ni en France ni dans la chrétienté ; il n'y avait pas longtemps que Rutebeuf, précisément pour les mêmes motifs, avait dit les mêmes choses. Jean de Meung ne fait pas plus que ses devanciers la psychologie de l'hypocrisie : il n'ajoute à leurs satires que quelques degrés de virulence et de passion, et ses rares et fortes qualités d'écrivain, qui nulle part n'ont plus d'éclat et ne ressortent en plus vive lumière.

Mais Jean de Meung est chose autre qu'un bourgeois et qu'un écolier : il y a autre chose dans son œuvre que des vivacités gauloises et des rancunes universitaires. Ce serait le rapetisser infiniment que de n'y voir qu'un continuateur plus pédant de *Renart* ou des *Fabliaux*, et même de Rutebeuf. Jean de Meung est un original et hardi penseur, qui s'est servi de la science de l'école avec indépendance : son *Roman de la Rose* enferme un système complet de philosophie, et cette philosophie est tout émancipée déjà de la théologie ; ce n'est pas la langue seulement, c'est la pensée qui est laïque dans ce poème.

II

Il est aisé de suivre l'enchaînement des idées de Jean de Meung et de voir comment tout son système a pu s'attacher à la fiction du Jeune Homme amoureux de la Rose. Renversant la doctrine de son prédécesseur, il se moque de l'amour courtois : il ne comprend, il n'admet que l'amour charnel. Peu s'en faut que de se refuser à l'acte, ou d'en condamner le désir, ne lui fasse l'effet d'un péché ou d'un blasphème. Mais il n'est pas de ces épicuriens qui poursuivent le plaisir, et bénissent toutes les sources dont il sort. Notre philosophe méprise la volupté, il en connaît l'illusion ; il sait qu'elle n'est qu'un voile sous lequel la nature déguise ses fins, une amorce par où elle nous y attire. Avec une netteté et une puissance d'expression singulières, il voit la fuite incessante des phénomènes, l'écoulement universel de tout ce qui a reçu être et vie. La mort chasse tous les individus, et finit par les prendre. Rien ne reste ; et l'humanité, le monde disparaîtraient bientôt, si les espèces ne demeuraient : dans cette grande querelle des universaux qui a si longtemps partagé les scolastiques, Jean de Meung, avec Alain de Lille, est réaliste, mais d'un réalisme à la fois très élevé et très sensé. Les phénomènes passent, les individus meurent : l'espèce seule a de la réalité ; seule elle *est*, parce que seule elle *reste*. A la mort qui tend sans cesse à l'éteindre, elle oppose la génération qui tend sans cesse à l'accroître ; et sa perpétuité se fonde sur l'équilibre des deux forces en conflit. Ainsi l'amour est, selon l'intention de la nature, le vainqueur de la mort, c'est la source, le fondement, le pivot de la vie universelle. Honni soit qui s'y dérobe ! Il est en révolte contre la nature, ennemi de Dieu dont il aspire à détruire pour sa part la création.

Que plus sage, et plus vertueux est celui qui, en simplicité de cœur, suit l'instinct de la nature ! La nature a fait la femme pour l'homme, et toutes les femmes pour tous les hommes, afin que l'humanité durât.

> Car Nature n'est pas si sotte
> Qu'elle eût fait naître Marotte
> Tant seulement pour Robichon...
> Ni Robichon pour Mariette,
> Ni pour Agnès, ni pour Perrette :
> Mais nous a fait, beau fils, n'en doute,
> Toutes pour tous, et tous pour toutes,
> Chacune pour chacun commune,
> Et chacun commun pour chacune.

Ce rappel à la nature n'est pas une licence d'universelle débauche : le sage homme nous en avertit, quand il blâme sévèrement les femmes « qui ne veulent pas être enceintes ». Si l'amour est libre, c'est en vue de l'enfant seulement, pour qu'il naisse le plus d'enfants possible : voilà la loi, et le devoir. Selon cette vue, toutes les institutions, tous les usages qui, réglant les rapports de l'homme et de la femme, peuvent restreindre la multiplication de l'espèce, sont condamnés par la nature, donc condamnables par la raison.

Au reste, quiconque, en toute chose, ramènerait sa pensée et conformerait ses actes aux commandements de cette toute bonne et puissante nature, celui-là serait assuré de tenir et le vrai et le bien. Le

criterium universel et infaillible, c'est la nature; la raison n'en connaît pas d'autre.

La Nature n'a pas fait les rois : le roi est un homme comme les autres, ni plus grand ni plus fort; bien au contraire,

Car sa force ne vaut deux pommes
Contre la force d'un ribaut.

Selon la nature, il n'a pas de droit sur ses semblables. Quel est donc le fondement du pouvoir royal? C'est l'intérêt public. Fatigués de la barbarie primitive, où la lutte de tous contre tous est l'état naturel, où chacun ne prend et ne garde que selon sa force actuelle, les hommes ont constitué l'État, le pouvoir civil, gardien de la propriété et de la justice; le roi n'est leur maître que pour leur service et leur sûreté :

Un grand vilain entre eux élurent
Le plus ossu de tant qu'ils furent.
Le plus corsu et le plus grand :
Si le firent prince et seigneur.

Les impôts ne sont qu'une contribution destinée à fournir au prince les moyens de faire sa fonction. Tel est le principe selon lequel on peut juger les puissances : n'en voit-on pas les conséquences?

La nature n'a pas fait davantage une hiérarchie sociale : selon la nature, la noblesse n'existe pas. Ou plutôt elle existe, elle est personnelle. La noblesse, dit Jean de Meung après Juvénal, la seule noblesse, c'est la vertu, c'est le mérite. La raison ne distingue les individus que selon l'inégalité naturelle : la force physique, que notre penseur est loin de mépriser, mais surtout l'intelligence et la science, voilà ce qui élève les hommes et leur confère une dignité supérieure. Il n'a que mépris pour le baron « qui court aux cerfs ramages »; mais, avec une hauteur remarquable de pensée, il ajoute que le vice est plus condamnable chez les clercs que chez « les gens laïcs, simples et nices » :

Si valent pis que nulle gent
Clers qui le cœur n'ont noble et gent.

La vieille formule des philosophies anciennes pourrait être celle de Jean de Meung : *suivre la nature*, c'est la raison, et c'est la vertu. La nature prescrit à l'homme ses besoins, et par là lui prescrit aussi ses désirs : toute passion qui va au delà du besoin naturel est factice et mauvaise. De là vient que Jean de Meung s'emporte si âprement contre l'ambition et l'avarice : faut-il tant de tracas, d'efforts, de misères, et surtout de misères infligées à autrui, pour vivre? Que demande donc la nature? La bonne vie naturelle, et partant le bonheur, ne sont-ils pas à la portée de tous? Il faut voir notre poète peindre largement, grassement, avec une sympathie chaude et joyeuse, la vie des ribauds qui « portent sacs de charbon en Grève » :

Ils travaillent en patience,
Et ballent, et dansent, et sautent,
Et vont à Saint-Marcel aux tripes,
Ni ne prisent trésor deux pipes :
Mais dépensent à la taverne
Tout leur gain, toute leur épargne;
Puis revont porter les fardeaux
Joyeusement, non pas par deuil,
Et leur pain loyalement gagnent;
Puis revont au tonneau, et boivent,
Et vivent si comme on doit vivre.

Jean de Meung est un des rares écrivains de notre littérature qui ne s'enferment pas dans la vie bourgeoise et l'idéal bourgeois; il est peuple, il aime le peuple, sa vie dure, insouciante, toute à l'effort et au bien-être physiques : et c'est sans doute en grande partie par là que ce contemplateur de l'universel écoulement des apparences s'est préservé du pessimisme, où tant d'autres avant et après lui ont sombré.

Enfin, la nature même, comme de toute raison, de tout droit, de tout bien, est l'unique principe de toute beauté : Jean de Meung n'est pas grand esthéticien, et n'entre pas en long propos sur le beau. Cependant d'un mot il a indiqué la nature comme « la fontaine »

Toujours courante et toujours pleine,
De qui toute beauté dérive.

Ce franc naturalisme élargit les invectives que notre bourgeois lance contre les moines. Les moines mendient : le travail est la loi de nature. Les moines font vœu de célibat : la loi de nature, c'est l'amour, par qui les formes de l'être se renouvellent. Mais l'institution monastique est l'âme de l'Église : l'idéal chrétien ne se réalise à peu près que par l'ascétisme des couvents, où s'épanouissent les saintes fleurs de pauvreté et de chasteté. L'Église (et non pas seulement les moines) est ennemie de la Nature : et Jean de Meung, qui ne s'attaque qu'aux moines, le voit bien obscurément. Quand il déclare la Nature « ministre de la cité mondaine », « vicaire et connétable de l'empereur éternel », pourquoi donc lui donne-t-il les titres sur lesquels le chef même de l'Église fonde son autorité? Ne semble-t-il pas ainsi instituer en face du vicaire de Jésus-Christ, qui siège à Rome, un autre vicaire divin qui réside en chacun de nous, et dont les commandements intérieurs pourront faire échec aux commandements de l'Église romaine? Cependant Jean de Meung se contente de consacrer la Nature au nom de Dieu : il laisse à un autre, qui viendra à son heure, la charge d'excommunier l'Église, Antiphysie, au nom de la Nature.

En effet, il ne peut sortir de son temps; et le temps n'est pas venu de n'être pas chrétien. Jean de Meung n'aperçoit pas que sa pensée le met hors de l'Église, et en ruine les fondements. Il est croyant et pieux, comme Rutebeuf : si l'on ne regardait que l'élan du cœur, je dirais presque qu'il l'est comme

Joinville. L'Évangile est sa règle ; il s'y tient, il le défend : il dispute contre ceux qui lui semblent s'en éloigner, il se fait le champion de l'ancienne foi contre les nouveautés de l'Évangile éternel, et c'est pour purifier la religion qu'il fait une si rude guerre à la corruption de l'Église, aux vices des ordres monastiques. Sa situation est celle des premiers réformateurs du XVIe siècle, de ces humanistes chrétiens qui croient servir Jésus-Christ en se servant de leur raison, et qui, très sincèrement, très pieusement, espèrent la réforme de l'Église du progrès de la philosophie. Volontiers, comme ils feront souvent, il met toute l'orthodoxie dans la foi, et toute la foi dans la charité, la bonne volonté, la vertu. Aimer le prochain, l'aimer activement, c'est être bon chrétien, et Dieu ne demande pas autre chose. Aussi, au formalisme compliqué des pratiques, aux exigences contre nature de la vie monastique, oppose-t-il dans des vers d'une expression originale la sainteté laïque qui gagne le ciel, l'idéal de la vie chrétienne dans le monde, qui satisfait à la fois à l'Évangile et à la raison :

Bien peut en robes de couleur
Sainte religion fleurir :
Plus d'un saint a-t-on vu mourir,
Et maintes saintes glorieuses,
Dévotes et religieuses,
Qui draps communs toujours vêtirent,
Et jamais n'en furent moins saintes :
Et je vous en nommerais maintes.
Mais presque toutes les saintes
Qui aux églises sont priées,
Vierges chastes, et mariées
Qui maints beaux enfants enfantèrent,
Les habits du siècle portèrent;
Et en ceux-là même moururent,
Qui saints sont, seront et furent.

Et notre poète a le droit en vérité d'ouvrir le ciel à ceux qui vécurent en ce monde selon son commandement: malgré le cynisme de son langage et parfois de ses idées, il prêche une haute et sévère morale. S'il ne comprend pas l'exquis et mystérieux mérite de la chasteté, — ce qu'on ne peut guère entendre par les lumières de la raison, — il a su tirer toutes les autres vertus de son naturalisme. L'instinct, de soi, n'est moralement ni bon ni mauvais ; il n'est pas mauvais, car l'acte qui en sort est bon ; il n'est pas bon, car l'acte qui en sort n'est pas volontaire. Mais l'usage de l'instinct crée le mérite et le démérite : l'homme est libre, et selon sa science choisit entre les actes que son instinct lui suggère ; s'il suit la nature et l'Évangile, qui en termes différents lui font le même commandement, la nature l'avertissant de travailler pour l'espèce, l'Évangile lui enjoignant de se dévouer au prochain, il éloignera l'ambition, l'avarice, la volupté, l'égoïsme : maître de soi-même, ayant besoin de peu, il sera doux, humble, charitable, et s'efforcera de vaincre par l'amour les misères sociales.

III

Par malheur Jean de Meung n'a pas, comme Dante, créé une forme qui assurât à sa pensée l'éternité des belles choses : il lui a manqué d'être un grand artiste. Les plus apparentes et vulgaires beautés de l'art font défaut à son œuvre : comme Guillaume de Lorris, comme tous les écrivains du moyen âge qui ne s'enferment pas dans les cadres étroits des genres subtils et savants, il n'a ni souci ni science de la composition, des proportions, des convenances. Ce *Roman de la Rose* est un fatras, un chaos, un étrange tissu des matières les plus hétérogènes : les digressions, les parenthèses de cinq cents vers ne coûtent rien à l'auteur. L'ouvrage est une suite de morceaux, qui s'accroissent comme ils peuvent, et se poursuivent parfois sans se rejoindre.

Il y a de ces morceaux qui sont admirables et, en dépit même de son incohérence, l'ensemble du poème donne l'impression de quelque chose de vigoureux et de puissant. Ce bouillonnement d'idées et de raisonnements qui se dégorgent incessamment pendant dix-huit mille vers, sans un arrêt, sans un repos, cette verve et cet éclat de style, net, incisif, efficace, souvent définitif, cette précision des démonstrations, des expositions les plus compliquées et subtiles, cette allégresse robuste avec laquelle le poète porte un énorme fardeau de faits et d'arguments, le mouvement qui, malgré d'inévitables longueurs, précipite en somme la masse confuse et féconde des érudictions scolastiques et des inventions hardiment originales : tout cela donne à l'œuvre un caractère de force un peu vulgaire, qui saisit l'esprit et n'est pas sans beauté.

Puis, si l'artiste est médiocre, il y a certainement dans Jean de Meung un poète. Il n'a qu'un trait de commun avec Guillaume de Lorris, et c'est précisément le sentiment poétique d'une certaine antiquité, d'une antiquité raffinée, voluptueuse, fastueuse, un peu mièvre, d'une sorte de XVIIIe siècle gréco-romain, mythologique, ingénieux, rococo, que le galant Ovide lui a révélé. Même à la Renaissance et même au XVIIe siècle, ce sera toujours cette antiquité qui sera la plus accessible à nos Français.

Mais, de plus, Jean de Meung a la poésie des *Fabliaux* et annonce celle de Villon, Il a le sens de la vie, surtout, il faut le dire, de la vie basse et ignoble : il peint grassement les mœurs de la canaille. D'une certaine vieille, que Guillaume de Lorris avait à peine présentée, Jean de Meung, détaillant avec énergie le caractère du personnage, a fait la digne aïeule des Célestine et des Macette : Villon n'a rien laissé entrevoir de plus hideusement pittoresque, que cette drôlesse racontant comment en sa jeunesse elle dépouillait

ses galants pour nourrir le ribaud qui la battait :

Ce que j'avais des autres pris...,
Le donnais tout à un ribaud,
Qui trop d'outrage me faisait :
Mais c'était lui qui me plaisait.
Les autres tous amis nommais,
Mais lui tant seulement aimais...
Mauvais était, et ne vis pire ;
Femme a trop pauvre jugement,
Et je fus femme pleinement,
Jamais n'aimai ceux qui m'aimèrent ;
Mais si ce ribaud m'entamait
L'épaule, ou ma tête cassait,
Sachez que l'en remerciais...
Ainsi m'avait prise à sa corde.
Sans lui, sans lui n'aurais pu vivre...
Et il menait joyeuse vie
Des dons qu'il eut de moi si riches...
Tout jouait aux dés en tavernes,
Et n'eut jamais autre métier.

Cette passion de fille n'est-elle pas peinte avec une franchise qu'un de nos naturalistes pourrait envier ?

Et, à d'autres moments, par le regret ému de sa belle jeunesse, de « son joli temps », la même coqui ne dépasse la belle Heaumière de Villon, accroupie avec d'autres vieilles autour d'un feu de chenevottes et se lamentant sur sa douce vie de perdition depuis si longtemps écoulée : la vieille du *Roman de la Rose* atteint presque à la mélancolie de certains vers de Ronsard.

Élevons-nous au-dessus de cette poésie triviale et populaire ; voici de quoi nous satisfaire. Voici, au milieu des déductions arides et de la scolastique subtile, voici que, soudain, l'analyse tourne en synthèse, et que les idées se dressent sous nos yeux réalisées, incarnées en formes individuelles et vivantes. Jean de Meung nous démontre

Qu'onques amour et seigneurie
Ne s'entrefirent compagnie,

et que le pouvoir du mari fait naître, au lieu de l'amour, l'indocilité et l'infidélité chez la femme. La démonstration devient une scène de comédie, une longue, puissante et comique apostrophe du jaloux à la femme qu'il a par folie épousée : le caractère dramatique se dégage du type abstrait et allégorique, par l'abondance des nuances, des traits particuliers, finement inventés et vigoureusement expressifs. Ailleurs, veut-il se plaindre de l'indiscrétion des femmes ? Autre scène de comédie : dans un tableau très crûment réaliste, un dialogue vif et fort de la femme et du mari couchés le soir au lit conjugal ; l'une, par ruse, caresse, menace, dépit, extorquant le secret qu'elle publiera ; l'autre, pauvre niais ! résistant, mollissant, et cédant enfin pour son dam. Ces deux scènes sont de remarquables morceaux de psychologie dramatique. C'est le geste, le mot, l'accent, qui caractérisent un caractère, un état d'âme : c'est l'expression individuelle de l'universelle humanité, ou d'un des larges groupes qui la composent, d'une des éternelles situations dont est faite son histoire morale. Le principe même de la comédie classique est là ; si l'on veut chercher au moyen âge des prédécesseurs à Molière, ce ne sont pas les farces qu'il faut regarder, ce sont ces deux morceaux de Jean de Meung, avec quelques *Fabliaux*.

Enfin on ne saurait méconnaître que Jean de Meung a été poète par la puissance de la vision symbolique. La grossièreté cynique de ses images ne doit pas nous arrêter : il y a de la grandeur dans la façon dont il a traduit par le lourd martellement et l'insistance rude de son style l'effort de la nature réparant incessamment la mort par la génération, Poésie à la Zola, si l'on veut, mais à coup sûr poésie. Heureusement, il y a dans le *Roman de la Rose* des parties où la puissance d'imagination du poète apparaît dans de moins triviales manifestations, et, quoi qu'il doive à Alain de Lille, il a certainement vu d'une vision de poète, et rendu avec une fantaisie vigoureuse cette grande allégorie de la Nature travaillant en sa forge, tandis que l'Art, à ses genoux, s'efforce de lui dérober ses secrets et d'imiter son œuvre. Jean de Meung ne s'est pas toujours contenté de mettre en vers la philosophie : il lui est arrivé de faire vraiment de sa philosophie une poésie.

La conclusion de tout ce qui précède, c'est que Jean de Meung est un des plus grands noms du moyen âge et de notre littérature : je ne sais si on lui a jamais fait sa place assez grande. Sa réputation a subi de durs assauts : mais il semble que les pieux esprits qu'elle a scandalisés, Christine de Pisan, Gerson, aient été frappés de certains détails apparents et extérieurs, des propos cyniques sur les femmes, du caractère immoral de la vieille, plutôt que du sens hardi et profond de l'œuvre. Et ce n'est pas celui-ci non plus que les apologistes de Jean de Meung, les premiers représentants de l'humanisme, comme Jean de Montreuil, ont défendu. Cependant on ne saurait exagérer la gravité de la doctrine de l'ouvrage. Par sa philosophie qui consiste essentiellement dans l'identité et la souveraineté de Nature et de Raison, Jean de Meung inaugure la littérature rationaliste ; il est le premier anneau de la chaîne qui relie Rabelais, Montaigne, Molière, à laquelle Voltaire aussi se rattache, et même, à certains égards, Boileau, par les principes fondamentaux de sa critique. Il ressemble surtout à Rabelais : c'est la même érudition encyclopédique, la même prédominance de la faculté de connaître sur le sens artistique, la même joie des sens largement ouverts à la vie, le même cynisme de propos, le même fatras, la même indifférence aux qualités d'ordre, d'harmonie, de mesure. Tous les deux nés aux bords de la Loire, fils du même pays, génies populaires, vulgaires et forts, il y a entre eux la dif-

férence des temps : mais c'est au fond la même œuvre à laquelle ils ont travaillé, presque par les mêmes moyens. Rabelais est plus puissant, plus passionné, plus pittoresque : mais en somme ce qu'il a été au XVIe siècle, Jean de Meung le fut au XIIIe. Il clôt dignement le moyen âge par une œuvre maîtresse, qui le résume et le complète.

Reportons maintenant notre pensée vers le bon sénéchal de Champagne, qui bientôt allait recueillir ses souvenirs du saint roi Louis IX : Joinville et Jean de Meung, tout le XIIIe siècle tient en ces deux noms, avec l'opposition de deux classes, le contraste de deux esprits. Leurs œuvres nous font voir les deux faces de la civilisation du moyen âge. Mais l'œuvre délicate de Joinville exprime surtout ce qui va périr, elle est déjà le passé ; l'œuvre grossière de Jean de Meung exprime ce qui va germer et grandir ; elle contient l'avenir.

GUSTAVE LANSON.

LE LOT DE CENT MILLE

Nouvelle.

I

Dans la suffocation d'une après-midi d'été un orage d'une heure, éclatant en eau fraîche et en bruits de pétards, avait rendu tout printanier le boulevard de Clichy, les arbres débarbouillés de leur poussière, les pavés arrosés, l'air humide bon à respirer comme au bord d'une rivière. Le haut des maisons s'éclairait en rose sous le soleil couchant qui éparpillait sur les vitres des ricochets de lumière dorée. Les tramways roulaient, comme tout neufs. Aux terrasses des cafés, des messieurs et des dames riaient tout haut devant des boissons colorées. Sur le terre-plein, entre les arbres qui sentaient presque la campagne, une criaillerie folle de moineaux et d'enfants. Et c'était également un besoin de crier comme eux et de s'ébattre avec eux qui épanouissait Emile Dauvé, au sortir de l'angle de bureau où le confinait toute la journée sa qualité d'employé à la cristallerie Marescaut.

— Il va faire joliment bon se promener ce soir ! réfléchit-il tout en roulant avec gourmandise une cigarette dans sa légère chemise de papier. C'est Juliette qui va être contente. Nous irons aux Champs-Élysées.

Et il eut, sous son haute-forme un peu râpé, dans sa figure naïve, toute blonde de barbe, un clignement de béatitude, tandis qu'il entrait dans un bureau de tabac allumer sa cigarette à la languette de gaz, par économie.

Puis il se hâta, impatient de grimper les cinq étages de son logement des Batignolles et d'être auprès de Juliette, tout en haut, sur le balcon au-dessus de Paris, dans ce grand ciel frais, plein de soleil rose et de la régate ailée des hirondelles.

Et il méditait en lui-même quel bonheur il avait eu de se marier avec Juliette, une femme si bien ordonnée, si vive à l'embrasser gentiment quand il rentrait et à lui servir son dîner, et comme il avait eu raison de la prendre pour femme, malgré qu'elle n'eût rien apporté pour sa dot que le petit mobilier, le grand lit, l'armoire à glace et la vaisselle du ménage. Car enfin, sans être riches, ils étaient heureux, tout à fait heureux, vraiment...

Il est vrai qu'ils n'avaient pas encore d'enfant et déjà joignaient tout juste les deux bouts avec les deux mille francs d'appointements d'Émile. Et si un enfant venait et même plusieurs ?... Eh bien ! on verrait, on s'arrangerait... Ils n'étaient pas encore venus, d'abord ; puis, lui, Émile trouverait peut-être une meilleure place. Pourquoi pas ? Il était capable dans sa partie, et il ne faut jamais se faire de chagrin d'avance, mais profiter du bonheur qu'on a.

C'était la philosophie d'Émile Dauvé et il se sentait en bonne disposition pour l'appliquer, sous forme de baisers, sur les joues rondelettes de Juliette, quand il rentra, la porte ouverte devant lui par sa femme, au bruit de ses pas, et avant même qu'il eût frappé.

II

Tout de suite, à la mine extraordinaire de Juliette, il vit qu'il y avait du nouveau.

Elle gardait, sous ses frisettes brunes, un si drôle de petit air réservé qu'il se sentit à la fois égayé de la mine et intimidé en même temps par la gravité évidente de la chose dont elle avait à lui faire part.

Elle ne le laissa même pas s'asseoir, et, tout en lui prenant son chapeau :

— Tu ne sais pas ?

Et, après un court silence de componction :

— La tante Lécuyer vient de mourir.

— Ah ! fit tout simplement Émile.

Il avait relevé la tête avec surprise, mais sans autre émotion, mon Dieu, non. La tante Lécuyer ? D'abord c'était une tante à Juliette, une tante éloignée que personnellement il n'avait pas connue, et Juliette guère plus que lui, une vieille tante revêche, habitant une province lointaine. Juliette l'avait vue une seule fois, à dix ans, le jour de sa première communion. Et on n'en parlait jamais.

Tout de même, devant cette mort, Émile restait grave, par convenance et pour ne pas blesser Juliette au cas où elle aurait eu de la peine.

— Alors, reprit Juliette, après un second silence recueilli, nous allons peut-être hériter.

— Oh ! dit Émile.

Lui restait sceptique. La tante Lécuyer n'était pas si riche, et puis elle était brouillée avec toute la famille.

Et c'était vrai. Depuis longtemps, depuis justement la première communion de Juliette, soit douze ans, la tante Lécuyer, prenant prétexte qu'on lui avait manqué d'égards à cette occasion en la plaçant mal à table, s'était brouillée avec la famille de Juliette. Système de vieille fille qu'elle suivait d'ailleurs avec tous ses parents, et elle en avait beaucoup, en qui elle soupçonnait des héritiers. Tous ses cousins et petits-cousins y avaient passé. Mais c'était précisément l'unanimité de ces brouilles qui laissait de l'espérance à Juliette, car, comme elle l'expliqua à Émile :

— Tu comprends, si elle était restée bien avec un de nos parents, en se brouillant avec les autres, on pourrait dire : Elle a évidemment favorisé ce parent-là, c'est lui qui a dû hériter ! Mais, étant mal avec tous, il reste la chance qu'elle n'ait pas fait de testament et que nous héritions tous.

— Elle aura peut-être tout donné à l'église de son village, supposa Émile, qui commençait à s'intéresser à la question.

— Elle n'était pas très dévote, affirma Juliette.

Enfin on ne savait pas. Il fallait attendre.

— Vois-tu, insinua encore Juliette, dont la gaîté perçait quand même sous sa gravité de circonstance, si c'était nous, nous tout seuls qui héritions ! La tante Lécuyer n'était brouillée avec mes parents que pour une bêtise. Et à moi elle n'avait pas de raison d'en vouloir ; j'étais toute petite alors. C'est égal, j'ai eu tort de ne pas lui écrire de temps en temps.

— Oui, fit Émile avec sagacité.

Mais la promenade aux Champs-Élysées fut oubliée et le soleil couchant, crevant sur les toits, à l'horizon, comme un trésor éparpillé, resta dédaigné. Et, après une soirée où furent débattues encore une fois les chances d'héritage, ils se couchèrent avec une petite fièvre, espérant le lendemain une nouvelle, une lettre qui les renseignerait.

III

Il n'y eut rien le lendemain, mais le surlendemain, une lettre du pays, où était décédée la tante Lécuyer, et qui arriva, Émile déjà parti pour son bureau. Juliette, occupée à leur petit ménage, époussetait l'armoire à glace avec un grand respect pour ce meuble cher et solennel quand elle entendit la lettre glissée par le concierge sous la porte.

Elle resta tout émue à considérer le timbre et surtout l'en-tête imprimé sur l'enveloppe et qui promettait bien des choses... « Étude de Me Dourdy, notaire à Surigny (Marne)... » Avec un léger frisson dramatique elle brisa l'enveloppe.

Sans lire, d'un coup d'œil en vol d'oiseau, elle vit qu'elle héritait, pour sa part. Part modeste ! La tante Lécuyer avait bien fait un testament, lequel, loin de déshériter ses nombreux parents, avec qui elle s'était brouillée peut-être pour s'éviter leurs avances importunes, bien au contraire, depuis le plus proche jusqu'au plus éloigné, les instituait tous héritiers. C'était leur émietter l'héritage. La part de chacun était dérisoire, une mince obole que la malice posthume de la tante laissait dédaigneusement tomber dans les mains de ses parents, toutes grandes ouvertes de convoitise.

Ainsi la part de Juliette consistait en une seule et unique obligation du Crédit Foncier, représentant une valeur de cinq cents francs, et que le notaire déclarait tenir à sa disposition.

Cinq cents francs... Juliette fut tout de même bien contente. Elle n'avait pas sérieusement espéré l'héritage, et ces cinq cents francs d'aubaine lui faisaient plaisir. Une grosse somme pour leur ménage pauvret, le loyer d'une année ; jamais ils n'avaient eu cinq cents francs à eux. Et elle approuvait la tante Lécuyer, une femme judicieuse après tout, qui n'avait voulu frustrer personne et avait fait sa part à chacun, de façon qu'il n'y eût pas de jaloux.

Elle devint toute rose de plaisir à l'idée de la bonne nouvelle à apprendre à Émile.

Elle voulait lui réserver les mêmes émotions qu'à elle et même plus, et composer une mise en scène. Elle ne lui dirait rien quand il rentrerait déjeuner, elle n'aurait l'air de rien ; même, s'il demandait s'il y avait une lettre, elle dirait non.

Et elle la lui cacherait sous sa serviette. Alors, en la dépliant, il verrait la lettre et en serait réjoui comme elle.

Mais, arrivée là, elle se demanda si elle était vraiment si réjouie, et il lui sembla bien que non : son plaisir en effet était déjà parti ; elle était déjà habituée à se savoir cinq cents francs, et, comme elle ne prévoyait pas de bonheurs bien nets ni bien grands qui pourraient résulter de cette somme, une toilette qu'Émile lui paierait, un léger allégement à leurs charges pendant six mois, à moins qu'on ne gardât tout simplement cet argent en cas de maladie, car c'était une des peurs de son rougeaud d'Émile de tomber malade sans argent devant lui... Enfin, ce legs de cinq cents francs lui semblait maintenant si misérable qu'elle ne pouvait plus s'en réjouir.

Ah ! si la tante l'avait instituée son héritière unique, pour tout son patrimoine, trois mille francs

de rente environ, une vraie richesse, alors elle aurait pu se féliciter ! Et elle trouvait la tante Lécuyer moins judicieuse de disséminer ainsi son patrimoine, sans profit sensible ni plaisir réel pour personne, tandis qu'elle aurait pu faire un heureux avec le tout. Évidemment c'était pure méchanceté de sa part, pour que personne ne pût s'engraisser de sa mort.

Toute désillusionnée, Juliette n'avait déjà plus le courage de sa petite comédie, et ce fut même avec une légère moue de bouderie qu'elle alla ouvrir à Émile, la lettre à la main.

Lui l'avait déjà aperçue.

— Nous avons hérité !..

— Oh ! répondit Juliette avec dédain, une obligation du Crédit Foncier !

Émile lisait la lettre. Et il se frotta les mains jovialement.

— C'est toujours ça! fit-il. Et puis, tu ne sais pas? c'est une obligation à trois pour cent seulement... elle doit être à tirages...

IV

Effectivement elle était à tirages, comme ils purent s'en convaincre quand ils la reçurent du notaire quelques jours après.

Grande émotion quand on la déposa sur la table, cérémonieusement, toute jaune et presque neuve, avec ses petits cadres de coupons, ses signatures officielles, son titre solennel, son numéro cabalistique... Ce n'était pas énorme évidemment : quinze francs de rente ne sont pas le Pérou. Mais Émile avait eu raison, elle était à tirages et il y en avait quatre par an et un lot de cent mille francs à chaque.

Juliette en était toute suffoquée.

— Alors nous pourrions gagner cent mille francs !

— Oui, fit Émile épanoui: il y a un tirage dans un mois, nous pouvons gagner cent mille francs, et tous les trimestres nous aurons la même chance, jusqu'à ce que nous gagnions.

— Oh ! nous gagnerons! assura Juliette.

Il lui semblait voir devant elle comme une grosse corne d'abondance d'où tombait de l'or et sous laquelle elle n'avait qu'à tendre son tablier. La tante Lécuyer avait tout de même du bon.

— En tous cas, remarqua Émile, si l'obligation ne sort pas à cent mille francs, elle peut sortir à vingt mille, car il y a deux lots de vingt mille, et à dix mille, il y en a dix, et même à mille francs, il y a cinquante lots de mille francs. C'est déjà joli, mille francs.

— Peuh ! fit Juliette.

Les cent mille francs seuls lui disaient quelque chose ; les autres sommes, du menu fretin. Et puis, ça ne coûterait pas plus de gagner cent mille francs que mille francs.

Et elle répéta avec une belle confiance mutine :

— Nous gagnerons !

V

Elle y comptait bien.

Jamais elle n'avait conçu pareil mirage, et la seule possibilité de gagner cent mille francs d'un coup, de réaliser comme par miracle l'aisance, la fortune, la sécurité de la vie, la grisait tellement qu'elle ne s'imaginait pas que la chance pût lui échapper.

Dès lors ce fut son idée fixe. Elle en rêvait et interprétait ses songes. Si elle rêvait d'un oiseau, bon signe ; si c'était d'un serpent, tout était perdu. Mais elle ne rêvait que d'oiseaux. Et elle ne parlait plus que de leur future opulence. Hein, quelles toilettes elle aurait ! Ils achèteraient aussi le service en porcelaine dont ils avaient envie depuis si longtemps. On donnerait un grand dîner. Et Émile se ferait cadeau du vélocipède qu'il désirait tant et dont ses jambes d'employé, assis tout le long de la semaine, étaient si impatientes le dimanche. Cent mille francs et sa place, ils seraient tout à fait riches et on n'aurait plus peur du terme. On peut avoir cinq mille francs de rentes avec cent mille francs.

Émile rectifiait. Aujourd'hui on trouvait avec difficulté à placer son argent solidement à cinq pour cent, oui. Mais on pouvait avoir quatre mille francs de rente.

Eh bien ! c'était assez. Juliette n'en demandait pas plus. Ça et les deux mille francs de son bureau, ça faisait six mille. Hein ? six mille francs de rente ! Ils achèteraient d'autres obligations à lots, et qui sait si la chance ne les favoriserait pas encore ? On peut gagner une seconde fois, puis une troisième, et ainsi de suite. Une fois qu'on a la veine ! Il y a pourtant des gens qui s'enrichissent ainsi.

Mais Émile hochait la tête. Lui restait plus pondéré, ou du moins il mettait tout son courage à le paraître ; car, au fond, ça lui semblait si juste, si mérité qu'à leur petite médiocrité débonnaire échût pareille aubaine ; il se sentait si délicieusement remué en lui-même à cette idée qu'il ne pouvait pas non plus ne pas y croire un peu. Mais en homme réfléchi qui ne perd pas la tête, il ne méconnaissait pas non plus les chances contraires. Et elles étaient nombreuses, aussi nombreuses que les possesseurs d'obligations de la même émission, plusieurs millions, hélas ! Cela le décontenançait bien un peu, quand il était de sang-froid, de se dire que des millions de personnes inconnues partagaient avec lui les mêmes espérances

et possédaient autant de chances que lui, autant de droit que lui à leur réalisation.

Mais les chiffres n'intimidaient pas Juliette. Quand il y en aurait eu des millions de plus, elle était sûre de gagner. Quelque chose le lui disait, elle en avait le pressentiment.

Et elle le certifiait avec une telle flamme de prophétie sur les joues, une si communicative inspiration dans ses yeux noirs qu'Émile se laissait convaincre et, tout en gardant une réserve purement extérieure, attendait, lui aussi, anxieusement...

Jusqu'au jour du tirage où, le journal vite acheté, leurs deux têtes rapprochées, ils compulsèrent la liste des numéros sortants...

Le leur n'y était pas.

— Je t'avais bien dit, fit Émile après un petit froid de consternation.

Juliette restait toute morfondue.

— Nous n'avons peut-être pas bien regardé...

Et elle recommença attentivement. Rien!

Mais déjà elle se reprenait, bravement.

— Il y a quatre tirages, quatre tirages... Ça sera pour la prochaine fois. Ce n'est que trois mois à attendre. Mes pressentiments ne peuvent pas me tromper. Je t'assure que nous gagnerons.

Toutefois le déjeuner qui suivit fut maussade et ils se boudèrent un peu le reste de la journée et même du mois. Car, sans s'en apercevoir, dans la griserie du moment, Juliette, se croyant déjà riche et pressée d'être heureuse, avait risqué de légères, oh! très légères dépenses d'extra, quelques primeurs pour leurs repas, un gâteau, et elle avait acheté une cravate à Émile qui en avait vraiment besoin. Tout de même la fin du mois allait être difficile et le terme lourd à payer.

— Vois-tu, soupirait Émile, si seulement on avait gagné dix mille francs!

Mais Juliette s'entêtait, secouait ses frisettes martiales.

— Non. Elle aimait mieux n'avoir rien gagné et garder l'obligation. Comme ça on avait encore la chance de gagner les cent mille francs et elle voulait cent mille francs ou rien.

— Pourtant, observait Émile avec circonspection, si on avait gagné dix mille francs on aurait eu de quoi acheter bien d'autres obligations à tirages et on aurait eu bien plus de chances de gagner cent mille francs.

Mais Juliette pensait différemment. C'était cette obligation-là, celle de la tante Lécuyer, qui devait sortir, et non une autre. Elle n'avait confiance qu'en celle-là.

Alors ils se promirent d'êtres sages dorénavant et, leur budget équilibré tant bien que mal grâce à la renonciation que fit Juliette au chapeau neuf qu'elle s'octroyait à cette époque, ils retrouvèrent leur bonne humeur et recommencèrent à espérer.

VI

Un des plaisirs de Juliette, en attendant, était de regarder innocemment aux devantures des magasins les objets qu'elle achèterait, quand elle serait riche. Elle amenait Émile devant les vitrines, celle des bijoutiers où une montre pour lui, un bracelet pour elle les tentaient; celles des magasins de nouveautés où dans les étoffes drapées et chatoyantes elle se taillait en imagination des robes de fées, celles même des marchands de comestibles où des asperges monstres, des fruits de paradis terrestre leur mouillaient la bouche de gourmandise. Quand ils passaient devant un grand restaurant aux tables blanches, si appétissantes avec leurs cristaux et gardées par des garçons aux allures de fonctionnaires, Juliette disait:

— Nous viendrons dîner ici une fois quand nous aurons gagné.

Elle glissait aussi un coup d'œil aux affiches des théâtres.

— Oh! comme je voudrais voir cette pièce-là...

Émile, lui, restait en extase devant les vélocipèdes neufs, aux armatures nerveuses, et la privation de l'instrument désiré, auquel il n'avait jamais pensé que comme dans un rêve lointain, de réalisation fabuleuse, cette privation, à présent que la possession pouvait lui en venir subitement, le rendait tout à fait malheureux.

Quels gros soupirs alors au regret de toutes les belles promenades qu'il imaginait, dans les environs de Paris, sur les grandes routes, au bruit du grelot de son vélocipède, les passants écartés au bref coup de trompe, envolé lui-même, en l'air, dans un petit tourbillon folâtre de poussière!

Le goût des voyages aussi leur venait devant les affiches aux paysages maritimes, les excursions offertes par les chemins de fer, la mer bleue inconnue et lointaine...

De sorte qu'en rentrant chez eux ils trouvaient leur logis bien étroit, le menu bien maigre, et sa cigarette semblait moins savoureuse à fumer à Émile et le soleil couchant moins agréable à contempler à Juliette, depuis que l'un rêvait un de ces gros cigares noirs et rugueux qui coûtent cher et l'autre des féeries d'opéra. Leur médiocrité, si légère encore la veille, commençait à leur peser.

Heureusement qu'il n'y avait plus qu'un mois avant le deuxième tirage.

Mais, le mois passé dans l'impatience, le tirage vint et pas plus que la première fois leur numéro ne sortit.

VII

Cette fois Émile déclara perdre tout espoir. On n'avait vraiment qu'une chance désisoire dans la multitude des autres. Leur obligation ne sortirait jamais ou trop tard, quand ils seraient trop vieux pour en profiter; ou si elle sortait jamais elle sortirait au pair, ils n'en auraient que cinq cents francs. Ils étaient fous de rêver l'impossible. Lui décida que dorénavant il ne s'en occuperait plus et ne regarderait même pas la liste des tirages.

Juliette fronça les sourcils. Elle était fâchée de leur échec, mais non encore découragée. Deux tirages ne prouvaient rien. Ils gagneraient dans l'année.

— Tu verras bien.

Et comme Émile haussait les épaules, en sifflant :

— Enfin tu es bête. Pourquoi ne gagnerions-nous pas aussi bien qu'un autre? Nous n'avons pas plus de chances mais nous en avons autant. Il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui gagne.

Et elle citait ceux qui avaient déjà gagné et qu'on mettait dans les journaux. La première fois, ç'avait été un domestique qui était passé maître du coup; cette fois-ci une jeune fille, employée au télégraphe, et qui ne possédait que cette obligation-là, comme eux; elle l'avait depuis deux ans seulement. Et ça n'était pas toujours les riches qui gagnaient, mais les pauvres aussi.

— La fortune n'est pas si aveugle qu'on veut bien le dire.

Toutefois Émile continua à siffler, en esprit fort que des raisons pareilles n'ébranlent pas.

Alors Juliette cita des personnes même de sa famille qui avaient gagné, un cousin entre autres un lot de vingt-cinq mille francs. Là, Émile voyait bien qu'on gagnait.

De guerre lasse, Émile reconnut qu'on pouvait encore, à la rigueur, attraper vingt mille francs, mais que cent mille francs, c'était tout à fait invraisemblable et qu'il y fallait une prédestination particulière. Quant à lui, il n'y comptait plus et ne voulait plus qu'on lui en parlât, ni en parler.

Entêtement qui mit tellement Juliette en colère, d'autant plus qu'au fond elle commençait aussi à désespérer, qu'elle cassa le saladier en apportant la salade.

Ce qui fit bougonner Émile.

Ce n'était toujours pas une raison, en attendant, pour casser la vaisselle. Car si elle comptait sur le prochain tirage pour la renouveler, ils risquaient bien de manger dans leurs mains, comme les sauvages.

— C'est toi qui nous portes malheur avec tes mauvais présages, riposta Juliette désolée.

Et elle fondit en larmes.

Émile, agacé, la laissa pleurer dans son coin et ils se couchèrent, ce soir-là, de très mauvaise humeur, en se tournant le dos.

VIII

Dorénavant, ils ne parlèrent plus ni l'un ni l'autre des tirages. L'obligation, qu'ils sortaient de temps en temps, pour la contempler, de dessous la pile de linge où elle était cachée dans l'armoire à glace, sembla oubliée. Mais ils y pensaient toujours, surtout Juliette.

A force de désir elle en devenait superstitieuse. Elle se résolut d'aller, en cachette d'Émile, brûler un cierge à la Vierge la veille du prochain tirage. Elle consulta aussi une tireuse de cartes qui préopinait avec une solennité bourrue et lui fit payer vingt francs de confus augures de valets de pique et de marc de café qui la laissèrent incertaine. Enfin elle se persuada que ses chances augmenteraient si elle assistait en personne au tirage, ne fût-ce que pour voir si les choses s'y passaient honnêtement.

Émile, lui, était vraiment découragé. Et il en devenait acariâtre. Cette espérance en allée d'une fortune lui laissait une rancune et une grande nonchalance à vivre. Son bureau lui était odieux et il perdait le goût du travail. Plusieurs fois il arriva en retard et s'attira des reproches qu'il reçut fort mal, car la possibilité de devenir riche l'avait rendu plus susceptible, le tout au risque de sa position. Et quand même! il en avait assez de la boîte, il pensait même à chercher une autre place, sans s'en occuper autrement. Il trouvait, à présent qu'il voyait sa médiocrité incurable, désolant de n'être pas riche. Est-ce que tout le monde ne devrait pas l'être? Et il jetait un regard d'envie aux gens fringants qu'il rencontrait, se pavanant dans des calèches, tandis qu'il serait séquestré toute sa vie, dans un coin, à paperasser des choses stupides. Plusieurs fois même il se surprit à lorgner sournoisement le coffre-fort du bureau, tout en se révoltant à des idées si saugrenues.

— Est-ce que je deviens fou? bougonnait-il.

Le jour du tirage, en rentrant pour déjeuner, il trouva la maison vide.

Juliette était au tirage. Elle s'en était fait une fête. Là du moins elle aurait toujours l'émotion. Une émotion âcre en effet qui la prit tout de suite à la gorge, dans cette foule crispée d'impatience et de cupidité, devant une grosse roue rébarbative, une roue de torture, la roue même de la Fortune qui allait tourner devant elle. Pour public, de vieilles dames ratatinées aux airs de pies, de petits rentiers à bedaine, des bonnes et quelques figures troubles qui ne s'expliquaient pas, comme on en voit dans

tous les rassemblements à Paris. Quelle angoisse à l'apparition du premier chiffre! Un 2, et justement le numéro de Juliette commençait par un 2. Elle en avait le cœur serré. Mais tout de suite le chiffre suivant coupa court : encore un 2 et le sien était un 5. Allons, elle ne gagnerait pas encore cette fois-là. Mais elle attendit les tirages suivants, bien heureuse alors si elle avait gagné vingt mille francs ou seulement mille. Et, à chaque numéro, c'était une palpitation, un regard rapide jeté sur le chiffre de son obligation qu'elle avait apportée, comme si elle ne le savait pas par cœur. Et un navrement quand elle voyait que ce n'était pas encore le sien. Autour d'elle les mêmes angoisses, le même froissement nerveux de papier, les mêmes respirations saccadées... Personne jusqu'ici, parmi les obligataires présents, n'avait gagné et un bougonnement de colère montait.

— C'est toujours ainsi, racontait une vieille fille chevrotante à Juliette. Voilà dix ans, Madame, que je viens ici ; je ne manque pas un tirage ; je n'ai jamais gagné et je n'ai vu qu'une personne gagner une fois le lot de cent mille. Elle est tombée toute raide. C'était une ouvrière entrée là par hasard, dans la gêne, six enfants... Ça l'a assommée. On l'a crue morte, on lui a fait respirer des sels. Alors, quand elle est revenue, elle s'est mise à rire, à rire qu'on ne pouvait plus l'arrêter; elle était folle! Peut-être bien qu'elle l'est restée!...

Mais Juliette n'écoutait plus. Le tirage des lots terminé, elle se sauvait, sans même attendre celui des numéros au pair, la tête vide, malade.

Elle trouva Émile furieux de son absence.

— Où étais-tu? gronda-t-il. Il n'y a pas seulement à manger. Tu vas me mettre en retard et me faire encore attraper au bureau.

— J'étais au tirage, avoua-t-elle, encore toute pâle de son émotion.

Elle était tombée sur une chaise.

— Au tirage?

Et, comme il la regardait avidement, elle secoua la tête avec tristesse.

— Nous n'avons encore rien gagné.

— Parbleu! ricana Émile. Tu aurais mieux fait de me préparer à déjeuner.

Elle ne répondit rien et ils ne se parlèrent plus, sentant que, s'ils ouvraient la bouche, ils se diraient des choses méchantes.

Mais en partant Émile déclara à brûle-pour point :

C'est trop bête à la fin de se rendre malheureux avec cette obligation. Au premier cours favorable, je la vends.

Juliette eut une dernière révolte :

— Je ne veux pas!

Ah ! mais non, c'était à elle, l'obligation ; on n'avait pas le droit d'y toucher. La belle affaire parce qu'elle ne gagnait pas jusqu'ici. Elle pouvait gagner dans dix ans, dans vingt ans.

— Dans vingt ans, fit Émile avec mépris, c'est possible.

— Eh bien ! tu serais encore heureux dans vingt ans, si tu gagnais, d'acheter une maison à la campagne et de vivre de tes rentes, au lieu de travailler.

Dans vingt ans ! Est-ce qu'ils vivraient encore, seulement ? Émile en haussait les épaules. Il partit, encore plus renfrogné.

Il revint presque tout de suite, affolé.

— Voilà ce que c'est que de m'avoir mis en retard! grogna-t-il férocement.

Et il raconta l'histoire, oh ! bien simple. Il avait encore eu une discussion avec son patron. Comme il n'était pas très bien disposé, il avait répondu un peu trop haut. On venait de lui signifier son congé, et d'un sec : « Passez à la caisse! » Il était sans place. Voilà où ça aboutissait.

Juliette, tout interloquée, s'enferma, sans rien répondre, pour pleurer. Lui repartit en furieux. Il ne rentra que le soir, tout à fait gris. C'était la première fois que ça lui arrivait. Il avait dépensé ses derniers sous. Et, à une réprimande de Juliette, il la gifla.

IX

Alors commença une période de bouderies, de rancunes, de disputes. Il fallut engager la petite montre d'or de Juliette pour avoir le temps d'aviser. Et c'était une dure déchéance pour leur rêve de fortune de finir là, dans la promiscuité des pauvres, au bureau crasseux du mont-de-piété.

— Bah ! faisait cyniquement Émile, il faudra bien en prendre l'habitude.

Car il ne trouvait pas de place.

D'ailleurs Juliette l'accusait de chercher mal. Le fait est qu'il flânait souvent au lieu de chercher, dégoûté de tout, dans le plaisir lâche de l'à vau-l'eau. Et, au lieu d'économiser sur l'argent de la montre, ils le dépensèrent tout de suite, à dîner bien. Lui s'achetait des cigares. Pendant quelques jours ce fut presque leur rêve de *far niente* et de richesse réalisé dans la misère.

Mais, l'argent de la montre mangé, il se fit une brusque réaction. Émile réfléchit plus nettement. Ils n'avaient pas grand'chose à mettre *au clou* et l'argent partait vite. Après les boucles d'oreilles, la pendule, le tour des matelas viendrait... ils seraient tout de suite sur la paille et sur le pavé. Il fallait se reprendre courageusement et agir.

Il s'ouvrit un débat sérieux entre Juliette et Émile

autour de la table vide. Et une résolution désespérée fut prise : celle de vendre l'obligation, car les monts-de-piété ne prêtaient pas encore sur les valeurs. Ils auraient alors quelque argent devant eux, le temps de se retourner, de trouver une place qu'Émile chercherait sérieusement. Ça valait mieux que de se dépouiller de leur chemise. S'ils se laissaient tomber trop bas, ils ne pourraient jamais remonter. Tandis qu'il était encore temps, mais juste, car ils devaient un terme, et le propriétaire menaçait de donner congé.

Ce fut une minute douloureuse où, pour la première fois, Émile et Juliette eurent la sensation de vertige du peu qui séparait leur petite bourgeoisie proprette, à chapeau et à redingote, gantée les dimanches, du trou noir de la misère, de l'affreuse misère aux entrailles creuses, aux guenilles viles...

Bravement, la mort dans le cœur, Juliette consentit à la vente de l'obligation. D'autant plus qu'elle était restée malade depuis le dernier tirage et n'avait plus de volonté. Les cours n'étaient pas mauvais. Émile eut de l'obligation presque les cinq cents francs qu'elle représentait. Seulement ils avaient perdu l'espérance de devenir riches tout d'un coup.

Mais, loin d'en être abattu, Émile s'en sentit plus de courage. On eût dit que ce papier jaune, cette chance ironique et fascinatrice de s'enrichir l'hypnotisait dans l'apathie d'une confiance bête. Le papier vendu, il se retrouva actif. Et leurs dépenses sagement calculées pour la durée la plus longue, il se mit en quête d'une place.

Malgré sa bonne volonté il fut trois mois sans en trouver. L'argent tirait à sa fin et ils commençaient à devenir sombres, quand enfin il fut embauché.

X

C'était un matin et il revenait précipitamment apprendre la nouvelle à Juliette, car il avait une bonne place et leur vie était de nouveau assurée, quand dans la rue il entendit un camelot crier les numéros gagnants d'un nouveau tirage d'obligations, celles-là mêmes dont était la leur.

Machinalement et par une curiosité incrédule il acheta la liste.

Il en resta abasourdi. Tout de suite il avait vu leur numéro. Leur obligation, l'obligation vendue était sortie à cent mille francs.

La fortune demandée, tant désirée, tant attendue, qu'ils avaient tenue dans leurs mains et qui leur échappait, par un hasard bête, faute d'un peu de temps, d'un peu de patience, d'un peu d'argent, de rien.

Ah ! oui, ils auraient mieux fait d'engager les matelas...

— Ah ! bien; ah ! bien, répétait Émile, inerte sur le trottoir, dans la bousculade des passants, le bruit des voitures, le bruit des grandes eaux de Paris dans ses oreilles hallucinées...

— Ah ! bien; ah ! bien !

Un désespoir à se flanquer à la Seine, du coup! Et quelle envie de courir racheter l'obligation, comme si c'était possible, et une jalousie, à le tuer, de celui qui avait gagné et qu'il ne connaissait pas, et comme une sensation d'être volé, et un remords violent contre lui-même, contre Juliette, une colère contre tout, et contre la misère qui l'avait empêché d'attendre la chance et contre son patron qui l'avait renvoyé. Cent mille francs, il avait perdu cent mille francs par sa faute, vendu cent mille francs, tous leurs rêves, tous les bonheurs, bêtement, pour les malheureux cinq cents francs dont ils avaient payé leur pain. Cent mille francs !

Il courut chez lui, ne pensant plus seulement à sa place, et il arriva comme un fou, brandissant la liste.

— Notre numéro est sorti... Nous avions gagné... nous avions gagné... gémit-il.

Juliette était devenue toute pâle.

— C'est vrai ? fit-elle à demi-voix en s'asseyant de faiblesse.

Si c'était vrai !

Et il s'attendait à une crise, à quelque chose de bruyant et de terrible, à une indignation, à une idée peut-être qu'elle trouverait et qui leur ferait récupérer l'obligation vendue, une espérance folle, imbécile, puisqu'il l'avait vendue lui-même et qu'il le savait bien.

Mais elle resta très calme avec un « tant pis, tant pis » de mélancolie très douce. Puis elle eut l'air de réfléchir et de penser à autre chose, et alors seulement elle sembla éprouver un gros regret.

— Oui, fit-elle, c'est malheureux !

Mais, malgré elle, elle eut un sourire.

Et comme Émile la considérait, dans la surprise que cette féroce déconvenue ne la désespérât pas davantage :

— Tu ne sais pas, dit-elle, en s'approchant de lui tout doucement et en lui câlinant les cheveux... eh ! bien... je suis enceinte.

Émile eut comme une nouvelle colère.

— Ah ! bien, il ne manquait plus que cela !

Mais comme il vit Juliette prête à pleurer et tout étourdie de la façon brutale dont il recevait la confidence, il s'attendrit brusquement, et il se sentit alors, lui aussi, si naïvement fier et heureux de l'enfant qu'ils avaient créé, qu'il ne pouvait plus s'attrister.

Et il sourit à son tour.

— Et puis... j'ai une place, dit-il enfin.

Il s'en souvenait seulement. Alors ils se regardèrent en riant tous les deux.

— C'est dommage tout de même! dirent-ils encore.

Mais s'ils restaient mélancoliques, pour *l'autre*, de la fortune manquée, ils étaient déjà consolés, car ils ne pensaient plus à eux-mêmes.

HENRY FÈVRE.

LA FOLIE DU SULTAN MURAD

Le 30 mai 1876, par une matinée pluvieuse, des coups de canon tirés de tous les navires de guerre ancrés dans la Corne d'Or et des batteries de Tophané annonçaient aux habitants de Constantinople étonnés l'avènement au trône du prince Murad, fils aîné du sultan Medjid et héritier présomptif d'après la loi de succession en vigueur en Turquie. Murad succédait à son oncle, l'infortuné sultan Aziz, dépossédé la veille, dans la soirée, et enfermé dans le palais de Top-Capou, à Stamboul.

Le 31 août de la même année, des coups de canon tirés des mêmes navires et des mêmes batteries annonçaient l'avènement au trône du prince Hamid, second fils du sultan Medjid, qui succédait à son frère Murad détrôné le jour même par une décision du conseil des ministres sanctionnée par un *fetwa* (sentence basée sur le Coran) du cheik-ul-islam comme incapable de régner pour cause de démence.

Ce même cheik-ul-islam avait rendu le *fetwa* en vertu duquel le sultan Aziz avait été destitué trois mois auparavant.

Murad n'a donc régné que trois mois, jour pour jour. On verra plus loin que son règne fut en réalité beaucoup plus court.

Depuis l'avènement au trône du sultan Hamid, le sort de son frère n'a cessé de préoccuper tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent aux affaires d'Orient, et en particulier toutes les âmes sensibles. Des articles de journaux, des brochures spéciales, des publications de toutes sortes ont paru sur le règne éphémère du sultan Murad et principalement sur sa « folie ». Les amis du prince, ceux qui, à tort ou à raison, ont un grief quelconque contre le Sultan actuel, les chroniqueurs ont examiné et résolu à leur façon la question de savoir si le sultan Murad est réellement « fou » et partant incapable de régner, ou si sa destitution n'a été que le résultat d'une abominable machination de palais, d'un complot des vieux Turcs fanatiques et rétrogrades qui ne pouvaient voir sur le trône d'Osman, sur le trône sacré du Khalife, un souverain qui par sa douceur, ses sentiments généreux et ses idées libérales devait donner à l'Empire une impulsion vigoureuse vers la civilisation européenne. Ceux qui inclinent à adopter cette dernière version pour expliquer la destitution de Murad, ceux qui n'ont jamais voulu croire à la folie de ce prince mêlent volontiers le nom du Sultan actuel dans cette conspiration noire dirigée contre son frère. Il y en a même qui vont jusqu'à l'appeler « fratricide » en l'accusant de séquestrer son frère dans un des palais de Constantinople et de l'enterrer ainsi vivant.

Il est vrai que par suite de la vie cloîtrée qui est plus ou moins imposée à tous les membres de la famille impériale et particulièrement aux membres des familles des anciens sultans, et surtout à cause de l'isolement dans lequel vit Murad V il est difficile de connaître la vérité exacte sur ce qui se passe autour de ce malheureux prince. Cependant, en examinant les faits sans aucun parti pris, on ne tarde pas à se convaincre que l'accusation portée contre les ministres d'alors et contre le Sultan actuel ne repose sur aucun fondement. Ceux qui formulent cette accusation n'ont jamais pris la peine d'étudier la vie antérieure et le caractère de Murad. Ils ignorent surtout les circonstances qui ont précédé et accompagné l'avènement au trône de ce prince et les causes de son état actuel. C'est une page d'histoire absolument inédite et que très peu de personnes connaissent, même à Constantinople.

***

Pour expliquer le malheur qui a frappé le sultan Murad il faut remonter à quelques années en arrière.

Murad est né le 3 octobre 1840. Son père, le bon et magnanime sultan Medjid, dans un rescrit impérial adressé à cette occasion au grand vizir d'alors Mehemet Réouf pacha, disait :

Mon illustre Vizir,

Dieu m'a envoyé un fils à qui j'ai donné le nom de Murad. Je te communique cette nouvelle qui sera certainement accueillie avec grande joie par mes fidèles sujets. Que le Tout-Puissant conserve ses jours! J'ordonne que cet heureux événement soit fêté par des coups de canon pendant sept jours consécutifs et que des réjouissances publiques s'organisent partout. Je prie Dieu de protéger ma famille et de rendre heureux tous mes sujets.

Et pendant sept jours le peuple fêta la naissance du prince Murad. En ce temps-là les réjouissances publiques avaient encore en Turquie un cachet tout à fait oriental. Maintenant elles se sont un peu *européanisées*.

***

Abdul Medjid eut plusieurs enfants des deux sexes. Mais c'est Murad qu'il chérissait le plus. C'était l'enfant gâté du palais. D'ailleurs, au moral il ressemblait

beaucoup à son père. Au physique il était plus beau et mieux fait.

On conçoit aisément que le jeune Murad élevé dans un milieu où rien ne lui était refusé, adoré de son père, flatté de tous les courtisans, laissait libre carrière à ses caprices. Il jouissait d'une liberté peu en rapport avec l'éducation donnée ordinairement aux princes impériaux en Turquie. Il sortait du palais quand il voulait et allait où son bon plaisir le menait. C'est ainsi qu'il commença à fréquenter Péra, le quartier européen qui était, même à cette époque, une petite ville aux mœurs plutôt occidentales au milieu de ce vaste caravansérail qu'on appelle Constantinople. Il y fit la connaissance de plusieurs chrétiens du pays et de quelques Européens, des Français surtout. Il allait souvent le soir à Péra et y passait la nuit. Il aimait le monde où l'on s'amuse et les réunions privées où l'on causait librement de choses et d'autres. Il ne négligeait pas son éducation cependant. Il avait appris le français, était passionné pour la musique et jouait du piano avec assez de facilité et de goût.

Sa vie s'écoulait ainsi sans soucis, sans amertumes, au milieu de plaisirs et de divertissements multiples.

Ses amis l'avaient initié dans la franc-maçonnerie. Il fut admis quelque temps après dans une loge maçonnique de Péra dont les membres étaient pour la plupart des Grecs et des Français. Un futur Khalife franc-maçon !

***

Un grand malheur vint tout à coup frapper le prince Murad. Son père, le sultan Medjid, mourut en juin 1861 tout jeune encore — il n'avait pas quarante ans. Son frère Abdul Aziz lui succéda sur le trône. Murad comprit qu'il avait maintenant un maître.

***

Dans les premières années de son règne Abdul Aziz ne se montra pas cependant très sévère pour ses neveux. Il leur laissait encore la liberté de sortir et de vaquer à leurs plaisirs. Ce n'est qu'après quatre ou cinq ans qu'il commença à devenir ombrageux. Une certaine inquiétude s'empara de lui. On eût dit qu'il redoutait quelque chose de la part des enfants de son frère. C'est ce qui explique sa résolution d'emmener avec lui en Europe, lors de sa visite à l'Exposition de Paris, en 1867, les deux aînés de ses neveux, les princes Murad et Hamid.

Cette inquiétude avait-elle sa raison d'être ou devait-elle simplement être attribuée au caractère un peu soupçonneux du sultan Aziz ? Oui et non. Pour expliquer cette réponse ambiguë je dois ouvrir ici une parenthèse et raconter certains faits dont la connaissance est nécessaire à quiconque entreprendrait d'écrire l'histoire de l'empire ottoman depuis l'avènement du sultan Medjid au trône jusqu'à nos jours.

***

D'après l'ordre de succession établi dans les États musulmans, l'héritier présomptif du trône n'est pas le fils aîné du souverain régnant, mais le plus âgé de la famille soit en ligne directe, soit en ligne collatérale. Si donc le souverain régnant a un ou plusieurs frères ou neveux plus âgés que ses propres fils, ces frères ou neveux régneront l'un après l'autre et c'est seulement à la mort du dernier de ces collatéraux que commence le tour de ses fils de régner.

Le sultan Medjid avait conçu un grand projet : changer cet ordre de choses et assurer la succession du trône à sa descendance directe, à l'exclusion définitive de la ligne collatérale. Il est naturel qu'un souverain qui sait d'avance qu'après sa mort ses enfants qu'il chérit seront à la merci des caprices de son successeur, frère ou neveu ; que du haut rang qu'ils occupaient comme fils du Padischah du vivant de leur père ils tomberont immédiatement après sa mort au rang peu enviable de princes-effendi, il est naturel, dis-je, que ce souverain n'aime pas le frère ou le neveu qui est destiné de par les traditions musulmanes à lui succéder au trône au détriment de ses enfants et qu'il veuille assurer l'avenir de ces derniers. Il est évident cependant que l'exécution de ce projet du sultan Medjid n'était pas chose facile. Abdul Medjid avait à lutter contre le parti des vieux Turcs qui auraient considéré ce changement comme ayant été inspiré par l'Europe et partant comme ne concordant pas avec les mœurs et les lois musulmanes. Il avait à lutter aussi contre les fanatiques religieux. Aussi comprit-il qu'il ne pouvait pas réussir sans la protection et le concours, au moins moral, d'une ou de plusieurs puissances européennes. Il faut ajouter que ce n'est qu'après la guerre de Crimée que le Sultan conçut ce projet ou du moins qu'il le crut réalisable. Il commença par mettre dans la confidence quelques-uns de ses ministres. Voir son fils bien-aimé Murad lui succéder sur le trône à la place de son frère Aziz était pour lui un beau rêve dont il voulait de son vivant préparer la réalisation pour le jour de sa mort.

Après la guerre de Crimée, l'influence des deux puissances, la France et l'Angleterre, devint prépondérante à Constantinople. C'est surtout vers la France qu'inclinait le Sultan, c'est vers la France aussi que se portaient de préférence les sympathies des Turcs. Dans cette guerre c'étaient surtout les Français qui s'étaient distingués, malgré la bravoure et la discipline admirable des soldats anglais. Les

Turcs comprenaient que, sans le secours de la France, l'Angleterre n'aurait pu empêcher les Russes de mettre à exécution leurs projets contre l'empire ottoman.

En dehors de ces raisons capitales, Abdul Medjid savait que les Anglais, par leur politique traditionnelle dans les affaires d'Orient, ne jugeraient pas opportun de le seconder dans la réalisation de son rêve. C'est donc sur la France et exclusivement sur elle qu'il devait compter.

Deux hommes se partageaient le pouvoir à cette époque à Constantinople : le ministre de la guerre, Riza pacha, chef du parti francophile, et le ministre de la marine Mehémed-Ali pacha, chef du parti anglophile. Le premier favorisait les idées du Sultan sur le changement de l'ordre de succession au trône; le second les combattait de toute sa force. Il va sans dire que ces deux hommes se haïssaient et intriguaient l'un contre l'autre. Le Sultan montrait une prédilection non dissimulée pour Riza pacha. Quant à Mehémed-Ali pacha il le tolérait. Si Riza pacha avait montré plus d'énergie et de finesse, le prince Murad aurait été proclamé Sultan le jour même de la mort d'Abdul Medjid. Mais Mehémed-Ali devança son rival et Abdul Aziz succéda à son frère. Voici quelques détails intéressants et très instructifs sur les scènes qui se sont passées au palais pendant les quelques heures que dura l'agonie du sultan Medjid. Je les emprunte à une brochure d'un grand intérêt publiée par M. le docteur Xénophon Zographos (1), le médecin particulier du Sultan qui a pu ainsi assister à ces scènes d'un caractère absolument oriental et même y jouer un rôle prépondérant. Voici le récit de M. Zographos :

J'étais sur le point de quitter le palais, l'heure était avancée, lorsque l'aide de camp du grand amiral Mehémed-Ali vint me dire que son maître m'attendait à la salle des Maréchaux (Pacha-Daëressi) et qu'il me priait de m'y rendre sans retard.

Je me rendis donc immédiatement auprès du grand amiral, lequel, prenant son air le plus imposant, me dit d'une voix brève, impérieuse et presque menaçante :

— Si tu me dis la vérité, je serai ton ami; si, au contraire, tu me trompes, je serai ton ennemi, et tu sais que mon inimitié est terrible.

Riza pacha et Mehémed-Ali se disputant le pouvoir presque au chevet de leur maître agonisant avaient un intérêt suprême à connaître l'issue de la maladie.

Je répondis franchement au grand amiral : — Ce que je vais vous dire, Altesse, est bien triste. Le Sultan, notre auguste et bien-aimé maître, est atteint d'une maladie absolument incurable.

— Et quand crois-tu qu'il doive mourir? demanda Mehémed-Ali d'un air cynique.

— Dieu seul le sait, répondis-je; la catastrophe peut être prochaine comme elle peut se faire attendre pendant un certain temps ou pendant longtemps encore.

— Garde-toi, ajouta le ministre, de divulguer ce que tu viens de me dire; par ton silence tu auras rendu à l'empire le plus grand service.

En même temps, il expédia par un aide de camp des ordres spéciaux à l'amirauté en prévision de la catastrophe que je lui avais annoncée comme possiblement prochaine, ayant deviné pour ainsi dire, dans ma réponse évasive, ce que je ne voulais pas lui dire.

C'est ainsi que Mehémed-Ali ayant connu la vérité sur la maladie de son souverain eut tout le temps de prendre ses précautions. Pendant que Riza pacha, voyant le Sultan plus tranquille après la visite du docteur Zographos, restait inactif, Mehémed-Ali agissait. Il donna l'ordre à la flotte de sortir de la Corne d'Or et de venir jeter l'ancre devant le palais de Dolma-Bagtché et lorsque le lendemain, dès l'aube, l'agonie du malade commença, il se hâta de se rendre auprès du successeur du Sultan, le prince Abdul Aziz, et de le prévenir. Aziz se tenait donc prêt, et, à peine le Sultan rendait-il le dernier soupir, il quitta ses appartements sous la conduite du ministre de la marine et fut proclamé Padischah.

Abdul Aziz ne pouvait donc pas ignorer le plan conçu par son frère et dont la réalisation a été empêchée par la mort prématurée et en quelque sorte inattendue de ce souverain. Il avait par conséquent une apparence de raisons pour se méfier de ses neveux et principalement de l'aîné de ces derniers, le prince Murad. Au fond, ses craintes étaient vaines. Certainement il n'y avait pas de fumée sans feu, mais le feu que le sultan Medjid avait voulu allumer n'avait pas pris et s'était éteint à la mort du Sultan. Ceux qui, seize ans après, le rallumèrent et dépossédèrent Aziz n'avaient pas le même but ni les mêmes intentions qu'Abdul Medjid, qui voulait déshériter ce prince. Ils firent monter sur le trône Murad parce qu'il était l'héritier légitime; ils ne tenaient pas plus à lui qu'aux autres princes impériaux. La preuve, c'est qu'ils se hâtèrent de le destituer à son tour quand il ne fut plus en état de régner. D'un autre côté, le caractère même de Murad devait rassurer complètement Aziz sur ses projets. Murad était très timide, un peu efféminé même. Ce n'est pas un homme comme lui qui aurait eu le courage et la résolution de préparer un complot dans le but de détrôner son oncle et de prendre sa place.

Mais bientôt une autre idée s'empara de l'esprit du Sultan et c'est plutôt cette idée qui explique sa conduite envers ses neveux : Abdul Aziz, à son tour, conçut le projet de changer l'ordre de succession en Turquie et d'assurer le trône à sa descendance directe au détriment de la ligne collatérale. Cette idée

1 *Les derniers jours de S. M. I. le sultan Abdul Medjid. Sa maladie et sa mort.* Paris, O. Berthier, libraire-éditeur, 1892.

régla dans la suite toute sa conduite, toute sa vie, tous ses actes. Si le plan du sultan Medjid n'a été connu que d'un nombre très restreint de personnes jouissant de toute la confiance du souverain, par contre, les projets du sultan Aziz n'ont été un mystère pour personne, tant au palais qu'à la Sublime-Porte. Abdul Aziz, malgré ses défauts, son instabilité de caractère, ses caprices, ses excentricités de toute sorte, avait une grande qualité : il adorait ses enfants. C'était un bon père de famille, prêt à faire tous les sacrifices possibles pour assurer à ses enfants un avenir exempt des vicissitudes et des dangers qui environnent les princes impériaux au milieu des intrigues du palais.

Lorsqu'Abdul Aziz monta sur le trône, il avait déjà un fils, le prince Youssouff Izzeddine, né en 1857. Trois autres fils lui sont nés dans les premières années de son règne. Il les aimait tous, mais surtout Youssouff Izzeddine. Pour faciliter l'exécution de son plan il commença par envoyer son fils aîné au ministère de la guerre afin de l'initier aux choses de l'armée. Il ne faut pas croire cependant que Youssouff Izzeddine ait reçu pour cela une instruction militaire quelconque : le prince se rendait tous les jours en grande pompe, accompagné d'une suite nombreuse au ministère, où il restait quelques heures sans rien faire. Cela ne l'empêchait pas de monter rapidement en grade et, lors de la chute d'Aziz, en 1876, il était déjà maréchal de l'empire. Il n'avait alors que 19 ans.

Sur ces entrefaites, un événement inattendu vint fortifier le sultan Aziz dans ses espérances pour le succès du plan qu'il méditait. En janvier 1863, Ismaïl pacha montait sur le trône vice-royal d'Égypte. Ismaïl était beaucoup plus intelligent, plus actif et surtout plus « malin » que le sultan Aziz. En Égypte l'ordre de succession était le même qu'en Turquie. Ismaïl aussi avait des enfants et comme Medjid, comme Aziz, il voulait assurer la succession dans sa descendance directe. Savait-il les dispositions du sultan Aziz, à cet égard? C'est bien possible. Toujours est-il qu'il comprit qu'une demande à ce sujet trouverait bon accueil auprès du Padischah, son suzerain. Il envoya à Constantinople un représentant spécial pour traiter confidentiellement avec le Sultan cette question. Aziz reçut cet envoyé à bras ouverts. D'après même une opinion assez accréditée c'est le sultan Aziz qui insinua à Ismaïl pacha l'idée de cette réforme dans la succession au trône. Il voulait avoir un précédent donné par un autre pays musulman, fût-il tributaire de la Porte. Les négociations se poursuivirent en secret et le 21 mai 1866 le vice-roi d'Égypte obtenait un firman impérial qui lui accordait le droit de succession dans sa ligne directe masculine. Plus tard Ismaïl pacha obtint du sultan Aziz divers autres privilèges et concessions. Le 8 juin 1867 il reçut le titre de Khédive (souverain), le 29 septembre 1872 un autre firman lui accordait le droit d'augmenter comme bon lui semblait son armée et sa marine et de contracter des emprunts. Quelque temps après, il fut autorisé à conclure des traités de commerce avec entière autonomie de l'administration du pays.

* * *

Voilà les raisons pour lesquelles le sultan Aziz tenait à limiter de plus en plus la liberté relative dont ses neveux jouissaient jusqu'à cette époque. C'est le prince Murad qui souffrait surtout de cet état de choses, car c'était lui que visaient particulièrement les mesures ordonnées par le Sultan. Il ne pouvait plus sortir librement du palais; il ne pouvait plus recevoir ses amis. Il était sans cesse surveillé, épié. Tous ses anciens domestiques, tous ses fidèles serviteurs étaient remplacés par des hommes nouveaux qui recevaient le mot d'ordre des personnes de l'entourage du Padischah.

Il ne pouvait pas se faire à cette existence. Il s'en plaignait constamment à ses serviteurs. Il commença à devenir morne, silencieux. Il ne sortait plus, même quand on le lui permettait. Il passait des heures entières sans rien dire, sans rien faire. Sa seule distraction était la musique. Il jouait du piano une heure ou deux par jour. Il composait même et l'on assure que ses compositions ne sont pas sans avoir une certaine valeur. Quelque temps après, la musique cessa aussi d'avoir des charmes pour lui. Il se familiarisa de plus en plus avec les boissons alcooliques dont il n'a jamais été, du reste, un très grand ennemi. Quant aux plaisirs du *harem* il ne s'en priva à aucune époque.

C'est dans ces conditions de vie et dans cet état d'esprit que le grand coup d'État le surprit en 1876. On a prétendu qu'il était mis dans le secret, que les auteurs du complot préparé contre son oncle eurent soin de le prévenir. C'est faux. Murad dormait quand on vint le réveiller pour lui annoncer la visite du Sérasker (ministre de la guerre) Hussein Avni pacha, qui fut un des principaux auteurs de cette révolution mémorable. Il s'étonna fort de cette visite à une heure si indue et crut un moment que le Sérasker était un émissaire du Sultan chargé d'exécuter un ordre contre lui.

Il eut peur.

Lorsque Hussein Avni lui annonça que son oncle venait d'être détrôné et l'invita à aller avec lui au Séraskérat où il devait être proclamé Sultan à la place d'Abdul Aziz, Murad balbutia :

— Que mon oncle règne en paix.

Hussein pacha lui expliqua alors que s'il n'acceptait

pas la couronne, on serait obligé de l'offrir à son frère, le prince Hamid.

Murad reprit tranquillement :

— Que la volonté de Dieu soit faite.

Il s'habilla à la hâte et sortit avec le Sérasker. Celui-ci voyant que Murad n'était pas encore complètement rassuré, qu'il craignait peut-être un guet-apens de sa part, lui tendit son épée ainsi qu'un revolver qu'il tira de sa poche. Mais Murad, repoussant de la main les armes, dit :

— Non, gardez vos armes, Sérasker, et partons.

Pendant tout le temps que dura la cérémonie de la proclamation, alors que tous les ministres, le haut clergé, les généraux et les hauts fonctionnaires publics se rendaient au Séraskérat pour présenter leurs hommages au nouveau souverain, un observateur attentif n'eût pas eu de peine à voir que Murad faisait un effort surhumain pour maîtriser son émotion.

Après cette cérémonie, eut lieu avec grande pompe l'installation du Sultan dans le palais de Dolma-Bagtché, où quelques heures auparavant Abdul Aziz régnait encore en maître absolu.

Murad montra une grande sollicitude pour son oncle et à plusieurs reprises il ordonna que rien ne lui manquât et qu'il fût traité avec tous les égards dus à sa personne.

Les émotions du premier jour étaient à peine calmées qu'une désagréable surprise attendait le nouveau Padischah.

L'ex-sultan Aziz aussitôt conduit dans sa nouvelle résidence se retira dans ses appartements et il y resta seul, ne recevant personne et refusant pendant vingt-quatre heures de prendre la moindre nourriture. Il ne pouvait pas supporter sa captivité ; lui qui aimait les palais somptueux et les salons spacieux, trouvait le palais de Top-Capou extrêmement petit et morne. Il envoya donc le lendemain une lettre touchante à son neveu écrite au crayon rouge, elle était conçue en ces termes :

Mon Padischah,

Après Dieu c'est à Ta Majesté que je me confie.

Je Te félicite de Ton avènement au trône. Je regrette de n'avoir pu obtenir les sympathies du peuple, quoique j'aie travaillé pour ses intérêts.

Je souhaite à Ta Majesté de réussir dans les bonnes actions qui attirent l'affection du peuple.

J'espère que Ta Majesté n'oubliera pas que je lui ai préparé les principaux moyens pour la défense et la gloire de l'empire.

Je Te recommande de Te rappeler toujours que ce sont les soldats que j'ai armés de ma propre main qui m'ont réduit dans l'état où je me trouve actuellement.

Venir en aide à ceux qui souffrent est un devoir imposé par la générosité et la philanthropie. J'ai donc recours à Ta miséricorde impériale pour Te prier de me délivrer de cet endroit morne et triste où je me trouve et de me fixer une autre résidence.

Je souhaite un règne heureux aux princes de la famille d'Abdul Medjid.

Ton oncle,

ABDUL AZIZ.

Murad se mettait à table quand on lui apporta cette lettre. A sa lecture il se mit à pleurer et se levant immédiatement il envoya un chambellan demander à son oncle s'il préférait le palais de Beylerbey, sis sur la côte asiatique du Bosphore, ou celui de Tchéraghan, vaste et somptueux palais construit à grands frais quelques années auparavant tout près de Dolma-Bagtché sur la côte européenne. Aziz préféra celui-ci et le jour même il s'y installa.

Murad crut peut-être que son oncle finirait par oublier peu à peu la perte du trône et qu'il s'habituerait à sa nouvelle existence.

Le 4 juin, au matin, on vint lui annoncer que l'ex-Sultan venait de se suicider.

Cette nouvelle l'atterra. Il versa de chaudes larmes. Peut-être ne se trompa-t-il pas sur le mode du suicide de son infortuné oncle. Mais assassinat ou suicide, la nouvelle seule qu'Aziz avait été trouvé baignant dans son sang suffisait pour le terrifier. Il se retira dans ses appartements et ne voulut recevoir personne jusqu'à la tombée de la nuit.

Quelques jours se passèrent ainsi. On commençait à oublier Aziz. Les principaux auteurs du coup d'État triomphaient. Quant à Murad, il s'efforçait à gagner la confiance et l'affection de son peuple par divers actes dictés par un désir ardent de faire le bien. Il se montrait en effet tel que ses amis intimes qui le connaissaient depuis longtemps le représentaient toujours : bon, généreux, doux et comme souverain et comme homme privé. Il consacra aux besoins de l'État dont les caisses étaient absolument vides tout le trésor du sultan Aziz trouvé dans le palais, quelque chose comme deux ou trois cents millions. Il réduisit sa liste civile de plus de moitié.

*
* *

Cependant ses occupations quotidiennes, son désir de travailler pour le bonheur de son peuple n'étaient pas assez puissants pour chasser la mélancolie qui le dominait de plus en plus. De petits nuages noirs planaient sans cesse autour de son esprit. Par moments il s'oubliait complètement et tombait dans une longue rêverie. A quoi pensait-il et quelles étaient les idées qui le tourmentaient ainsi ? On ne sait. Mais les émotions de ces derniers jours étaient faites pour ébranler un esprit plus fort que le sien. Il ne fallait

que quelques gouttes d'eau pour faire déborder le vase.

Dans la nuit du 15 juin, pendant que les ministres tenaient conseil dans le conak de Midhat pacha, à Stamboul, le capitaine Hassan le Circassien (Tcherkess Hassan), fit irruption dans la salle le revolver au poing. D'un premier coup il blessa mortellement le Sérasker Hussein Avni pacha, qu'il acheva après avec son yatagan. D'une seconde balle il tua raide le ministre des Affaires étrangères Ressid pacha. Le vieux ministre de la marine Achmet Kaïsserli pacha parvint à saisir le meurtrier par derrière et une lutte terrible s'engagea. Mais Hassan se débarrassa facilement du ministre octogénaire en le blessant au cou et à la figure. D'une troisième balle il tua un des serviteurs de Midhat pacha accouru au bruit des détonations. D'une quatrième il tua le colonel Choukri bey qui était arrivé avec un détachement de soldats. D'une cinquième il tua un soldat et d'une sixième il en blessa un autre.

Cette terrible scène de carnage ne dura que quelques minutes. Les soldats à la vue de ce forcené qui, quoique entouré déjà d'un cercle de baïonnettes, continuait à tirer des coups de revolver — il avait deux ou trois revolvers dans ses poches — furent tellement exaspérés qu'ils le lardèrent de coups. Ils l'auraient achevé sur place sans l'intervention des ministres qui, croyant qu'il s'agissait non pas d'une vengeance personnelle mais bien d'un complot des partisans d'Abdul Aziz, voulaient interroger Tcherkess Hassan pour connaître les noms de tous ceux qui avaient tramé dans cette conspiration.

Aussitôt la nouvelle du massacre des ministres arrivée au Séraskérat, des troupes furent immédiatement envoyées pour cerner le palais et préserver ainsi Murad contre l'exécution des projets des conspirateurs.

Murad dormait tranquillement lorsqu'un bruit insolite venu du dehors le réveilla. Il descendit du lit, se dirigea à la fenêtre et écarta le rideau. Il distingua dans l'obscurité des hommes armés qui envahissaient la cour du palais.

Il eut un frisson. Il appela ses chambellans et d'une voix tremblante il leur dit :

— Ah ! on va me faire, à moi aussi, ce qu'on a fait à mon oncle !

Les chambellans firent tout leur possible pour le rassurer. Ils racontèrent ce qui venait d'arriver dans le conak de Midhat pacha et affirmèrent que ces troupes étaient au contraire là pour protéger le Sultan.

Ce récit le terrifia davantage. Il ne paraissait plus comprendre ce qu'on lui disait.

A partir de ce jour sa mélancolie augmenta. Il ne donnait plus aucun ordre. Il ne demandait plus à être renseigné sur ce qui se passait dans ses États et à l'étranger. Il ne régnait plus. Son règne effectif avait pris fin le quinzième jour après son avènement au trône.

* * *

Les ministres cachaient la vérité sur l'état mental du Sultan. Il est vrai que des bruits étranges circulaient au dehors, mais ces bruits représentaient le souverain plutôt comme indisposé, comme malade. On était loin de soupçonner la vérité.

Cet état de choses ne pouvait durer. Les ministres ne pouvaient assumer toute la responsabilité de leurs actes, surtout dans les moments critiques que traversait l'Empire à cette époque, sans s'appuyer sur une sanction impériale. Trois mois après le coup d'État dans lequel le sultan Aziz perdit le trône et la vie, un autre coup d'État accompli dans le même silence et avec la même tranquillité que le premier privait le sultan Murad de son trône et le prince Hamid était proclamé à sa place.

* * *

Voilà la vérité sur la folie de Murad et sur les causes qui l'ont provoquée. Mais le mot « folie » n'explique pas exactement l'état dans lequel se trouve depuis ce jour ce malheureux prince. Murad n'est pas fou ; il est plutôt idiot. Il n'a pas conscience de ce qui se passe autour de lui. Il est tranquille, absolument inoffensif. Il n'a jamais d'accès de fureur ou simplement de mauvaise humeur. Il passe souvent des journées entières sans prononcer un seul mot. Il est moralement mort.

C. Chryssaphidès.

PENDANT LA CAMPAGNE DE RUSSIE

Lettres inédites du baron Guillaume Peyrusse,

TRÉSORIER-PAYEUR DES ARMÉES

Jusqu'à Vilna, quoique nous eussions été harcellés tous les jours par les Kosaques, mon affaire allait bien ; je m'étais fait aux houras, je marchais péniblement, ayant les doigts des pieds un peu gelés. Je n'avais plus de calèche, il me restait mon fourgon. Je regardais Vilna comme la terre promise, je rêvais d'avance au plaisir que j'éprouverais d'être deux ou trois jours tranquille et de pouvoir me restaurer un peu. Mon rêve ne fut pas de longue durée. A la porte de la ville nos équipages furent attaqués. J'avais d'autant plus d'inquiétude dans le moment où l'on annonça la présence des Kosaques que la

(1) Ces pages sont extraites d'un volume que la librairie Perrin met en vente aujourd'hui sous ce titre : *Lettres inédites du baron Guillaume Peyrusse*, trésorier-payeur des armées, pendant les campagnes de 1809 à 1814.

porte de la ville était encombrée et qu'il ne paraissait pas y avoir de l'espoir d'entrer. La peur me donna des forces. Nous nous fîmes faire place, nous entrâmes à dix heures du soir, morts de froid et de faim. T'ai-je dit que dans cette soirée Roulet, qui était derrière moi avec son convoi, fut pris? Je l'ai beaucoup regretté. Il aura bien souffert. Nous entrâmes. Le désordre était dans la ville. Le lendemain nous devions partir à midi, nous ne partîmes qu'à sept heures. Les Kosaques avaient menacé les faubourgs. A dix heures nous arrivâmes à la montagne qui se trouve à trois lieues de Vilna; elle est excessivement raide. Le verglas la rendait impraticable. Elle était en outre obstruée de voitures et de caissons renversés. Je passai la nuit à chercher des routes, à essayer des passages; mes chevaux et moi nous ne pouvions rester debout. Le passage étant impossible, j'espérais que le lendemain il se désobstruerait. Ce jour fatal, vingt-cinq degrés de froid m'anéantirent. Le refluement des fuyards qui échappaient aux Kosaques, maîtres de la ville depuis neuf heures du matin, causa un affreux désordre; l'encombrement augmentait; enfin il fut tel que rien ne put passer. Déjà les Kosaques gagnaient la hauteur, emmenant avec eux du canon. Le roi de Naples consulté fit dire qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour sauver tout ce qu'on pourrait à Sa Majesté. Je reçus l'ordre d'enlever de tout mon fourgon tout ce que je pourrais, de le charger sur des chevaux et de gagner la hauteur de la montagne où l'on se ralliait. Je ne sais où je trouvai des forces. Je pris de toutes parts des sacs que je trouvai sur des voitures; je rompis mes caisses d'or, et je renfermé tout mon or, mes roubles, mes bijoux dans des sacs.

Je pris des hommes de la Maison [que je trouvai]; je leur donnai à chacun un cheval à conduire, je pris quelques effets et mis le feu à tout le reste, et me voilà cheminant à pied avec mon convoi.

C'était des culbutes continuelles. La foule nous pressait; nous nous séparâmes, et nous eûmes le malheur de ne pouvoir nous rallier que le lendemain à quatre lieux de là. L'idée de n'avoir rien perdu me soutenait. J'en avais grand besoin. Nous fumes harcellés jusqu'à Kowno. Ces diables d'enragés n'étaient pas contents de la belle capture faite au défilé de Vilna. A Kowno même embarras aux portes. Dispersion de mon convoi. Les uns entrent, les autres n'ont pas eu assez de force pour pousser la foule et pénétrer dans la ville. Je passai la nuit à la recherche des absents. Je les rallie. Le lendemain je partis de Kowno. Horrible embarras sur le pont. Je perdis mon domestique. Le soir à la couchée il ne me rejoignit pas. Deux jours après, j'appris, à n'en pas douter, qu'il avait été kosaqué avec presque tout ce qui avait resté (*sic*) à Kowno. Il avait de l'argent à lui, trois mille francs, et des effets à moi sur son cheval; il aura voulu se défendre et il aura péri. J'arrive à Kœnigsberg sans que mes inquiétudes aient jamais cessé. J'y passe une bonne nuit. Les autres furent plus agitées. On apprend la défection des Prussiens qui ouvraient par là aux Russes le chemin de Kœnigsberg. Je file sur Mariembourg. Je m'y repose quelque temps et je file ensuite par la rive gauche de la Vistule jusqu'à Bromberg. Les Prussiens que je visitais tous les soirs me semblèrent aussi dangereux que les Kosaques. Je traverse la Vistule à Marienverder. Je fus coucher à Nenburg; le 13 à Bromberg.

J'appris que les Kosaques venaient d'entrer le 12 au matin à Marienverder, et forcer le vice-roi et le maréchal Victor à se porter sur Nenburg. Dans la soirée, j'appris qu'ils avaient été vus aux environs de Culn à douze lieux de moi. Je fis mon paquet et partis dans la nuit très proprement pour Posen d'où je t'écris. A présent fais ton compte : depuis le 19 octobre, je n'ai pas eu un moment de tranquilité. Ce n'est pas moi qui te dirai pourquoi on ne garde pas les villes où l'on avait décidé de s'établir. Je ne dois te dire que ce qui m'est arrivé. Ma santé n'a pas été un instant altérée. Tout le monde a eu la diarhée; il n'est presque personne qui n'ait eu quelque maladie sérieuse. L'exercice m'a préservé de tout et, semblable au chêne, j'ai durci dans l'eau. D'ici je ne sçais quelle direction prendra le vice-roi qui a pris le commandement de l'armée en l'absence du roi de Naples. Le duché de Varsovie prend des mesures extraordinaires pour en imposer à l'ennemi. En voilà assés de la guerre.

J'ai soupé hier avec le général Colbert. Il me charge de le rappeller (*sic*) à ton souvenir. L'apre Desjenetes, après avoir échappé aux Kosaques pendant fort longtemps, est venu (le fait est presque sûr) se faire kosaquer à Vilna. Il leur aura fait quelque harangue, mais ces canards n'entendent pas la langue française, Il manque dix-sept payeurs ou adjoints à l'appel! Quel honneur pour le corps! *Ridendo dicere verum quid vetat?* Adieu, cher ami, je t'embrasse.

GME.

Berlin, le 10 février 1813.

Nous étions à Posen, mon cher André. S. M. a ordonné que nous viendrons prendre nos quartiers ici. La maison va se réformer. Nous devons être prêts à rentrer en campagne dans les premiers jours d'avril. Nous pressons l'achat de nos chevaux et la confection de nos voitures et je reste ici pour payer. Mon logement a été fait dans le Quartier Neuf et dans la Williemsstrasse (*sic*) chez un conseiller des finances, brave homme qui est fort étonné que je ne veuille pas me faire nourrir par lui. Je ne veux rien; j'achète ma bougie, et tous les matins la femme de chambre me porte du café à la crème que je paye, et je dîne chez le restaurateur avec M. l'écuyer Saluces, avec qui je suis ici. Par ce moyen je suis plus libre sans être aux crochets de personne. Indépendamment de mon traitement, mon administration me paye douze francs par jour d'indemnité : je puis aller et faire encore quelques économies,

Ta lettre du 25 janvier que j'ai trouvée ici m'a fait le plus grand plaisir. J'ai bien pressenti la peine que mon silence te ferait éprouver. Je n'ai cessé de t'écrire qu'alors qu'il y a eu impossibilité. Outre l'accident de mes doigts, notre communication avec la France était interceptée; nous étions sans gîte. L'Empereur avait une barraque et quand nous étions assez heureux pour trouver un abri, nous nous y trouvions ammoncellés. Ce n'est qu'à Gumbinen où nous avons eu un peu de relâche; encore même n'avons-nous pas dû nous y endormir.

Depuis Moskou jusqu'à Smorgoni S. M. a toujours marché à petites journées, entourée de sa garde. C'est la seule arme qui, malgré ses pertes journalières, a continué à faire corps et à présenter une masse, bien faible à la vérité. Les équipages de l'Empereur le suivaient. Ils se sont successivement affaiblis, diminués et éteints. On avait été obligé de prendre les chevaux de ma calèche pour remplacer deux autres chevaux de caisson. Successivement, les caissons étoient brûlés ou pris, et les objets les plus précieux furent enfermés dans mon caisson, dont on ne comptait se défaire qu'à la dernière extrémité. Quant à moi, je me donnais tous les soins possibles pour leur procurer un peu de nourriture. Je faisais casser la glace pour leur procurer de l'eau, et la nuit je les surchargeais de couvertures pour les garantir du froid. Je tâchais de suppléer au défaut de courage et d'énergie de mes postillons, reconnaissant bien qu'ils ne pouvaient être plus malheureux. Nous voyions tous les jours l'Empereur; il paraissait affecté de nos désastres, mais il conservait cette liberté de tête, cette indépendance des situations et un caractère fortement trempé qui domine les circonstances. Aussi, tandis que le danger, le malheur, la présence de l'ennemi, l'éternelle criaillerie des Kosaques absorbaient et éteignaient nos esprits, le sien n'en conservait que plus d'essor et plus d'apropos.

Un jour, c'était le 17 novembre à onze heures, — sur le chemin de Dombrowna à Orcha, le temps était affreux. L'armée était en désordre, les Kosaques étaient en vue et nous avaient débordés. S. M. fait arrêter la garde, il leur témoigne qu'il compte toujours sur leur courage et sur leur fidélité ; il espère qu'ils ne se laisseront pas entraîner par l'exemple de ces jeunes soldats peu accoutumés aux privations et aux chances d'une retraite, etc.; qu'il les ralieroit à Orcha et qu'il espérait concourir avec eux à l'exécution de ses projets. Après ce discours, la musique commençait l'air « *Où peut-on être mieux...* » — « Non, non, *Veillons au salut de l'Empire!* » — Cette pensée et cet à propos de l'Empereur me firent une impression que je ne puis exprimer. Il marchait presque continuellement à pied. Enfin il nous conduisit sur la Bérézina. Ce passage est un phénomène : il est le fruit des manœuvres de l'Empereur. Les Russes auroient pu nous faire le plus grand mal. Tu me demandes comment, si nos armées se sont ralliées là, nous avons pu être inquiétés sous les portes de Vilna. Tu n'en seras pas étoné quand tu sçauras que nous avons été suivis et pressés par les Kosaques jusqu'à Bromberg près de Thorn.

Le payeur général Bernard a éprouvé les plus grands désastres, la perte de tous les trophées venus de Moscou et annoncés dans le *Moniteur*, des millions d'argent, presque toute sa comptabilité, les acquits, etc. Les payeurs ont éprouvé le même sort. Ces malheurs, joints à la perte de presque tous les livrets, de presque toutes les revues et registres d'inspecteurs aux revues, vont rendre cette liquidation impossible. Le ministre, qui est loin de pouvoir apprécier les embarras et la position ou il s'est trouvé et surtout l'impossibilité où il était de vaincre les hommes et les éléments, ne voit en lui qu'un comptable volé et le suspend de ses fonctions en le faisant remplacer par Ferino. Cet événement a été pour nous tous un coup de foudre. Il n'espère plus qu'en la justice de l'Empereur, qui a été témoin de toutes les causes forcées qui ont amené un si triste résultat.

N'entendant plus parler de mon brave Frédéric, je le crois tué. Je perds un brave homme qui m'était bien attaché, un cheval, des effets et trois mille francs que j'avais mis dans le porte-manteau. J'en ai instruit M. Labouillerie, mais il fait la sourde oreille. Je remercie bien la Providence de m'avoir conservé la santé. Tu m'as connu remuant, actif, mais si tu m'avais vu avec une barbe de vingt jours, sale comme un cochon, m'agiter, me remuer, marcher, crier après les postillons, fouetter les chevaux, franchir les rivières, gravir les montagnes, me faire faire place l'épée à la main, tu m'aurais plaint, mais tu aurais ri du nouveau Don Quichotte. Je n'avais rien d'humain que la parole. Je mangeois de bric et de brac. Je dois à cette perpétuelle agitation la conservation de ma santé, car je n'ai eu les pieds et les mains gelés que lorsque j'ai été obligé par un froid excessif d'ouvrir mon fourgon, de le décharger, de détordre des sacs gelés pour y enfermer mes affaires, et de conduire ensuite mon cheval la tête haute pour qu'il ne tombât pas. Il est un événement que je n'ai pas voulu mettre dans mon journal. A la montagne de Vilna, mon cheval tombe, il m'entraîne, je roule un peu, ma montre tombe, un soldat s'en empare, je cours à lui, je le jette à terre, je saisis ma montre, et, en nous débattant, la chaîne lui reste dans les mains, je casse dans ma main le verre et je me fais une très forte entaille. On nous entoure, la fusillade se faisait entendre. Je craignois pour mon cheval resté sans guide, je lui abandonné le chaîne, disant que nous nous reverrions. Je ne l'ai plus cherché. Tu vois que je n'ai pas été cette campagne tout à fait une poule mouillée. Les circonstances font les hommes. On ne peut pas voir un élan plus généreux que celui dont la France offre le spectacle. Hâtés-vous, et que nous puissions aller dans le sein de nos maîtresses échanger nos lauriers pour des myrthes. Denié se portait bien à Konisberg. Je ne l'ai pas vu depuis.

GME.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans *(suite)*.

Le Silence, par Edouard Rod (Perrin). — *Les Demi-Vierges*, par Marcel Prévost (Lemerre). — *Acte d'amour*, par E. de la Queyssie (Plon). — *Mémoires d'un Centaure*, par Gabriel Sarrazin (Perrin).

M. Édouard Rod a du goût, du savoir, une grande curiosité, et beaucoup d'émotion. Il a publié, depuis quelques années, plusieurs romans excellents, *la Sacrifiée, la Vie privée de Michel Tessier*, et cette *Seconde Vie de Michel Tessier* que, l'autre mois encore, j'ai eu l'occasion de vous signaler. Mais à tous ces romans je préfère son nouveau livre, *le Silence*.

Ce sont deux petits romans reliés par une conversation, suivant un genre qu'aimaient les auteurs du siècle passé. Genre charmant, j'avoue que j'essaierais de le reprendre si j'étais romancier. Il est moins fatigant à écrire que nos longs romans d'aujourd'hui, et surtout moins fatigant à lire. Il exige en revanche plus de réflexion et plus d'art, car l'auteur doit veiller à ce que ses récits ne nous paraissent ni trop pareils l'un à l'autre, ni trop différents l'un de l'autre. Trop pareils, ils nous ennuieraient; trop différents, ils ne nous donneraient pas l'impression d'un seul livre. Mais les deux récits de M. Rod se ressemblent et diffèrent juste autant qu'il convient. Tous deux ont, au fond, le même sujet : ce sont, comme le titre l'indique, deux cas de *silence*, d'un silence héroïque et tragique, et tel que le connaissaient les fortes âmes d'autrefois. Aujourd'hui, avec nos habitudes de bavardage et d'indiscrétion, avec notre folie de publicité, ce silence, à force de nous être difficile, devient presque une vertu : et l'on comprend que M. Rod admire le caractère de ses deux héros, qui ont su, durant de longues années, taire leurs sentiments et cacher leur vie. Leur silence est, d'ailleurs, l'unique trait commun qu'il leur ait prêté, les faisant, pour le reste, aussi dissemblables qu'on les pouvait désirer.

Le premier, M. de Kermoysan, garde à travers sa vie le secret de son amour pour une femme mariée; pour ne point la compromettre, il retient, devant ses amis les plus proches, l'expression des plus terribles angoisses; et même après la mort de celle qu'il aimait, il continue à se taire, jusqu'au jour où il meurt à son tour, tué par ce dur silence qu'il s'est imposé. Celui-là, M. Rod nous le présente bien comme un homme d'autrefois : il n'est pas de notre temps, il a des scrupules, une susceptibilité, une conception de l'honneur qui le font ressembler davantage à un héros de Corneille qu'à l'un d'entre nous. Ce qui rend au contraire particulièrement tragique le cas de l'autre *silencieux*, M. de Sourbelles, c'est que son silence ne résulte pas de son gré, mais des circonstances de sa position. Il a enlevé une femme mariée, après avoir tué le mari en duel; et quelque temps après, sa compagne, par suite d'un malheureux accident, est défigurée pour toujours : de sorte qu'il est contraint à la tenir cachée, et à lui cacher à elle-même l'impossibilité où il est de l'aimer encore.

Tels sont les deux personnages que nous a montrés M. Rod. Mais je ne saurais assez dire avec quelle sobriété, ni avec quelle émotion, il nous les a montrés. La première des deux histoires, surtout, *Kermoysan*, est d'un art remarquable : tous les traits y sont indiqués, mais légèrement, discrètement, et comme en demi-teintes. Pas une fois M. Rod ne manque à nous faire deviner ce qui se passe dans l'âme de Kermoysan; mais pas une fois il ne nous le dit, et jusqu'au bout, devant nous comme devant ses amis, ce grand silencieux garde son secret.

Et je sais gré encore à M. Rod d'avoir, dans ces deux petits romans, négligé de nous convertir pour ne plus s'occuper que de nous émouvoir. J'ai constaté à plusieurs reprises la tendance de nos romanciers à introduire dans leurs récits des thèses ou des problèmes de morale. La morale est une chose excellente, et assez importante en vérité pour qu'on ait le droit de l'introduire partout. Mais encore faut-il faire en sorte, dans un roman, qu'elle ne gêne pas le récit; encore faut-il faire en sorte qu'elle nous plaise, nous touche, nous amène à réfléchir sur nous-mêmes. La meilleure façon d'introduire la morale dans un roman, c'est peut-être de ne pas l'y introduire du tout, mais de nous présenter de belles âmes, qui nous donnent le désir de leur ressembler, ou des âmes malheureuses, qui nous contraignent à les plaindre. Ainsi a fait M. Rod, dans son nouveau livre. Il nous a présenté une belle âme et une âme malheureuse; et il nous les a présentées si vivantes qu'elles ne peuvent manquer d'éveiller en nous les deux sentiments moraux entre tous, de l'admiration et de la pitié.

*
* *

M. Marcel Prévost, au contraire, a voulu faire de ses *Demi-Vierges* un roman moral; et c'est la seule raison qui empêche son livre de nous satisfaire pleinement. A toutes les pages nous devinons, sous le récit, l'intention qu'a eue l'auteur de nous instruire et de nous édifier. « Voyez, semble-t-il dire, voyez et déplorez jusqu'où va la dépravation des mœurs de notre temps. » Et de fait les mœurs qu'il nous décrit sont assez dépravées; les meilleurs, parmi les personnages qu'il met en scène, ne valent pas grand'chose; et pour les pires, je serais en peine de vous expliquer ici comment ils comprennent la vie. Mais j'imagine que si M. Prévost, au lieu de revêtir ses fâcheux héros de je ne sais quelle signification symbolique, s'était simplement préoccupé de les rendre vivants, leurs vices nous eussent semblé plus naturels, plus réels et, sans cesser de nous scandaliser, nous eussent touchés davantage. Les *Demi-Vierges* au fond, c'est un vaudeville à la manière noire, comme on en jouait au Théâtre-Libre il y a quelques années C'est encore, si vous préférez, un pendant au *Pot-Bouille* de M. Zola, où il y avait aussi des demi-vierges de toutes conditions. M. Prévost a seulement poussé plus loin encore que M. Zola son désir de nous renseigner : en outre des vices de ses élégantes héroïnes, il nous a fait connaître les noms de leurs modistes, de leurs couturiers, de leurs carrossiers, sans doute pour donner à son récit un plus haut caractère de réalité.

Mais je m'aperçois que je n'ai rien dit des remarquables qualités qu'il a mises dans son livre. Je me bornerai à vous en signaler une qui, à elle seule, tiendrait lieu de toutes les autres : avec tous leurs défauts, les *Demi-Vierges* n'ennuient pas un instant. Je les ai lues, pour ma part, tout d'un trait, et je crois qu'elles ne m'ennuieraient pas davantage si je les relisais. M. Prévost a l'instinct d'un conteur. Ni sa vision, ni son observation, ni son style ne sont d'un ordre exceptionnel ; mais il sait raconter et nous intéresser sans interruption à ce qu'il nous raconte. De là vient, sans doute, son succès, qui est très grand, et s'explique très bien. Car, entre tant de secrets que nous avons perdus, aucun ne s'en est allé aussi complètement que cet art de conter, de saisir par force l'attention du lecteur et de la retenir jusqu'au bout d'un récit. Depuis les auteurs de romans-feuilletons jusqu'à nos plus subtils psychologues, en passant par les romanciers de l'école de M. Ohnet, il n'y a plus guère personne qui s'entende à faire avancer une histoire. M. Prévost s'y entend encore. Et je veux bien que ce ne soit pas là une qualité bien haute, ni qui suffise pour donner à une œuvre une réelle valeur littéraire : mais il ne faut pas s'étonner que le public y trouve son compte, et, tout en admirant les bons écrivains, s'adresse de préférence aux écrivains qui ne l'ennuient pas.

*
* *

Je ne serais pas surpris, par exemple, que le public préférât le roman de M. Prévost à celui de M. de la Queyssie, *Acte d'amour*, où il y a cependant beaucoup de conscience, une observation souvent très délicate, et même, par endroits, un style excellent. Malheureusement M. de la Queyssie ne sait pas raconter. Peut-être d'ailleurs le saura-t-il bientôt, car il nous prévient, dans la préface de son livre, qu'il ne fait que débuter, qu'il a d'abord écrit un roman d'amour « pour commencer par où tout le monde commence », mais qu'il étudiera ensuite « des états d'âme plus virils, la foi, la raison, la charité, la justice, l'espérance, et enfin la préparation à cet *acte suprême* qui est la mort ».

Pour « commencer par où tout le monde commence », M. de la Queyssie nous fait assister, dans ce premier roman, au mariage d'un jeune musicien, naturellement génial, avec une charmante jeune fille de province, qu'il aime, qui l'aime, mais qui — vous le devinez bien — ne parvient pas à comprendre son génie. D'où, peu à peu, dans le jeune ménage, la discorde ; et puis c'est la séparation, et le mari va chercher près d'une autre femme l'illusion d'être à la fois aimé et compris. Mais un beau jour il reconnaît que c'est déjà une chose assez précieuse, et assez rare, d'être vraiment aimé, sans qu'on ait le droit de prétendre à plus.

*
* *

Je ne trouverai donc jamais une occasion pour vous dire tout le bien que je pense des *Mémoires d'un Centaure*, l'étrange et poétique roman de M. Gabriel Sarrazin ! Depuis six mois j'ai ce livre sur ma table, et si j'attendais, pour en parler, de pouvoir en joindre le compte rendu à celui d'autres ouvrages du même genre, je vois décidément que j'attendrais trop longtemps. C'est que, depuis l'auteur de l'*Homme qui rit* et l'auteur de *Lokis*, les romanciers sont rares qui nous racontent les aventures d'un jeune seigneur anglais, membre de la Chambre des lords, diplomate, poète, et, de plus, *centaure !* Car c'est d'un vrai *centaure*, d'un monstre à demi homme et à demi cheval, que M. Sarrazin a fait le héros de ce roman extraordinaire. Mais après nous avoir ainsi quelque peu déconcertés, combien il nous charme, par la noblesse des pensées, par la variété légère des peintures, et par ce beau style familier et lyrique, qui parfois rappelle celui des contes de fées, et qui fait songer d'autres fois aux harmonieuses périodes de Ballanche et de Maurice de Guérin ! Si vous aimez les livres qui sortent de l'ordinaire, lisez celui-là ; et lisez-le encore si vous aimez les bons livres, médités à loisir et patiemment écrits.

T. DE WYZEWA.

THÉATRES

Les Théâtres et la Critique.

La Direction de la *Revue Bleue* me communique la lettre suivante :

9 juillet.

« Monsieur,

« Un de vos rédacteurs, M. du Tillet, consacre vingt-cinq lignes de la dernière *Revue Bleue* à analyser une conférence ou une lecture que j'aurais faite naguère dans une salle de la rue Rochechouart. Il paraît que j'avais « convoqué quelques amis et con-« frères à qui je voulais faire confidence de mes opi-« nions sur la littérature contemporaine... On était « bien une trentaine... Ce fut un admirable spec-« tacle... » Ces opinions, je les avais « couchées par « écrit sur un cahier joliment relié », etc.

« Je suis confus de troubler les rêves de votre collaborateur : je dois à ses lecteurs de les assurer que ce n'est qu'en songe que M. du Tillet a pu ouïr cette élucubration. La conférence que j'ai commise à l'Œuvre, et dont il rend compte ensuite est — ma parole d'honneur — la première de ma vie. *Il y a donc erreur dans la personne.*

« M. du Tillet, qui m'entend quand je ne dis rien, me paraît mal écouter lorsque je parle. J'ai au juste déclaré que le critique du *Temps*, « dont je respecte le

« talent et l'autorité », s'amusait en ses conférences « à expliquer les tragédies comme des vaudevilles ». Si votre critique voit là de quoi traiter notre doyen de « vieille bête », c'est lui qui est « d'un goût et « d'un tact suprêmes », et non pas moi...

Devait-on sciemment faire dire à un jeune confrère ce qu'il n'a pas dit, surtout lui faire faire une conférence qu'il n'a point faite? Certes non, je n'en soupçonne pas M. du Tillet, sans nul doute plus étourdi que méchant : il sera donc heureux qu'on rétablisse ici la vérité.

« Lucien Muhlfeld. »

Il faut, en effet, que je sois fort étourdi : j'aurais juré avoir déjà entendu une conférence, ou une lecture, de M. Muhlfeld. C'était rue Rochechouart, au numéro 42, dans le fond de la cour, je vois la salle d'ici... vers le 15 mai 1892..., et je crois me rappeler maintenant qu'il s'agissait moins de littérature que d'Art en général. Enfin, M. Lucien Muhlfeld affirme qu'il n'est pour rien dans la séance dont j'avais gardé un si cruel souvenir: je lui en donne acte très volontiers; je ne l'ai entendu qu'une fois... qui compte pour deux. — Pour ce qui touche son appréciation de M. Sarcey, voici ce que je lis dans le *Temps* du 25 juin : « Je fis observer à ces messieurs que leur orateur ayant condamné la conférence en général et m'ayant fait à moi personnellement *la politesse de déclarer que les miennes étaient particulièrement ridicules,* j'aurais mauvaise grâce à ne pas profiter *d'une leçon donnée avec tant de tact et d'à-propos* par un jeune confrère à l'un de ses anciens. »

*
* *

La Comédie-Française a repris *les Effrontés* en l'honneur de Mme Jane Hading. La pièce d'Augier a fait un plaisir extrême, avec sa robustesse de pensée et de style, et sa forte composition. M. Got est toujours un Giboyer inimitable, quoiqu'un peu lent; M. Le Bargy est charmant de jeunesse; j'aurais voulu au rôle de Vernouillet un peu plus de mordant que n'en a mis M. Baillet. Quant à la principale interprète, il me paraît qu'on a fini par lui rendre justice : certes, Mme Hading est d'une radieuse beauté, mais jamais je n'ai pu, et jamais je ne pourrai me faire à sa manière de jouer la comédie; son jeu est d'une afféterie et d'une tension continuelles, qui, non seulement sont agaçantes, mais qui enlèvent tout relief aux scènes véritablement dramatiques. Quand elle dit : « Bonjour, Monsieur », on dirait que, de ce mot, dépend la destinée des empires. Au fond, Mme Hading a joué comme elle a toujours joué. La seule différence c'est que, cette fois, on s'en est aperçu.

Notre maître M. Sarcey — celui dont M. Muhlfeld « respecte le talent et l'autorité » — a commencé la semaine dernière une campagne très intéressante sur les rapports entre la critique et le théâtre. Il montre combien depuis vingt ans les mœurs théâtrales se sont modifiées, grâce au nombre toujours croissant des journaux, à l'habitude qu'ils ont prise de parler des plus petites premières données dans les plus petits théâtres, et surtout à la multiplication des « rédacteurs dramatiques ». Il explique ensuite comment s'est établie la coutume des répétitions générales et l'inconvénient qu'il y a pour les directeurs à débuter par deux « salles » données, et données à un public fort blasé. Il constate ensuite que le désaccord entre le public et la critique va s'accentuant tous les jours, celui-là refusant d'aller voir les pièces que celle-ci lui recommande, et courant à celles qu'elle a déclaré être mauvaises : exemple *Cabotins*. Et M. Sarcey propose son remède, qui est celui-ci : Les directeurs ne nous inviteront plus : si nous voulons voir leurs pièces, nous paierons nos places, et nous serons là avec le public, le vrai public.

Je vous renvoie d'ailleurs à l'article même de M. Sarcey. Vous y verrez qu'il touche à bien des points intéressants. Il est probable, comme le dit mon cher maître, que la critique a sa petite part de responsabilité dans la « crise théâtrale ». Quels torts avons-nous à nous reprocher? Comment pouvons-nous les réparer?

Et d'abord, et assurément, nous ne sommes pas responsables des nouvelles mœurs théâtrales. Le public exige qu'on lui donne le matin le compte rendu de la pièce jouée la veille : nous ne pouvons que lui obéir; voudrions nous en revenir aux « lundis » de jadis, que les directeurs de journaux ne le permettraient pas. Cela, sans contredit, est fâcheux; mais ni vous, ni moi, ni M. Sarcey, et d'ailleurs il le reconnaît de très bonne grâce, nous n'y pouvons rien. Les inconvénients de cette méthode sautent à tous les yeux, du moins aux yeux de tous nos confrères : le malheur est que le public préfère l'article au jour le jour. De là, et tant qu'il en sera de même, la nécessité absolue des répétitions générales; et, sur ce sujet, on a tant écrit déjà que j'aurais scrupule à répéter tout ce qu'on a dit avant moi.

Encore une fois, si le public a changé et augmenté ses habitudes et ses exigences, c'est tant pis pour lui peut-être, tant pis pour nous assurément; mais là, nous ne pouvons rien, tant que les choses resteront en l'état. Tout au plus pourrait-on dire que, pour les critiques eux-mêmes, la critique du lendemain est devenue d'une importance un peu trop exclusive. Il existe un cercle, fondé, disent les statuts, pour « défendre les droits de la critique »; il est organisé de façon que le *Moniteur de la Cordonnerie*, journal quotidien, est mieux « défendu » que la *Revue des Deux Mondes*. Mais j'aurais l'air, si j'insistais, de prêcher un peu trop pour mon saint, et je passe.

Au surplus, et à supposer qu'on n'ait pas exagéré l'inconvénient des répétitions générales, ce n'est pas nous, mais bien les directeurs, qui en sont responsables. Que leur demande-t-on? D'inviter les critiques du lendemain. D'après le dernier volume des *Annales du Théâtre*, ils sont une cinquantaine, pas plus; aux critiques joignez les « soiristes », comptons cent pour les deux catégories : pourquoi, à la répétition générale, le rideau se lève-t-il sur une salle comble? D'abord parce que les directeurs se sont avisés qu'une salle aux trois quarts vide était toujours une salle « mauvaise ». Il leur a plu d'inviter un millier de personnes; c'est leur affaire : mais ils auraient mauvaise grâce à nous reprocher une affluence où nous comptons pour si peu. Mais il y a une autre raison : c'est que le changement dans les habitudes du public a amené un bouleversement complet dans la valeur relative des articles relatifs au théâtre. Croyez que l'ombre de Janin serait vite oubliée pour l'ombre de Prével, cet autre Jules! La chose importante aujourd'hui, ce n'est plus la critique, c'est l'« Écho », et l'échotier est le roi du théâtre. Et les directeurs ont bien raison de préférer l'écho à l'article. L'écho est toujours bienveillant, étant rédigé par le directeur lui-même, et l'on n'est jamais si bien servi que par soi-même. De plus, il a la force de la réclame, de la réclame quotidienne, indéfiniment renouvelée. Voici un critique : telle pièce lui a paru médiocre, il le dit avec les ménagements d'usage; le lendemain, quelquefois le jour même et les jours suivants, les échos assurent que le succès de ladite pièce a été foudroyant, que le public se rue au bureau, que les feuilles de location sont ouvertes jusqu'à la vingtième représentation.

Le public, qui a un fonds de malveillance contre le critique (nous chercherons un jour pourquoi), est assez satisfait de le trouver en faute; cette pièce qui ne devait pas aller loin, voici qu'elle fait un argent fou!... Le lendemain, nouvel écho : on a « ouvert un second bureau ». Que peut compter un malheureux article, vite oublié, contre ces réclames quotidiennes et enragées? Les directeurs se plaignent d'être débordés. Au fond, ceux dont ils voudraient se débarrasser, ce sont les critiques. De ceux-là, on n'est jamais sûr; puis un article engage son signataire, un écho n'engage pas celui qui le publie, et il faudrait avoir un cœur de roc — et pas une pièce en cartons! — pour contrister un directeur, qui est, ou qui peut ainsi devenir un ami. Croyez-le, si la presse a une responsabilité quelconque dans la crise théâtrale, c'est celle-là, celle-là surtout, et encore le public peut-il en prendre largement sa part.

Il est un passage de l'article de mon maître que je voudrais signaler en passant : celui où il montre que la critique et les spectateurs vont se séparant davantage chaque jour; et il semble reprocher à nos confrères d'être trop rarement de l'avis du public. Cela est parfait. Mais qu'est-ce que l'« avis du public »? Si on pouvait le connaître, personne ne se tromperait, ni les directeurs dont c'est le métier de jouer des pièces, ni les auteurs dont c'est le métier d'en faire, ni les critiques dont c'est le métier d'en prévoir le succès. Car, malgré l'énergie de nos convictions, nous préférerions ne pas nous tromper. Or, sur dix pièces, sept tombent. Pourquoi? Personne ne le sait. Et que pouvons-nous faire, sinon dire tout bêtement ce que nous pensons? Prévoir l'avis du public? mais c'est ce qu'il y a de plus impossible au monde. M. Sarcey cite l'exemple de la dernière comédie de M. Pailleron, qui, abondamment éreintée par la presse, arrive à sa centième représentation. Qu'y pouvons-nous? Il n'en est pas moins vrai que *Cabotins* n'est pas une bonne pièce, que la partie dramatique est incohérente, et que la partie comique, si elle est assez amusante, est d'une observation très conventionnelle. Et, enfin, quel est notre rôle? Dire ce que nous pensons, ou ce que pensera le public? Sans nous prendre trop au sérieux, quel est l'écrivain consciencieux qui se contenterait du second rôle?

Ce n'est certes pas M. Sarcey, dont on sait les vigoureuses campagnes en faveur de pièces qui sont tombées malgré lui, ou contre d'autres pièces qu'il n'aimait pas qui ont réussi. Et, si nous ne sommes pas toujours de l'avis du public, que personne ne peut prévoir, il nous faut donc nous contenter d'être du nôtre. Et c'est ici qu'à son point de vue M. Sarcey n'a peut-être pas tort. A force de voir des pièces, nous sommes blasés sur certaines habiletés auxquelles le public est encore sensible, et d'autre part certaines choses nous touchent qui laissent le public indifférent. Mais à cela il n'y aurait qu'un remède : c'est l'exécution en masse de tous les critiques et leur remplacement par des critiques nouveaux. Assurément, je ne soupçonne pas mon cher maître de desseins aussi sanguinaires. Mais, sérieusement, croit-il beaucoup à l'efficacité du remède qu'il indique? J'ai grand'peur, à vrai dire, qu'il ne serve de rien.

Admettons que tout service de presse soit supprimé. « Si c'est notre métier de renseigner le public sur telle pièce, dit M. Sarcey, nous saurons bien trouver sept francs pour l'aller voir; mais nous la verrons en même temps que le vrai public. » Je demande la division, comme on dit en jargon parlementaire. Passe pour la première partie : il est clair que nous nous arrangerons pour payer nos places, et j'avoue que, pour ma part, je trouverais cela préférable. Mais pour la seconde partie, elle me paraît fausse. Si c'est notre métier à tous (à bien peu d'ex-

ceptions près) de rendre compte de la pièce le lendemain, il est certain que nous saurons assister à la répétition générale et à la première. Et alors, nous nous y retrouverons *tous*, comme nous nous y retrouvons aujourd'hui, avec nos préventions, nos préférences, — et un peu de mauvaise humeur en plus. Il est certain que le service de presse a pris des proportions exorbitantes; tel journal prélève vingt-cinq places par première. Mais empêcherons-nous tel directeur de journal de désirer voir telle pièce dans sa nouveauté? et quel est le directeur de théâtre assez courageux pour refuser une loge à l'homme dont il a besoin chaque jour pour ses réclames? De même, il donnera des places aux échotiers, aux courriéristes, qui annonceront le lendemain l'ouverture du fameux second bureau; aux chroniqueurs qui remercieront par une allusion à son grand succès ; il en donnera à tous ceux dont il sera sûr, à tous ceux dont il a besoin.

C'est une illusion de se figurer que « le vrai public » assistera jamais aux premières : forcément, payées ou non, ce seront des salles de faveur. En bannira-t-on spécialement la critique? Cela est impossible, matériellement. Et si c'était possible, si on tenait à l'écart ceux chez qui la sincérité (à défaut d'un jugement sûr) est obligatoire, je ne sais pas trop ce qu'y gagnerait le public. Sans doute, entre un article signé du nom le plus justement célèbre et les entrefilets anonymes des courriers, aucun directeur n'hésiterait à préférer les seconds. Mais ils n'osent pas encore le dire : ne les y poussons pas trop.

Au fond, — et si M. Sarcey a raison d'attribuer à la critique une part de responsabilité dans la crise théâtrale, — il n'y aurait qu'un moyen de remédier au mal : ce serait de n'inviter que les critiques, les seuls critiques, et de les « noyer » dans un public aussi peu choisi que possible. Nous verrions alors l'opinion du « vrai public »; et cela nous permettrait d'être un peu davantage en communion avec lui. Mais, comme c'est précisément nous qu'on a le moins envie d'avoir, j'imagine que les choses resteront ce qu'elles sont.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Rêverie sur la liberté de la presse.

— Demandez les journaux de Paris, les journaux de ce matin!

Je me précipite à la portière du wagon, j'achète avidement une dizaine de feuilles diverses, je les parcours en hâte pour apprendre vite l'événement du jour.

Pas de doute. C'est la loi nouvelle contre les anarchistes, la loi nouvelle sur les délits de presse. Il paraît qu'on veut nous enlever nos libertés, et chaque journal contient là-dessus un article indigné.

Très bons tous ces articles, un ensemble infiniment supérieur à la moyenne terne et morne des jours ordinaires. On sent qu'on n'est plus au va-comme-je-te-pousse du temps de paix. C'est la guerre, les allures martiales de mobilisation et de combat.

Mais je lis tout cela, ces invectives, ces ironies, ces poussées lyriques ou oratoires, sans vive émotion.

Pourquoi?

Je sais bien cependant que je *dois* haïr ce qui attente à nos libertés. Je sais bien que je *dois* aimer nos libertés. Je pourrais immédiatement, sans réfléchir, parmi les cahots du train même, écrire un article pour les défendre, disposer en bel ordre de bataille toutes les armées d'arguments qui les gardent, nos libertés. Je connais mon métier, ses traditions, ses devoirs.

Seulement je ne suis pas le quart, pas le millième ému de ce que le sont ceux qui ont écrit les articles d'aujourd'hui. Il me serait impossible de faire passer dans mes lignes rien du courant de révolte sincère, de colère vraie qui traverse les leurs. L'idée qu'on se propose de restreindre la liberté de la presse ne me bouleverse pas.

*
* *

Et me voilà à m'efforcer de m'exciter, de me hausser au diapason des confrères.

Voyons, voyons, de la mémoire, que diable! Évoquons le passé, le règne de l'arbitraire, l'oppression des tyrans.

Les souvenirs historiques affluent. Je me remémore l'époque du « contrôle », des « communiqués », des « avertissements », des « suspensions ». Je me rappelle les taquineries de l'administration, l'absurdité des procès de presse, le discours de Victor Hugo : « Quel coup prétend-on porter aux idées par cette loi, que leur veut-on? Les comprimer? Elles sont incompressibles. Les circonscrire? Elles sont infinies. Les étouffer? Elles sont immortelles! » Et Armand Carrel, et Paul-Louis Courier, et Ledru-Rollin, et Girardin...

Mais non, pas ému davantage par ces cris d'outre-tombe que par les véhémentes et toutes jeunes imprécations de ce matin. Toutes ces indignations, c'est pour moi de l'histoire ou des histoires. Décidément, jamais je n'atteindrai à ce ton-là, jamais loi contre la presse ne me mettra dans ces fougueux états-là!

Et je songe que pour la froideur à cet égard, je ne suis pas le premier, pas le seul de ma génération ; que bien de mes camarades ont dû lire d'un œil calme l'exposé des motifs et les dispositions sévères de la loi exécrée.

Je me souviens même d'une conversation, cet hiver, où l'on causait d'une suppression éventuelle de la liberté de la presse, où l'on discutait s'il faudrait s'en réjouir ou s'en inquiéter.

La causerie languissait, preuve que le problème nous passionnait peu, quand l'un de nous la ranima en émettant une opinion positive :

— La liberté de la presse, ah ! je m'en fiche bien, moi! Et je vous dirai même plus, j'aimerais mieux qu'il n'y en eût pas!... Je me sentirais bien plus à l'aise... La liberté de la presse, vous appelez cela la liberté que d'être toujours forcé de hurler pour se faire entendre, toujours contraint au pétard pour attirer l'attention, toujours en voix de réunion publique ou en contorsion d'acrobate... Non, rendez-nous le communiqué, rendez-nous le grand silence de l'Empire, la presse à mi-voix de jadis, la presse malicieuse et impertinente, la presse gracieusement opprimée en posture de victime, la presse qui demandait doucement, comme on demande une valse, la liberté de la presse!... Voilà qui était comique et élégant!... Voilà ce que je voudrais revoir!...

Un autre poursuivit :

— Ça, c'est le point de vue littéraire, le point de vue intéressé et personnel... Mais il n'y a pas que celui-là, il y a aussi celui de la lutte, de la lutte sourde, hypocrite, perfide contre le pouvoir, contre la force... Avec quelle fièvre on devait faire un journal à cette époque, avec quelle impatience on devait attendre pour savoir si ça passait ou si ça ne passait pas!... Et quelle joie quand on avait roulé le préposé au visa, quand on lui avait insinué un petit filet venimeux et allégorique sans qu'il comprît!... Et pas l'allégorie comme on la pratique maintenant, l'allégorie des apprentis journalistes qui rédigent des chroniques en contes pour cacher leur infirmité à énoncer directement leur vague pensée... Mais l'allégorie puissante et robuste, où la vérité faisait craquer les masques, les déguisements historiques, où les noms les plus grecs, les plus romains avaient pris une signification moderne, vivace, parisienne!... Oh! non, on ne devait pas s'ennuyer alors à écrire dans les journaux, on devait y avoir un peu plus d'amusement, d'émotion qu'aujourd'hui, avec cette bride lâche qu'on a sur le cou, ce droit universel de tout dire et de tout oser qui vous ôte même le plaisir de dire et d'oser!

Les autres approuvèrent et jusqu'à la fin de la soirée continuèrent à méconnaître scandaleusement les bienfaits de la liberté de la presse.

* * *

Je reprends les articles, je les relis! Quelle différence avec les propos de mes camarades!

Et soudain une remarque. Je regarde les signatures. Mais ils ont tous de quarante à cinquante ans, ces gens-là, quelques-uns soixante et plus. Ils ont tous vécu sous le régime de Décembre. Ils ont tous dû être gênés, agacés par les tâtillonneries, les mesquineries, les délations de la police impériale; ou bien ç'a été leurs parents. Ils ont même peut-être réellement souffert. Et ils se souviennent, et ils s'effarouchent. Tout s'explique!

Il y a ainsi, parmi les chevaux de troupe, de pauvres animaux qu'un cavalier maladroit ou brutal a jadis trop fortement sanglés. Alors ils ont « blessé », comme on dit; une plaie rouge, douloureuse, brûlante leur est venue au dos, au rein, au garrot. On les panse, on les soigne; ils guérissent. Mais ils gardent là une extraordinaire sensibilité. Sanglez-les un tout petit peu plus que de coutume, ils se rappellent, ils croient que leur tourment va recommencer, ils se cabrent, s'affolent, s'emballent.

C'est ce qui est arrivé à peu près hier aux ardents polémistes qui m'étonnent!

Tandis qu'à nous, qui aspirons au harnachement, aux durs mors épais, aux belles allures pimpantes et ramassées, il nous manque, pour comprendre l'exaspération de nos aînés, d'avoir été comme eux sanglés, serrés, pincés jusqu'à blesser.

Qui sait, quelques lois encore comme celles-ci, quelques amendes, quelques comparutions en correctionnelle, quelques mois à Pélago, et sans doute que nous aussi, nous parviendrons à faire de bons articles en faveur de la liberté de la presse!

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Madame Pape-Carpantier (1)

... J'ai eu le bonheur de connaître, durant les dernières années de sa vie, cette noble femme qui n'a vécu que pour ce qu'il y a de meilleur, pour le devoir, pour le travail, pour l'amour des siens, pour la pratique de toutes les vertus. Avec cela, femme d'une haute intelligence : des hommes comme Lamartine, Victor Hugo, Béranger lui ont adressé des témoignages d'estime et de sympathie. Elle a connu Charton, Hippolyte Carnot, Jean Reynaud, les pères

(1) *Madame Marie Pape-Carpantier, sa vie et son œuvre*, par Emile Gossot. Préface de M. Michel Bréal. Paris, Hachette, 1894.

de notre instruction primaire. George Sand, Mme Tastu, Mme Desbordes-Valmore lui avaient voué une vraie amitié. A côté de ces noms, il faut nommer celle qui fut leur égale par le cœur, Mme Julie Mallet. On peut dire que Mme Pape-Carpantier, entre 1838 et 1850, a été en contact avec la meilleure partie de la société française.

Sa vocation se révéla de bonne heure. A dix-neuf ans, elle fondait une salle d'asile dans sa ville natale, à La Flèche. Peu d'années plus tard, elle était appelée dans une grande ville : elle était déjà reconnue comme un maître et comme un initiateur. A la séance d'inauguration, le maire de la ville lui adressait ces paroles : « N'attendez de nous, Marie Carpantier, ni encouragements, ni conseils. Des encouragements, c'est dans votre noble cœur que vous les trouverez; des conseils, c'est à nous de vous en demander. »

Comment — « mère si jeune d'une si grande famille » — avait-elle amassé cette sagesse précoce? Elle nous a donné elle-même son secret. Il faut aimer les enfants : sans ce puissant secours, tout est perdu dès le premier jour, dès la première heure. La moralité de l'enfant est une moralité de sympathie; le bien pour lui, c'est de satisfaire ceux qu'il aime; le mal, c'est d'être blâmé par eux. La crainte n'est pas un moyen d'éducation : la crainte abaisse, déprime, elle n'est pas un motif d'agir. Cette âme généreuse ne peut d'ailleurs point croire à l'existence d'êtres naturellement mauvais : s'il s'en rencontre, c'est qu'on n'a pas su faire parler chez eux assez tôt la voix intime de la conscience.

Par goût, par instinct, Mme Pape-Carpantier va de préférence aux enfants pauvres. Les enfants riches trouvent assez de gens qui s'occupent d'eux. Elle se voue tout entière à cette tâche, pratiquant le jour, écrivant la nuit. Elle pressent l'aurore d'un nouvel état de société, où riches et pauvres travailleront de concert, sans animosité ni envie. Elle annonce une ère de paix et de fraternité. Elle croit y toucher... Envions-la. Ceux qui n'ont fait qu'entrevoir la terre promise n'ont pas été les plus mal partagés!

En 1867, le ministre de toutes les initiatives utiles, M. Victor Duruy, lui imposa une tâche qui aurait intimidé tout autre. Devant les instituteurs réunis à l'occasion de l'Exposition universelle, elle devait développer les principes de la pédagogie de l'enfance. Ayant accepté sans fausse modestie ni orgueil, elle se trouva à la hauteur de cette redoutable épreuve, et elle eut ainsi l'honneur de parler la première au nom de l'instruction primaire dans le vieil établissement de l'Université. La *leçon de choses*, depuis si connue, est sortie de ces conférences. Pour Mme Pape-Carpantier, la leçon de choses n'est complète que si, à la connaissance de la réalité, est venue se joindre une leçon morale, une direction donnée au sentiment et à la volonté de l'enfant.

Chose à peine croyable, si l'on ne connaissait la puissance de la calomnie et la ténacité de certaines rancunes, il s'est trouvé en 1874 un ministre de l'Instruction publique pour destituer cette femme, l'honneur de l'enseignement français. On avait accusé d'athéisme celle dont les écrits nomment et louent à toutes les pages la Divinité, celle qui, dans la vie privée, était une chrétienne sincère et croyante. Sa disgrâce fut courte; mais elle n'en fut pas moins enlevée à l'enseignement qu'elle avait créé, exilée de cette maison où elle avait formé tant d'élèves dévouées, où elle avait mis en pratique ces mots qui commencent l'un de ses livres : « Que l'amour de notre œuvre soit entre nous comme un lien de famille! »

Aujourd'hui ce triste épisode est oublié. Personne n'oserait élever la voix contre la fondatrice de « l'enseignement maternel ». Sur ce domaine de l'instruction primaire, qui a été un champ de bataille, et qui malheureusement paraît voué encore pour longtemps aux rivalités et aux compétitions, le nom de Mme Pape-Carpantier est un de ceux sur lesquels tout le monde doit s'entendre et s'unir. Nous n'avons pas trop de ces réputations incontestées et pures... Aussi doit-on remercier M. Gossot d'avoir présenté aux générations nouvelles l'image fidèle de celle à qui une autre femme de cœur écrivait un jour : « Je serre vos mains que bénissent les petits enfants. »

MICHEL BRÉAL.

Thèse de doctorat (31 janvier 1894).

J. COMBARIEU. *Les rapports de la musique et de la poésie considérées au point de vue de l'expression.* (Alcan, 423 p. in-8°.)

S'il y a une question obscure et embrouillée c'est bien celle des rapports de la poésie et de la musique. Pour la résoudre, à supposer qu'elle ne soit pas insoluble, il faudrait posséder à la fois la technique, peut-être aussi avoir la pratique de ces deux arts. Et encore cela suffirait-il? Je n'en suis pas sûr. C'est une bien attrayante science que l'esthétique; elle n'a qu'un tort : c'est de ne pas toujours apporter la lumière sur les points qu'elle prétend éclairer. M. Combarieu a osé s'attaquer à un problème que ses connaissances musicales lui permettaient d'aborder. Il a donné à ces questions probablement toute la précision qu'elles comportent. Son livre, logiquement construit, abonde en réflexions qui intéressent, quand même on n'accepterait pas la thèse de l'auteur.

Sa thèse, la voici : « Autant la musique moderne ressemble, *au point de vue du rythme*, à la poésie musicale des Grecs, autant elle diffère, *à tous les points de vue*, de la poésie moderne. » L'auteur proteste avec vivacité contre la prétendue identité ou analogie de la poésie et de la musique. « L'harmonie, par laquelle le poète enchante notre oreille, et que nous exigeons de lui, est justement le contraire de celle qu'emploie le musicien. La langue musicale a recueilli, pour l'accentuer et l'enrichir démesurément, toute la partie réaliste du langage

instinctif ; la langue poétique a conservé, pour l'affranchir et l'abstraire de plus en plus, la partie intelligible de ce même langage. Dans l'une, le rythme est réel et correspond à des divisions précises de la durée dans l'autre, il est purement numérique, c'est-à-dire encore abstrait et idéal. » D'autre part, « la langue musicale, qui associe les contraires, est à la fois plus réaliste que la langue poétique et plus idéale ». La musique « est à la fois une imitation directe de la vie passionnelle et des objets extérieurs, et elle est le langage d'une pensée *sui generis* qui domine les choses. Elle enveloppe dans cette double expression le texte poétique, auquel elle donne l'appui d'un réalisme très riche, et qu'elle couronne en même temps en transposant les idées littéraires dans un idéalisme supérieur. *L'opposition des deux arts est donc complète.* Non seulement le poète et le musicien ne parlent pas la même langue et n'obéissent pas aux mêmes lois, mais ils ne pensent pas avec la même faculté. *C'est cette opposition même qui les pousse l'un vers l'autre et les complète l'un par l'autre.* Réunis, ils reconstituent la langue primitive en élevant tous ses éléments à leur plus haute puissance. Ils nous prennent par notre humanité tout entière : ils arrivent à nous donner le sentiment intense de la solidarité universelle. »

C'est ce que montre et démontre M. Combarieu avec une grande abondance de preuves expérimentales, philosophiques et mélodiques, dans les trois parties dont se compose son livre (1° *Valeur expressive des sons dans le langage musical ;* 2° *L'expression poétique ;* 3° *L'union de la poésie et de la musique*). Dirai-je à l'auteur qu'il me paraît aller un peu loin quand il parle « de l'imitation, par le langage musical, de la couleur, de ses nuances diverses, de son intensité et d'un nombre indéterminé de ses qualités spécifiques » (p. 86) ? Je préfère l'opinion de Schumann : « Lorsqu'un compositeur, écrit-il, veut me faire lire un programme avant d'entendre sa musique, je lui dis : « Avant tout, laissez-moi entendre votre œuvre : si c'est de la belle musique, soyez sûr que votre programme me plaira par surcroît. » Sans nier la pensée musicale, n'y a-t-il pas quelque exagération à nous montrer cette pensée d'abord *mélodique* et *rythmique*, qui devient successivement *harmonique*, *instrumentale* et enfin *dramatique ?* L'auteur me paraît faire trop grande la part de la *pensée musicale*, pas assez grande la part du *sentiment*, j'oserai dire de l'*instinct*. En général les musiciens obéissent plutôt à la poussée de la nature ou de l'instinct qu'à la force de la réflexion et de la méditation (ce qui ne veut pas dire qu'ils ne réfléchissent jamais sur les ressources et les conditions d'un art si compliqué). Schumann écrit à sa fiancée : « J'ai remarqué qu'il n'y avait jamais plus d'ailes à ma fantaisie que les jours où mon âme est tendue par le désir. Ces jours derniers, où j'attendais ta lettre, j'ai composé des livres pleins. En ce moment je voudrais éclater de musique ! » Et Mozart : « Quand je me sens bien et que je suis de bonne humeur, soit que je voyage en voiture ou que je me promène après un bon repas, ou dans la nuit quand je ne puis dormir, les pensées me viennent en foule et le plus aisément du monde. D'où et comment m'arrivent-elles ? *Je n'en sais rien, je n'y suis pour rien.* » Et Haydn : « Habituellement les idées musicales me poursuivent jusqu'au tourment ; je ne peux m'en débarrasser, elles se tiennent devant moi comme des murailles. Est-ce un allegro qui me poursuit, mon pouls bat plus fort, je ne puis trouver aucun sommeil. Est-ce un adagio, je remarque que le pouls bat plus lentement : *la fantaisie joue sur moi comme sur un clavier.* » N'est-ce pas là le signe d'un génie bien particulier, qui tient plus de l'instinct que de la réflexion ?

On lira avec autant d'intérêt que de profit tout ce qui touche à l'*expression poétique*. L'auteur tient à séparer complètement la poésie et la musique. « Le langage de la musique est essentiellement imitatif. Il se propose de montrer que le langage de la poésie est et doit rester étranger à toute imitation. » Il ne veut pas, et avec raison, que la poésie soit soumise aux mêmes lois que la musique. Peut-être est-il un peu sévère pour l'harmonie imitative, dont il ne veut pas entendre parler. Il démolit avec passion M. Becq de Fouquières ; il ne laisse debout aucun des principes contenus dans son *Traité de versification française*. Notons au passage ces formules heureuses, quoique trop absolues : « La poésie n'imite que des idées. Elle a pour domaine le monde intérieur. Le travail du style a pour but d'éviter la musique et non de la trouver. » Oui sans doute, si l'on donne au mot *musical* son sens scientifique ; non, si, par musical, on veut dire simplement *harmonieux*. C'est ainsi que l'on pourra toujours parler de l'*harmonie musicale* de certains vers de Racine ou de Lamartine ; ce qui ne veut pas dire qu'on songe à les comparer à un orchestre : c'est même tout le contraire. — Je signale aussi comme très curieuses les pages sur le rythme. M. Combarieu montre que la prose, la poésie et la musique ont chacune un rythme indépendant et irréductible. Quant au rythme poétique, « il est une création de la raison. Ce n'est pas une poussée d'expérience qui nous conduit à lui, mais une loi et un besoin de notre intelligence qui, en s'appliquant aux phénomènes qu'elle domine, cherche à y introduire l'*harmonie* et la *clarté* » (p. 259).

Ces arts si dissemblables s'associent pour se compléter. Est-ce le musicien ou le poète qui doit faire la loi à son collaborateur ? Il semble bien que ce soit le musicien : la plupart des qualités poétiques disparaissent étouffées par la musique. Le musicien demande non pas du style, mais un plan, une composition bien faite. Arrivera-t-on jamais à consacrer l'union parfaite de la poésie et de la musique ? Il semble que le système de Wagner nous laisse entrevoir la solution.

Telle est cette thèse d'esthétique musicale qui convient surtout aux musiciens et aux librettistes. Dure à lire pour les simples lettrés, elle ne leur sera pas cependant inutile si elle les met en garde contre des confusions qu'ils commettent souvent dans la comparaison de la musique et de la poésie, confusions que l'auteur leur reproche vertement. Tout le monde du reste peut en faire son profit, car « l'étude de la musique appartient au physicien et au physiologiste, au philosophe, à l'historien, à l'esthéticien, enfin aux philologues, aux hellénistes », à cause de l'identité du rythme dans les compositions de Bach et de Mozart et dans la poésie lyrique des Grecs.

Supposez que vous ne soyez pas esthéticien le moins du monde : vous pourrez être encore d'accord avec l'auteur de la thèse. Car enfin vous aimez séparément la poésie et la musique ; réunis, ces deux arts vous font un plaisir extrême ; vous ne connaissez pas de spectacle à la fois plus beau et qui vous touche plus profondément que *Don Juan*, les *Huguenots* ou la *Valkyrie ;* vous éprouvez à l'Opéra la jouissance la plus complète, la plus haute, la moins égoïste en même temps qu'il soit donné à l'homme d'éprouver. Cela suffit. Vous pouvez fermer les livres d'esthétique. Qu'y verriez-vous en effet ? Ce que vous *savez*, ou plutôt ce que vous *sentez* déjà. (Or ici savoir et sentir n'est-ce pas à peu près la même chose ?) Vous y verriez que « la poésie et la musique nous arrachent à la vie égoïste pour nous replacer pendant quelques minutes dans la vie solidaire de toute la création ; que la solidarité sociale et la sympathie universelle sont le principe de l'émotion esthétique la plus complexe et la plus élevée ». Ne vous l'avais-je pas dit, que la meilleure leçon d'esthétique musicale c'était encore d'aller voir représenter la *Valkyrie*, les *Huguenots* ou *Don Juan ?*

PIERRE ROBERT.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

Les élections de M. Burdeau à la présidence de la Chambre par 259 voix contre 157 à M. Brisson et de M. Clausel de Coussergues à la vice-présidence par 186 voix contre 145 à M. Dupuy-Dutemps ont complété cette réorganisation des grands pouvoirs de l'État que l'attentat du 24 juin avait imposée.

La discussion du projet des contributions directes que le gouvernement demande de voter pour 1896 comme elles le furent pour 1895, tandis que la contre-proposition de MM. Cavaignac et Doumerc a pour objet de remplacer l'impôt personnel par un impôt progressif sur le revenu, s'annonce comme fort intéressante. D'importants discours de M. Cavaignac, de M. Jules Roche et de M. Jaurès ont exposé les diverses doctrines en présence et ont donné aux débats une véritable ampleur.

La Chambre a eu à se prononcer au sujet d'une interpellation présentée par MM. Vigné d'Octon, Riu et Lacombe sur la grève de Graissessac. On doit reconnaître que jamais une grève ne s'est présentée avec des caractères aussi particuliers, autant de nature à mériter intérêt: aucune violence, depuis plusieurs semaines, n'a été commise, et les grévistes ne demandent pas le maintien pur et simple des ouvriers congédiés : ils consentent une réduction générale des heures de travail et du salaire, pour que les ouvriers puissent tous demeurer dans la mine. Cette solidarité imposait à l'État une intervention, soit pour assurer satisfaction à ces demandes, soit pour trouver du travail aux ouvriers que la Compagnie ne peut conserver; cette intervention n'a pas manqué de se produire, et on applaudit volontiers tant au succès des démarches faites sur l'ordre du ministre des Travaux publics qu'au brillant discours par lequel M. Barthou a exposé à la Chambre la situation de l'exploitation minière de Graissessac.

Certes, malgré toute la sympathie qu'inspiraient ces grévistes, une satisfaction était impossible à leur donner : l'État ne peut faire qu'une industrie prospère à point marqué, ni qu'une Compagnie qui depuis deux ans n'a pas servi de dividende à ses actions, et qui, en 1894, a constaté un déficit de 400000 francs, conserve 300 ouvriers dont la main-d'œuvre ne lui est plus nécessaire. L'ingénieur de l'État a d'autre part reconnu que le mode de roulement proposé par les ouvriers était susceptible de compromettre la sécurité de la mine, la régularité de l'exploitation.

Mais le gouvernement pouvait associer dans son action le respect de la loi et les sentiments de l'humanité en assurant du travail aux ouvriers congédiés sur les chantiers de la ligne de chemin de fer de Carmaux à Rodez: c'est ce qu'il n'a pas manqué de faire.

Voilà qui satisfait la raison, semble-t-il : non pas la raison de MM. Vigné, Millerand, Lacombe, qui pensent que les renvois ont été systématiquement décidés par mesure politique, parce qu'au nombre des congédiés se trouvent des syndiqués, des conseillers municipaux, des délégués mineurs, des administrateurs de la caisse de retraite et qui réclament purement et simplement la déchéance de la Compagnie. Quant à M. Rouanet, dans le calme d'une salle de rédaction, il conclut, en face de la solution de M. Barthou : « Oui! on a sanctionné le vol et l'assassinat, rétabli la déportation à l'intérieur! »

Contre les anarchistes, dont les attentats se multiplient, on s'est demandé de tous côtés si des mesures générales concertées entre les différents gouvernements seraient profitables. Il a semblé au contraire que l'initiative de chaque gouvernement pourrait être entravée alors qu'il convient précisément d'agir en pleine souveraineté sur chaque territoire.

Le ministère présidé par M. Dupuy a cru nécessaire de présenter une loi sur la presse qui n'empêchera guère la propagande anarchiste et qui aux mains d'un gouvernement moins scrupuleux pourrait, un jour, servir à poursuivre tous les adversaires politiques. Les lois existantes, appliquées rigoureusement, ne seraient-elles pas suffisantes?

En Allemagne, M. de Caprivi, instruit sans doute par l'inefficacité des mesures d'exception prises, grâce au Kulturkampf, contre l'ultramontanisme et, par une série de lois spéciales successivement abrogées, contre le polonisme et le socialisme, paraît être opposé à toute législation propre aux anarchistes; il n'a foi que dans le recours aux dispositions préventives et répressives déjà existantes.

En Angleterre, lord Rosebery s'est trouvé amené à défendre en faveur des anarchistes le fameux droit d'asile que l'Angleterre a toujours réservé aux bandits politiques, et, malgré lui, lord Salisbury a obtenu de la Chambre des lords le vote du projet conférant au gouvernement le droit d'expulser par mesure de haute police les étrangers suspects de machinations dangereuses pour la sûreté des États voisins. On ne doit pas s'illusionner en France sur la portée d'un vote que la Chambre des communes ne confirmera pas sans doute : Londres demeurera le réceptacle de la vermine anarchiste, aussi longtemps du moins que les attentats épargneront le Gouvernement et le Parlement anglais.

Aux Etats-Unis, une grève formidable, à la suite d'une demande de relèvement de salaires adressée à M. Pullmann par ses 4000 ouvriers, menace d'amener une révolution sociale, le grand-maître des Chevaliers du travail ayant assuré son concours à M. Debbs, le chef de la grève.

Tous les chemins de fer de l'Ouest sont dès maintenant paralysés, à la suite du renvoi en masse des ouvriers, les Compagnies s'étant solidarisées avec M. Pullmann; en Californie la population fait cause commune avec les grévistes, qui incendient le matériel des chemins de fer, comme à Cincinnati, Saint-Louis, Toledo, Cleveland et Chicago.

Mais la constitution des États-Unis, si chère à tant d'académiciens prôneurs de *self government*, n'a pas remis au pouvoir fédéral le droit d'assurer la paix publique, et malgré un budget militaire d'un milliard, absorbé d'ailleurs en grande partie par les pensions, le président Cleveland ne dispose que de troupes permanentes fort peu nombreuses et mal accueillies par les populations à côté des milices locales sans discipline.

Déjà l'Oncle Sam nous a enlevé quelques illusions sur l'idéalisme des mœurs américaines: les désordres qui sévissent dans l'Ouest et dans le Centre vont probablement gagner l'Est, une grève générale devenant imminente au milieu d'une telle anarchie, et, en dépit de l'enseignement des Écoles, devant un aussi douloureux spectacle, on appréciera les avantages des États centralisateurs, malgré toute la complication de leur réglementation administrative, puisqu'en dehors d'elle il ne saurait exister de sécurité ni de paix publique.

14 juillet 1894. HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard Imp. des *Deux Rec.* 19, rue des Saints Pères. — 31416. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 3 — 4e SÉRIE. — TOME II — 21 JUILLET 1894

LE CAHIER BLEU (1)

Nouvelle.

« La sensualité, — nous dit ce soir-là Vassili Nicolaievitch, — c'est la maladie la plus commune dans notre société, et la plus dangereuse. C'est un mal terrible, d'autant plus terrible que nous n'en avons pas conscience. Et tous sans exception en sommes atteints, les vieux et les jeunes, les célibataires et les hommes mariés. N'est-ce pas d'elle que nous viennent toutes nos souffrances et toute notre inquiétude ?

« Et sans cesse nous nous enfonçons plus avant en elle : nous finissons par en avoir besoin, comme l'ivrogne de son eau-de-vie. Un de mes collègues m'a avoué l'autre jour qu'il ne pouvait pas voir une femme sans la désirer... Et j'ai toujours devant les yeux la tragique figure d'un malheureux jeune homme que j'ai vu mourir de ce mal.

« C'était un étudiant, poursuivit Vassili Nicolaievitch ; et les médecins prétendaient qu'il mourait de phtisie. Or ce n'est point de phtisie qu'il est mort, mais de cette sensualité que les médecins ne reconnaissent pas comme un mal, et qui est le pire de tous. Je ne l'ai connu qu'au dernier mois de sa vie. Je me rappelle les discours qu'il me tenait, aux heures du soir surtout, quand ses nerfs étaient particulièrement excités. Il me racontait sa vie, me décrivait les tortures qu'il avait endurées dans la lutte incessante de sa conscience avec ses désirs. Il m'a laissé en mourant un petit cahier où il avait noté, sans art et sans souci de style, une des circonstances de sa vie dont il avait gardé le plus fort souvenir. Voici ce cahier, je l'ai toujours gardé précieusement. »

Et comme nous lui demandions de nous le lire, il ne se fit pas prier et nous lut ce qui suit :

I

Je vivais alors seul à Moscou, dans une petite chambre meublée ; je suivais les cours de l'Université, je bavardais avec mes collègues, souvent aussi j'allais au théâtre ; en un mot, je menais la vie ordinaire des étudiants. Mais j'avais le cœur plein de regrets et de mélancolie. Rien ne m'amusait, rien ne m'intéressait; mes journées s'écoulaient pareilles les unes aux autres, monotones et ennuyeuses. Je ne savais pas moi-même ce qui se passait en moi. Peut-être était-ce l'effet de mon changement de vie, de cette existence sédentaire dans une ville après des années de libre mouvement à la campagne ; peut-être était-ce simplement la solitude où je me trouvais. Je me sentais si faible, physiquement et moralement, qu'il me paraissait que j'avais perdu tout empire sur moi-même. Je me rappelle encore comment, en rentrant dans ma chambre, je prenais un livre, j'essayais de lire, mais en vain; les lettres dansaient devant moi, le sens des phrases m'échappait; je bâillais,

(1) La nouvelle qu'on va lire, et qui vient de paraître en Russie, est, croyons-nous, le premier essai littéraire du fils du comte Tolstoï. Nos lecteurs y retrouveront quelques-unes des idées morales de l'auteur de la *Sonate à Kreutzer*, et peut-être aussi quelques-uns de ses procédés de composition et de narration. La nouvelle, en tout cas, et malgré ses inexpériences, méritait d'être présentée au public français, ne fût-ce qu'à titre de curiosité.

envahi d'une somnolence. Alors je me couchais, mais le sommeil ne venait pas; j'avais la tête lourde, j'étais sans énergie et sans force. Je me faisais apporter mon dîner, mais l'appétit non plus ne venait pas, et je laissais le repas sans y toucher. Je descendais dans la rue, je me promenais aux endroits les plus fréquentés, je regardais les jolies femmes, mon imagination s'échauffait, et toute sorte de pensées sensuelles m'obsédaient, dont je ne me sentais pas le courage de me délivrer. Nulle part je ne trouvais un abri contre moi-même.

Je me sentais malade de corps et d'âme. Cette vie sans air, sans mouvement, tout occupée à des études ennuyeuses et inutiles, les cigares, les théâtres, le vin et l'eau-de-vie, tout cela avait sérieusement endommagé ma santé.

C'est là un état que connaissent d'ailleurs tous ceux qui ont été étudiants dans les mêmes conditions. Ils ont tous éprouvé à un moment cette apathie, cet ennui de la vie, cet affaiblissement de l'intelligence et de la volonté.

Un jour, comme je rentrais chez moi fatigué et découragé, la tête vide, je rencontrai dans la rue un ancien ami de mon père et de toute notre famille, Alexandre Dimitrievitch. Je fus ravi de retrouver le bon ami d'autrefois, et il n'eut pas besoin d'insister beaucoup pour m'entraîner avec lui à l'hôtel où il demeurait. J'appris en chemin qu'il n'était venu à Moscou que pour quelques jours, pour des achats, et que dès le lendemain il devait repartir et retourner chez lui. Je restai longtemps avec lui; depuis longtemps déjà nous ne nous étions pas vus et nous avions mille choses à nous dire. Il m'interrogea d'abord sur mes occupations, s'informa de ma famille; après quoi il me parla de lui. Je fus particulièrement surpris d'entendre qu'il avait déjà trois enfants.

Le soir, avant de quitter Alexandre Dimitrievitch, je me plaignis à lui du fâcheux état moral où je me trouvais.

— Tu devrais me rendre la santé, tu es toi-même si plein de santé et heureux! lui dis-je, à demi en plaisantant, à demi sérieusement. Conseille-moi : que dois-je faire?

— En effet, ami, tout cela n'est pas bon, me répondit Alexandre Dimitrievitch. Tu devrais te distraire, et je crains qu'au contraire tu ne te laisses aller. Il y aurait bien des choses à reprendre dans notre éducation, dans notre façon de vivre. Mais enfin il n'y a pas là de quoi désespérer. Sais-tu? viens avec moi dans mon bien : ce n'est pas très loin d'ici, après-demain nous y serons. Ce sera toujours un changement. Tu iras te promener dans les bois et la plaine, tu pourras chasser aussi. Je ne chasse pas moi-même, mais j'ai un chien excellent.

La proposition me plut, et je l'acceptai. Me promener à la campagne, chasser, me divertir, c'était vraiment ce que j'avais de mieux à faire. J'avais déjà songé à retourner pour quelque temps chez mes parents, mais notre bien était trop loin de Moscou. L'offre de mon ami m'arrangeait infiniment mieux. Je promis à Alexandre Dimitrievitch de partir avec lui le lendemain, pour huit jours.

— Voilà qui est gentil! s'écria-t-il d'un air tout joyeux : tu feras la connaissance de ma femme; elle et les enfants auront tant de plaisir! J'ai une fille, Tania, elle est ravissante... Mais d'ailleurs tu la verras.

II

Je connaissais Alexandre Dimitrievitch depuis que j'étais au monde. Son nom était lié à une foule de souvenirs de mon enfance, et je ne pouvais penser à lui sans voir reparaître devant moi mille chères et douces images. Alexandre Dimitrievitch était le parrain de ma petite sœur; il avait été le compagnon de chasse fidèle de mon père; à Noël et aux jours de fête personne ne nous donnait de plus beaux cadeaux.

Sans cesse il venait nous voir. Il n'avait pas d'enfant et nous ne connaissions pas sa femme. Elle demeurait quelque part, très loin, dans le Midi, et jamais il ne nous parlait d'elle. Nous savions seulement qu'elle était malade.

Un jour, Alexandre Dimitrievitch vint avec un air tout triste qui nous étonna, car il était d'ordinaire très gai, plaisantait et jouait avec nous. Il nous dit que sa femme était morte, et qu'il était maintenant tout à fait seul au monde. Et je me rappelle qu'avant de nous endormir dans notre chambre d'enfants, ce soir-là, nous pleurâmes, tant son chagrin nous faisait de peine. A partir de ce jour, les visites d'Alexandre Dimitrievitch devinrent rares. Mais nous continuâmes à l'aimer, et, malgré que nous fussions devenus de grands garçons, il continuait de son côté à nous traiter en enfants.

Il avait environ cinquante ans, lorsqu'il perdit sa première femme. Mais il était encore très alerte, avec une santé excellente et l'entrain d'un jeune homme. Son ventre commençait à bedonner, ses cheveux à grisonner; mais son air de fraîcheur faisait oublier tout cela.

Longtemps nous le perdîmes complètement de vue, jusqu'à ce qu'enfin nous apprîmes qu'il venait de se remarier avec une toute jeune fille, Ludmila Ivanovna. Sa nouvelle femme avait été jadis adoptée par une vieille dame; mais celle-ci était morte la laissant seule, car elle était orpheline dès l'enfance; et Alexandre Dimitrievitch l'avait épousée, comme disait ma mère, par compassion. Nous fûmes très surpris et un peu

désolés du mariage de notre ami : nous sentions que c'en était fait de ses visites chez nous.

Un an après son mariage, sa femme mit au monde deux jumeaux. Il nous écrivit à ce sujet une lettre enthousiaste, d'après laquelle nous devinâmes qu'il était parfaitement heureux.

Quand je le rencontrai à Moscou, il y avait plus de trois ans que je ne l'avais revu. Je constatai que non seulement il n'avait pas vieilli, mais même que jamais auparavant il n'avait eu un air si frais et si jeune. Il avait fait raser ses favoris, et son bon visage rond était brillant de santé et de contentement. Et deux jours après notre rencontre nous étions déjà arrivés dans son bien, qui se trouvait dans un des coins les plus éloignés du gouvernement de T***.

Tout de suite je subis le charme de la tranquillité de la campagne, dont j'avais été privé depuis deux mois.

Nous étions à la fin d'octobre. Le temps était tranquille et clair. Un joyeux soleil inondait la nature. Les champs verdoyants, les bois jaunissants, le ciel bleu, tout était magnifique.

Lorsque nous fûmes arrivés devant la maison de mon ami, une vieille maison grise à un étage, toute sa famille, joyeusement, vint au-devant de vous. Il me suffit de voir l'accueil fait à Alexandre Dimitrievitch, d'entendre les exclamations des enfants, pour comprendre quel père tendre et dévoué il était.

Il me présenta à sa femme, qui me parut très jolie. « Voici, lui dit-il, le fils de Sémène Petrovitch, dont je t'ai si souvent parlé. Il voudrait se distraire un peu chez nous; il faut que nous le gâtions, que nous l'envoyions à la chasse, que nous le gardions le plus longtemps possible : peut-être retrouvera-t-il sa gaîté.

— Charmée! charmée! Nous nous ennuyons tant ici en province! me dit Ludmila Ivanovna, en me tendant la main et en rougissant.

Je fus tout de suite frappé de sa façon de parler. Elle avait le ton, l'accent, et les expressions d'une servante. Je savais en vérité que la femme de mon ami n'était pas de la meilleure société, mais je ne m'attendais pas à ces manières communes et par trop inférieures.

On me conduisit dans une petite chambre toute proche du cabinet de travail d'Alexandre Dimitrievitch. On prenait soin de moi jusque pour les plus petits détails de la vie; et dès le premier jour, je me sentis si à mon aise chez ce cher brave homme, qu'il me sembla que ma mélancolie et mon ennui avaient disparu pour toujours.

III

Je commençai à mener la vie la plus saine et la plus tranquille.

Le matin, tout de suite après le thé, je partais à la chasse, un fusil sur l'épaule et accompagné d'un chien; je rentrais vers midi, et je passais toute l'après-midi dans la société d'Alexandre Dimitrievitch et de sa famille. Nous nous promenions sur ses terres, nous surveillions les travaux des champs. Le soir nous restions tous assis dans la salle à manger. Nous bavardions, nous lisions, ou bien je jouais aux échecs avec Alexandre Dimitrievitch.

Ludmila Ivanovna restait alors assise près de nous. Souvent aussi elle se mettait au piano et chantait à demi-voix des romances, pour lesquelles il m'arrivait de l'accompagner. Vers huit heures, les enfants venaient nous rejoindre pour le souper, sous la conduite de leur bonne Douniacha. Les deux jumeaux, un garçon et une fille, pâles et chétives créatures, ressemblant à leur mère, avaient un air triste et maussade; la plus jeune fille au contraire, la petite Tania, nous étonnait tous par son feu et sa vivacité. Alexandre Dimitrievitch l'aimait passionnément. Il avait coutume de la prendre dans ses bras, de causer et de jouer avec elle. Il s'en occupait davantage que de ses autres enfants. Et Tania, de son côté, paraissait l'aimer plus que les autres enfants.

— Allons, Tania, attrape-moi! lui criait son père dès qu'elle arrivait.

— Tout de suite! répondait la petite ; et au lieu de rejoindre son père elle s'enfuyait à l'autre bout de la chambre.

— Tu te sauves?

— C'est toi qui ne me rattraperas pas, non, non! — Et Tania faisait le tour de la table en agitant ses petites mains.

— Ah! toi, mon enfant chérie! — Alexandre Dimitrievitch courait vers elle, la soulevait, la couvrait de baisers.

— Papa! petit papa! L'enfant ne se fatiguait pas de répéter ce mot.

C'était vraiment une charmante, radieuse et chère créature. Moi aussi elle m'avait charmé avec sa voix claire, ses petits yeux toujours souriants, sa chevelure blonde et bouclée, et toute la grâce et tout le mouvement de son corps d'enfant. On ne pouvait la regarder sans en avoir du plaisir.

Elle eut vite fait de s'habituer à moi. Je pus la prendre dans mes bras et jouer avec elle, comme ses parents. J'éprouvais une joie toute spéciale à l'entendre causer avec son père. Quand il était dans la chambre elle ne voyait que lui et sans cesse lui répétait son : « Papa! petit papa! »

Alexandre Dimitrievitch paraissait très heureux. Après tant d'années où il avait vécu seul, ou dans l'unique compagnie d'une femme malade, il avait maintenant tout une famille, à laquelle il s'était attaché de toute son âme. Il ressentait des joies que jusque-là il n'avait pas même soupçonnées.

Ses jumeaux aussi, il les aimait tendrement. Il s'approchait d'eux, d'ordinaire, au moment du thé, les embrassait et leur disait de douces paroles. Il leur parlait seulement avec un peu de tristesse dans la voix : « Allons, leur disait-il, ne faites plus de ces figures si tristes ! » Et les jumeaux se mettaient à sourire et reprenaient un peu de gaîté.

Mais par-dessus toutes choses Alexandre Dimitrievitch aimait sa femme. Il l'adorait aveuglément. Non seulement il se refusait à voir ses défauts, mais il n'admettait même pas qu'elle en pût avoir.

Et je me rappelle que j'en étais extrêmement surpris. Jamais je n'aurais supposé l'amour capable d'atteindre à un tel degré. Mon ami épiait les moindres pas de sa femme, se préoccupait de ses moindres désirs.

— Va un peu te promener, chérie : il fait si beau ! sans cela tu passeras encore une mauvaise nuit, lui disait-il invariablement le matin après le thé.

— Ne mange pas de choux, chérie : je crains... Hier déjà tu te plaignais... lui disait-il à table.

Et le soir je l'entendais lui dire : « Tu es si pâle, enfant : va te coucher, fais-moi ce plaisir ; tu dois être fatiguée. »

Et à chacune de ces paroles, Ludmila fronçait les sourcils sans répondre. Mais Alexandre Dimitrievitch n'avait pas un instant l'idée que son amour pût lui sembler importun. Lorsqu'elle chantait en s'accompagnant au piano, il se répandait en cris d'enthousiasme. Il me faisait remarquer la pureté de sa voix, la profondeur de son expression ; et il me fallait répondre à ses éloges par d'autres éloges. Ludmila, d'ailleurs, chantait réellement assez bien.

— Et cette romance, tu sais, mon amour ? lui disait son mari, celle que j'aime tant, chante-la encore !

Et Ludmila commençait la romance. Et Alexandre se tournait vers moi pour m'engager à bien écouter.

— Ah ! me disait-il, si tu pouvais savoir combien ma femme est bonne, charmante, intelligente ! Et puis, n'est-ce pas que c'est une beauté, ma Ludmila ?

Il m'était malheureusement impossible d'être tout à fait de son avis. En vérité elle était jolie, mais qu'elle fût intelligente, agréable, bonne surtout, avec la meilleure volonté du monde je ne pouvais en convenir. Sa figure et ses manières me faisaient toujours penser à une chatte.

De petite taille, élancée sans être maigre, avec des yeux verts qui avaient toujours dans leur expression quelque chose d'énigmatique et de méchant, avec ses cheveux roux relevés en arrière, elle se mouvait légèrement et sans bruit, toujours vêtue d'étoffes sombres. Et avec qui qu'elle parlât, avec ses enfants, avec son mari, avec un ami, il était impossible de dire si elle était ou non une bonne mère, une bonne femme, ni simplement si elle était bonne. Je ne parvenais pas à découvrir si elle aimait vraiment son mari et ses enfants. Elle avait vingt-quatre ans, n'avait reçu aucune éducation spéciale, sauf pendant quelques mois qu'elle avait passés dans un pensionnat. Chez la vieille dame qui l'avait recueillie elle n'avait rien appris, sauf à saler des champignons et à engraisser des chapons.

Cela n'empêchait pas Ludmila de se tenir pour une femme très bien élevée et pleine d'expérience. Elle avait retenu quelques phrases sur Pierre le Grand, sur les nihilistes ; elle s'était entraînée à dire *charmant* avec l'accent français ; elle chantait et jouait du piano.

Mais, malgré toutes ces qualités, je dois avouer que j'avais souvent du chagrin à penser que cette femme était la femme d'Alexandre Dimitrievitch. Il me semblait que mon ami aurait pu se choisir une femme qui lui convînt mieux et le comprît davantage. Mais quand ensuite je le voyais si heureux dans son ménage, je me reprochais mon injustice : « Pourquoi donc cette Ludmila ne serait-elle pas une femme convenable pour lui ? Parce qu'elle a de mauvaises expressions et sourit d'une façon inquiétante ? Y a-t-il là de quoi la condamner ? » Et j'étais honteux de mes pensées.

IV

Quatre jours s'étaient ainsi passés depuis mon arrivée. Alexandre Dimitrievitch était toujours plein d'attentions et de sollicitude pour moi. Il n'aimait avec une tendresse toute particulière : je lui rappelais mes parents, qu'il avait connus depuis si longtemps, et notre maison, qu'il avait chérie autant que la sienne. Ludmila Ivanovna aussi était très aimable pour moi, malgré qu'il y eût toujours dans son attitude à mon égard quelque chose de contraint. Un soir, à l'heure du thé, Alexandre Dimitrievitch lui demanda pourquoi elle avait l'air si triste.

— Je n'ai pas l'air triste : c'est encore une idée que tu te fais ! lui répondit-elle aigrement.

— Allons, chérie, ne te fâche pas : je n'avais pas l'intention de te faire de la peine ! fit Alexandre Dimitrievitch tout déconcerté.

— Et tu ne me fais pas de peine non plus ; mais j'en ai assez de tes éternelles questions : tantôt je suis pâle, tantôt triste, tantôt ceci, tantôt cela...

— Mais, chérie, comment peux-tu me parler ainsi ? reprit Alexandre, manifestement interdit devant cette attitude nouvelle de sa femme. Et je vis un trait de souffrance sur son visage.

Nous nous taisions. Je jetai un coup d'œil sur Ludmila Ivanovna, et je crus voir tout à coup dans ses yeux verts un sourire à mon adresse.

Le silence devenait gênant. Il fut heureusement interrompu par la bruyante entrée des enfants.

— Papa! petit papa! cria Tania : nous sommes là en train de construire une petite maison. — Alexandre Dimitrievitch la prit dans ses bras et sortit avec elle. Je vis que Ludmila Ivanovna le suivait des yeux.

— C'est vraiment trop ennuyeux! me dit-elle lorsque son mari eut quitté la chambre. Alexandre Dimitrievitch est occupé toute la journée, et je suis seule, toujours seule, sans société, sans distractions. Aussi je me réjouis tant de votre visite! Personne jusqu'à présent n'est venu nous voir; il y a bien un juge de paix qui vient de temps à autre, et encore c'est un homme âgé! Et avec tout cela Alexandre Dimitrievitch s'inquiète vraiment trop de moi : j'en suis souvent excédée...

« Et encore c'est un homme âgé!... » Cette parole me restait dans l'oreille.

— Toujours seuls, toujours à la maison! poursuivait en soupirant Ludmila. Une seule fois nous sommes allés au bal. Oh! je me suis tant amusée! Il y avait des officiers. Et vous, dansez-vous?

— Oui, quelquefois.

J'avais toujours devant mes yeux le bon visage attristé d'Alexandre Dimitrievitch. Et pourtant, chose singulière, malgré que ses plaintes me fussent pénibles et que sa façon de parler me déplût, il y avait à ce moment en elle quelque chose d'attrayant, quelque chose d'excitant. Et puis elle me parlait d'une façon si simple et si franche, que je me prenais vraiment à avoir pitié d'elle.

— Pourquoi ne demandez-vous pas à Alexandre Dimitrievitch de vous offrir quelques distractions? Je suis sûr qu'il y consentirait volontiers.

En parlant ainsi, je considérais sa longue main blanche coupée d'une veine bleue très saillante.

— Oh! non, je ne veux pas lui demander cela : je sais qu'il n'aime pas les sorties. Et puis à quoi bon? Vous voici venu chez nous, c'est assez de plaisir...

Et elle eut un petit sourire.

Je la regardai; nos yeux se rencontrèrent, et dans ce long regard il y eut, chez elle comme chez moi, quelque chose de criminel. Et aussitôt la contrainte qui avait régné jusque-là dans nos relations s'évanouit tout à fait, faisant place à une confiante intimité.

Le soir, lorsque les enfants furent allés se coucher, je commençai une partie d'échecs avec Alexandre. Mais je vis qu'il était triste et ne plaisantait pas à son ordinaire. Ludmila Ivanovna, au contraire, était très animée, comme jamais encore auparavant. Elle chanta et joua beaucoup. Elle était toute rouge, pleine d'entrain; elle m'adressait une foule d'innocentes plaisanteries auxquelles je répondais de mon mieux. Alexandre souriait, mais je comprenais qu'il lui était déplaisant de voir sa femme plaisanter ainsi avec moi. Mais il avait en elle et en moi une confiance absolue; et sans doute c'étaient encore les paroles de l'après-midi qui lui restaient sur le cœur. D'ailleurs il était myope, ce qui l'empêchait de remarquer chez sa femme le changement que je remarquais, que tout autre à ma place aurait remarqué.

Lorsque nous nous séparâmes pour la nuit, Ludmila Ivanovna retint ma main dans la sienne plus longtemps, et la serra plus fort que les soirs précédents. Je lus dans ses yeux le même regard singulier qu'elle avait eu avant le souper, et de nouveau sous ce regard je me sentis tout troublé.

Dans mon lit je réfléchis. J'eus tout de suite le sentiment d'avoir commis une faute. Ma conscience n'était plus tranquille. Je voyais devant mes yeux Ludmila telle que je l'avais vue un moment avant, avec ses grands yeux verts tout humides; et près d'elle je voyais le bon visage attristé d'Alexandre Dimitrievitch. — « Mais quelle est donc ma faute? me demandais-je. Elle a fait la coquette avec moi, voilà tout! Aussi bien il est trop clair que la chose n'ira pas plus loin. » J'essayais ainsi de me rassurer.

Mais involontairement je sentais de nouveau sa fine main blanche dans ma main, son regard humide dirigé sur moi.

« Oui, elle a changé d'attitude à mon égard. Les premiers jours elle était plus réservée, et je ne la comprenais pas. Mais maintenant je vois clair en elle : elle n'aime pas son mari; elle a même de l'aversion pour lui. Et comme elle est jolie! Mais je deviens fou! la femme d'Alexandre Dimitrievitch!... »

Le lendemain matin, quand j'entrai dans la salle à manger, tout le monde était déjà là, et les choses paraissaient mieux aller. La paix était rentrée dans le ménage. Alexandre Dimitrievitch avait retrouvé sa tranquillité et sa joyeuse humeur. Ludmila Ivanovna était redevenue réservée et contrainte. Je la trouvai même froide à mon égard, tandis qu'elle avait pour son mari des paroles plus tendres que les autres jours. Mais je vis bientôt que c'était pure comédie. Elle feignait seulement d'être tendre pour son mari, tandis qu'elle continuait à me jeter à la dérobée le même regard provocant. Alexandre Dimitrievitch ne s'apercevait toujours de rien.

Il devait ce jour-là aller à la ville pour des affaires de service. Ludmila Ivanovna le reconduisit jusqu'à la porte, avec toutes les marques d'une profonde affliction.

— Peut-être me faudra-t-il passer la nuit en ville, nous dit Alexandre Dimitrievitch avant de partir. En vérité, je ne le crois pas; mais toi, chérie, veille bien à ce que notre ami ne s'ennuie pas chez nous.

Et il partit tranquille et heureux.

Aussitôt après son départ, je sortis de la maison, suivant mon habitude, pour aller chasser. Ce jour-là

cette sortie m'était particulièrement agréable, presque indispensable. Je voulais voir clair en moi, me rendre compte de ce qui m'agitait. Je marchai longtemps dans les fourrés et tirai quelques pièces. Mais, soit lassitude ou toute autre cause, il me fut impossible de recueillir deux pensées. De nouveau je sentais en moi ma volonté s'affaiblir, de nouveau je me sentais envahi de ces pensées lascives qui à Moscou m'avaient tourmenté. Je compris que nulle part on ne pouvait trouver un abri contre soi-même. Ludmila Ivanovna, ses yeux verts et ses mains brûlantes me tenaient sous leur puissance.

La chose pourra sembler surprenante, mais son image s'était gravée si profondément en moi, que non seulement je n'arrivais pas à m'en délivrer, mais encore je ne voyais qu'elle et ne pensais qu'à elle. J'essayai de me dire qu'Alexandre Dimitrievitch était l'ancien ami de ma famille, que je n'avais pas le droit de penser ainsi au sujet de sa femme, que j'étais un lâche, un misérable de me laisser dominer par de telles pensées. Et je sentais désormais de quelle sorte de femmes elle était. Je comprenais son attitude envers moi; et dès ce moment je n'étais plus en état de la juger autrement.

Et puis de nouveau les pensées et les désirs lascifs me harcelaient. La bête en moi était réveillée. Je voulais chasser hors de moi ce qui me troublait, mais la force me manquait. Entre cette femme et moi s'était formé un invisible courant électrique qu'il m'était désormais impossible de rompre.

V

Lorsque je revins de la chasse, vers deux heures, je rencontrai Ludmila Ivanovna qui allait au-devant de moi, conduisant par la main ses deux jumeaux. Elle était tête nue, mais avait jeté sur ses épaules une mantille noire.

— Vous devez être fatigué! me dit-elle : nous allions à votre rencontre. Votre Tania n'a pas voulu venir : tout l'ennuie quand son père n'est pas là. Quel beau temps, aujourd'hui!

— Oui, répondis-je.

Cette rencontre inattendue m'avait tout troublé.

— Je n'ai pas cessé de penser à vous, ajoutai-je après un moment de silence.

Je dis cela tout d'un coup, sans réfléchir, et je fus moi-même surpris de l'avoir dit.

— Vraiment? reprit Ludmila. Eh bien! moi aussi j'ai pensé à vous. Mais rentrons vite, nous allons dîner.

Nous marchions l'un près de l'autre. Un souffle de jeunesse et de fraîcheur s'exhalait d'elle, qui pénétrait mes nerfs, et m'enlevait les derniers restes de mon énergie. Les jumeaux nous avaient quittés pour courir en avant.

— Savez-vous? il y a du nouveau! me dit Ludmila en me regardant fixement dans les yeux.

— Et c'est?

— Devinez !

— Alexandre Dimitrievitch ne rentrera pas ce soir?

— Oui, c'est cela, vous avez deviné! Le cocher vient d'arriver. Il m'a apporté une lettre. Alexandre Dimitrievitch m'annonce qu'il est retenu par une affaire pressante et ne pourra rentrer que demain.

Comment avais-je pu deviner la nouvelle qu'elle avait à me communiquer ? Alexandre Dimitrievitch nous avait bien dit que peut-être il ne rentrerait pas le soir ; mais comment avais-je pu deviner? Je l'avais compris sans doute à la façon dont Ludmila m'avait regardé.

Après le dîner nous allâmes nous promener au jardin avec les enfants. Puis nous revînmes prendre le thé, et nous nous retrouvâmes seuls dans le salon. Je lisais un journal, Ludmila Ivanovna travaillait à une broderie.

« Oui, il faut que je parte tout de suite, ce soir même! me disais-je, sans comprendre ce que je lisais. C'est affreux, affreux ! Elle vient de me donner à entendre !... »

— Vous devez passer votre temps bien agréablement à Moscou ? me demanda Ludmila avec un éclat bizarre dans ses yeux.

Puis, sans attendre ma réponse :

— Et moi, je m'ennuie tant ici ! poursuivit-elle sans relever la tête. Car enfin il est vieux! Je le vénère infiniment, mais... il pourrait être mon père.

Ces paroles ravivèrent toute mon aversion pour elle. Je fis un dernier effort, et, me levant :

— Savez-vous ? lui dis-je d'un ton très décidé : il faut que je parte de suite. J'avais oublié qu'il le fallait.

Elle me regarda, surprise.

— Mais, je vous en prie, cela ne se peut pas ! Je vous en prie! Que dirait Alexandre Dimitrievitch?

— Non, il faut que je parte! Ayez l'obligeance de me faire atteler des chevaux, repris-je, gardant mon air résolu.

Alors, tout d'un coup, Ludmila se leva, déposa son ouvrage sur la table, vint près de moi, tout près de moi, et me tendit la main. Ses yeux s'étaient obscurcis. De la chambre des enfants arrivait à nous la voix claire et fraîche de Tania.

— Non, c'est impossible! répondis-je en saisissant la main de la jeune femme et en la pressant dans la mienne. C'est impossible, impossible !

Mais, malgré mes paroles, un désir m'envahit en cet instant de l'étreindre dans mes bras. Et sans doute elle devina mon désir, car elle me dit tout bas :

— Si, si, mon bien-aimé, il le faut !

Et puis elle me prit l'épaule, de sa main libre, et rapprocha son visage du mien, les lèvres un peu entr'ouvertes. Une longue boucle de cheveux blonds tomba de son front dans mes yeux.

— Ce soir, plus tard! murmura-t-elle. Et elle s'élança comme une chatte à l'autre bout de la chambre.

Je sentais dans mon cœur comme des coups de marteau. Toute force sur moi-même m'avait abandonné. « Attendez! attendez! » lui disais-je. Et en réalité je n'avais qu'un désir, celui de la garder encore tout près de moi. Mais elle éclata de rire et quitta la chambre.

Au souper, Tania était gaie comme toujours, les jumeaux se taisaient, et je me taisais aussi, le cœur plein de trouble.

« Vais-je vraiment succomber, et suis-je tombé si bas? » Cette pensée me tournoyait dans la tête.

Ludmila Ivanovna m'invita à l'accompagner au piano, en attendant que les enfants fussent endormis. Je la suivis au piano, tout entier désormais à ma sensualité. Ludmila était très agitée; à tout moment elle se penchait vers moi.

Elle chanta quelques romances. Mais je ne pris aucune garde ce soir-là à ce qu'elle chantait. J'éprouvais seulement une jouissance infinie à sentir si près de moi la chaleur de son corps.

Nous passâmes ensuite au salon. La bonne emmena les enfants. « Mais comment a-t-il pu me laisser seul avec elle? » me demandais-je toujours

— Qui sait, dis-je à Ludmila en plaisantant, si Alexandre Dimitrievitch ne va pas revenir à l'improviste et nous surprendre?

Mais elle eut un rire : « Oh! non, il n'est pas homme à le faire. Jamais il n'aurait l'idée de me mettre à l'épreuve. Je croirais plutôt qu'il est resté en ville pour nous laisser ensemble, pour que nous puissions causer et nous distraire librement. Il est si drôle, ce pauvre cher homme! Jamais il ne s'aperçoit de rien. »

Et elle rit de nouveau, d'un rire forcé et sonore.

Pour faire passer le temps, je proposai à Ludmila de jouer aux dames. Nous nous assîmes l'un près de l'autre sur le sofa. Sa main blanche frôla la mienne en poussant les jetons; nos genoux se touchaient; elle continuait à s'agiter et semblait très énervée. Ses joues étaient encore plus rouges. Et toujours elle me regardait de ses yeux humides.

Il pouvait être onze heures. Désormais il n'y avait plus de doute, Alexandre Dimitrievitch ne reviendrait pas. Mon inquiétude grandissait de minute en minute, ma terreur, mon désir de m'enfuir, mais aussi mon impuissance à prendre un parti.

— Que faites-vous là? Ce n'est pas de jeu! s'écria Ludmila à un moment où je prenais un jeton.

— Mais si...

— Rendez-moi cela tout de suite!

Elle saisit ma main fermée, essaya de l'ouvrir. Et ce contact m'enleva ce qui me restait d'empire sur moi-même. Je m'approchai d'elle, la saisis vivement par les épaules, et l'attirai vers moi.

— Finissez donc! restez tranquille! la bonne est dans la chambre à côté! murmura-t-elle en se dégageant de mon étreinte. Et elle me montrait du doigt la porte entr'ouverte de la salle à manger.

Je me levai du sofa et commençai à marcher de long en large dans la chambre, pour reprendre un peu mes esprits.

Ludmila s'était levée aussi. Elle était allée vers la porte de la salle à manger, et, d'un ton très calme, comme si rien ne s'était passé, elle avait demandé à la bonne si les enfants dormaient. Puis se retournant vers moi, et parlant très haut pour que la bonne pût l'entendre.

— Les enfants dorment, me dit-elle : je vais aller me coucher aussi, je suis très fatiguée.

Et ayant dit cela, elle se rassit de nouveau; et moi je continuai à marcher de long en large, sans avoir le courage de me décider. Je songeais qu'il n'y avait plus en moi qu'une bête excitée, que la bête avait envahi tout mon être, supprimant toute raison et toute humanité.

Bientôt un profond silence régna dans toute la maison. J'entendais les battements pressés de mon cœur. Et j'attendais.

Enfin Ludmila Ivanovna se leva « : Au revoir! » me dit-elle en me serrant la main; et tout bas elle ajouta : « Allez dans votre chambre, je viendrai. »

Dans ma chambre, je marchai quelque temps comme un fou, sans pouvoir penser à rien, puis je m'étendis sur le lit. Il faisait clair de lune et la chambre était toute baignée d'une pâle lumière. La porte du cabinet de travail d'Alexandre Dimitrievitch, qui donnait sur la chambre, était grande ouverte. Et je restais étendu sans dormir, fumant une cigarette après l'autre.

— Maintenant il est trop tard, me disais-je, trop tard! Elle va venir. Mais plus vite, plus vite!

Une demi-heure se passa ainsi, d'attente exaspérée. Le temps me paraissait d'une longueur sans fin. Je me dressais sur le lit, j'écoutais; mais tout dans la maison était silencieux.

« Bientôt la porte va s'ouvrir et elle va venir! Les enfants et la bonne sont endormis, la porte du dehors est fermée : personne ne vous verra. Mais vite, vite, viens donc! »

Enfin j'entendis s'ouvrir doucement la porte de la chambre des enfants. Sans doute c'était elle qui

avait passé par là pour s'assurer qu'on dormait. Je m'apprêtai à la recevoir dans mes bras. La sueur découlait de mon front. Je désirais , et j'avais peur.

Il se produisit alors quelque chose d'inattendu. Quelqu'un entra dans ma chambre, la traversa sans bruit, passa dans le cabinet de travail d'Alexandre Dimitrievitch. Peu à peu je distinguai une petite figure d'enfant en chemise, pieds nus, la gorge et les bras découverts. Elle se tenait debout dans l'endroit le plus éclairé de la pièce, jetant autour d'elle des regards effrayés. Je la reconnus: c'était la petite Tania. Ses yeux noirs grands ouverts brillaient sous le clair de lune. Sa chevelure bouclée était tout ébouriffée. Et elle continuait à regarder avec inquiétude autour d'elle.

— Papa! petit papa! murmura-t-elle tout à coup d'une voix un peu voilée. Papa! petit papa!

Et je vis qu'elle souriait. Jamais je n'oublierai cet étrange sourire.

Elle resta encore quelques instants, et puis elle s'enfuit, frappant de nouveau le tapis, presque sans bruit, de ses petits pieds nus.

Longtemps après qu'elle fut sortie je restai interdit, me demandant si j'avais rêvé. L'enfant serait-elle somnambule? Je me rappelais que son père m'avait dit quelque chose dans ce genre. Et soudain la pensée me revint de Ludmila Ivanovna. Elle m'avait dit qu'elle viendrait: que lui était-il arrivé? Et moi, qu'allais-je faire?

Un frisson me parcourut tout le corps. Je tremblai de honte et de terreur à la pensée du crime que j'avais été sur le point de commettre. Je sautai hors du lit, je rallumai la bougie, et je me mis à préparer ma valise.

« Tout de suite, à l'instant, il faut que je parte d'ici! » Je me disais cela à mi-voix. La conscience de mes actes m'était enfin revenue.

Soudain j'entendis derrière moi une voix qui me disait :

— Eh quoi! vous n'êtes pas couché?

Je tressaillis et me redressai. Ludmila Ivanovna était près de moi. Son visage exprimait l'inquiétude et l'égarement. Elle vit bien à l'expression de mon visage que quelque chose m'était arrivé.

— Allez-vous-en tout de suite d'ici, pour l'amour de Dieu! lui dis-je sans trop savoir ce que je disais. Je quitte la maison à l'instant... Elle est entrée en chemise dans le cabinet de travail, elle a regardé autour d'elle, et elle a dit: « Petit papa! » Elle nous a sauvés: comprenez-vous? Allez-vous-en vite, vite, je vous en supplie!

Elle ne comprit rien à mes paroles, et me regarda d'un air si effrayé que j'en eus pitié.

— Qui est venu ici? De qui parlez-vous?

— Tania! Tania! comprenez-vous?

Cependant le calme lui était revenu.

— Il faut pourtant que vous attendiez, me dit-elle d'une voix douce et implorante. Il est impossible que vous partiez maintenant. Que penserait Alexandre Dimitrievitch?

Mais je refusai de l'entendre, et achevai de préparer ma valise. Elle se tenait debout près de moi, épouvantée ; d'une voix tremblante elle me suppliait de rester jusqu'au lendemain. Si bien que, par compassion pour elle, par égard surtout pour mon ami, et pour lui épargner toute inquiétude, je consentis à ajourner mon départ jusqu'au lendemain.

Mais voici que tout à coup Ludmila se redressa, courut vers moi de son pas de chatte, et m'étreignit par le cou:

— Mon chéri, tout cela n'est que folie! murmura-t-elle d'une voix caressante et câline. N'y pensez plus! personne maintenant ne viendra.

Ce fut pour moi un choc terrible. Je sentis en un moment se réveiller en moi la bête. Et, sans me rendre compte de ce que je faisais, je marchai à reculons dans la chambre, comme pour m'éloigner de cette créature qui me fascinait. A un moment, surprise de ce mouvement de recul, elle chancela et faillit tomber. Puis, se redressant, elle s'élança vers la porte de la chambre :

— Fou! me dit-elle. Je ne vous croyais pas si fou, si mal élevé, si...

Mais j'allai vers la porta et la refermai.

***

Le lendemain matin, Alexandre Dimitrievitch revint de la ville, et l'après-midi, malgré toutes ses prières, je repartis pour Moscou. Il ne s'était naturellement aperçu de rien. Je lui donnai de mon départ une explication qu'il admit de confiance. Il ne vit même pas que je n'osais plus le regarder dans les yeux.

A peine si nous échangeâmes quelques mots avec Ludmila. Elle se comporta avec moi comme si rien ne s'était passé entre nous.

Et je revins à Moscou, d'où j'étais parti pour me guérir de ma maladie. Cette maladie apparemment ne se guérit pas de cette manière-là. Mais comment se guérit-elle? Par un changement de vie, par une autre éducation?

Hélas! mon éducation est faite, je ne peux plus changer ma vie, et il ne me reste plus d'autre ressource que la lutte, la rude et douloureuse lutte contre moi-même!

LÉON TOLSTOÏ FILS.

LA FRANCE D'AUJOURD'HUI

APPRÉCIÉE PAR UNE ANGLAISE[1]

Il y a un peu plus de cent ans, dans les années 1787 à 1789, voyageait à travers les provinces de France un Anglais, un *gentleman-farmer* du comté de Suffolk, Arthur Young. Passionné pour l'économie rurale, il appréciait, d'un coup d'œil infaillible, les côtés faibles de notre agriculture. Mécontent de voir tant de champs en friche, furieux de constater que presque toutes les misères de notre peuple avaient pour cause principale le mauvais gouvernement de la royauté et l'oppression seigneuriale, il prenait un amer plaisir à relever les signes avant-coureurs d'un bouleversement et se délectait à l'idée qu'on ferait bientôt « danser tous ces grands seigneurs ». La sûreté de ses informations sur l'état social et agronomique de la France a fait de ses *Voyages* une des sources de notre histoire, un livre classique, où nos écrivains n'ont cessé de puiser à pleines mains. Ajoutons qu'une grande sympathie l'animait pour le peuple français et que chemin faisant il s'efforçait, par des conseils pratiques, de soulager ses misères, recommandant de meilleures méthodes, préconisant des plantes alors peu connues chez nous, se faisant, par exemple, l'apôtre du navet, de la betterave et de la pomme de terre.

C'est dans le même sentiment de bienveillance pour nous, avec les mêmes dons de curiosité intelligente, de sagace observation, d'esprit positif, qu'une de ses compatriotes, miss Betham-Edwards, visitait naguère notre pays. Elle ne fut pas un de ces touristes qui se hâtent de feuilleter jusqu'au bout leur *Guide Murray*, impatients de courir d'un musée à un point de vue célèbre, puis de passer au plus vite quelque autre frontière. Elle a voyagé lentement, méthodiquement, séjournant volontiers dans quelque petite ville ou dans quelque village perdu, liant des amitiés non pas seulement avec les *gentlemen*, mais avec des fermiers, des paysans, des ouvriers, étudiant la France province par province et presque canton par canton, revenant souvent sur ses traces et prenant plaisir à revoir ce qu'elle avait déjà si bien vu. Sans doute les musées, les monuments, l'aspect des villes, les beautés naturelles, bref les curiosités classées dans les Guides, ne la laissaient point indifférente; mais elle s'intéressait surtout aux types humains, aux traits de mœurs, à la structure de la société, aux petites industries locales, aux cultures propres à chaque région, au rendement du blé, de la vigne, de l'olivier. Et quand elle pénétrait dans une maison de paysan, d'un coup d'œil elle avait fait l'inventaire du mobilier, compté le bétail à la pâture, les porcs dans leur réduit, la volaille à la basse-cour.

I

C'est l'esprit d'Arthur Young qui préside à ses études et à ses récits; par conséquent un esprit très sympathique à notre pays. La France, elle l'admire dans ses montagnes et dans ses fleuves, dans la diversité harmonique de ses provinces, dans la variété de ses anciennes nations qui se sont fondues si parfaitement en une seule, dans la figure même qu'elle fait sur une carte, dans ce « splendide hexagone » où l'histoire a fini par l'enclore. Ce livre sur la France, c'est à la France même qu'elle le dédie :

> Je dois offrir ici mes plus chauds remerciements à tous ces amis français sans la coopération desquels cet ouvrage n'eût jamais été écrit. De toutes les classes, des deux sexes, j'ai toujours reçu un accueil amical, je dirai même affectueux. Envers le paysan, par-dessus tous, j'ai contracté une dette de gratitude : son temps, ses connaissances, son hospitalité ont toujours été à mon service, et le plus pauvre comme le plus riche ont rivalisé de courtoisie à l'égard de l'étrangère.

Dans cette affection pour la France, assurément, elle ne cesse pas d'être une Anglaise. Protestante, elle relève avec soin l'importance relative de cet élément religieux dans notre population. Elle a emporté un souvenir ému du Gard, où la minorité calviniste est plus nombreuse que partout ailleurs et se rattache au passé par d'héroïques et douloureux souvenirs; à Saint-Georges-de-Didonne (Gironde) elle a visité la retraite du pasteur Jarousseau comme un des «temples de l'humanité ». Au fond, elle estime que l'adoption de cette religion aurait ajouté beaucoup d'autres qualités à celles que possède déjà la nation française. Peut-être a-t-elle contre le catholicisme, *the Mariolatry*, comme elle l'appelle volontiers, des préjugés excessifs. Le spectacle des pèlerinages à Lourdes, cet étalage de faiblesse intellectuelle et de plaies physiques lui a inspiré quelque répugnance. Elle s'est refusée à comprendre ce qu'il pouvait y avoir de touchant dans ces croyances aveugles, de poétique dans ces superstitions, de sincère dans ce mélange d'enthousiasme et de spéculation mercantile. Peut-être va-t-elle un peu loin quand elle écrit :

> Les immolations de veuves hindoues brûlées vives et les processions fanatiques de Jaggernaut ne sont pas en plus violent contraste avec la civilisation du XIXe siècle... C'est à se demander si nous n'allons par entrer dans une chambre de torture ou assister à un autodafé, et vraiment cela ne cadrerait pas mal avec ce qui nous entoure à Lourdes.

(1) *France of To-Day, a Survey comparative and retrospective*, par miss M. Betham-Edwards, 2 vol. in-8° : Londres, Rivington, Percival and C°, 1892 et 1894.

Je tiens à dire que c'est la seule exagération qu'on puisse relever dans ce livre si sérieux.

Anglaise et protestante est aussi notre *authoress* dans son horreur pour les jeux de hasard. Monte-Carlo lui a produit presque le même effet que Lourdes. Elle voudrait voir la coupable principauté de Monaco « engloutie dans un tremblement de terre, — ou moralisée ». Il est vrai qu'elle a pris soin de visiter ce que peu de touristes, moins encore de joueurs, vont voir à Monaco : le cimetière des suicidés. On ne peut que recommander aux téméraires, qui vont essayer là-bas quelque martingale infaillible, la lecture de ces quelques lignes :

A l'écart du grand cimetière est un enclos, entouré de murs et dont la porte de fer est toujours fermée. Ici, près du tas que forment les détritus du jardin, les bouteilles cassées et les autres débris, reposent les suicidés de Monte-Carlo, enfouis par le fossoyeur de la paroisse, sans aucune forme de cérémonie religieuse. Chaque tombe est marquée par un morceau de bois planté droit, à peine plus gros que les piquets dont les jardiniers marquent leurs semis, et sur ce bois on a peint un numéro. Rien de plus. D'autres piquets fichés en terre indiquent les places encore inoccupées.

Anglaise elle est encore dans son aversion pour les combats de taureaux, — qu'elle loue les Parisiens de n'avoir pas laissé s'acclimater chez eux, — pour les tirs au pigeon, et en général pour tous les actes de cruauté envers les animaux. Avouons que ce sont là des côtés très sympathiques dans ce caractère britannique.

II

Chaque province de France est traitée en un chapitre à part. Chacun de nous y trouvera, sur sa province natale, des descriptions fidèles, des appréciations originales, des impressions résumées en quelques mots qui font image. Je dis chacun de nous, car tant de Parisiens sont nés en province ! Dans le livre de miss Betham-Edwards, il n'est question que des provinces, et non de Paris. Elle s'est attachée précisément à ce que négligent des millions de nos visiteurs étrangers, à ce qu'ignorent si complètement tant de Parisiens de Paris. Cette Anglaise a cru à l'importance de cette province, que certains politiques nés Parisiens oublient si volontiers dans leurs vastes conceptions. Pour elle, la *France moderne*, c'est aussi, c'est même surtout la province, car ce n'est peut-être pas à Paris que les progrès accomplis depuis cent ans sont le plus visibles.

La France moderne, l'auteur déclare qu'on ne peut la bien connaître sans se reporter constamment à la Révolution, cette Révolution qu'Arthur Young avait pressentie et presque désirée. Et, chose à noter, ce sont les provinces qui ont le plus ardemment combattu la Révolution à ses débuts et qui en ont d'abord le plus souffert, ce sont celles-là qui, depuis, en ont le mieux ressenti les bienfaits. Par exemple, la Bretagne, la Vendée, l'Anjou, en un mot, tout l'Ouest. A propos du département de Maine-et-Loire, l'auteur nous dit :

Nulle part l'aspect du pays n'a été plus complètement modifié depuis la Révolution ; nulle part le progrès économique et social n'a été plus sensible, et cela même de nos jours. Partout autour de nous, nous constatons l'action d'un puissant génie... Il suffit de rester absent du pays pour quelques années, et les villes et les villages, autrefois familiers, vous sont à peine reconnaissables, tant rapide, tant énorme est le progrès.

D'ailleurs, pour notre visiteuse, la Révolution n'est pas enfermée entre les dates de 1789 et 1799 ; sous nos yeux elles se poursuit, irrésistible, mais transformée en pacifique évolution. A chaque pas, dans tous les ordres de faits, l'auteur anglais signale l'empreinte de ce « puissant génie » qui ne cesse de transformer la France.

D'abord dans chaque village elle trouve des écoles, Elle en trouve où son illustre devancier de 1787 en avait constaté l'absence totale ; car chez lui alternent cette remarque : « de la lande, de la lande, de la lande ! » et celle-ci : « aucune école ». Or, à mesure que la lande se transformait en des champs fertiles, les écoles naissaient. Du même effort se sont défrichés les terres désertes et l'esprit des hommes. Miss Betham-Edwards a bien remarqué à quels moments les grands coups ont été portés à la primitive ignorance. Elle rend justice aux bonnes intentions, quoique non suivies d'effet, de la Convention ; elle note la grande initiative de Guizot et sa loi de 1833 sur l'enseignement primaire ; mais c'est aux années 1879 et suivantes qu'elle rapporte cette surprenante transformation, visible non seulement dans la civilisation française en général, mais dans l'aspect même de nos villages, où la plus belle maison est presque toujours celle qui s'ouvre à tous les enfants.

L'œuvre nouvelle de l'éducation féminine excite également son admiration : presque dans chaque ville, des lycées et des collèges pour les jeunes filles :

C'est un énorme progrès sur le vieux régime du couvent... Une jeune fille, en quittant le lycée, aura tout d'abord acquis la connaissance de sa propre langue et de la littérature nationale ; elle aura des notions claires sur le droit usuel français, sur l'économie domestique, y compris les travaux à l'aiguille les plus ordinaires, la coupe et la confection des vêtements. Chaque jour il y a des exercices de gymnastique... Aucun enseignement de secte n'entre dans le programme ; mais les élèves, catholiques, protestantes ou juives, peuvent recevoir de leurs pasteurs respectifs l'enseignement religieux.

Miss Betham-Edwards n'a qu'une critique à formuler : c'est que les élèves des lycées de filles, comme les élèves des lycées de garçons, soient si étroitement surveillées. Mais ici, surtout en ce qui concerne les lycées de filles, il serait bon de ne pas perdre de vue la différence des mœurs entre les deux pays. N'oublions pas qu'en Angleterre c'est aux jeunes filles que paraît dévolu le rôle offensif, et que c'est aux garçons à se bien garder. De l'autre côté du détroit, on ne doit pas trouver aussi souvent que chez nous des auberges à l'enseigne du « Coq hardi ».

L'auteur a jeté un coup d'œil sur l'armée nouvelle de la France. Elle a été frappée des mérites de notre corps d'officiers. Passant à Clermont, elle constate ceci :

Dans une ville de garnison, ce sont les officiers et leurs femmes qui donnent le ton, et cette fonction sociale comporte une responsabilité dont il faut bien qu'ils se tirent à leur honneur. Une de mes amies, en arrivant ici, n'a pas fait moins de quatre-vingt-six visites de cérémonie aux femmes d'officier... Ces visites de cérémonie impliquent des toilettes élégantes, qui ne sont pas toujours en rapport avec les ressources; et cependant à tout militaire français, quel que soit son grade, il est interdit de contracter des dettes : un officier endetté est exclu du service... Cette solvabilité indiscutable de l'armée française est, assurément, un des éléments essentiels de sa force... Le type de l'officier, en France comme en Algérie, est généreux, chevaleresque, dévoué à son devoir; dans le meilleur sens du mot, c'est un homme et un patriote. Pour citer les nobles paroles que j'ai entendues de la bouche impartiale de Gambetta : « L'armée française, c'est le patriotisme. »

Pour un Anglais qui ne connaîtrait que l'armée britannique, la fréquentation du soldat français, recruté non par la voie des enrôlements à prix d'argent, mais en vertu d'une loi qui rend le service obligatoire pour tous, doit apporter d'autres surprises :

En arrivant à Châlons-sur-Marne, j'ai pu voir en pleine lumière l'influence éducatrice du service obligatoire. C'était un jour de marché, et devant notre hôtel était étalée une variété infinie d'instruments agricoles. De jeunes soldats les considéraient avec la plus minutieuse attention : « Observez ces recrues, me dit ma compagne de voyage, une dame anglaise. Jamais vous ne verrez nos jeunes soldats en contemplation devant des charrues et des herses; mais ceux-ci y portent de l'intérêt, parce qu'ils savent que, leur temps de service terminé, ils retourneront à leur ferme. »

L'auteur constate que notre loi militaire est éducatrice aussi pour les fils de la bourgeoisie : à Châteauroux, elle a eu pour cicerone un jeune artiste, fils d'un pasteur, et qui accomplissait alors sa période de service :

Il portait le fardeau gaiement, se plaignant seulement que des délits insignifiants fussent punis d'emprisonnement. Certes il faut à cette jeunesse un vrai patriotisme pour que la conscription ne lui apparaisse pas comme un cauchemar, comme une ombre assombrissant les débuts de la vie. Voici un garçon plein d'avenir que l'on condamne à perdre plusieurs de ses années d'études, à faire mauvaise chère, à porter des vêtements d'un tissu grossier, à mener la vie commune avec des compagnons de hasard. Un résultat évident de cette rude éducation est qu'on sait se passer de toutes délicatesses, que le caractère devient plus souple, moins esclave des habitudes : « Un soldat doit pouvoir manger de tout », me disait mon jeune ami. Et il faisait en souriant la comparaison entre le menu de notre table d'hôte (qui n'avait cependant rien d'épicurien) avec l'ordinaire de la caserne.

Une autre institution, qui, celle-ci, remonte un peu plus haut, a aussi attiré l'attention de la voyageuse. C'est la justice de paix. Elle l'a vue fonctionner à Champagnole, dans le Jura.

Le *juge de paix*, ai-je besoin de le dire? est une création de la Révolution. En sa personne s'incarne une des réformes les plus radicales et les plus vastes qui aient jamais été réalisées par un trait de plume. Le droit d'administrer la justice a été, en bloc, transféré d'une classe privilégiée à des serviteurs responsables de l'État. Dès ce moment, aucun citoyen français n'a plus été à la merci d'un autre.

Suit une description d'une séance de la justice de paix :

Une demi-douzaine de blouses bleues formaient toute l'audience, car nous étions en août, au moment des grands travaux de la campagne, quand les paysans sont le moins disposés à perdre leur temps en fadaises. Au contraire, quand le froid et la neige ont mis fin aux travaux, ces petites cours regorgent de curieux. Après le plaisir de plaider pour son propre compte, il n'en est pas de plus grand que de suivre les procès du voisin : telle paraît du moins l'opinion du paysan franc-comtois, très malin et quelque peu querelleur.

III

Partout, dans la manière d'être de notre peuple, l'Anglaise retrouve la trace de la prodigieuse révolution qui a fait de l'égalité autre chose qu'un mot. C'est le sentiment profond de cette égalité qui donne tant de liberté dans son allure à l'homme des classes laborieuses. Sa politesse même est une des formes qu'affecte ce sentiment d'égalité. Ici, un employé, de mise pauvre, fait les honneurs d'une usine à la visiteuse, lui en explique le détail avec la plus grande complaisance et courtoisie, mais « ne peut être persuadé d'accepter la moindre gratification ». Là, un simple forgeron, à Saint-Lô, voyant la compagne de notre Anglaise occupée à dessiner la cathédrale, ouvre sa

boutique, apporte une chaise à l'artiste et invite miss Betham-Edwards à entrer chez lui :

Nous avons passé une demi-heure à causer, ou plutôt, je dois l'avouer, c'est mon hôte qui m'entretint, avec beaucoup d'intelligence et de tact, sur toute sorte de sujets. Il avait subi le siège de Paris, mais, étant employé à l'arsenal, il avait moins souffert que la plupart. Cette gaieté charmante et spontanée du tempérament français était relevée chez lui par un esprit vraiment philosophique : « Je ne suis ni riche ni pauvre, me dit-il, mais je vis honnêtement. Qui ne serait satisfait de cela, et de l'estime de ses voisins? » Probablement ce brave armurier n'avait jamais lu Darwin ni Herbert Spencer, mais il était arrivé aux mêmes conclusions. En politique, il était ardent républicain... Il disait : « Ce ne sont pas les évêques, en dépit de leurs catéchismes électoraux, qui peuvent faire du mal dans le pays, mais bien les curés, qui essaient de gagner les électeurs par le moyen de leurs femmes. »

Ces conversations, ces rencontres la charment. Elle ne craint pas, elle femme, elle étrangère, de se commettre avec ces gens souvent mal vêtus ; elle les connaît, elle ne craint d'eux aucun désagrément : elle est assurée de leur politesse, de leur bon naturel. D'ailleurs c'est chez elle un système : elle veut connaître la nation française. Or la nation, c'est surtout le peuple :

L'accueil courtois des personnes de distinction, les relations avec des femmes d'intelligence éveillée et charmantes, avec des hommes instruits, tout cela n'était pour moi qu'une introduction à l'étude de cette société, et ne répondait pas pleinement à mes desseins. Pour comprendre à fond la nation française, il faut fréquenter ceux qui en sont l'élément constitutif : ces ouvriers, ces travailleurs, qui, suivant l'expression de Schiller, sont trop occupés à gagner leur pain quotidien pour se consacrer à la recherche de la vérité, mais qui, comme c'est le cas en France, sont aptes à la comprendre quand on la place à leur portée. Le petit employé, le paysan propriétaire, l'artisan, — voilà ceux dont est faite la nation, ceux par qui sera faite sa future histoire.

Le paysan, c'est le favori de miss Betham-Edwards. Elle l'a beaucoup pratiqué, de la Franche-Comté à la Bretagne, de la Champagne aux cantons des Cévennes et des Pyrénées, et ne tarit pas en éloges sur son caractère.

Elle l'admire dans la souplesse et la variété de ses aptitudes qui lui permettent, en certains pays, d'alterner le travail des champs et certaines occupations industrielles :

Le Protée de la fable n'était pas plus apte à se transformer que le Français fils du sol, aujourd'hui agriculteur, demain ouvrier; en telle saison maniant très habilement la serpette, en telle autre, le tour du tourneur... Pas un de ces paysans dignes de Millet, lourds d'aspect, en blouse et en sabots, qui ne soit passé maître en une douzaine de métiers.

Elle rappelle ce témoignage, déjà ancien, d'Arthur Young :

Si on les laissait faire, ils changeraient le désert autour d'eux en jardin. Une poignée de ces actifs laboureurs, qui transforment leurs rochers en des merveilles de fertilité, *parce que ces rochers sont à eux*, transformeraient de même des déserts, s'ils étaient animés du même tout-puissant mobile.

Elle ajoute :

Ce rêve, ils l'ont réalisé. De quelque côté que l'on se tourne, on a la preuve d'une patience et d'un esprit d'entreprise inimaginables. Des portions de lande communale sont, de temps à autre, concédées à des paysans, sous la condition qu'ils les mettront en culture. D'énormes blocs de roches ont été démolis, réduits en morceaux, entre lesquels fleurissent des miniatures de champs de blé, de pommeraies, de potagers. Le paysan français n'est pas seulement un Protée ; il y a en lui du Paracelse ; il opère la transmutation en or des matériaux les plus réfractaires.

Elle constate le goût de notre peuple pour l'instruction, dès que le rude labeur quotidien lui laisse un moment de répit. Quelle fut sa surprise d'entendre un paysan, dans le fond de l'Anjou (c'était en 1886), lui dire : « J'ai bien regretté la chute de M. Gladstone ; c'est un recul dans votre pays, pour bien des années ! »

Un autre, un fermier, travaillait plus rude que n'importe quel laboureur d'Angleterre; sa femme et ses enfants portaient des vêtements très modestes ; mais à poursuivre mon enquête, je découvris qu'il était propriétaire d'un morceau de terre ici, d'un autre morceau là; qu'il avait de l'argent placé sur la rente; qu'il pouvait même doter ses filles et assurer à ses fils un petit bien. Le travail excessif n'a point éteint les facultés et les sentiments de cet admirable paysan. Une après-midi de dimanche, je le trouvai occupé à ranger une petite bibliothèque créée par son propriétaire au profit de ses voisins moins instruits. C'était touchant de voir avec quel respect, on pourrait dire avec quelle affection, ce fermier maniait les livres destinés à l'instruction et à la récréation de la jeunesse. Sa femme survint pour l'aider et fit la remarque, un peu dépitée, que les seuls ouvrages en faveur étaient les romans. Il répondit : « On peut apprendre beaucoup dans les romans. »

On dit que le paysan est avare. Miss Betham-Edwards relève beaucoup de traits qui tendraient à l'absoudre de cette accusation. Elle nous montre, dans telles familles où le père n'a pu laisser à ses héritiers que de petits lopins de terre, les plus valides des fils abandonnant leur part à leurs frères, sans rien exiger en compensation, et s'en allant chercher fortune ailleurs. Dans un village d'Anjou, un notaire, en levant le pied,

avait emporté toutes les économies de ces pauvres gens : on n'en dansait pas moins gaiement à la fête patronale :

De telles épreuves, on les surmonte à force de persévérance à espérer et de résolution. Le paysan français, pour emprunter ce mot à la philosophie positiviste, est un *déterministe*.

Il est tempérant. Notre Anglaise a vu des dîners où l'on mangeait bien et où l'on buvait sec : jamais un mot plus haut que l'autre :

Pendant tant de semaines, je n'ai jamais entendu une grossièreté, jamais vu d'ivrogne. Ce peuple accomplit gaiement sa tâche du jour sans avoir recours au stimulant du cabaret. La principale affaire du garde champêtre est celle d'un crieur de ville. Le crime est excessivement rare.

On peut reprocher au paysan français de manquer un peu de propreté sur sa personne et dans sa maison, de garder son fumier trop près de son logis ; mais en somme, il a une vie aisée, libre et digne :

Si le plus humble d'entre ces paysans, le plus astreint au plus dur labeur, pouvait savoir comment vit son compère auglais, son dégoût serait extrême : et vraiment, louer à autrui, pour 10 ou 12 shellings par semaine, un morceau de terre, habiter un logis d'où l'on peut être expulsé dans les huit jours, n'avoir ni maison, ni champ, ni jardin, ni aucune ressource pour ses vieux jours, voilà un état de choses qui au cultivateur français paraît absolument inconcevable, inconciliable avec la simple justice et la civilisation moderne.

Les femmes de paysans ont les mêmes qualités que leurs maris. Miss Betham-Edwards l'a éprouvé, notamment dans un de nos cantons pyrénéens :

Une après-midi, assez tard, je revenais à la maison quand je rencontrai une femme de mise pauvre, au teint brûlé par le soleil. Elle portait sur sa tête une corbeille de fougères; en un mot son extérieur était tel qu'en tout autre pays on se serait attendu à ce qu'elle demandât l'aumône. Elle me salua pourtant avec gaieté et politesse, puis, tout de suite, entra en conversation. Elle m'avait aperçue le dimanche, à l'église, et se mit à parler du pasteur, disant en quelle estime le tenaient les catholiques et les protestants. Puis l'entretien tourna sur le peuple, sa manière de vivre et, en général, sa condition. « Non, disait-elle, il n'y a pas vraiment ici de misère, ni de vagabondage. Chacun a son morceau de terre, ou peut trouver de l'ouvrage. Je viens de notre vigne, qui est là-bas sur la colline; maintenant je retourne à la maison pour le souper; voilà notre maison. » — Il n'y avait de sa part ni contrainte ni familiarité. Elle parlait avec facilité et naturel, tout comme une de nos voyageuses en première classe parlerait à son égale.

Des paysans de la Lozère, voici l'impression qu'elle a gardée :

Leur condition morale ne semble pas avoir souffert, jusqu'à présent, de leur pauvreté et de leur isolement. Nulle part, dans la France rurale, je n'ai rencontré plus d'affabilité, de dignité, et de probité.

Dans un des villages, la maîtresse de l'auberge avait assigné à miss Betham-Edwards la chambre où il y avait la table dans le tiroir de laquelle elle serrait son argent. Ce tiroir fermait à peine. On lui en fit l'observation : « Oh ! répondit la Cévenole, il n'y a pas ici de malhonnêtes gens. » D'autres paysans et paysannes ont accueilli l'Anglaise chez eux, l'ont voiturée dans leurs charrettes, se plaisaient à lui montrer leur installation. Et le mot qui revenait toujours sur leurs lèvres, c'était : « Chacun a son petit lot. »

Si petit propriétaire que soit le paysan français, il est un propriétaire. C'est ce qui l'a si bien préparé au régime de l'égalité, cette utopie que nos lois ont réalisée, et dont la nation armée, la justice identique pour tous, l'école publique, sont autant de manifestations. Voici ce que notre auteur a vu à Champagnole dans le Jura :

J'avais coutume d'accompagner chaque matin à l'école communale mon hôtesse et son petit garçon de six ans. Il était impossible, soit à première vue, soit à une inspection plus attentive, de *classifier* les enfants et d'assigner à chacun sa position sociale. Tous étaient propres et bien vêtus. — « Regardez, me dit mon hôtesse, ce petit-là, avec sa blouse sans une tache. C'est le fils d'un pauvre charbonnier; mais, comme riches et pauvres reçoivent la même instruction, les parents se font un point d'honneur que leur enfant n'ait pas honte de lui-même devant ses compagnons. »

Que de traits de ce genre on pourrait collectionner dans ces notes de voyage ! Miss Betham-Edwards a essayé de se résumer, de dresser en pied le portrait du paysan français. Elle a dépeint son héros favori en traits toujours justes, avec une sympathie qui va jusqu'à l'admiration (1), avec une irritation sincère contre les peintures soi-disant réelles, qu'en a prétendu donner M. Zola. En regard du calomnieux roman *la Terre*, il faut lire tels passages de notre Anglaise, qui ont vraiment une valeur historique et philosophique :

Deux faits suffisent, et au delà, pour réhabiliter le paysan français et le venger des odieuses imputations des écrivains prétendus réalistes. D'abord c'est l'abnégation incontestable, la clairvoyance, le labeur de ce paysan qui ont libéré le sol français, il y a vingt-deux ans, en ont fait sortir l'envahisseur. Ensuite, c'est son bon sens infaillible, son sang-froid, son amour de la paix et de la liberté qui, récemment, ont sauvé le pays d'une bande

(1) Elle n'est pas seule, parmi ses compatriotes, à éprouver ce sentiment; elle-même cite M. Barham Lincke qui, dans son étude sur les Limousins, « ne peut dissimuler son admiration sans mesure pour le paysan français et pour le régime de la propriété paysanne ».

d'éhontés spoliateurs, et qui ont épargné à la France la guerre civile, et à l'Europe, peut-être, une conflagration générale... C'est des rangs des paysans que sont maintenant recrutés ces contingents qui rendront la guerre civile impossible, qui feront pénétrer dans la politique, dans l'enseignement, dans les arts, ces solides qualités qui ont fait de la France rurale l'admiration du monde et, plus d'une fois, sauvé la République... Le paysan propriétaire du sol a conquis la plus haute situation dans le pays. Nulle autre classe ne peut se prévaloir d'un tel ascendant social, moral, matériel. Il est l'arbitre reconnu des destinées de la France.

IV

Parmi les études auxquelles s'est livrée miss Betham-Edwards, aucune n'est plus attachante pour nous que celles qui ont trait à l'Est de la France et, en particulier, à l'Alsace. C'est là surtout qu'éclate la sincérité de ses sympathies pour nous; car, si elle a parcouru les parties heureuses de la France avec le sentiment de satisfaction que ce spectacle eût inspiré à son devancier de 1787, ici c'est un deuil national qu'elle veut partager avec nous.

Dès qu'elle a mis le pied sur les terres de Champagne et de Lorraine, on sent qu'une émotion s'est emparée d'elle. Déjà dans cette région tout lui parle de cette dernière guerre francó-allemande qui a faussé les destinées de l'Europe occidentale et provoqué un recul de la civilisation. Les noms des villes, des simples hameaux, sont des noms de batailles; et sous la florissante verdure des plaines on devine les tombes des héros. C'est ce qui donne aux campagnes de l'Est cette poésie profonde et un peu triste.

Partout, dans le territoire resté à la France, l'Anglaise sent frémir un patriotisme ardent, mais d'une autre nature que celui qui retentit parfois dans certains journaux parisiens, un patriotisme silencieux, qui ne se dépense pas en provocations, mais qui s'est habitué à compter avec les sacrifices. Toute cette France de l'Est, c'est une France armée en guerre, hérissée de forteresses et de camps retranchés.

Au delà de cette frontière de fer commence la région soumise au joug étranger, le pays de ceux qui sont Allemands de par les traités, mais qui de cœur restent Français :

Depuis mon séjour d'il y a huit ans en Alsace, les choses n'ont fait qu'empirer. Ma première visite à cette Pologne de l'empire allemand avait déjà été assez pénible; il ne m'a pas fallu moins que l'austère sentiment du devoir pour me décider à la renouveler...

L'amertume et l'intensité du sentiment anti-allemand, bien que contenues, éclatent cependant... Le mot qui revient sans cesse dans les conversations est celui-ci « Nous sommes plus Français que les Français. » Hommes, femmes, enfants, riches ou pauvres, lettrés ou ignorants, donnent tous la même expression à leurs sentiments. Les visiteurs anglais sont admis dans cette confidence, qui est celle de tout le pays; aux Anglaises surtout se confient les mères alsaciennes. Hélas! ici le cœur maternel, depuis longtemps, a cessé de tressaillir de joie à la naissance d'un fils, car l'aspect du nouveau-né réveille des angoisses et des pensées qui sont trop pénibles pour être exprimées. Cet enfant, cet Allemand né de parents français, il faudra qu'il se sépare d'eux. Ou bien il faudra qu'il les quitte, dès ses jeunes ans, pour devenir un citoyen français, au prix de la rupture de tous les liens terrestres; ou bien il restera, ne pouvant plus apprendre sa langue maternelle, le français, que par subterfuge, forcé de subir une éducation allemande, et, quand il aura atteint l'âge d'homme, contraint de revêtir l'uniforme du soldat prussien, astreint par serment à verser le sang de son père, de ses frères, de ses amis, de ses concitoyens. Il n'est pas de *droit de conquête* qui puisse expliquer un dilemme de cette nature, pas de diplomatie qui puisse excuser ce crime qui n'est comparable qu'au partage de la Pologne... Et ne croyons pas que l'annexion soit moins cruellement ressentie par le pauvre... Je n'oublierai jamais la figure tragique d'une vieille femme, avec qui je m'entretenais à Barr. Elle avait apporté son petit-fils orphelin, et, comme l'enfant jouait auprès d'elle, elle soupira ou plutôt elle pleura cette parole : « Et dire que maintenant nos enfants ne peuvent pas apprendre le français à l'école !... »

Rien ne m'a plus frappée, pendant mon séjour au Hohwald, que le cri général contre le régime prussien... Nul souci d'être entendu par quelque Allemand. A la table d'hôte, au comptoir des marchands, en chemin de fer, les gens donnaient un libre cours à leurs griefs. Je me rappelle un dîner à la campagne... Un ou deux Prussiens étaient présents, l'air humilié, la crête basse. Comme j'exprimais mon étonnement, un Alsacien me dit : « Si l'on se mettait à arrêter les gens pour la liberté de leurs propos, toute l'Alsace serait en prison... »

Une fille employée dans notre hôtel, une rude paysanne, me divertit beaucoup par ses véhémentes tirades contre les Prussiens, car elle les lançait dans un langage qui n'était ni l'allemand ni le français, mais une étrange mixture des deux idiomes...

Qnand nous avons fait nos adieux à nos amis d'Alsace, nous nous sommes trouvée séparée d'eux aussi complètement que s'ils étaient des exilés en Sibérie.

V

A part cette brèche brutalement ouverte au flanc de la « France moderne », toutes les descriptions que fait de celle-ci la voyageuse anglaise sont consolantes à lire. Ce qu'elle a constaté partout, de l'est à l'ouest et du nord au sud, c'est le progrès en tout genre,

pour l'homme comme pour la terre, au point de vue moral comme au matériel. Non, ce n'est pas en vain que la première Révolution a émancipé la nation, que la troisième République a multiplié les lois d'égalité, multiplié les réformes, multiplié les écoles. A ceux qui, comme notre Anglaise, ont visité la France à plusieurs reprises, ce progrès apparaît comme un phénomène continu, ininterrompu, et même d'allure rapide. Miss Betham-Edwards ne s'est pas bornée à l'illustrer par des descriptions, des anecdotes : avec un esprit tout scientifique, elle a voulu résumer en une conclusion les impressions recueillies çà et là; elle les a corroborées par des tableaux comparatifs, par des chiffres. Le nombre des voyages en chemin de fer est-il un signe de prospérité? Eh bien! en dix-huit ans (1869-1887), il a monté de 111 à 218 millions. Et la quantité des marchandises transportées est-ce un autre signe? Eh bien! il y a un accroissement de 44 millions à 78 millions de tonnes. Et l'emploi des engrais chimiques? Et le rendement par hectare? Et les caisses d'épargne? Et le budget de l'instruction primaire? Et le nombre des lycées, collèges, écoles? Rien que celui des écoles professionnelles a monté de 26 à 400. Tout le reste est à l'avenant. Nous ne suivrons pas notre aimable guide dans sa démonstration. Mais si les démagogues essayaient de persuader aux ouvriers, aux paysans, aux paysannes qu'elle a connus, et qui lui paraissaient contents de leur sort, qu'au contraire ils doivent se sentir mécontents, quelle meilleure réfutation à leur opposer que son livre? A ceux qui nient ou décrient le progrès, à ceux qui nous entretiennent encore de la « banqueroute des principes de 1789 », du « piétinement sur place », de la nécessité de nouveaux bouleversements, quelle réponse que cet ouvrage si précis, tout entier consacré à la gloire du paysan français, le principal créateur de la France moderne et son plus sûr défenseur contre l'utopie aussi bien que contre la réaction.

Et comme il serait utile que *France of To-Day* fût plus connu des Français! Ils trouveraient beaucoup à y apprendre sur eux-mêmes. Traduit ou adapté, quel bon livre à placer dans la bibliothèque de ces écoles rurales qu'admire tant l'auteur, aux mains des fils de ces paysans dont elle a compris la grandeur silencieuse, l'héroïsme obscur et infatigable, la formidable puissance de conservation et de rénovation! Quel dommage que, dédié au paysan français, ce livre ne pût arriver à son adresse! *Habent sua fata libelli :* souhaitons à celui-ci le meilleur destin.

ALFRED RAMBAUD.

ROMANCIERS CONTEMPORAINS (1)

M. ANATOLE FRANCE

Même après le *Lys rouge*, on peut avoir quelque scrupule à ranger M. Anatole France parmi les « romanciers contemporains ». Sans parler des légendes, contes ou anecdotes que renferment *Balthasar* et l'*Étui de nacre*, ce nom de roman ne s'applique pas d'ordinaire à des ouvrages comme le *Livre de mon ami*, le *Crime de Sylvestre Bonnard*, la *Rôtisserie de la reine Pédauque*. Quant au *Lys rouge*, qui s'accorde mieux avec la forme habituelle du genre, il nous intéresse beaucoup moins par la suite du récit que par les diversions. Ce que nous en goûtons le plus, c'est ce qui n'appartient pas nécessairement au sujet, ce qu'eût admis tout aussi bien n'importe quel autre cadre.

Le sujet, j'oserais même dire que l'ingénieux talent de M. France n'y était pas tout à fait propre. M. France excelle à peindre l'amour mondain, cet amour qui se concilie avec toutes les nécessités de la vie élégante en y ajoutant comme une élégance de plus; mais il est trop discret et trop fin, il a trop peur de l'exagération et de l'emphase pour réussir dans la peinture du *grand amour*, pour en retracer congrûment les ardeurs, les extases, les sublimes immolations ou les sauvages frénésies; il craint trop le pathos pour être assez pathétique.

Au reste, si le sujet du livre est dans ce contraste de l'amour véritable avec le flirt, M. France ne se refuse, chemin faisant, aucune digression. On devrait lui adresser sur ce point de très sévères reproches. Mais qui en aura le courage? Vous trouverez à chaque pas dans le *Lys rouge* des morceaux exquis sans aucun rapport avec le roman; par exemple, dès le début, quelques pages sur Napoléon Ier pour lesquelles je donnerais sans hésitation toute la partie « romanesque » du livre. Et, de même, le personnage le plus intéressant, ce n'est ni Mme Martin, ni Dechartre, c'est un personnage épisodique qui n'a rien à faire dans l'action que de l'interrompre, au hasard d'une humeur vagabonde, par de délicieux propos où se révèle la candeur de sa nature enfantine; c'est le poète Choulette, vieux bohème plein de vices et d'ingénuité, trop innocent pour être vertueux, une sorte de saint qui fait, en péchant, abonder la grâce, type tout à fait caractéristique auquel l'auteur s'est visiblement complu et qu'il avait déjà esquissé à part sous le nom de Gestas, sans compter ce bon

(1) *Les Désirs de Jean Servien; Jocaste et le Chat maigre; Le Crime de Sylvestre Bonnard; Le Livre de mon ami; Balthasar; Thaïs; L'Étui de nacre; La Rôtisserie de la reine Pédauque; Les Opinions de Jérôme Coignard; Le Lys rouge.*

abbé Jérôme Coignard, qui est bien de la même famille...

Mais M. France n'a-t-il pas dit souvent qu'un roman est une sorte d'autobiographie? Il entendait par là que le romancier nous raconte les aventures de son âme. Et si maintes âmes, parmi celles de nos romanciers, sont trop peu curieuses pour avoir aucune aventure, il n'en est pas moins vrai que ce qui nous intéresse dans les ouvrages de M. France, quelque nom qu'on veuille leur donner, et ce qui en fait le charme, c'est avant tout M. France lui-même, c'est son âme. Elle a, cette âme, des aventures sans nombre. Elle est quelque chose de sinueux, quelque chose d'ondoyant et de chatoyant; candide et subtile, fervente et blasée, ironique et sentimentale, elle prend tour à tour les formes les plus diverses sans se fixer jamais dans aucune; c'est l'âme d'un sceptique, mais d'un sceptique tendre, qui, n'attachant sa foi à nulle religion, prête à toutes sa sympathie.

Sceptique, M. France l'est si profondément que le scepticisme même lui fait peur. Son scepticisme, à lui, n'a rien de doctrinal; il consiste moins à tout nier qu'à tout croire sans rien tenir pour certain. Au surplus, les incertitudes de M. France ne le font nullement souffrir, et, s'il ne s'en glorifie pas, il s'en joue du moins, et s'y berce avec beaucoup d'agrément. Ce qui le console de n'être sûr de rien, c'est justement qu'il trouve plaisir à errer dans ses doutes. Toute certitude le gênerait. Il aime mieux s'égarer d'apparence en apparence que s'emprisonner dans une réalité despotique.

Ne lui demandez pas d'être toujours conséquent avec lui-même: qu'importe à celui qui n'affirme aucun principe de mettre tant de rigueur dans ses déductions ? Ne croyez pas l'embarrasser si vous l'avez pris à se contredire. Il ne se pique point de logique. La logique va droit devant elle avec une sèche rectitude. Pressée d'atteindre son but, elle n'admet aucun détour, aucun amusement. Étroite et jalouse, elle n'établit une vérité qu'en méconnaissant toutes les autres, et cette vérité qu'elle affirme est une vérité raide et sans nuances, une vérité autoritaire, qui, asservissant notre esprit, ne lui laisse plus de jeu, ne lui permet ni aisance dans ses mouvements ni grâce dans ses allures. La logique n'aurait droit à régenter le monde que si ses raisonnements pouvaient se rattacher à un principe indubitable. Or, il n'est pas de principe qu'un principe contraire ne démente. Les logiciens ne s'accordent jamais entre eux, et la vérité de l'un exclut la vérité de l'autre. Mais celui qui ne s'embarrasse pas de logique est, à lui seul, en possession de toutes les vérités plus ou moins contradictoires où la logique aboutit; et, comme il ne les considère que comme autant d'illusions, il va librement de l'une à l'autre, choisissant dans chacune ce qu'elle a de plus aimable et de moins exclusif, ce qui peut, non pas fixer sa raison, mais divertir son humeur et mettre en branle sa fantaisie.

« Je souhaite un grain de folie à tous ceux que j'aime », dit quelque part M. Anatole France. Cette folie qu'il souhaite aux autres, lui-même en ayant éprouvé le charme et la salutaire vertu, c'est une sagesse supérieure, la vraie sagesse qui se moque de la sagesse. Voyez ses héros : M. France, qui les aime, qui a ses raisons pour les aimer, leur a donné à tous le grain de folie. Jeunes ou vieux, depuis le Pierre Nozière du *Livre de mon ami* jusqu'à Sylvestre Bonnard, ils ont pour trait commun de n'être pas « raisonnables ».

Le sens des réalités positives leur manque ; ils vivent dans leurs rêves, ils s'enchantent des prestiges de leur imagination. Un jour que Pierre joue sur le tapis avec son mouton et son polichinelle, personnages toujours divers de mille drames curieux, sa mère le soulève dans ses bras, lui montre une des fleurs dont est semé le papier de la chambre, en lui disant : « Je te donne cette rose ! » Et jamais présent ne le rendit plus heureux. Pierre n'est encore qu'un petit enfant : laissez-le grandir, il sera un grand enfant, je veux dire que, pour jouir des choses, il n'aura jamais besoin de les posséder, ou, mieux encore, que, pour les posséder véritablement, il lui suffira d'en jouir. Le petit Pierre a un ami, Fontanet, qui ne lui ressemble guère. Fontanet est un garçon plein d'esprit, très avisé et très pratique, beaucoup moins enclin à rêver sur les choses mystérieuses que jaloux d'en pénétrer le mystère en y appliquant avec irrévérence les procédés d'une subtile analyse. Fontanet deviendra, nous dit-on, avocat, conseiller général, administrateur de diverses compagnies, député, peut-être ministre... Et Pierre ? Je craindrais que Pierre ne devînt rien du tout, pas même académicien, comme on dit, si justement M. Anatole France n'avait voulu faire de Sylvestre Bonnard un membre de l'Institut. Sylvestre Bonnard, c'est Pierre à quelque soixante ans de distance. Nous reconnaissons maints traits du petit garçon dans cet érudit et dans ce philosophe. Érudit, M. Bonnard fait, sur son fauteuil, à sa table de travail, l'école buissonnière. Philosophe, ses enfantillages et ses caprices scandalisent la vieille Thérèse. Deux figurines sont ciselées sur la pomme d'argent de sa canne, celles de don Quichotte et de Sancho Pança : si toutes deux le conseillent tour à tour, il n'y en a qu'une qui l'inspire. En écoutant Sancho, M. Bonnard n'eût jamais fait de folies. Mais quoi ? ses folies ne lui causent aucune honte, car il sait bien que rien ne vaut d'être un peu fou pour être tout à fait sage.

Jamais savant ne dénonça avec plus d'ingénuité le néant de la science. « Que de livres ! » s'écrie

Mlle Préfère lorsqu'elle entre dans sa bibliothèque; « et vous les avez tous lus, monsieur Bonnard? — Hélas! oui : c'est pour cela que je ne sais rien. » Tous ces livres qu'a lus le vieil érudit ne lui ont enseigné qu'un doux pyrrhonisme. Il finit par trouver fort maussades les livres qui ne mentent pas. C'est aussi l'opinion de M. France. Pour lui, les choses déraisonnables sont les seules qui aient de l'agrément, qui donnent de la grâce à la vie. Il n'y a de contes charmants que les contes absurdes. Nous sommes leurrés par nos rêves? Peu importe, si nos rêves sont beaux. Mais ils ne nous leurrent même pas, puisque nous les avons rêvés. Les choses imaginaires sont les seules à la réalité desquelles nous puissions croire : nous ne saurions douter qu'elles existent, celles-là, car c'est nous-mêmes qui leur donnons l'existence. Faire de beaux songes, voilà le secret du bonheur et celui de la sagesse.

Nous ne pouvons avoir que des opinions, et le monde ne nous laisse saisir que des simulacres. « Les pyramides de Memphis semblent, au lever de l'aurore, des cônes de lumière rose; elles apparaissent, au coucher du soleil, sur le ciel embrasé, comme de noirs triangles : qui pénétrera leur substance intime? » Mais, si vraiment tout n'est qu'illusion, s'il n'y a ni bien ni mal, ni erreur ni vérité, si nous ne voyons devant nous qu'une suite de phénomènes éphémères, vides de toute réalité comme de toute signification, choisissons du moins, entre les multiples apparences à travers lesquelles s'écoule la vie, celles qui peuvent nous rendre la vie aimable. Ne sachant où il nous faut aller, que nous importe où la route mène? Ce qui nous importe, c'est par où elle passe. M. France a demandé son chemin à tous ceux qui, prêtres, savants, sorciers ou philosophes, prétendent savoir la géographie de l'Inconnu : n'ayant obtenu d'aucun d'eux une réponse satisfaisante, il se résigne à ne pas savoir quelle est la bonne voie, ou plutôt il pense que la meilleure est la plus agréable, celle dont les ormeaux s'élèvent plus touffus sous le ciel le plus bleu.

Voilà de riantes images qui pourraient bien dérober une assez vulgaire morale. Mais peut-être n'y a-t-il de vulgaire morale que celle d'une âme vulgaire, et l'âme de M. Anatole France est trop élégante pour ne pas répugner à toute vulgarité. M. France eut de tout temps le sens des choses délicates et le goût des choses rares. Sa morale se confond avec son esthétique, et son esthétique, qui dédaigne toute règle et qui se libère de tout système, est un exquis sentiment du beau. Il y a dans M. France un érudit et un artiste, mais c'est pour l'artiste que l'érudit a travaillé. M. France ne cherchait pas dans les anciens textes la date de quelque fondation pieuse ou le nom de quelque moine copiste : il y cherchait la figure vivante du passé, la poésie des choses lointaines. Nul n'aima davantage les livres, et nul n'eut l'esprit moins livresque.

Il nous a conté lui-même comment, petit garçon, ses jouets, ses découpures faites le soir à la lampe, tous ses amusements d'artiste prédestiné, l'initiaient dès lors au secret des lignes et des couleurs; comment, dans le capharnaüm du père Le Beau, les armures, les drapeaux enfumés, les cartes, les médailles, les faïences peintes, les morceaux mutilés de vieille sculpture, accoutumèrent son esprit d'enfant aux choses anciennes et précieuses, lui donnèrent de fines curiosités; puis, un peu plus tard, comment, sur les vieux quais, depuis la rue Guénégaud jusqu'à la rue du Bac, parmi les boutiques des libraires ou des marchands d'estampes, grandit dans sa jeune âme le goût des images et des formes en même temps que l'intelligence pieuse des diverses beautés. Au lycée, il ne fait pas figure d'écolier modèle; ses versions ont assez bonne tournure et ses discours latins ne sont point dénués d'élégance; mais il lui arrive parfois de manquer la leçon pour le Louvre, où il va admirer une métope du Parthénon. Sous les yeux mêmes de son professeur, il s'occupe de « choses étrangères à la classe ». Ce professeur est un brave homme, très fort sur le rudiment, mais que touche peu l'art antique, et que les déesses n'ont jamais fait asseoir à leur table. L'enfant reçoit des pensums; il se venge en méprisant le barbacole, il se console en suivant du regard les divines figures qui lui apparaissent entre les pages de ses livres. Les choses étrangères à la classe, c'est Thétis se levant comme une nuée blanche au-dessus de la mer, c'est Andromaque souriant à travers ses larmes, c'est Antigone pleurant le lit nuptial qui n'aura pas reçu son beau corps...

Sceptique d'intelligence, l'imagination et la sensibilité préservent M. France contre ce que le scepticisme a par lui-même de sec et de froid. Son imagination est, à la vérité, peu inventive; il se sent, sur ce point, inférieur à beaucoup de vaudevillistes. Les premiers livres qu'il fit sont des récits incohérents et baroques, comme les *Désirs de Jean Servien* et *Jocaste*. On y sent le manque d'invention à ce que les inventions y ont de laborieusement fantasque. Plus tard, l'auteur s'est mieux connu. Loin de chercher l'intérêt dans l'étrangeté des événements et dans la bizarrerie des figures, les figures les plus simples et les événements les plus ordinaires lui ont suffi pour écrire des chefs-d'œuvre. Quand il ne va pas demander ses sujets aux fabliaux du moyen âge, aux vieilles légendes chrétiennes, aux vies des saints, il se contente de feuilleter son âme, tantôt rappelant des impressions d'enfance comme dans le *Livre de mon ami*, tantôt, comme dans le *Crime de Sylvestre Bonnard*, faisant parler sa vieillesse, telle qu'il l'augure,

avec une bonhomie pleine de saveur. L'imagination de M. France est tournée vers le dedans; elle anime les souvenirs, elle prolonge la durée éphémère des rêves, elle colore de ses reflets toute la vie intérieure. M. France est bien, parmi les écrivains de notre temps, un des plus habiles dans le maniement des idées. Mais cet esprit rompu à l'analyse se complaît dans les songeries. Il veut rester jeune, et il ne rougit pas de jouer innocemment. Il aime d'être parfois la dupe de sa fantaisie riche en mirages. Il préfère les riants mensonges de l'imagination aux ingrates statistiques de la science. La vérité qui se constate a pour lui moins d'attraits que la beauté qui se rêve. Mais y a-t-il à choisir, et la beauté n'est-elle pas plus vraie que la vérité même, ou, pour mieux dire, serait-elle autre chose que le rayonnement de la vérité sur une âme élégante et généreuse?

Si tous les raffinements d'une culture supérieure n'altèrent point chez M. Anatole France la grâce et comme la fleur première de l'imagination, le scepticisme de son intelligence n'a pas gagné son cœur. A travers les complications et les ruses de l'esprit, nous sentons je ne sais quel parfum de simplesse native. L'esprit est tout ce qu'on peut trouver de plus subtil, mais il y a dans le cœur un fond d'ingénuité, une fraîcheur de sentiment que n'a pas flétrie l'analyse. Quelque plaisir qu'il trouve à exercer son intelligence, M. Anatole France aime encore mieux sentir que comprendre; bien plus, il n'a pas besoin de comprendre pour sentir. « Le sentiment, dit-il, est ce qui nous égare le moins. » Et il ne le dit pas seulement comme critique littéraire, mais aussi comme moraliste. Ce sceptique auquel sa raison interdit toute espérance et toute foi, remplace la foi par la sympathie et l'espérance par une douce résignation. Le scepticisme enseigne à être facile d'humeur, modeste, tolérant. C'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas assez. Toutes ces vertus demeurent stériles quand elles ne procèdent que de l'indifférence; elles ne méritent pas le nom de vertus si le cœur n'y a aucune part. Chez M. France, le cœur retrouve, par sympathie, toutes les croyances que l'esprit a perdues. Ne croyant à rien, M. France est libre de sentir plus de choses. N'ayant pas de foi qui lui soit propre, il peut avoir toutes les religions. D'être sceptique, cela suffit pour n'excommunier personne; mais lui, il communie dans chaque temple avec ceux qui croient. Sa tendresse, que ne gêne aucune formule, se répand spontanément sur tout ce qui mérite d'être aimé. L'enfant qui, tout à l'heure, la tête enfoncée dans son dictionnaire, rêvait à des bras d'ivoire tombant sur des tuniques blanches, est le même que la Légende dorée avait rempli d'une ferveur mystique. Il unira dans une commune piété le culte de la sagesse antique à celui de la vertu chrétienne; il réconciliera la foi de l'ermite Célestin avec celle du capripède Amycus; les hétaïres et les saintes lui seront également vénérables; il trouvera d'élégantes et riches paroles pour célébrer la beauté des Aspasies et des Laïs, et son langage se fera d'une naïveté enfantine pour dire de quelle façon Mmes Liberette et Oliverie en vinrent à leur fin bienheureuse.

Si je croyais possible de définir un esprit aussi divers, aussi capricieux, ce que je signalerais peut-être comme son originalité la plus distinctive, c'est un singulier mélange de dilettantisme et de candeur. Cet érudit et ce lettré est sans doute beaucoup moins naïf qu'il ne voudrait le paraître; mais il a le goût de la naïveté, et toute son érudition, toute sa littérature, ne font que lui rendre cette naïveté plus chère et plus aimable. Les personnages qu'il affectionne sont des inconscients. Il y en a même de fous. Dans ses premiers récits, ceux qui ne sont pas des fous sont au moins des impulsifs qui suivent leurs instincts sans réfléchir, qui ne s'étonnent de rien et n'éprouvent jamais le besoin de savoir au juste ce qu'ils font. C'est, dans les *Désirs de Jean Servien*, le marquis de Tudesco, qui est bien ce qu'on peut appeler une canaille, mais qui n'a pas l'air de s'en douter lui-même, et qui semble tout le premier être dupe de sa rondeur paterne, de sa dignité joviale et benoîte. Dans *Jocaste*, c'est M. Fellaire de Sisac, ce « roublard » bon enfant et prudhommesque. Dans le *Chat maigre*, c'est M. Godet-Laterrasse, génie méconnu, dont l'emphase naïve et l'orgueil enfantin s'épanouissent sur sa brave face de mulâtre avec une placide béatitude; — Rémi, gros garçon aux yeux de ruminant, à la bouche sensuelle, à l'air doux et ennuyé, mais que, parfois, un enthousiasme candide fait sortir de sa voluptueuse torpeur; — tant d'autres encore, et surtout cette inoubliable figure de Télémaque, général à Saint-Domingue en des temps meilleurs, et qui, présentement traiteur de barrière, passe les heures de loisir que lui laissent son comptoir et sa cuisine à se contempler dévotement sous les précieux oripeaux qui lui donnent l'illusion de son ancienne grandeur. Dans le *Livre de mon ami*, c'est le père Le Beau, collectionneur maniaque et débonnaire, inoffensif et enragé catalogueur, un bonhomme parfaitement simple et naturellement puéril, chez lequel ses petits morceaux de carton entretiennent la paix de l'âme et la satisfaction d'une conscience innocente. Dans *Balthasar*, c'est le naïf amant de Balkis. Dans l'*Étui de nacre*, enfin, c'est le doux poète Gestas, un mauvais garçon que toutes ses misères n'empêchent pas d'être très heureux, car ce grand enfant a le bonheur facile, et que tous ses vices n'empêchent pas d'être très bon, car il n'y a aucune malice dans l'âme de ce pécheur. Voilà les personnages favoris de M. France : il nous rend

indulgents aux pires, sympathiques aux meilleurs; et, si certains sont ridicules, nous ne nous empêchons pas d'en sourire, mais ce sourire même a je ne sais quoi d'affectueux.

Et quand il rencontre dans l'histoire quelque naïve figure de martyr, de héros, de sainte, il en exprime avec piété la vénérable candeur. Pourquoi Jeanne d'Arc lui est-elle si chère? Non pas seulement parce qu'elle réalise pour son âme d'artiste un rêve de beauté parfaite et d'excellente vertu, mais surtout parce qu'elle fut simple.

Cette simplicité, M. France la recherche encore chez les enfants. Il guette l'éclosion de leurs âmes dormantes, incline sa pensée sur leurs confuses rêveries, surprend dans leurs yeux quelque reflet de l'inconnu qui les hante. Il se plaît aussi à les suivre dans leur premier apprentissage de la vie, à épier un rayon d'intelligence qui vient animer leur vague hébétude, à saisir au passage, dans un geste, dans un regard, dans un pli de la bouche, l'indice des passions naissantes. Suzanne n'a pas quatre mois encore, et l'amour du beau met en son petit corps assez d'énergie pour que, s'aidant de l'épaule et du genou, soufflant, toussant, bavant, elle parvienne, déjà presque échappée du giron de sa mère, à embrasser une assiette sur laquelle est peint un coq rouge. Huit mois plus tard, apercevant par la fenêtre une étoile, elle la montre du doigt, elle l'appelle, elle lui parle, et c'est « un parler obscur et charmant, un chant étrange, quelque chose de doux et de profondément mystérieux, ce qu'il faut enfin pour exprimer l'âme d'un bébé quand un astre s'y reflète ». Après Suzanne, ce sont les amis de Suzanne, André, Pierre, et surtout la nièce du docteur Bog, Jessy, dont la sagesse enfantine convertit l'hypocondre philosophe à l'amour du printemps et des fleurs, et lui fait changer en herbier les dix tomes manuscrits d'un savant ouvrage sur le mal universel.

Dans le *Livre de mon ami*, M. France raconte ses propres impressions du jeune âge, et rarement âme enfantine fut analysée avec un tact aussi délicat, avec un sens aussi subtil des plus imperceptibles frissons. Il y a là des chapitres tout à fait délicieux : qui ne se rappelle, pour ne citer que les premiers, *Marcelle aux yeux d'or* et *la Grappe de raisin?* M. France excelle à peindre les petits enfants. Il les admire pour ce qu'ils savent, eux que rien n'étonne, et il ne les admire pas moins pour leur charmante ignorance, eux qui s'étonnent d'un rien. Il prend intérêt à les observer, parce que dans leur inconscience même se révèlent déjà tous les appétits des hommes, et surtout il les chérit parce que leurs plus grands vices sont innocents. Il se plaît avec eux et il s'en fait aimer. Il leur conte des histoires, des histoires qu'ils ne comprennent pas toujours, mais qu'ils n'ont pas besoin de comprendre pour en être ravis, pour y rêver, le soir, en s'endormant, car, si ce moraliste ingénieux a mis par-ci par-là dans la bouche d'une fée quelque parole supérieure à leur intelligence, le philosophe se double d'un poète humoriste qui égaie sa fantaisie par les plus bizarres inventions. « Je lui conterai, dit-il en parlant de Suzanne, des histoires insensées qui ne seront pas beaucoup plus fausses que les autres, mais qui seront beaucoup plus belles, et elle en deviendra folle. » C'est là, je crois bien, un point essentiel de sa pédagogie. Vous rappelez-vous de quels livres il compose la bibliothèque de Suzanne? Les plus séduisantes reliures n'en ouvrent pas l'accès aux ouvrages de M. Jules Verne, et, quant à M. Louis Figuier, il le voue, sous un nom latin, à l'exécration du jeune âge. Rien des merveilles de l'industrie ou de la science. Ce sont bien aussi des choses merveilleuses qu'il fera lire à Suzanne, mais des choses absolument étrangères à la mécanique et à la chimie. Suzanne, après les avoir lues, ne sera pas beaucoup plus instruite; peut-être quelques-unes de ses petites amies trouveront-elles que sa conversation manque de solidité. Les livres de sa bibliothèque ne lui auront rien enseigné d'utile, ils n'auront fait qu'émouvoir sa sympathie, favoriser l'essor de son imagination; ils l'auront aidée à sentir et à aimer.

Souvent M. France s'inspire des vieilles légendes et des traditions primitives, demande à la poésie populaire le secret de sa naturelle fraîcheur. Il a le sens des élégances les plus précieuses et des grâces les plus savantes, il n'en a pas seulement le sens, il en a aussi le secret; mais les délicates anthologies, dont il savoure en artiste le subtil parfum, ne le rendent pas dédaigneux des fleurs champêtres. Il adore les « dits » naïfs, les chansons paysannes, les féeries enfantines et mystiques, toutes ces vieilles, ces éternelles histoires où se peignent l'aimable imagination des premiers âges et leur innocence divine; et, s'il fait place à *Peau d'Ane* et au *Chat botté* parmi les livres de Suzanne, ce ne sera pas, je me figure, sans en vouloir quelque peu à Perrault d'avoir gâté ses contes par un petit grain de rationalisme classique.

Aux contes de Perrault il préfère encore ceux de ma Mère l'Oie, tels que les met sur la bouche des filandières une tradition perpétuée à travers les siècles, mais toujours jeune et fraîche. Rien ne le charme plus que d'égarer ses rêveries dans ce qu'il appelle la forêt chantante des inventions populaires. Il se plaît à reprendre lui-même quelque thème de nos vieux conteurs; il répète un touchant fabliau, comme le *Tombeur Notre-Dame*, qui glorifie la simplicité du cœur; il emprunte aux légendes des saints leur charme archaïque d'ineffable gaucherie.

Alliant au culte des mythologies païennes une ten-

dre vénération pour ce que le merveilleux chrétien a de plus touchant, ce qui l'attire surtout, ce sont les âges lointains qui mêlent avec une naïve piété toutes les magies écloses dans l'imagination des simples. La Daphné des *Noces corinthiennes* jette son anneau de fiançailles; mais cet anneau que la vierge a détaché de son doigt pour accomplir le vœu de sa mère, elle en fait offrande aux Nymphes, et le lance dans leur fontaine en leur adressant encore une prière. C'est avec les débris d'un temple de Vénus que Célestin s'est bâti une chapelle; pendant que l'anachorète célèbre le sacrifice de la messe, Amycus, suspendant des roses et des violettes à l'autel rustique : « Ces fleurs, dit-il, pour le dieu qui les fait naître! » Et comme, grâce aux soins du capripède, la chapelle est toujours parée de fraîches couronnes, Célestin finit par lui donner le saint baptême.

Au moyen âge même, M. France retrouve sous la foi chrétienne un paganisme héréditaire qui associe les cérémonies catholiques aux rites des ancêtres primitifs. C'est sous l'arbre des Fées que lui apparaît Jeanne d'Arc; car les Fées, du temps de Jeanne, habitent encore leurs retraites natales: aucun exorcisme n'a pu les chasser des prairies et des bois, et la dévotion rustique aime à les y reconnaître dans les frémissements de la verdure, dans l'haleine des fleurs et dans le murmure des eaux. Comme ses compagnes, la bonne Lorraine posait des guirlandes sur les branches de l'arbre sacré; elle avait un cœur innocent, et le culte de la Vierge n'y contrariait point sa religion pour les Dames de la fontaine et du hêtre...

Chez un délicat, un raffiné tel que M. France, la naïveté ne va pas sans ironie. Il a plus d'une fois refait le rêve des âges crédules, et, comme il le dit, « ç'eût été trop manquer du sens de l'harmonie que de traiter sans piété ce qui est pieux ». Mais, lors même qu'il se donne l'illusion des vives croyances, un imperceptible sourire trahit par moments ce qu'il entre de dilettantisme en sa foi et d'art en sa candeur. Si naïf qu'il se fasse, M. France ne peut se défendre de glisser quelque ironie jusque dans ses histoires les plus ingénument archaïques; et, toute sympathique que soit cette ironie, elle ne nous avertit pas moins, çà et là, que le conteur se joue, et que son ingénuité même comportait un tant soit peu de malice. Le goût de M. France pour la simplicité est celui d'un esprit très savant et très riche, d'un artiste blasé sur toutes les curiosités de l'écriture, d'un philosophe auquel sont familières toutes les élégances de la sagesse, toutes les subtilités de la pensée, et qui a trouvé, en fin de compte, qu'il n'y a pas de philosophie plus profonde que celle des âmes ignorantes, comme il n'y a pas d'art plus exquis que celui des âmes naïves. Mais un raffiné ne peut à sa guise redevenir un simple : dès qu'Adam a goûté au fruit défendu, il est chassé du Paradis, et deux anges, le glaive en main, lui interdisent tout retour à l'innocence première. Aussi bien, il ne paraît pas très sûr que M. France voulût pour sa part y retourner. L'innocence est délicieuse; mais, pour en savourer les délices, il faut l'avoir perdue, car elle a le malheur de ne pas se connaître elle-même.

L'ironie de M. France ne fait bien souvent qu'ajouter à ce qu'il écrit un charme de plus. Dans le *Livre de mon ami*, par exemple, ou dans *Sylvestre Bonnard*, nous en trouvons la grâce tout à fait exquise. Là, elle est à sa place. Si elle relève chez le vieil érudit ce que sa sagesse a de gravité placide et débonnaire, Pierre Nozière l'associe avec une convenance parfaite au récit de ses premières impressions, et rien de charmant comme les étonnements et les ignorances du jeune âge contés par l'homme avec un sourire attendri. Mais ailleurs, et surtout dans les contes chrétiens, il arrive plus d'une fois que l'ironie soit une affectation de naïveté. Je veux en indiquer au moins un exemple. Quand Euphrosine a deviné les trois énigmes proposées par les magistrats d'Alexandrie, la vierge est reconduite dans sa maison, au son des flûtes, avec un grand concours de peuple. Mais, nous dit-on, « comme elle était chrétienne et d'une piété peu commune, loin de s'enorgueillir de ses honneurs, elle en conçut la vanité et se promit d'appliquer, à l'avenir, la pénétration de son intelligence à résoudre des problèmes plus dignes d'intérêt, comme, par exemple, à faire la somme des nombres représentés par les lettres du nom de Jésus et à considérer les propriétés merveilleuses de ces nombres. » Il serait facile de citer maint autre trait analogue, de fausse naïveté, ou, si l'on préfère, d'une ironie qui détonne. « Avant d'écrire sur le monde moderne, déclarait M. France lui-même dès la préface de *Jean Servien*, j'ai étudié les mondes d'autrefois, et je ne me suis détourné du passé qu'après avoir senti jusqu'au malaise l'impossibilité de me bien figurer les anciennes formes de la vie. » Ce passé, il ne tarda pourtant pas à y revenir, à y chercher encore des cadres et des figures : *Thaïs*, *Balthasar*, plusieurs récits de l'*Étui de nacre*, nous indiquent assez ses prédilections pour les légendes du christianisme primitif. Sans doute, il a fait dans ce genre des choses vraiment exquises, disons même des perles, puisqu'il nous y invite par le choix d'un de ses titres; mais on peut se demander si le genre en soi n'est pas factice, et je préfère, pour ma part, à ses plus délicats pastiches, les livres où il est tout à fait lui-même.

Sylvestre Bonnard et la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, voilà bien, je crois, les deux chefs-d'œuvre de M. Anatole France. Or, quelque différents que soient les héros de ces deux livres, s'ils ont ce-

pendant plus qu'un air de famille, c'est parce que lui-même leur a servi de modèle à tous les deux.

Le vieux membre de l'Institut, cet érudit de profession qui passe sa vie dans la poussière des bibliothèques, est, comme M. France lui-même « un bénédictin narquois », et, comme M. France, ni sa science ne l'empêche de rêver, ni son ironie de sentir. Ne l'en croyez pas quand il se dit dépourvu d'imagination, quand il prétend que ses études lui ont racorni le cœur, qu'il n'y a plus pour lui dans le monde que des mots. Archéologue, il a ouvert des tombeaux et remué des cendres, mais il l'a fait par une curiosité de laquelle la vénération n'était point absente. Chartiste, il a cherché dans les anciens textes le prix d'un pain, d'un bœuf ou d'un champ; oui, c'est bien cela qu'il cherchait, cela, mais aussi quelque chose de plus, « je ne sais quoi de mystérieux, de vague et de sublime, qui échauffait son enthousiasme ». Amateur de catalogues, il les veut sans doute complets et exacts; mais quel plaisir pour lui, s'ils laissent quelque chose à désirer et à deviner, de suivre au loin les songes que leurs incertitudes ou leurs lacunes évoquent en son imagination vagabonde! Voyageur, — non, il est d'habitude sédentaire; et cependant il n'hésite pas à partir jusqu'en Sicile pour y rechercher un manuscrit; mais il n'amasse point de notes dans ce voyage, il se contente d'orner son esprit de belles figures et de remplir ses yeux de lignes harmonieuses. Collectionneur d'estampes, le pastel d'une dame du temps jadis, dont le visage, déjà pâlissant, sourit avec une grâce discrète, lui inspire une tristesse pleine de charme. « Que ceux, dit-il, qui n'ont point dans leur âme un pastel à demi effacé, se moquent de moi! » Dans son âme, tout encombrée qu'elle est d'un fatras de textes arides et d'ingrates formules, Sylvestre Bonnard retrouve un clair visage avec deux yeux de pervenche. Sylvestre Bonnard a aimé, a senti la beauté, une vivante argile lui donna le frisson qui fait les poètes et les amants. Et maintenant encore, s'il a cessé d'être amant, il est toujours poète. Assis sur la terrasse auprès de Mme de Gabry, il s'abandonne aux séductions d'une nuit d'été, il dépeint spontanément, sans s'aider d'aucun texte ancien, la mélancolie douce du soir et la beauté de cette terre natale. Mais quand, au Luxembourg, il « prend le soleil », un soleil de printemps, aussi capiteux qu'un vin jeune, ses pensées s'échappent de sa tête comme une mousse légère et pétillante. « Je rêve », se dit-il, et cela ne le scandalise pas trop, et il trouve la chose permise à un bonhomme qui collabora pendant vingt-six années au *Journal des savants*. A quoi rêve-t-il? A quelque maisonnette toute proche de l'orée d'un bois, avec un banc sur le seuil pour reposer ses membres, et des champs à perte de vue pour réjouir ses yeux. Plus il avance en âge, plus il devient jeune. Un pied de mauve qu'il a vu, l'autre semaine, recevant la visite d'une abeille l'occupe maintenant plus que les antiques abbés crossés et mitrés. Il finira par vendre tous ses bouquins pour doter la fille de Clémentine, et il passera le reste de sa vieillesse à observer les insectes et les fleurs avec une tendre curiosité.

On se représenterait volontiers M. France sous la figure de Sylvestre Bonnard; mais c'est bien M. France aussi que l'on retrouve dans l'abbé de la *Reine Pédauque*, et les propos de Jérôme Coignard nous font mieux connaître ce qu'il y a de malignité sous sa candeur apparente et ce que recouvre de dédain sa bonhomie si bien jouée. Maints traits du bon abbé rappellent le vieux savant : son érudition fertile et ingénieuse, son aimable et souriante sagesse, la plénitude savoureuse de son éloquence. Sa philosophie elle-même, nous pourrions bien en trouver certains germes chez M. Bonnard, mais le maître de Jacques Tournebroche l'applique avec suite, et, chaque fois que l'occasion lui est offerte, il se complaît à en développer les délectables maximes.

L'orthodoxie jalouse et la fervente dévotion de M. Coignard se concilient avec une mansuétude que maints exemples de sa vie mettent admirablement en lumière. L'indulgence dont il a parfois besoin pour lui (quel est le juste qui ne pèche point?) il l'accorde libéralement aux autres pécheurs. Il est indulgent pour les fripons, les coquins et tous les misérables, ses frères; il l'est, chose plus méritoire encore, pour les gens de bien, qui ne valent pas toujours davantage, et que, souvent, leur orgueil rend d'un commerce fort désagréable. Cette indulgence s'explique sans doute par quelque mépris des hommes, mais surtout par une inaltérable foi dans l'amour de Dieu, et par une piété bien supérieure aux règles de la morale.

Il y a beaucoup d'actes que la morale condamne, et qui sont indifférents en soi, ou, du moins, qui n'ajoutent rien de considérable au mal universel. Et puis, si la concupiscence nous fait souvent commettre des actions répréhensibles, reconnaissons d'abord qu'il nous faut tenir en bride notre sensualité naturelle; mais ensuite prenons garde à ne pas nous rendre coupables de sensualisme en attachant une importance excessive aux choses de la chair. Marie l'Égyptienne, faisant un pèlerinage au tombeau du Seigneur, fut arrêtée en chemin par une rivière profonde, et, comme elle n'avait pas de quoi payer le bac, elle offrit sa virginité au passeur. C'est pourquoi Marie l'Égyptienne mourut en odeur de sainteté. Quelle leçon pour les honnêtes femmes si obstinées dans leur vertu qu'elles en viennent à perdre tout sentiment d'humilité chrétienne, et si jalouses de

leur corps qu'elles font un joyau précieux de ce qui n'est que cendre et corruption!

Les morales humaines sont arbitraires et variables. Un esprit vulgaire n'ose s'en affranchir; tout homme capable de réflexion les estime pour le peu qu'elles valent. Ce n'est pas à la vertu que l'homme doit prétendre, c'est à la sainteté. D'ailleurs, la vertu engendre l'orgueil. Nous ne pouvons être humbles, comme il faut qu'un vrai chrétien le soit, si nous n'avons pas le sentiment de notre misère; et ce sentiment, c'est le péché qui nous le donne, c'est en péchant que nous l'entretenons dans notre âme.

Les plus grands saints sont des pénitents; et, comme le repentir se proportionne à la faute, c'est dans les plus grands pécheurs que se trouve l'étoffe des plus grands saints... La matière première de la sainteté est la concupiscence, l'incontinence, toutes les impuretés de la chair et de l'esprit. Il importe seulement, après avoir amassé cette matière première, de la travailler selon l'art théologique et de la modeler pour ainsi dire en figure de pénitence.

Ainsi parle la sagesse de M. Coignard. S'il avait eu l'âme moins inquiète, nous dit son disciple, il aurait égalé en vertu M. l'abbé Rollin, qu'il surpassait beaucoup par l'étendue du savoir et la profondeur de l'intelligence. Il y a peut-être du Rollin dans M. Coignard, mais il y a tout autre chose encore. Il y a un peu, très peu, de Rabelais, et il y a beaucoup de Voltaire. M. Coignard nous fait songer parfois à Panurge, ou même à frère Jean, plus souvent à Pangloss: les conjonctures les plus bizarres, ou même les plus ordinaires, lui inspirent d'admirables réflexions ; il a la sécurité du héros de *Candide*, il en a la confiance dans une sagesse supérieure, la fertilité succulente de propos. Un peu de Rabelais, beaucoup de Voltaire, et, j'oubliais de le dire, encore plus de Renan, voilà ce que nous trouvons dans cette *Rôtisserie de la reine Pédauque*, qui n'est, d'un bout à l'autre, qu'une raillerie abominable et délicieuse. Délicieuse par l'élégance de l'esprit, par la grâce charmante et la suavité du langage; abominable, si nous devons y voir la dérision de toute morale. Certes il n'y aurait rien là qui pût nous surprendre de la part de l'auteur, et l'on sait fort bien que la subtilité de son scepticisme et la délicatesse de son dilettantisme ont en médiocre estime les préjugés de toute sorte sur lesquels vit le commun des hommes. Mais, sans doute, ce n'est que le jeu d'une ironie supérieure. Si M. France a tout simplement voulu se moquer un peu de nous, pardonnons-lui de bon cœur en songeant qu'il se moque aussi de lui-même. Il nous donne, après tout, le spectacle des folies humaines, ce qui est déjà très philosophique, et il nous apprend à nous défier de l'humaine sagesse, ce qui l'est encore plus. Il le fait uniquement pour le plaisir, pour son plaisir et pour le nôtre, avec une exquise malice. Voilons-nous la face, — pour qu'on ne nous voie pas sourire.

GEORGES PELLISSIER.

VARIÉTÉS

Chinatown.

Huit heures. Dans les rues de San Francisco, sous les lampes Edison, c'est un débordement de vie et de civilisation, un roulement de calèches et de tramways électriques, des voix de *boys* criant leurs journaux et leurs bouquets de pois de senteur et, sur les larges trottoirs, devant les vitrines étincelantes et les théâtres ouverts d'où sortent des bruits d'orchestre, un monde cosmopolite, l'Américaine du Nord, pâle et affinée, près des robustes Espagnoles bronzées au soleil du Midi, le settler du Far-West, brusque et le verbe haut, près des Canadiens encore français de geste et d'accent, des Mexicains, des Allemands, des Anglais ; — tous élégants, les femmes en robes claires, aux dernières modes parisiennes, gracieusement frileuses sous leurs fourrures, car les nuits d'août sont froides en Californie, les hommes corrects, comme habillés chez un tailleur de Londres, avec un diamant au col et une fleur à la boutonnière; tous avides de jouissances et allant aux distractions du soir, non avec la fièvre des foules de Clark Street ou de Broadway qui se ruent au plaisir comme aux affaires, mais avec un empressement joyeux, l'animation saine d'une société jeune et active, fière de sa richesse et de son œuvre. Tout en suivant le guide, petit homme trapu aux paroles promptes et à l'œil vif, que les policemen nous ont donné pour pénétrer dans la Ville chinoise, nous jouissons délicieusement, après la monotonie de trois jours sur le Pacifique, de cette vie intense, des jolis visages, des fleurs et des lumières. Soudain, à un coin de rue, nous tournons et, brusquement, c'est la nuit et le silence. Devant nous s'allonge un chemin montueux, serré entre deux rangs de maisons affaissées, difformes, débordant d'encaissements qui semblent prêts à se joindre d'un côté à l'autre, ne laissant voir du ciel qu'une ligne d'étoiles. Nous nous engageons dans ces ténèbres; quelques échoppes enfoncées sous les saillies du premier étage jettent çà et là des traînées de lumière fumeuse, traversées de formes vagues et inquiétantes et, comme nous avançons, nous percevons un bruit montant du sol et des voix étouffées. Le guide s'arrête enfin à une masure, devant un trou qui exhale par bouffées tièdes une odeur méphitique. — Entrons, dit-il en ajoutant quelques paroles rassurantes; nous descendons un escalier

vermoulu dont la rampe tombe dans la main, et, marchant à tâtons sur des planches qui craquent, heurtant dans le noir des choses vivantes qui poussent des exclamations inconnues, nous arrivons à un carrefour où des lampes huileuses, suspendues de distance en distance, éclairent un labyrinthe de couloirs si étroits que deux personnes n'y peuvent passer de front, si bas que la tête touche le sommet, regorgeant de Chinois qui paraissent sortir des murailles et dont la face jaune est seule visible en cette demi-obscurité. Nous nous glissons entre leurs files, les mouvements embarrassés par les manches flottantes de leurs tuniques, nous serrant aux cloisons minces à travers lesquelles nous sentons des frôlements, comme une agitation sourde, et nous demandant quelles existences mystérieuses se vivent là. Tout à coup, une planche s'écarte, puis une autre, des rideaux se lèvent à notre passage et par ces ouvertures nous avons des visions de douzaines de Chinois entassés dans des niches, sur des entablements couverts de nattes, causant ou fumant de longues pipes minces; plus loin, en un coin isolé, accroupi sous une lampe, le visage plissé de rides douloureuses, les yeux luisants de fièvre, un lépreux enveloppe ses plaies tachées de points livides ; plus loin encore, dans une pièce où des vêtements et des objets de forme étrange sont suspendus aux murs en un désordre pittoresque, un groupe de Chinois, assis sur une table, les jambes croisées, mangent du riz avec des bâtonnets dans une écuelle de bois ; le guide leur adresse quelques mots en leur langue : ils y répondent d'une grave inclination de tête, tandis que le plus jeune qui paraît les servir et passe légèrement autour d'eux avec des mouvements de femme nous salue d'un sourire qui contracte sa figure déjà vieillotte et ferme ses yeux bridés. A l'extrémité du couloir, une cour encaissée par de hautes bâtisses s'ouvre nauséabonde, véritable cloaque éclairé d'un reste de feu qui meurt entre deux pierres : c'est la cuisine. Puis s'allongent d'autres galeries avec d'autres niches, d'autres entassements de Chinois, et après une demi-heure dans cette obscurité lourde, chargée de fumée et d'émanations humaines, nous remontons du souterrain et nous nous trouvons dans une rue claire, animée, avec des lanternes de papier de couleur, d'immenses affiches collées aux murs ou flottantes en bannière, et couvertes d'écritures qui ressemblent à des dessins fantaisistes, — le Broadway de la ville chinoise. Ici, sous un auvent, s'étalent des produits exotiques et indigènes, des melons d'eau coupés, leur pulpe rouge fraîche sur l'écorce verte, des cannes à sucre, du bétel, des amandes, de la « chewing-gum », de l'opium et des cigares noirs, d'une odeur âcre et pénétrante ; là, dans une boutique, derrière de hautes vitrines, des Chinois sont assis, le crâne nu, faisant tresser leur natte allongée jusqu'aux talons par des lacets, ou façonner leurs ongles pointus et, sous la lumière électrique, ce n'est qu'un remuement de doigt agiles, de queues luisantes et un miroitement de crânes polis comme des boules d'ivoire ; à côté, dans une pharmacie où s'étagent des pots ventrus et des fioles enveloppées d'hiéroglyphes, de jeunes Chinois découpent une écorce rouge, aux senteurs fortes ; leur maître, magot aux joues pendantes qui somnole au comptoir, ses grosses mains béatement croisées sur sa robe bleue, s'éveille à notre entrée et, en un anglais comique, aux intonations d'enfant, avec les *r* transformées en *l* et les terminaisons adoucies par des *ee*, nous offre des flacons d'essences précieuses ; en face est la salle de jeu : autour d'un tapis rouge, d'opulents Chinois abattent gravement des cartes, absorbés, indifférents aux regards d'un groupe de jolies Américaines qui les observent avec un étonnement mêlé de pitié, et l'on n'entend pas un mot, pas un bruit, hors le froissement des cartes et le coup sec des ongles ratissant les dollars.

Voici le bazar, plein de chinoiseries : des vases où des grues perchent au bord de lacs fantastiques, des poignards enfermés dans des gaines d'ivoire sculptées de mandarins grimaçants, des éventails de papier cachant un stylet sous leurs nervures, des fétiches de bronze accroupis, sans regard, les bras repliés sur leur corps pansu, des portraits de Chinoises s'éventant de feuilles de palmier et des étoffes de soie brodées d'oiseaux. Nous voulons acheter, mais le marchand ne laisse examiner les objets qu'avec défiance, la main toujours avancée, prête à les ressaisir et, lorsque nous payons, il hésite devant nos dollars, inquiet de leur valeur, et ne les accepte qu'après avoir tenu conseil avec un voisin et les avoir palpés un quart d'heure sous la lampe.

Plus loin, c'est le restaurant, une merveille de luxe oriental, avec de larges escaliers, de vastes salles ornées de sculptures à jour où s'enlacent des branches et des fruits, de tableaux où passent des vols de cigognes, de panneaux et d'écrans où s'épanouissent des lotus pâles et des chrysanthèmes d'or; sous les lustres étincelants de prismes et de guirlandes de verres à mille facettes s'alignent des tables et des sièges d'ébène et, le long des murs, de hauts dressoirs chargés de porcelaines peintes. A cette heure de nuit tout est désert ; seul, un Chinois lourd d'embonpoint, debout devant une table, plie des linges avec un mouvement ensommeillé, tandis qu'un autre, affaissé dans un fauteuil aux incrustations de nacre, dort, la queue traînante et les pieds nus dans ses babouches.

En descendant par un dédale de rues étroites, nous arrivons au Temple, une salle emplie d'ombre où

tout d'abord on ne voit qu'un amas de sculptures; peu à peu, nous distinguons certains objets, un coffre de cuivre orné de bas-reliefs qui représentent l'histoire de la religion chinoise; sous une châsse, à côté d'une lumière qui brûle perpétuellement, une tasse minuscule contenant quelques gouttes de thé qu'on offre à l'Esprit pour apaiser sa soif et se le rendre propice, et au fond, derrière un enchevêtrement de fers et de bois ouvragés, l'idole, assise les mains sur les genoux, enveloppée de draperies rouges, les joues peintes, avec trois queues de crin noir pendantes au menton, l'une fixée sous la lèvre inférieure, les deux autres aux coins de la bouche, l'air impassible et d'une sérénité grotesque...

Nous revenons à la grande rue aux lanternes de papier où fourmillent les Chinois. Dans toute cette foule, une seule femme, le visage blanchi, les cheveux noirs soigneusement tirés aux tempes; elle avance lentement, entortillée d'étoffes raides et lustrées, vacillant sur ses pieds rétrécis et suivie d'un enfant, petit être bizarre, aux yeux éveillés dans sa figure ronde et jaune de bébé chinois, — spectacle extraordinaire car les Célestes n'amènent point de famille.

Nous nous attardons au milieu d'eux, observant les allures et les physionomies. Le pas silencieux dans leurs épaisses babouches, l'air propre et presque austère avec leurs tuniques sombres, leurs larges pantalons tombant courts et sans grâce sur leurs pieds chaussés de blanc, leur calotte de soie d'où sort une queue serrée et luisante, ils vont, indifférents, ne répondant que d'un mot froidement poli aux paroles amicales que notre guide, très jovial et qui semble les connaître tous, leur adresse en anglais. A quoi pensent-ils, ces hommes taciturnes, venus de si loin, sans famille, sans argent, empruntant le prix de leur passage à des Compagnies et les payant pour qu'elles rapportent leurs os au pays des ancêtres? Qu'y a-t-il sous ce masque jaune, aplati et vieillot? Rien, hors le mépris de la société américaine et l'idée fixe d'y gagner des dollars pour repartir. Malgré les attirements d'une civilisation puissante, malgré les efforts des philantrophes et des missionnaires, malgré les menaces de la loi, leur âme, façonnée par des siècles d'étroitesse et d'absolutisme, reste obstinément fermée à cette vie nouvelle, large et libre, et sous le regard oblique qu'ils vous jettent en passant, leur air étrangement résigné, on sent le dédain d'une race très ancienne, qui a depuis quatre mille ans ses livres et ses dieux, pour une société née d'hier. Ils vivent à côté et en dehors d'elle, s'entassant quarante mille dans des caves et des masures, et même, avant les défenses de la police, dans les encaissements qui saillent à certains étages, se murant dans leurs souvenirs, leurs croyances, leurs pratiques, réglant seuls leurs affaires et leurs querelles, — chez ces âmes asiatiques, déformées par une vie anormale, éclatent parfois des colères haineuses, et au matin les policemen relèvent dans le ruisseau un Chinois percé de coups de poignard; — au demeurant paisibles, se faisant humbles pour être tolérés, laborieux, acceptant tous les métiers que délaisse l'ambition américaine, cuisiniers, domestiques, blanchisseurs et portefaix, sobres, vivant d'un peu de riz, dépensant un dollar et demi par mois et n'allant en aucun lieu de plaisir.

Ils en ont un cependant, et le guide nous y mène. C'est, dans une ruelle, une sorte de tanière, une pièce souterraine où, dès l'entrée, une fumée opaque étouffe et aveugle; à travers on discerne, autour des murs, un entablement couvert de nattes et, au-dessus, un autre touchant presque le plafond; là, des rangées de Chinois sont étendus, les babouches traînantes, les paupières mi-closes, une pipe mince aux lèvres, ayant près d'eux, sur un plateau de laque, une mèche allumée baignant dans un vase d'huile et un paquet d'opium; par instants, ils se soulèvent avec effort, se penchent sur la lampe pour aviver le feu de leur pipe, la flamme éclaire un moment leur face jaune aux yeux à peine ouverts, puis le corps retombe, inerte, dans sa torpeur...

Les nuages s'épaississent, la fumée suffoque... Le guide nous entraîne et nous nous retrouvons dans la grande rue de San Francisco près d'une boutique où l'on vend *Sapho* et le *Docteur Pascal*, le *Beau Danube bleu* et les valses d'Offenbach, et suivant inconsciemment la foule qui sort des théâtres, au milieu des tramways électriques et des *boys* qui offrent les journaux du soir, la tête alourdie, les vêtements imprégnés d'opium, nous allons rêvant à ces hommes aux longues nattes qui, malgré les lois et l'antipathie des habitants, envahissent l'Amérique, méprisant sa civilisation et ne lui demandant qu'un peu d'or pour aller vivre dans une maison de bambous, là-bas, dans les rizières, sur les bords du fleuve Jaune.

M. Dugard.

THÉATRES

La fin du Théâtre-Libre (1).

J'ai cherché à montrer l'autre jour que l'échec relatif du Théâtre-Libre, au point de vue du naturalisme, avait été assez complet, qu'il était à prévoir, et que, si M. Antoine ne nous a pas donné la pièce naturaliste, c'est peut-être, et pour les raisons que j'avais données, que cette pièce naturaliste n'existe pas. J'ai peur d'avoir été un peu trop catégorique.

(1) Voir la *Revue* du 23 juin 1894.

Parmi pas mal de pièces manquées, on nous en a donné quelques-unes conformes à « la formule », et qui réalisaient assez le programme de l'École. Par exemple, *le Maître* et *la Mer*, de M. Jean Jullien. Il faut reconnaître qu'ici le milieu jouait un grand rôle, un rôle aussi important que le drame, et que, sans trop d'artifices, ce milieu avait, sur l'âme des personnages, une influence incontestable et continue. J'ai donc eu tort, peut-être, d'affirmer que le milieu ne pouvait pas se faire sentir au théâtre comme dans le roman. Remarquez toutefois que ce ne sont là que des exceptions. Et je n'entends point seulement que ces pièces ont été faites avec un exceptionnel talent; mais aussi qu'elles sont exceptionnelles par le milieu qu'elles font agir. Tâchons d'être clair. Dans les deux pièces que j'ai citées, quel est le « milieu »? Ici c'est la terre : là, la mer; c'est-à-dire les milieux les plus généraux qui soient, et aussi les plus puissants, puisque c'est, à proprement parler, des « éléments ». Je parlais l'autre jour de *Thérèse Raquin*, et je montrais combien l'influence du milieu était insuffisamment exprimée à la scène. Rappelez-vous *la Mer*, et comme tous les personnages vivaient de la mer et pensaient par elle! Mais vous voyez aussi combien, alors, serait court le domaine du naturalisme au théâtre. Deux ou trois milieux caractéristiques et très généraux, dont l'influence est assez vive pour être marquée dans un « drame »... et je crois bien que c'est tout. C'est peu et ces réserves que j'ai tenu à faire ne changent pas grand'chose à ma conclusion...

Il me reste à parler aujourd'hui de la seconde partie de l'œuvre du Théâtre-Libre, de la « comédie rosse ».

Je disais que le Théâtre-Libre, ne pouvant être qu'un théâtre d'opposition, avait dû forcément faire campagne avec l'extrême gauche de la littérature, avec les naturalistes. De même, il devait suivre le mouvement de réaction qui se prononçait contre l'école de Scribe, ou, au moins, contre ce qui restait de « Scribisme » dans les plus belles œuvres du théâtre contemporain : c'est-à-dire — très en général — contre l'intervention arbitraire dans le drame d'événements étrangers, et contre l'optimisme volontaire des dénouements. C'était en somme le prolongement et comme l'aboutissement de la réaction contre le romantisme. Le naturalisme avait montré que le drame existait aussi bien chez les humbles que chez les personnages à panaches. L'école « rosse » s'attaquait à ce qui restait de conventionnel et de romantique ou de romanesque dans ce que J.-J. Weiss appelait la littérature brutale.

Je ne parle pas de Feuillet, dont l'influence sur le théâtre, pour ne pas avoir été aussi nulle qu'on le croit, n'a cependant pas été très forte. Je ne parle pas non plus de M. Dumas; sans doute son influence a été considérable; il a créé en quelque sorte un théâtre nouveau; mais il est « à part »; ceux qui ont cherché à le suivre, n'ayant pas sa puissance, ont dû renchérir sur lui et, naturellement, ont imité surtout ce qu'il y avait de discutable dans son œuvre (comparez, par exemple, le *Fils de Coralie* au *Fils naturel*.) Et puis, enfin, ce sont des pièces à thèses, ce qui a toujours été un peu exceptionnel au théâtre. Mais Augier, par exemple, est le vrai continuateur de la tradition française; par son souci des caractères, sa force tranquille et spirituelle, son art de composition, il est le représentant, sinon le plus éclatant, du moins le plus « représentatif », si l'on me permet ce pléonasme, du théâtre d'il y a vingt-cinq ans. Mais, dans ses comédies si robustes et si pleines de suc, ce qu'il y a de plus discutable, c'est encore le scribisme, c'est-à-dire les coups de théâtre, d'abord. Voyez, par exemple, dans les *Effrontés*, qu'on vient de reprendre, la scène du quatrième acte, l'apostrophe de la marquise à Vernouillet : « Vous insultez une femme que personne n'a le droit de défendre... personne! » — « Excepté moi, Madame! » — Et le marquis sort comme d'une boîte, uniquement pour le coup de théâtre; car son action, comme le raccommodement qu'elle fait prévoir, ne sont guère d'accord avec ce que nous savons de son caractère. Ce sont aussi les dénouements, assez faibles en général et, si j'ose le dire, presque indignes du courageux et loyal talent d'Augier; la conversion de Charrier, au cinquième acte, est, dans toute la force du terme, une faiblesse. Elle est là uniquement pour satisfaire à ce qu'il y a de moins élevé dans le goût du public...

Ces défauts, ces imperfections, nous ont, comme de juste, été plus sensibles qu'aux contemporains. Naturellement ceux-ci avaient surtout été frappés de ce que ces belles comédies contenaient d'original et de puissant, et du grand progrès qu'elles marquaient sur le théâtre de l'époque. Naturellement aussi, le progrès une fois acquis, nous avons surtout été choqués par ce qu'elles avaient de conventionnel et de caduc. Il était donc naturel que l'on cherchât à réagir contre ces imperfections; et vous voyez qu'ici encore, le Théâtre-Libre et M. Antoine partaient d'une idée juste, et, cette fois, qu'ils tendaient vers une réforme excellente en principe, — d'autant plus excellente que ce que j'appelais des imperfections, était vanté par certains et proposé par eux comme le type même de la pièce bien faite. Les coups de théâtre ne sont pas choses bien régalantes; et l'optimisme voulu des dénouements a véritablement quelque chose d'offensant pour l'intelligence et même pour la conscience du public. Il était donc bon, il était juste, il était salutaire qu'on cherchât à réagir contre eux. Un gredin ne devient pas forcément un honnête

homme, parce que minuit sonne, et qu'il est temps d'aller se coucher.

Encore une fois, cela est parfaitement juste; et tant que les adeptes de M. Antoine se seraient bornés à dire qu'un gredin ne devient pas forcément un honnête homme au dénouement, on n'aurait eu aucun reproche à leur faire. Mais leur réaction devait fatalement les porter à l'excès contraire. Par haine ou par dégoût de l'optimisme injustifié, ils ont versé dans le pessimisme, le pessimisme déterminé et sans nuances. A l'aphorisme dramatique énoncé plus haut, ils en ont substitué un autre : « Un gredin est forcément gredin, toujours, immuablement et sans rémission. » Et, naturellement, tout fiers de leur découverte, ils ne s'intéressèrent qu'aux cas singulièrement cruels, et les traitèrent en y ajoutant encore de la férocité.

Jusque-là, toutefois, rien de perdu. En face du théâtre optimiste, il y avait un théâtre pessimiste : le premier, sans doute, restait supérieur au second, parce que ses auteurs tâchaient à fouiller les caractères, à composer leurs pièces, à tirer du sujet tout ce qu'on en pouvait tirer; les seconds, au contraire, grisés de tout ce qu'ils pensaient avoir inventé, jugeaient que leur pessimisme leur créait une originalité suffisante, et ne cherchaient pas plus avant. Mais si leur tentative de réforme avait du bon, on s'aperçut peu à peu plus lentement que pour le naturalisme, parce que cette tentative-ci était plus raisonnable et plus logique, que le pessimisme donnait des développements assez sommaires et assez semblables à eux-mêmes; qu'il n'était en somme, et pris en lui-même, ni plus ou moins intéressant que l'optimisme. C'était autre chose; c'était le contraire, et voilà tout. Même, au bout de quelques années, alors que les auteurs du Théâtre-Libre eurent exagéré leur manière, on découvrit qu'entre le pessimisme et l'optimisme, c'était encore celui-ci qui l'emportait en intérêt dramatique.

En effet, qui dit théâtre dit action, et qui dit action dit combat. Ici, le combat n'existait pas. Les personnages, avares, débauchés, voleurs, étaient avares, débauchés, voleurs, avec persistance et continuité. Chose amusante, c'est précisément pour les sujets ordinaires du Théâtre-Libre que l'optimisme eût été nécessaire! Voici, par exemple, une pièce de M. Georges Ancey, qui a le plus incarné les qualités et les défauts du genre. — Le père et le fils ont la même maîtresse; le père l'apprend, et comme le fils ne veut pas rompre, le père consent bellement au partage. Et vous voyez tout ce que le drame perd ici de force et d'intérêt. Le personnage principal n'agit point, il résiste à peine, il se laisse aller. Dès lors, plus de combat, plus d'action, plus de théâtre, si ce n'est dans quelques scènes (mais des scènes seulement) habilement conduites et développées. Pour la pièce, pour les caractères eux-mêmes, des indications très sommaires, des personnages toujours identifiés à eux-mêmes, complexes comme un caillou qu'on laisse tomber au fond d'un puits, et des « mots de nature », ainsi nommés parce qu'ils sont à peu près le contraire de ce qu'on dirait naturellement. Ah! ces mots de nature, ce sont eux qui ont fait d'abord le succès du Théâtre-Libre, c'est par là ensuite que nous avons aperçu ce qu'il y avait de conventionnel dans son répertoire ordinaire. Le plaisir que causent ces mots de nature est fait en grande partie de surprise — c'est, il faut que ce soit, un mot « qui échappe », et par qui le personnage nous montre involontairement le fond de son âme. Mais si le personnage parle continuellement en « mots de nature », d'abord notre surprise s'émousse, nous soupçonnons le parti pris de l'auteur (c'est-à-dire la convention), et nous comprenons que, parmi tous les défauts qu'il prête abondamment à ses personnages, il en néglige un, l'hypocrisie, et c'est précisément celui qui tient le premier rang dans la vie sociale.

Très limité au point de vue du naturalisme, le terrain exploité par M. Antoine ne l'était guère moins au point de vue du pessimisme. Le modèle de la pièce rosse une fois donné, rien n'était plus aisé, mais aussi plus monotone, que d'en faire une infinité d'autres. Toutes se ressemblaient, et l'intérêt n'en était guère renouvelable, puisqu'il n'y avait pas trace de combat entre le personnage et sa passion. D'une façon absolue il n'y a que sept pièces rosses : une par péché capital. A se répéter sans cesse, le Théâtre-Libre aurait risqué le meilleur de sa gloire; il eût compromis ce qu'il y avait de bon dans les résultats acquis par lui. Si M. Antoine l'a compris, et si c'est pour cette raison qu'il interrompt ses représentations, qu'il ne s'effarouche pas des réclamations intéressées; il a donné en cela une grande preuve d'intelligence : je le dis sans aucune arrière-pensée de raillerie.

Le Théâtre-Libre, lors de sa fondation, s'était imposé une tâche; ce n'est pas tout à fait celle-là qu'il a remplie, mais il en a rempli une autre, très honorable, et très suffisante pour lui donner une place dans l'histoire de notre art dramatique. A vrai dire, il a fait surtout, je crois, œuvre de démolisseur, mais cette œuvre n'a été ni sans mérite, ni sans utilité.

Démolisseur, M. Antoine l'a été à tel point qu'il a démoli tout d'abord — dirai-je surtout? — les genres qu'il avait tenté de créer, la pièce naturaliste et la comédie rosse.

Mais il n'a pas démoli que cela. Les pièces parfois « désossées » qu'il nous a données ont au moins servi à nous montrer ce qu'il y avait d'insupportable

convention dans les arrangements arbitraires dont abusaient certains auteurs. En nous mettant le nez sans cesse dans le pessimisme, il nous a fait « découvrir » qu'il y avait aussi du mal dans la vie, et s'il ne nous a pas dégoûtés du bien, il nous a rendus plus exigeants sur sa vraisemblance ; nous acceptons volontiers un dénouement optimiste, mais seulement s'il est expliqué, et non plus par cette seule raison qu'il est optimiste. Il a rendu impossibles bien des pièces qui étaient de véritables « mauvaises actions » littéraires : et c'est de cela aussi qu'il faut le remercier. Et de ceci encore : il a montré qu'une pièce simple pouvait réussir, sans qu'il fût besoin d'entre-croiser des intrigues et de multiplier les coups de théâtre ; c'est, je crois, un très grand et très réel progrès.

Et ce n'est pas tout. Abstraction faite de toute école et de toute idée de réforme, il a rendu à l'art dramatique d'inappréciables services. Il nous a fait connaître des pièces étrangères sur la portée desquelles on peut ne pas être d'accord, mais dont tout le monde reconnaît le vif intérêt. Surtout il a joué, lui, presque sans ressources et guidé par son seul instinct, il a joué le premier presque tous ceux qui tiennent aujourd'hui le premier rang parmi les jeunes auteurs dramatiques. Il nous a révélé leurs qualités et leur a permis de se faire connaître. *La Chance de Françoise* avait été refusée dans tous les théâtres de Paris : elle ne fait pas trop mauvaise figure, j'imagine, dans le répertoire de la Comédie-Française : et c'est M. Antoine qui a osé la monter. C'est lui qui a joué Jean Jullien, Henry Céard, Porto-Riche, Brieux, Lavedan, etc., etc. Et vous savez quelle sensation produisirent les deux premières pièces de François de Curel. On pourrait peut-être faire remarquer que M. Antoine doit ses meilleurs et plus légitimes succès à des pièces conçues en dehors des formules qu'il s'efforçait de faire prévaloir. Ce serait perdre son ironie, car ce serait faire en même temps l'éloge de son discernement et de son goût littéraires. S'il a vraiment compris que sa tâche était achevée, il peut se retirer tranquille ; il laisse derrière lui non une école, mais, ce qui vaut mieux, des auteurs qui lui doivent d'être connus. Les défauts de son entreprise, et je ne les ai pas dissimulés, venaient surtout de l'allure d'opposition qu'il avait prise, mais que, encore une fois, il ne pouvait pas ne pas prendre. D'autres lui succéderont, et certains ont déjà pris rang ; je doute qu'ils fassent moins mal que lui. Le Théâtre-Libre était un théâtre d'extrême gauche ; l'extrême droite commence un retour offensif. Dieu nous garde !...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

La politique :

— Eh bien ! que dites-vous de cette ample discussion sur les quatre contributions ?

— Vraiment, elles ne sont que quatre ? J'aurais pensé qu'il y en avait davantage.

— Pour moi, pauvre contribuable, que m'importe la sauce à laquelle je serai mangé ?

— M. Jaurès estime que nous aimons à être écorchés vifs ; M. Poincaré, M. Jules Roche et Périclès que nous préférons attendre.

— J'ai connu un vieux pêcheur qui me disait : « Monsieur, quand une anguille a le bonheur d'être capturée dans mes engins perfectionnés, elle n'a qu'à s'en féliciter au point de vue culinaire. »

— Les pauvres riches, dans tout cela, ont passé un mauvais quart d'heure.

— Qu'appelez-vous un quart d'heure ? Ce sont bien des heures tout entières.

— D'ailleurs qui est-ce qui est riche aujourd'hui ? quelques misérables.

— Je suis surpris qu'il y ait encore des gens qui consentent à être millionnaires ou qui aspirent à le devenir...

— C'est Béranger (l'autre) qui avait raison : Les gueux, les gueux sont des gens heureux ! Toute la tendresse de nos parlementaires leur est réservée. C'est pour faire mentir le proverbe : *Donec eris felix...* Il n'y a que les meurt-de-faim qui aient des amis.

— C'est le règne de l'Évangile. N'est-il pas écrit qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu ?

— Et la loi sur les menées et publications destinées à favoriser l'anarchie ?

— Au moment même où l'on parle d'établir des cours de journalisme, avec diplômes, examens, certificats et le reste.

— Nous avions l'École des maris, l'École des vieillards, l'École des femmes ; nous aurons l'École des journalistes.

— Que de choses on devra y enseigner, depuis la politique étrangère jusqu'au sport vélocipédique, depuis la question des bouilleurs de cru jusqu'à l'article charades, rébus et mots carrés !

— Qui pourra bien être directeur de l'école ?

— Je ne vois guère que Pic de la Mirandole.

— Comment, dans ces conditions, le gouvernement a-t-il le cœur de faire gémir la Presse ?

— D'autant qu'elle avait été fort correcte dans la grave question du col de M. Casimir-Perier.

— Est-il donc vrai que le Président porte un col rabattu ?

— Il n'est que trop vrai, mon frère.

— Comment le Jockey et l'Épatant ont-ils pris une chose si condamnable?

— Vous croyez plaisanter! Voyez-vous M. Perier, en col rabattu, conférant avec un souverain étranger en col droit? C'est pour faire manquer une alliance ou susciter une grande guerre.

— Vous m'effrayez. Ce n'est pas une question de col, c'est une affaire de protocole.

— Avec cela, on dit que le Président ne fume pas.

— Tant mieux!

— Tant pis!

— Vous êtes fumeur, monsieur Josse.

— Et vous membre de la ligue...

— Vive la ligue!

— Vive le... vive le Président!

*
* *

Les livres.

C'est le livre qu'il faudrait dire. Le seul livre vraiment lu à l'époque de l'année où nous sommes, c'est l'*Indicateur des chemins de fer*. Chacun y cherche le train qui l'emportera en vacances, aux eaux, à la montagne, à la mer.

Pour le dire en passant, c'est chose remarquable comme la plaine est dédaignée à présent. Vous ne trouverez personne pour avouer qu'il s'en va en pays plat, tout simplement. Nous sommes tous de l'école de M. Perrichon.

Il n'en était pas de même autrefois. Sans remonter bien loin, il faut voir avec quel dédain, avec quelle colère le Président de Brosses, se rendant en Italie, traite Nice, Monaco, les Alpes, la Corniche, tout ce que nous admirons tant aujourd'hui. Il n'a pas assez d'imprécations contre ces horribles torrents, ces pendards de rochers, ces scélérats de précipices. Pas un seul instant ni lui, ni ses compagnons ne s'avisent qu'il y a là de beaux sites, de grands horizons, le spectacle d'une mer admirable. Ils sont trop occupés à se dépêtrer du milieu des cailloux.

Ces hommes d'esprit ne voient rien qu'un chemin raboteux et malaisé là où la première Anglaise venue pleure aujourd'hui de tendresse et se répand en notes émues sur son carnet de voyage. Mais en revanche, quand ils arrivent en Lombardie et que leur carrosse est enfin en plaine roulant, quel enthousiasme pour ces belles routes bien droites, ces beaux champs bien abornés, cette nature tirée au cordeau et soigneusement expurgée de toutes vilaines pierres, montagnes, monticules et accidents de terrain quelconques!

Mais revenons à l'*Indicateur*. C'est un bon livre et dont il ne faut pas médire, car quiconque en a la clef (et quelques louis avec) possède par là même celle des champs. Mais c'est une lecture terriblement laborieuse et difficile. « Il faut, pour le comprendre, avoir fait ses études. » C'est le diable, le diable et son train. Cela vous est surchargé, hérissé d'annotations, de chiffres, de signes cabalistiques, d'exceptions, de renvois, d'errata. Chaque train est précédé de lettres étranges, où il doit y avoir du symbole, comme dirait notre maître Sarcey; de chiffres cryptographiques, d'astérisques mystérieux et menaçants.

Je veux me rendre à X... Bon! voici un train qui paraît faire mon affaire. Prenez garde: il y a là un petit hiéroglyphe qui ne me dit rien qui vaille: voir les notes de la page 117. Qu'est-ce qu'elle chante, cette page 117? Voir la suite des notes page 215. Voyons cette suite, page 215, j'y suis. Cacao Van... Ce n'est pas cela: Grand Hôtel de France et d'Angleterre... Pas cela encore... On trouve dans toutes les pharmacies le... Encore moins. M'y voici: mon train n'assure pas la correspondance à telle station, ou mon train ne circule que du 15 juillet au 15 septembre.

Vous, Monsieur, qui avez l'habitude des voyages et qui êtes initié aux plus ardus problèmes des mathématiques, vous vous en tirerez peut-être moyennant quelques retards et quelques erreurs. Mais, la main sur la conscience, que peut bien y comprendre un paysan breton, obligé de voyager? Comment se tirera-t-il de ces formules diaboliques? N'a-t-il pas plus tôt fait de s'en remettre à la grâce de Dieu?

Savez-vous bien, mon ami, ce que signifient deux petites étoiles superposées au-dessus de deux tirets? — C'est sans doute la Grande Ourse, Monsieur. — Point. « Ces signes indiquent l'un et l'autre un arrêt pour laisser des voyageurs et non pour en prendre. » Ainsi, quand votre verrez cette constellation en regard d'un nom de localité, vous saurez que vous avez la faculté de descendre, mais non de monter. *Quo non ascendam?* La devise de Fouquet ne saurait prévaloir contre les deux tirets et les deux étoiles.

Que serait-ce si je vous parlais des deux traits parallèles, du gros point suspensif, et de tous les autres signes du zodiaque?

A cela que faire? Je n'en sais rien. Comment simplifier? Je l'ignore. Le mal est peut-être sans remède. Si j'étais député, je parlerais de nommer une commission de trente-trois membres pour reviser l'*Indicateur*. Tout le monde sait qu'il n'est que les commissions de trente-trois membres pour résoudre les difficultés et faire le bonheur du peuple.

N'étant pas député, je ne puis que vous conseiller de partir en vacances, sans trop vous soucier des horaires, au petit bonheur. Bon voyage! Il n'est dit nulle part que M. Dumollet fit usage de l'*Indicateur*.

JEAN-PIERRE.

CORRESPONDANCE

L'Enseignement de la philosophie.

Monsieur le Directeur,

La librairie Alcan met en vente un volume où sont réunis les articles de M. Vandérem sur l'enseignement de la philosophie, les lettres de MM. Ribot, Boutroux, Marion, Paul Janet, Monod, etc., dont ils ont été l'occasion, et les conclusions qui ont paru ressortir de cette enquête, nécessairement incomplète. Le Conseil supérieur de l'Instruction publique va tenir sa session annuelle et peut-être jugera-t-il bon de faire à nouveau l'examen des programmes, d'après lesquels se passent baccalauréat, licence et agrégation. C'est pourquoi je vous demande la permission de présenter sur cette question, dont l'importance est grande pour l'éducation nationale, quelques brèves observations.

M. Vandérem s'est limité à l'enseignement secondaire; il eût dû aller plus haut. Sauf des différences insignifiantes de détail, les programmes sont identiques pour le baccalauréat, la licence et l'agrégation; les sujets sont les mêmes. — *Matérialisme et spiritualisme, Relativité de la connaissance, Réalité du monde extérieur, Monadologie de Leibnitz.* — Or, si les élèves sont déroutés quand leurs maîtres les prennent pour plus savants qu'ils ne sont, n'y a-t-il pas à craindre que des maîtres ainsi formés ne paraissent quelquefois que d'habiles écoliers? que licenciés, agrégés ou docteurs ne soient jamais des philosophes ou des historiens de la philosophie? En outre, le professeur de lycée doit conduire au baccalauréat, donc traiter et bien traiter du matérialisme et de l'optimisme, de la finalité et de la causalité; mais aussi être obscur pour les uns et donner aux autres l'illusion d'une science qu'ils ne songeront plus à acquérir!

Ainsi c'est par les programmes que la réforme doit commencer, et pour les tracer, il faut rappeler ce que la philosophie a été et ce qu'elle tend à être. Sortie de la religion, elle l'a complétée et combattue, servie et modifiée ou supplantée. Mère des sciences, elle est restée longtemps confondue avec elles; puis ses filles grandissantes ont vécu indépendantes; même elles ont voulu diriger seules l'humanité. Mais tandis que les savants enserrent la réalité dans des formules de plus en plus dominatrices, les religions continuent de faire espérer aux hommes un monde meilleur. La philosophie actuelle est unie aux religions, ou elle est exclusivement scientifique, ou enfin elle est rationaliste. Dans tous les cas, elle implique une métaphysique, au sens étymologique du mot. Cette métaphysique est œuvre de science ou œuvre d'art. Science ou généralisation des sciences, elle suppose la connaissance des phénomènes. Si elle est un art, le métaphysicien ne doit-il pas imiter le peintre qui, pendant longtemps, dessine des nez, des yeux, des oreilles, broie et dispose des couleurs, copie et étudie les maîtres, avant de faire œuvre personnelle? Le respect de la vérité, l'intérêt de la métaphysique elle-même exigent que, à aucun degré de l'enseignement, le professeur ne donne à ses élèves des solutions dont toutes les parties ne sauraient être développées devant eux, ou comprises par eux.

Or la classe de philosophie doit être, pour tous les élèves, la continuation des classes antérieures, pour quelques-uns une préparation aux facultés. Du programme actuel, on devra donc écarter toutes les questions de métaphysique. Aucun de ceux qui sortent de rhétorique ne connaît ou ne peut apprendre, en une année, assez d'histoire de la philosophie, assez de physique ou de physiologie pour saisir les éléments positifs que suppose la première question des *Éléments de métaphysique — Dogmatisme, scepticisme, idéalisme;* — à plus forte raison ne saurait-il en juger la portée et la valeur. Restent donc la morale pratique, la méthodologie, la psychologie et l'histoire de la philosophie.

Rien n'empêche de débuter avec la morale pratique. Avec l'histoire de la Grèce et de Rome, les élèves ont appris que la vie antique était régie par des règles auxquelles obéissaient les peuples et les individus. Il en est de même pour notre société, où les devoirs sont identiques en somme pour le matérialiste et le spiritualiste, pour les catholiques et les défenseurs d'une morale laïque, parce que, si l'observation n'en était plus assurée, elle ne tarderait pas à disparaître. Il n'est pas inutile de rappeler ainsi aux jeunes gens ce qu'ils savent, car en supposant qu'aucun d'eux ne l'ignore, on fait avec eux œuvre socratique, et partant philosophique. On peut aussi invoquer l'intérêt pour montrer avec quel soin il faut choisir une profession; l'admiration et l'enthousiasme pour développer l'amour de la patrie; on peut soutenir avec Stuart Mill qu'un Socrate mécontent vaut mieux qu'un pourceau satisfait; car l'essentiel est d'expliquer pourquoi il est bon de réfléchir sur ce qu'on croit le mieux savoir.

L'enseignement de la méthodologie sera tout aussi fructueux. On fera réfléchir les élèves sur la marche suivie par l'esprit qui démontre un théorème ou qui résout un problème, qui institue une expérience au laboratoire ou observe pendant vingt ans, comme Lyonnet, la chenille du saule. Que d'exemples pour illustrer le cours, dans les programmes d'anatomie, de physiologie animales et végétales, ou d'hygiène en rhétorique; d'algèbre, de géométrie et de cosmographie, de physique et de chimie en philosophie! Quant à la méthode historique, on a, depuis la sixième, appris à la connaître en la voyant appliquer; il restera à montrer combien le rôle du témoignage est important dans la vie pratique, pour l'enfant et pour l'homme.

La psychologie, dira-t-on, est supposée par la méthodologie et la morale. Nous ne le contestons nullement et si l'on suit l'ordre précédemment indiqué, il faudra souvent faire intervenir des explications qui devanceront le cours de psychologie proprement dit. Mais celui-ci en sera plus aisément compris, et tout professeur sait qu'il faut répéter plusieurs fois les mêmes choses.

Quant à l'histoire de la philosophie, on ne saurait l'étudier dans son ensemble. Les systèmes se sont formés par la combinaison d'éléments scientifiques et religieux avec des données rationnelles. Chacun diffère des autres et par l'idée directrice et par les matériaux dont elle détermine la place dans l'édifice. Tout ce qui, chez Descartes, rappelle Plotin, se trouve profondément modifié

par ce qui vient des sciences et du christianisme. Il en est de même pour Leibnitz comparé à Aristote. Dans de tels monuments, si artistement construits, on ne peut avec profit étudier des fragments isolés de parti pris, puis rapprochés de fragments pris à d'autres, pas plus qu'on ne connaît le Parthénon par la frise du *British Museum*. D'un autre côté, il faudrait des années pour exposer les plus importants d'entre eux. On se bornera donc à deux ou trois, par exemple à Aristote et à Descartes.

Qu'il s'agisse de morale, de méthodologie ou d'histoire de la philosophie, on reviendra aux textes latins ou grecs déjà vus; on en consultera de nouveaux. Il y aura ainsi plus de continuité entre les classes supérieures et l'on se plaindra moins dans les Facultés que les élèves de philosophie aient oublié ce qu'en rhétorique ils savaient des langues anciennes.

Par la licence on se propose, d'un côté, de chercher si les jeunes gens peuvent enseigner le programme du baccalauréat; s'ils connaissent les grands noms et les grands systèmes, les faits philosophiques et les explications métaphysiques qu'on en a données : de l'autre, s'ils ont les connaissances nécessaires pour préparer l'agrégation ou même le doctorat. Mais plus encore que les connaissances, les moyens de connaître importent pour qui veut faire œuvre de philosophe. Peut-être serait-il bon de transférer, de l'agrégation à la licence, l'explication des auteurs grecs, latins et français ou de demander la traduction, à livre ouvert, d'une page de manuels analogues à l'*Historia philosophiæ græcæ et romanæ ex fontium contexta*, de Ritter et Preller. Un ouvrage de ce genre, où n'entreraient que des philosophes allemands et anglais, permettrait de voir si le candidat possède deux de ses instruments essentiels. Enfin des interrogations précises indiqueraient s'il est en état d'entreprendre des recherches sur la psychologie, la logique formelle et la philosophie des sciences, la morale, la science de l'éducation, la science sociale et une esthétique solidement appuyée sur l'histoire de l'art.

Un agrégé doit non seulement avoir des connaissances générales, mais surtout être capable de travail personnel. Pour s'assurer qu'il a des connaissances générales, les deux compositions écrites sur la philosophie et son histoire sont radicalement insuffisantes, parce qu'elles laissent au hasard une place trop grande. Il en faudrait au moins quatre, une sur la métaphysique et la philosophie scientifique : — les sciences psychologiques et sociales; sur l'histoire de la philosophie ancienne; sur celle du moyen âge et des temps modernes. — Un candidat bien préparé compenserait, par trois bonnes compositions, une copie médiocre. Un candidat insuffisant ne serait pas admissible, parce qu'il aurait eu à traiter une ou même deux des rares questions qu'il connaissait bien.

Le futur agrégé est-il capable d'un travail personnel? Il suffit, pour le savoir, de faire ce qui se pratique déjà pour l'histoire. On dresserait deux listes; dans l'une seraient les sujets de thèses qui portent sur la philosophie grecque ou latine, française, anglaise ou allemande; dans l'autre des sujets de logique et de psychologie, de morale et de sociologie. Dans chaque liste les candidats choisiraient un sujet. Ils exposeraient de vive voix le résultat de leurs recherches, pour que le jury les jugeât comme professeurs. Un résumé écrit, la bibliographie et le plan, des questions sur la méthode employée et l'interprétation donnée aux textes ou aux phénomènes révéleraient leur valeur scientifique. Et si l'on croyait bon d'expliquer encore des auteurs, on demanderait la traduction de quelques pages des anciens et des modernes, étudiés ou utilisés pour les deux thèses.

Ainsi se formerait le maître apte à enseigner et à travailler. Il n'aurait aucune peine à se proportionner à l'intelligence de ses auditeurs, car il aurait, par sa propre expérience, appris à distinguer ce qui convient à chacun; et c'est au savant qu'il réserverait ce que ne sauraient comprendre le lycéen ou l'étudiant.

F. Picavet.

L'Université et la politique.

Monsieur le Directeur,

L'Université n'est pas peu surprise de tout le bruit qui se mène en ce moment autour d'elle. On parle beaucoup de ses droits politiques, de son indépendance, de sa dignité : les uns l'exhortent à l'action, les autres lui conseillent la prudence. Le Parlement a retenti à ce sujet d'accents passionnés; les échos de la presse en ont gémi. La *Revue Bleue* ne pouvait rester étrangère à cet ébranlement de l'opinion : elle a reçu un article de M. Francisque Sarcey, une réponse de M. Jaurès.

Le premier a traité la question avec sa bonhomie ordinaire; le second, avec sa véhémence accoutumée. Esprit pratique, M. Sarcey voit surtout les inconvénients qu'aurait l'intervention du professeur dans les luttes politiques; il prodigue les comparaisons familières, et ses observations sont, comme toujours, sensées et paternelles. M. Jaurès est autrement hardi : il veut absolument lâcher la bride aux membres de l'enseignement; il rêve de faire du professeur un missionnaire, de l'Université entière une nouvelle Église prêchant aux peuples dans l'attente un Évangile nouveau.

On admirera sans doute le grand sens de M. Sarcey; on sera peut-être effrayé de l'audace de M. Jaurès. Mais leur avis sur ce point ne peut avoir qu'une valeur personnelle; ni l'un ni l'autre, en effet, n'appartiennent plus à l'Université. Voulez-vous permettre à un professeur *professant* d'exprimer l'opinion qui paraît dominer parmi ses collègues?

La question est double, et peut être posée en ces termes : Quels sont les droits politiques du professeur? quels sont ses devoirs dans l'enseignement des sciences sociales?

La liberté politique du professeur doit-elle être sans limites? Aura-t-il à cet égard la même indépendance que les simples citoyens? Une liberté absolue paraît incompatible avec les obligations du fonctionnaire, et je doute que jamais une administration s'en accommode; mais je veux bien qu'on nous l'accorde : la jolie pétaudière que pourrait devenir notre grave Université! Voyez-vous de jeunes professeurs, séduits par l'amour de la renommée, allant soutenir dans les réunions les plus tumultueuses,

avec toute l'inexpérience et toute la fougue de leur âge, les opinions les plus contradictoires? Croyez-vous qu'une telle confusion dût accroître notre prestige et notre crédit? M. Jaurès réclame pour le socialisme : mais de quel droit leur interdirait-il, si la fantaisie leur en venait, de plaider pour le césarisme, ou même pour l'anarchie? Pour l'honneur de l'Université, qu'on la laisse à ses études, et qu'on refuse à quelques imprudents le moyen de compromettre son bon renom et sa dignité!

Son attitude à ce sujet indique ses véritables dispositions. Il règne actuellement dans l'Université une grande liberté de sentiments; toutes les nuances de l'opinion publique s'y reflètent, depuis les plus foncées jusqu'aux plus ternes. J'ai connu des professeurs très hardis, théoriquement il est vrai, en matière de réformes sociales; j'en sais qui estiment M. Jaurès, d'autres qui le détestent cordialement; il en est qui laissent voir quelque préférence pour la royauté ou même pour l'empire. Mais la grande majorité du corps enseignant, sagement libérale, amie du progrès régulier, et fermement attachée à l'ordre, manifeste peu ses opinions politiques. Ce n'est point la timidité qui lui impose cette réserve, c'est le sentiment de sa dignité et des bienséances. Vouée à un service public, désireuse de mériter la confiance de tous, elle se ferait scrupule de prendre part aux querelles irritantes et aux conflits haineux : sa robe se trouverait mal à l'aise dans la mêlée des partis. Elle ne répudie pas ceux d'entre ses membres qu'attirent et qu'entraînent les luttes électorales; mais je crois voir que, sauf d'honorables exceptions, elle les regarde volontiers comme des intrigants et des farceurs. Elle estime que, d'une manière générale, la tâche du professeur est assez difficile pour absorber le temps et les forces du plus intelligent et du plus robuste. Cette propagande que l'Université s'interdit sous l'œil du public, peut-elle l'entreprendre en particulier, parmi ses élèves? Je ne le crois pas. L'Université répand la science, elle évite la polémique; elle vulgarise les conquêtes positives, les acquisitions certaines de l'intelligence; elle se garde des chimères et de l'utopie. La doctrine socialiste n'est pas encore entrée, que je sache, dans le domaine de la science pure : bien des esprits la regardent encore comme une dangereuse absurdité. Attendez au moins, avant de l'introduire dans les programmes, que ces timides aient trouvé eux aussi leur *chemin de Carmaux*. Quant aux rares professeurs que le socialisme a pu conquérir, auraient-ils vraiment des remords, s'ils dissimulaient en classe leurs préférences? Sont-ils donc tellement convaincus de la vertu de leur panacée, qu'ils se croient tenus en conscience de l'inculquer à leurs élèves! Toute opinion sincère est assurément respectable : encore faudrait-il savoir si elle a le droit de s'exprimer en tout lieu. Que les maîtres socialistes qui auraient de ces scrupules — je ne sais pas s'il en existe — s'inspirent à cet égard de la tradition universitaire : ils y trouveront le moyen de concilier leurs devoirs professionnels avec leurs propres convictions.

Il n'y a pas que le socialisme qui divise les hommes; et les philosophies les plus diverses ont des adeptes dans l'Université. Se plaint-on cependant que nos professeurs cherchent à faire des prosélytes? Il n'y a qu'une voix dans le public pour reconnaître leur tact et leur impartialité. Quelles que soient leurs convictions particulières, ils connaissent les devoirs que leur imposent le choix de l'État et la confiance des familles. M. Jaurès les accusera-t-il pour cela d'hypocrisie ou de fausse honte? La vérité, c'est que dans le domaine des sciences morales, comme dans l'art, comme dans la littérature, il y a un certain nombre de principes reçus de tous les esprits honnêtes et qui constituent le fond solide et invariable de l'enseignement; qu'en dehors de ces principes, patrimoine incontesté et lentement accru de l'intelligence humaine, il y a des hypothèses hardies et des conceptions originales, qu'il n'est pas interdit aux maîtres de signaler, mais qui ne font point partie de la science et ne s'imposent pas à la raison. Dans ces obscures et graves questions, l'Université préfère, à un apostolat téméraire, un examen circonspect. Et c'est grâce à cette philosophique attitude qu'elle a été et qu'elle est encore, malgré la diversité des opinions individuelles, non un groupement de sectes hostiles, mais une grande école de recherches loyales et désintéressées, de discipline et d'honnêteté.

Si quelqu'un de mes collègues trouvait cet idéal trop modeste, si, étouffant dans sa chaire, souffrant dans la pénombre de la classe, il soupirait après le grand jour de la vie publique, il aurait tort de se résigner et de se contraindre : il ne tiendrait qu'à lui de produire sur un champ plus vaste ses talents ignorés et sa bouillante ardeur. M. Jaurès a conté en termes émus avec quelle ivresse ses électeurs recherchaient et recevaient ses enseignements : j'imagine que les travailleurs de Carmaux n'ont pas le monopole de l'enthousiasme philosophique, il doit y avoir, dans les autres centres ouvriers, les mêmes aspirations et les mêmes besoins; que des apôtres se lèvent donc pour les satisfaire! Quant à l'Université, elle entend rester fidèle à ses traditions de discrétion et de libéralisme. Elle ne se sent ni aussi asservie, ni aussi belliqueuse qu'on paraît le croire; elle se trouve assez libre pour le bien qu'elle veut faire; sa tâche ordinaire suffit à son ambition et à ses forces.

Agréez, monsieur le Directeur, mes salutations.

UN PROFESSEUR.

BULLETIN

Nécrologie.

M. LECONTE DE LISLE

M. Leconte de Lisle vient de mourir. C'était, depuis la mort de Victor Hugo, l'aîné de nos poètes : et ce seul titre eût suffi pour nous le rendre vénérable. Mais c'était en outre un très haut et très noble poète, magnifique entre tous pour la perfection de son œuvre et la dignité de sa vie. Tous ceux qui gardent, dans notre temps, l'amour de la pure beauté, tous ceux qui considèrent comme les plus précieuses vertus d'un artiste la conscience, le désintéressement, la fidélité à son art, tous ceux-là ressentiront de cette mort un chagrin profond.

La *Revue Bleue* étudiera, la semaine prochaine, l'œuvre poétique de M. Leconte de Lisle, ses origines, son influence passée et future sur les destinées de notre poésie. Mais dès aujourd'hui nous avons tenu à prendre notre part du deuil qui vient de frapper les lettres françaises.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

18 juillet.

La date du 14 juillet qui, depuis la distribution solennelle des drapeaux aux troupes en 1880, a marqué la fête nationale de la liberté, n'a pas été célébrée cette année; ni l'État, ni les municipalités, respectueuses du deuil public, n'ont voulu contribuer à donner à cette fête son éclat accoutumé et, si un regret a été exprimé; c'est que quelques rares municipalités au nombre desquelles on compte naturellement celle de Paris, ne se soient pas conformées à une pareille réserve, comprise par toute la population.

La grande discussion qui vient d'avoir lieu à la Chambre, à propos de la proposition de MM. Cavaignac et Doumer tendant à substituer aux quatre contributions directes un impôt progressif sur le revenu, mérite d'être rapidement analysée, malgré que ce contre-projet ait été rejeté par 267 voix contre 236: non seulement parce que ce débat a duré quatre jours et qu'il a du moins abouti au vote de deux propositions, l'une de M. Codet qui invite le gouvernement à déposer dans le plus bref délai possible les projets de réforme dont il a entrepris l'étude, l'autre de MM. Maret et Lockroy qui décide la nomination d'une commission ayant pour objet la réforme générale de l'impôt; mais parce que les orateurs les plus brillants de la Chambre, brillants à des titres divers, ont successivement combattu et défendu le système financier avec lequel nous vivons depuis un siècle, usé et vieilli selon les uns, supportable et pratique selon les autres.

On peut juger de l'ampleur du débat : MM. Cavaignac et Jules Roche, Jaurès et Ribot, Cochery et Doumer, Poincaré et Cavaignac étaient les orateurs.

Pour M. Cavaignac, tandis que l'ensemble des citoyens paie un impôt de 14 p. 100 du revenu, la population ouvrière paierait 20 p. 100 en raison de l'importance des contributions indirectes. Cette inégalité une fois admise doit être compensée par une taxe de redressement qui sera précisément l'impôt sur le revenu demandé. Ajoutez une conséquence dont les effets ne manqueront pas d'être appréciés par un grand nombre d'électeurs: grâce au surhaussement des cotes des gros contribuables, sur 12 millions de ménages qui paient la contribution directe, 6 ou 7 cesseraient de l'acquitter.

En entendant ce remarquable discours auquel l'adhésion bruyante de M. Jaurès donnait son véritable caractère, on se serait cru à une nouvelle nuit du 4 août. M. Cavaignac a invité les représentants les plus conservateurs à voter les sacrifices demandés aux 200 000 contribuables les plus riches de France pour collaborer à la paix sociale. Mais M. Jules Roche a fait justice de cette rhétorique dont on admirerait l'étroite logique si les situations sociales n'avaient point une complexité exclusive de toute règle absolue, de toute panacée universelle; et le beau discours par lequel il a montré combien impraticable était le système de l'impôt sur le revenu tel qu'il était conçu par M. Cavaignac a frappé la Chambre; c'était utile, parce que les Chambres sont si instinctivement portées à céder aux séductions des idées générales qu'il faut un grand courage pour les convaincre à l'aide de faits et par des considérations simplement pratiques.

L'impôt sur le revenu, c'est l'inventaire des fortunes, la mainmise de l'État sur le produit du travail, la division du peuple français en classes; comment soutenir que les listes fiscales ne seront pas, au gré des passions politiques, transformées en listes de suspects?

La parole ferme et décisive de M. Jules Roche s'appuyait sur le système fiscal de la Révolution, tandis que M. Cavaignac avait dit que c'était une œuvre de fortune, faite des débris de l'ancien régime. La Révolution a eu en vue, au contraire, de garantir dans le régime économique comme dans le régime politique les droits de l'homme, la liberté, la dignité humaine; et c'est ce que M. Jules Roche a brillamment montré.

M. Jaurès a déclaré que nous assistions à un double scandale : les impôts de consommation que la Révolution a voulu proscrire ayant reparu, et ces impôts, au lieu de peser sur de petits artisans indépendants, étant écrasants pour un prolétariat subalterne réduit, par la concurrence et le machinisme, à des salaires avilis.

Comme c'est un fait que les salaires se sont élevés depuis un demi-siècle, et comme l'amélioration de la condition matérielle de l'ouvrier s'est notablement affirmée, la Chambre ne s'est pas laissé émouvoir par cette argumentation que M. Ribot a combattue. M. Ribot a surtout tenu à montrer à ceux qui demandent l'impôt sur le revenu, comme en Prusse, que la France a son génie propre, ses conditions particulières de développement, et que son régime fiscal ne peut s'inspirer de mœurs étrangères tout imprégnées d'aristocratie et de féodalité. Il a repris ensuite cet argument de M. Jules Roche qui avait été en 1871 celui de M. Thiers : à qui pourrait-on confier avec sécurité ce pouvoir redoutable de taxer et de vérifier la fortune au milieu des divisions politiques, des divisions sociales qui se retrouvent fatalement dans toute société démocratique?

Comme il convient à un rapporteur général du budget dont le premier souci doit être l'équilibre budgétaire, M. Cochery a prouvé : 1° que le projet de M. Jaurès supprimait les contributions directes sans rien mettre à la place; 2° que le projet de M. Cavaignac ne donnerait que 52 millions.

M. Poincaré n'avait pas à justifier la prudence qui s'impose au gouvernement en face des innovations fiscales : chacun sait, en dehors du petit nombre de parlementaires mécontents d'avoir été négligés dans les combinaisons ministérielles, que si les améliorations sociales sont certainement désirables, le bouleversement de l'état économique du pays n'est pas fait pour les hâter.

Ce qui résulte incontestablement de ce débat c'est que, si le principe de l'impôt progressif est admissible, les vexations résultant de son assiette seraient intolérables.

Du projet de loi contre les anarchistes, nous ne pourrons parler ici que lorsque le débat qui est en cours sera terminé; et ce débat promet d'être long, étant donné la grande complexité des intérêts en jeu. Enregistrons, avant de finir, une loi attendue depuis douze ans par la Tunisie, et qui vient d'être votée sans débat par la Chambre le 9 juillet; c'est celle qui autorise la création d'un réseau de chemins de fer en Tunisie. C'est à l'opposition de M. Camille Pelletan que le Protectorat doit de n'avoir jusqu'ici, malgré 13 ans d'occupation française, que 225 kilomètres de voies ferrées, d'ailleurs antérieures à 1881; et ce vote tardif d'un projet indispensable va enfin permettre à cette belle possession de prendre le développement économique que ses richesses comportent.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 31141. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 4 — 4e SÉRIE. — TOME II — 28 JUILLET 1894

LECONTE DE LISLE

I

Nous parlerons de l'homme plus que du poète. Depuis que la renommée, un peu tardivement, était venue à lui, il a donné lieu à tant d'études, — de M. Bourget, de M. Brunetière, de M. Lemaître, — et sa mort même fait éclore sous nos yeux tant d'articles à citations, qu'il semble peu nécessaire de nous étendre longuement sur son œuvre. Au jugement que nous en porterions et à notre admiration l'amitié aurait trop de part d'ailleurs pour ne pas inspirer quelque défiance.

S'il fallait pourtant caractériser cette œuvre d'un mot, nous nous risquerions à dire que Leconte de Lisle apparaîtra à la postérité comme le Malherbe de notre époque. Ceux qui ont le goût de la perfection et qui se souviennent de l'étonnante strophe : *Apollon à portes ouvertes laisse indifféremment cueillir...* comprendront que le rapprochement n'est point pour le diminuer.

Non assurément qu'il y ait rien, dans ses vers, qui rappelle ce raisonnable et méticuleux ancêtre ; mais, de même qu'à la fin du XVIe siècle, celui-ci succéda à l'école de Ronsard, dont il avait pu voir les dernières et plus hasardeuses tentatives, Leconte de Lisle, au cours et au déclin du nôtre, hérita de la génération romantique de 1830. Lui aussi, qui doit beaucoup à ses devanciers, bénéficia des erreurs commises. Son originalité, comme celle de Malherbe avait été de fixer définitivement le rythme et de purger la langue poétique, alla surtout à ramasser en lui, à lier en un faisceau serré des dons gaspillés jusqu'à lui trop prodigalement. Et l'exquis résultat qu'il obtint est sans doute tout ce qu'il importe. Il eut le scrupule de l'exactitude, ne comprit jamais qu'un poète fût un ignorant, répudia le lyrisme effréné et lâche, se défia de tout ce dont, en fautes de goût ou de syntaxe, la prétendue inspiration peut être complice, et enfin, trop avisé pour se laisser séduire au faux romanesque et au faux gothique alors à la mode, se tourna vers une plus belle et plus classique antiquité pour y chercher ses modèles. De ce culte, abandonné depuis Chénier, les Muses souriantes le récompensèrent. Il en eut aussi à pâtir.

Il s'éloignait trop en effet de ces régions tout humaines où le public (j'entends le public lettré ordinaire) se complaît, de l'atmosphère moyenne qui lui suffit ; outre qu'habile à ressusciter ce monde antique en ses plus belles et ses plus pures formes, Leconte de Lisle fut peut-être moins heureux à lui redonner la vie. Aussi son œuvre rappelle-t-elle cette merveilleuse galerie du Louvre où les dieux et les déesses d'Hellas, tout l'Olympe, surpris en de nobles et calmes poses, vit dans un silence sacré et une majesté sereine. Ses chefs-d'œuvre se profilent de même en théories tranquilles et imposantes. Il les tailla dans la blancheur frigide des marbres. Il fut le sculpteur impeccable, amoureux des lignes suaves et des contours harmonieux, dans un art dont Victor Hugo reste le peintre fougueux et le coloriste.

Tout cela, qui le séparait de la foule, — laquelle continuait à ne vouloir retenir de lui que son *Midi* et ses *Éléphants*, — le désignait à la jeunesse qui, vers 1865, se cherchait un guide, sinon un maître.

Elle alla à lui, et ce fut le commencement de ce qu'on a nommé la période du *Parnasse*.

II

Dans un lointain déjà vague s'évoque l'appartement du boulevard des Invalides. Les livres rangés avec soin derrière les vitrines, des bronzes çà et là, hommages d'artistes, en faisaient le luxe. La jeune Mme Leconte de Lisle en était le sourire et la grâce.

Rien de moins solennel, de moins gourmé en son orgueil, en sa gloire qui allait poindre, rien qui ressemblât moins à l'homme impassible et hautain qu'on se fût imaginé d'après son œuvre, que le maître souriant qui accueillait ses jeunes visiteurs. Il savait être familier sans jamais l'ombre d'une vulgarité. Sa bienveillance pouvait aller jusqu'à la bonhomie.

Tel il était alors qu'il est demeuré à peu près jusqu'en ses derniers jours. Tout le monde a son image dans les yeux, qu'on ne peut autrement désigner qu'en l'appelant sculpturale : de robuste et haute stature, quelque chose dans l'attitude générale de redressé, qui mettait hommes et choses en une sorte de perspective lointaine ; ce front bombé, déjà dégarni comme pour mieux montrer sa rondeur intelligente, la légère couronne des mèches blondes balayant le collet ; le nez finement droit ; sous la barre avancée des sourcils, l'œil d'une profondeur limpide et d'un bleu de mer polaire ; et, dans ses joues pleines et rasées, le beau dessin des lèvres qui s'arquaient et se modelaient si fidèlement aux nuances de tout ce qu'il disait.

Dans ces rendez-vous périodiques, la causerie, on le devine, roulait principalement sur les nouvelles d'art et de littérature. L'éditeur Lemerre, — une inquiétude au fond des yeux, l'aléa de l'entreprise commerciale, mais, sur son front têtu, dans sa ferme mâchoire, toutes les marques des prédestinés au succès, — y venait surveiller ses couvées de jeunes poètes. Mendès, jamais seul, avec l'allure de chef de la cohorte sacrée qu'il eut dès la première heure, y entraînait à sa suite Heredia, Coppée, Dierx, qui depuis se sont écartés du rang. MM. Sully Prudhomme, Lafenestre, Theuriet, Plessis traversèrent ce salon. Villiers de l'Isle-Adam, avec cette fébrilité trépidante et effarée qui lui était propre, y débitait ses premiers contes... Jean Marras, — moustache et barbiche effilées, longue chevelure ruisselante, — y vibrait en théories d'art intransigeantes. Verlaine y vint aussi, croyons-nous, avant qu'il ne tombât dans l'incurie monacale, et Arène, Mérat, d'Hervilly, France *qui depuis*... Valade mort aujourd'hui — X. de Ricard, un oublié, — Grandet, un disparu...

Le Maître n'avait pas de programme à imposer. Ses œuvres parlaient pour lui et toutes seules. Il se sentait là compris et admiré à sa valeur. Et cela lui était très sensible et très doux, dans la méconnaissance générale et la critique qui le raillait encore quand elle daignait s'occuper de lui : citer ses *Moires*, son *Zeus*, sa *Pallas-Athénè*, qu'il s'obstinait à n'appeler ni Furies, ni Jupiter ou Jupin, ni Minerve, en des sujets grecs, commençait d'être une façon d'esprit.

Il goûtait sa revanche en ces juvéniles enthousiasmes qui venaient forcer sa retraite, sa paix recueillie et sereine, son isolement un peu farouche. Car, ainsi que l'a dit M. de Bonnières : « L'île lointaine où il était né, la paix et la solitude qui enveloppèrent sa première enfance, les cinq longues traversées qu'il fit à la voile, de Bourbon en France et de France à Bourbon, l'avaient marqué d'avance au sceau des méditatifs et des solitaires. »

Mais ce solitaire et ce faux misanthrope était tout de même un passionné et un tendre. En dépit des habitudes de réserve et des timidités qu'il tenait de son origine, il aimait être aimé, et cette amitié, il la rendait bien à ceux qui la lui témoignaient.

Au coup de minuit, sur le lointain boulevard désert, à moins qu'on ne fît en commun le tour de Paris jusqu'aux premières clartés de l'aube, on quittait la maison du Maître, et l'on se séparait jusqu'à la réunion prochaine.

III

La guerre dispersa ce groupe ami qui ne devait plus se reformer, et aussi les nécessités de la vie, sa voie à poursuivre où chacun était entraîné.

Les années passèrent, et peu à peu — cela parut soudain à quelques-uns — la situation de Leconte de Lisle changea : il était nommé bibliothécaire au Sénat, il allait être de l'Académie ; il habitait une des dépendances de l'hôtel des Mines. Sa vie, sa réputation s'élevaient. Les soirées reprirent.

Chaque samedi, de tous les points de Paris, et des plus aristocratiques, c'était, vers la sainte montagne, au pied du Panthéon, une sorte de pèlerinage où se réunissait une élite. Le Maître était là, toujours le même, dominant tout ce monde de sa belle tête pensive, plus aimablement accueillant encore, les yeux rayonnant de plus de satisfaction, et s'abandonnant davantage à la sympathie qu'il sentait croître autour de lui. Il trônait maintenant dans une majesté douce, parmi les hommages qu'on lui rendait et la vénération dont on l'entourait. Du haut de son œuvre qu'on ne discutait plus, lentement construite et achevée, d'une solidité d'airain et d'une pureté de marbre, il pouvait sourire aux rumeurs vaines, aux misères et aux difficultés dont on avait essayé de le

décourager. Les rouges éclats d'un soleil d'apothéose semblaient l'envelopper, apaisé, transfiguré, assis au rang des dieux, semblable à Gœthe dans la sérénité de sa vieillesse triomphante.

En ces réunions nouvelles, un peu de mondanité, mais discrète et choisie, était venue se joindre, sans en altérer le fond sérieux, au premier et littéraire élément. Dans le grand salon au plafond élevé, parmi les tentures exotiques, des cadres de Jules Breton appendus aux murs, le portrait du Maître par Benjamin Constant, des réductions du sculpteur Christophe sur des crédences, parmi les gerbes de fleurs disposées çà et là d'une main délicate, Mme de Heredia, Mme Houssaye, Mme de Bonnières, Mme Gautereau dans la gloire de sa beauté Renaissance, celle de Mme Judith Gautier, qui est toute grecque, Mme Pozzi Mme Psichari, Mme de Nolhac, beaucoup d'autres, faisaient un cercle élégant et un décaméron admirable. La princesse Bibesco consentait à se mettre au piano; M. Franz Servais, M. Benedictus, donnaient quelque primeur de leurs œuvres. Mme Tola Dorian, princesse Mechtcherski, apportait là sa saveur slave; la jeune Roumaine, Mlle Vacaresco, y déclamait, d'une ardeur de vierge guerrière, ses poèmes de bataille.

On y pouvait voir M. Berthelot développant parfois ses prévisions de science paradoxales; MM. Mallarmé, Tellier, Hervieu, de Pomairols, Bernard Lazare, une foule d'autres. Tour à tour, les jeunes poètes, ceux de la génération qui nous chasse, MM. Haraucourt, de Regnier, Hérold, Quillard, Dufour, le comte de Montesquiou, de plus jeunes encore, MM. Pierre Loüys, Rostand, de la Tailhède, etc., allaient s'adosser à la cheminée et réciter quelque poésie. Leconte de Lisle disait : « Ce sont de beaux vers, de très beaux vers... »

Le flot débordait, s'épandait, ramassé en divers groupes, jusqu'à la salle à manger et au cabinet de travail. Il y eut des soirs où certainement on eût rencontré, épars en ces trois pièces, tout ce que Paris — qui est le cerveau du monde — a de plus raffiné et de plus exquisement intellectuel.

Puis, la soirée se prolongeant, parmi les départs successifs, le cercle devenait plus intime, la causerie se faisait plus vive et plus gaie, excitée par tout ce qui venait de s'échanger d'idées et les résumant en quelque sorte. On pouvait approcher de plus près et saisir, dans son âme charmante et en plus d'un point ingénue, ce colosse de gloire. Car il l'était devenu. Grâce à cet entêtement du génie qu'à chaque élection académique, V. Hugo avait mis à faire, si l'on peut dire, mouche de son nom, ne visant que lui et frappant toujours à la même cible, la Compagnie avait fini par lui ouvrir ses rangs. « Il était le plus grand des poètes vivants. Des mains défaillantes de Hugo, ainsi que l'a dit très noblement M. de Heredia, il avait reçu le sceptre de la poésie. » Aux *Poèmes Antiques* et aux *Poèmes Barbares* venaient de succéder les *Poèmes Tragiques*. Avec l'âge, son cœur semblait se fondre et un peu plus s'humaniser. Par un retour mélancolique vers ses premières années de jeunesse, qui s'éloignaient de plus en plus de lui, et dont nous n'avions eu, dans la note tendre, que de rares confidences, il donnait, comme écho de la pièce du *Manchy*, cette *Illusion Suprême* et quelques autres poèmes qu'il faut se retenir de citer tout entiers.

Il était content, heureux de son succès comme l'eût pu être un débutant. Il disait en riant : « Je n'ai pas trop faibli?... Il faudra m'avertir! » Et dans ce petit groupe, il se livrait davantage, avec ses préférences et ses répulsions littéraires. Il était beau à voir, il avait des gestes, des froncements de sourcils de Zeus secouant ses carreaux, pour foudroyer le naturalisme dont les dernières vagues boueuses se soulevaient encore. Il s'égayait franchement aussi aux excentricités des décadents et des symbolistes qui florissaient à la même heure. Et il avait la dent dure, comme on dit, pour certains confrères. Mais ses attaques n'allaient jamais qu'à dégonfler la vanité, à rabattre les prétentions ridicules, l'outrecuidance littéraire. C'était, en somme, de bonne guerre.

IV

Puis les premières fatigues vinrent. Il dut renoncer à ces soirées qui, de son propre aveu, faisaient sa joie et presque sa raison de vivre. Le cercle se rétrécit de plus en plus. Les derniers fidèles se donnaient rendez-vous, l'après-midi du dimanche, dans son cabinet de travail. Il n'était pas grand, et les bibliothèques l'encombraient, les livres dédicacés des jeunes poètes (il lisait tout ce qu'on lui envoyait) s'amoncelaient sur la table. Ces réunions moins nombreuses en étaient peut-être plus cordiales. Elles eurent le charme triste des choses finissantes.

On y vit encore de belles rencontres philosophiques du maître avec son vieil ami Louis Ménard. M. de Guerne était là, son disciple aimé et le direct héritier de sa lyre, et M. de Bonnières n'y manquait presque aucun dimanche; et, s'y succédant de semaine en semaine, MM. Houssaye, de Heredia, Gilbert Augustin-Thierry, Psichari, Doncieux, etc. On ne peut dire que, du vague pressentiment de la séparation prochaine, ces entretiens prissent plus de gravité et fussent comme un autre *Phédon* où, avec cet esprit si nourri de toute la fleur grecque, Leconte de Lisle aurait rappelé l'enjouement et les finesses d'un Socrate; mais il est certain que, parmi les choses sérieuses dites légèrement et avec esprit, l'idée de la mort revenait souvent. Il la haïssait, — en son horrible passage, — tout en

souhaitant (et en quels vers il l'avait dit!) la paix qu'elle donne. On sentait que sa pensée s'était presque continuellement abîmée devant elle, lui demandant le sens de la vie...

Mais les sujets se succédaient vite. Et il racontait ses diverses navigations, de l'île natale aux côtes de France, — en compagnie du capitaine Bastard, dont le fils était là, — les gros requins, « des horribles bêtes, avec leurs gros yeux ronds », suivant le sillage du navire, et leur pêche, les matelots les dépeçant à coups de hache sur le pont ; des escales à Saint-Louis, où il visitait les dépendances d'une sorte de commerce d'animaux féroces, les grands ours velus parqués dans un cirque immense, la nourriture déposée dans de hautes cages ; de quel bond nerveux, de quelle souplesse de chat s'enlevaient les lourdes bêtes (et il avait un geste à lui pour les peindre en leur élan)... puis des équipées de jeunesse, des courses errantes à travers la Bretagne... et, fourmillant d'anecdotes caractéristiques, ses premières relations de la vie littéraire avec Flaubert, Brizeux, etc. Vigny (qu'il mettait très haut et qu'il aimait d'une conformité de caractère et du même respect de l'art) le faisant attendre une minute au salon pour aller passer une longue et correcte redingote, Mme Louise Colet le scandalisant... Et quand cela devenait drôle, il avait une façon de pincer les *r*, de donner à son accent une teinte de narquoiserie normande sa famille était originaire de Normandie), tandis (qu'à travers le monocle il suivait ses effets sur l'auditeur... Mais tout se ramenait en définitive à son art, et c'est de cela qu'il aimait à causer.

Cet homme, dépouillé de toutes superstitions, avait vraiment là la sienne, et trop noble pour en sourire. C'était sa religion, où toutes ses facultés mystiques s'étaient réfugiées, sa folie sublime, une autre folie de la croix, le sanctuaire où il s'enfermait dans l'horreur des vulgarités du monde, le lieu d'asile inviolable. Quand il en parlait, on lui sentait parfois un petit frémissement intérieur, mal dissimulé, comme si le dieu était en lui. Il avait quelques cahiers cartonnés où il avait transcrit des fragments de ses lectures et que, dans un tête-à-tête amical, il consentait à feuilleter devant vous.

Un jour, à la lecture d'un passage où la parfaite beauté de la poésie était décrite en termes d'une élévation religieuse, celui qui l'écoutait eut la surprise d'une voix qui se mouillait tout à coup, d'une insurmontable émotion qui saisissait le Maître. « Mon ami, vous comprenez, dit-il en s'interrompant, moi je n'ai jamais eu qu'une passion au monde, celle de la poésie ainsi comprise. Cela m'isole tristement... Aussi, quand je retrouve ainsi un écho de mes sentiments, je suis heureux, très heureux! » Il parlait avec cette sorte de pudeur embarrassée qu'amène la confession des intimes croyances, des choses de la foi. Et c'était bien un vrai croyant! Il en avait la sensibilité délicate à l'endroit du dogme. On lui faisait de la peine quand on lui disait, ce qui est pourtant vrai, que l'art est un luxe et une amusette.

Nul ne le quittait — peintre, sculpteur ou poète — sans emporter de ces entrevues un zèle ardent à mieux faire, le respect de son art, quel qu'il fût, la dignité dont il convenait de l'entourer. Il était un si bel exemple de ce que peuvent la patience, la foi en soi, la sincérité, la conviction, le culte de ce qui est beau, le mépris des moqueries, de la mode courante, du succès facile! De tout cela il donnait l'émulation contagieuse.

Ce sont bien les pensées qui s'agitaient au fond de tous les cœurs à la réunion dernière. Elle fut, cette réunion, telle qu'il l'avait pu rêver. Ses amis nombreux, les jeunes, les plus anciens, l'entouraient avec un respect attendri. Et l'encombrante cohue de la foule en était absente, qui n'avait rien à faire là, puisqu'il l'avait toujours dédaignée. Les fleurs tressées en couronnes, *les belles palmes toujours vertes, qui gardent les noms de vieillir*, les roses en guirlandes délicates tremblaient sur lui, secouant l'oblation de leurs larmes. Et le soleil, son vieil ami, l'ardent soleil de midi, en dégageait les aromes subtils. Il s'en est allé dans ces parfums...

V

Chez ce grand esprit et d'une compréhension si vaste, nous n'avons surpris que deux faiblesses. Nous sommes encore si près de sa fin, qu'il peut sembler peu convenable d'oser cette réserve ou cette remarque. Mais on sait que c'est mal louer que donner à la fois et au même, si haut qu'il soit, toutes les belles qualités qu'il ne saurait avoir, puisque le plus souvent elles se contredisent.

Il avait une horreur singulière de la poésie élégiaque, du lyrisme trop personnel (ceux qui chantent leurs amours, leurs maîtresses, etc.), qui allait jusqu'à la colère et au dégoût, et dont Musset, nous ne savons pourquoi, portait la peine et faisait tous les frais. Il ne faut pas demander l'impartialité à un artiste. Il a fait de son art, des règles de son art, le tout de sa vie : ce qu'il y trouve de contraire dans les plus belles œuvres d'un autre l'offense comme une espèce de démenti. Il est naturellement injuste. Leconte de Lisle avait pour plusieurs, — pour Lamartine, dont le dandysme de gentilhomme l'exaspérait, — de ces pardonnables injustices.

Puis cet homme, qui savait si bien — et qui l'avait dit magnifiquement (1), — que, pour juger des

(1) Discours de réception à l'Académie française.

hommes et des choses, il faut se mettre au point du temps, et qu'une doctrine ne se mesure pas à ses seuls effets, où les passions et les infirmités de l'homme se mêlent, — qui, par sa conscience si irréprochable et si pure, par le travail, par le sérieux de ses méditations et le cercle austère où il les renfermait, s'était fait une vie qui en eût remontré à un saint, et qui en avait à quelques égards les candeurs et pudeurs enfantines, — le même homme méconnaissait absolument, en dépit des meilleurs arguments, le rôle de l'Église à travers les âges. Il lui niait toute influence civilisatrice, morale, pacificatrice, ce même que la pensée la plus libre et la plus émancipée ne lui refuse plus aujourd'hui.

Il tenait cela de sa première éducation, dont son père, docteur à l'île Bourbon, s'était seul chargé. Nourri de Rousseau et des Encyclopédistes, il l'avait élevé d'après la méthode des philosophes. De là chez Leconte de Lisle une sorte de siège fait, un mur solide aux vieux blocs cimentés où tout échouait. Sa métaphysique allait de préférence vers un grandiose et universel panthéisme qui lui semblait ce qu'il y a de plus sûr, de plus rationnel et peut-être aussi de plus poétique...

Mais Dieu l'aimait, Dieu le voulait recevoir dans sa maison. Sous les voûtes bénites de Saint-Sulpice il a dormi ses premières heures d'éternité. Maintenant il sait le grand mystère.

LÉON BARRACAND.

SOUVENIRS DE SÉBASTOPOL

recueillis et rédigés par S. M. I. Alexandre III (1).

RÉCIT D'UN OFFICIER

Tous les défenseurs de Sébastopol savent, nous le croyons, que les denstschiks (2) des officiers de la ville avaient autant et peut-être plus à souffrir que les soldats de la ligne de bataille. Ces derniers se trouvaient, il est vrai, constamment sur les batteries, tout équipés et toujours prêts pour l'assaut; mais grâce aux soins et à la prévoyance des chefs, les bastions étaient revêtus de forts blindages que les bombes ennemies, même du poids de cinq poudes, ne purent détruire; aussi ne se trouvaient-ils en danger de mort que pendant les travaux de terrassement, les sorties, les assauts ou les forts bombardements, c'est-à-dire quand les pertes de part et d'autre étaient les mêmes; tandis que les denstschiks devaient séjourner dans la ville, se loger dans des maisons en ruines, et, sous les coups de canon, laver le linge et faire la cuisine de leurs maîtres, et chaque jour porter deux fois les marmites sur les bastions sous une grêle de balles.

Lorsque je fus promu officier, on me donna comme denstschik le soldat Clément Kompantzeff, qui paraissait incapable de servir sur le front de bataille. Il était natif du gouvernement de Poltawa, c'était un homme d'environ 23 ans, franc et honnête. Il était très mécontent d'être denstschik; il y attachait une sorte de honte. Quand je l'eus persuadé qu'ainsi il se trouvait également au service du Tzar, il se consola et me servit fidèlement, me soigna non comme un maître, mais comme si j'eusse été son père. Je lui confiai même tout mon argent, et je le retrouvais toujours intact.

Un jour, étant de service de jour sur le front droit du 4e bastion, appelé par les Français eux-mêmes le « Bastion de la mort », je sortais du blindage pour examiner la façade, quand tout à coup, derrière la porte, je rencontrai Kompantzeff, qui tenait à la main un fragment d'une marmite en terre glaise, où se trouvait un morceau de viande. A ma question: « Qu'est-ce que cela signifie? » Il me répondit, presque avec des larmes dans les yeux:

« Mais cela signifie, Votre Noblesse (1), que vous resterez aujourd'hui sans déjeuner, car je ne vous ai apporté là qu'un seul morceau de viande, et encore est-il sali de boue.

— Et comment cela est-il arrivé?

— Ces méchants Français ont déjà démoli les maisons de la ville, de sorte que d'ici peu il n'y aura plus un seul endroit où pouvoir s'abriter de la pluie; et maintenant ils s'en prennent à nos marmites, que le diable les emporte, ces anathèmes! Je vous portais votre déjeuner tout en pensant: Mon maître va bien déjeuner aujourd'hui, car j'ai préparé un fameux stschi (2). A peine étais-je sorti sur la place du théâtre, qu'une folle balle française siffla devant moi et... pan! dans la marmite; elle se cassa, le stschi fut renversé et la viande tomba dans la boue, — je l'ai ramassée et vous l'ai apportée dans le fragment de marmite, car je sais que vous devez avoir faim. Il faudra manger la viande telle qu'elle est. »

Quand Kompantzeff eut fini son récit, le brave sous-officier Sofronoff, qui se trouvait derrière lui, ajouta en souriant:

« Ne grondez point le pauvre Kompantzeff, Votre Noblesse, il dit la vérité; ayant été relevé de mon

(1) Les pages qu'on va lire sont extraites d'un volume qui doit paraître prochainement à la librairie Ollendorff: *Souvenirs de Sébastopol, recueillis et rédigés par S. M. I. Alexandre III, empereur de Russie.*

(2) Denstschik veut dire, en russe: soldat au service d'un officier (une ordonnance).

(1) Titre honorifique des officiers subalternes et des fonctionnaires de la 9e à la 14e classe.

(2) Soupe aux choux, mets favori des Russes.

service de jour à l'ambulance, je marchais vers le bastion derrière lui et j'ai tout vu de mes propres yeux : sur la place du théâtre, les Français lancent souvent des balles et des bombes ; ce sont les Français qui se sont retranchés là-bas dans une cavité en face de la batterie « Kostomarova ». Si le commandant du bastion nous donnait la permission de les faire sortir de là, comme nous les régalerions alors ! »

J'entrai dans le blindage suivi de Kompantzeff, qui plaça le fragment de marmite avec la viande sur mon lit de camp, maudissant impitoyablement tous les Français avec toutes leurs balles.

« Frapper un homme, cela je le comprends : c'est pour cela qu'on est soldat ! mais ces damnés de Français, ils se mettent à briser les marmites, ils ne nous laisseront même pas manger notre stschi ! »

Tous les officiers riaient aux éclats du récit original de Kompantzeff, qui ne cessait point de jurer et de maudire les Français, les Anglais, les Turcs et tous les peuples qui attaquaient Sébastopol et qui détruisaient les maisons de la ville et les marmites contenant du stschi.

« Ne te fais pas tant de mauvais sang, dis-je à Kompantzeff, remercie Dieu d'être resté sain et sauf ; quant au stschi, tu en prépareras d'autre pour ce soir.

— Ça, c'est vrai, » répondit-il, et, piétinant sur place, il murmura timidement : « Mais vous voudrez bien me faire inscrire au nombre des soldats de front, n'est-ce pas, Votre Noblesse ? Je vous en prie.

— Et pourquoi ? lui demandai-je.

— Mais on dit, Votre Noblesse, ajouta-t-il d'un air triste, que le Tzar vient d'envoyer à tous les combattants de Sébastopol des médailles, et les denstschiks n'en auront point... »

J'assurai Kompantzeff que l'Empereur récompenserait par des médailles en argent tous les soldats de la garnison de Sébastopol, même ceux qui ne s'étaient pas trouvés dans les lignes de bataille. Alors il s'écria, tout joyeux :

« Que Dieu soit loué et que notre Père le Tzar soit béni ! Car si je reste en vie et que je revienne chez moi, personne ne croira que j'aie été dans un pareil enfer ! Dans l'autre monde, les Français mêmes n'en auront pas un plus chaud ; mon propre père lui-même me dirait : « Tu mens, vaurien, puisque tu n'as point « la récompense du Tzar ! » Mais permettez-moi donc, Votre Noblesse, ajouta-t-il, de faire partie au moins cette nuit de la sortie contre les Français, pour que je puisse mériter cette médaille. »

Je ne pouvais m'opposer à ce noble désir de Kompantzeff ; et la nuit suivante, après avoir obtenu du surveillant de l'arsenal un fusil et des cartouches, il prit part à la sortie contre le 4e bastion. Pour cette sortie avaient été désignées quatre compagnies de notre vaillant régiment d'infanterie *Tobolski ;* Kompantzeff, selon le témoignage des soldats, y fit preuve de tout le sang-froid d'un paysan petit-russien et de toute la bravoure du soldat russe.

Le lendemain matin, il vint à mon blindage, vêtu d'un pantalon rouge, comme les portent ordinairement les soldats français.

« Qu'est-ce que cela signifie ? lui demandai-je, hier tu ne cessais point d'insulter les Français, et aujourd'hui tu t'es déguisé toi-même en Français ?

— C'est en souvenir que j'ai pris ça, Votre Noblesse : j'ai tué un Français et j'ai pris son pantalon ; j'ai pensé que puisqu'il n'en aurait plus besoin, il me servirait de souvenir, afin que personne ne pût dire que je n'ai point visité les tranchées françaises. Mais j'en ai égorgé plus d'un... ce n'est donc pas pour rien que je recevrais la médaille. Et si j'avais été dans le front de bataille, peut-être m'aurait-on donné la croix de Saint-Georges, ajouta-t-il comme se parlant à lui-même, car je leur aurais donné à manger un tel stschi, qu'ils n'auraient jamais pu le digérer !

— A chacun de nous la récompense du Tzar doit être chère, dis-je à Kompantzeff ; mais nous devons remplir consciencieusement tous nos devoirs de soldat, non seulement afin de recevoir une récompense, mais par amour pour le Tzar, le Trône et la Patrie. »

Kompantzeff, consolé par mes paroles et joyeux d'apprendre qu'un denstschik même pouvait obtenir la croix de Saint-Georges, s'il la méritait, retourna en ville pour cuire son stschi, regardant triomphalement son pantalon rouge, et après avoir obtenu de moi la permission de prendre part de nouveau, si l'occasion s'en présentait, à une sortie contre les Français.

C'était un denstschik honnête et un brave soldat que ce Kompantzeff, et partout et dans chaque occasion il a fait preuve de nobles sentiments d'amour et de dévouement pour le Tzar et la Patrie. Puissent ses actions servir d'exemple à tous les jeunes guerriers russes !

RÉCIT D'UNE SŒUR DE CHARITÉ

Pour la première fois, j'assistai à l'amputation d'une jambe chez un soldat. On lui donna du chloroforme, mais à dose insuffisante : le chirurgien se hâtait, car il avait encore beaucoup d'opérations à faire ; le malheureux soldat se réveilla au moment même de l'opération et poussa des cris épouvantables, tellement la douleur était vive ; je récitai tout bas une prière. Une

des sœurs s'approcha du médecin et le pria de permettre de donner encore du chloroforme, ce que le médecin refusa. Heureusement, l'opération fut bientôt terminée. Le malade poussant alors un soupir, me dit : « Oui, ta prière, à ce qu'il semble, a été agréable à Dieu! je me sentais mieux, quand tu la récitais, et j'éprouvais un grand soulagement. Mais comment vais-je faire sans ma jambe? on va me mettre à la retraite ; comment retournerai-je chez moi? Trouverai-je encore quelqu'un des miens en vie ? Il y a déjà seize ans que je suis au service... peut-être tous sont-ils déjà morts dans le village... » Quand ses nerfs se détendirent, il se tut, puis après avoir rêvé quelque temps, il dit : « J'ai laissé là-bas ma femme et deux enfants. » Puis il ajouta, en sanglotant : « C'étaient de bien gentils garçons! »

A cet instant, une bombe traversa l'air en sifflant et éclata au bout de la rue, où deux officiers étaient arrêtés à causer : l'un réussit à sauter de côté, mais l'autre tomba foudroyé sur place. On transporta le malheureux dans la salle d'opérations, mais tout secours fut inutile.

Dans la nuit du 24 mars (c'était le Vendredi Saint), le bombardement de l'ennemi fut si fort que le sifflement des obus, des bombes et des fusées étouffait le service divin dans l'église. On apportait alors à chaque instant des blessés ; ils étaient horriblement mutilés, mais ils supportaient leurs souffrances avec un courage extraordinaire : un officier avait le crâne brisé, le genou fracassé par une balle, mais il respirait encore et pouvait parler, bien que d'une voix très faible et presque inintelligible ; on le coucha sur un lit et le médecin se mit en devoir de le panser. Je lui fis boire du thé et il s'endormit.

Passant près des autres blessés, j'aperçus un homme étendu à part près du poêle et couvert d'un drap, qui ne laissait passer que la tête. « Voyez-vous ce pauvre homme, me dit le médecin avec un profond sentiment de pitié, il n'a plus ni bras ni jambes, et possède toute sa mémoire et tous ses sens. Après deux cruelles opérations, il n'a pas même remué sa moustache et, fermant les yeux, il grinçait simplement des dents ; il a supporté tout cela sans chloroforme, nous fixant de ses yeux un peu voilés, mais dans lesquels brillaient cependant l'espoir et l'amour de la vie ! »

Comme je demandais au médecin comment ce malheureux avait pu perdre les bras et les jambes, il m'expliqua qu'il avait perdu les deux bras sur le 3e bastion. Quand on l'eût amené à l'hôpital, voyant sa robuste constitution, on lui avait fait l'amputation des bras jusqu'au coude et déjà on préparait un lit pour le coucher, quand tout à coup un obus, traversant la fenêtre avec un sifflement, était venu lui broyer les deux jambes un peu au-dessous du genou...

Le blessé nous regarda de ses yeux éteints.

« Eh bien, ami, comment vas-tu maintenant ? lui demanda le médecin, te sens-tu un peu mieux ?

— Cela va bien mal, Votre Noblesse, répondit le malade d'une voix sourde, qui révélait bien des souffrances morales et physiques.

— Adresse tes prières à Dieu, continua le médecin, il aura pitié de toi.

— Certainement, mon père, il faut le prier, mais voilà bien mon malheur ! je ne puis même plus faire le signe de la croix ! » Je le bénis en faisant le signe de la croix, et le consolai, en lui disant que la prière du cœur, même sans aucune manifestation extérieure, ne laissait pas d'être agréable à Dieu.

« Je te remercie, ma sœur ! que la volonté du Seigneur soit donc faite ! » dit le malade. Quelques instants après, il reprit de nouveau : « Voyez l'étendue de mon malheur, comment faire maintenant pour fumer ma pipe ; qui me la remplira de tabac, me l'allumera et me la tendra? Non, il vaut mieux mourir que de rester couché sans bras ni jambes et sans même pouvoir fumer sa pipe ! »

Le médecin sortit alors son étui et alluma un cigare qu'il mit entre les lèvres du malade. Celui-ci se mit à fumer avec une expression de reconnaissance et de plaisir, et ses souffrances se calmèrent visiblement.

« Ne t'afflige point, bon et vrai fils de la patrie ! dit le médecin, Dieu et le Tzar ne t'abandonneront point. » Le visage du malade rayonnait. Le médecin, en lui faisant ses adieux, lui promit de lui envoyer des cigarettes.

Je me rendis ensuite dans la seconde division de la caserne, où l'on entendait également les explosions des bombes, des obus et des fusées ; les sœurs n'y prêtaient aucune attention et continuaient à faire déjeuner les malades. Soudain une bombe éclata sur le toit de notre caserne et ses fragments s'éparpillèrent sur le toit ; un obus traversa le bâtiment de trois étages et tomba entre deux lits ; il en arracha une planche et atteignit profondément ceux qui étaient couchés ; quatre d'entre eux furent tués raides et les morceaux de leurs corps volèrent dans toutes les directions...

En arrivant chez moi, je trouvai le mur qui longeait notre chambre traversé par une bombe ; elle avait franchi les trois étages et, tombant dans le sous-sol, qu'habitaient des femmes et des enfants, y avait tué une femme et trois enfants ; en y entrant, j'aperçus des fragments de bombes tout autour, et le sang des trois êtres innocents.

Ce que mon âme ressentit alors est inexplicable. J'en partis pour secourir les pauvres blessés, pour transporter plusieurs malades sur le fort Pavlovsky : celui qui le pouvait partait tout seul ; ceux qui ne pouvaient marcher étaient transportés sur des bran-

cards ou à bras d'hommes, je les accompagnais tous jusqu'au petit cap Pavlovsky. Il fallait monter une montagne escarpée que la pluie avait rendue alors glissante. J'eus beaucoup de peine à arriver jusqu'en haut; tandis que je grimpais, les bombes tombaient à chaque instant sur le flanc de la montagne; il semblait que la boue bouillonnât sous la grêle des obus et des bombes. Il fallait voir ce tableau! Quand les bombes tombaient dans l'eau, une colonne d'eau se formait à la surface et jaillissait comme le jet d'une fontaine.

Bien que commençant à perdre mes forces et n'en pouvant plus, je ne quittais cependant point mes soldats, car il y avait encore à transporter leurs lits et les matelas; cependant les coups de feu tonnaient toujours et frappaient dans toutes les directions...

Quand tout fut fini, je ressentis une grande fatigue, bientôt se déclara chez moi une fièvre typhoïde et je dus rester alitée pendant six semaines...

(Traduit du russe par M. Nicolas Notovitch.)

LA VILLE HANTÉE

Conte.

Par quelle fantaisie irréfléchie, inexplicable en apparence, ou plutôt par quel caprice mystérieux de la destinée, indiscernable pour des yeux humains, avions-nous été conduits, Julio et moi, à revenir ce soir-là, sans autre souci que de la revoir, dans cette ville perdue de province, patrie de notre lointaine enfance, et depuis lors désertée, désertée et oubliée depuis d'immémoriales années? Aucun parent, aucun ami même, aucun intérêt quelconque, pas plus pour Julio que pour moi, ne subsistait en cette ville, de nature à nous y ramener; je ne puis donc rapporter cette visite qu'à une de ces puissantes et confuses impulsions dites *nostalgies* qui nous contraignent parfois à revoir les lieux où nous avons vécu et grandi.

Quoi qu'il en soit, à peine, descendus du train d'où nul voyageur ne descendit avec nous, eûmes-nous mis le pied sur le quai de la gare, déserte à cette heure, — fut-ce l'effet de l'heure nocturne, de la demi-obscurité et du vent froid qui soufflait à travers la salle vide sur les rouges lampions fumants? — qu'un sentiment glacial de solitude et de détresse nous enveloppa. Et ce sentiment que nulle parole ne laissa percer, je le lus aussitôt dans les yeux de mon ami avec la même rapidité qu'il me pénétra. Sans doute, par un soudain et instinctif effet de contraste, le rappel se fit simultanément, dans nos esprits, de nos retours d'autrefois dans le même lieu, alors que nos familles joyeuses et un nombreux concours d'amis empressés venaient saluer notre arrivée. Mais, évitant de nous communiquer cette impression que nous nous efforcions de surmonter, nous nous serrâmes dans nos manteaux, et, après avoir traversé à grands pas la cour solitaire, au bord des trottoirs de laquelle aucune voiture n'attendait, nous descendîmes la longue avenue.

Nous n'échangeâmes pas une parole durant ce trajet, peut-être maudissant intérieurement l'un et l'autre la pensée de ce voyage qui préalablement nous avait souri; mais une fois entrés dans la ville, nous sentîmes notre commune confiance renaître en reconnaissant des rues familières, des maisons autrefois amies, en nous apercevant aussi que l'heure devait être moins avancée que nous ne l'avions cru d'abord. Des lumières en effet filtraient aux carreaux, et même des passants, regagnant leur logis d'un pas hâtif, nous croisaient. Enhardis, comme il arrive au contact d'êtres humains, et loin de chercher immédiatement un refuge pour la nuit, car telle avait été notre idée, nous résolûmes, remettant à plus tard ce souci, de nous diriger à l'aventure dans les rues et de parcourir ainsi cette ville d'après l'orientation de nos souvenirs.

Ce fut Julio qui formula ce projet, car, absorbé pour ma part dans mes pensées, je ne prononçai pas une parole et me contentai de le suivre. Nous adoptâmes donc la première voie qui s'offrait, et dès les premiers pas que nous fîmes, notre mémoire se précisant à mesure, nous avancions, sans trop hésiter, dans ce dédale de rues tortueuses où, à notre grande surprise, aucun changement ne nous frappa. De nombreuses, d'immémoriales années s'étaient pourtant écoulées depuis notre absence, et, depuis, bien des générations étaient nées à la lumière dont les ombres s'étaient comme les nôtres allongées sur ces pavés. Mais rien n'attestait que leur venue eût en quoi que ce soit transformé ou même modifié les lieux où leurs pères avaient vécu. Ainsi, retrouvant à chaque pas, non des vestiges, mais les réalités palpables de nos plus lointaines impressions, nous continuâmes de marcher en silence, mus par une curiosité singulière, touchés d'une sympathie indéfinissable à revoir identiquement la même une ville où nous revenions si différents. Passant devant quelques établissements publics aux vitres encore éclairées, nous vîmes que cela non plus n'avait pas changé, et que, tout pareils à leurs ancêtres, les derniers venus parmi les habitants de cette ville continuaient de s'abreuver aux mêmes réservoirs communs de divertissements misérables et de sensations vulgaires. Julio eut un geste violent de désapprobation et de mépris pour ces endroits de plaisir dont les bruyants échos venaient inopinément troubler le recueillement de nos esprits; mais

je lui pris la main comme au seul vrai compagnon de ma solitude et de mes joies et je lui dis :

— Plaignons-les plutôt, ceux qui ne se sentent vivre que dans une avilissante communauté, de n'avoir pas connu la beauté des rêves et la douceur de se sentir isolés!

Or, suivant toujours mon ami, je m'aperçus bientôt que, loin de longer les rues au hasard sans choisir ni combiner un itinéraire, ainsi que Julio l'avait d'abord proposé; je m'aperçus, dis-je, qu'il me conduisait à travers la ville, non d'après un entraînement irraisonné et purement instinctif, mais en vertu d'un plan sûrement déduit dans un but qui me restait ignoré. Je cherchais vainement à le pénétrer quand, après avoir traversé plusieurs quartiers où j'aurais été, pour moi, fort empêché de me reconnaître, nous parvînmes à l'entrée d'une rue que je reconnus tout de suite, celle-là. C'était dans cette rue que s'élevait au temps de jadis la maison paternelle de Julio. Comment aurais-je pu l'oublier après avoir si longtemps joué sous son toit autrefois, oh! bien autrefois! durant notre enfance? Mais cette maison, vendue par Julio après la mort de son père, quand il quitta le pays, pour devenir une maison de *rapport*, ne pouvait manquer, en un si long cours d'années écoulées, d'avoir été transformée au point d'en rester complètement méconnaissable. Telle était du moins l'opinion de Julio touchant cet asile familial, lorsque le hasard nous avait amenés à causer de ces choses, et particulièrement le jour où l'idée nous vint de revoir notre ville natale. Donc ce ne pouvait être dans l'espoir dérisoire de retrouver intacte et debout cette antique maison, déjà anciennement délabrée, qu'il m'avait conduit jusque-là. « Sans doute, me dis-je, l'idée lui est venue, en errant à travers la ville, de revoir l'emplacement où s'éleva sa maison. »

Mais quel ne fut pas mon étonnement ou, pour mieux dire, ma stupeur, quand, parvenus vers le milieu de la rue, nous vîmes s'élevant à droite, éclairée par un réverbère voisin, cette vieille maison que je connaissais si bien, et qui — je dus m'y reprendre à deux fois pour m'en assurer — *n'avait pas changé!* Un second coup d'œil, car un long examen ne fut pas nécessaire pour cela, me convainquit que si la maison paternelle de Julio avait été démolie par son acquéreur, ainsi que nous avions eu toutes raisons de le croire, celui-ci l'avait ensuite, par une inexplicable et déconcertante fantaisie, rebâtie avec les mêmes matériaux, absolument pareille à ce qu'elle était. Comment expliquer sans cela l'exacte et minutieuse similitude de la façade décrépite et lézardée, des vieilles boiseries encadrant les fenêtres, du haut balcon de pierre à rampe de fer cintrée, enfin des bizarres silhouettes des deux gargouilles découpant sur la toiture leurs fantastiques sculptures d'autrefois? Certes, on n'en pouvait douter, c'était la même maison, celle où était né Julio et où nous avions joué tout enfants, si vieille déjà à cette époque que les années de plus ne faisaient, en accroissant si possible sa décrépitude, qu'accentuer à nos yeux son identité!

Une fois revenu de ma surprise, et déjà m'en étonnant, car rien n'était plus naturel, après tout, que de retrouver debout une vieille maison qu'on avait crue disparue, je me retournai vers Julio et le vis qui, reculé de toute la largeur de la rue et adossé contre la maison faisant face à la sienne, considérait attentivement la façade de son logis. L'expression de son visage ne décelait nullement la surprise où devait le jeter notre découverte, mais une attention inquiète, une concentration ardente de ses yeux et de tout son être fixés sur le même point. M'étant approché de lui pour découvrir où tendait cet examen, la direction de son regard m'apprit qu'il n'avait d'autre objet qu'une fenêtre du premier étage, celle de droite, la seule qui fût éclairée. Cette fenêtre, je me le rappelai tout à coup en la revoyant, était celle de la chambre de son père au temps où mon ami habitait cette maison. Je compris alors quels souvenirs venaient de se réveiller dans l'esprit de Julio, et, pour se soustraire aux tristes retours de ce passé qui se dressait inopinément devant nous, je le pris par le bras et fis effort doucement pour l'entraîner. Mais lui, comme s'il se fût aperçu pour la première fois de ma présence :

— C'est la chambre de mon père, me dit-il d'une voix basse, chuchotée et lointaine, pareille aux souvenirs qu'elle évoquait, et que je m'effrayai de ne pas reconnaître. Ne vois-tu pas ma mère qui est assise à son chevet?

Alors seulement je remarquai la pâleur de mon ami, et, non moins ému de l'illusion créée par sa rêverie que de l'expression de sa voix, je tendis mon regard dans la direction du sien et m'efforçai de sonder l'intérieur de la chambre. Mais rien ne transparaissait au dehors que la lueur d'une lampe tamisée par les rideaux. Tout à coup, fut-ce simple hasard ou mystérieuse rencontre de deux âmes se répondant par une occulte influence à travers l'espace? une ombre se détacha du crépuscule régnant dans la chambre et vint se plaquer aux carreaux. Cela fit une tache opaque sur la surface éclairée.

Je tressaillis presque, à cette apparition inattendue, de l'étrange coïncidence qui l'amenait là; mais combien plus en fut troublé mon ami, dont je sentis le bras trembler sous le mien et qui s'écria d'une voix entrecoupée, frémissante :

— C'est elle! oh! c'est elle cette fois! Ne la reconnais-tu pas? Sûrement elle s'inquiète de ne pas me voir près de mon père mourant!... J'y vais! cria-t-il.

Et d'un mouvement violent il m'échappa et, emporté par la soudaine folie qui le possédait, il allait s'élancer contre la porte de la maison pour s'efforcer de l'ouvrir, lorsque, brusquement, la clarté de la chambre s'éteignit, la vieille maison retomba aux ténèbres, et nous demeurâmes face à face, silencieux et stupéfaits, doutant pour ma part si je ne venais pas d'être le jouet de quelque illusion.

Mais déjà j'avais repris Julio par le bras avant qu'il fût revenu de sa stupeur et je l'entraînais après moi loin de cette maison visionnée. Je le conduisais ainsi, sans m'inquiéter de savoir où nous allions, dévalant les rues au hasard, préoccupé seulement de l'arracher par la distraction de la marche et du mouvement à la funeste vision qui venait de l'assiéger.

Bientôt pourtant nous nous ralentîmes, car le heurt de nos pas, sonnant à cette heure de nuit dans les rues désertes et se répercutant aux murailles, nous choqua nous-mêmes par ce qu'il avait d'insolite. Nous étions arrivés alors, toujours sans mot dire, sur les quais bordant la rivière, et nous ne fûmes pas peu surpris de voir que, malgré l'heure, que nous jugions avancée, quelques groupes de promeneurs erraient encore sur les trottoirs. Cependant en ces habitudes d'un noctambulisme quotidien sans doute, rien ne nous eût paru de nature à fixer notre curiosité, si, en regardant avec plus d'attention ces promeneurs, nous n'avions observé, avec un redoublement de surprise bien compréhensible, qu'ils n'échangeaient pas une parole, et que parmi ces hommes s'en allant ainsi d'un pas traînant et par groupes de deux ou trois, il n'y en avait pas un qui parût se douter qu'il n'était pas seul.

Julio, à qui la marche et l'air vif qui soufflait avaient rendu la possession de lui-même, partagea mon étonnement; et, déterminés à éclaircir sur-le-champ ce phénomène inexplicable, nous nous approchâmes d'assez près pour que les silencieux noctambules vinssent à nous rencontrer forcément dans la zone de lumière projetée par un bec de gaz. Mais quel vertige nous saisit, quel frisson glacial nous traversa jusqu'aux moelles lorsque, nous étant penchés au-devant des arrivants, nous constatâmes avec évidence, sans la possibilité même d'un doute, que parmi ces hommes il en était de notre connaissance, et *que nous savions morts depuis longtemps!* A cette vue, une terreur jamais éprouvée, et que rien ne saurait rendre, paralysa instantanément tous nos muscles, notre langue et jusqu'à notre volonté. Nous étions là muets, affolés, hagards, devant ce spectacle que nul œil humain n'avait contemplé, si pâles à coup sûr que ces spectres eussent pu nous prendre pour deux des leurs. Mais ils continuèrent imperturbablement leur promenade, sans dévier de leur marche inexorable ni même tourner la tête, et sans que rien manifestât qu'ils eussent conscience de notre présence, ni — chose plus terrifiante encore — *de la leur*.

Derrière eux, d'autres promeneurs approchaient; mais ceux-là, nous ne les attendîmes pas. La terreur d'un nouveau tête-à-tête avec des visages que — tout nous le disait — nous devions déjà connaître, fut d'abord plus forte que l'horreur qui nous avait d'abord cloués sur la place; et retrouvant instantanément nos esprits et la vigueur de nos muscles, nous détalâmes droit devant nous aussi vite que nos jambes harassées purent le permettre. Las de courir et suffoqués, nous fîmes halte enfin, et ce fut, non pour sourire ou nous railler mutuellement de notre effroi, mais pour nous assurer que rien ne subsistait autour de nous de nature à le raviver.

Mais non. Tout était tranquille et silencieux. De grands arbres, dénudés par l'automne, se balançaient à droite et à gauche, sous le vent froid de la nuit; la lune, arrivée au zénith, répandait sur la terre d'une avenue, et dans l'atmosphère limpide, sa clarté spectrale, où les branches nues se découpaient en vives arêtes sur le sombre de l'azur. Je reconnus que nous étions dans la principale allée du jardin public qui sert de promenade habituelle aux citadins et où jadis s'étaient essayés nos premiers pas.

Donc, rassurés par l'apparente solitude du lieu, nous délibérâmes de ne pas quitter le jardin, et d'attendre là le soleil, car rien au monde n'eût pu nous décider à rentrer avant l'aube dans cette ville habitée des morts, où cette nuit avait ramené pour nous une telle procession de fantômes. L'âme encore bouleversée de ces impressions lugubres, nous errâmes à pas lents dans les allées, le front courbé vers la terre, cherchant vaguement dans la poussière, avec la trace, hélas! abolie de nos pieds d'enfants, quelque attestation moins éphémère de ces immémoriales années révolues. Alors le poids de tant de jours vécus vainement nous accabla, le vide de toutes les folles illusions qui nous avaient jusque-là soutenus nous glaça le cœur, et, poussant du pied les feuilles desséchées qui jonchaient les avenues, il nous semblait fouler les débris de tant de choses qui n'étaient plus.

Soudain, au détour d'une allée, la clarté de la lune tomba sur le front de Julio, et m'éclaira son visage ravagé; et, songeant alors que je devais lui paraître tout aussi vieilli, l'idée me vint pour la première fois que, de tous les spectres rencontrés la nuit en cette ville de mystère, c'étaient peut-être nous les plus morts. Eux du moins, s'ils avaient gardé quelque chose de la vie, ce n'était après tout que le regret de leurs habitudes perdues; et n'ayant pas connu la trompeuse volupté des rêves, ils n'avaient pas à traîner, comme nous, dans leurs promenades nocturnes,

la chaîne de leurs chimères et de tant d'espérances déçues!

Mais comme nous arrivions à l'endroit où toutes les allées convergentes se réunissent en manière de rond-point, il nous parut qu'une animation inattendue emplissait cette partie du jardin. Des enfants vêtus de couleurs claires et chatoyantes, qui leur donnaient l'air de fleurs vivantes écloses parmi les parterres, jouaient sur le sable, tandis que leurs mères, assises au pied des grands arbres, les couvaient amoureusement. Puis, à travers l'épaisseur des massifs, des ombres légères, des ombres de femmes, presque incolores et de l'inconsistance d'une vapeur, glissaient sans laisser de traces en traînant après elles de longs regards langoureux.

Un même mouvement fut pour tous les deux de courir après et de les saisir; mais leur forme impalpable s'évanouissait à notre approche et semblait se jouer de notre erreur.

Et nous nous regardâmes émus, l'un et l'autre, avec une larme dans les yeux, car dans ces ombres légères et plus fugitives que des rêves nous venions de reconnaître comme personnifiées, pour ainsi dire, sous la forme qui leur fut propre, chacune des joies, chacune des ivresses, chacune des idoles de notre vie. Oui, telles avaient passé souriantes, vêtues, comme ces ombres, de couleurs tendres, et dispensatrices d'oubli, les heures enchantées, les extases folles de notre lointaine jeunesse dont le douloureux regret aggravait aujourd'hui d'un faix si cruel notre décrépitude.

Alors je me penchai sur l'épaule de Julio, et je lui dis : — Ce sont des ombres anciennes, de chères ombres des jours de jadis, qui furent d'heureuses, riantes et jeunes figures, et qui ne sont plus que des ombres, et qui reviennent la nuit!

FRANCOIS SAUVY.

LES

DERNIÈRES ANNÉES DE LA RESTAURATION

D'APRÈS LES MÉMOIRES DU BARON D'HAUSSEZ

Le baron d'Haussez, ministre de la marine dans le cabinet du 8 août 1829, a laissé en manuscrit des *Mémoires administratifs et politiques* dans lesquels il a retracé sa carrière et ses souvenirs de 1814 à 1832. Boullée en avait reçu déjà communication, sinon pour son *Histoire de France pendant les deux dernières années de la Restauration*, du moins pour les articles qu'il a donnés à la Biographie Michaud sur le prince de Polignac et sur le baron d'Haussez lui-même. M. E. Daudet s'en est également servi, avec plus de discrétion que de critique, pour son *Procès des ministres*. L'arrière-petite-fille de l'auteur, Mlle de Saint-Priest d'Almozan, livre actuellement à la publicité, dans la *Revue de Paris*, non l'ensemble de l'ouvrage, mais la seconde partie seulement, sous le titre de : « Mémoires sur le ministère du 8 août 1829 (1). » Elle estime, par cette publication, « accomplir un devoir sacré ». Elle n'invoque cependant aucune disposition testamentaire de l'auteur, mais sa volonté orale mainte fois exprimée ; elle rappelle également ce que déclarait M. d'Haussez, dans une brochure uniquement destinée à ses parents et à ses amis, et imprimée l'année même de sa mort en 1854 :

> Ecrits avec la franchise la plus indépendante, parce qu'ils ne l'étaient que pour moi, ces mémoires soulèveraient trop de controverses, exciteraient trop de susceptibilités, heurteraient trop d'opinions, pour qu'ils puissent recevoir une publicité contemporaine. J'ignore l'avenir qui leur est réservé, et je me borne à constater leur existence et à attester que dans le récit et l'appréciation des faits, dans les jugements que j'ai portés sur les hommes, j'ai dit la vérité, telle au moins qu'elle m'est apparue (2).

Ainsi M. d'Haussez déclare avoir *écrit pour lui*, en toute franchise et vérité; il déconseille une publication immédiate, pour *éviter les controverses ;* il *autorise* sans fixer de délai précis, et même sans exprimer sa volonté expresse, une publication ultérieure. Ce sont là d'habiles et heureuses précautions pour paraître en temps opportun, et pour témoigner seul, devant le « tribunal de l'histoire », sans avoir à redouter les dépositions contradictoires ou les démentis d'aucun témoin vivant. Quarante ans se sont écoulés depuis la mort de l'auteur, soixante-quatre ans depuis les journées de Juillet, et la France a vu la révolution de février 48, le coup d'État de décembre 51, le 4 septembre 70, la constitution de la République. Les ordonnances de Charles X sont oubliées ; la royauté des barricades, « née de l'émeute, a péri par l'émeute », vient d'écrire un des fils de Louis-Philippe, le prince de Joinville. Les trois glorieuses n'ayant pas fondé un régime durable ne sont plus, pour beaucoup, qu'un des mille incidents de nos discordes civiles, et tout ce que rappelle maintenant aux cœurs français la date de 1830, c'est la prise d'Alger, c'est le relèvement maritime et colonial de notre pays, legs suprême de la monarchie expirante. Les *Mémoires* du baron d'Haussez paraissent donc à propos pour la mémoire de leur auteur : en revanche ils paraissent un peu tard pour être discutés par tous ceux qu'ils mettent personnellement en cause. Mais à défaut de la polémique qu'ils ne peuvent plus exciter, ils méritent,

(1) Livraisons des 1er avril, 1er mai, 1er juin, 1er juillet.
(2) *Moi* (Rouen, imp. Péron, 1854).

par la gravité du sujet, l'attention de la critique.

L'éditeur cite une phrase qui prouverait que les mémoires ont été rédigés avant 1833 : « les prodigalités dont il (M. Humann) sera le payeur en 1833 ». Mais cette phrase est empruntée à la première partie, non publiée, à celle qui s'étend de 1814 à 1829. Il est clair qu'elle ne nous renseigne pas sur la date exacte de la rédaction de la seconde partie. Nous sommes porté à croire que cette partie a été rédigée avant la première : car, dans sa brochure testamentaire, le baron d'Haussez rapporte qu'il a commencé à écrire « sous l'impression de la catastrophe qui venait de renverser le trône ; alors, ajoute-t-il, que mes souvenirs récents et des notes soigneusement recueillies jour par jour m'en retraçaient toutes les phases. » Il avait échappé par la fuite au procès des ministres ses collègues, aux cris de mort de la foule, et à la peine de la prison perpétuelle. Il n'y fut condamné que par contumace (11 avril 1831), et c'est alors sans doute qu'il se mit à plaider sa cause à huis clos, non pour la cour des pairs, mais pour lui-même et, à tout hasard, pour la postérité : c'était là sa façon « de ne pas décliner la part qui lui revenait dans la responsabilité encourue par les ministres (1) ».

Si les mémoires nous sont parvenus dans leur premier jet, nous sommes fixés sur leur autorité historique. Qu'ils soient francs et sincères, cela est possible, mais francs comme la passion, sincères comme l'égoïsme : ils ne peuvent être qu'un *factum* personnel, et c'est comme tels qu'il conviendrait de les apprécier. Mais le baron d'Haussez se piquait d'écrire ; il a beaucoup publié (2) ; il a écrit jusqu'à la dernière heure, pour ainsi dire, de son existence. Il se dépeint lui-même ainsi dans son cabinet de travail : « Je revois, je retouche, je retranche, j'ajoute... » Le temps ne lui a pas manqué, de 1832 à 1854, pour apporter à son œuvre toutes les corrections et tous les éclaircissements nécessaires. Il aura eu le loisir de vérifier les faits particuliers. Il aura pu, apaisé et mûri par la solitude, échapper à la tyrannie des espoirs déçus, aux souffrances de l'ambition meurtrie, et, puisqu'il écrivait pour sa satisfaction personnelle, devenir plus juste et plus mesuré pour ses adversaires, tout au moins pour ses amis politiques, ses collègues, les princes qu'il a conseillés et servis, les hommes qu'il a eus sous ses ordres... La réputation de l'auteur aurait gagné à une revision de ce genre, et l'histoire aurait à relever dans son œuvre moins d'inexactitudes — dont quelques-unes grossières, — moins d'injustices et moins de méchancetés : toutes taches qui gâtent singulièrement le portrait qu'il nous fait de sa personne, et l'apologie qu'il nous présente de ses idées politiques. Mais prenons ce que l'on nous donne, et jugeons.

I

La session des Chambres de 1829, ouverte le 27 janvier, avait été close le 31 juillet. Le ministère Martignac y avait subi, sur une question de priorité relative aux projets d'organisation départementale et d'organisation communale, un échec aggravé par lui-même à bon escient, parce qu'il lui devenait impossible de se soutenir, sans des prodiges d'équilibre et de patience, entre les exigences des libéraux et la politique personnelle du roi. Cependant le budget avait été voté ; l'opinion applaudissait encore aux victoires remportées en 1828 sur l'ultramontanisme, sur les fraudes administratives et la corruption électorale, sur la censure. Bref, Martignac pouvait encore, parlementairement, rester aux affaires : mais lui-même, et surtout le roi, en avaient décidé autrement. Charles X avait déjà tenté de lui donner Polignac comme collègue, mais avait reculé. Il le lui donna comme successeur, huit jours après la clôture de la session.

D'après M. d'Haussez, une pensée de conciliation aurait présidé à la composition du ministère du 8 août 1829. Il se serait agi, « sans compromettre les libertés » acquises sous le ministère Martignac, de « s'arrêter dans la voie des concessions » et « d'essayer d'une fermeté sage qui garantît à l'autorité souveraine la plénitude d'action sans laquelle elle ne peut opérer le bien ». Une note explicative de l'auteur ajoute que, dans l'idée primitive du roi, le nouveau ministère devait comprendre (outre M. de La Bourdonnaye et le prince de Polignac) M. de Martignac lui-même et M. de Villèle ; des rivalités personnelles auraient seules fait échec à cette combinaison. Il suffit de se rappeler, dans ses traits les plus généraux, la situation politique de l'année 1829 pour constater tout ce qu'ont d'invraisemblable de telles allégations. La Chambre, nommée en 1827, avait qualifié le ministère Villèle de *ministère déplorable ;* elle avait écouté avec faveur, sans oser toutefois conclure, une demande de mise en accusation déposée contre ce ministère ; puis, pendant un an et demi, elle avait donné la majorité aux projets libéraux et gallicans du ministère Martignac. Et le roi aurait eu un instant l'idée d'accoupler Martignac et Villèle dans la même administration ! Il nous est difficile de concevoir une pareille absurdité.

1 *Mém.*, p. 24.

2 On a de lui, d'avant 1830, deux brochures politiques et trois études administratives et statistiques. Il a publié depuis 1830 : *la Grande-Bretagne en 1833 ; le Voyage d'un Français ; Alpes et Danube ; Études morales et politiques ; Nouvelles Études morales et politiques*, le tout formant huit volumes. Nous ne comptons pas *Mém.*, qui n'a pas été mis dans le commerce. *Bibl. nat.*, Lnᵉ, 9002.

Ce n'est pas, tant s'en faut, que le ministère du 8 août ait été homogène :

M. Courvoisier vint siéger à côté de M. de La Bourdonnaye, dont il avait combattu les doctrines à la Chambre des députés; M. de Chabrol dut mêler sa politique hésitante à l'ardeur irréfléchie de M. de Polignac; et l'on pensa que l'amiral de Rigny consentirait à fondre la nuance très prononcée de son libéralisme dans la couleur royaliste non moins tranchée de M. de Montbel. Quant à M. de Bourmont, on comptait avec raison que son adresse contribuerait à mélanger et à réunir ces éléments hétérogènes.

Le déserteur du 15 juin 1815, le lieutenant perfide et le dénonciateur cauteleux du maréchal Ney, le général politicien qui avait flatté et trahi tous les partis, semblait apparemment tout désigné pour ce rôle d'arbitre et de conciliateur! Seulement lorsqu'il s'agit de lui donner un collègue à la marine, l'on n'en put trouver parmi les amiraux. Son nom seul fit reculer M. de Rigny, le vainqueur de Navarin, qui ne craignit pas de braver par son refus l'indignation royale. Il fallut faire appel au préfet de la Gironde, à M. d'Haussez, jusque-là parfaitement étranger au service public qui lui était confié, et le ministère du 8 août ne fut ainsi complété que le 23.

L'échec était grave pour la pensée royale. Il devenait impossible d'affecter des idées de fusion entre toutes les nuances du parti royaliste. A quoi bon, d'ailleurs? Dès le 10 août, le *Journal des Débats*, organe fidèle et modéré entre tous, n'avait-il pas déchiré les voiles (1)? Le proscripteur La Bourdonnaye, le conspirateur Polignac, le traître Bourmont laissaient dans l'ombre les honnêtes gens qui avaient eu la faiblesse ou le loyalisme de leur faire cortège. Si M. de Rigny ne put s'y résigner, c'est, ose affirmer M. d'Haussez, que « sa prévision fut aidée par les avis positifs de ce qui se préparait contre le trône ». Une accusation aussi grave demanderait bien un commencement de preuve. Or M. d'Haussez nous retrace simplement, en note, l'entrevue de l'amiral avec Charles X. M. de Rigny objecta au roi la composition du ministère :

Quels noms vous répugnent? — Je prie Votre Majesté de me dispenser de les désigner. — Je vous ordonne de le faire... — Sire, M. de Bourmont... — Je vous comprends, reprit le roi avec vivacité. Quand M. de Bourmont s'est trouvé face à face avec son roi, les armes lui sont tombées des mains. C'est un tort aux yeux de mes ennemis, aux vôtres. Aux miens, c'est un titre à ma confiance et à mon affection.

Et le roi le congédia d'un signe. Qu'ensuite l'amiral en sortant se soit trouvé mal, il avait fait tout son devoir, son devoir de bon Français, son devoir de fidèle sujet. Où M. d'Haussez voit un profond calcul, nous ne pouvons voir, d'après le récit même de M. d'Haussez, qu'une profonde honnêteté. Et cette émotion même d'un homme habitué à la voix du canon et de la tempête, n'est-ce pas celle d'un dévouement désespéré, d'une loyauté qui sent qu'elle ne peut être comprise?

Quels étaient les titres de M. d'Haussez, je ne dis pas au portefeuille de la marine, mais à la fonction de ministre? Homme de salons « où sa haute taille le faisait remarquer », il était médiocrement en cour; il avait aux yeux des princes « le tort immense, accablant, de ne pas se recommander par un nom qui dès leur enfance eût retenti à leurs oreilles »! Il appartenait à une famille de noblesse de robe, mais de second ordre (robe de bailliage). Depuis 1817, il avait été successivement préfet des Landes, du Gard, de l'Isère et de la Gironde. De 1815 à 1816, il avait représenté la Seine-Inférieure à la Chambre des députés où il avait siégé sans éclat parmi les modérés; mais il faut dire qu'en 1821 il avait oublié cette modération dans la répression des troubles de Grenoble. Ses vrais titres n'étaient pas dans l'*Almanach royal*, ils dataient de la fin du Consulat :

J'avais connu le prince de Polignac, dit-il négligemment, lors de la conspiration de George Cadoudal et de Pichegru, mais nous ne nous étions pas rencontrés depuis ce moment.

Le prince de Polignac avait été condamné alors à deux ans de prison, qui se transformèrent par la volonté de l'empereur en une détention perpétuelle. Son obscur complice, le futur baron d'Haussez, fut épargné, mais surveillé et rallié de gré ou de force : l'Empereur lui imposa en 1806 les fonctions de maire de sa ville natale, Neufchâtel (Seine-Inférieure). C'était une prison plus honorable, mais presque aussi étroite. Aux jours sombres, il l'aurait créé baron, non sans doute pour se l'attacher définitivement (qu'était-ce alors pour l'Empereur, le 16 janvier 1814, qu'un maire de Neufchâtel!) mais pour le compromettre, comme tant d'autres, aux yeux de son vrai parti. Il va sans dire qu'en 1815, s'il fut élu à la Chambre « introuvable », c'est que son royalisme ne faisait aucun doute pour les électeurs normands.

L'éditeur des *Mémoires* nous présente les choses autrement : le baron d'Haussez était « royaliste de cœur, impérialiste par la méthode et le caractère ». La preuve est manifeste : il s'était associé avec Cadoudal et Pichegru pour empêcher l'établissement de l'Empire! Il était aussi « grand admirateur de l'organisation de l'an VIII ». Non moins évidem-

(1) « Voilà encore une fois la cour avec ses vieilles rancunes, l'émigration avec ses préjugés, le sacerdoce avec sa haine de la liberté, qui viennent se jeter entre la France et son roi!... Malheureuse France! malheureux roi! »

(1) *Moi*, pp. 9, 18.

ment, ne conspirait-il pas en 1804 contre le principal auteur de cette organisation?... nous ne parlons pas de Sieyès. Il est vrai qu'il n'avait alors que 26 ans. Mais pourquoi supposer qu'il ait jamais fait autre chose, sous l'Empire, que se plier aux circonstances et attendre? Voici ses propres déclarations, assez claires en dépit des réticences :

Mêlé à une tentative sans résultat de soulèvement royaliste en Normandie; impliqué plus tard dans la conspiration de George Cadoudal, j'ai été redevable au peu d'importance réelle du rôle que j'y avais joué, de la faible gravité des conséquences que ma participation avait entraînées. Il m'eût même été facile d'obtenir les bonnes grâces du gouvernement impérial si, fidèle aux principes que j'avais puisés dans des habitudes de famille, je ne m'étais borné à abriter *ma tranquillité compromise par mes antécédents, sous la protection des insignifiantes fonctions* de maire de ma ville natale (1).

Aucune allusion à la baronnie de 1814 *in extremis* (2).

Le roi et son entourage ne laissaient pas d'établir une différence entre un martyr comme Cadoudal, — pour qui Louis XVIII avait fait dire une messe publique, — une victime comme Polignac, hôte pendant si longtemps du donjon de Vincennes, et un simple comparse comme d'Haussez, qui s'était résigné à subir les bienfaits de l'usurpateur. De là sans doute la froideur qu'il rencontrait auprès des purs du parti, auxquels la duchesse d'Angoulême donnait le ton. Peut-être ne s'avoua-t-il pas de suite tout ce qu'on attendait de son ardeur ou de sa docilité : La Bourdonnaye et Polignac préféraient qu'il devinât. Plus franc, de Montbel le pressa d'accepter la charge qui lui était offerte, non que l'avenir lui apparût sous un jour favorable, mais parce que c'était à ses yeux une lâcheté de reculer devant les dangers communs. Charles X le reçut avec le même ton pressant et énergique, lui disant entre autres choses qu'il était des occasions où l'on ne devait pas consulter les intérêts de ses amis, et qu'il ne le forcerait sans doute pas à donner à son désir le caractère d'une volonté. En acceptant, le baron d'Haussez ne put donc se méprendre sur le genre de services qu'on exigeait de lui (3). L'opinion publique ne s'était pas trompée : il se tramait en cour quelque chose d'extraordinaire. Mais de plan arrêté, il n'y en avait aucun. Le ministère avait deux têtes : Polignac, le confident intime, l'*alter ego* du roi, et La Bourdonnaye, le seul capable d'affronter les orages de la tribune. Celui-ci n'avait accepté l'intérieur qu'à cette condition, qu'il n'y aurait d'autre président du Conseil que le roi. Sentant à quel point sa position était équivoque vis-à-vis de Polignac, il affecta de ne s'occuper que de quelques révocations ou nominations, et des menues affaires courantes, de la boucherie de Paris, des parades foraines entachées de bonapartisme, des capucins de Marseille... Le baron d'Haussez, qui n'aime pas les orateurs et pour cause, voit dans son collègue un de ces héros de tribune incapables de passer de la parole à l'action. C'est une erreur, et les libéraux furent mieux informés. Son projet était de remanier l'administration préfectorale en vue de nouvelles élections, et de faire immédiatement prononcer par le roi la dissolution de la Chambre. Devant l'attitude de la presse, qui, depuis la suppression de la censure facultative, ne dépendait plus que des tribunaux et des cours royales, le roi préféra temporiser, fatiguer l'opposition. Sans direction accusée, sans président nommé, le Conseil piétinait. Tous les ministres, sauf La Bourdonnaye, s'entendirent pour poser la question de la présidence; et, sans même attendre la nomination inévitable du prince de Polignac, La Bourdonnaye offrit au roi sa démission. Il avait prouvé sa finesse en ne faisant rien. On lui prêta ce mot : « Je jouais ma tête, j'ai voulu tenir les cartes. » Bref, il passa la main, non peut-être sans un soupir de satisfaction. C'est en vain que M. d'Haussez fait de cette grave affaire de la présidence une pure question de rivalité entre deux collègues. Il s'agissait pour le président d'assumer la plus grande part de responsabilité; et c'est précisément afin de n'en avoir aucune, en dépit de la Charte, que La Bourdonnaye avait posé comme condition : « Pas d'autre président que le roi. » M. d'Haussez note d'ailleurs qu'au dîner qui suivit immédiatement la démission de La Bourdonnaye, celui-ci « fit très bonne contenance, et soutint assez gaiement une conversation qui, sans ses efforts, eût (*sic*) tombé à chaque instant. » Or c'était (toujours suivant M. d'Haussez) « l'homme le plus irritant, le plus intraitable de France ». Il fallait donc qu'il se sentît, le 18 novembre au soir, l'âme plus légère que le matin.

Au lieu de M. d'Haussez, qui paraissait désigné par

1 *Moi*, p. 7.

2 Dans la *Liste alphabétique des membres de la noblesse impériale* dressée par M. E. Campardon, d'après les *Registres des lettres patentes* conservé aux Archives nationales, nous ne trouvons tracé de Charles Le Mercher de Longpré, baron d'Haussez, à aucun de ses trois noms. Rien non plus dans le *Bulletin des lois*, 4e série, t. XX. M. A. Révérend, qui publie en ce moment l'excellent *Armorial du premier Empire* (Bureau de l'*Annuaire de la noblesse*, 25, rue Fontaine), ne croit pas non plus que le baron d'Haussez ait eu droit à son titre, ni par décret impérial, ni comme maire d'une simple sous-préfecture : « Ce n'est qu'en 1827, m'écrit-il, que M. d'Haussez fonda le majorat auquel fut attaché le titre de baron. » — L'*Almanach royal* de 1816 (Liste des députés) est, en date, le premier document officiel où figure « le baron d'Haussez ».

(3) Si d'Haussez avait voulu se défendre sur ce point, il lui eût été facile de rappeler, ce dont il se garde bien, cet extrait de sa circulaire aux préfets maritimes, du 27 août 1829 : « Le gouvernement du roi est inébranlable dans la résolution qu'il a prise de ne point s'écarter des principes constitutionnels consacrés par la Charte... »

sa carrière préfectorale, ce fut M. de Montbel qui reçut le portefeuille de l'intérieur; il fut remplacé aux affaires ecclésiastiques et à l'instruction publique par le procureur du roi à Grenoble, M. de Guernon-Ranville.

Plus l'année 1829 approchait de sa fin, plus s'accentuait le bruit d'un prochain coup d'État. Le langage des journaux ultra-monarchiques, *la Gazette, la Quotidienne, le Drapeau blanc*, qui ne cessaient de faire appel à la prérogative royale; le retard apporté à la convocation des Chambres; mais surtout la présidence du Conseil officiellement dévolue au prince de Polignac, paraissaient aux hommes attentifs des indices suffisants. Des sociétés se formèrent pour le refus de l'impôt, si l'impôt était exigé par le gouvernement sans avoir été consenti par les Chambres. Le ministère « pour lequel l'énergie était une condition d'existence (1) » n'osa cependant prescrire des poursuites contre les associés : il s'en prit aux journaux qui publiaient leurs statuts et qui furent condamnés pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement, mais sur ce motif, que *c'était un délit de supposer les ministres capables d'attenter à la Charte et aux lois.* Les 17 et 24 décembre, la Cour royale de Paris acquitta, en appel, le *Courrier Français* et le *Journal des Débats*. M. d'Haussez ne fait aucune mention précise de ces faits si connus et si importants. Tout au début de son récit, dans les considérations générales qui précèdent l'histoire de la constitution du ministère, il s'échappe en injures contre le président de la Cour royale, le baron Séguier :

> Retranché derrière l'inamovibilité dont le couvraient sa dignité de pair et les fonctions de la magistrature... il dirigeait lâchement contre le pouvoir des coups que celui-ci ne pouvait lui rendre... A son nom s'attachera à jamais le reproche d'avoir contribué le plus au renversement de l'ordre dans son pays et à la subversion de la dynastie (2).

Cette sortie furibonde, dont je ne reproduis que l'essentiel, il faut, pour la comprendre, la replacer à sa vraie date, fin décembre 1829. Pour l'histoire, elle se traduit ainsi : l'impartialité juridique de Séguier qui jugeait, — et non pas seul, mais après avoir recueilli les avis de la Cour d'appel, — d'après la Charte et les lois fidèlement interprétées, cette impartialité fit réfléchir le ministère : il n'avait pas effrayé son monde, il essaya de l'endormir, de calmer les soupçons. Le *Moniteur* déclara que, « à moins d'avoir perdu le sens commun, les ministres ne sauraient concevoir même l'idée de briser la Charte et de substituer le régime des ordonnances à celui des lois ». La *Gazette*, bien disciplinée alors (1), accusa les journaux opposants de s'être concertés pour donner au gouvernement la tentation de faire un coup d'État, en la lui prêtant d'avance. Moins subtils, le *Drapeau blanc* et autres journaux d'avant-garde s'indignaient qu'on taxât le ministère de lâcheté, sans attendre la fin. La convocation des Chambres pour le 3 mars coupa court à cette édifiante polémique.

Comment M. d'Haussez explique-t-il un tel retard, de plus d'un mois relativement à l'année 1829, de plus de deux sur l'époque ordinaire (2) de l'ouverture des sessions? Il invoque simplement la « crainte » qu'inspiraient au ministère « les dispositions qu'on supposait » aux Chambres; « l'insuffisance de talent de tribune » avec laquelle ils devaient « aborder cette redoutable session ». Il est facile de répondre à la première raison que chaque jour devait forcément accroître l'irritation des députés; et à la seconde que, si les ministres se trouvaient insuffisants à la tribune, ils n'avaient qu'à supplier le roi de les remplacer. La vérité éclate : ce n'est pas à des orateurs que Charles X avait voulu faire appel, mais à des hommes d'action. Seulement ces hommes d'action, durant cinq mois, hésitèrent. Ils n'avaient réellement rien préparé, ni projets de loi d'intérêt matériel, ni mesures politiques, lorsqu'ils se virent, par l'attitude de la presse libérale, et surtout par celle de la Cour royale, acculés à la nécessité de se trouver face à face avec la nation. Ils n'imaginèrent alors, quelques-uns du moins et M. d'Haussez entre autres, d'autre expédient que celui de proposer au roi de corrompre assez de députés de la gauche pour se faire une majorité. Leur distribuer des places était impossible, la droite ne l'eût pas souffert. Il fallait donc leur donner de l'argent, et, comme il n'y avait pas de crédit ouvert pour un service public de ce genre, s'adresser à la liste civile. D'Haussez eût le triste courage d'en parler au dauphin qui après une vive discussion termina ainsi : « Brisons là! Je vous répète que le roi et moi ne souffrirons jamais qu'un denier de la liste civile soit à la disposition d'aucun de vous. » Nous aimerions à croire, de la part d'un prince si religieux, à un scrupule de moralité (3), s'il n'avait laissé

(1) *Revue de Paris*, n° 7, p. 148.
(2) *Revue de Paris*, n° 5, p. 56-57.

(1) Elle devait un peu plus tard faire campagne uniquement pour M. de Villèle.
(2) Généralement, la session de chaque année s'ouvrait dans la dernière quinzaine de l'année précédente.
(3) Dans le *Procès des ministres* (p. 23), M. E. Daudet affirme que la proposition de d'Haussez fut repoussée par le roi comme immorale, et invoque à ce propos le témoignage des *Mémoires* alors inédits. On voit que d'Haussez n'osa pas solliciter le roi lui-même; quant au duc d'Angoulême, il ne fit qu'une légère allusion à l'immoralité du projet.

échapper ce mot : « Vous avez vos budgets. Vous, par exemple, que ne sacrifiez-vous un vaisseau de ligne ? »

« La liste civile fut respectée, conclut d'Haussez ; mais deux mois après cette session, le Roi était sur la route de Cherbourg. » Ainsi, cet étrange politique est encore persuadé, malgré la leçon des événements, que la liste civile aurait pu sauver le trône ! « Nous avions, dit-il avec cynisme, le tarif des consciences... » et nous aurions même « obtenu des rabais ». Il n'apporte et ne peut apporter aucune preuve de ces allégations, puisque le système de la corruption fut écarté. Et puis, dans le même paragraphe, il avoue que, « embarrassée par quelques millions de dettes... la liste civile ne laissait pas disponible une somme suffisante pour l'objet dont il s'agissait ». Le roi, il est vrai, aurait pu emprunter. Sans doute, mais comment tenir secret un emprunt de ce genre ? L'éveil aurait été donné à une opinion publique toujours attentive et agissante, et la corruption, à supposer qu'elle eût trouvé matière suffisante, aurait manqué tout son effet.

On sait que sous le régime de la Charte, les Chambres n'avaient pas l'initiative des lois. Tous les projets destinés à la discussion parlementaire émanaient des ministres. Chaque session débutait par un discours du roi — œuvre ministérielle également — auquel chacune des deux Chambres répondait par une adresse. En fait de projets de lois, le ministère était pris en quelque sorte au dépourvu. M. de Bourmont avait amélioré le tarif des retraites militaires par des combinaisons et des virements qui, d'ailleurs, échouèrent : mais il avait obtenu à ce sujet une ordonnance royale (très discutable au point de vue constitutionnel puisque la loi de finances y était intéressée), dans l'intention évidente de laisser au roi tout le bénéfice d'une facile popularité, et de rentrer lui-même en grâce auprès de ses compagnons d'armes (1). Tout le poids des affaires était retombé sur le ministre des finances, M. de Chabrol, car « on résolut de se borner à la présentation du budget et à celle de deux lois, l'une sur la réduction de l'intérêt du capital 5 pour 100, l'autre sur l'amortissement et sur l'emploi des fonds que le système proposé laisserait sans emploi ». A ce maigre bagage s'ajoutaient bien toute espèce de desseins « à la Colbert », comme les surnommait ironiquement le *National*, parce qu'ils demandaient des années et encore des années. Le roi sentit combien le ministère de son cœur ferait mauvaise figure. Vers le milieu de janvier, il se résolut à ordonner une expédition contre Alger, vainement bloquée depuis trois ans déjà, et le ministre de la marine passa au premier plan.

(1) Ordonnance du 10 octobre 1829.

Nous n'avons d'ailleurs qu'à reconnaître l'activité et l'autorité administratives qu'il déploya dans cette mission. Mais au point de vue de la politique générale, qui nous occupe principalement, combien de remarques et de réserves à faire ! Aucun projet de loi relatif à l'expédition ne fut préparé par le ministère. Il fut entendu qu'une phrase du discours du trône, et un rapport du ministre de la marine sur les motifs de la guerre suffiraient. On ne voulait pas entrer en discussion avec les Chambres à ce sujet. On feignait d'oublier que les guerres d'Espagne, de Morée, avaient cependant été précédées de cette indispensable formalité d'une demande de crédit. On voulait encore bien moins examiner à fond la conduite au moins équivoque, sinon perfide, du consul Deval à l'égard du bey Hussein, et tous les tripotages auxquels avait donné lieu la créance algérienne. Il n'est pas étonnant que M. d'Haussez n'ait pas trouvé du premier coup un commandant pour la flotte. Il est possible que l'amiral Roussin, que les membres du Conseil d'amirauté aient objecté au ministre civil de la marine les difficultés — d'ailleurs réelles — d'un débarquement. Mais peut-être aussi se disaient-ils : « Si nous échouons, c'est aux Chambres qu'il nous faudra répondre, aux Chambres simplement averties, et non consultées et consentantes. »

Il fallait, d'après le directeur des ports, six mois pour les préparatifs maritimes, et l'on était alors au commencement de février. D'Haussez pensa « qu'en supprimant les jours fériés et en ajoutant les nuits aux jours... on pourrait produire dans trois mois la somme de travail pour laquelle on en demandait six ». Mais il fallait ne pas « se laisser arrêter par des considérations de dépenses : ce raisonnement prévalut ». — Il résulte bien clairement de ce passage que si le Conseil avait résolu l'expédition d'Alger pour elle-même, en tenant compte du régime bien connu des vents, et en évitant de surprendre les arsenaux, les marchés, et la marine de transport, ce n'est pas en janvier ou février 1830 qu'il aurait dû agir, mais en octobre ou novembre 1829. Donc l'expédition d'Alger ne fut, dans la pensée des ministres, que l'accessoire d'une opération politique dont personne ne voyait alors la fin. Qui sait ? Le patriotisme détacherait peut-être quelques membres de la majorité libérale ? En tout cas, la nation serait fière d'elle-même et de son roi : car il ne s'agissait pas seulement de châtier un chef de pirates, il s'agissait aussi de braver le gouvernement anglais, ce Wellington dont l'opposition osait dire — injustement — que le prince de Polignac était le protégé. — Le vice-amiral Duperré accepta, non sans faire attendre huit jours sa réponse, le commandement maritime. Malgré les instances de Marmont, son grade de maréchal et ses talents éprouvés, le ministre de la guerre se réservait

et sut se faire donner le commandement militaire : c'était à qui, parmi les soutiens du trône, ne resterait pas à Paris.

Mais voici, dans l'historique de ces préparatifs, le passage le plus étonnant que l'on puisse imaginer :

Je ne doutais pas que, dans son désir d'entraîner le gouvernement à faire l'expédition, le ministre de la guerre avait (*sic*) sans doute *dissimulé l'étendue des forces en hommes et en approvisionnements qu'il comptait employer*, et qu'au moment de l'embarquement, *l'effectif sur lequel on avait calculé les moyens de transport serait dépassé de beaucoup*, surtout si, comme je le prévoyais, ce ministre lui-même avait le commandement en chef. Cette *présomption* fut justifiée par l'événement : on avait indiqué comme devant être embarqués : 22 000 hommes, 2 200 chevaux, et un matériel évalué en poids ou en encombrement, à 30 000 tonneaux. Il sortit des ports de Marseille et de Toulon 35 000 hommes, 4 000 chevaux et des transports jaugeant 70 000 tonneaux.

C'est donc à la divination de M. d'Haussez que le roi et la France doivent d'avoir échappé à ce ridicule, de laisser en souffrance à Toulon plus du tiers des hommes, près de la moitié des chevaux, et la moitié de l'artillerie, des munitions, des approvisionnements. Si M. d'Haussez dit vrai, que penser d'un Conseil où, sous les yeux du roi, le ministre de la guerre dressait à son collègue de la marine un véritable guet-apens, dont l'armée, la flotte, le pays auraient d'ailleurs été les principales victimes ? Espérons que M. d'Haussez exagère, et qu'il ne fut pas averti seulement par son bon génie. Quant au fond des choses, les premières prévisions étaient d'ailleurs beaucoup plus raisonnables. D'abord, en nous plaçant au point de vue du ministère Polignac, le roi gardait pour sa défense 13 000 hommes de plus (et l'on sait qu'en juillet 1830, à Paris, il n'en mit pas plus de 16 000 en ligne) ; ensuite, au point de vue de l'expédition elle-même, tous les ennuis, tous les retards, et toutes les difficultés du débarquement tinrent à l'exagération de l'effectif. Duperré eut à faire des prodiges d'habileté technique et d'énergie pour tenir sous sa main ou pour rallier, malgré les tempêtes, une foule de mauvais transports marchands qui eussent été avantageusement remplacés par la marine royale. Bourmont aurait perdu moins de monde de Sidi-Ferruch au château de l'Empereur, s'il avait pu avoir à la fois, ou du moins à plus court intervalle, son effectif et son matériel de guerre.

M. d'Haussez se plaint à diverses reprises de la mauvaise humeur de Duperré, de ses hésitations. Eh quoi ! voilà un homme que l'on appelle, faute d'autres et en désespoir de cause, à un grand commandement : il accepte au bout de huit jours (délai que son ministre trouve extraordinaire) ; il a, sans doute à la hâte, étudié les cartes, les rares documents de l'époque sur la régence d'Alger ; d'accord avec les capitaines de frégate chargés du blocus Gay de Taradel et Dupetit-Thouars, il arrête le point de débarquement, non le golfe d'Alger préféré à tort jusque-là, mais la presqu'île de Sidi-Ferruch. Il a étudié les conditions du débarquement de 22 000 hommes avec leur cavalerie et leur matériel, et il les croit possibles, puisqu'en définitive il en accepte la responsabilité. Et tout à coup, c'est 35 000 hommes qu'il faut débarquer et pourvoir ! On serait de mauvaise humeur à moins. M. d'Haussez avait du reste à toute chose une réponse admirable : « Aussi loin que remonte l'histoire, depuis nous jusqu'aux Romains, aucune des nombreuses expéditions tentées sur les côtes d'Afrique n'a manqué par le fait du débarquement. » Soit : mais les côtes d'Afrique sont longues, et c'est d'un point de ces côtes, de Sidi-Ferruch, qu'il s'agissait. Si l'on veut se rendre compte du vice initial de l'expédition, *le trop d'hommes*, on n'a qu'à relire ce rapport de Duperré, du 16 juin au matin, où il se déclare presque à court d'eau potable, et où il ajoute : « La mer est devenue monstrueuse ; des lames creusaient à un tel point qu'un navire du convoi, tirant 13 pieds et mouillé par 20, a talonné et démonté son gouvernail. » Il fallut déblayer la baie de cette masse de bâtiments qui étaient « les uns sur les autres : la perte de l'un eût entraîné celle de son voisin, et par suite celle de tous. » Heureusement Duperré sut triompher des difficultés qu'avaient accumulées la mégalomanie cachottière du général de Bourmont et la docilité encore plus servile qu'adroite du ministre de la marine.

H. Monin.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

La Moisson d'or de Counani.

Au milieu du territoire compris entre le cap d'Orange et le Para — territoire dont les nations française et brésilienne, s'appuyant toutes deux sur les textes confus du traité d'Utrecht (1), revendiquent, mollement d'ailleurs, la possession, — tout près de Counani où, grâce à ce vieux conflit international, Jules Gros fonda naguère sa République de joyeuse mémoire, coule un fleuve assez large, défendu à son embouchure par une barre très dangereuse et, plus loin, par des sauts et des rapides fort difficiles à franchir.

(1) La délimitation a été fixée par les articles 7, 9, 10, 11 et 12 du traité signé à Utrecht le 11 avril 1713 ; ils indiquent comme frontière une certaine rivière dite de « Vincent Pinçon » sur la position de laquelle on n'est pas d'accord : le traité d'Utrecht a été rédigé d'après les indications d'une carte dressée par le Hollandais Van Keulen, et qui fourmille d'erreurs.

Les indigènes Peaux-Rouges l'ont appelé *Carsewenne* et c'est sous ce nom, à peu près inconnu des géographes, qu'il est désigné sur les cartes en tout petits caractères dédaigneux.

Mais voici qu'un événement, extraordinaire par les circonstances dans lesquelles il s'est produit et considérable par les résultats qui en seront vraisemblablement la conséquence, va bientôt, si je ne me trompe, faire de ce modeste cours d'eau le rival en célébrité de ses plus illustres collègues : je veux parler de la découverte toute récente d'immenses gisements d'or formés par ses alluvions.

C'est à la fin d'avril dernier que l'existence de ce prodigieux trésor fut connue, et que cette révélation tira l'indolente Cayenne de son *far niente* séculaire.

Jamais il ne m'a été donné d'assister à un pareil coup de théâtre. Figurez-vous la rade vaseuse, habituellement solitaire et morne, se couvrant du jour au lendemain comme par enchantement de pirogues, de canots, de cotres et de goélettes; figurez-vous la vieille estacade vermoulue, aux ais disjoints, tremblant tout à coup sous les pas pressés d'une foule bariolée qui grouille et glapit en se bousculant pour s'embarquer. En moins d'une semaine la grande nouvelle avait pénétré jusqu'au fond de la «brousse »(1), et il n'était si pauvre nègre qui ne sût qu'on venait de trouver de l'or à remuer à la pelle, et où cela? précisément dans la région mystérieuse et inexplorée où la légende veut qu'ait régné Patiti, le *rey dorado,* dont Manoa, la capitale, mirait ses palais de saphirs dans le lac Parian aux flots étincelants.

Était-ce l'âpre passion du gain qui surexcitait à ce point les esprits? N'était-ce pas plutôt l'attrait du merveilleux, si puissant sur des populations naïves, et cette pensée indistinctement formulée : l'Eldorado est retrouvé? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, une véritable folie d'émigration s'empara des Cayennais de toutes nuances, noirs, mulâtres et blancs, si bien qu'à l'heure où j'écris il est fort douteux qu'il reste, dans les communes de l'intérieur, beaucoup d'élus et d'électeurs. Si le mouvement a continué du train dont il a commencé, les rouages administratifs doivent être suspendus, et les fonctionnaires ne doivent fonctionner que pour les vieillards et pour les enfants.

Plus de maires, plus d'adjoints, plus de conseillers municipaux! tous à Carsewenne, tous à la recherche des précieuses pépites jaunes! Je crois, Dieu me pardonne, que j'y serais allé moi-même, et que cette maladie spéciale connue là-bas sous le nom de « fièvre de l'or » m'eût gagné si, prudemment, je n'avais pris le prochain paquebot. J'ai eu le temps, néanmoins, de voir plusieurs pauvres diables loqueteux s'embarquer dans une mauvaise *tapouge* (1) avec, pour seuls bagages et fortune, une pioche et un peu de mercure, et revenir vingt-cinq jours plus tard avec cinquante mille francs d'or dans leur besace.

Dans le mois qui suivit la première expédition dirigée sur Carsewenne, c'est-à-dire vers le 1er juin, la banque de la Guyane a envoyé en France pour un million de lingots. Ce n'est pas, on le voit, une quantité négligeable et le fait mérite attention.

En raconter les origines m'a paru d'autant plus intéressant que celles-ci sont particulièrement curieuses. Même, je suis, à ce sujet, pris d'une crainte, qui n'est pas celle d'ennuyer : j'ai peur de n'être point cru, car je ne saurais me dissimuler que si mon histoire finit comme un compte courant, par des chiffres, elle commence tout à fait comme un conte de fées.

De quelle façon me tirer de là et montrer, par une preuve irréfragable, que je suis un témoin sincère, incapable d'amplifier, dont la relation est exacte dans le fond et dans les détails?

En nommant tout au long les personnages. C'est ce que je vais faire.

*
* *

Donc, il était une fois un homme aux cheveux crépus qui, pour tout bien, possédait un vieux petit bateau du genre de ceux que les gens du pays appellent, comme je l'ai dit, *tapouges*.

Pierre Villiers passait sa vie sur sa tapouge, pêchant du poisson-limon et des rougets qu'il vendait au marché de Cayenne, ou transportant, quand il en trouvait l'occasion, quelques marchandises d'un point à un autre de la côte.

Souvent il s'en allait fort loin en mer, sous la garde de Dieu, et, franchissant le *prororoca* (sorte de mascaret) qui forme la barre du Counani, il jetait l'ancre en face de ce village dont on pensa faire le chef-lieu d'un État.

Ce pays, je l'ai dit, embarrasse depuis longtemps la diplomatie, laquelle, pour essayer de mettre tout le monde d'accord, n'a jusqu'ici trouvé rien de mieux que de ne l'attribuer à personne : *res omnium res nullius.* On y vit sans lois, sans fonctionnaires, et, chose remarquable, pas beaucoup plus mal que là où l'on possède, comme chez nous, un jeu complet de receveurs de l'enregistrement.

Le territoire contesté est souvent visité par des missionnaires catholiques qui ont acquis une grande et salutaire influence; il est aussi, parfois, favorisé de la présence de missionnaires laïques, médaillés de sociétés savantes, qui développent, au moyen des

1 Campagne.

(1) Goélette dont l'avant est de forme carrée.

nombreuses caisses de vermouth dont ils sont toujours pourvus, le goût, moins sérieusement moralisateur peut-être, des spiritueux frelatés. Le fond de la population se compose de Portugais descendants d'esclaves marrons réfugiés du Brésil. Ces gens sont paisibles, bienveillants et hospitaliers; ils sont pieux, — avec une forte dose de superstition, — respectent leurs femmes, aiment leurs enfants, et honorent la vieillesse.

Pierre Villiers, dans ses fréquents voyages à Counani, se fit des amis, mais il se lia d'une affection particulière avec le vieux Jean-Baptiste, un des citoyens les plus justement considérés par sa probité et les plus influents par son expérience et par sa sagesse. A telles enseignes que Jean-Baptiste voulut absolument qu'il fût parrain de son plus jeune enfant.

— Te voilà maintenant mon compère, lui dit-il, et j'entends te faire un présent, un beau présent. Je veux te donner un secret que mon aïeul m'a légué et qui te procurera le moyen de gagner une grande fortune. Tu es un brave homme et tu en feras bon usage. Quand tu seras riche et que j'aurai disparu de ce monde, tu penseras à ce que j'aurai fait pour toi et tu protégeras ton filleul. Tu me le promets?

— Certes.

— Eh bien, sache que mon grand-père m'a indiqué — il y a de cela bien des années — un endroit où se trouve une telle quantité d'or qu'elle suffirait à enrichir des villes entières. J'ai fait vœu à San Antonio de t'y conduire avant de mourir.

— Est-il loin, ton endroit?

— Oui, c'est à plusieurs jours de navigation en pirogue.

— En ce cas, mon bon Jean-Baptiste, nous en reparlerons à mon prochain voyage car je suis obligé sans plus tarder de ramener mon *Delta* à Cayenne.

— Tu as tort, Pierre Villiers, de laisser passer l'occasion, tu as tort! songe que je suis vieux et que je peux mourir d'un jour à l'autre.

— Bah! tu vivras cent ans.

Et Pierre Villiers repartit avec sa tapouge.

A chaque excursion du *Delta* au Contesté, Jean-Baptiste renouvelait sa proposition, mais sans succès. Toujours le marin avait un bon prétexte pour s'excuser : la vérité, c'est qu'il ne croyait guère au secret légué par l'aïeul de Jean-Baptiste.

Le hasard se mit de la partie.

Un jour, Pierre Villiers ayant été porter un chargement de *couac* (farine de manioc que les nègres mangent en guise de pain) à Saint-Laurent du Maroni, il fit rencontre d'un ancien ouvrier de placers nommé Tamba. Ce Tamba était un habile *prospecteur* (chercheur d'or) longtemps employé par les Sociétés de l'Awa (1) et qui avait tout perdu dans leur ruine. Il narra ses déboires.

— Ah! si j'avais le bonheur de trouver une région aurifère, dit-il avec un gros soupir, je serais homme à regagner ce que j'ai perdu. Le courage ne me manque pas et tu sais que je sais manœuvrer la *battée* et le *sluce!*

— Ma foi, pensa Villiers, voilà le moment ou jamais de mettre Jean-Baptiste à l'épreuve.

Il fit part à Tamba de ses entretiens avec le vieux de Counani et une convention fut vite conclue : Tamba apporterait à l'association son expérience de prospecteur, l'autre fournirait le bateau, les vivres et l'argent nécessaires pour embaucher deux ou trois ouvriers et acheter les quelques outils indispensables.

*
* *

Ainsi pourvu et muni d'une lettre de Pierre Villiers, Tamba se présenta quelques jours après dans la case de Jean-Baptiste, exposa à ce dernier l'objet de sa visite et lui remit la lettre.

— « Dieu soit loué! s'écria le vieillard, je vais donc pouvoir m'acquitter de mon vœu envers San Antonio. Je suis heureux de vous recevoir, mes garçons, et, ainsi que je l'ai promis, je vous conduirai dans le pays de l'or... Mais c'est une entreprise périlleuse, car nous allons avoir à lutter contre les courants impétueux qui risquent de nous jeter sur des récifs ou de nous précipiter dans les tourbillons. Nous allons aussi être obligés d'affronter des miasmes souvent mortels : il convient donc, avant de nous mettre en route, que nous implorions par une neuvaine la protection du saint. »

Ceci fut dit sur un ton qui ne permettait aucune objection : pas de neuvaine, pas d'or. Il fallut se résigner et chaque soir, après le coucher du soleil, s'agenouiller autour d'un brasero allumé devant la case afin de solliciter, au moyen de litanies appropriées, l'intercession du bienheureux, objet du culte particulier de Jean-Baptiste.

La dernière prière dite, la petite troupe, conduite par Jean-Baptiste, quitta Counani et se dirigea vers le nord.

En quelques heures elle atteignit le Carsewenne

(1) L'Awa est située dans le haut Maroni. Un certain Paolim ayant, en 1853, découvert des gisements sur le bord du fleuve, des commerçants de Cayenne se hâtèrent d'accaparer des milliers d'hectares et à l'aide de capitalistes européens fondèrent des sociétés par actions. L'exploitation fut d'abord prospère et les placers Saint-Élie, Dieu-Merci, etc., donnèrent de beaux bénéfices; mais une spéculation effrenée, et bien d'autres causes que je ne veux pas dire en ce moment, transformèrent l'entreprise en un petit Panama. La sentence arbitrale du Czar, qui attribua ce territoire à la Hollande, acheva la déconfiture.

qui coule parallèlement au Counani et comme lui prend sa source dans la chaîne des monts Thumuc-Humac.

Là, des pirogues attendaient. Jean-Baptiste prit place dans la première avec un Indien galibi, car il n'était plus assez vigoureux pour pagayer lui-même, et on commença à remonter le fleuve.

Certes, le vieillard n'avait pas exagéré les dangers et les fatigues de la navigation sur le Carsewenne. Il faut avoir fait un trajet en pirogue pour se rendre compte du supplice qu'on doit éprouver à rester longtemps accroupi dans cette espèce de périssoire que le moindre faux mouvement peut renverser.

Mais ici il s'agissait, en outre, de vaincre un courant plus puissant que celui du Rhône, d'éviter des remous, et de franchir à chaque instant des rapides. Comment ils parvinrent à supporter un tel effort pendant plusieurs jours, je ne peux me l'expliquer que par l'aide de saint Antoïne, ou par l'énergie que donne l'espérance.

Enfin, on parvint à un endroit où débouchait une immense *crique* (rivière ou ravin).

Jean-Baptiste étendit la main et parla ainsi :

— Mes amis, voici le lieu, ou plutôt la région que m'a désignée mon grand-père. Suivez les bords de cette crique et vous trouverez le trésor que recèle la terre. Pour moi, j'ai accompli mon vœu et rempli ma promesse.

Sur ce, il embrassa Tamba, vira de bord et s'abandonna au courant du fleuve.

Tamba et ses compagnons accostèrent et, sans perdre de temps, se mirent à prospecter le long de la crique. Pendant deux mois, ils creusèrent des trous de place en place, lavèrent dans leurs *battées* (1) la terre qu'ils contenaient : mais, nulle part, aucune trace d'or.

Exténués, manquant de vivres, furieux, car ils se croyaient l'objet d'une mystification, ils s'en revenaient vers le Carsewenne, lorsque Tamba eut l'idée de traverser le ravin et de donner, par acquit de conscience, un dernier coup de pioche.

O joie! sous une mince couche d'humus apparaît un sable aurifère d'une richesse inouïe, presque pur! Il pioche à droite, il pioche à gauche, partout de l'or!

Cependant, à moins de mourir de faim à côté de la fortune, il fallait partir. Tamba et ses compagnons emplirent leurs sacs de sable et redescendirent le fleuve en toute hâte.

1 Sorte de récipient en bois de forme conique qui contient environ 10 litres de terre; lorsqu'on lave cette terre, toutes les parcelles d'or qui s'y trouvent tombent au fond de la battée ; un terrain est exploitable quand il donne au moins trente centimes d'or par battée.

Ils avaient récolté quinze kilos d'or pur, soit une valeur de quarante-cinq mille francs.

Tamba débarqua à Cayenne et se rendit à la douane afin d'acquitter les droits.

— Où avez-vous récolté cet or? lui demanda-t-on d'un ton rogue.

— Au « contesté », monsieur le douanier.

— Au « contesté »? Je connais cette rubrique! C'est de l'or volé... évidemment.

Sur ce beau raisonnement, on s'empressa de confisquer l'or de Tamba, puis de conduire Tamba lui-même chez le magistrat. Ce dernier, jugeant les preuves insuffisantes, le congédia et lui fit rendre son or après paiement intégral des droits fiscaux et des frais du procès-verbal.

* * *

Dans une petite ville comme Cayenne où l'on ne peut mettre un pantalon neuf sans que cette inauguration cause un certain émoi dans l'opinion, l'arrivée de Tamba et de ses quinze kilos d'or ne pouvait manquer d'être commentée immédiatement.

Les millionnaires de l'Awa et les autres, ceux qui ne le sont pas, éprouvèrent pour des motifs différents une égale et fort naturelle satisfaction à dauber sur ce pauvre nègre de rien du tout qui se permettait de revenir on ne savait trop d'où avec quarante-cinq mille francs dans un vieux sac.

Si Tamba croyait recevoir des ovations de la part de ses compatriotes, il dut en rabattre et se juger très heureux de se tirer d'affaire avec un simple procès-verbal.

Cependant — et ici je touche au point intéressant — le récit de Tamba trouva, sinon créance, tout au moins attention chez un des deux ou trois négociants cayennais, dans les veines desquels coule sans mélange le sang gaulois, et qui ont conservé intactes les qualités de la race.

Ce compatriote est M. Bally, ancien président du Conseil général. M. Bally est un homme jeune, actif, à l'esprit ouvert, adorant la Guyane, sa patrie d'adoption, ce qui est un goût respectable mais dont j'oserai dire :

Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

Il ne rêve pour elle qu'améliorations de toutes espèces, créations agricoles, rénovation industrielle; depuis des années il prêche d'exemple — ce qui est la bonne manière — et sans se décourager de prêcher dans le désert.

A la première nouvelle de la trouvaille de Tamba, au lieu de hausser les épaules, il fit une enquête, puis, sans demander conseil à personne, embaucha quelques hommes sûrs et dévoués, chargea de vivres

sa goélette *Fleur-du-Nord*, s'assura d'un bon pilote et, lorsque tout fut prêt, ordonna de mettre le cap sur l'embouchure du Carsewenne.

Vingt jours se passèrent. De la *Fleur-du-Nord*, pas de nouvelles, ou de mauvaises nouvelles : le navire s'est échoué, disait l'un ; l'expédition est bloquée par des brigands, affirmait l'autre. On plaignait ce pauvre M. Bally... vraiment aussi il était par trop imprudent!

Mais voilà que le vingt et unième jour le sémaphore signale une goélette venant du large.

Une heure après, toutes voiles dehors, pimpante et pavoisée comme aux jours de fêtes carillonnées, portant en haut de son grand mât le pavillon tricolore, la *Fleur-du-Nord* entrait en rade, poussée par une jolie brise.

Nous étions nombreux sur la jetée quand le youyou accosta. Péniblement les quatre hommes qui le montaient gravirent l'échelle, un lourd paquet dans les bras, puis ils se dirigèrent vers le domicile de M. Bally.

Là, on ouvrit le paquet entouré de toile goudronnée et on le pesa : il contenait soixante kilogrammes d'or. Cent quatre-vingt mille francs.

Après qu'on eut pesé cet or, M. Bally dit à ses hommes :

— Maintenant, mes amis, le moment est venu de compter. Comme nous n'avons pas fait de conventions, je pense que vous vous en rapporterez à moi. Eh bien, *nous allons partager*. Prenez trente kilos, reposez-vous pendant huit jours et puis en route, *aux mêmes conditions*. Cela vous convient-il?

***

La *Fleur-du-Nord* est repartie et, à sa suite, ce qu'il y avait de bateaux à Cayenne.

La Guyane hollandaise, la Guyane anglaise, la Martinique, Saint-Dominique préparent des expéditions. Je ne vois là nul sujet d'effroi, car le territoire de Carsewenne est immense et des milliers de travailleurs peuvent y ramasser des quintaux d'or sans être obligés de se disputer les chantiers à coups de revolver. Plus on s'avance vers le Thumuc-Humac et plus profondes, paraît-il, sont les *poches* d'or.

Est-ce que, vraiment, l'Eldorado serait retrouvé ?

PAUL MIMANDE.

P. S. —Je reçois une lettre qui m'annonce que Tamba est de retour d'un nouveau voyage. Cette fois il a rapporté cent soixante kilos (480 000 francs). C'est un beau denier pour un nègre, et même pour un blanc.

P. M.

A L'ÉTRANGER

Les Grèves américaines.

Tous les voyageurs qui arrivent de Chicago ne manquent jamais de nous décrire une petite ville qui s'élève sur les bords du lac Calumet, à environ dix lieues anglaises de la grande métropole de l'Ouest. Là, sur une étendue de quatre mille acres, habitent à peu près dix mille personnes dans des maisons bâties dans le style gothique anglais, mais variées de formes à l'infini. Chaque maison est précédée d'une belle pelouse donnant sur une rue large et très propre. Au centre de la ville et la traversant dans toute sa longueur, un boulevard planté d'une double rangée d'ormes, fournit une belle promenade aux habitants. Dans toute cette ville parsemée de squares, et ornée d'un parc fort grand et fort beau, on ne rencontre pas une boutique, pas un bar, et, chose surprenante dans une cité américaine, on n'y trouve qu'un seul hôtel. Tout le commerce est concentré dans un grand marché couvert et dans un bâtiment particulier appelé l'Arcade. Quant aux boissons alcooliques, l'hôtel seul en débite.

Cette ville bizarre est *Pullman city ;* elle est la création et la propriété de M. Pullman, le célèbre constructeur de wagons, dont les voitures font la gloire des chemins de fer américains. M. Pullman est un philanthrope moderne : il a voulu que ses ouvriers fussent heureux, et il leur a bâti à proximité de ses usines une ville modèle où toutes les maisons sont fournies d'eau, de gaz, d'électricité et de tous les perfectionnements de l'hygiène la plus récente. Les statistiques prétendent que la mortalité n'est que de sept par mille à *Pullman city*, tandis qu'elle monte à quinze par mille dans les localités rurales avoisinantes. Et pour habiter dans cette ville merveilleuse, dans ces petites maisons charmantes, il en coûte meilleur marché que partout ailleurs : les loyers n'atteignent que les trois cinquièmes du prix auxquels ils s'élèvent à Chicago, dans de vilaines habitations, et les locataires de cet industriel intelligent, lorsqu'ils sont blessés dans l'exercice de leur métier, reçoivent de M. Pullman leur salaire entier. Toutefois, comme il convient d'enseigner aux hommes à prendre des précautions et à se garer des accidents, quand l'ouvrier a été blessé par suite d'une négligence grave de sa part, l'indemnité journalière est réduite à un dollar. M. Pullman a encore fait construire des églises pour les congrégations de toutes dénominations auxquelles appartiennent ses ouvriers, des écoles somptueuses et de tout degré, une bibliothèque avec les derniers perfectionnements du genre, et où ne sont admis que des volumes d'une stricte moralité, enfin un théâtre où ne peuvent

paraître que des actrices pudiques et où toutes les pièces représentées sont au préalable soumises à une exacte censure pour être chastement expurgées quand il le faut. Et ainsi l'hygiène, la tempérance, le confort, les bonnes mœurs règnent à Pullman city, parmi les Anglais, les Allemands, et les Scandinaves qui en forment la population. C'est pourtant de cette ville patriarcale et biblique qu'est parti le signal d'une des plus formidables grèves qui aient encore troublé le monde du travail.

Au moment de l'Exposition de Chicago, la Compagnie Pullman avait reçu la commande d'un grand nombre de wagons : on a fait le calcul qu'elle en construisait 48 par journée de huit heures, soit six à l'heure, ou un wagon par dix minutes. Les affaires étaient prospères, les salaires étaient élevés. Puis vint la clôture de l'Exposition et la crise financière et commerciale contre laquelle se débattent en vain les pouvoirs fédéraux. Les commandes se ralentirent aux usines de M. Pullman, tellement que celui-ci se vit obligé à réduire le salaire de ses ouvriers dans une proportion qui, pour certains d'entre eux, alla jusqu'à 40 p. 100.

Mais ses ouvriers sont tous en même temps ses locataires. M. Pullman n'a jamais vendu un seul pouce de terrain de sa ville : elle lui appartient tout entière, les maisons comme les rues, le marché comme le parc et les places publiques. Tous les habitants de la ville sont ses locataires : nul ne peut être locataire dans la ville s'il n'est ouvrier à l'usine, et nul ne peut être ouvrier à l'usine s'il n'est locataire dans la ville. De plus, ces locataires sont soumis à des règles étroites : ils ne peuvent sous-louer, tenir aucune boutique, exercer aucun métier autre que leur emploi à l'usine.

Or si M. Pullman réduisait les salaires, il ne réduisait nullement les loyers qu'on lui payait. Ses ouvriers protestèrent ; ils demandèrent le maintien des salaires à l'ancien taux, ou bien une réduction des loyers proportionnelle à la réduction des salaires. M. Pullman répondit que ses loyers étaient fixés à un prix aussi bas que possible et qu'il n'y avait pas moyen de les diminuer. Sur cette querelle des ouvriers de l'usine s'en greffait une autre : M. Pullman ne vend pas toujours ses wagons ; dans certains cas il fait avec les compagnies propriétaires des lignes de chemins de fer des conventions d'après lesquelles il leur paie une subvention fixe pour avoir le droit de faire circuler ses wagons sur leurs rails ; le service de ces wagons n'est pas fait par les employés des compagnies, mais par des employés spéciaux embauchés directement par M. Pullman : ces hommes n'ont pas d'appointements, le seul droit que leur confère M. Pullman est de revêtir un uniforme particulier et de percevoir un pourboire de la part des voyageurs qui montent dans les wagons. Or il paraît que ce pourboire est dérisoire, puisqu'à certains jours il ne monterait qu'à 1 franc ou 1 fr. 25. Les employés des wagons ont donc profité de la querelle de M. Pullman avec les ouvriers de son usine pour réclamer un salaire fixe. M. Pullman fit la sourde oreille : ses ouvriers commençaient à ne plus lui payer leurs loyers, et, bientôt on lui dut 70 000 dollars d'arriéré. C'était un beau denier ; il s'émut et comme il s'était réservé le droit d'expulser de ses maisons qui il lui plairait, il fit quitter la place à ceux qu'il considérait comme des meneurs. Les ouvriers se mirent en grève en demandant un arbitrage. M. Pullman refusa toujours. Et la grève eût ressemblé à toutes les autres, si, sur ces entrefaites n'étaient entrés en scène M. Debs et le syndicat qu'il a fondé et qu'il préside, l'*American Railway Union.*

*
* *

M. Debs est un jeune homme de trente-quatre ans, d'origine alsacienne ; son père, qui était de Colmar, serait venu vers 1848 fonder un commerce important de denrées coloniales à Terre-Haute, dans l'Indiana.

Lui-même jusqu'à l'année dernière était chauffeur sur la ligne d'Indiana et secrétaire de l'Union des chauffeurs. Homme d'une intelligence moyenne et d'une culture médiocre, mais extrêmement énergique et passionné, il résolut de fondre entre elles, pour ne former qu'une seule association, comprenant les 7 ou 800 000 employés des chemins de fer, les diverses unions existant déjà et spéciales aux mécaniciens, aux chauffeurs, aux employés de la voie, etc., etc. Malgré l'opposition qu'il rencontra chez les chefs de ces unions particulières, il arriva à grouper un très grand nombre de syndiqués, — il dit lui-même 370 000, mais le chiffre vrai ne dépasse pas 150 à 200 000 travailleurs de toutes sortes attachés aux chemins de fer à un titre quelconque. Cette *American Railway Association* n'avait encore intéressé que le monde spécial auquel elle s'adressait quand elle se révéla à l'attention générale par un coup de maître.

Faisant appel à la solidarité qui doit unir tous les travailleurs, Debs déclara que tous les employés de chemins de fer soutiendraient les subordonnés de M. Pullman dans leur lutte contre leur patron, et qu'en conséquence les compagnies interdiraient à M. Pullman de faire circuler ses wagons sur leurs lignes ou bien verraient leurs employés se proclamer en grève générale. Les compagnies, qui ne croyaient pas à la puissance de M. Debs, et qui d'ailleurs ne pourraient se priver des wagons Pullman sans désorganiser leur service, refusèrent toute concession de ce genre. M. Debs ordonna alors la cessation du travail à tous ses adhérents, et il fut obéi. Les trente-

deux lignes qui aboutissent à Chicago virent tout trafic interrompu sur leurs rails et dans leurs gares. Les compagnies essayèrent d'abord de lutter : avec quelques employés restés fidèles et des ouvriers embauchés parmi les innombrables immigrants et sans-travail, elles tentèrent d'assurer le service des voyageurs et des marchandises. Ce fut alors le signal du conflit, et la grève, qui prétendait d'abord être calme, devint tout d'un coup violente et prit les proportions d'une guerre civile. Les deux principaux centres de troubles furent naturellement d'abord Chicago et la région environnante, puis la Californie. Mais d'autres États, tels que ceux du Dacotah du Nord, de l'Idaho, du Wyoming, furent atteints par la grève.

Il y eut un moment jusqu'à dix-sept compagnies, avec un réseau de 48 347 milles, qui furent en lutte ouverte avec M. Debs et ses grévistes. La tactique de ces derniers était bien simple : d'abord empêcher tout travail par leur abstention, puis le travail des autres par la violence. Lorsqu'une compagnie avait trouvé le moyen de faire partir un train, on l'arrêtait d'une façon quelconque, soit en mettant des obstacles sur la voie, soit en enlevant les rails, soit même en lançant une locomotive à toute vapeur contre un train de voyageurs. A Sacramento, dans la Californie, un père de famille fut assez fanatique pour placer son petit enfant devant une locomotive en marche, afin de décider le mécanicien à faire halte. Quand le train était arrêté on renversait les wagons et on les brûlait, et l'exaltation aidant on en arrivait à mettre le feu aux gares, aux wagons dans les dépôts, aux maisons des chefs des compagnies. Les grévistes trouvaient d'ailleurs des auxiliaires tout disposés à leur venir en aide dans la populace et chez tous les ouvriers sans travail qui pullulent à Chicago et dans les centres industriels de l'Orient, et que l'agitation dite du *Coxeyisme* avait fortement excités. Les pertes subies par les chemins de fer par suite de la grève sont estimées à 787 800 dollars. Trois compagnies surtout ont été touchées par ces pertes : la Pennsylvania Railroad avec 530 000 dollars, l'Illinois central Railroad avec 130 000 dollars et le Chicago Railroad avec 73 000 dollars. Ces pertes ne portent que sur les détériorations et bris de matériel. Celles qui résultent de la suspension du trafic sont bien plus grandes et ne peuvent être évaluées exactement : elles atteignent un bien plus grand nombre de compagnies.

Il est pourtant probable qu'avec leur esprit pratique certains Américains tirèrent parti de la grève ; et si l'on a prétendu que les ouvriers sans travail brûlaient les gares et détruisaient les voies pour avoir l'occasion de les reconstruire, on a raconté aussi que quelques entrepreneurs chargés de la démolition des bâtiments de l'Exposition avaient été fort heureux de voir les bâtiments en feu et de mettre sur le compte des grévistes ces incendies qui les dispensaient de travaux considérables. Mais les accusations de ce genre se renouvellent dans tous les troubles de quelque importance, et ne doivent être accueillies qu'avec réserve.

Cependant la grève avait produit des conséquences assez bizarres : les provisions de vivres à Chicago s'épuisaient rapidement, et comme le stock ne se renouvelait pas, les denrées de première nécessité en étaient arrivées à doubler de prix ; l'on se crut un moment près de la famine. D'un autre côté, toutes les expéditions de bestiaux étaient suspendues et à New-York ainsi que dans les villes de l'Atlantique on manquait de viande et aussi des fruits que la Californie envoie en grande quantité dans l'Est. Le *New-York Herald* était élégiaque lorsqu'il parlait des arbres californiens ployant sous le poids de leurs fruits qui se pourrissaient sur les branches, tandis que les pauvres New-Yorkais privés de leurs compotes de pêches ou de pommes en étaient réduits aux biscuits secs ; il devenait pastoral lorsqu'il décrivait les immenses troupeaux qui paissaient tranquillement de l'herbe le long des talus des chemins de fer, tandis que les vastes abattoirs de Chicago demeuraient vides et qu'on soupirait dans les États de l'Est après le rosbif traditionnel.

En présence de ces faits les gouverneurs des États intéressés firent preuve d'une très grande faiblesse : les grévistes étant presque tous électeurs, il convenait de ne pas les fâcher, pour ne pas les indisposer contre le parti que représentait le gouverneur. Celui qui se fit le plus remarquer par son indolence fut le gouverneur de l'Illinois, M. Altgeld, Allemand d'origine, comme un très grand nombre des habitants de l'État. A Chicago même, la grande ville de l'Illinois, le recensement de 1890 a constaté que le nombre des Allemands était plus considérable que celui des Américains natifs. M. Altgeld avait déjà donné une preuve convaincante de ses sentiments démagogiques en graciant les anarchistes qui avaient été condamnés lors des troubles de 1886, et en réhabilitant en quelque sorte la mémoire de ceux qui avaient été exécutés. Les gouverneurs, on doit le dire à leur décharge, ne disposent que de troupes de police tout à fait insuffisantes, ou de milices peu sûres, puisque plusieurs régiments de ces milices, appelées pour maintenir l'ordre, fraternisèrent avec les fauteurs de troubles. Mais ils auraient pu faire appel au président des États-Unis pour obtenir l'appui des troupes fédérales : c'est ce qu'ils s'abstinrent de faire, et en présence de leur abstention le président Cleveland se décida lui-même à intervenir, bien qu'une interprétation rigoureuse de la Constitution fédérale eût peut-être interdit

son immixtion dans les affaires intérieures des États souverains d'Illinois, de Californie et autres, sans une demande formelle des gouvernements de ces États. Toutefois il jugea qu'en présence du péril il ne convenait pas de s'arrêter aux discussions constitutionnelles, et, malgré les protestations des gouverneurs intéressés et même de certains autres, outrés de cet empiétement sur les prérogatives des États, il ordonna la mise en marche des troupes fédérales, après avoir adressé aux peuples des États où la grève sévissait une proclamation qui est un spécimen curieux du style officiel fédéral :

Attendu qu'à raison d'obstructions illégales, de complots et rassemblements de personnes, il est devenu impossible d'appliquer par des procédures judiciaires ordinaires les lois des États-Unis dans l'Etat d'Illinois et en particulier dans la ville de Chicago ;

Attendu que, dans le but de permettre l'exécution rigoureuse des lois des États-Unis protégeant leurs propriétés et combattant l'obstruction dont les malles-poste des États-Unis sont l'objet dans l'Etat et la ville ci-dessus désignés, le président a employé une partie des forces militaires des États-Unis,

Nous, Grover Cleveland, président des États-Unis, avertissons tous les bons citoyens et toutes personnes qui, dans la ville et l'État ci-dessus désignés, aident, renforcent, encouragent des obstructions illégales, complots ou rassemblements, ou prennent une part dans lesdits, ainsi que toutes personnes par quelque moyen que ce soit, coupables de connexité avec ces obstructions illégales, complots et rassemblements, d'avoir à se disperser et à se retirer paisiblement dans leur demeure respective avant la minuit du présent jour, neuvième de juillet.

Ceux qui négligeront cet avis et persisteront à prendre part à l'émeute en résistant par la force ou en obstruant l'exécution des lois des États-Unis, ou en s'interférant dans les fonctions du gouvernement, ou en essayant de détruire la propriété des États-Unis ou protégée par eux, ne pourront être considérés autrement que comme des ennemis publics.

Les troupes employées contre l'émeute agiront avec toute la modération et la prudence compatibles avec l'accomplissement de leur mission, mais des nécessités douloureuses peuvent se présenter qui ne permettent certainement pas de discerner entre les participants coupables et ceux qui se trouveraient mêlés à eux dans un but de simple curiosité sans intention criminelle.

Le seul recours en conséquence pour ceux qui ne sont pas, à l'heure actuelle, illégalement participants à l'émeute, est de se retirer dans leurs demeures ou du moins de ne pas se trouver dans le voisinage des rassemblements tumultueux.

Comme il n'y aura ni hésitation ni vacillation dans le traitement décisif des coupables, cet avis est spécialement destiné à protéger et sauver les innocents.

En foi de quoi j'ai signé de ma propre main et ordonné l'apposition ci-contre du sceau des États-Unis.

GROVER CLEVELAND.

Les États-Unis n'ont que peu de troupes, à peine 27000 hommes, la plupart destinés à maintenir en respect les Indiens peu civilisés des nouveaux États et des deux Territoires qui subsistent. On ne pouvait donc disposer que d'une partie de cette petite armée. 5000 hommes arrivèrent à Chicago, sous les ordres du général Miles ; à peu près autant furent dirigés sur les autres parties où avaient lieu des troubles, tandis que la flotte fédérale du Pacifique devait, elle aussi, coopérer à rétablir l'ordre dans les ports de la Californie.

Le Sénat et les principaux jurisconsultes des États Unis s'étant prononcés en faveur de M. Cleveland, les autorités des États se bornèrent à faire entendre des protestations platoniques et ne mirent pas d'obstacles à l'action des troupes fédérales. Mais M. Debs, traitant de puissance à puissance, envoya au Président la dépêche suivante : « Par vos actes, en ce sens que vous avez substitué l'autorité des troupes fédérales à celle des autorités civiles, vous avez outrepassé vos pouvoirs. On a de plus en plus le sentiment que votre gouvernement tend à devenir une forme du despotisme militaire. » En même temps il lançait, lui aussi, une proclamation dans laquelle il disait : « Le premier coup de fusil tiré par les troupes sera le signal d'un soulèvement des travailleurs dans tout le pays, précipitant l'explosion d'une guerre civile des 90 p. 100 de la population contre les autres 10 p. 100. Ce sera une lutte désespérée d'où le travail sortira vainqueur. Je ne parle pas ainsi pour jeter l'alarme, mais avec calme et sérieusement. » Et, passant de la parole à l'acte, M. Debs fit appel aux chefs des principaux groupements ouvriers. Une espèce de conseil de guerre fut convoqué à Buffalo auquel assistèrent, outre le président de l'American Railway Association, M. Sovereign le grand maître ouvrier des Chevaliers du travail, M. Prescott le chef des unions typographiques, M. Mac Bride, président des syndicats des mineurs de houillères, M. Mahon, président des associations d'employés de tramways, et quatre ou cinq autres personnages du même genre. Ces messieurs décidèrent que tous les ouvriers faisant partie des unions à Chicago et aux environs, au nombre de 120000 se mettraient en grève. Le grand maître des Chevaliers du travail ordonna même à ses adhérents de suspendre le travail sur toute l'étendue du pays.

Mais cette réunion générale et la décision des présidents d'unions n'eurent pas l'effet sur lequel on comptait. Le régime des syndicats américains est fondé sur le pouvoir personnel : un seul homme est investi d'un mandat illimité, et régit dictatorialement l'association : il n'y a pas de ces conseils, de ces comités, comme en France ou en Angleterre, où les divers membres se jalousent entre eux, et où le

temps qui devrait être employé à l'action se passe souvent en discussion. Mais ce pouvoir des chefs ouvriers américains, quoique dictatorial dans la forme est plus apparent que réel : leurs troupes en effet sont peu disciplinées. Parfois elles acceptent avec enthousiasme un mot d'ordre, le suivent deux, trois, quatre, huit jours, puis leur enthousiasme disparaît tout à coup, personne n'obéit plus, et une association qui comptait des centaines de milliers de membres se dissout et tombe à rien. D'autres fois les *branches* locales refusent d'obéir du premier coup au chef de l'union. Ce qui fait la véritable faiblesse de ces gigantesques unions, c'est qu'elles comprennent trop de monde et s'étendent sur de trop vastes espaces. Les syndiqués de l'Ohio par exemple ou du Missouri, ne se sentent pas des intérêts connexes avec ceux des syndiqués du Maryland ou du Connecticut. Les mouvements d'ensemble sont par là rendus plus difficiles. C'est ce qui se produisit cette fois encore. Les chefs des unions ne furent que partiellement entendus. L'arrestation de M. Debs, bien qu'il eût été remis presque immédiatement en liberté provisoire, découragea ses partisans, et la populace fut intimidée par la présence des troupes. La grève disparut tout à coup par lassitude, sans que les ouvriers y aient absolument rien gagné; elle se traîna péniblement pendant quatre ou cinq jours encore et maintenant elle a complètement cessé.

*
* *

Mais il faudrait être aveugle pour voir dans cette grève un simple incident sans portée, sans veille et sans lendemain. Si ce n'a pas été une révolution, ce fut du moins une émeute fort grave et qui dénote un état social singulièrement troublé : « Sur les plages, dit M. Anatole Leroy-Beaulieu, où débarquaient, au chant des psaumes, les pèlerins de la *Fleur de Mai* fuyant devant la corruption du vieux monde, règne le gras, le lourd Mammon, au front chauve, à la peau luisante. C'est sous l'œil louche de Mammon, que délibérèrent les chambres du Congrès, vainement fidèles à la tradition d'ouvrir leurs séances par une prière au Christ. La politique aux États-Unis est devenue une besogne suspecte où les honnêtes gens répugnent à tremper leurs doigts. Les partis y ressemblent à des compagnies de mercenaires équipées et soldées par des groupes financiers qui se disputent, à coups de bulletins, avec les emplois lucratifs la machine à légiférer... Des États entiers sont des vassaux d'une société industrielle, et législateurs d'États ou Congrès fédéral se font les serviteurs des cupidités privées. » Il n'est donc nullement étonnant que devant l'égoïsme sans frein et l'exploitation sans scrupules qui règnent en haut, devant les fortunes mal acquises qui n'inspirent de respect à personne, il y ait en bas, dans les classes populaires, des accès de soudaine fureur, fruits de la misère et de l'envie.

Le mouvement si curieux connu sous le nom de *Coxeyisme* qui a porté vers le palais des représentants à Washington des foules de sans-travail venus des confins les plus éloignés de l'Union, de la Californie, de l'Orégon, est un symptôme étrange et bien fait pour frapper l'opinion de la pénible situation sociale des États-Unis, mais peut-être moins grave encore que ces grèves qui se multiplient. Sans remonter plus haut que cette année-ci, le 21 avril dernier se déclarait la grève des mineurs d'anthracite bitumineuse en Pennsylvanie, Virginie de l'Ouest, Ohio, Tennessee, Kentucky et Indiana. 130 000 hommes quittèrent le travail le même jour sous l'influence de l'association des « Mineurs unis d'Amérique » pour obtenir le relèvement des salaires au taux de l'été dernier. Les grévistes atteignirent le nombre de 200 000 ; ils détruisirent des ponts, incendièrent des mines, arrêtèrent des trains, mirent le feu à des amas de charbons ; il y eut de nombreux blessés et quelques morts, et la grève s'arrêta sans que les ouvriers eussent rien obtenu.

Il en fut de même chez les mineurs d'or du Colorado. Ceux-ci firent mieux : ils s'armèrent de carabines, se fortifièrent dans les montagnes avec des canons et des mitrailleuses, et on dut leur faire subir un véritable siège : ils n'en durent pas moins s'incliner devant l'abaissement de salaire, cause première de ces troubles.

Déjà l'année dernière, lors des grèves des établissements Carnegie, les ouvriers s'emparèrent aussi de fusils et de canons. Dans de pareilles conditions, ne doit-on pas appliquer à ces événements plutôt le nom de guerres civiles que le nom de grèves ?

*
* *

La raison de ces grèves est toujours la question des salaires : après avoir été élevés comparativement aux prix des denrées, ils tendent à diminuer, à *s'européaniser*. On se fait souvent des illusions dans nos pays, surtout chez les classes populaires, au sujet des gains des ouvriers américains. Le travail le plus complet et le plus récent qui ait été publié en Europe sur la comparaison des salaires dans le vieux et dans le nouveau continent est le rapport publié dans le *Recueil consulaire belge* par M. Hagemans, consul général de Belgique à Philadelphie, d'après le septième rapport annuel du *Department of Labour*. La comparaison porte sur l'industrie du verre et sur des familles normales, c'est-à-dire qui répondent aux conditions suivantes : « 1° elles se composent du père, de la mère et au plus de cinq enfants au-dessous de 14 ans ; 2° elles ne sont pas propriétaires de la maison qu'elles habitent ; 3° elles ne donnent pas à loger ; 4° elles n'ont

pas à subvenir aux besoins d'autres personnes que leurs membres ; 5° elles sont obligées de payer leur loyer, leur chauffage, leur lumière, leurs vêtements et leur nourriture. »

Les renseignements recueillis par le département du Travail proviennent de 5 284 familles, représentant 27 577 personnes. Parmi ces 5 284 familles, 4 319 appartiennent aux États-Unis, et 965 à l'Europe. Le salaire moyen par famille est de 423.36 dollars (2 116 fr. 80) en Belgique et de 755.81 dollars (3 779 fr. 05) aux États-Unis. Les dépenses moyennes sont de 386.11 dollars en Belgique, de 703.61 dollars aux États-Unis, soit 1 930 fr. 55 en Belgique, et 3 518 fr. 05 aux États-Unis. M. Hagemans ne croit pas que le surcroît de recettes et de dépenses de l'ouvrier américain donne à ce dernier une somme plus grande de bien-être : il s'est livré à une comparaison détaillée des budgets de 7 familles d'ouvriers verriers belges et de 7 familles américaines analogues, c'est-à-dire composées autant que possible d'un même nombre de personnes, et dont le chef fournisse de part et d'autre un travail de même nature, et il arrive à dire : « Je suis autorisé à conclure que, si l'ouvrier verrier américain gagne plus que l'ouvrier belge, il jouit de moins de confort que ce dernier. »

Il s'agit dans cette comparaison d'ouvriers ayant une spécialité, un état bien déterminé : or cette catégorie d'ouvriers ne se recrute guère que parmi les immigrés, les Allemands, les Anglais, les Scandinaves, les Suisses. Pour que la concurrence soit moins grande entre eux, ils se refusent à former des apprentis. Les Américains natifs sont de plus en plus repoussés vers les professions de journaliers et de manouvriers, où ils rencontrent en face d'eux la masse des Hongrois et des Italiens. Ceux-ci, se contentant de salaires moindres, accaparent toute la besogne, et c'est pour cela que, dans l'armée des sans-travail, on ne rencontrait presque que des Américains natifs. De là s'ajoute aux haines entre patrons et ouvriers une haine non moins terrible entre les diverses catégories d'ouvriers. Et comme la recherche du bien-être matériel et de la richesse est la seule pensée de presque tous les citoyens américains, comme aucune institution traditionnelle et respectée n'existe pour maintenir les appétits, les conflits économiques prennent, aux États-Unis, un caractère de sauvagerie inconnu partout ailleurs. Et ce ne sont pas quelques tentatives de philanthropie doctrinaire et administrative, du genre de celles de M. Pullman, qui peuvent suffire à être un préservatif social.

Un gentleman de Baltimore, qui fut sans doute le plus grand écrivain qu'ait produit l'Amérique, a dit : « Entre autres idées bizarres, celle de l'égalité universelle avait gagné du terrain, et, — en dépit de la voix haute et salutaire des lois de *gradation* qui pénètrent si vivement toutes choses sur la terre et dans le ciel, — des efforts immenses furent faits pour établir une démocratie universelle. » A ces paroles du *Colloque entre Monos et Una*, Edgar Poe s'y attachait comme à son idée la plus chère. Il ne connaissait que l'Amérique de la première moitié de ce siècle, dont la démocratie lui paraissait plate : s'il eût connu l'Amérique de nos jours, il aurait trouvé dans la démocratie américaine actuelle les sujets de récits plus étranges et plus effrayants encore que toutes ses *Histoires extraordinaires*.

FRÉDÉRIC AMOURETTI.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans historiques.

Renégat, par Augustin Filon (Colin). — *Le Mime Bathylle*, par Jean Bertheroy (Colin). — *Cœur-de-Roi*, par Charles Foley (Perrin). — *Frère Pelage*, par Mme Jane Dieulafoy (Lemerre).

Le genre du roman historique me plairait tout à fait, si la plupart des romans de ce genre n'étaient, malheureusement, ou trop, ou trop peu historiques.

Ceux qui le sont trop ont bien des chances pour être ennuyeux. Ce sont ceux où le roman n'est qu'un prétexte, où l'auteur s'occupe surtout de nous faire assister à la vie et aux mœurs d'une époque passée. La *Chronique du temps de Charles IX* et *Salammbô* sont, je crois, les types de cette espèce de romans : ce sont deux beaux livres, mais j'avoue que ceux-là mêmes m'ont toujours paru difficiles à lire. Pour petite qu'y soit la part de la fable, elle y est trop grande encore, assez grande en tout cas pour nous rendre un peu suspecte, au long du livre, l'exactitude historique des peintures les plus consciencieuses. Sans compter que la vérité des peintures ne sert de rien si l'auteur n'y joint une égale vérité dans l'analyse des pensées et des sentiments ; ce qui est presque irréalisable, quand il s'agit d'inventer de toutes pièces des âmes d'autrefois. Aussi ces romans historiques ont-ils beau être aussi peu que possible des romans : jamais il ne nous font l'impression d'être tout à fait de l'histoire. Et rarement, en revanche, ils manquent à nous ennuyer. Car nous ne pouvons prendre d'intérêt, ni à l'intrigue dont nous voyons trop que l'auteur lui-même n'y a guère attaché d'importance, ni au décor, qui reste, malgré tout, un décor, et qui tient trop de place pour un si mince sujet. Pour nous intéresser à des romans de cette sorte, il faut y mettre quelque chose d'autre encore que des descriptions exactes et de fidèles narrations : il faut y mettre un beau style, et transformer le roman historique en une façon de poème, tout plein de musi-

que et d'images. Ainsi a fait Mme Judith Gautier dans ces livres admirables que vient de rééditer la librairie Colin : *le Dragon Impérial, la Sœur du Soleil, Iskender*. Mais un beau style suffit toujours pour nous toucher, sans qu'il soit même besoin d'y joindre tant de recherches et d'érudition. La *Légende des siècles* et les *Poèmes barbares* valent mieux que *Salammbô* pour évoquer devant nous des âges disparus : car la poésie donne à tout ce qu'elle touche une vie enchantée.

*
* *

Aux romans trop historiques, nous préférons encore ceux qui ne le sont pas assez. Ceux-là du moins sont de vrais romans, et faits plutôt pour nous amuser que pour nous instruire. L'histoire n'y est qu'un prétexte. L'auteur ne s'inquiète pas de ressusciter des époques passées, mais simplement de donner à ses inventions un cadre qui les mette en valeur. Il veut nous rendre plus vraisemblables, et à moins de prix, des aventures romanesques ou tragiques qu'il lui serait difficile de concilier avec l'idée que nous nous faisons de notre société d'à présent. Ainsi entendu, le roman historique est une forme honorable du roman d'aventures ; et je ne m'étonne pas de le voir rentrer en faveur auprès du public. Le public, au fond, l'a toujours adoré. En Angleterre, en Allemagne, en France, en Italie, les romans les plus lus, dans notre siècle, ont été des romans historiques. Et si chez nous le genre, depuis une vingtaine d'années, semblait un peu tombé en discrédit, c'était précisément parce qu'à l'ancien roman historique on avait voulu en substituer un nouveau, un roman érudit et vraiment historique, un roman historique *réaliste*, si je puis dire. Et celui-là ne pouvait, en fin de compte, faire l'affaire de personne. Mais il a suffi aux romanciers de revenir à l'ancienne méthode pour retrouver des lecteurs. Il est si agréable de pouvoir suivre une intrigue, s'intéresser à des aventures, sans avoir à se reprocher d'être de goût vulgaire, et de prendre plaisir aux mêmes lectures que sa concierge et sa blanchisseuse !

Je crains malheureusement que, sous cette seconde forme, le roman historique n'ait vite fait de fatiguer le lecteur. Un moment vient où l'on se lasse de voir mêler à des noms célèbres et à des événements historiques d'autres noms et d'autres événements que l'on sait être de pure fantaisie. Pour petite que soit dans ces romans la part de l'histoire, elle y est trop grande encore, assez grande en tout cas pour nous empêcher de prendre la fable aussi au sérieux qu'il faudrait.

*
* *

Voici, par exemple, un roman historique de M. Augustin Filon, *Renégat*. Je n'ai pas à apprendre aux lecteurs de la *Revue Bleue* quel habile, ingénieux, charmant écrivain est M. Filon. Et il n'y a certainement personne parmi nous qui soit plus à même que lui de bien connaître et de bien nous faire connaître les mœurs anglaises, celles de notre temps et celles d'autrefois. La peinture qu'il nous en donne, dans son *Renégat*, est aussi variée, aussi vivante, on la sent aussi vraie que possible. Mais précisément par ce qu'elle est tout cela, nous regrettons que M. Filon y ait mêlé des incidents de fantaisie, et qu'au lieu de nous raconter une histoire réelle, il ait préféré nous intéresser à des aventures fictives. C'est qu'il a mêlé à son récit des figures qui par ailleurs nous étaient familières, Élisabeth, Marie Stuart, le martyr catholique Ballard. Et l'intérêt que nous leur portons, notre désir de les voir de plus près, les sentiments divers que leur nom réveille en nous, tout cela nous empêche de nous émouvoir autant qu'il conviendrait aux romanesques aventures du malheureux Claude Danby. Je vous recommande du moins, comme un admirable morceau d'histoire, la première partie du roman. Ni Walter Scott, ni Kingsley, ni Bulwer ne m'ont suggéré une si vive impression de l'Angleterre d'autrefois.

*
* *

Je crains bien, pareillement, que l'histoire ne nuise au roman, et le roman à l'histoire, dans le *Mime Bathylle*, le nouveau livre de M. Jean Bertheroy. Auguste, Mécène sont de trop grandes figures pour qu'on se résigne facilement à les voir au second plan. Mais M. Jean Bertheroy entend le roman historique un peu à la manière dont l'entend Mme Judith Gautier. L'histoire lui est surtout un prétexte à de nobles images, et à des phrases d'une harmonieuse pureté. Encore ses qualités de poète se montrent-elles plus à l'aise dans des récits où il a moins à s'inquiéter d'être un historien. Un grand poème en prose qu'il a joint au *Mime Bathylle*, *Albunea*, m'a touché infiniment davantage que le récit des querelles de Bathylle avec son maître et rival Pylade. *Albunea* est à peine un récit ; mais les nobles images et les phrases harmonieuses s'y enchaînent en d'abondantes périodes, nuancées et sonores, et par endroits vraiment animées d'un souffle romain.

*
* *

M. Charles Foley, dans son *Cœur-de-Roi*, a fort habilement évité le défaut ordinaire du roman historique. Il n'a pris à l'histoire qu'un cadre ; et pour se passer dans une petite ville de l'Ouest, au temps des guerres de Vendée, son roman n'en est pas moins un simple roman de passion, où n'interviennent ni les grands hommes ni les grands événements de l'histoire. L'amour de la gentille Yvette pour l'officier

républicain Gilbert, et l'amour de Florise, la tante d'Yvette, pour le chef vendéen Cœur-de-Roi : c'est là tout le sujet de ce roman, où il ne faut point chercher de considérations générales, ni une évocation du passé, mais où vous trouverez mille détails d'une intimité exquise, de beaux caractères, des scènes d'amour tantôt souriantes et douces, et tantôt tragiques. M. Charles Foley est, d'ailleurs, parmi les jeunes romanciers, un des mieux doués, et l'un de ceux qui s'efforcent le plus assidûment de varier et de perfectionner leur manière. Deux autres de ses romans, *la Course au mariage* et *Risque-Tout*, portaient déjà le témoignage d'un talent très original, hardi et discret, mêlant un peu d'ironie à beaucoup d'émotion.

***

Je ne sais pas si *Frère Pélage*, le roman de Mme Dieulafoy, est un roman historique, ou plutôt quelle est au juste la part de l'histoire, celle de la légende et celle de l'invention dans ce beau récit de la vie, des aventures, et de l'édifiante mort de sainte Marguerite. Mais jamais encore Mme Dieulafoy n'avait écrit un roman où l'histoire eût moins de place, et davantage l'émotion et la poésie. Son livre a vraiment quelque chose du charme naïf et pur des vieilles légendes ; et je ne puis assez dire quel aimable parfum de douceur, d'ingénuité et de vérité se dégage de cette petite sainte languedocienne, qui porta le froc dans un couvent de Bénédictins, sous le nom de Frère Pélage, et qui eut à soutenir de si cruelles batailles contre les Sarrasins et contre son cœur!

Voilà un beau livre, un de ceux qu'il m'est le plus agréable de pouvoir vous recommander pour vos lectures de vacances. J'avais toujours eu l'idée qu'on aurait toute sorte de beaux livres à écrire si l'on voulait reprendre une à une les histoires de la *Légende dorée* et travailler à les mettre au point. C'est ce travail qui vient de réussir si heureusement à Mme Dieulafoy : il y fallait, en outre de la bonne volonté, deux autres qualités qu'elle possède aussi, la compréhension des temps anciens, et le goût de la poésie.

T. DE WYZEWA.

NOTES ET IMPRESSIONS

La théâtromanie.

Nous avons eu cette semaine un gros accès de théâtromanie. Cette maladie, qui nous tourmente d'un bout à l'autre de l'année, se recommande pourtant, deux ou trois fois l'an, à l'attention des spécialistes par des crises publiques d'une particulière violence.

La nature de ces crises est rarement littéraire ou artistique.

Elles sont engendrées par des questions d'ordre intérieur, d'ordre administratif et durent jusqu'à ce que les malades soient las de s'enfiévrer à discuter ces questions, généralement rebattues, sans solution, et, pour quelques privilégiés, d'un intérêt médiocre.

Telle la question qui a donné lieu à la dernière crise de théâtromanie que nous annoncions plus haut.

Il s'agit de savoir s'il faut inviter la critique à la répétition générale et à la première, ou bien au contraire s'il faut la bannir de ces importantes représentations.

M. Sarcey a suscité l'accès en se déclarant pour la négative, et en exposant ses arguments au long de deux immenses feuilletons, bourrés de raisonnements, de faits et de chiffres.

Aussitôt les théâtromanes ont répondu, atteints de la contagion. On signale partout, sur la question, une recrudescence de chroniques, interviews, conversations, discussions et autres malaises tout à fait symptomatiques ; tandis que les maîtres de la science théâtrale assurent qu'on n'est pas près de voir la fin de l'accès.

***

Pour ma part, malgré l'habitude que j'en ai, le spectacle de ces crises me plonge toujours dans l'étonnement.

Je ne puis, quoi que je fasse, comprendre comment un homme arrive à se passionner pour ces sortes de problèmes, à gagner la maladie, à écrire, à se prononcer, à se passionner là-dessus.

Et encore j'exagère. Non, j'entrevois bien quelques milliers de personnes, quelques milliers de gens du métier qui par tempérament, par intérêt, se trouvent la proie désignée du mal, du bacille en feuilleton.

Les critiques d'abord, puisque c'est leur devoir de s'intéresser à la population théâtrale, à ce que M. Sarcey appelle cordialement notre petit monde des théâtres.

Les directeurs, les auteurs et les acteurs ensuite, victimes les plus naturelles et les plus respectables de l'affreux fléau.

Mais les autres, mais nous, bons lecteurs, qu'est-ce que cela peut nous faire, en somme, ces chamaillades de contrôle, ces querelles d'ouvreuses, ces luttes pour le strapontin? Pourquoi nous en entretient-on, pourquoi nous les soumet-on, pourquoi nous en accable-t-on?

Et de notre côté pourquoi lisons-nous les articles où se débattent ces débats intimes? Pourquoi souffrons-nous qu'on les insère ? Pourquoi surtout nous

sentons-nous lâchement comme une obligation de nous ranger d'un des partis adverses, d'adopter une des opinions en présence, d'être d'avis que... ou d'être de l'avis contraire?

Oui, tous coupables, tous malades, voilà ce qu'on aperçoit au fort des crises, quand les cerveaux s'échauffent, quand les conversations s'allument à propos des règlements intérieurs des théâtres, à propos de la location future ou du maximum éventuel.

*
* *

Sans compter qu'il n'y a pas d'excuse littéraire à alléguer à cette manie, pas de circonstances atténuantes à y chercher dans les nobles régions de l'art et de la littérature.

Littéraire, notre théâtromanie? Allons donc. Mais savez-vous que mise en regard des autres productions de la littérature, la production dramatique est dans un état d'infériorité qui devrait lui faire rougir les masques de honte.

Essayez l'expérience. Consultez l'histoire de l'année, du premier semestre de l'année 1893 par exemple; compulsez l'*Almanach Hachette*, ou l'*Annuaire universel* à l'article : *Année littéraire*, et voici ce que vous notez.

Pour le théâtre voici les chefs-d'œuvre, les pièces ayant marqué, surnagé, les reprises exceptées : *le Talisman, le Premier Mari de France, les Amants légitimes, la Paix du Ménage, Une Page d'amour, la Reine Juana.* Pas bien brillant, hé? Remontons au second semestre 1892 et nous trouvons : *Monsieur de Réboval, Mariage d'hier, la Tournée Ernestin, Trois Mystères*, de Bouchor, *le Brillant Achille, Celles qu'on respecte, Sainte-Freya, Champignol malgré lui, Monsieur Coulisset, Miss Robinson, Lysistrata.* C'est-à-dire, dans l'espace d'une année, deux ou trois bonnes pièces, deux ou trois pièces intéressantes.

Et dans le même temps voici ce que la littérature, non dramatique, nous donnait — soit dit sans tout citer : *Sur le retour, l'Histoire générale*, de MM. Lavisse et Rambaud, *Cosmopolis, Leur Cœur, l'Ennemi des lois, les Chauves-Souris, la Terre promise*, le quatrième volume de la *Correspondance de Flaubert, Michel Teissier, Napoléon et Alexandre Ier, les Trophées, 1815, Peints par eux-mêmes, la Rôtisserie de la Reine Pédauque*, deux tomes de l'*Histoire d'Israël, Matelot, l'Exilée, le Grand Frédéric, le Docteur Pascal, le Journal de Delacroix, la Débâcle.*

Or, à propos de cet ensemble d'œuvres remarquables ou de chefs-d'œuvre, on a supporté quelques articles de critique épars, quelques notes anecdotiques ou biographiques.

Mais dites-moi, dites-moi franchement, de quel œil, de quel cœur vous auriez lu des articles où, à l'occasion de ces ouvrages, on aurait discuté dans la presse les belles questions commerciales de la vente ou de la mévente des livres, de leur tirage ou de leur métirage, de ce qui « va au public » et de ce qui n'y « va pas », de ce qu'est une publicité bien organisée et ce qu'est un mauvais lancement. Voyons, avouez-le, votre amour de la littérature n'eût pas été jusqu'à vous mener au bout de ces articles, jusqu'à vous faire suivre ces dissertations de négoce, qui, en matière théâtrale, vous amusent tant.

L'amour des lettres n'est donc pour rien dans votre prédilection maladive. Ce n'est donc pas par esthétisme que vous acclamez ou que vous flétrissez avec rage les doctrines de M. Sarcey sur la composition des salles de première. C'est donc pour autre chose. Mais pour quoi ?

*
* *

Pour quoi? Eh bien, je crois, l'autre jour, par hasard, l'avoir entre-deviné, à peu près perçu.

C'était à déjeuner, — à déjeuner avec un ex-directeur de théâtre, un vieux et vert tout de même combattant dramatique, contemporain des Halanzier, des Perrin, un théâtromane de l'ancienne école, possédant l'autorité, le verbe sûr et parisien, l'expérience d'un homme qui a eu trois grands théâtres tués sous lui.

Oui, c'est bien l'air qu'il m'avait avec sa grosse moustache blanche, l'air d'un vieux général en retraite, tandis qu'il me contait ses héroïques campagnes dramatiques, ses échecs, ses triomphes, tandis qu'il me montrait des armées et des armées de spectateurs enfoncées, dominées par sa petite troupe d'acteurs, par les auteurs ses lieutenants, par les décorateurs, les machinistes, les costumiers constituant comme son train des équipages, ses munitionnaires et ses fournisseurs militaires.

Puis le causeur aborda la question des recettes; et tout d'un coup son aspect changea. Ce n'étaient plus les spectateurs vaincus, soumis qu'on apercevait, ce n'était plus l'enthousiasme de la foule conquise, c'était l'argent, les pièces d'or, les billets de banque, les chèques, les fortunes gagnées, perdues, regagnées puis reperdues. Ce n'était plus un vieux général que j'avais devant moi; c'était un vieux joueur, un vieux ponte :

— Oui, Monsieur, j'ai gagné trois cent mille francs avec la pièce de Chose, cinq cent mille avec la féerie de Zed. Puis tout ça parti, envolé, fichant le camp en deux ans, sans que je sache comment, à cause de quoi... La culotte, monsieur, la vraie culotte... Et voyez-vous, dans le métier personne n'est fort, personne ne sait... C'est le baccara, la roulette, pile ou face, bûche ou neuf. Le tout est d'avoir beau jeu, d'abattre neuf ou d'amener le zéro plein!...

Il avait un sourire résigné, un sourire de dé-

goût absolument sincère, comme un joueur narrant ses guignes.

Et c'est à ce moment, en l'écoutant, en le contemplant, que j'ai pour la première fois compris ce que c'était que la théâtromanie.

C'est un dérivé de la funeste passion du jeu, c'est cette passion qui, dans les cercles de Paris, à la roulette de Monaco, fait se tenir debout pendant des heures des voyeurs, des regardeurs désintéressés qui ne jouent pas, mais qui regardent.

Ils regardent, regardent, comparent, notent les coups, s'exclament, commentent, prennent parti pour la banque, pour les pontes, souhaitent le succès de l'un ou la défaite de l'autre, s'animent, s'enflamment, se troublent, comme si c'était leur argent qui tombait à travers les tables, sautait sur les palettes, rentrait dans leurs goussets.

La théâtromanie, c'est une passion imaginaire et enfantine, un penchant pour les joies de spectacle et impersonnelles, c'est l'amusement de voir des gens qui jouent, qui gagnent ou perdent des sommes considérables — et le goût de lire, d'écouter ceux qui dissertent sur ces poignantes vicissitudes.

FERNAND VANDEREM.

BULLETIN

Thèse de doctorat (1893).

L. Rabany. *Kotzebue, sa vie et son temps. Ses œuvres dramatiques.* Berger-Levrault, 536 pages in-8°.

On est plus indulgent à Kotzebue en France qu'en Allemagne. C'est qu'il est de tous les Allemands celui peut-être, avec Henri Heine, qui s'éloigne le plus du caractère germanique et se rapproche le plus du caractère français. Il a l'esprit satirique et s'est permis plus d'une fois de railler ses compatriotes. Il est le seul Allemand qui ait pleinement réussi dans la comédie : encore n'a-t-il pas laissé un seul chef-d'œuvre, quoiqu'il ait écrit 211 pièces de théâtre, — sans compter « les écrits polémiques, les articles de journaux, les traductions, les compilations, les récits de voyages, les œuvres historiques, les romans, nouvelles et contes ». De cette œuvre immense on ne connaît en général que la *Petite Ville allemande*, un vaudeville, et *Misanthropie et Repentir*, une comédie larmoyante. M. Rabany a fait une étude claire, précise et complète, quoiqu'un peu indulgente, sur l'*homme* et sur l'*auteur dramatique*. Je lui reprocherai cependant de ne pas nous faire connaître suffisamment l'*écrivain* : il est vrai que le *style* est le côté faible de l'auteur qu'il a étudié. Mais n'est-ce pas cette infériorité qui explique en partie le discrédit dans lequel est tombée cette œuvre aussi volumineuse que superficielle?

I

La vie de Kotzebue (1761-1819) est curieuse et sa fin est tragique. Ce qui domine en lui depuis son bas âge, c'est l'amour du théâtre; voir, jouer ou écrire des pièces, tels sont ses plus grands plaisirs. L'impression la plus forte de son enfance lui fut donnée par une troupe ambulante de comédiens qui vint jouer à Weymar, lieu de naissance de notre auteur. Il revint chez lui « transporté ». Bientôt on installe à Weymar un théâtre permanent : il en est un spectateur assidu. Au gymnase il a pour professeur Musœus, qui poussait ses élèves à écrire des vers. A seize ans il va à l'Université d'Iéna, s'y perfectionne dans l'étude de la langue française, pour laquelle il avoue sa « prédilection ». Tout en faisant son droit, il s'amuse à jouer la comédie. En 1781 il quitte Weymar, où son esprit satirique lui avait fait beaucoup d'ennemis. Il s'installe en Russie, devient sujet russe et secrétaire du général baron de Bawr : ce qui ne l'empêche pas de faire jouer ses pièces à Saint-Pétersbourg. Nommé à un poste important dans le gouvernement de l'Esthonie, à Revel, il en profite pour fonder un théâtre et jouer lui-même. Sa réputation s'établit. Malgré ses succès, il s'ennuie si loin de son pays natal; il tombe malade (1787); il revient à Weymar (1790), perd sa femme, une Russe, épousée à Revel. Pour se consoler, il va passer quelques semaines à Paris (1790). Coïncidence curieuse! Treize ans après (1803), il viendra de nouveau à Paris pour se consoler de la perte d'une nouvelle femme, que, comme la première, il avait épousée à Revel (1795). Ajoutons qu'il se remarie une troisième fois au retour de ce second voyage consolateur à Paris. En attendant il se faisait à Weymar de nombreux ennemis, et excitait un scandale violent par une pamphlet, *le Docteur Bahrdt au front d'airain*, que ses compatriotes ne lui pardonnèrent jamais. Après un nouveau séjour à Revel, il est chargé (1798) de diriger à Vienne le Théâtre impérial; veut rentrer en Russie; est envoyé sans raison en Sibérie; au bout de six mois est gracié sans motif par Paul Ier, qui le comble de bienfaits et lui donne la direction du théâtre de Saint-Pétersbourg; quitte avec plaisir cette cour, où il n'avait pas un instant de sûreté; rentre à Weymar (1801), où il est fort mal accueilli par les chefs de l'école romantique. Guillaume Schlegel l'appelle « la honte de la scène allemande ». Après avoir eu de bons rapports avec Gœthe, il se brouille avec lui et l'attaque vivement dans une série d'articles. Mais il ne peut pas rester à Weymar; il va à Berlin, où il déploie une grande activité dramatique. Après Iéna, il se réfugie en Russie, et fait une guerre de plume à Napoléon dans une feuille satirique, *l'Abeille*. Ces attaques contre l'empereur auraient dû lui valoir les applaudissements de ses compatriotes : il n'en fut rien. En 1816 il est chargé par le czar Alexandre d'une sorte de revue de la presse germanique et française, d'un rapport « sur les nouvelles idées qui avaient cours ». Il se fixe de nouveau à Weymar. Il y avait en ce moment dans toute la jeunesse allemande une grande fermentation libérale; à la fête de la Wartbourg (1817) les étudiants brûlèrent, entre autres livres, un ouvrage de Kotzebue. Celui-ci, partisan d'un despotisme éclairé, était l'adversaire des idées libérales. Il attaque avec violence les Universités. Une indiscrétion fait connaître ses rapports confidentiels au czar. Il est vivement pris à partie, traité d'espion, l'objet de l'exécration universelle. « C'est un étrange phénomène, écrit Gœthe, que personne ne songe plus à présent aux affaires générales, mais qu'il se manifeste une haine sans bornes contre Kotzebue, lequel donne, en vérité, beau jeu à ses ennemis. Bourgeois, étudiants fulminent publiquement contre l'ennemi héréditaire, suivant leur expression. On peut prédire à coup sûr que cela finira mal. » Gœthe ne s'était pas trompé. Un étudiant, Sand, exalté, fanatique, partisan des idées libérales avec une teinte de mysticisme, entend partout dési-

gner autour de lui Kotzebue comme un ennemi de la patrie allemande et un traître. Il le poignarde chez lui à Mannheim (1819). Sand fut exécuté (1820), mais il fut regardé comme un martyr. Comme réponse à cet attentat, on décréta les mesures les plus rigoureuses contre les Universités et la propagande révolutionnaire.

Cet homme si haï et si méprisé n'était cependant pas méchant : mais il avait une imagination vive, beaucoup de facilité, l'esprit satirique; il n'avait pas une tête germanique; les Allemands, qu'il choquait par ses qualités autant que par ses défauts, lui reprochaient d'être superficiel. Il admirait la langue et les lettres françaises; il a subi très fortement l'influence de Voltaire, de Rousseau et de Diderot. « Il rêvait la gloire universelle d'un Voltaire allemand. » N'en est-ce pas assez pour comprendre l'antipathie qu'il inspirait à ses compatriotes?

II

Kotzebue, comme Voltaire, fut en effet universel. Il fut journaliste, pamphlétaire, historien, romancier. Nous ne nous occuperons que de l'auteur dramatique. On sait quelle fut sa fécondité. Il maniait le vers avec autant de facilité que la prose. Dans les 211 pièces qu'il a laissées, il y a des drames romanesques, des drames historiques, des opéras, des drames bourgeois, des comédies, des farces. Son œuvre *tragique* est morte et bien morte. Non pas qu'elle soit absolument sans valeur. Il sait exciter la pitié et la terreur; il a l'entente de la scène; il trouve des intrigues intéressantes, parfois des scènes pathétiques. Gœthe a même dit qu'il était « un de ces magiciens qui s'entendent comme personne à tirer les larmes des yeux les plus rebelles à l'attendrissement ». Ce ne sont pas là des qualités à dédaigner; elles expliquent l'éclat de ses succès. Mais ces pièces *romanesques* sans *style*, sans *vérité* dans les passions ni les caractères, ne peuvent même pas être citées à côté du *Don Carlos* ou du *Wallenstein* de Schiller. Gœthe avait raison. « S'il abordait les sujets grecs et romains, il était perdu. Quand il restait dans son cercle et ne voulait pas aller au delà de ses moyens, ce qu'il faisait était généralement bon. *Les mœurs bourgeoises, il les peignait fort bien.* Il ne faut pas le nier, *il a su observer et tenir les yeux ouverts.* » Ajoutez à cela une sensibilité un peu déclamatoire, et vous comprendrez son succès dans le *drame bourgeois.*

C'est en effet un drame bourgeois que *Misanthropie et Repentir*, une des deux pièces que l'on connaît généralement de Kotzebue. « Un mari à qui la trahison de sa femme a rendu les hommes odieux, une femme repentante et enfin pardonnée, voilà tout le drame. Aussitôt séduite, Eulalie (c'est le nom de l'épouse coupable) a pris en horreur sa faiblesse, et l'heure de sa chute fut aussi celle de son repentir. D'ailleurs si elle a failli, elle n'a pas trompé; car son mari ne l'a pas retrouvée à son retour. » Quant au dénouement, « ni Eulalie ne veut du pardon de son époux, ni celui-ci ne consent à se laisser fléchir par l'amour qu'il garde à sa femme. Mais les époux ont des enfants, et quand, à la dernière scène, ils se précipitent dans les bras de leurs parents, » l'époux pardonne. Cette pièce écrite en un mois par un auteur de vingt-sept ans (1789) eut une vogue prodigieuse; elle fut traduite au début du siècle en français, représentée sur la plupart des théâtres de Paris; elle a été encore jouée à l'Odéon en 1862.

Son autre grand succès, Kotzebue l'obtint dans la comédie. Quoiqu'on ait écrit en Allemagne beaucoup de comédies, le plus souvent du reste traduites ou imitées de l'étranger, il y a extrêmement peu de bonnes comédies allemandes. Il semble que Kotzebue ait été mieux doué que ses compatriotes pour cet art dans lequel la plupart ont misérablement échoué : il a la vivacité du dialogue, un esprit malicieux et satirique, le sens aiguisé du ridicule, parfois de la verve, de la gaîté, des inventions amusantes; il sait son métier, il sait nouer une intrigue et conduire une action; enfin il sait observer. Aussi la *Petite Ville allemande* est-elle un amusant vaudeville avec des coins de comédie. Il y a là une peinture très vive des ridicules provinciaux et même des ridicules nationaux. A ce point de vue les comédies de Kotzebue ne manquent pas d'intérêt. On y trouve un tableau des mœurs et des idées allemandes, et on peut y suivre les transformations qui se sont opérées dans ces mœurs et dans ces idées du vivant de Kotzebue. N'exagérons rien cependant. Kotzebue manque trop souvent d'originalité. Les emprunts qu'il a faits à Molière sont innombrables. Il n'aurait probablement pas écrit la *Petite Ville allemande* s'il n'avait pas eu sous les yeux la *Petite Ville* de notre Picard.

Je voudrais, avant de terminer, donner une idée de la *sensibilité* de Kotzebue. Dans une de ses pièces, *Carolus Magnus*, une vieille femme s'exprime ainsi : « Que de fois n'ai-je pas dit : Les vieux meubles sont de vrais amis, et avec le temps il semble qu'ils prennent vie. Quand on les regarde, on croirait les entendre parler : « Te souviens-tu? j'étais là quand s'est passé tel et tel « événement. » Voilà, par exemple, une pendule. Mon père l'a achetée quand j'étais encore enfant, et tous les ans, les soirs de Noël, j'y comptais les minutes jusqu'à minuit. Plus tard, lorsque feu mon mari me faisait la cour, je ne la quittais pas des yeux quand approchait le moment où il devait venir, pour courir à sa rencontre dès qu'il aurait paru. Aujourd'hui je la contemple encore maintes fois et je pense : Quand sonnera-t-elle l'heure de ma mort? Mais je ne m'en afflige pas; car, pourvu que j'entende son tic tac, je songe aux heures joyeuses de ma jeunesse, et je remercie Dieu de ce qu'elles ont sonné en si grand nombre. Lorsqu'elle n'est pas remontée, il me manque quelque chose; et si elle s'arrêtait un jour tout à fait, je crois que mon vieux cœur cesserait de battre lui aussi. »

III

Telle fut la vie, telle est l'œuvre de Kotzebue. Après une existence agitée, il mourut frappé par un fanatique, plus haï et plus méprisé qu'il ne méritait de l'être. De son œuvre immense il ne reste que deux pièces de théâtre. Il avait peut-être rêvé la renommée de Voltaire; un critique récent d'outre-Rhin a osé, en parlant de lui, prononcer le nom de Molière; il n'est que le Scribe de l'Allemagne : il est vrai qu'aujourd'hui, pour certains critiques, c'est une gloire immense que de ressembler à l'auteur de la *Demoiselle à marier*.

PIERRE ROBERT.

Nouvelles de l'étranger.

UNE NOUVELLE TRANSFORMATION DE MRS ANNIE BESANT

L'ancienne amie de Bradlaugh, devenue depuis la prosélyte et la continuatrice de Mme Blavatsky, Mrs Annie Besant, vient de renoncer à sa qualité d'Anglaise pour se faire Hindoue. Elle a abandonné du même coup la religion chrétienne, qui lui a paru de trop fraîche date, et elle est en train d'organiser une croisade pour ramener l'Inde à l'ancienne doctrine des Védas et des Upanishads.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

Après dix séances consacrées par la Chambre à la discussion du projet de loi contre les anarchistes, une telle confusion règne dans les esprits, par l'incohérence des idées gouvernementales autant que par la violence et la multiplicité des attaques, qu'il est bon de redire quel fut l'objet primitif du projet.

Pour assurer la répression des crimes anarchistes, le Gouvernement, ayant pensé que le droit commun, complété par le loi de décembre 1893, était impuissant, déposa un projet en quatre points :

1° Un nouveau délit correctionnel était créé : l'acte de propagande anarchiste; 2° La relégation pourrait être prononcée correctionnellement à la suite d'une première et unique faute; 3° La compétence correctionnelle était substituée à la compétence du jury pour différents faits prévus par la loi de 1881 sur la presse; 4° Sans prononcer le huis-clos des débats, le tribunal aurait la faculté d'interdire la reproduction dans les journaux de tout ou partie des débats.

Le caractère exceptionnel et la gravité de pareilles mesures ont d'abord frappé tous les esprits, et ceux-là qui pensèrent ne pouvoir refuser au gouvernement de pareilles armes acceptèrent unanimement cette opinion qu'une pareille législation devait être temporaire, comme le mal anarchiste. Le gouvernement, au contraire, se refusa à donner à son projet aucune limitation de durée, et tout aussitôt des contre-projets et plus de trente amendements s'élevèrent en face de ce texte.

Le projet gouvernemental ne put résister à un pareil assaut : pouvait-on admettre que, sur une dénonciation rapportant seulement une parole dite dans une conversation privée, alors que jamais on n'a entendu deux témoins reproduire exactement dans les mêmes termes une phrase entendue, un individu pût être appréhendé, poursuivi devant le tribunal correctionnel, condamné pour la première fois et immédiatement relégué à la Guyane, sans même que les débats judiciaires puissent être reproduits!

On conçoit l'exaspération des membres de l'opposition intransigeante, et on se demande si personne pouvait se dire à l'abri d'une pareille législation.

Cette loi était violente et dangereuse; la Commission la modifia, la transforma; les amendements qui ont eu pour objet d'en préciser les termes et d'en limiter la portée en dénaturèrent le sens au point qu'il fallut coordonner des textes successivement votés et que la raison se refusait à rassembler ; il n'y a pas un député qui ait pu suivre les transformations des textes, et personne ne sait plus où l'on en est.

La situation politique créée par cette discussion est mauvaise : mauvaise pour la majorité, dont l'autorité morale s'est singulièrement compromise, mauvaise surtout pour le Gouvernement. Le projet aurait dû viser la réorganisation de la police et la répression de la propagande sans édicter des pénalités aussi extraordinaires que la relégation prononcée par un tribunal correctionnel, ce que le code pénal de 1810, malgré l'esprit de gouvernement de son inspirateur, n'avait pas osé.

Le Gouvernement ayant lutté pendant sept jours contre une obstruction systématique, s'est ressaisi et a voulu témoigner de la fermeté; il a déclaré le 23 juillet qu'il avait enfin trouvé le texte définitif, duquel il ne se départirait plus : c'était le 4e texte définitif proposé à la Chambre en huit jours, et la majorité, laissant au Gouvernement toute la responsabilité de son projet modifié, l'a voté.

Parmi les amendements adoptés, il y en a deux qui méritent d'arrêter l'attention : celui de M. Bourgeois parce qu'il a entraîné une limitation utile du sens de l'article 1er, et celui de M. Montaut, parce qu'il a montré l'indécision du Gouvernement dans cette discussion. M. Bourgeois a fait ajouter à l'article 1er qui a pour objet de renvoyer certaines infractions, prévues par des lois antérieures, à la juridiction correctionnelle, ce paragraphe : « Lorsqu'elles constituent un acte de propagande anarchiste », et ce texte, qui parut improvisé, accepté par la Commission, ne rencontra pas d'opposition de la part du Gouvernement. Puisque le projet vise la propagande anarchiste ce texte complémentaire ne pouvait être critiqué ; une fois voté, il ne laissa pas d'embarrasser la Commission, qui pour donner un sens précis au texte interminable du premier article dut en modifier la rédaction.

L'amendement de M. Montaut aurait pu de même être adopté sans de longs débats. Il s'agissait d'assurer par des garanties spéciales l'obéissance que les soldats doivent à leurs chefs « dans ce qu'ils leur commandent pour l'exécution des lois et règlements militaires ». A cet article 2 M. Montaut voulait qu'on ajoutât : « Et pour la défense de la Constitution républicaine. » Ce texte était peut-être inutile : cette loi devant préserver l'ordre social contre l'anarchie, la Constitution qui garantit l'ordre social était implicitement garantie, mais enfin c'était là une superfétation très acceptable. Aussi a-t-on vu le Gouvernement et la Commission successivement s'opposer à l'adoption de ce texte, puis l'accepter.

Voilà au milieu de quels débats inextricables ce projet va aboutir à un vote de lassitude par la Chambre ; les exagérations de langage des socialistes révolutionnaires ont certainement contribué autant que l'effort combiné du Gouvernement et de la Commission à cette adoption. Mais le Sénat acceptera-t-il de voter en quelques heures un pareil texte? C'est improbable, s'il ne s'arrête pas à la raison d'État qu'on ne manquera pas d'invoquer. Le seul texte réellement utile dans ce projet est celui qui vise l'interdiction de la reproduction de telle partie des débats judiciaires qui présente un caractère de propagande et si le Ministère s'était contenté de réorganiser la police et d'aller au plus urgent, nous serions aussi sûrement gardés des anarchistes.

Certes la loi sur la presse de 1881 n'est pas une charte qu'il soit impossible d'améliorer; mais s'il y a une amélioration désirable et dont le législateur ne semble pas se tourmenter beaucoup, bien qu'elle soit la sauvegarde de tous, c'est la répression du délit de diffamation qui devrait être, comme en Angleterre, assurée par de fortes amendes.

Cette réforme, pensera-t-on, ne concernera pas les anarchistes : sans doute, mais on n'entend pas dans la loi actuellement en discussion faire autre chose que de donner aux personnes et aux propriétés, à la société en un mot, des garanties dont elle manque, et dans ce débordement d'injures qu'échangent certains sous-ordres de la politique révolutionnaire il eût été bon de penser à cette vérité que l'amende et les dommages-intérêts largement comptés empêcheraient les polémiques de tomber à un niveau trop bas.

28 juillet. HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 31167. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 5 — 4e SÉRIE. — TOME II — 4 AOUT 1894

A PROPOS

DE

LA LOI CONTRE LES ANARCHISTES

La loi contre les anarchistes a été votée après une discussion trop violente à la Chambre, trop rapide au Sénat. Pour ou contre la loi, tout a été dit : d'un côté, qu'il est nécessaire de mettre fin à une série de forfaits détestables; de l'autre, qu'il est grave de toucher aux principes de notre droit criminel. Un homme qui a eu l'honneur d'attacher son nom à une des réformes les plus humaines de ce temps, M. Bérenger, a signalé dans l'article 2 le point le plus critiquable de la loi nouvelle : il a montré la délation jouant son rôle et il a condamné avec raison les « châtiments fondés sur la violation de la vie privée ». Cet article 2, il faudra bien qu'on le discute et qu'on le révise quelque jour. Mais, à l'heure qu'il est, les scrupules du jurisconsulte devaient être emportés par cette poussée de l'opinion qui réclame une loi de salut public.

Supposez que le référendum existe en France et que demain on demande aux électeurs : « Approuvez-vous la loi contre les anarchistes? » Ce ne seraient plus, comme au Parlement, deux ou trois cents mains qui se lèveraient, ce seraient des millions de mains. Pourquoi ? Parce que la majorité des hommes, qui vit de travail et non de doctrine, veut avant tout la sécurité, et la veut à tout prix. Allez donc aujourd'hui discuter des questions de juridiction ou de compétence devant ce paysan, ce commerçant, ce médecin, cet ingénieur, cet homme de travail quel qu'il soit; il vous répond : « Je n'ai que faire de vos distinctions juridiques; je me défends, et je prends l'arme qu'on me présente. » En définitive, la première loi de tout être organisé, c'est la vie; or, la société est un être organisé comme un autre : le droit de se défendre, pour elle, c'est le droit de vivre.

De là, le mouvement d'opinion dont nous sommes témoins et d'où il y aurait peut-être à tirer une certaine leçon.

Quelques-uns, à notre époque, s'imaginent que le monde changera brusquement comme un décor d'opéra. Je ne parle pas ici des sectaires de l'assassinat que l'échafaud attend; je ne parle pas même des égarés qui, dans un jour de misère et de désespoir, invoquent la destruction universelle. Mais il y a des âmes généreuses, des esprits éclairés, — n'y en eût-il que cent, n'y en eût-il que dix, n'y en eût-il même qu'un, — dont le rêve est d'élever un édifice harmonieux sur les ruines de tout ce qui existe. Ceux-là, comment ce qui se passe sous nos yeux ne les éclaire-t-il pas? Comment ne voient-ils, pas que la « propagande par le fait » est non seulement un crime contre les personnes et les choses, mais un crime contre la liberté, un crime contre le progrès? La loi d'hier est dure : encore quelques bombes, et elle paraîtra douce; encore quelques coups de poignard, et le cri public réclamera la loi martiale. Étant donné ce système d'idées, de sentiments et d'intérêts qu'on appelle une société, on peut s'attaquer à une idée isolée, à un sentiment, à un intérêt : on ne s'attaque pas impunément au système tout

entier. La réaction est égale à l'action en sociologie comme en mécanique. Si, par un coup de hasard, l'anarchie triomphait un jour, César serait proclamé le lendemain.

D'autres, il faut bien le dire, cultivent avec tranquillité la philosophie de Pangloss et, si vous parlez de changer quoi que ce soit, vous accusent de vouloir tout bouleverser. Insinue-t-on doucement que l'impôt n'est peut-être pas réparti pour le mieux dans le meilleur des mondes, avance-t-on timidement qu'il y aurait peut-être quelque chose à faire pour protéger l'enfant ou secourir le vieillard, ils crient au socialisme comme on crierait au feu. Debout sur un roc, ils regardent le fleuve qui coule à leurs pieds, sans s'apercevoir que le flot d'aujourd'hui n'est déjà plus le flot d'hier. Ils se disent conservateurs, et ils oublient, eux qui ont eu le loisir d'étudier l'histoire, qu'il n'y a eu jusqu'ici que deux castes conservatrices qui aient duré, le patriciat romain et la pairie anglaise, parce que toutes deux ont su faire à temps les réformes nécessaires. Ils disent que sans certains principes il n'y a pas de société, ce qui est vrai; mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que plus on mettra de justice dans le monde et de pitié, plus l'œuvre de défense sociale sera puissante.

Pour se défendre, pour se sauver, suffit-il d'une loi ? Je suis, je l'avoue, de ceux qui ne le croient pas. L'anarchie n'est pas seulement chez les anarchistes : elle est dans les liens sociaux qui se relâchent, dans les passions qui se déchaînent, dans les doctrines qui s'émiettent, dans les consciences qui capitulent. Il y a de notre temps pour quiconque s'efforce d'observer de sang-froid, plus d'un sujet de préoccupation, et parfois l'horizon est sombre. La société se divise contre elle-même : on répète tous les jours qu'il n'y a plus de classes sociales, et en réalité il n'y eut jamais moins de contact d'une classe à une autre. Il semble que tout homme qui retient de l'autorité une parcelle, quelque minime qu'elle soit, devrait se considérer comme astreint à un devoir social; car il y a partout un lien à rétablir, du lettré à l'ignorant, du maître au serviteur, du chef au soldat, du patron à l'ouvrier. Tous tant que nous sommes, conservateurs ou libéraux, nous crions au gouvernement : « Défends-nous ! » Eh ! mes amis, la vraie défense est en vous, en moi, en nous tous. Ce n'est point par des lois que nous empêcherons que la démocratie se désagrège et tombe en poussière : c'est par l'action de tous les instants et sous toutes les formes, c'est par l'éducation que nous donnerons aux autres, et avant tout à nous-mêmes.

PAUL LAFITTE.

CARTOUCHE,

d'après sa correspondance.

Que de trésors recèlent les papiers de famille ! Je ne veux plus entrer dans les bibliothèques depuis que j'ai découvert, au fond d'une vieille armoire, le journal de mon trisaïeul. Il y a, dans ces feuillets jaunis, de quoi renouveler toute l'histoire politique et littéraire du XVIIIe siècle. Cet ancêtre a vraiment pénétré des mystères que nul ne soupçonnait. La publication de son manuscrit ne manquerait pas d'opportunité, si elle ne devait inquiéter beaucoup d'érudits qui prirent à édifier leurs erreurs une peine digne de louanges. Je me borne donc, cette fois, à donner des extraits d'une correspondance de Cartouche en y joignant de légers commentaires. Mon parent la tenait d'une grande dame qui fut mêlée de fort près à cette existence illustre. La discrétion m'impose de taire son nom, mais j'espère que personne ne contestera l'authenticité de ces lettres, puisque je m'en porte garant. Comme on le verra par nos citations, la critique moderne a tout à fait méconnu Cartouche. Elle n'a regardé que ses actes, sans en chercher le sens, sans en voir la cause, sans même se demander si son temps ne devait pas prendre la responsabilité de certaines violences, — je l'avoue, exagérées, — mais bien excusables. Pour moi, qui ai sous les yeux ces lettres pleines d'abandon écrites à une jeune femme qu'il aimait, lettres où il dévoile son âme tout entière avec ses illusions et ses espérances, je ne puis m'empêcher de penser que Cartouche ne doit ses malheurs qu'à l'infamie de son siècle. Vivant à notre époque il eût été mieux compris.

***

« Tout enfant, écrit-il à son amie, j'eus l'idée des misères sociales. Mon père, qui était tonnelier, gagnait peu par son travail, et nous ne faisions pas tous les jours la fête. Je voulus aider ma famille, malgré mon âge. Il y avait dans la rue où nous habitions un fruitier qui vendait les plus belles prunes du monde : je pensai, en les voyant, qu'elles figureraient bien sur notre table. Le marchand étant sorti un moment, je profitai de son absence pour emporter un de ses paniers. Quand je retournai à la maison, j'avais l'air triomphant. « Qu'as-tu ? » dit mon père. Je montre les fruits. « D'où viennent ces prunes ? — De chez le voisin. — Avec quoi les as-tu achetées ? — Je ne les ai pas achetées, je les ai prises. » A ces paroles, mon père ne se contient plus. Il me saisit sous le bras, m'enlève ma culotte et me donne le fouet à me meurtrir la peau pour huit jours. J'étais bien jeune alors, mais je tirai de cette correction un bénéfice que mon bourreau ne soupçonnait point. Je

compris que la famille était une institution regrettable, et qu'il ne devait plus y avoir de pères ni de fils. En conséquence, j'abandonnai la maison de cet homme que je n'appellerai désormais plus que le tonnelier. Je ne l'ai pas revu depuis. Qu'y a-t-il, aussi, de commun entre lui et moi? Ne me suis-je pas fait seul? »

Ce noble esprit d'indépendance dès les premières années, cette fierté d'une âme qui ne veut se soumettre à aucun préjugé, nous les retrouverons à tous les instants de la vie de Cartouche. Très jeune, il fut enrôlé dans les Gardes françaises et fit la guerre en Espagne. D'abord il ne se révolta point contre la vie militaire, si rude pourtant! Avec une gaieté charmante il en accepte les souffrances et les joies.

« J'étais encore plein d'illusions, dit-il, je croyais au roi, à l'honneur, au drapeau, à mille sottises. Je confesse qu'en dépit des fatigues et des sévérités de la discipline, je passai de bons moments. Je me rappelle le soir de notre entrée à Barcelone : en vérité ces Espagnoles sont bien jolies, et puis le vin, là-bas, est délicieux... Ces bonnes impressions ne persistèrent point : une balle que je reçus peu de temps après, dans la cuisse droite, me donna à réfléchir. La guerre décidément est chose horrible, et mieux vaut, au lieu de détruire son prochain, employer ses jours à chercher une âme sœur de la sienne. »

Par bonheur pour Cartouche la guerre ne dura pas; sa blessure se ferma, il revint à Paris, et il était complètement rétabli, lorsqu'il songea à épouser Mlle Catherine Le Roy, belle et élégante personne, mais qui avait eu des malheurs : elle sortait de l'Hôpital. Certes, pour un esprit libre, pour une âme généreuse, l'emprisonnement que cette jeune fille avait subi, loin de la déshonorer, la rendait encore plus séduisante : c'était, comme Cartouche, une victime de l'ordre social. Voici en quels termes Cartouche raconte à son aimable correspondante les joies idylliques des premiers temps de son mariage, joies qui furent, hélas! suivies des plus amères déceptions :

« D'abord notre bonheur fut complet. Le marquis de V... s'intéressait à nous. Je n'avais plus besoin de m'occuper du ménage : le marquis pourvoyait à tout. Le matin, après avoir embrassé Catherine, je partais en chantant pour retrouver mes amis. On se réunissait d'ordinaire au café du Pont-Mari. Nous passions là des journées exquises. Le soir, en rentrant à la maison, je trouvais le souper préparé et Catherine, le rose de ses joues avivé par le travail, me semblait plus jolie encore que le matin. Je voulais l'attirer... Elle m'échappait, moitié rougissante, moitié souriante. « Tu ne songes pas que le Marquis est dans la pièce à côté, » me disait-elle. Cette pudeur me gênait un peu, mais n'était pas pour me déplaire chez ma femme.

« Malheureusement cette entente parfaite n'eut qu'un moment.

« Le marquis vint à mourir et toute notre fortune périt avec lui. Ma femme ne me pardonnait pas d'aller encore au café du Pont-Mari. « Quoi! s'écriait-elle, tu ne veux pas travailler, quand il n'y a pas de pain à la maison? — Travaille toi-même, lui répondais-je, ce n'est pas à un homme comme moi qu'il convient de s'abaisser à un métier! » Hélas! Catherine n'avait plus cette pureté des formes et cet éclat du teint qui enchantaient le marquis. »

Ici se place un événement que tous les biographes de Cartouche ont dénaturé à plaisir, mais j'espère qu'on sentira tout ce qu'il y a de sincère dans le récit de notre héros et combien la critique s'est trompée sur ce point.

« Sans pain et ayant toujours devant les yeux une infortunée qui n'était désormais plus capable de me secourir, je résolus de me procurer de l'argent, coûte que coûte.

« J'avais appris, par un ami, qu'il y avait, du côté de Saint-Cloud, un vieil ermite, possesseur de trésors considérables qu'il conservait jalousement.

« — Comment! me dis-je, voilà un solitaire qui se permet d'avoir une fortune à lui tout seul, lorsque je n'ai pas une croûte de pain à me mettre sous la dent!

« Une faim de justice s'empara de moi. Aussitôt je m'informe du chemin qui conduisait à cet ermitage et je me mets en route. Je n'eus pas de peine à le découvrir. C'était un petit pavillon ouvert, d'un extérieur assez élégant et sur le fronton duquel on lisait cette inscription : « Messieurs les voyageurs sont priés de vouloir bien remettre leur aumône au vénérable ermite pour l'entretien de sa chapelle. »

« — Mais je ne vois pas de chapelle, dis-je à l'ermite qui se tenait agenouillé devant la porte, marmottant des prières dans sa barbe, à la façon d'un chat qui ronronne, et tournant vers moi ses gros yeux de verre.

« Le bonhomme ne répondit pas. Ce silence exaspéra encore davantage ma colère. Non seulement j'avais devant moi l'adepte d'une religion dont le marquis m'avait autrefois démontré la vanité, mais aussi un détestable hypocrite.

« — Indique-moi l'endroit où tu caches tes trésors, fis-je en le menaçant d'un pistolet que j'avais armé pour la circonstance. Il se décida enfin à me répondre.

« — Des trésors! mon Dieu! mais je n'en ai point. Est-ce qu'un pauvre ermite possède d'autres trésors que les maigres aumônes que la charité des fidèles veut bien lui donner pour sa subsistance?

« — N'essaie pas de me tromper, lui dis-je, je connais tes richesses. Et, pour l'épouvanter, j'envoyai une balle dans la muraille. Vous voyez que je prenais

soin de l'avertir avant d'en arriver aux grands moyens, mais ce fut peine perdue. Sans prendre garde à mes arguments, l'ermite se couvrit la tête de son capuchon et continua ses patenôtres.

« Je ne pus souffrir un manque d'usages si grossier; je me précipitai sur lui et le serrai à la gorge jusqu'à ce que je l'eusse étranglé. Personne n'osera soutenir qu'il ne méritait point ce châtiment.

« Après avoir délivré le monde d'une vie si inutile, je me mis à chercher la fortune de l'ermite. Je l'avais bien gagnée, mais j'eus beau fureter partout, je ne trouvai rien, si ce n'est trois écus de six livres sous un crucifix. Le trésor n'est pas grand, pensai-je, encore a-t-il plus de prix que la misérable existence de ce vieillard. N'importe! je ne me suis pas mis en si bon chemin pour m'arrêter. La suppression de ce personnage n'est qu'un essai sans importance de la grande réforme que je médite. Il s'agit non plus d'enlever sa bourse à un passant, mais de priver tous les riches d'un or dont ils ne savent point me faire profiter. »

Pensée vaste et féconde! Il y a, dans ces paroles de Cartouche, comme l'idée mère du socialisme moderne. La lettre que nous venons de citer n'est point ambiguë. Personne ne peut plus maintenant soutenir, comme le fit naguère le docteur Aurelius Esel (de Bâle), que Cartouche n'a pas agi dans un but humanitaire. Ce noble désintéressement excuse même beaucoup d'actes que certaines personnes, attachées encore à des préjugés, pourraient estimer criminels. Durant sa vie, hélas! trop courte, Cartouche n'a eu en vue que l'amélioration de la société.

On sait avec quelle adresse, avec quelle habileté géniale il mit à exécution son projet, comment des agents répandus partout avaient pour mission de dépouiller les satisfaits du temps au profit de cette classe nombreuse et si intéressante à laquelle il avait juré de se dévouer. Parfois, il est vrai, on peut lui reprocher, quand il était maître de trésors considérables, d'avoir quelque peu oublié cette répartition des richesses qu'il fut l'un des premiers à prêcher. Négligence bien pardonnable! Cartouche avait le défaut des âmes généreuses qui ne connaissent point l'économie. Qu'à la suite d'une expédition périlleuse, une bourse un peu ronde entrât dans sa poche, aussitôt il lui fallait habits somptueux, bonne table et le reste : c'était sa façon de se récompenser lui-même des peines qu'il avait prises en travaillant au bonheur de l'humanité. Cette dissipation, d'ailleurs, est commune à beaucoup de grands hommes. Nous leur sommes reconnaissants de ces petits travers qui nous les font paraître plus humains. Trop parfaits, trop au-dessus de nous, ils ne sauraient plus nous intéresser.

***

Un trait charmant de sa vie, qu'il raconte dans ses lettres, nous montre de quel amour était capable cet homme illustre, qu'on imaginerait plutôt rude et grossier. Mais laissons-lui la parole :

« Un jour, passant devant le café Procope vers onze heures, j'aperçois une jeune femme qu'à sa mise élégante on n'eût point pensé rencontrer à pied en cette heure nocturne.

« — Madame, fis-je en m'approchant, vous avez sans doute besoin de quelque secours? — Je vous remercie, Monsieur, de vos complaisances, me répondit-elle en souriant. Je suis en effet dans l'ennui, n'ayant point trouvé mon carrosse à l'endroit où je l'attendais. » Je lui offre mon bras et nous marchons ensemble. Soudain j'aperçois à son cou un collier de diamants qui brillaient au clair de la lune. Je songe à mon amie Rosette qui si souvent m'en demanda un pareil. « Madame, dis-je, voulez-vous me donner vos diamants? — Je le voudrais, Monsieur, mais que dirait mon mari? — Il me va donc falloir les prendre. » A ces paroles, je saute sur elle, la dame croit que je vais l'assassiner, se débat et veut appeler au secours. Je lui serre le cou comme j'avais fait à l'ermite, si bien que je l'étouffe. La voyant morte, je ne la fouillai point, et me contentai de prendre le magnifique collier. C'était en vérité une fort belle femme et je regrettais qu'elle eût, par sa condition sociale, mérité la mort. Je me hâtai d'aller porter les diamants à ma chère Rosette qui sur-le-champ, par de bien tendres témoignages, m'exprima sa reconnaissance de ce que j'avais fait pour elle. »

***

Cette lettre est la dernière que cite mon trisaïeul. Peu de jours après l'avoir écrite, Cartouche tombait entre les mains du guet et était enfermé dans une geôle. Mon trisaïeul, alors enfant, se rappelle l'avoir vu dans son cachot. Marc Legrand, des plus grands poètes du temps, songea à écrire une pièce de théâtre sur l'illustre prisonnier; et pour qu'elle eût une saveur plus piquante de réalité, il obtint d'aller le consulter, avant son exécution, sur le drame dont il allait être le héros. Marc Legrand avait été autorisé à amener avec lui quelques personnes de distinction; et il envoya une carte à la mère de mon trisaïeul qui y vint avec lui, encore qu'il ne fût qu'un enfant à cette époque. Tout le monde alors voulait voir Cartouche et l'entendre discourir sur ses sublimes projets.

Voici cette entrevue, telle que l'a relatée mon parent :

« Cartouche, quand nous entrâmes dans sa prison,

était attaché par de lourdes chaînes et surveillé par deux gardes, l'arme au pied. Ses yeux, qu'il avait très grands, se fixèrent d'abord sur moi.

« — Heureux enfant! dit-il, tu verras l'aube du grand jour.

« — A quoi pensez-vous, Cartouche, mon ami? dit Marc Legrand qui voulait, sans perdre de temps, recueillir des documents pour sa pièce.

« — Je pense, s'écria-t-il, à la postérité qui me jugera.

« — Cartouche, poursuivit Marc Legrand qui avait entrepris de le faire causer, Cartouche, m'expliquerez-vous tant de vols et d'assassinats?

« — C'était, répondit-il, pour le bien de l'espèce!

« — Voilà, s'écria Marc Legrand, un mot de la fin qui aura bonne figure dans mon œuvre! — Et il le nota de crainte de l'oublier. »

Qu'on remarque que Cartouche n'a pas vu la Révolution, ni les drames d'Anicet Bourgeois et de M. d'Ennery; que, lorsqu'il mourut, Lesurque n'était pas encore né; qu'il précède Vaillant et Ravachol : il n'a pas eu besoin de ces grands exemples pour égaler les héros de Plutarque dont il n'avait sans doute pas lu la vie, mais que son intuition avait devinés.

Marc Legrand écrivit sous sa dictée ses dernières volontés. Il y avait dans ce testament de telles hardiesses que notre dramaturge, justement effrayé, ne voulut point le publier. Mais mon trisaïeul, qui l'a vu, affirme que Cartouche y faisait preuve d'une indépendance d'esprit bien rare à cette époque.

« Je ne crois ni à Dieu ni à diable, aurait-il dit, ni au monde, ni à personne : je ne crois qu'en moi. Je me moque du reste. »

Après une pareille confession de foi, j'espère que l'on n'hésitera pas à accorder à Cartouche les titres de précurseur, d'individualiste, et d'idéaliste : à qui les donnerions-nous, qui les mérite comme lui?

Mon trisaïeul assista à l'exécution. Sa mère l'y avait mené pour l'exemple, — pour bien lui montrer à quoi s'exposent les petits garçons qui sont désobéissants et mangent des confitures sans la permission de leurs parents. Trop petit pour regarder par-dessus les épaules de son voisin, il se consolait de ne point apercevoir le supplice de Cartouche, se réjouissant des piaffements de chevaux des cavaliers, de la rumeur de la foule et des fusils étincelants des gardes françaises.

Tout à coup un grand silence se fit sur la place de Grève, puis on entendit une voix qui s'écria :

« — Lâches! je meurs pour l'humanité! »

Mon ancêtre fut tellement frappé par cette exécution, qu'en 1793 il ne put s'empêcher de faire toutes les démarches nécessaires pour être guillotiné. Que voulez-vous? Il désirait jouer, lui aussi, sa petite parade devant la mort : l'échafaud le séduisit. Mais il en fut pour ses frais : on ne savait plus alors estimer l'éloquence des suprêmes paroles; et de barbares roulements de tambours empêchaient la postérité d'entendre les phrases sublimes qu'on lui destinait.

HUGUES REBELL.

UN OUBLIÉ DU XVIIe SIÈCLE

JACQUES ESPRIT

(1611-1678)

I

Il y a des écrivains qui n'ont pas de chance. Tel ce Jacques Esprit, de l'Académie française, un moment aussi célèbre en France et même plus célèbre en Allemagne que La Rochefoucauld, dont il fut l'ami, le conseiller, « le maître », — de l'aveu de M. Cousin, — et dont la réputation, depuis deux siècles, perd et diminue à chaque occasion qui s'offre à elle de croître et d'embellir.

Les biographes l'ignorent de plus en plus comme homme; les historiens de la société, de la littérature et de la philosophie au XVIIe siècle qui ont été amenés, de nos jours, à parler de sa collaboration avérée aux *Maximes* de « son disciple » et à s'occuper de son propre ouvrage sur la *Fausseté des Vertus humaines*, le jugent et le condamnent sans trop l'entendre, avec des procédés de grands seigneurs que les plus illustres gentilshommes des lettres ou du monde de son temps n'eurent pas. On sacrifie Jacques Esprit à la gloire de ses amis, avec le concours de ses ennemis — sans le connaître!

Voyez son peu de chance! Jacques Esprit était un des plus spirituels habitués de l'hôtel de Liancourt, où le P. Rapin lui-même, qui ne le flatte pas, confesse qu'il était « des plus considérés »; — Jacques Esprit était l'ami intime et tellement estimé de la marquise de Sablé que, dans ses causeries exclusives avec La Rochefoucauld, « à dîner », ou dans les tête-à-tête « au coin du feu », elle n'admettait, par grâce unique et par spéciale faveur, que lui; — Jacques Esprit était le confident, le conseiller, le correcteur, le maître vraiment cher de La Rochefoucauld qui s'intéressait aux moindres affaires de sa vie de famille aussi bien qu'à ses pensers de philosophe; — et quand M. Cousin étudie avec tant de passion et d'éclat la société au XVIIe siècle en général, Mme de Sablé en particulier, et La Rochefoucauld à propos d'elle, de l'homme que fut Jacques Esprit il déclare savoir trop peu de chose pour « le distinguer de son frère », l'abbé Esprit, avec lequel il « le confond » sans cesse; et de l'auteur il se soucie trop peu, tout

en lui faisant l'honneur de lui donner Rochefoucauld pour « disciple ».

Il pouvait espérer être plus heureux avec M. Foucher de Careil, lorsque celui-ci édita (1) les *Lettres et Opuscules inédits* de Leibnitz. Le philosophe allemand, dans sa *Réfutation* du livre d'Esprit (que j'aurai à rappeler ci-après), discute l'œuvre avec une liberté consciencieuse, empreinte d'estime pour le mérite de l'auteur, dont il condamne les conclusions pessimistes, mais en trouvant « le livre agréable et ingénieux » — ce qu'il est, en effet, pour ceux qui l'ont lu! Mais M. Foucher de Careil, loin de corriger les erreurs biographiques de M. Cousin, les aggrave d'un mot en appelant Jacques Esprit « l'abbé Esprit » tout court; et quant à l'écrivain, il trouve que son « mérite est peu de chose ».

Jacques Esprit ne devait-il pas s'attendre à mieux, du moins de la part de Sainte-Beuve, dont la critique si attentive, en son *Port-Royal*, a eu occasion de l'observer au passage? Hélas! Sainte-Beuve renvoie aux *Mémoires* du P. Rapin qui, selon lui, « le dépeint agréablement ». Mais Sainte-Beuve ici ne soupçonne pas le serpent sous les fleurs. Les rares et avares éloges sont, d'ailleurs, plus que compensés par des appréciations satiriques et par des allusions malveillantes. Si le P. Rapin dit qu'Esprit avait dans ses manières un air de douceur, de civilité et « de complaisance qui le rendait aimable aux gens de qualité »; s'il dit que « son honnêteté » et ses relations dans le monde « le rendaient considérable », — il l'estime « d'une capacité superficielle »; et comme le bruit a couru dans le monde que, pour faciliter son mariage avec une riche héritière, Jacques Esprit avait réalisé, par « la contribution de ses amis », « une somme de quarante mille francs », le P. Rapin en profite pour railler le philosophe qui « déclame si fort contre l'amitié », qui prétend « qu'il n'y en a point de vraie », quand « il est l'homme du monde qui a reçu le plus de fruit « de l'amitié ». Le P. Rapin insiste sur ce point. Pour lui, Jacques Esprit « avait tort de se plaindre de la fausseté de l'amitié, puisque cette vertu n'a peut-être jamais été « moins fausse que pour lui, par la somme qu'il retira de la bourse de ses amis pour se marier ».

Le P. Rapin revient sur ce sujet en plusieurs endroits de ses *Mémoires*. C'est faire payer cher à Jacques Esprit quelques mots à peu près élogieux! Sainte-Beuve n'a pas donné, vraiment, une référence qui tourne à l'honneur du caractère de Jacques Esprit. Encore si le P. Rapin commentait un fait vrai, et si « la contribution des quarante mille francs » était réelle! Mais l'anecdote est fausse : je le démontrerai par des preuves documentaires irrécusables. Du côté de sa femme, Esprit était créancier du comte d'Harcourt; par lui-même, il était créancier du prince de Conti pour cette somme qu'on l'accuse d'avoir reçue en don et qu'il avait au contraire prêtée — par acte notarié! — Quand je vous dis que Jacques Esprit n'a vraiment pas de chance!

Écrivain philosophe, on le tue avec la gloire de La Rochefoucauld qui lui revient en partie; homme du monde, on l'enrichit des dons qu'on ne lui fait pas — au contraire! Et croyez-vous que ce soient les gens les moins intéressés qui reprochent à Jacques Esprit de l'être trop? En général, les gens de lettres, *domestiques* dans les grandes maisons alors, n'étaient point indifférents aux faveurs des grands : ils ne se les disputaient qu'avec trop de cupidité et d'envie. C'est là une triste vérité. Mais qui trouve-t-on parmi les envieux de Jacques Esprit? Chapelain! le plus renté de tous les plus beaux esprits! « Il plaît, écrivait-il à Balzac (11 mars 1639), il plaît à ceux à qui rien ne devrait plaire qui ne fût bon, et *il en reçoit les bienfaits.* »

Que Jacques Esprit fût aimable et eût le don de plaire, Chapelain, sur ce point aussi, s'accorde avec le P. Rapin — avec tout le monde. Il compare Jacques Esprit à La Mothe le Vayer pour en donner une mauvaise opinion; et ce n'est peut-être pas cela qui le fera paraître moins sympathique. Chapelain, en somme, ne nie pas qu'on « l'ait aimé à cause de sa bonté », et il ne conteste ni « son imagination » ni « son style », tout en spécifiant que « son fort est dans la théologie ». Mais citer Chapelain comme garant de l'imagination de Jacques Esprit, — qui fut poète à son heure, — c'est encore risquer de lui porter malheur.

Conjurons le mauvais sort et tâchons de reconquérir à J. Esprit quelques justes amitiés posthumes par le joli portrait qu'a fait de lui Voiture. Deux ans après la lettre de Chapelain à Balzac, Voiture écrivait au ministre Chavigny (5 juin 1641) : — « C'est en vérité, Monsieur, un des plus aimables hommes du monde, qui a l'âme et l'esprit faits comme vous les aimez, fort bon, fort sage, fort savant, grand théologien et grand philosophe. »

J'en ai assez dit pour laisser pressentir que Jacques Esprit est digne d'être mieux connu : par la notice que des documents inédits ou nouveaux me permettent de lui consacrer, on le connaîtra tel qu'il fut. La vérité sur son compte sera déjà un acte de réparation envers la mémoire de cet oublié!

II

Jacques Esprit naquit à Béziers le 23 octobre 1611. Son père, André Esprit, était docteur-médecin. Il avait deux frères plus âgés. L'aîné, celui qui fut le

(1) Un vol. in-8°; Paris, 1854. Lagrange, éditeur.)

P. Esprit ou l'abbé Esprit, joua un rôle important, comme Oratorien, dans les affaires religieuses; le cadet, Jean Esprit, fut un médecin des plus distingués. De bonne heure, l'aîné, qui « avait de l'esprit comme un lutin », selon le mot de Tallemant des Réaux, prit position à Paris et y prépara la place aux autres, grâce d'abord à l'influence d'un oncle des Arnaud, le trésorier du Languedoc Marion, qui résidait alors aux portes de Béziers, en sa baronnie de Preignes (1), mais grâce surtout à son intelligence et à son activité personnelles. Lettré, poète aussi, on lui doit des *Maximes politiques en vers*, que M. Cousin et beaucoup d'autres attribuent à Jacques Esprit, — parce que celui-ci, entré à l'Oratoire en 1629, « sans engagement », fut désigné sous le nom d'Esprit de l'Oratoire et confondu ainsi avec l'aîné, qui, lui, resta toujours et pour tous l'abbé Esprit.

L'abbé Esprit, chargé de l'éducation du comte de Fiesque, n'avait pas tardé à être reçu à l'hôtel de Rambouillet et à l'hôtel de Liancourt, dont il fit ouvrir les portes à Jacques Esprit. La chronique littéraire, ne fût-ce que pour marquer l'identité individuelle des deux frères, doit noter d'abord que c'est à lui que l'abbé Le Roy de Haute-Fontaine adressa une lettre (9 février 1656) pour se défendre d'être l'auteur de la première *Provinciale ;* ensuite, que c'est son témoignage que Sainte-Beuve allègue pour expliquer « certain embarras qu'eut toujours Bossuet touchant l'oraison funèbre du docteur Cornet » (2).

Jean Esprit, l'autre frère, le médecin, appartient, lui aussi, à la chronique littéraire par sa mise à la scène dans l'*Amour Médecin*. Molière l'aurait peint sous le nom de Bahis. Médecin de Richelieu dès 1639, médecin ensuite du frère de Louis XIV, Philippe, duc d'Anjou, il fut un des médecins consultés sur la maladie du roi (1658), et c'est lui qui proposa l'emploi de l'émétique, ce dont Gui-Patin, en une de ses plus exubérantes lettres, se montre si fort scandalisé : « Autrefois, on n'appelait jamais chez le roi malade les médecins des princes du sang, pour des raisons politiques très fortes : aujourd'hui tout est renversé. »

Ne nous occupons plus que de Jacques Esprit, dont les voies ont été préparées. Il reste peu de temps à l'Oratoire, où il ne s'est appliqué qu'aux belles lettres et à la théologie. Il sait déjà son monde et s'y pousse. « Il avait, dit Niceron, une heureuse physionomie, de la délicatesse dans l'esprit, une aimable vivacité, de l'enjouement et beaucoup de facilité à bien parler et à bien écrire. Ces qualités le firent bien recevoir partout. » Le futur duc de La Rochefoucauld se fit un plaisir de le produire. « Il le goûtait infiniment. »

On a prétendu que la famille du chancelier Séguier était originaire de Béziers, et que cette sorte de compatriotisme avait contribué à l'entrée de Jacques Esprit dans sa maison. L'assertion a été démentie par Ménage. Séguier était alors accueillant et généreux pour les gens de lettres. Et jusqu'à Dassoucy, tout obtint ses faveurs ! L'empereur du burlesque dit quelque part :

> Grand Séguier, me fites l'honneur
> De me ramener en carrosse.

Pas n'était besoin donc de trouver des motifs extraordinaires à l'accueil fait à J. Esprit par Séguier, qui lui assura la table, 500 écus de pension et un revenu de 2 000 livres sur une abbaye, que la duchesse d'Aiguillon avait précédemment demandée à Richelieu.

J. Esprit ne perdit pas son temps. Le 14 février 1639, sous le patronage de Séguier, il entre à l'Académie française ; quelque mois après, il est nommé conseiller d'État. Mais en 1644, quand sa fortune semblait le mieux établie chez le chancelier, il fut obligé d'en sortir. Le mariage de Marie-Madeleine, fille de Séguier et veuve du marquis de Coislin, avec Guy de Laval de Sablé, irrita le chancelier contre J. Esprit, qu'il soupçonnait d'avoir trempé dans une intrigue amoureuse contre son gré. Un commentateur de Tallemant des Réaux, P. Paris, croit que l'abbé d'Olivet était « moins bien informé peut-être » que l'auteur des *Historiettes* quand il assure, à l'encontre de celui-ci, que Jacques Esprit se retira quelque temps (le temps de laisser passer l'orage) au séminaire de Saint-Magloire, « mais sans vouloir reprendre l'habit de l'Oratoire ». C'est l'abbé d'Olivet qui était le mieux renseigné. Il le fut par Mairan — d'après des *Mémoires* laissés par J. Esprit lui-même, aujourd'hui perdus, et sur lesquels je reviendrai.

Jacques Esprit, comme dit le P. Rapin, fut alors et momentanément « de l'Oratoire sans en être ». Il portait le petit collet, et, moitié du monde, moitié d'église, se classait parmi « les abbés amphibies ». Mais il resta peu dans cette situation équivoque. La duchesse de Longueville l'appela auprès d'elle et l'attacha à sa personne, sur la recommandation de la marquise de Sablé. J. Esprit était dans une sorte de ferveur théologique. La duchesse de Longueville le prit avec elle à Munster (1646), quand elle y suivit son mari, « pour discourir avec luy de la grâce et de prédestination, trouvant cela fort beau ; et, étant à Munster, elle en parlait à tout le monde, pour paraître savante. » C'est le P. Rapin qui dit cela, non sans un peu de sa malice habituelle.

La duchesse commençait à être gagnée par « la nouvelle opinion (le jansénisme), laquelle faisait

(1) *Mémoires d'Arnaud d'Andilly*, p. 402-403.
(2) *Port-Royal*, t. VI, p. 364.

peu à peu des progrès dans son esprit, mais par des commencements de vanité et de curiosité ».

Ce voyage de la duchesse à Munster avait excité la verve des poètes. Bois-Robert ne fut pas un des moins zélés à la célébrer, en chargeant son ami Jacques Esprit de faire parvenir ses vers à leur adresse. J. Esprit était devenu le distributeur des bonnes grâces de la duchesse de Longueville; et quand elle revint de Munster (novembre 1647), il en fut de même à Paris. C'est chez elle et par elle que le prince de Conti, alors prince ecclésiastique et aspirant au cardinalat, commença de connaître J. Esprit, qui devait peu de temps après passer au service de sa maison et y demeurer jusqu'à la mort du maître. Mais après avoir demandé (25 octobre 1648) le chapeau de cardinal, le prince de Conti, dépité du retard éprouvé par ses ambitions, n'allait, pas plus que son frère Condé et sa sœur la duchesse de Longueville, résister au mouvement de la Fronde. J. Esprit resta de leur parti.

On se demande s'il ne composa pas, lui aussi, quelque mazarinade, ce dont tout ce monde se mêlait. Il avait, certes, assez d'esprit pour de telles satires; — et il ne faut pas se dissimuler qu'il fut homme à se prêter parfois aux caprices de ses maîtres. Il était souple, mais sa docilité n'était point servile, — et il savait faire à sa tête à l'occasion. « Il a toujours fait le plaisant, mais quelquefois il ne l'est guère », dit Tallemant de Réaux, qui ne l'aime pas et qui, d'ailleurs, parle de lui au hasard des ouï-dire.

J. Esprit suivit Mme de Longueville en Guyenne, et demeura quelque temps, durant l'hiver de 1653, à Angoulême, chez M. de Montausier, où celle qui devait être Mme de Sévigné fut même l'objet d'une inclination amoureuse du prince de Conti, qui prenait goût à s'émanciper.

Pour un observateur, pour un philosophe sans illusions sur les vertus des hommes, quels curieux et instructifs spectacles que ceux donnés par les divers milieux sociaux où se tramaient les intrigues et les faits et gestes de la guerre civile! Jacques Esprit est là aux premières pour la représentation de cette comédie humaine dont l'amour-propre et la vanité aristocratique sont les grands ressorts.

C'est bien au lendemain des troubles de la Fronde, où l'intérêt personnel s'était montré si évidemment à nu au fond des actions publiques en apparence les plus généreuses, que le désir de condenser et concentrer l'expérience acquise en maximes devait venir à des esprits tels que la marquise de Sablé, La Rochefoucauld et Jacques Esprit. Et c'est alors que commença, en manière de jeu de société, cette série de réflexions dont trois recueils ont été le résultat, pour ne parler que des trois initiateurs de ce genre d'exercices moraux, spirituels et philosophiques. Il est utile de ne pas oublier cette origine secrète des *Maximes*, pour s'expliquer, chez Esprit, la dédicace au Dauphin de son livre, auquel on a donné couramment le titre de *l'Art de connaître les hommes* (au lieu de *Fausseté des vertus humaines*), et dont la portée politique suggère à Leibnitz l'idée de le comparer au livre du *Prince*, de Machiavel.

Les biographes de Jacques Esprit placent vers cette même époque (1654) son mariage. Leur chronologie, fort hasardeuse toujours, est ici en défaut plus qu'ailleurs. Si Jacques Esprit entra alors dans la maison du prince de Conti, qu'il suivit en Languedoc, non sans de fréquents retours et séjours à Paris, ce n'est que vers le milieu de l'année 1657 qu'il se maria. Sans fonctions d'abord bien déterminées, il paraît être chez le prince plutôt en hôte qu'en domestique, en poète ou lettré qu'en serviteur. Le prince a pour lui une véritable amitié; mais la princesse lui garde toujours comme une instinctive défiance, parce qu'il a été trop initié aux secrets de la duchesse de Longueville pour avoir ignoré les sentiments équivoques, et fort commentés alors, de Conti pour sa sœur.

Le 24 octobre 1654 (Conti avait épousé la nièce de Mazarin, Marie Martinozzi, en février), la princesse lui écrivait pour se défendre « d'avoir dit à la Reine que, quoiqu'il fût brouillé avec Mme de Longueville, elle ne laisse pas de souhaiter qu'elle retourne avec son mari »!

Femme, jalouse et Italienne, la princesse sera longue à revenir de ses préventions contre J. Esprit, qu'elle croit tout dévoué au prince en toute circonstance. Le 17 juin 1655, pendant que le prince est à l'armée de Catalogne, elle lui écrit de la Grange-des-Prés : « Je ne puis assez vous dire quel soin a eu de moy, pendant que je me suis trouvée mal, M. Esprit; et, comme je croy que c'est pour l'amour de vous, je vous supplie de vouloir bien le remercier. » La situation eût été délicate pour un moins habile et moins délié; mais J. Esprit était expert aux difficultés de cette nature : il avait trop pratiqué les grands et trop étudié la nature humaine pour ne pas s'en tirer à son honneur.

Aux années où nous sommes correspondent les mémorables séjours de Molière et de sa troupe au château de la Grange-des-Prés et à Pézenas. La petite cour du prince était des plus brillantes et des plus joyeuses.

L'abbé de Cosnac, qui, dans ses *Mémoires*, s'est attribué le mérite d'avoir fait engager Molière et sa troupe, dans un récit plus que sujet à caution et qu'il ne faut accepter que sous bénéfice d'inventaire, prête à Jacques Esprit un rôle de plat et bas flatteur auprès de Conti, alors tout entier aux plaisirs. L'abbé de

Cosnac ne ménage personne dans ses souvenirs de ce temps : il ne devait point épargner Esprit. Voici comme il le peint et en quelle indigne attitude il le montre (tome Ier, pages 203 et 204) :

Cet homme s'était établi auprès de M. le prince de Conti, par l'esprit qu'il avait assez agréable, et plus encore par une complaisance si fade qu'il me déplut d'abord. Il s'était attendu que je le considérerais assez pour lui confier toutes les affaires de la maison, et que je lui donnerais par là le moyen d'être intendant, et il le désirait fort.

Soit dit entre parenthèses, l'abbé de Cosnac n'était à cette date (janvier 1655) que secrétaire des menus plaisirs, il n'avait pas l'importance ni l'influence qu'il s'arroge, et il avait joué naguère, dans l'affaire de Mme de Calvimont, un rôle assez scabreux pour un prêtre.

Comme je ne répondais pas à son attente, il prit une forte haine contre moi, et cette haine a été, depuis, le fondement et le principe de tous les désagréments qui me sont arrivés dans cette maison... Il vivait civilement avec moi, comme un vieux courtisan qui sait s'accommoder au temps et à la faveur. Pour moi, je croyais bien qu'il avait des accès familiers auprès de l'un et de l'autre, et qu'il était prudent de le gagner ; mais j'avais, comme lui, beaucoup d'ambition, et d'ailleurs une humeur brusque qui ne me permettait pas de le ménager.

Il arriva, en ce temps-là, une chose de rien, s'il faut ainsi dire, qui mit le comble au mépris que j'avais pour lui. M. le prince de Conti s'était mis dans la tête d'aller en masque courir les bals de Montpellier. Je fis, pour l'en détourner, tout ce que je pus.

Je lui donnai assez à connaître que le seul plaisir était de se masquer et de n'être pas connu. Cependant, personne que moi ne s'y opposant, il se masqua. Dès qu'il eut achevé de s'habiller, Esprit entra dans sa chambre, et, l'ayant considéré longtemps avec un étonnement affecté, il s'approcha de moi, et d'un ton de voix extrêmement fort, quoique étouffé, il me demanda : « Qui est celui-là ? » Je sortis de là en m'écriant : « Oh ! le lâche flatteur ! » On peut juger si Esprit me le pardonna.

Il est fâcheux pour l'abbé de Cosnac qu'une variante ait rendu cette anecdote plus que suspecte. En effet, au tome II, page 196, de ses *Mémoires*, Cosnac la rapporte avec cette seule différence que le lâche flatteur, cette fois, est « l'abbé Roquette, » au lieu d'Esprit. C'est trop souvent comme cela avec Cosnac, dont la bonne foi est en défaut, quand la passion l'aveugle. Peut-être aurait-il dû se souvenir que J. Esprit n'avait pas été étranger à son entrée chez le prince de Conti. Si ce fut Langlade qui le présenta à La Rochefoucauld, ce fut Esprit qui disposa le duc son ami à le recommander au prince, à Saint-Maur, en 1650. Il ne dépandait pas de Cosnac qu'Esprit devînt ou non intendant de Conti : son crédit personnel lui permit de l'être bientôt, à la fin de cette année 1655.

— Quant à ses prétendues habitudes de basse flatterie, une lettre de la princesse en démontre une fois de plus la fausseté. Le prince et la princesse auraient souhaité lui faire épouser une femme de leur choix. Il n'entendait pas de cette oreille. La princesse écrit de Paris le 15 mai 1657 :

M. Esprit s'en est allé avec M. de Challon pour quelque temps. Il ne m'a pas dit pourquoi c'est, mais on m'assure qu'il serait allé pour voir une fille que M. de Challon veut lui faire épouser. Si cela est vrai, voilà la pauvre Gonse abandonnée ! Voilà ce que c'est que le monde ! Allez-vous y fier ! *Nous ne sommes pas trop bien ensemble. Il me boude.* Mais vous savez comme cela m'inquiète.

Ici se place une rectification nécessaire à l'anecdote qui sert de prétexte aux railleries du P. Rapin. Selon la plupart des biographes, ce n'est pas à la contribution de divers amis, c'est à la générosité du prince de Conti seul qu'Esprit aurait été redevable de la somme de 40 000 livres, qui lui aurait permis de se marier. Or, deux documents inédits puisés dans l'inventaire des titres de la maison de Conti (1) attestent que J. Esprit, dès le 12 juillet 1655, était devenu créancier du prince « moyennant la somme de 40 000 livres *qui a esté payée comptant* à *S. A. S. monseigneur le prince de Conty.* » — La pièce septième de la cote Y, liasse 2, mentionne la constitution, par ce fait, d'une rente de « 2 000 livres ».

La pièce suivante « est une expédition d'*une quittance* du dit sieur Esprit de la somme de 13 000 livres en déduction des 40 000 portées en l'obligation ci-dessus, en sorte que la dite rente de 2 000 est réduite à 1 350 par an, la dite expédition signée Dupré et Lefouin, notaires (à Paris), dattée du dernier juin 1658. »

C'était, pour ainsi dire, dans les traditions de famille d'Esprit d'avoir des rentes. Il existe plusieurs contrats et quittances, dans les archives de Béziers, au nom d'André Esprit, le père. Au 4 mars 1622, il avait prêté « 1 600 livres au collège ». — Jacques Esprit, à son tour, à la date du 2 octobre 1650, touche « la somme de deux cents livres pour les intérêts que le ville de Béziers lui doit ».

Par sa famille et par lui-même, Jacques Esprit a des rentes. Par sa femme, il n'en a pas moins. Dans une lettre, sans date, mais qui se rapporte à l'année 1658, il demande au chancelier Séguier de ne pas accorder au comte d'Harcourt le répit de surséance qu'il réclame.

Il y a je ne sais combien d'années qu'il tient tout le bien de mon beau-père et celui d'un pauvre mineur, qu'on luy presta pour nourrir et faire subsister sa maison pendant sa disgrâce, et maintenant, au lieu de nous faire raison, il nous consomme en frais, par toutes les

(1) Archives nationales, K² — 125.

chicanes que ses gens d'affaires nous font. (*Bibl. nat. Fs.fs. — 709/30.*)

Ne faisons pas trop la moue à ces questions d'argent qui sont typiques. C'est utile d'y regarder, puisqu'on en avait pris motif de traiter Jacques Esprit d'ingrat envers ses amis qui l'auraient enrichi, ce qui n'est pas.

Et pourquoi serait-on, en pareille matière, plus dédaigneux que La Rochefoucauld ? Le duc ne trouvait pas au-dessous de sa dignité de s'intéresser aux affaires de son ami et maître. Le 24 octobre 1660, en lui envoyant « des sentences » et le remerciant de lui en avoir « rectifié » d'autres, il lui en signale une d'Esprit lui-même, un peu obscure, et il ajoute : « Vous me ferez un extrême plaisir de me l'expliquer *quand vos rentes vous le permettront.* » La Rochefoucauld savait qu'Esprit venait de perdre à « un retranchement de l'Hôtel de Ville », et il avoue qu'on a beau être philosophe, on n'est jamais indifférent ni insensible à ces choses-là. S'il demande une réponse à des pensées et maximes communiquées à Esprit, il « la demande aussi sur l'état de ses affaires ».

Ces particularités marquent le degré d'intimité cordiale de cette correspondance. Faut-il y voir un excès de condescendance affectueuse pour des préoccupations d'argent habituelles à J. Esprit ?

Voiture a bien dit qu'Esprit n'est pas un de ces philosophes « qui méprisent les richesses. » Ceux-là mêmes (le P. Rapin excepté), qui croient au don des 40 000 livres par le prince de Conti, n'ont pas supposé Esprit incapable de tout désintéressement. Ils donnent à l'anecdote une contre-partie : la restitution au profit des pauvres. On raconte que le prince se ruinait en aumônes. Pris d'un généreux scrupule, Esprit aurait dit à Conti : « Cette somme devient utile à Votre Altesse pour les malheureux. Reprenez-la, pour ne pas les en priver ! »

L'anecdote de la restitution, et cette fois c'est dommage, n'est pas plus exacte que celle du don. Leibnitz ne l'a connaissait pas, car il s'en fût fait un argument contre le défaut de bonté dont on pourrait accuser l'auteur de la *Fausseté des Vertus.* Au fond, c'était un brave homme, et bien meilleur que l'opinion qu'il avait donnée de lui par son livre. Il n'avait pas le cœur sec et l'âme sceptique. Et quand, à la mort du prince de Conti (février 1666), il résigne ses fonctions d'intendant, et se retire à Béziers (1) pour se consacrer tout entier à sa famille, il donne l'exemple des vertus domestiques. De son union avec Geneviève Bollain, il avait eu trois filles, dont l'aînée épousa M. d'Espondeilhan, et la cadette M. de Boussanelle ; la troisième se fit religieuse.

(1) Son frère aîné allait parfois dans sa ville natale. En 1683, il y visita la sœur de Fléchier, clairiste.

Jacques Esprit mourut à Béziers le 6 juillet 1678, au moment où se publiait à Paris, après bien des retards, son livre de la *Fausseté des Vertus humaines.* Il laissait des *Mémoires* dont la perte devait commencer la série des malechances de sa renommée posthume. Leur perte a trop laissé la parole aux seuls ennemis de Jacques Esprit.

III

Par les milieux si divers, par les sociétés si hautes, par les amitiés si illustres, par les contacts littéraires, mondains et politiques où l'on vient de voir passer la vie de Jacques Esprit, on peut juger de l'abondante richesse des souvenirs qu'il eût pu accumuler dans ses *Mémoires.* Les salons aristocratiques, les académies, les ruelles, les coteries ecclésiastiques, les cercles littéraires, il avait tout traversé. Depuis l'Oratoire ou l'hôtel du chancelier Séguier jusqu'à Munster et à la cour du prince de Conti, en passant par la Fronde observée de près et dans les coulisses, quelle succession d'événements publics ou particuliers, de personnages de toutes marques, et que de réflexions à noter au jour le jour ! Ces *Mémoires* d'Esprit eussent été d'autant plus curieux et précieux qu'il avait vu plus de choses et d'hommes, et que son récit eût inspiré confiance. Sa parole l'eût défendu, lui et tant d'autres, contre les diffamations, par exemple, de l'abbé de Cosnac.

Et quelle page eût pu nous laisser l'auteur de la *Fausseté des Vertus humaines* sur la conversion du prince de Conti, et surtout sur les intrigues trop peu connues que son intolérant fanatisme le porta, vers la fin, à entreprendre contre le théâtre, qu'il avait tant aimé, et contre Molière, qu'il avait tant applaudi ! Il suffit de se rappeler la nomination du président de Lamoignon comme exécuteur testamentaire du prince et son rôle dans les interdictions du *Tartuffe,* pour deviner tout l'intérêt des révélations qu'eût pu faire Jacques Esprit.

Ces *Mémoires,* que nous en sommes à regretter, existaient au siècle dernier, chez les descendants de l'auteur, à Béziers. Ils étaient entre les mains de Mme de Boussanelle, petite-fille de Jacques Esprit et mère de ce chevalier de Boussanelle à qui l'on doit des ouvrage militaires et notamment le *Parfait Cavalier.* Mairan (1), secrétaire de l'Académie des sciences et membre de l'Académie française, natif de Béziers aussi, demandait par lettre à son compatriote et ami le docteur Bouillet, collaborateur médical de l'*Encyclopédie,* des nouvelles de ces *Mémoires* manuscrits et dont il soupçonnait tout le prix.

— Faites-moi le plaisir, je vous supplie, de vous in-

(1) Coïncidence à noter : Mairan était propriétaire d'une maison de campagne qu'il vendit aux Conti, à Cessenon.

former avec les personnes de la famille de M. Esprit des circonstances énoncées dans le *Mémoire*, Mme de Boussanelle, qui est, je crois la personne la plus proche, ne refusera pas de le faire ; *c'est pour en parler dans l'histoire qu'on fait des académiciens de l'Académie française.*

Ce dernier détail confirme ce que j'ai dit de l'exactitude des renseignements biographiques fournis par l'abbé d'Olivet. C'est de son *Histoire de l'Académie* qu'il s'agit. Il put puiser aux sources originales; car les *Mémoires* ou du moins un résumé, un mémoire abrégé et analytique fut envoyé à Mairan « par la poste, à l'adresse de M. d'Onsembray ». Mais selon la coutume ordinaire des biographes d'alors, très sobres de détails psychologiques et humains, l'abbé d'Olivet ne tira qu'un médiocre parti de la communication qui lui était faite. Que devinrent le ou les *Mémoires* de J. Esprit? On l'ignore; égarés ou à jamais perdus. Ils eussent servi autant que bien d'autres à l'histoire de France, et à coup sûr ils auraient été utiles à la réputation de l'auteur. Mais J. Esprit n'aura pas la veine qu'on les découvre!

C'est d'après la seule *Fausseté des Vertus humaines* qu'il faut juger Esprit, en se rapportant aux *Lettres* de La Rochefoucauld de 1659, 1660, 1663, 1665 pour les circonstances où, en même temps que les *Maximes*, cet ouvrage de morale et de philosophie fut composé. Dans sa notice sur La Rochefoucauld, l'édition Hachette considère comme « oiseux » de reparler des conditions où la marquise de Sablé, le duc de La Rochefoucauld et J. Esprit collaborèrent à leurs recueils de « sentences ». On s'étonnerait de voir passer sous silence le nom d'Esprit dans cette étude, si rien pouvait surprendre en fait d'injuste indifférence à l'égard d'Esprit. Laissons-lui la parole, — pour se dédommager un peu, — et apprenons de lui comment et quand la *Fausseté des Vertus humaines* fut terminée et envoyée à Paris pour l'impression (dont la duchesse de Longueville voulait prendre les frais à sa charge). Voici une lettre de J. Esprit (*Résidu Saint-Germain*, vol. XVIII). Elle est adressée à Mme de Sablé :

Béziers, le 29 novembre 1673.

Je croirais, Madame, manquer à ce que je vous doibs, si je ne vous donnais avis que j'ay envoyé vostre livre à Paris. Je l'appelle vostre parce que vous estes en partie cause qu'il voit le jour par l'approbation que vous luy avés données lors mesme qu'il n'estait encore qu'informe et *par le but que je m'y suis proposé de vous faire voir ce qu'il y a de plus beau et de plus exquis dans la philosophie morale des Platoniciens*, péripaticiens (*sic*) cirénaïques, ciniques (*sic*), stoïciens et épicuriens, dont j'ay embrassé les sentiments de la manière que j'ay cru le plus capable de vous plaire. Vous y trouverez aussi, Madame, un grand nombre de réflexions, de celles que vous aimés et quantité d'erreurs populaires détruites. J'y ay osté quelques phrases que ces messieurs, c'est-à-dire M. Nicole, a trouvé trop singulières, et un endroit qu'il n'a pas approuvé. En vérité, c'est un homme admirable et rien ne l'est plus qu'un escrit qu'il m'a envoyé sur le sujet de l'enchaisnement des vertus. Je vous supplie, Madame, de vouloir bien luy témoigner la reconnaissance que j'ay des bons avis qu'il m'a donnés. Au reste, Madame, rien n'est pareil à celle que j'ay des soings et de la tendresse que me témoigne Madame de Longueville: elle a adopté mon livre, s'est chargée d'en procurer l'impression, elle a eu en teste de me le rendre utile et pour y parvenir, il n'y a rien qui ne luy vienne dans l'esprit. Vous savez, Madame, quel cœur j'ai eu toute ma vie pour elle et vous jugez bien que tout ce qu'elle faict ne le détruira pas. Je ne vous supplie pas de vous joindre à elle et de vous charger aussi de la destinée de mon livre, parce que je ne vous ay point oubliée et que vous ne m'avez point oublié.

ESPRIT.

Le temps et l'espace me manquent pour m'étendre sur l'inspiration et les conclusions jansénistes de l'ouvrage d'Esprit. On vient de voir que Nicole en a pour ainsi dire approuvé l'orthodoxie. Il scandalisa par son peu de foi dans la vertu des hommes. Un siècle et demi après, M. Cousin n'en revenait pas encore. Le rigoriste excès de ces doctrines ne saurait, cependant, sans quelque injustice, être pris à la lettre ; car à ce compte J. Esprit aurait Montaigne pour complice. Le livre sur la *Fausseté des Vertus humaines* est-il autre chose que le développement, à un point de vue de morale religieuse, de cette observation de Montaigne?

Il ne se reconnaît point d'action vertueuse : celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence ; car le profit, la gloire, la crainte et autres telles excuses estrangères nous acheminent à les produire. La vaillance, la justice, la débonnaireté que nous exerçons, lors elles peuvent estre ainsi nommées par la considération d'autruy ; mais chez l'ouvrier ce n'est auculnement une vertu ; il y a une autre fin proposée, une autre cause mouvante.

Publié seulement en 1678, soit sous son vrai et textuel titre, soit sous le titre de l'*Art de connaître les hommes*, le livre d'Esprit fit du bruit dans le monde. Il piqua l'attention publique et excita la curiosité des femmes en France et à l'étranger. Il en parut en peu de temps plusieurs éditions à Paris, à la Haye, à Amsterdam. Mme de Sévigné écrit à sa fille, le 5 février 1690 :

J'ai entendu *louer excessivement* à votre mystique (Corbinelli, surnommé le *mystique du diable*), le livre de la *Fausseté des Vertus humaines :* il l'avait lu en manuscrit; il était ami de M. Esprit, *et le consultait sur ses ouvrages;* il vous a dit mille fois que le livre était excellent, non plus que les louanges de Rochon; l'heure de ces deux goûts n'était pas encore venue : il y a des temps pour tout. Je lirai bien volontiers ce livre sur sa parole.

Le livre fit son chemin. En Allemagne, c'est pour répondre à la curiosité de l'électrice de Brunswick-

Lunebourg, que Leibnitz « directeur naturel de ses plaisirs et même de ses amusements de l'esprit », fut amené à donner son avis sur l'*Art de connaître les hommes*. Le soin consciencieux qu'il y mit aurait peut-être dû avoir des imitateurs en France... Mais J. Esprit, c'est entendu, n'a pas de chance.

AUGUSTE BALUFFE.

LE GÉNÉRAL MERLE

La *Revue Bleue* a publié en 1892 des fragments de notes d'un soldat de la Grande Armée, nommé Merle, qui fut assez heureux pour revenir de la retraite de Russie, et assez bien inspiré pour écrire, une fois dans ses foyers, quelques souvenirs. Dans la même armée, ayant assisté aux mêmes batailles, à celle de Polotsk notamment, se trouvait un autre Merle, mais général celui-ci, et dévolu par suite à un rôle plus grave et à des responsabilités plus hautes, le général de division comte Pierre-Hugues-Victoire Merle.

Il semble intéressant de remettre en lumière cette figure, secondaire sans nul doute, mais pourtant digne d'attention et, qui mieux est, d'estime, un de ces héros modestes, si nombreux dans les armées de l'ancienne France, qui, en 1789, se trouvèrent de plain-pied avec les événements, y entrant sans forfanterie, sans hésitation, comme toute l'admirable génération des premières années de la Révolution, et au milieu des caracolades théâtrales des uns, des ambitions effrénées des autres, poursuivant, jusqu'à l'écrasement final, leur devoir de loyauté, de probité et de sacrifice.

D'autant que ce sera justice et que le général Merle a droit à réparation. Non seulement il a été négligé par les historiens, — eux aussi peuvent dire comme les défenseurs de la barrière Clichy : *Ils* sont trop ! — mais encore son rôle a été travesti et son caractère calomnié. Il a bien eu sans doute deux petites biographies (1), mais ce sont consolations un peu platoniques ; les histoires générales, celles que chacun consulte, n'encourent pas le reproche d'avoir exagéré son rôle ni embelli son caractère. M. de Ségur, dans son *Histoire de la campagne de Russie*, ne le nomme même pas lors du passage de la Bérésina, où son action fut pourtant décisive. M. de la Sicotière, dans un livre récent sur *Louis de Frotté et les insurrections normandes*, réédite contre lui une vieille calomnie de Vendéens fusillés malgré une capitulation, dont pourtant Hoche, son chef, avait fait officiellement justice. M. Thiers semble éviter de prononcer son nom, et le fait mourir dans une bataille d'Espagne, ce qui le dispense de noter son rôle postérieur.

Cependant la mémoire de Merle a trouvé une compensation curieuse, et où certes on ne la chercherait pas, dans un des romans de la *Comédie humaine : les Chouans*. Balzac avait recueilli sur place beaucoup de souvenirs sur les grandes guerres vendéennes ; il avait eu connaissance du rôle modéré et pacificateur, joué dans ces pays par le général, et il donna le nom de Merle à un de ses personnages les plus sympathiques, un simple capitaine, type du jeune officier d'alors, amoureux et rieur, qu'il adjoignit au grave et doux Gérard comme lieutenants du commandant Hulot, le soudard vaillant dont il devait décrire dans la *Cousine Bette* la lamentable décadence. Peut-être le nom et la mémoire du général devront-ils au grand romancier de vivre toujours, du moins dans le souvenir des balzaciens curieux de connaître les moindres détails de la *Comédie humaine* et quels personnages historiques se cachent sous les héros de ses romans.

Sans analyser les *Chouans*, peut-être peut-on transcrire les quelques lignes dans lesquelles est posé le *double* de notre général. C'est sur la route de Fougères, où Hulot et ses officiers escortent une colonne de réquisitionnaires et deux citoyennes en voiture :

— Ma foi, commandant, fait Merle, j'ai aperçu le bout du nez de la jeune dame, et j'avoue que tout le monde pourrait sans déshonneur se sentir, comme je l'éprouve, la démangeaison d'aller tourner autour de cette voiture pour nouer avec les voyageurs un petit bout de conversation...

— Brave Merle, reprit Gérard, en jugeant à la lenteur de sa marche qu'il manœuvrait pour se laisser graduellement gagner par la malle, est-il gai ! C'est le seul homme qui puisse rire de la mort d'un camarade sans être taxé d'insensibilité.

— C'est le vrai soldat français, dit Hulot d'un ton grave.

— Oh ! le voici qui ramène ses épaulettes sur son épaule pour faire voir qu'il est capitaine, reprit Gérard en riant, comme si le grade y faisait quelque chose !

Les lecteurs pourront voir la suite dans le roman, et comment la galanterie de Merle auprès des citoyennes (de nobles dames en train de chouanner) lui coûta la vie à lui et au détachement de bleus qu'il commandait.

Le général Merle était-il le jeune homme galant et étourdi de Balzac ? Non sans doute. Qu'on en juge plutôt.

* * *

Merle (Hugues-Pierre-Victoire) naquit à Montreuil-sur-Mer, le 26 août 1766, d'une famille méridionale

1 *Vie du lieutenant général Merle*, par le Dr Elie Mazel. (Nîmes, 1860.) *Le général Merle*, par Aug. Braquehay. (Dubois, Paris, 1893.)

et originairement protestante. Il n'était que simple grenadier au régiment d'Angoumois, en mars 1789, à vingt-trois ans. Mais l'émigration et la guerre allaient vite ouvrir les cadres : à vingt-sept ans Merle était général, *le général la Victoire!* comme l'appellent, en jouant sur son prénom, les représentants. Jusqu'à sa retraite, il garde l'épée à la main, sur la frontière d'Espagne d'abord, puis en Vendée, dans les Alpes piémontaises, à Marengo, à Ulm, à Austerlitz, plus tard en Espagne encore, avec Soult et Masséna, puis en Russie, enfin sur la frontière du Rhin en 1814, et en 1815 sur celle du Var. A la seconde Restauration, Merle prend sa retraite à quarante-neuf ans seulement, et il meurt à Marseille le 5 décembre 1830.

Voilà certes une existence bien remplie; mais, pour bien juger son caractère, il faut en suivre d'un peu plus près certains épisodes.

Le courage personnel, on le sait, ne manquait pas alors. Merle plusieurs fois blessé, dont quatre fois grièvement, eut trois chevaux tués sous lui à Austerlitz, trois autres dans les premiers jours de la guerre d'Espagne. Contre les guerillas, les généraux eux-mêmes devaient mettre le sabre au clair; Marbot nous a conté avec quelle maëstria il se débarrassa des cavaliers qui le pourchassaient dans une ruelle espagnole; Merle aussi paya de sa personne. C'était en 1811, pendant la retraite qui suivit l'échec de Torrès-Vedras; il formait l'arrière-garde et était serré de près par les éclaireurs de Wellington. Un jour, le 26 mars, il fut surpris par un peloton de cavaliers ennemis qui lui donnèrent la chasse: Merle était seul; il profite de son avance pour s'arrêter à un tournant de la route, tombe à l'improviste sur ses poursuivants, sabre le premier, « pistolète » le second et met en fuite les autres. Ce fut, comme il le disait lui-même en racontant l'affaire, le plus beau coup de sabre de sa vie.

Il avait de plus ce courage du chef qui maintient ses troupes sous la mitraille et les enlève au moment décisif. A Austerlitz, Merle formait avec les autres divisions de Davoust l'aile droite de l'armée française, que Napoléon avait dégarnie à dessein pour y attirer tout l'effort des Russes et percer leur centre; on sait quelle fut la résistance acharnée des soldats de Davoust, et comment les villages de Telnitz et de Sokolnitz qu'ils occupaient furent pris, repris et pris encore; la brigade de Merle occupait Telnitz, et elle eut sa part de dangers et de gloire. Merle fut nommé divisionnaire sur le champ de bataille.

Mais combien d'autres campagnes où les périls étaient les mêmes, mais non la récompense! Napoléon oubliait facilement ceux qui ne combattaient pas sous ses yeux, et Merle eut rarement cette bonne fortune. L'histoire est un peu comme l'Empereur, elle néglige les opérations secondaires. Pendant les premières guerres de la Révolution, par exemple, qui connaît les étonnants exploits des petites armées d'Espagne? Le bruit des grands combats livrés au Nord a fait presque oublier les deux ans de lutte acharnée qui forcèrent le roi d'Espagne à adhérer à la paix de Bâle. Il y eut cependant, dans cette héroïque armée des Pyrénées occidentales, des faits d'armes presque incroyables, des combats livrés dans les conditions les plus angoissantes, les soldats en guenilles, ravagés par des épidémies, des batailles sur les cimes les plus abruptes, des cols fortifiés enlevés au pas de course, un camp retranché formé de trente redoutes et défendu par 12 000 Espagnols pris par une simple brigade française, celle justement de Merle (1er août 1794), et, quelques jours après, la même brigade emportant de vive force la ville de Tortose. A peine cependant l'histoire a-t-elle retenu les noms de quelques combattants, Moncey, La Tour d'Auvergne; encore doivent-ils plutôt leur gloire à de moins ingrates campagnes postérieures. Que de vaillants parmi ceux dont on ignore les noms!

Merle est de ceux-là, puisqu'il fut un des premiers généraux désignés par l'Empereur quand reprit, treize ans plus tard, la guerre d'Espagne. Dès le mois de juin 1808, il commençait, sous les ordres du maréchal Bessières, l'interminable lutte contre les guerillas; il opérait à ce moment du côté de Burgos, de concert avec le fameux général de cavalerie Lasalle : cavalier et fantassin s'entendirent à merveille; en un mois ils prirent Valladolid, Santander et terminèrent la campagne par l'écrasante victoire de Medina del Rio-Seco, qui ne coûtait qu'une centaine de morts, dispersait l'armée espagnole et ouvrait au roi Joseph les portes de sa capitale. Peu de campagnes furent plus rapides et plus décisives.

Napoléon avait compris l'importance de la victoire : « Elle est très glorieuse, écrivait-il à son frère, et vaut plus qu'un renfort de 30 000 hommes;... jamais bataille ne fut gagnée dans des circonstances plus importantes : elle décide des affaires de l'Espagne. » Hélas! quelques jours après, la capitulation de Baylen allait tout remettre en question. Les guerillas surgirent de partout, et Merle dut s'épuiser, avec Soult, à conquérir les Asturies, la terre classique de l'indépendance espagnole.

Par surcroît, ils allaient avoir d'autres ennemis. L'armée anglaise de Moore s'avançait sur Salamanque pour couper Soult de l'Empereur; la marche foudroyante sur Madrid trompa ce calcul. Moore n'eut que le temps de rétrograder, suivi de près par Soult: l'Empereur avait désigné le général Merle pour former l'avant-garde, et cette chasse est restée un de ses plus beaux titres de gloire; c'est justice, car à lui seul, Soult, corpulent et temporiseur, n'aurait pas eu

sans doute cette fougue endiablée; la poursuite commença le 3 janvier 1809 par la culbute de l'arrière-garde anglaise; en quarante-huit heures, Moore parcourut les 25 lieues qui le séparaient de Lugo sans pouvoir rompre un seul pont derrière lui, de si près le talonnait Merle; il put enfin faire sauter celui de Lugo, mais nos cavaliers le rejoignirent; à Betanzos, il avait entassé six milliers de poudre dans les caves de la maison commune, il n'eut pas le temps d'y mettre le feu; la neige tombait et les soldats devaient se tenir par le bras pour ne pas être précipités par le vent dans les gorges; le 11 février, le pont de Burgo-sur-Mero sauta sous les yeux mêmes de Merle qui accourait à bride abattue. Le pont ne fut rétabli que le 15 et l'attaque reprit, mais les Anglais commençaient à se rembarquer; la bataille dura tout le jour; Moore qui avait perdu la moitié de son armée y périt : « J'espère, dit-il en expirant, que le peuple anglais sera content! » Merle méritait bien les molettes d'éperon dont l'héraldiste impérial devait peu après charger son blason.

La lutte contre les guerillas reprit, écrasante, interminable; les armées de l'Empire s'épuisaient à combattre d'insaisissables et renaissants ennemis. Merle fit la campagne de Portugal avec Soult en 1809: une des plus difficiles, dans un pays sauvage, tous les habitants soulevés, tous les ponts barricadés, tous les gués rendus impraticables, Oporto pris d'assaut, le gros Soult y lambinant et cherchant à se faire nommer roi de Lusitanie, l'arrivée subite de Wellington, la retraite forcée, l'artillerie détruite, Merle toujours à l'arrière-garde, 95 lieues franchies en douze jours par des sentiers de chèvres. Puis, en 1810, la seconde campagne de Portugal avec Masséna, la marche en avant, Merle en tête cette fois, la terrible bataille de Busaco, puis l'arrêt devant les lignes inexpugnables de Torrès-Vedras, finalement la retraite encore, sans souliers, sans uniformes, Merle derechef à l'arrière-garde, obligé, nous l'avons vu, de faire le coup de sabre; plus tard la bataille de Fuentès de Oñoro... plus de trois ans de la guerre la plus pénible et la plus décourageante.

*
* *

Merle n'était pas qu'un vaillant soldat, il avait le coup d'œil du général en chef, et cette qualité était moins commune qu'on ne pense dans cette héroïque pléiade de généraux dont plusieurs, livrés à eux-mêmes, manquèrent si regrettablement de décision tactique. Il racontait volontiers que l'armée de Moore ne lui aurait pas échappé si Soult l'avait laissé agir, notamment le dernier jour où, malgré ses représentations, Soult fit cesser le combat qui, on le sut après, venait de coûter la vie a Moore. Peut-être en ceci Merle se flattait-il un peu, mais pendant la retraite de Russie il montra de façon certaine une telle décision de caractère, qu'on doit regretter amèrement qu'il n'ait pas disposé d'un commandement en chef.

Merle était en Russie sous les ordres du maréchal Oudinot (2e corps); sa division, presque un corps d'armée, était forte de 12 200 hommes, tous étrangers (4 régiments suisses, 1 croate, et le 123e ancien hollandais). Oudinot ayant été blessé en août, Gouvion Saint-Cyr, commandant du 6e corps (bavarois), prit le commandement des deux et gagna la première victoire de Polotsk. Mais le moment des désastres approchait. La Grande Armée réduite à moins de 100 000 hommes battait en retraite. Bien que le 2e corps fût resté dans le camp fortifié de Polotsk, son effectif avait été fortement réduit par les maladies et les désertions; la division Merle était tombée à 4 000 hommes. L'armée de Wittgenstein vint attaquer Polotsk, comptant écraser les deux corps français et se réunir sur la Bérésina à l'armée de Moldavie avant que l'Empereur eût traversé la rivière. Les Russes furent une seconde fois vaincus (17-19 octobre). « C'était par trop téméraire, a dit un historien, de vouloir forcer 20 000 Français commandés par Gouvion Saint-Cyr et par des lieutenants tels que Maison, Legrand et Merle. » Toutefois, les événements se précipitant, Gouvion Saint-Cyr, menacé de de front et de flanc, se décida à évacuer Polotsk. Merle, comme toujours, dut protéger la retraite.

A peine le mouvement commençait-il que l'attaque des Russes reprit. Une lettre du général Merle au maréchal Moncey, heureusement conservée, laisse deviner quelle dut être cette nuit qui reçut des soldats le nom de « nuit infernale ».

« A l'opiniâtre défense de Polotsk, dit-il, ma division repoussa cinq assauts; nous étions attaqués par des troupes ivres et furieuses; 16 000 Russes restèrent étendus devant quelques palissades... L'attaque de l'ennemi dura trois jours et toute la nuit du 20 octobre, jusqu'à 4 heures du matin. Figurez-vous, monsieur le maréchal, une ville ouverte assaillie par 45 000 Russes avec 200 bouches à feu, et défendue par tout au plus 15 000 Français dont un gros tiers presque incapable de combattre... La ville entière construite en mauvais bois de sapin pouvait être d'un instant à l'autre réduite en cendres. En moins de vingt-quatre heures les projectiles ennemis en firent un volcan, un enfer, une situation épouvantable; nous avons été contraints de combattre à la clarté des flammes pendant neuf heures. Les cris et les gémissements des habitants joints aux hurlements féroces des Russes augmentaient encore l'horreur de notre position... Je reçus l'ordre d'abandonner la ville à minuit, mais ne voulant laisser à l'ennemi ni un homme ni le plus mince bagage, je n'effectuai ma retraite qu'à 4 heures du matin. Les Russes qui étaient sur nous, s'apercevant de notre mouvement, attaquèrent en

désespérés mon arrière-garde. Un combat des plus violents s'engage dans la ville, nous nous battons dans les rues, sur les places et jusque sur les ponts que je fais brûler après les avoir passés... »

Gouvion Saint-Cyr avait été blessé; bien que Merle ne fût pas le plus ancien divisionnaire, ce fut à lui que le maréchal donna le commandement des deux corps; il ne restait que 12 000 des 69 000 hommes de leurs effectifs primitifs. Merle fit sa jonction avec Victor, et proposa aussitôt au duc de Bellune (29 octobre) de courir à Borisow pour y occuper le pont de la Bérésina que menaçait l'armée de Moldavie. Merle montrait un vrai coup d'œil de général en chef. La manœuvre aurait sauvé la Grande Armée. Malgré ses instances, Victor refusa. Le 2e corps était à 12 lieues de Borisow; quand on s'y dirigea, on apprit que l'armée de Moldavie occupait la ville et le pont. La retraite de la Grande Armée était coupée.

Napoléon connaissait toute la gravité de la situation; depuis plusieurs jours, il écrivait à Victor que de lui et du 2e corps dépendait le salut de l'armée : « Communiquez cette lettre au duc de Reggio et concertez-vous avec lui pour livrer bataille. » En apprenant les événements, il écrivit à Bassano : « L'inaction honteuse du duc de Bellune, qui n'a pas attaqué, nous a fait un mal affreux. » Et Berthier mandait à Victor : « Sa Majesté ne comprend pas qu'ayant réuni à vos troupes le 2e corps, vous n'ayez pas pris l'offensive avec vigueur. » On sait comment il fallut tout le génie de Napoléon, tout l'héroïsme des vétérans, tout le dévouement des pontonniers pour que les débris de la Grande Armée pussent passer la funèbre rivière malgré les charges frénétiques des Russes. Le 2e corps passa le premier et eut à soutenir tout l'effort de l'armée de Moldavie pour donner au reste de l'armée le temps de franchir la Bérésina. Oudinot, blessé dès le début, dut céder le commandement, et ce fut encore le général Merle qui, frissonnant de fièvre, dut assurer le salut de l'armée. Pendant cinq heures, les 9 000 hommes qui restaient encore du 2e corps soutinrent le choc de toutes les forces russes. Ici aussi nous avons le récit autographe du général :

« A 2 heures de l'après-midi, dit-il, je n'avais plus de généraux, un d'eux était mort, tous les autres blessés; je n'avais plus d'officiers d'état-major, mes colonels avaient été également tués ou blessés, je restais seul pour commander. L'ennemi cessa un moment son feu, mais c'était pour se préparer à faire un vigoureux mouvement; de mon côté, quoique tombant d'inanition, je me préparai de mon mieux à le recevoir. Je ralliai ma troupe, je formai de tous les régiments du corps d'armée six faibles bataillons, je les disposai en masses. Sur le flanc gauche de ces masses, je plaçai 1 000 cuirassiers en colonne par escadrons. L'ennemi commence son mouvement. Pour moi, je recueille mes dernières forces et me mets à la tête de mes soldats; j'ordonne la charge à l'infanterie et à la cavalerie, tout s'ébranle ensemble et en bon ordre. Le feu le plus vif ne peut arrêter notre marche franche et bien soutenue. Nous arrivons sur la colonne russe qui formait l'avant-garde, elle était forte de 7 à 8 000 hommes, nous l'enfonçons à coups de sabre ou de baïonnette; tout ce qui n'est pas tué de cette troupe reste prisonnier.

« Je fis conduire cette colonne au quartier général de Sa Majesté qui s'occupait elle-même à faire passer les ponts à son armée.

« Cette fameuse charge rendit le général russe, commandant l'armée de Moldavie, plus circonspect... L'armée passa enfin la Bérésina... »

On a si souvent décrit cet atroce épisode des guerres napoléoniennes que nous ne voulons pas évoquer une fois encore ce tableau navrant. A la fin de la journée, il ne restait de la division Merle que 300 hommes, tous des régiments suisses; le 3e croate, le 123e hollandais n'existaient plus. Des 44 000 hommes que comptait le 2e corps au passage du Niémen, il en restait dans les rangs 1 500 à peine. Le général Merle succombait à la fatigue, il remit le commandement au général Maison et partit pour Wilna où il arriva le 9 décembre après avoir failli être deux fois enlevé par les Cosaques.

***

Autre chose distinguait encore le général Merle : il y avait tant de vaillants soldats et de bons capitaines même dans les armées de la République et de l'Empire ! Le général était un honnête homme, un doux et un loyal. Or, quelque pénible qu'en soit l'aveu, ces qualités n'étaient pas si communes dans cette génération militaire; le nombre est grand des généraux d'alors, héroïques sur les champs de bataille, mais brutaux, soudards et pillards, rançonnant les populations ennemies ou amies, et toujours dispos à « fructidoriser » les opposants et à laisser le vaincu tout seul sur la route de l'île d'Elbe ou de Gand; on sait que les gloires les plus brillantes ne furent pas les plus irréprochables. A ce point de vue, le général Merle, avec La Tour d'Auvergne, Moncey, Macdonald, Suchet et quelques autres, fait partie de ce groupe admirable joignant le courage chevaleresque à la scrupuleuse probité, soucieux du sang de ses soldats, respectueux aussi des susceptibilités étrangères. Tous les témoignages concordent sur ce point, depuis la sympathie des frères d'armes jusqu'à l'inimitié des « pourris ». Telle lettre que lui écrit Moncey, quand Merle, disgracié par les réacteurs du 18 fructidor, était interné, conduit comme un criminel de Paris à Marseille et obligé de traverser la

ville, les menottes aux poings, ne peut qu'honorer son destinataire comme son signataire :

« Tous nos braves frères d'armes doivent ainsi que moi rendre témoignage de votre amour de l'ordre et de la discipline, de votre conduite militaire désintéressée mais toujours utile. S'il en est qui ne vous rendent pas cette justice, la passion les égare. Jaloux des succès de cette armée (des Pyrénées occidentales) que leur inertie et leurs menées intrigantes contribuaient à paralyser, *ils ne nous pardonneront jamais d'avoir su arriver sans cesse à la paix par des victoires.* »

Par sa haute vertu morale, Merle était digne de Moncey. Jamais ne se sont démentis son respect des lois, sa douceur envers les populations ennemies : « Tu as fait aimer, lui écrivait Moncey dès le 4 prairial an III, les lois de notre patrie aux habitants que nous avons conquis, tu as maintenu l'ordre parmi les troupes par une discipline guidée par la justice, éclairée par la prudence... » Et plus tard, le témoignage de la municipalité de Mayenne affirme de même son rôle bienfaisant en Vendée :

« Tout ce bien, vous l'avez opéré par les moyens les moins onéreux possibles au pays, vous avez reconnu que la très grande majorité des habitants des campagnes était plutôt victime que complice des rebelles, et en conséquence vous avez eu pour eux tous les ménagements que permettaient les circonstances. Aussi ils n'ont vu en vous que leur libérateur... »

La réputation de Merle devait être bien assise sur ce point, car Napoléon, qui ne distribuait pas au hasard les tâches, le choisit à trois reprises pour gouverner de grandes places : Alexandrie devenu après Marengo le boulevard de la puissance française en Italie, Braunau qui devait tenir l'Autriche en respect pendant la campagne d'Iéna, enfin Wesel que Napoléon disait être avec Mayence et Strasbourg une des trois brides du Rhin. Dans d'autres circonstances l'Empereur sut profiter de sa souplesse énergique, pour occuper Pampelune, au commencement de la guerre d'Espagne, ou Spandau au commencement de la campagne de Russie : « Tout cela, écrivait l'Empereur à Berthier, doit se faire sans parler... Recommandez au général Merle de donner à dîner aux officiers prussiens et d'être fort honnête avec eux. » Merle, en effet, s'attira non seulement la bienveillance, mais encore l'estime de tous, et il eut l'occasion plus tard de le dire non sans fierté :

« Je ne crains pas d'avancer ici que, dans tous les pays où j'ai commandé, personne puisse porter la plus légère plainte sur ma moralité. Les autorités chez les puissances étrangères ont pris un soin particulier de noter les chefs cupides et dévastateurs ; on ne me verra assurément jamais figurer sur ces listes déshonorantes ; je puis courir l'Europe la tête levée... »

Le détail est curieux qui nous est donné ici sur ces chefs cupides et dévastateurs. Merle avait approché d'assez près Soult pour étudier un de leurs spécimens, il était notamment aux premières loges pour suivre les menées du candidat au trône de Lusitanie, et peut-être n'est-ce pas en riant, comme le disent ses biographes que le duc de Dalmatie lui disait : « Mon chef d'état-major, vous êtes le seul que je n'ai jamais rabroué ; » il répondit : « Mais, monsieur le maréchal, je ne me serais pas laissé faire ! »

*
* *

Le rôle joué par le général en 1814 fut tout à son honneur, et pourtant Dieu sait si le problème pouvait paraître angoissant à ces sabreurs peu casuistes que le brusque retour de l'île d'Elbe mettait entre la foi à leur nouveau serment et le souvenir des anciens coups frappés ou reçus ensemble ; psychologiquement, on s'explique assez bien les folies de ce grand enfant de Ney par exemple, son départ des Tuileries jurant d'y rapporter l'usurpateur dans une cage de fer, et son effondrement dans les bras de l'Empereur, dès que celui-ci paraît ; mais quelque indulgence qu'on puisse avoir pour ces faiblesses de caractère, il n'en faut pas moins honorer ceux qui eurent assez d'empire sur leurs vieux souvenirs pour ne voir en le débarqué du golfe Juan que le joueur titanique essayant de rétablir d'un coup sa fortune et jouant à ce jeu d'égoïsme l'existence même de la France.

Merle fut de ceux-là ; rallié franchement aux Bourbons, il ne se crut pas le droit de trahir un serment librement prêté, et quand le duc d'Angoulême vint organiser la défense royaliste dans le midi de la France, il accepta le commandement des troupes qu'on devait réunir. Pont-Saint-Esprit était désigné pour le ralliement des volontaires. Merle sut vite quel concours il devait attendre de ces soutiens du trône :

« Des procureurs, écrit-il dans une lettre privée, me demandaient des places de colonel, celles de chef de bataillon étaient au-dessous de leur mérite ou de leur dévouement intéressé. Tout individu qui avait moyen d'avoir une paire de souliers à ses pieds ne voulait servir que comme officier. Je n'ai pu faire droit à toutes ces demandes indiscrètes et je me suis fait autant d'ennemis que de refus. »

Et encore :

« Personne ne veut obéir, les hommes qui servent de ce qu'on appelle de bonne volonté ou par dévoûment ne pensent pas devoir être soumis à l'autorité qui les dirige, ils veulent tous commander et ce qui n'est pas à leur fantaisie est attribué à la trahison. »

Le duc d'Angoulême affichait de hautes prétentions stratégiques ; Merle proposa des modifications à son plan, il fut mal reçu, si mal qu'il offrit sa démission, laquelle fut acceptée sur-le-champ. Le fameux plan porta ses fruits ; le duc d'Angoulême, à peu près sans troupes, fut rejoint par le général depuis maréchal de Grouchy, capitula et fut conduit hors de France.

La conduite de Merle avait été d'une correction absolue ; elle fut plus louable encore quand il consentit à paraître aux Tuileries et à recevoir de Napoléon un commandement à l'armée du Var. Une fois le régime impérial accepté par le pays, la France s'identifiait avec lui, d'autant que (la remarque n'est point oiseuse) Napoléon recommençait la lutte dans des conditions bien plus avantageuses qu'au lendemain de Leipzig ; par ce qu'il avait fait l'an précédent en Champagne on pouvait espérer des victoires ; malheureusement toute défaite devait être désastreuse et l'on sait quelle fut cette défaite. Dans l'ébranlement général qui suivit Waterloo, Merle se montra toujours l'homme du devoir et de la sagesse. La ruine des espoirs napoléoniens avait jeté le maréchal Brune, son chef, dans un état violent d'exaspération ; il parlait de marcher sur Marseille, ville très royaliste, et de l'incendier. L'entreprise était grave ; c'était entamer une guerre civile, jeter Marseille et Toulon dans les mains des Anglais, et sans espoir de succès, les troupes se désagrégeant et les Bourbons rentrant en France. La lettre que Merle écrivit au maréchal est le digne couronnement de toute une carrière de loyauté et de patriotisme :

« Avant de marcher sur Marseille, monsieur le maréchal, vous avez besoin de faire de mûres réflexions sur votre entreprise. Je ne pense pas que vous trouviez parmi les généraux de l'armée un seul qui consente à commander des troupes pour une semblable opération. Gardez-vous bien, monsieur le maréchal, d'allumer le feu de la guerre civile en Provence, et de faire tuer des Français par des Français... Je ne vous laisserai point ignorer, monsieur le maréchal, que je ne commanderai point de colonne contre Marseille, et à cet égard je puis vous assurer que tous mes camarades pensent comme moi... »

Brune n'en persistait pas moins ; ne pouvant marcher sur Marseille, il voulut s'en prendre à Avignon ; là encore le général Merle l'arrêta par une opposition rigoureuse ; les troupes rétrogradèrent sur Toulon où elles se soumirent et prirent la cocarde blanche.

Merle ne tarda pas à recevoir la récompense de cette louable conduite. Pendant que Brune se rendait à Avignon où l'attendait une fin si triste, Merle manquait d'être égorgé à Toulon par la populace royaliste ; sur toute sa route, les exécrations l'accompagnèrent ; à Cuges, non loin de Marseille, il ne dut son salut qu'à l'intervention d'un de ses anciens soldats d'Espagne à qui il avait sauvé la vie. Pendant ce temps, sa maison de Nîmes était pillée, avec le gracieux concours du chef royaliste, le comte de la Barre, qui prenait sa part des dépouilles ; son effigie était pendue à une des portes de la ville, enfin sa maison de campagne à Bois-Fontaine était saccagée, et là, perte irréparable, étaient brûlés tous les papiers du général parmi lesquels ses notes prises au cours de ses campagnes et avec lesquelles il comptait écrire ses souvenirs.

Telle était la récompense de l'appui loyal qu'avait donné le général aux deux restaurations. Vers la fin de l'été 1815, il adressa au duc d'Angoulême un mémoire sur les événements du Pont-Saint-Esprit ; mais le prince se souvenait des termes un peu vifs dans lesquels le vieux soldat avait critiqué sa stratégie fantaisiste. Le général, découragé, prit sa retraite. Eut-il tort, et, comme le pense un de ses biographes, se serait-on souvenu du vétéran de 1796 et de 1808 quand les armées françaises, quelques années plus tard, rentrèrent en Espagne ? Il est plus que probable que le duc d'Angoulême, qui commandait l'armée d'intervention, n'aurait pas oublié les malentendus de 1815 et que sa rancune taciturne aurait bien refusé le bâton de maréchal à son ancien général des volontaires du Pont-Saint-Esprit. Merle avait d'ailleurs dans ses souvenirs de quoi se consoler ; il pouvait se dire que si haut remontât-il dans son existence, il ne trouvait rien dont il dût rougir ou même avoir regret ; qu'il avait toujours été fidèle à son patriotisme de Français et à son honneur de soldat, alors que trop de ses frères d'armes n'en pouvaient peut-être dire autant. La conscience du devoir accompli suffit ; la gloire, qu'importe ?

HENRI MAZEL.

VARIÉTÉS

Quelques lettres de Tourgueneff (1867-1870) (1)

Baden-Baden, 22 (10) avril 1867.

Vous avez probablement appris de Botkine, à qui j'ai écrit, la nouvelle de mon arrivée dans mon nid de Baden. J'ai trouvé tout en ordre. Devant mes fenêtres tout est verdure, rayons ; et là-bas, à Moscou, la neige, l'obscurité. Les lilas sont en fleur, les merles sifflent, et les Français menacent de traverser le

(1) Ces lettres, écrites par Tourgueneff à son ami Paul Vassilievitch Annenkoff, le journaliste libéral mort en 1887, viennent d'être publiées dans la Revue *Rouskaia Mysl*. On y trouvera des jugements curieux sur les confrères russes de Tourgueneff, en particulier sur Ivan Goutcharoff et sur le comte Léon Tolstoï.

Rhin. Il se peut que ma maison soit bientôt occupée par un général français. Mais à cela point de remède. Si la tempête se déchaîne nous nous serrerons dans les coins. Ici tout le monde est enflammé de patriotisme. Je suis curieux de voir ce qui va se passer. J'attends de vos nouvelles avec impatience. Ma lecture a-t-elle fait quelque bruit (1)? Que dit-on? Je vais me remettre à mes travaux ; la rage d'écrire me reprend de nouveau et ne s'apaisera pas de sitôt. Ma jambe va mieux, et je me promène clopin-clopant dans les rues.

Baden-Baden, 23 (11) mai 1867.

Voudriez-vous m'envoyer la première livraison du *Newsky Sbornik* (2)? A en juger par le sommaire, elle est pleine d'absurdités, mais ce sont les plus fraîches productions de notre jeune école et j'en ai besoin pour me tenir au courant. Si j'en juge d'après les bruits qui me parviennent, on me fait une guerre à outrance pour mon roman *Fumée :* « J'ai insulté au sentiment national » ; « Je suis un menteur » ; « Je ne connais pas du tout la Russie ». Tout cela m'est parfaitement égal. Mais le procédé de mon ancien défenseur dans les *Nouvelles de Saint-Pétersbourg* est curieux à observer. D'abord il affirme que je présente Litvinoff comme un héros, puis il prétend que j'en fais une loque inerte, et, d'un ton triomphant, il déclare que je suis en contradiction avec moi-même !

Nous sommes fort mal à l'aise ici : toutes les consommations ont triplé de prix et s'envolent à Paris où, dit-on, il y a en ce moment un million d'étrangers. Je tâcherai d'y aller vers la fin de juin. C'est une véritable Babel. Mais nos arts russes ne se font guère remarquer à l'Exposition malgré les affirmations orgueilleuses de nos correspondants. Vous savez quelles haines je me suis attirées pour les avoir critiqués. On n'a décerné à la section russe qu'une seule médaille de troisième classe, et encore est-ce à un certain *von Kotzebue !*

Baden-Baden, 28 (16) juin 1867.

Je suis revenu de Paris dimanche. J'ai passé là-bas une semaine, et j'ai été transporté d'admiration pour l'Exposition, qui est décidément une merveille. Je regrette beaucoup que vous ne puissiez la voir. De notre section je ne dirai rien. On crie déjà trop, de tous côtés, que je ne suis pas patriote. En ce qui concerne *Fumée*, je m'en tiens comme toujours à l'adage de Gœthe : *Mit keiner Arbeit habe ich geprahlt, und was ich gemalt hab'ich gemalt.* C'est au public qu'il appartient de juger en dernier ressort. On ne peut plaire à tout le monde.

(1) Tourgueneff venait de faire à Moscou une lecture publique de son roman *Fumée*.

(2) Revue qui venait d'être fondée à Saint-Pétersbourg.

J'ai reçu le *Newsky Sbornik*. La platitude des soi-disant « jeunes forces » me plonge dans une indicible stupéfaction. Quelle indigence !

Le *Journal des Débats* voudrait de moi quelque chose d'inédit pour son feuilleton. Je crois qu'on pourrait donner le *Brigadier ;* cela ne l'empêcherait pas de paraître en Russie.

Baden-Baden, 9 septembre (28 août) 1867.

Je me porte bien, je vais à la chasse et j'écris des librettos français pour lesquels Mme V... compose de la musique. L'un d'eux a obtenu un tel succès que la reine de Prusse a désiré assister à la représentation, qui a eu lieu dans ma nouvelle maison. Les rôles étaient tenus par les enfants de Mme V... et ses élèves. Cela m'amuse, elle aussi, et les spectateurs, je crois, ne s'ennuient pas trop. Voilà à quoi se borne, pour le moment, toute ma production littéraire.

Baden-Baden, 19 (7) octobre 1867.

J'ai lié connaissance ici avec un écrivain français, M. Maxime Ducamp. Il est l'auteur du roman : *Les forces perdues.* Ayant appris que son roman m'avait plu, il m'a demandé de le traduire en russe, et je le lui ai promis. Cela s'est passé l'hiver dernier. Au mois de mars j'ai vu Mme Achmatova, l'éditeur du *Recueil de traductions,* et je lui ai promis d'écrire la préface de la traduction qui, je le sais, est déjà prête depuis longtemps. J'ai dit à Ducamp, en rougissant de ce mensonge, que la préface était envoyée. Ma paresse habituelle est cause que je vous la remets seulement aujourd'hui. Jetez-y un coup d'œil et, après avoir fait quelques modifications si besoin est, remettez-la à Mme Achmatova avec force excuses de ma part ; priez-la de presser la publication, car je meurs de honte devant Ducamp.

Notre représentation a été honorée de la présence du roi et de la reine de Prusse, du prince-héritier et de sa femme, du duc et de la duchesse de Darmstadt, du prince et de la princesse de Baden, sans parler des ministres plénipotentiaires, généraux, etc., etc. Qu'en dites-vous ? Naturellement tout ce beau monde était attiré par la charmante musique de Mme V... Je m'empresse de vous dire que je n'ai pas chanté. Je me suis borné à jouer, et pas aussi mal qu'on pouvait s'y attendre. D'ailleurs tout va bien, mais le temps continue à être détestable, et la chasse est presque impossible. Envoyez-moi les *Gens de Podlipnaïa* (1) de Rechotnikoff et, si vous pouvez, les *Mémoires d'un chasseur de la Sibérie orientale.*

Baden-Baden, 26 février 1868.

J'ai lu le roman de Tolstoï (2) et votre article à ce

(1) Roman de mœurs populaires, qui venait de paraître, et dont on a publié, dernièrement, une traduction française.

(2) *La Guerre et la Paix.*

sujet. Je vous en fais mon compliment et vous assure qu'il y a longtemps que vous n'avez rien écrit d'aussi juste. Le roman m'intéresse beaucoup. Il y a des dizaines de pages où tout est admirablement écrit, absolument de premier ordre ; ainsi tout ce qui regarde les mœurs et les descriptions : la chasse, la promenade pendant la nuit, etc. Mais la partie historique, celle qui enthousiasme surtout le public, est une comédie puérile, et peut être appelée du charlatanisme. Tolstoï veut frapper le lecteur par les détails ; il veut faire croire que, s'il est informé même de ces détails, c'est qu'il sait aussi tout le reste. Mais en réalité il ne connaît que ces détails-là. C'est un tour d'escamotage, tout simplement, et pourtant c'est à ce tour que le public s'est laissé prendre. Quant à la fameuse psychologie de Tolstoï, on pourrait en dire long à ce sujet. Aucun caractère n'est véritablement développé (du reste vous l'avez fort bien fait remarquer). Il a conservé la vieille habitude de noter les hésitations, les oscillations d'un même sentiment dans la conscience de ses héros : « J'aime, mais au fond je hais... etc. » Mais on a tant abusé de ces réflexions, de ces méditations, de ces analyses sur son propre état d'âme ! Tolstoï a l'air de ne pas connaître d'autre psychologie. Et comme elles sont fatigantes, ces répétitions obstinées du même trait : la fine moustache sur la lèvre supérieure de la princesse Bolkonsky, etc. Mais, malgré tout, il y a dans ce roman des pages qu'aucun autre écrivain n'aurait su écrire, et qui m'ont fait passer par tous les transports de l'enthousiasme.

Baden-Baden, 1er mars 1868.

Les numéros du *Moniteur* où ont paru les articles de Mérimée sur Pouchkine sont des 20 et 27 janvier. Ces articles sont remarquables pour un auteur français. Dans la livraison du 15 mars de la *Revue des Deux Mondes* paraîtra la traduction de : l'*Histoire du lieutenant Yergounof*. Une très bonne traduction de *Fumée* doit paraître bientôt chez Hetzel, et Mérimée se propose d'écrire un article sur moi au *Moniteur*. Vous voyez que, si je suis mal accueilli en Russie, à l'étranger mes actions n'ont pas baissé.

Baden-Baden, 19 mars 1860.

Mme Achmatova me tuera par ses retards. Vous ne sauriez croire quelle honte j'éprouve devant Ducamp. Rendez-moi le service, au reçu de cette lettre, d'acheter son sot recueil, d'y découper le roman de Ducamp avec ma préface, et de me l'envoyer sans retard.

Vous m'écrivez qu'on ne peut rien comprendre à notre siècle. Je me suis souvenu de ce mot en lisant le discours de Rouher qui, l'écume à la bouche, insulte la loi même (sur la liberté de réunion) qu'il dépose au nom du gouvernement et qu'il est par conséquent chargé de défendre. Napoléon assure qu'il a les aspirations les plus libérales, ce qui ne l'empêche pas d'avoir auprès de lui un bouledogue admirablement dressé comme Pinard. Qui veut-on tromper ici ? comme dit le Figaro de Beaumarchais.

Baden-Baden, 28 mars.

La traduction de l'*Histoire du lieutenant Yergounof* a paru dans la livraison d'avril de la *Revue des Deux Mondes*. C'est un honneur qui jusqu'ici n'est échu qu'au seul Heine.

Dans la même livraison de la *Revue* se trouve un article qui aura probablement été effacé par notre censure. Il traite de la Russie pendant ces deux dernières années. Si vous pouvez vous le procurer, lisez-le, car il est très intéressant. Il est signé Charles de Mazade, mais je suppose que ce n'est qu'un prête-nom et que l'article doit être écrit par un Russe ou par un Polonais, qui connaît tous les dessous.

Baden-Baden, 25 avril.

On m'a procuré le quatrième volume de Tolstoï. Il y a là beaucoup de beautés, mais autant de monstruosités. Il est fâcheux qu'un autodidacte, et surtout un autodidacte dans le goût de Tolstoï, se mette à faire de la philosophie : car il ne manque jamais d'enfourcher son dada, d'enfanter un système qui évidemment résout avec la plus grande facilité toutes les complications, par exemple le fatalisme de l'histoire, et le voilà parti. Quand il met le pied sur la terre, il recouvre ses forces. comme Antée. La mort du vieux prince Alpatitch, la révolte au village, tout cela est admirable. Mais le caractère de Natacha me semble insuffisant ; il se rapproche du type de pleurnicheuse (passez-moi l'expression) qu'affectionne Tolstoï.

Carlsruhe, 24 (12) janvier 1869.

J'ai reçu hier le premier numéro du *Messager d'Europe*, et aujourd'hui même j'ai lu le roman de Gontcharoff (1). Je crains de vous dire jusqu'à quel point je suis désappointé. Sans parler de l'insupportable prolixité, dépassant toute mesure, sans parler de Mme Belowodna qui produit sur moi l'effet d'un apothicaire allemand, comme tout cela est vieux, démodé, rempli de lieux communs ! Quelle absence de vie et de vérité ! Non, après Tolstoï et Rechotniknoff (ne soyez pas surpris, j'estime beaucoup ce dernier) une telle littérature est impossible ! Et quelle rage a-t-il de dépeindre avec force détails un type usé comme Raïsky, de le savourer, de le ruminer ? Tout cela est bon à mettre dans

(1) L'*Abîme*, le troisième et dernier des grands romans de Gontcharoff. Ce roman, comme les deux autres, *Une Histoire ordinaire*, et *Ollomoff*, a été traduit en français ; mais les trois traductions sont si mauvaises qu'elles ne sauraient donner la moindre idée de la force et du charme de ces admirables romans.

les archives. Et quels singuliers procédés! Le style même de Gontcharoff, que j'admirais tant autrefois, me fait aujourd'hui l'effet d'un visage de fonctionnaire, rasé, à l'expression bienséante et morte, encadré de favoris qui vont comme un ruban des oreilles jusqu'au coin des lèvres. On ne se repose qu'en tombant dans la maison de Tatjana Markowna ou dans une ville de province. Dans ces passages il y a de bonnes choses, encore sont-elles de deuxième ordre. Rappelez-vous les descriptions analogues dans *La Guerre et la Paix*. Non, je le répète, tout cela est fini. Je ne sais comment ce roman sera accueilli, mais je suis certain que seuls les amateurs de vieilleries en seront satisfaits. C'est écrit par un fonctionnaire pour des fonctionnaires et leurs femmes. Et maintenant *prenez ma tête!*

Carlsruhe, 25 (19) janvier 1869.

Je vous ai écrit hier quelques mots sur l'*Abîme* dans la chaleur d'une première impression. Aujourd'hui, après mure réflexion, je ne change rien à mon opinion sur ce roman. De la rhétorique, rien que de la rhétorique. Quoi de plus plat, de plus rebattu que les réflexions sur les dames aux camélias qui dévorent la fortune de nos jeunes gens?

Carlsruhe, 21 (9) février 1869.

Eh bien, mon ami, je poursuis la lecture de l'*Abîme* de Gontcharoff et je meurs d'ennui. Je ne connais dans aucune littérature des conversations aussi diaboliquement insupportables. Et tous les personnages débitent des lieux communs, Martinka, Vera (je viens d'aborder cette dernière et elle a déjà eu le temps de me donner huit pages de conversation). Gontcharoff est le roi, le poète des lieux communs. Il n'y a dans son roman que deux femmes qui soient vivantes et originales : Marina et la femme de Léontikoslaw qui, lui, est insupportablement ennuyeux. Il a vieilli, vieilli, Ivan Alexandrowitch (1), et sa philosophie sent bien fort le moisi.

Léontieff continue à écrire des romans. De son consulat il a envoyé il y a trois ans deux de ses romans à Mérimée pour les traduire. Mérimée s'y étant refusé, Léontieff lui a écrit qu'il ne savait pas l'apprécier, et que ses romans survivraient à tous les ouvrages contemporains.

Baden-Baden, 22 (10) janvier 1870.

Je vous écris sous le coup d'une douloureuse nouvelle : j'ai appris, il y a une heure, la mort de Herzen! Je n'ai pu retenir mes larmes. Quelque différentes que fussent nos opinions, quelque pénibles qu'eussent été nos démêlés, c'est encore un de mes vieux camarades qui a disparu. Nos rangs s'éclaircissent sans cesse. Comme par une ironie du hasard, j'ai déjeuné avec Herzen à Paris, il y a huit jours, après une séparation de sept ans. Jamais il n'avait été plus gai, plus causeur, ni même plus bruyant...

Peut-être dira-t-on en Russie que Herzen aurait dû mourir il y a longtemps, qu'il s'est survécu à lui-même. Mais que signifie tout cela? Qu'est-ce que cette soi-disant activité, devant cet abîme qui nous engloutit? Comme si vivre n'était pas pour l'homme la chose essentielle! La mort me « mortifie » surtout parce que, récemment, j'ai eu l'occasion de l'observer de près. J'ai assisté à l'exécution de Tropmann. J'étais même présent au moment où on lui notifiait son arrêt de mort et j'ai assisté à sa toilette. Nous étions huit personnes présentes. Je n'oublierai jamais cette nuit affreuse pendant laquelle *I have supp'd full of horrors*. J'ai pris en dégoût la peine capitale, surtout telle qu'elle se pratique en France. Ce Tropmann a montré un courage, un mépris de la mort presque incroyables. Tout cela est horrible, horrible!

Baden-Baden, 15 (3) septembre 1870.

Les événements prodigieux qui se sont succédé m'ont frappé à tel point que j'ai oublié de vous écrire la lettre promise pour les *Nouvelles de Saint-Pétersbourg*. Maintenant il est trop tard. Je ne puis dire que ces événements soient de l'imprévu pour moi (rappelez-vous ma lettre à ce sujet). Mais il y a une chose que je n'ai pu prévoir, et Bismarck lui-même, dit-on, se refusait de croire à pareille bêtise : ce Napoléon se laissant prendre comme une souris dans un piège. La proclamation de la République à Paris ne me surprend nullement. Les Parisiens seraient des anges ou des morceaux de bois s'ils acceptaient sans broncher une honte comme la capitulation de Sedan. On pourrait plutôt pardonner Waterloo. Et après avoir renversé ce gouvernement, quel autre que celui de la République pouvait-on adopter? Une lutte désespérée pour l'existence va commencer à présent. On ne se demande pas sous quel drapeau on va combattre l'ennemi. La chute de l'Empire n'a pas changé mes sympathies, mais les a déplacées. A présent les conquérants ce sont les Allemands, et mon cœur n'est pas avec les conquérants, d'autant plus qu'ils ont commis une folie impardonnable. Sans aucun profit pour eux ils ont détruit Strasbourg et se sont ainsi aliéné les Alsaciens qu'ils veulent annexer. Je ne puis d'ailleurs comprendre l'envie qu'ont les Allemands de traîner après eux un fardeau du genre de la Pologne. Les raisons qu'ils allèguent ne me semblent pas sérieuses. En supposant même qu'on craigne des velléités, de la part de la France, de reprendre l'offensive, la destruction des fortifications de Metz et de Strasbourg serait contre eux une garantie bien suffisante. La question de race n'a rien à faire ici. Les Alsaciens sont devenus Français,

(1) Gontcharoff.

comme les Slaves de Poméranie sont devenus Prussiens. Je passe sous silence le bruit d'après lequel le roi Guillaume, après avoir pris Paris, se proposerait de rendre le pouvoir à Napoléon, seule autorité légale. Si la France consentait à accepter les Bonaparte des mains de ses ennemis, il faudrait la bannir du cœur de tous les hommes généreux. La République, voilà ce que le roi de Prusse ne peut supporter; mais *basta cosi!*

Baden-Baden, 28 (16) octobre 1870.

Aujourd'hui est arrivée la nouvelle que Metz s'était rendue avec une armée de cent cinquante mille hommes et *notre glorieux Bazaine*. Notre glorieux Bazaine a probablement fait cette réflexion : « Toi, Mac-Mahon, tu as cru m'étonner en te rendant avec une armée de cent mille hommes et une mauvaise forteresse. Attends! moi, je me rendrai avec cent cinquante mille hommes et une forteresse de premier ordre! » Comment la France résistera-t-elle? Toute l'armée est prisonnière! Une telle chose s'est-elle jamais vue?

Baden-Baden, 18 octobre 1870.

Dans une semaine je serai à Londres, où il y a en ce moment beaucoup de réfugiés. Nous avons fait le calcul qu'il y a déjà en Allemagne plus de trois cent cinquante mille Français prisonniers. Dites-moi si l'histoire présente une situation analogue. Peut-être au temps des Sésostris, et encore ce n'est pas certain.

Londres, 23 (11) novembre 1870.

Ici une vive sympathie commence à se dessiner en faveur de la France. On fait l'éloge de Gambetta pour l'énergie qu'il déploie. Que devons-nous voir dans les événements de France? Les convulsions d'un corps agonisant, ou le frisson qui présage une résurrection prochaine? D'un jour à l'autre il devient plus difficile de s'en faire une idée.

IVAN TOURGUENEFF.
(Traduit du russe par M. TCHERNOF).

THÉATRES

Les Annales du Théâtre et de la Musique (19e année), par MM. E. Noël et E. Stoullig, avec une préface de M. F. Brunetière. (Paris, Charpentier, 1894.)

J'avais eu, l'an dernier, l'occasion de taquiner un peu MM. Noël et Stoullig sur l'esprit qui me semblait présider à la confection de leurs intéressantes *Annales*. Il m'avait paru, et j'avais dit que l'opinion de nos deux confrères, si intéressante qu'elle pût être, tenait une place un peu prépondérante dans une œuvre qui doit être avant tout un « répertoire ». Cette fois, MM. Noël et Stoullig ont fait effort vers l'impartialité. Ils s'abstiennent de juger trop catégoriquement les pièces dont ils rendent compte, et empruntent parfois leurs opinions aux plus autorisés d'entre nos confrères. Cela est un bon commencement. Un travail comme le leur exige encore plus d'abnégation que de talent. Peut-être voudrais-je un peu plus de proportion dans l'analyse des pièces. Mais le progrès me semble réel, et j'ai voulu au moins le signaler.

M. Brunetière a écrit la préface du dix-neuvième volume des *Annales du Théâtre et de la Musique*. M. Brunetière, comme l'on sait, a beaucoup aimé le théâtre et s'en est un peu occupé. Ce n'est pas aux lecteurs de cette *Revue* qu'il faut rappeler les intéressantes conférences de l'Odéon. M. Brunetière, depuis, a repris les idées qu'il n'avait pu qu'indiquer jadis. Ces idées, repensées, si je puis dire, et convenablement combinées avec d'autres, ont mis au jour une loi, qui n'est autre que *la loi du Théâtre*, et que M. Brunetière nous expose et nous développe avec l'ardeur de dialectique qu'on lui connaît. Il accumule les preuves, les démonstrations, les comparaisons, avec cette sorte d'allégresse dont il est saisi devant les « idées ».

Tenons-nous-en au seul théâtre. M. Brunetière choisit et compare les pièces les plus diverses : *le Cid, l'École des femmes, Célimare le bien-aimé, la Tour de Nesles, le Demi-Monde, le Chapeau de paille d'Italie*. Et, lorsqu'il a trouvé et prouvé que, dans chacune de ces pièces, la volonté est — à des degrés divers et selon le genre des œuvres — le facteur principal, il énonce cette règle, ou plutôt cette loi : « Le Théâtre, c'est le spectacle d'une volonté qui se déploie en tendant vers un but, et qui a conscience des moyens qu'elle y fait servir. » Sans doute, le Théâtre est cela : le Théâtre c'est l'action, et l'action, à quelque degré que ce soit, est toujours de la volonté. Il faudrait s'entendre sur le mot action ; mais ce n'est pas ici le lieu d'en discuter la signification. Toutefois, si le Théâtre est toujours la volonté, n'est-il que cela ? Et, pour tout dire, la loi proposée par M. Brunetière n'est-elle pas plus ingénieuse que vraie ? Au moins, n'est-elle pas à la fois trop étroite et trop large ? En un mot, cette expression de *volonté* ne vous semble-t-elle pas trop élastique, assez élastique pour qu'on puisse en retrouver ou en nier la trace dans toute pièce de théâtre ?...

D'abord, que veut dire M. Brunetière ? Une volonté tendant vers un but ? Cela signifie-t-il que le but doit être unique ? Que la volonté doit y tendre constamment et sans faiblesse ? Pour le premier point, il faudrait être bien inexpérimenté en critique pour ne pas savoir découvrir ce but dans la pièce la plus décousue. Ainsi M. Brunetière, comparant *Gil Blas* au *Mariage de Figaro*, montre qu'en somme le héros de Le Sage a pour unique but d'avoir une vie tranquille ; suppo-

sez une pièce calquée sur le roman : ce serait, sans doute, une pièce exécrable, mais où l'on pourrait retrouver le but en question. Pour le second point, prenez l'exemple même choisi par M. Brunetière, *le Cid*. « Chimène, nous dit-il, veut venger son père. » Soit. Suivez les sentiments par où elle passe. Au second acte, elle demande la tête de Rodrigue. Au troisième, rappelant la demande qu'elle a faite au roi, elle dit :

Mon unique souhait est de ne rien pouvoir...

Et cela, assurément, est le contraire de ce qu'elle disait précédemment. Au quatrième acte, la voici redevenue sans pitié :

Cependant mon devoir est toujours le plus fort,
Et, malgré mon amour, va poursuivre sa mort.
. . . . . .
A tous les cavaliers je demande sa tête.

Et, enfin, au cinquième acte :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix !

Sans contredit, c'est une volonté bien vacillante que celle de Chimène. J'entends bien que le drame naît précisément du conflit entre la volonté propre de Chimène, et « une volonté plus forte qu'elle », son amour pour Rodrigue. Soit. Le drame, le théâtre, serait donc la lutte, dans l'âme d'un personnage, de deux volontés contraires, la volonté de la conscience et la volonté de la passion. Bien. Voici un autre exemple, choisi pareillement par M. Brunetière, *l'Ecole des femmes*. Le rôle tout entier d'Agnès n'est que le développement de ces deux vers :

Ah! tous ces beaux discours ne me touchent pas l'âme,
Horace, avec deux mots, en ferait plus que vous...

Pas un instant elle n'hésite, pas un instant sa volonté ne balance, pas un instant il n'y a lutte entre sa conscience et sa passion : elle cède à celle-ci sans même soupçonner qu'elle y puisse résister; c'est d'ailleurs la morale de la comédie. Et s'il vous plaît maintenant de considérer la pièce au point de vue d'Arnolphe, vous verrez que, pareillement, Arnolphe n'a pas une minute de lutte intérieure. Il *veut*, comme veut Agnès, comme veut Horace... comme veut Fadinard. Et, si l'*École des Femmes*, si le *Chapeau de paille d'Italie* sont du théâtre, et si pareillement le *Cid* en est, il s'ensuit que la volonté peut être ou combattue par la conscience, ou indépendante de tout retour sur soi; qu'il suffit que la volonté agisse dans une pièce pour que cette pièce soit du théâtre. Voilà qui est entendu.

Veuillez maintenant examiner le *Misanthrope*. Nierez-vous qu'Alceste veuille avec énergie? Non seulement il veut Célimène, mais il la veut guérie de toutes les faiblesses qu'il lui reproche. Cela est marqué dès le début :

. . . . . Et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

Et cela se marque davantage, et par des traits de plus en plus forts, à mesure que la pièce s'avance. A chaque acte, c'est une querelle d'Alceste et de Célimène, des reproches sur la coquetterie de celle-ci, des « scènes » à propos de la médisance de ses amis, des révoltes suivies de soumissions aussitôt regrettées. D'un bout à l'autre du drame, la volonté d'Alceste se manifeste avec une indiscutable énergie. Un des personnages de la pièce a-t-il à apprécier le caractère d'Alceste, il le fait en ces termes :

... Et la sincérité dont son âme se pique,
A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.

C'est « la sincère Éliante » qui parle ainsi; et l'héroïsme, n'est-ce pas, si l'on peut dire, du sublimé de volonté?

Trouve-t-on maintenant que l'Alceste du quatrième acte (celui du cinquième aussi) n'est guère logique avec l'Alceste du premier, du second et du troisième? Je le veux. Mais remarquez au moins qu'entre ces deux Alceste, la différence n'est pas plus grande qu'entre la Chimène passionnément vengeresse et la Chimène passionnément amoureuse. Et, si l'on prétend encore que l'amour d'Alceste pour une coquette n'est guère conséquent avec ce que Molière nous a montré de son caractère, on remarquera pareillement que c'est là qu'est le drame, le conflit, que la volonté de conscience d'Alceste est en contradiction avec sa volonté de passion, et que c'est là, à n'en prendre que l'essence, le même drame que nous avons trouvé tout à l'heure dans l'âme de Chimène. Le *Cid* est du théâtre, nul ne l'a jamais nié. D'où vient donc que certains esprits peu timides — et je crois que M. Brunetière est de ceux-là — soutiennent que le *Misanthrope* n'en est pas?

Voulez-vous un autre exemple, un exemple de volonté, je ne dirai pas sans nuances, mais sans hésitations et sans faiblesses, une volonté comme celle d'Agnès, comme celle d'Arnolphe, comme celle de Fadinard? Je le prends dans la *Parisienne*, de M. Becque, cette *Parisienne* qu'on reprend toujours et qu'on ne joue jamais. Considérez Lafont. Jamais volonté ne fut plus décidée, plus enragée, plus obstinée. Il veut Clotilde, il veut qu'elle l'aime, et il le veut sans cesse, depuis le lever jusqu'au baisser du rideau; il le veut à tel point qu'il s'aveugle volontairement pour ne pas voir ce qui pourrait le contraindre à s'éloigner de Clotilde. Pour lui une seule chose existe, et il reste buté là contre durant les trois actes. Est-ce là de la volonté, de « la volonté qui se déploie consciemment vers un but »? D'où vient donc que ce soit

précisément cette volonté obstinée qu'on ait reprochée à la belle comédie de M. Becque? C'était, vous vous rappelez, le grand argument contre la *Parisienne* : une même scène qui recommence à tous les actes. D'où vient enfin que M. Brunetière, ayant à juger la *Parisienne*, terminait ainsi son article (je garantis le sens, sinon le texte) : « Il ne manque à M. Becque que de savoir faire une pièce »?... La volonté, la volonté consciente ne suffirait donc pas pour qu'une œuvre soit du Théâtre? Et s'il faut que cette volonté soit « consciente des moyens qu'elle emploie pour parvenir à son but », on accordera bien que Lafont, les moments exceptés où sa jalousie l'emporte, sait ce qu'il fait, et qu'il le fait pour ramener Clotilde à lui. Et si enfin, lorsque Clotilde lui revient, c'est précisément pour les causes qu'il a le plus cherché à éviter (et de là le comique puissant de la pièce), nous n'aurons qu'à reprendre ce que M. Brunetière dit lui-même à propos de Figaro : « Il n'a pas réussi par les moyens qu'il avait choisis, dont la plupart tournent contre lui, mais il n'en a pas moins constamment voulu ce qu'il voulait. »

Je ne voudrais pas abuser des exemples, qui d'ailleurs — mais comme pour les pièces citées par M. Brunetière — ne prouveraient que pour le cas particulier choisi. Cependant, si vous trouvez évidemment dans *Athalie*, je suppose, le déploiement d'une volonté constante, et dans *Britannicus* aussi, et dans *Bajazet*, et encore dans *Esther*, le trouvez-vous dans *Bérénice?* Ou du moins, si vous ne le trouvez pas dans l'hésitant caractère de Titus, vous prendrez-vous à celui d'Antiochus; ou direz-vous que la volonté de Bérénice se manifeste en ceci, qu'elle veut être aimée de Titus? C'est l'histoire de ce curé de Saint-Cloud qui, pendant les guerres de religion, se faisait protestant ou catholique selon le parti qui occupait sa ville; et, comme on lui reprochait ses apostasies : « Moi changer? disait-il; j'ai toujours voulu être curé de Saint-Cloud! » Et *Œdipe-Roi?* Direz-vous qu'ici Œdipe ait une volonté propre, lui qui — c'est de là que vient au drame sa grandeur tragique — est constamment guidé et forcé par la fatalité? Mais vous direz, si vous acceptez la loi de M. Brunetière, que la volonté d'Œdipe se manifeste par ses efforts pour échapper à son destin.

Et cela me ramène à mon commencement. J'ai peur que cette loi ne soit à la fois trop large et trop étroite. On peut trouver de la volonté, ou nier qu'elle soit, dans presque tout le théâtre. Le tout est de la faire ressortir sous une forme dramatique. Il me semble que ce n'est pas seulement par le choix des sujets que le roman diffère du théâtre : c'est par la forme qu'on donne à l'œuvre. Et, pareillement, il me semble que l'erreur des naturalistes n'est pas d'avoir porté à la scène des sujets de romans, mais d'avoir cru qu'il suffisait de découper un roman en tableaux pour en faire une pièce de théâtre. L'objet du roman, dit excellemment M. Brunetière, « est de nous donner une peinture de l'influence qu'exerce sur nous tout ce qui n'est pas nous ». Et cela seul montre la différence des genres. Ici le personnage est vu, pour ainsi dire, de l'extérieur; là, le personnage est le centre, c'est lui qu'on montre, et moins l'action des faits sur lui que son action à lui sur les faits. C'est de la volonté, dira-ton. Après tout, j'y consens... Mais avec quelques réserves.

JACQUES DU TILLET.

LES LIVRES NOUVEAUX

Lourdes [1].

Si, au lieu d'avoir de par le monde, comme il les a, des centaines de milliers d'admirateurs passionnés, M. Zola se trouvait réduit à n'en avoir qu'un seul, ce serait certainement M. J. van Santen-Kolff, de Berlin, qui serait ce seul-là. Son *zolisme* me paraît plus solide, plus inébranlable encore que celui même de M. Paul Alexis. Viennent de nouveaux changements dans la mode littéraire, d'ici vingt ans, et je ne serai pas surpris de voir M. Alexis, à son tour, après ses trois compagnons des *Soirées de Médan*, renoncer au naturalisme et risquer son petit symbole. Rien de tel à redouter de M. van Santen-Kolff. Musicographe et critique d'art éminent, wagnérien de la première heure, avec cela homme de goût et de bonne volonté, depuis vingt ans il a voué à M. Zola une admiration admirable. Il se l'est choisi pour maître, tout de suite et à jamais. Il l'a aimé aux heures de la lutte ; il l'aime aujourd'hui dans le triomphe ; demain, s'il le fallait, il l'aimerait dans la déchéance. Lorsque j'ai eu pour la première fois le plaisir de le rencontrer (mon Dieu, comme il y a longtemps!) je me souviens qu'aussitôt il m'a questionné sur M. Zola. Il m'enviait de demeurer à Paris, de vivre sous le même ciel, et presque dans le même arrondissement, que « l'auteur du Grand Cycle ». Son rêve, à lui, était alors d'avoir un autographe de son maître bien-aimé. Et je suis heureux de voir que son rêve s'est réalisé, car il entretient maintenant avec M. Zola une correspondance régulière, et les autographes qu'il en reçoit sont assez considérables pour lui fournir la matière de copieux articles dans les revues et journaux allemands.

C'est ainsi que j'ai trouvé dans la *Neue Deutsche Rundschau* de Juillet une importante étude de M. van

(1) *Lourdes*, par Émile Zola, 1 vol. in-12; Charpentier.

Santen-Kolff sur le roman *Lourdes*, composée presque entièrement de souvenirs personnels et de citations de lettres de M. Zola. C'est un document d'un extrême intérêt littéraire et psychologique. Et vous me permettrez bien d'en traduire ici quelques passages, avant d'essayer de vous dire mon opinion propre sur la valeur et les défauts de ce nouveau roman.

Les lettres et conversations rapportées par M. van Santen-Kolff nous font assister, pour ainsi dire jour par jour, à la conception et à la rédaction de *Lourdes*. Le 4 septembre 1891, M. Zola écrit à son admirateur berlinois : « Je pars pour un petit voyage dans les Pyrénées d'où je reviendrai dès les premiers jours d'octobre pour me remettre à la besogne et ne la plus quitter. » La besogne qui occupait alors M. Zola était son roman *la Débâcle;* mais c'est pendant ce petit voyage qu'il découvrit Lourdes, et en même temps le sujet du roman qui succédera aux *Rougon-Macquart*.

Deux ans après, M. Zola racontait à M. van Santen-Kolff son arrivée à Lourdes : « Nous avions fait, avec ma femme, une promenade de deux mois dans les Pyrénées. Avant de rentrer à Paris, nous nous étions arrêtés à Lourdes ; nous y étions arrivés un soir, par une pluie battante. Je n'avais pas la moindre idée d'écrire un roman sur Lourdes ; je voulais y passer quelques heures, et repartir. Il faut avoir vu Lourdes, quand on a fait un voyage dans les Pyrénées. Notre hôtel était plein de prêtres et de pèlerins. Le lendemain matin nous visitâmes la grotte et la basilique : et je vis là des choses si extraordinaires que le soir, à Pau, j'écrivis au moins quinze pages de notes. Je les montrai à ma femme, et je lui dis : « Il y a là de quoi faire un livre. Peut-être y reviendrai-je quelque jour. » Voilà comment est né le projet du roman.

Le 23 janvier 1893, M. Zola écrivait de Paris à M. van Santen-Kolff : « J'ai observé à Lourdes les cérémonies, le paysage, les hommes. J'ai eu des entretiens avec toute sorte de gens. Il y avait là environ trente mille pèlerins. Mon séjour a duré trois semaines. La nuit je travaillais jusqu'à une ou deux heures, recopiant à l'encre, classant et complétant les notes recueillies dans la journée sur mon carnet de poche... Et maintenant, dès que mon cycle sera terminé, j'ai l'intention de m'occuper d'un roman sur Lourdes, dont j'ai les éléments tout préparés. J'irai ensuite à Rome, pour un autre roman. Ensuite je ferai un troisième roman, qui s'appellera *Paris*. Et après cela, il est possible que je me repose. »

Cinq mois plus tard, le roman était ébauché, et M. Zola disait à son fidèle auditeur : « Ce livre m'attire, me passionne beaucoup. Je suis enchanté d'avoir à traiter un sujet nouveau, maintenant que je suis délivré de cette terrible série, qui m'a pris vingt-cinq ans de ma vie, et qui finissait par me peser comme une chaîne, par m'étouffer... Je n'ai pas encore de plan bien déterminé pour *Lourdes*. Je vais d'abord en faire deux esquisses, une ébauche sommaire et un plan détaillé. Je me mettrai au livre du 10 au 15 octobre. Il me faudra sept à huit mois pour achever de l'écrire. C'est un sujet d'un intérêt extraordinaire. Figurez-vous que je considérais Lourdes comme une tache de basse superstition dans notre monde civilisé. Mais à présent je vois au contraire que Lourdes est le foyer par excellence de la bonté, de la charité, du sacrifice, de l'enthousiasme ; et il n'y a rien qui me semble aussi précieux dans un temps d'égoïsme tel que le nôtre. Je ne veux pas m'étendre aujourd'hui sur la question du surnaturel ; mais ce que je puis vous dire dès maintenant, c'est que j'ai vu là-bas des choses extraordinaires. Et vous pouvez être certain que mon roman exprimera la surprise et le respect que j'y ai ressentis... Oui, j'écrirai un beau livre ! »

« Mon roman m'enchante, écrivait M. Zola le 20 juillet 1893. Vous n'avez pas l'idée de la masse de documents que j'ai déjà recueillis, et de la quantité d'ouvrages de médecine que j'aurai encore à lire. Je veux représenter l'humanité souffrante, que la science ne satisfait pas, et qui se réfugie dans la foi au surnaturel. »

Et voici enfin quelques phrases d'une lettre du 9 mars 1894 : « Je suis très en retard pour mon travail. Ma santé a été si mauvaise que le roman ne pourra commencer à paraître en feuilleton avant le 15 avril. Le volume ne pourra donc être publié qu'en juillet. Des vingt-cinq chapitres, quatorze sont prêts : vous voyez combien il me reste à faire !... J'ai fait entrer dans ce livre tout Lourdes, avec sa vie, ses mœurs, son histoire, ses cérémonies, etc. ; en un mot j'ai fait une monographie aussi complète que possible. J'ai incarné en des types distincts toutes les variétés de personnes qui ont affaire là-bas... L'intrigue est pour le moins aussi insignifiante que celle de la *Débâcle*. Vous savez déjà que mon point de départ a été l'étude de la situation présente de la foi religieuse. Il y a aujourd'hui une réaction contre la science, qui n'a pas tenu ses promesses ; on tente un retour à la foi du moyen âge, à cette foi des petits enfants qui s'agenouillent et prient, sans réfléchir à ce qu'ils font. Figurez-vous les malheureux malades qu'abandonnent les médecins. Ils ne se résignent pas, ils invoquent une puissance divine, la supplient de les guérir, à l'encontre même des lois de la nature. C'est l'appel du miracle. Et à mesure que je développe ce sujet, un symbole s'en dégage : je vois dans l'humanité tout entière d'aujourd'hui une malade, qui se dégoûte de la science, et, avide de soulagement, se jette dans les bras de la foi... »

*
* *

J'aurais pu choisir dans les documents rapportés par M. van Santen-Kolff, d'autres passages d'un ordre plus personnel, plus caractéristiques, et qui vous auraient peut-être intéressés davantage. Mais il m'a semblé que ceux que j'ai cités suffiraient, à eux seuls, pour vous faire connaître le roman nouveau de M. Zola, pour vous en indiquer les mérites, qui sont réels et nombreux, et pour vous expliquer aussi quelques-unes des causes qui empêchent ce roman d'être aussi beau que vous et moi nous l'aurions souhaité.

Car *Lourdes*, à mon avis, n'est pas un très beau roman; je vous le dis tout de suite; et j'imagine même que personne, sauf M. van Santen-Kolff et peut-être M. Alexis, ne pourrait vous dire sérieusement le contraire. Sur le *Docteur Pascal* on pouvait encore différer d'opinion : j'ai entendu d'excellents juges trouver ce roman détestable, d'autres m'en ont parlé avec plus d'éloge; et à moi-même, je l'avoue, il ne m'a point paru plus mauvais, ni plus ennuyeux que les précédents. Tout au plus ai-je éprouvé, en le lisant, quelque fatigue, et qui ne venait point du livre même, mais du prolongement exagéré de cette série des *Rougon-Macquart*, que je suivais depuis le début avec une attention passionnée. Je n'ai point le tour d'esprit *cyclique*, et le cycle des *Rougon-Macquart* avait fini par me peser ; mais M. Zola nous avoue, par l'entremise de M. van Santen-Kolff, qu'à lui-même elle pesait, comme une lourde chaîne. Du moins le *Docteur Pascal* était-il le dernier chaînon : ce qui contribuait encore à me le faire aimer.

Mais *Lourdes* est un mauvais roman, plus pesant, plus étouffant que pas un de la série des *Rougon-Macquart*. C'est un roman si mauvais que, sauf toujours M. van Santen-Kolff et M. Alexis, je ne vois même personne à qui il puisse plaire, ni les croyants ni les incrédules, ni les réalistes ni les idéalistes. Il déplaira surtout à ceux qui demandent qu'un roman les émeuve, car il n'y a point trace dans *Lourdes* d'une émotion vraie, et jamais M. Zola n'avait écrit un roman qui sentît davantage la facture, le procédé, je dirai même la hâte d'en avoir fini. Oui, c'est un mauvais roman : et il m'en coûte beaucoup de l'avouer. Depuis que j'ai lu le premier roman de M. Zola, je n'ai point cessé d'aimer et de respecter en lui un des maîtres de notre littérature. Et je crois bien qu'en fin de compte je ne vous parlerais pas de son dernier livre, ou bien que je me serais borné à quelques banals compliments, s'il ne m'avait semblé que, désormais, la discussion des divers ouvrages de M. Zola, pris séparément, ne pouvait plus avoir aucune influence sur notre façon de considérer l'ensemble de son œuvre. M. Zola est arrivé à ce point de sa carrière que sa gloire et son mérite ne tiennent plus à tel ou tel livre, et que nous pouvons trouver à reprendre, dans le détail, à chacun de ses romans, sans que notre admiration pour son talent en soit diminuée. Qu'importe le plus ou moins d'intérêt de *Lourdes*, en comparaison de ce que M. Zola, depuis vingt-cinq ans, a créé de figures, propagé de formules, remué d'idées, en comparaison du mouvement et du bruit dont il a été l'occasion dans le monde ! A un bien autre degré qu'Alexandre Dumas, M. Zola aura été *une force de la nature*. Tel il apparaîtra, j'imagine, aux historiens de l'avenir ; tel en tout cas il m'apparaît à présent.

A tous les coins de l'Europe, du Nord au Midi, il a provoqué des changements, amené des révolutions et des réactions. Qu'il ait ou non inventé lui-même ce qu'il y a eu de si efficace dans ses idées et dans son œuvre, qu'il ait été un vrai ou un faux réaliste, un créateur ou un vulgarisateur, cela non plus n'importe guère à savoir. Il aura été un extraordinaire agent dans l'évolution de la littérature européenne, depuis vingt-cinq ans; et l'on ne peut nier que le mérite en revienne tout à lui, à sa volonté, à son énergie infatigable, à ce génie de lutte et de résistance qui est au fond de son âme. C'est ce qui me met plus à l'aise pour vous parler de son nouveau roman.

Mais je m'aperçois que l'espace va me manquer pour vous en parler aujourd'hui avec un peu de détail. J'y reviendrai donc, si vous me le permettez, la semaine prochaine; et j'essaierai de vous faire voir comment il n'y a pas un seul des défauts de ce livre qui ne s'explique par quelqu'une des confidences faites naguère par M. Zola à M. van Santen-Kolff.

Il y a pourtant une phrase de ces confidences que je ne puis m'empêcher de relever tout de suite. C'est celle où M. Zola dit à son ami que, sitôt finis les trois volumes de sa nouvelle série, il songera peut-être à se reposer. Le malheur est, je crois, que M. Zola n'ait point pris *avant* sa nouvelle série ce repos qu'il a l'intention de s'offrir *après*. Il est passé trop vite des *Rougon-Macquart* aux *Trois Villes*, trop vite et sans avoir le loisir de se munir, pour les sujets nouveaux qu'il voulait traiter, d'une forme nouvelle et de nouveaux procédés. Le plus grave défaut de *Lourdes* est d'être une suite aux *Rougon-Macquart*, je veux dire un roman descriptif, instructif, tandis que le sujet aurait demandé une manière tout autre. Je suis sûr que si M. Zola, entre le *Docteur Pascal* et *Lourdes*, avait pris quelques mois de repos, il aurait vu que « la situation présente de la foi religieuse » ne se décrit pas de la même façon que la situation présente de la Bourse, des chemins de fer, ou de la prostitution. Et peut-être nous aurait-il vraiment donné sur *Lourdes* le « beau livre » qu'il voulait nous donner : car il n'y a point d'entreprise où il n'ait de quoi réus-

sir. Toujours est-il que, ce beau livre, il ne nous l'a point donné; et j'essaierai, la semaine prochaine, d'en mieux indiquer les raisons.

T. DE WYZEWA.

CHOSES ET AUTRES

Vous me voyez fort en colère! — Il n'y a pas de quoi. — Vous ne savez pas de quoi je veux parler! — Non, mais j'ai lu le docte traité que Sénèque a composé *sur la colère*... — Je sors de la Sorbonne... — Et les missionnaires nous apprennent que la raison principale du mépris que les Chinois professent pour les Européens est qu'ils les voient se mettre en colère : chose incongrue en Chine, et réservée à la lie de la population.

— Que me chantez-vous là? Je sors de la Sorbonne, vous dis-je. J'avais eu l'idée de voir passer des examens de baccalauréat. C'est de saison. Je voulais me retremper parmi la jeunesse et savoir si je serais encore capable... « Ah ! marquise, disait le duc de Richelieu, que n'ai-je seulement soixante ans ! »

Eh bien ! ce n'est plus comme de notre temps. Ce n'est plus cela du tout. Toute discipline est abolie. Les bonnes méthodes, les bonnes manières s'en vont. La Sorbonne, qui devrait être le propre conservatoire des usages pédagogiques, est la première à donner l'exemple du manquement aux traditions. Étonnez-vous des progrès de l'anarchie!

— Je reconnais avec vous que les programmes ont beaucoup changé, mais... — Il ne s'agit pas des programmes. Les programmes au fond importent peu. Que veut-on? Savoir si un jeune homme n'est pas tout à fait dépourvu du sens littéraire et de notions scientifiques. Qu'on l'interroge sur ceci ou sur cela, qu'on mette dans les matières du grec ou du latin, que ce soit thème ou version, dissertation ou discours, la belle affaire! le professeur arrivera toujours à démêler si son jeune homme a un peu d'acquis et de valeur. Il n'y faut que du tact et de l'expérience.

Feu M. Patin faisait lire deux vers d'Eschyle au candidat: « Cela suffit, mon ami : vous ne savez pas un mot de grec. » A l'École de droit, M. Valette était dans les mêmes principes: « Cherchez-moi l'article 1215 ! » A la façon dont l'élève prenait son code et l'ouvrait, il était jugé, et quelquefois exécuté.

Il n'y a que les jeunes cancres, frais émoulus des « fours à bachot », qui s'imaginent qu'ils sont refusés pour un contresens ou une faute d'orthographe. Eh! mon ami, si ta version était bonne d'une manière générale, si les idées en étaient enchaînées et clairement exprimées, tu aurais pu te permettre je ne sais combien de contresens! Les bons professeurs sont comme les bons directeurs de conscience, qui ne s'arrêtent pas aux peccadilles. « Mangez du veau le vendredi, disait au duc de Bourgogne son confesseur, mais soyez chrétien! »

— Tout cela ne m'explique pas le motif de votre grande colère. — La forme, Monsieur, la forme! J'entre dans une belle salle; oh! combien belle au prix de celle où nous passions nos examens! Vous souvenez-vous du petit escalier de bois tout branlant, tout vermoulu, usé par les souliers des générations de candidats, plus dur à monter que cet « escalier d'autrui » dont parle Dante? En haut, une pauvre chambre, des taies en papier aux fenêtres, un troupeau de curieux parqués derrrière une barrière, le candidat seul, assis à une table au tapis jadis vert, faisant face à trois ou quatre professeurs, attentifs et graves, et qui se repassaient le patient de main en main jusqu'à ce que tout fût terminé.

En dépit de la pauvreté du décor, cela vous avait l'air de quelque chose. L'auditoire prenait part à l'affaire et jugeait les coups. « Voilà comme je serai demain... Egger n'est pas commode aujourd'hui... Voilà cent vingt-deux fois, dans cette session, qu'on demande « Richelieu. »

Et l'on soufflait ! Le candidat, troublé, entendait mal quelquefois. Je me souviens de la bévue d'un malheureux. « Dites-moi quelle était la mère d'Henri IV. » On souffle, dans l'auditoire : « Jeanne d'Albret. » Le candidat, triomphant et d'une voix éclatante : « Jeanne d'Arc ! »

Aujourd'hui, figurez-vous, dans un local somptueux, derrière un bureau magnifique qui rappelle les comptoirs du Louvre ou du Bon-Marché, trois maîtres, et devant chacun d'eux un candidat debout. Tout cela passe en même temps, en bloc, à la grosse. Pour un peu, on vous les ferait chanter en chœur comme à l'école primaire. Vous vous rappelez le paysan qu'on mène à l'Opéra? Au moment du trio des Masques, il ne peut s'empêcher de s'écrier : « Les gueux! ils g..... tous ensemble pour avoir plus tôt fini!»

C'est tout à fait cela, sauf qu'à la Sorbonne on ne g..... pas, au contraire. Tous les professeurs en même temps parlent tout bas à tous les élèves, qui répondent tout bas en même temps à tous les professeurs. Telle la confession générale dans les églises, la veille de Pâques.

Ce n'est qu'un murmure. Le public (car il y a un public, en dépit de tout ; affaire d'atavisme, probablement) n'entend rien. Il n'a que la vue, qui heureusement est gratuite. De temps en temps une ou deux syllabes. On se croirait au Théâtre-Libre, quand les acteurs parlent de dos. « Oui, m'sieu... Non, m'sieu... Les devoirs de l'homme envers... Les principales clauses du traité de Westphalie sont... Alors, m'sieu, le Misanthrope dit comme ça à Célimène... — Mais vous

ne savez rien de rien!... —Les deux côtés du triangle... Mu... mu, mu... gnan... gnan... »

De temps en temps une voix, dans le silence: « M. Tartempion est admis avec 80 points, sur la limite. » Des points! des points! Et qu'a-t-on fait des boules noires, blanches, rouges, d'autrefois? Oui, jeune homme, tel que vous me voyez, si j'avais à repasser mon baccalauréat, j'aimerais mieux être refusé avec des boules que reçu avec des points. Qu'on nous rende nos boules, nos bonnes boules, les boules de nos pères!

Et pourquoi, je vous prie, l'élève Tartempion est-il reçu plutôt que retoqué? Est-ce que nous en savons quelque chose? Qui sait ce qu'il a dit au professeur? Qui nous assure qu'ils n'ont pas causé, entre eux, courses, politique, voyages, bains de mer, là-bas, en confidence? Qu'est-ce que c'est que cette façon de passer des examens dans le tuyau de l'oreille?

Comment! il n'y a pas un mois que la Chambre a repoussé la proposition de guillotiner les gens à huis clos! On veut que les choses se fassent *coram populo* (et quel populo!) et que chacun puisse s'assurer de la façon dont les assassins sautent le pas. Et en Sorbonne, quand il s'agit de pauvres bacheliers qui n'ont fait de mal à personne, on laisse le patient en tête à tête avec le bourreau!

J'enrageais en assistant à cette pantomime (de quel autre nom appeler ces examens où l'on ne voit que des gestes, où l'on entend que le silence?); je pestais contre le présent, j'exaltais en moi-même le passé. Vive le bon vieux temps! Et, tout furieux, je partis en faisant claquer la porte. C'est, je crois, le seul bruit qui ait troublé le solennel silence de cette session de baccalauréat.

Pendant que j'étais en train de voir passer des examens (je dis voir, et non pas entendre, car c'est de ce malheureux public qu'il est écrit : *aures habent et non audient*), je pensais : Puisque j'ai des pieds, pourquoi ne déambulerais-je de la Sorbonne jusqu'au Conservatoire? Il y a là aussi des concours: tragédie, comédie, opéra, opéra-comique, clarinette, cornet à piston et le reste...

Mais une considération me retint. Peut-être, me dis-je, ont-ils changé tout cela faubourg Poissonnière comme rue Victor-Cousin! Qui m'assure que cela ne se passe pas là-bas, comme ici, en catimini? Que deviendrai-je s'ils ont imaginé de chanter le grand air de la *Reine de Saba* à voix basse dans le sein de M. Ambroise Thomas, ou de murmurer les imprécations de Camille dans le gilet de M. Claretie? Peut-être ont-ils réalisé le trombone qui ne fait pas de bruit et la « Silencieuse » en matière de clarinette.

JEAN-PIERRE.

BULLETIN

Un projet de catalogue général des bibliothèques publiques.

Les richesses que renferment nos bibliothèques publiques constituent pour les travailleurs des trésors inappréciables, mais le plus souvent inutilisés. Non pas qu'elles ne soient mises partout à la disposition du public, mais parce que le public ne les connaît pas et se trouve généralement dans l'impossibilité de les connaître.

Pour savoir ce que contient une bibliothèque il faut en consulter les catalogues, ou, à leur défaut, faire des recherches sur les rayons, recherches qui sont quelquefois impossibles à entreprendre et qui, en tous cas, demandent un temps considérable. On peut cependant admettre qu'un travailleur arrive à connaître, plus ou moins facilement, tout ce que renferment sur le point qui l'intéresse les bibliothèques de la ville qu'il habite; ce n'est certainement pas suffisant. Les livres les plus rares sont disséminés un peu partout, et quelque riche que soit un dépôt public, il sera toujours nécessaire de recourir à quelque autre pour trouver une pièce rare, un texte original à compulser, un pamphlet tiré à petit nombre, une édition détruite au moment même de son apparition. Et comment savoir de quel côté diriger les recherches? Quelquefois un ouvrage de bibliographie spéciale pourra mettre sur la voie par l'indication d'un exemplaire avec le nom de la ville qui le possède, ce sera là un cas bien exceptionnel. Aucun autre moyen ne se présente donc que celui de répéter les mêmes recherches dans toutes les bibliothèques les unes après les autres, jusqu'à ce que le livre désiré soit rencontré.

Il est inutile d'insister sur l'impossibilité pour un travailleur isolé de mener à bonne fin une semblable entreprise. Consulter tous les catalogues n'est pas chose praticable; ce n'est guère qu'à la Bibliothèque nationale qu'on peut trouver une réunion à peu près complète de ceux qui ont été imprimés, et les copies de quelques-uns de ceux qui restent manuscrits. Pour un très grand nombre de bibliothèques il faudra se transporter de ville en ville et souvent compléter les indications insuffisantes du catalogue par des recherches sur les rayons mêmes. Que de temps et d'argent à dépenser, quelquefois en pure perte, et toujours avec la certitude de faire un travail incomplet; qu'on fouille tous les dépôts publics moins un, c'est peut-être dans celui-là que se cache le volume qu'on aurait le plus grand intérêt à connaître.

Et sait-on combien de villes possèdent une bibliothèque publique, en France seulement? Pour en donner une idée, voici la liste des villes, dont le nom

commence par un A, dans lesquelles nous en connaissons au moins une : Abbeville, Agen, Aire-sur-la-Lys, Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Ajaccio, Alais, Albi, Alger, Amiens, Angers, Angoulême, Annecy, Annonay, Apt, Arbois, Arcis-sur-Aube, Argentan, Arles, Armentières, Arnay-le-Duc, Arras, Aubenas, Auch, Aurillac, Autun, Auxerre, Auxonne, Avallon, Avesnes, Avignon, Avranches ; et ce sont là seulement des bibliothèques municipales, il faut y ajouter les bibliothèques des collèges, des facultés, des évêchés, des congrégations, des séminaires, des sociétés savantes, etc. Nulle raison ne se présente pour éliminer d'avance telle ou telle comme ne devant rien posséder sur un sujet donné ; elles ont toutes des volumes provenant de fonds différents dont on ne peut préjuger la composition. Les anciennes bibliothèques des couvents se trouvent disséminées un peu partout, et les dons et les legs des particuliers font entrer subitement dans un dépôt public des ouvrages qu'on ne pouvait s'attendre à y rencontrer.

Le grand effort qui a été fait depuis 1825 ou 1830 pour cataloguer les bibliothèques publiques n'a certainement pas été un effort perdu, il n'est pourtant pas encore suffisant. Les catalogues locaux sont d'une utilité inappréciable pour les lecteurs fréquentant chaque bibliothèque, mais il faudrait pouvoir les fondre tous en un immense catalogue ou répertoire général.

Le catalogue général a été depuis bien longtemps le desideratum des bibliophiles et des chercheurs ; bien peu d'entre eux cependant l'ont considéré autrement que comme une œuvre irréalisable, tant à raison des dépenses qu'elle entraînerait que de l'impossibilité de conduire jusqu'au bout une entreprise gigantesque nécessitant une entente et une unité d'action absolues de la part des gouvernements de tous les pays pensants. Et quelles proportions prendrait ce catalogue s'il était rédigé sous forme de volumes, combien d'in-folio viendraient s'aligner avant même que la première division soit achevée? Le catalogue de la Bibliothèque nationale, dont quelques parties sont imprimées, contient, pour l'histoire de France seulement, onze volumes grand in-quarto, à deux colonnes, de 800 pages environ chacun : on peut juger par là de l'étendue qu'aurait le catalogue général, s'il fallait encore ajouter, à la suite de chaque article, l'indication de toutes les bibliothèques qui le possèdent. Et de combien de suppléments ne faudrait-il pas l'augmenter chaque année pour le tenir au courant de tout ce qui s'imprime journellement dans toutes les langues? Si bien que dans quelques petites bibliothèques le seul exemplaire du catalogue finirait par prendre plus d'importance que le fonds lui-même, et que les seuls frais de reliure absorberaient chaque année une portion notable du budget.

Le catalogue général, ainsi conçu, ne pourrait d'ailleurs remplacer les catalogues locaux, la très grande majorité des lecteurs n'ayant que faire de l'indication de volumes qu'ils ne trouveraient pas sur place à leur disposition.

Ces obstacles semblent insurmontables, et les frais d'impression, qui seraient considérables, s'il fallait un exemplaire par bibliothèque, empêcheraient de prendre tout projet en considération.

Cependant le catalogue général est peut-être sur le point d'être entrepris dans des conditions qui en rendront l'exécution possible. M. Vander Haeghen, le savant conservateur en chef de la bibliothèque de l'Université de Gand, en a conçu le projet qu'il a communiqué à l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, dont il fait partie ; le gouvernement belge a aussitôt nommé une commission spéciale chargée d'en faire l'examen dans ses détails avant de le soumettre à un congrès international.

Le plan est le suivant : une commission internationale, siégeant dans un pays neutre, sera chargée de faire imprimer, pour chaque volume connu, une petite fiche portant le titre de l'ouvrage, le nom de l'auteur, de l'éditeur, de l'imprimeur, la date et le lieu de l'impression, et, au besoin, quelques indications bibliographiques. On pourra procéder d'abord en dépouillant les principaux répertoires bibliographiques et les catalogues imprimés où l'on trouvera l'indication des volumes. Une épreuve de chaque fiche sera envoyée à toutes les bibliothèques publiques, les conservateurs n'auront qu'à rechercher si leur dépôt contient l'ouvrage mentionné et à retourner l'épreuve avec leurs corrections ou leurs observations. Les épreuves une fois centralisées, la commission fera exécuter celles des modifications indiquées par ses correspondants qu'elle jugera utiles avant de procéder au tirage définitif. On tirera autant d'exemplaires qu'il sera nécessaire pour en envoyer un à toutes les bibliothèques publiques qui, possédant l'ouvrage, en formeront leur catalogue local, et, de plus, un exemplaire pour chacune des grandes bibliothèques dans lesquelles, outre le catalogue local, on aura décidé de conserver un catalogue général, c'est-à-dire l'ensemble de toutes les fiches ; pour ces dernières on ajoutera la nomenclature des bibliothèques possédant l'ouvrage.

Lorsque la commission aura épuisé les moyens qui seront à sa disposition pour découvrir les fiches à établir, les bibliothécaires lui signaleront ceux des volumes de leurs dépôts pour lesquels ils n'auront pas reçu de fiches, ce qui complétera le catalogue.

Les fiches auront le grand avantage de pouvoir être classées, à leur arrivée dans chaque bibliothèque, suivant la classification qui y est adoptée. Les clas-

sifications, en effet varient à l'infini : ordre alphabétique ou chronologique des noms d'auteurs, date, lieu d'impression, éditeur, imprimeur ou ordre de matières; dans l'ordre de matières une quantité de systèmes peuvent être adoptés. M. Taylor Kay disait, il y a quelques mois, dans le *Nineteenth Century*, avoir sous les yeux près de deux cents systèmes différents, depuis celui qui fut adopté par Alde l'Ancien, en 1498, jusqu'à ceux qui sont utilisés le plus fréquemment aujourd'hui. La classification d'Alde l'Ancien était des plus simples, il avait divisé en cinq catégories les quinze ouvrages qu'il annonçait; le premier vrai système est celui de Gessnèr publié en 1548 et qui contient 21 divisions. Les systèmes adoptés aujourd'hui sont plus compliqués : celui de Brunet contient 5 grandes classes, et 41 grandes divisions; celui de la Bibliothèque nationale contient 5 grandes classes et 31 grandes divisions, chaque division renferme de nombreux chapitres.

On pourra, dans quelques bibliothèques, conserver un double jeu de fiches, dont l'un sera classé par ordre de matières, par exemple, et l'autre par ordre alphabétique.

Les avantages du système proposé sautent aux yeux : les petites bibliothèques, qu'embarrasserait le catalogue général, se trouveront dotées d'un catalogue local, bien fait, et qui ne leur coûtera presque rien, les frais de poste du retour des épreuves. — Oserait-on demander aux gouvernements syndiqués de les laisser circuler non affranchies? — Quelques grandes bibliothèques seules posséderont le catalogue général, les travailleurs n'auront jamais de grand déplacement à faire pour venir le consulter et seront toujours sûrs de ne pas se déranger en pure perte. Il n'y aura pas de supplément, chaque fiche pouvant toujours venir prendre sa vraie place, quelle que soit l'époque de sa création. Enfin les dépenses ne seront pas assez élevées pour être un obstacle sérieux à l'entreprise.

La commission internationale une fois rémunérée, il restera à subvenir aux frais de poste, qui pourraient être réduits ou supprimés, comme nous l'indiquons plus haut, et aux frais d'impression. Ces derniers seront relativement restreints : il y aura, il est vrai, un nombre assez considérable à tirer de chaque fiche, mais en épreuves seulement; le tirage définitif sera peu élevé. Supposons, en effet, qu'un ouvrage soit conservé dans dix bibliothèques publiques françaises et que vingt bibliothèques soient dotées du catalogue général, il ne faudra pour la France que trente exemplaires; si la commission représente vingt gouvernements et que pour chacun le chiffre de trente exemplaires soit suffisant, on arrivera à un tirage de six cents exemplaires; la commission pourra en outre en conserver quelques-uns pour les bibliothèques qui s'enrichiraient, dans la suite, des volumes déjà catalogués.

Le budget pourra être facilement assez élevé sans que les gouvernements participants aient à s'imposer chaque année un sacrifice appréciable; il sera évidemment très inférieur aux dépenses faites annuellement pour la rédaction des catalogues locaux.

On pourrait aussi charger les membres de la commission de s'entremettre pour les échanges de doubles entre les bibliothèques, et créer ainsi un véritable bureau d'échanges international.

Le travail ainsi compris nécessitera de bien longues années; aussi, pour arriver plus vite à avoir des séries complètes, pourra-t-on procéder par époques : la commission ne cataloguerait d'abord que les éditions du XVe et du XVIe siècle pour passer ensuite à celles du XVIIe, du XVIIIe, du XIXe, et peut-être alors du XXe siècle.

Ce n'est pas, d'ailleurs, sans avoir fait longtemps l'expérience de ce moyen de cataloguer que M. Vander Haeghen s'est décidé à présenter son projet à l'Académie de Belgique, et c'est pour avoir constaté depuis longtemps les excellents résultats qu'il a donnés, que le gouvernement belge l'a fait sien. M. Vander Haeghen, après avoir publié de nombreux ouvrages de bibliographie savante, parmi lesquels la *Bibliographie gantoise* tient le premier rang, a entrepris de donner sous le nom de *Bibliotheca belgica* la bibliographie de tous les ouvrages écrits par des auteurs originaires des Pays-Bas, et de tous ceux qui sont relatifs à ces régions ou qui y ont été imprimés. Voilà près de quinze ans que cette colossale entreprise est en œuvre, et chaque année M. Vander Haeghen met au jour une quantité considérable de petites fiches, se rapportant chacune à un volume différent et portant la liste de toutes les bibliothèques belges ou hollandaises et des principales bibliothèques des autres pays qui en possèdent un exemplaire. Il a donc lui-même, et pour son propre compte, reconnu tous les avantages du système qu'il propose aujourd'hui de généraliser. M. Vander Haeghen, cela va sans dire, accompagne le titre et la description de chaque ouvrage de notes savantes sur leur contenu et de notices biographiques sur leurs auteurs; nous ne saurions espérer que les petites fiches du catalogue général puissent être aussi complètes que les siennes à ce point de vue.

Quel que soit le sort réservé au catalogue général, nous ne doutons pas qu'il trouve, en grand nombre, de chauds partisans; si tous ceux qui croiront pouvoir en profiter veulent bien, après avoir étudié le projet, lui donner leur appui moral, toutes les chances pour sa réussite seront réunies.

P. R.

Thèse de doctorat (12 janvier 1894).

M. Wahl. *Les premières années de la Révolution à Lyon*, 1788-1792. Colin, 628 pp. in-8°.

Nous avons l'habitude, quand nous nous occupons de la Révolution française, d'avoir les yeux fixés sur Paris: nous dédaignons, peut-être un peu trop, la province. Et cependant n'est-il pas curieux de voir comment la Révolution y fut préparée, acceptée, organisée, parfois combattue ?

M. Wahl a écrit avec autant de mesure que d'érudition une de ces monographies. Lyon a dans son histoire une page terrible, c'est sa révolte contre la Convention. M. Wahl n'a pas abordé, dans le présent ouvrage, ce lugubre épisode, qu'il racontera sans doute plus tard. Il a préféré nous présenter une histoire moins dramatique, mais moins connue. Il nous montre « la mise en œuvre des institutions nouvelles, la besogne administrative accomplie par les divers pouvoirs locaux, les travaux des directoires et conseils généraux du département et du district, les élections de 1789, la lutte religieuse dans le département de Rhône-et-Loire, le conflit de la municipalité et des directoires, les élections à la Convention ». Il nous fait voir comment les institutions nouvelles se sont installées, comment « elles ont fonctionné régulièrement pendant plus de deux années ». Il nous fait connaître « des épisodes mal connus, comme les troubles de juin-juillet 1789, l'émeute des octrois en juin 1790, la conspiration Guillin en décembre, la journée du 9 septembre 1792. » Enfin il nous raconte avec les plus minutieux détails, sans cependant lasser notre attention, l'histoire politique de Lyon, et par là même son histoire sociale, économique, morale et religieuse, depuis les élections aux États-Généraux jusqu'à la journée du 10 août. Un fait m'a frappé : c'est la situation économique déplorable de la ville au moment de la crise où elle a failli sombrer. Déjà en 1789, sous le luxe de la bourgeoisie opulente, il y avait une crise industrielle d'une extrême gravité, qui plongeait les ouvriers dans la plus grande détresse. Après le 10 août, la situation de Lyon reste inquiétante « avec le chômage, la rareté et le prix élevé des denrées ». « Pendant la période orageuse qui s'ouvre avec la Convention, les circonstances locales, comme la pénurie des finances lyonnaises, la détresse des ouvriers, les alarmes des classes bourgeoises, ne contribuèrent pas moins que les péripéties du grand drame révolutionnaire à développer dans Lyon un état de surexcitation continue, qui se révélera par des incidents symptomatiques presque quotidiens, avant de faire explosion dans la guerre civile. »

Au début, le mouvement en faveur de la Révolution paraît unanime. Bientôt une opposition naît dans la bourgeoisie riche et dans le haut clergé; les ouvriers sans travail sont excités tantôt par des conspirateurs, tantôt par les démagogues; de son côté, le clergé s'appuie sur le peuple des campagnes, qu'il menace de retourner contre la Révolution. Dans le sein de la ville il y a lutte, par suite de l'antagonisme des pouvoirs rivaux. Les deux directoires, celui du département et celui du district, sont constitutionnels, et sont compromis par les contre-révolutionnaires; le parti municipal s'appuie sur les jacobins. On sollicite l'intervention du gouvernement et de l'assemblée. Le ministère de l'intérieur blâme tantôt la municipalité, tantôt les directoires, suivant qu'il est lui-même Feuillant ou Girondin.

La lutte devient de jour en jour plus ardente; les événements qui se passent à Paris, la déclaration de guerre, le 10 août, donnent la victoire à la municipalité. « Seulement elle est impuissante à empêcher les excès de ses alliés de la veille. Et c'est dans le tumulte d'une seconde Révolution, au bruit de l'invasion étrangère qui s'approche, des appels aux armes, des cris de vengeance, qu'ont lieu les élections à la Convention nationale. Comme la France entière, Lyon a passé de l'enthousiasme libéral et du généreux optimisme de 89 au farouche désespoir d'où sortiront les élans héroïques et les sauvages violences de 93. Mais la minorité opposante n'a cessé de grossir et elle sera bientôt assez forte pour soulever contre la Convention la seconde ville de France. »

Quelque tristesse qu'il y ait pour nous dans de pareils épisodes de notre histoire nationale, nous espérons néanmoins que M. Wahl voudra et pourra compléter ce premier volume en nous racontant dans un second la funeste insurrection de Lyon contre la Convention nationale. Il saura débrouiller les causes toujours un peu obscures, parfois profondes, souvent accidentelles, de ces émeutes qui finissent par une guerre civile.

PIERRE ROBERT.

Bibliographie.

Essais de littérature contemporaine, par Georges Pellissier. Paris, Lecène et Oudin.

Dans un livre vraiment digne d'être remarqué, et qui, parvenu déjà à sa troisième édition, semble en passe d'obtenir la faveur qu'il mérite, M. Georges Pellissier a naguère étudié le *Mouvement littéraire au* XIXe *siècle* (1). Ses études l'avaient alors conduit jusque vers l'année 1880 ; voici qu'il les reprend aujourd'hui au point même où il les avait quittées, et ses *Essais sur la littérature contemporaine* sont comme un second volume de l'ouvrage qu'il a précédemment publié. Sa forme, à vrai dire, a changé : au lieu d'une exposition suivie, nous trouvons des morceaux distincts, sans lien apparent. L'auteur, au reste, prend soin de nous en prévenir : il a réuni des articles parus à divers moments dans des revues diverses. Mais il n'importe; ce n'est pas là de la critique au jour le jour. M. Pellissier a un dessein qu'il poursuit : il cherche à distinguer et à marquer, pour l'époque actuelle, comme il avait fait pour l'âge antérieur, les courants d'idées qui entraînent dans un certain sens les générations littéraires. J'imagine que, comme bien d'autres, il se laisse charmer par nos critiques impressionnistes : ils ont tant d'esprit! Mais il se défend d'être séduit par eux; il n'emprunte rien à leur manière. Au lieu de leurs « notations » ingénieuses, mais un peu menues, il nous donne de larges aperçus et des vues d'ensemble. Manifestement la spéculation le tente : là est son goût, là son ambition.

Malgré la disposition fragmentaire de ses *Essais*, on reconnaît sans aucune peine la teneur de sa pensée et l'unité de sa doctrine. A la fin de son livre sur le *Mouvement littéraire au* XIXe *siècle*, « l'esprit scientifique, disait-il, règne dans tous les domaines de l'activité intellectuelle, et le réalisme, qui en est directement issu, dans toutes les formes de l'art ». Mais, depuis dix années, cette domination du réalisme a subi divers assauts. Des poètes sortis d'une foule de cénacles, et qui s'appellent tour à tour décadents, symbolistes, etc., prétendent à remplacer l'école Parnassienne, qui avait fait triompher la forme analytique. Les néo-mystiques mettent en ligne des esthètes, comme ils disent, qui, s'attaquant à l'esprit scientifique et à la science elle-même convaincue, à leur

(1) *Le Mouvement littéraire au* XIXe *siècle;* Hachette.

gré, de stérilité et d'impuissance, proclament la faillite de l'art réaliste dont elle fut l'inspiratrice. Quelles sont les causes de cette réaction? Quels résultats doit-on souhaiter qu'elle produise? Voilà les questions dont l'examen fait le fond de presque tous les articles qui composent le volume de M. Pellissier; et chacun d'eux nous achemine de façon plus ou moins directe vers la conclusion qu'il veut nous faire accepter.

Le morceau sur le *Pessimisme contemporain*, qui vient en tête du recueil, dit, je crois bien, le dernier mot sur les motifs de cette résistance que le public commence à opposer aux représentants du naturalisme, ou, — si l'on trouve le mot trop fort, — sur cette lassitude impatiente avec laquelle il accueille leurs œuvres. La prédilection de cette école pour les sujets abjects, l'affectation du cynisme dans le langage y sont sans doute pour quelque chose; car, s'il y a du plaisir à se faire éclabousser de fange, c'est un plaisir qui ne saurait se prolonger. Mais là n'est point la cause profonde de ce revirement du goût public. Remarquons en effet que, si l'on prise toujours le talent de M. Bourget, le fond même de ses romans cause quelque satiété; sa psychologie ne nous a guère moins excédés que la physiologie de M. Zola, et pourtant le langage de M. Bourget est toujours doux, convenable, et il ne nous conduit jamais que dans des milieux où règnent toutes les élégances. — Non, si l'on commence à se détourner des écrivains qui, après la guerre de 1870, se sont bruyamment imposés à l'attention, ce n'est pas seulement parce que le sentiment des convenances revendique ses droits et parce que le goût entre en révolte : ce qui éloigne d'eux c'est que, tout imprégnés d'un pessimisme radical, l'humanité manque à leurs œuvres. « Malheur, disait Bossuet, aux héros sans humanité! » Le mot peut s'appliquer aux héros de lettres. Nous ne nous permettons point, chétifs, d'avoir un avis sur la valeur philosophique de la doctrine pessimiste. Mais, après tout, il est bien vrai que l'art a été fait par l'homme pour l'homme, et non pas contre l'homme; et, par là, il nous paraît que le pessimisme littéraire n'est qu'une gageure qu'on peut, à force de talent, soutenir pendant un temps, mais qu'il faut toujours payer à la fin. En dernière analyse, M. Pellissier juge que le côté vulnérable du réalisme est, non pas même dans la métaphysique qu'il professe, mais dans les conclusions morales qu'il en tire. Serait-ce qu'elles manquent de vérité? Peut-être; pourtant ce n'est point là le grief décisif de notre critique. Il lui suffit que ces conclusions soient anti-littéraires, l'art étant fait pour l'humanité et l'humanité n'étant nullement prête à « ce suicide cosmique » auquel M. de Hartmann la convie.

Si M. Pellissier trouve explicable et légitime la réaction qui s'est faite dans ces derniers temps contre le naturalisme, cela ne signifie point qu'il s'associe à ceux qui veulent la pousser jusqu'à l'éviction de l'art réaliste, ni qu'il approuve les idées des derniers venus de nos doctrinaires. Symbolisme, mysticisme, magisme, tout cela ne lui dit rien qui vaille. De cette religiosité sans foi qui s'affirme et se précise, de ces aspirations vers la synthèse qui ne sont que des tâtonnements dans la confusion, de ce prétendu affranchissement de la forme qui n'est que la négation de toute symétrie et même de toute eurythmie, surtout de toute clarté, qui donc pourrait dégager un principe propre à servir de direction à un art nouveau? M. Pellissier se garde bien de s'associer à ceux qui prononcent que le mouvement réaliste est épuisé. Certes, il confesse sans embarras que cet art a dévié; il condamne avec force les brutalités par lesquelles il s'est plu à heurter les convenances, sous couleur de détruire les conventions; il discerne et nous fait nettement discerner comment les artistes de l'école naturaliste, qu'ils fussent physiologistes ou psychologues, ont, avec un exclusivisme peu scientifique après tout, méconnu certaines tendances de l'âme humaine, qu'ils auraient dû pourtant constater comme des faits; comment ils ont eu tort de bannir de leurs œuvres tout ce qui est tendresse, pitié, décence, instinct de moralité, humanité, pour tout dire; et quelle lourde erreur ils commettent en prétendant évincer l'idéal, qui, suivant une formule très heureuse de M. Pellissier, « n'est, à bien l'entendre, que du réel en passe de se faire ». Mais ne voit-on pas que, dans ces outrances et cet exclusivisme, il n'y a que des difformités, qui ne sont point essentielles au réalisme lui-même? Que nos jeunes écrivains ne puisent en lui que « ce qu'il a de sain, de robuste et de loyal, ce qu'il comporte de franchise, ce qu'il commande soit d'exactitude dans l'analyse, soit de probité dans la diction, » — qu'ils ne veuillent connaître et pratiquer que ce réalisme « qui concilie la franchise de l'observation avec la dignité de l'art, qui se tient à égale distance d'un fade optimisme et d'un pessimisme cynique, qui ne moralise point sans doute, mais qui n'en est pas moins imbu de je ne sais quelle moralité intime et latente, » — ils s'apercevront vite alors que cette forme d'art n'est point vide, mais au contraire toujours gonflée d'une sève vivace et nourricière.

Telle est la conclusion, telle la doctrine de M. Pellissier. Et j'ai sur les lèvres un mot que je ne peux retenir. Le réalisme ainsi entendu, qu'est-ce donc autre chose qu'une doctrine que nous connaissons bien, mais dégagée de certaines servitudes formelles, affermie dans ses procédés par la science qui les transforme en méthodes, évadée de certaines limites trop étroites qui bornaient le champ de ses observations et de ses recherches? Qu'est-ce autre chose, puisqu'il faut l'appeler par son nom, que la doctrine de l'art classique? Le mot est lâché, et j'espère qu'il ne déplaira pas autrement à M. Pellissier, car je l'écris sans autre dessein que de rendre hommage à la sûreté de son goût et à la vigueur de sa raison.

MAURICE PÉLISSON.

LES DÉCORATIONS DU 14 JUILLET

Dans la liste des décorations de la Légion d'honneur accordées à l'occasion du 14 juillet, nous relevons les promotions et nominations suivantes :

Au grade de commandeur, M. Geoffroy, directeur de l'École française de Rome;

Au grade d'officier, MM. Perroud, recteur de l'Académie de Toulouse; Boudhors, professeur au lycée Louis-le-Grand; Marmontel, professeur de piano au Conservatoire;

Au grade de chevalier, MM. Marcel Edant, Paul Bosq, Perreau, publicistes; Collignon, professeur à la Faculté des lettres de Paris; Lintilhac, professeur au lycée Louis-le-Grand; Dorchain, poète et auteur dramatique; Raoul Toché, Paul Terrier, auteurs dramatiques; Marck, directeur de l'Odéon; Ernest Coquelin, sociétaire de la Comédie-Française; Madier de Montjau, chef d'orchestre de l'Opéra; Mme Demont-Breton et M. J. Tissot, peintres; M. de Boisdeffre, compositeur de musique; M. Grosclaude, le spirituel humouriste; et M. Jules Héricourt, notre collaborateur à la *Revue Bleue* et à la *Revue Scientifique*, et l'auteur, avec M. Charles Richet, d'importantes recherches sur la vaccination et le traitement de la tuberculose.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

La loi contre les anarchistes vient d'être promulguée : c'est dans un texte plein de confusion l'application des principes du projet primitif, dont la rigueur est atténuée par les modifications successives que la Commission et la Chambre y ont apportées. Comment les termes qu'on y relève seront-ils interprétés par l'autorité judiciaire, ou plutôt quel sens les circulaires ministérielles leur donneront-elles? c'est ce que la mise en vigueur de la loi va montrer. Le Gouvernement a plusieurs fois affirmé qu'il n'entendait viser que la secte anarchiste, et, à dire vrai, les procédés abominables de ces propagandistes justifiaient au regard de l'opinion toute répression; cependant on ne saurait nier qu'il existera une forte part d'arbitraire dans l'appréciation des paroles qui ont pour but un acte de propagande anarchique.

Nous continuons à penser que l'application des lois existantes eût suffi : les récentes condamnations prononcées par le jury de la Seine montrent que cette juridiction est digne de la confiance que l'opinion continuera toujours d'avoir en elle.

La plus grave innovation de la loi nouvelle, celle qui en fait, au point de vue du droit pénal, une loi exceptionnelle quoi qu'en disent MM. Dupuy et Guérin, c'est la faculté donnée au tribunal correctionnel de prononcer la peine, qualifiée par euphémisme sans doute d'accessoire, de la relégation lorsque la condamnation sera supérieure à un an d'emprisonnement et que le prisonnier aura encouru, dans une période de moins de dix ans, une autre condamnation, fût-elle seulement de trois mois d'emprisonnement.

Cependant le Gouvernement s'est opposé avec une énergie peu commune à admettre tout amendement limitant la durée de la loi. Donner un caractère provisoire à cette loi, c'était, au dire de M. Guérin, en rendre l'application impossible, parce qu'à mesure qu'on approcherait de l'expiration il ne serait plus possible d'intenter des poursuites pour des faits qui bientôt cesseraient d'être punissables; et M. Dupuy, encouragé par ses précédentes victoires, emprunta à sa dialectique habituelle un nouveau dilemme convaincant : Ou la Chambre votera une loi permanente ou c'est un autre gouvernement qui l'appliquera. C'était une raison étrangère à la discussion serrée du texte; mais la session se prolongeait et le siège de la majorité était fait : à tout prix il fallait, après quatorze séances, aboutir, et, par 280 voix contre 230, l'amendement limitatif a été repoussé.

Cette majorité de 50 voix avait été loin d'être toujours fidèle au Gouvernement, qui, à différentes reprises, alors il est vrai qu'il n'avait pas posé la question de confiance, s'est presque trouvé battu : ainsi le dernier amendement Jaurès tendant à assimiler les ministres et les députés prévaricateurs aux anarchistes a été repoussé seulement par deux voix de majorité, et on se demande même comment cette majorité s'est rencontrée, car il est absolument certain que l'absence de moralité chez certains politiciens, tout exceptionnelle qu'elle soit, est cause des plus violentes et des plus légitimes révoltes de la conscience populaire. Nous entendons bien, sans doute, que cet amendement était seulement une diversion tentée par M. Jaurès pour tirer parti des scandales de Panama et plus encore mettre M. Dupuy en désaccord avec plusieurs membres de la majorité, parce qu'il les avait indirectement accusés en se déclarant, lui du moins, hors de toute compromission; il n'en est pas moins vrai que jamais les rectifications n'ont été plus nombreuses, et le premier scrutin proclamé a été singulièrement modifié, puisque de 264 contre 222 il a été ramené à 229 contre 223, et qu'à l'adoption du procès-verbal quatre députés sont venus déclarer avoir été portés par erreur comme ayant voté contre alors qu'ils avaient voté pour l'amendement.

Une enquête ordonnée par la Chambre sur de pareilles transformations du scrutin n'a pas dévoilé le nom des députés qui, après avoir voté dans un sens, ont cru plus avantageux pour leurs intérêts électoraux de se rendre dans la salle des procès-verbaux et de voter dans le sens contraire : si des erreurs involontaires sont sans doute explicables et si le moyen de les effacer doit être donné à chaque député, le bureau de la Chambre a proposé quelques réformes intérieures de nature à éviter le retour de pareils abus. Il est douteux cependant, au cas où le président penserait à mettre en pratique ces projets à la rentrée, que les habitudes parlementaires s'en accommodent.

Quoi qu'il en soit, cette discussion interminable de la loi contre les anarchistes s'est terminée à temps pour permettre la clôture de la session, et nos représentants se sont hâtés de regagner leurs départements pour y célébrer, aux distributions de prix, les douceurs des loisirs bien mérités. C'est une autre éloquence moins âpre, moins documentée, plus littéraire aussi, qui remplace celle de la tribune, ou encore qui satisfait à bon compte la vanité des silencieux abstentionnistes du Palais-Bourbon : l'admiration naïve des enfants, le respect laudatif des professeurs sont les premières récompenses de nos dévoués représentants.

Et toute la variété infinie des idées politiques se reflète dans ces solennités; à la Sorbonne, M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, encourage la jeunesse studieuse à rejeter la doctrine du mépris de tout idéal, de l'horreur de tout effort, pour, au contraire, sous la direction de l'Université, dissiper les brouillards qui s'élèvent sur l'horizon de la pensée; ailleurs, on loue l'enseignement professionnel, ou bien on trouve aux études classiques encore quelque mérite; et dans un collège de jeunes filles, un orateur est allé chercher dans l'antiquité, comme modèle de toutes les vertus, digne d'être imitée par ses auditrices, Hypathie aussi célèbre par sa science que par sa beauté.

Deux événements extérieurs, dont les conséquences ne sauraient être encore appréciées, doivent être notés : d'une part l'occupation, par les troupes italiennes, de Kassala, ancien chef-lieu important d'une province du Soudan Égyptien; ce succès militaire ne fera sans doute pas oublier aux contribuables italiens le poids des nouveaux impôts que les dépenses militaires et le déficit budgétaire vont nécessiter, d'autant plus que l'acquittement de M. Tanlongo et de ses co-accusés de la Banque Romaine, tandis que les malheureux paysans affamés de Sicile ont récolté *quatre mille* ans de prison, a produit sur l'opinion publique une très fâcheuse impression.

D'autre part, la guerre qui vient d'éclater entre le Japon et la Chine à propos de l'occupation, par les troupes japonaises, de la Corée, sous le prétexte d'y assurer l'ordre et de protéger les nationaux japonais, entraînera sans doute, au grand mécontentement de l'Angleterre, l'intervention armée des États-Unis et de la Russie, les deux maîtres du Pacifique.

3 août 1894. HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard Imp. des *Deux Mondes*, 19, rue des Saints-Pères. — 31476. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 6 — 4e SÉRIE. — TOME II — 11 AOUT 1894

MES SOUVENIRS D'ENFANCE (1)

I. — MES PARENTS

L'un des derniers jours de mars 1819, une chaise de poste s'arrêta devant la pharmacie du *Lion*, à Neu-Ruppin. Un jeune couple, dont l'avoir mis en commun avait tout récemment servi à acheter le fonds, descendit de voiture et fut reçu par le personnel de la maison. Le mari avait vingt-trois ans à peine (on se mariait très jeune, après la guerre), la femme en avait vingt et un. C'étaient mes parents.

Je vais d'abord esquisser leur biographie.

Mon père, Louis-Henri Fontane, né le 24 mars 1796, était le fils du peintre et maître de dessin Pierre-Barthélemy Fontane. Comme peintre, mon grand-père se borna, je crois, à des copies de pastels anglais ; mais sa réputation comme professeur devait être bien établie, car, au commencement du présent siècle, il fut appelé à la cour de Berlin et reçut la mission d'enseigner son art aux aînés des princes du sang. Cet emploi le mit en faveur auprès de la reine Louise, qui assistait parfois aux leçons, aimant à s'entretenir avec un homme habile qui, de plus, parlait admirablement le français ; bientôt elle le prit à son service en qualité de secrétaire particulier. Peut-être devons-nous voir là l'œuvre de Lombard, le conseiller privé, dont l'influence était alors prépondérante, et qui, poursuivant son but d'une alliance avec la France, voyait sans doute avec plaisir à la cour des hommes partageant ses idées. Les adversaires de cette politique ne furent rien moins que ravis de cette nomination. Le patriote Gottfried Schadow, qui n'était pas encore à cette époque « le vieux Schadow », consignait dans son cahier de notes journalières : « Un sieur Fontane, artiste peintre, vient d'être nommé secrétaire particulier de la reine ; il peint mal, mais il parle bien le français. » Pierre-Barthélemy a-t-il, dans ce poste, exercé une influence quelconque ? Il m'est impossible de le dire ; mais si cette influence exista, elle fut en tout cas de courte durée. Car la chute de Lombard, qui ne se fit guère attendre, fut suivie de près par la catastrophe d'Iéna ; la cour se refugia à Königsberg, tandis que Pierre-Barthélemy, dont les services étaient désormais inutiles, restait à Berlin et, par une sorte de compensation, devenait châtelain de Nieder-Schönhausen. Ce fut donc là qu'il transporta ses pénates et ce fut de là que mon père, durant trois ans, c'est-à-dire jusqu'à l'automne de 1809, se rendit tous les jours au lycée de Grauen Kloster. Dures années ! Il y avait une grosse heure et demie de chemin, et il fallait se lever tous les matins au plus tard à six heures. « L'hiver, nous étions littéralement gelés ; grande fut d'abord la joie de mon frère aîné et la mienne quand nous reçûmes comme cadeau de Noël un manteau bleu à doublure orange, mais cette joie fut courte. Chaque fois que le vent soulevait les énormes collets doublés d'étoffe orange, ils nous faisaient comme une auréole autour de la tête et les gamins nous poursuivaient en se moquant

(1) Nous commençons aujourd'hui la traduction abrégée des *Souvenirs d'enfance* de M. Th. Fontane, le plus récent ouvrage du maître romancier allemand. Nos lecteurs n'ont pas oublié l'étude consacrée naguère, ici même, à M. Fontane, et les fragments que nous avons publiés de ses *Souvenirs d'un prisonnier de guerre*. Ils retrouveront dans ses *Souvenirs d'enfance* toutes ses qualités d'historien et de conteur.

de nous. » Mon père aimait à conter cette anecdote, et lorsqu'en riant je lui assurais que mon sort n'avait pas été plus enviable que le sien, il n'en voulait rien croire. « Certes, papa, lui disais-je parfois, j'ai eu comme toi mon temps de pilori. Quand j'arrivai avec maman à Berlin, elle me fit faire un costume crème : tunique, gilet et pantalon. C'était un coupon qu'on lui avait cédé à bon compte. A l'école de Klöden, on m'appela, une année durant, *l'antiquaire de la vieille poste*. Ce bonhomme, une vraie caricature, portait en effet un costume de la même couleur. — C'est possible, répondait mon père d'un air narquois, c'est donc un héritage de famille ; mais la doublure orange était pire ; j'en réponds ; la doublure orange criait vengeance au ciel ! »

Mon père avouait lui-même qu'il avait tiré peu de profit de ses études ; un enfant éreinté par une lieue et demie de chemin ne peut être fort attentif. Mais, tout en constatant cette lacune, il ne s'en affligeait guère, je dirai même qu'il s'en réjouissait presque. Comme beaucoup d'hommes de son temps, il accordait la préférence au jugement sain, à la science de la vie ou, comme on disait chez nous, au *bon sens* et au *savoir-faire* ; sauf en quelques rares circonstances, on ne pouvait lui faire admettre la supériorité des *homines litterati*. Je dois lui rendre cette justice, d'ailleurs, que, neuf fois sur dix, dans les discussions avec les gens plus instruits qui fréquentaient chez nous, il remportait réellement l'avantage. Il y avait à cela une raison bien simple. Comme il avait du temps de reste, beaucoup trop de temps pour son malheur, c'était un lecteur assidu des journaux et de toute espèce de publications ; si un passage était pour lui obscur, il recourait aux ouvrages d'histoire, de géographie, mais de préférence encore au *Dictionnaire de la Conversation*. Aussi, dans les entretiens familiers, possédait-il une réelle supériorité sur les médecins, juges, bourgmestres, échevins de petites villes, qui tous, absorbés par leurs occupations, n'avaient que très peu de temps à consacrer à la lecture. Si parfois il avait le dessous, il avouait de bonne grâce sa défaite, félicitait même son vainqueur, mais ne manquait pas d'ajouter que le fait était accidentel.

Revenons à l'année 1809, époque où mon père entra, en qualité d'élève, à la pharmacie berlinoise de l'*Éléphant*. La maison se trouvait alors comme aujourd'hui au bout de la rue de Leipzig, non à l'endroit actuel, mais en face. Il y a peu d'années encore on voyait l'éléphant lui-même, à la hauteur du premier étage, sur son piédestal ; aujourd'hui, il a disparu et seules, au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée, les nombreuses lanternes à gaz suspendues à des trompes d'éléphant rappellent encore l'ancienne enseigne de la maison.

Mon père y passa trois ans et demi, ni heureux ni malheureux : conclusion que je tire de son silence sur cette période de sa vie. Peut-être les graves événements qui suivirent avaient-ils effacé de son souvenir cette époque de transition. A l'automne de 1813, il devait arriver au terme de son apprentissage ; mais le troisième appel du roi Frédéric-Guillaume à son peuple réduisit de six bons mois le délai restant à courir, car mon père fut au nombre des engagés volontaires, bien qu'il n'eût pas encore dix-sept ans. Il me parlait souvent de la campagne qui s'ouvrit alors ; je le ramenais d'ailleurs volontiers à ce sujet de conversation : « Ainsi donc, tu étais un vrai patriote, papa ? — Non, modéré, très modéré, j'allais avec les autres, voilà tout. Quand on a dix-sept ans, la vie aventureuse du soldat paraît bien plus belle que celle de l'apprenti, et comme dit la chanson, *tous les coups ne portent pas*. Enfin, je n'aurais pu agir autrement, l'eussé-je voulu. Toi qui as demeuré dans la Burgstrasse, tu te souviens encore peut-être de la maison de draperies de Köppen et Schlier. Une dame noble y entra un jour, et un jeune commis à la moustache blonde naissante la servit : — Je m'étonne, jeune homme, de vous voir derrière ce comptoir ! — Et pourquoi donc, Madame ? Je me plais ici mieux que partout ailleurs. — Je le vois bien ! répondit la dame, et, allongeant au blondin un vigoureux soufflet, elle quitta la boutique. Tel était alors l'état des esprits, et comme je n'enviais guère le sort du jeune commis-drapier, j'endossai l'habit de chasseur volontaire et l'on me mit au bras une carabine. »

Cette soi-disant carabine, qui traîna dans tous les coins des maisons que nous habitâmes successivement, rouillée alors et couverte de poussière, était tout simplement un fusil, assez médiocre, du reste, au témoignage même de mon père.

Dans les premiers jours d'avril, il quitta Berlin avec une cinquantaine d'autres volontaires et gagna la Saxe, où la guerre était imminente. A la tête de la petite troupe se trouvait un certain capitaine, von Kesteloot, excellent officier de la vieille armée, Le premier jour on atteignit Trebbin fort tard dans l'après-midi ; la plupart des hommes avaient mal aux pieds, boitaient et paraissaient démoralisés. « Si notre gracieux souverain, dit Kesteloot, a compté sur vous pour battre l'empereur Napoléon, je le plains sincèrement. » L'état général s'améliora pourtant et ce fut en assez bonne condition qu'on arriva aux environs de Leipzig.

Quatre semaines plus tard, le 2 mai, eut lieu le sanglant combat de Gross-Görschen. Les chasseurs volontaires furent incorporés dans un bataillon de la garde et prirent part à l'action. Mon père reçut une balle dans son sac ; après avoir troué quelques effets, elle s'enfonça dans la couverture de cuir d'un

volumineux portefeuille que souvent il me montra. La balle s'y trouvait encore.

« Il faut que tu saches, mon garçon, que ce n'était pas là un coup venu de derrière. Nous montions par un chemin creux occupé à droite et à gauche par des voltigeurs français. Ainsi le coup venait de côté. » Mon père n'était pas vaniteux de sa nature, mais il tenait à bien établir ce point-là.

La bataille de Gross-Görschen fut suivie de celle de Bautzen et de toute une série d'escarmouches et de petits engagements. « Cela t'était devenu complètement indifférent? demandais-je. — Non, je ne puis pas dire cela. — Je croyais que la force de l'habitude... — Cette force de l'habitude, d'après mon impression personnelle, se réduit à bien peu de chose dans la guerre. Celui qui s'est tiré sain et sauf de trois ou quatre affaires est poursuivi par l'idée qu'il restera sur le carreau à la cinquième. Une carte qui a gagné dans plusieurs parties successives risque de perdre à la dernière. »

Il y eut alors un armistice; et à la reprise des hostilités, sur sa demande ou grâce aux démarches de son père, je ne sais, il quitta les rangs et entra comme pharmacien dans une ambulance. C'est en cette qualité qu'il fit le reste de la campagne, dont il ne parlait jamais.

L'été de 1814 le revit de nouveau à Berlin; il eut ensuite divers engagements; d'abord à Dantzig, puis à Berlin même. En 1818, arriva le moment de subir l'examen officiel. Pendant qu'il s'y préparait, il fit la connaissance de ma mère dans les circonstances que je mentionnerai ci-après. Et ils se fiancèrent.

Ma mère, Émilie Labry, fille aînée du négociant en soies Labry, naquit le 21 septembre 1797. La maison Humbert et Labry ne faisait pas commerce d'étoffes de soie, mais de matières premières. Ma mère attachait à ce point une réelle importance, considérant à tort ou à raison l'écheveau comme plus distingué que l'étoffe vendue à l'aune. Comme elle avait du goût pour la représentation, elle parlait plus volontiers du train de maison de son père que de son caractère ou de son habileté commerciale. Ma grand'-mère du côté maternel s'appelait Mumme de son nom de jeune fille, nom bien allemand quoique la famille appartînt, je crois, elle aussi, à la colonie française. En tout cas ma mère parlait avec orgueil de sa parenté avec les Mumme, uniquement peut-être parce que « l'oncle Mumme » était propriétaire d'une terre noble à Klein-Beuren et menait assez grand train. Je me rappelle qu'outre diverses voitures chaises et demi-chaises, il possédait aussi un char à bancs garni de longs coussins de velours cerise; et quand cet éblouissant équipage venait nous chercher à Berlin pour nous conduire à Klein-Beuren, c'était une fête pour nous tous, mais surtout pour ma mère; on eût dit que nous allions à la cour. Plus tard ce train diminua sensiblement : l'étoile de l'oncle Mumme avait pâli.

Mon grand-père Labry mourut fort jeune — il avait à peine quarante ans — et la veuve quitta alors la rue des Frères, où se trouvait la maison de commerce, pour se retirer dans une maison non loin de la place Saint-Pierre, où elle occupait le premier étage : car sa fortune était assez considérable pour l'époque. Ce fut de cet appartement que ma mère assista à l'incendie de l'église Saint-Pierre, événement qui resta gravé dans sa mémoire jusqu'à la fin de sa vie. Sa mère, déjà souffrante alors, mourut quelque temps après. La guerre sévissait, les temps étaient durs, et la famille ne pouvait se charger des orphelins. Les plus jeunes d'entre eux furent placés à l'orphelinat français, et ma mère dans un pensionnat. Elle fut bientôt la favorite du petit cercle où elle entra, car elle était bonne, et toujours prête à rendre service. Ce ne fut qu'assez tard que je reconnus sa supériorité. Quand j'étais jeune, sa manière d'être, envers mon père surtout, me semblait avoir trop de dureté, d'aigreur. Je reconnus par la suite qu'elle avait ses raisons pour agir de la sorte, et je lui rendis pleinement justice. Cette supériorité incontestable sur le reste de la famille provenait moins des dons intellectuels que du caractère, duquel en somme tout le reste dépend toujours. Sa vivacité toute méridionale, pour dépasser parfois la juste mesure, n'en avait pas moins sa source dans une énergie des plus louables, puisqu'elle s'élevait contre la violation du devoir et les écarts de conduite. La suite du récit confirmera plus d'une fois ce que j'avance ici.

Le pensionnat où ma mère entra était celui de Mme Lionnet. Au nombre de ses meilleures amies, Louise Rogée occupait le premier rang. C'était déjà une actrice fort estimée, presque célèbre, mais qui, pour une raison que j'ignore, restait encore au pensionnat. Un jour le bruit courut que Louise Rogée était fiancée à un jeune architecte, fils aîné du secrétaire particulier Pierre-Barthélemy Fontane. La nouvelle se confirma; et pendant une des visites que Louise Rogée, toujours accompagnée d'une amie de pension, rendit à son futur beau-père, ma mère fit la connaissance du second fils de Pierre-Barthélemy — mon père. Les jeunes gens se plurent : et comme les conditions matérielles étaient favorables, les fiançailles ne se firent pas attendre. Celles de Louise Rogée furent rompues, en revanche, peu de temps après.

Sur ces entrefaites mon père, après avoir subi avec succès l'examen officiel, pure formalité à cette époque, acheta la pharmacie de Neu-Ruppin. Le 24 mars, jour anniversaire de sa naissance, le mariage fut

célébré ; et trois jours après le jeune couple faisait son entrée dans sa nouvelle demeure.

II. — MA FAMILLE : GASCOGNE ET CÉVENNES. NOTRE SÉJOUR A RUPPIN.

Mes parents vécurent à Ruppin les sept premières années de leur mariage, années de bonheur sans mélange, bien que déjà se montrassent à l'horizon les signes précurseurs de l'orage. Mais avant de donner les quelques renseignements que je possède sur cette époque, il faut que je dise un mot du pays d'origine de mes parents et de leur souche familiale.

Non loin de l'embouchure du Rhône, entre Toulouse et Montpellier, la bande de terre comprise entre la Gascogne à l'ouest, les premiers chaînons des Cévennes à l'est et au nord — c'est-à-dire à peu près le département de l'Hérault actuel — était la patrie de mes ascendants, tant paternels que maternels. Malgré leur voisinage immédiat, *mes ancêtres* appartenaient à deux races bien distinctes, dont les traits caractéristiques n'avaient nullement été affaiblis par leur établissement dans le Brandebourg et étaient encore parfaitement reconnaissables chez mes parents. Mon père était un Gascon, de grande taille et de belle prestance, plein de bonhomie, d'une imagination vive et d'un esprit pétillant, conteur intarissable, ne reculant pas, à l'occasion, devant de petites gasconnades ; ma mère, par contre, était une enfant des Cévennes méridionales, svelte, délicate, aux cheveux noirs, aux yeux étincelants, énergique, sans ombre d'égoïsme, mais passionnée, ainsi que je l'ai dit plus haut. « Si elle était restée au pays, assurait souvent mon père, la guerre des Cévennes durerait encore. »

Il faisait allusion à son tempérament ardent, et non à son zèle religieux, car sous ce rapport elle était bien la fille du siècle qui l'avait vue naître, *le siècle des lumières*. Cependant, comme elle tenait l'esprit de Genève pour plus distingué, elle disait, avec une certaine emphase : « Nous autres, réformés. »

A leur naissance un siècle au moins séparait mes parents de la Gascogne et des Cévennes ; mais les liens qui les rattachaient à la France existaient encore, sinon dans leur cœur, du moins dans leur imagination. Ils avaient tout l'orgueil des émigrés de la veille. Mais, comprenant qu'ils ne pourraient faire grand état de leurs aïeux authentiques, les Fontane *potiers d'étain*, les Labry *faiseurs de bas*, ils ne s'en référaient pas aux actes généalogiques officiels de la colonie, mais cherchaient à établir leur parenté avec telles personnalités de même nom, qui, restées au pays, s'étaient élevées à la gloire ou à la fortune. Ainsi dans les vingt premières années de ce siècle vivait à Paris Louis de Fontanes, en son temps grand maître de l'Université et ministre de l'Instruction publique, qui, sous Napoléon, fut constamment chargé de prononcer les discours officiels dans les grandes solennités. C'était un homme de beaucoup d'esprit et de distinction, dont la famille était réellement originaire du midi de la France, sinon du pays entre Toulouse et Montpellier. Il va sans dire qu'il fut proclamé cousin, et l'*s* qui terminait son nom vint d'une façon péremptoire corroborer cette assertion. Une tradition de famille assurait, en effet, que le grand-père, le secrétaire de la reine, avait signé Fontanes, jusqu'au commencement du siècle ; puis, pour une raison inconnue, avait supprimé l'*s*. Cette tradition était confirmée par de nombreux actes ; mais mon père allait plus loin, et comme on admettait la similitude des noms, concluant de l'accessoire au principal, il donnait la parenté même comme indiscutable.

Rien d'étonnant à ce que mon père se complût à de telles imaginations ; il fut toute sa vie le type du visionnaire humoristique qui se lance à tout propos dans les fantaisies les plus biscornues, quitte à en rire ensuite le premier ; mais que ma mère, d'un esprit si logique et si lucide, le dépassât encore en extravagance dans ses recherches généalogiques, voilà qui est vraiment étrange ! C'est là une de ces singularités qu'on rencontre à chaque pas dans la nature humaine. Quoi qu'il en soit, quand on mettait cette question sur le tapis, ma mère laissait de côté jusqu'à l'oncle Mumme pour se consacrer tout entière au cardinal Fesch, archevêque de Lyon jusqu'à la restauration des Bourbons. Le cardinal Fesch, né à Ajaccio, mort à Rome en 1839, était le beau-frère de Lætitia Bonaparte et par conséquent l'oncle de Napoléon à qui il fut redevable de sa rapide fortune. De quelles traditions ma mère s'autorisait pour établir sa parenté avec cette illustration impériale, c'est ce que jamais je n'ai pu découvrir.

Je passe maintenant aux détails qui me concernent plus particulièrement. Mes parents étaient arrivés à Ruppin le 27 mars ; je vins au monde le 30 décembre de la même année. Ma mère fut quelque temps entre la vie et la mort ; aussi, lorsqu'on lui reprochait de me préférer aux autres enfants, elle se contentait de répondre : « C'est celui qui m'a le plus coûté. » J'occupai ce poste privilégié pendant dix-huit ans, jusqu'à l'arrivée tardive de ma plus jeune sœur, dont je fus le parrain. Ce fut un grand honneur pour moi, mais je vis bien que j'étais détrôné, et que la petite serait désormais l'enfant gâtée de la famille.

A Pâques de 1819, mon père avait acheté la pharmacie du *Lion* ; outre moi-même, trois de mes frères et sœurs y naquirent ; à Pâques de 1826 il vendit son fonds. La vente de cette maison prospère, achetée

peu d'années auparavant aux conditions les plus favorables, on pourrait dire pour un morceau de pain, fut dans la suite, quand on revenait sur ce sujet, regardée comme un désastre pour mon père et pour toute la famille. C'était inexact, pourtant. Ce qu'il y avait de désastreux n'était pas cet acte isolé, mais bien le caractère même de mon père, dont les dépenses excédaient toujours les recettes, et qui n'eût pas agi autrement s'il était resté à Ruppin. Il me l'a avoué en toute franchise dans la suite : « J'étais encore presque un enfant quand je me mariai, me disait-il, et mon indépendance prématurée explique tout le reste. » On verra par la suite jusqu'à quel point il avait raison. C'était en tout cas une nature impropre aux affaires, qui lâchait à tout coup la proie pour l'ombre, et qui, sans songer à la modicité de ses ressources, se livrait « à de nobles passions ». Ce furent d'abord les chevaux et les voitures, mais bientôt le jeu, et de 1819 à 1826 on peut dire qu'il dissipa toute une fortune. En tête de ses adversaires heureux était un voisin, gentilhomme possesseur de biens fonciers. Lorsque, trente ans plus tard, le fils de ce gentilhomme me prêta une petite somme, mon père me dit : « Empoche cela tranquillement, son père m'a petit à petit soutiré dix mille thalers au whist à trois. » Peut-être exagérait-il la perte : mais elle fut du moins assez considérable pour empêcher la balance de ses comptes de se produire et retarder outre mesure le paiement des intérêts des sommes par lui empruntées. En recourant aux hypothèques et à d'autres expédients semblables, la position aurait été tenable pendant quelque temps, mais le malheur voulut que son principal créancier fût précisément son propre père, qui saisit cette occasion pour donner cours à son mécontentement, du reste fort légitime, soit dans ses lettres, soit verbalement. Ma mère se rangea absolument du côté de son beau-père, ce qui rendit la situation encore plus pénible. Se voyant pris entre deux feux, mon père, pour se tirer d'affaire, se décida à vendre la maison. A son point de vue, la transaction, adroitement menée, fut très profitable : il retira en effet de la vente de la pharmacie le double du prix qu'elle lui avait coûté. Il se vit donc en état de satisfaire ses créanciers, qui déjà entamaient contre lui des poursuites. Il remboursa à son père la somme avancée et, mi-sérieux mi-railleur, demanda à ma mère si elle pouvait choisir pour sa propre fortune un placement plus sûr et plus rémunérateur. Enfin il trouva ce qu'il avait rêvé pendant sept ans, la liberté, la complète indépendance. Délivré de toute tutelle gênante, il se vit en position « de ne plus rien devoir se laisser dire ». Mais, pour employer une de ses expressions favorites, il se voyait toujours « bredouille », c'est-à-dire que l'état de ses finances lui causait toujours de l'ennui; aussi jusqu'à la fin de sa vie parla-t-il avec une prédilection particulière de cette époque allant de Pâques 1826 à la Saint-Jean 1827, où la déveine cessa momentanément de le poursuivre.

Pendant ce paisible intérim nous occupions, dans une maison située près de la porte de Rheinsberg, un appartement composé d'une enfilade de chambres spacieuses. Mes parents étaient heureux du changement, pour ce qui concernait du moins le confortable de l'habitation; mes frères et sœurs étaient enchantés d'avoir toute la place voulue pour prendre leurs ébats. Moi seul ne pouvais m'habituer à ce logis, et mon souvenir me le représente encore sous un jour peu favorable. C'était la maison d'un boucher, et certains détails que j'avais sous les yeux m'inspiraient un invincible dégoût. La sombre cour était traversée par une rigole toujours pleine de sang, tandis que dans un coin, à une solide échelle appuyée contre le mur, pendait la bête assommée dans la nuit. Heureusement, je n'assistais jamais à l'exécution, sauf à celle des porcs, qu'il m'était impossible d'éviter car elle avait lieu sous nos fenêtres. C'était affreux.

Peu de temps après, je commençai à aller à l'école, ce qui était dans l'ordre des choses, car j'entrais alors dans ma septième année. Le maître, qui s'appelait Gerber (tanneur), n'était pas aussi coriace que son nom semblait l'indiquer : un brave homme, en réalité. J'étais appliqué et faisais des progrès. Ma mère regardait pourtant comme de son devoir de venir à la rescousse, surtout pour la lecture. Tous les après-midi je m'asseyais devant sa petite table à ouvrage et lisais, dans l'*Ami des Enfants du Brandebourg*, des historiettes ornées de bien vilaines gravures. Et je m'acquittais sans doute de ma tâche d'une façon très satisfaisante : car bien lire et écrire proprement, choses qui ont leur importance dans la vie, sont pour ainsi dire un patrimoine de famille chez nous; mais ma mère était difficile à contenter; et elle prétendait en outre que les louanges gâtent le caractère, ce qui n'est pas mon avis, même à cette heure. Elle avait la main leste, et le faisait bien voir à la moindre faute que je commettais. Elle n'agissait pas ainsi par emportement, mais guidée par le principe : *Surtout, pas de mollesse*. Un coup de trop ne pouvait faire de tort; et s'il arrivait que je ne l'eusse pas mérité, le coup entrait en ligne de compte pour toutes les sottises commises et restées dans l'ombre. « Surtout, pas de mollesse ! » La maxime est sans doute fort belle, et je ne puis la condamner, bien que ma mère la mît en pratique parfois avec trop d'entrain. J'avais de longues boucles blondes qui faisaient sa joie plutôt que la mienne, car pour conserver à ces boucles toute leur prétendue beauté j'étais soumis journellement à la peine forte et dure du peigne fin. Tant que je n'avais

pas la tête en sang, le supplice suivait son cours. Cependant s'il est vrai que je dois à cette pratique barbare d'avoir jusqu'à ce jour conservé un modeste toupet de cheveux, mes souffrances n'ont pas été inutiles et je retire ma plainte. Après les soins de la tête, ceux de la peau et du teint. Contre les gerçures et le hâle ma mère avait le remède infaillible du zeste de citron. Elle était, d'ailleurs, aussi inexorable pour elle-même que pour les autres.

Cette époque m'a laissé peu de souvenirs distincts, bien qu'à l'âge de sept ans la mémoire soit déjà assez développée pour fixer les événements. Deux faits seulement me sont restés présents à l'esprit, sans doute parce qu'ils m'ont vivement impressionné. Le premier est un incendie qui dévora les granges bâties près de la porte de Rheinsberg. Ce n'est pourtant pas l'incendie même que je revois encore aujourd'hui, mais la scène que j'eus alors sous les yeux et dont l'incendie ne fut que la cause accidentelle. Mes parents assistaient ce jour-là à un dîner intime, à l'autre bout de la ville. Lorsque arriva la nouvelle que toutes les granges étaient en feu, ma mère, d'une nature extrêmement nerveuse, s'imagina aussitôt que ses enfants avaient péri dans les flammes, ou que du moins ils couraient les plus grands dangers. Elle se leva aussitôt de table, descendit, affolée, la rue Frédéric-Guillaume, et arriva chez nous sans chapeau, sans manteau, les cheveux dénoués par le vent, flottant sur les épaules. Nous étions rassemblés dans la chambre du devant; on nous avait tirés de notre lit et enveloppés dans des couvertures, prêts à toute éventualité. En nous apercevant, ma mère poussa un cri de joie et tomba sans connaissance. L'entrée dans la chambre des voisins qui accouraient avec de la lumière, le vêtement de velours rouge de ma mère sur lequel tranchait sa chevelure d'ébène, les lueurs vacillantes qui s'agitaient çà et là, forment encore pour moi un tableau plein de vie et de relief.

L'autre événement, l'autre petit tableau si l'on veut, qui m'est resté dans la mémoire, n'a rien de dramatique, mais c'est sans doute aussi son coloris qui lui a valu sa longue durée. Seulement, au lieu du rouge nous avons ici du jaune. Mon père faisait alors de fréquents voyages à Berlin. Un soir du mois d'octobre, je crois, le soleil rouge se couchait déjà derrière les arbres des remparts, je me trouvais sur le pas de notre porte et regardais mon père qui, après avoir mis ses gants de voyage, s'élança sur le siège de sa petite calèche. Ma mère était aussi présente au départ. « Le petit pourrait venir avec moi, » dit mon père. A ma joie extrême, ma mère approuva la proposition, ce qui signifie qu'elle fondait un grand espoir sur l'impression favorable que ne manquerait pas de produire son fils chéri aux belles boucles blondes sur le grand-père; mon père se rendait en effet chez ce dernier. « Bien, dit-elle, emmène-le; je vais chercher pour lui un vêtement plus chaud. — Inutile, je le mettrai dans la chancelière. » Et il me fit entrer dans le sac qu'il plaça sur le devant de la voiture. Si un heurt était survenu, j'aurais pu rouler sur la chaussée. Mais cette idée ne troubla pas un instant ma béatitude. Bientôt étincelèrent les étoiles, d'instant en instant plus nombreuses et plus belles. Ravi, je contemplais ce spectacle, et le sommeil ne ferma pas un instant ma paupière. Jamais plus je n'ai voyagé de la sorte, il me semblait que nous volions par l'immensité des cieux. Vers huit heures du matin, notre voiture fit halte devant la porte de mon grand-père. Disons en passant que le vieillard, grâce à trois mariages avantageux, s'était élevé successivement de la position modeste de professeur de dessin à celle de secrétaire particulier de Sa Majesté, puis à celle plus enviable encore de propriétaire de belles et bonnes maisons à Berlin. Ses enfants et petits-enfants n'ont guère hérité de son habileté à bien mener sa barque.

Pierre-Barthélemy et sa troisième femme venaient de se mettre à table pour déjeuner, quand nous entrâmes. Tout dans l'appartement respirait l'élégance et le confort. Le service de table était bleu et blanc; et dans la corbeille, artistement travaillée à jour, j'apercevais un pain au lait berlinois. Au-dessus du sofa était un portrait du grand-père, œuvre toute récente du professeur Wach. La peinture était belle et vivante, mais le portrait et tous les détails de la visite me seraient peut-être sortis de la tête si mon attention n'avait été attirée par le gilet rayé de noir et de jaune avec lequel Pierre-Barthélemy s'était fait peindre, et qui donnait réellement à la toile un caractère particulier. Bien entendu, nous prîmes part au déjeuner; et les grands-parents, en gens bien élevés, ne nous firent pas trop sentir que nous étions importuns. Mais cette visite d'affaires n'étant pas des plus agréables pour eux, je ne fus guère choyé ce jour-là, et me sentis tout heureux lorsque, le soir, nous reprîmes le chemin du logis. La froideur de cet accueil visait mon père et non moi-même, je le compris plus tard. Le vieillard, d'un caractère dominateur, se sentait offensé par le ton délibéré de son fils, à qui sa spéculation heureuse donnait des allures d'indépendance et de supériorité. Enfin, mes boucles blondes manquèrent complètement leur effet.

Si mon père avait pu agir à sa guise, l'intérim se fût changé en état permanent; le jeu chez lui n'était qu'un passe-temps, mais sa passion pour les chevaux et les voitures était réelle. Courir le monde en quête d'une pharmacie introuvable était vraisemblablement son idéal. Mais il s'aperçut bientôt que ce plan était irréalisable : quelques années eussent suffi pour dé-

vorer sa petite fortune. Il résolut du moins de ne point apporter à sa décision une hâte excessive. Plus il se montrait difficile, plus longtemps il pouvait mener sa vie vagabonde, et préparer chaque soir les quartiers de son cher cheval blanc, brave animal du reste. Il était en route les trois quarts de l'année; et le cercle de ses pérégrinations comprenait d'abord le Brandebourg, puis la Saxe, la Thuringe, enfin la Poméranie. Plus tard cette époque fournit à mes parents une inépuisable matière d'entretiens. Ma mère cependant évitait avec persistance les thèmes de prédilection de son mari; si elle faisait ici une exception, c'est que, durant ses voyages, mon père avait écrit à sa jeune femme de nombreuses « lettres d'amour » et que dans la suite elle ne se lassa jamais de le persifler à ce sujet. « Il faut que vous sachiez, mes enfants, que j'ai conservé les lettres d'amour de votre père, tant elles étaient jolies; je puis même citer de mémoire le commencement de l'une d'elles, datée de Eisleben : « Je suis arrivé aujourd'hui « après-midi, et j'ai trouvé un très bon logement pour « moi et mon cheval, qui me paraît un peu fatigué! Je « ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet aujour- « d'hui. Je te dirai plutôt que cet endroit est le lieu de « naissance de Martin Luther (10 novembre 1483, neuf « ans avant la découverte de l'Amérique)... » Voilà votre père dans son rôle d'amoureux! Vous voyez qu'il aurait pu réussir comme écrivain épistolaire. »

Tout cela était dit sérieusement et même avec une certaine amertume; mon père aimait sa femme, mais ses manières envers elle manquaient de tendresse délicate, chose qu'elle ne pouvait lui pardonner.

Aux approches de Noël 1826, mon père prit la malle-poste, parce que son cheval eût pu souffrir de la rigueur de l'hiver, et il atteignit Swinemünde par — 26°. Son cognac gela. D'autant plus chaleureux lui parut l'accueil de la veuve Geisler, qui, ayant perdu son mari l'année précédente, désirait céder sa pharmacie le plus tôt possible. L'affaire se conclut, ainsi que nous l'annonça la lettre suivante : « Nous avons à présent une nouvelle patrie, la Poméranie, province qu'on représente souvent sous un jour très faux, car elle est belle et bien plus riche que la Marche. Swinemünde n'est pas pavée, mais la terre battue vaut mieux qu'un pavé défectueux, qui peut faire trébucher les chevaux. Une seule chose me déplaît : c'est que la remise du fonds n'aura lieu que dans six mois... »

Trois jours après la réception de cette lettre, mon père arriva au logis. On nous tira de notre lit et, tout endormis, nous dûmes nous déclarer enchantés d'aller à Swinemünde.

THÉODORE FONTANE.

(Traduit de l'allemand par M. G. ART.)

(*A suivre.*)

MAITRES D'HISTOIRE

Au moment où je le recommande on a déjà lu le beau livre de M. Gabriel Monod sur Renan, Taine et Michelet. Ceci ne s'adressera donc qu'à ceux qui auraient la mauvaise fortune de ne l'avoir point lu, ou plutôt la chance d'avoir encore à le lire. Il est fait de trois études sur ceux que M. Monod appelle avec raison les *maîtres de l'histoire;* et en effet, si le triple but de l'histoire est de « critiquer les documents et les faits », — « découvrir les lois scientifiques qui régissent les actes humains », — « rendre la vie au passé », il faut reconnaître que chacun de ces buts a été poursuivi avec un magnifique talent, sinon atteint en perfection, par chacun des grands hommes dont les noms précèdent.

Tous les trois ont été bien compris par M. Monod, qui est de la famille, et qui les a connus tous les trois personnellement. Tous les trois revivent bien dans ces pages exactes, judicieuses, éloignées de tout esprit de système, et qui sont, elles aussi, d'un historien véritable.

Cependant l'étude sur Renan étant un peu abrégée, encore que complète, et Michelet, qui n'est tenu maintenant que pour un pur artiste, admirable du reste, étant moins dans les préoccupations de la génération actuelle, je m'attacherai particulièrement ici au portrait que M. Monod a tracé d'Hippolyte Taine.

L'étude qu'il lui a consacrée est appuyée et éclairée par les souvenirs personnels de M. Monod et par certaines lettres inédites de Taine, notamment à Ernest Havet, qui sont du plus haut intérêt. C'est une enquête féconde en faits et renseignements nouveaux, tant sur sa vie que sur son œuvre.

En la revoyant passer devant mes yeux, cette vie illustre et cachée, je me suis dit plusieurs fois que personne n'a été plus heureux qu'Hippolyte Taine. Il a eu dès vingt ans une pleine indépendance. Il en a eu deux : celle que donne un patrimoine suffisant pour vivre et être couvert, celle que donne l'absence à peu près complète de besoins. Avec cela on est le roi du monde; un roi qui ne gouverne pas, mais ce n'est qu'une servitude de moins.

Taine à vingt ans était plus indépendant que Voltaire à trente avec les cinquante mille livres de rente qu'il avait déjà à cet âge. Quand on l'envoyait à Toulon (« Est-ce au bagne? » demandait-il), il disait avec simplicité qu'il ne voulait pas y aller, parce que c'était trop loin des Ardennes. Quand de rhétorique à Poitiers, on l'envoyait en sixième à Nevers, il disait qu'il prenait un congé pour sa santé, et il n'en était que cela. « Était-ce bien pour votre santé? lui demandait-on. — Certainement, car je ne mens jamais (c'était exact) ; mais c'est aussi pour mon piano. J'ai un piano : c'est mon ami, c'est mon compère. On me

fait changer de poste tous les six mois. Lui me suit, sans y rien comprendre. Cela le fatigue. Sa constitution est visiblement altérée depuis deux ans. Je vais chercher une résidence un peu stable pour mon épinette. »

Ses petits moyens le lui permettaient, et surtout la modicité de ses besoins.

Deuxième bonheur, il eut toujours auprès de lui une femme attentive et dévouée, dont sa santé délicate réclamait les soins ou la présence. Ce fut d'abord son admirable mère, et ensuite celle qui fut à la fois pour lui une épouse et une mère.

Je ne vois rien de ce qui lui est arrivé qui n'ait été pour lui une manière de bonne fortune. Il a été refusé à l'agrégation de philosophie avec la note « *absurde* ». Rien n'existe, rien ne donne du ton à un homme de la nature et de la valeur de Taine comme ces mésaventures-là. Elles lui donnent une certaine vivacité allègre, un certain entrain joyeux, une gaîté virile qui produit les meilleurs effets. Taine, reçu avec compliments par MM. Portalis, Franck, Garnier, Gibon et l'abbé Noirot, aurait eu de la défiance sur lui-même. M. Monod fait remarquer à ce propos que Cousin ne fut nullement, comme on l'a cru, du jury qui refusa Taine, et qu'il se montra très mécontent, au contraire, de ce refus. Je suis très porté à croire qu'en effet il dut trouver que c'était un pas de clerc, une de ces choses qui vous retombent sur le nez plus tard. C'est ce qui est arrivé. Les représailles de Taine l'ont atteint lui-même, et voilà ce que, s'il avait été du jury, il aurait eu assez de finesse pour prévoir.

En attendant, rien n'a plus émoustillé Hippolyte Taine que cette petite vexation. C'est une de ses bonnes fortunes.

Et enfin, ce qui est le grand bonheur, constant et continu, de toute sa vie, il a vécu exactement comme il avait rêvé de vivre à vingt ans. Il n'y a pas de plus grand bonheur ici-bas. Le moyen c'est, sans doute, de ne pas rêver trop haut à vingt ans, et c'est bien ce qu'il a fait. Mais encore faut-il que le sort ne vous traverse pas. Le sort lui a permis de vivre la vie qu'il avait rêvée. Il ne voulait vivre que pour penser. Il a vécu en pensant pendant une cinquantaine d'années. Il a été aussi parfaitement heureux que l'on peut l'être.

Mais aussi il a obtenu ce résultat grâce à une méthode très précise, très exacte et profondément méditée, dont voici quelques points essentiels : 1° Ne jamais se mêler à aucune polémique, pour ne pas perdre la notion exacte et l'idée nette des choses ; 2° ne jamais répondre aux critiques quand on a tort ; 3° ne jamais répondre aux critiques quand on a raison ; 4° ne jamais répondre aux critiques quand on a raison et tort en même temps ; 5° ne jamais entrer dans la politique active et quotidienne ; 6° ne jamais aller dans le monde ; 7° ne jamais répondre aux interviews.

Sur ce dernier point, pour concilier les devoirs de la politesse avec les règles d'hygiène, il était quelquefois très remarquable. A l'époque du boulangisme on le consulta par interview ou par « plébiscite », je ne sais plus, sur ce qu'il pensait de M. Boulanger, général français, candidat à la députation. Il répondit : « Je suis électeur à Albertville (Savoie) : M. Boulanger ne s'étant pas présenté dans ma circonscription, je n'ai pas eu à examiner ses titres, et je n'ai pas d'opinion formée sur ce candidat. »

Tels étaient les principaux règlements de vie que s'était imposés Hippolyte Taine pour pouvoir penser, et c'est ainsi qu'il a réalisé son rêve de jeunesse, qui était un beau rêve, et qui est assez rarement celui de la vingtième année.

Il l'a conduit à assez bonne fin. J'aurais peut-être souhaité qu'à ces règles excellentes il en ajoutât une autre encore : 8° Se promettre toute sa vie qu'avec tout ce qu'on aura étudié on construira un système plus tard. Car il est dans la nature de l'homme de ne s'intéresser à la pensée qu'en espérant qu'elle vous donnera un jour le mot de l'univers tout entier, et par conséquent il faut énergiquement croire qu'à travers toutes ses études on marche à une généralisation magnifique où le monde entier entrera et se tassera docilement. Cela soutient. Mais il ne faut peut-être pas avoir d'avance son système dans lequel on fait entrer chaque observation comme dans un casier. Cela soutient aussi, cela aide aussi à penser ; mais cela fait penser quelquefois d'une façon un peu étroite. Enfin on fait comme on peut. On se sert de son cerveau comme il est fait. Celui de Taine avait la forme d'un casier immense. C'est déjà joli que notre cerveau ait une forme.

Il ne faut pas croire que les fameuses règles susdites aient empêché Taine d'être un homme aimable. Il était fort bien. Il l'était chez lui, où il recevait avec beaucoup de bonne grâce ; il l'était à la *Revue des Deux Mondes*, il l'était aux *Débats*, il l'était à l'Académie. Il l'était encore dans un exercice qu'il aimait fort : causer, en se promenant, avec n'importe qui, et surtout le faire causer pour saisir sur le réel même les « petits faits », vous savez, ces fameux « petits faits » significatifs. A l'École normale, comme il était déjà une encyclopédie reliée en redingote, ses camarades au milieu d'une discussion s'interrompaient, et, pour éclairer la question ou la documenter, disaient d'un commun accord : « Allons feuilleter Taine. » Il se laissait feuilleter ; mais il l'a bien rendu aux autres.

Il a parcouru tous les hommes qu'il a rencontrés ; il en est même qu'il a lus, toujours avec la plus grande courtoisie.

Il avait une plaisanterie, non point jamais méchante, mais froide et tranquille, qui, comme toute sa personne, du reste, et une partie de son tour d'esprit, sentait l'Anglais, une espèce d'*humour* grave et discret. C'est lui qui, dans une de ses promenades quotidiennes, découvrait au parc Montsouris la statue de Marat. Il en crut difficilement ses yeux, car il était myope; et, après s'être assuré, il s'assura encore auprès du gardien :

— C'est bien la statue de Marat, mon ami?

— Oui, Monsieur.

— Depuis quand est-elle au parc Montsouris?

— Depuis quelque temps.

— Elle serait mieux au Jardin des Plantes.

Il n'est pas très probable que le gardien ait compris.

Il restait ainsi dans Taine sexagénaire beaucoup du Taine de *Thomas Graindorge*, de celui à qui l'on doit la fameuse définition du mariage : « On s'aime trois mois, on se dispute trois ans, on se supporte trente ans, et les enfants recommencent. »

Les lettres à Ernest Havet que contient l'étude de M. Monod sont, comme je l'ai dit, d'un très grand intérêt. Ce sont pour la plupart des espèces de petites préfaces au grand ouvrage de Taine sur *les Origines de la France contemporaine*, des explications du dessein et de la pensée de Taine en écrivant ce grand ouvrage. Et notez que ce sont des préfaces d'autant plus méditées, pesées, surveillées par celui qui les écrit, qu'elles s'adressent à un homme évidemment opposé aux tendances de Taine en l'espèce, et en même temps à un homme dont Taine vénérait le caractère et admirait l'intelligence. Un jour, M. Havet lui ayant fait observer sans doute qu'il y avait bien quelque vanité à vouloir faire de l'histoire une science exacte, soumise à des lois rigoureuses, etc., Taine répondait : « Je n'ai jamais prétendu qu'il y eût en histoire ni dans les sciences morales des théoriciens analogues à ceux de la géométrie. L'histoire n'est pas une science analogue à la géométrie, mais à la physiologie et à la zoologie. De même qu'il y a des rapports fixes, mais non quantitativement mesurables, entre les organes et les fonctions d'un corps vivant, de même il y a des rapports précis, mais non susceptibles d'évaluations numériques, entre les groupes de faits qui composent la vie sociale ou morale... Ce sont ces rapports précis, ces relations générales nécessaires, que j'appelle des *lois*, avec Montesquieu, comme c'est le nom qu'on leur donne en zoologie et en botanique... »

Et il ajoutait, avec cette modestie vraie qui était le fond et le charme de son caractère : « Je tiens à mon idée parce qu'elle est, je crois, capable, si elle tombe plus tard en bonnes mains, de produire de bons fruits. Elle traîne par terre depuis Montesquieu : je l'ai ramassée, voilà tout. »

Rien de plus lumineux encore qu'une autre lettre où il explique à Ernest Havet, beaucoup mieux vraiment qu'il n'a jamais fait dans son livre même, comment la Révolution française, faite sur des données parfaitement scientifiques, s'est trouvée en opposition avec certains résultats généraux de la science, trente ans plus tard. C'est que, selon lui, la Révolution a été l'application, et même la « première application » de sciences qui, au moment où elle eut lieu, avaient une certaine méthode, et qui précisément, depuis, en ont complètement changé; d'où il est résulté qu'elles se sont trouvées en face de fruits d'elles-mêmes qu'elles récusent. *Matrem suus exterruit infans.*

Écoutons-le : « On peut considérer la Révolution française comme la première application des sciences morales aux affaires humaines. Ces sciences en 1789 étaient à peine ébauchées; leur méthode était mauvaise; elles procédaient *a priori;* leurs solutions étaient bornées, précipitées, fausses... Mais voici que ces sciences recommencent à fleurir : elles ont changé de méthode, elles se font *a posteriori*. En vertu de cette méthode leurs solutions seront toutes différentes, bien plus pratiques. La notion qu'elles donneront de l'État sera toute neuve. »

Toute cette page, que je suis forcé d'abréger, est à lire de très près. Elle est un résumé excellent de toute la pensée historique de Taine. S'il était vrai que la Révolution ait été l'application des sciences morales aux affaires humaines, tout le raisonnement de Taine serait inattaquable; mais je soupçonne qu'elle a été bien autre chose, et que ni ce n'ont été les sciences morales procédant *a priori* qui l'ont faite, ni ce ne seront les sciences morales procédant *a posteriori* qui la déferont pour la redresser.

De même, dans la même lettre, je crois, il y a une autre préface aux *Origines*, plus nette, plus incisive, plus directe, moins chargée de métaphores et d'allégories prolongées que les dissertations des *Origines* elles-mêmes. Je trouve en général que Taine n'écrit jamais mieux que quand il n'*écrit* pas : Il en est du reste ainsi de la plupart des écrivains...

« ... Le point essentiel c'est l'idée que nous nous faisons des principes de 89. A mes yeux ce sont ceux du *Contrat social*. Par conséquent ils sont faux et malfaisants... Rien de plus beau que les formules *Liberté*, *Égalité*, ou, comme le dit Michelet en un seul mot, *Justice*. Le cœur de tout homme qui n'est pas un sot ou un drôle est pour elles. Mais en même temps elles sont si vagues, qu'on ne peut les accepter sans savoir au préalable le sens qu'on y attache. Or, appliquées à l'organisme social, ces formules en 1789 signifient une conception courte, grossière et pernicieuse de l'État. C'est sur ce point que j'ai insisté; d'autant plus que cette conception dure encore,

et que la structure de la France telle qu'elle a été faite de 1800 à 1810 n'a pas changé. Cette structure a fait de la France une puissance de second ordre : nous lui devons nos révolutions et nos dictatures. »

Il est possible que Taine ait raison, et c'est ici que nous saisissons plus nettement que partout ailleurs cette horreur de la centralisation qui était Taine tout entier, qui était au fond de son tempérament comme au fond de son esprit ; car il était Anglais des pieds à la tête. Il est possible que la centralisation nous ait fait beaucoup de mal ; mais quoi ? Je voudrais bien savoir, cependant, comment nous aurions pu l'éviter. Je ne vois pas Athènes, au temps de Philippe, se défendant contre la Macédoine par une large et intelligente décentralisation. La centralisation est un mal ; mais elle s'impose à tous les peuples de l'Europe, sauf peut-être à l'Angleterre, depuis que les « grandes agglomérations » ont été faites. Une nation qui a eu à lutter successivement contre l'Angleterre, contre l'Empire et l'Espagne, et enfin contre l'Europe tout entière, ne peut pas se décentraliser si elle tient à continuer d'être. Elle est forcée de se contracter sur elle-même énergiquement, comme le hérisson attaqué. Il ne s'agit pas pour elle de s'éparpiller avec élégance.

Et que ce soit là pour elle une cause de mort lente, il est possible ; mais l'autre parti était cause de mort rapide.

Guizot n'a jamais regretté de s'être opposé à l'adjonction des capacités en janvier 1848. Comme on le lui reprochait, la légende veut qu'il ait répondu : « Monsieur, c'était la mort du gouvernement de Juillet. » Cela fit rire infiniment, comme une forte naïveté, puisque le gouvernement de Juillet est mort tout de même. Ce n'était pas une naïveté le moins du monde. Guizot croyait que l'adjonction des capacités eût tué le gouvernement de Juillet, et c'est absolument mon avis. Il savait aussi qu'il était mort de l'avoir repoussée ; mais puisque la mort était là dans les deux cas, qu'il dût mourir de la repousser ce n'était pas une raison pour qu'il l'acceptât. La France est peut-être dans la même situation. Elle doit peut-être mourir, c'est-à-dire s'épuiser lentement par une centralisation excessive ; mais je la défie bien de ne pas mourir encore plus vite en se constituant en fédération à ceinture lâche. Ce costume ne convient pas quand on est au camp. La France est un camp depuis trois cents ans, en face de cinq ou six autres.

Cela n'empêche point Taine d'avoir été un grand esprit, et M. Monod de nous en donner un portrait complet, détaillé, circonstancié, et cependant conservant très nettes ses grandes lignes. Savez-vous son secret, tant pour Taine que pour Michelet, que pour Renan ? Il connaît ses personnages, il les étudie, il les étudie encore, et surtout il les aime. Il le dit lui-même très pertinemment : « En présence d'hommes supérieurs la sympathie est la voie la plus sûre pour comprendre. » On ne peut pas mieux dire, et si cette règle est celle de la critique, c'est qu'elle est celle de l'art lui-même. L'art est fait de bien des choses ; mais comme Gœthe, je crois, l'a dit, il doit être, pour une partie, fait de sympathie. Il faut aimer, d'une façon ou d'une autre, la matière de son œuvre, que ce soit l'humanité, la nature ou soi-même, et alors c'est moins difficile. S'il en est ainsi, et je le crois, la critique sympathique sans cesser d'être clairvoyante, rentre dans l'art, y prend sa place et la garde. C'est le signe qu'elle est la vraie.

M. Monod connaît cette critique-là, et la recommande par son exemple ; il la recommande par sa conscience, son habileté d'exposition, son talent à faire revivre, son respect reconnaissant pour les hommes qui ont honoré la France, sa première patrie, et l'histoire, sa seconde patrie. Il a pétri trois très beaux bustes, auprès desquels il mérite d'avoir un joli médaillon.

ÉMILE FAGUET.

UN AVENTURIER GREC AU XVIe SIÈCLE

JACQUES BASILICOS (1)

Les documents sur Jacques Basilicos réunis et publiés par M. Émile Legrand permettent de reconstituer une vie bien mouvementée. Sans doute, il reste malgré tout, dans le cours de cette existence, des points obscurs et mal connus. Seront-ils jamais mieux éclairés ? Quand, simple réfugié samien, on est parvenu à obtenir le trône de Valachie, il a fallu, pour monter si haut, prendre part à trop d'événements dont il est difficile ensuite de retrouver le complet enchaînement. Ce que nous savons maintenant sur Jacques Basilicos suffit pour apprécier son caractère et raconter sa carrière. C'est là ce que nous voudrions faire succinctement, à l'aide des matériaux rassemblés par M. Émile Legrand.

Les premières années de la vie de Jacques Basilicos sont particulièrement obscures. Si on l'en croit lui-même, il naquit vers 1520, en Crète, d'une famille samienne ; son père était despote de Samos et marquis de Paros. Fort peu de temps après cette naissance, le sultan Sélim Ier donnait l'ordre de mettre à mort le père de Jacques Basilicos, sa mère et son frère. Quant à Jacques Basilicos, alors en bas âge, il fut épargné, sauvé, dit-on, de ce carnage par

(1) *Deux vies de Jacques Basilicos, seigneur de Samos, marquis de Paros, comte palatin et prince de Moldavie, l'une par Jean Sommer, l'autre par A.-M. Graziani, suivies de pièces rares et inédites*, publiées par Émile Legrand, professeur à l'École des langues orientales. Paris, in-8° de XLI-292 p.

l'affection de sa nourrice. Ensuite on le transporta à Chios, et c'est là sans doute qu'orphelin il passa son enfance. Il y suivit les leçons du célèbre pédagogue Hermodore Lestarchos et reçut, sous la direction de ce maître habile, une instruction solide et variée. Plus tard, quand son âge lui permit cette démarche, Jacques Basilicos se rendit en France, afin d'implorer la protection du roi et tâcher d'obtenir la restitution de l'héritage paternel, spolié par les Turcs. Mais une pareille revendication n'allait pas de soi. Le roi de France vraisemblablement ne se souciait guère des intérêts du jeune Grec. Toujours est-il que Basilicos, après avoir attendu quelque temps une solution favorable, perdit patience. Il passa en Allemagne avec le comte Wolrad de Mansfeld, et ne tarda pas à se créer des relations dans ce nouveau pays, notamment avec Melanchton.

Ce récit du commencement de la vie de Basilicos est celui qu'il en faisait lui-même. Il nous a été conservé par une lettre de Melanchton. Nous y avons corrigé seulement, d'après M. Legrand, quelques détails qui semblent erronés. Faut-il ajouter foi à cette version? En tous cas, il n'y faut pas prêter une confiance aveugle; il y a des assertions que les faits démentent et qu'il serait inutile de discuter ici. Cette narration a pourtant le mérite d'être simple et vraisemblable.

Les contemporains de Jacques Basilicos cherchèrent à expliquer les choses d'une façon moins naturelle. La légende se mêle vite à la biographie des aventuriers, et les racontars se donnèrent libre carrière sur les origines de Jaques Basilicos. On prétendit qu'il n'était point d'une haute naissance, ainsi qu'il le disait. Issu d'une famille roturière, son père exerçait la profession de matelot. On variait un peu sur les événements qui avaient empli sa jeunesse, mais toutes les explications s'accordaient sur le point principal : à savoir, que Jacques Basilicos se servait indûment de titres de noblesse qui ne lui appartenaient point. Comment avait-il pu les obtenir? Basilicos, disait-on, avait été confié à un certain Jacques Héraclide, rejeton de la vieille famille Héraclide qui avait la prétention de descendre d'Hercule et, par là, de Jupiter et d'Alcmène. Ce Jacques Héraclide se vantait d'être issu des princes de Samos, Paros et autres îles de la mer Égée; mais actuellement dépouillé de ses domaines, il commandait une troupe de stradiots à la solde de Charles-Quint. A la mort de cet Héraclide, qui avait donné sa confiance à Basilicos, celui-ci se serait emparé des titres et des parchemins du défunt, par des manœuvres qu'on racontait diversement. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à ces titres que Basilicos pouvait occuper un nom d'emprunt et se faire passer avec quelque vraisemblance pour un Héraclide.

Qu'y a-t-il de vrai dans toutes ces histoires? Il est impossible de le déterminer et ce n'est pas le lieu de faire ressortir les contradictions et de relever les erreurs. Tenons-nous-en plutôt aux faits certains pour essayer d'esquisser la vie de Jacques Basilicos. D'Allemagne où il était passé avec le comte Wolrad de Mansfeld, Basilicos se rendit en Belgique en compagnie du comte Gunther de Schwarzburg. C'est Melanchton qui nous l'apprend. Il y venait sans doute tenter auprès de Charles-Quint les mêmes démarches qu'il avait faites auparavant auprès du roi de France, et voir si ses efforts auraient un meilleur résultat. Pour mieux plaider sa cause, il s'enrôla dans les armées impériales. Il assista, avec elles, à la prise de Thérouanne et d'Hesdin, et prit part à la bataille de Renti. Il nous a laissé de ce dernier fait d'armes un récit latin, publié l'année même de cette bataille et qu'on traduisit aussitôt en français; depuis lors, plusieurs éditions en ont été faites. Quant à Basilicos, il s'était comporté si vaillamment parmi les troupes impériales, que Charles-Quint, en témoignage de sa satisfaction, lui accorda une distinction honorifique.

Quelle fut cette distinction honorifique? Cela fut-il, comme on l'a prétendu, l'autorisation de se servir des titres précédemment possédés par Jacques Héraclide, une sorte de légitimation par l'empereur d'une fausse possession d'état? Jacques Basilicos demanda-t-il cette faveur bien singulière de pouvoir se parer d'un nom qui ne lui appartenait pas? Il est plus probable, au contraire, que Basilicos obtint, à cette occasion, la dignité de comte palatin, qu'il prit désormais et que l'empereur dut lui concéder pour récompenser sa bravoure à Renti. Bien qu'elle eût été fort prodiguée, cette dignité était encore enviable et dut flatter la vanité de Jacques Basilicos. Il sut en user, du reste, car Basilicos savait tirer parti des choses qui, pour d'autres, n'eussent été que des ornements assez futiles. Son origine olympienne elle-même, pourtant si ridicule, le servit assez bien. Après lui avoir donné l'accès auprès de quelques puissants personnages, elle contribua à justifier une singulière élévation.

Basilicos demeura quelque temps encore au service de l'Empereur, puis il abandonna les armes, peut-être pour cause de religion, — il avait embrassé la doctrine réformée, — soit à cause d'une blessure reçue à Renti. Les muscles des doigts de sa main droite avaient, en effet, été tranchés, ce qui lui avait à peu près fait perdre l'usage de cette main. Quittant alors les Pays-Bas, Basilicos repassa en Allemagne, et, sur l'invitation du comte Wolrad de Mansfeld, il se rendit en Saxe, à Wittemberg. Là, son existence fut des plus lettrées. Dans ce milieu érudit, Basilicos s'était fait une réputation de mathématicien et d'humaniste. Grâce à sa parfaite connaissance du grec,

sa langue maternelle, il était honoré par les savants allemands, ainsi que son cousin germain, Jacques Diassorinos, qui l'avait accompagné. Celui-ci, dont la vie avait été aussi aventureuse que celle de Basilicos, se prétendait également issu d'une grande famille et revendiquait la seigneurie de Doride, dont les Turcs l'avaient pareillement dépossédé. Autour de ces deux étrangers, réfugiés en pays germanique, s'était formée une petite cour louangeuse, vantant bien haut les mérites des exilés. Basilicos était très sensible à de tels hommages. Sa vanité y trouvait son compte et il les encourageait. Usant d'un droit qui lui avait été reconnu, disait-il, par Charles-Quint, il alla jusqu'à nommer des poètes lauréats, dont la fonction principale était de célébrer leur protecteur. C'était une excellente idée, de la part de Basilicos, pour faire chanter ses louanges avec enthousiasme, sinon avec talent. Quelques-unes des pièces ainsi composées nous sont parvenues, et il est juste de reconnaître que l'encens n'y fait pas défaut.

Ces louanges ne furent pas perdues. Elles créèrent, autour du nom de Basilicos, une renommée dont celui-ci profita habilement. Bien fait de sa personne, avenant et discret, Basilicos avait des qualités qui plaisaient au premier abord. Brun, l'œil intelligent et la parole facile, il séduisait par sa taille bien proportionnée, par ses façons élégantes et courtoises. Son instruction aussi contribuait à augmenter cette bonne impression extérieure. Il avait su tirer parti des leçons de ses maîtres et de son séjour dans les pays étrangers. Il s'exprimait avec facilité en quatre langues, le grec, le latin, l'italien et le français. Tout cela était plus que suffisant pour attirer et pour garder les bonnes grâces de bien des gens.

Au reste, Basilicos ne laissa point improductive cette bonne renommée qu'il avait si fort contribué à se faire à lui-même. Précédé de cette réputation, il visita le Danemark, la Suède, la Prusse et enfin la Pologne. Partout il fut bien accueilli ; mais dans l'hospitalière Pologne, où il arrivait muni de lettres de recommandation de l'électeur de Brandebourg pour Nicolas Radziwill, on le reçut avec une affabilité particulière. Nicolas Radziwill était le chef du parti réformé en Pologne. Basilicos vit bien vite de quel secours pouvait lui être ce gentilhomme pour ses propres projets ambitieux. Il s'efforça de gagner le mieux qu'il put les sympathies de Nicolas Radziwill et sut l'intéresser à ses visées. Il convoitait le trône de Moldavie et s'en ouvrit à Radziwill. C'était le moment où la Lithuanie paraissait convertie à la Réforme, et l'avènement d'un protestant en Moldavie pouvait assurer le triomphe des nouvelles doctrines religieuses dans l'Europe orientale. Pour justifier autant qu'il était besoin une semblable prétention, Basilicos révélait une alliance de sa famille avec la famille alors régnante en Moldavie. Cette alliance n'était pas absolument démontrée, et, eût-elle existé réellement, elle ne pouvait guère servir à obtenir ce que Basilicos convoitait. Il parvint pourtant à réaliser ses ambitions. Nous allons voir à l'aide de quelles circonstances.

A partir de ce moment, les menées de Basilicos sont fort nettes. Il est facile de les suivre, car les renseignements des chroniqueurs roumains viennent s'ajouter aux autres sources. Nous y puiserons dorénavant, notamment dans la *Chronique* de Grégoire Urechi, si fidèlement traduite par M. Émile Picot, et dans les notes abondantes dont le savant traducteur l'a accompagnée. Après s'être assuré des intelligences en Pologne, Basilicos passa en Moldavie pour juger de l'état des esprits. Il y fut reçu à bras ouverts par le prince Alexandre, qui régnait alors et que la bonne grâce de son parent séduisit comme elle charmait tout le monde. Basilicos, au contraire, profitait de son séjour pour se rendre compte de la situation du pays et des habitants. Il essaya de se créer des sympathies parmi les boïars et dans le peuple, assurant les uns et les autres de son intérêt. Bien que menée avec prudence, cette campagne fut dévoilée au prince Alexandre et lui parut suspecte. Celui-ci trouva que son parent se souciait trop du bonheur de ses sujets. On a prétendu même qu'Alexandre essaya de s'en défaire. Mais Basilicos bien avisé sut se retirer à temps en Transylvanie, et échapper ainsi aux atteintes du prince moldave.

Basilicos avait cependant eu le tort de s'installer trop près de la frontière. Alexandre l'en fit éloigner. Quoique malade, Basilicos dut s'enfuir précipitamment la nuit et abandonner sa retraite ; ce nouveau danger le confirma davantage dans ses projets d'ambition. Pour en mieux assurer la réalisation, il essaya de gagner Maximilien, fils de l'empereur Ferdinand. Il n'y avait point réussi lorsqu'un renfort inespéré lui vint en la personne du palatin polonais Albert Laski. Celui-ci servit grandement à la mise en œuvre des desseins de Basilicos. Laski fit connaître à Basilicos des hommes résolus dont les talents militaires pouvaient lui être utiles : le Hongrois Székélyi et le Bourguignon Roussel. Grâce à ces deux auxiliaires, grâce aussi au secours que lui apportaient plusieurs boïars moldaves qui avaient passé à l'étranger pour éviter la colère d'Alexandre, Basilicos se mit assez promptement en état de tenter quelque coup de main vers la fin de l'été 1560. Des subsides fournis par Laski lui avaient permis de se procurer neuf pièces de canon et de lever quelques compagnies de Polonais et de Hongrois. Cette première tentative échoua pourtant piteusement, par suite de l'intervention du roi de Pologne.

Ce maigre résultat ne découragea pas Basilicos.

Bien au contraire, il chercha à tourner en sa faveur la fortune et organisa sans tarder une nouvelle expédition, plus sérieuse que la précédente. En vue de cette deuxième campagne, il obtint d'Albert Laski un prêt de 10 000 ducats, pour lequel celui-ci dut lui-même s'endetter. De plus, sur les instances de François Zay que Basilicos avait su rendre favorable à sa cause et qui avait de l'influence sur l'empereur, ce dernier octroya lui aussi un secours assez important et permit de faire en secret des enrôlements de soldats. On put lever de la sorte une armée notable. Basilicos devait naturellement en prendre le commandement. Sous ses ordres il aurait Antoine Székélyi, à la tête de cent cavaliers d'élite, qui devait commander en second, puis Roussel et un officier français, Jean de la Ville ou de Villiers. Quant aux forces mêmes du prétendant, des annalistes bien informés les évaluaient à 1 700 cavaliers et huit canons.

A la tête de semblables soutiens, Basilicos se hâta d'agir avec vigueur. Il passa brusquement sur le territoire moldave, et, malgré ses appréhensions, il engagea aussitôt qu'il le put la bataille avec les troupes du prince Alexandre. Dans ce premier combat, la fortune favorisa Basilicos. Le prince de Moldavie fut-il trahi par quelqu'un de ses lieutenants, comme on l'a dit? Ce qui est certain, c'est que le prince Alexandre fut battu par son agresseur, le 10 novembre 1561, à Verbia, et qu'il dut se réfugier dans la Basse Moldavie. Cette victoire donnait à Basilicos un commencement d'autorité; les Moldaves vinrent en grand nombre se mettre sous les ordres du conquérant, mais il s'en fallait que sa domination fût complètement établie. Elle ne le fut qu'après un nouvel exploit. Basilicos se mit résolument à la poursuite de son adversaire. Il l'avait atteint; les deux armées ennemies n'étaient plus séparées que par la rivière du Prut. Lorsqu'il fallut en venir aux mains, le prince Alexandre, voyant qu'il ne pourrait pas supporter le choc de l'assaillant, lâcha pied avec sa troupe, et se réfugia chez les Turcs. Désormais Basilicos était bien maître de la Moldavie.

Il revint sur ses pas, à Jassi, pour se faire sacrer. Il fut couronné par le métropolitain Grégoire et prit aussitôt le titre de prince de Moldavie. Basilicos, dont la vanité était grande, se para de noms sonores et d'appellations retentissantes, ainsi que le témoignent le préambule des actes de son règne et l'exergue de ses monnaies. Parvenu maintenant au sommet de sa puissance, il ne lui restait qu'à se faire accepter des princes étrangers. La Bohême et la Pologne firent bon accueil à la notification de ce nouvel avènement. Quant aux Turcs, il semblait qu'ils dussent se montrer plus réfractaires. Basilicos usa d'habileté à leur endroit. En faisant connaître à la Porte son élévation, il jurait fidélité au Sultan et s'engageait à augmenter de vingt mille ducats le tribut annuel de la Moldavie. Il n'en fallut pas davantage pour lui concilier le bon esprit des Ottomans. Le sultan lui donna aussitôt l'investiture, mais il exigea que Basilicos réduisît son armée et licenciât les mercenaires étrangers qu'il avait à son service.

En arrivant au trône, Basilicos inaugura une politique sage. Il se montra reconnaissant à ceux qui l'avaient aidé à y monter, et les récompensa autant que ses moyens le lui permettaient. Il essaya d'être équitable pour tous. Quoique protestant, il fit profession de la région orthodoxe pour ne pas s'aliéner ses nouveaux sujets. Cette mesure réussit et Basilicos eut le tort de ne pas l'observer toujours. Tandis qu'il aplanissait avec un grand sens les difficultés extérieures de sa situation, sa politique intérieure devenait moins prudente. Pour se conformer aux conditions de la Porte, il dut licencier les soldats étrangers qu'il avait pris à son service; le manque de ressources ne lui permit pas de reconnaître comme il l'aurait voulu tous les services rendus. C'était une imprudence grave. Basilicos y ajouta une maladresse. Les historiens rapportent que, ne sachant comment payer ses soldats, il dépouilla un monastère d'un candélabre d'argent, qu'il fit fondre et convertir en monnaie. Cette manière d'agir mécontenta beaucoup le peuple.

Au contraire, la politique extérieure de Basilicos était habile. Non seulement il était parvenu à se rendre favorables l'empereur, le roi de Bohême et le sultan, mais encore il essayait de gagner la bienveillance de Charles IX. On trouve la trace de ce souci dans la correspondance de notre ambassadeur à Constantinople. « Le despote de la Moldavie, écrit M. de Pétremol au roi, par ses ambassadeurs et par les lettres qu'il m'a écrites, m'a fait entendre qu'il désirait. non seulement comme ami, mais comme très affectionné serviteur de notre couronne, pouvoir trouver envers Sa Hautesse quelque faveur et protection de Votre Majesté, à l'exemple du roi de Transylvanie, et comme tous les autres princes chrétiens qui ont eu recours sous ombre de vos ailes, et qu'il enverrait pour cet effet ambassadeur à Votre Majesté. De quoi n'ai voulu faillir vous avertir, sachant combien de réputation apporte à vos affaires de par deçà que les princes chrétiens se retirent sous votre protection, outre que le despote, pour ses rares vertus, mérite d'être favorisé d'un chacun, et qu'étant paisible possesseur de la Moldavie, comme de présent il est, on le peut dire grand prince et puissant dans ces quartiers-ci. » Ce projet d'envoyer un ambassadeur à Charles IX ne paraît pas avoir été exécuté. Mais le langage de M. de Pétremol montre comment on considérait Basilicos après son avènement et com-

ment il avait su s'imposer aux cours étrangères.

S'il importe de se créer au dehors des sympathies, il importe davantage, quand on est parvenu au trône, comme Basilicos y était arrivé, d'éviter tous les motifs de mécontentement parmi ses propres sujets. Basilicos ne l'évita pas avec assez de soin. D'abord, on crut qu'il s'efforçait de changer la religion de la Moldavie, et cette appréhension commença à lui aliéner l'attachement de son peuple. Puis, son administration, au lieu de s'améliorer, devint plus lourde. C'était une faute bien grave de la part de quelqu'un qui s'était présenté comme un libérateur. On ne tarda pas à s'en plaindre et à s'en montrer offusqué. Enfin les dévouements que Basilicos avait jadis suscités s'éloignaient de lui, et il ne faisait rien pour les conserver plus longtemps. Toutes ces causes affaiblissaient singulièrement un état de choses assez précaire par lui-même.

Mécontents de servir un prince notoirement attaché à la Réforme, les évêques moldaves s'unirent, pour le battre en brèche, aux boïars mécontents des charges qui pesaient sur eux. Cette coalition porta les premières atteintes au pouvoir de Basilicos. On ne lui pardonnait pas d'avoir augmenté les impôts et d'exiger de chaque famille un taxe supplémentaire d'un ducat. On le soupçonnait surtout de chercher à propager le protestantisme et de travailler à changer les coutumes nationales. Il s'était opposé, en effet, à quelques abus, notamment à la déplorable facilité avec laquelle il était loisible aux époux de divorcer. L'église orthodoxe le permettait, aussi les Moldaves se montrèrent-ils fort irrités des intentions de leur prince et de l'énergie qu'il apportait à proscrire les divorces. Ces griefs étaient importants aux yeux des nationaux. Les esprits étaient aigris par ces façons de faire qui les troublaient dans la pratique de leurs habitudes, et on reprochait à Basilicos de vouloir modifier, lui intrus, ce qu'il aurait dû accepter et respecter.

Ce mécontentement de ses sujets causa la perte de Basilicos qui ne sut pas y porter remède. Tandis que l'irritation croissait ainsi à l'intérieur, il s'aliénait encore, par divers procédés, ceux qui l'avaient soutenu auparavant et conduit au trône de Moldavie : Laski et Wisniowiecki. C'est Laski qui avait prêté à Basilicos les sommes nécessaires pour faire campagne, et c'est à peine si ces avances purent être remboursées. Il en résulta, entre les deux hommes, une animosité qui se traduisit par des factums injurieux et des accusations basses. Aussi, quand l'autorité de Basilicos fut ébranlée dans ses propres États, il ne rencontra pas au dehors les secours qui l'avaient amené jadis au pouvoir souverain. Maintenant les boïars moldaves voulaient se débarrasser d'un prince qui les pressurait, et leur haine trouvait de l'écho à l'étranger. Quand le moment fut venu d'exécuter ce projet, ils reçurent même des pays voisins des renforts qui ne furent pas inutiles au succès de l'entreprise.

Tous les Moldaves, sans exception, étaient donc fort excités contre leur prince. Une fois même, ils avaient failli le massacrer, après l'établissement d'un nouvel impôt de capitation. Les soldats, eux aussi, supportaient difficilement le poids de cette domination et Basilicos avait pu s'en convaincre. De toutes parts on formait le dessein de chasser l'usurpateur ; il me fallait qu'une étincelle pour enflammer les esprits échauffés. C'est Laski qui la fit partir. Il persuada à Wisniowiecki de marcher contre Basilicos, et s'engagea, si celui-ci était renversé, à placer le vainqueur sur le trône de Moldavie. Il n'en fallut pas davantage pour décider Wisniowiecki à entrer en campagne. Aussitôt il lève une fraction de Cosaques, et, à la tête de ce détachement, il s'avance vers le Dniester, espérant que Laski se joindra à lui pour assaillir Basilicos.

Les choses n'allèrent pas aussi simplement que l'espérait Wisniowiecki. Pendant ce temps, en effet, les boïars moldaves se concertaient de leur côté pour chasser Basilicos, mais ils ne se souciaient pas de le remplacer par un autre étranger. En apprenant le coup de main qui se préparait à la frontière, ils s'unirent sous la direction d'un des leurs, l'hetman Tomsa, et cherchèrent à duper Wisniowiecki. Ils l'engagèrent à ne pas attendre davantage et à pénétrer sans tarder en Moldavie, quelle que fût la force du renfort qu'il amenait. Wisniowiecki se laissa prendre à cette invitation et s'avança en pays étranger avec cinq cents hommes seulement.

En tout ceci Tomsa jouait un double rôle : d'une part il persuadait à Basilicos, qui ne se défiait pas de lui, d'abandonner le commandement de son armée ; de l'autre, il entraînait Wisniowiecki par des promesses menteuses le plus avant qu'il le pouvait en Moldavie. On devine le reste. Mis ainsi à la tête des troupes moldaves, Tomsa surprit la petite troupe de Wisniowiecki après le passage d'un pont où il l'attendait avec toute son armée. Il attaqua traîtreusement les Cosaques, qui, pris à l'improviste dans un endroit où ils ne pouvaient pas se déployer, furent taillés en pièces, tandis que leur chef était fait prisonnier. Alors Tomsa se retourna contre Basilicos. Il vint aussitôt investir la place de guerre dans laquelle Basilicos s'était enfermé avec quelques soldats pour le défendre. Ce siège ne fut pas long, car l'entourage de Basilicos le trahit lui aussi. Tomsa l'acheta à prix d'argent, et c'est ainsi que les portes de la citadelle lui furent ouvertes.

Trompé par tous, Basilicos n'avait plus qu'à mourir. Sa fin fut digne et noble. Les chroniqueurs mol-

daves racontent que, voyant que tous les boïars l'avaient trahi, que tous ses soldats l'avaient abandonné, que la milice s'était soulevée contre lui, qu'il n'avait nul espoir d'être secouru d'aucun côté, il comprit qu'il était perdu. Il revêtit ses habits princiers et sortit de la forteresse, afin de faire sa soumission à Tomsa. « Alors, dit Urechi, Tomsa lui adressa de longs reproches, lui rappelant tous les crimes qu'il avait commis. Il ne s'était pas contenté de ravager le pays, il avait encore dépouillé les églises et se moquait de la religion. En lui faisant ces reproches, Tomsa le frappa de sa masse d'armes, et aussitôt toute l'armée se précipita sur lui : il disparut sous la multitude et son corps fut atteint d'un grand nombre de blessures. La milice se jeta sur l'infanterie de la garde du prince, la massacra et en fit des gerbes de cadavres. »

Ainsi finit Basilicos, après un règne de trois ans et demi. Sa domination ne fut pas sans grandeur. Un moment, il avait songé à s'emparer de la Valachie, à imposer son autorité en Transylvanie, à unir sous un même sceptre tous les Roumains, ce rêve d'Étienne le Grand et de Michel le Brave. Lui-même aimait la science et voulait répandre l'instruction dans ses États. Il fonda à Cotuari, sous la direction d'un Allemand, Jean Sommer, une école à laquelle il envoya des jeunes gens de toutes les parties du pays. Il avait voulu obtenir pour cette école le concours de Gaspard Pencer, le gendre de Melanchton, et d'un célèbre mathématicien de Cracovie, Joachim Rheticus; mais l'un et l'autre refusèrent les offres du prince. A l'école devait être jointe une bibliothèque, que Basilicos n'eut guère le temps d'assembler. Toutes ces tentatives n'en honorent pas moins sa mémoire et la postérité lui en doit savoir gré.

PAUL BONNEFON.

LA

TRADITION ARTISTIQUE FRANÇAISE (1)

Opinions de MM. Roll, Dalou, et Henner sur l'art français.

Comme épilogue à l'année artistique, après les salons et les concours de Rome, il nous a paru intéressant de recueillir l'avis de quelques maîtres sur la situation de l'art français. Nous terminerons ainsi une série de visites que nous avons entreprises les années précédentes à ce sujet, et l'on nous permettra de tirer une conclusion d'ensemble de toutes les opinions émises.

M. Roll.

M. Roll a une physionomie ouverte, un front haut où sont fièrement plantés des cheveux en l'air : c'est un vrai Français.

« — Être Français, tel serait, me dit-il, le rêve; faire mouvoir le corps en y versant la santé! Car il me semble urgent de s'opposer au courant d'anglomanie et de japonisme qui nous inonde. Que Whistler nous donne des images flottantes et décolorées, rien de mieux s'il voit ainsi; mais nous qui avons pour modèles Chardin, Géricault, Millet, tâchons d'être réels. Pourquoi donc abandonner une voie qui se présente superbe devant nous et sur laquelle on peut éternellement faire de nouvelles découvertes? Notre domaine c'est le mouvement : montrez-le dans des intérieurs, dans le plein air, ou bien sous le soleil si vous voulez; mettez en relief l'être matériel et ses appétits, ou bien indiquez dans de fortes attitudes l'être moral : mille tempéraments peuvent s'exprimer dans la donnée traditionnelle. Puvis de Chavannes est un observateur réaliste avant même d'être un poète, et cependant il trouve moyen de répandre une sérénité divine dans ses créations. »

Je regardais la toile que M. Roll a exposée cette année au Champ-de-Mars, une famille de pauvres gens dans la campagne, et comme je m'étonnais de l'air réfléchi qu'on lit sur leur visage : « Oui, me dit-il, j'aime beaucoup montrer la conscience individuelle dans mes figures : je crois d'ailleurs que c'est dans ce sens que s'oriente actuellement notre École; on abandonne la nature purement physique si magnifiquement célébrée par Millet, et l'on tâche de révéler le dieu qui peut être en chaque homme. L'an dernier, j'avais voulu montrer dans cette fête républicaine de Versailles la grandeur de chaque personnalité, et j'avais étudié chaque caractère à part pour les réunir tous dans un mouvement d'ensemble. Car, voyez-vous, la dignité morale doit se montrer dans l'action.

« Mais le pur mysticisme n'est pas admissible : ceux qui le cultivent ne sont guère que des rêveurs malades, et l'avenir ne peut être à eux.

« La véritable éducation pour un jeune homme d'aujourd'hui serait d'interroger profondément l'existence populaire et de voir, à travers les traits, le maintien de chaque individu qui passe, la foi dans l'œuvre à laquelle il se sait appelé, si déshérité qu'il soit, l'idée d'une lutte à soutenir pour posséder la dignité morale qui lui est promise. »

— Merveilleuse éducation, à la vérité! pensai-je, mais une telle pénétration n'est à la portée que du génie et cet excellent M. Roll ne doute de rien parce que lui-même est un maître.

Nous parlâmes des encouragements donnés aux jeunes peintres.

« Les concours artistiques tels qu'on les entend aujourd'hui, me dit M. Roll, ont le défaut de ne point

1. Voir numéros de mars, avril, septembre 1892, avril 1893.

permettre aux modernistes de s'exprimer. Il est évident que si, pour le prix de Rome, le sujet donné, au lieu d'être toujours tiré de l'histoire biblique, grecque ou romaine, était libellé dans des termes très généraux, comme la Guerre, la Famille, la Charité, on laisserait les candidats libres d'emprunter leurs scènes et leurs personnages au temps qu'ils jugeraient convenable, et les qualités de réflexion, d'observation émue, pourraient se faire jour.

« — Mais, croyez-vous, repris-je, sceptique, que de tout jeunes gens auraient une suffisante expérience de la vie pour s'élever de cette façon au-dessus des exercices d'école ? »

M. Roll hocha la tête. Sans doute, il s'était mis à songer qu'aux talents honnêtes seuls sont réservées les récompenses, mais que le véritable artiste, dans son âpre recherche de l'idéal, a de trop brusques écarts, de trop violentes échappées lorsqu'il est jeune, pour ne pas déconcerter ses juges. Quant aux bons élèves, ils sont tout de suite ce qu'ils seront toute leur vie.

M. Dalou.

Un visage maigre, le nez mince, le front légèrement creusé aux tempes, des yeux changeant d'expression à tout instant : tantôt rieurs, tantôt enfiévrés, tantôt tristes. C'est un homme passionné.

Je rapporte telle quelle son impétueuse sortie contre l'art contemporain. Il ne me parla de lui-même en aucune façon ; mais je laisse au lecteur le soin d'apprécier un talent si connu, surtout depuis son bas-relief de *Mirabeau*, où sa fougue toute française et son charme de sculpteur coloriste furent si bien mis en lumière.

Lorsque je me fus présenté : « Savez-vous, me dit-il, ce que je ferais, moi, si j'écrivais sur l'art ? Je ne parlerais pas de psychologie, d'états d'âme, ni de symbolisme ; il y a une besogne plus urgente : c'est de déclarer tout franc que nul sculpteur moderne ne sait son métier.

« Combien y en a-t-il parmi nous qui seulement connaissent les différences comportées par le travail de la pierre et celui du bronze, qui se soucient d'approprier leurs œuvres à une place, à une destination quelconque, qui sachent même choisir leur marbre, l'acheter ?

« Que croyez-vous qu'on apprenne dans les écoles nationales, à l'École des beaux-arts par exemple ? Comme j'y ai passé dans ma jeunesse, je puis en parler en connaissance de cause. M. Paul Dubois, le directeur, n'y a point fait ses études et ne peut se douter de la nullité où l'on y végète. Une fois cependant j'ai eu l'occasion de l'entretenir à ce sujet : « Vous conviendrez, lui dis-je, qu'on ne s'occupe guère « de donner à vos élèves la pratique de leur art. N'est-« il pas vrai qu'ils ne pourraient faire ce qu'on est en « droit de demander au premier praticien venu : agran-« dir, diminuer de tant les proportions d'une figure, « charpenter solidement une ébauche en terre ? Ils « ne savent même pas bien se servir de leur règle « ni de leur compas. » Il en convint.

« Eh bien ! si l'on n'y enseigne pas la pratique matérielle, qu'y peut-on enseigner ? On y fait faire aux élèves des études de morceau ; mais, comme à leur âge ils sont incapables d'y mettre la moindre allure personnelle, ce sont les professeurs qui, passant derrière eux de temps à autre, leur indiquent des recettes pour suppléer à l'inspiration ; d'où perte complète de l'originalité.

« Il y a dans la protection des arts en France une erreur funeste ; on s'imagine que par de grandes faveurs accordées aux jeunes gens on fera des artistes : médailles, prix de Rome, bourses de voyage, exemption partielle du service militaire, rien n'est épargné ; on étouffe la plante sous le crottin. En réalité, qui profite de tout cela ? Les médiocres à qui la protection ne pèse pas : car les vrais artistes, voyez-vous, ne se laissent jamais élever en serre chaude : ils ont soif d'indépendance, et la pauvreté, la misère n'ont jamais raison d'eux. Mais encore ne faudrait-il pas augmenter les difficultés qu'ils rencontrent, et c'est ce qu'on fait par les encouragements prodigués aux médiocres : ceux-ci accaparent le public, l'habituent à leur fausse conception de l'art et se mettent en avant pour tous les achats officiels ; si bien qu'en définitive chacun d'eux est un pavé de plus apporté à la barricade que rencontre le génie devant la réalisation de son rêve. Mais proposez donc la suppression de l'École des beaux-arts et du prix de Rome, comme M. Antonin Proust eut le courage de le faire : la majorité imbécile réclamera votre tête !

« La plupart des jeunes gens ne se demandent même plus à quoi leurs œuvres sont destinées. Il m'est arrivé d'interroger quelques-uns d'entre eux : « Vous aviez sans doute une idée en travaillant, leur disais-je ; quelle place avez-vous rêvée pour votre œuvre ? que doit-elle décorer ? » Pas de réponse.

« L'État nous achètera ! » pensent-ils. Et de fait, grâce à des influences politiques, grâce au député de leur département, ils arrivent à faire prendre leurs productions par les musées nationaux.

« Notre décadence a pour origine l'ouverture des salons au XVIIIe siècle, et l'intervention de la presse dans le jugement des œuvres d'art. Depuis lors le sentiment de la décoration s'est perdu, les artistes se sont mis à courir après la petite bête ; ils se sont tracassé l'esprit à bourrer d'idées leurs œuvres pour faire se pâmer les critiques.

« Ah ! oui Monsieur, les journalistes avec leurs paroles inconsidérées ont fait bien du tort à l'art ! Ils ont

déjà perdu plus d'un garçon de talent par leurs louanges excessives et même déplacées. Quand ils entrent dans l'atelier d'un sculpteur, ils tombent sur une ébauche où l'on voit à peine poindre un nez et un menton, et tout aussitôt : « Que c'est délicieux! quelle « profondeur de pensée! quelle psychologie! Oh! « maître, n'y touchez plus! » L'autre croit avoir fait un chef-d'œuvre et n'ose plus y mettre la main.

« — Mais, objectai-je en riant, les artistes ne sont pas forcés de nous croire, et j'aime à penser qu'ils se fient à leur propre conscience plutôt qu'au goût parfois contestable des littérateurs.

« — Eh! mon cher monsieur, quelle conscience humaine pourrait se posséder quand la flatterie l'enivre? L'artiste est l'être sensible par excellence; l'artiste qui est femme, se laissera toujours vaincre par les compliments.

« Et aujourd'hui il a décidément perdu sa modestie d'ouvrier : il s'ingénie à trouver de quoi forcer l'attention du public par l'originale mise en œuvre d'un sujet, par la recherche mesquine des physionomies expressives : il rabaisse son art au niveau du buste et de la ressemblance.

« Aussi voyez nos monuments, ils ne se tiennent plus : la sculpture y lutte contre l'architecture au lieu de se marier avec elle. Quel devrait être notre rôle en somme? N'est-ce pas de revêtir de charme les édifices, de reposer les yeux et l'esprit? Nous devrions être surtout des décorateurs, chercher à créer une agréable dentelle de pierre, trouver la coloration de la sculpture par la belle répartition des bosses et des creux. Notre but, comme celui de M. Puvis de Chavannes en peinture, devrait être une harmonie discrète en accord avec le milieu où elle se trouve.

« Quant au sujet, qu'importe! Une cavalcade suffisait à Phidias!

« Mais voilà : chacun veut attirer l'intérêt sur lui seul, et l'ensemble d'un monument est disloqué par les prétentions de tous ceux qui y travaillent. Que nous sommes loin de la Renaissance, où le même artiste concevait la masse et les détails, où toutes les œuvres se dressaient grandes et complètes!

« J'en reviens là : être un ouvrier, avoir un but et posséder pleinement tous les moyens nécessaires pour l'atteindre. Quand, tout de même, je lis dans Vasari que Michel-Ange forgeait en personne tous ses instruments de travail, il les connaissait au moins, il savait où il allait! On pourrait de notre temps restaurer l'art, mais ce ne serait pas par la création de nouvelles récompenses. Ce serait par la suppression radicale de l'École des beaux-arts, du prix de Rome, des salons. Les apprentis artistes viendraient comme autrefois apprendre leur métier chez des maîtres; ils seraient cinq, six, dans chaque atelier, et feraient œuvre de praticiens; ils s'astreindraient même à balayer le plancher ou à allumer le poêle!

« Ainsi non seulement ils apprendraient à triompher de toutes les difficultés matérielles, mais ils ignoreraient ce qu'est un art de convention. Comme ils auraient pénétré par une longue intimité l'idéal de leur maître, ils verraient de quelle manière l'œuvre doit toujours y répondre. Alors sans doute ils chercheraient à traduire sincèrement ce qu'ils sentiraient eux-mêmes. Malheureusement, trouverait-on encore aujourd'hui des jeunes gens assez modestes pour se prêter à cet enseignement? »

M. Henner.

Porte à porte avec l'atelier de M. Puvis de Chavannes, sur la place Pigalle, est un autre atelier qu'enveloppe un demi-jour mystérieux; il est orné de belles études; mais toutes les peintures en train sont tournées au mur. Celui qui l'habite, presque toujours coiffé d'un béret, porte une courte barbe blanche qui encadre sa forte mâchoire : il a des yeux très jeunes, que bride souvent un sourire; un nez bonhomme complète la physionomie. Tel est M. Henner.

Après quelques paroles échangées : « Ah! ah! fit M. Henner, vous voulez déterminer les caractères de notre École française. Certainement qu'elle a existé et qu'elle existe encore indépendamment de toutes les autres. Les Italiens ont été surtout des passionnés; les Allemands ont été des penseurs qui, à force de mettre des idées dans leurs tableaux, les ont souvent rendus ennuyeux et froids. Mais en France ce qu'on recherche surtout c'est la vie. Cela souvent nous entraîne à faire de grandes compositions historiques où nous mettons autant de mouvement que nous pouvons, mais qui ne sont pas très intéressantes, parce que le peintre, trop préoccupé d'étonner, perd de vue la réalité naïve et toujours belle.

« Je crois au contraire que la représentation du corps humain suffit pour témoigner des qualités de notre nation, et qu'il est beau de montrer dans des mouvements très simples mais bien étudiés et souplement rendus tout ce qu'on éprouve, tout ce qu'on pense au sujet de la nature. Remarquez aussi quels magnifiques portraits on a de tout temps peints en France, si vivants et si intéressants : l'on n'a donc pas besoin de grandes scènes pour se montrer grand artiste parmi nous.

« Ce que les Français possèdent encore, c'est le charme. » Et M. Henner répéta le mot avec conviction : « Le charme! Il faut que nous soyons des peintres avant tout, c'est-à-dire que nous charmions les yeux par la délicatesse de notre coloration; car c'est la couleur qui peut le plus facilement enchanter les

regards et l'âme : la ligne est seulement imposante, mais la couleur ravit et pénètre. Voilà pourquoi des coloristes comme Corrège ont toujours eu beaucoup d'admirateurs parmi nous. Vous savez que Boucher, ce merveilleux peintre, l'adorait; même David, qui parfois est bien ennuyeux, a pris chez Corrège certaines figures : l'une de ses Sabines par exemple qui est superbement exécutée. Je ne dis pas d'ailleurs qu'il n'y ait point de différence entre la peinture du Corrège et la peinture française. La chair du Corrège est surtout aimante, voluptueuse, italienne : celle que peignent les Français est surtout vivante, agissante.

« — Que pensez-vous de l'impressionnisme? demandai-je. Le maître me répondit :

« — Qu'on peigne des intérieurs ou du plein air, des temps brumeux ou du soleil, qu'importe! Il s'agit seulement de faire œuvre d'artiste, c'est-à-dire d'être agréable à ceux qui vous regardent et d'exprimer ce qu'on a dans le cœur. Je pense d'ailleurs que si un garçon de talent s'emparait de cette langue nouvelle il pourrait y révéler une inspiration encore française et qu'il n'aurait pas besoin de renier la famille de nos grands peintres. Sa sincérité même pourrait être d'autant plus grande qu'il n'aurait pas de phrases toutes faites pour la traduire et qu'il devrait renouveler les moyens d'expression puisqu'il abandonnerait l'éclairage des anciens maîtres.

« Voilà ce que je pense de l'École française et de la période où elle entre. »

Conclusion.

De l'aveu de presque tous les maîtres que nous avons interrogés, la tradition française existe donc, et elle est aussi vivante aujourd'hui que jamais. Les essais, malheureux d'ailleurs, de quelques jeunes artistes cosmopolites qui empruntent aux Anglais le vague de leur coloris ou aux Allemands leurs conceptions transcendantales ne doivent pas nous faire croire à l'anarchie dans notre École : l'étonnement qu'ils provoquent fait qu'on exagère leur importance. Mais au fond l'art français reste et restera longtemps encore.

Quelle est sa qualité essentielle? Un grand nombre de nos artistes nous l'ont dit : la passion du mouvement réel; c'est cette recherche qui rapproche tous nos véritables maîtres d'aujourd'hui et qui les unit à leurs devanciers. De même que nos grands littérateurs, les Rabelais, les Corneille, les Molière, les La Fontaine, les Balzac ont été de puissants réalistes qui ont tenu à faire vivre leurs personnages beaucoup plus par leurs actions que par l'exposé de leurs idées ou de leurs impressions, de même nos grands artistes ont toujours beaucoup moins cherché à nous donner de simples effets de couleurs ou bien des formes générales immobiles qu'à faire agir et palpiter devant nous leurs figures. J'en appelle aux Puget, aux Watteau, aux Houdon, aux Géricault, aux Delacroix, aux Barye, aux Carpeaux, aux Millet. Aujourd'hui encore c'est le mouvement qui caractérise nos talents les plus illustres, c'est le mouvement qui inspire tout notre art, depuis l'affiche de la rue jusqu'aux pièces capitales de nos musées.

Ainsi le génie artistique français consiste à donner aux êtres la force qui les fait se mouvoir librement. Et remarquons-le, cet idéal n'est pas autre que celui de notre philosophie nationale, toute fondée sur l'idée de liberté active; il n'est pas différent de celui qui a dominé notre histoire, à savoir le souci de laisser chacun maître de ses actes en l'appelant à prendre sa part dans la direction générale du pays.

C'est qu'en effet l'art, une des expressions de la pensée nationale, est intimement lié aux autres manifestations intellectuelles et aussi à l'existence même d'un peuple, car l'histoire n'est que le développement des principes posés par les penseurs. Et si nous attachons une telle importance au maintien de la tradition esthétique c'est que cette question intéresse dans une certaine mesure, qu'on nous permette de l'affirmer, l'avenir de notre pays.

***

On a dit que l'art était seulement le reflet de la société où il s'épanouit; on n'a voulu voir dans les œuvres artistiques que les registres des événements et des mœurs à une époque : c'est, croyons-nous, une grave erreur. Les belles œuvres présentent une liberté d'allure qu'elles n'auraient jamais si elles étaient le résultat des influences diverses qui peuvent provenir du milieu où elles sont écloses : elles traduisent des esprits d'élite qui savent dominer la confusion de la vie quotidienne, des esprits qui pensent librement et qui sont les éducateurs de la société au lieu d'en être les échos inutiles.

Qu'on observe plutôt, en prenant notre histoire depuis 1789 comme champ d'expérience, les rapports de l'art avec les événements : l'on verra que chaque période distincte est précédée par un mouvement littéraire et artistique qui la prépare ou qui du moins la fait pressentir.

Croit-on que la République en France inaugura l'art républicain? Point du tout : si l'on veut chercher l'esprit véritablement démocratique, il faut le demander à des littérateurs et à des artistes qui vécurent sous la monarchie : à Voltaire, à Rousseau, à Diderot, à des peintres comme Chardin et Greuze, qui comprirent si profondément la vie privée. Mais David, qui

se forma surtout sous la République, proclama tout au contraire par son œuvre déclamatoire le sacrifice nécessaire de l'individu à la gloriole militaire de la nation : il n'y a plus d'hommes dans ses tableaux, mais l'honneur des armes y tient toute la place : il exprima donc en somme la pensée qui fit l'Empire. Et sous l'Empire, Chateaubriand en prêchant le retour à l'idée du devoir, Prud'hon en indiquant si clairement la conscience morale de ses personnages, Gros en faisant dans son épouvantable bataille d'Eylau un immense appel à la pitié, ne contiennent-ils pas en germe une réaction contre le régime de la force brutale? Sous Louis XVIII et Charles X, Géricault en donnant une allure si républicaine aux soldats de l'Empire ne prépara-t-il pas le peuple à quitter la tutelle royale pour reprendre activement en mains ses propres destinées ? Augustin Thierry, Mignet, Thiers, ne préparèrent-ils pas 1830? Delacroix par sa *Barricade*, Louis Blanc, Michelet, Lamartine par ses *Girondins* n'ont-ils pas fait 1848? Et les auteurs de 1852 ne sont-ce pas Béranger, Charlet, Raffet, Hugo lui-même, les chantres de Napoléon Ier ? Enfin la société bourgeoise qui fut le second Empire et qui existe encore aujourd'hui, cette société positiviste, utilitaire, n'a-t-elle point eu ses maîtres en Balzac, l'évocateur des appétits matériels, puis en Millet, en Flaubert, en MM. Zola, Daudet, Goncourt, en tous les artistes et littérateurs naturalistes?

Or actuellement, nous avons pu le constater, une pensée nouvelle est venue succéder au naturalisme, comme une variante de la grande tradition nationale. Sans abandonner la vigueur de leurs devanciers, nos maîtres les plus en vogue cherchent à montrer sous l'activité physique l'être spirituel qui la guide : ils ne considèrent la vie matérielle que comme une occasion de grandeur morale, et au lieu de ne voir dans le monde que l'équilibre de toutes les prétentions égoïstes à l'existence, ils veulent y indiquer un idéal d'amour où fraterniseraient toutes les libertés actives. Ces tendances, trop mystiquement suivies par beaucoup de demi-talents, sont mises en œuvre par M. Puvis de Chavannes et d'une tout autre manière par M. Roll, l'un faisant ressortir la sérénité morale, l'autre la dignité de l'effort. D'autres peintres, MM. Dagnan-Bouveret, Lhermitte, marchent dans une voie analogue; M. Carrière évoque l'âme maternelle; M. Rodin en sculpture traduit l'inquiétude de la conscience par de dramatiques attitudes. Eh bien! dira-t-on que cet art moderne, empreint de spiritualité, d'amour, soit le reflet de la société actuelle? Nous ne le pensons pas, car trop de faits établissent clairement que notre époque est enfiévrée par la concurrence des intérêts et par l'envie. Mais pourquoi cette formule nouvelle n'annoncerait-elle pas une période d'apaisement et de concorde, puisque chaque pas dans le domaine artistique a été suivi habituellement d'un pas dans l'histoire ?

Et lorsque des pensées particulières qui donnent à chaque époque sa physionomie spéciale on s'élève à l'idéal plus large qui a présidé à toute l'histoire d'une société, l'on soupçonne que s'il a été tenu en honneur c'est grâce au culte que lui ont rendu les génies.

Les artistes comme en général tous les penseurs sont faits pour donner à un peuple les principes dont il a besoin pour vivre; et s'il leur arrivait de manquer à ce rôle, la nation désorientée ne vivrait plus qu'au hasard.

Mais nos maîtres contemporains nous ont affirmé que la tradition française se maintient parmi eux et qu'ils n'abandonneront pas de sitôt l'héritage de force et de santé qu'ils ont reçu de leurs prédécesseurs : c'est de quoi nous rassurer.

PAUL GSELL.

ACADÉMIES, MUSÉES ET THÉATRES

SOUS LA CONVENTION

La plus importante peut-être des questions dont le Comité d'instruction publique de la Convention eut à s'occuper, de juillet 1793 à brumaire an II, est la suppression des académies, et la création de nouveaux organismes auxquels furent confiés l'exercice de certaines attributions ou l'achèvement d'un travail particulier.

Une lettre du ministre des contributions publiques, lue à la Convention le 28 juin 1793, et signalant à l'assemblée les difficultés que soulevait le payement de quelques rentes appartenant à l'Académie de peinture et de sculpture, fut l'occasion, pour les adversaires des corporations académiques, de revenir à la charge. Le 1er juillet, David fit voter un décret assurant une pension de 2 400 livres pendant cinq ans aux jeunes artistes qui auraient remporté les premiers prix en peinture, sculpture et architecture : il s'était constitué le protecteur de ces jeunes gens, et il désirait passionnément enlever aux académies le droit de juger les concours et de décerner les prix ; aussi, dans la même séance, fit-il rendre un autre décret invitant le Comité d'instruction publique (1) à faire dans la huitaine un rapport sur la suppression de l'Académie de peinture et de sculpture, « suppression sollicitée par différentes pétitions de tous les artistes ». Le Comité s'occupa de préparer un rapport général, vi-

(1) Le Comité d'instruction publique de la Convention nationale était ainsi composé :

David; Julien de la Drôme; Jay de Sainte-Foy; Bouquier; Laignelot; Guyton-Morveau; Fourcroy; Arbogast; Mathieu; Boutroue; Valdruche; Coupé de l'Oise; Basire; Daoust; Ferry; Bo; Romme; Duval d'Ille-et-Vilaine; Audouin; Gay-Vernon; Thomas Lindet; Prunelle; Moyse Bayle; Grégoire; Michel-Edme Petit; Léonard Bourdon; Pons de Verdun; Duhem; Anacharsis Clootz; Villar.

sant toutes les académies et sociétés patentées ou dotées; ses procès-verbaux, malheureusement, ne nous donnent aucun renseignement sur les délibérations qui durent avoir lieu dans son sein à ce sujet; mais nous savons que des négociations eurent lieu entre plusieurs membres du Comité et Lavoisier, trésorier de l'Académie des sciences, et que celui-ci espérait obtenir la conservation de cette académie. Le 17 juillet, un des conventionnels qui s'intéressaient le plus aux choses de l'art, Sergent, membre de la Commission des monuments et le principal organisateur du Musée du Louvre, demanda que le rapport du Comité d'instruction publique fût déposé séance tenante, afin que la Convention pût enfin « prendre un parti sur ces corps monstrueux qui prodiguaient l'encens aux rois et le dégoût aux hommes de génie ». Mais le rapport n'était pas prêt, et il fallut attendre encore. C'est seulement le 6 août que le Comité entendit la lecture d'un projet de décret en sept articles, rédigé par Grégoire, et chargea celui-ci de le présenter en son nom à la Convention. Le 7, David, prévenu que l'Académie d'architecture avait avancé de trois semaines la distribution de ses prix, et l'avait fixée au lendemain 8, demanda et obtint d'urgence de l'assemblée un décret prescrivant de surseoir à la distribution des prix des Académies de peinture et sculpture et d'architecture, chargeant le Comité d'instruction publique de présenter un nouveau mode pour le jugement des concours, et ordonnant que les ouvrages présentés aux concours seraient sur-le-champ transportés et exposés dans les salles de la Commune des arts, au Louvre. Le lendemain, 8 août, Grégoire donna lecture à la Convention de son rapport : il rendait hommage aux travaux de l'Académie des sciences, raillait assez lourdement l'Académie française et l'Académie de peinture, et concluait à la suppression de toutes les corporations académiques, sans exceptions : « Comme il ne doit exister dans un gouvernement sage aucune institution parasite, le fauteuil académique doit être renversé. » Toutefois, le projet de décret qui accompagnait le rapport contenait, à l'article 2, une disposition portant que l'Académie des sciences « demeurerait provisoirement chargée des divers travaux qui lui ont été renvoyés par la Convention nationale », et, dans les articles suivants, quelques indications relatives à l'organisation prochaine d'une société pour l'avancement des sciences et des arts, à la conservation des cours dépendant des académies et sociétés supprimées, etc. La Convention vota l'article 1er, ainsi conçu : « Toutes les académies et sociétés littéraires, patentées ou dotées par la nation, sont supprimées », et l'article 7, qui plaçait sous la surveillance des autorités constituées les jardins botaniques, cabinets, bibliothèques, etc., attachés aux académies. Les autres articles furent ajournés à trois jours.

Dès le lendemain, l'Académie des sciences, qui avait espéré obtenir le maintien provisoire de son existence, décida de se constituer en un club libre « en attendant que la Convention lui communiquât ses intentions définitives sur les questions dont l'Académie avait été chargée », et dont la principale était le travail relatif au nouveau système des poids et mesures.

Lavoisier, au nom de ses ex-confrères, se chargea d'écrire au Comité d'instruction publique pour lui exposer la situation et demander que le Comité proposât à la Convention la solution suivante : les membres de l'Académie des sciences, réunis en société libre, continueraient à s'occuper des travaux commencés, en particulier de celui des poids et mesures; et le budget affecté à l'Académie, et montant à 94 658 livres 10 sous, continuerait à être versé au trésorier de l'Académie par la trésorerie nationale. Le Comité d'instruction publique acquiesça au désir de Lavoisier, nous en avons la preuve malgré le silence que gardent sur ce point ses procès-verbaux; cette preuve c'est que le 14 août, Lakanal, parlant au nom du Comité, fit décréter par la Convention que « les savants auxquels elle avait renvoyé divers objets d'utilité publique continueraient de s'en occuper, et que les attributions annuelles qui leur avaient été faites par les précédents décrets leur seraient payées comme par le passé ». Mais pendant que le Comité agissait ainsi d'accord avec Lavoisier, des initiatives particulières venaient se mettre à la traverse, et créer des entraves inattendues : le 12, Charles Delacroix avait fait voter à la Convention que « les scellés seraient apposés sur les portes des appartements occupés par les académies et sociétés supprimées »; et, le 15, Mallarmé fit décréter la nomination d'une commission de quatre membres, David, Romme, Haussmann et Dyzez, pour s'assurer de l'exécution du décret du 12. Cependant les membres de l'Académie des sciences, s'autorisant du décret du 14, devaient se réunir le 17; mais le matin de ce jour, le département, pour obéir aux décrets du 12 et du 15, fit mettre les scellés sur les portes de l'Académie. Lavoisier écrivit le jour même au Comité d'instruction publique, pour l'informer de cette mesure, qui interrompait le cours des travaux des académiciens, en ajoutant : « Nous ne savons comment concilier cet acte avec le décret du 14, qui autorise les membres de la ci-devant Académie à s'assembler dans le local ordinaire de leurs séances. Quoi qu'il en soit, les membres qui composaient la ci-devant Académie des sciences ne savent qu'obéir aux lois. Ils attendront donc que le décret du 14 leur soit officiellement connu, et quoique ce soit aujourd'hui le jour ordinaire de leur assemblée, ils ne se formeront pas même en société libre. »

Lakanal répondit à la lettre de Lavoisier du 17 en lui envoyant une expédition du décret du 14 août. Lavoisier, après avoir consulté un certain nombre d'ex-académiciens sur le parti à prendre, finit par écrire à Lakanal, le 1er septembre, que « les circonstances ne paraissaient pas permettre de se servir du décret », et que, « quelque important qu'il fût pour le travail des poids et mesures et pour la suite des autres objets dont l'Académie avait été chargée par la Convention, qu'elle s'assemblât en société libre, elle ne le pourrait pas dans ce moment sans paraître lutter contre l'opinion dominante du Comité d'instruction publique et de la partie prépondérante de l'assemblée ». En conséquence, ajoutait Lavoisier, « il paraît nécessaire d'attendre le rapport qui doit être fait en exécution du décret du 20 août ».

Le 20 août, en effet, un nouveau décret relatif aux académies avait été rendu sur la proposition de Romme : ce décret chargeait le Comité d'instruction publique de pré-

senter, dans le plus bref délai, un rapport sur « les travaux qui ont été commencés par les académies supprimées, et qu'il importe de continuer, à raison de leur utilité », ainsi que sur « les écoles dépendantes de ces académies supprimées, qu'il convient de conserver provisoirement ». Dès le 20 août au soir, le Comité nomma, pour remplir l'objet de ce décret, une commission composée de David, Romme, Fourcroy, Mathieu et Lejeune. Cette commission écrivit aussitôt aux académies et sociétés supprimées pour leur demander des renseignements sur les travaux commencés ; elle reçut, dans les derniers jours d'août et le courant de septembre, des réponses qui furent remises à Romme, désigné comme rapporteur. La solution à laquelle la commission s'arrêta, en ce qui concernait les mesures à prendre pour la continuation des travaux commencés, fut, non pas une prolongation momentanée de l'existence de l'Académie des sciences, comme le portait l'article 2 du projet de décret présenté le 8 août à la Convention par Grégoire, mais l'institution de commissions temporaires, créées spécialement pour l'achèvement de ces travaux, et qui finiraient avec eux.

Si l'Académie des sciences et les savants qui la composaient n'avaient éveillé, chez les républicains, que des sentiments de reconnaissance et d'admiration, il n'en fut pas de même de l'Académie française. Elle disparut sans que personne exprimât un regret. Son directeur, l'abbé Morellet, put, sans être inquiété, emporter et conserver chez lui les registres des procès-verbaux et autres papiers appartenant à la corporation ; on ne lui réclama, à titre de « travail commencé », que la copie de la nouvelle édition du Dictionnaire qui était en ce moment en préparation : il dut la remettre à Romme, et elle resta déposée au Comité d'instruction publique.

Quant à l'Académie de peinture et de sculpture, un décret du 29 septembre, rendu sur le rapport de Romme, ordonna la levée des scellés apposés sur la caisse et la remise des sommes qui s'y trouvaient au trésorier de la ci-devant Académie, pour être employées, comme par le passé, aux dépenses de l'école de dessin. Une association d'artistes, à laquelle la Convention avait donné une consécration officielle sous le nom de « Commune des arts » par un décret du 4 juillet 1793, convoitait la succession des deux Académies des beaux-arts ; elle demandait en particulier à être chargée de juger les concours pour les prix de peinture, de sculpture et d'architecture. Le Comité d'instruction publique repoussa ses prétentions, et décida de proposer que ce jugement fût remis à un jury spécial ; après quelques hésitations sur le meilleur mode de nomination de ce jury, la Convention en désigna elle-même les membres dans sa séance du 25 brumaire. La Commune des arts fut dissoute par un décret du 8 brumaire, rapportant celui du 4 juillet, et les artistes qui la composaient se groupèrent de nouveau en une association privée sous le nom de Société républicaine des arts.

Les diverses questions qu'avait soulevées la suppression des académies s'étant, pour la plupart, trouvées de la sorte résolues successivement par une série de mesures particulières, le rapport général que Romme avait été chargé de préparer perdit sa raison d'être et ne fut pas rédigé.

Nous rattacherons à cette affaire des académies ce qui concerne l'organisation du Musée du Louvre, ainsi que les travaux de la Commission des monuments et de la Commission des arts.

Un décret de l'Assemblée constituante avait affecté les galeries du Louvre à l'établissement d'un Muséum national des beaux-arts. La Commission des monuments y avait fait transporter, en 1792 et 1793, les plus remarquables parmi les œuvres d'art qu'elle avait recueillies ; le Conseil exécutif avait nommé six commissaires et deux gardiens, chargés de l'organisation et de la surveillance du Musée. Le 25 juillet 1793, Sergent, membre de la Commission des monuments, put annoncer à la Convention que « déjà quatre-vingt-six toises de la galerie du Louvre étaient garnies, et qu'au dire des artistes elle surpassait déjà les plus belles galeries de l'Europe » ; et un décret du surlendemain 27 ordonna que « le Musée de la République serait ouvert le 10 août prochain », à l'occasion de la fête de l'acceptation de la constitution.

La Commission des monuments devait, aux termes de l'article 58 d'un décret du 10 juin 1793, cesser d'exister au 1er septembre : un décret du 27 août la prorogea dans ses fonctions ; un second décret du 21e jour du premier mois mit 100000 livres à sa disposition. Une autre commission avait été constituée dans le courant d'août 1793 pour faire l'inventaire des objets appartenant à la nation et utiles à l'instruction publique, sous le nom de Commission temporaire des arts. Une certaine rivalité ne tarda pas à se manifester entre les deux commissions ; la proposition de les réunir en une seule fut faite au Comité d'instruction publique le 26 septembre : elle n'aboutit pas. En frimaire, on verra le Comité conclure à la suppression de la Commission des monuments, et la Commission temporaire des arts demeurera seule chargée de la conservation de tout ce qui pouvait servir aux arts et à l'instruction publique.

Il faut reconnaître que la Commission des monuments n'avait qu'imparfaitement rempli le mandat qui lui avait été confié, ainsi que le constata le rapport de Mathieu, du 29 frimaire. En outre, elle eut des complaisances singulières pour les passions du moment : ce n'est pas, croyons-nous, sans quelque étonnement qu'on lira, dans ce volume, sa lettre du 20e jour du premier mois au président de la Convention, au sujet de la destruction des tombeaux des rois à Saint-Denis (p. 610), et son avis relatif à la suppression des signes de la royauté sur les livres de la Bibliothèque nationale (p. 654). Le véritable protecteur des monuments et des œuvres d'art, que menaçait parfois le zèle inintelligent de certains républicains, ce fut le Comité d'instruction publique : c'est lui qui, par l'organe de Romme, fit rendre le décret du 3e jour du second mois, défendant « d'enlever, de détruire, mutiler ni altérer en aucune manière, sous prétexte de faire disparaître les signes de féodalité ou de royauté dans les bibliothèques, les collections, cabinets, musées publics ou particuliers, non plus que chez les artistes, ouvriers, libraires ou marchands, les livres imprimés ou manuscrits, les gravures et dessins, les tableaux, bas-

reliefs, statues, médailles, vases, antiquités, cartes géographiques, plans, reliefs, modèles, machines, instruments et autres objets qui intéressent les arts, l'histoire et l'instruction ».

C'est le Comité également qui intervient pour préserver les bibliothèques des émigrés et des maisons religieuses; il décide (21e jour du premier mois) de demander à la Convention que les administrations des départements soient chargées de faire transporter en lieu sûr les bibliothèques qui se trouvent dans les campagnes ; averti que le département de la Côte-d'Or demandait à être autorisé à se défaire des livres au poids, il arrête (29e jour du premier mois) de faire décréter que les départements ne pourront faire aucune vente de livres. Un curieux rapport d'Urbain Domergue, chef du bureau de la bibliographie, donne des détails sur l'organisation de ce bureau (p. 795).

La question de la propriété littéraire et artistique était posée devant le Comité depuis 1792. Chénier avait proposé un projet de décret sur les contrefaçons; Baudin avait rédigé, sur la propriété des auteurs dramatiques, un rapport qui fut imprimé et distribué en mars 1793. Mais la Convention n'avait pas trouvé le temps de s'occuper de cet objet. Lakanal fut chargé de le faire mettre à l'ordre du jour: le 19 juillet, il fit voter sans débats le décret garantissant le droit de propriété des écrivains, musiciens, peintres et dessinateurs, et le 1er septembre le décret protégeant contre l'usurpation des comédiens la propriété des auteurs dramatiques,

Les commissaires nommés précédemment pour s'occuper des secours à demander pour les gens de lettres n'ayant pas fait de rapport, le Comité désigna en juillet des commissaires nouveaux ; un projet de décret concluant à l'ouverture d'un crédit pour secours et encouragements fut discuté (20 juillet et 27 août) et définitivement arrêté par le Comité (3 septembre) ; mais il ne fut présenté à la Convention que l'année suivante.

Un décret du 2 août 1793 avait ordonné que, pendant la durée d'un mois, les théâtres donneraient trois fois par semaine des pièces républicaines, et que ceux qui représenteraient des pièces « tendant à dépraver l'esprit public » seraient fermés. C'est à la suite de ce décret que le Comité de salut public, le 3 septembre, fit fermer le Théâtre-Français, où l'on jouait *Paméla*. Le Comité d'instruction publique devait donner aux théâtres une place dans le plan général d'éducation; aussi le voit-on consulté par des auteurs dramatiques qui viennent lui soumettre leurs ouvrages, par la municipalité de Paris qui désire la réouverture du Théâtre-Français. Le 25 brumaire, sur la motion de Fabre d'Églantine, la Convention décréta que le Comité d'instruction publique aurait à lui présenter un rapport sur les moyens de rendre les théâtres nationaux, attendu que ce puissant instrument d'éducation publique ne pouvait être livré aux spéculations particulières: le Comité chargea Valdruche et Anacharsis Cloots de l'examen de la question, et Clootz lui présenta un rapport le 17 frimaire.

Pour la fête grandiose par laquelle la Convention, les délégués des assemblées primaires et le peuple de Paris célébrèrent, le 10 août, l'acceptation de la constitution, la Convention avait demandé, le 27 juin, un programme au Comité d'instruction publique. David reçut du Comité, le 4 juillet, la mission de préparer un projet; ce projet, lu au Comité le 11 juillet dans une séance extraordinaire, fut le même jour présenté à la Convention et adopté par elle. On connaît les détails de cette solennité républicaine : ils ont été retracés dans le procès-verbal rédigé par Hérault de Séchelles. La scène de l'invocation à la Nature, devant la fontaine où jaillissait l'eau de la Régénération, frappa vivement les esprits : c'était un prélude au mouvement qui allait se produire d'un bout de la France à l'autre contre les anciennes religions. Le Comité fit décréter, le 16 août, que la coupe d'agate dans laquelle avaient bu le président de la Convention et les envoyés des départements serait déposée au Muséum national; le 20, qu'il serait frappé une médaille pour perpétuer le souvenir de la réunion du 10 août, et que cette médaille présenterait, sur l'une de ses faces, « la figure de la Nature et la scène touchante de la Régénération ».

La fondation de l'Institut national de musique se rattache par un lien étroit à la fête célébrée à Notre-Dame le 20 brumaire. Voici comment : Les musiciens de la garde nationale parisienne, dont le concours zélé contribuait depuis trois années à embellir toutes les fêtes publiques, désiraient que l'école fondée par eux vers la fin de 1792 fût transformée en un établissement national. Conduits par leur chef Sarrette et des commissaires du Conseil général de la commune, ils vinrent à la Convention le 18 brumaire, c'est-à-dire le lendemain de l'abdication de l'évêque de Paris, présenter leur demande, qui, appuyée par Chénier, fut aussitôt accueillie. Alors se produisit un incident caractéristique. Quelques jours auparavant, le département avait décidé qu'il serait célébré, le 20 brumaire, une fête de la Liberté, et qu'elle aurait lieu dans le jardin du ci-devant Palais-Royal, où une statue de la Liberté devait être élevée; Chénier avait composé un hymne pour cette fête, Gossec en avait fait la musique, et la musique de la garde nationale l'avait apprise. Or, après que l'assemblée eut voté le décret fondant l'Institut national de musique, les musiciens, pour témoigner leur reconnaissance et leurs sentiments patriotiques, demandèrent à exécuter un morceau, et ce fut cet hymne qu'ils choisirent pour en donner une audition à la Convention, qui en eut ainsi la primeur. Mais l'hymne à la Liberté allait être mêlé, de façon inattendue, à une cérémonie autrement retentissante. Aussitôt après l'abdication de Gobel, le département et la commune arrêtèrent que la fête de la Liberté, qui se préparait pour le 20 brumaire, serait célébrée non plus au Palais-Royal, mais à Notre-Dame, et que la Liberté y serait représentée par une statue, afin d'éviter toute apparence d'idolâtrie. Les musiciens de la garde nationale parurent dans cette fête, pour la première fois, avec le caractère d'Institut national de musique, et c'est là qu'eut lieu la seconde exécution de l'hymne de Chénier et de Gossec, qui dut à cette circonstance d'être proscrit quelques mois plus tard, si bien que la musique, n'ayant pas été gravée comme celle des autres compositions de Gossec, en est aujourd'hui perdue.

Il faut mentionner ici le décret chargeant le Comité

d'instruction publique de présenter un rapport sur l'institution de fêtes décadaires. Il fut rendu le 15 brumaire, dans la séance où Chénier prononça le discours sur l'instruction publique que nous avons résumé plus haut; ce fut Charlier qui le fit voter, en motivant ainsi sa proposition (d'après le *Moniteur*) : « Par le nouveau calendrier, vous avez voulu tuer le fanatisme. Vous avez créé un jour de repos; mais un jour de repos pour des républicains doit être utile. Je voudrais donc que la décade fût consacrée à célébrer les belles actions, les actes de vertu, de courage, qui auraient illustré son cours. » Voici le texte du décret :

La Convention nationale charge son Comité d'instruction publique de faire incessamment son rapport sur les fêtes publiques que le peuple français doit célébrer les jours de décade, en considérant soit les actes de vertus privées, soit les traits d'héroïsme qui distinguent les armées de la République.

Le rapport demandé ne fut pas fait alors. Six mois plus tard, Robespierre, lorsqu'il fit voter le décret du 18 floréal sur l'Être suprême, y introduisit, à l'article 7, une disposition instituant trente-six fêtes décadaires. La question revint à l'ordre du jour après le 9 thermidor, et le 1er nivôse an III, nous verrons Chénier présenter à la Convention, au nom du Comité d'instruction publique, un rapport et un projet de décret sur les fêtes civiques à célébrer chaque décade.

Le Comité d'instruction publique fut associé au Comité des assignats et monnaies, en août 1793, pour présenter avec celui-ci des propositions relatives à l'effigie des monnaies, et pour examiner s'il serait à propos d'utiliser les coins de la médaille commémorative de la fête du 10 août pour la frappe d'une pièce de bronze ayant une valeur monétaire; ces deux Comités furent également chargés (décret du 1er jour du second mois) de présenter un projet de modèle pour le sceau de l'État. Le Comité d'instruction publique voulait d'abord que le sceau représentât l'arche de la constitution et le faisceau, et que cette même empreinte fût reproduite sur les monnaies; plus tard, quand la Convention eut voté la proposition de David relative à l'érection d'une statue colossale du Peuple français, Romme fit décider (27 brumaire) que cette statue ferait le sujet du sceau de l'État. Quant au projet de donner à la médaille du 10 août une valeur monétaire, il fut abandonné.

J. Guillaume.

LES LIVRES NOUVEAUX

Lourdes (2e article) (1).

Oui, il est regrettable que, après avoir terminé sa série des *Rougon-Macquart*, M. Zola n'ait pas cru devoir se reposer quelque temps, et que, de la même plume qui venait d'achever le *Docteur Pascal*, tout de suite il ait commencé la série des *Trois Villes*. Passant trop vite d'une série à l'autre, il n'a pas eu le loisir de songer à leur différence, ni surtout de se munir d'une forme nouvelle et de procédés nouveaux pour les nouveaux sujets qu'il voulait traiter.

Car il voulait réellement traiter des sujets nouveaux dans ce roman de *Lourdes*, qui se trouve pourtant, en fait, ne différer par aucun point de la série des *Rougon-Macquart*, à cela près que le personnage principal ne s'y appelle point Macquart, ni Rougon, pas même Lantier, et que l'action se passe sous la République au lieu de se paser sous l'Empire. Dans les lettres et conversations rapportées ici l'autre jour, M. Zola nous laisse voir assez clairement ses premières intentions. Sans cesse il y parle de la nouveauté du roman qu'il est en train d'écrire : il se réjouit d'être enfin délivré de son *cycle*, de pouvoir désormais s'occuper d'autre chose.

De quoi? C'est encore lui-même qui nous le dit : « Mon point de départ a été l'étude de la situation présente de la foi religieuse. Il y a aujourd'hui une réaction contre la science, qui n'a pas tenu ses promesses; on tente un retour à cette foi des petits enfants qui s'agenouillent et prient, sans réfléchir à ce qu'ils font. »

Voilà donc de quel point est parti M. Zola. Après avoir étudié, dans ses *Rougon-Macquart*, des réalités matérielles, il a voulu consacrer sa nouvelle série à l'étude de réalités morales ; et tout d'abord il a pris pour sujet le changement qui se fait depuis quelque temps dans nos sentiments à l'égard de la science et de la religion.

Changement qui ne pouvait manquer de se faire, mais qui s'est fait, en vérité, d'une façon plus rapide et plus générale qu'on n'aurait pu s'y attendre. Car il n'y a personne d'entre nous qui, de près ou de loin, volontairement ou à son insu, n'ait subi l'atteinte d'un *esprit nouveau*. Et si je ne crois pas, malheureusement, que cet esprit nouveau nous ramène à la foi irréfléchie des petits enfants, il me semble bien, du moins, comme le dit M. Zola, qu'un de ses principaux caractères soit de nous rendre plus méfiants à l'endroit de la science : de la science et de mille autres choses encore, sur lesquelles je ne veux pas insister. Mais il est sûr qu'après s'en être allé de la religion, c'est maintenant de tout le reste que, degré par degré, le respect s'en va. Des institutions tenues naguère pour les plus solides, il n'y en a plus une qui ne soit ébranlée. Et après nous avoir mis ainsi en défiance contre tout, notre raison en arrive à nous mettre en défiance contre elle-même : de sorte que nous errons au hasard, nous raccrochant à la première idée venue, dans notre besoin d'un appui. Jamais, je crois, on n'a eu l'exemple d'une anarchie morale aussi profonde. Et je comprends qu'un pareil sujet ait eu de quoi tenter l'ambitieuse et puissante curiosité de M. Zola.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 4 août.

Je comprends aussi que M. Zola, n'ayant pu songer à le traiter tout entier dans un seul roman, se soit borné à en prendre une partie. La réaction mystique qu'il a voulu étudier dans *Lourdes* est, en effet, un des aspects les plus considérables de l'universelle révolution qui s'accomplit dans les âmes. Je crains seulement que Lourdes ne soit pas un cadre bien heureux pour l'étude de ce phénomène. Ce n'est guère chez les pèlerins de Lourdes que se manifestent à leur plus haut degré, ni surtout à leur degré le plus intéressant, « le dégoût de la science et le retour à la foi ». Il y a eu, avant Lourdes, d'autres pèlerinages, et de tout temps les malades sont allés aux endroits où ils avaient chance d'être guéris de leurs maux. Quelque symbolisme qu'on y mette, c'est rabaisser et déprécier étrangement la crise religieuse d'à présent que de lui donner pour seule expression des pèlerinages de malades aux sources miraculeuses. Il n'y a point que des phtisiques, des cancéreux, des paralytiques, qui, « avides de soulagement, se détournent de la science pour se jeter dans les bras de la foi ». Et ce n'est pas aux conversions, toujours un peu intéressées, de ces moribonds qu'il eût été curieux de nous faire assister, mais aux conversions d'âmes plus hautes et plus compliquées, cherchant dans la foi non pas un remède à des souffrances physiques, mais un remède au doute, à l'incertitude, au dégoût de vivre et à la fatigue de penser.

Si encore M. Zola avait réalisé son premier projet, qui était, nous dit-il, de faire de *Lourdes* un symbole, de représenter dans ce cadre toute l'humanité souffrante, et de conduire à la grotte sacrée l'idéal pèlerinage de tous ceux qui ont soif de repos et de soulagement ! Et j'imagine qu'en effet il aurait réalisé ce projet, s'il avait eu le loisir d'y penser, s'il avait pu se dégager des procédés de composition et de style qui lui avaient servi pour sa série des *Rougon-Macquart*. Mais, faute de s'être reposé entre ses deux séries, il a directement transporté dans la série nouvelle tous les procédés de l'ancienne. Et, au lieu de faire de Lourdes le symbole de l'humanité souffrante, il n'a plus eu d'autre but, sitôt son roman commencé, que « de mettre dans ce roman tout Lourdes, avec sa vie, ses mœurs, son histoire, ses cérémonies, en un mot d'en donner une monographie aussi complète que possible ». Il a traité Lourdes et ses pèlerinages comme il avait traité tous les sujets de ses Rougon-Macquart : assidu à ne rien omettre de ce qu'il avait noté, ni les heures des trains, ni les particularités des hôtels, ni la grosseur et le prix des cierges offerts à Notre-Dame, et le temps moyen qu'ils mettent à brûler.

Il a divisé son roman en cinq parties, dont chacune correspond à l'une des cinq journées du pèlerinage. Il nous a donné, pour ainsi dire, un guide complet du pèlerin, mais un guide vraiment un peu diffus, avec des répétitions de menus détails souvent importunes ; et puis enfin ce n'était point ce qu'il nous avait promis, ni ce qu'il s'était promis à lui-même, à en juger par ses confidences à M. Santen-Kolff. Sans compter que la monographie de Lourdes a beaucoup moins d'intérêt pour nous que celles, par exemple, des grands magasins, du monde de la Bourse, ou du monde des ouvriers. Les grands magasins, la Bourse, les ouvriers, ce sont des sujets qu'à chacun de nous il importe de connaître, qui tiennent tous, plus ou moins, de la place dans notre vie. Mais qu'avons-nous à faire de connaître cette petite ville des Pyrénées, et le monde spécial qui y demeure, ou y vient en pèlerinage ? Écrite à un point de vue religieux, ou même scientifique, la monographie de Lourdes aurait en effet de quoi nous intéresser ; mais non pas à ce point de vue simplement descriptif où l'a écrite M. Zola. « J'ai découvert, dit-il encore, que Lourdes est le foyer par excellence de la bonté, de la charité, du sacrifice, de l'enthousiasme. » Ah ! si du moins son roman nous apportait le témoignage de cette découverte ! Mais il n'y a rien de pareil dans ses six cents pages. Je crois bien que, à un ou deux endroits, l'un des personnages exprime en passant l'idée que Lourdes est un foyer de charité et d'amour ; mais je défie qu'on trouve rien, dans le récit, qui soit destiné à prouver cette affirmation : à moins que ce soit pour nous représenter Lourdes comme un foyer d'amour que M. Zola y ait placé les rendez-vous galants de Mme Volmar, et les fiançailles du jeune Gérard de Peyrelongue, qui vient là tous les étés comme on va à Cabourg, pour *flirter* et se chercher une femme. Pour le reste, nous ne voyons que des malades offrant leur foi à la Vierge en échange de leur guérison, des intrigants qui intriguent, et des trafiquants qui trafiquent.

Il y a aussi, parmi les pèlerins, d'excellentes gens : mais le séjour de Lourdes ne les rend ni meilleurs ni pires qu'ils n'étaient avant d'y arriver, sans compter que la plupart rachètent leur bonté par une dose au moins égale d'imbécillité. Rappelez-vous l'*Assommoir*, *Pot-Bouille*, la *Terre*, ou l'*Argent* : c'est toujours la même humanité, comprise et dépeinte de la même façon. Projeté d'abord comme un ouvrage d'un genre tout nouveau, le dernier roman de M. Zola se trouve n'être, en fin de compte, qu'un volume supplémentaire de la série des *Rougon-Macquart*.

* * *

Une seule raison pouvait justifier M. Zola d'avoir choisi Lourdes comme cadre, pour son étude de la situation présente de la foi religieuse : c'était le fait même des miracles, qui paraît d'ailleurs s'être com-

plètement confondu dans son esprit avec la question du surnaturel. Et j'avoue que là encore M. Zola me semble avoir singulièrement méconnu la vraie signification de la crise religieuse que nous traversons. Pour intéressants qu'ils soient, et précieux à ceux qui en profitent, les miracles de Lourdes n'ont rien à voir avec la question du surnaturel. Se convertir à la foi chrétienne parce qu'on a été guéri d'une maladie, ce n'est guère plus étrange ni plus méritoire que de se convertir au spiritisme parce qu'on a vu des tables tourner. Des conversions de ce genre ont toujours existé : je ne vois rien là qui soit caractéristique des temps où nous sommes. Et il y a, en plus grand nombre aujourd'hui que jamais, d'autres conversions, plus sérieuses, plus désintéressées, celles-là mêmes dont nous aurions aimé que M. Zola nous racontât l'histoire dans son livre. Il y a des âmes qui se convertissent de la science à la foi, non pas parce qu'elles ont trouvé la science en défaut sur tel ou tel point, mais parce que, dans toutes choses autour d'elles, elles ont senti un élément qui échappe à la science, parce que l'univers entier leur est apparu comme un immense miracle; parce qu'elles ont senti l'inanité du réel, et non point parce qu'elles ont constaté la réalité du surnaturel. Et pour celles-là il importe peu que les miracles de Lourdes s'expliquent d'une façon ou d'une autre. Elles savent que tout peut s'expliquer, et de toutes les façons; mais elles savent aussi que toutes les explications ne sont que des paroles vaines, qu'il est insensé de vouloir connaître les lois d'une nature qui peut-être n'a pas de lois, et que ce n'est pas dans un village des Hautes-Pyrénées, mais dans le fond de leur cœur, que trône la Vierge Sainte qui peut les guérir ou les consoler.

Mais enfin M. Zola a vu des miracles à Lourdes, et ce sont ces miracles qui l'ont amené à l'étude du surnaturel. « J'ai vu là-bas, dit-il, des choses tout à fait extraordinaires. Et vous pouvez être certain que mon roman exprimera la surprise et le respect que j'y ai ressentis ! » Hélas ! non, son roman n'exprime rien de pareil. Et cette fois encore la faute en est à la méthode qu'il a suivie pour l'écrire. Il a traité les miracles de Lourdes comme il avait traité les chemins de fer et les questions de Bourse. « Vous n'avez pas l'idée, écrit-il à M. Santen-Kolff, de la quantité d'ouvrages de médecine que j'aurai encore à lire ! » Pour nous faire le tableau de phénomènes extraordinaires, et dont toute l'étrangeté vient précisément de ce qu'ils sont en contradiction avec les croyances de la médecine, M. Zola a puisé ses documents dans des ouvrages de médecine !

Et il y paraît bien, en effet. De tous les miracles rapportés dans *Lourdes*, il n'y en a pas un dont M. Zola n'ait soin de nous fournir une explication médicale. Que ces explications soient justes, d'ailleurs, je veux bien l'admettre; mais alors pourquoi écrire un si gros livre, pourquoi nous conduire si loin ? Un roman intitulé : *l'Hôpital*, et continuant la série des *Rougon-Macquart*, aurait tout aussi bien fait l'affaire. Et l'on n'imagine pas quelle fâcheuse impression produisent à la longue ces récits de miracles toujours précédés ou suivis d'explications scientifiques. Ils donnent au livre je ne sais quelle apparence de pamphlet anti-clérical. On a dit, je crois, qu'ils faisaient penser à la philosophie de M. Homais. Je n'aurais pas voulu être le premier à le dire, mais vraiment je serais tenté de le répéter.

*
* *

Qu'est-il donc resté des beaux projets dont M. Zola avait parlé à M. van Santen-Kolff? Ni la situation présente de la foi religieuse, ni la grandeur de Lourdes, ni les miracles et le surnaturel, rien de tout cela, en définitive, ne se trouve traité dans ces six cents pages. Et pour ne s'être pas reposé entre l'achèvement de son ancien cycle et le commencement du nouveau, M. Zola a dépossédé celui-ci de l'intérêt et de la portée qu'il avait eu d'abord l'intention de lui donner.

Ne croyez pas, cependant, que cet énorme livre soit tout à fait ennuyeux. Il est trop long, sans air et sans vie; il est surtout inutile, n'ayant plus même, comme les romans des *Rougon-Maquart*, l'utilité de nous renseigner sur des sujets qu'il nous importait de connaître. Mais ennuyeux, il ne l'est pas : pour ceux, du moins, que n'effraient pas, *a priori*, six cents pages d'un texte si serré, avec ces incessantes répétitions qui semblent constituer désormais l'élément le plus important de la méthode de composition de M. Zola. Et j'avoue que, pour ma part, ce sont ces répétitions mêmes qui m'amusent le plus. Elles m'amusent dans les romans de M. Zola comme dans les farces de vaudevillistes, où elles sont, comme vous savez, un des plus sûrs moyens de l'effet comique.

Et aussi bien, si *Lourdes* n'a, en définitive, ni l'intérêt d'une étude psychologique et morale, ni l'intérêt d'un drame, ni l'intérêt d'un poème; si sur tous ces points il est très inférieur aux romans de la série des *Rougon-Maquart*, une chose du moins lui reste que j'aimais dans cette série : c'est une façon de gros comique de vaudeville, résultant de l'exagération de tel détail de mœurs ou de caractère, et surtout de son invariable, infatigable répétition. Oui, ce qu'est en dernier lieu ce roman de *Lourdes*, c'est un grand vaudeville, dans le genre du *Chapeau de paille d'Italie* et de la *Cagnotte*. Comme dans ces pièces mémorables, vous y trouverez, racontés en cinq tableaux, le voyage et les mésaventures d'une bande disparate et grotesque. Et vous y verrez de la

même façon chacun des personnages de la bande promener, d'un bout à l'autre, un *tic* qui, à force d'être répété, vous paraîtra à la fin d'une impayable drôlerie. Je vous recommande, à ce point de vue, la cinquième partie du roman, le retour du pèlerinage. Sauf quelques comparses laissés au cimetière de Lourdes, c'est toute la bande de la première partie qui revient en scène, et tous, depuis M. de Guersaint jusqu'à la petite Sophie Couteau, tous reparaissent avec les mêmes gestes, les mêmes paroles, les mêmes pensées. Et je reconnais qu'il y a là une adresse, une maîtrise de métier extraordinaire. Mais le sujet méritait mieux, voilà tout ce que j'ai essayé d'établir; et je continue à croire que M. Zola aurait pu donner, sur ce sujet de Lourdes et du mouvement chrétien d'à présent, quelque chose de plus noble, de plus émouvant et de plus poétique, que ce mélange d'un guide du pèlerin libre penseur et d'un réjouissant vaudeville à la manière de Labiche.

T. DE WYZEWA.

NOTES ET IMPRESSIONS

Plombières!

Villégiatures. Malles. Paquets. Familles. Camionneurs. Sur le quai de départ, gare de l'Est, devant moi, à la portière du wagon, deux Messieurs causent :

— Tiens! Vous partez... Iriez-vous à Gérardmer comme moi?

— Non, je vais à Plombières!

Plombières! Quel souvenir, à ce nom, me fait donc sourire instinctivement? Ah! oui... Legiros, — le pauvre Legiros du 30e cuirassiers. Et aussitôt toute son histoire si curieuse me revient à l'esprit...

***

Ce fut bien malgré lui qu'à une des dernières inspections générales le brigadier Legiros s'attira le surnom de Plombières, qui, par la suite, lui est resté.

Depuis la veille, on était un peu affolé au 30e cuirassiers, que devait inspecter à deux heures le général duc de Lodi, commandant le 40e corps.

Sitôt d'ailleurs l'inspection annoncée, une huitaine auparavant, ç'avait été dans tout le régiment une anxiété permanente, un perpétuel émoi, un constant énervement.

Il vous avait aussi, dans son armée, une sorte de réputation napoléonienne, le général duc de Lodi, — vénéré pour sa glorieuse carrière, redouté pour sa minutie dans le service, inspirant à tous les membres du 40e corps, aux petits comme aux grands, absent ou présent, un trac insurmontable, une « trouille » presque religieuse.

« Le général de Lodi, disait la décision, inspectera d'abord, dans l'après-midi du 26, les chambrées. Les hommes seront en tenue de campagne. Les capitaines-commandants veilleront à ce que la plus grande propreté règne dans les chambres, escaliers, et divers bâtiments de leurs escadrons... »

Et les capitaines avaient veillé, je vous prie de le croire. La trouille, descendue hiérarchiquement jusqu'à eux du général de division lui-même, atteignait maintenant les lieutenants, les sous-officiers, les plus humbles des cavaliers.

Dans tous les bâtiments de tous les escadrons, c'étaient des clameurs de reproche ou de rage, des bruissements de balais, des heurts de galoches, des ruissellements de cruches. On frottait, on épongeait on vernissait parmi une rumeur de punitions infligées, de punitions promises, d'injures exhortatives; et peu à peu la propreté requise commençait à régner sur les marches grises et déchiquetées des escaliers, sur les parquetages gris et humides des chambrées.

Enfin, vers midi et demi on fut prêt. Les hommes se postèrent au pied des lits, dans la tenue prescrite, et se préparèrent à attendre le général de Lodi dont on espérait l'arrivée sur le coup de deux heures, deux heures un quart. Ci, au plus, deux heures d'attente, pas davantage; et quelques-uns soufflaient, poussaient des soupirs rassurés, comme des gens qui ont failli manquer le train, sont montés juste à la clôture des portières; — car, dans le métier, c'est là la grande souffrance, la grande maladie : l'éternelle peur d'être en retard!

***

Pourtant, sur l'ordre des brigadiers, les cuirassiers quittèrent leur faction prématurée, se mirent en devoir d'orner le sol de la chambrée, selon les traditions et les usages.

Un artiste, à cet effet, un dessinateur crayonnait au charbon, sur le parquet, les noms des victoires où avait figuré le régiment; puis il entourait ces noms illustres d'un encadrement de palmes ou bien les flanquait de deux drapeaux aux hampes entrecroisées, et au-dessous, le plus souvent, il inscrivait : *Honneur et Patrie.*

Après quoi, un autre artiste survenait, muni d'un cornet plein de fin sable blanc — un cornet dont l'extrémité trouée laissait couler un mince filet, un mince jet de fine poussière le long des dessins, des contours charbonnés; et bientôt, le noir disparaissant sous le blanc, le parquet se trouvait recouvert d'une héroïque broderie blanche, d'un tapis ajouré, historique et commémoratif.

Les hommes se pressaient autour des décorateurs,

les accablaient de conseils, défendaient les abords de l'ornementation comme un parvis sacré :

— Ne pousse pas, hé, outil!

— Recule-toi donc, gourdiflot!

A demi courbés, les mains appuyées aux genoux, ils suivaient, d'un œil curieux et attendri, le souple écoulis du sable à travers les raies noires, les petites chaînes de monticules blancs qui se formaient, s'entrelaçaient, s'incurvaient en lettres, en feuilles, en branchages. Ils restaient penchés, amusés, avec un sentiment de vanité, comme des potaches sans rancune organisant une surprise pour la fête de leur maître. Les plus mauvaises têtes mêmes, ceux qui avaient le plus pesté, depuis le matin, contre ce bondieu de métier, prenaient leur part de cette joie silencieuse, de cette joie de coquetterie militaire, fiers que leur chambrée fût belle, bien parée, honorable.

Et des officiers passaient, encourageant d'un sourire les délicats travailleurs, sautillant par-dessus les dessins, légèrement, sur la pointe de leurs bottines vernies, avec des élans de danseuses.

***

Le brigadier Legiros, notamment, du 2e peloton du 4e escadron, avait mérité les compliments de M. de la Garde, son officier de peloton, pour l'ingénieuse décoration de sa chambrée.

Non content, en effet, d'inscrire sur le sol les victoires du 30e cuirassiers, il avait imaginé d'ajouter à cette superbe nomenclature la liste des batailles où s'était distingué le général duc de Lodi et dont une petite biographie populaire lui avait fourni le détail. Elles étaient donc toutes là, celles de Crimée, celles d'Italie, celles du Mexique, celles même de la triste guerre, leur millésime à droite, et, à gauche, une palme immense qui leur retombait, au sommet, en panache épais...

— C'est très bien, très réussi! avait murmuré, en sortant, M. de la Garde.

Cependant Legiros n'était pas satisfait. En haut de la liste, près du râtelier d'armes, demeurait une place vide, une place grisâtre, vacante, inoccupée, qui, selon lui, abîmait l'ensemble, gâtait tout. Mais comment remplir ce vide? Legiros repassait en esprit les états de services, les actions d'éclat du duc de Lodi, comparait avec la liste. Non, il n'en restait pas une à employer; pas une n'avait été oubliée.

— Nom d'une vannette! jurait Legiros!... C'est une bénédiction!...

Puis, arrachant de sa charge une petite plaquette bleue, la biographie du général, il se mit à la feuilleter hâtivement, en grognant. Nom d'une vannette! il faudrait bien en trouver une de bataille, encore! C'était nécessaire, indispensable! Et soudain un cri :

— Ça y est! Au charbon! vite, au charbon!...

Legiros avait trouvé — avait trouvé la phrase suivante :

« Au retour de la guerre d'Italie, Lodi, alors simple capitaine, alla se reposer de ses fatigues à Plombières. La Cour y était réunie à ce moment. Les souverains et la population firent au brave militaire un accueil des plus flatteurs. Chaque jour des manifestations sympathiques... »

— Ça y est! commandait Legiros au dessinateur... Écris Plombières... P... l... o... m... Maintenant fais un verre dessous... C'est ça... Et puis deux petits drapeaux dans le verre... Bon!... Et maintenant, au sable, au sable!...

En cinq minutes le vide fut comblé. Au-dessus de *Solferino* et de *Lodi*, on pouvait admirer deux petits drapeaux trempant, de la hampe, comme deux fleurs, dans un verre à anse, et en cercle, autour du verre, *Plombières* planant de ses lettres pacifiques sur cette colonne de noms terribles qui évoquaient le sang, la mitraille et la mort.

***

Un bruit de pas, de bottes, de sabres, dans le couloir. C'est Lui! Entrera-t-il dans la chambre? ou bien passera-t-il le seuil sans entrer? Legiros a une sensation d'oppressante angoisse, d'étouffement. Mais non, il entre. Un képi tout brodé d'or. Legiros retrouve ses forces, clame à s'en faire claquer les veines :

— A vos rangs, fixe!

Les cuirassiers, au pied des lits, ne bougent plus, deviennent de pierre, sauf le regard qui louche un peu, s'efforce vers la liste, vers le chef-d'œuvre, vers les petits drapeaux dans le verre. Lodi pénètre d'abord, puis un autre général, un autre général ensuite, le colonel, le capitaine et des officiers, des officiers, du galon d'argent et encore du galon d'argent, des épaulettes frissonnantes, des aiguillettes, des képis chamarrés — de quoi jeter l'éblouissement et l'effroi dans le cœur des plus anciens, des plus effrontés. Le général duc de Lodi s'arrête devant chaque homme :

— Comment vous appelez-vous?... D'où êtes-vous?... De quelle classe?

Puis il tire sur les boutons de la tunique, tandis que l'homme oscille vaguement comme un mannequin. Puis il fouille de ses doigts gantés de blanc dans le col, et l'homme rentre, de toute sa bonne volonté, son gros cou puissant... Quant à la liste, quant à Plombières et à Lodi et à Solférino, ce n'est pas de ça qu'il s'occupe, ce n'est pas ça qu'il voit, le général de Lodi; à preuve qu'il a déjà écrasé du talon

un des petits drapeaux de sable et la moitié du verre à anse.

— Tunique trop étroite... Pantalon trop long... Montrez vos bretelles!...

Mais derrière lui, on a vu; derrière lui, les jeunes lieutenants chuchotent, rigolent, sauf M. de la Garde, que son capitaine foudroie d'un œil intermittent et enflammé, d'un œil qui voyage de lui à *Plombières*, de *Plombières*, à lui,— sauf le colonel qui se ronge la moustache d'anxiété et de colère.

Et tous les regards des grands chefs s'attachent à ce *Plombières* flagorneur, à ce *Plombières* fascinant, comme à une ordure dangereuse, une ordure à explosion, et qu'ils voudraient pouvoir balayer, oui, balayer eux-mêmes, au besoin, de leurs bras galonnés d'argent.

— Allons, Messieurs!

Tout est sauvé. Le général sort, il n'a rien vu. Le voilà sur le seuil. Il se retourne, jette un suprême coup d'œil en arrière, aperçoit la liste, revient auprès.

— Hé, hé!.. : Inkermann!... Solferino!... Lodi!

Le général a murmuré ces grands noms en souriant. Mais sa figure s'ébahit, s'assombrit. Il arrive à *Plombières*. Un grand vent de trouille passe sur les officiers.

— Plombières!... Tiens, tiens!...

Quoi! une allusion à ses rhumatismes qu'il va y soigner tous les ans? Non, ce n'est pas possible! On n'aurait pas risqué cette blague! Que faire? Délicat! Le mieux est de s'en tenir au règlement, à l'esprit militaire.

— Plombières?... Qu'est-ce que c'est que cela?... Plombières?... Vous connaissez cette bataille, colonel?

Le colonel balbutie:

— Mais non, mon général... Je ne comprends pas... Je ne m'explique pas!...

Un long silence. Le général reprend:

— Qui a écrit cela?... Qui a fait ce dessin?

Un silence plus long encore. Les cuirassiers ne louchent plus, gardent l'œil obstinément, farouchement droit. Enfin Legiros se décide, et d'une voix mourante:

— C'est moi, mon général...

— Et pourquoi?...

Pourquoi? Ah! le sait-il, Legiros, pourquoi? Il ne sait plus rien, ni la biographie, ni la Cour, ni les manifestations sympathiques; il ne sait plus qu'une chose, c'est qu'il ne fallait pas écrire *Plombières*, et qu'il y a là, devant lui, des généraux à tête rouge qui le fixent comme des remords...

— Vous aurez soin, conclut le général duc de Lodi, vous aurez soin qu'on n'inscrive plus à l'avenir dans les chambrées des noms de villes d'eaux, n'est-ce pas, colonel?...

* * *

Paroles mémorables qui furent transmises le lendemain, sous forme d'ordre, à tout le 30e cuirassiers rassemblé. La décision annonçait en outre que le brigadier Legiros serait puni de quinze jours de salle de police pour avoir dégradé le sol de sa chambrée par des inscriptions fantaisistes.

Un instant après, au pansage, un collègue l'appela:

— Hé! Plombières!

Les autres, entraînés, l'imitèrent. Legiros ne se nomma plus désormais que Plombières!

Il ne protesta point, accepta son surnom avec résignation, porta, jusqu'au bout de son congé, la lourde chape de ce sobriquet, plus lourde que sa cuirasse, ainsi qu'un châtiment mérité.

Et lorsque le cri gouailleur retentissait dans la cour, à la chambrée, au terrain de manœuvres: « Hé! Plombières! » — il ne se fâchait pas, Legiros, il souriait tristement comme un homme qui a eu de graves torts et sait les expier!

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Thèse de doctorat (15 juin 1894).

A. Fecamp, *Le Poème de Gudrun. Ses origines, sa formation et son histoire.*

I

Le poème de *Gudrun* comprend trois parties et se compose de trente-deux aventures. En voici l'analyse:

En Irlande vivaient le roi Sigeband et sa femme Ute de Norvège. Leur fils, Hagen, est, pendant une fête, enlevé par un griffon. Il s'échappe et se réfugie dans une caverne, où il trouve trois princesses, qui avaient subi le même sort que lui. Il grandit: il revêt des armes rejetées par la mer, tue les griffons, boit le sang d'un monstre appelé *gabilun*, ce qui lui donne la force de douze hommes, est recueilli sur un vaisseau, après avoir affirmé *qu'il est chrétien*. Mais le commandant du vaisseau est un ennemi de son père; il veut enchaîner Hagen. Celui-ci se rend maître de l'équipage, et aborde en Irlande: il épouse une des jeunes filles sauvées par lui, Hilde, fille du roi des Indes. Il a une fille appelée également Hilde: mais il repousse dédaigneusement tous les prétendants, fait pendre leurs ambassadeurs, ne veut la donner qu'à un prince aussi puissant que lui. (1re partie, *Hagen*, quatre aventures.)

En Danemark vivait un roi puissant, Hetel. Il entend parler d'Hilde et de sa beauté; mais il connaît aussi la façon dont Hagen reçoit et traite les prétendants. Trois vassaux, Wate, Frute et Horand, roi de Danemark, sont chargés de son dangereux message. Les Danois se font passer pour de riches marchands. Hagen les invite à venir à Bâlian, sa capitale. Horand charme Hilde par sa

belle voix; il obtient d'elle un rendez-vous; il lui fait part de son message. Elle accepte de le suivre. Ils invitent le roi à venir sur leurs vaisseaux voir leurs richesses. Ils en profitent pour enlever la jeune fille. Hagen poursuit les ravisseurs; une lutte s'engage, le roi d'Irlande est blessé : il ne peut plus refuser sa fille à des adversaires si valeureux. (2e partie, *Hilde*, aventures 5 à 8.)

De ce mariage naît une fille, Gudrun, admirablement belle. De tous côtés accourent des princes pour briguer sa main. Hetel, lui aussi, éconduit tous les prétendants : Siegfried, roi de Norland; Hartmut de Normandie; Herwig de Seélande. Ce dernier, à la tête d'une armée, vient combattre Hetel qui, gagné par sa bravoure, le reconnaît comme fiancé de sa fille. Siegfried, furieux, attaque Herwig, que son futur beau-père vient défendre. Hartmut, profitant de l'absence des troupes, emmène Gudrun prisonnière. Son père et les deux autres prétendants se réconcilient pour tirer vengeance de cette insulte; afin de poursuivre les Normands, ils s'emparent de soixante et dix vaisseaux, qui appartiennent à des pèlerins. Une lutte furieuse s'engage : Hetel est tué. Pendant la nuit, les Normands se sauvent, les Danois rentrent chez eux pour se préparer à venger l'affront fait à leur race. Gudrun refuse d'épouser Hartmut : « Plutôt que de l'aimer, dit-elle, je préférerais être morte; il n'est pas d'une race qui puisse m'inspirer de l'amour; oui, j'aime mieux perdre la vie, plutôt que d'avoir jamais de l'amitié pour lui. » Une vie douloureuse va commencer pour la pauvre Gudrun. Pour la punir de cette réponse, le vieux roi la saisit par les cheveux et la lance à la mer. La mère d'Hartmut, Gerlinde, va prendre plaisir à la maltraiter. Pendant neuf ans elle la condamne aux travaux les plus humiliants, sans arriver à la dompter. On essaie de la douceur; on revient à la violence. On la force à se rendre tous les jours sur le bord du rivage pour laver le linge : et cela dure encore cinq ans et demi. Enfin une nouvelle génération de Danois est prête à faire la guerre. Ils équipent une flotte. Herwig, le fiancé tant attendu, rencontre Gudrun sur le rivage. Au lever du jour les Danois attaquent les Normands, ils sont vainqueurs et coupent la tête au vieux roi et à Gerlinde. Ils rentrent dans leur pays. Gudrun intercède en faveur des prisonniers qui sont remis en liberté. Elle épouse Herwig. De nombreux mariages sont conclus entre tous les personnages danois et normands qui ont joué un rôle dans le poème. Réconciliation générale. (3e partie, *Gudrun*, aventures 9 à 32.)

Telle est l'analyse du poème dont M. Fécamp étudie avec une rare érudition les *origines*, la *formation* et l'*histoire;* je n'ai qu'à louer la clarté de l'auteur, son style et sa méthode : j'aurai cependant des réserves à faire sur certaines opinions émises et certaines conclusions présentées par lui dans quelques chapitres de sa thèse.

II

Où est né, comment s'est formé ce poème? Il appartient au cycle des légendes de la mer du Nord qui, « retraçant des croyances particulières à certaines peuplades, des événements dont le contre-coup fut insensible pour le reste de la race germanique, demeura toujours confiné sur les bords de cette mer du Nord, où il était né, jusqu'au jour où, par une destinée extraordinaire, des deux légendes qui survécurent seules à sa disparition graduelle, l'une, le *Beowulf*, trouva en Angleterre un poète anglo-saxon pour la fixer, l'autre, la *Gudrun*, alla recevoir sa dernière forme au fond de la Styrie. » Pour comprendre ces légendes il faut songer à l'existence aventureuse, du IVe au Xe siècle, des Saxons d'abord, des Normands ensuite, rois de la mer, pirates et conquérants, aimant la guerre, l'hydromel et la poésie, et cherchant une femme dans les hasards du combat. « Aussi l'*enlèvement d'une jeune fille, célèbre par sa beauté ou par sa naissance, est-il le sujet le plus aimé de leurs chants, de même que le mobile le plus fréquent de leurs expéditions.* » C'est en effet le sujet de *Gudrun*.

Des trois parties dont se compose le poème, la première est apocryphe; elle a été tardivement ajoutée par un scribe, qui imite très fréquemment les *Nibelungen* et le *Duc Ernest*. Ce qui occupe le plus de place avec les récits des fêtes, ce sont les cérémonies religieuses du christianisme, — contraste assez bizarre dans un poème essentiellement païen : on peut supposer que cette première partie est l'œuvre d'un clerc.

Les deux autres parties étaient des légendes primitivement séparées : la deuxième, ou légende d'Hilde, est un drame sanglant inspiré par la haine et la vengeance; la troisième, ou légende de Gudrun, est pénétrée de sentiments plus doux et plus chrétiens.

La deuxième est d'origine *mythologique*. M. Fécamp nous montre des rapports nombreux entre cette légende et la mythologie primitive du Nord. Dans les *Eddas* Hilde est la première des Walkyries : son nom est synonyme de *déesse de la guerre*. On trouve dans de vieux poèmes, comme l'*Edda* de Snorri, la lutte de Högni et d'Hedhin : l'un représente le principe de la destruction, l'autre le principe de la vie; *c'est la lutte de l'hiver et de l'été*. Les combats ont lieu la nuit : aux premiers rayons du jour tous les combattants avec leur armes sont changés en pierres. C'est par l'ordre d'Odhin que Freya prépare ainsi les événements. Il y a dans le poème un souvenir des dieux marins dans les trois héros envoyés par Hetel à la cour de Hagen : Wate, géant terrible et furieux, va et vient sans cesse dans l'onde (Wate veut dire *traverser*), comme le flux et le reflux; Frute (ce mot signifie *prudence*), doux et généreux, rappelle Freyr, le dieu de la paix et de la prospérité, qui ouvre au printemps la mer aux pêcheurs et aux marchands; Horand personnifie le bruit grave et mélancolique des flots. — On trouve encore dans le poème d'autres légendes septentrionales : l'oiseau prophétique, qui devient un ange envoyé par Dieu (passage du paganisme au christianisme); l'ensevelissement des morts, regardé comme un devoir strict; le rêve d'une terre bienheureuse située au delà des limites de l'horizon, mais ici placée sous une montagne, au fond de la mer (souvenir lointain de villes et des peuples submergés).

Je crois en effet qu'il y a au fond de ces vieux poèmes d'antiques légendes mythologiques; que nous avons sous les yeux « les fictions sous lesquelles les Germains ont symbolisé les impressions diverses que fit sur eux leur

première connaissance avec la mer ». Mais peut-être ne faut-il pas serrer de trop près les vagues contours de cette mythologie scandinave. Le mythe solaire n'est-il pas un peu démodé? Et cette lutte de l'hiver et de l'été, du jour et de la nuit, de l'ombre et de la lumière, servant à expliquer presque tous les combats des dieux et des héros, n'est-elle pas une explication un peu trop simple? Qui sait, après tout? C'est peut-être pour cela qu'elle est vraie.

III

La troisième partie, ou légende de Gudrun, n'a que des rapports purement extérieurs avec la légende d'Hilde : elle est d'origine incertaine, — vraisemblablement *historique*. « C'est dans les luttes incessantes entre les populations frisonnes et normandes des côtes de la mer du Nord qu'il faut chercher le premier germe des aventures de Gudrun. Vers le IXe ou Xe siècle, une princesse frisonne ou danoise du nom de Gudrun a bien pu être enlevée par les Normands, maltraitée par leur chef, aux volontés duquel elle refusait de se rendre, et, après de longs tourments qui avaient mis en relief sa fidélité envers son fiancé, délivrée par les Frisons et les Danois unis contre les éternels dévastateurs de leurs côtes. » Ces événements ne se passaient pas nécessairement en Normandie, mais dans une de ces stations éphémères que les Normands établissaient aux bouches de l'Escaut. De plus, « parmi les restes des lois anglo-saxonnes, se trouvent deux traités entre Anglo-Saxons et Danois, où l'on voit apparaître le nom de Gudrun ». Donc « Gudrun ayant fourni *le fondement historique* d'une légende analogue à celle d'Hilde, a peu à peu absorbé, soit avant soit après sa réunion avec cette dernière, maint trait, mainte aventure, maint héros d'autres légendes roulant sur le même sujet et qui, moins fortunées, n'ont pas trouvé un poète pour les fixer définitivement avec la même ampleur ».

On voit que M. Fécamp tient beaucoup à établir le *fondement historique* de la légende de Gudrun. Mais ici je crains bien qu'il ne s'abuse. Pourquoi chercher *un événement unique et déterminé* qui en aurait été le point de départ? Le désastre de Roncevaux a été sans doute bien exagéré par l'imagination du peuple et des trouvères : mais il y a eu, à un certain moment, un fait précis, qui s'est passé à un certain endroit; Charlemagne a existé, et a fait l'expédition d'Espagne; Roland a existé, et a péri en traversant les Pyrénées. Voilà un point de départ historique; et je comprends que l'on compare et que l'on confronte la légende et l'histoire. Mais ici qu'a de particulier l'histoire de Gudrun? M. Fécamp nous dit lui-même que de tels enlèvements étaient chose fréquente entre Danois, Frisons et Normands. Il y a là *le souvenir d'un certain état de choses* qui a duré plusieurs siècles, non *le rappel d'un fait particulier* qui se serait produit une fois. Quant à moi, je trouve, à ce point de vue, le poème aussi intéressant : c'est mieux qu'*une histoire particulière*, c'est *la vie de tous les peuples du Nord;* c'est, pour ainsi dire, *une synthèse*. Il nous fait connaître non pas l'histoire de Gudrun, mais l'histoire de toutes les jeunes filles ou jeunes femmes de cette époque, qui furent victimes de pareils enlèvements.

Cependant il y a dans l'histoire de Gudrun des détails bien curieux, et qui n'ont pas été inventés. Voici où je trouve l'*histoire :* Au Xe siècle Adélaïde, fille du roi Conrad de Bourgogne, avait été mariée à Lothaire, roi d'Italie. Bérenger II, marquis d'Ivrée, fit empoisonner Lothaire, et voulut faire épouser à sa veuve son fils Adalbert, laid, difforme et presque aussi décrié que son père. Adélaïde ayant refusé, les humiliations et les tortures commencèrent pour elle; elle est maltraitée à la fois par Bérenger et par sa femme Willa : on la jette en prison, on lui arrache les cheveux, on la roue de coups. Enfin elle peut se sauver, elle se réfugie à Canossa, et Othon Ier s'avance avec une puissante armée pour défendre la jeune princesse, dont il a secrètement obtenu la main. Il l'épouse en 951. Quant à Bérenger, il meurt prisonnier à Bamberg (en 966).

N'y a-t-il pas une ressemblance frappante entre la situation d'Adélaïde et celle de Gudrun? Or les souffrances de la malheureuse princesse avaient eu en Allemagne un long retentissement. En vers et en prose avaient été racontées les aventures d'Adélaïde : par l'abbé Odilon de Cluny, dans la *Vie de l'impératrice Sainte Adélaïde*, par Hroswitha dans son *Chant sur les faits et gestes de l'Empereur Othon Ier*, par Luitprand de Crémone dans son *Antapodosis*, où il nous peint la cruauté de Willa, la femme de Bérenger. Enfin les exploits d'Othon le Grand et de son frère Henri de Bavière sont racontés dans le poème du *Duc Ernest*. Et l'on sait qu'avec les *Nibelungen*, le *Duc Ernest* est le poème qui a exercé la plus grande influence sur celui de *Gudrun*. Voilà, pour moi, où je chercherais le *fondement historique* du poème.

IV

Comment et quand s'est formé ce poème? A quelle époque a-t-il été rédigé? Comment est-il parvenu jusqu'à nous? Quelle en est la valeur? « La rédaction la plus ancienne et la plus simple de la légende d'Hilde, base de tout le poème, est d'origine nordique; elle s'est conservée le plus fidèlement dans la *Saga d'Hogni et d'Hedhin*, telle que Snorri la reproduite, et sous cette forme elle remonte au moins au IXe ou au VIIIe siècle. » Dès la deuxième moitié du XIe siècle la légende et les personnages sont connus en Allemagne. Au XIIe, il y a une première ébauche de poème formé par la fusion de la légende d'Hilde et de l'histoire de Gudrun. On ne connaît pas l'auteur de la première rédaction en haut-allemand. Un seul poète a réuni dans une œuvre unique ces chants différents. Le poème *fut composé très probablement en Styrie, entre* 1212 *et* 1215. Vingt ou trente ans plus tard il fut augmenté de la première partie. Dans la deuxième moitié du XIIIe siècle il subit une nouvelle transformation. Puis il tomba dans un profond oubli.

Maximilien Ier en fit faire une copie, terminée vers 1515, et « ornée somptueusement de dessins et de miniatures ». Déposé dans les archives du château d'Ambras, dans le Tyrol, le manuscrit ne fut découvert qu'en 1816 par A. Primisser. « En 1820, H. von der Hagen et A. Primisser l'éditèrent dans le tome Ier de leur *Livre des Héros.* »

Depuis lors on s'en est, en Allemagne, passionnément

occupé. En France, ce poème n'était connu que par quelques pages éparses dans les histoires littéraires (1). M. Fécamp a écrit sur cette question le premier livre complet. Il peut nous dispenser de lire les 273 ouvrages (la plupart en allemand) qu'il énumère dans sa *Bibliographie* et qui sont relatifs au poème de *Gudrun*.

Quelle est la valeur littéraire de ce poème? La plupart des critiques, M. Fécamp est du nombre, le trouvent supérieur aux *Nibelungen* pour la langue et le style, pour la vivacité du récit, pour la cohésion de l'ensemble, pour la marche des événements, enfin pour la peinture des caractères : tous admirent avec raison le caractère de Gudrun, fait de pureté, de bonté, de résignation et de fidélité, et rendu plus touchant par les malheurs immérités de l'héroïne. C'est, d'après Gervinus, « le pendant des *Nibelungen*, l'*Odyssée* germanique à côté de l'*Iliade* germanique ». Sans doute nous y trouvons des descriptions trop nombreuses et trop monotones de fêtes et de tournois; il y a là encore bien de la brutalité et de la férocité. Mais cette brutalité est tempérée par une sorte de générosité chevaleresque; on enlève la femme, mais on la respecte, on attend qu'elle se donne; on usera envers elle d'une certaine violence, mais on n'ira pas jusqu'aux pires outrages. On sent l'influence du christianisme et de la chevalerie. Le sentiment qui domine dans le poème c'est la fidélité inviolable de l'amour. Au dénouement cette fidélité est récompensée; les massacres sont oubliés; l'amour, après avoir causé tant de tueries, donne enfin la paix et le bonheur. « C'est, dit M. N. Martin, le chant de la fidélité et de la vertu, telles que l'âge héroïque semble les avoir cultivées mieux qu'aucun autre âge. »

PIERRE ROBERT.

Nouvelles de l'étranger.

UNE LETTRE DE THÉODORE MOMMSEN

A l'occasion du 76e anniversaire de Théodore Mommsen, un comité s'est formé en Allemagne pour réunir une somme destinée à établir un fonds qui devait être remis au grand historien pour qu'il l'employât à l'œuvre scientifique qu'il voudrait. Les savants de tous les pays ont envoyé leur obole. Théodore Mommsen, qui se trouvait alors en Italie, a tenu à remercier tous ses amis « nationaux et étrangers », et il l'a fait dans une lettre remarquable qu'a publiée la *Gazette de Francfort*. Nous en détachons les fragments suivants :

« Aux nombreux amis qui dans mon pays et hors de mon pays ont pensé à moi en ce jour, je ne puis répondre comme je le voudrais, comme je l'aimerais. Les vrais remerciements ne se font que visage contre visage et la main dans la main. Ici, je ne puis que leur envoyer à tous ensemble, dans le monde, ces quelques paroles.

« Mon œuvre a consisté, par un long et sérieux travail, à aider à renverser les barrières que le hasard a souvent établies entre les sciences. Ces barrières, la plupart du temps sans signification, ont eu surtout leur origine dans les divisions en facultés des universités. Maintenant c'est une époque qui appartient au passé que celle où un historien ne voulait rien savoir du droit et où le juriste ne poussait ses recherches historiques que sur l'étroit territoire de sa spécialité; que celle où lire les Digestes paraissait au philologue une occupation qui n'avait rien à faire avec sa partie, et où le romaniste ne connaissait de la littérature ancienne que le *Corpus juris;* que celle où entre les deux moitiés du droit romain, le droit public et le droit privé, la faculté introduisait une ligne de démarcation, que celle où un singulier hasard faisait de la numismatique et de l'épigraphie des sciences à part, spéciales, et où c'était une curiosité de voir, en dehors de ces deux domaines, une citation de monnaie ou d'inscription; et si cette époque appartient au passé, peut-être a-ce été mon service, en tout cas mon bonheur d'avoir contribué à ce résultat.

« Mais je ne fus pas seul. Si je suis arrivé là, c'est d'abord à mes vieux amis les philologues que je le dois : à Iahn, à Haupt, à Welcker, à Lachmann qui, au sortir de sérieuses études de droit privé romain, me poussèrent et m'encouragèrent en ce sens. C'est aussi l'influence de cette merveilleuse terre italique avec les souffles toujours vivants de son sol. C'est également, sur cette terre italique, les leçons de notre vieux maître Borghèse et cette association de travail avec mes chers amis Henzen et Rossi qui, en nous affranchissant, élargissait notre horizon. Cela, je l'ai senti vivement et avec reconnaissance, toutes les fois qu'il m'est arrivé de me représenter mes erreurs et les résultats acquis. Je suis encore là, naguère le plus jeune du groupe, aujourd'hui presque le dernier. Et ce dernier remercie les jeunes et les tout jeunes de se souvenir encore ainsi du vieillard.

« Mais si, nous tous, sans distinction d'âge, têtes brunes ou têtes blanches, nous nous réjouissons de ce progrès, il est une chose dont nous devons sans cesse nous souvenir, c'est combien l'éloignement des buts a rendu le succès difficile. Il en est de la science, maintenant, comme des autres affaires de la vie : tout ne s'est pas seulement modifié, mais tout s'est amélioré; et ici, comme là-bas, nous nous trouvons en face de nouvelles difficultés, de difficultés que nous n'avions point prévues. Et de même que dans la vie nous faisons journellement l'expérience qu'il est plus facile de prendre d'assaut un sommet que de s'y maintenir, et que ce qu'on atteint réellement détruit l'idéal autant qu'il le réalise; dans la science aussi, nous sommes en face d'une mer de recherches sans bornes : elle est là qui nous sollicite, attirante, dangereuse, immense; et nous, pauvres nageurs, nous sommes entraînés bien loin sans savoir à quel bord nous toucherons. La tâche surhumaine qui nous échoit est d'accorder nos forces limitées avec la science infinie, tellement que ceux qui ont la satisfaction et l'espoir de réussir, sentent le découragement les envahir en voyant que c'est sur la ruine de toute la culture de leur jeunesse que reposent cette espérance et cette satisfaction.

« Les soucis se multiplient et l'on n'en voit point la fin. Peut-être est-ce le découragement de la vieillesse qui m'empêche de jeter sur l'avenir un regard confiant et joyeux. Cependant, il est une chose que la jeunesse ne doit jamais perdre de vue, c'est qu'être homme c'est être un lutteur. Aujourd'hui plus que jamais. L'âge n'apporte point la réalisation de tous les vœux de la jeunesse. Il est une chose pourtant que pour moi il a comblée, et, dans cette occasion, en une large mesure : c'est la reconnaissance de tant d'hommes éminents, dans mon pays et à l'étranger, la fidélité dans l'amitié de tous ceux dans l'intimité desquels j'ai pu pénétrer. »

A. G.

(1) Voir surtout A. Bossert, *la Littérature allemande au moyen âge*. (Hachette.)

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

Si on veut connaître le sens à donner aux nouvelles habitudes de langage de la presse radicale-socialiste et socialiste-révolutionnaire, sans se préoccuper du cliquetis des mots employés, on devra d'abord savoir que les actes de gouvernement les plus raisonnables, ceux que la sagesse et la nécessité de vivre inspirent seules, y sont couramment qualifiés de coups d'État. C'est ainsi que nous l'avons échappé belle, paraît-il, ces jours-ci et que l'œuvre contre-révolutionnaire de la réorganisation des cadres préfectoraux et de la restauration du principe de l'action gouvernementale a été entreprise avec une singulière audace par M. Dupuy.

Le ministre de l'Intérieur a mis en disponibilité le préfet de l'Hérault, et déplacé quelques sous-préfets; ces témérités vont sans doute inquiéter de nombreux fonctionnaires habitués à oublier, dans la ronde des ministères fugitifs, qu'ils représentent le pouvoir exécutif dans les départements et que, s'ils détiennent une part de l'action gouvernementale, c'est précisément pour soutenir ce pouvoir et non pour abandonner toute l'influence dont ils disposent aux mains de ses plus violents adversaires.

Depuis près de quinze ans, en effet, il s'était passé entre les hommes de gouvernement et les membres de l'extrême gauche une sorte de compromis que l'attitude actuelle des socialistes-révolutionnaires et de ceux qui les suivent a fort heureusement rompu. Au gouvernement s'étaient toujours trouvés quelques hommes chargés de défendre les intérêts, de prendre en main les affaires de leurs amis séduits toujours par les charmes d'une opposition systématique, et cette pratique se traduisait en fait par une neutralité administrative pleine de complaisances : les préfets étaient gouvernementaux au ministère de l'Intérieur; dans leurs départements, quand la représentation était de l'extrême gauche, ils étaient tout acquis aux députés, justifiant au besoin leur attitude en déclarant qu'au spectre de la réaction ils préféraient des élus sans doute anti-gouvernementaux, mais du moins démocrates. Il suffisait que la raison parût bonne. Le gouvernement, sans unité, devait rester sans action.

Mais, depuis le cabinet Casimir-Perier, le gouvernement s'est ressaisi, d'autant plus qu'aucune entente n'était plus possible entre libéraux et progressistes d'une part, et révolutionnaires apologistes de la Commune de l'autre; M. Raynal n'a pas osé entreprendre ce rajeunissement des cadres administratifs que M. Dupuy laisse entrevoir. Il est vrai que depuis quelque temps tout un groupe a pris parti avec les révolutionnaires, et que la situation politique y a gagné en netteté : on sait que, par un manifeste récent, les radicaux socialistes se sont déclarés satisfaits d'un programme qui admet les revendications des socialistes tout en se refusant au collectivisme, comme s'il était possible d'être et de ne pas être et tout à la fois d'affirmer et de nier.

M. Dupuy voudra sans doute, par une politique logique, montrer au pays qu'en face des associations anarchistes et révolutionnaires, il entend donner aux préfets une autorité plus grande. On ne saurait trouver mauvais qu'il ait des préfets en communauté d'idées avec lui, quelque dépit qu'en éprouvent ceux qui le combattent.

La condamnation de Caserio à la peine de mort et la comparution, devant les assises de la Seine, de 30 individus dont 5 contumaces, poursuivis en vertu de la loi de décembre 1893, sous l'inculpation d'association de malfaiteurs, sont les épilogues des derniers événements. Les débats de ce procès des anarchistes ne semblent guère, jusqu'à présent, avoir établi l'existence d'une association de ce genre : mais nous serons plus à l'aise, pour en parler, quand le jugement aura été rendu.

Il est peu probable que l'association de malfaiteurs puisse être démontrée dans le procès qui est actuellement soumis au jury de la Seine, et les faits relevés sont la plupart antérieurs à décembre 1893 : on ne saurait en inférer que le jury soit coupable de faiblesse, parce que dans l'ardeur d'une répression désirable personne ne peut souhaiter des condamnations insuffisamment motivées.

***

Le conflit sino-japonais, depuis que la déclaration de guerre a régularisé l'état d'hostilités entre le Japon et la Chine, n'a pas donné lieu à des engagements décisifs, et la diplomatie européenne, comme l'opinion, paraît se réserver sans prendre parti. La presse anglaise était disposée à soutenir le Japon quand la nouvelle du *Kowshung*, transport anglais chargé de troupes chinoises, coulé par les Japonais, a retenu sa sympathie; on annonce d'autre part que l'empereur de Chine vient de reconnaître aux Russes de sérieux avantages dans la région du Pamir, ce qui ferait présager que la Russie s'opposerait à toute occupation définitive de la Corée par le Japon; enfin il faut remarquer que dès maintenant des troupes anglaises sont débarquées à Séoul et qu'elles vont être renforcées, tandis que les États-Unis, médiateurs acceptés du Japon et de la Chine, protégeront les Japonais en Chine et les Chinois au Japon.

La presse française n'a jamais été aussi divisée que dans la présente circonstance sur l'attitude à prendre : le *Temps* prône une coopération des puissances européennes; mais alors que fait-on de l'alliance russe si, au moment même où les intérêts russes sont gravement mis en cause, au lieu d'agir en conformité avec le tzar, on entend réunir une conférence européenne?

Les *Débats* se maintiennent dans une prudente neutralité : ils ne sont ni pour ni contre le Japon ou la Chine.

Seule, l'*Estaffette* remarque très justement que l'unique puissance que nous ayons toujours rencontrée en Orient suscitant des difficultés à la France, fournissant des légions de pirates volontaires contre nos troupes tonkinoises, c'est la Chine, tandis que le Japon représente sans conteste l'élément de progrès et de civilisation en Extrême-Orient. Mais c'est peut-être une raison, précisément, pour obtenir de la Chine, en échange de nos bons offices, des avantages précis en Indo-Chine. Il faut souhaiter que le gouvernement, si heureusement représenté par M. Harmand à Tokio, ait dès maintenant adopté une ligne de conduite dans ces affaires, dont la solution ne saurait nous être indifférente.

Les deux questions de Madagascar et du Touat ne peuvent d'autre part être longtemps ajournées sans que nos intérêts soient irrémédiablement compromis.

S'appuyant sur les votes à l'unanimité que la Chambre a accordés lorsqu'il s'est agi de la politique coloniale à suivre à Madagascar et au Congo, le gouvernement ne doit pas laisser passer la saison d'automne, seule favorable au règlement de ces affaires.

8 août 1894. HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31500. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 7 — 4e SÉRIE. — TOME II — 18 AOUT 1894

AMES MODERNES

Il semble, à certains signes, qu'un souffle mystique, inconnu de nos pères, passe à travers ce monde, comme si une grande révolution morale allait s'accomplir.

Aurore des temps futurs? Crépuscule des temps passés? Qui peut le dire? D'ailleurs je ne juge pas; je constate.

Le même jour quatre personnes m'ont tenu à peu près le même langage. Donc ce que je vais raconter est vrai. J'ai fait seulement quelques changements superficiels, non pas pour que mes interlocuteurs ne puissent pas se reconnaître (car, si ces lignes leur tombent sous les yeux, ils y retrouveront, quoique bien imparfaitement exprimées, leurs idées personnelles); mais pour que nul ne puisse mettre un nom sur les anonymes dont je rapporte ici fidèlement les discours.

I

Mme A... m'avait prié de passer chez elle. C'est une Américaine, encore toute jeune, extrêmement riche, habitant un des plus beaux hôtels du quartier Monceau. Elle a perdu son mari il y a trois ans, et, malgré sa beauté et sa fortune, elle a renoncé à toutes les futilités de ce monde, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi élégante qu'aimable. Elle est svelte, souple; ses mains sont d'une délicatesse exquise; son visage fin, presque transparent, est éclairé par des yeux bleus, limpides.

— Je veux que vous me connaissiez mieux, me dit-elle, et que vous n'ajoutiez aucune créance à toutes les sottises qu'on a débitées sur mon compte. Je n'ai nullement l'intention de fonder une religion; ce serait une folie; et, comme vous le voyez, je ne suis pas folle. Mais je prétends qu'il faut une morale, et que les doctrines religieuses anciennes ou actuelles nous permettent d'en établir les fondements. Toutes les religions, celles de Boudha, de Brahma, de Mahomet et du Christ, contiennent des fragments de la vérité morale. Négligeons les dogmes, qui sont contradictoires, et d'ailleurs sans importance, mais examinons la morale, avec les préceptes de charité et de justice qui sont juxtaposés aux dogmes.

Une comparaison irrévérencieuse me monta aux lèvres. A son maître de philosophie, M. Jourdain demandait : « Qu'est-ce qu'elle chante, cette logique ? » Je me contentai de demander : « Qu'est-ce qu'elle enseigne... cette morale? »

— Qu'il faut s'oublier soi-même, garder aux infortunés une pitié sans fond, aimer la justice par-dessus tout, vaincre ses passions et ses appétits, et considérer son corps comme une guenille sans conséquence.

De nouveau une phrase bien connue de Molière me revint à la mémoire. Mais je ne soufflai mot.

— Je devine ce que vous pensez, me dit-elle en souriant, vous vous demandez pourquoi cet hôtel, en plein Paris au lieu du désert; pourquoi je vis ici, dans ce luxe, sans avoir jeté aux quatre coins du ciel toutes les richesses terrestres. Mais, si je suis à Paris, c'est que je ne veux pas prêcher aux pierres du désert, — ce qui n'est pas très utile, avouez-le; — et puis... vous ne m'écouteriez guère si vous me

trouviez dans une mansarde, avec une robe de drap noir trouée aux coudes, tandis qu'ici, on est presque forcé de me traiter avec déférence, et ce luxe qui m'entoure me donne quelque autorité. D'ailleurs, je ne suis pas arrivée à l'état de sainteté qui donne la vraie force.

— Il y a donc des saints?...

— Il y en a. Une de mes amies est en ce moment dans le Michigan, où elle se livre sans réserve à la charité; jamais l'oubli de soi-même n'a été porté aussi loin. Elle ne veut pas que son nom soit connu; car c'est une vanité, coupable un peu et ridicule beaucoup, que de tenir à la gloire ou à la réputation. Elle passe son temps à secourir les malades et les pauvres; si quelqu'un souffre ou pleure, à quelque heure qu'on vienne la trouver, elle accourt: nulle raillerie ne l'émeut, nulle parole grossière ne la blesse. Elle emploie son immense fortune à protéger les faibles et les opprimés. Elle force les paresseux à travailler; et son exemple est plus puissant encore que ses paroles. Elle se contente, à chaque repas, de quelques légumes cuits à l'eau, avec un peu de pain. D'ailleurs elle ne prêche jamais; elle ne parle ni de la justice divine, ni de la fraternité humaine. Elle dit simplement : « Soyez bons », et c'est là toute sa doctrine. Aussi a-t-elle été largement récompensée.

— Elle le sera au moins un jour, car ce n'est pas sur cette terre...

— Vous vous trompez, Monsieur, c'est sur cette terre! A force de mépriser les faiblesses du corps, elle a fini par en triompher. L'âme a vaincu la matière. Elle ne connaît plus la faim, la soif, le froid, le sommeil. Cela, ce n'est rien : mais elle a acquis sur les choses et sur les êtres un pouvoir que les sceptiques comme vous traiteraient de surnaturel. Elle connaît des langues qu'elle n'a jamais apprises, et guérit les maladies, rien que par l'imposition des mains.

— Alors elle fait des miracles?

— Hé oui! tout simplement. Dans le Michigan quatre mille personnes ont vu ces faits. On en rendrait témoignage, si c'était nécessaire, mais ce n'est pas nécessaire, et il est inutile de hâter l'avènement de la vérité. Ce moment arrive, monsieur Chandos, et tellement vite que nous le verrons, vous et moi. L'homme comprendra qu'il peut faire des miracles s'il arrive à s'en rendre digne. Il paraît que certains fakirs ont, à force d'austérités, fini par atteindre ces hauts sommets où se découvre un horizon sans bornes. Que le moi pensant dédaigne le corps grossier qui l'enveloppe, et il finira par se dégager de ses langes, de manière à atteindre la perfection morale qui donne la force.

« La pensée agit sur les muscles, la volonté fait mouvoir les fibres de nos nerfs : pourquoi une volonté plus forte... et plus sainte... n'agirait-elle pas au delà de cette étroite sphère? »

Mme A... parlait avec une telle conviction que — non sans étonnement — je ne trouvais rien à lui répondre. Après tout, pourquoi pas?

— Si je vous ai parlé de mon amie, continua-t-elle, c'est pour vous montrer que je suis loin d'avoir atteint la suprême perfection morale, bien loin, hélas!... Mais je ne désespère pas d'y arriver, à la longue. En tout cas, ce que je puis vous affirmer, c'est que jamais je n'ai été aussi heureuse. Un grand calme, une sérénité inaltérée m'enveloppe et me pénètre. Que m'importent ces objets qui m'entourent? et faut-il beaucoup réfléchir pour être convaincu que tous ces biens ne sont qu'une argile vaine, que le temps dévore tout avec une effrayante vitesse, et que le tourbillon qui nous entraîne n'est qu'un atome dans le temps et l'espace? Vos philosophes l'ont dit depuis longtemps, mais ils se sont contentés de le dire; leurs théories sont restées lettre morte, car ils ne les ont pas vivifiées par l'exemple; leurs prédications les plus éloquentes ne les ont pas empêchés d'être attachés aux fragilités d'un monde qui est le néant. Ils étaient avides d'argent, d'honneurs, de flatteries, de bons repas et de bien d'autres choses encore... Pour moi, les déclamations et les considérations sur la vanité des biens et des maux de la terre ne me suffisent pas; je veux en pratiquer la doctrine...

« Je me rends compte que ce corps n'est rien; que la vie terrestre n'est qu'un passage; que les petites querelles et les mesquins soucis de vanité blessée ne valent pas une demi-minute d'attention; qu'il faut en un mot, pour être heureux, ne plus penser à soi.

— Vous avez eu la politesse de m'écouter sans trop me contredire, eh bien! monsieur Chandos, essayez, ne fût-ce que par curiosité, et vous verrez que c'est là le secret du bonheur, comme c'est la source de la force. »

II

La seconde visite que j'avais à faire était à l'autre bout de Paris, au haut de la rue Saint-Jacques, dans un petit hôtel garni. Mlle B... m'avait été recommandée par son oncle maternel, célèbre ingénieur de Pétersbourg. « Elle est quelque peu exaltée, m'avait-il écrit; mais je l'aime tendrement, et, comme elle ne connaît personne à Paris, je compte sur vous pour la protéger ou l'aider. »

Quand j'entrai, je trouvai Mlle B... assise devant une table boiteuse, et écrivant. Elle était enveloppée d'un grand châle; car il faisait froid, et la chambre était sans feu. Comme je lui faisais mes offres de

service, elle me dit seulement qu'elle voulait avoir l'adresse d'un médecin. En effet, sa figure était pâle et amaigrie, et sa main, chaude et humide, était animée d'un léger tremblement fébrile.

— C'est une fièvre que j'ai prise à K..., me dit-elle. K... est un village près du Volga où il y a des fièvres, surtout en été, qui sont souvent assez mauvaises.

— Alors, lui dis-je, pourquoi avez-vous fait ce voyage pendant la saison dangereuse?

Elle eut un sourire, légèrement ironique : « Mais je n'ai pas voyagé ; j'allais là-bas pour distribuer des secours aux affamés... Ah ! c'est vrai, vous êtes si ignorants, vous autres Français, de ce qui se passe en dehors de vos petites frontières, que vous ne savez peut-être pas qu'il y a eu l'an dernier une grande famine en Russie.

Je le savais, mais, — je l'avoue à ma honte, — très confusément... Je dus donc me contenter de répondre : « Oui, en effet, on m'a dit qu'il y a eu en Russie une famine assez grave. »

— Et cela ne vous a pas ému davantage?... Eh bien ! cette famine dont vous parlez si légèrement, je l'ai vue, et je m'imagine que ce qui m'a rendue malade, c'est moins les miasmes et les fatigues que le spectacle de toutes ces misères. Non, jamais je n'oublierai...

Elle abaissa les paupières, comme si elle voulait avoir devant les yeux la vision plus nette des scènes déchirantes auxquelles elle avait dû assister là-bas, très loin, très loin, et elle resta quelque temps sans parler.

— Je sens très bien, dit-elle enfin, que je dois vous paraître à demi sauvage. En venant à Paris, j'ai été d'abord un peu interdite, et, comment dirai-je ? éblouie par ce luxe, ce mouvement, cette fièvre d'agitation, d'activité et de plaisirs qui vous dévore. Mais j'ai bientôt repris possession de moi-même. Votre civilisation triomphante n'est qu'un mensonge, si, à côté des privilégiés, il y a des misérables, d'autant plus misérables qu'ils voient près d'eux plus de richesse et de luxe. Pour prendre une comparaison qui n'est pas de moi, mais d'un grand homme que je vénère, je suppose que vous soyez assis à une table bien garnie ; des viandes succulentes, du pain blanc, des vins de choix, des liqueurs accommodés avec art, des poissons frais, bref une nourriture exquise, dix fois plus abondante que celle qu'un estomac très robuste ne pourrait supporter. Que diriez-vous si, tout près de vous, venait s'asseoir un pauvre diable maigre décharné, hâve, n'ayant pour tout repas qu'un petit morceau d'une croûte de pain noir, fait de paille plus que de farine ? Alors je crois bien que votre appétit serait diminué, et que vous laisseriez tomber dans l'écuelle de cet infortuné quelques rogatons de votre festin. Assurément vous n'hésiteriez pas ; ni vous ni personne. Eh bien ! imaginez qu'au lieu de s'asseoir à votre table, cet affamé, respectueusement, se tienne à une table voisine. Votre sentiment de honte restera le même, et peut-être vous lèverez-vous pour mettre sur sa table vide le superflu de la vôtre. Mais ce n'est pas cela encore. L'affamé n'est pas dans la même salle que vous ; car des règlements impitoyables lui ont défendu d'y entrer. Il est dans une chambre qui touche à la vôtre, et un mur seulement vous sépare. En quoi cette limite doit-elle mettre un abîme entre lui et vous ? Sa faim en sera-t-elle moins angoissante, et le contraste moins cruel ? — Vraiment, que ce soit dans la même maison, ou à dix maisons plus loin, ou, dans un autre pays, à dix, ou cent, ou mille kilomètres, cela importe peu, n'est-ce pas, et je crois que tous ceux qui ont une âme vraiment humaine s'indigneront de vivre dans l'abondance, alors qu'il y a des hommes, leurs frères après tout, quoi qu'ils en disent, qui n'ont pas même de pain. Qu'avez-vous à répondre ?

— Mais... que j'aurais beau donner tous mes repas aux affamés, je ne pourrais suffire à la faim de tous, et qu'il en resterait, après cette distribution, tant et tant que ma générosité serait en somme à peu près inutile.

— Est-ce que sérieusement ce raisonnement vous satisfait ?

— Pas complètement, je vous l'avoue, Mademoiselle, mais pourtant c'est celui qu'on est forcé de faire pour s'excuser soi-même...

— Alors vous reconnaissez que vous avez tort.

— Je ne me sens pas le courage de faire autrement que tous les autres.

— Eh bien ! moi, je n'ai pas le courage de faire comme vous... Oui, je dis bien, le *courage*, car il faut vraiment une sorte d'héroïsme pour ne pas conformer ses actes à ses sentiments. L'appétit me manque quand je pense à ceux qui ont faim, et je n'ose pas faire du feu quand je songe à tous ceux qui meurent de froid dans la neige.

— Votre logique me paraît terrible ; et peut-être s'égare-t-elle parfois... Je ne vois pas en quoi les Sibériens seront réchauffés là-bas, si vous grelottez ici...

— C'est que... comment vous dirais-je ?... je ne suis plus assez riche pour pouvoir faire du feu. Je n'avais pas eu beaucoup d'argent, et j'ai donné le peu que j'avais... Oh ! je ne vous demande pas de faire de même !... Se dépouiller pour autrui, c'est un sacrifice matériel qui pèserait à la plupart des hommes plus que ce grand sacrifice moral qu'ils font sans relâche en étouffant leurs idées les plus généreuses sous leurs intérêts personnels. Pour moi, depuis longtemps déjà, j'ai préféré le sacrifice matériel, et je ne m'en trouve pas plus mal. Même, à vrai dire, je me sentirais aujourd'hui hors d'état de reprendre ma vie

d'autrefois, qui me paraît peu enviable. Hélas! je ne puis rien par moi-même, sinon donner l'exemple; mais c'est déjà quelque chose que l'exemple...

Il y eut un silence. Malgré moi j'admirais cet héroïsme absurde...

—N'allez pas cependant me croire affiliée aux sectes socialistes, ou nihilistes, ou anarchistes. Tous ces gens-là sont des malfaiteurs ou des ambitieux. Ils n'ont d'autre mobile d'action que le désir d'être à leur tour, eux aussi, des oppresseurs, et ils sont poussés par l'amour de la popularité ou de la gloire, sottise plus vaine et plus méchante que toutes les autres sottises humaines. Ils me font horreur, et je les déteste ; car ils prêchent le mal pour le bien. Je ne vais pas plus loin que ce simple principe : conformer mes actes à mes paroles, et mes paroles à mes doctrines. Et j'ai trouvé là le repos de mon cœur, si bien que, parfois, je vous plains sincèrement, vous tous qui vous débattez dans des contradictions sans issue. C'est donc presque par égoïsme que j'ai adopté la vie que vous me voyez mener ici. Faites comme moi, si vous l'osez, et vous verrez que j'ai suivi la bonne voie.

III

Je sortis de là, mécontent de moi-même ; car je n'avais pas répondu à Mlle B... comme je l'aurais dû.

Purs sophismes, me disais-je ; fausse logique ! mais j'étais irrité de ne pouvoir trouver de quoi réfuter ces raisonnements poussés à l'absurde. Fort à propos je me souvins que M. C... m'avait prié de le venir voir pour un renseignement important. Personne plus que M. C... ne pourrait dissiper mes inquiétudes. C'est un homme d'une grande intelligence et d'une énergie surhumaine. Il est Anglais, et théoriquement habite en Angleterre, mais il voyage sans cesse, et on le voit partout où il y a une œuvre utile à accomplir.

Je le trouvai à l'Hôtel Continental, dans une petite chambre encombrée de papiers et de documents de toutes sortes. Avec ses cheveux blancs, hérissés, ses sourcils broussailleux, sa grande taille que l'âge commence à voûter, sa voix cassante et ses manières un peu rudes, on ne se douterait guère qu'on parle à un des êtres les meilleurs qui aient foulé la surface de notre humble planète.

Je lui fis part de mes scrupules : il se mit à rire.

— Bah ! ce sont des femmes ; et, parce qu'elles sont jeunes et jolies, vous les avez écoutées. Elles ont peut-être raison en principe, et c'est déjà beaucoup que de vouloir le bien. Mais encore faut-il que l'effort soit efficace. A quoi servirait de crier : « Soyons bons, soyons justes, soyons sages, » si l'on se contentait de ce vain cri d'alarme ? Ce n'est pas par des phrases et des sentiments qu'on réformera le monde, mais par des actes. Rien n'est plus faible qu'un homme isolé, et il ne peut rien que sur lui-même, résultat qui en somme n'est intéressant que pour lui. Il y a donc mieux à faire. Il faut provoquer les hommes à s'unir, à s'associer pour combattre les grands maux de ce monde, la guerre, la misère, l'ignorance, le crime.

Je me mis à sourire, parce que je connaissais son *dada ;* mais il ne s'en froissa point.

— Oui, dit-il, je le sais, vous me reprochez d'être pratique, parce que je préfère à toutes les imaginations mystiques de vos Russes et de vos Américaines la mise en œuvre de la plus grande puissance du monde : l'association, la multiplication. Vous croyez savoir votre table de Pythagore. Quelle erreur, mon ami ! 8 fois 8 font 64 : tout le monde le répète ; mais sait-on combien 64 dépasse 8, et combien 8 dépasse 1 ? Non, vous ne savez pas assez la différence qu'il y a entre 1, 8, 64, et 512 ; sans cela vous reconnaîtriez avec moi que l'association des hommes est toute-puissante.

« Je vais prendre un exemple bien simple. Une somme de dix centimes par mois, ce n'est rien, n'est-ce pas ? donner un sou en deux semaines, c'est une charge qui est à la portée du plus pauvre. Au bout de l'année, en ne prenant que l'Europe (sans la Russie), cela fait une somme de cinq cents millions. Croyez-vous qu'avec ces cinq cents millions de budget annuel nous pourrions efficacement combattre le bon combat ; créer des associations coopératives, lutter contre l'alcoolisme, le militarisme, l'anarchisme, le pessimisme, et les fléaux qui nous retardent dans la marche vers l'avenir ?

« Alors, comprenant que je ne puis rien par moi-même, à moi tout seul, je tâche de grouper les courages et les bonnes volontés. Aux jeunes, je demande leur temps, aux vieux leur patronage, à tous quelque appui, et ainsi le temps passe, rapide, trop rapide ; mais l'œuvre fondée est utile...

— Oui, je sais, vous vous dévouez aux autres, et vous ne travaillez même pas pour la gloire.

— Mon cher Raphaël, je me soucie de la gloire comme un poisson d'une pomme. Ce qui me fait vivre, ce qui soutient ma vieillesse chancelante et déjà lasse, c'est l'action. Agir, lutter, mettre en réalités vivantes le rêve dont on s'est épris un beau matin de jeunesse... Quel plaisir digne des dieux ! Tout pâlit à côté d'une jouissance pareille.

« Jamais je n'ai eu d'émotion plus profonde que quand j'ai vu, de mes yeux vu, un cercle d'ouvriers, fondé par moi à Liverpool en 1873, devenir assez riche pour pouvoir se construire un véritable palais ; et assez sage pour n'avoir plus besoin de mes conseils. Peu m'importe que ces braves gens connaissent mon nom. Il me suffit d'assister à leur prospérité...

« Pourvu qu'ils soient heureux, ils ne sont point ingrats », a dit un de vos poètes.

« Je parle tout seul ;.. excusez-moi mon ami, c'est la faute de l'âge... *garrula senectus* ,mais quand je tiens certains sujets, je ne les lâche plus, *non missura cutem nisi plena cruoris hirudo*... Tout à l'heure je vous parlais de l'impuissance d'un individu isolé. C'est vrai... mais c'est faux aussi, car un individu isolé peut faire de grandes choses, s'il sait les vouloir. Le sort de plusieurs centaines de milliers d'êtres humains dépend souvent de ce que peuvent décider, dans une petite chambre comme celle-ci, cinq ou six personnes dévouées, assises autour d'une table en bois blanc, et griffonnant quelque projet d'association. Quand une idée a passé dans le cerveau de ces hommes résolus, elle se trouve tout de suite transformée en action — et les conséquences en sont incalculables. C'est une petite pierre qui se détache de la montagne et qui amasse de la neige en tombant, si bien qu'à la fin de sa course, elle est devenue elle-même une montagne qui roule et qui renverse tout sur son passage. — Rien ne peut plus l'arrêter; les maisons, les hameaux, les villages disparaissent; de même une idée, dont les origines sont si obscures et si humbles que l'historien ne peut plus arriver à les découvrir, finit par conquérir le monde.

« Donc ne nous lassons pas, ne nous décourageons pas. Les principes de justice et de droit qui sont, en ce siècle de fer et de sang, si rudement malmenés, continuons à les défendre, et notre voix, si faible d'abord, finira par devenir un immense cri de réprobation qui pourra faire trembler l'Olympe lui-même.

« Si j'avais distribué tout mon petit avoir, comme vos jeunes amies du Michigan et de Kalouga, je n'aurais pas pu créer ces journaux, ces sociétés, ces cercles, ces unions, qui constituent aujourd'hui une des plus grandes forces morales du monde. Je puis disparaître à présent; quelques-unes de mes œuvres resteront. Les hommes sont tous affamés de paix ; ils veulent tous la justice; et ils ne demandent pas mieux que de s'unir entre eux pour hâter le règne de la justice et de la paix. Mais ils sont paresseux, indifférents, mous, attachés aux soucis, toujours renaissants, de la vie quotidienne. Notre devoir est de les arracher à leur torpeur, de les réveiller, de les conduire, et de leur apprendre à se protéger eux-mêmes. « Aide-toi, le Ciel t'aidera », dit un vieux proverbe français. C'est un dicton absurde, et moi je dis : « Aide-toi, le Ciel ne t'aidera pas. » — Non, non, ne tombons ni dans le mysticisme, ni dans le rêve. Employons les forces de l'homme à délivrer l'homme.

« Vous qui êtes jeune, ou presque jeune, vous verrez de belles choses... et là-dessus, bonsoir. J'ai encore une vingtaine de lettres à écrire... et il est tard... *sapienti sat est*...

IV

J'étais assez troublé quand je rentrai chez moi. Toutes ces idées me paraissaient quelque peu exotiques; ce qui agite si fortement les âmes sur les bords du Volga, ou du Mississipi, ou de la Tamise, laisse peut-être bien indifférentes les âmes légères et railleuses des riverains de la Seine. Shelley, Tolstoï, Stuart Mill, c'est une nourriture un peu trop substantielle pour le pays de La Fontaine et de Voltaire.

Et le soir, après mon dîner, je voyais les noms des grands écrivains français briller sur la reliure qui recouvre leurs œuvres : Montaigne, Marivaux, Molière, Rabelais, Montesquieu. Auraient-ils compris? Peut-être, mais comme ils auraient su railler ces folies!

Pendant que je méditais, on sonna à ma porte. C'était un de mes jeunes amis, D... Quoiqu'il ait trois lustres de moins que moi, nous sommes presque camarades; car son esprit est très mûr, et j'ai tâché de garder le cœur jeune.

— Je suis venu, me dit-il, pour m'égayer un peu, car je me sens l'humeur noire, et mes idées sont gaies comme une matinée de pluie.

— Vous tombez bien, répondis-je; et je lui racontai en peu de mots ma journée.

— Que ces gens sont heureux! soupira-t-il.

— Comment! vous voilà pessimiste maintenant. Mais vous êtes, mon bon, sans excuses. Que pouvez-vous désirer? vous êtes jeune, indépendant; votre nom commence à être connu. Un très bel avenir vous est ouvert... et vous désespérez. Tenez, vraiment, si je ne vous connaissais pas, je dirais que vous posez : ce qui est inepte, de vous à moi surtout.

Il haussa les épaules pour toute réponse. — Alors, si ce n'est pas pour vous rendre intéressant, avouez que c'est chagrin d'amour. Et vous vous plaignez, ingrat! Quoi de plus délicieux que les larmes amoureuses!

— Eh bien! non, me dit-il, non, tout simplement non! — Ce n'est pas plus de la pose qu'un chagrin d'amour. C'est un sentiment de lassitude et presque de mépris pour la vie que je mène.

— Je ne savais pas que votre vie fût méprisable...

— A coup sûr elle ne vaut pas celle de ces héros de dévouement et d'abnégation dont vous venez de me parler.

— Je l'avoue; mais ils sont des saints; et vous ne pouvez avoir la prétention d'être un saint...

Il s'arrêta un instant, expira une large bouffée de sa cigarette, et la jeta dans le feu.

— C'est pourtant cela que je voudrais être, mais je

ne m'en sens pas le courage. Que diriez-vous d'un homme qui passerait son temps à mentir?... Eh bien! c'est ce qui m'arrive, mon cher; et vingt fois, et cent fois par jour, comme à vous tous d'ailleurs. Certes il ne s'agit pas de grossiers mensonges, tels que peut en faire un laquais pris en faute; mais c'est une série de petites faussetés, de trahisons, de complaisances, qui me révoltent. Oui, vis-à-vis de moi-même je me surprends sans cesse en flagrant délit de fourberie. — Vous connaissez les discours officiels qu'un président du conseil laisse tomber du haut de la tribune pour justifier les actes de son gouvernement, eh bien! je me tiens sans cesse à moi-même des allocutions explicatives, aussi menteuses qu'une déclaration ministérielle. Ma paresse, je la dissimule sous le prétexte d'un repos nécessaire; ma médisance devient de la sincérité; les éloges donnés à ceux qui peuvent m'être utiles se transforment en un légitime hommage rendu au mérite. Si un mot blessant m'offense, je traite tout haut de malfaiteur celui qui m'a offensé, alors que je sais fort bien qu'il n'est pas un méchant homme. Une opinion qui contredit mes intérêts devient par elle-même une erreur, quoique au fond de mon cœur je sache fort bien qu'elle est juste. Au milieu de mes plus vraies douleurs je sens un égoïsme profond, irrémédiable, qui m'empêche de ressentir toute l'intensité de ma peine.

— Alceste enfin, n'est-ce pas?

— C'est plus grave que vous ne le pensez, mon ami. Vous, qui valez mieux que moi, vous verrez, en cherchant à vous bien connaître, de quel amas d'hypocrisies est faite notre existence morale. Que de résolutions prises, en apparence, avec fermeté, alors que nous savons bien qu'elles resteront sans effet? Un succès dans le monde ou auprès d'un public choisi, ou même devant le grand public, la belle affaire! Est-ce que ces triomphes ou demi-triomphes de l'intelligence donnent le contentement de soi? Être fier de soi-même, de sa volonté, de sa force morale, voilà ce qui doit donner un plaisir exquis. Eh bien! ce plaisir, je ne le connais pas; je connais tout le contraire, c'est-à-dire l'amertume d'une défaite perpétuelle, avec la honte d'une faiblesse qui est incurable. Voir le mal et le faire, et ne pas pouvoir agir autrement. Quelle basse action!

« Tout à l'heure vous me parliez d'amour. Eh bien! l'amour, tel que nous le comprenons, est une vraie monstruosité. Ces serments d'amour que nous faisons aux genoux d'une femme, nous n'y croyons pas, et c'est du bout des lèvres que nous les prononçons. Au milieu de nos plus grandes passions, se dresse en nous un spectateur infatigable, qui corrige, dirige, raille, critique. Que deviennent alors la sincérité et l'abandon. Si l'on a déjà aimé, — et qui peut dire qu'il n'a jamais aimé encore? — on compare ce qu'on éprouve à ce qu'on a éprouvé jadis, et alors, quelle torture!

— Si M. C... était là, il dirait, avec je ne sais plus quel poète :

Te tenet, absentes alios suspirat amores.

— Heureux! mille fois heureux celui qui, depuis la plus tendre adolescence jusqu'au moment où l'âge a courbé ses membres, a aimé toujours la même femme, et n'a pu aimer qu'elle. Elle a été le parfum et le rêve ailé de la jeunesse. Plus tard, elle est devenue la compagne fidèle, gardienne du foyer; et plus tard encore la douce et bienveillante consolatrice. Ah! misère de misère, ne plus pouvoir aimer ainsi! Avoir prodigué à tous les vents les baisers, les caresses, et les épanchements de son cœur!

Les scrupules exagérés de C... commençaient à me paraître insupportables, et je ne pus m'empêcher de lui répondre que c'est folie de vouloir réformer la nature humaine. Après tout nos pères ont fait comme nous, et nous sommes pétris de la même argile.

Il reprit avec vivacité : « Que nos pères aient pensé ainsi, rien de mieux. Ils étaient plus simples et ne trouvaient pas malice à leurs plaisirs. Mais alors il faut nous rendre leur simplicité. Vous avez beau dire. Le besoin d'un idéal grandit. L'idéal des stoïciens, celui des vieux chrétiens, celui des chevaliers du moyen âge, celui des hommes du XVIIIe siècle, toutes ces conceptions d'autrefois ne peuvent satisfaire la conscience moderne. Elle est devenue plus exigeante. Il nous faut la vérité, toute la vérité, et nous ne l'aurons que si, suivant une formule que vous me donniez tout à l'heure, nos actes sont conformes à nos paroles, et nos paroles à notre pensée intime.

« En un mot j'ai devant mes yeux, très nettement, l'idéal d'un homme, vraiment homme, qui aime et n'aime qu'une fois, qui ne ment jamais ni aux autres, ni à lui-même; qui ne songe pas aux plaisirs de sa vanité et de ses appétits, et qui regarde l'abnégation et la charité comme le premier des devoirs. Cet idéal est, hélas! loin de l'homme que je suis; et alors je souffre de me voir si inférieur.

« Je voudrais être fier de moi; et j'ai beau me battre les flancs pour m'admirer, je rougis de moi-même quand j'ai le courage de me regarder bien en face.

— Et quelle conclusion pratique donnez-vous à vos doléances?

— Ma foi! je ne sais pas. Je suis désespéré, voilà tout.

— Désespéré, lui dis-je! Mais vous êtes absurde! Ne voyez-vous pas que votre malheur est en vous-même! Si vous êtes constamment à vous contempler, à vous examiner comme une bête curieuse et intéressante, vous finirez par perdre la notion du monde

réel, et vous marcherez de sottise en sottise. Le seul moyen d'être heureux, c'est d'être loin de soi, et on n'est loin de soi que si l'on pense aux autres. C'est simple comme B, A BA; et pourtant on ne se doute pas de cette vérité si simple. A nous admirer nous-mêmes, nous devenons stupides. Il faut s'occuper des autres pour être digne de vivre. Mon vieil ami C... avait raison. Il faut agir et non rêver. Toutes vos psychologies sont malsaines. La charité, la bonté, l'abnégation, l'oubli de soi : voilà ce qui peut faire un homme heureux, et vous gémirez tant que vous serez penché sur les incertitudes de votre conscience.

Étais-je aussi convaincu que je voulais l'être? Qui peut le dire? En tout cas, comme il se faisait tard, et qu'une noire tristesse commençait à m'envahir, moi aussi, je congédiai D... en lui souhaitant de plus beaux rêves. Quant à moi j'ai fort mal dormi; et ce matin, en me réveillant d'un sommeil peu réparateur, j'ai dû reconnaître qu'un esprit nouveau travaille l'âme de l'humanité, et que personne ne peut prévoir où nous allons.

Après tout, qu'importe? *Fata viam invenient.*

RAPHAËL CHANDOS.

POÈTES CONTEMPORAINS

M. Gabriel Vicaire.

Gabriel Vicaire a été, il est encore pour bien des gens « le poète de la Bresse ». C'est à la fois pour eux sa qualité et sa définition. On peut trouver la définition, tout au moins un peu étroite, et même appliquée à l'auteur des seuls *Émaux bressans*. Le poète de la Bresse, il l'est, sans contredit, et on le verra assez de reste tout à l'heure. Mais déjà, et dès cette première œuvre, il dépasse son sujet; il le remplit tout et par delà. Rare exemple d'une œuvre qui tient plus que ses promesses et supérieure à son titre! Aux *Emaux bressans* sont venus s'ajouter les *Déliquescences d'Adoré Floupette, le Miracle de saint Nicolas, Fleurs d'Avril, l'Heure enchantée, A la bonne Franquette*, et, tout récemment, le *Bois-Joli*. Continuer, après de tels livres, à ne voir dans Gabriel Vicaire qu'une façon de « poète du clocher », ce serait vraiment tenir à trop peu de prix les qualités de finesse, d'abandon, de bonhomie délicate, de verve gracieuse et franche, répandues d'un bout à l'autre de son œuvre; ce serait oublier surtout qu'elles ont passé jusqu'ici pour « le fonds même des poètes de bonne race gauloise », qu'elles ont servi à distinguer tour à tour nos vieux « fableors » anonymes du moyen âge et leurs héritiers directs : Jean de Meung, Villon, Marot, Régnier, La Fontaine, et qu'en fin de compte celui-là n'occupe point un rang ordinaire dans notre littérature qui, ayant des précédents, suivant l'expression de La Bruyère, « le jeu, le tour et la naïveté », vient renouer entre eux et nous la tradition si fâcheusement interrompue.

I

Et d'abord, le « poète de la Bresse ».

Des Vosges à la Bretagne, de la Provence à la Normandie, c'est partout, depuis quelques années, un concert de voix attendries et pieuses célébrant, à l'envi l'une de l'autre, la douceur de la petite patrie, le charme de ses légendes, le pittoresque de ses mœurs. Chacune de nos provinces aura bientôt son poète attitré, son chantre officiel, et beaucoup l'ont déjà qui ne sont point cependant entre les privilégiées du climat ni du sol. « J'aime mon clocher plus que ton clocher », dit la sagesse félibréenne. Et c'est pour tout expliquer en effet. Il n'en est pas moins étrange, à première vue, que cet éveil littéraire des petites nationalités provinciales coïncide justement chez nous avec leur pleine décadence politique et morale. Mais il en a été ainsi dans tous les temps. Nous n'éprouvons bien (et on le sait assez de reste) que ce que nous n'avons pas encore ou qui est sur le point de nous échapper, et le regret est avec le désir le seul de nos sentiments qui ne nous trompe pas et qui dure. Partout les vieilles mœurs s'en vont, et on ne s'en est jamais tant préoccupé; c'est au moment où le particularisme provincial est presque effacé que nous embrassons le peu qui en subsiste d'une affection échauffée et jalouse; et nous sommes devenus enfin les plus religieux des hommes depuis que nous ne croyons plus à rien. Peut-être que, littérairement, ce n'est point une condition si fâcheuse. Tout au moins, pour sortir de nous-mêmes et communier dans le passé avec l'âme des simples, il y a une manière de foi rétrospective, méprisée presque autant que l'autre des rationalistes, mais dont les poètes sont parfaitement capables. Elle suffit, et il s'y ajoute une mélancolie particulière qui est un bel élément d'art. C'est ce rayon mélancolique et tendre qui dore l'œuvre de Virgile, au levant de la décadence latine; il se joue dans les poèmes de Brizeux et de Mistral : et nous le retrouverons, atténué d'abord, plus apparent à mesure, jusque dans les vers de ce sensualiste délicat, de ce Bressan, « plein de malice et de sens », qu'est Gabriel Vicaire.

Et il ne se pouvait, sans doute, qu'il fût autre. Cette Bresse, toute petite, entre l'humide et vaporeuse plaine de la Dombes et le montueux Bugey, elle fait comme une Ile-de-France ou une Normandie en miniature : pays de blé, gras et riche, de sensualité un peu lourde. La race n'y a rien de mystique; elle a des vertus plus solides et qui sont justement celles de

nos races les mieux françaises : une grande raison, de l'égalité et de la bonne humeur. Ce sont des vertus encore, même chez un poète, et si elles ne vont point seules. C'est le cas pour Vicaire. Il a commencé par dire la Bresse en Bressan. Elle garde dans son œuvre sa belle aisance campagnarde :

Grands prés, couleur d'émeraudes,
Bois feuillus, petits étangs,
Laboureurs du bon vieux temps,
Fortes mangeuses de gaudes,

Sous mes regards attendris,
Tout le cher pays défile...

Et, de fait, le voici tout : et la Saône « paresseuse », la Veyle « au bord fleuri », la Croze, le bois de Bettant, les enclos ensoleillés « pleins de vaches bressanes », le vieux berger coulé dans sa houppelande et immobile sur la hauteur, les « meygniats » en blaude de coutil gagnant par bandes la « vogue » prochaine, et Jeanne et Rose et Lise, leurs « frisquettes » amoureuses, Annette, dont la bouche « a le goût de la fraise », Nanon, aux yeux « bleus comme le manteau de la Vierge Marie », Claudine, dont la joue

Est comme une pomme
Sous son front ébouriffé.

et la grande revue des cabaretiers et des cabaretières, maître Juvanon en tête, flanqué de Mme Barbecot; le père Martin, étayé de la mère Gagnoux... J'en passe : ils sont trop! Encore m'en voudrais-je d'oublier dans cet homérique dénombrement les bons gros moutards joufflus « n'ayant rien des anges » et les jolis gorets familiers, « point byroniens » pour deux sous, qui « barbotent » avec eux dans les flaques. Quelle santé et quelle vie grasse et large et si peu façonnière! Toujours gaie, toujours la même? Ce serait trop dire. En Bresse, comme ailleurs, le paysan a ses peines; à lui aussi, il faut « se battre avec la terre » qui ne donne rien pour rien; et il y a encore les maladies, l'impôt, la vigne « brûlée », l'enfant qui part au service, la fille qui languit en souci de l'amoureux qui tarde... Rappelez-vous *Petite Marie* et donnez un souvenir à la *Pauvre Lise*... Heureusement qu'il est des compensations pour le brave homme et que Dieu, dès cette vie, veut bien lui compter « sa part de joie » :

Le matin lui parle en riant;
Il va boire aux sources prochaines;
La paix qui tombe des grands chênes
Emplit son cœur mâle et vaillant.

Puis quand vient l'heure désirée,
L'heure de la moisson dorée,
Quand, sous le ciel vaste et dormant,
Comme fait une mer immense,
Frémit, murmure et se balance,
Le champ de seigle ou de froment,

Sous les lourdes grappes d'automne,
Quand la cuve crie et bouillonne,
Quand, sous l'effort près d'éclater,
Le pressoir las enfin s'arrête,
N'est-il pas vrai qu'alors c'est fête,
Que le cœur se prend à chanter?

C'est cette chanson que Gabriel Vicaire nous a dite, d'après ses humbles compatriotes. Ne lui soyons point trop sévères pour quelques gaillardises et un idéal de vie où c'est l'idéal qui fait le plus défaut parfois. Le ton se haussera, quand il arrivera au poète de chanter pour son propre compte. Mais cette application même à demeurer dans le vrai caractère de son sujet, il la faut louer chez lui comme une marque de sa sincérité :

O mon petit pays de Bresse si modeste,
Je t'aime d'un cœur franc...

Il l'aime, mais il ne le surfait pas; il le peint comme il est, au naturel. C'est la Bresse d'aujourd'hui et de tous les jours, une Bresse un peu surabondante, de jovialité un peu épaisse, s'il faut dire, mais si avenante ainsi, accorte au déduit comme pas une, avec une fraîcheur de sentiment et d'expression qui serait seule pour la faire aimable et aimée. Et il est bien certain qu'après un tel livre la belle était assurée qu'elle avait trouvé son poète, un poète bien à elle, né du sol, et le meilleur enfin qui pût être par le cœur et par l'esprit.

Le Vicaire qui suivra, nous ne nous l'expliquerions pas sans cette première œuvre ; il y est en puissance, sinon dans sa forme, qui est déjà pleine et complète, au moins dans ses inspirations, dans son fonds de sentiments et d'idées dont certains s'atténueront, d'autres prendront le dessus. Ce qui domine chez lui pour l'instant, c'est une manière d'épicurisme campagnard, fait de sensualité, de bonhomie et de malice. Mais c'est aussi (par quoi il s'élève déjà) une très vive curiosité pour les choses de la nature qu'il aime, qu'il pénètre et qu'il rend à merveille. Cette nature, il la voit encore toute proche, et il est vrai qu'il ne déshabituera jamais entièrement ses yeux du spectacle des objets familiers. Riante, facile, humaine en un mot, c'est la nature même de cette Bresse heureuse, sorte de microcosme de la grande terre française. Ce qu'il en aura vu d'abord, il le pourra étendre et comme généraliser plus tard; il n'ira point au delà, sauf en deux ou trois pièces, fantaisies de lettré évoquant une Chine de paravent ou suivant sur une mer de rêve des papillons envolés. Mais ce qu'il verra ainsi de la nature, il le verra bien et l'on pourra compter ses méprises. Et enfin, voici quelque chose de plus particulier encore et qu'il convient de relever avec attention, dès les *Émaux bressans*, entre les pièces proprement pittoresques et le réalisme des tableaux de genre : c'est, çà et là, dans ce premier livre, une inspiration puisée à la pure source des traditions populaires. Les pièces de cette

sorte sont relativement en petit nombre dans les *Émaux bressans;* ce n'est encore qu'un filet; la source commence seulement à s'épancher. Mais le poète n'était pas sans se rendre compte déjà de ce qu'elle pouvait devenir. L'année même qui précéda la publication de son premier livre, il plaçait en tête des *Chansons populaires de l'Ain* recueillies par M. Charles Guillon une longue et intéressante préface où l'on trouverait formulées la plupart des idées dont il allait poursuivre invariablement l'exécution dans les œuvres postérieures aux *Émaux bressans.* Dans ce livre même, telles pièces, comme *En rêve, la Belle Morte, Au bord de l'Eau, Rose, Rosette,* sont des applications tout à fait heureuses des principes établis dans sa préface. Rien de gracieux et de fin comme ces petites pièces, dont la mélancolie charmante n'est pas pour déplaire au sortir des « beurdifailles » noëlesques et des « vogues » plantureuses qui voient sombrer sous les tables les municipalités en corps. Mais le poète qui ajoutait ces touches délicates à la peinture, un peu grasse et chargée, du pays qui avait posé devant lui, n'était-ce pas déjà plus et mieux qu'un « poète de clocher »?

Reste la forme, et c'est où éclate surtout l'originalité de Vicaire dès cette première œuvre. Les *Émaux bressans* sont de 1883. La date n'est pas sans avoir son importance, si l'on se souvient, en outre, que la plupart des pièces parurent antérieurement dans les revues; elle explique que parlant de la « personnalité » de Gabriel Vicaire, et dès cette première œuvre des *Émaux bressans,* François Coppée ait pu dire qu' « ils ne devaient rien à personne ». Et c'est très exact. Rien de moins parnassien que les *Émaux bressans* et qui soit aussi éloigné de la « plastique » chère à l'école; et, à l'inverse, rien qui rappelle moins le réalisme minutieux et précis où quelques rustiques du temps s'appliquaient déjà par esprit de contradiction. Entre la nature toute décorative des uns et les micrographies savantes des autres, il y avait place pour un univers moins solennel et moins compliqué. C'est celui auquel s'arrêta Vicaire : il ne nous accable pas de sa beauté compassée et rigide, non plus que de l'inextricable enchevêtrement de sa vie végétale; c'est une nature un peu interprétée et choisie, traduite en tableaux courts, par traits rares et discrets qui donnent le tout de sa physionomie. Et cela encore, qui est la vraie manière classique de rendre la nature, ne l'empêchait point d'être le poète de la Bresse, sans doute, mais faisait déjà de lui quelque chose de plus: un poète de la nature à la façon de La Fontaine et des rustiques de l'antiquité.

II

Un intervalle de plusieurs années sépare la publication des *Émaux bressans* de la publication du *Miracle de saint Nicolas.* Dans cet intervalle, la mort d'Hugo a consommé l'éparpillement des dernières écoles poétiques. Les vieilles formules craquent de tous les côtés; c'est un besoin général de liberté, d'affranchissement. Le Parnasse a été une « geôle »; on y étouffait; on en sort avec de grands cris, des gestes ivres. Où aller cependant? Heureusement que l'intrépidité d'une demi-douzaine d'explorateurs internationaux, dévoués à la solution de ce problème vital pour les lettres françaises, vint suspendre à temps les hésitations. Leurs efforts eurent tout le succès qu'ils méritaient. Quelques heures plus tard, la carte poétique se trouvait subitement enrichie des Eldorados de la Décadence et du Symbolisme. On s'y rua d'enthousiasme, et ce fut, tout au moins, un beau moment pour la gaîté contemporaine. Décadents et symbolistes ont fait entendre depuis une autre antienne. Il ne reste plus aux premiers que M. Verlaine, qui est un grand poète sans épithète, et M. le comte de Montesquiou-Fezensac, qui est évidemment une recrue de qualité. Et pour les symbolistes de l'âge « héroïque », les dieux, s'il se peut, se sont montrés plus sévères encore : ils écrivent tous aujourd'hui dans le français de tout le monde. Juste retour, encore qu'assez cruel, des choses d'ici-bas! Mais, en attendant ce « retour » compensateur, l'instant, il faut en convenir, n'était peut-être pas très favorable à un modeste chanteur comme Vicaire, aussi peu « abscons » que possible et qui ne prétendait ni à brouiller la syntaxe avec la prosodie, ni à vêtir ses idées, toutes simplettes, « des somptueuses simarres des analogies extérieures ». Il attendit, non sans sourire un peu, et c'est de ce bon sourire, de cette malice avertie et gracieuse que sont tissues ces jolies pièces des *Déliquescences d'Adoré Floupette* (1), la meilleure critique qu'on ait opposée aux étranges esthètes de la *Vogue* et de la *Revue indépendante,* et la seule, sans doute, qu'ils méritassent.

Il n'y a pas d'effort perdu en art, dit-on, de tentative si vaine qu'il n'en germe un jour quelque fruit. Le symbolisme, non plus que la décadence, n'a réussi à s'asseoir, à se préciser dans une œuvre sérieuse et durable. Si quelque chose d'un peu net commence à se dégager de tout ce chaos de doctrines et de théories contradictoires, c'est plutôt le sentiment de leur vanité, du néant des formules. Le « pauvre Lélian » lui-même s'en rend si bien compte qu'il prophétise aux lecteurs de l'*Almanach Hachette* un prompt « retour de la poésie à ses origines »; il est las de l' « orgie » décadente et symboliste. Et cependant il reste vrai que tout le travail de cette période n'a pas été perdu. Les mots sont plus liés aux idées qu'on ne croit, et quand Hugo se vantait, après 1830, d'avoir

(1) En collaboration avec M. Henri Beauclair.

délivré l'esprit en affranchissant le verbe, il ne disait point une si grosse sottise. Le Parnasse avait matérialisé, pour ainsi dire, toute poésie, interdisant au poète tout sujet autre qu'impersonnel, limitant sa faculté à de simples notations « d'attitudes et de costumes ». Quand les nouvelles écoles qui lui succédèrent n'auraient eu pour résultat que de ruiner une conception si étroite et de restituer au rêve et à l'émotion la place qui leur appartiennent dans l'art, il faudrait encore se féliciter du résultat obtenu. Mais ce résultat fut-il, autant qu'on l'a cru, l'effet d'une disposition particulière chez les poètes de ces écoles à entendre différemment l'objet de la poésie ? N'est-il pas dû plutôt et surtout à leur façon différente d'entendre le vers lui-même ? Rien de plus éloigné du vers parnassien, tout en sonorités métalliques, frappant dur de ses rimes somptueuses et lourdes, que ce vers nouveau, musical et ailé, fait de molles assonances, aux rythmes multiples et changeants, où tendait le premier effort des poètes décadents et symbolistes. Il y eut excès, sans doute. On peut accorder cependant que tout n'était pas vain ni dédaignable dans leurs revendications, et je pense que Vicaire, avec quelques autres, en jugea ainsi. Il me paraît, tout au moins, qu'à partir du *Miracle de saint Nicolas*, son vers, déjà si souple et si libre, devient plus musical encore, mêlant les rythmes, se jouant aux ternaires, et qu'en même temps que son sensualisme s'affine, une émotion plus pénétrante, une délicieuse fleur de rêve, s'éveillent en lui. Et, mon Dieu, si nous n'étions pas la dupe des mots, ne pourrait-on pas pousser plus loin, montrer qu'il y a symbolisme et symbolisme, et que la façon d'être symboliste choisie par Vicaire n'est peut-être pas de toutes la moins acceptable ? Le symbolisme est vieux comme Homère, lequel a précédé M. Jean Moréas, et c'est chose dont conviennent aujourd'hui ces Messieurs, si elle leur semblait moins évidente il y a quelques années. L'admirable prélude qui ouvre le *Miracle de saint Nicolas*, qu'est-ce donc après tout que du symbolisme, — du symbolisme qui aurait abouti ?

Le jardin délaissé des antiques Légendes
Est comme un cimetière, à la fin du Printemps;
Les œillets, dans la mousse, ont des tons éclatants
Et le rossignol chante au milieu des guirlandes;

Ce n'est plus la cité dolente d'autrefois,
L'endroit abandonné, si doux à l'âme tendre,
Où, quand la nuit arrive, on s'imagine entendre
La plainte d'un enfant qui se meurt dans les bois.

Parmi les croix, les ifs et les cyprès moroses,
L'abeille erre et bourdonne en quête de son miel;
Un rayon bleu descend des profondeurs du ciel
Et la maison des morts s'éveille dans les roses...

et toute la suite, si belle et parfaite absolument... Et quel meilleur symbolisme, au fond, que celui-là ?

Tout le monde connaît la vieille chanson populaire de saint Nicolas, cette tragique et naïve odyssée des trois petits enfants qui s'en étaient allés « glaner aux champs » et que mit si méchamment à mort l'affreux boucher auquel ils demandaient asile. Mais il avait compté sans le grand patron des petits enfants sages : sept ans plus tard, saint Nicolas « vint à passer dedans le champ ». Le champ raconta au saint l'histoire du boucher et des petits enfants. Et le saint entra aussitôt chez le boucher et lui ordonna de lever le couvercle du saloir où il avait enfermé « comme pourceaux » les cadavres des innocents petits êtres. Le boucher obéit en frissonnant : saint Nicolas parlait avec une telle autorité ! Et le couvercle soulevé, sur un geste du saint, les trois chérubins ressuscitèrent à la lumière :

Le premier dit : J'ai bien dormi.
Le second dit : Et moi aussi.
Et le troisième répondit :
Je me croyais en paradis !

C'est d'une délicieuse invraisemblance et le poète n'a eu garde d'y rien corriger. « Étranger, disait Pline, c'est à Athènes que vous allez ; respectez les dieux. » La vieille âme populaire n'est pas moins vénérable. Le poète suit pas à pas la légende, y ajoutant dans la mesure où ses additions rentrent dans le cadre du récit populaire, supposant, par exemple, que les trois petits garçons reviennent de pèlerinage et que le boucher-hôtelier qui leur donne asile est doublé d'une épouse assortie. Le dialogue des petits enfants égarés dans la forêt est une merveille d'ingénuité et de rêve. Et que de morceaux charmants, que de trouvailles dans tout le reste ! Jules Tellier n'avait pas tort de dire qu'il était « digne d'un Grec » ce trait adorable sur les trois petits garçons couchés côte à côte dans la mauvaise hôtellerie :

Vois comme ils dorment gentiment,
Leurs chevelures confondues,

et de trouver « un charme proprement homérique » à cette naïve confession du meurtrier saisi de remords :

Des couvents les plus saints j'ai fait sauter les grilles;
J'ai tué, *mais c'était pour la première fois.*

L'originale et inattendue poésie, si spontanée, si gracieuse et si pure, toute nourrie de la fine fleur de la tradition populaire, si doucement mélancolique aussi dans l'expression de ses regrets du passé, et combien éloignée, semble-t-il, de la veine sensualiste, du courant d'observation un peu ravalé et bas de certaines pièces des *Émaux bressans !* Prenez garde ! C'est que vous n'avez point tout vu du *Miracle de saint Nicolas* ni que vous n'avez point fait connaissance encore du Cagnard et de sa Cagnarde. Ils sont vivants, ceux-là, et mangent et boivent et

disputent et agissent comme les misérables vivants. Il y a loin, en effet, du babil ailé des petits enfants, de la sereine ampleur d'accent du grand saint Nicolas, de la mysticité attendrie et pieuse du prélude où c'est le poète qui parle, à ces couplets de « haulte gresse » qu'enfilent à tour de rôle mons Cagnard et sa digne « épouse ». Et voyez quand même : le contraste n'est point choquant, tant il est ménagé, tant la transition est insensible et naturelle, tant ce Cagnard aussi et sa Cagnarde sont des êtres privilégiés à leur façon et mettent de verdeur populaire à leur langage !

Cette facilité à passer ainsi d'un ton à un autre, à mêler le familier au suave et le rêve au réel, cette souplesse à suivre tous les mouvements de son sujet, cela encore, si je ne me trompe, est pour rapprocher Vicaire des poètes de « bonne race gauloise », à qui leur sensualisme n'est jamais une chaîne et dont l'un au moins la porta avec tant d'aisance qu'elle ne le gêna point pour fréquenter chez Platon. Avec le *Miracle de Saint-Nicolas*, surtout avec *A la bonne Franquette* et le *Bois-Joli*, où il sort de sa Bresse et atteint son plein développement, Vicaire allait définitivement marquer sa place parmi ces poètes qu'on peut dire les plus vraiment « nationaux » en ce qu'ils sont l'expression la moins imparfaite des qualités moyennes de l'âme « nationale » et qu'il n'est presque rien chez eux où elle ne se reconnaisse. Bon sens, liberté d'esprit, vive et naturelle humeur, un goût sûr, qui ne raffine point et qui a pourtant sa délicatesse, la passion du clair, du simple et du précis en tout, certain sentiment à l'occasion, mais toujours atténué et réservé dans ses dehors et, pour les choses de la vie, une façon de s'en accommoder souriante, détachée et légère, c'est de quoi est faite, on peut dire, cette âme modérée, d'équilibre admirable, et que ne remplacera point de sitôt l' « âme cosmopolite » qu'on nous prépare. Que faut-il « pour être heureux en ce monde » ? demande le poète.

> Avoir à sa droite un pot de vin vieux,
> En poche un écu, du soleil aux yeux,
> Et sur ses genoux sa petite blonde.

Vous reconnaissez ce *hoc erat in votis*. La vie passera de la sorte, facile et sans trouble, les jours s'en allant « à la bonne franquette ».

> Le soir, sous la tonnelle on porterait sa chaise...
> Et que d'humbles plaisirs, antiques, mais permis,
> Dont je ne parle pas...

Ainsi je vieillirai, conclut le poète, et j'attendrai que mon tour arrive,

> A ne jamais rien faire occupé tout le jour.

Idéal sans grande élévation, peut-être, mais qui fut justement, et l'expression comprise, celui d'un La Fontaine et d'un Régnier. Le « rien faire », ils l'entendaient pareillement et que c'était le temps donné à la chimère, au rêve, à la poésie.

> Parmi les paysans je vivrai comme un sage,
> Attrapant chaque jour une rime au passage.

Aucune trace d'hiérophantisme là dedans. Si jamais poète ne s'en fit point accroire sur lui-même et sur sa « mission », c'est décidément le poète que voici. Par quoi il n'est point tout à fait de son temps, encore, mais de cet âge si simple, entendu et modeste, où un Boursault ne faisait que traduire le sentiment général quand il disait d'un vers si joliment allitéré :

> Je m'amuse à la Muse et la Muse m'amuse.

La sienne n'a jamais changé ; c'est la même aujourd'hui et hier, mais, dans son printemps, elle avait un peu les manières du village, belle fille et bonne fille, au demeurant, « la peau brune » et qui sentait la vendange et l'amour, coquette déjà, allant à « tout ce qui rit, chante ou brille ». L'air de Paris l'a polie à souhait. Si elle garde toujours sa mine « réjouie », ses « yeux noirs » et son « teint vermeil », si elle est restée la moins « mijaurée » des muses de ce temps, le tour est plus délicat et plus soigné et il y a plus de piquant à ses façons. Gaie comme pas une avec cela, et comment non ? Le poète nous a conté ses origines : née de l'écume du bon vin de France, « une rose à son bavolet », c'est un tourbillon perpétuel. La voici qui entre chez lui par la fenêtre et elle prendra pour sortir le petit trou de la serrure. Il la faut laisser. C'est son genre, à la « donzelle ». En doutiez-vous ? C'est que vous ne le saviez point, assurément, tant capricieuse, follette, tant fille du peuple, ni que vous n'aviez point fait attention à son vocabulaire familier :

> Ah ! pour deux sous je pleurerais,
> Si je savais comment on pleure !...

Elle en a un autre, quand elle veut, plus relevé, et un autre aussi que j'aime moins, où *roupiller* se dit pour dormir, *pognon* pour monnaie et *parfait miché* pour ce que vous savez, et peut-être qu'elle eût pu nous tenir quittes de celui-là qui sent davantage la canaille que le peuple. Combien mieux inspirée quand elle s'adresse ailleurs, « ès lieux plus honnestes », et va demander des modèles à ses anciens patrons du temps jadis, les bons maîtres François, Clément et Mathurin ! C'est d'eux qu'elle tient tant de tours charmants, de locutions si joliment archaïques dont elle a enrichi sa ferme et savoureuse langue agreste :

> *Adieu vous dis*, fleur de jonquille...
> Nous cependant, *pauvre pécore*...
> Comme l'argent au bas de laine,
> Tout nous arrivait *à planté*...

Et ces tours sont si naturels et si attendus, ces lo-

cutions si justes, amenées et éclairées par le contexte, qu'ils n'arrêtent jamais à la rencontre et qu'il n'est que faire de lexique au plus ignorant lecteur. Est-ce tout? Point. Son éducation, même sous ces vieux et excellents maîtres, n'eût point été entière, eût cloché par quelque endroit, et il lui restait à faire ce qu'ils avaient fait tout les premiers, à l'aller compléter à l'école du bon peuple de l'ancienne France, toujours jeune et vivant sur les lèvres ouvertes de la tradition. Ah! pour celui-là, que ne lui doit point Vicaire! Quel autre lui aurait enseigné cette gracieuse langue d'amour, ces diminutifs de sentiment, l'emploi de ces couronnes d'adjectifs autour du nom de la bien-aimée, et, pour finir, le secret de ces petits rythmes déliés et vifs que nul avant lui (non pas même Hugo, on l'a dit et justement) n'avait maniés avec cette maîtrise? Quel autre lui eût ouvert cette flore de rêve, cet artificiel et délicieux paradis de marjolaines, de muguets et de roses, où, sur la plus haute branche, chante éperdument le rossignol du Bois-Joli? Et, sans doute, les marjolaines cueillies, le poète est intervenu pour tresser et façonner le bouquet. Mais quel art incomparable, qui n'a l'air de toucher qu'à peine à ce qu'il transforme entièrement et fait sien, et qui nous donne, dans sa fleur à lui, cette impression singulière et nouvelle de quelque chose de très simple, de très naïf et de très savant à la fois! Il y a ainsi, et par douzaines, dans les derniers livres du poète, des merveilles d'adaptations, si l'on peut dire, de nos vieilles chansons populaires; il s'en trouvait déjà quelques-unes dans les *Émaux bressans*. Mais ici la source est devenue fleuve et ne cesse plus de couler à partir du *Miracle de saint Nicolas*. Qu'est-ce à dire cependant sinon que le poète avait réalisé cet accord, dont il parlait dans sa *Préface des Chansons de l'Ain*, entre « la poésie des simples et celle des lettrés », que le jour était enfin venu qui voyait « la réconciliation de ces deux sœurs ennemies dont le plus grand tort avait été de se méconnaître » et que ce jour en effet, si l'exemple du poète n'était pas perdu et si ses efforts ne demeuraient point isolés, l'avenir le marquerait peut-être pour un « jour de renaissance »?

III

Nous n'avons pourtant encore que le Vicaire des chansons et des rondes et ce n'est point le tout du poète. S'il s'en était tenu là, faisant applaudir seulement à la grâce ailée et délicate de ces petites pièces, ce serait quelque chose sans doute, Vicaire serait le « gentil » Vicaire, mais le meilleur peut-être de son œuvre nous manquerait.

Je n'irai point à garantir, malgré l'autorité de M. Anatole France, qu' « au fond » ce poète est triste et que ses orgies sont seulement « les saintes orgies de la nature ». Mais il est vrai, du moins, que sa muse est femme et qu'elle a ses jours de vapeurs. Autant qu'elle se tourne vers le passé, elle ne peut que ce soit sans une secrète mélancolie. A ce passé elle empruntera des souvenirs personnels, confessions le plus souvent abandonnées, légères, dont le poète ne se défend point, où il nous entretient beaucoup de lui et qui ne nous choquent aucunement, parce qu'il a le « moi » aimable et bonhomme. Telles les pièces intitulées : *Aux amis*, *les Cloches du pays*, *Vent d'automne*, surtout *les Apparences*, où il y a, peut-être, autre chose cependant qu'une mélancolie de circonstance, une sincérité et une profondeur d'accent qui rappellent par endroits le Villon des ballades et des strophes XXII à XLI du *Grand Testament* :

> C'était l'ivresse aveugle et sourde,
> Et qui, stupide, tourne en rond.
> Je sens encore sur mon front
> Le poids si lourd de sa main gourde...
> Je m'éveillai sous un rayon,
> Seul, un matin, l'âme pesante;
> Mes compagnons, d'humeur plaisante,
> M'avaient laissé comme un haillon...

Cet accent est rare, malgré tout, chez Vicaire; le ton habituel de ses confidences demeure plutôt enjoué, accommodant, et sans l'espèce de rancune sombre qu'il y a ici contre le passé. Un léger tremblement dans la voix peut-être, mais non ce pli amer et dur de la bouche.

L'autre passé qui l'attire pareillement, c'est le passé impersonnel des légendes et des contes. C'est la seconde source populaire où il ira puiser après les chansons, buvant ainsi tour à tour à ce qu'on a pu appeler « la double mamelle de la Tradition ». Plus abondante, riche d'éléments et savoureuse, elle découvre à qui remonte jusqu'à elle et pénètre sous le limpide cristal de sa face une sagesse profonde, tant de sens qu'on les y peut trouver tous et que tous sont recevables. Faut-il voir dans ces contes et légendes, avec Max Muller et Gubernatis, des mythes astronomiques dégénérés? Ne vaut-il pas mieux penser, avec M. Anatole France, que les combinaisons de l'esprit humain à son enfance sont partout les mêmes et que contes et légendes n'étaient pas moins, à l'origine, qu'une représentation de la vie et des choses propres à satisfaire des êtres très naïfs? Sont-ce, au contraire, comme tendrait à l'admettre Sainte-Beuve, et pour parler seulement de la tradition populaire française, les résidus combinés des religions, des superstitions diverses, celtiques, païennes, germaniques, qui, rejetées et refoulées au sein de nos campagnes, y auraient fermenté et auraient produit, à une certaine heure de printemps sacré, cette flore populaire universelle, « comme au fond des mers où tout s'accumule et se

précipite, fermente déjà peut-être ce qui éclora un jour »? La question demeure indécise, et si l'on avait pu nourrir un moment l'illusion que « grâce à la somme considérable de documents rassemblés, aux recueils remarquables de toute provenance connus jusqu'à ce jour et enfin aux savantes études et dissertations parues sur la matière », une solution était sur le point d'intervenir, il en a fallu rabattre singulièrement et reconnaître avec M. Luzel, que « jamais on n'a été plus loin de s'entendre ».

Quelle que soit, au reste, l'origine de ces récits populaires et qu'on les élève à la dignité de mythes astronomiques ou qu'on les rabaisse à des imaginations de nourrices, l'important, au point où nous nous plaçons, n'est pas là, mais bien seulement qu'ils existent encore, qu'il y ait des âmes pieuses pour les recueillir et des poètes pour s'en inspirer. Après quoi, les poètes y enfermeront le sens qui leur conviendra, et même, si bon leur semble, n'y enfermeront aucun. Il suffira qu'ils les revêtent de beauté. Ainsi a fait Vicaire pour la plupart des légendes de son *Heure enchantée*. Et, par exemple, si la légende des *Sauvageons*, qui est une délicieuse légende bressane, ou la légende de *Merlin*, qui est la merveille des légendes celtiques, ont atteint chez le poète à un degré de perfection littéraire si éminent, qu'irons-nous le chicaner, par ailleurs, sur l'absence d'une moralité tout à fait secondaire ou sur une interprétation un peu différente de celle que le mythe a reçue jusqu'ici? Cette *Heure enchantée*, dans sa partie purement « traditionniste », reste le chef-d'œuvre de Vicaire. C'est là qu'on peut saisir le plein effet du système dont il se réclamait dans sa préface aux *Chansons de l'Ain* et parce que tout y est de source justement et puisé à même la tradition. D'autres poèmes, qui sont comme de seconde main, pourrait-on dire, et dont les originaux se rencontreraient dans notre littérature médiévale, ou plus près encore, ne sont pas moins admirables pour sembler moins spontanés: tel *Rosette en Paradis*, inspiré, sinon imité du fabliau du *Vilain qui conquist paradis par plaid; Marie Madeleine*, un « miracle » du xve siècle en raccourci; telles encore, dans un ordre tout différent, ces jolies choses musquées et fines: *La journée de Javotte, Fleur d'avril*, et qui sont du Marivaux plus discret, pur et comme clarifié.

Dans tout cela, pourtant, que devient le sensualisme de l'auteur des *Émaux bressans*? Atténué, affiné, il se découvre où on l'attendrait le moins; il n'abdique pas, comme on pourrait croire, fût-ce devant le lyrisme, et s'il ne s'y mêle pas, il reste qu'il y conduit quelquefois. L'esprit, par des nuances infinies, s'élève avec le poète et, parti de plain-pied, se trouve atteindre où il n'eût point osé aspirer d'abord. La chose est très frappante dans la pièce intitulée : *Madame la Lune*. Elle s'ouvre sur un petit rythme moqueur de chanson rustique:

> Au soir, quand la brune
> S'étoile d'argent,
> Dis-moi donc, Gros-Jean,
> As-tu vu la lune?

et par un crescendo insensible monte jusqu'à la grande mélancolie lyrique des alexandrins du finale:

> Elle passe, très lente, en sa robe de rêve,
> Parmi les liserons et les roses pâmées,
> De ce pas indolent dont marchent nos aimées,
> Quand le vent du désir en leur âme s'élève...

IV

Il faut lire toute la pièce. Des citations plus étendues ne serviraient qu'à mieux faire mesurer la distance, le chemin parcouru des premiers tableaux réalistes des *Émaux bressans* à cette sorte de cantique alangui et mystique qui clôt la dernière œuvre du poète. Mais la vérité, et je crois l'avoir montré, c'est que Gabriel Vicaire a toujours parfaitement concilié en lui les deux tendances. « Deux hommes sont en moi qui se livrent bataille », a-t-il dit quelque part:

> C'est un pauvre amoureux contre un rabelaisien.
> L'un, confit en douceurs, se pâme où l'autre bâille;
> L'un fait de petits vers et l'autre fait ripaille;
> Ce qu'au juste je suis, ma foi, je n'en sais rien.

Ne l'en croyez pas, ces deux hommes-là se sont arrangés depuis et très vite, et c'est de leur accord qu'il est résulté le poète que nous avons vu. Génie clair, fait de raison et de libre humeur, « gentil » esprit au sens qu'on le prenait de Marot, ayant l'abandon, la grâce du tour, l'aisance heureuse dans le dialogue, la brièveté exquise dans l'expression en même temps que l'abondance dans l'image et la plénitude dans le rythme, relevant ses pires familiarités par quelque façon de parler délicate ou piquante, disciple original des vieux maîtres de notre langue, maître lui-même en son genre, et par son imagination fleurie et vive, et par sa culture soutenue, et par cet instinct mystérieux qui lui fait retrouver du premier coup la tradition perdue, il est le poète le plus vraiment français de ce temps, celui en qui chante le mieux l'âme de la race, celui en qui elle se réfléchit le mieux aussi avec ses qualités moyennes et charmantes (sensualisme léger naïveté, malice), non exclusives à l'occasion, et on l'a suffisamment vu, je pense, de noblesse et de profondeur.

CHARLES LE GOFFIC.

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN FRANCE

DU CONSULAT JUSQU'A NOS JOURS

S'il y a un public pour rechercher, dans la foule toujours croissante des livres de toute valeur, ceux qui, par l'intérêt du sujet, par la fermeté du dessin, par la vigueur virile du talent, s'imposent à l'attention et à l'étude, ce public nous remerciera de lui signaler la seconde partie de l'ouvrage de M. Louis Liard, *l'Enseignement supérieur en France* (1).

Le premier volume, que les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié, nous montrait la décadence et la ruine de l'enseignement supérieur sous l'ancien régime, puis les efforts de la Révolution pour le ressusciter. Le second volume s'ouvre avec l'époque contemporaine. Il débute par l'analyse et l'appréciation de la loi de l'an X, qui, conservant et multipliant les écoles spéciales, détruisant les écoles centrales, laissant tomber à terre ce que la Révolution avait gardé du plan de Condorcet, renonçant à toute idée de création de grands conservatoires littéraires et scientifiques, portait un coup redoutable à l'enseignement supérieur, et préparait le régime d'inertie, de stérilité, de l'Université impériale. Il s'achève par le commentaire de l'article de la loi de finances qui a donné leur état civil aux corps de facultés, et par l'énoncé des deux décrets complémentaires qui ont défini, l'un, les attributions du Conseil général des facultés, l'autre, l'organisme financier des nouveaux corps. Il nous conduit donc jusqu'aux ministères de M. Ch. Dupuy et de M. R. Poincaré, ou, si l'on veut, jusqu'au seuil d'une prochaine discussion sur le mode définitif de ces centres encyclopédiques, qui ont déjà conquis leurs meilleures conditions d'existence, d'activité et de progrès, et auxquels il ne manque plus que leur nom véritable. Ce que le livre nouveau de M. Liard met sous nos yeux, ce sont les destinées du haut enseignement pendant toute la durée de notre siècle.

***

Cette histoire de l'enseignement supérieur depuis les dernières années de la Révolution jusqu'à nos jours, M. Liard l'a condensée ailleurs dans cette formule concise : Université et Universités. En effet, que voyons-nous tout d'abord se dresser, s'édifier, s'organiser, et dominer sur l'horizon pendant quarante années? L'Université impériale. Bonaparte consul traçait comme un premier plan de cette construction; Napoléon empereur l'exécuta et l'accomplit. Elle survécut à l'Empire. Elle résista, malgré les défiances du gouvernement de la Restauration, aux représailles de l'esprit réactionnaire. Elle ne parut pas être ébranlée, sous l'égide du gouvernement de Juillet, par les assauts de l'esprit libéral. On la vit brusquement s'effondrer, ou, pour parler plus justement, s'effacer, se réduire à rien, devant la décisive intervention du parti clérical, dans cette crise d'affolement de la bourgeoisie qui succéda aux journées de Juin.

De ce qui avait été l'Université, il subsista, longtemps après sa chute, il subsistait hier encore l'illusion d'un édifice et l'ombre d'un grand nom. Mais peu à peu, malgré les précautions policières du second Empire, et grâce à l'initiative généreuse d'un ministre bien digne de mémoire, Duruy, avant la période dite libérale; puis, pendant cette période; enfin, à la suite des grands désastres, sous l'aiguillon d'âpres nécessités comme le sentiment de notre déchéance et l'aspiration passionnée vers le rélèvement, l'idée des Universités, dont le germe datait de l'Encyclopédie, et qui, réduite, pendant plus d'un siècle, à végéter en quelque sorte sous le sol, n'avait jamais cessé d'aspirer à la vie, brise le sceau des préjugés qui lui faisaient obstacle. Ce qu'on n'avait jamais cessé de réclamer éloquemment, mais sans succès, dans les discussions et les projets de la Constituante, de la Législative, de la Convention, du Directoire, de la Restauration, du gouvernement de Juillet, c'est-à-dire la création de puissants foyers d'étude et de science, de groupes fortement organisés pour la vie intellectuelle et pour la production scientifique autant que pour le labeur professionnel, se réalise enfin, après vingt ans d'efforts, d'échecs et de succès durement disputés, sous la troisième République.

Le livre de M. Liard, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, est écrit pour justifier ce résultat et pour nous forcer d'avouer que la logique des faits et des idées ne pouvait pas aboutir à d'autre conséquence. Ce livre est conduit, il est déduit d'un bout à l'autre, avec l'inflexible et irrésistible rigueur d'une thèse de géométrie. C'est justement la force, la vertu d'une telle démonstration, que toute rhétorique en soit bannie. Le lecteur n'est ici dupe d'aucun prestige. Ce ne sont pas des artifices de langage qui l'amènent à se ranger du côté de l'auteur. Il ne subit d'autre ascendant que celui de la vérité, et il se rend alors sans conditions, car il se rend à l'évidence.

Nous n'avons pas la prétention de resserrer, en quelques lignes d'analyse, un volume de cinq cents pages, écrit avec ce parti pris de précision et de sobriété. Mais par quelques indications sommaires sur le contenu de l'ouvrage, par des emprunts, par des extraits, nous espérons convaincre les lecteurs de la Revue de l'intérêt et du profit qu'ils trouveront à étudier l'ouvrage même, pour s'y instruire à fond d'une question liée étroitement au développement de tout progrès, et qui ne se sépare plus des destinées de la patrie.

***

Cette histoire de l'enseignement supérieur jette d'abord sur l'œuvre de Bonaparte une vive clarté. Dès que la main du fondateur de l'État moderne se pose sur les plans d'instruction nationale légués par la Révolution, elle en détruit l'économie. Les écoles centrales, biffées d'un trait de plume, font place à des lycées dont le régime est l'internat. Ces sortes de casernes scolaires n'ont plus rien de commun avec les institutions républicaines. Pour les peupler, on versera dans chacune d'elles deux cents boursiers, élèves du gouvernement. Les maîtres des ly-

(1) Louis Liard, *l'Enseignement supérieur en France* (1789-1893); Armand Colin, 1894.

cées forment une hiérarchie de fonctionnaires nommés par le Premier Consul, et désormais tenus en bride. Le programme du lycée se borne à un enseignement secondaire, marqué par le retour à l'enseignement littéraire, ce qui n'implique pas assurément une erreur de doctrine, mais caractérisé aussi, ce qui est moins heureux, par le retour aux anciennes méthodes, à l'idéal rhétoricien. Plus de français; sept ou huit ans de latin, et de latin qu'on étudie, non pas pour le comprendre, mais pour l'écrire et en prose et en vers. Même parti pris de restriction dans l'école spéciale, qui perd de plus en plus le caractère d'enseignement supérieur. Fourcroy, l'auxiliaire de Bonaparte, ne voit que les nécessités présentes, c'est-à-dire la disette d'hommes de loi, de médecins. Bonaparte se garde bien d'exiger de Fourcroy de plus hautes visées : lui-même, il apporte une politique hostile, par définition, aux grands corps enseignants, à l'esprit de philosophie, à la science indépendante.

Mais, au service de cette politique autoritaire, le génie administratif de Bonaparte met une réglementation d'une rare vigueur. Au désarroi de l'ancien régime s'étaient ajoutés, depuis la Convention, tous les abus de la licence. Les corporations abolies, les professions s'étaient trouvées ouvertes : de là, en médecine, une foison de charlatans avides et d'empiriques éhontés ; la vie humaine était à la merci de tous ces malfaiteurs qui se vantaient impunément de la guérir. Plus d'écoles publiques de droit : on s'improvisait avocat, magistrat, sans autre titre « que le goût de la chicane » et le désir de gagner de l'argent. Pour mettre fin à cette anarchie, Bonaparte rétablit les grades et il en fit des garanties d'État. « Le diplôme cessa d'être une simple preuve d'études. Il se transforma en brevet d'aptitude. » Transformation grosse de conséquences. « On se trouvait conduit, par une nécessité d'ordre social, à méconnaître la vraie destination des hautes études et à les régler à la stricte mesure des besoins professionnels. » Comme il faut éviter, avant tout, les abus et scandales des anciennes universités, les inscriptions fictives, la désertion des cours, la collation indulgente ou vénale des grades, le règlement prescrira tout, jusqu'à la forme des leçons du professeur. L'intégrité des examens est assurée, non sans raison, par un réseau serré de précautions. Mais, de toutes parts, les lisières, les chaînes enveloppent, enserrent, et ne tardent pas à garrotter l'enseignement. Tutelle financière : le bureau de contrôle; tutelle scolaire : le conseil d'enseignement et de discipline. A travers cette armature de règles, seul le souffle de la scolastique peut à son aise circuler; et, de fait, le latin reparaît partout : on l'exige à l'entrée de toutes les carrières, médecine, pharmacie, droit. La vie scientifique se retire d'un enseignement supérieur qui n'est plus qu'un pesant mécanisme.

Les vues de Napoléon empereur vont plus loin. Il ne lui suffit pas que l'instruction publique soit constituée en administration, comme les finances ou les travaux publics; il lui faut une corporation enseignante organisée pour le dessein suivant. La Révolution avait vu dans l'enseignement national un devoir de l'État envers les citoyens; Napoléon y voit l'intérêt de l'État ou du Souverain, qui le personnifie. Pour l'Empereur, le devoir de l'État, c'est d'avoir sa doctrine, c'est de la formuler, c'est de l'imposer aux maîtres de la jeunesse et, par là même, à la nation. L'État instruit les citoyens pour les former à son service. Le rôle du maître ne consistera pas seulement à professer sur la matière littéraire ou scientifique, mais aussi, mais surtout, à faire pénétrer dans les jeunes esprits « les saines maximes de la morale et de la politique », à combattre « les théories pernicieuses et subversives de l'ordre public », à propager le *Credo* d'une autre religion qu'on pourrait appeler le culte de l'État. Ce que Napoléon entend faire de l'Université, c'est un clergé. Ce que ce clergé doit être avant tout, c'est, pour l'Empereur et pour ses héritiers, un instrument de règne.

Dessein politique ou dynastique mis à part, la conception a sa grandeur, et l'on s'explique bien qu'elle ait, à certains moments de la bataille engagée plus tard contre l'Université, rencontré des admirateurs et des apologistes. M. Liard, dont le moindre mérite, dans cette étude scrupuleusement exacte, est l'impartialité des jugements, s'exprime lui-même en ces termes : « Ce serait un idéal assurément enviable que l'existence dans une nation d'un corps de citoyens voués à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse, tenant en dépôt l'ensemble des idées morales et sociales sans lesquelles il n'y a pas de nation, concentrant, comme en un foyer, la raison et la conscience du pays, sorte de sacerdoce national et civique. » Mais une pareille œuvre, M. Liard nous le montre aussitôt, n'était réalisable qu'à une condition, qui faisait défaut, l'existence « d'un esprit public conscient, ferme et uniforme, qui se fût reconnu avec confiance dans l'esprit de la corporation ». L'esprit public n'existant pas, la doctrine destinée à l'entretenir ne pouvait pas se formuler. En effet, le point, le seul point, mais le point essentiel, où le génie de Napoléon, malgré sa clairvoyance, s'abusait, c'est lorsqu'il se flattait de faire descendre d'en haut cette doctrine, d'en imprégner la corporation, et, par elle, de la répandre dans les esprits des générations à venir. « C'était, dit M. Liard, méconnaître la nature humaine, et se méprendre sur les facteurs dont on disposait pour un pareil dessein. » A cette œuvre nouvelle il eût fallu, tout au moins, des matériaux nouveaux : on assembla des éléments anciens; on prit des « universitaires de toute marque ». Conséquence : pas d'esprit commun. Produit définitif : une certaine unité de méthodes, l'accord sur la tradition des études à la Rollin!

Autour de ce néant, un appareil disciplinaire compliqué, une hiérarchie savante, un squelette administratif monté industrieusement et d'une solidité assez durable.

Aucun souci de la valeur intime de l'enseignement, mais la théorie de ses attributions, et la répartition, par compartiments, des matières étiquetées. L'enseignement secondaire donne l'instruction générale; l'enseignement supérieur, l'éducation spéciale. Le but de l'éducation, c'est de conduire à une profession utile pour l'État. On s'achemine vers ce but par deux étapes : le lycée, qui, par la nature des connaissances qu'on y puise, doit préparer à tout, et l'enseignement supérieur, formant, pour la

profession de son choix, le jeune homme muni, par le lycée, de connaissances générales. Ainsi l'enseignement supérieur a, pour unique raison d'être, l'utilité professionnelle, et il se subordonne tout entier à cette utilité. Pas de science désintéressée. Quant à l'enseignement des lettres, il ne doit pas dépasser l'horizon du lycée. Le professeur de lettres qui a l'ambition de s'élever au dessus des procédés servant à informer un écolier est forcément un amuseur public. Qu'est-ce qu'une faculté des lettres? Un frivole Athénée, « un café littéraire ».

*
* *

Supprimée dans la période de la Restauration antérieure aux Cent jours, mais rétablie par l'Empereur après la fuite à Gand, l'Université se trouve défendue, après la seconde rentrée des Bourbons, par les esprits libéraux qui avaient tout d'abord cru de leur devoir de la détruire. Royer-Collard, Guizot comprennent qu'en travaillant à maintenir l'institution napoléonienne, ils préservent contre la fureur des ultras ce qu'en dépit de tout l'institution a pu garder d'esprit moderne. L'Université subsiste d'abord, sans grand maître, sans chancelier, sans trésorier, sans conseil de l'Université, administrée par une commission de cinq membres qui réunit tous les pouvoirs. Puis, après la démission de Royer-Collard en 1819, la commission devient Conseil royal, et le président s'achemine au rôle de grand maître. Le grand maître est enfin rétabli; il est doté d'un ministère, et l'Université redevient, tout comme la magistrature, « un rameau du pouvoir royal ». Ce qui sauve l'Université, c'est que le gouvernement de la Restauration, à son tour, a vu en elle un instrument de règne. Le pouvoir royal ne veut pas donner l'enseignement à la Congrégation: ce serait perdre l'instruction nationale. Il ne veut pas davantage octroyer la liberté de l'enseignement: ce serait laisser le champ libre à l'esprit laïque et déchaîner le péril des idées. On gardera donc le moule impérial, et on y versera un autre contenu. L'Université conservera son monopole, mais on la remplira de gens d'église. A la formule de Napoléon: « La religion catholique, la dynastie napoléonienne et les idées libérales », la Restauration substituera sa propre formule: « La religion, la monarchie, la légitimité et la Charte. » On regrette de ne pouvoir qu'indiquer au passage les pages si curieuses où M. Liard a fait l'histoire des luttes de l'esprit de réaction et de l'esprit de liberté autour des grands enseignements et des chaires illustres pendant ces années passionnées de la Restauration. L'auteur s'occupe peu de commenter les faits: il les laisse parler, et ce langage est, en plus d'un endroit, d'une saisissante éloquence.

L'histoire de l'Université, « complexe, heurtée » sous la Restauration, redevient, sous la monarchie de Juillet, d'une simplicité, d'une uniformité parfaites. C'est que pour la première fois, nous dit M. Liard, le dessein de Napoléon se trouvait réalisé: un pouvoir et un corps enseignant en confiance mutuelle. « L'Université, ajoute-t-il, fut maintenue et consacrée, par une sorte de reconduction tacite, tout le temps que dura le régime. » Les idées seules se livrent bataille. Comme sous la Révolution, nous retrouvons aux prises les deux conceptions opposées, les écoles encyclopédiques et les écoles spéciales. Guizot, Dubois, Victor Cousin, défendent le premier système; Villemain, Salvandy, augmentent, par des créations inopportunes de facultés, les vices déjà graves du second. S'ils créent ainsi des facultés un peu partout et au hasard, c'est que la Charte promet la liberté de l'enseignement, que le gouvernement n'est pas pressé de l'accorder, que de tous les côtés pourtant on la réclame, et que l'État, avant de l'octroyer, entend au moins se réserver la collation des grades. Pour retenir plus aisément la collation, le gouvernement s'apprête à sacrifier les jurys de collèges royaux qui fonctionnaient alors à côté des juges de facultés, et, pour cela, il multiplie les facultés des lettres et des sciences. Ces facultés ne sont guère à cette époque que des machines à examens. La Sorbonne elle-même, qui avait jeté tant d'éclat sous la Restauration, s'est éclipsée. « Le mal des suppléances y sévit. » C'est au Collège de France que la voix de Michelet, Quinet, Mickiewicz, attire la jeunesse et la passionne. L'Ecole normale, le Muséum, continuent leur labeur sérieux; la fondation de l'École d'Athènes, la réorganisation de l'Ecole des chartes sont deux événements pleins d'importance.

*
* *

Le gouvernement provisoire, qui succède à la monarchie de Juillet, n'a qu'une préoccupation : l'enseignement primaire. Mais quand la réaction, conduite par l'Église, éclate, c'est contre l'Université que porte tout l'effort. La liberté de l'enseignement, réclamée par les adversaires, était sincèrement voulue par le parti républicain. Une commission, présidée par Barthélemy Saint-Hilaire, avec Jules Simon pour secrétaire rapporteur, élaborait une loi qui aurait appliqué la liberté sur les bases du droit commun. L'Église voulait davantage. Les journées de Juin et la terreur bourgeoise viennent à son aide : la loi de 1850 est imposée comme préservatif social. Ce qu'il y a de plus affligeant dans cette issue, c'est l'ardeur que les anciens amis de l'Université déployèrent pour la préparer. Il faut, déclare Cousin, « mettre le clergé dans l'Université ». Et l'on entend ces cris de détresse de Thiers : « Les quarante mille instituteurs, quarante mille curés de l'athéisme et du socialisme ! »... « La société vaut bien l'Université! » M. Liard résume ainsi l'œuvre accomplie: Concordat où l'Église seule transige, et non l'Etat; transaction où elle concède ce qu'elle ne peut retenir. L'Université n'a plus ni grand maître, ni biens, ni personnalité civile. Partout l'enseignement est amoindrié, abaissé, humilié. Pour l'enseignement libre seul, des privilèges. Il a reconquis l'enseignement primaire et secondaire : l'enseignement supérieur, en attendant que l'heure soit propice pour s'en emparer, gardera son régime, et vivra de sa vie précaire.

L'histoire de l'enseignement sous le second Empire débute par une période de terreur, et se poursuit par une longue période de misère. Faut-il rappeler les attentats contre les personnes, respectées même par la loi

de 1850; les exécutions à la Sorbonne, au Collège de France; le serment obligatoire, le vote obligatoire, et les ukases légendaires, comme l'interdiction du port de la barbe; et le despotisme zélé des recteurs d'académies, ces tyranneaux tremblants; et l'agrégation omnibus, et la mutilation du cours de philosophie, et le règlement de séminaire infligé à l'École normale; et les programmes des cours imposés à des facultés qui « meurent d'anémie », et toutes les plaies révélées par l'enquête Duruy; les laboratoires, dont Claude Bernard disait, en songeant à sa cave homicide du Collège de France: « Ce sont les tombeaux des savants »; les bâtiments, ou délabrés, ou provisoires, sans livres, sans instruments de travail, sans personnel de service; les salles de cours vides ou transformées, comme disait le premier empereur, en « Athénées » pour attirer le grand public? Mais l'histoire de l'enseignement sous le second Empire a sa contre-partie, et l'avènement de Duruy au ministère réveille toutes les fibres de ce grand corps enseignant frappé de léthargie. Les actes de ce ministre, et ses projets qui dépassaient ses actes, le lecteur les trouvera présentés, expliqués, comme ils le méritaient, dans le livre de M. Liard. Je me bornerai à rappeler ici la seule création de l'École pratique des Hautes Études, et je voudrais pouvoir citer tout au long la page si expressive que l'auteur de l'histoire de l'Enseignement supérieur lui a consacrée: « Que l'on pèse ces quatre mots : École pratique des Hautes Études! Ils disent à merveille l'institution tout entière, son but, son caractère, son originalité et ses services... Nulle institution n'a plus contribué qu'elle au progrès de la science et des méthodes. Nulle aussi n'a plus contribué à répandre à l'étranger le renom scientifique de la France. »

*
* *

C'est la question de la liberté de l'enseignement supérieur qui remplira l'histoire de cet enseignement sous la troisième République. Pendant la Restauration, en attaquant le monopole universitaire, c'est l'enseignement secondaire qu'on visait. En inscrivant dans la Charte de 1830 la liberté de l'enseignement, c'est la liberté de l'enseignement primaire et secondaire que l'on voulait dire. Mais en 1848, quand la Constitution reprend ce terme, liberté de l'enseignement, le terme s'étend déjà à toutes les applications qu'on en peut faire. Pourtant la loi de 1850 n'organise que la liberté de l'enseignement secondaire, remettant le reste à l'avenir, allant d'abord au plus pressé, au plus facile. L'Empire, ennemi né des libertés et allié plutôt que sujet de l'Église, laisse la question dans l'ombre assez longtemps. Mais l'arrivée de Duruy au ministère change tout. Rome s'effraie; la guerre se rallume. L'Église avait raison de s'effrayer. Qu'on se rappelle le spectacle qui s'offrait à ses yeux: l'enseignement, sous toutes les formes, s'éveillant de sa torpeur; des conférences littéraires et scientifiques s'organisant partout; la Ligue de l'enseignement émancipant déjà l'enseignement du peuple; les bibliothèques populaires; la presse philosophique; le progrès des méthodes savantes, et surtout le projet d'enseignement secondaire des filles avec des maîtres empruntés aux lycées et aux collèges de garçons. On dénonce donc le matérialisme et l'athéisme. Une pétition, restée fameuse, porte devant le Sénat la question de la liberté de l'enseignement supérieur. Cette question, l'Empire libéral la reprend pour son compte, et une commission, présidée par Guizot, concentrant surtout son attention sur la question de la collation des grades, aboutit à cette conception : l'enseignement libre, les élèves des écoles de l'État jugés par leurs maîtres, ceux des autres écoles jugés par un jury spécial.

Ce projet de l'Empire fut voté, cinq ans plus tard, en République. M. Liard note l'analogie des situations de 1873 et de 1850: « A vingt ans d'intervalle, c'était, comme alors, une République nominale, une assemblée unique, un pouvoir faible, une majorité monarchique aux tendances cléricales; on se trouvait aussi au lendemain d'épreuves et d'épouvantes publiques singulièrement plus terribles que les journées de Juin. L'instant était donc propice pour compléter la loi de 1850. » Le rapporteur Laboulaye demande la liberté absolue. Ce n'est pas le compte de l'Église, qui veut bien la liberté pour elle, mais qui prétend la refuser aux doctrines qu'elle réprouve. « Dresser l'État clérical en face de l'État laïque », voilà le but où va la réaction. L'opposition au principe même de la loi fut exprimée par Challemel-Lacour. Paul Bert proposa un contre-projet, qui eût organisé quelques universités puissantes, affranchies de toute tutelle, responsables. La bataille se livra sur la collation des grades. D'une part, la liberté sans grades; d'autre part, la collation partagée également entre les facultés de l'État et les facultés libres. Un jury mixte l'emporta. Tout établissement formé de trois facultés (théologie excepté) serait université libre, et aurait droit au jury mixte. Les universités se trouvaient restaurées, mais au profit de l'enseignement libre. On sait comment, après avoir fait cette loi, la politique s'empressa de la défaire. Mais, en reprenant la collation des grades et tout ce qu'elle crut devoir ressaisir des droits de l'État, la majorité de 1875 maintenait le principe de la liberté.

*
* *

Après avoir montré, par une étude détaillée du régime, des programmes et des actes des universités catholiques, le peu de fruit qu'a donné la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur, M. Liard arrive à la partie plus dogmatique de sa thèse, et, pour achever de subjuguer le lecteur, déjà convaincu par l'enseignement éloquent de l'histoire, il expose, avec une grande vigueur de raisonnement, la théorie des universités. Il montre que la liberté de l'enseignement supérieur appelait la réforme de l'enseignement supérieur. Il explique ce que devrait être cette réforme; il expose ce qu'elle a été. Sur le rôle scientifique, et non plus seulement professionnel, des facultés, sur l'office intellectuel de l'enseignement supérieur, sur la science, facteur de la richesse et régulateur de l'esprit démocratique, sur la nécessité et les conditions de l'organisation de la recherche et du travail, sur les transformations extérieures et intérieures du haut enseignement dans ces vingt dernières années, sur l'avenir de

cet enseignement, M. Liard a écrit des pages d'une logique serrée et pressante, dont on ne saurait guère rien extraire ou isoler, sauf peut-être cette conclusion: « A la veille de la Révolution, les universités de l'ancien régime agonisaient; le nom survivait à la chose. Aujourd'hui, les universités de demain sont déjà des être réels; la chose préexiste au nom. Organisés comme ils sont, ces corps de facultés peuvent être, s'ils le veulent, des institutions solides. On s'est proposé de leur donner la cohésion, la liberté et la richesse, qui sont des conditions du progrès scientifique et qui sont aussi la force. L'enseignement supérieur a deux espèces d'adversaires: ceux qui le redoutent, parce qu'il est science et liberté d'esprit; ceux qui le condamnent, parce qu'il est sélection et élite. Or, comme ce sont là précisément les deux raisons majeures pour lesquelles doit s'attacher à lui toute société civilisée, et, plus que toute autre, une société démocratique, l'accroître, le fortifier, l'enrichir, donner à ses institutions la puissance de vivre et de se maintenir par elles-mêmes, ce n'est pas seulement servir la science, c'est aussi servir la patrie. »

ERNEST DUPUY.

MES SOUVENIRS D'ENFANCE (1)

III. — SWINEMÜNDE : LA VILLE; LES NOTABILITÉS.

Swinemünde, lorsque nous y arrivâmes en 1827, était ce qu'on appelle vulgairement un trou; l'endroit cependant ne manquait pas d'un certain charme. Le jugement porté sur la ville dépendait du poste d'observation qu'on choisissait. Si l'on s'arrêtait sur la Place de l'Église, où se trouvait notre pharmacie, l'appréciation ne pouvait être bien favorable, malgré que la rue principale vînt déboucher sur cette place. Si au contraire on se dirigeait vers le centre de la ville, vers le « fleuve » comme on disait, on changeait bientôt complètement d'avis. Le long du fleuve s'étendait, sur près d'une demi-lieue, une large voie, « le boulevard », et l'on ne pouvait rien rêver de plus agréable. Les rives ne présentaient pas l'animation et le tumulte du grand commerce, mais c'était cette tranquillité même qui prêtait au paysage un attrait irrésistible. Sans doute le boulevard ne méritait pas sur toute sa longueur le même éloge: en amont du fleuve, notamment, bien des endroits laissaient à désirer; mais à partir du point où une rue transversale, partant de notre maison, coupait la chaussée à angle droit, à chaque pas l'œil était ravi par la fraîcheur et la variété des images. Tout le long du quai, s'avançaient dans la rivière des radeaux grands et petits, planchers mouvants où, dès la pointe du jour, on voyait à l'ouvrage les jeunes filles lavant le linge, en conversation animée entre elles ou avec les matelots qui les regardaient, appuyés sur le parapet du boulevard. Entre ces divers radeaux se trouvait ménagé une sorte de bassin et là étaient amarrés la plupart des vaisseaux, rangés, en hiver, par trois et par quatre. A ce moment de l'année l'équipage était invisible; et sans le filet de fumée s'échappant d'une cheminée de cuisine, ou encore un roquet étendu sur sa niche ou sur un paquet de toiles à voiles, et aboyant aux passants, on aurait pu croire les bâtiments abandonnés. Mais au printemps, la Swine à peine débarrassée de glaçons, tout renaissait à la vie comme sous un coup de baguette magique. Alors le vaisseau était posé sur le flanc pour découvrir ses avaries. Si l'on en trouvait, on voyait sur la rive s'allumer un petit feu entretenu au moyen de débris de planches et de vieux câbles effiloqués et, sur ces brasiers, des marmites de fer remplies de poix bouillante. On apportait de grosses balles d'étoupe, et le calfatage commençait. A midi une poêle où rissolaient des pommes de terre et du lard venait tenir compagnie à la marmite de fer; et bien souvent, quand vers cette heure le hasard m'amenait en cet endroit, j'ai humé avec délices le fumet appétissant de cette friture, sans être offusqué le moins du monde par les exhalaisons de la poix qui venaient s'y mêler.

Pendant le printemps et l'été, le dragueur anglais au milieu du fleuve était remis en activité. Il avait pour mission d'améliorer le cours de la Swine dans la partie navigable en enlevant le limon, qui était déversé dans un endroit de peu de profondeur pour y former une île artificielle. Deux ans plus tard, le sol était déjà couvert de roseaux : aujourd'hui on y a sans doute bâti des maisons et des établissements maritimes.

Je restais parfois une demi-heure à regarder fonctionner le dragueur anglais. L'ingénieur qui en avait la direction était un vieil Écossais du nom de Macdonald; et j'étais fort avant dans ses bonnes grâces. On m'aurait bien étonné à cette époque en me disant que plus tard, en compagnie d'un autre Macdonald, je visiterais l'île d'Icolmskill, où une antique tradition place le tombeau de Macbeth.

J'assistais aussi à l'arrivée de vaisseaux après de lointains voyages, de quelques-uns même qui avaient fait le tour du monde, ce qui paraissait prodigieux à cette époque. Mais mon vaisseau favori était le *Mentor* : il avait, disait-on, combattu victorieusement contre les pirates chinois. Le bateau chinois était armé de canons à longue portée bien supérieurs à la lourde artillerie dont disposait le *Mentor;* de plus, il avait l'avantage de la vitesse, de sorte que notre navire marchand s'était mis bientôt dans une situation fort critique. Mais le capitaine n'avait pas perdu la

(1) Voyez la *Revue* du 11 août.

tête. Il avait entassé tous ses lourds canons à une extrémité du navire, et ralenti sa marche à dessein pour permettre aux ennemis d'approcher plus aisément. Déjà les pirates faisaient leurs préparatifs pour monter à l'abordage lorsque, le capitaine ayant donné le signal convenu, les pièces roulèrent à toute vitesse d'une extrémité à l'autre, et allèrent tomber sur le bateau chinois déjà sûr de la victoire. Elles l'écrasèrent de leur poids, si bien qu'en quelques minutes il coula à fond.

Pour mon père, cependant, le fleuve et ses merveilles avaient moins d'attraits qu'une grande maison récemment construite à l'autre extrémité de la ville, *le Salon de Réunion*, rendez-vous ordinaire, pendant la saison des bains, non seulement des étrangers mais des personnages de distinction de la ville. Ce qui y attirait mon père, ce n'étaient ni les spectacles ni les concerts; on le voyait entrer non dans le salon même mais à deux pas de là, dans un petit pavillon où un vieux major, d'ancienne noblesse, aux manières affables et à l'habit bleu à boutons d'or, tenait une petite banque. Lorsque mon père y avait perdu une somme assez ronde, au lieu de se dire qu'on ne l'y reprendrait plus, il en arrivait simplement à la conclusion que la position de banquier était plus rémunératrice que celle de ponte, et que le sort du vieux major était des plus enviables. C'était vivre, cela! Un jour il tint ces propos devant une sœur de ma mère, jeune femme récemment mariée qui passait chez nous la saison des bains.

— Je ne voudrais pas faire ce métier, Louis! dit-elle.

— Et pourquoi pas ?

— Parce qu'il est déshonorant!

Il n'osa pas prétendre le contraire; mais il se leva et sortit en grommelant.

La ville était tout à la fois affreuse et charmante, avons-nous dit. La même antithèse existait pour la population, examinée au point de vue moral. Il y avait, comme dans tous les ports, une nombreuse populace vivant au jour le jour entre le rhum et l'arac, puis une classe beaucoup plus élevée, intellectuellement parlant, et qui n'avait vraiment rien de l'étroitesse de vues que l'on remarque dans les petites villes des provinces de l'intérieur. Cela tenait sans doute au caractère cosmopolite de la population. Dans les villages importants et riches des environs on eût peut-être trouvé des autochtones wendes-poméraniens du temps de Julin et de Vineta, mais à Swinemünde on rencontrait surtout des représentants de toutes les nations du Nord : Suédois, Danois, Hollandais, Écossais, établis là depuis plus ou moins longtemps, la plupart depuis le commencement du siècle, époque où la ville, jusque-là tout à fait insignifiante, avait pris un certain développement.

A notre arrivée on y comptait environ 4 000 habitants, dont un dixième à peine de bourgeoisie indigène; au point de vue des relations mondaines la proportion était encore bien plus réduite. Ce qu'avec plus ou moins de raison on est convenu d'appeler « le monde » ne comprenait guère que vingt familles, chacune d'elles ayant une sorte de clientèle, composée en partie de parents pauvres, en partie de commerçants ayant fait de mauvaises affaires.

Je vais présenter au lecteur les plus marquantes de ces notabilités de Swinemünde.

Voici d'abord le vieux conseiller von Flemming, par sa naissance et sa position l'homme le plus considérable de la ville et peut-être aussi le meilleur ; le type de la vieille noblesse, sans prétentions, sans morgue blessante, ne dédaignant pas les faveurs que la destinée lui avait départies, mais n'en faisant pas non plus un cas exagéré. Ses relations avec les bonnes familles de la ville étaient des plus cordiales. Sans doute il se serait lié de préférence avec des gens de sa classe, mais il y en avait fort peu aux environs et point du tout à Swinemünde. Il s'accommodait donc de ce qu'il trouvait. Bien qu'il se fût marié tard, l'union avait été féconde, et toute la famille se distinguait non moins par les qualités du cœur que par la pureté des mœurs. Entre sa femme et ma mère existait une étroite amitié, basée sur un respect réciproque des caractères. Cette amitié conduisit à la formation d'un cercle intime, de composition assez bizarre : le conseiller von Flemming (vieille noblesse), le chevalier von Borek (*idem*), le pharmacien Fontane.

Malgré la meilleure volonté du monde de part et d'autre, il y avait là le germe de froissements inévitables et le cercle intime ne vécut qu'une soirée. On s'était réuni chez Flemming; au moment de passer dans la salle à manger, l'amphitryon offrit le bras à la belle Mme Borcke, et le chevalier à Mme Flemming. Mon père et ma mère se trouvèrent nez à nez. « *Eh bien, Madame, Dieu le veut,* » dit mon père, et ils formèrent le troisième couple. Le lendemain, des excuses furent présentées en due forme; mais jamais plus il ne fut question de renouveler la tentative. Les relations de bonne amitié n'en persistèrent pas moins et durèrent même au delà de notre séjour à Swinemünde, comme le prouvera le récit suivant.

En 1844 eurent lieu les noces d'argent de mes parents. Nous habitions alors un gros village à deux lieues de Küstrin. Mes frères, mes sœurs et moi nous avions, tant bien que mal, organisé un cortège nuptial, malgré les protestations de notre mère. Le grand jour arrivé, quand plusieurs d'entre nous étaient

déjà en costume, on entendit retentir le cornet du postillon; une chaise de poste s'arrêta devant la maison, et l'on en vit descendre le conseiller Flemming et un autre bourgeois de Swinemünde, députés tous deux par les vieux amis de là-bas pour présenter leurs félicitations et leurs vœux aux époux. Ils ne venaient pas les mains vides, comme bien on pense, et quand notre fête enfantine fut terminée, Flemming s'avança solennellement et fit remise à ma mère d'une belle coupe en argent. La petite fête fut suivie d'un souper, et l'on fut tout occupé pendant quelque temps à se conter les nouvelles. Mais enfin, quand on eut bien bavardé, il fallut rouvrir la table de jeu, et une partie fut organisée comme autrefois. Cela se renouvela le lendemain; de sorte que, jusqu'au départ de nos hôtes qui eut lieu le surlendemain matin, abstraction faite du temps des repas, la plupart des heures furent consacrées au whist. Lorsque la chaise eut disparu au détour de la route, mon père me mit le bras sous le sien et me dit, tout en se promenant de long en large : « C'était, *sans phrase*, tout à fait charmant, quoique le whist *à trois* me coûte toujours gros. Et cependant, j'aurais été fâché de gagner. Pense donc : la coupe et le voyage! Mais cette déveine constante... non seulement à mes noces d'argent, toujours! Il y a peut-être là un avertissement de la destinée, me disant que je dois cesser... »

Et il cessa en effet, non point brusquement; mais enfin de ce jour date un revirement d'idées dont il se félicitait encore dans les dernières années de sa vie : « Vois-tu, me disait-il, je dois cela au vieux Flemming; tu sais, le jour où il m'apporta la coupe. »

Au second rang des notabilités locales, il faut placer le docteur Kind, conseiller aulique. La renommée des bains de Swinemünde lui était due en grande partie; il avait même écrit quelques ouvrages pour attirer sur eux l'attention du public. Il était petit et mince, avec une mine assez drolatique, et cependant il n'était l'objet d'aucune raillerie de la part des habitants de la ville, qui avaient souvent la plaisanterie assez lourde. Il était notre médecin, et ma mère l'avait en grande considération, elle qui traitait volontiers tous ses confrères de « farceurs ».

Le médecin des âmes était le vieux pasteur Kastner; il mourut peu de temps après notre arrivée. Il exerçait son ministère peut-être depuis les dernières années du règne de Frédéric, en tout cas depuis l'arrivée des Français; et s'il avait écrit des mémoires, ils auraient sans doute présenté un certain intérêt. Dans les temps les plus troublés, il avait su agir de façon à ne rien perdre de sa considération; en témoignage d'estime la communauté lui avait offert, vers la fin de sa vie, un portrait grandeur nature, qui fut pendu dans l'église. Quand j'allais aider le vieux Hahr, notre sacristain, à sonner les cloches, souvent je parvenais à me glisser dans l'église pour aller contempler les traits du pasteur, qui personnifiait à mes yeux la droiture et l'honneur. Ce qui ajoutait encore à ma vénération, c'est que mon père m'avait conté que, malgré sa pauvreté, il avait fait faire des études solides à ses fils, tous trois professeurs aujourd'hui, l'un d'eux à Kasan, « à Kasan sur le Volga, ville de 60 000 habitants », ajoutait-il, avec la précision dans les détails géographiques qui lui était particulière.

Près de la maison du pasteur se trouvait celle du bourgmestre Beda qui était aussi déjà vieux et malade à notre arrivée, et ne demeura plus longtemps à la tête de la commune, que sans doute il ne dirigeait plus que de nom. Je n'ai plus de lui qu'un vague souvenir, mais il n'en est pas de même de sa femme, dont la beauté m'avait frappé. Elle était, selon toute apparence, originaire du Midi, et j'inclinerais à croire d'Espagne, si, à l'encontre des femmes espagnoles, en générale petites et délicates, elle n'avait été de taille noble et imposante. Sa fille aînée qui, bien des années après, demeura chez nous et éleva ma plus jeune sœur, égalait sa mère en beauté; mais cette beauté chez elle ne fut que passagère. Un fils de Mme Beda, mon compagnon de jeux, alla plus tard se fixer en Angleterre et devint consul de Prusse à Leith, près d'Édimbourg. C'est là que je le vis, lui et sa jeune femme, fille de l'historien Alison, pendant mon voyage en Écosse en 1858.

La beauté de Mme et de Mlle Beda m'amène à dire un mot des femmes de Swinemünde. Cette petite localité était pour ainsi dire une vivante *Gallery of beauties;* et ce qu'il y a de plus remarquable c'est que la beauté se trouvait surtout dans la classe populaire. J'ai mentionné plus haut le nom de Hahr, sacristain, fossoyeur et sonneur; sa fille était en service chez nous et elle était si jolie qu'elle fit un mariage bien au-dessus de sa condition. Et comme, dit-on, l'eau va toujours à la rivière, il semblait que la petite ville exerçât une sorte d'attraction sur les beautés des environs. C'est ainsi que le major Thomas, de la Poméranie occidentale, débarqua un jour à Swinemünde avec ses trois filles qui pendant plusieurs années attirèrent tous les regards et tous les hommages. Quand les soirs de bal je voyais danser les trois déesses, le casino me semblait un temple où l'on aurait dû s'agenouiller pieusement.

Presque en même temps que le major arriva dans la ville un directeur de la navigation, M. Bauer. Il n'avait pas de jolies filles, mais il jouait lui-même le beau garçon, non sans raison d'ailleurs, car il avait de fraîches couleurs, des cheveux blonds bouclés, et

il portait des lunettes d'or. Déjà avant son arrivée existait contre lui une sourde opposition. Jusqu'alors il n'y avait jamais eu de directeur de la navigation: cet emploi avait été créé pour M. Bauer et on lui contestait les capacités nécessaires pour l'occuper dignement. « C'était un homme des provinces du centre, qui en fait de navires n'avait jamais vu qu'une flottille de gondoles entre Treptow et Stralau. Quels services pourrait-il donc rendre dans ce poste? » Et ceci et cela. Un rond de cuir! disait-on. On vit bientôt qu'on s'était trompé sur son compte, et que c'était au contraire un homme du monde. Il n'en fut pas mieux vu pour cela par les classes dirigeantes, qui cherchèrent à lui faire échec. Mais ce n'était pas chose facile, car il était adroit et prompt à la riposte. Enfin l'occasion se présenta. Bauer, fils de ses œuvres, avait, comme tous les autodidactes, la faiblesse de faire parade d'érudition, et la manie d'employer des mots étrangers. Le mot *triomphe* employé à contresens fit le triomphe de ses adversaires. Il avait fait imprimer un appel à la bienfaisance où, pour rendre hommage aux trois familles les plus riches et les plus considérées de la ville, il parlait du *triomphirat* de Swinemünde. On avait trouvé le défaut de la cuirasse : le beau Bauer, même à ses propres yeux, ne fut bientôt plus qu'un simple mortel, et l'ancien *bon ton* de Swinemünde put, comme devant, régner en maître souverain.

Parmi ceux qui représentaient ce *ton* dans toute sa pureté primordiale était en première ligne le consul Thompson. Il occupait sur la place du marché une vaste maison à trois façades, à laquelle était contigu un petit magasin, chose indispensable, paraît-il, pour un consul, quoique je n'aie jamais pu découvrir à quoi servent ces magasins dont le produit doit être des plus minimes. Thompson, homme de quarante-cinq ans environ, ressemblait fort au Tiefenbach des *Piccolomini;* mais à l'occasion il ne reculait pas devant le rôle d'*Illo*. Adroit, spirituel, prompt à la repartie, il était très populaire et très influent, bien que la direction du bon ton semblât passer peu à peu aux mains d'une autre famille. Toutefois, pour la préparation d'un grog sec, sa réputation était encore incontestée.

Le négociant Schülze, au contraire, excellait à confectionner une pâle limonade. Il semblait créé tout exprès pour être conducteur de cotillon et directeur des menus plaisirs des dames qui le gâtaient d'une façon inconvenante, peut-être parce que, en outre des talents, il avait encore l'avantage d'être le seul ténor de la ville.

Mais les vrais souverains de Swinemünde étaient les Krause, dont le chef était, à cette époque, le conseiller de commerce qu'on appelait généralement « le vieux Krause ». Tout le monde lui témoignait le plus grand respect; et le mien lui était déjà acquis avant que j'eusse pu établir de distinction entre les divers hauts personnages de la ville. Voici pourquoi. Au boulevard était amarré un navire, remarquable entre tous par ses dimensions et sa beauté, à l'avant duquel, au lieu du nom qu'on y voit d'ordinaire, on lisait la simple indication : *le 9 mars*. Je demandai ce que cela voulait dire, et j'appris que le 9 mars était le jour de naissance du vieux Krause, ce qui produisit sur moi une grande impression. Peu de temps après j'eus l'occasion de voir le vieux Krause en personne recevant un hôte à l'arrivée du bateau à vapeur de Stettin. Bien qu'il eût près de soixante-dix ans il n'avait rien perdu de sa verdeur et personne plus que lui ne m'a donné l'idée des personnalités énergiques et dominatrices du siècle passé. Les hommes du temps présent pâlissaient auprès de lui, parce qu'il leur manquait ce qui ne trouve plus un milieu assez favorable pour se développer, c'est-à-dire un immense orgueil. On pourrait croire qu'en un temps où la canne de Frédéric n'épargnait pas toujours les premiers dignitaires de l'État, cet orgueil devait subir quelque atteinte : mais il n'en était rien, et cela se conçoit, car si le prince était absolu dans le gouvernement, chacun montrait le même absolutisme dans sa sphère spéciale. On comparait volontiers l'État à une pyramide où tout naturellement la pierre de couronnement pèse de tout son poids sur les blocs inférieurs. Chacun dominait donc dans la mesure de sa position et de ses attributions. Ce qui fortifiait encore chez le vieux Krause cette foi en lui-même, c'étaient d'abord d'heureuses spéculations, puis un extérieur imposant, une mine fière et mâle, avantages dont le rôle n'a jamais été plus considérable qu'au siècle dernier, même sur le terrain de la grande et petite politique.

Et sur ce même terrain, si l'on était secondé par d'heureux dons naturels, le commencement de ce siècle offrait encore des occasions de se produire, surtout dans nos villes maritimes où le blocus continental exaspérait la haine contre l'occupation étrangère. Swinemünde possédait alors une garnison française; ou du moins tel était le nom qu'on lui donnait car, à y regarder de près, ces garnisons étaient composées en majorité de Hessois, de Westphaliens, de troupes de la Prusse rhénane et du Nassau. Aux bouches de l'Oder et spécialement à Swinemünde, c'étaient des Badois. On vivait avec eux en fort bons termes, en se faisant des concessions réciproques, lorsqu'un jour Fritz von Blanckenburg, par un coup adroit et hardi, fit prisonnière toute la garnison badoise-française. A la suite de cet événement il fallut se disculper du soupçon de participation, et tout, en se disculpant, ne pas donner

prise aux reproches de sentiments anti-patriotiques et de conduite déloyale. Seul un personnage aussi en vue et un aussi fin diplomate que le vieux Krause pouvait être chargé d'une mission aussi délicate : et il s'en acquitta à la satisfaction générale.

Diplomate, oui, le vieux Krause le fut aussi longtemps que les circonstances l'exigèrent, mais aussitôt que le vent d'indépendance commença à souffler, il se montra encore meilleur patriote. A peine le roi eut-il lancé son manifeste, qu'il contribua de tout son pouvoir et de toutes ses ressources à l'aider dans son entreprise. Il ne se contenta pas d'équiper un chasseur à cheval, il proposa de mettre sur pied vingt fantassins entretenus à ses frais pendant un an. Deux ans plus tard, quand Napoléon revint de l'île d'Elbe il engagea son fils aîné parmi les volontaires, et c'est en cette qualité que le jeune homme fit la campagne de 1815.

Pendant l'été de 1837 je vis le vieux conseiller pour la dernière fois. Il faisait alors des démarches pour vendre à l'État sa propriété, acquise en 1816. Dans ce but il était venu à Berlin et était descendu à l'Hôtel de Portugal, situé dans la Burgstrasse. Il y occupait un bel appartement au premier étage. Je m'y rendis une après-midi pour demander au vieux monsieur, assez abordable quand il était de bonne humeur, des nouvelles de son petit-fils, avec qui j'étais lié d'amitié. Mais ce jour-là ma tentative échoua, car au moment où, arrivé au haut de l'escalier, j'allais m'engager dans le corridor séparant les deux chambres principales de l'appartement, j'aperçus, à l'extrémité opposée du couloir, une forme large et haute, vivement éclairée par la flamme d'un bec de gaz, et qui frappait le plancher avec sa canne comme avec la crosse d'un fusil, criant d'une voix de tonnerre : « Louis!... Louis!... » Louis était le domestique du vieux Krause, un garçon joli comme les amours, mais quelque peu fripon. Je compris aussitôt que le moment était mal choisi pour avoir, avec ce maître irrité, un entretien amical. Je fis donc une volte-face rapide tandis que les appels réitérés faisaient trembler l'hôtel et mettaient tout le monde aux champs. Mais cela était parfaitement égal au vieux Krause; il ne se faisait nullement scrupule de troubler un portier, un garçon, ou quelque voyageur de commerce faisant sa sieste.

Trois ans plus tard, mourut « le roi de Swinemünde ».

THEODORE FONTANE.

(Traduit de l'allemand par M. G. ARI.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

Un ami de la France.

La *Revue Bleue* a reproduit l'année dernière un article d'une revue anglaise, *Une race grise et gaie*, qui donnait assez la mesure de la façon dont la presse anglaise parle couramment de la France. Mais nous ne croyons pas qu'en Angleterre ni ailleurs on ait encore parlé de notre pays dans des termes aussi haineux, aussi profondément dépourvus de toute indulgence, que vient de le faire un rédacteur du *Nineteenth Century*, M. W.-L. Alden.

Voici d'ailleurs la traduction à peu près complète de son article : tout commentaire nous paraît superflu. Publié dans la revue anglaise, immédiatement à la suite d'un article de M. Gladstone faisant appel à l'union fraternelle de tous les chrétiens, cet article est simplement, on le verra, une provocation à la croisade de l'Europe contre la France.

La haine de la France contre l'Allemagne est devenue, dans ces dernières années, beaucoup moins bruyante et démonstrative qu'elle n'avait été durant les dix ou quinze années qui avaient suivi la paix de Versailles. Aujourd'hui que l'Alsace et la Lorraine ont manifestement fini par être tout à fait satisfaites de leur changement de nationalité, il n'est plus possible pour les Français de s'obstiner à pleurer sur la triste destinée des provinces conquises. En fait, d'ailleurs la perte de ces provinces n'a jamais été que le prétexte et non la cause réelle de la haine de la France, contre l'Allemagne. La vraie cause, c'était l'écrasement des armées françaises, et la perte, par la France de son prestige militaire. Mais en dépit de la soif de revanche dont ils faisaient parade, les Français n'ont pas oublié la leçon qui leur a été donnée par Moltke, et ils ont bien pris garde d'en éviter la répétition.

Entre temps, s'est produite en France une haine violente contre l'Italie; haine devenue aujourd'hui plus violente et plus amère que ne l'a jamais été la haine contre l'Allemagne. La presse française a découvert, tout d'un coup, que l'Italie s'était rendue coupable d'ingratitude envers la France. Et de là elle a pris prétexte pour prêcher l'inimitié contre les Italiens. Des efforts organisés et persistants ont été faits pour rabaisser à la Bourse de Paris le crédit italien. Une guerre commerciale a été déclarée par la France à l'Italie, et impitoyablement poursuivie. On a menacé les ouvriers italiens dans les villes françaises, et les assassins sont restés impunis. Les correspondants des journaux français à Rome ont systématiquement forgé de fausses nouvelles pour déprécier les fonds italiens. Enfin on a couvert d'injures le signor Crispi, qui, avant de devenir premier ministre, était connu comme un ami de la France, et qui toujours, depuis son arrivée au pouvoir, a reconnu à

tort ce qui était honorablement possible pour amener une entente amicale de l'Italie et de la France. La haine de Bismarck a été remplacée en France par la haine de Crispi : et l'on a transporté contre le ministre italien la méthode de calomnies que l'on avait fait servir naguère contre le Chancelier de Fer.

L'accusation d'ingratitude adressée à l'Italie est simplement mensongère. Ce n'est point la France qui a donné la liberté ni l'unité à l'Italie. Au contraire, la France a fait naître tous les obstacles possibles pour empêcher l'unification de la péninsule. Napoléon, — qui aurait été battu à Solferino sans la conduite de l'armée piémontaise à San-Martino, — Napoléon a fait la paix avec l'Autriche en ne donnant à l'Italie que la moitié de ce qu'il lui avait promis. Plus tard encore, il a obstinément tenu les Italiens hors de Rome. L'Italie est devenue une nation, mais ce n'est nullement à la France qu'elle le doit; au contraire, elle l'est devenue en dépit des menaces et des intrigues françaises.

Mais, dira-t-on, en admettant que tout cela soit vrai, il n'en est pas moins vrai que trente mille soldats français sont morts en Lombardie pour la délivrance de Milan et des provinces adjacentes. — Soit. Mais il est mort aussi plus de cent mille Italiens pour défendre la France sous les drapeaux de Napoléon Ier Si nous en venons à compter les morts, c'est à la France que reviendra d'avoir de la reconnaissance pour l'Italie.

Il n'y a qu'une seule nation à qui l'Italie doive de la reconnaissance : c'est à la Prusse. C'est l'alliance de l'Italie avec la Prusse qui a donné Venise aux Italiens. Et toutes les promesses que la Prusse a faites à l'Italie, elle les a tenues... Il ne faut pas moins qu'une conception toute française du devoir pour prétendre que l'Italie aurait dû prendre parti pour la France en 1870.

La France n'a rien à reprocher à l'Italie. Si l'Italie est entrée dans la Triple Alliance, sous la direction du signor Crispi, c'est que la mauvaise foi et l'hostilité de la France étaient, à ce moment, devenues trop manifestes; et l'Italie a été contrainte de se mettre sur la défensive. La France, en effet, venait d'occuper Tunis, prouvant bien par là qu'il n'y avait aucun compte à faire sur sa parole...

Non, ce n'est point là qu'il faut chercher la vraie cause de la haine de la France contre l'Italie. Cette vraie cause est facile à reconnaître. Honteux de penser qu'ils avaient été défaits par les Allemands, et le seraient encore en cas d'une nouvelle guerre, les Français ont cherché d'un autre côté une occasion de regagner leur prestige militaire perdu. Il leur a paru évident que, si l'Italie restait seule, l'armée française, supérieure en nombre, aurait toute chance de la battre. Ainsi la France pourrait s'approprier, en outre de son prestige reconquis, de nouveaux territoires et une excellente flotte. Voilà donc la glorieuse opportunité réservée à l'armée française; et voici que cette misérable Alliance vient tout empêcher! Il ne faut pas supposer d'autre cause à la haine croissante de la France contre l'Italie. La France voudrait s'offrir une guerre où elle fût sûre de vaincre. Il faut encore ajouter, pourtant, qu'elle voudrait aussi fortifier l'attachement des catholiques français à la République en restaurant le pouvoir temporel du Pape.

De même que c'est la conduite de la France qui a poussé de force l'Italie dans la Triple Alliance, de même encore c'est l'attitude de la France qui rend impossible pour l'Italie de se retirer de cette Alliance. La France, si elle la voyait seule, l'attaquerait dès le lendemain. Et malgré que l'armée italienne soit supérieure à tous les points de vue à l'armée française, l'avantage du nombre est trop grand pour qu'on puisse admettre la probabilité d'une victoire pour l'Italie. Force est donc à l'Italie de persévérer dans la Triple-Alliance.

Mais le moment approche où elle devra désarmer. En fermant ses portes aux vins et aux soies d'Italie, la France a appauvri les Italiens ; elle a précipité, rendu fatale la ruine de ce peuple héroïque. Le signor Crispi est un homme d'État incomparable, un politique que l'Europe n'a pas encore su apprécier à sa juste valeur. Mais la tâche qu'il a maintenant devant lui dépasse les forces d'un homme. L'Italie n'a qu'un seul moyen d'échapper à la banqueroute : c'est de réduire son armée ; et en faisant cela, elle se place sous le talon de la France.

Si donc c'est cela qui doit arriver, si l'Italie doit finir par être enchaînée au char de la France, il faut au moins qu'elle contraigne auparavant la France à gagner durement ce triomphe ; si la liberté et l'unité italienne doivent périr, il faut au moins qu'elles périssent avec honneur. La France a amené l'Italie à choisir entre la guerre et la banqueroute : il ne saurait y avoir un moment de doute sur celle de ces deux alternatives que l'Italie choisira.

Je sais que la guerre est un remède désespéré ; mais la France a réduit l'Italie à un état désespéré. Elle a tout à gagner à une guerre entre la Triple Alliance et la France : en aucun cas elle n'y perdra plus que ce qu'elle est assurée de perdre si cette guerre n'a pas lieu. Si la Triple Alliance parvenait à écraser la France, l'Italie pourrait au moins désarmer tranquillement et sa part de l'amende que la France aurait à payer la dédommagerait de ses dépenses pour son armement. Sans doute la guerre est une perspective terrible; mais ici elle est le seul salut, le seul moyen d'empêcher la ruine d'une nation. Même le noble et généreux roi Humbert doit comprendre aussi

clairement que son grand ministre Crispi comment c'est dans la terrible chirurgie du sabre qu'est désormais l'unique espoir du salut de l'Italie.

L'empereur d'Allemagne, lui, désire à tout prix la paix : c'est hors de doute. Mais l'Allemagne ne saurait pousser ce désir de paix jusqu'à lui sacrifier la Triple Alliance. En cas de guerre, l'Italie peut donner de l'ouvrage à deux cent mille soldats français, qui, sans cela, combattraient sur le Rhin.

Si donc le roi d'Italie voulait seulement déclarer à l'empereur d'Allemagne que ou bien la guerre serait aussitôt déclarée à la France, ou bien que l'Italie se retirerait de la Triple Alliance, nous en aurions fini, certainement, avec le présent état de paix. Il n'est pas possible que l'Allemagne n'aime pas mieux combattre avec l'aide de l'Italie, plutôt que d'attendre, sans l'aide de l'Italie, l'attaque de la France.

La logique de la situation réclame inexorablement la guerre. Plus on attendra, plus la ruine de l'Italie sera complète. C'est la France qui est l'unique cause de cette situation : c'est elle seule qui devra en porter la peine. Elle acceptera probablement la guerre « d'un cœur léger », étant bien convaincue qu'avec son argent elle s'est acheté l'amitié de la Russie. Mais si l'Autriche, toute frissonnante encore de la défaite de Sadowa, a pourtant refusé de venir au secours de l'empereur Napoléon, est-il vraisemblable que le Tsar, maintenant qu'il n'a plus à espérer de la France une nouvelle subvention, voudra venir au secours de la République française? Il se peut en vérité que la Justice du ciel en décide autrement ; il se peut qu'elle ménage un désappointement plus cruel encore que celui de 1871 à cette nation dont la vanité blessée est une cause permanente de misère et d'inquiétude pour l'Europe entière.

(Traduit de l'anglais par A. L.

LES FEMMES QUI ÉCRIVENT

Depuis que Molière en a donné l'exemple, railler les femmes qui écrivent est resté un lieu commun élégant que la coutume impose aux gens du monde comme aux gens de lettres. C'est, quand languit l'ardeur des propos, un thème indiqué qui permet à chacun, par des phrases toutes faites et sans se fatiguer l'esprit, de s'ériger en philosophe, de se poser en subtil penseur.

Un bas-bleu ! voyez donc l'insolite phénomène! Quoi! de jolis doigts se tachent d'encre; l'aiguille est remplacée par la plume. Quoi! ces visages souriants, qui ne devraient songer qu'à plaire, pâliront sur les livres ! Sera-t-il permis qu'en de virils et desséchants travaux soit dépensée la grâce d'Ève ? Comme si l'unique mission de la femme n'était pas celle qui lui est communément assignée : mettre au monde et élever des enfants. Hors cette fonction naturelle, saurait-elle rien produire de supérieur et de durable?

Voilà les discours ordinaires.

A de tels arguments — au dernier surtout, — serait-il si malaisé de répondre? Sans même effleurer la question d'art, et pour parler de la seule littérature, on pourrait se borner — dédaignant tout autre commentaire — à citer quelques noms assez significatifs : Mme de Sévigné, Mme de Lafayette, Mme de Girardin, George Sand.

Mais la question vaut d'être étudiée plus à fond, car, en dépit des railleurs, les femmes ne se sont point lassées d'écrire, — elles écrivent même toujours davantage. C'est sans doute qu'elles y sont poussées par des raisons sérieuses, — car comment affronter de gaîté de cœur le ridicule ? — et, qui sait? qu'elles se sentent même, en ce domaine aussi, une mission à remplir.

I

Abordons tout de suite en face l'éternelle question : Pourquoi les femmes écrivent-elles?

J'y réponds par une autre : Pourquoi les hommes écrivent-ils ?

Parce que, sans doute, ils ont ou croient avoir quelque chose à dire; parce qu'ils sentent en eux la vocation, — cette force mystérieuse, irrésistible, qui nous pousse à faire telle chose plutôt que telle autre, et laisserait voir morne et désolé le chemin de la vie à qui ne se rendrait pas à l'impérieux appel de ses personnelles aptitudes; — souvent aussi parce que la littérature peut devenir un gagne-pain.

Un gagne-pain, une vocation : ces motifs sont-ils refusés aux femmes ?

A quelques-unes d'entre nous, il est arrivé pourtant, de sentir s'éveiller en elles — toutes fillettes encore — un monde d'idées qu'elles brûlaient de tracer sur le papier. Vienne une heure d'oisiveté, de lassitude, une de ces heures où l'on éprouve le besoin d'échapper aux matériels soucis, — on s'essaie, en cachette, à fixer le rêve sur la page blanche, et parfois, soudain, le talent se révèle.

Si l'on obtient alors quelques encouragements, bien vite, on s'engage plus avant dans la voie nouvelle, — et le monde compte un bas-bleu de plus!

Combien ainsi se trompent, font fausse route, s'abusent sur leur propre mérite, se préparent d'interminables mécomptes et de sanglants déboires ? Nul ne le sait. Mais si nous voulions faire de la statistique, nous pourrions demander aussi : parmi les écrivains du sexe fort, pour un littérateur arrivé, pour un homme de génie, combien en est-il qui, incapables ou

timides, éclopés ou tardifs, sont demeurés en arrière sur la difficile route?

La véritable objection, dira-t-on, c'est que la femme doit se confiner aux travaux du ménage, donner tous ses soins à son mari et à ses enfants.

D'accord. Mais pour qu'elle joue ce rôle à elle dévolu par la nature, encore faut-il qu'elle ait un mari, des enfants, un ménage. Or, aujourd'hui, où la vie se complique de plus en plus, où maintes familles se voient ruinées de la veille au lendemain, en ce temps de luxe grandissant, d'avides jouissances, où l'économie devient un vain mot, — les jeunes filles dépourvues de fortune sont légion. Sans dot, point de mariage possible, car le mariage actuel n'est qu'un marché, — du moins, l'exception est trop rare pour qu'on en tienne compte.

Ici, nous touchons à une question poignante, si complexe qu'il faudrait des volumes pour l'étudier à fond.

Cette nécessité de gagner sa vie à laquelle se trouve réduite si souvent, et parfois si brusquement, la bourgeoise élevée en vue d'une relative oisiveté, a donné naissance à cet indéniable mouvement féministe que certains encouragent, que la plupart bafouent ou combattent — avec raison peut-être. La femme assurément ne fut pas créée pour les besognes masculines. Et puis, que de fois l'accueille-t-on dans le seul but de l'exploiter? On a féminisé les bureaux de poste. Des banques, certaines administrations même suivent l'impulsion. Mais ce leur est une occasion d'abaisser les salaires : les femmes sont moins exigeantes que les hommes, trop heureuses de trouver une honorable occupation. Et l'on se demande si elles gagnent à la situation nouvelle ou si ce n'est qu'un leurre, puisque ainsi, de plus en plus, elles sortent de leur rôle. Mais la solution du problème, qui donc nous la donnera?

Quoi qu'il en soit, c'est parmi les jeunes filles de bonne éducation, privées d'un mari par leur pauvreté, que se recrutent surtout les femmes de lettres.

Songez qu'elles n'ont presque pas de métiers à leur disposition. Elles sont inhabiles aux travaux manuels dont les filles du peuple et de la petite bourgeoisie ont d'ailleurs presque accaparé le monopole, n'y laissant guère de place à prendre. L'enseignement devient inabordable : les institutrices pullulent. Quant aux carrières libérales, dont les portes commencent à s'entre-bâiller, elles exigent des études préalables qui ne sont à la portée ni de toutes les bourses, ni de toutes les intelligences.

La littérature et les arts restent donc les seules voies ouvertes. Elles semblent, à celles que la jeunesse illusionne, si faciles et si douces! Pour écrire, que faut-il? Un bagage classique suffisant, du style, de l'orthographe? Elles en ont. Du talent? Qui donc s'en dénie?

Tout paraît simple à ces inexpérimentées. Elles se figurent que leur premier essai sera publié sur l'heure, que ce début sera le commencement de la gloire et de la fortune. Pourquoi pas? D'autres ne sont-elles pas arrivées.

Hélas! il leur faut peu de temps pour s'apercevoir de leur erreur. Bientôt, le sentier fleuri dans lequel elles croyaient s'engager leur apparaît tel qu'il est : un chemin de croix obstrué de pierres et d'épines, où chaque pas apporte meurtrissures et larmes nouvelles.

Oh! ceux qui ne les ont pas affrontées ne se peuvent imaginer les luttes quotidiennes, les batailles de tous les instants que doit livrer la femme qui écrit! Sa vie est un perpétuel martyre. Cette erreur d'avoir répudié son rôle naturel, ce rêve d'un peu de gloire, ah! certes, elle l'expie cruellement à cette heure, en ce combat acharné contre des forces mille fois supérieures aux siennes! Ne faut-il pas tenter de conquérir sa place au soleil, de fléchir les hommes, détenteurs des journaux et de leur publicité, qui, dans une ligue de camaraderie, se sentant les coudes, barrent le passage à l'intruse, en parlant de concurrence déloyale?

De quelque côté qu'elle se tourne, de nouvelles difficultés se dressent devant elle. Pour triompher, il lui faut une énergie, une persévérance à toute épreuve, — ou bien une souplesse exempte de tout scrupule gênant.

II

Il est à remarquer que les femmes littérateurs, à quelque genre qu'elles s'adonnent, y apportent presque toujours les mêmes qualités et les mêmes défauts. Chacune, à vrai dire, conserve sa manière propre et la caractéristique de son talent. Mais il est certains traits généraux qui permettent le plus souvent de deviner le véritable sexe de l'auteur, même caché sous un pseudonyme masculin.

Tout d'abord, il faut bien reconnaître qu'à mérite égal, la femme de lettres atteint difficilement à la force, à la puissance de facture de l'homme. Une certaine faiblesse se fait inévitablement sentir, comme si l'infériorité du cerveau était en raison directe de celle des muscles.

Aussi est-il rare de voir quelqu'une d'entre nous affronter les virils travaux de critique ou de politique, les études historiques ou sociales. Celles qu'on pourrait citer sont de ces exceptions qui confirment la règle.

A l'ordinaire, les plumes féminines se complaisent surtout dans le roman; c'est là qu'on peut les étudier à loisir, et que sautent aux yeux leurs qualités et leurs défauts.

Si l'homme, en ses travaux littéraires, met en œuvre toute la lucidité de son intelligence, son observation aiguë, sa logique impeccable, s'il fait appel à toutes ses facultés de raisonnement et de déduction, procédant froidement, avec ordre et méthode, — la femme, en revanche, a recours avant tout à son cœur et à ses nerfs. Elle ne dépeint bien que ce qu'elle sent profondément. C'est pourquoi elle raconte volontiers des épisodes vécus où elle reproduit l'émotion éprouvée, où elle met des cris de passion et de douleur réelles, — toute l'éloquence de la vérité.

Quand elle invente, il faut, pour atteindre la note juste, qu'elle se laisse emporter par son imagination. qu'elle « s'emballe », de façon à sentir ce que sentent ses personnages, de façon à aimer et à souffrir, à rire et à pleurer avec eux.

La femme, d'ailleurs — d'autres l'ont dit avant nous — est douée de remarquables facultés d'intuition. Sa sensibilité étant plus développée que celle de l'homme, il est évident qu'elle devine, qu'elle comprend d'instinct ce que doit éprouver tel de ses personnages. Elle n'a pas besoin pour cela de longues réflexions ni d'analyses subtiles : son cœur lui inspire aussitôt le mot juste ou l'action logique.

On a pu constater maintes fois qu'étant donné un problème sentimental ou psychologique, l'homme le résout par un solide raisonnement, la femme par sa seule intuition, et ils en arrivent tous deux à un identique résultat.

Dans l'observation encore, l'instinct de la femme a une part plus large que la réflexion.

Certes, nous tenons nos yeux grands ouverts sur le monde, nous notons au passage mille traits intéressants, mille détails curieux. Mais nous les notons surtout parce qu'ils nous frappent, parce qu'ils viennent à nous, en quelque sorte : nous les subissons plutôt que nous ne les guettons.

Que de fois il nous arrive de saisir au vol une observation, sans même nous en apercevoir! Nous l'emmagasinons en notre cerveau, à notre insu, et vienne le moment de la placer dans quelqu'une de nos œuvres, elle sortira parfois d'elle-même de la case mystérieuse où elle a sommeillé peut-être des années durant; elle s'imposera à nous, nous obsédera, aussi vivante que le premier jour.

Ainsi notre instinct, nos facultés d'intuition nous servent particulièrement. Mais il serait dangereux de nous y trop fier. C'est, en général, notre faible. Nous laissons nos nerfs, notre cœur, toute notre nature de femmes dominer trop exclusivement notre raison. De là, ce grand défaut qui nous fut si souvent et, il faut le dire, si justement reproché ; nos œuvres ne sont pas assez *pensées*.

En notre hâte nerveuse, ayons la franchise de l'avouer, nous écrivons trop vite. Qu'une idée nous vienne, et nous voilà prises d'une fièvre de créer. Ce n'est plus nous qui gouvernons notre imagination : c'est elle qui nous emporte. Tout de suite, nous apparaissent de grands morceaux du roman, en une vision presque inconsciente parfois. Il semble qu'au lieu de réfléchir profondément, méthodiquement, nous subissions, là encore, des impressions étrangères, venues nous ne savons d'où, indépendantes de notre propre vouloir. Aussitôt, nous croyons à l'inspiration, nous n'apercevons que les beaux côtés, intéressants, empoignants du sujet, et, entraînées par notre impatience de voir le tableau se dérouler tout au long, nous le brossons à larges traits, sans avoir le courage de nous attarder aux détails, de les chercher, de les évoquer, de les ciseler un à un, avec conscience et minutie.

Il en est d'entre nous, je le sais, qui écrivent sans plan, sans ordre, au petit bonheur de l'emballement, parce que numéroter les chapitres, arranger et classer les scènes avec art, les faire logiquement découler l'une de l'autre, — cela exige un effort, un travail lent et pénible dont nos nerfs, nos terribles nerfs ne sont pas toujours capables.

De là l'improvisation pressée, superficielle, pêchant souvent par la base, et ces faiblesses, ces inégalités, ces trous qui nous valent tant de critiques.

N'est-ce pas étrange? La femme n'a pas la persévérance nécessaire pour mûrir et longuement développer une idée en son cerveau avant de la jeter sur le papier, elle que la nature désigna pour les longues et douloureuses gestations! C'est pourtant une incubation aussi, une maternité intellectuelle, si l'on peut ainsi parler, que la genèse d'un livre. Que l'homme y soit plus apte, cela paraît un non-sens, et néanmoins cela est.

Non que notre esprit, dompté, assoupli, tenu en bride par une solide volonté, ne parvienne à travailler de façon sérieuse et raisonnée. Mais il nous faut un entraînement, une vigilante domination de nous-mêmes, pour forcer notre pensée à suivre un unique sujet, sans s'égarer à droite et à gauche, pour l'étudier sous toutes ses faces et longuement le méditer.

Il nous faut sans relâche combattre notre nature impatiente, nerveuse et superficielle, n'avoir recours à notre cœur et à notre imagination que sciemment, sobrement, en certains passages pathétiques, dramatiques, enthousiastes ou touchants, tout de chaleur et d'émotion. Ailleurs, partout, il s'agit de nous maîtriser — surtout en cette genèse si laborieuse d'où dépend la bonne venue de l'œuvre tout entière. Mettre de l'ordre dans notre pensée, la suivre pas à pas, avec logique et persévérance, canaliser, pour ainsi dire, nos idées, vaincre notre impétuosité, voilà pour nous le point difficile. Mais il est certain que nous pouvons y parvenir, avec beaucoup de volonté

et un peu d'habitude, — plusieurs de nos *authoress* en renom en donnent la preuve.

Il nous arrive aussi de ne point peindre assez fidèlement les caractères. Si nos personnages féminins sont ordinairement fort bien étudiés, il est rare que nous sachions, pour parler en termes de métier, « camper un bonhomme » de l'autre sexe. Presque toujours, nous l'imaginons tout d'une pièce, inhabiles à distinguer ses nuances psychologiques, les aspects divers de son esprit. Nous faisons soit des pantins articulés et pomponnés, des messieurs corrects dont les sentiments à l'eau de rose n'ont rien d'humain, — soit des monstres, des traîtres, capables de toutes les noirceurs, et à qui nous dénions toute qualité, afin de rendre plus touchante notre héroïne. Elle prend ainsi, en effet, le relief et la grâce apitoyante d'une innocente victime.

Tout cela est faux, parce qu'une fois de plus notre imagination ou notre partialité nous emporte, parce que nous ne nous donnons pas la peine de regarder autour de nous, d'étudier le monde, et, ayant recueilli quelques traits sur le vif, de les adapter et d'en tirer des conséquences logiques.

Mais ce n'est pas tout de concevoir un roman, d'en faire un plan bien ordonné, d'en poser les acteurs, de leur prêter des actions et des paroles en rapport avec leur caractère, et de les faire rester jusqu'au bout conséquents avec eux-mêmes. Tous ces matériaux laborieusement assemblés, il faut les revêtir de la forme convenable, les présenter de façon intéressante et séduisante.

Les femmes qui écrivent ont ordinairement — je ne parle pas des journaux de modes — un style très coulant et d'une agréable lecture; elles ont même un peu le défaut de leur qualité : une simplicité un peu trop absolue, trop nue. Certaines pourtant, sans atteindre à la puissance, à la variété, à la maîtrise de nos confrères masculins, savent prêter à leur écriture une grande souplesse, s'élèvent parfois à un ton parfaitement viril, ou font chanter à leurs périodes une douce et berçante chanson.

Mais là encore nous trouvons l'écueil dans notre nature même : nous avons un redoutable instinct d'assimilation et d'imitation, et il arrive que notre enthousiasme pour tel maître amène à notre insu sous notre plume ses tours familiers, les épithètes ou les locutions qui lui sont chères.

Et puisque nous sommes en train de nous dire à nous-mêmes toutes les vérités, si dures — ou si délicates — soient-elles, avouons que nos involontaires pastiches ont parfois des causes plus intimes. Quoique cérébrales, nous n'en vivons pas moins avant tout par le cœur, et nous ne pouvons nous soustraire à l'empire qu'exerce l'amour sur notre talent.

George Sand, qui tant de fois se donna et se reprit, subit ainsi l'influence de l'ami du moment, modifiant sa manière suivant qu'il s'agissait d'un poète ou d'un artiste, ce qui lui valut les épigrammes de Mme de Girardin.

« Voilà bien le cas, disait ce spirituel et mordant vicomte de Launay, d'appliquer le mot de Buffon : Le style, c'est l'homme ! »

Mais ce défaut encore peut être évité, avec un peu d'attention et de surveillance, et si, d'ailleurs, en notre admiration pour les maîtres, nous pouvions emprunter à chacun ses meilleures qualités et, brochant sur le tout, y ajouter ce que nous avons d'originalité propre, notre écriture ne serait peut-être pas à dédaigner.

III

En résumé, le secret de bien faire me semble, pour la femme surtout, résider dans la parfaite connaissance de soi. Et si je viens de signaler, un peu trop impitoyablement peut-être, nos défauts généraux, c'est parce qu'il importe que nous ne nous fassions point trop d'illusions sur notre propre compte : en osant regarder en face l'écueil, nous sommes à même de l'éviter, et nous apprenons à tirer un meilleur parti de nos qualités indéniables.

Si nous analysons ainsi notre talent, si nous considérons nos dons naturels, nos aptitudes particulières, sans nous abuser sur nos côtés faibles, nous en venons logiquement à nous demander quel est le genre vers lequel nous devons de préférence nous orienter.

Je ne crois pas, je l'ai dit, que nous soyons propres aux travaux d'érudition, à la politique ou à la polémique.

Il est incontestable que le roman semble nous convenir beaucoup mieux. Je crois que, dans cette voie, nous pouvons donner vraiment une note d'art nouvelle, bien personnelle, bien féminine surtout.

Le roman, en ces vingt ou trente dernières années, a pris dans la littérature une place de plus en plus large.

Il est incontestable que les maîtres contemporains ont exercé une grande influence sur notre époque, ont attiré l'attention du public et des législateurs sur bien des plaies sociales, ont enfin battu en brèche maints préjugés surannés et barbares.

Eh bien, la voilà tout indiquée, notre tâche d'*authoress*. Sans aller trop loin, sans vouloir revendiquer des fonctions politiques où nous ferions, je crois, assez singulière figure, nous avons pourtant à formuler bien des desiderata. Nous souffrons de bien des injustices, de bien des misères qu'il serait bon de dénoncer.

Faisons donc des études féminines — et féministes ; disons nos douleurs comme nos joies ; analysons

nos sentiments, nos sensations, dans des situations diverses, heureuses ou malheureuses. Sondons notre cœur, notons les mille nuances de notre caractère.

Les études de femmes faites par les Maupassant ou les Bourget, par exemple, sont bien subtiles assurément, et nous sommes étonnées parfois de leur voir indiquer tel trait, tel détail si ténu, si insaisissable, si secret, que nous en croyions la découverte impossible pour d'autres que nous-mêmes. Mais, quelle que soit la puissance d'observation de ces fins psychologues, n'y a-t-il pas en nous des impressions encore inédites, que nous seules pouvons surprendre ? Nous devons certainement, en analysant avec soin notre état d'âme dans les diverses circonstances de la vie, pouvoir donner une note différente de ce qui fut fait jusqu'à présent, différente surtout de ce qui fut fait par des hommes.

Et voilà le moyen d'utiliser nos aptitudes naturelles.

Faisons du roman vécu et senti ; montrons la femme aux prises avec la passion ou avec les difficultés de l'existence, se heurtant à tant de barrières, à tant d'écueils, — le champ de ces sujets, hélas ! est illimité.

Nous dont l'âme est si sensible et si mobile, quelles pages nous devrions pouvoir écrire, si nous savions mettre fidèlement sur le papier les battements — combien divers ! — de notre cœur — pages de joie et de tristesse, vibrantes d'amour, souriantes d'espoir et de gaîté, trempées d'ardentes larmes !

En un mot, que la femme chante et peigne la femme, qu'elle plaide sa cause, appelle sur elle l'indulgence, en montrant quels mobiles la font agir, quels déboires souvent entraînent et d'avance absolvent ses fautes. Un panégyrique de nous-mêmes alors ? Non, certes, nous signalerons aussi bien nos faiblesses que nos vertus, puisque les ombres du tableau en feront d'autant mieux ressortir les reliefs, et que nos études, pour être intéressantes, doivent être avant tout sincères. Mais nous nous efforcerons de décrire la vie à notre point de vue personnel et féminin, et peut-être, si nous nous appliquons à dégager notre originalité propre, à ne point voir par les yeux des maîtres que nous admirons, en arriverons nous à comprendre d'autre façon les grands problèmes que nul encore n'a résolus, mais dont chacun est libre de chercher le mot.

Ne visons point d'ailleurs à rivaliser avec les hommes de logique et de puissance. Là-dessus, différentes, nos aptitudes conseillent la résignation. Mais la création d'un domaine bien nôtre, où seraient mises en œuvre une particulière délicatesse, la finesse de notre touche, la grâce aisée, qui contestera qu'elle soit possible et souhaitable aussi, dès qu'on se refuse à bannir des livres l'émotion et la tendresse ?

JEANNE RIVAL.

CHOSES ET AUTRES

Je crois que c'est Mérimée qui, le premier, nous a révélé qu'il y avait en Espagne des mendiants à pied et des mendiants à cheval. Un cavalier s'approche, met le chapeau à la main, s'incline avec un mélange de grâce et de fierté, et prie Votre Seigneurie de se donner l'honneur de faire pour lui quelque chose. Tout cela se passe avec une courtoisie parfaite et une souveraine aisance de manières, à défaut d'autre.

Le mendiant monté n'existe pas encore en France, que je sache ; mais nous avons le mendiant qui va aux eaux ou à la mer pendant la saison d'été.

— Je vois que vous ne me reconnaissez pas, me dit l'autre jour, sur la plage, un gentleman assez correct. Je suis un de vos obligés. — Mon Dieu, Monsieur... — Il n'est guère de jour que je n'aie l'avantage de vous voir. — Que d'excuses ! — Vous êtes tout excusé. Je suis le titulaire de la porte cochère du n° 29, pour vous servir.

Il n'était plus permis de douter. J'avais été reconnu du premier coup d'œil par l'aveugle, vous savez bien, l'aveugle qui joue du flageolet par les narines. — Et vous voilà ici ? lui dis-je. (De fait, il était bien certain qu'il était là, mais ce sont sottises qui se disent quand on est interloqué.) — Mon Dieu ! oui : mon médecin m'a recommandé l'air de la mer. Je suis sujet aux rhumes de cerveau, et vous comprenez que dans ma profession... — Dieu vous bénisse !

Et je m'en allai, comme Achille Péliade, le long de la mer retentissante, méditant sur cela, calculant les gros sous que j'avais donnés à cet homme, et songeant que nous avions encore beaucoup à faire pour apprendre la bienfaisance. C'est un art que nous exerçons tout de travers, comme l'autre joue de son instrument avec son nez.

Ou bien, comme dans l'espèce (ainsi qu'on dit au Palais), nous répandons nos aumônes sans raison ni discernement dans toutes les pattes qui se tendent vers nous : fausses veuves, prétendus camarades de collège qui ont gardé pieusement le souvenir de nos moindres accessits, pseudo-ouvriers sans ouvrage, soi-disant culs-de-jatte... C'est l'anarchie de la charité. Et voilà comment mon aveugle au flageolet s'en va faire une saison de bains de mer, — comment quantité de loqueteux se font des journées de chefs de bureau, — et comment des industriels avisés ont pu proposer de mettre en société par actions l'ex-

ploitation des paillasses des miséreux, lesquelles, comme chacun sait, sont des nids à titres de rente.

Ou bien c'est l'excès contraire. La bienfaisance n'est plus affaire de hasard, de rencontre et d'inspiration : c'est une science compliquée, abstruse, difficile. Il y a de la sociologie là dedans, et de l'économie politique, et des réglementations administratives, et de la philosophie, et quantité d'autres belles connaissances, sans parler d'une certaine pédanterie. On ne saurait plus faire le bien que dans les formes, selon les méthodes scientifiques et conformément aux dernières prescriptions des spécialistes. Il y a des professeurs pour enseigner *quid deceat, quid non.* Ce n'est plus l'anarchie, c'est le parlementarisme appliqué à la charité.

On discute à perte d'haleine sur la meilleure des bienfaisances. Il y a de grandes assises qui se tiennent dans des villes bien choisies, sous des climats appropriés. On y invite les professionnels à se faire entendre. On y est éloquent, savant, touchant, ému. On y nomme des commissions, lesquelles se subdivisent en sous-commissions, lesquelles ne manquent pas de choisir des rapporteurs, lesquels se répandent en beaux aperçus « sur la matière ». Il y a la sous-commission des jeunes teigneux abandonnés, qui est très recherchée, et le rapport sur les pieds bots, dont personne ne veut se charger. On argumente, on scrutine, on potine, on débine (si j'ose m'exprimer ainsi), on ajourne, on demande l'urgence, que sais-je? C'est tout à fait comme au Palais-Bourbon. Cela finit par des banquets.

Dieu me garde de contrister ni de décourager personne! Ce n'est pas dans ces questions de charité que j'en voudrais manquer. Je crains seulement que les résultats ne répondent pas à l'abondance et à l'éloquence des discours. Les œuvres qui sortent de là (quand il en sort) sont un peu factices et compliquées. Cela me rappelle, parlant par révérence, les concours que tiennent chaque année MM. les coiffeurs. On élève sur la tête de jeunes personnes de bonne volonté des édifices galants, majestueux, superbes, et qui donnent une haute idée de la science des exécutants. Quand chacun en a fait le tour et qu'on a bien admiré, crac! le monument est détruit, les coiffures à la Belle-Poule ou à la Marie-Antoinette disparaissent d'un coup de peigne; et les sujets reprennent leur chignon, leurs frisons et leur tête de tous les jours.

C'est surtout en matière de bienfaisance que la simplicité est de mise. Il y a mille manières de faire le bien, et je reconnais que les réunions, les beaux discours, les œuvres quasi administratives, les fondations semi-officielles font partie de ces mille manières-là. Seulement je serais fâché que toute cette science, toute cette érudition dans l'assistance, tout cet attirail et toute cette procédure, toutes ces sociétés, toutes ces réunions fissent tort à la bonne vieille charité individuelle... là, vous savez bien, celle qui s'exerce directement, personnellement, sans intermédiaire, sans bureau, sans présidents, sans secrétaire, sans rapporteurs, sans motions et sans ordres du jour. C'est peut-être la forme primitive de l'assistance. Rien ne prouve que ce ne soit pas encore la meilleure.

Il n'est pas que vous ne connaissiez dans votre voisinage, par vous-même ou par vos amis, des gens dignes d'intérêt, dans le besoin peut-être, quelquefois dans une de ces demi-misères qui sont souvent plus dures à supporter que la complète indigence. Il y a de tout là dedans : des garçons qui auront toutes les peines du monde à entrer en apprentissage; des filles qui risquent de se marier trop, faute de pouvoir le faire une bonne fois pour toutes; des femmes qui ne trouvent pas l'humble besogne qui suffirait à faire bouillir la marmite; des malades, des vieillards qui ont besoin de quelques douceurs.

Vous pouvez les renvoyer à l'œuvre d'à côté ou à l'association qui n'est pas au coin du quai. Vos protégés prendront la file : on leur donnera un numéro. Avec du temps et de la patience, ils seront admis à confectionner des margotins ou des sacs en papier. Quant à vous, moyennant quelques louis, vous serez en règle avec le monde, et votre conscience, et la société en question. Si vous ajoutez quelque chose, vous serez sacré bienfaiteur. Un gros billet bleu vous donnera le droit d'être comparé à saint Vincent de Paul dans la prochaine réunion générale.

Mais les margotins et les sacs en papier ne font pas le bonheur, ni la sécurité du lendemain, ni la dignité de l'existence. Pourquoi ne vous chargeriez-vous pas vous-même du soin de suivre, de soutenir, d'aider dans les différentes circonstances de la vie, de ne pas perdre de vue cet enfant, cette famille?

Choisissez, suivant vos facultés, un, deux, trois protégés sur lesquels vous concentrerez toute votre attention et toute votre puissance de charité. Que chacun en prenne selon son grade! comme dit le colonel de la légende. Le catholicisme a les anges gardiens; mais les anges gardiens ne sont pas toujours à leur porte, ou bien ils sommeillent. Faites la faction de l'ange gardien endormi. Mettez au service de quelques déshérités, dont vous prendrez la charge à vous seul, l'influence que vous tenez de votre position, de vos relations, de vos éducation. Laissez là votre bourse, sauf dans quelques rares occasions; ne tourmentez pas votre louis dans votre gousset. Mais cherchez résolument une place pour le fils, de la besogne pour la mère, et, s'il le faut, un mari pour la fille.

C'est plus difficile, je le reconnais, que d'envoyer

sa souscription à l'œuvre de Mme X..., mais combien c'est plus intéressant ! Ce n'est plus l'assistance vague, banale, impersonnelle, un chiffre à la suite d'un nom sur un registre. Non pas : c'est la vie, c'est un petit roman, c'est un petit drame pour lequel on peut se passionner. C'est le petit Émile qui vous doit ceci, ou le vieux Joseph pour lequel il importe de faire cela.

C'est aussi le système préventif appliqué à la misère. C'est l'hygiène en matière de bienfaisance. Il n'y a que le médecin du *Malade imaginaire* qui tienne à réserver ses soins aux bonnes maladies bien incurables, aux bonnes pneumonies bien infectieuses, aux bonnes pleurésies bien compliquées...

Oui, mêlez un peu ces existences obscures et malheureuses à la vôtre : si ce système se généralisait, si chaque famille riche ou aisée avait ainsi ce qu'on appelait autrefois des créatures, je crois qu'on simplifierait la tâche des bureaux de bienfaisance, œuvres de charité, commissions hospitalières...

Ah ! si j'étais érudit, je dirais qu'à Rome, dans les beaux temps de la République, avant que l'institution n'eût dégénéré par la faute de la politique, c'était le Patronat, c'est-à-dire l'assistance individuelle, la protection permanente accordée aux clients, qui tenait lieu d'assistance publique, d'hospices, d'hôpitaux, d'œuvres de bienfaisance, de margotins et de sacs en papier.

Je dirais... J'en étais là de mes réflexions, et je marchais toujours le long de la mer tumultueuse, et je me pénétrais de ma propre conviction, et j'aurais voulu la faire partager à tout l'univers, et pour un peu j'allais ramasser des cailloux, comme Démosthène, pour parler aux flots...

— Un petit sou, s'il vous plaît, me dit un bambin en guenilles qui semblait sortir du sable comme une équille. Et j'y allai de mon sou.

— Ah ! ah ! vous faites l'aumône ? me dit la toute charmante Mme X..., qui survint. Je vous taxe à vingt francs pour notre œuvre des jeunes asthmatiques.

Et j'y allai de mes vingt francs.

Et le coq chanta trois fois !

JEAN-PIERRE.

BULLETIN

Thèse de doctorat (30 mai 1894).

L. Batiffol, *Jean Jouvenel, prévôt des marchands de la ville de Paris 1360-1431* ; Champion, 332 p., in-8°.

« La vie de Jean Jouvenel, a dit Pasquier, serait digne d'une histoire particulière pour nous induire tous à bien faire. » Cette histoire particulière a tenté M. Batiffol qui, d'une plume élégante et facile, nous raconte la vie de Jean Jouvenel, prévôt des marchands de la ville de Paris, père de Guillaume Juvénal des Ursins, chancelier de France sous Louis XI, et de Jean Juvénal des Ursins, archevêque de Reims, auteur d'une *Histoire du règne de Charles VI*. Cette biographie est fort intéressante : elle ne nous apprend peut-être pas des choses bien nouvelles sur les règnes de Charles VI et de Charles VII ; mais elle nous fait entrer dans l'existence d'un parlementaire et d'un homme public de la fin du XIVe et du début du XVe siècle. Si une époque s'est trouvée, dans notre histoire, où l'on pût éprouver le courage, le sang-froid, la probité d'un magistrat et d'un homme public, c'est bien celle qui va de la mort de Charles V à la mort de Charles VI : guerre civile, guerre étrangère, Armagnacs et Bourguignons, émeutes, massacres, trahisons, c'est au milieu de ces événements et de ces dangers qu'a vécu Jouvenel. M. Batiffol se défend d'avoir voulu grandir son personnage : il est bien difficile de résister à cette tentation, quand on écrit une biographie : j'admets cependant que l'auteur y ait échappé. Mais est-il sûr que les documents, sur lesquels il s'appuie, n'aient pas exagéré l'importance de son héros ? Quelle est en effet *la source principale, presque unique* de la vie de Jean Jouvenel ? C'est l'*Histoire de Charles VI* écrite par son fils. Or Jean Juvénal des Ursins ne doit pas toujours être cru sur parole. En veut-on un exemple ?

Le personnage dont M. Batiffol raconte l'histoire s'appelait *Jouvenel*. En 1437, six ans après sa mort, ses enfants décidèrent d'ajouter à leur nom le surnom *des Ursins*. L'archevêque de Reims changea *Jouvenel* en *Juvénal*. Il est même allé jusqu'à donner à ce changement un effet rétroactif, et quand il parle de son père ou de son grand-père il les appelle *Juvénal*. Voilà pour le nom. Voici maintenant pour les origines de la famille.

En réalité, le père de Jean Jouvenel était marchand drapier à Troyes ; il avait épousé la fille de Thibaut, baron d'Assenai, vicomte de Troyes.

Né en 1660, Jean fut élevé à Troyes, où existaient à l'ombre de l'Église quatre « grandes écoles » qui correspondaient à nos collèges ou à nos lycées. Il sentit dès son enfance que la paix est le bien le plus désirable pour un peuple : car il vécut dans un temps fort troublé, au milieu des alarmes suscitées par les fréquentes attaques des grandes compagnies ou des soldats anglais. Comme sa famille veut en faire un homme de loi, on l'envoie à l'Université d'Orléans, renommée alors pour l'enseignement du droit : il s'y fait recevoir licencié et docteur. Il vient à Paris étudier le droit canon (un moment en effet il avait eu l'intention d'entrer dans l'Eglise). Il préfère la magistrature où, soutenu par son talent et par de bonnes relations, il aura une carrière rapide et brillante. En 1381, il est nommé conseiller au Châtelet, en même temps qu'avocat au Parlement. Il montre bientôt le trait principal de son caractère, la fermeté, en plaidant (1386) contre l'évêque de Paris qui le menace d'excommunication. Il tient bon et gagne le procès. Le voilà tout d'un coup célèbre. Il entre par son mariage (1) dans une famille de robe très influente et très bien en cour, la famille de Vitry, à laquelle appartient Jean le Mercier, grand maître d'hôtel du roi. La protection de ce Mercier ne lui sera pas inutile. Nous approchons du moment où Jouvenel va jouer un rôle important.

En 1383, à la suite de la révolte des *maillotins*, la municipalité parisienne avait été abolie, tous les droits enlevés à la ville, tous les pouvoirs donnés au prévôt de Paris, officier nommé par le roi. En 1388, Charles VI peut

(1) Il se maria en 1386 et eut seize enfants.

se débarrasser de ses oncles, et il appelle auprès de lui des gens d'origine modeste, mais expérimentés et travailleurs (*Marmousets*). Jean le Mercier fait partie de ce conseil. Pour se concilier les bourgeois de Paris, on institue une charge nouvelle « la garde de la prévosté des marchands pour le roi ». On donne cette fonction à Jean Jouvenel (1389). Nous ne savons pas très bien quelles étaient ses attributions : car il y a toujours à côté le prévôt de Paris. Jouvenel est exclu de tout office municipal, n'a pas à s'occuper de l'administration de la ville et de la police de la voie publique ; il est chargé de l'entretien des monuments et édifices publics (fortifications, égouts, ponts, fontaines). Mais, chose à remarquer, il n'a pas de fonds affectés à l'entretien de ces monuments, qu'il sera forcé de laisser tomber en ruines plus d'une fois. Ce n'est pas une bien grande situation. Jouvenel, nommé par le roi, est « un simple agent d'exécution du roi ». Mais, si le plus souvent la situation grandit l'homme, parfois aussi l'homme fait la situation. C'est ce qui va se passer pour Jean Jouvenel.

Quoique simple officier du roi, il joue le personnage de *prévôt des marchands*, si bien qu'on l'appelle même quelquefois de ce titre ; il va habiter l'Hôtel de Ville ; il s'occupe activement des affaires de la cité. Il se met à la tête des plus notables bourgeois de Paris pour aller recevoir la reine Isabeau, qui, quelque temps après, voulut être marraine d'un de ses enfants.

Les événements, qui vont troubler la France et surtout Paris, augmentent tout d'abord, au lieu de le diminuer, le pouvoir de Jouvenel. Le roi devient fou (1392) ; ses oncles s'emparent du gouvernement. Le prévôt des marchands n'est pas ébranlé par la tempête qui emporte les *Marmousets*. Le pauvre roi l'aimait beaucoup ; il n'avait, disait-il, confiance qu'en lui. De plus, Jouvenel avait « l'amour et la grâce de tout le peuple, tant de gens d'Église que nobles, marchands et commun ». Il est vrai que c'est son fils qui parle ainsi. L'ère des difficultés et des périls allait commencer pour Jouvenel. Jean le Mercier est jeté en prison. Le prévôt des marchands n'hésite pas à se rendre auprès du duc de Bourgogne, et par son intervention courageuse il sauve son protecteur.

En 1400 il quitte la prévôté des marchands. Il est nommé, ou plutôt élu (car le Parlement votait) avocat général du roi au Parlement. Les gens du roi (un procureur et deux avocats généraux) représentaient le roi dans les procès qui intéressaient la couronne. Dans l'affaire du schisme, qui est portée devant le Parlement en 1406, il prend la parole pour réclamer la soustraction d'obédience au pape Benoît XIII. De nouveau, devant un concile national, il défend avec énergie l'indépendance du pouvoir civil à l'égard du pouvoir spirituel : le roi, par une ordonnance, donne raison à son avocat.

En 1408, après le meurtre du duc d'Orléans, il contribue à faire nommer régente la reine Isabeau : il prend la parole dans une assemblée réunie à ce sujet. Il devient l'avocat et le conseiller de la malheureuse duchesse d'Orléans. Bientôt la guerre civile éclate. Il se prononce, ce qui était fort dangereux, contre le duc de Lorraine, protégé par le duc de Bourgogne. Lorsque avec les *Cabochiens* les troubles augmentent, il ose dire à Jean sans Peur, qui excitait les bouchers, que « ce n'était point son honneur ». Plus tard il s'indignera contre ceux qui ont signé des traités avec les Anglais. L'émeute gronde partout ; les crimes des Cabochiens épouvantent Paris. Jouvenel pousse les seigneurs à faire la paix : il la défend dans une assemblée populaire ; il va, à la tête des bourgeois modérés, transmettre au roi les désirs de la population ; il apparaît bien à ce moment comme le vrai chef de la bourgeoisie parisienne.

En récompense de ses services il est nommé, en 1413, chancelier du duc de Guyenne, le fils aîné du roi. Il ne garda du reste ce poste que quelques mois.

En 1418, par la trahison de Perrinet Leclerc, les Bourguignons entrent dans Paris. Jouvenel, avec toute sa famille, s'enfuit précipitamment. Par son départ il abandonnait et perdait tous les biens qu'il avait à Paris. Le Dauphin se retire à Bourges et institue à Poitiers un Parlement pour remplacer celui de Paris. Jouvenel est nommé président, l'un de ses fils avocat général, un autre conseiller. En 1420, il est nommé premier président d'un Parlement que le Dauphin vient d'instituer à Toulouse, et qui fut supprimé en 1428. Il fut, au bout de deux ans, « mis hors de la présidenterie de Languedoc ». Son honnêteté fut, d'après son fils, la cause de sa destitution. Il rentra comme président à Poitiers, où il resta jusqu'à sa mort.

Après une carrière si rapide et si brillante, sa vieillesse fut triste. Les Anglais, maîtres d'une grande partie de la France après la mort de Charles VI, confisquaient les biens de ceux qui avaient suivi le parti du Dauphin. Jouvenel est atteint par cette mesure et complètement ruiné : (la plupart de ses biens furent rendus à ses enfants après le triomphe de la cause royale). Il eut la joie de voir avant de mourir le triomphe de Jeanne d'Arc ; il n'eut pas la douleur de voir son martyre : il s'éteignit le 1er avril 1431. Plus tard son corps fut transporté à Paris, à Notre-Dame, dans la chapelle de Saint-Remy, qui prit le nom de chapelle des Ursins.

PIERRE ROBERT.

Bibliographie.

UNE HISTOIRE DE LA PROVENCE

Un jeune écrivain, M. Prosper Castanier, a commencé un travail qui sera, pour la Provence, ce qu'ont été et sont encore les travaux similaires de dom Calmet pour la Lorraine et de dom Vaissette pour le Languedoc. L'*Histoire de la Provence* dans l'antiquité, depuis les temps les plus reculés jusqu'au ve siècle après Jésus-Christ, tel est le titre de l'ouvrage de M. P. Castanier. Le premier volume a paru, il traite de la Provence préhistorique et protohistorique jusqu'au vie siècle avant l'ère chrétienne. Dans ce début l'auteur s'est montré non seulement un écrivain de talent, mais un savant archéologue. Il a étudié le sol, fouillé les grottes où s'est manifestée l'existence de l'homme avant l'histoire, puis lorsqu'il arrive à l'époque historique, il a lu, compulsé, analysé des documents : livres, correspondances, manuscrits. Tous les écrivains de l'antiquité, tous les archéologues de notre époque, ont fourni à M. Castanier des matériaux pour écrire son premier volume, qui est une merveille d'érudition patiente. Une grande carte de la Provence, en cinq couleurs, complète le texte.

Le deuxième volume paraîtra prochainement, l'ouvrage complet en aura six.

A. L.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

Plus d'une personne a dû être bien surprise ces jours-ci en lisant le factum d'un monsieur Vitrac-Desroziers, qui s'est prétendu chargé par le préfet de police, pour le compte de M. Dupuy, ministre de l'Intérieur, d'acheter, au moment de la période électorale de 1893, la neutralité, sinon le bon vouloir, de la *Libre Parole* en échange d'une somme d'argent et d'un siège électoral assurés à M. Drumont.

Les démarches qui sont rapportées par ce publiciste d'occasion sont si extraordinaires que, à moins de dire que M. Dupuy a reculé les bornes de la naïveté permise à un chef de gouvernement, on ne peut y ajouter aucune créance, et rien dans la vie politique de M. Dupuy n'autorise à penser qu'il ait agi pareillement. Mais l'opinion des gens habitués à lire, dans le feuilleton de leur journal, les romans sensationnels où la police tient souvent le principal rôle immoral et absurde, peut oublier l'étrangeté, l'invraisemblance de semblables aventures et les accueillir, c'est-à-dire discréditer le gouvernement : aussi, pour réagir contre la tendance volontiers frondeuse de l'esprit public, nous aurions désiré que M. Dupuy confirmât ce dire qu'il n'y avait là qu'une fable, et nous aurions volontiers avec lui partagé le dédain qu'inspirent de pareilles publications. Mais une révélation chasse l'autre et la curiosité tue la mémoire. Que nous importent aujourd'hui les brochures de MM. Mermeix, Dupas, Ducret et la dénonciation du pacte de la Droite et des Boulangistes, que nous avons due au mécontentement éprouvé par M. de Cassagnac en voyant M. de Mun voter récemment pour le ministère ! Espérons du moins que les hommes politiques de l'avenir voudront retenir qu'aujourd'hui la police vraiment secrète n'existe plus, et que tous leurs actes sont connus. Si le gouvernement ne dispose plus maintenant des moyens d'action mystérieux qu'il tenait autrefois de ses agents, fort heureusement il a dû s'habituer à la lumière et à la loyauté, et ce n'est pas un des moindres avantages du régime d'opinion. Certainement M. Dupuy ne peut avoir voulu emprunter à Caussidière sa fameuse maxime, et faire de la *Libre Parole* ainsi que de M. Drumont des défenseurs de sa politique.

Le procès intenté à trente individus accusés d'anarchie s'est terminé, après des débats qui ont duré une semaine, par un verdict négatif en faveur de tous les accusés sauf Ortiz et Chericotti, reconnus coupables de vol, et Bertani de port d'armes prohibées; c'est dire que la première application qui vient d'être tentée par le parquet de la Seine de la loi du 19 décembre 1893 n'a pas été acceptée par le jury : l'accusation n'a pu fournir de preuves certaines d'une entente entre ces individus et, quelque blâmables que puissent nous paraître les doctrines qu'ils professent, l'association dans un but anarchiste n'a pas été reconnue par le jury. Le jour même où ce verdict était rendu, la Cour d'appel, toutes chambres réunies, a décidé de requérir comme corps constitué des poursuites pour injures contre l'*Intransigeant;* la rédaction de ce journal témoigne d'un grand étonnement en face d'une pareille poursuite ; c'est la première fois, depuis treize ans, en effet, c'est-à-dire depuis l'origine de la loi de 1881 sur la presse, que les magistrats portent une plainte collective pour injures à un corps constitué. Mais vraiment l'*Intransigeant* peut-il prétendre à la liberté la plus abominable de langage parce que M. Rochefort pourrait présenter des articles plus injurieux encore qui n'ont pas été l'objet de poursuites?

Ce serait une très sage et utile pratique que de poursuivre les diffamateurs, et si la justice veut entraver un peu ce débordement d'injures qui chaque matin sont déversées sur des corps constitués, des fonctionnaires et des particuliers, elle sera certainement approuvée par l'opinion quand elle prononcera, en outre des pénalités, des condamnations à des dommages-intérêts élevés.

Avant d'ajourner la reprise de ses travaux, la Commission du budget a émis un vœu tendant au rattachement au ministère des Colonies des protectorats qui dépendent du ministère des Affaires étrangères ; c'est un vœu qui paraît trop se justifier pour que le gouvernement ne s'en inspire pas.

D'abord la Tunisie et Madagascar seuls sont des protectorats actuellement dépendant du ministère des Affaires étrangères, et dès maintement le Cambodge, l'Annam, le Tonkin, le Dahomey, qui sont aussi des pays de protectorat, sont administrés par le ministère des Colonies. Mais l'unité d'organisation ne serait pas suffisante pour justifier cette mesure, bien que la conception du régime de protectorat soit partout la même : surveillance et contrôle de l'administration indigène.

On doit reconnaître que les agents des Affaires étrangères sont trop disposés à accepter l'état de choses qu'ils rencontrent, sans s'efforcer d'y apporter les améliorations nécessaires ; observateurs distingués, non pas administrateurs, qu'ont-ils fait depuis dix ans à Madagascar? En Tunisie, la prospérité tient certainement à l'état économique du pays, à sa bonne administration ; mais tout en reconnaissant les mérites de nos résidents, on peut regretter de voir la situation effacée, insignifiante même, en Tunisie de nos contrôleurs qui, après 13 ans d'occupation, sont toujours traités et considérés comme des vice-consuls, les égaux seulement des vice-consuls étrangers. Pas un Français qui ne soit frappé de cet effacement exagéré de nos représentants et sans rattacher la Tunisie à l'Algérie, on peut désirer que l'action plus énergique du ministère des Colonies y remplace la réserve discrète des agents des Affaires étrangères.

Les nouvelles du Maroc sont toujours peu favorables. D'après une dépêche de Madrid, le nouveau sultan du Maroc voudrait entraver les privilèges traditionnels de la protection consulaire et soumettre les étrangers à la juridiction du pays. Cette prétention est absolument insoutenable et risquerait de précipiter le conflit toujours latent au Maroc. Ce qui inquiète les résidents européens de Tanger c'est que la contrebande des armes perfectionnées continue. Les journaux espagnols demandent que les navires de guerre étrangers aient le droit de visite sur tous les navires suspects.

Le conflit chinois-japonais continue sans qu'aucun fait saillant soit encore venu donner un avantage marqué à l'un des adversaires. Les deux peuples ont promis de respecter Shangaï, considéré plutôt comme une enclave européenne en territoire asiatique que comme un port chinois. Pourtant le commerce européen peut faire de grosses pertes durant cette guerre, et les journaux anglais demandent une vive intervention des puissances occidentales pour amener un apaisement du conflit.

14 août 1894. HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard Imp. des *Deux Revues* 19, rue des Saints Pères. — 31517. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 8 — 4e SÉRIE. — TOME II — 25 AOUT 1894

LA GUÉRISON D'EDWIN BURNS

Nouvelle.

I

— ... Et vous m'en répondez?

— Absolument, monsieur Burns.

— J'y verrai par la suite?...

— Comme un jeune lynx...

— J'ai peine à me laisser convaincre. Ce serait si beau!...

— Pourtant, monsieur Burns, encore un coup, l'épreuve en soi n'est pas inédite, et je vous ai lu précédemment plusieurs articles scientifiques, remontant à quelques années déjà, et mentionnant diverses tentatives heureuses de transplantation : épiderme de grenouille, peau de poulet, fragments périostiques, voire les premiers essais de greffe oculaire exécutés avec des yeux de lapin. Ma seule innovation, celle qui, je n'en disconviens pas, doit me porter à la fortune et à la célébrité, consiste à substituer l'œil humain à celui emprunté jusqu'à ce jour à de timides rongeurs.

« Simple comme tout, mon idée!... C'est toujours l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb... Mes raisons pour imaginer cette modification opératoire?... Elles sont deux. D'abord le lapin étant — le saviez-vous? — une créature essentiellement tuberculeuse ou tuberculisable, je craindrais, en dépit de minutieuses précautions, d'importer chez mes opérés le bacille de Koch, en meublant leurs orbites caves... Puis ne semble-t-il pas d'une logique enfantine, s'agissant d'emprunt de cette nature, de recourir de préférence à l'animal le plus voisin de l'espèce traitée?... Or, rien ressemble-t-il plus à un homme qu'un autre homme?... John Kinross (de Philadelphie), votre voisin, un habile dans l'art de la prothèse, a-t-il recours aux fauves ou à l'éléphant du Zoological Garden quand il veut remplacer la canine branlante ou la molaire cariée d'un client?... Non, monsieur Burns, non : quelque misérable, enchanté de dégarnir ses maxillaires, au tarif moyen de deux dollars « l'article », se trouve à point pour fournir la dent saine et vivante réclamée...

— Prodigieux, tout de même, mon cher Peterson!... Enfin, que je retrouve la vue par votre ingénieux procédé, et Edwin Burns vous prouvera qu'un ingrat et lui, cela fait deux...

Peterson allait esquisser un geste de protestation, comme pour témoigner qu'en cette occurrence la question des honoraires comptait peu; mais il se rappela à temps que M. Burns étant absolument aveugle, toute mimique serait superflue et s'en dispensa sagement.

— Au moins, objecta le futur opéré, êtes-vous bien sûr, Tom Peterson, que les tares pathologiques reprochées par vous à ces braves lapins, votre « fournisseur extraordinaire » n'en sera pas entaché lui-même?... Point tuberculeux, notre homme, ni autrement malade?

— Lui?... un type de riche santé, mon cher monsieur. Me serais-je risqué à l'aventure?... Lorsque eut germé en mon cerveau cette conception lumineuse — c'est le cas de le dire, fit le docteur, secoué d'un gros rire — je me transportai à la geôle et me fis exhiber le stock des condamnés à mort. Le premier

était un nègre... Je l'éliminai d'emblée, supposant que les sclérotiques de ce fils de Cham jureraient par trop au milieu de votre blonde figure de Yankee. Les deux suivants étant manifestement maladifs, je ne m'arrêtai pas à eux. Éborgné par une populace désireuse de le lyncher au moment de son arrestation, un quatrième ne pouvait m'offrir que la moitié de ce que je souhaitais. Restaient trois candidats acceptables. Il s'en trouva un, parmi ceux-là, qui, pris d'une bien ridicule coquetterie posthume, déclara que, pour aucune rémunération, il ne se dessaisirait de sa paire d'yeux, même *post mortem*. Qu'espérait-il en faire, l'imbécile?... Mon choix se restreignait... Heureusement, entre les deux derniers prisonniers l'hésitation n'était pas permise. Du coup, je découvrais le *rara avis*. Ah! monsieur Burns, admirable constitution, ce Dick Taylor! pas un point faible!... Un athlète, un marbre antique! Je l'ai palpé, percuté, ausculté... Irréprochable! L'affaire a été conclue sans trop de peine.

Le gaillard, tournant à l'hypocondrie, a l'air de se soucier de l'existence... et du reste comme de sa première culotte.

Il a débattu le prix, simplement pour la forme, croirais-je.

« — Voyons, Dick, 150 dollars, ça va-t-il?

— La paire?

— Sans doute.

Il a haussé ses larges épaules : « 225... pas un cent de moins. »

Bref, nous nous sommes mis d'accord sur le chiffre de 200 dollars, à remettre scrupuleusement — c'est stipulé par contrat en règle — à Deborah Dawson, l'ex-amie de ce Dick.

— Vous êtes la perle des docteurs, et tout est pour le mieux, soupira l'infirme; puis, après un silence : — C'est toujours pour la même heure?

— Toujours. A 5 h. 50, demain, Dick Taylor sera opéré; quelques minutes plus tard, vous le serez à votre tour... pas de la même façon, Dieu merci, gloussa le chirurgien enchanté de sa nouvelle facétie... Soyez matinal: dès 5 heures, je viendrai vous chercher en voiture.

— Allons! à demain, magicien! fit M. Burns, gagné par la belle assurance du savant.

— A demain! répéta ce dernier en secouant vigoureusement la main qui lui était tendue à l'aveuglette.

Quelques détails précis et succincts sur Edwin Burns ne paraîtront probablement pas oiseux à ceux qui n'ont point, comme nous, l'avantage de connaître le héros de cette authentique histoire.

Edwin Burns, fils du fameux banquier Jasper Burns, avait trouvé dans son berceau capitonné une assez invraisemblable quantité de banknotes. De tout temps, il se révéla d'un caractère doux, pacifique, un peu hésitant, sauf sur les questions d'argent, où son esprit apportait une lucidité, une précision, un flair incomparable, qui décidèrent précocement de sa voie. Edwin Burns était devenu d'abord l'associé, puis le successeur du vieux Jasper; il avait plus que sextuplé son superbe patrimoine. Peu enclin aux aventures, ennemi des discussions, adorant le calme et la paix, jamais Edwin, visé pourtant par toutes les misses mariables et même les jeunes veuves de la société de New-York, jamais Edwin ne se décida à rompre avec le célibat. Très confortablement installé en son magnifique hôtel de la 5e avenue, ayant à ses gages un chef français émérite qui lui « composait » des menus exquis dont profitaient également cinq ou six intimes, ne se refusant rien de ce qui embellit ou adoucit l'existence, notre banquier jouissait tranquillement de sa fortune de nabab, ne se permettant, en fait d'exercice relativement violent, qu'une distraction : la chasse. Il n'eut pas à s'en féliciter. L'automne de 1888, il était allé en villégiature, dans le Canada, chez des amis. Le 3 octobre, il tenait au bout des canons rubanés de son fusil un couple de « grouses », quand, sous la pression de son index, le coup partit avec un fracas terrible.

Par une fatalité impossible à pressentir, son arme de prix venait d'éclater, crachant des résidus de poudre, roussissant un peu sa barbe, tandis qu'un fragment d'acier, projeté sur son œil gauche, en lacérait la cornée, refoulait le cristallin, ouvrait une issue aux humeurs limpides du globe oculaire, et s'implantait solidement dans les membranes les plus profondes.

Malgré des soins immédiats, le résultat de l'accident fut la perte irrémédiable de la vision du côté lésé. Edwin Burns était désormais aussi borgne qu'Horatius Coclès, d'illustre mémoire. Prétendre qu'il accepta gaîment cette mutilation serait encourir le reproche d'exagération. Néanmoins, nous ne craignons pas d'avancer que, le 12 janvier suivant, un bel œil de verre, d'un fini irréprochable, ayant été disposé sur son moignon ratatiné, quand l'estropié se regarda dans son miroir, il dut s'avouer avec une satisfaction relative que le plus malin des observateurs découvrirait malaisément si le postiche siégeait à droite ou à gauche.

— Bah! fit-il, j'ai 49 ans; je conserve mon œil droit : il fut toujours et restera un instrument d'optique infaillible, et me continuera ses loyaux services pour les quelque vingt ans que j'ai encore à vivre...

Ce en quoi Edwin Burns se trompait, hélas! car, moins de deux ans plus tard, l'organe sain se prenait à son tour, par sympathie, et, six mois après le

début de cette ophtalmie secondaire, la cécité était complète.

Ce fut alors que Tom Peterson, spécialiste distingué et camarade de collège de l'aveugle, ayant mûrement réfléchi sur le cas, et mettant à profit d'audacieuses expériences, conçut son plan, bientôt accepté par le patient, de greffe binoculaire.

On ne se remémore pas, sans un frisson désagréable, à New-York, la série de crimes atroces qui, près de trois mois durant, l'hiver de 1890, ensanglantèrent, exaspérèrent, médusèrent la cité et ses environs. Tous les huit jours environ, un nouveau meurtre défrayait les gazettes, et, quelle que fût la victime, vieillard, homme, femme, enfant même, coïncidence étrange ! la blessure mortelle était pareille : une large entaille sectionnant les carotides, une atroce béance dont les lèvres cruentées semblaient crier vengeance, une façon de paraphe féroce dont l'introuvable bandit signait ses attentats. Une hantise analogue à celle de Jack l'Éventreur s'empara de bien des New-Yorkais, les quartiers les plus dissemblables fournissant tour à tour leur cadavre. Était-on à la merci d'une mystérieuse bande organisée, dont les affiliés, peut-être pour mieux dépister les policemen, avaient imaginé ce mode uniforme de « travail » ? S'agissait-il d'un forcené monomane? La seule variété constatée dans ces assassinats, c'est que tantôt ils s'accompagnaient de vol, et tantôt non. Les détectives étaient sur les dents; beaucoup d'habitants n'osaient plus s'aventurer dans les rues la nuit close; les feuilles publiques se piquaient d'émulation pour savoir qui d'entre elles pourrait, la première, donner à ses lecteurs des indications véridiques sur l'insaisissable malfaiteur. On offrit des primes à la délation ou au flair... Vaines promesses! Les choses en étaient là quand, une après-midi, aux bureaux du *New-York Star*, s'adressa, grave et modeste, une jeune personne, blonde comme Cérès, possédant des yeux de pervenche et une angélique physionomie. Elle demandait à parler à l'éditeur Hugh Harley lui-même. Celui-ci crut d'abord, à ses allures, qu'il avait devant lui une vaillante capitaine de l'Armée du Salut, qui, pour le punir d'un récent article critique sur la Maréchale, allait lui débiter quelques versets bibliques ou entonner le cantique 145. Il fut vite détrompé.

— Monsieur, commença la candide visiteuse, vous avez bien promis 1 200 dollars à qui vous fournirait les moyens de découvrir la trace du fantastique assassin?...

— Et nous sommes encore prêts à verser cette somme, fit le directeur d'un ton très affirmatif. Seulement, je ne saisis guère le rapport...

— Patience! Monsieur, interrompit la jeune miss. Si je vous mets à même de happer, dès ce soir, le monstre en question, vous engagez-vous d'honneur à ne livrer à qui que ce soit, tout au moins jusqu'après le jugement et l'exécution, le nom de la personne qui vous aura aidé à deviner ce mystère?...

— Assurément! déclara le journaliste, de plus en plus intrigué, et après quelques secondes de réflexion.

— Eh bien! Monsieur, brièvement voici la chose : J'ai nom Deborah Dawson... Je suis modiste à Brooklyn, et... (elle baissa un peu la voix, oh! si pudique!) et l'amie de l'homme partout cherché.

Les menaces, la peur des représailles, ont scellé mes lèvres et lié ma langue jusqu'à présent... Mais je ne puis ni ne veux me taire plus longtemps : on tient à sa réputation; d'ailleurs — elle rougit légèrement — une jeune fille n'a-t-elle pas raison de s'inquiéter de sa dot, pour laquelle 1 200 dollars constitueraient un précieux appoint?

Elle eut, ce disant, un regard extatique, comme si déjà elle se contemplait en sa toilette nuptiale, enguirlandée de fleurs d'oranger. Se ressaisissant bien vite, elle continua :

— Ce soir entre 10 heures et 10 h. 10, trouvez-vous, avec une douzaine au moins d'aides vigoureux, dans le couloir de la maison 316 de la 3e avenue. Là demeure une famille Smiler, dont la femme de chambre, Nancy, engluée par les paroles mielleuses et la belle prestance de Dick (c'est le nom du personnage), s'est rendue enfin aux arguments de ce faux séducteur lui réclamant un rendez-vous. D'un mot, elle a tantôt avisé son soupirant de l'absence projetée de ses maîtres, conviés à une soirée... Nancy gardera seule le logis, avec l'aïeul, un octogénaire perclus. Comment se terminerait cette prétendue entrevue d'amour, sans l'avertissement que je vous apporte, je m'en doute ; la soubrette et le vieillard massacrés, la maison pillée peut-être. Prenez vos précautions, dix plutôt qu'une, vingt plutôt que dix ; Dick se défendra comme un lion acculé ; soyez exact au rendez-vous; combinez votre petit complot comme vous l'entendrez, avec ou sans le concours de la police et de la famille menacée... Cela, c'est votre affaire, et demain, à la première heure, je garantis un joli succès de vente aux crieurs de votre journal.

— Si tout marche à souhait, acheva la pratique petite personne, demain, à pareille heure, vous serez seul dans votre cabinet, pour me recevoir et me verser la récompense promise... C'est convenu?...

— Ab-so-lu-ment convenu, dit, en scandant ses mots, le directeur.

— Au revoir donc, Monsieur ; je vous quitte en hâte: j'ai à porter, un peu loin de votre hôtel, ce carton à chapeau et ne puis m'attarder plus à causer.

Les affaires sont les affaires, fit-elle avec un gentil sourire et un adieu de la main.

Le soir, dès 9 heures, par une nuit très sombre, M. Harley et quatorze policiers robustes se dissimulaient, les uns dans le corridor du n° 316 de la 3e avenue, les autres en face, au n° 313, prêts à accourir à un coup de sifflet. 9 h. 30 sonnant, la famille Smiler partait pour sa soirée, comme si rien d'anormal ne se préparait chez elle. A 9 h. 45, Nancy, la femme de chambre, rapidement mise au courant de la situation et, pour éviter toute indiscrétion, tenue sous les gueules convergentes de plusieurs revolvers, se plaçait derrière la porte, qu'elle devait entre-bâiller au frôlement convenu avec son visiteur nocturne. A 10 heures, Dick s'insinuait dans la souricière, et, cinq minutes plus tard, surpris, enlacé, bridé par vingt-huit bras puissants, désarmé, ficelé, bâillonné, malgré sa force terrible et sa résistance désespérée, cet honnête jeune homme était emballé dans une voiture stationnant à proximité, et emporté au triple galop à la prison, avant que personne, dans le quartier, soupçonnât l'importance de l'événement.

En revanche, une fois ébruitée la nouvelle, le lendemain, il fallut tripler la garde de la geôle, pour protéger le misérable contre une foule aboyante, bien décidée à le lyncher.

L'affaire promptement instruite, le procès ne traîna pas en longueur... Cet hercule sanguinaire n'était au fond qu'un piètre imbécile, qui se coupa assez sottement pour permettre de reconstituer, dans toute son horreur, la succession de ses attentats, qu'il finit par avouer sans restriction, n'opposant de protestations que pour une pauvre fillette de 12 ans, saignée pourtant suivant les mêmes principes. Assassin par cupidité au début, il confessa que le liquide rouge et fumant avait, à la longue, exercé une véritable attirance sur lui, et que, à diverses reprises, il avait tué, rien que pour le plaisir, un peu aussi par bravade, quand toute une population éperdue l'avait transformé en « question du jour », en personnage fantomatique semi-légendaire... Inutile de dire que le verdict unanime ordonna que Dick Taylor, accusé et dûment convaincu d'être l'auteur de 19 meurtres et de 12 vols, serait électrocuté le 13 juillet 1891. On se souvient du singulier marché que, deux jours avant la fatale échéance, le condamné consentit à passer avec le Dr Peterson. Gardant un fonds d'affection pour sa Deborah insoupçonnée (ces âmes maudites ont parfois de ces éclairs d'instinctive tendresse, plus ou moins justifiée), il contribuait, par son dernier legs, à accroître encore — cette fois sciemment — la future dot de son ancienne compagne.

Le 13 juillet, à 5 heures du matin, le chirurgien emmenait son client Burns à la prison, où, par insigne faveur, il avait obtenu de l'installer provisoirement dans une chambre à proximité du lieu du supplice, son opération d'oculiste ayant d'autant plus de chances de réussite, qu'elle serait exécutée avec des organes d'une plus irréprochable fraîcheur.

A 5 h. 45, Dick Taylor était extrait de sa cellule et conduit à l'endroit de l'exécution, en présence des jurés délégués, du gouverneur de la prison, d'experts électriciens, parmi lesquels l'inventeur de l'appareil, et de cinq témoins commis par l'autorité, dont le surgeon Tom Peterson. « Allons, Dick, lui dit le gouverneur, l'instant est solennel : sur le point d'entrer dans l'éternité, confessez-nous (et il présentait à ses regards les photographies de ses victimes groupées), confessez-nous que vous avez aussi égorgé cette enfant; vous devez ce suprême aveu à la justice. Toute la vérité, mon garçon... Un bon mouvement! »

Le farouche boucher inclina la tête en signe d'assentiment, puis, effaré, voulut détourner ses yeux de cette hideuse effigie des infortunés tombés sous son coutelas... Mais déjà on l'assujettissait sur le terrible fauteuil; l'électrode fut appliquée sur l'épine dorsale, mise en communication avec un collier serrant la nuque du condamné, et ...pff... ce fut instantané : pas de soubresauts, de spasmes, d'indice de douleur, pas de brûlures. Dick était parti pour l'au-delà : il était exactement 5 h. 51.

Tout cela fut officiellement constaté, puis, immédiatement, Peterson se précipitant sur le cadavre, énucléa, avec les précautions d'asepsie voulues, les yeux encore limpides du misérable, et courut à la chambre, où Burns couché, un assistant de chaque côté de son chevet, était plongé dans un demi-sommeil chloroformique.

L'opération fut menée avec une magistrale dextérité; une fine suture réunit solidement les bouts fraîchement sectionnés des nerfs optiques du supplicié à ceux tout de suite avivés de l'aveugle; des sutures musculaires furent également disposées. Sur les paupières refermées, l'illustre oculiste appliqua un pansement occlusif, doucement compressif, et tout à fait antiseptique. Après quoi, son travail accompli, il poussa un soupir d'allégement, où perçait une pointe d'orgueil.

—Maintenant, Burns, mon digne ami, dit-il à l'opéré sortant de sa torpeur, nous allons vous rhabiller, vous porter dans mon coupé, vous conduire à votre hôtel, vous installer dans une chambre complètement noire. Pas d'impatience, pas de presse fiévreuse, pas de hâte intempestive... Laissez-moi cette greffe prendre de solides racines... Dans douze jours, nous lèverons votre appareil et vous aurez recouvré la vue... Que dis-je?... Vous aurez troqué vos yeux de 49 ans contre des yeux de jeune homme...

Et l'assertion, pour extraordinaire qu'elle parût, n'avait rien d'outré !

Le 26 juillet au matin, devant quatre ou cinq amis anxieux, et une demi-douzaine de professeurs émérites, Edwin Burns tiré de sa claustration, et délicatement dépansé par son chirurgien, rouvrit ses paupières, remua ses globes oculaires incontestablement soudés, et déclara d'une voix ferme : « J'y vois !... »

II

JOURNAL D'EDWIN BURNS

26 juillet.

Mon sauveur m'a vivement conseillé de noter au fur et à mesure mes impressions : il prétend qu'elles seront d'un grand intérêt pour les physiologistes et les psychologues... Puis-je refuser ce modeste service à la science qui aura été si bienfaisante à mon égard. Me voici donc à mon secrétaire, prêt à inscrire, sans rien oublier, tout ce que je vais ressentir...

Admirable !... il faut avoir été de longues semaines plongé dans le néant des ténèbres, pour soupçonner le ravissement éprouvé à la minute bénie où l'on retrouve la divine lumière et ses innombrables féeries... Cher Peterson ! je vais, le paiement de ses honoraires ne m'acquittant pas, ajouter en mon testament une clause à lui personnelle !... Je n'ai jamais si bien compris qu'à cette heure ce vœu des catholiques priant pour leurs morts : « *Et lux perpetua luceat eis!...* Qu'une lumière éternelle brille pour eux !... » Eh oui ! c'est là la suprême félicité...

Même jour, deux heures plus tard.

Je suis comme ces individus qui, soumis à une inanition prolongée, sur le point de succomber à la faim et à la soif, sont amenés devant une table bien garnie : les premières bouchées les étranglent, les premières gorgées les grisent... C'est du moins ce que me contait mon vieil ami Tanner, après son jeûne. J'éprouve aussi une semi-ivresse ; sans doute le besoin de me réaccoutumer à la transmission à mon cerveau des sensations visuelles... C'est un peu flou ! Par moments, on dirait un voile rouge flottant devant mes nouvelles prunelles.

27 juillet.

Étrange !... étrange !... avec la nuit, ces troubles s'étaient évanouis... L'aube, filtrant à travers mes rideaux, m'a réveillé et ces phénomènes pénibles ont recommencé... Cela se précise mieux ; sur ce fond rutilant que je signalais hier, des formes se dessinent, des silhouettes se lèvent... tantôt une, tantôt plusieurs... Elles se précisent, toutes très nettes, à présent... Ce sont de blêmes apparitions, aux regards angoissés, à la bouche ouverte, à la gorge sabrée... Oh !... les malheureux !... les malheureux !... Va-t'en, cauchemar horrible !... Non... je ne puis pas !...

Mais, je devine : ces fantômes effrayants, c'est la pensée des victimes de Dick qui en cause l'apparition... J'ai trop entendu parler, tous ces derniers temps, du fameux assassin et de ses crimes. Mon imagination, sollicitée par ces ressouvenances, me sert ces images macabres. Il faudra que je signale cette particularité à Peterson et qu'il me prescrive quelque calmant.

28 juillet.

J'ai mandé Peterson ; d'après lui, mon interprétation était bien exacte : « On ne subit pas, m'a-t-il assuré, sans une fameuse secousse psychique une opération de ce genre... Mais, rassurez-vous, nous allons mettre bon ordre à cet ébranlement de vos centres nerveux. »

Il m'a proposé de m'hypnotiser, séance tenante, à quoi j'ai consenti de grand cœur, m'abandonnant à lui bien volontiers. Sous son influence, j'ai dormi — assurément — et les visions se sont dissipées instantanément ; toutefois, à peine ai-je relevé les paupières sous son souffle et à son commandement, que j'ai retrouvé mes cruelles hallucinations...

« Une dose un peu forte de bromure pour compléter la médication, a dit le docteur, et vous en aurez fini avec ces sombres chimères... »

Dieu l'entende !

29 juillet.

Pris la potion : rien de changé. Mes yeux, dès qu'ils s'ouvrent, sont frappés par ces sujets d'épouvante... Les simples conceptions d'un cerveau fatigué peuvent-elles revêtir une pareille persistance avec une telle apparence de réalité ?... Il y a surtout là, à gauche, au premier plan, une fillette d'une douzaine d'années, inondée de sang, les mains crispées, les bras tendus vers un ennemi invisible, qui a une netteté étonnante et qui m'impressionne jusqu'à l'angoisse !...

Décidément, je vais sortir, essayer de me distraire. Le grand air, le mouvement de Broadway me calmeront peut-être. .

Même jour, deux heures plus tard.

Horrible... plus que tout ce qu'on pourrait supposer !... Je suivais Broadway, quand, arrivé devant le magasin de W. Rudge, le libraire, la fantaisie m'a pris de regarder son étalage...

Il y avait là — j'ose à peine l'écrire... — une douzaine de photographies funèbres, des êtres à la gorge tranchée gisant sur des dalles de morgue... tous... je les ai reconnus, tous... c'étaient mes spectres... tous, y compris la pâle petite fille... Au-dessous des portraits, un cartouche avec ces mots : « Les dernières

victimes de Dick Taylor... » Je ne comprends plus : ma raison sombre devant cette énigme!... Quel rôle a pu jouer mon imagination surexcitée?... Comment expliquer que mon cerveau ait pu me représenter si exactement des créatures que *jamais*, *jamais*, *je n'avais vues*, jusqu'à ce jour?

30 juillet.

J'ai fait venir, ce matin, en consultation Peterson et ses éminents collègues Rodolphus Werpool, Emilian Duffy, Archibald Deep. J'ai nettement exposé à ces messieurs l'horreur de ma situation... Ils ont un peu réfléchi, longuement discuté; j'ai relevé quelques expressions : Neurasthénie, ictus cérébral, congestion par impressions sensitives excessives, réflexes lumineux... Ils m'ont prodigué de rassurantes affirmations, prescrit des antispasmodiques, l'hydrothérapie, et sont partis, en me promettant une guérison immanquable. Je les ai reconduits jusqu'à la porte que j'ai feint de refermer après leur sortie; puis, sans bruit, je me suis replacé sur le palier, tendant l'oreille pour ne rien perdre des propos qu'ils pourraient échanger. J'ai seulement saisi cette fin de phrase prononcée par Rodolphus Werpool : « ...très probablement, à moins — et ce serait un cas unique et bien intéressant — qu'il ne s'agisse d'une vérification clinique de ces phénomènes étranges baptisés optographes... »

Ils franchissaient le seuil de l'hôtel : la réponse de Deep ne m'est parvenue qu'à l'état de bourdonnement confus...

Optographe!... que veut dire ce terme scientifique?... j'interrogerai Peterson... Bah!... il ne voudra pas m'éclairer. Oh!... encore ces corps pantelants!... Arrière!... arrière!... arrière!... Optographe!... à tout prix, il faut que je sache...

Même jour, 6 heures du soir.

Je sais!!! mes hypothèses n'étaient rien à côté de la réalité... Je me suis rendu, dès midi, à la bibliothèque de la Medical University... Le bibliothécaire n'a pu me fournir aucune indication; alors, je me suis mis à fouiller fiévreusement des revues, des dictionnaires, des encyclopédies... sûr que le mot mystérieux, perdu au milieu de milliers d'autres, me sauterait aux yeux, par une sorte de puissance occulte...

En effet, après quatre heures d'efforts, je suis tombé sur une brochure portant ce titre : *Vorlaüfige Mittheilung über optographische Versuche. Zweite Mittheilung uber Optographie... (1877)* et j'ai dévoré, à même, le texte allemand; je l'ai condensé en une note que j'ai lue et relue plus de trente fois déjà... La voici :

« Un savant berlinois a constaté en 1876 que la rétine, d'un rouge pourpre quand l'animal est maintenu dans l'obscurité, se décolore après une exposition de durée convenable à la lumière intense du jour... Un de ses confrères a été conduit par ce fait à penser qu'il n'était pas impossible de fixer sur la rétine l'image des objets qu'un animal aurait vus avant sa mort. Il a parfaitement réussi. Comme l'immersion dans une solution alunée rend le pourpre rétinien inaltérable à la lumière, le fixe en un mot, ces deux auteurs ont pu, après avoir placé un animal (grenouille ou lapin) devant une fenêtre vivement éclairée, en sacrifiant aussitôt après l'animal, et immergeant le globe oculaire dans l'alun, obtenir des rétines qui donnaient une véritable épreuve photographique (rouge) de l'image de la fenêtre... Ils ont donné à ces impressions le nom d'optographes. Certains écrivains ont ensuite prétendu, sans vérification jusqu'ici; que sur la rétine d'un assassiné on retrouverait de même, en s'y prenant assez tôt et assez délicatement, l'effigie du meurtrier. »

Eh bien!... est-ce assez clair, Edwin Burns? Cette fois, l'opération s'est effectuée en sens inverse. A la seconde suprême, Dick Taylor a revécu rapidement ses derniers crimes; distinctement, au fond de ses yeux dilatés par la terreur, se sont imprimés les traits, les attitudes des créatures par lui saignées et dont *in extremis* — le gardien de la prison vient de me révéler ce détail — le gouverneur lui tendait encore les portraits... La décharge électrique, en suspendant pensées, sensations, existence, a été le fixateur de ces effroyables épreuves, à moins que les solutions antiseptiques de Peterson n'aient rapidement agi elles-mêmes à la façon du bain d'alun! et les yeux de Dick, les miens, oh! désespoir!... ces globes auxquels mon sang a continué la vie, ces yeux me présenteront toujours, toujours, les hideuses photographies, l'optographe affolant qu'ils enchâssent, conservent, éternisent!... Rien, plus rien n'effacera cette vision : ce n'est point une chimère, une illusion, une hallucination, mais la conséquence d'un fait physico-chimique, une impression matérielle, et si quelques-uns de mes cônes rétiniens échappés à ce fixage, revivifiés, rechargés de pourpre (pour parler le langage du livre révélateur), me permettent parfois de percevoir les images actuelles, l'autre vue, le substratum, l'indélébile cliché, l'épouvantement n'en subsiste pas moins au-dessous, à côté, que sais-je?... inscrit à perpétuité... Ce soir, demain, dans un an, dans dix, dans vingt années, les victimes de Dick seront encore dans l'intime profondeur de ses yeux, des miens!...

La folie, la folie me gagne à cette idée! Vivre ainsi est-ce vivre?... Indéfiniment se débattre contre une obsession à ce point sinistre, est-ce dans la mesure des forces d'un homme? Non! non! certes non! Ah! Peterson, quel mal vous m'avez fait! Le ciel vous pardonne!...

. . . . . .

III

Extrait du *New-York Star* (n° du 31 juillet, édition du soir) :

On a trouvé, ce matin, dans son cabinet de travail, le crâne fracassé, et tenant dans sa main rigide un revolver, l'honorable banquier Edwin Burns. Le défunt avait tout récemment subi, avec un succès complet, la hardie opération imaginée par l'éminent Dr Peterson. Nous en avions, à ce moment, publié les détails originaux. On était loin de pressentir un événement aussi douloureux que peut seul expliquer un détraquement intellectuel occasionné sûrement par une joie trop forte. Il est aisé de comprendre l'intensité des sentiments d'un aveugle recouvrant l'intégrité de la vision... Les amis et les médecins de feu Burns avaient bien remarqué, ces derniers jours, de légers indices de déséquilibration; de là à prévoir ce funeste dénoument, il y avait pourtant tout un monde...

Sur un guéridon bien en vue, à côté d'une note cachetée destinée au praticien Peterson, s'étalait le testament du défunt, biffé, raturé, indéchiffrable, et qu'il avait, à la suprême minute, résumé en cet article unique :

« Je lègue toute ma fortune aux aveugles des États-Unis d'Amérique »... Au-dessous, d'une main tremblante, Edwin Burns avait ajouté cette phrase, jurant avec sa cure et sa dernière volonté, et prouvant à l'évidence sa soudaine folie :

« Bénies soient les ténèbres ! »

Ch. Ségard.

BERNARD PALISSY

M. Ernest Dupuy, dont nous n'avons pas à faire ici l'éloge et dont nos lecteurs ont plusieurs fois apprécié la finesse de critique et l'élégance de plume, si connu déjà par son étude sur les *Maîtres de la littérature russe* qui est un ouvrage excellent, et son étude sur Victor Hugo, qui est un chef-d'œuvre, vient de consacrer son rare talent à un sujet plus obscur et qui demandait les connaissances les plus étendues dans les genres les plus différents. Il nous donne un *Bernard Palissy*, et un Bernard Palissy complet, considéré et comme savant, et comme artiste, et comme écrivain, et même comme protestant. M. Dupuy nous comble.

Cette étude est extrêmement intéressante. Elle aurait plu à Stendhal, encore que Bernard Palissy n'ait jamais, que je sache, donné de coup de couteau à personne. Mais il y aurait vu ce qui y est, nonobstant cette lacune, l'histoire d'une volonté. C'étaient des volontés, et de terribles volontés que ces hommes du XVIe siècle. Voltaire disait à Mme du Deffand, si je ne me trompe : « Voyez-vous quelquefois M. d'Alembert? Non seulement il a beaucoup d'esprit, mais il l'a très décidé, et c'est beaucoup; car le monde est plein de gens d'esprit qui ne savent ce qu'ils doivent penser. » Le monde n'était pas rempli de gens de cet esprit-là au XVIe siècle. C'était le contraire. C'était un peu trop le contraire, si j'ose hasarder cette assertion. Le monde y était plein de gens qui croyaient furieusement à ce qu'ils croyaient et qui voulaient énergiquement ce qu'ils voulaient. C'étaient nos pères, ce qui est excessivement singulier.

Et de ce même sang se peut-il que je sois?

Vous connaissez les vers charmants de Marot :

Au bon vieux temps un train d'amour régnait
Qui sans grand art et soins se démenait.
Si qu'au bouquet donné d'amour profonde,
C'était donner toute la terre ronde;
Car seulement au cœur on se prenait.

Et si par cas plus outre l'on venait,
Savez-vous bien comme on s'entretenait?
Vingt ans, trente ans. Cela durait un monde,
Au bon vieux temps.

Eh bien! ce n'était pas seulement en desseins d'amour que « cela durait un monde ». C'était en tout dessein. Quand quelque chose était entré dans ces têtes-là, je ne dirai pas il fallait qu'il y restât, il fallait qu'il en sortît, réalisé, après tous les efforts continus, toutes les pesées incessantes et formidables d'une volonté toujours tendue. Palissy a mis vingt ans à découvrir son fameux secret d'émailleur. Il y a dix fois brûlé ses meubles, brûlé ses coffres, brûlé tout ce qu'il avait dans sa maison. Il se serait jeté lui-même dans son four. Mais c'eût été du désespoir, et c'est de cela seulement qu'il était incapable. Il n'y a pas d'exemple de pareille ténacité.

Ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est que Palissy n'était pas l' « inventeur » classique que nous connaissons par les romans, par le théâtre et par notre observation personnelle. L'inventeur classique est un homme qui a une idée fixe et qui en est le corvéable à merci à tous les instants de sa vie, qui ne voit qu'elle, n'entend qu'elle, est hypnotisé par elle seule. Palissy « suivait son idée », mais en même temps il trouvait le moyen de faire toutes sortes d'autres choses. Il a été verrier, peintre, géomètre, architecte, ajusteur, naturaliste, géologue, minéralogiste, écrivain, professeur (car il a fait des conférences très suivies pendant plusieurs années), et encore il se livrait à la propagande protestante. C'était un homme qui n'a pas perdu beaucoup des 70 ans selon les uns, des 80 ans selon les autres, et des 90 ans selon d'autres encore, qu'il a passés sur la terre. Sa vie, qui est le roman du talent acharné, de l'inves-

tigation constante et des vicissitudes étranges de la fortune, est une des plus pleines qui aient été.

Il est amusant de remarquer en parcourant sa vie, écrite en partie par lui-même, combien l'homme trouve de plaisir à avoir été malheureux. C'est à regretter de n'avoir eu que des infortunes d'ordre secondaire. Il paraît que ceux qui ont eu de vrais malheurs sont flattés d'avoir été les personnages de marque de l'infortune et d'assez belles matières pour que la destinée s'acharnât sur eux. Palissy raconte ses malheurs avec une complaisance où l'on sent une véritable ivresse.

Du reste, M. Dupuy a bien su le remarquer, il aime à dramatiser même l'histoire de sa pensée. Il est bien artiste en cela. Il vous dira quelque chose comme ceci : « Je me promenais, les yeux fixés à terre. Tout à coup l'idée me vint de tel procédé, ou de telle méthode, ou de telle correction... Je fus comme étourdi de cette révélation. » — Voyez-vous Rousseau sur le chemin de Vincennes? Les chemins de Vincennes ou les chemins de Damas sont très fréquents dans la vie de Bernard Palissy. Après tout, ce sont ces chemins-là qui mènent à la gloire, ou, quand on est arrivé à la gloire, c'est toujours par ces chemins-là qu'on croit avoir passé.

C'était, du reste, un temps où les périls mêmes que l'on courait à être savant et à s'occuper de science exaltaient infiniment la vanité, naturelle, croit-on généralement, à l'homme. On ne pouvait pas avoir un fourneau chez soi et souffler un peu fort dessus, sans être aussitôt soupçonné de fausse monnaie ou de sorcellerie. «... L'autre m'assurait que, si je continuais d'acheter tant de menu charbon, qu'on soupçonnerait de moi que je faisais de la fausse monnaie... » Pareille chose est arrivée précisément à ce bon Montchrétien, qui faisait de la métallurgie dans les environs d'Orléans à peu près à la même époque que Palissy travaillait à Saintes. Faux monnayeur ou sorcier, voilà les propos qu'on entendait dans l'air aussitôt que l'on faisait un rien de physique ou de chimie.

C'était à dégoûter du métier. — Allons donc! ne voyez-vous pas que l'amour-propre n'en était qu'excité davantage et comme enflammé! Si l'on était un simple sot, cela vous persuadait que vous étiez sorcier en effet, et tous ces procès de sorcellerie où l'on a eu « l'aveu du coupable », sans même le « questionner », toutes ces déclarations énergiques et professions de foi de sorcellerie n'étaient dus qu'à l'orgueil monstrueux développé chez certaines gens par les soupçons mêmes de leur entourage.

Et si l'on était un homme de génie, ces soupçons, en décuplant votre amour-propre, fouettaient votre volonté et la rendaient capable des plus grandes choses. La persécution a son mérite. Il est inutile de la faire renaître en considération de ses mérites; mais elle a son bon côté. Il faut voir le bon côté de toutes choses.

Palissy n'était pas seulement une grande volonté secondée par un orgueil qui n'était pas mince. C'était vraiment une très grande intelligence. Toutes ses observations sur « les terres » et sur « les eaux » sont d'un homme qui a déjà, comme à l'état instinctif, la vraie méthode d'observation. Il voit de très près, compare assidûment, réfléchit beaucoup, et ne généralise que très lentement, très prudemment, en homme qui sait ce qu'il faut de tâtonnements infinis pour trouver quelque chose. Il a des paroles à la Bacon sur l'esprit scientifique et ce qu'il faut vraiment entendre par là : « *L'expérience qui, de tous temps, est maîtresse des arts....* » — « *Les sciences se manifestent à ceux qui les cherchent.* » Ces mots, ou des mots analogues, reviennent souvent dans ses œuvres. Ce sont les proverbes des savants comme les maximes de La Rochefoucauld sont les proverbes des gens d'esprit. Mais ceux qui trouvent les premiers les proverbes sont des gens d'esprit, eux aussi.

Palissy est bien l'homme qui était défini par La Croix du Maine : « homme d'un esprit merveilleusement prompt et aigu. » La Croix du Maine n'était pas, lui, d'un esprit merveilleusement aigu. Il s'en faut de quelque chose. Mais, cette fois, il ne s'est pas trompé.

Ce qui n'était pas le moins intéressant à étudier dans Bernard Palissy c'était l'écrivain. En effet, il y avait là un petit problème. Palissy est un *autodidacte*. Il ne savait hébreu, grec ni latin. Peut-on bien écrire en français quand on n'a pas étudié dans le latin? On sait que la question se pose à nouveau de temps en temps et qu'aussi bien elle est toujours pendante. Un très grand nombre d'esprits distingués croient à la déplorable influence des études latines sur l'art d'écrire, et ils font remarquer que les plus grands écrivains sont ceux qui ne savaient pas le latin : Commynes, La Rochefoucauld, Mme de Staal-Delaunay. Mme de Staal-Delaunay est certainement une autorité considérable. Je ne sais pas pourquoi on ne songe jamais à ajouter à cette liste le nom de Racan. Racan ne savait pas le latin. Il ne savait même rien du tout, si l'on en croit La Fontaine :

> Racan ne savait rien : comment a-t-il écrit!

Il faut ajouter Racan à la liste des ignorants qui ont bien écrit en français. Elle finira par devenir imposante. Or Bernard Palissy étant très exempt de lettres latines, il était curieux de savoir comment il écrivait. Est-il un grand écrivain?

Un grand écrivain, ce serait beaucoup dire. C'est un écrivain honnête. Il est assez loin de Montaigne, de Rabelais, de Calvin. C'est incontestable. Mais il

écrit d'une façon intéressante. Il a quelque chose de vert, de savoureux et de dru dans la manière de s'exprimer. Le parler populaire, avec ses métaphores expressives, ses images fortes, son relief vigoureux, lui fournit des ressources précieuses de vocabulaire et de tournure, que les plus savants que lui ont quelquefois le tort de négliger.

Il s'appelle lui-même « un terrassier (potier) dénué de toutes langues, sinon de celle que sa mère lui a appris ». Sa mère, c'est la langue populaire, et elle l'a nourri d'un bon lait. Il est plein d'expressions rustiques, comme La Fontaine, et elles ont cette saveur un peu âpre que nous aimons.

Il est vrai qu'il faut bien faire attention en pareille matière. Pour peu qu'une expression soit archaïque ou locale, comme elle nous réveille, elle nous paraît exquise, et nous lui faisons toutes sortes de compliments. Les vieux auteurs bénéficient de cette disposition de notre esprit. Les auteurs qui ont eu un certain goût pour le parler populaire, également. Allons, à la bonne heure! Mais cependant sachons réagir un peu, et n'admirons pas La Fontaine uniquement parce qu'il a dit « *chape-chute* ». *Chape-chute* a de l'agrément, *chape-chute* a de la saveur, et ce n'est pas une petite parole que *chape-chute*; mais il y a des trouvailles de style plus merveilleuses.

Palissy est bon écrivain, et pittoresque, et presque éloquent, surtout quand il parle de lui. Vous avez causé souvent avec un inventeur. Vous lui parliez de choses indifférentes, de politique, d'art, de socialisme, de littérature, de philosophie, de religion, de bienfaisance, de charité, des misères des déshérités. Il vous répondait en style terne. Vous lui parliez de son invention. Immédiatement parole animée, voix chaude, yeux étincelants, et le geste, et la physionomie, et l'accent, et l'action, et le mouvement, et l'envolée, et tout, toute la lyre. Vous aviez affaire à un poète lyrique.

Avec Palissy c'est cela, bien entendu; et je ne plaisante pas le moins du monde. La page qui suit est magnifique : « Quand je me fus reposé un peu de temps avec regret de ce que nul n'avait pitié de moi, je dis à mon âme : « Qu'est-ce qui te triste, puisque tu as trouvé ce que tu cherchais?... » Mais parce que c'eût été un décriement et rabaissement de mon honneur, je mis en pièces entièrement ce total de la dite fournée, et me couchai de mélancolie, non sans cause, car je n'avais plus le moyen de subvenir à ma famille... Toutes ces fautes m'ont causé un tel labeur et tristesse d'esprit qu'auparavant que j'aie eu rendu mes émaux fusibles à un même degré de feu j'ai cuidé entrer jusqu'à la porte du sépulchre... Je m'en allais coucher à la minuit ou au point du jour accoutré de telle sorte qu'un homme que l'on aurait traîné par tous les bourbiers de la ville, et en m'en allant ainsi retirer, j'allais bricollant sans chandelle et tombant d'un côté et d'autre comme un homme qui serait ivre de vin, rempli de grandes tristesses : d'autant qu'après avoir longuement travaillé je croyais mon labeur perdu. Or, en me retirant ainsi souillé et trempé, je trouvais en ma chambre une seconde persécution pire que la première, qui me fait à présent émerveiller que je ne suis consumé de tristesse. »

Il est utile d'avoir souffert pour devenir un grand artiste; il est utile d'avoir souffert pour devenir un homme d'action, et il est utile d'avoir souffert même pour devenir bon écrivain. Toutes ces vérités, démontrées par l'exemple de Palissy, sont mélancoliques; mais elles ne sont pas décourageantes pour les âmes nobles.

Plus que le parler populaire, et plus ou autant que l'émotion intime, ce qui a fait de Palissy un bon écrivain, non pas seulement par rencontre, mais dans l'habitude même de son style, c'est la fréquentation des arts et métiers, c'est l'accoutumance à la langue technique. Ronsard et Théophile Gautier avaient parfaitement raison en pareille matière. Il faut connaître les vocabulaires techniques; ce sont les mines mêmes, presque inépuisables, où la langue générale doit puiser pour se renouveler et s'enrichir. Il faut ici beaucoup de tact, de mesure, d'habileté à éclairer le mot nouveau par le *contexte;* mais c'est une méthode excellente et qui peut suppléer jusqu'à un certain point à l'ignorance des lettres anciennes.

Palissy a le sentiment de cette méthode. On le prend sur le fait d'observateur en matière de langue dans certaines remarques qu'il fait en passant, comme celle-ci : « Les lapidaires disent : Voilà un diamant qui a une belle eau. *Ils parlent bien.* » Ceci est exactement une observation de grammairien ou « de rhéteur », quoique Palissy ait dit qu'il n'était « ni poète ni rhéteur ». Palissy était attentif aux faits de langue, comme aux faits d'histoire naturelle.

Aussi, très souvent, presque continuellement, sa langue à lui est nourrie d'expressions techniques tournées en métaphores justes et pittoresques. Il dira, du bois d'érable, qu'il est : « plus madré, *figuré* et *damasquiné* que nul autre. » Il parlera des « *tétines de verre* qui pendent ès voûtes d'un fourneau dont le mortier s'est vitrifié ». Il vous montrera un émail « blanc marbré, *moucheté* et *jaspé* de diverses couleurs ». C'est tout à fait une « écriture artiste » dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire une langue faite de mots exacts empruntés aux arts et transportés dans la langue commune sans que la clarté en souffre, et de manière même à ce qu'elle y gagne.

La *technologie* le possède tellement qu'il a fait, on le sait, tout un petit poème en prose dont les personnages sont ses outils et instruments d'architecte.

C'est un poème technologique. On se rappelle Topffer faisant dialoguer, dans les *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, son crayon, son pinceau et son bâton d'encre de Chine. Palissy anime d'une vie personnelle son compas, sa règle, son équerre, son fil à plomb, etc., et les fait se disputer sur la prééminence. Les hommes ont la rage de prêter leurs défauts aux animaux et même aux choses :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme...

qui est aussi laide que la nôtre? — Oui, quand nous vous prêtons celle-ci.

Et ainsi donc, le compas assure qu'à lui appartient l'honneur ; « car c'est moi qui conduis et mesure toutes choses; aussi quand on veut réprouver un homme de sa dépense superflue, on l'admoneste de vivre par compas.... La règle disait au compas: Quand un homme est mal vivant on dit qu'il vit déréglément, qui est autant dire que, sans moi, il ne peut bien vivre. L'équerre dit: C'est à moi que l'honneur appartient; car, pour un besoin, on trouvera deux règles en moi... Lors le *plomb* se vint à élever, disant: Je dois être honoré par-dessus tous; car c'est moi qui amène et conduis toute maçonnerie directement en haut, et sans moi on ne saurait faire aucune muraille droite... »

Ainsi discutaient les outils de Palissy dans son atelier, comme le maître à danser, le maître de musique et le maître de philosophie dans la « salle » du *Bourgeois gentilhomme*, et cette fantaisie de Palissy est un peu bien laborieuse; mais elle montre à quel point la technique l'a possédé et nous explique pourquoi sa langue est en grande partie faite de ce que *le langage des outils* lui apprenait. Palissy écoutait parler les instruments de son art et des autres arts, comme le poète écoute chanter les oiseaux.

Le bon verrier et le bon émailleur n'est pas un grand écrivain, et, s'il faut l'ajouter à la liste des hommes qui ont bien écrit sans savoir le latin, il grossira la liste sans en accroître extrêmement l'autorité ; mais il est un écrivain distingué, assez puissant, et parfois même doué d'éloquence.

Une étude complète manquait sur lui ; et cela était bien naturel. Il fallait, pour la faire, être aussi « scientifique » que littéraire, et aussi artiste que littéraire, et scientifique. Il est probable que cette étude a été très souvent commencée par celui-ci, par celui-là, et ensuite abandonnée par découragement devant toutes les connaissances qu'il fallait acquérir pour la pouvoir faire. Ce découragement, M. Ernest Dupuy ne l'a pas eu. Il a poursuivi avec vaillance cette œuvre utile, et il a su en faire une œuvre aussi captivante qu'utile. Il a ajouté ainsi à l'histoire littéraire, à l'histoire de l'art, un chapitre de première importance : que de gens doivent lui être reconnaissants ! à sa propre réputation un titre de plus : que de gens vont en être jaloux !

ÉMILE FAGUET.

TRICOLOR MARC ET SON AMI PIXERÉCOURT

Ils étaient nés tous deux *rue du Maure-qui-trompe*, à Nancy, proche le Palais Ducal, et, malgré la différence de leurs conditions et de leur âge, ils s'étaient liés et se fréquentaient assidûment.

L'un, jeune, ardent, était fils d'un beau seigneur plus vain que fortuné, toujours prêt à vanter l'éclat de son nom, bien qu'il fût de noblesse toute récente ; l'autre, plus âgé de dix ans, peinait au logis pour nourrir une petite famille, déjà nombreuse. Le premier s'appelait Pixerécourt, — Gilbert de Pixerécourt; l'autre, Constant-Antoine Marc, architecte. Une mutuelle sympathie réunissait ces jeunes gens, et il était rare, aux jours de loisir, de les voir l'un sans l'autre.

De quoi s'entretenaient-ils ? De tout un peu, d'art et de littérature souvent, mais surtout de la politique, qui, depuis le coup de tonnerre de mai 89, passionnait tous les esprits. Marc était un ardent, un patriote de la veille, dont la parole enflammée gagnait tous les cœurs à la foi nouvelle. Avec Gilbert il avait eu quelque peine, mais il avait réussi finalement, et même au delà de ses espérances; il le croyait du moins, car son jeune ami ne tarda pas à se montrer l'un des orateurs les plus éloquents et les plus écoutés des *clubs* et des assemblées populaires.

La déclaration de guerre, la patrie en danger, les trouvèrent dans ces dispositions; mais ces événements eurent sur chacun d'eux un effet contraire. Tandis que Marc s'engageait pour courir à la frontière, Gilbert la franchissait, au grand étonnement de tous et de lui-même, pour rejoindre l'armée de Condé. Son père avait été capitaine-major au régiment de Royal-Roussillon, son oncle un des nombreux aumôniers du roi Stanislas, et ces titres lui dictaient sa conduite. Aussi bien, il avait été, dès le début de la Révolution, désigné par le sort « pour passer chez les princes », et c'était un honneur auquel un gentilhomme, même en rupture de *club*, ne pouvait honnêtement se soustraire.

Gilbert quitta donc Nancy, déguisé en paysan, et se trouva, pour ses commencements, incorporé, à une lieue de Kochheim, sur les bords de la Moselle, dans un corps d'Angevins, « braves gens fort inoffensifs, tous bons vivants, aimant peu la guerre et très joyeux compagnons ».

Entre temps, Constant-Antoine obéissait, nous l'a-

vons dit, au mouvement général. Suivant une habitude de l'époque, il changea son prénom et prit celui, plus en situation, de Tricolor; puis, rempli d'enthousiasme pour les idées nouvelles, et bondissant à la pensée que l'ennemi s'apprêtait à envahir son pays, il fit son devoir de citoyen et de soldat.

En fut-il récompensé?... Non, vraiment!

Son odyssée tient en quelques pages, tracées par lui pour se disculper de soupçons qui planaient sur sa conduite. Ces pages, nous les avons découvertes, à la Bibliothèque de Nancy, et nous les reproduisons, sans y changer un mot, afin de leur conserver toute leur saveur d'origine et d'époque. Voici ce document :

EXPOSÉ DE LA CONDUITE DE TRICOLOR MARC

En réponse aux calomnies qui ont pu ou qui pourraient être dirigées contre lui.

Après la prise de la Bastille, me trouvant à Epinal, j'ai, avec quelques autres patriotes, arboré le premier la cocarde, devenue tout à coup la terreur de l'aristocratie.

Quelques jours après, j'ai pris les armes et j'ai successivement passé par tous les grades jusqu'à celui de commandant de bataillon, dont j'ai donné ma démission pour entrer ensuite dans la seconde compagnie de canonniers, lors de sa formation en 1792.

J'ai toujours fait exactement mon service en personne, et pris dans le temps l'uniforme, que je ne quitterai qu'à la mort.

Lors de la réunion des trois ordres, j'ai célébré cette époque avec Perrin, député, d'autres patriotes de sa trempe, et ceux des officiers et dragons du régiment ci-devant Angoulême, par une fête qui n'a pas plu à tout le monde.

A Nancy, Epinal, et autres communes des départements de la Meurthe et des Vosges, j'ai été l'un des fléaux de l'aristocratie, que j'ai combattue au point que mon beau-père, cafetier, qui comptait toujours chez lui de 50 à 60 personnes, a vu réduire ce nombre à 7 ou 8 pendant un an, et cela par suite des querelles continuelles que j'avais avec la robinocratie. C'est ce qu'on appelle *faire la guerre à ses dépens*. Je conviens qu'ensuite le café s'est vu rempli de patriotes : ce n'a pas été là une petite conquête.

Lors de la fuite du traître Capet, des citoyens me l'annoncèrent tristement. Je leur ai répondu : « Tant mieux, Le j... f... Nous nous passerons de tyrans, et l'Assemblée Nationale créera une République. »

Le 22 juillet 1792, le Corps municipal annonce que la Patrie est en danger. Je souscris aussitôt, en abandonnant mon épouse, sept jeunes enfants, ma mère infirme, et mon état.

Mon exemple a entraîné la presque totalité de ma compagnie de canonniers; tout un bataillon est complet dans l'espace de 3 heures, et 4 autres sont formés dans 15 jours.

Fait sous-lieutenant, puis quartier-maître-lieutenant, j'en ai rempli les devoirs. Je puis dire avoir fait plus : car au bivouac, du 28 au 29 décembre 1792, je chargeai un camarade d'aller, à ma place, conduire, de Sierk à Thionville, les effets du bataillon menacé d'être bloqué cette nuit-là, et j'ai demandé le commandement de la 1re compagnie, dont tous les officiers étaient en fonctions ailleurs. Certes, un muscadin qui craint le feu aurait sûrement préféré la douceur d'aller coucher à Thionville au plaisir de passer une nuit obscure, par un temps affreux, en attendant l'ennemi, qui cependant ne nous a pas attaqués.

Le jour à jamais mémorable de la proclamation de la République, et après la fête célébrée à Sarre-Libre, j'ai, le premier, arraché mes boutons d'uniforme « *à la Loi et au Roi* » qui dégradaient un républicain qui avait prévu cet heureux changement de gouvernement.

Enfin, en août dernier, les représentants du peuple près l'armée du Rhin ayant fait connaître le danger imminent de la patrie, je suis parti, avec les canonniers, laissant mon épouse enceinte de son huitième enfant. Cependant je ne suis que de la dernière réquisition. Je serais encore parti avec le bataillon des sans-culottes, en brumaire, si mon épouse n'eût pas touché au terme de sa grossesse : j'en atteste les canonniers de la seconde compagnie.

Je n'ai jamais intrigué ni fait intriguer pour l'obtention d'aucune place.

Il faut, dit-on, pour qu'un citoyen soit reconnu vrai sans-culotte, qu'il ait mérité l'honneur d'être pendu par les infâmes Autrichiens, dans le cas où ils le tiendraient. Eh bien ! mes concitoyens, jugez-moi.

Et j'ai été mis, avant-hier, en état d'arrestation !

On m'accuse d'avoir signé la pétition pour la conservation de la statue du tyran !... J'étais alors en garnison à Sarre-Libre, où cette sale production nous est parvenue. Moi, et mes camarades, indignés, l'avons jetée au feu sans avoir pu en finir la lecture.

Nancy, le 17 pluviôse, l'an 2e de la République française, une et indivisible.

TRICOLOR MARC,

précédemment C. A. MARC, architecte, à Nancy.

La pétition à laquelle fait allusion l'ancien canonnier est l'une des pièces les plus curieuses de l'époque révolutionnaire. Au moment où la tourmente se déchaînait dans toute sa violence, où la Terreur se dessinait déjà, pleine de menaces et de colère, il se trouva dans une ville de trente mille âmes un groupe important de courageux, mais bien naïfs citoyens, pour signer d'avance leur propre arrêt de mort, en présentant la plus intempestive et la plus maladroite des suppliques.

On objectera que Nancy devait ses splendeurs au roi Stanislas, partant à Louis XV, son gendre, qui, de plus, vint souvent en Lorraine et s'y fit aimer. On fera valoir qu'en demandant le maintien de la statue de ce souverain, les Nancéens entendaient honorer

l'homme qui leur avait fait du bien, et non la monarchie, pour laquelle ils n'avaient pas plus de sympathies que les autres. Mais ils n'en étaient pas moins, dans la candeur de leur âme, passibles des pires soupçons et des plus grands châtiments.

Car ils avaient osé formuler et imprimer, en plein automne de l'an 1792, la requête suivante :

PÉTITION

A LA MUNICIPALITÉ DE NANCY

pour la conservation de la statue de Louis XV,

signée par 672 citoyens de Nancy et des communes voisines, et rédigée par Henri André, homme de loi. (Nancy, Claude de Serre, 1792.)

Ce jourd'hui 2 septembre 1792, l'an 4e de la Liberté française,

Les citoyens de la ville de Nancy, soussignés, rassemblés dans l'Eglise des ci-devant Carmes, après en avoir prévenu la Municipalité, voulant user du droit de pétition que la loi leur accorde, observent à leurs magistrats :

Qu'ils n'ont vu qu'avec la plus grande sensibilité les préparatifs faits pour l'enlèvement de la statue de Louis XV. Ce monument, chef-d'œuvre d'un artiste célèbre et leur compatriote, était bien propre à ajouter à l'embellissement de la cité et à la rendre l'objet des recherches et de l'admiration des étrangers. Mais, quelque puissant que fût ce motif, il n'eût pas suffi pour occuper leur sollicitude : ce qui excite leur douleur est le souvenir cher et précieux qu'ils conservent de leur roi Stanislas.

C'est à la munificence de ce Monarque bienfaisant que la ville de Nancy doit sa splendeur. On ne peut faire un pas dans son enceinte sans avoir sous les yeux une marque de sa bonté paternelle; et si toute la Lorraine a été l'objet de ses soins, combien n'a-t-il pas distingué Nancy des autres villes de cette province?

Le commerce, encouragé par des fonds destinés à faire fleurir l'industrie indigente; des hôpitaux fondés pour procurer à l'enfance délaissée et à la vieillesse souffrante des asiles propres à leur faire oublier leur infortune; des écoles gratuites pour l'éducation; des magasins d'abondance pour écarter la disette et les malheurs, suites nécessaires de la rareté des denrées; des hospices de charité, dont l'établissement a éloigné des campagnes le fléau destructeur des maladies épidémiques; des secours accordés aux victimes des ravages des incendies : tout porte l'empreinte du soin qu'il prenait des hommes, et, semblable à la Providence, on eût dit qu'elle ne l'avait fait naître pour les commander que pour les combler de bienfaits.

Quel est le citoyen de Nancy qui pourrait être insensible à tant de bienveillance? Quel est celui qui par reconnaissance ne se soit fait une espèce de culte de la mémoire de ce bon roi? Et pourrait-on, sans ingratitude, voir enlever en silence du milieu de nous les témoignages de notre reconnaissance pour un Monarque qui faisait alors la gloire de la France, et qu'un cri universel avait proclamé le *bien-aimé* des Français?

Mais ce qui ajoute aux craintes dont les citoyens de Nancy sont affectés, c'est que la destruction de la statue de Louis XV les laisse dans la cruelle incertitude de savoir si le mausolée de Stanislas et les monuments modestes élevés à sa gloire ne seront pas aussi enlevés à leur vénération et à leur respect. Ah! loin d'eux cette crainte sacrilège! Jamais la ville de Nancy ne sera coupable d'une si rare ingratitude. Que plutôt toutes les marques de bonté de ce grand homme soient conservées! Qu'elles servent d'encouragement et de modèle à ceux qui sont destinés à gouverner les hommes. Que la postérité, en apprenant les bienfaits de Stanislas et notre reconnaissance, dise avec attendrissement : Si les sceptres de l'univers essent été remis en de pareilles mains, tous les hommes eussent été heureux.

En conséquence, les citoyens soussignés invitent leurs magistrats à porter aux pieds de l'Assemblée Nationale leur vœu, contenu en la présente pétition, d'obtenir de sa justice une exception en faveur de la ville de Nancy, relative à la suppression des monuments publics, et ordonner provisoirement la suspension des travaux préparés pour l'enlèvement de la statue de Louis XV.

Suivent les 672 signatures.

Cette pétition ne fut pas plutôt lancée, que la prison, le *Refuge* comme on l'appelait, et d'autres édifices affectés à la même destination, s'ouvrirent pour recevoir les six cent soixante-douze imprudents qui l'avaient signée. Déjà, l'année précédente, les mêmes établissements avaient reçu de nombreux pensionnaires, à la suite d'une pétition également, ou plutôt d'une protestation des pères et mères d'émigrés contre le décret du 9 floréal. Aussi la ville de Nancy ne tarda-t-elle point à se transformer en un vaste établissement pénitentiaire.

Plus tard, cet état de choses s'aggrava. Le recueil de pétitions d'où nous avons tiré celle de Tricolor Marc en renferme de toutes sortes. La loi des suspects fut appliquée dans toute l'élasticité de son rigorisme à Nancy, et nulle part la guillotine ne fonctionna plus aveuglément. Telle était alors l'exaltation publique qu'un inconnu, qui se faisait appeler Marat Mauger, put, sans aucun titre et sans témoigner d'aucune recommandation, s'emparer du pouvoir, régner en maître sur le département de la Meurthe et en terroriser à son aise les populations. Il lui suffit pour cela de déclarer qu'il était envoyé de Paris avec plein pouvoir, pour tout réorganiser sur un plan nouveau. On le crut sur parole, et c'est ainsi que cet étrange et sanguinaire proconsul put vivre en despote, au milieu d'orgies sans nom, dans le palais du Gouvernement, à Nancy, et cela pendant quinze jours, jusqu'à ce que la Convention, informée, le fit arrêter et écrouer en prison. Il y mourut des suites de mauvais traitements dont il avait été l'objet de la part d'une foule ameutée, qui, dans un revirement bien humain, voulait l'écharper.

Entre temps, Pixerécourt avait quitté l'armée de Condé. Il n'était point fait pour le métier des armes, et surtout des armes émigrées. Il repassa donc la frontière, déguisé cette fois en mendiant, au milieu d'un bataillon de volontaires qui rentrait en France; mais ses haillons, au lieu de le servir, faillirent le perdre. A Pont-à-Mousson, le maître d'une auberge où il s'était arrêté le regarda d'un mauvais œil, en proférant des menaces contre les suspects et les émigrés. Gilbert comprit et s'empressa de déguerpir. Ses craintes étaient justifiées; car à peine avait-il fait deux kilomètres qu'il entendit derrière lui le galop de plusieurs chevaux. C'était un parti de gendarmes lancés à sa poursuite. Vivement il se jeta dans un fossé où il se coucha à plat ventre. Il était temps! La petite troupe passa près de lui comme un ouragan, sans le voir, et le frôla presque en revenant, quelques instants après. Les hommes paraissaient fort agités et manifestaient à haute voix leur colère de ne l'avoir point rattrapé.

Son intention avait été de rentrer à Nancy; mais ce début le fit changer d'avis. Il pensa qu'il se cacherait mieux à Paris que partout ailleurs, et il prit le chemin de la capitale, où il arriva très dépourvu d'argent et sans aucune recommandation.

Il errait donc dans la grande ville, ne sachant que faire, regrettant presque d'avoir quitté ses Angevins, lorsque la lecture des *Nouvelles de Florian*, qui venaient de paraître, détermina subitement sa vocation pour la carrière dramatique, où, dans la suite, il fit si bonne figure. *Sélico* surtout lui plut et lui donna l'idée d'en tirer un drame en quatre actes. Il se mit sur-le-champ au travail; et, ses dons naturels pour le théâtre se révélant, une première semaine lui suffit pour composer une pièce en quatre actes, qu'il intitula : *Sélico, ou les Nègres généreux*.

Content de son œuvre, sans la retoucher ni même la relire, le jeune et téméraire auteur ne fit qu'un bond de son logis au Théâtre du Marais, dirigé par Baptiste, qui devint plus tard l'un des acteurs distingués du Théâtre-Français. Baptiste, très bienveillant pour les auteurs nouveaux, écouta la pièce depuis la première scène jusqu'au dénouement, et, séance tenante, la reçut à correction. C'était beaucoup, mais ce n'était pas assez pour Pixerécourt : il roula d'assez mauvaise grâce son manuscrit et reprit, fort allégé de ses illusions, le chemin de sa mansarde.

Il suivait les rues, sombre, l'oreille basse, lorsque, levant les yeux pour éviter un fiacre, il lut au fronton d'un édifice : *Théâtre Molière*. Ce fut une inspiration. Sans s'occuper du genre qu'on jouait dans cette maison, il entre et demande à parler au directeur, auquel il remet son précieux paquet. En ce temps-là, les démarches auprès des entrepreneurs de spectacles allaient plus vite qu'aujourd'hui. Villeneuve — c'était le nom de ce directeur expéditif — dit à Gilbert de revenir le lendemain, et là, en lui mettant vingt-cinq louis dans la main, il lui annonça que sa pièce était reçue et qu'elle allait entrer de suite en répétition.

Vingt-cinq louis, c'était la fortune; *Sélico*, c'était la gloire; mais l'heureux auteur ne se laissa griser ni par son or ni par son succès. Après un court déjeuner chez le traiteur en vogue, qui le remit un peu de ses jeûnes forcés, Gilbert rentra chez lui et composa en trente-six heures une comédie en un acte, *Claudine ou l'Anglais*, qu'il fit recevoir à Favart le 16 janvier 1793.

Désormais il était lancé; l'avenir lui souriait, et le chemin devant lui s'annonçait si doux qu'il n'avait plus qu'à le suivre tranquillement, lorsque, son identité ayant été établie, il lui fallut soudain retourner à Nancy, où il était atteint par la réquisition. L'ordre était formel et, d'autre part, il ne pouvait s'y soustraire par la fuite : son père, qui s'était réfugié à Contrexéville, se trouvait menacé d'arrestation, s'il ne joignait pas au plus vite sa ville natale. Il quitta donc Paris le jour même de la mort de Louis XVI, le 21 janvier, et s'en fut assez tristement à Nancy, où on lui donna un certificat de résidence, ce qui lui permit de s'enrôler au dépôt du 11e régiment de cavalerie, tenant garnison en cette ville. Excellent cavalier, bon escrimeur, il dirigea les recrues et ne demanda point à rejoindre l'armée. Aussi bien, pour s'assurer une existence douce, qui n'avait de militaire que le nom, il fit preuve de civisme, recommença ses visites dans les *clubs*, où il reprit son rôle d'orateur, et ne se fit pas faute d'applaudir aux harangues les plus exaltées de Marat Mauger. Cela ne l'empêcha pas, après la chute de ce tyran fantaisiste, de composer en souvenir de son passage une pièce satirique, *le Jacobin en mission*, qu'il demanda au Comité de salut public nancéen la permission de faire jouer sur le théâtre de la ville.

Pour toute réponse, le Comité ordonna son incarcération immédiate; mais quand on vint pour l'arrêter, au moment même où les gendarmes mettaient pied à terre devant sa demeure, il s'évada par une porte de derrière et fut assez heureux pour gagner Paris.

Là, il put vivre pendant quelque temps tranquillement; car il avait obtenu, la veille même de sa malencontreuse démarche, un congé de réforme « pour se retirer où il voudrait, ayant été reconnu hors d'état de servir la République ». Il se remit donc à ses travaux dramatiques, dont il eut soin de bannir toute politique agressive, et de nouveau la réussite commençait à lui sourire, lorsque parut le décret de la Convention proscrivant les ci-devant nobles.

Son embarras fut extrême. Il n'avait pas encore eu le temps de récolter de cet or dont les théâtres Molière et Favart s'étaient, auparavant, montrés si prodigues à son égard. Il ne pouvait non plus songer à rentrer à Nancy. A Paris, ses jours étaient menacés. Alors il se présente hardiment chez Barrère, et lui dit :

— Il est trop tôt pour mourir. Je ne sais quoi m'assure que je suis bon à quelque chose. Je désire travailler et m'occuper de théâtre. Donne-moi la liberté : tu feras une bonne action et je t'en saurai gré.

Le tribun sourit et traça quelques lignes qu'il remit à son jeune et présomptueux visiteur.

C'était une introduction auprès de Carnot, qui demeurait aux Tuileries.

Celui-là sourit aussi, et, conduisant le protégé de Barrère dans une pièce voisine, il lui confia, non sans l'avoir un peu sermonné, une place dans son cabinet, à la section de la Guerre.

A cette époque, les employés de ministère écrivaient déjà des pièces de théâtre. Malgré la besogne que devait donner aux bureaux la guerre allumée sur tous les points du territoire, et même au delà, Pixerécourt trouva le temps d'écrire et de faire représenter des drames, son genre favori. Il y réussissait même fort bien, lorsqu'il fut, un beau jour, rencontré par deux membres du Comité révolutionnaire de Nancy.

Devant cette apparition, affolé, éperdu, Gilbert se mit à courir, gagna la barrière, erra dans la campagne tout le jour. Mais il était sans argent. Alors il songea. Après tout, ses compatriotes ne l'avaient pas suivi. Sans doute, il lui faudrait fuir, trouver une cachette, laisser passer l'orage. Mais le danger n'était pas immédiat. Il pouvait rentrer au logis, pour la nuit; et c'est ce qu'il fit.

Ah! quelle joie, en trouvant, passée sous sa porte, une mise en réquisition que Carnot, prévenu du danger qui menaçait son protégé, s'était empressé de lui porter lui-même, après l'avoir vainement cherché dans tous les endroits où il fréquentait : l'expéditionnaire Gilbert de Pixerécourt était requis par le Comité de salut public « pour être employé à continuer ses fonctions ».

Il resta donc à la Guerre et ne se hasarda même plus à écrire pour le théâtre, afin de ne point attirer l'attention sur sa personne. Au bout d'un an, Carnot le nomma sous-chef de la première division de son département; — en ce temps-là, l'avancement était aussi rapide dans le civil que dans l'armée. Puis, à la formation du Directoire, il lui proposa de l'attacher à sa personne comme secrétaire; mais, alors, les menaces d'antan avaient disparu : Nancy était calme, Paris aussi. Et Paris, c'était la gloire, la rampe éclatante, la fortune! Gilbert lança donc à Paris le grand défi du lutteur, d'avance assuré de son succès. Il refusa les offres de Carnot et résilia son emploi à la Guerre, pour reprendre où il l'avait laissée sa carrière dramatique.

On sait s'il y a réussi. Il écrivit cent vingt drames ou comédies, dont quatre-vingt-quatre furent représentés; et, tranquillement, l'ancien Condé mourut, de sa belle mort, en 1844, à l'âge de soixante et onze ans, après avoir traversé sans blessures les phases les plus aiguës de la Révolution, auxquelles le hasard l'avait directement mêlé : tandis que son ami Tricolor, qui n'avait écouté que son cœur, qui s'était donné corps et âme à la République, à la Patrie, s'était trouvé arrêté tout net au premier tournant du chemin du devoir, et y avait laissé sa tête, toute frémissante d'idées belles, bonnes et généreuses.

EDMOND NEUKOMM et GEORGES BERTIN.

MES SOUVENIRS D'ENFANCE (1)

IV. — NOTRE VIE DE FAMILLE

Notre vie de famille? Elle était confortable, à tout prendre, bien au-dessus de notre position et de nos modestes ressources. Il y avait parfois quelques reproches à adresser au département des affaires culinaires; en été, par exemple, à cause de l'abondance du laitage, nous étions mis pendant des semaines au régime de la soupe au lait. Mais ce n'étaient là que des exceptions et nous étions, en somme, très délicatement et très intelligemment soignés. L'honneur en revient à ma mère, d'abord; mais plus encore à *mamselle* Schröder qui avait pris la direction de notre ménage depuis l'époque où ma mère dut faire une cure à Berlin pour une maladie nerveuse. Grand fut d'abord l'embarras pour savoir qui tiendrait sa place en son absence. Il n'y avait pas de journaux locaux où l'on pût mettre une annonce; et l'on dut s'informer auprès des connaissances. Quelque temps après, un messager apporta une lettre de la direction des eaux et forêts de Pudagla, par laquelle l'inspecteur Schröder demandait la permission de présenter sa fille, qui avait appris à diriger un ménage dans sa propre maison. Mon père accepta aussitôt, tout fier d'avoir chez lui comme gouvernante la fille d'un inspecteur des eaux et forêts, et de Pudagla encore! La bonne Schröder était un pendant de « la princesse à la tête de mort » dont on s'entretenait alors à Berlin. Tout le monde a vu des personnes marquées

(1) Voyez la *Revue* des 11 et 18 août.

de la petite vérole et vérifié la justesse de l'expression populaire : « Le diable a battu des pois sur sa figure ». Mais cette expression ne donne qu'une faible idée des ravages exercés par la maladie sur le visage de la pauvre Schröder. Ce n'étaient pas des creux de la grosseur d'un pois, mais des cicatrices larges comme la main ; je n'ai jamais vu rien de semblable. Malgré ce physique désagréable on l'engagea, et l'on n'eut pas à s'en repentir, car c'était un vrai trésor. Lorsque ma mère revint six semaines plus tard : « Tu as eu la main heureuse, Louis, dit-elle ; si cette brave fille a perdu sa beauté elle a conservé ses yeux, qui sont honnêtes et vigilants ». Mamselle Schröder demeura chez nous pendant tout notre séjour à Swinemünde, aimée et honorée de tous, possédant même les bonnes grâces de mon père, quoiqu'il eût réellement à souffrir parfois de ses qualités d'ordre et de franchise absolue. Elle était en effet en état d'hostilité perpétuelle avec lui, d'abord parce qu'elle s'était constituée l'avocat de ma mère, bien que celle-ci eût bec et ongles pour se défendre, puis parce qu'elle repoussait avec énergie les incursions qu'il tentait contre le garde-manger, non point tant pour lui-même que pour la légion de poules, de chiens, de chats qu'il nourrissait. Nous n'avions, il est vrai, que deux chats, Pierre et Pierrette, mais quand Pierre, appelé aussi Pierre le Grand, un vrai jaguar, était parvenu à se glisser avec son maître dans le garde-manger, rien n'était trop bon pour lui, et souvent les provisions pour le dîner subissaient une brèche énorme, à la grande indignation de la brave Schröder.

Oui, c'était un vrai trésor dans une maison et une bénédiction pour nous autres enfants, surtout pour moi. De la part de nos parents notre éducation allait, pour ainsi dire, par soubresauts ; seule Mamselle Schröder y apportait de la continuité. Elle ne s'en laissait pas conter, et excellait à tout mettre au point. Pour ce qui me concerne, elle savait que je n'avais pas mauvais caractère, mais que j'étais vaniteux et susceptible. Que de fois ne lui ai-je pas entendu dire : « Oui, oui, tu te crois un phénix, et tu veux toujours jouer au petit monsieur. Mais les messieurs ne lèchent pas le miel sur l'assiette, et quand on le leur reproche, ils ne prétendent pas que ce n'est pas vrai ! »

Je me pose de nouveau la question : Quelle était notre vie en famille ? Pour en donner une idée exacte en une série de petits tableaux, je crois qu'il sera bon de la diviser en deux périodes : celle d'été et celle d'hiver.

En été, à partir de la mi-juin, nous avions toujours quantité de visites, car ma mère tenait à conserver ses relations avec tous ses parents, non point pour retirer d'eux quelque avantage, mais au contraire pour leur procurer tous les avantages imaginables. Elle était d'une libéralité sans égale, et plus tard nous nous demandions parfois ce qui nous était le plus préjudiciable : la passion du jeu chez le père ou la passion des réceptions et des cadeaux chez la mère. Mais la réponse ne pouvait être longtemps douteuse. Mon père ne faisait que jeter l'argent par les fenêtres, purement et simplement ; ma mère agissait sous une impulsion généreuse, et une telle conduite ne peut être tout à fait blâmable. Il s'y mêlait peut-être un certain désir d'être tenue pour une grande dame : mais quelle est celle de nos actions qui n'est pas entachée de quelque faiblesse ?

Ces mois d'été étaient fort gais, car nos parentes de Berlin étaient pour la plupart jeunes, vives et babillardes. La maison était alors complètement transformée, la hache de guerre était enterrée, et mon père se distinguait entre toute cette jeunesse par son entrain et sa bonne humeur. Quoique fort bel homme, quoique Gascon, il n'avait rien d'un don Juan ; mais il aimait à engager une lutte de vives reparties et de propos parfois fort risqués avec un cercle de dames, pourvu qu'elles fussent jolies.

Cependant tout ce jeune monde qui nous rendait visite n'était pas toujours facile à divertir, et l'on aurait même dû renoncer à cette tâche ingrate si l'on n'avait eu l'assistance des chevaux et de la voiture. Ce n'était qu'en considération des services rendus par les braves animaux au temps de la saison des bains que ma mère excusait, jusqu'à un certain point les ruineuses fantaisies hippiques de son mari. Ceux qui connaissent Swinemünde savent qu'on n'a que l'embarras du choix pour les buts d'excursion. On peut aller le long de la plage d'un côté jusqu'à Heringsdorf, de l'autre jusqu'aux Môles ; mais de préférence on recherchait l'ombre et l'on s'enfonçait dans la forêt de hêtres de Corswant, ou bien on allait à Camminke, au bord du petit golfe. Il y avait là un jeu de quilles très fréquenté, et les dames jouaient alors comme les messieurs. Moi, je devais me contenter d'assister aux parties en spectateur, mais bientôt je me glissais par la porte grillée dans le jardin contigu au jeu de quilles. C'était un vrai jardin de paysan ; balsamines et résédas y étaient semés à profusion, et à certains endroits les mauves poussaient avec tant de vigueur qu'elles formaient comme une haie des deux côtés du sentier. Lorsque le soleil descendait derrière la forêt, le golfe, au couchant, s'empourprait sous l'éclat des derniers rayons ; des myriades de mouches tourbillonnaient dans l'air, et les bourdons voltigeaient entre les parterres encadrés de houx.

Vers le commencement d'août, généralement, nos hôtes nous faisaient leurs adieux, et, le mois suivant, les derniers étrangers quittaient la ville : alors les

tempêtes de l'équinoxe ne se faisaient pas attendre et elles se prolongeaient parfois jusqu'au milieu de novembre. Des nuages noirs couraient par le ciel, les tuiles crépitaient sous la pluie, et les gouttières, disposées de façon à se déverser juste devant les fenêtres des chambres à coucher, coulaient dans le jardin avec un glouglou perpétuel. Enfin c'était la saison intermédiaire où l'on se reposait des fatigues de l'été, en prévision de celles de l'hiver. Ici se plaçait l'époque des abatages, puis celle des fournées, cette dernière coïncidant avec la Noël.

On commençait par tuer les oies. C'était là une opération importante dans un ménage. Il s'agissait en effet de renouveler les plumes des lits, mais surtout de s'approvisionner de poitrines fumées, qui tenaient presque autant de place au garde-manger que les jambons et les pièces de lard. Vers la Saint-Martin, un certain nombre d'oies étaient mises à l'engrais dans notre cour, où pendant une semaine elles troublaient notre sommeil par leur vacarme assourdissant. Puis on fixait la date du sacrifice, généralement vers la mi-novembre. Alors arrivaient quatre ou cinq vieilles femmes, en d'autres temps blanchisseuses, je pense ; et ces cinq prêtresses, assises en demi-cercle, saisissaient chacune une victime, la plaçaient entre leurs genoux, et, tandis qu'avec la pointe effilée d'un couteau elles perçaient le crâne de la bête, elles chantaient toute espèce de chansons populaires qui pour la plupart étaient fort peu en harmonie avec l'acte meurtrier qu'elles accomplissaient. Nos servantes faisaient chorus, et quand la mélodie devenait sentimentale, c'étaient des cris de joie et des applaudissements à n'en plus finir. Mes parents, tous deux de mœurs fort sévères, avaient souvent parlé de mettre un terme à ces réjouissances quelque peu bestiales, mais elles étaient à ce point entrées dans les habitudes, qu'ils durent renoncer à leur projet. Mon père se consola en nous disant : « C'est un reste des anciennes Saturnales, des jours de fête où les esclaves prenaient momentanément la place de leurs maîtres, qui, à leur tour, devenaient leurs esclaves. » Il était tout heureux quand il avait pu faire ainsi une petite excursion dans l'antiquité.

Environ quinze jours plus tard commençait le massacre des cochons, qui me reportait sept ans en arrière, alors que, à Neu-Rupin, je m'enfuyais dans la campagne pour ne pas entendre toute la gamme de cris que la douleur arrachait à ces pauvres bêtes. Mais j'étais arrivé à un âge où l'on met son point d'honneur à être capable de tout voir, de tout entendre, même ce qui ne vous inspire qu'horreur et dégoût. Du moins je ne pouvais m'empêcher de perdre l'appétit tant que durait cette boucherie. Pour compléter le tableau, on envoyait presque toujours de la Direction des forêts un cerf entier, qui, vidé et troussé, était suspendu à la porte de la cuisine où la cuisinière venait couper tel ou tel morceau chaque jour.

Sous des auspices moins sanguinaires s'ouvrait la semaine des grandes fournées, commençant avec les pains d'épices et les noix en sucre, pour se terminer par les craquelins, les tartes et les gâteaux. Un parfum de citrons, d'amandes amères, remplissait la maison. « Je sais bien, disait ma mère, que toutes ces sucreries gâtent l'estomac, mais cela vaut encore mieux que de tout leur défendre. Il leur faut, à cette époque de l'année, quelque chose qui les réjouisse : quoi de mieux qu'un gâteau ? »

A la Saint-Sylvestre il y avait bal au Casino. En ma qualité d'aîné de la famille, j'y assistais, c'est-à-dire qu'on me permettait de m'asseoir dans un coin de la salle et d'admirer. J'étais tout à la fois heureux et triste ; heureux d'être là, du moins, de voir passer les couples ; triste de n'être pas au nombre des danseurs et de devoir me borner au plaisir des yeux. Je souffrais de passer inaperçu, et cette disposition morose était encore augmentée par la gastrite qui me tourmentait sans relâche à cette époque. Mais lorsque à minuit le veilleur de nuit, dans son long manteau bleu, faisait son apparition, soufflait dans sa corne, et souhaitait à la compagnie une heureuse année, ma tristesse disparaissait comme par enchantement. La scène bouffonne absorbait toute mon attention et nul regret ne venait plus me troubler pendant le reste de la soirée.

La saison d'hiver commençait ensuite : pendant des semaines entières les dîners succédaient aux dîners et déjà, comme au festin de Balthasar, une main vengeresse écrivait sur le mur les mots présageant la ruine de l'amphitryon. J'ai assisté à quelques-uns de ces dîners et je voudrais en dire quelques mots.

Lorsque venait notre tour de régaler la compagnie, la maison prenait un air de fête qui faisait songer à une noce : il y avait le jour des apprêts, le jour de la solennité, le lendemain où l'on mangeait les restes. Je crois que le premier était pour moi le plus agréable, car il était plein de promesses souvent meilleures que la réalité.

La veuve Gaster faisait alors son apparition chez nous. C'était une excellente cuisinière qui avait la clientèle de presque toutes les bonnes maisons de la ville. On disposait la grande table à rallonges dans le salon de ma mère, aucune autre pièce ne convenant à cet effet. Celui qui présidait au festin tournait le dos au trumeau, les autres convives pouvaient se mirer dans la glace plus ou moins commodément.

Si mon souvenir est fidèle, c'étaient toujours des

dîners d'hommes, de douze à quatorze couverts; ma mère y assistait quelquefois avec sa sœur, alors toute jeune et très jolie, qui passait souvent chez nous l'hiver presque entier. Il va sans dire que les dames se retiraient vers la fin du dîner et ne reparaissaient ensuite que quelques minutes pour faire les honneurs quand on servait le café.

J'ai parlé plus haut de l'habileté culinaire de Mme Gaster; cependant ces dîners étaient, en somme, fort simples, aucun des amphitryons ne s'efforçant de dépasser les autres en raffinement. Voici le menu ordinaire : un potage, un poisson, puis (régulièrement) une oie aux navets, un formidable rôti, enfin un plat sucré, des fruits, du pain d'épices et du massepain de Nüremberg. La simplicité était peut-être plus grande encore en ce qui regardait les vins. Au commencement du repas on portait les toasts de rigueur, puis, si le jour était un anniversaire, on récitait des vers. Dans les papiers de mon père j'ai retrouvé quelques-unes de ces poésies de circonstance, et je puis affirmer qu'elles n'étaient pas mauvaises. Alors les plus lancés quittaient leur place et allaient embrasser le poète. Cette accolade marquait le début de la deuxième partie de la fête. Plus la soirée s'avançait, plus la loquacité des convives devenait grande et plus les sujets étaient scabreux. Souvent aussi on s'en prenait à tel ou tel des amis présents au dîner, et par tous les moyens on cherchait à le taquiner. Une des victimes choisies de préférence était mon père. On savait de longue date qu'il avait trois dadas favoris : les titres et les ordres de l'État prussien, la population des villes et des bourgades d'après les derniers recensements, les noms des maréchaux français et de leurs duchés; sans parler d'une foule d'anecdotes sur Napoléon. Après l'Empereur, son Dieu était le maréchal Ney, puis le maréchal Lannes, duc de Montebello !

Un soir, on était au dessert, le co-recteur Beda, beau-fils de Mme Beda dont j'ai parlé dans le précédent chapitre, s'était mis à chanter une chanson qu'il avait composée sur la mélodie : « O Schill, que ton sabre est terrible ! » Ma mère et sa sœur étaient venues pour servir le café. Moi, je m'étais glissé auprès du consul Thompson qui s'amusait à me faire boire, riant des inquiétudes de ma mère. Lorsque la chanson fut finie, le vieux Krause, assis au haut bout de la table, s'écria tout à coup : « Dis-moi donc, l'ami Fontane, je ne sais pourquoi cette chanson de Schill me remet en mémoire les *Adieux de Bertrand*. Est-ce que ce Bertrand est le même que celui qui accompagna l'Empereur à Sainte-Hélène ?

— Sans doute. Il n'y en a qu'un. Il avait pour Napoléon un attachement sans bornes, de même que le général Rapp.

— Je le crois, car j'ai lu récemment dans le *Times* un article où l'on affirmait que Bertrand avait poussé l'abnégation jusqu'à prêter parfois au maître sa légitime épouse; de sorte que Napoléon aurait en quelque sorte été marié trois fois, avec Joséphine, avec Marie Louise et avec Mme Bertrand. Qu'en dis-tu? cela ne te semble-t-il pas un peu fort ?

— Sans doute, sans doute. Mais dans ces hautes régions tout prend un aspect particulier...

— Je crois que tu as raison et qu'on est heureux de ne point vivre dans ces hautes régions où l'on n'est jamais sûr de rien.

— Sommes-nous jamais sûrs de quelque chose? Dans un État absolu tout appartient au roi ; il peut me prendre non seulement ma femme, mais ma tête.

— C'est déjà fait, je pense, dit ma mère en se levant de table.

THÉODORE FONTANE.

(Traduit de l'allemand par M. G. ART.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

Une satire anglaise contre les femmes.

Je ne connais pas personnellement le docteur Furneaux-Jordan. Je sais seulement que, malgré son nom, qui trahit une origine française, il est Anglais et bien Anglais, chirurgien à Birmingham, à la tête de sa profession, m'a-t-on dit, auteur d'ouvrages techniques très appréciés de ses confrères, innovateur heureux dans son art; et, s'il n'était que cela, je n'aurais pas à m'occuper de lui. Mais de plus c'est un esprit curieux, indépendant, plus bizarre que juste, enclin à généraliser vite et trop vite, mordant, spirituel, bourru quelque peu, amoureux de la science, dévot de cette Religion du Progrès qui commence pourtant à s'user comme les autres; abhorrant les clergymen, les pasteurs, les révérends, les *preachers*, les comités de moralisation et de tempérance, et généralement tout ce qui prend une forme chrétienne, — nous dirions qu'il est voltairien, — bref, un type de médecin qui fut fort répandu en France et qui s'y perd. Il a fallu aller en Angleterre pour le retrouver.

Or, ce chirurgien estimable crut un jour avoir fait une découverte capable de bouleverser ce qu'on appelle maintenant, d'un mot fort prétentieux, la psycho-physiologie. Il voyait chaque matin à sa clinique et dans la salle d'hôpital confiée à ses soins — une salle consacrée aux malades du sexe faible — une classe nombreuse de patientes dont les blessures avaient toutes la même cause, banale et triste : leurs maris les avaient rossées d'une main un peu trop lourde. A force de panser des plaies contuses, de surveiller des péritonites, de raccommoder des os brisés par la toute-puissance conjugale, il fit — c'est

lui qui l'affirme — une extraordinaire remarque : toutes ces femmes, toutes, avaient le même *facies*, la même peau fine, pâle, peu pigmentée; le cheveu rare, le dos rond, la tête penchée en avant; avec cela, souvent jeunes et jolies. On l'appela auprès de belles dames du monde qui demandaient le divorce pour se protéger des violences de leur aristocratique époux : elles étaient toutes semblables à leurs pauvres sœurs hospitalisées. Il en arriva à cette conclusion, que si à la guerre, suivant un mot célèbre, ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, dans la vie, chose encore plus singulière, ce sont toujours les mêmes qui se font battre. A l'enquête, les voisins et amis avouaient généralement qu'elles avaient la langue trop longue. C'étaient des *shrews*, mot que « mégère » traduit fort imparfaitement, pareilles à la Catherine de Shakespeare que Mlle Marsy incarnait récemment à la Comédie-Française. Encore Catherine, suivant le docteur Furneaux-Jordan, n'est-elle qu'une erreur du dramaturge : car elle se convertit, et les vraies mégères ont beau être battues, elles ne se convertissent point.

De cette constatation le docteur tira, sur les signes extérieurs des caractères, une belle théorie qu'il a bien voulu révéler au monde. Il me paraît inutile de discuter avec lui si les deux grandes classes entre lesquelles il répartit toute l'humanité, hommes et femmes, — les non-sensitifs actifs et les sensitifs chez qui l'activité est moins grande et les impressions plus profondes, — peuvent se distinguer ainsi à l'épaisseur du poil et à la couleur de la peau. Il n'y a là sans doute qu'une bonne excentricité, et les deux petits volumes où le chirurgien de Birmingham a réuni ses observations iraient, s'ils ne contenaient que cela, rejoindre les œuvres de Gallet de Lavater. Mais sous couleur de nous peindre la femme « non sensitive active » ce docteur misanthrope et surtout misogyne s'est amusé, avec une verve intarissable, une roideur soignée, méticuleuse, méprisante et fine, à nous faire le portrait peu flatteur d'une sorte de femme qu'on trouve assez fréquemment, prétend-il, dans la bourgeoisie moyenne anglaise. Souvenez-vous des méchancetés que Dickens prodigue aux épouses du monde médiocre, intermédiaire, qu'il connaissait si bien; rappelez-vous les ironies plus amères et nerveuses de Thackeray, les railleries violentes et résignées tout à la fois de nos fabliaux, et vous aurez quelque idée des rudesses du docteur Furneaux-Jordan. Ne croyez pas pourtant qu'il ait voulu vous décrire toutes les femmes, il s'en défendrait. Il met en regard un autre portrait pris également sur nature, — bienheureuses les femmes aux longs cheveux! — et destiné à faire contraste. Mais combien les traits en sont plus faibles! Et vraiment au contraire le premier, quoiqu'il reste une satire générale et humaine, fournit des renseignements amusants sur la vie intime anglaise, éclaircit même certains coins du caractère britannique. Écoutez :

« La vie de la femme non sensitive active de capacité moyenne, et de toutes celles au-dessous de la moyenne, est le plus souvent absorbée dans les petites choses, et dans une perpétuelle agitation. La plupart du temps cette agitation prend la forme connue du « nettoyage perpétuel ». Ajoutez-y le bouleversement des meubles, la maladie de changer de domestiques, la correction des enfants, la préoccupation minutieuse des détails de leur toilette, et de la sienne propre, les querelles avec les fournisseurs. L'étonnement perpétuel d'une telle femme est « comment les choses pourraient marcher si elle n'était pas là ». Mais le nettoyage! Le nettoyage ne cesse jamais. Elle semble dire : « Regardez un peu comme nous sommes propres; et la preuve c'est que maintenant que la maison est propre... eh bien, nous allons la nettoyer. » Volontiers elle intercalerait une clause personnelle dans le plan de la création. Un jour le Seigneur dit : « Que la lumière soit. » Puis il ajouta : « Et qu'il y ait des maisons, des femmes, et des plumeaux! » Après quoi les hommes purent entrer dans les maisons, à condition de se soumettre aux lois et règlements intérieurs.

« Dans les grandes affaires, elle jouit du calme qui récompense la déférence aux autorités; si l'autorité est muette, elle est muette, intérieurement et extérieurement muette. Dans les petites, elle saute ordinairement à la conclusion. Elle s'intéresse beaucoup plus à la couleur de son linge qu'aux problèmes de son temps : l'évolution, l'agnosticisme, la crémation, l'ouverture des musées et des bibliothèques le dimanche, elle n'y pense pas. Parfois l'agitation, chez les plus intelligentes, et même chez d'autres, s'épand sur le monde social, politique, ou religieux. Si le petit Chinois ou le petit nègre lui permettent d'envoyer promener mari, enfants, domestique et maisonnée, bénit soit le petit nègre! Et vraiment le petit nègre l'occupe, mais bien moins que sa situation dans le comité blanc qui travaille pour les nègres.

« Et pourtant elle a des qualités! Comme enfant, elle est précoce; une fois nubile, elle est active, confiante, débrouillarde, décidée, pratique; elle voyage, vend, achète, discute, conseille. A dix-huit ans son esprit est formé, un très bon esprit parfois, et il est le même identiquement qu'à vingt-huit ou à quarante-huit. Elle est née pour passer des examens, apprend vite, retient passablement, a pour découvrir ce que veut un interrogateur un flair miraculeux, elle a du mérite, et remplit des places. Il y a plus : vienne l'adversité, elle ne la ressent point, et se conduit en philosophe. Ceci vient d'un bien curieux motif : elle ne peut voir que les petites choses, dont elle est tou-

jours mécontente. Aussi cette femme, dont vous admirerez le sang-froid dans une circonstance triste et grave, est-elle dans la vie habituelle, surtout si son intelligence est inférieure, une effroyable commère. Ce n'est pas seulement la théologienne qui, comme un écrivain distingué paraît le croire, se glisse jusqu'au trône du jugement et murmure : « Seigneur, disputons un peu? » Celle dont nous parlons saute à pieds joints dans toutes les chaires grandes et petites. Surtout dans les petites : dans les grandes elle n'est que le perroquet du maître, tandis qu'en celles-ci elle est elle-même. Quand M. Cornwall fait un voyage pour raison de santé, elle chuchote : « Ce n'est pas la vraie raison : ce pauvre M. Cornwall! Il en sait davantage. » Rien ne peut passer devant elle qu'elle ne juge. Les faibles, qui rejettent des fardeaux trop lourds, ce sont des égoïstes; les calmes : ils sont paresseux; les malades : ils se font plaindre; les accablés : il faut les secouer, c'est pour leur bien.

« Ainsi elle va, et le plus miraculeux c'est qu'elle ne peut pas se voir elle-même, elle est incapable d'analyse personnelle. Dites-lui qu'elle est médisante elle tombera des nues et vous la blesserez. Ne poussez pas l'imprudence jusqu'à lui suggérer qu'elle désunit et irrite son cercle de famille, elle vous répondrait « qu'il y a des gens qui ne savent pas ce qu'il leur faut ». Elle croit non seulement qu'elle est bonne, mais qu'elle a le rare mérite de se sacrifier pour former autrui à son image. Deux choses au monde pour elle : la famille et la société. La famille est faite pour être menée, dressée, et passée en revue; la société, pour être encouragée et flattée. Aussi sortez-la de chez elle, et tout change. *At home*, c'est l'hiver, l'arbre est tout bois noir et vilaines épines; dans le monde c'est l'été : il se couvre de fleurs. Le mot du mystère, c'est la passion de la respectabilité.

« Mot sacré, source d'héroïsme, générateur des tours de force! C'est lui sans doute qui inspira à un prédicateur de ce siècle, et non parmi les moindres, cette opinion publiquement exprimée devant ses fidèles : qu'il faut croire que le monde est plat puisque la Bible dit qu'il est plat, mais en même temps croire qu'il est rond, puisque la science dit qu'il est rond. Oui, il y a dans la vérité des trous qu'il faut mastiquer avec du mensonge, et surtout des vérités exubérantes qu'il faut savoir atténuer, car il n'y a qu'une chose vraiment vraie : c'est qu'il faut être respectable. Les maris se diront pour se consoler qu'au moins une telle passion chez leurs femmes est une garantie pour leur tranquillité conjugale ; certes, en effet elles ne sont pas sujettes à la « tentation », à l'amour irrésistible qui sourd parfois des profondeurs de certaines âmes. Seulement elles sont curieuses, vaniteuses, égoïstes, avides de changer, avides d'argent! Le diable n'y perd rien. Alors, dans une famille moyenne d'intelligence, médiocre en ses goûts, restreinte en sa fortune, le spectacle qui s'offre aux yeux est effroyable. Plus de repos, plus de bonté, plus de direction, plus d'affection. Les parents persécutent, les enfants se révoltent, se jettent en sauvages dans le monde qu'ils étonnent de leurs vices et de leurs fautes, et qui dit : « C'est étonnant, on les avait si bien élevés. »

« Mais la mère ne s'étonne point. Comment s'étonnerait-elle profondément, puisqu'elle sent à peine à fleur de peau? Il en résulte un phénomène frappant, bizarre, presque comique : le degré de sa surprise est *toujours le même!* quelle que soit la cause de cette surprise. Si la cuisinière se présentait sans bonnet à ses regards horrifiés, elle aurait la même stupeur, la même absolument, que si en descendant dans la cuisine elle trouvait le cadavre de ladite cuisinière pendu au plafond. Une telle femme, au cas où l'intelligence lui manque, n'a plus que la forme extérieure et mensongère d'une femme : c'est une mégère creuse, aigre, sans sexe. Comme épouse, c'est « un imposteur » et son mariage est une fraude! »

Telle est l'opinion d'un honorable chirurgien de Birmingham sur les femmes non-sensitives actives, lesquelles forment, à ce qu'il paraît, le tiers de la population féminine de la Grande-Bretagne. Infortuné pays! Ne lui envions plus les mers, qui lui appartiennent toutes, comme le prouve, au Musée de Kensington, un beau tableau orgueilleux, l'Océan couvert de voiles, avec ces mots sur un cadre d'or : *Britannia Realm;* ne lui envions plus sa fortune industrielle, l'harmonique antagonisme de ses partis politiques, ni ses pelouses, ni ses chênes, ni Carlyle, ni Turner, ni Ruskin, ni même le prince de Galles : il a tout cela, mais il a ses femmes, il paie!

Et le plus curieux, c'est qu'avant de lire ces lignes enragées signées par un Grand-Breton je me figurais que même à cet égard l'Angleterre était un paradis terrestre! Il est vrai qu'alors je n'avais lu que des livres écrits par des Français... Dans un de ceux-ci, très complet et fort intéressant, de M. Max Leclerc, je voyais qu'un de nos compatriotes demanda un jour à un grand géologue anglais comment des jeunes gens qui passaient leur jeunesse à faire un peu de grec et beaucoup de cricket devenaient un beau matin de grands hommes d'État, des Palmerston ou des Gladstone. Il s'attira cette réponse : « C'est qu'ils ont eu des mères anglaises! » Cette phrase un peu rude, tout en me suggérant que j'avais été bien mal élevé, m'avait donné une grande admiration pour les mères anglaises. Je ne demande qu'à la conserver, et je sais que le docteur Furneaux-Jordan a exagéré. J'ai vu au delà de la Manche d'admirables femmes s'occupant de charité, de politique, ou tout simplement de leur maison, avec un talent, une vo-

lonté, un bon sens au-dessus de tout éloge. Mais, d'autre part, je crois qu'on les cite un peu plus qu'en France, et qu'elles ne sont guère plus nombreuses. Ce que je puis affirmer, en tous cas, c'est qu'elles n'occupent pas au foyer la place qu'y tiennent leurs voisines sur notre sol. Elles sont rarement les conseillères, les associées de leur mari. — Je parle de la classe moyenne seulement, bien entendu, et en général. *They keep the house*, elles sont dames de maison, comme on dit en Belgique, et c'est tout. Leur influence sur l'éducation de leurs enfants, puisqu'on en veut parler, sur la carrière où les jeter est presque nulle. Une raison entre beaucoup de raisons en est vulgaire : elles se marient sans dot.

On en a dit bien du mal de la dot, et souvent on n'a pas eu tort. Elle abâtardit la race, empêche le libre choix des plus belles par les plus forts. C'est possible. Mais aussi elle donne voix au chapitre à celle qui l'apporte, elle lui crée une personnalité distincte et pourtant intimement alliée, elle affranchit l'esclave, lui confie des intérêts à discuter, des sommes dont ses enfants profiteront et qu'elle doit surveiller. En Angleterre comme ailleurs les femmes ont pénétré dans les administrations, les postes, les grands magasins. Mais on ne cite que de rares exemples d'une d'entre elles partageant avec son mari la direction d'une affaire, quelle qu'elle soit, importante ou mince, union qui est presque la loi dans le commerce français et dont on voit des cas nombreux jusque dans l'industrie. Souvent même la femme dirige seule, toute seule. Il faut croire vraiment qu'elle a plus d'intelligence, plus d'initiative que sa sœur du Royaume-Uni. J'en faisais un jour l'observation, en termes aussi modérés que possible, à un Anglais. Il s'attrista une minute, puis répondit :

— C'est vrai, chez vous la femme vaut l'homme, ou davantage. C'est toujours comme ça dans les pays en décadence !

Cette façon de se consoler rachetait en imprévu ce qui lui manquait en politesse. Avouez en effet que c'est là une curieuse manière d'être en décadence, et qu'étant donnés deux pays dont la population est maintenant à peu près la même, s'il n'en est qu'un où les deux sexes se valent, l'augmentation de qualité qui en résulte pour celui-là n'est pas à dédaigner. Et puis, après tout, si dans des conditions historiques et territoriales qui lui font un rôle difficile, malgré cette fameuse légèreté politique dont il est tant question dans les journaux étrangers, la France tient encore une si jolie place dans le monde, c'est peut-être qu'en effet la société y est mieux organisée que la politique, qu'il y a plus de sincérité, de facilité, de solidarité, plus d'équilibre dans les rapports d'individu à individu et de sexe à sexe, en somme moins de non-valeurs qu'autre part, et qu'une satire comme celle que je viens de résumer y paraîtrait avoir un goût d'antiquité, sortir d'un manuscrit, par hasard retrouvé, d'un auteur classique.

PIERRE MILLE.

A L'ÉTRANGER

La Guerre de Corée

Les guerres entre la Chine et le Japon ont été excessivement rares. En l'année 1272, au moment où la dynastie mongole s'établissait en Chine, un souverain chinois du nom de Kotsupitsuretsu envoya une expédition contre le Japon, gouverné alors par le mikado Kamé-Yama. Cette expédition ne put arriver à sa destination, les tempêtes ayant détruit tous les navires qui la composaient. Depuis cette époque, il y eut sans doute des escarmouches entre pirates appartenant aux deux nations, mais nulle guerre sérieuse, officiellement déclarée. Le conflit qui vient d'éclater est le premier qui rompe une paix plus de six fois séculaire. Il a bien fallu que Chinois et Japonais essayassent la valeur des engins de destruction perfectionnés que la civilisation occidentale leur a procurés... Ce n'est pas toutefois que les causes de discorde leur aient manqué jusqu'à ce jour : la Corée notamment, pour laquelle ils se battent aujourd'hui, a toujours été entre eux un sujet de conflit. Les deux peuples prétendent à une immémoriale suzeraineté sur la presqu'île coréenne, et, comme ces souverains de l'ancien régime qui désiraient annexer une province à leurs États ordonnaient aux jurisconsultes de la couronne de rechercher dans les vieilles chartes quelles prétentions et quels droits ils pourraient invoquer pour légitimer la conquête de cette province, Chinois et Japonais affirment, chacun de leur côté, qu'ils ont avec eux la justice et la tradition.

Les Japonais racontent qu'il y a près de deux mille ans ils ont conquis la Corée, et ils enveloppent le récit de cet événement de circonstances fabuleuses. Eux-mêmes étaient encore barbares et la civilisation leur serait venue des Coréens à la suite de cette conquête. Ce sont deux Coréens, Tasso et Tisso, qui auraient appris aux habitants du Japon à travailler le fer, le bois, à confectionner les vêtements et à fabriquer le saké, liqueur fermentée tirée du riz. C'est un autre Coréen nommé Wani qui aurait apporté au Japon les livres de Confucius. Et enfin c'est par l'intermédiaire du roi de Corée qu'au IXe siècle de notre ère l'empereur de Chine fit cadeau au mikado Taïni des premiers vers à soie qu'ait possédés le Japon. Ce serait un nouvel exemple d'un fait très fréquent dans l'histoire, de vainqueurs civilisés par les vaincus. Pendant plusieurs siècles la Corée demeura

vassale du Japon, et c'est au XIVe siècle seulement que, pendant les luttes qui amenèrent la décadence du pouvoir des mikados et l'établissement de la domination des taïkouns, les Coréens se révoltèrent et demandèrent la protection de la Chine. Mais les Japonais ne renoncèrent jamais à leur suzeraineté, et, chaque siècle, firent des expéditions pour la reconquérir, sans obtenir autre chose que la possession plus ou moins précaire de quelques ports.

Les Chinois prétendent au contraire que la suzeraineté japonaise n'a jamais été reconnue par les Coréens et que depuis l'année 1392, date où la dynastie coréenne actuelle monta sur le trône après avoir renversé la dynastie précédente, la suprématie de la Chine a toujours été incontestée. C'est Ni-Taijo, fondateur de la nouvelle famille, qui transporta la capitale du royaume à Han-Yang, que les Européens appellent Séoul (c'est-à-dire la capitale), qui introduisit les mœurs chinoises, et qui fit adopter la langue chinoise comme langue officielle, tandis que le coréen passa au rang de langue seulement parlée. Le calendrier chinois et l'ère chinoise devinrent aussi d'un usage obligatoire en Corée.

Nous nous garderions bien de prendre parti dans cet imbroglio historique extrême-oriental; car la Corée n'est guère plus connue des Européens qu'elle ne l'était à l'époque où le premier livre la concernant a été écrit par le Hollandais Hendrich Hamel de Gorcum qui, après avoir fait naufrage sur les côtes de l'île Quelpaert, passa treize ans et vingt-huit jours prisonnier chez les Coréens. Après s'être échappé en 1666, Hamel publia à Rotterdam, en 1668, le récit de son séjour en Corée sous ce titre : « Journal du voyage malheureux de l'*Épervier*. » Cet ouvrage fut traduit en français par Minutoli, qui modifia ainsi le titre : « Relation du voyage d'un navire hollandais sur la côte de l'île de Quelpaert. » Longtemps on ne sut en Europe sur la Corée que ce qu'en avait dit ce Hollandais; et d'ailleurs nous ne sommes pas beaucoup plus avancés en ce moment, bien que Séoul soit relié télégraphiquement à la Chine et au Japon, et que même chaque chef-lieu de province du royaume communique par fil électrique avec la capitale. Ce pays, grand comme l'Italie, et peuplé de dix à douze millions d'habitants, mérite toujours le nom de « royaume de l'Ermite », qu'on lui avait donné pour désigner son isolement du reste du monde.

Il est donc bien difficile de connaître exactement les véritables événements qui ont amené l'intervention du Japon et de la Chine. Voici pourtant la version qui paraît la plus vraisemblable :

***

Les intrigues de palais sont extrêmement fréquentes en Corée ; les divers partis s'y disputent le pouvoir avec acharnement. Ces partis comprennent uniquement les nobles, qui, n'ayant pour vivre que les emplois publics, essaient par tous les moyens licites et illicites de donner le gouvernement à la coterie à laquelle ils appartiennent. Aussi les révoltes et les conspirations sont-elles incessantes.

Les partis n'ont entre eux aucune différence de principes : seules les questions de personnes et d'intérêt les divisent. Ils se forment d'après les circonstances les plus futiles. Gulliver nous raconte, dans la relation de son voyage à Lilliput, qu'à la cour de ce royaume et même dans toutes les villes, la population était partagée en deux factions acharnées l'une contre l'autre, les *gros-boutiens* et les *petits-boutiens*, la première prétendant qu'il faut casser les œufs à la coque par le gros bout, et la seconde, qu'il faut les casser par le petit bout. Les partis coréens ressemblent aux partis du royaume de Lilliput. Un journal français de Metz, *le Lorrain*, a reçu communication de notes d'un Coréen donnant des détails fort curieux sur la formation de ces partis.

Sous le règne du roi Sien-Tjyong (1567 à 1592), à l'occasion d'une dispute qui s'éleva entre deux nobles les plus puissants du royaume au sujet d'une dignité conférée à l'un d'eux et à laquelle l'autre prétendait avoir droit, deux partis se formèrent sous le nom de *Tong-in* et de *Sey-in* (*Orientaux* et *Occidentaux*). Puis se formèrent les partis des Septentrionaux et des Méridionaux. Cela faisait quatre partis. Une scission se fit bientôt chez les Occidentaux à propos de la rédaction d'une épitaphe sur laquelle on ne put se mettre d'accord. Deux nouveaux partis naquirent de cette scission, les *Syo-ron* et les *No-ron*. Enfin, à la suite de nouvelles scissions et de fusions nombreuses, les partis sont de nouveau réduits à quatre : les *No-ron*, les *Syo-ron*, les *Syo-Pouk* (*Petits-Méridionaux*) et les *Nam-in* (*Méridionaux*).

Au commencement de ce siècle, les *Méridionaux* étaient tout-puissants. Ils furent renversés par une coalition des autres partis. Les *No-ron* les remplacèrent au pouvoir en faisant une petite place aux *Syo-ron* dans les honneurs et les charges; les deux autres partis étaient relégués au second rang. Ces divers partis existent encore, mais ils se désagrègent au profit de deux partis nouveaux qui se constituent et qui absorbent tous les autres, le parti de la famille des Ni ou famille du père du roi, et le parti de la famille des Min ou famille de la reine. Quelquefois on désigne le parti des Ni sous le nom de parti progressiste et celui des Min sous le nom de parti conservateur.

Le parti des Ni serait, nous dit-on, favorable aux Européens et aux missionnaires, et le parti des Min lui en ferait un grief auprès du peuple. Mais le père du roi, quand il était régent, n'a jamais montré les idées progressistes qu'on lui attribue.

Ces partis de nobles ne pénètrent pas dans la masse de la population. Les artisans, les paysans, les marchands demeurent groupés en communautés avec leur règlement et leur caisse particulière. Ces groupements servent parfois aux desseins d'un parti dont nous n'avons pas encore parlé, le parti *Togakuto*. C'est le véritable parti des révoltés; obstinément hostile aux Européens, il se recrute parmi tous les mécontents, tous les déclassés.

Ce nom de *Togakuto* signifie doctrine de l'Est, en opposition à la doctrine de l'Ouest, c'est-à-dire européenne. Beaucoup de Coréens se plaignent de voir la vie rendue plus chère, les relations sociales antiques et les vieilles coutumes renversées par le contact avec les étrangers : enfin eux qui vénèrent la personne royale comme une divinité sont très mécontents de voir des étrangers mépriser les règles de l'étiquette et imposer des lois à leur roi. En outre, depuis longtemps une prophétie était répandue dans le pays, d'après laquelle la dynastie actuelle ne dépasserait pas la date de cinq cents ans. Or cette date expirait justement en 1892. Et depuis ce temps-là tous les amateurs de nouveautés profitent de la crédulité du peuple coréen pour l'agiter en lui annonçant que de grands événements sont proches.

Les chefs des *Togakuto* font aussi appel à la magie : ils ont publié des livres remplis de formules magiques que leurs partisans doivent apprendre et qui leur serviront pour être transportés subitement dans le lieu où l'armée rebelle aura à se réunir.

Ce parti est ainsi un excellent instrument aux mains des agitateurs quels qu'ils soient; et Chinois et Japonais ont toujours eu des émissaires chez les *Togakuto* pour essayer de les diriger au gré de leurs ambitions. C'est une révolte des *Togakuto* qui a causé l'intervention des Japonais et des Chinois, et par suite la déclaration de guerre entre les deux grandes puissances extrême-orientales.

Un noble coréen du nom de Kim-Ok-Kioum avait quitté précipitamment la Corée au mois de janvier dernier après un complot avorté contre la vie du roi. Ce Kim-Ok-Kioum avec quelques conjurés avaient projeté de mettre le feu au palais royal pendant les fêtes du jour de l'an et de tuer le roi en profitant du trouble causé par cet événement. Ce complot fut découvert, et Kim-Ok-Kioum se réfugia au Japon. Attiré à Shangaï, il fut tué à coups de revolver le 28 mars, par un Coréen nommé Hong-Tjyong-Ou, qui avait vécu plusieurs années en France, et dont les renseignements avaient été utilisés pour deux articles de M. Rosny sur la Corée parus dans la *Revue Scientifique* et la *Revue Bleue* (1). L'assassin, qui fut arrêté par les autorités chinoises, déclara avoir agi d'après les ordres du gouvernement coréen. Cela paraît assez vraisemblable. En effet, le gouvernement coréen demanda qu'on lui livrât le meurtrier et le corps de sa victime. C'est ce qui fut fait. On n'a point entendu dire que Hong-Tjyong-Ou ait été puni, mais le père de Kim-Ok-Kioum fut étranglé, toute sa famille fut mise en prison et quant au corps de Kim-Ok-Kioum lui-même on le coupa en six morceaux, la tête, les deux bras, les deux jambes et le tronc; on attacha ces débris humains à de perches et on les promena dans les provinces pour inspirer au peuple une salutaire terreur. Ces faits se passaient au printemps : or le printemps est la saison la plus favorable aux révoltes en Corée. Il y a presque toutes les années une petite famine à ce moment-là. En effet, la récolte du riz n'a pas encore eu lieu, et les Coréens, qui sont imprévoyants, ont épuisé en général la provision de riz de l'année précédente : ils n'ont presque rien à manger et ils souffrent. Il est donc très facile de les soulever. C'est ce qui arriva lorsque les quartiers du corps de Kim-Ok-Kioum furent promenés dans la province. Les *Togakuto*, que l'on prétendait effrayer par cette exhibition macabre, la considérèrent au contraire comme une provocation directe et se soulevèrent. Dans leur soulèvement ils pillèrent les établissements japonais de Séoul et des trois ports ouverts aux étrangers, et même insultèrent l'ambassadeur japonais, M. Oishi Massarai. Ce fut une occasion au gouvernement du mikado d'intervenir pour secourir ses nationaux, que le roi de Corée était impuissant à protéger.

D'un recensement fait au mois de juin 1893, il résulterait que les étrangers résidant en Corée seraient au nombre de 11 615, parmi lesquels 9 240 Japonais et 2 205 Chinois. Les Européens et Américains n'atteindraient pas le chiffre de 200 dont 29 Français, presque tous missionnaires. Ce sont donc de beaucoup les Japonais qui ont les intérêts les plus considérables en Corée.

Dans les trois ports ouverts aux étrangers depuis les traités de 1882, Chemulpo, Fou-San et Yuen San, ils ont des établissements organisés sur le modèle des concessions européennes de Shangaï, et qui sont de véritables colonies japonaises en territoire coréen, administrées par des municipalités japonaises avec des ressources alimentées par des taxes spéciales sur les négociants. A Chemulpo, qui est le principal port de la Corée pour le commerce européen (à cause de la proximité de Séoul), on compte 2 400 Japonais; mais c'est Fou-San qui est le véritable centre de l'influence japonaise. Cette ville en effet ne se trouve qu'à trente milles de l'île japonaise de Tsou-Chima. C'est toujours par là qu'ont eu lieu les invasions japonaises en Corée. A l'heure actuelle, près de 5 000 sujets du

(1) Voyez la *Revue Bleue* du 8 juillet 1893 et la *Revue Scientifique* du 23 décembre 1893.

mikado habitent Fou-San, et environ 7000 pêcheurs japonais ont pris cette ville pour centre de leurs opérations. Même depuis 1887 le gouvernement du Japon a obtenu l'autorisation d'établir un dépôt de charbon sur une petite île du nom de « Deer Island », qui n'est séparée de Fou-San que par un étroit chenal.

Les Japonais ont monopolisé presque entièrement le commerce du royaume : non seulement ils importent et exportent pour leur propre compte, mais encore ils servent de commissionnaires aux autres. Ainsi une bonne moitié des marchandises importées en Corée sont de provenance anglaise, et pourtant il n'y a pas une seule maison de commerce britannique dans le pays : tout ce négoce se fait par l'intermédiaire des maisons japonaises. Aussi ne voit-on guère dans les ports ouverts que des navires à voile ou à vapeur battant pavillon japonais. Ce peuple entreprenant a même établi dans ses concessions plusieurs industries avec tous les perfectionnements modernes, et notamment de vastes usines à vapeur pour décortiquer le riz.

Aussi les Japonais ont-ils pris de plus en plus l'habitude de considérer la Corée comme une dépendance économique de leur empire. Avec tous les emprunts qu'ils ont faits à la civilisation européenne, le goût européen des protectorats leur est venu, et ils ne cachaient pas leur désir de transformer la domination économique qu'ils exerçaient sur la Corée en un protectorat politique. Ne serait-ce que pour le développement de leur commerce, ils ont besoin de sécurité et de stabilité politique en Corée; mais le gouvernement coréen semble incapable d'assurer ces deux choses, car les quelques soldats qu'il possède sont armés d'arcs, de lances ou de vieux fusils à mèche, et dans les grandes circonstances il faut faire appel aux chasseurs de tigres des montagnes protégés sur tout leur corps par une espèce de cuirasse en ouate. Tout d'abord le Japon sembla vouloir marcher d'accord avec la Chine et, en 1885, un traité fut signé à Tien-Tsin entre ces deux puissances qui, en réservant les droits et prétentions de la Chine, établissaient un *condominium* chinois-japonais sur la Corée. Les deux nations devaient aider le roi de Corée à former une armée capable de maintenir l'ordre dans le royaume et, en attendant, elles se réservaient le droit d'intervenir avec leurs troupes, mais à condition, lorsqu'une nation interviendrait, de prévenir l'autre, pour que celle-ci pût envoyer un nombre de soldats égal à celui qu'aurait mobilisé sa rivale.

L'insurrection des *Togakuto*, qui portait dommage aux intérêts japonais, était, pour le Japon, un motif suffisant d'intervenir : il fit occuper Chemulpo et Séoul, par un corps de 9 000 hommes sous le commandement du général Oshima, et, à son dire, prévint la Chine conformément au traité de 1885. En même temps il présentait au roi de Corée un projet, en vingt-cinq articles, de réformes à introduire dans le royaume et demandait à la Chine d'appuyer cette réclamation.

Le roi de Corée, dont on a dit beaucoup de mal, ferait au contraire un homme intelligent et doux; il serait par lui-même assez ouvert aux réformes, mais ne voudrait pas les faire sous la pression d'une armée étrangère. Depuis qu'il a pris le pouvoir, il s'est efforcé de réparer les maux que la tyrannie de son père avait attirés sur le royaume, du temps où ce dernier était régent.

Aussi, dès que les Japonais eurent occupé Séoul, obligèrent-ils le roi à remettre provisoirement le gouvernement à son père, le Taï-Won-Kiun, dont l'ambition satisfaite leur est un sûr garant de sa soumission et de sa fidélité.

*
* *

Comme tous les *condominium*, celui de la Chine et du Japon n'avait été accepté par les deux parties contractantes que comme un pis aller, le Japon espérant bien le transformer bientôt en une domination exclusive et effective; quant à la Chine, elle ne l'avait accepté que pour gagner du temps, bien résolue à le considérer comme non avenu dès que les événements montreraient qu'il n'était autre chose qu'une simple affirmation théorique.

Le gouvernement chinois répondit donc au gouvernement japonais qu'il ne prendrait en main la cause des réformes coréennes que lorsque les troupes japonaises auraient évacué Chemulpo et Séoul. Les négociations durèrent plusieurs jours; les légations européennes intervinrent à Pékin et à To-kio pour éviter le conflit. Pendant ce temps les Chinois concentraient des troupes à la fois dans leurs gouvernements de Mandchourie sur la frontière nord-ouest de la Corée et dans leurs ports. Les Japonais ayant refusé de procéder à l'évacuation de Chemulpo et de Séoul, le gouvernement chinois ordonna à une armée de 20 000 hommes concentrée à Moukden, capitale des provinces mandchoues, de pénétrer en Corée, et fit embarquer à Takou sur une flotte de steamers 12 000 hommes pour les transporter à Chemulpo. Les Japonais prétendent qu'ils ont considéré ces ordres comme une déclaration de guerre, car ils étaient donnés en violation de la convention de 1885, d'après laquelle les Chinois n'auraient eu le droit de faire pénétrer en Corée qu'un nombre de soldats égal au nombre des soldats japonais se trouvant dans le royaume.

Ce qui s'est passé depuis lors est passablement obscur. Nous n'avons de renseignement, jusqu'en ce moment-ci, que par des dépêches, toujours fort courtes et qui varient suivant qu'elles sont de source chi-

noise ou de source japonaise. Elles nous parlent parfois de noms de lieux inconnus : les mêmes endroits sont désignés tantôt sous leur nom coréen, tantôt sous leur nom chinois, tantôt sous leur nom japonais. Pour les transcriptions on adopte tantôt une orthographe, tantôt une autre. C'est ainsi que le nom du roi de Corée est transcrit en caractères romains sous les trois formes fort différentes de Ni-Heni ou de Li-Hi ou de Li-Hui : toutefois c'est cette dernière forme qui est la plus généralement adoptée. Avec des renseignements de ce genre on arrive à croire qu'il y a eu deux ou trois batailles lorsqu'il n'y en a eu qu'une et, si l'on ajoute que tant qu'il n'y a pas d'affaires absolument décisives Chinois et Japonais s'attribuent les uns et les autres la victoire, on comprendra la difficulté de se reconnaître au milieu de ce chaos.

La guerre qui s'est engagée peut être longue : les deux adversaires paraissent très excités et les forces qu'ils mettent en présence sont considérables.

Les Japonais ont une armée complètement organisée à la moderne, fournie de canons Krupp et d'un fusil inventé par un officier japonais, le fusil Mourata, du calibre de 8 millimètres et que l'on peut comparer au fusil Kropatschek. L'armée active japonaise sur le pied de paix est de 73 919 hommes, dont 4 075 officiers, médecins ou employés militaires. Le service militaire est obligatoire : le volontariat existe. Les jeunes gens âgés de 20 ans tirent chaque année au sort. La portion du contingent désignée passe trois ans dans l'armée active, quatre ans dans la première réserve, cinq ans dans la deuxième et huit ans dans l'armée territoriale. La première réserve est appelée deux fois chaque année, la première fois, pour une revue d'un jour, la seconde fois pour une période d'instruction de soixante jours. Les réserves comprennent des jeunes gens qui n'ont pas fait de service actif.

L'empire est divisé en 6 divisions territoriales comprenant chacune une division d'infanterie à 4 régiments d'infanterie de 3 bataillons à 3 compagnies, puis 3 escadrons de cavalerie, 1 régiment d'artillerie à 6 batteries de campagne ou de montagne, 1 bataillon du génie à 3 compagnies, 1 bataillon du train à 2 compagnies. De plus existe une division de la garde à 4 régiments de 3 bataillons, avec 4 batteries d'artillerie et 2 compagnies de génie. On compte aussi 4 régiments d'artillerie de forteresse à 3 divisions de 4 batteries.

L'armée territoriale comprend 12 régiments d'infanterie, 12 pelotons de cavalerie et 12 compagnies du génie.

Deux corps de troupe spéciaux, la milice de Foushina et la colonie militaire de Hokkaido, ont une organisation particulière. Le budget de la guerre est d'environ 62 millions. C'est là assurément une armée peu considérable pour un empire de 40 millions d'habitants, mais elle a été bien organisée et bien disciplinée par des officiers allemands.

Quant à la flotte japonaise, elle occupe un rang très honorable parmi les marines secondaires. Elle comprend quatre cuirassés de 3 780 à 2 280 tonnes, filant de 9 à 13 nœuds, avec 40 canons ; 8 croiseurs protégés de 4 200 à 2 400 tonnes filant de 23 à 17 nœuds avec 212 canons et canons-revolvers et 25 tubes à torpilles ; plusieurs navires et croiseurs non protégés et enfin 40 torpilleurs filant de 19 à 23 nœuds. Tous ces navires sont de facture européenne ; plusieurs ont été construits par la Compagnie française des forges et chantiers de la Méditerranée. La meilleure partie de cette flotte est formée par les croiseurs protégés, qui appartiennent tous aux modèles les plus modernes. Les officiers ont été aussi instruits par des Européens ; ils passent pour capables et connaissant leur métier. C'est d'ailleurs à sa marine que le Japon doit ses principaux avantages dans la guerre qui vient de s'engager.

Il est beaucoup plus difficile d'analyser les divers éléments qui composent l'armée chinoise. Tout d'abord elle ne forme pas un tout homogène et centralisé comme les armées japonaises. Chaque vice-roi entretient à sa guise une armée dans son gouvernement. C'est ce qu'on appelle l'armée de l'étendard vert. Mais comme ces vice-rois cherchent à faire fortune le plus rapidement possible, ils économisent tant qu'ils peuvent sur les affaires militaires, tout en présentant au conseil privé de l'empereur des comptes parfaitement en règle. Lorsqu'en 1880 Gordon-Pacha quitta le service de l'armée chinoise, il adressa un mémoire au conseil privé, dans lequel il disait : « La Chine ne pourra pas avoir d'armée tant que ses généraux entretiendront deux mille hommes avec la solde qui est destinée à en entretenir cinq mille. » Depuis le temps de Gordon, dans beaucoup de provinces les choses n'ont guère changé. Toutefois le vice-roi du Pé-Tchi-Li, Li-Hung-Tchang, et le vice-roi de Nankin, Tso sung-Tang, le conquérant du Turkestan chinois et le vainqueur du célèbre khan d'Yarcand, Yacoub, ont organisé dans leurs provinces des troupes sur le modèle européen. Des écoles d'officiers ont été créées par eux avec des instructeurs anglais et allemands. Les commandements se font même dans ces langues, ce qui ne gêne pas plus le service que s'ils étaient faits en chinois officiel, car les soldats parlent des dialectes fort différents les uns des autres et ne comprennent pas un mot du chinois classique. Ces troupes sont armées de fusils européens de différents modèles, des Winchester, des Martini, des Mauser. Il n'y a que quelques canons Krupp et une cavalerie tout à fait insuffisante.

La concentration de ces troupes ne peut se faire qu'avec les plus extrêmes difficultés. En effet, il n'y a de belles routes qu'au nord de Pékin vers la Mandchourie. L'ancien et excellent réseau de routes et de canaux qui existait autrefois est tombé dans un état déplorable depuis l'insurrection des Taïpings, et le gouvernement impérial défend qu'on y apporte la moindre réparation, dans le but d'empêcher les rebelles de marcher rapidement vers Pékin si une nouvelle révolte se produisait. Toutefois et malgré le peu d'estime que les Chinois ont pour le métier militaire, la Chine est un tel réservoir d'hommes avec ses quatre ou cinq cents millions d'habitants, qu'elle peut résister presque indéfiniment et même arriver à écraser ses adversaires sous le nombre. Certaines tribus de montagne entre autres peuvent fournir des soldats presque innombrables, très braves, très sobres et très endurants.

Et si, au début d'une campagne contre le Japon, le gouvernement chinois ne peut guère opposer à l'armée japonaise que les divisions fournies par la Mandchourie et la Mongolie, dans le cas où la guerre se prolongerait, le mikado aurait pu épuiser ses forces même dans des victoires brillantes, tandis que la Chine continuerait à fournir des soldats presque sans s'en apercevoir.

Sur mer, par exemple, il n'en est pas de même. La flotte chinoise est plus nombreuse que la flotte japonaise, mais elle est bien moins bien équipée, et, si elle était détruite, il serait difficile de la remplacer. Elle comprend environ 130 navires et 64 torpilleurs, divisés en trois escadres : celles de Canton, de Fou-Tchéou et de Shangaï. Il en est de ces escadres comme des corps de troupes : elles sont fort indépendantes l'une de l'autre, à tel point qu'un essai de manœuvres navales ne put réussir parce qu'on ne sut jamais lequel des amiraux de ces diverses escadres devait avoir le commandement sur les deux autres. Ces navires sont pour la plupart commandés par des officiers européens, mais la déclaration officielle de neutralité des puissances occidentales oblige ces officiers européens à abandonner leurs commandements, et les Chinois qui les remplacent n'ont pas une instruction nautique et militaire égale à celle des officiers japonais.

Toutefois, jusqu'à cette heure, les forces chinoises et japonaises, si considérables qu'elles paraissent, n'ont pas eu encore entre elles d'engagement sérieux. Tout s'est borné à une bataille sur terre à Saikwan où seulement 2 ou 3 000 hommes étaient engagés de chaque côté, et qui s'est terminée par la victoire des Japonais ; à la destruction par les torpilles japonaises d'un navire anglais, le *Kowshung*, porteur de soldats chinois, et à une démonstration de la flotte japonaise devant Port-Arthur et Weï-Haï-Weï qui défendent les entrées nord et sud du golfe du Petchili et par conséquent la route maritime vers Pékin.

Une des conséquences les plus importantes de cette guerre, et à laquelle on ne pense pas, sera sans doute un relèvement au moins passager de la valeur du métal argent. Des emprunts sont négociés par le Japon et la Chine, et ces derniers notamment se feront en partie au moins, pour les paiements intérieurs, en métal argent.

L'attitude des nations européennes jusqu'à présent a été une complète neutralité. Une entente paraît seulement devoir être conclue pour à forcer les belligérants à maintenir les opérations militaires sur le territoire coréen et dans les eaux coréennes, afin de ne pas entraver le commerce dans les autres parties des côtes.

La seule nation qui, malgré ses efforts d'impartialité, ne peut cacher ses sympathies pour l'un des belligérants, les Chinois, est l'Angleterre. Ce n'est nullement par hostilité contre le Japon, mais bien par haine de la Russie. Depuis longtemps l'Angleterre cherche à contracter une alliance avec la Chine pour l'opposer aux progrès de la Russie dans l'Asie centrale. En se montrant favorable aux prétentions chinoises, les Anglais espèrent se concilier définitivement le gouvernement de Pékin.

Mais ce n'est que lorsqu'un des adversaires faiblira trop, ou qu'il faudra régler les conséquences du conflit, que les rivalités européennes apparaîtront clairement.

FRÉDÉRIC AMOURETTI.

COURRIER LITTÉRAIRE

Les poètes.

M. Jacques Normand, *La Muse qui trotte* ; M. Jean Richepin, *Mes Paradis*.

La muse mondaine et parisienne de M. Jacques Normand, muse fine, folâtre, élégante, toujours de bonne compagnie et de bon ton, a charmé plus d'une fois les lecteurs de la *Revue Bleue*, au sortir d'une étude grave et d'un article qui faisait penser. M. Jacques Normand est un chroniqueur en vers, à la verve facile et coulante ; c'est un poète de salon, qui a recueilli maints succès, et dont quelques morceaux sont devenus célèbres, dès la première récitation.

Cette fois, M. Normand nous dit, sans prétentions, que cette muse est « une muse qui trotte. » Il ne se soucie guère, poète modeste, de chercher à lui attacher aux flancs les ailes archaïques de Pégase. Une allure paisible, un pas égal, voilà tout ce qu'il désire. Pour le reste, un habillement, un harnachement à la moderne. Et maintenant en route : nous entendons déjà tinter des grelots d'argent.

Au fond, nous serions porté à reprocher un peu à M. Jacques Normand le titre dont il a fait choix (1). Nous ne le trouvons point, évidemment, d'une très grande noblesse ; si nous l'acceptons, en définitive, sans trop insister, c'est qu'il nous paraît bien représenter la pensée de l'auteur.

Ce livre est dédié à M. Sully Prudhomme : le poète des *Vaines Tendresses* est un esprit impartial, un ami fidèle, et il est plein de vaillance, à l'occasion, quand il s'agit de défendre notre vieille poétique française. Il a présenté, de bonne foi et de bon cœur, l'œuvre de M. Jacques Normand, dans une préface dont il faut retenir plus d'un passage :

« Je dois, dit-il, à la lecture de ces vers une récréation charmante et saine. Ils m'ont rappelé et fait apprécier davantage certains caractères de notre génie national dans un moment de crise où ils menacent de s'altérer et de disparaître... »

Il y a des badinages agréables, des satires légères et doucement ironiques, des esquisses de mœurs très lestement tracées dans le volume de M. Normand. Nous revenons avec lui, par moments, vers le XVIIIe siècle, et, si l'on cherchait bien, on pourrait constater plus d'une analogie, plus d'une parenté de style avec les meilleurs de nos poètes familiers d'autrefois. Le coloris moderne, il est vrai, est posé par-dessus ; il couvre le fond de ses touches les plus délicates.

M. Jacques Normand ne craint pas quelquefois de parler l'argot qui, on le sait, a pénétré jusque dans la bonne société ; il emploie de ces expressions qui rehaussent, comme une note vive, les longs alexandrins du monologue. La simplicité qu'il a conservée, ses façons spirituelles, même son prosaïsme prime-sautier et facile, tout cela fait partie du genre. Nous entendons d'ici des propos de table ou de fumoir, un bruit de conversation narquoise et moqueuse ; nous assistons à un chassé-croisé de bons mots, de compliments galants, échangés, dans une soirée, entre deux valses.

Nous ne croyons pas devoir donner un extrait des poésies de M. Jacques Normand, dans ce recueil même où elles ont été publiées. Il nous semble que ce serait déprécier un de ces morceaux, que de le réduire à quelques strophes. Il nous sera permis, en retour, de marquer notre préférence pour quelques-unes des pièces principales. Voici, dans la série consacrée à Paris, la *Psyché*, *Dans le Monde*, les *Grand'-mères*, *Dimanche au Bois*. Deux pièces humouristiques et caricaturales, *Ma Femme danse* et *Dans la note*, sont certainement destinées à égayer fortement un auditoire, où l'on s'amuse des ridicules et des travers du monde bourgeois.

Comme un vrai Parisien qu'il est, M. Normand nous conduit, l'été, aux bains de mer, dans les villes d'eaux ou en Suisse. Il retrouve, au bord de l'Océan ou au pied des Alpes, ses types favoris, ses messieurs guindés, ses vieux beaux traînant leur existence vide, ses dames du monde fatiguées, et qui ne se reposeront guère. Il nous redit, avec le même esprit, le caquetage de la plage ; il nous raconte les petites intrigues, les flirts des habituées de Trouville, et les délassements bruyants des Casinos.

*
* *

Le livre de M. Jean Richepin, *Mes Paradis*, est de ceux qui sont faits pour soulever de vives discussions, et qui, d'aucune façon, ne peuvent passer inaperçus (1). Ce volume, on s'en doute du reste, n'a rien de banal. Le poète nous avait promis, il y a déjà quelques années, de nous donner les *Paradis de l'athée*, ni plus ni moins : c'était annoncé dans la dédicace des *Blasphèmes* à M. Maurice Bouchor. Quoi qu'il en soit, nous préférons de beaucoup recevoir le livre de M. Richepin, tel qu'il nous arrive aujourd'hui, sans dénomination ostensiblement blasphématoire. Son titre nous semble même rempli d'une poésie par trop idéale : il est vrai que ces paradis seront souvent imprégnés d'une odeur satanique. Nous rencontrerons, dans cet Eden, Méphisto en cape rouge et dardant ses yeux phosphorescents.

C'est un maître livre, par bien des pages, que ce nouveau recueil de M. Jean Richepin. Quelle nature abondante, virtuellement lyrique, on sent chez ce poète si bien doué ! La poussée qui l'entraîne est si ardente, si fougueuse, qu'elle ressemble par moments à une coulée de laves ; le flot roule, puissant et généreux, entraînant avec lui bien des scories.

Nous connaissons sa théorie littéraire, son idée générale de la poésie. Il pense, avec M. Maurice Bouchor, que la fonction du poète moderne ne consiste pas à sculpter sans cesse des idoles hindoues et à bâtir des kiosques chinois. Il faut être vivant, et bien vivant, avec joie et avec exubérance. Et la vie n'existe point pour lui, si elle ne s'étale au grand soleil, annoncée par une bruyante fanfare.

Le grand soleil, M. Richepin l'a senti s'introduire au plus profond de son être, dans cette Algérie où il est né, à Médéah, et où il a passé une grande partie de son enfance. Il faut tenir compte, à coup sûr, de ce milieu et de cette origine. M. Richepin est venu prodiguer dans la littérature française une forte sève empruntée à l'Afrique. Tout en se donnant pour Touranien, il a des élans de Berbère et de Numide.

(1) *La Muse qui trotte*. Calmann Lévy.

(1) Charpentier.

Il passe, à travers le domaine de la poésie, monté sur une cavale, comme un Mazeppa de Mauritanie. Il fend le vent et pénètre dans une région où nul ne saurait l'atteindre.

Voici la définition qu'il nous donne lui-même de son livre :

Allons donc, c'est tout mon cœur
Et c'est toute ma pensée ;
C'est dix ans d'âpre vigueur
Dépensée,

Et dépensée âprement,
Largement, sans frein ni digue,
Sans compter un seul moment,
En prodigue ;

C'est tous mes désirs qui vont
D'une irrésistible envie,
Partout et toujours au fond
De la vie.

La vie, d'autre part, pour M. Richepin, c'est la réalité, sous toutes ses faces. Le poète n'a point peur de ce qui grouille, de ce qui s'étale au coin des rues. Il subit, lui aussi, le charme de l'horreur, dont a parlé Baudelaire, et qui n'enivre que les forts.

Il nous paraît essentiellement difficile de reproduire ici les passages les plus âpres de ce livre, et nous devons, par conséquent, renoncer à insister par trop sur la caractéristique du tempérament de l'auteur. Comme dans les *Blasphèmes*, le mot cru détonne souvent au milieu d'un vers.

Nous tenons aussi à laisser de côté les bravades qui succèdent à l'air de bravoure, les fanfaronnades à tue-tête, les déclamations de rhéteur, les prosopopées de latiniste de la fin de l'Empire romain. Notre lecteur sera-t-il suffisamment édifié quand nous lui aurons présenté, comme des modèles du genre, des morceaux pareils à ceux-ci :

Sans honneur, sans profit, sans disciple qui m'aime,
Au combat! Eh bourgeois, vous danserez quand même,
Mais ainsi que les ours qu'on mène par le nez.

Au grand soleil je vous traînerai hors des antres,
Et pour marquer le pas à mes vers forcenés,
Je battrai du tambour sur la peau de vos ventres.

Remarquez bien qu'un critique malintentionné pourrait se faire un jeu d'aligner quelques-uns de ces morceaux d'un ton singulièrement exacerbé. M. Richepin paraîtrait non plus un coloriste, aux procédés vigoureux, à la palette chatoyante, mais un farouche anarchiste de lettres. L'esprit, nous le savons, à des retours calculés ; il passe par des péripéties méthodiques, et le poète arrive, à l'aide d'une contradiction habilement ménagée, à émettre d'autres doctrines : M. Jean Richepin, ne l'oublions pas, nous recommande de lire son livre, page par page, « non comme un recueil de pièces détachées, mais comme un seul poème d'une tenue ». Nous tiendrons compte, quant à nous, de cette utile recommandation.

Il y a, dans les *Paradis*, comme un cycle où tout s'enchaîne. Le poète se met, dès le début, à la recherche des bonheurs de ce monde, des désirs qu'on peut satisfaire. Toutes les grandes chimères lui semblent mortes ; les horizons se sont rétrécis. C'est à peine si l'on peut prendre possession de ces « pauvres paradis » matériels, dont il faut se hâter de jouir. Ajoutez-y pourtant les sublimités de l'art : avec les mirages de l'amour, voilà tout ce qu'un poète désenchanté peut rencontrer le long du chemin qu'il suit ici-bas.

Il est bien heureux s'il évite les catastrophes, à travers les remous et les luttes inévitables, et s'il aborde, sans trop de souffrance, vers les terres souhaitées.

Nous déclarons avoir savouré des pages charmantes dans la deuxième partie de ce livre, *les Iles d'or*. Nous y avons trouvé des scènes de famille, des intimités d'une rare valeur, et d'une couleur foncièrement originale. M. Richepin sait composer à l'occasion des tableaux enfantins, comme ceux que Victor Hugo a tracés dans l'*Art d'être grand-père*.

Lisez aussi, comme une pièce d'une simplicité familière, la description du dîner donné aux anciens amis, où l'on cause du Beau,

Et quelquefois aussi de ces bons *mauvais jours*
Où, tels que des oiseaux qu'un vent d'hiver rassemble,
Contre *Faulte d'argent* on luttait tous ensemble.

On retrouve dans cette partie une variété de rythmes vraiment surprenante, des jeux de strophe d'une souplesse accomplie. Quant à la conclusion du livre, elle est développée dans quelques morceaux de la fin :

Enivre-toi toujours, pleinement, follement,
Du bonheur qui surgit, île d'or d'un moment.
Tu l'analyseras plus tard, à le revivre,
Mais pendant qu'il est là, jouis sans plus, sois ivre.
. . . . . .
. . . . . .
Mais surtout sois aimé, sois aimant, follement,
Ça, c'est le paradis possible à tout moment.
. . . . . .

Nous sommes revenus, vous le voyez, ou peu s'en faut, aux *Paradis de l'athée*.

ANTONY VALABRÈGUE.

THÉATRES

Les Fêtes d'Orange.

Elles ont été, il faut le dire tout de suite, de la plus impressionnante beauté ; leur effet a dépassé de beaucoup ce qu'en espéraient les plus optimistes. Cela a été beau, merveilleusement beau ; cela a réussi, réussi admirablement. Mais il ne faudrait pas non plus se faire trop d'illusions sur l'avenir et sur la portée de l'entreprise. J'ai lu un peu partout à pro-

pos de ces représentations le mot de « Bayreuth français »; et vous pensez si nos bons Félibres se sont gargarisés avec ce vocable flatteur et sonore. Bayreuth n'a rien à voir ici, n'en déplaise à M. Paul Arène. Sans prétendre analyser tout ce qui distingue les représentations de Bayreuth de celles d'Orange, il faut bien rappeler qu'il existe entre elles des différences assez sensibles...; que les premières — supposant égale la « nouveauté » du répertoire, — offrent cet attrait d'interprétations exceptionnelles; qu'on y trouve une réunion d'artistes, des drames et un « ensemble » qu'on ne voit nulle part ailleurs, et qu'enfin l'administration du Théâtre Wagner a des habitudes d'intelligente courtoisie dont la municipalité d'Orange n'a guère le souci. De celle-ci on a tout dit. C'est M. Silvain empêché de venir répéter son rôle, M. Saint-Saëns galamment mis à la porte; c'est l'autorisation donnée à quelques protégés d'aller verser à boire aux spectateurs pendant la représentation, si bien que les bouteilles de limonade accompagnaient de leurs détonations les lamentations de Créon sur le corps de son fils!... Jamais on ne vit pareil ahurissement, pareil manque de tact et d'intelligence.

J'ai quelque scrupule à insister ainsi sur ces détails de « boutique » : si boutique il y a, ce n'est pas de ma faute; et ce serait en vérité une chose désolante de voir le succès compromis par la sottise de ceux qui y gagneraient le plus. Qu'on s'arrange pour écarter l'administration; qu'on trouve un M. Gross, puisque aussi bien on a parlé de Bayreuth, et l'on réussira.

Et, si l'on réussit, qu'on restaure le théâtre, mais qu'on ne le restaure pas trop; que l'on consolide ce qui reste, qu'on n'y ajoute rien. Outre que la restitution complète serait sans doute au-dessus de nos forces, le théâtre, tel qu'il est aujourd'hui, avec les gradins se confondant dans le rocher, avec son mur de scène en ruines, est cent fois plus imposant qu'il ne le serait, « remis à neuf ». Avec le grenadier et le figuier poussés dans les pierres qui encadrent la scène, il a, si je puis dire, l'air naturel. On n'y sent plus ou presque plus la main des hommes; la muraille, sous le soleil, a pris les tons roux des rochers qui ferment la salle et semble se confondre avec eux. On dirait d'un admirable cirque naturel. Et l'illusion s'augmente de tout ce que le décor a d'inprécis; les personnages ont vraiment l'air de vivre en pleine nature, de vivre chez eux, et non dans un décor de théâtre. Pour ne citer qu'un exemple, vous vous rappelez qu'à la fin du drame Œdipe quitte la ville d'où Créon l'a chassé. Si vous saviez quelle impression ç'a été de voir Mounet-Sully, au lieu de rentrer dans une coulisse, descendre lentement les degrés de la scène, passant sous les feuilles du grenadier et disparaître dans les ruines, heurtant du pied les pierres éboulées! C'était vraiment la désolation de l'exil qui commençait : on ne la devinait plus seulement, on la « voyait ». Et cela était poignant!

*
* *

Ah! que je voudrais que M. Claretie s'occupât de nous donner une traduction d'*Œdipe à Colone* en vers un peu meilleurs, s'il est possible, que ceux de Jules Lacroix, et même que ceux de MM. Meurice et Vacquerie! Quels admirables interprètes il aurait, et quelle superbe série la Comédie pourrait nous offrir! Mais attendons! Du reste, ce qui me paraîtrait le plus urgent pour le moment, c'est qu'on essayât, au théâtre d'Orange, de représenter quelques-unes de nos tragédies classiques. Elles se trouveraient, par leur conception même, mieux « situées » que toutes autres dans cet admirable décor. Ce qu'on leur a reproché parfois, l'indifférence pour le milieu et leur habitude de mettre à la scène des abstractions plutôt que des personnages réels, tout cela les rend plus propres que d'autres à être représentées dans ce cadre magnifique et impersonnel. Ce qui manque au théâtre d'Orange, la précision du décor, est précisément ce dont nos tragiques se passent le plus aisément. Les drames « intérieurs » qui font le sujet de nos tragédies prendraient ici une hauteur et une ampleur nouvelles. A ce point de vue, le succès d'*Antigone* me paraît significatif. Une part, une part très grande, en revient à Mlle Bartet. Les plus fervents admirateurs de la délicieuse artiste n'étaient pas sans crainte sur le succès : on craignait de voir sa délicate silhouette comme écrasée par le gigantesque du décor. Ç'a été un délice et une surprise. Dès la première entrée, quand elle erre devant le palais à la recherche d'Ismène, ç'a été un enchantement. Ç'a été un ravissement dès les premiers vers : la justesse et la grâce des attitudes, la noblesse de la diction, cette voix qui paraît frêle dans une salle de théâtre, et qui ici avait une sonorité merveilleuse... Son succès, son succès personnel, a été prodigieux, cent fois, mille fois plus grand qu'il n'avait été à Paris; il est allé augmentant d'acte en acte jusqu'à la fin... Eh bien! je suis convaincu qu'il arriverait pour Racine ce qui est arrivé pour Mlle Bartet. Ces drames intimes, ces drames de cœur, loin d'être écrasés par l'immensité du cadre, grandiraient avec lui. Les détails délicats prendraient plus de force et frapperaient plus fort. Ce qui est curieux et presque incroyable, dans cette salle énorme « les effets portent » plus que dans un théâtre ordinaire. Certes, le point de départ d'*Antigone* est exclusivement grec : il tient si fort aux mœurs antiques que le public devrait, semble-

t-il, avoir quelque peine à entrer dans les sentiments des personnages. Mais, ici comme à Paris, bien plus qu'à Paris, le public a été immédiatement saisi par ce que ce drame « national » contient d'humanité éternelle. Il ne s'agissait plus de savoir si Antigone avait versé selon les rites la terre et l'eau sur le corps de son frère, mais si l'ordre d'un tyran empêcherait une sœur de vénérer la mémoire de son frère mort. Les « libations » n'étaient qu'une forme de la tendresse fraternelle. Et ç'a vraiment été une merveille de voir combien cet immense public a compris vite le fond du drame, et s'y est aussitôt attaché. C'est pour cela que les tragédies de Racine, plus que toutes les autres, semblent devoir produire un effet considérable au théâtre d'Orange. Pas toutes peut-être, quoique, pour ma part, je sois persuadé, par exemple, du succès de *Bérénice*. Mais commençons par les plus « dramatiques », et aussi par celles qui nécessitent un peu de mise en scène. N'avait-on pas parlé d'*Athalie?* Le choix serait excellent, surtout si aux chœurs terriblement monotones que l'on chante au Théâtre-Français on prenait le parti de substituer ceux de Mendelssohn.

Ne croyez pas que la musique ne convienne pas au théâtre d'Orange. L'épreuve de ces dernières représentations est aussi peu concluante que possible. L'orchestre du Théâtre-Français est d'une sonorité insuffisante, la musique de Membrée pour *Œdipe-Roi* est faite pour laisser entendre la parole ; et si les superbes chœurs d'*Antigone* ont été massacrés de la façon la plus scandaleuse, ce n'est assurément pas de la faute du théâtre, mais des choristes. Ah ! les misérables !... Croyez au contraire qu'avec un vrai orchestre, de vrais chœurs et de vrais chanteurs, la musique produirait ici un effet très imposant. Je n'en veux pour preuve que l'impression très vive que Mme Bréval a faite dans la *Pallas-Athènè* de M. Camille Saint-Saëns. Dans un cadre aussi vaste que celui-ci, il ne faut « représenter » que des idées générales, des sentiments généraux, mais avec toutes leurs nuances. Et c'est là, je pense, le domaine de la musique.

J'ai dit quel triomphe avait remporté Mlle Bartet. On se rappelle peut-être que, lors de la reprise d'*Antigone*, on lui avait reproché d'avoir joué son rôle un peu trop en jeune première de comédie. Reproche injuste, m'avait-il semblé : Antigone, si elle est énergique et résolue, reste toujours femme, sujette à des faiblesses... Rappelez-vous *Œdipe à Colone ;* rappelez-vous même ses supplications au chœur, lorsque Créon la pousse à la mort. Sans changer son interprétation, — et peut-être un peu à cause de la peur que lui donnait cette immense salle, — Mlle Bartet a élargi son jeu, et, sans enlever à Antigone ce qu'elle a de féminin et de touchant, lui a donné plus de noblesse encore et plus de grandeur. Créon décidément n'est pas un des meilleurs rôles de M. Mounet-Sully : ce n'est même pas un bon rôle. Mais le grand tragédien avait triomphé la veille. Il a été, dans *Œdipe*, admirable et inquiétant comme à ses meilleurs jours... Il serait injuste de ne pas citer M. Paul Mounet, saisissant dans les deux apparitions de Tirésias.

*
* *

Je ne sais si les représentations du Théâtre d'Orange vont se poursuivre régulièrement tous les ans. Peut-être serait-il sage d'attendre un peu. Mais il serait si tentant de continuer !.. Et puis cela est si admirablement beau ! Venant après tous mes confrères, et préoccupé un peu sottement peut-être de dire la vérité, je ne vous ai pas, je le crains, fait comprendre l'incomparable beauté de ce spectacle.

Art et nature sont admirables ici ; les plus calmes se sentent comme grisés. Oui, cela est prodigieusement beau... Et puis il y a le pays, les félibres, les Méridionaux... De sorte que ceux qui, par réserve naturelle ou par prudence, craignent de se livrer à l'enthousiasme, ont aussi de quoi goûter les douces joies de l'ironie. Ah ! le nombre de bustes, de statues, qu'on a inaugurés !... Et tout cela avec des accents formidables, des voix retentissantes, des *r* roulant en cascades : un *torrrrrrent* ! Et tout ce monde tonitruant et barbu est affable, accueillant et cordial au possible, avec cette pointe d'excès qui est si franchement amusante. Ils ont ce don vraiment délicieux que l'exagération, chez eux, est à demi inconsciente et à demi volontaire ; il y a là un « joint » qu'on ne se lasse pas de chercher, et qui est superlativement amusant. Et eux-mêmes s'amusent tant ! Et ils chantent ! Et ils crient ! Et ils banquettent !... Toujours avec l'air enragé : on dirait qu'ils vont vous dévorer ; ils s'avancent vers vous en criant, les yeux brillants dans la broussaille des sourcils et de la barbe « en palissandre », des *r* sans nombre grouillent dans leur gorge... c'est pour vous souhaiter la bienvenue.

Aux fêtes d'Orange, un « combat de taureaux ». Taureaux de Camargue. Ils sont petits, mais méchants, vous dit-on : et ce mot « méchants » prend une expression terrifiante. Le taureau entre sur la pelouse qui forme le cirque : il est noir, petit, nerveux, des cornes effilées et menaçantes ; il bondit, beugle, frappe le sol de son sabot... et, tranquillement, se met à brouter !... Ah ! ma foi, vive le Midi !

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Choses du félibrige.

Lagadigadeù
La Tarasque
Lagadigadeù
Laisser passer la vieille masque.

Il n'est question que d'eux, que des Félibres, que de leur voyage à Orange, dans tous les journaux, dans toutes les revues.

J'ai lu avec un vif intérêt les divers récits publiés sur la dernière campagne félibréenne et qui me remémoraient une des plus poétiques, une des plus amusantes excursions que j'aie faites.

Pourtant j'ai regretté de retrouver, en une de ces chroniques, une accusation qu'avaient jadis portée contre moi les Félibres à propos des articles que je leur consacrai ici même: l'accusation de n'avoir pas été un très bon hôte, — parlons net: d'avoir manqué aux lois de l'hospitalité.

Je n'avais pas répondu à cette accusation, dans le temps, parce qu'il ne faut jamais, paraît-il, répondre à une accusation injuste. Et j'y réponds aujourd'hui parce qu'il faut toujours qu'on finisse par y répondre.

Eh bien! cette accusation n'était pas seulement injuste, elle était enfantine.

Je n'ai pas manqué aux lois de l'hospitalité envers les Félibres, et pour une péremptoire raison : c'est que je n'étais pas leur hôte.

Je suivais leur caravane en spectateur indépendant et libre, en journaliste. Partout je payais ma place, partout ma cotisation aux banquets. J'avais eu soin même de les prévenir de mes desseins de dire, sans flatterie, ce que je voyais, ce que je pourrais ressentir. D'abord on tenta de séduire ma rigueur, de m'affilier au parti, à la *causo*. Puis on y renonça gentiment, on accepta que je restasse maître de mes propos ultérieurs.

Je me rappelle, à ce sujet, un édifiant incident de route à Martigues, l'admirable petite ville antique qui s'immobilise, intacte, au bord d'un repli de la mer bleue.

Tout le jour on avait banqueté, farandolé. Mais le soir arrivé, pas une chambre à trouver dans les hôtels, pas une chaise aux tables d'hôte : la nuit aux belles étoiles en perspective, et pas de dîner avant, le ventre vide ou à peu près, jusqu'au lendemain.

Un jeune et aimable esthète félibréen m'offrit l'hospitalité complète, le lit et le couvert. Je refusai, alléguant mon indépendance à sauvegarder. Il insista. Je persistai dans ma noble attitude. Il insista de nouveau :

— Vous ne refuserez pas à dîner au moins!... Tous les miens vous attendent... Et vous ne pensez pas que nous voulions vous corrompre avec du bouilli ?...

Devant tant de cordialité mes principes fléchirent, et furent bien récompensés de cette unique défaillance, car au lieu du bouilli promis, ce fut un exquis dîner à la provençale que nous eûmes, en une jolie petite bastide blanche, parmi les oliviers bas où chantaient, au soir, les cigales — et dans une société d'artistes, de poètes, Félix Gras entre autres, le grand maître, le *capoulié* du félibrige que je revois encore avec son chapeau mou, sa longue barbe grise de peintre à l'ancienne mode, et ses façons modestes et douces de s'exprimer...

Voyons, Charles Maurras, vous ne vous rappelez pas?... Souvenez-vous-en! Souvenez-vous-en!

***

Non, ce qui eût été de la trahison, — et nous voici hors de ces débats un peu personnels, — ce qui eût été de la trahison, c'eût été de profiter des confidences que presque chacun venait me faire sur presque chacun, de relater en mon récit tous les petits potins dont on me créa le dépositaire, toutes ces petites rumeurs de rivalité qui me suivirent, d'un bout à l'autre du voyage, comme l'aigre et monotone chanson des cigales.

Sur tout cela j'observai le silence, d'abord par naturelle délicatesse, ensuite parce que ces petites jalousies, ces petites mésintelligences, ne me paraissaient pas du tout significatives, pas du tout propres aux félibres en particulier.

Comment voulez-vous que des gens qui voyagent quinze jours ensemble n'en viennent pas à s'entre-juger et même un peu à s'entre-dégoûter? Comment voulez-vous surtout que parmi ces farandoles, ces ovations, ces banquets, ces toasts, chaque ambition demeure à sa place, s'en contente, ne se sente pas froissée, limitée par l'ambition voisine, ne tente pas enfin, — fût-ce seulement pour l'amour des aises, — ne tente pas de prendre la tête des ambitions en conteste, de gouverner, de dominer, de *capoulier*? Alors on se dispute, on se débine l'un l'autre, on a de l'amertume, et l'expression, comme on dit, dépasse la pensée.

Depuis lors, il est vrai, on m'a appris que des dissensions plus graves tourmentaient le félibrige.

Mais il ne s'agit plus maintenant de questions d'itinéraire, de discours à prononcer, de préséances publiques à obtenir.

La lutte est plus sérieuse, porte sur le fond même de la doctrine, sur la direction même à imprimer aux efforts de la *causo*.

***

Ces discordes intestines sont un des mille aspects

de l'éternelle lutte entre les modérés et les ultras, entre les vieux et les jeunes.

J'ai déjà eu occasion de parler ici des jeune félibres, de leur ardeur propagandiste, de la flamme avec laquelle ils félibrigent.

Or, si je suis bien renseigné, ces bouillants jeunes gens ont essayé de faire prévaloir leurs idées dans les derniers conseils félibréens; et — toujours si mes renseignements ne me trompent pas — cette tentative a suscité au sein du félibrige sinon un schisme absolu, du moins des discussions extrêmement violentes, une mésentente qui n'ira, c'est sûr, qu'en augmentant.

Que désirent les jeunes félibres? Sont-ils séparatistes? Veulent-ils reconstituer le royaume de Provence? Veulent-ils restituerà la Provence son autonomie entière, son autonomie politique et provinciale? Il est délicat d'affirmer que tous veulent tout cela; mais on peut croire que la plupart en veulent quelque chose.

Et vous devinez dans quel état ces façons de voir doivent mettre les vieux félibres patriotes et jacobins, des hommes qui ont été élevés à adorer l'unité nationale, des hommes tels que M. Pierre Laffitte, par exemple!

L'année dernière, assure-t-on, dans une réunion où ces questions s'agitaient, l'éminent chef du positivisme gagna une extinction de voix à protester contre; mais ce fut tout ce qu'il gagna. Les jeunes félibres crièrent plus fort; et il faut les avoir entendus une fois au moins pour se rendre compte du peu que peut un grand orateur contre de jeunes félibres en voix et bien résolus.

N'imaginez pas d'ailleurs que l'impétuosité de leur âge soit seule cause de la rebelle initiative de ces cadets — et que, avec les années, avec l'expérience leurs velléités autonomistes s'apaiseront, s'éteindront. Non, les jeunes félibres marquent par là qu'ils sont bien de leur génération — d'une génération qui ne sépare pas les questions sociales des questions d'art — qui ne se satisfera peut-être pas d'écrire, de rimer, mais qui s'évertuera, en plus, à « agir », ainsi qu'ils disent, à produire des changements, à faire des choses qui soient au delà de la littérature et dans les régions de la politique.

Tandis que les vieux félibres se rattachent exactement à la génération d'artistes précédente, à ces artistes proches de la cinquantaine auxquels le dogme de l'art pour l'art a fourni une doctrine suffisante, une religion assez passionnante, un champ d'efforts assez vaste et varié pour leur activité de bons rêveurs.

Et les voilà aux prises, les voilà à ne plus savoir au juste ce qu'est leur chère *causo*, leur *causo tant amado*, puisque on ne s'entend plus, puisque les uns veulent qu'elle soit ceci, et les autres cela.

*
* *

En attendant que la concorde renaisse et que l'orthodoxie s'établisse, les Félibres sont donc partis pour Orange.

J'avais songé à les y suivre. Mais quand je vis que c'allait être fête de gala, fête officielle, que toute la presse était conviée et que des milliers de Parisiens se préparaient à éprouver des « sensations d'art » à Orange, oh! l'envie m'en passa vite.

Et après avoir parcouru les comptes rendus, je me félicite d'avoir abandonné mon projet.

Autant qu'on peut lire à travers les récits, les fêtes n'ont presque rien eu de cette bonhomie enthousiaste, de ce bon garçonisme buveur et banqueteur qui étaient le charme des félibrées antérieures, des intimes félibrées des années d'avant. Il devait y avoir du violet de palmes académique sur l'azur du ciel et du discours ministériel dans l'air. On a acclamé les ministres. On a acclamé M. Sarcey et M. Claretie. Mais on n'a réellement félibrigé qu'ensuite, quand tout ce monde officiel était parti, quand on était entre soi, entre Lagadigadeurs, entre vrais félibres félibrigeants. Et je suis certain que l'entrain était moindre que naguère, que tous ces gens du Nord, toutes ces autorités, toutes ces puissances avaient laissé après elles comme une traînée de solennité, de gravité, d'ennui, que le mistral charriait le long des routes pavoisées, sous les toiles tremblantes des tentes à banquet.

Je cherche dans les récits, j'évoque mes souvenirs, je ne trouve pas un trait pareil à ceux innombrables que j'ai vus et tellement goûtés, pas un trait vraiment félibréen. Si, pourtant. En voici un. Il est charmant.

Vous savez qu'à Orange, par suite du mistral qui soufflait en furie, on ne perçut pas grand'chose des tragédies représentées. Or, à ce propos, un félibre écrivait à un de nos principaux journaux : « La représentation a été grandiose. Le mistral luttait contre la voix des acteurs... »

Vous entendez! C'était le mistral qui luttait! Ce n'était pas la voix! Voilà le suave optimisme que je vous ai connu jadis, ô Félibres! Voilà comme vous parliez toujours pendant notre voyage! Voilà les biais d'imagination qui vous permettaient de voir toujours belles et délicieuses les réjouissances de la route! Mais ce ton-là, si vous voulez le retrouver, croyez-moi, recommencez à félibrer à la manière ancienne, sans presse, sans ministres, comme autrefois, en famille!

FERNAND VANDÉREM.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

La diplomatie française vient de remporter, par la récente convention du 13 août entre la France et le roi des Belges, souverain de l'État indépendant du Congo, un succès dont tout le mérite revient à M. Hanotaux; non pas, comme on le verra, que nous ayons abusé de notre situation prépondérante sur celle de la Belgique, ainsi que l'Angleterre n'y manqua pas quand ses intérêts coloniaux entrèrent en conflit avec ceux du Portugal, en janvier 1890; peut-être même aurions-nous pu très légitimement maintenir plus strictement les droits qui résultaient pour la France de la convention de 1887 entre les deux pays contractants.

La France n'a pas voulu maintenir tous ses droits; il lui a plu de témoigner d'un esprit de conciliation pour le roi des Belges, et cette attitude contraste très heureusement avec la méthode étrange que ce souverain avait suivie quand, le 12 mai dernier, il avait signé avec l'Angleterre une convention qui préjugeait la solution des difficultés existantes entre le Congo français et le Congo belge.

Rappelons ce qu'était cette convention du 12 mai entre l'Angleterre et le roi des Belges, dont il ne reste plus que le souvenir d'un échec à l'audacieuse politique africaine de l'Angleterre. Par cet arrangement, l'Angleterre s'assurait le dernier chaînon nécessaire à relier ses possessions sud-africaines au protectorat anglais de l'Ouganda et par le Nil à l'Égypte; l'État indépendant du Congo cédait en effet à l'Angleterre une bande de territoire sur sa frontière orientale jusque-là limitrophe des possessions allemandes de l'Est africain. D'autre part, l'Angleterre offrait à l'État du Congo, en compensation, l'occupation indéfinie des territoires du Bahr-el-Ghazal, province soudanienne de l'Égypte où jamais un explorateur anglais ne s'était rendu. Cette cession présentait pour l'Angleterre cet avantage que par elle il était constitué un État tampon entre le Congo français et le bassin du Nil qui nous interdisait à l'avenir l'accès du grand fleuve égyptien.

Malheureusement pour l'Angleterre, l'opinion européenne n'accepta pas un acte pareil, qui effaçait sans l'avis de la France ni de l'Allemagne la convention de Berlin de 1885, et qui portait un grave préjudice à ces deux États. Ceux-ci protestèrent; sur la demande de Guillaume II, la cession de la bande de territoire à l'Angleterre fut abandonnée par cette puissance; quant à la création de l'État-tampon du Bahr-el-Ghazal entre les mains du Congo belge, elle s'évanouit aussi, par le nouvel acte du 13 août dernier.

Mais la convention du 13 août n'a pas cet unique objet de consacrer la nullité du précédent arrangement; elle résout la question des frontières communes entre le Congo belge et le Congo français. La frontière du 4e degré parallèle est reportée au cours du M'bomou jusqu'à sa source; ce qui concède au Congo belge un territoire étendu, surtout quand on y joint les territoires de la vallée du Nil que nous lui reconnaissons, avec la ville de Lado, l'ancienne Ismaïlia de sir Samuel Baker. De ce côté notre diplomatie s'est contentée, à trop bon compte, semble-t-il, d'accéder au Nil par les régions marécageuses et impraticables du Bahr-el-Ghazal et du Bahr-el-Arab; d'autant que les négociations ne pouvaient qu'être favorablement impressionnées par deux faits : l'arrivée sur le Haut Oubanghi du commandant Monteil, déjà lieutenant-colonel avant d'avoir touché à la côte, et le déplorable état des finances de l'État indépendant du Congo.

Le point capital de cette convention, c'est qu'elle a détruit un acte anglo-belge qui ne tendait à rien moins qu'à compromettre le droit de préemption de la France.

Maintenant que les frontières congolaises sont délimitées, l'attention de notre gouvernement devra se porter principalement, en Afrique, sur les affaires marocaines, qui se compliquent au détriment de la France. Rien, en effet, de ce qui est marocain ne saurait nous être étranger, puisque, de la Méditerranée à Igli, l'Algérie est limitrophe de l'empire chérifien, et que c'est sur le territoire marocain qu'en 1881 les partisans de Bou-Amama comme en 1847 ceux d'Abd-el-Kader trouvèrent un refuge.

Une révolution de palais a suivi l'avènement d'Abd-el-Aziz; ce prince, peu reconnaissant aux ministres de son père qui l'avaient proclamé sultan, les a fait emprisonner et disparaître. L'influence du Maghzen et de son chef Ba-Hamed, d'une famille de mulâtres du Touat, a remplacé l'influence de la famille Djemsnaï. Ce changement nous importerait peu s'il n'était l'indication de la prédominance de l'élément fanatique et militaire sur l'élément policé de l'entourage princier. Enfin une famille précisément issue du Touat que nous considérons comme dépendant de l'influence française, devant désormais diriger les affaires marocaines, c'est dire que notre action sera entravée formellement dans ces oasis, si elle n'y est pas de suite décisive; c'est dire aussi que la cour marocaine va écouter les conseils de l'Angleterre, dont l'influence était amoindrie depuis l'échec de la mission Evan Smith. La politique des cabinets de Paris et de Madrid devra certainement tenir compte de cette situation.

Pour éviter toute intervention immédiate au Maroc, ce qui est le désir général tant que l'anarchie n'y sera pas trop complète, la France n'a qu'à établir en fait sur le Touat son influence que M. Ribot affirmait exister dès 1891; le retentissement de cette occupation compenserait sans doute près du jeune sultan l'effet des intrigues anglaises qui se préparent dans son entourage.

Combien l'Angleterre est loin aujourd'hui de ce temps, distant de deux ans seulement, où, pour assurer à sa colonie du Cap un vaste Hinterland dans le bassin du Zambèze et jusqu'aux Grands-Lacs, cette puissance n'hésitait pas à menacer le Portugal d'une intervention armée, alors que cet État cherchait à relier sa colonie d'Angola sur l'océan Atlantique avec sa colonie de l'Est africain sur l'océan Indien!

L'ouverture de la session d'août des Conseils généraux s'est faite presque sans aucun incident notable. La plupart des anciens présidents ont été réélus, et lorsque, comme par exemple dans la Gironde, il y a eu un changement, c'est qu'un modéré a été élu à la place d'un radical. Les manifestations tapageuses contre l'*esprit nouveau* que quelques journaux appartenant au parti radical réclamaient de la part de nos assemblées départementales ne se sont pas produites, si ce n'est dans les Bouches-du-Rhône et le Var, sanctuaires des opinions violentes. Partout ailleurs, après un tribut d'éloges justement payé à la mémoire de M. Carnot, on s'est mis sérieusement au travail.

25 août 1894. HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 31532. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 9 — 4e SÉRIE. — TOME II — 1er SEPTEMBRE 1894

L'IMMORTALITÉ LITTÉRAIRE

A propos d'un livre de M. Paul Stapfer [1].

Il y a du courage, et un fier dédain de l'actualité à publier en l'année 1894 un ouvrage sur les *Réputations littéraires :* quatre cents pages de réflexions, de méditations, de raisonnements sur les conditions et les chances de durée des œuvres littéraires; quatre cents pages sur un sujet qui ne comporte pas un fait positif, pas une démonstration certaine, mais d'où l'on écarte aussi toute anecdote, toute réalité particulière et tangible; quatre cents pages d'*idéologie;* Assurément M. Paul Stapfer n'est pas « dans le train ».

M. Stapfer pense pour penser, par activité d'esprit et par volupté aussi, parce que c'est un bonheur pour lui de remuer des idées : il n'a pas besoin qu'elles le mènent à un résultat certain, à un savoir définitif; il lui suffit qu'elles soient probables, ingénieuses, délicates, nobles, comme peuvent les former une intelligence cultivée et une honnête nature. Aussi nous semble-t-il qu'il a manqué son heure : quand je lis son livre, je crois avoir en main un livre du dernier siècle. Ces dissertations étendues sur des sujets généraux, cette discussion piquante et judicieuse de questions indéterminées et insolubles, ce style abstrait et neutre, soigneusement égayé par intervalles de métaphores élégantes : tout cela a dû s'imprimer à Genève ou à Neuchâtel vers 1760, et cela a dû s'intituler : « Essais sur la gloire et sur le génie. » L'auteur a dû recevoir une lettre flatteuse de Voltaire à qui il avait envoyé son livre, et le *vieux Suisse* n'a pas ménagé les compliments à son jeune compatriote, qui savait unir tant de goût pour les lettres à une si tolérante philosophie. M. Stapfer est bon Français et bien vivant; mais voilà bien la patrie et la date de son livre, c'est bien la Suisse et le XVIIIe siècle.

Il est amusant, au reste, ce livre. Chacune des quinze ou seize dissertations qui le composent est une causerie sagement humoristique qu'on écoute avec intérêt, pour peu qu'on aime les « idées » et qu'on ait des lettres, comme on disait autrefois. M. Stapfer a beaucoup lu, il a beaucoup pratiqué les bons auteurs français et il est du petit, très petit nombre de nos compatriotes à qui les Anglais et les Allemands sont vraiment familiers. Il est de la famille de Montaigne et d'Addison, et à propos de son sujet il nous fait revoir, il nous apprend mille choses intéressantes.

Sur ce sujet lui-même il y a beaucoup à dire, et l'on n'a jamais tout dit. C'est une riche matière à philosopher que le sort des écrivains et des livres : pourquoi écrit-on, sinon pour se rendre immortel? Mais parmi ceux qui l'essaient, combien y réussissent? Et ceux qui réussissent, pourquoi réussissent ils? pourquoi eux et non pas d'autres? pourquoi ceux-ci plus que ceux-là? Vous voyez s'indiquer les trois thèmes autour desquels on peut se divertir à faire tourner toutes sortes de considérations, après dîner entre lettrés, quand on a fini la besogne utile du jour et qu'on ne veut pas disputer sur la politique.

***

De quelque façon qu'on pose le problème de la destinée, sous quelque forme particulière que ce soit,

(1) *Des Réputations littéraires*, 1 vol.; Hachette, 1894.

et à quelque partie spéciale de l'humanité qu'on l'applique, l'inconnu domine, la certitude s'évanouit, et l'imagination peut se donner carrière.

Quelles sont les causes de succès? Tout le monde dira qu'il y en a deux : le génie de l'auteur, et les circonstances. Où défaut l'une, l'autre agit. Mais quel est le rapport de l'une à l'autre? quelle est la principale ou l'accessoire? Le génie peut-il triompher des circonstances, les circonstances dispenser du génie? Les circonstances suffisent peut-être pour le premier succès : pour la durée du succès, ne faut-il pas une force intrinsèque?

Il y a des livres, il y a des auteurs qui semblent immortels : ont-ils vraiment une vertu qui les garde de mourir? L'*Iliade* et l'*Odyssée* n'ont-elles pas duré par un concours heureux de circonstances, comme ces merveilleux vases de Vaphio, que ni leur matière ni leur travail n'ont sauvés, mais une arbitraire et fortuite destination? La valeur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* n'est-elle pas le produit de l'abolition de toutes les œuvres similaires, comme un tesson mycénien vaut par la disparition d'un nombre infini de vases de prix égal ou supérieur? Ce qui n'est pas mort, ne pouvait-il mourir? ne mourra-t-il pas? L'*Iliade* et l'*Odyssée* ne s'éteindront-elles pas insensiblement, comme la *Jérusalem délivrée*, comme la *Henriade?*

Est-ce l'auteur qui fait le livre immortel, ou le livre qui fait immortel l'auteur? N'entre-t-il pas beaucoup de respect traditionnel dans l'immortalité des chefs-d'œuvre? et les admire-t-on parce qu'on y trouve de la beauté, ou bien y trouve-t-on de la beauté pour les admirer? C'est la fameuse question : Alexandre, Condé, Napoléon ont-ils gagné des batailles parce qu'ils étaient de grands capitaines? ou sont-ils de grands capitaines parce qu'ils ont gagné des batailles? Le génie n'est-il pas une illusion de notre raison attardée à la recherche des causes et des substances? Le génie n'est-il pas la formule scolastique du succès? quelque chose comme la *vertu dormitive* de l'opium. Il peut paraître oiseux de demander si Racine a fait *Athalie* parce qu'il avait du génie ou s'il a du génie parce qu'il a fait *Athalie*.

Mais Scribe? A-t-il fait réussir ses pièces par la qualité de son esprit, ou parce que le public n'avait pas besoin d'une qualité supérieure d'esprit? Et ainsi n'est-il pas grand en raison de sa médiocrité même, accommodée à la médiocrité de la bourgeoisie de son temps? Plus fin, plus profond, plus artiste, plus poète, plus penseur, enfin s'il n'eût pas été Scribe, il eût moins « convenu », et il aurait manqué la gloire en la méritant plus.

Il y a des livres que les circonstances portent, et qui portent ensuite les hommes qui les ont faits. Il y en a qui dépassent leur auteur, auxquels l'auteur est comme annexé; on s'y reporte distraitement, indifféremment, lorsqu'on pense que tout écrit suppose un écrivain. Ils vivent pour ainsi dire en marge de leur œuvre : elle seule a la solidité, la réalité. Qui ne connaît la *Satire Ménippée?* Mais les bons bourgeois qui la firent, les Leroy, les Gillot, les Rapin, ne faut-il pas un effort de mémoire pour les retrouver? L'abbé Prévost est une ombre pâle à côté de son livre : Manon et son chevalier existent plus que lui qui les a créés. Qu'est-ce que Shakespeare? Il n'y a de réels que lady Macbeth, Othello, Hamlet, Roméo : ceux-ci sont les formes qui durent. Shakespeare n'est que le terme général, abstrait, *idéologique*, dans lequel notre esprit groupe certaines réalités concrètes. Regardez les enfants dont le jugement spontané est souvent si sûr : le *Télémaque*, *Gulliver*, *Robinson Crusoë*, voilà pour eux ce qui est, ce qui vit. Fénelon, Swift, de Foë, savent-ils ce que c'est? Que leur disent ces noms au dos ou au titre des livres? Les peuples jeunes sont comme les enfants : ils n'ont pas besoin de savoir de *qui c'est*. Ils ne vont pas au delà de la jouissance immédiate et directe qui sort de l'œuvre, et ils arrêtent leur curiosité à l'œuvre : de là l'anonymat fréquent des œuvres littéraires ou artistiques. L'extension, parfois le transport de l'intérêt du livre à l'auteur est un raffinement, peut-être une perversion du sens littéraire : le plaisir esthétique commence à se déplacer par là, et tend déjà à se résoudre en connaissance positive.

Cependant il y a des auteurs qui vivent à côté, hors de leur œuvre; — ils ont comme une plénitude substantielle de personnalité : Pascal, Bossuet, et Racine même, si objectif, sont dans ce cas. Est-ce dans une collection plus ou moins copieuse de faits biographiques qu'il faut chercher la raison de cette inégalité? Il y a autre chose encore, sans doute. Rabelais a une biographie assez fournie : il ne vit que par son livre, il est ce que son livre le fait, en dépit de sa biographie. Enfin il y a des écrivains qui vivent plus que leur œuvre : ils la soutiennent et la font durer. Ou bien ils vivent sans elle, et leur gloire se passe maintenant de soutien. Qu'est-ce que *Mérope* et le *Siècle de Louis XIV*, et *Candide* même, auprès de Voltaire? L'*Émile*, la *Nouvelle Héloïse*, ont-ils l'éclat de ces trois mots : Jean-Jacques Rousseau. Comparez ce titre : *Pensées sur l'interprétation de la nature:* avec ces trois syllabes : *Diderot*. Les œuvres ont l'air fané des vieilles choses, des choses mortes : les hommes sont tout frais et frémissants de vie. On a comparé les livres philosophiques du siècle passé à des brûlots éteints : comment se fait-il que les noms des auteurs ont gardé toutes leurs propriétés explosives! Il n'est personne qui n'accorde qu'on puisse parler aujourd'hui tout à son aise de la *Lettre sur les aveugles* ou des *Questions sur l'Encyclopédie;* mais

manquez un peu de respect à Diderot ou Voltaire, vous risquerez d'être lapidé. Demandez plutôt à M. Faguet.

Ne serait-ce pas que la littérature vivante est comme tournée en légende? Elle fournit des symboles où chaque âge met son âme et son intelligence. Quand le symbole est le livre, c'est le livre qui vit : ainsi Hamlet ou Manon ; mais il arrive aussi que l'auteur a une valeur symbolique: alors il vit à côté de son livre : ainsi Bossuet, symbole légendaire de l'absolutisme oppressif, du catholicisme persécuteur. D'autres fois l'auteur seul est représentatif : le livre qu'on ne lit plus, ne dit rien. Ainsi Voltaire, Diderot, Rousseau, expressions symboliques des croyances révolutionnaires et démocratiques. Il en est des livres et des écrivains comme des faits et des personnages historiques: l'immortalité c'est la légende. On a l'épitaphe d'Eggihard, mort à Roncevaux ; on ne sait rien de Roland: des deux lequel existe le plus? La légende fait vivre, parce qu'elle transforme.

Il y a des écrivains qui passent trop vite grands hommes, et leurs écrits, chefs-d'œuvre par faveur ou par chance, parce qu'ils flattent le public, ou parce que les vrais grands hommes manquent. La postérité revise les grades : elle casse Mlle de Scudéry, Lamote-Houdar, J.-B. Rousseau, Delille. Mais elle ne donne guère d'avancement aux mérites malchanceux ou dédaignés. Ce que l'on appelle réhabilitation n'est qu'un mot. Lit-on d'Aubigné beaucoup plus que Lamote ? Que lit-on de Ronsard ? Retrouvera-t-il jamais ce que deux siècles d'oubli lui ont fait perdre ? N'y a-t-il pas prescription pour la gloire comme pour la propriété ? Le droit s'abolit par la non-jouissance.

Une œuvre dure quand elle peut s'accommoder à tous les milieux qu'elle traverse, quand elle est assez réceptive, si l'on veut, pour que chaque génération trouve à y loger sa foi, son goût, ses idées, à y satisfaire ses appétits, ses besoins. Mais pour qu'elle possède cette réceptivité, il ne faut point d'interruption d'existence ; et voilà pourquoi il est si difficile de faire revivre vraiment un écrivain oublié. Les œuvres célèbres continuent d'évoluer, de se transformer: elles changent avec la société, elles se modifient dans leur valeur, leur sens, leur couleur, et par ces transformations continuelles elles s'adaptent délicatement à chaque état des intelligences. Molière est aussi près de nous qu'Augier, parce qu'il vivait encore autant qu'Augier il y a vingt ans ; mais Scarron ou Montfleury nous semblent lointains, parce qu'ils sont restés fixés au moment où le sort les avait fait naître ; ils sont à deux siècles de nous, de notre esprit, de nos manières. Jamais Scarron ne rattraperait l'avance prise par Molière qui se faisait le contemporain de chacune des générations qui passaient. Vous connaissez le vaudeville de Scribe, *Avant, Pendant et Après*. Molière c'est le ci-devant noble qui n'a pas quitté la France, qui s'est transformé avec elle à travers les révolutions et qui vit en 1820 de la vie commune de la nation. Scarron, c'est le vicomte naufragé avec Lapérouse, qui a quitté la France sous Louis XVI et qui rentre tout d'un coup sous Louis XVIII, incapable de rien comprendre à ce qu'il voit, n'ayant pas une idée, pas une habitude conforme aux idées et aux habitudes des hommes au milieu desquels on le ramène.

Voilà quelques-uns des problèmes qu'on peut tâter et l'on voit qu'on peut y raisonner à l'infini. Les réponses approximatives sont évidentes et faciles, les solutions rigoureuses et constantes sont impossibles.

On peut se jouer à signaler les bizarreries, les anomalies du hasard ou, inversement, fournir une explication rationnelle de toutes les singularités. On peut montrer qu'il y a bien du caprice dans l'inégalité des réputations : on peut établir aussi qu'il n'y a pas d'injustice.

Mais qu'est-ce que l'immortalité d'un écrivain ou d'un livre ? où commence-t-elle ? combien de temps faut-il pour qu'apparaisse l'aptitude à l'immortalité? Homère, Virgile, Corneille, Racine, l'ont-ils ? Mais Voltaire mort il y a un siècle? mais Balzac mort il y a quarante ans ? mais Hugo mort il y dix ans ? Et à quoi se reconnaît-elle ? avoir un article dans *Bouillet*, une mention dans les manuels d'histoire littéraire, est-ce l'immortalité? consiste-t-elle à être inscrit aux programmes de l'enseignement ? ou bien à être lu effectivement ? S'il n'y a de vivants que les auteurs qu'on lit, que peu vivants sont les chefs-d'œuvre ! Pour un poète dramatique, la vie n'est-elle pas d'être joué ? Combien de fois par an vit donc Corneille ? Et l'immortalité de Corneille et de Racine tient-elle toute à l'institution de la Comédie-Française ?

Entre l'oubli complet, la notoriété et la gloire, que de degrés, que de nuances ! Il y a une immortalité qui consiste à occuper les critiques de profession : celle-là, tout écrit l'a en puissance. Quelle est l'auteur assez déshérité pour n'être pas « sujet de thèse » ?

Comment se fait la sélection des œuvres et des noms destinés à l'immortalité ?

Les conditions actuelles de la littérature rendent cette recherche plus piquante. Quel est le rôle et la part des éditeurs, des directeurs de théâtre, de la publicité des journaux, dans la gloire des écrivains ? Si Lamartine n'avait pas trouvé d'éditeur pour ses *Méditations*, que serait-il advenu ? Mais *pouvait-il* n'en pas trouver? Si le *Théâtre-Libre* n'avait existé, M. de Curel, avec le même talent, la même originalité, et à cause de cela, pouvait n'être jamais joué : il a fallu M. Antoine pour le lancer. Quelle est actuellement la somme de *génie* égarée dans les tiroirs des éditeurs

ou des directeurs de théâtre? Qui le saura jamais? Que de jeunes n'ont dû leur premier succès qu'à la nécessité de boucher soudainement un trou du répertoire, à l'effondrement brutal d'une œuvre connue! Une société d'artistes tâche à vivoter pendant la fermeture du théâtre : on met la main dans les cartons du directeur; on y pêche au hasard le *Procès Veauradieux* qui se trouve fournir un des succès étourdissants, un des chefs-d'œuvre cocasses du vaudeville contemporain.

Mais que peut ou ne peut pas la publicité? La publicité, la vulgaire réclame, là comme ailleurs, est singulièrement efficace; elle fait connaître que le livre existe: le plus célèbre ne peut s'en passer : un Sardou, un Zola le savent bien. Il faut qu'on voie *Lourdes, Rome, Paris*, en grosses lettres sur tous les murs : c'est la moitié du succès. L'auteur arrivé peut se passer de la critique, jamais de la publicité. Un livre auquel on n'assure pas une *publicité* suffisante, par économie ou par maladresse, est un livre mort-né; il n'a qu'une chance de vie : c'est de tomber aux mains d'un critique à voix retentissante qui remplace la publicité mal faite.

Il se peut que la critique ne puisse pas grand'-chose pour les œuvres manquées : il se peut qu'elle ne puisse pas grand'chose contre des œuvres souveraines, et surtout des œuvres, qui sont en parfait accord avec un besoin latent du public. Quels coups d'épingle de la critique pouvaient, en 1802, dégonfler le succès du *Génie du Christianisme*? Que peuvent actuellement les vertes gronderies de M. Sarcey, les ironies fuyantes de M. Lemaître, les réserves sages de M. Larroumet, contre la vogue des romans et des pièces scandinaves? Ibsen, selon la disposition présente du public, est indémolissable. Dans trois ans, M. Larroumet, M. Lemaître, M. Sarcey, plaideront peut-être pour Ibsen. La critique n'est pas forte contre les courants d'opinion; mais elle peut tuer ou faire vivre bien des œuvres. Que serait Stendhal à l'heure présente sans Taine? Taine l'a vraiment ressuscité : pour combien de temps? Qui ne sait combien d'honnêtes bourgeois aujourd'hui attendent l'article de M. Sarcey pour savoir si la pièce nouvelle est *à voir* ou *à ne pas voir?* M. Sarcey s'en défend quelquefois : pure modestie! Il est certain que nombre de nos contemporains sont décidés à se divertir ou à ne pas se divertir, selon le jugement de M. Sarcey. M. Jules Lemaître, ici même, a coupé net la gloire déjà florissante de M. Ohnet. M. Ohnet, qui, après tout, en vaut d'autres, allait à l'Académie (ces autres y sont bien ou y furent), il allait à l'immortalité : M. Lemaître l'a rejeté dans le groupe des illustres « ratés »; il en a fait un Cotin ou un Chapelain : ceux que M. Ohnet charmait, y prennent plaisir encore, mais ils n'estiment plus leur plaisir.

Le concert des journaux impose au public : pourquoi les journaux parlent-ils d'un livre? Parce qu'il est bon? Souvent, pas toujours. Et surtout parlent-ils de tout ce qui est bon? Combien M. Pouvillon, ce peintre délicat et fort des paysans gascons, combien a-t-il d'articles quand il publie une œuvre nouvelle? Aussi pourquoi vit-il à Montauban? Je ne veux nommer personne : mais X..., *le fils à papa*, qui porte un nom sollicitant le reportage, Y... qui est du Tout-Paris, Z..., qui est un confrère, *échotier, salonnier, soiriste* ou *lundiste :* dès qu'ils lâchent un méchant roman, quel tapage! tout le monde s'attelle au succès, et le bon public croit au chef-d'œuvre jusqu'à ce qu'il ait ouvert le livre. Il est vrai que le public se méfie : il ne lâche plus facilement ses 3 fr. 50. Il a été si souvent pris, il tâche de lire pour rien. Celui-ci *carotte* un exemplaire à l'auteur ou à l'éditeur, un autre feuillette le roman au cercle; le reste prend les nouveautés au cabinet de lecture, où l'on ne perd après tout que ses trois sous.

On se demanderait comment fera la postérité pour mettre à part dans l'amas des productions et le mensonge des réclames, les œuvres qui méritent de vivre, si l'on ne voyait comment cela se passe. Songez à ce qui faisait du bruit vers 1860, vers 1868, vers 1875, il y a dix ans encore, et comme insensiblement cette masse s'est réduite. Tout doucement la plus grande partie des livres coulent dans l'oubli; les gens de mon âge ont vu s'éteindre C. Delavigne et Ponsard. Il y a vingt ans, un roman de Feuillet était encore un événement : et que reste-t-il de Feuillet? Je dis pour les jeunes gens qui n'ont pas vu le temps où l'actualité le soutenait. Ne sentons-nous pas déjà une forte partie de M. Zola s'en aller rejoindre les trois quarts de Balzac et de George Sand? Il y a dix ans M. Sardou était un auteur volumineux : voyez ce qu'il pèse aujourd'hui? Nous voyons ainsi, à mesure que nous vivons, à mesure que nous nous en allons, s'amincir, se vider, s'évanouir, des réputations littéraires qui en notre jeunesse nous ont paru prestigieuses. Et c'est une distraction macabre et philosophique de voir fumer et pâlir et noircir des gloires comme des lampes où manque l'huile à la fin d'une nuit de fête.

Mais être connu, est-ce vivre? N'est-ce pas sur une notion fausse que repose la croyance à l'immortalité littéraire? N'est-ce pas sur une équivoque, sur une métaphore prise à la lettre? C'est une illusion de transporter la vie du sujet pensant à l'idée, de réaliser objectivement cette idée : il n'y a pas d'écrivains immortels : une œuvre immortelle est simplement une « possibilité permanente » de pensées et de sentiments. Ainsi les recherches sur l'immortalité littéraire sont tout justement une enquête sur l'état moyen du goût et des connaissances dans une cer-

taine société à une certaine date. Il n'y a de vivant là dedans que le lecteur ou l'admirateur : le chef-d'œuvre (si l'on ne parle pas de la conservation matérielle), le grand homme, sont des *idées*. Une autre chose pourtant est réelle : le désir de l'écrivain d'aujourd'hui qui travaille à passer grand homme et fonder un chef-d'œuvre, l'espérance d'immortalité qu'il conçoit en regardant les noms radieux de ses devanciers. Corneille est immortel par métaphore : mais cette immortalité métaphorique met du cœur au ventre de tous les petits Corneille d'aujourd'hui, elle les assure de l'avenir, et les aide à jouir par anticipation des applaudissements de la postérité, qu'ils ne pourront pas entendre.

Ceci nous ramène au livre de M. Stapfer et à ce qui met un intérêt pathétique dans ces causeries littéraires.

*
* *

Les lecteurs de la *Revue Bleue* connaissent M. Paul Stapfer, l'excellent doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux. Ils estiment ce philosophe et ce lettré, son sérieux aimable, la science solide sans fracas d'érudition que tous ses ouvrages découvrent, la curiosité large et l'ouverture d'esprit, qui le font passer de Rabelais à Gœthe, de Racine à Shakespeare et de Sterne à Victor Hugo, la sincérité loyale par laquelle la critique littéraire, cessant d'être un exercice professionnel, devient la révélation de la vie intérieure, des entretiens intimes d'une âme attentive à se cultiver dans la moralité comme dans l'intelligence.

Lorsque l'on peut dire d'un homme, sans flatterie, ce que je viens de dire de M. Stapfer, sa part, semble-t-il, est assez belle. M. Stapfer sait qu'on peut le dire et qu'on le dit. Pourtant il est triste, et ce livre sur les *Réputations littéraires* nous apporte la confidence de ses chagrins et de ses mécomptes. M. Stapfer, qui n'est pas un vieillard, mais qui n'est plus un jeune homme, se retourne et jette un regard sur son œuvre : il ne lui semble pas qu'elle ait eu le succès qu'elle méritait, ou, en tout cas, qu'il désirait. Il a écrit pour durer, pour vivre après la vie, pour fixer un peu de son être, pour éluder la loi commune des phénomènes, la mort. Et la gloire, à ce qu'il croit, lui manque. Il n'est plus sûr de vivre, même en ce *double* de sa personne qui est son œuvre.

Cette arrière-pensée donne un accent personnel à ses réflexions : quels sont les écrivains qui vivent, pourquoi vivent-ils? Toutes ces questions en recouvrent une autre, la question angoissante qui se pose entre toutes les lignes : « M. Paul Stapfer vivra-t-il?» Quand même M. Stapfer ne nous le dirait pas dans sa *préface*, tout le livre crierait de quelle intime inquiétude il est né. Il y a quelque chose de très simplement, très profondément touchant dans ce spectacle.

Je ne chercherai pas à flatter M. Stapfer : la loyauté de l'examen de conscience qu'il nous offre m'assure que la vérité ne l'effraie pas. Je n'ose le réconforter par des promesses de vie éternelle. M. Stapfer, avec son talent très distingué, a contre lui trois choses : il n'est pas Parisien, il n'est pas journaliste. Et puis il est sage : même dans l'ordre intellectuel, la sagesse n'est pas ce qui tente! Un peu de folie n'aurait pas nui à M. Stapfer.

Mais surtout il faut bien se dire que la critique, en général, ne mène pas à l'immortalité! Le critique est un professeur : quand il prend sa retraite son œuvre est faite, et il n'y a pas de raison pour qu'elle se prolonge après lui. Il a dit à ses contemporains ce qu'il voyait dans les œuvres littéraires et ce qui devait les séduire ou les choquer. Il l'a dit avec le goût et selon les idées de son temps. Mais la génération suivante aura besoin d'autres critiques qui lui parlent son langage, qui répondent à ses préoccupations, qui l'aideront à prendre dans les ouvrages nouveaux le plaisir ou l'instruction qu'il lui faudra. Le critique d'il y a trente ans n'intéresse plus guère que les historiens de la littérature. Et en général il les intéresse médiocrement.

Il n'y a qu'une espèce de critiques qui peuvent se tenir assurés de l'immortalité, ce sont ceux qui marquent dans l'histoire des idées, ceux dont l'œuvre enveloppe toute une philosophie, toute une esthétique, ceux surtout qui opposent une philosophie ou une esthétique à des théories régnantes. L'histoire du goût en France se fait depuis la Renaissance par du Bellay, Malherbe, Boileau, Perrault, Voltaire et Diderot, Chateaubriand et Mme de Staël, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Taine : voilà les chapitres nécessaires. M. Brunetière, j'en suis sûr, ne sera pas oublié : que sa doctrine soit vraie ou fausse, il n'importe. Sa généralité, son rapport à un certain moment précis du mouvement intellectuel la maintiendront. Mais la postérité ne s'embarrassera pas de ce qu'un homme d'esprit aura pu écrire en 1835 ou en 1875 sur des œuvres particulières : elle s'en inquiétera, si l'on veut, comme on s'inquiète de ce que La Harpe a dit de Cicéron ou Fontanes du *Génie du Christianisme*. Déjà Saint-Marc Girardin et Paul de Saint-Victor ne se font plus lire; dans trente ans leurs noms mêmes seront à peine connus; une mémoire incertaine, un clair-obscur d'immortalité, voilà en conscience tout ce que doit se promettre un excellent critique : une phrase dans une préface, une citation dans une note, voilà son lot, et je mets tout au mieux. Celui qui veut plus, qu'il fasse des romans, des poèmes, des drames : qu'il crée. La vraie attitude du critique, c'est celle de M. Sarcey qui n'a jamais voulu détacher ses

chroniques du journal où elles sont nées, qui n'a jamais voulu en faire « un livre », un monument à durer. Et il est des cinq ou six à qui on pardonnerait de faire toilette pour se présenter à la postérité.

Le critique se dévoue à faire connaître le talent d'autrui : sa fonction est d'aider les immortels à naître, non pas de se rendre immortel lui-même. Notre métier ne vaut que par l'effacement de notre personne.

Cette âpreté de désir, cette amertume d'incertitude que je sens chez M. Stapfer sur cette question de l'immortalité littéraire m'étonnent. M. Stapfer a écrit pour durer, et il est persuadé que tous ceux qui font des livres sont mus aussi surtout par la volonté de durer. Le néant l'épouvante, et il lui semble qu'il doive épouvanter tout le monde. « Tout homme réellement vivant, que l'idée de la mort n'épouvante pas, ment ou se trompe lui-même ; et c'est ainsi que mentent ou se trompent les écrivains qui se figurent n'avoir aucun souci de leur vie à venir. » Un livre n'est donc qu'un effort de l'être éphémère qui aspire à se fixer.

Je crois que M. Stapfer généralise ici sa sensation. Il me semble que Lucrèce a raison : si la mort est un épouvantail, c'est qu'on imagine de la souffrance ; on se représente la douleur de l'agonie, la tombe froide, noire, humide ; on prête des sentiments au corps qui gît au cercueil. Mais si l'on peut se représenter l'absolu anéantissement, l'état où l'on ne sent plus, où l'on ne souffre plus, où ce *moi* qui actuellement veut être, n'est plus, je ne crois pas qu'on ressente nécessairement de l'horreur ou de l'épouvante. Le difficile est de se représenter ce néant : même aux jours de lassitude où l'être renonce à l'être, où l'on aspire à ne plus agir, à ne plus sentir, à se coucher délicieusement dans le repos définitif, même alors on a peine à ne pas mettre quelque chose de positif dans cette idée du non-être. Mais enfin toutes les natures ne sont pas également avides d'être. Il y a les ambitieux qui veulent posséder le monde, les détachés qui ne demandent rien. Il y en a qui veulent remplir de leur personne l'espace infini : d'autres restent dans leur coin. Ce qui est vrai de l'espace, doit l'être du temps : M. Stapfer a besoin d'une immortalité; qu'il ne nie pas la sincérité de celui qui sincèrement accepte sa mortalité.

Je doute surtout que l'écriture soit toujours un effort de la personne pour s'assurer de la durée. Que de candidats à l'immortalité il y aurait à l'heure présente ! M. Stapfer est-il bien sûr que tout ce qui se publie de romans, de pièces et de vers, en notre temps, soit le produit de l'inquiétude qui le travaille? J'admets que l'expérience, autorisant toutes les prétentions, puisque enfin beaucoup d'écrivains anciens ou récents jouissent en fait d'une gloire durable, suscite chez certains débutants le goût, l'idée de l'immortalité ! J'admets que certaines natures où l'amour-propre est plus actif et plus énergique saisissent plus ardemment l'espoir et les moyens de se faire une existence perpétuelle. Mais je doute que le plus grand nombre des écrivains d'aujourd'hui aspire à l'immortalité.

Les uns prétendent à vivre, voilà tout; à vivre leur vie présente, celle de leur personne réelle et concrète. Et ils écrivent comme d'autres labourent ou tissent. Cela paraît très vulgaire, et cela ne l'est pas tant qu'il paraît. J'estime, pour moi, le modeste qui ne s'en fait pas accroire, qui ne se compare pas aux Homères et aux Racines, qui ne se juge pas fait de la même matière et pour la même destinée, le brave homme qui écrit, qui fait du roman, du théâtre, de la critique, parce qu'il s'est aperçu un jour qu'il pouvait en faire, parce qu'il se satisfait en les faisant, et parce que, de plus, par cette écriture il se nourrit, s'habille, se loge, lui et les siens. Il n'a pas besoin de penser à la perpétuité pour faire de son mieux, pas plus que l'ouvrier qui tient à rendre un travail bien fait. Un fond d'intérêt, suffisamment d'amour-propre, de cet amour-propre sain qui devient l'honneur, ajoutez par-ci par-là une pointe de sens moral qui intéresse la conscience à soigner l'œuvre : et vous avez de quoi expliquer l'activité littéraire de tant d'honnêtes travailleurs qui croiraient qu'on se moque d'eux, si on les accusait de prétendre à l'immortalité.

Nous vivons dans un siècle où il est difficile de désirer sérieusement l'immortalité : car le désir ou l'espérance ne vont pas sans un peu de foi. Nos contemporains ne sont pas assez assurés d'avoir une âme immortelle pour se flatter vraiment de se rendre immortels. Ils savent bien qu'ils ne *sentiront* pas leur gloire, qu'ils ne vivront pas leur immortalité. Aussi ne se représentent-ils pas une existence future de leurs noms et de leur œuvre pour se consoler de l'anéantissement où ils se sentent glisser, mais bien pour enrichir leur personne présente, pour lui ajouter des sensations intenses. Ils ne prolongent pas leur être, ils le gonflent. Ce n'est pas à la durée qu'ils pensent ; mais ils caressent délicieusement leur amour-propre par la pensée actuelle des publics qui les acclament d'âge en âge : c'est un surcroît de griserie qui décuple le prix de chacun de leurs succès.

Au reste, à parler franc, combien y en a-t-il même ainsi qui se promettent l'avenir ? Chateaubriand, Victor Hugo, quelques poètes voués à l'idéalisme, ou des « *ratés* » que leurs « fours » trop certains rejettent vers la postérité ! Mais il me semble que nos auteurs à succès cherchent à étendre leur personne dans l'espace, plutôt que dans le temps. Quand on borne ses pensées à la terre, quand on pense que la vie qui peut manquer de jour en jour est la seule vie,

le souci d'être le plus possible l'emporte sur celui d'être le plus longtemps possible, et le sentiment intéressé de l'artiste ou du littérateur se convertit : la popularité y prend la place de la gloire. Malgré tout, c'est une représentation bien froide que celle des applaudissements incertains du siècle à venir : combien plus sensibles et prochains et doux sont les applaudissements de tout un pays, de toute l'Europe, de tout l'univers civilisé! Au lieu d'envoyer son œuvre à la postérité, on songe à lui faire faire le tour du monde. On renonce à ce qu'on appelait jadis *l'estime des connaisseurs*, et on quête l'adulation des foules, leur curiosité tout au moins. Voir son nom renvoyé chaque jour par les journaux du monde entier, voilà une sensation qui n'est pas une illusion : il y a une réalité substantielle dans la célébrité actuelle, auprès de quoi toute la gloire jusqu'à la fin des siècles est une viande bien creuse!

Et puis il y a les marchands de littérature, experts en réclame, friands de publicité, mais parce qu'ils savent ce que cela rapporte :

La popularité, c'est la gloire en gros sous.

C'est la gloire du moins qui se convertit en gros sous. L'auteur qui ne fait pas imprimer ses pièces pour faire ses conditions aux impresarios de la province ou de l'étranger, le romancier qui surveille jalousement sa propriété et crie au voleur dès qu'on le reproduit ou le traduit sans avoir passé à sa caisse, ces deux-là que nous connaissons, ne sont pas des candidats à l'immortalité ni à aucun équivalent de l'immortalité : ce sont des fabricants dont la pensée constante est l'inventaire annuel. Leur vanité, s'ils en ont, c'est la grosse vanité de l'industriel qui fait sonner son chiffre d'affaires et prend la mesure de son mérite sur le nombre de millions qu'il gagne.

Au fond, M. Stapfer est tout simplement une nature religieuse. Il s'est éloigné des religions : il a gardé un des sentiments qui sont la raison d'être de la religion, l'appétit de l'immortalité. L'homme a fait ou deviné Dieu pour plus d'une raison, mais en grande partie parce qu'il ne voulait pas mourir; et il n'y avait qu'un être éternel tout-puissant et tout bon qui pût lui garantir qu'il entrait à jamais dans la vie par la mort. Rien ne peut remplacer Dieu ; rien ne peut remplir la fonction dont on l'écarte. Tous les substituts qu'on lui cherche sont de misérables chimères ou des sottises ridicules, et l'une des plus puériles superstitions est celle qui s'efforce d'attacher quelque survivance de la personne à la fixation de la pensée écrite. Celui qui ne veut pas mourir en a le moyen, sûr et prochain : qu'il aille à Dieu ! non pas à ce Dieu des philosophes, qui est une *idée* de Dieu, mais à la *réalité* de Dieu, au Père qui bénit et qui punit. Qu'il fasse le saut périlleux, le *salto mortale* de Jacobi, dont M. Lévy-Bruhl vient de rafraîchir la gloire par une excellente étude ; qu'il croie et qu'il adore ; qu'il aille à l'église catholique, au temple, à la chapelle méthodiste ! Là est la vie éternelle, et là seulement, parce que là seulement est la foi.

GUSTAVE LANSON.

FEMME D'OFFICIER

Nouvelle.

I

Du tournant de la route, à l'entrée du village, le régiment déboucha. Les cuivres miroitèrent hors de leurs gaines et, déchaînés par les sourds appels de la grosse caisse, enflèrent leurs sonorités triomphales.

Les groupes, mis en éveil par l'arrivée du campement, s'étaient formés devant la mairie, sur la place. Plus impatiente, la marmaille s'était portée au-devant de la troupe. Seules, les ménagères s'affairaient au logis pour préparer le gîte.

Aux premières vibrations de la marche guerrière, les faces curieuses débordèrent des croisées, les *jeunesses* se risquèrent sur le seuil, par babillardes ribambelles aux têtes agitées.

— Les v'là! annonça du banc sur lequel il se carrait, près de la porte de la maison, maître Just Proby, le gros fermier de la Ratelière ; hé! femme, tout est-y prêt?

— Oui-da, mon homme.

— Où est Toinon?

— Me voici, père, répondit une voix fraîche et rieuse.

Antoinette, la fille unique de Proby, accourait. Elle se tint debout près du père, la main à son épaule.

Du sommet de la côte, le régiment déferlait en large houle. Seuls, en tête du régiment, parurent les sapeurs ; derrière leur double rang le tambour-major jonglait de sa canne précédant les musiciens et les clairons aux joues gonflées, les lèvres aux embouchures, les tapins dont les baguettes agiles roulaient sur les caisses.

Du haut de la selle, le colonel promenait un regard soucieux sous un front las. Le commandant suivait, poussif. L'adjudant-major, jeune, taquinait son cheval, dans un besoin de fantasia provoqué par la présence des belles filles, et vers leurs groupes jaseurs risquait des œillades.

Puis le torrent coula : les hommes terreux, la capote aux pans relevés floconneuse, la moustache poussiéreuse, mais raidis sous le sac, une fierté mâle

dans les faces rouges, martelant le pas sous les yeux des femmes.

Un fourrier était venu chez maître Proby reconnaître un logement d'officier. Antoinette céda sa chambre. Le soldat parti, elle lut sur la porte, inscrit à la craie :

M. Maurille

lieutenant

D'un entêtement puéril, Toinon prétendait deviner quel, parmi les officiers qui passaient, était ce lieutenant Maurille dont le nom déjà lui trottait par la cervelle. Au défilé du premier bataillon, un beau gars, brun, aux yeux clairs, fixa son attention; elle souhaita que ce fût lui; mais, plus loin, de blondes moustaches ébouriffées, très longues, éveillèrent en elle une sensation indécise de chatouillement et la rendirent perplexe. D'autres jeunes hommes se succédèrent qui embrouillèrent son choix. Dépitée, elle se résigna à l'attente.

Sur la place, le régiment se massait en colonne; les faisceaux enchevêtrèrent leurs rais d'acier; une sonnerie assembla les sergents-majors autour du colonel.

La presse curieuse des paysans enserra le groupe; le chef interrompit la dictée de ses ordres; obsédé par la cohue indiscrète et bruyante, il se fâcha :

— Sapeurs, dégagez le cercle!

Un murmure désapprobateur monta de la foule.

Sans souci de cette manifestation mécontente, le colonel acheva de donner ses instructions.

Le cercle rompu, les compagnies en reçurent connaissance.

Chaque capitaine, guidé par le fourrier, emmena sa troupe; il la répartissait dans les locaux affectés à son cantonnement, après en avoir examiné la contenance et l'hygiène.

Déjà une section s'était installée dans les granges de maître Proby. Toinette s'impatientait; et l'officier, quand donc viendrait-il?

Insoupçonneux de l'attente de la jeune fille, le lieutenant si désiré s'attablait à l'auberge et balayait sa gorge poussiéreuse de larges lampées de bière; nombre de camarades rivalisaient avec lui d'entonnage; et le cabaretier, la tête perdue, courait des tables à la cave, débouchait les bouteilles, emplissait les verres.

La soif apaisée, Maurille s'enquit de son gîte.

— Le père Proby, dit l'aubergiste, ah! vous êtes bien tombé; un brave homme, le plus gros fermier du pays; tenez, le banc de pierre que vous voyez d'ici.

De la porte, Antoinette, aux aguets, vit approcher son hôte : c'était le grand blond aux moustaches soyeuses.

Il se découvrit :

— Monsieur Just Proby, Mademoiselle?

— C'est ici... Monsieur Maurille, n'est-ce pas?

Un joli sourire éclaira les dents fraîches de la jeune fille. Le lieutenant s'en régala.

— Lui-même, ravi de se trouver une si gracieuse hôtesse!

Antoinette rougit.

— Voulez-vous m'accompagner? Je vais vous montrer votre chambre.

Elle trottina, légère; l'officier la suivit, admirant sa grâce à la fois forte et souple.

Sur le palier, elle ouvrit la porte, s'effaça pour livrer passage.

Robert Maurille enveloppa du regard la pièce toute gaie de la blancheur des rideaux, des fleurettes du papier clair. Sur le rouge miroitant du carrelage ciré, un tapis, en découpures versicolores de drap, épanouissait sa rosace éclatante. Une gerbe de fleurs rustiques débordait d'un grand vase de faïence, enluminé d'or. Le vivant soleil d'automne blondissait les choses, les pailletait d'étincelles, criblé par la guipure des vitrages. La chambre riait, sentait la jeunesse.

Le luxe de ces blancheurs et de cette clarté, après le souvenir des gîtes douteux habités durant les étapes dernières, enchanta Maurille. Il eut encore la vision sereine du bénitier ombragé de son buis, la révélation de la corbeille à ouvrage oubliée sur la commode.

— Mais c'est votre chambre que je vous prends, Mademoiselle!

Elle sourit encore :

— Pourvu que vous y soyez bien...

— J'y serais à ravir; mais je ne puis accepter...

— Ne vous tourmentez pas; ma mère me loge auprès d'elle.

— Je suis vraiment confus...

Et ne sachant comment traduire ses remerciements et ses excuses, Robert tendit les mains à Antoinette.

Elle n'osait donner les siennes et, cependant, elle eût été heureuse de les sentir dans l'étreinte offerte. Un pas martela les marches sonores.

Elle murmura :

— Mon père!

La tête de maître Just Proby émergea de l'escalier; bientôt sa carrure se développa et il apparut, une bouteille poudreuse sous le bras et deux verres à la main.

— Mon lieutenant, je vous salue. Vous ferez bien l'honneur à un ancien de Puebla de trinquer avec lui. Toi, la Toinette, va aider ta mère!

Robert regarda la jeune fille; elle eut un gracieux salut du front et s'envola par l'escalier. Il répondit au fermier :

— A pareille offre, puis-je refuser?... Vous me gâtez, monsieur Proby; votre vin vieux, la chambre de votre fille...

— Bah! le vin est fait pour être bu et l'enfant prendra ma place près de la mère.

— Et vous?

— La paille ne ferait pas peur à un vieux soldat; mais n'ayez crainte: ce ne sont pas les lits qui manquent à la maison.

— Cependant...

— C'est Toinon qui l'a voulu. Quand elle veut, affaire réglée... Tenez, goûtez-moi ça plutôt!

Il avait décoiffé la bouteille et versé à ras bord.

Le verre levé, il clignait de l'œil, se complaisant à balancer au soleil le pur grenat du vin dépouillé; il le huma, les narines épanouies, tendit le bras vers son hôte, trinqua, lampa une gorgée, en souligna la saveur d'un lappement des lèvres.

— Hein?

— Exquis.

— Le meilleur cru du terroir. Ah! dame, les plus belles vignes, les mieux fleurants herbages, les terres les plus grasses du pays, tout ça c'est au père Proby.

— Mes compliments! Et ils sont en bonnes mains.

— Topez dedans, mon lieutenant. Allons, encore un coup. Sur ce, je vous laisse à vos affaires et je vas à ma besogne... Ah! on soupe à huit heures.

— Mais...

— Pas de mais!... Vous me ferez l'honneur d'être des nôtres, ou je vous tiens pour fier; ce soir tout comme demain, puisque vous séjournez ici.

Il vida son verre et descendit.

Robert sortit de sa cantine le dolman réservé pour la revue qui couronne les manœuvres, se pomponna, soigna particulièrement ses moustaches dont il était assez vain, se mit en frais pour la jolie fille qui l'avait séduit par son charme printanier. Il avait conscience de l'impression qu'il avait produite sur elle, et sa fatuité de mâle savait gré à Antoinette de son bon goût; il la payait d'ailleurs d'une attention réciproque.

A table, vis-à-vis de lui, la fille de maître Proby le charma par la fraîcheur appétissante de ses joues, la vivacité limpide des yeux bruns, la rougeur vivante de sa bouche; sa taille souple se dégageait de hanches pleines et s'épanouissait en rondeurs solides. Un beau brin de fille, fleurant bon la santé, savoureuse au baiser comme un brugnon mûr.

— Aimez-vous les cailles, mon lieutenant? dit le fermier, demain, vous en aurez, j'espère.

— Heureux homme! vous faites l'ouverture, vous!

— Ah! vous êtes chasseur! Hé bien! venez avec moi, si le cœur vous en dit.

— Je ne demanderais pas mieux, mais cela nous est défendu pendant les manœuvres.

— Bah! je vous prêterai une blouse, un pantalon de toile, un chapeau de paille. Ni vu, ni connu. J'ai un fusil pour vous.

Maurille fut tenté; il aimait la chasse; en revanche, il craignit de nuire à son prestige en dépouillant l'uniforme pour un accoutrement ridicule.

— Non, vraiment, je ne puis, et je regrette d'autant plus que pareilles occasions me sont rares. Autour de la garnison, le pays est trop battu, on s'éreinte des journées entières sans tirer un coup de fusil.

— Faut venir passer une huitaine ici après les manœuvres, vous serez le bienvenu, je vous ferai tirer, moi; la chasse est bonne.

— Vous êtes trop aimable... j'abuserais...

— Allons donc! Vous ne gênerez personne et ferez plaisir à tout le monde.

— Mais je dérange déjà Mademoiselle...

— Toinon! Elle ne demande pas mieux; on aime la société à son âge; pas, fillette?

— Oh! oui, père.

Elle lança franchement son « oui » et l'appuya d'un coquet sourire.

Le lieutenant se décida.

— J'accepte de grand cœur, comme c'est offert; seulement, j'y mets une condition : vous me logerez où vous pourrez, mais Mlle Antoinette gardera sa chambre.

— On s'arrangera, n'ayez crainte.

— Je vous suis d'autant plus reconnaissant de votre invitation, déclara Maurille, que je suis orphelin et n'ayant plus de famille je n'abuse guère des congés.

— Alors, au lieu de huit jours vous nous donnerez une quinzaine. Ça vous fera du bien.

La mère Proby jusqu'alors avait écouté, silencieuse, se contentant d'appuyer son homme de hochements de tête approbateurs; un travail mijotait sous sa coiffe. Elle demanda :

— Ça a une bonne paye, les officiers?

— Pas trop, répliqua en souriant Maurille; ainsi moi, comme lieutenant, je touche un peu plus de deux cents francs par mois.

— Mâtin! dit le fermier.

— Mais d'ici un an je serai capitaine, car je suis proposé au choix, alors j'aurai trois mille et quelques cents par an.

— Mâtin! répéta la mère.

Et l'on causa d'autre chose.

Cependant, le lieutenant apprit encore qu'Antoinette avait été élevée au couvent, à la ville, qu'elle avait son brevet, qu'elle *touchait* du piano. Lui raconta ses goûts simples, son amour des champs: il était fils de capitaine, mais ses grands parents étaient paysans. Élevé à la Flèche, il était entré à Saint-Cyr, boursier, après la mort de son père tué à Frœchwiller,

au début de la campagne. Sa mère était partie peu après. Il restait seul.

— Faut vous faire une famille, vous marier.

— J'y viendrai, dit-il.

La nuit, la mère n'y tint plus; elle se leva, sans éveiller Toinette, et rejoignit son homme.

— Hein! grogna le fermier dérangé dans son somme.

— Écoute, Proby, t'as eu une riche idée d'inviter ce jeune homme. Ça ferait ben l'affaire de notre Toinette.

— Tu dis?

— Oui, l'officier, c'est le mari qu'y lui faudrait.

— C'est pour ça que tu m'éveilles? V'là ben les femmes! toujours la caboche en travail. Il prendra une demoiselle de la ville, l'officier, et la Toinon aura pour épouseux un bon gars du pays qui m'aidera d'abord, puis me succédera à la ferme, arrondie de ses biens propres.

— L'officier serait un fameux parti; il est de notre race, ses grands étaient paysans. Puis, ça gagne gros dans ce métier-là.

— Trotte, trotte toujours, tête de folle!... Va te coucher et laisse-moi dormir; faut que je me lève au jour, si tu veux du gibier.

— Bon, bon, nous avons le temps; nous en recauserons.

A pas menus, la paysanne regagna le lit déserté, au creux duquel dormait sa fille. Avant d'éteindre la chandelle, elle la regarda :

— La belle paire que ça appareillerait! conclut-elle, en rapprochant, par la pensée, Antoinette et Robert.

A l'aube, le lieutenant fut éveillé par de joyeux abois; maître Proby partait en chasse. Un instant, Maurille regretta son refus, mais l'invitation de la veille lui revint en mémoire; pendant son séjour prochain à la Ratelière il aurait le temps de compenser largement le sacrifice fait aujourd'hui à sa vanité. Renfoncé dans les draps, il savoura le bien-être d'une matinée de paresse après les levers matinals des journées de manœuvres. Il s'étira, s'étendit sur le dos, mais l'habitude contractée l'empêcha de se rendormir; il se perdit seulement en une rêveuse somnolence dont les yeux tout remplis de la virginale vision de sa jeune hôtesse.

Il se leva, riant de sa folie, mais néanmoins possédé par son rêve. Il mena promener son illusion persistante par le verger feuillu que la ferme prolongeait vers la campagne, et s'arrêta, stupéfait, en la retrouvant, devant lui, vivante.

La face rosée de lumière, auréolée du grand chapeau de paille rejeté en arrière et suspendu au cou par les brides lâches, Antoinette, haussée sur l'orteil, retenait infléchie la branche chargée d'un pêcher. Son geste cambrait la taille, développait l'élégance du bras tendu dont la manche ouverte découvrait la chair veloutée, pareille aux pêches qu'elle tâtait et empilait dans une manne d'osier.

Elle aperçut le jeune homme, surprit sa contemplation ardente. Gênée, mais doucement émue, elle abandonna la branche qui se détendit, éparpillant ses fruits mûrs. Enfin, pour dompter son embarras, elle s'écria, rieuse :

— Bonjour, monsieur Robert! Venez donc m'aider, vous qui êtes grand!

Il s'empressa, joyeux.

Ils allaient par le verger, lui portant la corbeille, courbant les ramées qu'elle dépouillait. Ils eurent bientôt une ample moisson de pêches pourprées, de reines-claudes embues de soleil et fleuries comme une joue de jouvencelle, de grappes lourdes de raisins d'or. Le babil qui avait égayé leur cueillette tomba brusquement, lorsqu'ils se contemplèrent les mains inoccupées.

Ils s'étaient assis sur le banc d'une tonnelle ombragée de pampres, la manne pleine à leurs pieds.

La jeune fille battit des paupières sous le regard dont l'officier la pénétrait. Sa main s'effara, dans celles qui l'enveloppaient, comme un oiseau captif.

Elle murmura :

— Vous reviendrez?...

Dans un souffle très près, si près qu'il était une caresse, Robert affirma :

— Je le promets!

Elle pressentit l'aveu, eut peur de l'entendre. Le doigt sur la bouche, elle se leva, prit les fruits récoltés, s'enfuit comme une chevrette effarouchée. A quelques pas, plus audacieuse, elle se détourna, et le geste de la main, en quittant ses lèvres, rendit le baiser.

II

Trois mois après, Robert Maurille était officiellement fiancé à Antoinette Proby. Il exultait de bonheur. Les lentes formalités qu'exigent les mariages militaires, cependant, énervaient son attente, puis vinrent à poindre les difficultés matérielles.

Sans fortune personnelle, l'officier avait vécu au jour le jour, libre de dettes, mais léger d'économies. La corbeille, l'installation d'un intérieur, si modestes fussent-elles, exigeaient une mise de fonds qu'il était loin de posséder. Il dut emprunter.

Sa fierté lui interdisait, auprès de maître Proby, un aveu qui eût semblé quémander une aumône. Il se procura trois mille francs, plus d'une année de solde! et la dette contractée le laissa mal à l'aise.

Vers la fin de novembre, le mariage fut célébré. Robert revit dans sa nudité triste sous le ciel gris le pays qu'il avait abandonné gai de verdure et de so-

leil. Mais cette ombre s'évapora dans le rayonnement de bonheur dont l'entoura l'Aimée.

Et le soir, il entra avec elle dans la chambre qui, virginale, avait souri à l'éclosion de son rêve et qui, aujourd'hui, le consacrait, nuptiale.

Après les premiers jours de bonheur dans l'intimité familiale, Robert emporta celle en qui, désormais, tenait sa vie.

A l'extrémité de sa petite ville de garnison, il avait déniché une maisonnette modeste, mais prolongée d'un jardinet qui ouvrait sur la campagne. Sa délicatesse avait compris qu'un appartement encastré dans les grandes bâtisses, n'ayant que l'horizon des rues, aurait été une prison pour la libre fille des champs ; enfin, l'isolement charmait la pudeur de leur tendresse.

A peine installés, leurs journées, en dehors du service, se passèrent en présentations et en visites. Robert se parait de sa Ninette dont la grâce avenante primait, à ses yeux, toute beauté.

Ainsi, tout à leur amour, Robert et Ninette passaient dans le monde sans le voir et sans l'entendre; ils n'avaient d'yeux que pour se mirer l'un l'autre, d'oreilles que pour ouïr leur propre écho dans la voix de l'aimé. Comme ils se trouvaient bien, après la corvée journalière, seuls, dans la petite salle, mangeant, du bel appétit de la jeunesse, la ratatouille de l'ordonnance, entre deux baisers !

Lorsque approcha l'échéance du premier billet souscrit, malgré sa volonté, les préoccupations de Robert n'échappèrent pas à Antoinette; la vraie communion d'âmes est divinatrice. Elle provoqua ses confidences; lui, tenta de se dérober, honteux de contaminer son bonheur par ces questions d'argent; mais elle exigea l'aveu, de par le droit qu'elle avait de connaître un secret qui assombrissait leur amour.

Il se confessa, très bas.

— Hé bien ! dit Antoinette, tu as ma dot.

—Elle est à toi.

— Mais c'est pour moi que tu t'es endetté ; puis, rien ici n'est à l'un, tout est à nous ; tu ne le sais donc pas, méchant ?

Robert l'embrassa.

— Ma chérie, j'accepte : seulement, il va falloir nous réduire encore pour boucher le trou et nous n'étions pas déjà bien riches.

— Fie-toi à moi; j'ai des réformes en tête.

Il sourit. Quelles réformes possibles dans la simplicité de leur vie ?

— Tu verras, appuya-t-elle d'un gentil hochement de front.

Le lendemain, au retour de la manœuvre, Maurille trouva la maison déserte. Il ouvrit la porte du jardinet et aperçut Antoinette, juchée sur un escabeau, occupée à tendre des cordes avec l'aide de l'ordonnance.

— Vois, Robert! cria-t-elle, joyeusement.

Légèrement, elle avait sauté à terre et courait à lui. Elle l'entraîna vers le ruisseau qui coulait au fond, servant de clôture.

Un large baquet débordait de linge lavé, rincé, tordu, prêt à être étalé sur les cordes.

Elle déclara, très fière :

— J'ai fait la lessive !

Robert lui prit les mains, les contempla encore toutes rougies.

— Pauvres menottes !

Il les chauffa sur ses lèvres.

Elle rit d'un roucoulement amoureux de colombe.

— Bah ! ça me connaît... Allons ! tu me câlineras, la besogne faite. A l'étalage !

— Je vais t'aider.

Ils étendirent sur les cordes les linges blancs qui palpitèrent aux brises : l'ordonnance taillait des chevilles de bois, les fendait, fixait la toile dans leur pince.

Et le jardin, fleuri de blancheurs, houlait au souffle du vent comme une mer moutonneuse.

— Maintenant, monsieur mon mari, à table ! Nous avons gagné notre dîner !

Devant la pâtée fumante qui délectait les narines de sa bonne odeur de choux. Antoinette énumérait les fameuses réformes promises.

— J'ai lavé aujourd'hui, demain je repasserai ; ainsi plus de compte de blanchisseuse ; je ravauderai et tricoterai mes jupons et des chaussettes pour toi. A part mon jour de réception qui me verra sur le pont, je consigne ma porte et reste au logis ; économies de toilette. Nous venons d'achever nos visites ; il n'est pas nécessaire de les renouveler souvent...

— Mais, interrompit Robert, une telle vie est bien sévère ; tu t'ennuieras.

— En aurai-je le temps, d'abord ? Puis si tu crois que les autres m'amusent ! J'aime bien mieux ma maison avec toi ou avec ta pensée.

— Ma chérie !

— D'ailleurs.... si je ne me trompe, j'aurai bientôt, pour couvrir ma retraite, une bonne raison.

— Tu dis? haleta Robert.

Elle vint coucher le front sur l'épaule de son mari.

— Oui...

— Un enfant?...

— Oui.

Il l'étreignit. Longtemps ils restèrent enlacés, les yeux constellés d'une rosée douce.

Le printemps était venu, épanouissant les bourgeons tendres et les embaumements de violettes. Ils

allaient, tous deux, aux heures blondes du soleil mourant, errer parmi les venelles que tapissait la neige odorante des aubépines. Robert s'enorgueillissait à sentir sa femme s'appuyer chaque jour sur son bras d'un poids plus abandonné. Sa passion se grandissait d'un saint respect, le courbait à genoux devant ce tabernacle de la vie !

Puis ce furent les vesprées d'été, à l'heure recueillie où la terre se repose de son labeur, chaude de l'enfantement. Ils se perdaient au travers des épis gras de la grande nourrice et dont la tête alourdie pliait comme la taille féconde de la mère naissante.

Ils s'asseyaient, tous deux, loin de la ville, et dans le silence frémissant de la campagne ils écoutaient chanter leur âme !...

Les promotions de la Fête nationale apportèrent à Maurille le grade de capitaine. La joie de Robert s'altéra d'une grave déception. Il avait fait des démarches pour bénéficier d'une vacance dans son régiment; elle était donnée à un officier mieux appuyé, et lui se trouvait envoyé dans une garnison lointaine : de Beauvais à Draguignan !

Il calculait, avec angoisse, les frais de déplacement, l'éloignement qui les priverait des fréquentes bourriches d'œufs, de beurre et de volaille que leur expédiait la mère Proby. Jamais le taux journalier de son augmentation de solde ne parerait à un tel déficit !

Et les exigences de la vie allaient se multiplier; Antoinette, nourrice, ne pourrait plus suffire aux besognes qu'elle avait si vaillamment assumées. Encore, pourrait-elle nourrir ? Il l'espérait, le souhaitait, considérant l'allaitement comme le devoir primordial d'une mère.

Sa femme le réconfortait d'une confiance qui levait en elle de son amour conjugal et de sa maternité.

III

Les Proby réclamèrent leur fille avant le départ. Robert ne pouvait s'y refuser, mais cette première séparation fut un déchirement.

Le capitaine partit seul préparer leur gîte. Les manœuvres d'automne prolongèrent l'exil.

Antoinette, cependant, s'étiolait loin de sa flamme de vie. Sitôt Robert rentré à Draguignan, elle voulut le rejoindre. Elle arriva, très éprouvée par sa grossesse et surtout par la nostalgie de l'Aimé. La joie du mari se mêla d'inquiétude; sa Ninette s'anémiait chaque jour davantage sous l'écrasant climat.

Et, redoutable, approchait l'épreuve.

Robert s'ingéniait à distraire la pauvre dolente, la choyait de câlineries, l'enveloppait de tout le génie que peut inspirer l'amour. Antoinette le remerciait d'un pâle sourire, aussitôt fuyant, et retombait dans son atonie. Il pressentait et prévenait les désirs de la Chère; sitôt contentés, ils s'évanouissaient. Les caresses mêmes de l'Aimé la fatiguaient; elle s'y dérobait d'un geste las et le malheureux mari se désespérait.

Le soleil s'apaisait. Le brumeux novembre du nord resplendissait encore sous le ciel méditerranéen, mais les chaleurs ardentes étaient balayées par les saines et fortifiantes brises. Une détente soulagea la malade ; Robert ressuscita à l'espérance.

Antoinette était bien faible cependant, mais il comptait sur la constitution robuste de cette fille des champs, pour dompter le mal.

Le terme était imminent.

Dans la nuit du 23 novembre, la jeune femme s'éveilla tordue de douleurs. Robert se hâta à la recherche du médecin.

Il frissonnait à la fois de crainte et d'espérance ; il riait à l'enfant, il tremblait pour la mère.

L'examen minutieux du docteur le laissa grave, le front barré d'un souci. Le médecin s'ouvrit à Maurille.

— Mon cher camarade, je désirerais m'adjoindre un collègue.

Le capitaine eut peur.

— Un, dix, si vous voulez... Elle n'est pas en danger au moins?...

— Non, non, calmez-vous ; mais je préfère n'être pas seul.

Il serra la main à Maurille et partit.

Le malheureux demeura dans son angoisse. Une épouvante lui naissait de la venue de l'enfant tant appelé. Sa femme ! sa chère Ninette !... Son anxiété lui créait des responsabilités absurdes; il s'accusait d'être le bourreau de sa femme.

Les médecins survinrent. Il les introduisit près d'Antoinette, penché vers eux dans son avidité de savoir; soudain la peur le prit, détraquante; il se sauva, s'enferma dans sa chambre. Là, il tomba agenouillé devant son lit, les coudes aux couvertures, les pouces dans les ouïes, les doigts sur les yeux, dans une terreur de voir ou d'entendre.

La consultation se prolongeait.

Enfin des pas retentirent, s'arrêtèrent à la porte de Maurille. Puis un heurt discret sonna.

Le capitaine se leva, rigide, et ouvrit.

Les médecins entrèrent, solennels.

Un silence pesa.

Le docteur civil toussa pour affermir sa voix.

— Capitaine, monsieur le médecin-major et moi, après examen et d'un accord unanime, nous avons reconnu une opération nécessaire...

Il fit une pause, puis déclara nettement :

— Pour épargner la mère, il faudrait sacrifier l'enfant. En pareil cas, nous refusons de prendre, de

nous-mêmes, l'un ou l'autre parti. C'est à vous de décider.

—Ma femme ! sauvez ma femme ! cria Robert éperdu.

Les médecins s'inclinèrent et sortirent.

Quand le capitaine put pénétrer dans la chambre, une voix vague, comme échappée d'un rêve, l'invoqua :

— Mon Robert !

D'un bond, il fut près du lit où s'affaissait la triste blessée.

— Ninette ! ma Ninette !...

La jeune femme ouvrait des yeux errants, stupéfiée par les vapeurs de chloroforme ; elle ressaisit, cependant, une lueur de mémoire à la vue de son mari.

Elle balbutia anxieuse :

— C'est un fils, dis ?

Le docteur du doigt barra sa bouche.

— Oui, oui ! bégaya Robert.

— Es-tu content ?

Il se pencha pour l'embrasser.

Mais déjà elle s'était de nouveau perdue dans l'anesthésie.

D'un signe, le docteur appela Maurille :

—Au réveil, il faut qu'elle ignore la mort de l'enfant. Vous lui direz que je lui interdis d'allaiter, qu'une nourrice a emporté son fils ; à vous de trouver des explications plausibles. Madame va avoir la fièvre, une fièvre très forte, qui serait dangereuse en cas d'émotion.

— Bien, docteur.

Quand Antoinette reprit libre connaissance, elle trouva son mari au chevet de son lit.

Elle réclama :

— Mon fils !

Robert lui affirma le pieux mensonge.

Elle reprocha :

— Sans que je l'aie embrassé !

— Mais tu l'as embrassé, ma chérie ; tu ne t'en souviens donc pas ; tu as même prétendu qu'il me ressemblait.

— Ah !... Vraiment !... C'est singulier... Non, je ne me souviens pas.

Et elle retomba, assoupie, sur l'oreiller.

La fièvre se déclara, terrible. Les médecins perdirent bientôt tout espoir ; le sacrifice avait été inutile ; la mère rejoindrait l'enfant.

Une dépêche manda maître Proby.

On insinua à Maurille qu'il serait, peut-être, opportun de mander un notaire pour recueillir les volontés de sa femme. Il refusa, avec horreur.

Lorsque le père arriva, sa fille était morte.

IV

Au retour du cimetière, maître Proby ramena au logis son gendre défaillant. Il l'affala dans un fauteuil et là, debout, les mains nouées au dossier d'une chaise, il énonça :

— Mon cher Robert, ma femme me réclame, j'ai mes récoltes à placer, et vous savez le proverbe : « Qui va à la chasse perd sa place. » Je ne puis donc m'attarder ici. Je n'y puis revenir d'ici longtemps ; d'ailleurs le voyage est long et coûteux. Si, pendant que je suis là, nous réglions nos affaires ?

Le malheureux, abasourdi, dévisagea son beau-père ; enfin, il murmura d'une voix blanche :

— Comme vous voudrez.

— Bon ! Vous êtes raisonnable. C'est bien ce que j'avais espéré ; aussi, comme, hier, je n'avais rien à faire dans cette diable de ville où je ne connais personne, je me suis enquis d'un notaire : un brave homme ! Nous avons causé, il connaît les choses. Il nous attend à notre convenance. Quand y allons-nous ?

— Oh ! faites ! implora Maurille, je m'en rapporte à vous.

— Non, non, mon gendre, c'est pas régulier ; il faudra signer des papiers, votre présence est indispensable. Nos intérêts sont contradictoires. Que diantre ! il ne faut pas vous laisser abattre ; les affaires sont les affaires ; on doit s'en occuper... Croyez-vous que je ne la regrette pas, tout comme vous, la Toinette, ma fille unique ?... A mon âge, ça ne se remplace pas, tandis que vous, vous êtes encore jeune... Bon, bon, je vous entends ; ne branlez pas tant la tête, tout passe, vous vous consolerez... Mais moi !.. Bête d'idée que j'ai eue de la marier, la pauvre ! Je l'aurais encore... Enfin, on ne pouvait pas savoir... Qu'est-ce que vous avez ?... Ce n'est pas un reproche que je vous fais ; mais c'est embêtant tout de même !...

— Épargnez-moi, je vous prie...

— Allons ! je ne veux pas vous tarabuster aujourd'hui. Je m'en vas dire au notaire que nous serons chez lui demain matin, à dix heures, sans faute. Hein ! ça va ?

— Mais...

— Soyons pas égoïste. C'est pas à côté, la Ratelière et Draguignan ; faut être juste, vous pouvez bien faire ça pour moi.

— Soit ! soupira Robert excédé, et dans sa hâte d'être seul.

Les clercs de maître Bonnafous levèrent le nez, la plume arrêtée sur la copie et regardèrent entrer dans l'étude l'officier, pâle et voûté, qu'effaçait la carrure puissante et la face truculente de Just Proby.

— Salut la compagnie ! sonna le verbe haut du fermier. Monsieur le notaire, s'il vous plaît ?

— Veuillez vous asseoir un instant, Messieurs, répondit le premier clerc, en indiquant du geste la banquette de bois, cirée par les générations, qui courait le long du mur. Maître Bonnafous est à vous dans un instant.

Le capitaine s'assit lourdement, assommé par sa douleur.

Proby arpenta la salle, l'œil suivant au hasard les affiches accrochées aux murailles; peu à peu, il s'approcha, intéressé par les descriptions des domaines en vente, bien qu'ils lui fussent inconnus; mais les mots : hectares, vignes, moutons, évoquaient à sa pensée les choses qui peuplaient sa vie.

Les clercs avaient repris leur besogne; Robert s'éperdait en l'obsession de son deuil, indifférent aux ambiances; le paysan comparait le prix de ses terres et de celles du pays.

Une porte s'ouvrit, le notaire parut.

Il demanda, en s'inclinant :

— Monsieur Proby? Monsieur le capitaine Maurille?

Le fermier prit son gendre par le bras.

— Veuillez entrer, Messieurs, dit maître Bonnafous.

Il les introduisit dans son cabinet dont une double porte capitonnée assurait la discrétion.

Il crut devoir préluder par quelques compliments de condoléances; puis, cet hommage rendu aux convenances, il passa au fait :

— Messieurs, nous nous trouvons en présence d'une situation très nette. D'après la teneur du contrat de mariage de Anne-Marie-Antoinette Proby, femme Maurille, décédée *ab intestat* le 27 novembre courant, ses père et mère sont seuls héritiers.

Le fermier eut un salut d'assentiment.

— Je dois vous expliquer, capitaine, reprit le notaire, que le régime sous lequel vous avez contracté union avec la défunte ne vous admet pas à la succession de ladite Antoinette Proby; si le décès de la conjointe, survenu à la suite de couches, avait précédé celui du nouveau-né, le cas serait tout autre; l'enfant par sa survie aurait hérité de la mère, vous et les époux Proby de l'enfant, par partage égal. Dans l'espèce, au contraire, le décès du nouveau-né est survenu avant celui de la dame Maurille; les seuls ayants-droit de celle-ci, en l'absence de tout testament, sont ses ascendants directs.

« Il en résulte que vous avez à rapporter à la succession l'intégrité de l'apport dotal de la conjointe, constitué par une inscription sur le Grand-Livre d'une rente 3 p. 100 de douze cents francs, soit quatre cents actions qui représentent la somme de trente-huit mille quatre cent quatre-vingts francs, au cours du 27 novembre, date du décès, comme il appert de la cote officielle de la Bourse de Paris, le 3 p. 100 perpétuel étant ledit jour à quatre-vingt-seize francs vingt centimes.

« Comment et quand comptez-vous faire ce versement? »

Le capitaine restait anéanti; ce roulement de chiffres roulait dans sa cervelle, confus et sourd, comme une cacophonie de tambours; sa pensée était demeurée là-bas, dans le cimetière fleuri des dernières roses, sous l'amoncellement jaune de terre nue, dans la fosse où l'appelait la bien-aimée.

Le notaire répéta :

— C'est à vous que je parle, monsieur le capitaine; êtes-vous en mesure?

Maurille sursauta :

— De quoi?

— De solder à M. Proby, ayant-droit de dame Marie-Antoinette, l'inscription de douze cents francs de rente 3 p. 100 ou la somme équivalente calculée au jour du décès de la susdite dame, votre épouse?

L'officier répondit :

— Voilà ce que j'ai.

Il tendit au notaire un récépissé de trois cent soixante-cinq titres au porteur.

Maître Bonnafous examina le bordereau.

— C'est trente-cinq actions qui manquent.

— Je ne les ai plus. Tout est là.

— Mais vous devez intégralement la dot à la succession.

— Comment ! s'écria Robert, las d'être torturé et trompant sa douleur par l'explosion de sa colère, je dois quelque chose?... Je donne ce que j'ai, me prend-on pour un voleur?... L'argent qui manque, Monsieur, je l'ai dépensé pour ma femme.

— Vous n'aviez droit qu'au revenu.

— Le revenu ! Douze cents francs !... Est-ce avec cela et ma solde que nous pouvions nous meubler, faire face à notre déplacement récent, donner enfin à la pauvre chérie les soins que réclamait sa santé?...

— Capitaine, dit doucement le notaire, en fait vous avez raison; légalement — je n'aurai pas l'ironie de dire : *en droit* — vous avez tort. Vous êtes débiteur envers vos beaux-parents de la totalité de la dot... Ah ! si votre enfant eût vécu !...

— Pour le sauver on me demandait à sacrifier la mère, et si j'avais été un misérable, j'héritais, mâcha Robert...

Ses forces le trahirent, un sanglot l'étouffa.

— Qu'on me laisse vivre avec mes souvenirs, sans me lapider de gros sous. Je dois, c'est bien; je payerai.

— Quand?... Comment?... objecta maître Proby.

— Mettez saisie-arrêt sur ma solde.

— Monsieur votre beau-père n'emploiera point de semblables procédés avec vous, mon cher capitaine, imposa le notaire d'une voix ferme. Écoutez-moi ! Votre dette s'élève à trois mille six cent soixante-dix francs; vous pouvez vous engager à rembourser, de vous-même, une mensualité de cinquante francs sur votre solde. La vie, ici, est à bon marché, le reste

vous suffira; en cinq ans et demi vous vous acquitterez.

Just Proby se grattait la nuque; mais le notaire ayant ajouté que l'acte pouvait ainsi se faire « sans frais », ce mot le décida.

Il déclara:

— C'est dit : cinquante francs par mois, jusqu'à solde complet... et les intérêts en sus.

GEORGES DE LYS.

LA RÉVOLUTION EN BOURGOGNE

I. — M. TAINE ET LA DANSE DU MORT.

Nous nous proposons ici, par l'étude exacte des faits révolutionnaires accomplis en Bourgogne, de ramener les grands ensembles terrifiants de l'histoire de M. Taine à leurs justes proportions. La décomposition de ces ensembles en leurs éléments y suffira ; nous aurons alors sous les yeux une série de petits drames locaux à physionomie très nette, se détachant sur un fond très précis, qu'il sera difficile de réintroduire dans les grands cadres pour y produire la terreur, comme auparavant, et y faire triompher cette « zoologie morale », chère à l'auteur des *Origines de la France contemporaine*.

On connaît l'histoire de ce cadavre que firent danser deux officiers français au siège de Lérida. C'est une des pages les plus curieuses de Bussy-Rabutin, qui affirme n'avoir pris aucune part à cette scène répugnante, et qui, toutefois, se plaît à nous la narrer, précurseur en ce genre lugubre de l'infatigable accumulateur des faits imputés à la Révolution.

Donc, cinq officiers, au nombre desquels de Bussy, venaient de déjeuner copieusement dans les masures d'une vieille église en ruine, près de Lérida.

Nous avions, poursuit le narrateur, les petits violons du Prince; pendant qu'ils jouoient, Barbantane ne sçachant à quoi s'amuser, lève le dessus d'une tombe et trouve dedans un corps tout entier, sur lequel étoit encore le linge dont il avoit été enseveli. Il nous apporte le cadavre, et la Bretèche, guidon des gendarmes d'Enguien, l'aiant pris de l'autre main, ils se mettent à le faire danser entre eux deux.

Funestes, pour les profanateurs, furent les événements qui suivirent et qu'on rattacha, comme conséquences, à ce sacrilège (1).

Barbantane et son cadavre, n'est-ce pas déjà, en raccourci, tout M. Taine ? En effet, lui aussi, devant la Révolution, — son Lérida, — tandis que les violons accoutumés de ce prince, — le peuple français, — célébraient cette étonnante époque, il ne dédaigna pas de lever le couvercle des tombes et de déterrer des cadavres ; un surtout qui, en son temps, avait fait grand bruit et qu'il se plut à promener, par deux fois, à travers son histoire afin de redoubler l'épouvante chez ses lecteurs et de noircir la Révolution (1) ; mais, cette danse macabre, loin d'avoir eu de funestes résultats pour son auteur, semble au contraire s'être faite à son profit, et le cadavre du *Seigneur de Sainte-Colombe* n'est pas sans l'avoir aidé, pour sa petite part, à entrer à l'Académie française.

II. — L'AFFAIRE DE VITTEAUX, D'APRÈS M. TAINE.

C'est à la page 397 du tome Ier de la Révolution que cette affaire sanglante se trouve, englobée dans une série d'autres faits à seule fin de bien enfoncer dans

(1) Sur ce point écoutons de Bussy, la chose mérite d'être connue : « Les accidens qui arrivèrent à la plupart de ceux qui s'étoient trouvez à cette débauche firent dire que le corps que Barbantane avoit tiré du tombeau étoit un corps saint; cependant cela étoit faux. Et puis, si c'eût été un corps saint et que Dieu eût voulu châtier les impies, la punition ne devoit tomber que sur Barbantane et sur la Bretèche, et non pas encore sur Jumeaux, qui mourut peu après, sur le chevalier de la Valière, qui fut tué le jour même, et sur moi, qui fus malade... Je ressentis une grande affliction de la mort de Jumeaux. Il étoit un de mes meilleurs amis, et, comme dans les conversations que nous avions eues souvent ensemble sur l'autre vie, nous nous étions promis mille fois que le premier de nous deux qui mourroit, viendroit, s'il pouvoit, dire à son compagnon des nouvelles de l'autre monde... Quand j'étois malade, il m'envoya faire compliment et me prier de me souvenir de la promesse que nous nous étions faite tant de fois, que comme j'étois sur le chemin du païs dont il avoit tant l'envie d'être éclairci, il me conjuroit de n'y pas manquer. Je lui mandai que je n'y manquerois pas, si on me vouloit laisser revenir. Cependant, un mois après, lui-même mourut d'une grande débauche qu'il fit avec des Suisses, et moi, croiant qu'il me viendroit voir, je l'attendois toutes les nuits; enfin, je vis bien qu'on ne faisoit pas toujours ce qu'on vouloit quand on étoit mort. » — Plus heureux avait été, au XIIe siècle, maître Silo, professeur de philosophie. Ayant prié un de ses disciples mourant de revenir lui dire où il se trouveroit dans l'autre monde, celui-ci lui apparut revêtu d'une chape faite de thèses sophistiquées et de flammes du feu du Purgatoire. Pris d'épouvante, Silo se fit moine au monastère de Cîteaux.

(1) La répétition des mêmes faits, des mêmes noms est un procédé ordinaire de M. Taine. Ainsi les mêmes personnages et les mêmes événements atroces passent et repassent sous les yeux terrifiés des lecteurs; et ces redites sont voulues, échelonnées à des intervalles tels qu'on ne se souvient plus d'avoir déjà lu et ces noms et ces faits. Quelquefois les noms sont dissimulés. Par exemple « *le commandant de la Bourgogne, prisonnier à Dijon,* » (t. I, p. 71) est le même *Latour du Pin*, qui apparaît aux pp. 102 et 300, personnage que nous allons voir en scène dès 1775. — *Mesdames*, arrêtées à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or) sont signalées d'abord à la p. 256, puis à la p. 301. Sur la même petite bourgade d'Arnay planent des accusations tirées d'un plumitif, notre contemporain (p. 240), et plus loin (p. 402) on lit des fragments de lettre d'un noble sur ces mêmes localités : quelle autorité ! — Une seule fois M. Taine (p. 410, t. II) reconnaît qu'il se répète : « Rappelez-vous un de leurs coryphées, *que nous avons déjà rencontré*, M. Saule. » Et, derechef, il donne son portrait-charge : « Saule, *gros petit* vieux tout rabougri, etc. » Décidément, les zoologistes moralistes aiment surtout les repas quand ils sont réchauffés.

nos esprits l'idée qu'il y avait une effroyable *jacquerie* en Bourgogne. Tout d'abord l'une de ces affaires se détache en vedette, avec détails; mais, plus M. Taine s'efforce de la rendre dramatique, plus on la trouve anodine lorsqu'on remonte aux sources. Il s'agit de « M. de Bussy », dont les procès-verbaux donnent le nom patronymique : *Mignot, cy-devant de Bussy* (1). Dans la séance de l'Assemblée nationale du 25 octobre 1790, Voydel, au nom du comité des recherches, annonce l'arrestation de M. Bussy et de *huit autres personnes*, soupçonnées de conjuration ; il demande qu'on prie le roi de faire transporter les détenus à Paris. L'abbé Maury voudrait, si l'accusation n'est pas fondée, qu'on puisse prendre à partie les membres du Comité. Le débat recommence le lendemain, mais il n'a son dénouement que le 8 janvier 1791, Voydel ayant déclaré ce jour-là, à la tribune, qu'après enquête il paraissait bien que M. Bussy n'avait commis qu'une imprudence suffisamment punie par trois mois de détention, en sorte que l'Assemblée décréta la non-poursuite et la mise en liberté de M. Bussy et de ses co-accusés; de plus, le 21 janvier, un décret leur accorde une indemnité de voyage pour rentrer dans leur pays. Nous voilà loin de M. Taine dont l'art a consisté dans le choix unique de M. de Bussy, entre les neuf accusés, et dans l'exposition des événements propres à rehausser son héros, transformé en victime de la Révolution.

Mais venons au texte qui nous intéresse directement :

Le 29 avril 1790, dit M. Taine, un député à l'Assemblée nationale, M. de Bois-d'Aisy, revenait dans sa paroisse pour voter aux élections nouvelles. A peine arrivé, la commune de Bois-d'Aisy lui fait signifier par son maire qu'elle ne veut pas qu'il soit éligible... Nombre de paysans disent que, pour l'empêcher de prêter le serment civique, *il aurait fallu le pendre, comme le seigneur de Sainte-Colombe.*

En effet, la veille même, celui-ci, *M. de Vitteaux*, vieillard de *soixante-quatorze ans*, a été chassé de l'assemblée primaire, puis arraché de la maison où il s'était réfugié et meurtri à coups de bâton; on l'a traîné dans les rues, puis sur la place; on lui a enfoncé du fumier dans la bouche et un bâton dans les oreilles; *il a expiré après un martyre de trois heures.*

Voilà le cadavre désiré! M. Taine est si fier et si heureux de tenir enfin dans ses bras un vrai noble assassiné par ces gredins de paysans, ces *jacques* modernes, dignes de ceux du moyen âge, qu'il reprend son homme au tome II, page 83, et le fait de nouveau danser devant nous :

Au mois d'avril 1790, à Bois-d'Aisy, en Bourgogne... *Tout près de là* (1), à Sainte-Colombe, *M. de Vitteaux* a été chassé de l'Assemblée électorale, puis tué après un supplice de trois heures.

Nous ne poursuivrons point cette citation où l'on voit, le même jour, deux nobles bâtonnés, ainsi qu'un prêtre poignardé, dans la petite ville de Semur, distante de quatre lieues de Vitteaux. Il faut nous en tenir pour le moment au cadavre, le faire connaître et savoir ce qui s'était passé; car, par un heureux hasard, nous possédons des documents irréfutables sur cette affaire, et sur une précédente où déjà le même seigneur joue le rôle de la victime, et où figure le commandant de la Bourgogne, M. de Latour du Pin.

III. — LE SEIGNEUR DE SAINTE-COLOMBE EN 1775.

ÉMEUTE A DIJON.

Le 17 avril 1775 une émeute éclatait à Dijon; la cherté des grains en était cause. Deux accapareurs de blé, le meunier Quarré et *M. Fitzjan, seigneur de Sainte-Colombe*, « devenu odieux, dit un mémoire du temps, par une avarice sordide et un commerce vil d'amidon, donnèrent lieu à la sédition ».

D'autre part, un honorable professeur de droit de l'Université de Dijon parle ainsi de l'événement dans son journal :

Le 3 avril 1775, M. de La Tour du Pin, commandant en chef en Bourgogne, et M. Feydeau de Marville, conseiller d'État, étant entrés au Parlement, ils le rétablissent comme il étoit en 1771... Tout se passa fort tranquillement, *à l'exception de M. le conseiller Fitzjan de Sainte-Colombe, qui fut hué et que l'on a forcé à donner sa démission...* Le 18, il s'éleva une sédition. On envoya la garde de la maison de ville et un détachement du château; mais cela ne fit qu'augmenter le tumulte, et ces troupes furent contraintes de se retirer. M. de La Tour du Pin y parut avec le capitaine et le lieutenant de ses gardes; *mais comme il usa de menaces et même de voies de fait*, il aigrit le mal au lieu de le guérir... Cependant on était entré chez M. Fitzjan par *le trapon* de la cave; on brisa tous les meubles; on traîna dehors les deux carrosses et

(1) Ce noble et les autres, y compris M. de Bois-d'Aisy, dont nous allons parler, étaient de divers villages de Saône-et-Loire. Pour avoir les noms exacts des accusés, estropiés dans le *Moniteur*, il faut voir aux Archives le dossier F 7, 3257.

(1) Comment peut-on ignorer à ce point la géographie! Bois-d'Aisy, d'après M. Taine, est dans le Mâconnais, tandis que Vitteaux, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Semur (Côte-d'Or), se trouve au centre de l'Auxois, à plus de 25 lieues de Bois-d'Aisy. Il n'y a qu'une explication possible à une telle méprise; c'est que M. Taine aura cru qu'il s'agissait de Semur en Brionnois (Saône-et-Loire). Mais, d'autre part, comment s'expliquer que, sous sa plume, le seigneur du petit village de Sainte-Colombe (à une lieue et demie de Vitteaux) devienne *M. de Vitteaux?* Les seigneurs de cette localité étaient les fameux *Duprat de Barbançon*. Et comment s'expliquer que l'on sût à Bois-d'Aisy ce qui venait de se passer à Vitteaux? Quant à la victime, elle n'avait que 70 ans et non 74.

on les mit en pièces. M. Fitzjan, averti par ses domestiques que les mutins le cherchaient et que sa vie étoit en danger, s'étoit caché dans un caveau, où il passa quatre ou cinq heures dans des frayeurs inconcevables.

Voilà donc quel était le personnage ! Un avare, un spéculateur ignoble, un conseiller indigne, chassé du Parlement par ses confrères (1) et obligé de fuir Dijon devant le peuple qu'il affamait et qui voulait le tuer. Cette scène se passe quinze ans avant la Révolution ; dommage qu'elle n'ait pas eu lieu en 1789 ou l'une des années suivantes ! Avec quel art M. Taine l'aurait exploitée au détriment de la République et des théories jacobines ! Mais ici, c'est le tempérament de la vieille France qui paraît, et c'est ce tempérament-là qui souillera, si possible, la Révolution.

Retiré dans ses terres à Sainte-Colombe, près Vitteaux, ce triste noble (noble par le titre seulement) y montra, loin de tout contrôle et de tout frein, son âme avaricieuse et son caractère dur, à la façon britannique (2). Voici un trait qu'on racontait de lui et qui dépeint bien l'homme. Comme dans l'église du village on entretenait une petite lampe, toujours allumée devant l'autel de la Vierge, lampe que chaque habitant à tour de rôle devait remplir d'huile, quelqu'un se permit de dire au seigneur que son tour était venu de s'acquitter de cette œuvre pie : « La Vierge, répondit-il, n'a nul besoin de lumière. Au reste, qu'elle fasse comme moi, qu'elle se couche avant la nuit close. »

IV. — L'HISTOIRE FALSIFIÉE : FITZJAN MARTYR.

Comment, quinze ans après la sédition de Dijon, ce même personnage odieux est-il devenu un martyr, et comment s'expliquer qu'aucun des faits de 1775 n'ait été produit contre lui en 1790 ? C'est, d'une part, que le peuple, surtout les villageois, étaient hors d'état de porter aucune plainte à Paris, au pouvoir central, — seuls leurs adversaires et les autorités écrivaient, parlaient, étaient écoutés, de là l'amas des documents qui encombrent nos Archives nationales, mine hardiment et brutalement exploitée par M. Taine contre la Révolution ; — et, d'autre part, c'est qu'un progrès inouï s'était fait dans l'âme des gens de culture même moyenne : tous croyaient en la nature à la façon de Jean-Jacques ; tous vivaient à la Florian ; tous pouvaient, plus abondamment peut-être que Diderot, pleurer dans le gilet de leurs amis et les inonder de sensibilité à tout propos, en toute circonstance, occasions délicieuses, avidement recherchées. Et puis, quinze ans ! Quinze ans s'étaient écoulés, *grande ævi spatium !* Au bout d'un temps si long pour une société si légère, tous les méfaits, tous les actes inqualifiables de Fitzjan à Dijon avaient été mis en oubli. On n'eut donc plus qu'à s'attendrir et à arrondir des périodes sur l'acte abominable des paysans de l'Auxois, et l'on n'y manqua pas. Vraiment l'occasion était trop belle.

Le signal des attendrissements et l'indication non seulement du martyre, mais du *long martyre* de M. Fitzjan, partit des autorités mêmes de Vitteaux. Le juge de paix, et en même temps procureur de la Commune, le citoyen Gagnereaux, qui n'avait rien fait, non plus que la gendarmerie, pour s'opposer à la perpétration du meurtre, envoya directement le rapport suivant à l'Assemblée nationale, rapport lu à la tribune par le député Huot de Goncourt :

> Ce 28 avril sont comparus par-devant nous les nommés... par lesquels nous avons appris que M. Fitz-Jean de Sainte-Colombe avait été chassé de l'Assemblée primaire, réunie au couvent des Minimes, sis en la ville de Vitteaux ; qu'obligé de fuir, il s'était réfugié dans une maison d'où les paysans l'ont arraché avec violence, après l'avoir frappé de plusieurs coups de bâton ; qu'ils l'ont traîné dans les rues ; de là sur une place publique nommée la place du Four ; qu'ils lui ont enfoncé du fumier dans la bouche et un bâton dans les oreilles ; et qu'enfin il est expiré, *avant midi, après un martyre de trois heures.*

Prud'homme, de son côté, renchérit encore. Sous ce titre : *Massacre d'un vieillard à Vitteaux*, il s'étend sur l'honorabilité de ce « vieux conseiller au Parlement », ce dont s'était prudemment abstenu Gagnereaux ; puis il poursuit en ces termes :

> Cet ancien magistrat, accoutumé à tenir un rang, a l'imprudence de réclamer la présidence de l'assemblée électorale ; elle était due à son âge. Cet incident *réveille d'anciens griefs* (précieux aveu), *ou plutôt d'anciennes animosités* (atténuation inventée pour les besoins de la cause) ; non seulement on lui refuse le fauteuil et la sonnette, on lui conteste même le droit de citoyen actif. Des invectives suivent ses réclamations ; puis, viennent les menaces ; puis, les voies de fait (1).

Le point essentiel à relever tout d'abord, c'est l'expression de *paysans* qui désigne toute une classe et laisse supposer qu'il s'agit d'une *jacquerie ;* or, d'après les récits de personnes qui, dans leur enfance, avaient en quelque sorte assisté au crime, trois ou quatre villageois tout au plus y avaient pris part. En désignant

(1) Nous avons découvert, à la Bibliothèque nationale, dans un des manuscrits de Fevret de Fontette, conseiller au Parlement de Dijon à la même époque que Fitzjan, un vaudeville où l'on accuse le triste sire d'être un mari brutal, ce qui le complète. Voici les quatre premiers vers du vaudeville :

On dit, Fitzjan,
Que tu rosses ta femme ;
Chaque passant
Plaint cette pauvre dame, etc.

(2) Le nom de *Fitz-jan*, ou plus exactement *james* témoigne assez de l'origine anglaise de cette famille.

(1) Prudhomme, an V, t. III, p. 210.

d'une manière générale tous les paysans, le procureur-juge de Vitteaux déchargeait de toute responsabilité lui et la gendarmerie : ils ne pouvaient agir; ils étaient débordés.

Mais comment admettre que dans un bourg de plus de deux mille habitants on aurait souffert cette prétendue promenade du cadavre à travers les rues? Pour les personnes qui connaissent le pays, comme nous le connaissons nous-même, il y a un grossier mensonge, de la part du citoyen Gagnereaux, à dire qu'on transporta le cadavre place du Four, attendu que cette place est contiguë au couvent des Minimes et que c'est là même que le meurtre s'est commis.

M. Taine traite de *légende* (1) ce mot outrageant des nobles à l'égard du peuple mourant de faim : « *Qu'il mange du foin!* » C'était cependant dans leurs habitudes (2) et le *mémoire* de 1775 sur l'émeute de Dijon dit expressément ceci :

Au fracas que fait la foule, M. de La Tour du Pin, qui étoit à table, accourt en colère, entouré de sa garde, les traite de coquins, de *canaille*, leur dit de *manger de l'herbe* (3); le maire de Dijon (Raviot), qui l'accompagne, en dit autant.

Comme aussi Fitzjan à Vitteaux, et c'est ce mot même qui explique la présence du fumier dans sa bouche.

Ah! tu nous as crié : Il ne manque pas de foin; mangez-en! Hé bien, toi, tu mangeras pis que cela!

Quant aux « trois heures de souffrance », à ce long martyre dont parle le rapport, qui marque en même temps que tout était fini avant midi, il n'a pu matériellement avoir lieu. La réunion des villageois au chef-lieu de canton, si matinale qu'on la suppose, ne put se faire avant neuf heures. Le temps de discuter la composition du bureau, celui des altercations entre les électeurs et le seigneur de Sainte-Colombe, la fuite de celui-ci, réfugié dans une maison voisine, tous ces actes successifs représentent un certain espace de temps, sans compter qu'un homme dont la bouche a été remplie de fumier ne saurait continuer à respirer au delà d'un quart d'heure. Il n'y a donc pas eu martyre ; mais qu'auraient dit les âmes sensibles si le juge de paix n'avait rapporté que l'exacte vérité? Et comment aurait-il osé adresser un rapport tout nu et tout simple à l'Assemblée nationale qui fit une de ces démonstrations pleurnichardes, si goûtées en ce temps-là, dès que Huot de Goncourt eut parlé?

Tout le monde voulut se repaître de ce crime, que l'indignité de la victime et ses provocations excusent cependant en partie. Comme on vivait de pathétique, nous ne sommes pas surpris de trouver ces lignes dans la correspondance du maire de Dijon, M. Chartraire de Montigny :

Mandez-moi *en détail* ce que vous aurez appris de l'horrible affaire qui concerne M. de Sainte-Colombe. A-t-on arrêté au moins *celui qui l'a assassiné, et quel est-il?*

Témoignage précieux que cette dernière ligne, car elle prouve bien qu'il n'y avait nulle agitation dans le pays, nulle jacquerie, mais un fait isolé et imputable à quelques paysans.

Au reste Vitteaux est si tranquille à cette époque que nous voyons M. Robelot, général des monnaies de Bourgogne, résidant à Dijon, seigneur de Marcilly-lès-Vitteaux, venir y louer un appartement, où il meurt paisiblement le 30 décembre 1790, laissant à la charge de ses héritiers divers frais, notamment 78 francs de location, 72 francs d'honoraires au médecin, 425 francs pour la contribution patriotique, etc. On l'enterre avec pompe dans sa seigneurie de Marcilly. Coûte : 100 francs, non compris le luminaire et le drap mortuaire.

Le corps de Fitzjan lui-même, ayant été réclamé par son beau-frère, M. Sallier, seigneur de la Roche-en-Breuil, près de Saulieu, y fut transporté de Vitteaux sans aucune difficulté. Les nobles et les prêtres sont toujours maîtres de la situation. M. Taine, qui ignore les parentés, les rancunes secrètes, et qui pousse pêle-mêle devant lui les noms des villes, les faits et les personnes, prend en témoignage ce même Sallier, dont il fait un seigneur de la Roche *en Bressy*, comme si c'était une autorité impartiale. Dans la même page, on remarque l'étrange confusion de Châlons-sur-Marne avec Chalon-sur-Saône, car l'auteur dit : « Cependant *dans la même ville* vingt-deux gentilshommes, *à Beaune* quarante prêtres et nobles, *à Dijon* quatre-vingt-trois chefs de famille, etc. » La présence des villes de Beaune et de Dijon porte à croire que « la même ville » désigne aussi une cité bourguignonne, dans la pensée de l'auteur (v. t, II, p. 349 et 350).

Mais ces prêtres, ces nobles, incarcérés en 1792, étaient-ils vraiment des victimes dans les années précédentes? Leurs allégations, qui ont trompé si bénévolement M. Taine, méritent d'être démasquées. Et quant à ces vastes conflagrations, à ces châteaux

(1) Tome I, pp. 63 et 87.

(2) Chamfort dit : « Madame de Prie, maîtresse du régent, dirigée par son père, un traitant du nom de Pleneuf, avait fait un accaparement de blé qui avait mis le peuple au désespoir et, enfin, causé un soulèvement. Une compagnie de mousquetaires reçut ordre d'aller apaiser le tumulte et de tirer sur *la canaille*. C'est ainsi qu'on désignait le peuple en France. » Cette canaille, assurément, était à peine digne de manger du foin.

(3) De ce jour, dit le journal du professeur Micault, le commandant que l'on aimait, fut mal vu à Dijon. On entrevoit dès lors ce qui va se passer quinze ans plus tard, et le sort de M. de La Tour du Pin, ainsi que ses actes anti-républicains, ne nous surprendront pas.

brûlés qui jettent l'épouvante dans nos esprits, nous pouvons dire, dès maintenant, qu'il nous a été impossible d'en découvrir aucune trace dans la Côte-d'Or. M. Taine lui-même ne cite aucun nom. A la page 100, du tome I, il rapporte une phrase d'Arthur Young au sujet d'un « château en flammes » ; mais quel était ce château ? Personne n'est en état, croyons-nous, de le signaler.

A la page suivante, nous voyons paraître M. de Courtivron, chassé des eaux de Luxeuil. Cette famille roturière, venue des Pays-Bas (les aïeux étaient *chaussetiers*), s'appelait *Le Compasseur*. Peu à peu elle acquit des titres de noblesse et s'éleva jusqu'au marquisat. Le de Courtivron sur lequel s'apitoie M. Taine mourut à la fin de l'année 1832 ; la Révolution ne lui fut donc pas trop funeste. Il veut rentrer à Dijon, « mais on lui mande que, dans cette ville, la noblesse est bloquée par le peuple, et que, dans la campagne, on menace de mettre le feu chez lui ». Toujours les mêmes exagérations, engendrées par la peur. Les imaginations frappées voient partout des voleurs, des brigands, des incendiaires. Rendez-vous sur place, interrogez, lisez ; une partie des terrifiants fantômes se dissiperont, car on racontait alors « cent choses exagérées », comme l'écrivait en septembre 1792 l'ancien maire de Dijon, M. Chartraire de Montigny, qui n'aimait pas les exagérations, ainsi qu'en témoigne sa correspondance dont nous parlerons bientôt.

J. DURANDEAU.

MES SOUVENIRS D'ENFANCE (1)

V. — NOTRE ÉDUCATION ; NOS JEUX.

Lorsque, à la Saint-Jean de 1827 nous entrâmes dans notre nouvelle maison de Swinemünde, la question se posa aussitôt : Que faire des enfants ? dans quelle école les envoyer ? Comme ma mère était alors à Berlin la décision appartenait à mon père seul et elle fut bientôt prise. La ville n'avait qu'une école, l'école communale, et comme elle était unique, elle ne pouvait manquer d'être la meilleure. Une semaine plus tard j'entrais à l'école communale. Il m'en est resté peu de détails dans la mémoire : une grande salle avec un tableau noir, une atmosphère méphitique quoique les fenêtres fussent toujours ouvertes, et d'innombrables enfants vêtus de toile ou de castorine, les cheveux en broussaille, les pieds nus ou chaussés de galoches qui faisaient un bruit d'enfer sur le plancher. En automne, quand ma mère, à son retour, me vit revenir de l'école en compagnie de cette marmaille, elle fut hors d'elle-même et jeta un regard anxieux sur mes boucles blondes. Elle eut alors avec mon père une de ces altercations qui n'étaient pas rares chez nous : il n'avait, comme d'habitude, pensé qu'à lui-même, etc. ; et dès le lendemain on me retira de l'école. Il fut convenu que, jusqu'à nouvel ordre, on me laisserait faire ma croissance en toute liberté. Pour m'empêcher de tomber dans la nuit de l'ignorance, je lisais chaque jour une heure avec ma mère ; avec mon père j'apprenais quelques mots de latin et de français, outre l'histoire et la géographie. Si étranges que fussent ces leçons, elles m'ont plus appris que celles de tel ou tel professeur célèbre. Je vais en donner un échantillon.

— Tu connais la Prusse orientale et la Prusse occidentale ?

— Oui, papa : c'est le pays d'où la Prusse tire son nom de Prusse, et les Prussiens leur nom de Prussiens.

— Très bien, très bien ! Un peu trop de Prusse et de Prussiens, mais cela ne gâte rien à l'affaire. Et connais-tu également la capitale de chacun de ces provinces ?

— Oui, papa ; Königsberg et Dantzig.

— Très bien. J'ai été à Dantzig, et j'ai failli aller à Königsberg, mais quelque chose est venu à la traverse. Et sais-tu par qui Dantzig a été prise, après une brillante défense de notre général Kalkreuth ?

— Non, papa.

— Je m'en doutais ; peu de gens savent cela et nos soi-disant lettrés sont aussi ignorants que les autres en ces questions. Ce fut par le général Lefèvre, homme d'une bravoure extraordinaire que Napoléon créa duc de Dantzic avec un *c* au lieu d'un *g*. Vois-tu la différence des langues ?

Eh bien ! je le répète cet enseignement à bâtons rompus, ces notions éparses d'histoire et de géographie, ces anecdotes ramassées un peu partout ont constitué une base que les années n'ont pu ébranler. J'ai oublié bien des choses apprises au lycée, mais les menus faits du temps de l'Empire me sont encore présents comme si je les avais entendu conter hier. Ma mère, cependant, ne voyait que les faiblesses et les lacunes de cet enseignement, son manque de logique et de méthode ; et cette divergence de vues eût amené probablement de violentes discussions entre mes parents si ma mère avait attaché plus de prix à l'instruction. Mais, peu instruite elle-même, elle regardait les fortes études plutôt comme un obstacle au bonheur ; l'idée du bonheur se liait au contraire, pour elle, avec celle de fortune considérable, de grands biens, surtout de biens fonciers auxquels s'ajouterait l'emploi brillant d'attaché d'ambassade. Tel était son idéal. On conçoit que dans ces conditions elle tînt avant tout à ne pas me laisser à

(1) Voyez la *Revue* des 11, 18 et 25 août.

l'école des va-nu-pieds et des mal-peignés, mais qu'un intérim indéfini sans études régulières ne lui parût pas un grand malheur. C'était contre l'ordre des choses établies, telle était sa plus grave objection.

A la fin de mars 1828 on apprit que le conseiller Krause allait prendre un précepteur pour ses enfants et qu'il offrirait à quelques notabilités de la ville d'admettre leurs fils aux leçons données chez lui. En réalité mes parents seuls reçurent cette proposition et quand tout fut bien convenu, je me rendis un matin, une serviette de cuir sous le bras, à la maison du vieux Krause. Cette maison m'était bien connue, mais je n'avais jamais vu la chambre destinée à la salle d'étude, ni celles qui devaient servir de logement au précepteur et qui n'étaient en réalité que deux mansardes. Quand j'entrai dans la chambre, le maître était déjà assis sur sa chaise curule, sorte de grand fauteuil de jardin, les deux plus jeunes enfants étaient à côté de lui et mon ami Guillaume en face. A côté de ce dernier un siège était libre et m'était destiné. J'allai d'abord donner la main au professeur comme on me l'avait recommandé. Comme il était très myope il fit faire un demi-tour à son fauteuil pour mieux m'examiner : « Ah! ah! te voilà! bon! Assieds-toi là à côté de ton ami. Nous commencerons par une leçon de lecture et pour aujourd'hui nous prendrons la Bible. Commençons par le commencement. « Au commencement Dieu créa le « ciel et la terre... » Pour les deux petits c'est un peu difficile, mais vous autres, les grands, pourrez vous en tirer. »

Lorsque nous eûmes lu tout le chapitre de façon à le satisfaire, il nous posa une foule de questions : si nous avions été à Stettin, si nous savions nager et patiner, si nous connaissions la situation de l'antique Vineta, quels étaient nos jeux de prédilection et si nous avions déjà lancé un cerf-volant. Quand une heure et demie se fut écoulée de la sorte, il nous dit : « C'est assez pour aujourd'hui, demain nous nous y mettrons sérieusement. » Alors je courus à la maison pour raconter comment s'était passée cette première leçon. Ma mère fut quelque peu surprise de cette façon d'enseigner, mais mon père l'approuva complètement : « C'est la bonne méthode : aller à petits pas, ne pas torturer l'intelligence, éveiller la confiance et la sympathie. Et puis des récréations, excellent système! Les vacances sont ineptes, mais des récréations, *à la bonne heure!* Il suit évidemment la *méthode socratique.* » Cette fameuse méthode était un autre des dadas de mon père.

Quoi qu'il en soit, le docteur Lau, notre précepteur, était un excellent pédagogue par la raison que c'était un homme excellent; et je lui ai fait tort en disant que je dois à mon père ce qu'il y a de plus solide dans mon instruction : je dois, sous ce rapport, peut-être autant à M. Lau. Il était alors âgé d'environ trente ans et son apparence ne prévenait guère en sa faveur. Il avait un embryon de bosse, une grosse tête au teint jaunâtre, une excroissance de chair près de l'œil droit; il portait des lunettes à monture d'argent qu'il ôtait à tout moment pour les frotter avec le coin d'un grand mouchoir à carreaux. Mais sur cette physionomie tourmentée on lisait la bienveillance et la bonne humeur. Né de parents besogneux, ayant fait ses études comme boursier, les amertumes dont il avait été abreuvé n'avaient point altéré son caractère. Les notabilités de la ville le regardaient du haut de leur grandeur, mais dans la famille Krause il était estimé des parents et chéri des enfants. Nous le regardions comme notre ami bien plus que notre précepteur. Il était fiancé; le portrait de sa fiancée, au pastel, était suspendu au-dessus de son lit. C'était la fille d'un pasteur, d'une agréable physionomie. Elle avait au cou un ruban noir avec un médaillon. Notre curiosité était éveillée par ce bijou. Que pouvait-il contenir? un portrait du fiancé, ou une mèche de ses cheveux? Lau resta deux ans avec nous, puis il fut, je crois, nommé proviseur à Wittstock, et il sera sans doute resté à ce poste jusqu'à sa mort.

On n'essaya pas de remplacer immédiatement le docteur Lau, ou du moins les tentatives faites dans ce sens n'aboutirent pas. Je me trouvai donc menacé d'un nouvel intérim; mais comme les enfants Krause étaient dans la même position que moi, ce ne fut plus la *méthode* de mon père qui fut cette fois mise à contribution. Un jeune théologien qui préparait son examen consentit à se charger momentanément de nous. C'était M. Knoop, fils du chef-pilote, il aspirait à la place de pasteur; jeune homme fort estimable et dont le seul tort était de faire trop sentir à nous-mêmes et à nos parents la grandeur du sacrifice qu'il s'imposait par ces leçons. Il se contentait, du reste, de nous donner des devoirs à faire et des leçons à apprendre; car son but était moins de nous instruire que de nous occuper. Enfin, à Pâques 1831, un nouveau précepteur, le docteur Philippi de Hambourg, entra en fonctions, et les leçons reprirent chez le conseiller Krause. Le docteur Philippi était d'une famille distinguée, très instruit et homme du monde : voilà le bon côté. Mais il était fier et avait la raillerie mordante, tout au contraire du docteur Lau dont la plaisanterie franche et bon enfant n'avait jamais rien de blessant pour qui que ce fût. Il trouvait toujours qu'on ne lui accordait pas assez de considération et son humeur s'en ressentait. Il nous enseignait toute sorte de choses, mais ces leçons avaient encore moins de vie que celles du candidat pasteur. Aussi dois-je avouer que j'en ai retiré fort peu de

profit. La faute en est-elle tout entière au précepteur? Le temps approchait où je devais quitter la maison paternelle, et ce qui allait arriver dans un avenir prochain me préoccupait plus que l'heure présente.

A côté de l'instruction à l'école, une place doit être assignée à l'éducation dans la maison. Quand aujourd'hui je me pose la question : Comment étions-nous élevés, je dois répondre : Point du tout élevés — et pourtant élevés d'une façon excellente. Si par éducation on entend une attention, des soins continuels, une distribution équitable de récompenses et de punitions, l'éducation n'existait pas pour nous; mais si l'on entend simplement par là le fait de donner l'exemple des bonnes mœurs et de laisser croître le jeune arbre au grand air et en pleine lumière, alors notre éducation était merveilleuse. Le point important pour l'homme physique est l'atmosphère où il se meut : c'est là qu'il puise les éléments de vigueur ou les germes de maladie; de même pour l'homme moral : ce qu'il voit, ce qu'il entend au cercle de famille a une importance extrême, et l'influence du milieu où s'est passée l'enfance s'exerce sur la vie tout entière.

Notre éducation, basée sur la théorie du laisser-faire, laisser-passer, eût été plus parfaite encore si cette théorie avait été strictement observée. Malheureusement une belle ardeur pédagogique saisissait de temps en temps mes parents, parfois sans résultat appréciable, mais souvent à notre grand détriment. Je ne me souviens pas d'avoir été une seule fois puni avec pleine justice. Chose bizarre, c'était toujours à mon père, si grand partisan pourtant du système de liberté individuelle, qu'incombait la tâche d'appliquer les punitions. Elles se divisaient en deux groupes : celles qui étaient le fait de sa propre initiative et celles où il ne jouait que le rôle d'exécuteur. Ces dernières seules m'ont laissé dans l'esprit un souvenir désagréable, je dirai pourquoi. Parlons d'abord des premières.

Deux choses avaient le don d'exaspérer mon père : une vitre brisée et une réparation à exécuter au toit de la maison, quand par une ouverture quelconque l'eau coulait à torrents dans le grenier. Or si mon père avait la passion des jeux, whist, boston, hombre et pharaon, j'avais celle du jeu de balle et de cache-cache. Pour le jeu de balle, un de mes compagnons adossé à la muraille tendait la main droite, qui était mon point de mire; mais souvent j'étais assez maladroit pour lancer le projectile dans une fenêtre. Alors le châtiment ne se faisait pas attendre. Les conséquences du jeu de cache-cache étaient bien plus terribles encore. Ma cachette favorite était la charpente du grenier. Là, appuyé d'ordinaire contre un tuyau de cheminée, j'étais heureux comme un dieu de voir mes camarades fureter partout excepté à l'endroit où je me trouvais. A la nuit tombante seulement j'abandonnais ma retraite, dont je possédais seul le secret, et qui pouvait me servir encore à la prochaine occasion. Mais si le lendemain mon père allait inspecter les combles qu'il tenait toujours en une certaine suspicion, il s'écriait aussitôt : « Encore ce maudit toit qui est percé!... A moins que ce soit encore ce maudit garnement?... » L'enquête établissait-elle ma culpabilité, la correction était autrement rigoureuse que pour la vitre brisée.

Toutefois, comme je l'ai dit, ces exécutions, si dures qu'elles fussent, n'excitaient en moi aucun sentiment de révolte. Il n'en était pas de même de celles où mon père agissait, pour ainsi dire, par autorité de justice. Nous avions imaginé un nouveau jeu : le maître de bains et le baigneur. Le maître de bains était assis à la porte du jardin et permettait l'accès de l'établissement moyennant un certain nombre de timbres-poste. Puis on se dirigeait vers les bains, fosse que nous avions creusée jusqu'à rencontrer une nappe d'eau naturelle. Nous barbotions dans cette eau après avoir relevé nos pantalons, devançant ainsi inconsciemment la méthode Kneipp. Mais le plaisir ne dura pas longtemps : ma mère nous avait aperçus du bureau de mon père et elle s'écria « qu'il fallait faire un exemple ». Si elle avait mis elle-même, sur-le-champ, sa sentence à exécution, la chose n'aurait pas soulevé de protestations : la main d'une mère ne fait jamais grand mal et ses colères sont, comme les orages de printemps, violents mais aussitôt dissipés. Ce jour-là elle attendit l'arrivée de mon père sans doute pour avoir l'occasion de lui dire « que décidément il n'était jamais là ». Heureusement de semblables scènes étaient fort rares; en règle générale on nous laissait jouer et courir en toute liberté les jours où nous n'allions pas à l'école et où nous n'avions pas de ballade de Schiller à apprendre.

Il faut que je mentionne aussi ma passion pour la gymnastique : j'étais un vrai petit acrobate et je ne perdais aucune occasion de montrer ma force et mon adresse. J'excellais surtout à grimper sur les arbres; et le grand châtaignier, juste devant notre maison, semblait planté là tout exprès pour mes exercices. S'asseoir sur les branches inférieures, quoi d'extraordinaire à cela? Mais aller cueillir une brindille fleurie tout au haut de l'arbre, quelle gloire! une gloire qui faillit me coûter la vie. Au pied du châtaignier se trouvait le vieux Pietzker, notre voisin, un Hollandais tenant un magasin de fromages d'Eidam. Il était mon ami intime, et ce jour-là il me cria pour la centième fois de prendre garde, que le bois de châtaignier cassait comme du verre. L'avis était bon, mais il venait trop tard : Pietzker parlait encore que déjà je dégringolais; je fus un moment arrêté dans

ma chute par la maîtresse branche; puis je tombai sur le pavé qui s'étendait à dix pieds tout autour de la maison. Je restai étendu comme mort, et le vieux Pietzker me transporta dans la pharmacie, où je rouvris les yeux après qu'on m'eût fait respirer de l'alcali. Je me plaignais de douleurs dans les reins et dans les côtes; je pus pourtant paraître au souper auquel, heureusement, mes parents n'assistaient pas. C'était la semaine de la soupe au lait dont j'ai parlé précédemment et l'on servit aussi du riz, du gruau et de la bouillie de millet. J'avais remarqué que, dans ma chute, la moitié d'une grosse dent s'était brisée, et voici qu'un grain de millet s'introduisit dans la gencive. Je souffris le martyre pendant toute la nuit, et le matin venu, je n'osais rien dire encore, de peur d'être puni. Mon père me tira de peine : « Pietzker m'a tout raconté, me dit-il; un jour tu te casseras le cou. Où as-tu mal? »

Il croyait que j'allais montrer la tête et les reins, mais je lui montrai simplement ma gencive et lui expliquai que la moitié de la dent manquait.

— Le malheur n'est pas grand; tu feras arracher l'autre moitié. Cela fait très mal; tant pis, ce sera ta punition.

C'est une croyance charmante que celle qui place un ange gardien à la droite des enfants. Pour les tout petits c'est une douce fée au long voile blanc qui s'assied en souriant auprès du berceau. Quand le bébé a grandi, qu'il dort dans un lit véritable, quand il est devenu un gamin brouillon et tapageur, son ange lui est peut-être d'un plus grand secours encore; mais c'est alors un ange plus robuste et plus mâle, armé du bouclier et de l'épée, car la pauvre fée au voile de lis ne suffirait plus à la besogne.

Nous avions plusieurs jeux assez dangereux, entre autres celui de la clef-pistolet. Nous employions à cet usage les clefs à long tube servant à fermer les coffres à linge ou les caisses des bonnes. Malheur à la pauvre domestique qui laissait traîner les siennes! elle ne les revoyait plus. Comme ces clefs étaient toujours rouillées et souvent fêlées, il n'était pas rare que l'arme éclatât entre nos doigts. Il ne nous arriva pourtant jamais d'accident: l'ange veillait.

Les feux d'artifice étaient autrement périlleux. Ayant, grâce à la pharmacie, du soufre et du salpêtre à ma disposition, j'étais devenu un pyrotechnicien distingué, et je fabriquais à volonté des fusées, des soleils et des tourniquets. Souvent, malgré la perfection du procédé, tous ces chefs-d'œuvre refusaient de remplir leur office : nous en faisions alors un tas et nous y mettions le feu avec une longe mèche; de loin nous assistions au bouquet. Mais cela n'était rien. J'admettais que ces pièces compliquées vinssent à rater à un moment donné, mais non les serpenteaux, l'enfance de l'art pour l'artificier. Je me courbais donc sur les tas de sable qui recouvraient les engins, et je cherchais, en soufflant, à ranimer l'amadou, qui conservait peut-être une étincelle d'existence. Si mes conjectures étaient fondées, tant pis pour moi, car la fusée partait tout à coup en brûlant mon front et mes cheveux. Rien de sérieux, en somme : mon ange gardien me protégeait toujours.

Passons maintenant à un autre élément: l'eau, qui offrait vaste carrière à nos exploits, comme il est naturel dans une ville maritime. Un parent de Berlin m'avait fait cadeau d'un canon, non pas un de ces canons vulgaires comme on peut en trouver chez le marchand de jouets, mais un vrai canon, élégant et solide, de près d'un pied et demi de long. Aussitôt je résolus d'entreprendre le bombardement de Swinemünde. Deux de mes camarades, mon frère et moi, nous montâmes dans une barque, et, le canon placé à l'avant du bateau, nous nous laissâmes aller avec le courant. Quand je crus le moment venu, je tirai trois coups de canon, puis je regardai si les décharges avaient produit quelque effet sur les promeneurs du boulevard. Mais sur ces entrefaites s'était produit un effet auquel je ne m'attendais pas : notre barque, insensiblement, était arrivée à la sortie du port; nous allions dépasser le môle et bientôt nous serions poussés vers Bornholm et les côtes de la Suède. Les assiégeants, oubliant alors leurs projets belliqueux, se mirent à pousser des cris lamentables. Notre appel fut entendu par quelques pilotes qui se tenaient sur la jetée et qui d'abord se contentèrent de nous menacer du doigt; enfin, prenant en pitié notre détresse, ils nous jetèrent une corde. Je connaissais un de ces pilotes; son fils était mon camarade de jeux, et nous dûmes à cette circonstance qu'on se contenta de nous adresser quelques expressions bien senties du vocabulaire maritime. Nous fûmes, ma foi, tout heureux d'en être quittes à si bon compte.

Tel est le péril maritime le plus original, mais non le plus sérieux, que je courus; je risquais journellement de me noyer, parce que ma force de nageur n'était nullement en rapport avec ma témérité. Quiconque a fréquenté nos plages sait ce qu'on appelle les « reffs ». Ce sont des bancs de sable presque à fleur d'eau et parallèles à la côte, où les baigneurs vont prendre pied et se reposer un instant après avoir longtemps nagé. De petits drapeaux rouges en signalent l'emplacement. Je m'efforçais de les atteindre aussi, mais parfois mes forces me trahissaient, et, ne sentant pas le sol sous mes pieds, je passais par les angoisses les plus terribles. Il n'était pas rare qu'on dût me porter secours.

La rive du fleuve fut témoin d'une scène qui faillit vraiment avoir un dénoûment fatal. On nous permet-

tait de jouer à cet endroit, mais il nous était expressément défendu d'aller à bord des navires et surtout de grimper le long des échelles de corde jusque dans les hunes. Cette défense était très sensée, mais nous ne désirions rien plus vivement que de l'enfreindre, surtout quand nous jouions au jeu de *gendarme et voleur*.

Un dimanche d'avril, nous étions tout à l'ardeur de ce jeu passionnant. Comme j'étais l'aîné et le plus agile de la bande, je remplissais le rôle de voleur, et j'étais poursuivi par sept ou huit gendarmes, dont un surtout, Fritz Ehrlich, me serrait de fort près. Partis de la place de l'église, nous descendîmes vers le boulevard; là, ne voyant point d'autre issue, je m'élançai sur la passerelle qui reliait un vaisseau à la rive. Ce vaisseau était alors désert. Mais la meute fut bientôt sur mes talons, de sorte que je dus passer du premier navire au second, du second au troisième. Là je cherchai une cachette et je ne vis rien de mieux que de me faufiler dans le petit bâtiment au-dessus de la capite, où, entre autres pièces, se trouvait la cuisine du bord. Je crus un moment être à l'abri des poursuites, mais les *gendarmes* découvrirent comme moi le petit escalier, et déjà j'entendais Fritz Ehrlich pousser des cris de triomphe. Alors, d'un élan désespéré, je sautai du toit de la cuisine, où j'étais grimpé, sur le second navire et de là sur le premier, comme si le diable était à mes trousses. Maintenant il m'était facile d'atteindre le rivage, et de gagner la place de l'église, lieu d'asile. Tout à coup j'entendis derrière moi une voix désespérée qui criait au secours. Je revins sur mes pas avec la même furie que j'avais mise à me sauver et j'arrivai sur le lieu de la catastrophe. Il était temps: Fritz Ehrlich avait voulu m'imiter, mais, manquant son élan, il était tombé dans l'intervalle entre le troisième et le second vaisseau. Il s'accrochait avec les ongles aux fentes dans les flancs du bâtiment; car, si même il avait su nager, l'espace était trop étroit pour les brassées. Je saisis alors un câble, le fixai à un échelle de corde, et me laissant glisser le plus loin possible le long du navire je criai: « Attrape mon pied, Fritz! » Mais le brave garçon, qui jugeait bien que nous étions perdus tous deux s'il se suspendait de tout son poids, se contenta de mettre la main sur mon soulier, ce qui suffit pour le maintenir au-dessus de l'eau. Nous restâmes dans cette position jusqu'à l'arrivée de matelots dont les uns tendirent une gaffe, tandis que d'autres faisaient glisser une barque entre les deux navires et repêchaient le naufragé. Quant à moi, une poigne vigoureuse me saisit au collet. Fritz, trempé jusqu'aux os et à demi mort de froid, fut transporté dans une maison voisine, tandis que, l'oreille basse, nous reprenions le chemin du logis.

Je m'attendais à entendre gronder l'orage, mais mes appréhensions n'étaient pas fondées. Le lendemain, lorsque je m'apprêtais à partir pour l'école, mon père était dans le vestibule. Le voisin Pietzker avait encore bavardé, à bonne intention il est vrai.

— Je sais toute l'histoire, dit mon père. Il faudra donc toujours que tu désobéisses? Mais enfin, ça passera pour aujourd'hui, parce que tu as fait ton devoir. Je sais tout. Le voisin Pietzker...

Je n'ai pas conté cette anecdote pour me poser en héros, mais pour montrer combien mon père était bon et généreux lorsqu'il obéissait à la seule impulsion de son cœur.

THÉODORE FONTANE.

(Traduit de l'allemand par M. G. ART.

(*A suivre.*)

LA FIN
DU CONFLIT FRANCO-CONGOLAIS

I

La France et l'État du Congo n'ont pas eu besoin de recourir à l'arbitrage pour trancher leurs différends.

Au commencement du mois de mai 1894, alors que cette solution des difficultés pendantes paraissait la seule possible, un événement est survenu, qui a modifié la situation respective des deux parties en présence. Une convention était signée le 12 mai 1894 entre l'Angleterre et l'État Indépendant. Par cette convention des avantages territoriaux énormes étaient concédés au Congo belge. Du 4e parallèle nord, sa frontière conventionnelle reconnue à la conférence de Berlin, cet État, par un bond démesuré, atteignait le 10e parallèle. De l'ouest à l'est l'accroissement territorial n'était pas moins considérable. De ce côté, la limite orientale du Congo, qui est fixée par le 30e degré de longitude Est de Greenwich, était reportée à la rive gauche du Nil. C'étaient tout le Bahr-el-Ghazal, la partie méridionale du Darfour, et les deux tiers de l'ancienne province équatoriale d'Emin qui étaient donnés ainsi à l'État du Congo. En échange de ces acquisitions, ce dernier cédait simplement à l'Angleterre un ruban de 25 kilomètres de large allant du lac Albert au Tanganyika. Cette faible cession était loin de payer à sa valeur la si considérable extension de territoire qu'acquérait l'État du Congo, et on a pu se demander pourquoi l'Angleterre, qui ne donne rien de gaieté de cœur, avait pu consentir à un tel abandon de ses prétentions sur la vallée du Haut-Nil. Nous croyons pour notre part que trois considérations ont dû la déterminer en cette occurrence. Elle voulait se faire un allié de l'État du Congo dans son œuvre d'occupation du Haut-Nil; elle voulait créer

entre ses futures possessions soudaniennes et celles du Congo français un État-tampon : elle voulait enfin relier ses possessions de l'Afrique australe à celles de l'Ouganda et du Haut-Nil. L'accord anglo-congolais donnait sur tous ces points satisfaction à l'Angleterre. Par la cession du Bahr-el-Gazal et de la province équatoriale au Congo belge elle élevait entre le Soudan égyptien devenu anglais et le Congo français une puissante barrière de 600 kilomètres de haut sur à peu près autant de large; par l'abandon de la rive gauche du Nil à l'État Indépendant, elle intéressait cet État à maintenir l'ordre et à voir régner la sécurité sur la rive droite dont l'Angleterre se réserve la possession; par l'acquisition de la bande de territoire allant du lac Albert-Édouard au Tanganyika elle réalisait enfin son rêve de la constitution d'un empire anglo-africain des Indes-Noires s'étendant du Cap à Alexandrie sur toute la longueur de l'Afrique.

Tout aurait donc été pour le mieux des intérêts des parties contractantes, si elles avaient été les seules à pouvoir disposer ainsi de l'Afrique orientale. Mais la France et l'Allemagne étaient en droit de prétendre, elles aussi, à avoir voix au chapitre. L'Allemagne a son territoire de l'Afrique orientale allemande limitrophe de l'État du Congo. La cession de la bande de territoire allant du lac Albert-Édouard au lac Tanganyika qui, dans la pensée des auteurs du traité, devait réunir l'Afrique australe anglaise à la vallée du Haut-Nil avait aussi pour résultat, en s'interposant entre la colonie allemande de l'Est africain et les territoires du Congo, d'isoler complètement les possessions allemandes de l'intérieur du continent. Elle empêchait ainsi l'Allemagne d'envisager la possibilité d'une extension de territoire pour le jour où l'on serait amené à liquider l'État du Congo ou la Belgique congolaise. De cette considération naquit dans le monde politique allemand un état d'esprit qui, dès le premier jour, fut défavorable à la reconnaissance pure et simple du nouvel arrangement anglo-congolais.

La France de son côté avait de bonnes raisons pour ne pas voir d'un bon œil le traité du 12 mai 1894. Soucieuse des droits du sultan et de l'Égypte, elle refusait, depuis deux ans, de s'entendre avec l'État Indépendant pour le partage du Soudan égyptien, qu'elle considérait comme faisant officiellement partie intégrante de l'empire ottoman. Et voilà que cet État, ne pouvant vaincre nos scrupules, se tournait du côté de l'Angleterre et confisquait, de concert avec elle, ces mêmes territoires dont nous avions garanti l'intégrité ! D'ailleurs, à la conférence de Berlin, lors de la transformation de l'Association internationale du Congo en État Indépendant sous la souveraineté du roi des Belges, il avait été entendu que le nouvel État se trouvait constitué territorialement dans des limites précises, et qu'il était neutre. Or, par l'acquisition du Bahr-el-Gazal, il sortait grandement de ces limites et devenait une puissance ayant une politique active. Dans l'œuvre de l'occupation du Soudan égyptien, son intérêt était rendu solidaire de celui de l'Angleterre, et cette puissance le comprenait si bien que, par une lettre spéciale annexée au traité, elle prenait l'engagement de faciliter dans les colonies britanniques de la côte occidentale d'Afrique l'enrôlement de recrues pour le service de l'État du Congo. Enfin la France avait encore à se prévaloir de son droit de préemption sur l'État du Congo, au cas où celui-ci serait amené à résilier ses possessions. Que devenait ce droit, s'il était admis que le Congo pût céder une partie de son territoire ?

Encore si, avant de signer le traité, les deux contractants s'étaient enquis de l'opinion de la France et de l'Allemagne, s'ils avaient apporté au texte quelques modifications ou même s'ils s'étaient contenté d'y introduire une clause réservant les droits des tiers, comme cela s'était fait dans d'autres traités, notamment dans ceux qui ont été signés en 1886 avec le Portugal ! Mais on avait oublié ou feint d'oublier la France et l'Allemagne. Envers des puissances amies, c'était plus qu'un manque de courtoisie, c'était un manque d'égards. Les torts qu'on se donnait ainsi étaient d'ailleurs d'autant plus grands envers la France que c'était au cours même de négociations engagées avec elle qu'on concluait, sans l'avoir pressentie, un traité où ses intérêts se trouvaient si grandement engagés.

II

Le traité anglo-congolais était cependant fait avec une incontestable habileté. Ses auteurs avaient cru pouvoir répondre à toutes les objections et parer à toutes les éventualités. Aux réclamations de l'Allemagne faisant valoir que la cession à l'Angleterre de la bande de 25 kilomètres de large allant du lac Albert-Édouard au Tanganyika réduisait sa colonie de l'Afrique orientale à une simple enclave littorale, l'État du Congo avait pensé pouvoir répondre que cette bande de territoire n'était pas cédée en toute propriété à l'Angleterre; qu'elle était simplement donnée *à bail*, que cette donation ne devait durer qu'autant que l'État du Congo subsisterait tel qu'il est ou qu'il resterait colonie belge; que si l'État du Congo tombait entre les mains d'une autre puissance, le bail cesserait de plein droit. On n'aliénait rien; on louait à bail, et ce bail expirait au moment même où l'intérêt de l'Allemagne entrait en jeu. Cet intérêt se trouvait ainsi sauvegardé.

La même réponse pouvait être faite à la France en

ce qui concernait l'extension territoriale du Congo vers le 10e parallèle nord. Le Bahr-el-Gazal, la partie du Darfour et de l'ancienne province équatoriale visés par l'accord du 12 mai n'étaient pas annexés à l'État Indépendant; ils lui étaient loués pour une période indéterminée. A l'expiration du règne de Léopold II, une partie de ces territoires devait revenir à l'Angleterre ; l'autre partie ne devait faire partie du Congo que jusqu'au jour où la Belgique se désintéresserait de l'État Indépendant. Les droits de la Turquie et de l'Égypte que pouvait invoquer la France étaient aussi sauvegardés ; il était fait mention expresse de ces droits dans les pièces ayant trait à la convention.

Toutes ces subtilités, qu'on dirait avoir été inventées par un avoué retors perdu dans un coin de province, n'empêchaient pas le fait de l'éviction brutale de la France et de l'Allemagne d'un règlement territorial qui affectait si profondément l'état de choses existant dans l'Afrique orientale. Les donations à bail étaient tout simplement des cessions déguisées. C'était la première fois qu'on trouvait ces termes dans un document diplomatique et il faut avouer qu'ils ne pouvaient pas produire une bonne impression sur des hommes politiques de bonne foi. Malgré les réserves faites en sa faveur, le sultan trouva qu'elles ne constituaient pas une garantie suffisante de ses droits, et fit formuler les réserves les plus expresses contre l'arrangement anglo-congolais. Mais le commandeur des croyants est habitué à des actes de spoliation de ce genre; il sait que chaque fois qu'on parle de l'intégrité de l'empire ottoman, il va perdre une province; et à cette protestation passive se borna son attitude. L'Allemagne et la France n'étaient pas tenues à pareille philosophie. Le 3 juin, une lettre du comte Hatzfeld, ambassadeur d'Allemagne à Londres, apprenait à lord Kimberley que son gouvernement « avait appris par les journaux » la signature d'une convention entre l'Angleterre et l'État du Congo, aux termes de laquelle cet État donnait à bail à l'Angleterre une bande de territoire entre le lac Albert-Édouard et le Tanganyika et que le gouvernement impérial estimait une telle convention contraire au traité conclu par lui le 9 novembre 1884, traité qui avait fixé d'une manière définitive les frontières entre les possessions allemandes de la côte orientale et l'État du Congo. Le livre bleu sur l'arrangement anglo-congolais, que vient de publier le gouvernement anglais, est rempli des détails relatifs aux négociations qui ont suivi la lettre du comte Hatzfeld. On y voit l'empressement de lord Kimberley à répondre à l'ambassadeur d'Allemagne; l'assurance donnée par le secrétaire d'État anglais que le gouvernement de la reine « n'avait eu, en aucune façon, l'intention de porter atteinte aux droits de l'Allemagne » et qu'il était prêt à reconnaître que tout changement dans la frontière entre l'Allemagne et le Congo avait besoin, pour être valable, de l'assentiment du gouvernement allemand; la réponse du comte Hatzfeld annonçant que le consentement du gouvernement impérial ne serait pas donné tant que ses intérêts, lésés par cet arrangement, n'auraient pas reçu pleine satisfaction; enfin une déclaration par laquelle lord Kimberby et M. Van Eetvelde, les signataires de la convention, retiraient purement et simplement l'article relatif à la cession de la bande de territoire congolais entre le lac Albert-Édouard et le Tanganyika.

Satisfaction complète était donc donnée aux réclamations de l'Allemagne. Mais tandis que ces pourparlers avaient lieu avec le gouvernement impérial, des négociations avaient dû être engagées aussi avec la France. A la nouvelle de la conclusion de l'arrangement anglo-congolais, l'émotion dans notre pays avait été, pour ainsi dire, générale. On s'y montrait surtout froissé des circonstances particulières dans lesquelles avait eu lieu la publication de cet accord. On y croyait voir une sorte de réponse à l'échec des négociations de Bruxelles où nous nous étions pourtant montrés si conciliants, et la conclusion d'une triple alliance de l'Angleterre, de l'Italie et du Congo belge dirigée en Afrique contre nous. Nous pouvons avoir nos divisions à l'intérieur, mais quand les intérêts du pays sont en jeu, nous sommes tous d'accord. Toutes les nuances de l'opinion se réunirent pour encourager le gouvernement à prendre une attitude des plus nettes. Le discours ferme et catégorique dans lequel M. Hanotaux déclarait qu'aux yeux de la France la convention du 12 mai était contraire au droit, et jusqu'à plus ample informé considérée comme nulle et non avenue, fut à la Chambre l'objet d'une approbation unanime. Des mesures « conservatoires » de nos droits dans la région du M'Bomou furent prises; un crédit d'un million huit cent mille francs fut voté, et le commandant Monteil, désigné depuis plusieurs mois déjà pour le commandement du Haut-Oubangui, reçut l'ordre de partir sans délai.

Le gouvernement français n'avait pas attendu ce mouvement de l'opinion pour faire entendre ses protestations les plus formelles. Il les avait fait transmettre à la fois à Londres et à Bruxelles. Tout d'abord le gouvernement de l'État du Congo donnait une fin de non-recevoir. Il en fut de même à Londres où l'on nous répondit que, sans discuter nos réserves, on ne les acceptait pas. Cette attitude intransigeante ne tarda pas à se modifier cependant. L'assurance nous fut donnée de Londres que le gouvernement de la reine se décidait à discuter avec nous les objections que nous pourrions faire à l'acte du 12 mai et

le roi Léopold II envoya à Paris, vers la fin juillet, deux délégués, MM. Devolde et Goffinet, choisis par lui en dehors du personnel de l'État du Congo, et chargés de s'entendre définitivement avec nous sur les difficultés existant entre la France et l'État Indépendant.

Il faut reconnaître que les délégués belges ont montré la meilleure volonté d'aboutir. Les négociations étaient conduites par notre propre ministre des Affaires étrangères, M. Hanotaux, qu'assistait M. Haussmann, c'est-à-dire par ceux-là mêmes qui déjà, à Bruxelles, avaient discuté les bases d'un accord entre la France et l'État du Congo. De part et d'autre on était désireux d'aller vite et d'être fixé. Les pourparlers furent rapidement menés. Commencés à la fin de juillet, ils se terminaient le 14 août par un traité qui peut être considéré comme mettant fin désormais à toute cause de désaccord entre la France et l'État du Congo.

III

L'arrangement intervenu comprend deux parties : la première vise la région du Congo et concerne la délimitation définitive de la frontière entre l'État Indépendant et le Congo français ; la seconde a trait à la région du Haut-Nil et est consacrée aux questions complexes soulevées par la convention anglo-congolaise du 12 mai.

Pour ce qui est de la délimitation entre les deux États, il est stipulé que la frontière nouvelle suit d'abord le cours de l'Oubangui, puis celui du M'Bomou jusqu'à sa source. De là, elle gagne la crête de partage des eaux du bassin du Congo et du bassin du Nil et suit cette crête jusqu'à sa rencontre avec le 30e degré de longitude Est de Greenwich (27°40′ de Paris), qui est la frontière conventionnelle reconnue à l'État Indépendant par la conférence de Berlin. La France se réserve en outre le droit de police sur les eaux du M'Bomou, avec droit de suite en cas de flagrant délit sur la rive gauche, ainsi qu'une route le long de ce fleuve. Tous les postes établis par l'État Indépendant au nord de l'Oubangui et du M'Bomou seront remis aux agents français au fur et à mesure qu'ils se présenteront sur les lieux.

En ce qui concerne la région du Nil, l'État du Congo s'engage à renoncer à toute occupation et à n'exercer à l'avenir aucune action politique à l'ouest et au nord d'une ligne déterminée par le 30e de longitude Est de Greenwich (27°40′ de Paris) au point où ce méridien rencontre le parallèle 5°30′, puis par ce parallèle jusqu'au Nil.

Pour bien comprendre la portée de cet arrangement, il faut envisager la situation telle qu'elle était, avant la fin des pourparlers, dans la vallée du M' Bomou et dans celle du Nil (1). Les Belges avaient occupé à la fois la rive droite et la rive gauche du M' Bomou. Sur la rive droite ils avaient établi des postes à Bangasso, Rafaï, Semio, Yakoma. Ils avaient conclu des traités avec les chefs de la contrée et notamment avec le maître du pays de Bangasso. Ils avaient étendu leur domination effective jusque vers le 6e degré de latitude, peut-être plus loin encore. Ils étaient enfin libres, — de par la convention anglo-congolaise du 12 mai qui leur avait cédé à bail, soit temporaire, soit perpétuel, tout le Bahr-el-Gazal et la partie méridionale du Darfour, — de pousser au nord jusqu'au 10e degré de latitude. Le nouvel arrangement du 14 août 1894 ramène les Belges au 5°30′. La vallée du M' Bomou, objet du litige entre la France et l'État Indépendant est, il est vrai, partagée en deux : la rive droite est retenue par la France, la rive gauche est laissée à l'État Indépendant. Nous accordons ainsi un accroissement territorial de 1°30′ à cet État, au nord de son ancienne limite idéale du 4e parallèle, mais nous le forçons à abandonner une étendue de territoire de 4 degrés et demi que lui reconnaissait la convention anglo-congolaise. L'État Indépendant renonce à la possession du Bahr-el-Gazal et de la partie méridionale du Darfour ; il ne conserve qu'une partie de la province équatoriale avec Lado sur le Nil.

On pourra objecter sans doute que, nous basant sur la lettre et l'esprit de l'arrangement de 1887, nous aurions pu faire reculer les Belges jusqu'au 4e parallèle. Mais il aurait fallu employer la force et il eût été fou celui qui, dans l'état de choses existant dans le centre africain et en Europe, eût voulu assumer la responsabilité d'un conflit armé qui eût entraîné des conséquences qu'il n'est donné à nul de prévoir. Ajoutons que nous avions de notre côté le tort d'avoir laissé occuper la région en litige par les Belges sans avoir rien fait pour prévenir cette occupation. Eût-il été généreux de notre part, alors que les Belges s'étaient donné la peine d'organiser le pays et d'y asseoir l'influence européenne, de profiter de leurs efforts sans leur donner compensation aucune? Que ce qui s'est passé cependant sur le M' Bomou nous serve de leçon, et que notre prévoyance ne soit plus en défaut pour l'avenir !

On remarquera que la convention du 14 août ne parle pas du droit de préemption de la France. Cette question n'avait pas été non plus, que nous sachions, agitée lors des négociations de Bruxelles. Notre droit de préférence, bien défini par un texte formel et par les retouches qui y ont été introduites, ne saurait être l'objet de discussions qui, pour le moins, seraient

(1) Voir à ce sujet la *Revue* du 2 juin 1894.

aussi oiseuses qu'inopportunes. D'ailleurs, la liquidation de l'État du Congo n'est pas à la veille d'avoir lieu, la Belgique paraissant vouloir user de la latitude que la générosité de la France lui a reconnue, sous de certaines réserves, en 1887.

Désormais nous allons vivre d'accord avec les Belges. Nos intérêts en Europe et en Afrique ont bien des points communs. Le peuple belge n'a pas d'ennemis en France : la grande œuvre africaine entreprise par le roi Léopold y rencontre d'assez nombreuses sympathies ; même l'activité et le dévouement des officiers et du personnel de l'État du Congo provoque chez nous l'admiration. Réveillée par le roi, du sein du peuple belge a surgi toute une légion de conquistadors, race qu'on ne soupçonnait plus guère devoir exister aux terres de Flandre et de Brabant. Nous nous connaissons en héroïsme et applaudissons de tout cœur à leurs prouesses.

La nation réellement battue, dans les négociations qui ont été entamées à la suite de la convention anglo-congolaise du 12 mai, est l'Angleterre. Elle a voulu réunir ses possessions du centre de l'Afrique à celles du Cap, et l'Allemagne s'y est opposée ; elle avait voulu élever entre ces mêmes possessions de l'Afrique centrale et nos possessions du Congo une puissante barrière, et il n'y a plus d'État-tampon. Elle avait voulu se faire des Belges des alliés qui eussent favorisé la marche de ses troupes jusqu'à Fashoda, sur le Nil, par 10 degrés de latitude Nord, et l'action des Belges se trouve dorénavant limitée à Lado, au sud du 5° 30′.

Mais ce qui doit nous plaire le plus, dans l'arrangement du 14 août 1894, est la satisfaction morale que nous devons éprouver de ne plus être considérés comme une quantité négligeable dans le règlement des affaires africaines. Jusqu'ici l'Angleterre s'était arrogé le pouvoir de signer des contrats et des baux ou de les annuler, pour un temps limité ou non, à des conditions renouvelables à son gré. Elle disposait sans aucun scrupule de ce qui appartenait à autrui, et pas une voix ne s'élevait dans les chancelleries européennes pour protester contre ces procédés. Comme l'a fait justement remarquer la presse allemande, « la France vient de renverser d'un seul coup le château de cartes si habilement édifié par la convention anglaise du 12 mai. Elle a donné une leçon aux puissances européennes et leur a démontré que, sans son consentement, c'est perdre son temps que de vouloir traiter les questions avec l'Angleterre seule. »

ROUIRE.

LES LIVRES NOUVEAUX

« Le Lys rouge, » de M. Anatole France [1].

Je suis en retard pour vous parler du *Lys rouge*. Mais déjà M. Pellissier vous en a dit quelques mots, dans l'excellente étude d'ensemble qu'il a consacrée ici à l'œuvre et au talent de M. France : j'ai craint que, venant trop vite après ses jugements, mes petites remarques ne vous parussent bien superficielles. Et puis j'ai craint surtout de ne pouvoir pas y apporter assez de sang-froid et d'impartialité : car je suis à l'égard de M. France comme est à l'égard de M. Zola ce sage Hollandais, M. van Santen Kolff, dont je vous citais l'autre jour l'exemple touchant. J'admire et j'aime M. France dans tout ce qu'il dit ; chacune de ses phrases me ravit d'un plaisir parfait ; et si même, par impossible, il en venait à écrire un mauvais roman, je serais tout à fait hors d'état de m'en apercevoir.

Et la chose ne date point d'hier. Dès les premières pages que j'ai lues de lui, je me le suis choisi pour maître : attiré vers lui par un enchantement mystérieux et subtil, sans que je puisse dire laquelle de ses qualités me l'a tout de suite rendu si profondément cher, la pure musique de ses phrases, ou la grâce légère de ses pensées, ou le mélange singulier et doux de son ironie avec sa tendresse. Mais plutôt je me le suis choisi pour ami, et non point pour maître. Les maîtres qui ont agi sur moi, les Renan et les Taine, ceux qui ont pris malgré moi possession de mon esprit, je les ai toujours un peu détestés en les admirant. Et toujours au contraire j'ai aimé M. France. Avec Dickens et Michelet il a été pour moi le sûr consolateur, le distributeur bienfaisant du rêve et de l'illusion poétiques : plus proche de moi que Michelet, souriant et passionné comme Dickens, avec le charme supplémentaire d'un tour de phrase parfaitement beau.

***

C'est un dimanche matin, sous les galeries de l'Odéon, que j'ai appris à l'aimer. J'étais sorti du collège avec l'énorme somme de trois francs, miraculeusement préservée à travers la semaine, et que je me promettais d'employer, suivant le goût de mon âge, à toute sorte de plaisirs et de dissipations. Mais le même hasard qui m'avait conduit sous les galeries de l'Odéon me fit ouvrir, parmi tant de livres étalés, un petit livre jaune d'assez chétive mine, *les Désirs de Jean Servien*. C'était, je crois, le premier roman de M. France ; jamais, en tout cas, je n'avais lu rien

(1) *Le Lys rouge*, 1 vol. Charpentier.

de lui. Je savais seulement qu'un auteur de ce nom avait fait des préfaces pour des éditions de Racine et de La Fontaine; je ne doutais pas aussi qu'il n'y eût mis des notes, et je me l'imaginais comme un professeur de collège érudit et ambitieux, ce qui, dans ces temps anciens, n'était point pour me le rendre cher. Mais il me suffit de lire quelques pages de son livre pour me sentir aussitôt pénétré de cette légère et profonde délice qui, aujourd'hui encore, se dégage pour moi de tous ses écrits. J'achetai le roman : ce qui me dispensa de déjeuner et de dîner ce jour-là, sans compter d'autres réjouissances très impatiemment espérées. Étendu sur un banc du Luxembourg, je lus, je relus l'admirable histoire, où il me semblait en outre — je me le rappelle à présent — retrouver peinte une jeune âme pareille à la mienne. Étrange illusion, et qui prouve bien la toute-puissante magie du style de M. France : car mon âme d'alors était simplement celle d'un mauvais collégien trop souvent privé de sortie, et avec Jean Servien je n'avais rien de commun, sinon peut-être une égale aptitude à nous alimenter de chimères. Et je me rappelle que le lendemain je me repris à ma lecture avec tant de passion, que mon bienheureux livre me fut presque aussitôt confisqué; de telle sorte que ce fut désormais au tour de mon maître d'études de s'attendrir sur les rêves de Servien et ses déceptions.

Je voulus du moins connaître ces préfaces que je me reprochais d'avoir dédaignées. Peut-être ne les connaissez-vous pas : ce sont des chefs-d'œuvre, et si je n'éprouvais pas un plaisir égal à tout ce qu'écrit M. France, je crois que ce sont ces préfaces que je préférerais. Jamais en tout cas le style de M. France n'a été plus pur et plus harmonieux; et jamais on n'a parlé de La Fontaine et de Racine dans une langue qu'eux-mêmes eussent pu mieux goûter. Car la langue de M. France est celle précisément qu'auraient parlée ces poètes, si, avec les habitudes de leur temps, ils avaient connu les idées, les sentiments, et les passions d'à présent. « J'avais dès lors, dit son héros Pierre Nozière dans le *Livre de mon ami*, un goût du beau latin et du beau français que je n'ai pas encore perdu, malgré les conseils et les exemples de mes plus heureux contemporains. Il m'est arrivé à cet égard ce qui arrive communément aux gens dont les croyances sont méprisées. Je me suis fait un orgueil de ce qui n'était peut-être qu'un ridicule. Je me suis entêté dans ma littérature, et je suis resté un classique. » Une aventure pareille est arrivée à M. France lui-même. Il s'est entêté dans sa littérature, il est resté un classique; et comme il avait en outre l'âme d'un poète, la faveur lui a été donnée de revêtir d'une forme parfaitement simple et aisée un monde infini de mobiles images, de pensées ingénieuses, d'étranges émotions. Ou plutôt, si je n'avais peur qu'on prît trop au sérieux ce qui n'est pour moi qu'une impression parmi cent autres, je dirais qu'il y a, dans l'œuvre de M. France, comme les reflets superposés de trois époques de notre littérature : car, contemporain de La Fontaine par le style, il l'est par la pensée de Voltaire, avec des sentiments tout modernes, des sentiments qui le rapprochent à la fois de Dickens et de Baudelaire.

***

Ni par le style ni par la pensée, en tout cas, il n'est de notre temps. Et c'est ainsi, par exemple, que jamais il n'a pu s'habituer à notre conception actuelle du roman. On lui a reproché de ne point savoir composer ses livres ; je crois au contraire qu'il les compose à merveille, mais qu'il ne parvient pas à en faire des romans. Il ne peut enfermer sa pensée dans l'étude d'un sujet unique et rigoureusement limité. Il s'est trop et de trop bonne heure accoutumé au rêve, qui ne souffre point de ces barrières, et se promène sur les choses d'un mouvement plus libre. Dans la nature et dans la vie, il distingue mille actions qui s'entre-croisent, il entend mille voix qui toutes le contraignent à les écouter. Développer une intrigue, marquer les temps successifs d'une passion, il le peut, et mieux que personne, mais toujours à la condition de s'arrêter aux détours du chemin, pour cueillir une fleur ou pour s'amuser d'une image comique. Et ce qu'il fait de ses livres, à défaut de romans, lui-même nous le dit dans la préface de *Jocaste :* « J'ai joint à ce récit une petite *chronique*, que nous intitulerons, s'il vous plaît, le *Chat maigre*. » Oui, le *Chat maigre* est une *chronique*, et aussi *Jocaste*, et les *Désirs de Jean Servien*, et le *Livre de mon ami*, et *Silvestre Bonnard*, et cette *Rôtisserie de la reine Pédauque*, qui suffirait à elle seule pour la gloire d'un grand écrivain. Chacun de ces livres est proprement une *chronique;* c'est-à-dire que, à la façon des romans des siècles passés, l'auteur y a représenté la vie, tour à tour, sous des aspects multiples et divers. On y trouve le rire à côté de l'amour, la tendresse s'y mêle à la raillerie, et la raison y alterne avec la fantaisie.

***

Et c'est encore une *chronique* que ce *Lys rouge*, dont je m'aperçois qu'en fin de compte je ne vous ai rien dit. Mais sans doute vous l'aurez déjà lu, et il vous en sera resté, comme à moi, un étrange et délicieux souvenir. C'est une *chronique* où la part du roman est plus grande qu'en aucun des livres précédents de M. France; mais l'autre part, la part du rêve et de la causerie, y demeure assez forte pour nous divertir l'esprit et pour charmer nos sens tout au long du récit.

Je crains même qu'à force d'être variées, ingénieuses, et belles, ces digressions n'empêchent au premier abordde sentir toute la force et toute la vérité de l'aventure d'amour qui forme le sujet principal du roman. Le poète Choulette, ivrogne, débauché, et pur, et aussi boiteux, comme le sont un grand nombre des personnages préférés de M. France; et l'épigraphiste Schmoll, et Vivian Bell, jeune Anglaise ingénue, qui s'installe à Florence pour y pouvoir mieux écrire des poèmes français; et la vieille et touchante Mme Marmet et l'inquiétant jeune prince Albertinelli, ce sont assurément d'inoubliables figures, toutes frissonnantes de vie et d'humanité; et ce sont d'inoubliables morceaux d'éloquence et de poésie, ces discours sur Napoléon, sur l'art florentin, sur le régime militaire; sans parler de ces légères et vives peintures de Paris ou de Florence qui, tout au travers du livre, surgissent brusquement devant nous, nous laissant au cœur, après elles, un inoubliable parfum. Mais au-dessus de tout cela il y a le roman, ou plutôt le drame, le triste drame des amours de la comtesse Martin et de Jacques Dechartre; et je voudrais dire encore la forte émotion que j'y ai ressentie.

J'ai été frappé, notamment, de la portée symbolique de cette aventure d'amour. L'amour sensuel est-il le véritable amour? C'est le seul, en tout cas, que nous ait décrit M. France; et il nous a fait voir comment, de tous les modes de l'amour, c'était le plus passionné et le plus tragique. Là est même, si je ne me trompe, la signification dernière du *Lys rouge*. Pour avoir aimé Mme Martin de tous ses sens, Dechartre a connu, plus cruellement que personne, les angoisses du doute et de la jalousie. Et de fait, ces angoisses ne peuvent manquer d'être cruelles d'autant plus que se mêlent davantage à l'amour le désir et le plaisir de la possession. Si l'amour sensuel n'est point le seul amour, il est du moins le plus tragique, et il n'y en a point à qui s'applique mieux tout ce que les poètes nous ont toujours dit de l'amour. Car il est à la fois respectueux et ardent, suppliant et tyrannique; et comme la raison n'y a point de part, les souffrances qu'il cause sont vraiment des blessures physiques, telles que la raison ne les saurait guérir. C'est ainsi que Dechartre aime Mme Martin; et c'est ainsi qu'il souffre à penser qu'avant lui un autre homme l'a tenue dans ses bras. Il est vrai que Mme Martin a aussi un mari, et que celui-là aussi l'a tenue dans ses bras, sans que l'amoureux Dechartre ait jamais songé à s'en émouvoir. Mais sans doute M. France aura ainsi voulu nous faire entendre mieux encore comment il y a toujours dans l'amour une part d'irréflexion et de fatalité. Oui, c'est une folie que l'amour, et tout y est fait pour déconcerter la raison. Et de là, précisément, lui vient son étrange beauté.

C'est encore une des conclusions qu'on peut tirer du *Lys rouge*. M. France y a montré le néant des préoccupations intellectuelles, l'inanité de la réflexion, et combien c'est peu de chose que les pensées les plus belles en comparaison d'un sentiment d'amour naturel et profond. Les discours des plus beaux esprits toutes les jouissances de la vie, de l'art et de l'intelligence, Mme Martin a cela autour d'elle; et, mieux faite que personne pour savoir en jouir, elle en souffre plutôt comme d'ennuyeuses contraintes. Un regard de Dechartre la touche plus profondément que les plus subtils paradoxes de Paul Vence, ou les plus élégantes explications de miss Bell. Car l'intelligence n'est rien devant l'amour, et l'esprit devient un encombrant fardeau dès que le cœur se réveille.

Tel est, pour moi, le sens de ce beau roman de M. France. Et c'est par là qu'il se rattache au reste de son œuvre. Parmi les écrivains de notre temps, personne n'a plus constamment, et en plus de façons, montré l'absolue vanité de ce qu'on nomme l'intelligence. Tantôt il nous l'a fait voir comme un jeu sans conséquence, un passe-temps délicat dont on peut user en toutes les manières. D'autres fois il lui a opposé la beauté plus haute d'une âme naïve et d'un cœur charitable. Et j'ai eu un grand bonheur à voir qu'en abordant le roman mondain il n'avait pas renoncé à son ancienne conception de la vie. Dans le milieu intellectuel et raffiné où il les a placés, Mme Martin et Jacques Dechartre continuent à affirmer la supériorité de l'amour sur l'intelligence, et des sentiments naturels sur les plaisirs raffinés de l'esprit.

T. DE WYZEWA.

CHOSES ET AUTRES

Les vacances! Savez-vous bien que, dans ma jeunesse, il n'y avait de vacances que pour les collégiens et les gens de robe? Les collégiens allaient dans leur famille et les magistrats à leur maison des champs. Mais on n'avait pas encore imaginé de déserter Paris en masse, ni d'effectuer cette sortie torrentielle qui jette chaque année, à date fixe, hommes, femmes, enfants sur les plages et sur les monts.

A quelle époque exactement a commencé cette habitude? A-t-elle précisément coïncidé avec l'invention des chemins de fer? Est-ce une mode anglaise qui s'est introduite chez nous? La question mériterait d'être serrée de près, et, si les aubergistes n'étaient pas des ingrats, ils la mettraient au concours.

Je sais bien qu'autrefois on allait aux eaux. Mais on y allait pour sa santé. On se rendait dans ses terres. Mais c'était affaire aux gens qui avaient des ter-

res. Il y avait des voyageurs, mais des touristes bien peu, et de villégiature il n'était pas beaucoup question, car sortir de chez soi était presque un péril.

Encore aujourd'hui, tous les dimanches, l'Église catholique adresse au ciel des prières spéciales pour les voyageurs, qu'elle met sur la même ligne que les malades et les femmes enceintes. Sachez que quand vous allez à Dieppe ou à Luchon, vous êtes l'objet d'oraisons particulières et de formelles recommandations au Seigneur. J'imagine que le Seigneur doit avoir modifié les effets de sa grâce, avec le temps et les circonstances. Il évitait jadis aux voyageurs de se casser le cou par les chemins ou d'être détroussés par les voleurs. Il garde aujourd'hui ceux qu'il couvre de sa protection de la tentation du baccarat et du péril des petits-chevaux.

La montagne, qui enfantait autrefois des souris, enfante aujourd'hui des alpinistes, qui sont autant d'amoureux. Parbleu ! elle doit trouver du changement.

Sans parler de ce petit rageur de Président de Brosses qui, furieux contre les Apennins, déchargeait sa mauvaise humeur dans le bas du dos des postillons, — voici comment Mme du Bocage, étant à Lyon vers 1750, parle de ce qu'elle appelle les *glacières* de la Suisse : « C'est une chaîne de montagnes longue de vingt-cinq lieues, où les curieux osent faire de petits voyages. Ces monts tout de glace, et sans doute inhabitables, n'ont pas dégelé depuis la création ; on en montre d'immenses lambeaux tombés, selon la tradition de la République, bien avant sa fondation.»

Et Voisenon en 1761 : « Ce pays-ci ressemble à l'enfer comme si on y était, excepté pourtant qu'on y meurt de froid ; mais c'est une horreur à la glace. »

Je ne sais plus quel autre voyageur raconte très sérieusement d'un curé des Pyrénées que, lorsqu'il se retourne, à l'autel, pour le *Dominus vobiscum*, il ne voit bien souvent dans le sanctuaire que des loups, des ours et des lynx, à la place de ses paroissiens enfuis.

Qu'en pensez-vous, Joanne, et vous, Bœdeker ?

— Et la mer? Trois filles d'honneur de la reine, mordues par un petit chien de Mme de Montespan, s'en vont à Dieppe se faire plonger trois fois dans la mer, pour se préserver de la rage. C'était le traitement Pasteur de ce temps-là. Il faut voir le beau bruit que cette expédition fit à la cour et à la ville, et quel événement que ce plongeon. Ces dames ne se doutaient guère qu'elles inauguraient une plage à la mode, et que deux cents ans après, toutes les filles — d'honneur ou non — n'auraient d'autre souci que de les imiter et d'aller là-bas se baigner, sans y être forcées.

Un des premiers qui aient contribué à la vogue des bains de mer, c'est, je crois, Alphonse Karr. Et notez qu'on lui reprochait très vivement de quitter Paris pour les plages normandes. Les lecteurs des *Guêpes* supportaient mal que le rédacteur prît des vacances, et on ne comprenait pas ces absences. Il est obligé de s'en justifier. « Qu'appelez-vous mon absence de Paris? dit-il dans le numéro de septembre 1841. On va vite à Paris, quand on en est à seize heures par les messageries (il était au Havre). Croyez-vous que j'aie envie, comme une partie des bons Parisiens, de passer mon été à aller voir un dimanche les fortifications de Vincennes, et un autre les fortifications de Belleville? Pensez-vous que j'aie rompu mon ban parce que quelqu'un m'a vu pêcher des crevettes et des équilles sur les côtes de Normandie? Ai-je besoin d'être à Paris pour savoir que... que... » vous voyez d'ici le développement.

***

Aujourd'hui le journaliste prend des vacances, au même titre que son épicier ou son concierge, mais le souci de l'article quotidien monte en croupe et galope avec lui.

— Monsieur, me disait l'autre soir l'un d'eux, qui appartient à la presse d'opposition violente, vous êtes bien heureux; vous admirez cet horizon magnifique, cette mer aux merveilleux reflets, c'est fort bien. Mais moi, qui me donnera la demi-douzaine d'épithètes dont j'ai besoin pour flétrir le gouvernement? Rien de moins suggestif en politique que la mer et les couchers de soleil. Je vous en prie, Monsieur, aidez-moi donc.

— Vous voulez parler des hommes au pouvoir ? Eh bien, que diriez-vous de « franches canailles » ?

— C'est de la camomille.

— Et « derniers des lâches » ?

— Cela a trop servi.

— Voyons, procédons méthodiquement. Nous avons les injures tirées de l'aspect physique, de l'allure, de la physionomie de la personne : « ventru, bossu, pommadé, bancal, bancroche, poussif, scrofuleux... » Cela ne vous dit rien ? Nous avons les injures tirées du pays d'origine des gens : « Auvergnat, Limousin, Savoyard... » Hein ? « Ce Savoyard d'Auvergnat ou ce Limousin de Savoyard ? » — Non ? Et celles tirées de l'état de santé du sujet : « le constipé ou bien le contraire, le diabétique, l'hémiplégique » ? J'ai précisément chez moi un dictionnaire de médecine fort propre à vous tirer d'embarras. — Il y a encore les injures tirées des trois règnes de la nature...

— Non, voyez-vous, tout cela est usé. La dépréciation des épithètes est épouvantable. Nous souffrons de la mévente des injures. Il y a surproduction. Tant de gens s'en mêlent ! Il faudra que M. Méline et ses droits protecteurs nous soient en aide. L'intéressé, le patient, souffre bien encore un peu du

gros mot, mais le public n'y prend plus garde.

« Quand nous disons, par exemple : « Encore une nouvelle canaillerie de ce gouvernement de cannibales entre les griffes duquel se débat la France », on sait qu'il faut traduire : « Le ministère nous semble avoir tort dans telle question. » Et ainsi du reste. Voyons : comment diriez-vous de façon un peu vive, un peu énergique : « Le cabinet a été mal inspiré en présentant ce projet de loi? »

— Mais je pourrais dire premièrement : « Le cabinet a mal été inspiré en présentant ce projet de loi. »

— Et encore ?

— « Mal inspiré a été le cabinet en ce projet présentant. » Ou bien : « Ce projet présentant, a été le cabinet mal inspiré. »

— Vous n'y êtes pas : il faut dire : « L'ordure infâme que cette association de bandits a déposée... » Mais cela même ne prend plus.

— Que voulez-vous ? On exagère depuis si longtemps. Gui-Patin, en 1664, déclare hardiment : « Nous sommes arrivés à la lie de tous les âges. » En 1664 ! au début radieux du grand siècle, à l'aurore du Roi-Soleil !

— Oui, ce sont des choses qui se disent. Je ne sais ce qu'on en pensait en 1664, mais aujourd'hui les petits enfants n'y croient plus.

Il n'est pas jusqu'à l'interview, suprême espoir et suprême ressource, qui ne périclite. Les patients résistent, se révoltent. Voilà qu'on parle de coalition, de grève ! Ce sera la fin des fins.

— Vous êtes bien pessimiste. Je crois que c'est la faute des vacances. L'article politique, agressif, violent, n'est pas article de bains de mer et de villes d'eaux. Les gens ont besoin de se délasser, de se détendre. Dans leur journal ils recherchent les parties tranquilles, les nouvelles de l'étranger, des choses qui ne montent pas l'imagination et n'excitent pas le système nerveux : les Chinois ont massacré les Japonais, ou les Japonais ont exterminé les Chinois. Voilà ce qui intéresse, avec le crime de la rue Sainte-Anne et la Chronique des Tribunaux.

On lit aussi le Bulletin de l'Observatoire pour savoir quel temps il fait, et les Comptes rendus de l'Académie des Sciences : la ferratine, les taches du soleil, la transfusion du sang des salamandres aux grenouilles.

— Grenouilles ! voilà le mot que je cherchais, merci, Monsieur. Je vais appeler le ministre : « grenouille » et je dirai que c'est ce gouvernement malpropre qui fait des taches au soleil. Ah ! Monsieur, que cet horizon est majestueux, et que la mer me semble belle à présent !

JEAN-PIERRE.

BULLETIN

Bibliographie.

Silvio Romero, *Doutrina contra doutrina. O evolucionismo e o positivismo na republica do Brasil.* (*De doctrine à doctrine. L'évolutionnisme et le positivisme dans la République brésilienne.*) J.-B. Nunes, editor, Rio-de-Janeiro, 1894.

Ce volume est le premier d'une série qui doit résumer dans la pensée de l'auteur le choc final de l'évolutionnisme et du positivisme. De là ce titre *De doctrine à doctrine* qui sent de loin la dispute scolastique. Cela est prétentieux comme une thèse de docteur allemand.

M. Silvio Romero discute en effet des questions depuis longtemps épuisées. Malheureusement, l'érudition contemporaine ne s'est pas du tout prononcée dans le sens où conclut l'auteur de *Doutrina contra doutrina.* Qu'il se donne la peine de lire seulement la remarquable *Histoire de la philosophie en France au XIXe siècle* que vient de publier M. Ch. Adam, et qu'il médite un peu le bilan de l'évolutionnisme si magistralement dressé par lord Salisbury au congrès de la *British Association* à Oxford.

En ce qui concerne les aperçus relatifs aux choses et aux hommes du Brésil, M. Silvio Romero nous semble avoir trop pris au sérieux certains de ses compatriotes qui ont découvert dans les écrits d'Auguste Comte toute une constitution politique pour leur pays. Ce sont évidemment des enfantillages auxquels il convient de ne pas s'arrêter. Cependant, à en croire M. Romero, ces élucubrations n'auraient pas peu contribué à conduire le Brésil à la dictature militaire dont il pâtit en ce moment. C'est un exemple des aberrations où des lectures trop fortes peuvent conduire des cerveaux mal préparés.

O. A.

L'Armorial du premier Empire.

M. le vicomte A. Révérend, directeur de l'*Annuaire de la noblesse* fondé en 1843 par Borel d'Hauterive et qui en est à son cinquantième volume, a entrepris le premier la publication d'un *Armorial du premier Empire* (titres, majorats et armoiries concédés par Napoléon Ier); cet armorial formera 4 volumes grand in-8° de 300 à 400 pages. Le premier volume (A, B, C) vient de paraître (Bureau de l'Annuaire, 25, rue Fontaine), et donne une haute idée de la conscience et de l'érudition de l'auteur. C'est d'ailleurs une tâche délicate d'élucider les titres nobiliaires d'une époque dont P.-L. Courier disait : « *La noblesse,* Messieurs, *n'est pas une chimère,* mais quelque chose de très réel, très solide, très bon, dont on sait tout le prix. Chacun en veut tâter, et ceux qui autrefois firent les dégoûtés ont bien changé d'avis depuis un certain temps. Il n'est vilain qui, pour se faire un peu décrasser, n'aille du roi à l'usurpateur et de l'usurpateur au roi, ou qui, faute de mieux, ne mette au moins un *de* à son nom... »

H. M.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

1er septembre 1894.

La session des Conseils généraux s'est continuée tranquillement et plusieurs d'entre eux ont déjà terminé leurs travaux sans que rien soit venu troubler leurs paisibles délibérations. Ces assemblées départementales se renferment très sagement dans les attributions modestes que la loi leur a dévolues, et si quelques discussions violentes se sont engagées, ce n'a été nullement au sujet des anarchistes ou des tendances modérées du gouvernement, mais bien uniquement sur des questions économiques. Quelques Conseils généraux du Midi ont émis des vœux énergiques relatifs à la protection viticole, et ont blâmé les pouvoirs publics de leur indifférence à l'égard des vignerons. Dans le département des Pyrénées Orientales le préfet a même cru devoir s'opposer à la mise en discussion des propositions faites à ce sujet par des conseillers généraux. On passa outre, bien entendu, à cette prétention préfectorale. En effet la loi qui interdit les vœux sur les questions politiques les autorise formellement sur les questions économiques.

Il serait temps que l'on renonçât à ces subtiles distinctions et que l'on n'entravât pas la liberté des Conseils généraux en matière de vœux. Assurément nous trouvons tout à fait ridicule qu'un Conseil général, au lieu de s'occuper de la vicinalité, ou du budget départemental, perde son temps à émettre des vœux platoniques sur la séparation des Églises et de l'État, ou sur la socialisation des moyens de production. Mais si une de nos assemblées départementales veut consacrer ses séances à de telles occupations, il n'y aura aucun moyen de l'empêcher. On annulera le vœu et ce sera tout. S'il s'agissait d'une délibération ferme ayant une sanction, et dépassant les attributions du Conseil général, comme par exemple la création ou la suppression d'un emploi, il serait possible de déclarer nulle et non avenue la décision du Conseil ; mais annuler l'émission d'un vœu, c'est tout simplement une plaisanterie qui déconsidère l'autorité préfectorale.

Et cette chinoiserie surannée a d'autres conséquences : elle défend aux Conseils généraux de manifester par des vœux leur opinion au sujet de la loi sur la presse par exemple, mais elle leur permet de donner leur avis sur le tarif général des douanes. Le tarif général des douanes, duquel dépend en grande partie la prospérité et la tranquillité du pays, ce n'est pas légalement de la politique.

Ce qui est agréable au gouvernement, ce n'est pas non plus de la politique. Lorsque des Conseils généraux émettaient des vœux en faveur du service de trois ans, ou de la loi scolaire, comme le gouvernement était de cet avis, les vœux n'étaient pas considérés comme politiques. Si le gouvernement changeait et qu'on voulût abroger ces lois, un vœu d'un Conseil général en faveur de leur maintien deviendrait politique et séditieux.

Un vœu pour la réforme générale de l'impôt est économique ; un vœu pour l'impôt sur le revenu est politique. Les pauvres Conseils généraux n'ont pas d'autre critérium pour se reconnaître au milieu de cette législation, et savoir ce qui leur est permis ou leur est défendu, que la parole de leurs préfets ; c'est aussi insuffisant que peu libéral ; car ces éminents et utiles fonctionnaires ont pour habitude d'appeler « liberté » ce qui est conforme à l'opinion gouvernementale et « licence » ce qui est hostile à cette opinion.

Les Conseils généraux n'ont pas d'autres ressources que de ne pas tenir compte de la loi en ces matières. Or une loi qu'on viole si souvent et si facilement, sans qu'il y ait un moyen quelconque d'empêcher cette violation, est inutile : il ne reste qu'à la laisser tomber en désuétude ou à l'abroger.

*
* *

Les lois répressives de l'anarchie devraient être beaucoup plus justement appelées lois répressives de l'ivrognerie. Il n'est pas de jour, en effet, que nous n'apprenions l'arrestation de quelque malheureux ivrogne accusé d'avoir prononcé, étant en état d'ivresse, des paroles répréhensibles relatives à la mort de M. le Président Carnot ou des choses du même genre, dont il ont complètement perdu mémoire lorsqu'ils ont cuvé leur vin. Cela n'empêche pas les mois et les années de prison de pleuvoir dru sur eux. Il convient d'espérer que la crainte de trop parler après avoir bu et de se réveiller un beau matin avec trois ans de prison sur le dos, et peut-être la relégation à Cayenne au bout de ces trois ans, fera diminuer la consommation des eaux-de-vie frelatées.

*
* *

M. Spuller a prononcé à Lille un discours empreint de l'esprit de sagesse pratique dont l'honorable sénateur de la Côte-d'Or a toujours fait preuve dans une carrière politique déjà longue. Il a renouvelé et accentué ses déclarations en faveur de l'apaisement social et politique, et il a en quelques paroles réduit à néant les attaques qui avaient été dirigées contre lui, en expliquant que dans sa pensée il ne s'était jamais agi d'inaugurer une politique de réaction, mais bien de gouverner selon un esprit de tolérance, de méthode et de liberté, conforme à la véritable conception républicaine. Et ces déclarations faites devant la statue de ce ferme républicain de la première heure que fut Testelin, empruntent à cette circonstance une importance particulière.

*
* *

Après une très longue, très laborieuse et très infructueuse session, le Parlement anglais vient d'être prorogé. Et l'on est bien obligé de reconnaître que les successeurs de M. Gladstone n'ont pas donné ce que l'opinion publique attendait d'eux. Peut-être est-ce que la rivalité non dissimulée entre lord Rosebery et sir William Harcourt a empêché l'unité d'action dans le parti libéral ? Mais quelles que soient les causes qui ont amené ce résultat, il est certain que le parti ministériel a perdu du terrain, tandis que les conservateurs et les ministres en ont gagné.

Dans le discours du trône que les ministres ont fait signer à Sa Gracieuse Majesté, un passage est consacré à la fixation des limites du fameux Etat-tampon qui sépare les possessions françaises des possessions anglaises dans la haute vallée du Mékong. Ces traités de limites n'ont pas réussi aux Anglais dans ces derniers temps ; ils espèrent se rattraper avec la France et le Siam. Mais notre diplomatie, dirigée avec habileté par M. Hanotaux, pourra, nous en sommes convaincus, ne pas se laisser berner par ces passés maîtres de l'art d'accaparer à leur profit tous les coins disponibles du globe.

H. P.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31552. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 10 — 4e SÉRIE. — TOME II — 8 SEPTEMBRE 1894

MES SOUVENIRS D'ENFANCE (1)

ÉPILOGUE : QUARANTE ANS PLUS TARD

Avant de clore la série de mes souvenirs d'enfance, je voudrais achever autant que possible de dessiner la physionomie de mon père; car jusqu'ici je ne l'ai montré que jeune encore, ayant à peine dépassé la trentaine, au temps des erreurs et des folies. Pour lui rendre pleine justice il faut le voir, arrivé à la vieillesse, finissant sa vie *en philosophe*, sans jamais se plaindre de personne, ni de lui-même, et, dans la mesure de ses moyens très modestes, toujours prêt à aider tout le monde.

Je lui rendais visite tous les ans, et je veux rapporter ici la dernière entrevue que j'eus avec lui, pendant l'été de 1867.

Il habitait alors, depuis dix ou douze ans, aux environs de Freienwalde, un petit village nommé Schiffmühle, sur l'Oder. C'étaient quelques maisons situées à une grande distance l'une de l'autre, au bord des flots jaunes et dormants, tandis que derrière cette rangée d'habitations s'élevaient des collines de sable assez élevées, couronnées par un bois de sapins. La maison de mon père se trouvait à l'endroit où un vieux pont de bois relie la digue de Freienwalde au village de Neu-Jornow. Je ne sais à quelles conditions cette maison avait été acquise ; bien qu'elle fût fort modeste, son prix devait cependant dépasser les ressources de mon père, dont la fortune avait été se fondant entre ses mains. Quoi qu'il en soit, il l'appelait toujours : « ma maison », et aurait pu inscrire sur la porte la devise du pavillon de chasse du prince Frédéric-Charles : « *petite, mais bien à moi* ». Il demeurait là avec une gouvernante entre deux âges, à qui s'appliquait à merveille la première béatitude de l'Évangile : *bienheureux les pauvres d'esprit!* Cela ne faisait pas le bonheur de mon père qui avait conservé pour la causerie sa passion d'autrefois. Heureusement il avait pris depuis longtemps l'habitude du monologue.

Suivant mon usage, je lui avais annoncé mon arrivée. J'avais fait en chemin de fer le voyage jusqu'à Eberswalde, puis j'avais parcouru en voiture ouverte la route charmante jusqu'à Freienwalde, et maintenant je m'avançais sur la chaussée ombragée de vieux saules d'où j'apercevais déjà au loin les toits rouges de Schiffmühle. Lorsque je fus arrivé près du pont, cette question se présenta comme toujours à mon esprit : « Comment allais-je trouver mon père ? » Mais avant d'avoir pu y répondre, j'aperçus le vieillard qui guettait mon arrivée de la fenêtre du pignon ; il quitta aussitôt son poste d'observation pour venir à ma rencontre. Depuis qu'il vivait seul, il poussait à l'extrême le dédain de la tenue, surtout pendant les chauds jours d'été. Il portait ce jour-là un costume de toile grise, et comme il détestait d'être sanglé et boutonné, on apercevait sous la jaquette une chemise de nuit au col largement ouvert. Sur la tête une calotte verte à bord noir. Le dernier vestige des temps meilleurs était une superbe canne de bambou, surmontée d'un gros pommeau d'ivoire.

Nous nous embrassâmes : « Je suis content de te revoir. Comment vont ta femme et tes enfants? » Et

(1) Voyez la *Revue* des 11, 18 et 25 août.

il reprit aussitôt, sans attendre de réponse, car les affaires de famille l'intéressaient peu : « C'est la vie d'un ermite que je mène, ou, si tu veux, d'un anachorète, c'est-à-dire, je crois, d'une ermite au superlatif. Les mots étrangers semblent, à tort ou à raison, renforcer la signification des idées qu'ils expriment. Tu as du beau temps, c'est une vraie chance. Un *temps de Hohenzollern!* Tu as beaucoup écrit sur les Hohenzollern, voici que tu as le même temps qu'eux, c'est ta récompense. Quant à moi, tu le sais, je tiens pour Napoléon. C'était un génie supérieur. T'ai-je dit que le prince Guillaume, — le vieux prince, celui qui portait toujours l'uniforme des dragons, bleu clair avec un collet noir, — t'ai-je dit qu'il avait toujours le buste de Napoléon devant les yeux, sur sa table de travail?

— Sans doute, tu me l'as dit plus d'une fois.

— Plus d'une fois? répéta-t-il. Oui, oui, ce sont toujours mes anciennes anecdotes, je n'en ai pas ajouté d'autres à mon répertoire; te souviens-tu : Lannes, et la Tour d'Auvergne, et Michel Ney? Je vois toujours mon vieil ami, Michel Ney, adossé à la muraille du Jardin du Luxembourg, par un sombre jour de décembre. L'officier qui commandait le peloton, en relisant le jugement de la cour martiale, voulut donner au condamné ses titres de prince et de duc, mais mon ami Ney l'interrompit d'un geste, et, de sa voix grave : « *Pourquoi tous ces titres? Michel Ney... rien de plus... et bientôt un peu de poussière...* » Un peu de poussière, oui, nous en sommes tous là, et quand on a soixante et onze ans...

— Ah! papa, il ne faut pas penser à cela!

— Tu as raison, la mort est une chose vilaine à considérer. Mais qu'on y pense ou non, elle s'annonce, elle arrive, elle est là! Mais laissons cela. La mort est un singulier mot de bienvenue à un visiteur. Voici Louise qui vient te dire bonjour. Sois gentil pour elle, même si elle dit quelque sottise, ce à quoi tu peux t'attendre, d'ailleurs.

En parlant ainsi il m'introduisit dans le vestibule et monta dans sa chambre pour améliorer sa toilette dans la mesure du possible. Louise, pendant ce temps, me contait, en fort bons termes vraiment, que depuis deux jours le père se réjouissait à l'idée de ma visite. Puis elle revint à sa cuisine pour préparer l'omelette traditionnelle.

Quand mon père descendit, dans sa redingote des anciens jours devenue beaucoup trop étroite, nous restâmes quelques instants sur le seuil où régnait une fraîcheur délicieuse. Les portes étaient ouvertes, et d'un coup d'œil on pouvait voir tout le rez-de-chaussée. De chaque côté du vestibule se trouvaient deux chambres : à droite l'appartement de mon père, à gauche la chambre de Louise et la cuisine.

Mon père me mena ensuite dans sa chambre à coucher. Elle était éclairée par une large fenêtre et aérée par une autre toute petite, sorte de guichet toujours ouvert devant lequel flottait un léger rideau.

— Tu n'as pas froid, pendant la nuit?

— Non, mon garçon. Quand tout est fermé, j'étouffe. Quant aux voleurs, je ne les crains pas; aucun n'est assez mince pour passer par cette ouverture, et d'ailleurs, j'ai mes pistolets.

— Ce sont toujours les anciens, avec lesquels il était impossible de tirer?

— Parfaitement. Du reste, qu'un pistolet parte ou non, peu importe. L'effet moral est produit. L'effet moral est tout.

— Crois-tu?

— Certes, je le crois. Je suis arrivé tard à cette conclusion, mais mieux vaut tard que jamais. Et maintenant passons dans la salle à manger. Louise a déjà mis la table. Si mon odorat ne me trompe pas, nous avons aujourd'hui de la poitrine de veau. Aimes-tu cela? Oui? C'est étonnant comme on hérite des goûts de ses parents. Et les verres, les reconnais-tu? Ce sont ceux que nous avions à Swinemünde. Il n'en reste, il est vrai, plus que deux, mais c'est suffisant, car mon modeste logis ne peut abriter plus d'un hôte à la fois. Te souviens-tu du vieux Flemming et de son bordeaux qu'il appelait du médoc? Médoc est une petite localité de 1400 habitants, tout au plus. Un bien brave homme, ce vieux Flemming; il fait aujourd'hui partie de la grande armée, nous le rejoindrons tous à notre tour. Que dis-tu de l'Exposition universelle? Les Français font tout mieux que les autres. Et ce Louis-Napoléon! Il a quelque chose de l'ancien, et c'est à bon droit qu'il affirme que dans la vie, du moins dans la vie d'un peuple, tout se tient et s'enchaîne, et que là où l'on trouve les meilleurs généraux, on trouvera aussi les meilleurs peintres, les tailleurs et les cordonniers les plus habiles.

— J'ai lu cela, je crois, mais je ne sais pas où exactement.

— Toujours la même histoire! dit mon père en souriant. Je ne sais pas où j'ai lu! Et quand je songe que tu travailles pour les journaux! Chaque fois que tu me rends visite, je remarque que je suis plus ferré que toi. Du reste, je l'étais plus que toutes les fortes têtes de Ruppin et de Swinemünde. Ceux de Swinemünde, passe encore; des gens qui sont toujours sur le chemin de Londres ou de Copenhague ne peuvent être au courant de toutes les nouvelles; mais les professeurs de Ruppin!... Je n'en revenais pas en voyant comme je savais tout mieux qu'eux, sauf les poésies d'Horace et les verbes irréguliers. Voilà, par exemple, le vieux Starke. Son dada était Aristote, hors de là il ne connaissait plus rien. Oui, je ne cesse de le répéter, la science des écoles se fourvoie; on n'apprend pas ce qu'il faudrait apprendre! Ney est

plus intéressant que Pélopidas et... mais voici Louise qui apporte l'omelette. Prends de ce côté-ci, l'autre est un peu brûlé. Le dîner terminé, je te montrerai ma basse-cour et ma carrière, et puis nous ferons une promenade jusqu'à Neuenhagen. Quand il fait beau, je peux marcher sans trop de fatigue.

Ce programme fut suivi de point en point. D'abord la basse-cour. Mon père poussa la porte d'une petite étable, et deux cochons montrèrent leur groin à l'ouverture.

— Qu'en dis-tu? de rudes gaillards, hein? Quand ils m'entendent, ils deviennent fous de joie et il n'y a pas à les arrêter.

— Je suis sûr que tu les gâtes. Maman et mamzelle Schroder disaient toujours que tu dépensais pour la nourriture des animaux plus qu'ils ne valaient.

— Oui, mamzelle Schroder ; une brave fille! Elle ne pouvait pas me souffrir, parce que je donnais les plus beaux morceaux à Pierre et à Pierrette. Maintenant ce sont ceux-ci.... Allons, allons ! un peu de tranquillité, là-bas !

Il se baissa et flatta de la main ses favoris. Il me raconta de nombreux traits prouvant l'intelligence de ces animaux, « dont les organes intérieurs, comme cela est constaté scintifiquement, offrent une ressemblance frappante avec ceux de l'homme ». Il y a là matière à réflexion.

Alors il mit son bras sous le mien et, sortant de la cour par une petite porte grillée, nous nous engageâmes dans un chemin en zigzag sur le flanc de la colline de sable. A droite et à gauche on voyait de profondes excavations, où l'on extrayait d'assez grosses pierres.

— C'est toi qui exploite ces carrières?

— Sans doute, c'est une importante entreprise! Naturellement, je ne m'occupe de rien, je donne la permission d'extraire ces pierres qu'on charge sur des bateaux et l'on me paie. On a raison de dire que l'argent gît dans la terre ; quand on n'en tirerait qu'un chargement de pierres, ce serait encore vrai.

Nous continuâmes à monter le chemin en zigzag, et arrivâmes au plateau que couvrait la forêt de sapins. Au sortir du bois nous prîmes une large chaussée en ligne droite, bordée de sorbiers.

— Voilà une superbe route pour le pays, dis-je. Où conduit-elle ?

— A Oderberg, et de là à Neuenhagen.

— J'ai été à Neuenhagen il y a quelques années ; c'est un endroit très intéressant. Hippolyte von Uchtenhagen y est enterré, tu ignores peut-être ce détail. Mais ce qui m'a le plus intéressé, c'est une petite chambre où les Suédois ont brûlé vif le bailli de Neuenhagen sur un feu de paille pendant la guerre de Trente ans. Et maintenant on dort dans cette chambre. Quant à moi, j'en préférerais une autre.

Mon père fit un signe d'assentiment.

— Rôtir un homme tout vif, repris-je, et cela parce qu'ils voulaient tirer de l'argent de ce malheureux. O le maudit argent !

— Oui, le maudit argent ! répéta mon père. Souvent il n'est que cela en effet, mais il y a aussi un argent béni. Aujourd'hui je le reconnais, l'argent est une puissance ; on ne doit pas rôtir un bailli pour s'en procurer, mais quand on en a, il faut le garder. A présent vous êtes tous sans fortune.

— Papa, ne parlons pas de cela ; tu sais bien que cela nous est indifférent.

— A toi peut-être, mais non à ta mère.

— Elle s'est résignée à son sort.

— Résignée ! Vois-tu, mon garçon, c'est ce qui m'accuse, et la bonne femme avait raison. Je me le dis tous les jours quand, assis en face de Louise, je lui explique mon système du monde parce que je n'ai pas d'autre auditeur à ma portée. Et quand je lui dis : « N'est-ce pas vrai, Louise ? » elle tressaille et me regarde avec de grands yeux effarés.

— La situation est surtout pénible pour toi, papa.

— C'est possible, et elle le serait encore davantage si je ne me disais : « Les circonstances font les hommes. »

— Tu nous le disais déjà quand nous étions enfants, et sans doute tu avais raison.

— Oui, j'avais raison. Mais alors je le disais sans y attacher grande importance. Aujourd'hui ma conviction est profonde. Puisque nous sommes sur ce sujet et que je ne sais combien de temps encore je ferai partie de ce monde sublunaire, j'ajouterai quelques mots. Il y a des gens qui disent : Le jeu a été cause de tout le mal ; c'est faux. Le jeu ne fut que la conséquence du mal véritable, à savoir ma jeunesse, à la fois ma faute et mon excuse. J'étais comme l'agneau dans la prairie, qui bondit jusqu'à ce qu'il se casse la patte.

Il s'arrêta un moment, car il souffrait de l'asthme, et je lui demandai s'il ne serait pas temps de retourner.

— Oui, dit-il, retournons ; nous aurons le vent dans le dos et c'est plus commode pour parler. Il faut que je te confie tout ce que j'ai sur le cœur. Je disais donc que ma jeunesse était cause de tout. Songe un peu : à peine sorti de l'école, je m'engageai ; à peine de retour au logis je me fiançai ; et le jour où j'avais vingt-trois ans, je me mariai ; quand j'eus vingt-quatre ans, tu étais déjà là.

— Pour moi ta grande jeunesse était un avantage.

— Sans doute, tout a son bon côté. Mais l'inexpérience est pourtant une chose déplorable, surtout quand elle entraîne l'oisiveté. Avec quelle impatience

j'attendais le soir pour voir dresser cette maudite table de jeu !

— C'est étrange, j'ai hérité de presque tous tes penchants, mais pas de celui-là. Le jeu m'a toujours profondément ennuyé.

Il sourit tristement : « Mon pauvre garçon, tu te trompes si tu crois qu'ici, plus qu'ailleurs, nos goûts sont différents. Jamais je n'ai trouvé au jeu le moindre attrait ; d'ailleurs je jouais très mal. Mais lorsqu'on s'est ennuyé toute la journée, on cherche le soir une distraction quelconque. Et voilà comment j'ai perdu tout mon argent, voilà pourquoi je suis ici seul, et pourquoi ta mère s'effraie à la seule pensée de me revoir auprès d'elle. Nous nous sommes fiancés il y a près de cinquante ans, elle m'écrivait alors des lettres fort tendres, car elle m'aimait. Mais voilà ! un penchant mutuel n'est pas suffisant pour faire un mariage heureux ; se marier, c'est l'affaire des gens raisonnables, et je n'avais pas encore eu le temps de devenir raisonnable.

— Me permets-tu de rapporter cette conversation à maman ?

— Sans doute, quoiqu'elle ne contienne rien de nouveau pour elle. Ce sont ses propres paroles que je viens de répéter. Elle a du moins la satisfaction de m'avoir à la fin amené à son avis. Elle a toujours parlé et agi sagement, elle !

Nous étions parvenus à l'endroit où la chaussée, au sortir de la forêt, descend vers le fleuve. Au delà du pont s'étendait l'étang dans toute sa luxuriante beauté ; en deçà s'élevait la maison de mon père, et de la cheminée on voyait s'élever une mince colonne de fumée.

— Nous voilà arrivés, et Louise sans doute prépare le café. Elle s'y entend. « Il n'est si petite fleurette qui ne distille un peu de miel. » Tu feras l'éloge de son café, sinon elle me répétera vingt fois que tu ne l'as pas trouvé à ton goût. Puis, pour mettre le comble à mon bonheur, elle se mettra à pleurer.

A cinq heures arriva le moment de la séparation. Mon père me conduisit jusqu'au pont.

— Eh bien donc, au revoir, si je dois te revoir encore !

Sa voix était émue ; sans doute il avait le pressentiment que cet adieu serait le dernier.

— Oui, oui, je reviendrai bientôt !

Je revins bientôt ; mais ce fut pour conduire le vieillard à sa dernière demeure, au flanc de la montagne, où il repose loin des joies et des douleurs de la vie.

THÉODORE FONTANE.

(Traduit de l'allemand par M. G. ART.)

UN DÉCADENT GREC

Il faut d'abord définir. Un décadent pour moi est l'écrivain qui, d'une insuffisante originalité, d'un vif et alerte talent du reste, pousse à un certain excès les défauts soit de l'école soit de la race à laquelle il appartient, en en retenant d'ailleurs, et en en montrant encore les qualités essentielles.

Ce n'est pas un imitateur, point forcément du moins. L'imitateur est un homme sans originalité du tout, donc sans talent proprement dit, mais intelligent, qui a bien étudié les procédés d'hommes de génie qu'il admire, et qui sait donner au lecteur l'illusion d'une suite et d'un prolongement de l'école qui a fleuri immédiatement avant lui, ou longtemps avant. Le décadent, lui, peut ne pas imiter, ne pas connaître même ceux dont il est le dernier reflet : il est, seulement, de leur race, de leur complexion, de leur tour d'esprit, et il les rappelle en donnant la sensation d'une moindre grandeur et aussi de je ne sais quelle exagération et déviation ; il en est, selon les degrés, le portrait pâli, et aussi la demi-parodie, ou la quasi parodie, ou la véritable parodie, involontaire.

Les exemples seuls font comprendre. Silius Italicus est un imitateur. Lucain n'est pas du tout un imitateur, et il est un décadent. Il est original, très original ; il crée presque un art nouveau. Mais il est décadent en ce sens que ces qualités de vigueur, de concision, d'éloquence lapidaire et de poésie sentencieuse, qui sont des qualités toutes latines, il les exagère, les pousse à l'extrême, les atteint en les dépassant, avec quelque chose en toute sa manière qui sent l'effort et la volonté tendue.

Campistron est l'imitateur de Racine, et Marivaux en est le décadent. Campistron est un simple élève. Marivaux est-il élève ? Il est probable, mais je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que du groupe d'esprits (La Rochefoucauld, Racine, La Fayette) qui a mis tout son soin et son art à l'analyse délicate des ressorts secrets du cœur, Marivaux est le dernier représentant pour un temps, et les rappelle avec une sorte d'exagération à la fois et d'exténuation de leurs dons naturels, et quelque manière, affectation et contorsion dans la manière de s'en servir.

Il y a les imitateurs et les décadents d'une race ; il y a les imitateurs et les décadents d'une école. La race hellénique a ses décadents en Grèce et en France, et elle a ses imitateurs. Ronsard, dans la partie de ses œuvres qui n'est pas personnelle, est un imitateur des Grecs et point du tout un Grec décadent ; car il n'a rien en lui, dans sa nature propre et dans sa manière de sentir, qui soit hellénique. Tout ce qui est hellénique en lui est de travail, non

d'impulsion innée. Chénier, lui, serait plutôt un Grec décadent. Tout en imitant, il montre bien qu'il est du pays, et qu'il aurait vécu très naturellement à Syracuse, à Antioche ou à Alexandrie, sinon peut-être à Athènes. Chaque école, aussi, a ses décadents et ses imitateurs. Gautier est un romantique décadent, et M. Vacquerie un imitateur du romantisme. Voltaire, à ne le considérer que dans ses œuvres littéraires proprement dites, est un imitateur de l'école classique, soit qu'il s'inspire de Racine, soit qu'il rajeunisse Pope; et le classique décadent, avec son originalité propre et beaucoup moins imitateur, ce sera, si l'on veut, pour ce qui est de l'éloquence, Massillon, et, pour ce qui est de la poésie, J.-B. Rousseau.

On voit au moins ce que j'entends par imitateur et par décadent; et, pour le moment, c'est tout ce que je demande.

Parmi les Alexandrins des troisième, deuxième et premier siècles avant Jésus, il y a eu des génies tout simplement originaux, comme Callimaque et Théocrite; il y a eu des imitateurs, et il y a eu des décadents. Le plus intéressant peut-être, c'est ce Méléagre de Gadara, sur qui un helléniste savant et spirituel vient d'écrire un livre charmant (1). Il est intéressant par lui-même; il l'est encore, et singulièrement, par le sujet qui nous occupe. On voit assez pleinement en lui et la persistance et la décadence de la race dont il était.

La persistance d'abord, et cela ne demande pas une bien longue démonstration. Cet homme est né à Gadara en Syrie, tout près de la Judée, ou de Gadara en Judée, tout près de la Syrie, et l'on n'est pas très fermement fixé sur cette question; mais, en tout cas, il est né dans un pays tout entouré de Syriens et de Juifs. Mais il est Grec, et il est absolument imperméable aux influences orientales qui l'entourent. Rien d'oriental ni de biblique en lui. Ni noblesse, ni âpreté; ni alanguissement, ni violente et exaltante imagination. Il est tout grâce, sobriété, concision élégante, et mesure. Il est Attique. Il sent l'Hymette. Eschyle est plus hébreu que lui, et Platon, Zeus me pardonne! plus oriental.

Exemple curieux, qu'aussi bien on voit vérifié à Alexandrie comme à Gadara et à Syracuse comme à Alexandrie, de la *personnalité nationale* des Grecs, la plus réfractaire et la plus consistante, avec celle des Hébreux, qui ait jamais été, et qui a fait que le peuple romain lui-même a disparu et que le peuple grec a subsisté.

Pour ce qui est du caractère décadent de Méléagre — et l'on sait par ce qui précède que je n'attache à ce mot aucun sens injurieux ni même, à proprement parler, défavorable — il est bien curieux à étudier, et c'est surtout là ce que je me suis proposé de faire aujourd'hui.

Le fond du Grec, pour ainsi parler, c'est l'amour de la beauté, l'amour de la nature et l'amour du bonheur. La beauté est nécessaire au Grec comme le labeur à l'Anglais. Il ne peut pas s'en passer. Il la cherche, il la crée, et il jouit de celle qu'il trouve et il jouit de celle qu'il crée, délicieusement. Il est si artiste que ce mot ne lui convient plus; car l'artiste, comme nous le comprenons, vit *pour* la beauté, et le Grec *en* vit. Pour lui, ce n'est pas l'objet souhaité où l'on tend : c'est le pain quotidien de l'âme. Le Grec vit dans le beau comme dans l'air, et comme de l'air qu'il respire. Le bien chez lui s'appelle le beau; l'homme de bien s'appelle l'homme *beau et bon*. Ces notions se confondent pour lui. La beauté, c'est le nécessaire. Ce qui n'est pas beau ne devrait pas exister. La différence entre la divinité et nous, c'est que les dieux sont parfaitement beaux et que nous ne le sommes qu'imparfaitement. La beauté est la loi du monde: ce qui n'est pas beau pèche contre la loi; la laideur est criminelle.

Et, par suite, le Grec est adorateur de la nature. Il est naturaliste en artiste. Ce n'est pas, dans la nature, la force qu'il admire et qu'il adore, c'est la beauté. La nature est belle, et pour cela elle est adorable. D'abord c'est vrai dans ce pays-là, et c'est une raison. Ensuite remarquez que le vrai adorateur du beau ne peut le trouver que dans la nature, j'entends dans la matière non humaine et même non animale. L'artiste a conscience des défauts du *règne* dont il est. L'homme, pour l'homme artiste, n'est beau que quelquefois; l'animal est plus souvent beau, et on sait ce que les Grecs ont fait des chevaux, par exemple, dans l'ornementation de leurs monuments. Mais c'est surtout en dehors du règne animal que l'artiste très susceptible aime à trouver la beauté, parce qu'ici la conscience de nos laideurs à nous, les seules vraiment sensibles et douloureuses, ne vient pas le troubler. Il n'a pas devant une source, un bois, un vallon, un promontoire, la sensation que nous avons souvent devant un animal, à savoir qu'il ressemble à un imbécile, ou à un goinfre, ou à un homme de chicane. La nature est plus ou moins belle, mais belle toujours, parce qu'elle ne ressemble jamais à ce qu'il y a de laid en nous. De là chez les Grecs la divinisation de la nature. Ils n'ont pas adoré des animaux comme les Égyptiens : ils ont adoré les fleuves, les fontaines, les forêts, les montagnes, la mer et le ciel.

Et en les personnalisant, ce qui est exquis. Pourquoi? Parce que l'âme est une beauté, étant une conscience du beau. Une source est belle, un arbre est beau; mais s'ils avaient une personne, une âme, une conscience, ils seraient plus beaux encore. Donc

(1) *Méléagre de Gadara*, par Henri Ouvré.

une source qui aurait une âme, et qui se saurait belle, et qui jouirait de sa beauté, ce serait le beau absolu ; un arbre qui serait une femme et qui jouirait délicieusement de livrer aux vents caresseurs sa taille ronde et ferme, sa peau vivace, sa chevelure languissante ou altière ; le silence des bois qui serait une immense rêverie consciente d'elle-même, voilà des beautés incomparables et surhumaines, voilà des dieux! Ils existent, ils frémissent autour de nous, et nous les adorons dans leur grandeur, dans leur beauté et dans leur grâce.

Et enfin le Grec adore le bonheur. Le bonheur aussi est une beauté, la joie est une grâce. La douleur est une laideur. Les dieux ne souffrent jamais, *presque* jamais; nous disons *presque* parce que nous ne les concevons pas comme si loin de l'humanité qu'ils ne souffrent tout à fait jamais : il y aurait là une espèce de monstruosité; mais leur vie ordinaire est toute de bonheur calme ou de joie allègre. Il faut adorer le bonheur. Le Romain pratique, un peu vulgaire, pour saluer dit : « Portez-vous bien ; » le Grec dit : « Soyez dans la joie; ce que je vous souhaite c'est de sourire, χαίρε. » La règle de la bonne vie, c'est la bonne humeur, τέρψις.

Voilà le fond de l'âme du Grec. Eh bien! notre Méléagre a ce fond-là, ces heureux dons, mais il les a comme rapetissés pour ainsi, dire et tournés au plus délicat, au plus grêle et au plus aigu. Il a l'amour du beau sous la forme du joli, l'amour de la nature par les petits côtés, et l'amour du bonheur sous la forme de la jouissance. Il adore la beauté des femmes et aussi des jeunes hommes; mais ce sont leurs grâces les plus délicates et un peu mièvres qu'il chante et « illustre » de préférence. La fraîcheur légère d'un teint, le nœud élégant d'une chevelure, la prestesse d'une démarche, tout ce qui est joli plutôt que beau et gentil plutôt que gracieux, voilà ce que l'on retrouve, ravissant du reste, dans ses vers souples et limpides comme un ruisselet.

Les charmes fugitifs de l'adolescence l'attirent et le ravissent particulièrement. « Toutes les statues grecques ont vingt-cinq ans », disait About. Il a raison. Les aimables statues vivantes de Méléagre en ont quinze ou seize. Rien n'est plus caractéristique. Voilà la déviation, la pente, pour ne pas vouloir dire le déclin. Voilà le décadent.

De même, son amour de la nature est très vif ; mais ce ne seront guère ni les montagnes, lui qui a vu le Liban; ni la mer, lui qui a vécu à Tyr, que Méléagre nous voudra peindre. C'est un laurier noirâtre, un épi d'or bruni, une menthe verdâtre, un bleuet d'un azur sombre, une sauterelle aux pattes dentelées, une cigale à la chair noire, aux élytres sonores comme un tambour, que le poète aime, et du reste excelle à nous représenter dans ses *quadros* exacts et minutieux. C'est le mesquin élégant et précis. Art qui n'est nullement méprisable, mais bien significatif, bien caractéristique de cette sorte d'affinement en même temps que de rétrécissement dont je voulais donner l'idée.

Et pareillement, pour finir, l'amour du bonheur s'est réduit, chez Méléagre, à l'amour de la jouissance. Son Eros, comme celui de tous les Alexandrins du reste, lui aussi s'est rapetissé, féminisé et puérilisé. Ce n'est plus le jeune homme fait, robuste et puissant, dont l'arc n'est pas moins vaste et puissant que celui d'Hercule ; c'est « le petit enfant Amour, le « petit dieu », le bébé divin, le gamin vicieux de l'Olympe dont les poètes pseudo-classiques modernes ont hérité ; et ce n'est pas là le grand dieu de l'amour qui passe avec une majesté terrible et un halo d'effroi à travers les vers d'Euripide et aussi de Sophocle. L'enfant Amour ne peut guère être que le dieu de la polissonnerie, et, entre nous, d'une polissonnerie aimable encore et élégante et spirituelle : c'est bien cela qu'il est dans Méléagre.

Exemple curieux d'art décadent, affaiblissement sans amollissement, déclin sans chute, mais rétrécissement de tous les grands horizons de la pensée. Petits tableaux, petits personnages, petites pensées, petits sentiments dans de petits cadres. Mais qu'importe encore, si la grâce reste, et le fin parfum de l'Attique ?

> Dans une fleur d'un jour sourit tout le printemps;
> Et l'Océan, avec le bruit de ses rivages,
> Avec ses flots chanteurs, avec ses flots sauvages,
> Et les grands vents de mer soufflant à pleins poumons,
> Tient tout entier au fond d'un coquillage...

Comme a dit un décadent charmant du romantisme, qui s'appelle, je crois, Jean Richepin ; et ce devrait être là l'épigraphe du petit volume de Méléagre, Hellène décadent.

Et comment revient-on des décadences littéraires, je dis des plus agréables, comme celle dont nous venons de nous occuper? Par une réaction qui commence par le mépris de la littérature tout entière, sacrifiée à un idéal plus élevé qu'elle.

Le christianisme a commencé par considérer la littérature comme un divertissement puéril et dangereux. Il l'a repoussée en bloc. Il n'a pas fait de distinction. Les distinctions sont choses de gens qui ne sont pas très convaincus. Les nuances sont prodromes du scepticisme. Le christianisme n'a pas vu ce qu'il pouvait y avoir de salutaire pour l'homme à écrire des lignes d'inégale longueur avec une marge de chaque côté. Il a été aussi littéraire, sans être, et tant s'en faut, aussi intellectualiste ; mais anti-littéraire, il l'a été radicalement.

Et toutes les fois qu'il a eu comme une renaissance, toutes les fois que, par suite de telles circonstances

ou de telles autres, il s'est ramassé comme sur lui-même pour se ressaisir fortement et vivre d'une vie plus intense, autant de fois sa réaction contre la littérature a reparu et s'est déclarée avec éclat et avec vigueur. Calvinistes de Genève, puritains de Grande-Bretagne, jansénistes en France, pour tous ces gens, les littérateurs quels qu'ils soient, à bien peu près, sont toujours des « empoisonneurs publics ». Il y a là comme une sorte d'hostilité secrète dont nous avons, même de nos jours, quelques spécimens ici et là. Le littérateur qui se sent touché par la grâce a toujours quelques mots durs pour l'amusement littéraire. Il y a en lui une lutte entre ses goûts et ses convictions, entre sa conscience decroyant et ses penchants d'artiste. Quelle que soit d'ailleurs sa conscience, et quelle que soit sa croyance. Je ne veux pas citer de noms contemporains. Mais rappelez-vous Proudhon avec son culte pour la Révolution française et sa religion de la justice. C'était un croyant, et, de ce fait, il avait pour les artistes une manière de mépris goguenard ou de mépris indigné, selon ses humeurs, qui était très caractéristique.

Les décadences littéraires finissent donc dans une réaction contre l'esprit littéraire lui-même. Seulement, cette réaction étant toujours une grande idée morale qui s'empare de l'humanité ou d'une partie de l'humanité, cette grande idée morale se fait infailliblement, à son tour, une littérature. La littérature n'est pas autre chose, en son commencement, qu'un moyen qu'ont les hommes de se communiquer leurs convictions les uns aux autres. Une morale nouvelle, une nouvelle conception générale des choses, une métaphysique nouvelle, se créent donc, parce qu'elles en ont besoin, une littérature. Cela commence par l'éloquence, la prédication ayant besoin d'être oratoire ; cela continue par la poésie oratoire, l'éloquence en vers ; cela continue par la poésie lyrique, qui n'est que la poésie oratoire à la fois plus ardente et plus concentrée. Et puis, ce que les nouveaux croyants ont fait, ou subi, ont souffert, leurs « actes », leurs traverses, leurs « passions », cela se raconte, pour toucher, par une autre voie, le cœur et l'imagination des fidèles ; et voilà une poésie épique qui naît, ou la poésie épique qui renaît, comme on voudra. Et encore, au lieu de raconter tout cela, il vient bien à quelqu'un l'idée de le mettre sur la scène en une sorte de *tableau épique* pour frapper les yeux en même temps que les cœurs et les esprits, et ébranler plus fortement l'imagination, et voilà la poésie dramatique qui fait une nouvelle apparition dans le monde. Et enfin voilà toute une nouvelle littérature créée peu à peu de toutes pièces. De quoi est-elle née ? Du grand mouvement intellectuel et moral qui avait commencé par repousser et proscrire toute espèce de littérature.

Voilà pourquoi il y a des chances pour que la littérature renaisse indéfiniment, non pas précisément de ses cendres, mais sur ses cendres. Et voilà pourquoi aussi les décadents, j'entends ceux qui ont de l'originalité, d'après le sens un peu particulier que j'ai donné à ce mot au début de cet entretien, sont si intéressants. Ils marquent une date dans l'histoire, non seulement de l'esprit humain, mais de la conscience humaine, une date dans l'histoire morale de l'humanité, et une date critique. On s'occupe beaucoup, en ce moment, chez nous, des Alexandrins, d'une part, des derniers littérateurs latins païens, d'autre part. Il y a un livre récent de M. Lafaye sur l'Alexandrinisme, le livre dont je viens de parler sur Méléagre, un livre de M. Monceaux sur les poètes, romanciers et critiques africains du Ier siècle au IVe. On a raison d'examiner de près tout cela. C'est une crise de l'humanité qu'on étudie, l'époque de transition entre un idéal qui s'en va et un nouvel idéal qui n'est pas encore venu, ou qui s'efforce seulement de naître. Rien n'est plus intéressant pour notre époque que l'étude des époques de transition.

ÉMILE FAGUET.

UNE QUESTION DE PRÉSÉANCE
AU XVIIIe SIÈCLE

On sait l'importance que les gouvernements ont attachée de tout temps, et surtout pendant la monarchie absolue, aux questions de préséance.

En 1661, pour une discussion survenue à Londres lors d'une cérémonie officielle entre le comte d'Estrades, notre représentant, et les gens de l'ambassade d'Espagne, l'envoyé de France fut rappelé de Madrid, celui d'Espagne dut quitter Paris, et si le comte de Fuentès n'avait solennellement déclaré à Fontainebleau — devant la Cour et les ambassadeurs étrangers — que les ministres de son souverain ne concourraient plus désormais avec ceux du roi de France, nul doute que la guerre n'eût éclaté entre Louis XIV et son beau-père Philippe IV.

Quatre ans plus tôt, à la Haye, une querelle « de grand éclat » s'était élevée entre notre ambassadeur près les États généraux, Jacques de Thou, et l'ambassadeur d'Espagne « dont le cocher avait affecté de se serrer contre la barrière qui est la place d'honneur », cependant que le postillon français « se serrait aussi contre ladite barrière et que les carrosses demeuraient ainsi arrêtés l'un devant l'autre ». Tous les officiers français de la Haye (écrit de Thou dans son pittoresque Rapport (1) au secrétaire d'État), avec même quelques officiers suédois, anglais, écossais et du pays, et toute la suite des amis environnèrent mon carrosse ; il parut bien alors que le parti de France n'était pas le plus faible ni le moins

(1) *Journal d'un voyage à Paris en 1657-1658*, Appendice 4.

brave, tous les Français n'étant armés que de leurs épées, et très gais, et très résolus, et tout ce qui était autour du carrosse de l'ambassadeur d'Espagne étant fort étonné avec tous leurs mousquetons et toutes leurs armes à feu. » Le sang allait couler quand des gens avisés imaginèrent de pratiquer dans la barrière une ouverture par où pût sortir l'Espagnol — sans quitter sa droite et sans que le carrosse de France lui cédât la place, — sauvegardant de son mieux sa déconvenue, pressé de rentrer chez lui au trot, « avec quelque solitude », cependant que le parti français triomphait d'avoir maintenu la préséance « au péril de sa vie », comme l'enjoignaient des ordres formels (1).

Mazarin qui, en cette occasion, donna pleinement raison à notre représentant, remarque dans sa réponse que « dans la Cour de Rome, qui a toujours servi d'exemple aux autres, les ambassadeurs du roi jouissent en tout et partout de cette prééminence »; aussi, fort de cet appui, de Thou, « pour faire voir que notre préséance n'est pas douteuse mais bien établie », choisit au théâtre une loge voisine de celle qu'occupait la reine de Bohême, à main droite; il en informe le ministre et conclut : « Ainsi les petits enfants sauront comme partout nous sommes en possession de la main droite et que nous la savons prendre et maintenir. »

Les pièces ci-dessous que nous avons empruntées aux Archives des Affaires étrangères (T. 180) ont trait, elles aussi, à une question de préséance ; le différend au sujet duquel elles furent écrites survint entre l'ambassadeur de France et le gouverneur de Rome, comme on le verra, à propos d'une loge de théâtre.

Si les choses ne furent pas poussées aussi loin que par d'Estrades ou de Thou, ce n'est certes pas qu'en 1756 l'envoyé de Louis XV manquât de fermeté, — il suffit de rappeler qu'il se nommait Choiseul; — mais tous les cardinaux et le pape Benoît XIV lui-même donnèrent au comte de Stainville, comme on l'appelait alors, les plus entières satisfactions, avec un empressement qui ne permettait pas de tenir plus longtemps rigueur à la cour de Rome pour un manquement à nos prérogatives, regrettable, à coup sûr, mais réparé avec toute la promptitude désirable.

Voici la lettre en date du 7 janvier 1756, dans laquelle l'ambassadeur expose minutieusement au ministre Rouillé (2) « la nouveauté indécente » qu'on voulait introduire à Rome, au grand dam des prérogatives de la France.

... Il est arrivé à moi et à l'ambassadeur de Venise une difficulté fort extraordinaire et que nous avons prévenu heureusement.

Autrefois, Monsieur, il y a eu des disputes en cette cour sur les loges que les Ambassadeurs prennent à l'Opéra qui se joüe à Rome pendant le carnaval ; ces disputes furent si vives entre les ministres de France, d'Espagne, et de l'Empire, que les spectacles n'eurent pas lieu pendant une année. Pour prévenir de pareils embarras, on fit alors une espèce de convention, par laquelle il fut réglé que les Ambassadeurs, sans égard de préséances, tireroient entre eux au sort les loges des théâtres, de même que les particuliers de la ville les tiroient; jusqu'à présent il n'y a eu aucune difficulté ; M. de Nivernois (1) pendant son ambassade ni moi l'année passée n'en avons point éprouvé.

Cette année le gouverneur de Rome (2), qui est chargé de tirer les loges, gagné par les princes romains, qui probablement sur cette prétention ont fait une intrigue sourde avec ce prélat, a prétendu que les Ambassadeurs ne devoient avoir aucune préférence, et qu'ils devoient tirer au sort avec les princes romains, et de fait il a ajusté son projet de façon qu'il m'a donné ainsi qu'à l'Ambassadeur de Venise la plus mauvaise loge du théâtre.

J'ai appris cet arrangement pas hazard, car je ne songeois pas du tout à l'Opéra, comme j'allois voir M. le cardinal Valenti (3), j'ai raconté le fait à ce ministre. M. le cardinal Valenti, après l'avoir vérifié devant moi, et avoir reçu la réponse du gouverneur de Rome, qui disoit que ce n'étoit pas les Ambassadeurs qu'il avoit fait tirer, mais leurs femmes comme particulières, mécontent de la réponse du gouverneur, me pria de lui écrire un billet sur cet objet qu'il communiqueroit au Pape et me feroit rendre justice.

J'ai suivi, Monsieur, ce que le Secrétaire d'État m'avoit prescrit, et lui ai mandé que l'intention du

(1) Ces instructions expresses ne variaient point; dans celles que reçut, en 1653, M. Chanut, ambassadeur de France à la Haye, on lui rappelle que plutôt que de laisser à un autre l'avantage d'égalité et de rang, « il n'y a point d'extrémités auxquelles il ne se doive exposer ».

(2) Rouillé (Antoine-Louis), comte de Jouy (1689-1761), fut successivement conseiller au Parlement, maître des requêtes, intendant du commerce, placé à la tête du département de la librairie, puis, en 1744, commissaire du roi à la Compagnie des Indes. Nommé secrétaire d'État du département de la marine en avril 1749, puis, en 1754, ministre secrétaire d'État des affaires étrangères, il eut, en outre, la charge de grand trésorier commandeur des ordres du roi. Surintendant des postes en 1757, il conserva ses entrées au Conseil jusqu'en 1758. Ce n'était pas un aigle.

(1) Louis-Jules Barbon Mazarini-Mancini, duc de Nivernois et de Donziois (1716-1798), précéda Choiseul à Rome, échoua complètement au commencement de cette année 1756, auprès du roi de Prusse, et fut remplacé à Berlin au bout de trois mois par le marquis de Valory; en 1762, on le nomma ambassadeur à Londres.

(2) Archinto (Albert), issu d'une illustre famille milanaise où l'on compte plusieurs cardinaux et chevaliers de la Toison d'or, fut promu cardinal très peu de temps après ses démêlés avec l'ambassadeur de France (5 avril) et nommé secrétaire d'État à la mort du cardinal Valenti. Un manuel d'Histoire de France assez répandu prétend qu'il vint à Versailles le 30 novembre 1758 apporter le chapeau à Bernis; c'est le confondre avec son neveu, l'abbé Archinto, camérier du pape, qui fut chargé de cette mission. Le cardinal Archinto était mort deux mois avant la cérémonie, âgé de soixante ans.

(3) Valenti (Sylvio-Gonzaga) (1690-1756) fut successivement archimandrite à Messine, camérier d'honneur du pape Clément XII qui l'éleva au cardinalat le 19 décembre 1738, nonce dans les Pays-Bas et en Espagne, évêque de Sabine, secrétaire d'État de Benoît XIV, camerlingue, préfet de la Congrégation *de propaganda fide* et de celle de la Sacrée-Consulte, etc.

Roy étoit selon mes instructions qu'après avoir rempli l'étiquette convenue vis-à-vis les cardinaux, l'Ambassadeur de Sa Majesté n'allât de pair dans Rome qu'avec les ambassadeurs royaux ; que surtout l'ordre de Sa Majesté étoit que son ambassadeur ne perdit aucune des prérogatives attachées à son caractère; qu'en conséquence j'espérois que Sa Sainteté feroit rectifier la nouveauté indécente que vouloit introduire le Gouverneur de la ville; que pour ce qui étoit de Mad. de Stainville, le moyen terme que l'on avoit pris sur son compte étoit insupportable, et que d'ailleurs il étoit de règle que les femmes des Ambassadeurs jouissent des honneurs dont étoient revêtus leurs maris.

L'ambassadeur de Venise (1) écrivit un billet semblable, le Pape ne m'a pas fait encore une réponse sur le fond de la question, mais ce matin M. le cardinal Valenti m'a remis le billet dont j'ai l'honneur de vous envoyer une copie, en me disant que dans deux jours cette difficulté devoit être réglée et qu'elle le seroit à la satisfaction des Ambassadeurs.

On avoit pensé d'abord de suspendre le spectacle, qui est commencé aujourd'huy, jusqu'à ce que cette difficulté fût arrangée, mais sur mes instances réïtérées et sur la douleur que j'ay marqué, de priver pour une pareille petitesse le public du plaisir qu'il a d'aller à l'Opéra, le Pape a ordonné au Gouverneur de m'offrir sa loge au cas que je voulusse y aller ces deux premiers jours cy ; le Saint-Père a même ajouté qu'il voudroit pouvoir aller à l'Opera, pour nous y mener dans sa loge Mme de Stainville et moi.

J'ai refusé l'offre du Gouverneur (2), parce que je ne puis pas aller aujourd'huy au spectacle, d'ailleurs il vaut mieux attendre que l'arrangement soit consommé.

Je vous rends compte de cette affaire en détail, Monsieur, n'ayant rien de mieux à vous mander aujourd'huy, elle finira selon qu'il convient; mais j'ai prévenu M. le cardinal Valenti que j'aurois l'honneur de vous informer de la conduite irrégulière qu'avoit tenu dans cette occasion M. Archinto, gouverneur de Rome, duquel, par parenthèse, j'ai tout lieu de me plaindre sur le peu d'égards qu'en différentes occasions il a eu pour moi depuis que je suis en cette Cour; je n'en ai rien dit, parce que je ne fais point d'attention aux misères, mais cette avanture a fait trop de bruit dans le public, et ce projet de confondre, ou pour mieux dire de mettre au dessous des princes romains les Ambassadeurs, est trop connu dans Rome, pour que je ne vous suplie pas, Monsieur, de demander à Sa Majesté ses ordres sur les plaintes que je dois porter au Pape contre M. Archinto. J'ai dit à M. le cardinal Valenti que j'attendrois vos instructions, Monsieur, sur cet article avant que d'en parler à Sa Sainteté et que quand je les aurois je les lui communiquerois ; il m'a paru que ce ministre ne désaprouvoit pas que j'eusse l'honneur de vous mander ce que je pensois ; d'ailleurs, Monsieur, dans les circonstances où je me trouve il est utile que je sois plus exact que jamais à faire respecter le Roy dans cette ville, principalement quand je verray que le Pape me soutient et que je ne l'importune pas pour de mauvaises difficultés.

Voilà, Monsieur, le précis de toutes les conversations de Rome où l'on a applaudi au parti que j'ai pris, surtout quand on a sçû que j'avais suplié pour que les spectacles ne fussent pas suspendus.

. . . . . .

J'ai l'honneur d'être, avec un sincère et respectueux attachement, Monsieur,

Votre très humble et très obeïssant serviteur.

CHOISEUL DE STAINVILLE.

A cette lettre, que l'on ne saurait accuser d'être insuffisamment explicite, l'ambassadeur lésé joignit la traduction d'un billet du cardinal Valenti, secrétaire d'État, demandant qu'on laissât au Saint-Père un peu de temps pour arranger cette importante affaire au mieux des intérêts du Roi très chrétien.

Traduction du billet de M. le cardinal Valenti à M. le comte de Stainville, à l'occasion d'une nouveauté que M. le gouverneur de Rome a voulu établir par raport aux loges de l'Opéra, afin de mettre les princes romains à l'égalité des Ambassadeurs.

Du palais Quirinal, le 7 janvier 1756.

Le cardinal Valenti est extrêmement peiné que vôtre Excellence puisse croire que le Pape n'a pas tous les égards dûs à son caractère respectable, lors même qu'il ne pense qu'aux moiens nécessaires de faire connoître là-dessus sa sainte intention. Le cardinal qui écrit en assure positivement Ve Exce, lui demandant seulement un petit intervalle de tems pour pouvoir le lui faire voir évidemment par les effets; il peut l'assurer en même tems que l'on

(1) En bon politique Choiseul, ou plutôt le comte de Stainville (il ne fut créé duc qu'en août 1758), engage l'ambassadeur de Venise à faire cause commune avec lui (voir p. 298 la dernière phrase de la Réponse au maître de chambre); ce soin de ne pas séparer les revendications du roi de France de celles que présentait la sérénissime République ne laissera pas que d'amuser si l'on songe que, dans le même temps, notre ambassadeur ne cessait de recommander à Benoît XIV une fermeté allant jusqu'à la hauteur, dans l'affaire dite du Décret de Venise, et, sans relâche, mettait en garde le pontife octogénaire contre toute concession au Sénat vénitien dont un décret venait de supprimer plusieurs abus relatifs aux dépenses, brefs, bulles et indulgences de la cour de Rome.

(2) Voir p. 298 la *Notte de la réponse de l'ambassadeur* déclinant l'offre faite « de la part du Pape » par le pauvre Archinto, qu'on peut croire fort ennuyé de la tournure imprévue prise par cette affaire.

ne désire rien tant que de marquer tant à elle qu'à Son Excellence Made l'Ambassadrice quels sont les égards qu'elle mérite par ses qualités personnelles et par la dignité du caractère dont elle est revétüe. Il espère que Votre Excellence aura la bonté d'attendre l'arrangement que le Saint-Père médite pour être instruite, par la réponse du cardinal qui écrit, du désir qu'a Sa Sainteté de lui faire voir l'estime qu'il doit à la représentation du Roy Très Chrétien, ainsi qu'à toutes les belles qualités dont Votre Excellence est ornée. Le susdit cardinal renouvelle à Votre Excellence les assurances d'estime et de vénération qui lui sont dûs particulièrement.

Non seulement le Pape s'empressa de désavouer le maladroit gouverneur de Rome, mais, comme on l'a dit plus haut, il lui enjoignit d'avoir à mettre sa propre loge à la disposition des ambassadeurs de France et de Venise, et voici quelle fut la sèche réponse faite par Choiseul à cette offre qui dut être, pour le malheureux cardinal Archinto, étrangement mortifiante.

Notte de la réponse de l'Ambassadeur au maître de chambre de M. le Gouverneur de Rome au sujet de l'affaire des loges du théâtre de l'Opéra — janvier 1756.

M. l'Ambassadeur a dit au maître de chambre de M. le Gouverneur qui lui avoit proposé d'aller dans la loge de ce Prélat, en attendant que l'affaire des loges fût ajustée, qu'il avoit reçu un billet de M. le cardinal Valenti, et qu'il avoit vu ce ministre ce matin, qui lui avoit dit de la part du Pape, que Sa Sainteté ne pouvant point aller à l'Opéra, et y conduire avec elle les ambassadeurs, ce qu'elle feroit, elle avoit chargé un de ses ministres le gouverneur de Rome, qui, à ce qu'elle avoit appris, avoit une loge audit Opéra, de prier MM. les Ambassadeurs de lui faire l'honneur de venir au spectacle dans sa loge, dont lui Gouverneur feroit les honneurs de la part de Sa Sainteté; que lui ambassadeur ayant des affaires aujourd'huy et demain, il se trouvoit dans le cas de ne pouvoir pas profiter de l'offre faite de la part du Pape, mais qu'en attendant il avoit dit au maître de chambre de M. le gouverneur qu'il falloit qu'il allât faire la même prière à M. l'ambassadeur de Venise.

Huit jours après, toutes les difficultés étaient aplanies; l'ambassadeur, qui avait eu soin de désigner comme sienne la loge précédemment choisie par le cardinal Archinto, se déclarait enchanté du « dégoût public » essuyé par ce malheureux prélat; le Pape profitait de l'occasion pour renouveler à notre représentant l'assurance de sa protection et de son amitié particulières; les dilettanti romains qui avaient pu craindre de voir fermer le seul théâtre donnant alors des représentations savaient gré au comte de Stainville de s'être opposé à cette mesure. Bref, c'est un véritable bulletin de victoire qui est expédié à Rouillé, le 14 janvier 1756.

. . . . . .

La difficulté qui est survenue à l'occasion des loges du théâtre entre les Ambassadeurs et le Gouverneur de Rome est totalement terminée, comme vous le verrés, Monsieur, par le billet du secrétaire d'État que j'ai reçû de la part de Sa Sainteté et par la réponse que j'ai faite audit billet. Le Pape m'en a parlé depuis en plaisantant, et j'ai eu l'occasion de lui dire que Sa Sainteté s'étant chargée de faire les affaires du Roy et du Royaume je n'avois d'autre employ à Rome que de soutenir la représentation de l'Ambassade, et que j'aurois crû manquer au respect que je devois au Saint-Père, si dans une occasion où le public étoit informé, j'avois paru douter de son amitié et de sa considération pour le Roy, ainsi que de la protection qu'il m'accordoit à moi particulièrement; le Pape ne m'a pas paru mécontent de moi, Sa Sainteté m'a prié de ne plus porter de plaintes contre le gouverneur de Rome sur cette affaire, qu'il désiroit qui fut regardée comme finie, j'ay promis au Pape que j'aurois l'honneur de vous en écrire, et l'ai prévenu que j'étois persuadé que le Roy sur cet article acquiesceroit à ce qu'il desiroit, d'autant plus que le n° 15 que j'ai choisi étant la loge que le gouverneur avoit pris pour lui et occupé pendant deux représentations, le dégout public qu'avoit essuyé ce prélat pouvoit tenir lieu de satisfaction.

. . . . . .

Le billet du cardinal secrétaire d'État, dont on trouvera ci-dessous la traduction faite par les soins de l'ambassade, était en effet de nature à donner satisfaction aux plus exigeantes susceptibilités.

Du Palais Quirinal, 1756.

Quel déplaisir le cardinal Valenti n'a-t-il pas eu que Votre Excellence et M. l'ambassadeur de Venise aïés pu douter que Sa Sainteté voulut, en faisant, conformément à ce qui s'est pratiqué, la distribution des loges des théâtres, confondre le rang respectable de Vos Excellences avec tant d'autres personnes qui ne sont point revétües du même caractère : cela est incompatible avec la sagesse et la pénétration du Saint-Père. Le susdit cardinal espère que la resolution de Sa Sainteté prouvera le contraire. Son intention est que cette année où précisément il n'y a que le seul théâtre d'*Argentina* qui représente, Messieurs les Ambassadeurs choisissent et indiquent les loges qu'ils croient leur convenir le mieux pour leur usage, et cela pour manifester plus clairement le désir qu'elle a de les assurer de la distinction avec laquelle elle les considère de même que le Saint-Siège les a toujours considérés, sentiment que Sa Sainteté fera

connoitre dans toutes les occasions. C'est là la réponse que le cardinal Valenti est empressé de faire aux billets de Votre Excellence et de M. l'ambassadeur de Venise du 5 de janvier, attendant leur résolution et leur agrément pour que les intentions favorables de Sa Sainteté puissent s'accomplir. De plus le Saint-Père s'est expliqué, et veut que leurs Excellences Mme l'Ambassadrice de France et Mme l'Ambassadrice de Venise participent à ces égards, qu'elles jouissent à leur satisfaction particulière du divertissement du théâtre, et qu'elles connoissent le cas que Sa Sainteté fait d'elles. Voilà donc les sentimens dont on fait part à Votre Excellence et à M. l'Ambassadeur de Venise en réponse aux susdits billets et conformément à ce qui a toujours été observé envers le caractère distingué de vos représentations royales.

Le cardinal qui écrit renouvelle à Votre Excellence les assurances, etc.

Copie de la réponse de M. le comte de Stainville au billet de M. le cardinal Valenti au sujet des loges de théâtre.

L'Ambassadeur de France a reçû avec beaucoup de reconnoissance le billet que Son Éminence M. le cardinal Valenti lui a fait l'honneur de lui écrire en réponse de celui où il le prioit de porter ses plaintes à Sa Sainteté au sujet des loges du théâtre; il ose suplier Son Excellence de mettre aux pieds de Sa Sainteté ses très humbles actions de graces tant de sa part que de celle de l'Ambassadeur sur une décision aussi favorable, et pour suivre les intentions du Saint-Père et marquer positivement au public informé la satisfaction qui a été rendüe au caractère royal dont il a l'honneur d'être revétu, en ayant informé Son Excellence M. l'Ambassadeur de Venise, il a choisi la loge n° 15.

Avant que l'annonce de ce succès diplomatique arrivât à Versailles, Rouillé s'était empressé de manifester au comte de Stainville, dans une lettre du 27 janvier, sa satisfaction de la manière dont avait été conduite toute l'affaire.

. . . . . .

Vous vous êtes conduit, Monsieur, avec autant de modération que de dignité au sujet de l'innovation que le gouverneur de Rome a voulu introduire par raport aux loges des Ambassadeurs à l'Opéra. Nous ne pouvons qu'être fort sensibles à la façon dont le Pape et M. le cardinal Valenti se sont expliqués à cet égard, et aux dispositions dans lesquelles ils étoient de retablir les choses sur le pied convenable où elles avoient été depuis qu'on avoit réglé que les Ambassadeurs tireroient au sort pour la presséance à ces sortes de spectacles.

M. Archinto a sans doute eu pour objet en formant l'entreprise irrégulière dont il s'agit de plaire à la principale noblesse de Rome. Les témoignages que M. le comte de Broglie (1) a constamment rendu de ce prélat, et la bonne intelligence dans laquelle ces deux ministres ont vécu à Dresde, nous avaient assez favorablement prévenu sur les intentions de M. Archinto et nous ne verrions qu'avec une extrême surprise qu'il eut conçu le dessein de manquer à l'Ambassadeur de Sa Majesté par le nouvel arrangement auquel il s'étoit prété. La mortiffication qu'il aura essuyée par les ordres que Sa Sainteté a du donner aura fait sentir à ce prélat son imprudence; mais afin de prévenir pour la suite de pareilles tracasseries de sa part, il convient que vous ne laissiez pas ignorer au Pape, qu'en même tems que le Roi regarde comme une nouvelle marque d'attention et d'amitié de la part de Sa Sainteté le parti qu'elle a pris en cette occasion, Sa Majesté compte que le gouverneur de Rome recevra les ordres les plus formels de ne plus tenter à l'avenir de ne plus (*sic*) porter la moindre atteinte au caractère et aux prérogatives des Ambassadeurs.

. . . . . .

Une dernière lettre, datée du 3 février 1756, clôt l'incident d'une façon définitive; Rouillé y revient, non sans raison, sur les services rendus à la France par Archinto dont, au surplus, l'attitude nettement favorable à notre égard ne se démentit point par la suite.

... La façon également prompte et favorable dont le Pape a terminé la tracasserie concernant les loges à l'Opéra, ne nous laisse rien à désirer à cet égard, et il est bien juste de déférer au désir que Sa Sainteté vous a témoigné qu'on ne portat à cette occasion aucune plainte de notre part contre le gouverneur de Rome. Nous épargnerons d'autant plus volontiers cette mortification à M. Archinto, que nous n'avons eu qu'à nous louer de ses intentions et de ses procédés pendant sa nonciature en Pologne.

. . . . . .

Ainsi finit cette petite querelle qui aurait pu avoir de grands résultats; comme l'a dit en ses *Mémoires* le cardinal de Bernis, à propos d'un différend analogue qui s'était élevé, pendant son ambassade à Venise (1753), entre lui et le nonce Caraccioli : « C'est dans ces occasions que les ambassadeurs ont besoin de présence d'es-

(1) De Broglie (Charles-François) 1719-1781, frère du maréchal duc Victor de Broglie, fut maréchal de camp en 1756, puis chargé de la correspondance secrète du roi, et mourut en 1781. Il avait connu Archinto nonce à Dresde, où lui-même avait été envoyé en ambassade près de l'Électeur de Saxe, roi de Pologne. C'est à « ce petit Broglie » comme l'appelle Bernis, que Rouillé destinait le poste de Vienne, pour lequel la protection de Mme de Pompadour fit préférer Choiseul.

prit; car, sur le fait de la préséance, il est très aisé, d'une bagatelle, d'en faire une affaire sérieuse. »

On l'a vu au XVIIIe siècle, on l'a vu au XIXe, on le verra longtemps encore.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

LES DÉBUTS D'UN ARTISTE

P.-V. Galland (1)

I

Pierre-Victor Galland naquit à Genève, le 15 juillet 1822, de parents français. Son père, habile orfèvre parisien, n'ayant pas la fortune nécessaire pour donner à un art qui plus que tout autre exige de grands capitaux le développement qu'il était en droit d'espérer, avait pensé qu'il pourrait trouver plus aisément l'emploi de son double talent de modeleur et de ciseleur dans le pays de l'horlogerie par excellence. Il était donc allé s'établir en Suisse. Mais il ne tarda pas à constater que les difficultés contre lesquelles il lui fallait lutter n'étaient pas moindres sur les bords du lac Léman que sur les rives de la Seine. Aussi ne tarda-t-il pas à revenir se fixer définitivement à Paris.

Ce n'était pas qu'en son absence les conditions fussent devenues meilleures. L'orfèvrerie continuait de traverser une crise redoutable. On n'était plus au temps où Mercier pouvait écrire, dans son *Tableau de Paris :* « Faut-il donc que la vaisselle soit de l'orfèvre à la mode, et qu'on change tous les ans son argenterie ? » Les grandes refontes qui avaient marqué la fin de l'Ancien Régime avaient été funestes à cette noble industrie. La porcelaine avait remplacé sur les tables les plus riches la vaisselle plate ou montée; les affreux surtouts en cristal taillé et à plateau de glace s'étaient partout substitués à ces admirables pièces de milieu qui, au siècle précédent, avaient fait la fortune et l'européenne réputation des Germain, des Roettier, des Ménière, des Lempereur, des Auguste. Cahiers, Fauconnier, Odiot, Froment-Meurice, accaparaient les dernières belles commandes que nous apportaient encore quelques étrangers de marque ou que donnaient de loin en loin quelques vieilles maisons demeurées fidèles au luxe solide. Chez les autres l'anglomanie commençait à sévir, donnant la préférence aux plateaux guillochés, aux sucriers et aux cafetières polis comme des miroirs. Les modeleurs et les ciseleurs, en pareilles circonstances, ne trouvaient que difficilement à utiliser leurs talents. Aussi lorsque le jeune Pierre-Victor Galland témoigna le désir d'embrasser une autre carrière, M. Galland, bien qu'il eût commencé depuis longtemps de s'occuper de l'éducation professionnelle et artistique de son fils, bien qu'il lui eût mis à l'âge de dix ans le crayon, l'ébauchoir et le ciselet en main, lui enseignant, avec l'amour du travail, ce qu'il savait de dessin, de ciselure, et de modelage ; M. Galland, dis-je, n'opposa à ce désir qu'une résistance modérée.

Un ami de la maison était lié avec Ciceri, alors dans tout l'éclat de sa réputation. Continuellement il parlait de cet homme extraordinaire, de ses soirées où se pressait tout ce que Paris comptait d'illustre dans le monde des arts, de son atelier, de ses élèves, des grands travaux dont il était chargé, des décorations qu'il exécutait pour l'Opéra, et cela dans des termes qui ne pouvaient manquer de frapper l'imagination toujours en éveil d'un enfant de quinze ans qui commençait à sentir en lui l'étoffe d'un artiste.

Et voilà comment, un beau jour, M. Galland père, muni d'une lettre de recommandation pour M. Ciceri, prit doucement le chemin du Faubourg-Poissonnière, et, suivi de son fils portant sous son bras un énorme carton, s'en fut frapper à la porte du célèbre peintre.

L'atelier de Ciceri, bien connu du public, faisait partie de cet ensemble assez incohérent d'édifices qu'on désignait alors sous le nom d'*hôtel des Menus-Plaisirs*. Il était situé sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la rue Sainte-Cécile, et offrait, extérieurement aussi bien qu'intérieurement, un aspect à la fois étrange et saisissant. Établi dans un ancien magasin de décors et de machines qui avait servi au siècle dernier pour les répétitions des ballets représentés à l'Opéra, il n'était pas disposé en largeur comme sont les ateliers de nos peintres décorateurs actuels, dont les toiles étendues horizontalement couvrent le plancher : il se développait en hauteur, et ses murailles, qui ne mesuraient pas moins de vingt mètres de haut, portaient verticalement les décorations en cours d'exécution, auxquelles travaillaient toute une armée de peintres, perchés sur six ou sept étages de ponts volants superposés et suspendus par des cordes et des poulies à la charpente du comble.

Fièrement campé au milieu de son atelier, et occupé lui-même à établir ses maquettes, Ciceri, en dépit de l'âge, toujours ardent à la besogne et qui eût pris volontiers pour devise : « Tout par le travail ! » surveillait du regard son armée de collaborateurs aériens,

(1) On n'a pas oublié l'exposition si remarquable du peintre décorateur P.-V. Galland, qui eut lieu, au printemps dernier, au Palais de l'Industrie. Cette réunion posthume d'œuvres ignorées du public fut une véritable révélation, et eut un retentissement énorme dans le monde des arts. Notre collaborateur, M. Henry Havard, met en ce moment la dernière main à un livre consacré à la mémoire du grand artiste dont il fut parfois le conseiller et toujours l'ami. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en empruntant à ce curieux ouvrage, bourré de souvenirs et d'anecdotes, quelques pages sur les débuts de P.-V. Galland.

les stimulant de la voix et du geste comme ferait un chef d'orchestre, et rappelant ainsi sa première vocation manquée. Le célèbre maître, en effet, avait dans le principe cultivé le chant. Doué d'une voix magnifique, bien timbrée et d'une ampleur magistrale, il s'était destiné d'abord à l'Opéra. Un accident, qui le rendit boiteux, lui ferma les portes de l'Académie Impériale de Musique et lui mit le pinceau à la main, mais sans changer sa tournure d'esprit et son caractère.

De sa première vocation il lui était resté, outre son admirable voix, des allures quelque peu théâtrales, une grande liberté de mœurs, des goûts légèrement bohèmes, un fonds inépuisable de gaîté, et, bien qu'il eût dépassé la soixantaine, un amour très prononcé pour les mystifications, alors beaucoup plus à la mode que de nos jours.

Au fond, c'était un excellent homme que le « père Ciceri » comme l'appelaient les artistes et ses collaborateurs, Mais son obligeance, sa bonté toute paternelle, à laquelle ceux qui l'ont connu se plaisent à rendre hommage, n'étaient pas exemptes d'une certaine brusquerie. Il était en outre absolument dépourvu de cette dignité froide, de cette réserve diplomatique, de cette austère tenue qui distinguent nos peintres contemporains, et que, du reste, ne pratiquaient guère leurs précurseurs de la Restauration et du règne de Louis-Philippe.

Ciceri avait épousé une fille du célèbre miniaturiste Isabey, qui avait, lui aussi, débuté par la décoration, et qui, tout en restant le portraitiste attitré des souverains, avait été successivement maître de dessin de Marie-Louise, ordonnateur des fêtes et cérémonies de la Cour, peintre du Cabinet du roi, conservateur honoraire des Musées royaux. Or le vénérable auteur des *Causeries sur les artistes de mon temps*, M. J. Gigoux, rapporte qu'Isabey, bien qu'âgé de quatre-vingts ans, ne manquait pas de descendre son escalier en se laissant glisser à cheval sur la rampe. Et la gravité du gendre était à l'égal du sérieux du beau-père. Ciceri, à cause de sa jambe, évitait toute gymnastique désordonnée, mais, plaisant et mystificateur, adorant les charges d'atelier, il résistait rarement au plaisir de donner à son joyeux personnel des petites représentations gratuites aux dépens des « gêneurs » qui venaient le déranger au cours de ses travaux, se plaisant à être vis-à-vis d'eux, et suivant les circonstances, ou affable à l'excès, ou terrible et farouche.

Parmi ces « gêneurs », ceux qu'il éconduisait le plus aimablement étaient les élégants, les *mirliflores*, les *lions*, comme on disait alors, qui considéraient comme étant de bon ton de courir les ateliers des artistes. A ceux-là, surtout s'ils étaient munis d'introductions officielles, il ne faisait grâce de rien. Il les forçait à s'accroupir pour voir le bas du décor qu'on exécutait, puis, tout en leur prodiguant des explications diffuses, il les obligeait à gravir jusqu'au faîte de l'ouvrage, les promenant successivement sur tous les ponts, auxquels les peintres avaient soin d'imprimer des oscillations inquiétantes.

Le malheureux, étourdi par ce flux de paroles, ballotté, pris de vertige, sentant le sol manquer sous ses pas, craignant de se voir, à tout instant, précipiter de ces hauteurs aériennes, ne manquait pas de s'appuyer aux toiles encore fraîches ou de se rattraper aux rampes volontairement salies. C'est assez dire que, quand il se retrouvait sur le plancher, sa toilette laissait fort à désirer et que son habit était diapré des nuances de l'arc-en-ciel. Bien heureux encore si le trop gracieux cicérone, pour capter l'attention de son aimable visiteur, ne le prenait délicatement par le revers de son habit, ou ne posait amicalement sur le devant de sa chemise — on portait alors des gilets outrageusement ouverts — ses doigts préalablement maculés de terre de Sienne ou de jaune de chrome. Tout cela était fait avec un si chaud empressement, un sérieux si convaincu, une si parfaite bonhomie, qu'il était impossible de se fâcher. Mais, notre élégant parti, on était sûr de ne plus le revoir.

Avec les malheureux peintres sans ouvrage, avec les quémandeurs de travail, autre race de « gêneurs », Ciceri ne se donnait pas tant de peine pour obtenir un résultat identique. Au moment où M. Galland, suivi de son fils, pénétrait dans l'atelier, le vieux maître était justement aux prises avec un de ces solliciteurs.

« Et comme ça, disait-il, en fronçant le sourcil, à un grand gaillard pauvrement vêtu et à la contenance embarrassée ; comme ça, mon garçon, tu veux entrer dans l'atelier du père Ciceri pour l'aider dans sa besogne ?

— Oui, si c'est possible, monsieur Ciceri.

— Tout est possible, mon garçon. Et dis-moi, tu es peintre : que sais-tu faire ? la figure, le paysage, la fleur, l'ornement ?

— Tout, monsieur Ciceri. »

Alors, prenant une voix tonitruante, et s'adressant à ses collaborateurs :

« Vous tous ! f..... le camp ! je n'ai plus besoin de personne ici : MOSSIEU SAIT TOUT FAIRE ! »

Une clameur énorme, sorte de rugissement formidable, courut de pont en pont et s'éleva jusqu'aux combles de l'atelier immense, pendant que le pauvre solliciteur, tout décontenancé, ahuri, s'effondrant sur lui-même, s'empressait de s'esquiver et de gagner la porte. C'est alors que, se tournant pour surveiller la sortie de l'imprudent, Ciceri aperçut le jeune Pierre-Victor et l'auteur de ses jours, le premier

portant un énorme carton et l'autre la fameuse lettre.

Tous deux, on le croira volontiers, ne laissaient pas que d'être quelque peu intimidés par la scène à laquelle ils venaient d'assister, M. Galland surtout. Homme d'une réserve extrême et d'une correction toute bourgeoise, l'estimable orfèvre se trouvait singulièrement dépaysé dans ce milieu de rapins gouailleurs et de joyeux bohèmes.

Ciceri, voyant leur attitude hésitante, s'était empressé de ressaisir son plus gracieux sourire et, tout en boitant, s'était approché du père et du fils :

— Et vous, Monsieur, demanda-t-il en arrondissant le bras, qu'y a-t-il pour votre service ?

M. Galland tendit sa lettre.

— Fort bien, répartit le peintre après l'avoir lue très attentivement. Ce jeune homme est votre fils. Il veut lui aussi travailler avec moi : c'est une preuve de goût. Allons, mon garçon, montre-moi ce que tu as apporté là. Tudieu ! voilà qui est parfait ! C'est superbe, magnifique ! C'est toi, mon gaillard, qui as fait cela ? Et c'est vous, Monsieur, qui avez appris à dessiner à votre jeune homme ? Mes compliments bien sincères. Eh bien ! mon jeune ami, je vais te donner un bon conseil. On me dit que ton père est orfèvre ; va faire de l'orfèvrerie, mon garçon ! Bien le bonjour, Messieurs !

M. Galland, qui déjà se disposait à faire en termes émus l'éloge de son fils, à parler de ses rares qualités, à vanter ses étonnantes dispositions, fut tout interloqué par la fin assez inattendue de ce petit discours. Il sortit péniblement affecté de cette entrevue écourtée, où il n'avait pu placer un seul mot. Il était humilié dans son amour-propre d'artiste et de père ; il se sentait amoindri aux yeux de son fils. Ainsi l'enseignement qu'il avait donné à cet enfant était tenu pour nul par ce peintre en renom !

— Jamais je ne remettrai les pieds dans cette maison ! dit-il.

Pierre-Victor ne répondit rien, mais dès ce moment sa vocation était irrévocablement décidée. Cet atelier immense éclairé par un jour blafard, avec ses grands murs gris couverts de toiles énormes, avec ses ponts volants portant une armée de peintres fiévreusement occupés, avec ses escabeaux, ses châssis, et son prodigieux assortiment de pots à couleur, avait produit sur son jeune esprit une sorte de fascination. Il n'était pas jusqu'à l'odeur singulière qui se dégageait de cette peinture fraîche, médiocrement capiteuse cependant, mélange écœurant d'huile, d'essence et de colle, qui ne lui eût en quelque sorte monté au cerveau. D'un coup d'œil il avait tout vu, tout saisi, et l'image de ce monde nouveau qui venait de lui être révélé demeura si fidèlement gravée dans son cerveau, qu'aux derniers jours de sa vie il lui suffisait d'en évoquer le souvenir pour que la vision en revînt avec une précision incroyable.

— Je me souviens même, me disait-il un jour où nous parlions de ce lointain passé, je me souviens que, pendant cet entretien mémorable, je comparais le faux-col de mon père, lequel était fort grand, avec celui de Ciceri, qui était immense.

Ce détail n'est-il pas caractéristique ? Il dénonce, en tout cas, l'œil d'un peintre. Jean Gigoux ne rapporte-t-il pas, dans ses *Causeries*, qu'en 1815, voyant défiler à Besançon les régiments qui se rendaient à Waterloo, il avait été surtout frappé par la vue des sapeurs, et s'ingéniait à comparer la longueur de leurs barbes ?

II

Éconduit par Ciceri, Galland entra chez Henri Labrouste. Il avait seize ans. Son père, dégoûté des décorateurs, était heureux de lui voir embrasser une autre carrière. L'architecture lui paraissait un art plus noble, plus imposant. Peut-être eût-il préféré un maître plus classique dans ses allures, car Labrouste, à cette époque, ne jouissait pas encore de la grande et légitime autorité qu'il devait acquérir dans la suite. Ancien prix de Rome, justement remarqué pour sa restauration du *Temple de Pæstum*, recommandé par Vaudoyer, qui avait été son maître, associé par Duban à d'importants travaux, il avait eu ce grand bonheur de voir, presque de suite, sa haute valeur reconnue par ses confrères ; mais la plupart de ceux-ci le tenaient pour un révolutionnaire, pour un dangereux novateur, et personne ne se doutait alors de l'influence si particulière qu'il devait exercer par la suite sur le développement de notre architecture officielle.

Labrouste, bien qu'en état d'insurrection contre ce qu'il tenait pour une fâcheuse routine, était au fond un homme très calme, fort réfléchi, grand observateur, et, qui plus est, un professeur excellent. Chargé de divers grands travaux où la décoration jouait un rôle capital, il sut démêler de suite les qualités maîtresses de son nouvel élève et s'appliqua à développer ses heureuses dispositions. Il lui inculqua de bonne heure ce sentiment de la subordination du détail à l'ensemble que Galland devait à son tour professer à ses élèves. Il réussit à lui faire comprendre que, dans les arts plastiques, la moindre négligence dans l'exécution peut prendre une importance inattendue. Une anecdote, que Galland aimait à raconter, peint bien le caractère froid, précis et méthodique de Labrouste.

C'était au temps où ce dernier suppléait Duban dans la construction de l'École des Beaux-Arts. Un jour, le maître travaillait devant l'élève, et, avec une

infatigable application, une tranquille persévérance que Galland ne pouvait se lasser d'admirer, il recommençait pour la dixième fois le détail d'un motif, cherchant, pour compléter un encadrement de panneau, un profil dont le galbe le satisfît d'une façon absolue. Au moment où ce long travail aboutissait enfin, où le crayon du grand architecte caressait le contour si longuement poursuivi, un bruit formidable ébranla le plancher et les vitres. De nos jours on eût cru à une explosion : c'était simplement un tombereau de pavés qu'un charretier pressé venait de décharger dans la cour. A ce bruit inattendu, Galland sursauta. Labrouste, au contraire, calme, impassible, acheva son trait, et quand il eut fini :

« On dirait que tu as peur ? dit-il doucement à son élève.

— Quand on travaille, répondit celui-ci, un pareil bruit qui vous surprend ne laisse pas que d'être désagréable.

— Rappelle-toi, mon enfant, que lorsqu'on exerce une profession, rien de ce qui la concerne ne doit paraître désagréable. Si la recherche d'un profil est une joie pour nous autres artistes, les pavés ont aussi du bon pour les architectes. Ce sont eux qui nous fournissent le pain quotidien. Aime bien ton art, mais ne méprise aucune des parties, même les plus matérielles, de ton métier. C'est le commencement de la sagesse. »

Galland fit son profit de cette sage recommandation.

Quand, après deux ans de travail assidu, toujours tourmenté par son idée de devenir peintre-décorateur, il s'ouvrit à son maître de son invincible désir, celui-ci, bien que son élève commençât à lui être de quelque utilité, ne chercha pas à le détourner de son projet. Se faisant une très exacte idée des aptitudes de son jeune collaborateur, il l'engagea à ne pas abandonner brusquement l'architecture, qui pouvait lui rendre par la suite d'inappréciables services, mais il consentit volontiers à ce que, pendant trois jours pas semaine, il étudiât la peinture. Sur sa recommandation, Galland se fit inscrire à l'atelier de Drolling, et quelques jours plus tard (1er octobre 1840), sur l'invitation de son nouveau professeur, il subissait les épreuves déterminées par le règlement de l'École des Beaux-Arts, et venait y suivre les cours du soir.

L'atelier de Drolling jouissait à cette époque d'une certaine célébrité dans le monde des artistes. Prix de Rome en 1810, nommé en 1833 membre de l'Académie des Beaux-Arts, où il succéda à Guérin, puis professeur à l'École des Beaux-Arts en 1837, Drolling, à qui de malicieux contemporains prêtaient l'ambition, sans doute excessive, de continuer David « avec plus de mouvement et d'éclat », Drolling, dis-je, avait obtenu de bonne heure les légitimes satisfactions que son talent très réel lui permettait d'ambitionner. Un peu troublé par les retentissants succès des artistes romantiques, il cherchait à réagir contre les doctrines qu'il jugeait subversives. Pour cela, il s'appliquait à faire des peintres, et en faisait beaucoup.

Afin de pouvoir mieux surveiller ses élèves, il venait de transporter l'atelier où ceux-ci travaillaient, et qui jusque-là avait été rue de l'Ouest, au n° 11 de la rue de Sèvres, où lui-même il avait son installation particulière. C'est là que Galland vint se présenter à J.-L. Dusautoy, alors massier de l'atelier. Parmi ses nouveaux camarades figuraient Duval le Camus, Besnard, père de notre peintre actuel, Chaplin, Biennourry qui eût le prix de Rome en 1842, et plus tard Brilloin, de Curzon, Paul Baudry et nombre d'autres de notoriété moindre.

Ce qu'on apprenait chez Drolling ainsi que dans les autres ateliers académiques, c'était la « grande peinture », celle qui devait conduire au prix de Rome, récompense suprême ambitionnée à la fois par le maître et les élèves. C'était la « peinture d'histoire » qui choisit soigneusement ses sujets dans la Mythologie, dans la Bible ou dans l'Évangile, dans les fastes de la Grèce ou de Rome, accessoirement dans notre histoire nationale, et en dehors de laquelle on considérait qu'il n'était pas de salut.

Drolling, prêtre assermenté de cet art un peu exclusif, ne parvint jamais à se rendre un compte bien exact de l'intérêt que son jeune élève avait à continuer de travailler chez Labrouste, et à faire ainsi un partage égal d'un temps toujours précieux. Il chercha obligeamment à le détourner d'études qu'il jugeait au moins inutiles, et qui devaient forcément l'empêcher d'obtenir à l'École des Beaux-Arts les hautes récompenses qui préparent le succès final. Il s'efforça avec beaucoup de bienveillance, malgré qu'il ne fût pas très communicatif avec ses élèves, à remettre dans le droit chemin cette brebis égarée, sur laquelle il comptait quelque peu pour faire honneur à la maison. Mais il échoua dans sa noble entreprise : Galland était dominé par son idée fixe. Et bien qu'au Salon de 1842 il eût fait recevoir un portrait, — ce qui, étant donné le petit nombre des toiles admises, pouvait être considéré, pour un jeune homme de vingt ans, comme un succès plein de promesses, — l'année suivante, revenant brusquement sur ses premiers projets, il alla de nouveau frapper à la porte du père Ciceri.

Ajoutons que cette brusque détermination lui fut surtout dictée par une autre raison qui l'honore. En 1843, son père s'était retiré tout à fait des affaires où, à défaut de fortune, il s'était fait un bon renom de goût et d'extrême probité. Notre jeune artiste estima

qu'à partir de ce jour il ne devait plus demander à sa famille de nouveaux sacrifices. Il lui fallait désormais ne plus compter que sur soi; au besoin il devait même être en état d'aider à son tour ceux qui avaient tant fait pour lui. C'était agir en honnête homme et en bon fils. Drolling, cette fois, comprit, et, tout en regrettant son départ, il n'insista pas pour le retenir.

L'atelier de Ciceri, je l'ai dit, faisait partie de cette agglomération incohérente de bâtiments qui portait le nom d'*Hôtel des Menus-Plaisirs*. Ces bâtiments comprenaient, outre le Conservatoire royal de chant et de déclamation, qui existe encore, agrandi et en partie réédifié, les magasins du Garde-Meuble, et un certain nombre de petits hôtels précédés de jardins et ouvrant sur une grande cour, au milieu de laquelle était un abreuvoir. Ciceri occupait avec sa femme et ses trois filles, dont deux devaient épouser des peintres décorateurs, un de ces petits hôtels à jardin; en sorte que pour se rendre à son atelier il n'avait qu'à traverser la cour. C'est au moment où il allait sortir de chez lui que Galland l'aborda. Cette fois l'accueil fut tout autre.

Admis à bras ouverts dans l'atelier du Faubourg-Poissonnière, Galland fut d'abord un peu choqué des manières de ses nouveaux camarades. Ceux-ci, moins distingués que les élèves de Labrouste et de Drolling, tenaient plus de l'ouvrier, les autres plus du bourgeois. Payés à l'heure comme des manœuvres, ils exagéraient de parti pris le côté professionnel de leur art. Ils affectaient une rudesse qui contrastait vivement avec la nature foncièrement tendre, aimable, délicate du nouveau venu. Il résulta, de cette différence de tempérament et d'allures, quelques froissements dont Galland conserva le souvenir pendant bien des années.

« Je trouvai au début chez eux une certaine brutalité qui me révoltait et que je comprends aujourd'hui dans leur art. » — « C'étaient des hommes trempés, et comme il y en a peu, » disait-il en 1880 à la *Commission d'enquête sur les industries d'art*, en parlant de ses camades de l'atelier Ciceri. Mais il rappelait aussitôt que c'était durant son passage à cet atelier qu'il avait lié d'amicales relations avec Cambon, Thierry, Desplechin, « ces maîtres inconnus des sculpteurs et des peintres, et avec lesquels trop peu d'artistes ont eu le bonheur de travailler »; avec Lavastre et Chéret, « qui valaient mieux qu'une foule de gens dont les tableaux, exposés aux Salons annuels, finissent par rentrer dans nos musées »; avec Rubé, « ce géant, qui, maniant la brosse douze heures par jour, rappelait par son désintéressement et son énergie au travail les maîtres d'autrefois ». Enfin c'est encore là qu'il connut Diéterle et Séchan, pour lesquels il professa toujours une déférente amitié, et qui l'aidèrent plus tard de leurs conseils et de leur influence.

Bientôt il se trouva acclimaté dans ce milieu nouveau. L'admiration qu'il ressentit pour ces robustes artistes, dès qu'il les eut vus à l'œuvre, le confirma dans sa vocation première, et si, plus tard, il se plaignait parfois, dans des termes que j'ai tenu à lui emprunter, de ce que l'indiscutable valeur et le talent considérable de ces hommes éminents n'étaient point reconnus comme ils le méritaient, du moins cette constatation était-elle un adoucissement à ses nombreuses déceptions, et lui permit-elle de supporter sans trop d'amertume l'ignorance, en quelque sorte fatale, où jusqu'à sa mort une trop grande partie du public resta de son nom et de ses ouvrages.

Ciceri était homme de trop grande expérience pour ne pas utiliser le talent de ceux qui venaient s'offrir à lui. Il employa avec beaucoup d'intelligence les connaissances spéciales que Galland avait acquises dans son double apprentissage. Architecte, il le fit collaborer à l'établissement de ses maquettes, à la mise en perspective des colonnades majestueuses, des solennels portiques, dont l'opéra et la tragédie faisaient alors une ample consommation. Peintre de figures, il lui demandait les belles allégories dont il meublait les plafonds officiels. Puis quand l'architecture et l'allégorie venaient à faire défaut, c'étaient des vases somptueux qu'il fallait brosser, des guirlandes de fleurs, des corbeilles de fruits ou des fonds de paysage. Avec le débordement des commandes que le vieux maître, toujours à court d'argent, acceptait de toutes mains, on devait être prêt à toutes les besognes, depuis le rideau de théâtre jusqu'aux plus frêles décorations. Cela dura jusqu'en 1848, où tout d'un coup le travail ralentit. Les troubles de la rue et les incertitudes du lendemain firent suspendre et abandonner les décorations des hôtels, des palais, des églises. Seul le théâtre continua « de donner », mais il fallait travailler à crédit. La vaillante cohorte se vit condamnée à de nombreux loisirs. A chaque instant, on entendait battre le rappel, et aussitôt les boutiques se fermaient, les ateliers se vidaient sur le trottoir. Tous les oisifs effrayés quittaient Paris, profitant du désarroi général pour laisser leurs dettes en souffrance. Le père Ciceri, ne pouvant faire rentrer les sommes qui lui étaient dues, connut la gêne. Il suspendit ses brillantes soirées, où se donnaient rendez-vous tant d'artistes en renom. Les nuits des corps de garde remplacèrent ces réunions fameuses.

La gaîté n'abdiqua pas cependant absolument ses droits. Plus d'une fois l'atelier Ciceri organisa, pour la grande joie du quartier, des manifestations burlesques. Pour n'en citer qu'une, à la veille des élections pour la Constituante, on vit son nombreux personnel se disperser dans Paris, armé de pots à colle, d'échel-

les, et d'énormes pinceaux. Il s'agissait de poser triomphalement la candidature d'un camarade nommé Turbry, qui, à défaut de valeur personnelle, affectait des opinions très avancées. Le lendemain, on pouvait lire sur tous les murs de la capitale cet appel aux électeurs :

NOMMONS TURBRY !

Pauvre et sans talent, il représente la majorité des Français et des artistes.

Turbry ne fut pas élu, mais les journées de Juin éclatèrent. Le haut du faubourg appartenait à l'insurrection. Les *Menus-Plaisirs* furent occupés par la garde nationale, les mobiles et la troupe. Puis, après le triomphe de la loi, on résolut de faire aux victimes de la guerre civile de somptueuses funérailles.

Labrouste, qui avait été chargé, en 1840, de l'organisation des cérémonies publiques qui eurent lieu à l'occasion du retour des cendres de Napoléon Ier, se trouva tout désigné pour diriger cette nouvelle pompe funèbre. Il utilisa la bonne volonté et l'intelligence de son ancien élève, qui était spontanément venu se mettre à sa disposition, et qui dut à cette circonstance de collaborer, par la suite, à la plupart des grandes fêtes nationales qui eurent lieu sous la seconde République.

Ces fêtes, qui transformèrent la physionomie de Paris en peuplant nos grandes voies de décorations improvisées, mais ne laissant pas cependant que de présenter un certain caractère de grandeur et d'indiscutable originalité, furent d'un grand secours pour les artistes, condamnés alors à l'inaction. Elles permirent à notre jeune peintre de déployer sur une vaste scène les talents si divers qu'il avait acquis chez Labrouste, Drolling et Ciceri. Mais ces improvisations pittoresques, auxquelles on a si fâcheusement renoncé depuis, ne constituaient qu'une ressource précaire : il fallait entre temps recourir à d'autres travaux moins suggestifs et moins passionnants, dans l'attente, souvent déçue, d'une œuvre à la fois plus personnelle et plus lucrative.

HENRY HAVARD.

LA GUERRE SINO-JAPONAISE

Si de tels mots ne hurlaient de se voir accouplés, on pourrait dire que, de tous temps, les Coréens ont servi de « tête de Turc », aux Chinois et aux Japonais, — soit qu'ils eussent à payer pour leur propre compte, ou que, placés entre l'enclume et le marteau, ils aient fait, aux chocs de leurs belliqueux voisins, l'office de tampon inévitable. Encore, n'est-ce point *tête* le mot précis qu'il sied, en pareille occurrence, d'employer. Il nous souvient de pèlerinages pieux de curiosité, au Japon, à ces *tumuli* fameux de Mimidzouka et de Kamakoura, où, religieusement, sont inhumés des monceaux d'oreilles et de nez de Coréens ! C'étaient là de glorieux trophées que les généralissimes, ou *taïcounes*, triomphateurs adressaient au Mikado, après le combat. Et Dieu sait si l'exploit se renouvela souvent ! L'histoire des trois peuples extrême-orientaux n'est que la relation interminable de leurs démêlés. Souvenirs de luttes plus fécondes, pour les uns et les autres, en traits d'horreur sombre que d'héroïsme, fastes nationaux maculés de fange immonde et saturés de sang, que les tentatives d'actuel progrès, les velléités de civilisation à outrance réussissent mal à dissimuler, à faire oublier...

Malgré la bienfaisante intervention des Armstrong et des Krupp, tant d'efforts (quand on les examine à la légère, si appréciés) ne manifestent qu'une révolution de mœurs plutôt factice. Le fond quasi inconnu du véritable caractère de ces trois peuples demeure insondable ! Et en dépit des traités avec les puissances occidentales, malgré l'échange de plus en plus amical, à la surface, de bons procédés, le premier acte qui signale la reprise des hostilités sino-japonaises est encore l'assassinat des missionnaires. Alors comment conclure, et n'est-il point nécessaire d'étudier, au cours de leur marche dans la longue avenue des siècles, ces illogiques d'apparence et ces mystérieux, pour mieux les suivre au milieu des difficultés présentes ?

Connaissant ainsi le ressort moral des diverses races en cause, nous pourrons mettre utilement en regard, sur des points stratégiques définis, les forces respectives de chaque champion... après quoi il faudra nous résoudre à constater qu'il est et sera toujours un terme d'entente où les adversaires aboutiront infailliblement, un cri de ralliement qui domine toutes les querelles et tous les partis, la haine commune de l'Européen, l'antique « sus aux Barbares ! » héréditaire.

PHYSIONOMIE DES BELLIGÉRANTS

C'est avec la Chine que les Européens ont eu, en Extrême-Orient, les premiers rapports. Indépendamment du voyage, au XIIIe siècle, de Marco Polo, qui demeura une aventure, dès le XVIe les Portugais Fernand d'Andrada et Mindez Pinto, des Espagnols, puis des Hollandais et plus tard des Anglais s'avancèrent jusqu'aux grandes îles chinoises. C'est la Compagnie des Indes qui, vers 1680, fonda la Factorerie de Canton, et s'assura le monopole de toutes les relations avec la Chine, par ses ambassades.

Mais, même à ce premier moment, l'importateur ne pouvait prétendre apporter à la Chine le secret d'aucune supériorité quelconque. A part l'initiation

inappréciable aux enseignements divins de Jésus-Christ, le Chinois de ces temps n'avait rien à apprendre du dehors; dans les sciences mathématiques et leur application, il était même arrivé à un degré que le monde occidental ne soupçonnait pas; il devançait la plupart des inventions modernes. De nos jours, le Chinois est resté l'homme de ce temps, n'avançant plus, se laissant même de beaucoup dépasser; toujours inventif, mais incapable, sauf dans les arts plastiques, de perfection; sérieux toujours, et concentré, ne livrant de lui que ce qu'il veut qu'on sache, impénétrable et intraduisible, réservant peut-être, pour un avenir plus ou moins proche, des surprises merveilleuses ou terribles...

Fataliste et résigné, jamais le Chinois n'est inquiet des difficultés de vivre. Précipité des sommets de la hiérarchie humaine il sait reprendre ou apprendre l'existence des humbles et des travailleurs; propre à tout, il ne s'embarrasse d'aucun souci, s'assimile toutes les connaissances et tous les métiers, se forme à toutes les fatigues, à tous les déboires, n'opposant aux circonstances que cette force de l'intime satisfaction, indéracinable, qui lui fait tout prendre en patience et tout espérer.

Contre ses propres passions qui sont celles de tous les hommes, il se met en garde en s'associant, de façon à n'être jamais ni maître absolu de ses actions, ni isolé.

Il est féroce dans ses haines et sanguinaire; il y apporte des raffinements de cruauté qui peuvent dépasser les limites de l'horrible. Nos soldats mutilés au Tonkin, les missionnaires dont le sang répandu, depuis trois siècles, fait germer, sur cette terre tant de vertus, en témoignent douloureusement!

Jamais, parmi des Chinois, l'Européen ne peut s'estimer en sécurité : qui sait si ce sourire, duquel on augure bien, et qui, sur cette face jaune, s'épanouit en effrayant rictus, ne dissimule pas quelque pensée alléchante de guet-apens? qui oserait dire si ce regard en coulisse, que vous appréciez comme un indice d'attentive observation, ne recherche pas, avec un cynisme hâtif, la place où le poignard entrera plus facilement dans votre poitrine?...

Menteur jusqu'au delà des limites suprêmes du mensonge, le Chinois paraît peu capable d'apporter de la bonne foi en quoi que ce soit; il grappille et vole sans scrupule; il ne laisse passer, par exemple, aucune monnaie qu'il ne prélève sur elle, au couteau, le personnel impôt de quelques bribes, dont le soir, même dans les maisons commerciales les plus sévères, on évalue le profit, très avidement.

Mais pour singer l'honneur, on est capable d'endurer les souffrances les plus terrifiantes. Pendant la campagne de l'illustre amiral Courbet dans les mers de Chine, à l'autopsie, à bord, du cadavre d'un cuisinier chinois que nous avions soupçonné de nous avoir volés, et qui était mort d'une tumeur nauséabonde vers le haut de la cuisse, on découvrit, entre cuir et chair, au milieu de la plaie, les 25 ou 30 louis subtilisés?

Mais de grandes qualités rachètent le Chinois de bien des misères. Il adore ses enfants et vénère la chaumière de ses ancêtres. Il est capable de grands dévouements pour venir en aide à ceux qu'il aime. En 84, un agent de la légation anglaise ayant été assassiné, à Tien-Tsin, le coupable, sur les exigences du cabinet de Saint-James, fut condamné à mort, dans un bref délai... Mais il existait un obstacle à la satisfaction à accorder au Royaume-Uni; la dernière formalité, l'essentielle, paraissait impraticable. Le condamné s'était enfui, sans esprit de retour, et il n'avait pu être atteint que par contumace. Or, pour ne paraître point en défaut, le vice roi Li-Hung-Chang eut une idée ingénieuse et fort chinoise. Par affiches, mais seulement dans la campagne éloignée de Pékin, on demanda un homme de bonne volonté pour subir la peine; il s'agissait de la « mort lente », — cette macabre loterie qui se joue des affres d'agonie du supplicié, pour laquelle le bourreau choisit, au hasard, dans un panier couvert d'un voile, l'un après l'autre, vingt stylets aigus et affilés, portant chacun son étiquette indicative, à laquelle il obéira pour enfoncer la lame dans le mollet, au fond d'un œil, dans l'aine, sous la plante des pieds, — au cœur quelquefois, du premier coup, quand le patient est un homme que gâte la chance!

Donc, le vice-roi avait promis une prime de 3 000 francs, à reverser à la famille du volontaire qui offrirait sa vie. Il ne se produisit pas moins de 6 000 demandes, toutes motivées, s'appuyant sur des considérations de charges de famille, faisant valoir des états de mérites antérieurs et personnels pour se voir adjuger la préférence. Un tel fait, aussi beau que les plus beaux actes d'héroïsme, n'est-il pas digne qu'on admire et qu'on réfléchisse!...

La première année de leurs cycles de soixante ans, et deux mille six cent trente-sept ans avant Jésus-Christ, les Chinois étaient parvenus à fixer la durée d'une année équinoxiale; ils comptaient par trois cent soixante-cinq jours un quart. Leurs traditions historiques datent de là, et il n'est pas d'équivalent d'une semblable certitude chronologique, — une chronologie enclosant 4 500 ans, avec vingt-deux dynasties, vingt-deux grandes révolutions!

Dès lors, les Chinois ont pu conserver intactes la plupart des traditions scientifiques de l'antiquité. Pour trouver les premières traces de la boussole, dont ils nous dotèrent, au xve siècle, il leur faut remonter jusqu'à l'année 2602 avant Jésus-Christ. A l'encontre de la nôtre, cette boussole est la détermination du

Sud, par l'évolution de l'aiguille aimantée sur un plateau.

Les Chinois ont imaginé, dès le XIe siècle avant Jésus-Christ, le gnomon solaire, permettant de suivre l'heure au moyen de l'ombre. Deux cents ans après Jésus-Christ, ils avaient inventé le papier de soie; connaissaient la force attractive de la lune sur notre globe, bien avant Képler, en déduisaient les lois du flux de la mer et de son reflux. Sous la dynastie des Tang, au XIe siècle, le savant Youngan-khi disait, dans son livre le Oué-li-lun, ou *de Natura rerum :* « La lune étant le principe le plus pur de l'eau, elle influe sur les marées, petites et grandes, suivant ses phases. »

Au début du Xe siècle, les Chinois inventent l'imprimerie que l'Europe eût pu connaître cent cinquante ans avant la découverte de Gutenberg! Il eût suffi de pouvoir lire, dans les historiens persans, le Djema'a-et-teouarikk, où, vers 1310, Râchid-eddin révèle tous les procédés d'impression chinois.

Jusqu'à nos jours les Célestes étaient demeurés rebelles à la médecine. Ils en sont encore aux pratiques fétichistes, aux incantations de sorcellerie. Cependant ils pratiquent, pour rétablir la circulation, et dans certains cas, la percussion, le massage et le pincement; d'une sapèque de cuivre, au bord usé, ils fabriquent d'excellents scarificateurs, de bonnes rugines; ils possèdent une inépuisable pharmacopée de plantes mystérieuses.

La Chine, morcelée en petits royaumes, ne s'unifia que sous Tsin-chi-Hoanti, puis devint la proie des Mogols, au XIIIe siècle, et des Tatars Mandchoux au XVIIe. Or, à ces deux moments, elle offre le curieux spectacle de la puissance de sa civilisation sur ses conquérants : les Mogols de Kubilaï Khan adoptèrent le langage et les lois des vaincus; ils ne leur imposèrent, en signe de subordination, que le détail de leur toilette le plus original : le port de leur tresse de cheveux!... L'empereur est, suivant les rites, le plus lettré des hommes vivants; aussi tout doit-il suivre la *Voie des Lettres*, le Syon-to; à l'opposé des Japonais qui suivent le Shinto, la *Voie des Esprits.* Les charges, les moindres emplois, comme les boutons les plus élevés du mandarinat s'acquièrent exclusivement par les examens. L'empereur étant, de plus, « le père et la mère de son peuple », tout, dans l'empire, repose sur l'autorité paternelle...

***

Aimable et poli, d'une politesse presque obséquieuse, le Japonais est gai et enthousiaste, accessible à l'entraînement vers tous les efforts; mais il n'a point cette persévérance du Chinois qui finit par lasser la destinée. Le Japonais a, d'ailleurs, de nombreux points de ressemblance avec son voisin; il lui doit tant, dans le domaine matériel et l'ordre moral!... Il lui est même redevable du nom chinois de « Shipen » d'où l'appellation européenne de Japon qui lui est restée, au lieu de son véritable nom de Nipon, — Lever du Soleil.

Le Japonais qui, au physique, présente tous les traits caractéristiques de la race jaune, paraît, pour le regard superficiel, ne pas vibrer, autant que le Chinois, de ce fanatisme à froid contre les étrangers, — que, dans l'empire du Milieu, les mandarins s'emploient à si bien réchauffer et entretenir! Mais ce n'est là qu'une apparence. Au fond des choses, et malgré les longs efforts du parti Okuma qui, depuis la révolution Mikadonale, a fourni tous les ministres; malgré l'influence croissante des partisans catholiques de M. Nakajima; le vrai sentiment de la nation, il faut savoir le trouver dans ce clan des Soshi sanguinaires et rétrogrades, dont l'idéal, bien avéré et affirmé, est le retour, par tous les moyens, au régime féodal et à la fermeture définitive du Nipon.

Là réside la tradition nationale la plus pure, et vingt-six ans de communion d'idées avec les hommes du Soleil Couchant ne sont pas suffisants, même avec l'appoint des bretelles et du téléphone, à rendre moins cuisant le regret de longs siècles de barbarie!

Les aborigènes japonais, Aïnos et Yessos, occupaient tout le nord de la grande île de Hondo. Ils franchirent le détroit de Tsungar et allèrent s'établir dans l'île Yéso, la plus septentrionale et la moins secourable à l'homme des îles japonaises, où on ne découvre plus d'eux aucun vestige. Mais alors, pour s'opposer à leurs incessantes incursions sur leur territoire primitif, et prévenir tout désir malencontreux de retour en masse, le Mikado Sujin, contemporain des luttes de Marius et de Sylla, divisa le Nipon en quatre commandements. Il y eut, de la sorte, au-dessous de l'empereur, quatre généralissimes, *shogounes* ou *taikounes*, répondant géographiquement à la Rose des vents, qui disposèrent de toutes les forces de la nation, conduisirent le nouveau peuple contre les premiers occupants, et ne contribuèrent pas peu à développer l'humeur batailleuse des Japonais.

Mais il fallut un champ plus vaste à une telle impétuosité guerrière; sur le conseil des dieux, la Kô-Gô Dzinégou conduisit, pour la première fois, les armées de son impérial amant vers la Corée, et de cette guerre, où les Coréens vaincus se virent imposer le premier tribut, naquit la légende épique et héroïque. Dzinégou n'est plus seulement la « Grande Concubine Favorite »; elle devient la mère du Dieu de la Guerre. Au Temple de la Lune de Kamakoura, de pieux fidèles adorent ses étriers et ses robes; son fils Hatchiman n'est pas davantage l'enfant clandestin de la grande guerrière et de son lieutenant, c'est l'enfant du mi-

racle, le fils porté trois ans dans le sein maternel, pour que la Protégée de Benten n'en fût pas gênée.

Beaucoup plus civilisés que leurs vainqueurs, les Coréens communiquèrent leurs connaissances scientifiques aux Japonais. Le Japon adopta la langue alphabétique de la Corée, mais, par une anomalie funeste, il substitua à son écriture simple le système graphique des Chinois, — écriture compliquée, où les signes devenaient figuratifs. Ce changement regrettable se fit à nouveau par l'intermédiaire d'un Coréen; le célèbre Wang-Youn apporta à la Cour du Mikado de nombreux livres chinois, parmi lesquels ceux de Koung-Fou-Tseu dont la doctrine resta impuissante vis-à-vis des Génies populaires du Shinto — les dieux *Kamis!* Importé, au VIe siècle, à Kiyoto, par un prince coréen, le Bouddhisme fut mieux traité. Ses préceptes trouvèrent un apôtre en Sho-Tokio-Taïshi.

A ce moment s'ouvrait le moyen âge japonais; la nation avait pris corps, mais, au lieu de se fondre, à la mode de Chine elle accentuait ses séparations. Des familles de grands dignitaires s'élevaient; les noms des Taïra, des Foudjiouara, des Minamoto naissaient qui allaient emplir l'Histoire. Ce ne fut plus alors pendant de longs siècles, que luttes fraternelles, querelles intestines, où, pour la plus grande gloire des Guelfes et des Gibelins japonais, le sang coula en torrents; où les meurtres, les trahisons, les faits d'armes merveilleux devinrent la pâture quotidienne des chroniqueurs. Dominant l'empereur et le confinant dans les fonctions sacerdotales, les nouveaux « Maires du Palais », ces *Kouambakous* descendant du grand Yoritomo, dernier des Minamoto, ne laissèrent plus sortir le Mikado « fainéant » de sa pontificale résidence de Kiyoto.

A cette époque si troublée, le Japon eut à subir l'essai d'invasion du vainqueur mogol de la Chine, Kubi-laï-Khan, qui s'armant de catapultes et d'armes de trait, à lui enseignées par Marco Polo, vint tenter une descente vers Nagasaki. La tempête dispersa la flotte de Kubi-laï et préserva les Japonais d'un tribut chinois. Le terrible Mogol fut poussé jusqu'à Mexico et, dit la légende, jusqu'au Pérou, où il fut le père de Manco-Capac, son premier Inca.

Vint, à ce moment, la nuit, avec l'accession au shogounat de la puissante famille d'Ashikala. Pendant 200 ans, les ruines s'amoncelèrent sur le pays; les deuils le couvrirent. Les petits seigneurs devinrent des tyrannicules; l'autorité fut annihilée; même au fond des temples, toute culture intellectuelle s'éteignit jusqu'au milieu du XVIe siècle. Mais la renaissance se fit éclatante, avec le ministre des Verrous-Intérieurs Nabounoga, qui attira les jésuites, demeura l'ami fidèle et éclairé de saint François-Xavier, déclara la guerre au bouddhisme dégénéré, brûla partout les monastères, en réduisant à l'obéissance les grands feudataires. Hidéyoshi, plus connu sous son nom posthume de Taïco-Sama, remit en grand honneur l'agriculture, fit commencer de gigantesques travaux d'architecture et de canalisation à Osaka et à Kiyoto, mais ne parvenant pas à calmer l'ardeur turbulente de ses sujets, les lança dans une guerre avec la Corée.

Après lui, Iyéyas, de l'antique souche des Minamoto, se hissa jusqu'au pouvoir en exterminant les fils d'Hidéyoshi. Il créa Yeddo, employa 300 000 ouvriers à la construction des canaux et du Shiro, et laissa la constitution autocratique des *Cent Lois* qui régit l'empire près de trois siècles.

Mais le Bouddhisme relevait la tête; l'heure avait sonné où la religion de Jésus allait presque sombrer dans le sang et où le Japon se refermerait aux étrangers.

Dès 1587, les chrétiens du dehors reçurent l'ordre d'évacuer l'empire ou d'apostasier; les riches et les dames nobles convertis durent s'exiler ou abjurer; aux catholiques du bas peuple, on commença par couper la tête, sans explications. Mais la persécution s'aggrava, et bientôt périrent, en d'atroces tortures, riches et pauvres, femmes et enfants. Les Hollandais protestants, jaloux du commerce des Espagnols catholiques, offrirent aux *taïcounes* leur concours pour cette guerre d'extermination sauvage; ils se réservaient à ce prix, — le prix du sang! — le droit de conserver leurs comptoirs de Dé-shima, l'île du Devant, à Nagasaki.

En présence de cette immixtion illégitime des étrangers, le Bienheureux prince d'Arima, jusque-là soumis aux décrets de son dieu et résigné à l'injustice de ses suzerains, leva le drapeau de la résistance catholique. La lutte fut grandiose, avec l'aide de trois provinces, et le succès longtemps douteux; mais, grâce aux canons des Hollandais, le prince-martyr fut défait à Simabara. Le massacre des chrétiens fut effroyable. Il y eut près de quatre millions de martyrs indigènes, et les missionnaires périrent dans des supplices sans nom. Les alènes, les cuves de soufre, la chaux vive, le sciage des membres vivants, la coulure dans la bouche et les oreilles de plomb liquide, la salaison des plaies saignantes, la décollation et la précipitation du haut des montagnes furent des plus bénins parmi ces supplices. Puis l'entrée du territoire fut interdite à tout étranger, sous peine de mort..., et le Japon ne s'est rouvert qu'après 300 ans, à la restauration des Mikados dans l'exercice du pouvoir exécutif.

A partir de ce moment, la manie de progrès est devenue fièvre; la marche en avant, après cette torpeur, a fini par sembler une course vertigineuse.

C'est l'armée qui se munit des types perfectionnés

d'Enfield, de Snider, de Chassepot, et de Mourata, pour ses fusils; c'est l'artillerie qui fait ses commandes à Krupp et à Armstrong. Les colonels français Munier et Marquerie, en s'aidant des capitaines Vieillard et Percin, apprennent aux premiers soldats japonais les notions de l'art militaire d'Europe; le magnifique arsenal maritime de Yokoska est créé par nos ingénieurs des constructions navales, Thibaudier, Dupont et Verny, comme celui de Fou-Tchéou, chez les Chinois, avait été construit par nos ingénieurs Gicquel et Lemaire. A l'antique et confus système monétaire, succède le régime du *yène* d'or, pris comme étalon. Des transmissions postales régulières s'organisent, des lignes télégraphiques et téléphoniques sillonnent tout le pays; des phares nombreux éclairent les côtes; des voies ferrées relient Kobé-Hiogo à Osaka, et Tokio à Yokohama; Shang-Haï et Nagasaki sont rattachés par un câble sous-marin; les « Cent Lois » d'Iyéyas sont remplacées par une imitation du Code Napoléon qu'expliquent aux étudiants MM. Bousquet, Boissonnade et, depuis, Revon. L'impératrice se souvient des huit grandes femmes ayant gouverné l'Empire, et dont l'une fut la Conquérante de la Corée; elle s'intéresse principalement à l'éducation supérieure des jeunes filles. Le Christianisme, libéré, vole à des conquêtes rapides et surprenantes.

Mais cette précipitation dans l'évolution japonaise est son côté faible. Pour se prêter aux exigences de l'exportation, l'art s'amollit, les mœurs antiques disparaissent, dans leurs bons côtés. Les connaissances ardues, auxquelles s'ouvrent si avidement les esprits jeunes, ne sont que bien rarement approfondies. Néanmoins, pour un pays fermé, il y a vingt ans, plus hermétiquement peut-être encore que la Chine, le spectacle d'« activité cérébrale » qui nous est offert n'est pas moins curieux. La révolution est poussée à bout dans toutes les branches; le « Fils du Soleil » lui-même n'est plus sacré et ses sujets ne doivent plus s'agenouiller à son passage; au régime sanguinaire et mystérieux des *shogounes* autocrates, succède une Constitution discutée; un Parlement s'ouvre où des projets de lois révolutionnaires sont défendus; enfin, à peine la dynamite parle en Europe, que déjà la Chambre japonaise est incendiée par une main criminelle, que des cierges, emplis de poudre verte, éclatent dans la pagode Asaka, que le comte Okuma est blessé d'une bombe dans sa *djinerikisha*, et démissionne avec tout le ministère.

Pendant que les Soshi préparent les revanches de l'avenir, le Mikado qui, deux fois déjà en quatre ans, a dû dissoudre sa jeune Chambre, l'empereur Moutsou-Hito, peut-être déconcerté, réfléchit sans doute à la facilité de gouverner de ses grands aïeux... Et pour faire diversion, comme Hidéyoshi, l'un des illustres *shogounes* de ses pères, il tombe sur la Chine, à propos de la Corée, et se paie sa première guerre à l'européenne.

POINTS STRATÉGIQUES ET FORCES A ENGAGER

Il semblerait qu'en descendant, par terre, de la Mandchourie, les Chinois soient plus à même d'envahir la Corée que les Japonais obligés de passer par le détroit de Corée et la mer Jaune. Mais, outre qu'avec le milieu de septembre vont commencer les vents et les tempêtes rendant impraticables les montagnes du Nord et les routes intérieures, le vrai champ de bataille n'est pas la Corée, où les Japonais ont prévenu les Chinois et se sont installés fortement avant même les hostilités. Instruits par les plans avortés, malgré lui, de l'amiral Courbet, les Japonais ont pris pour objectif le golfe du Pétchili ; ils savent qu'en brûlant Port-Arthur et forçant Ta-Kou, portes de Pékin, ils enlèveraient à la flotte chinoise tout point de concentration et de ravitaillement. C'est pourquoi ils paraissent ne vouloir s'occuper que de la bouche du Peï-Ho, vers laquelle, dédaigneux de leur échec de la rivière Ta-Tong, ils concentrent leurs meilleurs bateaux : de là ils seront maîtres du commerce du Canal-Impérial, de Chéfou, de Shang-haï et du Yang-tsé-kiang. Leur marche offensive et leurs positions disent assez que Li-Hun-Tchang aura fort à faire pour les rejeter du golfe vers l'Archipel, Port-Adams, Port-Hamilton, ou l'île Quelpart. Nous doutons également que jamais la flotte de Fou-tchéou puisse opérer sa jonction avec celles de Shang-haï et de Canton, pour inquiéter les passes de Simonosaki et de Nagasaki; moins encore, pour forcer, au sud du Hondo, les barrages de torpilles de la baie de Tokio. La Chine a deux défauts graves dans son organisation militaire: la lenteur du recrutement de ses hommes à gages, le manque réel de matelots. Il en est d'elle, toutes proportions sauvegardées, comme de l'Angleterre, — à qui il manque au moins 20 000 hommes pour armer les vaisseaux qu'elle possède...

Il est d'un intérêt relativement peu important de relever les forces de terre de la Chine, tous ses conflits, même la guerre présente, devant se dénouer principalement sur la mer. Néanmoins, il importe de dire que toutes ses grandes villes sont aujourd'hui défendues par une infinité de forteresses, de fortins et de camps retranchés, formidablement établis, qui pourraient en rendre l'approche difficile à l'envahisseur. Courbet rendit plus d'une fois hommage à la bravoure des mercenaires chinois...

L'armée chinoise pourrait indéfiniment se rajeunir et remplacer ses vides, puisqu'il dépend du patriotisme plus ou moins désintéressé des vice-rois de l'augmenter ou de la diminuer à volonté : les hommes ne lui manqueraient jamais.

Cette armée comprend, du moins sur le papier, une garde impériale et une armée nationale. La garde, — les fameuses Huit-Bannières, Jakon-gôsa, — est le rempart de la monarchie mandchoue. Elle comporte 323 000 Mandchoux et Mongols et se régit d'après les huit règlements du Luy-ying-tchili. Ses régiments sont de 40 compagnies de 25 hommes ; la hiérarchie de ses officiers compte huit rangs de degrés. Il est défendu aux commandants en chef et généraux d'user de palanquin, pour ne pas faire parade de paresse et de mollesse. La plus grande récompense du soldat est d'ajouter à son nom celui de *batourou*, « brave des braves », qui devient un titre de noblesse et confère le port de la plume de paon. L'*hoeï*, ou titre posthume de *batourou*, est accordé aux héros morts.

L'armée nationale, le *Ying-ping* comprend 6 459 officiers et 650 000 hommes, dont les fantassins touchent une solde de 7 à 12 francs par mois, les cavaliers de 25 francs, à condition d'entretenir et de remplacer leur cheval. Cette armée se subdivise en active et territoriale.

L'*armée active* compte 3 corps : de Mandchourie, du Centre et du Turkestan. Celui de Mandchourie, fort de 70 000 h. se divise en 2 parts : celle de Tsitsihar, la capitale, et l'autre de Moukden. L'arme est le fusil Mauser, avec batteries de soutien de krupps de 8 centimètres. Le corps du Centre s'appuie sur Kalgan, au N.-O. de Pékin, et chiffre 100 000 h. armés du remington. Le corps du Turkestan ne sert qu'à l'extrême frontière occidentale.

L'*armée des Braves*, ou territoriale, compte 600 000 h. des milices locales. La cavalerie tartare du Nord est montée sur des chevaux robustes, mais de petite taille et mal équipés. Les garnisons des grandes villes et du littoral sont exclusivement commandées par des Mandchoux...

Au Japon, l'Empereur commande en chef sur terre et sur mer. Depuis la restauration mikadonale de 1868, il existe un système de conscription, à 20 ans, avec 3 ans d'activité, 4 de réserve et 5 de territoriale. L'armée comprend la Garde et six divisions.

La *garde impériale* est divisée en 2 brigades comportant 4 régim. d'infanterie ; 1 escadron de cavalerie ; 1 régim. d'artillerie ; 1 compagnie du génie et 1 musique. Elle est forte de 252 officiers, 5 076 sous-off. et soldats, 493 chevaux et 28 canons de campagne.

Les 6 *divisions* comportent 12 brigades ou 24 régim., comptant 1 753 officiers et 37 899 s.-off. et soldats ; 1 escadron et 2 compagnies de cavalerie, de 45 off., 651 hommes et s.-off. et 642 chevaux ; 6 régim. d'artillerie de 276 off. et 4 000 hommes et s.-off., avec 1 649 chevaux, 168 canons de campagne et 84 de montagne ; 6 bataillons du génie de 1 943 h ; 6 escadrons du train, avec 99 off., 2 004 h. et 1 838 chevaux ; 1 musique de 51 hommes. Ensemble, en temps de paix, 3 922 off., 74 095 s.-off. et soldats, 220 canons de campagne, 106 de montagne, 7 383 chevaux.

En outre, 4 bataill. de gendarmes à 44 off., 927 s.-off. et soldats ; 5 bataill. de francs-tireurs de 55 officiers et 1 995 hommes ; plus 2 300 élèves de l'École d'application, de l'École militaire, du Collège des cadets, de l'École d'artillerie, de l'École des sous-officiers.

De 17 à 40 ans, les hommes, hors catégorie, font partie de la réserve territoriale. La réserve compte 96 855 h. ; la territoriale, 70 659. Les armes, munitions et équipements sont fournis par les arsenaux de *Tokio*, d'*Osaka*, de *Kobé-Hiogo*. L'excellent fusil *Mourata* est japonais...

La flotte chinoise est loin du temps de ses pauvres 7 canonnières de *Shang-haï* en 1862 ; la plupart de ses navires sont du type le plus récent.

Son escadre du Nord (Port-Arthur) compte :

Les vaisseaux à tourelle-barbette *Ting-yuen*, *Chen-yuen*, *Lai-yuen* et *King-yuen*, de 9 à 18 canons Krupp, et d'une vitesse de 14 à 16 nœuds ; les croiseurs à éperon, type Elswick-Armstrong (du Peï-Ho et des côtes du Nord), *Tsi-yuen*, *Tshi-yuen*, *Yang-ouei*, *Tschao-yong*, *Huan-tai*, *Feo-chou*, *Chih-yuen* et *Ching-yuen*, de 6 à 13 canons et 2 tubes lance-torpilles, d'une vitesse de 16 nœuds ; les canonnières alphabétiques (type Staunch modifié), α, β, γ, δ, *Tschin-nan*, *Tschin-pei*, *Fei-ting*, *Lung-lang*, ι, κ, λ, de 5 canons de 14, et d'une vitesse de 10 nœuds.

Celle de la rivière Min : les croiseurs *Fou-chang*, *Kai-chih*, *Nan-thin*, *Nan-shuin*, *Yang-pao*, *Ye-sin*, de 10 à 14 canons, de 15 à 18 nœuds de vitesse ; les avisos-canonnières *Tsing-yuen* et *Tschen-hai* ; la canonnière *Mei-yun* ; les avisos-transports (type Indre) *Ouan-Niang-tsin*, *Hai-king*, *Yuan-kai*, *Teng-yin-tschen*, *Tai-ngan*, *Ouei-yuan*, *Tschao-you*, et *Kang-tzi*, de 3 à 4 canons en acier et d'une vitesse de 10 à 11 nœuds ; les avisos en acier et à aubes *Haé-tong-yun* et *Tschang-scheng*, de 3 canons Krupp ; plus 2 croiseurs à éperon déplaçant 2 000 et 1 600 tonneaux.

La flottille de Shang-haï compte la frégate *Haé-an*, de 23 canons, à 12 nœuds ; la canonnière-cuirassée *Tieng-sing* à un canon dans une tourelle en bois ; les transports *Tsché-haé*, *Uaé-niang*, *Pou-hou*, de 5 canons ; plus 2 remorqueurs à hélice de 3 000 chevaux.

Celle de Canton : les canonnières *Ngan-lan*, 6 canons ; *Tschen-iué*, 3 c. ; *Tschen-to*, 7 c. ; *Tsing-an*, 2 c. ; *Tsing-po*, 6 c. ; *Tschung-tong* 2 c. ; *Li-che*, 4 c. ; *Peng-tschen-haé*, 4 c. ; *Kuang-an*, 4 c. ; *Ken-tsche*, 5 c. ; *Saé-tsing*, 4 c. ; *Tsching-tsin*, 4 c. ; et *Tsing-po*, 3 c. Sans compter les avisos de douane *Ling-peng*, à hélice, 3 c., et *Kua-sing*, à aubes, 3 c.

En outre, 2 torpilleurs de haute mer de 4 et 7 c., à

2 et 3 tubes ; 2 croiseurs-torp. Armstrong, à éperon ; 26 torp. de 1re classe à 2 c.-revolv., et 2 à 5 tubes ; 2 porte-torpilles de 2e classe...

Les marins japonais se recrutent par le volontariat et la conscription. Il y a 5 districts maritimes, avec un préfet, dont Yakoska, Kuré et Sasebo sont les seuls réellement organisés. 13 amiraux, 613 officiers, 134 mécaniciens, 57 ingénieurs, 136 médecins, 140 commissaires et 10 370 hommes sont répartis sur :

Le cuirassé *Fuso*, de 3 932 chevaux et 10 c., à 13 nœuds ; les gardes-côtes en acier *Itsukushima*, de 5 400 chevaux, à 12 c., et 16 n. ; *Matsushima* et *Hashidaté*, du même type ; les croiseurs *Nanioua, Takachiho, Chiyoda, Akitsushima, Takaouo, Kongo, Hiyei, Tsukushi, Yamato, Katsuragi, Musashi, Kaimon*, et *Tenriou*, en acier ou en bois, de 1 100 à 7 720 chevaux, de 6 à 10 c., de 11 à 19 n. ; les mouches d'escadre le *Yayeyama* et le *Chishima*, d'acier, de 5 000 ch., 3 c. ; et 20 n. ; les canonnières *Maya, Chokai, Atago, Akagi, Oshima* et *Banjo*, en fer, en acier et en bois, de 700 à 1 200 ch., de 2 à 4 c. ; de 11 à 13 nœuds de vitesse.

Sans compter le torp. de haute mer *Kotaka*, à 2 hélices, de 19,5 de vitesse, 4 canons et 4 tubes ; 17 torp. de 1re classe, de même armement ; 4 de 2e cl. ; 1 de 1re cl. (type 126 français modifié), et 14 torpilleurs de 35 mètres construits au Creuzot.

Si les Chinois ont de magnifiques rades et de bons arsenaux, il faut dire que leurs matelots, comme ceux de la Corée, n'aiment guère, pour cause, perdre les côtes de vue ; les Japonais, bien commandés, sont un peuple d'insulaires, partant de marins. Les pêcheurs audacieux de la mer d'Okhotsk et des Aléoutiennes fournissent la plus grande partie de la flotte de Yokoska et sont façonnés de bonne heure par l'ouragan. Moutsou-Hito se montre peut-être politique en les soustrayant à la propagande des Soshi.

JEAN DARGÈNE.

VARIÉTÉS

Le départ de Napoléon pour Sainte-Hélène

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX [1]

Un livre a paru, récemment, qui jette une vive et assez fâcheuse lumière sur les procédés employés à l'égard de Napoléon par l'amiral sir George Cockburn, chargé de conduire l'ex-empereur à Sainte-Hélène, à bord du *Northumberland*. Je viens de mettre la main sur un opuscule où j'ai trouvé de curieux détails se rapportant au même sujet. C'est la relation rédigée par mon grand-père, le troisième lord Lyttelton, de l'entretien qu'il eut, en août 1815, avec Napoléon à bord du *Northumberland*. Mon grand-père était venu faire visite à l'animal Cockburn le 7 août, le jour même où Napoléon fut amené à bord. Le soir, il nota toutes les particularités de la journée, complétant ses propres souvenirs par ceux de lord Lowther, qui avait assisté à une grande partie de l'entrevue. Une vingtaine d'années plus tard, le manuscrit de mon grand-père fut imprimé, mais tiré seulement à cinquante-deux exemplaires, dont aucun ne fut mis en circulation. L'auteur, dans une courte introduction, déclare qu'il ne garantit nullement l'exactitude verbale de sa relation, mais que la substance en est absolument exacte, et qu'il a mis un soin particulier à rapporter fidèlement toutes celles des paroles de Napoléon qui pouvaient offrir un certain intérêt.

Lord Lyttelton vit d'abord Napoléon sur le canot qui l'amenait à bord. Il l'observa très attentivement, et voici le portrait qu'il en fait :

« Son profil me parut ressembler exactement aux portraits que j'avais vus de lui, sauf que son visage était en réalité plus large. Il avait le haut de la tête presque entièrement chauve. Ses cheveux, d'un brun roussâtre, étaient longs et rudes. Pour ce qui est de l'expression de sa figure, j'y trouvai plus de subtilité que de noblesse. Ses yeux avaient un regard quelque peu hagard ; ils étaient aussi un peu éteints : on devinait qu'ils avaient été à l'origine très perçants, mais que l'âge et l'anxiété avaient amorti leur feu. Son teint me sembla non seulement sombre, mais d'une couleur maladive. Il fit mine d'abord d'être très gai, salua poliment l'amiral, le pria de lui présenter les officiers du vaisseau. Neuf ou dix d'entre eux furent appelés, mais comme aucun ne savait un seul mot de français, la présentation se trouva réduite à n'être qu'une vaine formalité. »

Des amis et serviteurs qui l'avaient accompagné à bord, la plupart se préparaient à repartir, n'étant venus que pour le voir s'embarquer ; et lord Lyttelton fut surpris du peu d'émotion qu'ils témoignèrent en se séparant de lui. Il y eut pourtant deux officiers polonais, l'un âgé déjà, l'autre tout jeune, qui firent exception. Tous deux supplièrent qu'il leur fût permis de suivre Napoléon ; et mon grand-père dit que le plus jeune, en particulier, montra une douleur profonde au rejet de sa prière. Comme le nombre des officiers autorisés à suivre Napoléon était limité, ce brave jeune homme demanda à le suivre en qualité de domestique. « *Et si je renonce à mon grade* (1) ? » On refusa encore : il nous parut alors plongé dans un état de complet égarement ; ses yeux débor-

(1) Cet article vient de paraître en anglais dans la *New Review* du 1er septembre.

(1) Toutes les phrases en italique sont en français dans le récit de lord Lyttelton.

daient de larmes, il tordait convulsivement sa *tchapska* dans l'une de ses mains, de l'autre main se frottait les sourcils, se parlait à lui-même, et courait sur le pont comme un fou. J'ai eu plaisir à apprendre que ce fidèle serviteur avait reçu, quelque temps après, l'autorisation de partir pour Sainte-Hélène, et qu'il s'était embarqué avec sir Hudson Lowe.

Voici maintenant dans quelles circonstances assez originales se fit la présentation de lord Lyttelton à Napoléon. La manière dont Napoléon devait être traité à bord du *Northumberland* était toute différente de celle dont on l'avait traité à bord du *Bellérophon*, le vaisseau sur lequel il s'était rendu. Là il avait été reçu comme un empereur : le capitaine lui avait cédé sa propre cabine, et en avait interdit l'accès à tout le monde ; ici, il n'était plus considéré que comme un officier général ; il avait une petite cabine pour son usage personnel, mais il devait partager la grande cabine d'État avec l'amiral et ses amis. Sir George Cockburn était résolu à lui faire comprendre ce nouvel état de choses dès la première occasion. Aussitôt que Napoléon fut entré dans la grande cabine, l'amiral y fit entrer ses amis, les invita à s'asseoir, et les laissa. C'est ainsi que furent mis en présence de Napoléon mon grand-père lord Lyttelton, lord Lowther, et le colonel sir Bingham, du 53e régiment. La situation n'était guère plaisante ; lord Lyttelton paraît du moins s'en être tiré de la façon la plus délicate possible. Et comme seul à peu près sur le *Northumberland* il parlait couramment le français, il reçut de Napoléon un meilleur accueil qu'on n'aurait pu s'y attendre. Il faut avouer que le gouvernement anglais n'était pas heureux dans le choix des agents chargés de réaliser l'expatriation définitive de Napoléon.

L'entretien de lord Lyttelton avec l'ex-empereur débuta assez mal. L'amiral n'ayant point pris la peine de présenter mon grand-père, Napoléon, qui ne savait pas même à qui il avait affaire, le considérait d'un œil dur. Enfin il lui demanda qui il était. En apprenant qu'il ne faisait pas partie du vaisseau : « *Vous êtes donc ici par curiosité? — Oui, général, et je ne connais aucun objet plus digne d'exciter la curiosité que celui qui m'a amené ici. Nous espérons ne pas vous gêner, monsieur le général.* » Mais Napoléon ne parut pas entendre : il y eut alors un long silence durant lequel Napoléon dévisagea avec colère les deux autres visiteurs. Il leur fit ensuite quelques questions, mais tous deux parlaient si mal le français qu'il ne tarda pas à revenir à lord Lyttelton. Il l'interrogea sur la chasse au renard, lui demanda dans quelle partie de l'Angleterre il demeurait, et où il avait appris à parler si bien le français. Il le questionna ensuite sur divers membres du Parlement, pour la plupart des *whigs;* apprenant que l'un d'eux s'était tué, à la suite d'un *dérangement d'esprit :* « *Est-ce ce que vous appelez le spleen?* » demanda-t-il, partageant sans doute l'opinion commune des Français, qui voient dans le spleen une maladie exclusivement anglaise.

Après une demi-heure de conversation, mon grand-père, voyant que sa présence et celle de ses deux compagnons devenait insupportable à Napoléon, fit un salut et sortit. Mais bientôt après l'empereur parut à son tour sur le pont, s'y promena hâtivement de long en large, et, apercevant lord Littelton, l'aborda, engagea avec lui un nouvel entretien. Il se plaignit d'abord de l'aménagement du vaisseau. Mais il insista surtout sur le traitement si peu généreux qu'il recevait de l'Angleterre.

« *Vous avez souillé le pavillon et l'honneur anglais en m'emprisonnant comme vous faites.*

Lord L. — *On n'a violé aucun arrangement avec vous, et l'intérêt de la nation demande que vous soyez mis hors d'état de rentrer en France.*

Napoléon. — *Peut-être alors ce que vous faites est-il prudent, mais ce n'est pas généreux. Vous agissez comme une petite puissance aristocratique, et non comme un grand État libre! Je suis venu m'asseoir sur votre sol, je voulais vivre en simple citoyen de l'Angleterre.* »

Lord Lyttelton lui fit alors remarquer qu'il lui restait en France de nombreux partisans, et qu'il n'aurait pu s'empêcher, un jour, de répondre à leur appel.

Napoléon. — *Non, non, ma carrière est finie.*

Mon grand-père lui rappela qu'il avait dit la même chose l'année précédente, à l'île d'Elbe. Mais là-dessus il s'écria, avec une grande animation : « *J'étais souverain alors, j'avais le droit de faire la guerre. J'ai fait la guerre au roi de France avec six cents hommes.* »

Et il poursuivit sur ce ton, disant que la conscription n'avait pas épuisé la France, qu'il aurait pu y lever encore des millions d'hommes, que sa popularité était restée très grande. Puis revenant à ses griefs : « *Vous auriez dû vous fier à ma parole d'honneur : ce n'est pas en user noblement avec moi, la postérité vous jugera.* »

Il déclara que, s'il avait su d'avance le traitement qui l'attendait, il se serait rendu plutôt à l'Autriche ou à la Russie. Mais lord Lyttelton savait que la veille quand lord Keith lui avait parlé de la possibilité de le livrer à la Russie, il s'était écrié : « *Dieu m'en garde.* » Il le dit à Napoléon, qui d'ailleurs ne se défendit que très faiblement sur ce point. Il affirma qu'il aurait pu rejoindre l'armée de la Loire, et s'établir à Bordeaux avec cent mille hommes. « *Il y aurait eu de quoi capituler !... Si vous n'aviez d'autre dessein que d'agir selon les règles de la prudence, pourquoi donc ne pas me tuer ? C'eût été plus sûr.* » Il avait pensé qu'on lui aurait permis de vivre dans ses terres, comme son frère Lucien.

Désireux de justifier la conduite de son pays, lord Lyttelton demanda à Napoléon s'il pouvait lui parler en toute franchise : après quoi il lui dit que, depuis son invasion en Espagne, il n'y avait personne en Angleterre qui eût foi dans sa parole. Napoléon répondit qu'il avait été appelé par Charles IV pour l'aider contre son fils. Et comme mon grand-père lui faisait remarquer que, sans doute, Charles IV ne lui avait pas demandé à être remplacé sur son trône par Joseph Bonaparte, Napoléon changea d'attitude : « *J'avais*, dit-il, *un grand système politique; il était nécessaire d'établir un contrepoids à votre énorme puissance sur mer; ce n'est d'ailleurs que ce qu'ont fait les Bourbons.* » A un moment de l'entretien (lord Lyttelton ne se rappelait plus auquel) il dit : « *Je voulais préparer au Prince Régent l'époque la plus glorieuse de son règne.* » Qu'entendait-il par là? Voulait-il dire qu'il fournissait au Régent une belle occasion de se montrer magnanime? Ou bien son esprit avait-il été traversé de quelque vague rêve d'une alliance entre la plus grande puissance militaire et la plus grande puissance maritime, pour dominer le monde?

Il dit, en tout cas, que son but avait toujours été l'*abaissement*, et non la *perte* de l'Angleterre. Il avoua que la flottille dans les ports de la Manche était une simple feinte, et que c'est l'escadre de Brest qui avait été destinée, dans son plan, à envahir l'Angleterre.

Comme on parlait de la Saxe, il rappela la défection du contingent saxon à la bataille de Leipzig. Il dit que cette défection, sur le moment, ne lui avait pas trop nui; mais que, le lendemain, il s'était aperçu qu'elle détruisait tous ses plans, et que c'était ce qui l'avait forcé à battre en retraite.

Il dit que l'état de la France était tel qu'on pouvait l'attendre d'un pays où un roi venait d'être imposé par des armées étrangères. La conversation étant tombée sur le commerce des esclaves, Napoléon déclara qu'à ses yeux ce commerce était non seulement inhumain, mais impolitique, surtout pour la France. Il parla beaucoup de la condition des manufactures françaises, qu'avaient puissamment stimulées les récentes découvertes de la chimie, donnant pour exemples l'extraction des sucs de la betterave, et celle de l'indigo, du *pastel*.

A propos de Waterloo, mon grand-père lui demanda son avis sur les troupes anglaises. Napoléon, d'un air grave, lui répondit que l'infanterie anglaise était *très bonne. — Relativement à la française? — L'infanterie française est aussi très bonne. — A la baïonnette? — Elle est aussi très bonne à la baïonnette. Mais beaucoup dépend de la conduite. — C'est à vous, monsieur le général, que nous devons nos progrès dans l'art de la guerre. — Eh! on ne peut faire la guerre sans devenir soldat : l'histoire de tous les pays le prouve.* »

Là-dessus l'entretien finit, et d'une façon assez brusque. L'empereur dit tout à coup : « *Il me semble qu'il fait un peu frais,* » et aussitôt, sans prendre congé en aucune façon, il descendit dans sa cabine.

Ces conversations avaient duré près de deux heures. Lord Lyttelton note encore que la façon de parler de Napoléon lui a paru libre de toute passion; à peine s'il élevait la voix, ou faisait un geste. Rien dans son attitude ne trahissait l'abattement. Il semblait également prêt à parler de tous les sujets.

Ces notes, comme on le voit, ne contiennent guère de faits bien importants; mais ne trouvez-vous pas que ces fragments de dialogue, et ces descriptions de la figure, de la voix, des manières de Napoléon, le font revivre devant nous, sans compter ce qu'il y a de tragique dans la peinture de cet homme malade, fatigué, et partant dans ces sinistres conditions pour l'*Ile de Fer*, comme il appelait Sainte-Hélène?

NEVILLE S. LYTTELTON.

(Traduit de l'anglais par A. L.)

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Reprise de *Severo Torelli*, drame en cinq actes, en vers, de M. François Coppée.

Le drame en vers, je l'avoue sans trop de honte, me résiste singulièrement; je veux dire le drame en vers tel qu'il est depuis Hugo. Affirmer qu'il m'ennuie serait trop fort, et c'est toujours un plaisir, d'ailleurs, que d'entendre de beaux vers; mais s'il ne m'ennuie pas, il me laisse indifférent à un point que je ne saurais dire; ce qui se passe sur la scène ne me touche pas, les personnages ne m'approchent pas; je ne sens rien de commun entre eux et moi; je ne retrouve chez eux aucun des sentiments qui m'animent, et je ne peux, quoi que j'y fasse, entrer dans ceux qui les agitent. Une tragédie de Racine me bouleverse jusqu'au fond de l'âme; j'y retrouve mon cœur à moi, et mes façons de sentir; les dernières tragédies de Corneille, celles de Voltaire, le théâtre d'Hugo, et tout ce qui découle de lui, me laissent calme, détaché : cela m'est, si j'ose dire, absolument égal.

Voici par exemple *Severo Torelli*. C'est sans doute le meilleur drame en vers que l'on ait donné depuis vingt-cinq ans et plus. Le premier acte est une merveille d'exposition claire, vivante, même saisissante; le second contient une scène d'une réelle grandeur tragique; et, si le troisième et le quatrième sont un peu traînants en dépit de charmants épisodes, le cinquième est émouvant et dramatique à souhait. De plus, on y voit percer çà et là l'âme délicatement ten-

dre d'un charmant poète, l'une des plus personnels à coup sûr de sa génération : n'est-il pas délicieux ce couplet de Gian-Battista Torelli à Donna Pia :

Va, quand nous dormirons dans le Campo-Santo,
Les jours où notre fils, errant parmi les pierres,
Viendra nous apporter des fleurs et des prières,
Et nous verra tous deux, en marbre copiés,
Les mains jointes, avec un lion à nos pieds,
Sa tendresse, suivant sa pente accoutumée,
Rêvera plus longtemps à toi, la mieux aimée,
Sans que j'en sois jaloux, hélas! car c'est la loi...
Il priera pour nous deux; les fleurs seront pour toi.

Jamais plus jolie nuance de sentiment ne s'exprima en plus jolis vers... Eh bien, malgré la vivacité de certaines scènes, malgré ce que d'autres ont de tragique, malgré la beauté assez fréquente de la forme, c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'intéresser sincèrement au drame. Je me soucie aussi peu que possible que Spinola soit assassiné, et, si je souhaite sa mort, c'est, qu'on me le pardonne, parce que je sais qu'après le coup de poignard cela sera fini.

J'exagère un peu, sans doute. Mais, positivement, ces gens-là ne m'intéressent pas. Je ne les connais pas, ou je les connais trop, ce qui revient au même : ou plutôt, le sujet donné, et pas même le sujet, le milieu, je sais ce qu'ils seront et je sais d'où ils sortent. Je veux qu'on ne soit pas trop exigeant au point de vue historique; le public de théâtre est assez ignorant — nous le sommes tous, — et il lui est fort égal que les détails de l'histoire soient respectés si le drame l'émeut. Mais cette ignorance même ne vient pas ici en aide au poète, car au fond, et en général, nous serions pour Florence, cet inépuisable réservoir d'art.

La scène se passe à Pise, en 1494. Que savons-nous de l'Italie du xve siècle? Pour un spectateur moyen, c'est la Renaissance : la plus belle efflorescence d'art qui fut jamais : l'Italie tout entière débordant d'artistes, peintres, sculpteurs, orfèvres, architectes; c'est l'époque des grandes fortunes patriciennes, du patriotisme de clocher (... de « dôme », si vous voulez de la couleur locale), et des tyrans de petites cités : surtout c'est un mélange singulier de barbarie et de civilisation raffinée, de religion fervente, de cruauté et de dévergondage. Si vous imaginez les personnages « représentatifs » de l'époque, c'est d'abord le tyran imposé par l'étranger, le patricien ardent patriote, la courtisane, l'artiste, le moine... Chacun d'eux découle, si je puis dire, de chacune des notions que nous avons sur l'époque, et y correspond. Un drame de la fin du xve siècle, en Italie, ne se conçoit pas plus sans podestat, sans moine et sans courtisane, qu'un rosier sans roses, ou que des roses sans rosiers. Et vous voyez que, de tous ces personnages, pas un ne manque dans *Severo Torelli :* Barnabo Spinola, Portia, Fra Paolo, les Torelli, et Sandrino le jeune orfèvre. Nous les connaissons, j'ose le dire, et nous savons même quelle sera leur fonction dans le drame. Barnabo Spinola, tyran, sera sanguinaire et cruel : les Torelli conspireront contre lui : Fra Paolo fera intervenir le Dieu de Vengeance contre la tyrannie : Sandrino, le jeune orfèvre, sera patriote et cisellera le poignard qui doit tuer le tyran : et, comme les patriotes, en opposition avec le tyran débauché, seront invinciblement chastes et purs, il s'ensuit que Portia sera la maîtresse de Spinola, et, selon la loi qui ordonne aux Portia de tromper qui les aime et d'aimer qui les repousse, notre Portia s'énamourera de Severo, « vierge de corps et d'âme », à l'instar de Sigurd.

Je n'entends pas reprocher particulièrement à M. Coppée ce que ses personnages ont de conventionnel. C'étaient les personnages obligés de son drame. Ignorants, nous le sommes peut-être, mais ce que nous savons, nous le savons avec énergie; et si M. Coppée avait oublié un seul de ces personnages, nous le lui aurions bien montré! Nous les avons vus et nous les retrouverons, soyez-en sûrs, dans tous les drames Renaissance. — Je ne cherche, en somme, qu'à vous montrer pourquoi le « drame en vers » me laisse froid. Ce qui précède pourrait déjà justifier un peu mon opinion. Avec des personnages connus, singulièrement conventionnels, il est difficile d'être vraiment intéressant. Que M. Coppée ait pu nous toucher, ne fût-ce qu'un instant, cela suffirait à donner à sa pièce un rare mérite, et à la différencier des œuvres analogues. Et cependant!.. Oui, le second acte de *Severo Torelli* est très dramatique, mais... J'oserai dire tout ce que je pense.

Le grand inconvénient du drame romantique, c'est que ses personnages conventionnels et obligés n'ont pas assez de vie propre pour nous intéresser à une aventure ordinaire; l'intrigue la plus banale, si les personnages y vivent vraiment, peut servir de thème au drame le plus émouvant : voyez le sujet presque identique de toutes les tragédies de Racine. Conventionnels, ne pouvant par suite avoir de vie propre, il faut, à ces héros de drames, donner du mouvement à défaut de vie, et pour cela les jeter dans une aventure extraordinaire, tragique en soi, tragique indépendamment des personnages qui y sont mêlés. Vous savez par quelles mirifiques aventures ont passé les héros romantiques, depuis 1820 jusqu'à nos jours; vous vous rappelez la fable imaginée par M. Coppée. Severo, élevé par son père dans la haine de Spinola, désigné pour tuer le tyran, est le fils de ce tyran; Gian-Battista jadis fut condamné à mort : Pia vint demander sa grâce; Spinola la lui accorda, vous devinez à quel prix, et de cette grâce naquit Severo, qui se trouve donc fils de l'homme qu'il a fait serment d'assassiner. Certes voilà une situation extraordinaire-

ment tragique, et xve siècle. Ajoutez que, dans la scène de l'aveu de la mère, M. Coppée s'est montré un admirable poète dramatique, et qu'il a mis dans la bouche de Donna Pia quelques-uns de ces vers qui vous pénètrent jusqu'à l'âme :

Je ne fus qu'une mère et n'eus que des instincts...

Par son art, par la sincérité de son émotion, il nous a étourdi en quelque sorte ; les objections ne viennent qu'après : mais elles viennent !

Celle-ci, d'abord, et que vous avez prévue. Comment Pia est-elle si sûre de la paternité de Spinola? Ce n'est là, je le crains, que de la convention théâtrale. Il fallait, pour le drame, que Severo fût le fils de Spinola; Pia ne pouvait vraiment pas s'écrier : « Respecte-le, il a été l'amant de ta mère ! » M. Coppée s'est contenté du ressort dramatique en usage. Croyez que, si au lieu de l'Italienne de convention il avait eu affaire à une vraie femme, il eût cherché et trouvé un « moyen » aussi dramatique et plus naturel. Et c'est un grief de plus que j'ai contre le drame romantique.

Une autre objection, plus sérieuse, et qu'il est plus facile de développer, vient du caractère même de Donna Pia. Nous la connaissons peu, à vrai dire; nous ne l'avons vue qu'un instant, causant avec son mari, et non seulement son amour, mais surtout sa reconnaissance, s'épanchait en un flot de paroles passionnées :

. . . . . Demandez-moi
Mon repos en ce monde et mon salut dans l'autre
. . . . . .
Demandez-moi mon sang!... Je n'ai pas fait assez.

Et ce qu'elle fait aussitôt, c'est de dévoiler au fils la honte du père et sa propre honte à elle. N'eût-il pas été plus digne de se taire, puisque aussi bien cela ne changeait rien à ses projets? En gardant son secret, et en se substituant à son fils, n'eût-elle pas été plus grande, plus irréprochable, et plus réellement tragique?... Si M. Coppée n'en a pas jugé ainsi, c'est qu'il avait ses raisons. Et ne peut-on pas les deviner? Ce sont celles que je donnais tout à l'heure. Quand nous connaissons un personnage, quand son cœur et son âme se sont ouverts pour nous, nous pouvons suivre en lui la trace de la moindre émotion, et, la comprenant, nous la sentons avec lui; s'il s'agit d'un personnage quelconque, il faut frapper fort. L'intérêt, au théâtre, se compose de deux éléments : le fait lui-même, et la résonance de ce fait sur le personnage; celle-ci n'existe pas, si le personnage n'est que conventionnel; il faut donc que le fait soit doublement fort. C'est un peu le cas pour Donna Pia. Nous avons là une fort belle scène. Peut-être aurions-nous pu avoir mieux.

Et de tout cela, croyez-le, c'est moins l'auteur qui est responsable que le genre de sa pièce. Il me semble bien que le drame en vers — je sais tout ce que cette appellation a d'incomplet, mais elle se fait entendre, — a tous les inconvénients de la tragédie sans avoir aucun de ses avantages. De ces inconvénients, les romantiques ont dit assez pour qu'on n'ait pas besoin d'y revenir, et d'ailleurs les défauts qu'ils dénonçaient sont le plus souvent des qualités. Mais ceux du drame en vers sautent aux yeux. Je signalais tout à l'heure la difficulté qu'il y a pour nous à comprendre les sentiments d'un Pisan du xve siècle, difficulté augmentée par ce fait que les Pisans qu'on nous montre sont bien conventionnels et superficiels. Et, si superficiels qu'ils soient, ils ne le sont pas encore assez. La « couleur locale » — et je parle moins ici de *Severo Torelli* que des autres — n'est pas assez forte pour nous imprégner des sentiments ambiants; elle l'est trop pour que nous puissions en faire complète abstraction, et dégager du cadre ce que le sujet contient d'humanité générale. On reprochait aux personnages de *Bajazet* de ne pas être assez Turcs. Bénissons-les de n'être pas Turcs le moins du monde. Nous n'avons pas besoin de nous faire Turcs pour goûter Roxane, pas plus que d'être Pont-Euxinois pour adorer Monime...

Répéterai-je, après tout cela, que *Severo Torelli* n'en est pas moins une œuvre remarquable, et que rarement M. Coppée a eu à la fois tant de grâce délicate et tant de force? Vous savez du reste le succès qu'eut son drame, il y a douze ans. Celui qu'il vient d'obtenir à la Comédie-Française a été très vif.

Il est d'ailleurs assez bien joué, en général. M. Albert Lambert, dont les débuts dans Severo avaient fait sensation, a repris le rôle qu'il avait créé à l'Odéon. Il y fait preuve de la même chaleur juvénile et d'un art plus consommé. M. Paul Mounet vocifère un peu trop le rôle de Spinola, mais il faut remarquer à sa décharge que ce brave tyran passe son temps à faire grâce, et qu'il fallait bien le montrer un peu en colère pour expliquer la haine qu'on lui porte. Mme Lerou, qui a repris le rôle créé par Mme Tessandier, n'a pas la beauté austère de sa devancière ; on comprend plus facilement qu'elle ait cédé à Spinola : elle est, du reste, assez émouvante dans les grandes scènes du second et du cinquième acte. Les petits rôles sont convenablement tenus. Mlle Brandès est jolie à souhait dans celui de Portia, et même quelque chose de plus... Et il me faut bien dire un mot de M. Silvain. Il a l'invraisemblable talent d'embourgeoiser tout ce qu'il touche ; il fait de Félix un sous-préfet de Pont-Audemer, de Burrhus, un « parfait secrétaire » ; quant au vieux Torelli, il en fait un vieux bourgeois paterne et bénisseur : ce n'est plus Torelli, c'est Marjavel *le Plus heureux des trois*... un peu vieilli.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

La misère des professeurs.

Savez-vous ce que gagne un professeur titulaire de l'enseignement secondaire classique ou spécial?

Il gagne 50 centimes de moins par jour qu'un ouvrier parqueteur.

Savez-vous ce que gagne un professeur de l'enseignement élémentaire classique?

Cinq francs quatorze centimes de moins par jour qu'un ouvrier menuisier.

De même un instituteur de première classe, quinze cents francs de moins par an qu'un cimenteur-rocailleur, et, s'il n'est que de seconde classe, le cimenteur rocailleur le damera de quatre cents francs de plus: à dix-neuf cents.

J'emprunte ces détails à notre distingué confrère M. Georges Duval qui, en un de ses intéressants articles publiés dans le *Figaro* sur les *Misères bourgeoises*, s'est appuyé sur ces données officielles pour démontrer la détresse où végètent la plupart des membres du corps enseignant.

Il est vrai que notre confrère obtenait ces chiffres en retranchant — suivez-moi bien — en retranchant du chiffre du traitement du professeur le chiffre de l'intérêt du capital employé à lui donner l'instruction préalable.

Exemple: les frais d'instruction d'un professeur étant évalués à 25 000 francs, les intérêts composés de cette somme, placés à 3 fr. 50 p. 100 pendant vingt-cinq ans, donnent une rente de 2 021 francs.

Donc, s'il est professeur à la Faculté de droit, débutant avec 6 000 francs, il ne touche en réalité que 6 000 — 2 021, soit 3 979, soit un peu plus de 10 francs par jour ; 3 francs de moins qu'un peintre d'enseignes et 10 francs de moins qu'un raboteur de parquets.

Enfin, si ces calculs vous semblent irréguliers, je vous recommande une lettre adressée à notre confrère par un professeur, et parue dans le *Figaro* du 28 août dernier.

Il résulte de cette lettre que les chiffres fournis par M. Georges Duval sont entachés d'optimisme.

Ainsi l'agrégé débute non à 5 000 francs, comme il a été dit, mais à 3 700. De 3 700 je retranche 2 021, cela donne 1 779, divisé par 365: ci environ 5 francs par jour. Ci : 15 francs de moins qu'un raboteur de parquets.

D'autres chiffres cités assurent également au raboteur de parquets une supériorité écrasante, et permettent au professeur correspondant de déclarer que « le temps est proche où l'Université sera le grand séminaire du socialisme ».

*
* *

Voilà certes de quoi nous dégoûter à jamais de « mettre » nos fils dans l'enseignement.

Et le temps serait proche où la majorité de la jeunesse contemporaine se destinerait à toucher des rentes en rabotant des parquets, si comme les écrivains cités plus haut nous étions tous imbus de la doctrine socialiste.

Mais il se trouve que, pour la plupart d'entre nous, ce n'est pas précisément le cas.

Sans aucun doute l'esprit socialiste a fait parmi nous et fera encore de prodigieux progrès. Rarement l'inégalité monstrueuse des conditions, des fortunes, a été mise aussi vivement en lumière qu'aujourd'hui. Il ne demeure plus guère que quelques forcenés de la propriété pour ne pas avoir pitié de la misère des humbles et ne pas souhaiter qu'on y remédie.

Pourtant il y a quelque chose qui nous détournera toujours, qui détournera toujours les cultivés et les réfléchisseurs d'accepter, en son entier, la doctrine socialiste : c'est le sophisme sur lequel elle repose, l'idée que tout le mal ici-bas vient du manque d'argent, l'idée un peu grosse et matérialiste que l'argent fait le bonheur.

Cela n'est vraiment pas assez humain, pas assez observé ; et cela cesse tout à fait de l'être, dès que la question vitale ne se pose plus, dès qu'on atteint à des régions sociales où l'amour-propre, l'ambition, tous les sentiments de délicatesse et de vanité sont les grands mobiles des moindres actions.

Qu'à des ouvriers qui crèvent de fatigue ou de faim, on promette le premier bonheur, le premier adoucissement à leurs peines : plus d'argent, c'est-à-dire plus de repos et plus de pain, passe encore. Cela suffit provisoirement. Qu'on leur procure d'abord ce minimum de joie ; ils auront le temps d'apprendre tout ce qui leur manque encore pour être heureux.

Mais qu'à des professeurs, des gens à diplômes et à appointements, des gens qui, pendant la digestion, ont le loisir et la faculté de réfléchir, on veuille tenir le même langage, voilà qui me paraît une erreur socialiste de première grandeur, une erreur qui rencontrera bien peu de crédules et bien peu d'adeptes.

*
* *

Rappelez-vous en effet de quelles personnes se compose le corps universitaire, pour quelles raisons tous ces professeurs sont devenus des professeurs.

Assurément, vers leurs vingt ans, ils ne possédaient pas les chiffres comparatifs que nous a révélés notre confrère ; ils ignoraient ce que gagne un cimenteur rocailleur et la forte paie que se fait octroyer le raboteur de parquets.

Mais ils savaient que dans le commerce, ils savaient qu'à la Bourse, ils savaient que dans les négoces honorables ou les tripotages louches, on gagnait beaucoup d'argent, beaucoup plus d'argent qu'à préparer aux examens de petits êtres irrespectueux et incompréhensifs. Ils le savaient, ou leurs parents le savaient.

Et pourtant ils ont choisi la moins bonne part qui leur semblait, par ailleurs, la meilleure. Ils ont choisi ce qui leur représentait, à tort ou à raison, l'honneur, la considération, la gloire. Ils ont choisi les maigres appointements, mais aussi le titre officiel, le droit à la toge de laine noire, et même de soie jaune ou cramoisie.

Et par la suite, je ne crois pas que jamais ils l'aient regretté.

Oui, je ne dis pas, il leur est arrivé parfois d'avoir de petits mouvements d'agacement, de colère, d'envie, quand ils allaient dans le monde, quand ils apercevaient tout un luxe, tout un confortable dont eux et les leurs seraient éternellement privés. Ils ont éprouvé le dimanche, peut-être, de mauvais petits sentiments, quand ils se rendaient à pied voir le défilé des équipages brillants des dames élégantes et qu'ils rentraient le soir dans leur triste appartement, près de leur femme médiocrement vêtue. Ou bien ils ont éprouvé un peu d'exaspération, en province, quand on leur contait les fabuleux gains des écrivains à Paris, tandis qu'il leur restait à peine, la nourriture payée, de quoi solder leur humble maisonnette de faubourg.

Mais ces velléités rancunières n'ont pas duré. Ils se sont de nouveau persuadé qu'ils préféraient être ce qu'ils étaient, ce qu'ils seraient. Ils se sont attablés au travail. Ils n'ont pas songé à faire du socialisme. Ils se sont mis à faire « leur » livre.

***

Eh bien, mais alors, et la lettre du professeur — du professeur qui affirme que la jeune Université deviendra le grand séminaire du socialisme, qu'est-ce que j'en fais?

Ce que j'en fais? Je la désapprouve.

Je la désapprouve parce qu'elle me semble renfermer trois grandes erreurs.

La première, toute socialiste, consiste à croire que l'État est tenu de satisfaire à tous nos besoins, fût-ce des besoins de confortable et de forts appointements. Sur celle-là il serait trop long de discuter. Il suffit de la signaler pour mémoire.

La seconde est plus grave encore. Elle ne provient pas de l'esprit de système, mais de l'esprit, comment dirais-je, de l'esprit d'orgueil.

Évidemment le correspondant de M. Georges Duval s'exagère l'importance, la valeur pécuniaire des diplômes universitaires. Et ce qui m'autorise à m'exprimer ainsi, c'est que je ne parle pas en *beatus possidens*, en *suave mari magno*, c'est que j'ai peiné, trimé comme tout le monde pour subir des examens, participer à des concours, décrocher tous ces passavants qui ouvrent l'accès de l'Université et des autres administrations publiques.

Vous vous indignez qu'un diplôme de licencié ne vous vaille que 2 500 francs par an. D'abord, à prendre vos chiffres, cela ne vaut pas plus. Le nombre des candidats qui aspirent chaque année à obtenir ce diplôme et qui l'obtiennent vous prouve assez qu'on le juge avantageux, et qu'à taux inférieur il trouverait encore des amateurs.

Mais vos chiffres de plus sont inexacts. L'État vous donne, en échange du diplôme, 2 500 francs, plus la quasi-inamovibilité, plus l'espoir d'avancement, plus l'espoir de la retraite. Pour le diplôme d'agrégé vous aurez une somme d'argent supérieure et une somme d'assurances et d'honneurs équivalente.

Vous désirez davantage? Alors renoncez aux carrières tranquilles et directes du fonctionnarisme. Risquez non plus la gêne, mais la faim. Risquez la dégringolade et le néant. Travaillez seul. Travaillez sans galons. Publiez sous votre nom nu, sous votre pauvre nom obscur, sous votre nom dénué de la garantie du gouvernement. Car il n'y a guère que deux choses qui rapportent fort : c'est la malhonnêteté qui vous répugne ou bien l'esprit d'initiative, l'esprit d'aventure. Vous n'osez pas? Vous voulez tout de suite le logis sûr, le traitement sûr, et pour les vieux jours le petit frac vert de l'académicien? Soit. Mais ne faites pas les renchéris. Acceptez la solde telle quelle, et, puisque vous avez souhaité d'être fonctionnaire, soyez un bon fonctionnaire, fier d'« être » à l'État et dédaigneux du reste.

Enfin la troisième erreur, vous la devinez, c'est que la jeune Université n'est pas telle qu'on vous l'a dépeinte, mais telle que je la dépeignais.

Ses grands plaisirs, ses grands agréments sont des joies d'idéal. Elle vit calme et laborieuse à enseigner, à écrire, satisfaite d'être plus payée d'honneur que d'argent. Parfois même elle améliore son ordinaire par des travaux extérieurs, par des publications, des livres. Parfois elle atteint au succès, à la renommée, elle nous donne de ces hommes qui sont parmi les plus puissants de leur époque. Et plus d'un, dans sa chaire ignorée, se caresse aux rayons de cette gloire professorale, et, en songeant qu'il est le collègue d'un Taine ou d'un Renan, oublie qu'il ne gagne pas comme un soudeur-lampiste.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UN PAMPHLET ALLEMAND [1].

Un véritable pamphlet à sensation est celui que M. Quidde, de Munich, vient d'écrire sous le titre de *Caligula, essai sur la démence impériale des Césars*. Vous n'avez pas de peine à comprendre qui est Caligula. Dès les premières lignes, du reste, vous êtes fixé.

« Lorsque Caïus César, plus connu sous son sobriquet de Caligula, monta sur le trône, ce n'était qu'un jeune homme, à peine arrivé à maturité. Son père était mort dans des circonstances mystérieuses, dans toute la force de l'âge, bien loin de son pays; les bruits les plus mystérieux avaient couru sur cette mort et l'écho en était même arrivé aux oreilles du vieil empereur. »

Vous voyez que les allusions s'étendent aux circonstances les plus secrètes de la vie.

Au XVIIIe siècle, en France, lorsque Voltaire et Montesquieu voulaient fronder les mœurs de leur temps, ils faisaient intervenir des Turcs ou des Persans. C'est un peu ce que fait M. Quidde lorsqu'il transporte la scène à Rome. Mais son pamphlet est un pamphlet de savant, avec force notes au bas des pages, renvoyant aux sources ou aux textes. C'est par là qu'il s'est mis en règle vis-à-vis de la censure.

Ses idées, il n'est pas difficile de les découvrir. Si nous ne savions que son pamphlet a d'abord paru dans un périodique de tendances très libérales, la *Gesellshaft* de Leipzig, son panégyrique de l'empereur défunt nous aurait renseigné sur ses opinions.

« En perdant cet empereur, dit-il, le peuple avait perdu son favori. Personne encore dans sa maison n'avait joui d'une telle popularité. Les soldats, dont il avait partagé les fatigues dans les camps, l'aimaient. Mais ce n'était pas seulement dans les camps qu'il était populaire. Sa vie de famille, sa manière de vivre en simple bourgeois, son égalité d'humeur dans toutes les vicissitudes de la vie, son enjouement, tout cela lui avait gagné le cœur de la bourgeoisie. »

Mais un pamphlet purement historique serait peu intéressant. M. Quidde a voulu faire une étude psychologique, voire pathologique de cette maladie « qui à toutes les époques de l'histoire s'est manifestée chez les têtes couronnées, depuis les despotes orientaux jusqu'à certains porteurs de la tiare; depuis les deux Louis de France jusqu'à leurs ridicules imitateurs allemands, série qui a trouvé son dernier et son plus fameux représentant dans le malheureux Louis de Bavière ».

Si, parmi tous ces hommes, il s'est arrêté à Caligula, c'est que Caligula lui a paru fournir l'échantillon le plus parfait de cette démence.

« Car il réunit en lui tous les traits qu'on trouve ordinairement dispersés chez d'autres et, en comparant ce qu'était ce prince au début, — relativement sain et pondéré, — avec ce qu'il est devenu dans la suite, nous pouvons nous faire une plus juste idée de la marche de la maladie. »

Jetons donc un coup d'œil sur cette étude historico-médicale, où les allusions au présent, déjà transparentes en elle-mêmes, sont soulignées encore par l'emploi de termes modernes tels que : membres de l'opposition, libéraux, conseillers intimes, yachts, etc.

Avant tout, M. Quidde cherche à définir le tempérament physique du jeune empereur.

« De ses dispositions physiques, nous savons peu, mais pourtant assez. Lorsque à vingt ans il vint près de Tibère, sa poussée avait été tardive : des jambes grêles, un ventre ballonné... Il avait en outre des attaques d'épilepsie et les insomnies terribles. De Dion Cassius nous avons la peinture vivante de ses inquiétudes, de son irritabilité, des contradictions de sa nature et de la soudaineté de ses changements d'idées et d'impressions. Ces signes de sa nervosité sont peut-être sans grande importance en eux-mêmes, mais, joints à ce que nous savons déjà, ils ont la plus haute signification. Tantôt il cherchait le tourbillon des foules, tantôt la solitude : il entreprenait ensuite un voyage, puis un autre et, à son retour, on avait peine à le reconnaître, car, à l'encontre des mœurs du temps, il avait laissé pousser sa barbe et ses cheveux. »

Vous voyez, n'est-ce pas, un portrait de Guillaume II, déjà fort ressemblant? En passant « au caractère », ces ressemblances frapperont plus encore. Comme Guillaume II, un des premiers actes de Caligula, en montant sur le trône, fut de renvoyer le tout-puissant ministre et général des prétoriens, Macron.

« Cette émancipation du jeune empereur sembla d'abord signifier un changement des principes du gouvernement. Toutes les anciennes réclamations des libéraux furent écoutées. On donna plus de liberté à la vie politique. Avec cette liberté plus grande, commença une ère de réformes sociales, ou plutôt on commença à s'occuper de questions économiques et sociales. Mais, déjà dans ces débuts de Caligula, des observateurs perspicaces pouvaient discerner des signes inquiétants.

« Ce qui, pour un instant, avait élevé Caligula au-dessus de lui-même, c'était l'enivrant sentiment de sa puissance, la conscience d'être arrivé si soudainement à la première place, le désir de faire quelque chose de grand, de voir son nom dans l'histoire... Mais en même temps se montraient des particularités bizarres. Ce qui lui manquait, en effet, c'était la base solide d'un caractère, une conception de la vie qui ne s'acquiert qu'au prix d'une dure lutte intérieure. Le ressort de son activité n'était point de faire du bien, mais de briller et d'être considéré par la postérité comme un grand homme; le caractère constant de ses actions était une précipitation nervosiaque, qui le poussait incessamment d'une tâche à l'autre, par bonds, sans suite, avec des contradictions, et par-dessus tout la dangereuse fantaisie de vouloir tout faire par lui-même. »

Cet orgueil, cette croyance qu'il est capable de tout entreprendre, est aux yeux de M. Quidde le premier trait et le trait fondamental de la démence impériale.

(1) *Caligula, eine Studie über römischen Cæsarenwahnsinn*, von L. Quidde; *dreizigste Auflage*. Leipzig, Verlag von Wilhelm Friedrich.

« Le fait d'avoir écarté des affaires l'homme qu'il aurait dû surtout appeler, apparut bientôt comme un événement qui avait sa source, non dans l'opposition de deux caractères, mais dans le caractère même de Caligula. D'hommes haut placés, du reste, qui sous son règne auraient joui de quelque influence, nous n'en connaissons pas. L'empereur ne pouvait tolérer auprès de lui aucune individualité. Il voulait être son propre ministre et, non content de cela, dans chaque domaine, n'agir qu'à sa guise. Mais pour tout entreprendre ainsi, il manquait à sa nature, au fond bornée, les connaissances, le talent, le calme et l'empire sur soi. »

Comme signes particuliers de la démence impériale, M. Quidde relève le goût du faste et la prodigalité, la soif ardente des triomphes militaires, qui, si elle ne peut être satisfaite dans une époque de paix, cherche « une compensation ridicule dans les parades, les revues, et le besoin d'alarmer les garnisons, à tout bout de champ, à propos de rien ». Mais où cette folie se montre davantage encore, c'est dans ces engouements subits qui dégénèrent en manies.

« Le jeune empereur avait un amour très grand pour la mer. Cet amour en soi n'a rien que de naturel, mais chez lui il touchait à la frénésie. Nous avons déjà mentionné l'aménagement fastueux de ses yachts. Nous savons, de sources nombreuses, qu'il entreprit des voyages maritimes, grands et petits, et qu'il recherchait surtout la mer pendant la beauté des orages. Pour son entourage, cette passion n'était rien moins qu'agréable, car il voulait que tous la partageassent, et le pauvre Silanus, qui pendant un temps d'orage était resté à terre, sentit un jour terriblement sa colère. »

Un autre trait de la *démence impériale* est que celui qui en est atteint est toujours préoccupé de l'effet qu'il produit. Tel est Caligula qui, au fond de lui, avait l'esprit cabotin (*Komœdiantischer Zug*).

« Dans les manœuvres et les exercices militaires de Caligula, dans ses marottes sur la discipline, dans ses marches triomphales, il y a, à n'en pas douter, un trait cabotin et ce trait est caractéristique pour la pathologie de la démence césarienne. Chez Caligula, ce cabotinisme ne s'en tenait pas au militaire. Nous connaissons sa passion démesurée pour le théâtre... Nous savons aussi qu'il est un domaine dans lequel il chercha à briller, l'éloquence : il parlait bien et fréquemment en public et nous savons même qu'il avait pour cela un réel talent. »

Ce cabotinage en lui-même serait inoffensif s'il ne conduisait aux pires extravagances.

« A force de vouloir entrer dans la peau d'autrui, on arrive à ne plus faire le départ entre le rêve et la réalité. Le roi Louis de Bavière a dû, à certains moments, lorsqu'il naviguait en Lohengrin sur son lac artificiel, dans sa nacelle traînée par des cygnes, ne plus savoir distinguer entre la fiction et la réalité. »

De là à se prendre pour un être surnaturel, il n'y a qu'un pas. Ce pas, Caligula le franchit.

« Il pensait avoir une mission et se croyait en rapports particuliers avec la divinité. Il se tenait pour l'élu de cette divinité et prétendait, en conséquence, avoir pour lui-même les honneurs divins. Cela, c'est le dernier sommet de la folie césarienne. »

Cette croyance engendre toujours le plus affreux despotisme. La maxime de Caligula, *Oderint dum metuant*, ressemble fort à celle de Guillaume II, *Suprema lex regis voluntas*. Après avoir commenté ces devises, M. Quidde ajoute :

« Dans leur fanfaronnade, ils veulent que chacun tremble devant leur puissance. Cela est fréquent dans l'histoire des Césars; mais ailleurs on en trouve aussi des exemples. Napoléon, par exemple, malgré tout son génie, n'en était pas exempt. Heureux les peuples où les circonstances extérieures font que de telles natures en sont réduites aux menaces, et ne peuvent, comme Caligula, passer de la pensée à l'acte ! »

C'est par là que M. Quidde termine son pamphlet. Il n'a voulu faire qu'un jeu de savant, diagnostiquer pour ainsi dire une maladie morale qu'il croit fréquente chez les souverains, mais qui, de nos jours, n'est plus guère dangereuse.

« Si du port sûr où nous sommes maintenant, dit-il, nous jetons un coup d'œil en arrière, nous pouvons, malgré tout, reconnaître qu'aujourd'hui où le matérialisme et le luxe des classes dirigeantes ont tant d'analogie avec la vie de l'époque romaine des Césars, nous avons fait pourtant au point de vue politique un joli bout de chemin; car ce qui pourrait ressembler chez nous au césarisme et à sa démence est devenu si complètement impossible avec les circonstances de l'heure actuelle, que sa peinture approfondie nous paraît imaginaire, comme si elle était la satire poussée au noir d'écrivains romains, tandis que nos recherches actuelles nous montrent que tout ceci, dans ses traits essentiels, est la pure vérité. »

ANTOINE GUILLAND.

Bibliographie.

UNE NOUVELLE COLLECTION DE CLASSIQUES GRECS ET LATINS

La librairie Masson a commencé, avec le concours de M. Lantoine, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris et l'un des auteurs des « Leçons de littérature latine », une collection de *Lectures* et d'*Analyses* des classiques grecs et latins.

Chaque auteur a été l'objet d'une étude historique et bibliographique. Les traductions, les unes nouvelles, les autres empruntées aux meilleures sources et soigneusement revisées, sont accompagnées de notes. Un index complète chaque volume; enfin, pour *Plaute* et *Térence*, le texte original a été rapproché des extraits de ceux de nos grands classiques français, qui y ont puisé le sujet de quelques-unes de leurs pièces et en ont imité quelques scènes.

La place de cette petite bibliothèque, qui contient la fleur de l'antiquité grecque et latine, est tout indiquée dans les bibliothèques de lycées. Elle ne sera pas moins utile aux professeurs de lettres des Écoles normales primaires qui seraient désireux de compléter leur instruction en ne restant pas étrangers à la connaissance des littératures classiques anciennes.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

8 septembre 1894.

Le métier de député a jusqu'à présent rencontré chez les socialistes de nombreux amateurs : la preuve en est qu'aux élections de toutes sortes, depuis les législatives jusqu'aux municipales, les circonscriptions où les socialistes ont quelque chance de faire élire un des leurs, sont encombrées de candidats; toutes les sectes qui divisent ce parti, grâce auquel, paraît-il, le bonheur de tous les citoyens doit être assuré dans l'union et la fraternité générales, prétendent à occuper le siège. Le parti ouvrier socialiste révolutionnaire et le parti ouvrier tout court, la Fédération des travailleurs socialistes et la Permanence révolutionnaire, les adhérents au Comité révolutionnaire central, et ceux qui mènent le drapeau du Comité central socialiste révolutionnaire, sans compter les indépendants qui se sont fédérés, et les indépendants qui ne se sont pas fédérés, ont chacun leur candidat qu'ils défendent à grand renfort d'injures contre les adversaires et, au besoin, de coups de poing. Mais l'heureux élu du scrutin n'en a pas pour longtemps à savourer son bonheur.

Lui qui voyait comme dans un rêve l'écharpe qui indiquerait aux yeux de tous un représentant du peuple, la tribune d'où il parlerait à la nation en paroles généreuses et enflammées, et surtout le beau louis d'or accompagné d'un écu d'argent, légitime compensation pour son labeur et son dévouement à la cause populaire, est brusquement réveillé par l'arrivée des citoyens membres du comité. Les citoyens membres du comité ne se sont pas fatigué la gorge à vociférer pendant quinze jours dans les réunions publiques, ils ne se sont pas mutuellement poché les yeux et écrasé le nez avec les membres des comités concurrents, pour qu'après le triomphe de leur parti, le citoyen élu les remercie gentiment et se prive de leurs services. C'est au contraire après l'élection que commence le vrai rôle et le plus important des comités. En effet, il s'agit d'empêcher le nouveau député de trahir.

A Marseille, où se sont conservées les bonnes traditions révolutionnaires, et où l'on sait faire les choses avec ampleur, chaque quartier possède un comité de vigilance, dont les membres s'acquittent d'autant mieux de leurs fonctions de surveillance et de délation, que personne ne les en a jamais chargés. Ils obéissent uniquement à leurs convictions. Et si ces convictions ardentes les tyrannisent, ils s'entendent en revanche à tyranniser leur élu.

Le citoyen Pierre Vaux, député socialiste de Dijon, en sait quelque chose. Ce pauvre homme est accusé de ne pas rendre compte de son mandat assez souvent, de ne pas accompagner ses collègues du Parlement dans leurs tournées de propagande révolutionnaire, et surtout de ne pas verser à la caisse de son comité une assez forte partie de son indemnité parlementaire.

Une faction révolutionnaire, celle que l'on désigne ordinairement sous le nom d'Allemaniste, et qui a pour titre véritable : « le Parti ouvrier socialiste revolutionnaire », est terrible sur cette question de l'indemnité. Peu de lectures sont aussi réjouissantes que celle des procès-verbaux des séances des comités où cette question fut agitée. Ces procès-verbaux ont paru dans le *Parti ouvrier*, organe officiel du parti. Les députés ne tenaient pas à voir rogner dans de trop fortes proportions leurs 25 francs quotidiens; ils objectaient les dépenses auxquelles ils étaient soumis, les souscriptions auxquelles ils devaient prendre part, l'augmentation de loyer que leur imposait la nécessité d'avoir un logement convenable pour recevoir leurs électeurs, etc., etc. On leur répondit de la belle façon qu'ils n'avaient à prendre part à aucune souscription : en effet, ou cette souscription est adoptée par le parti, et alors le parti y prend part, ou elle n'est pas approuvée par le parti, et alors l'élu ne doit pas s'y intéresser. Quant à la question du logement, il fut décidé que le député ne devait pas recevoir chez lui ses électeurs, ce qui serait humiliant pour ces derniers, mais aurait à se tenir à leur disposition dans un local désigné par le parti. Le comité auquel M. Pierre Vaux dut son élection, était affilié à ce parti auquel nous devons MM. Faberot, Groussier, Toussaint, Avez, Dejeante. C'est dans ce parti qu'on prétend qu'il faut choisir, comme candidat, l'homme le plus inintelligent qu'on puisse trouver, pour que, élu député, il ne puisse pas se soustraire à la domination de son comité.

Il paraît qu'à Dijon on se trompa sur les qualités intellectuelles de M. Pierre Vaux. Heureusement pour lui, il était moins sot que ne le supposaient les membres de son comité. Ces derniers, furieux de leur méprise, ont adressé à M. le Président de la Chambre la démission en blanc qu'avant les élections M. Pierre Vaux leur avait remise. M. Pierre Vaux proteste, et déclare qu'il a toujours bien rempli son mandat, il déclare donc qu'il considère comme nulle et non avenue la démission adressée au Président de la Chambre, bien que cette démission soit revêtue de sa signature. Sur ce dernier point il obtiendra gain de cause : la jurisprudence est constante. La loi ayant interdit le mandat impératif, toute démission signée et remise en blanc à un tiers est nulle. Les candidats qui acceptent une pareille formalité savent qu'ils jouent une petite comédie pour duper leurs électeurs. M. Pierre Vaux restera donc député. Mais toutes ces compétitions et ces querelles entre socialistes apparaissent comme un spectacle assez divertissant.

Les grandes manœuvres viennent de commencer. Soldats et officiers y endurent de grandes fatigues et s'y exercent pour les guerres futures. Ce sont donc des exercices fort intéressants et fort utiles, au succès desquels tout bon patriote s'intéresse. Toutefois depuis quelques années certains comptes rendus de ces manœuvres sont faits sur un ton beaucoup trop dithyrambique. On ne parlerait pas autrement s'il s'agissait de vraies batailles et de vraies victoires. Il ne faudrait pas oublier que pendant que ces combats fictifs se livrent sur le bord de la Seine ou de la Loire, d'autres combats véritables s'engagent sur les rives du Mékong ou du Niger où nos soldats versent obscurément leur sang pour les intérêts de la patrie. On a craint un moment que nous n'eussions eu à déplorer au Soudan un désastre analogue à celui où le malheureux colonel Bonnier et ses compagnons trouvèrent la mort près de Tombouctou. Les dépêches qui nous apportaient ces nouvelles de Tombouctou ont été fort heureusement démenties. Mais nos soldats expédiés dans ces contrées lointaines vivent dans de perpétuels dangers : louons donc comme il convient la beauté de nos grandes manœuvres, félicitons les chefs, encourageons les hommes. Mais réservons notre enthousiasme pour ceux qui défendent le drapeau en risquant chaque jour leur vie.

H. P.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31567. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 11 — 4e SÉRIE. — TOME II — 15 SEPTEMBRE 1894

LA

VENGEANCE DE Mrs MURRAY

— Madame Murray, madame Murray!... O mon Dieu! il est arrivé un grand malheur; le pauvre patron!

... Le plus vieil employé de la banque « Murray and Co », de Singapour, s'essuyait le front en sanglotant. Les yeux lui sortaient de la tête d'avoir couru, d'avoir pleuré, d'avoir pensé tout le long de la route à la façon d'annoncer le malheur, un malheur « qui n'était pas fini », et de ne pas encore avoir trouvé comment l'annoncer. Il avait fait, sous le soleil de plomb, l'âpre route qui monte de la banque, tout près des docks de Singapour, jusqu'à la maison de campagne du patron, sur la colline. Maintenant, sous le ciel pâli de lumière, par delà les *campongs* indigènes couverts de légumes et de fruits, par delà les riches maisons anglaises, toutes pareilles à celles du pays natal, mais grimées sous les verdures furieuses du climat comme des Européennes vêtues en Chinoises pour un bal, il apercevait l'immensité du port plein d'hommes et de choses, de steamers et de voiliers, et au loin, entre des îles confuses, les premières de la Sonde, d'autres navires encore, d'autres steamers, et des voiliers aux belles ailes, et des jonques chinoises, et des praos malais, — nombreux et divers comme les races humaines, et qui se croisaient là, à ce carrefour d'ondes où trois mondes confluent.

Mme Murray se dressa toute pâle :

— Il est arrivé malheur à mon mari?

Le livre qu'elle lisait était tombé par terre, et l'employé le ramassa, d'un geste machinal et méticuleux. Alors elle dit, assez bas :

— Est-ce qu'il... est-ce qu'il est mort?

— Oui, Madame, fit-il. Et après cette espèce d'aveu, il resta aussi angoissé qu'auparavant, parce qu'il n'avait pas tout dit. Elle, de son côté, s'étonnait de souffrir aussi peu, malgré son grand amour. Ce mot de mort lui paraissait vide de sens; si elle eût pleuré, c'eût été par grimace : elle ne réalisait pas du tout qu'il pût être mort, car toutes les images qu'elle avait de lui étaient des images de vie et d'activité. Mais elle eut une pensée terrible.

— Il ne s'est pas suicidé! cria-t-elle.

— Non, Madame, dit le vieux Jim Stevens, mais il a été assassiné. On l'a trouvé près du coffre-fort grand ouvert avec un couteau planté entre les deux épaules. Bien sûr, il venait d'ouvrir la caisse lui-même pour y mettre les pièces et les valeurs du jour, comme il faisait chaque soir depuis que le caissier est malade... Il n'y a plus rien dans le coffre, ils ont tout enlevé.

— Qui? demanda violemment Mme Murray. Vous savez qui?

— Weldon, le chef de la correspondance, et son ami, le petit Nathan, le courtier en cotons. C'est eux qui ont fait le coup. Nathan était venu voir Weldon, — l'un des deux lui a pris les deux bras, probablement, l'autre a frappé.

Et il ajouta, pour tout lâcher enfin : « Ils se sont sauvés, on ne les a pas retrouvés. Ils ont dû quitter Singapour. »

Cependant Mme Murray se disait, pleine de honte : « Je ne sens rien, je ne souffre pas du tout. Je ne

comprends pas. » Elle n'apercevait toujours Alfred Murray qu'à travers elle-même, pour ainsi dire, et la brusquerie du terrible événement laissait tout entiers ses souvenirs d'un homme solide, tranquille, pas causeur, sachant commander, et auquel elle avait dévoué son corps comme épouse, ses mains et sa tête comme ménagère, ce qui l'avait rendue heureuse. Il lui fallut un effort pour se l'imaginer, dans le petit bureau grillé, étendu sur le ventre, tout raide, avec une large tache mouillant son habit et salissant le plancher. Même alors elle éprouva surtout de la colère mêlée à un vif besoin d'agir, de faire quelque chose; elle voyait la caisse ouverte, elle revivait la douleur, la fureur de l'agonisant dépouillé. Tant qu'il avait été vivant, il n'avait pu avoir que des pensées de vivant, il aurait voulu courir, reprendre son bien. Cela paraissait si clair, si sûr, si véritablement lumineux que Mme Murray faillit crier : « Il est dans mon crâne, c'est lui qui veut agir ! » Car les impulsions d'un être humain, à de certains moments, sont si fortes qu'il ne peut croire qu'elles viennent de lui.

Cinq minutes après, elle descendait vers la ville dans un palanquin porté par deux Chinois qui tendaient de toutes leurs forces les muscles de leurs jambes de chèvre, et Jim Stevens trottait derrière, éperdu. Les abords de la banque étaient envahis; dans les bureaux les employés s'agitaient à vide, en désarroi ; un *coroner* les interrogeait à tour de rôle, insistant sur tous les détails, importants ou non, de la même façon insignifiante et soigneuse. Le mort gisait, presque oublié, sur une chaise longue de bambou, un mouchoir sur la figure. Il y avait des paquets de mouches sur le mouchoir, et ce fut ce détail qui frappa la jeune femme, qui lui fit comprendre enfin ce que c'était que la mort, la décomposition finale. Elle se mit à sangloter près du cadavre, et tout le monde se tut, gêné.

Brusquement, elle se dressa, et demanda nettement, sans embarras, combien on avait volé. La question fut si brusque qu'on en fut scandalisé, d'autant plus qu'on la savait sans avidité, ignorant même la valeur de l'argent. On lui répondit que l'examen des livres n'avait pas été fait complètement, mais que la somme enlevée pouvait monter à trois cent mille dollars en bank-notes, sans compter les titres, les traites, qui doublaient probablement cette somme. Les assassins avaient dû retenir d'avance leur passage sur un des navires qui vont de Singapour à Yokohama, et de là à San Francisco. Seul un steamer de cette ligne avait quitté le port après l'affaire. — « On a télégraphié, dit le coroner, et nous demanderons l'extradition. »

Mme Murray haussa les épaules : — « Je ne connais rien à tout cela, dit-elle, mais je sais pourtant que Weldon et Nathan sont Américains, et que les États-Unis ne livrent pas leurs nationaux. Quant à les faire juger là-bas, vous savez bien qu'ils ont de quoi acheter les jurés. Il faut courir après, voilà tout.

Le coroner bondit : — Courir après ! Mais avec quoi, comment ? Ça ne nous regarde pas. Nous communiquons avec les justices étrangères, nous leur donnons tous les renseignements possibles, — à vos frais, bien entendu, — là se borne mon devoir !

— Je ne m'occupe pas de vous, dit-elle : *je vais* courir après. C'est mon mari qu'on a volé.

Le mort lui semblait un chef tombé dans le combat, et qu'il faut remplacer. Elle donna l'ordre à Stevens de le faire porter chez elle dans sa litière, de le veiller, et, comme elle partirait dans la nuit même, de conduire les funérailles. Tout le monde lui croyait la tête perdue, mais on la laissait faire, parce que sa volonté effrayait, et qu'après tout on perdrait trop de temps à s'inquiéter des affaires des autres. On pensait d'ailleurs qu'elle ne pourrait pas quitter Singapour, s'arrêterait aux difficultés matérielles du projet : elle passa à travers tout, furieusement, sans une hésitation. Le long des quais la plupart des steamers sommeillaient, muets et froids, avec leurs grosses cheminées, leurs maigres mâts sans voiles, et des *coolies* sans cesse versaient des hottes de charbon dans leurs entrailles. Un seul restait sous pression, mince, long, agile, l'air intelligent, sa carcasse de fer peinte en blanc, éclatante. Il portait des raisins et des pêches, toute une cargaison de fruits frais, jusque dans l'Inde. C'était une nouvelle entreprise, la tentative hardie d'un Yankee ; et comme il fallait aller rapidement pour que le chargement se conservât intact, le vaisseau avait été taillé pour la course. Elle le nolisa, acheta son contenu, s'en débarrassa à vil prix sur le marché de Shanghaï, paya en engageant sa maison, ses bijoux, en retirant un compte courant placé sous son nom. A huit heures du soir, elle partait, accompagnée de deux employés qui devaient lui servir de témoins, munie d'une copie des procès-verbaux du coroner. Sur les jetées tout un peuple la regardait curieusement, et en silence, car on la croyait folle.

Le capitaine yankee avait pris la direction de la chasse, et se passionnait. « C'est une femme, ça, une vraie femme, » disait-il. Elle, tout entière traînée vers son but, la figure tragique dans les vêtements clairs qu'elle n'avait même pas pris le temps de quitter, se faisait expliquer la route. Elle sut ainsi qu'on passait au large de Saïgon, qu'on doublait Manille ; et les coups de l'hélice, dont toute la carène tremblait, retentissaient dans son âme. Le Yankee faisait pousser les feux, rasait les bas-fonds, coupait au plus court, lui montrait la carte, et s'étonnait qu'elle ne dormît point, semblât ignorer la fatigue. Enfin,

sous le vent de Formose on aperçut la fumée d'un grand steamer et c'était celui-là !

Les deux témoins, qui avaient le mal de mer, et faisaient piteuse mine en cette aventure, montèrent du coup sur le pont. Les hommes d'équipage hurlaient comme des chiens, le Yankee dansait de joie et parlait de tirer le petit canon-revolver de l'avant, précaution prise contre les pirates chinois. Le *Sunbeam* filait si vite qu'on eût cru qu'il sortait de l'eau comme un poisson volant; on lâcha le beuglement de la sirène, un beuglement d'alarme qui s'étendait en s'assourdissant à travers les plats espaces de la mer : on fit trop. Le *Swan of Japan* crut à un pirate — il se trompait de peu — et n'arrêta pas.

— Allez toujours, criait le Yankee au mécanicien, nous l'aurons !

On l'eut ! Deux heures plus tard on le rangeait à vingt-cinq mètres. Sur le steamer, des femmes, croyant à une attaque, pleuraient très haut. Le commandant grimpa sur la passerelle avec son porte-voix.

— Qu'est-ce que vous avez à courir après un honnête navire ! Filez, ou je vous prends par le travers, et je vous coule.

Le Yankee, à travers son propre porte-voix, commença par lui prouver qu'un Américain se faisait gloire de jurer mieux que n'importe qui au monde. Du reste il était très embarrassé maintenant d'expliquer pourquoi il avait couru « sur un honnête navire » et n'en jurait que davantage.

— Passez-moi votre porte-voix, dit Mme Murray.

Et elle cria : « Vous ne nous coulerez pas parce que nous marchons mieux que vous. Je suis la femme d'Alfred Murray, assassiné par deux passagers de votre navire, Weldon et Nathan, qui sont inscrits sous de faux noms. Je viens les reconnaître, les prendre, et reprendre mon argent. J'ai des témoins. Mettez un canot à la mer. »

La voix du commandant clama :

— Vous êtes folle, d'abord. Et puis, ça ne me regarde pas. Adressez-vous au Japon ou aux États-Unis, si vous voulez. Pour le moment, allez au diable !

— Arrêtez-vous et mettez un canot à la mer, répliqua Mme Murray, je vous expliquerai tout. Sinon je vous suis jusqu'au bout du monde. J'ai un hotchkiss. Je ne prétends pas vous couler avec, mais nous décrocherons quiconque restera sur votre pont, à commencer par vous. Mettez un canot à la mer !

A ce moment Weldon et Nathan, très pâles, essayèrent de monter sur la passerelle.

— C'est eux, continua-t-elle, je les reconnais. Ils veulent vous acheter. S'ils font un pas, je fais tirer !

Le capitaine du *Sunbeam* avait déjà poussé la manivelle de son canon et un premier coup partit en l'air. Les passagers crurent que leur dernier jour était venu. Le commandant, qui trouvait la scène simplement ridicule, dit pour en finir :

— On va mettre un canot à la mer; je vous fais remarquer que vous servirez d'otages, voilà tout.

Le canot accosta au *Sunbeam*, et Mme Murray y prit place avec ses deux témoins. A ce moment, on entendit Weldon dire d'une voix claire et grelottante :

— Allons, la partie est perdue, il faut payer, n'est-ce pas, Nathan?

Et Nathan répondit : — C'est sûr ! Bonsoir.

Puis deux coups de revolver partirent, et deux corps tombèrent : les assassins venaient de se faire sauter le cervelle. — « Tiens, dit le commandant, c'était donc vrai? Eh bien, voilà qui change la question. » Pendant qu'il regardait avec un grand sang-froid les deux agonisants dont les jambes montaient et descendaient, d'un mouvement mécanique, Mme Murray montait à bord.

— Ces Messieurs sont venus avec moi... commença-t-elle en montrant ses compagnons.

— Parbleu, je n'ai pas besoin d'eux, dit le commandant. Les deux animaux qui salissent le pont ne se sont pas supprimés pour rien. Qu'on aille chercher le *stewart*.

Le stewart vint, assez lentement; il mourait de peur. En fouillant les malles des deux « animaux », des frissons lui couraient dans le dos. Mais il retrouva tout de même la somme entière volée chez Murray, plus quinze mille dollars, les économies des deux assassins.

— Gardez tout, mon commodore, dit le commandant à la jeune femme, en lui donnant sérieusement le plus haut titre de la marine américaine. Gardez tout : ça couvrira vos frais.

Et comme elle lui tendait les procès-verbaux du coroner :

— Mais, qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça ! Dans notre race et ici surtout, on se fait justice soi-même. Vous avez eu rudement raison. — Vous êtes toute pâle, voulez-vous un verre de champagne ?

En effet, elle défaillait. Tout son courage, toute sa force s'en étaient allés, son but une fois atteint. Le champagne l'assomma et on dut la porter jusqu'au *Sunbeam*.

Les passagers du steamer, enfin rassurés, criaient : « Hurrah pour la *commodoresse !* » Elle n'entendit pas. Durant le temps du retour, elle sanglota, prostrée. Il lui semblait qu'elle n'avait pas fait ce qu'elle aurait dû faire, qu'elle eût dû rester près de son mari, l'enterrer, le veiller, agir comme une femme ; et surtout elle éprouvait une gêne douloureuse, un trouble physique à n'être pas en deuil. Le bruit de ces deux coups de revolver, tout à l'heure,

lui étourdissait la tête. Elle voyait ces deux corps dont les jambes remuaient au grand soleil, ces faces torturées figées par la mort dans leur angoisse. « C'est moi, moi qui ai fait tout cela, songeait-elle, est-ce que je suis encore une femme ? » Elle souffrait de s'être ôtée de son sexe. On arriva à Singapour. Le Yankee fit des signaux au sémaphore, cria aux barques qui les entourèrent leur victoire, l'héroïsme de Mme Murray, les coups de canon, la mort des deux fugitifs, toute cette histoire folle, superbe, invraisemblable ! Il s'en enivrait lui-même, il trouvait des mots emphatiques, gonflés, des mots de journal que grossissaient les choses ; il s'étonnait par choc en retour de tous les hauts faits auxquels il avait pris part, s'admirait et l'admirait, elle, la femme unique qui en était le principal auteur.

— Écoutez, dit-il, écoutez. Je vais vous rendre votre argent ! Mais je vous l'ai dit tout de suite, vous êtes une femme ! Et puis maintenant il y a autre chose. Je ne sais pas comment diable expliquer... c'est comme pour les actrices, vous savez, on les désire, on les veut, avec toute la force des cent mille volontés qui les désirent et les veulent. Je vous en prie, épousez-moi. Nous posséderons la mer, si vous voulez, nous enlèverons tout le trafic de San Francisco à la Chine : en dix ans on peut confisquer toutes les lignes de steamers, et pas un panache de fumée ne roulera sur ce grand Océan sans notre permission. Ou bien nous irons là-bas, dans mon pays, aux États, nous jouerons sur les terres, sur l'or, sur tout, nous créerons des villes dont nous serons rois, puisque tout nous y appartiendra, du sol aux cheminées, que nul n'y vivra sans notre consentement, n'y vendra, n'y achètera que ce que nous voudrons qu'on vende ou qu'on achète. Nous coulerons des peuples dans les moules fondus par nous, et nous donnerons des formes à la vie, avec nos volontés.

Mais elle ne répondit rien, tremblant tout doucement, la tête dans les mains. Quand le *Sunbeam* passa devant la petite île qui ferme le port, trente mille voix le saluèrent, hurlèrent leur admiration ; d'innombrables canots, des yachts, des sampangs, lui firent cortège. Toutes les dames de la colonie européenne attendaient aux Victoria Docks avec des fleurs, des gerbes de fleurs, des montagnes de fleurs parfumées, colorées, croulantes. C'était une apothéose, et Jason revenant avec la Toison d'or, les caravelles de Colomb rentrant à Cadix chargées de toute la gloire de l'élargissement du monde, Nelson à Naples où l'attendait lady Hamilton, effroyable amoureuse, ne furent pas reçus comme fut reçue en ce jour la veuve d'Alfred Murray... Une passerelle glissa du navire jusqu'au quai, et l'on vit apparaître une malheureuse femme à l'air humble, avec des petites rides effrayées plein la figure, des cheveux blanchissants, une jupe en foulard jaune toute fripée qui semblait sa seule préoccupation, sa honte.

— Pour l'amour de Dieu, donnez-moi une robe noire, dit-elle, je ne puis pas me montrer ainsi, ce n'est pas possible !

Un bruit alors commença de courir dans la ville : « La pauvre femme est partie folle, dit-on, elle revient idiote ! » On se trompait, elle était la même, une brave petite épouse anglaise attendant les ordres de son mari, calmant ses sens, nourrissant son appétit, soignant son confort, menant sa maison, ni trop mal ni trop bien : pour le reste, elle allait à la chapelle baptiste et respectait ce qu'on lui avait appris à respecter, obéissant aux lois du monde. Et maintenant son seigneur était mort, et elle avait commis un acte contraire à ces lois, un acte qui n'était pas modéré, qui n'était pas féminin. Elle était très malheureuse, parce qu'elle ne se retrouvait plus, ne se comprenait pas. Son seul sentiment était un désespoir inconsolable de ne pouvoir porter l'écrasant fardeau de sa gloire. Les gens se battaient pour la voir ; on portait sa voiture, on la regardait comme un phénomène ; elle retrouvait dans tous les yeux, dans toutes les voix les yeux et la voix du capitaine yankee ; on croyait qu'elle était une femme exceptionnelle, une *volonté*, et précisément elle était plus faible qu'elle n'avait jamais été. Toute sa mince et ordinaire volonté s'était usée, brûlée en une fois dans une unique violence... Désormais on attendrait toujours d'elle des choses qu'elle ne pourrait pas donner ; elle était sortie du troupeau des femmes et n'avait plus de place dans le monde. Les seuls hommes qui la voudraient en mariage seraient des brutes ambitieuses comme ce marin, qu'elle aurait trompé en l'épousant, puisqu'elle ne pouvait plus lui donner que l'âme affaiblie d'un enfant. Cependant on l'applaudissait, on criait, on célébrait en elle la gloire et la fermeté de sa race... de tout son cœur, de tout son cœur en vérité, elle souhaita mourir !

Elle ne mourut point. Le bon Dieu qu'elle invoquait ne lui fit point cette grâce. Quand des hommes d'affaires eurent payé les dettes de la banque Murray, liquidé les comptes, vendu la maison, la clientèle, et jusqu'au nom de celui auquel elle avait sacrifié sa destinée, il lui resta une toute petite rente, quelque chose de pauvre, de mesquin et de nul. Elle quitta cette chaude terre, regagna l'Angleterre, isolée dans son deuil, séparée de son sexe. C'est ainsi que je l'ai vue, à Londres, dans un *boarding house*, une vulgaire pension bourgeoise où vivaient d'autres pauvres femmes vieillissantes, tristes, honnêtes, et bêtes. Elle leur ressemblait tellement que personne ne croyait à son histoire quand un des rares amis qui la venaient voir quelquefois la contait, car elle a horreur de ces souvenirs, et n'en parle point. Autour de

ses yeux de petites rides se plissent, son nez est pâle, pointu, et ce qu'il y a de triste, surtout, de triste à faire pleurer, c'est la fausse jeunesse rose de son visage, les mille fibrilles injectées de sang de ses joues. C'est un corps séché, et une âme morte.

PIERRE MILLE.

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE

EN INDO-CHINE

I. — CONVOITISES BRITANNIQUES

Une revue anglaise a publié récemment, sous ce titre sensationnel : *l'Inde entre deux feux*, un article d'un membre du Parlement et ancien sous-secrétaire d'État pour les Indes dans le précédent ministère Salisbury. Bien que les cris d'alarme lancés chaque jour dans la presse de Londres aient rencontré les dénégations de plusieurs personnages, compatriotes de l'auteur, ce qui nous frappe, nous Français, c'est l'empressement et la persistance avec lesquels les organes de la politique coloniale britannique cherchent à donner le change ; d'une part, à rejeter sur leurs voisins toutes les intrigues coloniales britanniques, et, d'autre part, à dénaturer nos actes, à nous dénigrer, à nous diffamer, *urbi et orbi*. — « Mes opinions, répond l'écrivain anglais à ses contradicteurs (1), ne sont pas basées sur des *présomptions* mais sur des faits *prouvés*, et elles sont partagées par la plupart des généraux et officiers de l'Inde. J'affirme que l'intervention récente des Français au Siam et les progrès des Russes dans l'Asie centrale sont des menées hostiles contre l'Angleterre et qu'elles placent *l'Inde entre deux feux*. »

L'auteur rappelle qu'il a parcouru, fin 1892, toute l'Indo-Chine Française. « Je me suis convaincu, dit-il, par mes entretiens avec les fonctionnaires, officiers et journalistes locaux, de manière à n'avoir plus aucun doute, qu'au fond des affaires du Siam, le sentiment réel des Français est de susciter des embarras et des vexations à l'Angleterre. Le Siam est l'une des compensations rêvées par les Français au regard de l'Égypte. Depuis que les Français ont mis le pied en Indo-Chine, il y a un siècle, leurs administrateurs et leurs explorateurs n'ont jamais caché que tel était le but ultérieur de leurs efforts. Je pourrais fournir des extraits, en ce sens, des écrits de l'évêque d'Adran, de Carné, Garnier, La Grandière, Dupré, Dupuis, Rivière. Les journaux de l'Indo-Chine le répètent tous les jours. A Saïgon, l'héritier de l'ex-roi Thi-bow, le prince Myngoun, qui n'a pu s'échapper de l'Inde anglaise, où il était interné, qu'avec l'assistance des Français, est gardé à Saïgon par ceux-ci qui lui allouent 15 000 francs par an pour son entretien afin de pouvoir user de lui contre l'Angleterre, si l'occasion s'en présente.

« Quant aux motifs de la récente *agression* contre le Siam, personne ne saurait admettre cette *spoliation* comme *légale*. Pour la faire passer comme telle, on dit que nous avons parfois agi de même ; mais jamais aucun écrivain sérieux français ou anglais ne soutiendra cette thèse. »

On croirait lire un reporter gallophobe allemand ou italien.

Ainsi, voilà un gentleman, plein de tact, d'autorité, de sagacité, qui a séjourné en Indo-Chine plusieurs mois. Il y a été l'hôte du gouverneur général, Il était piloté partout par un aide de camp de M. de Lanessan. Il a tout vu, les hommes et les choses. Or il déclare, au retour, que de tout ce qu'il a vu, entendu et lu, il résulte que « nous ne cherchons qu'à créer des vexations et des embarras à l'Angleterre ». Il trouve étranges « la naïveté et la candeur avec lesquelles ces noires intentions sont avouées par nous ». Ce qui est bien plus surprenant, c'est de voir cet honorable membre du Parlement anglais essayer de faire partager ses opinions à ses compatriotes. Ce n'est ni de la candeur ni de la naïveté, c'est vouloir donner le change et exciter une hostilité de sentiments entre deux pays amis.

Rétablissons les faits : oui, les Français et la presse du Tonkin, fonctionnaires, explorateurs, tous, nous sommes d'avis, non pas de causer des embarras ou des vexations à l'Angleterre, mais d'arrêter ses empiétements, de l'empêcher d'entraver nos entreprises et de croquer les marrons que nous avons retirés du feu. Nous ne nous occupons nullement d'elle lorsqu'elle reste chez elle ; mais elle est venue en 1885, c'est-à-dire 25 ans après notre occupation de la Cochinchine et du Cambodge, prendre la Haute-Birmanie et elle travaille depuis lors à se frayer sur notre territoire un passage jusqu'en Chine pour s'en assurer les débouchés à notre détriment, en notre lieu et place, à travers le bassin du Haut-Mékong qui est dans notre sphère d'action.

Est-ce que nous sommes intervenus dans sa prise de possession de la Birmanie ? Est-ce que nous ne nous sommes pas bornés à enregistrer les déclarations faites le 16 juillet 1884 par notre gouvernement à lord Granville et lord Lyons, à savoir que « les États Shans riverains du Haut-Mékong restaient dans notre sphère d'action » ? Ces États étaient alors considérés comme *indépendants*. Le roi de Birmanie les avait même déclarés comme tels à notre agent.

Or, qu'ont fait les conquérants ? N'osant pas violer

(1) Le *Times*, le *Nineteenth Century*, l'*Economist*, le *Pall Mall*, etc., août-septembre-décembre 1893.

des engagements formels, ils ont tourné la difficulté. Une délimitation de frontières devait s'effectuer entre eux et le Siam. Au lieu d'attendre comme nous, indéfiniment, ils y procédèrent promptement. L'opération se terminait en novembre 1892. Moins d'un mois après, des chefs anglo-birmans étaient installés dans les territoires évacués par les Siamois sur la rive gauche de la Salouen. En compensation les Anglais reconnaissaient aux Siamois la possession de certains États Shans, naguère déclarés indépendants, bordant la rive droite du Haut-Mékong. Bien plus, ils imposaient aux Siamois comme à la Chine cette clause rédhibitoire : « que ces derniers ne pourraient céder ces territoires à aucune nation étrangère ». Voilà comment lord Dufferin et d'Ava pouvait déclarer à notre gouvernement que « l'Angleterre n'interviendrait pas dans nos démêlés avec le Siam », et comment le prince siamois Vadhana pouvait annoncer à notre ministre « qu'en ce qui concernait le bassin du Haut-Mékong, les territoires riverains que le Siam venait de recevoir de l'Angleterre ne pouvaient être aliénés ou neutralisés qu'avec l'assentiment de cette puissance ». C'est ainsi que l'Angleterre se substituait au Siam et substituait la Chine à la France en nous atteignant par un choc en retour, par un tir en ricochet. Pour faire prévaloir ses vues, l'Angleterre, qui avait déjà établi un résident aux États Shans, l'a appelé à Bangkok pour assister le ministre britannique dans ses revendications. Elle reconnaît l'autorité de l'agent chinois à Xieng-Hong et accrédite un consul au Yunnam.

Dans cette situation, nous sommes donc obligés de récuser l'ingérence anglaise et nous le faisons sans parti pris, sans vexation, sans hostilité. — Vraiment, l'auteur de ces assertions nous croit plus naïfs que nous ne le sommes, ou qu'il ne l'est lui-même en affectant de trembler devant le spectre du prince Myngoun interné à Saïgon, ou en déclarant que les Indes se trouvent *entre deux feux; feu de paille* sans doute, car on s'imagine difficilement que notre occupation de Battambang et d'Angkor eût pu, si elle avait eu lieu, menacer Madras, Bombay ou Caboul?

Est-ce que Pondichéry est un danger pour Calcutta? Et d'ailleurs nous reculons devant des procédés à la façon des Anglais. Ils n'hésitent pas à rendre provisoirement définitive ou définitivement provisoire leur occupation de l'Égypte, tandis que nous avons eu la condescendance de ne pas reprendre immédiatement au profit du Cambodge les deux provinces des grands lacs.

Quels sont donc nos vastes et dangereux projets, à si grande distance, contre l'Inde anglaise, éclos dans l'imagination de notre hôte et rival?

Est-ce que nous sommes allés vérifier sur place la situation politique des colonies anglaises? Ne sont-ils pas venus courtoisement visiter les nôtres? Est-ce que Colqhoun et Hallett n'ont pas été les premiers à crier partout dans la vallée du Mékong : « Gare au péril français! » Est-ce que ce péril n'était pas imaginaire? Est-ce qu'en même temps, ils n'insistaient pas pour « faire entrer par la main le roi de Siam dans la grande famille britannique », et pour « faire taire le coq gaulois qui chantait trop près dans le voisinage »? Est-ce que notre ministre, M. Pavie, dans son discours d'arrivée (1891), ne témoignait pas au roi de notre respect *pour l'indépendance du Siam?* Est-ce que nous avons jamais songé à dissuader le roi de Siam d'envoyer ses fils et les jeunes princes faire leur éducation en Angleterre. Le prince Swasti ne vient-il pas, ces temps derniers, de conduire à Londres deux autres fils du roi? Le prince Damrong n'a-t-il pas été, il y a deux ans, visiter officiellement les membres du gouvernement anglais à Londres et n'a-t-il pas affecté, en séjournant à Paris, d'oublier qu'il s'y trouvait des membres du gouvernement français? Quelle réparation avons-nous exigée pour ce procédé blessant, si ce n'est en offrant à Saïgon, à ce même prince, une splendide réception? Est-ce que le frère du roi de Siam, à son retour de Paris et Londres, ne se propose pas de passer six mois à Calcutta auprès du vice-roi anglais dont il sera l'hôte? Est-ce que Hallett ne « proclamait pas de nouveau, à deux reprises, la Birmanie en danger malgré l'État-tampon projeté, ne réclamait pas le Protectorat anglais sur le Siam et n'annonçait pas qu'un chemin de fer ouvrirait bientôt au commerce anglais toute cette région où se récolte le meilleur thé de la Chine? » Qu'on vienne donc nous représenter comme les ennemis du Siam, qui le croira?

La presse anglaise pousse la hardiesse jusqu'à dire que, vis-à-vis du Siam, nous sommes les *agresseurs* et que nous le *dépouillons injustement*. Il ne faudrait pourtant pas, comme pour les États Shans, intervertir toujours les rôles. Les Siamois chassent nos commerçants de Houten, territoire du protectorat, ruinent et molestent nos nationaux et nos protégés, assassinent traitreusement un de nos officiers et seize soldats et un interprète, font prisonnier un de nos officiers et sa suite, occupent, rançonnent et dépeuplent les régions annamites, tirent sur nos navires, tuent nos marins, pillent et coulent un de nos paquebots-poste, maltraitent l'équipage, menacent de mort le commandant d'un de nos bâtiments de guerre, gardent tranquillement Phrayot, le mandarin assassin, à Bangkok, se refusent à nous renvoyer nos sujets déportés par eux, nous dupent et nous trompent par des réponses évasives et dilatoires. Est-ce que l'Angleterre aurait attendu d'accumuler tant de faits et de griefs depuis sept ou huit ans pour se faire respecter et pour soutenir ses nationaux et

ses intérêts? *Agresseurs*, nous! C'est là une assertion intéressée qui est agressive vis-à-vis de nous vos anciens amis, pour qui l'entente cordiale et loyale n'était pas un vain mot. *Spoliateurs*, allons donc! Pendant six ans les nombreux membres de la mission Pavie ont sillonné tout le bassin du Mékong et exploré les régions à l'est entre le fleuve et la mer d'Annam. Les droits de l'Annam pressentis et relevés par la mission de Lagrée-Garnier en 1868 ont été précisés et confirmés. Tous les chefs indigènes possèdent encore leurs brevets de nomination délivrés par les prédécesseurs du roi d'Annam actuel. Les spoliateurs n'étaient donc autres que les Siamois et il faut s'aveugler volontairement pour prétendre le contraire.

Que si nous redescendons aux provinces du Bas-Mékong et du Grand Lac, à Stung-treng, Meluprey, Tonlérepu, Siem-reap (Angkor) et Battambang, est-ce que ces provinces n'ont pas été retenues de force, malgré les protestations du roi de Cambodge il y a quatre-vingts ans, par les Siamois? Est-ce que le roi de Cambodge a cessé de protester contre cette spoliation ? Notre ignorance déplorable des choses coloniales a fait qu'en 1863 et en 1867 notre bonne foi a été surprise à Paris par les Siamois qui ont déclaré que Battambang, Angkor et le Grand Lac leur appartenaient. Nous avons commis la funeste sottise de les croire, de ratifier et rendre définitive cette spoliation qui surprit et affecta si douloureusement le gouverneur La Grandière et ses collaborateurs plus clairvoyants.

Or, voici que le Siam traite nos nationaux, nos agents, nos officiers, nos marins, nos commerçants, nos protégés comme on l'a exposé plus haut. Est-ce donc par le Siam ou par nous que les traités ont été violés ? Si les traités ont été foulés aux pieds, et si une convention nouvelle a dû intervenir (comme on l'avait demandé si souvent depuis 1889, ce qui aurait évité toutes ces complications), n'étions-nous pas fondés à exiger du Siam la restitution au roi de Cambodge des provinces détenues par le Siam et habitées exclusivement et même gouvernées par des Cambodgiens devenus par la force sujets siamois ?

Était-ce là une spoliation?

Qu'on ne vienne pas nous dire que la reprise de ces provinces serait un attentat contre l'indépendance du Siam. Ces territoires étaient au Cambodge et c'est par usurpation que le Siam les a occupés.

Après avoir depuis longtemps préconisé l'annexion du Siam à leur empire, les Anglais ne se contentent plus aujourd'hui de la création d'une *zone neutre* sur la rive droite du Mékong du Sud au Nord ni du maintien de l'autonomie du Siam comme *État-tampon* entre nous et la Birmanie anglaise. Ils réclament un nouvel État-tampon à créer à leur profit et à notre détriment.

La zone neutre ne devait pas nous priver de la jouissance d'un territoire que l'Angleterre a reconnu, en 1884, comme nous étant exclusivement dévolu dans le bassin du Haut-Mékong et où aboutissent les voies d'accès de la Chine méridionale.

L'État-tampon *siamois* est une mesure de préservation qui nous a toujours paru nécessaire. C'est le motif pour lequel nous étions les partisans sincères et les défenseurs désintéressés de l'intégrité du Siam.

Mais Battambang et Angkor pouvaient faire retour à leur maître légitime sans que l'État-tampon cessât d'exister. Les territoires siamois qui séparent Battambang de la frontière birmane sont assez vastes pour que la barrière soit effective.

Cependant nous avons poussé si loin cette condescendance que, malgré la présence de forces terrestres et navales imposantes, suffisantes pour l'occupation des provinces, nous avons préféré nous abstenir, admettre les Siamois à résipiscence et leur laisser ces deux provinces, sans tenir compte des vives et justes revendications de nos protégés les Cambodgiens, qui réclamaient *leur Alsace-Lorraine*.

Enhardie par ce laisser faire, en même temps qu'elle concluait subrepticement les conventions anglo-congolaises et anglo-italiennes, l'Angleterre attribuait à Pékin, par une convention anglo-chinoise du 1er mars dernier, les Sib-Song-Pannas, l'État de Xieng-Hong, territoire qui nous avait été réservé en 1884. Cette convention a été ratifiée le 23 août.

C'est à tort, mais à dessein, que la reine, dans son message d'août, déclare que des commissaires anglais et français ont reçu mission de délimiter ces territoires. M. Pavie et M. Scott n'ont pour instructions que l'étude géographique des contrées dont le partage ultérieur est réservé à une décision commune des deux cabinets.

Pendant ces trop longues études, l'Angleterre dispose seule de la région par un contrat unilatéral que notre Parlement doit répudier, bien que la Chine ait déjà placé à Xieng-Hong un agent du préfet de Sémao.

Ce traité stipule que la Chine ne devra céder aucune portion de cet État à aucune autre nation et que les marchandises de Chine entreront en franchise en Birmanie et réciproquement. Nous avions déjà dénoncé (1) dès 1889 cette mainmise sur un territoire réservé à la France. Voilà comment nos droits et nos intérêts sont sacrifiés par l'Angleterre.

Il est vrai que l'Angleterre prétend n'avoir stipulé avec la Chine que pour la partie du Xieng-Hong si-

(1) Voir notre brochure : *Les frontières de l'Annam-Tonkin avec le Siam et la Birmanie, 1889.*

tuée sur la rive droite du Mékong et nous laisse le soin de traiter pour la rive gauche. Il était pourtant entendu que le bassin du Haut-Mékong nous était réservé tout entier. Mais les Anglais ont voulu ajouter à l'État-tampon projeté un second tampon dès à présent constitué et escamoté par eux. Ils disent même nous faire une grande grâce, non seulement en nous laissant la rive gauche, mais en n'annexant pas à la Birmanie tout le Xieng-Hong.

Est-ce que leur but avoué et persistant n'est pas de s'ouvrir un accès sur le Mékong, rive droite? Est-ce que ces prétentions ne sont pas aussi illégitimes que l'accaparement de la région du Haut-Nil?

Voilà comment nous spolions le Siam, dont la fourberie est devenue légendaire, même chez les tribus sauvages. L'honorable membre n'a peut-être pas voté la motion par laquelle des félicitations nous ont été adressées par le Parlement anglais, mieux éclairé et moins défiant, pour la *modération de nos revendications et la générosité des mesures* prises vis-à-vis du Siam. Eh bien! c'est que l'Angleterre y trouve son compte et proclame sa satisfaction de ce que nous avons si bien ménagé ou même servi ses intérêts.

Si l'Angleterre nous ouvre les bras, que ce ne soit pas pour nous étouffer dans un embrassement léopardin.

A ces louanges du renard, nous préférons les assertions instructives, formulées dans le *Times*, le *Pall Mall* et le *Nineteenth Century*, par le même auteur, qui harcèle chaque jour le Parlement de ses questions. Le projet de percement de l'isthme de Krâ l'empêche de dormir. Ce n'est pas une nouveauté.

Le Panama a malheureusement mis les capitaux fort en défiance pour le percement d'isthmes nouveaux. Néanmoins, c'est une entreprise qui serait fort utile aux navigateurs de toute nationalité, et que nous désirerions voir reprendre sérieusement dans l'intérêt de notre colonie de Cochinchine et du Siam lui-même. Personne, évidemment, n'y songeait encore en France que l'ancien sous-secrétaire d'État avait déjà interpellé le Parlement sur cette éventualité lointaine et fort problématique.

Or la presse anglaise de Singapour rappelle justement à la Métropole que le moment est venu pour elle de s'assurer, par voie d'occupation ou de cession, de la partie de la presqu'île de Malacca appartenant au Siam. De la sorte la totalité de la presqu'île serait anglaise et les *Straits Settlements* seraient reliés à la Birmanie. L'Inde britannique s'étendrait sans interruption de Bombay à Bangkok. Les voyages faits par le roi de Siam dans ces dernières années dans cette partie de ses États n'étaient motivés que par son appréhension des convoitises britanniques. Suivant son système, la presse anglaise insinuait que nous demandions la cession de la région de Krâ pour y reprendre le projet de canal; mais elle n'a réussi en cela qu'à démasquer les intentions de l'Angleterre sur la presqu'île qui sépare de Rangoon son port de Singapour.

Nous aurions voulu trouver, il y a vingt-cinq ans, dans les actes du gouvernement français cet esprit de suite qui eût permis de prévoir et de préparer notre expansion coloniale. Ce qui fait la force de l'administration coloniale britannique, c'est que les membres anglais de la Chambre basse et de la Chambre haute connaissent *de visu* les possessions britanniques présentes et futures. Quels sont ceux de nos députés ou de nos sénateurs qui ont été, à leurs frais, visiter la Birmanie anglaise, l'Inde, l'Indo-Chine ou même l'Égypte? En le faisant, ils se rendraient compte des intérêts en présence. Un différend comme la question siamoise ne serait pas resté si longtemps sans solution, malgré les avis d'administrateurs, d'explorateurs, qui suivaient de près ces questions et qu'on a appelés avec raison des « précurseurs ».

Non seulement nos rivaux, en nous reprochant nos agressions, nos spoliations prétendues, notre déloyauté, commettent une injustice voulue, mais ils oublient leurs propres procédés en matière de colonisation.

La Grande-Bretagne vient d'établir son protectorat sur le groupe des Salomon : est-ce là une agression et une spoliation? Et l'Ouganda qu'elle semblait vouloir abandonner pour mieux le reprendre? Et l'Adamaoua et le Mouri qu'elle s'adjuge? Et la convention faite avec l'Allemagne à notre exclusion pour nous barrer la route du Tchad? Et les conventions congolaises et italiennes au détriment du khédive et du sultan? Elle accapare sans jamais demander; mais si une autre nation veut, de son côté, jeter son dévolu sur quelque région, elle ne peut se dispenser d'en demander l'autorisation à l'Angleterre. Il y a peu de jours, le gouvernement d'Havaï se permet de s'annexer une île infinitésimale, l'île Neckar, qui est dans ses eaux. Aussitôt, toutes les colonies australiennes de crier haro et d'en appeler à l'intervention de leur métropole, comme pour les Nouvelles-Hébrides qui sont dans les eaux françaises. Ce n'est plus un besoin, mais une rage d'expansion qui mord tout ce qui se trouve à sa portée. Est-ce assez édifiant et suggestif? Si une nation réclame contre les accaparements de l'avide Angleterre, celle-ci lui offre en compensation des terres qui ne lui appartiennent pas. Elle n'avait aucun droit sur les États Shans, elle les offre aux Siamois, à charge par ceux-ci de les garder contre tout autre occupant. Elle prend, malgré nos traités, Zanzibar; mais consent à se désintéresser de Madagascar qui était à nous et non à elle. Nous ne pouvons aller à Tunis qu'après son installation à Chypre. Elle se moque de l'Europe en promettant de

rendre l'Égypte aux Égyptiens, comme elle rendra l'Inde aux Indous. Dans ces conditions la pudeur commande à la pudibonde Albion de considérer le degré de loyauté de ses propres actes avant d'attaquer ceux de ses voisins qui n'ont travaillé jadis pour elle que pour recueillir l'ingratitude et la jalousie. Pour se réserver l'accès du Yunnan et nous devancer dans cette voie, but de notre conquête du Tonkin, elle va jusqu'à nous menacer d'une nouvelle invasion chinoise au Tonkin. Elle se propose d'installer des consuls à Chantaboun où nous tenons garnison, à Korat où nous devons envoyer un agent, et à Luang-Prabang redevenu territoire du Protectorat depuis le 27 septembre dernier et tête de ligne de nos voies de pénétration en Chine.

Aux termes de notre traité de 1884 avec l'Annam, tous les Annamites à l'étranger sont protégés français. Dès que nos consuls accueillent les revendications des Annamites confinés au Siam, les Anglais nous accusent d'attenter à l'intégrité du Siam (1). La vérité est qu'il y a 20000 ressortissants à notre consulat de Bangkok. C'est là ce qui offusque tant les agents de l'Angleterre. A nous de soutenir nos sujets et nos droits.

Nos commerçants se rendent-ils bien compte que les Anglais cherchent à tirer à eux tout le profit de notre action administrative dans la région? Connaissent-ils l'étendue de notre domaine? En voici l'exposé sommaire :

Dès la prise de possession du Tonkin, il a été reconnu que notre domaine indo-chinois devait s'étendre du fleuve Rouge au Mékong.

En juillet 1890 le gouverneur général de l'Indo-Chine à cette époque, M. Piquet, était monté de Hanoï à la frontière de Chine par le fleuve Rouge en cinq jours et en était revenu en un jour.

En octobre 1890, le vapeur l'*Argus* essayait de franchir les passes de Khong dont il comptait avoir raison aux hautes eaux.

On en concluait que le Mékong et le fleuve Rouge étaient ouverts à la navigation libre, et qu'un service régulier allait pouvoir s'établir de Saïgon à Luang-Prabang et de Hanoï à Laokay, en même temps que la voie ferrée de l'est gagnerait la Chine par Langson et Langtchéou.

Hélas ! ces conclusions étaient prématurées. Nous avions trop présumé de nos forces et de nos droits : nous allions avoir à lutter contre la nature et les hommes.

Les rapides de Khong n'ont pu être franchis par nos vapeurs et il faut se résoudre au transbordement par un Decauville à établir dans l'île.

Ces tentatives avaient réveillé les compétitions siamoises. Ils ont voulu nous devancer. Ils ont envoyé des agents et des troupes par Oubon, Bassac et Kemmarat jusque dans le voisinage de Hué. Ils ont poussé leurs postes du Cammon et du Tran-Ninh vers Vinh, port du nord de l'Annam et ils ont chassé de Houten nos commerçants, nos nationaux. Le Mékong nous était donc fermé, au mépris de nos droits. Mais à la suite de négociations énergiquement conduites par M. Le Myre de Vilers et M. Pavie, un traité et une convention sont intervenus à Bangkok le 1er octobre, et cette fois le Mékong nous est ouvert de droit et de fait. Il l'est en droit par le traité; il l'est en fait par l'envoi de deux canonnières, le *La Grandière* et le *Massie*.

Remarquons qu'outre ces deux bâtiments, l'*Argus* attendait toujours dans les passes de Khong. Ce sont des vapeurs de l'État; mais le *Cantonnais*, le *Bassac*, la *Mouette*, sont prêts à les suivre, et ce sont des vapeurs des Messageries fluviales. C'est la flottille commerciale qui va suivre la flottille de guerre. Ce sera, de Kong à Luang-Prabang, la prise de possession commerciale, l'établissement du service régulier, la réalisation de nos espérances qui avaient été momentanément déçues.

La Nature, ce géant Adamastor qui effrayait les navigateurs voulant doubler le cap, s'est encore dressée devant nous, et quand nos navires en octobre 1893 se sont présentés en aval de Khong, les eaux avaient baissé et le *Massie* seul a passé avec une chaloupe de Cochinchine le *Ham-mon*. Le 15 août, le *Massie* mouillait devant Nongkay et la route lui était ouverte jusqu'à Luang-Prabang.

Le *La Grandière* et les autres, qui étaient restés à attendre, sont parvenus en août dans le bief supérieur.

On voit quels efforts d'énergique persévérance ont à déployer ceux qui ont à pénétrer les premiers dans les régions que nous voulons ouvrir à la colonisation française.

Par une cruelle ironie du sort, c'est le *Massie* qui est entré le premier dans le bief supérieur du Mékong, alors que notre agent dont il porte le nom a voulu laisser à cette terre, française quand même, son cadavre pour protester contre notre inaction.

Voilà donc l'ouverture du Mékong enfin réalisée, incomplètement encore, mais sans conteste, du côté du fleuve, qui est notre limite naturelle.

Il reste à assurer notre action au nord-ouest de Luang-Prabang dans les huit pannas, dans cette partie des États Shans où nous sommes menacés d'une substitution de personnes. Les occupants étaient les Siamois, les bailleurs étaient les Anglais, les propriétaires étaient les Français, qui, eux, n'y ont pas encore de résidents. Mais nous mettrons un consul à Korat; nous en avons un à Muong-Nan sur le Haut-Ménam, et un commissaire du Gouvernement à Luang-Prabang, évacué par les Siamois.

(1) *Times*, septembre 1894.

On prétend que, depuis la conclusion du traité d'octobre 1893, le chemin de fer siamois projeté de Bangkok à Nongkay n'irait pas plus loin que Korat. Ce que nous avons à redouter, c'est la ligne ferrée de Mandalay à Sémao à travers les États Shans et le Mékong. Il semble que la voie de Luang-Prabang à Sémao doive primer toute autre voie et servir exclusivement nos intérêts. Voilà la situation de notre frontière et de notre fleuve du Mékong.

Voyons maintenant celle du fleuve Rouge. Le service annoncé en 1890 n'avait pu être établi, ni pour les vapeurs ni pour le touage des jonques. On s'est seulement occupé de faire sauter les roches et de déblayer les rapides. En octobre dernier, a commencé le service régulier hebdomadaire des Messageries fluviales à vapeur de Hanoï à Laokay; le fleuve Rouge est donc ouvert à la navigation commerciale, en même temps que le Mékong. L'État de Luang-Prabang, à l'égard duquel le Parlement recommandait une énergique vigilance, le 21 octobre 1884, nous appartient depuis le 1er octobre 1893. Il a fallu neuf ans pour arriver à ces résultats.

Plus tard on songera à la bonne et la vraie solution, au chemin de fer de Hanoï à Laokay et Sémao. si les Anglais avaient cette voie, il serait déjà en cours d'exécution. Une financier anglais, qui a de grands intérêts au Tonkin, me disait : « Si cette voie et ce pays étaient à nous, nous n'aurions pas besoin d'y apporter de l'or : nous ferions sortir cet or de la terre et de l'eau. »

La preuve de cette assertion est faite. En effet, dans le premier semestre 1893 seulement, les transactions entre le Yunnan et les marchands anglais ou chinois de Hongkong, en produits transitant à l'aller et au retour par le fleuve Rouge, ont été en augmentation de près de 3 millions. C'est assez significatif.

II. — VOIES COMMERCIALES ENTRE LE MÉKONG ET L'ANNAM

Puisque ce domaine est à nous, englobé par la nature depuis le fleuve Rouge jusqu'au Mékong, deux voies françaises qui marchent, parcourons-le rapidement pour connaître les peuplades qui l'habitent, nos nouveaux sujets et les voies qui relient le Mékong à l'Annam. Toutes ont été relevées et étudiées par des agents français.

Le Laos commence à Stungtreng, ou, si l'on veut, à Bassac et se prolonge par Luang-Prabang jusqu'aux portes de Chine. Il comprend environ 4 millions d'habitants qui sont séparés des Annamites du littoral par diverses peuplades. En partant du sud, par le travers du Binh-thuan et du Khanh-hoa, ce sont les Moïs et les Kiams.

Les Moïs habitent le versant oriental, le sommet et le versant occidental de la grande chaîne d'Annam.

Les Kiams sont confinés dans l'ouest de ces deux provinces où l'on en compte encore 50 000. Il y en a 10 000 au Siam, 10 000 en Cochinchine et 60 000 au Cambodge. C'est le peuple qui dominait depuis le sud jusqu'au Tonkin avant la conquête du pays par les Annamites et qui a laissé des monuments remarquables dénotant une civilisation d'origine hindoue.

Puis viennent les Moïs Bahnars et Sedangs où les missionnaires français et la mission Pavie ont fait connaître, aimer et respecter le nom français malgré les tentatives siamoises. Ils habitent les grandes vallées du Bla dans le bassin du Mékong, et du Ba dans le bassin annamite. C'est là une voie de communication dont la moitié, celle de Quinhon aux Sedangs, est facile et dont l'autre partie, celle des Sedangs au Mékong est encore très difficile à parcourir. Par là le Mékong serait relié à nos ports de Xuanday et de Quinhon.

Un peu plus haut s'ouvre la belle rade de Tourane. C'est le port le plus anciennement occupé par nous. Nous y étions déjà en 1858. Cependant c'est le point qui a été le plus négligé jusqu'à ces derniers temps, alors que c'est le port principal de l'Annam, le plus avancé, le plus oriental sur la route de Chine, de Singapour à Hong-Kong. On disait : « Tourane-les-Sables »; Pierre Loti n'y a vu que « des montagnes désolées et des monstres de cauchemar ». Aujourd'hui, Tourane est une ville française dotée par M. de Lanessan d'une commission municipale. Une fort belle résidence-mairie s'élève à côté d'une succursale de la Banque de l'Indo-Chine. Le trésor, les postes et télégraphes, les marchés, l'école, l'hôpital, les casernements constituent une ville européenne. Dans le parc de la ville ont été rassemblés, par les soins du résident-maire en 1892, les débris des sculptures kiams disséminées dans l'intérieur.

La résidence politique des deux provinces a été transférée le 1er janvier 1893 à Fai-fô. C'est une ville chinoise fort ancienne qui fut visitée en 1760 par le Français *Poivre :* c'est de là qu'il créa le premier des relations entre Tourane, Hué et les Indes françaises. Fai-fô est l'entrepôt et le lieu de transit de toutes les marchandises en provenance de Tourane pour l'intérieur et inversement.

Dans l'intérieur se trouvent des mines d'or, de cuivre, de charbon. La principale houillère est à Nongson. Cette mine, exploitée par les Chinois, passa, il y a quatre ans, dans des mains françaises. La société qui l'exploite avait un capital de 3 millions. Elle a exécuté de beaux travaux qui ont absorbé son capital, et au moment même où elle entrait dans la période de production elle a dû suspendre son exploitation. Si

elle voulait accepter des capitaux anglais comme d'autres grandes houillères, elle les trouverait probablement; mais elle veut rester exclusivement française. Nous préférons en France jeter notre argent dans des entreprises aléatoires, étrangères, lointaines et nous fermons les yeux devant les entreprises coloniales françaises qui méritent encouragement et qui présentent des profits assurés.

Tourane n'a que des communications très difficiles avec le Mékong. Les plateaux de Saravane et des Bolovens, la vallée d'Attopeu que les Siamois viennent d'évacuer ont leur débouché naturel par voie fluviale sur Bassac et Khône. Mais Tourane pourrait recevoir les produits du Laos central par Camlô si la route de Hué était mise en état. En attendant, le résident supérieur de l'Annam fait de nouveau rechercher une voie d'accès de Tourane à Attopeu.

De Tourane, une route muletière, la route mandarine, conduit à Hué. Elle ne comprend pas moins de 33 ponts jusqu'au col des Nuages, qui est le point de séparation avec la province de Hué. Sur l'autre versant il faut escalader ou descendre pendant 10 à 12 kilomètres des montées formées de rocailles où un cheval ne peut passer que conduit en main. C'est là cette section de route à laquelle on a cessé de travailler depuis 1887 et qui nous barre l'accès de la capitale. On va s'occuper de son achèvement. C'est par cette route qu'un chemin de fer doit relier Hanoï à Saïgon plus tard. On songe même à le diriger de Tourane sur Attopeu et de là sur la Cochinchine.

De Hué, une belle route nous conduit à Quangtri et à Camlô. De là trois sentiers se dirigent vers le Mékong, à Kemmarat. Le principal est celui qui passe par Ailao. C'est la *région des Tièm*, qui comprend 9 districts moïs et 9 districts laotiens. C'est l'une de nos meilleures voies de pénétration vers Bassac. C'est M. Harmand, ancien commissaire général du gouvernement au Tonkin, qui a le premier parcouru toute cette région et nous l'a fait connaître.

Les Tièm sont une branche laotienne des Pouthay. Les Annamites ont organisé ces peuplades, comme celles du Tran-ninh, sous le roi Minhmang de 1827 à 1831. Ils les pliaient à leurs coutumes, exigeaient les salutations à genoux, leur faisaient porter la robe et le turban, la chevelure en chignon.

Les femmes tièm portent le pagne de couleur voyante tissé par elles-mêmes. Elles laissent leur poitrine découverte et ne mettent un veston collant que pour sortir de chez elles. Leurs cheveux sont artistement enroulés sur le haut de la tête et retenus par une étoffe de couleur vive. Elles portent des bagues, des bracelets, des colliers de perles, des boucles d'oreille à miroir et fument une petite pipe à fourneau en cuivre.

Les hommes sont robustes et bien faits. Leur aspect forme contraste avec celui des Annamites. Ils sont curieux et avides de savoir et l'on fera bien d'y créer des écoles. Un essai a déjà été fait avec succès à Ailao.

Il y a deux ans, les routes de la région n'étaient que des sentiers de buffle, ou de chèvres, ou de singes, ou de poissons. Maintenant on peut passer partout à cheval, comme à éléphant. La région d'Ailao est reliée au réseau général des télégraphes et des postes, qui va s'étendre jusqu'à Kemmarat.

De Vinh au Mékong. Le Cammôn. — Si nous remontons jusqu'à Vinh, nous y trouvons ouvertes deux autres voies très courtes, l'une par Hatrai jusqu'à Houten, comprenant six jours de navigation et trois jours à éléphant, à travers le Cammôn; elle nous conduit au grand centre commercial et stratégique de Nongkay, base d'opérations des Siamois. C'est sur cette route, à Kengkiêc, qu'en juin dernier ont été assassinés le commandant des milices Grosgurin, son interprète et 16 de ses miliciens. — Depuis 1840, depuis même 1827, époque de la ruine du royaume de Vienchan, vassal de l'Annam, par les Siamois, ceux-ci pensaient bien que tôt ou tard l'Annam revendiquerait ces territoires qui lui appartenaient. Le Siam reconnaissait implicitement que le Mékong deviendrait sa limite extrême, puisqu'il transportait les habitants sur la rive *droite* et y reconstituait tous les centres autrefois situés sur la rive gauche.

Cette voie a été reconnue par M. Pavie, par Massie, et par M. Macey, agent du syndicat du haut Laos. Ce syndicat s'est proposé d'y établir un chemin de fer qui nous mettrait à quelques heures du Mékong. Toutefois la voie de Ailao paraît plus facile et préférable.

L'autre voie est celle du fleuve Ca, qui nous mène au Nam-Hou et à Luang-Prabang en vingt-cinq jours, à travers le *Tran-ninh*. C'est le territoire des *Poueuns* ou Thos. Il comprend 8 arrondissements. Les Siamois avaient empêché le Dr Néis de continuer sa route vers Vinh; mais la région a été levée par les membres de la mission Pavie.

Les Poueuns ou Thos paient tribut depuis 1705 à l'Annam, qui organisa ce pays en 1831. Les habitants furent envahis et pillés par les bandes chinoises des Hos, de 1874 à 1889. Les Siamois étaient intervenus dès 1885, sous prétexte de protéger les populations; mais ce fut pour les déporter en masse sur la rive droite. L'Annam, fort troublé à cette époque, ne put s'y opposer et se borna à protester. Le consul anglais de Xieng-mai signalait lui-même en 1889 les souffrances de ces malheureux déportés, bien qu'ils fussent nos protégés. — Ces Poueuns sont de fervents boudhistes et s'allient aux Laotiens par affinité de race plutôt qu'aux Annamites.

Par le dernier traité, le Siam est tenu de nous

rendre les chefs et les notables qu'il a déportés à Bangkok et les nombreuses familles transplantées de force sur la rive droite. Leur renvoi en Annam n'a pas encore été signalé. Nous espérons que dans la répartition des 3 millions d'indemnité versés par le Siam, les Poueuns du Tran-ninh n'auront pas été oubliés par la commission de répartition.

Enfin la rivière Noire d'une part, et Lai-chau d'autre part, nous conduisent de Hanoï à Luang-Prabang, à travers le pays des Man, des Thos, des Pouthays et des Laotiens, en trente-deux jours.

Les Siamois avaient déjà placé un commissaire et une petite garnison à Luang-Prabang lorsque M. Pavie y fut envoyé comme consul de France.

La capitale fut peu de temps après envahie par les Hos, bandes de Pavillons chinois. On devrait penser que ces troupes siamoises ont défendu la ville et le vieux roi? Nullement. Les Siamois s'enfuirent et laissèrent les bandes piller la ville. Le vieux roi ne fut sauvé qu'avec peine et dut la vie, non aux Siamois, ses soi-disant protecteurs, mais à un Cambodgien de la mission Pavie, le fidèle Kéo, auquel nous avons décerné une médaille d'honneur pour sa belle conduite. Nous avons conféré plus tard au roi de Siam Khoulalongcorn, à son fils, à ses mandarins, de hauts grades dans la Légion d'honneur. Le roi en tira parti vis-à-vis des Laotiens pour leur faire croire que par ces témoignages de haute courtoisie la France approuvait ses usurpations.

Voici donc notre domaine indo-français compris entre deux des plus grands fleuves du monde. De l'est au nord-ouest s'étagent sur les bords du fleuve Rouge : Haïphong, Hanoï, Laokay; du sud au nord-ouest se succèdent, sur le Mékong : Saïgon, Phnompenh, Luang-Prabang. Les sources de ces deux fleuves se rapprochent vers les confins du Céleste-Empire.

Dans la province d'*Angkor* se voient les vestiges grandioses de l'empire des Khmers. La vénération qui s'attache à ces monuments légendaires, religieux et nationaux, donne à ceux qui les possèdent une influence morale sur des centaines de millions de boudhistes. Ces ruines ressuscitées par nous ne sont *pas à nous*.

Un bras du Mékong qui, à l'époque des hautes eaux, remonte vers sa source, emplit les grands *lacs* dont le principal a 75 kilomètres de long et 30 kilomètres de large. On y fait un trafic de pêche, évalué à 7 millions de poisson chaque année. Ce sont nos protégés, qui exercent ce trafic. Or notre frontière passe au milieu; c'est dire qu'elle est invisible, virtuelle et anormale. Ces lacs ne sont qu'à *moitié à nous*.

Battambang est une riche province détachée du Cambodge et peuplée de 500 000 Cambodgiens. Elle est desservie par nos Messageries fluviales de Saïgon. — Elle n'est *pas à nous*.

Cependant ces régions auraient dû faire retour au Cambodge. Deux fois en vingt-cinq ans, nous avons manqué l'occasion. On a dit que *gouverner c'est prévoir*. Notre prévoyance sera-t-elle toujours en défaut?

Est-ce qu'en 1867 Francis Garnier n'avait pas déjà tracé notre ligne de conduite pour asseoir notre influence dans ces régions où à cette époque nous n'avions pas de compétiteurs?

Dix ans plus tard, en 1877, c'est M. Harmand, puis le Dr Néïs, qui parcourent les territoires déjà envahis par les Siamois. Dix ans après, en 1887, c'est Gauthier qui demande l'évacuation des Siamois établis sur le Mékong. L'année suivante, M. de Lanessan expose, à la suite de sa mission en Indo-Chine, quelles sont les mesures à prendre et il entre dans le détail de leur application. En 1891, la mission Pavie termine ses concluantes études et le levé de toute la région.

Et tant d'autres vaillants Français ne cessent de demander que les résultats de cette mission soient mis à exécution. La solution de ces questions est lente à entrer dans l'esprit public, dans les préoccupations de la métropole.

*
* *

Peu de membres du Parlement français, en dehors du groupe colonial qui devient chaque jour plus nombreux, connaissent les colonies françaises. Malgré les efforts si patriotiques de *la presse*, autrefois muette sur nos colonies et qui en poursuit maintenant le développement avec une initiative éclairée, les questions coloniales les plus pressantes sont trop souvent ajournées. On n'a encore pu créer une *armée coloniale*. On a songé à faire un nouveau corps d'armée *dit colonial;* mais compris dans la mobilisation générale. Or, il serait imprudent de vouloir assurer la défense des colonies par un corps d'armée métropolitain et la défense de la métropole par des troupes coloniales. « Ce qu'il nous faut, disait récemment M. Vial, l'un des premiers administrateurs de la Cochinchine et du Tonkin, c'est la création d'une armée coloniale exclusivement *faite pour les colonies* et en dehors de l'armée continentale. »

On ne saurait ni mieux dire ni mieux faire, et nos territoires coloniaux sont si vastes que nous ne devons pas ajourner plus longtemps les moyens pratiques d'assurer leur sécurité et leur défense contre toutes les éventualités.

L'étendue et l'importance de nos possessions, avec 40 millions d'administrés, exigeait également la création d'un *ministère des Colonies*. Cette lacune vient enfin d'être comblée.

Notre domaine indo-français est donc aujourd'hui constitué.

Est-ce à dire que tout soit fait? Certes non. C'est maintenant que va commencer l'*aménagement de ce domaine*. Il faut en tirer l'immense profit économique qu'il comporte.

Il faut que nos voies fluviales et continentales de pénétration en Chine soient les plus directes, les plus courtes et mises en exploitation avant toute autre. Là, notre contact est direct. Il n'y a *pas d'État-tampon*.

Autant les *États-tampons* ayant leur autonomie et leur administration propre, comme *le Siam* par exemple, présentent de garanties comme barrière entre deux peuples rivaux, autant une *zone neutre* semble insuffisante comme garantie de bon voisinage. Dans le premier cas, c'est une barrière mitoyenne fermée et gardée. Dans le second, c'est une barrière mal définie, ouverte et sans défense réelle. Il y a donc intérêt à distinguer entre les deux garanties, à adopter l'une comme efficace et à repousser l'autre si elle n'est qu'aléatoire et douteuse. Ces zones neutres sont un système hybride dont les dangers ont été reconnus. Quand le capitaine Thoreux a été arrêté, les Siamois en ont rejeté la responsabilité sur des Laotiens irresponsables. Dans les États Shans, les habitants méconnaîtront la suzeraineté des Chinois, se déroberont derrière les Siamois, qui se récuseront derrière les Anglais, qui s'introduisent peu à peu dans des territoires qui ne leur appartiennent pas, tandis que nous n'allons que trop peu dans ceux qui nous appartiennent. Une zone neutre est une zone sans maître. Aussi en avons-nous repoussé la création entre le Tonkin et la Chine. Est-il sage de la reconstituer sur deux autres points de nos frontières et de faire intervenir la Chine dans nos contestations? Chacun chez soi, et la maison sera mieux gardée. Nous avons donc de grandes choses à faire de ce côté.

Quant à l'intérieur du pays, il s'y crée en ce moment de grandes industries et de grandes cultures. Les manufactures ouvrant la matière première s'établissent sur place, à proximité des marchés et des consommateurs. Après l'ère des *défiances* était venue l'ère des *impatiences*. C'est maintenant que va s'ouvrir l'ère des *satisfactions*, des profits légitimes. Grâce aux patriotiques efforts de nos agents, de notre armée et de notre marine, de nos milices locales, de notre administration coloniale et de notre diplomatie, nous avons en main les outils nécessaires, les voies et moyens les plus avantageux. Sachons donc nous en réserver les bénéfices.

CH. LEMIRE.

SCÈNES DE LA VIE LITTÉRAIRE

Quelques figures d'éditeurs sous le second empire.

Les rapports entre les gens de lettres et les éditeurs sont extrêmement variables et subissent toutes les fluctuations de la vente du misérable *bouquin*, cause de tant de soucis. On commence par des poignées de main et on finit souvent par s'envoyer du papier timbré. Les torts sont généralement partagés; peut-être même, et c'est à regret que je le constate, y en a-t-il plus du côté des auteurs. L'éditeur croit trop volontiers que le lancement du volume, c'est-à-dire les soins paternels dont il a entouré ses premiers pas dans le monde, sont la cause essentielle de son succès, et l'auteur, de son côté, si le livre ne s'est pas vendu, ne se préoccupe absolument pas des risques que court son éditeur; il l'accuse d'avoir manqué la mise en vente, d'avoir lésiné sur les frais de publicité, etc. Il a du reste bien assez de sa peine, et, s'il est courageux, il se remet au travail. L'éditeur aussi? direz-vous. Eh! le pauvre diable a peut-être joué là-dessus son dernier écu et n'a plus devant lui que la faillite. Il est certain pourtant que, après Sautelet, — et encore le pourquoi de sa fin tragique n'a rien à faire ici, — je ne sache pas qu'un éditeur se soit suicidé par pénurie d'auteur, tandis qu'on pourrait citer une quantité de débutants qui faute d'un éditeur ont préféré renoncer à l'existence ; et c'est par centaines que sont morts à l'hôpital de pauvres diables qui, plus tard, ont enrichi leur éditeur, lorsqu'on ne peut signaler que quelques éditeurs morts dans la misère : Ladvocat, F. Séré, Werdet et deux ou trois autres ; c'est peu. Trouvera-t-on que ce n'est pas assez?

L'auteur se croit toujours volé par son éditeur ; il lui refuse tout bon sentiment, mais il lui prête généreusement les autres. Henri Heine, au lit de mort, disait : « Mon éditeur sera très content d'apprendre enfin que je suis parti pour ne plus revenir. Le gaillard ! ma mort sera pour lui une affaire des plus lucratives. »

Mais pourquoi l'homme de lettres, qui se plaint tant de l'éditeur, et qui effectivement a souvent à s'en plaindre, s'empresse-t-il de lui fournir des armes ? Il n'a pas plutôt signé un traité avec son exploiteur qu'il agit comme s'il n'avait rien signé du tout; il oublie ses engagements ou apporte à les remplir toute la négligence possible. Aussi l'éditeur Gervais Charpentier ne ménageait-il ni les *notes* ni les *procès* à ses auteurs quand, selon lui, ils se trouvaient en défaut.

Cependant il faut éviter de faire aux autres ce qu'on n'aime pas à leur voir faire pour soi. Le même

Charpentier, ayant apporté des lenteurs et des retards dans la publication de *Françoise*, roman de M. Ulbach, celui-ci s'en plaignait dans sa préface. Charpentier lut la préface, l'inséra sans souffler mot, mais ne put résister au désir de la faire suivre traitreusement d'une petite *note* de sa façon dans laquelle il critiquait le prix du roman. Voilà un fait bien inusité de la part d'un éditeur ! Aussi Louis Ulbach se vit-il doublement atteint dans ses droits d'écrivain, et vite il envoya du papier timbré à l'auteur de la *note*, demandant la résiliation du traité qui le liait à un pareil homme, l'autorisation de racheter les exemplaires vendus, des dommages-intérêts, etc.

Le tribunal, jugeant sagement, ne lui accorda pas cette résiliation, mais, trouvant excessive l'addition de la *note*, que Charpentier s'était bien gardé de communiquer à Ulbach, en ordonna la suppression, c'est-à-dire que les exemplaires vendus seraient rachetés par Ulbach aux frais de Charpentier, condamné en outre à 500 francs de dommages-intérêts et aux dépens.

Il ne faudrait cependant pas croire que Charpentier fût aussi noir que ce fait le représente : c'était un homme vif et quelque peu brusque, — n'était-ce pas de lui dont Aubryet disait : « C'est M. Buloz moins la politesse !... » ; mais tout feu, tout flamme pour ses auteurs..., avant les procès naturellement, et qui avait écrit cette délicieuse lettre au même Ulbach :

Vous êtes un brigand, ainsi que je vous l'ai crié hier du fond de mon fiacre et aussi du fond de ma poitrine; mais vous avez fait de la cinquième partie un véritable chef-d'œuvre. J'en ai pleuré d'attendrissement et d'admiration, et cependant j'y ai cherché des défauts, tant j'avais de rage contre vous, mais je n'en ai trouvé aucun. Tout est parfait, c'est ce qui me désole.

Tous ceux qui vous disent que *Françoise* est inférieure à *Mme Fernel*, notez-les dans votre esprit comme des infirmes, des disgraciés de Dieu. Car le premier de ces romans est à cent piques au-dessus du second. Je le soutiendrai contre un régiment de zouaves.

Pourquoi, grand Dieu ! celui qui fait de si belles choses me rend-il aussi malheureux ! Adieu, monstre.

CHARPENTIER.

La lettre est singulière, incontestablement, mais elle témoigne d'un cœur tendre, qui ne sait pas plus imposer silence à son excès de sensibilité qu'à sa passion pour les notes rectificatives.

Les rapports des gens de lettres avec MM. Firmin Didot et Hachette étaient beaucoup moins tendus. Mais, laissant pour aujourd'hui ces personnages de marque, nous nous arrêterons plutôt, si vous le voulez bien, sur une figure intéressante à plus d'un titre. C'était un éditeur, dernier descendant d'une famille d'imprimeurs-éditeurs d'Alençon, dont le premier datait au moins de 1539; homme d'un esprit fin bien qu'enclin à la préciosité, instruit, chercheur original, un peu trop raffiné, se laissant souvent entraîner par sa fantaisie, payant cher ses légèretés, mais d'ailleurs plein de courtoisie et avec qui les rapports, s'ils n'étaient très fructueux, étaient toujours agréables. Au physique, l'air d'un gentilhomme huguenot au lendemain de la Saint-Barthélemy, — j'ai nommé Auguste Poulet-Malassis. Il avait le goût des belles éditions et eut, sous l'Empire, son moment, trop court il est vrai, où il essaya de réagir contre l'envahissement de la librairie à bon marché et des éditions peu soignées, objets d'horreur pour le bibliophile. Il avait pris une marque parlante (obéissant à son esprit quelque peu pointu) : c'était un poulet mal posé sur une broche, ce qui faisait écrire à Baudelaire :

Puisque vous allez en vacances,
Goûter un plaisir recherché,
Usez toutes vos éloquences,
Mon bien cher coco mal perché, etc.

Plus tard il prit le caducée tenu par deux mains dans un ovale avec la devise : *Concordiæ fructus*, marque plus sérieuse. Il eut aussi plusieurs *ex-libris* prétentieux : *Pauci, boni, nitidi*, et surtout le fameux

A
P je Lai M

avec un livre pris dans l'anneau gigantesque du L majuscule.

J'ai lu, sur le compte de ce galant homme, bien des sottises débitées après sa mort par les gens qui prétendaient l'avoir connu; ce que j'ai trouvé de plus singulier est ceci : « Un de ses collaborateurs les plus intelligents fut l'éditeur René Pincebourde », phrase qui eût fait bondir Malassis, non pas que M. Pincebourde, que j'ai connu comme un libraire aimable, n'ait rendu aucun service à Malassis lorsqu'il était employé dans sa maison; mais de là à en faire son collaborateur il y a plus que de l'exagération... Et je ne voudrais pas qu'on pût croire à une noire ingratitude de la part de Malassis, qui m'écrivait de Bruxelles, le 20 juillet 1868 : « J'imagine que Pincebourde vous donnera quelques renseignements où il y aurait à prendre et à laisser, car ce bibliopole n'a rien de littéraire, etc. »

Un autre critique, ou peut-être le même, dit que Malassis édita « un *Rabelais de poche* avec des notes et des commentaires d'une immense érudition ». On pourrait croire que les notes et commentaires sont de Poulet-Malassis, tandis que le *Rabelais de poche*, tel qu'il est, a pour annotateur M. Eugène Noël, écrivain de talent et auteur des *Mémoires d'un imbécile écrits par lui-même*, avec une préface de M. Littré et que l' « immense érudition » à propos de son petit livre a dû faire sourire.

Il est aussi peu exact de raconter que les opinions ultra libérales de Poulet-Malassis le forcèrent de gagner la Belgique « pour recommencer avec les éditeurs belges ce qu'il n'avait plus la possibilité de réaliser en France ». Non, le mauvais état de ses affaires, qu'il aggrava encore par quelques étourderies, l'obligèrent à fuir et, comme l'a fort bien dit M. de Contades : « La période de la vie d'Auguste Malassis passée en Belgique est à tous égards celle sur laquelle il convient le moins d'insister. »

Quand il rentra en France, il se remit à des travaux sérieux: *Molière jugé par ses contemporains*, la *Correspondance de Mme de Pompadour*, etc. Il m'écrivait le 20 novembre 1877 :

Mon cher Maillard,

Très volontiers, mais pas avant la fin de janvier. D'ici là, il faut que je fasse la seconde édition de mon travail sur les *ex-libris* que je commencerai à mettre sous presse dans huit jours, un *Marivaux* pour Lemerre (4 vol.) et une brochure sur J.-J. Rousseau. Après quoi, je me trouverai libre, et nous pourrons procéder aussi vivement qu'il vous conviendra, etc.

Nous devions faire ensemble un travail sur la *Curiosité*...

Il est regrettable qu'un des auteurs qui vivaient dans la familiarité de Malassis ne se soit pas donné le plaisir de consacrer une notice à cet éditeur homme de lettres qui en valait certainement la peine. Celui qui de toutes façons eût pu le mieux faire ce travail était incontestablement Hippolyte Babou qui, jadis, avait dit de lui ces trois mots profondément vrais : « Causeur vif et hardi, érudit évaporé, éditeur plein de caprice et d'insouciance...; » mais ils sont morts presque ensemble.

Poulet-Malassis n'était pas fait pour le métier d'éditeur, c'était chose évidente. Un jour, il m'annonça avec enthousiasme qu'il avait enfin décidé Sainte-Beuve à lui donner une nouvelle édition des *Poésies de Joseph Delorme*, qu'il allait faire suivre cette réimpression de... etc.; tout *Joseph Delorme* y passerait, et il m'énuméra les beautés de la future édition, ce qu'il allait dépenser pour la rendre *définitive;* puis, lorsqu'il m'eut bien tout détaillé, indiqué le format et le prix du volume, ce qu'il avait donné à l'auteur, il s'arrêta et dit : — Eh bien?

— Eh bien, mon cher ami, vous allez boire un bouillon.

— Ce n'est pas possible; il y a encore en France assez de gens épris des choses littéraires pour assurer le succès de cette édition.

— Ce n'est pas sûr; tous les gens de notre âge que cela peut intéresser les ont lues, l'édition Charpentier leur a suffi; la génération qui vient ne me semble pas aller à *Joseph Delorme* et, pour quelques-uns que la curiosité attirerait, le prix les retiendra peut-être... Tout cela ne fait pas l'enlèvement d'une édition, vous mettrez dix ans avant d'en sortir.

— Je vous parie ce que vous voudrez...

— Pourquoi voulez-vous me pousser par un sot amour-propre ou par l'appât d'un gain inattendu à désirer une chose qui vous fera de la peine et à moi aussi? Ne parions pas, faisons mieux: si je ne me suis pas trompé dans mes prévisions, c'est moi qui paierai à dîner, dîner de consolation; dans le cas contraire, mon cher ami, je serai votre invité et doublement enchanté de l'être. Et pendant quelque temps ce fut une joie!... Malassis donnait des dîners à Sainte-Beuve, Malassis était généreux et il aimait à rire et à boire; c'était selon lui de l'argent bien placé. Puis ce beau feu se calma, et quand le volume fit son apparition, l'auteur n'était pas très enchanté et l'éditeur commençait à avoir des craintes. Il était bien tard. Huit jours après la mise en vente, Malassis, qui avait fait aux journaux un service abondant, me disait : « Savez-vous combien j'ai déjà vendu d'exemplaires *Sainte-Beuve?* Non, n'est-ce pas?... Ne dites point de chiffres, vous vous tromperiez : je n'en ai pas vendu cinq, j'en ai vendu trois... » Et, tout découragé, il récapitula ce que lui avait coûté cette éditionet il fit entrer en compte les petits dîners fins... « Vous comprenez bien que je ne le faisais pas dîner avec moi en tête à tête; il y avait d'autres invités. »

Et avec cela, Sainte-Beuve, comme je l'ai dit, n'était pas content du tout de son éditeur. Le 12 mai 1860, il se plaint de l'épigraphe qu'il demande à changer de place...

« C'est mal tiré et mal imprimé. Quantité de détails sont sans goût et il est arrivé de petits accidents au tirage, par négligence; notamment p. 228. Enfin, avec une copie abondante, ils ont trouvé moyen de faire un volume des plus minces, en tassant les pièces les unes sur les autres et mettant des épigraphes en caractères imperceptibles. Si nous faisons la deuxième partie nous choisirons mieux. »

Le 13 avril 1861, il écrit : « Nous voici donc en vente! » et il prévoit que cela ne marchera pas tout seul :

« Le prix d'abord; ces mots de *Première partie* mis très en vue...; puis mes lecteurs habituels ne sont pas accoutumés à m'aller chercher chez vous... »

A part cette dernière observation, qui me semble un peu spécieuse, les autres sont fort justes, et on se demande pourquoi Malassis, qui avait du goût, a

fait toutes ses fautes? — Éditeur plein de caprice et d'insouciance... l'ami Babou l'a dit, Malassis avait de plus le tort de vivre avec la plupart de ses auteurs et, pis que cela, de traîner à ses chausses beaucoup de personnages bizarres, spirituels peut-être... amusants quelquefois, mais de conseils de qualité douteuse, — en matière commerciale surtout. Un fou avise bien un sage, dit-on : c'est possible... par hasard, mais Malassis n'avait aucune prétention à la sagesse... Un homme qui fait métier d'éditeur doit toujours, pour durer un peu, être doublé d'un homme d'affaires, si peu qu'il vaille; ou alors il faut agir comme Ernest Bouju, bourgeois riche et désintéressé, aimant à vivre au milieu d'écrivains et d'artistes, qui éditait à ses heures et à son plaisir le livre de son choix, qu'il abritait ensuite modestement sous le nom d'un éditeur ordinaire. Mais c'est là de la haute fantaisie qu'on ne peut s'offrir qu'à coups d'argent, et Malassis ne s'y prenait pas de façon à arriver bien vite à ce *desideratum*.

Pauvre Malassis! Plus tard, assagi par les malheurs, il me parla quelquefois de ces fous... que nous avions connus tous les deux — pas si fous que cela, sorte de claqueurs, suite ordinaire de tout homme en vue dont on attend quelque chose; — il m'en parla sans amertume, je dois le dire, mais en ponctuant leur nom de ce sourire et de ce plissement de lèvres sarcastiques qui allaient si bien à sa personne raide, longue, mince et précieuse.

Un an après l'erreur Sainte-Beuve, Malassis cherchait à se débarrasser — par les moyens connus — de la fameuse édition des *Poésies de Joseph Delorme*. Sainte-Beuve en eut vent, par M. Troubat, que Champfleury avait averti de la chose, et lui écrivit :

« Mon cher monsieur, on me dit que vous avez envie de vous défaire de mon édition; je regrette que vous ne m'en ayez pas parlé plus tôt vous-même, car il est de notre intérêt commun que, si vous vous en défaites, vous vous en défassiez dans les meilleures conditions. Permettez-moi de m'étonner que dans une affaire où je n'ai eu qu'à me louer de vous, où vous-même avez fait toutes les avances obligeantes, où vous m'avez proposé la réimpression, où vous avez de vous-même fixé le prix, vous ayez été ensuite si ménager de paroles à mon égard et que je n'aie jamais pu, dans une conversation à fond, arriver avec vous aux moyens d'empêcher que cette opération vous devînt onéreuse ou désagréable. »

On voit par ces fragments de correspondance les points par lesquels péchait Malassis. Aussi Sainte-Beuve, pour éviter de se voir vendre en *solde*, s'empressa-t-il de négocier une combinaison avec Michel Lévy qui racheta cette édition et donna la suite des poésies: *Consolations* et *Pensées d'août*. Mais ne croyez pas que les relations amicales que Malassis avait su établir entre lui et le célèbre critique eurent à souffrir de cette mésaventure! Trois ans après, Sainte-Beuve lui écrivait : « Nous causons quelquefois de vous : la destinée est bizarre, vous voulez en épuiser les vicissitudes. Mais enfin la patrie est quelque chose et quand vous pourrez sans inconvénient y rentrer, vous trouverez un Paris qui n'est pas encore trop indigne de vous »; et l'année suivante, à propos de certains conseils sages qu'il lui avait donnés, Sainte-Beuve écrit à Baudelaire : « Je serais désolé que le petit mot que Troubat a écrit à Malassis, et dans lequel il lui faisait en mon nom de petites recommandations de prudence, eût chiffonné ce galant homme et cet excellent ami. »

Tels étaient les rapports de cet éditeur avec les gens de lettres, même ceux qui n'avaient pas lieu d'être complètement satisfaits, et cela est certainement à l'éloge de l'éditeur.

Voici encore un autre éditeur que j'ai connu d'assez près, que tout Paris a connu, et dont je suis peut-être le seul à garder le souvenir : Pick de l'Isère. C'était un être bizarre, fils d'un soldat de l'Empire qui n'avait par le sou, mais beaucoup d'enfants; ses commencements furent pénibles et variés : tour à tour apprenti bijoutier, page de la reine d'Étrurie (?), maître d'hôtel à Lyon, apprenant la déclamation, le chant, et finalement ne trouvant pas au milieu de tout cela sa vocation. — « Enfin, dit-il, je la sentis : je me fis libraire-éditeur. » Et il commence, avec une simple brochure, la *Biographie de Louis-Napoléon*, une librairie, — un monument! écrivait-il, — dont il s'intitula le directeur, et à laquelle il changeait d'étiquette selon les besoins du moment. Il fut le directeur de la *Grande Librairie historique des Arts et de l'Industrie*, ou de la *Grande Librairie nationale;* il signait : « l'éditeur des *Nouveaux Almanachs*, » mais souvent de préférence : « Directeur et fondateur de la *Grande Librairie Napoléonienne du Pont-de-Lodi, 5*. » C'était un peu long, mais il n'en éprouvait que plus de plaisir.

Car il était bonapartiste bon teint, celui-là, un vrai, un pur et n'ayant pour toute ambition que de témoigner d'une façon peut-être trop bruyante son dévouement à une cause qui cependant ne passe pas pour être ingrate; le mot de Talleyrand : « Trop de zèle! » lui était souvent applicable. Lors de la rentrée de l'armée d'Italie, un garde national, au mépris de toute discipline et bravant des ordres sévères donnés, justement à l'occasion de cette cérémonie, se faisait remarquer par les acclamations dont il saluait les capitaines, les colonels... Au passage du général Forey, notre garde national, n'écoutant que son enthousiasme, son patriotisme, se précipita au-devant

du général et lui offrit une branche de laurier qu'il avait jusque-là soigneusement dissimulée derrière lui. Les gouvernements n'aiment généralement pas les gens qui, chargés de faire la haie, sortent des rangs et se précipitent au-devant des chefs de corps, — cela cause toujours quelques secondes d'anxiété... — est-ce l'enthousiasme ou le contraire qui pousse cet homme? et c'est d'un très mauvais exemple pour la discipline, — même dans la garde nationale. On lui retira son fusil, à lui, Pick de l'Isère, comme s'il n'eût été qu'un simple républicain. Ce lui fut un coup douloureux; mais son amertume tourna vite en regrets de voir celui pour lequel il eût donné sa vie, disait-il, si mal servi.

Et la pièce des *Volontaires de 1814*, et ceci, et cela!... Que d'histoires!... avec cet homme qui signait ses lettres d'affaires : *L'éditeur invisible de jour et de nuit, toujours partout et nulle part;* qui avait la tournure militaire, le geste militaire, la parole militaire; qui appelait le poète Fernand Desnoyers son chef d'état-major, ses employés des lieutenants et ses commis-voyageurs des officiers-généraux lancés sur les divers points de la France qu'il menaçait de ses bouquins.

Au fond, tout ce tapage, cette mise en scène soldatesque se réduisaient à ceci : Pick, qui était encore plus négociant — et quel négociant! — que bonapartiste, achetait par exemple toute une édition invendue d'un *Code mis à la portée de tout le monde avec le moyen de se passer des avoués, avocats, etc.*, par quelque magistrat tombé dans les affaires. Pour Pick rien d'invendable et le hasard me mit à même de voir comment il procédait. J'étais à Plougasnou, une bourgade du Finistère découverte depuis peu, lorsque débarqua un employé de Pick... c'est-à-dire, le général de brigade chargé de manœuvres dans l'Ouest. Il opérait lui-même et ne s'en tirait vraiment pas trop mal.

Après une visite au maire, auquel il avait remis à titre gracieux un exemplaire dudit Code, et après avoir régularisé sa situation vis-à-vis de la commune, notre homme, suivi du tambour du pays, se rendit au milieu du cimetière et attendit la sortie de la grand'messe. En ce temps-là, une grande partie de la vie bretonne se passait en cet endroit: on y causait avant et après la messe; les hommes, qui n'étaient point entrés dans l'église, assis sur les tombes, y parlaient de leurs petites affaires; conversations que seule la sonnette de l'Élévation interrompait un instant; dans l'après-midi on y jouait aux boules. Aussi, à la sortie de l'office, quelques roulements de tambour ayant réuni tout le village autour du général de brigade, celui-ci grimpa sur une chaise, parla d'abord de l'autorisation de M. le Maire, puis de la *Librairie napoléonienne du Pont-de-Lodi* et enfin du fameux Code qui permettait à chacun de faire tout seul ses affaires, de se défendre en cas de contestation et d'intenter soi-même un procès sans le secours d'aucun homme d'affaires. Il fut éloquent, persuasif, et, à ma profonde stupéfaction, je vis des cordons de bourse se dénouer et le bel argent, qu'il est si difficile d'en extraire, sortir sans trop de difficulté et passer dans la poche du général de brigade. Quand ce n'était pas un *Code*, c'était le *Trésor de la maison* ou l'*Histoire de la guerre du Mexique* et autres livres de pacotille.

Lorsque, plus tard, je félicitai Pick, il me répondit : « Oui, eh bien! avec tout cela, je ne gagne pas grand'chose, les frais me mangent, et si la campagne a été heureuse dans l'Ouest, nous avons été battus dans le Midi... quant au filou qui manœuvrait dans l'Est, on ne l'a jamais revu! » Et il essayait de dompter la fortune en lançant des almanachs : l'*Almanach Parisien* de Fernand Desnoyers, l'*Almanach des Gourmands* de Monselet, la suite de l'*Almanach de Jean Raisin* de Gustave Mathieu, la suite de l'*Almanach de Jean Guêtré*, de Pierre Dupont; almanachs qui n'avaient point réussi et qu'il ne sauva pas de l'indifférence publique. Cependant à quelles débauches typographiques ne se livrait-il pas? Il était la terreur de l'imprimerie Simon Raçon, défaisant et refaisant chaque jour la besogne de la veille; il envoyait à Simon Raçon, qui se plaignait de n'en pas finir, des télégrammes comme celui-ci :

« Plus de causes de retard! Suppression des ficelles! Anéantissement des balançoires typographiques!!! Clôture définitive des envois de copie et d'annonces!!! Tirage d'urgence et de rigueur!!! »

Un jour que je me trouvais avec lui à l'imprimerie, il fit tirer pour moi un exemplaire de l'*Almanach Parisien*, auquel il ajouta quelques lignes de sa façon pour constater le fait.

Après des hauts et des bas, mais plus de bas que de hauts, après l'avoir perdu de vue depuis longtemps, je le rencontrai sur la jetée du Havre en 1882 : il n'avait plus sa superbe d'autrefois et plaçait lui-même je ne sais quel livre administratif utile aux préfets, sous-préfets, etc. Il était las, fatigué, usé; ses auteurs étaient presque tous morts. Il me parla de celui-ci, de celui-là, de ce pauvre G. Staal abandonné de tous, qu'il avait aidé dans sa misère et qu'on venait — par faveur — de transférer de l'hôpital de la Charité aux Incurables d'Issy... car il avait bon cœur, ce toqué de Pick de l'Isère et en fut souvent la dupe. Depuis, je ne l'ai plus revu.

FIRMIN MAILLARD.

LES

MÉMOIRES DU CHANCELIER PASQUIER

III

Pasquier est décidément un grand destructeur de légendes. Avec le quatrième volume de ses mémoires il aborde l'histoire de la royauté restaurée deux fois, et définitivement, à ce qu'il semblait; il en conte les destinées de 1815 à 1820, années d'établissement, années laborieuses entre toutes. C'en est fait, désormais, nous le savons, de l'héroïque et du surhumain. La tragédie est finie, le drame bourgeois commence. La nation retirée chez soi, redevenue casanière, il s'agit de pourvoir à l'économie de son régime quotidien. La tâche n'est point aisée, elle est d'une importance capitale, et elle a bien sa grandeur, elle aussi, après la magnificence éphémère des entreprises impériales. Cette époque, au reste, la première aurore des institutions parlementaires, n'a pas laissé de venir jusqu'à nous parée d'un assez noble prestige. A l'envisager sans plus d'information, on y voit une solennelle tentative d'accord entre la monarchie antique et la jeune liberté, tentative fondée sur la persuasion, l'acquiescement volontaire, tentative honorée enfin par tant d'intentions généreuses et illustrée par les plus rares éclats d'éloquence.

Mais Pasquier continue de nous mettre en garde contre l'envie d'admirer. Son dévouement sincère aux princes légitimes est, on l'a vu déjà, d'aussi froide mine que jadis sa fidélité de fait envers Napoléon. Il n'éprouve pas davantage le besoin de rien pallier. Député, président de la Chambre, ministre à plusieurs reprises, il expose des événements qu'il connaît à merveille, auxquels il a tenu de fort près. Avec son exactitude et sa lucidité de conseiller-rapporteur, il nous fait pénétrer dans le secret des arrière-pensées, des intrigues et des combinaisons parlementaires. Tout cela est rendu fort clair, et nous demeurons tout attristés. Quoi! nous n'avons donc que si peu démérité de nos pères! A leur début les partis politiques ont rencontré cette perfection d'astuce! On a connu si tôt l'art des coalitions qui forment des majorités de circonstance, et celui de dénaturer les meilleures lois par des amendements perfides, et celui de voter contre son propre sentiment pour aider à la chute d'un ministre! Tant de misères qui nous sont bien connues étaient originelles, et nous les avions crues contractées sur le tard! L'impression est d'autant plus forte qu'en faisant mention des discours les plus applaudis, Pasquier nous renvoie au *Moniteur* pour en connaître le texte, et que, par conséquent, aucune séduction oratoire ne nous déguise l'âpreté des intérêts en conflit.

Les exemples ne marquent guère, et ils sont significatifs. La Chambre dite *introuvable* mettait une sorte de volupté à multiplier les rigueurs contre les ennemis du roi, bonapartistes et jacobins. C'est pour les mieux atteindre que la censure régissait les journaux, suspendait provisoirement l'inamovibilité des magistrats, que l'on restreignait par une loi le principe de la liberté individuelle. Mais qu'un député audacieux vînt dire qu'il était d'autres coupables, que les royalistes versaient publiquement le sang dans le Midi, et il se produisait dans la Chambre une explosion de fureur contre M. d'Argenson, à qui les sévérités du règlement étaient appliquées. Quand il s'agit des bannissements à prononcer en conséquence des Cent-Jours, la même assemblée encore fait échec à la clémence du roi et s'ingénie à augmenter le nombre des proscrits. Malgré les passions qu'il engendrait, l'esprit de parti toutefois ne fondait point d'attachement durable entre ceux auxquels il était commun. Le premier déboire d'ambition avait raison d'alliances éprouvées.

L'histoire des doctrinaires en fait foi assez curieusement. C'étaient pour Pasquier des amis de la première heure. Ils tenaient presque sur un seul canapé, selon le mot connu, alors que lui-même, avec MM. de Serre, Royer-Collard et quelques autres, concertaient contre les excès du parti ultra une résistance à laquelle l'autorité du talent et de la parole donnait, en dépit du petit nombre des orateurs, quelque force efficace. Mais cela n'empêcha pas Royer-Collard, à l'occasion d'un froissement d'amour-propre, de prendre position contre Pasquier devenu ministre. L'orgueil des opinions, comme l'a dit ce dernier, tout aussi intraitable que l'attachement exclusif aux anciens souvenirs, compliquait encore les passions de parti et redoublait la confusion. Quand il fut décidé de dissoudre, en 1816, une Chambre animée de l'esprit le plus haineusement rétrograde, un royaliste illustre en qui vivait alors cet esprit, Chateaubriand, ne craignit pas, dans un pamphlet plein de dépit, de faire offense au roi lui-même. Il n'était pas de services éminents, ni de considération du bien général qui missent les plus grands serviteurs de l'État à l'abri de l'injure et de la calomnie. L'une et l'autre firent rage contre le duc de Richelieu lui-même, livré de toute son âme à l'œuvre de la libération du territoire, et qui, dans la stupéfaction de sa pure loyauté, conçut alors ce dégoût du pouvoir dont il ne guérit plus. Journal ou brochure, la presse n'avait pas besoin d'être libre pour immoler ceux qu'elle se choisissait pour victimes; et dans ce premier apprentissage des mœurs parlementaires, tel député connu pour honnête homme perdait toute

(1) Voyez la *Revue*, nos des 12 et 26 mai 1894.

pudeur, bonne foi ou retenue, quand il s'était proposé de perdre un adversaire. On le vit bien au lendemain de l'assassinat du duc de Berri : se faisant l'organe de la haine acharnée qui poursuivait M. Decazes, M. Clausel de Coussergues dénonça du haut de la tribune le ministre du roi comme complice de Louvel.

La charte octroyée, le suffrage censitaire ne rendaient pas le pouvoir plus fort, et, tout privés qu'ils fussent du droit d'initiative, les députés s'entendaient autant que jamais à entretenir chez les ministres une exacte conscience de leur fragilité. Parmi ce chaos d'ambition qui les menaçait chaque jour de quelque nouvelle tempête, ceux-ci perdaient à leur tour l'unité de concert et l'assurance de la volonté. D'année en année, le renouvellement partiel de la Chambre changeait la proportion numérique des partis et prescrivait au gouvernement quelque évolution imprévue, quelque ménagement envers une majorité dont les éléments n'étaient plus les mêmes. En 1815, le cabinet du duc de Richelieu avait affaire à des partisans forcenés de l'ancien régime qui ne lui pardonnaient pas sa modération. L'ordonnance du 5 septembre 1816 lui donna satisfaction, et il vécut en bon accord avec la Chambre issue de la dissolution, mais l'année d'après, il fallut compter avec certains nouveaux venus d'humeur indépendante, plus attachés à la constitution qu'à la dynastie, traitables encore toutefois; et en 1819 enfin, l'opposition de gauche se vit renforcée au point que Decazes, alors président du Conseil, réputé libéral lui-même, dut chercher à rallier en sa faveur les royalistes modérés, qui ne l'aimaient pas tous, et les amis du comte d'Artois, qui ne l'aimaient pas du tout. Survint enfin l'assassinat du duc de Berri, qui provoqua à l'encontre des idées libérales un soulèvement d'opinions auquel il succomba, malgré la protection déclarée de Louis XVIII. La versatilité forcée qui naissait de semblables circonstances ne rencontrait pas, on le conçoit, chez tous les ministres un égal acquiescement. Eu égard à la majorité du lendemain, il fallait jusqu'à deux et trois fois changer du blanc au noir le projet de loi en préparation; et, en même temps que de ces stériles et interminables travaux, Pasquier nous entretient sans cesse des scissions latentes qui en provenaient au sein du Conseil, partagé comme la Chambre elle-même. La période ici retracée compte quatre ministères successifs : il appartint à trois d'entre eux et prit sa part d'une impuissance incurable.

Jamais, sans doute, de plus honnêtes gens, plus riches d'intentions droites, de dévouement à la chose publique, de savoir et de talent ne s'assirent autour de la table du Conseil. Pasquier a plus d'un juste hommage à rendre à des financiers comme Corvetto, Louis, Roy, voués au redoutable effort de payer les dettes de la France, à des organisateurs comme Decazes, Molé, Gouvion Saint-Cyr, à des orateurs de grand cœur et de grand souffle comme de Serre; à Richelieu, enfin, cet homme d'État de si haute conscience, réussissant par le crédit de sa personne et de ses œuvres à emporter de haute lutte la libération du territoire que l'impudeur de certain parti s'employait à traverser. Jamais non plus on n'a vu siéger dans un parlement français des hommes de plus de foi. L'expérience, à la vérité, ne leur était pas également départie, et il fallait remonter aux notions les plus élémentaires pour initier certains représentants au mécanisme du budget. Mais c'était le cas surtout des législateurs improvisés de 1815. L'éducation ne laissa pas de se faire vite, et nombreux furent par la suite les députés en état de soutenir une opinion par raisons démonstratives. Jamais enfin la France ne se prit d'une attention plus passionnée pour les voix, très souvent éloquentes, qui retentissaient à la tribune, en l'honneur de l'autorité ou de la liberté. Pourtant, et en raison même de la force respective des convictions contraires qui s'affrontaient, la direction imprimée alors au pays avait quelque chose d'incertain et de vacillant qui ne le rassurait ni ne l'intimidait. Éparse et brisée par tant de dissentiments particuliers, la volonté des pouvoirs publics s'épuisait en mesquines manœuvres, en compromis obscurs, dont le souvenir, quand on s'y reporte, exclut la sympathie et lasse la mémoire.

Si tel était pourtant le jugement définitif que l'on dût, après lecture de Pasquier, prononcer sur l'époque dont il nous rend l'image, je ne laisserai pas d'affirmer qu'il serait superficiel, partant injuste et faux. Sans doute nous ne sommes plus en goût de nous échauffer beaucoup pour le scrutin à un ou deux degrés, pour le renouvellement intégral ou partiel, objets de tant de chaudes batailles. Mais que l'on y regarde de moins près, je veux dire de plus haut; que l'on écarte le point précis de tel débat devenu oiseux, l'appareil parlementaire, le jargon spécial, les compétitions individuelles, en s'abstrayant alors, en se dépouillant de ses formes accidentelles, le litige de ces temps prend une grande solennité. La lutte est engagée entre deux races possédées d'un égal acharnement et dont les forces comme les succès se balancent. L'une entend restaurer le passé aussi complètement que possible, faire disparaître toutes ou presque toutes les traces d'une révolution qu'elle abhorre sans réserves. Tout a été dit de son aveuglement et de ses fureurs: elle est entachée du sang que la Terreur blanche a versé; mais l'autre, la race ennemie, ne porte pas de moindres souillures, et comme l'autre, elle garde donc son droit à la justice explicative et impartiale de l'histoire. Dans l'œuvre condam-

née qu'elle entreprend, tout n'est pas si misérable. Elle a souffert, elle a été spoliée, elle a connu le long exil, les amertumes du sacrifice, de l'inaction, de tout ce qui paralyse, humilie ou diminue. Il n'est que trop conforme à la nature humaine qu'elle ait une première soif de vengeance et de réparation, qu'elle soit exigeante, ombrageuse difficile sur le paiement de la créance pécuniaire ou morale dont elle se sent nantie. Mais après tout, ces hommes de l'ancien temps qui réclament si opiniâtrément pour eux, qui voient dans les seules formes sociales de jadis la condition indispensable d'une pleine reprise de leur légitime qualité en même temps qu'une garantie nécessaire contre toute nouvelle violation de leur droit, ces hommes, ce serait leur faire une injure imméritée que de les croire mus uniquement par l'intérêt personnel. C'est de bonne foi qu'ils y pensent identifier l'intérêt social. Pris en eux-mêmes, et non à l'heure de l'exaspération ou à celle des représailles, ce sont des êtres fort doux que ces petits gentilshommes, ces royalistes de moyenne condition, gens de province pour la plupart. Lésés en leur personne par la perturbation générale, tout n'en ira que mieux, pensent-ils, quand, avec les préjudices dont ils ont souffert, tous les autres effets de cette perturbation auront également disparu, Ils se laissent gagner au charme des vieux souvenirs, ils imaginent les choses reprenant leur ancien train, chacun remis à sa place, propriétaires, détenteurs d'offices, bourgeois, paysans eux-mêmes vivant dans leur coin de terre, paisibles, humains, serviables, tels qu'ils eussent été, de par une longue habitude héréditaire, sans le cataclysme incompréhensible qui a interrompu la normale histoire de France. Sans doute, ils oublient trop cette interruption, ils n'ont ni appris ni oublié; mais aussi, reconnaissons-le, il n'est pas donné à tout le monde d'apprendre ou d'oublier. Dès lors, dans leur pleine conviction de ne vouloir rien que de droit et de naturel, ils engagent une lutte sans merci *pro aris et focis* contre les pervers, les héritiers du crime et qui prétendent y persévérer.

Ceux-ci, en revanche, n'ont pas l'âme moins altière. Vainqueurs du passé, créateurs d'une société neuve, l'orgueil de l'effort accompli les anime, et cet orgueil porte au comble leur ressentiment contre les téméraires qui tâchent de remettre en question le résultat de leur effort. Les droits et libertés qu'ils se flattent d'avoir conquis à l'avenir ne sont point seulement le juste salaire des conquérants, mais aussi l'œuvre de justice et de progrès qui fait leur plus haut titre d'honneur. Or, ce retour offensif des vaincus les menace à la fois dans la jouissance de l'émancipation et dans leur orgueil d'émancipateurs. Ce qui ajoute encore à leur élan désespéré contre l'agression, c'est qu'ils méprisent les agresseurs. Eux, les Français de la Révolution et de l'Empire, se sont enivrés d'une incomparable gloire militaire acquise précisément aux dépens de ceux qui osent aujourd'hui parler de comptes à rendre. Cette gloire, sans doute, les a lassés, et c'est avec soulagement qu'ils en ont vu la fin; mais, devenue plus chère depuis qu'ils n'en font plus les frais, ils en opposent l'héroïque souvenir aux arrogants qui parlent en maîtres du seul droit de leur longue humiliation.

Dans un tel conflit, la haine allume de terribles fureurs. Le combat pour la primauté prend la rudesse implacable du combat pour la vie, et la férocité des premiers ancêtres jaillit des entrailles des civilisés. Il n'est éducation ni origine qui tempère des passions poussées au paroxysme. Durant le procès du maréchal Ney, c'est un esprit tout sanguinaire qui éclate dans les salons de Paris, entre survivants du XVIIIe siècle, parmi toutes les grâces d'une société exquise, Témoins de ces cris de mort, les étrangers ne peuvent contraindre leur indignation et leur dégoût. Elles ont des rages de tricoteuses, ces dames de la cour, héritières des plus nobles familles, qui se conjurent à empêcher la duchesse d'Angoulême de solliciter du roi la grâce de Lavalette, condamné pour une participation aux Cent-Jours que tant d'autres ne payaient pas si cher. Contre les institutions, le fanatisme politique ne se déchaînait pas moins aveuglément que contre les personnes. On parlait tout haut chez le comte d'Artois d'abolition de la Charte. De l'aveu de Hyde de Neuville, un pur celui-là, si le duc de Richelieu se prononça contre le renouvellement intégral de la Chambre, c'est qu'il craignait qu'en durant cinq ans, celle de 1815 ne parvînt à supprimer jusqu'au moindre vestige du régime représentatif. Les plus fiers de leur fidélité royaliste suppliaient le roi de violer les promesses de la Charte, et un ministre en exercice, M. de Vaublanc, s'était mis en tête d'anéantir la liberté des cultes. L'opposition de ses collègues le réduisit au silence, mais c'est pourtant parce qu'il était protestant que M. Guizot dut quitter les fonctions dont il était chargé au ministère de la Justice.

Tant de provocations et de menaces s'exaspéraient encore par l'incertitude du succès, car la résistance n'était point timide. Les élections amenaient à la Chambre des libéraux nombreux; en dépit des rigueurs légales, les plumes ne chômaient pas au service des feuilles d'opposition, et des troubles locaux enfin, des conspirations militaires, des séditions sourdes, malaisées à démêler, attestaient l'inquiétude et la méfiance croissantes. Le parti ultra-royaliste redoublait ses attaques contre ce qu'il appelait le jacobinisme, et tandis qu'il s'évertuait à l'attiser lui-même, il faisait un crime à des ministres prévoyants et sensés de ne pas seconder ses propres passions, les accusait de connivence dans le mal dont il était

lui-même le premier responsable. Prédisant, tant qu'il était refoulé, le plus sinistre avenir, il trouvait dans quelque grande calamité publique, comme l'assassinat de l'héritier du trône, un retour de crédit, et, reprenant son œuvre de démence, il préparait à long terme sa ruine définitive.

Parmi les variétés et les inégalités des exigences individuelles, ce qui se poursuivait en ces années c'était un épisode du grand débat qui, sous des noms et entre des partis différents, a rempli le siècle : la querelle perpétuelle des premiers occupants et des nouveaux venus, des égoïstes et des jaloux. Plus historien que poète, Pasquier ne s'attarde guère à la pensée profonde, à la signification symbolique des rivalités tumultueuses qu'il vit aux prises. Mais avec ce grand air de détachement qui ne le quitte jamais et sans se permettre de dissertation, il nous les fait si bien connaître, il leur restitue un caractère de si vive exactitude, que bien distrait ou bien myope serait le lecteur qui n'en comprendrait pas la leçon.

LÉON BÉCLARD.

UN BÉRANGER NOUVEAU

La correspondance de Boileau nous le montre employant bonne part des dix dernières années de sa vie à bourrer Brossette, qui préparait une nouvelle édition de ses œuvres, de mille détails sur sa personne, sur ses démêlés avec d'infimes rivaux, à repêcher dans sa mémoire telle épigramme, tel madrigal, telle énigme dont la perte n'eût pas été un désastre pour la postérité. — Plus âgé que Boileau ne l'était alors, M. Legouvé, depuis plus de dix ans, n'a pas cessé d'intéresser le public aux œuvres d'autrui. Ses *Soixante ans de souvenirs* semblaient l'avoir acquitté de ce soin généreux : rien ne l'en a rassasié, et son talent ne semble plus connaître d'autre emploi que la béatification des maîtres. Heureux ceux dont un tel zélateur entretient les cierges et fourbit l'auréole ! Après lui, les survenants pourront se fourbir eux-mêmes : l'incomparable sacristain du Panthéon ne sera pas remplacé.

Aujourd'hui, c'est Béranger qu'il remet sur l'autel. — Béranger ! diront les esthètes ; à quoi bon ! N'a-t-il pas sa statue du square du Temple ? Elle n'est pas jolie, mais enfin, il l'a, tandis que Jules Laforgue et Musset, Barbey d'Aurevilly, Balzac et Villiers de l'Isle-Adam attendent les leurs. Que lui faut-il encore ?

Il ne faut rien à Béranger, qui, dans ce monde, se contenta de l'amende et de la prison. Si, dans l'autre, auquel il croyait, il a rencontré d'abord Jésus-Christ, le dernier désir qu'il ait exprimé est probablement exaucé. Mais la poésie française a besoin de Béranger. Tous les cent ans, ses enfants l'abandonnent pour se jeter au cou de mères étrangères. L'histoire de nos arts est remplie de ces désertions, fruit du trop facile mépris de soi et de la passion badaude pour l'exotisme qui sont propres à la race.

Notre poésie commence à s'en émouvoir et à rappeler ses réservistes. De Vigny, Lamartine, Desbordes-Valmore ont récemment repris leur rang. Le tour de Béranger devait venir. C'est que le maintien du caractère national est d'autre importance pour la poésie que pour les arts de simple délectation, pour la musique et la peinture. Hérauts de la pensée, nos poètes sont tenus de proclamer celle qui s'élabore dans le cerveau de la France, sans l'adultérer. Après la dernière invasion, il leur sied mieux que jamais de préserver notre intégrité psychique.

Ce n'est pas que de récentes écoles n'aient émis sur la valeur de la pensée en poésie des opinions qui disqualifieraient Béranger. L'école... dirai-je fakiriste, ayant introduit dans le pays de Voltaire le dédain de l'activité cérébrale, l'opium dans la région du vin, l'école qui a pris pour mot d'ordre : *La honte de penser et l'horreur d'être un homme*, protestera contre la restauration de celui qui fut un homme à la troisième puissance ; philosophe, citoyen et patriote.

L'école symboliste hurlera d'horreur devant ce poète qui perce les brumes à coups de soleil, qui transporte dans ses vers ses idées toutes nues, ses types tout crus, ses passions catégoriques. Voit-on l'ahurissement de gens qui enfilent *les opales opalines et pâlies* de leurs assonances, à l'écho renaissant de *la farira dondaine ?* Voit-on le Chevalier exsangue de la Dame à la licorne se heurtant dans la forêt violescente à Roger Bontemps en balade vers le cabaret de la mère Grégoire ?...

En dépit de ces raffinés, Béranger va reprendre sa place dans le cénacle des lyriques... après avoir laissé au vestiaire ses chansons politiques et ses chansons à boire, sa cantharide et son piment. Ainsi La Fontaine, entrant à l'Académie, dut faire amende honorable pour ses Contes ; ainsi M. Legouvé nous ramène son glorieux pénitent.

Eh quoi ? se récriera-t-on, Béranger sans sa mitraille bousingote et sans sa gauloiserie, Béranger, lâchant le pape et lâchant Frétillon, serait encore Béranger ! Certes ; et le *Béranger des Écoles* nous réserve bien d'autres surprises.

Je viens de dire le mot qui nous y prépare. Pour que toutes les portes se rouvrissent au poète qui l'honora de son amitié, M. Legouvé a pensé judicieusement qu'il fallait le mettre en état de frapper à celles qui s'ouvrent seulement aux pacifiques et aux respectueux. Le *maxima debetur puero reverentia* devenant dès lors la règle de l'anthologie qu'il prépa-

rait, ce qu'elle y a gagné étonnera ceux qui devinent déjà ce qu'elle y a perdu. Voici un Béranger nouveau, en attendant le Béranger inconnu que nous livreront sa biographie et sa correspondance, dépouillées au profit de cette édition populaire.

La note gaie n'en a pas disparu. Le *Roi d'Yvetot*, le *Marquis de Carabas* la donnent, avec d'autres joyeux enfants du poète. L'amour, qui le fit si souvent chanter, l'amour y soupire sa mélancolique cantilène à *la bonne Vieille :*

> Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse,
> Vous vieillirez et je ne serai plus !...

Encore, pour excuser le mot de maîtresse, l'éditeur prudent s'est-il cru obligé à une note où il rappelle que la vieillesse et la mort occupent seules ces deux amoureux.

Quel progrès dans le soin des livres offerts à la jeunesse ! J'ai sous les yeux une édition de Martial, le plus licencieux des anciens, où chaque turpitude est diligemment élucidée par le commentateur à qui l'ouvrage fut commandé. Commandé par Louis XIV, pour l'éducation de son fils, *ad usum serenissimi Delphini*, et reçu par le gouverneur et le précepteur, par Montausier, *dux Montauserius nobilissimus*, et par Bossuet, *illustrissimus ac reverendissimus episcopus Condomensis*. Même un savant jésuite, dans les quatre parties de l'étude préliminaire, n'a pas un mot de réprobation pour l'ordure de son auteur. Voilà des gens que le scrupule de M. Legouvé ébahirait, si même ils ne lui reprochaient pas d'avoir choisi *une vieille* pour figurer l'amour dans l'œuvre de Béranger.

La majeure partie de l'anthologie ne nous présente plus qu'un poète dépouillé de toute autre passion que l'amour de la patrie vaincue. De quelle ferveur nouvelle l'adorerait-il aujourd'hui, non plus seulement vaincue, mais mutilée ! Avec quelle piété tendre lui répéterait-il :

> Reine du monde, ô France, ô ma patrie !
> Soulève enfin ton front cicatrisé !...

Et, au couplet suivant :

> De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
> France, et ton nom triomphe des revers.
> Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
> Qui se relève et gronde au haut des airs.

Enfin, avec quelle fierté il lui rappellerait

> De quel éclat brillaient dans la bataille
> Ces habits bleus par la victoire usés!
> La liberté mêlait à la mitraille
> Des fers rompus et des sceptres brisés.
> Les nations, reines par nos conquêtes,
> Ceignaient de fleurs le front de nos soldats...

Oui ! à Milan, en 1859 comme en 1800 ! Heureux ceux qui moururent dans ces fêtes, dit le *Vieux Sergent* ! Heureux ceux qui n'ont pas vu l'Italie, *reine par nos conquêtes*, s'allier à nos implacables ennemis !

La patrie, chose notable, n'exalta Béranger que par ses malheurs. Il avait vingt ans lors de Marengo, vingt-cinq, ving-six, lors d'Austerlitz et d'Iéna. Il jouit de ces prodigieux triomphes, et il chanta de préférence Lisette, Margot et Suzon. Mais, voici les Cent-Jours, voici Waterloo, dont le nom « *jamais n'attristera ses vers* » ; voici la deuxième invasion : la France, saignée aux quatre veines, est ramenée par ses maîtres à ce que sa Révolution avait vomi, la Muse de Béranger prend le deuil, elle s'élève, gronde, éclate, et des odes enfiévrées s'envolent de ses lèvres superbes. M. Legouvé en a recueilli six, suivies de la *Sainte-Alliance des peuples*, chanson composée « *en réjouissance de l'évacuation du territoire français, au mois d'octobre* 1818 ». La plus haute sagesse s'y répand en vers magnifiques ; le poète pardonne à nos vainqueurs, et sa générosité évangélique les convie à une alliance vraiment sainte.

Cruelle chimère ! cruelle à ceux qui devaient voir, un demi-siècle plus tard, une nouvelle évacuation du territoire démembré, laissant à nos ennemis le regret de ne pas nous avoir anéantis et le féroce dessein de s'y reprendre. Ah ! par l'illusion il est bien notre contemporain, ce Béranger-là ! car nous y rêvons encore, nous, à la Sainte-Alliance des peuples !

Il l'est également par l'intuition des questions sociales qui nous pressent, par sa prédilection pour les misérables. *Jacques, le Vieux vagabond, les Bohémiens, la Pauvre femme, les Fous, Jeanne la Rousse* ont devancé de cinquante ans le socialisme actuel et ses tambourinaires, rabâcheurs de la *Carmagnole* et du *Ça ira*.

Bondy, chanson inédite, termine la série. Le poète (en 1843) invite tous les corrompus du temps à plonger dans l'étang du dépotoir pour y chercher l'or d'un trésor enfoui. La donnée est forte. Pour la réaliser, Béranger a dû envier sa puissance à Victor Hugo. Il est vrai qu'à flétrir les corrompus d'à présent, Hugo et son fer rouge seraient faibles. C'est Dante et son lac de poix bouillante qu'il faudrait à nos innombrables *frodolenti*.

Dans les chansons posthumes, signalons l'*Apôtre*, qui nous présente un des aspects les plus curieux de Béranger. Lamennais venait de publier les *Paroles d'un croyant*, avec un éclat que peut seule égaler l'obscurité où ce pamphlet s'est enfoncé. On en répétait partout le morceau fameux, en forme de dialogue : « *Jeune soldat, où vas-tu ?* » Et le jeune soldat répondait chaque fois à mériter le conseil de guerre. Béranger, que cette indiscipline apocalyptique charmait peut-être médiocrement, adressa à son excellent ami Lamennais un pendant à son soldat, c'était l'A-

pôtre. L'Apôtre saint Paul, s'il vous plaît, dont il admirait fort le désintéressement laborieux, la foi et le courage imperturbables. Il le mit donc en scène, suivant la formule exacte de Lamennais, mais si transformée...

Paul, où vas-tu? — Je vais sauver le monde,
Dieu nous donne une loi d'amour.
— Apôtre, la sueur t'inonde.
En festins ici passe un jour.
— Non, non, je vais sauver le monde.
Dieu nous donne une loi d'amour.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher aux hommes
Paix, Justice et Fraternité... etc.

Onze couplets s'alignent ainsi, répétant l'interrogation et la double réplique, celle-ci avec une obstination, une exaltation croissantes, jusque sur l'échafaud, jusque dans le ciel qui reçoit le martyr. En lisant cette page extraordinaire, on se demande si les vraies *Paroles d'un croyant* ne sont pas sorties ce jour-là de la bouche du chansonnier pour préserver le prêtre du scepticisme.

C'est que Béranger eut une foi : foi libre de tout dogme, mais foi déterminée. Il se félicitait de n'être pas voltairien, il croyait positivement à l'âme, il croyait à Dieu. Un dieu bénin, assurément, un dieu terrestre et paterne... Eh! selon son éducation et son temps, chacun se taille à sa mesure son dieu dans l'inconnu! Il fallut tout de même du courage à Béranger pour confesser le sien devant les athées, ses amis, le soir où, pour la première fois, à table, il leur chanta le *Dieu des bonnes gens*. Ce fut un événement, qui lui donna bientôt un crédit considérable. Il a raconté lui-même qu'il conçut dès lors l'espoir de donner à la France « une poésie chantée qui lui manquait ». Et il ajoute : « Quel avantage pour moi que de choisir un genre qui n'avait pas de poétique, et qui mettait à ma disposition tout le dictionnaire de la langue française, dont nos critiques ne permettaient guère qu'une partie aux autres formes de la poésie. »

« Voilà, s'écrie à la suite M. Legouvé, un programme bien nouveau! Cette prise de possession de *tout le dictionnaire* ne ressemble-t-elle pas fort, quinze ans à l'avance, à la célèbre et retentissante théorie révolutionnaire de Victor Hugo sur la poésie lyrique :

Plus de mot sénateur! plus de mot roturier!
Je fis une tempête au fond de l'encrier!
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire!...

C'est beaucoup plus éclatant, mais c'est la même chose. »

Si Béranger se confiait sans trop de garanties au Dieu vague des bonnes gens, il connaissait mieux et il vénérait plus sérieusement Jésus-Christ. *Celui-là*, disait-il, *c'est mon homme*. Parole étonnante, et dont M. Legouvé porte pour nous la surprise au comble en nous en donnant la suite. « A vingt ans, affirme Béranger, je faisais maigre le Vendredi-Saint, quoique je ne fusse pas pratiquant, en commémoration de sa mort. » N'admettre de Jésus que son humanité et l'honorer à ce point, c'est peut-être le fait d'un chrétien meilleur que ces dévots à tempéraments qui cherchent aujourd'hui crédit dans l'équivoque à la mode.

La vie de Béranger ne fut pas aussi indigne de sa croyance qu'on le suppose généralement. Les fragments de sa biographie, donnés par M. Legouvé, à la suite des chansons, montrent que le plaisir ne fut qu'un relâche dans les cruelles épreuves de sa jeunesse. Abandonné à neuf ans par d'indignes parents, envoyé, comme un chien qu'on veut perdre, à une aubergiste de Péronne, il ne fut rappelé que pour être associé par son père à des entreprises désastreuses. Il faut lire le récit de son désespoir après la faillite paternelle, il faut le voir pleurant dans sa mansarde sans feu, où la neige et la pluie inondaient souvent son lit de sangle, pleurant parce qu'il avait peur de paraître aux créanciers responsable, lui aussi, de leurs pertes. Et il avait dix-sept ans!

La correspondance qui forme la troisième partie du volume — trente-quatre lettres choisies entre plus de mille — nous conduit à l'apogée de cette existence. Le petit-fils du pauvre tailleur, l'expéditionnaire privé de son pain par les Bourbons, le pensionnaire de Lucien Bonaparte, le récidiviste de Sainte-Pélagie, nous apparaît tout à coup sur le pied de grand personnage. Le voilà ami respecté, consolateur ou conseiller toujours écouté des premiers écrivains, des plus forts politiques du temps : Benjamin Constant, Manuel, Chateaubriand, Lamartine, Lamennais, Lafayette, Laffitte, Thiers!

Qu'a-t-il fait pour les gagner, même, affirme-t-on, pour les dominer? Un tel empire n'appartient pas au talent; le caractère seul le donne. Or, ses lettres ne sont que l'attestation de son caractère. Elles ont donc la double et rare valeur de documents historiques, par la position des correspondants, et de documents moraux, par l'âme admirable qui s'y montre. Si j'en pouvais transcrire une, je choisirais celle qui est adressée à Lamennais. Elle compléterait l'aperçu du piquant commerce qu'entretint Béranger avec l'homme de son siècle dont il différa le plus, avec celui qu'il engagea souvent à rester prêtre. Cette fois, il l'engage tout bonnement à marcher et à écrire pour alléger son cerveau.

« Mon cher ami, lui écrit-il, quand je pense au peu d'exercice que vous donnez à vos jambes, cela me fait peur pour vous. Marchez, mon cher ami, marchez! Pour des hommes comme vous, marcher c'est penser. Est-ce que vous ne voudriez plus penser, par

hasard? N'allez pas nous faire un tour comme celui-là... »

Puis, l'attaquant sur sa mélancolie, il lui recommande d'écrire, pour y remédier, le Créateur ayant logé dans la cervelle des philosophes, comme dans celle des chansonniers, un écritoire *dont le noir liquide se répand jusqu'au siège de leurs affections dès qu'ils laissent reposer la plume.*

Et comment le farouche Breton répond-il à cette objurgation facétieuse?

« Oh! mon ami, que vos paroles sont bonnes et douces! et qu'elles ont été droit à mon cœur! Je bénis Dieu qui m'a envoyé cette consolation dans ma tristesse. » L'auteur des *Infidélités de Lisette* envoyé par Dieu comme paraclet à l'auteur de l'*Indifférence en matière de Religion*, voilà de ces rencontres qui passent l'imagination.

La bonté de Béranger est légendaire. M. Legouvé en cite des traits adorables. J'en trouve un témoignage qui lui a échappé dans la correspondance de Mme Desbordes-Valmore. « Il y a toujours, dit-elle, dans sa bourse secourable, mais peu garnie, quelque monnaie en réserve pour le malheur. Puisez, vous n'épuiserez pas. Béranger, voyez-vous, c'est un sac de pur froment! »

Sa charité s'étendait aux esprits en peine comme aux estomacs en détresse. Qu'on lise sa lettre à M. Legouvé qui, tout jeune alors, lui avait remis la décision de sa vie littéraire. — « Vous avez eu le malheur, lui répond-il, d'être ce qu'on appelle un jeune homme heureux. *Quand le sort ne nous refuse rien, il nous fait toujours un don de trop...* Occupez-vous d'être utile, c'est la loi que Dieu impose à tout homme. En littérature, il y a plus que jamais obligation à cela. » On sait si M. Legouvé a fait honneur à cette haute direction.

Après la bonté, que de lettres attestent le désintéressement fabuleux de son poète! Lettre à M. Étienne pour refuser le feuilleton d'un grand journal, — il ne se croit pas assez instruit pour se risquer à la critique dramatique. Lettre à M. Laffitte pour refuser son interventien auprès du garde des sceaux, en vue d'interrompre des poursuites, — il ne veut aucune faveur d'un pouvoir qu'il a combattu. Lettre à M. Bérard, un banquier menacé de la déconfiture, pour refuser de lui reprendre un dépôt d'argent, — le banquier est son ami. Lettre à M. Lebrun pour refuser la candidature à l'Académie, — des chansons lui paraissent un titre insuffisant. Lettre aux électeurs de la Seine (1848) pour refuser le mandat de député, — il ne se sent pas capable de le remplir. Enfin, élu malgré lui, lettre au président de l'Assemblée nationale pour le supplier *à mains jointes* d'accepter sa démission réitérée, — il désire « ne pas perdre, au milieu du bruit des affaires, *l'indépendance de l'âme*, seul bien qu'il ait jamais ambitionné ».

Mais la perle, c'est la lettre, en vers, au général Sébastiani, *le Refus*, perle où se cristallisa, pour la joie de l'art, le désintéressement du poète. Ceci n'est plus de l'austère sagesse antique, c'est de la sagesse parisienne, fleurie d'esprit.

Un ministre veut m'enrichir
Sans que l'honneur ait à gauchir,
Sans qu'au *Moniteur* on m'affiche...

Qui ne sait par cœur ces stances exquises, au moins égales en perfection à celles dont Corneille gratifia sa Marquise, et si supérieures par le sentiment! Le malheureux qui les ignorerait les retrouvera dans la très belle étude dont M. Legouvé a fait précéder son Béranger des Écoles. L'éditeur la complète par une note finale résumant l'impression que son précieux volume doit laisser au jeune lecteur : « celle d'une belle âme se traduisant en beaux vers et en bonnes actions. » Selon lui, Béranger, c'est un Franklin poète, et il place dans la même niche les bustes des deux sages. Rien de plus juste. Mais les écoliers n'ignoreront pas toujours que celui de Béranger est double, *bifrons*, et qu'en le retournant, quand ils seront en âge de le faire, ils découvriront un masque à la Rabelais.

EDMOND COTTINET.

LES LIVRES NOUVEAUX

Littérature wagnérienne.

Le théâtre complet de Wagner, par Joséphin Péladan (Chamuel). — *La Tétralogie*, traduction littérale, par L. P. de Brinn, Gaubast et Ed. Barthélemy (Dentu). — La *Valkyrie*, traduction nouvelle en prose rythmée, par Alfred Ernst (Schott). — *Rythmes et Rires*, par l'Ouvreuse du Cirque d'Été (librairie de la *Plume*). — *Le drame de Richard Wagner*, par H. S. Chamberlain (Chailley).

Il est bien rare que l'été n'amène pas avec lui toute une petite bibliothèque d'ouvrages sur Wagner. Et voilà du moins une de ses traditions à laquelle n'aura pas manqué le mémorable été de 1894! Nous privant, comme il a fait, avec une obstination, une malice infernales, de notre ration accoutumée de lumière et de chaleur, il nous a offert en échange une abondante série de livres wagnériens, pour lire au coin de notre feu, durant ces pluvieuses et glaciales journées de la belle saison!

Henri Heine appelait le catholicisme une *religion d'été*, pour l'aimable fraîcheur de ses cathédrales. Pourquoi la littérature wagnérienne est une *littérature d'été*, je ne me chargerai point de vous le dire; mais à coup sûr elle en est une, et depuis déjà de

nombreux étés. Je constate seulement qu'elle semble vouloir prendre, maintenant, une forme nouvelle. Au lieu d'analyser les livrets des drames de Wagner, ainsi qu'ils faisaient invariablement les années passées, nos écrivains wagnéristes s'essaient aujourd'hui à les traduire, ce qui est, après tout, une des meilleures manières de nous les faire connaître.

Seul, cette année, M. Joséphin Péladan nous apporte un résumé de ces drames, qu'il appelle des *opéras* (Dieu me garde de le lui reprocher!), et qu'il analyse scène par scène avec une bonne volonté, une application et une incompétence manifestes. Encore a-t-il renoncé, pour la circonstance, à son titre de *sar*, ce qui paraît indiquer que son petit volume n'est point le fait du mage, mais de l'homme privé; et et ainsi je suis plus à l'aise pour trouver ce livre assez inutile, après la centaine de livres pareils que nous ont donnés des écrivains moins pénétrés sans doute de la foi wagnérienne, mais mieux renseignés en revanche sur l'histoire et le sens véritable des drames de Wagner. Car il n'y a point de thaumaturgie qui vaille la connaissance de la langue allemande pour aider à comprendre le texte de ces drames, et l'on sent trop que M. Péladan n'a point pris la précaution d'étudier l'allemand. La partie la plus intéressante de son livre est assurément la préface, où il se plaint de ce que Mme Wagner n'ait point consenti, naguère, à lui réserver deux places pour *Parsifal*. Et, de fait, Mme Wagner a eu grand tort de ne point consentir : car peut-être une audition supplémentaire de *Parsifal* aurait-elle permis à M. Péladan d'éviter, dans son analyse du drame, certaines incertitudes assez regrettables. Au surplus, comme le dit M. Péladan lui-même, « on a beaucoup écrit sur Wagner, et en général on a bien écrit ». Le parti le plus sage ne serait-il pas, désormais, de l'écouter en silence?

*
* *

C'est ce que paraissent avoir pensé, du moins, d'autres admirateurs du maître. Et au lieu d'écrire sur lui, ils se sont mis à le traduire. M. Alfred Ernst nous a donné une traduction rythmée de la *Walküre*, et MM. Edmond Barthélemy et Louis Pilate de Brinn' Gaubast une traduction littérale de ce qu'ils appellent la *Tétralogie*, nous offrant ainsi un fâcheux spécimen de l'exactitude de leur traduction : car on sait que Wagner a appelé l'*Anneau du Nibelung* une *fête scénique en trois journées, précédée d'un prologue*. C'est la *Trilogie* qu'il faudrait dire; et la distinction ne laisse pas d'être assez importante pour qui veut se faire une juste idée de l'idéal dramatique et du talent de composition de Wagner. Le drame ne commence réellement qu'avec la *Walküre :* là est, comme l'on dit, son *nœud*, et son dénouement dans le *Crépuscule des Dieux*. L'*Or du Rhin* est un simple prologue, utile pour l'intelligence du drame, mais distinct de lui.

Mais voici qu'à mon tour je disserte sur le théâtre de Wagner! Je voulais seulement vous signaler cette traduction littérale de l'*Anneau du Nibelung*, qui est d'ailleurs excellente, suivant le texte allemand avec une fidélité parfaite, et même, par instants, avec un vrai bonheur d'expression. Peut-être trouvera-t-on, cependant, que les auteurs ont mis autour de leur traduction trop de dissertations, de notes, et de commentaires. Je regrette surtout, pour ma part, qu'ils aient pris la peine d'adjoindre au texte l'indication des motifs musicaux qui l'accompagnent dans la partition. Je croyais qu'on en avait fini avec cette singulière coutume de dépecer la musique de Wagner pour y retrouver, à chaque ligne, de prétendus *motifs* désignant tel ou tel objet, ainsi le *motif du Glaive*, le *motif de la Forge*, le *motif de la Fuite*.

La musique de Wagner n'a rien à voir, heureusement, avec cette marqueterie. Les soi-disant *motifs caractéristiques* n'y sont que des éléments mélodiques, comme en a contenu, de tout temps, le développement musical : quelque chose comme le sujet et le contre-sujet d'une fugue de Hændel, ou les deux thèmes d'un *allegro* de Mozart. Et Wagner ne les a point destinés à signifier des objets, mais à exprimer des sentiments : c'est ce qu'avaient fait, avant lui, tous les maîtres de la musique. C'est en musicien qu'il les a conçus et qu'il s'en est servi, ne se faisant pas faute de les employer en dehors même de leur usage ordinaire, lorsqu'il jugeait leur emploi profitable à la beauté de sa musique. Sans compter que c'est chose vraiment assez puérile de s'imaginer qu'on supplée, si peu que ce soit, à l'absence de la musique en nous disant, par exemple, à propos d'un des plus beaux passages de la *Walküre :* « Une attente se fait, à peine coupée par de sourdes pulsations des timbales, auxquelles répond l'obscur accord des tubas, enveloppant une lente ébauche du thème de l'Épée. Sous une note sans cesse répétée par les cors, la trompette basse dessine le motif du Glaive. Un trémolo croissant commence aux altos et aux violons, sur une basse qui monte par degrés chromatiques, tandis que les cors prolongent leur pédale. » Imaginez une partition entière analysée de cette façon, et dites-moi si une audition de la *Walküre*, même à l'Opéra de Paris, ne vous donnerait pas une idée plus aimable du génie de Wagner.

Je sais, ou du moins j'ai entendu dire, qu'à l'Opéra de Paris on chante la *Walküre* suivant la traduction de M. Wilder, tandis que la seule bonne traduction de la *Walküre* est celle de M. Alfred Ernst. Cette traduction n'est plus *littérale*, comme celle de MM. Barthélemy et de Brinn'Gaubast : elle est même loin de l'être; à peine si elle l'est davantage que celle de M. Wilder. Je n'en veux pour

exemple que les deux premiers vers. Ils signifient littéralement : « Quel que soit le maître de ce foyer, il faut que je m'y repose ! » Et M. Ernst traduit :

Qu'importe où je suis!
Là je m'arrête...

ce qui, en bon français, peut paraître un aphorisme quelque peu paradoxal, mais certes ne répond guère au sens littéral des deux vers allemands. Aussi la traduction de M. Ernst ne prétend-elle pas à être littérale, mais à être rythmée en parfaite conformité avec le texte de Wagner. Ainsi, à la seconde page, ces deux vers :

Du lieu, de la femme,
Est Hunding maître,

ces deux vers n'ont point la prétention de traduire littéralement ces paroles de Sieglinde : « Cette maison et cette femme sont la chose de Hunding. » Ils n'ont point non plus, j'imagine, la prétention d'être élégamment écrits, ni faciles à chanter. Mais ils sont, comme on peut voir, en prose et sans rimes, ce qui leur assure un avantage incontestable sur les vers correspondants de la traduction de M. Wilder. Et, en vérité, j'avoue que la traduction de M. Wilder ne valait pas le diable. Celle de M. Ernst est infiniment plus consciencieuse, plus soignée, plus intelligente. Je lui sais gré, surtout, de nécessiter dans la partition moins de notes supplémentaires ; encore qu'elle en ajoute elle-même quelques-unes, à en juger par ce vers allemand de la seconde page : *Ein Quell! ein Quell!* que M. Ernst traduit ainsi, avec une exactitude littérale parfaite d'ailleurs : « Une source! une source! » Cela fait, si je ne me trompe, trois syllabes de plus, donc trois notes supplémentaires, et dans un passage où la brièveté des paroles est assez nécessaire pour l'expression du sentiment. Mais à quoi bon ces querelles de mots? Il faut s'être essayé soi-même à ces traductions rythmées pour comprendre combien elles sont difficiles. Je crains seulement, à présent, qu'elles ne soient tout à fait impossibles; elles doivent l'être pour que M. Ernst, avec ses précieuses qualités d'érudition et d'intelligence, n'y ait réussi qu'à demi.

***

La critique musicale telle que l'entend notre collaborateur Willy n'est point non plus d'un exercice facile ; mais vous savez qu'il y réussit à merveille, et que ses *Lettres de l'Ouvreuse* sont des tours de force pour l'extraordinaire mélange qu'on y trouve sans cesse de la plus pénétrante critique et des *à-peu-près* les plus fantaisistes. Je ne crois pas qu'il y ait eu jamais, ni qu'il puisse jamais y avoir, un *à-peu-présiste* comparable à Willy ; il règne en maître absolu dans ce genre, qui est toujours assuré de toucher les âmes délicates. Je défie, par exemple, qu'on puisse rester insensible à ce compte rendu de l'exécution de *Psyché*, de M. Thomas : « Le chœur un peu nymphatique des nymphes de *Psyché* n'est pas arrivé au moment *psychélogique*, si j'en juge par le four de ce petit morceau. » Et quand l'ouvreuse appelle la neuvième symphonie de Beethoven la *symphonie cardiaque*, comment ne pas se réjouir de cette plaisanterie, malgré qu'elle ne rentre pas, à proprement parler, dans le genre de l'*a-peu-près?* Mais j'aime davantage encore, peut-être, les observations et les critiques qui alternent, dans les chroniques de Willy, avec ces calembours fastueux. Et j'irais bien jusqu'à affirmer, si l'on m'y poussait, que de tous nos critiques musicaux Willy est le plus sérieux, celui qui s'inquiète le plus sincèrement de la beauté musicale, et qui en subit le plus profondément l'effet. Tel du moins il m'apparaît, dans ces *Lettres de l'Ouvreuse :* l'impression de la musique est si puissante sur lui, qu'elle arrête, par instants, le torrent même de ses *à-peu-près*. Et ce sont alors des remarques d'un goût fin et sûr, des définitions d'une admirable justesse, toute une critique vraiment, et savante et intelligente à souhait. Il y a ainsi, dans son dernier recueil, *Rythmes et Rires*, des pages charmantes sur Berlioz, sur Wagner, sur Gounod. Mais je sais gré surtout à Willy de la délicieuse chronique qu'il a consacrée à Mozart, à propos d'une reprise de la *Flûte enchantée*. Car, seul peut-être parmi ses confrères, Willy, excellent wagnérien, n'a pas cru devoir sacrifier à son wagnérisme l'amour des vieux maîtres classiques, et de ce Mozart en particulier, que Wagner aimait par-dessus tous pour la sensuelle caresse et l'infinie pureté formelle de ses chansons : douce, adorable, céleste musique, la plus parfaitement belle qu'on ait jamais entendue, et jaillie sans effort d'une âme enchantée. Mais il est de mode aujourd'hui de la dédaigner.

On lui préfère la musique de Rust, un médiocre imitateur de Friedmann Bach, un de ces pianistes consciencieux et hardis comme il y en eut beaucoup, au XVIIIe siècle, dans les petits cours allemandes. Rust a eu la chance, simplement, de développer dans une sonate un thème dont s'est plus tard servi Beethoven; et le voici en passe de devenir fameux, on l'appelle le *précurseur de Beethoven*, en attendant qu'on appelle simplement celui-ci le *plagiaire de Rust*. J'oubliais d'ajouter que de ce thème, traité avant lui par Rust, Beethoven s'est servi pour l'andante *varié* du *Trio à l'Archiduc Rodolphe*, pour cet extraordinaire morceau où, la première fois, il a fait de la *variation* une véritable *transfiguration*, chargeant par degrés un même motif d'exprimer tout ce qui pouvait tenir de douleur et de passion dans une âme humaine. Et c'est de ce Rust qu'un jeune critique de la nouvelle école écrivait, l'autre jour, que « pour la profondeur de son inspiration mélodique, pour la hardiesse et la belle sonorité de

son harmonie, il lui paraissait bien en avance sur Mozart. » Voilà un homme qui, apparemment, connaît Mozart, et qui a de quoi le comprendre!

Mais Willy le connaît mieux encore, et il le comprend, et il l'aime. Je voudrais pouvoir vous citer les dix pages de son livre où il parle de lui. Hélas! il ne me reste plus même assez de place pour vous dire quelques mots d'un livre capital sur le théâtre de Wagner, du meilleur livre assurément qu'on ait écrit et qu'on puisse écrire sur ce sujet : *le Drame de Richard Wagner*, de M. H.-S. Chamberlain. J'ai été assez heureux pour pouvoir vous signaler, le premier, ici même, ce beau livre, lors de sa publication en Allemagne. Mais maintenant le voici traduit en français, et il a, dans l'ensemble de la littérature wagnérienne une importance si grande que je ne puis me dispenser de vous le présenter plus au long. C'est ce que j'essaierai de faire la semaine prochaine, et aussi d'indiquer, à cette occasion, l'évolution qui s'est produite dans mes sentiments à l'égard de Wagner depuis le jour, — si lointain déjà, mon Dieu! — où j'ai pieusement offert à ce maître mon jeune cœur tout entier.

T. DE WYZEWA.

THÉATRES

Essai sur l'histoire du Théâtre, par M. Germain Bapst; Paris, Hachette.

Le gros volume que notre confrère M. Germain Bapst vient de publier sous le titre d'*Essai sur l'histoire du Théâtre* traite également de la mise en scène, du décor, du costume, et des progrès incessants qui y ont été faits, aussi bien que dans l'architecture, l'éclairage et l'hygiène du théâtre. Il nous montre d'abord ce qu'ont été les *Mystères*, et comment le théâtre a pour origine si directe les cérémonies religieuses qu'il a commencé par être la mise en scène de l'Écriture sainte : « Le théâtre moderne commence le jour où a été dite la première messe. » Il suit pas à pas, et depuis sa naissance, les progrès et la marche du théâtre, passe en revue les mystères dialogués et les mystères mimés; il nous le montre, au moment de la Renaissance, avec son importance grandissant chaque jour jusqu'à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe siècle. En même temps, il nous fait assister aux premières tentatives de drames lyriques, et ce n'est pas la partie la moins curieuse de cet intéressant volume. Des *Entremets* du XVe siècle à *Parsifal*, jamais progrès ne furent plus prodigieux et plus rapides. Puis c'est la floraison magnifique de notre théâtre avec Corneille, Racine et Molière, le goût du théâtre se propageant à mesure que les mœurs se « démocratisent », si ce mot n'est pas un anachronisme; partout des salles particulières qui s'ouvrent, sans parler des salles publiques telles que celles du théâtre Molière ou de l'hôtel de Bourgogne; M. Bapst nous conte l'histoire de je ne sais quel épicier qui bouleversait sa boutique pour y faire jouer une tragédie de Corneille. Puis, c'est le XVIIIe siècle : notre théâtre déclinant, mais régnant sans conteste à l'étranger, les progrès très marqués, à cette époque, du décor et du costume, et toujours le goût grandissant du théâtre. Savez-vous ce que produisit le *parterre* de la Comédie-Française en 1780-1781? La jolie somme de 118 972 livres! C'est enfin la période moderne, la réforme définitive du costume et du décor, le théâtre sous la Révolution, sous l'Empire (avec un chapitre très curieux sur le théâtre patriotique), puis sous la Restauration, et enfin la période romantique, et le théâtre contemporain : le souci nouveau de la couleur locale, de l'exactitude — encore très relative mais se précisant de plus en plus — des « peintures » et des « tableaux », depuis *Henri III et sa cour*, jusqu'aux si intéressantes tentatives de M. Antoine au Théâtre-Libre.

On voit quel était le programme que M. Bapst avait à remplir. Si j'avais un reproche à lui adresser ce serait de l'avoir rempli trop bien et trop uniformément. Le nombre considérable des sujets qu'il avait à traiter lui interdisait de donner à chacun d'eux le développement qu'il comporte. C'est ainsi que pour la mise en scène, par exemple, il s'en est tenu à la partie matérielle sans s'occuper (ou presque) de la mise en scène « morale », et surtout des efforts faits depuis quelques années, à Paris et ailleurs, pour introduire la foule dans le drame, ou, en d'autres termes, pour que la figuration cesse d'être ce qu'elle était jusqu'ici, une partie inerte et immuable du décor. Et, si j'insiste un peu sur ce point, c'est que précisément là est peut-être — je dis peut-être! — l'avenir du théâtre. Pour ma part, je donnerais très volontiers, je l'avoue, toutes les foules du monde pour le *Tartuffe* ou l'*École des femmes* joués entre quatre portants. Il n'en est pas moins vrai que là est le progrès encore à réaliser, et auquel on semble aujourd'hui s'appliquer. C'est même, si je puis dire, l'impression générale qui reste du livre de M. Bapst. Il nous montre les progrès incessants de la mise en scène, depuis les sommaires indications des *Mystères* et des drames de Shakespeare : les décors à plusieurs fins, représentant à la fois, selon les conventions d'usage, la ville, une maison, la campagne ; puis le décor unique (entraînant l'unité de lieu), le palais, la rue, la forêt; puis la scène, encombrée jadis, maintenant débarrassée des spectateurs, et peu à peu, les auteurs et les directeurs profitant des facilités nouvelles que leur donnent les nouvelles mœurs; en profitant du moins pour donner plus d'importance à la matérialité du

décor (d'où la possibilité de mettre en scène ce qui ne pouvait être qu'en récits). A ce point de vue, nous n'en sommes pas à la perfection, sans doute, mais nous voyons à peu près dans quel sens se fera le progrès, et que ce progrès sera surtout un perfectionnement des résultats obtenus jusqu'ici, des décors plus soignés et plus adaptés au drame, des salles plus pratiques, une machinerie plus savante, plus rapide et moins apparente. Mais pour la mise en scène vivante tout est à faire.

Et encore une fois, je n'attache pas une bien grande importance à cette réforme ; je dis seulement que c'est le seul progrès qui reste à faire, et qu'on le fera certainement. C'était du reste l'avis de J.-J. Weiss (1) qui voyait dans les scènes populaires de *Théodora* comme l'annonce d'un théâtre nouveau. Nouveau, c'est peut-être beaucoup ; disons au moins qu'il y a là pour les dramaturges un terrain encore à peu près inexploré. Si quelques efforts ont été faits dans ce sens, c'est pour les drames musicaux, où l'obligation d'avoir des chœurs entraîne l'obligation de placer une foule sur le théâtre. Or ce n'est pas exagérer de dire que la façon dont la foule y figure est un outrage au bon sens. Et, si quelques tentatives ont été faites, elles n'ont guère été couronnées de succès.

Mais — et ici je serais vraiment tenté de chercher querelle au patriotisme un peu exclusif de M. Bapst, — il existe un théâtre qui, à ce seul point de vue, a fait une véritable révolution. M. Bapst consacre un chapitre à l'Opéra de Vienne, et il donne juste en cinq lignes les noms des décorateurs de Bayreuth !... Si nous ne parlons que des décors, j'admets bien volontiers que certains d'entre eux, le second acte de *Parsifal* par exemple, et aussi les apparitions du premier tableau de *Tannhäuser* sont un peu offensants pour notre goût. Encore faudrait-il citer, pour être juste, le poétique décor du premier acte de *Tannhäuser* (2e tableau), si mélancoliquement modifié au troisième acte, lors du retour des pèlerins l'admirable église de *Parsifal*, le second acte de *Tristan* et les décors des *Maîtres chanteurs*, et surtout le soin scrupuleux avec lequel les jeux de lumière se juxtaposent au drame lui-même. Pour cela, avec un peu de soin, nous arriverions à faire aussi bien, peut-être mieux. Mais pour la « mise en scène vivante », pour le rôle joué par la foule, le spectacle de Bayreuth est véritablement unique. Faut-il rappeler le premier acte des *Maîtres chanteurs* avec la danse si joyeuse et si bien dans l'action de David et des apprentis ? et le 2e tableau du 1er acte de *Parsifal*, où chaque personnage semble en vérité exalté par le miracle du Grâl ?... Encore ici le nombre relativement restreint des figurants permet-il de leur donner à chacun une sorte de physionomie propre. Mais le second acte des *Maîtres chanteurs*, avec la prodigieuse bousculade des bourgeois de Nuremberg, et surtout le troisième, la vraie foule groupée aux portes de la ville, causant, riant, faisant accueil aux *maîtres*, applaudissant au chant d'amour de Walter ou riant des bévues de Beckmesser...

Et le second acte de *Tannhauser*, la réception des invités du landgrave, qui vous fait comprendre si bien les mœurs patriarcales des petites cours allemandes... Et au point de vue même des dispositions matérielles, cette salle dont l'acoustique est admirable, qui est créée en vue de porter au maximum l'illusion scénique, cette salle ne méritait-elle pas au moins une mention ? Je ne l'ai point trouvée dans le volume de M. Bapst, et je l'ai un peu regretté. Il est curieux de constater à quel point cette « question Wagner » nous passionne encore. On dirait qu'il n'y a que deux opinions : l'une d'après laquelle le théâtre n'existait pas avant Wagner, et l'autre qui ne veut pas prendre au sérieux les tentatives de Bayreuth.

Mais trop d'animation serait déplacée ici. L'ouvrage de M. Bapst, si je ne me trompe, est le développement d'un rapport sur l'Exposition des théâtres en 1889, et dans un livre de ce genre l'optimisme est de rigueur. Aussi bien, les questions dont je signale l'absence n'entraient-elles peut-être pas dans le cadre que M. Bapst avait dû s'imposer : ni celles-ci, ni celles qui se rattachent aux représentations des « Meiningen » ou aux tentatives faites récemment à Londres par Irving...

Mais, ces réserves faites, on ne saurait assez louer la conscience et l'habileté avec lesquelles M. Bapst a fait entrer dans son volume un nombre vraiment extraordinaire de renseignements exacts et précis. Presque unique, je crois, comme ouvrage à consulter, et indispensable à ceux que leurs goûts ou leur métier rapprochent du théâtre, il est de plus un « livre ». A le lire de suite, on est frappé du goût persistant et grandissant du public français pour le théâtre. On comprend mieux la marche générale du théâtre, on en peut mieux prévoir les progrès en constatant l'action réciproque des conditions matérielles des représentations et des recherches des dramaturges. Oserai-je me servir encore de ce vocable insupportable ? Ce livre est « suggestif » au plus haut point.

Ajouterai-je que les pièces justificatives publiées à la fin du volume sont du plus puissant et aussi du plus piquant intérêt ? — voyez la liste des accessoires pour la reprise d'*Athalie* en 1806 : le montant des frais est de 103 francs !... — que les documents sont présentés sous la forme la plus attrayante et la plus claire ; que de curieuses reproductions de gravures ou de dessins nous donnent une représentation très

(1) Voyez le nouveau et admirable volume : *le Drame historique et le Drame passionnel*, Paris, Calmann Lévy, 1894.

vivante du théâtre de jadis... Mais j'aurais l'air de faire un article pour « livres d'étrennes », et le volume de M. Bapst est mieux que cela.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Un Chinois à Paris en 1910.

Où commence le bouquin? où finit le livre ? Le bouquin n'est-il qu'un livre vieilli? Passe-t-on bouquin à l'ancienneté? Le livre n'est-il qu'un candidat bouquin qui n'est pas arrivé ? Y a-t-il de jeunes bouquins et de vieux livres? Est-ce à la couverture qu'on distingue les uns des autres? La matière de l'ouvrage y est-elle pour quelque chose ou seulement l'aspect extérieur?

« Bouquin, vieux livre dont on fait peu de cas, » dit le Dictionnaire de Littré. Vieux, je le lui passe. Mais « dont on fait peu de cas »! Il y a des bouquins authentiques (je dis bouquins auxquels personne ne songe à contester ce titre honorable) dont on fait plus d'état que de cent volumes tout frais émoulus de l'imprimerie.

Le bouquin est de sa nature crasseux, couvert d'une noble poussière et d'honorables blessures...

Son front cicatrisé rend son air... curieux.

Si, par-dessus le marché, il a élu domicile sur le parapet du quai, s'il y a longtemps souffert des intempéries, s'il a bravé les soleils de juillet et les ondées de décembre, saluez! c'est le bouquin.

La pêche aux bouquins, ouverte en tout temps, est la chose du monde la plus attrayante. On y goûte un plaisir de roi. Pourquoi? Demandez au pêcheur de poissons s'il n'a pas plus de joie à capturer une ablette, longtemps attendue, longtemps sollicitée, qu'à dévaliser la halle à la marée.

*
* *

Je jette la ligne au hasard et je ramène : « *Les voyages de Kang-Hi*, ou *Nouvelles Lettres chinoises*, par M. de Lévis, 2 volumes chez Didot l'aîné, 1810. »

M. de Lévis-Ferté! ce n'était pas le premier venu. Cet académicien descendait tout simplement des ducs de Lévis qui se targuaient de venir en droite ligne de Lévi, fils de Jacob.

On connaît l'histoire de ce Lévis que son confesseur exhortait à faire une bonne fin, lui représentant que ce n'était pas une petite affaire que de paraître là-haut.

— Bon! rien de si simple. La Vierge Marie, en me voyant, viendra à moi et me dira : « Asseyez-vous donc, mon cousin. »

Était-il bien nécessaire de mettre : 1810? On l'eût deviné. Le livre date. Il est, comme disent les marchands de meubles, de l'époque. J'en ai connu qui disaient : Achetez de confiance : c'est du Louis XV, du pure Renaissance. Les voyages de Kang-Hi sont du style Empire, pure réminiscence des *Lettres persanes*. Après Montesquieu, on ne peut plus être Persan. Comment pourrait-on être Persan? Mais rien n'empêche d'être Chinois. Témoin M. Kang-Hi, qui écrit à ses amis de là-bas de belles lettres, dans lesquelles il établit des parallèles entre les mœurs de Pékin et celles de Paris et tombe sur les ridicules des Français.

Mais le livre de M. de Lévis est à double détente. Il procède de Montesquieu par la forme épistolaire et la critique des mœurs. Il tient de Mercier et de *L'An 2240 ou rêve s'il en fut jamais*, en ce que son Chinois se promène, non pas dans le Paris de 1810, mais bien dans celui de 1910.

Seulement, Mercier était un habile; ce que nous appelons aujourd'hui un malin. En jouant au prophète, il avait eu soin de remettre l'effet de ses prédictions à une date si éloignée que le contrôle en est réservé à nos arrière-petits-neveux. Mais 1910! c'est demain; nous y voici, ou peu s'en faut, et nous sommes à même de juger des prophéties de M. de Lévis.

Hélas! il faut croire que le métier de prophète est ingrat; qu'il est bien malaisé de faire abstraction du présent et de se placer, dans le temps, à cent ans en avance — car ce qui fait précisément la curiosité du livre de M. de Lévis c'est de voir qu'en dépit de ses efforts et de sa bonne volonté, ce sont les choses et les gens de 1810 — et non de 1910 — qu'il nous dépeint et combien il est loin d'avoir deviné, hormis en quelques points, les changements qui se sont produits depuis quatre-vingts ans.

Et pourtant cela débute bien. Dès la première ligne, M. de Lévis n'a pas prévu rien moins que le canal de Suez. C'était d'un bon augure pour un prophète. M. Kang-Hi arrive de Chine par la mer Rouge. « On va en deux jours de Suez à Alexandrie par le canal. Cet ouvrage de l'antiquité a été rétabli depuis que les Européens sont de nouveau maîtres de l'Égypte. » Mais, hélas! l'inspiration prophétique a le souffle court. « On avait proposé de donner au canal assez de largeur et de profondeur pour recevoir les navires marchands. Mais ce projet, qui demanderait la magnificence de nos Empereurs et l'immense population de notre chère patrie, ne semble pas devoir être exécuté de longtemps. »

En toutes autres matières, notamment en ce qui concerne les grandes inventions modernes, il est surprenant de voir combien l'imagination, qui semble n'avoir qu'à se donner carrière, demeure au-dessous de la réalité.

M. de Lévis ne devine rien des moyens actuels de locomotion. «... Depuis que la voiture est perfec-

tionnée, il n'est pas rare de faire ce trajet en quatre jours; mais lorsque les vents contraires soufflent, ils défient toute l'industrie humaine... On a tracé le long du Rhône un canal. Comme le bateau qui nous portait, tiré par des chevaux au trot, allait assez vite... »

Pourtant l'auteur avait, pour aider à sa divination, un vague souvenir de Fulton, sinon du marquis de Jouffroy. « Il serait à désirer que l'on trouvât (en 1910, ne l'oubliez pas) une manière de voyager pendant le calme, ou même de lutter contre les vents et les courants. Il est vrai que, depuis plus de cent ans, on a imaginé dans l'Amérique septentrionale de faire servir la pompe à feu à cet usage, mais cette idée ingénieuse s'est trouvée dans l'exécution sujette à de grands inconvénients qui ne permettent pas... d'employer cette machine à des voyages de long cours. »

En matière d'inventions ce que l'imagination de l'auteur a conçu de plus original, ce sont de vastes souterrains, réservoirs immenses d'air tempéré, que l'on distribue pendant les chaleurs dans les principaux appartements, au moyen de conduits et de robinets. Ce sont aussi de grands tubes qui vont chercher l'air pur dans les hauteurs du ciel pour le répandre au moyen de puissants ventilateurs, dans les places, les rues et les maisons. Ce sont encore des tours élevées au sommet des montagnes et du haut desquelles on tire le canon contre les nuées qui passent pour leur faire décharger sur les lieux incultes la grêle et les orages qu'elles recèlent.

Ajoutons-y, si vous voulez, un pont monumental de 150 pieds de haut destiné à faciliter l'accès de Saint-Germain. « Pour y monter du côté de Paris, on a du élever une immense chaussée. Elle se prolonge au loin dans la forêt du Vésinet, qui en couvre les talus. » La vue trouve à l'horizon le Mont-Valérien que M. de Lévis a la singulière idée de tailler en pyramide comme un if de Versailles. « On ne fait qu'apercevoir, à travers les plantations de peupliers argentés et de platanes d'Orient, ce beau canal qui assure à la capitale une communication sûre et facile avec la mer. » — Paris, port de mer! un bon point à M. de Lévis!

Au point de vue des arts, notre auteur est « empire » comme une vieille pendule.

Les Champs-Élysées ont été replantés, les fossés ridicules et même dangereux de la place de la Concorde ont été comblés et remplacés par des tapis de gazon au milieu desquels jaillissent des fontaines expiatoires.

Pour mieux rebâtir Paris à son gré, il feint que, vers l'an 1880, je ne sais quel cataclysme l'a à peu près détruit. Et alors comme le goût du siècle s'en donne à cœur joie! « La plupart des rues furent élargies et redressées. Les pentes furent adoucies et les quais élevés au niveau des ponts. Les façades furent régulières; au-dessus de portiques larges et élevés on bâtit deux étages et un attique... etc. » Tout Paris en façades immuables, avec des portiques sans fin et d'inévitables attiques! Une sorte de rue de Rivoli à perpétuité! Dans l'*Homme à l'oreille cassée* c'est aussi le rêve de ce brave colonel Fougas, qui, lui, retardait de cinquante ans, au lieu d'avancer d'un siècle.

La Seine de 1910 est recouverte de thermes magnifiques, de réservoirs, de jardins suspendus « qui se prolongent depuis la pointe de l'île Notre-Dame jusqu'au pont du Louvre ». Il n'est pas jusqu'à la tour Eiffel qui ne soit indiquée dans le tableau. « Du côté de l'île, une haute tour à sept étages, couronne de la manière la plus noble cette superbe fabrique. Dans les réjouissances publiques elle est illuminée et lorsque de son sommet on tire une énorme girandole de fusées volantes qui embrasent tout l'horizon et retombent en pluie de feu... etc. »

Naturellement on a fait table rase de tout ce qui sentait le gothique. « On a secoué le joug d'un ridicule usage. » Il y a quelques passages un peu obscurs, mais qui ne promettent rien de bon à la Renaissance même et notamment au Louvre du bord de l'eau. Les églises, « vestiges du mauvais goût d'un autre âge », sont avantageusement remplacées par des amphithéâtres de forme ovale. « Dans un des foyers de l'ellipse on a placé l'autel, dans l'autre l'instrument musical qui a remplacé les orgues. » Les gradins inférieurs sont pour les femmes, les gradins supérieurs pour les enfants. « On a pensé que la voix de l'innocence devait arriver la première au trône de l'Éternel. »

On? Qui, on? Le Conseil municipal? Car nous sommes en 1910; on est toujours tenté de l'oublier. Et cela d'autant plus aisément que M. de Lévis se garde bien de rien prophétiser de nouveau touchant la politique. Il est même merveilleux d'observer avec quelle prudence il évolue quand il est forcé de parler, si peu que rien, des institutions. Le régime impérial subsistera-t-il encore en 1910? L'auteur ne se prononce pas. Il ne dit jamais ni l'Empereur, ni le Roi. Il observe les généralités : le souverain, les princes, les princesses, la régente. C'est parfaitement constitutionnel, bien que les censeurs impériaux, gens en ce temps-là peu accommodants, aient dû froncer le sourcil et trouver que ces précautions mêmes témoignaient de peu de confiance.

Que fait-on, en 1910, dans le Paris rebâti correctement par M. de Lévis? On va au spectacle. « C'est surtout à l'Opéra que tous les sens sont charmés à la fois. Les danses des bayadères y sont encore plus voluptueuses que dans l'Orient et la musique y serait

presque toujours ravissante *sans les cris de certains acteurs.*

« Dans la plupart des tragédies nouvelles (1910, toujours) on trouve des atrocités froides qui au lieu d'inspirer la terreur n'excitent que le dégoût, des tyrans plats, des ambitieux sans moyens, des héros langoureux. Les personnages historiques s'expriment dans un langage dur, désagréable, incorrect et que l'on prendrait pour de la prose sans la gêne du vers et le fréquent retour de ces mots oiseux que la rime appelle de si loin.

« La comédie n'est pas dans une meilleure situation. Presque toutes les pièces modernes ne sont que de longues conversations dont une recherche d'esprit déplacée bannit le naturel et la gaîté. »

Et à ce sujet quelques mots en passant sur l'inconvénient des heures des repas. M. Kang-Hi aurait-il prévu M. Francisque Sarcey? « En plaçant le principal repas à une heure avancée et cependant encore éloignée de celle du sommeil, le travail de l'après-dîner est devenu impossible pour le plus grand nombre. Cette coutume a eu des conséquences plus funestes qu'on ne croit communément. »

Dans les spectacles inférieurs « on offense à la fois la décence, la langue et le goût; les héros sont des hommes d'une classe si abjecte qu'elle impose à Paris presque autant de dégoût qu'on en a dans l'Inde pour les Parias. Cependant toutes ces salles sont constamment remplies. » M. de Lévis est dur pour le théâtre réaliste.

Et la Presse! Ah! ah! c'est là qu'il y a belle matière à prophétiser. Il serait curieux que M. de Lévis eût deviné juste et prévu les progrès de cette « institution ».

« On imprime tous les matins à Paris (1910, souvenez-vous-en) et dans la plupart des grandes villes plusieurs petits écrits qui contiennent tout ce que l'on présume devoir intéresser ou amuser le public. On y trouve des articles sur la pluie, le beau temps, le procès singulier, le crime atroce, les débuts d'une actrice, la mode nouvelle. Les bagatelles les plus minutieuses y tiennent leur place, comme les événements les plus importants. Le goût des journaux est universellement répandu. Les gens riches les font venir chez eux. Les autres vont les lire dans les cafés.

« De tous ces écrits périodiques, un seul a la sanction du gouvernement. Les autres sont l'ouvrage de spéculateurs qui, de leur autorité privée, s'établissent juges souverains des arts, de la littérature, *et, si on laissait faire, de la politique.* Ces tribunaux ne sont pas toujours inaccessibles à l'intrigue et à la corruption. Mais comme ils sont directement aux gages du public, lorsque leurs jugements sont par trop iniques, les souscriptions cessent... » — Oh! candide Fils du ciel!

« La profession des journalistes est bien moins considérée en France qu'en Angleterre, où l'on a vu des personnes d'un rang distingué et même des ministres composer des feuilles périodiques. »

« Les journalistes, quel que soit leur talent, ne peuvent prétendre à aucune considération s'ils ne montrent constamment de la sévérité pour les principes et de l'indulgence pour les personnes. » — Confucius n'aurait pas mieux parlé.

Quant à la société, au monde de 1910, c'est merveille comme il ressemble à ce que devait être le Tout-Paris de 1810! — Il y a là dedans de beaux militaires « pleins de bravoure et de jactance », des financiers qui doivent s'appeler Mondor, des jeunes personnes sensibles. C'est Mme Ricange, « une jeune femme très vive », et Mme de Blinval « en habit de caractère », et Mme de Chaville « qui parle avec tant d'expression »! Oh! comme on sent que toutes ces dames portent des turbans, des cothurnes et qu'elles s'accoudent sur leur sofa, comme Corinne elle-même au cap Misène!

Je vous recommande un raout chez Mme Ricange, « qui s'est procuré avec beaucoup de peine du thé passable chez l'apothicaire de la cour; car cette boisson dont l'usage était autrefois si général en Europe est tout à fait passée de mode et l'on ne s'en sert plus que pour les indigestions. » Lisez aussi l'accident de *chaise à porteurs* survenue à Mme Kang-Hi (car il y a une Mme Kang-Hi) et comment cette sensible Chinoise faillit être enlevée *en chaise de poste* par le beau de Lovelle. Un enlèvement, en chaise de poste, en 1910!

— Et la conclusion à tirer de toutes ces belles prophéties?

Bon! cela fait toujours passer une heure ou deux,

Et puis, n'est-il pas écrit : Nul n'est prophète en son pays.

H. Hess.

BULLETIN

Thèse de doctorat

(13 juin 1854)

E. Huguet, *Étude sur la syntaxe de Rabelais comparée à celle des autres prosateurs de 1450 à 1550;* Hachette, 458 pages in-8°.

Quand on n'est pas versé dans l'étude de notre ancienne langue, la lecture de Rabelais au premier abord étonne et déconcerte un peu: elle n'est pas sans obscurités et sans difficultés. Mais d'où viennent ces difficultés? Est-ce de sa syntaxe? est-ce de son vocabulaire? ou de tous les deux à la fois? Dans une étude très consciencieuse et très complète sur *la Syntaxe de Rabelais comparée à celle des autres prosateurs de* 1450 *à* 1550, M. Huguet nous montre que, si Rabelais a un vocabulaire fantaisiste, si son lexique n'a d'analogue en aucun temps, sa syntaxe n'a rien d'étrange et d'inattendu. Il ne cherche à ce point de vue-là ni la bizarrerie ni l'originalité. Il pouvait avoir besoin de mots nouveaux, soit pour exprimer des idées

nouvelles, soit simplement pour obéir à son caprice; mais depuis le milieu du XVe siècle, la prose française est définitivement constituée; elle s'est débarrassée de l'étroite initiative de la syntaxe latine; elle a passé de la *synthèse* à *l'analyse*. Depuis lors il y aura évolution lente, mais non révolution brusque. Du XVIe siècle à nos jours, il y a eu sans doute des modifications qu'il n'est pas inutile de noter. « Sur bien des points les habitudes de Rabelais diffèrent des nôtres. Il distingue bien moins nettement les fonctions des différentes formes. Il tolère bien des empiétements, bien des doubles emplois que le génie même de notre syntaxe devait peu à peu faire disparaître. La nature des mots n'est pas toujours chez lui bien définie. Il se permet des ellipses que nous nous interdisons aujourd'hui. Les règles de l'accord sont assez larges ou plutôt assez indécises. La langue est encore hésitante, et bien des questions sont posées auxquelles les grammairiens n'ont jamais fait aucune réponse logique. Ceux du XVIIe siècle les ont tranchées arbitrairement au nom de l'usage. »

Ces études sur la syntaxe d'un auteur sont aujourd'hui fort à la mode, surtout à l'étranger. Les Allemands s'occupent avec passion, et quelquefois même avec une passion indiscrète et malheureuse, de la syntaxe de nos écrivains français. M. Huguet cite sept à huit ouvrages écrits par des Allemands sur la syntaxe de Rabelais, sur les pronoms, les prépositions, l'infinitif ou le participe dans Rabelais. Certains, il est vrai, feraient mieux de s'occuper des *Nibelungen*. C'est ainsi que M. Eckerdt (son étude est, chose à noter, écrite en français) s'amuse à corriger Rabelais au point de vue de la construction de la phrase; il s'indigne contre les jurons que l'on trouve dans *Gargantua* et *Pantagruel*, ces « imprécations qui nous font dresser les cheveux et qui seraient dignes d'un sans-culotte. Comme ces expressions ne nous donnent pas une idée favorable de la piété du bon curé de Meudon, on désirerait sans doute que l'auteur les eût omises. Mais *le méchant homme* a pensé autrement: il ne semble avoir rien fait sans dessein, et dans le cas dont il s'agit ici, il n'a pas manqué de but; mais pour atteindre ce but, voyez comme il s'y prend. Avec une ruse perfide, avec une satire qui n'épargne rien, le ci-devant moine met les imprécations les plus grossières dans la bouche d'un religieux, frère Jean des Entommeures. »

L'*Etude* de M. Huguet est le premier travail complet qui ait été écrit en France sur la syntaxe de Rabelais. Je ne suivrai pas l'auteur dans tous ces chapitres, où il étudie l'une après l'autre chacune des parties du discours, depuis le *nom* jusqu'à la *conjonction*. Il me suffira ici de donner les conclusions générales de cette étude. Elles sont très simples:

La syntaxe de Rabelais ne se distingue pas essentiellement de celle de ses contemporains;

Elle présente quelques emprunts insignifiants à la langue latine;

Elle conserve un assez grand nombre d'anciennes formes.

Enfin elle ne suit pas de règle absolue.

« Les contradictions abondent d'une page à l'autre, dans une même page et dans une même ligne. La syntaxe est constituée, dans sa forme générale, même avant Rabelais. Mais elle a encore bien des indécisions à cette époque, et ce n'est pas Rabelais qui les aurait jamais résolues. L'indécision de la langue lui est trop commode pour qu'il pense à y rien changer. Archaïsme ou latinisme, il sait que rien ne lui est expressément interdit, qu'il peut parler à sa guise sans risquer de choquer personne, qu'on n'a pas de règle formelle à lui opposer. Rien ne peut lui plaire mieux que cette liberté relative, limitée surtout par la raison et le bon goût de l'écrivain. Il en use sans timidité, mais sans excès d'audace. »

PIERRE ROBERT.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

15 septembre 1894.

Le comte de Paris, fils du duc d'Orléans et petit-fils du roi Louis-Philippe, est mort le 8 septembre à Stowe-House en Angleterre, à cinquante-six ans.

Si on ne comprenait toute la mélancolique résignation d'une vie commencée à neuf ans par une retraite précipitée loin de France et terminée en exil, on serait surpris de l'effacement dans lequel meurt ce prétendant.

Depuis que la loi du 22 juin 1886 lui avait interdit le territoire de la République, le comte de Paris avait erré en Europe et s'était fixé en Angleterre : il semble avoir été amené peu à peu à renoncer à toute action politique effective; à part le manifeste daté du Tréport en 1886, qui se terminait par ces mots: « La République a peur: en me frappant elle me désigne », et celui par lequel il scellait son alliance avec la faction boulangiste, en disant à ses amis : « Ne traitez pas en ennemis ceux qui combattent les mêmes adversaires que vous », les documents adressés par lui à ses fidèles sont devenus de plus en plus rares, les subsides fournis par lui à la presse royaliste de plus en plus restreints.

Cette attitude n'était pas celle d'un prétendant : le comte de Paris, dont on loue les vertus privées, ne fut jamais un homme d'action; il ne semble pas qu'il ait jamais acquis un adepte à sa cause : c'est au point qu'on se demande comment une loi d'exil a pu paraître nécessaire contre un prince aussi peu dangereux pour la République, malgré l'agitation toute de surface dont les fiançailles de la princesse Amélie avec le duc de Bragance furent le prétexte.

Le comte de Paris n'a jamais eu pour lui le sentiment public; le cœur de la France, si prompt pourtant à se donner. La demande de restitution, en 1871, des 45 millions confisqués par Napoléon III, au moment où la patrie était épuisée par la rançon allemande, l'entoura d'une légende d'égoïsme.

La bourgeoisie n'admit pas son abdication en août 1873, à Frohsdorf, entre les mains du comte de Chambord, représentant du droit divin. A ce moment était déjà né le grand courant républicain qui entraîna la masse du pays, indifférent désormais à toute idée monarchique.

On connaît la révocation si justifiée de M. Robin, directeur de l'asile de Cempuis, qui enseignait à ses élèves à aimer l'agglomération politique où le hasard les avait fait naître, tout en leur recommandant, avant d'obéir à leurs chefs militaires en temps de guerre, d'examiner la légitimité des ordres donnés, et de déserter si cette légitimité ne leur paraissait pas entière.

On peut admettre à la rigueur que les parents aient le droit de donner à leurs enfants l'éducation intégrale, neutre ou cléricale, qui leur convient, et les conseillers généraux de la Seine ont le droit d'élever leurs enfants en Normandie, comme grandit un jeune troupeau. Leur sollicitude soustraira probablement ces enfants aux dangers que l'instinct paternel à défaut de morale suffit à montrer. Mais tenter d'un système de coéducation dont aucun père ne voudrait pour sa fille sur des enfants assistés que ne défend la sollicitude d'aucun parent est une entreprise odieuse. C'est la seule et véritable cause du mouvement d'opinion qui a causé la révocation de M. Robin.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31588. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 12 — 4e SÉRIE. — TOME II — 22 SEPTEMBRE 1894

LA QUESTION DE MADAGASCAR

Notre intention n'est pas de revenir sur l'histoire de nos droits et de nos tentatives de colonisation à Madagascar, non plus que de décrire la grande île africaine et ses habitants. A diverses reprises déjà les collaborateurs de la *Revue* ont traité ces questions (1). Mais en présence de la mission que le gouvernement vient de confier à M. Le Myre de Vilers auprès de la reine Ranavolo, et des velléités d'action qui se font jour au sujet de Madagascar, il est utile de préciser quelle est notre situation *actuelle* dans ce pays.

***

Deux instruments diplomatiques fixent l'état de nos droits sur Madagascar : l'un est le traité en 19 articles qui a été signé le 17 décembre 1885 entre l'amiral Miot et M. Patrimonio, ministre plénipotentiaire, au nom de la France, et M. Digby Willoughby, Anglais, au nom de la reine des Hovas ; l'autre est la convention du 5 août 1890 conclue entre la France et l'Angleterre, et qui, tandis que nous reconnaissions le protectorat britannique sur Zanzibar, reconnaissait nos droits — nous n'osons dire notre protectorat — sur Madagascar. Cette convention anglo-française fut peu de temps après acceptée par le gouvernement impérial allemand.

Les Anglais, lorsqu'ils conclurent cette convention, croyaient qu'ils ne nous concédaient que des avantages illusoires, en échange des avantages positifs que nous leur accordions. Ils s'imaginaient que nous ne pourrions jamais exercer d'une manière effective notre suzeraineté sur Madagascar et que la duplicité hova, secondée par l'habileté et la persévérance des missionnaires évangéliques britanniques, nous empêcherait toujours d'être les maîtres en nous réduisant à une situation précaire et presque humiliante.

A considérer les choses dans leur état actuel, ils n'avaient pas fait un mauvais calcul. Mais en présence de la nouvelle attitude que semble vouloir prendre le gouvernement français, ils ne cachent pas leurs craintes. Toutefois ils font contre mauvaise fortune bon cœur, et, à part quelques-uns de ces radicaux impérialistes, du genre de sir Charles Dilke, montrant grand étalage de leur amour pour la France, et toujours prêts à contrecarrer les intentions de notre pays, ils paraissent assez modérés dans leurs appréciations. Un de leurs principaux journaux a exprimé en d'assez bons termes ce qui paraît être le sentiment général : « Nos intérêts commerciaux à Madagascar, l'importance qu'y ont acquise les missions protestantes et aussi les considérations stratégiques relatives à la sécurité de nos possessions sud-africaines ne nous permettent pas d'envisager avec plaisir l'avenir que nous réserve la possession de Madagascar par les Français ; mais il est trop tard pour récriminer : nous avons conclu un marché et nous devons en subir loyalement les conséquences. » C'est peu aimable, mais correct. Et plût à Dieu que les Anglais de Madagascar se fussent toujours bornés à exhaler leur mauvaise humeur d'une pareille façon ! Nous n'en serions sans doute pas alors réduits à entreprendre

(1) Voir la *Revue* des 4 avril 1885, 6 mars 1886, 30 octobre 1886, 12 mai 1888 et 8 avril 1893.

une nouvelle expédition pour ne pas être bafoués par des Hovas à demi barbares.

C'est en effet aux Anglais que nous devons nous en prendre si le traité de 1885 est si insuffisant; c'est encore à eux qu'à juste titre nous reprocherons d'avoir fait tous leurs efforts pour annuler les maigres avantages que nous retirions de ce traité.

Si le gouvernement français fut obligé au mois de décembre 1885 d'accepter une convention aussi obscure et aussi incomplète que celle qui fut signée par l'amiral Miot et M. Patrimonio, il ne faut pas s'en étonner. Nous étions alors en plein dans la période d'agitation anti-coloniale qui suivit l'expédition du Tonkin et surtout l'affaire de Langson. Des élections législatives venaient d'avoir lieu où l'opposition anti-constitutionnelle, après une ardente campagne menée contre les « aventures coloniales », avait failli obtenir la majorité. Au moment même où le traité franco-hova était signé, la Chambre des députés n'adoptait les crédits pour le maintien de notre occupation du Tonkin que par une majorité de quatre voix, et encore cette majorité si faible n'était-elle obtenue que par la défection de trois ou quatre membres de la droite, qui votèrent contrairement à la presque unanimité de leur parti. Il fallait coûte que coûte en finir avec l'affaire de Madagascar, sans nouvelle expédition. Tout ce qu'on put faire fut de réserver l'avenir. La faute était grande. A ce moment-là il eût été beaucoup plus facile et beaucoup moins coûteux qu'aujourd'hui de marcher sur Tananarive et d'établir solidement notre domination. Mais il n'y a pas à revenir sur le passé.

***

S'il fallait résumer en un mot le traité du 17 décembre 1885, on pourrait dire qu'il n'établit pas le protectorat de la France sur Madagascar, mais qu'il permet à la France seule d'établir ultérieurement son protectorat sur cette île, en empêchant les puissances étrangères de conclure une convention consacrant leur domination politique sous une forme quelconque dans un point quelconque de l'île. Et à ce point de vue, il est peut-être heureux que les négociateurs du traité aient rompu avec notre politique traditionnelle en accordant à la reine des Hovas le titre de reine de Madagascar que nous lui avions jusqu'alors dénié. En effet Madagascar n'a jamais été et même aujourd'hui n'est pas réellement unifié. Une peuplade plus hardie et plus rusée que les autres, occupant une excellente position stratégique, le plateau de l'Imerina, les Hovas, a prétendu imposer sa domination à toutes les tribus malgaches, mais celles-ci refusent énergiquement de se soumettre au pouvoir despotique de ces Hovas. Les Anglais ont reconnu depuis longtemps les prétentions des Hovas. La France au contraire avait toujours refusé d'admettre ces réclamations fantaisistes : elle s'était toujours appuyée sur les Sakalaves de la côte, qui eux, de leur côté, aimaient la France et réclamaient sa protection. Pendant toute la période d'hostilités qui précéda le traité de 1885, les Sakalaves furent nos alliés, et si l'on s'était décidé à marcher vers le plateau de l'Imerina et la capitale des Hovas, Tananarive, ils eussent été pour nous des auxiliaires fidèles et précieux.

Les négociateurs du traité de 1885 changèrent tout cela en appelant la reine des Hovas reine de Madagascar, et en lui reconnaissant la possession de l'île entière. En soi c'était une grosse faute politique : les Sakalaves perdaient toute confiance en la parole de la France, et d'alliés dévoués devenaient pour nous des ennemis acharnés; et, comme compensation, nous ne gagnions par la confiance des Hovas. Toutefois il y eut à cette modification de notre politique traditionnelle une raison profonde et qui ne fut pas aperçue tout d'abord. Il était très important, puisque nous ne pouvions à ce moment nous emparer de Madagascar, d'empêcher une puissance européenne de s'établir sur un point de la côte. Si l'indépendance de tous les petits chefs de village sakalaves avait été reconnue, il eût été très facile aux Allemands par exemple de corrompre un de ces chefs et de signer avec lui un traité de protectorat. Cela eût été très grave pour nous, et nous n'eussions pu protester qu'au nom des droits très platoniques que nous possédions sur l'île. En reconnaissant la reine des Hovas comme reine de Madagascar, nous évitions ces inconvénients. D'un autre côté, on espérait que, si l'on se servait des Hovas pour unifier l'île politiquement, il nous serait plus facile de substituer notre administration à une administration déjà organisée et centralisée que de nous implanter auprès de chaque roitelet sakalave en particulier. Mais cette dernière pensée était fâcheuse et nous n'avons pas eu à nous en féliciter.

En échange de cet avantage considérable, les Hovas ne nous accordaient presque rien (si ce n'est pourtant la possession complète de l'excellent port de Diego-Suarez, autour duquel s'est déjà groupée une population considérable et qui est une position commerciale et stratégique de premier ordre). Ils se refusaient à introduire dans le traité le mot de protectorat, et acceptaient tout simplement la *haute domination* de la France. Et cette *haute domination* n'était accompagnée d'aucun moyen de se faire respecter.

Lorsque M. de Freycinet communiqua aux Chambres le texte du traité, il fut obligé d'avouer que ce traité ne mettait aucun moyen d'action aux mains de notre représentant.

Nous avions bien la faculté d'entretenir à Tanana-

rive un résident général et dans quelques autres villes des résidents ou vice-résidents. Mais ces fonctionnaires, avec des titres différents, n'ont pas beaucoup plus de pouvoirs que des ministres plénipotentiaires et des consuls ou vice-consuls ordinaires.

Le résident général a le droit d'être reçu par la reine quand il le lui demande ; mais dans ces audiences il peut tout simplement faire des observations ou donner des conseils. Il n'a nullement le droit d'intervenir dans l'administration intérieure de l'île. Il ne possède aucune ressource financière. Si encore nous pouvions entretenir des garnisons dans la capitale et les principaux ports, le gouvernement hova, sous la pression des soldats, pourrait écouter avec déférence les observations de notre résident. Mais qu'est-ce que l'escorte d'une centaine d'hommes accordée au résident général par le traité et perdue à Tanavarive au milieu de populations hostiles, à plusieurs journées de marche de la côte, par des chemins presque impraticables ?

Nos diplomates auraient pu obtenir quelques avantages d'ordre économique ; c'eût été une satisfaction pour nous, mais nous n'avons pas même pu faire accorder à nos nationaux le droit d'acquérir des terres. La reine de Madagascar est censée maîtresse absolue du sol : les possesseurs de la terre n'en ont que la jouissance perpétuelle. C'est une fiction, mais qui a de fâcheuses conséquences pour nous : les Hovas ne veulent pas admettre que le sol qui appartient à leur reine puisse être profané par une emphytéose perpétuelle concédée à des étrangers. Et le traité a simplement permis aux étrangers en général, et aux Français en particulier de faire des baux emphytéotiques de cent ans.

Quant aux concessions d'ordre commercial, elles ne nous procurent aucun privilège. En effet, la clause de la nation la plus favorisée fait que tous nos concurrents ont part aux avantages qui nous sont accordés. Là comme ailleurs c'est donc au profit des étrangers plutôt qu'au nôtre que nous avons travaillé. Quelques chiffres seuls montreront mieux que tous les raisonnements quelle est la véritable situation.

Les derniers chiffres officiels que l'on possède sont ceux du premier semestre de 1892 : en Afrique comme ici les statisticiens n'ont pas pour habitude de se presser. Le pavillon français a couvert pour quatre cent soixante-dix mille francs de marchandises à l'importation; et quatre cent soixante-dix mille francs à l'exportation; les Anglais, au contraire, ont importé pour huit cent mille francs et exporté pour quinze cent mille ; les Allemands ont importé pour cent soixante-dix mille et exporté pour six cent cinquante mille ; les Américains ont importé pour cinq cent soixante mille et exporté pour cent mille francs de marchandises. Ainsi donc nos commerçants ne profitent presque pas de la suzeraineté nominale que nous exerçons sur Madagascar. Le montant des affaires qu'ils font avec les Malgaches atteint à peine la somme des frais inscrits annuellement au budget des Affaires étrangères sous la rubrique « Madagascar », sommes qui s'élèvent au chiffre de six cent soixante mille francs.

Nous possédons là-bas quelques bureaux de poste et nous exerçons un certain contrôle sur les douanes par les agents du Comptoir national d'escompte, qui a pris la suite des affaires du Comptoir d'escompte, auprès duquel le gouvernement hova avait emprunté quinze millions, portant intérêts à 6 p. 100 et remboursables en vingt-cinq annuités. Cet emprunt étant garanti par le produit des douanes, c'est là l'origine du contrôle douanier dont nous parlons.

On a fait aussi quelque bruit autour de l'institution de tribunaux français à Tamatave, Tananarive et Majunga. D'abord il convient de dire que seul le tribunal de la première de ces villes a été installé. Puis les tribunaux français n'ont ou n'auront à connaître, au civil comme au criminel, que des contestations entre Français, ou des crimes et délits commis par les Français. Les Malgaches demeurent soumis aux lois et aux tribunaux hovas; les étrangers, Anglais, Américains, etc., sont toujours justiciables de leurs consuls, comme nos nationaux l'étaient autrefois de nos résidents. L'installation de tribunaux français donne aux citoyens français l'assurance d'être jugés par des hommes plus expérimentés en droit que ne le sont généralement les résidents ou les consuls; mais au point de vue de l'extension de notre influence cette création est absolument nulle.

Nous en arrivons à la seule prérogative un peu précise qui découle du traité de 1885 : c'est celle d'après laquelle notre résident général « préside aux relations extérieures de Madagascar ». Le texte français s'exprime en termes parfaitement clairs ; mais il paraît que le texte hova n'est pas tout à fait conforme au texte français, et que le mot qui est censé traduire « préside » signifie plutôt « contemple, » ou bien « a connaissance de ». C'est-à-dire que le gouvernement aurait tout simplement à tenir au courant de ses négociations avec l'étranger notre résident général, sans que ce dernier ait jamais à être consulté sur les décisions à prendre. Et depuis neuf ans, trois résidents généraux se sont succédé à Tananarive sans jamais avoir pu se mettre d'accord avec le gouvernement hova sur le texte exact du traité. Dès l'année 1887, la contestation commença à propos de l'*exequatur* demandé par un nouveau consul des États-Unis. La ténacité du premier ministre hova eut raison de l'énergie de M. Le Myre de Vilers, dont la transaction ne fut pas d'ailleurs acceptée par le gouvernement français. La

convention d'août 1890, entre la France et l'Angleterre, qui fut suivie de la convention identique entre la France et l'Allemagne, oblige ces deux nations à demander l'*exequatur* par l'intermédiaire de notre résident général. L'Angleterre a évité jusqu'ici les conséquences de cette convention en faisant se succéder les intérimaires aux intérimaires. L'Allemagne, au contraire, a voulu agir conformément au traité. Son consul a demandé l'*exequatur* par l'intermédiaire du résident général. Le gouvernement hova a refusé d'accepter cette demande. De telle sorte que ni M. Bompart, ni M. Larrouy, les résidents généraux qui ont succédé à M. Le Myre de Vilers, n'ont été plus heureux que ce dernier, et que nous en sommes toujours au même point faute de moyens de coercition suffisants pour vaincre l'obstination rusée du premier ministre. Aussi ce dernier, voyant que, sur les articles les plus importants et les plus clairs du traité, il a gain de cause, ne se gêne-t-il plus, et agit-il en pleine indépendance, comme si la *haute domination* de la France était non avenue. Les commerçants français sont pillés et assommés, les soldats de l'escorte française sont attaqués et insultés dans les rues de Tananarive, sans que les coupables soient inquiétés ni même recherchés. Des armes européennes perfectionnées sont introduites dans l'île. A la fin de l'année dernière, M. Develle, alors ministre des Affaires étrangères, interdit l'importation de ces armes à Madagascar. Mais il n'est pas possible avec quelques petits bateaux d'empêcher la contrebande dans un pays plus étendu que la France... Cette défense n'a donc eu aucun effet.

*
* *

Le premier ministre Rainilaianivony, que nous trouvons toujours en face de nous, est beaucoup plus puissant que son titre pourrait le faire supposer. Son pouvoir est plus complet que l'était celui de Bismarck, par exemple, ou bien du cardinal de Richelieu. Sa situation pourrait être comparée à celle des maires du palais au déclin de la dynastie mérovingienne, ou à celle du shogun au Japon en face du mikado avant la révolution de 1860. C'est un véritable souverain, dont la dynastie est rivale de la dynastie royale. Et il ajoute encore à ses titres celui de mari de la reine. Cette dernière est donc sous sa domination absolue. Elle ne compte que comme symbole. Le véritable roi des Hovas est le premier ministre. Il a pour alliés dans sa lutte contre nous les missionnaires britanniques, qui appartiennent à la secte des indépendants et qui ont fondé l'église autonome de Madagascar. Leur chef est un certain Parret, photographe en même temps que clergyman. Par leurs catéchistes indigènes, par leurs maîtres d'école, ils ont un point d'appui dans chaque village. La population hova presque tout entière est censée convertie à leur secte, bien qu'elle ait conservé la plupart des superstitions indigènes. Ces missionnaires reçoivent d'Angleterre des subsides considérables.

Les missionnaires catholiques, qui sont tous des jésuites français, sont incapables de lutter d'importance avec les protestants. Ils font ce qu'ils peuvent pour répandre notre langue et notre influence, mais ils n'ont pas cent mille fidèles, et le gouvernement français ne leur alloue que vingt mille francs par an. Ce qui n'empêche pas le premier ministre et les indépendants de les englober dans la haine commune où ils confondent tous les Français.

La situation qui nous est faite est donc humiliante et ridicule. Cela est d'autant plus fâcheux que Madagascar, si notre domination y était solidement établie, deviendrait, avec l'Algérie, la plus importante de nos possessions extra-européennes. Elle joint en effet la richesse, la fertilité à l'étendue. Il y a des régions malsaines sur la côte, mais elles pourraient être assainies; sur les hauts plateaux le climat est au contraire salubre, et notre race s'y acclimaterait très bien, comme le prouve l'exemple de la Réunion et de Maurice, situées à peu près sous la même latitude.

*
* *

Le gouvernement français paraît enfin décidé à sortir de la période de longanimité, pour parler haut et clair.

L'année dernière, le lieutenant-colonel d'infanterie de marine de Beylié a été chargé par le ministère de la Marine d'explorer les routes qui vont de la côte est et de la côte ouest à Tananarive. La plus courte est celle qui part de Tamatave et qui a environ trois cents kilomètres de longueur; mais elle est bien accidentée et doit franchir une altitude de 1 400 mètres par des sentiers abominables.

La route partant de Majunga sur la côte ouest est dans un pays beaucoup plus facile : on pourrait faire par eau sur la Betsibaka un tiers du chemin; mais dans les deux autres tiers le pays est déboisé, peu peuplé et sans ressources. Il faudrait tout emporter comme vivres et même le combustible, ce qui rendrait nécessaires d'immenses convois pour une petite armée de quinze à vingt mille hommes. Car il faut absolument compter sur ce chiffre si l'on veut tenter une expédition sérieuse et éviter toute surprise. Le système des « petits paquets » nous a trop coûté dans d'autres circonstances pour que notre gouvernement soit tenté de recommencer d'aussi fâcheuses expériences. Il est d'ailleurs entendu que les corps africains fourniraient une part aussi considérable que possible du contingent.

Toutefois, avant d'en venir à entreprendre une expédition, le ministre a voulu faire une dernière ten-

tative de conciliation auprès du gouvernement hova. Il a confié une mission à M. Le Myre de Vilers, dont le récent succès à Siam a prouvé une fois de plus l'habileté diplomatique. Mais les personnes qui connaissent Madagascar et les Hovas ne croient pas à la réussite des négociations que l'on va tenter à Tananarive. Et s'il faut s'en rapporter à certaines indiscrétions, M. Le Myre de Vilers serait parti plein de scepticisme sur l'utilité de sa mission. Il aurait recommandé de tout préparer pour une expédition rapide, de telle sorte que nos troupes puissent débarquer à Diego Suarez ou à Tamatave un mois après son arrivée à Tananarive. Tout le monde en est convaincu, les Hovas ne se rendent qu'à la force : qu'on ait donc recours à la force une fois pour toutes et qu'on établisse un régime de protectorat sérieux comme celui qui existe au Tonkin ou mieux en Tunisie. S'il est nécessaire même, qu'on se débarrasse de la dynastie et de l'organisation hova, et que l'on établisse notre gouvernement direct comme en Algérie ou en Cochinchine.

Si l'on ne veut pas en venir à cette solution, il ne reste qu'à retirer nos résidents, avec leur escorte, car l'argent que nous dépensons pour les entretenir à Madagascar est de l'argent perdu et une bonne reculade sera encore moins préjudiciable au prestige de notre pays qu'une perpétuelle posture humiliée devant une poignée de barbares sans foi ni loi, dont nous sommes la risée en présence de l'Europe étonnée mais satisfaite.

X.

EN DÉTRESSE

Fantaisie.

PERSONNAGES : UN MONSIEUR. — UNE DAME.

Décor : Un paravent. — Accessoires indispensables : Une banquette, une lanterne. — Costumes : Une toilette de bal, un habit noir.)

Le paravent représente l'intérieur d'un ascenseur. — Au fond, la banquette. En haut, accrochée au mur, une lanterne allumée. Comme complément de la mise en scène, pour les personnes qui ne regardent pas à la dépense, on peut ajouter, à portée de la main des artistes, une fausse corde de tirage et une fausse plaque de boutons d'arrêt. Au lever du rideau, le monsieur et la dame sont assis sur la banquette, face au public. Le monsieur a gardé sur son habit noir son paletot ouvert et tient son chapeau mécanique à la main. La dame est enveloppée dans une élégante sortie de bal qui la couvre tout entière, et sa tête se trouve à moitié encapuchonnée dans une mantille. L'ascenseur monte.

SCÈNE UNIQUE

LA DAME, *à elle-même, lorgnant le monsieur.* — Très bien, ce monsieur.

LE MONSIEUR, *à lui-même, lorgnant la dame.* — Très distinguée, cette dame. (*Un silence prolongé. L'ascenseur monte toujours.*)

LA DAME, *polie, avec un petit mouvement de tête gracieux.* — Je vous remercie, Monsieur.

LE MONSIEUR, *empressé.* — Il n'y a pas de quoi, Madame...

LA DAME. — Si... l'ascenseur était déjà en marche.

LE MONSIEUR. — Oh! si peu...

LA DAME. — Du tout; vous touchiez déjà l'entresol, lorsque vous êtes redescendu me chercher...

LE MONSIEUR. — C'était la politesse la plus élémentaire... C'est moi, au contraire, Madame, qui vous dois des remercîments pour avoir bien voulu m'autoriser à faire le voyage en même temps que vous.

LA DAME. — C'était bien le moins, Monsieur. Ici, il ne saurait y avoir de compartiments de dames seules. (*Le monsieur incline la tête en manière d'assentiment et sourit. Nouveau silence.*)

LA DAME. — Vous avez bien poussé le bouton du quatrième?

LE MONSIEUR. — Oui, du quatrième, comme vous me l'aviez dit. Je vais moi-même au quatrième, d'ailleurs.

LA DAME. — En effet, je le supposais. Votre toilette de soirée... comme la mienne.

LE MONSIEUR. — Oui... chez les Chateauminar. (*Un temps.*)

LA DAME. — Il est onze heures passées. Nous serons les derniers. Ma voiture n'avançait pas.

LE MONSIEUR, *aimable.* — Je n'ose pas déplorer ce retard.

LA DAME, *flattée malgré elle, à part.* — Très distingué, ce monsieur.

LE MONSIEUR, *à part.* — Très bien, cette dame. (*Un temps.*)

LA DAME. — Cet ascenseur monte avec une lenteur désespérante.

LE MONSIEUR, *d'un air entendu.* — C'est l'ancien système, l'ascenseur hydraulique. On les fait maintenant à l'électricité. C'est très supérieur et beaucoup plus simple comme mécanisme.

LA DAME, *à part.* — Ce doit être un ingénieur.

LE MONSIEUR. — Nous faisons chaque jour dans la science de nouveaux progrès. Où nous arrêterons-nous?

LA DAME. — Au quatrième. (*Le monsieur incline la tête d'un air approbateur et sourit. Même jeu que précédemment. Un temps.*)

LE MONSIEUR. — Nous doublons maintenant le cap de l'Entresol.

LA DAME. — Encore trois étages. (*D'un air profond.*) Comme on fait les maisons hautes aujourd'hui.

LE MONSIEUR. — C'est pour qu'elles puissent contenir plus d'appartements. Les propriétaires tiennent à obtenir un rendement maximum; l'argent rapporte si peu d'intérêts.

La dame, *à part, après avoir approuvé de la tête, d'un air poli.* — Non, c'est un financier.

Le monsieur, *qui s'est levé et a regardé en l'air.* — C'est curieux!

La dame, *qui s'est levée également et a regardé dans la même direction.* — Qu'est-ce qui se passe?

Le monsieur. — On dirait que nous ralentissons.

La dame. — Tirez sur la corde.

Le monsieur, *qui a fait le mouvement indiqué.* — Il me semble que nous repartons.

La dame. — Oui... nous dépassons le premier. (*Ils se rasseyent tous les deux. Nouveau silence.*

Le monsieur. — Ces Chateauminar sont d'excellentes gens.

La dame. — Tout à fait.

Le monsieur. — Tiens?... On dirait des accords de piano.

La dame. — C'est sans doute la maîtresse de maison qui va chanter son grand air...

Le monsieur. — *Henri VIII.*

La dame, *appuyant sur le mot.* — Naturellement.

Le monsieur. — Elle le chante avec passion.

La dame. — Elle a surtout la passion de le chanter.

Le monsieur. — Entendez-vous les éclats de voix d'Anne de Boleyn. C'est amusant, pour les voisins qui tiennent à dormir, d'habiter dans des casernes pareilles, avec ces murs de papier mâché.

La dame. — Oui... Ça laisse passer l'air.

Le monsieur, *avec feu.* — Ah! charmant! charmant! (*A part.*) C'est une femme d'infiniment d'esprit.

La dame. — Bon, voici l'ascenseur qui s'arrête encore.

Le monsieur. — Oh! ne le poussons pas!... Il attend peut-être pour remonter qu'Henri VIII ait tué Catherine.

La dame. — Je n'entends plus rien. Il doit l'avoir tuée. Tirez fort; notre arrivée arrêtera peut-être la musique.

Le monsieur, *tout en faisant des efforts désespérés pour faire monter l'appareil.* — Je ne m'explique pas... Nous sommes arrêtés complètement maintenant.

La dame, *se levant à nouveau.* — Qu'est-ce qui est arrivé?

Le monsieur. — Pas nous. Et j'ai même peur que nous n'arrivions jamais... J'ai beau faire jouer tous les ressorts et boutons... Rien n'y fait.

La dame. — Laissez-moi essayer.

Le monsieur. — Volontiers. (*Il cède sa place à la dame et la regarde opérer. A part, après un temps.*) Des bras charmants. Elle doit être jolie. Sa mantille lui cache la figure... C'est dommage.

La dame. — Il y a quelque chose de cassé dans l'appareil.

Le monsieur. — Je le crains.

La dame. — Il faudrait appeler.

Le monsieur. — Il faudrait surtout nous faire entendre. Et nous sommes loin du concierge qui dormait déjà à moitié tout à l'heure.

La dame. — Mais, là-haut... les Chateauminar... il n'y a qu'un étage qui nous sépare de chez eux...

Le monsieur. — Peut-être... On ne fait pas de musique, justement... (*Il ouvre la bouche et se prépare à lancer un appel désespéré, mais il s'arrête aussitôt.*) Aïe... Entendez-vous! (*Chantant, malgré lui, avec rage.*)

Anne, ma bien-aimée,
N'entends-tu pas...

La dame, *oubliant la situation et conquise tout de suite.* — Ah! mais vous avez une voix superbe!

Le monsieur, *flatté et modeste.* — Non... un petit filet...

La dame, *d'un ton décidé.* — Enfin, il faut prendre une décision.

Le monsieur. — Rien de plus facile que de la prendre. Le difficile sera de l'exécuter.

La dame. — Des gens vont pourtant monter encore pour la soirée.

Le monsieur. — C'est qu'il n'est pas loin de onze heures et demie maintenant... Et nous étions des derniers à venir.

La dame, *qui commence à s'alarmer.* — Mais les autres locataires?

Le monsieur. — Je connais la maison. Tous des couche-tôt... Cependant, chut! Écoutez... J'entends des pas dans le vestibule. On remue là-dessous... C'est quelqu'un qui va faire descendre l'ascenseur.

La dame, *avec joie.* — Nous sommes sauvés! (*Un temps. Le monsieur et la dame, debout tous deux, attendent avec anxiété.*)

Le monsieur. — Eh bien, nous ne bougeons pas!

La dame. — Appelez!

Le monsieur, *se penchant tant bien que mal à l'extérieur et appelant.* — Eh! là-bas!... Nous sommes enfermés! (*Il écoute et parle tour à tour.*) Vous dites?... Vous êtes le concierge?... — Oui. — Eh bien, faites-nous descendre. — Quoi? Il n'y a plus d'eau dans le réservoir pour faire fonctionner l'appareil? Tirez sur la corde. — Impossible! — Pourquoi?... (*A la dame.*) Il dit qu'il faut prévenir la Compagnie des Eaux.

La dame. — Mais qu'on y coure! Ça devrait déjà être fait!

Le monsieur, *à la dame.* — Attendez... (*Il se penche, écoute et revenant à la dame.*) Les bureaux de la Compagnie ne seront ouverts que demain matin.

La dame, *prenant la place du monsieur et parlant à son tour au dehors.* — Alors, si l'on ne peut nous faire descendre, qu'on nous fasse monter! — Quoi?

Impossible aussi? (*Revenant au monsieur.*) Mais c'est épouvantable!

LE MONSIEUR, *reprenant la place de la dame et criant.* — Vous n'avez pas le droit! Je vais me plaindre!

LA DAME. — Mais nous ne pouvons pourtant pas passer la nuit ici tous les deux!

LE MONSIEUR, *à la dame, après un nouveau colloque avec le concierge.* — Il dit qu'il n'y a rien à faire. Arrêt complet. Ça ne peut plus ni monter ni descendre.

LA DAME. — J'espère, Monsieur, que vous n'allez pas laisser partir cet homme comme cela. Qu'il s'arrange! Qu'il réveille le Directeur de la Compagnie! Qu'il réveille les ouvriers! Qu'il réveille tout le monde! Mais qu'il nous sorte de là!

LE MONSIEUR. — Mais certes, Madame... Je vais insister... Je vous le promets... Je comprends tout l'ennui d'une situation aussi... tellement... Je le comprends... (*Aimable.*) Je ne le partage pas... Mais je le comprends... (*Criant au dehors avec énergie.*) Non! non!... Ça ne se passera pas comme cela! Arrangez-vous! Vous n'avez pas le droit!... (*Après avoir écouté, à la dame, et d'un air navré.*) Il me répond qu'il n'y a rien à faire et que si j'étais le propriétaire lui-même, ça n'y changerait rien...

LA DAME, *se laissant tomber sur la banquette.* — C'est épouvantable, ce qui m'arrive là!

LE MONSIEUR. — En tout cas, c'est... Comment dirais-je pour trouver un mot qui dépeigne exactement la situation... C'est... inattendu.

LA DAME, *avec colère.* — Et c'est de votre faute, tout cela, Monsieur.

LE MONSIEUR. — A moi, Madame?

LA DAME. — Parfaitement. Si vous n'aviez pas fait l'aimable avec moi en faisant redescendre l'ascenseur à mon intention, rien de tout cela ne serait arrivé.

LE MONSIEUR. — Je ne vois pas... Ça n'aurait pas empêché l'appareil de rester en panne.

LA DAME. — Oui, mais c'est vous seul qui vous seriez trouvé dedans.

LE MONSIEUR, *avec une naïve spontanéité.* — C'est vrai, mais tout seul, je me serais bien ennuyé!

LA DAME. — Si vous comptez sur moi pour vous distraire!

LE MONSIEUR. — Je vous en prie, Madame... ne vous fâchez pas. Vous vous montez!... Vous vous montez!...

LA DAME. — Si c'était seulement jusqu'à l'étage supérieur.

LE MONSIEUR. — Allons! voici que vous plaisantez, Madame... Vous êtes calmée.

LA DAME, *commençant à sourire.* — Il le faut bien.

LE MONSIEUR. — Voyons... C'est un ennui... Mais enfin, il faut se faire une raison... Une nuit de captivité et pas davantage. Songez à Latude, Madame.

LA DAME. — Ce n'est pas seulement cela, Monsieur. Mais c'est ce tête-à-tête obligatoire avec vous... Il y a là quelque chose de... de choquant.

LE MONSIEUR. — Eh! laissez-moi croire, Madame, que vous avez vu tout de suite à qui vous aviez affaire. Vous n'avez pas supposé un seul instant, je pense, que je pusse songer à tirer parti d'une situation... aussi... avantageuse, pour me permettre la moindre privauté à votre égard. Au contraire, Madame... Aussi résolu, entreprenant, eussé-je été vis-à-vis de vous... sur la terre ferme... aussi réservé, timide même, suis-je décidé à me montrer à cette heure Soyez sans crainte, Madame... Vous êtes sous ma sauvegarde.

LA DAME. — Je vous remercie, Monsieur... me voici plus tranquille. (*A part.*) Il parle avec facilité. Je crois décidément que c'est un avocat.

LE MONSIEUR. — Ai-je besoin d'ajouter, Madame, que je suis tout à votre service?

LA DAME. — Pour quoi faire, Monsieur?

LE MONSIEUR. — Pour vous aider, si vous le désirez, à prendre quelques arrangements pour la nuit!

LA DAME. — Trop aimable... Mais je ne vois trop comment. (*A part.*) Pense-t-il que je vais, devant lui, mettre mes cheveux en papillotes?

LE MONSIEUR. — Si vous souhaitez dormir, vous pouvez vous étendre sur la banquette...

LA DAME. — Et vous?

LE MONSIEUR. — Oh! moi, je resterai debout, ou bien je me coucherai sur le plancher, comme sur un lit de camp... On dort très bien ainsi.

LA DAME, *à part.* — Je me trompais... C'est un militaire. (*Haut.*) Non, Monsieur... Je n'accepte pas un tel sacrifice... Occupons chacun notre part de banc.

LE MONSIEUR. — Soit, chacun sur le bout du banc.

LA DAME. — C'est cela... et en appuyant nos têtes à la paroi qui, par bonheur, est rembourrée, nous jouirons encore d'un repos relatif. (*Elle s'enfonce sur la banquette et appuie sa tête contre le paravent.*) Bonsoir, Monsieur.

LE MONSIEUR. — Vous songez à dormir?

LA DAME. — Oui, Monsieur... Sous votre sauvegarde.

LE MONSIEUR. — Bonne nuit, Madame. (*Un silence. La dame dort. Le monsieur, assis à côté, dans la même posture, mange la pomme de sa canne.*)

LE MONSIEUR, *à lui-même, après un moment.* — Je ne m'amuse pas beaucoup, moi. (*Il regarde la dame.*) Elle dort déjà. Drôle d'idée!... Nous aurions pu faire un brin de conversation. Ça nous aurait aidés à passer le temps... et peut-être aurais-je pu, tout en restant l'homme du monde que je suis, risquer quelques politesses qui eussent fait leur effet... Mais allez donc faire votre cour à une femme qui dort. La moindre déclaration se change tout de suite en tentative. En fermant les yeux, elle me fermait la bouche. C'est très malin ce qu'elle a fait là... (*Un*

temps.) Elle dort gracieusement. Respiration douce, régulière. Elle doit savoir qu'elle a le sommeil aimable... Sans cela, elle ne se serait pas risquée... Mais, avec tout cela, je n'ai pas encore pu la bien regarder... Est-elle jolie seulement? Ah! sa mantille s'est défaite un peu... C'est là l'occasion... (*Il la contemple.*) Oh! charmante! charmante!... Des cheveux!.. un front! un nez! une bouche!.. Tout y est! (*Se reculant brusquement.*) Allons! allons! du calme! N'oublions pas qu'elle est sous ma sauvegarde. (*La regardant de nouveau.*) Délicieuse créature, tout de même! Et quand je pense qu'il y a là-haut, chez les Chateauminar, une jeune veuve à qui l'on doit me présenter en vue d'un mariage. Une jeune veuve qui m'attend... (*Rêveur.*) Ah! si Mme de Castelmajoux se trouvait être aussi bien que cette personne!.. je crois que je ne ferais ni une ni deux... (*Un temps.*) Quelle vilaine idée elle a eue là de s'endormir, ma jolie camarade de captivité! (*Un temps.*) Décidément, on ne s'amuse pas ici... C'est plutôt languissant comme soirée. (*Il bâille.*) Tiens! le sommeil serait-il contagieux? (*Il bâille encore.*) Une tasse de café noir, voilà qui ferait bien mon affaire... (*A moitié endormi et dans un nouveau bâillement*) très noir... et avec beaucoup de sucre... (*Il s'endort tout à fait.*)

La dame, *se réveillant, à elle-même.* — Est-ce que j'ai dormi vraiment? Mais oui, puisque j'ai rêvé. J'ai rêvé que j'étais dans un ascenseur qui ne s'arrêtait plus et j'arrivais ainsi jusqu'au ciel... Là-haut, M. de Chateauminar, déguisé en chérubin, me faisait accueil en chantant un air d'*Henri VIII.* — Moi qui voulais seulement faire semblant de dormir... par prudence... J'ai peur!... Qu'est-ce qui a pu se passer pendant mon sommeil. (*Voyant le monsieur qui dort.*) Voici qui me rassure... Mon compagnon a fait comme moi. Brave garçon! Il a voulu par son sommeil témoigner de ses intentions honnêtes et désintéressées. Serait-il bête? (*Le regardant avec attention.*) Non... la physionomie est intelligente... Un air de distinction... et puis il dort avec une élégance silencieuse... Il doit le savoir... Sans cela, il n'aurait pas osé affronter mon réveil. (*Un temps.*) Quelle heure est-il? C'est ennuyeux de ne pas savoir l'heure. Ah! mais... je commence à m'ennuyer beaucoup ici. (*Un silence.*) Il est sans gêne, ce monsieur, de dormir ainsi. Sa conversation, qui n'est pas dénuée d'agrément, m'aurait aidée à tuer le temps. (*Un nouveau silence.*) Si ça continue ainsi jusqu'à demain matin, ça va être gai. (*Elle se remue sur son banc.*) Moi qui ai toujours eu horreur du silence et de l'immobilité, me voici logée selon mes goûts. (*Un temps.*) Décidément j'avais tort de craindre quelque entreprise de la part de mon voisin. Il est d'une sagesse exemplaire. Ce ne doit pas être un homme marié. (*Un temps.*) C'est effrayant ce que je m'ennuie. (*Elle tousse doucement.*) Hum!... (*Regardant le monsieur.*) Il ne bougera pas... C'est inconvenant, un sommeil pareil! (*Elle tousse plus fort.*) Hum!

Le monsieur, *réveillé en sursaut.* — Hein? Quoi? qu'est-ce qu'il y a? Tout le monde descend?

La dame. — Je le voudrais, Monsieur...

Le monsieur, *se remettant.* — Je vous demande pardon... J'avais cru entendre...

La dame. — Vous avez dû rêver.

Le monsieur. — En effet, j'ai dormi... Je vous adresse mes excuses... Vous étiez assoupie, de votre côté... la conversation languissait. Alors... (*A part.*) Pourvu que mon sommeil ne m'ait pas trop dépoétisé...

La dame. — Vous avez l'heure?

Le monsieur. — Parfaitement. (*Il regarde sa montre.*) Tiens! ma montre est arrêtée.

La Dame. — Tout s'arrête aujourd'hui. C'est ennuyeux de ne pas savoir l'heure... Nous n'avions plus que cette dernière communication avec le monde...

Le monsieur. — C'est vrai... Nous vivons maintenant en dehors du temps et de l'espace... C'est le vide... C'est le néant.

La dame. — C'est épouvantable, cette situation!..

Le monsieur. — Oui... Un tunnel sans fin...

La dame. — Il doit être tard, n'est-ce pas?

Le monsieur. — Hélas! Dieu seul le sait, Madame... et j'ai bien peur qu'il ne veuille pas nous le dire. (*Vivement.*) Mais j'entends du bruit.

La dame. — Oui, il semble qu'on descende l'escalier.

Le monsieur. — C'est la soirée Chateauminar qui s'en va.

La dame. — Si nous appelions?

Le monsieur. — Pour quoi faire? Puisqu'on ne peut pas nous décrocher.

La dame. — Pour qu'on sache que nous sommes là.

Le monsieur, *il se met en devoir d'appeler, mais s'arrête.* — Trop tard. Entendez-vous... La porte d'entrée vient de se refermer. Tout le monde est parti.

La dame. — Allons! le sort en est jeté. Nous voici seuls tous les deux.

Le monsieur. — Oui, pour la nuit entière, ignorés de tous et perdus dans notre isolement!

La dame. — C'est effrayant!

Le monsieur. — Ah! ce n'est pas pour me vanter, Madame... Mais vous avez de la chance d'avoir affaire à un galant homme... Et bien d'autres, à ma place...

La dame, *qui commence à s'inquiéter.* — Monsieur...

Le monsieur. — Car il faut bien avouer qu'il est pénible pour moi... jolie comme vous êtes... et d'une beauté si piquante...

La dame. — Mais, Monsieur... (*A part.*) Il m'effraye... Je l'aimais mieux quand il dormait.

LE MONSIEUR. — Oui... Tantale lui-même pourrait me rendre des points... Vous sentir si près de moi, vous admirer comme je le fais... être sûr de l'impunité, quoi que je tente...

LA DAME. — N'achevez pas, Monsieur! Faut-il vous rappeler votre promesse? Je suis sous votre sauvegarde, m'avez-vous dit.

LE MONSIEUR. — C'est vrai, tout à l'heure... avant de vous avoir regardée... Mais pendant votre sommeil j'ai pu vous contempler à mon aise... Ah! Madame! Quels yeux! Quelles dents!

LA DAME. — Mais puisque je dormais, Monsieur, en admettant que j'eusse la bouche ouverte, ce que je ne crois pas... j'avais tout au moins les yeux fermés.

LE MONSIEUR. — Mais à présent, vous les ouvrez, Madame, ces yeux... vous les montrez, ces dents...

LA DAME, *à part.* — Il me fait peur. Tâchons de le calmer. (*Haut.*) Vous êtes un homme d'honneur, Monsieur... Songez que je suis sans défense... à votre merci.

LE MONSIEUR. — Eh! c'est justement cela, Madame, Je me dis: Quel dommage que je ne sois pas homme à en profiter... Je maudis ma conscience.

LA DAME. — Ne regrettez pas, Monsieur, des sentiments qui vous honorent. Cette aventure qui nous arrive n'est pas banale.

LE MONSIEUR. — Oh! certes non!

LA DAME. — Plus tard, vous serez amené sans doute à vous la remémorer.

LE MONSIEUR. — Chaque fois que je reprendrai l'ascenseur, c'est fatal.

LA DAME. — Et songeant à votre délicatesse passée vous pourrez vous dire...

LE MONSIEUR. — ... J'ai été bête.

LA DAME. — C'est cela... (*Se reprenant.*) Non... Qu'est-ce que je dis? Au contraire. Enfin, je serai la première moi-même à rendre hommage à votre tact, à votre discrétion, à vous savoir gré de votre façon d'agir.

LE MONSIEUR. — Ah! Madame! gagner votre sympathie serait pour moi la meilleure récompense de ma neutralité. Je veux bien essayer... Que faut-il faire?

LA DAME. — Supposer que nous sommes dans un salon... et parler de choses et d'autres...

LE MONSIEUR. — A vos ordres. (*Après un temps, avec effort.*) Allez-vous souvent au théâtre, Madame?

LA DAME. — Oui, Monsieur, souvent.

LE MONSIEUR. — Et aux courses?

LA DAME. — Non, Monsieur... pas souvent. (*A part.*) Parlons comme lui... (*Haut.*) Beau temps, n'est-ce pas? Le baromètre remonte.

LE MONSIEUR, *à part.* — Elle a raison; je suis stupide. (*Haut.*) Vous vous moquez, Madame, mais cela me semble si difficile de tenir avec vous une conversation indifférente. Je me vois obligé d'arrêter sur mes lèvres les compliments qui s'y précipitent. — Il y a encombrement.

LA DAME. — Eh bien, donnez-leur la liberté, à ces compliments... Je n'en suis pas ennemie positivement et pourvu qu'ils s'allient à une forme respectueuse, vous pouvez marcher. (*A part.*) Il faut rendre les rênes, si l'on ne veut pas que le cheval s'emporte.

LE MONSIEUR. — Ah! voilà qui est gentil. Du reste, si vous jugiez que j'aille trop loin, vous n'auriez qu'à me faire signe.

LA DAME. — C'est cela, j'appuierais sur le bouton d'arrêt.

LE MONSIEUR. — Ah! Madame! quel aimable à-propos... et joint à tant de beauté. Votre mari doit être bien heureux!

LA DAME, *sur un ton grave.* — Je l'espère, Monsieur; s'il est vrai qu'une existence toute de noblesse et bien remplie doive appeler le bonheur définitif.

LE MONSIEUR. — Pauvre homme. Il vous attend ce soir sans doute. Il s'inquiète?

LA DAME. — Il ne s'inquiète plus de rien à l'heure présente.

LE MONSIEUR. — Ah! (*A part.*) Un ménage désuni sans doute. (*Haut.*) Tant mieux pour lui, car s'il vous avait attendue ce soir, il eût été dans des transes mortelles.

LA DAME. — En effet; c'est mortelles qu'il faudrait dire... puisqu'il est mort.

LE MONSIEUR, *très ennuyé.* — Ah! pardon, Madame, d'avoir rappelé... (*Cherchant à se rattraper.*) Croyez bien... Une si cruelle douleur... Mes sentiments de condoléance...

LA DAME. — Voici cinq ans que je l'ai perdu.

LE MONSIEUR. — Cinq ans! (*Cherchant quoi dire.*) Comme le temps passe!

LA DAME. — Pas pour moi, Monsieur Depuis ce cruel malheur, jamais les années ne m'ont paru si longues.

LE MONSIEUR, *vivement.* — C'est ce que je voulais dire...

LA DAME. — Et vous, Monsieur, personne ne vous attend? Personne ne s'inquiète de votre absence?

LE MONSIEUR. — Hélas, non!

LA DAME. — Vous êtes veuf aussi?

LE MONSIEUR. — Même pas. Je suis garçon.

LA DAME. — Ne vous plaignez pas. Il paraît que c'est un métier fort agréable.

LE MONSIEUR. — C'est ce que je me dis à certains moments quand je vois un mari affublé d'une femme laide ou embarrassé d'une trop jolie. Mais parfois je pense tout le contraire... En ce moment, par exemple...

LA DAME. — Évidemment. La présence à vos cô-

tés, dans un ascenseur bien clos, d'une femme jeune encore et pas trop laide, excite en vous des idées... mettons matrimoniales... pour rester convenable. Mais il vous suffira d'une minute de réflexion pour vous en défaire. Ou bien vous êtes marié... avec une autre que moi... et vous voici, sous peine de manquer doublement à vos devoirs, dans l'impossibilité de me faire seulement ce petit doigt de cour qui, sans porter à conséquence, vous aide à passer le temps. Ou bien c'est vous qui êtes mon mari et alors je vous donne à penser si l'idée pourrait vous venir de profiter de ce naufrage en l'air pour vous montrer aimable. Vous ne cesseriez pas de bougonner... Vous prendriez la meilleure place sur la banquette... Vous auriez déjà ronflé... (car tous les hommes ronflent dès qu'ils sont des maris) et, sans songer à vous mettre à mes pieds... vous auriez plutôt même enlevé vos bottines.

Le monsieur. — Peut-être.

La dame. — Allez! ne regrettez pas votre liberté. C'est elle qui vous permet de marcher dans la vie avec l'illusion d'un bonheur futur... et le bonheur qu'on espère trouver, c'est généralement le seul qu'on trouve jamais.

Le monsieur. — Ah mais! voici de la philosophie ou je ne m'y connais pas! Et il est merveilleux que de si grandes idées puissent sortir d'une aussi petite bouche. Alors, vous n'êtes pas pour le mariage, Madame?

La dame. — Pour la femme, oui. C'est ça qui lui procure la liberté. Pour l'homme, non... C'est ce qui la lui enlève.

Le monsieur. — Je ne vous conseille pas de répandre cette vérité... Car enfin... si les hommes éclairés sur ce qui les attend entendaient désormais s'abstenir, je ne vois pas trop comment les femmes...

La dame. — Eh! Monsieur, les sages conseils n'y feront jamais rien... et voilà pourquoi on peut les donner sans crainte. Les hommes seront toujours disposés à faire une sottise.

Le monsieur. — Et la faute à qui, s'il vous plaît? A des yeux comme ceux-ci. Auxquels on ne résiste pas. — Ah! je ne me fais pas d'illusion, si Mme de Castelmajoux a les pareils ou seulement approchants, mon affaire est bien claire.

La dame, *intéressée*. — Vous dites? Mme de Castelmajoux?

Le monsieur. — Oui... Une amie des Chateauminar.

La dame. — Que vous deviez rencontrer ce soir chez eux?

Le monsieur. — Oui... en vue d'un mariage. (*A part.*) J'ai tort de parler, mais j'en ai trop dit pour m'arrêter.

La dame, *à part*. — Voici qui est curieux! (*Haut, après un temps.*) Alors, Monsieur, je me trouve en présence d'un fiancé... en expectative...

Le monsieur. — Oui, Madame.

La dame. — D'un brave homme qui n'a rien à se reprocher et qui néanmoins est sur le point d'aller se constituer prisonnier.

Le monsieur. — Mais vous m'effrayez, savez-vous?

La dame. — Pauvre garçon. Et vous ne la connaissez pas... votre adversaire?

Le monsieur. — Non. Mais on la dit charmante. Voilà six mois que les Chateauminar me chapitrent à son sujet... J'avais résisté jusqu'à présent... Pourtant, de guerre lasse... Mais cette conversation avec vous me donne de nouvelles forces pour lutter. Et ma foi, à présent..., pour que je me décidasse à dire oui, il faudrait que cette personne fût diantrement bien... Tenez!... aussi bien que vous!

La dame. — Ça ne doit pas être impossible.

Le monsieur. — Vous la connaissez?

La dame. — C'est ma meilleure amie. Nous ne faisons qu'une!

Le monsieur. — Comme ça se trouve! Vous allez me donner des renseignements sur elle.

La dame. — Non. Je serais partiale. D'ailleurs les Chateauminar ont dû vous en parler à loisir. Voyons... comment vous l'ont-ils décrite? (*A part.*) M'a-t-on flattée?

Le monsieur. — Ils m'ont dit qu'elle était parfaite... mais vous savez... quand on a une amie à caser, on dit toujours qu'elle est parfaite. Je suis sûr aussi qu'on lui a fait de moi un éloge extraordinaire. On a dû me représenter à elle comme un diplomate du plus haut avenir.

La dame. — C'est vrai.

Le monsieur, *étonné*. — Comment? Vous savez?

La dame, *se reprenant*. — Je veux dire : Ce doit être.

Le monsieur. — Voyons... De vous à moi. Elle n'est pas aussi bien que vous?

La dame. — En tout cas, j'aurai la franchise de vous dire qu'elle n'est pas mieux.

Le monsieur. — Bon, je suis fixé. C'est comme si vous me disiez qu'elle est moins bien.

La dame. — Du tout. J'ai dit pas mieux. Je pourrais dire avec autant de vérité : Pas moins bien.

Le monsieur. — Vous croyez qu'elle me plaira?

La dame. — Je ne connais pas vos goûts, vos préférences comme beauté.

Le monsieur. — Je n'ose pas vous les faire connaître. Vous allez appuyer sur le bouton d'arrêt. Ça va se terminer par une déclaration.

La dame. — Allez toujours. C'est pour le bon motif... puisqu'il s'agit d'un mariage... avec une autre.

Le monsieur. — Eh bien, mes goûts, les voici : « Une femme grande... comme vous. Avec des yeux...

comme vous, des dents... comme vous, une petite main... comme vous. (*Il lui a pris la main qu'elle retire doucement.*)

La dame, *à part.* — Ces Chateauminar ne n'avaient pas trompée... Il est charmant. (*Haut.*) Eh bien, votre idéal ne me semble pas impossible à réaliser.

Le monsieur. — Serait-il vrai? Mme de Castelmajoux pourrait ressembler?... (*Brusquement et avec décision.*) Eh bien, non; je change d'avis. Je ne tenterai pas l'aventure. Puisque la présentation a été manquée ce soir, j'y renonce.

La dame. — Mais pourquoi?

Le monsieur. — Vous voulez que je vous dise?...

La dame. — Je vous le demande.

Le monsieur. — Soit... mais je vous préviens que ça va encore se terminer par une déclaration.

La dame. — En ce cas, ne parlez pas. Je ne dois vous permettre les déclarations qu'en tant que vous soyez en disposition de revoir Mme de Castelmajoux.

Le monsieur, *stupéfait.* — Écoutez, Madame... j'ai toujours passé dans ma famille et auprès des Cours étrangères pour très intelligent, mais je vous avoue que je ne comprends plus.

La dame. — C'est clair, pourtant.

Le monsieur. — Mais enfin, si je vous aimais par hasard, vous ne m'autoriseriez à vous le dire que dans le cas où...

La dame. — ...vous prendriez sur l'honneur l'engagement de demander une entrevue avec Mme de Castelmajoux.

Le monsieur, *à part.* — Et moi qui me flattais de comprendre la femme! (*Haut.*) Eh bien! voici qui est entendu... Je verrai Mme de Castelmajoux. Mais c'est uniquement pour avoir le plaisir de vous faire la cour.

La dame. — Et quand la verrez-vous?

Le monsieur. — Demain, si vous voulez. En sortant de chez moi, — pardon, en quittant d'ici, je carillonne chez les Chateauminar (je n'aurai pas besoin pour cela de prendre un fiacre) et je leur demande de nous réunir dans la journée même... Mais en la regardant, c'est vous que je verrai... en causant avec elle, c'est avec vous que je m'entretiendrai.

La dame. — Ensuite?

Le monsieur. — Ensuite?... C'est tout. Vous n'allez pas, j'espère, me demander de l'épouser?

La dame. — Si, justement... Je vous le demande.

Le monsieur, *scandalisé.* — Oh! (*Après un temps; comme frappé d'une idée subite.*) Et en retour, vous consentiriez?...

La dame. — A tout, si elle vous épouse.

Le monsieur, *à part.* — Elle est cynique; mais il n'y a que ces femmes-là qu'on adore (*Haut.*) Alors... toutes les deux à la fois?...

La dame, *souriant.* — Ne vous ai-je pas dit que nous ne faisions qu'une?

Le monsieur, *après un temps, avec joie.* — C'est elle! Et je ne l'ai pas deviné plus tôt. (*Amoureusement.*) Mais c'est le comble de l'immoralité... à moins que ce ne soit le comble du bonheur!

La dame. — Alors? vous acceptez?

Le monsieur. — Je vous adore toutes les deux. Vous n'êtes pas jalouse?

La dame. — Non. (*Levant la tête.*) Eh bien? Qu'est-ce qui arrive? On dirait que nous bougeons.

Le monsieur. — Mais oui. (*Appelant et écoutant tour à tour, même jeu que précédemment.*) Qu'est-ce qui se passe? — Qui est là? — Ah! parfait! parfait! (*A la dame.*) C'est l'amoureux de la bonne du troisième qui vient de demander le cordon, et comme il est employé à la Compagnie des Eaux, la concierge a pensé à lui demander d'ouvrir le robinet du réservoir. L'eau arrive... nous allons descendre.

La dame. — Quel dommage!

Le monsieur. — Ah! comme je vous adore pour ce mot-là! (*Il lui a pris la main qu'il embrasse; après un temps.*) Quelle belle invention, tout de même, que l'ascenseur!

La dame. — Oui... en peu de temps, ça nous fait faire beaucoup de chemin!

Julien Berr de Turique.

LITTÉRATURE D'AFRIQUE

C'est un voyage en Algérie que nous faisons avec les *Africains* de M. Paul Monceaux. Il s'agit de cette Algérie antique qui a donné à Rome du blé, des lions, des empereurs et des hommes de lettres, le pain, les jeux du cirque et les jeux de l'esprit, tous les agréments de la vie. Elle était très curieuse cette Algérie-Tunisie, avec la nouvelle Carthage, la Carthage romaine, la Carthage d'Auguste, pour capitale, avec ses fils d'Orientaux, ses Latins, ses Grecs, ses Berbères, ses Numides, ses Maures. L'Algérie a toujours été un pays où les races diverses sont venues se fondre au soleil.

Il s'y était formé, du IIe au VIe siècle de notre ère, une société étrange, extrêmement curieuse des choses de l'imagination et de l'esprit, mais toute pleine de contrastes, naïve et raffinée, réaliste et mystique, amoureuse de littérature populaire et de rhétorique à outrance, vraie patrie à la fois de l'originalité littéraire, de l'emphase et du mauvais goût. C'est cette société que M. Monceaux nous peint tout entière au théâtre, aux forums, aux temples, à l'Université. Elle avait ses Folies-Bergère, ses foires de Neuilly et ses Sorbonnes; elle avait ses explorateurs

(très nombreux, et ce goût est particulièrement africain) qui venaient lui faire des conférences sur leurs impressions de voyages; elle avait ses critiques, ses poètes, ses satiriques, ses philosophes, ses oculistes et ses *sars*. Elle n'avait point d'auteurs dramatiques; mais elle jouait des pièces de théâtre classiques et n'était pas à moitié fière de l'origine africaine du grand Térence. Ce furent gens qui s'amusèrent beaucoup, non sans esprit, non sans imagination, non sans un grain de folie et comme un coup de soleil.

Avec cela, ils étaient très érudits, très travailleurs, investigateurs acharnés. Ils pouvaient dire : « Alexandrie n'est plus en Égypte, elle est toute où nous sommes. » On se demande même comment ils ont pu tant travailler sous un pareil climat. Ils devaient travailler la nuit. A Alger ou à Tunis on peut dire : « *Nocturna versate manu* », mais non pas « *diurna* ». Journée de huit heures si l'on veut, mais journée de nuit.

Ils ont travaillé énormément. Il y a toute une littérature africaine, sans même compter les chrétiens, dont M. Monceaux s'occupera dans un autre volume. Et c'est une chose intéressante, au point de vue de la philosophie de l'histoire littéraire, que d'étudier ce qu'est devenu le génie romain sur cette terre d'Afrique. C'est la grande question de la greffe en littérature. On sait que quand une littérature est épuisée ou à peu près quelque part, elle trouve d'ordinaire quelqu'un pour la transporter dans un autre peuple qui n'était jusque-là aucunement littéraire. Et aussitôt voilà ce peuple qui devient littéraire, et souvent d'une façon très distinguée, en très peu de temps. Tels les Latins ont reçu la greffe grecque, les Français la greffe latine, etc. Et toujours c'est quelque chose de très nouveau et inattendu que ce greffage produit. Ce n'est ni tout à fait le caractère littéraire de la race qui a donné la greffe ni le caractère de la race qui l'a reçue. C'est une combinaison toute nouvelle. Nouvelle aussi et très caractéristique a été la littérature latine des Africains...

Je sais bien qu'il y a une grande objection qui se pose à toutes les pages du livre de M. Monceaux et que je reprocherai à M. Monceaux de n'avoir pas abordée carrément, à ce qu'il me semble. Ces Africains étaient-ils Africains? Tous ces auteurs distingués à divers titres dont M. Monceaux nous rapporte les noms, sait-on s'ils étaient de race barbare, de race numide, ou de simples fils de colons latins? Je crois bien qu'on n'en sait rien du tout. J'ai tendance à supposer, sauf pour quelques-uns, pour Victor l'Africain, fils de paysans, pour Téreuken le Maure peut-être, qu'ils étaient de sang latin, et alors il n'y a pas greffe, et la question est moins intéressante. Ces Africains sont simplement des Romains qui ont été aux bains de mer pendant deux ou trois générations, ce qui n'est pas une affaire.

Même réduite à ces termes, si elle doit y être réduite, la question reste intéressante encore, elle devient une question non plus de race, mais de climat et d'entours. C'est encore très curieux à examiner. Comment des Romains transplantés en Afrique ont-ils, sous l'influence d'un climat nouveau et au contact d'une population et d'un « public » étranger, modifié peu à peu, et même assez vite, leur génie, leurs penchants, leur tour d'esprit? Oui, cela vaut encore la peine d'être étudié.

Eh bien! il semble que le climat d'Afrique et le contact du public africain leur a donné de l'imagination et de la subtilité, deux choses qui, du reste, ont ensemble étroit parentage. Ces Africains sont des poètes assez fougueux, des orateurs « asiatiques », des romanciers fantaisistes et fantastiques et des critiques d'une minutie et d'une acuité singulières. Voyez ce Manilius avec son « astronomie » qui est de l'astrologie, sa divination, ses rapports continus entre le ciel et la terre, « construisant son échelle des degrés célestes qui par un chemin sûr guide vers les astres la science du divin ». C'est un Jean Reynaud. Voyez Reposianus, Némésien : avec toutes leurs imitations de la poésie classique, ce sont des romantiques; ils en ont le développement abondant et le raffinement curieux. Ils n'ont pas d'audace, et ils ne peuvent pas beaucoup; mais ils ont des grâces molles et voluptueuses, un mouvement facile et abandonné d'imagination vagabonde.

Voyez cet Apulée, leur maître de chœur à tous, car il résume le tempérament du lettré africain de cette époque, ayant été à lui seul ce qu'ont été tous les autres ensemble : savant, philosophe, voyageur, philologue, orateur, poète, romancier, occultiste, magicien ou à peu près et ne se défendant pas trop de l'être. Il est surtout un romancier humoristique plein de fantaisie brillante et de pittoresque. Que son *Ane d'or* est amusant! Quand on songe qu'avec le *Satiricon* de Pétrone, il est le seul roman que la littérature romaine nous ait laissé! Mais quel dommage si on l'eût perdu! Sortilèges, enchantements, sorcellerie pour rire, fumisteries, mœurs populaires, mœurs rustiques, aventures de voyage, paysages, anecdotes drôles, il y a de tout dans ce *Gil Blas* de l'antiquité, dont on sait, du reste, que Le Sage s'est souvenu, de tout, et, au beau milieu, la jolie histoire de *Psyché*, conte de la Mère l'Oie, conte de Perrault, roman mythologique et bourgeois tout ensemble, que les modernes, en l'idéalisant successivement, ont plutôt gâté, peut-être, qu'embelli.

Il est regrettable qu'on ait perdu tant de choses d'Apulée. Dans tout ce qui nous en reste, avec la fatuité naïve et la gasconnade d'un Cyrano de Bergerac,

il y a beaucoup d'invention, de verve, de soudaineté, un bruit de torrent qui jaillit, et beaucoup d'esprit aussi. Il a quelque chose d'un Swift qui serait gai, ce qui, à la vérité, changerait Swift un peu beaucoup ; il a de l'imagination dans l'esprit et de l'esprit dans l'imagination. C'est un Lucien un peu espagnol et un peu méridional. C'est certainement, pour moins chercher, un des hommes les plus amusants de l'antiquité.

Ce qu'il y a de très intéressant c'est qu'avec tout cela ces Africains si orateurs, si en dehors, tout pleins de cette emphase naturelle, de ce *tumor africus* dont les Romains, un peu jaloux, peut-être, le raillaient, étaient, sinon des moralistes très pénétrants, du moins de bons observateurs. Les « portraits », chose si rare dans la littérature proprement dite latine, abondent chez eux, même chez ceux qui, par la nature du sujet qu'ils ont choisi, ne nous les font point attendre. Cet astrologue de Manilius a toute une galerie très divertissante. Nous voyons passer devant nos yeux : le grondeur, avec le pli de son front, et sa lippe, et le nom de Caton toujours en la bouche ; l'intrigant toujours dans les antichambres, dans les lieux de réunion, dans les banquets, partout où il peut surprendre un secret ou trouver quelqu'un à qui le dire ; l'ami de tout le monde ou l'adulateur universel, infatigable, infatigablement obligeant, habitant à la fois tous les quartiers, et frappant au même instent à toutes les portes, toujours affable, et dès l'aube à son poste, lequel est auprès de tous les passants pour les saluer » ; le mélomane, fredonnant, fredonnant encore et fredonnant toujours. « Écoutez cela », et il fredonne. Quand il aura mis en fuite tout le monde, « il fredonnera pour ses oreilles ».

Je n'ai pas besoin de dire qu'Apulée est plein de portraits aussi, plus larges, plus circonstanciés et dont les traits caractéristiques se gravent profondément dans le souvenir. On voit bien, et de manière à ne plus les perdre de vue, ses gens de la campagne : meunier avide, fermière criarde, chevrier rêveur, berger sorcier, charlatan, marchand ambulant, saltimbanque ; sa petite aristocratie provinciale : gouverneur, fonctionnaires, viveur de petite ville, grande dame entassant bibelots et œuvres d'art dans son hôtel ; ses bohèmes irréguliers de diverses sortes : mendiants, voleurs, prêtres égyptiens, astrologues chaldéens, marchands d'oracles, sorcières, diseuses de bonne aventure, danseurs de corde et avaleurs de sabres.

C'est un monde bien amusant. Cette société antique antérieure à l'invasion des barbares est tout ce qu'il y a au monde de plus frivole, de plus puéril et de plus charmant. On y voit ce que l'homme devient, quand il est parvenu à quoi il tend, à la paix, à la tranquillité, à la douceur générale des mœurs, au repos relevé par le ragoût des préoccupations littéraires et artistiques. Il devient alors... il devient bête ; il n'y a pas d'autre mot. Il ne s'occupe que de niaiseries. Il s'amuse ; et ce que les hommes ont inventé en fait d'amusements, quand ils en avaient le loisir, est tellement nigaud, qu'on regrette qu'ils aient jamais le temps d'employer leur activité à ce genre de création. Je ne sais pas trop pourquoi le christianisme a réussi, et les raisons m'en ont toujours semblé être cachées dans le dessein de Dieu ; mais, quand j'ai cherché à me rendre compte, je me suis souvent dit que la paix du monde ayant été enfin assurée par l'omnipotence romaine, le monde a accueilli le christianisme surtout parce qu'il s'ennuyait. L'ennui, comme l'a admirablement mis en lumière le philosophe Georges Leroy, est un des facteurs essentiels de l'évolution humaine. Dès que l'homme a un moment de tranquillité il s'ennuie tellement qu'il crée des métaphysiques extrêmement difficiles. Vers le IIe siècle l'humanité a été prendre, là-bas, en Judée, une morale exquise, divine, composée de dix ou douze préceptes les plus beaux et en même temps les plus clairs que jamais la terre ait entendus, et sur cette morale toute simple et charmante, elle a bâti un système immense de métaphysique abstruse, hérissée et difficultueuse dont elle n'a jamais réussi à se rendre compte très clairement. Pourquoi ? Parce qu'elle était dans une paix relative, et qu'elle n'avait, pour éviter l'ennui, que quelques romanciers amusants qui la peignaient, quelques poètes aimables, mais de faible souffle, qui lui chantaient une chanson un peu grêle, et un nombre infini de professeurs de littérature qui se répétaient un peu les uns les autres.

Car nous voici au troisième groupe de ces Africains : les professeurs, historiens et critiques. Ils sont légion ; je ne dis pas légion thébaine, mais ils sont légion. Il y a là Fronton, Sulpice, Apollinaire, Aulu-Gelle, Victorin, Charisius, Aurelius Victor, Macrobe, Martianus Capella. Que de professeurs, que de critiques, que de commentateurs, que d'historiens, que de compilateurs, que de collecteurs d'anecdotes ! Et nous en avons perdu ! nous en avons perdu beaucoup ! Cela effraie l'imagination.

Tous excellentes gens du reste, très savants, consciencieux, dévoués à leurs disciples, au public et à la postérité. On sait qu'Augustin, le grand Augustin fut du nombre. D'autres évêques en ont été aussi, ont commencé par enseigner la grammaire et la rhétorique à des élèves attentifs, puis sont devenus apôtres de la foi nouvelle et prédicateurs populaires. M. Monceaux fait remarquer que cinquante ou soixante ans plus tard Apulée, avec ses tendances mystiques d'une part, et son éloquence toujours prête de l'autre, serait devenu certainement un prédicateur,

et, pour devenir prédicateur, serait devenu chrétien, Cette métamorphose du professeur de rhétorique en apôtre est très fréquente au IVe siècle. J'en sais des exemples jusqu'au XIXe. Ils sont plus rares; mais rien ne confirme mieux ma théorie de tout à l'heure. Le monde s'est jeté dans le christianisme par satiété de la littérature : *Intemperantia litterarum laborabat.*

Il y a beaucoup de choses du présent qui s'expliquent par celles du passé.

En ai-je fini avec cette énumération des spécimens les plus curieux de cette flore littéraire d'Afrique ? Mais non : savez-vous bien que là encore est né Florus, Florus le poète, Florus l'historien. Cela fait trois Florus. Je ne plaisante point. On l'a cru longtemps, comme à Sénèque le philosophe et à Sénèque le tragique, tant on tenait pour impossible que ce fût le même, et qu'un philosophe pût être homme de théâtre. Dans un millier d'années on écrira gravement dans les histoires littéraires : « Vers l'an 50 environ av. P.-B. (avant Prise-Bastille), au milieu de ce siècle qu'on appelait XVIIIe siècle en ancien style, il y eut tout un groupe littéraire, peut-être uni par quelque lointaine parenté, qui portait le nom de Voltaire. On y distingue Voltaire le philosophe, Voltaire l'historien, Voltaire le tragique, Voltaire le comique, Voltaire l'épique, Voltaire le romancier, Voltaire le conteur en prose, et Voltaire le conteur en vers. Il n'y a du reste entre eux aucune communauté que de nom, et les différences de style sont telles qu'on ne peut songer à attribuer à l'un les ouvrages de l'autre; sans compter qu'ils sont le plus souvent d'avis opposé les uns relativement aux autres sur les questions les plus importantes. Autant de preuves de l'autonomie et individualité distinctes de chacun d'eux. Il est possible cependant qu'ils fussent de la même famille, consacrée traditionnellement aux lettres. Ils ont fait à eux tous quatre-vingts volumes, ce qui met à dix l'œuvre de chacun d'eux, moyenne exacte de la production d'un auteur français; et ceci est une preuve de plus, et décisive, de ce qui précède. »

Ainsi on a raisonné pour Florus pendant longtemps. On a fini par reconnaître qu'il n'était qu'en une personne, et voilà deux petits Africains de moins, mais un grand de plus.

Florus, en effet, n'est point à dédaigner. Il écrit très brillamment d'abord, et puis il a inventé la philosophie de l'histoire. Ce n'est pas un menu suffrage que cela. Ces quatre âges de Rome sont le point de départ de cette méthode historique par laquelle on s'étudie à voir l'histoire par grandes masses, par grandes périodes procédant logiquement les unes des autres, et à démêler les lois derrière la menue poussière des faits. Il n'est pas d'historien philosophe qui n'ait fait attention à Florus. On peut penser des choses diverses de la philosophie de l'histoire, et, pour mon compte, on sait peut-être que, sans la repousser, et même en la respectant, et à cause même de ce respect,

J'aborde son autel avec timidité

comme disait Lamartine avec un certain instinct de la périphrase spirituelle. Mais, nonobstant, le premier qui invente une philosophie de l'histoire n'est pas un esprit médiocre. Et celui-là est un Africain. Vous jugez de la joie de M. Monceaux en le constatant.

Toujours est-il que ces Africains sont intéressants, qu'ils ont remué adroitement beaucoup de mots, mais aussi quelques idées, qu'ils ont eu de l'imagination et de la finesse d'esprit, que Carthage a été, après tout, la quatrième Athènes, la seconde ayant été Alexandrie et la troisième Rome ; que la serre chaude d'Afrique a fait éclore quelques fleurs rares et éclatantes, sans compter la menue végétation, agréable à l'œil encore. Ils méritaient d'être groupés par une main experte et très habile.

D'autant plus que cela va peut-être recommencer. Sous les Romains l'Afrique a été littéraire ; sous les Français elle va peut-être le redevenir. Il y a déjà, depuis 1830, une littérature *sur* l'Afrique : les deux beaux, les deux admirables livres de Fromentin, *Une année dans le Sahel*, *Un été dans le Sahara*, les *Petites Orientales* de M. Jules Lemaître, les *Souvenirs et Impressions* de M. Masqueray, etc. Il y aura peut-être bientôt une littérature non plus *sur* l'Afrique, mais une littérature franco-africaine, née là-bas, nourrie là-bas, éclose là-bas. Les mêmes causes produiront peut-être les mêmes effets. Nous sommes pour eux ce qu'étaient les Romains, après tout, exactement. Ils nous appellent *roumis*.

ÉMILE FAGUET.

SCÈNES DE LA VIE LITTÉRAIRE
SOUS LE SECOND EMPIRE
Logements d'hommes de lettres.

En ce temps-là, *homme de lettres* et *propriétaire* étaient deux expressions qui se repoussaient l'une l'autre; leur accouplement avait quelque chose de choquant, cela grimaçait comme un mensonge; de-ci, de-là, un bon bourgeois qui, sur le tard, avait traduit Horace, faisait suivre son nom de cette désignation : « propriétaire et homme de lettres » mais dans cet ordre-là, et jamais il ne se fût permis d'écrire : homme de lettres et propriétaire.

Un homme cependant l'osa, qui était poète et de l'école romantique; il s'appelait Siméon Chaumier, portait un chapeau pointu et des pantalons collants boutonnés sur le côté; il avait commis quelques romans violents l'*Hôtel du Pet-au-Diable*, *la Tavernière*

de la Cité et avait publié un gros volume de vers, orné de son portrait et intitulé *Dithyrambes*. C'était un lyrique :

Tibre	Rêve
Vibre	Crève
En moi!	Sur moi!
Ame	Ode
Clâme	Brode
En toi!	Pourquoi!

On croirait presque lire du Victor Hugo et ce n'est cependant que du Siméon Chaumier; il est mort en 1861, vous auriez pu le rencontrer, c'était un brave homme et il vous eût donné sa carte :

SIMÉON CHAUMIER
Homme de lettres et propriétaire.

Rue Beautreillis, 6.

Vous voyez qu'elle en vaut la peine; ajoutez à cela, qu'en 1835, Siméon Chaumier était déjà homme de lettres et propriétaire à la même adresse.

Eh bien, Siméon Chaumier n'était pas le seul homme de lettres qui fût propriétaire à Paris; on pouvait encore en citer au moins deux : le vieil Étienne Delécluze des *Débats* qui pendant vingt ans n'augmenta pas les locataires de sa maison et Jules Janin, également des *Débats*, qui agissait de même pour sa maison de la rue Neuve-Bréda. On parlait aussi de Mélesville... mais c'était un auteur dramatique — ce qui n'est pas la même chose.

*
* *

Il ne s'ensuit pas qu'on doive prendre à la lettre les Irréguliers, les Réfractaires de Jules Vallès poussés au noir et parmi lesquels il n'y a, pour ainsi dire, que peu ou point de gens de lettres; le seul dont je me souvienne, un sieur Fontan que j'ai entrevu une fois au quartier Latin, couchait — toujours d'après Vallès — six semaines au bas d'un escalier, derrière une porte ou trois mois contre un vieil arbre, hors de ville, etc. Ce n'était pas un locataire, celui-là! mais il ne faudrait pas croire, comme M. de Pontmartin affectait de le penser, que tous les gens de lettres qui n'appartiennent pas à la noblesse couchent sous les ponts ou habitent les carrières d'Amérique.

Sauf quelques exceptions fâcheuses, les jeunes hommes de lettres de mon temps étaient logés aussi bourgeoisement que possible et généralement mieux, plus proprement et surtout plus gaiement que les étudiants qui vivaient pour la plupart dans les tristes chambres à punaises des hôtels borgnes du quartier Latin. Dire qu'ils suivaient strictement ce conseil de je sais plus quel économiste : Ne pas consacrer aux frais d'habitation plus du dixième du revenu net..., serait peut-être altérer la vérité. Quelques-uns préféraient à cet apophthegme celui-ci beaucoup plus gai et plus consolant : Quand on ne peut pas payer son terme, il est de toute nécessité d'avoir une maison à soi.

A cette époque, un homme de lettres ayant quelque souci du bien-être et de l'agréable savait se procurer à peu de frais un petit appartement donnant le plus possible sur un jardin; aussi, les Batignolles, Montmartre et le quartier moderne de la *Nouvelle Athènes* furent vite pris d'assaut par la jeunesse littéraire et artistique du temps.

Les appartements de gens de lettres étaient en général assez simples, et décorés presque bourgeoisement selon le goût du jour; chez les jeunes, quelques toiles de futurs maîtres, une eau-forte par-ci, par-là, — elles étaient rares alors, — un ou deux dessins d'amis, des livres utiles, plus rarement des livres de luxe; chez les vieux, quelques bustes, deux ou trois tableaux, une bibliothèque mieux garnie, un peu plus de confortable, et voilà tout. Cela ne sentait pas la boutique et le bric-à-brac, on n'était pas encore tombé dans la faïence; on citait bien Champfleury et sa collection d'assiettes patriotiques dans laquelle l'histoire entrait pour peu de chose et l'art pour rien du tout, mais qui lui servait à dérober à tous les regards l'*assiette au beurre* qu'il avait trouvée dans son vieux fonds d'homme pratique et qu'il comptait utiliser plus tard, c'est elle qui l'a conduit à la Manufacture de Sèvres. La Chine et le Japon restaient chez eux et les vieilles familles *vertes* ou *roses* de l'Empire du Milieu gardaient leurs belles potiches pour des magots à la bourse mieux garnie que ne l'était d'habitude celle des gens de lettres de l'époque.

Ce furent les peintres qui commencèrent; le bibelot entra d'abord dans l'atelier sous couleur de document, puis la fantaisie le multiplia; ce fut un entassement d'étoffes chatoyantes, de bahuts anciens, d'armes rares et finement travaillées, de tapisseries intéressantes, enfin, le grand régal des yeux, et cela se comprend chez un peintre.

Puis ce goût du bibelot s'est étendu, il a passé du peintre à l'homme de lettres et les Goncourt — collectionneurs, peintres, littérateurs et amateurs — n'y sont pas étrangers. A cette époque, ils habitaient rue Saint-Georges, n° 43, un appartement où le bibelot se montrait à peine et ils n'étaient pas arrivés à ce *grenier* fameux qui depuis leur fit si grand honneur dans les gazettes :

«Les bibliothèques basses et peintes en noir, s'enlèvent en vigueur sur la tenture rouge qui découpe la silhouette tourmentée des bronzes et laisse doucement chanter la lumière sur la partie sombre du métal... à contre-jour les murs sont réveillés par des étoffes japonaises ruisselantes d'or, resplendissantes, ensoleillées, bruyantes comme des fanfares. » Puis vient « le frissonnement des

bibelots qui fleurent encore comme le parfum d'une rose fanée dans l'échancrure d'un corsage de duchesse. »

Si les disciples ont un pareil grenier, que doit être la soupente, le réduit, le galetas du Maître, de Théophile Gautier, *le poussah torpide*, comme ils l'ont appelé gentiment? Hélas! pour lui, pas de grenier, c'est un salon — quel vilain mot! — et ce sont eux qui vont vous le dépeindre :

C'est un salon avec des meubles en damas rouge sur bois doré, aux lourdes formes vénitiennes, de vieux tableaux de l'école italienne, aux belles parties de chairs jeunes; au-dessus de la cheminée, une glace sans tain historiée d'arabesques de couleur et de caractères persans, genre café turc : une somptuosité pauvre et de raccroc frisant comme un intérieur de vieille actrice retirée qui n'aurait touché que des tableaux à la faillite d'un directeur italien.

Généralement, d'ailleurs, le logement est peu en rapport avec le talent de son possesseur. Pendant que Sainte-Beuve habite paisiblement sa petite maison de curé de la rue du Montparnasse, et Proudhon son ermitage de la rue d'Enfer qu'il aimait tant, Arsène Houssaye poudroie et flamboie avenue Friedland au milieu des tableaux, des bronzes, de toutes les richesses tant de fois décrites, et Félix Solar, fastueusement installé à Bougival, mais agité cependant d'un pressentiment, fait graver sur sa demeure :

Donec eris Felix multos numerabi samicos;
Tempora si fuerint nubila Solar eris.

Pendant qu'Asselineau est rue du Four au fond d'une cour, entouré de souvenirs artistiques de ses amis, Barbey d'Aurevilly dans sa chambre de la rue Rousselet qui donne sur le jardin d'un hôpital, Baudelaire dans une chambre garnie de l'hôtel de Dieppe, rue d'Amsterdam d'où l'on ne découvre rien, — Louis Énault parade dans un appartement « où resplendissent les merveilles de l'art vénitien : girandoles, toiles anciennes, glaces à biseaux, bordure à haut relief, nègre porte-lustre, meubles à incrustations; chambre à coucher Renaissance, et, comme le dit l'auteur de cette description, c'est entre les colonnes de ce lit à gradins, sous ces tentures vertes qu'ont été écrites, au courant du souvenir : *Christine, Hermine, Alba, Olga, Stella.* »

Comme je n'ai pas l'intention de passer en revue tous les appartements de gens de lettres depuis le château de *Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas qui coûta 450 000 francs et fut revendu, dit-on, 31 000 francs, jusqu'à la mansarde de la rue des Postes que Bordas-Dumoulin quitta pour aller mourir à l'hôpital de Lariboisière; arrêtons ici cet inventaire et revenons aux locataires, à leurs mœurs et à la façon dont ils entendaient jouir — en *bons pères de famille* — de l'immeuble qui leur était loué.

Le premier appartement d'homme de lettres que j'aie vu fut celui de Louis Desnoyers, le rédacteur en chef de la partie littéraire du *Siècle* et le fondateur de la Société des gens de lettres; c'était à Montmartre, au fond de l'impasse Cauchois, une sorte de pavillon avec jardin, appartement des plus simples et des plus bourgeois; il n'y avait pas là apparence de bibelots, le fond en était plus triste que gai, joint à cela des bouffées d'odeurs désagréables qui, pendant les grandes chaleurs, lui venaient du cimetière dont il était voisin.

— Vous sentez quelque chose, disait Desnoyers; c'est bizarre, tout le monde me le dit, moi je ne sens rien : l'habitude, peut-être!

Le jardin n'était pas gai non plus et, du reste, assez mal entretenu; quand Desnoyers corrigeait les épreuves du feuilleton, la seule chose que je lui aie jamais vu faire, il avait soin de dire au visiteur : « Je suis à vous dans cinq minutes; allez donc vous promener dans le jardin, c'est plus gai que de rester en chambre, » et lorsque le malheureux était descendu, la fenêtre s'ouvrait et Desnoyers lui criait : « Ah! vous vous ennuyez, prenez le râteau, là, sur votre gauche, vous pouvez vous amuser à ratisser l'allée, cela vous distraira. »

— C'est, me disait Mallefille, le procédé qu'a toujours employé Alphonse Karr avec les personnes qu'il reçoit.

Deux petites bibliothèques témoignaient seules qu'on était chez un lettré et encore Desnoyers avait-il l'habitude de dire qu'il allait les supprimer et mettre les livres au grenier. Il y avait déjà au grenier un tas de ces romantiques qu'on s'est arrachés depuis dans les ventes. Lorsque nous sortions, nous ne mettions pas la clef sous la porte, mais sous le paillasson, afin que la femme, qui faisait le ménage, pût la prendre; on voit par ce détail que nous redoutions peu les voleurs. Desnoyers qui était marié vivait là en célibataire, et quel célibataire!... Ce diable de Monselet, à qui rien n'échappait et qui ne se vantait cependant pas d'être un réaliste, a parlé dans ses *Souvenirs* des papillotes de Desnoyers... je ne sais si c'est par ouï-dire ou s'il les avait vues; dans tous les cas ce ne pouvait être que le résultat d'une surprise, car, de mon temps, postérieur de quelques années à celui de Monselet, Desnoyers s'en cachait fort; mais le fait des papillotes est rigoureusement exact.

— Je n'y suis pour personne au monde... disait-il à l'heure des papillotes, et je me souviens qu'une dame, à laquelle j'avais répondu qu'il était sorti et qui n'en voulait rien croire, fut cause que je les vis, moi aussi.

— Sorti! allons donc, ce n'est pas possible, sorti!... et la voilà partie à travers les chambres, ouvrant

avec fracas les armoires, fouillant les tiroirs, visitant les papiers.

Épouvanté, je courus trouver Desnoyers enfermé avec son coiffeur. Quel spectacle! J'aperçois, assis sur une chaise basse, Louis Desnoyers en caleçon blanc, le corps perdu dans un peignoir fané à raies roses qui le grossissait outre mesure, la tête auréolée d'une couronne de papillotes violettes et courbée sous le fer de l'opérateur... Lorsqu'il me demanda d'un ton grognon ce qu'il y avait, je pus lui répondre en gardant mon sérieux : « Ce qu'il y a! [Madame... est là, elle veut vous voir absolument, elle vous sent là et ne croit pas un mot de ce que je lui dis; elle ne partira pas sans vous avoir vu... en attendant, elle se promène dans la maison, fouille partout et se livre à une perquisition très minutieuse. — Diantre, murmura Desnoyers dont la tête suivait le mouvement du fer, mais il ne faudrait pas... enfin, je vais y aller, quelques minutes encore et je suis à elle; et, d'une voix étouffée, car il avait en ce moment la tête ramenée sur la poitrine, il me cria: — Pendant ce temps-là, Firmin, amusez-la, » et le perruquier, qui tirait un peu plus fort sur une papillote, lui fit faire une affreuse grimace.

Amusez-la... c'était vite dit, je n'aurais peut-être pas mieux demandé, mais... Amusez-la! Je pensai d'abord à me jeter à ses pieds, lui assurer que Desnoyers était là, que je l'avais enfermé subrepticement par jalousie, car je l'aimais, elle; que depuis le jour où je l'avais vue pour la première fois, une fièvre brûlante, etc., et tâcher d'aller comme cela d'outrage en outrage, car c'est ainsi que les magistrats désignent les déclarations d'amour qui ne réussissent pas, jusqu'à essayer de lui en donner une preuve.

Mais... je l'ai dit, il y avait des mais... la dame était jolie bien que majeure, elle avait alors 36 ans; elle avait de fort beaux restes qui eussent fait honneur à bien des femmes plus jeunes qu'elle... mais enfin c'étaient des restes.

De plus, la première fois que nous nous étions vus, nous n'avions pas précisément échangé des douceurs, nous nous étions chamaillés, sottement de ma part — à propos d'un feuilleton, car elle « feuilletonnait ferme ». Au fond, le vrai du vrai c'est que ce n'est pas de moi dont a parlé Horace quand il indique du bout de la plume quels sont ceux que la fortune aime à favoriser.

En attendant, la dame s'amusait seule et quand Desnoyers se montra, beau comme quelqu'un qui ne doit rien à la nature, elle était étendue dans un fauteuil et lisait une lettre qu'elle avait dénichée au fond d'un tiroir: cette lecture paraissait l'intéresser vivement, car elle trépignait et jetait au vent des exclamations comme celles-ci : — Ah! par exemple, c'est un peu fort... je veux savoir à quoi m'en tenir... etc. Je me consolai bien vite en riant de l'explication orageuse que cela présageait à l'auteur des *Aventures de Robert-Robert et de Toussaint Lavenette.*

* * *

Un jour l'idée me vint d'avoir, dans un quartier bourgeois, un appartement bourgeois où je pourrais vivre tranquille. J'étais las de voir mon domicile sans cesse violé par des camarades qui s'y installaient comme chez eux. Je voulais être chez moi, et je me mis en quête, bien résolu à ne donner mes arrhes qu'à bon escient.

Mon premier coup fut un coup de maître, et cependant, comme on va le voir, il n'était pas toujours très facile pour un homme de lettres de trouver un gîte... Je passais, le nez en l'air, rue Ollivier, au bout de la rue Laffitte, lorsque j'aperçus devant une maison de bonne apparence, au n° 16, l'écriteau que je cherchais: *Petit appartement de garçon;* j'entrai, on me le fit voir, il me plut et, comme je voulais l'arrêter séance tenante, le concierge me dit : « Oh! oh! comme vous y allez, cela ne se fait pas si vite ici. Quelle est votre profession? — Homme de lettres. — Ah! sapristi! » et il se mit à rire, à se tordre, de façon que je n'entendais plus que des mots entrecoupés, des lambeaux de phrases. « Madame va dire que c'est un sort... qu'on l'a fait exprès... que c'est l'autre qui continue de se venger...

— Mais enfin expliquez-moi...

— Monsieur a été envoyé par quelqu'un!

— Ma foi non, j'ai vu l'écriteau et je suis entré, c'est aussi simple que cela.

— Ah! fameux! fameux! alors, si madame ne veut pas louer à monsieur, monsieur qui est homme de lettres se vengera comme l'autre probablement. Que monsieur veuille bien m'excuser, mais quand je lui aurai raconté la chose, monsieur trouvera que c'est drôle, tout de même; ainsi monsieur ne sait pas le nom du propriétaire de la maison?

— Non, vous dis-je, et je me moque de son nom.

— Ah! voilà déjà que cela commence... c'est pourtant M. Scribe, de l'Académie française, qui est le propriétaire, et c'est lui qui habite le premier étage.

— Tiens, tiens... mais au fond cela m'est égal, M. Scribe ou un autre.

— Monsieur connaît M. Roger de Beauvoir? Eh bien, M. Scribe a refusé de lui louer. M. Roger de Beauvoir a fait des vers là-dessus et beaucoup de journaux en ont parlé et se sont moqués de M. Scribe: je les ai lus; lorsqu'un journal parle de monsieur, il m'envoie toujours acheter deux exemplaires; c'est madame qui était furieuse. Est-ce que monsieur écrit au *Figaro?*

— Oui, justement.

— Alors, j'ai bien peur pour monsieur. Le *Figaro*

dit souvent du mal de M. Scribe; mais, au fait, ce matin même j'ai dû lui acheter deux numéros; seulement je n'ai pas eu le temps de le lire — pour sûr il y avait quelque chose.

— Eh bien, cela ne fait rien, dis-je piqué au jeu, voici toujours mon denier à Dieu...

Je vis que le bonhomme était satisfait et qu'il m'eût loué de suite si la chose eût dépendu de lui, mais il fallait auparavant aller aux renseignements... aux renseignements moraux.

Il me demanda quatre jours, m'engageant à ne pas me déranger... on m'écrirait.

Comme je n'avais jamais dit à âme qui vive ce que je pensais de M. Scribe, soit que personne ne me l'eût demandé, soit même que je n'eusse jamais pensé à M. Scribe, ce qui était encore possible, il n'y avait aucun motif raisonnable de m'éliminer.

Et je réfléchis au cas de Roger de Beauvoir qui s'en était tiré d'une façon amusante; — comment m'en tirerais-je, moi?

Roger avait arrêté l'appartement, mais à la vue de son nom, Mme Scribe se récria et ne voulut pas en entendre parler; Scribe, ennuyé, eût encore passé là-dessus, mais madame... jamais! On refusa de lui louer. C'est alors que Roger, qui n'était point un sot, rima immédiatement cette épître dont les petits journaux s'amusèrent fort.

SUR LE PAVÉ, LE 15.

A Eugène Scribe.

Hélas! je ne m'attendais guère
A ce trait cruel et bien noir :
Moi que vous appelez confrère,
Moi qui n'ai plus qu'un seul manoir,
Me voilà sans propriétaire!
. . . . . .
Dois-je errer comme une ombre vaine.

La pièce de vers est un peu longue et le milieu très entortillé est assez faible, en voici la fin :

J'en conviens, mais je puis ranger
Au moins votre bibliothèque;
Et puis, en vivant près de vous,
Le ciel me sera moins sévère.
Hélas! j'ai déjà bien des clous...
Mon doux maître! dans mon calvaire.

J'ai trois enfants, mon ciel est noir,
Prêtez-moi les rayons du vôtre :
Propriétaire de Beauvoir,
Songez-y; je n'en veux pas d'autre.

ROGER DE BEAUVOIR.

La lettre que répondit M. Scribe est plus amusante que la pièce de vers. Il lui parle de ses voisines (les sœurs Sainte-Marie de la Famille) qu'effrayerait peut-être le voisinage de la vie d'artiste avec ses plaisirs et ses joies, il fait allusion aux nonnes de *Robert le Diable* mais il tient bon, et le prie d'excuser les craintes exagérées de Mme Scribe et lui envoie avec ses regrets l'expression de ses sentiments les plus affectueux et les plus distingués.

Les choses en étaient là, je ne voyais rien venir; quels renseignements désastreux avait pu donner sur moi mon ancien concierge? Lorsque je reçus ce petit mot:

Mme Eugène Scribe présente ses civilités à M. Firmin Maillard et le prie de vouloir bien passer l'un de ces matins entre onze heures et midi, pour terminer l'affaire de la location pour le petit appartement de garçon qui paraît lui convenir.

Le lendemain, je me présentai et le concierge me dit: « Je crois que tout va bien, mais cependant tant que Madame n'a pas vu par elle-même, il n'y a rien de fait; elle veut vous interroger. »

Le bonhomme ne me le dit pas, mais je lus dans ses yeux ces deux mots : Soyez aimable.

On me fit attendre dans la bibliothèque; certains titres de livres me frappèrent par leur bizarrerie, je ne les connaissais pas, moi, bibliophile! et comme je me levais pour bien m'assurer de la chose, tout en réfléchissant à la pauvreté de mes connaissances bibliographiques, il se passa un fait étrange; le panneau contre lequel était appuyé la bibliothèque sembla s'abîmer, s'effondrer à mon approche, et du milieu des livres apparut Mme Scribe... je ne pus retenir une exclamation!

— Rassurez-vous, Monsieur, dit-elle en riant, c'est une porte qu'on a dissimulée dans le milieu de la bibliothèque, et le travail a été si bien fait qu'on ne l'aperçoit pas de suite; vous n'êtes pas le premier qui s'y soit trompé; pardonnez-moi la petite émotion que cela vous a causée.

Charles Dickens qui, deux ans avant moi, avait vu fréquemment Mme Scribe, en a fait un portrait agréable : « C'est une créature extraordinaire, dit-il, son fils aîné a au moins trente ans et elle a l'air d'en avoir au plus trente-cinq; c'est une femme ravissante dans toute l'acception du mot, une grâce, une élégance de mouvements incomparables; elle se lève, s'assoit, rit, parle comme une reine en exil. »

Évidemment, Dickens a ici une base de comparaison qui me manque : il connaît et admire — comme tout bon Anglais — la reine Victoria, tandis que moi, je n'ai jamais vu de reine, de près ou de loin, sur le trône ou en exil; la seule reine qu'il m'ait été donné de contempler fut une reine de lavoir qui m'invita (nos relations l'y autorisaient, c'est elle qui lavait mes chemises) à aller l'admirer un jour de mi-carême dans tout l'éclat de sa grandeur et de sa majesté passagère.

Il serait donc malsain et du plus mauvais goût de venir à mon tour faire ici des comparaisons; que je ne

me sois pas fait un idéal de reine, c'est une autre question; dans tous les cas, il n'a rien de commun avec la reine Victoria.

Je reviens à Mme Scribe, fort belle personne, en effet, à allures un peu masculines, mais qui ne paraissait certainement pas son âge; elle était gracieuse, souriante et spirituelle, et il se dégageait d'elle un charme qui la rendait fort agréable malgré ses apparences d'homme d'affaires.

Nous parlâmes de ce qui m'amenait; au cours de la conversation, Mme Scribe, qui m'étudiait consciencieusement, me dit: « Mais vous n'êtes pas Parisien, Monsieur, votre accent ne m'est point inconnu, de quel pays êtes-vous?

— De la Franche-Comté, de Gray....

— Ah! fit-elle, ce pays-là me rappelle de doux souvenirs, nous y avons eu longtemps une bonne amie, M. Scribe surtout...

— Mme Pradher? interrompis-je.

— Juste, vous la connaissez?

— Oui, Madame, et je la connais de loin, car nous avons reçu ensemble le sacrement de confirmation, dans une journée qui m'est restée bien présente à la mémoire.

— Mme Pradher a confirmé en même temps que vous... Eh! que me dites-vous là; racontez-moi donc cela, je vous prie.

— Mme Pradher, née Félicité More, s'était retirée au milieu des siens et — l'âge venant — Mme Pradher, qui avait toujours été une femme charmante et qui avait prouvé qu'on pouvait être une honnête femme tout en étant une délicieuse actrice, un peu tourmentée par ses souvenirs de théâtre, résolut tout à coup de se mettre en règle avec l'Église. Son éducation religieuse n'avait pas été complétée, elle en était restée, je crois, à la première communion et on profita de l'arrivée de l'archevêque qui, je ne sais pourquoi, n'était pas venu les années précédentes, pour lui administrer le sacrement qui lui manquait. Aussi la cérémonie fut-elle superbe et compta, je pense, dans les fastes de la confirmation: l'archevêque, la conversion de Mme Pradher, le nombre inusité des confirmants et, je ne vous le cacherai pas, un *Pie Jesu* de Cimarosa ou de Pergolèse, chanté par votre serviteur! quel programme! Tout Gray était là, jusqu'à mon père qui ne mettait jamais les pieds à l'église tant il avait peur de compromettre sa damnation éternelle à laquelle il semblait tenir beaucoup, et qui avait promis de venir m'entendre. La chose avait été réglée un peu théâtralement; (à certains passages de mon récit, Mme Scribe faisait une petite moue des plus amusantes,) et quand on vit Mme Pradher, cette femme à la figure fine et distinguée tout encadrée de cheveux blancs, — presque aveugle, — traverser, grave et recueillie, l'église pour venir s'agenouiller au milieu de ces enfants, il y eut un long frémissement dans la foule.

La cérémonie terminée, Mme Pradher me fit prier d'aller chez elle. J'y courus, elle me félicita, m'embrassa et me donna son portrait dans l'*Éclair*; et, rentré à la maison, mon père content de moi, me fit chanter immédiatement l'*Orage* de Béranger, ce qui dans le genre profane était pour moi ce qu'était le *Pie Jesu* dans le genre religieux: un triomphe! Maintenant, je vous ai dit plus haut que nous avions reçu ensemble le sacrement de confirmation, ce n'est pas rigoureusement exact; pour moi la chose avait été très simplifiée. Détaché de mes camarades à cause du *Pie Jesu*, j'étais perdu dans les profondeurs de l'orgue avec quelques privilégiés, regardant en spectateur désintéressé ce qui se passait, si bien que j'oubliai que je jouais deux rôles dans cette cérémonie et lorsque j'y pensai, la confirmation allait son train; les garçons avaient passé les premiers, il m'eût fallu, pour y prendre part, descendre au plus vite, traverser l'église comme Mme Pradher... et je connaissais trop mes compatriotes pour espérer le même murmure approbateur. Bref, j'étais trop timide pour faire pareille chose, je me tins coi, personne ne fit attention à moi, de sorte que seul des confirmants je ne fus pas confirmé...

— Il faudra faire comme elle un de ces jours, vous mettre en règle, dit Mme Scribe en souriant.

Je m'inclinai en souriant également.

Nous parlâmes encore de Mme Pradher, de son perroquet qui chantait tous les airs du *Coq du village*. Puis la littérature eut son tour, et Mme Scribe me dit: « Ah! mon Dieu, mais j'y pense (et elle ne pensait qu'à cela depuis le commencement de ma visite), vous écrivez au *Figaro*. Alors, fit-elle, d'un petit air consterné, — vous êtes de nos ennemis?

— Ce n'est pas, dis-je, une conséquence rigoureuse de la collaboration; au *Figaro*, on est libre...

— Oui, je sais, interrompit-elle, mais enfin pourquoi cette haine, cet acharnement contre M. Scribe. Nous ne nous plaignons pas de la critique, mais ici, ce n'en est plus; les pensées, les intentions, tout est travesti de la façon la plus injuste... puis, pourquoi cette persécution que rien ne lasse; que leur avons-nous donc fait?

Depuis quelque temps, effectivement, il y avait eu dans la petite presse une forte levée de boucliers contre ce malheureux Scribe auquel on faisait payer cher des succès un peu trop facilement acquis: ses invitations à Fontainebleau, le château de Séricourt et sa grille d'honneur surmontée de son blason: une lyre, avec cette devise *Inde fortuna et libertas* et son parc de bourgeois parvenu, avec son donjon du domaine de la *Dame blanche*, sa cave du *Comte Ory*, sa tour de la *Chanoinesse*, son pont du *Cheval de bronze*,

son avenue de la *Fée aux roses* et son moulin de la *Part du Diable*, et, par-dessus tout, sa manie de répéter à tout venant qu'il avait gagné tout cela avec sa plume, ayant commencé par être petit clerc chez un notaire, etc.

Puis, M. Scribe y avait mis du sien; il s'était montré sensible, impatient, chatouilleux de toutes ces piqûres, ce qui n'était pas le moyen de les faire cesser. Ainsi dans l'affaire des *Dîners du Figaro*, seul, des ennemis du journal qui tous acceptaient, M. Scribe avait répond mélancoliquement :

Je ne dîne que chez mes amis, et ayant le malheur de ne pas être des vôtres, je ne me reconnais aucun titre à l'invitation que vous me faites l'honneur de m'adresser.

Veuillez donc, Messieurs, croire aux vifs regrets que j'éprouve pour le plaisir auquel je renonce et surtout pour le motif qui me force d'y renoncer.

Ce qui lui attira cette réponse improvisée qui ne mit pas les rieurs de son côté :

Air de *Calpigi*,

Monsieur Scribe à notre bombance
Refuse sa noble présence,
Sous prétexte que ses écrits
Ne dînent que chez des amis (*bis*).
L'excuse n'est vraiment pas bonne;
On ne voulait que sa personne;
En laissant ses œuvres chez lui
Il eût été bien accueilli.

— Voyez-vous, Madame, repris-je, en faisant allusion à ce dîner, il n'y a qu'une chose à faire : ou ne pas répondre du tout et montrer par là le haut mépris en lequel on tenait ses adversaires; ou accepter simplement, ce qui arrangeait tout et mettait fin, au moins pour l'instant, à cette guerre d'épigrammes.

— Peut-être avez-vous raison, me répondit Mme Scribe, mais enfin... Voyez cette affaire avec M. de Beauvoir? Nous ne sommes donc plus libres de louer à qui nous plaît, c'est un peu fort ! Et si je vous refusais, Monsieur, vous iriez mettre cela dans les gazettes, vous aussi? Je ne puis le croire... Il me restait une question à traiter avec vous, mais le sujet en est si délicat, dit-elle en se levant, que j'y renonce et m'en remets là-dessus entièrement à votre discrétion, certaine que je suis de n'avoir pas à me repentir et sûre de ne m'être point trompée sur les apparences.

J'étais reçu, avec je ne sais combien de boules blanches. Enfoncé Roger Beauvoir! me disais-je en sortant. Seulement, j'avais eu le tort de raconter à quelques amis l'instance que je poursuivais chez M. Scribe, et Villemessant me dit un jour : « Et ce logement ? »

Je lui racontai l'affaire.

— Tiens, mais il y a quelque chose à faire là-dessus. Pourquoi vous? pourquoi pas Roger?... Il faudra voir cela.

J'étais terrifié : comment, il allait se livrer à des plaisanteries sur mon entrée dans la maison Scribe? Mais j'étais perdu! qu'allait penser de moi Mme Scribe qui croyait avoir eu affaire à un homme bien élevé?... Je parai le coup en abondant dans son sens : « Oui, en effet, dis-je, je vais vous arranger quelque chose que je ne signerai pas, par exemple !

— Oui, oui, ça ne fait rien, c'est entendu.... ah! enfin, le *Figaro* a pénétré dans la place et va pouvoir varier un peu les exercices sur la maison Scribe. Vous qui êtes observateur, cela tombe bien; si Mme Scribe vous met à la porte, je paye le déménagement.

Je connaissais mon Villemessant, je traînai la chose en longueur et il n'y pensa plus: Mme Scribe avait été trop charmante avec moi pour que je ne cherchasse pas à lui éviter l'ombre d'un ennui, mais ce fut une bonne leçon, et depuis il se serait passé dans la maison Scribe les choses les plus inattendues et les plus étonnantes que je n'en eusse soufflé mot à âme qui vive. De fait, Bonamy le concierge, qui était pédicure de l'Académie française, où, sur la recommandation de son maître, il avait des pieds célèbres à soigner, me racontait bien un peu par-ci, par-là, tout en faisant mon ménage, quelques petites histoires dont Villemessant eût fait ses délices.

Quelquefois ce dernier me disait : « Eh bien, et M. Scribe? » et comme je le voyais mettre fortement en doute les qualités d'observateur qu'il me supposait, je lui racontais certaines histoires sur M. Scribe qui prouvaient que s'il avait de l'ordre, il savait aussi être généreux à l'occasion et qu'au fond s'il préférait, *in petto*, le *Solliciteur* au *Misanthrope*, ce n'en était pas moins un excellent homme.

— Ah! le brave cœur! s'écriait Villemessant, qui lui-même n'était point un méchant homme quand il ne s'agissait pas de son journal, et peu à peu la guerre qu'on faisait à Scribe perdit le caractère aigu qu'elle avait pris un instant... mais quelle diplomatie pour en arriver là!

Je restai deux ans chez M. Scribe, deux années qui ne furent troublées par aucun nuage : ce n'était pas de la faute de mes amis. Est-ce que ce vieux Labédollière, avec lequel je travaillais à cette époque, n'essaya pas, lui aussi, de me brouiller avec mon propriétaire? Un jour qu'il sortait de chez moi, — nous faisions ensemble une *Histoire de Paris* et nous en étions au Temple, — et que je le reconduisais dans l'escalier en causant de notre livre, il vit venir M. Scribe qu'il connaissait et qu'il salua; puis immédiatement, il éleva la voix et me cria : —

— Voyez-vous, nous réhabiliterons le savetier Simon, c'est une grande figure méconnue; c'est inimaginable, ce que le petit Capet l'a fait souffrir, cet enfant-là était si mal élevé; et l'histoire, injuste une fois de

plus, s'est encore acharnée sur le pauvre savetier prolétaire. Son infortune n'a de comparable que celle de ce malheureux Hudson Lowe, si méchamment torturé et calomnié par Napoléon Ier.

Et Labédollière s'en fut triomphant, pendant que M. Scribe terrifié fermait sa porte en pensant aux historiens qu'il abritait sous son toit.

FIRMIN MAILLARD.

VARIÉTÉS

Le château de Chantilly (1).

En 1793 le château de Chantilly fut complètement vidé, on en détruisit la plus grande partie, celle qui datait de Mansart: on n'en conserva que le châtelet qui subsiste aujourd'hui intact, tel que l'a construit Jean Bullant. Le châtelet servit de prison, et, après la Terreur, il devint une caserne, ainsi que les écuries, qui offraient, on le comprend, un superbe logement pour de la cavalerie. Lorsque le prince de Condé revint de l'émigration, il réclama tout ce qui subsistait de son ancien mobilier. Il fit rentrer un grand nombre de tableaux et d'objets d'art, principalement des sculptures.

Le duc de Bourbon fit replacer dans les jardins de Chantilly les statues qu'on lui rendait, il en ajouta d'autres en pierre et en terre cuite. Parmi celles qu'il fit exécuter en pierre, il faut signaler la copie du groupe de l'Enlèvement de Proserpine et la Nuit, de Michel Anguier. Mais il ne rétablit pas les grandes cascades, et ne remit pas en état l'île d'Amour et l'île du Bois-Vert, il ne remplaça pas non plus la statue du connétable.

Il remeubla complètement le châtelet: il remit en état les jardins et vécut beaucoup à Chantilly. Son fils y séjourna aussi fort souvent; mais après la mort de ce dernier, Chantilly tomba en quelque sorte en délabre jusqu'en 1845, date où le duc d'Aumale se maria, et vint avec la duchesse occuper le château. Eugène Lami fut chargé alors de l'aménagement des pièces destinées au prince et à la princesse: il fit exécuter des peintures, acheta, principalement chez Beurdeley, des pendules, des lustres, des garnitures de feu et de cheminée; commanda des meubles à Grohé, et des porcelaines à la manufacture de Sèvres. Enfin, il organisa le château.

Durant l'Empire, Mme Duchatel fut locataire de Chantilly et y demeura tous les étés. Depuis 1872, le duc d'Aumale a fait de son château sa demeure habituelle. Il a dans les jardins remis toutes choses en état. Pour remplacer la statue du connétable enlevée en 1792, il a commandé à Paul Dubois d'exécuter la statue du connétable Anne, qu'on a mise sur la grande terrasse du château, à l'endroit où était celle du connétable Henri. M. Paul Dubois n'a pas voulu représenter à Chantilly même, dans ce château hospitalier, le connétable en costume de guerre et chargeant la lance en arrêt. Avec beaucoup de raison, l'artiste a représenté Anne de Montmorency en grand costume de cérémonie, la toque sur la tête, vêtu de l'armure de fête, son coursier marchant à une allure modérée.

Ses traits ont été reproduits d'après une gravure contemporaine qui paraît être la plus précise et la plus exacte. Il tient l'épée de connétable (une épée d'apparat) à la main. Son cheval est un de ces coursiers de guerre robuste et rapide à la fois, avec le harnois tel que les nombreuses estampes les représentent.

Pour arriver à produire cette œuvre superbe, M. Paul Dubois a fait plus de cinquante esquisses et plus de dix grandes statues montées. Durant huit ans il a étudié et cherché, et l'on peut dire que, grâce à ce travail et à cette persévérance, un chef-d'œuvre a été créé.

Dans le parterre, le duc d'Aumale a entouré la statue du grand Condé, de Coysevox, des statues en marbre de ceux avec lesquels aimait à converser le vainqueur de Rocroi: Bossuet, représenté argumentant et discutant, par Eugène Guillaume; La Bruyère, composant le Portrait d'Emile, par Thomas; Molière et Le Nôtre assis sur une banquette et se penchant dans la direction du grand Condé pour mieux s'entretenir avec lui, par Tony Noël. Au pied du grand escalier on voit les statues d'Hébé et de Bacchus, par Desenne, qui, avant 1789, étaient dans la grande salle à manger. On a placé dans le parterre Pluton et Proserpine se faisant face, dus au ciseau de Chapu. Les vases à tête de bélier, qui malheureusement ne se retrouvent plus qu'au nombre de trente, ornent la terrasse qui longe le château et fait face au Vertugadin. Les dogues de Thierry gardent toujours l'entrée et les sphinx, restitués sur les modèles de Coustou, décorent l'extrémité des balustres de la terrasse du côté des parterres, tandis que du côté de la forêt deux admirables cerfs en bronze dus au ciseau de Cain semblent accueillir les visiteurs, et près du pont-levis de la grande cour d'honneur des chiens du même sculpteur attendent le signal pour se précipiter en chasse. Dans le parc du côté de Saint-Firmin on admire une aimable composition de Moulin, *le Secret d'en Haut:* c'est Mercure faisant à un dieu terme une confidence qui le fait sourire.

Tous les parterres ont été rétablis, les eaux remises en état et les jets d'eau et les cascades continuent à jouer comme au temps du grand Condé. Depuis 1873, le duc d'Aumale a chargé M. Daumet de reconstruire le grand château. Aujourd'hui l'œuvre est achevée et les collections sont installées dans cette admirable demeure.

Pénétrons d'abord dans le châtelet, car c'est par ce premier bâtiment que l'on a l'habitude d'arriver. Nous le visiterons d'abord et ensuite nous entrerons dans le grand château encore tout nouveau. Nous passons un petit pont-levis et nous entrons dans la cour du châtelet: à droite voici la statue de Louis XIV qui était autrefois à l'Hôtel de Ville de Paris. Le roi, en costume romain, tient son sceptre de la main droite, et pose le pied sur un homme terrassé qui représente la Fronde. A gauche, le long du bâtiment, est une galerie de bois que Duban a construite en 1845. Ouvrons la porte : voici un vestibule,

(1) Extrait de la *France artistique et monumentale*, grande publication de luxe superbement illustrée, dont le cinquième volume, auquel nous empruntons les pages de M. Germain Bapst, paraîtra dans les premiers jours du mois d'octobre.

deux tableaux sont aux murs : l'un, de Dubois, représente un cerf pris dans la ménagerie du château, — nous l'avons déjà vu en 1789 au château; l'autre figure un cerf pris dans le canal. A gauche sont des appartements qui communiquent avec ceux en retrait qu'habite actuellement le duc d'Aumale : le long de ces appartements est une galerie; sur les murs sont des vitrines où l'on voit des armes de différents pays et un costume complet de Circassien.

Les appartements du prince se composent de deux cabinets de travail, de deux salons, de la chambre à coucher décorée d'admirables panneaux de bois sculptés, et du cabinet appelé la Petite Singerie. Revenons au vestibule, tournons à droite et nous arrivons devant l'escalier monumental qui fait tant d'honneur à l'architecte de Chantilly, M. Daumet. La rampe en fer forgé, avec ornements de cuivre, se déroule par une suite de volutes admirables, partant d'un pied fait d'une tête de bélier copié sur les deux fameux bronzes du musée de Palerme; le plafond a été décoré par Maillard d'un sujet représentant l'Espérance; la peinture décorative qui l'entoure est de Guiffart; aux quatre angles, des torchères en bronze, par Chapu, éclairent le soir ce local; chacune de ces torchères représente un homme dont le corps sort d'une gaine: c'est de la sculpture de grand maître au plus haut chef.

Il y a des bustes le long des murs et des tapisseries des Gobelins dans les panneaux. Sur le palier sont les panneaux de faïence de Rouen les plus anciens : on les a attribués à Bernard Palissy; ils viennent du château d'Écouen, où ils étaient dans la sacristie servant de dallage; enlevés pendant la Révolution, ils firent l'ornement de l'un des musées de Paris; et quoique rendus au prince de Condé en 1816, ils ne reçurent de destination qu'en 1882. Devant le palier est une large pièce d'attente qui donne accès aux salles du premier étage du châtelet, et de l'autre côté à la salle à manger qui communique avec le grand château que le duc d'Aumale a fait reconstruire en 1880.

En retour on va par une terrasse à la chapelle. Allons-y avant d'entrer dans les appartements.

Elle est de petites dimensions, de style Renaissance. On passe d'abord dans une sorte de sacristie séparée de la chapelle par un magnifique balustre, et toute sculptée en bois de courbari. On est surpris, en entrant dans ce sanctuaire, autant par la beauté de l'ensemble que par le goût qui a présidé au choix et à l'exécution du moindre des détails de la décoration. Les murs sont recouverts d'un admirable lambris de bois de rapport formant marqueterie. L'autel est de Jean Goujon. Il est surmonté d'un bas-relief de marbre, le chef-d'œuvre du maître, qui représente le sacrifice d'Abraham; de chaque côté, des colonnes de marbre noir l'encadrent et font ressortir la blancheur du marbre; les superbes verrières, les plus belles que compte l'art des verriers français du XVIe siècle, représentant les enfants du connétable Anne de Montmorency.

Derrière l'autel, dans une rotonde, sont les quatre figures de bronze et les bas-reliefs de Sarrazin, qui ornaient le tombeau des princes de Condé dans l'église Saint-Paul de Paris. Ces bronzes, emportés du sanctuaire où ils étaient en 1793, restèrent exposés au public dans le musée des Monuments français durant la Révolution et l'Empire; ils furent vendus en 1818 aux princes de Condé. Ces sculptures sont maintenant remarquablement placées, et, à les voir, on est saisi d'admiration.

Retournant sur nos pas, nous revenons sur le palier de l'escalier et nous entrons dans le vestibule d'honneur du châtelet. Là sont des peintures de chasse de Desportes et un meuble aux armes de Condé que le roi de Suède, Gustave IV, a donné à Louis-Joseph de Bourbon en 1778, en reconnaissance de la superbe réception qu'on lui fit à Chantilly lorsqu'il vint en France.

A gauche on pénètre dans la bibliothèque; au fond, sur la cheminée, est le buste du grand Condé, par Coysevox. Le héros a posé devant le sculpteur lorsque ce dernier a modelé cette tête extraordinaire de vitalité et d'expression.

Là, dans les rayons qui garnissent les murs, sont des merveilles : la Bible du duc d'Orléans, avec des miniatures si curieuses et si belles, le livre d'heures d'Ingeburge de Danemark et mille autres reliques, avec des gouaches incomparables qui font pâmer les bibliophiles.

Parmi les livres de provenance célèbre on voit des volumes ayant appartenu à Charles-Quint, François Ier, Charles IX, Henri III, Louis XIII, Louis XIV, Catherine de Médicis, Marie Stuart, Anne d'Autriche, Marie-Antoinette, Gaston d'Orléans, la Grande Mademoiselle, Sully, Richelieu, Séguier, Villeroy, Colbert, Mirabeau, marquise de Pompadour, Grolier, de Thou, comte d'Hoym, Longepierre, Girardot de Préfond, La Vallière, Mac-Carthy, et d'autres. Ces livres ont été recouverts autrefois de maroquins, et même quelquefois de mosaïques par les mains habiles des Boyet, des Le Gascon, des Du Seuil, des Padeloup, des Derôme, ou de nos artistes modernes tels que Bauzonnet, Thouvenin et Duru.

Voici parmi les plus beaux de ces volumes: les *Chansons* de Laborde avec les dessins originaux de Moreau le Jeune; un exemplaire des *Lettres de Pline le Jeune*, avec des notes de la main de Jean Racine, qui a écrit son nom à la fin du volume, et, tout en passant, un livre unique: *Les Folles Entreprises* du poète Gringoire, imprimé sur vélin, en caractères gothiques, orné de vingt-deux miniatures de toute beauté et relié en maroquin, avec les armes et la devise de Diane de Poitiers.

Dans la série des manuscrits rappelons la suite des œuvres de Vatel, avec des dessins à l'encre de Chine d'une exécution remarquable; le *Panégyrique* latin de François Ier, de sa mère, sa sœur, et les principaux personnages de la cour; une des quatre miniatures qui ornent ce beau volume représente François Ier apportant lui-même dans la rue des Rosiers, à Paris, la statue de Notre-Dame, en argent, qu'il avait fait exécuter pour remplacer l'image de pierre qu'on voyait au même endroit et qui avait été décapitée pendant la nuit par les protestants.

Enfin tout dernièrement est entré dans la bibliothèque de Chantilly un album de dessins d'Étienne Delaune, et le livre in-folio de la *Bataille de Marengo*, par le maréchal Berthier, avec une gouache admirable de Carle Vernet.

Ce volume superbe, relié en maroquin rouge aux armes de Berthier avec, aux quatre coins des plats, les insignes

de grand veneur, est aussi intéressant par son contenu que par la gouache de Carle Vernet, qui représente le maréchal Berthier offrant le volume en question à l'empereur à la revue passée le 14 juin 1805 sur le champ de bataille de Marengo.

Repassant par le vestibule nous pénétrons dans la salle des Gardes. Au mur sont des hallebardes, des fauchards, des piques et autres armes; dans des cadres sculptés on admire des émaux de Limosin représentant le duc et la duchesse de Montpensier, Charles et Antoine de Bourbon. Deux vitrines s'élèvent de chaque côté; on y voit des drapeaux de l'armée émigrée et surtout les objets pris dans la tente d'Abd-el-Kader lorsque le duc d'Aumale s'empara de la Smala dans la fameuse journée de Taguin, le 16 mai 1843; à côté des trophées de ce combat mémorable est le fanion tricolore de commandement qu'un sous-officier portait ce jour-là à côté du général Henri d'Orléans.

En haut, il y a des portraits de Van Dyck représentant le comte Berg et une grande dame flamande: il est probable que ces tableaux ont été donnés par cette dame au grand Condé lorsque celui-ci était son hôte, en 1658, à Bruxelles; sur un autre mur est le portrait du grand Condé en costume de tournoi; et, au centre de la pièce, se voit une table faite d'un seul cep de vigne.

Cette table est célèbre depuis longtemps, les historiens des environs de Paris, d'Argenville, Piganiol de La Force, l'abbé Lebœuf et autres en ont tous parlé.

La pièce suivante est l'ancienne chambre des princes de Condé; au mur sont des sujets de chasse de Oudry; le mobilier est en tapisserie de Beauvais et représente des sujets champêtres d'après des dessins de Leprince.

Il y a là un des plus beaux meubles du XVIIIe siècle que l'on puisse voir: c'est une grande commode dite « commode tombeau » en marqueterie, de forme ovale sur les deux bouts; avec quatre pilastres sur les angles.

Le cabinet de Henri IV vient après la chambre de M. le Prince: on lui donne ce nom parce que, autrefois, on y voyait un buste de ce grand roi que nous trouverons plus loin. Rien n'est beau comme la décoration à grand ramage de cette pièce, tout en relief et dorée sur fond blanc.

Nous passons de là dans la Grande Singerie où, au milieu d'arabesques, de rinceaux et de peintures décoratives de toutes sortes, nous voyons des singes et des guenons jouant sérieusement au grand seigneur et à la grande dame; le peintre les a représentés dans toutes les occupations d'un haut personnage: tantôt les singes habillés à la mode de Louis XIV vont à la chasse; tantôt ils reçoivent dans un intérieur; quelquefois aussi ils sont costumés en Orientaux. Impossible de trouver quelque chose de plus spirituel que cette décoration si originale.

Alors nous pénétrons dans la grande galerie des Batailles.

Au plafond sont des arabesques d'or. Le long des murs, alternant avec des glaces, douze tableaux encadrés dans la muraille.

Chacun d'eux semble être entouré d'une lourde tenture bleue à semis de fleurs de lis d'or, que l'on soulève de chaque côté, pour laisser voir les peintures. Un peintre des Gobelins, élève de Van der Meulen, est l'auteur de ces panneaux: Sauveur Le Conte.

Au milieu de cette galerie, est une vitrine qui renferme un trophée précieux. D'abord, en haut, encadré de pistolets divers, un portrait du grand Condé encore enfant; au-dessous le médaillon en bronze par Coysevox, où le prince est représenté de profil, au moment de sa mort. Ce médaillon a servi à l'ornementation de Notre-Dame lorsque Bossuet y prononça l'oraison funèbre du grand Condé.

Ce médaillon, maintenu par un génie colossal, était au-dessus du catafalque que l'on avait élevé au milieu de la nef. A côté de ce médaillon sont les pistolets de combat du grand Condé, et, faisant fond, un drapeau gigantesque; c'est l'un des drapeaux de l'infanterie espagnole pris à Rocroi.

Tout autour de cette galerie sont des torchères gigantesques avec des girandoles de cristal; au milieu on voit des meubles splendides, des bureaux de Boulle, et la fameuse table du duc de Choiseul, que le duc d'Aumale a achetée cent cinquante mille francs à la vente Hamilton. Sur les tables sont des statuettes de bronze, de terre cuite, de biscuit, de marbre, représentant Bayard, Turenne, le grand Condé, Du Guesclin et autres généraux célèbres.

Cette galerie superbe a donné en 1835 au roi Louis-Philippe l'idée de créer au Musée de Versailles la grande galerie de l'histoire de France, où sont les superbes tableaux d'Horace Vernet.

Au bout de la galerie est le cabinet de musique, également décoré en or sur blanc : dans une armoire l'on voit une broderie de jais qui a été faite par une princesse de Condé : cette broderie, avant 1789, couvrait les panneaux d'un pavillon du grand château aujourd'hui détruit.

Dans ce cabinet et dans des pièces en retour, qui servent actuellement d'appartement, était, au XVIIIe siècle, le cabinet d'histoire naturelle le plus complet de ceux qui se trouvaient en France lors de la Révolution.

Ces salles avaient des vitrines aux murs, et des vitrines centrales renfermant des instruments de physique, des mappemondes, des bocaux, des oiseaux et des animaux empaillés. Des meubles à tiroirs contenaient les échantillons de tous les minerais les plus rares, admirablement classés, et, au plafond, pendaient des crocodiles empaillés, des noix de coco et des fanons de baleine, qui formaient une ornementation un peu spéciale.

En sortant du cabinet minéralogique, nous revenons sur nos pas, nous traversons toutes les salles que nous avons déjà parcourues, et nous retrouvons le palier du grand escalier; à notre gauche est une grande porte de chêne, nous la franchissons, et nous entrons dans la salle à manger ou galerie des Cerfs. Le plafond est à compartiments et rappelle celui de la cour d'assises de Rouen : au mur sont huit des admirables tapisseries des chasses de Maximilien. Celles qui sont là viennent des Gobelins; elles sont de basse lisse et sortent de l'atelier de Dominique Delacroix; elles datent de la fin du siècle de Louis XIV; elles portent dans leurs cadres les armes et les chiffres du comte de Toulouse à qui elles ont appartenu, puis elles ont passé au duc de Penthièvre et de ce prince au

roi Louis-Philippe. Vendues en 1852, elles furent achetées par le duc d'Aumale au prix de six mille francs. Je n'étonnerais pas les connaisseurs si je disais qu'elles valent aujourd'hui cinquante fois plus.

Le trumeau de la cheminée monumentale qui s'élève au fond de cette salle est orné d'un tableau de Baudry représentant saint Hubert sous la figure du duc de Chartres; à droite est une porte, elle donne sur la grande galerie de tableaux.

Cette pièce, éclairée par en haut, est une véritable salle de musée. A gauche sont les toiles des anciens maîtres, Véronèse, Poussin, Tintoret, Titien, etc.; à droite les peintures modernes. Voici les *Cuirassiers en ligne*, de Meissonier; *L'Attaque de la voie ferrée*, de Neuville; puis des Dupré, et *Une chasse arabe*, de Fromentin; *Mlle de Clermont*, par Nattier; l'esquisse des *Pestiférés* (Jaffa), de Gros; l'admirable tableau de Decamps, les *Enfants au bord de l'eau*. Il y a dans ce tableau un effet de soleil d'une telle intensité qu'il éclaire toute la salle. Du même peintre il faut encore citer le *Corps de garde turc;* puis des Corot, et le tableau d'une si grande puissance, *Les Foscari*, de Delacroix; *Le Duc d'Orléans en colonel général des hussards*, par Reynolds; *Marie-Antoinette, dauphine*, par Drouais. C'est le cas de dire : j'en passe, et des meilleurs.

Au bout se trouve une rotonde dont le plafond, représentant l'*Enlèvement de Psyché par Mercure*, est le chef-d'œuvre de Baudry; c'est la dernière peinture que le grand maître a faite, Bonnat y a même donné les dernières retouches et y a inscrit le nom de son ami.

On voit là le marbre admirable de Chapu représentant Jeanne d'Arc agenouillée, en costume de bergère, écoutant les voix qui l'appellent à la délivrance de la patrie, puis des miniatures du xe siècle, le fameux dessin de Bida, *Le Soir de Rocroy*, et une série incomparable d'aquarelles de Meissonier et de Decamps.

Nous longeons la galerie de Psyché, ainsi appelée parce que ses fenêtres sont garnies de vitraux en grisailles qui représentent l'histoire de Psyché. Ces vitraux étaient à Écouen; ils furent enlevés de leurs châssis en 1794 et en partie jetés dans une cheminée, où Lenoir les retrouva. Conservés depuis au Musée des Monuments français, ils rentrèrent à Chantilly en 1816, mais ne furent placés là où ils sont qu'en 1882.

A droite, en pénétrant dans la galerie, on voit un buste en cire de Henri IV, par Dupré. Il a été fait d'après le moulage de la tête du roi pris sur lui le lendemain de sa mort : c'est saisissant de vérité.

Au mur, en face des vitraux, sont des portraits au crayon du xvie siècle, des Clouet, des Lagneau, des Caron ou autres: à gauche on pénètre dans une petite salle toute tendue de bleu où sont quelques chefs-d'œuvre. Qu'on en juge : au fond, c'est le célèbre panneau de Filippino Lippi, que le duc d'Aumale a acheté, il y a deux ans environ, à la vente de M. Leclanché. A droite et à gauche deux Raphaël : à gauche, *La Vierge d'Orléans*, qui fut aux ducs d'Orléans depuis le règne de Louis XIV. C'est la plus pure, la plus belle des Vierges qu'ait faites le peintre des madones : pour moi, la Vierge d'Orléans est supérieure à la Madone du Grand-Duc que l'on voit au palais Pitti à Florence. Les Trois Grâces sont à droite: elles viennent de la collection de lord Dudley. Il y a encore là des dessins de Léonard de Vinci, des fresques de Luini, et surtout les plus jolies miniatures du moyen âge qui existent, les fameuses pages du missel d'Étienne Chevalier, par Jean Foucquet, le grand maître de l'École française.

La galerie aboutit à son extrémité à la tour des Gemmes, où sont enfermés dans des vitrines des miniatures de famille, des porcelaines de Sèvres admirables, les diamants des Condé, des éventails et des bijoux, des émaux et des cristaux de roche; en un mot, toute sorte de merveilles.

C'est aussi dans la tour des Gemmes que sont placées les porcelaines de Chantilly que possède le duc d'Aumale.

Sa collection est la plus complète de celles qui existent; elle comprend des vases de toute sorte, brûle-parfums, services de table, cache-pots, tabatières ou boîtes, porte-bouquets ou coupes de formes variées, de décors imitant le Japon ou le Sèvres, le Saxe ou la Chine.

De la tour des Gemmes, où sont conservées les porcelaines de Chantilly, on pénètre dans la tribune. Voilà encore des tableaux; mais quels tableaux! deux admirables portraits d'Ingres; et la *Stratonice;* l'*Assassinat du duc de Guise*, de Delaroche; des Boticcelli, des Memling, des Thierry Boots, des Van Dyck; un des chefs-d'œuvre d'Ary Scheffer: le portrait de Talleyrand, vieux, tel qu'il était en 1830, en redingote, avec une énorme cravate de mousseline blanche; puis à côté est l'unique portrait certain qui existe de Montaigne; enfin deux portraits incomparables, *Molière*, par Mignard, qui est le seul portrait authentique du grand comique, et *Bonaparte*, par Gérard, pour lequel le Premier Consul a posé à la Malmaison en 1803. Molière est de face, les yeux rouges comme quelqu'un qu'on a pris au sortir du lit et auquel on a dit : « Tiens-toi là une minute pour que je te dessine. »

Quant au Bonaparte, il est également de face, le regard fixe, froid, avec sa tête aux lignes admirables; il est en costume de chasseur de la Garde, représenté jusqu'au milieu de la poitrine.

Ces deux tableaux ont appartenu à M. Reiset, ancien directeur des Musées nationaux.

Retournant encore sur nos pas, nous revenons aux galeries de tableaux où l'on voit une petite salle consacrée aux portraits historiques de la première école française. Il y a des Clouet ou des peintures de leurs élèves et leurs imitateurs : François Ier, Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV ont là chacun plusieurs images; on voit aussi un portrait du grand Condé, par Teniers, peint lorsque le héros était à Bruxelles.

Dans une autre salle on admire des dessins de Prudhon il y a là d'admirables grisailles. Cette collection du peintre des muses et des enfants est incomparable : au milieu de la pièce dont ils couvrent les murs, est une vitrine où l'on voit deux Tanagra et deux statuettes de bronze, quatre chefs-d'œuvre de l'Antiquité : l'une de ces deux statuettes de bronze à patine verte admirable est une Vénus que l'on peut considérer comme étant du style

grec le plus pur. Elle provient de la collection Pourtalès.

Après est une salle militaire, dans laquelle sont réunies des peintures de Bellanger, Horace Vernet, Girardet et Detaille.

Ce sont les combats d'Algérie; Horace Vernet comme Detaille y ont représenté la prise de la Smala d'Abd-el-Kader.

Là finit notre visite; je m'excuse d'avoir été si long. Peut-être même ai-je fatigué le lecteur, car je ne sais rien qui lasse davantage qu'une promenade dans un musée. Cette fatigue toutefois vous eût été évitée si le duc d'Aumale lui-même avait consenti à vous faire les honneurs de ses collections, car personne ne les montre avec autant d'esprit et de verve.

GERMAIN BAPST.

COURRIER LITTÉRAIRE

Les poètes [1].

M. Auguste Dorchain, *Vers la lumière;* M. Pierre de Nolhac, *Paysages de France et d'Italie.*

Il est une catégorie de poètes aimables, heureusement doués, et vers lesquels le public doit se trouver naturellement attiré, surtout aux heures où il est las des exagérations violentes et des virtuosités maladives. Tandis que les amateurs de toutes les déliquescences, les partisans des aberrations les plus chimériques, jonglent avec les mots et les syllabes, allongent le vers français pour le faire paraître plus vide, et brisent les touches du clavier où courait et chantait la strophe, des esprits distingués et délicats, se préoccupant fort peu de recommencer des exercices incohérents de rhétorique, se bornent à exprimer, sous une forme achevée, et avec les ressources traditionnelles de notre langue, les émotions et les sentiments qu'ils ont éprouvés.

Parmi ces poètes d'aujourd'hui, auxquels la faveur des lettrés semble bel et bien acquise, et que certains lecteurs ont peut-être envie de remercier pour leur avoir rendu les impressions intimes dont ils ont joui, nous devons placer au premier rang M. Auguste Dorchain, l'auteur de la *Jeunesse pensive*, d'une pièce de théâtre jouée avec succès, *Conte d'avril*, et d'un nouveau recueil de poésies, *Vers la lumière* (2).

M. Auguste Dorchain, âme tendre, nature douce, poète dans le vrai sens du mot, s'est surtout fait connaître à l'aide de *Conte d'avril*. Il a redit, lui aussi, l'exquise chanson de Fortunio; il s'est trempé dans le rayon de lune du *Passant;* il a ouvert les yeux vers cette féerie lointaine que Shakespeare a placée dans la forêt des Ardennes. Les spectateurs des théâtres — il est bien entendu que nous ne faisons allusion ici qu'aux scènes littéraires — aiment, beaucoup plus qu'on ne croit, à entendre les acteurs parler en vers. La diction poétique les ravit, pourvu qu'il n'y ait pas abus pour eux dans ce genre de plaisir. On sait que les destinées heureuses de poètes sont celles qui se sont créées près de la rampe; certaines réputations se sont trouvées fixées à jamais grâce à la pièce en un acte, vive et charmante, dont les rimes avaient pris l'essor sur les planches de l'Odéon ou du Théâtre-Français.

Vers la lumière, ce titre nous fait songer au cri de la Silvia de M. François Coppée: « Vers l'aurore! » M. Dorchain n'explique point son programme à la première page de son livre, et une définition n'est pas nécessaire: nous devinons quel est le but vers lequel marche invariablement le poète.

Dans la *Jeunesse pensive*, il avait déjà indiqué ces tendances: il chantait les ardeurs de la vingtième année; il disait les pensées sérieuses, les élans vers le bien, les actes de foi, que rien n'arrête chez un jeune homme. Il retrouvait quelques accents généreux, à la manière de Michelet, et il nous révélait en lui un de ces enthousiasmes profonds, par lesquels on s'isole des idées courantes et comme de la vie ambiante. Peu lui importaient le doute et la raillerie qui, dans la situation d'esprit d'une grande partie de ceux auxquels il s'adressait, pouvaient accueillir les bonnes paroles et les conseils éloquents. Très convaincu dans son idéalisme, M. Auguste Dorchain ne craignait même pas de faire l'éloge de la chasteté. Il déclarait qu'il voulait conserver son âme vierge; c'était une note assez caractéristique de la part d'un poète nouveau. Vous devinez de quelle façon cette déclaration devait être reçue des faiseurs d'odes sensuelles et de sonnets plus ou moins lubriques.

M. Dorchain avouait d'ailleurs qu'il connaissait des heures de trouble; mais il espérait, après les premières défaillances et les courtes méprises, se garder de nouveau pour la fiancée qu'on peut accepter, sans avoir aucune déchéance à subir (1).

Nous considérons cette notion de la vie comme tout à fait personnelle. Depuis qu'il exprimait ces pensées, M. Dorchain a réalisé une partie du rêve qu'il avait conçu. Une figure de femme anime son nouveau recueil; il peut célébrer les joies pures du foyer et nous parler des épanchements où se retrouve la communion de l'âme.

M. Dorchain, avec une sincérité parfaite, avec une sensibilité sans cesse renouvelée, nous dit les menus incidents de l'existence quotidienne, les petits bon-

(1) Voir la *Revue* du 25 août 1894.
(2) Lemerre.

(1) LA JEUNESSE PENSIVE, *Les Heures de trouble*, *La Lutte éternelle*, etc.

heurs et les grandes tendresses. Il nous expose même les inquiétudes suscitées par les retours imprévus sur soi-même, par l'ébranlement apporté aux aspirations de la veille, et par la lutte engagée entre les désirs et la réalité :

L'insomnie a laissé sur votre front ce hâle,
Et de votre visage altéré le contour;
Vos beaux yeux sont cernés d'une auréole pâle :
Cette nuit, vous avez pleuré, mon cher amour.

Je le savais déjà; pendant cette nuit même,
J'évoquais votre cher fantôme endolori,
Et je la devinais, la tristesse suprême
De ces regards navrés qui ne m'ont pas souri.

Vous étiez loin de moi, mais la distance est vaine;
Un lien m'unissait à vous, mystérieux;
Votre peine a suffi pour éveiller ma peine;
Vos pleurs ont appelé les larmes dans mes yeux.

Et vainement, la nuit versait son accalmie,
J'étais triste avec vous, triste jusqu'à mourir...
Ah! dans les jours heureux, je vous aimais, amie,
Je vous aime encor plus, en vous voyant souffrir...

Ce poète, on le voit, est un élégiaque, avec ses franchises soudaines et son souci psychologique de son être. Plus d'une lectrice prendra intérêt à suivre le portrait qu'il fait de celle qu'il aime, et se trouvera séduite par des descriptions et des analyses de sentiment très pénétrantes. M. Dorchain est de ceux qui excellent à nous faire comprendre les mouvements en sens inverse, les surexcitations nerveuses, les petits combats et les doux espoirs de l'existence partagée avec passion par deux personnes, et tout ce qui s'associe autour de ce mot déjà bien vieux, l'égoïsme à deux.

*
* *

M. Pierre de Nolhac, aujourd'hui maître de conférences à l'École des hautes études et conservateur du Musée de Versailles, a passé quelques années en Italie. Il s'est pénétré, à Rome, de ces humanités italiennes, où l'esprit trouve encore un puissant et solide aliment. Il a été pétrarquisant, il a cherché la trace d'Alde Manuce et d'Erasme, il s'est fait l'éditeur des lettres de Joachim du Bellay; il a même écrit, en collaboration avec un ami de la Péninsule, le récit du voyage en Italie de Henri III, roi de France.

Nous avons sous les yeux un livre que M. de Nolhac a récemment consacré à Marie-Antoinette; c'est un ouvrage de fine observation, qu'on peut relire après les publications du même genre, après le volume si vivant et si détaillé des Goncourt. M. de Nolhac faisait partie, il y a une quinzaine d'années, d'un groupe de jeunes esprits, attirés pour la plupart vers le haut enseignement, et qui, comme M. Frédéric Plessis, n'en cultivaient pas moins la poésie, sous une forme historique et savante. C'était la poésie d'études, pour ainsi parler. La nature avait bien sa part, à côté de ces recherches intellectuelles, mais elle était vue et traduite comme dans une églogue antique : on retrouvait le lettré aux champs. Si ce lettré devenait un amoureux, il épanchait ses tendresses dans le style de Christine de Pisan, d'Alain Chartier, ou tout au moins de Ronsard.

Comme fruit de cette première période, nous avons eu de M. de Nolhac, en tant que poète, une plaquette tirée à petit nombre pour quelques amis, *Paysages d'Auvergne*. Nous retrouvons ces morceaux dans le volume publié aujourd'hui : *Paysages de France et d'Italie* (1). Par ce que nous avons déjà dit des premières aptitudes de l'auteur, de son éducation, de son séjour au delà des Alpes, on voit que ce livre renferme, à tous les points de vue, une sorte de condensation bien complète.

Brizeux disait, dans la *Fleur d'or*, ce recueil délicieux, où il n'abandonnait pas cependant l'amour de la Bretagne natale :

De son voyage d'Italie,
Toute la vie on se souvient...

M. de Nolhac pense de même, et après avoir déclaré combien il est fidèle à la « terre de grâce et de clarté », il lui dédie les vers qui lui ont été inspirés par elle. Sans se préoccuper outre mesure de son alliance avec les nations du Nord, il rappelle à l'Italie qu'elle est, malgré tout, la nation sœur : il lui dit, à haute voix, en lui offrant des strophes :

Reçois-les d'un fils de ta race,
Mère auguste du sang latin.

Les tableaux italiens que nous donne M. de Nolhac sont d'une facture assez neuve. Il excelle dans la description des villes mortes ou ruinées, perdues sur les rochers ou posées au bord de la mer. Voyez, par exemple, comment il dépeint Torcello, un petit bourg voisin de Venise :

La ville est morte; l'agonie
Après des siècles est finie;
Ses saints n'ont pu la protéger.
Tu vas voir qu'il n'en est aucune,
Dans les îles de la lagune
Qui dise plus au cœur et fasse mieux songer.
Si tu demandes l'œuvre humaine,
Au vieux gondolier qui te mène
Sur le canal inhabité,
Son doigt te montre pour réponse,
Émergeant des fourrés de ronce,
La solitaire tour qui marque la cité.

Cette strophe nous paraît assez belle, avec son dernier vers qui s'étend et se prolonge. Par une coïncidence toute particulière, M. de Nolhac se plaît, en Italie comme en Auvergne, sur les sommets agrestes et sauvages; et, conclusion bien naturelle, il finit

(1) Lemerre.

par se ressouvenir, en parcourant les monts Euganéens, des rocs basaltiques, des cratères éteints, de la région à laquelle il a dû ses premières inspirations.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter une question toute technique, à propos de rythmes italiens, qu'il a essayé d'acclimater, et où trois vers se succèdent ou s'entre-croisent, sans être encore accompagnés du vers qui doit rimer avec chacun d'eux. Les « essais métriques » de M. de Nolhac, qui use, d'ailleurs, d'une langue très châtiée, ne sont point assurément ceux d'un poète décadent. Il faut les considérer comme des caprices de curieux et d'érudit.

ANTONY VALABRÈGUE.

THÉATRES

RENAISSANCE. — Reprise de la *Femme de Claude*, pièce en trois actes, de M. Alexandre Dumas fils.

Eh bien donc, puisqu'il le faut, « découvrons » la *Femme de Claude!* — ou, du moins, tâchons de dire, le plus clairement possible, pourquoi cette pièce étrange me plaît.

Ce n'est pas, sans doute, par sa facture. M. Dumas, dans la tumultueuse préface qui précède son œuvre, explique vigoureusement que si sa pièce est imparfaite, en tant que pièce, elle l'est parce qu'il a voulu qu'elle le fût. Il est clair qu'en dépit de la rapidité presque brutale avec laquelle elle est menée, elle paraît parfois un peu traînante, et que, pour rendre le dénouement possible, il faut l'intervention et la conversion assez invraisemblable d'Edmée. Qu'un « confident » soit parfois nécessaire pour nous mettre au courant de l'intrigue et pour nous exposer les différents états d'âme des personnages, je l'admets le plus volontiers du monde : et, si l'emploi du « raisonneur » a paru fâcheux parfois, c'est que ce personnage dispensait parfois l'auteur d'une étude plus sincère de ses héros. Je veux dire que le confident ne me choque nullement dans le théâtre classique, et pas davantage, par exemple, au premier acte de la *Princesse Georges* (voyez l'admirable scène entre Séverine et Rosalie), et même au premier acte de la *Femme de Claude*, lorsque Edmée « expose » la pièce à Césarine et pour nous, Edmée, ici, est dans son rôle, comme on dit; elle y est un peu moins quand elle tombe aux genoux de Claude, et lui révèle le complot qu'elle a surpris. Il n'est jamais bon de prendre un personnage de troisième plan pour pivot de la péripétie capitale... Je n'ai pas l'impertinence de prétendre révéler cette règle à M. Dumas. Le fait est que la pièce, en tant que pièce, est loin d'être parfaite : fort loin, à ce point de vue, des autres pièces de M. Dumas; je ne parle pas seulement du *Demi-Monde*, mais, pour comparer deux œuvres d'une égale rapidité, bien loin de *Denise*.

Si j'admire la *Femme de Claude*, ce n'est pas non plus, je le crains, pour la vérité des caractères. Ceux-ci ont quelque chose d'incertain ou tout au moins d'inexpliqué. Les fautes de Césarine sont graves, aussi graves que possible dans l'ordre moral, et la dernière l'est pareillement dans l'ordre physique.

J'en vois bien la gradation ; elle a cédé d'abord à un coupable entraînement des sens : elle a trompé (au sens strict du mot) un honnête homme, elle est infidèle à son mari, indifférente pour son enfant; comme le dit M. Dumas, elle n'a su être ni vierge, ni épouse, ni mère; ces fautes, ces crimes si vous voulez, se commandent en quelque sorte l'un l'autre, et vous saisissez le lien qui les rattache ensemble.

Mais ne vous paraît-il pas qu'entre l'avant-dernier et le dernier, celui qui fait le dénouement de la pièce, il y a plus loin, par exemple, qu'entre l'avant-dernier et celui qui le précède? et que les premiers ne font pas forcément prévoir le dernier? Pour parler plus clairement, les fautes de Césarine sont des fautes « de femme »; j'entends qu'elle a péché plus encore contre les lois sociales que contre la morale, qu'au moins ses crimes, s'ils avaient été commis par un homme, M. Dumas les eût durement « secoués » comme il a fait, par exemple, dans le *Fils naturel*, mais que notre pharisaïsme leur eût peut-être trouvé quelques excuses ou quelques explications. Pour l'infamie qu'elle cherche à commettre au dénouement, il ne peut y avoir d'indulgence, comme il n'y a pas d'excuses : c'est une infamie absolue, indépendante de son sexe et des lois sociales, une infamie en soi, qui resterait une infamie quel que fût celui qui la commettrait, et cela pour les plus pharisiens des pharisiens que nous sommes tous. Les crimes de Césarine ne sont pas tous du même ordre : une femme peut commettre les premiers et s'arrêter au dernier : ceux-là n'entraînent pas forcément celui-ci. J'entends bien que Césarine doit les commettre tous, parce qu'elle est le Mal, la guenon du pays de Nod, la Bête... et vous savez quelle horrifique description M. Dumas nous a donnée de cette Bête-là : « Elle avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des cheveux du ton du métal et de l'alcool dont elle était née »; vous vous rappelez le morceau. Cette raison-là est excellente sans doute pour M. Dumas; peut-être le public, à ce mélange inquiétant de lion, d'ours, de dragon et de léopard préférerait-il quelque motif plus valable, et, si je puis dire, plus palpable.

Mais laissons Césarine. Claude, lui, échappe à l'analyse et à la critique. Il est le Bien, comme Césarine est

le Mal : il l'est complètement, absolument, comme un bloc ; et à toutes les objections qu'on pourrait faire sur sa grandeur surnaturelle et continue, M. Dumas serait fort bien en droit de répondre : « Il est ce que j'ai voulu qu'il fût. » Et cela encore serait une raison excellente. Tout ce qu'on pourrait dire, c'est que, si Claude s'élève ainsi à la hauteur d'un type, d'une entité (le mot est de M. Dumas lui-même), il perd un peu en vérité ce qu'il gagne en symbolisme. Mais cela aussi, M. Dumas l'a voulu. Pour les autres personnages, je suis plus à mon aise. Négligeons Antoine, qui n'a pas grand relief, mais qui ne pouvait en avoir davantage puisque sa fonction est de céder successivement aux influences opposées de Claude et de Césarine. Quelle singulière idée, en revanche, d'avoir choisi des juifs pour leur donner le culte des idées pures, les seules qu'ils n'aient pas !

***

Non seulement ces idées sont en contradiction absolue avec leur religion (M. Dumas s'en excuse du reste quelque part), mais je ne crois rien avancer que de banal, en disant que la souple et pénétrante intelligence des juifs, par nature ou par atavisme, est la moins apte qui soit aux idées purement spéculatives. Il est donc assez surprenant que la pensée de retrouver « les onze tribus » ait germé dans la cervelle de Daniel ; il est plus surprenant encore que ce presque homme de génie n'ait pas compris qu'Israël une fois réuni ne serait plus qu'un peuple comme un autre, plus faible qu'un autre, et que son invincible puissance vient précisément de ceci qu'il sait pénétrer et conquérir ceux qui lui donnent accès chez eux, comme il sait, restant uni malgré les frontières, prendre les mœurs, les habitudes et les carrières de ceux chez qui il vit. Mais ce qu'il y a peut-être de plus surprenant dans la *Femme de Claude* c'est encore le personnage de Cantagnac. D'où vient-il, où va-t-il, on ne sait ; il est mi-allemand, mi-gascon, plus gascon qu'allemand, croyez-le : il sait tout, il voit tout, entend tout, est partout. C'est « l'homme fort » qui orne presque toutes les pièces de M. Dumas, Jalin, Le Bonnard, Ryons, Thouvenin, et M. Dumas a pour lui des tendresses de père.

> S'il est vrai que Schiller n'ait aimé qu'Amélie,
> Gœthe que Marguerite, et Rousseau que Julie,

... c'est celui-là qu'entre tous ses fils, M. Dumas a le plus profondément chéri. Ne pourrait-on même supposer que c'est celui auquel il voudrait le plus ressembler, au moins à Jalin et surtout à M. de Ryons ? Mais cette tendresse que M. Dumas ressent pour les hommes forts ses fils, Cantagnac ici le lui rend avec usure. Ce personnage singulier prend au sérieux toutes les imaginations de son père ; cet homme qui « sait tout ce qu'il veut savoir », qui « est toujours là », qui prépare, comprend, prévoit ou devine tout, cet homme qui, par son habileté, a fini par « tenir » toute l'Europe et la Chine peut-être par dessus le marché, dès que Daniel parle devant lui de reconstruire le temple de Jérusalem, ce brave Cantagnac, le maître des Deux Mondes, s'inquiète, y croit dur comme fer, et, — influence du devoir professionnel ! — tire son calepin et y note la chose sans rire. Ce Cantagnac, j'avoue qu'il me résiste. Les strophes que M. Dumas lui consacre, dans sa préface, me laissent indifférent et un peu méfiant ; cette diable d'histoire du Temple de Jérusalem m'inquiète sur son discernement, et je pense en moi-même que ceux qui l'emploient, s'ils n'ont que des agents comme lui, ne sont pas bien à craindre. J'ai beau faire, Cantagnac n'est, pour moi, qu'une sorte de personnage de féerie...

***

Puisque le mot est écrit, je ne l'efface pas. Et peut être va-t-il me servir à expliquer — enfin ! — pourquoi, malgré tout, j'aime la *Femme de Claude*. Féerie, oui, la *Femme de Claude* pourrait bien être une féerie, une féerie, sans trucs et sans ballets naturellement. Et je n'ai pas besoin de dire que je ne donne au mot aucune acception malveillante.

La *Femme de Claude* est une féerie, comme l'*Ami des Femmes*, par exemple, une pièce dont la réalité est absente, qui est au-dessus et en dehors de la vérité, qui contient des événements qui ne se passeraient jamais dans la vie réelle et qui cependant sont vrais d'une vérité générale et supérieure à la vérité réelle. C'est ce qui me donne pour l'*Ami des femmes* une tendresse particulière, et je ne sais trop ce qui m'empêche, cette tendresse, de l'avoir aussi pour la *Femme de Claude*. Assurément, ce ne sont pas les meilleures pièces de M. Dumas ; s'il n'avait écrit qu'elles, il ne serait pas le premier de nos auteurs dramatiques. Mais je crois bien qu'elles sont les plus curieuses de son œuvre, celles, du moins, où se montre le mieux M. Dumas lui-même, son intelligence si puissante, si passionnée et si intéressante, et cette vigueur de dialectique que J.-J. Weiss comparait à la marche d'un boulet de canon, — celles, au moins, dont, une fois qu'on les a goûtés, on peut jouir sans arrière-pensée ni gêne.

Ce qui nous gêne, en effet, pour goûter complètement le théâtre de M. Dumas, c'est, je ne dirai pas l'abus du raisonnement, mais la coexistence dans une même œuvre du raisonnement et de la passion. Ne me faites pas dire qu'ils sont exclusifs l'un de l'autre. Je dis seulement que la méthode employée par M. Dumas n'est pas toujours celle qui nous semble

le plus appropriée à ses pièces. Il pose un problème qui, à en prendre le fonds, est un problème d'ordre sentimental, et il le résout *more mathematica*. Il veut prouver qu'il ne faut pas épouser Suzanne d'Ange, vu qu'il faut épouser Denise, et il le démontre comme il démontrerait que la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits. Et vous savez avec quelle vigueur, les termes posés, il développe et résout son problème. Mais, au courant de la pièce, on dirait qu'il se grise du plaisir de démontrer qu'il aime le raisonnement pour lui-même, et qu'il oublie presque de quoi il s'agit. Est-ce l'amour, dont il est question, ou de la somme des angles d'un triangle? On ne sait plus. Et vous voyez qu'ainsi il peut arriver à M. Dumas d'oublier ou de négliger l'un des facteurs principaux de son problème, le facteur sentimental. — Thouvenin parle comme un livre, — comme un gros livre; — mais écoutez-le, suivez ses raisonnements : je vous défie bien de comprendre s'il parle d'une « belle maladie » ou de l'amour du comte pour Denise. Croyez-vous même que ses paroles aient sur le comte une influence énorme? Le comte l'écoute à peine. Pendant que Thouvenin présente ses arguments en bon ordre, il pense à Denise, et c'est parce qu'il y pense, qu'il y pense toujours, c'est pour cela qu'il l'épouse et non pour ce que lui a dit le prolixe Thouvenin.

*
* *

M. Dumas a bien compris que le raisonnement ne suffit pas à faire vivre des personnages de théâtre.

Une pièce toute en raisonnements ne pourrait guère nous intéresser : elle semblerait être « en l'air », si l'on peut dire, sans rien qui la rattache à la réalité dont elle a besoin pour nous donner l'illusion de la vie. Avec une habileté suprême, et la plus légitime du monde, M. Dumas commence par donner à ses personnages quelques touches de réalité; il leur fait accomplir des actes que nous accomplissons nous-mêmes, de sorte qu'ils agissent comme nous avant de raisonner comme lui. Avant de les jeter dans la discussion, l'auteur veut bien nous convaincre qu'ils sont pareils à nous : nous nous intéressons d'autant plus, par la suite, à leurs paroles et à leurs actes. Encore une fois, cela est très habile et très légitime : et c'est ainsi que M. Dumas est arrivé à faire accepter par le public des pièces contre lesquelles les spectateurs s'étaient révoltés d'abord. Je laisse de côté ici et le dialogue vraiment merveilleux de netteté et l'éblouissant esprit.

Il peut arriver cependant que nous voyions un peu trop clairement « le joint », j'entends le moment précis où les personnages cessent d'être nous pour devenir M. Dumas. Alors les préparations sont inutiles, elles se retournent contre la pièce. De là, cette sorte de... — je vais me servir d'un mot beaucoup trop fort, auquel je vous prie d'apporter toutes les atténuations possibles, — cette sorte d'« agacement » que nous cause parfois le théâtre de M. Dumas. On l'admire autant qu'on peut admirer, puis, tout d'un coup, c'est un mot, un mot voulu, qui sonne faux et vous déconcerte. Les personnages tantôt vous semblent bien raisonneurs pour beaucoup souffrir, tantôt vous paraissent bien meurtriers pour être déraisonneurs. J.-J. Weiss voulant un jour donner une idée de la manière de M. Dumas, imaginait Bérénice, au cinquième acte, poussant d'une voix trempée de larmes son cri fameux :

Arrêtez, arrêtez, prince trop généreux...

et continuant ensuite avec calme : « Nous allons chercher une *solution*. » C'est cela même : des larmes ou pas de *solution*; une *solution* ou pas de larmes.

Dans la *Femme de Claude*, nous n'avons ni l'un ni l'autre. Mais nous avons M. Dumas, nous l'avons mieux, plus « nature » qu'ailleurs. Nulle pièce où il ait été moins adroit, nulle où il ait mis moins de mots, nulle où il y ait moins de préoccupation de réalité. Ici point de ces petits détails habilement choisis qui vous font illusion d'abord et qui vous gênent ensuite. Tout cela a l'air « dépouillé »; les personnages expriment nettement la pensée de l'auteur, sans être gênés par les nécessités de la vie. A ce point de vue, rappelez-vous la scène entre Daniel, Rebecca et Césarine au second acte; une grande partie des idées de M. Dumas sont là, résumées en vingt répliques avec une puissance et un relief rares, précisément parce que les personnages ne sont plus des êtres vivants comme nous, mais des êtres hors de la nature, des abstractions. Nul intermédiaire entre Dumas et nous; jamais, si ce n'est dans ses préfaces, il ne nous a parlé plus directement. Nous entendons sa voix, pour ainsi dire, nous voyons sa pensée toute nue. Et cela suffit pour que la *Femme de Claude* soit l'une des œuvres les plus passionnantes de M. Dumas. Les idées qu'il développe, j'aurais dû les chercher ici, mais qu'en dire après vingt ans? On connaît M. Dumas, on sait ce qu'il est, ce qu'il aime, et ce qu'il hait. Jamais il ne l'a montré plus éloquemment qu'ici.

Vous savez déjà que Mme Sarah Bernhardt a été fort applaudie. Le reste de l'interprétation, M. Guitry mis à part, a été bon sans grand éclat, m'a-t-il semblé. Je crois bien aussi que, dans certaines parties du rôle, Mme Sarah Bernhardt n'a pas donné ce que j'espérais. C'est moi qui me trompe, sans doute.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

La douleur de correspondre.

Elles ont fait bien du chemin depuis deux mois. Elles ont été dans des tiroirs, dans des placards, dans des sacs, toujours s'entassant, toujours augmentant. Et voilà que, dans le pays lointain où je suis, je les retrouve au fond de ma malle, toutes les lettres reçues cet été, toutes les lettres auxquelles j'avais promis, auxquelles je m'étais promis de répondre.

— On s'écrira, n'est-ce pas ? c'est convenu?

— Entendu...

Et on m'a écrit, et je n'ai pas répondu, parce que je ne connais pas de petit tourment plus grand, de besogne plus pénible, plus vide, plus oiseuse, que d'écrire des lettres pour en écrire.

Répondre oui ou non, avec deux ou trois mots aimables en dessus ou en dessous, répondre brièvement à une demande de rendez-vous, passe encore! Mais les vraies lettres, les grandes lettres, les lettres-récits, les lettres-poèmes, les lettres où on se raconte soi, ses occupations et ses alentours, non, je ne peux pas dire comme cela me semble bête, ennuyeux et vain.

Ce n'est pas que, comme tout le monde, je n'aie pas écrit de ces lettres-là. Assurément, à certains moments de la vie, on a des crises épistolaires, c'est-à-dire des crises de vanité : le besoin de prouver à un ami qu'on n'est pas une bête, qu'on sait, soi aussi, tourner sa petite narration et bien rédiger ses quatre petites pages.

Seulement, comme on revient vite de ces plaisirs-là! comme on s'en lasse! comme on a un peu honte de s'y être complu!

***

D'abord, à quoi bon étaler ainsi ses richesses de style et d'imagination à propos de rien, sans que quiconque vous y force, pour des événements sans importance?

Et puis à combien de personnes peut-on écrire sincèrement, écrire la vérité, les choses intéressantes et terribles? A un ou deux amis, dont on n'a pas à conquérir la bonne opinion par des paonnades de style...

Alors comment, soufflé par quel démon, se met-on à ciseler des phrases luxueuses sur de pauvres sujets pour des personnes indifférentes?

Dans la conversation, la puérilité de ces efforts apparaît moins. L'effort, en réalité, y est moindre. Et de plus la conversation est une sorte de concert où tout le monde est un peu acteur, un peu chanteur, tenu à quelque cabotinage d'élocution, excité par l'auditoire, la contradiction, l'espoir instinctif d'applaudissement, à lancer avec le plus d'art possible sa tirade, sa réplique.

Mais ceux qui tout seuls, devant leur table nue, dans leur chambre vide, sans aucune nécessité, de leur plein gré, se torturent à chercher de jolis tours, et des mots, et des antithèses, et qui s'amusent à cela, ah ! les pauvres gens, les pauvres gens !

***

Et Mme de Sévigné, et le genre épistolaire ! Je m'y attendais bien à celle-là. Vous auriez pu dire Courier, Joubert, Doudan! Non, parlons plutôt de Mme de Sévigné : l'exemple est excellent.

Elle est sur tous les programmes, la brave dame; elle figure dans tous les enseignements. Filles, garçons, latinistes, mathématiciens, philosophes, tous sont contraints de l'avoir lue, de la vénérer. Et ce sont des notes haut comme ça au bas de ses lettres, et des commentaires, et des injonctions admiratives d'avoir à admirer : « Admirez la légèreté de ce passage! »

Jamais de la vie! Il faut être injuste envers elle pour compenser l' « hyperrespect » de ses admirateurs. La forme est nette, je n'en disconviens pas. C'est de la littérature clairette et proprette, quoiqu'un peu apprêtée. Mais toutes ces qualités je les oublie, je veux les oublier, quand je songe que c'est là un des grands modèles de littérature, un des grands écrivains qu'on propose, qu'on impose à l'admiration des enfants depuis un siècle.

Ah! cela leur donnera une jolie idée de ce qu'est un grand écrivain, à ces petits, cet entassement de ragots, de racontars; oui, cela les habituera joliment à ce qu'on appelle « penser » et à ce qu'on appelle « écrire ».

Mais avez-vous quelquefois réfléchi à ce que peut être le cerveau, l'âme d'une Mme de Sévigné, d'une femme qui a écrit, volontairement écrit quatorze volumes de lettres?

Les petits mots de bavarde, de commère, ne sont pas assez exacts pour désigner ce cas. Il en faudrait un autre, qui heureusement n'existe pas encore.

Avez-vous jamais songé à quel point elle devait ne rien avoir à faire pour faire ce qu'elle a fait là?

Et par rien à faire, entendons-nous, ce n'est pas son oisiveté matérielle, extérieure, que j'incrimine, mais son oisiveté d'âme, son impuissance à la méditation, à la rêverie. Elle était riche. Elle était libre. Elle avait toutes les indépendances. Elle pouvait passer sa vie à ne songer qu'à elle, ou rien qu'à regarder les autres, tranquillement, en spectatrice hautaine, amusée et silencieuse. Et non, elle a préféré écrivasser, écrivasser, écrivasser, raconter ceci, raconter cela, et patati, et patata, et M. de Un tel a dit ceci, et Mme Un tel a dit cela; elle a préféré faire de la copie, cette grande dame!

« Je laisse courir ma plume la bride sur le cou », écrivait-elle, l'ingénue. Triple et affreuse blague ! Les plumes n'ont pas de bride, les plumes n'ont pas de cou, et surtout les plumes ne courent pas, vous le savez bien. Elles se traînent, au contraire; elles se rebiffent, elles rétivent, elles ne veulent pas écrire. Et quand elles marchent, c'est qu'elles ne peuvent pas faire autrement, c'est qu'il y a derrière elles pour les pousser les rages irrésistibles et accumulées de notre faim ou de notre ambition.

Comment voulez-vous dès lors qu'il se rencontre jamais quoi que ce soit de noble, de grand, d'élevé chez cette personne qui n'a pas pu se taire, qui a parlé quand on ne lui parlait pas, qui n'a pas su goûter le charme du silence, les joies du mystère, tous les plaisirs supérieurs et coûteux que souhaitent vainement tant de malheureux obligés de peiner pour vivre?

« Admirez la légèreté de ce passage ! » Et pendant ce temps on laisse ignorer à nos enfants et Mme de Staël, et Mme Desbordes-Valmore et Mme Ackermann et tant d'autres belles âmes de femmes qui ont souffert et rêvé...

***

Pourtant cet odieux « genre épistolaire » nous a valu deux belles œuvres, deux admirables recueils de lettres.

Je veux parler des lettres de Mlle de Lespinasse et des lettres de Flaubert.

Mais pourquoi ces lettres sont-elles belles? Justement parce qu'elles ont été conçues contrairement à toutes les règles du genre, en état de sincérité absolue, en état de folie, en état de passion.

L'une aimait éperdument M. de Guibert; l'autre n'a vécu que dans l'amour, que pour l'amour de la littérature, de l'art. Ils ont souffert tous deux en leurs sentiments exaltés; ils ont dit avec lyrisme ces souffrances, ces enthousiasmes dans leurs lettres; et ces lettres sont belles non par la forme, mais par le fond; ces lettres sont belles comme des clameurs humaines, comme des cris de douleur ou de volupté.

Cherchez ailleurs, lisez d'autres lettres, vous ne trouverez que de la littérature moyenne, de la littérature superflue, qui pourrait disparaître du jour au lendemain sans inconvénient, sans laisser de regrets ni de vide.

Il y a bien les lettres de Voltaire dont quelques-uns raffolent. Mais sait-on comment il les écrivait, si ce n'était pas avec dégoût, si ce n'était pas par nécessité, à cause de la situation de souverain littéraire qu'il occupait et qui l'astreignait à des relations suivies avec une foule de ses sujets? On peut le croire quand on compare ces brillants petits morceaux avec les belles pages passionnées qu'il écrivit pour la défense de certains opprimés; on peut le croire quand on voit que les plus charmantes de ses lettres sont encore les plus brèves.

***

Et puis pourquoi nous modeler sur les gens des temps passés qui nous ressemblent si peu?

Pourquoi ne pas écouter cette voix intérieure qui, chaque heure, depuis un siècle, se fait plus forte, — et qui nous ordonne d'être simples, d'être sincères, d'obéir à notre nature intime, à notre sensibilité secrète, à notre amour de la rêverie?

Encore ceux d'autrefois étaient pardonnables. Ils n'avaient pas de journaux, dit-on : les lettres en tenaient lieu. Soit, pardonnons-leur au nom de la presse. Mais nous qui pouvons lire chaque matin cinquante feuilles, qui sommes suffisamment renseignés sur les actes commis par autrui et d'habitude d'un intérêt minime, nous serions sans excuses de nous forger des tâches vaines, d'écrire des lettres soignées, de travailler matériellement pendant ces moments délicieux dus au far-niente, aux pensées éparses, aux regards vagues vers les campagnes qui jaunissent...

De jour en jour, j'espère, ces tendances simplistes s'accentueront plus nettement; de jour en jour, le genre épistolaire tombera dans un pire discrédit; de jour en jour on s'habituera davantage à ne plus s'écrire, dans les relations courantes, que le strict nécessaire.

Déjà d'ailleurs les littérateurs donnent le bon exemple. Un d'eux auquel je demandais si cela ne l'excédait pas de s'appliquer à des lettres, me répondait dernièrement :

« D'abord je n'attaque jamais, je ne commence pas, je ne prends pas l'initiative d'écrire. Et pour les réponses, voici mon système : les lettres reçues, je les entasse dans une petite coupe sur ma table de travail. Elles ont droit à la réponse, un droit tout honoraire, un droit dont elles ne profitent que si j'ai le temps, l'envie d'écrire. Mais quand la coupe est pleine, fft! une chiquenaude, et tout cela va au panier, et la coupe attend une fournée nouvelle... »

Un autre de mes amis fit mieux encore. Il avait à adresser à un confrère la dédicace d'un volume et une invitation à dîner. Il condensa en une ses deux obligations, inscrivant simplement sur la garde du volume : « Mon cher ami, je compte sur vous demain pour dîner, 7 heures et demie, en veston. Bien cordialement. »

Voilà de la bonne lettre, de la lettre dont on ne fera pas des volumes, dont on ne tourmentera pas nos pauvres arrière-petits-neveux, à l'aide de notes admiratives.

FERNAND VANDÉREM.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

15 septembre 1894.

Depuis que le marquis de Reverseaux a quitté le Caire et alors que M. Cogordan n'y est pas encore installé, il se passe en Egypte des événements qui méritent de ne pas rester inaperçus. L'Angleterre continue à donner à ses agents des inspirations fort peu d'accord avec la pacification des esprits dont parle sa presse officieuse.

Voici par exemple le Conseil législatif qui est l'émanation de l'Assemblée législative organisée par un décret du 1er mai 1883 et composée à peu près en parties égales de membres nommés et de membres élus. Ce Conseil législatif compte 30 membres et se réunit tous les mois tandis que l'Assemblée législative ne siège que tous les deux ans; il est chargé d'examiner le budget et ne dispose que d'un pouvoir consultatif. La composition de ce conseil et la limitation absolue de ses pouvoirs devaient faire de cette assemblée un simulacre d'institution représentative. Voyez pourtant jusqu'où va le goût de l'indépendance : ce conseil se signalait, en 1893, par la réclamation de réformes financières, le refus du crédit relatif aux dépenses occasionnées par le renfort des troupes d'occupation à l'avènement d'Abbas-Pacha, et cette année par un nouveau vœu relatif à l'évacuation. Ce conseil venait enfin de manifester tout récemment l'intention d'interroger le gouvernement sur les mesures prises à la suite de l'occupation de Kassala par les Italiens et cette intention n'était pas agréable à l'Angleterre, qui regrette de se voir devancée par une autre puissance européenne dans la conquête du Soudan Égyptien.

Il fallait enlever à ce Conseil législatif de pareilles velléités d'opinion et saisir la première occasion d'humilier la haute société égyptienne en frappant des pachas. Voilà comment il se fait que le service de la traite qui fonctionne depuis 1875 en Egypte sans avoir jamais découvert un seul cas d'esclavage a tout à coup accusé Ali pacha Cherif, président du Conseil législatif, et deux autres pachas, Hussein et Chaouarby, d'avoir acheté des négresses. Le chef du département de la traite, Schoefer bey, Luxembourgeois qui fut, dit-on, typographe à Constantinople avant d'être colonel dans l'armée égyptienne, fit même emprisonner les coupables qui devaient comparaître devant un Conseil de guerre. Grâce à la vigilance de lord Cromer, l'instruction n'a pas traîné en longueur; en quinze jours le Conseil de guerre a statué. Seulement, contre toute présomption, il vient d'acquitter les pachas.

Mais l'arrêt du Conseil de guerre ne convient pas au major Kitchener, sirdar de l'armée égyptienne. Cet officier anglais n'a pas digéré les critiques que le Khédive adressa cet été sur la tenue des troupes; par sa volonté, la décision d'un Conseil de guerre n'est plus qu'une délibération consultative. L'arrêt sera valable quant aux condamnations qu'il a prononcées ; il sera cassé par la volonté supérieure du major Kitchener quant aux acquittements des pachas!

L'attitude nouvelle du Consul général d'Italie au Caire doit être remarquée ; le principal accusé, Ali pacha Cherif, président du Conseil législatif, était protégé italien. Quand il a été poursuivi, il a revendiqué sa qualité, se plaçant ainsi hors de la compétence du Conseil de guerre égyptien, sous l'action de la juridiction consulaire de l'Italie. Le Consul italien, donnant le premier exemple de l'abandon des droits de protection que les nations européennes ont toujours jalousement fait respecter, ne s'est pas opposé à ce que l'instruction suivît son cours contre son protégé qui comparaîtra devant un Conseil de guerre; seulement il ne faut pas que le Conseil de guerre acquitte le Président du Conseil législatif ou bien la maladresse de pareilles poursuites serait à la charge de lord Cromer; le major Kitchener y veillera, en adjoignant deux nouveaux officiers anglais au Conseil qui a acquitté Chaouarby-Pacha et Hussein-Pacha.

Le Consul général d'Italie veut à tout prix plaire à l'Angleterre ; après avoir abandonné son protégé, il sacrifie un de ses nationaux, M. Guarneri, propriétaire du *Journal Égyptien*, qui vient d'être expulsé d'Egypte, étant coupable de rédiger son journal avec trop d'indépendance, c'est-à-dire sans témoigner aux fonctionnaires anglais une systématique bienveillance.

Au milieu de cette guerre de petits incidents, aucune affaire ne saurait être indifférente à l'agent général de la France.

C'est déjà déjouer les habiletés de lord Cromer que de les montrer à l'Europe ; la presse française n'y saurait manquer.

Le seul prétexte que les Anglais aient pour justifier le maintien de leur occupation en Egypte, malgré les promesses solennelles d'évacuation prochaine qu'ils ont prodiguées à la face de la France et de l'Europe, consiste dans la nécessité qu'ils invoquent d'initier le peuple égyptien à la civilisation occidentale et d'éviter l'explosion de fanatisme et de barbarie qui ne manquerait pas d'éclater à la suite de leur départ.

Ce prétexte serait comique en présence des actes de fourberie et d'intolérance dont ils se rendent coupables à chaque instant dans ce malheureux pays, et il nous ferait rire, si l'on pouvait trouver risibles des choses qui touchent aux intérêts les plus graves de notre patrie.

***

Nous recommandons à nos lecteurs la lettre que M. Robin, ex-directeur de l'orphelinat de Cempuis, vient d'adresser au *Temps* (20 septembre). Elle est, à notre avis, la meilleure justification de la tardive mesure prise contre ce fantaisiste éducateur.

M. Robin reconnaît qu'il est malthusien, mais il déclare que « 99 personnes sur 100 ne savent pas ce que cela veut dire », et il se propose d'employer une partie de ses loisirs à éclairer, à ce sujet, l'ignorance publique.

Il reconnaît aussi qu'il a été « presque un fondateur de l'Internationale, et qu'il a fait ce qu'il a pu pour soustraire son fils, né en Angleterre, au service militaire. Trois de ses élèves sont morts des suites de ce service, qu'il eût mieux valu ménager pour le service de la patrie. »

Il avoue, enfin, que son personnel était « exécrable ou du moins incapable ». Depuis 1890, 260 professeurs ont passé par Cempuis et parmi eux un individu arrêté comme anarchiste et un ancien chef de musique d'un régiment chinois.

On ne trouvera sans doute pas exagérée la conclusion du *Temps* qui, après avoir discuté les assertions de son correspondant, ajoute : « M. Robin peut être tout ce qu'on voudra : un philosophe, un savant, un apôtre, mais il n'a rien de ce qu'il faut pour faire un éducateur. »

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31602. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 13 — 4e SÉRIE. — TOME II — 29 SEPTEMBRE 1894

UNE FAMILLE D'AUTREFOIS

M. et Mme de Barante.

Quand M. Prosper de Barante fit la connaissance de Mlle Césarine d'Houdetot, il était âgé de vingt-huit ans, et ceux qui avaient connu sa mère disaient qu'il avait hérité de son esprit et de sa grâce. Il avait les traits distingués, des manières très séduisantes et, quoique jeune, la réputation d'un homme très appliqué et très sérieux. Il ne l'avait pas toujours méritée. Quelque temps après la mort de sa mère, son père, qui était alors préfet de Genève, avait essayé de le marier pour lui faire une situation et aussi pour se refaire une famille, mais il s'était défendu en alléguant je ne sais quels prétextes. La vérité c'est qu'il avait déjà donné son cœur à une femme célèbre. Je m'empresse de dire qu'il ne s'agit pas de Mme Récamier. M. Anatole France a parlé des lettres d'amour que la belle Juliette aurait écrites à M. de Barante à l'époque où il fréquentait Coppet. Ces lettres existent, en effet, et M. Claude de Barante, entre les mains de qui sont tous les papiers de sa famille, n'a jamais fait mystère des relations — toutes platoniques d'ailleurs — que son grand-père eut avec l'abbesse laïque de l'Abbaye-aux-Bois. J'ai même vu dans son cabinet de travail le médaillon charmant qu'elle lui légua par testament, — ce qui prouve qu'ils s'étaient quittés bons amis. Mais leur liaison ne fut en somme qu'un caprice d'un jour. Il n'en fut pas de même tout à fait de l'amour ardent dont M. de Barante se prit vers le même temps pour une autre femme que je ne puis nommer. Il en devint si éperdument amoureux, qu'il voulut l'épouser, bien qu'elle fût beaucoup plus âgée que lui. On dit même que ce fut uniquement à cause de sa passion pour cette femme célèbre — car il n'avait pas craint de l'afficher en public — que l'empereur l'envoya en disgrâce à Bressuire, en qualité de sous-préfet. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il faillit se brouiller du coup avec son père. Mais l'air de la Vendée suffit à lui rafraîchir la tête. A peine était-il installé dans cette petite ville, qu'il entra en rapports avec Mme de La Rochejaquelein, la veuve de l'héroïque Lescure. Elle s'occupait de rassembler les matériaux de ses *Mémoires*. Il lui offrit de les mettre en œuvre, elle accepta avec empressement, et à son premier voyage à Paris il en lut des fragments chez Mme d'Houdetot. L'ancienne amie de Jean-Jacques n'était plus qu'une bonne vieille en cheveux blancs, mais sa maison de Sannois était toujours le rendez-vous des hommes en renom de la politique et des lettres, et Chateaubriand raconte qu'elle s'écriait encore :

> Si l'amour me console,
> Rien ne pourra me consoler de lui !

Pendant qu'il lisait les *Mémoires* de Mme de La Rochejaquelein, M. de Barante remarqua une belle jeune fille qui le suivait des yeux et semblait prendre un vif intérêt à son récit des guerres de Vendée. C'était précisément la petite-fille de Mme d'Houdetot. Comme il était très lié avec son frère, il eut bientôt fait de la demander en mariage. Mais elle n'avait que seize ans. On le pria d'avoir un peu de patience. Deux ans après elle était sa femme.

Mlle Césarine d'Houdetot (1) avait été élevée par sa tante, Mme de La Briche, qui l'avait gâtée et initiée prématurément à la vie mondaine, mais sa nature expansive n'y avait rien perdu de son ingénuité, de sa tendresse. Comme la plupart des jeunes filles de ce temps, elle n'avait reçu qu'une instruction sommaire; son orthographe, par exemple, laissait un peu à désirer; en retour, elle avait un goût très prononcé pour le dessin, et ce goût ne fit que se développer avec l'âge. Ainsi M. de Barante dit quelque part que, pendant qu'il était ambassadeur à Saint-Pétersbourg, elle fit de l'ambassadrice d'Angleterre un portrait qui ravit tout le monde. Les lettres suivantes qu'elle adressait à ses « deux mères » après son mariage dénotent qu'elle maniait la plume aussi bien que le crayon.

Nous sommes enfin arrivés à Napoléon (2), ma chère maman, après cinq jours de la route la plus affreuse et la plus cahotante. Nous sommes restés plusieurs fois embourbés dans des ornières dont les chevaux ne pouvaient nous tirer; nous étions obligés d'avoir recours aux habitants des villages près desquels ces accidents nous arrivaient. Alors quinze gros paysans venaient avec de grandes pelles; les uns poussaient la voiture, les autres aplatissaient l'ornière, tout le monde jurait, criait; moi, dans le fond de la voiture, je riais de tout mon cœur. Enfin, grâce aux gros jurons, nous ne restions que deux grandes heures dans les trous où nous tombions.

Pour vous donner une juste idée de la vitesse dont nous allions, je vous dirai que nous étions partis de Nantes à 7 heures du matin, comptant arriver à Napoléon pour dîner, car nous n'avions que 16 lieues à faire. Au lieu de cela, la nuit nous a surpris comme nous étions dans un trou à 4 lieues de Nantes. Les chevaux ne pouvaient avancer; Prosper me porta dans ses bras dans une cabane qui n'était qu'à cent pas de la voiture, car il y avait de la neige jusqu'aux genoux; et là, nous fûmes obligés de passer la nuit. Nous engageâmes tous les chevaux du village pour débarrasser notre pauvre voiture, et le lendemain nous arrivâmes à Napoléon à 5 heures du soir, après avoir eu mille embarras. Je suis logée magnifiquement, ma chambre est tendue en jaune et or; les meubles sont superbes; je ne puis vous dire, chère maman, comme Prosper est aimable pour votre enfant, comme il l'a soignée pendant toute la route; aussi je l'aime plus que jamais...

Vingt-trois ans plus tard (en 1835) elle écrivait à Mme de La Briche :

Mon mari me quitte dans deux jours pour retourner à Paris. Chaque année je souffre davantage de son absence. Je suis triste de ces trois semaines de séparation, plus que ne pourraient l'être toutes nos jeunes mariées de l'année de miel. Je leur souhaite d'aimer leurs maris comme j'aime le mien au bout de vingt-trois ans de mariage, mais il n'y en a pas un autre comme lui; il est parfait et il est si charmant pour moi, que je vous remercie de me l'avoir donné. Que de raisons j'ai de vous aimer!...

Autant dire tout de suite qu'il n'y eut jamais entre eux le moindre nuage.

A peine étaient-il installés à Napoléon-Vendée, qu'elle se mit à la tête de toutes les œuvres de bienfaisance. C'était sa manière de gagner les cœurs et de concilier à son mari l'estime de toutes les classes de la société. Partout où ils passèrent, à Nantes, à Turin, à Saint-Pétersbourg, elle fut la providence des pauvres, la consolatrice de tous les affligés.

Je préside le bureau de bienfaisance, écrivait-elle à sa tante, le 2 avril 1812, j'ai choisi les dames qui viennent faire avec moi des visites chez tous les pauvres, pour soulager leur misère; ceux qui sont malades, nous les renvoyons à l'hôpital, ceux qui ne le sont pas, nous les secourons. Nous habillons les petits enfants, nous envoyons à l'hôpital les femmes qui vont accoucher; il y a des distributions de soupe pour tous les pauvres. Nous ne donnons tous ces secours qu'après leur avoir parlé de la religion. Nous venons de décider que des religieuses apprendraient à toutes les pauvres filles leur religion, à lire et à écrire. Je m'occupe en ce moment de trouver un homme pieux qui rende les mêmes services à tous les pauvres petits garçons. Tout cela me prend beaucoup de temps, car je me suis chargée spécialement de faire la visite aux pauvres, de donner aux femmes de l'ouvrage, de faire faire les layettes et les distributions.

On retrouve cet épanchement naïf et tendre dans toutes les lettres de Mme de Barante, surtout dans celles qui sont datées des premiers temps de son mariage. Elle était venue faire ses couches à Paris, chez Mme de La Briche. Après la naissance de sa petite fille, elle s'empressa de rejoindre son mari qui, dans l'intervalle, avait passé de la préfecture de la Vendée à celle de la Loire-Inférieure, et voici en quels termes émus elle annonça son retour :

Nantes, 1er juillet 1813.

Comment le cœur peut-il être si triste et peu après si heureux! J'ai éprouvé en revoyant Prosper, en lui présentant son enfant, une joie si parfaite qu'elle n'était pas faite, je croyais, pour notre pauvre nature humaine, mais pour ceux qui habitent dans le ciel. Après avoir été quatre jours en route, brûlée par le soleil, étouffée par la poussière, j'aperçus enfin Nantes. Oh! ma mère, que mon cœur battit fort en entrant dans cette maison où demeurait Prosper, où j'allais le voir après six mois d'absence! La voiture s'arrête, je monte les escaliers en courant, j'entre dans une chambre, puis dans une autre, il n'y était pas; je le cherche des yeux, je l'appelle, on va le chercher dans ses bureaux où il travaillait, je m'étais établie dans sa chambre, sa fille sur son lit et moi à

(1) Elle était fille de Mme de Cère et du comte d'Houdetot, lieutenant général.

(2) M. de Barante venait d'être nommé préfet de la Vendée.

côté d'elle; la joie m'avait ôté mes forces... J'étais déjà heureuse d'être dans le même lieu que lui, enfin il arriva... Ma mère, le bonheur que j'ai éprouvé ne se peut définir. Une heure après être arrivée, nous partîmes pour notre terre... Ma mère, il n'y a rien de plus délicieux.

Cependant les Cent-Jours étaient venus et derrière eux les alliés. M. de Barante qui, lors de l'abdication de Fontainebleau, avait eu beaucoup de peine à maintenir l'ordre à Nantes, donna sa démission après Waterloo, et sa femme tomba, au cours de ces événements tragiques, dans une mélancolie qui bientôt tourna au mysticisme, et du mysticisme à une véritable exaltation religieuse.

Depuis ces derniers temps, écrivait-elle au mois de juin 1815, j'ai tant souffert physiquement et moralement, que mon caractère en est très changé. Le monde m'est insupportable; ce qu'on appelle plaisir m'ennuie. Je vais très rarement au spectacle, la campagne est ma plus vive jouissance. Être près de mon mari, regarder mon enfant, penser à mes tendres mères, voilà mon bonheur; dessiner et lire, voilà mes plaisirs. La lecture me fait du bien, elle me monte la tête et me donne le désir de tout savoir, de tout apprendre, mais malheureusement les moindres difficultés me révoltent et me rebutent. Il est bien étonnant qu'avec cette vivacité de sensations qui me fait tant jouir du beau et du bon, j'aie malgré cela une espèce d'insouciance et de paresse dans le caractère qui fait que j'ai de la peine à me mettre en train de choses mêmes qui me plaisent le plus. Voilà ce qui me fait perdre beaucoup de temps. Je saisis vivement toutes les impressions qui se trouvent sur mon chemin, mais je ne les cherche pas. Le dessin que j'aime extrêmement, je suis quelquefois des semaines entières sans m'en occuper, mais aussi la moindre chose va me faire dessiner toute la journée. Il suffit qu'une rose soit bien penchée sur sa tige, que je voie quelqu'un dans une jolie position, qu'un arbre soit bien jeté sur le gazon pour me ravir; alors il me faut vite un crayon et me voilà à l'ouvrage pour bien longtemps. Prosper aime cette manière d'être, pourtant quelquefois il me reproche d'être un peu trop africaine. Il ne doit pas se plaindre puisque toute cette vivacité n'est employée qu'à l'âme.

Il s'en plaignit d'autant moins que lui-même traversa dans le même temps une crise terrible, à la suite de la mort de son père. Mais bientôt la politique les ressaisit tous deux et les lança dans le tourbillon de la vie parisienne où ils furent recherchés de tous les salons: lui pour ses brillantes qualités (1) et son renom littéraire, elle pour son naturel aimable et son éclatante beauté. Seulement elle n'était pas de ces femmes coquettes qui se grisent de leur succès. Elle aimait trop son mari pour se laisser détourner de ses devoirs, et puis elle ne songeait déjà qu'aux moyens d'arriver à la perfection morale. Quand elle allait dans le monde, elle était simplement vêtue d'une robe de mousseline blanche, avec une rose dans les cheveux, et elle était si belle ainsi, qu'au dire des chroniqueurs de l'époque, les femmes à la mode renoncèrent pour un temps à tous leurs colifichets de plumes et de dentelles. — Quand elle était à Barante, elle ne s'occupait que des enfants, des pauvres et des malades. Elle avait été frappée de l'ignorance qui régnait dans ces campagnes d'Auvergne, et pour la combattre efficacement elle avait ouvert dans l'une des salles de Barante une école de petits garçons et de petites filles à qui elle faisait elle-même un cours élémentaire.

De loin en loin aussi, à cause de la distance, elle recevait la visite de sa mère ou de sa tante. Alors c'étaient des baisers à n'en plus finir, suivis de scènes de tendresse se terminant toujours par des crises de larmes. Écoutez cet appel qu'elle adressait un jour à Mme de La Briche :

Que je serais heureuse de vous voir ici! Vous vous y plairiez, j'en suis sûre. Cette vue si belle et si riante vous ferait du bien. Vous auriez la plus belle et la plus grande chambre de la maison. Le matin, en ouvrant vos fenêtres, vous respireriez un air vif et pur; de vos fenêtres, vous voyez cette belle vue, dont je vous ai parlé; vous vous habillez avec délectation, car vous avez autour de vous tout ce qui vous est commode. Votre chambre a un grand cabinet et quatre ou cinq armoires bien propres. Votre femme de chambre est tout près de vous. La cloche vous avertit du déjeuner, vous descendez quelques marches et vous voilà dans le salon où vous trouvez trois enfants qui vous sautent au cou et beaucoup de petits enfants qui vous tirent par la robe, car ils veulent aussi vous embrasser. Vous voulez savoir quels sont les six enfants que vous avez autour de vous? Prosper et moi, bien entendu, Céline, Hyacinthe et vos deux fils.

Vous trouvez le déjeuner composé de tout ce que vous aimez. En sortant de table, nous allons tous nous promener dans un bosquet bien ombragé qui touche à la maison, nous nous amusons à voir jouer les petits enfants, puis chacun se retire chez soi. Vous allez prendre dans la bibliothèque un roman, et il y a de quoi choisir, car je crois qu'ils y sont tous. Vous retournez dans votre chambre vous étendre sur votre canapé, derrière vos jalousies; après avoir lu longtemps, un doux petit sommeil s'empare insensiblement de vous. Vous voulez y résister, puis enfin vous vous y livrez avec complaisance. Vous rêvez de choses étonnantes, puis le bruit d'une porte qui s'ouvre *doucement* vous réveille. C'est moi qui vous viens voir et vous embrasser. Nous causons, nous rions, Céline arrive un moment après se mettre de la partie. Tout à coup la cloche nous avertit qu'il faut s'habiller, nous trouvons un très bon dîner, on nous prévient que le cheval est mis; nous montons en char à bancs et nous allons courir le pays. Tantôt c'est au bord d'une rivière qui serpente dans une prairie, ombragée d'arbres, tantôt dans un bois épais, tantôt sur le haut des montagnes, d'où l'on découvre plus de cent lieues de

(1) Il était alors pair de France.

pays. En rentrant on s'établit autour de la table, ces messieurs lisent haut. Nous travaillons; notre bonne mère fait une bourse que tout le monde s'arrachera quand elle sera faite. La lecture nous fait rire ou pleurer, et peut-être les deux ensemble. A dix heures on va se coucher, après avoir bu de l'eau de groseille. Ma bonne mère trouve un bon lit, des draps bien fins, et la voilà endormie d'un sommeil profond...

Maintenant qu'avez-vous à dire? avez-vous une seule objection? Non, certainement. Ainsi donc, ma bonne mère, j'aurai le bonheur de vous voir à Barante. Cette idée me fait sauter de joie. A propos, peut-être que vous allez imaginer que cette bonne petite vie pourrait me ruiner. Rassurez-vous, je suis très riche ici, car je n'achète rien que la viande de boucherie. Dindons, poulets, canards, pigeons, lapins se trouvent dans la basse-cour, le blé dans les greniers; le vin se fait de nos vignes; les vaches nous donnent abondamment du lait et du beurre, le potager les légumes, le verger les fruits... Des fourrages nourrissent le cheval et l'âne qui sert d'amusement aux enfants. On est entouré de visages contents, car il n'y a pas de misère ici. On fait tant de bien à si bon marché. Vous voyez donc, ma bonne mère, que l'on est très bien à Barante, et quand je retournerai à Paris, je me trouverai pauvre, je serai obligée de regarder à tout et de me priver de tout. Mais aussi je serai près de ma bonne mère, cela me dédommagera *de tout*. Adieu, vous que j'aime tant.

Quelle plus jolie peinture de la vie de château! Entre temps, Mme de Barante prenait part à toutes les grandes discussions qui s'ouvraient devant elle, et les entretiens qu'elle avait sur la vie future avec les amis de son mari la ramenaient comme par enchantement à son thème de prédilection.

C'est une noble idée assurément que de vouloir contribuer à la perfection générale, écrivait-elle à l'un d'eux; mais pourquoi ne pas commencer par la perfection de soi-même? Trouve-t-on plus aisé de changer tout un ordre social que de s'améliorer intérieurement? Ne serait-ce pas un but plus grand que celui de perfectionner son âme qui doit être éternelle? Oui, je pense que notre âme trouvera dans le ciel ce que nous aurons cherché sur la terre, et de même que les esprits supérieurs comprennent et sentent dans le monde mille choses inconnues aux autres, de même ces âmes qui auront recherché la perfection morale et religieuse se trouveront dans le ciel plus près et plus en état de comprendre Dieu. Je veux donc, comme je vous l'ai dit souvent, tâcher de m'améliorer sur tous les points. Je ne me propose rien de plus brillant. Je désire seulement être une bonne femme, une bonne mère, une bonne personne selon les hommes et surtout selon Dieu. Je veux travailler sans relâche à ce perfectionnement général de moi-même. Je suis exactement le système de Franklin que j'avais inventé comme lui, car, comme le dit Prosper, je me donne beaucoup de mal pour trouver des choses qui le sont depuis longtemps. Je me dis pour me consoler que j'aurais été très remarquable, si j'étais née dans les premiers temps du monde. Pour commencer donc le grand perfectionnement, j'attaque, comme je vous l'ai déjà dit, un défaut, je choisis toujours celui qui gêne le plus le prochain, et quand je remporte une victoire, je suis fière comme si j'avais conquis un pays. Je ne travaille pas qu'à améliorer mon âme, je veux tâcher aussi d'agrandir mon esprit par des études et des lectures; plus l'esprit est développé, plus il comprend de choses élevées, et plus alors il me semble qu'il doit se rapprocher de la religion, car après avoir approfondi toutes choses on doit en reconnaître le néant.

*
* *

Ne me demandez pas d'où lui étaient venus ces beaux sentiments, je vous répondrai qu'il en est des sentiments religieux comme des sources qui disparaissent tout à coup dans le sable, pour reparaître plus loin, quand on les croit perdues. Assurément, ce n'était pas dans le salon de la bonne maman d'Houdetot que Mme de Barante s'était fait cet état d'âme. Mais elle avait pour mère une femme très vertueuse, qui ne l'avait confiée à Mme de La Briche que parce qu'elle était sûre de sa piété (1), et Césarine avait été placée dans un couvent à l'époque de sa première communion. N'oublions pas non plus que depuis le Consulat, je devrais dire depuis la publication du *Génie du christianisme*, il y avait dans tout le pays, surtout dans la haute classe, une réaction marquée en faveur de l'idée religieuse, Mme de Barante avait donc été préparée à son état mystique par son éducation sentimentale et par les événements dont elle avait été témoin. Ses lectures, après son mariage, en firent une catholique ardente.

Je viens de lire 50 pages de Fénelon, écrivait-elle un jour à sa tante, je n'ai plus besoin de faire la morale aux gens. Je leur dirai : Lisez Fénelon, il parle de la religion, comme je la sens; il me va bien plus au cœur que Bossuet. L'un persuade la raison et l'autre le cœur. Bossuet est une meilleure lecture pour les forts, Fénelon pour les faibles.

Ce catholicisme de Mme de Barante, qui rappelle le quiétisme de Mme Guyon, n'était pas pour déplaire à son mari, car s'il n'observait pas encore les pratiques de la religion, il avait gardé, comme elle, le pli particulier de l'éducation qu'il avait reçue. La nature, suivant le mot de Bourdaloue, l'avait fait à demi chrétien. Il écrivait un jour à son fils aîné, à propos de sa première communion :

J'espère que tu auras accompli ce devoir dans une disposition réfléchie et pieuse; j'espère que tu n'y appor-

(1) Elle était si pieuse, que le jour où Mme de Barante partit pour Saint-Pétersbourg, après avoir entendu la messe avec elle dans la chapelle de Champlâtreux (propriété de M. Molé), elle lui sauta au cou en lui disant : « Césarine, promettez-moi de prier Dieu toujours à l'élévation pour que vous me retrouviez. »

teras ni légèreté ni sécheresse. L'impression qu'on éprouve en ce moment ne conserve pas toute sa vivacité, les circonstances de la jeunesse dissipent ordinairement la ferveur dont on a été un instant rempli, mais il reste au fond du cœur un respect sincère pour la religion, un amour du bien, une délicatesse de conscience qui sont les fruits d'une bonne première communion.

Il avait toujours eu un respect sincère pour la religion; la ferveur lui revint sur le tard, à force de vivre avec sa femme. Car il subit insensiblement son influence, comme son père avait subi l'influence de la sienne. Il commença par aller à la messe au jour anniversaire de son mariage et puis à Pâques ; il finit par communier toutes les semaines, après avoir prétexté pendant longtemps de son indignité pour ne pas approcher des sacrements. Dans l'intervalle, il avait composé une prière qu'on récitait tous les soirs en commun et qu'on récite encore parmi les siens à Barante. La religion, pour lui comme pour Maine de Biran, était un sentiment de l'âme plutôt qu'une croyance de l'esprit. Dès l'année 1808, en arrivant à Bressuire, il avait pris l'habitude de consigner sur un carnet toutes les pensées et réflexions morales que lui suggéraient ses lectures. J'en ai relevé de fort belles, de très originales dans le nombre; celles-ci, par exemple:

Les sens extérieurs nous donnent connaissance des qualités ou apparences des objets, mais l'idée d'être ou de substance provient de l'âme raisonnable. Les adjectifs appartiennent aux sens, les substantifs à la raison.

La conviction est aussi ingénieuse dans ses raisons que le scepticisme dans ses doutes.

Il n'y a pas plus de grand obstacle à se commander soi-même que d'avoir autorité sur les autres.

La vivacité des impressions est contraire à l'esprit d'observation.

La bienveillance est le commencement de la charité.

Il y a deux sortes d'impartialité : l'une bienveillante, qui explique et qui excuse ; l'autre impitoyable, qui dissèque et examine pour trouver des motifs à la malveillance.

Il ne faut rien faire dans la précipitation; le désir même, lorsqu'il est dans le meilleur sens et vers le plus louable but, doit faire en quelque sorte sa quarantaine et son carême. Il doit user son attrait avant de s'accomplir, si l'on veut qu'il produise tout son prix.

Le raisonnement logique est mécanique; tel que la locomotive, il entraîne le voyageur : tant pis pour lui s'il a mal choisi le point de départ.

Il me semble que j'ai manqué d'imagination; mon esprit était plutôt tourné vers l'observation.

Cette dernière pensée prouve que M. de Barante ne se faisait pas d'illusion sur son compte. Il ne fut guère, en effet, qu'un observateur, mais un observateur érudit et perspicace. Aussi a-t-il réussi beaucoup mieux dans la politique spéculative que dans l'autre.

Son petit-fils publiera quelque jour sa correspondance diplomatique de Turin et de Saint-Pétersbourg. En attendant, je suis heureux de pouvoir mettre sous les yeux du lecteur quelques-unes des lettres qu'il écrivait à ses fils, du temps qu'il était ambassadeur. Quand vous les aurez lues, vous direz comme moi qu'il y avait en M. de Barante, à côté de l'observateur, un éducateur de premier ordre. Son père voulait que ses enfants le traitassent comme leur meilleur ami. Il eut bien de la peine à obtenir cela des siens tant il se montrait sévère pour leurs moindres peccadilles ! Quand ils étaient au collège, il ne leur écrivait que pour les gourmander sur leur paresse et les rappeler au sentiment du devoir. Quand ils étaient étudiants, il leur prêchait l'ordre, le travail, l'économie; il les mettait en garde contre les mauvaises fréquentations, les mauvaises lectures, la tentation de s'affilier à des sociétés secrètes, et cela dans une langue sobre et saine.

Turin, 9 octobre 1833.

Vous vous choquez de n'être qu'un garçon de quinze ans, contraint à faire quelquefois la volonté de vos parents et à écouter leur avis.

Et quand, avec cela, on n'a pas encore l'habitude du monde, qu'on n'a pas acquis le tact et la connaissance nécessaires, on a trop souvent de mauvaises façons. Votre contenance, votre ton sont, ainsi qu'il est naturel, encore d'un écolier, et vous ne savez plus qu'à votre âge la bonne grâce est d'être timide et réservé. Il vous paraît que vos idées sont assez arrêtées pour être des opinions, et que vous pouvez les défendre avec obstination. Je me serais très affligé de vos petites prétentions à l'irréligion, si je ne les avais trouvées ridicules. Vous si ignorant, si dénué de méditation, si nouveau à la vie, vous croire un jugement sur de telles questions! Ah! mon cher enfant, quelle étourderie! si vous demeuriez dans une telle disposition, je commencerais à m'inquiéter de votre avenir : douter de la religion conduit bien vite à douter de la conscience, à ne pas écouter sa voix, à se faire une morale complaisante et souple, à se déterminer en toutes choses avec insouciance du bien et du mal.

Vous m'avez dit que votre propre volonté et vos réflexions vous semblaient une garantie suffisante pour votre conduite et vos sentiments. Je ne me suis pourtant pas aperçu que vous fussiez parvenu déjà à cette invariable perfection, et dès le lendemain de cette présomptueuse convention, vous vous montreriez assurément tel qu'il ne faut pas être. Pensez-y, et provisoirement soyez soumis et respectueux pour des devoirs qu'on ne peut rejeter sans ébranler tous les autres devoirs. Je termine ici ma longue morale. Je n'ai pas voulu en troubler vos vacances. Au collège, vous avez plus de temps et de calme pour y réfléchir, et moi, une fois quitte de ce devoir, j'espère que vous ne me donnerez pas occasion d'y revenir. Je ne veux avoir avec vous que des rapports de tendresse et de confiance. Soyez de mes amis et faites

que, malgré tant d'années qui nous séparent, il puisse y avoir entre nous intelligence et intimité. Je veux que vous ayez de la raison, de l'esprit, et des sentiments élevés. N'est-ce pas exiger beaucoup? et me pardonnerez-vous d'avoir de si grandes prétentions pour mon fils?

Turin, samedi 8 novembre 1834.

Il paraît que vous avez dépensé beaucoup sans discrétion et sans calcul. Voilà encore une réforme essentielle à laquelle il faut songer.

Je m'en vais vous y aider en défendant aux ouvriers de vous rien fournir sur un ordre qui ne viendrait que de vous. Si, encore au collège, vous avez ce défaut, que serait-ce donc plus tard? Nous ne sommes point riches, tant s'en faut. Vous n'aurez jamais assez de revenu pour faire le dandy; il ne sera pas question pour vous de chevaux, de cabriolet: vous n'aurez pas à prétendre aux gloires de l'élégance. Il vous faut, si vous voulez qu'on prenne un peu garde à vous, être instruit, sensé, spirituel, vivre avec les gens sérieux. Vous êtes condamné (sous peine d'être un très pauvre sujet, embarrassé de dettes, brouillé avec vos parents et sans aucune considération) à mener une vie d'étude et d'occupation. C'est comme cela, c'est à ces conditions que j'ai passé ma jeunesse et je n'en ai pas été plus malheureux.

Votre cousin Louis a une tout autre position, il peut tout à son aise, pourvu qu'il ne se ruine pas, avoir le plaisir et la vanité de la dépense. Jusqu'ici je ne me suis pas aperçu que cela le rendît fort heureux. Il a, comme vous dites, des sentiments élevés, et un fonds de bon jugement, mais il est si ignorant, si oisif, si incapable, qu'il succombe à l'ennui, qu'il est vide à faire pitié.

A Turin, nous l'aimions, ainsi faisaient nos amis, mais c'était à titre de grand enfant. Personne n'imaginait de le prendre au sérieux. Si cette façon de débuter dans le monde pouvait vous convenir, j'en serais surpris et affligé.

Turin, 16 décembre 1835.

... Tu t'étonnes que la philosophie ne te donne, ni te promette la dernière solution. Elle ne se trouve pour aucune science, pas plus pour les sciences physiques que pour les sciences morales. Les mathématiques seules sont complètes, parce qu'elles sont bien du réel. Les diversités des systèmes philosophiques sont moins des contradictions que des différences de point de vue. Ils ont tous raison, selon l'aspect qu'ils ont choisi; leur tort est de donner pour l'ensemble et le tout ce qui n'est qu'une observation partielle et de vouloir expliquer l'homme par des procédés particuliers de telle ou telle de ses actions.

Prends la philosophie comme une science d'observation qui sert à se rendre compte des phénomènes moraux. Elle ne te donnera pas plus le système de la création morale, que l'astronomie ou la physique ne te donneront le système de la création physique. Mais tu sauras ce que les hommes peuvent savoir : la loi du phénomène sous sa cause première. Quant à la puissance divine, elle n'est pas sans analogie avec ce qui se passe dans la nature humaine. Suppose que tu aies parfaite connaissance d'un individu, de son caractère, de ses passions, tu feras sur sa conduite, sur sa décision, une conjecture. Il agira dans toute sa liberté, et cependant tu auras prévu ce qu'il fera. Ce qui est pour toi une conjecture est pour l'intelligence suprême une certitude.

Mais, dis-tu, comment Dieu, prévoyant le mal, le permet-il? Parce qu'il a fait une créature libre et qu'elle ne le serait point si le bien était pour elle une nécessité. Elle l'accomplirait comme la pierre qui roule ou la planète qui tourne. Les solutions définitives et complètes sont donc du domaine de la foi, et hors de la portée de l'observation et de l'induction. La raison reconnaît son impuissance; elle s'humilie, s'abdique elle-même douloureusement pour les âmes orgueilleuses et sèches; avec consolation et soulagement pour les âmes aimantes qui savent faire de Dieu non pas seulement un principe, mais un être avec qui elles se mettent en rapport, en commerce, en confiance. Tu vois, mon cher enfant, que je ne demande pas mieux que de faire la conversation avec toi, et que je m'intéresserai à tout ce qui occupera ta pensée.

Saint Pétersbourg, 16 février 1836.

... Je ne m'étonne point que les *Soirées de Saint-Pétersbourg* vous aient vivement intéressé.

Ce style cavalier, ces airs de gentilhomme poussés jusqu'à l'impertinence sont amusants et composent une controverse nouvelle, ingénieuse, dramatique. M. de Maistre était, dit-on, un fort aimable homme, doux et même tolérant dans la conversation avec les gens d'esprit et de bon ton. Il souriait lui-même de ses exagérations. Une fois il disait à une personne de ma connaissance : « Je crois que voilà une semaine que je n'ai imaginé aucun paradoxe. » Il a fait d'autres ouvrages qui tous vous plairont.

Saint-Pétersbourg, 3 septembre 1836.

Te voilà, mon cher enfant, dans une nouvelle époque de la vie, jouissant d'une liberté que tu as sûrement désirée beaucoup. Je ne t'en ai nullement blâmé. Le goût de l'indépendance appartient aux jeunes gens sérieux, comme aux plus frivoles. Seulement ils en font un autre usage, lorsqu'ils l'ont obtenue. Ta véritable éducation, celle que tu te donneras toi-même, va commencer, et c'est la bonne. C'est elle qui fait l'homme. Quand il vaut quelque chose, elle se prolonge toute la vie, car il a toujours à corriger son caractère et à agrandir son intelligence. Tu vas bien travailler, non plus en écolier ni à la tâche, mais t'occuper sérieusement et à fond de ce qui te plaira, de ce qui aura pour toi de l'intérêt. Je ne crains point pour toi la distraction. Bonn (1) n'a point de danger, je crains encore moins que tu te mettes en relation avec les mauvais étudiants; leurs façons grossières, leurs plaisirs de cabaret te dégoûteront assez. Je m'inquiéterais plutôt de l'influence des esprits faux, des parleurs, des enthousiastes.

Ne t'engoue d'aucun de ces gens-là, ne leur laisse jamais prendre autorité sur toi, ne sois le suivant de personne. Il est bien entendu que tu ne seras jamais assez

(1) Il l'avait envoyé à Bonn pour compléter ses études d'allemand.

déraisonnable pour entrer dans aucune société secrète. Tu n'as rien à faire avec les opinions allemandes, et s'agirait-il d'opinions françaises, sache bien que c'est une aliénation de sa liberté, un joug qu'on impose à sa raison et à ses sentiments, une menace qu'on fait quelquefois peser sur sa vie entière.

J'ai vécu dans des temps de révolution, je n'ai jamais voulu faire partie d'aucune association. Quand des hommes, avec qui je me trouvais, pour le moment, très conforme me pressaient, je répondais que la morale et la société m'imposaient déjà assez de devoirs, sans en accepter de nouveaux. Fuis, je t'en prie, les discussions politiques. Elles passionnent et rétrécissent l'esprit. D'ailleurs, tu ne serais pas là sur ton terrain. Communique tes idées, tes impressions à ceux qui te plaisent, qui t'inspirent confiance. N'engage point de discussion avec les autres.

Tu as du penchant au dédain, prends-y garde et ne te laisse aller à aucune vanité. Toute cette morale, mon cher enfant, est, j'espère, fort inutile. Je me fie à toi. Tu te souviendras de moi; tu penseras à ton père. Auprès de toi est mon vieil ami, un autre moi-même et qui vaut mieux. Tu l'aimes déjà, et chaque jour tu l'aimeras davantage. Sa présence me rassure. Je suis convaincu que tu ne trouveras personne à qui tu accordes plus de confiance, avec qui tu te plaises plus à converser.

Saint-Pétersbourg, 11 mars 1837.

... Tu regrettes de ne pouvoir former sur le pays que tu vois (Bonn) un jugement définitif. En cela, comme dans le reste, tu as le défaut de ton âge. Tu veux te faire tout de suite une idée totale, trouver un principe essentiel et central d'où puissent dériver tous les jugements sur les points particuliers. C'est trop prétendre. Quelquefois, après beaucoup d'examen ou de méditations, un grand esprit résume en peu de mots l'histoire ou le caractère d'un peuple. Encore ce jugement-là n'appartient-il d'ordinaire qu'au point de vue où s'est placé l'observateur. Songe que tu n'as vu la France qu'à Paris et encore étais-tu écolier. Ce qu'est l'esprit français dans une ville de province, tu ne le sais pas, et Bonn devrait trouver là son point de comparaison; pour procéder comme les sciences d'observation, tu devrais constater et apprécier ce que tu vois, ce qui t'entoure, sans en tirer encore de conséquences. Il faudrait décrire plus que juger et se livrer à l'imagination qui représente les objets, qui les colore de nuances vivantes, plus qu'à l'analyse qui veut les classer systématiquement.

Un récit de la vie domestique allemande, du caractère, des relations privées, des idées morales qui s'y font remarquer, l'aspect d'une université placée loin du mouvement d'une capitale; la peinture des objets extérieurs, du pays, du caractère de l'architecture : tout cela charmerait ton esprit, au lieu de le tourmenter à vide, comme fait l'ambition d'une sentence complète, d'une appréciation qui embrasse toute l'existence allemande. Je te trouve sévère contre la quiétude politique des Prussiens.

Ne penses-tu pas que la liberté, au lieu d'être un but, n'est qu'un moyen? Le but, c'est la civilisation, c'est-à-dire le développement intellectuel et le bien-être corporel. Il y a tel pays ou telle époque pour lesquels la liberté populaire n'est pas le meilleur moyen pour avancer dans cette route. Le meilleur gouvernement possible dans un moment et dans un lieu donnés, c'est celui qui conduit le mieux vers ce progrès. Le gouvernement prussien mérite peu de reproches à cet égard. Prospérité commerciale, paix au dehors, calme au dedans, liberté civile, aucune aristocratie oppressive ni insolente, un gouvernement doux et modeste, un roi qui a partagé les mauvais jours de son peuple et qui a eu le bonheur d'en assurer de plus heureux : tout cela est un ensemble que nous n'avons pas le droit de dédaigner, nous surtout qui avons beaucoup à craindre et à rougir de notre anarchie morale, nous qui ne sommes pas au bout de nos périlleuses expériences de liberté,

Ne dirait-on pas le présage des malheurs inouïs qui devaient fondre sur nous trente-trois ans après?...

* * *

Pendant que M. de Barante s'occupait de la sorte de l'éducation de ses fils, sa femme, sans négliger pour cela ses devoirs, s'abandonnait à tout l'emportement de son zèle religieux. Elle avait lu, à l'ambassade de Turin, les mémoires de Mme de Nerwell, missionnaire américaine qui avait entrepris de catéchiser les Indes, et cette lecture l'avait plongée dans des méditations dignes d'une illuminée.

Elle partit pour la Russie, en emportant son crucifix dans sa malle, et tout le temps qu'elle demeura à Saint-Pétersbourg, elle n'eut qu'une seule et même pensée : travailler à son salut en faisant le bien.

J'ouvre son journal et j'y lis:

1er janvier 1836.

J'habite un palais superbe, les meubles sont d'or et de soie. J'ai vingt domestiques à mes ordres, beaucoup d'argent à dépenser; je vais être accueillie avec empressement et bienveillance par la famille royale et la société. Je suis enfin dans ce qu'on appelle une des plus belles positions de ce monde; mon état est sans doute envié.

C'est vous, mon Dieu, qui m'avez donné tout cela, et je suis ingrate, je néglige mes devoirs de piété. Je me laisse préoccuper par ce nouvel établissement à former. Je ne trouve par le temps pour la seule chose importante, pour mon salut; cet éclat qui m'environne n'est que néant. O mon Dieu, retirez-moi tout, si cela doit m'éloigner de vous. Donnez-moi votre amour, c'est la seule chose nécessaire! Au milieu de mon aveuglement, j'aperçois encore une lueur qui conduit au ciel; faites que je la suive et que je dédaigne ces grandeurs passagères qui ne peuvent pas donner le bonheur. Que de temps perdu! voici huit jours que je suis ici, j'ai négligé mes devoirs envers Dieu, et les choses ne sont pas beaucoup plus avancées... Le luxe est toujours un peu corrupteur. Je me trouve plus de disposition à m'impatienter, moins

d'indulgence pour mes domestiques. Pauvre nature humaine! que je me sens de dédain pour moi!

Aujourd'hui j'ai déballé mon crucifix, je l'ai placé dans ma chambre. Puisse-t-il me rappeler mes devoirs religieux! Si je ne les néglige pas, je ne manquerai pas aux autres...

Pour s'affermir dans ses bonnes résolutions, Mme de Barante s'imposa pendant un mois un règlement de vie qui consistait à examiner l'emploi de ses journées heure par heure, à la fin de chaque semaine.

Voici le résumé de la première semaine :

Sur 168 heures, il y en a eu 39 employées en causeries de famille ou à ne rien faire.

27 avril.

Une bonne action! Empêché le cocher de recevoir 200 coups de fouet par la police.

A la fin du mois elle écrivait sur son journal:

Ce livre m'a été fort utile et m'a corrigée d'un défaut qui m'est très nuisible : c'est le manque de suite et d'ordre dans mes journées. Il m'apprend le prix du temps et à ne pas le perdre. (Suit cette prière :) Voici un mois d'écoulé, ô mon Dieu! il me semble que j'ai fait un pas dans le bon chemin. Faites que j'exécute les bonnes pensées que vous m'avez envoyées, que je consacre le reste de ma vie à vous aimer, à vous servir, à me corriger, à rendre heureux ceux qui m'entourent, à faire le bien, à m'occuper des pauvres, à mettre la paix sur la terre, à calmer les orages, à être pour mes enfants la mère de l'Évangile, pour le prochain le Bon Samaritain!

Cela ne l'empêchait pas de faire, quand il le fallait, les honneurs de l'ambassade:

Juillet 1837.

Il y a eu un grand dîner et le soir un grand bal à la cour, Le peuple avait le droit d'entrer. J'ai dansé une polonaise avec l'empereur. Le temps a fait remettre les illuminations au lendemain, et nous avons été forcés de rester un jour de plus. Le vendredi matin il y a eu une parade du régiment de l'impératrice. L'empereur galamment prenait ses ordres comme un aide de camp. C'était charmant à voir. Il s'est approché de moi, m'a pris la main et m'a dit : « Vous me pardonnez de ne pas m'occuper de vous, je suis de service. » Après la parade nous avons eu un grand déjeuner diplomatique. L'empereur m'a engagée à me promener dans le parc. Une grande quantité de voitures découvertes était disposée le long. L'impératrice a pris dans sa voiture mon mari et moi, et nous a promenés pendant une heure et demie, nous faisant remarquer toutes les beautés du parc. L'empereur et l'impératrice n'habitent pas le palais, mais une petite maison de bois, au milieu des fleurs et des bois au bord de la mer, seuls avec leurs enfants. Toute la cour demeure au palais, et eux n'y vont que pour les représentations. Dans leur petite maison ils vivent en particuliers. Ils l'aiment et sont heureux. C'est là où ils doivent être enviés!...

Mais sa principale occupation à Saint-Pétersbourg, c'était de soulager les misères de toutes sortes qu'on lui signalait. Elle avait fondé, avec la collaboration de M. Chabot (1), une maison de refuge pour réunir les pauvres qui jusque-là étaient dispersés dans tous les coins.

Ils sont deux par chambre et se choisissent eux-mêmes, écrivait-elle à Mme de La Briche. Ils sont chauffés et on leur donne dix sous par jour à chacun pour leur nourriture. Ils ont une cuisine commune pour huit et s'arrangent entre eux. On leur procure le travail qu'ils peuvent faire, et le prix du travail est pour eux. On habille ceux qui ne peuvent travailler. Il y a un médecin français qui par charité soigne les malades. Les médicaments sont gratuits.

*
* *

J'ai à peine besoin de dire que, tout en remplissant le rôle de sœur de charité, Mme de Barante ne cessait de travailler à la conversion de son mari.

C'est par les femmes, écrivait-elle, que le trésor de la religion se transmet dans les familles. Comme leur cœur est plus aimant, elles sont plus près de Dieu qui n'est qu'amour; elles sont chargées par la Providence de lui attirer leurs maris, leurs enfants. C'est par une femme que le monde a été sauvé. Chaque femme doit sauver sa famille.

Seulement, comme M. de Barante ne semblait pas disposé à la suivre aussi vite qu'elle l'aurait voulu, elle y mit toute la discrétion nécessaire.

Quand je te parle de mes sentiments religieux, ne va pas croire que c'est pour te les imposer. Je t'en parle parce que je t'aime et que j'éprouve le besoin de te tout dire. Je ne suis pas inquiète de toi. Dieu est plus près de toi que tu ne le penses, et il t'attirera tout à fait à lui sans que je m'en mêle. Tu es trop parfait pour ne pas être à lui entièrement; il s'emparera de ton cœur quand tu le désireras.

Je crois cependant que le premier pas ne vint pas de M. de Barante.

Après la révolution de 48 qui mit fin à sa carrière politique, il était rentré dans sa terre d'Auvergne, en attendant; les événements lui ayant été contraires, il accepta philosophiquement la défaite de son parti et s'enferma dans une retraite studieuse. C'est là que Dieu vint le visiter sous les traits de Mgr Dupanloup. Le grand évêque avait la spécialité de

(1) Ce M. Chabot mourut quinze ans après, en laissant à M. de Barante une partie importante de sa fortune, à la charge d'établir une œuvre charitable où il le jugerait convenable. M. de Barante en fit bénéficier la ville de Thiers, dont la population ouvrière est considérable. Il dota cette commune d'une société de secours mutuels.

ramener au bercail les brebis politiques qui s'étaient égarées. C'est lui, on s'en souvient, qui réconcilia M. de Talleyrand avec l'Église romaine. La conversion de M. de Barante lui donna beaucoup moins de mal, car l'ancien ambassadeur ne s'était, à vrai dire, jamais brouillé avec le bon Dieu. C'était pour lui comme une vieille connaissance qu'on a perdue de vue pendant des années et qu'on est heureux de retrouver un jour. Mgr Dupanloup enfonça donc une porte à moitié ouverte. Son pénitent s'était contenté jusque-là d'aller à la messe, de réciter matin et soir la prière qu'il avait rédigée lui-même, et de distribuer aux pauvres la dixième partie de son revenu. Il lui rendit la foi dans le dogme catholique et le décida à approcher des sacrements. Les vœux de Mme de Barante étaient enfin exaucés, ou près de l'être, car elle obtint plus tard de son mari quelque chose qu'il aurait dû lui refuser.

C'était un doux, a dit le duc de Broglie, sur sa tombe, là était la pente de son cœur et l'essence même de son caractère. Il était doux envers les offenses personnelles qui ne touchaient que son amour-propre ou son intérêt; il était doux envers les contrariétés de la vie qui ne lui ont jamais arraché un murmure; il a été doux envers la souffrance et envers la mort.

Oui, mais la douceur confine à la faiblesse, et le jour où M. de Barante promit à sa femme de ne point faire allusion dans ses *Souvenirs* à la campagne mémorable qu'il mena, sous la Restauration, contre les jésuites, en compagnie de Montlosier, Molé, Pasquier et tous les doctrinaires, ce jour-là il se rendit coupable d'une action qui devant le monde ressemble à une lâcheté. J'admets les rétractations quand elles sont sincères; je n'admets pas qu'on renie son passé, quand il ne contient rien que d'honorable. Or, que M. de Barante en ait eu conscience ou non, la page que sa femme voulait arracher de sa vie publique est une de celles qui lui font le plus d'honneur. Je sais bien que les libéraux de nos jours ne pensent plus en matière religieuse comme les libéraux de la Restauration et qu'ils tranchent volontiers la question des rapports de l'Église et de l'État par la liberté. C'est une thèse qui en vaut une autre. Reste à savoir si la liberté, ainsi comprise, n'équivaudrait qu'à une capitulation de l'État. En tout cas, il y a lieu de s'étonner que M. de Barante ait désavoué en mourant (1) ses anciens compagnons d'armes. Les traditions jansénistes de sa famille lui faisaient un devoir, au contraire, de leur rester fidèle jusque dans la mort.

LÉON SÉCHÉ.

(1) M. de Barante est mort en 1866 et sa femme en 1877.

UN INSTANTANÉ

Un Transatlantique, si grand soit-il, est très petite ville. Quand on n'a pas le mal de mer, on potine. Aussi, tous les passagers de la *Touraine*, pendant une traversée du mois de septembre 1893, savaient-ils que la gentille petite Mme Mirbois, si coquettement serrée dans sa jaquette mastic, si bien coiffée d'une toque à aigrette, allait rejoindre son mari à Chicago. Ils savaient également qu'elle n'avait pas annoncé son intention et qu'elle allait lui donner la joie d'une surprise.

Les hommes souriaient en se racontant la chose.

Mme Mirbois aimait fort à se promener sur le pont, en aspirant l'air qui lui arrivait si frais des grandes vagues glauques, de l'horizon qui se perdait là-bas, dans les nuages gris tendre. En se promenant, elle causait tout naturellement.

— Les lettres, c'est très bien, et les lettres de mon mari sont charmantes, pleines de détails amusants, d'observations fines. Pour un scientifique, il a beaucoup d'imagination. Il a été envoyé par sa compagnie pour étudier les progrès de l'électricité, voir toutes les nouvelles inventions exposées à la *World's Fair*, et il fait son métier en conscience. Mais il ne s'est jamais enfermé dans une spécialité. Il a toujours aimé à regarder au delà des barrières. Il ne les franchit pas, mais il met le nez dehors. Ainsi, comme je vous le disais...

— Oui, les lettres ne vous suffisaient pas. Je comprends cela.

L'interlocuteur de Mme Mirbois était un Parisien en voyage, une connaissance de l'hiver passé, devenu par la force des choses presque un ami.

— Ni à lui. Cette petite phrase qui revenait sans cesse : « Comme tu me manques! Ah! si tu étais ici » m'a été au cœur. Robert n'a jamais pu se passer de moi. Je n'y ai plus tenu. Je me suis décidée le jeudi; le samedi j'étais à bord. La *Touraine* lui porte une de mes lettres aussi bien que moi. C'est gentil, hein? Un petit air d'aventure...

— Très gentil. Maintenant, à votre place, tout de même, j'aurais averti.

— Pourquoi cela? Que devenait ma surprise, alors?

— C'est vrai. Je vous demande pardon. M. Mirbois est à l'hôtel?

— Non. Il s'est lié avec des jeunes gens, tous charmants, des commissaires du gouvernement, des chanceliers, des envoyés extraordinaires. Ils ont loué une maison meublée. Quand ils se sont installés ils ont trouvé des livres à demi lus, des lettres commencées, un petit soulier de satin oublié... la famille a quitté si précipitamment. C'est drôle, tout de même, d'abandonner sa maison, comme

cela, à des étrangers. On leur a laissé la cuisinière qui les regardait tous avec des yeux effarés. Figurez-vous que, dans ce pays-là, on mange des œufs, non pas dans un coquetier, mais dans un verre, — un mélange affreux! Quand cette fille a vu nos Français couper leur pain en mouillettes, gentiment, elle en est restée bouche bée. Mais, au dîner, ils ont trouvé des mouillettes préparées à chaque assiette. Non, voyez-vous, un pays qui ne sait pas manger des œufs à la coque, je veux le voir, mais y rester longtemps, ah! non, par exemple!

— Votre mari vous parlait, je pense, d'autres choses encore que des mouillettes? fit en souriant M. Dufresne.

— Je crois bien! Il va beaucoup dans le monde américain. Ses amis l'ont présenté. Vous savez, depuis un certain temps, les romans sont pleins d'Américaines étourdissantes et pas... pas toujours convenables. Eh! bien, c'est pas du tout cela, mais pas du tout, vous savez! D'abord, la beauté n'est pas, chez elles, la règle invariable et elles ne se font pas toutes habiller chez le Worth de l'endroit. Elles sont très libres, vont et viennent, reçoivent seules. Robert dit qu'elles causent très sensément, qu'on s'imagine être avec de bons camarades. Quant à ce que nous appelons le flirt américain, pas ça! ou, du moins, c'est tout autre chose que ce que nous imaginons. L'imitation française est du mauvais stras, — c'est l'expression même de Robert. Les femmes ont leurs clubs; elles pérorent à qui mieux mieux, elles ont des charités bien organisées, — vous savez, pas notre charité à nous, des sous ou des pièces blanches jetés au hasard, — mais des charités qui fonctionnent comme des ministères. Tout cela est horriblement sérieux. Quand je dis mes prières, matin et soir, ce que je remercie le bon Dieu de m'avoir fait naître Française!...

Pendant que, dans le recueillement de sa cabine, Mme Mirbois donnait un bon point au créateur de l'Univers, son mari, ne se doutant pas du bonheur prochain qui l'attendait, continuait à regarder paisiblement par-dessus les barrières.

Robert Mirbois aimait certainement sa femme. Quand il lui écrivait : « Que tu me manques! » il était sincère. Mais les jours ont vingt-quatre heures; une demi-heure de regret dans le courant de ces vingt-quatre heures laissait vingt-trois heures et trente minutes libres. Il en profitait pour continuer ses études sur le monde américain. Quoiqu'il ne fût pas écrivain, il méditait vaguement un livre sur ce sujet. Tout Français qui traverse l'Océan est tellement étonné de sa prouesse qu'il songe presque toujours à faire part de ses observations — qui en général ont été faites plus d'une fois déjà — à ses compatriotes, restés au coin du feu.

Il avait, je ne sais comment, négligé de parler à ses nouveaux amis de sa femme. Un homme bien élevé est toujours discret en pareille matière. Les affections profondes sont peu faites pour les conversations générales. Dans le monde de Chicago on croyait Robert Mirbois célibataire. Pour un observateur, il est fort commode d'être garçon.

Parmi les Américains qui l'avaient, grâce à la présentation du consul, fort bien accueilli, se trouvait une famille Davis, se composant du père, de la mère déjà assez âgés, et de leur plus jeune fille, miss Susie; les autres enfants étaient mariés. Miss Susie passait pour ne pas désirer suivre leur exemple. Sans être une beauté, elle était fort agréable à voir, portait bien la toilette, était fort intelligente et ne détestait pas qu'on le sût. Elle avait vingt-six ans et des opinions arrêtées sur beaucoup de questions qui troublent encore des cerveaux plus mûrs que le sien. Avec cela, gaie, courageuse, pas timide le moins du monde : une véritable trouvaille pour un étranger, curieux de s'instruire.

Deux semaines après son arrivée à Chicago, M. Mirbois était devenu le familier de la maison. Il avait eu l'honneur de conduire Mlle Davis, l'après-midi, au concert wagnérien de l'Auditorium. Ils avaient surtout maintes fois visité de compagnie la grande et belle Exposition.

Robert, en arrivant, avait cru de son devoir de tout critiquer, pour la très bonne raison que Chicago se trouve, non sur la Seine, mais au bord du lac Michigan. Miss Davis lui avait enfin fait comprendre la beauté incomparable de cette « cité blanche », cette ville de palais se mirant dans l'eau des lagunes, comme une Venise moderne, parée de jardins, ombragée de beaux arbres, avec des recoins délicieux dans ses îles vertes. Miss Davis était une enthousiaste de la *World's Fair;* la conversion du Français fut rapide et complète.

Dans ses lettres à sa femme, M. Mirbois avait bien parlé de la famille Davis ainsi que de plusieurs autres familles où il était reçu; il avait même prononcé le nom de miss Susie, mais comme en passant, légèrement. Beaucoup de choses qu'il avait apprises d'elle, il les attribuait à d'autres jeunes filles, à d'autres femmes.

Pourquoi? Certes, il n'était pas amoureux de miss Susie, et, malgré une assez forte dose de fatuité, il ne pouvait se flatter d'avoir troublé le cœur de cette très agréable et très raisonnable personne. Mais le plaisir qu'il éprouvait à causer avec elle, à provoquer son rire un peu subit, qui partait comme une fusée, ou à lire dans ses yeux clairs et francs l'intérêt qu'il savait éveiller en elle, ce plaisir-là devenait chaque jour plus vif.

Plusieurs fois, il avait été sur le point de lui avouer

son mariage, de lui parler de sa femme. Chaque fois, une bagatelle, un rien, avait empêché cette confidence, qui devenait plus difficile à mesure que s'écoulaient les semaines. Il aurait l'air, maintenant, de vouloir mettre la jeune fille en garde contre un sentiment qui n'existait probablement pas. La situation était très fausse. Il maudissait son absurde vanité, son désir obscur de demi-conquêtes qui lui avaient fermé la bouche. Il était bien tard pour réparer son manque de franchise. Bah! il devait quitter Chicago avant la fin de l'Exposition. Ses travaux spéciaux étaient à peu près terminés. Il avait fait quelques voyages pour le compte de sa maison, pour son plaisir aussi; son congé expirait en octobre. Il partirait. On se dirait adieu. Il resterait de ce semblant de flirtation un souvenir discrètement attendri et qui ne ferait de mal à personne.

Dans son courrier du lundi, Robert Mirbois trouva une lettre de sa femme, une lettre gaie, bien parisienne, pleine de détails de leur monde. Il la parcourut avec un vif plaisir, la relut même, se sentit le cœur remué. Sa chère femme! — elle était bien gentille, avec ses petites mines d'oiseau au beau plumage, sa façon de poser la tête un peu de côté et de fermer à demi les yeux, en personne qui réfléchit à une chose très difficile.

Il descendit les marches de la maison, l'esprit tout rempli de cette charmante image, lorsque, venant en sens inverse, il aperçut au loin une femme ressemblant d'une façon très frappante à sa chère Blanche ; une jeune femme, en jaquette mastic, qui regardait à droite et à gauche, hésitait, en étrangère à qui l'on a indiqué le chemin et qui a peur de se tromper. Il pressa le pas. Il n'y avait pas d'erreur, d'autant que la jeune femme, l'ayant reconnu, courait au-devant de lui.

— Toi... toi ici ?

— Oui, mon chéri. Que veux-tu? Je ne vivais pas, loin de toi. Seulement, moi qui avais souvent « vu » notre rencontre, je n'avais pas songé à la rue. Ça manque de poésie, la rue; puis on nous regarde.

— Mais, c'est insensé !

— N'est-ce pas? J'adore les choses insensées. Elles me réussissent toujours.

— Ne pas me prévenir, ne pas même télégraphier de New-York!

— Où aurait été la surprise? Mais ne t'inquiète pas, je n'étais pas seule. Une famille de Chicago revenait, j'ai voyagé avec elle. J'ai même été à l'hôtel me faire belle. Tu n'es pas content, hein? Je te manquais tant, tu me le disais assez!

— Content ? Enchanté, touché au possible, mais abasourdi surtout. Puisqu'il était convenu que le voyage était, pour toi, une trop grande fatigue, une trop grande dépense aussi...

— C'est ma marraine qui m'a payé mon voyage ; elle est si bonne, elle me voyait dépérir. Je n'en ai pas l'air peut-être, mais je dépérissais, au fond; alors tu comprends, je n'ai pas été bien longtemps avant de me décider. Je n'ai pas été malade du tout. Maintenant, qu'est-ce que tu vas faire de moi ?

— Ah ! voilà...

Il se le demandait, en mordillant sa moustache brune. Cependant, il eut assez vite pris son parti. Il connaissait, pour l'avoir visitée avant son installation définitive, une maison près du lac, moitié hôtel, moitié maison meublée. Ils pourraient peut-être trouver à s'y loger, même en ce moment où la ville était pleine de monde.

Quant à Blanche, tout l'enchantait. Elle était décidée à voir le bon côté des choses et elle le voyait. Tout au fond, elle se dit bien que la surprise de son mari avait été plus complète que ne l'avait été sa joie; elle crut même démêler en lui un peu d'embarras; mais comme il se remit vite et lui témoigna beaucoup de tendresse elle se persuada qu'elle s'était trompée. Cependant elle comprit que son ami du bateau avait eu raison. Les surprises ne donnent pas toute la satisfaction qu'on attend d'elles. Il vaut mieux prévenir.

Les choses se passèrent le mieux du monde. Mirbois prévint ses amis qu'il allait les quitter, sa femme étant venue le rejoindre. Il y eut bien un moment de stupeur, mais Robert était si calme, semblait trouver si naturelle la discrétion exagérée qui l'avait empêché de faire la moindre allusion à cette femme tombée du ciel, que ses camarades de hasard se le tinrent pour dit. Il se trouvait aussi que ces messieurs n'étaient pas en relations avec la famille Davis. Robert fut tout étonné de son propre bonheur. Il était certes né sous une bonne étoile. Sa femme était charmante. Ils avaient trouvé une gentille installation un peu isolée. Mme Mirbois comprenait parfaitement que les occupations de son mari le tinssent souvent loin d'elle. La famille dont elle avait fait la connaissance à bord de la *Touraine* s'occupait de la jeune étrangère, la promenait; elle ne s'ennuyait jamais. Ni lui non plus.

Cependant, la première fois qu'il sonna chez miss Susie, il était bien décidé à dire toute la vérité et à demander la permission de lui présenter sa femme. Il commença une phrase, balbutia, s'embrouilla, et, devant le regard étonné de la jeune fille, termina cette phrase mal commencée par une plaisanterie quelconque. Décidément, c'était trop difficile. Une fois de plus il se confia à sa bonne étoile. Seulement, ses visites chez les Davis se firent plus rares. Miss Susie ne s'en étonna pas beaucoup. Elle faisait partie d'un club, le club du Jeudi, elle en était même secrétaire, et, en ce moment, la secrétaire avait fort à faire. Seulement, depuis longtemps déjà, il était entendu que

M. Mirbois serait son cavalier pour le fameux « jour de Chicago ».

Pendant toute la durée de l'exposition, chaque État, chaque ville importante avait son « jour », — tout comme une mondaine ; un jour où l'on fêtait les concitoyens venus souvent de loin. Naturellement le jour des jours était celui de Chicago, fixé au 8 octobre, anniversaire du terrible incendie de 1871. On attendait une foule énorme, et, de fait, les entrées atteignirent près de 700 000, la population d'une grande ville. Beaucoup de personnes timides, ou seulement prudentes, s'abstinrent. Mme Mirbois avait fort envie d'être parmi les personnes hardies. Son mari lui représenta que ce serait extrêmement dangereux, qu'elle n'avait jamais été dans une foule sans se trouver mal. Du reste, il lui serait impossible de l'accompagner ; il avait, ce jour là, rendez-vous avec un directeur d'usine à Milwaukee. Le mieux pour elle serait d'accepter l'invitation de ses amis qui projetaient une partie de campagne, aussi loin que possible de la ville. Blanche se résigna, mais pas de bon cœur.

Robert Mirbois connaissait maintenant la Cité Blanc-on dans tous ses détails ; il l'avait vue les jours de fête, les soirs d'illumination, où tous les bâtiments étaient dessinés dans la nuit en lignes de feu, où les fontaines lumineuses mettaient leurs jolies notes de couleur sur un fond de verdures sombres. Mais la Cité Blanche, le jour de Chicago, c'était bien autre chose encore. Il laissa passer le premier flot humain, et, tranquillement, vers midi, il put mener miss Davis sans encombre jusqu'à une porte de côté.

Une fois entrés, la griserie de la foule énorme les prit malgré eux. Ils allèrent à travers les jardins, emportés par le flux et le reflux de cette mer houleuse. Pour ne pas être séparés de force, ils durent se tenir par la main. Miss Davis, un peu effrayée malgré sa crânerie, n'avait jamais été si jolie ; elle était plus femme que d'ordinaire, plus gracieuse avec son abandon d'être faible, malgré tout, qui se laisse guider, qui cherche aide et protection.

La foule cependant était de belle humeur : peu de bousculades, pas d'imprécations, beaucoup de rires, d'appels, de plaisanteries plus ou moins spirituelles.

— Vous n'avez pas peur, sûrement ?

— Peur ? Non. Pas tout à fait. Mais une foule pareille donne à réfléchir. C'est une force contre laquelle on ne peut rien. Aujourd'hui, la foule est en fête, bonne enfant. Demain, cette même foule en colère serait un fléau contre lequel on se raidirait en vain. On serait roulé comme un galet par des vagues immenses.

— Dans votre pays heureux, vous êtes à l'abri des foules en démence. Ce 93-ci ressemble peu au 93 du siècle passé.

— On n'est jamais à l'abri d'un 93, comme vous dites. Je vais beaucoup dans les quartiers pauvres, j'entends des grondements lointains, comme au début d'un orage. C'était notre fierté, lorsque j'étais petite fille, que les mendiants étaient inconnus chez nous, que tout homme voulant travailler se tirait sûrement d'affaire. Il n'en est plus ainsi maintenant. Et les fortunes, les quelques fortunes, de colossales, deviennent monstrueuses.

— Vous êtes socialiste, miss Susie !

— Peut-être. Les mots importent peu. J'aspire à la justice ; je la trouve difficilement dans l'ordre social actuel, voilà tout.

Cette conversation, un peu bien sérieuse pour l'endroit, fut coupée net. Un remous de la foule faillit séparer Mirbois de sa compagne. Un orchestre se faisait entendre et l'on se précipitait vers la musique. D'un vigoureux coup d'épaule, le jeune homme se fraya un passage et conduisit miss Davis auprès de la lagune, sur le gazon du bord. Là, ils purent respirer.

— Quel repos, s'il nous était possible de faire le tour des lagunes ! dit la jeune fille.

— Nous pouvons toujours essayer.

Ils se dirigèrent vers l'embarcadère. En ce moment, la foule s'étant portée ailleurs, ils trouvèrent des places dans une de ces gondoles, venues de Venise, pourvues de leurs gondoliers à écharpe rouge. Au moment de s'embarquer cependant, un gros Allemand un peu pris de boisson, bouscula miss Davis qui faillit tomber. Robert la reçut dans ses bras et la tint un instant étroitement enlacée. Pendant ce court instant, le cœur lui battant fort, il oublia absolument qu'il était marié. Miss Susie, un peu plus rose que d'habitude, se dégagea vivement et alla s'asseoir au fond de la gondole. Le délicieux parcours sur l'eau, à travers la ville enchantée, se fit en silence. Tous les bords, de quelque côté que l'on se dirigeât, étaient noirs du fourmillement formidable des visiteurs. C'était un spectacle inoubliable. Le silence de miss Susie ne venait pourtant pas uniquement de l'intérêt du spectacle.

Robert Mirbois, ayant quelques remords, fut aux petits soins pour sa femme. Pour la dédommager du *Chicago day* manqué, il lui proposa de la mener en voiture à Evanston, un joli endroit sur le lac, où il y a un bon hôtel. Ce n'est pas, à proprement parler, un village qu'Evanston. Les maisons, les villas pour mieux dire, entourées de beaux jardins, appartiennent à des gens riches qui, là, ont fondé une petite colonie très fermée. Les terrains ne sont vendus qu'aux personnes montrant patte blanche ; les pauvres sont tenus à l'écart. C'est assez coquet, comme produit de la démocratie. Heureusement, pour déjeuner à l'hôtel on n'est pas tenu de faire preuve de huit quartiers de noblesse, comme pour devenir chanoinesse.

La promenade fut charmante, à travers le beau parc qui longe le lac, très bleu ce jour-là, jour d'automne délicieux, puis à travers des bois un peu incultes. Blanche, tout heureuse de l'attention de son mari, babillait comme un gentil petit oiseau. Les remords de Robert devenaient de plus en plus cuisants.

En arrivant, il installa sa femme au salon, pendant qu'il s'occupait de son cheval. A son retour, il entendit des voix à lui fort connues qui se répondaient. Blanche était assise à côté de miss Susie, venue à Evanston avec la famille qui protégeait Mme Mirbois.

— Figure-toi, s'écria Blanche dès qu'elle l'aperçut, que Mrs White vient de me présenter à miss Davis, qui, paraît-il, te connaît depuis sept semaines. Je me rappelle, en effet, Mademoiselle, que mon mari, dans ses lettres, m'a parlé de vous et des vôtres.

— Vous avez l'avantage sur moi, Madame. M. Mirbois a voulu, je n'en doute pas, me faire la surprise de me présenter, un peu tard, à sa femme. Il a trop différé. Je suis heureuse du hasard qui nous a mises en relation.

Elle souriait, elle était fort aimable. Il y avait cependant un très léger tremblement de la voix qui fit tressaillir Robert, devenu très pâle. La cloche du déjeuner arriva fort à propos pour couper court à ses excuses balbutiées. Il n'avait pas le beau rôle dans cette petite scène de comédie, et il en souffrait. Il sentit cependant comme un soulagement en songeant que ce rôle était fini, qu'il n'avait qu'à saluer, en regardant tomber le rideau.

Il offrit son bras à miss Davis, qui lui dit à voix basse :

— Je connais mal votre langue, Monsieur, vous avez dû vous en apercevoir plus d'une fois. Je voudrais savoir si, en français, le mot honneur a tout à fait le même sens que notre mot *honour?*

— Je suis indigne de votre pardon, Mademoiselle. J'ai voulu cent fois vous avouer la vérité. J'avais mal débuté... je n'ai plus osé.

— Puis, cela vous amusait.

Elle n'en put dire plus. On se mettait à table. Ensuite, on se promena ensemble. Mme Mirbois, très enthousiaste de sa nature, avant la fin de l'après-midi, avait voué une véritable amitié à la charmante Américaine qui, du reste, déploya toutes ses grâces pour faire la conquête de la jeune femme.

Au bout d'une semaine, elles ne se quittaient plus. Quant à Robert, si on lui accordait quelques mots par-ci par-là, c'était bien tout.

Cependant, le moment de quitter l'Amérique approchait. Mirbois, voulant emporter quelques souvenirs de l'Exposition, entra dans une grande librairie où, selon l'usage du pays, on pouvait, ou publier un livre, ou acheter une main de papier écolier. C'était là que se trouvait le plus complet assortiment de photographies de la *World's Fair*, sous tous ses aspects : grandes et belles images à faire encadrer, albums de toutes les dimensions et de tous les prix. Ayant fait son choix, Robert prit un dernier album qu'il n'avait pas remarqué, portant un titre qui lui fit monter le rouge au visage : *Chicago day*. Il s'assit de nouveau et tourna vivement les feuillets de cet album. C'étaient des instantanés très bien venus, pour la plupart, très nets, très amusants. On y voyait la foule énorme, à l'arrivée, au départ, dispersée dans les bâtiments, ramassée en fouillis compact au bord du lac, autour des fontaines, dans la superbe cour d'honneur, avec sa fière colonnade, puis... Robert s'arrêta, frappé de stupeur, d'angoisse... un des instantanés, le mieux venu, le plus net, représentait un départ en gondole. Le misérable photographe avait saisi le moment exact où il avait tenu dans ses bras miss Susie Davis! La tête de la jeune fille était détournée; on ne pouvait la reconnaître; elle portait, ce jour-là, le costume de rigueur, presque l'uniforme du moment, jupe droite en grosse laine bleue, boléro, chapeau marin. Plusieurs milliers de femmes répondaient à ce signalement. Mais lui... Ah! il était bien ressemblant! Et, il n'y avait pas à se tromper : tout dans son attitude, dans l'expression de sa physionomie, disait, criait bien haut qu'à ce moment... il avait parfaitement oublié sa femme. Il est vrai que toutes les figures étaient fort petites, que, dans ce fourmillement de personnages, de messieurs pris dans l'acte de la marche, un pied en l'air, de femmes ouvrant leurs ombrelles ou relevant leurs jupes, de groupes, ou grotesques ou pittoresques, il fallait être un peu prévenu pour démêler, au milieu de tant de figures, la figure de l'homme sur le point de s'embarquer et tenant une femme enlacée. Mais, à la loupe! Justement, une loupe se trouvait sur la table; il la saisit, regarda et s'épongea le front. Si Blanche voyait ainsi à travers un verre grossissant, jamais il ne pourrait lui persuader que son infidélité mentale n'avait duré qu'un instant, que son mensonge à propos de l'usine à Milwaukee n'avait pas recouvert la plus abominable des intrigues. Et, alors, c'en était fait de son bonheur conjugal. Il se sentait affaissé, accablé par une fatalité mystérieuse. Comment, pourquoi, ce photographe de malheur avait-il choisi tout juste ce moment funeste?

Le commis le tira de sa rêverie douloureuse en lui apportant son paquet. Robert lui demanda s'il se vendait beaucoup d'exemplaires de l'album consacré au jour de Chicago.

— Étonnamment, Monsieur. C'est un de nos grands succès. Nous venons de faire une nouvelle com-

mande au photographe. Voyez comme tout cela est net, bien venu! Avant longtemps cet album sera dans toutes les maisons; nous en envoyons aussi en Europe. Dois-je le joindre aux autres achats?

— Non, merci, dit le malheureux.

Il avait eu l'idée que, peut-être, en achetant tout le stock en vente, en s'adressant au photographe, en l'indemnisant, — Robert n'était pas riche, mais il eût volontiers jeté toutes ses économies dans ce gouffre, — que peut-être ainsi arriverait-il à supprimer l'instantané révélateur. Des lambeaux de phrases dansaient dans sa tête... cet album sera dans toutes les maisons... nouvelle commande au photographe... Il n'y avait rien à faire, rien.

Il est vrai qu'il y avait son étoile... Il commençait à se méfier de son étoile. La rencontre à Evanston avait ébranlé sa foi.

Pendant tout le reste de son séjour à Chicago, Robert veilla. Il accompagnait sa femme partout où elle alla, surveilla ses achats, fit avec elle ses visites d'adieu, tressaillant lorsque, dans les salons où ils attendaient, elle ouvrait distraitement un album de photographies. Il voyait son instantané partout; son sommeil en était hanté, il perdait son appétit. Sa mauvaise mine fut remarquée de tous.

Miss Susie, quoiqu'elle fût supérieure à bien des faiblesses féminines, nota les yeux cernés, la pâleur de son ancien ami. Elle lui pardonna presque. Un homme qui souffre ainsi dans ses affections n'est pas un être vulgaire. Après tout, sans doute, il avait cédé à un attrait irrésistible. Coupable, certes, il l'était, mais intéressant tout de même. Elle eut presque honte de sa belle santé, de la sérénité de son esprit, qui n'avait pas eu grand'peine à se remettre du petit choc désagréable d'Evanston.

En somme, on se quitta bons amis. Miss Davis comptait aller en Europe dans quelques mois. Mme Mirbois, enchantée, se promit de rendre à sa nouvelle amie toutes ses attentions délicates et charmantes. Robert espéra, tout en disant : « Au revoir », que ce voyage n'aurait pas lieu.

Il ne respira que lorsque la *Champagne* eut quitté la rade de New-York.

Des mois se passèrent. La vie de Paris, les occupations, les plaisirs reprirent le jeune homme. Chicago s'estompait dans le lointain, le séjour au bord du lac Michigan tournait au rêve; l'instantané, comme d'autres photographies vieillies, perdait sa netteté, s'effaçait; il n'y pensait que par moments, avec un sursaut nerveux, comme nous faisons tous au souvenir de quelque bévue, quelque grosse bêtise.

Mme Mirbois était très aimée pour sa bonne humeur, ses façons jeunes et franches, et son « jour » était fort suivi. Son mari, tout à fait aux petits soins, surtout en ce moment où la santé de sa femme demandait certains ménagements, s'arrangeait pour rentrer de bonne heure, le lundi, afin d'aider à amuser les jeunes femmes qui se pressaient autour de la chaise longue de la gentille Blanche.

Un lundi du mois d'avril Robert se hâtait, car il était un peu tard, lorsque le son d'une voix nette et un peu mordante, d'un accent assez prononcé, l'arrêta au seuil de la porte. Avant d'entrer, il savait qu'il allait se trouver face à face avec miss Davis. Il ne se trompait pas. Plusieurs autres femmes faisaient cercle autour des deux amies qui semblaient enchantées de se retrouver. Susie donna très franchement la main à Robert et, dans son sourire un peu moqueur, il y avait plus de gaieté que de rancune. De son côté il se sentit vite à peu près à son aise. On oublie si facilement en ce bas monde!

— Vois, Robert, combien miss Susie est aimable! Elle nous a apporté une quantité de photographies de l'Exposition que nous admirions tant!.. et elle montra, étalés sur une table, plusieurs albums, grands et petits.

Il y était.

— Oh! fit miss Davis, je ne sais ce que valent ces photographies. Je les ai achetées le dernier jour, ayant la mauvaise habitude de remettre indéfiniment mes emplettes. Je ne les ai même pas regardées.

— Voilà au moins un album qui me semble très amusant, s'écria une jeune femme, amie de Blanche. J'adore ces instantanés, — ça prend la bêtise humaine au vol.

Robert sentit perler sur son front une petite sueur froide. Il n'entendit plus ce qui se disait et répondit tout de travers. Il suivait d'un mauvais regard les jolies mains qui tournaient les feuillets.

— Tiens, mais c'est vous, monsieur Mirbois, là, vous voyez!... Je croyais que vous n'y aviez été, ni l'un ni l'autre, au Jour de Chicago. C'est pourtant bien lui, regarde plutôt, Blanche!

Blanche, au milieu d'une vive conversation avec miss Susie, prit l'album, sans attacher grande importance à ce que disait son amie. Elle était un peu myope, n'aperçut qu'un fouillis, vit cependant la silhouette du groupe.

— C'est vrai, il y a quelque chose. Les ressemblances sont si drôles. Mais, ce jour-là, mon mari était à Milwaukee, et moi j'étais allée faire une excursion avec des amis à Geneva Lake. Tu vois bien...

Et, distraite, elle posa l'album.

Susie regarda vivement du côté de Mirbois, le vit blême, malgré tous ses efforts pour se maîtriser, comprit à peu près. Sans affectation, elle se leva et alla prendre l'album.

— Qu'y a-t-il ? fit-elle à demi-voix.

— Je figure dans cet album. Je vous demande de ne pas regarder. Cela me rappelle des souvenirs pé-

nibles, des remords qui ne sont pas encore apaisés.

Il glissa l'album dans sa poche, se promettant de le brûler. Miss Davis hésita un instant. Elle était curieuse de sa nature, mais plus fière encore. Elle n'insista pas.

— Je vais apaiser vos remords d'un mot. J'avais à écrire un *paper* pour notre club. Le sujet à traiter était celui-ci : « Les Français méritent-ils la réputation de frivolité qui leur est faite à l'étranger? » Vous m'avez été très utile. Mon *paper* a eu beaucoup de succès.

— Et moi, miss Susie, qui voulais vous demander la permission de vous dédier mon livre sur les Américaines !

— J'accepte.

— Et vous me pardonnez ?

— Il le faut bien. Nous étions à deux de jeu.

JEANNE MAIRET.

LA BIENFAISANCE CONJUGALE (1)

Dans l'histoire écrite de l'humanité, les pages les plus tristes sont celles qui retracent les traitements réservés à la femme; nous en trouverions des récits encore plus affligeants si nous pouvions lire cette partie de l'histoire qui n'a jamais été écrite. C'est bien là ce qu'il y a de plus navrant dans l'histoire, malgré les faits d'une horreur plus éclatante : le cannibalisme, les tortures infligées aux prisonniers, les sacrifices humains offerts aux esprits et aux dieux ; car ces atrocités n'ont été qu'occasionnelles, tandis que la brutalité envers les femmes a été un fait universel et constant. Si, après avoir observé leur état de sujétion chez les peuples à demi civilisés nous passons aux peuples non civilisés et si nous considérons l'existence vouée à la peine que la presque totalité de leur sexe doit y supporter, si nous songeons en outre à ce qui a dû se passer chez les peuples encore plus barbares qui, pendant des milliers d'années, ont erré sur la surface de la terre alors inculte, nous reconnaîtrons que la somme des souffrances que la femme a eu et a encore à endurer dépasse toute imagination.

Ces mauvais traitements infligés aux femmes sont, en vertu d'une loi inéluctable, inhérents à la lutte chronique pour la vie qui sévissait presque partout entre tribus et qui sévit encore sur certains points du globe. La brutalité développée chez l'homme par ses rapports avec ses ennemis avait sa répercussion nécessaire sur la vie quotidienne. A l'intérieur de la tribu comme au dehors, le plus faible devait se garer. Un manque absolu de sympathie condamnait inévitablement les femmes à souffrir les effets de l'égoïsme masculin sans autre limite que la capacité de la victime à endurer les maux qui l'accablaient. Au delà de cette limite, les mauvais traitements rendaient les femmes incapables de procréer un nombre suffisant d'enfants et finissaient par amener l'extinction de la tribu; cette cause entraîna la disparition d'un grand nombre de peuplades : les seules qui survécurent furent celles où les sévices avaient été moins intolérables.

Il faut toutefois se garder de croire que les femmes ayant eu dans les temps passés et ayant encore dans maint endroit à supporter cette condition misérable, fussent ou soient par nature meilleures que les hommes. La brutalité naturelle a toujours été commune aux deux sexes et parfois elle est même plus accusée chez la femme que chez l'homme, témoin la rage qu'elles mettent à torturer les prisonniers dans certaines tribus du nord de l'Amérique. La seule chose vraie, c'est que l'égoïsme effréné et cruel, qui caractérise les deux sexes, s'est surtout appesanti sur l'être le moins capable de résistance. Les femmes ont été contraintes de porter tous les fardeaux, de faire tous les ouvrages pénibles, monotones et rebutants, d'attendre pour prendre de la nourriture que leurs maîtres se fussent repus et de se contenter des restes de ceux-ci.

C'est seulement à une période récente dans l'histoire de l'humanité, alors que les passions destructives ont cessé d'être constamment surexcitées par la lutte pour la vie entre des groupements humains grands ou petits, que le traitement réservé aux femmes a lentement commencé à devenir moins dur; c'est seulement durant cette période qu'a germé chez l'homme l'idée que la femme a certains droits particuliers à invoquer dans ses rapports avec lui, et qu'un sentiment correspondant à cette idée s'est enfin éveillé.

Peut-être irions-nous trop loin en attribuant cet adoucissement de la conduite de l'homme au sentiment conscient de son devoir. Peu à peu le caractère s'est modifié; une amélioration s'est produite en même temps dans la conduite de l'homme envers la femme, amélioration qui a entraîné une transformation progressive des mœurs, sans autre sanction que l'autorité de ces mœurs elles-mêmes. Les femmes doivent les avantages qui leur ont été accordés de nos jours, en partie aux suggestions directes de la sympathie, en partie à l'influence des conventions sociales, mais nous ne voyons nulle part invoquer le fondement moral véritable de cette amélioration de leur sort.

(1) Extrait d'un nouvel ouvrage de M. Herbert Spencer sur *le Rôle moral de la Bienfaisance*, qui va paraître dans quelques jours à la librairie Guillaumin.

En plus de l'égalité que la justice nous ordonne d'établir en donnant la liberté de tous pour limite à la liberté de chacun, la bienfaisance nous exhorte à faire tous nos efforts pour réaliser dans l'avenir un autre genre d'égalité. Après avoir assigné à chacun une sphère d'action égale, elle nous incite à tenter de diminuer l'inégalité des avantages que l'être supérieur et l'être inférieur obtiennent dans leurs sphères respectives. C'est dans les rapports entre hommes et femmes que cette exigence doit être tout d'abord satisfaite. Même, en laissant de côté les questions qui touchent à sa capacité intellectuelle, il est hors de doute qu'au point de vue de la force physique la femme n'est pas l'égale de l'homme et que, sous ce rapport, elle a un grand désavantage dans la bataille de la vie. Il est encore incontestable que la gestation est pour les femmes la cause d'un désavantage non moins grave en les rendant par intervalles presque incapables de faire usage de leurs forces. Bien que le soin d'assurer la subsistance de la famille soit dévolu à l'homme, il est certain que les devoirs absorbants de la femme l'obligeant à surveiller ses enfants chaque jour du matin au soir, la lient étroitement au logis et limitent en général le développement de son individualité. Il appartient à l'homme de redresser, autant qu'il le peut, les inégalités qui se produisent inévitablement dans la vie des deux sexes et d'accorder à la femme les compensations qu'il lui doit.

Ainsi les procédés qui caractérisent dans les sociétés civilisées la conduite de l'homme envers la femme, ne sont pas, comme ils le paraissent tout d'abord, le fruit de conventions arbitraires. Consciemment ou non, l'homme moderne a conformé sa conduite à certaines prescriptions autorisées de la bienfaisance positive.

C'est surtout dans la sphère spéciale des rapports conjugaux, que les idées et les sentiments qui devraient présider aux rapports généraux entre l'homme et la femme trouvent leur application. Ici plus que partout ailleurs, c'est le devoir de l'homme de diminuer, autant qu'il est en son pouvoir, les désavantages inhérents à la vie de la femme.

Pendant les premiers temps de la vie conjugale, ce devoir est d'ordinaire respecté. Excepté chez les natures foncièrement brutales, le sentiment qui pousse à l'union des sexes assure, tout au moins pour un temps, la reconnaissance des droits de la femme. Sa faiblesse relative est un attrait et suggère le désir de la mettre à l'abri des maux qui en découlent. Mais, bien que les penchants qui nous ont été légués par le type barbare de l'humanité, soient devenus moins exclusivement égoïstes, ils finissent, au bout d'un certain temps, par reprendre le dessus dans un grand nombre de cas. Il arrive fréquemment que la sollicitude témoignée au début diminue; parfois même, avec ou sans excuse légitime, on oublie les égards que dicte l'usage.

Il est par conséquent nécessaire d'avoir toujours présente à l'esprit la véritable base morale de l'esprit d'abnégation sympathique qui doit animer les hommes envers les femmes en général et les maris en particulier. Tant que l'on attribuera une origine conventionnelle au code de la conduite qui règle les relations générales des sexes et plus spécialement les relations conjugales, on sera plus porté à en transgresser les injonctions que si on les fait découler de cette forme de la bienfaisance qui cherche à rendre moins inégales les conditions d'existence des personnes à qui la nature a dévolu des avantages inégaux.

Les épisodes de la vie féminine au cours de la gestation imposent une attention temporaire et toute spéciale. Cette période est accompagnée ordinairement de troubles plus ou moins marqués qui affectent la santé, parfois aussi de troubles intellectuels. Lorsqu'il est avéré que ces perturbations tiennent aux fonctions dont les femmes ont tant à souffrir, il convient de traiter ces dernières avec tendresse. Il peut encore se produire un phénomène plus général qui prête à des erreurs ayant pour effet de diminuer l'affection réciproque. Il arrive assez souvent que l'antagonisme entre la reproduction et l'individuation amène chez la femme une dépression sensible de l'activité mentale. Les goûts intellectuels, bien marqués avant le mariage, diminuent ou disparaissent complètement, et le savant qui espérait trouver dans sa femme une réelle sympathie pour ses travaux, se trouve déçu: de là un éloignement qui mène au relâchement de l'esprit domestique. Mais une bienfaisance vraiment éclairée expliquera cet affaiblissement des facultés cérébrales et l'envisagera avec regret sans doute, mais sans irritation : il s'y joindra même une sorte de sympathie exceptionnelle à la pensée des plaisirs de l'intelligence qui sont perdus pour la femme.

Les sacrifices légers ou grands qu'il est du devoir d'un mari de faire à sa femme, ne sont assurément pas sans limites. En effet si d'un côté la nature morale, encore si imparfaite, que nous a léguée le passé, fait souvent négliger aux maris les attentions qu'une juste bienfaisance réclame de leur part, de l'autre elle pousse fréquemment les femmes à émettre et à maintenir des prétentions injustifiées. Il leur arrive alors de revendiquer et d'obtenir bien au delà de la compassion normale due aux désavantages résultant de leur sexe.

Des relations de ce genre s'établissent souvent au cours d'une première grossesse. A ce moment, il est difficile de résister aux exigences d'une femme. Toute

agitation mentale peut avoir des conséquences désastreuses et le mari qui les redoute, se voit obligé de céder, si déraisonnable que soit l'exigence manifestée. Une fois établis entre les époux, ces rapports tendent après quelques mois à devenir permanents. Il est clair qu'il en sera surtout ainsi lorsque la femme est de celles qui, sans droit à des sacrifices exceptionnels, témoignent de l'infériorité de leur caractère en exploitant l'avantage que leur donne leur situation.

Il est difficile de dire ce qu'il convient de faire dans ce cas ; la réponse dépend des circonstances. S'il n'est pas à souhaiter que le mari exerce sur la femme une suprématie trop despotique, il est encore moins désirable que la femme l'exerce sur son mari : la femme, être plus impulsif que l'homme, est loin, en effet, d'avoir l'esprit aussi pondéré. Sans doute il sera difficile de résister aux prétentions illégitimes de la femme dans les circonstances du début, mais on se refusera à les admettre par la suite, lorsque la menace de malheurs possibles aura disparu. Une telle résistance est même nécessaire au bonheur des deux époux. En effet, comme c'est surtout la virilité du caractère, c'est-à-dire la manifestation de l'autorité, qui plaît aux femmes et qui rend leur affection durable, l'effacement de l'autorité maritale, se traduisant par de perpétuelles capitulations, diminue leur affection et porte à la longue atteinte au bonheur conjugal. Cette vérité d'expérience que souvent la femme préfère l'homme fort qui la maltraite à l'homme faible qui la gâte, montre l'erreur d'un mari qui accepte un rôle subordonné.

Cependant toutes les questions de ce genre procèdent d'un état de la nature humaine encore aussi mal préparé à l'harmonie de la vie domestique qu'à celle de la vie sociale et ne sont guère susceptibles de réponses très précises. Une sympathie active et la bienfaisance qui en est le fruit, sont indispensables au mari aussi bien qu'à la femme ; leur absence engendre de déplorables résultats auxquels il est impossible de porter remède. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il vaut encore mieux exagérer la bienfaisance nécessaire chez un mari que d'en témoigner trop peu.

Il va de soi que la bienfaisance conjugale doit être réciproque. Si ce sentiment est surtout obligatoire pour le mari envers sa femme, cette dernière doit dans une large mesure le payer de retour. Si elle ne doit pas comme lui de compensations à une faiblesse relative et à des conditions d'existence désavantageuses, elle lui doit, en échange de ses bons procédés et des sacrifices qu'il lui fait, les bons offices et les menus sacrifices dont la vie domestique ramène souvent l'occasion.

La femme doit donc reconnaître et dans une certaine mesure acquitter la dette qu'elle a contractée envers celui qui gagne le pain du ménage : le contrat tacitement passé entre les époux implique cette conséquence comme un acte de justice. Mais en dehors de l'exécution de ce contrat tacite et de l'accomplissement des obligations domestiques indispensables, la bienfaisance trouve à s'exercer dans les innombrables petits actes qui contribuent à rendre une maison heureuse. Si dans les classes les moins cultivées on voit fréquemment des maris ne tenir aucun compte des droits de leur femme et l'accabler de travaux dont les hommes seuls devraient avoir la charge, on voit non moins souvent des femmes d'une tenue débraillée flâner sur le seuil de leur maison, perdre leur temps à bavarder et négliger leur tâche domestique au point de causer des querelles incessantes et de plonger leur famille dans la misère. Combien de femmes, dans les classes aisées, perdent leur temps à lire des romans, à faire des visites, à mille petites occupations de fantaisie et ne vont presque jamais dans leur cuisine, s'en remettant aux domestiques de l'accomplissement de leurs devoirs de ménagère ! En dehors de la direction du ménage qu'exige à la fois la justice et la bienfaisance, on est en droit de demander à une femme de la sympathie pour les affaires, les projets et les préoccupations de son mari. Il est vrai de dire que beaucoup de femmes s'acquittent spontanément de ce devoir ; mais il est également vrai d'ajouter qu'elles ne tentent que peu ou point de s'associer à ses goûts ou aux occupations de ses heures de loisir. Comme exemple d'omission des menus offices que réclame une juste réciprocité, citons la facilité avec laquelle des jeunes femmes qui, avant leur mariage, faisaient journellement de la musique, l'abandonnent complètement après leur mariage.

Il convient de faire une remarque : tous les bons procédés entre époux qui dépassent les exigences de la justice, c'est-à-dire le contrat tacite en vertu duquel le mari est tenu de nourrir et de protéger les siens, et la femme de s'acquitter de ses devoirs domestiques et maternels ; tous ces bons procédés, disons-nous, doivent avoir un caractère spontané. La bienfaisance forcée cesse d'être la bienfaisance.

Par malheur, un grand nombre des actes qu'inspire la bonté finissent par s'accomplir mécaniquement à mesure que le pli en est pris, et perdent ainsi une grande partie de la beauté morale qui les distinguait. Lorsqu'on en vient à réclamer comme un droit ce qui n'était qu'une concession, le sentiment de plaisir réciproque, qui tout d'abord s'associait à cet acte, disparaît pour faire quelquefois place à un sentiment contraire ; la revendication de ces prétendus droits implique l'égoïsme, et leur concession n'est plus le fruit de la sympathie.

Ainsi donc, il est désirable de conserver autant que possible, dans les relations entre hommes et femmes et spécialement dans les relations conjugales, la distinction qui sépare la justice de la bienveillance, de manière à laisser à ce dernier sentiment un caractère toujours nouveau de bonté spontanée et imprévue.

C'est seulement lorsque chacun des époux se montre soucieux des droits de l'autre, que la bienfaisance intégrale se réalise dans les rapports conjugaux. Tant que persiste l'attitude fréquente où chacun maintient ses droits et prétend résister à des empiétements, il ne peut être question d'une parfaite harmonie. On ne parvient au degré supérieur de la bienfaisance que le jour où chacun des époux est plus désireux de se sacrifier que de réclamer des sacrifices.

HERBERT SPENCER.

VARIÉTÉS

Les imitations françaises de « Werther » (1).

Gœthe écrivait en 1779 à Mme de Stein : « En France aussi, on s'est enthousiasmé pour mon *Werther;* et voilà une chose à laquelle je ne me serais pas attendu. » On s'est en effet enthousiasmé en France pour *Werther:* dès son apparition, le petit roman y a trouvé de nombreux traducteurs et des imitateurs plus nombreux encore.

Les plus anciennes imitations françaises de *Werther* sont, à ma connaissance les *Dernières aventures du jeune d'Olban,* par Ramond, publié en 1777, et le *Sainte-Alme* de Gorgy, paru en 1794. Vainement on chercherait les noms de ces deux auteurs dans les manuels de littérature française : tous deux cependant ont beaucoup écrit. Gorgy n'a pas laissé moins de vingt volumes, tous publiés à Paris chez l'éditeur Louis. Ramond n'a pas été moins fécond : son œuvre a même fait l'objet d'un article spécial de Sainte-Beuve dans les *Causeries du Lundi.*

Né à Strasbourg en 1755, Ramond de Carbonnières se trouvait encore dans sa ville natale au moment où le jeune Gœthe, son aîné de six ans, y était venu faire ses études. Il mourut conseiller d'État à Paris, en 1827. Il s'est signalé surtout comme peintre et historien de la vie des montagnes, et je m'étonne de voir dans quel profond oubli est tombé son nom. Ses livres sont si parfaitement ignorés, que les spécialistes eux-mêmes ne prennent plus la peine d'en rechercher les vrais titres. C'est ainsi que, dans son excellent ouvrage sur les *Rapports intellectuels de la France et de l'Allemagne avant* 1789, un professeur d'Aix, M. Joret, cite « le drame de Ramond, les *Dernières années du jeune d'Olban* ». Ce drame, qui s'appelle en réalité les *Dernières aventures du jeune d'Olban,* et qui n'a d'ailleurs que la forme extérieure d'un drame, a d'abord été publié sans nom d'auteur. C'est un écho immédiat de *Werther.* Ramond l'a dédié à Reinhold Lenz, le poète, qui, après une existence des plus agitées, venait en 1780 d'être enfermé dans une maison de fous. « Infortuné Lenz, lui dit Ramond, toi que ta famille et ta patrie ont opprimé parce que tu avais une âme plus grande que les âmes qui t'entouraient; toi qui n'as reçu de la gloire que ce sceau du malheur qu'elle met au front de ses préférés, enfin tu as pu trouver un asile où l'on se repose des fatigues de la vie ! »

Cette dédicace caractérise bien l'esprit où est conçu le roman : efforts à sortir du monde, aspiration au nirvâna, condamnation pessimiste du vouloir-vivre. « On verra ici, dit la préface, les erreurs, les malheurs d'un cœur aimant. Lis ce livre, âme froide, et condamne-le ! » Chacune des cinq *Journées* est précédée d'un petit poème destiné sans doute à en indiquer le sens. C'est d'abord le *Chant de Schwartsbourg :* l'amant se plaint d'être séparé de son Isaure. Puis vient l'*Oiseau,* une lamentation sur le sort de l'oiseau qu'a frappé le plomb du chasseur. Dans la troisième pièce, *la Rose,* nous sommes invités à nous attendrir sur le sort d'une rose effeuillée par le vent. C'est ensuite un *Chêne* déraciné par la tempête. Enfin dans la dernière pièce, *le Suicide et les Pèlerins,* l'auteur invoque la clémence du ciel en faveur des âmes égarées :

Et si l'âme du transfuge
Va demander un refuge
Entre les bras de son juge,
Souviens-toi de pardonner !

L'action de la première *journée* est à Kaiserberg en Alsace. Nous trouvons d'abord Lali, la fille adoptive du capitaine Birk, en conversation sentimentale avec son maître de musique Solfa. Aux souffrances sans cause qui tourmentent le cœur de Lali, Solfa ne voit que deux remèdes : la musique et l'amour. « Prenez un amoureux, lui dit-il, et je réponds de votre guérison. »

Sagar Birk, un vieillard plein de cœur et de raison, a accueilli dans sa maison le jeune d'Olban, qui se cache sous le nom de Sinval. C'est un jeune homme profondément malheureux. La vie lui pèse. A Solfa, qui lui demande s'il est musicien : « Je l'étais, dit-il, mais le malheur m'a fait tout oublier. » Birk est enchanté de lui : « Je ne sais qui vous êtes, lui dit-il, mais je sais que vous êtes un brave jeune homme

(1) Nous extrayons ces curieuses indications d'un ouvrage allemand de M. Ferdinand Gross, *Werther in Frankreich,* publié à Leipzig chez M. Friedrich.

et je réussirai bien à vous débarrasser de votre humeur mélancolique. J'avais une fille, je désirais un fils : en vous je l'ai trouvé. »

A Lali, qui s'ingénie à le réconforter, Sinval avoue qu'il est las de la vie et médite le suicide. Lali est épouvantée, car elle l'aime ; protestante elle est prête à se faire catholique pour se rapprocher de lui et pour avoir plus de chance de lui plaire. Elle avoue son amour à son père, qui propose aussitôt à Sinval de les fiancer. — « Mais, objecte Sinval, vous ne savez pas qui je suis ! — Et qu'importe? tu es un homme. Que signifient la naissance et la condition? Tu ne possèdes rien? Mais moi aussi j'ai été pauvre. Tu as été malheureux ? Embrasse-moi, mon ami: nous sommes frères, car moi aussi j'ai été malheureux, et je le serai encore plus toute ma vie, si tu dédaignes ma Lali. » Ainsi pressé, Sinval raconte son histoire. Pour venger une amante offensée, il s'est battu en duel et a tué son adversaire. Deux ans il a erré dans l'exil. Et lorsqu'il a enfin osé écrire à sa bien-aimée, il n'en a point reçu de réponse. Il est certain que sa bien-aimée a du se murer dans un cloître. Mais Birk ne se laisse pas déconcerter : « Tu dois, lui dit-il, t'élever au-dessus de la conception bourgeoise de l'honneur et de la considération. » Et bientôt l'on découvre que cette amante que Sinval croyait entrée au couvent s'est au contraire mariée pendant qu'il souffrait pour elle: c'est Nina de Serci, la nièce du capitaine Birk; et d'un moment à l'autre elle doit arriver avec son mari. C'est ici que le drame de Ramond commence à ressembler directement à *Werther :* car Sinval, Nina et Serci correspondent manifestement à Werther, Charlotte et Albert.

C'est d'abord la rencontre de Sinval et de Nina. En présence de son mari, celle-ci dit à son bien-aimé d'autrefois: « Je me suis résignée à un mariage que mes cruels parents considéraient comme le seul moyen de m'arracher à une passion pour laquelle j'aurais résisté à tout, si j'avais su que tu me restais fidèle. » Sinval se laisse aller aux transports de son amour. Nina pleure sur son mari, qu'elle rend si malheureux en avouant qu'elle ne l'a épousé que par force. Le mari pleure, et le capitaine Birk finit par pleurer aussi.

Bientôt après Lali reçoit une lettre de Sinval : « Fatigué du monde où je n'ai rencontré et causé que le malheur, j'ai pris un parti que m'ordonnait ma douleur. Je vous fuis, jamais plus je ne vous reverrai. Adieu, tout ce qui m'était cher! Adieu, Nina! adieu, Lali! » Nina cherche à consoler Lali: « Lève tes yeux au ciel: sur la terre Sinval n'existe plus pour nous. » Mais Lali n'est point si facile à calmer: « Je m'agenouillerai devant Dieu, et je lui demanderai pourquoi il a mis dans mon sein cette passion que rien désormais ne saurait éteindre. »

Sinval, cependant, erre dans les bois ; il veut une fois encore aller pleurer sur la tombe d'un ami. La chose faite, il se rend aux ruines de Honak. « Mon heure est arrivée, l'heure où pour la dernière fois je vois le ciel, la terre, où pour la dernière fois je pense à Nina. Dieu, conduis mon bras, reçois-moi dans ton sein après vingt-deux ans d'exil! » Et il se tue d'un coup de pistolet, comme avait fait Werther.

Le *Sainte-Alme* de Gorgy est un roman par lettres comme le roman de Gœthe. Sainte-Alme écrit à son ami Dorval que sa bien-aimée Sophie l'a abandonné pour un rival. Désespéré, il s'est enfui dans la solitude dans le hameau de Haute-Sise, il a rencontré la belle Joséphine et sa mère Germaine, qui toutes deux l'ont reçu à bras ouverts. Mais la maladie de son père l'ayant forcé à repartir, il a été arrêté sur une fausse accusation, emprisonné, et quand il est revenu à Haute-Sise il a trouvé Joséphine mariée au comte de Valcerné. Sainte-Alme essaye de se tuer, manque son coup, est recueilli et soigné par Joséphine; et à peine guéri accepte du comte de Valcerné une mission de confiance à Amsterdam. A son retour il trouve Joséphine veuve, et le roman finit par un mariage.

Un autre roman, *la Wertherie*, de Pierre Perrin, est d'une lecture beaucoup plus amusante. C'est un roman en deux volumes, publié en 1791 à Paris, chez Louis, libraire et commissionnaire, 29, rue Saint-Séverin. Dans une lettre dédicatoire à Mme de Pompéry l'auteur présente expressément son livre comme un « pendant » à l'œuvre de Gœthe. Son roman s'inspire en effet de *Werther* jusque dans les moindres particularités. Il est sous forme de lettres, avec un épilogue de l'éditeur. On y trouve entremêlées des citations du poète Young, correspondant aux citations d'Ossian dans le roman de Gœthe. Et, comme Werther, le roman s'ouvre en mai pour finir en décembre.

La première lettre est datée du 3 mai. Augustine l'écrit de Zurich à son amie Sophie ; mais, se gardant de dire son vrai nom, elle prend le surnom de *Wertherie*, en hommage à l'œuvre de Gœthe. Élevée au couvent avec Sophie, elle demeure maintenant chez sa mère à Zurich. Elle a dix-sept ans. Quelquefois même l'auteur ne lui en donne plus que quinze. Elle avoue à son ami qu'elle ne peut s'empêcher de trouver du plaisir aux amusements du monde ; mais elle retrouve aussitôt son âme passionnée pour ajouter qu'elle est incapable de rien sentir avec modération.

Un jour, dans une grotte artificielle qu'elle visitait avec sa mère, elle a rencontré quatre jeunes gens occupés à chanter un *quatuor* de Pleyel. L'un de ces jeune gens, Hertzberg, va jouer dans le roman le

rôle de Charlotte. Wertherie découvre aussitôt chez ce jeune homme des trésors d'esprit et de sentiment. Une liaison s'établit entre eux; et quand Hertzberg serre la main de la jeune fille en lui disant adieu, elle sent passer dans ses veines un courant électrique.

Hertzberg ne tarde pas à être reçu dans la maison de la jeune fille. Il l'accompagne au piano, il lit avec elle ses auteurs favoris, Sapho, Gessner, Rousseau et Léonard. Wertherie est seulement un peu étonnée de trouver le jeune homme si froid, et de l'entendre se préoccuper toujours du bon mari qu'il lui faudrait. Elle, de son côté, s'éprend pour lui d'un amour enthousiaste.

Mais bientôt la malheureuse fait une découverte terrible : Hertzberg lui fait lire une lettre d'un de ses amis, où il est question de Mme Hertzberg. Wertherie est cruellement déçue, mais son amour est trop fort pour pouvoir s'arrêter. « Quand il est près de moi, écrit-elle, mes yeux envient tout ce qui le touche : ses cheveux, ses gants, sa veste, je voudrais être tout cela pour ne jamais le quitter. »

Wertherie accompagne sa mère aux eaux de Luxeuil. Elle écrit de là à Hertzberg, pour le supplier d'épargner sa vertu, ce à quoi d'ailleurs il paraît tout disposé. Bientôt sa mère meurt, et elle se trouve recueillie à Bâle chez les Hertzberg. Sa situation ne tarde pas, comme on pense, à devenir intolérable. Un jour enfin Hertzberg lui avoue qu'il l'aime passionnément; et la jeune fille, consolée, peut enfin s'empoisonner tranquillement. Sur son tombeau sa fidèle suivante fait graver ces mots : « Belle, vertueuse, mais trop sensible, Wertherie est morte à dix-sept ans. L'amour l'a tuée. Passant, lis, pleure, et frémis ! »

La même année que *Wertherie* a paru en France une autre imitation de *Werther : Stellino ou le Nouveau Werther*. L'auteur était un certain Gourbillon, secrétaire particulier de Madame, belle-sœur du roi. « La mort de l'infortuné Werther, dit-il dans sa préface, a touché tous les cœurs sensibles. On a pleuré sur la destinée du jeune homme. On a admiré la grâce de sa Charlotte. Mais la beauté des descriptions, la finesse et l'originalité du style ont échappé à la plupart des admirateurs du roman. Nous avons vu alors les robes et les chapeaux *à la Charlotte*. Mais quand la mode a changé et qu'on s'en est fatigué, on a vite fait aussi d'oublier le livre. O Gœthe, pouvais-tu penser que l'appréciation de ton œuvre serait à la merci d'une modiste ! »

Il est possible que Gourbillon ait mieux compris le roman de Gœthe que la plupart de ses contemporains, mais en vérité l'imitation qu'il en a faite n'en donne guère l'idée. C'est encore une série de lettres soi-disant recueillies et publiées par un ami du héros; et, pour compliquer la chose, Gourbillon nous présente l'œuvre entière comme traduite de l'italien. Stellino, le héros, est un Werther ambulant, car il a un goût extraordinaire pour les voyages et ne résiste jamais au désir de promener ses chagrins. Il commence par faire à son ami Fabius un long portrait de lui-même. Il a, dit-il, un besoin incessant d'être où il n'est pas. « Je désire, Fabius, mais sans savoir quoi. Seuls les voyages calment encore ma folie. J'y cherche, pour la centième fois, un contrepoison à l'apathie qui me ronge. C'est à Venise qu'il rencontre *celle* qui va désormais être l'unique objet de sa pensée. Leurs gondoles se croisent. Mais à peine a-t-il eu le temps d'être ébloui de sa beauté qu'elle disparaît. Il apprend bientôt qui elle est : elle est mariée à lord Petersby; mais sa passion est trop forte, il veut la revoir. Il se fait présenter officiellement à elle dans un bal chez la comtesse Borcelli. Mais la nuit même du bal le lord quitte Venise avec sa femme. Stellino se met à leur recherche. Il court à Milan, à Bologne, à Turin, puis à Paris, et il retrouve enfin sa bien-aimée à Calais, au moment où elle va s'embarquer pour l'Angleterre. Il s'embarque aussitôt; mais, craignant la jalousie du mari, il court s'enfermer dans une cabine. Mais voici que dans la cabine d'à côté il aperçoit — ô bonheur ! — sa chère lady étendue, souffrant du mal de mer. Stellino se jette passionnément à ses pieds, l'aide ensuite à se relever, profite de cette occasion pour la serrer sur son cœur, et reçoit, avec quelque honte, les remerciements de lord Petersby. Il retrouve le couple à Londres le lendemain, dans un théâtre; et il regarde sa bien-aimée avec tant de passion qu'il emporte de là, en plus des blessures de son cœur, une inflammation des yeux.

Il parvient enfin à se faire admettre dans l'intimité du lord, sous un faux nom, sans qu'on puisse deviner le but de cette précaution. Et lorsque lord Petersby est nommé ambassadeur à Rome, il reçoit l'autorisation de l'y accompagner. Un jour enfin sa bien-aimée lui apprend que le lord a des soupçons sur ses sentiments et le prie de cesser ses visites. Stellino désespéré a d'abord l'idée de se laisser mourir de faim. Dans sa dernière lettre il apprend à Fabius qu'il va chercher un précipice pour s'y jeter. Et comme le roman s'arrête là, rien ne nous empêche de croire qu'il aura réalisé son projet, ne serait-ce que pour compléter sa ressemblance avec son modèle allemand. Il parle d'ailleurs volontiers du livre de Gœthe. « A l'ombre des ruines romaines, écrit-il, je lis les *Souffrances de Werther*, le beau livre que m'a donné ma bien-aimée. » C'était là un étrange présent à faire à un amant malheureux !

Voici enfin un livre que je crois assez rare et qui complétera cette série d'imitations françaises de

Werther. C'est encore un roman par lettres, mais écrit dans une intention toute spéciale, dans l'intention de moraliser le roman de Gœthe, de le ramener aux règles de la décence et de la pruderie. C'est une sorte de *Werther* à l'usage des pensionnats de jeunes demoiselles.

Cette fois ce n'est plus Werther qui écrit, mais Charlotte. Nous suivons ainsi le roman entier de l'autre côté; nous apprenons ce que Charlotte pense de Werther, une Charlotte pleine de retenue, élevée dans les principes de la plus haute convenance, avec une profonde horreur de toute passion excessive. L'ouvrage est en deux volumes. Il a été publié chez Dufort, à Paris, en l'an V (1797), sous le titre : *Lettres de Charlotte à Caroline, son amie, pendant ses liaisons avec Werther. Traduit de l'anglais.* Ni l'auteur anglais ni le traducteur ne sont nommés. Mon exemplaire, qui provient de la bibliothèque de M. Crestin de Villers, porte la mention manuscrite : « Traduit de l'anglais par David de Saint-Georges. » Mais il m'a été impossible de découvrir si c'était vraiment une traduction ou une œuvre française originale comme le *Stellino* de Gourbillon.

L'auteur de ce livre singulier se contente de suivre pas à pas le roman de Gœthe, qu'il ne se fait pas faute de juger avec une extrême sévérité. Rappelant par exemple que Gœthe s'est donné seulement comme l'éditeur des lettres de Werther, et a déclaré y avoir supprimé certains passages trop choquants : « S'il avait eu réellement ce scrupule, dit-il, c'est le livre entier qu'il aurait supprimé. »

Viennent ensuite les soixante-trois lettres de Charlotte. Elle nous apprend d'abord que son fiancé Albert vient de la quitter pour aller assister aux derniers instants de son père. « J'ai promis à Albert de lui écrire deux fois par semaine; et pour nous perfectionner dans l'étude de la langue anglaise, nous avons convenu de correspondre en anglais. » Elle rencontre dans un bal le jeune Werther. « Il me paraît, écrit-elle, un homme de goût et une âme sensible, aimant les arts, et écrivant même de très jolis vers. » Il n'y a d'ailleurs personne dans ce roman qui n'écrive des vers : Caroline l'amie de Charlotte en écrit aussi, et aussi son fiancé Adolphe-Ferdinand, et aussi un certain Henri, dont les beaux yeux de Charlotte ont troublé la raison. Cette Charlotte n'a rien de commun avec le personnage de Gœthe : c'est une jeune fille bien élevée, qui ne cesse pas d'émettre des vues sur la musique, la philosophie, le style épistolaire et l'émancipation de la femme; ce qu'elle admire le plus dans Werther c'est qu'il sait l'anglais. Elle croit d'abord que Werther recherche simplement son amitié. « Si intéressante que me paraisse la société de Werther, écrit-elle, elle ne saurait me faire oublier un instant mon Albert. Oui, mon cher Albert, dès que tu seras de retour, Werther aura cessé d'exister pour moi. »

Enfin Albert est de retour. Il juge Werther un peu extravagant, mais ne lui refuse pas son amitié, et Charlotte espère qu'ils pourront vivre à trois en parfaite union. Mais bientôt elle se plaint que l'harmonie de son âme soit perdue. L'idylle est décidément impossible. Nous apprenons ensuite en des termes édulcorés ce que nous savions déjà par le roman de Gœthe : le baiser par Werther à Charlotte, sa tragique résolution de quitter la vie. La vertueuse Charlotte pleure Werther, mais elle est trop bien élevée pour avoir de la peine à se consoler : « C'est une action criminelle et inexcusable de mettre fin soi-même à ses jours, et d'intervenir ainsi dans les décrets de la nature. O Werther, puisses-tu avoir trouvé grâce au Tribunal suprême! O Ciel, je t'adresse une dernière prière en sa faveur! Aie pitié de lui. Et puisse aussi ta compassion s'étendre sur Charlotte. »

FERDINAND GROSS.

(Traduit de l'allemand par A. L.)

DEUX CHIRURGIENS AU XIVe SIÈCLE

Guy de Chauliac et Henri de Mondeville.

M. le docteur Ollier, de Lyon, vient de publier un opuscule : *La Chirurgie il y a cent ans et la Chirurgie aujourd'hui*. Je vous laisse à penser tout ce que peut dire un chirurgien des progrès de son art, de la considération qui l'entoure, et des honoraires qui grossissent en même temps que la considération grandit. Remercions Dieu de nous avoir fait naître dans un temps où l'on coupe si proprement bras et jambes.

Mais remonter d'un siècle en arrière n'est pas satisfaction. J'ai tenu à me reporter à deux gros volumes que le docteur Nicaise, professeur à la Faculté de médecine de Paris, a fait paraître chez Alcan: *La grande Chirurgie de Guy de Chauliac*, chirurgien, maître en médecine de l'Université de Montpellier, composée l'an 1363; et *la Chirurgie de maître Henri de Mondeville*, chirurgien du roi Philippe le Bel, composée de 1306 à 1320.

Ce sont de gros bonnets, en leur profession, que ce Mondeville et ce Chauliac, estimés chez le Prince et bien vus des grands. On sent qu'ils sont pénétrés de leur importance et de leur réel mérite. Mais on sent aussi combien la chirurgie était en ce temps-là réputée pour une besogne inférieure, et qui avait contre elle le préjugé universel. Elle s'est bien vengée depuis.

Il existe une miniature du xve siècle qui représente

les trois personnages de la Trinité hippocratique : au milieu, le médecin, le front haut, l'allure satisfaite drapé dans sa longue robe fourrée, bonnet en tête, se détache du fond d'une sorte de chapelle dont il semble le Dieu. A droite, l'apothicaire, dans sa boutique, pile des drogues dans son mortier. Ce n'est pas le maître à coup sûr, mais il a du maître. A gauche, là-bas, dehors, dans une sorte de clos, de jardin inculte, le chirurgien, le genou en terre, les yeux baissés dans une crainte révérencielle, aiguise un couteau.

Voilà l'image de la situation respective de ces trois puissances. La chirurgie est bien un métier, un travail manuel presque avilissant. Il y a du bourreau, du tortionnaire là dedans. On le voit aux efforts mêmes que Chauliac et Mondeville font pour relever leur condition, et se défendre contre les empiétements et les mépris de la médecine.

Le médecin ne doute pas de lui. Il est, dès ce temps, irresponsable. Tout autre est le chirurgien. N'entreprenez pas d'opérations difficiles; c'est un conseil de prudence qui revient à chaque instant et sous toutes les formes chez nos auteurs.

« Puisqu'une expérience, dit Henri de Mondeville, ou une opération chirurgicale défectueuse sur le corps humain est si dangereuse, je conseille... de ne pas soigner les maladies graves dont nous ne prévoyons pas une heureuse issue et la guérison. Il faut abandonner ceux qui d'après les signes pronostiques doivent mourir, c'est-à-dire les malades incurables. »

C'est qu'il n'y allait pas seulement de la réputation pour une opération manquée, mais de la vie. La meilleure consultation qu'on pût donner au chirurgien qui n'avait pas réussi à tirer d'affaire quelque grand du monde, était de prendre la poudre d'escampette. Jean de Bohême, le même qui mourut à la bataille de Poitiers et pour qui Chauliac précisément écrivit un mémoire sur le traitement de la cataracte, fit coudre dans un sac et jeter dans l'Oder un chirurgien français qui n'avait pu le guérir de sa cécité.

Montaigne, deux siècles plus tard, rapporte que Roland, au moment de faire une opération pour une hernie du poumon chez un malade que les plus habiles praticiens de Bologne avaient abandonné, demanda à l'évêque la permission d'opérer, et se fit garantir par le malade lui-même, par son seigneur et par tous ses amis. Le bon billet qu'avait Roland!

Nous voilà loin de nos chirurgiens d'aujourd'hui qui semblent être, en chirurgie, du sentiment que la Dorine de Molière professait en médecine : « Je dédaigne de m'arrêter à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fiévrottes, à ces vapeurs, à ces migraines. Je veux des maladies d'importance : de bonnes fièvres continues avec des transports au cerveau, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine... » Ne sont-ce pas là les ovariotomies, les gastrotomies de nos modernes chirurgiens, et les fourchettes retrouvées au fond de l'œsophage et qui valent tant de gloire à ceux qui les y vont chercher ?

Le chirurgien du XIVe siècle ne l'entendait pas ainsi. Mondeville conseille la prudence, non seulement dans l'entreprise, mais dans les méthodes. « Maître Jean Pitard et moi, qui avons les premiers apporté les procédés de Théodoric en France (il s'agissait d'une sorte d'antisepsie) et les avons employés dans plusieurs campagnes de guerre, avons enduré bien des dédains et des paroles honteuses de la part du peuple et de nos confrères, bien des menaces et des périls. Nous y aurions renoncé, Dieu le sait! mais le Sérénissime prince Charles, comte de Valois, nous est venu en aide. »

Hélas! que seraient devenus de pauvres petits chirurgiens qui n'auraient pas eu la protection du Sérénissime prince Charles? Aussi Mondeville les engage-t-il à s'en tenir tout uniment aux anciens errements. « Ils en auront plus de gloire et de profit. »

*
* *

Cette question de profit, sans reproche, tient une grande place chez Chauliac et chez Mondeville. Il faut croire que nous avons changé tout cela, car il n'en est plus guère question, que je sache, dans les traités chirurgicaux. Nos auteurs y reviennent sans vergogne, avec des détails et des conseils amusants dans leur naïveté.

Dans le portrait du parfait chirurgien, Mondeville, après avoir énuméré toutes les qualités qu'il doit posséder : être modérément audacieux, ne pas discuter devant les profanes, avoir les membres bien formés et surtout les mains, les doigts longs et minces... etc., ajoute : « qu'il donne des conseils aux pauvres à cause de Dieu; mais qu'il se fasse bien payer des riches, s'il se peut. »

C'est fort bien. Mais le commentaire qu'il en donne ailleurs ne laisse pas que de choquer un peu nos sentiments actuels. Il s'agit du traitement préventif, qui peut, en enrayant le mal, faire quelque tort aux honoraires.

« Nous ne devons appliquer le traitement préventif que :

« 1° A ceux qui sont vraiment pauvres, pour l'amour de Dieu. Cependant, de ceux qui ne sont pas tout à fait pauvres, il est permis de recevoir des poules, des oies et des chapons.

« 2° A nos amis, dont nous ne voulons pas recevoir de salaire fixe. Nous recevrons très bien toutefois d'un ami des victuailles ou des joyaux, des étoffes,

des coupes. Ces choses-là, dont il ne conviendrait pas de nous occuper nous-même, nos serviteurs doivent en donner l'idée, en disant derrière nous, comme si nous l'ignorions, quand on parle de prix, de salaire : Non pas ! non pas ! Le maître n'en voudrait point. Mais vous agiriez mieux à son égard en lui offrant des coupes, ou autre chose de ce genre, bien que je sois certain que, lui, n'en garderait rien. (Hum ! Il y a bien quelque chose de cela dans le *Médecin malgré lui.*)

« 3° A ceux que vous savez devoir être reconnaissants, après guérison complète, parce que tromper ces gens-là serait malhonnête.

« 4° A ceux qui paient mal, mais que nous sommes tenus de servir, comme à nos Seigneurs et à leurs proches, aux camériers, justiciers, baillis, avocats, et à tous ceux auxquels nous n'osons refuser un conseil. Plus longtemps nous servirons ces gens-là, plus nous perdrons. Expédions-les le plus vite possible.

« 5° A ceux qui nous paient comptant à l'avance. »

Chez tous les autres, pas de traitement préventif. Il faut laisser le mal se déclarer, augmenter, sans quoi la rémunération en sera diminuée. Voilà de ces choses qui ne se disent plus ! « Ceux qui paient après guérison, selon la peine dépensée, donnons-leur des médicaments qui opèrent lentement, faiblement, dans l'espoir qu'ils nous paieront au prorata du temps... Ainsi, puisqu'il n'y a point de foi dans Israël et que la vérité est sans force sur la place publique, nous aimons mieux tromper les trompeurs que de souffrir d'être lésés par eux. » Et le bon Mondeville ajoute : « Que personne ne prenne à mal ce que je dis ! S'il en est qui se scandalisent, ce ne sera pas à cause de la franchise du discours, mais de la malignité de l'entendeur. » Avis à vous, bonnes gens.

A l'appui de sa théorie, le maître énumère les ruses des riches qui se font pauvres pour consulter le chirurgien, et le viennent trouver mal vêtus et délabrés. « C'est que, dit-il, je n'ai jamais trouvé d'homme assez riche, ou plutôt assez honnête, de quelque condition que ce soit, religieuse ou autre, pour vouloir payer ce qu'il avait promis, sans y être forcé ou du moins qu'on l'en pressât. »

Et là-dessus une jolie comparaison tirée de la perpétuelle contestation de l'âne avec l'ânier. L'ânier (c'est le malade) veut marcher bon train et en finir et il presse la malheureuse bête. L'âne, au contraire (c'est le chirurgien), n'a nul intérêt à se hâter. L'animal (c'est l'âne que je veux dire) prend son temps, comme le praticien prolonge la maladie, s'il ne prolonge le malade.

Mondeville ne tarit pas sur ce sujet. Il multiplie les bons conseils : « Il y a des patients, même riches, qui sont assez misérables, avares et stupides pour ne rien donner, ou, s'ils donnent, c'est peu de chose. Ils croient satisfaire convenablement un chirurgien, s'ils lui donnent douze deniers ou deux sous par jour (en tenant compte du pouvoir de l'argent, le sou, dans la première moitié du XIVe siècle, représentait environ quatre francs d'aujourd'hui), comme ils feraient pour un maçon ou pour un savetier. »

Et Mondeville enseigne, en treize points longuement déduits, l'art de *traire les malades*, pour parler comme Frosine.

*
* *

Le client, voilà l'ennemi, semblent penser Mondeville et Chauliac. Mais il y a pire : il y a le confrère.

Pessima medicorum invidia ! C'est un chirurgien qui a dû inventer l'aphorisme. Le médecin, l'horrible médecin, fait bonne garde au chevet du malade. Parle-t-on d'appeler un chirurgien ? Ah ! Dieu ! qu'allez-vous faire ? Ces gens-là sont des « orgueilleux, des brutaux, des cruels qui exigent de grands salaires ». Si le patient va mieux : « Je vous l'avais bien dit ; qu'aviez-vous besoin d'un chirurgien ? » Si le mal empire : » Heu ! heu ! je suis fort occupé. J'ai affaire de cent côtés. Je ne puis vous soigner comme je voudrais. Faites donc venir un chirurgien. » Et il recommande le plus sot de la troupe.

Puis il y a la bande des concurrents plus ou moins qualifiés, plutôt moins que plus. Passe encore pour les chirurgiens laïques qui forment la corporation de saint Côme. Passe pour les barbiers, à condition qu'ils ne se fassent pas trop envahissants, et ne sortent pas des saignées et du menu fatras des petites opérations. Mais il y a la foule des charlatans et des empiriques, « tireurs de sort, faussaires, alchimistes, courtisanes, entremetteuses, accoucheuses, vieilles femmes, juifs convertis, Sarrasins et les rois eux-mêmes » qui s'en mêlent. On sent que Mondeville n'a pas grande confiance en la guérison des écrouelles par la main du roi de France.

Volontiers dirait-il comme un chroniqueur célèbre à un directeur de journal légitimiste, qui jadis était allé voir « son Roy » à Frohsdorf et ne cessait de parler de l'émotion que lui avait causée cette entrevue : « Je vous assure, répétait-il, que le Roi m'a touché. — Peuh ! dit l'autre en lui regardant le cou, vous ne me semblez pas bien guéri. »

Chauliac, de son côté, ne s'indigne pas moins contre les chevaliers teutoniques, gens d'armes et suivants de guerre, « lesquels avec conjurations et breuvages, huiles, laines et feuilles de chou, prétendant traiter, se fondant pour cela sur ce que Dieu a mis sa vertu aux paroles, aux herbes et aux pierres. Ainsi des femmes et de plusieurs idiots qui remettent les malades de toutes maladies aux Saints seuls, en vertu de l'axiome : Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'ôtera. »

Mais, à ce propos, ne trouvez-vous pas que ces grands chirurgiens, tout croyants qu'ils soient, sentent un peu le fagot ? « Pour le vulgaire et les chirurgiens de campagne, dit Mondeville, tout ulcère, plaie apostème et fistule est le mal Saint-Éloi. Le peuple croit qu'avant la béatification de saint Éloi cette maladie n'existait pas, ce qui est faux. »

« Voire mais, dit, deux cents ans plus tard, Grandgousier aux pèlerins échappés de la bouche de Gargantua, qu'alliez-vous faire à Saint-Sébastien ? — Nous allions, dit Las d'aller, lui offrir nos votes contre la peste. — O pauvres gens, estimez-vous que la peste vienne de Saint-Sébastien. — Oui vraiment, dit Las d'aller, nos prêcheurs nous l'affirment. — Oui, dit Grandgousier, les faux prophètes vous annoncent-ils tels abus? Blasphèment-ils en cette façon les justes et Saints de Dieu qu'ils les font semblables aux diables? Ainsi prêchait à Sinays un caphard que Saint Antoine mettait le feu ès jambes, que Saint Eutrope faisait les hydropiques, Saint Gildas les fols, Saint Genou les gouttes, mais je le punis en tel exemple que depuis caphard quelconque n'est ausé entrer dans mes terres. La peste ne tue que le corps, mais tels imposteurs empoisonnent les âmes. »

Mondeville et Chauliac l'eussent pensé, je crois, s'ils ne l'eussent si bien dit. Ce n'est pas qu'ils n'aient leurs préjugés. La lune et les corps célestes jouent un rôle trop important dans leur chirurgie.

« Pour les incisions, on doit choisir le moment, et ce choix dépend de trois ordres de considération. D'abord les constellations. Au sujet des constellations, le chirurgien doit être attentif à ce que la complexion de la saison, du jour et de l'heure soit tempérée ou à peu près, autant qu'il est possible pour l'époque, et que la constellation ne soit pas mauvaise, comme lorsque la lune est embarrassée ou en conjonction dans un même signe avec de mauvaises planètes, ou est de mauvais aspect, lorsqu'elle se trouve à la fin de la Balance, ou au commencement du Scorpion par onze degrés... »

Chauliac croit aussi à l'influence des signes célestes. Son chirurgien doit être un peu astrologue. Il se défie de la magie, de la sorcellerie, des incantations. Mais pour se préserver des calculs, il donne, après Hermès, le conseil de porter « une ceinture de veau marin ou de lion, sur laquelle est gravée en or très pur l'image d'un lion, quand le soleil est au signe du Lion, la lune ne regardant pas Saturne et se départant de lui... »

Voilà qui nous semble un peu puéril. Mais n'est-ce pas puéril aussi de se moquer? Qui sait? La ceinture de Lion, quand le soleil est au signe du Lion, etc., ne guérit plus aujourd'hui, c'est certain. Mais demain? mais dans cent ans? Il est prudent de traiter les chimères comme si elles devaient devenir ou redevenir des vérités. Quel est ce sage devant qui l'on parlait avec irrévérence de je ne sais quelle amulette rapportée de chez les Hottentots? « Soyez donc convenables, disait-il, c'est peut-être le vrai dieu! »

*
* *

Et voilà pourquoi je n'ose pas m'aventurer dans la thérapeutique de Chauliac et de Mondeville et dans l'horrible complication de leurs remèdes et préparations. Dieu! que tout cela devait être amer, nauséabond et repoussant! Quels estomacs avaient nos pères pour supporter ces infernales mixtures! Mais aussi qui sait si parmi ces bouillons de vipères, ces sirops de crapaud, ces poudres de têtes de pendus, il n'y avait pas quelque chose qui guérissait par hasard?

Il me semble tout au moins que plus une potion est noire et abominable plus elle doit faire d'effet sur le moral du malade. Au fond le docteur Sangrado n'était qu'un sot, qui traitait avec de l'eau claire; il fallait y ajouter quelque chose de bien répugnant. La médecine moderne verse trop dans les doctrines de Sangrado. Mondeville et Chauliac étaient plus philosophes, et connaissaient mieux la répercussion du moral sur le physique.

« Il faut, dit Mondeville, ne jamais manquer d'interroger longuement le malade, même lorsque cela n'est pas nécessaire. Cela ne saurait manquer de lui faire plaisir. « Dans beaucoup de maladies les médecins ne regardent pas les urines par nécessité, mais pour avoir l'air de faire quelque chose. (Reconnaissez-vous Sganarelle ? « Va-t-elle où vous savez ? La matière est-elle louable? ») « Plusieurs médecins de Paris, ajoute-t-il, sont appelés près d'un malade. Ils font une bonne ordonnance de sirop. Survient un autre médecin. Après avoir soigneusement examiné l'ordonnance et le malade, il ajoute une fève, et comme les autres s'étonnent : « Moutons et bœufs que vous êtes, pourquoi vous ébahissez-vous? avec quelle conscience prendrais-je ma part du salaire si je ne mettais quelque chose dans le sirop ? »

Pour le dire en passant, Mondeville n'est pas très partisan des consultations nombreuses. Il a, à cet égard, une comparaison malséante qu'il faut être du métier pour se permettre : « Nous sommes comme les poils des chiens. Plus ils sont longs et grands et plus ils nuisent à la bête, parce qu'ils la surchargent et que les puces s'y cachent en grand nombre. Plus nous sommes nombreux et moins chacun se sent responsable. Si quelqu'un connaît un remède facile et sûr pour le cas présent, il se garde de le révéler à tous. »

C'est décidément un sceptique que ce Mondeville ! Il se méfie de l'entourage du malade au moins au-

tant que de ses confrères, et va jusqu'à soupçonner qu'il ne s'intéresse pas toujours à sa guérison. « Cela arrive souvent avec les maris ou les femmes des malades, s'ils sont fâchés l'un contre l'autre ; car aujourd'hui, dans notre pays de France, ce sont plus souvent les femmes qui commandent et les hommes qui obéissent ; et tout ce que les chirurgiens gagnent pour avoir soigné leurs maris, les femmes le considèrent comme une pure perte, tandis que ce qu'ils gagnent pour avoir soigné les femmes, les hommes le tiennent pour un grand bien. La raison est qu'il semble à toute femme que son mari est le pire de tous. » J'ai besoin de rappeler que je ne fais que transcrire.

C'est qu'à vrai dire ce Mondeville va quelquefois un peu loin. Il sait l'influence du côté moral dans une cure et il recommande de distraire le malade et de l'entretenir d'idées agréables; c'est fort bien. Mais les exemples qu'il en donne ne passent-ils pas un peu la mesure ? « On amènera le malade à croire qu'une fois guéri il fera tout seul de grandes merveilles ; s'il est chanoine de quelque église, on lui dira, que ce soit vrai ou faux, lors même qu'il devrait être au cachot ou suspendu après sa guérison, que l'évêque ou le prélat est mort; que c'est lui qui est élu ; qu'il songe à préparer sa demeure et son personnel ; qu'il est à espérer que lui-même plus tard sera pape. On peut lui remettre, sans remords, de fausses lettres sur la mort et le discrédit de ses ennemis, ou de personnes de la mort desquelles il attend une promotion... »

On voit que le moyen âge était pour une médication énergique au moral comme au physique. Je ne sais trop ce qui se passe aujourd'hui, n'ayant pas l'honneur d'être malade, et je me garderai d'essayer d'une comparaison entre le présent et le passé. Je doute cependant qu'il y ait aujourd'hui un « prince de la Science » pour fabriquer des lettres annonçant à son malade le décès de ses ennemis, ou pour assurer au curé de sa paroisse qu'il est élu pape. Cela passerait la permission, comme on dit. Les consciences, comme les estomacs du XIVe siècle, étaient moins difficiles, ou plus robustes.

JEAN-PIERRE.

LES LIVRES NOUVEAUX

Littérature wagnérienne (*suite*).

Le Drame wagnérien, par H. S. Chamberlain (Chailley).

C'est à Leipzig, et, je crois, en 1884, que j'ai rencontré pour la première fois M. Houston Stewart Chamberlain. Nous étions venus, lui de Dresde, moi de Paris (car Bayreuth nous avait habitués à ces pèlerinages) entendre chanter et jouer dans une vieille église, un soir d'hiver à la clarté des lampes, la *Messe solennelle* de Beethoven. Notre admiration pour cette musique surnaturelle, comme aussi notre commune foi wagnérienne, eurent vite fait de nous lier. Et nous allâmes ensemble, au sortir de l'église, nous reposer et nous réchauffer, et nous mieux montrer l'un à l'autre, dans cette *Cave d'Auerbach* qui est, comme l'on sait, la plus fameuse taverne de Leipzig et de toute l'Allemagne, depuis qu'il a plu à Gœthe d'y placer une des scènes de *Faust :* incomparable réclame, qui va permettre à ce cabaret des siècles de mauvaise bière et de saucisses frelatées !

M. Chamberlain n'avait encore, à ce moment aucune idée d'écrire ; et on l'aurait fort étonné en lui prédisant qu'il deviendrait dix ans plus tard, dans l'Europe entière, le maître incontesté de la littérature wagnérienne. Il s'occupait surtout de sciences naturelles, apportant à ses recherches les précieuses qualités de précision passionnée, de sang-froid et d'enthousiasme, qui donnent à ses écrits sur Wagner un caractère si particulier. Son tempérament d'Anglais s'était adapté aux méthodes et aux mœurs allemandes sans rien perdre de sa vigueur primitive : et je me rappelle toute ma surprise à rencontrer dans un même esprit tant d'amour des idées avec une si remarquable aptitude à l'observation des faits.

Mais dès lors Wagner s'était emparé de son cœur, magicien subtil, comme il s'était emparé des nôtres au premier instant qu'il nous était apparu. Je ne m'étonne pas que Nietzsche ait accusé Wagner d'être un nécromant, ni que M. Péladan ait reconnu en lui un grand maître des pouvoirs occultes. C'est proprement par un sortilège qu'il nous a conquis, par l'enchantement d'un breuvage magique qui toujours, désormais, nous rendra dociles à sa voix. Le charme sensuel de sa musique pourra s'éventer ; nous pourrons nous fatiguer de ses fables, dédaigner la malice de ses ruses, comprendre l'insuffisance ou la vanité de ses poésies, et préférer à son art d'autres arts d'une plus pure beauté. Mais toujours il nous suffira de l'entendre pour être de nouveau tout à lui. C'est pour cela sans doute que Nietzsche, du jour où il s'est éloigné de lui, s'est obstinément refusé à entendre une note de sa musique : il savait que le wagnérisme est une maladie dont on ne guérit jamais tout à fait : il en avait dégagé sa raison, mais son cœur restait toujours pris.

Le cœur de M. Chamberlain était pris aussi par Wagner, comme aussi le mien, lorsque nous nous sommes montrés l'un à l'autre dans cette taverne de Leipzig. Et à peine nous y étions installés que déjà nous évoquions nos souvenirs de Bayreuth. Nos enthousiasmes étaient pareils ; mais combien différentes les formes qu'ils prenaient en nous ! Tandis

que je ne songeais qu'à l'effet produit en moi par la musique de Wagner, essayant d'analyser mon impression, tout prêt déjà à protester contre elle, c'est à l'œuvre même que s'en prenait M. Chamberlain. Non content d'être ému par les drames wagnériens, il voulait encore les comprendre; et pour les bien comprendre il essayait de deviner quelles avaient été au juste, en les composant, les intentions de Wagner. Ainsi il avait été amené à étudier non seulement l'œuvre artistique, mais les écrits théoriques, et la vie du maître. Et je me rappelle avec quelle imperturbable et souriante fermeté, à toute la fantaisie de ses interprétations, il opposait le sens exact d'une scène, l'exacte indication des circonstances où elle avait été écrite, des préoccupations qu'elle traduisait, de tel passage d'une lettre ou d'un pamphlet où elle se trouvait expliquée. Jamais personne autant que M. Chamberlain ne m'a donné l'idée de ce que pourrait être une critique vraiment objective, une façon de biographie-critique rattachant l'œuvre des artistes aux circonstances de leur vie et à l'évolution de leur pensée, nous donnant à chaque instant, avec l'image de ce qu'ils ont fait, l'image de ce qu'ils ont voulu faire, et l'explication des mille raisons de toute sorte qu'ils ont eues pour vouloir le faire.

Cette biographie critique de Wagner, je me rappelle que, tout de suite, dès notre première rencontre, je l'ai demandée à M. Chamberlain. Lui seul me paraissait en état de l'essayer : aujourd'hui encore je ne vois personne que lui qui y puisse réussir ; et j'avoue que rien ne m'a aussi profondément touché dans son nouveau livre, *le Drame wagnérien*, que cette phrase de l'introduction : « L'auteur de ce livre compte en publier prochainement un autre, dans lequel il entreprendra de donner une vue d'ensemble de la vie et de l'œuvre de Richard Wagner. »

C'est donc seulement en manière de préface que M. Chamberlain nous a offert ce petit livre qui, publié depuis un an à peine en Allemagne, y est déjà devenu classique, et a vite fait de rendre inutiles les autres ouvrages du même genre. C'est que, depuis cette lointaine soirée où je l'ai rencontré, la situation de M. Chamberlain s'est bien modifiée dans le monde wagnérien. Il lui a suffi de se résigner à écrire, de publier quelques articles dans la *Revue wagnérienne* et dans les *Feuilles de Bayreuth*, pour se faire aussitôt reconnaître comme le mieux renseigné et le plus compétent des écrivains wagnériens. Et d'année en année, depuis lors, il a obstinément poursuivi le même but : découvrir quelles avaient été, dans leurs moindres détails, les intentions artistiques de Richard Wagner; de telle sorte que, non point par vaine curiosité de biographe anecdotier, mais par passion de critique et pour mieux comprendre l'œuvre qu'il aimait, il en est arrivé par degrés à connaître, pour ainsi dire jour par jour, la vie, les occupations et les pensées de Wagner. Sans compter que tous ceux qui restent des anciens amis du maître, et Mme Wagner en particulier, se sont empressés de mettre à sa disposition leurs souvenirs et tout ce qu'ils gardaient de documents. L'autorité de M. Chamberlain est aujourd'hui universellement reconnue ; il est devenu, en quelque manière, l'interprète officiel de la pensée de Wagner. Et la haute valeur et l'intérêt exceptionnel de ses écrits proviennent toujours du point de vue où il s'est placé dès le début : parmi tant d'écrivains qui nous ont dit, chacun à sa façon, ce que Wagner avait *fait*, lui seul s'est attaché à découvrir ce que Wagner avait *voulu faire*. Pour comprendre et apprécier l'œuvre wagnérienne, il s'est mis du côté de Wagner. Au lieu de venir s'asseoir avec nous dans les rangs du public, il est monté sur la scène, et c'est de là qu'il nous parle, incomparablement renseigné sur ce qui s'y passe.

Son petit livre est précisément destiné à nous instruire des véritables intentions qu'à eues Wagner en écrivant ses drames. Et ces intentions peuvent toutes se ramener à celle-ci : en écrivant ses drames, Wagner a voulu *écrire des drames*. Entendez par là qu'il n'a cherché à faire ni des symphonies accompagnées de paroles, ni des opéras, mais de vraies pièces de théâtre, où la musique, les paroles et le jeu des acteurs forment les éléments inséparables d'une action d'ensemble. Wagner n'a été ni un poète, ni un musicien, mais un auteur dramatique : lui-même déjà nous en avait prévenus; mais M. Chamberlain nous le redit après lui, et de plus nous le prouve. Il nous fait voir que, dès sa jeunesse, Wagner a été préoccupé de la conception d'un art dramatique idéal. L'influence du musicien a bien, dans les débuts, contre-balancé celle du dramaturge; pas un instant elle ne l'a supprimée. Et si, jusqu'en 1848, Wagner a composé des opéras, ce n'est point que jusqu'alors il ait été un simple musicien; c'est que faute de pouvoir réaliser sous une forme plus parfaite son idéal du drame, il en était réduit à se contenter de celle-là.

Il y a cependant encore une autre intention de Wagner qu'il est important de connaître, et que M. Chamberlain a mise en lumière avec une précision, une justesse, une pénétration admirables. Wagner n'a pas seulement voulu écrire des drames, mais des *drames musicaux*, c'est-à-dire des drames qui non seulement nous présentent les actions et les pensées des personnages, mais expriment encore leurs *émotions*, et nous offrent ainsi le fond même de leurs âmes. Tout le reste, choix de sujets mythiques ou légendaires, coupes de scènes, procédés de composition et de déclamation, tout cela est accessoire, ou plutôt tout cela est subordonné à cette idée fondamentale; une seule chose importe, c'est que le su-

jet permette à l'auteur de nous montrer le fond de l'âme de ses personnages, et ainsi de provoquer en nous au plus haut degré l'émotion dramatique. Suivant pas à pas l'œuvre de Wagner, depuis la *Défense d'aimer* jusqu'à *Parsifal*, M. Chamberlain nous fait assister à l'évolution de cette idée. Il n'y a point de scène, dans ces drames, dont il ne nous explique *le pourquoi*.

Son livre est ainsi le véritable *guide* à travers l'œuvre wagnérienne. C'est un très beau livre, un de ceux qui sont assurés de garder toujours tout leur prix. Si vous ne connaissez pas les œuvres de Wagner, lui seul vous aidera à les connaître : et si vous les connaissez, lui seul achèvera de vous les faire comprendre. Je n'y ai point trouvé, pour ma part, une ligne à reprendre : de la première à la dernière page, ce sont bien les intentions de Wagner qu'y a exposéss M. Chamberlain, telles que la lecture de ses *Écrits théoriques*, jadis, me les avait fait entrevoir. Et avec quelle clarté il les a exposées, avec quelle précision passionnée, avec quel mélange constant d'enthousiasme et de sang-froid !

*
* *

Oui, Wagner a été toute sa vie un auteur dramatique. Toujours il s'est défendu d'être traité comme un musicien, et l'exécution dans les concerts de certains fragments de ses drames lui a toujours paru un fâcheux contresens. Et il n'y a pas à prétendre que tout cela était pure affectation, qu'en réalité Wagner était tout à sa musique, que sous prétexte de mythes et de symboles, il cherchait seulement à séduire les sens par la délicieuse caresse de ses mélodies. C'est, vous le savez, ce qu'a prétendu Nietzsche ; et bien d'autres l'ont prétendu aussi qui avaient vécu dans la familiarité du génie de Wagner. Mais ils se trompaient, et le livre de M. Chamberlain le démontre irréfutablement. Wagner a été, en toute sincérité, un auteur dramatique ; du plus profond de son cœur il a voulu offrir au monde, non point de sensuelle musique, mais des drames, de grands drames pleins de vie, de passion et de vérité. Et ce que l'on serait tenté de prendre dans son œuvre pour des ruses de musicien, sincèrement il y a vu des moyens d'action théâtrale.

Toute discussion sur ce point me paraît dorénavant impossible. Ce n'est point pour cajoler nos oreilles, c'est pour nous attendrir au tragique destin de Wotan que Wagner a écrit la *Walküre*, *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*. Et de fait, il y avait en lui un grand poète, et l'action de ces drames est émouvante et forte. Mais avec tout cela, j'ai beau faire, d'année en année Wagner musicien m'intéresse davantage au détriment de Wagner dramaturge. En vain je me dis que cette adorable musique a été destinée à m'attacher à l'action d'un drame, ou plutôt à constituer l'essence de cette action. L'action m'ennuie, dès que j'entends la musique. J'oublie Wotan et Brunehilde, et Tristan, et Hans Sachs, pour me laisser enchanter de cette seule musique, la plus sensuelle qui soit, et non point céleste, mais en quelque sorte infernale, car elle me grise et m'affole comme un philtre de sorcière.

C'est que Wagner, peut-être, aura été lui-même la victime de ce pouvoir magique qu'il portait en lui. Très sincèrement il aura voulu écrire des drames, faire vivre des âmes humaines d'une vie artistique parfaite : sans s'apercevoir que sa musique lui tenait trop au cœur pour pouvoir nous traduire autre chose que son propre cœur. Et ainsi, dans le livret, Tristan, Siegfried, Hans Sachs, Parsifal nous paraissent des êtres vivants, et la profonde poésie de leurs émotions nous pénètre profondément. Mais au théâtre, dès que la musique essaie de nous attacher tout à fait à eux, elle nous en détache, tant elle est caressante, et berçante, et ensorcelante, tant nous avons de plaisir à nous perdre en elle. Telle est du moins l'impression qu'elle me donne. Une sonate de Beethoven (pour ne point parler d'un drame de Glück ou de *Fidelio*) me produit un effet plus dramatique que les *Maîtres chanteurs*. J'y sens plus de vraie vie, une passion plus profonde. Mais il n'y a pas un recoin de mes nerfs qui ne vibre dès les premières notes des *Maîtres chanteurs ;* et pas un moment, jusqu'à la fin de la pièce, je n'ai le loisir de me demander ce que souffre Hans Sachs, ni quelle est la véritable formule de l'idéal artistique. Mythe, symbole, action, tout disparaît dans cet océan de douceur et de volupté. Et ce n'est point assurément ce qu'a voulu Wagner. Mais pourquoi avait-il tant de musique en lui, et de cette musique même qui ôte la raison à quiconque l'écoute ?

T. DE WYZEWA.

THÉATRES

ODÉON. — Réouverture ; *le Sycomore*, comédie en deux actes, en prose, de MM. Paul Alexis et Gilbert ; *la Baryma*, pièce au trois actes, en prose, de Mme Judith Gautier et Joseph Gayda.

L'Odéon a rouvert avec deux pièces nouvelles, ce dont il faut lui savoir gré. Au train dont vont les choses, alors que les théâtres tendent chaque jour à devenir des étables pour les « veaux à deux têtes » du jour, c'est presque une surprise de voir une pièce, deux pièces ! qui ne sont pas faites pour la plus grande gloire du phénomène à la mode. Ici c'est Mlle Lender ou Mme Réjane, et maintenant voici Sarah doublée de Coquelin ! Il va bien, notre théâtre ! Et je crois qu'il

y aurait là pour notre doyen un motif de « campagne » qui vaudrait bien celle où il s'est risqué récemment. Pourquoi ne la tenterait-il pas? Je le sais peut-être, mais il est sûr que je ne le dirai pas.

Le *Sycomore* est une pièce du genre doux et attendri, doux surtout. Car si l'attendrissement se fait jour, c'est un attendrissement presque tout de surface, et un peu volontaire.

Adrien Tardieu est épris d'une jeune fille, Juliette Bertal. Il l'aime, sans trop savoir s'il est aimé d'elle; il voit bien qu'il lui plaît, qu'elle a pour lui une amitié un peu tendre, mais il ne lui semble pas qu'il y ait plus. Pour se faire une situation, et peut-être aussi pour s'éloigner de Juliette, il quitte la France. La veille de son départ, il vient la voir. Cette fois il veut savoir si Juliette l'aime. Il n'ose le lui demander; il procède par allusions : « Heureux sera celui que vous choisirez!... quelle femme vous serez pour l'homme que vous aimerez!... » Mi-coquetterie, j'imagine, mi-pudeur, Juliette le laisse partir. Adrien lui baise la main, disparaît au tournant de l'allée (cela se passe dans un jardin), Juliette le regarde partir, fredonne un air, qui, vous le devinez, s'achève par un sanglot, et tombe accablée sur un banc, embrassant et mouillant de larmes une rose qu'Adrien lui a donnée tout à l'heure. C'est le premier acte.

Voici le second. Trente ans plus tard, le même jardin. Une dame à cheveux blancs, c'est Juliette. Un vieux monsieur, genre « vieux beau », c'est Adrien. Ils se saluent, ne se reconnaissent pas. Puis tout d'un coup : « Adrien!... Juliette !... » L'une s'émeut, prise d'un frisson ; l'autre est ravi de retrouver une ancienne amie. Ils causent. La vie d'Adrien a été toute de mouvement et d'activité ; il a travaillé, aimé, aimé surtout et partout, ce qui ne l'a pas empêché de gagner une grosse fortune. Juliette, elle, est restée fille, et comme, galamment, Adrien s'en étonne, elle lui tend un médaillon qui renferme une fleur, la fleur qu'il lui avait donnée au premier acte. Adrien a des remords, mais elle le repousse : ce n'est plus l'Adrien de jadis, celui qu'elle aimait et à qui elle était restée fidèle. Et, derechef, Adrien disparaît au tournant de l'allée, cette fois définitivement. Et si vous demandez pourquoi cette comédie s'appelle le *Sycomore*, sachez qu'au premier acte Adrien et Juliette en avaient planté un ; que l'arbre a grandi masquant les fenêtres de la maison; que Juliette n'a jamais permis qu'il y fût touché, et qu'elle ordonne, à la fin, de l'abattre. Ce sycomore, comme vous le voyez, est un symbole, symbole pour les âmes simples et peu compliquées.

Vous voyez, de même, que cette comédie est du genre doucement touchant. Il y a dans la donnée une certaine mélancolie voilée, pas bien profonde, un peu « chromo », si je puis dire, mais d'une aimable discrétion. C'est, en somme, de la mélancolie anglaise. Il est assez curieux, en effet, que nos voisins, qui sont et se font gloire d'être les plus pratiques des hommes, aient toujours une petite larme prête pour des infortunes qui nous semblent à nous, tout de premier mouvement, un peu insignifiantes. On dirait qu'ils font deux parts, très distinctes, impénétrables même, dans leur vie; l'une où ils marchent posément sur autrui pour aller jusqu'au bout de leur intérêt, l'autre où ils se reposent en s'apitoyant abondamment sur les malheurs de personnages imaginaires. Car cela aussi est curieux : autant ils sont délibérément féroces pour les hommes, autant ils sont facilement attendris pour les personnages de fiction. Le fait est que jamais peuple ne fut, artistiquement, plus sentimental. Je ne parle même pas des romans anglais qui n'ont guère cessé que depuis peu d'étaler leur sentimentalisme, mais ouvrez quelqu'un des *Christmas numbers* si abondants en Angleterre et dont le succès est si considérable. Ce ne sont que misses plus roses et plus blondes que nature, pleurant devant une cage ouverte, en réchauffant, contre une gorge de lis et de roses, un pauvre chien abandonné. On dirait que chaque homme porte en soi une même quantité d'attendrissement, et qu'il lui faut l'employer coûte que coûte, en dépit de sa nature, si l'on peut dire, et quel que soit l'objet de cet attendrissement. Pour nous autres, plus facilement émus dans l'habitude de la vie, il faut quelque étude relativement profonde, quelque recherche de profondeur, tout au moins; pour eux, une cage ouverte et les voilà tout en larmes, quittes à se rattraper, le journal fermé.

Je ne veux pas dire que l'aventure d'Adrien et de Juliette n'ait pas de quoi émouvoir des âmes raisonnablement sensibles de Latins. Il y a certes une réelle mélancolie dans le spectacle de deux existences faites pour être unies, et séparées par une minute fatale, où tout s'est décidé sans qu'on ait compris même que tout se décidait. Cela est émouvant, parce que cela est vrai. De ces minutes-là, combien chacun de nous n'en compte-t-il pas dans sa vie, où un mot dit à la place d'un autre, un silence même, ou un geste, eût ou a bouleversé son existence tout entière! Et cela est plus émouvant encore quand, des deux vies en présence, l'une continue tranquillement son cours, tandis que l'autre est irrémédiablement perdue. Comment donc se fait-il que le *Sycomore*, dont le succès de larmes a, paraît-il, été très vif à Londres, nous ait laissés assez froid l'autre soir?

C'est d'abord, ainsi que je viens de le dire, que nous n'avons pas l'attendrissement littéraire aussi facile que nos voisins. Ce qui, pour eux, redoublait l'émotion (la fleur fanée et le grand arbre), nous semble superflu, d'un symbolisme trop facile, et, pour tout

dire, n'ajoutant rien, ôtant plutôt, à ce que nous inspirerait l'aventure toute nue de l'infortunée Juliette et de l'oublieux Adrien. — C'est aussi que nous n'aimons pas l'attendrissement pour lui-même, que nous y voulons un peu de logique, de raisonnement, si l'on veut, et surtout un peu de mesure. Et, de cela surtout, le *Sycomore* est assez sensiblement dépourvu.

L'auteur a voulu nous intéresser au sort de Juliette, et, pour la rendre plus touchante, il s'est évertué à charger la « partie adverse » de tous les péchés d'Israël : l'indifférence d'Adrien touche presque à la grossièreté, et il oublie si complètement que nous soupçonnons ici quelque parti pris de l'auteur. « Les tourments du remords, — dit Flaubert, contant l'éducation de Victor et Victorine par Bouvard, — les tourments du remords étaient dépeints avec une telle exagération que les enfants flairaient la blague, et se méfiaient du reste. » Et, si l'on nous montre Adrien si puéril et si médiocre, nous avons quelque peine à plaindre Juliette d'avoir été abandonnée par lui ; c'est s'il l'avait épousée qu'elle eût été digne de pitié. Mais surtout, comme Victor et Victorine, nous « flairons la blague ». Qu'au bout de trente ans on ne reconnaisse pas une femme aimée jadis, cela se conçoit, et la nature est là qui change bien des choses au frais visage d'autrefois. Mais voici un homme de cinquante ans, de soixante, si vous voulez ; il revient dans la petite ville qu'il a quittée lorsqu'il avait vingt ans ; il y reconnaît chaque maison et constate les moindres changements qui y ont été faits : il entre dans le jardin où il a quitté naguère pour toujours la jeune fille qu'il aimait, s'il ne la reconnaît pas, très changée par le temps, il ne se rappelle même plus qu'il a aimé ; qu'ici, dans ce lieu où il est, il a été ému d'amour pour la première fois. Je passe même sur la grossièreté d'Adrien. Est-il possible qu'à une femme qui lui montre sa vie sacrifiée obstinément, au souvenir qu'elle a gardé de lui, un homme réponde : « Comment, vraiment, je vous ai aimée ?... Je vous l'ai dit la veille de mon départ ?... Eh bien, le lendemain sur le steamer, j'étais fou d'une institutrice pour laquelle j'ai voulu me tuer ! » Cet homme-là, d'abord, n'est qu'un goujat ; bien plus, cet oubli-là, si complet, si absolu, n'est pas un oubli d'homme.

Mon distingué confrère, M. Henry Fouquier, fort expert en ces matières, le disait très justement l'autre jour : ce n'est pas ainsi que les hommes oublient. Ou, pour mieux dire, ils n'oublient pas. Ils trahissent, ils quittent, plus durement peut-être, et plus souvent que les femmes ; et il y a à cela deux sortes de raisons, les unes que j'oserai appeler raisons physiologiques, les autres d'ordre moral ; et, parmi celles-ci, il suffit de faire remarquer que, pour la plupart des hommes, l'amour ne peut-être la seule préoccupation. Un homme, quand il n'a pas à gagner sa vie, a un nom à se faire, une situation à conquérir ; il faut parfois qu'il se donne tout entier à sa tâche et il se débarrasse, brutalement quelquefois, de ce qui le gêne. Un homme, en général, peut aimer en faisant la part de son amour, en gardant son raisonnement et son intelligence ; du passé, il lui reste au moins ce qu'on pourrait appeler le souvenir intellectuel ; il quitte, il écarte, il n'oublie jamais complètement. La femme, fille, épouse ou mère, est tout sentiment, l'amour la remplit toute. Qu'un autre amour survienne, il la remplit toute comme l'avait remplie le premier, cœur et esprit, sans qu'il lui laisse un seul coin où puisse se cacher le souvenir de l'amour ancien. On ne peut même pas dire qu'elle oublie ; le passé, en propres termes, n'existe plus pour elle. Faut-il ajouter que cette règle souffre quelques exceptions ? Ce n'en serait pas une sans cela. Tout ce que je veux dire, c'est que l'oubli d'Adrien n'est pas vrai, n'est pas un oubli d'homme ; et qu'en le voyant si peu semblable à nous, nous ne pouvons guère le prendre au sérieux, ni lui, ni même le chagrin qu'il cause. Il nous paraît faux, convenu, et agaçant.

L'interprétation y est, du reste, pour quelque chose. M. Amaury est frétillant, sautillant et satisfait. Il est insupportable. Mlle Dorsy n'est guère faite pour exprimer les douleurs de romance de Juliette Bertal. Mlle Guernier est gentille dans un rôle insignifiant.

Il me reste à parler de la pièce de résistance : de la *Barynia*. Mais cette pièce de résistance ne résisterait guère, je le crains, à une analyse détaillée. La chose se passe en Russie, comme le titre l'indique ; elle pourrait se passer pareillement dans la libre Angleterre, en Italie ou en Espagne. Il s'agit d'une jeune comtesse qui, pour échapper aux persécutions de son tuteur, se réfugie chez des paysans ; pour expliquer sa présence, on imagine de la faire passer pour la fiancée d'André, fils desdits fermiers. Vous surprendrai-je beaucoup en vous révélant qu'André devient éperdument épris de la jeune comtesse Clélia ; que celle-ci se plaît, comme il convient à une âme slave, à jouer avec l'amour de ce brutal et simple tueur de loups ? Ici, un épisode : le propriétaire de la ferme, l'élégant Penoutchine, qui était très assidu auprès de la comtesse l'hiver précédent, vient chasser dans ses terres : il ne reconnaît pas Clélia, et la prenant pour une paysanne, la serre de si près qu'André veut l'étrangler. Tableau ! La comtesse se fait reconnaître, engage avec Penoutchine une conversation mondaine — oh ! combien ! — cependant qu'André, pour calmer ses nerfs, va étrangler quelques loups. Il rentre couvert de sang. Plus âme slave que jamais, la comtesse pousse le slavisme jusqu'à ses plus extrêmes limites et, dans une scène qui rappelle un

peu la scène du banc dans l'*Étincelle*, se laisse gentiment embrasser sur les lèvres. Coup de théâtre ! Le tuteur est mort ; la comtesse est libre, colossalement riche comme il convient ; il ne lui reste plus qu'à rentrer chez elle. Ce que voyant, André s'effare, et, saisissant sa bonne carabine, cet Arlésien du steppe s'introduit une balle dans le cœur. Alors la comtesse accourt : « André !... Je t'aimais !... » — Rideau.

Le tout, vous le devinez, entremêlé d'un vocabulaire russe qui est en passe de devenir un peu banal. Nous avons l'isba, la télègue, le barine, la petite mère, les verstes... Tout cela n'est par exempt de puérilité. Le malheur de ces pièces « estranges », c'est que, lorsque la fable est banale, elle nous paraît plus banale encore sous son appareil exotique ; et que l'auteur, pour excuser les invraisemblances de son œuvre, est trop facilement porté à s'en remettre sur l'idée un peu vague que nous avons des âmes étrangères. La pièce est suffisamment jouée. MM. Duparc, Gerval, Marsay et Darras sont convenables dans leurs rôles respectifs ; oserai-je toutefois affirmer à M. Gerval qu'en dépit de sa pelisse et de ses bottes, il ne réalise qu'imparfaitement le type du grand seigneur russe ? M. Pierre Magnier débutait dans le rôle d'André. C'est un grand et beau garçon, à la voix sonore, avec quelque chose de robuste et d'énergique dans toute sa personne. Son succès a été très vif : il me paraît mérité, il le sera plus encore quand il sera débarrassé de certains procédés où l'on sent encore l'imitation de M. Worms. Mlle Marsa est une Atzoulina bien geignarde ; mais que pourrait-elle être ? Mlle Dehon a joliment joué, pour ses débuts, le rôle d'Izatia. Mlle Wanda de Boncza est une admirable personne, dont la beauté, après avoir fait sensation l'an dernier au Conservatoire, fut récompensée cette année par un premier prix de Comédie. Elle est toujours admirablement belle.

J'ai à vous signaler tout au moins le succès très vif de la *Tante de Charley* à Cluny. Encore une pièce anglaise. Perfide Albion !

JACQUES DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

L'ARMÉE DE L'EST ET GAMBETTA

D'après le colonel Secretan.

La guerre de 1870 fournit toujours à l'étranger le plus gros contingent des publications militaires en Allemagne ; c'est par milliers que se comptent les monographies sur tel ou tel point particulier de cette campagne. Il suffit de citer les récits de bataille du major Kunz et du capitaine Hoenig, pour voir avec quelle conscience les Allemands étudient, jusque dans leurs plus infimes détails, les moindres faits d'armes de cette guerre. Les grands travaux ne manquent pas non plus ; mais, à part ceux du baron von der Goltz, il en est peu qui puissent être d'une lecture générale, à l'usage de tout le monde. Je me reprocherais pourtant de ne point faire une exception en faveur du bel ouvrage du capitaine Hoenig, *la Guerre nationale de la Loire* (*der Volkskrieg an der Loire*) qui est le plus complet et le mieux fait qui ait paru sur le sujet.

En Suisse, c'est la campagne de l'Est (1) qui vient de tenter la plume d'un officier distingué, le colonel Secretan, qui continue, dans son pays, la glorieuse tradition des écrivains militaires suisses illustrée par Jomini, le général Dufour et le colonel Lecomte.

Le colonel Secretan reprend l'histoire de la campagne de l'Est dès ses plus lointaines origines et il en discute l'idée, il en discute aussi les applications avec une grande intelligence. Ce livre a pour la France un charme tout particulier : il respire une sympathie que l'auteur avoue, du reste, dans les dernière lignes de sa préface :

« Les nobles efforts de l'armée française m'ont touché et, devant l'infortune qui l'accable, je me sens repris de cette même émotion qui pénétrait tout le peuple suisse dans les sombres jours de février 1871. »

Il y a, en effet, dans tout ce volume une note émue et généreuse dont cette page sur Gambetta, que nous détachons, donne bien la mesure :

« A ne considérer dans l'action de Gambetta que l'élan, la vigoureuse et noble allure qu'il sut donner à la résistance, l'énergie et la clairvoyance dont il fit preuve dans l'organisation de l'effort national, son œuvre est admirable. De tous les hommes que la grande guerre de 1870 a mis en scène, il est incontestablement celui qui restera dans l'histoire comme l'incarnation la plus vivante de la défense. Étrange destinée que celle de ce jeune homme de trente-deux ans qu'une émeute populaire porte d'une seule secousse au pouvoir suprême, qui s'y maintient pendant cinq mois au milieu de la plus effroyable crise qu'un peuple puisse traverser ; qui, sans préparation, par la seule force de son patriotisme et l'impulsion persévérante d'une volonté merveilleusement trempée, impose son autorité aux populations comme aux pouvoirs publics, aux armées et à leurs généraux ; qui parle au pays comme un inspiré et que le pays écoute et suit ; qui fait sortir les bataillons de terre, les arme, les équipe, les pourvoit en matériel et en munitions et les lance sur l'ennemi ; qui décrète la guerre nationale, relève les courages affaissés, subjugue par la noblesse de son attitude et le désintéressement de ses intentions jusqu'à ses adversaires politiques les plus déclarés ; qui, du jour au lendemain, s'improvise le pilote dans la tempête, se proclame le sauveur de la France désarmée par l'incurie impériale et exerce sur son peuple la dictature la plus étonnante et la moins incontestée dont l'histoire fasse mention !...

« Sa première proclamation sonna comme un appel de clairon : « Notre premier devoir est de ne nous laisser « distraire par aucune préoccupation qui n'est pas la guerre ! « La République fait appel au concours de tous !... Non, « il n'est pas possible que le génie de la France se soit voilé « pour toujours, que la grande nation se laisse prendre sa « place dans le monde par une invasion de cinq cent mille « hommes ! » La France entendit cette parole enflammée qui lui semblait descendre du ciel. Elle ne s'était pas levée encore. Atterrée, elle avait assisté à la défaite des lé-

(1) *L'Armée de l'Est*, par le colonel Secretan, avec 3 cartes et un fac-similé ; Neuchâtel, Attinger, 1894.

gions impériales.,. mais elle était restée passive. Pendant une longue suite d'années, on lui avait systématiquement désappris la guerre... La guerre, c'était l'affaire de l'armée exclusivement; la garde mobile, créée deux ans auparavant était impopulaire, l'obligation universelle du service militaire était inconnue. A la voix de Gambetta le pays se leva... L'appel aux armes, pressant, impérieux du jeune avocat fut entendu de tous. Voilà ce qui dans l'œuvre de Gambetta restera éternellement puissant et beau. »

ANT. G.

LA COÉDUCATION DES SEXES EN ORIENT

L'affaire de l'orphelinat de Cempuis vient de remettre sur le tapis la question de la coéducation des sexes.

Peut-être sera-t-il intéressant de faire remarquer que jusqu'à une époque relativement peu reculée de nous, l'école commune formait la base de l'éducation donnée en Turquie aux enfants, filles ou garçons. Dans chaque village, chrétien ou musulman, dans chaque quartier des villes il y avait une école commune aux enfants des deux sexes. Une école spécialement réservée aux filles était une chose absolument inconnue, on ne trouvait d'institutrice que dans quelques écoles particulières des grandes villes. Chaque école avait un seul professeur, le plus souvent le curé de la paroisse pour les écoles chrétiennes, l'*imam* pour les écoles musulmanes. L'école était située tout près — quelquefois dans la cour même — de l'église ou de la mosquée. Là, les enfants, garçons et filles, s'asseyaient pêle-mêle sur les mêmes bancs et prenaient la même leçon.

C'est au manque d'argent qu'il faut attribuer l'adoption de l'enseignement commun donné aux enfants des deux sexes en Orient. On sait que les communautés chrétiennes de Turquie sont obligées de compter sur leurs propres ressources pour l'entretien de leurs écoles, — écoles primaires, lycées ou gymnases. Dans les villages, les bourgs et même les villes, c'est principalement sur les maigres revenus de l'église de chaque paroisse qu'est prélevée la somme nécessaire à l'entretien de l'école, ce qui explique que pour les populations pauvres c'est le curé qui est en même temps maître d'école. D'un autre côté, l'instruction publique était peu répandue chez les chrétiens, encore moins chez les musulmans, de sorte que la plupart des enfants quittaient l'école communale à l'âge de dix ou douze ans, les garçons pour prendre un état, les filles pour s'enfermer dans la maison paternelle. Il y avait peu d'institutions d'enseignement secondaire, les familles aisées faisant de préférence élever leurs enfants à la maison.

Pour les musulmans, il y a très peu de temps que l'instruction publique a commencé à se répandre dans l'empire ottoman, où le Ministère de l'instruction publique est une création relativement récente. Un homme qui savait lire et écrire était considéré chez les musulmans comme une personne très instruite. Les garçons qui désiraient continuer leurs études, avaient les *médressés*, sorte de séminaires, ou, dans les centres populeux, des écoles supérieures de théologie et de rhétorique.

Pour les filles, l'instruction que leur donnait l'*imam* à l'école commune était jugée plus que suffisante. La plupart des femmes musulmanes ne savaient même pas l'*a*, *b*, *c*, ou, pour parler plus exactement, l'*élif-bé*, et l'on croyait que l'instruction était pour les femmes un luxe dont elles pouvaient parfaitement se passer.

La coéducation des sexes en Orient se limitait aux enfants jusqu'à l'âge de dix ou douze ans et ne s'étendait que rarement aux adolescents. Chez les musulmans, la chose était d'ailleurs impossible : une fille musulmane, à peine entrée dans sa douzième ou treizième année, doit porter le *yasmak*, c'est-à-dire se couvrir le visage d'un voile, et par conséquent elle ne peut fréquenter les endroits où il y a des garçons.

L'instruction publique se répandant peu à peu en Turquie et dans les autres pays d'Orient, des écoles d'enseignement secondaire furent fondées un peu partout. Les chrétiens formaient toujours l'avant-garde dans cette marche vers le progrès et la civilisation; mais depuis quelques années, le gouvernement turc sous l'impulsion vigoureuse du sultan Hamid II fait de louables efforts pour ne pas rester en arrière. C'est ainsi que des écoles d'enseignement primaire et secondaire, séparées pour filles et garçons, des écoles professionnelles, des lycées s'ouvrent tous les jours dans les villes et même dans les plus petits centres de l'Empire, tant en Europe qu'en Asie. Cependant, les écoles communes aux deux sexes n'ont pas disparu et ne paraissent pas devoir disparaître de sitôt. On en trouve encore partout aussi bien chez les musulmans que chez les chrétiens, grecs, arméniens, slaves, roumains, syriens, etc. C'est toujours le manque d'argent qui prolonge leur existence, mais ce sont aussi les mœurs des populations rurales, qui s'en accommodent à merveille, et il est curieux de voir le soir, à la sortie des classes, garçons et filles quitter l'école ensemble et traverser les rues en file bien alignée sous la conduite d'un surveillant ou même du plus âgé des élèves chargé par le professeur de cette besogne dont il se montre particulièrement fier.

C. CHRYSSAPHIDÈS.

LES CONVENTIONNELS FONCTIONNAIRES APRÈS LE 18 BRUMAIRE

M. A. Kuscinski publie dans le dernier numéro de la *Révolution française*, dirigée par notre collaborateur M. F.-A. Aulard, la liste des ex-conventionnels qui acceptèrent des places au lendemain du 18 brumaire.

En voici un résumé :

1 consul (Cambacérès); 2 ministres (Carnot et Fouché); 4 conseillers d'État; 15 tribuns; 18 sénateurs; 60 membres du Corps législatif; 11 employés près les grands corps de l'État; 3 employés dans les ministères; 1 archiviste de la République; 2 diplomates; 21 préfets ou sous-préfets; 4 conseillers de préfecture; 5 juges ou substituts du tribunal de cassation; 3 avoués; 23 membres des tribunaux d'appel; 9 membres des tribunaux criminels; 30 membres des tribunaux de 1re instance; 5 juges de paix; 10 membres de l'administration des finances; 2 administrateurs des domaines; 9 membres de l'administration des forêts; 1 administrateur des monnaies; 1 inspecteur général de la poste aux lettres; 4 employés de la loterie nationale; 1 commissaire de police à Paris; 2 généraux de division: 2 généraux de brigade; 4 généraux au traitement de réforme; 1 chef d'escadron; 1 capitaine; 1 capitaine de vaisseau; 1 sous-commissaire de la marine; 1 commissaire des vivres.

Au total, 258 fonctionnaires.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

29 septembre 1894.

Les manœuvres d'automne se sont terminées, comme il est d'usage, par un certain nombre de discours dont l'esprit élevé et le patriotisme seront appréciés de tous; Châteaudun, par son héroïque défense, méritait l'honneur de recevoir la première visite du Chef de l'Etat à l'armée, d'entendre sa parole qui sait inspirer une confiance inébranlable dans les grandes et pacifiques destinées du pays.

L'accueil qui a été partout réservé à M. Casimir-Perier et le respect dont il est entouré, sont des indices trop évidents des sentiments qu'il inspire, pour que l'opinion s'émeuve des articles de la presse radicale-socialiste à propos de l'élection de Nogent-sur-Seine.

Certainement on doit regretter qu'un homme comme M. Robert, ancien député de l'Oise, ancien préfet de l'Isère, qui passe pour avoir plusieurs des qualités de l'orateur jointes à celles de l'homme d'action, ait été battu par M. Bachimont, dont la notoriété était toute locale, et il est assez singulier de voir que M. Casimir-Perier en 1894 comme M. Carnot en 1888, a pour successeur précisément un homme qui n'appartient pas à la même fraction du parti républicain.

Défaite des idées gouvernementales! s'écrient les socialistes. Qu'ils veuillent bien remarquer au contraire que c'est au moins la preuve la plus certaine de l'abstention de toute ingérence gouvernementale dans les élections, car à qui ferait-on croire que si le Président de la République, réélu sans concurrent dans cette circonscription en 1893, avait voulu dire un seul mot, ses électeurs n'eussent pas, au moins par déférence, voté pour le candidat qui lui était agréable?

Cette élection fera discuter les mérites et les inconvénients du suffrage par arrondissement.

Les socialistes prétendent que le pays ne peut se donner à eux sans que le scrutin de liste ait facilité la naissance du grand courant d'opinion qui doit précéder le développement du collectivisme : voilà une raison suffisante au parti républicain pour ne demander aucun changement dans le mode actuel de la consultation nationale.

***

Le Congrès socialiste de Nantes marque une période nouvelle dans la propagande des collectivistes; tandis que M. Allemane se plaint de l'accaparement de la représentation socialiste par des travailleurs de la pensée au détriment des ouvriers manuels, langage qui attristera sans doute l'apôtre Guesde, l'avocat Millerand et le professeur Jaurès, ceux-ci cherchent à édifier une doctrine socialiste spéciale à l'usage des ruraux. Comme il faut en effet le suffrage des campagnes à la doctrine qui entend régner en France et que les socialistes n'ont plus la prétention de faire triompher leurs idées à la suite d'un coup de main, d'une émeute de grande ville, ni leurs convictions, ni leur goût, ni les mesures d'ordre prises par le gouvernement n'étant propres à favoriser l'éclosion de pareils mouvements, il faut bien songer à présenter aux habitants des campagnes un programme électoral qui les séduise. Mais, par l'effet d'une antique routine, autant sans doute que par une affection naturelle pour le sol, les paysans aiment la terre; la terre est leur richesse, sa prospérité leur joie; le désir de la terre, la convoitise d'un champ au soleil, leur seule véritable passion. Dégénérescence! pensent MM. Jaurès, Guesde et Millerand; mais ces dégénérés sont très nombreux et ils sont électeurs, et nous ne pouvons leur parler de collectivisme : le collectivisme est la vérité qui n'est pas bonne à répandre; la petite propriété a besoin de ménagements, et les socialistes seront les défenseurs de la petite propriété.

C'est une nécessité pour les socialistes de créer dans notre société égalitaire, où tous les emplois sont accessibles à chaque citoyen, des catégories distinctes qu'ils s'efforcent d'opposer les unes aux autres; ils ont voulu opposer dans les villes industrielles les capitalistes et les ouvriers, et leur système les a amenés à déclarer que la création de l'épargne, en restreignant l'armée des misérables, est un mode d'asservissement inventé par les capitalistes pour leur propre sécurité; ils vont chercher maintenant à soulever dans les villages des querelles nouvelles. La convoitise du bien d'autrui sera sans doute attisée par eux; fort heureusement les expériences socialistes n'ont pas toujours été durables: Saint-Denis le sait, et la ville de Roubaix s'éloigne singulièrement, paraît-il, des doctrines socialistes que met en œuvre sa municipalité actuelle.

***

A Mâcon, une manifestation importante a eu lieu en faveur du rapprochement commercial de la France et de la Suisse, et les discours de MM. Jules Roche, ancien ministre du commerce, et Numa Droz, ancien président de la Confédération Helvétique, ne sont pas restés inaperçus. La Bourgogne a perdu considérablement à l'établissement du nouveau système douanier, puisque son exportation en Suisse a passé de 250 000 hectolitres de vins fins à 24 000. Cependant les Conseils généraux intéressés n'ont pas encore cherché à s'entendre et à hâter la reprise des relations commerciales, sinon par l'établissement d'un traité, du moins par l'abaissement réciproque de certains droits de douane.

Un régime commercial est essentiellement contingent; son mérite se juge aux résultats qu'il donne. Certainement le Parlement voudra comprendre que les tarifs douaniers sont susceptibles de modifications que l'expérience seule doit imposer.

***

A propos de la prochaine occupation de Madagascar, il est intéressant de noter l'opinion d'un rédacteur du *Tageblatt* de Berlin qui vient d'être reçu par le premier ministre Rainilaiarivony : « Ses soldats, dit-il, n'ont pas de chaussures, leurs vêtements sont en loques, leurs coiffures lamentables; les fusils, absolument inutilisables, sont rongés de rouille et couverts de crasse; les cartouchières sont vides. Ces soldats sont petits, malingres et fluets, mal nourris, scrofuleux, syphilitiques, incapables de résister à aucune expédition européenne. »

La guerre de Corée se poursuit par deux grandes victoires des Japonais, sur terre à Ping-Yang, et sur mer à Ya-Lou. La Corée est entièrement aux mains des Japonais; mais l'Europe les laissera-t-elle bénéficier de leurs victoires? Sans doute l'Angleterre a obtenu de la Chine une rectification avantageuse des frontières de la Birmanie, et la Chine doit compter sur son intervention diplomatique. L'attitude pleine de réserve de la Russie ne permet pas d'apprécier le rôle que cette puissance voudra tenir dans le règlement de cette affaire.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31628. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14 — 4e SÉRIE. — TOME II — 6 OCTOBRE 1894

ROMANCIERS CONTEMPORAINS

M. J.-H. Rosny [1].

Parmi les jeunes romanciers qui, dans ces dernières années, se sont signalés à notre attention, M. J.-H. Rosny n'est pas le plus connu du grand public. Des livres comme *Daniel Valgraive* ou *Vamireh* ne s'adressent qu'à un nombre de lecteurs très restreint. *Daniel Valgraive*, œuvre d'une gravité concise et hautaine, risque d'avoir peu d'attrait pour ceux qui cherchent dans le roman une récréation de leur loisir, pour ceux-là mêmes qui pardonnent quelque « thèse » au romancier, si les scènes dont elle s'illustre leur ménagent tout le long du volume un plaisir de plus vif ragoût; et *Vamireh*, outre que la cosmographie, la zoologie et l'ethnologie y tiennent beaucoup de place, doit sembler, j'en ai peur, un peu trop préhistorique et antédiluvien aux habitués des « Batailles de la vie » ou du « Monde tel qu'il est ».

Tous les romans de M. Rosny ne sont pas, à vrai dire, d'une lecture aussi sévère que *Daniel Valgraive;* et si *Vamireh* manque tout à fait de « modernité », la plupart des autres, *le Termite*, *le Bilatéral*, *Marc Fane*, tirent au contraire leur donnée et leurs personnages de la vie ambiante. Mais le *Termite*, il faut l'avouer, ne se lit pas sans fatigue, et d'ailleurs la maladie dont est si douloureusement travaillé le héros de ce livre pénible — je ne parle même pas de ses coliques néphrétiques, je parle de son « mal littéraire » — est d'une nature trop spéciale pour intéresser le commun des lecteurs. Sans doute, le *Bilatéral* emprunte à maints épisodes qui le diversifient plus d'animation pittoresque et de vie extérieure que M. Rosny n'a coutume d'en mettre dans ses œuvres, mais il renferme encore beaucoup plus de « science » et de « philosophie » que nous n'en demandons d'habitude à un roman, ou, pour mieux dire, que nous n'y en souffrons. Quant au « roman parisien » intitulé *Marc Fane*, rien de commun entre le magnanime télégraphiste qui lui donne son nom et les héros accoutumés de nos romanciers à la mode. Roman parisien, si l'auteur le veut ainsi, mais parisien comme le sont les boulevards extérieurs et la salle Graffard, — roman sociologique, à proprement parler, non pas révolutionnaire, ce qui passerait encore, mais, pis que cela, roman « évolutionniste », dans lequel les « Théories », les « Arguments » et les « Problèmes » doivent médiocrement allécher dès le début celui qui, sur la foi du sous-titre, se serait promis quelque chose, ne disons point de plus *parisien*, mais de plus conforme peut-être au sens où nous prenons vulgairement ce prestigieux adjectif. Il n'y a pas jusqu'à l'histoire toute romanesque des *Corneilles* qui ne soit d'une bien altière sublimité; et, pour que les « âmes amoureuses » trouvent à ce « conte blanc » autant de plaisir que M. Rosny lui-même leur en fait espérer, il faut que l'amour les ait ravies en extase jusqu'à des hauteurs peu communes. Quelque sujet qu'il traite, la nature propre de l'auteur

(1) *Nell Horn*, 1886; *le Bilatéral*, 1887; *l'Immolation*, 1887; *Marc Fane*, 1888; *les Corneilles*, 1888; *la Légende sceptique*, 1889; *le Termite*, 1890; *Daniel Valgraive*, 1891; *Vamireh*, 1892; *l'Impérieuse Bonté*, 1894. — Le prochain roman de M. Rosny, intitulé *l'Indomptée*, aura pour sujet « les tortures de la jeune fille distinguée et pauvre dans la société contemporaine ».

s'y marque toujours d'une façon significative par je ne sais quoi d'étrange et d'ardu.

A quelle école se rattache M. Rosny? Il serait difficile de le cantonner dans aucune; et peut-être doit-on regarder comme un des traits les plus propres à le caractériser tout d'abord cet orgueilleux éclectisme en vertu duquel il prétend se libérer de toute formule.

Si nous ne pouvons le rapporter à telle école particulière, ce n'est pas que, tempérant la formule de l'une par celle de l'autre, il se tienne dans un juste milieu plus ou moins anodin, c'est qu'il accuse tour à tour la formule propre de chacune avec toute l'énergie de son fougueux tempérament. Et, par exemple, il n'y a peut-être chez M. Zola lui-même rien de plus naturaliste que certains épisodes de *Nell Horn*, mais il n'y a sûrement chez aucun sectateur du « Symbole » rien de plus idéaliste que l'inspiration des *Corneilles*. Le même ouvrage de M. Rosny, *Marc Fane*, si l'on veut, est, dans certaines parties, une étude toute documentaire, et, dans certaines autres, une sorte de poème mystique.

On range ordinairement M. Rosny parmi les néo-réalistes, et ses débuts pouvaient bien le présenter au public comme tel. Je parlais tout à l'heure de *Nell Horn*. Si le réalisme a pour marque une exacte imitation de la réalité, nul doute que ce roman, le premier de M. Rosny, ne soit en effet un roman réaliste. Il l'est déjà par sa diffusion. Il l'est encore par la fidélité minutieuse des tableaux qui s'y succèdent. Ce méritoire souci d'exactitude, l'auteur le pousse jusqu'à introduire dans ses dialogues des locutions barbares qu'il faut, pour les entendre, translater de son français en anglais. Voltaire se divertissait en traduisant *How do you do?* par *Comment faites-vous faire?* mais c'est fort sérieusement que M. Rosny traduit *I say!* par *Je dis!* quand un écrivain moins soucieux de la « vérité » aurait mis *Dites donc!* — et *Do you!* par *Faites-vous?* quand un « idéaliste » aurait mis quelque chose comme *Vraiment?* ou bien encore *Ah! oui*.

Si, d'autre part, il faut absolument que le mot de réalisme comporte quelque idée de violence brutale, le même roman nous offre assez de scènes qui ne laissent de ce côté-là rien à désirer; je me contente de rappeler soit l'intérieur des Horn et les propos qu'y échangent le père et la mère de Nell, soit, dans un autre genre, la crudité toute médicale avec laquelle l'auteur nous décrit l'accouchement de son héroïne.

Enfin, si c'est l'esprit d'analyse et d'enquête positive qui, vers le milieu du siècle, déterminant dans tous les genres littéraires une réaction contre les caprices et les extravagances du romantisme, a présidé à l'avènement de l'école naturaliste, — on retrouve l'influence manifeste de cet esprit dans la conception que M. Rosny s'est tout d'abord faite non seulement de l'art mais encore de la vie humaine; et, sans anticiper sur ce que nous aurons à dire de sa philosophie, notons, en passant, que les deux ouvrages dans lesquels il développe ses théories humanitaires, *le Bilatéral* et *Marc Fane*, ont pour idée essentielle d'opposer une sociologie fondée sur la science à ce qu'on peut appeler le romantisme politique et social, et que celui dans lequel il nous fait connaître ses vues personnelles sur le Bien, *Daniel Valgraive*, ne vise à rien de moins que l'instauration d'une morale toute scientifique.

Cependant M. Rosny n'est point un réaliste, et, pour en faire un « néo-réaliste », il faut, sur bien des points, entendre ce réalisme nouveau comme une contre-partie de l'ancien. L'auteur de *Nell Horn* ne faisait que de débuter lorsqu'il s'associa à la Déclaration des Cinq. S'il n'en prit pas l'initiative, on sait que c'est lui-même qui rédigea le fameux manifeste. Et, depuis lors, il n'a pas cessé, chaque fois que s'en présentait l'occasion, de protester, je ne dis pas contre la tendance initiale et vraiment caractéristique du naturalisme, mais contre les formules étroites auxquelles l'assujettissait son théoricien attitré. Relisez, en particulier, le *Termite;* vous verrez Noël Servaise consigner avec un acharnement maniaque les « menues anecdotes » et les « petites gesticulations d'êtres », appliquer jalousement son esprit à la fixation de détails minuscules, à je ne sais quel infime et vain cataloguement, dont il exclut de parti pris toute idée, toute émotion, sous prétexte que la « vie » se suffit à elle-même; vous le verrez enfin se torturer et s'épuiser misérablement dans la besogne de manœuvre à laquelle sa stérilisante esthétique condamne ce galérien de la microscopie littéraire.

Ne croyons pourtant pas que l'auteur du *Termite* rompe avec le naturalisme, du moins avec ce que le naturalisme a par soi de sain, de robuste et d'intègre. Seulement, outre qu'il tient, sur bien des points, à marquer sa dissidence, les « acquêts du naturalisme », comme il dit, lui paraissent faire désormais partie intégrante du domaine littéraire; ils sont devenus un fonds commun, sur lequel doit trancher l'originalité personnelle de chaque écrivain.

Autant le mécanisme insignifiant et vide de Noël Servaise répugne à l'idée que M. Rosny se fait de l'art, comme étant, non pas la notation sèche et froide de la réalité, mais une image vivante que modifient dans le cerveau de l'artiste sa vision propre de chaque objet et sa conception générale du monde et de la vie, autant lui déplaît la tendance du naturalisme à exclure le Bien et le Beau, à n'admettre comme réel que ce que la réalité nous offre de laid et de bas, ou, tout au moins, de mesquin et de terre à terre. Certes, il est bien loin de cacher le « mal »; et,

sans revenir sur *Nell Horn*, ne semble-t-il pas, dans la *Sorcière*, dans l'*Aîné*, dans l'*Immolation*, se complaire à rendre tout ce qu'une âme rudimentaire peut contenir de ténébreux, de féroce et de bestial? Les personnages mêmes auxquels il confie l'expression de ses plus chères idées, M. Rosny se garde de les embellir fadement; si, par exemple, Daniel Valgraive finit par s'élever jusqu'au Sacrifice, ce n'est qu' « à travers les jalousies, les haines, les bassesses, les défaillances, les duplicités, les doutes, toute la vase des plus transcendantes natures ». Trop soucieux de la vraisemblance, ou plutôt de la réalité, pour faire des « âmes d'une pièce, comme les silhouettes des vieux stoïques », il n'en réprouve pas moins avec une indignation généreuse ce que lui-même appelle « l'abolition du noble, du désintéressé, du beau, dans l'évolution des êtres évoqués »; et, contre le naturalisme sectaire qui, « attachant une sorte de honte au moindre optimisme social ou humain », ne trouve rien de plus *artiste* que d' « hyperboliser les tares » et d' « explorer les boyaux de la basse vie », il maintient dans l'Art non seulement la notion de la Beauté, mais celle de la Vertu, choisissant de préférence le Bien pour élément du Beau. M. Rosny est optimiste, comme le sont aussi ceux de ses héros, Valgraive, Marc Fane, Luc, Vamireh, auxquels il a prêté quelque chose de soi, ne fût-ce que l'enthousiasme natif de son âme et la ferveur de sa foi dans le perfectionnement de l'Individu, dans le progrès de l'Espèce.

Tirons-nous M. Rosny de l'école naturaliste pour le ranger parmi les psychologistes? Non, certes. « Les psychologues, déclare-t-il, sont tout aussi incomplets que leurs rivaux; leur conception de l'âme est également étroite. » En admettant que le nom de psychologue lui convienne par ce qu'il laisse entendre de contraire au matérialisme épais et grossier qui est le fond d'un certain naturalisme, il ne lui convient plus du tout dans sa signification d'école. *Daniel Valgraive* peut bien s'intituler roman psychologique, car l'intérêt de cette histoire si simple et si nue qui se passe de toute intrigue, de toute péripétie, de tout incident extérieur à la conscience du héros, réside exclusivement dans la lutte d'une âme supérieure et miséricordieuse contre les fatalités du Mal. Mais quelle différence avec la psychologie des « beylistes »! Noël Servaise, dans le *Termite*, n'est pas tendre envers ceux qu'il appelle les « brouillardeux » et les « philosophards », les « Spencer de *five o'clock* » et les « Stendhal pour youtresses ». Il faut pardonner quelque chose soit à ses rancunes littéraires soit à ses coliques néphrétiques, et ne pas faire M. Rosny responsable d'aussi malsonnantes épithètes. Mais, plus d'une fois, M. Rosny lui-même a dit pour son propre compte ce qu'il pensait des psychologues, et, après tout, il n'en pense pas très différemment. La psychologie de M. Rosny a quelque chose de largement humain. Elle porte sur des personnages que n'ont pas trop altérés les conventions et les raffinements de la vie artificielle; et surtout, peu curieuse des imperceptibles nuances qui déterminent l'individu, elle vise à l'Espèce. Contentons-nous pour le moment de rappeler la série des *Contes de race* que l'auteur a inaugurée ici même.

Et c'est en ce sens que M. Rosny se rattache surtout au Symbolisme. Il s'y rattache non seulement par sa secrète inclination vers l'énigmatique, ses allures d'hiérophante et l'obscurité somptueuse dont il lui plaît souvent de s'envelopper, mais encore par le besoin instinctif qu'il éprouve de ramener le particulier au général, je veux dire les individus au type et les cas spéciaux à la thèse. Si le Symbolisme a une signification, elle ne peut être que celle-là, — et il nous suffira que quelques symbolistes l'entendent ainsi, car, pour ce qui est des autres, nous ne saurons jamais comment ils l'entendent.

L'idée qui semble dominer l'esthétique de M. Rosny, c'est que l'art digne de ce nom exige « une compréhension plus profonde et plus juste de l'univers tout entier, acquise par la science et la philosophie des temps modernes. » Quand il déclare que la Littérature « va tendre à une absorption de philosophie et de science en tant qu'éléments de beauté », cette littérature de l'avenir est sans aucun doute celle qu'il a la prétention de fonder. Et une telle formule, quelque vague qu'elle puisse paraître, annonce du moins ce qu'il doit y avoir de « scientifique » dans sa théorie de l'Art.

« Il est impossible, déclare-t-il, de penser hautement et pleinement si l'on renie la Science. » On ne reprochera certes pas à M. Rosny de la renier. Ce qu'on lui reprocherait plutôt, c'est de la professer avec quelque intempérance. En citerai-je quelques exemples? De la psychologie, tout d'abord. Sous prétexte que, dans certains états d'âme, les idées s'associent d'une façon incohérente, ce lui est un procédé coutumier d'enfiler à la suite une demi-douzaine d'images plus ou moins baroques et qui d'ailleurs n'ont entre elles aucun rapport apparent. En faisant une promenade nocturne, Honoré (dans *Marc Fane*) lit au haut d'une porte les mots que voici: *Institution Masure, Baccalauréat, Volontariat.* Désirez-vous savoir quelle répercussion ces mots ont sur son cerveau? Je transcris telles quelles les images que note M. Rosny : *Steppes — vétérinaires — chourineur — Mme de Genlis — réfectoire — travail des enfants dans les mines* (celles-ci, nous dit-on, qui pouvaient se coordonner aux faits); mais les suivantes « qui semblaient indépendantes de l'ambiance » : *un coléoptère sur une feuille, un parfum de foin, etc.* L'*et*

cætera étant de l'auteur, il faut, après tout, rendre hommage à sa discrétion, car enfin rien ne l'empêchait de continuer longtemps encore cet innocent jeu de psychologie; et, du moment où il s'agit d'impressions qui n'ont aucun rapport avec l' « ambiance », son *et cætera* était évidemment très gros.

Dans les romans de M. Rosny, il y a tout un déballage encyclopédique. Ses préférences, sans exclure aucune branche du savoir humain, vont surtout à l'astronomie. Il fait une extraordinaire consommation d'étoiles; dès que nous ne sommes pas en plein midi, c'est un véritable fourmillement. Savez-vous comment ses héros conquièrent le cœur des femmes? En leur débitant un petit cours de cosmographie. Voyez plutôt Juste, quand il reconduit Nelly chez elle. Voyez encore le Bilatéral, quand il rencontre Ève sur la Butte-Montmartre. Sur la Butte-Montmartre? On ne saurait imaginer emplacement plus propice à une leçon de ce genre; et, le ciel, Hélier lui-même en fait insidieusement la remarque, étant, ce soir-là, d'une pureté exceptionnelle, il n'a garde de laisser échapper si belle occasion. « D'abord, à larges traits, subdivisant la contrée diaphane, il dit les astérismes », etc. « Puis, esquissant la petite Ourse, il montra la pointe délicate de l'Axe, » etc. Cela continue deux grandes pages durant, et la jeune fille, nous est-il dit, se grise d'écouter, et, dans sa jeune chair, « c'est une iconogénie toute neuve ». Et, comme le Bilatéral « aime extrêmement Arcturus, » il dit à Ève sa prédilection amoureuse, petite confidence qui « fut entre eux un lien, qui fut le premier don intime de l'homme à la femme ». Puis, vers la fin du roman, quand le Bilatéral vient d'avouer à Ève son amour et qu'Ève se serre contre lui, palpitante d'un émoi délicieux, devinez-vous ce que la vierge murmure à l'oreille de son amant? Un mot, pas davantage: « Arcturus ! »

La « Science » se mêle à tout dans les romans de M. Rosny. Que la fête des beaux jours revenus fasse rêver d'amour les jeunes filles, il vous expliquera très congrûment ce phénomène par la Palingénésie universelle qui a renouvelé leurs globules. Ses tableaux sont hérissés de physique, de chimie, d'histoire naturelle. Voulez-vous un effet de neige? C'est « la galvanoplastie patiente des plumules, qui, sur le deuil des végétations, crée le filigrane dichrome, tous les filandres, les fourches capillaires, les pointes gladiolées, » etc. Mais préférez-vous un effet de printemps ? C'est le tissage atomique des plantes, c'est, aux branches des arbres, le cambium rafraîchi, ce sont les pétales du ficaire nués par le délicat pinceau lumino-calorique... Aucun motif plus fréquent chez lui que les couchers de soleil. On les y compte par dizaines, et, s'il en est de très beaux et d'un grand effet, la plupart exigent, pour les comprendre, des connaissances qui peuvent bien faire défaut au plus galant homme. Trop de schiste, et de baryum, et de néphrélite, ou même d'iode, et de sardoine, et de jade, et d'améthyste, etc. Je veux bien que la règle soit fausse d'employer toujours, comme disait l'olympien Buffon, les termes les plus généraux. Mais l'abus que fait M. Rosny des termes particuliers me réconcilierait presque avec cette règle d'honnêtes gens. Pour apprécier telle de ses descriptions, il ne faudrait être rien de moins que M. Homais. Ne l'entendez pas du mauvais côté ; M. Homais était pharmacien.

Si M. Rosny ne devait pas autre chose à la Science, elle ne lui aurait pas rendu grand service. Mais son éducation scientifique, cette éducation qu'il oppose volontiers à l'éducation classique traditionnelle, n'explique pas seulement chez lui certaine candeur de pédantisme, elle rend aussi compte de sa philosophie. Empruntant à la Science tout un bagage technique dont l'Art peut, je crois, se passer, les œuvres de M. Rosny lui empruntent encore un sens très ferme et non moins élevé des problèmes sociaux et moraux qui s'imposent à son attention. Car M. Rosny ne sépare point l'art de la vie humaine. Il n'est pas de ces écrivains qui se complaisent dans un dilettantisme élégant et stérile. Il n'est pas, non plus, de ceux chez lesquels l'incrédulité de l'esprit, en lutte avec la tendresse du cœur et ses aspirations idéales, aboutit à je ne sais quelle piété vague et sans consistance, qui s'exhale en dolentes homélies et s'épuise en velléités stériles. Homme de foi, il méprise les faciles scepticismes et les ironies dissolvantes ; il éprouve une pitié quelque peu dédaigneuse pour les âmes pusillanimes qui n'ont ni la force de croire ni le courage de nier. S'il y a chez lui tout un côté de visionnaire, son mysticisme même est une sorte d'ivresse scientifique. Satisfaisant sa raison par l'exactitude des méthodes qu'elle applique et par la sûreté des résultats qu'elle obtient, la science satisfait son imagination en lui découvrant de magnifiques perspectives sur cet Inconnu dont elle surprend un à un les plus redoutables secrets.

M. Rosny voit surtout dans la Science une éducatrice et une bienfaitrice de l'homme, qui doit tirer d'elle la discipline de la vie sociale et la règle de la vie morale. Science et Humanité, les deux mots s'expliquant et se complétant l'un par l'autre, voilà le fond même de son œuvre, et c'est à ce point de vue qu'il faut en rechercher le sens et en apprécier la valeur.

Parmi les romans de M. Rosny, deux des plus considérables, *le Bilatéral* et *Marc Fane*, sont des romans scientifiques à la fois et humanitaires. *Nell Horn* même, quoiqu'il s'y soit avant tout préoccupé de l'exactitude pittoresque dans la description des

mœurs, et, comme lui-même le dit, dans « la figuration d'existences réelles », n'en laisse pas moins paraître autre chose que la curiosité purement artistique ou que la manie documentaire; un sentiment de tendresse et de pitié anime le livre d'un bout à l'autre, une sympathie humaine qui jure avec la sèche impassibilité dont il fallait bien, sous peine de contradiction, que le naturalisme se fît une vertu. Mais, avec le *Bilatéral* et *Marc Fane*, M. Rosny aborde le roman social, ou, pour mieux dire, le roman socialiste. Et l'idée fondamentale de ces deux ouvrages est celle qui domine toute la science moderne. A l'esprit de secte M. Rosny oppose l'esprit scientifique, ce qui veut dire l'évolution à la révolution. « Rien de durable, dit et répète Hélier, ne s'élabore sans l'aide du grand collaborateur, le Temps... De la hache acheuléenne à la hache du Solutré, cent mille ans peut-être ! » Et cela, sans doute, n'est pas très neuf; et peut-être même le Bilatéral aurait tort de raisonner là-dessus avec tant de complaisance, avec une telle conviction de sa supériorité, s'il n'avait affaire à d'aussi pauvres cerveaux que ceux des révolutionnaires et des anarchistes parmi lesquels l'auteur a dû le placer. Ce que je remarque ici, c'est qu'il y a quelque chose de significatif à choisir pour héros d'un roman, non pas, par exemple, cet illuminé de Lesclide, avec ses indignations vengeresses et ses sombres enthousiasmes de justicier mystique, mais plutôt un ratiocinateur placide et résigné qui prêche la patience.

On pourrait croire au premier abord que *Marc Fane* contredit le *Bilatéral*. Dans le fond, l'idée dominante est pourtant bien la même. Si M. Rosny a porté sur Marc l'intérêt romanesque et dramatique, Honoré symbolise la philosophie du livre. Marc, c'est l'expansion héroïque, l'emphase juvénile, la généreuse impatience qui se brisera contre les obstacles, et Honoré, c'est la sagesse supérieure d'une raison plus mûre qui modère les élans du cœur et discipline les ardeurs de la volonté. L'un représente l'imagination et le sentiment, le côté lyrique, romantique et mystique de M. Rosny; l'autre représente, au contraire, cet esprit d'observation prudente et de sagace analyse que M. Rosny doit à son éducation scientifique. Marc exècre sans doute les idées révolutionnaires, et, « négateur des coups de miracle, il nie le saut pour une masse humaine aussi bien que pour la nature »; mais, trop jeune encore, il s'exagère « les vélocités possibles de certaines progressions sociales et les influences prodigieuses de quelque programme ou de quelque homme-messie »; et, s'il échoue dans son entreprise, cette leçon brutale lui enseignera, comme le dit Honoré, « la perspective, la proportion du projet à l'œuvre, la lenteur des avances humaines d'ordre social en comparaison des flux et reflux puérils de la politique ». Le Bilatéral avait peut-être la résignation trop facile. Quoiqu'on nous le montre soucieux, lui aussi, « de la possibilité de sauver les hommes, de faire entrer en eux des beautés, des vérités, des forces nouvelles, de les orner de plus de grâce, de plus de douceur », il n'est, après tout, qu'un spéculatif, dont toute la vertu consiste à attendre. Honoré même, plus théoricien qu'homme d'action, se compare à « un accumulateur de force, mais à un accumulateur incapable de se résolver en courants ». Or, M. Rosny ne veut pas que l'idée du transformisme, qui fait le fond de leur philosophie comme de la sienne propre, puisse devenir une excuse aux lâches indolences. Et voilà sans doute pourquoi, après le *Bilatéral*, il a fait *Marc Fane;* car, si Marc échoue une première fois parce qu'il n'a pas assez mesuré ses forces, cet échec l'assagit, mais ne le décourage pas; et le livre se termine sur un appel à l'action pour l'avancement de l'Humanité.

Le souci du bonheur matériel, dont il voudrait assurer leur part équitable aux classes les plus déshéritées, ne fait point perdre de vue à Marc Fane l'amélioration morale de la société humaine; mais c'est dans un autre ouvrage, *Daniel Valgraive*, que M. Rosny traite directement la question. Peu importe que cette question se pose au sujet d'un cas tout particulier, car Daniel se décide en vertu d'un principe applicable à tous les cas; et peu importe qu'il ne s'agisse que d'un individu, car une seule conscience d'homme renferme en elle-même toutes les données du problème moral. Le héros du livre est un type d'universelle humanité, un exemple proposé à tous les hommes, et, d'autre part, la morale à laquelle il obéit, est, comme lui-même le déclare, une morale d'Espèce.

Pas d'autre sujet à ce roman que les débats d'une conscience qui finit par vaincre les suggestions de l'égoïsme, et dans laquelle grandit, de lutte en lutte, « parmi les épines, les eaux croupissantes, les boues de l'être », cette « tigelle du Sacrifice » aux racines amères, au fruit si doux. Le Sacrifice? M. Rosny s'excuse d'employer un mot qui rend mal sa pensée. L'idée de *Daniel Valgraive*, c'est justement que le jeune homme, fiançant, avant de mourir, Clotilde, sa femme, à Hugues, son ami, — *ne se sacrifie pas*. Le Bien au service duquel se met M. Rosny, n'est pas ce Bien humble qui ravale la nature humaine, qui réprouve la Science, qui encourage le Mal en lui cédant. Il n'est pas l'immolation de soi-même, mais, avant tout, un moyen de se développer plus largement, de poursuivre sa propre destinée en travaillant au bonheur des autres. Daniel Valgraive ne s'immole pas. Il épure son Moi, il l'ennoblit, il le purge de toute bassesse. Il ne le sacrifie pas; il en sacrifie les mauvais éléments aux bons, il sacrifie l'égoïsme ignominieux

et sordide à un égoïsme supérieur. Il répudie de toutes ses forces un lâche effacement, et, ne voyant dans l'abnégation qu'« enfantillage mystique », il fait le bien pour laisser dans la mémoire de ceux qu'il aime un souvenir plus durable et plus doux, il le fait par respect de lui-même et par orgueil, il le fait pour pouvoir, sur le lit de mort, se rendre le témoignage qu'il n'a pas souillé son être.

Ce roman est une tentative de morale toute positive, en réaction contre la morale d'humilité que prêche l' « évangélisme » slave ou notre néo-christianisme. « Nous cherchons, dit l'auteur, à rebâtir un idéal puisé dans une plus complexe notion de la vie et de l'évolution. » Mais, si M. Rosny veut « rationaliser » la morale, il se distingue par là même de ceux que leurs vagues lectures évolutionnistes mènent à la nier, à cyniquement abolir toute règle qui les gêne. Et ce n'est pas seulement son esprit, c'est aussi son cœur qui proteste contre leurs sophismes.

L'*Impérieuse Bonté*, que M. Rosny a tout récemment fait paraître, s'inspire des mêmes idées. Cet amour du prochain que *Daniel Valgraive* resserrait en une stricte monographie, l'*Impérieuse Bonté* le considère non plus dans un seul type, mais dans une douzaine de personnages qui, très divers de situation sociale, de croyances, de caractère, lui impriment chacun sa marque propre, ne se ressemblant entre eux que parce qu'ils y puisent les uns comme les autres le principe de leur expansion personnelle. M. Rosny veut montrer que les êtres supérieurs ont une manière supérieure de faire le bien, que la Bonté, loin d'exiger de nous aucun renoncement, doit être, au contraire, un champ ouvert à l'exercice de toutes nos facultés et au déploiement de toutes nos ressources cérébrales ; il veut réhabiliter l'Égoïsme, dans ce qu'il a de fier et de grand, en l'appliquant à l'Altruisme même, et, plus particulièrement, concilier l'Intellectualisme avec la Charité.

Au positivisme de la Science, M. Rosny, j'ai déjà eu l'occasion de l'indiquer, mêle la ferveur d'une âme généreuse et croyante. Dans *Marc Fane*, dans les *Corneilles*, dans la *Légende sceptique*, dans *Daniel Valgraive*, dans *Vamireh*, le Moi imaginatif et sentimental du poète déborde d'enthousiasme. Mais jamais il ne s'épanche en plus chaleureuses effusions que pour exalter et magnifier l'Humanité. Là, son lyrisme est en plein accord avec sa philosophie. Si sa philosophie aboutit scientifiquement à une morale d'Espèce, son lyrisme va de lui-même à la glorification de la Race Humaine. Voyez déjà le Bilatéral triompher et s'attendrir quand il décrit à grands traits l'immense cycle des premiers hommes. Et, dans les *Xipéhuz*, avec quel sentiment de piété M. Rosny raconte la terrifique lutte de l'Homme contre les Formes! N'a-t-il fait, en écrivant cette étrange histoire, que céder à son penchant inné vers le fantastique? Devons-nous y voir je ne sais quel conte de nourrice, encore plus enfantin qu'effrayant? Ou bien les *Xipéhuz* ne s'inspirent-ils pas justement de cette religion humaine qui, anticipant sur les âges, dans le *Bilatéral* et *Marc Fane*, pour augurer et prophétiser, pour célébrer par avance des « futuritions » idéales, se retourne, ici, vers les profondeurs mystérieuses du passé pour rendre à nos plus lointains ancêtres un hommage de respect, d'amour et de filiale reconnaissance?

La même religion est l'âme de *Vamireh*. Ce livre tient beaucoup plus de l'épopée que du roman. Épopée de la nature, épopée des espèces animales, mais surtout épopée de l'Homme. M. Rosny peint en son héros l'initiateur de toute culture, le sauvage hardi, sagace et fier, non moins délicat et tendre que vaillant, auquel remonte notre civilisation. Vamireh symbolise la haute Humanité préhistorique, une Humanité mâle et forte, industrieuse et active, éprise de justice, vraiment humaine par la noblesse et par la bonté du cœur.

Aucun sujet, mieux que celui-là, ne pouvait s'accorder avec le talent puissant et fastueux de M. Rosny, avec le tour visionnaire de son imagination, avec ce que son âme a naturellement de grave à la fois et d'emphatique. De même que ce positiviste est doublé d'un mystagogue, il y a dans cet observateur précis, dans ce patient descripteur, un poète fougueux et intempérant qui donne carrière à sa grandiloquence en amplifiant sans mesure les plus minces objets.

Écoutez ce que voit Juste en se tournant vers le feu qui brûle dans la cheminée de sa chambre :

« Un cratère ovoïde lançait des perlettes jaunes. A la base d'un gros bloc noir, aux coulées de bitume, un Phlégéton de pourpre écoulait sinueusement ses ondes, se glissait entre une chaîne de charbons ; un val d'incandescente flore, vagues ragots, buissons rampant aux talus, fougères hiérophylliques, s'ouvrait d'un air de mystère d'abord, puis s'élargissait, et un lac de laiton clair, de jolies îles violâtres, une ébauche de flamant aux ailes resplendissantes, se profilaient au fond, peu à peu se déformaient aux rudes caresses de l'oxygène. »

Lisez maintenant ces lignes :

« C'était le prélude du crépuscule : l'étang grelottait sous les nuages en demi-teintes infinies, disait le doux occident, la variété, la timidité, le chuchotement. L'élégance d'arbres en mal d'avril, leurs ombres diffuses dans la lumière diffuse, le léger cri d'amour de bêtes invisibles, tout satura Daniel d'une fraîcheur et d'une bonté que parfumait la terre rajeunie. »

Dans quel site auguste et solennel vous croyez-vous transportés ? Or, c'est un coin du parc Monceau.

Citerai-je Honoré, examinant « la giration des globules dans sa tasse de café, leur ramassement en nébuleuses et les accélérations de vitesse des aérolithes accourant vers les centres ? » — « C'est des mondes ! s'écrie-t-il, des mondes ! »... Dans le bureau de son télégraphe, Marc Fane, debout près d'une fenêtre ouverte, se met à regarder la perspective courte, bornée par des façades. « Invisible, un tuyau se déversait, ruisselait ; et le joli bruit créa dans Marc l'illusion du Rio Gila coulant à travers le pays des Apaches, sous les dômes de lianes, dans le calme divin du soir. » Un seul mot encore. Savez-vous quel nom M. Rosny donne aux menus objets qu'une femme peut avoir sur sa table de travail ? M. Rosny appelle cela un « petit cosmos intime ».

Pour que son talent soit à l'aise et se déploie en toute liberté, il lui faut de grandioses sujets avec lesquels s'harmonisent l'ampleur des gestes, la solennité du ton, la magnificence du verbe ; il lui faut, ou des multitudes houleuses, comme dans le *Bilatéral*, ou, mieux encore, de lyriques perspectives sur le progrès de la civilisation humaine, comme dans *Marc Fane*, ou les ferveurs et les extases de l'amour, comme dans les *Corneilles*, ou enfin l'idéalisation symbolique appliquée, comme dans *Daniel Valgraive*, à un cas de conscience qui résume tout le problème de la morale, comme dans *Vamireh*, à un héros mythique qui personnifie en lui la vénérable légende de la Race Humaine inaugurant déjà, tout au fond des âges, sa mission pénible et glorieuse.

Les deux traits essentiels qui nous ont servi à caractériser M. Rosny, nous les retrouvons dans son style. Et, ici, ils se traduisent, l'un, ainsi que je l'indiquais plus haut, par l'intrusion dans la littérature des termes spéciaux à chaque science, l'autre, ainsi qu'on en a déjà vu quelques exemples, par une exubérance dithyrambique qui ruisselle de superbes épithètes, de périphrases luxueuses, de retentissantes métaphores.

Ne contestons pas que M. Rosny ne doive parfois à l'étrangeté même de sa langue quelques effets vigoureux et surprenants. Mais aussi que de purs enfantillages ! et, la plupart du temps, outre l'obscurité, quelle criarde dissonance ! Je comprends fort bien qu'on essaie d'acclimater dans la langue littéraire certains vocables techniques, qu'on en transporte l'usage au monde moral. Mais sous deux conditions nécessaires : il faut d'abord que ces vocables soient employés à propos, et ensuite qu'ils ne risquent pas trop d'être incompris. Le mot d'*idiosyncrasie* vous plaît-il, quand on l'applique à trois gentils petits enfants, comme dans le *Bilatéral :* « Perpétuellement les trois petites silhouettes, leurs idiosyncrasies adorables, lui tracassaient la cervelle... » — ou, comme dans les *Corneilles*, à une jeune fille dont l'on veut nous faire admirer la grâce : « Tout annonçait que Madeleine Vacreuse serait aussi belle que sa mère ; elle en avait le visage aux contours d'Ionie, certaines idiosyncrasies charmantes... » L'*Immolation* nous montre Séraphine, cette fruste et sauvage paysanne, cherchant vaguement du regard, dans le désespoir qui l'écrase, « une entéléchie consolatrice ». Voilà, je crois, des termes qui ne satisfont pas à la première condition ; mais, si je ne suis pas très sûr qu'ils satisfassent à la seconde elle-même, combien n'y en a-t-il pas chez M. Rosny au sujet desquels je n'ai aucun doute ! Pour comprendre *dyspotme* et *oligochronien*, il suffirait de savoir un peu de grec ; mais pour s'expliquer *électrolyse*, par exemple, et *osmose*, tout le grec du monde n'y ferait encore rien, si l'on n'était pas au moins bachelier de « l'enseignement moderne ». Enfin, j'oserai demander quel peut être l'avantage de remplacer, je ne dis pas seulement *transparent* par *translucide*, mais *jaunâtre* par *chromeux*, *différent* par *différentiel*, *distraire* par *dépolariser*, etc.

L'affectation des termes techniques s'allie chez M. Rosny à je ne sais quelle prédilection pour les termes « nobles ». Il emploie volontiers *voie* au lieu de *route*, *rameau* au lieu de *branche*, *char* au lieu de *voiture*, et probablement de *fiacre*, *acquérir* au lieu d'*acheter* (il est vrai qu'on parle d'un vin de choix), *poudre* au lieu de *poussière*, *onde* au lieu d'*eau*, *nue* au lieu de *nuage*, etc. Ces mots, il n'est pas question sans doute de les proscrire, mais je trouve qu'ils jurent quelque peu avec les vocables techniques qui les précèdent ou les suivent. Des éléments aussi hétérogènes ne sauraient se fondre. Cela fait un style qui peut bien avoir mainte autre qualité, mais qui n'a pas l'harmonie.

Sans énumérer tous les procédés habituels de l'auteur, il y en a pourtant un que j'indique, d'abord parce qu'il est peut-être le plus fréquent, et ensuite parce qu'il se rapporte à la même tendance vers la noblesse. Au lieu de donner un substantif comme complément à un autre, M. Rosny le remplace par un adjectif. Et cela prête vraiment au style plus de dignité. Je consens fort bien, quant à moi, que, dans un roman tel que *Vamireh*, l'on dise *les profondeurs sylvestres*, *les rayons orientaux*, *les archipels stellaires*, et, peut-être, *le fouillis branchial*. Mais je ne saurais admettre un pareil tour lorsque la situation ou l'idée n'est pas en accord avec la gravité dont il donne l'impression ; et si le *repas soiral* me semble déjà bien hasardé, même quand on veut insister sur ce qu'une telle cérémonie a de religieux, je ne puis m'empêcher de sourire en lisant qu' « Hélier sent la dureté du vent à travers sa redingote estivale ». Il y a là manque de tact. Et je sais encore mieux. Toujours dans le *Bilatéral*. La promenade

que fait Ève, le soir, avec Laramée, s'appelle une « ballade soirale ». Des disconvenances analogues ne sont pas rares chez M. Rosny. D'ailleurs elles ne se traduisent pas seulement par ce mode de construction insolite. J'ai noté quelque part « l'éveil troublé d'un canard s'épanchant dans la nocturnité cristalline ».

C'est encore par l'évolutionnisme que M. Rosny essaie de justifier ses innovations dans le vocabulaire et dans la syntaxe. « Aucune production passée, écrit-il, ne peut être un obstacle à la production future; aucun sujet, aucune méthode, aucune langue, ne résisteront à l'épreuve du temps... et la seule bienveillance rétrospective de nos arrière-neveux les empêchera de hausser les épaules à nos fabulations misérables, nos méthodes rudimentaires, notre style piteux. » Que, dans quelques myriades de siècles, il reste peu de chose de M. Rosny, je ne voudrais pas jurer le contraire; en tout cas, voilà plus de trois mille ans qu'Homère a fait l'*Iliade*, et, depuis trois mille ans, Homère, etc. Il y a certaines lois générales de l'esprit humain sur lesquelles l'évolution, au moins dans sa période historique, ne paraît pas avoir eu de prise; un poème admiré trois mille ans avant nous ne nous fait pas, trois mille ans après, « hausser les épaules ». Je n'ignore point d'ailleurs que trente siècles, au point de vue supérieur où se place M. Rosny, sont fort peu de chose; mais si M. Rosny prétend que, dans trois ou quatre cent mille ans, l'esthétique sera profondément transformée, je lui répondrai que je n'en sais absolument rien et que qui vivra verra.

Quant à la langue, il est certain qu'elle se modifie sans cesse. Seulement, lorsque Myron (dans le *Termite*) déclare qu'à de nouveaux ordres de sensations correspondent des torsions nouvelles de la forme, et que le langage, qui exprime en somme des vies d'époque, qui est une sécrétion d'êtres organisés, se complique avec la complication même de ceux qui s'en servent pour transporter leur être au dehors, — je me contenterai, pour ne pas m'engager dans une longue dissertation, de dire, non avec Servaise : « Est-il assez prétentieux ! » car la question n'est pas là, mais, avec Fombreuse : « Il faut une limite. » Imiter la langue du XVIIe siècle, comme certains le veulent, me semble assez vain ; mais anticiper celle du XXe siècle me paraît fort hasardeux, et j'estime que nous devons nous borner à parler le moins mal possible le jargon de notre temps. M. Rosny, qui a une foi robuste dans l'évolution universelle, peut être sûr que l'évolution de la langue se fera sans lui; il ne peut l'être, d'autre part, qu'elle se fera dans le sens où lui-même la pousse un peu bien hâtivement. Qu'il prenne patience. Je lui propose en exemple un de ses héros, le Bilatéral. « De la hache acheuléenne à la hache du Solutré, cent mille ans peut-être ! » Et, notons-le, dans le domaine de la littérature et de l'art, il n'est jamais certain que la hache du Solutré soit supérieure à la hache acheuléenne.

En dépit de ses exagérations, de ses brusqueries, de ses bigarrures, M. Rosny — et je tiens à finir par là — est un écrivain de haute valeur. Il a le relief de l'expression, la gravité, l'éclat, une vigueur à laquelle s'allie parfois je ne sais quelle grâce saine et robuste, une magnificence qui ne l'empêche pas toujours d'être simple, une amplitude naturelle qui ne l'empêche pas toujours d'être sobre.

GEORGES PELLISSIER.

LE GRAND COMMANDEMENT

et les grandes manœuvres.

I. — OBJET DES GRANDES MANŒUVRES

On se figure volontiers que les grandes manœuvres sont faites pour apprendre aux soldats à vivre pendant quelque temps comme ils le feraient en campagne. On y voit pour eux de nombreuses occasions de cantonner, de marcher, de se garder, de combattre, de faire leur cuisine en plein air, de bivouaquer, etc., et l'on en conclut qu'ils y acquièrent un entraînement qu'ils ne pourraient gagner ailleurs et qui doit augmenter considérablement leur valeur militaire. C'est une grande erreur; le soldat apprend toutes ces choses d'une façon bien plus complète et plus profitable dans sa garnison. Exempt de la fatigue assez grande qui lui est imposée par les marches journalières, souvent fort longues, pendant les manœuvres, conduit par des officiers que ne distraient en rien les préoccupations de toute sorte inhérentes à la vie que l'on mène aux manœuvres — telles que le souci d'installer sa troupe le plus confortablement possible, d'assurer son alimentation, de conformer son programme d'instruction à des données générales dans lesquelles il est obligé de se renfermer — le soldat, dans des exercices de quelques heures à peine et souvent répétés, en apprend bien plus que dans une série de vingt jours de manœuvres. Il en est de même des réservistes auxquels on remettrait en mémoire leurs principaux devoirs militaires en campagne, bien plus aisément et bien plus utilement dans les environs de la garnison que sur le théâtre des manœuvres où le bénéfice de l'instruction, qui doit être presque individuelle pour être profitable, disparaît en quelque sorte dans l'exécution d'un vaste programme.

A peu près pour les mêmes raisons, les grandes manœuvres n'ont guère pour objet l'instruction des officiers de troupes, car ces officiers ont au cours de l'année mainte et mainte occasion d'exercer leur commandement dans toutes les conditions exigées par la guerre avec leur troupe mise au complet de campagne par l'adjonction des hommes, chevaux et voitures des unités voisines. C'est ainsi, par exemple, que chaque capitaine d'infanterie qui, en temps de paix, n'a guère plus de 85 à 90 hommes dans sa compagnie, manœuvre, quand son tour l'y appelle, avec une compagnie de 250 hommes qui est l'effectif de guerre, parce que sa troupe a été portée à ce nombre par le versement dans ses cadres de 170 ou 175 hommes pris dans les autres compagnies de son bataillon... De même chaque chef de bataillon manœuvre à son tour avec un bataillon qui de 350 à 400 hommes est porté à mille par le prélèvement sur les autres bataillons du complément nécessaire. Il en est ainsi pour les exercices de campagne des batteries d'artillerie et des escadrons de cavalerie. L'instruction des officiers de troupes peut donc être menée très méthodiquement et très rationnellement, sans qu'il soit besoin de s'éloigner des limites de la garnison, ni d'imposer aux hommes les fatigues et quelquefois les privations qu'ils ont à supporter pendant les grandes manœuvres.

Mais si les hommes de troupes et leurs officiers trouvent ainsi dans les circonstances de la vie habituelle de nombreuses et suffisantes occasions d'apprendre leur métier de guerre dans d'excellentes conditions, il n'en est pas de même des commandants des divisions et des corps d'armée, et cela pour deux raisons : la première, c'est que les troupes constitutives de leur unité sont réparties sur plusieurs départements; qu'ils ne peuvent, par suite, les réunir en quelques moments pour les faire manœuvrer ; la seconde c'est que ces troupes se trouvant sur le pied de paix où les effectifs sont réduits, la manœuvre n'aurait aucune raison d'être. Voilà pourquoi, à une certaine époque de l'année, qui coïncide avec la fin des récoltes et avec le moindre travail à donner aux champs, on appelle sous les drapeaux deux classes de réservistes qui servent à porter à un effectif voisin de celui de guerre les troupes de toutes armes entrant dans la composition des corps d'armée, et pourquoi étant donné que les réservistes ne doivent légalement rester que 28 jours sous les drapeaux, on rassemble toutes ces troupes dans un même lieu pour que les généraux de division et de corps d'armée, qui n'ont que cette seule occasion d'avoir tout leur monde dans la main, puissent s'exercer à leur commandement dans des conditions voisines de celles que comporte l'état de guerre. Le rappel des réservistes tous les deux ans, les fatigues supportées par les troupes, les dégâts causés aux propriétés, les grosses dépenses occasionnées par ces rassemblements sont de lourdes charges imposées au pays; et pourtant le commandement de leur troupe n'est ainsi assuré aux généraux qu'une fois tous les trois ans pour les commandants de corps d'armée, et deux fois tous les trois ans pour les commandants de division. C'est bien peu; il est pourtant impossible d'augmenter ces charges déjà si graves qui pèsent sur la population. Il faut donc employer ce temps le mieux possible et n'en pas perdre une seule minute à autre chose que l'instruction des généraux et des états-majors, du grand commandement en un mot.

II. — DU GRAND COMMANDEMENT

C'est qu'il s'agit là d'une chose de première importance, qui peut mettre en jeu à un moment donné l'existence de la nation même. Le commandement, est l'âme de l'armée; tout dépend de lui, et c'est sa valeur qui assure aux armées le succès, de même que sa médiocrité amène les catastrophes. N'est-ce pas par un commandement défectueux de nos armées que le siège de Sébastopol a duré près de deux ans? n'est-ce pas la même raison qui a réduit en 1866 l'Autriche à la dernière extrémité, qui a arrêté aussi longtemps la Russie sur les Balkans en 1877, enfin qui nous a fait éprouver en 1870 les désastres inouïs de Metz et de Sedan? On est vraiment effrayé en songeant à l'immensité de la tâche dévolue au commandement dans les armées modernes qui englobent dans leurs rouages infinis des millions d'hommes. Dans la prochaine guerre, en effet, il sera nécessaire de faire mouvoir sur un même théâtre d'opérations trois, peut-être quatre armées de quatre à cinq corps d'armée chacune, soit cinq à six cent mille hommes ; de conduire ces armées de façon à les amener sur un même champ de bataille au moment voulu; de pourvoir à leurs innombrables besoins journaliers; d'assurer leur ravitaillement en vivres, en hommes, en munitions, en effets et matériel de toute espèce, d'évacuer les malades sur l'intérieur; puis, une fois en face de l'ennemi, de faire battre toutes ces troupes en tirant le meilleur parti possible de l'action combinée des trois armes de combat : infanterie, artillerie, cavalerie; de les pousser en avant dans le succès, de façon à infliger à l'ennemi un échec irrémédiable; de ménager une retraite sûre sans découvrir les lignes de communications qui assurent la vie. Dans de telles conditions le coup d'œil, l'inspiration ne servent de rien; c'est la science approfondie, accrue chaque jour par l'étude, mise en pratique aussi souvent que possible, qui peut seule faire trouver la solution de ces problèmes si compliqués.

Pour l'accomplissement d'une tâche aussi vaste et aussi complexe, l'action d'un homme, d'un généralissime, est insuffisante. De pareilles armées ne se meuvent plus par l'autorité d'un seul; il faut pour les conduire une organisation, un corps de commandement depuis longtemps préparé à sa mission. Malheureusement, ce corps si important, cet état-major, nous ne le possédons pas et aucun des nombreux ministres de la guerre que nous avons eus depuis vingt ans n'a songé à le créer. Et pourtant l'expérience est là toute cuisante, non seulement de 1870-1871, mais encore de 1812-1813. Car, n'en déplaise au maréchal Wolseley qui, dans son ouvrage sur le déclin et la chute de Napoléon Ier, attribue ce déclin et cette chute à une maladie plus ou moins mystérieuse qui aurait éteint par moments les brillantes facultés d'homme de guerre du grand Empereur, c'est une tout autre cause qu'il faut invoquer. Tant que Napoléon eut à commander des armées assez peu nombreuses pour que son influence, son impulsion pussent se faire sentir directement sur tous leurs rouages, il a été constamment vainqueur; mais quand il a augmenté l'effectif de ses armées, au point de l'amener à des centaines de mille hommes, alors a commencé pour lui l'ère des défaites. Tant qu'il se sentait capable de suffire seul au commandement suprême, il n'avait pas songé à créer un corps collectif, un véritable état-major susceptible de le seconder dans la lourde tâche du commandement de ces énormes armées; et lorsqu'il a voulu les employer, son génie seul n'y a plus suffi. Déjà il avait eu grand'peine à vaincre à Wagram où son armée était bien plus nombreuse que dans les précédentes campagnes, mais quand il s'est trouvé en 1812 à la tête de 500 000 hommes, son insuffisance à les commander a été manifeste, et, comme un corps d'état-major ne se forme pas en quelques jours, cet état d'infériorité s'est maintenu en 1813. Comment du reste, s'il y avait eu éclipse de ses facultés en 1812 et en 1813, les aurait-il retrouvées tout à coup dans toute leur étendue en 1814 pendant cette immortelle campagne de France où il s'est pour ainsi dire surpassé?

De Moltke, esprit profond, qui ne se contentait pas, pour expliquer les faits, de causes plus ou moins sentimentales ou fantaisistes, avait été frappé de cet étrange revirement dans la fortune; il ne tarda pas à en découvrir les causes et son esprit conçut alors, pour la conduite des armées modernes qui, devenant nationales, devaient atteindre à des effectifs considérables, l'idée vraiment géniale de la création d'un corps de commandement qui est le grand état-major. Telle est la gloire du maréchal de Moltke. La réalisation de cette idée a valu à la Prusse l'anéantissement de l'Autriche et de la France, et l'empire d'Allemagne. Ce n'est pas lui, pas plus que le roi ou un prince quelconque ou tel ou tel général, qui a remporté les victoires si éclatantes qui ont signalé les campagnes de 1866 et 1870 pour les armes prussiennes, c'est une organisation en quelque sorte anonyme de commandement.

Pourquoi, devant une expérience aussi frappante et dont nous avons eu tant à souffrir, ne pas avoir agi de la même façon, et mieux même? Peu de temps avant sa mort, de Moltke, présidant une réunion d'officiers à Berlin, terminait son discours par ces paroles : « La prochaine guerre sera surtout une guerre dans laquelle la science stratégique et du commandement aura la plus grande part. Nos campagnes et nos victoires ont instruit nos ennemis qui ont comme nous le nombre, l'armement et le courage. Notre force sera dans la direction, dans le commandement, en un mot dans le grand état-major auquel j'ai consacré les derniers jours de ma vie. Cette force, nos ennemis peuvent nous l'envier, mais ils ne la possèdent pas. »

Nous avons d'autant plus besoin de nous instruire dans la science du commandement que ceux qui l'exercent chez nous, les généraux de division et de corps d'armée et leurs états-majors, se trouvent vis-à-vis des troupes qu'ils ont à conduire et qui appartiennent aux trois armes de bataille, infanterie, cavalerie, artillerie, dans une situation assez singulière. En effet, un officier qui arrive à être placé à la tête d'un corps d'armée a passé toutes les années de sa carrière dans l'une de ces trois armes, et c'est au moment où l'âge a, sinon affaibli ses facultés, tout au moins diminué son ardeur, qu'on lui confie le commandement de troupes appartenant à des armes auxquelles il est resté totalement étranger pendant toute sa vie militaire. Comment peut-il se tirer convenablement de l'accomplissement d'une tâche toute nouvelle pour lui et d'autant plus difficile qu'il n'a que des occasions fort rares de l'aborder? Ainsi voici un officier qui a fait toute sa carrière dans la cavalerie, commandant successivement un escadron comme capitaine, deux escadrons comme commandant, quatre comme colonel, huit comme général de brigade, vingt-quatre comme divisionnaire; son tour arrive d'obtenir le commandement d'un corps d'armée, et tout d'un coup, sans préparation aucune, on met entre ses mains 25 000 hommes d'infanterie et 120 canons! Est-il étonnant qu'il soit hésitant et inexpérimenté dans la conduite de ces troupes qu'il ne connaît absolument pas?

Si cet officier, au lieu de sortir de l'arme de la cavalerie, a appartenu à celle du génie, l'exemple est encore plus frappant. Toute sa vie s'est passée à accomplir une besogne d'ingénieur et d'architecte; il a en effet construit, entretenu des bâtiments militaires, des forts, des routes stratégiques, etc.; il s'est livré

dans les directions, dans les comités à des travaux techniques fort importants sans doute; mais il n'a jamais commandé de troupes, et le voilà, parce qu'il est nommé commandant de corps d'armée, obligé du jour au lendemain, si l'occasion s'en présente, guerre ou manœuvres, de manier des masses d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie; et la bizarrerie augmente encore si le hasard, souvent malin, lui donne pour chef d'état-major un colonel du génie logé à la même enseigne que lui.

On voit par ces considérations auxquelles il n'a été donné un aussi grand développement que parce qu'elles se rapportent à un état de choses qui peut, un jour ou l'autre, devenir désastreux pour le pays, combien, dans notre armée, le grand commandement a besoin d'être mis à la hauteur de sa tâche. Puisque, par une insouciance vraiment inexcusable, il n'a pas encore été créé de corps de commandement pour conduire nos innombrables armées, il faut bien nous contenter de ce que nous avons; mais alors, comme les grandes manœuvres seules nous donnent l'occasion de dresser à leurs fonctions de guerre les différents agents du commandement, il est indispensable qu'elles soient au moins exécutées de façon à leur procurer le maximum d'instruction.

III. — CE QUE SONT LES GRANDES MANŒUVRES ET CE QU'ELLES DOIVENT ÊTRE

Au moment de la guerre les dix-huit corps d'armée qui composent nos forces de première ligne seront réunis en quatre armées de quatre ou cinq corps chacune, qui manœuvreront sur le même théâtre d'opérations ou sur des théâtres différents, sous le commandement du généralissime assisté du chef d'état-major général de l'armée et de cet état-major général. Les grandes manœuvres doivent donc servir à l'instruction du généralissime, de l'état-major général, des chefs et des états-majors d'armée, enfin des chefs de corps d'armée, de divisions et de leurs états-majors.

En est-il ainsi? Jusqu'à présent le généralissime, le chef d'état-major général et l'état-major général n'ont pas encore eu l'occasion de s'exercer pratiquement puisqu'il n'a jamais été rassemblé plusieurs armées à la fois. Les généraux et les états-majors d'armée n'ont guère été mieux partagés. Une seule fois, il y a trois ans, une armée de quatre corps a été mise sur pied en Champagne; à cette époque, M. de Freycinet, ministre de la guerre, avait compris de quelle importance était pour l'armée la constitution du grand commandement, et, sans aller jusqu'à la création du grade de général d'armée, il avait tout au moins désigné les généraux de division qui, en temps de guerre, seraient investis du commandement des armées, ainsi que le généralissime et le chef d'état-major général de l'armée. Mais en homme pratique, comme il se rendait bien compte qu'il ne suffit pas de dire à un général: « Je vous nomme chef d'armée » pour que, par cette seule désignation, il possède de suite l'expérience voulue pour remplir ces hautes fonctions, il prit les dispositions nécessaires pour mettre au courant de leur emploi les nouveaux titulaires et il créa les manœuvres d'armée. Quelles difficultés il a dû rencontrer dans l'accomplissement de son projet, ceux-là seuls qui savent quel culte fervent nos grands chefs ont voué en tout temps à la routine peuvent s'en faire une idée! Du reste ces manœuvres furent en grande partie rendues inefficaces par les mauvais vouloirs de toute sorte. Quoi qu'il en soit, le branle était donné et, avec de la persévérance, ce genre d'exercices se serait répandu, agrandi et aurait passé, à notre grand profit, dans nos habitudes. Mais un orage balaya le ministère. Du même coup, les manœuvres d'armée disparurent, et personne sans doute ne songera, d'ici à longtemps, à les faire revivre.

Quant aux généraux de corps d'armée et de division et à leurs états-majors, ils sont certainement mieux partagés quoique dans de bien faibles proportions. En effet, actuellement, les exercices annuels de chaque corps d'armée forment un cycle de trois ans : une année les quatre brigades du corps d'armée s'exercent séparément; l'année suivante les deux divisions comprenant deux brigades chacune manœuvrent isolément; la troisième année le corps d'armée réuni dans la main de son chef manœuvre au complet. Il en résulte que les commandants de corps d'armée ne sont exercés au commandement de leur troupe qu'une fois tous les trois ans, et les généraux commandants les divisions que deux fois tous les trois ans. C'est vraiment trop peu, surtout si l'on considère qu'avec les armées immenses que les exigences de la guerre moderne oblige à mettre sur pied le corps d'armée est devenu la véritable unité de bataille.

Ces manœuvres sont-elles au moins exécutées dans les conditions où ces généraux seront placés pendant la guerre, où ils auront à rendre leur maximum d'effet utile? Loin de là. Qu'on en juge.

Les lois du bon sens, les leçons de l'histoire nous apprennent que le sort d'une campagne est décidé dans une ou deux grandes batailles. Sans remonter jusqu'aux guerres napoléoniennes, qui cependant confirment cette règle, on voit que Solférino a mis fin à la campagne d'Italie en 1859. Le dernier exemple, le plus frappant pour nous puisque nous l'avons vécu, celui de la guerre de 1870-1871, qui, jusqu'à ce qu'une nouvelle expérience vienne nous instruire dans un autre sens, reste pour nous le type

de la guerre moderne, corrobore encore cette assertion. Cette campagne a en effet été définitivement décidée par l'issue des deux batailles de Metz et de Sedan, car, après ces deux séries de combats où les armées françaises ont été anéanties, la guerre pouvait être considérée comme terminée au point de vue purement militaire. En continuant la lutte, la France a prouvé sa profonde vitalité, son désir immense de conserver intact son honneur national; mais cette lutte était sans espoir parce qu'on ne pouvait plus opposer à l'ennemi d'armées susceptibles de livrer des batailles assez importantes pour que leur résultat changeât l'issue de la campagne.

Puisqu'il en est ainsi, c'est donc au rôle qu'ils auront à jouer dans une grande bataille qu'il faut dresser nos généraux de corps d'armée et leurs états-majors et non à celui tout à fait secondaire qui échoit dans le cours d'une campagne à un corps d'armée ou à une division isolés.

En prenant l'exemple des deux grandes batailles décisives de cette guerre : Metz ou Gravelotte-Saint-Privat et Sedan, on voit que, pour livrer la première qui a mis fin à la série des engagements tendant à enfermer l'armée française dans Metz, les Allemands ont mis en ligne, sur un front de quatorze kilomètres, cinq corps d'armée. Ces cinq corps ont agi chacun sur un front moyen de trois kilomètres par efforts successifs d'arrière en avant qui, renouvelés pendant toute la journée, ont forcé notre armée à céder le champ de bataille et à se replier dans le camp retranché. Il n'y a eu là ni mouvements tournants, ni enveloppement : les deux armées ont combattu tout le jour face à face, front contre front, et sur les parties les plus fortes de notre ligne de bataille les Allemands ont subi des pertes considérables; mais la répétition de leurs efforts a fini pas avoir raison de notre résistance. C'est ainsi que pour enlever la position de Saint-Privat la garde allemande (deux divisions d'infanterie) a laissé huit mille hommes sur le terrain. De même à Sedan : Le front de l'armée allemande s'étendait, en demi-cercle, sur une ligne de dix kilomètres sur laquelle étaient déployés en ordre de combat six corps d'armée serrés les uns contre les autres au point que leurs unités étaient mélangées; et c'est également par une série ininterrompue d'efforts successifs sur leurs fronts respectifs que ces corps d'armée ont pu rejeter l'armée française jusque sous les remparts de la place.

Nos grandes manœuvres sont loin d'être menées suivant ces principes qui sont pourtant les seuls féconds en résultats effectifs. Que se passe-t-il en effet chaque année? Deux corps d'armée voisins sont rassemblés séparément. Pendant la période de rassemblement qui dure plusieurs jours, puisque souvent les divers éléments du corps d'armée sont dispersés dans cinq ou six départements, et que les troupes marchent sur les routes, les régiments sont d'abord réunis en brigades qui opèrent les unes contre les autres deux par deux; puis les divisions sont formées par la réunion de deux brigades d'infanterie et l'adjonction des groupes des autres armes, et exercées isolées les unes contre les autres également; enfin, vers la fin de la période, le corps d'armée se trouve au complet; on l'oppose alors au corps d'armée voisin et pendant les trois ou quatre derniers jours ils se livrent l'un à l'autre des batailles presque quotidiennes. Tout se termine par une réconciliation générale scellée entre les deux partis au cours d'une revue passée par le général d'armée qui a assisté aux manœuvres en amateur. Résultat : Les deux commandants de corps d'armée, qui depuis trois ans n'ont pas eu l'occasion d'avoir toutes leurs troupes dans la main, qui souvent les commandent pour la première fois, ont eu juste quatre ou cinq jours pour s'exercer à ce commandement.

D'autre part, dans ces manœuvres qu'exécutent ces deux corps d'armée opérant l'un contre l'autre, voilà ce qui arrive toujours : Au moment de la rencontre l'un des deux se met sur la défensive, l'autre attaque. Ce dernier, trouvant dans son adversaire une résistance sérieuse et n'ayant son front d'action limité ni à droite ni à gauche par d'autres corps d'armée ou par des conventions, cherche à déborder son ennemi en étendant ses ailes, puis à menacer ses flancs, enfin à l'envelopper. Quand il croit la préparation ou même l'intimidation suffisante, il lance ses troupes à l'assaut, enseignes déployées, clairons sonnant la charge et, en un tour de main, une position souvent des plus fortes, défendue par un ennemi en nombre égal, est enlevée par la simple ligne de tirailleurs qu'est devenu le corps d'armée à force de s'étendre dans tous les sens. Si on opérait ainsi à la guerre ne s'exposerait-on pas à un irrémédiable désastre, et n'est-ce pas induire les généraux et les états-majors en grossière erreur que de les laisser manœuvrer de la sorte?

Il importe à tout prix de revenir à la saine théorie qui, énergiquement appliquée par Napoléon et par les Allemands en 1866 et 1870, leur a assuré le succès.

Pour cela il faut assigner aux corps d'armée en manœuvre des limites qui les empêchent de s'échapper à droite et à gauche, et les obligent à concentrer leurs efforts sur le front d'action qui leur est dévolu dans l'ordre de bataille. En un mot, il fau faire perdre aux officiers cette funeste habitude qu'ils ont contractée depuis vingt ans de chercher à obtenir le résultat désiré par l'extension indéfinie du front, et les ramener à la doctrine dont ils auront à appliquer les règles dans la grande bataille moderne,

à la succession des efforts d'arrière en avant sur le front normal de combat.

Le meilleur moyen d'y arriver est de supprimer d'une façon absolue les manœuvres de corps d'armée isolés, et de manœuvrer en armées où se trouveront naturellement encadrés ces corps d'armée dans les limites de leur front normal. Au lieu d'avoir chaque année six corps d'armée effectuant des manœuvres de brigades, six autres des manœuvres de divisions, six autres des manœuvres de corps d'armée, il sera préférable de ne mettre sur pied que neuf corps en laissant les neuf autres au repos, puis de grouper ces neuf corps en deux armées, l'une de cinq, l'autre de quatre corps. La durée de la période de manœuvres sera portée à vingt-cinq jours, les troupes, au lieu de suivre pour se rassembler les routes d'étapes, seront concentrées par les voies ferrées ; ce qui assurera vingt et un jours pleins de manœuvres ; le commandement des deux armées, une fois installées sur la base d'opérations, sera exercé par le généralissime assisté de l'état-major général ; les deux armées seront commandées pendant dix jours par deux chefs et états-majors d'armée et pendant les dix autres jours de la période par deux autres chefs et états-majors d'armée. Ainsi on pourra faire participer chaque année à la direction effective des manœuvres le généralissime et l'état-major général pendant vingt jours, quatre généraux et états-majors d'armée pendant dix jours ; et, si dans le commandement des corps d'armée on effectue les mêmes mutations, c'est-à-dire si, pendant la moitié de la période, on fait diriger les neufs corps d'armée mis sur pied par leurs chefs normaux et pendant l'autre moitié par les généraux dont les corps d'armée restent au repos, on voit que chaque année tous les chefs et états-majors de corps d'armée auront été exercés pendant dix jours. On objectera sans doute qu'une telle façon de faire entraînerait à de très fortes dépenses ; en évitant le gaspillage qui règne au plus haut degré dans toutes les branches des divers services, on trouvera aisément les ressources nécessaires qui, du reste, seront en grande partie fournies par les économies réalisées par la suppression des manœuvres dans neuf corps d'armée.

Il y a lieu également d'interdire tout simulacre de combat ; car il est bien évident que, dès que le premier coup de fusil est tiré, l'on entre dans le domaine de l'invraisemblance et de la fantaisie. Autant tous les mouvements, manœuvres, dispositifs, opérations, etc., précédant la bataille sont utiles et instructifs parce qu'on peut les effectuer en manœuvre de la même façon qu'en campagne, autant le combat, exécuté naturellement sans balles dans les fusils ni obus dans les canons, est chose invraisemblable, grotesque et prétexte à idées erronées pour tout le monde.

Enfin les unités de toute sorte devraient être portées à leur effectif intégral de guerre, non seulement comme hommes, mais comme chevaux et matériel de tout genre. N'est-il pas ridicule en effet de voir un commandant de batterie manœuvrer avec quatre pièces et deux caissons, soit six voitures, tandis qu'en temps de guerre sa batterie en comprend dix-neuf? N'est-il pas regrettable que le manque de chevaux empêche la participation aux manœuvres des colonnes de munitions et du parc de corps d'armée, ce qui oblige à négliger, à interdire même les exercices si importants du remplacement des munitions, etc. ?

Il est vrai que les grandes manœuvres menées de la sorte seront bien moins attrayantes que celles que la routine a consacrées. Leur caractère tout à fait technique ne permettra plus à une légion de journalistes ou d'officiers de réserve ou de territoriale de porter sur leur exécution ces jugements qui élèvent tel ou tel général sur le pavois et le conduisent parfois même jusqu'au portefeuille ministériel. Adieu les querelles entre vainqueurs, car il n'y a jamais de vaincu. Adieu les imposants spectacles des grandes batailles qui attirent les populations enthousiastes toutes disposées aux ovations. Adieu les assauts intrépides, les charges foudroyantes dont la vue et la rumeur font passer des frissons dans les foules palpitantes et finissent presque par faire croire à tout le monde que c'est arrivé. Mais on se consolera aisément en songeant que ce que les grandes manœuvres perdront en fantaisie, elles le gagneront, et bien au delà, en instruction réelle et sérieuse pour nos commandants de divisions, de corps d'armée, d'armées et pour les états-majors, et qu'ainsi seront évités dans l'avenir de graves mécomptes qui pourraient nous ramener les mauvais jours de 1870.

***

PAUVRES VIEUX

Nouvelle.

I

Ils avaient des noms démodés, et des figures ridées comme des pommes reinettes, M. et Mme Gâtineau : ils s'appelaient Arthur et Sylvie, et s'appuyaient l'un à l'autre pour soutenir leur mutuelle faiblesse. Ils étaient tout vieux, tout vieux ; si vieux que nul ne se rappelait leur jeunesse perdue depuis des années dans un passé déjà balayé et effacé. Ils n'avaient duré que pour voir plus de malheurs, car l'isolement s'était fait autour d'eux; tous leurs enfants étaient

morts, et ils n'avaient plus, pour consolider leur âge tremblant, qu'un petit-fils, Victor, qui faisait la fête à Paris, ne revenant que de loin en loin, pour revoir les deux vieillards, dans cette petite ville de province calme et tranquille où son parisianisme souffrait.

Pourtant les vieux ne vivaient que par lui : ils relisaient ses lettres, — pas bien fréquentes, — jusqu'à les savoir par cœur, s'arrachant avec de petits rires discrets le bienheureux morceau de papier, s'exclamant sur *le bon petit* qui pour eux était demeuré le bébé que l'on choie, ou était devenu la poupée de leur vieillesse si près de l'enfance. Ils en avaient tant vu mourir, qu'ils avaient de la joie rien qu'à le sentir vivant. Et dans leurs causeries lentes et coupées de longs silences, ils rappelaient ses mots d'enfant, — deux ou trois, toujours les mêmes, — dont ils se délectaient régulièrement avec la même inaltérable complaisance. De temps à autre, ils sortaient même d'un bahut bien rangé quelques reliques de lui : un petit bonnet de bébé, la première culotte, tout usée et toute rapiécée par des mains ingénieuses de bonne vieille ménagère, un brassard de première communion, une casquette de collégien. Alors c'étaient des larmes d'attendrissement, de confus ressouvenirs de cette enfance qui se mêlait, dans leur mémoire un peu vacillante, à d'autres enfances plus anciennes, à d'autres affections mortes et perdues dans l'oubli.

A force de vivre ensemble et de se regarder, ils avaient fini par se ressembler, ayant les mêmes traits fanés, les mêmes yeux doux, bienveillants et un peu craintifs, comme s'ils avaient peur de voir encore des choses tristes. Et leurs yeux se renvoyaient l'un à l'autre l'image de Victor qu'ils reflétaient.

Pour parler de lui, ils retrouvaient des vivacités d'expression, parmi leur langage fait de mots ternes et doux ; et lorsqu'il leur annonçait qu'il viendrait les voir, espaçant de plus en plus ses visites qu'il appelait ses corvées, ils passaient des jours à brosser leurs plus beaux habits à la mode de jadis, et faisaient des mines devant les glaces pour retrouver des grâces de tournure et des airs pimpants et jeunets, afin qu'il les considérât sans déplaisir et que son élégance ne fût pas froissée s'ils sortaient avec lui.

C'étaient de petits bourgeois, dont les rentes modestes, amassées au cours du commerce long et probe de M. Gâtineau, étaient sûres et bien placées : la pension qu'ils faisaient à Victor en absorbait la bonne moitié, mais il fallait si peu de chose à leurs débiles estomacs, à leur appétit ratatiné. Rangés et économes, à chaque échéance ils touchaient leurs coupons et faisaient leurs comptes, tout heureux d'avoir une occupation, et prenant pour cette opération bien simple des airs graves de financiers. Le reste du temps, tout en ne faisant rien ils étaient très affairés. Lui jardinait avec conscience, trottant à pas menus, à travers le petit carré de terre qui s'étendait devant leur maison, et s'épongeant le front avec des gestes de lassitude quand il avait enlevé une chenille d'un rosier, ou arraché, avec des efforts pénibles, une mauvaise herbe. Elle rangeait des armoires qui déjà étaient en ordre, ou bien mijotait de petits plats savants qu'elle enseignait à sa cuisinière, et elle riait d'avance de la surprise d'Arthur au moment du dîner.

Ils avaient l'un pour l'autre des délicatesses d'amoureux. Souvent, avec de petites révérences de cour, il lui offrait une rose qu'il tenait délicatement entre le pouce et l'index ; en cachette elle lui brodait des calottes aux dessins compliqués ou des pantoufles à fleurs. Il y avait toutes sortes d'anniversaires et de fêtes qu'ils avaient imaginés pour se faire des surprises et se dire des douceurs. Ils étaient heureux de se voir sans cesse et de se retrouver semblables : ayant échappé à tant de naufrages, ils jouissaient de leur frêle vie finissante ; dans leurs sourires et leurs rides, ils revoyaient tout un passé commun de joie et de souffrance, et, leur affection étant demeurée immuable, ils ravivaient leur jeunesse et leur amour.

— Estelle et Némorin devenus Philémon et Baucis, disait d'eux un clerc de notaire pourvu de littérature.

Et là-bas, bien loin d'eux, devant des compagnons d'un instant, des camarades de fête, Victor les comparait à des dessus de pendule, à ces petits bergers qui minaudent sur les cheminées dans les intérieurs dix-huitième siècle, entre un volume de Mme de Genlis et un buste de Florian, en face d'une épinette où traîne la partition du *Devin de village*...

II

Un matin, le facteur leur apporta deux lettres, une pour chacun. Et ils prirent des airs importants pour s'en aller, dans une embrasure, lire chacun la sienne. Quand ils eurent fini, ils étaient tous les deux un peu rouges et oppressés, et n'avaient point hâte de se parler. Tenant leurs lunettes d'une main et de l'autre la lettre, et se faisant vis-à-vis avec des airs de vouloir se tourner le dos et s'échapper, leur gêne était comique.

— Qui est-ce qui t'écrit ? dit enfin Mme Gâtineau, ouvrant les hostilités ou faisant des avances, est-ce qu'il y a du neuf ?

Elle arrondissait sa petite bouche pour dire ce mot neuf qui avait dans sa voix un peu chevrotante des sonorités de vieille chose que l'on casse.

— Oh ! rien, répondit-il d'un ton fuyant et discret, c'est... d'un jardinier à qui j'avais écrit pour avoir des graines.

— Ah !

— Et toi, est-ce une lettre importante?

— Non, non, pas du tout! dit-elle très vite et en se détournant un peu, c'est... une note de la couturière.

Et son époux murmura d'un air triste et presque sournois : « J'aurais cru que nous aurions reçu aujourd'hui une lettre de Victor : voilà longtemps que nous n'avons pas de nouvelles de lui. »

Indulgente elle reprit :

— Il est sans doute très occupé, le cher enfant...

Puis, ne trouvant plus rien à dire, il alla dans le jardin, tandis qu'elle remontait dans sa chambre.

Le vieillard s'était assis sur un banc, à l'ombre de vieux arbres tout penchés qui l'abritaient du soleil avec sollicitude; là, il rouvrit sa lettre et se mit à la relire lentement, avec une attention minutieuse qui le fatiguait et gonflait les veines de son front. Et cette lettre disait :

« Paris, ce 3 juin.

« Mon bien cher grand-père,

« C'est à vous seul que j'écris, et pour la première fois je vous écris avec regret, parce que j'ai peur de vous causer du chagrin. Je me suis laissé entraîner à jouer avec des camarades, et j'ai perdu beaucoup d'argent : pour payer j'ai dû emprunter, et voici que je suis bien gêné, et que je ne saurais comment me tirer d'embarras, si je n'avais confiance dans votre bonté. C'est vous qui êtes mon unique salut. Il me faudrait cinq cents francs tout de suite parce que j'ai promis. C'est une grande tristesse pour moi de vous faire tant d'ennui, mais je vous assure que je ne jouerai plus.

« Surtout ne dites rien à grand'maman, je vous en supplie; cela lui ferait trop de peine et il vaut mieux pour elle qu'elle l'ignore toujours. Cachez-lui bien que je vous écris.

« Je vous embrasse comme je vous aime,

« VICTOR GATINEAU. »

Le vieillard essuya une larme furtive :

— Pauvre enfant, se dit-il, il a la délicatesse de ne pas vouloir chagriner sa grand'mère; il a des faiblesses, c'est sûr, mais il a de si bons sentiments : il est tout cœur, ce petit-là... Il faut vite que j'aille retirer de l'argent pour le lui envoyer sans que ma femme le sache. Cinq cents francs, cela va bien nous gêner!

Et bravement, il ajouta :

— Bah! nous dépenserons un peu moins. Je ne priserai plus et je ne prendrai pas de café; mais il ne faut pas que ma femme se prive de rien, elle est si vieille!...

Et entr'ouvrant la porte, il appela :

— Sylvie, il fait beau temps, je vais faire un petit tour : donne-moi ma canne et mon chapeau de paille.

— Tu auras trop chaud, Arthur, tu as tort de sortir à cette heure.

— Non, le soleil est l'ami des vieillards.

— Alors je vais t'accompagner.

— Est-ce que je ne sais pas me conduire? dit-il fièrement; et peureux de l'avoir froissée, il ajouta aussitôt : — Repose-toi, ma bonne amie, tu crains tant la chaleur.

Il sortit, tirant de ses pauvres jambes recroquevillées tout le parti possible, précipitant ses pas menus, et penché en avant comme si les jambes ne pouvaient suivre le corps; de temps en temps, sur le chemin, il s'arrêtait pour respirer, et s'essuyait le front avec un grand mouchoir à carreaux en répétant :

— Pauvre petit, il a eu raison tout de même d'avoir confiance en moi; sa grand'mère en aurait eu tant de peine, à son âge!...

Pendant ce temps Mme Gâtineau avait, elle aussi, déplié devant elle la lettre qu'elle avait reçue, et dans ses yeux où tout un passé triste demeurait, des larmes brillèrent, qui se perdirent dans les rides de ses vieilles joues crevassées. La lettre était ainsi :

« Paris, le 3 juin.

« Bien chère grand'maman,

« Je m'adresse à vous dans un grand ennui qui me tracasse, et je m'adresse à vous toute seule, connaissant votre bonne affection pour moi, et votre indulgence pour mes fautes. Je sais que je vais vous causer du chagrin, et cela me peine tellement que j'hésite à continuer ma lettre. Cependant vous serez bonne comme toujours, et vous vous rappellerez qu'étant tout petit, comme vous me gâtiez, je vous appelais la maman Gâteau.

« Vous ne savez pas comme l'argent se dépense facilement à Paris; la moindre chose coûte des prix extraordinaires. Tout le mois dernier, nous avons dû fêter des camarades qui avaient passé leurs examens : c'est un usage qu'on ne peut pas éviter. Tant et si bien que j'ai dû emprunter. Maintenant, mon propriétaire dont je n'ai pas payé le loyer, menace de me poursuivre pour une misérable somme de quatre cents francs. On va saisir mes meubles, — vous savez, ces anciens meubles de famille que vous m'avez envoyés il a quelques années, cette belle armoire en noyer où il y a des sculptures dans les angles, et cette table de travail qui avait appartenu à notre aïeul le président. Cela me fend le cœur de penser que ces choses qui sont si chères à mon souvenir s'en iront en des mains étrangères. Vous m'aiderez bien, n'est-ce pas, à les conserver, et vous me pardonnerez d'avoir été trop large dans mes dépenses.

« Ne parlez pas de tout ceci à grand-père : vous savez qu'il est un peu austère et rigide, et que je crains tant de lui causer de l'ennui.

« Je vous embrasse comme je vous aime,

« VICTOR GATINEAU. »

Et la pauvre vieille femme, achevant cette lecture, se disait :

— Le cher enfant, il a le culte du souvenir, il tient à tout ce qui lui rappelle le passé, et il aime bien ses vieux parents. Bien sûr je l'aiderai, et Arthur ne le saura jamais...

Elle cherchait les moyens de trouver cette grosse somme tout de suite. D'abord, elle avait quelque argent pour le mois du ménage, elle ferait des économies, et en lui confectionnant quelques-uns de ses plats favoris, Arthur ne s'apercevrait pas de la diminution de la dépense. Puis elle devait aller chez sa couturière pour une robe neuve : au lieu d'une neuve elle rapetasserait une ancienne, et avec un sourire charmant, elle ajoutait pour se persuader : « A mon âge, n'est-ce pas ridicule de se faire habiller de neuf ; ma parole, je suis encore coquette : quel vilain défaut ! »

Elle alla prendre dans une armoire une vieille robe noire bien empaquetée et l'examina soigneusement : elle était toute luisante et usée, la pauvre robe ; cependant avec des ménagements et des égards, elle durerait bien encore une année.

— S'il vient nous voir, se disait-elle, je ne sortirai pas avec lui pour qu'il n'ait pas honte, lui qui est si distingué. Voilà tout...

Oui, mais tout cela ne faisait pas encore la somme. C'était son mari qui administrait leur petite fortune, elle ne pouvait pas retirer de l'argent sans qu'il y consentît, et alors il saurait tout. Elle réfléchissait sans rien trouver, torturant sa pauvre cervelle fatiguée pour en faire jaillir une idée, toute rouge de ce grand travail inaccoutumé.

Elle ouvrait et fermait tour à tour ses armoires si rangées ; tout à coup, arrêtant ses yeux sur un coffret, elle eut un petit rire silencieux : elle avait trouvé.

C'était le coffre aux bijoux. Elle les sortit tous et les étala sur son lit pour désigner celui qu'elle sacrifierait. Et de nouveau, elle fut hésitante, car chacun de ces bijoux aux formes antiques, aux airs surannés, lui rappelait un très doux souvenir de jeunesse. Quand il avait fait une bonne affaire, son mari toujours lui apportait un bracelet, une bague ou un collier ; et c'étaient de mystérieuses cachotteries pour les lui offrir : tantôt elle les découvrait dans sa serviette en se mettant à table, tantôt il les fourrait, tandis qu'elle dormait, dans une poche de sa robe. Et alors, quand elle les avait trouvés, c'étaient des joies d'enfant, des rires bruyants et sonores. Maintenant encore, malgré l'âge, de temps à autre, il lui apportait quelque médaillon. Tous ces bijoux étalés étaient des souvenirs qui réapparaissaient, vivants, à ses regards : elle revoyait leurs deux vies étroitement unies et doucement affectueuses, leurs jeunesses aimantes et laborieuses, puis les années de l'âge mûr et de la vieillesse, celles où leur mutuel amour les avait seul préservés du désespoir de tant de morts survenues autour d'eux. Il lui semblait que ce serait une profanation de vendre un seul de ces bijoux, de renoncer à un seul de ces souvenirs qui ensoleillaient sa vie finissante.

Cependant elle reprit courage et se décida pour un collier de perles fines. Et très mystérieusement, dans l'après-midi, elle alla le porter chez un brocanteur qui lui en donna le quart de la valeur, juste de quoi parfaire la somme qu'elle envoya de suite à son petit-fils.

III

Pour la première fois, les deux vieillards s'étaient caché quelque chose. Un air de mystère flottait dans l'ancienne maison, un désaccord imperceptible et ignoré s'était glissé entre ces deux âmes identiques et sincères.

Toute la soirée ils avaient eu de grosses finesses pour s'expliquer l'un à l'autre l'emploi de leur temps ; mais comme ils étaient peu psychologues, étant accoutumés à ne jamais rien se dissimuler, ils ne remarquèrent pas leurs hésitations et leurs rougeurs réciproques. Chacun était heureux d'avoir été l'élu, le confident, le préféré de Victor ; chacun s'enorgueillissait de ce choix, le trouvant très juste et très raisonnable ; cela contribuait à innocenter l'*enfant* de ses faiblesses de joueur ou de dépensier ; et ils avaient de petits airs tout triomphants en se regardant de côté.

Cependant une légère tristesse ombrait leurs deux âmes, celle de se cacher l'un de l'autre, celle de ce secret trop lourd à porter pour leurs âmes confiantes, sûres cependant de le garder. Cela aussi les rendait plus doux l'un pour l'autre, chacun ayant à cœur de se faire pardonner sa dissimulation.

A Paris, Victor avait reçu leurs deux lettres chargées, et il les avait décachetées avec le sourire fat de l'homme qui se juge très fort et qui s'applaudit de son stratagème.

— Il faut que je les tonde séparément, s'était-il dit, cela me rapportera le double. Il avait trouvé ce moyen de leur faire donner en cachette l'un de l'autre.

Il y avait tout l'argent demandé et même un peu plus, et il y avait aussi dans chaque lettre quelques reproches très doux, très bienveillants, comme de deux vieilles mères n'osant pas gronder. Mais le jeune homme les parcourut à peine : il avait l'argent...

Là bas, dans la vieille maison, la vie avait continué comme jadis, calme et monotone, douce et indulgente. A la fin du mois, lorsque l'heure fut venue de dresser leurs comptes mensuels, ils s'assirent avec un peu d'effroi l'un en face de l'autre : elle avait à faire passer une note très forte de sa couturière, et lui une imposante somme pour des graines et surtout pour de *grosses réparations*, disait-il avec emphase en parlant d'un tout petit changement de palissade. Aussi furent-ils très conciliants l'un et l'autre, ne discutant rien et acceptant tout sans explications, un peu étonnés de n'avoir pas plus de difficultés. C'était le dernier pas à franchir pour que le secret de chacun demeurât inconnu : maintenant, l'argent employé et les comptes approuvés, aucun d'eux ne pouvait savoir ce que l'autre avait accompli.

Et la vie ayant repris son cours ordinaire, ils parlaient seulement de Victor avec une tendresse plus profonde, un plus grand souci de ses lettres rares, un plus grand désir de le revoir. Chacun croyait l'avoir sauvé d'un faux pas, et gardait pour l'autre une reconnaissance intérieure de l'avoir laissé faire.

IV

Cependant, un jour que Mme Gâtineau avait été appelée à la cuisine par sa domestique, son mari, entrant dans sa chambre et ne l'y trouvant pas, s'assit sur un fauteuil pour reposer ses pauvres jambes fatiguées. Sur la table, des lettres s'étalaient, toutes de l'écriture de Victor.

— Ce cher enfant! murmura le vieillard en reconnaissant les caractères, et prenant la collection, il se mit à les relire, en commençant par les plus récentes. A la seconde, il tomba sur celle où Victor se confiait à sa grand'mère en des phrases attendries et lui demandait de l'argent; il devint tout pâle à cette lecture, et remarquant la date, un rapide travail s'opéra dans sa vieille mémoire.

Vite, comme un voleur qui se cache, il était sorti de la chambre emportant le papier, et chez lui, ayant fermé la porte, il avait tiré d'un secrétaire la lettre, presque pareille, que Victor lui avait adressée à lui-même. Et il constatait la même date, et avec stupeur il devinait la même comédie.

Il avait eu l'âme trop droite et trop honnête, durant sa longue vie de calme et de bonté, pour comprendre de suite cette perfidie, et il demeura quelques instants pétrifié, rassemblant ses idées, cherchant l'explication et finissant par la trouver. Alors il eut un grand désespoir : il se souvint qu'il avait idolâtré les moindres actes de cet enfant qui maintenant abusait de son empire sur ses vieux parents pour les mettre en coupe réglée; il songea que chaque mois la moitié de leurs revenus s'en allait à lui, que pour cela lui et sa femme vivaient petitement, heureux de l'aider, et que maintenant il voulait tout leur prendre. Et surtout cette manière de sentimentalité utilitaire qui était le ton des deux lettres lui parut pire que tout, comme une profanation de leur affection.

Puis, dans le désarroi de sa pensée, une idée émergea : il ne fallait pas que jamais sa femme se doutât de quelque chose, il fallait lui épargner cette grosse peine qui briserait sa tendresse et pourrait lui faire du mal. Ses yeux troublés par les larmes ne lui permettant pas de comprendre ce qu'il faisait, il se mit à déchirer en tout petits morceaux la lettre écrite à sa grand'mère, en croyant déchirer celle que Victor avait écrite à lui-même. Alors se glissant toujours de son petit pas furtif, il rentra dans la chambre de sa femme, et posa la lettre qu'il portait sur la table, mais il n'eut point le temps de la remettre à la place où il croyait l'avoir prise, car il entendit le pas un peu traînard de Sylvie qui arrivait.

Comme il sortait de la chambre, il la croisa : « Je te cherchais pour te dire que je vais au jardin me promener, » lui dit-il, et il s'éloigna tout doucement.

Elle le regarda partir, de ce regard attendri qu'elle avait pour le contempler. En entrant à son tour dans sa chambre où régnait l'ordre le plus méticuleux, elle se dit aussitôt :

— Tiens, il a oublié sa calotte et aussi cette lettre qu'il a laissée sur ma table.

Et prenant le papier, elle allait le rapporter chez lui, lorsqu'elle reconnut l'écriture.

— Une lettre de Victor! Serait-elle arrivée aujourd'hui? pensa-t-elle toute joyeuse à l'idée d'avoir des nouvelles de l'absent. Elle la lut très vite, d'un trait, prise d'un scrupule à cette phrase : *Surtout ne dites rien à grand'maman*; puis elle la relut toute, la demande d'argent pour dette de jeu, la comédie de la confidence, et la date qu'elle se rappelait très bien être celle aussi de la lettre adressée à elle. Elle comprit sans hésitation, l'âme tout en détresse à cette lecture qui fanait ses illusions, à cette découverte qui lui ôtait brusquement ses dernières forces.

La même pensée lui vint : il ne faut pas qu'Arthur le sache, il en aurait de la colère contre ce pauvre Victor. Car elle plaignait encore l'enfant, la femme ayant, malgré tout, des trésors de pitié.

— Il croira l'avoir perdue ou détruite, pensa-t-elle, et aussitôt elle brûla la lettre.

Quand ils se revirent, ils avaient l'air bien calme et bien doux, tous les deux, et parfois ils se regardaient avec plus d'amour, avec une adoration plus compatissante. « Elle ne saura pas qu'il nous a trompés, » pensait-il, et elle se disait : « Il ignorera toujours que l'enfant s'est moqué de ses vieux pa-

rents. Cela vaut mieux. » Et chacun se savait un gré infini de son sacrifice, tout heureux de laisser à l'autre un peu d'illusion et de joie. Cependant quelque chose avait passé sur eux, une tristesse pénétrante, douloureuse et profonde, qui avait pour jamais troublé leur bienveillant optimisme, leur foi dans la bonté des hommes et dans l'affection de Victor : il y avait une ride de plus sur leurs vieilles joues sillonnées, il y avait un deuil de plus dans leurs pauvres cœurs tant tourmentés par la vie.

V

Ce matin-là Victor s'était réveillé tard dans sa garçonnière, après des promenades prolongées à travers le Paris nocturne. Il avait déposé sur sa table deux lettres qu'il n'avait point ouvertes en rentrant chez lui, ayant reconnu l'écriture de ses grands-parents : l'une toute tremblée et indécise, celle de l'aïeule, l'autre mieux conservée, ferme encore, celle du grand-père.

— Voyons pourtant ce que disent les vieux, et pourquoi ils m'écrivent chacun à part, dépensant ainsi deux timbres, et oubliant leurs sages principes d'économies, fit-il en les ouvrant.

Elles étaient ainsi conçues :

« 5 juillet.

« Mon cher fils,

« Tu m'as causé un grand chagrin, celui de te voir mentir. J'ai lu par hasard chez ta grand'mère la lettre où tu t'apitoyais sur ton sort pour lui extorquer de l'argent, en même temps que tu me parlais de dettes de jeu, nous demandant à tous les deux de n'en rien dire l'un à l'autre. J'ai acquis ainsi la preuve que tu t'amusais de nous. Tu peux le faire à ton aise, mon enfant, nous ne saurons probablement jamais nous défendre contre l'affection que nous avons pour toi, nous sommes trop vieux pour changer. Mais songe au mal que tu m'as fait et que tu pouvais faire à grand'mère. Celle-là ne sait pas que j'ai lu la lettre que tu lui adressais ; je le lui cacherai toujours, afin qu'elle te garde son estime. Elle est bien vieille, sais-tu, et j'aurais peur que ce chagrin ne lui fît du mal, moi qui voudrais tant que ses derniers jours fussent heureux.

« Nous sommes bien vieux tous les deux ; quand nous ne serons plus là pour te faire des reproches, et que tu auras enfin notre petite fortune, souviens-toi de nous si tu es tenté de faire quelque chose de mal.

« C'est tout ce que je voulais te dire : j'ai passé l'âge où l'on corrige, je suis à celui où l'on pardonne tout, mais où l'on a encore assez de force pour souffrir.

« Ton vieux grand-père,

« Arthur Gatineau. »

« 5 juillet.

« Mon bien cher enfant,

« Je suis ta vieille grand'mère qui t'aime bien, et aussi un peu ta mère, puisque la vraie tienne est morte si jeune et que tu ne l'as point connue. Et moi aussi, tu vas me perdre bientôt, car je n'ai plus qu'un tout petit reste de vie. C'est pour ta mère et pour moi que je parle, et les choses que je vais te dire, écoute-les bien, et ne te fâche pas si elles te sont pénibles. Le hasard m'a fait lire la lettre que tu écrivais à grand-père pour lui demander en cachette de l'argent, en même temps que tu m'écrivais la même chose. C'est très mal, mon enfant, de nous tromper parce que nous sommes vieux et que nous t'aimons bien. Il ne fallait pas nous faire cette peine, il fallait nous dire tout franchement ce que tu désirais: tu sais bien que pour toi nous aurions fait tous les sacrifices.

« Tromper des vieillards, vois-tu, c'est plus que tromper des hommes, parce qu'ils ne savent pas se défendre : c'est comme si l'on volait un aveugle. Pardonne-moi d'être si dure pour toi ; je n'ai pas l'habitude de te gronder, tu le sais bien, mais cette fois j'ai tellement de chagrin !

« Je n'ai rien dit à grand-père et je veux qu'il ignore toujours ce que tu as fait. Que lui, au moins, te croie toujours sincère et aimant, et l'illusion qu'il aura de toi me fera du bien.

« Je te pardonne, mon cher enfant, de tout mon cœur et je t'embrasse bien fort, et quand il te viendra de mauvaises idées, songe un peu à la peine que tu as faite à ta toute vieille grand'mère,

« Sylvie Gatineau. »

Quand il eut fini ces deux lettres, le jeune homme eut un mauvais rire.

— Ils se sont entendus pour me jouer la comédie, se dit-il.

Puis il les relut, et comme il n'était pas mauvais, leur ton sincère et attristé le frappa. Il revit là-bas, dans la petite maison au bord de la route, les deux vieillards rapetissés par l'âge, tout penchés sur la tombe et déjà frôlés par la mort; il compara leur touchante affection pour lui et son ingratitude, il songea que leur plainte douce et pleine de pitié indiquait une douleur profonde, et que dans leurs cœurs déchirés par la vie il avait installé un dernier chagrin. Et insensiblement il se mit à pleurer...

Henry Bordeaux.

LA RELIGION (1)

Essai de logique sociale.

Une nécessité logique a toujours poussé plus ou moins le polythéisme au monothéisme comme la fédération à la centralisation, comme le morcellement local des idiomes, des mœurs, des arts, à l'unité linguistique, morale, artistique. Par imitation, de haut en bas, s'est propagée la notion de l'unité divine. Elle a commencé par être particulière à un Socrate, à un Platon, puis, peu à peu, sous Auguste, elle a pris possession de toutes les têtes éclairées et s'est mise à descendre dans le peuple, mais bien péniblement, jusqu'au christianisme. En même temps qu'elle tendait à se répandre ainsi, l'idée d'un Dieu se fortifiait, et de simple opinion devenait foi intense. La dévotion chrétienne ou quasi chrétienne naît alors, sentiment nouveau de la présence continuelle et de la providence de Dieu, combinaison psychologique d'humilité, d'abnégation, d'obéissance, de foi émue et profonde. Sénèque et Épictète appellent Dieu *Notre Père*. Ils font leur examen de conscience. La croyance en l'immortalité s'enracine, se fait vivace, comme au moyen âge : on croit non plus aux Champs-Élysées, mais au ciel moral et mystique. Les jeûnes, les abstinences, les mortifications de toutes sortes sont pratiquées par des hommes mi-religieux mi-philosophes.

La rapide propagation et le triomphe final du christianisme à partir du IIIe siècle s'offrent comme la solution d'un grand problème de logique sociale. C'était, au IIIe siècle un problème de *maximum* de croyance plutôt que d'*équilibre* des croyances, qui se posait. Car, par la fusion des nationalités qui avait conduit au rayonnement étendu des divinités provinciales ou romaines et au croisement de leurs rayons, à leur assimilation assez factice, mais facilement acceptée, le problème d'équilibre avait déjà été résolu d'une manière à peu près satisfaisante, qui a pris le nom de syncrétisme. Le Panthéon, où tous les dieux latins, grecs, égyptiens, orientaux, étaient hospitalièrement admis, symbolisait l'état d'esprit, élevé et faible, extrêmement répandu, qui avait permis cette harmonisation apparente et cette mutuelle limitation pacifique de cultes jusque-là étrangers ou hostiles les uns aux autres. Mais, si le besoin de supprimer les contradictions, au moins expresses et haineuses, entre les multiples croyances qui couvraient le sol de l'Empire, et qui, grâce à lui, échangeaient leurs lumières, paraissait être satisfait, — le christianisme mis à part, — en revanche, le besoin d'une croyance plus intime, d'une certitude plus forte, se faisait sentir de plus en plus vivement et restait de plus en plus inassouvi.

A la fin du IIe siècle et au commencement du IIIe, sous les Antonins déjà, sous les Sévères surtout, ce réveil de la vie religieuse a frappé tous les historiens. L'immense avidité de croire à quelque chose de spirituel et d'immortel gagne toutes les couches supérieures de la société, et, d'année en année, y monte comme une inondation lente des âmes. A quoi tenait cette marée religieuse ? A la pacification universelle qui, en se prolongeant, avait répandu l'abus d'abord puis le dégoût, sur les hautes cimes, des plaisirs sensuels, purement individuels, et faisait apprécier sans cesse davantage les joies vraiment sociales, celle de se sentir frères et unis dans une communauté de sublimes espérances. On peut prédire, presque à coup sûr, que partout où la guerre aura fait trêve pendant un siècle ou deux, partout où s'établira la paix stable et en apparence assurée à jamais, l'aspiration idéale ou mystique se réveillera pareillement. Or, par l'interprétation néo-platonicienne des mythologies antiques, on avait bien essayé de répondre à cette demande impérieuse des consciences, de spiritualiser et de moraliser les mythes de Jupiter, de Vénus, de Mercure, d'Apollon ; mais on n'y était point parvenu. La marée religieuse montait toujours.

En ce moment est apparu le christianisme, qui, depuis deux cents ans, s'élaborait dans l'ombre et avait traversé déjà, comme une invention capitale en voie de se perfectionner pour devenir pratique, plusieurs crises de développement. On ne pouvait point songer à l'englober dans le syncrétisme banal, car, seul avec le judaïsme, parmi tous les cultes de l'Orient, il niait l'existence des autres dieux et la légitimité, partielle ou secondaire même, des autres religions. Il ne pouvait se contenter, comme le culte persan de Mithra, divinité spiritualiste aussi et d'une haute noblesse, de faire reconnaître sa souveraineté aux cultes inférieurs, sans exiger leur disparition. Avec lui, pas de milieu : il devait exterminer ses rivaux ou être lui-même détruit. De là cette nécessité des persécutions qu'il a subies et de la révolution sanglante que sa victoire a inaugurée.

Ces deux grands faits : la propagation d'un besoin croissant, immense, de conviction spirituelle et morale, et l'élaboration d'une foi propre à satisfaire ce besoin, avaient longtemps cheminé parallèlenent, indépendants l'un de l'autre. Mais, dès qu'ils se sont rencontrés, il était logiquement inévitable qu'ils s'uniraient avec force, qu'ils exerceraient l'un sur l'autre une énergique action réciproque. Quand cet élément nouveau est intervenu, le tranquille syncrétisme païen, cet équivalent religieux de notre électisme philoso-

(1) Extrait d'un livre de M. Tarde, *la Logique sociale*, qui va paraître dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* de l'éditeur Félix Alcan.

phique à la Cousin, a été grandement troublé. La solution donnée par lui au problème d'équilibre a été démontrée fausse et illusoire. C'était à recommencer. Et des duels logiques s'engagent alors entre l'idée nouvelle et chacun des autres cultes ou plutôt chacun des mythes que ses dogmes nient. Par une suite d'escarmouches et de batailles rangées, on arrive enfin à la foi la plus forte et la plus équilibrée qu'on eût encore vue.

Mais voyons comment les dogmes chrétiens se sont formés. Les quatre premiers siècles de notre ère ont été une grande fermentation tumultueuse et parfois sanglante des deux logiques, l'individuelle et la sociale, en vue d'aboutir à la fondation et à l'unité de ces dogmes. Il s'agissait, d'une part, d'accorder les éléments opposés qui devaient entrer dans la composition de la doctrine : l'Ancien Testament et l'Évangile, l'Écriture sainte dans son entier et une partie de la métaphysique platonicienne, l'idée juive du Messie et l'idée grecque du Verbe, la nature divine du Christ et sa nature humaine, le libre arbitre de l'homme et la prescience ou la toute-puissance de Dieu. Problèmes ardus, qui soulevaient des tempêtes sous le crâne de chaque théologien appliqué à les résoudre, souffrant de ces contradictions et désirant mettre fin à ses souffrances, pour sa délivrance personnelle d'abord. Autant de Pères, autant de solutions différentes : celles des judéo-chrétiens, des gnostiques, de Clément et d'Origène, d'Arius, d'Athanase, etc. Et, d'autre part, il s'agissait, pour chacune de ces solutions plus ou moins bonnes, de faire cesser la contradiction entre elle et les solutions rivales, de se propager à leurs dépens, de fonder l'Église substituée aux églises. L'une et l'autre tâche ont été remplies, mais avec un succès inégal : la première, imparfaitement, car la subtilité orientale a eu beau s'épuiser en un luxe merveilleux d'ingéniosités théologiques, jamais la contradiction inhérente à l'affirmation simultanée de certaines thèses, le libre arbitre humain et la prescience divine par exemple, n'a pu être effacée. Seulement, un moment est venu où, las de tourner dans un cercle de solutions impuissantes et imaginaires, on s'est résigné à l'inévitable, on a dit : Soit, c'est incompréhensible, mais, précisément, il le fallait pour que ce fût divin. Et l'on s'est apaisé l'esprit en appuyant sur ces mystères tout un édifice de déductions claires et logiques, comme Kant et Spencer ont construit leurs systèmes, l'un sur ses Noumènes, et l'autre sur son Inconnaissable. Ainsi, la logique individuelle appliquée aux dogmes n'a réussi qu'à moitié et moyennant un suicide héroïque. Au contraire, la logique sociale ici, dans les limites de la grande société européenne, a pleinement triomphé au moyen âge par l'établissement du catholicisme. Toutes hérésies exterminées, toutes dissidences dogmatiques supprimées, les esprits des chrétiens avaient cessé de se contredire entre eux et se confirmaient mutuellement, quoique, en chacun d'eux, un certain amas d'idées contradictoires et de fins contraires n'eût pu être expulsé. Mais on ne souffrait plus des contradictions qu'on portait en soi-même et qu'on voyait tout le monde porter allégrement. Par suite, elles n'avaient point pour effet, restant implicites et inaperçues, de neutraliser l'une par l'autre les énergies de convictions inhérentes aux idées opposées et affirmées toutes à la fois. En logique sociale, cela a été reconnu depuis longtemps. La maxime de la tolérance religieuse, de la liberté de conscience, repose sur cette vérité, qu'il n'est pas nécessaire d'établir l'unité de foi dans un État pour faire concourir au bien de l'État la totalité des forces représentées par les croyances individuelles des citoyens. Ce concours s'opère aussi bien quand elles se divisent en cultes dissidents, à la condition qu'ils n'affichent pas les uns à l'égard des autres de la haine ou du mépris. La juxtaposition dans un même cerveau d'idées contradictoires qui ne se sentent pas telles ou s'y résignent est l'équivalent psychologique de l'état social formé par la coexistence paisible sur un même sol de religions et de doctrines différentes. Et, si cette tolérance subjective n'est point louable, malgré sa ressemblance avec l'autre, qu'on vante si fort, elle n'est pas non plus absolument inexcusable.

Est-il utile d'ajouter que de pareilles spéculations théologiques, si elles se produisaient aujourd'hui pour la première fois, se heurteraient et s'arrêteraient à l'obstacle majeur de nos sciences qui ont détruit l'illusion du préjugé anthropocentrique ? Elles nous ont appris la place de la Terre dans l'Univers, celle de l'humanité dans la vie terrestre. Il fallait ignorer bien profondément tout cela, il fallait être bien convaincu que la terre était la seule planète habitée dans l'immensité du firmament et que l'homme est à une distance infinie au-dessus de tous les autres êtres vivants ; il fallait nier implicitement tout ce que l'astronomie, la biologie comparée nous ont enseigné et démontré, pour trouver naturel d'associer, comme logiquement liées, dans la conception du Dieu unique, ces deux idées : celle du Sauveur des hommes, voire même d'une faible partie des hommes, et celle de Créateur de l'Univers tout entier. Mais on peut se demander, il est vrai, si, sans le christianisme, nos sciences existeraient, ou du moins auraient atteint leur degré de perfection. Il a nourri, il a allumé et entretenu dans les cœurs un enthousiaste, un héroïque amour de la vérité qui n'a eu qu'à changer d'objet pour arracher à la nature ses secrets, et à défaut duquel ni Kopernic, ni Newton, ni Descartes, ni même Darwin n'auraient peut-être

surgi. Ce qui est certain, c'est que, au moment où l'Évangile est venu offrir à la pensée grecque, réduite à spéculer depuis plusieurs siècles sur les Dialogues de Platon ou les œuvres d'Aristote, une pâture nouvelle, substantielle et savoureuse, la pensée grecque se mourait d'inanition. Cet aliment imprévu a ranimé sa vie et ses forces, pour le plus grand profit de l'Occident.

Et puis, il faut aussi se demander si au même préjugé anthropocentrique et anti-scientifique ne se rattacherait pas la notion de la culpabilité que nous ont léguée les religions, que le christianisme a retrempée non sans une vigueur admirable d'exagération, et qui, même prodigieusement atténuée, reste encore l'assise de notre morale. Le *péché*, en la première ferveur de la foi, était réputé une chute de l'âme dans un abîme noir et sans fond, dans le gouffre de la vie inférieure et bestiale. Pourquoi, sinon parce qu'on supposait l'âme normale élevée à une hauteur vertigineuse, appelée l'état de grâce? Puisque chacun de nous est le point de mire des regards divins ou des regards d'innombrables esprits déifiés, de demi-dieux, de héros, de saints, dont l'espace est rempli, le spectacle des péchés commis par le moindre d'entre nous est un sujet d'indignation ou de scandale pour cette immense et invisible population divine, et non pas seulement pour le petit groupe de nos compatriotes ou de nos voisins. La déconsidération du malfaiteur n'est donc pas circonscrite à ce groupe; elle s'étend à l'infini. Et, puisque, d'après notre Code pénal encore, le caractère infamant des délits se proportionne à la gravité de la peine qui les frappe, il est impossible que le péché, frappé qu'il est de cette peine énorme et aux conséquences incalculables, le mépris, la haine de tous les saints et de Dieu lui-même, ou, chez les païens, de tous les dieux et de tous les demi-dieux, ne soit pas le plus haut degré de l'infamie.

Donc, pour laver une telle souillure, il n'était pas de souffrance expiatoire, de jeûne sous la cendre et le cilice, de fuite dans le désert, qui fût un sacrifice excessif; et, dans la rigueur de ces pénitences monacales, s'exprimait énergiquement l'orgueil humain, un orgueil précisément égal et pareil à celui qui s'étalait dans le culte antique de la gloire. Quand le héros spartiate ou athénien immolait sa vie si facilement pour conquérir quelque étroite renommée locale, c'est qu'il était persuadé aussi que le monde entier, avec ses puissances invisibles, avait les yeux fixés sur lui, que ce grand public transcendant et universel l'applaudissait, et que l'écho de ces applaudissements se prolongeait à l'infini dans le temps et l'espace. Si l'on admire la passion de gloire qui inspirait cet héroïsme classique, on ne doit pas moins admirer cette fièvre de pénitence qui poussait au martyre ou à la Thébaïde les premiers chrétiens. Même elle a droit à plus d'admiration, car elle suppose que la conception de la divinité partout présente et de la multitude demi-divine qui l'escorte s'est singulièrement épurée et sublimée. Le héros antique conçoit des dieux dont le plus grand plaisir est d'assister à des exploits militaires, à un beau massacre d'ennemis, et dont jamais le regard n'a pénétré dans le for intérieur des consciences. Mais le chrétien primitif prête à son dieu et à tous les esprits angéliques ou sanctifiés qui peuplent à ses yeux le monde, un souci supérieur : préoccupé avant tout de pureté morale, d'élévation et de force morale, il croit que ces êtres transcendants ont le même idéal, et il se juge soutenu par eux dans ses efforts pour le réaliser, ou accablé de leur mépris quand il tourne lâchement le dos à cette lumière vraiment céleste. Comme l'empereur byzantin, voilé dans sa loge, assiste aux jeux de l'Hippodrome, Dieu lui-même, du haut de son trône et toute sa cour avec lui, s'intéresse aux efforts de l'âme qui concourt pour le prix de l'athlétisme intérieur. Le firmament, avec ses innombrables étoiles, est comme un Colisée plein de spectateurs qui acclament le vainqueur, qui poursuivent le lâche de leurs vociférations. Quelle gloire, mais aussi quelle honte on peut recueillir là! — L'écart entre le plus haut degré de grandeur et le plus profond gouffre de bassesse où l'âme puisse atteindre s'est assurément beaucoup amoindri depuis ces âges de foi. Mais qui sait si une telle illusion d'orgueilleuse générosité n'était pas nécessaire pour déposer au fond de nos cœurs cette horreur instinctive du mal moral, cette vénération innée de la beauté morale, sans lesquelles, bornée à un petit calcul d'utilités et de probabilités, la morale s'évanouirait dans l'hygiène et le Code pénal?

On a exagéré les similitudes entre le bouddhisme et le christianisme. Jusqu'à quel point sont-elles imitatives? Peu importe. Il en est d'instructives et d'importantes, notamment cette analogie de développement qui, sans avoir pour cause l'imitation, s'explique par les lois logiques de l'imitation : le bouddhisme diffère du brahmanisme d'où il est sorti, comme le christianisme du mosaïsme, par la substitution de l'investiture individuelle et libre à la transmission héréditaire des pouvoirs sacrés. La caste des brahmanes, comme celle des lévites, a été remplacée par un clergé voué au célibat, recruté indifféremment dans toutes les classes, par des moines mendiants surtout qui rappellent étrangement nos franciscains et les philosophes fameux du stoïcisme impérial, « ces moines mendiants de l'antiquité ». Il est remarquable que ces trois grandes doctrines de salut, par une rencontre à coup sûr spontanée, aient abouti à chercher le salut universel dans l'anéantissement du

désir, joint à la plénitude de la foi au Maître. Rappelons-nous le but final où tend, avons-nous dit, la logique sociale, à savoir un maximum de croyance stable et un minimum de désir non satisfait : et nous comprendrons ce qu'il y a de rationnel dans le succès de deux religions et d'une secte philosophique qui ont fait consister la perfection humaine à surexciter la foi même indémontrable et à refréner le désir inassouvissable et même assouvissable.

Mais ces deux fins sont très inégalement poursuivies par les disciples de Jésus et par ceux de Çakya-Mouni. Les premiers attachent une importance capitale à la ferveur de la foi (*justificati ex fide*), les seconds, comme les stoïciens, auxquels ils ressemblent davantage, à l'extinction du désir. — Puis l'immense pitié qui a suscité l'élan chrétien comme l'élan bouddhique, se prend là au mal du péché individuel ou hérité des ancêtres, ici aux douleurs de la vie présente et à l'effrayant danger des renaissances. Le salut chrétien est l'espérance de la *rédemption*, du pardon, de la récompense céleste ; le salut bouddhique, purement négatif à l'origine, c'est l'espérance du *Nirvâna*, sorte de néant, salutaire arrêt de la roue des transmigrations. — Cette peur affreuse de renaître, ce soulagement joyeux du cœur à la pensée qu'on ne renaîtra plus, est bien fait pour étonner le monde occidental, à tort cependant. Pour une créature située aux bas degrés de l'échelle animale, la foi à la métempsycose pourrait être rassurante, car, en renaissant, elle aurait beaucoup plus de chances de monter que de descendre ; mais, pour l'homme, qui se sait ou se croit placé à une hauteur extraordinaire au-dessus des bêtes ; pour un homme surtout élevé aux premiers rangs de la société, appartenant à l'élite intellectuelle, tel que Çakya-Mouni, que peut être la renaissance, sinon une déchéance ? Quoi qu'il en soit, il est trop clair que rien de pareil à cette originale angoisse n'a épouvanté le monde où Jésus a prêché.

Autre singularité plus intéressante. Le bouddhisme, émané d'une conception des choses, éminemment pessimiste et athée chez son fondateur philosophe, contempteur des rites, aboutit à un polythéisme dévot, ritualiste et crédule aux promesses de posthume félicité. « Peu à peu, dit M. Réville, Bouddha avait été divinisé. Dieu supérieur aux dieux brahmaniques, il retardait sa disparition finale dans le *Nirvâna* pour continuer à l'humanité (par ses réincarnations successives) sa protection et ses bienfaits. Plusieurs de ses disciples les plus éminents l'avaient suivi dans cette ascension vers la dignité divine, et coopéraient avec lui dans cet office rédempteur. Le bouddhisme était donc devenu un nouveau polythéisme. » Est-il nécessaire de faire observer que rien d'analogue à cette transformation ne s'aperçoit dans le développement du christianisme ? Ajoutons que la perspective du Nirvâna, même dans l'Inde, et à plus forte raison hors de son berceau hindou, n'était pas suffisante pour enthousiasmer les masses populaires ; il a fallu entendre ce mot en un sens moins austère, plus attrayant, si bien qu'en Chine, par exemple, le Nirvâna est devenu un véritable paradis. — Par où l'on voit l'irrésistible pente qui a contraint jusqu'ici toute religion, sous peine de disparaître, et quel que soit son point de départ, à satisfaire enfin, par l'idée divine et par l'idée de l'immortalité, le double besoin de vérité et de sécurité, de certitude objective et de certitude subjective, qui tourmente l'homme.

Est-ce à dire que la proclamation de ces deux dogmes sera toujours nécessaire aux créations religieuses de l'avenir, si l'avenir en réserve à l'humanité ? Peut-être non. Le besoin de vérité va s'étendant, mais le besoin de sécurité va se resserrant dans les limites de la vie terrestre. Il n'y a de vraiment essentiel à l'idée de religion, comme Herbert Spencer l'a très bien vu, que le profond et respectueux sentiment du mystère universel, l'affirmation de son impénétrable obscurité érigée en vérité suprême. Les mystiques, ces hautes futaies de la forêt religieuse, ont été clairvoyants en ceci. C'est une chose véritablement frappante que la ressemblance de tous ces inspirés à toute époque et en toute religion. Je ne parle pas de l'extase proprement dite, qui, en tant que névrose, est la même toujours, précipice pathologique côtoyant cette ascension, comme la folie le génie, mais où tous ne sont point tombés. Qu'on lise Plotin ou sainte Thérèse, Marc-Aurèle ou Fénelon, on les verra s'accorder avec les mystiques hindous dans la description de leurs états intimes, de leur douceur souveraine goûtée à ne plus vouloir, à se laisser conduire par l'hôte divin, à se remplir d'une contemplation, d'une conviction stable, absolue, et absolument sans trouble de désir. Le nirvâna, en son meilleur sens, n'est pas autre chose. Les mystiques de l'Inde distinguent, comme sainte Thérèse, divers degrés de l'état d'oraison, qui ont reçu des noms différents. Le point culminant est l'*yoga*, « l'union où l'âme sent qu'elle est en Dieu et que Dieu est en elle ». Est-ce donc tout à fait une illusion, cette foi commune à tant de grands esprits qui ne se connaissent pas et qui l'ont puisée au for intérieur ? Ne dirait-on pas plutôt qu'en cette expérience intime s'est déchirée à leurs yeux l'erreur des nôtres, l'illusion de notre autonomie absolue et de notre réalité radicale, qui nous empêche de sentir en nous l'action de la virtualité infinie, de l'universelle puissance ? Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, le sentiment illusoire ou non de cette co-possession du moi par son non-moi intime, qu'il appelle son Dieu, et réciproquement, est la source d'un étrange amour qui

rejaillit souvent sur l'universalité des créatures. Avec quel lyrisme Plotin parle de ce Dieu du cœur! « Sans l'avoir vu encore, on le désire comme le bien, et, quand on le voit, on le contemple comme le beau, on est rempli de frémissement et de joie, on est frappé d'un effroi qui ne trouble pas, on aime d'un véritable amour, on a d'âpres désirs, on sourit de pitié pour les autres amours, et on dédaigne les choses que jadis on croyait si belles. » On dirait une page de sainte Thérèse.

Quand le mystique s'arrête à ce degré, on peut dire qu'il n'est qu'un égoïste raffiné, absorbé, comme nos psychologues de décadence, dans la vision ou l'audition amoureuse de son propre cœur. Mais souvent il est poussé par ses voix et ses joies intérieures à un dévouement fécond envers ses frères, à une conception plus large de la famille humaine, à un idéal réformateur. Alors il devient apôtre, héros, marabout, voyant, prophète. Le prophétisme, qu'est-ce? Le mysticisme en action, le mysticisme à cheval pour ainsi dire, — ou à âne. En Israël, en Islam, dans l'Inde, comme en Chine, comme en Grèce ou à Rome, comme en notre Europe même, prophètes ou héros — dans le sens de Carlyle — se ressemblent tous à ce trait, de jaillir du sol ou du sous-sol religieux de leur pays, d'en être les rejetons les plus purs, alors même qu'ils combattent leur religion et qu'elle les maudit, et de converger dans leurs aspirations, à travers leurs dissemblances, vers une moralité très supérieure à celle de leur temps, vers une Justice plus humaine faite pour un domaine social très élargi. C'est une similitude toute spontanée celle-là, et, si l'on y réfléchit, bien surprenante. Que, en un siècle de cosmopolitisme, de civilisation expansive, comme le nôtre, l'idée humanitaire s'incarne en quelque mystique du saint-simonisme, du comtisme, du socialisme, cela peut s'expliquer sans trop de peine. Mais, quand un Isaïe, du milieu de sa petite tribu juive, rêve déjà de paix et de religion universelle, quand dans l'étroite caste hindoue, sous la tente de l'Arabe, nous voyons surgir à toute époque, dès la haute antiquité, des visionnaires héroïques qui s'immolent à leur pressentiment trouble et troublant de l'avenir, d'où ont donc pu venir à ces faibles créatures isolées, perdues dans un monde d'inimitiés, ce profond sentiment de sympathie humaine, ce besoin ardent de découvrir la justice si elle existe et de la faire si elle n'est pas? Ces ardeurs ont leur source physiologique, je le sais bien, pathologique si l'on veut, vivante en tous cas; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que la Vie en son fond et en dépit de sa surface égoïste, injuste, meurtrière, n'est point peut-être aussi aveugle, aussi indifférente qu'elle en a l'air au bien et au mal? Qui sait s'il n'y a pas au cœur des choses de sa bonté, et non pas seulement de la raison?

Quoi qu'on pense à cet égard, c'est au cœur encore, et à cette obscure profondeur du cœur, qu'il faudra frapper, si le besoin se fait sentir de susciter une rénovation religieuse de l'ancienne foi ou une foi tout à fait nouvelle. Mais ce besoin se fera-t-il sentir? Dans son beau livre, si profondément, si involontairement religieux, sur l'*Irréligion de l'avenir*, Guyau est d'avis contraire. Un jour viendra, pense-t-il, où, au lieu de se réunir sur un Credo commun, les esprits émancipés se diviseront en autant de systèmes philosophiques qu'il y aura de têtes vraiment pensantes, chacune d'elles se faisant sa conception particulière, et en partie hypothétique, de la fin des choses et de l'homme, d'où elle déduira son idée du Devoir. Ce serait le triomphe complet de la Logique individuelle sans nul sacrifice de la logique proprement sociale. A la vérité, il ne serait pas aisé d'appuyer sur une base si fragile la moralité supérieure, la nécessité des grands dévouements. Mais le poétique penseur compte ici beaucoup sur ce qu'il appelle le plaisir et la beauté du risque. Entre quelques belles hypothèses métaphysiques, indémontrables à la rigueur, on opterait, en vertu de probabilités plus ou moins légères; et ce serait une joie telle de se décider ainsi, de jouer sa vie sur ce noble *alea*, qu'on oublierait en s'immolant l'incertitude attachée à son immolation.

Est-ce admissible, à l'exception de quelques âmes exceptionnelles, comme celle qui parle ainsi? Non. La grande masse humaine a d'autant plus besoin d'unanimité dans sa croyance que sa croyance est moins démontrable; cette unanimité lui tient lieu de preuve. Elle ira donc, imitativement, — ce qui est une manière d'aller logiquement là où les prémisses sont insuffisantes, — du côté de l'hypothèse la plus accréditée et qui, par suite, ne tardera pas à devenir dogme. D'ailleurs, le dévouement au Devoir, qui est le premier besoin des sociétés, suppose la foi au Devoir; et l'on ne peut croire au Devoir — nous le savons d'après notre analyse syllogistique de cette idée capitale — qu'avec une énergie proportionnelle au degré de croyance, de probabilité, inhérent aux principes d'où il est déduit. Il faut donc que ceux-ci soient embrassés avec une intense conviction, et, à défaut de démonstration, elle ne peut naître que de la contagion du milieu.

Mais craignons de nous aventurer dans des spéculations sur l'avenir. Ne nous demandons pas si, quand le filon de nos découvertes scientifiques modernes sera momentanément épuisé, les vérités de la science, devenues à peu près immuables, ne devront pas à leur immutabilité, à leur épuisement même, une hausse énorme de leur valeur prestigieuse, comme s'élèverait celle de l'or si toutes ses mines venaient à être taries. Ne nous demandons pas

si alors, par la rencontre de cette foi à la science, ou plutôt à une métaphysique évolutionniste des sciences, avec quelque aspiration puissante des cœurs, dont l'agitation socialiste n'est qu'un symptôme, et non le seul, il ne pourrait pas se produire, dans le courant de la vie moderne, un grand tourbillon d'âmes qui, se dilatant, présenterait les caractères d'une religion. Ne nous demandons pas non plus s'il serait possible ou non à celle-ci de se greffer sur la sève chrétienne, sur le vieux tronc catholique surtout. Demandons-nous plutôt, pour rester dans notre sujet, si les religions en général naissent mortelles, comme les êtres vivants, si, comme eux, ou du moins comme les êtres vivants, si, comme eux, ou du moins comme les organismes multicellulaires, elles sont en naissant destinées fatalement à mourir de vieillesse, même dans les plus favorables conditions de milieu. Il ne le semble pas. Elles meurent toutes de mort violente ; j'entends par là non pas la persécution seulement ni même principalement, mais, avant tout, le choc d'une nouvelle doctrine qui les contredit victorieusement dans l'esprit des nouvelles générations. Du reste, une fois leur grammaire dogmatique achevée et fixée, elles paraissent susceptibles, comme les langues faites et consolidées par l'écriture, de se perpétuer indéfiniment. Elles paraissent ignorer la mort naturelle.

A vrai dire, cela signifie que leur dissolution, comme leur évolution, dépend des lois ou des hasards de l'invention. Leur évolution consiste, nous l'avons surabondamment fait voir, dans l'insertion d'idées nouvelles, qui s'y insèrent parce qu'elles ajoutent plus au dogme déjà établi qu'elles n'en retranchent. Quand ces idées n'ajoutent ou ne retranchent rien de durable au dogme, qu'elles en surgissent un moment pour s'y résorber peu après, sortes d'éruptions cutanées de certains vieux cultes, il n'y a pas là greffe, insertion, il n'y a pas d'évolution par conséquent. Tel est le cas du brahmanisme hindou : il est dans un bouillonnement continuel et confus, se répétant et se variant sans jamais changer. Les illuminés qui s'y dressent de temps en temps pour proclamer une révélation inattendue ne font que répéter, sous des mots nouveaux ou des noms nouveaux de divinités, des répétitions antiques. Y a-t-il là *développement?* Non, pas plus qu'il n'y en a dans le balancement éternel d'une mer agitée. L'agitation n'est pas l'action. C'est seulement quand, du milieu de ces stériles sectaires, un Bouddha surgit que la vieille religion indienne *évolue.* Elle se *dissoudra* peut-être quand le savoir européen, contradictoire manifestement aux cosmogonies et aux théogonies hindoues, sur lesquelles il ne pourra à coup sûr se greffer, se sera répandu dans la grande péninsule asiatique.

G. TARDE.

SCÈNES DE LA VIE LITTÉRAIRE
SOUS LE SECOND EMPIRE

III. — SÉANCES ACADÉMIQUES

L'Académie française, sous l'Empire, et grâce aux malheurs des temps, était le plus vivant et le plus intéressant des salons de la capitale... ; « *sanctuaire* où s'est réfugiée la liberté politique, » avait dit un peu vite M. de Lourdoueix... ; « *radeau* sur lequel se sont retirés les naufragés des anciens partis », disait M. de Montalembert.

Ni sanctuaire, ni radeau... mettons salon, l'Académie française était la seule réunion dans laquelle on eût encore le droit de dire quelque chose et le gouvernement la supportait souvent avec impatience, ce qui était en vérité ingratitude de sa part, car l'Académie était seule à témoigner du libéralisme de l'Empire. C'était elle qui permettait à celui-ci de parler de mauvaises passions, d'opposition incorrigible et, comme conséquence, de serrer la vis à de pauvres diables qui avaient le tort de préférer la liberté... une et indivisible, à la liberté philosophique dont se contentaient ces messieurs des anciens partis, — *liberté décente, indispensable aux honnêtes gens,* disait Jules Janin *et dont ils ne sauraient se passer pas plus que de linge blanc.* L'Académie française était un atelier de pyrotechnie plus amusante que dangereuse, où la coalition des légitimistes, des fusionnistes et des parlementaires, gens habiles à manier les artifices de tout genre, triomphait facilement du petit groupe des impérialistes et fabriquait continuellement des boîtes explosives qui éclataient dans les jambes du gouvernement en épigrammes, en allusions, en saillies plus ou moins vives et brillantes.

Cette petite guerre, dans laquelle les combattants ne risquaient pas grand'chose, protégés qu'ils étaient par leur nom, leur situation et surtout les services que tous avaient jadis rendus à la cause que défendait celui qu'ils combattent aujourd'hui : — « Au fond, disait M. Thiers, nous trouvons la cuisine bonne ; ce que nous n'aimons pas, c'est le cuisinier » — cette petite guerre amusait la galerie et transportait d'aise tous ces vieux conjurés.

Je me sers à dessein du mot transporter, car, hélas ! c'était le mot à la mode, et ces quatre vers, qui ne sont cependant pas d'un académicien, couraient Paris :

Que de transports dans la province !
Que de transports dans les cités !
Ah ! pour l'avènement d'un prince
Voilà bien des gens transportés !

Pendant ce temps-là, MM. les académiciens, qui sous le gouvernement de Louis-Philippe n'avaient

pas trop fait parler d'eux en dehors d'un certain monde, prenaient vivement leur revanche; toute occasion leur était bonne, les visites des candidats, l'élection, la réception — solennité littéraire où tout était en jeu, — et enfin la visite à l'Empereur, car l'Académie était forcée d'aller soumettre à l'approbation de cet homme qu'elle haïssait l'élection qu'elle venait de faire, et dans laquelle nos malicieux compères avaient bien eu soin de choisir le candidat qui fut le plus désagréable à l'homme devant qui ils allaient tous être obligés de plier leur échine... Cette parade, qui n'eût dû être du goût de personne — empereur, académiciens, et public — amusait tout le monde.

La première séance académique dont j'aie gardé le souvenir fut la réception de Mgr Dupanloup. L'Académie avait voulu prouver une fois de plus qu'elle ne répugnait nullement à l'union de la religion et de la philosophie; et Mgr Dupanloup lui rendit sa politesse en déclarant que « le christianisme ne rejetait rien de ce qui avait été bon dans la pensée et la parole humaines ». Son discours de réception était d'ailleurs excessivement long, et, malgré cela, ne contenait pas cinq lignes sur l'infortuné Tissot, son prédécesseur.

A ce sujet, M. de Tocqueville écrit à M. de Corcelle que la séance a été excellente à tous les points de vue : excellente pour le prélat, qui a beaucoup plu et a été applaudi très vivement, *même* par l'Institut; excellente pour l'accord de l'Église et des lettres humaines, deux grandes choses qui ne peuvent se passer l'une de l'autre et il ajoute : « La manière dont Monseigneur s'est tiré de son prédécesseur est admirable... » M. de Salvandy, dans sa réponse au récipiendaire, est aussi de cet avis-là, car il le « remercie de ce qu'il a dit de Tissot » !

Tissot!... Mais aussi que pouvait dire l'évêque d'un homme qui passait pour avoir porté au bout d'une pique la tête du député Féraud? On se rappelle l'altercation que ce Tissot eut un jour avec le Martainville auquel il avait dit : « Vous portez bien haut la tête? » A quoi l'autre avait répondu : « Dans tous les cas, ce n'est que la mienne! »

Revenons à cette séance... excellente pour tout le monde excepté pour Tissot. Salvandy annonça qu'en raison de l'heure avancée, il supprimait la partie de son discours consacrée à Voltaire. M. de Salvandy commettait là un petit mensonge académique : la vérité c'est que de Salvandy avait été d'une telle violence que l'Académie dut le prier de supprimer ce passage. Il protestait contre les tendances philosophiques du XVIIIe siècle, contre l'abandon des principes religieux et, ce qui rendait la chose plus grave, il engageait l'Académie tout entière, car il parlait comme directeur et non comme simple académicien. Le matérialiste Pongerville était dans l'exaspération la plus vive, lui qui, un jour, l'œil irrité et le geste tragique, avait dit à ses collègues de la Commission du colportage qui voulaient refuser l'estampille à une édition illustrée des *Contes* de Voltaire : — « Mais vous devriez vous mettre à genoux devant son nom et ses œuvres! » On eut autant de mal à calmer le traducteur de Lucrèce qu'à obtenir ce sacrifice de l'auteur d'*Alonzo*.

Quelque temps après, l'Académie se trouva au complet, ce qui ne lui arrivait pas tous les jours, et attira sur elle une foule de réflexions désobligeantes de la part des petits journaux. L'un d'eux se livre à une statistique funèbre, d'où il résulte que bon an mal an, il y a trois morts d'académicien par année; et il examine quels sont ceux qui ont le plus de titres à partir les premiers... Un autre fait doucement remarquer à M. Mérimée le peu de chance de certains fauteuils : ainsi le n° 17, qu'il occupe, a vu mourir 12 titulaires, pendant que le fauteuil n° 35, sur lequel se prélasse M. Patin, n'en a perdu que 6.

L'Académie au complet! ce n'est pas encourageant. Casimir Bonjour, le candidat perpétuel qui venait à peine d'être élu après quinze ans de poursuite malheureuse, prit le parti de mourir, laissant une place vacante que ce malicieux Sainte-Beuve poussait M. Siméon Pécontal à occuper.

— Mais, disait Pécontal qui avait de la méfiance, je ne suis peut-être pas assez connu? — Bah! bah! répondit le pince-sans-rire, il y a dans les lettres beaucoup de grands hommes qui ne sont pas connus du tout.

Barbey d'Aurévilly lui avait dit aussi dans un salon en lui avançant un siège : « Allons, mon cher monsieur, prenez ce fauteuil en attendant l'autre. » Et Pécontal radieux, oubliant toute modestie, avait répondu : « Et vous, mon cher critique, pourquoi ne seriez-vous pas aussi des nôtres? — Qui donc vous jugerait? » dit Barbey en retroussant sa moustache.

Mais voici l'élection du dieu Ponsard auquel les petits journaux ne pardonnent pas d'avoir quitté l'étude d'avoué de son père, sans plus penser à ce qu'ils deviendraient si la Providence ne leur envoyait de temps à autre un brave bourgeois sur le dos duquel ils daubent sans remords, sans crainte et souvent sans justice.

On connaît le vers de Texier :

> Il balança Corneille et surpassa Prudhomme.

sous lequel Autran écrivit :

> Il était à la fois de Pontoise et de Rome.

La séance de réception ne fut pas d'une gaîté folle. Le discours du récipiendaire n'est pas brillant. Ponsard dit les choses directement comme il les sent, sans trop d'art ni de raffinement, sans trop demander à l'expression, raconte Sainte-Beuve qui ajoute : —

« Et de plus, il a le tort de parler du nez! » Cela rappelle ce jeune homme qui lisant une pièce devant Ponsard recevait cette observation : « Il y a trop d'emphase dans votre pièce, faites comme moi : j'écris comme je parle.

— Vous écrivez avec le nez? » fit le jeune homme stupéfait.

Voici, en tout cas, comment écrivait Ponsard : « Les poèmes de Baour-Lormian, *retirés* dans un monde imaginaire, n'effleurent même pas... C'est le berger de Virgile essayant une muse champêtre...; les lettres dégénèrent et meurent quand elles ne sont plus nourries du lait robuste... etc. » Et il reproche à Baour l'habitude de la paraphrase, une pompe trop uniforme, une symétrie un peu monotone, l'abus de l'albâtre, de l'ivoire et de la rose!

Infortuné Baour! pour la dernière fois qu'on parlait de lui, ce n'était vraiment pas de chance; quarante ans avant, lors de ses visites de candidature, un mauvais plaisant lui faisait déjà dire :

Eh quoi! ces portes indociles
Ne s'ouvrent point devant mes pas?
Ils sont là quarante imbéciles,
Et moi, Baour, je n'en suis pas!

A la place de Ponsard qui avait bon cœur, j'aurais raconté que ce pauvre vieux Baour, si fier de s'entendre appeler le *Tasse de Toulouse*, lorsqu'il flânait sur les quais et qu'il apercevait un de ses livres dans la case à 50 centimes et même au-dessous, le prenait, le feuilletait, semblait l'examiner avec attention, puis, sournoisement, profitant de ce que le marchand ne le regardait pas, s'éloignait peu à peu et le glissait adroitement dans la case à 2 francs, heureux de le laisser en meilleure société.

Arrive l'élection de M. de Falloux, qui fait grand bruit au dedans de l'Académie comme au dehors; tout le monde s'en occupe, c'est une mêlée générale; les horions pleuvent et chacun en attrape, l'Académie dans son ensemble plus que sa mesure habituelle. Quant au candidat, cuirassé dans sa morgue et son apparente indifférence, dédaigneux et méprisant, il reste le favori du parti des ducs, et finit par arriver bon premier. Il ne faut cependant pas être dégoûté pour solliciter le vote de gens qui ne vous le donnent qu'avec une certaine répugnance instinctive. « On a beau dire, écrit M. de Tocqueville, que ce dévot-là marche à côté du grand troupeau et montre des sentiments plus indépendants que le reste, il n'en a pas moins ce fumet de sacristie qui m'est si désagréable à sentir par le temps qui court. Je ne lui en donne pas moins ma voix, *comme on me le demande.....*

La réception de M. de Falloux n'en fut pas moins des plus brillantes ; l'aristocratie était là sous toutes ses formes: il y avait le faubourg Saint-Germain, le faubourg Saint-Honoré, la Chaussée d'Antin et quantité de dames à la mine très éveillée. Comme trois coquelicots au milieu des bleuets, on aperçoit les trois généraux Pélissier, Vaillant et Bosquet. C'est Brifaut qui devait recevoir ce comte de fraîche date, mais il est souffrant, et c'est M. Patin qui lit le discours... un peu vite, comme quelqu'un qui est chargé d'une besogne qui ne l'amuse pas beaucoup.

Du reste, l'attention est toute au récipiendaire, et ce sont à chaque instant des bravos, des applaudissements soutenus en sourdine par un murmure approbateur. Tous ces gens-là semblent s'amuser beaucoup, à l'exception du parti gouvernemental, qui cherche s'il n'y aurait pas moyen de leur lancer dans les jambes quelqu'un de parfaitement désagréable, ce qui naturellement l'amène à penser à M. Troplong.

A la présentation aux Tuileries, l'Empereur est charmant pour son ancien ministre; il lui rappelle le temps où ils ont combattu ensemble : « La discorde nous avait réunis, je regrette vivement que l'ordre nous ait séparés. »

Cette fois, nous perdons M. de Tocqueville et nous gagnons Lacordaire.

Ce fut un gros événement que la réception du Père Lacordaire, quelque chose comme une représentation extraordinaire donnée par les premiers sujets de la troupe ; je puis bien dire cela : Sainte-Beuve ne l'a-t-il pas appelée « le bal des beaux esprits »? Toute l'Académie est là, à l'exception de M. de Lamartine, qu'une grave maladie de sa femme a retenu à Monceaux; M. de Vigny toujours en grand uniforme dans les séances publiques, où tous ses confrères, moins les membres du bureau, ont bien soin de n'apparaître qu'en habit et en redingote, se fait remarquer par l'affectation de ses poses. M. Guizot a sorti pour la circonstance toutes ses décorations, probablement pour faire honneur au pauvre prêtre; et quand M. de Montalembert a introduit le récipiendaire, revêtu de son froc, cela a été dans la salle un murmure d'admiration à peine contenu; on sentait les mains crispées de ne pouvoir applaudir.

La foule était grande ; il y avait là l'Impératrice que M. Guizot, en sa qualité de Directeur, a reçue à son arrivée ; puis le prince Napoléon, les princesses Clotilde et Mathilde, etc., les généraux Lamoricière et Changarnier — celui-ci un abonné; et que de gens à la porte! Jamais le désordre n'avait été plus grand à l'Académie... Les deux Pingard, père et fils, ne savent où donner de la tête! Chaque membre de l'Institut a droit à deux places: cela a été calculé sur le nombre de places que contient la salle ; mais le Bureau donne à peu près 150 billets non numérotés. Cela ne serait

rien encore, si, par une inégalité choquante, certains académiciens ne venaient offrir gracieusement leur bras aux dames de leur connaissance et qui se trouvent à la queue de la queue. M. Pierre Lebrun, connu par sa galanterie, est un des plus ardents à ce jeu ; et lorsque M. Thiers, enhardi par l'exemple, est venu prendre deux belles dames qui ne faisaient que d'arriver et les fit entrer avant tout le monde, ce n'a été qu'un cri d'indignation.

Mme la baronne Thénard, exaspérée, s'accroche au bras de François Ponsard. Malin comme un tragique, celui-ci se dirige vers une petite porte qu'il croit mal gardée... Mais Pingard fils est là, sévère et incorruptible : il refuse net le passage. Ponsard, profondément vexé, s'en va pour ne plus revenir. M. Thiers, pour d'autres raisons, et prétextant un rendez-vous, se sauve à une vente de bronzes où il dit à quelqu'un qui s'étonne de le voir là un jour comme celui-là : « J'aime mieux les choses que les hommes du passé ! »

Enfin la parole est au récipiendaire, dont la voix jadis forte et vibrante, s'assourdit et s'éteint brusquement par instant. Son discours semble long ; l'orateur n'est pas à son aise ; ce qui le gêne, c'est évidemment de ne pouvoir placer son unique geste, ses bras tendus dans l'espace qui tenaient courbés ses auditeurs le sentant planer sur eux, presque hors de sa chaire de Notre-Dame. De Vigny ne cesse de se passer la main dans les cheveux, ce qui est le geste de l'homme qui pense, et Sainte-Beuve, qui n'en peut faire autant, mais qui a tenu son petit bonnet à la main tant que Lacordaire a parlé, le remet vite sur sa tête dès que M. Guizot prend la parole.

On connaît la puissante et admirable diction de M. Guizot, et le succès ne lui est pas marchandé. Le calviniste et le dominicain se font nombre de politesses, et l'apostrophe de M. Guizot est restée célèbre : « Il y a 300 ans, si mes pareils de ce temps vous avaient rencontré, ils vous auraient assailli avec colère comme un odieux persécuteur ; et les vôtres, ardents à enflammer les vainqueurs contre les hérétiques, se seraient écriés : « Frappez, frappez toujours : Dieu saura bien reconnaître les siens ! » Que les temps sont changés ! Nous sommes là vous et moi, Monsieur, les témoignages vivants et les heureux témoins du sublime progrès qui s'est accompli parmi nous dans l'intelligence et le respect de la justice, de la conscience et du droit. » — Si M. Guizot l'appelle *Monsieur*, c'est parce que c'est le droit et l'usage de l'Académie de ne dire jamais que Monsieur à pareil jour au membre qu'elle reçoit.

Ce furent MM. Guizot et Villemain qui présentèrent le Père Lacordaire à l'Empereur ; la fausse position de ces trois personnes ne laissait pas que d'avoir son charme. Napoléon III dit au dominicain : « Mon Père, il n'est pas défendu de choisir entre les œuvres d'un auteur celle qu'on préfère : je vous avouerai donc que j'estime particulièrement votre éloge du général Drouot. » Lacordaire répondit simplement qu'ayant vu en Drouot une des gloires les plus pures de l'Empire, il l'avait dit. « Il y a cinq ans, poursuivit l'Empereur, l'Impératrice a été fort pénétrée d'un sermon prononcé par vous à la cathédrale de Bordeaux.

Lacordaire s'inclina.

Puis l'Empereur dit à Guizot : « J'ai lu fort attentivement votre discours. Un morceau d'éloquence est toujours digne d'exciter l'intérêt, même quand cette éloquence nous est opposée... »

A quoi Guizot ne répondit rien, et ces trois messieurs se retirèrent.

FIRMIN MAILLARD.

THÉATRES

Nos bons Villageois, comédie en cinq actes, de M. Victorien Sardou (reprise).

C'est un rêve, sans doute.

Il m'a semblé qu'au quatrième acte de *Nos bons Villageois*, après la scène du vol, le colonel de M. Scribe... je veux dire le baron de M. Sardou, après s'être enfermé avec Henri Morisson, lui aurait tenu à peu près ce langage :

« Mon cher enfant, ne vous tourmentez pas. Je connais le théâtre de notre père à tous deux, l'illustre escamoteur Sardou. Je vous ai surpris la nuit dans le salon de ma femme, emportant ses diamants. Vous étiez chez Pauline et vous voliez : donc vous paraissez être un amant ou un voleur ; il semble impossible que vous ne soyez pas l'un ou l'autre. Cela suffit pour que vous ne soyez ni l'un ni l'autre ; car telle est la conception d'art dramatique de notre père. Vous compromettez Pauline, et vous subtilisez son collier ?... Plus un mot ! cela prouve que vous aimez Geneviève. Soyez heureux : je vous la donne. Elle est gentille, tendre, et d'une adresse rare, puisqu'en deux heures, et rien qu'en dansant avec quelques villageois, elle m'a reconquis le tout Bouzy, qui me haïssait avant le premier quadrille. C'est une façon comme une autre de pratiquer la politique de ralliement ; et, comme vous le voyez, c'est bien simple : « Un enfant le ferait, » ainsi que disait Dupuis dans une pièce qui n'est pas de notre père, mais qui pourrait en être...

« Donc, je vous donne Geneviève, et vous souhaite tout le bonheur du monde. — Ceci dit, nous venons seulement de finir le troisième acte, et il nous

en faut deux encore pour faire cinq. Ne pensez-vous pas que nous ferions sagement de nous en tenir là? Allez-vous continuer votre rôle d'escarpe du grand monde? Je serais obligé de faire semblant d'y croire, et nous jouerions aux propos interrompus pendant une petite heure; vous auriez bien soin d'éviter le mot qui expliquerait tout, je me garderais de voir ce qui me crèverait les yeux, et nous atteindrions minuit de la sorte: c'est assurément une jolie heure pour un mari qui vient de se raccommoder avec sa femme; mais ne serait-ce pas payer bien cher ce résultat? Il faudrait beaucoup parler pour amuser le tapis, et peut-être serais-je entraîné à quelques fâcheux développements (1) ou à quelque phrase qui ferait s'écrouler d'horreur l'Académie presque entière (2). Le style et l'art dramatique n'ont, je le sais, rien à voir l'un avec l'autre, mais trop est trop et le charabia prolongé devient monotone. Nous irions probablement verser dans le mélodrame; nous emprunterions à notre oncle d'Ennery, avec son style, les ficelles dont il a le plus fait usage. *Nos bons Villageois* sont une comédie. Je sais encore que la différence des genres est une invention des pédants pour les badauds; mais, tout de même, notre pièce pourrait paraître un peu ahurissante. Car, enfin, nous ne sommes qu'au quatrième acte; l'excellent Morisson, votre père, ne peut manquer de paraître: quelle sera sa situation? J'ignore que vous êtes son fils, il est capital que je continue à l'ignorer, et il est nécessaire que je le sache « au point de vue du théâtre »: entre la vraisemblance morale et le coup de théâtre, jamais un personnage de Sardou n'a hésité. Votre père m'apprendrait donc ce qu'il veut me cacher: cela, d'abord, est assez ridicule, et je crains en outre que cette ficelle un peu trop visible n'empêche le public de prendre ses larmes au sérieux. Et nous deux, vous et moi, en viendrons-nous donc au duel, au fâcheux duel si usé? Il faudrait le renouveler, inventer quelque combat d'Apaches, analogue au duel dont il est question au troisième acte de la *Vie parisienne*. Vous ne le voudriez pas. En arriveriez-vous, emportant votre tromblon sous votre bras, à écrire l'inévitable lettre où vous annonceriez votre résolution de mettre fin à vos jours? Vous rougissez? Bien, jeune homme: cette pudeur vous honore; plus de tragi-comédie, n'est-ce pas? Nous connaissons le pistolet à la Sardou, toujours chargé, partant toujours, et n'atteignant jamais personne.

« Revenons à Geneviève. Vous l'aimez, elle vous aime, je vous la donne : c'est une affaire réglée. Mais cela vous étonne un peu sans doute, et je voudrais m'expliquer.

« Vous êtes, mon garçon, — pardonnez à la brutale franchise d'un vieux militaire, — vous êtes un assez méchant drôle. Vous avez fait la cour à deux femmes à la fois; et, sans doute, vous n'êtes ni le premier ni le seul. Remarquez toutefois que votre cas s'aggrave de ce que, parmi ces deux femmes, il y a une jeune fille. Vous me permettrez de ne pas insister sur tout ce qui rend une jeune fille respectable: j'ai développé tant de lieux communs, et j'en ai tant encore à développer pendant les deux actes qui nous restent, que j'en suis tout dégoûté. Il n'en est pas moins vrai que, tout en cherchant à prendre ma femme, vous faisiez croire à sa sœur que vous vouliez l'épouser; et cela dépasse les facéties permises à un joyeux viveur. En faisant la cour à Pauline sans l'aimer, vous restiez en somme dans les limites d'un honnête libertinage; en vous adressant à Geneviève en même temps, vous avez agi en malhonnête homme. Vous avez fait pis encore: vous courez après Pauline; sous prétexte de lui restituer ses lettres vous obtenez un rendez-vous : vous vous gardez bien de les lui rendre et vous lui faites entendre qu'elle ne les aura que si elle vous les paie « en nature »; et cela, sans doute, n'est pas le fait d'un galant homme. Courant après Pauline (je parle ici du premier acte), vous rencontrez Geneviève. Vous avez vu Pauline la veille au soir dans le parc, et vous avez même à ce sujet une phrase d'une cocasserie ingénue : « Dans ce parc, sous ces grands arbres éclairés par la lune, *elle m'a paru cent fois plus désirable qu'aux Pyrénées!* » Semblable à cette femme dont parle Lebonnard dans la *Visite de noces*, vous aimez mieux en pays maraîcher. Reprenons. Donc vous avez vu Pauline la veille au soir, vous voulez la revoir ce soir; vous rencontrez Geneviève, vous lui faites derechef la cour, et, celle-ci aussi vous paraissant bien plus désirable qu'aux Pyrénées, vous lui promettez de demander sa main dès le lendemain. Voilà, vous en conviendrez, qui est assez vilain. Voici qui l'est plus encore. Vous ne savez trop où retrouver Pauline le soir, vous ignorez où la rejoindre, et c'est par Geneviève que vous vous faites renseigner sur les dispositions du château, que vous apprenez où est la chambre de Pauline, et c'est la clef donnée par Geneviève qui vous servira à rejoindre Pauline!... Cette action-là, si je ne me trompe, est bel et bien une petite infamie; et vous

(1) Il est manifeste que le baron fait allusion ici aux singulières tirades qui émaillent le quatrième acte, et entre lesquelles je choisis celle-ci, presque au hasard : « Mais, fils ingrat, songez-y donc!... Il dort... tenez, à cette heure!... il rêve!... des rêves qui ne sont que vous!... Il vous voit heureux, honoré, aimé... Il vous marie... il revit dans votre bonheur, dans vos petits enfants, qu'il fait sauter sur ses genoux... Et devant ce paradis de sa vieillesse, il pleure de joie... Eh bien! non; tout cela, mensonge!... Réveille-toi, vieillard... Tonfils ne conduit pas une honnête fille à l'autel, mais il est conduit au tribunal par deux gendarmes!... » etc., etc.

(2) « *J'apprécie* votre douleur, » dit le baron à Morisson.

vous êtes mis dans la situation de n'en pouvoir sortir qu'en en commettant une nouvelle. Que vous trahissiez l'une des sœurs pour l'autre, ou réciproquement, vous êtes un très vilain monsieur. Poursuivons.

« Vous entrez au château, cherchant la porte de Pauline : encore une fois vous rencontrez Geneviève. Elle est en blanc ; et, ce qui vous eût peut-être laissé calme en pays de montagne vous émoustille singulièrement en plaine : « Ravissante ce soir... cette robe blanche ! ! » C'en est fait, c'est Geneviève que vous aimez. Pareillement, un émule de notre père Sardou, feu Clairville, voulait mettre à la scène la Mme Marneffe de Balzac, et montrer l'adresse infernale qu'elle mit à conquérir Hulot ; elle passe devant lui, retrousse légèrement sa robe : « La jolie jambe ! » s'écrie Hulot ; et il est pris pour la vie. Laissez là Balzac et Clairville, mais avouez que ce n'est point assez pour excuser votre trahison envers Pauline, que d'avoir vu Geneviève en robe blanche. Enfin, comme toutes les fois que vous venez voir la première, c'est la seconde que vous rencontrez, vous voyez là, j'imagine, le doigt de la Providence, et avec une désinvolture admirable, dans ce même salon où vous vouliez prendre Pauline, vous vous fiancez avec Geneviève. Cela n'est-il pas tout à fait vilain, tout à fait indigne d'un galant homme, et même simplement d'un honnête homme ?

« Et cependant je vous donne Geneviève, Geneviève que j'aime tendrement, et dont j'apprécie les qualités au moins autant que j'*appréciais* tout à l'heure la douleur de M. votre père Morisson. Ne vous en étonnez pas, mon ami : cela me prouverait que vous n'entendez rien au théâtre de M. notre père Sardou. Je n'ai pas, je crois, exagéré la vilenie de votre conduite ; mais vos actions n'ont aucune espèce d'importance. Votre rôle n'est pas de représenter un être humain, ayant des passions humaines plus ou moins répréhensibles, aimant, désirant, cherchant à se faire aimer. Vous n'êtes pas même un personnage de théâtre, vous êtes un moyen de théâtre, irresponsable et nécessaire, comme la lettre dans les *Pattes de Mouche*, le renard dans *Nos Intimes*, et le parfum de l'espionne dans *Dora*. Vos actes, que je blâmais justement tout à l'heure, n'ont et ne peuvent avoir aucune valeur morale : ils sont commandés non par votre caractère, mais par les nécessités de l'intrigue ; vous êtes nécessaire et irresponsable. Si vous avez fait la cour à la fois à Pauline et à Geneviève, c'est qu'il était indispensable que vous épousassiez Geneviève au dénouement, et non moins indispensable pour le drame que vous fussiez venu pour retrouver Pauline. Si vous avez profité, avec un profond dédain de toute délicatesse, des renseignements donnés par Geneviève, si vous vous êtes servi de la clef qu'elle vous avait confiée, c'est qu'il fallait que je vous surprisse chez Pauline, et que vous vous crussiez justiciable d'un mari trompé. Tout ce que vous avez fait s'expliquerait de même. Êtes-vous bon ? êtes-vous méchant ? Vous n'êtes ni l'un ni l'autre : à proprement parler, vous n'« êtes » pas. Et c'est pour cela, aussi, que je vous donne ma gentille belle-sœur. S'il s'agissait d'un vrai mariage, j'hésiterais certes : mais c'est un mariage de théâtre, un mariage de vaudeville, où rien ne doit être pris trop au sérieux... La Duse (1), la grande tragédienne italienne, disait un jour que rien ne lui paraissait plus difficile que de jouer un rôle de notre père Sardou ; elle ne pouvait comprendre, disait-elle, les sentiments et le caractère du personnage, tant ces sentiments et ce caractère étaient incessamment et arbitrairement modifiés par le désir d'amener des effets et des coups de théâtre... »

Ainsi s'exprima le baron. Il vous aura, j'en ai peur, paru un peu prolixe. Ne pensez-vous pas cependant que, pour un brave militaire, il n'a pas trop mal indiqué ce qui caractérise le théâtre de M. Sardou, et montré en même temps pourquoi certains l'admirent tant, pendant que d'autres ne le peuvent souffrir ?...

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les contre-guides.

Comme on avait descendu mes bagages de la voiture et qu'on s'apprêtait à les monter chez moi, le concierge s'approcha et, me remettant un gros paquet de papiers :

— Voici le courrier de Monsieur !

C'était tout ce qu'il m'était arrivé en lettres, journaux, brochures, livres, durant mon absence ; tout un petit trésor d'inconnu, tout un petit trésor d'émotions là cachetées, collées, empaquetées, et que, dans un instant, en haut des étages, chez moi, j'allais une à une connaître et goûter...

Il y a dans Schopenhauer un admirable et tragique passage, où il dit à peu près ceci : « Quand l'homme est enfant, est jeune, et qu'il entend une sonnette annonçant un visiteur, une lettre, il palpite de joie, de curiosité, car c'est du bonheur qu'il espère, qu'il attend. Mais à mesure qu'il avance en âge, la joie qu'il éprouvait au son du timbre disparaît, s'évanouit peu à peu, fait place à de l'effroi, à de l'angoisse, car il a appris la vie, il en sait toute la fécondité en

(1) On s'étonnera peut-être d'entendre, en 1866, le baron parler de la Duse. Mais M. Sardou est si malin !

souffrances, il a peur que ce coup de sonnette, cette lettre, ce ne soit du malheur qui arrive... »

Lorsqu'on n'est ni tout à fait enfant, ni tout à fait vieillard, le sentiment qu'on éprouve devant cet amas de lettres trouvées au retour d'une absence, ce n'est ni cette espérance optimiste décrite par Schopenhauer, ni la terreur pessimiste qu'on acquiert, dit-il, en vieillissant : c'est un sentiment qui tient des deux, un sentiment de trouble amusé et de méfiance, le désir et la crainte de savoir...

Je gravis en hâte les marches, les étages, puis dans ma chambre, sans défaire mon paletot, je commençai, de mes mains encore gantées, à « dépouiller » mon courrier, à décacheter les lettres, à déchirer les bandes, à faire éclore toute cette vie qui sommeillait là prête à vivre, depuis des jours, sous la coque des enveloppes... J'avais tout lu, tout parcouru, rangé des lettres urgentes, jeté les inutiles, quand, par terre, à mes pieds, j'aperçus un petit papier rose, une sorte de prospectus plié en carré. Je le ramassai. L'adresse de la bande était au nom d'un libraire fort connu. J'allais déchirer. Un restant de curiosité ou un mouvement machinal me retint. J'ouvris le papier, et je lus, imprimé en grosses lettres :

GRANDE COLLECTION NATIONALE DES CONTRE-GUIDES

Les contre-guides? Qu'est-ce que cela pouvait bien être?

Fort intrigué, je poursuivis ma lecture. Voici ce que contait le papier rose.

***

LIBRAIRIE X...

GRANDE COLLECTION NATIONALE DES CONTRE-GUIDES

M.

« La collection des Contre-Guides que nous fondons aujourd'hui se propose un triple but : un but national, un but philosophique et un but pratique.

« Mais nous ne cachons pas que c'est le premier de ces buts qui domine dans nos préoccupations, à savoir : retenir les Français en France et les empêcher de voyager à l'étranger.

« Il nous semble en effet à la fois criminel et fou de laisser chaque année nos concitoyens s'égarer au delà des frontières, à la recherche de sites et de beautés dont nous avons chez nous l'équivalent et au delà.

« Et pour bien marquer nos intentions, nous aurons soin de faire précéder chacun de nos guides de deux préfaces.

« La première sera identique pour tous. Elle consistera dans une description sommaire mais pittoresque de la France et des voyages, excursions, promenades qu'on peut y accomplir avec plaisir et économie.

« La seconde, propre à chaque Guide, contiendra une description minutieuse et pratique des provinces françaises analogues à celles du pays étranger étudié par le Guide. Par exemple, le Contre-Guide de Suisse aura pour préface la description de la Savoie et du Dauphiné ; celui de l'Italie septentrionale, la description du Var et des Alpes-Maritimes; celui de la Bavière, la description des Vosges et de la Lorraine, et ainsi de suite pour tous les pays que nous égalons ou même que nous surpassons.

« Rien de meilleur pour donner le goût du tourisme en France que ces parallèles. Ils en diront plus long dans leur impartialité que les plus longs panégyriques ou les dénigrements les plus forts.

« Mais, notre but national ainsi atteint, il restera à atteindre notre but philosophique, et nous y mettrons tous nos soins.

« Il y a dans tous les Guides actuellement en vogue un défaut qui choque le bon sens, la raison, la vérité : c'est leur imperturbable optimisme.

« Quel que soit le pays qu'ils décrivent, ce pays est censément toujours digne d'être visité. Jamais en tête d'un Guide vous ne lirez : « N'y allez pas! cela n'en vaut pas la peine ! » L'idée d'un tel loyal avis ne viendrait même pas aux auteurs et surgirait-elle qu'ils la repousseraient avec dédain. La tradition, la règle du genre veut que le pays qu'on décrit soit beau, que ses points de vue soient à voir, ses curiosités curieuses, ses sources salutaires, ses montagnes grandioses, ses forêts majestueuses, ses villes spéciales, et ses moindres localités pas ordinaires.

« L'absurdité d'un pareil optimisme est trop éclatante pour que nous peinions à la démontrer. Les Contre-Guides s'efforceront de contre-balancer l'effet que pourrait produire, sur des cerveaux faibles et crédules, une bienveillance aussi antiphilosophique. Sans haine et sans rancune, avec franchise et précision, les Contre-Guides diront la vérité, la chose qui est et la chose qui n'est pas, la chose qui est à voir et la chose qu'on doit négliger. Que de pertes de temps ainsi épargnées à l'infortuné touriste! que de désillusions, de vaines démarches on lui évitera!

« Une lettre, une simple lettre, la lettre *N*, la première du mot *négligeable*, placée auprès du nom d'un monument, auprès de la mention d'un site, indiquera au voyageur qu'il peut se passer de l'aller voir, que le dérangement vers là est superflu. Tout ce qui est parisien, en outre, à l'instar de Paris, inférieur ou semblable à ce que nous possédons à Paris, sera marqué de la lettre *P*, et informera également le touriste que la visite en ces endroits est inutile. Enfin tout ce qui n'est pas de la région même, tout ce qui n'est pas autochtone, issu de l'esprit même et des

usages de la nation que l'on traverse, sera marqué dans les Contre-Guides de lettres se référant aux pays dont ces curiosités viennent et où on les verra en meilleur jour, avec plus de profit : *H* pour la Hollande, *B* pour la Grande-Bretagne, *I* pour l'Italie, etc., — lettres dont une légende placée au début du Contre-Guide fournira au lecteur l'explication détaillée.

« Cet alphabet symbolique sera comme une garde d'amis pour le touriste, une famille de sentinelles dévouées qui lui barreront, chaque fois qu'il faudra, la porte de l'ennui, l'accès de la déception. Et nous montrerons toute l'utilité de notre innovation si nous disons que nous avons dû commander pour nos Contre-Guides toute une fonte supplémentaire d'*N* majuscules, tant le nombre d'endroits négligeables dépassait nos prévisions.

« Demeurait enfin le but pratique. Le tout n'était pas en effet de dégoûter le touriste de l'étranger et de l'informer exactement de la médiocrité des sites de hors-frontière : il fallait encore qu'il connût tous les désagréments, vexations, exactions, rapines et bousculades dont il serait infailliblement victime dans ses pérégrinations au dehors.

« C'est ainsi que nous avons scrupuleusement signalé toutes les douanes qu'il aurait à franchir, notamment celles qui, par leur situation, sont forcées d'opérer au milieu de la nuit, aux heures sacrées du meilleur sommeil.

« Nous avons aussi dressé un tableau du change des monnaies, avec exemples et contre-exemples, dont l'étude approfondie exigerait des jours entiers d'application et qui seul pourtant mettra le voyageur à l'abri des fraudes, vols et filouteries en usage entre nations différentes et civilisées.

« Nous avons joint à ces pièces un aperçu sur les théâtres étrangers et sur la niaiserie des pièces étrangères qu'ils jouent à moins que nous n'ayons insisté sur la pauvreté des traductions qu'ils représentent.

« Nous avons enfin, dans chaque Guide, placé une nomenclature des plats dits du pays avec les renseignements les plus nets sur ce que sont généralement ces immangeables gargoteries.

« De cette façon, muni d'un Guide sincère, véridique et au plus haut point national, le voyageur ne s'aventurera plus outre-frontière qu'en connaissance de cause, sachant pourquoi il part, où il va, et comment se défendre en route.

« Mais notre secret espoir est qu'il ne partira pas, comme nous le déclarions au début, et qu'il demeurera parmi nous,

« Plusieurs municipalités nous ont déjà honoré d'importantes souscriptions.

« Nous espérons, Monsieur, que vous voudrez bien, comme elles, donner votre appui à notre œuvre et nous permettre d'inscrire votre nom... »

***

Je restai un instant songeur, souriant. L'idée des Contre-Guides me semblait avoir du bon, reposer sur des remarques sensées...

Puis je revins en arrière : je réfléchissais au voyage que je venais de faire, je me demandais si un Contre-Guide eût pu m'en détourner.

Mais non, puisqu'il n'y a qu'un remède à l'illusion : c'est la désillusion elle-même ; puisque après à la déception, c'est au rêve que nous croyons le plus.

Et je déchirai le papier rose.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Mon cher Directeur,

En un récent article de la *Revue Bleue*, M. T. de Wyzewa a bien voulu rendre compte, dans les termes les plus indulgents et les plus aimables, d'un volume de critique musicale fantaisiste intitulé : *Rythmes et Rires*.

Comme il m'en attribue l'entière paternité, je tiens à dire que ce livre a été écrit en collaboration avec mon ami Alfred Ernst. En particulier, les pages sur Mozart, Berlioz, Wagner et Gounod sont de M. Ernst et avaient paru sous sa signature, dans la *Revue Blanche*, plusieurs mois avant la publication du volume.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

Le Cahier rose de Mme Chrysanthème, publié à la Bibliothèque artistique et littéraire, par M. Félix Régamey, est l'ouvrage d'un artiste tellement épris d'observation exacte, qu'il semble refuser tous droits à la fantaisie ou au rêve. Et pourtant, ne sommes-nous pas en plein Japon? Mais ici ne recherchez qu'une critique, parfois acerbe, du roman célèbre de Loti. De son côté, la pimpante Mme Chrysanthème a tenu, comme son ami déçu, le journal quotidien de ses éphémères amours, et sans rien oser montrer de son chagrin au maître fantasque et capricieux, la *mousmé* charmante souffre de sa tendresse méconnue. Elle en meurt même, à la fin, ou presque, noyée comme Ophélie, par un suicide, — emportant, incomprise, à son cou, le sac de *yènes* d'argent qui furent le prix dont on la paya !...

Et cette idée, de nous faire connaître par elle-même l'état d'âme de la Japonaise, est une trouvaille,... si ingénieuse que M. Régamey atteint son but, qui est bien de nous rendre touchante et sympathique la jolie Niponne, et de nous faire aimer, en l'estimant, l'amoureuse aux yeux bridés de Nagasaki.

JEAN DARGÈNE.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

5 octobre 1894.

Souvent on a dit que le Midi avait une morale toute particulière en matière politique et que sa conscience tolérait volontiers ou excusait avec indulgence certaines pratiques jugées sévèrement dans le Centre ou le Nord de la France : les fraudes subies par le fisc ont de tout temps été considérables dans l'Hérault, et la comptabilité des agents des contributions directes donne lieu, paraît-il, dans le bassin de la Garonne, à des observations nombreuses de la part de l'inspection des finances.

La falsification des listes électorales ou les manœuvres de la dernière heure ont toujours été plus ou moins pratiquées, dit-on, dans le Midi, et on a gardé le souvenir de cette élection de Lodève, en 1889, à la suite de laquelle M. Ménard-Dorian, qui avait été proclamé élu, fut invalidé sur sa propre demande. Mais jamais on n'avait connu de fraude aussi extraordinairement complète, aussi savamment agencée, que celle de Toulouse.

La dissolution du Conseil municipal de Toulouse, le brusque changement du préfet et la poursuite devant les assises de quelques agents subalternes de la mairie du Capitole sont évidemment la confirmation des récits surprenants que le *Sud-Ouest* et les *Débats* ont donnés des falsifications des listes électorales à Toulouse.

Depuis une époque qui devra être précisée, sur les listes électorales de Toulouse, à côté de 35 000 électeurs vivants et régulièrement inscrits, le parti radical, maître du Capitole, avait inscrit environ 4 000 électeurs qui étaient simplement des noms de personnes décédées, absentes, faillies ou supposées. La veille des élections, les bulletins de ces électeurs fictifs étaient distribués aux amis de la municipalité, qui les déposaient le lendemain dans les urnes.

Si une pareille organisation a pu être conçue et réalisée par la municipalité de M. Serres avec le concours de M. Mascaras, chef du bureau des élections, il est stupéfiant qu'on ait trouvé dans Toulouse les 4 000 personnes nécessaires pour déposer ces bulletins frauduleux et qu'une semblable complicité ne soit pas devenue plus tôt le secret de tout le monde : il a fallu, pour découvrir ce que le décret de dissolution appelle une négligence de l'administration municipale, que quinze cents circulaires envoyées par M. Rességuier, candidat aux élections de 1893, à ses électeurs lui fussent retournées par la poste avec la mention : Inconnu!

En face d'un faux aussi grave, l'administration préfectorale ne semble pas avoir eu d'autre désir que d'atténuer l'importance des faits et de soustraire à l'action judiciaire les véritables faussaires; quelques employés subalternes sont seuls renvoyés devant les assises : autant valait briser les grattoirs utilisés. Le préfet, en vertu de la théorie des compensations qui veut que le fonctionnaire trouve avantage à toute disgrâce, a été déplacé.

Quoi qu'il en soit, ni le centre ni le nord de la France ne sont habitués à des mœurs électorales pareilles, et la moralité du pays veut qu'une répression sévère frappe tous les coupables: il ne saurait exister de situations électorales assez prépondérantes pour arrêter l'action judiciaire ni de fonctionnaires assez élevés pour en ralentir indéfiniment les effets.

Les habitants de Nîmes, pris d'un accès de tauromachie, manifestent avec animation contre le gouvernement qui a interdit la mort du taureau. MM. Faberot, Carnaud et Jules Guesde, qui s'étaient rendus à Nîmes pour une conférence socialiste ont dû ajouter à leur programme politique la faculté de mettre à mort le taureau; ils se sont prêtés de bonne grâce au désir de la population.

Les Nimois nous font savoir que les courses de taureaux sont un spectacle noble qui raffermit l'âme et lui enlève cette affreuse sensiblerie française cause de tous nos maux; le ministre de l'Intérieur doit se le tenir pour dit ou bien l'unité nationale sera gravement compromise.

A Montpellier et à Paris a couru le bruit de la mort d'un député, M. Vigné. Ce député avait déjà vu annoncer son décès au moment de l'attentat du Palais Bourbon; ses amis de la *Petite République* ont été émus de cette fâcheuse nouvelle au point que l'un d'entre eux allait se rendre à Lodève « pour garder au parti la circonscription devenue vacante », quand on apprit que la nouvelle était au moins prématurée.

Le Ministre de l'Instruction publique a frappé d'une peine disciplinaire trois membres de l'Université : deux appartenaient au Conseil général des Bouches-du-Rhône et avaient protesté contre la loi des menées anarchistes, et le troisième, qui venait d'être nommé à Paris, avait pris trop énergiquement la défense de M. Robin.

Faut-il s'écrier que l'Université est jugulée à cause du sort de ces messieurs que la gloire de M. Jaurès tourmente? Ils bénissent trop les décisions qui, en les frappant, les désignent ainsi aux candidatures socialistes : Michelet leur a appris à subir un ennui passager pour un grand bien futur.

La Ligue de la moralité publique a tenu à Lyon une importante réunion où la question de l'alcoolisme a été discutée en détail. Entre autres communications, M. Rey, médecin en chef de l'asile de Marseille, a rapporté que la maison d'aliénés, suffisante autrefois pour les départements du Gard, du Var, des Bouches-du-Rhône et de la Corse est actuellement rempli par le seul arrondissement de Marseille.

Contre le fléau de l'alcoolisme, le congrès a proposé les sociétés de tempérance, le monopole de l'Etat, de fortes taxes sur les débits de boissons, la réduction de leur nombre, mais quelle chambre osera voter une loi contre les débitants d'alcool et quel gouvernement aura le courage de l'appliquer?

La distribution des récompenses a été faite à Anvers le 3 octobre. Sur les 12 000 exposants, 3559 étaient Français : ils ont obtenu 159 grands prix, 272 mentions hors concours, 267 diplômes d'honneur, 577 médailles d'or, 730 médailles d'argent, 562 médailles de bronze et 213 mentions. Le nombre des récompenses décernées à des Français a donc été de 2 783.

Une mutinerie d'un caractère particulièrement grave a éclaté ces jours-ci dans une école militaire de Berlin; des cris anarchistes ont même été proférés et il a fallu l'intervention du 4e régiment de la garde pour arrêter 138 soldats; c'est là un indice de l'état d'esprit que nos voisins feront bien de ne pas oublier quand ils diront que la France est le foyer naturel de l'anarchie.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31618. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15 — 4e SÉRIE. — TOME II — 13 OCTOBRE 1894

VINGT-HUIT JOURS EN CHINE (1)

AVANT-PROPOS

Le vaillant petit peuple qui est en lutte aujourd'hui avec la barbarie chinoise, notre éternelle ennemie, c'est David devant Goliath ; et le vilebrequin en acier fin de l'artisan nippon, entamant, avec une précision méthodique si parfaite, la poutre énorme, branlante, sur laquelle repose cette barbarie, donne à l'Europe le bon avis d'avoir à s'occuper plus sérieusement qu'on ne l'a fait jusqu'ici des choses de l'Extrême Orient.

Hélas, nous en sommes loin !

Écoutons M. François Coppée, dans le *Journal :* « Que ceux qui se passionnent pour la guerre entre la Chine et le Japon lèvent la main ! » et il cite, pouvant répondre à l'appel, deux noms seulement : Edmond de Goncourt et l'auteur de ces lignes. Il exagère ; tandis que M. Édouard Rod, dans les *Débats*, semble bien se contredire, lorsque au début de son article il dit : « Nous assistons en spectateurs passifs et désintéressés aux démêlés de ces hommes jaunes », pour finir par cette phrase : « Et quand on pense à la vitalité de ce peuple (le peuple chinois) qui s'agite à cette heure, cela n'a rien de rassurant. »

Et lorsque c'est la politique qui parle, on n'est guère plus édifié. Je n'en veux citer qu'un exemple :

« N'est-ce pas, monsieur Régamey, que la Chine, c'est une blague. » Ce n'était qu'une boutade assurément — comme on en échange après dîner, dans un milieu ami où les paroles ne se mesurent pas ; — cependant, venant de l'homme d'État qui se préparait à nous donner le Tonkin, elle me laissa une profonde impression, — et les événements ne tardèrent pas à démontrer combien elle était peu en situation.

Je crains bien que nous en soyons encore là, à voir avec quelle indifférence sont accueillies par le grand public les nouvelles de Corée ; le récit des victoires japonaises a provoqué, même chez les gens qui passent pour être bien informés, une surprise dont l'aveu, dépouillé d'artifice, montre la candeur.

Cependant l'échec des Japonais aurait eu un retentissement considérable en Asie et pour longtemps aurait compromis la marche en avant de la civilisation. Personne n'a l'air de s'en douter.

Les Chinois disent de leurs soldats que ce sont des « tigres en papier » ; il faut bien qu'on sache que ces soldats ont individuellement toutes les vertus requises pour devenir, si peu qu'on les aide, des tigres « pour de bon ».

Vainqueurs, c'est le maintien du *statu quo* lamentable qu'on sait. Vaincus, rien ne prouve qu'ils ne trouveraient pas dans un avenir plus ou moins rapproché un chef capable de les conduire à une revanche éclatante. On parle quelquefois du péril musulman ; le péril chinois est bien autrement sérieux. L'Islam est divisé par petits paquets en Afrique aussi bien qu'en Asie. La Chine, quoique portant en elle plus d'un ferment de dissolution, forme une masse compacte d'environ quatre cents millions d'habitants, et en toute chose elle tourne le dos à l'Europe. Déclarons-le nettement, l'objectif de la France, soucieuse de l'avenir de l'humanité, doit être avant tout le démembrement du Céleste Empire, car tant que son homogénéité ne sera pas rompue, il sera pour le reste du monde une menace formidable.

(1) Voyez la *Revue Bleue* du 22 novembre 1890.

D'aussi graves considérations — aussi tranchées surtout — paraîtront peut-être déplacées en tête de ces notes de voyages, qui sont celles d'un artiste qui dessine plus qu'il n'écrit. Pourtant il a beaucoup réfléchi sur ce qu'il a vu, a fait de son mieux pour deviner ce qu'il n'a pu voir, et n'a négligé aucune occasion de contrôler ses conclusions en puisant aux sources les plus sûres. C'est ainsi qu'il a été amené à abandonner l'hypothèse, un peu folle, d'une zone frontière, que les Chinois auraient rendue hostile et répugnante à plaisir, afin d'ôter l'envie au visiteur étranger de pousser plus loin. Informations prises, il paraît que les horreurs de l'intérieur du pays ne le cèdent en rien à celles des côtes.

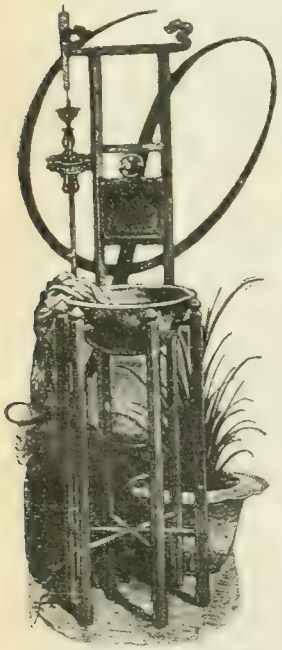
On voudra bien se contenter du récit de ces dernières.

I

Shang-Haï.

— C'est ça la Chine? — Les coolies. — La concession française. — « Il n'y a rien à voir à Shang-Hai. » — Médecins et charlatans. — Mendiants et prisonniers. — Mandarin en promenade. — Bonzes récalcitrants. — Ne laissons pas traîner nos lettres. — La courtisane charitable. — A la campagne. — « Gai, gai, marions-nous! » — Tout est rouge. — Les gens du gouverneur. — Missionnaires japonais. — Temple protestant. — Les Jésuites de Si-ka-wei. — Ne dérangeons pas les morts. — A bas les chemins de fer! — Les travailleurs. — Rixe. — La bonne aventure. — Pagode désaffectée. — Bonzes dédaigneux. — Comédiens aimables. — Cuisine chinoise. — Un peu de musique. — A la cour mixte. — Mes amis du Japon. — A travers champs. — Singuliers moyens de transport. — « Ça, bon *vi-eux.* » — Sur le Bund. — Route pour Hong-Kong.

16 novembre 18...



La terre est en vue. Nous arrivons de Kobé, à bord d'un steamer japonais, le *Nagoya Maru*.

Les fortifications à l'entrée de la rivière Wang-pou sont armées de canons de dimensions respectables. Ce ne sont plus les talus crénelés du passé; la pierre a remplacé la terre. Déjà nous avions remarqué en approchant de la côte un phare dont l'aspect n'avait rien de trop barbare.

La Chine commence à comprendre la civilisation.

Voici des barques alignées, aux filets suspendus de chaque côté du bord pour recueillir le frai venu de la mer avec la marée montante; puis les jonques armées en guerre, qui font la chasse aux pirates, bariolées, avec deux gros yeux peints à l'avant recourbé, divisé en deux et se dressant très haut. Nous avançons lentement.

La rivière est encombrée de sampans (embarcations indigènes) que frôlent les navires étrangers, dont on voit flotter les pavillons, anglais, allemands, américains, etc.

Bientôt sur le quai, à droite, s'alignent les maisons européennes aux proportions monumentales, parmi lesquelles le consulat français, un palais, dont la construction a coûté beaucoup d'argent. L'hôtel des Colonies, où nous allons descendre, est à côté.

Il pleut à torrents; pour jouir du spectacle de l'arrivée et tenir sur le pont, le surouet de toile cirée, le pardessus de caoutchouc et les fortes bottes n'ont rien de superflu.

Aborder n'est pas une petite affaire, à en juger par les cris aigus, les objurgations de tous les bonshommes vêtus de loques qui prennent part à l'opération. C'est au milieu d'un affreux concert de miaulements et d'imprécations que nous mettons pied à terre. Moins bruyants sont les coolies qui attendent sur le quai de débarquement l'aubaine d'une malle à porter. En haillons, tous avec des coiffures biscornues, inénarrables; plus d'un s'offre le luxe vraiment dérisoire d'un vaste parapluie en papier huilé; vain simulacre d'abri contre l'eau du ciel qui passe à travers les déchirures et les fentes. De plus, chacun est muni d'un grand bambou où sont entortillés des paquets de corde; posé horizontalement sur l'épaule, ce bambou sert aux transports des fardeaux suspendus en balance à chaque extrémité.

Derrière eux, la file des Jin-rik-sha, traîneurs de voitures, affublés de toiles vertes et de grands chapeaux verts également.

... Je ne suis pas très content de cet agent de police, dont l'uniforme rappelle celui de nos douaniers. M'est avis qu'il caresse un peu trop rudement du bâton l'échine de ce Chinois sordide, conducteur de cochons, qui ne sait pas maintenir ses bêtes dans le sentier du devoir: c'est que je ne suis pas encore au courant des usages établis, sans doute.

Aperçu au passage un clergyman anglais, sec, raide, glabre, et un Père jésuite très barbu, solide, l'air bon enfant.

Une quarantaine de coolies sont attelés à un rouleau à macadam; il y en a encore dans le nombre,

tirant sur la corde, qui s'embarrassent d'un parapluie en papier : c'est décidément une manie.

17 novembre.

Continuation du mauvais temps.

Il faut s'occuper de trouver un interprète.

« Il n'y a rien à voir à Shangaï », nous dit-on. C'est le refrain habituel du vieux résident, dans quelque pays qu'il se trouve, — nous en avons fait depuis longtemps l'expérience. Pourtant le très court instant passé dans la ville chinoise nous a déjà fait entrevoir tout un monde étrange qui déconcerte et résiste à l'analyse, au moins à première vue. Il faut du temps pour se reconnaître dans un tel dédale de monstruosités. Les rues, étroites, ne sont qu'un ruisseau de boue et d'ordures, où pataugent les porteurs de chaises, aux jambes nues, poussant des cris de chats étranglés pour faire ranger les passants. Quelques mendiants épouvantables à voir implorent lamentablement, accroupis le long des maisons aux toits retroussés, peinturlurés et d'aspect rébarbatif. Non moins épouvantables sont les divinités vaguement entrevues dans l'obscurité des sanctuaires, dont les abords sont encombrés d'industriels, orateurs de carrefours, médecins en plein vent, diseurs de bonne aventure, etc., entourés chacun d'un groupe de badauds dépenaillés.

L'étude de l'anatomie étant prohibée en Chine, on peut dire que la médecine n'existe pas réellement à l'état de science. Le collège jadis célèbre de Pékin, fournit encore un grand nombre de praticiens formés aux leçons d'empiriques, qui doivent leur position à l'intrigue et à la vénalité ; ce sont de purs charlatans. Il existe pourtant de nombreux traités sur la matière, les plus fameux remontent à des milliers d'années, mais l'avantage qu'on en tire est des plus problématiques ; il en résulte qu'on a plutôt recours aux sorciers, qui spéculent sur la superstition, qu'aux médecins ignorants. D'ailleurs ces deux professions arrivent presque à se confondre, et l'autorité n'apporte aucune entrave à leur exercice.

Les simples et les moxas sont employés pour toutes les maladies autant que les purgations et les saignées l'étaient jadis chez nous. L'acupuncture est aussi en grand honneur. Les procédés de divination appliqués à la guérison des maux dont souffrent les Chinois varient à l'infini... Tantôt on se sert d'un jeu de cartes sur lesquelles sont figurées des représentations de dieux, d'hommes et d'animaux. Étalé sur une table, un petit oiseau savant choisit dans le jeu une de ces cartes, qui doit contenir la réponse à la question posée. Tantôt ce sont de vieilles pièces de monnaie, placées dans une écaille de tortue, qui servent à rendre l'oracle.

On fait encore appel aux huit caractères horaires, aux cinq éléments, aux douze signes du zodiaque, etc.

Les prêtres taoïstes expliquent que les physiciens chinois ont reconnu que le corps humain est composé de terre, d'eau, de métal, de bois et de feu en proportions déterminées : quand on est malade, c'est que l'harmonie de ces proportions est dérangée, et l'on ne peut mieux faire que de s'adresser aux génies, maîtres de ces éléments, pour rétablir l'équilibre nécessaire à la santé.

Dans les restaurants, bouges enfumés aux parfums de cuisine nauséabonds, s'entassent encore des gens qu'on ne verra jamais sourire, mais dont les apostrophes glapissantes, gutturales, deviennent, en se mêlant, une souffrance réelle pour les tympans non encore accoutumés à ce brouhaha. Le quartier des marchands de curiosités, qui vient d'être visité par l'incendie, est en voie de reconstruction ; — on y respire mieux. On y trouve des Chinois qui baragouinent quelques mots de français et de *pidgin-english*. Ils offrent à l'amateur des faïences, des bronzes, des étoffes : — l'écart des prix est considérable, il faut terriblement marchander, — des poissons, rouges, noirs, dorés, argentés, qui frétillent dans de grandes jarres pleines d'eau claire jusqu'aux bords, tout en queue ou en nageoires, ou tout en ventre, monstrueux, avec des yeux plus gros que la tête, produit d'une éducation soignée.

Toute cette confusion est augmentée par le cortège ridicule d'un haut dignitaire, mandarin obèse, lippu, moustaches en queue de rat qui semblent lui sortir des narines, affalé dans une chaise à quatre porteurs. Deux mannequins ambulants le précèdent tapant sur des gongs ; d'autres, à pied ou à cheval, l'entourent ou le suivent, se tenant à distance les uns des autres, désireux sans doute de faire honneur à leur maître en tenant le plus de place possible. Tout ce monde couvert de haillons et d'oripeaux se démène éperdument sur un fond d'immondices.

18 novembre.

Joli soleil aujourd'hui, qui fait ressortir davantage la hideur débordante des choses.

Passé la matinée à explorer les confins de la concession française, le long du canal boueux qui longe les remparts de briques de la ville chinoise.

Quel contraste avec le Japon d'où nous arrivons ! — Je ne conseillerai à personne de prendre ce chemin pour faire connaissance avec l'Empire du Milieu, car c'est, comme on dit vulgairement, manger son pain blanc le premier. A chaque pas qu'on fait c'est un rapport nouveau qui s'établit — en sens inverse — entre la Chine ombre et le Japon lumière.

Nous assistons à de terribles disputes, et partout

ce sont des explosions d'imprécations et d'injures; rarement cependant on en vient aux mains.

De nombreux mendiants, jeunes et vieux, la peau tannée, les yeux creux, hâves, presque nus, se tiennent le long des murs et profitent du beau temps pour donner de l'air à leur vermine. Un chiffonnier passe, tenant une peau de chat tendue sur trois baguettes, et les vidangeurs fendent la foule en criant pour éviter de heurter les gens. Ils descendent la berge et vont déposer le contenu des deux seaux de bois qu'ils portent dans des bateaux-sentines — nullement pontés — amarrés là.

Cet après-midi un miséreux, espèce de squelette fort mal vêtu, m'a abordé et m'a offert ses services. Il parlait assez bien le français, qu'il a appris sur les paquebots des Messageries, où il a servi. Il me fait pitié; avec lui je franchis l'enceinte et nous nous trouvons dans le quartier des marchands de soie, de bijouterie, d'idoles, de cercueils, etc. Chacune de ces boutiques, d'apparence assez cossue, a sur le seuil des mendiants implorant le propriétaire et ses commis, qui ne bronchent guère. Mon guide m'assure que l'usage défend de renvoyer le mendiant arrêté devant votre porte, et qu'on ne peut échapper à ses supplications, souvent bruyantes, qu'en lui accordant quelque chose.

Une prison se trouve sur notre passage.

Les prisonniers, entassés pêle-mêle dans des cages à gros barreaux de bois, sont en communication directe avec les passants: on peut causer avec eux, leur faire des cadeaux, qu'ils sollicitent d'ailleurs, et leur moral paraît meilleur que celui de la partie de la population vivant en liberté. La nuit on les enchaîne. J'ai distribué quelques sapèques aux prisonniers, et un gamin — libre celui-là — m'a craché dans le dos.

Nous avons beaucoup marché, et quand vient le soir nous traversons un village de coolies établi à peu de distance des murailles de la ville, au bord d'un canal.

C'est un groupe de tanières faites de toutes sortes de débris, où dominent surtout des nattes de rebut.

Pour quelques-unes de ces habitations, on a utilisé de vieux bateaux (sampans) hors de service, et quelquefois la quille, laborieusement radoubée, tournée vers le ciel, sert de toit. Des sandales de paille pourries, en tas, à trois sous le cent, sont là pour servir de combustible.

Des hommes, des femmes, des enfants grouillent dans ce milieu peu confortable, victimes d'une promiscuité immonde. C'est le dernier mot de la misère et de l'abjection.

A la clarté des étoiles, les jarres énormes que les potiers alignent auprès du pont que j'ai à franchir pour rentrer chez moi prennent un aspect fantastique.

Tout cela manque vraiment de gaîté. Nous en verrons bien d'autres.

Passé la soirée au club, qu'on dit être le plus riche et le mieux installé de tout l'Extrême-Orient.

19 novembre.

Visite aux temples. Les bonzes s'opposent absolument à ce que je fasse le moindre dessin. Parmi les explications vagues et embrouillées qui me sont fournies à ce sujet, je retiens celle-ci: « Vous disposez du sort de la personne dont vous possédez l'image par le moyen de certaines conjurations, » — l'envoûtement est pratiqué en Chine, — et cette autre : « Les Anglais étant venus faire des images sur verre (photographies), on a vu immédiatement après une foule de calamités s'abattre sur la contrée. »

Impossible de sortir de là.

Malgré l'opposition qui m'est faite, je réussis à prendre quelques croquis sommaires.

Ne pouvant m'occuper des gens, je me suis rabattu sur les choses et c'est dans la rue que je vais dessiner. Mais bientôt une foule hostile, insupportable, m'entoure. A mesure qu'elle augmente, des poussées s'organisent, des lazzis se croisent, et je vois le moment où la position ne sera plus tenable. Il faut faire bonne contenance. Un bras levé suffit pour faire reculer tout ce monde, qui se rapproche pourtant grimaçant dès que le bras est abaissé. Enfin je parviens à me dégager, — ce sera à recommencer plus loin.

Autre temple. Il en sort une courtisane qui vient d'y faire ses dévotions matinales; avant de remonter dans sa chaise, elle fait lancer par son domestique une poignée de sapèques aux mendiants qui toujours pullulent. Il s'ensuit une bousculade énorme, une lutte ignoble.

A quelques pas de là se dresse une réduction de pagode en bronze qui sert à brûler les papiers, — la même superstition qui fait qu'on évite de livrer son image à autrui, commande de détruire tous les écrits; laissés à l'aventure, ils risqueraient de tomber entre les mains de personnes qui pourraient s'en servir pour nuire à l'écrivain.

Dans un terrain vague, près du port, je tombe sur une réunion de jeunes phénomènes qu'on montre pour de l'argent. C'est d'abord un enfant dont la main droite, beaucoup plus grosse que la tête, pend au bout d'un bras grêle; — il se trouve là en compagnie d'un singe et d'un chien. Puis deux petites

filles bizarrement accoutrées qu'on fait danser dans une grande boîte percée de trous, ouvertures garnies d'un verre à facettes, qui multiplient leur image; elles ont de petites figures fardées et tristes qui navrent. N'oublions pas l'enseigne de ce spectacle : une peinture qui représente une maison de plaisir en liesse où une assistance plus nombreuse que choisie se livre aux joies de la chair...

Moyennant quoi et en pensant à toutes ces choses, seul à déjeuner, je suis pris d'une sorte de frisson nerveux qui me met les larmes aux yeux.

Je visite encore une prison dans l'après-midi. Celle-là possède une forte collection de misérables mis à la cangue, qui sont exposés extérieurement de chaque côté de la porte.

On me montre la cage où sont confinés les gens condamnés à mourir d'inanition. Vide pour le moment, cette cage est carrée, étroite, et disposée de façon que l'occupant, le cou serré dans une ouverture pratiquée à la partie supérieure de cet instrument de torture, qui laisse passer la tête, soit maintenu debout, ses pieds touchant terre à peine. — C'est charmant!

Un riche négociant dont j'ai fait la connaissance marie son fils; la cérémonie a lieu aujourd'hui, et je suis invité.

Mes yeux vont-ils se reposer enfin sur un spectacle plus attrayant que tous ceux qui se sont présentés jusqu'ici?

Pour commencer, ce n'est pas de l'orchestre installé dans la cour de la maison qu'il faut attendre le moindre réconfort: quel charivari! Flûtes, hautbois, trompes et cymbales font rage et aussi le *lu*, instrument inconnu en Europe, formé de douze tubes de bambous différents de longueur, assemblés, répondant à peu près aux douze intervalles de la gamme chromatique.

Une chaise à porteurs en bois doré, hermétiquement close, vient d'amener la mariée chez son futur époux; jusqu'au soir, elle occupera la place d'honneur devant l'autel des ancêtres, dans le grand salon du rez-de-chaussée, dont le plafond est garni de lanternes rectangulaires multicolores.

Sous sa lourde coiffure, sorte de tiare, fouillis de paillons et de fleurs artificielles, aux pendeloques de perles et de métal qui masquent presque complètement son visage, l'épousée se tiendra jusqu'au soir assise, perdue dans les plis raides de sa robe de cérémonie, en soie rouge, richement brodée, et ne sortira de son immobilité que pour répondre aux profonds saluts des visiteurs et prendre part au déjeuner de poupée servi aux dames invitées qui s'empressent autour d'elle.

Le thé nous est offert dans la chambre nuptiale, au premier étage. Toujours des lanternes au plafond. Pour tout mobilier, outre le lit aux rideaux de soie rouge, de grands coffres rouges empilés le long des murs, qui tiennent lieu d'armoires; le rouge est la couleur de la joie.

C'est un va-et-vient incessant dans toute la maison. — On fume, on boit, on mange des gâteaux, on cause, sans trop de bruit. — Il y a là un mélange singulier de laisser aller et de politesse obséquieuse qui donne l'impression de quelque chose de factice où plane le mystère, en dépit de la cordialité de l'accueil.

Souhaitons aux époux d'être heureux et d'avoir beaucoup d'enfants. Ce dernier point est important, surtout pour la femme; car si elle est stérile, son mari, selon l'usage, ne manquera pas d'introduire dans la maison une ou plusieurs concubines. La grosse affaire dans la vie est de s'assurer une descendance qui accomplisse, après votre mort, les rites prescrits, indispensables au repos de l'âme; et pour éviter les souffrances à venir, le Chinois prudent n'hésitera pas à s'exposer dans le présent à tous les désagréments qui pourront résulter de la présence sous son toit de plusieurs femmes, dont les droits et les prérogatives sont sensiblement de même importance.

« Sur dix femmes, dit un proverbe, il y en a neuf qui sont dévorées par la jalousie. »

On peut croire qu'une vérité se cache sous ce proverbe, et il en est d'autres qui ne sont pas plus flatteurs pour le sexe faible: « Le vrai poison ne sort pas de la gueule du dragon vert, mais du cœur de la femme. » « La vertu de la femme n'est pas profonde, mais sa colère est sans fin. »

A noter que dans cette maison j'ai pu dessiner sans trop d'encombre.

20 novembre.

Je me réveille ce matin, comme je me suis endormi hier, au bruit des gongs. De plus, des soldats chinois font l'exercice à feu non loin de la maison, et les détonations achèvent de me tirer hors du lit.

Bien vite je rattrape dans la rue le cortège bruyant et ridiculement pompeux du gouverneur de Shang-Haï qui va rendre visite au général commandant les forces tartares de la province. Des enfants sont mêlés aux hommes qui forment l'escorte : porte-drapeaux, porteurs de parasols rouges et d'écriteaux bariolés en forme d'écrans, fantassins, cavaliers montés sur de petits chevaux blancs bourrus et crottés.

A signaler encore parmi les accessoires qui figurent dans cette mascarade, immédiatement après la chaise recouverte de drap bleu, à quatre porteurs, du gouverneur, le coffre qui contient les insignes de son rang. Pourquoi ne sort-il jamais de chez lui sans

ce coffre ? Parce que tout mandarin est exposé à se voir inopinément reprendre ses insignes par l'empereur, de qui il les tient, et il faut qu'il soit toujours en mesure de les remettre, sans une minute de retard, à l'officier porteur de l'ordre de déchéance.

Deux soldats sont de faction à la porte du général — uniforme gris, bordé de rouge, avec le turban noir. Ils sont armés de chassepots, et sans doute la consigne permet qu'on s'en débarrasse, puisque l'un d'eux a déposé le sien près de son semblant de guérite, sur le toit de laquelle il a en outre juché ses chaussures. Nous avons là un échantillon de ce que la Chine peut nous offrir de mieux comme militaires.

Un grand tam-tam crevé, perché sur un petit échafaud, est à droite de l'entrée, sous le portique qui distingue les yamens (édifices servant d'habitation aux fonctionnaires publics). Cet instrument, inutile ornement, a pu servir jadis à annoncer l'arrivée des visiteurs. Pendant qu'à l'intérieur le gouverneur remplit ses devoirs de politesse, dans la rue les gens de sa suite se sont débandés. Maintenant toute cette racaille bâille, glapit, se vautre le long des murs, ou se querelle et vocifère pour quelques sapèques perdues ou gagnées au jeu.

Je me mets en devoir de les croquer, mais cela ne va pas sans difficulté et sans énervement ; l'hostilité que je sens sourdre autour de moi est extrême : — aussi c'est un soulagement d'apercevoir des Japonais, avec lesquels s'engage une conversation amicale. Ils me désignent une chapelle bouddhique que des missionnaires de la secte Sinziou viennent de consacrer à leur culte. Je vais les voir, et ils me reçoivent fort bien. Mais la conversation n'est pas facile à suivre.

Les bonzes japonais ne parlent pas chinois, et mon interprète chinois ne parle pas japonais.

Pour nous comprendre nous sommes obligés d'employer l'écriture dont les caractères immuables ont le même sens pour les deux peuples.

On m'offre du thé, des cigarettes et jusqu'au *ibachi*, sorte de brasero qui me sert de chaufferette.

Tout ici est d'une irréprochable propreté ; partout le plancher est recouvert de nattes claires.

La sensation est des plus agréables.

Cette visite m'a procuré une sorte de détente morale : c'est l'oasis dans le désert.

Les jardins qui entourent le temple protestant sont le rendez-vous des bonnes d'enfants chinoises en service chez les Européens. Les dames viennent les y retrouver, et s'il fait mauvais temps le cloître qui règne extérieurement tout autour de l'édifice fournit un abri commode aux enfants.

Les temples se suivent et ne se ressemblent pas. J'ai consacré mon après-midi à visiter l'établissement des Jésuites de Zi-Ka-Wei, situé à quelque distance de la ville.

C'est un centre catholique très actif. Autour du collège de Saint-Ignace sont groupés un orphelinat, deux couvents de femmes, Carmélites et religieuses Auxiliatrices, un cimetière ; un observatoire, admirablement outillé ; une imprimerie et une bibliothèque qui montrent que les Pères ne s'occupent pas seulement de prosélytisme. Ils possèdent une fort belle collection d'ouvrages traitant de l'histoire des croyances et des mœurs de l'Empire du Milieu.

Le trajet de la ville à l'établissement, assez pénible, se fait en voiture. Pendant longtemps on longe un canal couvert de sampans sordides. La campagne est plate, semée d'arbres rabougris et vouée à l'engrais humain. Ce qui ajoute encore à son aspect désolé, c'est la quantité innombrable de tumulus funéraires qui l'encombrent. Il n'est pas rare de voir surgir à fleur de terre les restes d'un cercueil tombé en décrépitude. Çà et là apparaissent les débris de statues de pierre représentant des hommes et des animaux, qui indiquent qu'on se trouve dans le voisinage de la sépulture d'un personnage de marque.

On longe un enclos dont le mur fut construit récemment par les Chinois pour empêcher le tracé d'une route que les Français voulaient faire passer par là. A cette occasion des troubles sérieux se produisirent et plusieurs maisons furent brûlées par la populace, exaspérée à la pensée qu'un travail utile pour les vivants allait être entrepris sur un terrain où quelques-uns de leurs morts avaient été enterrés. Ne dérangeons pas les morts ! Que peut-on espérer de pareilles gens ? On raconte que l'un d'eux s'est volontairement fait écraser, à l'instigation des lettrés, par une locomotive, afin de jeter le discrédit sur l'invention diabolique des chemins de fer et pour aider à la suppression de celui qu'avec beaucoup de peine on avait réussi à construire près de Shangaï. On a dû l'abandonner.

21 novembre.

Je ne m'y ferai jamais ! Je rentre ce matin après une tournée de deux heures dans la ville chinoise, moulu, écœuré.

Chercher à pénétrer dans cette civilisation, tenter de l'analyser dans ses détails extérieurs, équivaut à fouiller dans un tas d'ordures...

Les rues ne sont autre chose que d'étroits passages, sur lesquels les boutiquiers empiètent tant qu'ils les assombrissent par une accumulation d'enseignes affectant les formes et les formats les plus divers ; elles permettent tout juste à deux chaises à porteurs de passer de front.

La chaussée est tantôt faite de briques posées de champ, tantôt, dans les quartiers les plus respectables, recouverte de larges dalles de pierre non cimentées. Par les interstices on peut juger de la quantité de détritus qui pourrissent au-dessous, et que des chiens galeux se disputent. Et toujours les gargotes infectes, côte à côte avec les magasins d'objets précieux devant lesquels stationnent de préférence les vieilles mendiantes, avec leur chanson lamentable !

Ils ne sont guère plus gais, les travailleurs entrevus. Celui-ci emplit un sac de coton en piétinant, cet autre passe ses jours à faire basculer un bloc de granit, la face tourné contre le mur; tous deux, ils accomplissent une rude besogne; je ne sais si l'on en peut dire autant pour ce jeune cardeur de laine dont les outils de travail ne pèchent pas par le manque d'ingéniosité.

Pour la première fois, j'ai vu deux Chinois en venir aux mains sérieusement. Ils s'étaient empoignés par la natte, et penchés, l'un contre l'autre, ils se labouraient le ventre à coups de pied : c'était ignoble. Une matrone plantureuse, tout en leur adressant des remontrances, allumait, avec un calme parfait, une grande pipe de cuivre, et l'on ne songea à séparer les combattants que lorsqu'on vit que l'un d'eux avait trop sensiblement le dessous.

La note comique m'a été fournie lamentablement par les bateleurs, escamoteurs et autres avaleurs de sabres, mangeurs de papier enflammé, qui parviennent à faire disparaître dans leur estomac un service complet de petites tasses de porcelaine, et par un oiseau à gros bec jaune qui m'a dit ma bonne aventure. Je connais une jeune personne, paraît-il, qui peut se déclarer satisfaite de la consultation.

Un temple bouddhique étant à vendre, les Jésuites l'ont acheté et l'ont transformé en chapelle catholique. C'est à voir. Nous y trouvons un Père à barbe blanche, en grand costume chinois avec le bonnet carré de Confucius sur la tête; il achève de dire la messe pour quelques fidèles devant un autel où, parmi les cierges allumés, rayonne une Vierge immaculée. Des lanternes en verroterie chinoise sont suspendues au plafond.

Il n'a pas fallu grands frais pour opérer la transformation : une statuette à changer, quelques menus objets du culte à modifier; mais les mêmes grandes lignes ont été conservées et se retrouvent dans le temple voisin qui a gardé sa destination première. Celui-là est desservi par les bonzes les plus formalistes et les plus récalcitrants que j'aie jamais vus. D'abord on n'est admis chez eux qu'à la condition de venir les trouver en chaise à porteurs : ils n'ouvrent pas aux piétons. Puis leurs discours sont empreints d'une défiance où se mêle un mépris qu'ils dissimulent très mal, découvrant la haine qu'ils portent à tout ce qui est occidental. Nous sommes reçus cependant dans la chambre réservée aux mandarins.

L'ami qui m'accompagne leur demande s'ils ne pourraient pas disposer de quelques livres religieux en sa faveur. Il essuie cette réponse extraordinaire : « Ce serait vous charger bien inutilement, vous ne seriez pas plutôt rentré chez vous avec ces livres que tous les caractères auraient disparu. » Et Dieu sait comme je suis reçu quand je fais mine d'ouvrir mon album de dessin !

De bien meilleure composition sont les comédiens à qui je vais rendre visite ensuite. Chose étonnante, le dessin ne leur fait pas peur, et l'un d'eux, un très beau garçon, consent même à signer de son nom le portrait que je fais de lui. Dans les coulisses j'assiste à l'habillage et au maquillage, fort compliqué, qui me fournit une collection de masques excessivement curieux.

On a bien raison de dire que l'art n'a pas de patrie ; il me semble que ce sont les premiers Chinois avec lesquels il y aurait moyen de s'entendre et voici que dans la soirée j'en ai une preuve nouvelle.

Je dîne en compagnie de deux Européens et d'un notable commerçant chinois qui a voulu nous montrer ce que c'était qu'un grand restaurant de son pays.

Nous avons eu à manger une multitude de plats fades, — racines de bambous, vers de mer, pieuvre, sans oublier les nids d'hirondelles; — on dirait du veau... En somme un triste régal pour un palais européen habitué à une cuisine plus relevée. Plus épicées sont les jeunes artistes qui viennent, après le repas, chanter en s'accompagnant sur la *pipa*, — grande mandoline à quatre cordes, — biva en japonais.

Ces filles n'ont pas plus de douze à quinze ans, elles s'appuient sur des servantes qui les aident à marcher; l'exiguïté de leurs pieds torturés rend leur pas incertain. Assises d'abord à notre table, leur premier soin est de mirer leur visage, terriblement maquillé, dans une petite glace de poche qu'elles consultent fréquemment; sous le fard, chargées de bijoux, ces enfants ont la grâce apprêtée de grandes poupées. Elles n'en sont pas moins agréables à voir, et leur musique ne manque pas d'un certain charme. C'est en Chine ma première impression d'art.

J'ai oublié de dire qu'au commencement du festin on avait servi aux convives, en guise d'apéritif, des linges brûlants, destinés à opérer une réaction de fraîcheur après leur application sur le visage.

22 novembre.

Pas très agréable la position des prévenus de la cour mixte où je vais passer quelques instants ce matin. Ce tribunal a été institué pour juger les différends entre Chinois et Européens : ses arrêts, rendus par deux juges, l'un chinois, l'autre européen, sont sans appel. Les audiences sont publiques.

Les prévenus indigènes sont traités à la chinoise, ce qui veut dire que tout inculpé est supposé coupable, contrairement à la saine doctrine occidentale ; aussi les gendarmes énormes et rébarbatifs qui sont chargés de veiller sur eux ne se font pas faute de les malmener. Aujourd'hui les accusés ont affaire à un vieux mandarin qui achève négligemment un excellent cigare offert sans doute par le consul anglais, son collègue pour la circonstance.

Ces deux messieurs sont assistés d'un greffier assis au bout de la table.

Les pauvres diables qu'on amène là n'ont pour la plupart à répondre que de méfaits sans importance. Cependant ils doivent se tenir à genoux à l'audience dans une attitude suppliante.

En cas de condamnation, un sbire les fait sortir de la salle en les tirant par la natte — quand il leur en reste une.

Je suis retourné voir mes amis les bonzes japonais. Je les ai trouvés accroupis devant l'autel, et plongés dans l'étude des textes sacrés ; un vieillard au crâne luisant préside à ces exercices pieux.

A voir ces gens d'allures si distinguées et si propres, je retrouve la sensation de plaisir et de soulagement éprouvée lors de notre première rencontre ; en prenant congé nous échangeons nos cartes.

Puis en route pour une pagode des environs. Une partie du voyage s'effectue en brouette, — chê-tzé, véhicule assez singulier qui tient lieu de fiacre et peut accommoder deux personnes à la fois, assises dos à dos, jambes pendantes, dans une attitude qui fait penser à celle de l'amazone à cheval.

La roue, d'un assez grand diamètre, occupe le centre de cette curieuse machine, qui, bien que grossière en apparence, n'en est pas moins un chef-d'œuvre de construction et réunit la force à la légèreté. On se sert encore de cet engin pour transporter, quelquefois à de très grandes distances, des fardeaux très lourds.

Cependant on ne se fait pas du premier coup à ce mode de locomotion, et il faut avoir grande confiance dans l'adresse du conducteur, pour ne pas trembler, lorsqu'il vous fait passer, avec sa machine, sur une planche étroite et branlante, qui rejoint les deux berges d'un ruisseau boueux, profond, dont l'aspect n'a rien de rassurant.

Surpris par la nuit, il nous faut encore traverser un canal, dans un bac défoncé qui n'est pas sans nous causer de sérieuses appréhensions. Tous ces moyens de transport sont extravagants, et la pagode, objet du voyage, perdue dans la campagne, en ruine, et complètement abandonnée, ne mérite pas qu'on se donne tant de peine pour la voir.

23 novembre.

Je pars cette nuit pour Hong-Kong.

Le marchand de curiosités, insidieux, qui, tous les matins depuis mon arrivée encombre les corridors de l'hôtel des objets qu'il espère me vendre, tente un dernier effort. Il parle petit nègre : « Ça bon. — Ça *vi-ieux*. — Ça bon neuf. — Ça petit cassé. Toi cadeau, » etc. Malgré l'invraisemblable abaissement de ses prix, je ne me laisse pas séduire.

Il me reste à faire, avant de partir, le tour de tous les bureaux de poste de la concession. Chaque nationalité a le sien, Français, Anglais, Américain, Japonais, etc. C'est commode au possible !

Longue flânerie sur le Bund où se presse une foule bigarrée !

La chaise à porteurs du consul de France y croise le poney-chaise d'un riche parsi.

Des officiers européens en uniforme fument leur cigare.

Des traîneurs de brouettes disputent les clients au petit omnibus indigène.

Un policeman anglais pourchasse les coolies importuns dont la mine patibulaire fait tache dans ce milieu élégant.

De beaux enfants blonds, montés sur des ânes conduits par des domestiques chinois, s'efforcent de dépasser leurs grands frères qui sont à cheval.

Deux amazones, admirablement montées, lorgnent au passage des Japonaises en jinriksha, charmantes dans leurs kimonos fleuris.

C'est le « tout Shangaï ».

Un petit bateau nous débarque à bord du *Peiho*, qui lève l'ancre à 1 heure et demie du matin.

(*A suivre.*) FÉLIX RÉGAMEY.

M. DE SYBEL ET GUILLAUME II

Qui aurait jamais cru, il y a dix ans, que le jeune prince impérial qui adressait à Bismarck ce toast si cavalier entrerait en conflit, les uns après les autres, avec tous les vieux serviteurs de la monarchie prussienne ?

L'affaire, cette fois-ci, s'est faite paisiblement, sans fracas. A la fin du printemps dernier, le télégraphe nous annonçait cette brève nouvelle : Guillaume II n'a pas ratifié la décision de la commission historique attribuant le prix Verdun à M. de Sybel (1).

On s'est demandé en France ce qu'était ce prix Verdun que l'empereur refusait au premier historien de son pays. On ne se doute peut-être pas qu'il nous touche de plus près que nous ne nous l'imaginons. Destiné à récompenser la meilleure œuvre d'histoire nationale, il fut fondé à Berlin en 1844, en période aiguë de gallophobie, peu après qu'on venait de célébrer avec ostentation le millième anniversaire du traité de Verdun. Le nommer prix Verdun, c'était le rendre doublement national, puisque, à dater du traité qui porte ce nom, l'Allemagne, jusqu'alors réunie sous les lois communes des Mérovingiens et des Carlovingiens, avait eu une existence distincte, et surtout une existence distincte de la France.

M. de Sybel, évidemment, est supérieur à ce prix. Il y a longtemps qu'il a fait ses preuves. En le désignant premier sur la liste, la commission de l'Académie de Berlin, chargée de statuer sur ce prix, n'entendait point récompenser un mérite ignoré; elle voulait rendre hommage au grand talent de l'historien.

Et voilà que Guillaume II, sans se soucier du scandale qu'une telle décision ne manquerait pas de provoquer en Allemagne, s'y oppose et s'y oppose même sans donner de raison. Il se contente de biffer de la liste le nom du grand historien.

Il y a là un curieux problème psychologique à élucider. Ou ce sont les idées de M. de Sybel qui déplaisent à Guillaume II; ou c'est sa manière d'écrire l'histoire; ou encore ce sont les révélations que fait l'auteur qui, en sa qualité de directeur des Archives de Prusse, est détenteur de tous les secrets d'État. Essayons de débrouiller tout cela.

***

Constatons avant tout qu'on ne saurait imaginer deux esprits qui diffèrent aussi totalement l'un de l'autre que l'esprit de l'historien et celui du jeune empereur.

M. de Sybel, c'est la vieille école, l'école des nationaux-libéraux qui ont voulu faire de l'empire une chose à eux, à leur mesure et à leur goût, c'est-à-dire créer en Europe un État modèle selon les idées de l'école historique de droit.

Changer quelque chose à cette œuvre, qui pour eux est une œuvre de science, paraît une entreprise sacrilège. L'empire doit rester tel qu'il est avec l'esprit qui a présidé à sa formation: protestant avec une tendance rationaliste, libéral selon les traditions de Niebuhr et du baron Stein, allemand dans le sens étroit du mot, presque teuton, comme on l'était du moins il y a vingt ans, quand on s'écriait que la race germanique était la plus pure des races modernes et qu'avec Darwin comme complice, on se lançait à corps perdu dans des théories ethnologiques pour expliquer le partage de la Pologne, la déchéance des Irlandais (des Celtes comme on disait) et leur soumission par les Anglais (des Saxons).

Et la politique qui répondait à ces idées était une politique hautaine, agressive et brutale. On persécutait tous ceux qui ne voulaient pas, yeux fermés, accepter le mot d'ordre.

Guillaume II, au contraire, c'est la nouvelle Allemagne, l'Allemagne formée après 1870, enivrée d'abord par les victoires, pleine d'un violent orgueil patriotique pour les puissants ouvriers qui avaient fait l'unité, mais marquée aussi d'un pli au front devant les problèmes sociaux redoutables dont les libéraux-nationaux avaient cru venir à bout par les dures lois d'exception. Guillaume II a respiré l'air du temps. Il n'a plus la grande assurance de ces patriotes de 48 qui, pleins de confiance dans l'excellence de leur méthode empirique, croyaient avoir résolu tous les problèmes politiques. Il ne croit plus même, comme eux, que l'empire doive rester prussien d'esprit (1). Il veut gagner le cœur de tous les hommes soumis à son autorité. Aussi, lorsque les nationaux-libéraux disent : guerre aux catholiques, guerre aux socialistes, guerre aux Polonais et aux Danois, il répond que tous ses sujets lui sont également chers. Il se dit chrétien avant d'être protestant, Allemand avant d'être Prussien et, s'il ne va pas jusqu'à se proclamer citoyen du monde, il ne manque jamais une occasion d'exprimer ses sentiments d'humanité.

Et ce qu'il dit, il le croit. Ce ne sont pas de simples phrases dans sa bouche. Il se regarde comme le père de son peuple. Considérez, du reste, d'un peu plus près la physionomie de ce soldat idéaliste, à l'esprit clair et rapide, cet homme tout moderne, contempteur des études classiques, révolutionnaire par tempérament, qui n'a point peur de rompre avec un passé qui le gêne, qui méprise l'étude patiente des

(1) L'empereur a attribué ce prix à un estimable érudit, M. Erdmansdörffer, professeur à l'Université de Heidelberg, auteur d'un ouvrage assez indigeste sur le Grand Electeur.

faits et qui ne se fie guère qu'aux propres lumières de son génie ; n'est-ce point là un esprit qui doit choquer dans leurs habitudes les plus chères ces bourgeois, qui sont les nationaux-libéraux, ces hommes de science, ces industriels, ces commerçants, tous très férus de leurs droits ? C'est là ce qui est arrivé entre Guillaume II et M. de Sybel, mais cette fois-ci c'est l'empereur qui s'est fait le juge de l'historien.

***

M. de Sybel est un homme qui s'est donné la tâche de fortifier en Allemagne l'esprit national-libéral. Il l'a d'abord fait par son *Histoire de l'époque révolutionnaire* dans un temps où les libéraux avaient encore les yeux tournés vers la France. Il l'a fait ensuite dans son *Histoire de la fondation du nouvel empire allemand* (1), pour montrer que l'œuvre avait été bien faite et qu'il fallait la conserver.

A l'encontre de bien des savants de son pays qui réclament de l'historien une absolue neutralité, il se vante, au contraire, de n'avoir jamais dans son livre « dissimulé ses opinions de national-libéral (2) ». Et cela naturellement le conduit à des jugements historiques qui ne doivent pas être du goût de Guillaume II.

Au point de vue du libéralisme d'abord. Le libéralisme de M. de Sybel est un libéralisme qui n'a rien de commun avec celui de Canning ou de Gladstone : c'est un libéralisme prussien. M. de Sybel ne l'en croit pas moins bon teint ; à ses yeux du reste la Prusse a mieux réalisé la liberté politique que la France. La Prusse d'abord est germanique et protestante ; la France est catholique et latine. Or, pour lui, la liberté politique est un produit de la conscience moderne émancipée par la Réforme.

Née au XVIe siècle, dit-il, en pays protestants, c'est d'abord en pays protestants qu'elle s'est développée : dans les Provinces-Unies, les villes libres de l'Allemagne, les républiques helvétiques, l'Angleterre du temps de Cromwell et, de nos jours, elle ne se trouve guère que dans les trois États protestants qui sont à la tête de la civilisation moderne : l'Angleterre, les États-Unis et la Prusse.

M. de Sybel se rend bien compte que la forme de ces états est différente, mais il fait de grands efforts pour montrer que ces différences sont plus apparentes que réelles.

Dans chacun de ces États, dit-il, ce fut le parti le plus animé d'unité nationale, d'indépendance et de dévouement qui prit la direction des affaires... En Prusse, cette direction échut au roi et à ses serviteurs, tandis que les hautes classes se tenaient à l'écart par inimitié ou par indifférence ; quant au peuple il resta complètement étranger à la vie publique... De là ces trois formes d'État : en Prusse, une monarchie pure ; en Angleterre une monarchie parlementaire ; en Amérique, une constitution démocratique (1).

Sans nous arrêter à ce qu'il y a d'excessif dans cette affirmation ou tout au moins de trop systématique dans la manière dont elle est présentée, nous nous contenterons d'une simple remarque. Comment M. de Sybel peut-il prétendre que la Prusse a réalisé toutes les libertés modernes puisque pendant toute sa carrière politique il n'a pas fait autre chose que de lutter contre l'absolutisme prussien ?

On a encore présente à la mémoire la violente campagne qu'il mena en 1862 contre le gouvernement qui, au mépris de la volonté de la nation, voulait augmenter ses effectifs militaires pour les guerres qu'il méditait contre le Danemark et l'Autriche.

Malheur aux rois ! s'écriait-il, du haut de la tribune de la Chambre des députés, malheur aux rois qui restent sourds aux justes plaintes de leurs sujets.

Et lorsque le ministre de la guerre, M. de Roon, le rappelait au devoir du patriotisme, il rétorquait :

M. de Roon rend au pays de trop mauvais services pour avoir le droit de nous donner de semblables leçons. Qu'il commence donc par prêcher l'exemple, en cessant d'être un obstacle à l'union des citoyens et à la prospérité de la patrie.

Je sais bien qu'après Sadowa, éclairé d'une subite lumière, il confessa son erreur. Il lâcha même avec une certaine désinvolture plusieurs de ses anciens collaborateurs qui s'étaient trop compromis dans la lutte ; il s'en explique même d'une manière assez hypocrite dans sa *Fondation du nouvel empire*. Peu s'en faut qu'il ne traite l'ancien président de la Chambre, Grabow, qui ne fut du reste pas plus violent que lui, « de pelé, de galeux, d'où venait tout le mal ».

On élut, dit-il, à sa place Forckenbeck qui était d'opinions plus modérées et qui, dans la lutte constitutionnelle, avait toujours cherché des moyens termes et s'était hardiment opposé à la politique toute négative des Waldeck et consorts.

Et il ajoute :

Il ne restait plus aux vrais libéraux qu'à se séparer des radicaux, de manière à ne point laisser aux partis réactionnaires le soin de former le nouvel État (2).

Mais, tandis que, parmi ces nationaux-libéraux il

(1) *Die Begründung des deutschen Reiches*, durch Wilhelm I ; Bande : Munchen und Leipzig, N. Oldenbourg ; 1889-1892.
(2) *Die Begründung ;* Vorrede XIII.

(1) *L'Europe et la Révolution française* (traduct. française), tome I, p. 158.
(2) *Die Begründung ;* tome V, p. 357 et 358.

en est qui, hypnotisés par les victoires, oubliaient tous leurs anciens griefs contre les Hohenzollern et acceptaient tout, yeux fermés, M. de Sybel continuait à penser que les Hohenzollern manqueraient à leur mission dans le monde s'ils n'entraient pas résolument dans la voie du libéralisme. Et cela, il le répétait avec une insistance qui finissait par agacer le gouvernement. L'empire était à peine fait, qu'à l'inauguration d'une statue du baron Stein à Nassau, le 9 juillet 1878, il pressait déjà le roi de Prusse de réaliser les espérances que les libéraux mettaient en lui.

Oui, s'écriait-il, ce peuple prussien a mérité d'être appelé à la liberté, car il a appris à l'école d'un malheur sans exemple (Iéna) que la liberté, loin d'être le bouleversement de l'égoïsme, signifie travail utile à tous, devoir politique, efforts patriotiques. Puissent ces idées rester vivantes dans les cœurs pour le plus grand bien des droits du peuple et de la puissance de l'Etat.

Et cela mécontentait le gouvernement prussien, ce qui n'empêchait pas du reste Guillaume Ier qui, bien que très chatouilleux sur ses prérogatives royales, était au fond bonhomme, d'appeler trois ans après M. de Sybel à la direction des archives de l'État. Mais Guillaume II a une mémoire plus tenace. Personnelment, il n'a pas eu, que nous sachions, maille à partir avec l'historien, mais il a ses livres sous les yeux.

*
* *

On connaît les idées de Guillaume II sur la manière de faire l'histoire (1). Elles sont conformes à son tempérament d'idéaliste. Il ne tient pas à la vérité matérielle des faits. Pour lui, ce qui importe c'est la vérité de l'idée. L'empire est grand; il a été fait par des hommes « revêtus d'une héroïque grandeur ». C'est de cela qu'il faut imprégner l'âme de l'enfant.

M. de Sybel, lui, est juste à l'opposé de cet esprit. En histoire c'est un réaliste, non pas pour la vérité des faits matériels, comme Taine ou Mommsen, mais pour la scrupuleuse exactitude des faits vraiment historiques. Il fait l'histoire diplomatique d'après les sources les plus sûres : documents d'archives et papiers d'État. Il a borné son ambition à être l'homme le plus minutieusement renseigné sur toutes les négociations qui ont amené des changements dans la vie des nations modernes. Ce n'est pas ce qui se passe dans la rue ou sur les places publiques qu'il raconte, mais ce qui se fait dans les cours ou les chancelleries. Et c'est précisément pour être plus vrai qu'il a conçu cette histoire ainsi :

Je renonce, dit-il, dans la préface de la *Fondation de l'empire allemand*, à produire des effets dramatiques... sacrifice qui ne m'est inspiré que par le désir de présenter la vérité dans son intégrité (1).

Il conduit ses récits avec une conscience exemplaire, trop exemplaire même, car, à force de vivre dans ces papiers, il en oublie un peu que ce sont pourtant des hommes qui ont fait l'histoire. Avec cela c'est un casuiste fort subtil. Lorsque Frédéric le Grand pénétra en Silésie il écrivait : « Je prends d'abord, je trouverai toujours des pédants pour prouver mes droits. » A voir le sérieux avec lequel, en toute conquête, M. de Sybel cherche à prouver les droits du plus fort, on le prendrait aussi pour un de ces pédants-là. Mais il est mieux que cela. « Quand les droits sont douteux, disait le même Frédéric le Grand, il ne faut pas trop les détailler. » Pour M. de Sybel, il n'y a jamais de droits douteux : l'éplucheur de textes est doublé chez lui d'un excellent avocat.

Dans son *Histoire de l'époque révolutionnaire*, déjà, il avait montré combien il s'entend à laver le roi de Prusse de toute accusation de duplicité à propos du second partage de la Pologne: « Placé, dit-il en substance, entre la France en train de tout bouleverser et la Russie menaçant de tout conquérir, le roi de Prusse, s'il voulait conserver sa vie, devait préalablement se fortifier. Quel meilleur moyen que d'achever le partage de la Pologne qui, du même coup, détournait du Danube l'ambition de la Russie, la rendait par conséquent moins redoutable et la liait à la Prusse par l'intérêt. »

Dans son nouvel ouvrage, M. de Sybel se révèle casuiste fort habile, lorsqu'il essaie de justifier la conquête du Schleswig-Holstein. Il reconnaît pourtant qu'avant le XIIIe siècle ces duchés étaient déjà danois, mais qu'à partir de cette époque ils avaient été occupés par une population allemande qui avait conservé ses droits à elle. Moralement donc ils relevaient du Saint-Empire Germanique. Cet empire une fois mort, fallait-il abandonner « des frères allemands »? La Prusse devait prendre leur cause en main puisque seule en ce siècle elle avait tenu les véritables intérêts de tous les Allemands. Donc une conquête s'imposait.

On comprend maintenant qu'avec cet esprit M. de Sybel fût l'historien né du prince de Bismarck. Dès 1860, c'est sur lui que, dans son ouvrage, il projette toute la lumière, reléguant à l'arrière-plan Guillaume Ier, qui n'est plus guère qu'un comparse dans la pièce.

Il ne faut point s'attendre à trouver dans cette histoire un portrait en pied de M. de Bismarck. Ce n'est point là le fort de M. de Sybel. Il est même médiocre dans la peinture physique du personnage. Lorsqu'il

(1) Voir dans la *Revue Bleue* du 17 juin 1893 l'article : *Un manuel d'histoire allemand*.

(1) *Vorrede*, p. 7.

nous décrit, par exemple, le prince au moment où il était député à la diète de Francfort, il le fait en traits généraux.

Bismarck, dit-il, touchait alors à sa trente-sixième année, c'est-à-dire à un âge où l'homme arrive à son épanouissement complet. Sa haute taille surpassait de la tête celle de tous les humbles mortels (Menschenkinder). Son visage resplendissait de santé, son regard vif respirait l'intelligence; dans sa bouche et dans son menton se lisait l'expression d'une volonté indomptable (1).

Lorsqu'on lit ce portrait, on est presque aussi avancé qu'avant; on n'a aucun de ces traits individuels qui gravent une physionomie dans la mémoire.

Ce n'est pas davantage comme peintre psychologique que brille M. de Sybel. Il ne nous révèle pas, par une analyse fouillée, les dessous de cette nature extraordinaire, un des plus puissants spécimens d'humanité qui aient jamais été. S'il cite tous les traits légendaires du chancelier : — cette éducation étrange, à bâtons rompus, sans plan apparent et qui consista surtout en une immense lecture faite dans tous les domaines; la réceptivité extraordinaire de ce cerveau bourré de faits; l'originalité et la fraîcheur des idées, la verve caustique, la diction savoureuse et pittoresque; cette allure de grand prince dans les cercles mondains et ce sens pratique qui, dans les affaires les plus spéciales, faisait l'émerveillement des gens du métier; — s'il cite tous ces traits, c'est d'abord sans les renouveler par l'expression, c'est ensuite sans en faire la synthèse et sans nous en montrer la signification pour l'homme. Non, la supériorité de M. de Sybel n'est pas là. Elle est dans l'art tout particulier qu'il a de faire sortir une physionomie du tissu des événements ; ce sont ces événements mêmes qui racontent le caractère d'un homme. Ses portraits ne se détachent pas en pages brillantes du récit. Il faut lire toute l'histoire pour les saisir, la relire même; alors vous voyez petit à petit ces portraits se dessiner dans votre esprit, moins nets peut-être que si l'auteur les avait ramassés en une page synthétique, mais infiniment plus complexes, plus vivants et plus vrais. Au milieu des mille fils des intrigues et des négociations où leur esprit est enserré, ils apparaissent tels qu'ils furent dans la vie réelle.

A ce point de vue-là son portrait de Bismarck est merveilleux. Il nous fait comprendre comme nul ne l'avait fait avant lui l'unité de la politique de cet homme. On voit d'abord le Bismarck de la diète de Francfort,

Fervent chrétien, royaliste convaincu, bien qu'absolument dépourvu de la morgue doctrinaire de la *Gazette de la Croix* (1)...

On voit ensuite le Bismarck mi-révolutionnaire de 1865, le Bismarck acclamé des nationaux libéraux ; et, sous ses aspects différents, c'est bien toujours le même homme qui résuma un jour sa politique en disant : « Changer de moyens, de but jamais. »

Il nous montre aussi admirablement combien sa politique fut la politique séculaire de la maison de Prusse, celle dont on pourrait dire qu'elle consista à arrondir son domaine aux dépens du voisin de manière à pouvoir prendre une place prépondérante en Allemagne. Il est d'abord Prussien au sens exclusif où l'était Frédéric le Grand qui, de l'aveu même de M. de Sybel, ne « poursuivit jamais qu'une politique personnelle et qui n'eut jamais en vue l'intérêt de tous les Allemands ». M. de Bismarck se soucie peu de la restauration d'un empire. C'est là une idée de libéral. Il croit même pouvoir poursuivre sa politique prussienne sans molester l'Autriche. Il ne soupçonne pas non plus la puissance du mouvement populaire, qui, nourri par les discours des patriotes et les œuvres des historiens nationaux, est allé, en grossissant, à travers tout le siècle. Mais une fois qu'il a reconnu que l'Autriche serait l'éternel obstacle et que, sans le concours de l'élément populaire, il n'accomplirait jamais son œuvre, il fit cette étonnante volte-face qui stupéfia son entourage, lâcha l'Autriche, lâcha le parti féodal et fit barre à gauche.

Mais c'est dans l'histoire de M. de Sybel qu'il faut lire cette politique pour la bien comprendre.

Entre tous les faits qui, dans cet ouvrage, montrent combien M. de Bismarck fut la cheville ouvrière de l'œuvre de l'unité, aucun n'est plus significatif que la scène des bains de Baden racontée à la fin du second volume.

Au mois d'août 1863, Guillaume Ier faisait une cure de bains à Baden pendant que les princes allemands, réunis à Francfort en congrès, sous la présidence de l'empereur François-Joseph, cherchaient à résoudre sans lui la question allemande. François-Joseph, qui prévoyait déjà que le conflit était inévitable, voulait mettre la Prusse dans son tort. Il proposait aux princes allemands une nouvelle organisation de l'Allemagne : on créerait un directoire de cinq souverains dont il aurait la présidence; sous ce directoire, une assemblée composée de délégués des Chambres allemandes; on instituerait en outre un tribunal fédéral et, pour résoudre les questions d'ordre général qui pourraient se présenter, on convoquerait des congrès périodiques de tous les princes. C'est là-dessus qu'on devait discuter à Francfort et Guillaume Ier, qui ne bougeait pas, avait l'air de l'ignorer. Mais on ne se doutait pas du petit drame domestique qui se jouait entre le chancelier et lui.

Le chancelier était persuadé que la meilleure tactique à suivre en cette heure critique où l'on voulait

(1) *Die Begründung*; t. II, p. 142.
(1) *Die Begründung*; t. II, p. 182.

jouer le roi, était de montrer clairement par son abstention que le roi de Prusse n'entendait recevoir d'ordre de personne et qu'il voulait lui-même régler la question allemande comme il l'entendait et quand bon lui semblerait. Mais le roi avait peur, hésitait. Il craignait qu'on ne s'arrangeât sans lui et qu'il se trouvât, du jour au lendemain, seul en face de toute l'Allemagne. Et ce qui augmenta encore son incertitude ce fut l'arrivée du roi Jean de Saxe dépêché par le congrès pour querir Guillaume Ier.

— Trente princes qui m'invitent, dit-il à son chancelier, et un roi comme courrier, comment refuser?

— Si Votre Majesté, répond Bismarck, me commande de l'accompagner à Francfort, j'obéirai, mais à notre retour à Berlin je ne serai plus ministre.

Les hésitations cessent alors et Guillaume Ier écrit sa lettre de refus.

La victoire était enfin à lui, mais la partie avait été chaude. Tout frémissant encore de la lutte qu'il venait de soutenir, Bismarck, à peine le roi sorti de la chambre, saisit sur la table un plateau de verres de fin cristal et les faisant voler en éclats s'écria : « J'avais besoin de casser quelque chose! Enfin je respire. »

C'est là un de ces nombreux dessous de l'histoire du nouvel empire que révèle M. de Sybel et il n'en est pas besoin de beaucoup de cette sorte pour comprendre la rancune du souverain.

***

Maintenant que nous tenons les causes de la défaveur que Guillaume II témoigne à M. de Sybel, nous voudrions, pour terminer, indiquer, en quelques mots, la valeur du grand ouvrage de celui-ci.

Je passe rapidement sur les mérites de fond. Il est entendu que M. de Sybel est un critique des plus perspicaces et qu'il est supérieur à la plupart des historiens dans les deux domaines de la critique : critique des idées et critique des faits. Comme critique des idées, c'est le plus clairvoyant des juges toutes les fois que la passion politique ne l'égare pas. Comme critique des faits, nous n'avons personne qui, comme lui, sache établir la valeur d'un témoignage et écarter des sources suspectes. A une époque où personne en France ne s'était encore avisé de l'inauthenticité des lettres de Marie-Antoinette publiées par d'Hunolstein et Feuillet de Conches, il fut le premier à les déclarer apocryphes.

Je passe aussi sur la science de l'historien. Être un grand savant dans un pays où tout le monde l'est n'est peut-être presque plus un mérite. Lorque M. de Sybel dit : « On ne doit se mettre à écrire un ouvrage que lorsqu'on a acquis la certitude qu'on est l'homme le plus ferré qui soit sur cette question » il ne fait là qu'exprimer une vérité qu'on pratique depuis longtemps en Allemagne. Mais il a ce qui manque à la plupart des savants allemands, l'art de choisir entre tous les détails les plus significatifs et les plus vrais. La qualité qui frappe le plus dans son œuvre, c'est la maîtrise avec laquelle tous les documents sont assimilés dans une narration qui est un chef-d'œuvre d'exposition.

Il a, pour dominer les faits et pour les grouper, des idées dont la plupart de ses compatriotes sont dépourvus. Ce qui a fait longtemps l'infériorité de l'historiographie allemande, c'est qu'elle n'a jamais été traitée par des hommes pratiques. Les premiers historiens se recrutèrent parmi des professeurs qui n'avaient appris la politique que dans les livres. M. de Sybel, au contraire, fut élevé dans un milieu très ouvert. Son père était un avocat distingué du barreau de Düsseldorf, à l'esprit très libéral. On dut causer politique de bonne heure dans sa famille. Düsseldorf aussi avait quelque chose qui manque à beaucoup de villes d'Allemagne. Tous les petits princes rhénans n'avaient point été des tyranneaux égoïstes et bornés. Quelques-uns favorisèrent les arts. C'est ce que fit, par exemple, l'électeur palatin Charles-Théodore, possesseur du duché de Berg et de Juliers dont Düsseldorf était la capitale. Il fonda dans cette ville une galerie de tableaux qui devint fameuse et encouragea le séjour des artistes qui formèrent l'école de peinture de Düsseldorf. La maison du père de Sybel était le centre de réunion des artistes. On y voyait le peintre Shadow, le musicien Félix Mendelssohn, les littérateurs Immermann et d'Uchtritz, le critique d'art Schnase.

C'est dans ce milieu que M. de Sybel puisa ses goûts artistiques. « Je considère, écrivait-il plus tard, comme un des plus grands bonheurs de mon existence d'avoir pu passer les heureuses années de ma jeunesse dans une ville qui, bien que de médiocre importance, avait une vie artistique d'une incomparable intensité (1). »

Mais artiste, M. de Sybel ne l'est qu'au sens où Edmond Scherer en est un. Son esprit est un des spécimens les plus réussis de l'esprit rationaliste protestant. Il semble, quelque part, à propos de Burke, avouer une préférence pour la poésie morale des Anglais. La beauté plastique, en tout cas, la beauté de formes un peu sensuelle, ne parle pas à son imagination. Il n'a absolument pas le sens de la grandeur du catholicisme et de la poésie du moyen âge. Il a écrit pour ses débuts une petite *Histoire de la première Croisade* qui est bien l'œuvre la plus sèche que je connaisse en ce genre. Lorsqu'il s'agit de caractériser l'ensemble de cette imposante entreprise reli-

(1) E. Caro, *H. von Sybel; Nord und Sud;* (1892), LX. Band, p. 37.

gieuse, il aboutit à des formules hégéliennes glacées. Il raille la « bigoterie » des Croisés qui à la moindre difficulté pliaient le genou en terre et demandaient à Dieu de les délivrer, « comme si, ajoute-t-il, Dieu avait eu une provision de miracles pour les sortir de toutes les situations critiques où ils se trouvaient ». Ne croirait-on pas entendre Edmond Scherer s'emporter contre « cet insupportable fou de François d'Assise, un mendiant et un aliéné » ?

Comme Edmond Scherer aussi, avec lequel il offre beaucoup de parenté d'esprit, M. de Sybel va toujours droit aux idées, sans s'arrêter aux faits. Je ne sais rien qui prouve davantage que son dernier ouvrage combien, dans tout ce que nous écrivons, nous sommes l'esclave de notre tempérament. Voilà un homme qui a été mêlé personnellement à tous les grands événements qu'il raconte, qui fut membre des Parlements de Francfort, d'Erfurth et de Gotha; qui connut de près tous les acteurs de ce grand drame; et pourtant, sauf de rare en rare, il ne nous donne jamais l'impression du vu. Représente-t-il une séance, par exemple, il le fait avec la sécheresse d'un procès-verbal. Qui croirait, dans ce portrait du président Gagern, voir un homme que M. de Sybel connut personnellement?

C'était un homme de haute taille, imposant, avec une physionomie aux traits puissamment accentués, des yeux vifs sous des sourcils puissants, une voix sonore et profonde, un homme bref, qui donnait à ceux qui l'approchaient l'impression d'une nature faite pour le commandement (1).

M. de Sybel, bien qu'il ait une forme d'esprit réaliste, n'est jamais réaliste dans le détail de l'œuvre. Là encore il ressemble à Edmond Scherer. Il n'aime pas les anecdotes... Il en avait pourtant de bien jolies à conter. N'eut-il pas les confidences d'un Bismarck pour qui toute la politique se traduit en anecdotes? Il en raconte quelques-unes, mais il ne sait pas les animer. Il y a la scène de la terrasse de l'orangerie à Potsdam. Avec quelle verve M. de Treitschke l'eût contée! Lui, se contente de relater qu'un jour à Potsdam, M. de Bismarck se promenait dans le jardin avec le roi Frédéric-Guillaume IV qui exposait ses incertitudes: « Du courage, du courage! » s'écriait Bismarck pour aiguillonner le souverain. Sur quoi la reine surgissant de derrière un buisson s'écrie : « Mais, monsieur de Bismarck, comment osez-vous parler ainsi à votre roi? »

Telle qu'elle est pourtant, cette œuvre est une de celles qui font le plus d'honneur à un homme et à un pays. Ses mérites auraient sans doute touché Guillaume II s'il se fût agi d'autres hommes et d'une autre époque ; mais ici, pour l'histoire de sa propre maison, il eût voulu quelque chose de plus lyrique et de plus ronflant (1).

ANTOINE GUILLAND.

1 *Die Begründung* ; t. I, p. 171-172.

(1) Il manque encore à cette œuvre, pour être complète, le sixième et dernier volume qui doit pousser l'histoire jusqu'à la fin de la guerre de 1870. Ce volume est prêt, nous dit-on, mais une chose en retarde la publication, l'opposition de Guillaume II, qui défend à l'historien de mettre au jour de nouvelles pièces d'archives.

LES ORPHELINS DE MILCITERNE

Dans sa séance du 20 septembre 1891, le Conseil général accepta le legs Lazaragne, consistant: 1° en une école-asile sise à Milciterne et comprenant trois corps de bâtiments, une chapelle et quinze hectares de terrain; 2° en la rente d'un capital inaliénable de 1 250 000 francs; le tout sous condition d'être employé à l'éducation et l'entretien d'orphelins pauvres.

Le Conseil vota en second lieu l'érection d'un monument à la mémoire de défunt Jean-Jacques Lazaragne ; enfin nomma en tiers lieu une commission aux fins d'administrer l'orphelinat de Milciterne. Furent élus MM. Garabois, Chédelu et Giberne.

*
* *

La commission continuait à faire son whist au café de l'Univers et du Pérou; et chaque soir, au moment de régler les comptes, un de ces messieurs disait: « Tiens ! quand irons-nous visiter l'Orphelinat Lazaragne ? » A quoi il était répondu : « Rien ne presse; un de ces matins, quand il fera beau: ce nous sera un but de promenade. D'ailleurs, tout va bien. »

Il faut croire que tout n'allait pas bien, car l'*Intègre Quotidien* arriva du chef-lieu de Sambre-et-Meuse avec cette vedette alarmante :

LES SCANDALES DE MILCITERNE
L'ORPHELINAT DES CALOTINS; INCURIE ADMINISTRATIVE

Aussitôt MM. Garabois, Chédelu et Giberne prirent le train à destination de Boury-sur-Sambre, — qui est à une heure de marche de Milciterne. Ils arrivèrent à l'Orphelinat vers les midi, faillirent choir d'insolation et longèrent un mur de briques rouges interminable. Devant la porte cochère, M. Garabois, qui était Vén.·. de la L.·. des *Fils de Gédéon*, fit remarquer à MM. Chédelu et Giberne la croix qui surmontait le portail.

M. Chédelu n'avait même pas la religion de l'athéisme : il haussa les épaules en toute indiffé-

rence; M. Giberne, réformé méthodiste, subodora des religieuses : l'*Intègre* avait raison, l'Orphelinat était la proie du cléricalisme. Et dès lors il fit cause commune avec M. Garabois.

Ils sonnèrent: une femme vêtue de toile grise et coiffée d'un petit bonnet tuyauté ouvrit la porte, et mena la commission dans un parloir. Au bout de quelques instants, une autre femme à petit bonnet et vêtue de gris, carabi, les vint trouver. Après révérence :

— Vous désirez, Messieurs?

M. Garabois, trompé par le bonnet, demanda:

— Ma fille, allez dire à la Supérieure que la commission pédagogique veut lui parler.

— La Supérieure, c'est moi, dit la dame au petit bonnet.

M. Garabois rougit jusqu'à l'âme :

— Ma Mère, veuillez nous excuser: le Conseil général, légataire de défunt Lazaragne, nous a chargés d'inspecter cet Orphelinat. Je vous avertis que nous devons tout regarder, et qu'en cas de refus d'obéissance, nous sommes autorisés à requérir la force armée.

— Il n'est pas besoin de menacer, Monsieur : quiconque passe sur le chemin peut visiter *notre* Orphelinat, et je me ferai un plaisir de vous présenter *nos* chers enfants.

M. Garabois acheva de perdre contenance devant la dame, toujours souriante: « Ma Sœur, nous n'avons pas d'intentions mauvaises : nous remplissons notre devoir, voilà tout.

— Il y a des devoirs que l'on accomplit avec plaisir.

M. Garabois comprit l'arrière-malice de cette riposte; il ne « fournit pas de la couleur » et fut vexé. Aussi, il pensa : « Toi, je te repincerai ! »

Il posa quelques questions durant la visite : « Combien y avait-il de religieuses ? — Dix. — Ah, ah ! Et de professeurs combien ? — Cinq, dont un abbé. — Ah, ah ! Et cette chambre où il y a des lits, c'est le dortoir ? »

La commission examina les classes, les livres, la bibliothèque, le musée scolaire, le gymnase, le vaste parc, la ferme. Puis elle pénétra dans la chapelle: une église miniature, avec autel, chemin de croix, statuettes, harmonium, ex-voto; des vitraux représentaient quelques célébrités de l'hagiographie. Là, M. Garabois demanda soudain, comme s'il eût fait une découverte:

— Alors les enfants de l'orphelinat sont élevés dans la religion catholique ?

— Oui, Monsieur.

— Et ils en suivent tous les... exercices ?

— Certes, Monsieur.

M. Garabois sourit amèrement, comme s'il souffrait d'une grosse dent (la dent qu'il avait contre le clergé), puis il prit congé de la supérieure: « Madame, je vous remercie: vos renseignements confirment les révélations de l'*Intègre;* le Conseil statuera. » La commission s'en fut.

Et le soir, la Révérende Mère Marie-des-Anges, ayant réuni les enfants, leur dit: « Mes petits, nous allons bientôt vous quitter; le Conseil général nous remplacera par des messieurs qui vous rendront très savants. N'oubliez pas que nous vous avons appris à connaître le Dieu du ciel, qui juge tous les hommes, y compris les conseillers généraux. »

*
* *

La supérieure des Sœurs de l'Enfance avait justement prévu la décision du Conseil. En wagon, M. Garabois consulta ses collègues et leur exposa la nécessité de laïciser l'orphelinat. M. Chédelu, tout en suivant par la portière l'éternelle poursuite des poteaux télégraphiques, laissa échapper un : Bah! dubitatif. M. Giberne approuva sans réserve.

Donc, le Conseil, dans sa séance du 20 novembre, décida la laïcisation de l'Orphelinat Lazaragne. Les Sœurs refusèrent de quitter leurs élèves, et arguèrent de la volonté formelle du défunt qui les avait appelées. On eut recours à l'expulsion : les Sœurs cédèrent et partirent. On nomma directeur avec pleins pouvoirs le candidat présenté par M. Giberne, un certain Érasme Cartès.

Érasme Cartès entra en fonctions, fit venir des professeurs et envoya des rapports hebdomadaires à la commission : « Situation excellente, organisation forte, éducation rationnelle, etc., etc. »

Mais un mois après, la *Réaction*, journal monarchiste, annonça en vedette :

Les Scandales de Milciterne

Le Triomphe de Luther; Incurie administrative

La commission, composée de MM. Garabois (✪), Chédelu et Giberne, reprit le train. M. Giberne avait vainement essayé de détourner ses collègues de ce voyage fatigant. Lorsqu'ils arrivèrent devant le portail de l'asile, M. Chédelu tira par la manche son collègue Garabois, et d'un doigt ironique lui désigna le sommet dudit portail. M. Garabois fronça le sourcil : il avait pourtant donné l'ordre de LA jeter bas.

— C'est un oubli, dit M. Giberne : on n'aura pas voulu abîmer la grille.

— On a eu tort: je veux que cette croix s'en aille !

La fâcheuse impression se dissipa lorsque M. Érasme Cartès eut accueilli ses visiteurs; il les félicita « de se trouver de nouveau réunis dans cet asile, aujourd'hui purgé des superstitions qui le déshonoraient. Le serpent de l'erreur avait été terrassé ! »

M. Garabois nageait dans le ravissement, car il aimait le style imagé. On visita les dortoirs, les classes, le préau, le parc: les enfants étaient toujours bien portants. Enfin, M. Garabois demanda:

— Et la chapelle, qu'est-ce que vous en avez fait? Je voudrais voir...

— Nous n'avons pas le temps, le train n'attend pas, insinua M. Giberne.

— Mais si! affirma Cartès : c'est l'affaire d'un instant. Nous l'avons transformée.

En effet les vitraux avaient été remplacés par des carreaux à treillages de plomb; les statuettes avaient disparu; plus d'autel, plus d'ex-voto, plus de chemin de croix; les quatre murs blancs, les stalles, et au fond, au-dessus d'une sorte de chaire, un grand crucifix.

M. Garabois balbutia: « Mais... qu'est-ce que c'est que ça!

— C'est notre oratoire, pour le culte du dimanche et la prière quotidienne.

— Comment! votre oratoire? Vous êtes donc religieux, vous?

— Certainement, je suis pasteur de la religion réformée, et j'enseigne aux enfants la divine vérité.

— Pasteur! vous êtes pasteur? Par exemple, si je m'attendais...

— Qu'y a-t-il d'étonnant? tous les maîtres sont pasteurs également, reprit l'ingénu M. Cartès.

— Eh bien! elle est raide, celle-là! Nous chassons les Sœurs, et ce sont des Pasteurs qui les remplacent! Je comprends pourquoi on n'avait pas abattu la croix! Vous aurez de mes nouvelles, monsieur le Directeur.

— J'espère qu'elles seront bonnes, monsieur le Président.

En wagon, M. Garabois entreprit M. Giberne et lui lava la tête; il l'obligea à demander lui-même la révocation du pasteur et de ses acolytes. Cartès refusa de quitter l'orphelinat: il fallut la force armée pour l'expulser; on employa les mêmes gendarmes qui avaient déjà servi pour les Sœurs.

On installa un ancien communard auteur d'un *Traité d'Éducation civique* paru en 1867, qui faisait l'admiration de tous les socialistes.

Et la commission reprit son whist.

***

Ah! ouiche! Un mois après, le *Vieux Français* dévoila :

LES SCANDALES DE MILCITERNE
UN DIRECTEUR FOU; LES MASCARADES DE L'ORPHELINAT
INCURIE ADMINISTRATIVE.

La commission, composée de MM. Garabois (✻), Chedelu (O. ✿) et Giberne (✿) reprit le train; elle visita encore l'Orphelinat Lazaragne, les dortoirs, les classes, etc., etc. Les enfants étaient toujours bien portants; on leur avait donné un autre culte : le culte de la Déesse Raison, avec cérémonies renouvelées de J.-J. Rousseau, et cantiques composés par le communard sur des airs populaires, *Les Pioupious d'Auvergne*, *La mère Godichon*, etc. Celui-ci, sur l'air d'*Au clair de la lune :*

Allons prolétaire,
Pour calmer ta faim,
Cultive la terre
Et peine sans fin,
Sur l'air du tra, la la, sur l'air du tra la la
Sur l'air du tra déri déra.

Il y avait des processions, des invocations à la Nature, des fêtes civiques, des méditations en commun.

La chapelle était transformée en Temple de la Fraternité; le communard accompagnait sur l'harmonium.

M. Garabois était navré, M. Giberne écumait; seul, M. Chedelu s'amusait pour son argent; il vota l'expulsion du communard, mais il regretta la Déesse Raison et les cantiques au clair de la lune; au moins, c'était drôle, et on n'avait pas tant d'occasions de s'amuser en cette piètre vie.

On fit d'autres essais; mais chaque fois les journaux dénonçaient les nouveaux scandales de Milciterne, et l'incurie administrative; la commission reprenait le train; on eût dit une chanson de café-concert dont l'expulsion faisait le refrain. Et toujours, au désespoir de M. Garabois, la religion, tenace chiendent des consciences, repoussait dans la chapelle de l'orphelinat, sous les formes les plus bizarres et les plus inattendues.

Il vint un anarchiste qui établit le culte de la Terreur.

Ensuite il vint un médecin qui établit le culte de la Santé.

Puis un artiste raté qui établit le culte de la Beauté.

Puis un attardé qui restaura le culte de la Théophilanthropie.

Un occultiste qui inaugura le culte d'Isis.

D'autres variétés de mazdeïtes, de zoroastriens, de bouddhistes; des manichéens, des salutistes, des caïnites, etc., etc.

Chaque fois qu'il naissait un nouveau système d'éducation, on se hâtait de l'essayer à Milciterne.

La Presse menait alors une campagne; et vite, on interrompait les essais, on déplaçait les professeurs; et on recommençait sur nouveaux frais.

Et les orphelins, que pensaient-ils de tout cela?

D'abord, on ne leur demandait pas leur avis; il était admis que l'orphelinat de Milciterne, apparte-

nant à l'État, devait servir de terrain d'expériences. D'ailleurs, à qui les orphelins eussent-ils adressé leurs réclamations, puisqu'ils n'avaient pas d'autre tuteur que l'État? Tous les citoyens français leur composaient une grande famille; ils avaient pour frère chaque contribuable. On le leur répétait du matin au soir. Mais leurs frères ne songeaient pas à eux...

Aussi, ils passèrent par toutes les pédagogies imaginables; les religieuses ne leur avaient appris que l'histoire sainte; Cartès leur avait enseigné surtout la géographie; les socialistes leur avaient commenté les Droits de l'homme; l'anarchiste leur avait recommandé de suivre leurs instincts; or, comme leurs instincts ne les portaient pas à apprendre le calcul intégral ou simplement les quatre règles, ils avaient joui paisiblement de la plus délicieuse des paresses.

L'hygiéniste ne leur faisait faire que de la gymnastique et de la gymnastique à force. Le plus jovial fut l'artiste qui prétendait avoir retrouvé la méthode spartiate; il forçait ses élèves à coucher sur le parquet, leur donnait à manger une infâme soupe noirâtre, brouet concentré des plus indigestes; il leur ordonnait de courir, tout nus, sous la pluie, pour s'endurcir, et les fouettait jusqu'au sang, pour les amener à supporter la douleur physique; il avait placé dans la chapelle des statuettes de dieux grecs avec la Vénus de Milo et Adonis à la place d'honneur.

Le mage, sous prétexte d'initiations, les enfumait de parfums malsains, et leur ordonnait de jeûner, puis les terrifiait de récits saugrenus; le bouddhiste les condamnait au régime végétal.

En somme, ils ne savaient rien des choses les plus élémentaires; ils vivaient mal, soumis aux régimes les plus divers, qui leur détraquaient l'estomac; et parmi tant de religions, ils n'avaient pas eu le loisir d'en choisir une définitive, ou même de s'abstenir.

Le plus âgé d'entre eux décida une réunion plénière. Durant une récréation, on choisit un comité exécutif de dix membres qui tint conseil en cachette dans le gymnase. Le chef prit la parole : « Nous sommes les pupilles de l'État, c'est-à-dire que personne ne s'intéresse à nous. Il nous faut donc agir par nous-mêmes; nous sommes libres, c'est le seul point sur lequel nos directeurs se soient accordés; puisque nous sommes libres, prouvons-le. »

Le lendemain directeur et professeurs se réveillèrent étroitement garrottés; les orphelins les portèrent ainsi liés dans la campagne; puis ils rentrèrent à l'orphelinat où ils se barricadèrent. Le chef des mutins avait écrit à M. Garabois, président de la Commission scolaire, une lettre ainsi conçue:

« Monsieur,

« Les orphelins de Milciterne sont poussés à bout. Depuis trois ans, on leur a donné douze directeurs au moins. Ils trouvent que ça suffit comme ça. A l'avenir, ils vous prient de les laisser tranquilles; ils s'élèveront bien *tout seuls*.

« Salut et Fraternité,
« LES ORPHELINS. »

— Tiens, tiens, dit M. Garabois, après avoir lu, mais c'est une idée! Nous n'avions pas encore songé à ce système. Peut-être donnera-t-il de bons résultats!

PIERRE VEBER.

LE SOCIALISME D'ÉTAT (1)

Il est assez difficile de définir ce que l'on entend par socialisme d'État. Pourtant, le socialiste d'État n'est point une espèce rare. On en trouve un peu partout, à des degrés divers. Les uns le sont par sentiment, — ce sont les plus nombreux; — les autres par système. Tous invoquent l'État, providence inépuisable.

Dans le langage courant, socialiste d'État et interventionniste sont synonymes. Néanmoins le mot interventionniste n'est pas suffisant pour expliquer ce que c'est qu'un socialiste d'État. En effet, à moins de supprimer tout gouvernement, il faut bien admettre que l'État intervienne et soit chargé de certaines attributions générales. Un économiste libertaire, qui n'est point partisan du socialisme d'État, même sous sa forme la plus adoucie, reconnaît la nécessité d'un pouvoir chargé de faire respecter les contrats, la liberté des individus et leur sécurité. C'est là un minimum d'intervention assurément, mais c'est toujours une intervention. Socialiser, ou faire services publics les transports, la Banque de France, l'industrie houillère, etc., réglementer le travail et la durée du travail, forcer l'État et les employeurs à constituer des caisses de retraites et d'assurances aux employés, accorder des subventions, etc., etc., tels sont les points principaux du programme maximum des socialistes d'État. On voit quelles nuances se dessinent entre l'État « juge et gendarme » et l'État chargé d'une partie de l'industrie, puis réglementant le reste des industries privées dans le but d'empêcher les forts d'écraser les faibles.

Mais ce qui différencie le socialiste d'État du socialiste proprement dit, c'est que le premier affirme son respect pour la propriété privée et l'initiative individuelle. Ce respect est assurément fort limité, puisque le socialiste d'État limite la propriété privée et l'initiative individuelle; néanmoins il prétend laisser une concurrence libre assez forte pour stimuler le zèle de l'État. Car l'État

(1) Extrait de la *Question sociale* que M. André Liesse va publier dans quelques jours à la librairie Chailley, et qui fait partie de la bibliothèque *la Vie nationale*.

est pour lui le grand juge ès questions sociales. Aussi en fait-il une sorte de réalité objective dans laquelle il place toute sa confiance. Jamais aux plus croyants, cependant, l'État-Dieu n'est apparu.

Le socialisme d'Etat n'a point manqué de théoriciens. Les socialistes de la chaire l'ont enseigné en Allemagne, et ont pu croire, un temps, au succès scientifique de leurs doctrines. La mode s'en est allée, et puis les socialistes purs, concurrence redoutable, lui ont porté le dernier coup. Ils n'ont pas eu de peine à démontrer que ce socialisme hybride ne résolvait rien, au fond, et qu'il ne faisait que déplacer les inégalités, comme nous allons le voir. Malgré qu'ils usent beaucoup eux-mêmes de l'État, dans leurs projets de réformes, les socialistes proprement dits assurent n'avoir pour l'État qu'une tendresse temporaire. L'État pour eux est une sorte de forme monarchique destinée à disparaître quand régnera l'universelle compréhension de la solidarité humaine. Cependant, ils entendent user de la contrainte pour établir tout d'abord l'égalité des conditions, et conserver l'autorité de l'État, absolument nécessaire pour résoudre le problème social à la façon dont ils le posent.

Le socialiste d'État garde au contraire une foi entière en son idole. La plupart du temps cette foi est inconsciente. Elle semble aussi, au premier abord, assez naturelle. L'État n'est-il pas la puissance supérieure qui, dans sa forme écrite, la loi, et dans sa forme exécutive, le gouvernement, intervient chaque jour, au nom des intérêts sociaux? En partant de cette notion, et en interprétant l'expression « intérêt social » suivant sa fantaisie, on arrive à faire agir l'État, sans plus raisonner, à propos de tout. Les innombrables propositions de loi dues à « l'initiative parlementaire » sont une preuve que, de toutes les religions, la religion du socialisme d'État est la seule en progrès. Si donc, la théorie du socialisme d'État est scientifiquement très en baisse, il n'en est pas ainsi de son succès auprès des hommes politiques, et de sa mise en application.

Car si la théorie de l'État-Providence (1) — entité métaphysique — est entourée de beaucoup d'obscurité, les ressources ou impôts, levés au nom de l'État, ont, eux, par contre, une réalité trop facilement appréciable. Or la force et l'extension du socialisme d'État tiennent à l'augmentation de la richesse générale qui offre une proie fiscale assez facile en certains pays, et permet de faire croître les budgets.

On comprend donc qu'il y ait beaucoup de socialistes d'État, et qu'il soit assez difficile de dire où s'arrête le programme minimum de cette catégorie de réformateurs. Nous connaissons le programme maximum, programme qui relie les avancés du socialisme d'État aux possibilistes modérés des socialistes proprement dits. Mais où commence le socialiste d'État? Tout dépend ici des idées que l'on a et sur les attributions nécessaires, et sur les attributions facultatives de l'État et sur celles qui sont absolument dévolues aux particuliers. La ligne de séparation n'existe donc pas. Il y a une zone neutre. Elle s'étend du libertaire qui réduit les attributions de l'État au minimum, c'est-à-dire à la justice, à la sécurité et à la confection de grands travaux publics, jusqu'au partisan d'un juste milieu libéral qui laisse à l'État les postes, les télégraphes, l'assistance publique, admet les subventions à quelques sociétés ouvrières ou autres, etc., mais redoute de voir l'État prendre la direction d'autres entreprises transformées en services publics; qui ne voudrait pas lui enlever les fonds des caisses d'épargne, et hésiterait cependant à lui confier l'administration d'une caisse des retraites avec versements obligatoires et impôts prélevés, dans ce but, sur les employeurs. Il est même des esprits prudents et ennemis de l'intervention en général, qui acceptent parfaitement l'administration, par l'État, d'un réseau de chemin de fer, ce réseau devant être un réseau « modèle, un réseau témoin » au point de vue du progrès et du confortable, en regard des réseaux exploités par les compagnies.

Cette zone neutre s'étend plus ou moins, suivant le degré de puissance productive et d'activité économique d'une société. Dans une nation où sont établies — et appliquées réellement — la liberté du travail et l'égalité devant la loi, où les individus ont de plus en plus la perception du mécanisme de la concurrence, de ses avantages et de ses désavantages, est socialiste d'État celui qui fait intervenir l'État dans le contrat de prestation de travail. S'il s'agissait, au contraire, d'une nation où les conditions du développement libre de l'activité n'existeraient pas, ne serait point forcément socialiste d'État celui qui admettrait une intervention vieille déjà, non parvenue au degré d'évolution nécessaire pour la supprimer.

Ces distinctions sont utiles pour juger des solutions — il est plus exact de dire des remèdes — recommandés et appliqués par les socialistes d'État. Le dosage de ces remèdes varie en effet avec chaque groupe, chaque individu, et aussi trop souvent, hélas! avec les intérêts électoraux. Il suffit de parcourir la liste interminable des vœux émis par les conseils généraux, vœux tendant presque tous à l'intervention de l'État, pour se faire une idée du nombre toujours croissant des socialistes de cette catégorie.

Le socialiste d'État n'a point en matière sociale la prétention de résoudre complètement le problème, d'anéantir les inégalités par l'organisation d'un milieu nouveau. Il se prétend plus « pratique » que les théoriciens du socialisme ou de l'économie politique, et assure qu'au moyen de l'intermédiaire « État » il est possible d'arriver à une diminution assez grande de l'inégalité des conditions. Son instrument, nous l'avons déjà dit, est l'impôt. Par l'impôt, l'État grand justicier prend à ceux qui possèdent des richesses pour adoucir le sort de ceux qui n'en ont pas. Il considère volontiers l'ouvrier comme un mineur qu'il faut protéger contre les exigences des employeurs, et pour lequel il faut toujours prévoir l'avenir.

Il le prend à sa naissance (protection des femmes en couches), le surveille en nourrice; le suit comme apprenti dans l'atelier industriel (réglementation du travail); voudrait faire l'État assureur pour les accidents qui peuvent lui survenir; et enfin appuie de toutes ses forces la création d'une caisse des retraites subventionnée obligatoirement par l'État et les employeurs.

(1) Pour Hegel l'État était « divin ».

On pourrait donc diviser les socialistes d'État en trois grandes classes, par ordre décroissant d'action interventionniste.

Dans la première se trouvent tous ceux qui remettraient à l'État l'exploitation et l'administration des chemins de fer, des mines, de la banque d'émission, et de certaines autres grandes industries ou services communaux; ces socialistes, à plus forte raison, sont partisans des autres interventions.

La seconde classe — la plus nombreuse — comprend des esprits moins aventureux. Ils se défient de l'État entrepreneur. Ils le voudraient surtout paternel, et plutôt contrôleur. Ils ont grande confiance dans l'inspection du travail, dans les réglementations minutieuses, et volontiers chargeraient l'État de gérer — avec toutes sortes de précautions — une caisse des retraites générale pour la vieillesse.

A la troisième classe enfin appartiennent les timides qui ne demandent point à l'État d'intervenir par ses fonctionnaires, mais bien par des subsides ou des subventions à des sociétés. Ce sont eux aussi qui, parfois, réclament des avantages spéciaux dans les adjudications de travaux publics pour les associations ouvrières, etc.

Mais ces distinctions approximatives établies, il n'en demeure pas moins vrai que les remèdes préconisés par les socialistes d'État sont tous de même essence, et se résolvent, en définitive, par une augmentation des dépenses budgétaires. Ces remèdes sont d'ailleurs des remèdes empiriques; ils n'opèrent point par eux-mêmes et exigent une appréciation, un diagnostic et un dosage. Qui donc appliquera cette thérapeutique sociale? L'État, ainsi que nous l'avons dit, est une entité qui n'a rien d'objectif. Il est représenté — surtout dans les pays où n'existe pas la monarchie absolue — par un personnel politique mobile et très changeant. Les lois, étroitement interventionnistes, exigent la rédaction de longs règlements d'administration publique. Les fonctionnaires chargés d'assurer l'exécution de ces lois ont aussi, eux, à tenir compte d'une quantité considérable de questions incidentes au cours de l'application. L'État s'émiette ainsi, se disperse en une foule d'intermédiaires (1) qui vivent de la vie humaine avec leurs passions, leurs préjugés, leurs intérêts. Déjà lorsqu'ils sont chargés de veiller à l'exécution de règlements généraux qui n'atteignent pas directement les particuliers, ils éprouvent des difficultés insurmontables, ou se laissent entraîner par leur propre intérêt à trahir l'intérêt de l'État. Quelle efficacité peut donc avoir leur action lorsqu'elle s'exerce sur la vie intime des individus, sur des intérêts immédiats, excités encore par la curée offerte?

L'État, comme les divinités hindoues, possède une foule de bras. De ce que ces bras parviennent à prélever et à percevoir l'impôt sur toutes les formes de la richesse, on en a conclu qu'il pouvait, de même, opérer une distribution avec la même facilité. Il n'en est rien. Des injures nombreuses sont commises, les inégalités se déplacent au profit de personnes plus intrigantes ou plus habiles dans l'art de se faire protéger. La loi devient aussi souvent un moyen de tyrannie entre les mains de ceux qui l'appliquent. Puis les situations changent, les progrès industriels modifient chaque jour la vie industrielle. Il faudrait à chaque matière nouvelle, à chaque progrès réalisé refaire le règlement. L'histoire des lois interventionnistes prouve combien elles deviennent rapidement surannées et de quelle mince efficacité elles sont en beaucoup de cas.

On en a un exemple dans la loi sur le travail en Angleterre, rédigée pour la première fois par Robert Peel, le père du baronnet, vers le commencement de 1802. Depuis ce temps, la loi a été remaniée en 1815, en 1819, en 1825, en 1833, retouchée nombre de fois en ses règlements pour aboutir à la loi du 27 mai 1878, qui est loin de donner les résultats réels qu'on en attendait. En France la loi de 1874 a présenté les mêmes inconvénients. Remaniée, elle est devenue la loi du 2 novembre 1892, dans laquelle on introduisit des journées de travail de durée différente pour les femmes et les enfants. Depuis on a reconnu l'impossibilité, pour les établissements industriels, d'occuper ensemble des hommes adultes travaillant douze heures, des femmes ne travaillant que onze heures, et des enfants ne consacrant que dix heures au travail. On est revenu sur ces dispositions et l'on a unifié la durée de la journée du travail industriel pour les adultes, les enfants et les femmes en la fixant à onze heures. Mais, on le voit clairement, il a fallu procéder, ici, par voie de réglementation uniforme, ce qui est contraire à l'esprit lui-même du socialisme d'État, dont le but est de faire des distinctions afin d'avantager les faibles.

Mais une des conséquences les plus funestes de l'intervention de l'État est de faire disparaître la responsabilité individuelle, principalement en ce qui regarde le contrat de travail. L'entrepreneur gêné par une réglementation étroite est enclin à rejeter sur l'État toute la responsabilité dont il était forcé auparavant d'assumer tout au moins une partie. Les résultats de la loi Plimsoll en sont — parmi cent autres lois — une preuve convaincante. La loi Plimsoll fut imaginée en Angleterre dans le but de protéger la vie des marins contre le danger que leur faisaient courir des armateurs, trop portés à diminuer, par des moyens les plus condamnables, le prix du fret, en employant, par exemple, des navires mal construits ou trop chargés. Aucune intervention, assurément, ne paraissait mieux fondée; aucune ne pouvait être dictée par un sentiment plus louable. Or, il résulte des travaux de M. Chamberlain et des enquêtes faites par le *Board of Trade*, que cette loi a présenté plus d'inconvénients que d'avantages. Elle a, en effet, supprimé complètement la garantie de responsabilité — si restreinte qu'elle fût — des armateurs. Cette responsabilité, du reste, sans loi interventionniste, pouvait être rendue, par une sévère administration de la justice, plus réelle et plus efficace. La loi Plimsoll, en outre, n'a pu être intégralement appliquée par suite du contrôle plein de détails et de difficultés qu'elle exigeait. Il eût fallu, pour la faire observer dans sa lettre, une armée de fonctionnaires; et encore

(1) Les fonctionnaires sont actuellement en France au nombre de 202 000, — résultats statistiques du dénombrement de 1894. (Ministère du commerce.)

les résultats probables étaient-ils loin, même en ce cas, d'être ceux que l'on espérait.

Car, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut, l'État entité métaphysique est représenté par une grande quantité de rouages, qui eux sont tellement objectifs et matériels qu'ils finissent par causer une entière déperdition de la force de réglementation. « L'action de l'État, dit excellemment M. Léon Say, est une force, les agents de l'État sont un mécanisme dont les frottements absorbent une partie et quelquefois la totalité de la force. Ceux qui veulent employer la force que développe l'action de l'État deviennent le plus souvent des utopistes, parce qu'ils se désintéressent des méthodes d'application et comptent pour rien les intermédiaires, c'est-à-dire les pertes que subissent toujours les forces dans leur transmission. C'est ce qui arrive à la plupart de ceux qui préconisent l'emploi des forces naturelles, comme les vents, les marées, les chutes d'eau, parce qu'elles s'offrent à l'homme avec une apparence de gratuité. Ils deviennent de purs utopistes quand ils ne tiennent pas compte des dépenses nécessaires pour capter ces forces, ni des pertes d'énergie qu'on ne peut éviter au cours de la transmission. »

Et puis une réglementation en appelle une autre. Une fois entré dans cette voie, il est difficile de limiter l'action de l'État. C'est un engrenage dans lequel, peu à peu, disparaît la liberté du travail et l'initiative individuelle. Aussi les socialistes d'État sont-ils des auxiliaires précieux pour les socialistes proprement dits, pour ceux tout au moins qui croient à une évolution sociale lente, passant, avant d'aboutir au collectivisme, par la période des services publics.

Cet enchaînement des interventions successives et de plus en plus profondes s'explique très logiquement. L'État, par exemple, donne des subventions à des sociétés plus ou moins libres, mais s'administrant elles-mêmes par des membres qu'elles délèguent. Nous supposons que ces sociétés ont pour but la mutualité ou encore la coopération sous toutes ses formes. Or, il se peut très bien que les chefs de ces associations abusent de l'inexpérience des associés ou de leur ignorance, et administrent à leur fantaisie et suivant leur intérêt particulier, les fonds provenant des cotisations et de l'État. En cette circonstance, l'État devrait laisser faire et se contenter d'améliorer les lois réglant la responsabilité de ces administrateurs. Mais point. En vertu du principe sur lequel s'appuient les socialistes d'État, l'État doit intervenir pour protéger les associés qui se trouvent lésés par leurs délégués. N'est-ce pas son rôle d'État, son devoir de protecteur? Il deviendra bientôt contrôleur et pour peu qu'on démontre l'inefficacité de sa surveillance, se transformera facilement en administrateur.

Dans tous les cas, quel que soit son degré d'intervention, il ne fait que déplacer les inégalités, et presque toujours de façon très injuste. Le socialiste d'État ne considère pas, en effet, l'impôt comme une contribution levée dans le but d'assurer seulement l'exercice des attributions nécessaires de l'État (justice, police, défense du territoire, travaux publics, etc.), mais en outre comme un moyen de corriger, dans certaines limites, l'inégalité des conditions. Or, si l'on a fait de très belles maximes sur la manière d'asseoir et de prélever l'impôt, on n'a jamais pu, en pratique, les appliquer bien exactement. La répartition des charges présente des difficultés très grandes et qui sont dans la nature des choses. Les services que rend l'État à chaque particulier ne peuvent être appréciés ; ils ne font point l'objet d'un contrat précis, d'un échange de services. D'où la nécessité de faire un bloc des dépenses de l'État, du département, de la commune, et de les répartir sur les contribuables suivant des procédés divers, plus ou moins conformes aux principes de justice et de proportionnalité. La qualité d'ailleurs que les États, toujours à court d'argent, demandent à l'impôt, est la facilité et la rapidité de perception. Il semble donc que plus on lève de contributions, plus on tende à commettre des injustices. Mais nous ne sommes là qu'à la première phase de l'intervention, celle où le contribuable, quoique bien désarmé, peut se défendre et essayer de faire valoir ses droits. La seconde phase de l'opération présente encore plus de difficultés. Ainsi que nous l'avons montré, l'action-force de l'État se perd peu à peu par la transmission. L'administration chargée de la distribution des secours ou des subventions, par exemple, absorbe une grande partie des fonds destinés à diminuer les inégalités. Ce sont aussi les plus influents, les plus intrigants qui obtiennent les faveurs de l'État. Car quels moyens peut-on employer pour distinguer ceux qui auraient droit à ces largesses de ceux qui ne les méritent pas?

On ne fait ainsi que remplacer la concurrence économique par une autre concurrence se manifestant sous la pire de toutes les formes : l'intrigue, et développant les plus mauvaises passions. Plus logique, le socialiste proprement dit s'essaie à supprimer toute concurrence en égalisant tout travail, et toute distribution des produits de ce travail. Le socialiste d'État ne tient aucun compte de cette force, la concurrence, ou, du moins, croit pouvoir la diriger au gré de ses désirs et ne fait que créer des mœurs déplorables, et au point de vue politique, et au point de vue économique. Le socialisme d'État enlève toute confiance en l'initiative individuelle, supprime l'émulation économique, consacre les injustices les plus flagrantes sous le couvert d'une prétendue justice sociale, et fait des peuples de mendiants. L'instrument dont il se sert, l'impôt, est en outre un instrument de ruine pour la fortune publique. L'accroissement des budgets n'a pas seulement pour cause les dépenses de guerre, mais aussi des lois, dites protectrices, dont l'application entraîne de grosses dépenses souvent plus élevées qu'on ne le prévoit lorsqu'on les vote.

* * *

Si nous nous sommes peut-être un peu plus étendu sur la critique des remèdes préconisés par les socialistes d'État que sur celle des solutions présentées par les socialistes proprement dits, c'est qu'ici nous avons, sous les yeux, la mise en pratique du système et ses résultats. Ce ne sont plus des hypothèses, des conceptions et des constructions *a priori*, mais des faits. Le socialisme d'État est très répandu, parce que, en face des cas cruels d'inégalité des conditions, il est l'idée première qui germe

dans l'esprit de tout homme habitué à considérer l'État comme la source de toute force et de toute justice.

Il nous reste, maintenant, après ces aperçus généraux, à définir une catégorie d'interventionnistes que, le plus souvent, on classe parmi les nombreuses variétés du socialisme d'État.

Le protectionniste est-il réellement un socialiste d'État? Si l'on s'en tient à la formule interventionniste, il rentre bien dans les conditions qui font le socialiste d'État. Car, lui aussi, entend corriger une inégalité — qu'il appelle inégalité des conditions économiques — par l'intervention de l'État et la création de droits dits compensateurs. Il a du reste les autres caractères du socialiste d'Etat : il admet une économie politique nationale, il n'est point internationaliste au point de vue de l'échange des produits et prétend défendre l'intérêt général. Seulement il existe une différence entre le socialiste d'État tout court et le protectionniste. Le socialiste d'État intervient au nom des déshérités de la vie, et pour cela réglemente le travail; le protectionniste intervient au nom de son intérêt propre, qu'il présente comme étant l'intérêt général. Le premier voudrait protéger le travail, le second entend protéger son capital. Assurément le protectionniste s'intitule assez souvent défenseur du travail national. Il soutient que, sans les droits de douane, son industrie n'existerait pas et qu'alors les ouvriers qu'il emploie seraient sans pain. Il prétend donc résoudre de cette façon la question sociale, tout au moins envisagée comme actuelle. Mais la différence — nullement théorique — la plus certaine, c'est que l'intervention de l'État se trouve être le plus souvent efficace à l'endroit du protectionniste, tandis qu'elle est plutôt nuisible aux ouvriers. Sur un point encore, les protectionnistes se séparent volontiers des socialistes d'Etat. Ils ne sont point partisans d'exclure les ouvriers étrangers, de leur interdire l'entrée du pays; pas plus que, conséquemment, ils n'admettraient une loi fixant un minimum de salaire ou réglementant la journée de travail. Leur moyen d'action est le même que celui des socialistes d'État quand ils se font donner des primes. La prime vient de l'impôt régulièrement levé. Mais l'intervention de l'État se manifeste pour eux de façon plus puissante par le droit de douane.

Bien loin de tendre à diminuer l'inégalité des conditions, les droits de douane l'augmentent. De là une conséquence qui se produit d'ailleurs pour le socialisme d'État: c'est que chacun désire être protégé (1). Il est bien évident qu'à la limite si tout le monde était protégé, personne ne le serait. L'inégalité des conditions demeurerait. Elle serait aggravée par ce fait que les derniers placés dans la série des inégalités seraient plus malheureux qu'auparavant.

André Liesse.

(1) La protection s'étend déjà à un nombre considérable de produits. Le tarif de 1892 compte 720 espèces de produits dont près de 700 sont protégés. Depuis cette époque, d'autres droits ont été demandés sur d'autres produits.

VARIÉTÉS

La Révolution en Bourgogne.

V. — DOCUMENTS SUR L'ARRESTATION DE MESDAMES A ARNAY-LE-DUC.

En poursuivant notre enquête sur les événements révolutionnaires dans la Côte-d'Or, la petite ville d'Arnay-le-Duc, patrie du doux conteur Bonaventure des Périers, dut attirer notre attention, car elle est spécialement signalée par M. Taine (1) qui nous révèle (2) une pétition des habitants de ce pays au roi (avril 1792) « *très injurieuse : ils le tutoient* ». Il y avait là, effectivement, un curé sans-culotte, homme instruit (3) et ex-député aux États généraux; il y prêta le serment du Jeu de Paume, se déclara hautement partisan de la Révolution, et fut membre du comité permanent de surveillance dans sa paroisse pendant 1793; mais il ne paraît pas avoir commis d'actes coupables, et tout nous porte à croire qu'il n'était pas encore de retour de l'Assemblée constituante en février 1791, époque de l'arrestation de Mesdames, tantes du roi, qui séjournèrent au presbytère et n'eurent qu'à s'en féliciter. C'est à un excellent homme, M. Jean-Charles Prudhon, ancien professeur au collège de Châtillon-sur-Seine, que nous devons la connaissance d'un document authentique sur ce séjour. Ayant eu la pensée de s'adresser, au sujet de l'arrestation de Mesdames, à la marquise de Lur-Saluces, née de Chastellux, cette dame annexa à sa réponse la note suivante, due au comte César de Chastellux, son grand-père, qui accompagnait les princesses :

Mesdames s'étoient décidées à quitter la France dès l'instant où il ne leur étoit plus permis d'y pratiquer la religion dans sa pureté (4). Elles prirent la résolution d'aller passer à Rome un temps malheureux dont elles étoient loin de prévoir la prolongation et les horreurs. Sans s'effrayer des menaces de la malveillance, Mesdames entreprirent ce voyage au mois de février 1791; leur suite étoit composée : (maison de Madame Adélaïde), de M. le comte Louis de Narbonne, chevalier d'honneur, et de Mme la duchesse de Narbonne, sa mère, dame d'honneur; (maison de madame Victoire), de M. le comte de Chastellux, chevalier d'honneur, et de Mme la comtesse de Chastellux, dame d'honneur.

Dans la nuit qui devoit précéder le départ de Mesdames, plusieurs avis leur annoncèrent la marche sur Bellevue,

(1) T. I, p. 240, 256, 301.
(2) T. II, p. 63.
(3) L'abbé Courtépée, dans sa *Description du duché de Bourgogne*, le remercie des renseignements très complets qu'il lui a fournis sur sa paroisse.
(4) Ce qui signifie qu'elles ne voulaient pas du ministère d'un prêtre assermenté.

qu'elles habitoient alors, de nombreux rassemblements qui venoient de Paris les arrêter. Forcées de monter précipitamment dans leur voiture à deux heures du matin, elles ne purent sauver à celles de leur suite le désagrément d'être atteintes par le peuple, qui, bientôt, remplit les cours du château. Échappées à ce danger, elles coururent un instant celui d'être arrêtées à Moret, petite ville près de Fontainebleau...

L'arrestation de Mesdames à Arnay-le-Duc fut plus sérieuse; elle dura onze jours, que ces princesses passèrent dans la maison du curé, où leur suite étoit entassée dans un espace très étroit. Mesdames, toujours calmes et courageuses, descendirent au milieu de la foule qui entouroit le presbytère et y avoit pénétré. Leur présence fit taire les propos qu'on osoit tenir. Un seul homme, près de Madame Victoire, gardait son chapeau sur la tête, et sa physionomie portoit l'empreinte d'une insolente audace; la princesse se tourna vers lui avec une noblesse mêlée de bonté : « *Monsieur*, lui dit-elle, *donnez-moi la main, je vous prie, pour monter l'escalier qui est obscur.* » Cet homme, surpris et même ému, s'approcha d'elle avec la plus grande marque de respect.

Voilà donc de quel bois étaient faits les plus farouches d'entre les révolutionnaires d'Arnay-sur-Arroux, ci-devant Arnay-le-Duc! Et ce que dit l'annaliste arnétois, Lavirotte, sur la *Société populaire* de l'endroit, corrobore cette anecdote :

D'après les cinq registres originaux de ses délibérations, écrit-il, on voit que cette Société, dénommée par la suite Club des Jacobins, avait eu pour fondateurs une douzaine de notables de la ville... On doit à la justice de déclarer que, d'après l'examen attentif des matières sur lesquelles cette Société eut à délibérer, il en ressort beaucoup plus d'excès dans les mots que dans le fond des choses. On s'y occupait de la politique générale, du salut de la Patrie et du sort de ses défenseurs; du maintien, dans leur pureté, des grands principes patriotiques; de la nécessité de faire preuve de civisme, etc.

Ce témoignage, que nous abrégeons, d'un historien local réactionnaire (1), suffit à démontrer l'innocuité de la Révolution dans ce coin de la Bourgogne.

VI. — LUTTE ENTRE LES VASSAUX ET LEURS SEIGNEURS

Ce ne fut pas la prise de la Bastille qui intéressa les campagnes, mais le décret du 11 août suivant, par lequel l'Assemblée nationale abolissait le régime féodal. Dans ce décret il est dit, dès le premier article, que *l'Assemblée nationale détruit entièrement ledit régime*. De plus, l'Assemblée y décrète que, « dans les droits et les devoirs tant féodaux que censuels, ceux qui tiennent à la mainmorte réelle ou personnelle et à la servitude personnelle, et ceux qui les représentent, *sont abolis sans indemnité* »; que « toutes les justices seigneuriales sont supprimées sans aucune indemnité »; que « la vénalité des offices de judicature et de municipalité est supprimée »! etc.

Un tel décret, aux yeux des villageois, était un véritable *in exitu Israël de Ægypto*, le cantique sublime de la délivrance. Figurons-nous quelle joie, quels transports, il dut exciter : tout l'ancien régime, d'un coup, aboli!

Cela était clair : on ne redevait plus rien au seigneur. Dès lors le paysan se crut en droit de refuser le paiement de toutes les redevances; d'où une lutte assez vive engagée entre les deux parties. Les vassaux, devenus citoyens, se considèrent libérés de tout. Et, de fait, pourquoi maintenir certains droits seigneuriaux puisqu'il n'y avait plus de seigneurs? Ainsi raisonnèrent et agirent les anciens vassaux de M. de Damas, lequel, d'après M. Taine, aurait été rudoyé à Semur-en-Auxois, le même jour qu'on assommait, à quatre lieues de là, le seigneur de Sainte-Colombe dont nous avons parlé.

D'après les documents qui sont sous nos yeux, les habitants de Vic-sur-Thil et autres lieux voisins, dépendant de M. de Damas, n'avaient point payé les tierces dues en 1789; mais le conseil municipal et les notables, s'étant assemblés à la fin de l'année 1790, rappelèrent qu'antérieurement à l'établissement des municipalités la commune était déjà en instance « avec M. François Damas, ci-devant seigneur dudit lieu, au sujet du droit de tierce »; qu'en 1789 on avait fait sommation audit François Damas de communiquer ses titres, ce qu'il n'avait pas fait; qu'en conséquence la tierce n'avait pas été payée cette année-là, mais qu'elle l'avait été l'année suivante « *par obéissance au décret de l'Assemblée nationale du 18 juin*, sous la réserve qu'on restituerait la valeur de ladite dans le cas où il serait jugé qu'elle n'est pas due ».

Les Damas étaient des hommes de guerre, illustrés dès le temps des croisades, à Damas sans doute, puisqu'ils en portaient le nom; partant c'étaient des hommes un peu rudes et faisant peu de cas de la vie d'un rustre, même d'un bourgeois, comme ce Tavannes qui assassina Richard Arviset, ce Dubois d'Aisy-sous-Thil qui tua Devenet, ce Cléron de Posanges qui mit en joue un paisible bourgeois de Vitteaux, en lui criant : *Simon! prends garde à toi!* et

(1) Lavirotte était issu de parents ennemis de la révolution; lui-même le déclare et signale les quelques désagréments qu'ils encoururent de ce chef. Pour lui, il servit, dit-il, dans le corps royal d'état-major, puis dans les finances. C'est en 1837 qu'il fit paraître ses *Annales de la ville d'Arnay-le-Duc*. Le volume n'est pas dans le commerce. Le même historien nous apprend que des nobles, M. le marquis de Damas d'Antigny, entre autres, vinrent fréquemment au presbytère d'Arnay pendant la détention de *Mesdames*, et y remplirent le rôle de zélés serviteurs, sans que personne ne s'en formalisât. Quant à M. de Narbonne, qui accompagnait les princesses, il devint ministre de la guerre en décembre 1791.

le tua (1). Ils faisaient figure à la cour, les Damas; Saint-Simon ne les ignorait pas (2), et les quelques pages qu'il leur a consacrées sont de celles qu'on savoure délicieusement. Avec ces hommes de guerre, grands chasseurs sur leurs terres, et dans les environs, de plus exigeant des respects et des redevances longtemps après le décret du 11 août 1789, il dut y avoir quelque altercation, mais sans conséquence grave, puisque MM. de Damas (3) purent traverser la Révolution sains et saufs et conserver leurs domaines. Voici une anecdote rapportée par l'historien de la localité (4) au sujet des discussions suscitées par les redevances :

Ce fut François Picard qui, le premier, dans la commune de Vic-sous-Thil, refusa de payer la dîme et conseilla la résistance. Il est rapporté que Jacques-François de Damas, qui n'aimait pas à discuter ses droits avec un patriote aussi convaincu, s'adressa un jour à Mme François Picard, en l'engageant à user de son influence auprès de son mari pour le ramener à d'autres sentiments; mais il ne fut pas plus heureux auprès de la femme. Quelques phrases furent d'abord poliment échangées; puis, de part et d'autre, on en vint à hausser le ton : « *Je sais*, dit Mme Picard, *que vous êtes marquis et que je ne suis qu'une Courtois, mais je ne vous demande rien, ni mon mari non plus. — Eh bien! Madame*, reprit M. de Damas en se levant, *je vous répondrai que si vous êtes Courtois, vous n'êtes pas courtoise.* » — Et il se retira.

Ce petit coin de tableau nous repose des horribles scènes accumulées à plaisir par M. Taine dans ses volumes sur la Révolution, en même temps qu'il nous révèle d'où venaient les luttes des campagnards et des ci-devant seigneurs. Aux assemblées primaires peut-être échangea-t-on quelques gourmades, mais les choses ne durent guère aller au delà. Est-ce que ces échanges de coups de poings n'ont pas encore lieu journellement entre plaideurs qui s'animent? Doit-on en incriminer la Révolution?

VII. — LE CURÉ FRAPPÉ DE SIX COUPS DE COUTEAU

Il nous faut discuter, ligne par ligne, les allégations en apparence si précises de M. Taine; tâche ingrate et cependant nécessaire si l'on y veut substituer la vérité. N'oublions pas que nous sommes en 1790, dans les jours riants de la Révolution. Tous les Français ont mis leur espoir en elle, surtout les curés de campagne; ils sont les plus ardents à approuver les réformes. Le peuple aussi espère en eux : nous les trouvons comme *maires* en tête d'un grand nombre de communes, et ce n'est guère que dans le courant de 1791 qu'ils commencent à s'apercevoir que le mouvement révolutionnaire ne leur donne pas les résultats pécuniaires qu'ils en attendaient (1). Alors ils se retirent en grand nombre de la vie publique; la plupart des assermentés rétractent leur serment et se démettent de leurs fonctions. Un levain de colère fermente dans les esprits; la lutte va commencer, et plus d'un village paisible jusque-là connaîtra bientôt les agitations religieuses, pires que les querelles civiles.

Cependant, après nous avoir représenté MM. de Damas et de Sainte-Maure (2) assommés à coups de bâton et de pierres dès avril 1790, M. Taine poursuit : « *Le curé de Massigny est mort de six coups de couteau.* » Quel était le nom de ce prêtre et qu'avait-il fait, à cette date, pour animer les paysans contre lui? Jeté ainsi énigmatiquement, brutalement, sans commentaire, sous les yeux du lecteur, un pareil crime indigne, révolte. Pas de doute possible, Semur, le chef-lieu du district, est livré aux *Jacques*, puisqu'en pleine assemblée primaire on y assomme des seigneurs et on y poignarde un prêtre.

Observons, tout d'abord, que personne ne connaît le village de *Massigny* en Auxois. Il doit y avoir là une de ces fautes d'auteur inévitables dans un ouvrage composé par une personne qui ignore les noms de la contrée. Sans doute il faut lire *Massingy*, mais quel Massingy? Deux villages de ce nom existent, l'un proche de Semur, l'autre dans le canton de Vitteaux.

Tout naturellement nous avons songé au premier comme lieu de résidence du curé dont M. Taine nous tait le nom; mais là personne n'a jamais ouï dire qu'aucun prêtre du lieu ait subi une mort tragique; au contraire, à l'aide des registres, nous nous sommes assuré que le même curé a fonctionné durant les premières années dites « de liberté »; de plus, on sait que ce curé est mort fort âgé à la fin du siècle (3).

(1) Le récit de ce meurtre se trouve dans les manuscrits de l'abbé Collon, déposés à la cure de Vitteaux. Celui de Richard Arviset, avec les pièces du procès, se lit dans les Archives de la Côte-d'Or. Enfin l'assassinat de Devenet a été raconté par le maire de Pont-d'Aisy, M. Auguste Fontaine, dans une brochure intitulée : *le Château de la Rochette*.

(2) Un homme de meilleure maison, dit-il, et d'une situation bien singulière mourut aussi en même temps (1702) chez lui, en Bourgogne, le marquis de Thianges, du nom de Damas, etc.

(3) Cette famille comptait plusieurs membres dans le district de Semur, tous riches propriétaires : les Damas de Crux, d'Antigny, de Thil, de Commarin.

(4) M. Prud'hon, déjà cité. Cet auteur ne signale, comme fait extraordinaire, que l'assassinat de Fitzjan à Vitteaux.

(1) C'est ce qu'avoue sans ambages l'abbé Collon dans ses *Mémoires*.

(2) M. de Sainte-Maure était seigneur de Flée, village situé dans les environs de Semur. Il existe une correspondance de 132 lettres de *la comtesse de Sainte-Maure*, datées du château de Flée.

(3) Il s'appelait *Epery*. La famille de ce prêtre existe encore. Un de ses membres, M. le Dr Epery, est établi aux Laumes, station du P.-L.-M., entre Montbard et Alise-Sainte-Reine.

Restait le second Massingy : c'est là que nous avons découvert la victime, mais quelle victime !

Tout est au complet, ou peu s'en faut, dans les archives du village en question, et le tout forme un ensemble de documents précieux à l'aide desquels on peut reconstituer le vie d'une de ces mille petites ruches que la Révolution a touchées de sa grande aile de feu. Le curé qui dirigeait la paroisse était encore jeune et tout nouvellement installé. Il avait nom Philibert Rousseau. Fils d'un parvenu, je veux dire d'un obscur maître d'école qui avait eu l'art d'ouvrir une étude de notaire au village même où il avait exercé ses fonctions pédagogiques, ce Philibert dut être un intrigant, et, si quelqu'un s'est plaint d'avoir reçu des coups de couteau, comme l'affirme M. Taine, ce doit être lui; mais il ne s'en porta que mieux.

On le voit prêter un serment équivoque à la nouvelle constitution du clergé; peu après il refuse de publier la lettre pastorale de l'éloquent Volfius, évêque constitutionnel de Dijon; puis, il s'entend avec un vicaire voisin et agite la paroisse au point que les vieilles dévotes s'arment de pierres et tentent de lapider l'instituteur républicain. Le prêtre assermenté, Simonnot, n'ose plus reparaître dans la commune; l'instituteur lui-même la quitte, se sentant en péril; pour notre intrigant, d'abord expulsé non sans peine du presbytère, puis mandé à Dijon, il est enfin condamné à la déportation. Mais, à peine le Concordat est-il signé, qu'il sort de dessous terre, se réinstalle à Massingy et y meurt paisiblement en 1808. Telle est son odyssée.

Après ces faits, que reste-t-il des coups de couteau meurtriers de 1790? Le fantôme sanglant, évoqué par M. Taine, ne s'est-il pas complètement évanoui?

VIII. — TRISTE FIN DU PARLEMENT DE DIJON

Quittons le district de Semur et transportons-nous à Dijon, chef-lieu du nouveau département; vous entendez bien, *chef-lieu* d'un département, et non plus *capitale* d'une province, de tout un ancien duché! Le coup fut rude. Plus rude encore fut la suppression du Parlement.

Vous savez, — écrit Mme de Montherot, dont la correspondance nous occupera bientôt, — vous savez qu'il n'y a plus de Parlement; qu'il y aura à Chalon, à Dijon, à Autun, à Bourg, des grands-bailliages... Dijon deviendra une ville qui ne vaudra pas Moutier-Saint-Jean dans trois ans.

Ce Parlement, dont M. Taine invoque le témoignage, était détestable : si les esprits se trouvaient surexcités, la cause principale pouvait lui en être imputée à bon droit. Un écrit de 1789 (1), quoique favorable à ce corps, expose ainsi la situation :

Sçachons la véritable raison qui a rendu la Bourgogne ce qu'elle est, une province sans vigueur et sans énergie : c'est sa désunion que des administrateurs perdus ont nourrie et échauffée *entre ses États et son Parlement*. Combien de querelles vuides de sens et de raison, n'a-t-on pas vu s'élever entre ces deux corps? Au sortir de ces divers combats, les deux lutteurs se sont sentis énervés.

Pour se soutenir le Parlement flattait le peuple, l'excitait contre la royauté, lui parlait de liberté (2). La mine ainsi chargée, la mèche allumée, et depuis longtemps, comment empêcher l'explosion? La colère l'aveuglant, ce grand corps porta ses coups au hasard, avant d'expirer.

Ne pouvant sévir contre les personnes, dit M. de la Cuisine (3), le Parlement de Dijon ne craignit pas d'exercer ses vengeances sur des écrits, et fit brûler sur le perron du palais, avec les *Annales politiques* de Linguet, l'apologie qu'avait publiée dans le temps le grand-bailliage de Bourg des nouvelles réformes (judiciaires) et un arrêté qui justifiait son obéissance au roi. Il fit plus encore : par un acte de vengeance inouïe, il déclara les officiers du bailliage de Chalon coupables du même crime, traîtres au roi, à la nation, parjures et notés d'infamie, avec injonction de publier ces qualifications flétrissantes.

Le dernier acte de cette compagnie, ou plutôt son dernier soupir, fut les remontrances adressées au roi à l'occasion des pouvoirs extraordinaires donnés au vicomte *de La Tour du Pin de la Charce*, commandant militaire en second, envoyé en Bourgogne pour y réprimer l'esprit de révolte qui, à l'ombre de la liberté, pénétrait dans toute cette province. Le Parlement soutint que « *cet officier n'avait pu* SANS CRIME *exercer son autorité sur les municipalités et sur les citoyens, dont il venait de faire arrêter* TRENTE-DEUX *dans la seule ville de Beaune, avant qu'il n'eût été reçu sous son titre à la Grand'Chambre et n'y eût fait enregistrer sa commission.* » Mais, ce qui le préoccupa surtout, ce furent les honneurs inaccoutumés que s'était fait rendre le lieutenant du prince, et qui, suivant lui, n'étaient dus qu'au roi ou au gouverneur de la province.

Ces questions puériles en face des dangers menaçants avaient été soumises aux chambres assemblées, dans un langage où le talent semblait aussi bien que la sagesse

(1) *De la Bourgogne, de ce qu'elle a été, de ce qu'elle est*, etc. Cette brochure réclamait le rétablissement de toutes les anciennes franchises et coutumes de « la nation Bourguignonne ». Là était le remède, selon l'auteur. Comme les États souverains de la province devaient se réunir l'année suivante, il espérait qu'ils obtiendraient du roi, par l'intermédiaire du gouverneur, le prince de Condé, la satisfaction de toutes leurs demandes à cet égard. Combien on s'attendait peu à ce qui allait arriver !

(2) *Le Parlement de Bourgogne*, t. III, p. 396 et suiv., par M. de la Cuisine, président de la cour impériale de Dijon; Paris, Durand, 1864.

(3) En tête des remontrances du Parlement au roi, on lisait : « Sire, la liberté est le premier apanage de l'homme; elle est le premier bienfait qu'il tient de la nature. » C'est sur ce ton que se déroule toute la remontrance.

avoir abandonné cette compagnie, réduite, pour se dissimuler son impuissance, à flatter jusqu'au bout les passions de la multitude. Celle-ci resta morne et n'y applaudit plus; silence précurseur de l'orage qui, en éclatant, allait faire disparaître le Parlement de la scène.

Par vengeance, les membres de cette compagnie se plurent à désorganiser la justice en Bourgogne: on était dans le chaos. Il fallut qu'Arnoult, député de Dijon, demandât à l'Assemblée constituante (séance du 21 juin 1790) qu'on apportât un remède au défaut de l'administration judiciaire dans la Côte-d'Or; ce qui fut fait par un décret de l'Assemblée. Éloignés des tribunaux, plusieurs des membres de l'ancien Parlement intriguèrent, se compromirent et périrent sur l'échafaud.

IX. — LA JACQUERIE ÉVANOUIE

Notre enquête est terminée, du moins en ce qui concerne la Côte-d'Or (1), et nous nous demandons ce qu'il reste des affirmations de M. Taine si beau d'assurance quand il dit qu'il écrit « pour les chercheurs de vérité, de textes et de preuves ». Les textes vrais et complets, nous les avons fournis; les preuves palpables, nous les avons données.

M. Taine accepte de toutes mains tous les témoignages qui militent contre la Révolution. A Troyes, le maire Huez est tué : aussitôt il ramasse dans Babeau, sans contrôle, tout ce qui est à charge au peuple, tandis que dans la *Revue des Deux Mondes* on lit : « Bien que M. Babeau loue Huez sans réserve, il résulte du récit des faits tels que son livre les expose que le maire et ses amis voulaient résister à outrance à toutes les réclamations de la foule, qu'ils étaient devenus impopulaires et néanmoins ne voulaient pas céder le pouvoir, etc. » Le même rédacteur remarque que, dans l'Aube, les discussions des cahiers et les opérations électorales s'étaient accomplies avec l'ordre le plus parfait, ce que M. Taine n'a garde de nous dire.

Après une accumulation de faits délictueux envers les prêtres (t. I, p. 240 et 241), M. Taine achève son effrayant tableau par ces mots : « A Dijon, des verges sont clouées à la porte de tous les couvents. » Qui dit cela? L'auteur ne nous en informe pas et il oublie sans doute qu'il énumère ici des faits supposés accomplis en 1791 et 1792, c'est-à-dire à une époque où les couvents étaient vides. Au reste, le culte fut si longtemps respecté à Dijon que les processions publiques s'y firent jusqu'en 1793 (2), l'année même où s'achevait « la conquête jacobine », où s'épanouissait l'ère « des crocodiles »! Lazare Carnot rangé parmi les grands sauriens, voilà où mène l'abus de la science. Ce n'est plus du Taine, c'est du Croquemitaine.

En somme, où est la formidable jacquerie de l'Est? où sont ses victimes? et quels châteaux ont été incendiés? Tout, ou presque tout s'est évanoui. Ce qui peut faire encore illusion, c'est qu'après la prise de la Bastille on répandit le bruit que des brigands étaient partout, saccageant tout. Constatation faite des événements consciencieusement relevés, disons que tous les historiens locaux sont unanimes à reconnaître que les brigands étaient imaginaires (1). On voulut s'armer : les brigands en furent le prétexte. Les gardes nationales s'organisèrent sur tout le territoire de « l'empire français », comme on disait à cette époque. Le fils de Buffon fut élu général des gardes de tout le département de la Côte-d'Or; un autre noble, M. Chartraire de Montigny, fut maire de Dijon, et nous ne pouvons mieux achever cette rapide esquisse des années révolutionnaires qu'en citant sa correspondance, ainsi que celle d'une femme qui paya de sa tête les intempérances de sa langue et de sa plume. Ce sera l'objet de notre dernier article.

J. DURANDEAU.

(1) Pour le département de l'Yonne, nous avons le précieux témoignage du curé de Seignelay, l'abbé Henry, qui assista tout enfant aux scènes révolutionnaires de sa localité.

(2) Ce n'est que le 5 mai 1793 que le conseil général de la commune de Dijon défendit les processions dans les rues.

(1) L'abbé Henry lui-même affirme que les bandes dévastatrices n'existèrent en grande partie que dans l'imagination populaire.

LES LIVRES NOUVEAUX

Trois romans de Gyp.

Le Journal d'un Philosophe (Charpentier); *Le Mariage de Chiffon; Professional-Lover* (Calmann Lévy).

Parmi les écrivains de notre temps, Gyp est assurément l'un des plus connus; mais c'est aussi, je crois, un des plus méconnus. Chacun de ses livres est assuré de se vendre à plusieurs milliers d'exemplaires; mais on l'achète seulement pour la malice et la verve qu'on sait devoir y trouver, et l'on ne s'avise pas qu'il contient en outre maintes qualités plus rares, plus littéraires, et d'un ordre plus haut. Tel est le malheur de Gyp : son esprit nous empêche d'apercevoir sa raison, et sa connaissance des choses actuelles nous cache sa connaissance des choses éternelles.

Oui, nous sommes injustes envers lui en le prenant seulement pour un aimable humoriste. Il est encore, à y regarder d'un peu près, quelque chose comme

un psychologue, et un moraliste, et quelque chose aussi comme un grand romancier. Dix ans d'une production incessante, loin de fatiguer son talent, paraissent plutôt l'avoir affermi. Ils l'ont en tout cas sensiblement modifié. Ses derniers livres n'ont plus l'entrain, l'exubérante moquerie des premiers ; mais, en revanche, l'ironie y est plus forte, l'observation plus juste, la vie plus humaine. Au lieu de ces délicieux vaudevilles à la manière noire qu'étaient le *Petit Bob* et *Autour du Mariage*, ce sont désormais de véritables romans, ou encore des comédies de caractère, et parfois de gentils petits drames pleins d'une émotion pénétrante et douce. La forme même a changé : elle est devenue plus classique, je veux dire plus sobre et d'un art plus discret. Peut-être les premiers livres de Gyp sont-ils plus amusants, mais à coup sûr les derniers sont de plus beaux livres.

*
* *

J'avais été très frappé de ce changement, l'hiver passé, en lisant le *Journal d'un Philosophe*. De très bonne foi j'avais cru lire un roman, une œuvre de pure imagination ; et j'avais admiré surtout avec quelle adresse l'auteur y avait dessiné peu à peu, par une infinité de petits traits à peine indiqués, la comique et touchante physionomie de son personnage. Pas un détail forcé, pas un mot qui trahisse l'intervention de l'auteur dans les confidences du héros. L'art de composer un livre est aujourd'hui devenu si rare, et aussi l'art de créer une figure qui vive, que je me préparais déjà à vous signaler ce *Journal d'un Philosophe* comme une façon de tour de force littéraire, lorsque j'ai vu dans les journaux que ce que je prenais pour un roman était un pamphlet politique, un de ces ouvrages à clef qu'on ne peut comprendre si l'on n'est pas au courant de tous les *dessous* de la vie parisienne. De telle sorte que j'ai dû cesser de le comprendre ; mais il m'a été impossible de cesser de l'aimer. Lisez-le : vous ne pourrez manquer de l'aimer à votre tour, pour peu que vous soyez aussi ignorants que je lui suis moi-même de ces mystérieux *dessous* de la vie parisienne. Car il n'est pas besoin d'en connaître si long pour apprécier le mérite artistique d'un roman où l'intrigue se forme et se dénoue pour ainsi dire d'elle-même, et où mille détails concourent à éclairer d'une vive lumière l'intérieur d'une âme.

*
* *

Et quand bien même on viendrait m'affirmer que les deux derniers romans de Gyp, *le Mariage de Chiffon* et *Professional-Lover*, sont également des livres à clef, je ne me retiendrais pas de vous dire tout le plaisir que j'y ai trouvé.

Ce sont deux ouvrages de genres très divers, et dont le second, je dois l'avouer, me plaît infiniment davantage que le premier. Non pas que le *Mariage de Chiffon* soit un mauvais roman : je connais au contraire peu de figures de jeune fille qui se fixent autant dans le souvenir que celle de la petite Chiffon, taquine, grognon, moqueuse, plus mal élevée qu'on ne saurait l'être, et avec tout cela si bonne et si simple, et d'un cœur si tendre, qu'on ne résiste pas à l'aimer.

Mais je crains précisément que l'auteur ne l'ait trop aimée, et qu'il ne lui ait trop sacrifié les autres personnages du roman. Seule Chiffon nous apparaît une créature vivante : sa mère, son beau-père le vieux colonel, cet oncle Marc lui-même qu'elle adore si ingénument au secret de son cœur, ce ne sont que des comparses. On sent trop qu'ils n'ont jamais existé, qu'ils ont été tirés de rien tout exprès pour fournir à la petite Chiffon une occasion de les scandaliser.

Et puis la petite Chiffon, si elle adore son oncle, a en revanche le malheur de détester sa mère ; et sa mère a beau être, effectivement, tout à fait détestable. il n'y en a pas moins là quelque chose de gênant, surtout dans un roman de ce genre à demi fantaisiste. Pourquoi, en vérité, avoir donné à une si charmante enfant une mère si fâcheuse ? Je ne vois pas ce que l'auteur avait à y gagner, ni pour l'intérêt du récit, ni pour la beauté du caractère de son héroïne. Et je jurerais bien que dans la vie réelle, — où je jurerais qu'elle a existé, — la petite Chiffon a dû avoir une mère très bonne et très indulgente, accoutumée à lui pardonner ses petites impertinences, et capable au besoin de les lui souffler.

Mais je m'aperçois que je n'ai rien dit du seul point sur lequel j'aurais voulu insister. Ce qui prête pour moi aux livres de Gyp un charme si particulier, c'est moins encore l'originalité des inventions et la vérité des peintures, que les qualités de forme que j'y découvre toujours plus marquées. Qualités, sans doute, naturelles et instinctives, car je ne crois pas que l'auteur d'*Ohé! les Psychologues!* ait jamais médité les problèmes de l'esthétique littéraire. Mais il avait de naissance en lui des vertus d'écrivain naguère assez communes, mais qui depuis longtemps déjà sont en train de disparaître. Et loin de les faire disparaître chez Gyp, une incessante pratique n'a fait au contraire que les développer. Ce sont de précieuses vertus : la simplicité, la franchise, le goût de l'ordre et de la suite, surtout cette belle discrétion littéraire qui empêche de trop insister sur les points mêmes qu'on veut mettre en lumière. Le *Mariage de Chiffon* est, à ce point de vue, bien intéressant. Le profond amour de la jeune fille pour son oncle Marc, c'est à peine si quelques mots au cours du récit le laissent deviner : l'auteur a senti qu'il devait être aussi vague

pour nous qu'il l'était pour Chiffon elle-même ; et cependant quand enfin il se montre, au dernier chapitre, nous avons la claire impression que dès le début nous y étions préparés. Il y a là un art de composition irraisonné et en quelque sorte inconscient, et qui suffirait à dénoter un écrivain de bonne race. J'avoue qu'il me touche profondément, et davantage peut-être qu'il ne conviendrait, en regard de tant d'autres qualités plus en vogue aujourd'hui.

*
* *

La même qualité se retrouve, et vingt autres semblables, dans le second roman, *Professional-Lover*. C'est l'histoire d'un jeune homme que sa beauté conduit à la fortune, d'un chemin rapide et sûr dont on nous fait voir chacune des étapes. Et à chacune de ces étapes, à mesure qu'il approche de la fortune, le beau jeune homme perd quelqu'un de ses scrupules d'autrefois : de telle sorte que par degrés aussi nous voyons son âme se transformer, s'enfoncer plus avant dans l'ignominie. Il y a là une gradation morale assez sinistre, mais indiquée avec tant de réserve et d'une touche si discrète, qu'on arrive au bout du livre avant d'avoir songé à s'en effrayer. Et ce sont, tour à tour, les scènes les plus diverses, où toute sorte d'âmes nous sont montrées en passant. Ames certainement un peu ridicules, comme l'est toute âme vue de trop près, mais avec cela si touchantes, d'une dépravation si inconsciente et si naturelle ! Car c'est encore un des traits de l'observation de Gyp, qu'avec toute son ironie elle est infiniment indulgente. Il n'y a pas jusqu'à d'Épernon, le triste héros du livre, qui ne se trouve être, en fin de compte, quelque chose comme un bon garçon. Ce n'est point les hommes qui sont méchants, mais la nature et la vie : telle est la conclusion qui ressort toujours de l'œuvre de Gyp. En faut-il davantage pour que nous ayons le droit de l'appeler un grand moraliste ?

T. DE WYZEWA.

CHOSES ET AUTRES

Feu M. Gaillardin, notre excellent professeur d'histoire, nous a bien souvent raconté, quand nous étions sur les bancs du collège, comment ces personnages légers et frivoles qui entouraient Louis XIV ou Louis XV attachaient une importance extrême à la question du carrosse du Roi.

Quelle pitié ! Nous ne comprenons plus comment des hommes, et qui pensent, peuvent faire une affaire d'un carrosse. Dieu merci, nous avons changé tout cela. Ce n'est pas pour rien que le XVIIIe siècle a eu ses philosophes, que l'esprit humain s'est émancipé, que nous avons pris la Bastille, coupé le cou à Louis XVI, fait huit ou dix révolutions, élaboré des constitutions par douzaines et finalement proclamé la République.

Nous laissons Dangeau ou Saint-Simon s'occuper de ces misères. Un carrosse ! il ferait beau voir que notre génération indépendante et fière se passionnât pour un carrosse. Si la France s'est émue huit jours durant, ce n'est pas au sujet d'un carrosse, sachez-le bien ; c'est à propos d'un landau, le landau du Président ; vous sentez toute la différence. Si cent reporters ont instruit le public de l'affaire et ne lui ont pas laissé ignorer les moindres détails, je vous assure que ce ne sont pas des Saint-Simon.

Non, vraiment nos ancêtres étaient bons avec leur carrosse du Roi. La daumont du Président, c'est une autre affaire ! Voilà qui mérite l'attention d'un peuple libre et qui vaut d'être livré aux discussions des hommes... « Je vous assure qu'elle était en forme de bateau. — Serait-il donc vrai, mon frère ? — Le piqueur a été supprimé au dernier moment. — Diable ! qu'a fait la Bourse ? — Je vous affirme que Montjarret, Montjarret lui-même, y était. — Mais non ! — Mais si ! — Alors, j'en ai menti ? — Vous en êtes un autre... »

Cela me fait souvenir d'un ami, qui, au retour d'un voyage en Italie, nous entretenait des différences qu'il avait notées entre les mœurs de Rome et celles de Paris. « Ce n'est pas du tout la même chose, nous disait-il, mais du tout. Il n'y a que les voyages pour vous apprendre ces divergences. Ainsi, le croiriez-vous ? quantité de gens, là-bas, s'en vont, vers le soir, flâner dans une grande rue où il y a des magasins et des cafés... — Comme nous sur nos boulevards. — Mais pas du tout ; ce n'est pas la même chose : cela s'appelle *andar al Corso*. La nuit venue, ils vont quelquefois s'enfermer dans de vastes salles où ils entendent de la musique ou la comédie. — Comme nous au spectacle. — Vous n'y êtes pas du tout ; ils disent : *andar al Teatro*. Il arrive aussi que, dans la journée ; un certain nombre d'entre eux se réunissent chez quelque dame de leur connaissance. On cause, on flirte, on prend du thé. Je vous vois venir. Vous me direz que c'est ce que nous appelons, un « five o'clock » ? Pas le moins du monde : c'est une *conversazione*. »

Notre ami avait raison. Voilà précisément ce qui constitue la différence entre le carrosse du Roi et le landau du Président, entre l'esprit public au XVIIe siècle et l'esprit public au XIXe.

Quelques esprits singuliers ne l'ont pas compris, ou bien ont affecté de s'y tromper. Ils ont paru surpris que M. Casimir-Perier n'ait pas pris, pour aller aux

courses, un fiacre à la prochaine station. « C'est comme sous l'Empire, » ont-ils dit. Le fiacre leur aurait peut-être rappelé la monarchie de Louis-Philippe, et plus encore le parapluie, si le Président s'était décidé à aller à pied au Bois de Boulogne. Je ne vois guère que la bicyclette qui ne rappelle pas quelques-uns des « plus mauvais jours de notre histoire ».

Parmi ceux qui ont manifesté le plus vertueusement contre l'appareil dont s'est entouré le Président, il en est qui n'avaient pas assez d'admiration pour les élégances du général Boulanger et d'enthousiasme pour les performances de son cheval noir. Si le général avait attelé à la daumont, c'eût été précisément la même chose, sauf que c'eût été tout le contraire. Ceux qui sont scandalisés aujourd'hui auraient été émerveillés, et réciproquement.

Là-dessus, il se trouvera de mauvais esprits, des gens enclins au scepticisme, pour nier le progrès. Je leur répondrai simplement en tirant une boîte d'allumettes de ma poche et en leur montrant qu'elle contient cinquante petites bûches au lieu de quarante. Est-ce un progrès, cela, oui ou non? Est-ce discutable? Comptez, mon ami, comptez vous-même : une, deux, trois, quatre... Direz-vous encore que nous piétinons sur place? cinq, six, sept, huit... et que la République n'a rien fait pour le peuple? neuf, dix, onze... C'est le cas de dire comme ce scélérat de don Juan: « Je crois que deux et deux font quatre et que quatre et quatre font huit. » Il n'est douteux pour personne que cinquante est plus que quarante.

Voyez-vous, tous les progrès qui ne peuvent pas se traduire, comme celui-là, par une formule d'arithmétique sont sujets à controverse. Ainsi l'institution du jury a-t-elle été réellement un progrès? Jusqu'à ces derniers temps on eût été mal venu d'en douter. Il arrivait quelquefois, rarement, qu'au fumoir, entre hommes, toutes les portes fermées, les dames au salon, les enfants couchés, quelque amateur de paradoxe osait émettre un doute. Il était bien vite rembarré et de la belle façon. — Blasphémer le jury, le jury qui... le jury dont... le jury auquel !... Et les bonnes raisons, convaincantes et topiques, les arguments serrés et vigoureux pleuvaient de toutes parts. Qui oserait douter de la valeur du jury? Nous voudrions bien voir qu'on en doutât? Il n'est pas possible qu'on puisse douter? — Et quantité d'autres raisons encore, aussi fortes et décisives.

> ... Et vous ne craignez pas
> Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous vos pas
> Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
> Ou qu'en tombant sur vous ces murs ne vous écrasent!

Le maître du logis, qui craignait pour son immeuble, levait généralement la séance.

Et voilà cependant qu'à la suite de quelques condamnations étranges et de quelques acquittements qui ont fait parler d'eux, une campagne semble poindre contre le jury, le jury sacré, le jury intangible. Il se trouve, non plus de beaux esprits d'après dîner, mais des personnages graves, qualifiés, pour oser prétendre que le fait d'avoir remplacé, dans l'administration de la justice criminelle, des magistrats généralement instruits par les premiers venus généralement ignorants, des hommes de métier par des incompétents, des professionnels responsables par des juges d'occasion qui procèdent au petit bonheur, est un progrès tout juste comparable à celui qui consisterait à remettre, non plus à M. Bonnat ou à M. Puvis de Chavannes, mais à tout électeur quelconque (l'aveugle du pont des Arts par exemple) le soin de décorer l'Hôtel de Ville.

Voilà des choses que j'ai lues chez des auteurs graves, des criminalistes de haute valeur. Je dis bien : criminalistes. Il n'y a pas longtemps qu'on les eût traités de criminels, et peut-être en criminels. C'est écrit; et la terre continue de tourner, et le soleil d'éclairer le Palais de Justice.

Pour moi, je me garderai de prendre parti, étant perplexe, entre la vérité d'hier et la vérité d'aujourd'hui. Je me bornerai à vous répéter, à propos du jury, deux petites anecdotes que je trouve dans un livre de grande valeur, œuvre d'un magistrat qui est en même temps un philosophe puissant — et que les lecteurs de la *Revue* connaissent bien.

On venait de juger longuement une affaire dont vous devinez la nature. Le président, l'avocat, le procureur s'étaient étendus en explications détaillées et précises sur la découverte du crime. L'affaire terminée, l'accusé expédié, on trouve devant un des jurés cette simple petite note rédigée par lui, au cours des débats, à titre de memento et pour éviter toute confusion d'esprit : « Le fœtus, c'est l'enfant. »

Une autre. Le jury se retire dans la salle de ses délibérations. L'accusé est-il coupable? On procède au vote. On trouve 5 non, 6 oui, et un bulletin ainsi libellé : *voui*. Par excès de scrupule, on recommence l'opération. Cette fois-ci, il y a 6 non et 6 oui. L'homme est acquitté à la minorité de faveur. Le juré au *voui* avait tout simplement changé son *voui* en un *non*, dont l'orthographe lui était plus familière.

On ne tarirait pas d'anecdotes sur la matière. Eh parbleu! lisez Plutarque en sa *Vie d'Aristide* et l'histoire de l'homme à la coquille d'huître. Et c'était un juré athénien! Qu'eût-ce été si l'affaire s'était jugée en Béotie?

JEAN-PIERRE.

BULLETIN

La comédie sociale.

Monsieur le Directeur,

Ne pensez-vous pas qu'il serait intéressant pour une *Revue* comme la vôtre, laquelle représente une fraction importante de l'opinion intellectuelle, de présenter de temps à autre au lecteur une esquisse sincère du mouvement moral... ou immoral de la société contemporaine ou, pour m'exprimer plus simplement, les réflexions d'un indépendant sur la petite guerre sociale où chacun de nous figure alternativement l'assaillant et le défenseur, et qui laisse en définitive sur le carreau de vrais blessés, de vrais mourants dont aucune main secourable n'allège les dernières souffrances.

Je n'ai pas la prétention de combler une lacune dans l'histoire philosophique de mon pays; encore suis-je d'avis que la place est trop strictement mesurée, dans les journaux, à ceux qui ont l'ambition d'étudier les faits et gestes de l'âme sociale, de cette grande meurtrie qui cherche sa route à tâtons à travers des ténèbres de plus en plus denses, tandis que la main mystérieuse qui épouvanta Balthazar continue de tracer sur nos lambris domestiques d'obscurs et fatidiques hiéroglyphes.

N'y a-t-il donc rien à faire, rien à tenter pour enrayer le mal social? C'est la question que se posent journellement les plus humbles d'entre nous, ceux-là mêmes qui ne savent pas au juste en quoi il consiste, ce mal social dont ils ont la bouche pleine. Et tous, en effet, nous avons vaguement conscience qu'il y a quelque chose à faire, mais nous ne savons pas quoi.

Et alors, le vieil instinct de destruction qui ne perd jamais ses droits reparaît chez quelques-uns, et dans le milieu social qui s'individualise s'affirme tout à coup la tendance ethnique à tout renverser, à tout nier, à tout démolir.

Cette tendance est un des écueils qui se rencontrent le plus fréquemment aux tournants sombres de l'humanité; elle est une calamité de plus, car, sous peine de dépérir, aucun organisme social ne doit admettre le démolisseur pur, guidé par un instinct hostile à toute communauté, hostile surtout aux idées d'altruisme qui ont fait la supériorité de l'être humain.

On n'a que trop démoli, aussi ne s'agit-il pas pour l'instant de démolir davantage, mais au contraire de rebâtir, d'étayer la vieille hôtellerie où nous logeons à pied ou à cheval, seuls ou avec nos smalas, de l'empêcher de s'écrouler, sans la défigurer, sans multiplier les échafaudages qui ont, eux, l'inconvénient de pécher contre les lois d'esthétique et de symétrie.

Ici un symbole s'impose.

Dans l'enfance nous prenions tous un plaisir extrême à ces jeux de patience qui consistent à élever des châteaux ou des forteresses avec des pièces et des morceaux numérotés s'emboîtant et s'ajustant avec une précision tout architecturale. L'édifice terminé, notre plus grande joie était d'en désagréger les substructions au hasard, enlevant ici une poutre, là une mortaise, jusqu'à la limite extrême de la rupture d'équilibre. Et c'est toujours au moment où nous nous y attendions le moins que le château ou la forteresse s'effondraient. Toutefois, l'expérience aidant, nous finissions par nous apercevoir qu'en substituant à un certain nombre de pièces en apparence essentielles une pièce unique mais moins lourde et mieux ajustée au milieu où elle s'insérait, la construction demeurait debout, allégée d'une partie de ses matériaux et inébranlable comme devant.

Appliquez ce jeu de patience à la société et vous aurez peut-être la formule des réformes que tout le monde attend et que personne n'ose tenter. Un exemple. Prenez au hasard une quelconque des pièces numérotées de ce casse-tête chinois qu'est notre Code civil et vous reconnaîtrez au premier examen qu'elle gagnerait à être modifiée, ou changée de place, sinon supprimée purement et simplement.

Et comme tout se tient, quoi qu'on dise, dans notre édifice social, vous verrez aussi que telle cheville disparaissant devant telle réforme indispensable vous ménagera même la place d'une réforme connexe là où vous n'eussiez pas cru pouvoir introduire la pointe d'une épingle.

Un seul écueil est à signaler aux réformateurs de l'avenir. La plupart de leurs précurseurs ont échoué pour avoir méconnu la loi formulée par Renan, à savoir que « quiconque veut émanciper l'être humain sans être victime de ses propres hardiesses ne doit pas profiter pour lui-même, pour ses propres passions, de la victoire qu'il remporte, des libertés qu'il réalise. Les destructeurs de préjugés doivent en conserver les disciplines pour eux-mêmes. »

Ce qui revient à dire qu'il ne faut point prêcher d'exemple.

Cette question de l'émancipation de l'être humain est en somme une des plus troublantes parmi celles que les penseurs agitent de temps à autre.

En France le gouvernement républicain a fait de louables efforts pour la diffusion de l'instruction : il a complètement négligé l'éducation, c'est-à-dire l'affinage et le modelage des âmes, ou, si vous préférez, la culture des hautes facultés psychiques.

Le sentiment de la justice, le goût de la bonté, et celui de la miséricorde semblent avoir sombré en même temps que les dogmes chrétiens qui furent leur véhicule séculaire.

Le moindre écolier connaît ses droits sur le bout des doigts ; il ignore généralement le premier mot de ses devoirs.

Mais l'éducation de l'enfant est une question complexe que je compte traiter plus tard, si vous m'y autorisez ; pour le moment c'est sur l'éducation des masses que je voudrais attirer votre attention. Le sujet, comme vous allez voir, se rattache à une actualité toute parisienne.

En France, cette éducation-là est restée, elle aussi, lettre morte. Elle comporterait au reste des actes d'autorité incompatibles avec le régime de liberté absolue où nous vivons. Pour vous faire toucher la chose au doigt, voici la lèpre des cafés-concerts, une des grandes plaies morales de notre époque, un état de choses qui a pour conséquence l'oblitération du sens moral, du goût, de l'esprit et du cœur d'une bonne moitié de la population parisienne. Tout le monde est d'accord là-dessus, depuis l'aventure boulangiste surtout qui se rythma tout entière, idéal et prose, drame et comptabilité, sur des refrains de café-concert. La majorité cependant n'admettra jamais qu'on ferme les cafés-concerts, et il ne se trouvera pas plus de gouvernement pour ordonner cette mesure que de préfet de police pour la faire exécuter.

Il faudrait une loi, d'ailleurs. Or, chez nous, en de semblables circonstances, on ne veut point entendre parler de lois, même s'il en existe. L'âme confuse des foules parisiennes est restée celle des grandes agglomérations animales (avec en moins la franchise des animaux et leur naïveté), accessible à toutes les contagions, à celles du vice, de la férocité, de la peur, à celles même de l'enthousiasme imbécile.

C'est ainsi qu'un jeune homme de plaisir, à qui rien de ce qui est sportif n'est étranger, a pu recueillir les applaudissements d'un millier de Parisiens réunis pour voir couler le sang de quelques bêtes à cornes estoquées par ses amis et lui, — et ce en dépit de la loi Grammont.

Le fait est significatif. Il comporte une morale affligeante. Nous reculons, nous avons fait un pas en arrière dans le temps, dans l'histoire, dans la civilisation. A une époque où tant d'organisations inférieures souffrent de la lutte pour l'existence, ou tant d'êtres meurent vaincus, épuisés, qui ne demanderaient pas mieux que de jouir de la vie, tuer pour le plaisir est une abomination. Eh quoi! les animaux, ces frères obscurs et lointains, sont les plus près de votre pitié, de votre compassion courante, et même ceux-là vous refusez de les comprendre ! Il ne vous suffit pas que l'agneau pleure sous le couteau du boucher, que le râle déchirant du bœuf ébranle les murailles de vos abattoirs, que le chien lui-même hurle de détresse par les longues nuits où il rêve confusément de tout ce qu'il ne pourra jamais dire ; il ne vous suffit pas d'avoir sous les yeux constamment le spectacle de tant de misère jointe à tant de résignation, et de ne pouvoir y remédier; il ne vous suffit pas que l'implacable nature vous fasse une loi de saigner, d'éventrer, de manger des animaux dont la plupart sont les compagnons de labeur de l'homme, il faut encore que vous les égorgiez pour le plaisir, devant un public enthousiaste, réuni tout exprès pour sentir passer dans ses entrailles le frisson des ancestrales sauvageries.

Ah! certes, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'une telle société s'avoue impuissante devant la douleur du monde et qu'elle soit mûre pour les tragiques représailles, les sanglantes révolutions fondées sur l'égoïsme et sur l'absence de cœur.

Je vois d'ici des gens graves rire dans leur barbe, se gausser de ma sensiblerie. Cela m'est absolument indifférent. Je dis que le fait de tuer inutilement, avec préméditation, est un meurtre dont les auteurs et leurs complices, les spectateurs, sont inexcusables.

Je dis que tout se tient dans l'ordre social et que chaque fois qu'un animal meurt inutilement, pour le plaisir du plus grand nombre, ce triste fait divers se traduit tôt ou tard par quelques homicides de plus. Des âmes ingénues ont mis à la mode la triste plaisanterie qui consiste à nous faire passer pour un peuple sentimental. Ceux-là savent bien que notre sentimentalisme, s'il existe, n'est qu'hypocrisie pure, mais ils n'ignorent point que le seul moyen de se faire attribuer une qualité qu'on n'a pas c'est de s'en plaindre comme d'un travers dont on serait le premier à souffrir, d'un défaut dont on gémit de ne pouvoir se corriger.

C'est très habile, et certains réussissent ainsi à donner le change à leur cuistrerie d'âme, mais les naïfs seuls s'y laissent encore prendre.

Voyez plutôt ce qui arrive à Nîmes à l'heure même où je trace ces lignes.

La population se soulève, organise des meetings, et au lieu d'entonner l'innocent refrain des *Lampions*, son cri de ralliement est un cri de mort. L'esprit des réunions tumultueuses qui viennent d'avoir lieu se résume en quelques lignes : le taureau doit être éventré, il le faut, la prospérité de Nîmes en dépend, le repos de toute une population habituée à voir couler le sang l'exige, et le gouvernement dès lors a le strict devoir de lever une interdiction susceptible de créer les plus fâcheux précédents, de porter atteinte aux principes de liberté dont la troisième République s'est inspirée jusqu'à ce jour.

Comme si la liberté de tuer était, elle aussi, une conquête de la Révolution sur les barbaries féodales! comme si ce cri tragique d'une foule hurlant les

mots « *mise à mort!* » n'était pas un simple écho des vociférations meurtrières qui préludent à tous ces massacres d'innocents par où se soldent les guerres tant civiles qu'internationales.

Que le gouvernement tienne tête à l'orage et il aura pour lui tous ceux qui estiment que le germe de tous les crimes qui épouvantent la société est dans ces spectacles féroces où vibrent les instincts les plus contraires à la grande loi de morale humaine nous ordonnant de ne pas faire aux autres, si bas fussent-ils placés dans l'échelle de la création, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.

Et j'insiste sur ce point que c'est moins le *taureau éventré* qui est en cause ici, — car ceci est affaire à la Société protectrice des animaux qui d'ailleurs n'a pas failli à son devoir, — que la démoralisation inhérente à ces sortes de spectacles et l'étrange aberration de l'homme élevé par sa fortune au-dessus de tous les besoins vulgaires, de toutes les basses suggestions, aux prises avec les graves et imposantes obligations nées de la richesse, et qui ne trouve pas de meilleur usage à faire de son argent, à une époque où tant de révoltés prêchent le suprême coup de boutoir contre l'ordre social dont ils meurent, que d'inviter ses amis et ses pareils à voir mourir des bêtes accablées par le nombre et qui vendent leur peau le plus chèrement possible.

Il faut le dire bien haut : la liberté d'un régime social n'a rien de commun avec ces fantaisies sanguinaires. Un gouvernement, quel qu'il soit, a charge d'âmes. Son devoir envers la nation est le même que celui de l'individu envers son semblable. Il doit protéger le groupe social contre ses propres entraînements, le mettre à l'abri des tentatives de démoralisation individuelles ou collectives. Il lui doit l'*éducation morale* comme un chef de famille la doit aux membres de cette famille. La première chose à faire serait donc d'inculquer aux masses cette délicatesse de mœurs, cette sensiblerie très humaine, apanage d'une minorité à qui le sang répandu, pour quelque motif que ce soit, fera toujours horreur. J'entends que la morale courante érige une idéale frontière entre l'homme et les animaux : l'âme humaine, avec tout au plus quelques catégories intermédiaires, de transition, où figurerait le chien avec son âme de chien; mais qui donc, hélas! oserait affirmer que cette lugubre chaîne de partage des os se prolonge au delà de nos cimetières, et que notre poussière à tous, bourreaux ou victimes, ne pèsera pas du même poids dans la balance de l'inconnaissable Futur?

JULES HOCHE.

UNE NOUVELLE GRAMMAIRE GRECQUE PRATIQUE

Cette grammaire vient à propos. Elle rendra de grands services aux établissements scolaires. Il sera facile, grâce à son secours, d'apprendre aux élèves à écrire et à parler le grec moderne. La science philologique de M. Spyridis et son expérience de professeur se révèlent à chaque page. Les définitions sont simples, les règles nettement exposées, les courtes phrases de chaque leçon bien choisies. Les thèmes, aussi nombreux que les leçons, forment une gradation bien ordonnée.

Un savant grec, Minoïde Mynas, fit paraître, en 1828, une *grammaire grecque contenant les dialectes et la différence avec le grec vulgaire*. Cette grammaire a de très bonnes parties, mais ce qui se rapporte au grec vulgaire, placé dans des notes, au bas des pages, n'est pas présenté avec assez d'ordre ni assez développé; elle est, en outre, dénuée de cette série de thèmes qui donnent tant de prix à celle de M. Spyridis et assureront son succès.

Nous faisons des vœux pour que le grec moderne figure dans les programmes classiques. Les mêmes professeurs joindraient à une leçon de grec ancien une leçon de grec moderne. Il leur suffirait pour le bien enseigner de lire la grammaire de M. Spyridis et d'en pénétrer l'esprit et la méthode.

Les études des langues étrangères sont rendues de plus en plus nécessaires par la rapidité croissante des communications entre les peuples. Parmi ces langues, quelle est celle qui doit nous inspirer le plus d'intérêt? N'est-ce pas celle qui, ayant produit dans un lointain passé, les plus admirables œuvres de l'esprit humain, garde sa vitalité puissante et reste encore aussi riche, aussi souple, aussi harmonieuse qu'autrefois?

C'est belle langue est, après tant de siècles, ce qu'elle était lorsque, parlée dans Athènes, Éphèse, Syracuse, Cyrène, Alexandrie, elle faisait rayonner sur le monde la pensée grecque, dont elle était la magnifique expression. Elle a subi quelques changements, quelques altérations, mais sans réelle importance. Telle qu'elle est, on peut la comparer à la Vénus de Milo qui, quoique mutilée, surpasse en beauté toutes les sculptures modernes.

La langue française a beaucoup de ressemblance avec la langue grecque. Henri Etienne a fait un *Traité de la conformité du grec avec le français*. On sait que des colonies grecques ont laissé sur nos rivages méditerranéens, avec beaucoup de mots de leur langue, un reflet du génie de leur patrie. Mais ce qui a fait surtout la conformité démontrée par Henri Etienne, c'est que, par ses qualités natives, le génie de la France se rapproche du génie hellénique. Nous devons donc exciter la jeunesse française aux études grecques. Si l'on institue dans les lycées des cours de grec moderne écrit et parlé, le grec ancien y gagnera. Les élèves l'étudieront mieux, sachant qu'il est la clef du grec moderne, qui leur servira plus tard dans leurs rapports avec des Grecs en France ou à l'étranger. Et si une noble curiosité les attire un jour vers les immortelles ruines de la Grèce, ils n'auront pas besoin d'un interprète pour comprendre et être compris. Mais pour comprendre et être compris, il faut prononcer de la même manière. On devrait adopter dans les lycées la prononciation que les Grecs ont héritée de leurs aïeux et M. Spyridis a pris soin d'indiquer dans les premières pages de la grammaire comment on doit prononcer les voyelles, les diphtongues et les consonnes.

AIMÉ CAMP.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

12 octobre 1894.

Bien que la rentrée des Chambres n'ait lieu que le 23 octobre, les questions soulevées dans la presse et par les discours ministériels deviennent plus serrées : on se prépare à cette existence plus intense qui semble convenir mieux au pays, parce qu'un certain nombre d'esprits y trouvent des délices inconnues dans les temps calmes des vacances parlementaires.

La principale préoccupation du gouvernement, en face de l'agitation socialiste, paraît être de faire quelque chose, de ne pas rester aux affaires sans laisser une trace : on est moins difficile sur la qualité des réformes à accomplir. C'est ainsi que, pour répondre à l'intention manifestée au Congrès de Tours de répandre le socialisme dans les campagnes, le Conseil des ministres a décidé d'inviter la Chambre à consacrer les séances qui précéderont la discussion du budget à l'examen des projets de loi intéressant l'agriculture : on veut probablement parler du projet de crédit rural, dont les campagnes se soucient fort peu. L'exemple de l'Algérie suffit à montrer que l'agriculture trouve dans le crédit un associé qui la dévore plus souvent qu'il ne la sert.

Différents discours ministériels ont dénoncé les interpellations à venir comme de nature à perdre le temps de la Chambre et à égarer la majorité : M. Poincaré, à Commercy, rassure heureusement l'opinion sur leur issue, qui sera toujours un éclatant succès pour M. Dupuy. On le croit volontiers ; mais pourquoi se plaindre si amèrement de l'exercice normal de la machine parlementaire, quand depuis trois mois passés le Gouvernement a agi sous sa pleine responsabilité, en dehors de toute Chambre, et alors que dans un régime parlementaire ce n'est que par voie d'interpellation et d'ordre du jour que les Chambres peuvent formuler leur opinion. D'autant que, tout compte fait, les interpellations annoncées se ramènent à quatre, dont deux seules donneront lieu à des débats développés : celle de M. Lavy sur l'affaire de l'Orphelinat de Cempuis et celle de M. Carnaud sur les mesures disciplinaires prises contre certains fonctionnaires membres de Conseils généraux.

Volontiers nous admettons que beaucoup d'interpellations sont inutiles ; mais il y en a qui sont précisément faites pour donner aux théories en présence une netteté plus grande, et quand la politique du Gouvernement correspond au sentiment du pays, on doit souhaiter pour elle toute occasion de s'affirmer solennellement à la tribune. Supprimer une question ce n'est pas la résoudre, et refuser à la Chambre le droit de connaître des affaires qui ont agité l'opinion serait amoindrir à la fois la représentation et le gouvernement.

Le budget qui va être discuté sera le premier dans lequel le ministre des Finances aura mis en œuvre le principe de la progression des impôts remplaçant le principe de la proportionnalité. C'est une réforme dont on ne pourra mesurer les conséquences qu'après une assez longue application. Malgré les excellents conseils que M. Léon Say formule à ce propos dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*, nous inclinerons volontiers à accepter une réforme fiscale qui, sans accroître par des inégalités artificielles les inégalités naturelles, sans chercher à opérer entre les citoyens une plus juste distribution des fortunes, sans violer la liberté ni la propriété individuelles, demandera une plus grande part d'impôt aux plus grandes fortunes : le tout est de découvrir la solution de ce difficile problème, et c'est là que nous attendons le projet de M. Poincaré.

Des bruits pessimistes, que rien d'ailleurs ne justifiait, sinon sans doute quelque spéculation de Bourse, ont été répandus en France au sujet de la convocation extraordinaire et brusque du Conseil des ministres en Angleterre le 4 octobre. Des décisions prises à ce Conseil il n'a rien transpiré qui ait été de nature à motiver cette réunion, sans laquelle les départements de l'Amirauté et de la Guerre auraient pu assurer en Chine la protection des nationaux anglais. Ce n'était pas d'autre part, comme on en répandait la nouvelle, un désaccord avec la France qui venait de surgir. Les affaires de Madagascar ne regardent pas l'Angleterre, ainsi qu'elle l'a reconnu en 1890, et la question d'Égypte n'a été soulevée par aucun incident imprévu. Ce sont bien les événements de la Chine qui ont dû occuper le gouvernement anglais, et comme les succès du Japon ne dataient pas de la veille, il est possible que ce soit la nouvelle rapportée par le *New York Herald :* on affirme que la Russie et le Japon ont conclu une entente secrète au sujet du partage du territoire chinois, et que c'est pour aviser au moyen de faire échec à cet accord que le cabinet s'est réuni.

Étant donné que l'Angleterre a toujours considéré la Chine comme son alliée en Orient, que tout récemment encore elle vient de traiter avec elle au sujet des frontières birmanes, il est fort possible que la Russie se soit tournée du côté du Japon : rien ne semblerait plus naturel.

Quoi qu'il en soit, la France, qui a gardé jusqu'ici une attitude expectante, ne saurait admettre que la grave question de l'Extrême-Orient fût tranchée en dehors d'elle ; la presse russe, dont on connaît le langage prudent, parle d'un accord avec la France. Nous croyons notre diplomatie disposée à agir avec celle de l'empereur de Russie, mais encore n'est-ce pas à elle à proposer ses bons offices.

M. le baron de Courcel vient d'être appelé à remplacer M. Decrais à l'ambassade de France à Londres : c'est un choix dont on se félicite ; il n'arrivera plus au Quai d'Orsay d'apprendre seulement par la presse des négociations telles que celles qui avaient précédé la convention anglo-congolaise.

M. Rouvier, résident de Tunisie, a été remplacé par M. Millet, ministre plenipotentiaire. M. Millet va trouver la Tunisie dans l'état où M. Massicault l'a laissée à son décès en novembre 1892 : on souhaite qu'il donne aux services publics et à la colonisation française l'impulsion dont ces grands intérêts ont manqué depuis deux ans.

M. Waldeck-Rousseau, ancien ministre de l'Intérieur dans le ministère Gambetta du 14 novembre 1881 et dans le ministère Jules Ferry du 21 février 1883, a cédé aux insistances du parti républicain et vient d'être élu sénateur de la Loire. C'est à lui que sont dues la loi sur la relégation, qui, si elle avait été appliquée, aurait pu éloigner du territoire beaucoup de récidivistes, et la loi sur les syndicats, dont le respect n'a jamais été imposé aux associations politico-ouvrières.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31675. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16 — 4e SÉRIE. — TOME II — 20 OCTOBRE 1894

M. ADOLPHE FRANCK
ET LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE
depuis cinquante ans [1].

I. — Est-il vrai, selon une opinion très répandue, que la philosophie soit immuable, ou subit-elle comme tout le reste, surtout en notre siècle, un perpétuel renouvellement? Et ce renouvellement ne devient-il pas de plus en plus rapide dans la philosophie comme il l'est dans tous les autres ordres de connaissances? — Problème de haut intérêt, sur lequel se répandrait peut-être un peu de lumière si chacun essayait, sous toutes réserves d'ailleurs, de mesurer les changements qu'il croit apercevoir à l'horizon. Souvent, Messieurs, une génération sépare celui qui vient parmi vous de celui qui s'en est allé; et la différence même des opinions qui se trouvent soumises à votre jugement, ainsi que leur accord sur les points essentiels, peut vous servir comme d'une vivante expérience. Je voudrais essayer, en exposant aussi fidèlement qu'il me sera possible les nombreux travaux de M. Franck, d'en marquer les rapports avec les doctrines contemporaines. Je me rappelle les nobles paroles qu'il m'adressait il y a deux ans : — « Qu'importe, me disait-il, qu'un certain nombre d'idées nous séparent? C'est une raison de plus qui me fait désirer de vous avoir un jour pour successeur. La sincérité de l'un et la sincérité de l'autre valent, pour l'union progressive des esprits, mieux qu'un dogme. »

(1) Lecture faite à l'Académie des sciences morales et politiques le 13 octobre 1894.

Sincère, nul ne le fut plus que lui, d'une sincérité ardente, qui finissait quelquefois par ressembler à de la passion. Une idée qu'il croyait vraie s'était-elle emparée de son esprit, elle le possédait tout entier, il ne voyait plus qu'elle; il la soutenait envers et contre tous avec une fougue que les années ne purent jamais abattre; ses yeux brillaient d'une flamme intérieure; sa parole saccadée et incisive semblait trancher un nœud gordien. Eût-il trouvé ses meilleurs amis parmi les adversaires de son idée, il les eût attaqués avec autant d'impétuosité que des ennemis. La philosophie était pour lui une véritable religion. Attaché au culte israélite par les plus respectables traditions de famille et de race, il resta toujours un philosophe indépendant et n'admit d'autre autorité que celle de la raison, de la conscience; mais il avait un tempérament d'apôtre. Ses discours semblaient, comme on en a souvent fait la remarque, un écho lointain des prophètes d'Israël. Ses coreligionnaires saluaient en lui un vrai disciple d'Isaïe ou d'Amos, de tous ces nobles tribuns de la Judée qui ont la gloire d'avoir, les premiers, fait briller aux yeux de l'humanité « un idéal de justice et d'amour (1) ».

Né en Lorraine, le 9 octobre 1809, Adolphe Franck avait été reçu le premier au concours d'agrégation pour la philosophie, que présidait Victor Cousin. Ce dernier le nomma aussitôt au collège de Douai. Comme le nouveau professeur craignait que ses croyances israélites ne fussent l'occasion de quelques difficultés, Victor Cousin lui fit cette réponse pleine

(1) M. Zadoc Kahn.

de libéralisme : — « Si, dans votre enseignement, vous rencontriez sur votre chemin ce grand personnage historique qu'on nomme le fondateur du christianisme, est-ce que vous éprouveriez quelque scrupule à lui tirer votre chapeau? » M. Franck donna si bien raison à Victor Cousin que, peu de temps après, l'aumônier du collège de Douai disait à son évêque : « Notre meilleur chrétien, et le plus ardent, est un israélite : c'est notre professeur de philosophie. »

Dix ans plus tard, M. Franck encore jeune, mais marié à une femme du plus haut esprit et père de famille, se vit arrêté dans sa carrière par une de ces maladies pour lesquelles on recommandait, il y a un demi-siècle, le climat de Pise. Il n'avait alors pour toute fortune, raconte-t-il lui-même, « que la rémunération, déjà à moitié dépensée, de son dernier ouvrage, un ouvrage de philosophie, et bien plus encore, d'érudition philosophique, ce qui veut dire très médiocrement payé ». — « Vous voilà donc, mon cher enfant, lui dit Victor Cousin d'une voix visiblement émue, vous voilà à la veille de votre grand voyage. Que deviendrez-vous dans une ville étrangère avec les ressources que je vous connais? Sachez qu'il est des circonstances où c'est un devoir de se souvenir qu'on a des amis. Ne me ménagez pas. Je suis riche, bien plus riche que vous ne croyez. » Cette généreuse proposition, qui d'ailleurs ne fut pas acceptée, fait honneur tout ensemble et à Victor Cousin et à M. Franck. Ce dernier s'est toujours souvenu avec reconnaissance de ceux qui avaient encouragé ses débuts. Il ne manquait jamais lui-même, à son tour, d'encourager les autres et, par là, il croyait ne faire qu'acquitter une dette. Me sera-t-il permis de dire que j'ai fait moi-même l'épreuve de sa bienveillance lorsque je l'eus pour juge à l'agrégation de philosophie? C'est lui qui, après l'examen, me conseilla de prendre part au concours ouvert par l'Institut pour la philosophie de Platon, puis au concours Victor Cousin pour la philosophie de Socrate. M. Franck donna ainsi à mes premiers travaux une direction qui, longtemps après, devait m'amener ici même et à sa propre place. Je ne puis sans émotion évoquer ces souvenirs.

M. Franck était encore à Pise lorsqu'il fut élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, le 20 janvier 1844. Il n'avait alors que trente-cinq ans. Son savant ouvrage sur la Kabbale l'avait désigné de bonne heure aux suffrages de l'Institut.

Si M. Munck a pu contester la très haute antiquité attribuée par M. Franck à la Kabbale, il est certain cependant que ce livre est rempli de traditions anciennes, et Michelet, de son côté, a cru pouvoir appeler l'ouvrage de M. Franck « un chef-d'œuvre de critique ». Au moins cet ouvrage a-t-il éclairé d'un jour nouveau tout un côté de l'histoire du judaïsme, surtout les emprunts des Juifs aux enseignements de Zoroastre.

En 1847, M. Franck fait à la Sorbonne un cours de philosophie sociale. De 1849 à 1852, il est suppléant de M. Barthélemy Saint-Hilaire dans sa chaire de philosophie grecque et latine. Enfin, de 1854 à 1881, il enseigne au Collège de France le droit de la nature et des gens.

M. Franck, on le voit, fut peu de temps en contact, comme professeur de philosophie, avec la jeunesse des collèges. Il ne vit pas se succéder devant lui toute une série de générations apportant des aspirations nouvelles, de nouveaux goûts, de nouveaux besoins. En outre, il professa peu de temps la philosophie proprement dite : le reste de sa vie fut consacré à l'enseignement du droit naturel. Il s'est trouvé ainsi, non seulement par son tempérament intellectuel, mais encore par la nature de ses occupations, un peu en dehors de ce qu'on osait à peine, devant lui, appeler l'évolution philosophique, tant ce mot seul d'évolution lui était pénible à entendre.

II. — Et cependant, qu'on l'appelle évolution, ou progrès, ou même décadence, un mouvement s'accomplissait dans la philosophie; mouvement tel que M. Franck lui-même en a subi l'influence. Pour s'en rendre compte, il suffit de comparer ses derniers écrits aux anciens articles de doctrine publiés par lui dans le *Dictionnaire des Sciences philosophiques*. Ces articles nous transportent à cinquante ans de distance. Il faut bien convenir qu'en lisant le Dictionnaire de M. Franck on se sent un peu dépaysé, tant les questions, tant les solutions ou essais de solutions ont changé d'aspect. Ce voyage en arrière est cependant utile, car il donne le sentiment d'un progrès accompli. La philosophie marche donc, elle aussi, malgré le préjugé contraire! Quoique ses résultats n'aient point, en quelque sorte, le caractère tangible ou calculable des sciences physiques ou mathématiques, ils n'en sont pas moins réels! Un dictionnaire de philosophie a cet honneur (car c'en est un au point de vue de la science) de vieillir presque aussi vite qu'un dictionnaire d'histoire naturelle ou de chimie, et d'être ainsi un témoignage de l'avancement auquel il a lui-même contribué. La fameuse Encyclopédie des d'Alembert et des Diderot, qu'est-elle aujourd'hui? Elle est à refaire, et il faut s'en féliciter.

Avant d'exposer ce qu'il y a de plus fort et de plus durable dans l'œuvre de M. Franck, — je veux dire ses études sur le droit naturel, — il est indispensable d'indiquer et les mérites et les lacunes qui apparaissent aujourd'hui dans le travail encyclopédique dont il s'était autrefois occupé. Ce qui frappe tout d'abord en ce Dictionnaire auquel il a attaché son nom, c'est la place considérable donnée à l'histoire

de la philosophie. Avec le fondateur de l'éclectisme, M. Franck soutient que la philosophie et l'histoire de la philosophie sont absolument inséparables, et, comme il le dit dans la préface du Dictionnaire, « forment toutes les deux une seule et même science ». Il est certain que, quand il s'agit des théories métaphysiques, où l'hypothèse joue un si grand rôle, il importe de savoir quels ont été les divers centres de perspective d'où l'esprit humain s'est efforcé d'entrevoir la forme et le fond de l'univers. L'histoire de la métaphysique est elle-même une sorte de métaphysique en évolution : il faut donc savoir le plus grand gré à Victor Cousin et aux auteurs du *Dictionnaire des Sciences philosophiques* d'avoir si bien mis en lumière la série des grands systèmes sur l'univers et son principe. Toutefois, jusque dans ce domaine de la « philosophie première », le point de vue de l'individualité tend aujourd'hui à disparaître de plus en plus, pour faire place aux vues impersonnelles que suggèrent les résultats généraux des sciences. Par là, il nous semble que la philosophie acquiert une valeur de moins en moins historique, de plus en plus scientifique et objective. D'une part, elle ramène à une unité toujours plus haute les résultats épars dus à l'avancement de toutes les sciences, soit mathématiques et physiques, soit psychologiques, morales et sociales : tandis que, sur le cadran de la pensée, les sciences particulières marquent les minutes ou les secondes, la philosophie générale marque les heures ou les jours. D'autre part, elle montre les bornes immuables des sciences positives, elle soumet à la critique les idées sur lesquelles elles se fondent, celles auxquelles elles aboutissent. On peut donc dire que, depuis cinquante ans, la science positive et la critique, telle que l'entendait Kant, envahissent la philosophie générale et y réduisent de plus en plus la part de l'élément historique. Un certain nombre de systèmes, autrefois soutenables, se trouvent éliminés ; les questions se précisent et se délimitent, des alternatives moins nombreuses se présentent, certaines solutions s'imposent comme introduisant plus d'intelligibilité dans le système entier des connaissances : en un mot, il y a progrès.

Quant aux autres parties de la philosophie, qui sont elles-mêmes des sciences en formation, elles tendent encore bien davantage, de nos jours, à devenir indépendantes de leur propre histoire ; la psychologie, par exemple, la morale, la science sociale n'ont plus guère le temps de s'attarder au récit de leur passé. Depuis un demi-siècle, les questions sont devenues si nombreuses, elles acquièrent à notre époque une telle complexité, elles exigent de telles connaissances scientifiques et spéciales, que la division du travail va s'accusant entre les philosophes et les historiens de la philosophie. Si Descartes avait tort de vouloir tout reconstruire par une méditation solitaire, il n'avait pas tort de vouloir qu'on se rendît indépendant des anciennes opinions et qu'on eût les yeux fixés sur l'avenir. L'histoire de la philosophie a rendu et rend encore d'éminents services à la philosophie même, mais l'écueil qu'elle n'a pas toujours évité, surtout au temps de M. Franck, c'est de favoriser cette fausse interprétation de l'éclectisme selon laquelle la philosophie serait « faite » et n'aurait besoin que d'être dégagée de l'histoire ; ou encore de répandre ce préjugé sceptique, que la philosophie tout entière est toujours à « refaire », n'étant qu'une longue série de systèmes également invérifiables, destinés à s'entre-détruire sans cesse pour renaître sans cesse, « comme les héros du Walhalla ». Ces deux erreurs, l'une qui croit la philosophie achevée, l'autre qui la croit impossible, sont de celles qui, encore de nos jours, jettent le plus de suspicion sur les études philosophiques.

Si, dans la savante encyclopédie dirigée par M. Franck, la part de l'histoire semblerait aujourd'hui énorme proportionnellement à celle de la doctrine, la part de la psychologie, en particulier, semblerait bien insuffisante. Dans les articles consacrés par M. Franck à la psychologie, nous ne trouvons que des généralités, et ces articles ont été reproduits sans être modifiés dans la dernière édition. Quel changement, néanmoins, dans la psychologie même ! Depuis un demi-siècle, elle est devenue une science des plus riches en résultats théoriques et pratiques ; et c'est là surtout que le progrès philosophique est visible. Les méthodes mêmes de la psychologie ont été transformées : l'expérimentation y a pris une place importante, ainsi que les documents dus à l'histoire des langues, des littératures, des religions, des races, etc. ; la physiologie, la médecine, la criminologie y ont apporté leurs lumières ; la théorie de la perception, celle des images, celle du temps et de l'espace, la mesure de la durée des opérations mentales, l'étude des diverses formes du langage intérieur et des troubles que ce langage peut subir, l'analyse délicate et profonde des phénomènes appelés inconscients, celle aussi de l'hypnotisme, de l'hystérie et des diverses sortes de folie, la théorie de l'hérédité psychique et morale, la théorie de l'instinct et de ses rapports avec l'hérédité même, la comparaison de l'homme avec les animaux, enfin bien d'autres questions où sont indéniables le renouvellement des idées et le progrès des découvertes, témoignent de la fécondité psychologique du XIXe siècle, surtout dans sa seconde moitié. Il suffirait d'ailleurs, pour le faire comprendre, de citer les noms des psychologues illustres que M. Franck, jusque dans sa seconde édition, a négligé de mentionner : Stuart Mill, Bain,

Spencer, Herbart, Lotze, Wundt, enfin Taine et ses successeurs. Cette indifférence au mouvement scientifique qui a renouvelé la psychologie eût-elle satisfait notre Descartes ou notre Malebranche? Je ne saurais le croire. C'est Descartes lui-même qui avait ici ouvert le voie, ou, pour mieux dire, une double voie : celle de la psychologie pure, et aussi celle de la psychologie physiologique, fondée sur l'étude du corps et de ses rapports avec le monde extérieur. Descartes n'est pas seulement celui qui a dit : *Cogito, ergo sum*, et qui, par l'analyse interne de la pensée, l'a montrée irréductible à l'étendue; il est aussi celui qui a écrit le *Traité des passions* et mis à nu la part du mécanisme physiologique jusque dans notre vie la plus intime. Quant à Malebranche, il fut un des premiers auteurs de cette théorie qui explique la plupart des phénomènes mentaux par l'association des idées et des traces cérébrales qui y répondent.

Ni Descartes, ni Malebranche, ni leur successeur Spinoza ne sont cependant cités dans le court article consacré par M. Franck à l'association des idées; on n'y trouve pas non plus mention des nombreux travaux de l'école anglaise, qui sur ce point, comme on le reconnaît aujourd'hui, ne fit que continuer la vraie tradition cartésienne. Vainement aussi vous chercheriez, dans les quelques pages de la seconde édition consacrées aux sens, à la sensation, à la perception, etc., un mot sur les découvertes de la psychologie physiologique, ou sur les belles discussions contemporaines relatives à l'étendue. Par rapport aux sciences, l'œuvre de M. Franck se renferme dans un isolement héroïque. Aujourd'hui, le point de vue est tellement changé que la psychologie, sans cesser de demeurer fermement attachée au centre intérieur, a néanmoins, en quelque sorte, toutes ses fenêtres ouvertes sur le monde extérieur, en dehors duquel nous ne saurions ni sentir, ni penser, ni vouloir, ni agir.

Par cet oubli des sciences expérimentales, M. Franck se montrait, croyons-nous, infidèle à la haute idée qu'il s'était faite lui-même de la véritable méthode. Il avait fini en effet (et c'est un de ses grands mérites), dépassant ici la doctrine de Victor Cousin, par interpréter l'éclectisme comme un simple procédé de recherche, non plus historique, mais théorique. Ce procédé est applicable, selon lui, à la philosophie entière, mais il l'est surtout à la métaphysique, dont nous devons maintenant nous occuper.

Après avoir énergiquement attaqué ceux qui parlaient de conciliation, M. Franck s'était vu forcé d'admettre lui-même que le but poursuivi par le métaphysicien est de concilier quatre points de vue complémentaires, également indestructibles dans l'esprit humain, légitimes dans leurs propres limites, mais incomplets lorsqu'ils ne sont pas réunis en une synthèse supérieure. Il ne s'agit plus, dit M. Franck avec force, il ne s'agit plus de quatre « systèmes » que l'histoire nous fournirait; car alors la philosophie serait toute faite ou se ferait d'elle-même à travers les siècles, et nous n'aurions pas à la faire (1). D'ailleurs, combiner des systèmes opposés, que serait-ce, sinon « sacrifier plus ou moins la vérité et même la vraisemblance »? Non. Ce que le philosophe doit ramener à l'unité, ce sont seulement quatre tendances indestructibles, « quatre perspectives sous lesquelles les choses se présentent à nous, quatre formes de la pensée humaine et des formes éternelles, nécessaires, susceptibles de transformations indéfinies, d'un progrès illimité (2) ». Naturalisme, idéalisme, scepticisme (ou, comme nous dirions de préférence aujourd'hui, criticisme), enfin mysticisme, voilà ces quatre aspects d'une même réalité. Commencer par n'admettre, comme le positivisme et le naturalisme, « que des *faits* », ou ne vouloir reconnaître d'abord, avec l'idéalisme, « que des principes absolus, des *idées* nécessaires », puis se trouver bientôt arrêté par le doute « et se croire alors obligé d'arrêter les autres, d'arrêter la science elle-même devant les objections, devant les *contradictions* qui sortent de ces deux manières de voir »; enfin, après le doute, chercher un dernier refuge dans le sentiment, « se consoler des échecs de la philosophie et de la science par la pensée que la philosophie et la science ont des *limites*, que nous ne savons pas tout et que nous ne pouvons pas tout savoir (3) » : telles sont les quatre tendances — naturaliste, idéaliste, sceptique (ou plutôt critique) et enfin mystique — dont une philosophie complète serait la satisfaction, dont notre philosophie toujours incomplète doit être du moins la conciliation progressive.

Ainsi, en se croyant immobile dans ses convictions premières, notre philosophe subissait, sans s'en apercevoir, le mouvement d'évolution qui entraîne la pensée vers des horizons plus larges. Si M. Franck lui-même a changé, qui de nous pourrait se flatter d'être immuable?

Ce qui lui manqua pourtant toujours, si nous ne nous trompons, ce fut une suffisante initiation aux deux changements les plus importants de la philosophie dans notre siècle : le mouvement expérimental, dont nous avons déjà parlé, et le mouvement critique, issu de Kant. Sur ce dernier point, M. Franck se montra trop disposé à confondre le criticisme avec le scepticisme. Depuis cinquante ans, ces deux choses se sont séparées jusqu'à s'opposer entre elles. De nom-

(1) *Nouveaux essais de critique*, p. 46.
(2) Page 47.
(3) Page 66.

breux travaux inspirés par la philosophie kantienne ont paru en Allemagne, en France, en Angleterre même, où nous voyons l'idéalisme de Berkeley se fondre de plus en plus avec celui de Kant. Jamais encore on n'avait soumis à un aussi scrupuleux examen les principes de toute métaphysique ; jamais on n'avait mieux marqué les bornes que la connaissance humaine ne saurait franchir et au delà desquelles la croyance seule ose se hasarder. Le peu de goût que témoigna toujours M. Franck pour la critique kantienne l'empêcha, malgré l'élargissement graduel de ses doctrines, de secouer tout à fait ce que Kant appelait « le sommeil dogmatique ». Après avoir si bien montré la nécessité de ces quatre aspects sous lesquels se révèlent à nous les choses, M. Franck n'en a jamais, pour sa part, admis que deux. Nous trouvons bien en lui la tendance idéaliste et même, comme nous le verrons tout à l'heure, la tendance mystique (assez vague d'ailleurs) ; mais ni l'expérience ni la critique n'ont obtenu leur légitime part. Il avait beau se croire éclectique, au moins dans le bon sens du mot, nul ne fut moins électique en aucun sens.

Néanmoins, si fort est le courant d'idées qui entraîne aujourd'hui ceux mêmes qui y résistent, que le spiritualisme de M. Franck devait, avec le temps, se montrer beaucoup plus conciliant qu'il ne le fut d'abord, à en juger par la déclaration de principes du *Dictionnaire des Sciences philosophiques*. Une longue méditation du plus important livre des Kabbalistes, le *Zohar*, avait amené M. Franck à ne plus voir qu'une simple nuance entre théisme et panthéisme. « Il est bien difficile, déclare-t-il dans ses *Essais de critique*, de tracer exactement la limite qui sépare le théisme du panthéisme. » — « Je ne vois pas, ajoute-t-il, ce qu'on gagne, au point de vue de la clarté, en préférant la création au panthéisme... La création, d'après la définition qu'en donnent les théologiens les plus accrédités, c'est l'acte qui consiste à tirer des existences du néant. Qui peut, je ne dirai pas expliquer, mais se représenter un tel acte, en faire une idée présente à son intelligence? Au fond, cela n'a jamais voulu dire autre chose que l'activité de la cause suprême s'exerçant sans le concours d'aucune matière coexistante avec elle et encore moins préexistante. C'est la négation du dualisme et l'affirmation d'une cause unique de tous les êtres, à proprement parler d'un Dieu unique. Mais ce que Dieu ne tire pas de la matière, il faut qu'il le tire de lui-même, c'est-à-dire de sa volonté, de son intelligence, de son amour pour sa propre perfection, en dernière analyse de sa propre substance. Et cette activité, il faut qu'il l'exerce, sous peine de ne pas être, puisque agir, vouloir, penser sont dans son essence. Voilà, en vérité, bien du bruit pour établir une différence *là où il n'y en a pas* (1). » Ailleurs encore, voulant montrer que la production du monde est, en un sens supérieur, une « nécessité », M. Franck s'écrie : « Qui peut assurer que le monde, ayant sa raison d'être dans la nature divine, dans la divine intelligence, ne soit pas dans sa généralité nécessaire; et si toute raison d'être manque à l'univers, pourquoi et comment l'univers existe-t-il (2) ? » Aussi M. Franck blâme-t-il Victor Cousin d'avoir effacé de ses œuvres les phrases célèbres où l'être absolu était représenté comme le fond de toutes choses, « un et plusieurs ». Il y a lieu, dit M. Franck, de s'étonner qu'un grand esprit comme Victor Cousin n'ait pas vaillamment pris son parti de telles paroles (3). Ainsi, chose curieuse, M. Franck a fini par où Victor Cousin avait commencé. Il s'est rapproché de la doctrine d'unité radicale qu'on appelle aujourd'hui le *monisme*, bien qu'il eût le mot en horreur.

Un autre changement, non moins instructif et non moins intéressant, qu'on peut remarquer dans la métaphysique de M. Franck, qu'on retrouve aussi depuis une dizaine d'années chez beaucoup de nos contemporains, c'est le progrès de la tendance mystique. Déjà, en exposant la doctrine des Kabbalistes, il avait reconnu que, si la conciliation entre le théisme et le panthéisme s'y opère, c'est par le moyen du mysticisme. Selon les Kabbalistes, « l'être unique est tout », dans toute la force de cette expression : il n'est donc pas seulement la substance des êtres que nous connaissons, ni de ceux qui existent actuellement ; il embrasse aussi le possible et même ce qui est au-dessus du possible, c'est-à-dire ce que notre « pensée » ne saurait jamais connaître ni même concevoir : il dépasse de l'infini l'univers, qui cependant est lui-même sans bornes. Considéré en soi, avant de produire le monde il est absolument « ignoré de lui-même » et, à plus forte raison, des autres êtres, qui n'existent pas encore ; il n'a proprement « ni sagesse, ni puissance, ni bonté, ni aucun autre attribut » ; car un attribut suppose une distinction et, par conséquent, sous quelque rapport, une limite. Comme cette concentration absolue de l'être en lui-même nous met, nous, dans l'impossibilité de rien discerner en lui et de lui attribuer une qualité à nous concevable, nous pouvons l'appeler aussi bien « le non-être ». C'est avec ce non-être identique à l'être, nullement avec le néant proprement dit, que le monde a été fait. C'est en se déterminant et aussi en se limitant lui-même pour développer toutes les richesses du possible dormant en son sein, que l'Être infini

(1) Page 65.
(2) *Ibid.*, p. 64.
(3) *Ibid.*, p. 10.

fait sortir de soi la série sans commencement et sans fin des choses saisissables à la pensée. — Dans ces doctrines du *Zohar*, il est facile de reconnaître, avec l'écho de l'Orient, l'anticipation de Spinoza, de Schelling, de Hegel et même de Schopenhauer. La Kabbale, en somme, n'admet ni la création ni l'anéantissement : tout émane du principe divin, tout y retourne; l'esprit du mal lui-même finira par reconquérir sa nature « angélique ». L'âme, qui préexistait dans la substance divine avant de s'incarner sur la terre sous une forme sensible, subit une série d'épreuves, dont la fin sera marquée par le « retour en Dieu ». D'existence en existence, elle va errant jusqu'à ce que, par la justice, elle ait retrouvé sa « pureté » originelle.

Ce n'est pas seulement dans la *Kabbale* que M. Franck a étudié le mysticisme: il l'a étudié encore chez Alonzo Martinez, en qui il nous a révélé un prédécesseur inconnu de Saint-Martin; il l'a étudié dans son travail sur la religion des Babys de Perse, enfin dans les chapitres et articles consacrés à l'histoire du mysticisme en Grèce, à celle de l'alchimie au moyen âge.

Le goût secret de M. Franck pour le mysticisme, — quoiqu'il ne fût pas lui-même mystique, — l'amena jusqu'à regarder d'un œil favorable certaines tentatives de théosophie plus que hasardées dont nous sommes aujourd'hui témoins. Ne voyons-nous pas, de nos jours, les fausses sciences subsister encore en face des vraies, tout comme l'alchimie subsista longtemps en face de la chimie, l'astrologie en face de l'astronomie? Quelques-uns voudraient ressusciter les prétendues « sciences occultes », y compris l'alchimie même et l'astrologie, sans compter la théosophie, la physiognomonie, la chiromancie, la magie, le spiritisme, etc. Dans ces « hautes études », pour leur donner le nom qu'elles se décernent à elles-mêmes, l'auteur de la *Kabbale* crut voir un retour actuel au mysticisme, dont il avait jadis lui-même si bien fait l'histoire. En réalité, rien n'est plus loin du vrai et grand mysticisme. Quel est le mystique digne de ce nom? Celui qui admet un principe supérieur à la connaissance proprement dite, principe avec lequel on entre en communication par l'idée pure et par l'amour. C'est donc au plus profond de la conscience, dans la solitude de la méditation intérieure, que le vrai mystique cherche, pour ainsi dire, un point de contact avec le divin. Il rougirait de demander à des pratiques extérieures et matérielles, à des recettes de sorcellerie ou de magie, la révélation du suprême mystère. Le prétendu mysticisme de nos jours ne nous présente trop souvent, sous le nom usurpé de « spiritualisme », qu'un matérialisme grossier. De même, sous ses prétentions philosophiques et scientifiques, nous ne retrouvons qu'une falsification de la science et, en particulier de la psychologie. Certes, tout n'est point faux dans les phénomènes que l'on invoque et qui, pour la plupart, se ramènent à des troubles nerveux, tels que l'hypnotisme, l'écriture automatique, ou à des surexcitations nerveuses, telles que pourraient être, s'ils étaient un jour constatés, les phénomènes de « télépathie ». Nous assistons à la formation, non pas d'une science occulte, comme celle dont parle M. Franck dans sa préface à la seconde édition de la *Kabbale*, mais, ce qui est tout opposé, d'une science *de l'occulte*. En d'autres termes, les vrais savants font progressivement rentrer dans les lois de la psychologie, de la physiologie, de la physique, les phénomènes dits merveilleux et les pratiques d'une soi-disant magie. Si, au delà des lois naturelles connues il y en a d'inconnues, — comme il est incontestable — ce sont cependant toujours des lois, et il faut tâcher de les découvrir. Nous assistons donc, en quelque sorte, à la décomposition des vieilles connaissances occultes en deux éléments : 1° un élément expérimental et vraiment scientifique ; 2° un élément imaginatif, qui parfois même est de l'imposture et n'a du mysticisme que le nom. Peut-être, si M. Adolphe Franck s'était montré moins défiant à l'égard de la psychologie scientifique, se serait-il montré moins confiant à l'égard de ce qu'on pourrait appeler la psychologie fantastique. Mieux vaut, si nous ne nous trompons, l'alliance de la philosophie avec la physiologie qu'avec la magie.

III. — Nous avons hâte d'arriver à la partie la plus forte dans l'œuvre de M. Franck. Ce sont, comme nous l'avons dit, ses études sur les fondements du droit civil et surtout du droit pénal. Ici encore, le progrès des idées est sensible depuis un demi-siècle; et M. Franck, pour sa part, y a contribué. Sa théorie de la pénalité, principalement, a été de plus en plus confirmée par les recherches et les discussions de ces vingt dernières années. Il aura le grand honneur d'être un de ceux qui livrèrent le plus rude assaut au principe d'« expiation » comme fondement de la pénalité, ainsi qu'au prétendu droit de « punir » pris dans le sens de « rétribuer le mal par le mal ». Ici, nous voyons M. Franck se séparer résolument de Victor Cousin ; avec sa vivacité ordinaire, il reproche à son ancien maître « ses affirmations dépourvues de preuves et qu'il ne semble pas même songer à appuyer d'une manière quelconque sur les propositions précédentes ». Il lui demande de quel droit la société s'arrogerait le pouvoir divin de punir, c'est-à-dire de mesurer le mal moral pour mesurer ensuite la peine dont ce mal est digne. « Nous ignorons absolument, dit M. Franck, les applications que comporte le principe du mérite et du démérite; nous ignorons en quoi consiste l'harmonie des récompenses et de la vertu, des châtiments et du crime, et nous ne savons pas

davantage s'il est en notre pouvoir de l'établir ici-bas; ou, pour mieux dire, nous sommes sûrs que ce pouvoir n'appartient pas à l'homme (1). » M. Franck montre ensuite que le droit de « punir » n'existe même pas, comme on l'a soutenu, chez le père de famille, et qu'il ne saurait se confondre avec le droit de correction. Puis vient le tour des écoles médicales, qui veulent identifier le crime avec la maladie ou avec la folie. « Le crime, leur répond M. Franck, poursuit un but parfaitement déterminé et réfléchi, il y tend de toutes les forces de son intelligence; la folie, c'est la déviation de l'intelligence, et quand elle a les yeux fixés sur un but, c'est un but imaginaire qu'elle poursuit par des moyens insensés. »

Quel est donc le vrai fondement de la pénalité sociale? C'est, répond notre philosophe, le droit de « conservation » qui appartient à la société, ou, en d'autres termes, son droit de légitime défense à l'égard de tout ce qui tend à la détruire comme soutien et garantie du droit naturel. Est-ce à dire que M. Franck se range entièrement à l'avis de Locke, qui, lui aussi, fondait la pénalité sur la « défense »? Non, parce que Locke songeait seulement à la défense individuelle, dont chacun, selon lui, par le contrat social, se dessaisirait en faveur de l'État. Pour M. Franck, le droit de défense individuelle ne saurait fonder la pénalité, puisqu'il est simplement la force opposée à la force *sur le moment même* pour la protection immédiate du droit d'*un individu*. La pénalité, au contraire, est essentiellement sociale, et la défense sociale est tout autre chose qu'une simple délégation de la défense individuelle. « Celle-ci, dit M. Franck, cesse d'être légitime dès que l'agression a cessé. L'étendre plus loin, c'est la faire dégénérer en vengeance, c'est mettre à sa place ou l'intérêt ou la passion. Mais la société, avant comme après l'agression, représente toujours le droit. Celui qui attente à ses lois, j'entends parler des lois véritablement nécessaires à sa conservation, des lois inspirées par la raison et par la justice, celui-là, quand même il ne ferait tort qu'à un individu, et un tort même léger, celui-là est devenu coupable envers tout le corps social; il s'est attaqué aux droits de tous, ou plutôt au droit lui-même. Par conséquent, sa liberté est devenue une menace publique, un danger pour la liberté des autres. » On voit que, selon M. Franck comme selon la sociologie contemporaine, la société n'est pas simplement la somme arithmétique des individus et de leurs droits naturels; sans constituer un être à part, elle a cependant son mode d'existence propre et son droit propre, qui ne se bornent plus, comme la défense individuelle, au moment présent, mais s'étendent à l'avenir. De là dérivent, avec leurs limites rationnelles, les deux autres droits de la société : le droit d'*intimidation* et le droit de *réparation*. Il faut, dit M. Franck, et il suffit que la société, après chaque agression, inflige à son adversaire « un traitement tel qu'il n'ait pas envie de recommencer, et que d'autres ne soient pas tentés de l'imiter ». C'est en cela « et en cela seul » que consiste son droit « d'intimidation ». D'autre part, elle a le droit d'exiger la réparation. En effet, sous le rapport non seulement des droits qu'elle représente, mais des personnes dont elle se compose, la société, dit M. Franck avec profondeur, peut être considérée « comme un tout indivisible ». Celui qui a fait tort à un de ses membres a donc fait tort à tous les autres. C'est là un dommage qui demande une réparation complète, une réparation immédiate; mais, ajoute M. Franck, personne ne doit confondre cette *réparation* d'un *dommage* avec le « châtiment » proprement dit, « avec le prétendu droit de punir, avec la réparation du *mal moral* par la *souffrance* (1) ». Ici, en effet, la souffrance n'a pas d'autre but que de « restituer » à la société ce qu'on lui a pris, c'est-à-dire « la confiance qu'elle inspirait, le respect attaché à ses lois, l'efficacité de son action protectrice ». — On voit que la théorie de M. Franck ne manque ni d'originalité ni de hardiesse; elle constitue un progrès considérable sur les doctrines de Kant, de Cousin, de Guizot, du duc de Broglie, comme aussi sur les théories utilitaires ou sur les théories purement médicales. Elle attribue au point de vue social l'importance qu'il mérite et qui, de nos jours, va croissant. Tant il est vrai que la recherche personnelle, appliquée avec persistance à un ordre quelconque d'idées, doit amener tout esprit vigoureux et sincère à une opinion indépendante, utile par cela même au progrès de la science.

Beaucoup de théories de ce genre, quoique moins importantes et moins originales, se rencontrent dans les livres de M. Franck sur le droit civil et sur les rapports de l'État avec la religion. Là, il est vraiment chez lui, sur son domaine, parce que le droit naturel n'est plus seulement pour lui un thème à des articles de critique ou d'histoire; les grands problèmes du droit constituent l'objet même de son enseignement régulier : où fut sa véritable compétence, sont aussi les plus grands services qu'il a rendus. Sous l'Empire, son cours était un des rares foyers d'idées libérales. M. Franck aura contribué, pour sa part, à maintenir et à défendre la vraie idée française du droit, celle même qui avait inspiré les « principes de 89 ».

M. Franck fut également fidèle au véritable esprit de la France lorsque, sans crainte d'être accusé de chimère, il se mettait à la tête de la ligue pour la paix. En un temps où font tant de progrès, jusque

(1) *Philosophie du droit pénal*, p. 59.

(1) Page 90.

dans notre France, et l'idée chère à l'Angleterre de l'intérêt et l'idée de la force érigée par l'Allemagne en révélation mystique du droit, il est bon que de nobles esprits, dévoués à la tradition nationale, montrent au delà et au-dessus de la guerre le vrai but à atteindre, fût-ce après des siècles; et ce but est la paix. Sans doute nous en paraissons plus loin que jamais, dans ce siècle où l'on a voulu, théoriquement et pratiquement, étendre à la société humaine la loi animale de la lutte pour la vie. Mais, en réalité, les progrès de l'arbitrage, ses succès plus nombreux qu'on ne l'imagine, les croissants inconvénients des guerres, leur extension à la masse de chaque peuple et à tout l'ensemble des grands peuples européens, la ruine certaine dont ces exterminations généralisées menacent les nations, bien d'autres signes encore font présager, pour ceux qui regardent dans les profondeurs de l'avenir, un régime plus pacifique et plus humain. On l'a dit et répété, l'utopie d'aujourd'hui est souvent la vérité de demain; ajoutons que, quand il s'agit d'un idéal moral ou social, le poursuivre et s'en rapprocher, dût-on ne jamais complètement y atteindre, demeure toujours un devoir.

La généreuse préoccupation des intérêts moraux de la société se montrait encore chez M. Franck lorsque, sous le titre de la *Paix sociale*, il consacrait une publication périodique à la recherche des moyens de rapprocher les diverses classes, d'éteindre les haines en rendant justice à chacune de ces classes, de pacifier ainsi une société divisée contre elle-même. Enfin c'était encore la pacification religieuse qu'il poursuivait, en proposant d'élever au-dessus des diverses confessions, ou même des diverses doctrines philosophiques, un symbole assez large pour les unir en un effort commun, une idée du divin qui fût vraiment dégagée de tout élément humain.

La paix et la justice, la paix par la justice, voilà donc quel fut le but de cette existence toute consacrée non seulement à la méditation, mais à l'action. M. Franck ne fut pas de ceux qui se tiennent renfermés dans les temples sereins de la sagesse : il comprenait qu'à notre époque les plus hautes théories sont en même temps les plus pratiques; ce sage fut un philanthrope. Les idées qu'il croyait les meilleures, non seulement il les a aimées, mais il les a vécues, et il a essayé de les faire vivre aux autres. En ces temps de pessimisme, il n'a jamais désespéré, il n'a jamais douté; il a toujours vu dans la moralité la grande force, qui, malgré les apparences, entraîne le monde. S'il est vrai, comme nous le lisons au livre mystique préféré de lui, que la vie ait pour unique fin la purification par la justice, et que la mort de l'homme ainsi purifié soit une réunion à la substance divine « comme s'unissent les lèvres dans l'amour », notre philosophe, qui, semblable aux patriarches d'Israël, mourut « plein de jours » après avoir combattu toute sa vie pour le triomphe de la justice, est assurément de ceux qui auront mérité qu'on leur applique cette parole du *Zohar* : — « La mort du juste, en le faisant rentrer dans la paix du principe éternel, n'est que le baiser de Dieu. »

ALFRED FOUILLÉE.

LE PARRICIDE

Nouvelle.

I

Un grand amas de neige emplissait la cour de la ferme, vaste carré formé, selon la coutume de l'île Oeland, par l'habitation située en face de la porte cochère, et les dépendances, granges et étables, disposées tout autour. Des glaçons pendaient aux toits, d'étroits sentiers creusés dans la neige conduisaient au puits et aux bâtisses. Par la porte cochère grande ouverte, on apercevait, dans la pénombre d'un jour d'hiver, de larges ornières tracées par les traîneaux et conduisant à la grande route, qui passait tout près de là.

Olof Larsson, seul dans l'étable, enlevait avec un racloir le fumier durci qui s'était attaché au sol.

C'était un homme de quarante-huit ans, au corps épais, aux membres noueux, à l'air simple et débonnaire. A son veston de peau, à ses grandes bottes, à son fichu de laine, à sa casquette en peau de mouton, on eût pu le prendre pour un marin si ses grosses épaules voûtées et son allure traînante n'avaient trahi le cultivateur. Il avait les cheveux bruns, coupés ras. Une barbe courte couvrait le bas de son visage. Les yeux étaient petits et bienveillants. Il y avait dans toute sa figure quelque chose de bon en même temps que de déprimé, dénotant l'homme peu satisfait de son sort; mais ne sachant comment se tirer d'affaire.

Après avoir nettoyé l'étable, il fit de nouvelles litières aux vaches et leur donna à boire. Puis laissant derrière lui la porte entr'ouverte, il traversa la cour d'un pas lent.

Il entra à la cuisine. Tout y était en désordre, les lits défaits, le plancher couvert d'ordures. Dans une demi-obscurité, les deux plus jeunes des enfants couraient après un chat effarouché qui, de temps en temps, acculé, jouait des griffes. Devant le fourneau, une fillette de quinze ans remuait le gruau qui cuisait dans une marmite. En voyant la porte s'ouvrir, elle cria aux enfants de laisser le chat tranquille. Le plus petit, un garçonnet aux cheveux blonds comme du chanvre, qui n'avait sur lui qu'une chemise et des

bas, alla se blottir dans un coin, la main pleine de poils arrachés à la bête.

Olof Larsson s'approcha du fourneau et prit la cuiller des mains de sa fille.

— Hanna, va traire les vaches, dit-il, je ferai le ménage tout seul.

La fillette sortit et Olof ôta son veston pour être plus à l'aise. Il ajouta du bois dans le poêle, se plaça devant la marmite et se mit à remuer le gruau. Au mouvement de la main, on devinait que cette besogne lui était familière.

Olof Larsson pensait à bien des choses tout en remuant le gruau. On était aux premiers jours de l'année, et, depuis Noël, ses deux fils aînés couraient les cabarets, tout à la boisson, aux cartes et aux filles. C'était leur mère, Ingrid, qui leur avait donné de l'argent. Elle aussi avait sa vie à part. Elle était absente, comme cela arrivait souvent, et Olof se doutait bien de la raison de cette absence... Mais ce n'était pas le moment de rêver. Le gruau était prêt. Il posa la marmite sur la table et, comme Hanna était rentrée avec le lait, il invita les enfants à manger et, s'asseyant lui-même, prit part à leur repas.

Ensuite, les trois enfants se couchèrent sur un canapé-lit et Olof Larsson, s'étant dévêtu, s'étendit seul dans le lit conjugal.

Dans le fourneau, quelques charbons se consumaient encore. A côté, dans l'ombre, les yeux du chat brillaient avec un éclat verdâtre. Un reflet rouge, tombant sur un défaut du plancher, y produisait comme une tache de sang. Olof qui, contre son habitude, ne pouvait s'endormir, la regarda longtemps, avec inquiétude, jusqu'au moment où, ces charbons éteints, tout fut noir autour de lui. Dehors, les étoiles brillaient dans la nuit, sans répandre de clarté. Olof les apercevait par la vitre supérieure de l'unique fenêtre, comme des yeux braqués sur lui.

Tout à coup il eut un sursaut. Un visage dont il ne pouvait distinguer les traits était collé à la vitre d'en bas et semblait tourné vers lui. Ce n'était pas un fantôme, car la tête remua et se tourna dans une direction où il devinait quelqu'un qu'il ne pouvait voir. Les nerfs tendus, il distingua nettement des voix qui chuchotaient et, sautant à bas du lit, courut jusqu'à la fenêtre. Mais le visage avait disparu. Dehors régnait l'impénétrable nuit.

Frissonnant, il allait se recoucher quand il entendit des coups frappés à la porte. Il resta un instant immobile, la gorge serrée, n'osant faire un pas.

— Ouvre, dit une voix qu'il connut.

Il leva le crochet avec un singulier sentiment à la fois de peur et de soulagement.

Une femme entra, ôta son châle, secoua la neige de ses pieds.

Olof ne bougeait pas. Il était habitué à voir Ingrid rentrer à cette heure, mais il restait cloué là, comme devant un fantôme.

— Qu'as-tu donc à me regarder? dit-elle d'une voix forte. Ne me reconnais-tu pas? Allume la chandelle pour qu'on y voie un peu.

Il alluma en silence la chandelle placée sur un coin du fourneau et, après avoir jeté un regard sur sa femme, alla se recoucher.

Elle se déshabilla lentement, posant avec soin ses vêtements sur une chaise. Elle était grande et bien bâtie. Le travail n'avait pas encore enlevé à ce corps de près de quarante ans son moule et sa souplesse. Ses épaules étaient rondes ainsi que son cou, ses seins hauts et fermes, comme ceux des femmes qui enfantent sans peine. Le visage avait encore de fraîches couleurs. Autour des lèvres gonflées se jouait un étrange sourire. Il y avait dans ses traits quelque chose de voluptueux et d'inassouvi.

Quand elle n'eut plus sur elle que sa chemise, qui lui descendait jusqu'aux genoux, elle s'approcha de la chandelle et l'éteignit avec ses doigts. Et Olof vit sur le plancher les larges ombres de ses deux jambes s'étendre et disparaître dans les ténèbres. Aussitôt après, une respiration calme et régulière lui indiqua qu'Ingrid s'était endormie.

Un sentiment de dégoût l'envahit au contact de ce grand corps de femme mou. Et ce malaise, malgré la fatigue, l'empêchait de dormir.

Pourquoi l'avait-il épousée? Par désir. On le lui avait déconseillé et puis, un matin, il s'était réveillé marié. Avait-elle eu des amants avant son mariage? Qu'en savait-il? Chaque fois qu'il le lui avait demandé elle avait ri d'un rire qui l'avait bouleversé.

Les premiers temps, cela avait bien marché. Des enfants étaient nés. Ingrid se plaisait avec eux, bonne mère et soignant le ménage. Parfois seulement son humeur se gâtait; elle frappait les petits et leur faisait peur. Mais ces moments étaient rares et passaient vite.

A sa troisième grossesse, les choses changèrent. Elle pleurait, se lamentait, parlait de se jeter à l'eau. Olof crut que cela se passerait, mais cela ne se passa pas, ni avant la naissance de l'enfant ni après. Il y avait de bonnes journées et puis cela recommençait. En rentrant du travail, il la retrouvait inquiète, sombre d'esprit, négligeant ses devoirs, laissant tout aller à la diable. Elle oubliait ses enfants et, quand Olof s'en mêlait, ripostait de façon à lui en ôter l'envie. Sous divers prétextes, elle allait en ville et restait plusieurs jours absente, sans qu'Olof sût où elle était. Puis elle rentrait, gaie, exubérante, mais d'une gaieté qui faisait peur à son mari.

Quelquefois elle restait couchée des journées entières, ne mangeait pas, pleurait sans cesse, devenait maigre et pâle. Aux questions d'Olof elle

répondait qu'elle ne savait ce qu'elle avait, qu'elle était pour sûr malade.

En grandissant, les deux aînés étaient devenus de vrais sauvages, se battant entre eux, jetant des pierres aux passants, volant dans la maison et martyrisant les bêtes. Le père essayait bien de les maîtriser, mais la mère y mettait obstacle. Dans ses mauvais jours, elle riait comme une folle de leurs méfaits, leur préparait du café et quelquefois leur donnait de l'eau-de-vie. Les garçons faisaient cause commune avec leur mère et il se formait entre les trois une alliance tacite dirigée contre le père. Ainsi les années s'étaient écoulées. La maison d'Olof Larsson avait une mauvaise réputation; Ingrid l'ouvrait à toute sorte de gens qui ne convenaient pas à Olof, hommes sans métier précis et femmes connues dans tous les cabarets du pays.

Il savait maintenant à quoi s'en tenir et ne voulait plus de valet de ferme à la maison, à cause des enfants. Il laissait d'ailleurs sa femme s'absenter tant qu'elle voulait. Ça la prenait par accès et alors il n'y avait plus ni besogne ni rien qui tînt. Que la neige encombrât la cour, que les enfants fussent malades, cela lui était égal. Elle allait et venait comme une somnambule, ne pouvant tenir en place, la peau brûlante, les regards vagues et éteints. Puis elle disparaissait pour des jours et des semaines et rentrait calmée, souriante comme d'un bonheur secret. Un jour, Olof remarqua sur son bras une ancre tatouée à la poudre. Il lui demanda ce que c'était. Elle répondit en riant qu'un marin, à Calmar, lui avait fait cette marque. « Cela n'a pas fait mal, dit-elle, je n'ai rien senti. » Il se jeta sur elle et la battit. Rampante alors, comme un chien fouetté, elle jura qu'elle était innocente de ce que les méchantes gens disaient d'elle.

Parfois Larsson la croyait possédée. On eût dit, en effet, qu'elle n'était pas maîtresse d'elle-même. Tous ses désirs étaient d'une violence inouïe, qui s'exprimait dans ses mouvements, dans ses regards avides, dans la convoitise répandue sur son visage. Comme un enfant volontaire, elle saisissait ce qu'on lui refusait, les chevaux à l'écurie, l'argent dans la commode. Elle prenait et partait. Voulait-on la retenir, elle glissait dans l'ombre et s'échappait en courant.

Les pensées d'Olof Larsson tournaient, inquiètes, autour de ces histoires quotidiennes qui lui créaient une vie étrange, différente de celle des autres hommes, effrayante aussi, comme s'il devait en sortir un jour quelque danger pour lui. Il se tenait immobile dans son lit pour ne pas réveiller sa femme. Peu à peu, ses idées se brouillèrent et il finit par s'endormir.

Quand il se réveilla, Ingrid était près du fourneau et préparait le café.

— Il fait froid aujourd'hui, dit-elle tranquillement.

— Oui, répondit Olof en regardant les vitres couvertes de givre.

Soudain il se souvint. Comment avait-il pu, la veille au soir, distinguer un visage collé contre la fenêtre ? Et, tout en s'habillant, il allait à chaque instant examiner la vitre. Il finit par remarquer une place ronde où le givre était moins épais et un frisson le parcourut. Quelqu'un avait donc soufflé sur la glace pour la faire fondre? Il y avait mis de la persistance, car, de dehors, la chose n'était pas facile. Ainsi, on avait tenu à le voir pendant son sommeil. Pourquoi? Olof Larsson frissonna et jeta sur sa femme un regard méfiant.

Debout, près du fourneau, éclairée par la braise, elle avait l'air jeune, le visage gai, le regard avenant, et tenait en main une tasse de café fumant.

— Je t'ai préparé quelque chose de chaud, dit-elle.

Olof était accoutumé à ces amabilités au lendemain des absences d'Ingrid. Il prit la tasse, mais, le regard de nouveau fixé sur la vitre, la pensée absente, il la posa sur la table si imprudemment qu'elle tomba et que tout son contenu se répandit à terre. Le chat bondit pour le lécher, mais Ingrid le repoussa d'un violent coup de pied. La bête fit entendre un miaulement plaintif et se réfugia sous le lit. En ce moment, Olof Larsson regarda le visage de sa femme. Raide, pâle comme une morte, elle reprenait haleine avec effort, comme une personne qui vient d'échapper à un grand danger.

Si Olof s'était, en ce moment-là, précipité sur elle en l'appelant empoisonneuse, elle se fût jetée à ses pieds et aurait tout avoué. Mais il attendit une minute, le temps pour elle de se remettre. Les enfants dormaient encore, étroitement serrés l'un contre l'autre. Sous le canapé-lit, le chat se léchait et Olof Larsson pensait au visage collé à la fenêtre, au café et à l'expression de sa femme. A la fin, la colère fut la plus forte. Il lui saisit les deux épaules et la secoua fortement en disant à voix étouffée :

— Confesse tes péchés, malheureuse. A genoux ! confesse tes péchés !

Toute l'horreur amassée contre cette femme pendant des années éclatait dans ces mots. Mais Ingrid se dégagea avec un rire impudent.

— Tu es fou, dit-elle froidement.

Et Olof, saisi d'épouvante, prit sa casquette et sortit sans la regarder.

II

Longtemps la pensée de ce meurtre avait mûri dans l'esprit d'Ingrid. Qu'y gagnerait-elle? Elle n'y

songeait point. L'idée s'était dégagée de ce réseau mystérieux de désirs et de passions dont aucun œil humain ne saurait démêler la trame au fond de la conscience. Quand le marin lui avait dessiné une ancre sur le bras, elle lui avait demandé en souriant de lui brûler sur l'autre bras un couteau. Il avait secoué la tête d'un air surpris et s'était refusé à cet étrange caprice. Mais, depuis ce temps, Ingrid ne pouvait voir son bras nu sans songer à ce couteau qui aurait dû y figurer.

Un instant avant sa tentative criminelle, elle ne songeait à rien. Mais elle avait cela dans le sang depuis longtemps, depuis des années. Et subitement le sentiment lui était venu d'agir, et elle avait agi rapidement, sûrement, comme en rêve. Le crime était en elle, la possédait, la dirigeait. Tout à coup, elle s'était vue la tasse en main, sans se souvenir de ce qui avait précédé, calme et sûre du triomphe, curieuse de ce qui allait se passer...

Et maintenant, Olof sorti, elle restait là, tout interdite. Cela dura un instant. Puis elle prit un torchon, essuya soigneusement le café répandu, brisa la tasse et jeta le linge au feu.

Un bruit de pas retentit dans la cour, la porte s'ouvrit et deux jeunes gars franchirent le seuil de la cuisine. Ils saluèrent négligemment Ingrid et demandèrent du café. Puis ils s'attablèrent en face l'un de l'autre et attendirent.

Ils avaient la barbe vieille de quelques jours, la face rouge, échauffée et trempée de sueur. Leurs cheveux collaient en désordre sur leurs fronts humides, leurs yeux fatigués erraient vaguement dans la chambre. On voyait qu'ils sortaient d'une longue veille et leurs haleines sentaient le tabac et l'eau-de-vie.

Ingrid les regardait à la dérobée, tout en préparant le café.

— Avez-vous rencontré le vieux? demanda-t-elle enfin.

L'aîné leva la tête. C'était un grand jeune homme de vingt et un ans à l'air sombre et hardi. Il avait un pied bot et boitait en marchant. Mais, quand il était assis, voûté contre le dos de sa chaise, son attitude même disait sa force.

— Non, répondit-il, nous n'avons rencontré personne. Il est déjà sorti, à cette heure?

— Oui, dit la mère.

Elle posa le café devant eux et continua à voix basse, après s'être assurée d'un regard que les autres enfants dormaient :

— Il a encore voulu me frapper. On dirait qu'il est fou. Hier soir, quand je suis rentrée, il ne m'a seulement pas souhaité le bonsoir, et ce matin, comme je m'étais levée avant lui et lui préparais le café, il s'est jeté sur moi pour me frapper en criant que j'avais mis du poison dans la tasse.

Le cadet se leva en éclatant de rire. Il était moins solidement bâti que son frère, dont il avait la chevelure blonde et les yeux clairs. Mais il était bien pris et n'avait pas l'expression sombre de l'aîné. Au-dessus des yeux s'allongeaient de larges sourcils d'un étrange dessin, plus foncés que les cheveux et s'avançant en crocs l'un vers l'autre, de façon à former un angle aigu quand le front se plissait. Tous deux, d'ailleurs, ressemblaient à leur mère.

— Il est fou, dit Pierre en riant toujours. Le diable m'emporte s'il n'est pas fou!

Ingrid alla chercher dans l'armoire une bouteille qu'elle posa sur la table.

— Je pense, dit-elle, qu'il vous faut un peu d'eau-de-vie. Il fait froid ce matin.

Et elle ajouta au bout d'un instant, comme se parlant à elle-même :

— C'est heureux qu'il ne soit pas là pour nous voir.

Puis, se penchant vers eux, elle continua :

— Cet homme est notre malheur à tous. Il n'a jamais été un père pour vous. Chaque fois que vous vous amusez un peu, ce sont des histoires, des querelles. Aussitôt qu'il entre dans la chambre, on est comme devant un tribunal. Moi, quand j'ouvre la bouche, il me frappe, et je n'ose pas sortir, car je sais ce qui m'attend quand je rentre. Je crois qu'il n'a pas sa raison. Et mieux vaudrait qu'il fût tout à fait fou parce qu'alors on saurait que faire.

Des voix confuses partaient du lit des enfants, des regards tout chargés de sommeil s'attachaient sur le groupe causant autour de la table.

Ingrid, sans tourner la tête, fit un pas en arrière et dit à voix haute :

— Lui as-tu parlé de ton mariage, Erland?

L'aîné se leva, donna un coup de pied à la chaise et fit quelques pas en boitant.

— Vous savez bien que oui, répondit-il d'une voix maussade.

— Eh bien? ricana Ingrid, que t'a-t-il répondu?

— Vous le savez aussi bien que moi, dit-il, toujours sur le même ton.

— Il a dit non? continua la mère, en jetant un regard au cadet. Et pourquoi? Parce que c'est un sale avare, qui préfère te garder à la maison que de prendre un valet de ferme. Et tu te laisses faire, toi : tant pis si la fille t'échappe!

— Elle attendra, elle fera comme moi, dit Erland en bâillant.

Il s'était étendu tout de son long sur le lit des parents.

La mère éclata de rire :

— Ah! tu crois ça!

Erland se dressa sur son séant. Son visage était pourpre.

— Et pourquoi ne le ferait-elle pas? s'exclama-t-il.

— De mon temps les filles n'attendaient qu'autant que ça leur plaisait, répondit-elle cyniquement.

— Tu parles de toi, dit vivement le fils, et il se recoucha.

Ingrid ne parut pas émue de cette injure. Pas un de ses traits ne bougea.

— Si elle attend trop longtemps, elle remarquera peut-être ton pied bot, riposta-t-elle d'un ton bref.

Un sourd grognement de colère fut toute la réponse d'Erland. Un instant après, il ronflait. Le sommeil l'avait emporté sur la rage.

. . . . . .

Il faisait encore sombre quand Olof Larsson était sorti, étourdi par la peur, n'ayant qu'une pensée: aller tout raconter au pasteur.

Mais il était trop tôt et il suivait la grande route en attendant l'heure d'entrer au presbytère. La découverte avait été si subite, si inattendue que ses pensées s'en trouvaient encore toutes paralysées. Il allait, allait, mal à l'aise d'être seul sur le grand chemin; dans cette lourde obscurité où l'on ne distinguait que de la neige se perdant dans le noir.

Une forme gigantesque, enveloppée de neige, se dressait au bord de la route. C'était un moulin à vent aux grandes ailes immobiles. L'une d'elles descendait jusqu'au sol. Ce moulin appartenait à Larsson. Il le regarda quelque temps, puis il monta l'escalier qui craquait sous ses pas. A chaque marche, il secouait la neige de ses chaussures. Arrivé à la dernière, il tira un canif de sa poche, fit céder la serrure rouillée et entra, laissant la porte ouverte derrière lui.

Il s'assit sur un coffre vide et attendit le jour.

Au bout d'un instant, il entendit un bruit de sabots sur le chemin battu. Il regarda et vit deux chevaux en liberté qui couraient sur la route. Arrivés devant le moulin, ils s'arrêtèrent et levèrent leurs naseaux. Olof Larsson vit que c'étaient ses propres chevaux, la jument au front taché de blanc et le grand poulain. C'est la coutume dans l'île d'Oeland de laisser ces petits chevaux durs et résistants pâturer même en hiver. Ils grattent la neige de leurs sabots, quand elle est assez mince, et broutent l'herbe sèche, ou bien, rôdant près de la ferme, ils mordillent la paille du fumier. Il faut que l'hiver soit rude pour qu'on leur donne un peu de foin.

Les chevaux comprenaient qu'il y avait quelqu'un dans le moulin. Par la porte ouverte, ils sentaient une odeur de farine: c'est ce qui les arrêtait. Olof Larsson chercha dans l'obscurité une poignée de farine ou de blé à leur jeter, mais il ne trouva rien. Il se rassit, agacé par ces chevaux qui exigeaient qu'il s'occupât d'eux. Il ramassa un bâton sur le plancher et le lança contre le plus proche. Le cheval fit un bond de côté et reprit au grand trot le chemin de la ferme. L'autre le suivit.

Ce fut une petite diversion. Olof se sentit plus calme et pensa plus froidement à l'événement qui l'avait bouleversé, il n'y avait là, après tout, rien de si nouveau ni de si imprévu. En se souvenant de divers incidents de leur vie commune, il reconnut qu'il avait craint cela depuis longtemps. N'y avait-il pas songé cette nuit même, couché dans son lit, les yeux ouverts, avant l'entrée de sa femme et après? Ne l'avait-il pas vu à ses mines, à sa façon d'être, à ses regards? Olof se souvint tout à coup de mille choses auxquelles il n'avait pas attaché d'importance jusque-là. Et il se demanda peu à peu ce qu'il dirait au prêtre.

Il commençait à faire jour, lentement, imperceptiblement, sans qu'aucun rayon perçât la couche épaisse des nuages. L'ombre devenait plus transparente: c'était tout. Alors Olof Larsson descendit péniblement l'escalier et se dirigea vers le presbytère.

Dans la cour, il s'arrêta et réfléchit un instant:

Que dirait-il au prêtre?

Une timidité l'envahit soudain. Il se vit d'avance entrant chez le pasteur, sa casquette à la main. Le prêtre viendrait au-devant de lui, fumant sa pipe. Il le ferait asseoir et lui demanderait ce qu'il avait sur le cœur. Olof, assis devant lui, lui raconterait alors sa honte, la mauvaise vie et tous les méfaits de sa femme, et toute la misère de son foyer. Elle était criminelle, mauvaise et dangereuse. Mais c'était sa femme. Et Olof avait honte d'aller demander à des étrangers de le protéger contre elle. Il devrait raconter tout ce qui s'était passé ce matin et l'accuser d'une tentative de meurtre avec préméditation.

Et après? Le prêtre le regarderait avec de grands yeux et lui demanderait:

— Voyons, Olof Larsson, quelles preuves avez-vous de ce que vous avancez?

Il n'avait aucune preuve, si ce n'est qu'elle avait empêché le chat de lécher le café... Si! il en avait encore une: l'expression d'Ingrid, qui avait dit son crime plus clairement qu'un témoignage écrit, — ce visage pâle, pétrifié, horrible qui maintenant le poursuivait sans cesse.

Mais, ce visage, il ne pouvait le montrer à personne. Personne ne le verrait jamais. Il était seul à l'avoir vu.

Et Olof Larsson retourna sur ses pas, lourdement, courbé par la peur, cachant sa honte en lui.

Quant à Ingrid, sitôt ses deux fils endormis, elle était allée rejoindre sur la côte, près d'un hangar entr'ouvert, Jonas Persson, un paysan madré, grand et massif, aux cheveux roux, aux yeux bleu gris, à la mine insouciante. C'est avec lui qu'elle était venue cette nuit épier son mari pendant son sommeil. Et maintenant elle lui racontait ce qu'elle venait de faire, et cet homme comprit qu'il pouvait devenir

complice d'un meurtre. Il pensa à sa femme et à ses enfants et, baigné d'une sueur froide, le cœur serré par l'épouvante, il éclata en sanglots et pleura longtemps, le front contre la paroi du hangar. Ingrid, l'idée du crime immuable dans son cerveau, le regardait, étonnée, comme on regarde un enfant dont on ne comprend pas la douleur.

Mais, quand il eut fini, elle mit la main sur le bras de l'homme, l'entraîna dans le hangar, et lorsqu'ils en ressortirent, Jonas Persson lui avait promis son aide.

(A suivre.) GEYERSTAMM.

Traduit du suédois par M. le comte Prozor.

MÉMOIRES DU CHANCELIER PASQUIER[1]

Un attentat contre la Famille royale.

(JANVIER-FÉVRIER 1821)

Le 27 janvier, vers quatre heures après midi, une forte explosion se fit entendre dans l'intérieur du château des Tuileries et y causa un effroi qui se répandit bientôt dans toute la capitale. Cette explosion venait d'un baril de poudre d'environ six livres, placé entre la muraille et un coffre à bois, sur le palier d'un escalier dérobé attenant aux appartements intérieurs du Roi et de Madame. Cet escalier avait son issue sous la galerie couverte longeant le jardin dans le milieu du château. L'entrée en était fort étroite et spécialement gardée par un portier, qui de sa loge vitrée surveillait aisément tout ce qui entrait. A la vérité, on pouvait aussi s'y introduire par les corridors de la partie supérieure du château, mais alors il fallait traverser les grands escaliers et passer devant les sentinelles et les gardiens du palais. L'audace de celui ou de ceux qui avaient osé pénétrer jusque dans ce lieu pour y placer un paquet d'aussi gros volume, allumer une mèche dont la longueur avait dû être assez grande pour leur donner le temps de se retirer, était vraiment surprenante.

Il était difficile d'admettre qu'une seule personne eût pris part à l'entreprise : il devait y avoir au moins un complice ayant fait le guet, tandis que l'autre exécutait le coup. Ce n'était donc plus, comme lors du pétard de Gravier, allumé pendant la nuit sous l'un des guichets du Carrousel, une entreprise mal concertée et timidement exécutée par une personne voulant inquiéter ou effrayer plutôt qu'elle ne veut décidément commettre un crime : ici tout semblait démontrer que d'audacieux scélérats avaient voulu attenter aux jours du Roi et des membres de la famille royale. Les dégâts, sans être fort considérables, étaient cependant effrayants à voir. Plusieurs portes et fenêtres donnant sur l'escalier avaient été arrachées de leurs ferrements, tous les carreaux avaient été brisés. Cela s'était passé à trente pas au plus du cabinet où se tenait le Roi, vieillard impotent, ne pouvant sans aide se soulever de son fauteuil, et auquel toute émotion pouvait causer une redoutable secousse. Le cabinet de Madame était encore plus voisin du lieu de l'explosion ; le sang-froid du Roi et de la princesse fut admirable. Ils ne furent occupés qu'à rassurer tous ceux qui les entouraient. Les recherches commencèrent à l'instant même, dirigées par le préfet de police, le procureur général et le procureur du Roi. Ils visitaient les lieux, recevaient les dépositions, interrogeaient jusqu'au moindre employé du château, ils ne trouvèrent pas d'autre indice que les débris du baril de poudre.

Le gouvernement se trouvait dans une position difficile ; il lui fallait, avec tout le zèle et l'activité possibles, continuer l'enquête, ne rien négliger pour arriver à trouver les coupables ; il fallait aussi rassurer l'opinion publique et empêcher qu'en Europe on exagérât les conséquences d'une aussi audacieuse tentative. Nous résolûmes de donner, par un message adressé aux Chambres, une communication officielle de tous les faits, de tous les détails parvenus jusqu'alors à notre connaissance.

La Chambre des pairs chargea une grande députation de porter au Roi l'expression de ses sentiments et confia à son président le soin et l'honneur de lui servir d'organe. A la Chambre des députés, les choses se passèrent moins simplement. Après de nombreux cris de : *Vive le Roi ! vivent les Bourbons !* on résolut de faire une adresse à Sa Majesté. Une commission de rédaction fut nommée ; on devait croire qu'elle serait en état de présenter son travail le lendemain, mais il n'en fut pas ainsi : on l'attendit en vain. C'était regrettable, car déjà, au début de la séance, on avait lu une pétition pour la création d'une garde d'honneur chargée de veiller à la sûreté du duc de Bordeaux, à laquelle chaque département concourrait par l'entretien d'un ou de deux cavaliers. La commission des pétitions proposa de passer à l'ordre du jour. Cet avis allait être adopté sans difficulté, lorsque le comte de Marcellus demanda que la pétition fût renvoyée au conseil des ministres ; son discours se terminait par ces paroles : « En présence des dangers qui menacent la famille royale, que la justice et la fidélité soient enfin appelées à la défense du trône légitime », ce qui voulait dire « que les rênes du pouvoir soient enfin exclusivement confiées à des hommes de notre parti ». C'était maladroit ; en voulant attaquer le ministère, M. de Marcellus sem-

(1) Nous devons à l'obligeance des éditeurs la communication de ce chapitre extrait du Ve volume des *Mémoires du chancelier Pasquier*, qui va paraître prochainement à la librairie Plon.

blait mettre en doute la fidélité des gardes du corps : ses amis eux-mêmes en furent irrités.

M. Casimir Perier voulut faire sentir l'inconvenance du retard apporté par la commission :

La sagesse du message qui avait instruit la Chambre du déplorable événement de l'avant-veille aurait dû suffire à indiquer à la commission la conduite qu'elle avait à tenir. Il ne devait pas être question d'une adresse politique, il s'agissait seulement d'un message d'hommage. Comment se pouvait-il donc que la commission eût pris sur elle de retarder l'expression des sentiments de la Chambre pour s'arrêter à des difficultés qui ne pouvaient avoir d'autre objet que des discussions grammaticales ?

M. Casimir Perier demandait que la Chambre des députés, imitant l'exemple de la Chambre des pairs, nommât sans attendre plus longtemps sa grande députation, chargée de porter au pied du trône l'hommage de son respect et de sa douleur.

M de La Bourdonnaye répondit :

Qu'il ne voyait aucun inconvénient à témoigner dans l'adresse le peu de confiance de la Chambre dans le ministère, car on peut être fondé à croire que c'est la faute de l'administration s'il se commet de nouveaux attentats contre le souverain et contre la France. Je trouve assez étrange qu'une adresse émanée de la Chambre ait été communiquée aux ministres avant d'avoir été soumise à ses délibérations.

L'orateur fut interrompu par une grande partie des députés : on demanda le renvoi de la délibération au lendemain. M. de La Bourdonnaye n'en avait pas moins atteint son but, qui était de faire connaître ce qui s'était passé dans la commission. Les ministres avaient en effet été informés que la rédaction proposée était de nature à exciter les passions et qu'elle contenait des attaques très vives contre eux, à ce point que MM. de Villèle et de Corbière avaient cru devoir en prévenir leurs collègues. C'était sur leur demande qu'avait eu lieu la conférence dont parlait M. de La Bourdonnaye.

Malgré les adoucissements obtenus à grand'peine, le projet d'adresse contenait encore des passages qui révélaient la méfiance d'une partie de la droite ; il se terminait ainsi :

L'esprit perturbateur sera vaincu : Votre Majesté a daigné nous en faire donner l'assurance par la bouche de ses ministres, et nous, Sire, vos fidèles et loyaux sujets, les députés des départements, heureux de contribuer à une victoire qui seule peut assurer le repos et le bonheur de la France, nous venons promettre à Votre Majesté d'être infatigables dans cette lutte différée trop lontemps, mais qui sera la dernière.

Quand vint la discussion en comité secret, les orateurs de la gauche, MM. Sebastiani, Foy, Benjamin Constant, Alexandre de Lameth et de Girardin, demandèrent qu'on retranchât l'expression de « conspiration permanente » comme injuste et impolitique. MM. Benoist, Donnadieu, Bertin de Vaux, de Curzay, Dambrugeac leur répondirent. Le discours le plus remarquable fut celui que prononça M. Camille Jordan ; c'était le dernier qu'on devait entendre : jamais il n'en a prononcé de plus éloquent. Il était presque mourant quand il monta à la tribune; sa voix si sympathique d'ordinaire avait un accent de tristesse solennelle dont on ne saurait rendre l'effet pénétrant. Après la déclaration la plus émue de son attachement, de son dévouement à la cause royale des Bourbons, il montra l'imprudence des suppositions hasardées, des présomptions hâtives sur un attentat dont on prétendait dénoncer l'origine !

Doutez-vous, dit-il, que des conjectures téméraires dans un sens ne provoquent des conjectures également téméraires dans un sens opposé? Doutez-vous qu'une partie de la population ne fasse la remarque, si naturelle, que, s'il est une faction révolutionnaire capable de pareils attentats, il se trouve aussi des intrigues, des hommes de parti très capables à leur tour de provoquer à des attentats, de les créer au besoin pour les attribuer à des adversaires, pour exploiter les alarmes qui doivent en sortir, pour faire adopter des idées antinationales, que l'opinion repousserait dans des temps plus calmes?...

. . . . . .

L'impression produite dans la Chambre fut profonde, le silence qui lui succéda en fut la meilleure preuve. Je ne pus m'empêcher de dire à mon voisin, M. de Corbière : « Quel discours ! Il n'a jamais rien prononcé de cette force. » A quoi M. de Corbière, plus stoïque, répondit en levant les épaules : « Si vous voulez, mais c'est d'un si mauvais esprit ! »

Le roi reçut le 1er février les adresses des deux Chambres. Ses réponses furent, comme toujours, calmes et pleines de dignité. L'information se poursuivait avec la plus grande activité ; le procureur général établi dans le château avec le procureur du Roi et un juge d'instruction, recevait toutes les déclarations, interrogeait les gens de service du château, s'attachait au plus léger indice : on ne trouvait rien. Par la plus singulière coïncidence, dans les jours qui avaient suivi l'explosion du 27, on avait entendu d'autres détonations dans le voisinage des Tuileries : elles avaient toutes été produites par des pétards ne pouvant causer un grand dommage. On n'avait évidemment d'autre but que d'augmenter l'inquiétude publique et de narguer la police. Une de ces détonations avait eu un caractère plus étrange et des suites plus graves. Elle avait eu lieu le 31 janvier dans un corridor de la Trésorerie, en plein jour, à l'heure où les bureaux étaient le plus fréquentés. Les gens de service du bureau à la porte duquel le pétard avait été déposé signalèrent un individu dont les allées et

venues leur avaient paru suspectes. On se mit sur ses traces et on parvint à l'arrêter. Au moment où on le conduisait devant le commissaire qui devait l'interroger, il se coupa la gorge avec un rasoir qu'il avait caché sous ses vêtements, sans qu'on ait eu le temps de l'arracher de ses mains. Il se nommait Neveu. Était-il l'auteur de l'attentat des Tuileries comme de celui de la Trésorerie? Rien ne vint éclairer la justice : c'était un homme fort dérangé, qui avait récemment perdu tout son argent au jeu, n'appartenant à aucun parti politique.

On juge tout ce que ces faits mystérieux, inexpliqués, jetaient d'alarmes dans la population, dans la société royaliste surtout. Les soupçons, les accusations y allaient croissant; c'était plus encore contre le ministère, contre les agents du gouvernement, contre la police, qu'étaient dirigées les plus violentes clameurs. Que faire, disait-on, avec une police dont les agents sont encore ceux de M. Decazes? On les rendait responsables de ce qui s'était passé dans l'intérieur du château, alors que personne ne pouvait ignorer qu'elle n'avait pas le droit d'y pénétrer. La garde était confiée à des hommes qui se seraient crus offensés de recevoir d'elle le moindre avertissement. Un nouvel incident de la nature la plus grave vint encore ajouter à toutes les anxiétés. Mme la duchesse de Berry monta chez Monsieur, ce devait être le 3 ou le 4 février, et lui remit un billet qu'elle venait de trouver sur sa toilette. Ce billet contenait un avertissement de se tenir sur ses gardes, parce qu'un attentat bien plus redoutable que le premier se méditait contre la famille royale. Monsieur fit à l'instant appeler le duc de Richelieu et lui remit ce billet, que celui-ci porta aussitôt au procureur général.

Il faut, lui dit-il, arriver à pénétrer ce mystère; quel peut être l'individu assez audacieux pour avoir pénétré jusque dans l'appartement de la princesse? Il a fallu qu'il soit aidé par quelque complice attaché au palais, au service même de la duchesse de Berry. Comment sait-il tout ce qui se rapporte au premier attentat? Est-ce donc un complice repentant qui veut prévenir les effets d'un crime, mais ne veut pas trahir ceux avec qui il l'a préparé? Si ce n'était qu'un homme informé par quelque heureux hasard, pourquoi se cacherait-il?

Le procureur général, nanti de la pièce, procéda suivant les formes accoutumées, s'établit de nouveau au château, visita lui-même tous les tenants et aboutissants de l'appartement de la princesse, et s'arrêta à l'opinion qu'il était impossible qu'on fût arrivé à son cabinet de toilette sans y avoir été conduit par quelque personne de l'intérieur. On interrogea, on confronta tout les domestiques, les femmes de chambre, on les fit écrire afin de comparer leur écriture avec celle du billet. Cette écriture paraissait avoir quelques caractères italiens, se rapprochant de l'écriture d'une femme de chambre de la princesse, Italienne d'origine et placée fort avant dans sa confiance. On l'interrogea plus sévèrement que les autres, on crut s'apercevoir qu'elle se troublait à la vue du billet qu'on lui montra.

Les recherches duraient depuis trois jours, lorsque le duc de Richelieu fit avertir secrètement le procureur général d'interrompre son information et d'aller le trouver. Voici ce qu'il avait à lui apprendre : Le confesseur de la duchesse de Berry était venu le matin même trouver Monsieur et lui faire le pénible aveu que le billet avait été écrit par *elle* ; qu'elle avait cru pouvoir se permettre cette ruse pour stimuler le zèle des personnes qui étaient à la recherche du dernier attentat et qui n'avaient pu jusqu'alors en découvrir les auteurs. Mais voyant maintenant les conséquences de son imprudence, elle était au désespoir et craignait que quelques-unes des personnes qui lui appartiennent fussent compromises par sa faute. Elle conjurait donc Monsieur de faire cesser les recherches. Monsieur, confondu d'un tel aveu, était aussitôt accouru chez le Roi, qui n'en avait pas été moins désolé et avait envoyé chercher le duc de Richelieu, auquel il avait tout confié, en lui recommandant de ne rien négliger pour que l'information commencée fût arrêtée. M. de Richelieu n'eut d'autre moyen d'exécuter cet ordre que de mettre le procureur général dans la confidence; celui-ci ne put s'empêcher de prévenir le procureur du Roi et le juge d'instruction. Pour ne pas éveiller les soupçons, on continua durant quelques jours à visiter, à interroger, à confronter, mais on eut soin de le faire de manière à n'arriver à aucune découverte : c'est ainsi qu'on parvint à assoupir l'affaire. Il fallait renoncer à rien savoir à l'avenir. L'imprudence de la princesse ne préjugeait rien sur les auteurs de l'attentat du 27, il importait toujours beaucoup de les découvrir. A qui persuadera-t-on que la duchesse de Berry, étourdie, légère sans doute, mais par cela même incapable d'une combinaison sérieuse, ait conçu à elle seule l'idée qu'elle a exécutée? Par qui lui a-t-elle été suggérée? Peut-être la princesse l'a-t-elle révélé au Roi et à Monsieur : rien n'en a jamais transpiré. Il a donc fallu gémir et se taire, il a fallu porter pendant assez longtemps encore le poids des reproches d'imprévoyance, d'inhabileté et presque de trahison. Pendant plusieurs mois, les partis opposés se sont renvoyé à la tribune le soupçon, l'injure, et le ministère, toujours attaqué, a été obligé d'assister impassible à ces débats. Nous avions acquis la certitude qu'il est des passions politiques que rien ne désarme et qu'il est peu prudent de compter sur la reconnaissance.

VINGT-HUIT JOURS EN CHINE [1]

— La puissance anglaise. — La police. — L'opium. — Quartier chinois. — Entre le vice et la vertu. — « *Far from home.* » — Clair de lune. — Chaise à porteurs et perruquier. — Le Foung-Choui. — Théâtre de drame.

II

Hong-Kong

26 novembre.

Après deux jours de mer sans incidents, la ville de Victoria se présente à mes yeux, doublement éblouis par la splendeur d'un soleil couchant magnifique, par l'aspect somptueux des constructions qui s'étagent sur la montagne dominant la rade, et tout de suite on a la perception très nette de la puissance anglaise.

Spectacle suggestif, s'il en fut, que cette fleur de civilisation s'épanouissant splendide, au cœur de la barbarie indéracinable d'un peuple immense, dont les lois antiques et la fausse philosophie, ne sont plus qu'une barrière opposée au progrès moderne.

L'équipage du sampan à fond plat qui me conduit à terre se compose de trois personnes — un homme et deux jeunes filles — qui tirent rudement sur les avirons, et bientôt je me trouve installé à l'hôtel de l'Univers.

Partout où l'Anglais s'implante, il commence par organiser sa police qui vient en aide au percepteur de taxes et protège le missionnaire. Ici, en dehors de l'officier de police anglais dont l'aspect ne diffère en rien de celui des bobbies de la métropole, il y a l'Hindou au teint sombre, dardant des yeux de braise sous son turban rouge, qui tient en faible estime son collègue chinois, en petit chapeau pointu, rabougri; et ces trois représentants de l'autorité n'ont de commun que l'insigne de leurs fonctions, le court bâton pesant fixé à la ceinture.

J'ai encore dans l'oreille le bruit mat produit par le choc de ces bâtons s'abattant sur les crânes nus des coolies récalcitrants du port.

Si les Chinois s'étaient doutés de ce que leur coûteraient les 20 283 caisses d'opium qu'ils détruisirent à Canton en 1839, sans doute ils y auraient regardé à deux fois avant de se livrer à cet exercice.

Dès l'année suivante, en effet, l'Angleterre, pour venger l'affront fait à son commerce, envoyait 4 000 hommes de débarquement. La rivière de Canton était bloquée, Amoy, Ting-haï, Ning-po, Shang-Haï, tombaient au pouvoir de l'envahisseur qui imposait au vaincu, après une campagne de deux ans, le traité de Nanking.

L'acquisition définitive de Hong-Kong, une indemnité de 21 millions de dollars, les cinq ports de Canton, Amoy, Foutchéou, Ning-po et Shang-Haï ouverts au commerce britannique, tels étaient les avantages fournis à l'Angleterre par cette expédition lointaine. — C'était bien payé!

Un tour après dîner dans le quartier chinois.

Les rues circulaires, bordées d'arcades qui mettent de l'ombre sur les trottoirs, sont irrégulièrement tracées ; les balcons surplombants et les enseignes saillantes ajoutent au pittoresque des façades, décorées de plaques de faïence multicolores.

Comme dans toute agglomération chinoise la vie nocturne n'a rien perdu là de son intensité, et le vice y coudoie la vertu.

Dans la rue étroite et en pente que nous suivons pour rentrer à l'hôtel, au même instant, à droite, un Chinois qui se tient à la porte d'une maison suspecte nous tire par la manche et nous fait signe d'entrer, et à gauche un missionnaire anglais, onctueusement, nous invite à venir entendre la parole de Dieu dans la chapelle devant laquelle il monte la garde.

27 novembre.

La ville anglaise tient bien, examinée en détail, ce qu'elle promet vue de loin. C'est une suite de résidences superbes, luxueusement aménagées, et à mesure qu'on s'élève dans la montagne, l'œil embrasse un panorama d'une richesse extraordinaire.

La pente douce de la route en lacet qui mène au sommet le plus proche donne accès aux voitures.

Nous y rencontrons le gouverneur; ses porteurs chinois ont l'uniforme blanc à parements rouges.

Des militaires en promenade passent, rêvant d'ale ou de rosbif.

Celui-ci, un « scotch fusilier », tient gauchement un bébé dans ses bras de colosse et sa femme, vraie frimousse de bonne irlandaise, en toilette claire, marche auprès de lui, donnant la main à une fillette.

[1] Voir la *Revue* du 13 octobre 1894.

C'est un vrai tableau de genre... anglais, — martial autant que familial ; — le groupe, se détachant sur l'infini du ciel, avec la mer à l'horizon, et plus bas, la rade et ses navires à l'ancre, les casernes d'aspect confortable... comme titre : *Far from home.* (Loin du pays.) Il y aurait de quoi faire la fortune d'un éditeur. Je suis à ses ordres.

Vue de ce point élevé, le soir, au clair de lune, la ville, dont on ne saisit plus que les grandes lignes, onduleusement, va se perdre dans la mer tranquille.

C'est fantasmagorique et imposant.

Deux objets, d'usage courant, attirent mon attention par leur élégance. C'est d'abord un modèle de chaise à porteurs spécial à la contrée, en bambou tressé, d'une légèreté et d'un galbe fort jolis ; puis c'est le chapeau que portent les batelières, rappelant celui de nos Mâconnaises, et de forme assez gracieuse.

Les ustensiles dont se sert le barbier en plein vent méritent également une mention spéciale. Ils consistent en un banc de bois pour les clients et en un tube de porcelaine, isolé de terre par quatre montants et contenant rasoirs et ciseaux. Facilement transportables par le moyen des ficelles qui les suspendent aux deux extrémités d'un bâton que le barbier appuie sur son épaule, ce banc et ces montants sont très fins de profils et délicatement sculptés.

Décidément la Chine de Hong-Kong est trop pénétrée d'Europe et demain je quitterai la ville. Il me reste assez de temps cependant, aujourd'hui, pour d'intéressantes excursions. On m'a parlé d'un théâtre de drame populaire dont les représentations attirent la foule en ce moment et d'un temple taoïste où l'on peut assister à des cérémonies très curieuses. C'est au temple que je vais d'abord.

Dès que j'en ai franchi le seuil humide, je me trouve enveloppé d'ombre ; mais bientôt une lueur rougeâtre m'aide à me reconnaître ; quelques pas encore et je suis en présence d'un homme bizarre, à la mine renfrognée, et de deux femmes en train de faire leurs dévotions à Li Fan-shen, le Dieu du sein de l'espace terrestre (traduction littérale).

La lueur est produite par un monceau de petits bonshommes en papier grossièrement découpés, qu'une des femmes fait flamber dans une grande cuve de bronze en forme de trépied ; l'autre agenouillée tient dans sa main gauche un petit godet à long manche où se consument trois bâtonnets odorants ; à terre, devant elle, deux plateaux : sur l'un sont placés, en offrandes, six petits plats contenant de minuscules échantillons culinaires ; dans l'autre, plus élevé, rempli de cendres, sont encore plantés des bâtonnets en ignition, et deux chandelles qui éclairent un bonhomme en papier rouge, plus grand que ceux qui brûlent dans la cuve.

Tous ces frais sont faits pour le compte de la personne représentée par ce pantin ; c'est pour elle que l'homme, assis auprès de l'idole, agite de la main droite un sistre de fer à anneaux, et de la main gauche, un tambour à grains semblable à ceux dont s'amusent nos tout petits enfants.

Sur un socle de la hauteur d'une marche, la statue du Génie qu'on révère en ces lieux, est affublée d'une vieille natte de paille tombant en pourriture, qui laisse voir seulement un avant-bras et une partie de la tête. A ses pieds, en désordre, sont entassés de petits bateaux, d'autres bonshommes et différents animaux, toujours en papier, parmi lesquels on remarque un tigre de plus grande taille, dont les pattes sont figurées par quatre minces piquets.

Tout cela n'est pas d'un art bien raffiné, oh non !

Mais où le raffinement apparaît — bien chinois — c'est au bas du mur à droite, où toute une collection d'êtres divers est accrochée : hommes, femmes, animaux, un quadrupède, un serpent, des oiseaux.

C'est bien de magie noire et de sorcellerie qu'il s'agit ici. Pour peu qu'on y mette le prix — l'homme au tambour et au sistre est là pour le dire — Li Fan-shen vous accordera tout ce que vous pouvez désirer : votre bien à vous aussi facilement que le mal des autres.

Certes, ce n'est pas pour le plaisir de ceux que ces figurines représentent qu'on les a accrochées ainsi à l'envers, à tout le moins c'est pour les réduire à l'impuissance. Et voilà à quoi, en Chine, on passe son temps !

Il ne m'avait pas encore été donné d'assister à la représentation d'un drame aussi noir et aussi épouvantable que celui de ce soir.

La salle, bondée du sol au cintre, d'une foule haletante, débordant du parterre jusque sur la scène, offrait un spectacle qui n'a pas été non plus, pour moi, le moindre attrait de la soirée.

Tout entier à la vision extérieure des choses, je ne me suis pas préoccupé outre mesure du sujet de la pièce. La pantomime effrénée à laquelle se livraient les acteurs, suffisait amplement à satisfaire ma curiosité.

Un vieil empereur à barbe blanche ; une princesse persécutée faisant maintes cabrioles ; un conquérant, guerrier farouche à barbe noire d'encre, qui suspend des têtes coupées au fer de sa lance, et enfin, et surtout, un pirate, dont le courage et les exploits extraordinaires enchantent le public. Pendant deux heures, ces fantoches se sont démenés devant moi, au bruit d'un orchestre non moins enragé que le pirate dont l'agonie n'est pas banale.

Vaincu dans un dernier combat, terrassé, le ventre ouvert, il se relève, et rassemblant ses boyaux — représentés par des bourrelets de coton rouge, — il les maintient avec les dents et chancelant continue à se battre !

Et cela m'a fait penser aux batailles fantastiques de Gustave Doré, où l'on voyait des combattants à qui il ne restait plus que la tête et les bras, brandir encore leur épée.

Ce sera mon dernier souvenir de Hong-Kong, car demain, dès l'aube, je prendrai le chemin de Canton.

III

Canton.

— De Hong-Kong à Canton. — Précautions contre les pirates. — Divertissements chinois à bord. — La concession européenne. — Insomnie. — Honam. — Le repas des bonzes. — La ville flottante. — Les bateaux de fleurs. — La pagode à cinq étages. — Le monastère de Kwan-Haan-Tsé. — Le Bouddha malade.— Les musulmans. — La mosquée du Saint-Souvenir. — Les lettrés. — Comment on rend la justice. — La torture. — Chez l'évêque de Canton. — La cathédrale en construction.— Le yamen du consul de France. — Enfants trouvés. — Cité des morts. — Ville des lépreux. — Tombeau du général Paang-Tchi-Fou. — Examens militaires. — La rivière de la Perle. — Horticulture fantasque. — Deutch folly. — Le temple des cinq génies. — Le temple des horreurs. — Le tour des murailles. — Retour à Hong-Kong.

28 novembre.

Il ne faut pas plus d'une demi-journée pour faire le trajet de Hong-Kong à Canton. Mais si court qu'il soit, on le dit gros de dangers, que le plus expérimenté des capitaines ne saurait éviter. Les plus grandes précautions sont donc nécessaires, et je constate, en mettant le pied à bord, qu'elles ont été bien prises.

L'escalier qui descend aux troisièmes, solidement grillé, est gardé par un matelot armé : un quartier-maître, le sabre hors du fourreau, veille à l'avant, et, dans le salon des premières, des fusils chargés sont au râtelier qui fait le tour du grand mât. Ce n'est pas la tempête qu'on redoute mais les pirates. On a vu de petits bateaux à vapeur comme le nôtre devenir la proie de passagers d'allures débonnaires qui n'étaient autres que des forbans déguisés.

C'est pourquoi les passagers de race jaune sont méthodiquement parqués dans les différentes parties du navire, suivant la classe à laquelle ils appartiennent.

Le sentiment de la dignité est fort émoussé — pour ne pas dire absent — chez les Chinois des classes inférieures. Aussi se soumettent-ils de bonne grâce à des mesures vexatoires, qui, partout ailleurs, feraient se révolter les gens. Les nôtres, loin de paraître contrariés d'être ainsi surveillés, ne témoignent d'aucune mauvaise humeur et usent avec entrain de tous les moyens d'amusement dont ils disposent. Personne ne fume, mais on peut manger et boire ; comme plaisir intellectuel on a des conteurs de légendes et des chanteurs populaires, dont les récits et les chansons aident à passer le temps.

La société est plus choisie aux premières; les Chinois y ont toute liberté d'aller et de venir; des femmes, des enfants, quelques jolies filles, forment d'assez agréables groupes. Des cabines sont spécialement aménagées pour les fumeurs d'opium. Un singe cause avec un chat, et deux agents de la police secrète s'efforcent de passer inaperçus.

Canton !... tout le monde descend.

Abordage tumultueux. L'aspect repoussant des coolies mâles et femelles, qui assaillent les arrivants sur le quai, dépasse toute imagination, et les policemen indous de Hong-Kong ne sont plus là pour mettre le holà dans cette fourmilière. Une naine, vêtue de haillons sordides, se distingue entre tous, — caduque et ratatinée; — je vois dans ce monstre la vivante allégorie de la Chine géante.

Et c'est comme cela, jusqu'à la passerelle grillée qui fait communiquer la ville chinoise avec la concession européenne, Cha-min, où je me rends en chaise.

C'est lord Elgin qui, en 1857, eut l'idée de convertir ce banc de vase, visible seulement à marée basse, en un lieu d'asile pour les Européens. On y a construit une église, un club, une salle de concert; plusieurs consulats y sont installés, parmi d'autres maisons occupées par de riches négociants, anglais pour la plupart. Je vais loger dans une ces maisons, Canton n'ayant pas d'hôtels.

Alors vient une nuit blanche qui succède à une soirée grise, passée en famille.

29 novembre, 1 heure du matin.

Installé, pour la nuit, sur un mauvais canapé où j'ai à peine assez de place pour étendre mes jambes, je suis dévoré par les moustiques qui se jouent du simulacre de moustiquaire mis à ma disposition. Le fragile appareil, mal accroché, finit par s'effondrer sur ma tête. Je le jette loin de moi et n'essaye plus de lutter. De la terrasse où je vais m'étendre sur une chaise longue de bambou, j'assiste au lever du soleil, sans avoir fermé l'œil de la nuit, que j'achève en fumant des cigarettes destinées à tenir en respect — oh bien peu ! — les moustiques infâmes acharnés à ma pour-

suite. D'ailleurs, à défaut de ces insectes, opprobre de la nature, la grande clameur nocturne qui plane sur la ville chinoise, dont la maison n'est séparée que par quelques pieds d'eau, aurait suffi, à elle seule, pour me tenir éveillé. C'est un grondement sourd et continu, fait de mille bruits singuliers : gongs, tambours, tams tams et sonnettes, détonations et pétarades. La volaille s'effare; le clairon fêlé des coqs, les aboiements des chiens se joignent à ce charivari intolérable, qui ne cesse qu'aux premières clartés du jour. Ces gens-là ne dorment donc pas !

Je consacre ma première matinée de Canton à visiter le temple bouddhique de Honam, situé à peu de distance de Cha-min sur la rive gauche du fleuve. Sa fondation remonte à la fin du XVIIe siècle, au temps de l'empereur Khang-hi.

Desservi par des prêtres qui jouissent d'assez forts revenus, ce temple possède : bibliothèque, imprimerie, salle de conférence, etc., toutes choses qui témoignent de la vitalité de ce centre religieux, un des plus importants de la contrée.

Les bâtiments nombreux sont entourés de très beaux jardins où sont cultivées des plantes rares.

J'assiste au repas du soir, et j'ai bien soin, en dissimulant mes crayons, de ne pas exciter les bonzes pendant qu'ils prennent leur nourriture; elle se compose uniquement de riz et de légumes.

Une bonne partie de la population de Canton vit sur le fleuve, en bateau, et le spectacle offert par ces maisons flottantes, qui ne sont pas faites pour naviguer, est très caractéristique et très pittoresque.

Régulièrement alignées, pressées les unes contre les autres, leur masse forme comme autant de jetées, perpendiculaires à la rive, sur lesquelles on circule assez facilement, un passage ayant été ménagé à l'avant et à l'arrière. Mais le pied peut glisser et l'eau est profonde; c'est pourquoi les jeunes enfants portent souvent dans le dos, un petit tonnelet, qui, à l'occasion, leur sert d'appareil de sauvetage.

Cette agglomération où l'on rencontre des pêcheurs, des artisans, des gargotiers, des marchands, etc., est visitée périodiquement par l'incendie qui souvent prend d'immenses proportions.

C'est là aussi que se trouvent les bateaux-restaurants, dénommés bateaux de fleurs, avec leurs frontons dorés et leurs terrasses où, le soir, s'allument les lanternes. Le bourgeois chinois y vient oublier le souci des affaires; y fumer l'opium, boire et manger en aimable compagnie. En somme on n'y fait pas la fête autrement que sur le plancher des vaches.

(*A suivre.*) FÉLIX RÉGAMEY.

VARIÉTÉS

La Révolution du XXe siècle en Angleterre (1).

Puisqu'une phalange bruyante où se confondent des anciens professeurs, beaucoup d'avocats et quelques ouvriers ne cesse de crier à la société actuelle qu'elle doit périr et que le jour du socialisme triomphant est proche, il est bon de chercher ce qu'on pense à l'étranger de cette future révolution. Cette curiosité est d'autant plus légitime qu'aucun socialiste en France n'a encore cherché à préciser quelque part ce que sera la nouvelle organisation collectiviste dont on nous menace.

Un auteur anglais, M. Henry Lazarus, veut bien fournir à ses contemporains des indications à la fois nombreuses et précises, mais par certains côtés très incomplètes, sur la marche de la révolution qui marquera le siècle prochain. Il ne prétend pas naturellement que le bouleversement politique qu'il prophétise soit général au monde entier, ou seulement à l'Europe : un esprit anglais ne conçoit pas, même dans le domaine du rêve, qu'un mouvement politique puisse remuer l'Angleterre pour atteindre autre chose qu'un but exclusivement et passionnément anglais. Ainsi cet ouvrage laisse à quelque utopiste français le soin de tracer les lignes de la révolution humanitaire par laquelle le bonheur sera assuré à tous les êtres vivants; mais il est tellement rempli d'idées anglaises, si inspiré par ce goût du nationalisme britannique qui est la marque de tous les auteurs politiques anglais, que la lecture en est divertissante.

Un soir, l'auteur a pris un fiacre ; le cheval s'abat ; le cocher est au désespoir d'avoir perdu son gagne-pain; l'auteur l'accompagne à sa demeure, il y trouve le neveu du cocher, jeune génie méconnu qui lui remet un manuscrit à peine achevé; voilà comment nous sommes en possession de cet ouvrage.

Carlyle Democrite est le nom choisi par un jeune homme d'illustre naissance et d'immense fortune qui s'est dévoué aux pauvres et prépare la Révolution. Pour qu'elle soit générale et pacifique, c'est par la propagande politico-religieuse qu'elle doit se répandre dans l'esprit public. Carlyle Democrite s'engage dans l'Armée du Salut dont il devient le chef. Comme il a aboli dans les rites de l'Armée du Salut les processions, et les réunions bruyantes, il lui a fait reconquérir près de l'opinion sa popularité compromise et cette armée lui fournit des auxiliaires aveuglément dévoués et disciplinés. Le général s'attache un jeune poète anarchiste Terence Gray, chef des « Chiens de Guerre, » recrutés parmi les désespérés de la vie.

(1) *The Revolution of the XXth century*, by Henry Lazarus 1 vol. in-8°, Londres, T. Fisher Unwin, 1894.

Une fois tous les apôtres catéchisés, ils sont répandus partout, dans l'armée, dans la flotte, parmi les fonctionnaires et les députés, dans les villes et dans les campagnes, de sorte que, sur un mot d'ordre du général, le 14 février 19.., la révolution sociale éclate. L'armée fait cause commune avec le peuple, et les principaux oppresseurs du peuple, ministres, lords propriétaires, évêques, députés, sont condamnés, eux et leurs familles, à passer le reste de leur vie dans les bouges infects où les pauvres ont végété jusque-là.

Est-ce une concession faite par l'auteur au sentiment général de respect pour la famille royale, ou bien ne doit-on y voir qu'une obligation faite par quelque censure administrative : le roi sort épargné, sinon amoindri, de cette révolution ; il va présider aux nouvelles destinées de l'Angleterre et de bonne grâce il se contente de deux palais et d'une liste civile de 50 millions. Ses fils ne reçoivent aucune dotation.

Religion et royauté sont donc conservées dans le nouveau système politique, ce qui accuse l'auteur de quelque pauvreté d'invention. Pour ses réformes, le général Carlyle Democrite a besoin d'une force armée, il conserve une troupe d'élite de 60 000 hommes ; le comité révolutionnaire qui l'assiste confisque les biens immobiliers qui sont déclarés propriété nationale et affectés aux besoins des pauvres, en attendant la répartition des terres et la construction d'habitations saines.

Les riches qui ont trouvé grâce devant la Haute-Cour conservent deux résidences à leur choix, sans doute parce que toute autre solution aurait rencontré à Londres une trop vive opposition.

Mais il ne suffit pas de détruire. Carlyle Democrite, qui veut faire aboutir sa révolution, se hâte d'organiser la société nouvelle. Ce bon vouloir ne va pas sans le plus grand désordre dans les conceptions de l'auteur qui ne paraît pas se douter que Montesquieu emprunta à la constitution anglaise le principe de la séparation des pouvoirs. Le Parlement qui ne représente que les classes privilégiées de la nation sera régénéré : l'État supportera tous les frais d'élection. Les biens ecclésiastiques sont réunis en un fonds commun parce qu'il est odieux que des archevêques reçoivent des traitements princiers à côté de pauvres pasteurs qui vivent, eux et leur famille, de quelques schellings par semaine. Toute la propriété foncière est reprise par l'État qui afferme à long bail des champs de 1 à 100 acres au plus avec faculté d'achat, mais nul ne peut posséder plus de terres, et si deux propriétaires se marient l'État reprend la terre au delà de 100 acres en échange d'une somme d'argent qu'il remet, car la propriété mobilière continue à demeurer libre.

L'État prend possession des mines avec leur outillage ; il se substitue aux compagnies de gaz, d'eau, d'électricité, mais il laisse les chemins de fer aux compagnies privées ; il ne se substitue à elles qu'en cas de faillite, d'incapacité ou de délit grave, et il les frappe de dommages-intérêts pour accidents, négligences ou retards de plus d'une minute par heure de voyage.

L'industrie et le commerce intérieurs sont favorisés par des droits d'entrée sur les marchandises manufacturées à l'étranger, le libre-échange le plus absolu est établi entre la Grande-Bretagne et toutes ses colonies. La réglementation du travail est celle qui est dès maintenant admise en Angleterre, et si l'État ouvre des magasins, crée des manufactures, ce n'est pas pour faire concurrence à l'industrie privée, mais pour offrir à un prix plus élevé des articles absolument irréprochables.

Quant aux finances publiques, elles sont gravement transformées, le principe de l'emprunt et de la rente fait place à celui d'un fonds de réserve national ; la dette publique est amortie en cinquante ans et les ressources du revenu national comprennent : les loyers et fermages payés à l'État par les agriculteurs, l'impôt progressif sur le revenu à partir de 5 000 francs, — le taux étant de 2 p. 100 et s'élevant à 10 p. 100 pour tous les revenus dépassant 125 000 francs, — les droits d'entrée sur les objets manufacturés ; un droit très élevé sur les alcools qui ne se vendent que dans les pharmacies ; un impôt sur les successions.

Toute cette réglementation fiscale est entremêlée de règles qui semblent écrites au courant de la plume sans aucun enchaînement logique, comme pour mieux donner l'idée exacte du rêve fantaisiste de l'auteur.

La justice est plus simplement conçue : chaque corps de métier élit dans son sein : 1° un tribunal d'honneur chargé d'entendre les particuliers à huis clos et de les concilier si c'est possible ; 2° un tribunal d'arbitrage ; 3° un tribunal suprême.

La justice est gratuite ; les lois simplifiées ; l'emploi des avocats et des avoués interdit. Les parties plaident leurs causes elles-mêmes ; un fonctionnaire se tient à leur disposition pour leur donner sur les points de droit les indications nécessaires. Enfin, pour la prompte expédition des petites causes, à chaque bureau de poste est annexé une salle de justice où sont reçues les plaintes, les réclamations de toute nature auxquelles il est fait droit le plus rapidement possible.

Comme l'Angleterre ne saurait conserver son domaine colonial sans un peu d'armée et beaucoup de marine, M. Henry Lazarus a laissé à M. Hogdson Pratt son rêve de la paix universelle et il a organisé les forces militaires du nouvel État.

Les soldats s'engagent pour 21 ans, 10 dans l'ar-

mée active, 11 dans les classes de réserve; mais, même sous les drapeaux, ils travaillent dans les ateliers de l'État à leurs métiers respectifs. Ils ont un conseil chargé d'appeler l'attention des pouvoirs publics sur les mérites ou l'incompétence de leurs officiers. Une retraite suffisante et l'attribution d'une partie des terres, dites terres militaires, assurent honorablement l'existence des anciens soldats.

Tous les soins du général Carlyle Democrite sont pour la flotte et la marine marchande; ce révolutionnaire que le parti conservateur ne désavouerait pas sur ce point, entend que les dépôts de charbon soient rendus imprenables et que les questions coloniales pendantes reçoivent une solution prompte et radicale; comme nous sommes à la veille du xxe siècle, ce sont les questions actuellement soulevées qui vont être réglées de la manière suivante: l'Angleterre acquiert Ceuta et ses environs, en face de Gibraltar, et elle s'établit définitivement en Égypte. Elle repousse la Russie de la frontière nord des Indes, s'empare de Merv, de Khokhand et de Tiflis et son action est si rapide que le tzar terrifié pose les armes sans avoir combattu et accepte les conditions arrêtées de concert entre l'Angleterre, la Perse, l'Afghanistan et la Chine. La ligne frontière nord de l'Inde, cette ligne dont sir Charles Dilke et Curzon se tourmentent volontiers l'esprit, est fixée au 40e parallèle de chaque côté duquel s'étendra une zone neutre de 20 milles de large; défense de s'y aventurer en armes sous peine d'une amende énorme par soldat.

La politique extérieure se ramène à un rapprochement avec l'Amérique et la paix britannique fait présager la paix générale. Ainsi, dans ses relations avec l'étranger, Carlyle Democrite fait preuve d'un égoïsme naïvement admirable.

La solution du paupérisme si douloureux en Angleterre en fournit un nouvel exemple. Si les réfugiés politiques ou religieux obtiennent l'autorisation de demeurer en territoire britannique, c'est à la condition qu'ils aient des moyens d'existence et on les oblige à s'établir aux colonies, à apprendre l'anglais, à faire de leurs enfants des sujets anglais.

Quant aux indigents étrangers, ils sont rapatriés sommairement aux frais de l'État anglais, après notification à leur gouvernement; mais l'Angleterre est toujours généreuse; en les débarquant sur leurs côtes respectives, elle leur remet 20 schellings par tête et des provisions pour sept jours.

Les indigents anglais, et ils sont nombreux même au lendemain de la Révolution du xxe siècle, seront répartis en trois catégories : 1° les malades, les infirmes, les travailleurs âgés sont entretenus aux frais de l'État, mais ils doivent fournir un travail facile en retour; 2° les paresseux invétérés, rassemblés dans de grandes casernes, sont astreints à un travail obligatoire; au cas seulement où ils se conduisent bien ils peuvent se marier. Le mariage: une récompense, c'est une idée curieuse que beaucoup n'ont pas encore eue, à moins que la prévoyance de l'auteur interdise le mariage aux paresseux invétérés pour arrêter leur multiplication; 3° ceux qui ont été réduits à la misère sous l'ancien régime par l'injustice des propriétaires et cette catégorie comprend beaucoup d'Irlandais, reçoivent des terres, des outils, soit dans la mère patrie soit dans les colonies; ils retrouvent bientôt l'aisance et la prospérité.

L'instruction publique est organisée très imparfaitement par M. Henry Lazarus qui, n'attachant sans doute aucune importance à l'enseignement supérieur, le supprime par prétérition. Qui fournira à l'Angleterre ses ingénieurs, ses officiers, ses pasteurs, ses médecins, ses doctoresses, on l'ignore. L'enseignement primaire comprendra : l'enseignement technique, les exercices physiques, la lecture, l'écriture et le calcul, auxquels on ajoutera des notions de physiologie, d'hygiène et de psychologie.

L'enseignement secondaire fait une large place aux langues vivantes, y compris les langues parlées dans les colonies anglaises, à l'histoire nationale, à la géographie, aux mathématiques.

Rien n'est dit sur l'organisation des pouvoirs publics, sur le fonctionnement de la machine gouvernementale : il apparaît au début du livre qu'on garde le Roi et, à la fin, que le Parlement avec deux Chambres continue à fonctionner, ce qui implique un pouvoir représentatif que le lecteur concevra à sa fantaisie. Mais à côté du mot de révolution qui revient fréquemment apparaissent sans cesse de vieilles idées et un esprit de conservatisme tout à fait archaïque; les deux Chambres sont conservées alors que la Chambre des lords, dès la fin du xixe siècle, est battue en brèche; les femmes ne sont ni électeurs ni éligibles, et les seules modifications importantes apportées au régime électoral sont d'abord l'établissement de candidatures officielles arrêtées par un collège électoral formé à trois degrés et l'obligation du vote sous peine d'amende et d'incapacité électorale.

La Révolution n'améliore pas sensiblement la situation des femmes; dans l'exercice de leurs professions elles ont, comme les hommes, des tribunaux d'honneur et d'arbitrage; mais nulle part on ne voit appliquée la maxime éminemment juste: à travail égal, salaire égal.

Le mariage, au lieu d'être encouragé pour la plus grande prospérité de la Grande-Bretagne, est plutôt ralenti: il est prohibé avant l'âge de 24 ans pour le jeune homme, de 18 pour la jeune fille et, comme à Cempuis, on enseigne aux jeunes filles que c'est un crime de mettre au monde plus d'enfants qu'on n'en peut nourrir.

On excusera la confusion de tous ces détails relevés au cours de la lecture de ce livre : aucun ordre, aucune idée générale, aucune application pratique ne se relèvent dans cette volumineuse publication.

Ce n'est pas le peuple qui fait la Révolution : Carlyle Democrite, aussi autoritaire que Cromwell dont il s'inspire, accomplit la révolution pour le peuple et par lui; plus désintéressé même que son illustre devancier, une fois cette révolution organisée, il remet ses pouvoirs au Parlement et, après un pèlerinage à la tombe de Terence Grey, le jeune poète anarchiste qui a été tué en combattant, il disparaît sans laisser de traces.

L'ouvrage de M. Henry Lazarus mérite d'être connu. Sans doute son système social n'a rien de bien neuf, ni de bien original, mais c'est précisément ce manque presque absolu de toute idée nouvelle qui en fait le caractère. Voilà un auteur qui, voulant devancer son époque, a rêvé aux transformations politiques et sociales que l'avenir apportera à son pays, et il n'a rien trouvé autre que le maintien de la monarchie, du gouvernement représentatif, le système protectionniste, la conservation de l'Église d'État, la suprématie de la métropole sur ses colonies et par elles sur le monde entier. En vérité, la Grande-Bretagne est assurée d'une longue paix intérieure, si les mouvements sociaux y naissent du mouvement des idées et si M. Henry Lazarus nous donne le sentiment exact qu'un anglais piétiste peut avoir sur la révolution probable du xxe siècle.

HENRI PENSA.

THÉATRES

OPÉRA. — *Othello*, drame lyrique en quatre actes, de M. Arrigo Boïto, musique de M. G. Verdi, version française de MM. A. Boïto et Camille du Locle.

Il n'est pas, dans l'histoire de l'art, de plus noble exemple que celui qu'a donné Verdi. J'ai presque honte de répéter ici ce que tout le monde sait. Mais songez à ce qu'il a fallu de probité et de conscience à l'auteur de *Rigoletto!* Après des succès sans nombre, en possession d'une popularité telle qu'aucun musicien n'en connut jamais, il a compris que, si grands qu'eussent été ses succès, si universelle que fût sa popularité, ils n'avaient pas de quoi satisfaire complètement une conscience d'artiste. A son génie d'une indiscutable puissance, à son génie brut, si l'on peut dire, il a voulu joindre le « talent »; à la musique violente et un peu brutale, qui était sienne, il a cherché à substituer une musique plus souple, plus « profonde », et mieux adaptée au sujet. Après *Don Carlos* il écrit la *Messe* qui me paraît tout près d'être un chef-d'œuvre : après la *Messe*, *Aïda*, un « opéra » où, restant fidèle aux formules italiennes, il les élargit et leur donne une expression plus forte. Puis c'est *Othello :* et c'est *Falstaff* enfin, merveille de jeunesse et de verve. Dans cette recherche incessante vers le mieux, la chronologie a son importance. *Othello*, il ne faut pas l'oublier, est de cinq ou six ans antérieur à *Falstaff*. Mais enfin, c'est d'*Othello* qu'il s'agit aujourd'hui. Et, justement parce que Verdi mérite toute notre admiration, parce qu'il est réellement un grand artiste, il faut parler de son œuvre en toute franchise, dire toute la vérité, non pour diminuer sa valeur, mais pour prévenir tout malentendu.

Le premier et le principal malentendu, j'ai peur qu'il n'ait existé entre Verdi et son librettiste : *Othello*, « *drame lyrique* », dit la partition. Et comme l'auteur ne saurait être suspect de charlatanisme, il est certain que c'est un drame lyrique qu'il a voulu faire. Le malheur est qu'il ait dû l'écrire sur un livret qui est bel et bien un livret d'opéra, et qui n'est que cela. De là un désaccord presque constant entre le poème et la musique ; de là ce manque d'unité de l'œuvre qui donne parfois une impression de monotonie; de là ces épisodes souvent fâcheux, simples prétextes à « morceaux »; de là ce grossissement théâtral des personnages, grâce auquel Iago, par exemple, cet envieux si profondément naturel et humain, devient une sorte de Bertram, diable de pacotille assez banal d'abord, et qui, chose plus grave, manque de l'humanité que la musique pourrait seulement traduire.

Voyez, par exemple, le fameux *Credo* d'Iago. Il n'existe pas dans Shakespeare ; ajouté par M. Boïto, il n'en montre que mieux dans quel sens a été conçu le poème. — Iago y expose sa philosophie; un peu brumeuse, à travers la poésie de M. C. du Locle, elle paraît se résumer en ceci : « — Le Mal est préexistant à toutes choses; — ce qu'on appelle Dieu n'est en quelque sorte que son instrument; — celui qui fait le bien est un hypocrite et un imposteur ; — celui qui fait le mal agit seul suivant la loi éternelle. — Point de vie future : après la mort, le néant! » — Or, peut-on rien imaginer au monde de plus antimusical qu'un tel *Credo?* Verdi s'est appliqué à en traduire les différents articles; mais il a beau chercher à les relier par des rappels de thèmes, il a beau faire sonner les cuivres de la plus tragique manière, il n'en peut tirer qu'une suite de phrases détachées, sans rien qui les relie, sans idée mère dont elles découlent, en un mot sans rien de « symphonique ». La « mélodie », je prends le mot mélodie dans le sens où on l'entendait jadis, en opposition avec symphonie, la mélodie n'était évidemment pas de mise ici.

Or, qu'est-ce que de la musique qui n'est ni mélodie ni symphonie? Du bruit, et pas autre chose. Resterait la justesse de la déclamation. De cela, il n'est guère facile de juger sur une traduction. J'admets qu'elle soit parfaite; elle n'en seraient pas plus musicale pour cela; ce seraient des phrases « parlées », coupées par des effets d'orchestre : rien de musical au vrai sens du mot. Et n'est-ce pas, à peu près, ce que nous a donné M. Verdi? Encore une fois, ce n'est pas de sa faute. Ce *Credo* contient à peu près autant de « musicalité » que la géométrie contient de lyrisme. Pourquoi, en l'entendant, songé-je malgré moi aux vers célèbres :

Le carré de l'hypoténuse
Est égal, si je ne m'abuse...

Si j'ai insisté sur ce point, c'est que nous y retrouvons cette éternelle question du drame lyrique, si simple en soi, et qu'on semble obscurcir à plaisir.

Essentiellement, ce qui distingue le drame lyrique de l'opéra, c'est moins la facture que le sujet (cette réserve faite que le sujet a forcément une influence directe sur la facture). On a cru et professé pendant longtemps que tout était bon à mettre en musique, les drames historiques et les drames légendaires, les comédies et les vaudevilles, les différentes scènes servant simplement de prétexte au musicien pour « mettre dessous » des airs, soli ou ensembles. Un opéra n'était donc qu'une suite de morceaux détachés, reliés l'un à l'autre soit par des récitatifs (dans l'opéra), soit par du dialogue (dans l'opéra-comique). Cette série de morceaux détachés eût été facilement monotone ; de là l'obligation pour le librettiste de varier autant que possible le genre des épisodes imaginés par lui. On sait que la règle des contrastes était une des lois de l'art musical dramatique. — C'est le genre auquel nous devons *Don Juan*, *Alceste*, *Fidelio*, *Guillaume Tell*, le *Prophète* et *Faust:* il n'a donc rien, en soi, d'absolument méprisable.

Un beau jour, quelqu'un s'avisa — il faut bien le nommer, c'est Richard Wagner (1) — que la musique méritait mieux que le rôle inférieur qu'on lui avait attribué jusque-là. Elle possédait un pouvoir d'expression presque illimité (dans l'ordre des sentiments) : au lieu de n'être ici qu'un simple divertissement, au lieu de se borner ailleurs à « accompagner » les paroles d'un air et à en soutenir l'expression, elle pouvait centupler la force d'expression du drame lui-même, non seulement en se joignant aux paroles, mais en développant le sentiment d'où ces paroles étaient nées. La musique étant d'ailleurs infiniment souple par nature, elle pouvait tantôt développer symphoniquement un « état de sentiment » expliqué en deux mots, tantôt se contenter de renforcer l'expression d'une phrase chantée, tantôt se diminuer pour ainsi dire elle-même, en laissant le premier rôle à la parole. De cette union infiniment étroite et infiniment variable de la musique et de la parole naissait un « drame » infiniment varié, d'une capacité d'expression presque infinie, plus dramatique que toute autre forme théâtrale, puisqu'elle empruntait successivement ou conjointement à la musique et à la parole les éléments essentiels du drame et les fortifiait l'un par l'autre. — C'est le genre auquel nous devons *Tristan*, les *Maîtres Chanteurs* et *Parsifal;* il n'a donc rien, en soi, d'absolument méprisable.

Mais ce qui précède entraînait après soi une conséquence capitale. Si la musique et le poème doivent être indissolublement et constamment liés ensemble, il faut que le sujet choisi soit « musical ». Or, — si la musique, comme l'a très bien dit Wagner, « est de l'expression » — elle ne saurait toutefois exprimer ni des idées abstraites ni des détails trop précis. Elle exprimera des sentiments généraux, l'amour par exemple ; et ce n'est nullement restreindre son domaine que de la borner ici : car, si l'amour est un sentiment « général », les différentes sortes d'amour sont innombrables : Siegfried n'aimera pas comme Tristan, ni Brünnhilde comme Yseult; et c'est précisément le rôle de la musique d'exprimer cette différence. En un mot, et pour citer encore un mot de Wagner, le drame lyrique doit peindre uniquement l'« homme intérieur », mais il peut le peindre avec une profondeur et une diversité de nuances que jamais ni l'opéra ni le drame n'auraient pu atteindre séparément. Le « drame intérieur » peut se trouver chez un personnage d'ailleurs quel qu'il soit; Wagner l'a trouvé aussi bien dans l'âme de Sachs que dans celle de Wotan.

Je n'entends nullement prendre parti aujourd'hui pour l'un ou l'autre des deux genres. On a parlé de drame lyrique; j'essaie de montrer ce que c'est que le drame lyrique, et le « drame intérieur » qui y est indispensable. Existe-t-il dans l'*Othello* de Shakespeare ? Je n'ai pas à le chercher; mais ce que je sais bien c'est que, s'y prenant comme il s'y est pris, jamais M. Boïto n'aurait pu l'en tirer. Il s'est efforcé de resserrer le plus grand nombre possible des scènes de Shakespeare, et même de ses mots. C'est précisément le contraire qu'il aurait dû faire : laisser délibérément de côté et les mots et les scènes, choisir les moments principaux des sentiments d'Iago ou d'Othello, les indiquer sobrement, et laisser le musicien en marquer le développement et le progrès. Au lieu de cela, c'est une suite de scènes coupées par

(1) Pour la théorie du drame lyrique, voir le beau livre dont M. de Wyzewa parlait si intelligemment l'autre jour : *le Drame wagnérien*, par H.-S. Chamberlain; Paris, Chailley, 1894.

des épisodes tout en dehors de l'action, un vrai livret d'opéra, sur lequel Verdi s'attache à mettre de la musique de « drame lyrique »; si bien que partition et poème cheminent cahin-caha, se gênant l'un l'autre, sans que le drame et la musique arrivent vraiment à se confondre.

Je passe sur le premier acte. Au point de vue purement musical il renferme deux pages égales, sinon supérieures, à ce qu'a jamais écrit Verdi : la foudroyante scène de la tempête, d'une singulière puissance, et le duo d'amour, d'une grâce et d'une poésie délicieuses. Mais, au point de vue du drame, il ne nous apprend rien sur les personnages : Iago, jusqu'ici, c'est le traître banal de tous les mélodrames. Je passe également sur le troisième acte, le moins bon de tous, où l'on trouve cependant un de ces « cris » du Verdi de jadis, plus musical maintenant, et d'une expression plus pénétrante : *Mais, hélas! me ravir cet amour*... Et, s'il s'agissait de musique seulement, je n'aurais pas assez d'admiration pour la mélancolique complainte du *Saule* et pour l'*Ave Maria* qui la suit. Mais il s'agit d'un « drame lyrique » : examinons le second acte, où il se dessine, et le quatrième, où il se dénoue.

C'est au second que Iago se développe. Les scènes capitales sont celles entre lui et Othello, coupées par un long chœur de fête et par l'entrée de Desdémone suivie d'Emilia: d'où morceau d'ensemble. Et cela, vous le voyez, est du pur opéra. Opéra encore, de coupe, le finale de l'acte avec les « tirades » (devenant forcément des caballettes) d'Othello et d'Iago. Il n'y aurait rien a dire à cela. Le malheur, c'est que chœurs, morceaux d'ensemble, finale à effet, sont autant de pris sur le vrai drame, sur le drame musical, qui se trouve écourté d'autant. Car enfin, ce vrai drame, il est entre Othello et Iago, et... il faut bien dire tout ce que je pense *musicalement, ce drame n'existe pas*.

Considérez le long dialogue entre Othello et Iago : c'est une série de phrases qui se suivent et se remplacent ; quelques-unes peuvent être curieuses ou agréables ; rien ne les relie entre elles, pas un développement musical; ou bien la phrase est dite par l'orchestre en unisson avec la voix, ou bien elle est soutenue par un simple tremolo: le plus souvent la voix reste seule, ponctuée çà et là par quelques accords isolés. Là-dessus on s'exclame, on vante la sobriété, la concision de ce dialogue. Sobriété, concision, soit ; mais où voit-on de la musique là dedans? On a été bien sévère pour le *Flibustier* de M. Cui : c'était tout à fait la même conception. Au fond, *Othello* nous ramène au *parlato* des anciens opéras italiens; un *parlato* plus expressif sans doute, mais pas plus musical. Et, même pour l'expression, il faudrait s'entendre. Encore une fois, il est très difficile de juger la justesse de la déclamation sur une traduction. Mais, quand je lis cette phrase : « Généreux Othello, prenez garde! Incapable de mal, on est sans défiance et désarmé devant la fraude; prenez garde! Observez, écoutez Desdémone : un seul mot éloigne le soupçon ou l'affirme aussitôt... » Quand je lis une pareille phrase, et que je la vois musicalement traduite par une seule note répétée autant de fois qu'elle contient de syllabes, j'affirme que la déclamation n'est pas juste : elle est fausse, archi-fausse : elle n'est même pas fausse, elle n'est pas!

Mieux encore! Au quatrième acte, vous vous rappelez la terrible entrée d'Othello: « Avez-vous fait ce soir votre prière?... S'il vous souvient de quelque faute commise, non absoute du ciel, implorez-le sur l'heure. »

C'est le texte presque de Shakespeare, c'en est le sentiment au moins; c'est donc aussi celui des paroles italiennes. Eh bien! ici encore la phrase est écrite sur une seule et unique note, absolument comme tout à l'heure les conseils d'Iago, ou, plus loin, la proclamation du héraut annonçant l'ambassadeur de Venise!... Si les mots n'ont plus perdu leur signification, il n'y a là ni déclamation, ni musique, rien que du parlé. Pareillement. Écoutez ce dialogue entre Emilia et Othello, après que le More a tué Desdémone : « Fou! tu l'as pu croire? — Oses-tu le nier? — O la scélératesse! — Prends garde! — Au secours! » Tout cela encore, Emilia et Othello, est écrit sur une seule et même note. Vraiment, est-ce exagérer de dire qu'il n'y a pas en cela l'ombre de musique? On s'écrie devant la brutalité foudroyante de ce dénouement. D'accord! mais la musique y est-elle pour quelque chose? Le dénouement *parlé* serait tout aussi émouvant, soyez-en sûrs : la musique n'y ajoute rien; et quand la musique n'ajoute pas à une situation, elle lui enlève...

Et c'est là que je voulais en venir. Verdi, entre des scènes d'opéra et sa recherche du drame lyrique, n'a pas pu supprimer les premières, qui l'ont empêché de développer le second. Pressé, gêné, il a dû aller au plus court: ce plus court, je le reconnais, est souvent intéressant. Mais nous le donner comme un modèle de drame lyrique, cela non! Cette rapidité-là est anti-musicale; elle est le contraire du drame lyrique, le contraire de la musique. Je ne veux pas faire de rapprochements ridicules, mais rappelez-vous le dénouement de *Cavalleria Rusticana;* c'est le dénouement d'*Othello* qui nous l'a valu; et c'est pour prévenir des malentendus de ce genre qu'il m'a semblé nécessaire de protester.

Ce qui précède n'enlève rien à la valeur musicale d'*Othello*, non plus qu'au respect et à l'admiration que Verdi inspire à tous. Seulement, *Falstaff* est une admirable comédie lyrique, digne, celle-là, de ser-

vir de modèle. *Othello* est une œuvre superbe par endroits, plus faible par d'autres, dont le plus grand défaut est de manquer d'unité et par suite d'être à peu près le contraire du « drame lyrique ». Je n'ai voulu dire que cela.

Vous savez déjà que la mise en scène et l'interprétation sont dignes d'éloges. Que dire de M. Maurel qui n'ait déjà été dit. Mme Rose Caron semble avoir retrouvé sa voix et gardé sa puissance dramatique. M. Saléza n'a guère la voix qu'il faut pour le rôle périlleux d'Othello; il s'y montre adroit chanteur et émouvant tragédien.

Comédie-Française : *Vers la joie!* conte bleu en cinq actes et en vers, par M. Jean Richepin — Odéon : *Bertrande*, un acte de M. H. de Housanne.

On a été bien sévère, et un peu injuste, ce me semble, pour le *Conte bleu* de M. Richepin. S'il s'agissait seulement de la valeur absolue de l'œuvre, j'avoue que je serais à peu près de l'avis de mes confrères. Il m'a paru que l'auteur de *Vers la joie!* se donnait bien du mal pour enfoncer une « inouvrable porte », grande ouverte depuis quelque temps déjà. Qu'a-t-il voulu prouver ? Que la vie contemplative n'était guère bonne pour un roi, c'est-à-dire pour quelqu'un dont la vie doit être toute action ? On s'en doutait un peu, j'imagine. M. Richepin, d'autre part, croit-il vraiment que toutes les vertus se soient réfugiées aux champs; qu'on y trouve, avec des sentiments naturels et sans apprêt, le désintéressement dans ce qu'il a de plus délicat, l'abnégation patriotique dans ce qu'elle a de plus chaleureux et de plus noble? Admirons alors la charmante candeur de ce Touranien plein d'optimisme. Est-ce l'amour, plus encore que l'air de la campagne, qui est à ses yeux la source de ces vertus qu'on ne trouve plus dans les cœurs ? Le fait est que, si le Prince ne devient homme qu'en se faisant berger, il n'accomplit son « évolution » qu'après avoir aimé Jouvenette. Et cela encore montrerait chez le blasphémateur de jadis un Parny endormi qui y sommeillait. Et, comme je ne pense pas qu'il faille prendre à la lettre le vers de Bibus :

Tout va dret quand les rois épousent les bergères...

j'imagine qu'il faut entendre ceci: que le salut est dans la poésie des vieux contes; qu'il faut nous arracher au prosaïsme qui nous accable, et qu'enfin mieux vaut être de falots et aimables personnages de féerie que des êtres enfouis dans la matière et dans l'égoïsme.

De même, j'imagine, pour examiner les choses de plus près, que M. Richepin avait son idée en faisant défiler sous nos yeux ce singulier mélange de costumes de tous les temps et de tous les âges. Le Prince est vêtu comme Hamlet, ses ministres sont mis comme M. de Polignac, Bruin le connétable s'est affublé de la défroque de Kléber, le caporal Agénor de celle des « Kaiserlicks » légendaires. Ceci signifie, j'imagine, que, sous des masques divers, les hommes restent toujours les mêmes : et cette vérité serait vraie pour la France et pour l'étranger — vu le costume de Kaiserlick. De même, encore, les trois médecins, modernes par leur culte pour la microbiologie et l'hypnotisme, ont revêtu la robe et le chapeau pointu de Tomès, de Desfonandrès et de Macroton. M. Richepin veut dire ainsi, sans doute, que les « Morticoles », avec des superstitions variées, restent ce qu'ils étaient du temps de Molière : et, si les siens sont sensiblement moins comiques que leurs modèles, c'est, n'en doutez pas, pour nous montrer qu'en gagnant en science, ils ont perdu en franche drôlerie. — En somme, retour à la nature; la poésie supérieure à la réalité : les hommes, sous des mœurs et des habits variés, restant les mêmes partout et toujours... Dans tout cela, ce n'est pas l'originalité qui frappe d'abord.

Je ne veux pas reprocher à M. Richepin ses plaisanteries sur l' « état d'âme » et l'étude du « moi ». Elles ne sont peut-être pas très neuves. Sans doute, cela peut être un défaut que de couper les cheveux en quatre; mais à ces cheveux bien soignés et préparés, préférez-vous un crâne chauve? Le moindre défaut de ces ironies-là, c'est qu'elles rappellent immédiatement ceux à qui elles s'adressent. Il y a sans doute quelque « ténuité » dans certains romans psychologiques et bien du noir dans Ibsen. Mais enfin, il y a quelque chose; entre le vide et l'obscur, le choix est assez difficile : et, si vous préférez l'un à l'autre, c'est par inclination de nature plus que par raisonnement. Puis, ce n'est peut-être pas un très bon remède que celui qu'a employé M. Richepin; guérir d'un excès en montrant tous les défauts de l'excès contraire ! Si par hasard j'étais un « psychologue », je le serais, je le crains, encore plus après avoir vu *Vers la joie!*

De même, il serait ridicule de signaler ce que l'âme des personnages peut avoir de puéril ou d'incohérent. Outre que l'étude de l'âme est chose funeste, M. Richepin n'a voulu faire qu'un *Conte bleu*, — un conte gris, disait une mauvaise langue; — il ne faut donc pas chercher ici des études de caractères ou de sentiment : c'est un conte de fées. On a dit que c'était une opérette. Affaire de mots. Celui-ci d'ailleurs n'a rien d'offensant. Vous vous rappelez que M. Brunetière avait très justement signalé certaines comédies de Musset comme la source première des opérettes de MM. Meilhac et Halévy. Il faut seulement remarquer que, dans ces féeries, l'intérêt propre du drame

et des caractères étant forcément supprimé, il doit être remplacé par ce qu'on pourrait appeler l'« intérêt d'âme » ; moins les personnages sont réels, plus ils doivent être significatifs et, si je puis dire, remplis de suc... Réjouissons-nous de voir que M. Richepin, voulant combattre les psychologues et les symbolistes, ait dû faire lui-même du symbolisme et de la psychologie. Et regrettons un peu, si vous le voulez, qu'il n'en ait pas fait davantage.

Mais le pouvait-il?

C'est ici qu'il m'a paru qu'on avait été trop sévère pour M. Richepin; ceux au moins qui avaient été complètement conquis par ses œuvres antérieures. Mais *Vers la joie!* c'est du pur Richepin! c'est du Richepin, non seulement comme le *Flibustier*, mais comme *Par le glaive!* et même comme les *Blasphèmes*. Je plaisantais tout à l'heure l'optimisme de ce Touranien. Mais optimiste, il l'est plus que personne, si l'optimisme consiste aussi à s'arrêter à la surface des choses et à se déclarer satisfait de ce qu'un premier regard vous a révélé sur les « mystères ». Je viens de parcourir de nouveau les *Blasphèmes*. Cela est tout à fait curieux. Je mets à part le talent qui est véritablement prodigieux, et qui ne s'est jamais manifesté avec une verve plus puissante, dans les passages qui ne sont que développement et virtuosités comme la *Chanson du sang* par exemple :

O gouttes de mon sang, voilà donc votre histoire,
Et les chansons que vous chantez!
Va, sang de mes aïeux, vieux sang blasphématoire,
Sang des gueux, sang des révoltés,
Tes leçons dans mon cœur ne resteront pas vaines,
Brave sang toujours en éveil,
Dont le flot vagabond aime à jaillir des veines
Pour montrer sa pourpre au soleil!

Mais les passages purement « philosophiques » sont d'une candeur ravissante. Rappelez-vous les *Sonnets amers*, et les plus scandaleux d'entre eux, comme *Tes père et mère*... M. Richepin... je ne sais trop comment m'expliquer... Enfin M. Richepin conclut :

Et vous voulez me voir à genoux devant ça!

« Devant ça »? non. Seulement il n'y a pas que « ça ». Il y a vraiment le « saint mystère », la mère créant son enfant de sa propre chair et de son propre sang, l'éducation... Mais M. Richepin, à ce moment-là, travaillait le Blasphème : il a découvert qu'un des lieux communs les plus répandus pouvait prêter à blasphèmes; il n'a vu que le dehors des choses sans pousser son examen plus loin, et sans se rendre compte que là encore il enfonçait une porte ouverte. Et le *Rire*, et les *Larmes?* M. Richepin constate que le rire est une grimace, et nous apprend que « Vauquelin et Fourcroy », ayant analysé les larmes, ont trouvé qu'elles étaient composées d'

Eau, sel, soude, mucus et phosphate de chaux...

Conclusion :

O larmes, diamants du cœur!... — laissez-moi rire!

Qu'est-ce que cela prouve? Là encore, ce blasphémateur est bien naïf. Les larmes seraient-elles faites de substances moins ragoûtantes encore, elles n'en seraient pas moins l'expression de la douleur. Et ce n'est pas elles qui nous émeuvent, mais le sentiment dont elles sont la manifestation physique. La psychologie, même à l'état rudimentaire, a quelquefois du bon.

Mais vous voyez combien, au fond, l'âme de M. Richepin est naturellement candide, et satisfaite de peu. Dès qu'il a vu quelque chose, il croit que ce quelque chose est tout, et qu'il le découvre. Je ne dirai pas qu'il manque de sincérité : ce serait une injure gratuite que de soupçonner sa bonne foi. Je suppose qu'il croit un peu à ce qu'il va dire quand il commence, et qu'il en est convaincu quand il a fini. Il se grise de sa littérature; il n'est pas le seul parmi les écrivains; et quelle littérature fut jamais plus grisante, plus étourdissante que la sienne?

Seulement, quelque grisante qu'elle soit, elle est plus superficielle encore. S'il se trouve à son aise vis-à-vis d'âmes simples comme celles du *Flibustier*, il traite superbement encore les héros de l'Italie des drames en vers. Mais remarquez que tous deux ont la même intelligence élémentaire, ne voyant que les apparences, ne comprenant que ce qui frappe d'abord leur esprit. Faut-il répéter aussi que là où M. Richepin réussit le mieux, là où il est véritablement sans rival, c'est dans la traduction des lieux communs mélodramatiques ou pittoresques, comme les couplets sur la mer, ou les grandes scènes où tous les sentiments sont connus d'avance, d'une progression inévitable et comme cataloguée? Telle, par exemple, l'aimable scène d'amour de *Vers la joie!* Mais ici encore, voyez combien la pensée est banale : l'amour de deux êtres n'en fait qu'un.

Ah! ne me parlez plus du printemps! Zut! Assez!

Mais le vers est si souple et d'une grâce si fluide qu'on applaudit la musique, sans trop savoir ce qu'il y a dedans.

Triomphant dans le mélodrame, M. Richepin est plus faible dans la comédie (*Monsieur Scapin*). Ou plutôt, il est le même. Y avait-il une comédie à faire sur Scapin vieilli? Peut-être. On peut dire au moins que M. Richepin, s'il l'y a vue, ne l'en a pas tirée. Au lieu de nous montrer les changements que l'âge et la fortune ont apportés dans l'âme de Scapin, il n'a songé qu'à reproduire ou à pasticher les farces du Scapin de jadis. Quant à Scapin lui-même, il est devenu Géronte, sans transition et sans nuances. Et, ici comme là, c'est la même langue savou-

reuse et sonore, les mêmes cavatines singulièrement harmonieuses. Mais où il fallait une comédie, une étude de caractère, M. Richepin se dérobe : il est gêné.

Il devait l'être davantage encore pour une fantaisie philosophique comme *Vers la joie !* La substance en est si ténue, qu'on a cherché derrière les couplets un sens caché qui n'y pouvait être. Je l'ai dit tout à l'heure, il fallait ici un peu d'humanité générale, et c'est ce dont M. Richepin est le plus incapable. Sa fantaisie paraît plus pauvre sous la richesse du vêtement. Elle semble cherchée, exagérée, volontaire. Au fond, elle n'est pas fantaisiste. Rien n'est plus lamentable que la gaîté dans le vide... Oserai-je dire même que cette fois, deux ou trois merveilleuses tirades mises à part, le vers de M. Richepin ne m'a pas paru toujours exempt de chevilles ?...

Quel que soit d'ailleurs le sort de cette fantaisie, on ne saurait reprocher à la Comédie-Française de l'avoir montée. Il est juste que M. Richepin ait chez elle ses grandes entrées. Décors et costumes sont d'une drôlerie parfois douteuse, mais d'une somptuosité et d'un goût dignes d'éloges. L'interprétation est de premier ordre. M. Got est resté l'admirable et rare comédien que l'on sait, plein de verdeur et de fantaisie. Aussitôt après lui, il faut citer M. Le Bargy, qui a rendu avec un soin qu'on ne saurait trop louer les aspects différents et parfois contradictoires du Prince-Hamlet. Coquelin Cadet et Leloir sont admirablement comiques dans les deux insupportables rôles du ministre et du chambellan. Mme Baretta est délicieuse dans l'aimable rôle de Jouvenette. Mme Pierson a rendu avec esprit le petit rôle de Thérèse.

Je ne puis dire qu'un mot de *Bertrande*, que l'Odéon nous a donnée l'autre soir. Ce n'est qu'une bluette, un peu « théâtre de Madame », mais cela est gentil, agréable, d'une émotion discrète, et honnêtement joué. Je veux signaler surtout la spirituelle bonne grâce de Mlle Varly.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le Boulevard.

Il paraît que le Boulevard, cette mystérieuse et puissante entité, cet occulte et séculaire pouvoir, il paraît que le Boulevard est mort, mort de la mort de Warner, le fondateur du *Diogène;* mort de la mort de Koning, qui avait débuté au *Diogène;* mort d'une foule de décès boulevardiers et bien Parisiens.

Les chroniqueurs les plus spirituels confirment cette funèbre nouvelle et l'apprécient différemment. M. Chevassu s'en réjouit. M. Bergerat la déplore.

Il me semble qu'ils ont tort tous deux, ou du moins que leur bonne foi a été surprise. La nouvelle qui ravit l'un et désole l'autre est certainement controuvée. Le Boulevard ne peut pas être mort puisqu'il n'a jamais existé.

***

Il se rencontre pourtant deux sortes de gens en France qui croient encore solidement à l'existence du Boulevard. Les premiers sont des provinciaux, et les seconds des provinciaux aussi; c'est-à-dire, les premiers des Parisiens et les seconds des personnes des départements.

Pour ces croyants le Boulevard représente quelque chose de très « conséquent » et de très net. Sur son influence et son histoire, ils vous fourniraient au besoin mille détails péremptoires et circonstanciés. Ils connaissent aussi sa configuration, ses limites, le point où il commence, l'endroit où il finit et ils savent le petit nom de tous ceux qui le peuplent.

Les croyants de Paris prononcent : *le Boulevard* avec respect, les croyants des départements avec haine. C'est là tout ce qui les distingue. Mais pour les deux castes de la religion ces mots *le Boulevard* ont un sens également important et plein, ces mots se profèrent sans rire.

***

Parmi les premiers, un des hommes chez lesquels j'ai vu le plus profondément enracinée la croyance à la réalité du Boulevard, c'est certainement M. Arthur Meyer.

Au temps où j'opérais dans sa feuille, il ne se passait point de trimestre où M. Arthur Meyer ne nous annonçât la mort du Boulevard, ce qui impliquait bien, n'est-ce pas, qu'il avait foi en son existence.

Cette communication se produisait d'habitude à l'occasion du décès d'un des hommes dits « boulevardiers », ou bien de la transformation d'un café en brasserie.

M. Arthur Meyer faisait alors mander l'un de nous en son cabinet, l'informait de l'incident avec cette solennité vernie qu'il apporte dans ses moindres actes, puis concluait :

— Il faut dire que le Boulevard se meurt, que le Boulevard est mort... Vous voyez l'article?...

Si on le voyait! Mais non, on le revoyait, on le recopiait tranquillement dans une vieille collection du journal; un vague pseudonyme au-dessous, et le lendemain, à son réveil, Paris apprenait une fois de plus la mort du Boulevard.

Oh! ne vous imaginez pas que M. Arthur Meyer procédât à ces commandes nécrologiques par esprit de routine ou par manie irréfléchie.

Non, il croyait très sincèrement, très sérieusement au Boulevard. Il n'avait jamais cessé d'y croire. Ç'avait été un des articles de foi de sa prime jeunesse, au temps où il débutait avec Koning dans l'art difficile des échos mondains. Il croyait au Boulevard, pour tout dire, comme il croyait au Grand Monde.

Si je lui eusse, par curiosité, demandé ce que c'était que le Boulevard, il n'eût certes pas été embarrassé pour répondre. Il eût riposté par quelques noms propres : « Roqueplan, Fervacques, Tortoni! » — plus une série de gestes complémentaires et malicieux, symboles de la verve incomparable, du ton de causerie unique, de tout un je ne sais quoi indicible et charmant — qui constituait le Boulevard, quoi!

Et lorsqu'on apercevait M. Koning, à demi étendu dans un fauteuil de la salle de rédaction, on n'avait pas besoin de le regarder longtemps pour deviner ce qu'il devait penser du Boulevard : les mêmes choses déférentes et attendries, les mêmes pensées admiratives et conçues en adolescence, les mêmes « Roqueplan, Fervacques, Tortoni! » que son camarade de jeunesse et de lutte.

*
* *

Chez les croyants des départements le sentiment est aussi vif, mais tout autre. Plus d'admiration ici, mais de l'aversion; plus de sympathie, mais de la rancune.

Il faut avoir entendu un ami de province vous parler du Boulevard pour savoir ce que ces mots peuvent comporter d'intonation haineuse et d'expression courroucée.

Le Boulevard, pour ces fanatiques c'est l'Esprit du mal, le Mauvais génie, c'est Satan et c'est Caliban. C'est la lie de la population, c'est la honte de notre pays. C'est la ruine du Bien et du Beau. C'est l'Irrespect et c'est la Souillure. C'est tout un petit monde abominable et putréfié qui empoisonne l'atmosphère morale et l'air intellectuel du temps par ses émanations infâmes. C'est le bas ricanement et c'est l'ignoble satire. C'est tout ce qu'il y a de pis.

Ceux qui pensent ainsi du Boulevard souhaitent toujours son extermination, mais ne croient jamais à sa mort.

Ils ne veulent pas y croire, ils se refusent à y croire, ils seraient navrés qu'elle advînt. Le Boulevard disparu, ce serait pour eux un grand manque, un grand vide, plus rien où incarner l'image qu'on se fait de Paris, de ses mœurs funestes, de son esprit étroit, de son jugement factice, plus aucun but vers où darder ses ressentiments et le fiel noir qu'on amasse parfois dans la mélancolie des villes provinciales.

Croire au Boulevard là-bas, croire à sa pérennité et à son éternelle ignominie, c'est une façon d'affirmer sa foi à l'Idéal, aux belles pensées, aux beaux efforts. Il ne s'y trouve donc guère que quelques indépendants pour renoncer à ce moyen facile de proclamer la distinction des goûts qu'on a.

*
* *

Mais en dehors de ces ardents zélateurs et de ces détracteurs passionnés, on trouve des sceptiques, des incrédules, des gens qui ne croient pas que le Boulevard existe et qui, conséquemment, ne l'aiment ni ne le haïssent.

Ces gens-là me paraissent dans la bonne opinion.

Par le cours de la vie, j'ai été amené à connaître un peu les diverses petites agglomérations de consommateurs et de clubmen qui forment ce qu'on est convenu d'appeler le Boulevard.

Individuellement j'ai constaté que les personnes qui composaient ces groupes avaient quelquefois de la valeur, du mérite et une tournure d'esprit agréable.

Mais en masse, réunies, choquées les unes contre les autres, ou marchant en phalange serrée, je n'ai jamais été frappé par les effets de leur combinaison.

En bien ou en mal, je n'ai jamais vu qu'ils eussent fait grand'chose, qu'ils eussent eu sur quoi que ce fût une grande influence.

Quelques mots spirituels, tranchants, bien résumants, et qui auraient pu être lancés de partout ailleurs que du Boulevard, partout ailleurs subitement imaginés; quelques dialogues à répliques harmonieuses et vives que l'on aurait pu entendre aussi bien dans un salon mondain ou dans un fumoir bourgeois, voilà tout ce que j'ai retenu de mon passage parmi les boulevardiers.

Quant à avoir créé une réputation ou détruit une gloire, dressé un homme ou abattu une œuvre; quant à avoir pesé d'un poids décisif et certain sur un événement grave, sur une carrière importante, non, je ne pense pas que le Boulevard prétende avoir accompli rien de ce genre.

Et c'est en ce sens qu'on peut dire qu'il n'existe pas, n'a pas existé, et n'existera jamais.

Ce qui existe par contre et ce qui ne meurt pas parmi nous, c'est une façon calme et ironique d'envisager les choses, c'est un esprit tout national de lucidité et de mesure, hostile aux grossissements de littérature, au mélodramatisme et au cabotinage; c'est la clairvoyance enjouée et intrompable dont on accueille et démasque toutes les hâbleries et tous les mensonges.

Mais cette clairvoyance-là, cette clairvoyance un peu méchante, un peu taquine, ce n'est pas le Boulevard ni le Boulevardisme.

Elle en est peut-être la pire ennemie du Boulevard puisqu'elle est peut-être la seule qui fermement n'y croie pas.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Correspondance.

A PROPOS D'UNE EXPOSITION D'ŒUVRES DE M. PUVIS DE CHAVANNES

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu déjà, il y a trois mois (1), accorder l'hospitalité de la *Revue Bleue* à quelques notes que je vous avais envoyées pour protester contre le projet d'acquisition par le Louvre d'un mauvais tableau de Turner. Le tableau, fort heureusement, n'a pas été acquis, et le Louvre est rentré en possession des vingt-cinq mille francs qu'il avait souscrits, ce qui va, sans doute, le mettre à même de faire désormais restaurer et revernir ses tableaux avec plus de soin que par le passé.

Mais ce n'est pas le Louvre qui m'occupe aujourd'hui. Je voudrais simplement appeler l'attention de vos lecteurs sur une exposition d'œuvres de M. Puvis de Chavannes, qui s'est ouverte ces jours derniers à la galerie Durand-Ruel, et à propos de laquelle tous les critiques d'art ont été unanimes, une fois de plus, a exalter le génie de celui qu'ils appellent « le plus magnifique artiste de notre temps. »

L'exposition en elle-même, à dire vrai, n'a pas grande importance. Les cinq ou six tableaux qu'on y trouve, d'époques très diverses, n'ont rien qui les distingue particulièrement de toutes les œuvres déjà connues de M. de Chavannes. Mais je me suis demandé à cette occasion, et je prends la liberté de demander à vos lecteurs, si le temps ne serait pas venu de mettre enfin dans notre appréciation de l'art de cet admirable peintre plus de sang-froid et plus d'équité. Car il suffit de passer cinq minutes à la galerie Durand-Ruel, ou encore au Musée du Luxembourg, devant le *Pauvre Pêcheur*, ou encore à la Sorbonne ou à l'Hôtel de Ville, pour se convaincre de cette vérité : que les peintures de M. de Chavannes sont très mal dessinées; que leur coloris, plaisant ou non, est en tout cas rudimentaire; et que jamais un peintre n'a poussé à ce degré l'ignorance — ou, si l'on veut, le dédain — de ce qu'on appelle le *métier*. N'importe quel élève de l'École des Beaux-Arts dessine et peint plus adroitement que ce maître fameux, le plus fameux à coup sûr de tous les peintres vivants.

C'est là, je le répète, non pas une opinion personnelle, mais un *fait*, autant du moins qu'il est permis d'employer ce mot en matière de critique. C'est un fait que les figures de M. de Chavannes, lors même qu'elles doivent symboliser la santé, ou l'élégance, ou la beauté physique, se trouvent être difformes par quelque partie de leur corps, avec des membres inégaux, mal attachés, des traits en désordre, des poses et des gestes d'infirmes; et, comme elles sont telles, sans doute, contre le gré de l'auteur, on peut affirmer d'une manière tout à fait positive qu'elles sont mal dessinées. Et c'est un fait aussi que les couleurs, dans cette peinture, s'étalent par plaques uniformes, sans nuances, sans transparence; qu'elles sont en outre effacées, amorties, réduites au rôle le plus simple possible. Ni dessin ni couleur, ou plutôt un dessin détestable et presque pas de couleur : voilà ce qu'on ne peut s'empêcher de constater toujours dans les tableaux de M. Puvis de Chavannes. Et pourtant il y a quelque chose dans ces tableaux qui impose aux plus rebelles d'entre nous sinon de l'admiration, au moins du respect, et qui nous fait mettre cet art bien au-dessus d'autres plus habiles. Il y a certainement quelque chose : resterait à savoir un peu exactement ce que c'est.

C'est, dira-t-on, le génie. M. de Chavannes ne sait ni dessiner ni peindre, mais il a du génie, et il ne lui en faut pas davantage pour dépasser infiniment les plus savants et les plus adroits des peintres de talent. Je ne demande pas mieux que d'admettre cette explication. Mais encore faut-il que le génie de ce peintre s'exprime dans sa peinture, et par les moyens de sa peinture; et ce n'est assurément ni son dessin ni son coloris qui peuvent en fournir l'expression. Car on ne saurait traiter de *génial* un dessin qui n'arrive pas même à réaliser l'intention de l'artiste, ni un coloris qui s'ingénie manifestement à se faire oublier. La vérité est que non seulement nous n'*admirons* pas le dessin et la couleur de M. de Chavannes, mais que, tout au contraire nous les lui *pardonnons*. Ce que nous admirons chez lui, ce qui constitue le réel, l'unique mérite de son art, c'est l'intention et la composition de ses tableaux. Par là, mais rien que par là, il domine ses confrères. Il emploie son art à exprimer des émotions, et il les exprime par une ordonnance harmonieuse de lignes. A l'inverse de la plupart des peintres, qui font de la peinture *en prose*, il essaie de faire une peinture poétique; car la distinction de la poésie et de la prose peut exister dans la peinture et dans la musique tout aussi bien qu'en littérature. Nous sentons que ce qui importe à M. de Chavannes, et par suite à nous, dans ses tableaux, ce n'est point le détail, mais l'ensemble; et en faveur de l'ensemble nous consentons à négliger, à oublier le détail.

Encore cette explication ne suffit-elle pas pour faire comprendre le profond respect qu'il nous inspire. Les émotions qu'il cherche à exprimer sont nobles et touchantes, assurément; mais elles n'ont

(1) Voir la *Revue* du 30 juin 1894.

rien de si original ni de si profond, que nous puissions fonder sur elles seules notre admiration. Que sont-elles, par exemple, en comparaison de celles qu'ont exprimées les grands peintres-poètes d'autrefois, depuis le Fra Angelico jusqu'à Rembrandt et Poussin? Est-ce que la moindre esquisse d'Eugène Delacroix n'est pas plus imprégnée de poésie, et d'une poésie plus humaine, que les *Jeunes Picards s'exercant à la lutte*, ou le *Victor Hugo offrant sa lyre à la Ville de Paris?*

Et puis il n'y a pas d'émotion si profonde qu'il ne faille encore savoir l'exprimer. M. de Chavannes a le sentiment de la grande composition. Ses vrais précurseurs dans l'histoire de l'art, ce ne sont point les peintres italiens d'avant la Renaissance, comme on l'a si volontiers répété : il n'y a pas jusqu'à l'incorrection du dessin qui ne soit d'une tout autre nature chez lui que chez eux. Ses vrais précurseurs, ses maîtres directs, ce sont nos grands peintres-poètes français du XVIIe siècle, le Lesueur de l'hôtel Lambert, surtout Nicolas Poussin. Mais quand Poussin avait enfin arrêté — après d'innombrables essais, dont témoignent immortellement ses dessins du Louvre — la composition définitive d'une allégorie, il s'occupait ensuite, avec une égale sollicitude, à réaliser dans sa peinture, par le dessin et par la couleur, le plan d'ensemble qu'il avait conçu. M. de Chavannes, lui, s'en tient à l'esquisse : ses œuvres les plus achevées restent au même point que les premiers *projets* de Poussin. Nous y découvrons bien le plan qu'il a conçu, l'harmonie générale qu'il a voulu produire; mais il n'y a point de plan si magnifique qui puisse se passer de réalisation, et l'harmonie de l'ensemble est fatalement un peu compromise quand les détails manquent d'harmonie. Les plus purs rêves de beauté antique risquent de ne nous toucher que médiocrement si nous les voyons traduits par des corps difformes. Des jambes tordues font perdre de sa noblesse à la plus noble démarche; et rien n'est tel qu'un bras mal emmanché pour déprécier un beau geste.

Dieu me garde de médire de la peinture de M. de Chavannes! Je l'admire et la vénère, telle qu'elle est, autant que personne, et j'essaie simplement d'analyser les motifs de ces sentiments qu'elle m'inspire. En visitant, l'autre jour, cette exposition de la rue Laffitte, j'ai eu plus nettement encore une impression dont j'avais été frappé déjà au Salon du Champ-de-Mars. Il m'a paru que notre culte pour l'art de M. de Chavannes était un phénomène psychologique tout à fait anormal, sans aucun rapport avec notre admiration pour le talent de tel ou tel autre peintre. Chez les autres peintres nous admirons des qualités qu'ils ont, un dessin élégant, une couleur harmonieuse ou vivante, ou encore la vérité de l'image, tandis que dans les tableaux de M. Puvis de Chavannes nous admirons autre chose que ce qui y est. Les nobles qualités d'émotion et de poésie, la belle composition de l'ensemble, l'effet décoratif même, si l'on veut, ce sont assurément des mérites très appréciables; mais ils ne suffisent pas à justifier une admiration aussi profonde, quand on pense surtout à toutes les faiblesses de forme et de métier qui leur font contrepoids. C'est donc que cette peinture de M. de Chavannes représente pour nous autre chose qu'elle-même.

Elle représente pour nous, je crois, une réaction contre des excès contraires dont nous avons fini par nous fatiguer. En peinture comme en littérature, un moment est venu, il y a quelques années, où nous avons eu assez et trop de réalisme, assez et trop de soi-disant vérité, et de ce relief brutal et de cette aveuglante couleur qu'on s'acharnait à nous présenter. Une soif nous a pris de rêve, d'émotion et de poésie. Saturés d'une lumière trop vive et trop crue nous avons aspiré au brouillard. Et c'est alors que nous nous sommes si passionnément attachés à l'art poétique et brumeux de M. de Chavannes. Nous y avons aimé jusqu'à ses pires défauts, jusqu'aux erreurs de dessin et jusqu'au manque de couleur, tant nous étions las d'admirer chez les autres peintres ce que nous y prenions ingénument pour du dessin et de la couleur. L'art de M. de Chavannes a ainsi été pour nous comme une guérison; nous nous sommes attachés à lui comme des malades à un traitement qui va leur rendre la santé.

Mais encore ne faut-il pas que le traitement, à son tour, devienne une maladie. Aujourd'hui le rôle historique de la peinture de M. de Chavannes peut être considéré comme fini. Peut-être a-t-il même déjà trop duré, car j'ai été frappé, aux derniers Salons, de constater la disparition presque complète de la couleur : d'année en année la peinture pâlit et s'embrume ; et l'on ne peut s'empêcher d'en vouloir un peu à M. de Chavannes de cette universelle décoloration. Toujours est-il que sa peinture n'a plus désormais pour nous l'intérêt d'une réaction, d'une protestation; l'heure est venue où nous pouvons enfin la considérer à un point de vue purement artistique, et y chercher simplement les qualités qui s'y trouvent. C'est à cet examen que je prends la liberté d'inviter vos lecteurs. Qu'ils retournent une fois encore devant ces tableaux naguère si profondément et si justement vénérés, et qu'ils se demandent si, de bonne foi, ils trouvent encore autant d'attrait que par le passé à un art certes très noble et très haut, mais qui manque si absolument à toutes les traditions de son métier, et qui, après avoir été précieux à son heure, est en train d'exercer sur notre peinture française

l'influence la plus détestable! Le moment est peut-être venu de transporter notre admiration à des peintres qui prennent soin de dessiner et de peindre, tout en gardant à jamais à M. Puvis de Chavannes notre reconnaissance et notre respect.

UN LECTEUR DE LA *Revue Bleue*.

Bibliographie.

PUBLICATIONS HISTORIQUES DE LA VILLE DE PARIS (1894)

I

M. Alexandre Tuetey vient d'achever, pour la Ville de Paris, une œuvre que nous avons suivie avec tout l'intérêt qu'elle mérite, le *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française, période de l'Assemblée constituante*. Nous avons rendu compte ici même des deux premiers volumes au moment de leur publication, et nous n'avons pas à revenir sur le plan de l'auteur, sinon pour constater qu'il a su n'en jamais dévier, malgré les difficultés énormes d'analyse et de classification qu'il a rencontrées, malgré le véritable encombrement où se serait inévitablement perdu un esprit moins patient, moins méthodique, moins « objectif », pour employer un mot qui n'a ici rien de banal. Que l'on songe seulement que ce troisième volume (grand in-8° de 725 pp.) contient la mention et en général l'analyse des documents d'archives concernant l'assistance publique, les hôpitaux, les hospices, l'instruction publique, les beaux-arts, les théâtres, les travaux publics, la voirie, les finances, le domaine, les cultes, la justice, le commerce, les manufactures : et cela dans une époque de transition, où les traditions du régime ancien et les conceptions révolutionnaires s'entre-croisent, se contrarient, se combinent de maintes façons; où l'on n'a pas seulement à tenir un fil, comme dans la plupart des travaux d'érudition, mais plusieurs fils, laissés et ressaisis tour à tour, souvent dans la même page, sans jamais se perdre ni égarer le lecteur dans ce dédale. Ah! qu'elle est peu « spontanée », qu'elle est savante au contraire, l'anarchie administrative d'où vont sortir l'ordre, l'unité, la hiérarchie modernes! Que d'expériences, de luttes, et de tâtonnements, pour aboutir de nos jours à cette « sainte routine », dont on se moque, et qui pourtant n'est souvent en administration, que la perfection du mécanisme! — Dans une *Introduction* d'une cinquantaine de pages, M. Tuetey nous donne la clé de chacune des divisions et subdivisions du *Répertoire*, et nous indique l'intérêt général des pièces qu'il mentionne. Exemple : « Le troisième paragraphe de notre chapitre II, relatif aux théâtres et spectacles, renferme de piquantes révélations sur le régime des principaux théâtres de Paris durant la période difficile qu'ils traversèrent après les graves événements de 1789, notamment de l'Opéra, sous la direction d'Antoine Dauvergne; l'exploitation en fut des plus pénibles et la situation quelquefois très critique, par suite des exigences draconiennes de l'Assistance publique et des prétentions ou intrigues des artistes composant la troupe... » Maintenant, si vous voulez le détail sommaire de cette histoire théâtrale, le paragraphe 3 du chapitre II vous donne l'indication de 248 documents d'archives. Vous n'avez plus qu'à les consulter un à un, comme a fait M. Tuetey, pour être pleinement édifié. Quelle que soit votre « spécialité », vous serez également bien servis par le *Répertoire*. Avec M. Tuetey, ce sera un simple amusement de travailler aux Archives; car il nous évite les trois quarts et demi de la besogne, les recherches; et même il ne tient qu'à nous de trouver dans ses tables des matières des sujets auxquels nous n'aurions pas pensé, comme l'histoire du Bois de Boulogne sous la Révolution (p. 263), ou celle de la quincaillerie (p. 545)... Ne rions pas : c'est d'infiniment petits que l'histoire, comme la vie, se compose, et rien n'est plus propre que les *Répertoires* à nous montrer le vide des généralisations prématurées.

H. MONIN.

JUS ANTIQUUM [1]

En 1888, M. Casati avait publié sous le titre de *Fortis Etruria* un savant travail sur les origines étrusques du droit romain. Dans la deuxième partie, qu'il vient de publier, l'auteur, par la lecture des inscriptions, par l'analyse des textes et l'étude des monuments, a déterminé les principes du droit romain empruntés aux Étrusques dans les éléments fondamentaux du droit des personnes et du droit des choses, dans la constitution de la famille et de la propriété. M. Casati est arrivé à cette déduction que non seulement les principes eux-mêmes peuvent être attribués aux Étrusques, mais que les formes des actes de la vie civile ont la même origine. Plusieurs d'entre elles, même, se sont conservées jusqu'à nos jours. « La cérémonie actuelle du mariage religieux, par exemple, dans le culte catholique, dit l'auteur, en toutes ses formes extérieures, l'union des deux époux sous le poêle, les paroles consacrées prononcées par un prêtre, la communion par le pain sacré, *farre*, l'intervention des témoins, le cortège en grande pompe, le repas de famille, tout cela est la reproduction du mariage étrusque par confarréation, tel qu'il est représenté sur plusieurs sarcophages, et tel qu'il est décrit par Servius, Ulpien, Gaïus, etc. »

Plus de trois mille inscriptions établissent la constitution de la famille, constitution portée à un haut degré de civilisation, si l'on remarque la place de la mère de famille, place supérieure à celle qu'elle avait à l'époque romaine et à celle qui lui est dévolue de nos jours, alors que les civilisations primitives ne laissent au contraire à la femme qu'un rôle très effacé.

R. P.

---

(1) *Jus antiquum*, avec une introduction sur les éléments du droit étrusque, par M. Charles Casati de Casatis, Conseiller honoraire à la cour d'appel de Paris. — Chez Firmin-Didot et chez Marchal-Billard, éditeurs, Paris.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

Un drame qui ne saurait rester un fait-divers a douloureusement appelé l'attention sur l'état misérable d'une partie de la population suburbaine de Paris : le suicide de la femme Hoffmann avec ses cinq enfants, comme, l'année dernière, celui de la famille Hayem, méritait qu'on examinât les réformes qu'il est urgent d'apporter au service de l'Assistance publique.

N'y a-t-il donc rien à faire pour empêcher de pareils suicides? C'est bien là, n'est-ce pas, la première question sociale, et elle importe plus que la chute du ministère Dupuy et l'avènement d'un cabinet Bourgeois. Cependant la presse ne s'y est arrêtée qu'un jour.

Les journaux modérés, les *Débats* et le *Temps*, affirmant l'impuissance de la charité municipale, font appel aux individus ou aux associations charitables; les journaux socialistes combattent un état social qui crée ces monstrueuses misères, sans dire comment de la révolution sociale sortira le bien-être universel. Il nous semble humain, en attendant cette révolution, de venir en aide aux misérables, et l'initiative individuelle dans une ville comme Paris peut paraître impuissante sans l'appui des municipalités. Combien il existe de personnes qui prêteraient volontiers leur concours et donneraient leur argent si le maire faisait appel à eux! Est-on bien sûr, d'autre part, qu'il n'y ait aucune suite à donner aux projets de caisse de retraite pour les vieillards, les malades et les victimes d'accidents? On ne prétend pas connaître la meilleure réforme à accomplir; mais, à quelque prix que ce soit, il n'est pas possible que des gens meurent de faim. Que les secours soient assez faibles, assez peu désirables pour que le nombre des indigents ne s'accroisse pas, mais que le nombre des désespérés impuissants à nourrir leurs enfants diminue !

La magistrature, s'étant sentie, pendant les vacances, plus susceptible que de coutume aux injures de certaine presse, a traduit la *Libre Parole* et le *Petit Caporal* devant la Cour d'assises. Au lieu d'apporter dans la lecture des journaux cette tranquillité d'âme et ce goût d'information qui caractérisent actuellement l'opinion, c'était donner aux articles incriminés une portée et une notoriété dont leurs auteurs acquittés par le jury se sont félicités.

La Commission du budget a repris ses travaux avant la rentrée des Chambres; elle a entendu le rapport de M. Jules Roche sur le budget de la guerre. M. Jules Roche a appelé l'attention de la Commission sur l'insuffisance des effectifs, inférieurs à ceux qui sont prévus par les lois sur l'organisation de l'armée. Le budget de la guerre est de 639 millions; il paraît cependant que, tandis que l'armée allemande compte en permanence 557 112 combattants, notre armée continentale se réduit à 401 611 hommes. Le ministre de la guerre, qui, on veut le penser, n'est pas de l'école du maréchal Lebœuf, se déclare satisfait.

La course de taureaux avec mise à mort qui devait avoir lieu à Dax a été interdite par la force armée; à Nîmes au contraire, la course a eu lieu. Quand les six taureaux ont été mis à mort, procès-verbal a été dressé contre l'entrepreneur des courses, et les six matadors espagnols ont été frappés d'un décret d'expulsion. Cette diversité de régime, qui a ménagé l'amour-propre du Languedoc et irrité la colère de la Gascogne ne s'explique pas seulement, paraît-il, par cette considération que Nîmes à 60 000 habitants et Dax 9 000. Comme à Nîmes l'affiche n'annonçait pas que les instructions ministérielles pussent être violées, on devait attendre qu'elles le fussent, et comme, à chaque course, le commissaire de police ignorait si le matador mettrait ou non à mort le taureau, c'est à la fin du spectacle seulement qu'il a été complètement éclairé sur les intentions de l'entrepreneur.

A Dax au contraire, la révocation récente du maire à la suite d'un arrêté autorisant les courses avec mise à mort a révélé des pratiques administratives au moins curieuses. Invité par le préfet, en juillet dernier, à prendre un arrêté interdisant ces spectacles, le maire y avait consenti, mais avait joint à son arrêté une lettre confidentielle au préfet dans laquelle, afin d'éviter toute confusion, il faisait connaître que cet arrêté demeurerait lettre morte en ce qui touche à son exécution. Le préfet s'était contenté d'un semblable arrêté mort-né, avec une condescendance probablement exagérée.

Deux discours-programmes viennent d'être prononcés, l'un par M. Goblet à Saint-Mandé, l'autre par M. Cavaignac à Cahors.

M. Goblet a accusé le Président de la République de suivre une politique personnelle et une politique de résistance. Cet ancien premier ministre s'assied volontiers dans le char que conduisent MM. Millerand et Jaurès; il se contente « de réserver l'avenir, que chacun peut concevoir à sa façon » : ce qui signifie qu'en ce moment il n'est pas encore collectiviste, mais que d'ici quelque temps il verra s'il ne convient pas de le devenir.

M. Godefroy Cavaignac, dont M. Léon Say note dans les *Debats* l'alliance avec les révolutionnaires descendant de ceux qui en 1848 ont senti sur leur poitrine la pointe de l'épée du général Cavaignac, déclare le moment venu de poser devant le suffrage universel la question de la réforme de l'impôt, sur laquelle la démocratie pourra reconnaître et compter les siens. Il avoue pourtant que les dégrèvements qui résulteraient de cette réforme ne suffiront pas à transformer la condition matérielle de la démocratie; mais ces dégrèvements lui paraissent avantageux parce qu'ils démontreront « que le gouvernement républicain a le souci de la justice sociale ».

Les élections belges, dont l'importance tient au premier emploi du suffrage universel établi par la volonté raisonnée du Parlement en dehors de toute révolution, ont donné ces résultats : le peuple flamand est représenté par le parti catholique ; le peuple urbain et industriel du pays wallon a quitté le parti libéral pour le parti socialiste. Combien pourtant n'a-t-on pas dit en France que si la Révolution de février avait été la cause primordiale du coup d'état du 2 décembre, c'est parce que le pays n'avait pas été habitué à l'usage progressif des libertés publiques. En Belgique, le suffrage universel mitigé par l'adjonction de suffrages doubles et triples aux capacités qui vient de donner ces résultats surprenants est l'œuvre raisonnée du Parlement. Il est dès maintenant question d'organiser un groupe parlementaire international socialiste, et M. Jules Guesde, qui a perdu à Nantes la confiance des socialistes révolutionnaires, s'efforce de créer cette action commune dans les différents Parlements d'Europe.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31697. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 17 — 4e SÉRIE. — TOME II — 27 OCTOBRE 1894

LE SUFFRAGE UNIVERSEL EN BELGIQUE

La Belgique vient de faire une expérience électorale d'où il y a peut-être, non seulement pour nos voisins, mais pour nous-mêmes, quelque enseignement à tirer.

On sait que le suffrage universel est pratiqué en Belgique autrement qu'en France. Tout citoyen âgé de vingt-cinq ans est électeur; mais, en même temps que la représentation du nombre, le législateur belge a voulu assurer la représentation de la famille, de la propriété et de la capacité. L'électeur a un premier vote comme citoyen : il peut en avoir un autre comme chef de famille, un autre s'il est propriétaire foncier ou titulaire d'une rente sur l'État, un autre encore s'il justifie de certains diplômes universitaires ou remplit certaines fonctions publiques. C'est le système du « vote plural », défendu par Stuart Mill dans son livre sur le gouvernement représentatif. Tout homme a le droit d'exprimer son opinion, mais son opinion comptera, suivant les cas, pour un, pour deux ou pour trois : c'est ce dernier chiffre que le législateur belge a fixé comme maximum : il n'a pas voulu qu'un seul électeur pût jamais cumuler plus de trois suffrages. Ajoutez que les élections ont lieu au scrutin de liste et que le vote est obligatoire. Voilà, dans ce qu'elle a d'essentiel, la nouvelle loi électorale belge. C'est cette loi qui a été appliquée la semaine dernière pour la première fois.

Le nombre des votants était de 160 000 avec le suffrage restreint ; il a été porté à 1350 000. Ainsi, près de 1 200 000 citoyens, privés jusque-là de tous droits politiques, se sont réveillés électeurs un beau matin. Quel usage allaient-ils faire de leur droit de suffrage ? comment allaient-ils voter ?

La question était douteuse : elle l'était d'autant plus que voter n'est pas chose aussi aisée en Belgique qu'en France. Il ne s'agit pas seulement de prendre un morceau de papier imprimé et de le jeter dans l'urne électorale. A son entrée dans la salle de vote, l'électeur reçoit du président du bureau un bulletin sur lequel figurent les noms de tous les candidats, en autant de colonnes qu'il y a de listes ; puis il entre dans une sorte de cabine, dite « isoloir », où il trouve un timbre au moyen duquel il doit marquer à l'encre noire les noms des candidats qu'il a choisis. Le système, on le voit, ne laisse pas que d'être assez compliqué. Cependant nos voisins, pour leur coup d'essai, s'en sont bien tirés. Les opérations électorales ont été faites sans difficulté : ce qui prouve, chez l'électeur belge, une certaine moyenne d'éducation qu'on ne trouverait peut-être pas dans tous les pays de suffrage universel.

*
* *

On a vu que le nombre des électeurs est de 1 350 000. Les votes supplémentaires, c'est-à-dire les votes qui, dans la fiction légale, représentent la famille, la propriété ou la capacité, s'élèvent à 700 000 à peu près. Le total des suffrages serait donc en chiffres ronds de 2 000 000. Si l'on veut se rendre compte de la force respective des différents partis, il convient de consulter les chiffres du premier tour de scrutin : partout, dans les scrutins de ballottage, la discipline électorale déplace une partie des voix, et ceci est singulièrement vrai pour la Belgique ; en effet, au

second tour, l'électeur n'a le choix qu'entre deux listes, formées des noms des candidats qui ont obtenu le plus de voix au premier tour.

Le nombre des suffrages exprimés dans le scrutin du 14 octobre a été de 1 797 000; ces suffrages se sont répartis comme suit :

Catholiques	915 000
Libéraux	533 000
Socialistes	318 000
Divers	31 000
Total	1 797 000

Que veulent dire ces chiffres? Tout d'abord que le suffrage universel a soufflé sur cette vieille chimère du parlementarisme classique : deux partis, conservateurs et libéraux, tories et whigs, faisant tour à tour pencher la balance de droite à gauche et de gauche à droite. Il en faut prendre notre parti. Avec le régime démocratique, avec le vote populaire, il y aura toujours trois partis en présence, quand il n'y en aura pas quatre. J'entends dire tous les jours que bientôt nous n'aurons plus en France que deux partis : républicains conservateurs, républicains socialistes. Cela m'a tout l'air d'une illusion. Il y a, à l'heure où nous sommes, trois conceptions au moins de la vérité politique : pour ceux-là, ne rien changer; pour ceux-ci, bouleverser tout; pour d'autres, chercher ce qu'on doit réformer et ce qui mérite d'être conservé. Il est temps que le régime parlementaire, en France tout comme en Belgique, s'arrange pour vivre avec ces trois opinions, à moins qu'il n'aime mieux en mourir.

Voilà une première leçon donnée par les chiffres : il y en a une autre, et elle n'est pas moins nette. La majorité sera conservatrice dans la nouvelle Chambre, comme elle l'était dans l'ancienne : les vaincus du scrutin sont les libéraux, et ce qu'ils ont perdu, les socialistes l'ont gagné. Il ne faut rien exagérer. Ce serait se tromper sur le caractère des élections belges que d'y voir, comme quelques-uns l'ont fait au premier moment, le triomphe du socialisme : 318 000 voix, c'est un gros chiffre; mais ce chiffre n'a rien qui doive nous surprendre si nous songeons aux agglomérations ouvrières de Liège, Mons, Charleroi. Parmi les 318 000 électeurs qui ont donné leurs suffrages aux candidats socialistes, beaucoup n'ont voulu sans doute que voter pour une politique de progrès et de réformes. Il n'en est pas moins vrai que le parti libéral, qui avait lutté jusqu'ici à armes à peu près égales, est battu. Le suffrage universel a fait en Belgique ce qu'on l'avait vu faire ailleurs. L'opinion sacrifiée a été une fois de plus cette opinion moyenne qui est, quoi qu'on dise, la force d'un parlement, comme elle est la force d'un pays. Il en sera ainsi tant qu'on n'aura pas renoncé à un système électoral où la moitié plus un est comptée pour tout et la moitié moins un pour rien.

*
* *

La nécessité d'une représentation proportionnelle des diverses opinions, telle est, si je ne me trompe, la conclusion définitive à tirer des scrutins du 14 et du 21 octobre. L'an dernier, dans l'œuvre de la réforme électorale, les Chambres belges se sont arrêtées à moitié chemin. Elles n'ont pas écouté le premier ministre d'alors, M. Beernaert, quand il leur demandait, dans le langage le plus digne que jamais homme d'État ait parlé, de faire aux minorités la place à laquelle elles ont droit. Quel est le résultat? Que les libéraux, écrasés ici par les catholiques, là par les socialistes, n'auront pas dans le Parlement de demain un nombre de sièges qui réponde au total des voix libérales.

Un exemple qui mérite d'être cité et retenu, c'est l'échec de M. Frère-Orban. Le célèbre leader du parti libéral a été en minorité dans l'arrondissement de Liège : il ne pouvait, aux termes de la loi, retirer sa candidature, mais, dans une lettre qui lui vaudra une fois de plus le respect de ses adversaires eux-mêmes, il a déclaré que s'il était élu au second tour de scrutin il donnerait sa démission. Or, ici encore, les chiffres ont leur enseignement. Dans l'arrondissement de Liège, le candidat socialiste qui arrivait en tête de liste avait eu 63 562 voix, le catholique 33 610, le libéral 29 458. Il y a pour l'arrondissement 11 députés. Faites la proportion : elle donne cinq sièges aux socialistes, trois aux catholiques, trois aux libéraux. Ce qui signifie que si l'on remplaçait le système de la moitié plus un, qui est une absurdité, par le système de la représentation proportionnelle, qui est la raison et la justice, les libéraux, qui n'auront pas un seul représentant dans l'arrondissement de Liège, auraient trois sièges sur onze.

Il y a de là de quoi faire réfléchir le Parlement et le peuple belges, qui, peuple et Parlement, ont fait preuve d'un si rare esprit politique quand il s'est agi de reviser la Constitution. Je sais ce qu'on dira : Les catholiques ont une majorité assurée dans le Parlement, et ils ne changeront pas volontiers la loi électorale qui leur a donné cette majorité. Qui sait? Il y a dans le parti catholique belge un grand nombre d'esprits clairvoyants, qui ont l'intelligence du présent et le souci de l'avenir : ceux-là se diront que si la représentation proportionnelle eût été cette fois le salut des libéraux, le jour n'est peut-être pas loin où elle serait le salut des conservateurs.

PAUL LAFFITTE.

UNE HISTOIRE DE PIRATES

J.-A. Froude : *English Seamen in the Sixteenth Century* (1).

Vers le milieu du XVIe siècle la grande puissance maritime du monde était l'Espagne. En moins de cinquante années elle avait conquis tout ce qui paraissait bon à prendre en Amérique, les terres à trésors, fondé des villes, inventé un monde, cela d'une main. Avec l'autre, elle avait dompté les Maures, et vaincu à Lépante. La France venait en second lieu. Quant à l'Angleterre, on n'en parlait point. Sa puissance maritime, à cette époque, était presque nulle. Ce pays agricole et pastoral n'était même pas alors industriel, et faisait tisser la laine de ses moutons dans les Pays-Bas. Quelques vaisseaux allaient en Irlande pêcher la morue, d'autres rapportaient les vins de Bordeaux et de Cadix, voilà tout. Quand, après son divorce avec Catherine d'Aragon, Henri VIII fut excommunié par le Saint-Siège, et que Charles-Quint et François Ier prirent en main la cause de la Catholicité, l'Angleterre fut à la merci d'une invasion. En 1545, ce fut la nature, bien plus que la flotte créée de toutes pièces par Henri VIII, qui le sauva d'un débarquement des Français. Cette flotte, d'ailleurs, Marie Stuart la laissa pourrir. Bientôt les pêcheurs mêmes disparurent, car les protestants se faisaient gloire de manger de la chair les jours de jeûne. Plus de pêcheurs, partant plus de matelots. L'honnête sir William Cecil, ministre d'Elizabeth, s'en effraya, voulut édicter un « maigre politique » de deux jours et demi par semaine : on se moqua de lui. Elizabeth vit plus clair. Elle était l'alliée apparente et la belle-sœur de Philippe II, mais Philippe II était catholique et les grandes villes anglaises étaient déjà pleines de puritains, frères de cœur des révoltés des Pays-Bas. Enfin, les catholiques étaient riches, leurs galions sillonnaient les mers, la guerre était partout. La passion religieuse, jointe à l'attrait du risque et du gain, réveilla le vieil esprit scandinave endormi : l'Angleterre devint un nid de pirates et de négriers.

Sagement, pertinemment, Elizabeth laissa faire. Les cadets de famille demandèrent indifféremment des lettres de marque à l'Espagne ou à la France. La Rochelle abritait tout ce qui se disait huguenot; les îles Scilly étaient peuplées d'écumeurs unis d'amitié avec les Celtes à demi sauvages d'Irlande, qui recélaient leurs armes, leurs femmes et leurs trésors. Le prince d'Orange surtout, protecteur des gueux de mer, leur rendait de grands services. En son nom les Anglais pillaient les Espagnols, puis s'en retournaient tranquillement à Plymouth ou même à Londres vendre leurs prises sous la protection de la reine, prétendue alliée du roi catholique. D'autres d'ailleurs, sans préjugés, demandaient du service à Philippe II. Elizabeth enrôla les plus notoires, malgré l'étonnement vertueux de Cecil. Quand Tremayne, un grand pillard de mer, fut tué au Havre, elle pleura. Ned Horsey devint baronnet, et gouverneur de l'île de Wight : la marine royale fut alors les Invalides de la piraterie.

D'ailleurs, dans le fond obscur des esprits, une idée sourde était née que la mer immense n'est à personne, que les rois n'y règnent point, que le plus fort s'y taille la part qu'il veut, et se fait justice lui-même. L'opposition, la contradiction des intérêts politiques et des opinions religieuses vint obliger ce sentiment muet à éclater, à s'ériger en loi. Elizabeth était l'alliée du roi d'Espagne : tel était l'intérêt matériel du moment; mais l'Inquisition arrêtait, mettait aux fers, torturait, brûlait parfois les matelots anglais soupçonnés d'hérésie. C'était assez qu'on trouvât sur eux une bible ou un *Prayer Book*. En 1581 vingt-six Anglais furent ainsi brûlés en auto-dafé.

Un marchand de Londres, arrêté dans les Canaries, écrivait :

> Je fus pris par l'Inquisition il y a vingt mois et gardé dans une prison noire de deux pieds de large, chargé de fers, et de tout ce temps je ne vis le soleil ni la lune. On m'accusa d'avoir dit que notre messe valait la leur, et que j'aimerais mieux donner de l'argent aux pauvres, qu'à Rome pour acheter des indulgences. On m'accusa d'être sujet de la reine, qui était, disait-on, l'ennemie de la foi, l'Antéchrist, — on ajoutait bien d'autres noms infamants. Mais j'ai soutenu la défense de Sa Majesté la Reine, et prouvé très fausses toutes ces calomnies. Alors on m'a remis à la gène, et j'ai prié pour que le sang innocent plaidât contre le juge, devant Christ.

Un autre Anglais, Thomas Seely, de Bristol, fut gardé trois ou quatre ans dans une prison espagnole pour avoir battu un homme qui médisait des mœurs d'Elizabeth. Elle protesta, mais Philippe II fit la sourde oreille. Lasse d'attendre, la femme de Seely écrivit à la reine. Elle ne lui demandait rien, sauf la liberté de la guerre individuelle. « Que les amis des sujets de Sa Majesté emprisonnés et torturés en Espagne puissent armer des navires à leurs frais, prendre les inquisiteurs et les papistes, les emprisonner et les torturer par rétorsion. Et si le roi d'Espagne se plaint, que la reine réponde comme il

(1) Plusieurs fois déjà, la *Revue Bleue* a eu l'occasion de signaler les travaux et d'apprécier le talent de l'historien anglais, J.-A. Froude, le fameux apologiste de Henri VIII, le biographe de Carlyle et de Disraeli. Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs une analyse du dernier ouvrage de l'éminent écrivain, qui vient de mourir à Londres le 19 octobre, âgé de soixante-seize ans.

répond maintenant... ou bien alors qu'il soit créé une inquisition contre les catholiques, afin qu'il soit bien su que la reine ne veut pas supprimer les outrages et les tourments de ses sujets, et que les Espagnols ne croient pas que ce noble royaume n'ose tirer vengeance de ses insupportables maux. »

Ainsi la guerre était déclarée, non pas d'État à État, mais d'individu à individu. Elle fut atroce. Huit vaisseaux anglais ayant, dans les eaux espagnoles, attaqué un navire français où se trouvaient des inquisiteurs, l'amiral de Baçan leur courut sus, les prit, les emmena à Cadix. Les pavillons d'Angleterre, par dérision, furent traînés dans la mer, accrochés à la poupe et les deux cents hommes d'équipage furent livrés à l'Inquisition. Elle ne les brûla point, mais les mit aux galères. Cent vingt moururent. Thomas Cobham les vengea. Dans la baie de Biscaye il prit un vaisseau espagnol, et le saborda; puis il fit coudre l'équipage dans la grande voile et le jeta aux vagues. Plus tard, sur une plage basque, on retrouva les morts : ils avaient péri tous ensemble d'un coup, roulés dans leur grand linceul blanc. L'Inquisition brûlait les protestants, les protestants pillaient, pendaient, noyaient les Espagnols ouvertement, jusque dans les ports anglais. En 1563, ils firent ainsi plus de 700 prises. On était toujours, notez-le bien, en pleine paix. — « C'est ainsi, dit tranquillement M. Froude, que se forma une génération d'hommes hardis. »

Ces hommes hardis trouvèrent bientôt à élargir le champ de leurs opérations et le motif qui les poussa est assez curieux. En Europe, les gouvernements d'Espagne et d'Angleterre, on l'a vu, étaient alliés ou tout au moins neutres, sous la réserve de se rendre tous les mauvais services possibles, et les nations brouillées pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien du pillage. En Amérique, ces deux mêmes nations s'entendaient à ravir sur le dos des nègres. Les Espagnols avaient besoin d'esclaves et les Anglais leur en vendaient à des prix doux. Il n'était plus question ici de confesser sa foi ni de fabriquer des martyrs, on faisait du commerce. L'Inquisition, la terrible et méfiante Inquisition ne s'était pas encore introduite dans les colonies. Dès qu'elle y fut, elle eut, il faut l'avouer, les premiers torts. Elle avait des objections, non pas à l'importation de la viande noire sur pied, mais à la présence d'hérétiques capables de contaminer ces pays neufs. C'est à cause d'elle, et du bois d'ébène, qu'un brave négrier anglais — tant il est vrai que les voies de la Providence sont impénétrables — devint un amiral célèbre, un découvreur de terres, et l'un des grands hommes de son pays. C'est une gloire nationale, et son portrait est à Greenwich. Il s'appelle Francis Drake.

Son histoire est étroitement liée à celle de John Hawkins, son patron et son initiateur, fils lui-même d'un certain William Hawkins, qui avait eu l'honneur de présenter à Henri VIII une intéressante curiosité naturelle, un roi de sauvages tout en vie : l'esprit d'importation était dans la famille. John fit un premier voyage heureux à Saint-Domingue où il arriva avec trois cents nègres. Les Espagnols le reçurent à bras ouverts. Le commerce des colonies était, on le voit, réservé aux nationaux; mais le gouverneur, bien aise de fermer les yeux, se contenta de garder pour le compte du roi Philippe le tiers de la cargaison, ce qui représentait à peu près l'impôt de 30 pour 100 prélevé normalement, d'après la loi, sur la vente du bétail humain. Malgré cette grosse saignée, le bon contrebandier réalisa des bénéfices énormes. Seulement il poussa l'aplomb un peu trop loin : avec son gain il acheta des peaux de bœufs et envoya un commissionnaire les vendre en Espagne! Philippe II s'émut : il n'y a pas de quoi s'étonner. Sur ces mers lointaines, qu'il considérait comme sa propriété, traversées de vaisseaux chargés d'or, ombragées par la croix catholique, la présence de ces aventuriers dont il avait appris à ses dépens à se méfier n'était pas rassurante. Et puis, la loi était formelle : nul en Amérique ne pouvait commercer que les seuls Espagnols. D'un cœur léger, il confisqua la cargaison d'Hawkins. Le brave homme ne se découragea pas pour si peu. A défaut d'autre bénéfice son voyage lui avait servi de réclame. Le bruit s'était répandu en Angleterre que vendre des nègres valait bien mieux encore que piller les mers d'Europe au nom du prince d'Orange. Comme l'affaire paraissait bonne, Elizabeth voulut en être, subventionna elle-même une nouvelle entreprise, fréta des navires pour une expédition dont le moindre défaut était d'être infiniment désagréable à son cher beau-frère Philippe. Hawkins était bien décidé d'ailleurs, — ayant été, selon lui, indûment frustré de ses peaux de bœufs, — à ne plus laisser au gouvernement légitime que 7 1/2 pour 100 au lieu de 30. Il avait inventé cette détaxe à son usage personnel, et vraiment il était bien bon de ne pas tout prendre. Il partit, suivi des vœux de son pays et de sa souveraine. Il revint chargé d'or. Elizabeth toucha 60 pour 100, trouva Hawkins un grand homme et, mise en goût par ce premier succès, le subventionna de nouveau.

On imagine les gémissements de l'ambassadeur d'Espagne. Son maître, un peu naïf, se scandalisait et annotait les marges des rapports de Londres d'onomatopées stupéfiées : du reste, il essayait pendant ce temps de faire assassiner sa belle-sœur pour rétablir Marie Stuart. Par malheur, l'expédition d'Hawkins réussit fort mal cette fois. Battu par la tempête, ne pouvant plus tenir la mer, il eut l'admirable, la sublime audace d'entrer dans Saint-Jean-d'Ulloa, alors le plus grand port du Mexique, en se faisant

passer pour de Baçan, l'amiral lancé à sa poursuite! Seulement, par méchante fortune, de Baçan arriva derrière son dos. Hawkins eut une idée de génie. Il interdit à l'amiral l'entrée de son propre port. Le temps était mauvais, l'Anglais occupait une île qui fermait la passe et qu'il avait puissamment fortifiée; de Baçan eut peur et traita, donnant à cet insolent ennemi la permission de se ravitailler. On échangea des serments, des traités, des otages; après quoi, une belle nuit, l'honnête amiral attaqua. On avait en ces temps un fier respect de la foi jurée, et tout le monde vraiment se valait! Hawkins s'évada la nuit après une lutte héroïque. Il avait eu un navire coulé sur quatre. Un autre menaçait d'avoir le même sort: cent hommes se sacrifièrent. On les descendit dans les bois sauvages, les abandonnant à Dieu. Ils parvinrent aux établissements espagnols, où ils furent bien traités d'abord; mais l'Inquisition les fit réclamer plus tard pour les martyriser.

Non, décidément, la traite n'était pas aussi lucrative qu'on le croyait! L'ardeur des aventuriers se ralentit. Hawkins, après une intrigue aussi romanesque et aussi astucieuse que ses voyages, et dans laquelle il mystifia le roi d'Espagne, lui extorqua un million, le titre de grand d'Espagne, et faillit abréger les jours de l'infortunée Marie Stuart, prit du service tranquille, et mourut avec les fonctions, sinon le titre, de ministre de la marine d'Elizabeth. On le retrouva quand la grande guerre avec l'Espagne éclata : il se conduisit en grand homme de mer et en bon citoyen. Mais un de ses parents, qui l'avait accompagné dans son dernier voyage, assez jeune encore et inconnu, poussa plus loin que lui la soif de rapines, l'ambition et le génie. Son brigandage fut grandiose, et il mérita d'être le père de la marine anglaise. Certes Philippe II avait eu raison de frémir quand le premier navire anglais pénétra dans les mers du Sud. Maintenant Drake savait la route; il avait vu passer les galions d'or : il décida que cette proie était à lui. Elizabeth encore une fois lui prêta des navires, de faibles, de mesquins navires sur lesquels on oserait à peine aujourd'hui traverser la Manche : le *Pélican*, qui jaugeait cent tonnes, et deux pinasses. C'est avec cette flottille d'enfant qu'il entreprit la plus formidable des aventures, guida une poignée d'hommes sous de nouvelles étoiles, presque sans cartes, sur des mers dont les flots insondés roulaient à l'autre bout du monde. Ce fut de la piraterie, certes, de la belle et bonne piraterie ; mais le coup fut si hardi, il fallut une telle cuirasse au cœur des gens qui le portèrent — disons tout, ils revinrent si riches! — que dans l'éloignement des siècles le sang versé pâlit, et qu'ils paraissent maintenant grands comme Cortez et Pizarre, héroïques comme eux.

Drake partit à la fin de l'année 1572. Rien n'avait transpiré de son plan de pillage illustre. D'après des bruits vagues il pensait que l'or et l'argent des mines du Pérou était débarqué à Panama, passé à dos de mulets en suivant les lignes du canal actuellement ébauché, et réembarqué à Nombre de Dios, à l'embouchure du Chagre. Mais quelle était la distance de Panama au Chagre? Nul ne le savait. Était-il vrai, d'ailleurs, que l'Amérique se resserrât? Y avait-il un point ou à quelques lieues de distance les rivières tombaient dans des flots différents? Des nègres marrons le contaient d'une façon confuse, et Drake les crut. Silencieusement il débarqua à Nombre de Dios, traversa la sauvagerie, et, du haut d'un de ces sommets que les perceurs d'isthmes n'ont pu vaincre, il aperçut sous une brume blanche une nappe sans fin, plate et brillante, qui fermait l'horizon. C'était le Pacifique. Alors il marcha devant lui, aux écoutes, frôlant les sentiers. Bientôt il entendit un bruit de métal, le chant clair de clochettes au cou d'un long troupeau de mules. Le trésor des Espagnols passait.

Il s'en empara d'un bond. La présence des Anglais dans ces terres était aussi imprévue que l'existence d'une ville au pôle Nord. Le butin fut immense. C'était des barres d'argent, de l'or, des perles, des rubis, des diamants. Drake enterra l'argent, emporta le reste, et d'un vol long et direct regagna l'Angleterre.

Désormais il avait vu le Pacifique; il savait que sur ses rives gisaient les plus belles possessions de l'Espagne, le Chili, le Pérou, le Mexique, cachés alors aux navigateurs étrangers par l'immensité déserte des terres du versant atlantique. Un homme pourtant, Magellan, avait osé contourner toute l'Amérique, passer entre la grande terre et le bloc désolé de la Terre de Feu. Drake reprendrait cette route, et, qui sait? peut-être reviendrait en contournant le pôle Nord, après avoir remonté toute l'Amérique par ce passage du Nord-Ouest dont les imaginations se préoccupaient déjà. Il repartit en 1577 : ses trois navires avaient en tout 212 tonnes! En même temps que contre les éléments, il lui fallait lutter contre les hommes. Le pont même de son navire n'était pas sûr, car le parti espagnol, encore puissant à la cour, y avait mystérieusement jeté des espions. Un matin, comme il venait de toucher la terre du Sud, il s'aperçût que son troisième navire, le *Marigold*, un sloop de douze tonnes commandé par un certain Doughty, avait profité de la nuit pour s'enfuir. Sûrement Doughty allait prévenir les Espagnols, le livrer et le perdre. Il courut à sa recherche, reprit le bâtiment, le brûla, emmena à son bord Doughty prisonnier. Jusqu'aux côtes de Patagonie le malheureux fut épargné, mais en entrant dans Port-Saint-Julien les équipages aperçurent une chose étrange et funèbre :

c'était un squelette pendu à un vieil échafaud, un squelette tout blanc, nettoyé des vautours. Cinquante ans s'étaient écoulés depuis que Magellan avait abordé là, et ce matelot supplicié restait seul pour dire son passage, sa gloire et son implacabilité. Cette vue peut-être endurcit le cœur de Drake. Doughty fut jugé par l'équipage et condamné à mort. S'il se plaignit, nul n'a jamais répété sa plainte solitaire ; mais on sait qu'il demanda les sacrements. De sa propre main Drake lui donna la communion, la partagea avec lui, l'embrassa. Puis, maître à bord, capitaine, juge et prêtre, il fut bourreau et lui trancha la tête. Le dimanche suivant, dit un témoin oculaire, il fit un sermon sur la nécessité de l'obéissance, et de nouveau fit communier l'équipage. « Les matelots partagèrent l'hostie en chrétiens et en frères, après quoi ils allèrent de grand cœur à leurs affaires. » Je le crois.

La discipline était rude à maintenir dans ces mers désolées. Tout était aux yeux nouveau, sauvage, émerveillant. Parfois on avait la chance de rencontrer des phoques et on les tuait pour les manger. On franchit le détroit de Magellan, mais la tempête jeta les nefs au delà du cap Horn, et ce fut ainsi que les hommes apprirent que la Terre de Feu ne se continuait pas, comme on le croyait, jusqu'au pôle Sud. Jamais les marins n'avaient vu des vagues si hautes, et ils avaient peur. Winter, le capitaine de l'*Elizabeth*, épouvanté, séparé par un coup de vent, s'enfuit. Il avait un cœur de poule, dit froidement Froude. Il raconta en Angleterre que Drake était perdu. Celui-ci pourtant arriva à Valparaiso pour attendre son compagnon. Il ne trouva qu'un gros galion, qui le prit pour un Espagnol et l'accueillit amicalement en hissant son pavillon et battant du tambour. Il fut pris sans coup férir car l'équipage sauta par-dessus bord. Ce coup de main livra à Drake quatre cents livres d'or, un calice, deux burettes, une nappe d'autel, du vin et un pilote. Cherchant toujours Winter, de loin, comme Ulysse cherchait Ithaque, il gagna Tarapaca. Les barres d'argent y gisaient sur le quai, au soleil, les muletiers dormaient à côté.

On embarqua les barres d'argent. Au moment de mettre à la voile un autre convoi arriva. Il eut le sort du premier. Résultat : un demi-million de ducats, quatre millions de notre monnaie. A Lima, hélas ! le galion portant le produit des mines pendant toute une saison vient de quitter le port. C'est la *Notre-Dame-de-Conception* que son équipage nomme d'un nom obscène et fanfaron, le *Cacafuego*. Drake repart : la vigie qui la première verra le *Cacafuego* aura une chaîne d'or. On aperçoit une voile, on court dessus, on prend la proie. Ce n'est pas celle qu'on cherche, mais on y trouve encore quatre-vingt livres d'or et un crucifix serti d'émeraudes grosses comme des ailes de pigeon. Enfin, au large de Quinto, le *Cacafuego* lui-même est en vue. Le morceau est gros, il faut user de ruse. Le *Pélican* prend les allures d'un paisible et lent commerçant, s'approche sournoisement, puis tout à coup, arrivé à bonne portée, jette un orage de fer et de plomb sur le lourd Espagnol. Ensuite, à l'abordage ! Il y a vingt tonnes d'argent en barres, treize caisses d'argent monnayé, cent livres d'or en barres, puis des pépites, puis des rubis, et des diamants, et des perles, à ne pas les compter. Le gouvernement espagnol accusa une perte de douze millions de francs, indépendamment des pacotilles des particuliers. La prise avait une valeur incommensurablement plus grande.

— La reine est pourtant l'alliée de mon maître, disait le capitaine du galion, désespéré.

— C'est d'elle que j'ai reçu ma commission, répondit Drake en riant. D'ailleurs, j'ai à venger des griefs personnels.— Il garda le navire et la cargaison. Ce grand pirate dînait seul, maintenant, comme un roi, aux sons d'un orchestre : trois navires de guerre lui donnèrent la chasse, le joignirent, mais n'osèrent l'attaquer. Le nom de Drake faisait peur. Leurs capitaines furent mis en prison. Ils dirent, pour leur excuse, que Drake était un diable et qu'on ne se bat pas avec le diable.

Il revint par les Philippines, les Célèbes, les Moluques, Java, le Cap de Bonne-Espérance, pillant toujours sur sa route, naufrageant parfois, et le bois pourri de ses navires était mangé par les bêtes de la mer. Mais il était protégé des astres et cette certitude le rendait joyeux. Dans un port, ayant trouvé des alcades en train de juger une fournée de nègres, il lâcha les nègres et lia les alcades. Dans le détroit de la Sonde, son chapelain ayant eu peur dans un grand danger et craignant la vengeance de Dieu à cause de l'exécution de Dougthy, il jugea le chapelain, armé d'une paire de pantoufles en guise de main de justice, l'excommunia, le voua solennelle-au diable et le fit enchaîner par le pied à un anneau de fer. Il se sentait riche, puissant, mené, par une force providentielle et dédaigneuse des vulgaires honnêtetés, aux destinées hautes qui firent de lui, au lieu d'un pirate, un grand amiral. Il put continuer à rire, d'ailleurs, une fois sur le sol anglais.

Tandis que Philippe II réclamait son châtiment en lui donnant tous les noms qu'il méritait, ses compatriotes le saluèrent comme un héros. Elizabeth étant partie prenante au butin, elle ne se souciait pas de le lâcher. Elle commença par faire mine de prêter l'oreille aux réclamations de son beau-frère, ordonna une enquête fit dresser un état des trésors du *Pélican* ; mais, en secret, elle avait autorisé Drake à enlever de son navire tout ce qui lui plairait. Le reste fut en-

fermé dans la Tour, pour plus de sûreté. — Elle le garda. Jamais Philippe n'en vit un sou. La comédie fut bonne.

Drake fut fait baronnet. Il donna à la reine une croix de diamants et une couronne d'émeraudes, faites de gemmes saintes ; au chancelier Bromley 800 dollars de vaisselle plate, autant à tous les membres du Conseil. La reine porta la couronne le jour du nouvel an ; Bromley, grand chef de la justice, étala sur ses dressoirs sa part du brigandage. Pourtant, scrupule étrange dans ces jours peu scrupuleux, deux des ministres, Burghley et Sussex, refusèrent leurs 800 dollars pesant d'argent. Ils dirent qu'ils ne pouvaient accepter les générosités d'un voleur.

Cette façon de penser paraît un peu dure au professeur Froude. Il voit clairement, il n'hésite pas à enseigner, que ces hardis voleurs furent les fondateurs de la marine anglaise, les pères de la fortune de sa race. Lors des grandes guerres ouvertes, plus tard, ils se haussèrent au sublime ; leurs brûlots consumèrent les restes de l'Armada. Drake alla jusqu'en Espagne secouer l'orgueil triste et déchu de Philippe II. C'est un admirable spectacle, après tout, que cette évolution du mal vers le bien social, ces bas pillards des Scilly, ces négriers, devenant les sauveurs de leur patrie, et l'insolent triomphe de ces mouettes sauvages sur le corps immense et pesant de l'Espagne est si imprévu, si gracieux, qu'on fait comme aux courses de taureaux, on remet la pitié et la raison à plus tard, et l'on se laisse emporter par la beauté. Mais au moins faut-il s'avouer que ce sentiment est en dehors des vulgaires morales. Le savant professeur n'a pas osé le faire, et plaide les circonstances atténuantes avec quelque maladresse. Il invoque en faveur de ses clients deux arguments qui nous semblent, à nous, assez mal choisis : la passion religieuse et l'utilité. Se venger sur d'honnêtes matelots espagnols, qui n'avaient aucun rapport avec l'Inquisition, des pendaisons et des rôtissades de l'Inquisition est un manque de logique un peu cruel. C'est pourtant la meilleure excuse trouvée par M. Froude, et la chose est instructive parce que, en même temps qu'un érudit, il est un vulgarisateur, un homme qui cherche moins de bonnes raisons que des raisons convaincantes pour un auditoire donné. Cet auditoire, il faut se le rappeler, c'était les étudiants et les gradués d'Oxford, la fleur de l'aristocratie, de la fortune et de l'intelligence en Angleterre. Vous imaginez-vous le ridicule que se donnerait un de nos maîtres, si, à la Sorbonne, il invoquait, pour justifier un crime historique, les plans tortueux des jésuites, des noirs jésuites, ou la tyrannie des seigneurs, ou l'immoralité des rois ? Chez nos voisins, au contraire, la déclamation contre le Papisme produit toujours son petit effet : non plus, chose curieuse, dans le peuple, il ne la supporterait guère, mais dans les rangs élevés de la société.

Il est bien amusant aussi de voir cet Anglais érudit, religieux, ayant pris ses degrés de théologie, si entraîné par la passion patriotique qu'il entreprend de justifier l'esclavage par la simple raison que Hawkins et Drake ont été négriers. Il reprend très sérieusement la fameuse formule des ennemis de Wilberforce : « S'il n'y avait pas d'esclaves nous n'aurions pas de café. » Et du moment qu'il faut qu'il y ait des esclaves il lui paraît tout à fait légitime que le nègre d'Afrique soit pris, rossé sur les routes et vendu, attendu, le mot est de lui, « que cette race, sauvage à l'état naturel, s'apprivoise comme les bœufs et les moutons. » La jeunesse éclairée qui l'écoutait ne paraît pas avoir protesté contre cette morale utilitaire. Chose étrange, ce qu'on pourrait appeler la justification esthétique de ses compatriotes par l'élégance, l'énergie, l'incroyable ressource d'âme qu'ils montrèrent, cette justification qui eût été le principal point d'appui d'une telle apologie en France, ne joue ouvertement aucun rôle dans la défense de M. Froude. Il connaît bien son monde, il a préféré lui dire que « tandis que les ailes de la France ont été rognées, l'Angleterre règne toujours sur les vagues. » Bénis soient, n'est-ce pas, tous les pirates du monde s'ils ont été les auteurs de ce précieux résultat ? Au point de vue historique, pour nous, il n'en restera pas moins avoué que toute cette admirable grandeur de l'Angleterre actuelle, calme, libre, ordonnée, est sortie de cinquante années de meurtres et de rapines, et que cette race superbe a écumé la mer avant d'y régner.

PIERRE MILLE.

LE PARRICIDE

Nouvelle.

III

Ingrid avait maintenant une peur superstitieuse et invincible d'agir elle-même. L'impression de ce qui s'était une fois passé demeurait en elle et la paralysait. Elle lui revenait chaque fois qu'elle se sentait stimulée à agir et la rendait impuissante. Elle avait désormais la certitude de ne rien pouvoir elle-même. Résolue dès lors à armer d'autres bras, elle songea à ses fils, non seulement comme à des instruments, mais encore comme à des vengeurs nés de sa chair et de son sang.

Longtemps elle avait excité, non par calcul mais par instinct, cette haine qui couvait en eux depuis le moment où leurs propres volontés s'étaient heur-

tées à celle de leur père. Un jour elle les avait vus se jeter ensemble sur lui et le maltraiter, et elle avait suivi cette scène avec un frisson de jouissance, les yeux brillants d'une flamme singulière. Mais le père avait été le plus fort. Il y avait longtemps de cela et, depuis, elle avait alimenté leur ressentiment prudemment, goutte à goutte. Elle avait de jolis mots pour leur montrer la bonne vie qu'ils mèneraient s'il n'était par là pour les surveiller. Même elle laissait entendre que, le cas échéant, la ferme serait pour eux.

Olof Larsson était devenu soucieux et taciturne. Dans le morne silence de ce long hiver, quelque chose vivait et grandissait autour de lui. Il le sentait, mais ne savait que faire pour se défendre. Souvent il refusait de manger, prétextant un manque d'appétit. Il avait caché sous le toit des vivres achetés à la ville et, quand personne ne le voyait, il se glissait jusqu'à cette cachette et faisait un bon repas. Sa femme le surprenait écoutant aux portes et épiant aux fenêtres. Il se mettait en colère pour la moindre chose et avait alors une expression telle qu'Ingrid elle-même était prise de peur. Ne se sentant en repos que hors de la maison, lui aussi, maintenant, cherchait des prétextes pour s'absenter. Il se transformait alors, il buvait, chantait et se donnait du plaisir. A la fin, il se mit à rapporter de l'eau-de-vie chez lui pour la boire en secret. Alors, il se sentait plus de cœur et pouvait s'endormir sans crainte. Mais, ivre ou non, il ne trahissait jamais par un mot le secret qui le torturait mais qui expirait sur ses lèvres. Seulement il ne prenait plus de café. Cela, disait-il, ne lui valait rien.

Ingrid, cependant, avait de son mari une frayeur vague et, bien qu'elle se rendît compte qu'il ne la dénoncerait plus, ne l'ayant pas fait jusque-là, cette frayeur alimentait encore sa haine contre cet homme qui tenait sa vie dans ses mains. Depuis qu'Olof buvait, c'était un nouveau prétexte de plaintes. Elle le montrait à ses fils gaspillant leur patrimoine, leur parlait de la folie de leur père, qui pouvait devenir dangereuse pour elle, leur laissait entendre qu'il avait de mauvais desseins et que, eux absents, elle avait peur de rester seule avec lui et les enfants.

A Jonas Persson elle disait tout, franchement. Et déjà cet homme associait dans son esprit la mort de Larsson à des plans contre sa propre femme, chétive créature, silencieuse et effacée, qui lui avait donné quatre enfants et pleurait en cachette sur l'abandon où il la laissait.

Un soir, Olof Larsson était absent, Ingrid gardait la maison. Elle avait laissé le feu s'éteindre et allumé la chandelle. La mèche s'allongeait sans qu'elle y prît garde et tous les objets prenaient des formes exagérées.

Penchée en avant, sur sa chaise, Ingrid se balançait comme si elle eût souffert de quelque mal violent. Sa fièvre était revenue. Hier, elle eût fui la maison, serait rentrée comme si de rien n'était après une semaine d'absence. Mais rien désormais ne pouvait la satisfaire. Un désir unique avait absorbé tous les autres. Elle haïssait cet homme, depuis la première fois où, fillette de dix-sept ans, elle avait senti les lèvres d'Olof sur sa joue. C'était comme un tourment physique. Elle ne tenait plus en place et marchait avec de sourds gémissements, en se tordant les mains, en se frappant le visage à poings fermés. Elle finit par s'arracher les cheveux et par saisir à deux mains ses seins, comme si, dans un accès de rage impuissante, elle eût voulu les déchirer.

Tout à coup, son regard tomba sur le chat qui se chauffait en ronronnant au coin du fourneau. Elle s'arrêta, toute raide. Ses yeux se fixaient sur cette bête qui semblait la railler, depuis la tentative manquée. Ingrid ne fit qu'un bond jusqu'au fourneau, saisit des deux mains le chat effrayé et, comme une forcenée, le plongea dans un grand baquet d'eau. Sa poitrine haletait, un tremblement agitait son visage. Le chat faisait des bonds furieux, le corsage d'Ingrid était trempé d'eau, les griffes de l'animal lui ensanglantaient les bras, mais elle le tint ferme sous l'eau, jusqu'à ce qu'il ne remuât plus. Alors, elle le retira mort, le balança un instant en l'air et, ouvrant la porte, le lança sur la neige.

Étanchant avec ses lèvres le sang qui coulait de ses bras nus et, trempée de sueur, les nerfs détendus, elle s'assit sur une chaise et fondit en larmes.

Un instant après, Erland entra. Ingrid lui demanda où était Pierre. Il répondit que son frère était absent et ajouta en riant qu'il ne rentrerait pas de sitôt.

Elle se leva, alla ouvrir la porte de la petite pièce pour s'assurer que les enfants y étaient et la referma à clef.

— J'ai à te parler, dit-elle à son fils.

Sa voix avait quelque chose de résolu qui fit lever la tête à Erland.

Il rougit en rencontrant le regard de sa mère : tous deux gardèrent un instant le silence, comme s'ils eussent su l'un et l'autre de quoi il s'agissait.

— Tu sais ce que je veux, finit par dire Ingrid sans oser regarder son fils.

Il ne répondit pas. Assis sur une chaise, il frottait le plancher de son pied sain, en fixant devant lui un regard farouche.

Ingrid commença par s'adresser à l'égoïsme de son fils. Jamais le vieux ne consentirait à son mariage. Elle se fit éloquente pour peindre la bonne vie qu'ils mèneraient, si Olof disparaissait. Elle se fit habile, trouva des arguments à tout et, suppliante à la fin, implora son fils, comme s'il se fût agi de sauver sa vie à elle.

Erland écoutait en secouant la tête. Son visage revêche avait une expression dure et impénétrable. Il gardait un silence opiniâtre.

Alors Ingrid changea de ton et lui raconta sa liaison avec Jonas Persson. Sans se rendre compte pourquoi, elle dévoilait devant son fils toutes les turpitudes de son existence. Elle ne rougissait pas de lui dire comment elle avait, quinze années durant, trompé son mari. Ses voyages, ses longues absences, tout le tissu d'infamies qui constituait sa vie, elle raconta tout, lui persuadant qu'elle n'y pouvait rien, que c'était la faute de son mari. Elle inventa des légendes qui le montraient infidèle, la poussant à l'infidélité par sa froideur, elle étala de honteux détails, brutalement, avec insistance, et sans plus de gêne que s'il se fût agi d'une autre.

Erland ne bougeait pas et gardait le silence. Il s'était redressé seulement et regardait sa mère. Il tendit un bras, de ses doigts rugueux moucha la chandelle pour mieux voir et continua à la regarder.

— Eh bien? demanda-t-elle, eh bien? Qu'en dis-tu?

— Fais cela toi-même! dit Erland d'une voix brève Pourquoi veux-tu que je m'en mêle?

Ingrid eut une secousse et se tordit les mains. Elle fut près de gémir, mais aussitôt le sang afflua au visage et, posant rudement la main sur la table :

— J'ai essayé, s'écria-t-elle. Mais cela a manqué. Crois-tu que, sans cela, j'aurais eu besoin de toi? Je ne puis pas recommencer.

Erland fit un mouvement de recul. Un frisson le parcourut et il regarda avec terreur cette grande femme qui était sa mère. Mais déjà il subissait la contagion. Comme toujours, les paroles d'Ingrid lui entraient dans l'âme et allumaient en lui des désirs dont il ne savait pas s'ils venaient de lui ou s'il les tenait d'elle. Il se pencha en avant et dit entre ses dents, les lèvres tremblantes :

— Quand cela? Quand?

Ingrid raconta sa tentative avortée. Elle lui tenait le poignet et lui détaillait toute la scène, à l'oreille, à voix basse.

Erland l'écoutait, la gorge serrée. Ainsi, là, tout près, un instant avant son entrée, sa mère avait tenté d'empoisonner son père. Il sentait une sueur froide sur tout son corps, une force invisible s'emparait de lui, l'entraînant où il ne voulait pas aller. C'était comme si cette force eût reposé dans la main de sa mère enserrant son poignet. Il se dégagea d'un mouvement et se leva, droit, tremblant de tout son corps, les mains en avant comme pour se défendre.

— Tais-toi! criait-il. Je ne peux pas. C'est mon père! De par tous les diables, c'est mon père!

Ingrid alla voir si la porte était bien fermée, puis, se retournant :

— Pierre le ferait, dit-elle d'un ton railleur.

— Pour ça oui, Pierre le ferait, dit Erland.

C'était une lutte entre eux. Chacun d'eux le sentait et Erland se défendait comme un homme qu'on noie, comprenant obscurément qu'il y allait de sa vie.

Ingrid alors marcha droit jusqu'à lui et le regarda en face :

— Et s'il n'était pas ton père? demanda-t-elle lentement, les yeux fixés sur ceux d'Erland.

Erland bondit, le rouge au front, subitement honteux de sa bâtardise et furieux contre cet étranger qui l'avait tenu sous sa dépendance. Son pied bot heurta rudement le plancher.

— Jure-moi que c'est vrai, cria-t-il, il mourra, le vieux, aussi vrai que j'existe!

Elle leva son bras droit dont quelques marques rouges rayaient encore la peau tendue :

— Que Dieu me frappe à l'instant si je mens, dit-elle en soutenant fermement le regard de son fils longtemps fixé sur elle.

Sans hésiter, elle s'était chargée d'un nouveau parjure qui allait faire de son fils un assassin.

Et l'hiver sévissait. La mer, à perte de vue, était prise par les glaces, ne faisait plus qu'un avec la côte et les champs, et la lande. Une épaisse couche de neige couvrait cette vaste étendue, ensevelissant les clôtures, transformant les villages en des monticules blancs que dominaient les paisibles clochers. Et les petits chevaux affamés hennissaient aux abords des enclos. Et personne ne savait ce qui se passait dans la ferme isolée de Baegby, sur les confins de la commune.

IV

Erland entreprit son frère, et Pierre fut vite convaincu. C'était une de ces natures à part qui semblent marquées pour le crime. Dur, intraitable, rebelle à tout travail régulier, il avait été accusé de vol et acquitté faute de preuves.

Ils eussent craint d'agir seuls, leur père pouvant encore se montrer le plus fort. Or Jonas Persson se dérobait maintenant. C'était tout au plus s'il promettait, une fois le crime accompli, d'aider à *cacher le vieux*. Tous les artifices d'Ingrid échouaient contre une obstination qui exaspérait cette femme incapable d'un sentiment de peur ou d'un calcul de prudence.

— Laissons faire les deux garçons, disait-il. Si l'on découvre le coup, c'est eux qui répondront et on nous laissera tranquilles.

Avec un sourire de mépris, elle toisait la large carrure de Jonas.

— Je n'ai pas peur, moi, disait-elle.

— Eh bien! moi, j'ai peur, répondait Persson. Et il expliquait qu'il ne supportait pas la vue du sang. Cela le rendait malade.

Dans une petite chaumière sur la côte demeurait, comme locataire, un journalier nommé Karl Axelsson, qui travaillait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Il était de père et mère inconnus et n'avait pas la tête bien solide. Une étrange stupidité se lisait sur ses traits grossiers. Il n'avait jamais pu apprendre son catéchisme ni faire sa première communion, ne savait même pas signer son nom et n'épelait qu'en suant à grosses gouttes. La défense de tuer, pour lui, ne signifiait qu'une chose : c'est qu'en tuant on s'exposait à l'échafaud. Il était, d'ailleurs, aussi incapable de combiner un plan que de résister à un habile tentateur ayant besoin de lui pour commettre un crime.

Il était très pauvre, s'était marié jeune et avait une famille à nourrir.

Persson le proposa comme complice à sa place et se chargea de la dépense. Il lui parla d'un ennemi dont il voulait se débarrasser. Mais à toutes ses propositions Karl Axelsson répondait par un refus obstiné. Il y mettait un entêtement de cheval rétif, sans donner aucune raison, après avoir tranquillement laissé les autres exposer leurs projets.

Un mardi, vers la fin de mars, un traîneau s'arrêta devant la cabane de Karl Axelsson. L'heure était très matinale et la porte encore fermée.

Jonas Persson laissa son cheval sur la route et alla frapper à l'entrée de la cabane. Un instant après, les deux hommes en ressortaient et montaient en traîneau.

— Où allons-nous? demanda Axelsson, habitué à suivre les autres et s'attendant toujours à gagner quelques sous.

— Au cabaret, répondit Persson. Nous pouvons avoir besoin de forces.

Le cheval trottait vite. Le journalier, de temps en temps, jetait à la dérobée un coup d'œil sur son compagnon. Mais celui-ci ne soufflait pas un mot du sujet dont Karl Axelsson avait peur.

Au cabaret, ils prirent un petit barillet d'eau-de-vie et avalèrent quelques gorgées avant de repartir. Axelsson apprit alors qu'ils allaient à une vente de bois. Cela le rassura. La boisson, d'ailleurs, commençait déjà à l'assouplir.

On menait joyeuse vie à cette vente. Karl Axelsson but beaucoup, se disputa et se battit. Mais dans la journée il se dégrisa et finit par gagner une demi-couronne en aidant à porter des planches. Il ne fit plus aucune difficulté à accompagner Jonas Persson. Ils passèrent la nuit chez ce dernier, à la cuisine. Le soir, on avait frappé à la fenêtre. Persson était sorti.

— Nous devions nous rendre quelque part ce soir, avait-il dit mystérieusement en rentrant. Mais il n'en sera rien. Le vieux est allé à Calmar, vendre de la paille. Nous attendrons à demain.

Là-dessus ils s'endormirent. Le lendemain, à son réveil, Axelsson avait le sentiment confus d'un danger auquel il était entraîné malgré lui. Il se demanda longtemps ce que ce pouvait être. A la fin, à travers les fumées mal dissipées de l'eau-de-vie, il se souvint des singulières paroles de Persson : « Nous devions nous rendre quelque part ce soir. » Tout cela, les anciennes promesses de Persson, cette course de la veille, ces coups frappés à la fenêtre et le reste, sans se combiner en une idée précise, trottait dans sa tête encore lourde et l'inquiétait. Il aurait voulu être auprès de sa femme et de ses enfants, avec sa demi-couronne dans la poche.

Cependant Jonas Persson se leva, prépara tranquillement le café, où il versa de l'eau-de-vie, et, quand ils l'eurent pris, envoya Axelsson en avant à Baegby, où il le rejoindrait bientôt, dit-il. Le journalier, Kallé, comme on l'appelait familièrement, se mit en route, pensant que « ce n'était pas la peine de le contredire ».

Erland les attendait à la cuisine. Pierre envoya Hanna acheter de l'anguille et leur versa de l'eau-de-vie. Il avait découvert la cachette du père et ils en parlèrent en riant.

— Il n'en boira plus, dit Pierre.

— Ah! non, appuya Erland.

— Pourquoi dites-vous ça? demanda Axelsson qui commençait à se sentir mal à l'aise. C'est tout de même votre père.

— C'est un vieux coquin, répondit Erland. Il n'a jamais été un père pour nous.

Kallé ne répliqua rien. L'eau-de-vie l'attirait, et il ne voulait pas se brouiller avec les deux frères.

— Persson t'a-t-il parlé de quelque chose? commença Erland.

— Oui, répondit Kallé, pensif, mais ça ne me convient pas.

Il ne fut plus question de rien jusqu'à l'arrivée de Persson. Quand il fut là, on se mit à table et on mangea de l'anguille.

— Avez-vous parlé à Kallé? dit Persson au bout d'un instant. Sait-il que c'est pour ce soir?

— Pour ce soir! fit Axelsson saisi, tandis que les deux frères s'entre-regardaient. Pour ce soir!

Il se sentait tout à coup pressé par le danger, à ne plus pouvoir s'échapper. Mais bientôt, reprenant haleine, il s'entêta de nouveau :

— Non, je ne veux pas!

Ce fut alors Pierre qui parla :

— Es-tu vraiment assez bête pour croire que nous voulions ta perte?

Et Persson ajouta :

— Ce serait honteux.

Ils insistaient. Axelsson ne bougeait pas. S'il fuyait, pensait-il, il lui arriverait malheur. Il valait mieux attendre et se dérober au dernier moment.

Après le repas, ils conduisirent Kallé à l'étable.

— Tiens, expliqua Pierre : tu te tiendras là. S'il entre, tu n'auras qu'un coup à lui donner, puis une forte bourrade pour le faire tomber. Tu le tiendras et nous ferons le reste.

Erland ajouta :

— Voici une hache : nous la mettons dans ce coin; tu pourras t'en servir.

Ils en placèrent une autre dehors, à l'entrée de l'étable.

Puis Jonas Persson sortit en invitant Kallé à le suivre chez lui. Il ne voulait pas qu'on les vît ensemble.

— Va chez Persson, Kallé, dit Pierre en lui prenant la main, et ne fais pas la bête : tu auras de quoi vivre sans travailler jusqu'à la fin de tes jours.

Axelsson était étourdi de boisson, incertain, anxieux, craignant de rencontrer quelqu'un, et n'osant pas rentrer chez lui. A la fin, il se décida à aller chez Persson pour le supplier de le dégager de cette affaire.

Mais il ne put articuler une parole. Si quelqu'un lui avait dit de se jeter à l'eau ou d'aller sonner les cloches, il l'aurait fait. L'habitude de se laisser commander par les autres avait fini par enlever toute indépendance à cette âme de brute.

Au coucher du soleil, il était encore là, assis devant une fenêtre, regardant le clocher de l'église, dont la croix noire se détachait sur le fond neigeux, et, les mains croisées, il marmottait des prières. Mais il ne savait même pas son *Pater*, et ses yeux hagards suivaient Jonas qui arpentait la chambre.

Un traîneau s'arrêta devant la maison. C'était la femme de Persson qui rentrait d'une course en ville. Sa figure s'assombrit quand elle vit Axelsson et, profitant d'une moment où son mari était sorti, elle engagea Kallé, sans humeur, mais d'un ton décidé, à rentrer chez lui.

Il ne se le fit pas dire deux fois. Depuis longtemps, il ne s'était senti aussi léger. Enfin, il avait reçu un ordre : la femme de Persson le renvoyait. A grands pas, il gagna la route communale. Une fois là, il prendrait ses jambes à son cou et courrait retrouver sa femme et ses enfants. Peu importait que le chemin fût long. Il n'avait même pas peur du cimetière.

Il allait atteindre la grande route quand il frémit comme un assassin arrêté dans sa fuite. Dans l'ombre, il avait aperçu une forme qu'il reconnut.

— Venez-vous, Jonas et toi? demanda Pierre d'une voix haletante.

— Je veux rentrer et Jonas n'a pas dit s'il viendrait, répondit Axelsson, s'armant de courage.

— Il viendra, dit Pierre en lui prenant le bras. En attendant, allons boire un coup.

Il l'entraîna, et Axelsson n'avait pas eu le temps de se reconnaître, qu'il était devant l'étable, où Erland l'attendait. Puis, sans savoir comment, il était là, dans les ténèbres, tâtonnant pour trouver la hache. Et dehors, la voix d'Erland disait :

— Le diable t'emporte si tu as peur! Frappe ferme! Nous allons le chercher.

La hache en main, Axelsson ne bougeait plus. Il ne pouvait pas sortir et ne voyait que du noir. Un affolement, une fureur aveugle s'emparait de lui, l'eau-de-vie lui montait à la tête. Il avait maintenant une envie de frapper, au hasard, n'importe qui.

Un quart d'heure, qui lui sembla une éternité, s'écoula. A la fin, il entendit des pas s'approcher. Il leva la hache, et l'ombre qui l'entourait lui parut encore s'épaissir.

— L'étable est-elle fermée? disait la voix d'Olof Larsson.

Au même instant la porte s'ouvrit et Karl Axelsson porta un terrible coup de cognée à la figure qui apparut sur le seuil.

Le soir, armés de pics en fer, les deux fils conduisirent le corps de leur père jusqu'à la baie de Calmar, où la glace était moins épaisse, percèrent un trou, et y poussèrent le cadavre de toutes leurs forces, après avoir attaché à une de ses jambes une pierre roulée dans une couverture de cheval. Il tomba avec un bruit sourd. Une eau noire jaillit sur la neige.

— Il ne reviendra plus jamais! dit Pierre.

Ils rentrèrent et dormirent d'un profond sommeil, sans rêver.

Le lendemain, les deux frères parcoururent la commune en racontant que leur père avait disparu.

V

Après plusieurs jours d'absence, Ingrid retournait chez elle, le lendemain du jour où elle savait que le crime avait dû s'accomplir. Mais elle n'osait croire à un succès. Partagée entre l'espérance et la crainte, elle suivait le chemin de Baegby. Tantôt elle avait des élans d'espoir à devoir s'arrêter pour respirer, tantôt elle frémissait devant l'horrible vision non de son mari mort, mais de son mari vivant, assis à sa place accoutumée, fixant sur elle ce regard inquisiteur qui la glaçait et l'écœurait à la fois. Si elle avait prié, — ce qu'elle ne faisait jamais, — elle eût en ce moment élevé vers Dieu la seule prière dont son cœur était capable : « Faites, mon Dieu, qu'ils aient réussi! »

Elle monta l'escalier, entra, vit ses fils et dit à Hanna d'emmener les enfants.

— Il est mort? demanda-t-elle quand ce fut fait.

— Oui, dit Pierre.

— Jeté à l'eau?

Erland fit le récit du crime. Il parlait mieux que Pierre. De temps en temps Ingrid posait une question. Ils passèrent à l'étable. Là, on détailla la scène. Elle inspecta ensuite la cour et le traîneau. Sur la planche du fond, elle remarqua une grande tache. Sans en parler à ses fils, elle attendit le soir, et, quand il fit sombre, alla toute seule enduire cette planche de goudron.

Toute trace du mort avait disparu, mais le calme attendu par les meurtriers ne vint pas.

Leur vie ne reprenait pas son train habituel. Erland et Pierre avaient compté, leur père mort, s'adonner sans frein et sans réserve aux ripailles et aux débauches. Il n'en fut rien, au contraire. Une singulière apathie s'était emparée d'eux. En vain Ingrid leur représentait-elle la nécessité de se montrer, pour ne pas éveiller l'attention : ils ne se sentaient de goût pour rien, s'écartaient instinctivement de leurs anciens compagnons et, leurs travaux de ferme terminés, s'étendaient et dormaient jusqu'au repas du soir.

— Tu devrais aller chez la fille, parler de votre mariage, dit un jour Ingrid à Erland.

— Cela m'est bien égal, répondit-il, en levant les épaules. J'en ai assez de cette fille.

D'ailleurs Ingrid elle-même ne se souciait plus de rien. D'abord elle avait continué à suivre Persson quand il venait la chercher. Mais jamais plus elle n'allait le chercher elle-même. Un jour, il lui dit qu'il serait temps maintenant de songer à sa femme à lui.

— Pourquoi veux-tu faire du mal à cette pauvre femme? demanda-t-elle.

— Mais pour t'épouser! lui répondit-il, étonné.

— Moi? dit-elle, en riant doucement. Jamais nous ne nous marierons.

Et voyant sa stupéfaction, elle ajouta, avec une caresse féline de la voix :

— Je ne voudrais pas te faire comme à l'autre.

— Que veux-tu dire? demanda Persson en frémissant. Ingrid ne bougea pas. Mais ses yeux brillaient.

— Si je me remariais, dit-elle, je recommencerais.

Une semaine ne s'était pas encore écoulée depuis le meurtre.

Un matin, Ingrid vit Erland livide, assis à la table, la tête dans les mains. Il ne semblait pas l'entendre. A la fin, il dit d'une voix mate :

— Pourquoi l'avons-nous tué?

D'abord elle ne trouva rien à répondre. Ce meurtre était sorti du fond de son âme. Ni avant, ni après elle n'avait eu besoin d'un pourquoi.

— On mange quand on a faim, on boit quand on a soif, on dort quand on est las, finit-elle pas dire.

Erland tremblait de tous ses membres. Ses mains s'étaient crispées.

— C'était donc ça! dit-il.

Et haletant d'angoisse, il se pencha par-dessus la table et ajouta :

— Je le vois toutes les nuits. Il sort de l'eau et me fait des signes. C'est bête que nous ne lui ayons pas lié les mains. Il ne pourrait pas me faire de signes. Sa main est tantôt noire, tantôt blanche. Pourquoi?

Il regarda longtemps devant lui, puis il toisa sa mère, dont la taille encore souple se dressait devant lui, dont le visage bruni au grand air n'avait pas la moindre ride.

— Tu n'as jamais peur? demanda-t-il.

— Jamais, répondit-elle la tête haute.

Erland reprit en baissant la voix :

— Et pourtant je sais qu'il n'était pas mon père!

Un mauvais sourire brilla sur le visage d'Ingrid. Elle sentit un désir violent, envenimé, de lui faire éprouver son pouvoir, lui posa la main sur l'épaule et, le forçant à la regarder :

— Je t'ai menti, dit-elle, en jurant que tu n'étais pas son fils.

Erland bondit. Ses tempes se gonflèrent, son visage s'injecta.

— Tu mens! cria-t-il. Tu mens comme un démon! Dis-moi que tu mens!

Ingrid fit un pas en arrière. Elle l'avait touché au cœur : il était repris.

— Pourquoi donc, dit-elle, ne me demandes-tu pas de serment, cette fois-ci?

Il comprit et, dans sa fureur, chercha des yeux une arme. N'en trouvant pas, il fit un pas vers elle, les mains tendues, comme pour l'étrangler, mais s'arrêta, paralysé, chancelant. Ses yeux se renversèrent et, sans proférer une parole, il tomba, le corps agité par des mouvements convulsifs, la bouche tordue, écumante.

VI

Le soleil d'avril vint délivrer l'île de sa captivité de ténèbres et de frimas. La neige fondit par grandes plaques. Des torrents se formèrent. Un vent tiède faisait frissonner la vaste nappe d'eau qui s'était formée sur la glace. Puis, avec un bruit de foudre, cette glace se rompit d'un côté à l'autre, se détacha de la terre et les vagues l'engloutirent par blocs énormes.

Mais quand les âmes, elles aussi, s'éveillèrent de leur long assoupissement, des bruits sinistres se mi-

rent à circuler. On eût dit que les rayons du printemps éclairaient plus particulièrement la ferme de Baegby, avertissant ses habitants que personne ne pouvait plus vivre impuni dans les ténèbres.

Bientôt les rumeurs s'élevèrent très haut, et un jour enfin on apprit que le juge d'instruction allait faire une descente dans la commune.

Ingrid et Pierre vivaient en sécurité. Seul Erland manifestait des craintes. Mais les autres ne l'écoutaient pas. Ils s'écartaient même de lui depuis que l'épilepsie en faisait pour eux un objet de crainte superstitieuse.

Les choses changèrent quand ils eurent appris que la justice était en éveil. Ce coup de foudre fit redresser la tête à Erland. Songes et visions s'évanouirent. Il n'eut plus ni remords ni attaques, et reprit sa physionomie des anciens jours, son air de sombre et redoutable dureté. De nouveau, tous les trois ne firent qu'un, et ils se souvinrent d'un danger qu'ils avaient oublié : l'existence de Karl Axelsson, capable de les trahir.

— Nous n'aurions pas dû le laisser vivre, dit Erland avec un juron.

Pierre sella un cheval et se rendit chez Axelsson. Il le trouva dans sa cour, occupé à tasser des sciures qu'il avait ramassées pour faire du feu. En apercevant Pierre, il eut un mouvement de frayeur.

— Voici ce que je t'apporte, dit Pierre.

Et il lui glissa dans la main un billet de dix couronnes que l'autre se mit à tourner et à retourner avec ses gros doigts.

— Mets-les donc dans ta poche, que diable ! reprit le jeune homme. Voyons ! à quoi penses-tu ? Tu les as bien gagnées.

— Je pense, répondit Kallé, en hésitant encore, je pense qu'on viendra me prendre.

— Eh bien ! après ? dit Pierre. Quand tu passerais six mois ou un an en prison ? Au moins tu seras nourri, et, si tu n'avoues pas, on ne pourra rien te faire. Personne ne nous a vus, le vieux est au fond de l'eau, et il n'y a pas de danger qu'il revienne.

— Mais s'ils me condamnent tout de même ? s'entêta Axelsson.

— Que tu es bête ! répliqua Pierre. On ne peut pas te condamner si tu n'avoues pas. Mais tiens-toi ferme, quoi qu'il arrive, et ne laisse pas voir que tu as peur, sans quoi tu nous perdrais tous.

Axelsson promit de faire de son mieux. Il n'avait rien confessé à personne, bien qu'il eût souvent songé à aller tout avouer au juge, pour se soulager. Il n'avait même pas parlé à sa femme, ce qui lui eût fait du bien, il le savait. Incapable d'une détermination, il avait toujours remis la chose au lendemain, jusqu'au moment où la voiture du juge d'instruction s'arrêta devant sa cabane. Alors, sans plus songer à ce qu'il avait promis à Pierre, il prit sa casquette et son manteau. Sa femme lui demandant où il allait :

— Tu le sauras bientôt, répondit-il. Prends ceci en attendant.

Il lui donna le billet de dix couronnes et, avant qu'elle fût remise de sa surprise, sortit au-devant du juge. Celui-ci, un homme jeune et robuste, au nez aquilin, au regard vif et droit, lui demanda où il allait.

— Je crois que vous me cherchez, monsieur le juge, répondit-il d'un ton soumis.

Le juge contempla un instant cet étrange type de criminel, puis il le fit monter derrière sa voiture et partit. Axelsson ne savait qu'une chose, c'est qu'il avait tué Olof Larsson, qu'il aurait la tête tranchée et que c'était justice. Une seule pensée le gênait : il allait se trouver seul avec le juge, et devrait tout lui expliquer. C'était au-dessus de ses moyens. Il avait tué Larsson, il le dirait : le reste regardait les hommes de loi. Ils n'avaient qu'à se débrouiller. D'ailleurs il se sentait plus calme. Sa femme avait dix couronnes. Elle et les enfants étaient pourvus pour quelque temps. Quant à sa vie, qu'il allait perdre, elle n'était vraiment pas si gaie.

Deux jours après, le juge d'instruction pénétrait chez les gens de Baegby.

Toute la famille était à table et déjeunait. Ingrid et ses deux fils se levèrent. Ils n'avaient pas l'air effrayé, tout au plus étonné de cette visite matinale.

— Monsieur le juge est bien accompagné, remarqua Erland qui, par la fenêtre, apercevait des gardes postés dans la cour et des curieux se pressant dans la porte cochère.

— J'entre seul, répondit le juge avec assurance.

Il était vêtu d'un veston gris et chaussé de bottes fortes. Son visage rasé de près, ses regards perçants se tournaient tour à tour vers chacun des trois personnages.

— Au nom de la loi, dit-il, Ingrid fille de Jean, Erland et Pierre fils d'Olof, je vous ordonne de me suivre !

Il se fit un silence. Les enfants se mirent à pleurer.

— Qu'avez-vous à crier ? leur dit Ingrid d'une voix brève.

Puis, se tournant vers le juge :

— Avons-nous le temps de changer de vêtements ? demanda-t-elle.

— Je vous donne un quart d'heure, répondit le juge d'instruction.

Et il envoya deux hommes monter la garde sous la fenêtre qui donnait sur les champs.

La foule, qui s'était amassée sur la route, — mères portant leurs nourrissons dans les bras, filles et valets en rupture de travail, et tous les enfants de la commune, accourus pour voir les gars qui avaient tué leur père, — commença à s'impatienter.

— Ils ont filé ! disaient les uns.

— Peut-être bien qu'ils s'entre-tuent, commentaient les autres.

— En avant les coquins ! crièrent bientôt ces gens dont aucun, pris à part, n'aurait osé la veille passer devant les meurtriers sans échanger avec eux un salut et qui, maintenant, réunis en masse, les auraient volontiers écharpés.

Soudain, il y eut une grande poussée vers la porte cochère. Les visages s'étaient revêtus d'une expression de funèbre gravité où il y avait comme un remords des éclats de tout à l'heure.

Droite et résolue, vêtue de sa robe de dimanche, un fichu de soie autour de la tête, Ingrid descendait l'escalier. Son regard rencontrait hardiment tous les regards fixés sur elle et sur ses deux fils, qui la suivaient, également en habits de dimanche.

Mais ce que cette foule ne voyait pas, c'étaient les yeux effrayés qui, de l'intérieur, suivaient cette scène, c'étaient les trois têtes d'enfants collées à la fenêtre. Les deux plus petits ne comprenaient pas. Mais Hanna, les pupilles dilatées, voyait clairement toute la honte qui rejaillissait sur sa tête innocente.

Tandis qu'Ingrid et Pierre étaient écroués dans la prison préventive, le juge d'instruction prit avec lui Erland, tout interdit de cette distinction. Il le conduisit dans sa maison et lui assigna une chambre dans les combles. Il y avait là un lit tout fait et un matelas, avec couverture et traversin, étendu par terre.

On lui apporta à manger et, quand il fit nuit, le juge d'instruction entra.

— Je te croyais couché, dit-il.

Erland obéit, sans mot dire. Pendant qu'il se déshabillait, le juge l'interrogea, lui demandant s'il savait où était son père. Erland répondit d'un ton calme que son père avait disparu, victime, croyait-il, d'un mauvais coup.

Sans le questionner davantage, quand Erland fut couché sur le matelas, le juge se dévêtit à son tour, se mit au lit et éteignit la bougie.

Erland n'en revenait pas. Ce courage faisait sur lui une puissante impression. Qu'était donc cet homme, ce juge qui osait s'enfermer ainsi avec un prévenu accusé d'un crime atroce, et qu'il n'avait même pas pris la précaution de faire fouiller ? Si Erland avait eu un couteau sur lui, qui l'aurait empêché de le plonger dans le cœur de son juge endormi? Car il dormait, on le reconnaissait à sa respiration.

Ce calme étrange commençait à troubler le meurtrier. Et soudain, dans l'obscurité, ses noires idées lui revinrent. Comme par miracle, il se retrouvait dans le cercle magique où il s'était mis à tourner après le meurtre. Il voulut se lever et fuir. Mais ses jambes étaient comme paralysées. Il n'osait même pas remuer, de peur de réveiller le dormeur dont la présence à côté de lui l'écrasait. Il était là, les yeux ouverts, immobile dans les ténèbres.

Tout à coup il frissonna : il avait senti à la nuque le contact bien connu de la main noire ; et, ses yeux s'écarquillant de plus en plus, finirent par voir, dans les ténèbres, et le trou noir et la tête sanglante qui les avait longtemps hantés. Il ne pouvait plus se tenir immobile, et se tordait sur sa couche en gémissant sourdement. Soudain il se souleva sur le coude : la bougie était allumée et le juge le regardait, assis sur son séant.

— Tu ne dors pas bien, lui dit-il. Peut-être seras-tu plus calme quand tu m'auras confessé ce que tu as sur le cœur.

Alors Erland, brisé, raconta, en joignant les mains, toutes les circonstances du crime, sans dire toutefois que sa mère l'y avait poussé, l'attribuant à une inspiration du diable. Le juge mit par écrit ses aveux et les lui fit signer.

Les cinq complices furent condamnés à mort en première instance. Mais la haute cour réforma cet arrêt. La peine capitale ne fut maintenue que pour Erland et Pierre. Ingrid, condamnée à dix ans de maison de force, prit sans s'émouvoir congé de ses deux fils.

Ils eurent la tête tranchée le même jour sur la colline qui servait aux exécutions. Le cadavre avait été découvert, et Erland, voyant sa vision réalisée, s'était courbé, anéanti, et avait reçu du prêtre la rémission de ses péchés. Mais Pierre avait jusqu'au bout gardé un front d'airain et bravé du regard la foule muette d'épouvante qui se pressait au pied de l'échafaud. On raconta que le bourreau avait dû frapper deux fois sa puissante nuque pour détacher la tête du tronc et que, même alors, le corps décapité s'était à demi tordu dans un mouvement de suprême résistance.

VII

Quand Ingrid revint de prison, au bout de dix ans, on ne parlait plus de toute cette histoire. Mais le souvenir qui en était resté suffisait pour qu'on se détournât d'elle. Hanna était mariée, son mari avait pris la ferme et s'occupait des autres enfants. Sa mère n'était venue la voir qu'une fois. Le silence qui l'avait accueillie lui avait ôté toute envie de revenir. Elle ne vit jamais ses petits-enfants.

Elle avait les cheveux gris, le visage vieux, la bouche rentrée. Son regard éteint ne s'allumait que lorsqu'elle rencontrait quelque ancienne connaissance. La flamme oblique qu'il lançait alors avait quelque chose d'inquiétant, et rarement quelqu'un lui parlait. Elle ne se plaignait jamais, ne demandait pas de secours et n'en accordait à personne. En hiver la neige

s'amoncelait jusqu'au seuil et jusqu'aux fenêtres de la maison où elle vivait solitaire. N'eût été la fumée qui s'élevait lentement au-dessus de sa cheminée, on l'aurait crue morte.

Un soir d'automne elle rentrait de la ville, où elle avait fait quelques achats. Une vieille femme du voisinage cheminait à côté d'elle. Ingrid, qui marchait vite, l'avait rejointe. La vieille, se sentant mal à l'aise de marcher seule avec elle par la lande déserte, s'était mise à parler pour se donner du courage. Au bout de quelque temps, Ingrid prit un chemin de traverse.

— Vous prenez ce chemin ? dit la vieille femme, saisie.

— C'est le plus court, répondit Ingrid.

Le chemin conduisait par la butte où ses fils avaient eu la tête tranchée. Arrivée au sommet, où le sinistre échafaudage, grand squelette de bois, se dessinait, sombre, dans la nuit étoilée, la vieille dut se détourner. Ses dents claquaient ; elle respirait à peine.

Ingrid s'arrêta pour l'attendre.

— Vous êtes fatiguée ? demanda-t-elle.

Sans pouvoir se contenir davantage, la femme, toute tremblante d'émoi, dit à Ingrid pourquoi elle avait peur.

— Et vous ? demanda-t-elle à sa compagne en la regardant.

— Moi, je n'ai peur de rien, répondit celle-ci, immobile.

— Mais c'étaient vos enfants ? murmura la vieille.

— Il y a si longtemps ! répliqua Ingrid. J'ai tout oublié.

Un an plus tard, Ingrid était morte.

Elle mourut seule. Depuis plusieurs jours on n'avait pas vu de fumée sortir de sa cheminée. On entra. Elle était dans son lit, déjà froide.

GUSTAVE DE GEYERSTAMM.

AU SÉNAT

M. Waldeck-Rousseau.

Enfin nous avons le sénateur malgré lui ! Les amis de M. Waldeck-Rousseau l'ont traîné de force jusqu'à un des trois cents fauteuils rouges du Luxembourg. Ces amis sont sans pitié. Ils tentent d'arracher l'avocat à ses chers dossiers, le peintre à ses paysages, le chasseur à ses lapins, pour l'atteler au char embourbé de la République. Je n'ai pas rencontré cet illustre martyr depuis que les bourreaux de la Loire l'ont envoyé au Sénat, mais je suis sûr qu'il doit s'avancer « craintif et pâlissant » comme Josué, car, s'il en croit ses amis, il ne peut douter qu'il soit déjà « l'élu du Tout-Puissant ». Et il n'est pas d'âme, si ferme soit-elle, qui ne s'émeuve d'une aussi lourde mission.

Aussi M. Waldeck-Rousseau a-t-il essayé tout d'abord de se dérober aux appels de ses amis. Il a fui vers les saules. On est allé l'y chercher. Il était en train de regarder couler l'eau en fumant une cigarette. Alors on lui a présenté qu'un pareil dilettantisme était chose impie. On lui a montré M. Jules Guesde et ses Huns marchant à l'assaut de la liberté. La mémoire de Gambetta fut aussi évoquée ; les grands dévoûments de l'histoire furent réunis sous ses yeux ; M. Joseph Fabre osa parler de Jeanne d'Arc. On rapporte qu'en cet instant dramatique on vit deux larmes rouler lentement sur ses joues. La résistance de M. Waldeck-Rousseau était vaincue.

Il revint au milieu des hommes, et, après avoir frisé sa moustache, il adressa aux électeurs sénatoriaux de la Loire cette lettre où il enregistrait sa tardive résolution en des formules si limpides qu'un devin fameux fut consulté pour en découvrir le sens. Le devin, d'ailleurs, justifia sa réputation, car il parvint à dégager assez nettement les sentiments complexes qui flottaient en ce moment sur l'âme agitée de M. Waldeck-Rousseau. La notion du devoir républicain, la conscience d'une valeur qu'il ne faut pas risquer dans une bataille trop hasardeuse, le regret d'une profession aimée et très lucrative, l'aiguillon d'une ambition politique qui n'est pas tout à fait morte, tels sont les courants opposés qui entraînaient tour à tour sa résolution. Et faute, peut-être, en cette conjoncture embrouillée, de pouvoir amener son esprit si logique à une conclusion qui le satisfît pleinement, M. Waldeck-Rousseau remit son âme aux mains de ses amis et s'en fut tirer le lapin. Nous savons qu'il obtint la presque unanimité des voix des électeurs sénatoriaux de la Loire, mais l'histoire ne connaît pas encore le chiffre exact des lapins qu'il abattit en cette mémorable journée.

M. Waldeck-Rousseau est de ces hommes d'État qui tentent de ne « laisser rien à la fortune de ce qu'on peut lui ôter par le conseil et la prévoyance ». En cette occurrence, la fortune semble avoir pris sa revanche sur ce rude champion. Le nouveau sénateur de la Loire pourrait bien connaître, depuis quelques jours, une inquiétude qui n'a pas dû jusqu'à présent lui-être familière. Il avait vu se dérouler devant lui une carrière politique sans escarpement brusque ni tournant périlleux. Sans doute le hasard avait eu son rôle dans cette heureuse destinée. Mais, quand on réussit, on oublie d'ordinaire de faire sa part à la fortune. Peut-être M. Waldeck-Rousseau ne voulut-il attribuer qu'à ses rares mérites ce que ses bonnes fées l'aidèrent un peu à accomplir. D'ailleurs, n'avait-il pas d'excellentes raisons pour se laisser induire en péché d'orgueil ? De très bonne

heure, il domina ses confrères du barreau de Rennes et, plus tard, ses collègues du Parlement de toute la hauteur d'une intelligence vigoureuse et d'une âme intrépide. Il fut le disciple en qui Gambetta se complut très particulièrement pour ses qualités d'esprit et aussi pour sa bonne tenue. Il se peignait chaque matin, calamistrait ses fines moustaches, s'habillait peut-être à Londres et se parfumait avec discrétion. Il représenta le dandysme républicain dans le grand ministère, avec M. Antonin Proust. Il eût suffi seul à le très bien représenter.

Sans être distant comme Royer-Collard, ni impertinent comme M. le duc de Broglie, il sut tout de suite s'affranchir de ces familiarités que discréditent le pouvoir même auprès de ceux qui se les permettent. On lui sut gré de cautionner d'élégance et de savoir-vivre un grand nombre d'excellents républicains à qui un trop vif souci des principes avait fait négliger ou même mépriser ces bagatelles de gentilshommes.

Pendant le ministère de M. Jules Ferry qui dura vingt-six mois, les séduisantes qualités de M. Waldeck-Rousseau accusèrent leur plein relief. Quand il tomba du pouvoir, il avait mérité d'avoir des amis dévoués et des adversaires résolus. Mais on peut croire que si le pouvoir l'avait grandi, il l'avait aussi découragé. C'est qu'il est une expérience décevante pour les bons citoyens qui y poursuivent mieux que des calculs mesquins ou des succès de théâtre. Revenu dans le rang, l'ancien ministre de l'intérieur trahit sa lassitude morale par des mots railleurs et des sourires désabusés. Quand la mêlée politique devint plus confuse encore et plus suspecte, que le cheval noir caracola, que MM. Clémenceau, Joffrin et Ranc se coalisèrent, M. Waldeck-Rousseau promena autour de lui un regard inquiet et sceptique. Après avoir fait une grimace significative, il secoua sur le Palais-Bourbon la cendre de sa cigarette. Ses électeurs de Rennes ne l'engagèrent nullement à revenir sur sa décision. L'abandon fut réciproque.

Cela ressemblait à une abdication. Mais, comme M. Waldeck-Rousseau paraît bien gardé contre tout mysticisme, il ne se retira pas dans une Trappe. Il revint au Palais, et c'est là que depuis cinq ans on peut le voir, chaque après-midi, promener sa silhouette mélancolique dans la cohue des toges noires. Il fut très vite l'avocat à la mode, car il y a une mode pour les avocats comme pour les dentistes. A Paris, lorsqu'elle dure dix ans, cela suffit à enrichir celui qu'elle a favorisé. Les gros dossiers dérivèrent à l'envi vers M. Waldeck-Rousseau. Si la politique le reprend tout entier, beaucoup de ses confrères le féliciteront très sincèrement de cette rentrée.

Dans cet exil volontaire et très doré, le prestige de M. Rousseau ne fit que s'accroître. Quand éclatait une crise ministérielle et qu'il fallait avoir recours au dévouement de M. Tirard, ses amis se disaient : « Ah! s'il était là! » Et précisément parce qu'il n'était pas là, on le jugeait plus nécessaire, plus providentiel et on mettait en lui plus d'espérances. Pourquoi les hommes politiques ne se nourriraient-ils pas d'illusions comme les autres mortels?

Il n'est que trop clair que la politique a fait depuis vingt ans une énorme dépense de ministres. Et l'on éprouve le besoin d'épousseter l'étalage. MM. de Freycinet, Ribot et Loubet ne sont-ils pas un peu défraîchis? M. Floquet, qui fit, dès sa jeunesse, l'ascension des plus hauts principes démocratiques, paraît maintenant un peu essoufflé. M. Goblet se réserve pour l'avènement de M. Jules Guesde à la présidence de la République. Et quant à M. Ch. Dupuy on sait bien que sa destinée est de rendre l'âme ministérielle au retour de l'hiver, lorsque nous arrivent ses compatriotes avec leurs sacs de marrons. Mais parce que ces premiers rôles ont besoin d'un repos mérité, en faut-il conclure que le sein du Parlement, comme on dit, soit devenu stérile? Ah! si l'on faisait lever le doigt à tous ceux qui sont prêts à accepter le fardeau du pouvoir, mon Dieu! que de doigts se lèveraient. Je l'affirme aux amis de M. Waldeck-Rousseau, il est dans le Parlement beaucoup d'excellents citoyens qui sentent bondir en leurs cœurs les plus généreuses ambitions. Rassurons-nous; même si M. Waldeck-Rousseau n'eût pas fait cette rentrée sensationnelle, le Parlement actuel aurait pourvu aux prochaines vacances ministérielles.

Il faut, d'ailleurs, observer que le nouveau sénateur de la Loire ne nous apporte pas une virginité politique tout à fait intacte. Les électeurs sénatoriaux se sont jetés sur elle avec trop de concupiscence. Il est sage, je pense, de modérer leur enthousiasme pour qu'ils n'aient pas de trop vives déceptions.

Les idées politiques de M. Waldeck-Rousseau nous sont connues : jadis il livra pour elles, devant le Sénat et la Chambre des députés, de nombreuses batailles. On les peut résumer en ce triple but : assurer au pouvoir l'autorité nécessaire, aux ouvriers des moyens de se défendre et d'améliorer leur situation, à la société la sécurité et le bien-être possible. M. Waldeck-Rousseau, qui a le sens des réalités, pose le problème politique avec ses données nécessaires. Peut-être se fait-il peu d'illusions sur la sagesse de la démocratie; mais son triomphe s'impose si impérieusement qu'il ne songe pas à chercher en dehors d'elle une solution chimérique. Ce qu'il poursuit c'est la conciliation des exigences raisonnables de la démocratie avec la défense de certains principes sociaux et aussi avec ses goûts un peu aristocratiques. Au fond, il veut faire le salut de la démocratie malgré elle et, au besoin, contre elle. Il ne pense pas qu'elle puisse

se bien diriger en dehors de certaines disciplines et même de certains hommes. Il ne lui plairait pas d'être son chef uniquement pour la suivre.

Cette conception politique que n'obscurcit aucune métaphysique ne vous rappelle-t-elle pas celle que M. Constans exposa dans son discours de Toulouse? Assurément, les deux programmes se ressemblent. Et voilà que M. Constans pourrait sauver l'État en l'absence et à la place de M. Waldeck-Rousseau! Mais j'ose dire qu'il ne le sauverait pas par les mêmes moyens. Car si les programmes se ressemblent, les hommes diffèrent. M. Waldeck-Rousseau est un dompteur superbe, qui entre dans la cage en faisant siffler sa cravache. M. Constans s'y glisse par derrière après avoir préparé ses fauves à l'obéissance par les plus malicieuses caresses. Celui-ci croit aux petits morceaux de sucre et celui-là aux bons syllogismes. Je parierais volontiers pour la politique du sucre.

Que les amis de M. Rousseau veuillent donc bien rabattre un peu de leurs illusions! Je crois que ce nouveau Josué n'arrêtera pas le soleil démocratique, et même qu'il ne réussira pas à modifier un peu sa course. Mais s'il échoue, comme on peut le prévoir, il faudra reconnaître que l'éloquence ne suffisait pas à gagner la partie. Car M. Waldeck-Rousseau est un excellent orateur.

On peut presque dire qu'il a fait une petite révolution dans notre vieille rhétorique sonore et empanachée. Rien ne ressemble moins à l'éloquence lyrique et rugissante qu'on nous apprit à admirer que l'art oratoire de M. Waldeck-Rousseau. Sa parole est vigoureuse, sobre et merveilleusement lucide. Elle est le vêtement très exactement ajusté d'une pensée nette et vive. Il excelle à faire la synthèse des idées claires et simples qu'il a successivement abordées dans son discours. Cela est très moderne. Cette éloquence est à celle de Jules Favre ce que la philosophie positiviste est à celle de Malebranche. La métaphysique, si je puis dire, en a disparu. Il serait difficile de détacher du meilleur discours de M. Waldeck-Rousseau une page, une seule, à citer dans un recueil. C'est imposant par l'ensemble, par le groupement lumineux des faits, la marche rapide et sûre de l'argumentation, la propriété de la langue. Ces constructions solides, élégantes et froides témoignent d'un rare équilibre intellectuel. C'est un peu une éloquence d'ingénieur ou de mécanicien. J'ignore si M. Eiffel eût su défendre M. Waldeck-Rousseau devant la justice, mais il me semble que M. Waldeck-Rousseau saurait construire une tour comme M. Eiffel.

Ce dont on le sent tout à fait incapable quand on l'écoute, c'est de prêcher une croisade. Que les infidèles se rassurent ! Il a le geste las et la voix froide. Jamais sa parole ne sonne la charge. Il livre son esprit et réserve son âme. La lanterne est toujours éclairée, mais sa lumière ne chauffe pas. Pour séduire les hommes et les diriger, il faut tout de même donner un peu plus de son cœur!

Amis de l'ordre, de la loi, de la liberté, voilà, affirme-t-on, notre dernière cartouche. Certes, elle est précieuse et il faut veiller sur elle, mais nous en avons d'autres. Puis, la meilleure cartouche, pour parler comme M. Belmontet, n'est-ce pas d'être prévoyant, résolu et discipliné ?...

PIERRE PUGET.

VARIÉTÉS

Montaigne maire de Bordeaux (1)

Le 7 septembre 1581, « étant éloigné de France et encore plus éloigné d'un tel pensement », Montaigne reçut une nouvelle bien faite pour le flatter et pour le troubler. A Bordeaux, les électeurs aux fonctions municipales l'avaient nommé maire de la ville.

Ce n'était pas chose à dédaigner. La mairie n'était donnée alors qu'à des gentilshommes, à la noblesse portant épée, et Montaigne succédait au maréchal de Biron. Plus honorifique que lourde, la charge de maire n'exigeait ni un grand travail ni beaucoup d'assiduité. Ce magistrat devait figurer, dans les cérémonies publiques, à cheval, en robe de velours rouge et blanc, précédé de quarante archers en veste écarlate et suivi du corps de ville. Il défendait aussi, à l'extérieur, les intérêts de Bordeaux dans les affaires d'importance; mais l'administration quotidienne et ordinaire de la cité pouvait être laissée aux jurats.

Cependant une situation aussi élevée avait sa part de responsabilité et de soucis. Onze ans de retraite et d'indépendance avaient habitué Montaigne à goûter les douceurs d'une « vie glissante, sombre et muette ». Devenu « bien autrement jaloux des droits de son repos que des droits de son autorité »; guéri de toute ambition, si jadis il en avait eu; estimant que, si l'homme doit chercher à s'élever et à croître, c'est « proprement pour soi », en résolution, en sagesse, et que « la grandeur de l'âme n'est pas tant tirer à mont et tirer avant comme savoir se ranger et circonscrire »; ayant peu de passions pour troubler son sommeil, mais agité par la moindre délibération à prendre, il s'était convaincu que les occupations publiques n'étaient « aucunement de son gibier ».

(1) Ce chapitre est extrait du *Montaigne* de M. Paul Stapfer, qui va paraître dans la Collection des grands écrivains, éditée par la maison Hachette.

Il les avait toutefois en très haute estime. « Je suis de cet avis, que la plus noble vacation et la plus juste est de servir au public et être utile à beaucoup. » Ceux qui se dérobent à la tâche de « répondre et satisfaire loyalement à tous les membres de leur charge » peuvent faire « une belle épargne », ils n'ont pas « le prix de la difficulté ». Montaigne était trop éclairé et trop consciencieux pour ne pas reconnaître que « la juridiction ne se donne point en faveur du juridiciant, mais en faveur du juridicié », qu'on fait « un supérieur non pour son profit, ains pour le profit de l'inférieur », que « toute magistrature, comme tout art, jette sa fin hors d'elle ». L'ami perdu qu'il chérissait toujours et qui restait le guide vénéré de sa pensée et de sa vie, ne revenait pas à son souvenir sans lui rappeler, entre autres vertus, « la tendre amour qu'il portait à sa misérable patrie » et son généreux regret de quitter ce monde avant d'avoir servi la France utilement.

Montaigne hésita. Il aurait peut-être refusé, si le roi, en lui envoyant ses félicitations, ne lui avait pas donné l'ordre de se rendre à son poste « sans délai ni excuse ». Il partit donc, mais sans grande hâte, restant encore quinze jours à Rome, séjournant à Lyon une semaine, et, au retour, se reposant d'abord dans son château, d'où sa première lettre comme maire fut pour excuser son absence.

Ainsi il acceptait, ou il obéissait. Mais, ne voulant pas tromper ses électeurs sur ce qu'ils pouvaient attendre de lui, il « se déchiffra fidèlement et consciencieusement » à eux tel qu'il se connaissait lui-même. Il faut, avant tout, bien comprendre ces déclarations rappelées et commentées au chapitre x^e^ du livre III : *De ménager sa volonté*. C'est le morceau capital des *Essais* pour l'intelligence de Montaigne homme public.

J'ai, disait-il en substance à ses concitoyens, de la bonne volonté et peut-être certaines qualités administratives, bien que je sois fort loin de les avoir toutes. Vous pouvez compter sur moi pour répondre de mon mieux à votre confiance et pour remplir honorablement tous les devoirs de ma charge. Je vous donnerai « mon attention, mes pas, mes paroles, ma sueur et mon sang au besoin », oui, mon sang, oui, ma vie. Seulement, ne me demandez pas d'entrer dans la peau du maire qu'on veut que je sois, jusqu'à ce degré de pénétration intime où l'homme ne se distingue plus du magistrat, où il n'a pas d'autres soins, d'autres pensées, d'autres vertus ni d'autres talents que ceux de la fonction qui l'absorbe.

Le maire et Michel de Montaigne resteront toujours « deux, d'une séparation bien claire ». Mon père, dont je ne dirai jamais assez combien j'aime et honore la mémoire, avait pris l'intérêt public tellement à cœur qu'il en avait « l'âme cruellement agitée » et que sa santé en souffrait. Je serais bien fâché qu'une chose quelconque fît sur moi autant d'impression. Je prendrai vos affaires « en main », non pas « au poumon et au foie ». Si la disgrâce des temps veut que j'assiste, hélas ! à « notre mort publique », j'en serai le témoin attristé, car je veux du bien à mon pays, attristé, mais non pas au point de « m'en ulcérer et maigrir » ; j'utiliserai pour ma propre instruction le « notable spectacle » d'une catastrophe que je n'aurai pu empêcher, et je saurai même quelque gré à la fortune de m'avoir fait naître en un siècle passionné et violent, plein d'une grandeur tragique, « fameux par son malheur ».

Nous ne sommes ici-bas que des acteurs dans un drame qui n'est point notre ouvrage. Prendre son personnage au sérieux, comme s'il était autre chose qu'une illusion « farcesque », c'est la vulgaire bévue d'un comédien inintelligent. « Il se faut réserver une arrière-boutique », dans laquelle on se retire pour se juger et d'où l'on se regarde curieusement agir et souffrir.

Parce qu'on est avocat ou financier, ce n'est pas une raison pour méconnaître « la fourbe qu'il y a en telles vacations ». Tout les métiers sont sots, mais il faut les faire, en comprenant bien leur sottise. « Le jugement d'un empereur doit être au-dessus de son empire » ; il doit le « considérer comme un accident étranger, savoir jouir de soi à part et se communiquer, comme Jacques et Pierre, au moins à soi-même ». Oh ! combien j'en ai vu de ces personnages bouffis d'importance auxquels je ne veux point ressembler, « qui se transforment et se transsubstantient en autant de nouvelles figures qu'ils entreprennent de charges, et qui, se prélatant jusques au foie et aux intestins, entraînent leur office jusque dans leur garde-robe ! Je ne puis leur apprendre à distinguer les coups de chapeau qui les regardent de ceux qui regardent leur commission ou leur suite ou leur mule ! »

Je serai votre maire, mes amis, puisque vous le voulez, et je suis sensible à cet honneur. Mais je ne croirai pas que Montaigne mérite plus de gloire pour avoir continué à mettre une garde aux portes de la ville, « rapetassé un pan de mur » ou « décrotté un ruisseau public ». Je n'imiterai pas ce conseiller de ma connaissance, qui « ayant dégorgé une battelée de paragrafes d'une extrême contention et pareille ineptie, se retira de la chambre du conseil au pissoir du palais, où il fut ouï marmottant entre ses dents : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo, da gloriam !* »

Le maire était nommé pour deux ans. La première mairie de Montaigne se passa sans difficulté, sans incidents notables. Il inspecta le collège de Guyenne et approuva la sage direction du savant Vinet, qui en

était alors principal; alla saluer à Cadillac le roi et la reine de Navarre, qui s'y trouvaient de passage; fit un voyage à Paris pour les affaires de la ville; assista à la séance d'ouverture de la nouvelle cour de justice de Guyenne, qui venait d'être instituée à Bordeaux, et se lia dans cette circonstance avec le futur historien de Thou. Celui-ci reconnaît qu'il « tira bien des lumières de Michel de Montaigne, alors maire de Bordeaux, homme franc, ennemi de toute contrainte et qui n'était entré dans aucune cabale; d'ailleurs fort instruit de nos affaires, principalement de celles de la Guyenne, qu'il connaissait à fond ».

En 1583, Montaigne fut réélu. C'est alors que les grands embarras commencèrent. La situation politique, grave dans toute la France, était particulièrement aiguë à Bordeaux. Henri de Navarre, prince hérétique, avait le gouvernement de la Guyenne, où le maréchal de Matignon était lieutenant général du roi. Quand la mort du duc d'Anjou fit du Navarrais l'héritier présomptif, la Ligue se remua fort. Elle avait à Bordeaux un partisan dangereux dans la personne du baron de Vaillac, gouverneur du Château-Trompette. S'opposer aux excès du zèle catholique, c'était encourir l'accusation d'hérésie; faire échec au roi de Navarre, c'était compromettre l'avenir, en même temps que ce n'était pas un moyen sûr de servir le roi de France, qui plusieurs fois avait paru sur le point d'appeler à son aide les huguenots pour se débarrasser des Guises. Entre les grands partis politiques, à Bordeaux et autour de Bordeaux, s'agitait la reine Marguerite, sœur du roi, femme de Henri de Navarre; brouillée avec son mari, brouillée avec son frère, brouillée avec la raison et avec la pudeur, elle cherchait à pêcher dans toute cette eau trouble je ne sais quels poissons que l'histoire ne distingue pas très bien.

Dans des complications pareilles, où la difficulté est moins de faire son devoir que de le connaître, Montaigne estimait qu'il n'est pas permis à un honnête homme de ne point arrêter son choix d'un côté ou de l'autre. « De se tenir chancelant et métis, de tenir son affection immobile et sans inclination, aux troubles de son pays et en une division publique, je ne le trouve ni beau ni honnête. » Mais l'honnête homme doit s'attendre, s'il a quelque modération, aux injures des partis extrêmes : « Je fus pelaûdé à toutes mains; au gibelin j'étais guelfe, au guelfe gibelin. » Catholique et royaliste, Montaigne servait l'Église et le trône avec cette mesure et cette raison dont tous les fanatismes s'offensent. Il avait des hérétiques dans sa famille, puisque le seigneur de Beauregard, son frère, était huguenot; et le roi de Navarre exerçait sur lui un charme, l'affinité des esprits et des humeurs attirant l'un vers l'autre irrésistiblement ces deux grands Gascons, ces deux grands Français.

Lorsque le Béarnais s'empara de Mont-de-Marsan par un coup de main, le maréchal de Matignon riposta en renforçant les garnisons de Bazas et de Condom. Mais Henri, secondé par son secrétaire Duplessis-Mornay, écrivit au maire lettres sur lettres pour l'assurer de ses bonnes intentions, et Montaigne, peu à peu gagné et persuadé, finit par se porter garant auprès de Matignon des desseins pacifiques du prince.

Le 19 décembre 1584, le roi de Navarre lui fit visite en son château. Montaigne a noté cet événement dans des *Ephémérides*, précieuse trouvaille du docteur Payen, publiées en 1855:

> Le roi de Navarre me vint voir à Montaigne, où il n'avait jamais été, et y fut deux jours servi de mes gens, sans aucun de ses officiers. Il n'y souffrit ni essai ni couvert (1) et dormit dans mon lit. Il avait avec lui (suit l'énumération de trente-quatre personnes de sa suite, outre dix autres seigneurs, valets de chambre, soldats et pages)... Au partir de céans, je lui fis élancer un cerf en ma forêt, qui le promena deux jours.

A Bordeaux, les progrès de la Ligue devenaient de plus en plus menaçants. Ils furent arrêtés net par un coup d'autorité du maréchal de Matignon. Il manda en son hôtel le baron de Vaillac, fortement suspect, le maire et tous les chefs de services. Alors il dit au gouverneur du Château-Trompette que ses menées étaient connues et il le somma, au nom du roi, de livrer immédiatement les clefs de la forteresse, sinon, il lui ferait trancher la tête à la vue de sa garnison. Vaillac, surpris et tremblant, essaya de se disculper, mais obéit. Le lendemain de cette scène, le maire et les jurats s'empressaient d'écrire à Henri III pour protester de leur dévouement à la cause royale.

Assurément Montaigne était incapable d'une résolution aussi hardie. Cependant il ne manquait pas de courage ni de décision autant qu'on se plaît à le dire. Il en donna la preuve au mois de mai 1585. A cette époque avait lieu la « montre » ou revue générale des habitants de Bordeaux en armes. Dans l'effervescence des esprits, cette réunion armée faisait grand peur au corps de ville, qui eût voulu, si elle ne pouvait être absolument supprimée, la contraindre et la réduire le plus possible. Montaigne en jugea tout autrement. Il pensait, et il fit prévaloir son avis, qu'il fallait au contraire éviter par-dessus tout la moindre apparence d'inquiétude, sortir et se mêler aux troupes « la tête droite et le visage ouvert », et donner pour instruction aux capitaines de faire tirer à leurs soldats « les salves les plus belles et les plus gaillardes », sans épargner la poudre. Conduite aussi

(1) Ni essai des aliments ni couvert personnel.

habile que brave, qui « engendra, raconte l'auteur des *Essais*, une mutuelle et utile confiance ».

A la fin de mai, Matignon quitta Bordeaux, sur l'ordre du roi, pour aller surveiller les incartades de Marguerite dans le pays d'Agen, et Montaigne eut, en son absence, la charge entière de l'autorité. Il fut actif et vigilant, mais fort désireux de voir cesser le plus tôt possible son lourd intérim, comme l'atteste sa correspondance avec Matignon: « Il n'est jour qu'on ne me donne cinquante alarmes bien pressantes. Nous vous supplions très humblement vous en venir, incontinent que vos affaires le pourront permettre. J'ai passé toutes les nuits ou par la ville, en armes, ou hors la ville sur le port.... Il n'a été jour que je n'aie été au Château-Trompette. »

En dehors des affaires touchant à la situation politique, il serait peu utile de mentionner ici les réparations faites par Montaigne à la tour de Cordouan; mais il faut dire au moins qu'en plusieurs circonstances il eut à cœur d'appliquer les principes humains de sa philosophie et se montra réellement soucieux du sort des misérables, notamment dans des remontrances adressées à Henri III par les jurats et par lui sur la répartition unique des impôts.

La seconde et dernière mairie de Montaigne prenait fin le 31 juillet 1585. Un peu auparavant avait éclaté une peste effroyable qui ravagea Bordeaux et une partie de la contrée. A Bordeaux, de juin à décembre, 14 000 personnes moururent, soit la moitié de la population environ, le nombre des habitants ne s'élevant pas alors à 40 000, et ce chiffre ayant été énormément réduit par l'émigration de toutes les personnes qui pouvaient aller vivre ailleurs. La maison de Montaigne ne fut pas épargnée. « Moi, qui suis si hospitalier, fus en très pénible quête de retraite pour ma famille, une famille égarée, faisant peur à ses amis et à soi-même, et horreur où qu'elle cherchât à se planter. »

L'auteur des *Essais* a son crayon de la peste, non pas grande toile d'histoire comme les tableaux classiques, mais croquis saisissant, parce que le peintre a vu ce qu'il retrace et qu'il en a frémi: « Tel, sain, faisait déjà sa fosse, d'autres s'y couchaient encore vivants; et un manœuvre des miens, à tout ses mains et ses pieds, attira sur soi la terre en mourant. »

Ne se piquant point d'une théâtrale insensibilité à la souffrance physique; plus solide contre les transes et les angoisses morales; portant en lui-même « ses préservatifs, patience et résolution »; ayant pris dès sa tendre jeunesse l'habitude de penser à la mort et sachant par expérience qu'il serait très capable de l'affronter avec la fermeté requise, Montaigne, dans cette grande infortune publique et privée, mit le sceau à l'unité de son caractère et se montra l'homme qu'il était: nullement dépourvu de courage, mais simple et franc d'abord et optimiste en dépit de tout. Le propre de l'optimisme est d'espérer et de se réjouir au milieu des maux, tandis que le pessimisme, au contraire, s'inquiète et s'aigrit à toute occasion, même heureuse, et s'ingénie à trouver du poison jusque dans les roses. Le plus admirable exemple d'optimisme que le philosophe ait laissé au monde, c'est quand, après avoir fait des crises de sa gravelle une description qui donne la chair de poule, il conclut, d'un air calme et souriant, en préférant cette maladie à toute autre et en déduisant avec une sérénité parfaite ses motifs d'être content de son sort. De même, lui qui avait vu, depuis son cher la Boétie, tant de pestiférés mourir d'une mort généralement trouvée peu enviable, il écrit ces lignes surprenantes : « C'est une mort qui ne me semble des pires. Elle est communément courte, d'étourdissement, sans douleur, consolée par la condition publique, sans cérémonie, sans deuil, sans presse. »

Mais, parce qu'une mort n'a rien de terrible, faut-il la braver inutilement? Bordeaux était le principal foyer de l'épidémie. Le devoir de Montaigne, absent alors et utile ailleurs à sa famille, était-il d'y rentrer à l'heure même où sa mairie expirait? Il consulta sur ce point les jurats restés à Bordeaux, en leur écrivant le *30 juillet :* « Je n'épargnerai ni la vie ni autre chose pour votre service, et vous laisse à juger si celui que je vous puis faire par ma présence à la prochaine élection vaut que je me hasarde d'aller en la ville. »

Les jurats, qui l'avaient prié d'abord de venir présider à l'élection de son successeur, n'insistèrent pas. Ni ses contemporains ni sa propre conscience ne blâmèrent sa conduite, puisqu'il ne prend pas la peine de la justifier, lui qui fait son apologie sur tant d'autres points, et il écrit ces lignes qui n'ont rien d'héroïque, mais sont tout simplement d'un homme franc et sensé : « Que Montaigne s'engouffre quand et la ruine publique si besoin est ; mais, s'il n'est pas besoin, je saurai bon gré à la fortune qu'il se sauve; et, autant que mon devoir me donne de corde, je l'emploie à sa conservation. »

Le XVIIe siècle, si sévère pour Montaigne et même si injuste, si prompt à s'armer contre lui des moindres mots imprudents échappés à sa bonhomie, ne songeait pas encore à lui faire un crime de n'être point allé s'asseoir, comme un héros romain, sur la chaise curule de sa mairie mourante. Mais si la sottise et l'envie sommeillent parfois, elles ne sont pas mortes, et, une fois réveillées, c'est pour longtemps. Les braves qui, dans un péril comme celui de 1585, se seraient enfuis jusqu'au pôle, ne pouvaient éternellement laisser perdre une si belle occasion de développer, aux dépens de Montaigne, le thème d'une

déclamation facile sur l'égoïsme des sceptiques et sur le sublime dévouement de deux ou trois victimes immortelles, à jamais adorables et saintes, des grandes épidémies.

PAUL STAPFER.

LES LIVRES NOUVEAUX

Récits de voyage.

La Maison John Bull et Cie : les grandes succursales, par Max O'Rell (Calmann Lévy); *Sur les routes d'Asie*, par Gaston Deschamps (Colin).

Voici l'hiver revenu, suivant sa coutume; et, suivant leur coutume, tous mes vieux rêves de voyages me sont revenus avec lui. Car je ne puis comprendre la manie qu'ont à présent tant de Parisiens, de réserver l'été pour leurs déplacements, et de passer à Paris la dure saison de la pluie et du froid. Peut-être n'avez-vous jamais eu l'occasion de connaître le Paris d'été? C'est une ville adorable, si pleine d'art et si pleine de nature qu'elle suffirait, à elle seule, pour tenir lieu du reste du monde. Encore ne trouverait-t-on nulle autre part, dans le reste du monde, des impressions aussi pures et aussi élégantes, et aussi nobles, et aussi variées. Véritable jardin de féerie, dont je me reproche d'avoir si longtemps ignoré la magnificence ! Mais c'est un jardin d'été. Sous la pleine lumière de l'été tout s'anime, se colore, se fond dans un ensemble harmonieux, d'une poésie tantôt souriante et tantôt sublime. D'heure en heure, avec une richesse de nuances infinie, les quais renouvellent leur somptueux décor. Les vieux monuments semblent rajeunir : ils se font plus accueillants, nous invitent à jouir de leur ombre; et du même coup leur beauté se découvre à nous. Aucune ville au monde n'en renferme de plus beaux, ni de plus divers. Mais il faut l'été pour que nous ayons le loisir de les apprécier. Et il faut l'été aussi pour que nous puissions apprécier la beauté bienfaisante des vieux arbres de Paris. Le Luxembourg, le Jardin des Plantes, l'Esplanade des Invalides, toute l'année nous les admirons; mais on n'en jouit vraiment que l'été. Et puis il y a le soleil, source incomparable de repos et de consolation. N'est-ce point folie de l'aller chercher ailleurs, quand il daigne venir chez nous, et pire folie encore de réclamer autre chose que lui? A tout ce qu'il touche il donne la beauté et la vie. Grâce à lui, la Seine au Bas-Meudon égale en pittoresque les plus fameux sites du Rhin; et les mares des bois de Chaville deviennent des lacs enchantés.

Mais quand le soleil s'en va, la féerie s'interrompt. Quelques semaines suffisent pour faire disparaître, sans qu'il en reste de trace, toute cette poésie du Paris d'été. Les lacs redeviennent des mares, et aussi les jardins, et aussi les rues, sous la pluie obstinée. Les vieux monuments reprennent leur aspect de tristesse chagrine et de vétusté. Et de nouveau la Seine nous apparaît simplement, suivant l'expression de M. Rosny, comme notre *grande microbière*. Tout cela en attendant le retour désormais régulier et inévitable de l'influenza, qui va nous condamner à ne voir d'autre spectacle, durant des semaines, que les quatre murs d'une chambre.

Aussi ne puis-je point m'empêcher, lorsque approche l'hiver, de vouloir suivre le soleil aux lieux bénis où il s'en est allé. Et c'est alors que les récits de voyages m'apportent leur consolante illusion. Par la pensée, du moins, je m'enfuis loin de Paris et loin de l'hiver, n'importe où, dans de vagues régions où je retrouve un ciel bleu.

*
* *

Il y a malheureusement des voyageurs qui paraissent vouloir nous ôter l'envie de les suivre aux pays où ils sont allés. Négligeant de nous en montrer la beauté, ils nous entretiennent des ennuis qu'ils y ont trouvés, de toute sorte de détails incommodes ou ridicules qui les ont frappés durant leur séjour. Et j'avoue que c'est là un genre littéraire assez fâcheux pour ceux qui, comme moi, demandent surtout aux récits de voyages l'occasion de beaux rêves.

Je suis certain, par exemple, que les grandes colonies anglaises de l'Océanie et de l'Afrique, la Nouvelle-Zélande, le Cap, offriraient à un voyageur-poète toute sorte de surprises et de ravissements. Mais, faute d'être poète, M. Max O'Rell n'a vu dans ces terres fabuleuses que ce qu'il avait vu déjà à Londres et à Liverpool; des négociants, des pasteurs, des hommes d'affaires anglais. Il nous les montre, en revanche, avec une précision de traits, une variété, une verve remarquables, qui font de son nouveau livre le digne complément de *John Bull et son Ile*. Peut-être a-t-il le tort de choisir trop exclusivement ses anecdotes dans ses souvenirs personnels, ce qui finit par donner à son voyage à travers les colonies anglaises l'apparence d'un grand événement historique : ses anecdotes y gagnent du moins en naturel et en vérité. Plusieurs sont délicieuses. En voici une qui m'a enchanté :

Je déjeunais un jour, en Australie, au club d'une grande ville, dont les membres appartiennent à la meilleure société de l'endroit.

Un monsieur, jeune encore et d'apparence fort distinguée, déjeunait à une table voisine. Au dessert il se leva et vint s'asseoir près de moi.

— Je n'ai pas besoin de vous être présenté, me dit-il, puisque nous sommes tous deux membres de ce club.

Permettez-moi de vous dire quel plaisir l'éprouve à faire votre connaissance et à vous serrer la main. J'ai lu dans les journaux les comptes rendus de vos causeries littéraires, et je regrette bien de ne pas pouvoir aller vous entendre.

— Vos occupations, lui dis-je, prennent sans doute toutes vos soirées?

— Hélas! oui, fit-il, moitié triste moitié souriant. Pour vous dire la vérité, à partir de sept heures je suis saoul tous les soirs.

Le caractère trop personnel de ces anecdotes n'empêche pas, d'ailleurs, le nouveau livre de M. Max O'Rell d'avoir une portée générale considérable. Jamais encore on ne nous avait si clairement expliqué les procédés de la colonisation anglaise, les raisons psychologiques et politiques de ses incroyables progrès. Mais c'est surtout à la peinture des mœurs anglaises que se complaît M. O'Rell. Peut-être aurait-il dû s'étendre davantage sur les mœurs des premiers habitants de ces pays devenus aujourd'hui les succursales de la maison John Bull et Cie, des Tasmaniens, et des Maoris, et des Cafres, et des Indiens du Canada. Mais ce sont des races qui s'éteignent, et la race anglaise est plus vivante, plus florissante que jamais. On sent que M. Max O'Rell, malgré ses railleries, l'admire profondément. S'il n'était point Français, — ce dont il s'enorgueillit avec une insistance d'abord très touchante et, vers la fin, un peu monotone, — on sent qu'il aurait aimé d'être Anglais. J'avoue que pour ma part, en pareil cas, j'aurait aimé davantage encore de naître Maori. Ces Maoris, à en juger par les quelques lignes que M. Max O'Rell leur consacre en passant, sont le plus sage de tous les peuples, le plus intelligent, et le plus aimable. Ils ont sur l'amour et sur le bonheur des théories morales que le comte Tolstoï pourrait leur envier; ils croient, notamment, que la femme est une créature sacrée, et de toutes les fautes qu'elle commet ils rendent l'homme responsable. « S'il avait bien traité sa femme, disent-ils d'un mari trompé, le malheur dont il se plaint ne lui serait pas arrivé. » Doctrine admirable, autrement évangélique que la dure doctrine de la *Sonate à Kreutzer!*

Ainsi le livre de M. Max O' Rell nous amuse et nous instruit, et par instants même nous amène à de graves méditations sur les problèmes moraux. Mais avec tout cela j'aurais aimé à y trouver plus de paysages. J'aurais voulu avoir l'occasion de me promener dans des forêts vierges, suivre de beaux fleuves fantastiques parmi d'incroyables vallées. Et je regrette que M. Max O' Rell n'ait pas fait une place plus grande, dans son livre, aux arbres et aux fleurs des colonies anglaises, eût-il dû, en échange, supprimer quelques-uns des Anglais de toute espèce qu'il y a si complaisament introduits.

***

M. Gaston Deschamps est, comme M. Max O' Rell, un aimable satiriste. Chez les Grecs et les Turcs naguère rencontrés par lui *sur les routes de l'Asie*, maints travers l'ont frappé qu'il a pris soin de noter, avec une discrète et indulgente ironie. Mais M. Deschamps est aussi un érudit; et c'est aussi un poète. Son livre est précisément un de ceux que je recommanderai le plus volontiers aux rêveurs, pour l'occasion qu'il leur donne d'oublier Paris et la réalité présente, et de suivre le soleil dans sa véritable patrie. Du commencement à la fin, ce beau livre est tout imprégné de lumière; hommes et choses s'y détachent avec cette netteté de lignes, cette force de couleur, et cette réalité que prête à tout ce qu'il éclaire le bienheureux soleil des pays d'Orient.

Érudit et poète, M. Deschamps a compris en outre quelle grande part du passé était restée debout dans ces pays de ruines. Et il a fait revivre devant nous ce passé glorieux; à sa peinture des mœurs modernes il a mêlé, avec une variété et une ingéniosité charmantes, sans ombre de pédantisme ni d'indiscrétion, un tableau des mœurs et de la vie d'autrefois. Après Chio et Smyrne, avec leur bruyante population de brocanteurs et de portefaix, il nous a conduits à Tralles, à Stratonicée, à ces villages où restent à peine quelques pierres éparses pour attester la splendeur d'empires disparus.

Mais je me reprocherais de parler si hâtivement de ce livre de M. Deschamps si je n'avais pas l'espérance de pouvoir y revenir bientôt de plus près et plus à loisir. Car M. Deschamps poursuit à travers notre littérature contemporaine la série des voyages d'exploration qu'il a commencés sur les routes de l'Asie; et déjà il vient de publier un volume d'études critiques, *la Vie et les Livres*, où se retrouvent toutes ses précieuses qualités d'observateur, d'ironiste, d'érudit et de poète. J'essaierai de vous en rendre compte dans une de mes chroniques prochaines, et de revenir en même temps sur l'ensemble de ces qualités, qui déjà ont valu à M. Deschamps une des premières places parmi les jeunes écrivains de notre temps.

La librairie Colin vient de publier, sous la direction de M. Vidal de Lablache un grand *Atlas général de géographie historique et moderne*. Je regrette de n'avoir pas la compétence ni l'autorité nécessaires pour louer comme il conviendrait ce magnifique ouvrage, le plus complet que je connaisse, le plus instructif, et, à beaucoup près, le plus amusant. Je n'ai pu m'empêcher, tout au moins, de vous le signaler.

T. DE WYZEWA.

THÉATRES

Odéon : *Fiancée*, drame en quatre actes, en prose, de M. Daniel Lesueur.

Gaité : *Rip*, opérette en trois actes, de MM. Henri Meilhac et Philippe Gille, musique de M. Planquette.

Il y deux pièces dans *Fiancée*. Et, chose plus singulière, on dirait qu'il y a aussi deux auteurs. Un romancier romanesque, cherchant à rendre ses personnages intéressants moins par eux-mêmes que par l'inattendu des aventures où ils passent : un peu naïf et candide, d'ailleurs, et choisissant, dans les nombreuses complications dont un personnage imaginaire peut être victime, les plus tragiquement banales: nullement « homme de théâtre », d'ailleurs, et présentant sa pièce avec une maladresse manifeste. L'autre auteur semble un disciple docile du « maître » d'Ennery : il développe une scène selon les principes de son modèle, sait en renouveler l'intérêt et la faire « rebondir » comme il convient et à l'instant qu'il faut : rien du théâtre ne lui est étranger, le juge d'instruction, — *ultima ratio melodrammi!* — la scène muette où l'assassin reproduit son crime, sous l'œil de la fille de la victime qui le voit grâce à la lune glissant à travers les rosaces de la chapelle... et, avec cela, une fille qui n'est pas une fille, un père qui n'est pas un père, un parfait homme du monde qui est un criminel : et ce criminel, ayant tué le père (putatif) par amour de la fille (supposée), se perce le cœur d'un coup de poignard dès qu'il a compris que Lysiane (la fille supposée) ne l'aime pas. De ces deux pièces, la première n'est guère une pièce ; la seconde est un drame comme beaucoup d'autres. C'est la première qui est la meilleure, toutefois ; et c'est par celle-là que je voudrais finir, voulant au moins, malgré mes critiques, vous laisser sous une bonne impression.

Donc, voici :

Le comte de Morlay habite en Bretagne dans un vieux château sis au bord de la mer. Il a près de lui sa fille Lysiane. Le comte et Lysiane vivent donc dans leur château, adorés des pêcheurs de la côte, ne voyant presque personne, entourés de Thérésine, vieille femme de charge, et du fils d'icelle, Séverin, garde-chasse, mauvaise tête et bon cœur (notez ce point). — Une tempête. Du haut de la terrasse qui surplombe la mer, Lysiane et son père aperçoivent un yacht en perdition. M. de Morlay s'élance, descend la falaise en courant, saute dans une barque, électrise les pêcheurs par son exemple, tant et si bien qu'on vole au secours du yacht. On le rejoint au moment où il coule ; de tout l'équipage, composé d'une vingtaine d'hommes, on sauve le capitaine-propriétaire et un matelot. Le capitaine s'appelle Jacques de Piral ; que vous en dire, sinon qu'il est le jeune premier en soi? Brun, beau, bien découplé, il est créole, par-dessus le marché : il arrive d'Amérique, et paraît, d'abord, pourvu de toutes les qualités qui sont nécessaires à sa fonction. Son matelot s'appelle Dick. Et, si Jacques, à première vue, s'éprend de Lysiane, pareillement Dick est fort troublé par la gentillesse de Mélanie, femme de chambre de Mlle de Morlay. — C'est le premier acte.

M. de Morlay a recueilli le naufragé. Jacques, après quelques jours passés sous le toit de son sauveur, n'a plus eu le courage de s'éloigner de Lysiane ; il a loué une habitation dans le voisinage, et cherche à se rapprocher le plus possible de celle qu'il aime. Ce jour-là, il a demandé un entretien particulier à M. de Morlay ; il veut lui demander la main de sa fille. Le comte met Lysiane au courant ; mais il est troublé, ému : on dirait que c'est malgré lui qu'il engage Lysiane à épouser M. de Piral. Mais elle n'y est guère portée. Elle trouve Jacques agréable, mais elle ne l'aime pas. Aimer, dit-elle, c'est trouver quelqu'un supérieur aux autres. Et le seul qui lui ait paru toujours et partout supérieur aux autres, ce n'est pas Jacques, c'est M. de Morlay... Celui-ci paraît de plus en plus troublé. M. de Piral paraît... Mais auparavant, un épisode sur lequel j'appelle toute votre attention. Le comte, sous je ne sais quel prétexte, fait de violents reproches à Séverin, le garde : il lui rappelle je ne sais quelle histoire de vol commis il y vingt-cinq ans, et dont Séverin a signé l'aveu ; et il chasse Séverin, qui sort en marmottant de vagues menaces. Scène entre Jacques et Lysiane, où celle-ci lui dit ce qu'elle disait précédemment à son père : elle sent pour Jacques beaucoup d'estime mais pas d'amour. Et maintenant, scène — scène capitale et un peu tardive — entre Jacques et M. de Morlay. Celui-ci prend la parole : « J'ai un aveu à vous faire : lors d'un voyage dans l'Inde, je rencontrai une femme, une Indienne radieusement belle, dont je devins éperdument épris ; « je l'épousai suivant le rite hindou », et annonçai mon mariage à ma famille ; peu après, cette femme mourut, me léguant un enfant qu'elle avait eu avant de me connaître : je le reconnus, je l'élevai, je le fis passer pour mon enfant à moi quand je revins en France ; cet enfant, c'est Lysiane, qui n'est donc pas ma fille !... » C'en est assez pour M. de Piral ; il a compris ce que nous n'avions fait qu'entrevoir : « Je sais maintenant pourquoi Mlle Lysiane me refuse : c'est vous qui l'avez éloignée de moi, car vous êtes jaloux d'elle, et vous l'aimez ; mais je ne vois plus en vous un père : je ne vois qu'un rival dont je me débarrasserai coûte que coûte. Garde-toi, je me garde !.. » Et il sort en proie à une fureur de créole.

Lysiane rentre : « M. de Piral est parti ? Il ne reviendra plus ? Tant mieux ! Nous allons reprendre notre vie à deux, nous ne nous quitterons jamais... « Elle se met au piano : M. de Morlay la contemple avec adoration. Un coup de feu : M. de Morlay tombe raide mort. C'est le second acte.

Ce qui suit n'a qu'un rapport éloigné avec les deux premiers actes. Nous sommes maintenant en plein drame judiciaire, et ce drame-là ne vaut ni plus ni moins que les drames judiciaires analogues. Séverin, grâce à sa colère du second acte, est accusé d'avoir tué son maître. Le juge l'interroge, et, comme il convient, toutes les réponses de l'inculpé, tous les efforts de ceux qui le défendent, ne manquent pas de tourner contre lui. Sa mère seule, Thérésine, croit à son innocence : elle lui prend la tête, le regarde dans le fond des yeux, et, se retournant vers le magistrat : « Il n'est pas coupable, je le jure !... » Le juge, qui connaît son théâtre, n'est guère impressionné. Bref, le crâne de M. de Morlay a été traversé de part en part : il s'agit de retrouver la balle qui l'a frappé : selon qu'elle s'adaptera ou non au fusil de Séverin, celui-ci sera coupable ou non. Et le juge conclut ingénument : « Nous n'avons plus rien à faire ici : nous reviendrons demain », sans penser que, la fameuse balle devant être forcément dans la salle où est mort M. de Morlay, l'assassin profitera de la nuit pour la chercher et la faire disparaître. C'est ce qui arrive. Au quatrième acte, même décor qu'au second. Piral entre, muni d'une lanterne sourde : longue scène muette, pendant laquelle il mime son crime ; il tâte les murs, fouille les meubles, cherchant toujours la balle, qu'il finit par retrouver dans un livre, ce qui prouve l'utilité de la littérature. Il la saisit avec transport, la glisse dans sa poche, et se retourne... Il se trouve en face de Lysiane. Tableau !... j'ose le dire. Explication. Lysiane, rendue plus féroce encore par l'aveu que vient de lui faire Thérésine (qu'elle n'est pas la fille du comte), contraint Piral à avaler un petit couteau, — ce dont il meurt.

Je ne vous ai pas dissimulé les défauts de *Fiancée*. Si les derniers actes ne sont que du vulgaire mélodrame, les deux premiers sont, vous l'avez vu, d'un romanesque frénétique. Le héros qui apparaît dans la tempête, et le « coup de foudre », et tout le reste sent sa « romance » d'une lieue. Ajoutez que parfois l'auteur laisse échapper de ces phrases malheureuses qui n'ont rien peut-être d'absolument ridicule, mais qui, placées où elles sont, forcent à sourire. J'ai déjà cité celle-ci : « Je l'épousai suivant le rite hindou. » Plus loin, c'est une exclamation de Lysiane : « Ah ! que j'étais heureuse dans ma belle vallée de Kashmir ! » Puis des pensées de ce genre : « Les heureux sont trop souvent les égoïstes ! » Des antithèses comme celle-ci : « Je sais ce qui se passe derrière ces grandes montagnes, et je ne sais pas ce qui se passe derrière ce petit front ! »... Et enfin, car il faut se borner, cette phrase singulière de M. de Morlay à M. de Piral : « Vous étiez sûr d'être bien reçu, étant donné votre fortune, votre caractère et votre amour », phrase dont vous apprécierez la gradation. Et cependant, la première partie de la pièce, la première pièce, en dépit de son romanesque et des gaucheries qui l'émaillent, ne laisse pas que d'être intéressante.

C'est qu'ici, M. Daniel Lesueur touche à un sentiment très vrai et profondément tragique. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a signalé le petit coin de mystère qui existe dans la tendresse paternelle. Une mère n'aime pas son fils tout à fait comme elle aime sa fille, ni un père sa fille comme son fils. Il y a là quelque chose de plus : quelque chose de très secret, de très intime, de très pur, de très douloureux parfois, quelque chose dont on ne saurait parler avec trop de prudence et des mots trop atténués. Père ou amant, un homme reste toujours un homme. Sans doute, la tendresse de M. de Morlay pour Lysiane est la plus chaste qui soit, et, si je puis dire, la plus « insexuelle ». Mais sa fille est une femme ; cette femme, en lui rappelant forcément d'autres femmes, lui rappelle en même temps, et involontairement, les sentiments que ces autres femmes lui ont inspirés. Assurément, tout ce qu'il y avait d'impur dans ces sentiments a disparu : mais il en reste, je n'ose dire la trace : il reste « l'habitude de ces sentiments ».

Et cette tendresse particulière n'est pas seulement la tendresse du fort pour le faible, la manifestation de ce besoin de protection qui est au cœur de tout homme : c'est autre chose. Non de l'amour, certes, mais quelque chose qui touche à l'amour, qui s'y relie tout au moins par la jalousie. L'amour d'un sexe pour l'autre ne va pas sans jalousie. Elle existe de la mère au fils et du père à la fille. Et, si elle se traduit chez l'une autrement que chez l'autre, il ne serait pas très difficile, je crois, de retrouver dans ces deux jalousies comme des prolongements réciproques de la jalousie masculine et de la jalousie féminine : prolongements aussi atténués que vous le voudrez, mais, tout de même, prolongements. Nous ne sommes pas maîtres de nos sentiments ; et nous ne sommes pas maîtres non plus de les ressentir à notre guise, non plus que de les borner où nous voudrions. Nous sommes surtout des êtres d'habitude. On dirait que chaque ordre de sentiment sa tracé en nous une sorte de sillon où, bon gré mal gré, tous les sentiments analogues viennent se mouler à leur tour, par une sorte de « mouvement réflexe » tout indépendant de notre volonté.

Et cela même, M. Daniel Lesueur l'a assez bien marqué. M. de Morlay n'est pas le père de Lysiane.

Il semblerait donc — on l'a dit — que sa conduite serait bien facile. Il n'aurait qu'à confesser la vérité à Lysiane et à lui avouer qu'il l'aime : Mais précisément M. de Morlay a trop « l'habitude » d'être père : la fonction crée l'organe, apprend-on en physiologie : si sa fonction paternelle n'a pas créé en M. de Morlay un amour exclusivement paternel, il a au moins rendu impossible en lui l'existence libre de l'autre amour. Aucun obstacle légal ne s'oppose au mariage de Lysiane et de M. de Morlay : l'obstacle est moral, et absolument insurmontable. Le comte ne peut pas, il le sent, être le mari de Lysiane après avoir été son père pendant vingt ans ou presque. Ce serait en quelque sorte profaner les sentiments paternels ; et ce serait pareillement un amour presque contre nature que celui qui aurait commencé par la paternité...

Vous voyez qu'en somme la pièce de M. Daniel Lesueur est d'une qualité supérieure à bien d'autres pièces dont le succès a été plus vif. (Il se pourrait du reste que le public ne se laissât pas rebuter par ce qu'elle a d'un peu décousu.) L'intérêt qu'elle excite eût sans doute été plus complet si l'auteur avait résolument fait de M. de Morlay le vrai père de Lysiane, et s'il avait poussé jusqu'au bout l'analyse de la jalousie de ce dernier. Était-ce une tâche possible? Elle eût été très difficile, en tout cas, et je comprends que l'auteur, pour sa première pièce, ait reculé devant une pareille besogne. J'ai voulu dire au moins ce qu'il avait mis d'intéressant dans ses quatre actes, — dans ses deux premiers tout au moins.

Fiancée est bien jouée à l'Odéon. J'ai quelque peine à me faire au genre de talent de M. Fenoux ; je le trouve bien conventionel et bien artificiel : il débute, je le sais, et l'on ne saurait demander à un débutant une originalité bien marquée, mais, tout de même... M. Albert Lambert joue avec son autorité habituelle le comte de Morlay. M. Darras fait une assez plaisante caricature du peu amusant personnage de Dick. MM. Jahan et Céalis jouent avec la conviction qui convient le médecin et le juge d'instruction. Il faut, comme d'ordinaire, mettre à part M. Rameau, qui est l'un de nos meilleurs comédiens, et qui a su donner de la vie au personnage de Séverin, lequel n'est guère, dans *Fiancée*, qu'un moyen de théâtre. Citons encore Mmes Crosnier et Piernold ; et constatons le succès très justifié de Mlle Wanda de Boncza : cette jolie personne aurait-elle vraiment du talent? En vérité, on le dirait...

Je veux au moins signaler, à la Gaîté, le succès de *Rip*, et le triomphe de M. Soulacroix.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

La session extraordinaire du Parlement est ouverte. Aussitôt la grêle ordinaire des questions et des interpellations fond sur le ministère.

Nos députés ressemblent un peu à ces enfants dont la curiosité insupportable veut savoir la raison de toutes choses. Maman, *pourquoi que* les poules n'ont pas de dents, dis ? Monsieur le ministre, *pourquoi que* vous avez révoqué M. Robin? *Pourquoi que* vous allez à Madagascar? *Pourquoi que* vous laissez tuer des taureaux? Pourquoi ceci? Pourquoi cela?

A la dixième question, les mamans ont la ressource de répondre, et elles n'y manquent guère : Tu m'ennuies ; laisse-moi tranquille ; je ne sais pas. C'est très vilain d'être questionneur comme ça. — Mais cette façon de résoudre les questions n'est pas parlementaire. Le cabinet, lui aussi, pense probablement que c'est très vilain et qu'on l'ennuie. Seulement il n'a pas le courage de le dire.

Tous ces hors-d'œuvre rappellent beaucoup la cuisine chinoise, qui est une cuisine compliquée, comme chacun sait. Pas un dîner, là-bas, qui ne débute par une foule de petites préparations acides, amères, vinaigrées, poivrées, pimentées et de haut goût, et qu'on retrouve d'ailleurs entre chaque plat de résistance. Les interpellations, les questions, ce sont comme qui dirait les cornichons de notre cuisine parlementaire. C'est un régime plein de chinoiseries.

*
* *

Les esprits simples pourraient se poser une question à eux-mêmes (ce qui est encore plus facile que de poser une question au ministre compétent) et se demander pourquoi ce sont toujours les gens qui croient avoir à se plaindre de la politique du gouvernement qui interpellent, et jamais ceux qui croiraient devoir s'en féliciter.

C'est vraiment une chose injuste. Tout ce que le gouvernement fait, ou est supposé faire de mal, est immédiatement relevé par l'opposition. Mais de ce qu'il fait de bien il n'est jamais question. Si j'avais été député (mais, oui... pourquoi pas? je me serais créé une spécialité, celle des interpellations approbatives et louangeuses. J'aurais ambitionné le rôle d'Aristarque parmi cinq cents et quelques Zoïles. Je ne me serais pas borné à ponctuer de : Très bien, et de : Applaudissements répétés, les harangues ministérielles. On aurait lu à l'*Officiel* des notes comme ceci : M. Jean-Pierre demande à interpeller le Président du Conseil pour le féliciter de son attitude dans telle affaire, — ou bien : Question de M. Jean-Pierre sur la fermeté, l'intelligence, l'activité, l'énergie déployées par M. le Ministre de...

(ne faisons point de jaloux) dans telle et telle négociation.

Ne me traitez pas de suppôt du pouvoir. Je ne demande pas qu on « gâte » les ministres. Ce serait excessif. D'ailleurs le danger ne paraît pas prochain. Ce n'est pas de ce côté-là qu'est le péril. Mais aussi je ne voudrais pas qu'on les ahurît de critiques et de sottises, comme les vieux sergents d'autrefois faisaient des nouvelles recrues.

Tout leur est Aquilon. Le vent qui souffle à travers la montagne est pour les rendre fous. Je leur souhaite un peu d'Eurus pour faire diversion, et parce que c'est justice, et parce qu'ils sont trop secoués, et parce que je trouve qu'ils en prennent trop, même pour leur grade.

***

Notez qu'on pourrait faire les choses sans platitude et même avec une certaine rudesse qui exclurait tout soupçon de courtisanerie. « Qui disait donc, Messieurs, que l'honorable secrétaire d'État délégué à l'Hygiène publique (c'est mon Aristarque qui parle) était un sot? Il vient au contraire de témoigner d'une véritable valeur dans la circonstance suivante, sur laquelle j'appelle l'attention de la Chambre, et l'approbation du pays... »

Un peu de brutalité, au besoin, ne messied pas à ceux qui font profession d'être sincères. « Moi, me disait quelqu'un de ma connaissance, je ne mâche jamais la vérité. Je me moque des conséquences. Vous êtes un homme de génie, tout simplement. Je ne vous l'envoie pas dire, et vous le prendrez comme vous voudrez... »

Voilà comme je traiterais les ministres, si j'étais député. Car enfin, pourquoi la critique à jet continu? On a souvent dit des membres du gouvernement qu'ils étaient les serviteurs de la Chambre. C'est un axiome. Les politiques d'extrême gauche disent même tout uniment : les domestiques. Eh bien! le plus sévère des maîtres n'interpelle pas sa cuisinière uniquement pour la blâmer. S'il dit quelquefois, souvent même, si vous voulez : « Voilà une abominable ratatouille ; » il lui arrive aussi de dire : « Enfin voilà donc un gigot cuit à point ; » ou bien : « Vous vous êtes surpassée dans la confection de ces épinards. »

Il y a là dedans tout un programme de réforme parlementaire. Ce sera un grand progrès dans les mœurs quand on ne se montrera pas plus injuste pour M. Dupuy que pour la cuisinière, lesquels tiennent l'un et l'autre la queue de la poêle.

***

Nous y viendrons, quand nous saurons éviter les exagérations et les emballements. Prenons, par exemple, cette question des courses de taureaux.

Ne vous y trompez pas, bonnes gens; je m'empresse de déclarer que je blâme ces jeux inhumains. Je les blâme pour mille raisons, dont la première est que je suis de la Picardie. Seulement, force m'est de reconnaître que si, au lieu de naître sur les bords de la Somme, j'avais vu le jour sur les rives qu'arrose le Guadalquivir, ou simplement l'Adour, il est probable que je penserais autrement. Et je ne m'en tiendrais pas moins pour un brave homme, très sensible, très doux et bon père de famille.

Voilà pourquoi, tout en blâmant, comme j'ai eu soin de dire ci-dessus, j'apporte dans mon appréciation certains tempéraments, certaines réserves. Je ne prends pas feu tout d'abord. Si je m'indignais trop vigoureusement et si je sortais, comme je vois faire à d'aucuns, mon grand *flétrissoir*, savez-vous bien que je risquerais de me faire une affaire avec les Espagnols, peuple fier et chatouilleux? Ces gens-là n'entendent pas être traités, même implicitement, de sauvages et de bourreaux. A propos de quelques bêtes mises à mort, rétablir les Pyrénées, supprimées, comme on sait, depuis Louis XIV, ce n'est peut-être pas de bonne politique. Sans compter qu'un quart de la France, dont la civilisation est plus ancienne que celle des trois autres quarts, ne consent pas à recevoir de nous des leçons d'humanité. Le beau compliment à faire aux Nîmois ou aux Landais que de leur dire que ce sont des brutaux et des buveurs de sang, et de tenir pour honteuse leur distraction favorite!

Ajoutez que nous-mêmes, hommes du Nord, nous ne nous sommes pas toujours montrés si dégoûtés de ces spectacles. Nous sommes-nous assez pâmés d'admiration devant les récits de Théophile Gautier, de Mérimée, de Dumas père ; devant les tableaux de Goya, de Delacroix, de Regnault? Et voilà que nous appelons le commissaire de police pour dresser procès-verbal contre Frascuelo, et conduire Carmen au poste.

Bref, si je trouve que ces jeux ne sont pas de fort bon goût, je trouve aussi que c'est faire trop de bruit autour de quelques bestiaux mis à mal.

Est-il même bien sûr que si on les consultait, eux, les principaux intéressés?... Regardez cet animal obèse, somnolent, ventru, qui rumine tristement dans son étable. C'est un ancien taureau qui peut bien être oncle encore, mais à qui les joies de la paternité sont à jamais interdites.

Qui sait s'il ne songe pas, dans son obscure cervelle, qu'il eût mieux aimé mourir d'un coup d'épée au milieu du cirque — mourir vengé peut-être — sous l'œil de la beauté, au milieu de l'enthousiasme, des cris, des fleurs, sous la pluie des mouchoirs et des éventails, que de subir, de la main d'un boucher, la plus désastreuse des humiliations? Et pourquoi cela, messieurs de la Société protectrice? Pour que ses

culottes (des culottes qu'il n'aurait même plus le droit de porter) soient plus tendres et que vous mangiez des rostbecfs plus succulents.

Je respecte la loi Grammont; mais, comme des meilleures choses, il ne faut pas en abuser.

J'ai rencontré, il y a quelque temps, un charretier qui frappait très brutalement son cheval. C'était fort vilain et je le lui dis. Un monsieur s'approcha, arracha le fouet des mains du charretier et lui en administra une horrible volée. « Cela t'apprendra la loi Grammont! » criait-il à chaque coup. Voilà qui n'est pas douteux. Mais le monsieur, lui, avait oublié la loi sur les coups et blessures.

Il était tout juste aussi conséquent que ces Hindous qui, plus végétariens que M. Sarcey lui-même, ne permettent pas aux Européens de chasser et de pêcher sur leur territoire. Ils troublent l'eau pour effrayer le poisson, poussent des cris pour faire fuir le gibier, Finalement, si l'Européen persiste, ils ont le regret de le tuer, au nom des bons principes, et pour rendre hommage à la Société protectrice de ce pays-là.

JEAN-PIERRE.

BULLETIN

Notes d'art.

A PROPOS D'UN CONCOURS DE PEINTURE A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

On peut voir exposés depuis lundi, à l'École des Beaux-Arts, les travaux des jeunes peintres, élèves de l'École, qui ont été admis à concourir pour les deux prix de la fondation d'Attainville : en tout vingt esquisses, dix pour le prix de paysage, dix pour le prix de peinture allégorique.

Quelques journaux ont rendu compte de cette exposition, dont ils ont été unanimes à constater la faiblesse. Sa faiblesse est extrême, en effet, comme c'est maintenant le cas pour tous les concours de ce genre. Nos jeunes artistes, évidemment, méprisent l'institution des concours; et leur mépris se voit assez à la façon dont ils traitent les sujets qu'on leur impose. Il leur faut, et dès l'âge le plus tendre, l'indépendance, la pleine liberté d'appliquer leur génie aux seuls sujets qui lui plaisent. On pourrait se demander, dans ces conditions, pourquoi, méprisant les concours, ils y prennent part: mais peut-être est-ce par un machiavélisme supérieur, et dans la secrète intention de discréditer à tout jamais une institution aussi détestable.

Mais ce n'est point la faiblesse de ce concours qui mérite d'appeler sur lui l'attention du public; c'est l'extraordinaire état d'esprit qu'il atteste chez les jeunes artistes, et chez ceux-là mêmes d'entre eux qui, recevant les sages leçons de MM. Bouguereau, Lefèvre et Gérome, devraient être des élèves modèles, pleins d'application à suivre l'exemple de leurs professeurs. Ceux-là, en vérité, sont plus loin encore que les autres dans la voie de l'intransigeance. Au lieu d'imiter M. Bouguereau ou M. Gérome, ils parodient la manière décolorée de M. Puvis de Chavannes, ou la manière exaspérée de M. Besnard, ou celle encore de M. Gustave Moreau, sa dernière manière, celle où il ne reste plus trace de composition ni de dessin. Et voilà où en sont aujourd'hui les meilleurs élèves de l'École des Beaux-Arts, voilà tout le résultat des leçons qu'ils reçoivent! Ils n'acceptent de leçons que des plus excentriques parmi les jeunes maîtres du Salon du Champ-de-Mars ou du groupe des Symbolistes et Indépendants. Au cours de M. Bouguereau ils pratiquent les méthodes de M. Anquetin! Et ils ne se doutent pas que tous ces messieurs, et M. G. Moreau, et M. Besnard, et M. Anquetin lui-même, avant de devenir de *jeunes* ou *vieux maîtres*, ont été d'excellents élèves, assidus à acquérir d'abord la pratique de leur métier.

Le concours de peinture allégorique avait pour sujet un panneau circulaire formant dessus de porte, et figurant la *Glorification de la Poésie*. M. Dupon Robert a glorifié la poésie à la manière préraphaélite, avec un empâtement de couleurs vives, et le dessin le plus informe qu'on puisse imaginer. M. de Joncière l'a glorifiée exactement suivant les procédés de M. Puvis de Chavannes. Un autre a imité M. Armand Point, qui est aujourd'hui si apprécié des jeunes symbolistes. Rien à dire des sept autres, sinon que, avec sept styles différents, ils témoignent d'une commune indifférence pour les vieilles traditions du dessin et du modelé. Évidemment ils n'ont jamais pris la peine de jeter les yeux sur la peinture des maîtres classiques, non plus que sur les modèles vivants qu'on a fait poser devant eux. Et dans ces conditions une question s'offre, inévitable: A quoi bon garder une École des Beaux-Arts, puisqu'on n'y apprend rien; à quoi bon payer des professeurs dont personne n'écoute les leçons ?

Et cette question se pose, plus pressante encore, lorsqu'on voit les résultats du concours de paysage. Il y a là dix paysages dont je ne me rappelle pas avoir vu jamais l'équivalent nulle part, tant les règles les plus élémentaires du dessin y sont négligées, tant y est profonde l'absence de couleur. Car nos peintres en sont venus à détester la couleur, ils s'ingénient à faire plus gris, plus déteint, les uns que les autres. Quelques-uns seulement prennent la précaution de bleuter uniformément le gris de leurs paysages, pour faire entendre au public qu'ils ont vu et apprécié les paysages des impressionnistes. On croirait avoir sous les yeux dix de ces chromolithographies qu'on

vend dans les foires. Et voilà où en sont, pour la peinture de paysage, les meilleurs élèves de notre grande École nationale des Beaux-Arts!

A quoi bon garder cette école dans ces conditions? Mais plutôt, est-ce qu'il ne serait point temps de rendre cette école à sa destination première, qui est de former de jeunes artistes connaissant leur métier? Car ce n'est point pour leur apprendre à avoir du génie qu'on reçoit ces jeunes gens à l'École des Beaux-Arts : leur génie, ils auront toujours le moyen de le développer, quand ils auront en main la pratique du métier. Mais encore faut-il que cette pratique, ils l'acquièrent quelque part. Et c'est pour les mettre à même de l'acquérir qu'a été fondée l'École de la rue Bonaparte. Que les maîtres de cette école, que les inspecteurs des Beaux-Arts, prennent enfin conscience du danger qui menace notre art national : danger qui ne consiste pas dans l'affaiblissement du génie et de l'originalité personnelle, mais dans la rapide décadence du métier. Qu'ils essaient enfin de réagir contre cette tendance des jeunes gens à imiter d'emblée les styles les plus nouveaux et les plus excentriques. Qu'ils les promènent au Louvre; qu'ils leur expliquent par quelle série d'études et d'apprentissages les grands peintres anciens sont devenus des peintres. Qu'ils ne négligent rien pour les convaincre de la supériorité de Raphaël sur M. Besnard et de Ruysdaël sur M. Pissarro. A ce prix seulement la France aura encore des peintres sachant un peu dessiner et peindre. Après cela, il n'est pas démontré que la France de demain ne puisse pas s'en passer!

T. H.

La Comédie sociale

DEUXIÈME LETTRE

A la rentrée des cours, l'autre semaine. M. l'avocat général Sarrut a prononcé un discours semé de perles rhétoriques dont quelques-unes pourraient, par antiphrase, servir d'épigraphes à cette suite d'articles.

« On se complaît systématiquement, a-t-il dit dans sa péroraison, en certains milieux, à taxer le législateur d'impuissance, à dénigrer ses bonnes intentions. J'affirme, et ce travail justifie mon affirmation, que jamais, à aucune période de notre histoire, l'activité du législateur ne fut aussi grande, que jamais les pouvoirs publics n'ont montré une telle sollicitude des intérêts du plus grand nombre. »

Comme si, à toutes les périodes de notre histoire en général, il ne s'était pas trouvé des magistrats pour faire des affirmations semblables!

« Les lois, dit-il plus loin, n'ont qu'une action relative et restreinte. De même qu'en physiologie la plénitude ou le défaut de fonction développe ou atrophie l'organe, de même les mœurs des citoyens rendent caduques les lois les meilleures ou leur font produire dans l'application des résultats incomplets. »

Et cela encore me rappelle une phrase classique qui a fait la joie de mon enfance : « Parmi de si bonnes lois, dit Montesquieu parlant des lois de Lycurgue, ce qu'il y avait de meilleur c'est que tout le monde était nourri dans l'esprit de les observer. »

Mais n'insistons pas, car M. Sarrut parle lui-même quelque part de la « phraséologie décevante des rhéteurs », d'où il est permis de conclure qu'il a voulu combattre ceux qu'il blâmait avec leurs propres armes.

Une simple question pour en finir : Quel est donc ce mystérieux et impersonnel « législateur » dont M. Sarrut, à l'instar de tant d'autres, vante l'activité et la *sollicitude?* Est-ce la Chambre, ou le Sénat, ou le Conseil municipal?

Personne n'en sait rien, et peut-être M. Sarrut ne le sait-il pas lui-même. Toujours est-il que jusqu'à présent aucun *pouvoir public* n'a jamais tourné sa *sollicitude* vers la revision des lois sociales, revision dont l'initiative d'ailleurs appartient non pas au gouvernement mais aux magistrats, ainsi qu'il est dit à l'article 86 de la loi du 27 ventôse an VIII : « Le tribunal de cassation enverra chaque année au gouvernement une députation pour lui indiquer les points sur lesquels l'expérience lui aura fait connaître les vices ou l'insuffisance de la législation. »

Je me suis souvent demandé ce que la magistrature a bien pu faire de cette vieille loi dont personne n'a plus jamais ouï parler.

Un petit drame justement s'est passé l'autre jour en plein Palais de justice, qui aurait dû attirer sur l'imperfection flagrante de nos lois sociales l'attention si distraite de l'énigmatique et imprécis législateur dont parlait M. Sarrut.

Une jeune fille de 14 ans comparaissait en police correctionnelle sous la prévention de complicité de vol (oh! un vol bien insignifiant). On lui appliqua l'article 66 (1) du code pénal qui l'acquittait comme ayant agi sans discernement; mais, au lieu de la rendre aux parents, le tribunal prononçait en même temps son envoi en correction. La mère cependant avait supplié les juges de lui rendre sa fille, et le plaignant lui-même avait, je crois, intercédé en sa faveur. Mais le tribunal était resté inflexible.

---

(1) C. P. 66. — Lorsque l'accusé aura moins de seize ans, s'il est décidé qu'il a agi sans discernement, il sera acquitté; mais il sera, selon les circonstances, remis à ses parents ou conduit dans une maison de correction pour y être élevé et détenu pendant tel nombre d'années que le jugement déterminera et qui toutefois ne pourra excéder l'époque où il aura accompli sa vingtième année.

Alors, tandis qu'on emmenait la pauvre enfant par les couloirs menant au Dépôt, la mère affolée se jeta sur le garde qui la conduisait et tenta de la lui arracher. Il y eut là une scène d'inouïe détresse. Le garde dut lutter corps à corps avec les deux femmes qui avaient uni leurs efforts, la fillette ayant déjà réussi à tirer hors du fourreau le sabre du soldat...

Force est restée à la loi, comme toujours, — et il fallait qu'il en fût ainsi, — mais là, franchement, ne sentez-vous pas votre cœur battre de pitié pour cette enfant inconnue, et n'êtes-vous pas épouvanté à l'idée de tout ce qui va s'accumuler de farouche, de désespéré, d'implacable dans cette âme de vierge aux prises soudain avec l'infini et mortel silence des cellules de correction?

Tenez, je voudrais ignorer les lois, et les codes et la mansuétude de certains juges d'instruction, celle de M. Guillot par exemple, qui arrache le plus de de filles possible aux horreurs des geôles correctionnelles pour les confier à des œuvres de patronage privées; je voudrais ne rien savoir de tout cela, pour crier brutalement mon indignation et ma révolte contre ce seul fait dont le caractère odieux n'admet aucune circonstance atténuante, si savamment étayée soit-elle par les défenseurs du code : la comparution des enfants en police correctionnelle (1).

O législateur, qui que vous soyez, qu'avez-vous donc fait pour l'enfant qui est l'avenir et la force de la nation, quelle inexpugnable forteresse avez-vous donc élevée entre le mal et lui pour vous permettre d'être inexorable à ce point toutes les fois qu'un de ces petits commet instinctivement, sans savoir, un acte réputé délictueux?

Je sais bien ce que vous allez me répondre : vous ne les condamnez jamais, au contraire, vous les acquittez *pour avoir agi sans discernement.* Oui, vous imposez aux juges correctionnels la lugubre comédie de se consulter pour déclarer au nom de la loi qu'un enfant de 4 ou 5 ans a agi sans discernement!

Eh bien! je vous le dis en vérité, il vaudrait mieux que ces petits fussent condamnés au même titre que les malfaiteurs adultes, les vulgaires cambrioleurs, qu'acquittés en vertu d'une sentence paternelle qui les envoie moisir pour dix ans et plus dans les colonies pénitentiaires.

Pas plus tard qu'hier j'ai vu, dans la salle de travail d'une société de patronage, un de ces pupilles de l'*administration pénitentiaire :* figurez-vous un bonhomme haut comme une botte, la face à la fois matoise et renfrognée. Il a 19 ans, et il ne sait ni lire ni écrire!

Voilà ce qu'on en fait, de ces mioches *acquittés pour avoir agi sans discernement.* Et j'insiste sur ce point, que la France est à peu près le seul pays où l'on peut traduire en justice des enfants âgés de moins de 10 ou 12 ans. Dans la plupart des autres pays, de ceux qui comme la Suisse par exemple ne se targuent pas d'être à l'avant-garde de la civilisation, l'enfant en bas âge est chose sacrée à laquelle la justice ne peut toucher. Et cela du moins est logique, et j'ajoute que le droit en France n'aura vraiment la signification géométrique impliquée dans le mot que du jour où, en dépit des grimoires des médecins légistes, une seule irresponsabilité aura été décrétée : celle des enfants ; une seule responsabilité, au civil et au criminel : celle des parents ou des éducateurs qui les remplacent. Peut-être alors ces derniers se décideront-ils à prendre leur tâche un peu plus à cœur.

Car remarquez ceci, dans l'état actuel de notre législation, non seulement l'État n'exerce aucun contrôle sur l'éducation proprement dite, mais il n'intervient qu'en matière de répression. A Paris, notamment, il a donné pour sanction à la puissance paternelle les cellules de la Petite-Roquette, cette Bastille contre laquelle sont venus échouer jusqu'à présent tous les efforts des précurseurs sociaux. Ici je cite un auteur compétent :

« Le bâtiment se présente comme une véritable forteresse : ce ne sont que grosses tours, petites cours resserrées entre de hautes murailles grises, portes métalliques et massives. L'endroit où les parents sont admis à voir leurs enfants, le « parloir » consiste en une grosse tour garnie intérieurement d'une suite de cages assez semblables à celles où l'on renferme les volatiles du Jardin des Plantes. Ces cages sont divisées en deux parties par une barre de bois, à laquelle est fixée une pancarte portant le numéro attribué au jeune détenu ; celui-ci se tient dans la partie de la cage la plus éloignée et ne voit ainsi ses visiteurs qu'à la distance d'environ deux mètres et derrière une grille. C'est seulement lorsque sa conduite a été extraordinairement bonne pendant longtemps qu'il peut obtenir, une fois par hasard, la permission d'embrasser ses parents. »

A qui fera-t-on croire qu'un tel système d'incarcération, compliqué d'ailleurs de la cellule, et que nous oserions à peine appliquer à nos chiens s'ils étaient pris de rage, vient à bout des enfants plus ou moins corrompus qui le subissent; et doit-on s'étonner après cela que les suicides et les évasions soient si fréquents à la Petite-Roquette?

Remarquez d'ailleurs que dans tout le chapitre du

(1) En France on voit des enfants de quatre, cinq et six ans comparaître sur les bancs de la correctionnelle. Il est vrai que le tribunal n'hésite pas à dire qu'un enfant de cet âge a agi sans discernement, il ne le condamne donc pas en vertu des articles 67 et suivants, il l'acquitte et l'envoie en correction en vertu de l'article 66. (*Les enfants en prison*, par Guy Tomel et Henri Rollet.)

Code relatif à la puissance paternelle il n'est question que des moyens de coercition à employer vis-à-vis des enfants désobéissants ou vicieux. Quant aux devoirs des parents envers leurs enfants, la loi est muette sur ce point. J'étudierai, dans un prochain article, ces devoirs et la façon dont ils sont compris. Pour l'instant je tiens à constater simplement que l'Etat qui fait tout pour l'instruction des petits refuse absolument de s'immiscer dans leur éducation.

Qu'un père ou une mère martyrisent leurs enfants, les fassent mourir à petit feu, il leur en coûtera tout au plus un ou deux mois de prison. Soit dit en passant, cette latitude absolue de torturer les enfants n'est qu'une forme déguisée, persistante de l'antique droit de vie et de mort dont était investi le père de famille romain.

Mais l'anonyme législateur va nous répondre qu'il a prévu ce cas aussi. Il y a en effet une loi récente, celle du 26 juillet 1889, qui enlève l'exercice de la puissance paternelle aux parents indignes. Cette loi, on l'applique de temps en temps, quand on ne peut pas faire autrement, vis-à-vis des parents atteints et convaincus de cruauté, d'immoralité par trop notoire, d'ivrognerie, de vagabondage, de mendicité. Quant aux autres, les inconscients par exemple, et ceux infiniment plus nombreux qui savent cacher leur jeu, terroriser les enfants pour obtenir leur silence, la loi de 1889 ne peut jamais ni les atteindre, ni les convaincre, ni les condamner.

Et d'ailleurs, savez-vous à qui elle confie la tutelle des enfants qu'elle a pour mission de sauver, cette prestigieuse loi de 1889? A l'Assistance publique, à cette vieille institution branlante et vermoulue qui s'effondrera un de ces jours prochains sous son propre poids.

Alors qu'il serait si simple et si humain d'imiter en ceci nos voisins les Anglais qui paient une sorte de police occulte chargée de découvrir les parents indignes, de les surveiller, de les dénoncer au besoin et de leur enlever les enfants pendant qu'il en est temps encore, avant qu'ils n'en aient fait des sujets irrémédiablement corrompus et qui plus tard leur ressembleront, s'ils ne seront pas pires encore.

JULES HOCHE.

Thèses de doctorat

St. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien* (Thorin, 391 pages, in-8°).

M. Gsell vient d'écrire sur Domitien un ouvrage que j'ai tout lieu de croire définitif. Rien n'a échappé à son érudition, à son investigation sagace et méthodique. Il ne se contente pas de se servir de tous les textes anciens; il utilise avec un rare bonheur les inscriptions et les monnaies : nous voyons une fois de plus par son exemple combien la numismatique et l'épigraphie sont utiles, ou plutôt indispensables à l'historien. Peut-être à certains endroits l'auteur se montre-t-il un peu trop favorable à Domitien; peut-être lui fait-il honneur de certaines réformes qu'il vaudrait mieux attribuer à Vespasien; peut-être voit-il des intentions profondes là où il n'y a que le caprice sanguinaire d'un tyran. Non certes que M. Gsell songe à réhabiliter Domitien : il cherche cependant à le relever un peu comme *empereur*. Comme *homme*, il faudrait pouvoir supprimer Suétone, Pline et Tacite, pour diminuer l'horreur qu'il inspire. Après une lecture attentive du livre de M. Gsell, Domitien reste toujours pour moi le monstre abominable que flétrissaient éloquemment les anciens historiens : mais il apparaît comme un empereur plus intelligent et plus réfléchi qu'on ne le supposait. Nous pouvons désapprouver sa politique intérieure (je ne parle pas des moyens employés, qui furent détestables), mais au moins il en avait une; nous ne saurions blâmer sa politique extérieure : quoi qu'en dise Tacite, il eut raison d'arrêter Agricola. Malheureusement, avec un tel homme on peut toujours se demander si la raison de sa conduite est la sagesse ou la jalousie.

Voyons d'abord le caractère du prince; il nous fera mieux comprendre le caractère de son gouvernement.

Domitien (né le 24 octobre 51, mort le 18 septembre 96) eut une enfance assez abandonnée, une éducation fort négligée, une adolescence de jeune homme pauvre. Quand son père Vespasien fut proclamé empereur, il était à Rome, et faillit périr tué par les Vitelliens au Capitole (19 déc. 69). Préteur pour l'année 70, il doit gouverner en attendant l'arrivée de son père. Il se montre, nous dit-on, prudent et habile; il cherche à empêcher les représailles : il est vrai qu'il a Mucien auprès de lui. Il est arrivé trop jeune au pouvoir. La veille encore obscur et pauvre, le voilà fils de l'empereur, et pendant quelques mois représentant à Rome l'autorité impériale. Il est travaillé par l'orgueil et l'ambition. Il veut à toute force prendre part à une expédition contre les Germains : il reste bien malgré lui à Lyon, et n'acquiert pas la réputation militaire qui lui manque, qui lui manquera toujours, et qu'il espérait obtenir. Il est vrai que déjà il en acquiert une autre, moins flatteuse, par ses débauches. Vespasien se montre mécontent de cette conduite; et quand il arrive (en octobre), il associe à l'empire Titus, célèbre et grand soldat, mais non Domitien. Sans doute il donne à ce dernier des titres honorifiques, comme celui de *prince de la jeunesse;* il lui accorde six fois le consulat, parce qu'il veut assurer l'empire dans sa famille; mais en somme il le tient à l'écart. Condamné à l'oisiveté, Domitien s'ennuie; il s'amuse à faire des vers. Il est blessé dans sa vanité, son orgueil, son ambition : son caractère s'aigrit. A la mort de Vespasien (23 avril 79), Titus ne lui laisse prendre aucune part aux affaires de l'État; il ne lui permet pas de porter le nom d'*imperator*. Domitien est mécontent, irrité, presque en révolte, cherchant à blesser son frère. Il refuse d'épouser sa fille Julie : mais dès qu'elle est mariée à un autre, il en fait sa maîtresse. A-t-il empoisonné son frère? On l'en accusa. Il paraît que c'est une calomnie.

Le 13 septembre 81 il est proclamé empereur par les prétoriens, le lendemain par les sénateurs.

Son ambition est satisfaite. Il a trente ans, Il est le maître du monde. Son âme va-t-elle, comme celle d'Auguste, s'agrandir avec la fortune? Non certes. « Son esprit, nous dit-on, était juste et réfléchi. Ses ennemis l'ont peint comme le plus méchant des hommes : ils n'ont jamais prétendu qu'il eût perdu la raison. On vantait ses mots heureux et spirituels. Il était sobre, vigoureux,

beau et fier de sa beauté. » Mais « son caractère ne valait malheureusement pas son intelligence. Il était surtout orgueilleux. On dut s'abstenir de louer Titus en sa présence. Il était ombrageux et misanthrope. Il avait des colères soudaines et terribles. Il ne croyait à la sincérité de personne. Autant qu'il le pouvait, il cherchait à s'isoler des hommes. Il était jaloux des premiers personnages de l'empire, généraux ou hommes d'État : sa vanité s'offensait d'entendre vanter d'autres que lui, et il avait lui-même conscience de n'avoir encore rien fait pour surpasser leur réputation. Il était mal disposé pour la plupart des sénateurs ; car il devait très bien se rendre compte qu'il leur inspirait peu de sympathie ». Inutile de parler de ses débauches et de ses cruautés : elles sont assez connues.

Tel est l'*homme*. Voyons ce que va être l'*empereur*, qui faisait sa lecture favorite des mémoires et des actes administratifs de Tibère ; étudions le caractère de son gouvernement.

Son gouvernement va être un acheminement vers la *monarchie absolue*. Au début, en effet, le régime impérial est un compromis entre le gouvernement d'un seul et le gouvernement de l'aristocratie. Le prince, magistrat qui tient ses pouvoirs du sénat, gouverne avec l'assistance des sénateurs : c'est la *dyarchie*. Les empereurs s'efforcent de diminuer les attributions administratives du sénat et d'établir l'hérédité. « Le règne de Domitien marque une date importante dans cette transformation de la dyarchie en monarchie. » Domitien s'appuie sur l'armée pour fortifier le pouvoir impérial ; il se fait décerner plus d'honneurs qu'aucun autre prince avant lui ; il déploie un luxe inouï ; il accepte et exige les plus basses adulations du sénat ; il fait mettre ses images à côté de celles des dieux. Les écrivains du temps l'appellent *Deus* ou *Jupiter*. On lui donne le titre de *dominus et deus*. Il veut être seul maître et assurer l'empire à la maison Flavienne. Il enlève tout ce qu'il peut de pouvoir au sénat ; il préfère se servir des chevaliers et des affranchis ; il donne à son conseil privé une grande importance. Du reste il s'occupa avec assez de zèle et d'activité de son métier de prince (voir les chap. III, IV, V, VI). « D'une manière générale il gouverna bien dans les premières années de son règne, et veilla à la bonne administration des provinces. »

A quoi cependant a-t-il abouti ? « Il nous fait l'impression d'un homme qui eut des projets bien nets, — établissement de la monarchie, organisation d'une administration régulière, — mais qui ne sut pas ou ne voulut pas réaliser complètement ces projets. S'il travailla à détruire la dyarchie, il n'établit pas, il n'organisa pas définitivement la monarchie pour ne pas s'attirer la haine implacable de l'aristocratie, dont il n'ignorait pas la puissance. » Si encore il avait entrepris cette lutte dans l'intérêt supérieur de l'empire et de l'humanité, la grandeur du but pourrait faire excuser par la postérité l'atrocité des moyens. Mais ici je ne vois rien de pareil. Ce n'est pas une vue profonde de politique et de réformateur, c'est un intérêt purement égoïste de parvenu orgueilleux, cupide, jaloux et vaniteux, qui le pousse tout naturellement au despotisme et à l'écrasement de l'aristocratie. Ajoutez à cela qu'il était lâche, hypocrite et dédaigneux. Cette hypocrisie était-elle de la prudence ? Ce dédain était-il justifié ? C'est peut-être se montrer bien sévère pour les patriciens, et un peu indulgent pour Domitien. Quoi qu'il en soit, l'aristocratie le détestait comme homme et comme empereur. Elle commença à conspirer contre lui peut-être même dès l'année 83.

En 88 la révolte d'Antonius Saturninus en Germanie est suivie d'une répression terrible. Domitien montra dès lors « une cruauté atroce et raffinée ». Surtout à partir de 93 une véritable Terreur régna dans Rome. C'est le triomphe des délateurs et des espions. Ce que Montesquieu dit de Tibère et de la *loi de majesté* peut à plus forte raison s'appliquer à Domitien, « monstre plus cruel, dit le même Montesquieu, ou du moins plus implacable que ceux qui l'avaient précédé, parce qu'il était plus timide. »

A-t-il protégé les lettres ? Il ne détestait pas les poètes qui le flattaient, — mais il ne les payait pas. Il cherche à s'attacher les rhéteurs : il charge Quintilien de l'éducation de ses deux neveux et fils adoptifs. Mais malheur aux rhéteurs ou aux historiens qui font des allusions, ou chez qui l'on croit voir des allusions à la tyrannie du prince !

Il chasse de Rome les philosophes (93), après avoir fait périr plusieurs patriciens illustres amis des philosophes ; il en chasse aussi les astrologues. Après s'être montré assez longtemps tolérant envers les Juifs et les chrétiens (considérés comme une secte juive), à la fin de son règne (95) il persécuta les chrétiens. On les accusait d'athéisme, parce qu'ils ne reconnaissaient pas les dieux de l'État et refusaient d'adorer l'empereur. La persécution fut courte, mais cruelle : c'est alors que saint Jean l'Évangéliste est relégué à Pathmos. On peut voir dans cette persécution autre chose qu'un caprice de despote, on peut y voir une idée politique. On était effrayé du prosélytisme des Juifs et des Chrétiens. « Ce fut sous Domitien que le pouvoir impérial manifesta pour la première fois sa volonté d'arrêter les progrès de la religion juive et du christianisme qui en était sorti. » Du reste cette persécution lui fit beaucoup de tort : « elle fit des victimes dans les rangs inférieurs de la société, où le judaïsme et le christianisme recrutaient la plupart de leurs prosélytes : le prince devint odieux à une partie du peuple. »

Voici le tableau que Tacite, au commencement de ses *Histoires*, fait de cette triste époque : « La mer pleine d'exils, les rochers souillés de meurtres, des cruautés plus atroces dans Rome : noblesse, richesse, honneurs refusés ou reçus, comptés pour autant de crimes, et la vertu devenue le plus irrémissible de tous ; les délateurs, dont les salaires ne révoltaient pas moins que les forfaits, se partageant comme un butin sacerdoces et consulats, régissant les provinces, régnant au palais, menant tout au gré de leurs caprices ; la haine ou la terreur armant les esclaves contre leurs maîtres, les affranchis contre leurs patrons ; enfin ceux à qui manquait un ennemi, accablés par leurs amis. »

Le dénouement approchait. L'horreur pour le *Néron chauve* était devenue générale. Nul n'était en sûreté, pas même autour de lui, surtout autour de lui. Il périt victime d'un complot tramé par ses amis et ses affranchis les plus intimes, en même temps que par sa femme. Cet assassinat de Domitien fut appris avec enthousiasme par les sénateurs, avec indifférence par le peuple, avec regret par les légions, avec colère par les prétoriens, qui même exigèrent le châtiment des assassins. Les conjurés, avant de frapper le prince, s'étaient assurés que Nerva accepterait l'empire. Ils rendirent au monde un double service, en le débarrassant de Domitien et en lui donnant Nerva. L'ère des Antonins allait commencer. Le règne des délateurs était passé.

Plaçons-nous maintenant, pour apprécier le caractère et les résultats du gouvernement de Domitien, à un point de vue, je ne dirai pas plus élevé (car je ne connais rien de plus élevé que l'humanité et la dignité humaine foulées aux pieds par Domitien) mais plus général. Voici les conclusions de M. Gsell : « Les rouages nécessaires à une administration monarchique furent définitivement établis par Hadrien : ministères, conseil du prince, fonctions équestres formant une hiérarchie régulière. Ainsi la monarchie, à laquelle il ne manqua plus que le nom, se fonda et s'organisa lentement, sans trop de secousses. Domitien ne put écarter la dyarchie, parce que le sénat n'y voulut pas consentir, mais son règne rendit la suppression de la dyarchie encore plus nécessaire et eut pour effet d'atténuer la résistance opposée par le Sénat à cette grande réforme. »

PIERRE ROBERT.

Nécrologie.

JAMES DARMESTETER

Ce n'est pas le moment aujourd'hui de nous étendre sur la perte irréparable que les lettres viennent de faire dans la personne de M. James Darmesteter. Le deuil en est ressenti à Londres et à Berlin comme à Paris, et cette mort si brusque éveillera de douloureuses sympathies jusque dans les villes de l'Inde, où Darmesteter avait été naguère salué comme un glorieux représentant de la science française.

Doué des plus rares facultés, il s'était rendu maître, comme en se jouant, des méthodes philologiques. Les écrits qu'il a publiés dans cette direction sont de véritables chefs-d'œuvre, qui seront cités à l'avenir aux jeunes gens comme des modèles. Sa publication du *Zend-Avesta* est un véritable monument. Mais l'érudition ne suffisait pas à cette nature ardente. La littérature, la politique l'attiraient, et quand la direction d'une grande Revue lui fut offerte, il se trouva sans effort à la hauteur de cette tâche nouvelle. Il y apporta les vues d'un esprit philosophique, nourri de tous les enseignements de l'histoire, et les passions d'un cœur généreux. Aussi le vide qui laisse la disparition d'un tel homme ne sera pas comblé. Ses amis ne se consoleront pas de son départ. Le pays tout entier a perdu l'une des voix par lesquelles il avait droit de se faire entendre, et où l'on reconnaissait l'âme et l'accent de la France.

MICHEL BRÉAL.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

24 octobre 1894.

Les préoccupations que les événements extérieurs ont soulevées dans tous les esprits, devaient naturellement éloigner l'opinion des polémiques habituelles aux réouvertures des sessions parlementaires. Comment en eût-il été autrement? Après les fêtes de Cronstadt, de Toulon et de Paris, la France porte à la Russie une trop vive affection, pour qu'un grand courant de sympathie ne l'ait pas entraînée à partager cette douloureuse angoisse qui étreint cent millions de sujets, alors que leur empereur Alexandre III est moribond à Livadia; les complications éventuelles qui peuvent surgir au lendemain de la disparition du czar dont la haute sagesse et l'amitié pour notre pays sont des garanties pour la paix du monde, ne sont pas sans inquiéter l'Europe, surtout alors que deux questions orientales où la Russie est principale intéressée, surgissent en même temps, l'une touchant sans doute à sa fin, en Corée, l'autre qui va renaître prochainement, en Afghanistan, où l'émir est sur le point de disparaître.

Les récents événements de Corée sont mal connus et on se demande quelle sera la destination de l'armée de 40000 hommes qui vient de quitter Hiroshima; jusqu'ici les Japonais ne semblent pas avoir eu hâte, malgré l'approche de l'hiver, de tirer parti de leurs deux victoires de Ping-yang et de Yalou; d'autre part, l'intervention diplomatique des puissances européennes n'a été acceptée ni par la Russie, ni par l'Allemagne et les efforts de lord Rosebery tendant à déterminer les puissances à une action concertée en vue de rétablir la paix en Extrême-Orient ont misérablement échoué; comme il ne s'agissait pas d'une intervention officieuse mais bien d'une médiation imposée au besoin par la force, on ne voit pas quels avantages la France, la Russie, les Etats-Unis et même l'Allemagne pouvaient trouver à une entente dont les intérêts britanniques en Chine eussent seuls tiré parti; le temps est loin où la France entreprenait la campagne inutile de Crimée pour les plus grands avantages de l'Angleterre. Mais la Russie ne saurait laisser le Japon occuper définitivement la Corée, de sorte que le Japon doit, s'assurer ailleurs une compensation.

La succession presque ouverte de l'émir d'Afghanistan soulève dès maintenant dans les presses d'Angleterre et de Russie une polémique qu'il convient de noter. On sait que cet Etat indépendant sépare les provinces russes du Turkestan des frontières nord-ouest de l'Inde; de ce côté le grand empire des Indes est accessible et c'est le danger que les auteurs anglais Charles Dilke, Curzon ne cessent de dénoncer; la presse anglaise se montre inquiète d'une convocation soudaine du Conseil vice-royal des Indes, mesure tout exceptionnelle que la mort d'Abderrhaman et sa succession ont dû causer. Aucune succession, en effet, au trône afghan n'a eu lieu sans guerre civile, et, dès maintenant, il semble probable qu'en face d'Abib Oullah dévoué à l'Angleterre, la Russie appuiera la candidature d'Ishak Khan qui réside à Samarkand.

En tous cas, ainsi que le déclarait le *Nouveau Temps*, la Russie ne pourrait rester indifférente à l'occupation d'une partie de l'Afghanistan par l'Angleterre; elle devrait naturellement occuper une autre partie de ce pays qui finirait par être partagé entre la Russie et l'Angleterre, éventualité extrêmement désagréable à cette dernière.

Aucune indication générale sur les dispositions actuelles des partis politiques à la Chambre ne résulte de la première séance de la session extraordinaire qui s'est ouverte le 23 octobre; deux interpellations ont été adressées au gouvernement; l'une, de M. Paschal Grousset, qui demandait des poursuites posthumes contre six conspirateurs boulangistes. M. Dupuy s'est contenté très justement de répondre que le rôle du gouvernement ne consistait pas à faire des exhumations historiques. Quant à l'interpellation de M. Denis sur l'interdiction des courses de taureaux, malgré l'intervention de M. de Bernis, elle n'a pas obtenu ce succès d'hilarité que la Chambre pouvait souhaiter.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31730. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18 — 4e SÉRIE. — TOME II — 3 NOVEMBRE 1894

LA FRANCE A MADAGASCAR

Lettre de M. de Mahy.

Paris le 29 octobre 1894.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre quelques observations au sujet du remarquable article que la *Revue Bleue* a publié dans son numéro du 12 septembre dernier sur la question de Madagascar? Sans partager absolument toutes les vues de l'auteur sur les causes de la situation qui nous est faite, je pense avec lui que « cette situation est *humiliante et ridicule* ». — Il a mille fois raison de le dire, « là comme ailleurs c'est au profit des étrangers plutôt qu'au nôtre que nous avons travaillé ». Il exprime noblement le sentiment public quand il flétrit l'inqualifiable politique qui nous fait *dépenser de l'argent* et employer tout un personnel de diplomates, de militaires, de marins et de magistrats « à tenir notre pays dans une posture humiliée devant une poignée de barbares sans foi ni loi, dont nous sommes la risée en présence de l'Europe étonnée mais satisfaite ».

Il rend avec non moins de fidélité la pensée, la volonté du pays, clairement manifestée, quand il demande qu'on en finisse. « Tout le monde, dit-il, en est convaincu, les Hovas ne cèdent qu'à la force : qu'on ait donc recours à la force une bonne fois pour toutes et qu'on établisse un régime de protectorat sérieux comme celui qui existe au Tonkin ou mieux en Tunisie. S'il est nécessaire même, qu'on se débarrasse de la dynastie et de l'organisation hova et que l'on établisse notre gouvernement direct, comme en Algérie ou en Cochinchine ! »

Je ne sais pas assez comment fonctionne dans le détail le protectorat en Tunisie pour oser me prononcer sur les mérites de ce système. J'ai entendu bien des critiques et j'ai peur que, là comme au Tonkin et en Annam, il ne nous prépare de graves déboires. Bien des gens, qui paraissent informés, prétendent qu'en Indo-Chine nous travaillons un peu pour tout le monde, et en Tunisie pour les Italiens. S'il en est ainsi, c'est grand dommage. — Quant à Madagascar, c'est au gouvernement direct qu'il faudra en venir, bon gré mal gré. L'essai de protectorat que l'on y a fait a été tellement malheureux que le système y est ruiné à tout jamais. Au surplus, l'échec était inévitable, et tout ce qui s'est passé depuis 1885 démontre le vice radical, l'impossibilité du système. Dès lors pourquoi nous y obstiner? L'oligarchie hova (si exactement qualifiée de *poignée de barbares* sans foi ni loi par votre honorable collaborateur, et si bien dépeinte dans la relation du voyage du prince Henri d'Orléans) est trop abhorrée par toutes les peuplades de l'île et jusque chez les Hovas eux-mêmes, en majorité esclaves, pour que nous puissions fonder sur cette oligarchie pourrie un protectorat tant soit peu solide et exempt de troubles perpétuels. Ce peuple hova, doté de merveilleuses aptitudes par la nature, et d'une haute civilisation par les missionnaires anglais, a donné sa mesure. L'armée — fantôme que l'on veut encore nous faire prendre pour une réalité — un ramassis incohérent de pauvres diables sans organisation, sans approvisionnements, sans intendance, sans

état-major, sans solde, pas même nourris, s'est fondue au bout de quelques kilomètres, entre Tananarive et Mahavitanane, le jour où l'on essaya de la faire marcher contre quelques bandes de pillards armés, de misérables sagayes, ou de vieux fusils à pierre. — Le fameux premier ministre, incarnant dans sa vaste cervelle la multiple personnalité d'un Bismarck, d'un Moltke, d'un Machabée, d'un saint Paul, n'est plus, vu de près, qu'un médiocre petit vieillard avide, rusé, sanguinaire, dont le talent se réduit à avoir été secondé de l'appui tout-puissant des sociétés bibliques d'Angleterre coalisées avec notre propre ignorance, notre propre indifférence de nos intérêts, et la faiblesse de notre diplomatie.

Ce que nous avons à faire à Madagascar n'est pas de continuer à nous appuyer sur la fiction de la suprématie hova ; — ce n'est pas de travailler à faire de cette fiction une réalité en établissant l'oppression hova sur le pays tout entier. Nous achèverions ainsi de nous aliéner des peuplades dont la fidélité ébranlée par notre faute se raffermira aussitôt que nous cesserons de les livrer à la tyrannie des Hovas. Nous n'avons que trop joué ce rôle de dupes qui nous avait été assigné par les auteurs du traité de 1885. En prenant à notre compte l'œuvre de sir Robert Farquhar, nous avons créé l'instrument destiné à nous évincer et à mettre l'Angleterre à notre place. Non, le rôle de la France, son devoir envers elle-même est d'établir sa souveraineté, sa domination, son gouvernement directs. Nous nous servirons, cela va sans dire, des éléments que nous fourniront sur place les diverses peuplades nos sujettes, sans en excepter les Hovas remis dans le rang, comme il convient à notre honneur, à notre intérêt, et comme l'exige l'équité envers toutes les populations indigènes auxquelles nous devons égale protection.

Est-il besoin d'un grand effort pour obtenir ce résultat? Non, j'en suis certain. La petite armée de quinze à vingt mille hommes, dont parle l'article de la *Revue*, est trop forte. On dit que le gouvernement demandera aux Chambres douze mille hommes : c'est encore trop. A mon sens, cinq ou six mille hommes suffiraient. Si j'étais le maître, j'enverrais surtout des gendarmes et des douaniers ; je doublerais les effectifs d'infanterie et d'artillerie de marine que nous avons déjà là-bas, à Diego-Suarez et à Bourbon ; j'y incorporerais, selon le vœu de la loi militaire, le contingent de Bourbon, qui est tout près de Madagascar ; j'augmenterais de quelques unités les navires de guerre destinés à surveiller la côte ; je joindrais à ces forces quelques compagnies de la légion étrangère et des tirailleurs sénégalais. Mais je suis d'avis que le Parlement devra accorder au ministère tout ce que le ministère croira devoir demander.

On a raison de répudier le système des petits paquets. On aurait tort de tomber dans l'excès contraire et de produire l'encombrement. On jouerait un vilain jeu si, par l'exagération de l'effort à déployer, on incitait le Parlement à tout rejeter et à maintenir le *statu quo*. Ce serait, sous une forme peu franche, l'abandon prochain de Madagascar et un déplacement des responsabilités que l'on ferait ainsi retomber sur le Parlement.

Quel que soit le chiffre nécessaire, ce que l'on devra exiger par-dessus tout, c'est que le chef de l'expédition ait des instructions nettes et précises. Je les voudrais résumées dans cette simple formule : « Battez l'ennemi. Prenez le pays. »

Ce qui a fait le malheur de la précédente expédition, ce n'a pas été l'exiguïté de l'effectif. Il eût été suffisant. Ce qui nous a perdus, ce sont les stupéfiantes instructions dont était muni notre amiral, à qui échappait l'aveu qu'on l'avait envoyé non pas pour faire la guerre, mais pour faire un traité (voir LIVRE JAUNE, *1886, affaire de Madagascar*). Aussi était-on furieux contre tout officier qui, loin du regard direct du chef, oubliant la consigne ou ne la comprenant pas, battait outrageusement les Hovas, tandis qu'on se laissait bloquer dans Tamatave et dans Majunga par un rideau dérisoire que l'on affectait de croire formidable. On parlait de dix mille Hovas autour de Tamatave, quinze mille autour de Majunga. Lors de la conclusion du traité, on les compta. Ils étaient cinq cents malheureux déguenillés d'un côté, pas plus de l'autre. — Tout le temps (sauf sous l'amiral Pierre), la consigne fut de s'abstenir de toute offensive, d'observer la défensive la plus débonnaire, afin de faciliter les négociations. Il fallait oindre l'ennemi, ne pas le poindre, pour obtenir un traité.

Les influences qui ont ainsi entravé notre action ne désarment pas. On n'ose plus, il est vrai, contester le bien fondé des droits de la France comme on le faisait alors. On procède autrement. On répand des objections qui par leur originalité, leur étrangeté, ne laissent pas de produire quelque effet. « Nous prendrons Madagascar. C'est un grand pays, plus vaste que la France, plein de richesses, le sol est fertile, etc. Et puis après, que ferons-nous? Dans cette immensité, il n'y a pas d'habitants. Trois à quatre millions tout au plus. Ces races indigènes sont des nègres, race fainéante, ennemie de tout labeur. Donc pas de main-d'œuvre. Partout inutilité de cette propriété qui ne sera pas une bague au doigt, mais une charge, une chaîne au cou. »

J'ai entendu, dans les couloirs de la Chambre, un député renverser d'un seul coup ce joli raisonnement. « L'Australie, a-t-il dit, est encore plus grande que Madagascar, et elle était encore plus vide d'habitants quand l'Angleterre s'y établit. La main-d'œuvre indigène y a été absolument nulle. Voyez ce

qu'est aujourd'hui l'Australie. La main-d'œuvre y est venue. Les villes ont surgi comme par enchantement. Les campagnes se sont peuplées d'une population, humble d'origine, mais qui compte aujourd'hui parmi les plus belles du globe.

« Il en sera de même à Madagascar, avec cette différence en faveur de la France, qu'elle trouvera, quoi qu'on en dise, à Madagascar une population indigène qui ne répugne pas au travail. Elle travaille fort bien, quand elle est payée. Mais elle n'aime pas la corvée hova qui ne lui rapporte que des coups et ne lui donne même pas la nourriture. L'expérience est faite, archi-faite : le Betsimsara, l'Antankar, le Sakalave, le Baré, le Sainte-Marie, l'Antanosse, l'Anteimour et tous les autres, tous en un mot, acceptent la besogne à condition d'avoir un salaire, en quoi ils ressemblent fort aux ouvriers de toutes sortes, aux travailleurs du monde entier, à commencer par vous-même et par moi qui n'aimons pas plus qu'eux les coups et la spoliation. »

Nos adversaires disent encore : « Si la France fait mine de monter à Tananarive, les Hovas, sûrs d'être battus, feront le vide et se retireront. » — Où iront-ils? Dans les solitudes où ils mourront de faim? Ou bien chez les tribus environnantes, qui les détestent et les extermineront! N'ayez aucune crainte! Le paysan hova n'abandonnera pas sa rizière, il restera dans son village où nous continuerons à le sauvegarder de l'agression des autres tribus qui n'attendent que notre permission pour se ruer contre les Hovas détestés, permission que nous ne leur accorderons jamais, cela va sans dire. Le vieil esprit français n'admet la destruction d'aucune race.

D'autres voudraient qu'avant de nous installer à Madagascar, qui est à nous et où personne ne peut nous inquiéter, nous allions prendre position sur la côte est d'Afrique, chez les Portugais, afin d'empêcher les Anglais d'y venir. — Les mêmes estiment que ce qu'il y a de plus pressé est de chasser l'Anglais d'Égypte, même au prix d'une conflagration générale provoquée par nous, non pas afin que l'Égypte nous appartienne, mais afin qu'elle soit plus ouverte à tout le monde. — Les mêmes encore ne seraient pas éloignés d'une expédition à Saint-Domingue pour mettre à la raison le général Heuraux, et, pendant que l'on serait tout près, donner une leçon aux gens d'Haïti. — Plusieurs songent à nous envoyer en extrême Orient, contre la Chine ou contre le Japon, n'importe, pourvu que cela nous empêche d'aller à Madagascar.

C'est l'art des diversions dont on a largement usé à notre détriment, dans le passé ; à nous d'y prendre garde. Je ne dis pas que tout cela ne doive pas attirer l'attention de la France. Mais il est certaines choses qui, touchées à la légère, pourraient nous jeter dans une guerre avant le moment où il nous conviendrait de nous y engager de propos délibéré, en connaissance de cause.

Pour Madagascar, rien de semblable. Nous y établir ne nous expose à aucun danger. C'est un acte que notre dignité autant que notre intérêt ne permet pas de différer. Ainsi sera close l'ère de difficultés, de controverses et de tergiversations qui, montrant la France incertaine de son droit et de son pouvoir, entretient des convoitises et des espérances d'où pourraient naître, à la fin, des complications sérieuses.

J'aurais voulu exposer à vos lecteurs les avantages de toutes sortes que la France peut attendre, surtout au point de vue social, de la cessation de cet état de choses, et de notre établissement définitif dans cette île que Richelieu avait baptisée du nom de France-Orientale. Mais ma lettre est déjà trop longue.

Veuillez agréer, etc.

De Mahy.

LA MILLIARDAIRE

Nouvelle.

I

Au loin, les monts de l'Esterel fumaient au soleil, exhalant comme une cassolette leurs parfums violents de lavande. Ils se détachaient dans la douceur de l'air et la lumière cristalline, et par gradins successifs, en larges dalles de porphyre que jonchaient des bruyères et des romarins, que le genêt fleurissait, descendaient vers la mer sous l'estompage argenté et vaporeux des oliviers, parmi les pins espaçant çà et là leurs hauts fûts et leurs panaches : on eût dit un escalier d'honneur, les marches de quelque colossal palais décoré et enguirlandé pour une fête.

Et tout le long de la route, dans une émulation de somptuosités architecturales et de fantaisies princières, à travers le fouillis des végétations exotiques, l'élancement des dracénas, le jaillissement des lentisques et des aloès, la superbe retombée des palmiers, châteaux et villas, aristocratiques chalets, tous à l'envi alignaient leurs balcons et leurs terrasses, leurs tourelles et leurs clochetons. L'or flambait à l'élégant monogramme des girouettes, se détachait en étincelles à la pointe des grilles. En bouffées lentes chassées des jardins, des senteurs flottaient plus discrètes et plus distinguées de géraniums et de mimosas.

Puis, là-bas, dans le mol arrondissement de la rade, où venait mourir la ligne des eaux bleues que des écharpes de rayons moiraient, l'humble hameau de pêche pressait ses murs blancs et ses toits roses. L'éloignement effaçait tout détail rebutant ou trivial qui en eût gâté l'aspect, opérant le tri judicieux que nécessite une œuvre d'art. C'était, de fait, une œuvre d'art que ce village et son cadre, une délicate aquarelle finement lavée, accrochée là pour le plaisir des yeux.

Et ici ou là, sur la montagne lointaine, sur ces cabanes, sur les magnifiques demeures, le même grand ciel bienveillant épanchait son sourire. Partout, en ce coin de terre béni et par cette douce après-midi printanière, l'existence semblait facile et légère, il faisait bon vivre.

Des équipages filaient sur la route. Parfois, un salut s'échangeait entre les personnes occupant les calèches et un piéton qui longeait la chaussée. Celui-ci dépassé, dans le trot allongé des chevaux, les réflexions éclataient :

— Est-il singulier ce M. de Nerville! toujours à pied.

— Mon Dieu! il a peut-être ses raisons pour cela... les mêmes qui lui imposent cette jaquette qui commence à blanchir au coude et ce chapeau de paille de quatre sous.

— J'ai connu, il n'y a guère, disait le jeune marquis d'Argis, un Nerville bien différent de celui que vous voyez là, un Nerville élégant, séduisant. C'était avant son aventure avec la comtesse de R... et le drame qui suivit.

Les propos se poursuivaient dans d'autres calèches.

— Le pauvre garçon court rejoindre miss Mary Lambrecque, la jeune milliardaire. Arrivera-t-il à ses fins ?

— Il a là, observa une dame en posant le doigt sur son front, un certain pli entre les deux sourcils, avez-vous remarqué ? On y sent une volonté, une résolution indomptables. Et puis, cette pâleur, ces airs minables, cela fait peur... et pitié! On voit qu'il s'est juré de réussir.

— Bah! pour réussir, dit le vicomte de Pommeroy comme s'il parlait pour lui-même, il faudrait qu'il fût seul à chasser la riche proie. Or, les bons compagnons qui ont croqué leur héritage, fortement ébréché leur avoir et qui guignent les dollars de miss Lambrecque, ne sont point rares. La bonne volonté non plus ne leur manque pas, on verra!

Ainsi discourait la colonie élégante, avec cette légèreté du monde dans ses jugements, sans s'aviser que si M. de Nerville avait dessein de séduire la jeune Américaine, il était peu habile de sa part de s'offrir sous cette livrée de misère, avec ces airs ténébreux et moroses; à moins pourtant que ce ne fût une ruse de plus et un raffinement d'adresse pour se faire plaindre et l'intéresser.

Il allait d'un pas hâtif, sous les jeunes platanes et les eucalyptus qui s'échelonnaient à distance égale et ne versaient encore qu'une ombre avare sur l'avenue tout nouvellement tracée, absorbé en lui-même et peu soucieux, semblait-il, de ces commentaires qu'il devait deviner à la curiosité des regards. Non, évidemment, l'opinion du monde ne lui importait pas, et, plus évidemment encore, il avait son idée.

C'était un homme d'une trentaine d'années, mince et maigre, avec une distinction qu'on ne savait comment expliquer, mais répandue sur toute la personne et qu'on sentait à première vue. Peut-être venait-elle du port de tête fier, de l'habitude de redressement du buste qui, sous l'habit flasque, se moulait en forme de svelte cuirasse : le ressort moral perçait là, nerveux et solide dans la chétivité de l'être ; de même que dans le costume modeste, toutefois d'une stricte netteté, il y avait comme une pauvreté noblement et simplement portée. Et tout s'harmonisait à ces premières indications : une barbe brune peu fournie, assez négligée, dessinait sans les cacher les lignes du visage; sur ce visage au nez droit et fin, dans les muscles tendus du front et la pâleur des joues, dans le sourire triste assis à demeure sur les lèvres grandes et fermes, — grandes comme pour mieux agrandir leur dédain, — l'énergie du caractère se décelait. Mais les yeux surtout étaient beaux, d'une douceur veloutée où s'étouffait le plus souvent l'éclat de leur rayonnement; tristes eux aussi, mais d'une tristesse qu'on enviait, tant elle semblait nager dans des profondeurs de rêveries et de pensées mystérieuses qui se complaisaient à elles-mêmes.

Il sonna à la grille, et le cerbère de l'entrée, homme rébarbatif et terrible, chargé de repousser les importuns, les solliciteurs indiscrets qui ne cessaient de pulluler aux alentours, eut en reconnaissant M. de Nerville cette déférence et ce respect que celui-ci savait imposer à tous.

A la question d'André, si miss Lambrecque était chez elle, l'homme en répondant affirmativement eut un sourire qui pouvait se traduire : « Comment Monsieur peut-il supposer que miss Lambrecque sorte sans lui! »

Il monta l'avenue, sous le berceau des lianes qui se suspendaient d'un arbre à l'autre, parmi le murmure des ruisselets qui serpentaient à travers les narcisses et les glaïeuls. Au sortir de la route poudreuse et ensoleillée la sensation de fraîcheur était délicieuse, Et au bout de la montée les grandes terrasses se découvrirent, dominées par le royal palais.

Masse imposante et féerique, il déploie sur la hauteur l'orgueil de ses balustres, la pompe de ses

grands pots-de-feu flambant à tous les angles; les tendelets de soie font flotter aux innombrables fenêtres leurs nuances délicates; le triple édifice s'agrandit à la base des vastes galeries en verrières qui courent sur les façades et débordent sur les jardins, prolongeant au milieu des fleurs et des arbres leur atmosphère de serre chaude. Le pavillon central, où, dans l'écartement des colonnes de marbre, s'ouvre le vestibule de l'entrée, semble un arc de victoire : la hampe qui le domine mêle à l'azur flottant de la bannière les trente-neuf étoiles d'argent de la Confédération. Un air de fête, l'insolence de la vie comblée, s'épanouit sur ces murs, qui éclipsent de leur magnificence tous leurs rivaux, les tours massives et crénelées, les coupoles aériennes et dorées, les tourelles en poivrières luisantes d'ardoise et cerclées d'étain, toutes les folies d'alentour. Et il est singulier de penser que pour emplir l'immensité de la demeure il n'y a, avec les serviteurs, qu'une enfant de vingt ans qui en paraît quinze à peine, et malade.

Miss Lambrecque fit prier d'attendre, elle était aux mains de ses femmes, qui l'habillaient; elle allait le rejoindre.

Il attendit sans impatience. Et même, dans le salon, sous la lumière tamisée où s'éteignaient les ors et l'éclat des meubles, en portant la main à son front, où perlaient quelques gouttes de sueur, il s'étonna et sourit de sa hâte à venir. Cette hâte pouvait tromper sur le sentiment qui l'amenait. Mais peut-être ne savait-il pas bien lui-même la vraie nature de ce sentiment.

Il sortit, fit quelques pas au hasard, finit pas franchir le pont rustique jeté entre deux rochers, sous lequel l'eau fuyait parmi les gousses grasses et épineuses des figuiers de Barbarie, et, à travers le labyrinthe de l'étrange flore élançant de tous côtés ses rejets, il atteignit un recoin des terrasses qui surplombe la mer.

Un jeune homme était assis sur un banc, un livre échoué près de lui. Le menton dans sa main, il regardait devant lui d'une fixité absorbée. Au bruit que fit André, il tourna la tête : le visage n'était pas beau, plutôt ingrat, les traits petits et anguleux, le nez mal fait, un peu de travers, d'une courbe sèche, les yeux vifs mais aux paupières mal dessinées, les cheveux trop noirs pour le teint. Et le souci d'élégance qu'on devinait dans leur coupe, dans le mince croc de la moustache fréquemment et fiévreusement retordue, la recherche du costume qui, tout correct qu'il était, le vêtait sans l'avantager , rien ne rachetait la disgrâce de cette figure et de tout cet être mal venu.

— Pardon de troubler vos rêveries, monsieur Maugras !

— Oh ! pour les jolies choses auxquelles je rêve ! dit-il d'un ton d'amertume...

André avait pris place à côté de lui; il dit, les regards flottant sur la mer :

— Devant ce magnifique horizon, sous ce ciel splendide, est-ce possible?... Votre cœur, monsieur Maugras, est juste à l'âge des belles amours, des ambitions généreuses : je vous aurais cru rêvant aux nobles œuvres que vous produirez, à la femme aimée, — à votre âge, je ne cessais pas d'aimer une minute ! — et suivant là-bas, sur ces îles que voile la brume, le vol de ces chers fantômes.

— D'abord, dit le jeune homme, vous saurez, monsieur de Nerville, que je n'aime que moi...

— Alors je vous plains, dit André sans s'étonner.

— Et je ne m'en crois pas original, je n'ai que le mérite de la franchise... Des amours, bon Dieu ! mais il en pousserait ici tant que je voudrais, pour peu que je voulusse m'en donner la peine ! Tout l'escadron des soubrettes, dont quelques-unes sont jolies, seraient flattées des faveurs du petit bourgeois que je suis; la lectrice, la demoiselle d'honneur, même la femme de l'intendant, qui frise la cinquantaine, me regardent d'un œil très doux; sans compter la fille du jardinier qui me pourchasse et qui serait là, sur ce banc, si vous n'y étiez. Je n'en ai cure ! j'ai rayé la femme de ma vie, monsieur de Nerville. Savez-vous à quoi je songeais quand vous êtes venu ? Je songeais que les pauvres sont à plaindre...

— Les pauvres ne sont pas à plaindre, dit André en regardant toujours devant lui. Heureux les pauvres d'esprit ! Ce qui veut dire, comme vous savez, non les simples, non les intelligences faibles, mais ceux qui se sont dépouillés, qui aiment la pauvreté en esprit. D'ailleurs, pauvreté ou richesse, cela n'empêche pas de mourir.

Il regarda vers le château, et il y eut une minute de silence.

Maugras, qui avait suivi la direction de ses regards, lui demanda :

— Comment va-t-elle ?

— Mal ! Le docteur n'est pas rassurant...

Il poursuivit, revenant à son idée et comme s'il ne parlait que pour lui :

— Et puis, la pauvreté existe-t-elle ? C'est une chose si relative ! Mon ami Pommeroy, avec quatre-vingt mille livres de rente, trouve le moyen de s'endetter chaque année du double : il est pauvre. Ce paysan là-bas, sur la route, vit avec trois figues et quatre olives qu'il récolte dans son champ : celui-là est riche... Il faut aimer la pauvreté, monsieur Maugras, elle est la mère de nos joies, l'inventrice des arts, l'instigatrice des actions héroïques, la révélatrice de notre beauté morale; elle nous découvre nos seuls vrais trésors,

ceux que nous portons en nous! La richesse est un fardeau, elle nous écrase et nous annihile, elle met entre le monde et nous ses pesantes et fastueuses draperies et nous en cache le charme naïf et la grâce naturelle; elle nous distrait, nous chasse de nous-même, nous vole nos joies intimes, tout notre bonheur intérieur, nous lance à la piste des vaines illusions du plaisir : il faut la mépriser et la haïr. Haïssez-la, sans esprit d'envie : vous vous étonnerez de combien d'inutiles tracas nous nous embarrassons. Ceux qui vivaient là-bas, il y a quelques siècles, sous les cloîtres de Lérins et de Saint-Honorat (il tendit la main vers les îles), l'avaient compris : ils étaient heureux! Faisons comme eux, monsieur Maugras.

Maugras l'écoutait, le regardait, un sourire ironique aux lèvres et pensant en lui-même : « Quel comédien que ce M. de Nerville! »

Il repartit d'un ton de raillerie :

— Voilà qui doit être d'un bel effet auprès de miss Lambrecque! Le remords de cette fortune scandaleuse, quand tant de malheureux crèvent la faim, en est allégé. C'est avec ce ronron de beaux raisonnements qu'on endort la révolte, et que ceux qu'on frappe, quand ils s'insurgent, paraissent frappés justement. Se mettre du côté des riches quand on l'est soi-même ou qu'on désire le devenir... le redevenir, mais c'est tout simple : on n'a qu'à gagner! Vous faites bien de lui parler ainsi, à notre jeune milliardaire; vous êtes dans votre rôle, monsieur de Nerville, et vous jouez trop bien ce rôle pour qu'on songe à vous le disputer. Quel que soit le but que vous poursuivez, il est certain que vous l'atteindrez... Oui, quel qu'il soit, honnête, désintéressé, ou moins noble, moins chevaleresque. Je vous fais d'avance mon compliment...

Il allait, s'enhardissait, observant André qui laissait tout passer comme s'il n'entendait pas. On ne pouvait pourtant plus clairement lui dire que c'était la seule fortune de miss Lambrecque qu'il visait avec ses assiduités.

Dérouté par ce calme et ce parti pris d'indifférence, Maugras continua :

— Moi, vous me convaincrez moins aisément. D'une rognure de ces monceaux d'or, avec huit, dix mille livres de rente, au lieu de perdre mon temps à d'ineptes paperasseries, à des correspondances, à l'effroyable avalanche de comptes dont m'accable M. l'intendant, je pourrais faire ce qu'il me plaît, suivre ma fantaisie, réaliser ce que je rêve... Et que faudrait-il? Presque rien, un coup de plume! pas même : un geste, un signe de cette petite poupée rembourrée de millions, laquelle ne me compte pas plus que le dernier marmiton de ses cuisines, moins que le sloughi et le grand danois de son chenil... Ah! comme je comprends la rage qui soulève la masse! qui la jette aux grèves, aux émeutes! Quand les entrailles se tordent à vide, comment voulez-vous qu'on ait le cœur à vous écouter, monsieur de Nerville? Et comme je suis avec les martyrs; ceux qui, apitoyés de tant de misères, jouent leur vie à tout raser! parce que tout est mal, que la société est mauvaise.

— Ce qui existe est l'inévitable enchaînement de ce qui a précédé, dit André, et cette société que vous trouvez mauvaise, vous et moi nous en faisons partie! N'accusons donc que nous, mon pauvre ami, et commençons par nous amender : je vous ai indiqué la voie à suivre. Ceux que vous glorifiez, je doute que ce soit la pitié ni la misère qui les arment : la pitié attendrit, la misère déprime et abat. C'est la vanité souffrante et la basse envie qui sont mauvaises conseillères. Les mauvais conseillers sont là, dit-il en frappant sur le livre qu'il venait d'entr'ouvrir et dont il regardait le titre. A ces pages où de froids sectaires, d'impassibles théoriciens enchaînent leurs déductions, de pauvres cervelles s'exaltent et allument leur fanatisme. Le progrès se fait lentement, fatalement, sans tant de violences. Vous êtes trop intelligent, monsieur Maugras, pour croire que le vol, l'incendie et le meurtre puissent rien fonder, et c'est tout le nouvel évangile... Quant à vos dix mille livres de rente, vous les aurez! Vous les aurez et vous n'en serez pas plus heureux; mais comptez que vous les aurez.

— Qu'en savez-vous? Vous êtes prophète!

— Il ne s'agit pas de prophétie, mais de logique : ce qu'on veut fortement, on l'a, et vous voulez fortement?

— Pour cela, oui!

— Vous les aurez donc.

— Dieu vous entende, monsieur de Nerville! s'il y a un Dieu et qui entende. Je retourne à mon insipide besogne. M. Dickson va me secouer des flâneries que je me permets.

Il s'éloigna hargneux et sombre. André, en le regardant se perdre dans les massifs, réfléchissait : « Se peut-il qu'il y ait des âmes laides! ce qui est plus attristant encore avec une laide figure... Le pauvre garçon est à plaindre. »

Il eut comme un besoin de changer l'air que la présence de Maugras avait vicié. Il se rapprocha du château, et son cœur se dilata devant la radieuse apparition qui descendait les marches.

Elle descendait d'un pas rapide, les grands plis de la robe balayant les degrés de marbre, tout l'être jaillissant juvénile de la gaine soyeuse; et elle était encore loin d'André, que déjà un bonheur d'enfant rayonnait sur ses traits, déjà sa main se tendait vers lui.

— Je vous ai fait attendre, monsieur de Nerville:

je voulais être belle, vous faire honneur!... La voiture est attelée, nous allons faire notre promenade.

Et, les yeux en dessous où le gris azuré de ses prunelles reflétait des profondeurs d'enfantines coquetteries, avec le trait d'ambre délicat qui soulignait en le creusant l'angle intérieur des paupières, le front penché, où les amples bandeaux de lin fin se mordoraient au soleil d'ondulations serpentines, elle se tint immobile sous le regard d'André, pour qu'il fît son inspection.

Il la regardait d'un sourire heureux.

— Eh bien?... dit-elle.

Il se tut et continua de sourire et de regarder.

Les seules beautés écloses dans les brumes neigeuses, sous les pâles soleils du Septentrion, ont de ces grâces vaporeuses. Nos beautés sont trop marquées, d'un trait trop arrêté. Celles-ci flottent d'une ligne idéale, on ne sait comment les saisir. Il contemplait ce visage si doux où l'adolescence retardée s'épanouissait à peine et où comme pour mieux garder quelque chose de l'enfance et des défectuosités qu'on lui passe, quelques grains de rousseur s'éparpillaient en paillettes d'or, salissant çà et là la blancheur du teint; il admirait le délicieux allongement de l'ovale où se perdaient les joues et le petit menton, l'impalpable duvet qui les veloutait, les frêles ailes rosées des narines où transparaissait la lumière, le trop grand déroulement des lèvres d'une invraisemblable finesse de pulpe en leur gonflement et tachées d'une pourpre trop vive sous le mince tissu qui les tendait, les yeux, ces yeux mystérieux dans l'énigme de leur azur vague qu'obombrait d'un secret inquiétant le pinceau aigu des longs cils. Tout le corps, svelte et plein en ses formes virginales, s'enlevait d'une flexibilité onduleuse, le col, avec des grâces penchées, comme trop mince et incapable de porter cette tête d'une petitesse pourtant si charmante. Les jacinthes et les tubéreuses, les lis, les muguets, les narcisses n'ont aussi qu'une tige molle juste assez résistante pour contenir leur sève : qu'un doigt blesse leur chair tendre et la vie s'écoule. Elle avait de cette fragilité; et encore, s'exhalant d'elle, de ses regards, de ses lèvres, de sa hâte de vivre et de jouir de la vie, quelque chose de l'haleine étouffante et capiteuse de ces fleurs qu'il faut cueillir vite et respirer; elle rappelait leur pâleur décolorée par quelques parties du teint qui brillait d'un éclat nacré, translucide comme la blancheur de la stéarine qui brûle, et leurs nuances délicates par les délayures roses qui s'allumaient parfois aux pommettes. Ses mains s'en allaient fluides, longues et étroites, douces et suaves comme des pétales prêts à choir.

Tout cela était chimérique, avait l'inconsistance d'un nuage qu'un caprice de l'air modèle en beauté féminine et qu'un autre souffle va dissiper. De cette éphémère et fuyante existence avec la fortune colossale qui lui servait d'assise, capable de réaliser tous les rêves, et les plus extravagants, les vœux les plus exorbitants, le contraste était pénible. La pauvre créature en était comme accablée.

André oubliait tout cela à cette minute. Son sourire pensif et réfléchi s'associait à la joie débordante de la jeune fille, à son bonheur de se sentir belle, à l'illusion de cette vie condamnée qui, semblait-il, n'avait aucun soupçon de la brièveté des heures qui lui étaient comptées.

— Puisque vous ne voulez rien dire, allons! Il faut profiter de ce beau soleil.

D'une grâce heureuse et souple elle lui prit le bras, et ils marchèrent vers la voiture.

Ils étaient installés et le cocher allait toucher quand le docteur accourut, tenant en main la grande pelisse de renard bleu de miss Lambrecque. Homme excellent, cœur vraiment bon, il n'aurait pas été nécessaire, pour stimuler et tenir en haleine son zèle et toutes ses attentions de praticien, de la clause qui, à la mode américaine, augmentait progressivement son traitement pour chaque jour que son art ajoutait à la vie de sa jeune cliente. Mais le père de celle-ci s'était entêté à ce marché, et le docteur Muphray avait dû céder.

— Merci, docteur... C'est bien inutile, il fait si bon!

Et la voiture partit, emportant M. de Nerville et la jeune milliardaire.

II

Elle n'avait pas un milliard, c'était inexact : elle avait deux ou trois cents millions qui d'ailleurs grossissaient et se multipliaient à chaque heure. Il faut dire comment cette fortune s'était édifiée.

Le premier Lambrecque connu, l'arrière-grand-père de miss Mary, habitait, il n'y a guère plus de cent ans, une petite ville des Hautes-Alpes où, dans un taudis borgne des faubourgs, non loin des casernes, il cumulait toutes sortes de métiers vagues : maraîcher, mercier, marchand de vieux habits, de vieilles ferrailles, traiteur-regrattier, on ne sait quoi encore. Il était venu là de la campagne, chassé par la misère qui pèse sur ce sol ingrat, dans ces monts pelés et infertiles où l'hiver et les neiges règnent plus de la moitié de l'année, mais où le dur milieu trempe l'homme et le forge aux privations. De paysan il s'était donc fait marchand. Tous les jours il parcourait la ville, lançant son cri : « Oh! pat'reaux! » récoltant pour quelques sous les vieux chiffons, les vieux papiers et les vieux souliers, les peaux de lapin, les clous rouillés, les meubles cassés. Le soir, il faisait son triage. On pouvait le voir les jours de marché,

sur la petite place, debout devant son étalage éparpillé sur le sol, au milieu du fouillis incohérent de ces marchandises de rebut, dont pas une ne valait un regard et dont il trouvait moyen de se défaire. Les dimanches d'été, dans un coin du jardinet qui joignait sa maisonnette, sous quelques tonnelles que préservaient des intempéries de l'air un assemblage de vieux paillassons, des toitures découpées dans la ferblanterie des boîtes de sardines, il servait des rogatons, du vin exempt des droits d'octroi et des liqueurs louches aux ouvriers bambocheurs et aux militaires qui venaient là festoyer.

Toutes ces multiples petites industries n'avaient jamais sauvé Jean Lambrecque d'une horrible gêne : il gagnait juste de quoi vivre, lui et les siens; car, par une loi qui veut que la famille pullule où l'économie est un rêve et la prévoyance une vertu impraticable, il était chargé d'enfants. Mais d'ailleurs philosophe, insouciant, ayant le mot pour rire : « Après moi les autres se débrouilleront ! et s'ils vivent, s'ils mangent à peu près tous les jours, ce sera bien, ils ne seront pas à plaindre... Quand le ventre est plein, que voulez-vous de plus ? » Morale pratique et optimiste à laquelle applaudissaient ses clients. Il mourut très vieux, et de cet ancêtre, pourtant si typique, il n'avait jamais été question devant miss Mary : elle l'ignorait, elle ne connaissait que celui qui allait suivre et qui avait jeté les bases de l'immense fortune. Les dix à douze enfants de Jean se partagèrent la bicoque et les deux ou trois arpents qui y attenaient. Cela ne faisait pas pour chacun beaucoup de pièces de cent sous.

Ils se débrouillèrent en effet, se dispersèrent en diverses professions, les uns montant, d'autres descendant, s'il était possible de descendre encore. L'un d'eux, Jérôme Lambrecque, par instinct atavique sans doute, était retourné aux champs et avait loué une ferme. Il s'y maria. Mais un jour, las de lutter sans arriver à rien, d'accord avec son héroïque épouse, il vendit bétail et mobilier, les herses, les charrues, tout ce qu'il possédait, et, posant la clef sous la porte, ils partirent. Elle portait un enfant sur chaque bras ; lui, au bout d'un bâton, un paquet de hardes, et, attaché autour des reins, entre toile et chair, la bourse de cuir où il avait glissé le produit de la vente, quelques pièces d'or qui ne faisaient pas non plus une bien grosse somme.

Ils partirent pour l'Amérique, suivant l'exemple d'un grand nombre de leurs compatriotes qui vont chercher là-bas, de longue date, ce que la terre natale leur refuse et dont quelques-uns réussissent. Il avait obtenu à peu de frais une vaste concession au bord du lac Michigan. L'espace s'étendait libre autour de lui, désert et vierge, coupé de prairies, de forêts profondes; les fermes les plus voisines s'échelonnaient à quinze ou vingt kilomètres. Il bâtit sa hutte et dans cette solitude se livra avec sa femme à l'élevage des porcs. Les enfants, à peine sur leurs jambes, gardaient les troupeaux. Puis, ces troupeaux se multipliant, il lui fallut des aides, des valets, qui à leur tour se marièrent, et une colonie se fonda. C'est la première origine de l'énorme ville qui compte aujourd'hui près d'un million d'habitants.

Il construisit le premier abattoir : un appentis fait de quelques planches où l'on saignait les porcs, un chaudron posé sur quatre pierres où on les ébouillantait. Ainsi commença le grand commerce de ces viandes de conserve, de ces jambons fumés et salés dont les produits allaient se répandre dans le monde entier. L'entreprise lancée ne s'arrêta plus; aux appentis avaient succédé des constructions massives ; à mesure que la ville grandissait, les abattoirs s'étendaient, envahissant tout un quartier. Et des perfectionnements s'ajoutèrent, l'outillage se modifiait : plus de main-d'œuvre ou à peine. Les grands troupeaux de porcs arrivaient, le groin court et retroussé, l'œil doux et enivré, nageant dans une béatitude repue sous les longues oreilles pendantes, tout bouffis de chair blanche et rose : un à un, ligottés, les membres ramassés, ils étaient précipités sur une déclive. Un homme était là, le couteau en main, qui le leur plongeait dans la gorge au passage ; toute la journée il ne faisait que cela, son même geste de bourreau impassible. Les milliers de porcs défilaient, recevant le froid de l'acier, et, hurlant, ensanglantés, saisis par des crocs, ils glissaient sur le fil des lames, s'y dépeçaient mécaniquement. Une mare rouge et coagulée, aux émanations lourdes, montait des dalles, que des jets de pompes violents, le déluge des ruisseaux traversant les abattoirs, avaient peine à entraîner à la mer.

L'industrie prospérait; l'énergique Haut-Alpin triomphait. Il mettait quelque orgueil à faire aux étrangers l'honneur de ses usines modèles. Et devant quelque signe de dégoût, il ne manquait pas de s'écrier : « Ne faisons pas la petite bouche, mon cher monsieur ! C'est dans cette boue d'ordures et de sang que les beaux dollars se pêchent. » Il avait depuis longtemps dépassé le premier million, le plus dur à gagner; les autres accouraient d'eux-mêmes. Sur les terrains de l'ancienne concession, qu'il avait en partie revendus à peu près ce qu'il avait voulu, il avait fait édifier les plus beaux hôtels de la ville. Tout le quartier riche lui appartenait.

S'il eut un regret en quittant la vie, c'est que cette prodigieuse fortune dût se partager entre ses deux fils ; car, maintenant qu'on était riche, il fallait compter : il n'avait jamais eu que deux enfants.

L'aîné lui succéda, associé à sa mère, la vieille Catherine Lambrecque, qui le portait sur son bras

en abandonnant la montagne natale. Le cadet était allé établir une banque à New-York, en y joignant de grosses entreprises de paquebots et de chemins de fer. Celui-ci vint comme au-devant du désir de son père en ne se mariant pas; en sorte que la fortune qui s'amassait et se décuplait de ce côté devait un jour revenir aux enfants de son frère aîné, Félix, comme elle y revint en effet.

Pendant ce temps d'autres Lambrecque, les oncles demeurés en France, s'élevaient à leur tour: l'un, à Marseille, dans la commission, accumulait aussi les millions et renouait des relations avec ses parents d'Amérique ; il y en avait un autre à Lyon dans l'industrie des graisses; un autre à Paris, agent de change. Tous ces Lambrecque se soutenaient, se prêtaient l'épaule, gouvernaient les marchés. Et tous, en bons montagnards, travaillaient, se rationnaient et économisaient, l'esprit sans cesse tendu à augmenter leur avoir; puis ils mouraient, tués de labeur, célibataires pour la plupart, trop occupés à leur fortune pour avoir songé à fonder une famille ; ou précocement usés, portant la peine, en l'âge mûr, des cruelles diètes, des jours sans pain, des abominables nourritures de leur jeunesse, et ne laissant qu'une filiation étiolée et chétive qui ne tardait pas à s'éteindre. Et, comme d'un commun accord, tous les millions gagnés dérivaient vers le Lambrecque de là-bas, le seul intéressant, le seul digne de souvenir, qui avait porté si haut le nom, l'éclat, l'honneur de la famille.

Avec Catherine Lambrecque, sous laquelle se déployait l'audace prudente et sûre de son fils, les affaires n'avaient pas diminué, tant s'en faut! elles s'accrurent. Elle vécut très vieille, ayant la haute main sur la maison de commerce, s'occupant de tout, vérifiant tous les comptes, et d'une avarice étonnante qui était passée en légende. L'avarice, qui est mesquine et ridicule chez les pauvres, est un vice qui va bien aux riches. Cette vieille Lambrecque, en dépit de l'assaut des millions qui montaient autour d'elle, n'avait jamais quitté sa coiffe villageoise et vivait d'un peu de soupe, ne buvait que de l'eau. Jamais elle ne s'était chauffée : dans les hivers les plus rigoureux, quand le froid lui engourdissait les doigts, elle brûlait quelques torchons de papier dans le poêle de sa chambre qui lui servait de bureau, et se remettait à ses livres. Mais, dure pour elle-même, elle ne l'était pas pour les autres. Elle laissait son fils Félix se livrer à tous ses goûts de luxe et de bien-être, s'enorgueillissant en lui des vaines satisfactions que l'argent peut donner; et, quant à sa propre manière de vivre, entendant que personne ne s'en mêlât et n'en faire qu'à sa tête. Félix, qui avait voulu lui imposer des habitudes plus larges et plus en rapport avec leur situation, dut y renoncer et finit par sourire de cette manie thésaurisante. Après elle, quand on vida les grands placards, les profondes armoires dont les clefs ne l'avaient jamais quittée sa vie durant, l'or et les banknotes débordèrent de tous les tiroirs en un ruissellement fantastique. Elle avait passé toute sa vie, grelottant et vivotant de sa maigre pitance, à préparer cette surprise. C'est si beau une belle fortune !

Et à la fin, de tous les Lambrecque connus, de ceux de New-York, de Marseille et d'ailleurs, Félix resta à peu près le seul vivant, héritier de toutes ces fortunes colossales qui, d'année en année, avec les bénéfices de sa propre industrie, le hissaient jusqu'au plus prodigieux sommet de la richesse. Cet homme, d'une activité méthodique et froide, menait son immense commerce de fumaisons avec une maîtrise sans pareille. Toutes les concurrences, les abattoirs rivaux venaient peu à peu s'absorber dans les siens. De ces proies dévorées il s'enflait sans cesse. Lorsque, avec l'admiration obséquieuse qui convenait, on lui parlait de ses millions, il aimait à rappeler qu'il avait, tout petit, pieds nus et les cheveux en broussailles, en culotte de bure effilochée, une chemise trouée à l'épaule, gardé les porcs dans ces mêmes parages où s'élevait l'énorme et florissante cité. Il en était le personnage le plus important, l'homme dont tous ses compatriotes tiraient vanité. On l'appelait *le Roi du Lard*, par la manie qu'ont là-bas les sociétés démocratiques de décerner des royautés aux grands conquérants de ce peuple rude et indiscipliné des dollars — et il se glorifiait de ce titre.

Il avait épousé par amour une jeune Américaine blonde et frêle, et au surplus fort riche, bien que d'une fortune qui n'allait pas à la centième partie de la sienne. La vieille Catherine, qui vivait alors, n'aurait pas donné son consentement à une union tout à fait désassortie. Sarah, doux fantôme qui ne devait que traverser la vie, était morte à sa première couche en mettant au monde la petite Mary. Et Félix, inconsolable de sa perte, quelque désireux qu'il pût être d'avoir un fils qui perpétuât son nom et sa royauté, ne se remaria pas. Sa tendresse s'était reportée tout entière sur sa fille, sur cet être fragile et menu où aboutissait et finissait la longue lignée des banquiers, agents de change, commissionnaires, marchands de graisses, de porcs salés et fumés, sans oublier le vieux chiffonnier et regrattier de la petite ville dauphinoise; pour qui tant de Lambrecque avaient peiné et s'étaient agités, brûlant leur vie dans les fièvres de l'agio, dans le souci des entreprises engagées et des mille retours des affaires, se sevrant de toute joie pour leur part, n'ayant aucun temps à donner au plaisir pas plus qu'ils n'en avaient le goût, se privant du nécessaire et même du superflu, rognant sur le traitement des employés, chicanant le salaire

des ouvriers, et forçant ainsi famille, proches, étrangers, tout le monde autour d'eux, à conspirer à leur folie accapareuse : sueurs, économies, lésines, ces efforts ramassés et concentrés, tant de misères et tant de larmes, et du sang peut-être çà et là, tout ce travail accumulé, l'effroyable capital de trois cents millions tombait sur cette petite tête.

Elle fut dès l'enfance de santé délicate, tenant de sa mère, dont, en avançant en âge, elle rappelait tous les traits à Félix Lambrecque, lequel, pour cela, l'aurait aimée plus encore si dès la première heure il ne lui avait donné tout le fond de son cœur. On peut croire que les soins ne lui manquèrent pas, qu'il y eut toujours près d'elle une maison montée de serviteurs attentifs, de femmes dévouées, et que les lumières de la science et les gloires des Facultés, toutes les célébrités médicales furent appelées à donner leur avis et à veiller sur cette petite vie. Les inquiétudes qu'elle avait toujours inspirées devenaient, à mesure qu'elle grandissait, plus vives et plus continues. Elle faisait l'effet d'un de ces chefs-d'œuvre de la verrerie, une merveille d'art, dont la fabrication est impressionnante et angoissante, dont les fibrilles minuscules, les frêles tentacules s'étirent, s'amincissent, s'exagèrent à l'infini, qu'on tremble de voir s'anéantir soudain dans l'outrance de leur ténuité, et que le plus petit choc peut réduire en un mica impalpable.

Ainsi, avec les années, elle était plus belle, plus extraordinaire de grâces épanouies, de délicates floraisons extérieures, et plus fragile aussi au dedans, portant l'irrémédiable et originelle tare qui se développait en elle et en même temps qu'elle, et qui finirait par l'emporter. Cet homme si comblé, ce Félix Lambrecque, qui voyait chaque jour, avec les noires fumées de ses usines et leurs vapeurs graisseuses, grossir ses richesses, et de la buée sanglante des milliers d'hécatombes de porcs grandir, s'exhausser sans fin la pyramide vermeille et formidable des millions, à qui tout était permis, même les caprices d'un souverain, qui ne connaissait pas de volonté qui pût résister à la sienne, à son or, qui pouvait d'un mot satisfaire tous vos désirs, — n'importe quelle chose vous lui auriez demandée, — ce prédestiné du bonheur était le plus malheureux des êtres, toujours dévoré d'un sombre souci. Tout le tracas de ses affaires, des armées d'employés qu'il commandait, des ordres, des vérifications de caisses, avait pour seule distraction et délassement cette pensée mélancolique où il retombait sans cesse : c'est qu'il ne sauverait pas son enfant, qu'il la verrait mourir comme sa mère, ce en quoi il se trompait.

Vers la seizième année de Mary, il y eut une consultation solennelle. Les docteurs assemblés auscultèrent le petit cœur qui battait dans cette machine humaine si divinement façonnée. En cheveux blancs, en larges faces rasées, avec des mains pâles d'un tact délicat, de grands fronts chargés de pensées d'où tombaient les arrêts foudroyants ou la sérénité des longues espérances, des airs graves, des sourires de commande qui ne volaient qu'à fleur des lèvres, une attention intérieure concentrée que trahissaient les yeux vifs et fureteurs sur l'impassibilité des visages, tous avaient d'amples redingotes correctes, des cols empesés et évasés d'une neige intacte, des manières prudentes et douces. De quels paternels et amusants propos ils bercèrent et égayèrent la chère enfant! Comme ils la rassurèrent, si la crainte de la mort pouvait effleurer cet âge! Que de doigts galamment empressés à remettre en place la chemisette et à revoiler en souriant la promesses des appas naissants, à rentrer dans la ganse les minces boutons du corsage! Et, satisfaits, ils se retirèrent.

A M. Lambrecque, qui attendait dans la pièce voisine, ils formulèrent le résumé de leurs avis : avec cette affection cardiaque bien caractérisée et l'invasion tuberculeuse qui la pouvait compliquer et qui était toujours à craindre, il fallait dépayser l'enfant, la mener dans un climat doux, uniforme, la fortifier d'un régime sévère, la distraire par une vie amusée, heureuse, sans excès ni fatigues. Dans ces conditions et avec des soins et une attention sans cesse en éveil, il y avait des chances de prolonger sa vie.

Après leur départ dans des directions diverses, chacun avec sa liasse de banknotes serrée dans la redingote correcte, Félix Lambrecque n'hésita pas. Quoi qu'il dût lui en coûter, il résigna ses immenses affaires, appela ses premiers commis à le remplacer à la tête des usines, et, emmenant avec lui sa maison, — le docteur Muphray en plus, que seul des médecins consultants il avait retenu et qui lui avait plu par sa douceur, l'attachant spécialement à sa personne et à celle de sa fille aux conditions que nous avons dites, — il partit pour la France. Une vague nostalgie l'attirait vers ces montagnes où ses yeux s'étaient ouverts, qu'il avait quittées au bras de Catherine et dont il ne gardait bien entendu aucun souvenir, mais dont le décor vivait en lui par la mémoire qu'en avaient eue ses parents et les entretiens qu'il leur avait entendu échanger dans les longues veillées sous la hutte, quand lui-même gardait les porcs au bord solitaire du lac Michigan.

Au dernier contrefort de ces Alpes, devant le déroulement des flots bleus qui en baisaient les pieds de marbre, le prestigieux palais s'éleva, avec toutes les mollesses, les éclatantes fantaisies qui pouvaient charmer les yeux, l'air mesuré, l'atmosphère dosée, embaumée et purifiée, toutes les douceurs, le bien-être et la joie qu'il s'ingéniait à prodiguer à cette frêle et précieuse vie d'où dépendait la sienne. L'édi-

fice s'achevait à peine quand il mourut, tué peut-être par cette perplexité même qui gâtait sa vie et ne lui permettait aucun plaisir sans mélange, qui tendait ses nerfs et tous les ressorts de son esprit à une idée fixe, à ce deuil prochain et inévitable, à l'implacable vautour de la mort qu'il voyait resserrant son vol au-dessus de l'innocente colombe et toujours prêt à fondre sur elle.

Il fut enterré au cimetière des Anglais. Lui-même avait rédigé dans sa langue l'épitaphe que l'on grava en lettres d'or sur le fastueux mausolée et qui se traduit ainsi :

CI-GIT
FÉLIX-MAXIMIN-LAMBRECQUE
DIT
LE ROI DU LARD

(*A suivre.*) LÉON BARRACAND.

UN GRAVEUR AU XVIIe SIÈCLE [1]

Robert Nanteuil

En marge d'une pièce de vers adressée par Robert Nanteuil à Louis XIV, le célèbre graveur a écrit les lignes suivantes : « Je commençai à graver estant en secondes ; je commençai en ce temps-là à desseigner tous mes camarades et même pendant les classes ; la première pièce fut un *Tambour*, d'après Callot, la deuxième le *Portrait de Louis XIV* d'après Lasne dans un ovale, et, comme j'étais persécuté par les régents, je gravai sur des arbres, à la campagne, deux planches d'un *Christ* et d'une *Vierge* en ovales d'après des tailles-douces que je trouvai alors. » En écrivant ce commencement d'autobiographie, Nanteuil répondait-il à une question qui lui était posée par quelque historien en quête de documents authentiques, ou bien songeait-il à ce moment à rassembler, pour sa satisfaction personnelle, ses souvenirs de jeunesse ? S'il est bien difficile de répondre à ces questions, il n'est pas interdit de faire son profit de ces indications sommaires qui, n'auraient-elles que ce mérite, accusent une vocation précoce et une volonté formelle de devenir graveur à un âge où, d'ordinaire, on se préoccupe assez peu du choix de sa carrière (2).

Comment une pareille pensée put-elle bien germer dans ce jeune cerveau ? L'enfant appartenait-il à une famille dans laquelle était répandu le goût des Arts ? Son père, Lancelot Nanteuil, exerçait le commerce de peigneur de laines, aucun de ses ancêtres connus n'avait manié le pinceau, l'ébauchoir ou le burin. Existait-il dans sa ville natale un ou plusieurs artistes renommés ayant groupé autour d'eux quelques élèves ? On ne connaissait à Reims à cette époque qu'un jeune homme, Nicolas Regnesson, qui débutait dans la gravure et qui n'avait encore donné aucune preuve de son savoir. La vocation de Nanteuil fut donc, pour ainsi dire, spontanée et la chose est si vraie que, si nous n'avons su découvrir ces copies d'après Callot et Michel Lasne qu'il signale lui-même, nous pouvons constater dans une figure du *Sauveur* et dans le *Portrait d'Étienne Villequin* que Nanteuil ne possédait, au moment où il terminait ses classes, qu'une connaissance bien imparfaite du dessin et qu'il ignorait absolument les principes les plus élémentaires de la gravure.

Les études de Nanteuil avaient donc été, au point de vue de l'art, fort négligées au début, ses études littéraires, en revanche, furent particulièrement soignées. Son père, en le mettant très jeune sous la direction des Jésuites de Reims, avait entendu lui faire donner une éducation classique aussi complète que possible ; il eût souhaité le voir suivre la carrière des lettres pour laquelle il lui croyait des dispositions, et s'il se décida à le retirer de la maison où il l'avait tout d'abord placé, c'est qu'il ne tarda pas à acquérir la conviction que s'il le laissait plus longtemps sous la direction des Jésuites qui s'opposaient avec une excessive sévérité aux moindres manifestations de la vocation de son fils pour le dessin, celui-ci, découragé, pourrait bien prendre le travail en dégoût comme il avait déjà pris ses professeurs en grippe. Il le retira donc et ce fut chez les Bénédictins de Reims que Robert Nanteuil termina ses humanités en 1645 après avoir passé avec succès sa thèse de philosophie.

Pendant trois années, de 1645 à 1648, le nom de Nanteuil n'apparaît nulle part. Le jeune artiste travaille cependant sans relâche ; il dessine d'après nature, fait, pour s'exercer, les portraits de ses parents et de ses condisciples et va demander à N. Regnesson, qui est son ami et qui deviendra bientôt son beau-frère, de l'initier aux secrets de l'art du graveur. Regnesson consent, lui qui est à peine un bon élève, à jouer le rôle de maître ; mais il s'aperçoit bientôt que celui auquel il donne des leçons en sait autant que lui ; il a la loyauté de lui avouer que, pour faire des progrès réels, il ne voit qu'un parti à prendre : aller à Paris suivre les leçons des maîtres véritables, chercher à profiter de leur expérience et à surprendre leurs secrets.

(1) Lecture faite dans la séance publique annuelle des cinq Académies le 25 octobre 1894.

(2) On n'est pas d'accord sur la date de naissance de Robert Nanteuil. Baldinucci assure qu'il naquit à Reims en 1618 ; Ch. Perrault le fait naître en 1630, et le *Mercure galant*, en annonçant au mois de décembre 1678 la mort de Nanteuil, le dit âgé de 55 ans ; selon l'auteur de cet article nécrologique, Nanteuil serait donc né en 1623.

R. Nanteuil accepte avec enthousiasme le conseil de son ami; mais, au moment de prendre un parti, des difficultés de tout autre nature se présentent à son esprit. Comment obtenir de son père, naturellement préoccupé de l'avenir, non seulement l'autorisation de quitter son pays natal, mais encore l'argent nécessaire pour subvenir aux frais du voyage et à une installation même sommaire à Paris? R. Nanteuil s'est marié presque en quittant les bancs de l'école et ne peut, avec une femme, courir le risque de se trouver sans ressource dans une ville où il est absolument inconnu. D'autre part, bien décidé à se perfectionner dans la gravure et à conquérir coûte que coûte un nom dans les arts, il se décide à aller confier à son père ses angoisses. Celui-ci, témoin des efforts faits chaque jour par son fils depuis que, livré à ses goûts, il peut librement diriger ses études dans le sens qui lui convient, se laisse assez facilement convaincre. Il lui remet entre les mains une petite somme d'argent et l'encourage même à partir le plus vite possible. Nanteuil ne se le fait pas dire deux fois; sans tarder il règle ses affaires et, quelques jours après, il quitte Reims en compagnie de sa jeune femme.

A cette époque le voyage de Reims à Paris ne ressemblait en rien à ce qu'il est devenu depuis. Le nouveau ménage, plein d'espérances, mais fort médiocrement pourvu du côté de l'argent, cheminait comme il pouvait, tantôt à pied, tantôt avec les voituriers qu'il rencontrait sur la route, couchant dans les auberges les plus modestes ou sollicitant dans les fermes un asile pour la nuit. A peine était-il arrivé à mi-chemin qu'il rejoignit une troupe de gens qui se dirigeait, comme lui, vers Paris; Nanteuil lia connaissance avec ces voyageurs, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ses compagnons improvisés étaient des gens peu scrupuleux sur les moyens de se procurer le nécessaire et plus habiles à la maraude qu'adroits à l'ouvrage... Que faire? Se séparer d'eux brusquement pouvait devenir dangereux, voyager de compagnie n'offrait rien d'agréable; malgré tout, il valait encore mieux prendre ce dernier parti. Nanteuil s'y arrêta; il écouta sans autrement s'émouvoir le récit des exploits de ces héros de grands chemins, il fit même semblant de s'intéresser à leurs aventures; de son côté il leur raconta des histoires extraordinaires et chercha à les distraire de son mieux. Le temps se passa ainsi tant bien que mal et Nanteuil et sa femme arrivèrent aux portes de Paris sans avoir eu matériellement à se plaindre de ces bandits.

A peine avait-il eu le loisir de chercher un gîte que Rebert Nanteuil alla frapper à la porte de Philippe de Champagne dont la renommée était venue jusqu'à lui. Il ne pouvait s'adresser à un meilleur maître : le grand peintre, alors dans tout l'éclat de son talent, était mieux que qui que ce fût en mesure de lui donner de bons conseils; il l'accueillit avec bienveillance et le mit immédiatement en rapport avec un graveur habile, Abraham Bosse, qui jouissait d'une véritable notoriété non seulement à cause de son talent qui était très réel, mais aussi à cause de certains démêlés avec l'Académie royale de peinture qui avaient eu quelque retentissement. Pour montrer à ses nouveaux maîtres ce dont il était capable et pour subvenir en même temps à ses besoins, Robert Nanteuil se mit, sans tarder, à faire quelques portraits à la plume et au pastel qui, s'ils n'étaient pas largement payés, avaient au moins pour lui l'avantage d'exercer sa main et d'occuper son temps d'une façon profitable. Dans ses *Hommes illustres*, Charles Perrault raconte le subterfuge dont se servit le débutant pour se créer une clientèle : « Ayant vu, dit-il, plusieurs jeunes abbés à la porte d'une auberge proche de la Sorbonne, Nanteuil demanda à la maîtresse de cette auberge si un ecclésiastique de la ville de Reims ne logeoit pas chez elle, que malheureusement il en avoit oublié le nom, mais qu'elle pourroit bien le reconnaître par le portrait qu'il en avoit. En disant cela, il lui montra un portrait bien dessiné et qui avoit tout l'air d'estre fort ressemblant. Les abbés qui l'avoient écouté et qui jettèrent les yeux sur le portrait en furent si charmés qu'ils ne pouvoient se lasser de l'admirer et de le louer à l'envi l'un de l'autre. « Si vous voulez, Messieurs, » leur dit-il, « je vous ferai vos portraits pour peu de « chose aussi bien faits et aussi finis que celui-là ». Le prix qu'il demanda étoit si modique qu'ils se firent tous peindre l'un après l'autre, et, ces abbés ayant encore amené leurs amis, ils vinrent en si grand nombre qu'il n'y pouvoit suffire... » Rien ne s'oppose sans doute à ce que l'anecdote racontée par Ch. Perrault ait au moins un semblant de vérité, mais il était autrefois tellement dans les usages de représenter les artistes comme des êtres à part, ne sachant ni se soumettre aux usages reçus, ni prendre la vie par le côté pratique, qu'il ne faut accueillir qu'avec une certaine méfiance les récits de ce genre. Il est en tout cas permis de supposer que Philippe de Champagne put, à l'aide de ses relations, faciliter à Nanteuil l'entrée dans la carrière et le recommander aux personnes désireuses de faire faire leurs portraits avec une autorité qui faisait défaut à l'anbergiste des environs de la Sorbonne.

Nous arrivons au moment où le nom de Nanteuil apparaît au bas de portraits qui témoignent, en tout cas, que l'artiste a beaucoup travaillé depuis son arrivée à Paris et que, si aucune de ses études préparatoires n'est venue jusqu'à nous, c'est qu'il a pris les précautions nécessaires pour soustraire soigneusement aux regards des curieux ces essais uniquement

destinés à assouplir sa main et à triompher des résistances du burin. Ses premiers portraits datés de 1649, 1650 et 1651 n'accusent pas une originalité réelle. Nanteuil subit, à ce moment, l'influence de ses contemporains; il se laisse séduire par les hardiesses de Claude Mellan qui, en n'usant qu'avec une extrême réserve des contretailles, se prive volontairement d'un moyen d'action fort profitable aux graveurs; les habiletés de Gilles Rousselet qui agissait tout différemment, qui abusait volontiers des tailles croisées et qui couvrait de travaux très serrés les moindres parties de ses planches, ne laissèrent pas non plus Nanteuil indifférent. Après s'être rendu un compte exact des procédés opposés en usage autour de lui, il aborda franchement la gravure, sans songer à s'appuyer sur les exemples d'autrui et mit au jour, en 1652, le portrait de Gilles Ménage qui, pour la première fois, nous révèle d'une façon significative la manière qu'il entendra désormais adopter, manière qui lui est bien personnelle et qui puise dans son extrême simplicité dans les moyens un de ses principaux attraits.

A partir de cette époque, Nanteuil est classé parmi les artistes sur lesquels on a le droit de compter; son nom inconnu jusque-là devient subitement célèbre. C'est à lui que Juste d'Egmont confie, en 1653, le soin de reproduire l'image de la reine de Pologne, Louise-Marie de Gonzague qu'il vient de peindre, et c'est également à lui que Philippe de Champagne s'adresse la même année pour graver le portrait du Président Pomponne de Bellièvre (1). En 1654, Beaubrun et Séb. Bourdon le décident à graver les portraits de Jacques Le Coigneux et de Christine de Suède, mais, dans la suite, ce ne sera que tout à fait exceptionnellement que Nanteuil empruntera à autrui ses modèles; pouvant difficilement suffire aux commandes qui lui sont directement adressées, il ne fixera guère désormais dans le cuivre que les portraits qu'il aura lui-même dessinés d'après nature.

Énumérer tous les portraits remarquables que Nanteuil a gravés n'apprendrait rien qui n'ait été révélé par les historiens les plus autorisés de la gravure. Ne sait-on pas que Louis XIV, qu'Anne d'Autriche, que le cardinal Mazarin posèrent plusieurs fois devant le peintre-graveur et prenaient plaisir à s'entretenir avec lui; que Jean-Baptiste Colbert, Nicolas Fouquet, Michel Le Tellier, Guillaume de Lamoignon, Pierre Séguier, Turenne, le grand Condé et Bossuet demandèrent à Nanteuil de reproduire leurs traits; que presque tous les hommes qui jouèrent un rôle important au XVIIe siècle dans le clergé, dans la politique, dans l'administration, dans l'armée ou dans la magistrature, tinrent à être, comme dit Boileau,

Couronnés de lauriers par la main de Nanteuil (1).

L'auteur de la *Muse historique*, Jean Loret, le grand amateur Michel de Marolles dont le cabinet célèbre forme le premier fonds de notre collection nationale d'estampes, le précepteur de Monsieur, François de La Mothe-Levayer, le poète Sarrasin, le philosophe Gassendi vinrent successivement s'asseoir dans l'atelier de Nanteuil et fournirent au maître l'occasion de signer de nouveaux chefs-d'œuvre. Comment faire un choix dans les deux cent quinze portraits de personnages célèbres que nous a laissés Nanteuil? A quoi bon recommander tel portrait plutôt que tel autre ? Chacune de ces images est parfaite : elle reflète l'esprit et le tempérament du personnage représenté aussi bien qu'elle retrace avec une fidélité absolue les traits de son visage. L'artiste ne se contentait pas de donner une image exacte de la ressemblance physique ; il était plus exigeant pour lui-même, il tenait, en retraçant l'aspect matériel du personnage qui posait devant lui, à en exprimer, autant que son art le lui permettait, la ressemblance morale. « Avant de commencer le portrait, dit-il dans des notes de sa main qui ont été conservées (2), il faut considérer l'air ordinaire de la personne, sa taille, son âge, sa qualité... Quand le portrait a le véritable air du modèle, c'est-à-dire qu'il en marque l'esprit et le caractère, il ressemble ordinairement fort longtemps... Il faut avoir des entretiens avec les personnes que l'on peint, selon l'humeur et l'esprit dans lesquels on veut les peindre... » Avec de tels principes, on n'a pas lieu de s'étonner de l'importance considérable qu'attachent aux portraits gravés par Nanteuil les historiens du règne de Louis XIV. Dans ces précieuses effigies, ils trouvent presque toujours la confirmation de ce que les contemporains leur ont appris sur les habitudes morales des hommes dont ils étudient la vie ou les actes, et forts de cet accord entre les documents écrits et la représentation figurée, ils s'avancent d'un pas plus sûr dans la voie qu'ils entendent suivre parce qu'ils sont à peu près certains de ne pas s'éloigner de la vérité.

Si les historiens ont un puissant intérêt à interroger les portraits gravés par R. Nanteuil, quel plus grand avantage encore en retireront les artistes désireux de suivre la carrière dans laquelle le maître a conquis une renommée incontestée ! Qu'ils examinent les uns après les autres, la loupe à la main, tous les portraits gravés par Nanteuil depuis le jour où, en

(1) Nanteuil a gravé deux fois le portrait du président Pomponne de Bellièvre; le second, gravé d'après une peinture de Charles Lebrun, est universellement regardé comme le chef-d'œuvre du maître.

(1) Boileau, *Art poétique*, ch. II.

(2) Eug. Piot, *Cabinet de l'Amateur*, 1861, p. 36.

pleine possession de lui-même, il a volontairement cessé de s'inspirer des travaux de ses devanciers, ils s'apercevront que le maître a toujours usé de moyens qui semblent simples, tant les preuves du savoir ont été par lui soigneusement dissimulées ; pour exprimer les demi-teintes dans le visage, il a fait le plus souvent usage de tailles courtes interrompues par des points diversement espacés, laissant au ton du papier le soin d'exprimer la lumière ; pour le vêtement une taille large, discrètement accompagnée de contretailles, accuse la nature de l'étoffe utilisée et contribue à faire valoir, ce qui est essentiel, le visage au détriment de ce qui l'entoure ; les cheveux, dans les portraits de Nanteuil, ont une souplesse particulière ; ils sont traités par masses formées de tailles non interrompues, et s'il s'en écarte comme accidentellement quelques-uns c'est pour ôter à la silhouette une partie de sa rigidité, en établissant un lien entre la figure même et le fond sur lequel elle se détache.

Jusqu'à la fin de sa vie Nanteuil travailla avec la même ardeur. Sa première estampe portant une date fut exécutée en 1645 ; l'année même de sa mort, en 1678, il mettait au jour les portraits de Pierre Lallement et de Marie-Jeanne-Baptiste de Nemours, duchesse de Savoie, qui n'accusent aucune fatigue. La physionomie est exprimée avec la même finesse que dans les portraits les plus célèbres du maître et sa main elle-même ne révèle ni lassitude ni faiblesse.

Comment concilier avec cette production incessante la réputation d'homme frivole qu'ont faite à Nanteuil certains historiens de la gravure ? Parce qu'il répondit un jour à Michel Bégon qui lui demandait son propre portrait « qu'il n'était pas fou de lui-même et qu'il ne travaillait que pour de l'argent », parce que, malgré les sommes considérables qu'il gagna, il ne laissa à sa mort que 20 000 livres, il ne suit pas de là qu'il fréquenta, de préférence aux salons, les ruelles ou les cabarets. Quel que fût son penchant pour la rime, les vers que nous connaissons de lui devaient médiocrement plaire aux habitués du salon de Mlle de Scudéry, et la façon dont il fut accueilli par Louis XIV qui le nomma en 1658 « son dessignateur et graveur ordinaire » avec une pension annuelle de 1 000 livres et qui, à sa sollicitation, signa en 1660 à Saint-Jean-de-Luz un édit qui maintenait aux graveurs leur indépendance menacée, donne à penser qu'il avait des manières qui se rencontrent rarement chez les hommes accoutumés à fréquenter exclusivement les lieux de plaisir.

Pour nous, nous serions plutôt disposé à croire que Nanteuil mena une existence régulière et à traiter de calomniateurs ceux qui en ont parlé autrement. Son premier soin, aussitôt que sa réputation est solidement établie et que ses moyens d'existence sont assurés, est de faire venir à Paris, auprès de lui, son père, qu'il entoure de soins et de prévenances et auquel il assure une vieillesse heureuse ; les actes officiels nous le montrent tenant sur les fonts baptismaux les enfants de ses confrères, assistant comme témoin aux mariages et aux obsèques des principaux artistes de son temps ; Dominique Tempesti, son unique élève, nous apprend que son logis était tous les jours fréquenté par les plus grands personnages, non seulement curieux de le voir travailler, mais encore heureux de s'entretenir avec lui. S'il acheta des maisons qu'il paya avec quelque difficulté et qu'il n'administra pas en bon père de famille, cela n'implique pas forcément un esprit désordonné et une conduite irrégulière ; autrefois les artistes, et les plus grands, — peut-être bien en est-il encore de même aujourd'hui, — n'étaient pas toujours regardés comme des comptables hors ligne et comme des administrateurs sans défaillance ; absorbés par des préoccupations d'un ordre très différent, ils pouvaient oublier certaines échéances et négliger certaines formalités qui faisaient qu'un beau matin ils se réveillaient ruinés, alors que la veille ils s'étaient endormis sans méfiance. Mais cette insouciance, fort répréhensible sans doute, n'implique pas toujours la préméditation de celui qui s'en est rendu coupable. Reléguons donc parmi les légendes la mauvaise réputation que l'on s'est plu à faire à Nanteuil et contentons-nous de lui assigner la place qu'il mérite d'occuper parmi les plus grands graveurs du règne de Louis XIV et de recommander ses ouvrages à tous les artistes qui entendent suivre la carrière qu'il a illustrée et qu'il a poursuivie sans défaillance jusqu'à son dernier jour.

GEORGES DUPLESSIS.

VINGT-HUIT JOURS EN CHINE (1)

Canton (*suite*).

30 novembre.

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient l'agrément. Dans cette direction est située la pagode à cinq étages, ce qui est beaucoup pour un pays où les maisons n'en ont généralement pas plus d'un ou deux, à l'exception des Monts-de-Piété, qui dépassent toutes les constructions environnantes et rappellent par leur forme carrée et leurs proportions les « elevators » à grains de Chicago.

Du haut de cette pagode, où je vais déjeuner, la vue s'étend très loin sur la campagne aride, avec sa

(1) Voir la *Revue* des 13 et 20 octobre.

lèpre de tombeaux. A ses pieds quelques vestiges de fortifications rappellent que ces parages ont été occupés par les troupes françaises et anglaises — de 1858 à 1861. J'ai, pour cette visite, un guide français, ancien soldat que les hasards de la guerre ont amené à Canton et qui y est resté. Il abonde en anecdotes. Il m'apprend que le monument a été construit en 1368 sur l'indication d'un sorcier, qui fit croire qu'en le plaçant là on conjurait les mauvaises influences régnantes en cette partie de la ville ; puis il raconte comment on a pris Canton, et comment toute résistance a cessé quand la cloche d'un temple voisin, muette depuis des siècles, s'est mise à tinter, touchée par un obus égaré. D'après une tradition locale, une calamité inéluctable devait s'abattre sur la ville le jour où cette cloche se ferait entendre. Elle avait parlé, il ne restait plus qu'à se rendre.

Le monastère de Kwang-Haan-Tse possède un très vieux temple bouddhique dont l'enceinte verdoyante contient de nombreux édifices : une haute tour de bois, peinte en rouge, est consacrée aux dieux du ménage ; chaque pièce de l'habitation chinoise y est représentée au naturel, avec son ameublement : salon, salle à manger, chambre à coucher, etc. et est l'objet d'un culte spécial correspondant à la requête adressée par les fidèles aux puissances célestes. Dans une de ces chambres, un Bouddha, de grandeur naturelle, sort sa tête de bronze doré des couvertures du lit où il est couché ; c'est à lui qu'on s'adresse en cas de maladie et, comme toujours, on ne se contente pas de prier, on fait aussi usage du ka-pou. On désigne ainsi un objet en bois dur en forme de noix de coco, dont les deux parties séparées donnent une surface plate et une surface bombée. En les laissant choir sur le plancher elles peuvent se présenter sous trois aspects différents ayant chacun leur sens : si les deux côtés plats sont en l'air, la réponse est mauvaise ; elle est bonne si ce sont les deux bombés, et si l'un est d'une façon et l'autre d'une autre, cela signifie que Bouddha ne veut dire ni oui, ni non.

1er décembre.

Ce matin je quitte mon installation sommaire de Cha-min pour une chambre plus confortable qui m'est offerte par l'aimable consul de France dans son yamen, en pleine ville chinoise. Mon hôte a étudié très à fond la question du mahométisme en Chine, et notre première visite est pour la Mosquée, où il est comme chez lui.

Réception charmante ; le thé est servi sous le portique qui précède l'édifice principal. Si les vingt millions de mahométans qui habitent la Chine — dans les provinces de Kan-sou, Chen-si et Yun-nan principalement — ressemblent à ceux qui sont ici, il n'y a pas trop à se plaindre. Ils ne paraissent pas atteints de cette frénésie latente dont sont affligés les gens au milieu desquels ils vivent, et dont, extérieurement, ils se distinguent par un turban blanc d'où s'échappe un petit bonnet pointu.

Leur nom chinois est : Houei-Houei-Kiao.

Sous la conduite des deux Ma : Ma-tah-sing et Ma-Hsien, ils prirent part, il y a quelques années, à une révolte qui, un instant, menaça très sérieusement le pouvoir central et se termina en 1873, par la prise de Tali, laquelle donna lieu à un massacre épouvantable.

Le calme n'a pas été troublé, depuis, de ce côté. Il n'en est pas moins vrai que certaines personnes, et mon consul est du nombre, pensent que l'Islam chinois, tel qu'il est organisé, constitue un danger réel pour l'unité de l'empire.

De fondation très ancienne, la mosquée de Canton porte le nom de mosquée du Saint-Souvenir ; à peu près seule, en Chine, elle possède un minaret. Les piliers intérieurs sont couverts d'inscriptions, tirées du Coran, en caractères arabes :

« A Dieu appartient tout ce qui est dans les Cieux et sur la Terre ; tout retournera à lui ; il est le pouvoir où tout aboutit, etc. »

J'ai toute liberté pour dessiner, et j'en profite.

Je me souviens que je faillis être assassiné à l'Exposition de Philadelphie, en 1876, par un Marocain effaré dont j'avais commencé le portrait sans son autorisation. Ce qui prouve que les musulmans ne sont pas tous d'accord sur la question Beaux-Arts.

La chambre d'un étudiant chinois, en train de préparer ses examens, ne brille pas par le luxe. Mal close, meublée très sommairement, il la quittera sans regrets.

Elle est cependant plus confortable que la niche étroite où, pendant trois jours, il sera enfermé, quand l'heure de la composition aura sonné.

Ces niches, jointes les unes aux autres, se développent, en longues files, de chaque côté des avenues qui sont tracées dans l'enclos réservé. Participant au délabrement général, ces constructions basses rappellent les concessions à perpétuité de nos cimetières. Quelques maigres verdures font errer un pâle sourire sur cette désolation.

Tous les ans des milliers d'étudiants sont ainsi exposés à tous les dangers d'une installation qui brave les lois de l'hygiène la plus élémentaire, et il en meurt beaucoup. Comme il n'y a pas de limite d'âge, d'aucuns s'obstinent jusqu'à la fin de leur vie ; — on espère à tout âge.

En Chine, il n'y a pas d'écoles pour le peuple, et les femmes sont systématiquement maintenues dans l'ignorance. Il n'y a d'instruction que pour ceux qui

se destinent aux emplois dont dispose le gouvernement, théoriquement accordés au seul mérite.

Dans la pratique on a mis bon ordre à cela, et, pour réussir, mieux vaut s'adresser aux puissants du jour qu'à ce « Génie des examens » bon pour les naïfs, qui est exposé dans un temple voisin. Il est représenté brandissant un pinceau, un pied en l'air, l'autre posé sur un gros poisson, qui roule des yeux moins terribles que ceux de son maître.

2 décembre.

Ceux qui continuent à se pâmer d'admiration devant cette fameuse morale de Confucius, qui met le principe d'autorité au-dessus de tout, et recommande l'obéissance à l'empereur comme le premier des devoirs, manquent vraiment un peu trop d'informations.

C'est qu'on en peut aujourd'hui toucher du doigt les résultats, après des siècles d'exercice, et la pourriture sociale qui en découle est d'une éloquence plus frappante que toutes les déclamations classiques dont nous avons été depuis trop longtemps bercés... et bernés.

Certes la loi écrite qui s'en inspire est recommandable à plus d'un titre, mais à l'user elle est devenue lettre morte. En ce qui concerne les peines afflictives, elle est d'une cruauté excessive, aggravée encore, dans la pratique, par l'imagination fertile des juges et des bourreaux et variant d'une province à l'autre.

La série des punitions légales comprend la cangue, la bastonnade, l'emprisonnement, la décapitation, la strangulation, et l'exil à vie ou à temps. On y a ajouté toutes sortes de supplices, inouïs de raffinements: la mort par inanition en cage; la mort lente, à l'aide de poignards dont le patient est lardé, en évitant d'atteindre, pour commencer, les parties essentielles du corps, et toute la série des supplices auxquels on a recours pour mener à bien l'instruction des affaires.

Les inquisiteurs espagnols passeraient pour de purs philanthropes à côté des tortionnaires chinois.

Je ne sais de quoi était accusé le malheureux qu'on jugeait aujourd'hui à la police correctionnelle. Le dialecte qu'il parlait, inintelligible pour le magistrat, avait rendu nécessaire l'intervention d'un interprète; interrogatoire inutile du reste car on ne parvint pas à s'entendre — et les coups de pleuvoir : coups de latte fendue sur le dos, coups de palette en bois dur sur les joues, furent généreusement donnés à l'homme qui n'avoua rien et fut emporté, hurlant, par les gendarmes.

Ceci est peu de chose en comparaison du supplice des pouces, employé dans les circonstances graves. Mais en voilà assez sur ce sujet et j'aime mieux parler d'autre chose.

3 décembre.

Présenté par mon ami le consul, j'ai fait aujourd'hui connaissance avec Monseigneur de Canton, en sa cathédrale.

Le monument est en construction; ce n'est encore qu'un amas de pierres blanches, mais déjà il s'élève bien au-dessus des constructions voisines.

De loin, le jour de l'arrivée, sans savoir ce que c'était, ses dimensions insolites m'avaient frappé. Ce développement architectural peut paraître excessif à un profane; il ne peut manquer de heurter le sentiment local, et, sans doute, plus de discrétion eût été préférable.

De même je ne comprends pas très bien la présence de cette grosse pièce d'artillerie française, couchée près de l'entrée principale. Elle ne peut que rappeler aux habitants de Canton le dernier bombardement de leur ville par le corps expéditionnaire anglo-français; or quel avantage peut-on trouver à cela? En tous cas, il faut convenir que c'est un singulier ornement pour un temple de paix et d'amour. Mais qui sait si ce bronze ne sera pas transformé en cloche, plus tard?...

Avant de gravir le plan incliné, échafaudage de planches et de bambous qui part de l'entrée et s'élève jusqu'aux rosaces du chœur, je remarque deux longues pierres encastrées dans la muraille; l'une porte cette inscription : « Rome 1863 »; l'autre « Jérusalem » même date. Ces deux noms indiquent la provenance.

Après nous avoir fait tout admirer, Monseigneur nous introduit dans la maison voisine qu'il habite; en buvant du xérès, la conversation s'engage sur le mauvais temps qu'il fait.

En robe violette, un manteau noir posé sur les épaules, l'anneau épiscopal au doigt, l'évêque de Canton, avec ses soixante-trois ans, ses traits anguleux et sa barbe de bouc, à la Yankee, a un peu le type de don Quichotte.

Je lui demande la permission de prendre un croquis de l'endroit où nous nous trouvons. — « Certainement, tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne me fassiez pas figurer dans votre dessin. »

Je vois le moment où il faudra que je m'engage d'honneur à ne pas reproduire ses traits, même de mémoire!

Dans la mosquée des musulmans chinois, visitée hier, les gens ont consenti à poser pour leur portrait, et voilà qu'un catholique s'y refuse. C'est le monde — religieux — renversé.

Ici l'humilité chrétienne l'emporte sur le préjugé islamique.

Ce premier incident vidé, le chapelet des afflictions est égrené. Le manque d'argent y tient une très grande place. On rappelle l'aventure de cet abbé qui,

n'ayant pu trouver à se loger chez l'évêque, fut obligé de se réfugier dans un couvent de bonzesses.

Il est aussi question de neuf chrétiens indigènes actuellement sous les verrous; accusés de piraterie, ils viennent d'être condamnés à mort, quoique innocents; le consul devrait bien intercéder pour eux, ajoute l'évêque; un des vrais coupables, échappé des prisons de Macao, est actuellement chef d'une bande très nombreuse.

— Et quand aurons-nous assez d'argent pour achever notre cathédrale?...

Nous ne partirons pas sans visiter les différents établissements qui en dépendent.

C'est d'abord la crèche, où sont couchés une vingtaine d'enfants nouveau-nés, dans des boîtes semblables à de petits cercueils. Ils mourront là, à peu près aussi abandonnés que si on les avait laissés dans la rue où ils ont été ramassés, — baptême à part.

Puis le réfectoire, pour quelques petites filles qui ont réussi à franchir le terrible pas des premières années.

Inutile de dire qu'on ne passe devant aucune des nombreuses chapelles du jardin sans y entrer faire un signe de croix et une génuflexion.

Sous les arbres, de petits Chinois s'agenouillent dans la boue pour baiser la main de notre guide; c'est fort touchant de voir ce même acte accompli par une pauvre fille aveugle, à qui est confiée la garde (?) d'une des portes de communication intérieure.

Nous entrons dans une classe où de jeunes Chinois, recueillis par l'établissement, apprennent le latin.

Puis dans celles qui sont ouvertes aux enfants du voisinage. On tâchera d'en faire des chrétiens, mais pour le moment « ce sont d'affreux païens », suivant l'expression de Monseigneur, qui se plaît à leur tirer les cheveux et à en souffleter plusieurs en manière de badinage, légèrement brutal. Mais il songe à me demander mon avis sur une peinture qui lui a été donnée, il y a dix ans, par le duc de Parme, et nous rentrons dans la maison pour la voir. C'est une Vierge et un Jésus, petit chef-d'œuvre de l'école florentine, qui pourrit, rongée d'humidité, entre une incongruité lithographique de la rue Saint-Jacques et une image d'Épinal représentant un zouave en pied, de grandeur naturelle.

C'est à peine si le rentoilage serait possible; je conseille vivement cette opération en prenant congé, après avoir décliné l'offre d'un second verre de xérès.

A noter qu'en entrant dans la chambre de Monseigneur dont les fenêtres ne ferment pas et dont les murs ont des trous, mon compagnon, devant un tel oubli de soi-même, ne peut s'empêcher de dire :

— Avouez, Monseigneur, que vous le faites un peu exprès.

C'est le mot de la fin.

4 décembre.

Je fais quelques emplettes chez les marchands du voisinage et j'entre en relation avec le poste militaire chinois qui sert de garde d'honneur au consulat. Les soldats qui le composent sont de pauvres diables à peine armés et très mal vêtus : l'un d'eux consent à poser dans le costume d'un mandarin militaire de 3e classe que j'ai à ma disposition et que je lui fais endosser : jaquette et pantalon ouvert, en velours, sur la tête un casque en métal jaune avec un plumet, droit planté, qui n'en finit pas; pour tout armement l'arc et les flèches, et un immense coutelas qui semble un diminutif de hallebarde que Gengis Khan n'eût pas désavoué.

Et j'explore le parc qui entoure la maison; la seule curiosité qui s'y trouve est un aérolithe de forte dimension, entouré d'un grillage qui sert de perchoir à un paon.

Et puis nous avons la visite du vice-roi de Canton. Cédant aux représentations énergiques du consul, il promet d'intercéder auprès du général qui préside aux examens militaires qu'on passe en ce moment, pour qu'il me soit permis d'y assister, — ce que je n'avais pu obtenir encore.

5 décembre.

Il va falloir rattraper le temps perdu, hier, en flâneries.

Le culte des Chinois pour les ancêtres, leur respect pour les morts, n'implique nullement la croyance à l'immortalité de l'âme, et si la pensée de mourir sans enfants leur est insupportable, c'est que de leur progéniture seulement — et des garçons mieux encore que des filles — ils peuvent attendre ces hommages posthumes sans lesquels ils deviendraient la proie des mauvais génies et des influences pernicieuses. C'est du fétichisme pur. Un ménage stérile n'a donc qu'une ressource : l'adoption — et les hospices d'enfants trouvés y pourvoient. Ils sont nombreux. Leur institution remonte, dit-on, au second empereur de la grande dynastie des T'ang Taï-tsong, qui régna de 627 à 650 de notre ère.

La salle du conseil de l'établissement que nous visitons est ornée du portrait d'un personnage légendaire qui eut cent enfants et mille petits-enfants.

De beaux arbres, des cours spacieuses entourent les constructions de bonne apparence. L'institution, subventionnée par le gouvernement, paraît florissante.

Les nourrices chargées de trois nourrissons reçoi-

vent dix sous par jour. C'est une très haute paye pour le pays.

Les bébés sont généralement vendus dès leur première année — de 200 à 500 francs — suivant la beauté du sujet et ce n'est qu'après leur adoption qu'un nom leur est donné. Ajoutons à ce propos que l'infanticide systématiquement organisé n'a jamais existé en Chine.

Déjeuner à la cité des Morts. Sans être précisément folâtre, ce lieu, qui n'est autre chose qu'un vaste entrepôt de cercueils, n'a rien de particulièrement lugubre.

Disons d'abord à quel besoin il répond : Un Chinois meurt, vous croyez qu'on l'enterre; point du tout, ce serait aller trop vite en besogne; le moment propice, la nature du terrain, l'altitude, l'orientation, tout cela demande à être pris en sérieuse considération, nécessite des recherches et des consultations qui ne s'achèvent pas en un jour : des années s'écoulent même quelquefois avant qu'on ait trouvé la solution de ce problème compliqué.

Que devient le cadavre pendant ce temps-là?

Il va à la cité des morts.

En attendant qu'on lui ait trouvé un emplacement définitif, le cercueil de bois massif, aux parois rebondies, est placé sur des tréteaux, devant, un autel destiné à recevoir des offrandes comestibles, dans une sorte d'alcôve où montent la garde deux grandes poupées qui tiennent une tasse de thé, une pipe, ou tout autre objet de prédilection du défunt.

Voilà ce qu'on peut appeler des égards.

Ils ne sont pas à la portée de toutes les bourses, car il faut payer assez chez la location du réduit occupé; quand il s'agit de l'au-delà, le Céleste ne regarde pas à la dépense.

Nous ne sommes décidément pas en Chine pour nous amuser, car de la cité des Morts nous passons à la ville des Lépreux. Ville si l'on veut, cet amas de tanières qui s'étendent à perte de vue sur un sol crevassé, mollement ondulé. Ces plaies hideuses, ces membres en décomposition, c'est l'abomination de la désolation...

Je cours encore. Je brûle un asile de vieillards et je tombe sur un couvent de bonzesses goîtreuses!

Mais alors c'est l'enfer! Parfaitement.

Un lecteur. — Allons, voyons, c'est du parti pris, vous poussez au noir, vous composez à plaisir un tableau dans lequel vous réunissez des horreurs éparses dans la réalité, comme pour un roman.

L'auteur. — Je jure sur l'honneur que je n'exagère pas et que je présente les faits dans leur ordre exact; je ne demanderais pas mieux que d'en recueillir d'autres d'un genre plus gai; c'est comme pour le temps qu'il fait aujourd'hui; si le soleil venait à percer la voûte morne et brumeuse de ce ciel sombre d'hiver, avec quelle joie j'en saluerais les rayons!

Toutefois la vue de cet antique tombeau rencontré au retour n'est que mélancolique, et l'art — un art fruste — y met quelque poésie. Il est élevé à la mémoire de Paang-Tchi-Fou, l'un des généraux qui mirent à sac la ville de Canton en 1650, sous le règne de l'empereur Chun-Tchi.

Le monument est précédé d'une avenue de statues de grandes dimensions se faisant face par paire. Un lion, un cheval, un chameau, un guerrier, un lettré, aboutissant à un portique qui abrite une tablette de marbre reposant sur une tortue.

Cette tablette est couverte d'inscriptions dont nous empruntons la traduction à M. Émile Guimet, le sympathique fondateur du Musée des Religions à Paris.

C'est d'abord l'éloge du général par l'empereur. Après avoir énuméré les titres du défunt il dit: « Vous, Paang-Tchi-Fou, vous avez attaqué Canton en risquant votre vie; et soit en exterminant l'ennemi, soit en faisant grâce à ceux qui se soumettaient, vous avez fait preuve de sagesse.

« Vous avez été les bras et les jambes de l'empereur. » Suivent des compliments à l'adresse de sa première femme :

« Vous avez bien dirigé votre famille, et lorsque le général était à l'armée vous l'avez secondé d'une manière excellente... Je vous confère le titre de premier degré en souvenir de votre labeur et de l'aide que vous avez apportée à votre mari... et quoique vous soyez morte, votre âme n'ignore pas les honneurs qui vous sont rendus pour rappeler ma grande reconnaissance. » La littérature impériale ne se lasse pas; c'est à la seconde femme du général, sa veuve, que l'empereur s'adresse ensuite: « Vous, Wong-Shi, vous avez aussi été une fidèle compagne de votre seigneur et mari, etc., je vous confère pour la vie le plus haut degré d'honneur, » et les éloges s'ajoutent aux éloges.

Enfin une sorte de procès-verbal de l'historique du monument; des détails de bureaucratie chinoise, la description des cérémonies funéraires auxquelles préside Tsoni, le sous-trésorier: « C'est le devoir des gouvernements de compatir aux malheurs des personnes telles que toi, Paang-Tchi-Fou, car tu étais vraiment une bonne et noble nature... » Et Tsoni verse des larmes en offrant aux mânes un mouton rôti.

Huit jours après il recommence et prononce un discours au nom de l'empereur: « Tu es une noble nature et un cœur sincère... et tu meurs tout à coup. Hélas! j'en suis peiné et je recommence les rites funéraires; ton âme doit le comprendre! Qu'elle se

réjouisse de ces cérémonies et de ces témoignages de reconnaissance... Puissent tes fils vivre heureux dans la cité », etc.

(A suivre.) FÉLIX RÉGAMEY.

L'ÉGLISE ET LE SIÈCLE (1)

L'Église catholique prolonge depuis trois cents ans contre l'esprit moderne une guerre sans merci ni trêve qui a couvert de sang et de ruines la vieille Europe. La Renaissance, la Réforme et la Révolution ont marqué les victoires de l'esprit moderne : la Révocation de l'édit de Nantes et la Sainte-Alliance ont marqué les revanches de l'Église. Mais chacun des progrès de la lutte a été pour le catholicisme une décadence. Des nations entières ont rejeté son joug ; d'autres l'ont à demi brisé ; la philosophie et la science ont loin de son ombre grandi jusqu'à l'étouffer ; un jour enfin est venu où les monarchies absolues en qui l'Église avait mis sa force l'ont entraînée dans leur chute. Ainsi l'empire des arts, puis celui des mœurs et enfin celui des sociétés lui ont tour à tour échappé. La vie s'est insensiblement retirée du vieil édifice qui jadis la contenait toute dans l'enceinte de ses doctrines ; elle s'est écoulée vers les plus clairs palais que l'humanité se bâtissait dans la souffrance. L'antique forteresse a tenu bon, elle s'est embastillée de quelques dogmes nouveaux, elle a multiplié les intrigues pour réduire son ennemi vainqueur. Insensible aux changements qui transmuaient les sociétés après 1789, elle s'est rebellée contre la science et la démocratie, causes de tous ces changements, reines du nouveau siècle. Le Siècle s'est donc développé contre l'Église, en dehors d'elle, et l'accroissement de l'un a marqué la déchéance de l'autre.

La France a été le principal champ de bataille dans cette guerre redoutable entre l'Église et le Siècle. Nulle part le catholicisme n'avait plus profondément enraciné son empire ; nulle part l'esprit moderne n'avait plus violemment affirmé ses droits. La fille aînée de l'Église était en même temps la mère de la Révolution. Cent années seulement séparaient Voltaire de Bossuet, le club des Jacobins de la cour du grand Roi. Des traditions douze fois séculaires n'avaient pu tout à fait périr sous la hache des terroristes ! Avec Chateaubriand et les Bourbons, l'Église eut sa revanche. Elle n'avait rien perdu de son antique orgueil : le Siècle ne voulut rien perdre de son esprit de révolte. En vain Lamennais et ses disciples tentèrent de ménager entre l'Église et le Siècle un accord impossible, ils furent emportés par la tempête, reniés par l'Église, malmenés par le Siècle. Entre 1820 et 1860, se poursuivit dans toute la nation, et jusque dans les hameaux des provinces, cette lutte du Rouge et du Noir dont les deux plus sagaces témoins de cette époque, Balzac et Stendhal, nous ont décrit la marche et les ravages. Le cléricalisme et l'anticléricalisme, vieux mots déjà hors de mode et qui nous font aujourd'hui sourire, exprimèrent pour nos pères des réalités tragiques. Contre les offensives de l'esprit moderne, l'Église s'est défendue pied à pied. Puissance redoutable, à la fois souple et intransigeante, ne cédant jamais que pour mieux reprendre, attentive à toutes les défaillances, maîtresse des sensibilités par la femme et des gouvernements par le jésuite, sachant opposer l'inertie des superstitions à la hâte des doctrines, forte de son unité millénaire et de sa discipline internationale, dressant au-dessus des constructions risquées de la pensée moderne sa vieille et massive cathédrale de traditions et de dogmes où les préjugés ajoutent un si dur ciment, l'Église a prétendu user le Siècle et l'amener repentant et courbé devant elle. Mais ni les hommes ni les dieux eux-mêmes ne peuvent embarrer l'irrésistible. Le catholicisme, frappé de déchéance spirituelle par les penseurs, s'est vu déserté chaque jour davantage par le peuple. Vainement il offrait encore à l'humanité la beauté de son culte, l'encens de ses fêtes et l'éblouissement de ses promesses : le charme était rompu. L'exégèse enlevait à l'Église les philosophes, comme le socialisme lui enlevait les multitudes. Le fleuve humain qui jadis battait à pleins flots les murs de ses cathédrales s'est retiré ailleurs. Elle nous baptise, elle nous marie, elle nous ensevelit encore, mais elle ne nous inspire plus. Les meilleurs d'entre nos catholiques ne croient à l'Église que dans la mesure où les stoïciens du IIIe siècle croyaient aux dieux de l'empire, par raison et par hérédité. La puissance de l'avenir semble être ailleurs.

*
* *

Notre génération aura pourtant vu s'accomplir entre l'Église et le Siècle un essai de rapprochement qui mérite la considération. Non plus de la voix sans écho d'un prêtre, mais de la bouche infaillible du Pape, sont tombées les paroles de paix. Le Vatican a rompu avec une politique séculaire. Il s'est détourné des rois pour se tourner vers les républiques ; il a délaissé les princes de la terre pour saluer les opprimés des deux mondes. Envolée au delà des vieux dogmes, la pensée de Léon XIII s'est venue poser, colombe annonciatrice de paix, sur les inquiétudes modernes. Les événements qui déterminèrent cette révolution dans la conduite de la papauté n'ont pas

(1) *L'Église et le Siècle*, conférences de Mgr Ireland, traduites par l'abbé Félix Klein, 5e édition. Paris, V. Lecoffre.

été moins singuliers. Ce n'est pas de la catholique Europe, c'est de la protestante Amérique qu'est arrivé jusqu'au Saint-Père ce souffle de rénovation. Tandis qu'en notre continent le catholicisme dégénéré se flétrissait, il recouvrait vie et sève au delà des mers. En traversant l'air libre de l'Océan, il s'était défait des vieilles haines et des vieux despotismes; en atteignant les rivages de l'indépendance, il retrouva en lui l'écho des paroles du Christ. Quinze millions de nouveaux catholiques se sont ralliés à l'enseignement de leurs apôtres. Étrange nouveauté ! c'est parmi les ouvriers de la science et de la démocratie que le catholicisme américain a levé son plus fort recrutement. On vit alors (1887) un cardinal-archevêque prendre officiellement la défense des *Chevaliers du Travail*, formidable syndicat d'ouvriers, contre les oppressions de la ploutocratie yankee; et comme la curie romaine résistait et menaçait d'excommunier, il est venu à Rome et il a vaincu.

L'affaire des *Chevaliers du Travail*, cet épisode significatif de la lutte entre la démocratie ouvrière et l'aristocratie industrielle, agita profondément la grande âme du Pape, déjà ébranlée par les appels des Ketteler, des Manning, des Winterer et des Decurtins. A dater de ce jour, au grand scandale de la réaction titrée, les peuples en habit de travail eurent accès auprès du Saint-Père. Ils lui firent un cortège autrement grandiose que celui de la plèbe figurante qui l'acclamait le jour de son élection, et lui, par delà l'attitude officielle et les bénédictions de parade, a fait entendre une puissante, une sincère voix de pitié et de justice. Elle a retenti sur deux continents, elle a flagellé la cupidité des puissants, elle a réveillé la sympathie des humbles et des sages. A l'appel de son Chef suprême, l'Église s'est souvenue de son antique destination, elle s'est retournée vers les démocraties, elle a marché vers le monde moderne, non plus en excommunicatrice, mais plutôt en alliée et en sœur.

Le clergé de France, depuis des siècles féodalisé, n'a point accueilli sans résistance un retour à l'Évangile. Soutenu par sa clientèle conservatrice, menacé par elle, il n'a obéi qu'à regret aux appels du Pape, il a engagé contre ses idées une lutte sourde qui n'attend que la mort pour devenir une revanche éclatante. Seul entre les princes de l'Église française, le glorieux cardinal Lavigerie s'est égalé à la pensée de Léon XIII; par la grâce d'un génie apparenté à celui du Saint-Père, il est entré dans l'action, il a envoyé à la République et au Peuple le salut de la nouvelle Église de France. Un grand nombre de jeunes prêtres ont propagé avec enthousiasme cette renaissance. Tant d'âmes adolescentes qu'opprimait la vélusté glacée des séminaires accueillirent d'une frémissante joie la parole qui les lançait vers ce siècle dont elles rêvaient. L'Église de France, attachée à la monarchie comme une vivante au cadavre d'une morte, respira quand furent brisées ses bandelettes vieillies. La nouvelle promotion des séminaires, que fascinaient les changements de la science et de la démocratie, aspira à y remplir une mission militante. L'abbé Joiniaux, l'abbé Lemire, l'abbé Félix Klein, tant d'autres encore, disciples des Lavigerie, des Manning et des Ireland, composèrent la tête de cette généreuse phalange. En dépit des méfiances et des rancunes, leur nombre s'est accru, l'esprit des réconciliateurs s'est répandu. Une génération s'est levée, plus généreuse que ses aînées; les clercs comme les laïques qui la composent aspirent moins à se déchirer qu'à se comprendre : les discords de leurs pères leur pèsent, car déjà ils parlent presque la même langue, ils pratiquent presque la même morale.

* * *

Un si bel essai de réconciliation entre l'Église et le Siècle aboutira-t-il, et, s'il aboutit, sera-t-il profitable à l'Église? Le catholicisme peut-il encore se conserver en se renouvelant? Quelques esprits supérieurs de notre époque le croient. Ils ont manifesté de ce renouvellement une conception si vigoureuse et si noble (1), qu'il nous faut maintenant la considérer avec soin avant de nous en faire les appréciateurs.

L'article essentiel, dans la réforme que rêvent ces esprits généreux, c'est que l'Église ne se mettra plus en hostilité avec le Siècle. Bien au contraire, elle le secondera, elle soutiendra sa marche en avant. S'il lui faut pour cela briser d'antiques liens, mettre dans l'ombre de vieux dogmes, qu'elle n'hésite pas! Le salut est à ce prix.

L'Église s'accordera d'abord avec la science. On ne reverra plus, comme en 1830, des prêtres bretons excommunier les premières locomotives; on verra, comme en 1893, un archevêque américain bénir officiellement les machines de l'Exposition de Chicago. L'astronomie et la philologie, sciences jadis redoutables aux Livres saints, seront approuvées et cultivées par l'Église. Arrière les préjugés du Syllabus et les rigueurs de l'Index! Si Galilée revenait, l'Église le glorifierait. La science fortifie la foi, puisqu'elle éclaire d'un jour plus brillant les miracles divins. Les plus hardies synthèses, ne dépassant pas le relatif, accroissent la majesté mystérieuse de l'absolu. Si la science, mieux que les cieux antiques, raconte la gloire de Dieu, l'Église accueillera la science en fidèle alliée.

(1) Voir surtout les *Encycliques* de Léon XIII. — *L'Église et le Siècle*, discours de Mgr Ireland. — *Affaires de Rome*, par M. M. de Vogüe dans les *Spectacles contemporains*. — *L'Église et la Démocratie*, par F. Klein dans les *Nouvelles Tendances*.

Pourquoi n'accueillerait-elle pas aussi la démocratie? Celle-ci n'est-elle pas la région des déshérités et des souffrants, la patrie des misérables et des simples pour le rachat desquels le Christ a gravi le Calvaire? C'est des catacombes et des ergastules qu'est sortie l'Église. Son premier pape n'était qu'un ancien pêcheur au filet. Les Pères de l'Église ont flagellé la ploutocratie du Bas-Empire : que les archevêques d'aujourd'hui reprennent la mission des Augustin et des Chrysostome! Tout ce douloureux monde des usines, des mines, des grands magasins n'est-il pas plus opprimé que les esclaves du paganisme? N'est-ce pas le divin rôle du prêtre et de l'évêque de prêcher parmi eux, de les soutenir contre les publicains et les princes? L'Église sort du peuple par son recrutement : elle y rentre par son ministère ; elle est faite pour lui comme elle vient de lui : qui donc disait qu'elle était son ennemie? S'il en a été ainsi dans l'histoire, honte aux clergés qui ont trahi le sang du Christ! L'Église moderne sera la cathédrale de la démocratie : voici qu'elle lui ouvre ses profondeurs symboliques, ses fêtes, ses autels. Que les multitudes du travail y viennent comme autrefois trouver des enseignements et des réconforts!

L'Église rendra au peuple ce qui appartient au peuple. Elle consacrera les républiques comme elle consacrait les monarchies : elle s'y trouvera même plus à l'aise, étant par elle-même une sorte de république universelle de la religion. Elle a grandi aux États-Unis sous la protection républicaine; et si en France elle a tant retardé à se séparer du « droit divin » et des partis monarchiques, c'est par l'effet d'une accoutumance séculaire autant que par une fausse interprétation des dogmes. Aujourd'hui le malentendu se dissipe; l'Église de France devient républicaine : il ne tient qu'à la démocratie française de redevenir la Fille aînée de l'Église.

Reprochera-t-on maintenant à l'Église d'aujourd'hui son fanatisme tyrannique? Voici que le chef vénérable de la chrétienté, voici que ses plus illustres lumières annoncent que la grande œuvre de l'Église c'est désormais l'union des bonnes volontés. Soyez protestant, soyez israélite, soyez même libre penseur, si vous avez à cœur les principes de la morale évangélique, l'Église vous admet et vous bénit. Les siècles ne sont plus où les bûchers s'allumaient pour des nuances de dogme. Ariens, pélasges, s'ils revivaient en nos jours, auraient leur place dans l'Église nouvelle. Par-dessus les cristallisations dogmatiques dont l'aplanissement reste l'office des seuls théologiens, un dogme fécond se dresse sur l'humanité et l'abrite : c'est le dogme de *l'Ame de l'Église*, de cette société mystérieuse et sainte à laquelle les incroyants sincères et éclairés, s'ils sont avec Jésus, participent eux-mêmes. L'Église redevient donc vraiment catholique, c'est-à-dire selon tous; elle groupe autour de la figure du Christ toutes les âmes touchées du divin.

Au nouvel idéal il faut un clergé nouveau. Il faut que la papauté continue sa double évolution « du romanisme vers une catholicité plus large, de la diplomatie de cabinet vers l'apostolat démocratique ». Il faut que la hiérarchie se détende et se déroidisse ; il faut que les prêtres quittent l'air des sacristies pour respirer celui des peuples ; il faut enfin qu'à la routine succède l'apostolat, au dédain la sympathie, à l'inquisition la tolérance. Il faut des docteurs qui soient des pères, et des prêtres qui soient des apôtres. Il faut enfin qu'au-dessus des patries terrestres l'Église restitue la Cité de Dieu. Alors le règne du Christ sera accompli, la Pâque du printemps divin refleurira, la croix se dressera encore sur la vie, et l'esprit moderne pourra inscrire, lui aussi, sur son labarum de lumière : « *Tu vaincras par ce signe!* »

*
* *

J'ai eu le bonheur d'entendre l'archevêque Ireland prêcher à Paris cette nouvelle croisade de l'Église. L'allure, le geste, la voix de ce prêtre américain étonnaient visiblement un auditoire habitué aux grâces cléricales. Le ton jovial et héroïque, je ne sais quoi de familier dans le profond et le sérieux, une éloquence libre des fleurs de séminaire et comme imprégnée des souffles salés d'un autre océan, et jusqu'à cette soutane noire jetée comme un manteau de combat sur les hautes épaules de ce prince de l'Église en faisaient vraiment le missionnaire d'un catholicisme nouveau. Il avait la bonhomie, le charme, l'ironie, la vigueur qu'on désire aux conducteurs spirituels de l'humanité. Dans son discours, les conceptions de réforme que j'exposais à l'instant étaient peintes avec des couleurs si vives qu'on était ébloui, qu'on ne raisonnait plus. On avait devant soi un nouveau clergé, une nouvelle race, une religion renouvelée. Cette impression, que M. l'abbé Félix Klein nous a rendue depuis en traduisant les principaux discours de Mgr Ireland, la subirons-nous sans réfléchir?

L'Église américaine est née loin de Rome, dans une nation neuve, au sein d'une république, et elle y a toujours été une minorité. Voilà de bonnes conditions pour l'indépendance, l'activité, l'amour de la démocratie, la tolérance. A mille lieues de la curie romaine, accoutumés dès l'abord au régime républicain, obligés de conquérir chaque jour leur place sur la terre et les âmes à Dieu, les prêtres du Nouveau Monde n'ont pas connu les vieux discords temporels, ni les attaches d'intérêts avec les grands de la terre, ni la lassitude oppressive du triomphe. Apôtres infatigués, ils ont refait au catholicisme une virginité militante.

Mais les Églises d'Europe, et spécialement l'Église de France, privées des mêmes conditions de vie, connaîtront-elles jamais le renouveau que leurs meilleurs enfants rêvent pour elles? Vieillies parmi des races vieilles, incrustées dans les anciennes aristocraties par des attaches séculaires, mêlées à toutes les querelles politiques des peuples, jadis omnipotentes et maintenant encore dominatrices par la force du passé, ensanglantées par tant de tyrannies et de martyres, comment ces ennemies antiques et fatales de tout progrès, après des ruptures si vives, s'accorderaient-elles avec le siècle ? Y a-t-il pour les institutions sociales une Jouvence à ce point libératrice de l'usure antérieure? Heureux les chrétiens qui le croient!

Mais l'hégémonie de l'Europe occidentale n'est pas éternelle. Dans les rapides changements du monde, l'Amérique, l'Australie et la Russie compteront bientôt plus que toutes les nations dont nous sommes. Admettons donc qu'un catholicisme régénéré s'étende sur ces races neuves, admettons que l'Europe elle-même suive ce mouvement de vie, et qu'enfin, la petite minorité des réformateurs s'étant indéfiniment accrue, le passé n'engage plus l'avenir. L'Église sera-t-elle encore l'Église? Un catholicisme qui fera bon marché de la révélation et des dogmes, qui admettra l'exégèse et la critique des textes, qui renoncera à la domination temporelle, ne sera-t-il pas plus *réformé* que le protestantisme lui-même? Avec quelque souplesse que l'on glisse sur cet obstacle, l'idée de miracle est contraire aux principes de la science. Si Dieu a révélé les vérités essentielles à l'homme, à quoi sert la science? Elle n'est plus qu'un divertissement. La révélation supprime le mystère suprême du monde : elle ravale la métaphysique et la science à n'être plus que des jeux de l'esprit.

Si l'Église veut vivre avec la science autrement que par un compromis sans noblesse, il lui faudra renoncer à sa légitimité dogmatique. Et par ailleurs, si elle veut pénétrer intimement la démocratie, il lui faudra s'ouvrir à toutes les âmes qui souffrent et qui rêvent. Elle ne sera plus dès lors qu'une grandiose organisation de la morale évangélique. Son ministère sera d'entretenir dans la race humaine les mouvements sacrés de la pitié, de la charité et de l'amour, pour lesquels sont morts ses précurseurs et ses fondateurs. Revenue ainsi à sa sublime origine, elle sera la grande missionnaire de la solidarité religieuse entre les hommes.

* * *

N'est-ce pas lui reconnaître encore une place éminente dans l'aristocratie intellectuelle de l'avenir? A cause du mystère qui enveloppe leurs destinées, opprimés qu'ils sont par les choses et par eux-mêmes, les hommes réclameront toujours des héros spirituels. Ces conquérants de l'inconnu sont les savants, les artistes et les saints. La science, l'art, la religion sont éternels comme l'Infini qui les a suscités. Mais les symboles de la Science, outre qu'ils ne satisfont que la raison logique, sont clairs seulement pour une élite d'initiés. Les voies romaines que la science a lancées à travers les champs de l'univers sont larges et d'un ciment plus ferme que les siècles, mais elles s'arrêtent toutes brusquement aux rivages de l'Inconnaissable, et les bornes milliaires qui les ornent ne mesureront jamais l'illimité royaume qui les enveloppe. Bien des voyageurs n'ont pu se contraindre à suivre ces grandes routes, lumineuses mais sans ombre; et comme ceux qui parviennent à leur terme sans hôtellerie sont tristes! Combien ont préféré les avenues du rêve que l'Art leur déroulait! L'art commence où la science finit; il ne s'arrête pas devant le mystère du monde: il y lance d'aventureux messagers, il bâtit sur ses bords des palais enchantés qui font oublier la patrie d'outre-ciel. Les symboles dont il éblouit l'imagination des hommes les satisfont mieux que ceux de la science; plus d'âmes s'y peuvent réfugier. Mais la foule des ignorants et des simples n'a point accès dans ces maisons du songe, car leurs féeries fragiles restent inexplicables pour elles. Les grandes âmes ne s'y peuvent fixer, car elles en connaissent la magnifique vanité. Pour l'humanité tout entière se dresse alors, avec l'antiquité de ses symboles, la Religion. Elle a bâti ses temples sur le mystère lui-même, elle y recueille la multitude des misérables; elle ne cherche plus à la divertir par la clarté des idées ni par le caprice des images, mais à l'apaiser par la plénitude du sentiment. Elle brise les cloisons que la logique et la matière maintenaient encore entre les âmes et l'absolu; elle leur ouvre par l'intuition ces communications avec le mystère que les hommes ont appelées divines parce qu'en ces heures de grâce ils se sentent mêlés au Dieu inconnu. Unis alors dans une même extase qui les dépasse, ils s'y reconnaissent tous frères, ils se confondent dans un même amour et dans une même pitié, ils goûtent le bonheur total de la solidarité. Le catholicisme a mieux que tous les autres cultes manifesté la splendeur de ce sentiment. Le symbolisme de ses rites, la majesté de ses cérémonies, tout ce qu'il contient de traditions vénérables dans sa forme, héritée des Hébreux et des Hellènes, l'essence d'antique humanité qui l'imprègne, en font le plus incomparable monument de la religion universelle. L'intolérance routinière de ses prêtres fera-t-elle tomber ce temple en désuétude? en écartera-t-elle chaque jour davantage la foule des fidèles? Puisse l'Église, inspirée par ses nouveaux chefs, débarrassée des entraves usées qui la gênent, rouvrir

largement son culte à tous les croyants! A ce prix seul elle évitera la ruine qui la menace; elle ne laissera pas aux seuls savants et aux seuls artistes le ministère périlleux d'entretenir dans l'humanité l'intuition de l'absolu; elle prendra son rang à côté d'eux dans l'aristocratie spirituelle de l'avenir.

Cathédrales où nous pénétrions, enfants, d'une foi si vive, musiques pieuses qui parliez à nos cœurs purs, voix des orgues, parfums des autels, rayonnements des verrières, harmonies dont s'enchantaient nos sens vierges au printemps de la vie, beaux versets de l'Évangile par qui nos âmes furent comme sublimées, connaîtrons-nous encore votre pouvoir? Sera-t-il donné aux fils du siècle, sans abdication comme sans sacrilège, de revenir mêler leur prière à celle des aïeules qui les ont enfantés, des fiancées qu'ils aimèrent et des enfants qui sortiront d'eux? Tous les hommes et toutes les femmes s'inclineront-ils un jour enfin devant les mêmes symboles de l'Homme-Dieu? Que l'Église exauce le vœu du siècle, qu'elle fasse la paix véritable, et le siècle ne reniera plus l'Église!

HENRY BÉRENGER.

VARIÉTÉS

La corruption électorale (1)

Machiavel disait à Léon X : « Conservez au peuple l'apparence des élections, mais faussez-en les résultats, s'ils vous sont contraires, en achetant ou en altérant les votes dans le scrutin. » Que de princes, que de ministres, que de petits Machiavels de village ont mis en pratique ce conseil, pour conquérir le pouvoir ou pour s'y maintenir!

Lorsque François Ier et Charles-Quint se disputèrent le titre d'empereur d'Allemagne, c'est avec des bourses pleines d'or qu'ils luttèrent. Le résultat fut assez longtemps incertain, parce que quatre électeurs ne cessaient de se vendre et de se revendre. Or, la couronne impériale n'était conférée que par sept électeurs, hauts dignitaires de l'Empire. Charles-Quint l'emporta, parce qu'il distribua au dernier moment 300 000 écus.

En Pologne, où le trône était électif, l'élection du roi se faisait ordinairement à prix d'argent. « On y trafiqua si souvent du trône, dit Frédéric II, qu'il semblait que cet achat se fît aux marchés publics. » Condillac fut si frappé de l'anarchie et de la corruption qui régnaient en Pologne au XVIIIe siècle, qu'il pressentit que ces vices entraîneraient la perte de ce royaume.

Avant l'établissement du suffrage universel, on croyait qu'il rendrait la corruption impossible et on invoquait ce passage d'Aristote : « Une grande quantité est toujours moins corruptible, comme l'est par exemple une masse d'eau, et la majorité est de même bien moins facile à corrompre que la minorité. » Machiavel disait : « Peu sont corrompus par peu. » A l'époque où le suffrage restreint se laissait intimider et corrompre, on pensait que le suffrage universel saurait conserver son indépendance : « Il faudrait, écrivait de Tocqueville, acheter trop de monde à la fois pour atteindre le but. » Hélas! ces prévisions optimistes ne se sont pas réalisées : le suffrage universel, comme le suffrage restreint, peut se laisser corrompre. Il n'est pas nécessaire d'acheter tous les électeurs, il suffit d'acheter les meneurs politiques, que les électeurs suivent comme un troupeau de moutons.

Les gouvernements, qui proclament le plus haut les lumières du suffrage universel, sont les plus empressés à le corrompre. S'ils étaient bien convaincus de la sagesse du peuple, ils s'abstiendraient d'exercer sur lui la moindre pression, ils laisseraient sa volonté se manifester librement. Mais, en fait, le peuple, dont ils exaltent le discernement, ils le traitent en mineur; ils cherchent à lui imposer leurs candidats par les promesses, par les menaces, par l'abus des influences. Ainsi pratiqué, le scrutin n'est plus qu'une comédie électorale.

Lorsqu'un gouvernement, après un coup d'État, soumet une constitution au suffrage universel, cette constitution est toujours acceptée; le vote n'est plus alors qu'une formalité. Que penser surtout de la sincérité des suffrages donnés par l'armée sous les yeux de ses chefs? En parlant du vote de la Constitution de l'an III par les soldats sous les armes, le maréchal Saint-Cyr avait raison de dire dans ses *Mémoires* que « c'était une de ces fourberies politiques avec lesquelles on leurre les Français ».

Les gouvernements achètent les votes des communes par des promesses de secours ou de travaux publics; ils achètent les votes des fonctionnaires par des promesses d'avancement ou des menaces de destitution. Les électeurs indépendants sont menacés de n'obtenir aucune bienveillance, ni même aucune justice de la part de l'administration. Les églises des communes indépendantes ne sont point réparées; leurs chemins sont imparfaitement entretenus. Les arrondissements qui refusent de nommer les candidats officiels sont traités en ennemis.

« Les hommes, dit La Bruyère, veulent être esclaves

(1) Extrait d'un nouvel ouvrage de M. Proal, conseiller à la Cour d'appel d'Aix, *la Criminalité politique*, qui va paraître dans quelques jours à la librairie Félix Alcan.

quelque part, et puiser là de quoi dominer ailleurs. » A l'époque où il vivait, les grands se rendaient esclaves des caprices du roi, afin de puiser à la cour le droit de prendre des airs de hauteur et de domination. Aujourd'hui, les hommes dévorés par l'ambition politique s'abaissent devant le peuple et les comités électoraux, afin de puiser dans cette bassesse le moyen de s'élever.

« Quel livre à faire! *le Manuel du parfait candidat!* » s'écrie Maxime Du Camp en rappelant la définition qu'un ancien ambassadeur lui donnait de la politique: « Affaire de chantage, de marchandage et souvent de brigandage. » Ce manuel n'est plus à faire; il a été fait depuis longtemps, non pas sous une forme ironique, comme l'aurait fait M. Du Camp, mais sous une forme sérieuse, qui ne le rend que plus plaisant, par Quintus, frère de Cicéron, sous le titre : *De la demande du consulat.* Cet essai sur la candidature est le manuel du parfait intrigant. Quintus y décrit toutes les ruses que le candidat doit employer et les conseille à son frère.

Le candidat, dit Quintus, doit tout d'abord être affable, caressant, suivre les foires et les marchés, interpeller chaque électeur par son nom, et se faire suivre à cet effet d'un *nomenclateur*, qui lui donnera adroitement le nom des électeurs. « Les habitants des municipalités et de la campagne pensent être nos amis dès qu'ils nous sont connus de nom. » Cicéron suivit ces conseils; il écrivit à son frère qu'il était « souple comme un cheveu ». Plutarque nous apprend, en outre, qu'il s'imposa la pénible obligation d'apprendre le nom de ses électeurs: « Il s'accoutuma à savoir, non seulement le nom des hommes de quelque qualité, mais aussi les quartiers de la ville où ils demeuraient, les beaux lieux qu'ils avaient aux champs, les amis avec lesquels ils hantaient et les voisins qu'ils fréquentaient. »

Se faire voir des électeurs, leur parler, leur distribuer des poignées de main est un point fort important. « Je fis en sorte, dit Cicéron, que mes concitoyens me vissent tous les jours; je ne quittai point le Forum. » Traçant, lui aussi, le portrait du candidat, dans son plaidoyer pour Murena, Cicéron écrit qu'il doit se présenter au Forum et au Champ de Mars, « avec confiance, espoir, et entouré d'un nombreux cortège ». Les électeurs ne votent pas pour celui qui n'a pas confiance dans le succès. « J'en nommerai un autre, se disent-ils, puisque lui-même il désespère. »

. . . . . .

La corruption électorale est souvent accompagnée de fraudes. On fait voter les morts et les absents; on bourre l'urne de bulletins avant que le vote ait commencé; on substitue des bulletins préparés à ceux qui sont dans l'urne, après avoir eu soin de faire évacuer la salle sous un prétexte quelconque. La composition du bureau, qui a une grande importance, est souvent faite d'une manière frauduleuse: avec la connivence du maire, le parti qui est au pouvoir fait coucher des hommes dévoués dans la salle du vote, ou les y fait pénétrer de grand matin, avant l'ouverture de la mairie, afin qu'ils puissent s'emparer du bureau. « Qui tient les urnes tient les élections », dit-on en Provence, tant il est facile aux membres du bureau de falsifier le scrutin. Tous ces différents genres de fraudes, je les ai constatés dans des procès que j'ai jugés; j'ai vu des minorités s'assurer la majorité par la fraude et se maintenir au pouvoir pendant plusieurs années.

Lorsque les candidats peuvent se faire élire par la fraude, les flagorneries et la corruption, comment s'étonner que le niveau moral et intellectuel des assemblées politiques soit descendu si bas et que la race des hommes d'État se rapetisse? Avec une voix sonore et une conscience légère, des hommes qui ne représentent ni le travail, ni la science, ni la probité, peuvent du soir au lendemain représenter le peuple, devenir célèbres, interpeller les ministres, agiter à la tribune les plus grosses questions sans les connaître, bouleverser la législation, faire nommer ou révoquer des fonctionnaires. Dès lors, les aventuriers et les déclassés se jettent dans la politique, les hommes modestes et laborieux s'en retirent, et l'on voit surgir des politiciens.

. . . . . .

Dans les républiques athéniennes, le peuple, dans le choix de ses magistrats, préférait souvent l'incapacité au mérite et disposait des emplois en faveur des indignes. N'avons-nous pas vu de nos jours le peuple préférer un instituteur à M. Ch. de Rémusat et à M. Taine? Pendant la Révolution française, Marat n'a-t-il pas été l'idole du peuple? Le peuple aime les charlatans et les mauvais sujets. Les rois qui ont été économes, pacifiques et de bonnes mœurs, tels que Louis XIII, Louis XVI, Louis-Philippe, n'ont pas été populaires. L'opinion, au contraire, est en général indulgente pour les prodigues, les batailleurs et les débauchés. A celui qui lui conseille le travail, l'épargne et la tempérance, le peuple préfère le charlatan, qui lui promet la lune et garde le fromage pour lui; il écarte volontiers des affaires publiques les supériorités intellectuelles et morales dont il est jaloux, et préfère les incapables qui lui ressemblent. *Simile simili gaudet.* On peut appliquer aujourd'hui encore au peuple cette observation de Plutarque: « Le peuple... qui vouloit que toutes choses entièrement dépendissent de lui et de son autorité, trouvait mauvais et estoit marry quand quelqu'un des particuliers surpassoit les autres en bonne renommée et bonne réputation. »

Dans les grandes crises, le peuple oublie ses ja-

lousies et fait appel au dévouement des hommes de talent, dont il a besoin. Mais, en temps ordinaire, il est peu capable de bons choix, s'il n'est pas guidé. « Rien de plus trompeur que les élections, dit Cicéron. Qui aurait pensé que Philippus, malgré son talent, ses services, sa popularité et sa noblesse, serait vaincu par Herennius? que Catulus, ce modèle de douceur, de sagesse et d'intégrité, le serait par Manlius? que Scaurus enfin, ce personnage si considérable, citoyen si distingué, sénateur si courageux, ne l'emporterait pas sur Maximus? » Qui aurait pensé que, aux élections de 1893, MM. Georges Picot, Paul Leroy-Beaulieu, de Mun, Piou, Lamy, seraient vaincus par leurs concurrents? Autrefois, sous les monarchies absolues, les hommes d'État expérimentés étaient souvent écartés des affaires par les intrigues de cour et les caprices des maîtresses des rois: c'est ainsi que les deux meilleurs ministres de Louis XV, d'Argenson et Choiseul, furent disgraciés par Mme de Pompadour et la Du Barry. Aujourd'hui, ils sont écartés des affaires par les intrigues des flatteurs du peuple et l'ignorance de la foule.

Les choix seraient meilleurs, si les honnêtes gens de tous les partis savaient s'unir et étaient plus actifs; mais ils sont, en général, mous, apathiques, indifférents par amour du repos et fausse prudence, « pauvres niais, qui croient qu'ils auront encore leurs viviers quand il n'y aura plus de chose publique, » et qui s'imaginent que la politique ne s'occupera pas d'eux s'ils ne s'occupent pas de politique. Ils devraient comprendre que le grand danger que court la société vient de l'igorance, de l'incapacité du peuple, qui est cependant le souverain; que le devoir des bons citoyens est de l'éclairer, de l'aimer, de le servir, de dissiper ses préjugés, de développer ses bons sentiments et surtout de démasquer ses flatteurs. Le peuple n'est la proie des charlatans politiques que parce qu'il est peu éclairé: pour l'arracher aux démagogues, il faut faire son éducation. L'éducation du peuple n'est pas seulement le devoir du gouvernement, c'est le devoir de tous ceux qui ont des lumières, de la fortune, des loisirs. Les affaires publiques du pays doivent être les affaires particulières de tout citoyen qui aime son pays.

Platon, persuadé que la vertu se perd au contact de la politique, conseillait au sage de se tenir éloigné des affaires. Épicure lui donnait le même conseil pour vivre heureux. Ni l'un ni l'autre ne me paraissent avoir raison; car l'homme qui fait de la politique par devoir, sait se préserver de toute défaillance, et il peut trouver dans le sentiment du bien qu'il fait et du mal qu'il empêche d'austères satisfactions de conscience, qui valent mieux que le repos.

L'indifférence politique est une grande faute, parce qu'elle laisse le champ libre aux incapables et aux indignes. Beaucoup de conservateurs croient que le bien naît de l'excès du mal; ils ne font rien pour arrêter le mal. Cette conduite n'est ni sage ni habile : il faut toujours empêcher le mal.

Lorsque Pompée cherchait à éloigner Caton d'Utique du Sénat, Caton lui répondit qu'il « n'estoit venu à s'entremettre des affaires de la chose publique pour s'enrichir comme faisoient quelques autres, ny pour acquérir réputation... ains ayant par meure délibération choisy l'entremise du gouvernement comme le propre exercice d'un homme de bien, il estimoit estre tenu d'y vaquer et avoir l'œil plus soigneusement que ne fait l'abeille à bâtir ces coffres de cire où elle fait le miel. » Si les honnêtes gens avaient, comme Caton, le sentiment de leur devoir, ils s'efforceraient d'entrer partout, au Sénat, à la Chambre des députés ; au lieu de subir avec dégoût la démocratie, ils feraient mieux de l'éclairer, de l'aimer, de la diriger.

En voyant monter le flot des barbares qui menacent d'emporter la société, les égoïstes, absorbés par leurs affaires ou leurs plaisirs disent comme Louis XV: « Après nous le déluge! Ce monde durera bien autant que nous. » Ils oublient qu'en laissant les mauvaises passions se développer sans les combattre, le déluge peut venir plus tôt qu'ils ne pensent.

Enfin, il y a des esprits qui disent avec La Bruyère: « Je ne mets au-dessus d'un grand politique que celui qui néglige de le devenir et qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite pas qu'on s'en occupe. » La Bruyère, qui était chrétien, aurait dû se rappeler que le monde mérite toujours qu'on s'occupe de lui, puisqu'il est l'œuvre de Dieu, et que le mépris de l'humanité n'est pas un sentiment chrétien. L'humanité, j'en conviens, n'est pas toujours belle; elle a de vilains côtés, mais elle en a aussi de beaux. D'ailleurs, si elle est souvent coupable, elle est toujours malheureuse, et ses malheurs, en inspirant de la compassion, doivent susciter en même temps l'esprit de dévoûment.

Le chancelier de L'Hospital, qui vivait dans un temps si triste, et qui avait subi lui-même tant d'épreuves, s'élevant contre le découragement qui envahissait les hommes de bien, leur recommandait de prendre part aux affaires publiques, en leur disant : « Après Dieu, c'est à la patrie que nous devons le premier hommage de notre dévoûment. Quand vous vous serez offert à elle, persévérez, souffrez à son service, jusqu'au dernier terme de la vie, jusqu'aux portes du tombeau, tant qu'elle le voudra. »

THÉATRES

Gymnase : *Pension de famille*, comédie en quatre actes, de M. Maurice Donnay. — Nouveautés : *les Grimaces de Paris*, revue, par MM. G. Courteline et L. Marsolleau.

Personne n'a plus d'esprit que M. Maurice Donnay. Et personne n'a un esprit plus personnel. Il en aurait presque trop, si en esprit l'excès pouvait être un défaut ; et, dans celui qu'il a, il entre je ne sais quelle gaminerie, quelle « gavrocherie », si je puis dire, qui le distingue des autres. Le mot jaillit, inattendu, d'une inexprimable drôlerie : on dirait une bonne farce d'atelier ; puis, malgré soi, on y pense, on dirait que le mot prolonge en nous son effet : et l'on aperçoit, sous cette charge, un sens vrai, d'une signification j'oserai presque dire profonde, et qui, tout au moins, résume admirablement un de ces « états » où nous, Français et Parisiens de 1894, nous avons coutume de passer. Cela était très sensible le soir de la première. De temps à autre, le public éclatait de rire ; puis un silence, le temps de pénétrer la signification entière du mot, et le rire, alors, reprenait de plus belle : le fond, ici, est d'un comique aussi vrai que la forme.

Une autre qualité que M. Donnay possède à un degré rare, et qui me paraît inappréciable, quant à moi, c'est la fantaisie. On lui a, ce me semble, reproché l'inconsistance de ses personnages. Pour certains d'entre eux, l'objection aurait peut-être quelque valeur, quoique... je reviendrai sur ce point. A la rigueur même, je passerais sur Richomme et sur Mme Plouff, ainsi que sur Latimer. Mais, quand vous aurez vu *Pension de famille*, et vous la verrez tous, songez à Mme Assand, à la comtesse Ablanoff, aux petites Plouff, à Lameilh... Certes, nul ou à peu près nul d'entre eux n'a d'action vraiment humaine ; et pourtant ils sont singulièrement réels et vivants. Leurs actes, je le veux, sont en dehors de la réalité ; mais, dans les motifs de ces actions fantasques en apparence, on a la surprise et le plaisir de découvrir des sentiments vrais et humains. Les petites Plouff sont de délicieuses silhouettes de jeunes filles « indépendantes ». La comtesse Ablanoff est vraiment un type excellent de comédie ; et si, causant avec Raymond Assand, elle ne montre guère que la Slave classique, rappelez-vous cette scène vraiment exquise entre elle et le jeune Philippe, où, gentiment, posément, sans grandes phrases et sans cris, elle fait profiter son jeune amant de l'expérience qu'elle a acquise avec d'autres. Cela est de la plus savoureuse ironie ; la comtesse Ablanoff est « la fausse mère » dans toute sa beauté... Et, puisque j'ai commencé à citer quelques mots, laissez-moi vous rappeler celui qui termine ce dialogue. Philippe et la comtesse causent sur une terrasse. La comtesse : « On vient : parlez-moi de *choses indifférentes*. » Et Philippe aussitôt : « Il y a deux joueurs qui se sont tués hier... » Choses indifférentes !.. cela est admirable ! Et ce qu'il y a de charmant, c'est que le mot est doublement vrai : vrai pour le « milieu », où des accidents de cette sorte n'ont rien que d'indifférent ; vrai aussi pour Philippe, à qui le suicide de deux malheureux importe infiniment moins que la jalousie qu'il a ou qu'il croit avoir pour la comtesse.

Il ne me serait pas difficile de vous montrer pareillement tout ce qu'il y a de fine observation dans les petites Plouff ou dans Septeuil... Remarquez au moins que le croquis du ménage Raymond-Septeuil-Aline est d'une jolie hardiesse tranquille, et que les sentiments réciproques de Raymond pour Septeuil et de Septeuil pour Raymond sont indiqués avec une bien ingénieuse finesse. Mais le personnage le meilleur, et celui-là est tout à fait de premier ordre, c'est Raymond Assand. Sa tranquillité d'esprit, forme de la fatuité, le repos de sa conscience, la veulerie de ses sentiments, tout cela est marqué avec une vérité surprenante et toujours souriante ; et cela, sans appuyer, par un trait seulement, ce trait est excellemment significatif.

Mais je sens que je ne vous donne là qu'une idée imparfaite de la manière de M. Donnay. Je voudrais au moins, sans vous raconter en détail *Pension de famille*, en prendre une partie, et la résumer pour vous : le troisième acte, par exemple.

Raymond a appris que sa femme le trompait... Et puisque je rappelle la dénonciation faite par Mme Aubert, je voudrais bien dire un mot de cette scène. On a reproché à cette dénonciation d'être brutalement et maladroitement amenée. M. Donnay a trop d'esprit pour me croire si je lui disais que sa pièce est admirablement faite, et que cette scène, en particulier, est « filée » avec tout l'art désirable. Mais j'avoue que cela m'est assez indifférent. Je serais presque tenté de savoir gré à M. Donnay de sa maladresse. C'est que, il faut bien le dire, rien n'est moins régalant que ces « scènes à faire », dont on prévoit le début, la progression et le dénouement, et dont on pourrait, pour ainsi dire, numéroter chaque étape. Mme Aubert et Raymond sont en présence : nous savons qu'ils ont été jadis amant et maîtresse ; il est nécessaire qu'à la fin de cette scène Mme Aubert ait dénoncé Aline à Raymond. Il faudrait n'avoir jamais mis les pieds dans un théâtre pour ne pas deviner, presque mot à mot, ce qu'ils se diront : les plaintes de Mme Aubert, les réponses brutales de Raymond, la colère grandissant de la première, l'insolence du second... Ce sont de ces scènes que nous laissons filer d'ordinaire sans y prêter grande attention. Elles partent : bon voyage ! nous les retrouverons à l'ar-

rivée, M. Donnay a voulu nous abréger le chemin. Il manque à sa scène quelques répliques: nous y suppléons facilement. La dénonciation est faite (pour être tout à fait sincère, je crois qu'un autre moyen eût été préférable), la pièce peut continuer.... Et faut-il encore protester qu'une pièce mal faite ne me plaît pas par cela seul qu'elle est mal faite? Quand un auteur nous donne un vaudeville, du théâtre dont le seul mérite est d'être du théâtre, nous avons le droit d'exiger qu'il suive docilement les règles du genre, puisque, ceci retiré, il ne resterait rien. Mais qu'une pièce cherche à nous montrer des types originaux ou amusants, j'en sais d'abord à l'auteur un gré infini, et je passe très volontiers sur le reste.

Je reprends.

Donc, Raymond a appris que sa femme le trompait : certains indices lui ont donné à supposer que c'est pour retrouver son amant qu'Aline est venue de Nice, et aussi, que cet amant pourrait bien être André Septeuil. Raymond, aussitôt après la dénonciation à Mme Aubert, a passé par plusieurs « états d'âme ». Le premier, comme de juste, c'est l'incrédulité : un homme comme lui, trompé?... chose inadmissible. Et quand ses soupçons se confirment, il est indigné contre Aline. Moins indigné de la faute, que choqué de ce que cette faute a d'humiliant pour lui. Vous savez le mot de ce mari qui avait surpris sa femme, et à qui l'on conseillait de faire comme si de rien n'était : « Je ne peux pas, ils m'ont vu! » C'est un peu le sentiment de Raymond. Il n'aime pas sa femme : ce qu'elle fait lui est indifférent; il n'en peut souffrir que dans ce vague instinct de la propriété qui tient chez lui le rôle et la place de l'amour. De plus, il se rend bien compte qu'il n'est pas l'homme des scènes tragiques ou simplement des situations graves; les sentiments, les mots, même les gestes, lui manqueraient.

Mais Aline l'a ridiculisé à ses propres yeux, aux yeux de Mme Aubert: c'est de cela, de cela surtout et presque uniquement, qu'il veut se venger. — Il emploie le moyen classique, feint de partir, et revient à l'improviste. Il se jette dans la chambre de sa femme, et, rencontrant Septeuil qui en sortait, tire sur lui deux coups de revolver... Nous voici donc en plein mélodrame? Et c'est ici que la pièce me paraît tout à fait excellente.

Nous sommes tous un peu soumis à la convention théâtrale. Nous voyons les choses, surtout au théâtre, par leur aspect extérieur et dramatique. Un flagrant délit! Un coup de pistolet!... Horrible drame!... M. Donnay y regarde de plus près. D'abord, sur cent coups de pistolet, cinq ou six seulement atteignent le but. On tire : on manque ; c'est la vie! Septeuil n'est pas tué : une blessure très légère. Reste « le drame de l'adultère ». Et ce qui suit est vraiment d'un comique admirable. Aux cris poussés par Mme Aubert, tous les pensionnaires de la Maison de famille sortent de leurs chambres. Rassurés sur la vie de Septeuil, ils s'amusent follement. Et ne les accusez pas de férocité voulue. Le danger matériel écarté, de pareilles aventures sont généralement comiques. Mme Plouff, persuadée que ses filles dorment, s'élance et veut voir par elle-même. A peine a-t-elle disparu que celles-ci accourent. Des détails! Et Lameilh, « le joyeux poitrinaire », leur en donne à profusion.

L'émotion qu'il avait eue tout d'abord, il l'a oubliée : l'histoire l'amuse et il est justement fier d'y avoir joué un rôle important. Il a tout vu : il était là quand Raymond a tiré ; il était là quand on l'a désarmé ; il raconte, et les petites l'écoutent avec délices. Un bruit de pas, elles disparaissent : c'est Mme Plouff : « Quel bonheur que mes filles n'aient rien entendu! » Joignez que la scène entre Lameilh et les petites Plouff est infiniment amusante, et que, peu à peu, du drame qui s'annonçait nous sommes arrivés à la meilleure et à la plus réjouissante comédie. Et croyez d'ailleurs qu'il y a là plus qu'une adresse d'auteur dramatique, adresse d'une singulière ingéniosité d'ailleurs. M. Donnay, j'imagine, a voulu nous montrer que, dans certains milieux et pour certaines gens, le tragique tourne forcément au comique. Ils font les gestes d'une tragédie, et c'est tout ce qu'ils peuvent faire; ils n'ont pas assez de consistance pour être réellement dramatiques : il leur manque de quoi souffrir. On le sent inconsciemment autour d'eux. Ils le sentent eux-mêmes. Voici Raymond. On lui a fait comprendre qu'il ne pouvait rester près de sa femme. Il rentre : sa violence de tout à l'heure a usé tout ce qu'il avait de forces. Chose admirable, il ne sait plus que faire. Germaine arrive, — Germaine, c'est une amie d'Aline, la raison même... oh! une raison indulgente! — et lui dit, un peu longuement, à peu près ceci : « Vous êtes bien avancé! Vous avez fait un scandale qui apprendra à tout le monde ce que vous étiez à peu près seul à savoir : vous voilà obligé de demander le divorce, et le divorce permettra à votre femme de vivre tranquille avec Septeuil... » On sent bien tout ce que Raymond aurait à lui répondre s'il était vraiment un homme. Mais c'est le talent de M. Donnay d'avoir précisément choisi les arguments qui devaient frapper le plus vivement un fantoche tel que Raymond, dont la capacité de sentiments, si je puis dire, ne peut le hausser jusqu'à l'émotion. Et le voilà seul, très « ennuyé ». Il boutonne son paletot, se dirige vers la porte : il est repoussé par une formidable bourrasque de vent et de pluie; il rentre alors, et, le plus simplement du monde, refaisant les gestes qu'il avait coutume de faire, il relève avec soin le bas de son pantalon, « rapport à la boue ». De sorte que Raymond, venu avec l'intention de tuer

l'amant de sa femme, sort avec la seule préoccupation de ne pas se crotter!...

J'ai fait des efforts — des efforts bien consciencieux! — pour vous montrer quel est le ragoût particulier de l'ironie de M. Donnay. Ainsi racontée, la pièce perd son mouvement. Ce qui disparaît surtout c'est la vivacité, la drôlerie sans cesse renouvelée du dialogue. J'espère au moins vous avoir montré que l'esprit de M. Donnay vaut aussi par « ce qu'il veut dire ». La pièce n'est pas une pièce parfaite; c'est, sans contredit, l'une des plus franchement amusantes qu'on nous ait données depuis longtemps. Elle l'est complètement, d'un bout l'autre : elle l'est par l'esprit, par l'ingéniosité de l'auteur dramatique, et, ce qui vaut mieux encore, par l'observation, observation fantaisiste, si l'on veut : mais, tout de même, observation. C'est un grand succès pour M. Donnay. Nul ne peut s'en réjouir et ne s'en réjouit plus que moi.

Pension de Famille est excellemment jouée. Je ne saurais trouver l'épithète « nécessaire » pour chacun des quinze personnages. Il faut mettre à part M. Noblet, délicieux d'inconscience dans le rôle de Raymond, et Mlle Yahne, exquise de perversité ingénue. M. Mayer est l'un des premiers comédiens de ce temps. M. Galipaux est un « joyeux poitrinaire » impayable. Il faut louer Mme Legault qui a rendu avec sûreté le rôle difficile de Mme Aubert; louer également Mlle Darlaud, la sympathique adultère, et n'oublier ni Mme Claudia, ni M. Nertann, ni M. Numès...

Aux Nouveautés, la Revue annuelle est signée de MM. Courteline et Marsolleau. Cela ne vaut, assurément, ni *Boubouroche*, ni *Son petit cœur*, mais cela est d'une agréable gaîté. M. Germain est un irrésistible grimacier. Mlle Deval est bien piquante. M. Tarride est un excellent comédien. Mlle Pierny est consciencieuse.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le Tout-Paris des premières.

Voici les grandes premières qui recommencent et le Tout-Paris des premières qui rentre.

Il y avait jadis, dans le vieux journalisme, une chronique classique, une chronique de règle, une chronique que le débutant devait débuter par faire, et que le maître devait avoir fait une vingtaine de fois au bout de sa carrière : c'était l'éreintement du Tout-Paris des premières.

Cet éreintement s'accomplissait en deux points et une conclusion, qui une fois énoncés ne laissaient plus du Tout-Paris des premières qu'une vaine poussière.

Le premier point consistait à dépeindre l'immoralité de l'assemblée. Le second point, sa bêtise. La conclusion, son incompétence et son indignité.

Très souvent même le chroniqueur se contentait du premier point qui prêtait mieux aux révélations, à l'indignation, à l'éloquence.

Il nous montrait, en termes enflammés, de quoi se composait l'assemblée chargée de juger les chefs-d'œuvre de l'art dramatique contemporain. Il faisait, avec de rauques ricanements dans la plume, la nomenclature « des demoiselles fardées du balcon, avec leurs yeux noircis au kohl et leurs pâles visages de poupées vicieuses », — la nomenclature des douteux clubmen, des vertus incertaines, des honorabilités ébréchées, des tripoteurs avérés qui emplissaient et formaient la solennelle salle des premières.

Puis il concluait avec des mots yeux-au-ciel, des mots bras-en-l'air, en faisant appel à je ne sais quelle supérieure Puissance littéraire, à je ne sais quelle suprême Justice artistique et en demandant à ces fictions si ce n'était pas malheureux tout de même que les auteurs eussent affaire à un jury aussi mal composé.

Quand le chroniqueur était plus lettré, il ajoutait au premier point le second, parlait en plus de la bêtise de tous ces indignes, citait, de chacun presque, des traits d'incroyable stupidité, puis il concluait par les mêmes appels et les mêmes imprécations lyriques que ci-dessus.

Je n'éprouve pour le Tout-Paris des premières aucune sympathie, parce que jamais, jamais je ne pourrai éprouver de la sympathie pour deux mille personnes.

Pourtant il me semble que les deux arguments invoqués contre lui sont assez faibles et qu'il serait temps de changer un peu le ton des chroniques qu'on lui consacre annuellement à l'automne.

L'argument tiré de l'immoralité ne tient ni debout ni assis.

Je connais des personnes extrêmement immorales, — il est évident que je n'en fais pas mes intimes; — je connais, dis-je, des personnes extrêmement immorales et douées cependant d'un goût littéraire très délicat, très aigu, presque parfait. Si même je savais bien mon histoire romaine, je vous mentionnerais un tas de personnages, illustres pour les façons diverses dont ils n'eurent pas de mœurs, et qui néanmoins furent les meilleurs appréciateurs, les meilleurs protecteurs des artistes de leur temps. Non, n'est-ce pas, l'argument n'est pas sérieux.

Le goût ne dépend pas de l'honneur. On peut être

un fieffé banqueroutier ou une trop facile demoiselle et garder malgré les cahots où vous exposent l'escroquerie et le dévergondage, garder une sensibilité littéraire fort affinée, une jugeotte experte et sûre.

Mais ces simples vérités niées au lieu d'être concédées, il resterait alors à prouver que la moralité des salles de premières est inférieure à celle des salles ultérieures; et voilà ce que le corps entier de la chronique parisienne aurait bien de la peine à établir.

Je me doute vaguement de la manière dont la chronique parisienne opérerait ce parallèle.

Son jeu serait de raconter, avec chiffres, dates et faits à l'appui, toutes les infamies qu'elle connaît du Tout-Paris des premières.

Mais la contre-épreuve serait beaucoup moins aisée, et lorsqu'il s'agirait de démontrer l'écrasante supériorité morale des publics suivants, je crois bien que la chronique parisienne passerait par de pénibles moments.

Entre nous, voyez-vous, l'immoralité du public des premières ne nous apparaît comme si évidente, si effroyable, si cynique que parce que nous la connaissons, que parce que ce public est fait d'hommes publics, d'hommes dont la vie privée, les petites défaillances, les petites tares ont été progressivement dévoilées, imprimées, vulgarisées par les polémiques, les articles hostiles, toute cette fureur de vérité que crée la haine ou la rancune.

J'ai une profonde estime, je veux avoir une profonde estime pour l'aristocratie actuelle, pour la haute bourgeoisie contemporaine et pour la petite bourgeoisie de la même époque. J'ai une estime égale pour le public des secondes galeries, des troisièmes balcons et de l'amphithéâtre. Seulement, mettez-y de la complaisance, du bon vouloir. Entrez avec moi dans un théâtre du boulevard où l'on joue une opérette, une revue; inspectez du haut en bas cette salle de visages inconnus, de visages anonymes, toutes ces braves têtes de braves gens, encore embravifiées par ce masque de candide bonté que le rire applique même sur la figure des pires canailles, et franchement, sincèrement, dites-moi si vous jureriez que tous ces braves gens sont aussi braves gens que cela.

Que de fois, à des quarantièmes, à des soixantièmes, sans nul pessimisme je vous assure, mais pour me distraire de l'ennui que me donnait la pièce, que de fois je me suis amusé à parcourir du regard les spectateurs qui m'entouraient et à me demander quels drames, quels horribles pensées avaient certainement agité toutes ces figures apaisées, fardées d'honnêteté, parées de cordialité, toutes ces figures défigurées par le plaisir.

Que de fois dans ces moments de rêverie, j'ai essayé de m'imaginer ce que me conteraient sur toutes ces personnes des loges, sur toutes ces personnes du balcon, ceux qui savaient leur vie, leurs malheurs, leurs erreurs : c'est-à-dire leurs domestiques, leurs concierges, leurs fournisseurs, leurs notaires, leurs avocats, leurs banquiers!

Quelles contractions de terreur, quels pâlissements soudains, si l'un de ces serviteurs informés ou l'un de ces graves intermédiaires, s'insinuant à la place du souffleur, soufflait tout à coup aux acteurs non plus leurs rôles, mais l'histoire des personnes présentes, tout ce qui déchire les ménages, tout ce qui détruit les familles, tout ce qui ronge les fortunes, toutes leurs histoires de cœur, d'ambition ou d'argent, tout ce qu'elles avaient fait ou enduré à cause du sentiment, de la gloire, du besoin, tout ce qu'elles avaient souffert ou accompli pour vivre en somme...

Et c'était à ces instants-là que je me sentais le plus pris d'indulgence pour ce vulgaire et suspect alliage du Tout-Paris des premières, que je souhaitais qu'un chroniqueur osât un jour faire l'article classique sur une imaginaire salle de cinquantième, sur une salle d'inconnus fictifs qui dans l'obscurité de leur humble vie auraient eu la vertu aussi faible, le cœur aussi dur, la cupidité aussi accommodante que les célébrités les mieux connues des soiristes parisiens!

Et de même pour la bêtise du Tout-Paris des premières qu'on a beaucoup exagérée.

Nécessairement le public des premières est bête, a sa bêtise, cette quantité assez importante de bêtise qui se trouve naturellement dans une réunion de deux mille hommes.

Sur les deux mille personnes appelées à juger en premier ressort les œuvres d'art dramatique, il y en a quinze cents tout à fait illettrées, trois cents qui ne complètent leur éducation littéraire qu'au soir le soir, cent qui ont lu mais manquent de goût, cinquante douées de goût mais subissant les influences de la crainte ou de l'intérêt, vingt-cinq chez qui la loyauté parfois domine, et vingt-cinq enfin qui ont leurs jours de parfaite lucidité. Ce qui donne au total un chiffre de compétence assez mince, assez affligeant.

Seulement, réfléchissez où descendrait ce chiffre si l'on était à même de dresser une statistique pareille sur les salles ultérieures; si l'on pouvait déterminer quels yeux, quelles oreilles, quels cerveaux, quels cœurs jugent après que le Tout-Paris a jugé; si l'on pouvait lire les comptes rendus que rédigent mentalement, en rentrant chez eux, dans la nuit, tous les spectateurs d'après la première; et quelle presse écrite, quelle presse verbale, quels verdicts nous aurions si c'étaient eux, si c'étaient ceux d'ensuite qui devaient décider de la destinée de nos œuvres!

C'est faute sans doute de n'avoir pas fait ces réflexions, ou simplement d'avoir cédé à la routine, que les chroniqueurs d'avant nous ont tant médit du Tout-Paris des premières.

Quant au premier qui inventa cet éreintement-type, c'était probablement un esprit qui péchait par optimisme et par manque d'imagination.

Il faut ne jamais espérer le tout à fait bien et toujours se contenter du moindre mal; résignation qui s'obtient en acceptant que les choses soient mauvaises, et en imaginant comme elles seraient pires si elles étaient autrement qu'elles ne sont.

Avec de ces bonnes idées on arrive à passer d'excellentes soirées parmi le Tout-Paris des premières et à le considérer en souriant, sans nulle amertume, tandis qu'il se démène, dans les couloirs, sous la poussée de la passion théâtrale.

FERNAND VANDÈREM.

BULLETIN

L'IDÉE DE SOLIDARITÉ [1]

Un livre sur la solidarité vient à propos. Jamais le « moi » n'a joué un aussi grand rôle qu'aujourd'hui. Le « Struggle for life » est devenu une formule populaire : des gens qui n'ont pas ouvert un volume de Darwin vous parlent à tort et à travers de sélection et de concurrence vitale. Grands mots qui, en sociologie, pourraient bien être autant de contresens. On raisonne comme si la société devait se calquer sur la nature, alors qu'elle en est tout le contraire : la nature, c'est le droit du plus fort; la société, elle, n'a de raison d'être que si de plus en plus elle met la justice à la place de la force. On croit avoir prouvé quelque chose quand on a constaté que l'égoïsme est un fait naturel : oui, sans doute; mais qu'est-ce donc que la civilisation sinon un frein et une discipline de l'égoïsme? Transporter le darwinisme dans le domaine social est un dangereux paradoxe. « On a trop insisté, dit M. Charles Recolin, sur la lutte pour l'existence. La vérité est que cette lutte, destinée à supprimer les éléments inutiles ou contraires à l'évolution, se résout en concours, et que, depuis les colonies animales jusqu'aux sociétés humaines, la solidarité est l'âme même du progrès. » Il est temps de remettre en lumière cette idée de la solidarité qui chaque jour s'obscurcit davantage, et c'est pourquoi je disais en commençant que le livre de M. Recolin vient à propos.

On se plaint de tous côtés que les liens sociaux se relâchent, que les idées directrices s'affaiblissent : quoi de surprenant dans un pays façonné par deux siècles de centralisation à outrance? Chez nous, les institutions locales, les forces organisées ont été peu à peu détruites. L'œuvre de nivellement commencée par la monarchie absolue, continuée par le jacobinisme, achevée par Napoléon, porte aujourd'hui ses fruits. Il ne reste que deux choses debout : l'individu isolé, l'État tout-puissant. C'est le fait; et, de ce fait, on a tiré une théorie : la société, dit-on, n'est qu'une réunion d'individus, ce qu'on appelle l'intérêt général n'est qu'une somme d'intérêts privés. Voilà qui est fort bien; mais, quand on a enseigné à l'individu qu'il est le principe et la fin de tout, il ne faut pas s'étonner si un jour l'individu ramène tout à soi. Devenu étranger à toute idée d'association, déshabitué de toute action commune, il se sent de moins en moins solidaire de ceux qui l'entourent. Et cependant la solidarité est la condition de toute société qui veut durer. C'est ce que montre très bien M. Recolin dans ces trois cents pages claires, précises, souvent éloquentes. La solidarité lui apparaît partout comme la loi sociale par excellence : dans la division du travail, qui fait que nul individu, quelque fort qu'il soit, ne peut se suffire à lui-même; dans l'imitation, qui est le principe de toute éducation et qui tient une si grande place, sans que souvent nous en ayons conscience, dans notre conduite de chaque jour ; enfin, dans l'hérédité, par laquelle nous vivons du travail, du savoir, des idées, des sentiments, des souffrances de toutes les générations qui nous ont précédés.

« Nul ne vit de soi, » dit M. Recolin : par conséquent « nul ne doit vivre pour soi. » Il semble à première vue que ce soit là une formule très simple et qui ne prête à aucune discussion, mais prenez garde : cette formule, si vous l'acceptez avec toutes les conséquences qu'elle comporte, ce n'est rien moins que la morale sociale substituée à la morale individualiste. Quelle est, en effet, l'idée morale la plus commune aujourd'hui parmi les honnêtes gens? C'est que l'amélioration doit être individuelle. Le culte du moi, dans le sens d'un effort personnel vers la perfection, représente pour la plupart d'entre nous la haute vie morale. Il suffit, dit-on, que chaque individu devienne meilleur pour que la société soit meilleure aussi : oui, si la société n'est qu'une réunion d'individus; non pas si elle est un être constitué, ayant ses besoins, ses organes, sa vie propre. Dès lors, quelque chose de plus est nécessaire. M. Recolin le dit, du point de vue religieux, avec une rare énergie : « Il faut que, d'individualistes et d'égoïstes qu'elles ont été si longtemps, la religion et la morale chrétienne deviennent sociales, si elles veulent conserver et étendre leur empire, fortifier leur prise, justifier

(1) *Solidaires*, par M. Ch. Recolin, un vol. in-16; 3e édition, librairie Fischbacher.

leurs titres et rester conformes aux desseins de leur fondateur. » — Tout le chapitre d'où cette citation est tirée, tout le livre de M. Recolin est une preuve, à ajouter à beaucoup d'autres, de l'évolution actuelle des idées religieuses. Dans les différentes Églises, comme dans les différentes écoles philosophiques, partout des esprits libres proclament que la morale individualiste est insuffisante, que ce n'est pas assez d'améliorer l'individu isolé, et qu'il s'agit maintenant de rapprocher les individus les uns des autres.

Mais n'est-il pas besoin d'une doctrine commune pour rapprocher les hommes, pour qu'ils se sentent solidaires les uns des autres? Or, le mal dont nous souffrons c'est précisément l'absence d'une doctrine commune. Nous voici dans un cercle vicieux. Pour faire que l'idée de solidarité se traduise en acte, il semble que nous devions invoquer un principe supérieur : quel sera ce principe? La religion, répondent les croyants comme M. Recolin; la science, répondent les positivistes comme mon honorable homonyme M. Pierre Laffitte. Mais quoi! à l'heure d'émiettement où nous sommes, ni prêtres ni philosophes ne sauraient formuler un enseignement qui soit accepté par tous. On peut même douter que de longtemps une doctrine générale, quelle qu'elle soit, obtienne l'assentiment universel. Cependant il est un point où s'accordent ces esprits libres dont je parlais tout à l'heure : tous sont convaincus qu'il faut réagir contre l'individualisme, c'est-à-dire contre la conception qui réduit toute société à n'être plus qu'un agrégat d'individus. C'est assez pour qu'une entente se fasse en vue de certaines réformes nécessaires, comme de donner la liberté d'association, de créer de grands foyers d'études, de décentraliser peu à peu les services publics, de ressusciter la vie locale et régionale. Ainsi, par une voie détournée, on reviendrait à la solidarité : les institutions, en arrachant l'individu à son isolement, agiraient sur les mœurs, et plus tard les mœurs aideraient au développement des institutions. On peut entrevoir, dès à présent, une action commune où se rencontreraient les hommes de bonne volonté, à quelque église, à quelque école ou quelque parti qu'ils appartiennent. Le livre de M. Recolin nous montre qu'une telle action est nécessaire, et aussi qu'elle est possible : ce livre mériterait d'être lu par tous ceux qui s'inquiètent d'organiser la démocratie et qui estiment qu'on ne résoudra pas les problèmes de l'heure présente par l'indifférence ou la négation.

PAUL LAFFITTE.

Petit bulletin bibliographique [1]

ROMANS

J.-H. ROSNY, *l'Indomptée* (Chailley). — Après avoir refusé son cœur au prince caucasien Gouria, — qu'elle aurait aimé, peut-être, s'il n'avait été phtisique à un degré aussi avancé, — Caroline Monteil, une jeune et belle étudiante en médecine, s'éprend d'un de ses camarades de clinique, Edouard Laborde, qui ne tarde pas à l'abandonner. Elle finit par devenir la femme d'un provincial riche, intelligent et misanthrope, Desroches, à qui M. Rosny donne généralement le prénom de *Marcel*, mais quelquefois aussi celui de *Jacques*. Nulle trace d'une thèse dans ce roman; rien même qui justifie l'épithète d'*indomptée* accordée par l'auteur à son héroïne. Mais celle-ci nous touche précisément par la faiblesse que nous devinons sous son apparente énergie, et par la profonde impression qu'elle reçoit des choses. C'est d'ailleurs une figure de femme d'une vérité, d'une simplicité, d'une vie admirables. M. Rosny l'a peinte avec cette ardente sympathie qui lui tient lieu d'art, et nous fait oublier la gaucherie de sa composition, l'incohérence de ses métaphores, et l'excentricité de son style.

Il y a cependant encore, dans ce nouveau roman de M. Rosny, maintes phrases qui déconcertent. Par exemple, cette description d'une tombée de soir, dans la banlieue de Paris : « Le paysage, dans la brume, était grandiose et vaste autant que les plus belles pensées de la terre... Six moutons, mêlés d'oies, et *conduits par un vieillard cul-de-jatte*, au bas de la perspective, et, dans le loin, ombres et pénombres, vapeurs imitant la rivière, le lac, l'abîme, *tout se coalisait pour faire du rêve dans de la beauté.* » Mais, au point de vue même du style, le progrès est très sensible de ce livre sur les précédents. On sent que M. Rosny s'efforce enfin d'écrire une langue plus naturelle et plus claire, et que très souvent il y réussit. A tout instant sous l'écrivain maladroit et incorrect nous apercevons le poète, un noble poète qui ressent, avec une intensité extraordinaire, toutes les nuances de la douleur humaine. Quel autre qu'un poète écrirait des phrases comme celle-ci : « Elle passa jusqu'au lendemain à s'absoudre de ce grand reproche qui s'élève des morts. »

L. DESCAVES, *les Emmurés* (Tresse et Stock). — Naturaliste de la première heure, M. Descaves est resté fidèle à son ancienne manière de concevoir et de traduire la vie. Il n'y a pas un des procédés de l'école qui ne se retrouve dans son livre. Sous prétexte de nous raconter les aventures d'un jeune organiste aveugle, M. Descaves a cherché à nous faire connaître, documentairement, la colonie spéciale que forment à Paris les aveugles, leurs mœurs, leurs occupations, leurs divertissements et leurs peines. Et tout cela nous est, en effet, décrit et expliqué avec une extrême abondance de détails précis, qui rendent la lecture des *Emmurés* aussi instructive que celle des plus

(1) Je voudrais signaler ici, au fur et à mesure de leur publication, tous les livres nouveaux, sauf à y revenir avec plus de détail lorsque j'en trouverai l'occasion.

consciencieux manuels de M. Zola. Mais dès la première heure M. Descaves a joint à son naturalisme un instinct généreux de compassion et de charité. Au lieu de se borner, comme la plupart de ses confrères, à nous signaler, pour la simple beauté du fait, les plaies morales et sociales de notre temps, il s'est toujours efforcé de nous faire partager la pitié qu'elles lui inspiraient. Et cette fois encore, c'est pour nous intéresser au sort des aveugles, pour nous rapprocher d'eux, pour nous rendre réelle et présente l'horreur de leur situation, qu'il les a si patiemment, si consciencieusement étudiés. Par là son livre se distingue de l'ordinaire des romans naturalistes, comme aussi par la sobriété des peintures et la remarquable justesse de l'analyse psychologique.

JULES BOIS, *l'Eternelle Poupée* (Ollendorff). — *L'Éternelle Poupée*, c'est, pour M. Bois, la femme; et non pas seulement une poupée, mais un être malfaisant et diabolique, source première de la *dégénérescence* dont souffre notre société contemporaine. Aussi M. Bois, dans sa préface, nous engage-t-il, sinon à supprimer les femmes, du moins à « former contre elles une ligue intellectuelle de défense ». L'idéal moral serait, à l'en croire, dans le non-amour. Et c'est sans doute la préoccupation de cette thèse philosophique qui l'a conduit à mêler à un roman de mœurs contemporaines toute sorte de peintures symboliques et de dissertations d'un ésotérisme confus et bizarre. Le roman, en revanche, est très clair et très ingénieux, avec une grande variété de scènes et de paysages. La série des promenades amoureuses de Marcel et d'Aglaonis à travers Paris, en particulier, forme à elle seule un petit roman plein de passion et de vérité, un petit roman qui nous toucherait plus profondément encore si l'auteur n'avait pas jugé à propos de nous prévenir que cette Aglaonis, la maîtresse de Marcel, est en même temps reine de Babylone, prêtresse de Moloch, et âgée, pour le moins, de quatre mille ans.

JEAN POMMEROL, *Déracinè*. — C'est la triste histoire d'un jeune homme qui, ayant été assez faible pour abandonner, sur l'ordre de sa famille, une femme qu'il aimait, est encore assez faible, ensuite, pour ne point réussir à l'oublier, et qui meurt de son vain regret. Beaucoup de talent dans cette analyse d'un caractère qui, sans être aussi symbolique, que le suppose l'auteur, de tous les caractères de notre temps, n'en est ni moins vraie, ni moins touchante.

JEAN ROLLAND, *l'Oncle Chambrun* (Lib.-Imp. réunies, ancienne maison Quantin). — L'Académie française a couronné ce petit roman ; et de fait les jeunes filles et leurs mères pourront le lire avec le même intérêt. Elles y trouveront une histoire assez simple pour les émouvoir, et assez variée d'épisodes divers pour ne point risquer de les ennuyer. C'est un très bon livre. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer, à son propos, que jamais encore je n'ai vu dans les romans autant de jeunes nièces donnant leur cœur à des oncles entre deux âges. Il y a là un phénomène de psychologie littéraire que je livre à l'attention des moralistes.

T. W.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

1er novembre 1894.

La démission brusque et inattendue du comte de Caprivi, grand chancelier de l'Empire allemand, et du comte d'Eulenbourg, président du ministère d'État prussien, a surpris, le 26 octobre, autant l'Allemagne que l'Europe. Des divergences d'opinion avaient séparé ces deux hommes de gouvernement sur la question des mesures à prendre contre les socialistes, qui tenaient précisément un congrès à Francfort. Les nationaux-libéraux et M. de Caprivi avec eux étaient hostiles à une loi d'exception contre les socialistes; ils préféraient l'adoption de mesures générales permettant de réprimer les menées révolutionnaires: c'était profiter de l'expérience acquise et refuser d'entrer dans la voie inutilement suivie autrefois par M. de Bismarck. Les conservateurs, au contraire, auxquels récemment l'empereur avait fait quelques avances en même temps qu'une semonce, réclamaient une loi d'exception, un Kulturkampf spécial aux socialistes; le comte d'Eulenbourg était favorable à cette opinion.

D'autre part, le comte de Caprivi avait été, l'été dernier, en désaccord presque violent avec M. Miquel, ministre des Finances de Prusse, dont les doctrines fiscales étaient entièrement opposées aux siennes.

Comme Guillaume II n'a pas réussi, malgré les tentatives du début même de son règne, à dompter le socialisme, plus militant et plus fort que jamais, et puisqu'il a accepté la retraite définitive de M. de Caprivi, dont le caractère souple flattait un empereur qui s'écria à Dusseldorf qu'il n'y avait en Allemagne qu'un seul maître et qu'il n'en souffrirait pas d'autre à côté de lui, on peut se demander si l'Allemagne entre, par la nomination du prince de Hohenlohe, depuis neuf ans statthalter d'Alsace-Lorraine, au poste de grand chancelier de l'Empire, dans une période de réaction et de mesures répressives contre les partis avancés.

M. de Caprivi recueillit la lourde succession de M. de Bismarck en mars 1890; orateur adroit et expérimenté, il s'est contenté de défendre devant le Reichstag les idées de l'empereur, et une tendance générale de pacification paraît l'avoir animé. Le ministère n'a plus fait la guerre au centre catholique, il a restitué aux diocèses les traitements ecclésiastiques confisqués, et nous ne pouvons oublier qu'il a aboli en Alsace-Lorraine l'odieux et inutile régime des passeports. Jusqu'en mars 1892 le chancelier cumulait ses fonctions avec celles de président du Conseil des ministres de Prusse; c'est depuis la disjonction de ces deux pouvoirs, qui dans l'état actuel de l'Allemagne se confondent nécessairement puisqu'ils émanent d'un même souverain aussi autoritaire à l'égard de l'Empire qu'absolu à l'endroit de la Prusse, que des vues politiques différentes ont séparé les conseillers de Guillaume II. Les deux fonctions seront de nouveau réunies en la personne de M. de Hohenlohe. M. de Kœller, sous-secrétaire d'Etat en Alsace-Lorraine, sera simplement ministre de l'Intérieur; les journaux conservateurs saluent avec joie l'arrivée de M. de Kœller, qui a montré en Alsace-Lorraine un caractère porté à la réaction et à l'autoritarisme, tandis que les journaux libéraux, qui regrettent le départ de M. de Caprivi, craignent de voir s'inaugurer une politique de combat.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31757. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19 — 4e SÉRIE. — TOME II — 10 NOVEMBRE 1894

LE TSAR ALEXANDRE III

Ce n'est pas de sitôt qu'on pourra tenter d'écrire l'histoire d'Alexandre III. Combien d'années s'écouleront avant qu'il soit donné à un historien de feuilleter les dossiers de sa chancellerie, d'étudier, par exemple, les notes dont, assure-t-on, il couvrait les marges des rapports et des autres documents officiels ? En outre, nul souverain n'a moins parlé, moins discouru : à peine si on peut citer de lui quelques « mots » ; il ne prête pas à l'anecdote ; il a été fermé au reportage et à l'interview. Son empire même, sous ce règne, est devenu plus silencieux et plus mystérieux. Alexandre III fut un taciturne. Son contemporain, Guillaume II d'Allemagne, est assurément plus complexe et même plus compliqué, plus mobile, plus divers, avec une plus grande abondance d'idées, de vues et de théories ; et pourtant son portrait intellectuel et moral serait plus facile à tracer, car il a beaucoup remué, parlé, pensé à haute voix. Avec Guillaume II on peut se risquer à l'analyse psychologique ; cette méthode n'aurait aucune prise sur la simplicité massive et imposante de l'empereur russe. Celui-ci, c'est seulement par ses actes qu'on peut le deviner.

*
* *

Quand il était grand-duc héritier, on a pu lui prêter des mots, lui supposer des intentions, imaginer que, sur tel ou tel point, il suivrait une autre politique que son père, mettre, par exemple, en circulation ce dicton : « Alexandre Ier a débarrassé la Russie des Français ; Alexandre II, des Polonais : Alexandre III la débarrassera des Allemands. » Il n'y avait là que des suppositions, fondées sur un *a priori*, parce que les mécontents d'un règne sont portés à fonder toutes les espérances sur la tête du prince héritier :

Tout ce qu'on pouvait réellement savoir de lui avant son avènement, c'est qu'il était d'un caractère sérieux et loyal, de mœurs très pures, fidèle à sa grande-duchesse danoise, excellent père de famille. Passionné pour la gloire des armes russes, il avait pris l'initiative de la *Collection de Sévastopol*, curieux recueil de récits par les survivants du siège héroïque. C'est aussi sous ses auspices, en sa qualité de président de la *Société impériale d'histoire de Russie*, qu'a commencé à paraître cette imposante collection de documents inédits qui approche aujourd'hui de son centième volume. Pendant la guerre d'Orient, il avait commandé avec distinction le corps d'armée dit de Rouchtchouk : son père lui avait assigné là un des rôles les plus utiles de la campagne, mais presque un rôle de sacrifié, car, avec 50 000 hommes seulement, le grand-duc avait à contenir une immense armée turque, à couvrir le siège de Plévna, à coopérer au succès du généralissime, à se maintenir sur la défensive, sans rien risquer qui pût compromettre le succès du plan d'ensemble, bref à faire abnégation de toute gloire personnelle. Il eut pourtant, dans ce rôle subordonné, ses jours de succès, comme à la bataille de la Metchka (12 déc.), comme lorsqu'il emporta Rasgrad et Eski-Djama. Il put y déployer des qualités sérieuses de général, la ténacité, le sang-froid, et, le moment venu, un brillant courage. Il n'y prit point l'amour de la guerre : « Le souvenir

de la plus belle victoire, disait-il, est bien vite effacé dans mon esprit par la vue d'un convoi de blessés. »

Après la guerre, comme l'infériorité de la marine russe dans la mer Noire avait été manifeste, il s'occupa d'en préparer le relèvement. Sur cette mer, au lieu de la flotte magnifique qui fut coulée en 1854 dans la rade de Sévastopol, la Russie ne possédait plus que des bateaux de fer tout ronds, bizarre invention de l'amiral Popof et qu'on appelait des *popovki*. Or, en mars 1878, entre le traité de San-Stefano et celui de Berlin, paraissait dans le *Golos* un article qui condamnait les *popovki*, recommandait de multiplier ces croiseurs et ces torpilleurs sur lesquels venaient de triompher l'audacieuse initiative et la froide intrépidité de quelques officiers russes. Cet article répondait merveilleusement au mouvement d'opinion qui se produisait alors à travers la Russie, exaspérée par l'intervention menaçante de l'Angleterre et des deux empires allemands. Partout s'organisaient des collectes pour construire ou acheter des croiseurs, pour armer en guerre des navires de commerce. Quand on sut que l'article du *Golos* avait pour auteur le grand-duc héritier, l'enthousiasme redoubla, les souscriptions affluèrent; et le patriotisme de la nation refit une flotte à son souverain.

Ainsi le grand-duc Alexandre était sorti un moment de sa silencieuse réserve, et c'était pour apparaître en Russie qui ressentait vivement l'affront que faisait à la Russie l'intervention des puissances, en militaire exactement instruit des choses de la mer, en patriote qui fondait sur l'entente du pouvoir et de la nation toutes les espérances de relèvement.

* *

Les années qui suivirent furent des années d'angoisses pour lui comme pour toute la famille impériale. Les nihilistes avaient déclaré la guerre à l'autocratie, à toute l'organisation politique et sociale. Coup sur coup, c'était, débutant par celui de Véra Zassoulitch sur le général Trepof, une série d'attentats impunis sur les hauts fonctionnaires, tout un nécrologe de gouverneurs, chefs de police, etc.; puis les cinq coups tirés par Solovief sur Alexandre II, puis l'explosion du train impérial près de la gare de Moscou, puis la catastrophe du Palais-d'Hiver. Une poignée de fanatiques faisait planer la terreur sur tout l'empire. Ce qu'il y avait de plus grave, ce n'était pas encore l'audace de ces terroristes : c'était le désarroi général de l'opinion. Elle avait une tendance à critiquer le système de gouvernement, à rechercher quels griefs légitimes pouvaient avoir les auteurs des attentats, à espérer de cette crise l'octroi de libertés à la nation. Mais quelles libertés précisément? Sur ce point commençait la divergence infinie des opinions : les uns prêts à se contenter des plus modestes réformes; les autres aspirant au régime parlementaire ou, tout au moins, au régime représentatif; tandis que les nihilistes, pareils en ceci à nos anarchistes, déclaraient qu'il ne s'agissait pas de réformer mais de détruire. Le Tsar lui-même semblait avoir perdu confiance dans son droit autocratique, changeait de politique et de ministres, et, après avoir essayé de la répression à outrance, inclinait, avec le général Loris-Mélikof, à l'idée de larges concessions.

Au début de 1881, Loris-Mélikof soumit au Tsar un projet qui consistait à adjoindre au Conseil d'État une *Commission générale*, composée de représentants des conseils provinciaux et des principales municipalités. Parmi les membres de cette Commission les uns seraient nommés par le gouvernement, les autres élus. Alexandre II lui dit : « Mais ce sont là des États généraux! » Peu à peu, Loris-Mélikof l'avait réconcilié avec cette idée. Le 13 mars, à midi et demi, le général recevait l'ordre d'envoyer ce document à l'imprimerie, afin que, trois jours après, il pût être mis en délibération dans le Conseil des ministres. Le Tsar, au moment de se rendre à la parade, dit à la princesse Iourievska : « Je viens de signer un papier qui, je l'espère, fera une bonne impression et apprendra à la Russie que je lui accorde tout ce qui est possible. »

Deux heures après l'Empereur tombait, les jambes et le bas du corps broyés par une bombe. Ainsi périt le souverain qui, pour avoir affranchi du servage les paysans russes et délivré du joug ottoman les chrétiens du Sud-Est, a mérité le plus beau surnom que l'histoire puisse décerner : celui de *Tsar-Libérateur*, et qui, le matin même du jour fatal, avait décidé que la Russie aurait une constitution.

Ce fut dans ces circonstances atroces que le grand-duc Alexandre devint l'empereur Alexandre III. Le danger était si grand pour lui-même que, cinq jours après avoir reçu le serment, il désigna son frère Vladimir pour prendre la régence en cas de nouveau malheur (l'aîné de ses fils, celui qui devait être le tsar Nicolas II, était âgé seulement de treize ans).

Le comité secret, dit « comité exécutif », du parti anarchiste avouait hautement l'attentat. Il osait avertir le jeune souverain d'avoir à ne pas suivre les exemples de son père et à ne pas être comme lui un « tyran ». Il employa tous les moyens d'intimidation pour empêcher l'exécution des régicides. Cinq d'entre eux n'en furent pas moins pendus le 17 avril.

Maintenant, qu'allait décider Alexandre III au sujet du projet de constitution approuvé par son père? Ce « papier », comme l'avait appelé le « Tsar martyr », on en connaissait l'existence dans une partie du public; il était par lui-même un fait sur lequel il fallait statuer. Si brusquement élevé au trône, assailli de si cruelles émotions, Alexandre III avait

tout de suite à déchiffrer l'énigme de vie ou de mort. Quel danger n'y avait-il pas, au moment où les espoirs de l'« intelligence russe » étaient surexcités, à retirer la promesse d'Alexandre II, à paraître confondre dans une même défiance libéraux et anarchistes, à rétablir en son intégrité ce pouvoir absolu qui n'avait même pas pu protéger la vie du souverain? Et le danger n'était-il pas égal à paraître accepter les sommations des terroristes, à désarmer l'autorité devant les hommes de désordre, à concéder une constitution dont ils déclaraient à l'avance ne pouvoir se contenter, à faire l'expérience du régime représentatif à un moment où, malgré l'abolition du servage et peut-être à cause de cette abolition, les intérêts des diverses classes sociales étaient en si violente opposition?

Ce serait mal connaître Alexandre III que de supposer qu'il eût pu se déterminer par la considération du péril que lui feraient courir, dans la première hypothèse, l'exaspération des anarchistes et la désaffection des libéraux. Dans les premières heures, il ne fut sensible qu'à l'espèce d'obligation morale que semblait lui imposer le dernier acte de son père.

Trois jours après l'avènement, Loris-Mélikof vint lui soumettre le fameux « papier ». On assure qu'Alexandre III lui dit : « Ne change rien aux dispositions de mon père : ce sera son testament. » Le général, dans une note qu'on a récemment publiée (1), rend compte en ces termes de l'entretien : « L'Empereur, dans l'amour qu'il avait hérité de ses ancêtres pour le bien public, manifesta la ferme résolution de suivre le chemin que lui avait indiqué son glorieux père endormi dans le Seigneur. Voyant dans les sincères manifestations du deuil universel la preuve la plus éclatante de l'indestructible lien de cœur qui, par la volonté de l'Éternel, a toujours uni en Russie le souverain et ses sujets... l'empereur Alexandre III ordonna d'exécuter fidèlement les saintes volontés, exposées plus haut, de son auguste père... Et, en effet, en marge du projet de constitution, se trouve, de la main d'Alexandre III, cette annotation : « Ce projet est très bien conçu. » Au moment où le jeune Tsar prit cette décision, il lui échappa de dire : « Il me semble que mes épaules sont déchargées d'une montagne. »

Conformément aux dispositions arrêtées par Alexandre II, le projet fut, le 20 mars, mis en délibération dans le Conseil des ministres. Là il se rencontra une vive opposition. En sa faveur se prononcèrent le grand-duc Vladimir, le comte Valouïef, le général Milioutine, MM. Nabokof, Solski, Sabourof, Abaza, et contre lui MM. Pobiédonostsef, Makof, le vice-amiral Possiet (on n'a pas relevé les suffrages des autres membres du Conseil).

La façon dont le Conseil se trouvait partagé laissait au nouvel empereur toute la liberté, mais aussi toute la responsabilité de la suprême décision. Un des membres de cette réunion, M. Pobiédonostsef, avait dès lors, et depuis a toujours gardé, une très grande influence sur l'esprit d'Alexandre III (on dit que son maintien aux affaires figure parmi les dernières recommandations du défunt empereur à Nicolas II). D'autre part, Katkof, le grand publiciste national, était résolûment opposé à toute limitation de l'autorité tsarienne. Enfin, il n'y a pas à se dissimuler que les « libéraux », ceux qui appelaient de leurs vœux une constitution, formaient dans la nation une infime minorité, tandis que la masse du peuple russe, toujours défiante des innovations, fortement attachée à la tradition, entourant du même respect religieux le principe autocratique et l'orthodoxie, ne désirait rien de semblable.

Il y a des raisons profondes à l'échec de toutes les tentatives qui se sont produites dans le passé pour limiter ou affaiblir le pouvoir tsarien, soit aux débuts du XVIIe siècle, soit en 1730, soit en 1825. Ces tentatives n'ont jamais intéressé que telle ou telle des hautes classes : au début du XVIIe siècle et en 1730, une oligarchie ; en 1825, la petite noblesse ou « l'intelligence ». La masse du peuple et de l'armée y est restée indifférente ou hostile. Encore aujourd'hui le paysan, moins par une vue très nette que par un sourd instinct, redoute toute innovation de ce genre comme ne pouvant profiter qu'à certaines classes dont les intérêts ne sont pas les siens. Pour lui l'idéal d'un bon gouvernement, c'est un Tsar animé de sentiments bienveillants pour ses sujets et gardant la toute-puissance pour leur assurer bonne et prompte justice. Quelque supériorité que nous puissions attribuer, et pour de bonnes raisons, aux formes libres de gouvernement, il n'en est pas moins vrai que, des deux solutions qui s'imposaient alors à l'esprit d'Alexandre III, ce n'est pas la solution constitutionnelle qui eût été la solution « populaire ».

Ce ne furent pas les avis qui manquèrent alors à l'Empereur pour éclairer sa religion. Il ne lui en vint pas seulement de Russie, mais de tous les pays d'Occident : par exemple de l'empereur Guillaume Ier et de M. Andrieux, alors préfet de police.

L'empereur d'Allemagne signalait au jeune souverain russe les « pierres d'achoppement » qu'il aurait à écarter s'il voulait accorder une constitution. Ses conseils sont intéressants à noter : 1° pas de cens électoral ; 2° pas de suffrage universel ; 3° non pas une chambre unique, mais deux chambres ; 4° ne pas mettre le gouvernement à la discrétion du Parlement, en permettant à celui-ci d'imposer la retraite de tout

(1) Dans *Konstiloutsia Grafa Loris-Mélikova* (en russe); Londres, 1893.

cabinet mis en minorité; 5° ne partager avec le Parlement que le pouvoir législatif; 6° ne pas lui soumettre les projets d'emprunt; 7° le budget triennal; 8° ne pas échanger contre une liste civile la jouissance du domaine impérial; 9° n'admettre la liberté complète ni de l'enseignement, ni de la presse; 10° égalité de droits pour tous les cultes. — Au reste les avis de l'empereur Guillaume Ier dépassaient de beaucoup la modeste conception de Loris-Mélikof : l'adjonction au Conseil d'État d'une simple *Commission*, dont tous les membres n'étaient pas élus.

M. Andrieux conseillait au Tsar de publier un manifeste où, en substance, il dirait à son peuple : « Je veux accorder à la nation des garanties de bonheur et de bon ordre, non seulement par une scrupuleuse observation des lois existantes, mais aussi par des réformes, par un développement progressif de la liberté, ainsi qu'a fait mon défunt père. Mais en présence des attentats et des menaces des nihilistes, ces intentions doivent être ajournées. Un gouvernement ne doit pas céder à la violence, et le mien n'y cédera pas. Tant que les conspirateurs ne seront pas exterminés de la terre russe et ne seront que retranchés du corps social comme des membres gangrenés, toutes les lois doivent être suspendues et la répression s'exercer sans merci. Il y a des plaies qui exigent le fer rouge, et le nihilisme est une de ces plaies. Le Tsar réclame le concours de tous les hommes dévoués au bon ordre, afin d'en finir plus tôt avec une poignée d'assassins qui ose se taxer de parti politique. Dès qu'on en aura fini avec eux, le moment viendra de penser aux réformes et au progrès pacifique. » Pour la répression il n'est besoin ni de cours d'assises, ni de conseils de guerre : la procédure y est longue, et l'on risque de faire bénéficier les accusés d'une pitié hypocrite. « A la terreur nihiliste, il faut opposer une contre-terreur; » il faut combattre ces gens sur leur propre terrrain, avec une puissance et une énergie encore plus grandes (1).

Quel travail se fit alors dans l'esprit du Tsar? C'est ce que l'histoire ne pourra pas, de sitôt, établir avec précision. Quoi qu'il en soit, dans le manifeste impérial du 11 mai, l'Empereur affirmait de nouveau son pouvoir « autocratique ». En conséquence, Loris-Mélikof et ses adhérents dans le Conseil donnèrent leur démission. Ce fut un ministère de résistance qui les remplaça.

Ainsi, à ce « point tournant » de l'histoire, où la Russie pouvait être encore orientée vers le régime représentatif, une fois de plus, comme en 1612, comme en 1730, comme en 1825, l'autocratie reprenait vigueur. Alexandre III était obligé de recharger sur ses épaules cette « montagne » dont il avait cru, un moment, pouvoir les soulager. Il acceptait le pouvoir absolu avec tous ses labeurs, toutes ses responsabilités, et aussi tous ses dangers. Ceux-ci étaient pressants. Dès le 14 mai, le « comité exécutif », en réponse au manifeste impérial, faisait savoir qu'il acceptait le défi. Et tout de suite la série des attentats reprit son cours : on tira sur le général Tchérévine; le procureur général de Kief Strelnikof, le lieutenant supérieur de police Soudéïkine, furent assassinés. Aux attentats répondent les inquisitions, les procès, les condamnations à mort (huit en 1884, dont deux seulement furent exécutées). On sait les inquiétudes que donnèrent les premiers voyages du Tsar, puis les fêtes du couronnement à Moscou, l'espèce de confinement qu'Alexandre III dut s'imposer à Gatchina : on voyait la main des nihilistes même dans telle catastrophe à laquelle ils semblent être restés étrangers, comme le déraillement de Borki en 1886.

Le parti nihiliste fut, à la fin, dompté. Tout au moins, les dix dernières années du règne furent relativement paisibles.

Si une politique peut s'apprécier par les résultats, celle qu'adopta en avril 1881 l'empereur Alexandre III, et qu'il poursuivit avec énergie, ténacité, abnégation de sa propre sécurité, paraît avoir abouti au succès. Encore aujourd'hui la Russie n'a d'autre constitution que la promesse que lui fait l'empereur Nicolas II dans son manifeste d'avènement : « Nous prenons, à la face du Très-Haut, l'engagement sacré de n'avoir pour but que la prospérité pacifique et la gloire de notre chère Russie et le bonheur de tous nos fidèles sujets. » Et cependant c'est au milieu des prières et des larmes de cent millions d'hommes que descend dans la tombe le Tsar qui refusa toute autre constitution. Et cependant jamais ce peuple n'a paru plus persuadé de ce que disait Loris-Mélikof dans son rapport de mars à Alexandre III : « L'indestructible lien de cœur qui, par le volonté de l'Éternel, a toujours uni en Russie le souverain et des sujets » ; — de ce que répète Nicolas II dans son manifeste : « On n'oubliera pas que la puissance et la force de la Sainte Russie reposent dans son identité avec Nous et dans un dévouement sans borne envers Nous. »

Hors de Russie, il ne semble pas que l'adoption et le triomphe de la politique de résistance aient nui aux sympathies qui entourent la mémoire d'Alexandre III. Il y a unanimité dans la presse de France, dans son Parlement, dans ses pouvoirs publics, et nulle réserve n'a été faite ni au Conseil général de la Seine, ni au Conseil municipal de Paris. Serrant de plus près la question, les journaux anglais félicitent l'empereur défunt d'avoir rétabli l'ordre et calmé les pas-

(1) *Konstitoutsia*, etc., p. 32 et suiv. — A noter que, pour les citations ci-dessus, nous n'avons pas le texte original sous les yeux, mais que nous avons dû retraduire en français une traduction russe.

sions politiques : « Il a laissé un grand héritage à son fils en lui laissant une Russie pacifiée (*Daily News*). » Mais cet apaisement, qui eût pu le prévoir au lendemain de la bombe de Ryssakof, à la veille du procès de Véra Filippof ?

***

Ainsi reconstituée, l'autocratie a fonctionné avec toute la rigoureuse logique de l'institution. La législation sur la presse, établie une fois pour toutes par le comte Tolstoï (1882), ministre de l'intérieur, diffère peu de la législation du Second Empire, dans les années qui suivirent le coup d'État : tout journal ayant subi les trois *avertissements* est assujetti à la censure *préventive*, mesure qui l'oblige à soumettre au censeur chacun de ses numéros dans la soirée qui précède la publication. La suspension ou la suppression définitive d'un journal n'est pas soumise à d'autre formalité qu'une délibération dans un comité de ministres. Les *zemstva* ou conseils généraux de province, créés par l'empereur Alexandre II, furent subordonnés aux gouverneurs, les municipalités rurales placées sous l'autorité d'un fonctionnaire administratif, le *natchalnik* ou chef de canton. Les troubles suscités dans plusieurs Universités furent sévèrement réprimés ; le personnel des étudiants « épuré » ; certaines catégories sociales exclues des bienfaits du haut enseignement ; auprès des Universités furent institués, en 1887, des espèces de commissaires impériaux, de qui dépendait l'octroi des bourses d'études.

Pourtant le nombre des étudiants, dans les huit Universités de l'Empire, a plus que doublé sous ce règne : il était de 5 629 en 1877, de 14 000 en 1886. Est-ce là l'œuvre d'un souverain ennemi des hautes études ? Faut-il ajouter que la situation des professeurs a été relevée, que des *docenten* ont été créés, que le nombre des étudiants-boursiers s'est élevé de 1 734 à 4 678 ? Ce nombre est, en Russie, presque décuple de ce qu'il est chez nous.

Dans les écoles d'enseignement secondaire pour les garçons, 51 000 élèves en 1877 ; déjà en 1886, 144 415, auxquels il faut ajouter 85 743 jeunes filles. La liste de ces établissements s'est accrue dans la même proportion : 1 016 au lieu de 464. Il y a des *gymnases* de garçons et de filles jusqu'en Sibérie, dans la province de l'Amour (frontière de Chine), dans celle du Syr-Daria (Turkestan).

Même progrès pour l'instruction primaire : au lieu de 25 077 écoles fréquentées par 1 036 851 écoliers, il y avait, au dernier recensement (1886), 35 517 écoles et 1 922 000 écoliers ou écolières. Dans ce nombre ne sont pas comprises les écoles spéciales aux israélites et aux musulmans. Si loin que soit encore la Russie d'avoir pu généraliser, comme on a fait chez nous, l'enseignement primaire (et il lui faudrait pour cela 300 000 écoles et un budget scolaire de 400 millions), il est certain que, pour cet ordre d'enseignement comme pour les autres, sa marche en avant est des plus rapides.

En ce qui concerne les questions agraires ou financières, nées de l'émancipation des paysans, l'héritier du Tsar-Libérateur a fait les efforts les plus fructueux pour empêcher la ruine, à la fois des propriétaires nobles, qui n'ont plus la ressource du travail servile pour cultiver leurs terres, et des paysans qui avaient encore de lourdes annuités de rachat à payer aux seigneurs. On sait combien il est difficile de fonder, même en France, le crédit agricole. Eh bien ! pour les anciens propriétaires, le Tsar a favorisé la création de la *Banque foncière des nobles ;* pour les anciens serfs, celle de la *Banque foncière des paysans*. C'est ce qui lui permit, en 1882, de déclarer libres désormais, totalement affranchis de la tutelle seigneuriale qui pesait encore sur eux jusqu'au rachat total, trois millions de paysans. Malgré le poids croissant des charges de l'État, il a, à partir du 1er janvier 1884, supprimé la capitation pour les plus pauvres des contribuables, et, pour les plus aisés, réduit cet impôt dans une proportion variant du quart au dixième. Enfin il a pu accroître le nombre des paysans propriétaires, et cela grâce à un remarquable système d'administration sur ses propres domaines : à mesure que s'augmentaient les revenus de ceux-ci, l'Empereur, en déduction de la plus-value, d'abord prélevait 18 millions de roubles pour secourir les classes pauvres ; puis il ordonnait d'aliéner le tiers de ces mêmes domaines en faveur de paysans appelés des provinces les plus surchargées de population : en 1886, 1 200 000 déciatines (ou hectares) furent ainsi distribués à 190 000 familles. Ainsi non seulement il accordait aux paysans des dégrèvements sur le budget de l'État, mais il leur sacrifiait ses revenus personnels et jusqu'à la terre de ses propres domaines. Lors de la grande disette de 1892, il se montra aussi ingénieux que libéral dans le soulagement de misères imprévues. Il fut vraiment un « empereur des paysans ». On peut penser si elles sont sincères, les larmes versées par eux sur le cercueil impérial.

Des autres progrès matériels de la Russie il est impossible de donner ici un aperçu complet ; il suffira de constater celui qui les résume ou qui les suppose tous : celui des voies ferrées. A l'avènement d'Alexandre III le réseau des chemins de fer russes était d'environ 22 000 kilomètres (21 221 verstes) ; à la fin de 1890, il était de 28 327 kilomètres (26 554 verstes), non compris les lignes de Finlande et des pays transcaucasiens, non compris le Transsibérien. Celui-ci, avec une longueur triple du Transcontinental américain, fera communiquer Moscou avec l'océan

Pacifique, et restera une des grandes audaces du XIXe siècle. Il fera vraiment de la Sibérie une terre européenne, et transformera les conditions du commerce du monde.

Le règne si court d'Alexandre III aura été, pour le progrès de l'organisation militaire, un des plus grands de l'histoire russe. Avant lui, l'empire avait eu surtout une puissance de prestige, des effectifs formidables sur le papier, et, le jour de l'action venu, des armées peu nombreuses, très braves, mais faiblement organisées : on l'avait bien vu dans la campagne de 1829, dans celle de Crimée, dans celle des Balkans en 1877. Alexandre III eut l'honneur de rendre la puissance réelle adéquate à la puissance de prestige. C'est sous lui seulement que les lois militaires, promulguées en 1874 et 1876 par son père, ont reçu leur pleine exécution. Même il en accrut l'efficacité par la loi de juin 1888. Il astreignit au service certaines populations qui en étaient exemptes, comme les chrétiens du Caucase. Il porta de 15 à 18 années la durée du service effectif (tant dans l'armée active que dans la réserve).

Chaque année, dans cet empire peuplé de 113 millions d'âmes, c'est une classe de 994 248 hommes que le service de recrutement place à la disposition de l'armée. Si, dans cette masse énorme, qu'aucun budget européen ne pourrait suffire à équiper, Alexandre III ne retint que 260 000 hommes pour le *contingent* proprement dit, il établit des camps d'instruction pour la réserve et même pour l'*opoltchénié* (levée en masse).

Le système de mobilisation, destiné à triompher des difficultés qu'oppose l'*espace* dans cet immense empire, fut conçu de la façon la plus solide et la plus ingénieuse. Alexandre III créa les *troupes-cadres* (régiments-cadres, bataillons-cadres, escadrons-cadres, batteries-cadres), qui permettent d'organiser rapidement les multitudes appelées tout à coup sous les drapeaux. Les troupes d'Europe et du Caucase furent distribuées en 21 corps, dont la presque totalité fut massée sur les frontières de l'Ouest, les autres étant destinés à drainer les forces militaires des provinces orientales. Le réseau des chemins de fer russes fut approprié aux vues stratégiques, accru d'environ 10 000 kilomètres, les voies uniques remplacées par des doubles voies, le service perfectionné grâce à la fondation de 28 *écoles techniques*, et, grâce à l'épuration du personnel étranger, *nationalisé*. Les troupes furent presque entièrement cantonnées le long des voies ferrées, à proximité des stations : en sorte que pas un jour ne fût perdu pour l'embarquement (1). Le chiffre de l'armée *sur le pied de paix* atteignit 751 000 soldats, 30 574 officiers ou assimilés, 140 000 chevaux, 35 000 voitures. Cet effectif, par l'appel des réserves, s'augmenterait, en peu de jours, de 1 500 000 hommes, renforcés eux-mêmes, sans relâche, par l'afflux des miliciens du second ban.

L'armement de l'infanterie et de l'artillerie a été réformé suivant les dernières données de la technique militaire. Un redoutable ensemble de forteresses et de camps retranchés permet de couvrir à la fois la frontière et le travail de mobilisation.

Enfin le Tsar se préoccupa de relever, au point de vue intellectuel et moral, le soldat russe, favorisant la création des écoles régimentaires, les lectures en commun, les représentations dramatiques, les publications patriotiques destinées à l'armée.

L'homme qui, n'étant encore que grand-duc, fut l'un des fondateurs de la *flotte volontaire*, ne pouvait négliger la marine. Il existe une puissante flotte de la Baltique et, ce qu'on n'avait pas revu depuis la guerre de Crimée, une flotte de la mer Noire.

* * *

Où l'autocratie était un instrument d'action nécessaire, quoique d'un redoutable emploi, c'est dans ce qu'on appelle la « russification » des provinces frontières. Par provinces frontières, il faut entendre les pays qui ne sont ni de langue ni de sang russes, tels que le grand-duché de Finlande, le royaume de Pologne, les provinces Baltiques.

La Pologne est restée sous le régime que lui avait valu, sous Alexandre II, la malencontreuse insurrection de 1863. La seule aggravation, c'est l'interdiction (1887) faite aux étrangers d'acheter, de louer, même d'acquérir par héritage des immeubles dans les provinces polonaises : le prince de Hohenlohe sait ce que cet oukaze lui a coûté. Cette mesure était surtout dirigée contre l'émigration allemande; mais elle frappe aussi les propriétaires polonais, qui, ne pouvant plus vendre leurs biens qu'à des Russes, ont subi une baisse énorme sur la valeur des immeubles.

Pourtant les journaux polonais de Posnanie et de Galicie, tout en reconnaissant que le défunt empereur n'a point été favorable à leurs espérances nationales, ne gardent pas trop rigueur à sa mémoire. En somme, il fut beaucoup plus humain pour les Polonais du royaume que M. de Bismarck ne l'a été pour ceux de la Prusse polonaise, quand il fit prendre, en plein hiver de 1887-1888, les atroces mesures d'expulsion en masse.

Les restrictions apportées à l'autonomie de la Finlande, dont on fit grand bruit en 1889, n'ont point empêché qu'il ne subsiste aujourd'hui un grand-duché de Finlande, où l'empereur de Russie n'est que grand-duc. De ces restrictions, la plupart avaient

(1) Voir notre article *l'Armée du tsar Alexandre III en 1893*, dans la *Revue* du 7 octobre 1893, et *les Fastes de la marine russe* dans la *Revue* du 11 novembre 1893.

pour objet d'établir une union monétaire, douanière, postale, entre l'empire et le grand-duché, et d'obtenir des employés finlandais quelque connaissance de la langue russe.

Où la russification a fait pousser les hauts cris, c'est dans les provinces dites *allemandes* de la Russie : Livonie, Esthonie, Courlande. Mais qu'ont-elles d'*allemand*, ces provinces? La masse de la population est finnoise au nord, lettonne au sud; il n'y a guère d'allemand que les bourgeois de quelques villes, les pasteurs des églises, les seigneurs des châteaux. Ceux-ci sont les descendants des chevaliers Porte-Glaive qui, au XIIIe siècle, subjuguèrent ces contrées, y exterminèrent la partie la plus énergique de la population, réduisirent le reste en un servage plus dur que celui du paysan russe. Assurément le paysan finnois ou letton ne doit pas éprouver une très vive reconnaissance pour cet élément germanique qui pendant six siècles n'a cessé de l'exploiter et qui, après l'avoir converti de force au catholicisme, l'a converti de force, il y a trois cents ans, au luthéranisme. Il paraît même éprouver un certain plaisir à voir restreindre les privilèges « historiques » du *Saxa* (pour le paysan livonien, le mot de *Saxa* a le double sens d'*Allemand* et de *maître*). Il a certainement gagné à voir introduire dans son pays le régime agraire de la Russie, qui assure à l'ancien serf non pas seulement la liberté personnelle, mais la possession de la terre. Il n'a rien perdu aux mesures qui prescrivent l'enseignement de la langue russe à l'Université de Dorpat et dans les écoles ci-devant allemandes. Reste la question religieuse, et il est certain que le gouvernement russe n'a pas été tendre pour le luthéranisme, considéré par lui comme une des formes du germanisme. Toutefois beaucoup de ces conversions à l'orthodoxie, qu'on nous représente comme le résultat de la violence, peuvent bien avoir été volontaires : le paysan indigène n'a rien qui puisse le passionner pour la foi du *Saxa*. Peut-être a-t-il plutôt intérêt à se rapprocher du grand empire de l'Est, où tant d'autres éléments finnois ont été depuis longtemps assimilés, et dans lequel il est comme enclavé. Il est sûrement insensible à l'honneur, que lui réservaient les Allemands, de voir son pays rester un poste avancé et comme une colonie perdue de la « culture » germanique. Les Allemands de l'Empire, qui gémissent si haut sur le sort des Allemands baltiques, ont traité plus durement l'Alsace et la Lorraine, qui sont infiniment plus françaises que les provinces baltiques ne sont allemandes.

Ceux qui ont vraiment souffert du régime dont M. Pobiédonostsef est resté l'âme, ce sont les juifs de Pologne et de Russie. Toutefois, dans cette persécution contre Israël, il entre, de la part des Russes, plus de passion nationale, de préoccupations économiques que d'intolérance confessionnelle. Notons que dans cet empire il n'y a pas moins de 4 700 000 Israélites (en France, (guère plus de 50 000). On imagine les proportions que la « question israélite » peut prendre en Russie, où les Sémites, vivant en masse, sont d'autant plus réfractaires à l'assimilation, où la religion orthodoxe est un des éléments constitutifs de la nationalité, où les défauts inhérents à la nature slave rendent plus dangereuses encore certaines tendances de la race juive. Certes le gouvernement d'Alexandre III est loin d'avoir découvert un *modus vivendi* également acceptable pour les deux races. C'est ici surtout qu'il faut mettre des ombres au tableau.

Cependant, quand la question de nationalité n'était pas en jeu dans la question religieuse, on ne peut dire qu'Alexandre III ait été un intolérant. Il a été plus doux pour les *raskolniks* qu'aucun de ses prédécesseurs : il leur a permis de bâtir des églises ; il a ouvert à leurs fils son corps d'officiers. Peut-être voyait-il, dans le *raskol*, la « vieille foi », un des deux grands courants religieux de la Russie, une forme de culte très national aussi, remontant, par ses origines, presque aussi haut que l'Église orthodoxe. Quant aux catholiques de son empire, surtout les catholiques de Pologne, ils doivent lui être reconnaissants d'une mesure qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait osé prendre : il est le premier Tsar qui ait créé une légation permanente auprès du Vatican.

La russification, à laquelle résistent tant qu'ils peuvent Polonais, Finlandais, Allemands, Israélites, a au contraire, du côté de l'immense Orient, le champ d'action le plus favorable. Il semble que les vieux éléments finnois qui sont entrés dans le sang russe, que les vieux instincts nomades des ancêtres, tout au moins l'habitude de la vie la plus rude, une certaine simplicité et douceur dans la caractère, aient rendu plus facile aux sujets d'Alexandre III la tâche de subjuguer et d'assimiler les peuplades turques et finnoises de l'Asie centrale, les nomades du Turkestan, les demi-sauvages des plateaux altaïques. La différence même des religions, christianisme et islamisme, ailleurs si hostiles l'une à l'autre, ne semble pas apporter de sérieux obstacles. Après tout, les Russes de là-bas, pas plus que leurs sujets musulmans, ne sont des théologiens bien subtils : les uns et les autres s'accordent à considérer saint Nicolas comme un grand thaumaturge, et cela suffit. On peut constater là-bas des faits d'assimilation qu'on ne rencontre pas dans notre Algérie : tel émir, khan ou mourza, qui naguère faisait le coup de feu contre les Russes, est devenu, avant que son poil eût blanchi, colonel, puis général à leur service. C'est ce qui permet la rapidité de la conquête : si bien que, toujours faisant la tache d'huile, la domination russe est devenue limitrophe de la domination britannique

Tour à tour, à la grande stupeur des Anglais, toutes les « clefs de l'Inde », Merv et Saraks en 1884, Pendjdekh et la passe du Zulfikar en 1885, Kirki en 1886, certains plateaux de Pamir en 1892, sont passés aux mains des Russes. Il y eut à Londres d'étranges colères : protestations, notes diplomatiques, menaces de rupture. Sous chaque orage britannique, le Tsar montrait la même impassibilité, se bornant à dire : « De tout cela il ne sera rien. » Et de tout cela il n'a rien été.

***

C'est dans la politique d'Occident que le caractère du Tsar s'est révélé tout entier. Là surtout il s'est montré longanime, tenace, avec le calme de la force, indomptable aux menaces, insensible aux flatteries, éventant les pièges les plus subtilement préparés.

Au début de son règne, il semblait devoir continuer la politique de son père : le maintien de la Triple Alliance du Nord. C'est cette orientation qu'il avait indiquée, le 11 juin 1882, quand il eut à choisir un successeur au vieux prince Gortchakof : à l'ardent slavophile Ignatief, il préféra M. de Giers. En septembre 1881, à Dantzig, il s'était rencontré avec Guillaume Ier et M. de Bismarck. Entre les trois empereurs, en toutes les occasions solennelles, il y avait échange de paroles courtoises. Katkof, à ce moment-là, se prononçait pour « le maintien de rapports amicaux, fondés sur l'histoire, entre la Russie et l'Allemagne ».

Cependant Alexandre III n'avait point oublié comment les deux puissances allemandes, après le traité de San-Stefano, s'étaient entendues avec l'Angleterre pour ravir à son père le fruit de ses victoires : tandis que la Russie avait dû se contenter alors d'une simple rectification de frontière en Bessarabie, l'Autriche et l'Angleterre, qui n'avaient pas brûlé une amorce, purent s'adjuger, l'une la Bosnie et l'Herzégovine, l'autre l'île de Chypre. La Russie pouvait encore se consoler en pensant que sur les nations affranchies par elle, Roumanie, Serbie, Bulgarie, on lui laisserait exercer une légitime influence ; mais tout de suite Alexandre III s'aperçut qu'à Bucarest, à Belgrade, à Sofia, l'influence russe était constamment tenue en échec par l'action de l'Autriche.

S'il avait pu faire fond sur le « pacte des Trois Empereurs, » il fut vite détrompé : il sut qu'à Vienne, le 15 octobre 1879, les deux autres Césars s'étaient unis par un pacte secret. Dirigé contre qui ? évidemment contre la Russie. Il fut renouvelé en 1882. Et le comte Kalnoky put dire aux délégations hongroises : « Dans le cas d'une attaque par la Russie, l'Autriche-Hongrie ne sera pas seule. »

Encore en mars 1884, Alexandre III consentit à renouveler cette Alliance du Nord dont ces traités particuliers faisaient une duperie. Les trois cours impériales s'engageaient à observer une neutralité bienveillante dans le cas où l'une d'elles se trouverait en guerre avec une *quatrième puissance* (qui n'était autre que la France). M. de Bismarck avait même fait accepter à M. de Giers une clause en vertu de laquelle cette neutralité bienveillante subsisterait même si deux des trois cours (c'est-à-dire, évidemment, l'Allemagne et l'Autriche) se trouvaient en guerre avec cette *quatrième puissance*. Mais alors les sentiments chevaleresques d'Alexandre III se révoltèrent à l'idée de cette lutte de deux grands empires contre la France isolée, et à laquelle il devrait assister en spectateur « bienveillant. » Il comprit que, s'il acceptait cette clause, Bismarck ne laisserait pas échapper une si belle occasion d'écraser la France. Il refusa net d'y souscrire, et le traité qui fut enfin signé à Skierniewice (15 septembre 1884), ne garantissait plus à Bismarck la neutralité russe que dans le cas d'une lutte seul à seul contre la République.

La rivalité entre la Russie et l'Autriche dans les régions danubiennes prit un nouveau degré d'acuité quand le prince de Bulgarie, Battenberg, renvoya ses ministres russes ; quand, en septembre 1885, il répondit à l'appel des insurgés de Roumélie ; quand, en violation des traités, il opéra la réunion des deux Bulgaries ; quand, enfin, en 1886, renversé à Sofia par le parti russe, il tenta de remonter sur son trône. Un menaçant télégramme du Tsar l'en fit descendre.

Dans toutes ces «comédies de Sofia » Alexandre III avait cru distinguer nettement la main de l'Autriche, et derrière celle-ci la main de l'Allemagne. Bismarck, qui, soit avec l'adversaire, soit avec l'allié indocile, usait volontiers de paroles brutales et de procédés provocants, lâchait la bride à son intempérance de langue : « La Russie n'a rien à faire en Occident, disait-il avec dédain ; elle n'y peut gagner que le nihilisme et d'autres maladies ; sa mission est en Asie ; là, elle représente la civilisation. » Mais à Pétersbourg on commençait à se lasser de ses « insolences ». Katkof, maintenant retourné, se demandait (dans un article de juillet 1886) si « la prépondérance de l'empire allemand, sa toute-puissance apparente et les succès répétés du faiseur de tours qui est à sa tête, ne sont pas le produit de la servitude volontaire de la Russie ». Les démarches du chancelier russe auprès de « l'irascible chancelier de l'empire allemand » lui rappelaient « les voyages des anciens princes moscovites à la Horde d'Or ». Et Katkof, jusqu'alors peu sympathique à la France, souhaitait que des rapports amicaux pussent s'établir avec elle : « Quoi qu'on dise, elle occupe de plus en plus en Europe une situation digne de sa puissance ; à propos de quoi nous quereller avec elle ? Et que nous importent ses affaires intérieures ? »

Dans l'automne de cette même année (1886), le Tsar ordonna de reprendre les relations diplomatiques avec la France (interrompues depuis le rappel du général Appert). M. de Laboulaye fut alors envoyé à Pétersbourg.

A ce moment Bismarck, qui avait besoin d'arracher de nouveaux sacrifices au Reichstag (le *Septennat militaire*), redoublait d'« insolences » à l'égard de la France : du haut de la tribune il menaçait, si un nouveau conflit éclatait, de la « saigner à blanc » (janv. 1887). Comme le sang-froid de la France déjouait ses calculs, coup sur coup il multiplia les provocations : d'abord une violation du traité de Francfort (les *permis de séjour* en Alsace-Lorraine, remplacés en 1888 par les *passeports*); puis, une violation de la frontière (l'incident Schnæbelé, 20 avril). Évidemment il entendait profiter de ce que la « neutralité bienveillante » de la Russie lui était encore acquise, en vertu du traité de Skierniewice jusqu'au 15 septembre 1887. Alexandre III vit clairement le danger que courait la France et, si nous étions écrasés, le danger qui se dresserait contre lui, à l'occasion des affaires bulgares. Passant par-dessus la tête de Bismarck, il fit remettre directement à Guillaume Ier, par son aide de camp Mouravief, une lettre autographe. Nous en ignorons le contenu, mais le vieil empereur enjoignit à Bismarck de remettre en liberté M. Schnæbelé.

Maintenant c'était contre la Russie que se tournaient les provocations. La même année, dès février, avait commencé à la Bourse de Berlin une âpre campagne pour la dépréciation des valeurs russes; elle eut son couronnement le 10 novembre, quand Bismarck, chef suprême de la Banque d'Allemagne, enjoignit à celle-ci de ne plus accepter de valeurs russes à titre de nantissement. En mars, nouvelles « comédies de Sofia » : le brusque avènement du prince Ferdinand. La Russie est officiellement remplacée dans l'union des empereurs par l'Italie, et alors la Triple-Alliance du Nord fait place à la Triplice : c'est le 13 mars que le traité Mancini est renouvelé par le traité Crispi; et, pour que nul n'en ignore, M. Crispi fait le pèlerinage de Friedrichsruhe (octobre).

Une dernière tentative fut faite par Bismarck auprès du Tsar. Le 18 novembre, celui-ci était venu à Berlin pour remplir un engagement contracté depuis longtemps. Bismarck eut l'audace, lui, l'âme de la campagne contre le crédit russe, le confédéré de M. Crispi, de solliciter une audience d'Alexandre III : il prétendait se disculper d'avoir été mêlé aux intrigues de Bulgarie; il se faisait fort de démontrer que certains papiers sur lesquels on fondait cette accusation étaient apocryphes. Que se passa-t-il dans l'entrevue entre ces deux hommes? Bismarck, fier de ses anciens succès diplomatiques, de ses triomphes de cajoleur et d'enjôleur, qui avait « roulé » l'Autriche dans l'affaire des Duchés, « roulé » Napoléon III dans l'entrevue de Biarritz, « roulé » l'empereur Alexandre II au congrès de Berlin, espérait-il être aussi heureux auprès d'Alexandre III? Il dut se heurter à un solide bon sens maintenant en éveil, à quelque chose de haut, d'inaccessible et de dédaigneux. Le « faiseur de tours » échoua dans ce nouvel essai d'acrobatie diplomatique. « Méphisto » en fut pour ses frais de perversité. Quand il sortit de l'entrevue, tout le monde constata l'altération de ses traits. Il n'y avait plus pour la Prusse d'alliance russe.

En février 1888, une sorte d'avertissement comminatoire fut donné à la Russie : presque en même temps, les organes officiels de Berlin, Vienne, Buda-Pest, publiaient le texte de la première convention austro-allemande, celle qui datait de 1879 : on avouait hautement que cette trahison envers le « troisième empereur » remontait à neuf ans, qu'elle avait précédé de cinq ans les fallacieuses négociations de Skierniewice ! A Berlin, Bismarck redoublait de fanfaronnades : « Nous autres Allemands, nous craignons Dieu et rien autre chose dans le monde. » A Sofia, Stamboulof faisait condamner à mort les insurgés du parti russe (peine que le prince Ferdinand eut d'ailleurs la sagesse de commuer), poussait des armements, achetait 10 000 fusils autrichiens. En 1889, l'empereur d'Autriche se risquait à féliciter le prince Ferdinand d'avoir rétabli l'ordre en Bulgarie.

Quand la France était, en Occident, menacée par Bismarck et provoquée par Crispi, quand la Russie, en Orient et à Berlin, était poussée à bout, il était évident pour tout homme de bon sens que ces deux grandes nations finiraient un jour par se rapprocher. Qu'elles ne l'eussent pas encore fait, c'est cela qui est surprenant. Le retard, du côté de la France, tient sans doute au peu de clairvoyance de certains hommes d'État (l'affaire du cosaque Achinof est de 1890!) Il tient aussi à la crise que traversait alors la République, et que terminèrent heureusement les élections de 1889. Le Tsar, de son côté, avait à vaincre en lui-même, quoi qu'on en ait dit, certains préjugés contre la forme républicaine, les institutions démocratiques, l'instabilité du régime parlementaire. Enfin, pour lui, l'empereur pacifique, rien n'était plus inquiétant que l'agitation soi-disant patriotique du boulangisme.

Cependant un rapprochement s'était déjà fait sur le terrain économique : en décembre 1887, un premier emprunt russe, de 500 millions, avait été lancé sur le marché de Paris. Il réussit à merveille : ce fut la revanche immédiate des manœuvres anti-russes à la Bourse de Berlin. Les emprunts russes se succédèrent dans le courant de 1889 et 1890 : plus de trois milliards d'argent français.

Ceci acheva d'ouvrir les yeux du Tsar : sous les

vaines agitations de la surface, il aperçut une France paisible, laborieuse, riche de son labeur, redoutable grâce à cette richesse, formidablement armée, et dont l'apothéose pacifique avait été la grande Exposition de 1889; une France qui pouvait doubler la puissance militaire de la Russie par une puissance au moins égale, apporter à l'immense empire de l'Est précisément ce qui lui manquait le plus, ce dont l'Allemagne avait essayé de la démunir : la force des grands capitaux.

Depuis 1887, le Tsar pratiquait la politique des « mains libres », dégagé des anciennes alliances. Mais la Russie restait isolée dans l'Est, comme la France dans l'Ouest. Faute d'un concert entre elles, l'Europe fléchissait sous le poids de cette Triplice, qui, officiellement, ne parlait que de paix, mais qui prenait à tâche de multiplier les incidents belliqueux (« comédies » bulgares, établissement des passeports en Alsace-Lorraine, sorties extravagantes à propos de l'Exposition de Paris et du drapeau hongrois, affaire des écoles italiennes à Tunis en 1890). Le monde était livré aux « faiseurs de tours ». Ils comptaient sur l'impossibilité d'une entente entre la République et le Tsar autocrate, évidemment séparés par un infranchissable fossé, et contre qui l'on pouvait tout oser.

Ce fut l'autocrate qui, le premier, franchit le fossé. Nous savons le reste : Cronstadt, Toulon, Paris, — les Trois Glorieuses de la nouvelle Alliance.

Il suffit à l'empereur Alexandre d'entrer en contact avec la France, et d'abord avec ses admirables marins, pour que ses derniers préjugés, s'il en avait conservé, s'évanouissent. Maintenant il raillait gaiement ceux de son entourage : « Mais, Sire, l'hymne national des Français, c'est la *Marseillaise !* — Eh bien! est-ce que je puis leur composer un hymne nouveau? »

La période d'isolement, pour la Russie, avait duré de 1887 à juillet 1891 : la période de l'alliance franco-russe commençait. L'Europe diplomatique, au moment de Cronstadt, fut dans la stupeur. Puis son respect grandit pour la France, pour la Russie. Les ministres anglais, qui jamais n'avaient eu pareille idée, demandèrent que la flotte de l'amiral Gervais vînt faire visite à l'impératrice-reine. L'empereur d'Allemagne, qui, encore le 14 mars 1891, avait refusé aux provinces annexées l'abolition des passeports, ne se soucia plus d'entretenir une telle cause d'irritation; le 21 septembre, il supprima, presque entièrement, ce régime d'exception.

Cronstadt, Toulon, Paris, furent des jours de victoire, de victoire sans larmes, pour la France et la Russie : « Le règne d'Alexandre, disait hier le *Standard*, a été illuminé d'un rayon de succès et de triomphe par son alliance avec la France. »

* * *

Qu'allait être la politique de cette nouvelle alliance qui, grâce au double relèvement de l'armée française et de l'armée russe, contre-balançait toutes les forces de la Triplice? C'eût été un redoutable instrument d'offensive. Mais si la France était pacifique, le Tsar ne l'était pas moins. Quelqu'un lui disait : « La paix est entre vos mains, comme cette tasse de café. — Alors soyez tranquille, répondait-il : je ne laisserai échapper ni l'une ni l'autre. »

Le sort de l'Europe était, vraiment, entre ses mains. S'il avait marché, la France eût suivi. Il ne marcha pas : il dédaigna, de plus haut encore, toutes les provocations.

« Une seule erreur d'Alexandre III, dit le *Daily News*, aurait plongé l'Europe dans la plus colossale des guerres : c'est son honneur éternel de ne l'avoir pas commise. » — « La Russie et l'Europe ont une lourde dette de reconnaissance envers lui, » ajoute le *Times*. Et cette glorification d'Alexandre le Pacifique est la note unanime que donnent sur son cercueil les journaux anglais. Tant de fois ils s'émurent de ses progrès vers l'Indoustan ; et cependant, même pour l'Asie, ils doivent reconnaître que jamais il n'a forcé son succès.

C'est le ton aussi de toute la presse européenne, même celle d'Allemagne, d'Autriche et d'Italie. Ce mot de *Pax! Pax!* qui fut le cri des peuples en l'An Mil, qui s'étala partout dans notre Exposition de 1867 et qui fut si cruellement démenti trois ans après. c'est ce mot-là qui pourrait servir d'épigraphe à une revue de tous les articles, de tous les discours dont la mort d'Alexandre III aura été l'objet. Et, avec une ardente aspiration vers la Paix, le regret de l'Empereur de la Paix.

Jamais une telle puissance n'a été déposée dans les mains d'un homme, et employée par lui à une si noble cause. Jusqu'à l'année 1891 la paix avait été à la merci d'un Bismarck, d'un Crispi, d'un Stamboulof. Ce fut pendant vingt ans une paix agitée, fiévreuse et lourde comme un sommeil que traversent des cauchemars. Depuis 1891, c'est une paix que garantit une force terrifiante pour les perturbateurs, une paix qui peut se maintenir avec dignité pour tous, et qui accoutume les esprits aux longs espoirs, si longtemps interdits. Cette paix, elle est sortie de l'accord entre la République la plus démocratique avec l'Empereur le plus absolu du globe.

Pour l'avoir maintenue et pour avoir fait entrevoir au monde de telles espérances, le nom d'Alexandre III sera grand dans l'histoire. Grande aussi, sous son règne, cette Russie qui, si souvent depuis Pierre le Grand, avait été l'initiatrice des

vastes perturbations, mais qui a fait coïncider l'essor inouï de sa puissance militaire avec la ferme résolution d'être un membre activement bienfaisant de la famille humaine. Pendant vingt ans on avait pu dire : « Il n'y a plus d'Europe. » C'est dans les fêtes de Cronstadt et de Paris, par l'enlacement des drapeaux français et russes, qu'elle renaquit.

On a comparé Alexandre III à notre saint Louis. Certes, il lui ressemble par certaines conceptions qui semblent remonter aux anciens jours de la civilisation européenne, notamment par la prédominance de l'idée religieuse dans la politique. Il lui ressemble aussi par un sentiment élevé de ses devoirs envers son peuple, par une horreur à la fois chrétienne et humaine du sang versé, par un certain dédain de la gloire qui s'achète à ce prix, par cette loyauté si bien connue qu'elle fit choisir Alexandre III comme arbitre d'un lointain litige américain et que la France, sans qu'aucun traité eût été signé, mit hardiment la main dans sa main.

Pourtant ce chrétien qui voulut mourir avec le crucifix sur les lèvres, cet empereur qui fut un chef d'Église, ce souverain sur la tête duquel on croyait voir briller la tiare avec la couronne, ce détenteur d'un pouvoir qui semblait lui venir intact des anciens autocrates de Rome et de l'Asie, cet héritier des droits de Byzance et de l'empire de Gengis-Khan, était bien, à certains égards, un homme de notre siècle. Ce n'est pas seulement dans la réorganisation de ses forces militaires qu'il fit preuve d'un esprit scientifique et moderne ; c'est en habile économiste qu'il releva le crédit de son État, développa son outillage industriel, soulagea les paysans et compléta l'œuvre d'affranchissement. En lui s'unissent ce qu'il y a de meilleur dans le type ancien du bon roi chrétien et dans le type moderne du souverain patriote.

Chose singulière, c'est précisément parce qu'il a été, comme on l'a dit, « le Tsar russe par excellence », c'est-à-dire parce qu'il a su concenter entre ses mains toutes les forces de son empire et les diriger vers un but national, qu'il s'est trouvé être un grand serviteur de l'humanité. Pour redresser l'équilibre européen il ne fallait pas moins qu'une telle force maniée par un tel homme. Et, par là même, on peut mesurer tout ce qui s'est accompli de progrès moral dans la nature russe, de Pierre Ier, le « tsar-géant » de Pouchkine, mais si étrangement cruel, à l'empereur Alexandre III, « le bon géant ».

ALFRED RAMBAUD.

LA MILLIARDAIRE

Nouvelle [1].

III

— Nous passerons par le cimetière, si vous voulez, dit miss Mary à M. de Nerville comme ils revenaient de leur promenade. Il y a longtemps que je n'ai prié sur la tombe de mon père.

Elle fit signe au cocher qui détourna les chevaux. La voiture s'arrêtait une minute après devant la funèbre porte.

A pas lents, appuyée sur André, elle gravit les allées bordées de tombeaux. Ils luttaient de marbres entassés, de bronze, de dorures, de grandes figures emblématiques ; et c'était, avec le champ voisin des Français, à qui l'emporterait en magnificences, une rivalité d'outre-tombe où l'amour-propre national semblait encore engagé. Les fleurs se pressaient dans ce jardin des morts, débordant des grilles, s'enroulant aux cippes, jetant à l'infini un concert de tons éclatants, et fraîches, rieuses, vivantes, dérobant à la pensée les horribles choses qu'elles recouvraient. En parfums suaves, en un symbole odorant, elles exhalaient leur vie plus brève encore que celles qui étaient venues finir là.

André s'agenouilla sur la pierre, à côté de la jeune fille ; fit un grand signe de croix et pria. Il gardait dans sa pose humiliée, le front dévotement penché mais le buste raide, sa correction de gentilhomme bien élevé et que nul faux respect humain n'embarrasse, ayant passé par les Pères. Il était là, rendant ses devoirs à Dieu, avec la même stricte et parfaite aisance dont il eût accompli dans le monde un devoir de politesse, simplement et gravement, sans rien de l'orgueil ou de cette condescendance envers la divinité qui, chez quelques-uns de ses pareils, semble faire de la religion qu'ils affichent un privilège de leur caste. Quand elle se leva, il se signa encore et la suivit.

Elle tremblait un peu en marchant, les pieds incertains, tout l'être ému, comme si ce voisinage de la mort avait ébranlé ses nerfs et du fond de l'âme ramené des pensées de deuil qui y dormaient inconsciemment.

Elle dit, redescendant lentement et embrassant d'un geste de la main les verdoyantes frondaisons, les corolles épanouies, les statues contournées en des attitudes éplorées, tout le cimetière fleuri, peuplé de blancs fantômes, qui s'animait et vibrait dans l'air dilaté et sous les rayons obliques du soir :

— Que c'est triste ! Quatre années que j'ai conduit

(1) Voir le numéro du 3 novembre.

là le pauvre père... Je n'ose me le représenter tel qu'il est.

Il ne chercha pas à l'arracher à ces pensées pénibles. Il dit mélancoliquement :

— Tout se fane, miss Mary, et passe vite. Le cœur qui souffre de cette fuite incessante ne trouve son repos que dans l'absolu. Allez! allez! tout ne finit pas là. La vie a un sens. Serait-il possible qu'elle n'eût pas de sens? L'énigme nous échappe, mais un jour elle se découvrira, sa simplicité, sa clarté nous éblouira. Ayons confiance! La confiance c'est la foi. Quand on l'a, la paix se fait en nous. Désirs, agitations, inquiétudes, tout tombe, on est heureux! Avec un peu plus d'expérience de la vie, lorsque vous aurez vu que tout y est vain, que l'éternité seule est sûre, vous connaîtrez, miss Mary, la douceur de cette paix.

Elle le regardait sans surprise, habituée depuis longtemps à la gravité de ses propos; mais elle semblait ce soir-là plus attentive au charme de la voix qu'au sens des paroles.

Il continua après un silence :

— Quelle folie que cette mêlée où tant de furieux s'écrasent! Que veulent-ils? Qu'espèrent-ils de ces assauts forcenés?.. Leurs souffrances! leurs misères! qu'ils viennent ici et regardent: voici ceux qu'ils jalousent et envient... Les trois cents millions de Félix Lambrecque ne l'ont pas sauvé de la mort.

Il s'interrompit pour dire :

— J'ai quelqu'un à vous recommander, miss Mary.

Comme il se taisait et réfléchissait, elle demanda :

— Qui donc?

Ils s'étaient arrêtés dans l'enclos solitaire, près d'une tombe dont les cyprès vigoureux, nourris de ce sol gras, envahissaient le sentier étroit, et d'où la vue dominait la ville et le port, l'immense mer, toutes les pompes du soleil couchant. L'heure était divine d'apaisement par le silence et l'immobilité religieuse où se recueillaient toutes choses devant le mystère en train de s'accomplir. Les braises s'écroulaient en fulgurations splendides, des teintes d'une tendresse mourante s'évanouissaient. La pensée s'exaltait au sublime à en saisir la brièveté, et le vague émoi de leur perte soudaine étreignait le cœur.

Tous deux regardèrent le soleil s'abîmer derrière la montagne, il jeta un dernier éclair et s'éteignit.

— Oh! dit André ramenant ses regards sur la jeune fille, nous ne le sauverons pas! Rien ne le sauvera, ne le changera : c'est une nature mauvaise, l'esprit à jamais faussé... Il faut faire le bien, miss Mary, avec la certitude d'échouer, la conviction parfaitement sûre qu'il n'en résultera rien de bon, et ne fût-ce que pour démontrer à celui-ci l'inanité de ses vœux. M. Maugras se croirait le plus heureux des hommes, il croirait ne plus rien avoir à exiger de la destinée s'il possédait dix mille livres de rente: donnez-lui-en douze, miss Mary, donnez-lui-en quinze et même vingt! Nous verrons après ce qu'il en sera.

— J'en prends note, dit-elle, il les aura! Mais ne lui en dites rien : cela pourrait le troubler dans ses travaux et il a beaucoup à travailler ces jours-ci, M. Dickson s'absente... Il les aura sans faute après moi, ce qui ne le fera pas beaucoup attendre.

Ses jolies lèvres frémirent en disant ces mots et une flamme jaillit de ses yeux qui se fixèrent sur André d'un air d'interrogation anxieuse. On sentait dans son cœur un tressaillement douloureux qui jetait hors d'elle les pensées et les paroles avant qu'elle pût songer à les peser.

Elle ajouta d'une voix grelottante :

— Je suis majeure depuis quelques jours, monsieur de Nerville, j'ai fait mon testament...

Un brouillard voila ses paupières, et les larmes, roulant sur ses joues immobiles, étendirent leur rideau sur le jeune et rayonnant sourire.

André fut bouleversé.

— Qu'avez-vous, miss Mary? Qui vous fait supposer?... Vous n'allez pas plus mal aujourd'hui, mieux au contraire!... Pourquoi ces larmes? Calmez-vous, ma chère enfant!

Elle laissa tomber ses bras d'un découragement infini.

— Je suis perdue, dit-elle... On me trompe par charité! j'essaie de me tromper moi-même, d'espérer! et vous-même, André... monsieur de Nerville... je fais l'impossible pour vous rassurer, pour vous faire croire que je l'ignore! Mais je mourrai demain, dans quelques jours... Je ne verrai plus cela! (son bras se souleva vers la terre et le ciel), je ne vous verrai plus... Et c'est ce qui vous attache à moi, la seule chose qui vous intéresse à moi, je le sais bien, je ne vous inspire que de la pitié, parce que je suis une pauvre condamnée... Ne niez pas, ne protestez pas, je ne vous croirais pas! vous ne savez pas mentir.

Le silence atterré d'André devant ce déchirement, sa décontenance ne témoignaient que trop qu'elle disait vrai, que le sentiment qui l'attirait vers elle n'était fait que d'une tendre compassion.

Elle lui saisit la main, se mit à la pétrir dans les siennes, y enlaçant ses doigts aux longues et moites phalanges dont la chaleur couvée et humide se communiqua au cœur du jeune homme. Et elle s'écria dans le délire :

— Je veux autre chose! autre chose, entendez-vous!... Je veux être aimée, aimée d'amour! aimée comme personne, pas même vous, n'a songé encore à m'aimer! Si l'on m'aimait, je vivrais! l'amour retiendrait ma vie qui s'échappe, l'amour ferait ce miracle... Oh! aimez-moi! c'est donc impossible?

Et elle éclata en sanglots.

De plus en plus troublé, il essayait de délivrer sa main, mais n'y parvenait pas. Alors sur ces mains qui emprisonnaient la sienne, sur ces mains attachées à lui avec la pensée naïve et superstitieuse que tant qu'elle le tiendrait ainsi, lui si vivant, si plein de santé et d'espérances, elle fuirait les atteintes de la mort, il se mit à tapoter doucement, paternellement.

— Voyons! voyons! ne pleurez pas ainsi... Quel enfantillage! sait-on qui vit et qui meurt? Les plus robustes sont fauchés les premiers, ils partent quand on s'y attend le moins.

Mais en laissant tomber ces paroles banales et en la regardant d'une fixité extraordinaire, il était peu à ce qu'il disait. Il était tout entier en lui, à sa conscience qu'il scrutait, au singulier phénomène qu'il y découvrait et dont la révélation soudaine creusait son front d'un pli tragique.

Juste à l'heure où elle lui reprochait de ne l'aimer que par pitié, voici, il le constatait avec terreur, que le reproche tombait à faux. Dans l'inattendu de ce jeune abandon et les ardeurs passionnées qu'il trahissait, les sentiments d'André se retournaient : la pure et candide essence en était profanée, souillée. La tentation qui le guettait, qui, depuis qu'il fréquentait miss Mary, volait dans son ombre et suivait tous ses pas, venait de fondre à l'improviste, lui plantant au cœur ses serres victorieuses. Son cœur, suffoqué de l'étreinte, battait à grands coups, s'élançait à sa gorge et l'étouffait; la voix lui manquait, il se tut. Il sentait ses genoux trembler et se casser, tandis que dans la surprise et l'épouvante miss Mary et lui se regardaient en silence.

Et tout cela dans ces lieux funèbres, à cette heure crépusculaire et triste. Les tombeaux superbes, sous la blancheur des pierres et l'enguirlandement des fleurs et des feuillages, recouvraient leurs débris sans nom; les parfums mouraient dans l'alanguissement des tiges inclinées; le soleil retirait ses dernières flèches élancées dans la trouée des nuages; l'air fraîchissait d'une âpreté subite; la belle journée finissait dans une mélancolie immense. Et de toutes ces choses lugubres, de cette enfant dévouée au néant, de cette petite âme en détresse qui épuisait ses dernières forces à l'émouvoir, l'amour montait, l'enivrait.

C'était un amour détestable, dont il ne voulait plus; le seul à peu près qu'on connaisse et qu'il eût connu lui-même. L'âcre et abominable goût de sensualité qui lui venait aux lèvres, qui brouillait sa vue, qui s'irradiait dans ses veines en fusées rapides, lui était une honte et un remords. Il s'étonnait, il s'effrayait de ce désir insensé, furieux, qui l'emportait soudain, de connaître avec elle, de faire connaître à la pauvre enfant, avant l'irréparable et prochaine séparation, ces grossières et fugitives délices que peut donner la volupté.

Mais tout à coup les traits de miss Mary s'altérèrent, ses joues se décoloraient, ses lèvres blêmissaient; un grand frisson passa sur elle. Dans cette défaillance de l'être où un peu de ses charmes se perdaient, André vit la femme pour la première fois; il vit l'amante à travers la créature faible et souffrante. L'amour naissait et se fortifiait de ce passager désastre de la beauté.

Il avait repris assez d'assurance et d'empire sur soi-même pour lui dire :

— Voici la réaction des larmes, miss Mary! vous prenez froid, vous tremblez... Cessez de vous faire du mal, partons.

Il avait dégagé sa main. Elle baissa la tête et se remit en marche sur la pente du cimetière.

— C'est vrai, je suis folle, murmura-t-elle. Je ne sais ce qui m'a fait parler tout à coup, malgré moi, cela est parti sans que je le veuille. Pardonnez, monsieur de Nerville, oubliez! oubliez!... Moi, je suis honteuse...

Ils reprirent place dans la voiture. Il l'enveloppa avec soin. Mais il ne s'assit pas à côté d'elle, comme s'il craignait un trop proche contact; il s'assit en face, où il se tint immobile et glacé, muet, son pli au front, pendant que les chevaux s'élançaient. Elle, du coin où elle était blottie, du fond de la lourde pelisse dont elle avait relevé le collet, ne cessa durant le retour de le surveiller. Dans la persistance de ce regard, tapi dans l'ombre de la fourrure, et futé, brillant, d'une si douce et sournoise et féminine espièglerie, on devinait qu'elle ne regrettait rien, qu'elle était heureuse de l'occasion qui s'était offerte de dire ce qu'elle avait sur le cœur.

Quand la voiture remonta l'avenue, une ombre légère s'échappa des fourrés et s'enfuit comme dans la terreur d'avoir été surprise. C'était Nanette, la fille du jardinier, bondissant comme une chèvre sauvage, et rieuse, les cheveux au vent, dans la juvénile et débordante efflorescence de ses dix-huit ans.

Miss Mary, seulement alors, détacha ses yeux du visage d'André et d'un long regard triste suivit la jeune fille jusqu'à ce qu'elle eût disparu. On sentait qu'elle aurait donné ses millions, tous ses millions pour un peu de cette rustique et belle santé, pour cette vigueur, pour le privilège de dépenser librement ses forces, les ardeurs de son cœur, pour l'espérance de longs jours, de mois, d'années incalculables à vivre.

IV

Quelques semaines s'écoulèrent. André n'abordait plus qu'à contre-cœur la villa.

Avant de se décider à pénétrer au salon, ses pas s'attardaient dans les jardins. Il y errait sans but, l'esprit perdu dans un débat intérieur où luttaient son invincible penchant pour miss Lambrecque et la promesse qu'il s'était faite et qu'il était loin de tenir de se dompter et de se vaincre.

Sa promenade le mena un jour vers ce recoin des terrasses qui surplombe la mer et où il s'était entretenu naguère avec Maugras. Celui-ci n'y était pas, mais à sa place et sur le banc, d'où elle se leva troublée et rougissante, Nanette lui apparut.

Elle avait, sous le voile de pourpre qui soudain embellit ses traits, cet air honteux, le regard humble à la fois et riant qui va quêtant l'indulgence pour la faute, — les femmes le savent, — que tout homme est disposé à pardonner. La gaucherie de sa pose, ses bras nus mordus du soleil et où la chair éclatait plus blanche aux endroits où l'indienne s'était rompue, ses bras dont elle ne savait que faire et qu'elle finit par laisser aller sur le dossier du banc, toute son aimable confusion révélait la coupable.

— Que faites-vous là, Nanette, seule et désœuvrée? vous feriez mieux d'aider votre père. Pendant que vous paressez, la mauvaise herbe pousse dans les corbeilles et les folles pensées dans le cœur. Cela ne vaut rien à votre âge. Quand le corps se repose, l'imagination travaille et elle va vite en besogne. Prenez garde de lui lâcher la bride, elle vous mènerait loin, ma fille! Quand la tête est prise, le cœur suit, et nous allons à l'aventure. Gardez bien votre cœur, Nanette!

Elle soupira.

— Voyez-vous, dit-il, qu'il a déjà ses peines, qu'il ne s'appartient plus! Il souffre et attend... A quand le mariage, Nanette?

— Quand celui que j'aime le voudra.

— Et quel est-il? le peut-on savoir?

— On le saura quand il m'épousera.

— C'est quelque pêcheur de là-bas (il indiquait le proche hameau). Je viens de les voir en suivant la grève. Ils vidaient le poisson dans les paniers, tiraient leur barque sur le sable. Ils sont beaux, Nanette! Ils sont aguerris aux périls de la mer, ce qui met de la fierté dans leurs yeux; ils vivent balancés sur les vagues, sous le grand ciel de Dieu, et cela leur relève le front. C'est l'un d'eux que vous aimez?

— Non, dit-elle, ce n'est pas l'un d'eux... Et ce n'est pas vrai, ils ne sont pas beaux : leurs mains sont calleuses et rudes, leur visage tanné et hâlé de l'haleine du vent; ils sentent l'ail; ils boivent du vin noir sans s'essuyer les lèvres; ils ont des barbes de huit jours qui piquent... Je le sais bien, quand mon oncle m'embrasse! C'est un des pêcheurs de là-bas. Dans leurs habits, dans leurs cheveux ils gardent une odeur de frai, un insupportable relent de marée, cela me répugne. Celui que j'aime a les mains blanches, douces et fines, ses cheveux sentent bon...

— M. Maugras, n'est-ce pas?

Elle rougit d'un rose soudain qui courut en mousse légère jusqu'à ses oreilles et jusqu'aux lignes mystérieuses du cou. Elle restait là, pantelante, le regardant d'un sourire hébété.

— Qui vous l'a dit?

Il ne répondit pas. Il prononça:

— Vous avez tort, vous avez tort, Nanette! vous vous préparez un océan de larmes. Il ne vous aimera jamais. Non qu'il vous méprise, qu'il vous trouve au-dessous de lui, cela ne l'empêcherait pas d'aimer! non qu'il ne vous trouve jolie peut-être... Mais il ne vous aimera pas parce qu'il n'aime personne que lui.

— Il a bien raison!

— Mais où avez-vous les yeux, Nanette? qui a pu vous séduire?

— Est-ce que je sais?... S'il me disait de me jeter là (elle désigna le rocher à pic au-dessous duquel battait la mer), tout de suite je le ferais. Voilà comment je l'aime!

— Hélas, ma fille! hélas!.. Et c'est tout ce que j'ai à dire.

(*A suivre.*) LÉON BARRACAND.

PHILOSOPHES FRANÇAIS CONTEMPORAINS

M. Théodule Ribot.

« A l'égard de l'étude et des lettres, dit l'*État de la France au XVIIe siècle*, la Bretagne n'a jamais produit d'homme célèbre, quoique, à dire vrai, les Bretons manquent moins d'esprit et de génie que de politesse et d'éducation. » L'auteur ne parlait sans doute que des lettres françaises, car il ne pouvait ignorer que le populaire Abélard est né au Pallet près de Nantes. Mais, comme M. Renan le disait de ses propres ancêtres, il semble que les Bretons ont, pendant plusieurs siècles, amassé des trésors d'intelligence et de réflexion, pour enrichir un jour leurs descendants. A la fin du XVIIe siècle apparaît Le Sage, le satirique auteur de *Turcaret* et de *Gil Blas*; à Saint-Malo, naissent l'idéaliste Maupertuis, qui, après avoir fait triompher en France la théorie newtonienne de l'attraction universelle, meurt président de l'Académie de Berlin, et La Mettrie, le matérialiste que Lange a vanté avec autant de sympathie que de partialité. Puis, pour agir sur le XIXe siècle, la même ville donne Chateaubriand, qui, plus que personne, seconde Napoléon dans la restauration du catholicisme; Broussais, que la jeunesse porte en triomphe, parce qu'il

défend avec fougue, et aussi avec succès, les doctrines des philosophes du XVIIIe siècle et de leurs successeurs les Idéologues; Lamennais, l'ultramontain fanatique, le catholique qui rompt avec l'Église pour rester libéral. A Lorient, c'est M. Jules Simon, l'orateur qui sait tout dire, l'écrivain qui aborde, avec le même bonheur, les sujets les plus divers, qui unit ce que souvent on considère comme incompatible, des doctrines très libérales et républicaines en politique, à des théories très conservatrices en philosophie. Tout au nord, Tréguier, la vieille ville, a été illustrée par M. Renan, le poète, l'historien, le philosophe, de qui plusieurs générations ont appris à penser, à écrire et à peindre. Si de Saint-Malo on descend à Dinan, la patrie peut-être de ce singulier David qui, au début du XIIIe siècle, professa le panthéisme sans que sa foi chrétienne en fût altérée, puis qu'on trace une droite passant par Saint-Brieuc et que l'on mène la méridienne de Tréguier, les deux lignes se rencontrent à la petite ville de Guingamp, qui domine la vallée du Trieux et à laquelle Pontrieux sert de port.

C'est là que naquit, le 18 décembre 1839, M. Ribot (Théodule-Armand). Toutes ses études, il les fit au collège de sa ville natale. Quand il les eut terminées, il passa, malgré lui, une année dans l'administration de l'Enregistrement, où son père voulait qu'il fît sa carrière. Libre de suivre ses goûts et de revenir à l'étude, il entra à l'École normale, dont il fut l'élève de 1862 à 1865. Sur le conseil de M. Caro, son premier maître, qui le tint toujours en grande estime, il se prépara à l'enseignement de la philosophie.

A M. Caro succéda, comme maître de conférences, M. Lachelier, dont les élèves les plus remarquables ont été peut-être ceux qu'il a excités à penser et qui n'ont conservé aucune de ses doctrines.

Agrégé de philosophie, M. Ribot fut professeur au lycée de Vesoul, puis, en 1868, au lycée de Laval. Pendant 13 ans, de 1872 à 1885, il a été en congé. En 1885, il fut chargé d'un cours de psychologie expérimentale à la Faculté des lettres de Paris; en 1889, la chaire de droit naturel du Collège de France était, pour lui, transformée en chaire de psychologie expérimentale et comparée. Sauf quelques voyages de vacances en Angleterre, en Espagne et en Allemagne, en Italie, en Tunisie, en Algérie et en Hollande, la vie de M. Ribot a été tout entière consacrée à son œuvre, à ses livres et à son enseignement (1).

Nous voudrions, au moment où le public se trouve en présence d'une œuvre assez considérable déjà pour en porter un jugement solidement motivé, essayer de montrer ce que s'est proposé M. Ribot, comment et en quelle mesure il l'a réalisé. Si l'étranger est une postérité contemporaine, le nom de M. Th. Ribot sera conservé dans l'histoire intellectuelle du XIXe siècle.

I

C'est pour les jeunes gens de 20 à 28 ans qu'étaient écrits les *Philosophes français du XIXe siècle*. M. Ribot a été un de ceux qu'ils ont fait réfléchir, à qui ils ont révélé leur vocation et permis de faire plus tôt preuve d'originalité. Comme Jouffroy, que Taine transportait au temps de Newton et de Locke, « pour le rendre plus heureux et plus grand », M. Ribot s'est proposé de ne donner pour but, à la psychologie, que la psychologie, sans permettre aux questions métaphysiques de diriger sourdement ses recherches ou de « pervertir par degrés ses observations ».

Le psychologue a eu d'autres maîtres. Pendant trois ou quatre années, il a fréquenté le laboratoire de Robin; il a été assidu aux cours de Claude Bernard; il a suivi ceux de Pouchet, de Gréand, de Dastre, de Vulpian et de Charcot, non loin de qui il figure dans le tableau que M. Brouillet a consacré à l'École de la Salpêtrière : l'expérimentation, à laquelle tous font une grande place et que plusieurs complètent par la pathologie, est pour lui le centre ou plutôt le point culminant de la méthode. A M. Caro, et surtout à M. Lachelier, il doit de savoir exposer une doctrine avec exactitude et d'avoir vu que l'impartialité de l'historien aide beaucoup le philosophe à faire triompher sa méthode et ses doctrines. M. Ravaisson, par son *Rapport sur la philosophie en France au XIXe siècle*, comme M. Lachelier, par ses conférences sur Stuart Mill, comme M. Taine, par toute son œuvre, lui ont inspiré le désir de connaître la philosophie anglaise. Stuart Mill, Bain et surtout Spencer, ont, par suite, complété son éducation psy-

(1) En 1870, il publiait la *Psychologie anglaise contemporaine* et devenait le collaborateur de la *Revue Scientifique*, comme de la *Revue politique et littéraire*. L'*Hérédité psychologique* lui servait, en 1873, de thèse française pour le doctorat, tandis que sa thèse latine portait sur Hartley, fondateur de la théorie de l'association. L'année suivante, il donnait la *Philosophie de Schopenhauer* et une traduction, en collaboration avec M. Espinas, des *Principes de psychologie* de M. Herbert Spencer. En janvier 1876, paraissait le premier numéro de la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, dont M. Ribot a conservé depuis l'entière direction.

La *Psychologie allemande contemporaine* est de 1879; les *Maladies de la Mémoire*, de 1881; celles de la *Volonté*, de 1883; celles de la *Personnalité*, de 1885. Dans la *Psychologie de l'attention*, M. Ribot, en 1889, a résumé quelques-unes de ses leçons à la Sorbonne.

La *Revue philosophique*, outre des comptes rendus nombreux et certains chapitres de ses ouvrages, contient des monographies consacrées à M. Taine ou portant sur les idées générales, sur la classification des caractères, etc. Au *Mind*, il a donné, en 1877, un curieux exposé de la situation de la philosophie en France. Ses *Leçons de psychologie*, professées au Collège de France et rédigées par un de ses auditeurs les plus assidus, paraîtront prochainement.

chologique, si bien qu'en 1873, M. Taine ne voyait en M. Ribot que leur disciple. Enfin la patrie de la métaphysique, l'Allemagne, a achevé de le préparer à des recherches originales.

II

La *Psychologie anglaise* et la *Psychologie allemande* nous apprennent ce que M. Ribot a rapporté, à nos philosophes, de ses excursions chez l'étranger et le but qu'il s'est fixé.

La psychologie, écrivait-il en 1870 dans le premier de ces ouvrages, doit être une science indépendante. Expérimentale, avec une méthode subjective comme le veulent les spiritualistes, et objective à la façon des positivistes, elle deviendra comparée, grâce à l'emploi de l'idée de progrès ou d'évolution. Puis, concrète, elle sera l'éthologie ou la science des caractères, pour les individus, les peuples et les races.

Afin d'attirer les chercheurs, le livre énumérait les résultats déjà atteints par l'Angleterre, « la terre classique de la psychologie ». Pour les retenir, il montrait les recherches psychologiques associées, chez James Mill, à une œuvre historique; chez son fils, à des théories économistes et politiques, logiques et métaphysiques; chez Bain, chez Spencer, chez Lewes et bien d'autres, à des travaux d'une originalité toujours incontestée, quelquefois peu commune. Enfin, pour les prémunir contre des objections auxquelles n'avait pas échappé M. Taine, il rappelait les critiques, spirituelles ou mordantes, mais toujours appuyées sur des raisons scientifiques, que presque tous avaient adressées aux théories généralement admises en notre pays.

On a accusé M. Ribot d'avoir inventé Wundt, dont il avait parlé en 1873 dans la *Revue Scientifique*. En étudiant Helmholtz et Lotze, Herbart, Wundt et Horwicz, Waitz Steinthal et Lazarus, M. Ribot voyait de plus en plus clairement le but à atteindre. La psychologie, quoi qu'en disent les positivistes, est distincte de la physiologie, puisqu'elle a pour objet le processus nerveux accompagné de conscience. Les Anglais l'ont faite descriptive, les Allemands travaillent à la rendre explicative. D'abord ils emploient, en vue de l'expérimentation, les méthodes de concordance, de différence et des variations, par lesquelles ils atteignent, à travers le phénomène physique, son concomitant psychique. Puis ils font intervenir le calcul, pour la durée comme pour la mesure des sensations. Par la psychologie physiologique, ils se rattachent aux sciences expérimentales; par la psycho-physique, ils essaient de remonter jusqu'aux mathématiques. Et nous n'en sommes qu'au début : la psychologie nouvelle, une fois constituée, ressemblera aussi peu à l'ancienne que la physique d'Aristote ressemble à celle d'Ampère ou de Tyndall. Bien plus, elle donnera aide et assistance aux autres sciences, à la linguistique, à la morale et à l'esthétique. Surtout l'histoire, mise à même de dégager les éléments du *Volkegeist*, de la mythologie et du langage, de la religion et de la poésie comme de la vie populaires, de l'art, des mœurs et des lois écrites, expliquera les directions diverses du développement humain, l'origine des races et les services qu'elles ont rendus à l'espèce.

III

M. Ribot avait donné de nouveaux admirateurs à M. Taine; aux Anglais, des lecteurs et des traducteurs. Il avait préparé les esprits à suivre les Allemands sur un terrain où ils ne s'étaient guère avancés jusque-là. A son tour il voulut travailler à la constitution de la science nouvelle. Il l'a fait, en composant des monographies à la façon des physiciens ou des naturalistes, en indiquant les questions qu'il était urgent de résoudre et souvent, en raccourci, la manière de les traiter.

C'est par l'Hérédité psychologique qu'il débute. Plus de 20 ans s'étaient écoulés depuis que P. Lucas avait publié le *Traité philosophique et physiologique*, d'après lequel M. Zola semble avoir dressé sa généalogie des Rougon-Macquart. Pour son travail d'ensemble, M. Ribot utilise les recherches des savants, celles de Darwin, de Spencer et de Galton. De faits empruntés à l'histoire et à la pathologie, comme à la psychologie et à la médecine, il induit que l'hérédité psychologique est une loi, mais une loi que des causes, naturelles et pour la plupart connues, comme l'atavisme, empêchent de suivre la voie toute simple du semblable au semblable. Puis il en montre les conséquences psychologiques, morales et sociales. L'Espagne, vidée de penseurs libres à raison de mille par an pendant trois siècles, est habitée aujourd'hui par une race inintelligente et superstitieuse. L'hérédité, grâce aux nombreux facteurs qu'elle combine, diversifie presque à l'infini les caractères. Par contre, elle fait que l'éducation, puissante sur les natures moyennes, agit peu aux extrémités de la série, sur les idiots et sur les hommes de génie. Si d'ailleurs elle explique l'existence des classes et des castes, celle de la noblesse et de la royauté absolue et héréditaire; si elle rend possible un accroissement de civilisation par le croisement des familles, par la culture intense des dons moraux et intellectuels; le développement de l'activité psychique a des limites, parce que celui du système nerveux, auquel il est lié, diminue la fécondité, ou amène une déchéance physique pour les enfants, sinon pour les parents. Sur les causes, M. Ribot est aujourd'hui plus sobre encore qu'en 1873 : l'hérédité

psychologique lui semble un cas de l'hérédité physiologique, mais il ne voit pas une explication scientifique dans les hypothèses de Darwin, de Spencer, de Hœckel ou de Weismann. Une chose seulement est incontestable : c'est que l'hérédité est un déterminisme spécifique, par lequel « notre chétive personnalité se rattache à l'origine dernière des choses, à travers l'enchaînement infini des nécessités ».

Cette conclusion s'accorderait avec une métaphysique pessimiste. Rien d'étonnant donc si M. Ribot, qu'à l'École normale on nommait déjà le « bouddhiste », a exposé avec impartialité, même *con amore*, la philosophie de Schopenhauer, « l'Indou égaré en Occident ». Mais de ce métaphysicien, il fait le représentant de la philosophie du XIXe siècle, qui place, dans la volonté, la raison dernière des choses. Puis, le traduisant en langage scientifique et psychologique, il montre en lui le disciple de Cabanis et de Bichat, le continuateur de Locke et de Hartley, de Diderot et de Chamfort, de Voltaire et de Hume, presque un précurseur de Taine. Il n'oublie pas ces doctrines positives de l'amour et des caractères, du développement intellectuel greffé sur les sentiments — qui d'ailleurs est la sienne propre. — Ainsi il prélude aux traductions ultérieures, qu'il tentera pour la grâce, pour le péché originel, pour les théories des mystiques, de Spinoza, de Descartes et de Berkeley, ou même des nominalistes. Ainsi deviendront pour lui des lecteurs ou des auditeurs, les thomistes et les rationalistes, comme les partisans d'une philosophie scientifique.

IV

C'est parce que la maladie est un subtil instrument d'analyse, c'est parce qu'elle institue pour nous des expériences curieuses et crée des conditions irréalisables par tout autre moyen, que M. Ribot a étudié, d'après les données pathologiques, la mémoire et la volonté, la personnalité et l'attention. Longtemps ses monographies resteront instructives, même pour ses adversaires ; car les faits dont elles sont remplies, auparavant dispersés en des recueils où l'on n'aurait pas même songé à les chercher, n'avaient jamais été réunis. Composées d'après la même méthode, elles partent d'une hypothèse commune, celle que l'activité psychologique, sous toutes ses formes, est un cas particulier de l'activité biologique ; elles aboutissent, comme vérification de cette hypothèse, à établir, par des faits pathologiques, la valeur générale de la loi de régression.

Partout l'événement psychique n'est que le concomitant du processus nerveux. D'abord l'état de conscience est lié à l'activité du système nerveux, tandis que celle-ci, plus étendue, peut être inconsciente aussi bien que consciente. Puis la mémoire est un fait biologique, une fonction générale du système nerveux, car la conservation et la reproduction, qui en sont l'essentiel, s'expliquent par la nutrition et la circulation. De même, dans l'acte volontaire, c'est au mécanisme psycho-physiologique qu'appartient le pouvoir d'agir ou d'arrêter l'action. C'est encore la vie organique qui est la base de la personnalité physique et psychique. Enfin l'attention spontanée, forme véritable, primitive et fondamentale, de l'attention, a pour cause des états affectifs, c'est-à-dire la vie végétative ou des viscères.

Par contre, l'état de conscience est surajouté à l'activité cérébrale. La localisation exacte des souvenirs dans le passé ou la mémoire psychique est un accident ; l'acte volontaire, le *je veux*, constate une situation et n'a par lui-même aucune efficacité. La personnalité psychique n'est qu'un extrait ou une réduction de tout ce qui se passe dans les centres nerveux ; l'attention volontaire est artificielle et résulte de l'éducation ou de l'entraînement.

De là découlent un certain nombre de conséquences : d'abord la pluralité des mémoires, dont l'indépendance est établie par les cas morbides. Puis la volition ou l'activité idéo-motrice suppose la coordination hiérarchique des réflexes simples, des appétits, des désirs, des sentiments, des passions, enfin des tendances rationnelles. L'unité du moi, c'est la cohésion, pour un temps donné, d'un certain nombre d'états de conscience clairs, accompagnés d'autres moins clairs, et d'une foule d'états physiologiques ou inconscients. L'attention spontanée va croissant, par la préoccupation, jusqu'à l'idée fixe et à l'extase ; l'attention volontaire va, en décroissant, par l'habitude organisée, jusqu'à la défaillance temporaire et l'impossibilité de se produire.

La dissolution a lieu, selon une loi de régression du plus complexe au plus simple. Ainsi, pour la mémoire, la destruction générale va des faits récents aux idées, aux sentiments et aux actes ; la destruction partielle, par exemple pour les signes, des noms propres aux noms communs, aux adjectifs, aux verbes, aux interjections et aux gestes. Pour la volonté, elle marche de l'attention, la plus rare et la plus instable des volitions, à l'activité automatique, devenue absolument inconsciente. Le moi oscille entre l'unité pure et l'incoordination absolue : des troubles organiques, affectifs, sensitifs et intellectuels, la démence ou la paralysie générale amènent l'aliénation, l'alternance ou la substitution des personnalités. De même l'hypertrophie et l'atrophie de l'attention sont des conséquences de changements dans l'organisme et, en particulier, dans le système nerveux.

Rien de métaphysique, partant rien de matérialiste dans cette doctrine. Nous ne savons ni pourquoi il

y a passage du physiologique au psychologique, ni pourquoi certaines actions deviennent conscientes, tandis que d'autres ne le deviennent pas, ni comment nous avons le pouvoir de commencer, de continuer et d'augmenter ou de supprimer, d'interrompre et de diminuer un mouvement. Rien non plus d'irrévérencieux : qu'importe d'où l'on part, si l'on va haut et loin! La conscience ajoute en même temps qu'elle éclaire; le mémoire psychique est un perfectionnement, la volition, une chance de survie; le travail, la forme la plus concrète et la plus saisissable de l'attention, va de pair avec la civilisation. Mais si la physiologie et la pathologie jettent sur la vie psychologique une lumière vive, sinon complète, elles ne conduisent pas, plus que la philosophie de Schopenhauer, à des conclusions optimistes : difficilement produites, la conscience, la mémoire et la volonté, la personnalité et l'attention, comme la civilisation qu'elles créent, sont choses tellement instables, qu'on ne saurait expliquer comment elles se maintiennent et durent!

A ces monographies, exactes et précises, sur des sujets obscurs, M. Ribot en a joint qui ont surtout pour objet d'exciter des recherches nouvelles. Telle l'*Enquête sur les idées générales*, qui l'a fait passer de la physiologie à l'idéologie, en posant nettement un problème aussi important que difficile. Tel encore l'*Essai de classification des caractères*, par lequel il entre dans le domaine de l'éthologie, en établissant des genres, d'après les manifestations fondamentales de la vie psychique, le sentir et l'agir; des espèces, d'après les dispositions intellectuelles ; des variétés, d'après les combinaisons diverses que produisent sensibilité, activité, intelligence. Telles enfin ces *Recherches* récentes sur la mémoire affective, où il s'est proposé de commencer l'étude d'une région inexplorée.

V

Plus encore que la *Décade* dont l'action fut si considérable de 1793 à 1802 et dont la lecture est aujourd'hui si fructueuse pour l'historien, la *Revue philosophique* a été une création originale. Ouverte aux étrangers comme aux Français, pour toutes les doctrines, sinon pour les controverses agressives et les rajeunissements purement littéraires d'anciennes théories, elle devait, par des articles originaux, des comptes rendus et analyses de journaux ou d'ouvrages, des revues générales, donner un tableau complet et exact du mouvement philosophique.

C'est « une des meilleures œuvres collectives, comme le disait M. Beaussire en 1889, dont se soit honorée, dans notre siècle, la philosophie française » : elle a mis en relations tous ceux qui, savants ou philosophes, aiment à rechercher les causes immédiates ou premières; elle a renseigné les Français sur ce qu'on pense à l'étranger et les étrangers sur ce qui se fait en France; il est devenu impossible d'étouffer, par le silence, une grande doctrine, comme on l'avait fait autrefois pour le positivisme et le néo-criticisme. En outre, elle a augmenté le nombre de ceux qui veulent s'instruire des faits et des théories avant de construire un système, qui n'usent des mots que pour y mettre ou y trouver des choses. Par cela même qu'elle a été ouverte à tous, elle a répandu beaucoup mieux les idées que M. Ribot avait à cœur de faire triompher; elle a, plus peut-être que ses ouvrages, été cause de sa nomination au Collège de France et lui a fourni ainsi un nouveau moyen d'agir sur les esprits.

Du premier jour, à la Sorbonne, puis au Collège de France, M. Ribot a trouvé des auditeurs nombreux et assidus : étrangers de passage à Paris ou venus pour s'y instruire; hommes de tout âge, désireux de savoir où en est une science qui a grandi si rapidement; étudiants et étudiantes en médecine, en droit et en histoire. Peu de ces flâneurs, qui vont encore dans les salles voisines pour s'y désennuyer ou pour y dormir; car les habitués ne sont guère indulgents aux derniers, et le professeur a bien vite découragé les autres. Il faut beaucoup d'attention, même à ceux qui ne sont pas des profanes, pour le suivre : plus d'un y a pris, les premières fois, un fort mal de tête. Mais il y est revenu, car tout est à retenir pour qui estime le savoir. Personne n'expose mieux les idées et les expériences ou les observations d'autrui, n'y relève plus exactement ce qui est acquisition définitive, n'indique, avec plus de justesse, en quel sens il faudrait les continuer ou les rectifier. Il excelle à délimiter un sujet, à poser les questions et à montrer comment il convient de les résoudre, comme à choisir les faits ou les exemples qui mettent en lumière les difficultés ou préparent les solutions : l'article sur les *Caractères* est un modèle, car il dit tout ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut sur un point difficile. La parole est sobre, claire, précise. Jamais une phrase qui vise l'applaudissement. Rarement des répétitions, à moins que le professeur ne lise, sur la figure de ses auditeurs, qu'il n'a pas été compris. Dans sa chaire, il est — *mutatis mutandis* — tel que dans ses livres. Comme le disait un maître difficile, M. Taine, il écrit bien, il a l'esprit critique, et distingue soigneusement ce qui est certain, ce qui est probable ou simplement conjectural; il marque les limites de la pleine lumière, de la demi-clarté, de la pénombre. Bien plus, il a l'esprit philosophique qui rend intelligibles les doctrines les plus complexes et les plus abstraites. De son œuvre, et notamment

sur la mémoire, l'hérédité et l'attention, on extrairait nombre de belles pages. Mais la langue est surtout pour lui un vêtement qui dessine les contours de la pensée et en accuse les reliefs, sans la déformer, sans la cacher sous des ornements; c'est « un instrument pour comprendre et faire comprendre ».

VI

Le succès a été grand pour M. Ribot. Et ce succès est mérité. Historien de la psychologie et de la philosophie, M. Ribot nous a appris beaucoup de choses qu'ignoraient nos prédécesseurs, sans compter qu'il a dirigé, suscité ou encouragé nombre de publications, par lesquelles l'ignorance est rendue bien difficile, sinon impossible, sur ce qui se fait en notre pays et ailleurs. Du psychologue, les conclusions positives sur l'hérédité et la mémoire, la personnalité et la volonté, l'attention et le caractère, sont entrées dans les manuels, spiritualistes et idéalistes, criticistes et néothomistes; comme elles servent de fondation, selon l'expression de M. Azam, au monument futur, dont les médecins et les physiologistes préparent l'édification. Et l'on ferait un volume, en citant les ouvrages dont les auteurs ont cherché à élucider, avec sa méthode, des questions dont il a signalé l'importance.

Des critiques qui lui ont été faites par ceux qui mettent partout la métaphysique, nous ne dirons rien, parce qu'elles ne portent pas. Il en est deux qui peuvent lui être adressées par l'historien impartial et le pur psychologue. D'abord la France a été, par ses *Idéologues*, le berceau de la psychologie vraiment scientifique. C'est d'eux que relèvent Auguste Comte, Schopenhauer et Thomas Brown, l'un des inspirateurs des Mill, de Bain et de Spencer. Avec une science plus grande et une méthode plus sûre, MM. Taine et Ribot sont revenus aux recherches qu'avaient inaugurées nos pères, avant la réaction qui les empêcha de créer une société, dont les sciences et surtout l'idéologie auraient formé l'indestructible fondement (1).

En second lieu, M. Ribot semble avoir fait une place trop petite aux manifestations conscientes de l'activité et surtout de l'intelligence. Quand il aura été plus loin dans ses études sur les idées générales et sur les caractères, peut-être reconnaîtra-t-il que l'intelligence a plus d'action qu'il ne l'a dit sur la vie des individus ou des peuples. Le problème pédagogique, moral et social, se ramène, dit-il, à susciter des idées pour faire naître des sentiments, et l'on sait combien les résultats sont maigres et les échec snombreux! Mais n'est-ce pas notre ignorance qui fait que nous choisissons mal l'idée, ou que nous la présentons à contre sens aux esprits pour l'incorporer, par le cerveau, dans l'organisme? Voyez ce qu'une idée religieuse a produit en Hollande au XVIe et au XVIIe siècle; ce que les idées patriotiques de Fichte ont fait de l'Allemagne; ce que sont devenus au contraire l'Espagne et le monde musulman, fermés aux idées nouvelles. Les idées sont puissantes, parce que, survivant aux hommes, elles peuvent agir indéfiniment sur les générations, si l'on ne met pas en présence des idées divergentes dont l'action se neutralise; si l'on sait où, quand et comment il faut les employer. Plus encore que la maladie, l'histoire fait pour nous des expériences qu'il nous est impossible de tenter. Avec elle, M. Ribot complétera son œuvre et pourra un jour nous dire comment « les idées mènent le monde »; comment, transformées en sentiments, elles s'incarnent pour devenir vivantes. Ce jour-là, on concevra clairement ce que sera une société, où la science aura la place qu'occupait et qu'occupe encore la religion dans notre humanité actuelle.

F. PICAVET.

(1) Nous demandons, pour ne pas nous répéter, la permission de renvoyer à nos *Idéologues* le lecteur qui désirerait être plus amplement convaincu.

VINGT-HUIT JOURS EN CHINE (1)

Canton (*suite*).

6 décembre.

Les aspirants au mandarinat militaire se soumettent à un entraînement qui n'a rien de commun avec celui de notre École de Saint-Cyr.

Tout pour le muscle, telle est la devise de ces messieurs et le vague brevet de lettré, qui leur est conféré après qu'ils ont réussi la série des tours de force et d'agilité exigée par le programme, ne repose sur aucune étude littéraire quelconque. Ce brevet n'est autre chose qu'une pure formalité.

Le tir à l'arc, le maniement de la hallebarde et de blocs de pierre sont les seuls exercices en honneur et nous n'avons pas vu qu'il soit question d'autre chose à la séance d'aujourd'hui. Quelles belles brutes cela fait! Pendant toute un après-midi je les ai vus bander des arcs de plus en plus résistants, faire tournoyer au-dessus de leur tête des hallebardes pesant soixante kilos, soulever des cubes de granit plus lourds encore, devant un jury composé de trois hauts dignitaires — qui paraissent prendre un intérêt extrême à cette parade.

(1) Voir la *Revue* des 13 et 20 octobre et 3 novembre.

Cela ne veut pas dire que, pratiquement, on ne fasse pas usage de tout l'outillage guerrier moderne ; mais les épreuves sont restées les mêmes que par le passé et les grades s'obtiennent toujours à la force du poignet.

Le hangar aux vastes proportions qui abrite ces jeux guerriers est fait de planches assez mal assemblées, et la solidité de l'estrade où je suis placé ne m'inspire pas la moindre confiance. Là je retrouve l'insupportable foule chinoise ; elle me harcèle, et n'est tenue à distance que par les craquements inquiétants du plancher.

Ne nous y trompons pas... à regarder de près, il est aisé de constater qu'il y a un réservoir de forces immense dans ce peuple. Mieux dirigé, sous l'empire d'une volonté puissante et éclairée, cette force pourrait devenir un facteur formidablement dangereux dans la lutte pour la vie des races humaines.

7 décembre.

Déjeuné à bord de la canonnière le *Wang-pou*, 7 canons, 250 tonnes, 75 chevaux-vapeur.

La devise « Honneur et Patrie » qui se lit au-dessus de l'entrée de la cabine réservée aux personnages « occupant le premier rang à la cour », — inscription en caractères chinois placée plus bas — montre que nous avons affaire à un capitaine français ; l'équipage est chinois.

C'est une des dix canonnières construites à Hong-Kong il y a peu de temps, que la Chine emploie pour réprimer la piraterie.

Le temps n'est pas loin où toute la marine chinoise consistait en navires de petites dimensions, construits plutôt en vue de la navigation fluviale et côtière que pour les longues traversées en mer. Il en existe encore. Armés de mauvais canons, fort mal servis par un équipage indiscipliné adonné à des pratiques superstitieuses, ils s'accordent médiocrement avec les besoins d'un service régulier et sont commandés par des capitaines connaissant à peine l'usage de la boussole, que cependant leurs ancêtres ont inventée, dit-on.

Voilà tout ce que la Chine avait de mieux à mettre en ligne il y a quelques années. C'est seulement depuis l'expédition anglo-française qu'elle a commencé à s'inquiéter, achetant des vaisseaux en Europe, arrivant même à en construire, elle aussi, dans ses propres arsenaux.

Jusqu'au soir promenade en canot sur la rivière de Canton, appelée aussi rivière de la Perle, et soit que nous nous perdions dans le dédale mouvant des innombrables maisons flottantes qui sont amarrées en files pressées le long de ses rives, soit que nous abordions, pour voir de plus près, certains coins intéressants, la même impression d'étrangeté funeste nous poursuit. Cette maison d'été que je visite en détail, construite sur un plan baroque, ne semble pas appartenir à notre planète, non plus que ce jardin, où le génie barbare de l'horticulteur chinois s'est dépensé en une profusion de végétaux affectant les formes les plus extravagantes. Des monstres, des animaux, des personnages grotesques et jusqu'à des paysages fantastiques construits à l'aide de plantes naines, de mousse et de cailloux, apparaissent à mes yeux, plutôt surpris que charmés, comme en un ballet de féerie, ou tels qu'aurait pu les rêver le dessinateur Grandville, l'inventeur des fleurs animées.

La nature ainsi mutilée perd tout son charme.

Elle reprend ses droits quand vient le crépuscule ; l'aspect de l'îlot pittoresque de Deutch Folly, noyé dans l'or atténué du couchant, nous rassérène un peu ; sa capricieuse silhouette se mire dans les eaux du fleuve élargi où les batelières attardées regagnent, en geignant sur les avirons, leur poste d'amarrage.

8 décembre.

Visité aujourd'hui le temple des Cinq Génies, qu'il ne faut pas confondre avec celui des Cinq Cents Génies qui se trouve en dehors des murs à côté du temple de la Longévité. Là vivent côte à côte, en bonne intelligence, les dieux bouddhistes et les dieux taoïstes qui réunissent autour d'eux, à certains mois de l'année, une foule de pèlerins éclopés ; car, pour ne chagriner personne, les cinq génies maîtres de céans ont hospitalisé plus d'un concurrent. Chacun peut donc s'adresser à la divinité de son choix : et il y en a pour tous les goûts. Outre les cinq génies, incarnations des cinq éléments à la mode chinoise (avec chacun leur couleur : le feu, rouge ; l'eau, bleu ; la terre, vert ; le bois, jaune ; le métal, noir), on trouve à parler au souverain du ciel Yu-Ouang-Tien, avec ses huit serviteurs ; à la protectrice des femmes et des enfants Kum-Fa, qui en a seize, ou bien encore au dieu des arcs et des flèches, devant qui je m'arrête de préférence.

Une sorte de niche, ouvrant sur le plein air, le montre debout derrière une table en bois noir, où sont placés différents objets : porte-cierges, vases sacrés en métal blanc, boîtes à offrandes et l'inévitable gobelet contenant les fiches marquées qui servent à rendre les oracles.

Il tient un cheval par la bride. Le cavalier et sa monture sont en bois peint et doré, et leur tête est ornée de fleurs en papier.

A l'entrée de ce réduit, à droite et à gauche, se consument lentement les minces bâtonnets odorants, hommage auquel participent deux magots d'ordre taoïste, relégués dans un coin.

De grosses lanternes rondes, en papier rouge, com-

plètent la décoration de cette chapelle, dont l'aspect n'est pas pour charmer les délicats.

Au centre de la ville se trouve le temple des Horreurs, qui contient la représentation des supplices variés auxquels sont soumis les damnés de l'enfer bouddhique. Déchirés par des lames aiguës, pilés dans des mortiers, écrasés sous des meules, plongés dans des cuves d'huile bouillante, etc., comme si la flamme dont nous nous contentons ne suffisait pas à la rage des démons dont la justice distributive s'applique à découvrir une torture spéciale aux diverses culpabilités de leurs infortunés clients. Passons.

9 décembre.

Mon séjour à Canton touche à sa fin; demain je me retrouverai à Hong-Kong, juste à temps pour prendre le bateau qui me conduira à Macao, dernière étape.

J'emploie les quelques heures qui me restent, à faire le tour d'une partie de la ville, en suivant intérieurement le chemin de ronde boueux, au pied des murailles où des artisans de toute espèce ont adossé leurs pauvres échoppes.

Un atelier de ferblantiers, fabricants d'écuelles, attire particulièrement mon attention.

Un contraste pénible s'établit entre la rudesse de la matière traitée, coupante, rebelle à l'outil, et la nudité presque complète de ces travailleurs qu'on s'étonne de ne pas voir mieux garantis contre les accidents inhérents à leur occupation. Cela fait penser à un forgeron, forgeant sans son tablier de cuir. Après tout, c'est affaire à eux.

En moi, au contact odieux de cette multitude jaune, la fibre compatissante s'est atrophiée, et la vue de cette misère et de cette souffrance ne m'émeut plus; l'écœurement seul persiste quand c'est trop ignoble ou trop sale.

J'ai fait du chemin en trois semaines, depuis le jour de mon arrivée à Shang-Haï, alors que, naïvement, je prenais la défense de ce conducteur de pourceaux qu'un agent de police français houspillait un peu rudement pour une peccadille. Aujourd'hui j'ai dans l'idée qu'il n'y aurait pas eu grand mal à ce qu'il frappât plus fort.

C'est qu'on n'imagine pas le mépris que nous inspirons au dernier de ces misérables, et quelle distance incommensurable, qui jamais ne sera franchie, sépare leur race de la nôtre.

Alors pourquoi s'attendrir? Ce serait perdre son temps.

En temps ordinaire les avanies qu'ont à subir de la part de la populace chinoise les Européens, que la curiosité ou les hasards de la flânerie conduisent loin de leur résidence, ont rarement des conséquences graves.

Des vociférations, des injures, quelquefois un projectile lancé d'une main mal assurée, le plus souvent les choses ne vont pas au delà; et de même que pour éloigner les chiens qui aboient aux jambes des passants il n'est besoin que d'un geste énergique, un sourcil froncé suffit pour faire rentrer sous terre ces agresseurs timides et lâches, qui de loin nous traitent de diables rouges et de barbares, de Fan-Kouéï.

« La population de Canton — disait une proclamation impériale — a l'habitude, dès qu'elle aperçoit un étranger, de dire des injures, de crier Fan-Kouéï, violant ainsi toutes les lois de la politesse, et ce qu'on se doit d'homme à homme; vous oubliez qu'il n'y a point de différence entre les étrangers et vous. Vous devez les considérer *comme les habitants d'une autre province de l'empire* ».

Cette proclamation lancée sous la pression de nos armes en 1857 passait des exhortations aux menaces : « Si vous persistez dans cette conduite, vous serez punis avec la plus grande sévérité. Que chacun tremble et obéisse. »

C'est une proclamation du même genre, rendue nécessaire par des attentats récents, qui est affichée sur grand papier jaune à la porte d'un corps de garde; ce document officiel ne paraît pas impressionner bien vivement la foule des lecteurs, à en juger par les attentions peu délicates dont elle me gratifie au passage.

Cela ne m'émeut guère d'ailleurs, je suis las de maudire.

10 décembre.

Départ de Canton à 8 heures du matin; arrivée à Hong-Kong à 5 heures. Un accident de machine nous a retardés de quelques heures.

11 décembre.

Onze heures du matin. Route pour Macao. J'emporte de Hong-Kong une dernière vision du luxe impérial britannique.

C'est, sur la route taillée dans le roc qui domine la mer, le huit-ressorts somptueux de la femme du gouverneur, qui passe avec son cocher hindou au grand turban, haut perché sur le siège; deux coureurs chinois se tiennent à la tête des chevaux de belle race, chasse-mouches en main. Cet équipage, irréprochable de tenue, superbement attelé et servi par ces Asiatiques si bien stylés, en dit plus long, sur le pouvoir de l'Angleterre en Extrême-Orient, que maintes dissertations.

Macao.

— Entrée dans le port. — Chinois aimables. — Un peu d'histoire. — Les Portugais manquent de gaîté. — Militaires. — Maisons de jeu et Mont-de-Piété. — Les lacustres. — Un temple propre. — La grotte de Camoëns. — Retour à Hong-Kong. — Adieux à la Chine.

IV

11 décembre.

La foule des miséreux chinois qui attend l'arrivée de notre bateau à vapeur, le *White Cloud* — je ne sais si c'est une illusion de mes sens, émoussés par les épreuves passées — me semble moins calamiteuse que celles rencontrées jusqu'ici en pareille occurrence.

Parmi l'enchevêtrement des lourds madriers transversaux de l'estacade qui protège l'entrée du port, les coolies, agiles comme des singes, en grand nombre, ont pris position, faisant concurrence à ceux qui, au-dessus de leurs têtes, en rangs pressés, attendent les voyageurs et leurs bagages, au bout de la passerelle.

Des sampans, manœuvrés par des femmes, avec, dans le dos, un marmot attaché, sont venus accoster le navire. C'est un élément pittoresque de plus, ajouté à l'animation d'un débarquement qui s'opère, en somme, dans d'assez bonnes conditions.

Cette beauté chinoise, à petits pieds, n'arrive pas à terre cependant sans quelques difficultés : pour se maintenir en équilibre, l'assistance d'une servante — qui, elle, est en possession de tous ses moyens pédestres, étant d'extraction basse — suffit à peine.

Pour la première fois je vais habiter dans un hôtel chinois installé à l'européenne; il n'a d'ailleurs de chinois que son propriétaire dont l'air assez bon enfant s'accorde avec l'allure de ses compatriotes de Macao. Ici, en effet, les mines me paraissent, à première vue, moins tendues et moins soupçonneuses qu'ailleurs. Pourquoi? Je savais déjà que le Chinois, généralement, gagnait à sortir de son milieu; peut-être que le régime portugais est un de ceux qui lui conviennent.

On n'est pas bien d'accord sur les origines de Macao. D'après la version la plus accréditée, voici comment les choses se seraient passées.

Les Chinois ont toujours cru à l'efficacité des murailles pour se garantir contre l'infiltration étrangère. Ils n'avaient pas plutôt accordé à certains aventuriers portugais — pour les récompenser d'avoir purgé la localité des pirates qui l'infestaient — l'autorisation de s'établir à la pointe de l'île de Hiang-Shan, en 1557, qu'ils s'empressaient d'élever un mur, sur l'étroit banc de sable qui fait encore de Macao une presqu'île, afin d'isoler leurs bienfaiteurs des autres habitants.

Les nouveaux arrivés n'en prospérèrent pas moins et dix ans s'étaient à peine écoulés qu'un port était créé, et que les Jésuites, faisant appel à des maçons japonais, construisaient l'église Saint-Paul, détruite par un incendie en 1835. La façade seule est restée debout; c'est un grand pan de pierre triangulaire dans sa partie supérieure, semé de bas-reliefs isolés, excessivement curieux; et dans les bas-côtés qui s'élèvent encore parmi les ruines, à quelques mètres du sol, des niches régulièrement superposées laissent voir les ossements des gens de marque qui ont trouvé là, jadis, leur sépulture.

En 1585, la ville comptait près de 2 000 habitants et prenait le nom de « Cité du Saint nom de Dieu ». Au commencement du siècle, à deux reprises, les Anglais firent mine de l'occuper, sous prétexte de la protéger contre les entreprises de la France de Napoléon.

Depuis la prise de possession de Hong-Kong par les Anglais, Macao ne fait plus que végéter, et est devenue, grâce à son climat agréable, une ville tranquille où l'on vient se reposer du tracas des affaires. En 1849, à la suite de l'assassinat du gouverneur Amaral par les Chinois, les Portugais cessèrent de payer le tribut séculaire de 300 taëls et supprimèrent la redevance des douanes.

Une dernière date est encore à citer : 1822, qui vit paraître le premier journal européen publié en Chine : *A Abelha da China.*

La tristesse de cloître due à la prédominance de l'élément clérical, qui plane sur la ville, est fort atténuée par les enduits de nuances claires, roses, vertes ou bleues, dont il est d'usage d'égayer les façades. L'inégalité du sol, les fantaisies de constructions et d'alignement, les bouquets d'arbres semés un peu partout, corrigent l'austérité des chapelles, des couvents et des calvaires qu'on rencontre à chaque pas.

Sur le mauvais pavé d'une rue étroite et déserte trottine une femme du peuple. Le vent agite les pointes de son châle relevé sur sa tête; à distance on dirait un gros oiseau noir voletant.

Viennent à sa rencontre un vieux prêtre et un jeune séminariste, d'une maigreur ascétique, tous les deux, l'enfant et le vieillard, ont quelque chose de spectral.

Voici le « Beco des barberos » et la « Travessa do Mastro » qui nous mènent au pied de la colline couronnée d'un fort très ancien dont les murailles crénelées dominent la ville d'une fort jolie façon; leur silhouette assombrie se détache fièrement sur l'amoncellement chaotique de nuées frangées d'or qui s'élèvent à l'horizon.

12 décembre.

L'armée est représentée ici, comme la police à Hong-Kong, par trois races bien distinctes ; c'est d'abord le fantassin portugais, grande capote, képi à visière retroussée, pompon bleu et blanc ; puis le cipaye de Goa en turban, qui n'a pas l'air plus fringant que son camarade chinois au feutre déformé. Sous leur surveillance, des galériens enchaînés se livrent à des travaux de voirie.

Les autorités locales n'ont pas toujours été scrupuleuses sur les moyens employés pour grossir leurs revenus. La traite des coolies était encore il y a peu de temps une source de profits assez forte ; aujourd'hui on spécule sur le jeu.

L'amour du jeu, chez les Chinois, est poussé jusqu'à la frénésie. A côté du tripot, où j'ai passé une heure aujourd'hui, se trouve un Mont-de-Piété qui est la ressource dernière des joueurs malheureux. J'en ai vu s'approcher, haletants, du guichet du prêteur, se dévêtir sous ses yeux, et échanger leur vêtement contre quelques menues pièces de monnaie qu'ils s'empressaient d'aller risquer.

La salle est étroite et les joueurs n'occupent qu'un des côtés de la table, avec laquelle communiquent, à l'aide d'une petite corbeille suspendue au bout d'une ficelle, d'autres joueurs, pressés dans une galerie de bois qui fait le tour des murs sous le plafond.

Trois personnes dirigent la partie: un président de table, un contrôleur des monnaies ayant une balance devant lui, et un croupier, la main posée sur un tas de piastres. De ce tas dépend le sort des joueurs qui parient sur la quantité de pièces qui s'y trouvent en nombre pair ou impair.

Je crois très simple ce jeu, dont je ne me suis guère soucié, d'ailleurs, d'approfondir les mystères.

Je m'intéresse bien davantage à cette population qui vit sur l'eau, dans de vieux bateaux garnis de nattes, et posés la quille en l'air sur pilotis : c'est une manière de station lacustre où des familles entières vivent pêle-mêle avec les poules et les cochons. Ce délabrement, cette promiscuité singulière ne manquent pas de pittoresque.

13 décembre.

Je visite encore un temple bouddhique chinois. Ce sera le dernier. Il abonde en détails curieux, sa disposition intérieure est très particulière et le distingue des autres temples que j'ai pu voir déjà. L'autel, au lieu d'être adossé à la muraille, est placé au milieu du sanctuaire, dont quatre guerriers en bois peint, armés de hallebardes, farouches et pansus, occupent les angles. Il est environné de colonnes de pierre et, sur chaque face, un escalier de quatre marches de marbre blanc donne accès à la plate-forme sur laquelle il repose.

L'ensemble de l'édifice est d'un aspect plus propre que de coutume ; de même les abords, où je découvre des spécimens de sculpture assez remarquables.

Ce sont des bas-reliefs où figurent de nombreux personnages en des attitudes forcées, tels qu'on les voit au théâtre ; puis, un combat de dragons dont les saillies sont frottées légèrement de noir et de rouge, d'un très beau style.

Que dire de la grotte de Camoëns, qui n'ait été dit déjà. Cependant, dans toutes les descriptions que j'ai lues, il me semble qu'on n'appuie pas assez sur la beauté du site.

Couverte d'une végétation luxuriante qui se marie magnifiquement avec des constructions du plus pur style chinois, étagées parmi d'énormes blocs de rochers, la colline, au sommet de laquelle se trouve la grotte, a l'aspect d'un prestigieux décor d'opéra. Un escalier de pierre monumental, aux méandres capricieux, relie les édifices entre eux et présente les choses, à mesure qu'on le gravit, sous un aspect inattendu et charmant.

Si ces choses existaient au temps de l'immortel auteur des *Lusiades*, elles ont dû adoucir les amertumes de son exil.

Il chanta « les combats et les héros fameux qui, partis des rives de la Lusitanie, et s'élançant à travers des mers jusqu'alors inexplorées, laissèrent loin derrière eux la Taprobane, après avoir franchi mille obstacles ».

Pour plus d'une raison, — et notamment parce que j'ai suivi un autre itinéraire, — il me serait difficile de vanter dans les mêmes termes mon expédition. Ce n'est pas non plus sur la valeur littéraire de ces notes de voyage — dont j'arrête ici le développement rapide — que je compte, pour passer à la postérité, non plus que pour être nommé mandarin de 1re classe. Si elles ont pu fournir au lecteur, sans trop d'ennui, de justes éléments d'appréciation sur le caractère d'un peuple que les événements actuels ont mis à l'ordre du jour, je me déclarerai pleinement satisfait.

Mes vingt-huit jours sont accomplis. Aujourd'hui je vais faire mes adieux à la Chine.

En quittant ce pays, je pense plus que jamais au Japon, ma terre d'élection. Je voudrais que le souvenir de son art superbe et exquis jetât un voile pudique sur les hideurs et les vulgarités écrasantes dont je viens d'avoir à subir le contact, et que la vision lointaine de son riant paysage prît la place de ce mur jaune, qu'en rêve je vois se dresser sur des ruines, barrière infranchissable, derrière laquelle rien ne se passe qui ne soit un sujet de poignantes appréhensions pour le penseur.

FÉLIX REGAMEY.

VARIÉTÉS

Le livre et les bibliothèques aux États-Unis [1].

Les États-Unis offrent un large champ de consommation pour les livres et les journaux, en quelque langue qu'ils soient imprimés. Les ouvrages de toutes sortes y trouvent un nombre considérable de lecteurs.

Les États-Unis sont peut-être le pays du monde où l'on rencontre le plus de bibliothèques riches et bien aménagées. Les bibliothèques publiques, celles des universités et des collèges, tant de garçons que de filles, les bibliothèques privées et celles d'une foule d'institutions ou d'associations sont comme un immense réservoir où viennent se déverser les productions de l'esprit, sous quelque forme et dans quelque langue que ce soit. Il n'est pas rare de voir les revenus d'une université atteindre pour une année 500 000 francs, 1 million, 2 millions même. La plus pauvre a un revenu annuel de 45 000 francs.

Ces nombreuses bibliothèques sont pour la plupart richement dotées, soit par des dons multiples en argent ou en livres, soit par les donations vraiment royales dont les Mécènes américains comblent à l'envi les institutions qui ont un but utile. M. Standford ne vient-il pas de donner à une seule université la somme de 20 millions de dollars, soit plus de 100 millions de francs! et les libéralités de ce genre ne sont pas rares, sans atteindre des chiffres aussi élevés.

Pour donner une idée de la richesse de certaines bibliothèques, qu'il nous suffise de citer quelques chiffres. On compte actuellement aux États-Unis, d'après le dernier recensement, environ 4 000 bibliothèques contenant ensemble plus de 31 millions de volumes, dont 27 millions de volumes reliés. Pour une population totale de 63 millions d'habitants cela fait en moyenne une bibliothèque pour 16 000 habitants et une moyenne de 50 volumes par 100 habitants. Les États les mieux dotés en volumes sont ceux qui se trouvent sur les bords de l'Atlantique et ceux du Centre. L'État de Massachusetts, avec une population de 2 200 000 habitants, possède à lui seul plus de 500 bibliothèques renfermant 6 millions de volumes ou brochures. L'État de New-York, avec le même nombre de bibliothèques, possède 4 500 000 volumes et brochures pour une population de 6 millions d'habitants. Ensuite vient l'État de Pensylvanie avec 350 bibliothèques contenant 3 millions de volumes pour une population de 5 500 000 habitants.

Comme on l'a vu plus haut, la moyenne par 100 habitants est de 50 volumes pour les États-Unis. Mais tous les États ne sont pas si heureusement favorisés. Ainsi le Texas, l'État qui a le moins de volumes à lire eu égard au nombre d'habitants, ne dispose que de 4 volumes pour 100 habitants, tandis que celui qui a le plus de livres à lire est le District Colombien qui dispose de 924 volumes pour 100 habitants. Dans l'État de Massachusetts, qui a Boston pour capitale, on a 63 fois plus de volumes à lire que dans le Texas, et le Texas en a 231 fois moins que le District Colombien, dont Washington est la capitale.

On estime qu'il y a aux États-Unis 3 bibliothèques de plus de 500 000 volumes, 1 de 300 000 à 500 000 volumes, 26 de 100 000 à 300 000, 68 de 50 000 à 100 000, 128 de 25 000 à 50 000, 383 de 10 000 à 25 000, 565 de 5 000 à 10 000, et enfin 2 600 bibliothèques de 1 000 à 5 000 volumes.

Ce qui précède prouve assez que les États-Unis présentent un vaste champ ouvert à l'industrie du livre. Dans les bibliothèques publiques, les plus grandes facilités sont offertes aux lecteurs pour lire sur place ou emporter les ouvrages qu'ils désirent consulter chez eux. Aussi le public a-t-il pris l'habitude, quand il veut lire un livre, d'aller à la bibliothèque plutôt que chez le libraire. Beaucoup de bibliothèques sont gratuites et le prêt des livres est fait sans aucune rémunération. De là vient peut-être que le public acheteur est plus rare qu'en Europe.

En résumé, on lit beaucoup aux États-Unis, et, parmi ces nombreux lecteurs, c'est la femme qui forme le plus fort contingent. L'homme, nous entendons la généralité, manque de temps pour lire; ses affaires l'absorbent trop et le font vivre dans une fièvre perpétuelle. Il se contente des journaux, qui forment la seule lecture de la plupart des *business men* de l'Amérique du Nord. C'est ce qui explique les tirages fabuleux de certaines feuilles politiques, tirages inconnus dans notre vieille Europe, et le nombre de pages qu'elles comportent pour un seul numéro. On y compte souvent 32 pages grand format, comme pour la *Chicago Tribune* dans son numéro du dimanche.

La femme, au contraire, a plus de loisirs. A l'opposé de l'homme, qui généralement, à 15 ou 16 ans, quitte l'école primaire pour se consacrer aux affaires et commencer son apprentissage, la jeune fille prolonge ses études bien au delà et souvent jusqu'à 20 ans. Une fois mariée, elle continue à s'instruire, alliant l'étude des arts d'agrément aux études spéciales. Aussi l'homme qui n'appartient pas à une profession libérale ne jouit-il, en général, que d'une instruction plutôt sommaire, tandis que la femme possède une instruction d'un niveau plus élevé : son esprit est plus orné, grâce à ses lectures. Nous ne parlons, bien entendu, que de la classe qui s'adonne

(1) Ce chapitre est extrait du Rapport officiel de M. Henri Le Soudier, commissaire-rapporteur de l'Imprimerie et de la Librairie à l'Exposition de Chicago.

aux affaires et qui forme d'ailleurs les quatre cinquièmes de la population aux États-Unis.

Cette prédominance intellectuelle de l'élément féminin assure dans les bibliothèques publiques une large place aux ouvrages de littérature et aux romans, tandis que, dans les universités, ce sont surtout les auteurs classiques et les ouvrages de sciences qui dominent. Au milieu de tous ces livres, il serait intéressant de connaître la part qui est faite aux livres en langues étrangères et surtout aux langues française et allemande.

H. Le Soudier.

THÉATRES

Renaissance: *Gismonda*, drame en quatre actes et cinq tableaux, de M. Victorien Sardou. — Théatre des Lettres: *Comme ils sont tous*, comédie en cinq actes, de M. Emile Fabre. — L'Œuvre: *Annabella*, de John Ford, traduction de M. Maurice Materlinck.

Premier tableau. — Une terrasse encadrée d'aloès, de figuiers et de lauriers (déjà?). Au fond, à gauche, comme il le fallait, le Parthénon, détachant la noble légèreté de sa silhouette sur « le ciel bleu de l'Attique ». Plus loin, l'éclatante mer de Grèce. A gauche, second plan, un sentier venant de la coulisse, passant au fond, et disparaissant à droite derrière les arbres. A gauche, premier plan, fourré de lentisques et de plantes grimpantes, d'où émerge, à demi voilé, le torse d'une statue de Vénus. A droite, premier plan, bouquets d'ifs et de pins ombrageant une sorte de terre-plein élevé de deux marches, destiné, vous l'avez deviné, à « étager » la mise en scène: « Faites un groupe! », comme il est dit dans la *Cigale*. Plus loin, dans la coulisse, une fosse où s'ébat un jeune tigre, don fait à la duchesse. Ah! ce tigre!... Au milieu de la scène, sur trois marches, une croix byzantine, surmontant une colonne cannelée... Le tigre, la colonne... Il est évident que le tigre mangera quelqu'un, cependant que Sarah, horrifiée, s'enroulera autour de la colonne; tant il est vrai que le théâtre est l'art des préparations. — Cet acte a pour auteur M. Amable.

Deuxième tableau. — Le couvent de Daphni. Un cloître, fermé à gauche par une draperie, passe au milieu de la scène, tourne à droite et se prolonge indéfiniment, comme les bas-côtés de l'église au premier acte de *Parsifal*. Le cloître, face au public, est praticable, et s'ouvre sur la scène par une large baie. Au delà, on aperçoit la cour plantée d'arbres et le sommet des lauriers-roses, et, tout au fond, la chapelle, dont les fenêtres sont doucement éclairées. Un peu de lune. Un siège à dossier, et un tapis sur la balustrade du cloître: d'où deux scènes obligées: la première (siège à dossier), où Sarah se montrera supérieurement hautaine; l'autre (balustrade), où elle devra forcément se tenir mal et avoir l'air canaille qui a si bien réussi dans *Théodora*. — Comme le précédent, cet acte a pour auteur M. Amable.

Troisième tableau. — Négligeons les détails. A droite, un mur percé de larges fenêtres donnant sur la mer argentée: par ces fenêtres, rayon de lune tombant sur le divan aux mille coussins de la duchesse. Scène d'amour, sauts de carpe obligés sur le divan: « Je te hais! — Je t'aime! — Je te rehais! — Je te re-aime!.. » Les coussins sont pétris par des mains fiévreuses... — Cet acte est de M. Carpezat.

Quatrième tableau. — La cabane d'Almerio. Merveilleux paysage lunaire (que de lunes!). Le sommet d'une colline, la colline des Nymphes. Au fond, dans le lointain, l'Acropole. A gauche, les ruines du temple de Vénus, parmi lesquelles Almerio a construit sa cabane, exhaussée sur les quelques marches délabrées et toutes branlantes. Plus loin, un rideau de peupliers bordant le chemin qui monte de la vallée. A droite quelques arbres, dont l'un, en avant, est un vrai arbre avec de vraies branches, ce qui, d'ailleurs, est assez laid. Sachez, chose bizarre! que le chemin de gauche est *le seul* qui descende de la colline. Vous devinez: au moment de s'enfuir, Sarah entendra des pas; elle se cachera derrière le « vrai » arbre, et rugira d'impatience et d'angoisse. Vers la fin de l'acte, en plus des objets ci-dessus (je ne parle pas des personnages: ils n'ont aucune importance), la mise en scène comporte une hache. C'en est assez pour quiconque connaît son Sardou. Sarah hachera, comme elle avait poignardé, étouffé, étranglé, empoisonné..., comme elle « turpinera » plus tard, s'il plaît à M. Sardou. — Cet acte est de Lemeunier, et je l'en félicite de tout mon cœur.

Cinquième tableau. — Pas de bonne féerie sans apothéose. Et ce tableau est le plus beau qu'on puisse imaginer. Décor placé de biais (ô Antoine, sachez que M. Sardou vous plagie!). Du dernier plan gauche presque jusqu'à l'avant-scène droite, un des bas-côtés du temple. A gauche, l'autel, étincelant de lumières, tout couvert, comme les murs de l'église, de mosaïques ruisselant d'or et de pierreries. Cela est d'une richesse éblouissante et d'un goût suprême. Mais quelle drôle de messe!... — Cet acte a pour auteur M. Amable; l'orgue est de la maison Alexandre.

... Hélas! j'ai reculé autant que j'ai pu le moment où il me faudrait parler de la pièce. Ce moment fâcheux est venu, et mon embarras est extrême. J'ai dit si souvent, — trop souvent peut-être et avec trop d'énergie, — ce qu'il me semble du théâtre de M. Sardou.

J'ai honte, scrupule, et un peu d'inquiétude, à me répéter encore. C'est que le rôle de démolisseur de M. Sardou, outre qu'il n'a rien en soi de particulièrement régalant, ne va pas, parfois, sans un peu de ridicule : je le reconnais de la meilleure grâce du monde. L'auteur de *Gismonda* a une manière à lui de répondre aux critiques que l'on fait de ses pièces : il les fait jouer trois cents fois. Un ami à moi, — le plus cher et, à coup sûr, le plus proche, — avait imprudemment écrit que le public se blaserait assez vite sur les « finesses » de *Madame Sans-Gêne*. Chaque fois qu'il passe devant le Vaudeville, il se sent rougir. Qu'oserait-il dire aujourd'hui, alors que les compliments un peu dédaigneux adressés à l'opérette de l'an dernier se changent en un concert de louanges passionnées? Je sais que M. Sarcey déclare que « la pièce est bien creuse », que M. Fouquier voudrait « un peu plus de psychologie », que M. Bernard-Derosne se demande si une scène peut être belle en soi en dépit de la vanité et de l'inanité des personnages... Mais ces quelques « réserves » se perdent dans le flot des éloges. Et, tout comme l'ami dont je parle, je me trouve fort embarrassé.

Sans me risquer cette fois à prophétiser, il faut pourtant dire ce que je pense, au risque de me trouver encore ici en désaccord avec le public, et d'encourir pas suite les foudres de mon cher maître M. Sarcey. Or, j'ai pris à *Gismonda* tout juste le même plaisir qu'aux autres pièces de M. Sardou, et j'ai peur qu'on ne soit édifié déjà sur le genre de ce plaisir.

Je voudrais que l'on ne me crût pas plus bête qu'un autre, et qu'on ne m'accusât pas d'être incapable de comprendre le talent de M. Sardou. J'espère le comprendre; je pense voir où il réside et de quoi il est fait. Et, pareillement, je puis admirer comme il convient les adresses qu'il met en œuvre. Mais si j'apprécie ces choses, elles ne m'empêchent pas de voir le reste. Bien plus, l'excès de l'habileté et le luxe de la mise en scène me rendent plus apparente la vulgarité du drame. C'est une sauce admirable. On dirait de je ne sais quel « chien de mer » servi dans de la vaisselle d'or : le poisson paraîtrait plus mauvais encore avec ce luxe de service.

Et ce qui redouble mon embarras, c'est qu'on ne sait comment faire avec M. Sardou. Si quelqu'un signale l'incohérence des personnages, l'on répond qu'il ne saurait s'agir ici de caractères; s'il montre l'invraisemblance des situations, l'on dit que c'est là la malice suprême de M. Sardou de savoir les faire « avaler » au public (et si je ne les « avale » pas, pourtant?); s'il montre la puérilité de soi-disant recherches historiques, on réplique que c'est là la méthode de M. Sardou; et si enfin il fait remarquer que ce théâtre si « bien fait » se compose en général d'une exposition répétée presque autant de fois qu'il y a d'actes, et suivie, sans qu'on sache pourquoi, d'un brutal coup de théâtre, l'on déclare qu'à cela il n'y a rien à dire, puisque c'est la manière de faire de M. Sardou...

Mais, si cette manière me paraît mauvaise? Un bossu est un bossu, et si l'on m'accorde que c'est un bossu, ce n'est pourtant pas une raison pour que je le trouve droit!

Voyez *Gismonda*. Le drame de M. Sardou comporte cinq tableaux. Examinez le début, les deux tiers, sinon les trois quarts de chacun d'eux (j'écarte le quatrième et le cinquième, dont les premières scènes sont de pure pantomime). Chaque fois, le rideau levé, c'est une longue conversation entre les personnages de second plan, qui amusent le tapis en attendant l'entrée de l'Étoile; elle entre, hurle, sanglote, s'arrache son scalp, se roule à terre en gigotant, et le rideau tombe. Faut-il préciser? Voici le premier acte. Il est rempli aux trois quarts par des dialogues où passent et repassent des noms singuliers et risibles, le comte de Naxos, le marquis de Chypre, le baron de Marathon ou le chevalier de Péloponèse. Cela se poursuit, s'allonge indéfiniment. Pourquoi? Pour nous faire connaître le « milieu » ? Soit! Le drame commence. Il pourrait se passer chez les Hurons ou les Topinambous. Pas un des événements n'est commandé par le milieu. Et, pour les caractères, faites de Gismonda une reine d'Espagne, vous n'aurez rien que quelques mots à changer à son rôle : les sentiments seront identiquement les mêmes. Enlevez du drame tout ce qui constitue l'exposition historique, le drame n'en subsistera pas moins, avec ses qualités et ses défauts. Je ne sais ce que valent les découvertes historiques de M. Sardou. Que nous apprennent les premières scènes? Rien de nécessaire au point de vue de la pièce. Et au point de vue de l'histoire? Rappelez vos souvenirs: que savez-vous de plus? Rien, sinon que tous ces gens-là ont des noms bien extraordinaires, et qu'ils sont merveilleusement habillés.

Ajoutez que parfois l'érudition de M. Sardou apparaît sous une forme bien surprenante. Au troisième acte, Thisbé, la nourrice, répond à Gismonda qui vient de déclarer que, pour elle, Almerio n'est pas un homme. Écoutez cette réplique: « A Sparte, ma patrie, — qui n'est que ruines et que décombres depuis que le duc Albert III règne sur elle et la ruine par ses exactions, — un bel homme est un bel homme pour tout le monde!... » Appréciez-vous la saveur de ces détails historiques plaqués sur une phrase avec laquelle ils n'ont aucun lien? Cette réplique (peut-être lui ajouté-je un peu, mais bien peu), c'est en raccourci le drame tout entier: — une intrigue quelconque, tout à fait quelconque et arbitraire,

entourée d'accessoires somptueux, mais qui n'ont rien, absolument rien à voir avec elle. Chaque acte est comme double : cela commence par un marivaudage historique tout en dehors de l'action, et se termine par un coup de poing.

Singulière conception du théâtre! A défaut d'autres mérites, ces marivaudages ont-ils celui d'être amusants et « en scène »? Ils sont ennuyeux à crier, parce qu'ils sont incompréhensibles. Je sais bien : il y a le bruit des fauteuils et des loges où l'on s'installe, et l'entrée de Sarah qu'il faut préparer. Et c'est donc là ce qu'on appelle l'habileté de M. Sardou ! J'ai l'air de m'acharner contre M. Sardou: c'est contre son système et son école que je m'irrite. M. Sardou, croyez-le, est la mémorable victime de l'école de l'habileté au théâtre. Habile, il l'a toujours été, certes ; mais au moins cherchait-il à faire des pièces : il y tendait quelques ficelles, mais il y avait un drame, *Patrie, la Haine*. Aujourd'hui il aime l'habileté pour elle-même ; il ne s'en sert plus pour construire un drame et le dénouer, mais pour masquer, à l'aide de tentures, de décors et de costumes, le vide d'une pièce incohérente. Quelle pitié ! Et dire que M. Sardou était peut-être le mieux doué de nos dramaturges contemporains !... Séchons nos pleurs, et poursuivons.

Marivaudages historiques et coups de poing, voilà *Gismonda*. Serait-il vrai, qu'une pièce dont les trois quarts sont inutiles et ennuyeux soit une pièce « bien faite » ? Où est ici, je ne dis pas l'art, mais l'habileté de l'auteur? Serait-elle donc uniquement dans le choix qu'il a fait de ses décorateurs et de ses interprètes? ou en ceci encore qu'on parle et reparle à satiété du tigre, du fameux tigre, pour préparer le coup de poing du premier acte ? Hélas! habileté médiocre ! Il est fort bien qu'on nous annonce le tigre, mais qu'il serait mieux qu'il n'y en eût pas! Ah ! les pièces à bêtes féroces !...

J'aurais vraiment scrupule à vous raconter *Gismonda* huit jours après tout le monde. Et comment analyser une pièce dont tous les événements sont arbitrairement choisis par l'auteur, et où les motifs des actions mises en scène ne se peuvent trouver que dans le désir de produire l'Étoile sous un aspect avantageux? Là est le vrai, le seul lien qui relie ensemble les différentes parties de la pièce. Et cela, sans conteste, dénote, une grande habileté. Mais que ses conséquences en sont parfois fâcheuses! Le malheur de ces pièces faites sur mesure, c'est qu'elles dépendent toutes du jeu de l'interprète : que Mme Sarah Bernhardt soit fatiguée, qu'elle joue « en anglais, » comme le soir où je l'ai vue, la pièce se déroule, inexplicable et lente, devant un public plein de stupeur.

Et la scène, la fameuse scène, la seule « plus digne de respect que d'émerveillement »? L'habileté de M. Sardou lui a servi à l'amener, à l'encadrer dans un admirable décor, sous la touchante lueur de la lune. Mais faut-il avouer que cette habileté même m'empêche de la goûter? J'entends bien les mots des personnages, je vois les gestes qu'ils font, et je perçois que ces mots et ces gestes expriment la douleur et la passion. Mais je ne puis me défendre de me rappeler ce qu'ils sont, ces personnages : une reine de féerie et un jeune premier de mélodrame ; et leurs mots et leurs gestes ne me touchent pas. Je sais que de pareils fantoches sont, en vérité, tout à fait incapables d'aimer et de souffrir...

J'ai dit quelles merveilles la Renaissance avait prodiguées dans la mise en scène. Les interprètes sont si nombreux que je ne puis parler de tous ; leurs rôles sont surtout de figuration. Il faut citer M. Guitry, qui joue avec force et chaleur le rôle d'Almerio, et qui donne un peu de sa vie au personnage. M. de Max est curieux en évêque Sophron, un évêque bien singulier, qui interrompt la messe des Rameaux et se retire gentiment dans sa niche pour laisser Almerio et la duchesse échanger de tendres propos. Ce n'est pas la faute de M. Deval si le rôle de Zaccharia est insupportable. M. Montigny semble presque regretter celui qu'il avait dans la *Menteuse*. Pour Mme Sarah Bernhardt, je suis embarrassé. Vous savez qu'elle est supérieure ou inférieure à tout, selon qu'elle est bien ou mal disposée : le soir où je l'ai vue, à la troisième, elle était aussi mal disposée que possible.

Je garde pour la semaine prochaine la représentation de l'*Œuvre*. Mais je veux dire un mot de *Comme ils sont tous*, comédie en cinq actes, de M. Émile Fabre, que le « Théâtre des Lettres » nous a donnée lundi soir. Il serait injuste de juger l'auteur et la pièce sur cette seule représentation : jamais personne ne fut, à ce point, trahi par ses interprètes. Certes nous sommes tout disposés à soutenir les entreprises que le succès du Théâtre-Libre a fait éclore, mais encore faudrait-il que les pièces qu'on y reçoit, on les « jouât ». Je ne sais où on a été chercher les malheureuses créatures qui s'étaient chargées des rôles de femmes ! Pour parler de la pièce même, M. Antoine, dans une lettre qui sert de préface, la déclare « extrêmement remarquable ». Il doit avoir raison. Mais je serais plus facilement de son avis quand il dit à l'auteur : « Vous procédez de Becque, avec la formule de Sardou. » Il y a là, épars dans ces cinq actes, beaucoup de pessimisme théâtre-libresque, quelques mots drôles, assez de maladresses et, somme toute, un certain talent. Il faudra, je crois, que M. Fabre se modère, qu'il ne soit féroce qu'une fois ou deux par acte, et qu'il renonce à plaisanter M. Georges Ohnet : on le lit encore, sans doute, mais on ne l'avoue plus.

JACQUES DE TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Le Midi, après s'être levé en faveur des courses de taureaux, avait pris le parti de se recoucher; voici que, de nouveau, il menace de se relever, non plus cette fois pour exiger qu'on lui laisse juguler ses ruminants, mais pour réclamer qu'on protège ses monuments. C'est du château des Baux qu'il s'agit. Fermés à toute esthétique, des entrepreneurs de bâtisses ne voient dans ses ruines hautaines, — écussons blessés par la faux du Temps ou colonnades résistant encore à l'assaut des siècles, — que des matériaux de construction; ses pierres historiques, ils les enlèvent à pleines charretées pour édifier de vulgaires vide-bouteilles, la villa triomphe du castel, c'est la Prise de la Bastide!

L'*Éclair* montpessulan (cette épithète gracieuse signifie que le journal protestataire se publie dans le chef-lieu de l'Hérault), la *Cornemuse* franco-provençale, l'*Aioli* qui est en bonne odeur auprès de l'auteur de *Mireille*, unissent leurs justes clameurs à celles du Félibrige parisien; la Tarasque s'agite... eh bien, ils ont raison, ces amants passionnés du *Mie-jour!* Nous pouvons rire de certaines hyperboles vagabondes soulevées avec la poussière d'or par l'aile du mistral, nous pouvons considérer avec quelque scepticisme l'idée, peu parisienne, de reconstituer l'empire d'Occitanie, mais nous n'avons pas le droit de railler les ardeurs des Nîmois exaltant leur Maison-Carrée, les enthousiasmes des Arlésiens pour les arcades Saint-Trophime, la généreuse colère de toute la Provence liguée contre la destruction de l'antique cité des Baux, nous qui verrions des équipes de terrassiers démolir Notre-Dame sans même nous arrêter, povres de nous!

Le grand coupable en tout ceci est Péladan. Vous ne vous attendiez guère « à voir le Sâr en cette affaire »? C'est que vous ignorez ses projets, hélas! abandonnés, d'acheter le château menacé. Si ce mage inconsistant, au lieu de perdre sa belle jeunesse à confectionner des brochures peu lues sur l'*Art ochlocratique*, à parcourir « le périple de la gnose », à lancer des malédictions contre le général Campenon qui lui voulut du mal « l'an XIV de la Terreur militaire », contre Napoléon Ier « ce Thug », contre M. Porel et le pharmacien Wilhelm Schwabe (de Leipzig), si ce thesmotète inécouté avait fait emplette des Baux, comme il l'avait promis, il nous aurait évité une nouvelle révolution méridionale, et j'ajoute que cette acquisition lui eût été profitable à tous les points de vue car, ses capitaux occupés à la réfection d'un tel immeuble, il n'eût pas cédé à la tentation de s'adonner à des recherches alchimiques médiocrement rémunératrices puisque le seul louis d'or qu'il soit jamais parvenu à tirer de ses cornues lui revint à quinze cent trente francs.

Aussi bien, Sa Rose + Croix est fort menacée par un autre Œlohite, M. Albert Fleury, dont les brasseries littéraires s'arrachent le récent manifeste en l'honneur d'un « Collège esthétique de la Renaissance chrétienne et idéaliste » qui n'est « aucunement lié au tiers-ordre rosi+crucien ». Le Collège n'est pas au coin du quai. Ses statuts, à l'encontre des prospectus coutumiers, ne vantent point la nourriture saine et abondante, ni les soins éclairés, ni la discipline à la fois paternelle et ferme, non! Ils déclarent seulement que les femmes sont exclues, non pour les raisons qui attirèrent les disgrâce gouvernementales sur la tête du trop fameux Robin de Cempuis, mais parce que « il a été reconnu par tous les intellectuels que la femme se trouve dans de notoires conditions d'impossibilité pour parfaire bellement ». Je livre cet ukase de penseur misogyne à la vindicte de Mmes Astié de Valsayre et Hubertine Auclerc. Donc, pas de femmes, pas de femmes, tel est l'ordre d'Albert Fleury. Et, me direz-vous, entre hommes, que fera-t-on? Voici : on s'efforcera « vers la révélation de l'Idéalité chrétienne, mystique et hermétique transcendante ». C'est bien simple. Si les lecteurs de la *Revue Bleue* veulent contribuer, par d'utiles versements, à révéler ce que je viens de dire, à réagir contre le réalisme décadent, à permettre aux artistes de redevenir « les prêtres de l'Idéal », je me ferai un plaisir de transmettre leurs souscriptions à ce succédané kabbaliste de M. Paul Desjardins.

Plus qu'un mot : le titre dixième indique Paris comme résidence solennelle (pourquoi solennelle?) du Chapitre directorial, mais ne dissimule pas qu'elle pourrait, au besoin, être transférée dans une autre ville. Si jamais le malheur voulait que nous fussions dépossédés, oserais-je insinuer que la Ville-Évrard me paraîtrait, pour le Collège Esthétique, une localité tout à fait convenable?

Le malheur, c'est qu'en dépit de ce flamboyant manifeste-préface, et malgré qu'elle contienne une paraphrase du chapitre Ier des *Lamentations de Jérémie* (dans laquelle *voix* rime avec *moi*), des titres rédigés en un latin ingénu, par exemple *Pro musa non sunt lacrymæ*, et divers anathèmes destinés à pulvériser le Juif-Errant, la police parisienne, la République et la « Ligue contre la Licence des rues » :

> Mais rappelez-vous donc, exécrables Tartufes,
> Vos festins de jadis accompagnés de truffes!

la brochure de M. Fleury s'attarde chez le libraire. Aussi je pense que l'auteur approuvera, comme moi, la lettre que M. Tissandier, président d'un Comité pour la ligue des écrivains, vient d'adresser au ministre de l'Instruction publique, et dont il veut bien

communiquer copie : cet homme pavé d'excellentes intentions y demande que tous les journaux soient *tenus* d'insérer chaque semaine le Bulletin de la Bibliographie de la France; voilà une proposition qui part d'un bon naturel. Mais elle est insuffisante. Pour que le résultat rêvé par M. Tissandier puisse être atteint, il faut que tous les Français sachant lire soient *tenus* d'acheter tous les livres parus dans la semaine.

Grâce à l'adoption de cette mesure, nous n'aurions plus à déplorer la honteuse indifférence du public, qui néglige de se procurer tels petits chefs-d'œuvre de lumineux bon sens, par exemple les *Lamentations de l'Éphèbe*, de M. Auguste Lévêque, dont je citerai seulement le début, simple et sans rien d'affectée, comme l'exigeait Nicolas :

« Comme un qui — impubère presque encore, et n'ayant à peine plus la puérile empreinte, aux lèvres, des lactescentes mamelles de sa nourrice, de sa nourrice aux suaves onomatopées berceuses — témérairement, ayant érigé son front fragile d'enfançon, du heaume essoré quadruplement d'ailes paraboliques, — du terrifiant casque, diploptère d'or — bondirait dans la mêlée hurlante, je reviens des conflits terrestres, toute l'âme pleine d'échardes, le cœur couvert d'ecchymoses et de calus, et, les phalanges de mes illusions — si richement revêtues d'armures incises de runes magiques et multiflories de coruscations orfèvries si bellement — mes resplendissantes phalanges, toutes lacérées et éventrées. »

Le styliste qui rédige avec tant de simplicité les gentillesses qu'on vient de lire n'a pas seul l'âme pleine d'échardes. Je sais un homme qui, comme cet éphèbe, plus que lui peut-être, souffre, et porte sous sa mamelle gauche un cœur couvert d'ecchymoses ; c'est M. Flourens, Calypso diplomatique, qui ne peut se consoler de son départ du ministère. Avoir un moment détenu le portefeuille des Affaires étrangères et redevenir député des Hautes-Alpes, le coup est rude, bien rude à recevoir, malgré l'habitude qu'un politicien en devrait avoir. Pour en amortir la violence, autant que pour utiliser ses loisirs forcés — parce que entre nous, représenter Embrun, ça n'occupe pas beaucoup! — M. Flourens s'est institué, de son propre mouvement, et par la grâce de M. Flourens, l'auteur de l'alliance franco-russe; il le répète chaque matin aux reporters sans ouvrage qui viennent dans son isba, il le publie dans toutes les feuilles qui acceptent encore sa prose, il est à l'affût des journaux qui se fondent — pour y déverser des souvenirs slavophiles; je crois, Dieu me pardonne, qu'il a fini par se convaincre lui-même! Lui seul en France, exception faite des camelots sportifs qui remplissent Paris de leurs abois : *Demandez la maladie du Tsar, derniers résultats* (sic), lui seul s'est pu réjouir de la mort d'Alexandre III, admirable matière à mettre en articles autolaudatifs.

Hier encore, il s'est porté garant du brillant avenir de Nicolas II. « En effet, a écrit cet homme immense (je ne parle pas du nouvel empereur de Russie), en effet, n'étant encore que czaretwitch, ce souverain m'appréciait déjà et, un jour, il déclara : « Quand on reçoit un diplomate tel que vous... »

Vous m'en direz tant!

Invinciblement on se rappelle les conversations de ces bons vaudevilles d'antan où les jeunes filles à marier se plaisaient à parler de leur avenir avec un domestique vieilli dans la famille.

— Tu as vu mon prétendant, M. Sainval, n'est-ce pas, Baptiste?

— Oui, Mademoiselle.

— Je crois que je serai heureuse avec lui.

— Parguienne, Mademoiselle, un homme qui m'a donné cent sous!

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

BULLETIN

Notes d'art

ACQUISITIONS NOUVELLES AU MUSÉE DU LOUVRE

Discrètement, avec une modestie touchante, l'administration du Louvre met en montre ses dernières acquisitions. Vous les trouverez provisoirement réunies et exposées côte à côte dans les deux salles les plus désertes du musée. Ils sont là sur des châssis, en compagnie des deux séries de peintures de Lesueur, la *Vie de Saint Bruno* et la décoration de l'Hôtel Lambert. Puissent-ils, par leur présence là, attirer la curiosité des visiteurs sur ces vieilles peintures si universellement dédaignées, et en particulier sur ces *Muses* de l'hôtel Lambert, Mais ce sont là, comme l'on sait, des acquisitions d'assez vieille date : elles suffiraient même, sans qu'il fût besoin de leur adjoindre des acquisitions nouvelles, pour maintenir notre Louvre au premier rang des musées d'Europe, rang qui lui revient sans contestation possible, et quoi que fassent, pour l'en déposséder, ses ennemis ou ses amis. Car en outre de ses ennemis, le Louvre a encore des amis trop zélés, et dont le zèle, poussé trop loin, pourrait risquer de lui nuire : ceux, par exemple, qui jugent notre musée encombré d'œuvres à leur gré ennuyeuses, et qui proposent carrément d'envoyer en province les deux séries de Lesueur, et la *Galerie de Médicis* de Rubens, sans parler de toute la collection des peintures de Bologne.

Il y a ainsi d'excellents esprits qui pensent que le catalogue d'un musée devrait être renouvelé de temps à autre, comme le programme d'un café-concert. Ils

congédieraient volontiers Raphaël et Rubens, comme des maîtres trop connus; après quoi ils déploreraient que l'État n'accorde pas à l'administration du Louvre le moyen d'acheter des Turner ou des Theotocopuli.

Il y a précisément un Theotocopuli parmi ces acquisitions nouvelles. A-t-il été acheté, provient-il d'un legs? Je ne sais. Mais j'espère qu'il n'aura rien coûté à notre budget national, car c'est un morceau détestable, et comme on en trouve par centaines chez les brocanteurs de Tolède. Le *Christ injurié par la foule*, du Musée de Lyon, restera, jusqu'à nouvel ordre, le seul Greco que l'on puisse voir en France.

Sur le même panneau, une *Tête de Christ* de l'école espagnole est encore un de ces morceaux dont la présence dans un musée paraît tout au moins superflue. Certes les belles œuvres espagnoles sont rares, trop rares, dans notre Louvre. Mais ne voit-on pas que l'acquisition d'œuvres médiocres aura précisément pour effet de rendre plus sensible cette indigence d'œuvres de premier ordre?

On se propose, évidemment, de compléter notre musée, d'en faire une collection synoptique, à la façon des nouveaux musées allemands, où il n'y a point une école ni une tendance qui ne soient représentées.

Mais je crains qu'à vouloir se diriger dans cette voie, le Louvre n'ait rien à gagner. Il n'a pas été créé pour instruire, mais pour amuser : et l'on s'y est toujours soucié davantage d'acquérir de belles œuvres que de compléter la série historique des maîtres et des styles. Pour constituer au Louvre, par exemple, une salle anglaise ou une salle allemande équivalentes à ce que sont les salles italiennes et flamandes, il faudrait des milliards : et encore ces milliards ne conduiraient-ils qu'à acquérir des œuvres médiocres ou des œuvres fausses, comme il y en a tant parmi les acquisitions nouvelles des musées de l'étranger. Les belles œuvres des maîtres sont casées : il faut en prendre son parti, et se réjouir de ce qu'un si grand nombre d'entre elles aient trouvé l'occasion de se caser au Louvre.

Je crois en revanche qu'il y aurait pour le Louvre une direction excellente à suivre, et qu'en un certain sens il gagnerait à vouloir se compléter. Seul au monde, notre Louvre possède une série presque complète de belles œuvres de l'école française, depuis Fouquet jusqu'aux contemporains de Delacroix et de Corot. Il y a là un trésor que l'Europe nous envierait davantage encore qu'elle ne fait, si nous consentions d'abord nous-mêmes à en être plus fiers. Et il me semble que précisément il y aurait à la fois un intérêt considérable et une certaine facilité pour nous à rendre tout à fait complète notre collection d'œuvres françaises. A côté des grands maîtres, dont nous possédons les chefs-d'œuvre, l'école française a toujours — et plus qu'aucune autre école, — produit des maîtres de second ordre très personnels et très intéressants. De ceux-là je voudrais qu'on eût au Louvre une série complète, aussi complète du moins que la chose est possible.

Voyez par exemple comme, parmi ces acquisitions nouvelles, les œuvres françaises seules ont du prix et font plaisir à voir! Il y a là des portraits du XVIIIe siècle, dont la plupart d'ailleurs ont été donnés en legs, et dont les autres n'ont pas dû coûter cher : ainsi une étude du sculpteur Pajou, un portrait d'homme de Gros, deux portraits du Suisse Melchior Wyrsch, même un portrait d'Horace Vernet : ce sont des œuvres excellentes, d'un intérêt considérable, et je ne saurais trop féliciter le Louvre de les posséder. De même, une curieuse esquisse de Géricault, une autre, tout à fait charmante, de Guérin, sans parler des seize études de Chintreuil, dont une dizaine au moins sont des chefs-d'œuvre de vérité et de poésie. Tout cela constitue des acquisitions très précieuses; mais tout cela, à y regarder de près, résulte de legs. L'administration du Louvre a trop à faire de dépenser les maigres fonds dont elle dispose pour de médiocres peintures anglaises, comme ce soi-disant Hoppner, un portrait de femme mal dessiné et d'un métier détestable, l'œuvre sans doute de quelqu'un de ces élèves de Reynolds qui copiaient Van Dyck et les Vénitiens. Voilà encore une médiocrité qui ira grossir la série des médiocrités de la salle anglaise.

Et le portrait d'homme attribué à Cranach, une autre des nouvelles acquisitions, vaut à peine un peu mieux. Jamais Cranach n'a mis la main à cette peinture maladroite et dure, œuvre sans doute d'un peintre suisse, dont le Musée de Bruxelles possède un curieux portrait. Voyez, dans ce tableau, le dessin des mains, et comparez ces informes moignons aux mains des deux Cranach authentiques que possède le Louvre.

Mais pourquoi acheter des Hoppner et des Cranach, fussent-ils authentiques, lorsque ce sont des œuvres de quatrième ordre, et lorsqu'il y a tant d'œuvres charmantes de l'école française qu'on pourrait acquérir à bien meilleur prix? Je n'en veux qu'une dernière preuve. Entre tant d'acquisitions plutôt inutiles, et sans doute pour une somme assez peu élevée, l'administration du Louvre vient d'acheter un chef-d'œuvre, un grand portrait de femme, de Gros, le portrait en pied de Mme Lucien Bonaparte. Allez le voir; c'est un chef-d'œuvre, et le charme qui s'en dégage est de ceux que rien ensuite ne saurait faire oublier. Et il nous charme surtout parce qu'il est de notre pays, peint en France, par un maître français; en outre de sa valeur artistique, nous y retrouvons encore le reflet d'idées et de sentiments qui n'ont de signification que pour nous.

T. H.

Petit bulletin bibliographique.

NOUVELLES ET CONTES

MASSON-FORESTIER, *la Jambe coupée* (Calmann Lévy). — M. Masson-Forestier est, je crois, avocat d'affaires dans une ville de province; et lui-même nous prévient qu'il débute dans les lettres à quarante ans passés. Par là s'expliquent, à la fois, le mérite et le défaut de ses contes.

Leur mérite, c'est qu'ils sont l'œuvre d'un homme d'expérience, d'ailleurs très intelligent et suffisamment lettré, qui, durant sa longue carrière d'avocat, a eu l'occasion de connaître de très près un coin particulier de l'humanité. On sent tout de suite, en effet, que les histoires que raconte M. Masson-Forestier sont des histoires vraies; et l'on sent aussi que l'auteur a dû les bien voir, en étudier minutieusement l'envers et l'endroit, pour parvenir à leur donner cet air saisissant de réalité. Il aurait même pu se dispenser de citer des témoignages à l'appui de ses récits et de reproduire des fac-similés d'autographes : personne ne l'aurait soupçonné d'avoir inventé ce qu'il nous rapporte de ses personnages.

Mais ces récits d'une si parfaite vérité, — et dont deux au moins, la *Jambe coupée* et *Baraterie*, sont en outre d'une simple et profonde émotion, — ils ont tous le défaut d'être composés et écrits par un homme resté trop longtemps étranger au métier d'écrire. Non que la composition y soit incohérente, ni le style incorrect; au contraire, tout y est plutôt trop irréprochable : le plan est trop clair et trop bien suivi, les phrases, trop régulièrement alignées. Et tout cela lourd, pénible, sans une image un peu imprévue, sans rien qui relève d'un peu de style et d'art le développement méthodique des faits.

En résumé, au lieu de nouvelles, d'excellents comptes rendus d'affaires déjà pleines d'intérêt par elles-mêmes, mais infiniment plus intéressantes encore par le soin qu'a pris l'auteur d'en étudier à fond toutes les parties. Peut-être même y trouverait-on plus de réalité, et une réalité plus humaine, que dans les contes de Mérimée, que M. Masson-Forestier place au-dessus de Flaubert, de Tolstoï et de Maupassant. Mais il y a dans les contes de Mérimée un tour de main qui en fait des œuvres d'art; et ce tour de main est précisément la seule chose qui manque aux intéressants récits de M. Masson-Forestier.

RENÉ BAZIN, *Humble Amour* (Calmann Lévy). — Comme M. Masson-Forestier, M. Bazin est un auteur provincial; et comme lui il raconte ce qu'il a vu, de menus épisodes de la vie de sa province, sans doute attachant plus de prix à la justesse de l'observation qu'à la nouveauté de l'invention. Mais au contraire de l'auteur de la *Jambe coupée*, l'auteur d'*Humble Amour* possède cet art mystérieux de donner aux faits les plus banals une forme artistique. Il le possède même à un très haut degré; et c'est le principal attrait de ses contes d'être composés et écrits avec une aisance, une distinction remarquables. *Donatienne*, notamment, est un vrai tour d'adresse littéraire : de l'un de ces sujets sombres et durs que traitait naguère si volontiers l'école naturaliste, M. Bazin a fait une sorte d'idylle, pleine de douceur et de mélancolie.

MARCEL SCHWOB, *le Livre de Monelle* (Chailley). — Entre tous les écrivains d'à présent, M. Schwob est peut être le plus *singulier*, celui qui, par ses idées, par ses sentiments, par son style, diffère le plus profondément, le plus naturellement, de tous ses confrères. Il n'est ni de notre temps ni de notre pays. On devine bien quels maîtres américains, allemands et scandinaves ont contribué à former son tempérament d'écrivain; mais c'est un tempérament qui ne ressemble à aucun autre, et qui ne tient que de lui-même, ce qui nous le rend si curieux et si cher. Ce qui nous rend particulièrement chère l'œuvre de M. Schwob, à dire vrai, c'est moins encore sa singularité que son harmonieuse et subtile beauté poétique. Et jamais cette beauté ne m'était apparue si parfaite que dans ce *Livre de Monelle*, où, auprès d'une figure principale infiniment touchante, vingt autres figures de jeunes femmes se groupent, avec d'adorables sourires pleins de malice et d'ingénuité. Créatures de rêve, mais vivantes et présentes autant que les plus réelles, Bargette, Ilsée, Cice, et Monelle elle-même, la plus étrange de toutes! Et, leur étrangeté et leur beauté se renforçant encore du contraste des sentiments qui les animent avec la forme où ils nous sont présentés : forme toujours précise et nette, d'une pureté classique, la moins faite en apparence pour traduire les contours flottants de ces héroïnes de contes de fées. Plusieurs des chapitres du recueil, l'histoire de *Cice*, la *Patience de Monelle* sont ainsi d'étranges et charmantes fantaisies, qui font songer en même temps aux récits d'Anderson, aux poèmes en prose de Poë et aux épigrammes de l'*Anthologie*.

PAUL ALEXIS, *Trente Romans* (Charpentier). — M. Alexis a réuni en un seul volume trente romans; mais ce sont des romans de trois ou quatre pages, de ces romans qu'on avait coutume, jusqu'ici, d'appeler *Nouvelles*. Dieu me garde de chicaner M. Alexis sur des distinctions de genres littéraires! Mais romans ou nouvelles, je ne vois pas ce qu'il y aurait à dire de ces petits récits que ne sachent d'avance les lecteurs du *Besoin d'aimer* et de la *Fin de Lucie Pellegrin*. C'est un réalisme qui, à défaut d'autres vertus littéraires, a du moins celle de la simplicité. On y voit des femmes qui trompent leurs maris, sans qu'on devine le mérite qu'elles y ont, et pourquoi l'auteur s'est avisé de nous parler d'elles; un anarchiste qui, au moment de faire sauter la Chambre des députés, s'arrête, attendri à la vue d'un enfant, et finit par devenir millionnaire; des bonnes, des maîtres d'étude et des journalistes. C'est, si l'on veut, comme dans la vie.

ALBERT CIM, *Joyeuse Ville* (Flammarion). — J'ai eu déjà l'occasion de signaler ici les précieuses qualités d'observation et d'humour de M. Cim. Entre les conteurs qui se bornent à conter, sans y joindre de préoccupations philosophiques ni morales, il est à coup sûr l'un des plus remarquables. Dans *Joyeuse Ville*, il nous fait assister aux mille petites comédies de la vie d'une sous-préfecture, nous montrant tour à tour toutes sortes de figures comiques ou touchantes. *Victime d'une Erreur*, *Flagrant Délit*, *Un Duel*, ce sont de joyeuses histoires, racontées avec beaucoup d'esprit et de bonne humeur.

T. W.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

8 novembre 1894.

La mort d'Alexandre III a clos brusquement, le 2 novembre, à Livadia, cette agonie que la France émue et l'Europe suivaient avec anxiété et quelque inquiétude en face de l'avenir. On dit ailleurs comment cet empereur assura la prospérité grandissante à la Russie et imposa, par son amitié pour la France, la paix de l'Europe.

Tous les grands corps de l'État, en France, ont tenu, en dehors même des pouvoirs publics, à témoigner à la Russie la douleur éprouvée. Des télégrammes officiels échangés on doit retenir cette parole du nouvel empereur Nicolas II à M. Casimir-Perier : « Je suis certain de la vive part que toute la nation française prend à notre deuil national. »

Il est intéressant de noter l'expression des sentiments éprouvés par les principautés balkaniques affranchies en 1878 par la volonté de la Russie. Si la Roumanie et la Serbie, par leur réserve, se montrent inféodées à l'Autriche-Hongrie et à l'Angleterre, le Montenegro reconnaissant se tourne vers Nicolas II, auquel il demande appui, et la Bulgarie accueille avec enthousiasme l'engagement solennel du président du conseil Stoiloff de tenter tout ce qui est possible pour amener une réconciliation entre la Russie et la Bulgarie. On sait que depuis que la révolution de septembre 1885 a réuni la Roumélie orientale et la Bulgarie, en violation du traité de Berlin, le roi Alexandre de Battenberg a été exilé en Allemagne par une dépêche catégorique de l'Empereur Alexandre III; mais jusqu'ici, malgré les efforts du général Kaulbars, l'influence russe n'a pas contre-balancé à Sofia l'influence de l'Autriche-Hongrie près du prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, qui règne en fait depuis le mois d'août 1887 sans être reconnu officiellement ni par la Russie ni par la France. Le mouvement russophile de la Bulgarie, qui espère toujours s'étendre jusqu'à Salonique, va rendre à la Russie sa prépondérance normale sur les populations chrétiennes des Balkans.

Malgré les relations de famille qui rapprochent le nouvel empereur des cours d'Allemagne et d'Angleterre, la Russie ne peut oublier que par la volonté de M. de Bismarck et de lord Beaconsfield il n'est presque rien resté à Berlin du traité de San Stefano ; Nicolas II sait aussi qu'il peut compter sur notre diplomatie, et c'est pourquoi nous souhaitons de voir s'affirmer en Europe et hors d'Europe les conséquences de l'alliance franco-russe.

Le député Lévy Mirman, qui avait été dispensé de son service militaire par l'engagement décennal contracté en entrant dans l'Université, s'est trouvé, par la rupture de cet engagement au moment de son élection en août 1893, astreint à ses obligations militaires.

Par une faveur injustifiée, M. Mercier a décidé que ses trois ans partiraient non pas de la date de l'incorporation (novembre 1894) mais du jour où par sa validation il a rompu son engagement décennal (décembre 1893). Comme il s'agit pour M. Lévy Mirman de quitter la Chambre, le cas spécial vient d'être discuté.

Le devoir militaire prime-t-il le droit souverain qu'ont les députés de siéger? M. Humbert, le général Riu et M. Brisson ont demandé qui était le maître, du Ministre de la Guerre ou du suffrage universel; l'un de ces orateurs qui ne sourit jamais a vu dans cette incorporation une tentative du pouvoir militaire contre la Chambre!

C'est perdre le sens que le public se fait du devoir militaire, devoir désagréable en temps de paix, mais qui s'impose également à tout citoyen, fût-il prêtre, rabbin ou député. La Chambre a compris de quel discrédit elle se couvrirait en s'arrogeant, au-dessus de la loi, une immunité dont le patriotisme de M. Lévy Mirman eût été fort embarrassé.

Il s'est élevé entre la Commission de l'armée et le Ministre de la Guerre un débat d'un ordre tout exceptionnel qui devait être apporté à la tribune.

Contrairement aux termes de la loi de 1889 sur le recrutement de l'armée, qui ne prévoit pas de seconde partie du contingent et astreint également tous les hommes à une même durée de service sous les drapeaux, le Ministre de la Guerre a décidé de procéder au renvoi anticipé d'un certain nombre d'hommes appartenant aux classes 1891 et 1892.

La Commission de l'armée a déclaré à l'unanimité que cette mesure était inopportune, et, à l'unanimité moins trois voix, qu'elle était illégale.

Sur une interpellation de M. Le Hérissé, M. Mercier a répondu que le contingent de cette année serait de 235 000 hommes et qu'on pouvait envisager avec sécurité toutes les éventualités. La Chambre n'en demandait pas davantage, et la Commission de l'armée n'a pas insisté pour faire adopter par la Chambre ses résolutions.

Le jury vient d'avoir à prononcer sur des poursuites intentées à un journal illustré, *le Chambard*, que M. Jaurès, avait obtenu l'autorisation de défendre. La défense, violente philippique contre la famille du Président de la République, n'a pas favorablement impressionné le jury, qui a rapporté un verdict sans circonstances atténuantes.

La mainmise du gouvernement anglais sur tous les services administratifs de l'Égypte se poursuit méthodiquement, et on ne peut s'empêcher de remarquer l'accord, d'ailleurs exceptionnel, qui rapproche le *Temps* et les *Débats*, pour enregistrer avec complaisance le commentaire du *Times* à propos de la nomination d'un sous-secrétaire d'État anglais au ministère de l'Intérieur.

La fusion des services de l'intérieur et de la police que Nubar-Pacha vient d'accomplir sous l'inspiration de lord Cromer est loin pourtant d'être une nécessité. Dans son dernier rapport, du 9 mars dernier, sur la situation de l'Égypte, lord Cromer se déclarait au contraire parfaitement satisfait du système qui plaçait la police sous les ordres des gouverneurs et des mudirs (page 15), et il s'appropriait le langage du colonel Settle, inspecteur général de la police, déclarant que le service de la police avait fait des progrès considérables.

C'est peu de se contredire à quelques mois de date, du moment que l'ingérence anglaise limitée à la police va s'étendre à toute l'administration, et on ne s'y arrêterait pas si la docilité de Nubar-Pacha ne faisait craindre de la part du jeune khédive une résignation incompatible avec sa dignité et son indépendance.

On annonce d'autre part que les autorités anglaises auraient adressé un ultimatum au vice-roi de Petchili à propos d'une affaire sans portée : cette nouvelle, qui coïncide avec l'arrivée dans la mer de Chine des renforts envoyés par l'amirauté britannique, paraît être un prétexte cherché par l'Angleterre pour intervenir dans les affaires chinoises, en dehors même de l'empereur de Chine; la France a de trop grands intérêts de ce côté pour s'y méprendre.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31771. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20 — 4e SÉRIE. — TOME II — 17 NOVEMBRE 1894

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

MILIEU DE SIÈCLE

Se raconter c'est aussi raconter son époque; se peindre c'est souvent peindre ses contemporains. Les auteurs de mémoires n'ont point de meilleur titre ou de plus valable excuse. Si l'on faisait de propos délibéré ce qu'ils font presque toujours à leur insu, cela offrirait peut-être quelque intérêt. Convenons que *moi* voudra dire *nous*, et le *moi* cessera bientôt d'être haïssable : on ne verra plus en lui que le document sincère et le témoignage parlant.

L'ÉDUCATION DE LA FAMILLE

Les écrivains au temps de Louis-Philippe ont beaucoup médit de la bourgeoisie. Les révolutionnaires l'ont excommuniée, les romantiques l'ont bafouée. La plupart des hommes de ma génération, bourgeois comme moi et fils de bourgeois, parleraient probablement de nos pères avec plus d'indulgence. Pour moi, si je devais adresser un reproche à cette bourgeoisie, ce serait au sujet de son indifférence, de son trop grand détachement en ce qui touchait à l'intérêt général. J'ai été élevé dans un milieu cultivé, distingué. Mon père était, avec Senard et Frédéric Deschamps, l'un des plus brillants avocats du barreau de Rouen. Ma mère avait l'esprit vif, juste et ferme. Je ne me souviens pas de les avoir entendus échanger entre eux quelques mots sur les questions qui nous troublent tant aujourd'hui. Même remarque pour les amis qui fréquentaient la maison. Tout ce monde, fort jeune encore, trop insouciant sans doute, mais très aimable, était d'une grande gaîté. On se visitait beaucoup, on se réunissait sans cérémonie. On ne jouait pas ou très peu. En revanche, on dansait presque tous les soirs. Chez nous, mon père, qui faisait office d'orchestre (il jouait très bien de la flûte), trouvait pourtant moyen de se mêler aux danseurs. La chansonnette comique et la romance sentimentale alternaient, et l'on se trouvait avoir passé bien innocemment d'agréables soirées.

Nous devions être abonnés à quelque journal de la localité, mais on ne recevait régulièrement à la maison qu'une feuille parisienne, *le Charivari*. C'est là que je lisais avec ébahissement les questions posées par M. Dupin au chancelier Pasquier et les étonnantes réponses de celui-ci : « Qu'est-ce que dit le pain quand on le coupe? — Il diminue (il dit minue). — Quelle est la nation qui a inventé les gants? — Ce sont les Carthaginois. — Pourquoi? — Parce qu'ils craignaient les Romains (l'air aux mains).» Et autres calembredaines de même farine. On n'était pas alors difficile sur la plaisanterie, et l'on goûtait fort les trois hommes d'État du *Charivari*, comme ils s'intitulaient, Altaroche, Albéric Second et Albert Cler.

La fête du roi au 1er mai et la célébration des journées de Juillet, 27, 28, 29, qu'on appelait la fête des glorieuses, n'excitaient ni enthousiasme ni hostilité. Mon père avait été cependant presque un combattant de Juillet. Il s'était mis en marche avec un certain nombre de nos compatriotes sous les ordres du général Pajol, pour aller assiéger Charles X à

Rambouillet, et même afin d'entretenir l'ardeur de ses compagnons de route, il avait composé un hymne patriotique, *la Rouennaise*, très pâle imitation de la *Parisienne*. La colonne n'alla point jusqu'à Rambouillet. Elle revint sur ses pas en apprenant l'abdication de Charles X. C'est à cette promenade inoffensive que se borna la carrière militaire de mon père. Il n'y prit certes pas des goûts guerriers, car il se montra le plus réfractaire des gardes nationaux. Il fut même emprisonné pendant deux jours à l'*Hôtel des Haricots* de Rouen, mais le règlement ne devait pas être bien sévère; le soir du premier jour, ma mère et quelques personnes étant venues le voir, on organisa un quadrille dans la chambre du prisonnier. Un *captif*, qui gémissait dans une chambre au-dessous, se plaignit du tapage que nous faisions : « Eh bien ! dit mon père au geôlier, faites-le monter. » Ainsi fut fait, et il y eut un danseur de plus.

Telle était cette paisible époque, où les secousses de la politique ne retentissaient guère profond. Je note à peine deux ou trois circonstances par lesquelles la quiétude habituelle fut troublée : le bombardement de Beyrouth, l'émeute du 12 mai 1839, qui fit à Rouen une très vive impression. C'est alors que j'entendis prononcer pour la première fois le nom de Barbès. Enfin la mort du duc d'Orléans, qui arracha de véritables larmes à mes parents. Mais la grande émotion de mon enfance fut le passage à Rouen des cendres de l'Empereur.

*
* *

On a dit quelquefois, avec une apparence de raison, que les d'Orléans et les partisans de cette famille n'avaient négligé aucun des moyens propres à entretenir ou à ranimer dans l'âme de la nation le culte de l'Empire. Comme exemples de cette disposition maladroite et sans toutefois les mettre sur le même rang, on a cité l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, et plus précisément le retour des Cendres qui raviva la légende de Sainte-Hélène. Je ne crois pas, et pour de bonnes raisons, que la maladresse ait été si grande. Il en rejaillit incontestablement quelque popularité sur la dynastie, et notamment sur le prince de Joinville. D'autre part, au milieu de l'indifférence générale qui caractérisait cette époque, — les discussions parlementaires et les émeutes parisiennes restant à la surface, — le souvenir de l'Empereur demeurait beaucoup plus profond et plus vif qu'on ne le croit communément. Sur la Restauration, qu'on n'aimait pas et que l'on estimait peu, je n'ai entendu dans mon enfance qu'un petit nombre de récits, tous favorables à l'opposition (les quatre sergents de La Rochelle, l'expulsion de Manuel, etc.). Il n'en était pas de même quand il s'agissait de l'Empire. Dans la vie intime, dans les livres, au théâtre, le nom de Napoléon était une attraction dominante.

Le vieux grognard n'était pas encore un mythe. Que de soirées j'ai passées à écouter l'un de nos voisins raconter ses campagnes d'Austerlitz à Waterloo ! Nous l'avions surnommé *la Bérésina*, parce que cet épisode revenait le plus fréquemment à sa mémoire et nous frappait toujours. Les chansons patriotiques de Béranger l'emportaient de beaucoup alors sur ses refrains égrillards ou anti-cléricaux. C'était presque avec recueillement que l'on chantait les *Souvenirs du peuple*, le *Vieux Sergent*, le *Vieux Caporal*, le *Cinq Mai*. Le premier ouvrage qu'on me donna pour mes étrennes lorsqu'on me jugea digne de m'élever à des lectures sérieuses et de quitter le *Télémaque*, fut l'*Histoire de Napoléon* par Norvins, en quatre volumes, que j'ai encore dans ma bibliothèque. L'*Histoire* illustrée de Laurent de l'Ardèche, où l'on voyait Bonaparte pointer lui-même une pièce d'artillerie au siège de Toulon, faisait également mes délices. Mais ma satisfaction fut au comble lorsque mon père m'emmena voir représenter un drame en cinq actes et je ne sais combien de tableaux, intitulé : *Napoléon*.

Malgré les années écoulées, je n'ai de cette pièce oublié aucun détail. L'acteur qui remplissait le rôle de Napoléon n'appartenait pas à la troupe ordinaire du Théâtre des Arts. C'était une célébrité parisienne. On le nommait Gobert. Sa spécialité était de jouer les Napoléon, et je ne crois pas qu'en dehors de ce personnage il ait jamais obtenu un réel succès. Le fait est que, soit ressemblance physique, soit art de se grimer, il incarnait parfaitement l'Empereur. Combien le cœur me battit violemment lorsque je vis l'étudiant allemand Stabs s'approcher du souverain pour lui donner un coup de poignard ! et quelles larmes je versai lorsque, au tableau final, à Sainte-Hélène, l'illustre prisonnier se faisait apporter le portrait du roi de Rome, en citant ce vers plus ou moins en situation :

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Avec quel plaisir j'aurais souffleté l'acteur chargé du rôle d'Hudson Lowe. Il s'était fait une tête affreusement laide. Je ne pouvais voir sans répulsion sa plate figure et ses cheveux rouge carotte.

A propos de théâtre et de Napoléon, voici un souvenir de la même époque, qui montre combien, en dehors de toute politique, l'impression napoléonienne était vivace. On jouait au petit Théâtre de Rouen, au Théâtre français, un mélodrame intitulé : *le Juif Errant*. La pièce, bien antérieure au roman d'Eugène Suë, ne comportait aucune visée antireligieuse. J'ai retenu les noms des deux auteurs : Maillan et Fontan. L'un d'eux avait eu son heure de notoriété, parce

qu'à la suite d'une condamnation pour délit de presse, il avait été conduit, les menottes aux mains, avec un autre journaliste, Magalon, à la maison centrale de Poissy.

Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
Du moins à Poissy,

disait plus tard Béranger faisant allusion à ce fait.

Quoi qu'il en soit, ce *Juif Errant*, qui n'avait rien de subversif, se terminait par la réconciliation d'Ahasvérus avec le bon Dieu. Le drame fini, la toile se relevait pour une sorte de tableau-épilogue et apothéose représentant l'intérieur du Paradis. On voyait, dans un décor de fond suffisamment éclairé, les anges, vertus, dominations, tout le personnel paradisiaque, parmi lequel saint Pierre introduisait le Juif réconcilié. Dieu le Père, au centre bien entendu, avait à sa droite Jésus-Christ et à sa gauche Napoléon en grande toilette d'empereur.

On comprend que lorsqu'il fut question, non plus d'une représentation théâtrale, dont je démêlais déjà le côté factice, mais d'un spectacle imposant en sa réalité, mon attente fut bien plus vive, elle allait presque jusqu'à l'anxiété. On avait tant parlé de ce passage des Cendres, que j'avais une peur horrible de le manquer. Il fallut bien des négociations pour se procurer des places à un balcon sur le port. C'était en décembre et il faisait un froid terrible. Arrivés bien à l'avance, nous grelottions. L'attente, le froid, tout fut oublié, tout cessa d'être au moins pendant quelques instants. Le corps débarqué de la *Belle-Poule*, au Havre, avait été placé, pour remonter la Seine, sur un des bateaux à vapeur qui faisaient alors le service entre Rouen et Paris, la *Dorade*, je crois. Quel silence! puis quelles clameurs! puis quelle véritable effusion de tristesse! Ce sont là des impressions inoubliables. Je ne pense pas, quoi qu'on ait dit, que ce spectacle ait fait beaucoup de bonapartistes. Le bonapartisme du Coup d'État a eu des origines moins belles et moins nobles. Les d'Orléans n'ont point eu à pâtir de leur générosité en cette circonstance. On leur en sut gré alors, et, en dépit de ce qui est arrivé, on ne doit point leur reprocher une initiative contre laquelle pas une voix n'aurait osé s'élever.

*
* *

En dehors de la légende ou de Norvins, je connaissais très bien le règne de Napoléon Ier, grâce à la méthode que mon père employait pour m'enseigner l'histoire. Elle n'a jamais été usitée, à ce qu'il me semble, et je ne prendrais pas sur moi de la recommander. Toutefois elle a fort bien réussi. Cette méthode consistait à commencer par la fin, c'est-à-dire par l'histoire contemporaine, en remontant de règne en règne, de Louis-Philippe à Pharamond, de la France à la Gaule, de la Gaule à Rome, de Rome à la Grèce. En fait de livres d'éducation, j'avais l'excellent *Cours d'études*, que Condillac a écrit pour l'infant de Parme, et les *Tableaux synchroniques* de Thouret, le célèbre constituant, destinés à l'instruction de son fils. Tout cela a été fort dépassé depuis, mais n'en reste pas moins très bon. Nous y joignîmes plus tard le *Manuel d'histoire ancienne* de Heeren et quelques pages de Rollin en son *Traité des études*. Je lus aussi, à titre de divertissement, les *Vies des hommes illustres* dans l'adorable traduction d'Amyot. Cette lecture ne fit pas de moi, comme de Rousseau et de Mme Roland, un émule des héros grecs et romains, mais ce langage gaulois me fut un véritable enchantement.

J'ai su le français de naissance, je ne l'ai jamais appris. Mon père avait dans sa bibliothèque un assortiment de grammairiens : Lemare, Domergue, Girault-Duvivier (*Grammaire des grammaires*), Napoléon Landais. Il me les faisait lire, je m'arrêtais aux exemples qui m'amusaient, je sautais les règles qui m'ennuyaient et je me tirais tout de même des interrogations. Mes parents parlaient très purement; je parlais comme eux, voilà toute ma science. Quant à l'orthographe, il me suffisait d'avoir lu un mot pour ne plus l'oublier.

Si je n'ai su lire qu'à neuf ans, je me suis bien rattrapé. La lecture a été la grande et continuelle joie de ma vie. Il n'entrait pas chez nous de mauvais livres, et on me laissait tout lire. Cependant je n'ai jamais lu ce qu'on appelle des livres d'enfant, à moins qu'on ne range *Télémaque* dans cette catégorie. Ce pauvre *Anacharsis*, dont on dit tant de mal, me donna de l'antiquité un premier goût, qui ne devait plus s'éteindre. Un confrère de mon père me fit cadeau de Le Sage. L'avouerai-je ? Ce n'est pas *Gil Blas* qui me plut davantage. *Guzman d'Alfarache* et le *Bachelier de Salamanque* me divertissaient infiniment. Je dévorai aussi *Crispin, rival de son maître* et *Turcaret*, quoique de cette dernière pièce je ne comprisse pas tout.

C'était du théâtre; il ne m'en fallait pas plus. Tout ce qui se rattachait au théâtre avait le don de me passionner. A douze ans je connaissais, par les *Annales théâtrales* et autres recueils de ce genre, les biographies des moindres acteurs et actrices de Paris. Qu'on ne s'étonne pas de cette érudition précoce. Mon père était très lié avec le directeur du Théâtre français, M. Houdard, qui possédait une fort belle bibliothèque dramatique. C'est là, le croiriez-vous, que je me lançai dans la *Correspondance* de Grimm et Diderot!

Je n'étais pas constamment dans la bibliothèque. Il venait beaucoup de monde chez Houdard, artistes, auteurs, acteurs, actrices. Quelques-unes de celles-ci voulaient bien s'intéresser à ce petit bonhomme

qui lisait toujours. L'une d'elles me prêta les romans de Fenimore Cooper. Le directeur donnait souvent des dîners en l'honneur des auteurs ou des acteurs parisiens en représentation. C'était une fête pour moi d'entendre ces conversations si spirituelles, si gaies ! J'avais quelquefois des surprises.

Un jour, mon père me dit : « Nous allons dîner avec deux croque-morts. » Cette perspective me souriait médiocrement. Au dîner, je ne vis que deux auteurs parisiens dont le nom n'a pas entièrement péri, Ferdinand Langlé et Gabriel, causeurs aimables et de très bonne humeur. « Et les croque-morts? dis-je ensuite à mon père. — Tu les as vus. »

Il m'expliqua que Gabriel et Langlé appartenaient à l'administration des pompes funèbres ; qu'ils étaient venus à Rouen pour régler un grand enterrement et qu'on leur avait offert ce dîner afin de les égayer un peu.

Peu de temps après j'eus un étonnement d'un autre genre. Bien que déjà familiarisé avec les *trucs* du théâtre, je conservais encore quelques illusions. J'avais assisté à la représentation d'un drame très en vogue, œuvre de Victor Ducange : *Il y a seize ans*. C'est là que se trouve le fameux pont du Torrent, ce pont qui se rompt brusquement au moment où passe le personnage sympathique. Je rêvai toute la nuit du pauvre vieillard si méchamment mis à mort par traîtrise.

Justement le lendemain nous dînions chez Houdard. La première personne que j'aperçois c'est le vieillard du torrent, Guiaud, ancien pensionnaire de la Comédie-Française, et qui courait la province avant d'entrer à la Porte-Saint-Martin. Cette aventure me laissa un certain scepticisme à l'égard des catastrophes scéniques.

Parmi les comédiens qui m'ont laissé le plus vif souvenir, je citerai Déjazet, Arnal, Bouffé. Ce dernier surtout, avec son jeu plein de finesse dans le *Muet d'Ingouville*, la *Fille de l'Avare*, le *père Turlututu*, *Pauvre Jacques*, *Clermont le peintre*, le *Gamin de Paris*, me causait une extrême émotion. Il est demeuré longtemps pour moi le type du parfait comédien. Les grands opéras, *Robert le Diable*, *la Juive*, me plaisaient beaucoup moins que les *Rendez-vous bourgeois*. Un opéra, qui faisait fureur alors, *Gustave III*, est resté dans ma mémoire à cause de la scène finale. J'avais toujours envie de prévenir ce malheureux roi dont je voyais les assassins circuler dans le bal, — détail prodigieux, — avec leurs carabines sur le dos. Qui se souvient aujourd'hui du galop de Gustave avec son étonnant défilé des célébrités du temps? Je remarquais surtout la figure falote de *Mòsieu Mayeux*, cette création si drolatique, si populaire de Traviès, de ce Traviès que j'ai vu longtemps après si pauvre, si ignoré, gardant avec fierté son surnom de Traviès-Mayeux, pour se distinguer de son frère Traviès-les-Oiseaux, illustrateur de Buffon.

Je dois être né bien équilibré, car cette vie de théâtre, de relations bizarres, de lectures en tous sens ne me troublait nullement. Du reste ce monde, où je fréquentais si souvent, était très gai, très fou, mais nullement inconvenant ni grossier. La santé décroissante de mon père l'en éloigna d'ailleurs, comme j'approchais de la première communion. Mes parents n'avaient jamais dit devant moi un mot sur la religion. Ma grand'mère allait aux vêpres, à la chapelle du Saint-Sacrement, parce qu'on y chantait bien et que ces vêpres se disaient à une heure commode. Ma mère s'abstenait. Mon père gardait également envers moi un silence absolu.

Il avait été destiné à l'état ecclésiastique, étant par sa mère, Flore de Saint-Mars, petit-neveu du cardinal de Belloy, archevêque de Paris. On l'avait placé, pour achever son instruction, chez le curé de Conches, en Normandie. Ce prêtre, nommé La Jeunesse (j'ignore si c'était son nom ou un sobriquet) apparaissait dans les récits de mon père comme un personnage fantastique. Il avait dû refuser le serment constitutionnel, et pendant plusieurs années, à force d'audace et d'adresse, il s'était dérobé à toutes les poursuites. Un jour, à la porte de je ne sais quelle ville, un citoyen cordonnier l'arrêta en lui demandant son certificat de civisme. La Jeunesse n'avait sur lui qu'une prière à la Sainte-Vierge imprimée en gros caractères, il la tendit ingénument au vigilant citoyen, qui, prenant le texte à l'envers, le parcourut gravement et lui dit : « Je vois dans ce papier que tu es un bon patriote; tu n'as rien à craindre. » Quoique cet abbé La Jeunesse fût très indulgent, il ne put pas garder longtemps son élève. La rue où il demeurait était fort étroite et, de sa fenêtre, le jeune étudiant apercevait une voisine tout à fait à son goût. Peut-être n'avait-il pas encore lu l'histoire du maréchal d'Ancre et ne connaissait-il pas le Pont d'Amour. Il en fit un à sa manière, et La Jeunesse, rentrant au presbytère, trouva son pensionnaire en train de se rendre chez la voisine par cette voie aérienne.

Pour calmer ce singulier lévite, on le mit au séminaire d'Écouis près des Andelys. Il s'y fit une grande réputation comme joueur de barres. « C'était, m'a dit Adolphe Guéroult, son condisciple, le plus agile coureur du séminaire. » Le régime n'était pas très rigoureux; la plus grave des punitions consistait à se tenir debout sur une grosse pierre, au milieu de la cour, pendant la récréation. L'étudiant fut puni, refusa de se soumettre et, comme le supérieur insistait, il l'écarta d'un geste plus que vif, suivi d'effet. Pascal parle quelque part de soufflets problématiques. Il paraît que celui-là ne l'était pas, et le jeune homme quitta le séminaire où il se permettait de

donner si lestement la confirmation. C'est là que se termine sa carrière religieuse. Il ne lui en était resté ni bon ni mauvais souvenir, plutôt une tranquille indifférence; il me lisait des fragments de *Jocelyn*, mais me défendit *Spiridion* de George Sand qui ne pouvait que « me brouiller la cervelle ».

Personne ne me parlant de religion, je m'en fis une à moi tout seul. Elle n'était pas très compliquée, mon *Credo* se composant d'un article unique : l'existence de Dieu. Il ne me fallait rien de plus, mais rien de moins. Le séjour que je fis quelques années après chez un oncle absolument incrédule ne me convertit pas plus à l'athéisme que les enseignements ecclésiastiques ne m'avaient incliné au mysticisme. Nos prêtres d'ailleurs n'y songeaient guère. Sous la Restauration les missionnaires avaient soulevé à Rouen des orages; depuis, on était retombé au calme plat. Le clergé de Saint-Ouen, notre paroisse, n'avait nulle ardeur propagandiste; il faisait honnêtement et bénignement son métier. A la maison, nul émoi religieux à la veille de ce grand acte. On ne s'occupait que de la beauté de mes habits, on se demandait si, à la procession, tenant mal mon cierge, je n'y laisserais pas tomber des taches de cire.

Je respirais pendant la retraite, non pas que je fisse grande attention aux cérémonies, mais je m'absorbais dans la contemplation des rosaces illuminées par le soleil, dans l'émerveillement que me causait l'architecture aérienne. Je ne vivais plus dans le présent et j'avais du passé une vision intense, qui n'était pas trop inexacte. Augustin Thierry et Michelet m'étaient encore inconnus. Un livre de Théodore Licquet, l'*Histoire des ducs de Normandie*, que j'avais eu quelque temps entre les mains, suffisait à me donner la vision d'autrefois. Combien j'aimais aussi les vieux édifices! les maisons à pignon, tout ce qui évoquait en moi le Rouen du moyen âge. Je ne me doutais pas de ce que c'était que l'archéologie, et cependant j'étais archéologue d'instinct, notant précieusement dans ma mémoire chaque antiquité, « chaque vieillerie », comme disait ma mère. La passion de l'histoire se déclarait : j'ai eu le bonheur de la conserver toujours.

(*A suivre.*) JULES LEVALLOIS.

LA MILLIARDAIRE

Nouvelle [1].

V

André accepta, durant le déjeuner, la coupe que miss Lambrecque lui tendait et où tremblait la liqueur dorée.

— Vous me pervertissez, miss Mary! Voilà maintenant que vous me prenez par la gourmandise. Ne seriez-vous pas le démon suscité pour ma perte? J'y réfléchis depuis quelques jours et je tremble, sérieusement vous me faites peur!

— Buvez quand même! dit-elle en riant, vous vous êtes assez macéré à ce repas, touchant à peine aux plats, vous contentant d'eau claire. Buvez ce vin précieux! Il est unique au monde, les caves du Johannisberg n'en ont plus et c'est ici la dernière bouteille, tout à l'heure elle sera vide. Si le diable vous veut désormais tenter, il devra s'enquérir d'un autre philtre'.

André mouilla ses lèvres au cristal.

— Le philtre qui enivre n'est pas là, miss Mary! il est, vous le savez bien, dans ces yeux qui rient et qui me raillent. Et le Malin le sait aussi, qui est habile à prendre toutes les formes. Les plus belles nous séduisent le mieux. Encore une fois je crains qu'il n'ait pris la vôtre.

— Il me faudra donc remercier Messer Satanas de l'honneur qu'il me fait, tout en m'étonnant qu'il ait choisi une enveloppe si frêle et si peu résistante, que tout l'espoir de ses projets repose sur un si fragile édifice. Il en pourrait être pour ses frais : le maléfice ne tient qu'à ma vie, qui ne tient à rien; un souffle peut dissiper le charme, qui n'aura duré qu'un éclair.

— Ce n'est pas ce qui le rend moins attrayant, dit-il.

Sur ce mot ils se turent. Ils réfléchirent chacun à part soi, des deux côtés de la grande table où leurs sièges s'opposaient et où ils étaient seuls.

André gardait un visage préoccupé. Mais miss Lambrecque souriait; elle voyait affluer toutes les certitudes du bonheur que ses vœux appelaient. André ne se cachait plus de l'aimer : son amour s'échappait malgré lui, — dans chaque parole, et avec une amertume piquante qui en relevait la douceur, — dans ses gestes, jusque dans ce mutisme farouche qu'il affectait parfois avec elle. Mais il finirait par parler et par demander sa main, comme il eût dû le faire dès le premier jour, sachant qu'on ne l'aurait pas fait attendre. A ce retard il y avait une cause : sans doute cette vague histoire dont on avait parlé à la jeune fille, et qui s'était close de façon si tragique; la blessure saignait encore, elle guérirait, l'oubli viendrait, il venait déjà... M. de Nerville l'épouserait!

Elle se leva toute joyeuse :

— Donnez-moi votre bras et passons au salon.

Ils y trouvèrent la lectrice de miss Lambrecque et sa demoiselle d'honneur, ainsi que mistress Dickson, la femme de l'intendant. Elles étaient là, attendant ses ordres. La jeune fille les congédia d'un signe, doucement et distraitement, et elle demeura seule avec André.

(1) Voir les numéros des 3 et 10 novembre.

Elle était allée s'accouder sur un fauteuil, dans l'embrasure d'une fenêtre. Les parterres venaient en se pressant tendre vers elle, étaler sous ses yeux leurs plus riches, leurs plus délicates parures pour le plaisir de la récréer. Son regard y flotta sans s'y arrêter, quelque idée falote l'absorbait.

Elle dit tout à coup :

— Je voudrais connaître vos armes, monsieur de Nerville ? les armes dont vous timbriez vos voitures, votre argenterie, quand vous en aviez, il n'y a pas beaucoup de temps de cela... Comment sont-elles ?

Il sourit de la fantaisie, il dit :

— *A la porte de ville bastionnée...* ou plutôt mieux, je vais les dessiner.

Il y avait entre eux une petite table où traînaient des albums, une boîte de pastel. Il déchira une feuille teintée et s'assit.

Tout en crayonnant, il disait :

— Nerville, c'est autant dire Noireville, les plus vieilles chartes portent indifféremment Négreville, Neyreville, d'où vint Nerville par contraction. Le blason est simple, ce qui en fait le prix et en marque l'antiquité. Les premiers qui se blasonnèrent purent se contenter d'un métal et d'une couleur ; ceux qui suivirent, pour éviter la confusion, durent compliquer leurs armoiries. Voici comment elles se lisent : *à la porte de ville bastionnée et crénelée de sable* (qui est noir), *sur champ d'argent*. Et c'est tout. Le support est *de deux nègres accotés soulevant le cimier des chevaliers de Malte*, dont un Nerville fut grand maître. Et le cri : *Nère* (noir) *et vil qui ne me suit...* Quels enfantillages ! où la vanité se prend-elle ?...

Il traça quelques derniers traits et tendit le papier à miss Mary.

Elle l'examina d'un air appliqué et sérieux. Mais l'impression fut plutôt triste. Ses regards restaient attachés sur le dessin avec une sorte d'effroi.

— N'est-ce pas, dit-il, qu'il est lugubre, ce blason ? Toutes ces taches noires sur ce blanc, on dirait la décoration d'un catafalque. Et, par le fait, il ne ment pas, il n'ornera plus que des pompes funèbres ; mes sœurs sont mariées, le nom s'est déjà perdu en elles, il s'éteindra en moi...

Elle dit d'un accent de plainte et de reproche :

— Pourquoi dites-vous cela, monsieur de Nerville ? vous me faites de la peine, vous le savez bien !

Une larme lui monta du cœur, se suspendit au treillis de ses cils où elle brilla une seconde avant de disparaître.

Alors il lui prit la main et il y mit un baiser pour se punir de l'avoir affligée. Ses paroles se firent affectueuses, consolantes. Elles allaient trop loin, étaient plus vives et plus chaudes qu'il n'eût fallu avec la réserve qu'il s'imposait ; elles pouvaient faire naître, entretenir des espérances qu'il était décidé à tromper. Il détruisait ainsi en une minute le travail de longs jours de contrainte. Et tout cela se faisait malgré lui ; quand il s'en apercevait il était trop tard.

Elle se leva radieuse et le quitta pour aller s'habiller.

Mécontent de lui, il sortit dans les jardins. Il trouva Maugras planté devant le château dont il examinait une des fenêtres, et si absorbé qu'il ne s'aperçut de la présence d'André que lorsque celui-ci fut tout proche et lui adressa la parole.

— Quel détail d'architecture étudiez-vous, monsieur Maugras ? Eh ! oui, on a mêlé les genres... Que voulez-vous, nous n'inventons plus rien.

Le regard de Maugras se détacha, effaré, de la fenêtre de l'intendant et vint se poser d'un air soupçonneux sur M. de Nerville.

— Pour ce que l'architecture m'intéresse... dit-il. En fait d'inventions elle aurait bien dû trouver le moyen d'abriter tant de pauvres diables qui roulent par les chemins, sur le pavé des villes... une niche au moins à chacun ! Par les nuits d'hiver où les pierres se fendent, où le froid tombe du ciel en nappes de plomb, il en est, vous le savez comme moi, qui couchent sur un banc, sous le tablier des ponts. Pendant ce temps, en de confortables chambres, sous les courtines de soie et la tiédeur légère des édredons, les heureux dorment paisiblement. Il y a autour d'eux, baignant dans la même atmosphère, sous l'haleine égale des calorifères, salons, boudoirs, cabinets de toilette, salle à manger, bibliothèque, et l'office et la lingerie, jusqu'aux paliers et aux spirales des escaliers où les tapis profonds se déroulent, jusqu'aux vestibules et aux mansardes, cent pièces comme ici qui restent vides et inoccupées. Voyons, monsieur de Nerville ! les grelotteux, les claquedents, tout ce qui erre sans toit et sans gîte, ahuris de fatigue et de froid, ne seraient-ils pas mieux là que sous les ponts ?

André sourit.

— Vous suivez votre idée, monsieur Maugras, c'est bien. Nous verrons quand vous aurez vos quinze ou vingt mille livres de rente, — vous les aurez, je vous l'ai dit ! — avec quel empressement vous partagerez avec vos frères ! Comme il sera facile de vous enlever la conviction que vous n'en avez que pour vous, rien que pour vous, juste l'indispensable et le nécessaire !... Quand vous le voudriez d'ailleurs, le pourriez-vous et à quoi cela aboutirait-il ? Nous venons de boire à déjeuner, miss Mary et moi, une bouteille de Johannisberg...

— Grand bien vous fasse, et à elle aussi !

— C'était un trésor sans pareil, car elle restait seule d'un cru disparu, le soleil n'en mûrira plus les grappes. Qu'en fallait-il faire à votre avis, monsieur

Maugras ? Auriez-vous appelé à vous tous ceux que la soif dévore ? Le flacon n'en eût pu fournir à chaque lèvre la millième partie d'une goutte. Avouez que nous avons bien fait de la boire, miss Mary et moi. D'une fortune qui nous échoit et qui s'évanouissait dans le partage sans profit pour personne, pourquoi seriez-vous jaloux? Sans doute la chance nous favorise, mais qu'y faire si c'est la fatalité? La Justice absolue n'est pas de ce monde, vous le savez aussi bien que moi; elle est ailleurs, quelque part, là-haut. Attendons!

Il avait levé la main tout en marchant et Maugras suivit la direction du geste. Il regarda un moment, le sourcil froncé, l'immensité bleuâtre qui s'arrondissait au-dessus d'eux; puis il dit :

— Là-haut, il n'y a rien. Il y a des milliards de mondes comme le nôtre, dont la combustion est plus ou moins avancée. La science a percé ce mystère. Tout cela, tout ce que vous dites, était bon autrefois quand on pouvait croire. Vous parlez comme le curé de mon village quand il m'apprenait le catéchisme. Dieu merci, j'ai eu d'autres maîtres. Mes parents, les braves gens, se sont saignés pour me faire instruire. Et le résultat de toutes ces études, le voulez-vous savoir, monsieur de Nerville? C'est que nous vivons sur des blagues! Que ces blagues ne tiennent debout que parce que trop de gens encore sont intéressés à ce qu'elles subsistent! Le résultat est qu'il faut tout bousculer, tout refaire et tout repétrir, et à commencer par le fond sur lequel tout repose, l'essentiel de la vie, ce carré de sol qui est sous mes pieds, où je fus déposé en naissant, que quelques-uns s'adjugent en propriété et dont je n'ai pas une parcelle. Tout est à tous! voilà la vérité. La raison le dit, le droit naturel le proclame, qui n'a rien à faire avec vos codes. Tout ce que je puis prendre est à moi : c'est la devise des conquérants, des héros, de ceux que la foule acclame et encense, et déifie! C'est ma loi et ma règle, je n'en connais pas d'autre. Cette Justice dont vous parlez et dont la nature ne s'embarrasse guère, elle n'existe que par nous, c'est l'homme qui l'a conçue et enfantée, qui l'a tirée de lui-même. Maintenant qu'elle a grandi, qu'elle est majeure, qu'elle agisse donc et fasse son œuvre, qu'elle sape et renverse tout! Vous voulez que je me résigne et attende... Attendre quoi? que six pieds de terre me recouvrent? que ces muscles et ces nerfs, par qui je jouis, se soient dissipés en gaz, en argile?

Il piétinait sur place, agité de ce tremblement nerveux qui le secouait chaque fois qu'il ouvrait l'issue aux pensées comprimées en lui.

— Non! non! plus de retard, plus d'attente! La résignation est une duperie, l'inaction une lâcheté. Tout de suite! tout de suite! Je veux mon lot, ma part de bonheur, ce qui m'est dû! Je ne veux plus être dupe, je ne le serai plus!

André dit, réfléchissant :

— C'est beaucoup se promettre... Êtes-vous sûr de ne plus l'être, monsieur Maugras?

— J'y tâcherai du moins.

Ils firent quelques pas en silence. Ils étaient arrivés au bord de la terrasse au delà de laquelle l'immensité s'ouvrait. Une trame fine et vaporeuse enveloppait au loin les îles qui y dessinaient leurs légers contours. Cela semblait un pays de rêve, où la vie flottait sans toucher le sol, dans l'atmosphère radieuse, pleine d'enchantement et de mystère, où se joue le monde des féeries. Maugras les contempla longuement; puis il dit :

— Si le bonheur exista jamais, ce fut là sans doute, dans ces cloîtres baignés de lumière riante, dont la mer enlace la solitude... Je voudrais comprendre, monsieur de Nerville, comment un homme intelligent comme vous, sincère, instruit, qui, certes, en sait autant que moi sur toutes choses, sur toute science, en est juste au même point que les pauvres fous qui vivaient là? Comment se peut-il faire que vous croyiez?

André répondit :

— Nous sommes, il est vrai, de la même minute du temps et notre savoir s'équivaut, ce qui ne le fait pas bien grand. Sur tout nous pensons de même, mais sur tout cela un abîme nous sépare : vous n'y voyez qu'un hasard, une aventure inexplicable... Nous sommes au bord de l'infini, nous touchant du coude, séparés par une ligne imperceptible qui va jusqu'au bout des choses, à peu près comme sur cette terrasse : vous sur ces flots mouvants, qui se fatiguent à se retourner et dont on ignore le fond, moi de ce côté-ci, sur un terrain solide, dit-il en tapant le sol des deux talons.

Maugras haussa légèrement l'épaule.

— Les métaphores ne prouvent rien...

André feignit de ne pas s'en apercevoir, ayant renoncé depuis longtemps à tout amour-propre et insensible dès lors à ces petits outrages.

Il dit au bout de quelques minutes :

— Vous tenez rigueur à la destinée, monsieur Maugras. Ne vous verrai-je donc jamais à une heure de détente, indulgent au sort comme on l'est en somme pour vous-même? Je vous vois là vous abandonnant à la séduction du lieu et de l'heure et vous oubliant : vous ne craignez pas les reproches de M. Dickson?

— M. Dickson est en voyage, dit Maugras, et mistress Dickson est toute bonté pour moi. J'en profite pour en prendre à mon aise... N'importe! il faut gagner son maigre salaire, l'aumône qu'on vous fait. Ah! cela finira...

Il s'éloigna.

André, en remontant vers le château, rencontra le docteur Muphray.

— Eh bien! docteur, et notre chère malade?

— Eh bien! dit le docteur d'un air riant, je l'ai auscultée ce matin, rien de nouveau.

— Ceci est de bon augure. Dès lors que le mal ne progresse pas...

— S'il ne progresse pas, cela ne la guérit pas. Rien ne la guérira d'ailleurs.

— Mais cette fête de ce soir où elle va se fatiguer?

— Eh! qu'elle danse, qu'elle s'amuse! ce sera toujours autant de pris... Voyez-vous, mon cher monsieur, nous avons là (il appuya un doigt à la hauteur du cœur d'André) un petit organe fort gentiment, fort normalement construit, avec quelque chose qui n'est ni un défaut ni un vice, mais, comment dire? une bizarrerie... Je l'appellerais de son nom savant, vous ne seriez pas plus avancé. Quand il lui plaira, la petite machine s'arrêtera, ni moi ni personne n'y pouvons rien.

— Cependant des émotions trop violentes, une joie excessive?... Supposez le mariage, les joies du mariage! ou encore quelque affreux événement, une horrible déception, un désastre, la perte de toute sa fortune, quelque chose de plus effrayant, s'il se peut, et tombant comme la foudre?...

— Ta! ta! ta! nous faisons du roman. La science est moins fantaisiste. Notre petit cœur est fait pour battre; qu'il batte un peu plus vite, un peu plus fort, qu'importe? Au contraire cela le fortifiera peut-être. Je dis peut-être, je n'en sais rien. Des chagrins? Mais elle en a eu d'épouvantables! La mort de son père, qu'elle aimait avec frénésie, — c'est une nature si exaltée, si passionnée! — fut un coup terrible, le plus rude qui pouvait l'atteindre... Et des larmes, une rage de sanglots, des transports de désespoir! Elle ne s'en est pas plus mal trouvée. Allez! elle n'est pas plus à plaindre que vous ou moi : son heure venue, peut-être demain, peut-être dans longtemps, elle partira, et voilà... tout sera dit, plus rien, pas même le souvenir de ses misères...

— Ah! dit André en l'examinant curieusement... Si je comprends bien, vous non plus vous ne croyez pas à un au-delà?

L'homme de science prit une mine grave.

— Excusez-moi, Monsieur, je n'ai pas d'opinion là-dessus. C'est comme si vous me demandiez s'il y a des truffes au pied de cet arbre : il est possible qu'il y en ait, il est possible qu'il n'y en ait pas. La seule différence est que nous pourrions creuser pour nous en assurer, tandis que nous aurions beau creuser ce problème...

Il fit un geste vague et n'acheva pas.

— Encore une question, docteur, si vous le permettez... Avec ces idées, est-ce que vous croyez, vous, que tout soit à tous et que tout ce que je puis prendre est à moi?

— Monsieur, dit le Yankee en redressant sa haute taille et serrant le poing comme s'il y tenait un revolver, je le crois si peu que je casserais la figure à qui viendrait me chiper une épingle... l'épingle que j'ai gagnée de mon travail, que les miens ou d'autres m'ont léguée de leurs économies et de leurs sueurs!

— Bien, docteur, très bien! C'est tout ce que je voulais savoir.

Et il le quitta.

Il accompagna miss Mary dans sa promenade habituelle, dîna à la villa, et le soir il la conduisit au bal que donnait le prince royal installé dans leur voisinage, et où tous deux étaient invités.

VI

L'Altesse prit miss Lambrecque à son bras et fit avec elle le tour des salons.

C'était un honneur qu'Elle ne prodiguait pas et qu'Elle tenait sans doute à bien marquer pour la jeune et richissime Américaine. Il y avait là des archiduchesses, de jeunes pairesses, de jeunes épouses de landgraves, des jeunes filles et des jeunes femmes de la plus haute aristocratie de France, dont les familles avaient grandi à l'air des anciennes cours, dont les noms sonnaient comme des noms de bataille et ressuscitaient la plus lointaine, la plus fabuleuse Histoire, projetant sur elles un reflet de légende. L'Altesse les laissait perdues dans la foule, leur refusant cet hommage qu'Elle rendait aux trois cents millions de miss Lambrecque. On voyait là le pouvoir de l'or, qu'il est aujourd'hui, comme il fut toujours, une royauté et pouvant traiter de pair avec toutes. C'était, dans la circonstance, la plus triviale et la plus burlesque qui se pût imaginer : la Royauté du Lard! Nulle des nobles dames ne songeait à s'étonner ni à rire. Dans le sillage de miss Mary les millions jetaient leur éblouissement, scintillant avec la rivière qui constellait sa jeune poitrine, les grappes irisées, le petit diadème dont la rosée tremblait sur ses cheveux de lin. Avec la tranquille conscience de ce qui lui était dû, sa mignonne tête haute et fière, ses joues, son col, ses longs bras potelés se satinant de rose au feu des lustres, belle de cette fraîcheur de fleur de serre dont la tiède chaleur épanouit les trésors, souriant à l'admiration de tous de ses jolies lèvres déroulées, de ses yeux d'enfant à l'azur pâli, à la troublante et délicate meurtrissure inférieure, elle allait échangeant quelques mots avec le prince qui, à la fin, la ramena à M. de Nerville : André était pour tous son fiancé qui, avant le mariage qui ne pouvait tarder, lui faisait son *flirt* et sa cour comme il est d'usage.

Elle l'avait distingué dès le premier jour parce qu'elle avait senti instinctivement — un instinct qu'ont toutes les femmes, — que celui-là ne la recherchait pas pour sa fortune. Les autres — et ils étaient là, d'Argis, Pommeroy, etc. — ne séparaient pas du charme que sa beauté était bien capable de leur inspirer, la pensée des trois cents millions. M. de Nerville, elle en était sûre, n'y avait pas songé une minute.

Ils étaient là, rôdant autour d'elle, ceux qu'elle avait connus dans le haut monde du littoral, du temps où son père se faisait un devoir de la distraire à toutes les fêtes, ceux que, depuis qu'elle l'avait perdu et qu'elle vivait dans la retraite, elle avait eu tant de peine à consigner à la porte de la villa; et mêlés à cette jeunesse élégante, toute une autre cohue bigarrée et grouillante, hommes sérieux, gens d'affaires, boursiers, joueurs, diplomates de contrebande qui venaient lui proposer des alliances princières, des trônes à acheter, des prétendants à aider, ou simplement de colossales entreprises pour doubler, centupler ses millions; et les fous, les maniaques, les inventeurs de machines extraordinaires à qui ne manquait qu'une petite somme pour parfaire la chose et étonner le monde; enfin tout ce qui s'allume à l'idée de l'argent. Tout ce monde dardait sur elle des regards de convoitise, la dévorait de fauves éclairs, agités de désirs furieux sous la correction de l'habit, les doigts nerveusement crispés sur le claque, les dents serrées qui d'un mouvement involontaire broyaient tout cet or en pensée, les joues barrées d'épais favoris qui ressemblaient à des charnières pour soutenir la lourdeur des mâchoires et doubler la force de l'étau.

Et tous n'étaient pas là; il y avait encore au dehors, le long des grèves, tourbillonnant à l'entour de la villa, un essaim aussi nombreux et bien autrement vorace : quémandeurs, solliciteurs, faux pauvres, vrais pauvres, meurt-de-faim, les uns honteux, d'autres cyniques, tous fertiles en artifices, ingénieux à chasser la pièce de vingt francs, le billet de banque, et dont la volumineuse correspondance s'abattait chaque jour aux mains de mistress Dickson, laquelle avait une caisse spéciale pour ces secours, pour toutes les œuvres charitables; puis, égarés dans ce fatras, des vers de poètes qui, en des stances mythologiques, la comparaient à l'antique et jeune Fortune, volant par le monde un pied sur sa roue, laissant s'échapper de sa corne une pluie d'or... et qui n'entendaient être payés que d'un remercîment. On leur envoyait une bague, quelque bijou, qu'ils acceptaient tout de même.

Ce soir-là, d'Argis, Pommeroy, leurs amis, formaient une sorte de phalange qui vaguait de salle en salle à la suite du jeune couple. Chacun était allé, à tour de rôle, saluer miss Lambrecque; mais elle ne les avait pas retenus, préférant s'isoler avec André. Et de cette déconvenue tous enrageaient secrètement, une sourde colère s'amassait.

— Nous devrions, avait dit un jour le marquis d'Argis, tous tant que nous sommes ici, former un syndicat. Et d'abord écarter cet animal de Nerville dont les chances sont trop belles pour accepter une part à l'affaire. Nous nous pousserions fraternellement, loyalement, et celui qui l'emporterait distribuerait un petit dividende aux camarades. Soit vingt pour cent de courtage, c'est soixante millions, et pour chacun — nous sommes douze, — cinq millions, une misère!

On avait ri, et cette boutade n'avait pas eu d'autre suite. Mais pourtant, qu'ils y pensassent ou non, l'association ne s'en était pas moins faite par la force des choses et tous agissaient comme si la bizarre entreprise fonctionnait en réalité.

Pommeroy était le plus excité. Il parlait haut, encouragé par le sourire approbateur de ses amis. Miss Mary et André, derrière les hauts feuillages de la serre où ils étaient allés chercher un refuge et où le groupe les avait suivis, pouvaient parfaitement entendre.

— Faire le cagot, le bon petit saint, cela réussit encore, cela réussit toujours! On a mené la vie joyeuse, on s'est ruiné, et tout à coup la grâce vous touche... la grâce sous la figure d'un merveilleux lingot, d'une charmante milliardaire! Ne se trouvera-t-il pas une âme charitable pour ouvrir les yeux de la pauvre enfant, démasquer l'hypocrite?...

— Éloignons-nous! dit miss Mary.

Elle se leva, et André, comme s'il n'eût rien entendu, alla se blottir avec elle dans un autre coin de la serre. Mais le groupe pivota avec eux et se reforma à peu de distance. Pommeroy, animé au jeu, avec son front bas, sa petite tête ronde de militaire déguisé en civil, ses joues au sang à fleur de peau, à présent blêmissantes, les lèvres tremblantes, recommençait à lancer ses invectives; pendant que le petit d'Argis, le sourire sournois sous sa moustache blonde et son long nez d'oiseau de proie, ses clairs yeux bleus luisants d'espoir, se donnait la mine de le calmer.

— Voyons, Pommeroy! vous exagérez, mon ami...

— De l'hypocrisie, de l'hypocrisie toute pure!... J'attends le lendemain des noces. Ah! ce que les millions vont danser, et les anciennes s'en donner! Georgette, Ennemonde qui attendent là-bas, à Nice, et qui guettent le moment propice... Il faut bien qu'elles rentrent dans leurs fonds! C'est connu, mon cher, d'elles à la belle comtesse de R... leur porte-monnaie se vidait : notre homme n'était pas assez calé pour entretenir la noble dame, il puisait où il pouvait... Moi, je trouve cela d'un drôle! je veux dire qu'il n'y a qu'un drôle...

André se leva. Doucement il dégagea la main de miss Mary qui vivement s'était posée sur son bras. Il tourna le massif d'arbustes; et, s'avançant vers celui qui le provoquait, d'un visage attristé, comme d'un air d'implorer grâce :

— Pommeroy! Pommeroy! vous abusez, dit-il. Où voulez-vous en venir, mon ami? Il n'y a pas un mot de vrai dans ce que vous dites, vous le savez bien. Je vous en prie, mon ami, taisez-vous.

— J'ai dit hypocrite et drôle, cria Pommeroy hors de lui, j'ajoute lâche... lâche!

— Je ne suis pas lâche, dit doucement André, je ne l'ai que trop prouvé. J'ai même eu la main malheureuse, ce qui devrait vous faire réfléchir.

Pommeroy ne savait plus ce qu'il disait.

— Bon! bon! votre petite personne vous semblait alors moins précieuse, vous ne valiez pas trois cents millions! Les millions vous rendent prudent... prudent et lâche! Et puisque les paroles ne suffisent pas...

D'une brusque secousse, comme une bête sauvage, il se dégagea des bras de ses amis, s'élança la main levée. André ne recula pas, il attendit, tendant la joue presque... Mais on s'était jeté entre eux, le syndicat trouvant sans doute que les choses étaient allées assez loin.

Miss Mary, qui avait rejoint André, l'entraînait hors de la serre, hors des salons.

— Partons, monsieur de Nerville! tout de suite! tout de suite!

VII

La voiture les ramenait dans la tiédeur de la nuit d'été. Une agitation extraordinaire secouait miss Mary, ses nerfs tressautaient et, ne pouvant parler, elle regardait André de ce sourire indulgent qu'ont les femmes à certaines heures pour la couardise de l'homme qu'elles aiment et à la vie duquel leur propre vie est suspendue.

Ses lèvres tremblaient encore, trahissant l'émotion qui soulevait son cœur, quand elle dit :

— Je vous remercie, monsieur de Nerville. Vous vous êtes conduit en galant homme, en sage; vous avez été très bien, très bien... Ce M. de Pommeroy est un brutal, un fou...

— Oui, oui... oublions cela!

Et il souriait. Pour la calmer, pour la distraire de ces préoccupations, il ajouta, parlant doucement :

— La belle nuit! Ne trouvez-vous pas, miss Mary?... Vous n'avez pas froid, si peu vêtue? Je vois vos épaules...

Il semblait n'avoir gardé aucun souvenir fâcheux de cette horrible altercation, ni rancune ni colère. Sa voix était posée, tranquille, ses traits détendus et souriants dans la lumière paisible qui tombait du ciel.

Quand la voiture s'arrêta devant le perron, miss Mary lui dit :

— Ne me quittez pas, montez! Il est tôt encore. Cette affaire m'a tellement bouleversée, je sens que je ne dormirai pas... Vous me tiendrez compagnie un moment.

Elle marcha la première, gravit l'escalier. Dans le petit salon qui précédait sa chambre, ses femmes l'attendaient. Elle les renvoya. Et tous deux s'assirent près de la fenêtre ouverte à la nuit.

Une magie planait sur toutes choses, sur les vastes jardins pleins de blancheurs laiteuses, sur le golfe qui bruissait au loin et où, comme un long serpent d'argent aux écailles phosphorescentes, tremblait l'immense traînée de la lune. La silhouette des monts s'effaçait indécise. L'air, chargé d'aromes, restait chaud de la journée brûlante. Un grand silence s'étendait que traversaient en bouffées vagues des mélodies lointaines, insaisissables : l'orchestre de la villa princière où le bal se poursuivait... Puis, le silence reprenait et, dans le paysage endormi, ce n'était plus que le clapotement des eaux, la mer soulevant ses ondes qui, en un ruissellement de lames, retombaient à la grève comme les soupirs d'un cœur trop plein.

Miss Mary rompit la première le charme où ils s'abandonnaient :

— Vous me direz bien un jour, monsieur de Nerville, ce roman avec la comtesse de R... à laquelle vous pensez encore, dont vous souffrez?...

Il leva la main comme pour lui demander de ne pas troubler d'un vain bruit de paroles la douce sérénité qu'ils goûtaient. Et il se remit à sa contemplation, les regards attachés à la nuit, à l'immense voûte pleine d'ombre bleutée où vacillait la flamme des étoiles.

Après quelques minutes de rêverie, il dit doucement :

— Près de vous, miss Mary, on ne peut penser qu'à vous... L'enchantement de cette nuit est quelque chose de trop sacré pour le profaner à ces souvenirs. Laissons-les s'abîmer dans l'oubli... Laissons le passé! laissons la terre!... Montons, miss Mary, si vous voulez me suivre, montons ensemble, élançons-nous vers ces profondeurs infinies! planons là-haut! Nous y ferons le rêve des anges : les anges s'aiment d'un amour céleste, c'est l'amour que je voudrais vous inspirer pour que vous m'aimiez comme je vous aime.

Soit que la majesté de l'heure, les beautés grandioses qui l'entouraient, l'impressionnassent; soit que les violences d'où il sortait et où il avait dû faire effort pour se contenir, eussent amené une détente qui l'exaltait à présent et le jetait hors de lui, on le

sentait tout vibrant, parlant d'un ton inspiré, sans s'apercevoir de ce qu'il pouvait y avoir d'un peu choquant et de ridicule dans la solennité de cet accent comme dans la quintessence bizarre de sentiments où il appelait la jeune fille. Mais celle-ci, non moins disposée au sérieux, ne s'en apercevait pas non plus.

Ramassée devant lui, presque agenouillée, la gracilité du buste aux richesses virginales se découvrant dans le glissement du manteau, sous la scintillante parure de fête qui la chargeait encore, elle dit avec une humilité naïve, plus adorable et plus exquise par le souvenir de l'hommage que l'Altesse venait de lui rendre et de tant de cœurs assoiffés d'un mélange de lucre et d'amour, battant de désirs sur son passage, elle dit tendrement, d'un ton de petit enfant :

— Je vous aime bien, André ! Je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme ! Je vous aimerai comme vous le voudrez. Comment serait-il possible que je ne vous aime pas comme vous voulez être aimé, puisque je vous aime de toutes les manières, — pour vous, pour l'homme que vous êtes, beau ! distingué ! parfait ! adorable ! pour l'intelligence qui gouverne la mienne, pour votre âme bonne qui m'a rendue bonne, — ardemment, absolument ! puisque je ne vis que pour vous aimer et parce que je vous aime ?

Elle s'empara de ses mains, les serra passionnément et les retint. Il ne les lui disputa pas, il sourit avec indulgence, détaché par la pensée qui le dominait de toute impression sensuelle, et il continua :

— Oh ! miss Mary, cette nuit est splendide et douce. Regardez ! toutes choses y sont heureuses, pâmées d'une volupté chaste, dans le bien-être et la joie de cette ombre divine qui les enveloppe. Mon cœur est ainsi dans vos mains, il s'y fond de délices dans une extase religieuse. C'est par une nuit pareille, où ces mêmes milliers d'astres palpitaient dans la nue, que là-bas, en face de nous, de l'autre côté de la mer, Monique et Augustin rêvaient au port d'Ostie. Le bateau allait les ramener aux rives d'Afrique, et, en attendant l'appareillage, dans une chambre d'auberge du port, à une fenêtre ouverte comme celle-ci à la nuit, ils cherchaient à se représenter le bonheur qui les attendait dans l'autre vie. Monique triomphait : peu à peu son fils s'était détaché de la religion païenne, il venait de s'arracher à l'erreur des Manichéens. Dans l'attendrissement de sa foi heureuse, elle lui tenait les mains comme vous tenez les miennes, et leurs regards sondaient l'infini, y cherchant un reflet de Dieu, un rayon de son paradis égaré dans l'espace. Minute touchante et sublime ! C'est la première fois que dans le monde antique, d'un tel cœur embrasé, d'une telle ardeur mystique et sainte, la pensée mortelle remontait à son Créateur. Appareillons comme eux, miss Mary ! Élançons-nous jusqu'au foyer d'où l'éternelle joie émane, cherchons à deviner, à goûter par avance ces pures ivresses que le paradis nous réserve, que Dieu nous promet...

— Mon seul Dieu, c'est vous ! mon paradis est là ! dit-elle.

Avec une câlinerie d'enfant, elle caressa de baisers les mains qu'elle gardait ; puis, dans un murmure de honte, le tremblement de la voix étouffant la hardiesse des mots, elle balbutia :

— Là !... dans vous... toute en vous... toujours !

Et sa tête roula sur les mains d'André. Ses cheveux dans le désordre de leurs boucles, avec les grappes de diamants chavirées, les frôlaient de leur soie douce ; sa joue ardente, couchée sur elles, les brûlait ; ses yeux pâlis, que l'incendie du cœur allumait d'un rayonnement étrange et d'où la lune en s'y reflétant tirait une flèche, se levèrent sur André d'un long regard d'imploration. Elle resta ainsi, souriante et douce, attendant.

— Oh ! Mary ! Mary ! que nous sommes loin de nous comprendre !

— Si ! si ! je vous comprends, parlez... Je vous écoute dans l'extase ! Mais laissez-moi là, j'y suis si bien ! ne retirez pas votre main...

Il faisait effort pour se dégager, mais elle le retenait, l'attirait doucement à lui de toutes ses petites forces d'enfant malade, d'enfant passionnée et exigeante, butée à un caprice.

— Parlez ! parlez encore... Dites-moi que vous m'aimez, André ! Dites-le-moi, je veux l'entendre !

Il dit lentement :

— Je vous aime... Oui, je vous aime, miss Mary, mais ce n'est pas de cet amour que j'aurais voulu...

Il n'acheva pas, sa voix s'étouffait. Il la regardait avec douleur et épouvante, dans une sorte d'horreur sacrée. Elle sentit dans les siennes les mains d'André se retourner, les doigts se raidir et se joindre comme pour une prière muette ; en même temps ses regards se tendaient vers l'infini du ciel en un appel désespéré... Enfin, vaincu, il revint à elle, sa tête fléchit, sa bouche s'inclina sur les lèvres ardemment soulevées vers lui. Ils s'oublièrent dans un long baiser.

Oh ! comme elle s'attachait à lui, l'enlaçait, l'emprisonnait des lianes de ses bras nus ! Comme elle était prête à se donner, à se donner toute, elle, sa jeunesse, ses pudeurs de vierge, ses mystérieuses beautés et ses trois cents millions qui ne valaient pas ce baiser !

Mais il ne voulait pas de ce sacrifice...

Il desserra doucement l'étreinte.

— Assez... oh ! assez, Mary ! Nous sommes, tous deux, nous sommes en vérité de bien faibles créatures ! Nous regretterions un jour... Il vaut mieux pour vous, pour moi... oui, il vaut mieux que je parte.

Dans la stupeur qui la saisissait, elle crut le comprendre : maintenant qu'il s'était engagé, qu'il venait avec ce baiser de sceller leurs fiançailles, il avait le scrupule délicat de ne pas profaner d'avance les joies de l'hymen, tout ce que dans la fougue et l'ardeur juvénile de son immense amour elle était tentée d'oublier.

— Adieu, Mary... adieu... Oh! je vous aime, n'en doutez pas! Adieu...

Et, étourdie et heureuse, l'âme noyée et chantante encore de ce baiser, il la laissa. Lentement, les yeux sur elle et un doux sourire aux lèvres, un air de tristesse et de regret indicibles, il s'éloigna par la longue pièce et disparut.

Elle le revit en bas, descendant à pas lents le perron et traversant les parterres. Il ne s'en alla pas tout de suite; longtemps il erra à travers les massifs, s'y perdant, puis reparaissant et tournant alors le visage de son côté, les regards attachés sur elle. Il ne la pouvait voir cependant, elle s'était blottie dans la pénombre de la croisée et de là le surveillait. Il semblait violemment agité; sa marche tantôt le rapprochait, puis l'éloignait de la villa et l'y ramenait encore comme s'il faisait des efforts surhumains pour renoncer à ce bonheur que, d'un cœur si prodigue et si prompt, si peu réfléchi, elle lui offrait sur l'heure. Et elle souriait dans l'ivresse et l'orgueil du triomphe.

Enfin, par un geste brusque qui se détachait sur la blancheur des allées, il parut se décider. Elle entendit, dans le silence de la nuit, la grille de l'entrée tourner sur elle-même, puis se refermer en claquant d'un bruit sec et définitif.

La fin prochainement. LÉON BARRACAND.

LES
CONTES ET ROMANS DE VOLTAIRE (1)

C'est vers la fin de sa vie, ou du moins dans sa maturité, que Voltaire écrivit ces *Contes et Romans* en prose, qui, de tous ses ouvrages, sont ceux qui ont été peut-être les plus admirés et certainement les plus lus. Il avait plus d'un guide et même plus d'un modèle en cette affaire. Le conte satirique, le conte écrit pour donner une leçon aux hommes en même temps que pour les amuser, et pour se moquer d'eux en les divertissant, est fort ancien dans notre littérature et dans toutes les littératures. Sans remonter au moyen âge, on sait bien que notre Cyrano de Bergerac n'a voyagé dans la Lune et dans le Soleil que pour se moquer agréablement de la Terre, de ses habitants et de leurs coutumes ridicules. Plus tard Montesquieu, inspiré peut-être par les *Amusements sérieux d'un Siamois*, de Dufresny, écrivit ses *Lettres persanes*, qui sont une satire, quelquefois un peu pénible, souvent fine et profonde des mœurs et des institutions de la France.

Mais les vrais maîtres de Voltaire en ce genre furent Rabelais et Swift. Il avait dit et pensé d'abord assez de mal de Rabelais, dont les grossièretés le dégoûtaient. Puis il s'était ravisé, l'ayant mieux lu, mieux pénétré, s'étant du reste agrandi lui-même et comme fortifié, ayant, ce qui est très sensible dans la suite de la carrière de Voltaire, quitté les délicates bagatelles et les riens aimables du temps de la Régence, qui fut celui de sa jeunesse, pour quelque chose de plus solide et de plus ferme et de plus copieux, en quelque genre littéraire, du reste, qu'il s'exerçât.

Quant à Swift, son influence fut très grande sur Voltaire. Il le connut, en Angleterre, en 1727, et eut avec lui commerce de correspondance. Il lui écrivait : «... Laissez-moi jouir de la satisfaction de parler de vous de la même manière que la postérité en parlera; » et encore : «... Plus je lis vos ouvrages, plus j'ai honte des miens; » et encore, quand Swift se disposait à aller en France :

Ayez la bonté de me faire savoir si vous avez dessein de prendre la route de Calais ou celle de Rouen. Si vous prenez la résolution de passer par Rouen, je vous donnerai des lettres pour une bonne dame qui vit à sa terre, près de Rouen. Elle vous recevra comme vous le méritez. Vous y trouverez deux ou trois de mes amis intimes qui sont vos admirateurs et qui ont appris l'anglais depuis que je suis en Angleterre. Tous vous témoigneront les égards et vous procureront les plaisirs qui seront en leur pouvoir. Ils vous donneront cent adresses pour Paris et vous fourniront toutes les commodités convenables. Daignez me faire part de votre résolution; je me donnerai assurément toutes les peines possibles pour vous rendre service et pour faire connaître à mon pays que j'ai l'honneur inestimable d'être de vos amis.

Et parlant de lui, ce qui est beaucoup plus significatif, il n'est pas moins abondant en éloges que parlant à lui. Il voulait que son ami Thiériot, qui était l'homme le plus paresseux du monde, comme Voltaire en était le plus actif (l'amitié s'accommode de ces contrastes), traduisît *Gulliver*. Il lui écrivait :

Si vous voulez remplir les vues dont vous me parlez, par la traduction d'un livre anglais, *Gulliver* est peut-être le seul qui vous convienne. C'est le Rabelais de l'Angleterre, comme je vous l'ai déjà mandé; mais c'est un Rabelais sans fatras; et ce livre serait amusant par lui-même, par les imaginations singulières dont il est plein, par la légèreté de son style, etc., quand il ne serait pas d'ailleurs la satire du genre humain.

(1) Cette étude sert d'introduction à une édition classique des *Contes et Romans de Voltaire* que publie en ce moment la maison Williams and Norgate, Londres.

C'est à l'exemple de ces grands hommes ou de ces hommes distingués que Voltaire, un peu avant sa retraite à Ferney, et surtout quand il y fut, s'amusa à inventer des histoires fantastiques, pleines « d'imaginations singulières », et contenant « la satire du genre humain ».

Il n'y était que trop porté, peut-être par sa nature propre. Voltaire est un homme de bon sens, très irritable. Par son esprit il est tout bon sens, vue nette, conception précise de ce qui est juste, raisonnable, sensé et pratique. Par son tempérament, par ses nerfs, il est impatient et irritable au plus haut point. Or l'homme de bon sens s'accommode des folies humaines ; il les voit, en sourit, estime qu'elles sont inévitables et éternelles, et il passe. L'homme de bon sens qui est irritable, les voit, s'aigrit à les regarder, ne peut pas comprendre que les hommes soient si sots, comme pour le plaisir de l'être, s'emporte et raille cruellement toutes ces absurdités qui le déconcertent. Et tel est Voltaire. Très sage, il a des emportements de furieux au service de la sagesse. C'est comme la fièvre de la raison indignée de ne pas avoir raison. Ajoutez qu'il a beaucoup d'esprit, et que son esprit trouve son compte à se moquer des imbéciles.

C'est là l'esprit général des *Contes et Romans*. C'est un voyage, comme il l'a dit à peu près « dans les petites maisons de l'Univers », à savoir sur notre planète. C'est un voyage au pays des « tigres agacés par des singes », à savoir en France, en Europe, et dans quelques régions circonvoisines. C'est un regard désolé, et qui finit par devenir méchant, promené sur la race humaine. Le fond de ce vaste poème satirique, comme de tout poème satirique du reste, est la misanthropie et le pessimisme, nous verrons, du reste, avec quelles atténuations, qui, quoique légères, ne doivent pas être oubliées.

Voltaire, à l'époque des *Contes et Romans*, est décidément misanthrope. Il ne l'a pas toujours été, comme, du reste, personne ne l'est à tous les instants de sa vie. Il avait publié en 1734 son petit poème du *Mondain*, qui respirait la joie de vivre, et particulièrement de vivre au temps où il vivait, et particulièrement encore de vivre comme on vivait alors, et cela est précisément la marque de l'optimisme. Il en était revenu, parce qu'il était plus vieux, parce qu'il avait vu plus de choses, et parce que son humeur avait changé, ce qui est la vraie raison en pareille affaire. Il était, sinon l'ennemi, du moins le contempteur de l'humanité. — L'idée centrale des *Contes et Romans*, c'est que l'homme est fou. Il l'est formellement, par ses pensées et par ses actes. En tant que pensées, il a la rage d'appliquer son esprit, qui est vif, surtout aux choses qui manifestement le dépassent. Les causes premières et les fins dernières, c'est-à-dire ce qui demanderait qu'on connût l'univers tout entier pour être seulement entrevu, sont les objets accoutumés de ses investigations un peu hardies. Il est un point, qui trouve tout naturel de vouloir embrasser l'infini. La grenouille qui voulait égaler le bœuf en grosseur était, auprès de lui, la personne du monde la plus raisonnable. — Ce qu'il y a de terrible c'est qu'il n'admet pas qu'on ne s'occupe point de ces questions, et que chaque homme n'admet pas que les autres les résolvent autrement qu'il les résout lui-même. L'homme tue son semblable en l'honneur d'idées qui sont aussi inintelligibles à son semblable qu'à lui. Il y a des guerres métaphysiques ; il y a du sang versé pour des hypothèses. Cela est effroyable. Ne vaudrait-il pas mieux renoncer à toute métaphysique et, Voltaire ne craint pas de l'ajouter, à toute religion ?

De là sa haine pour tout ce qui est philosophie abstraite, et pour tout ce qui a un caractère religieux. Il oublie ou méconnaît que métaphysiques et religions ont au moins pour elles d'être comme des sanctuaires conservateurs de la morale, que l'homme est ainsi fait qu'il n'est pas attaché à la morale s'il ne la rattache pas elle-même à quelque chose, et que métaphysiques ou religions disparaissant, la morale suit. — Sans compter que la morale ayant suivi les religions dans leur exil, l'homme n'en continue pas moins de tuer pour des idées subtiles. C'est le propre de l'homme de tuer pour des idées qu'il ne comprend pas. Quand il ne tuera plus pour des idées religieuses, il tuera pour des idées politiques, et les idées religieuses avaient du moins cet avantage, que n'ont peut-être pas les idées politiques, d'entraîner avec elles, de porter en elles quelques idées morales. — Et, du reste, les idées subtiles de la politique disparaîtront aussi, peut-être, et alors l'homme tuera l'homme pour la simple satisfaction de ses appétits : aux guerres civiles politiques qui ont succédé aux guerres civiles religieuses, succéderont les guerres de classes. Y voit-on un avantage ? N'en verrait-on pas un plutôt à ce que les hommes ne se fissent la guerre au moins que pour des causes nobles ? Ce n'est pas que j'y tienne, ni à ce qu'ils se la fassent pour quoi que ce soit. Mais le progrès résultant de l'extinction des religions n'est pas démontré.

Voltaire remarque de plus que l'homme est aussi insensé dans les actes qui ne lui sont pas dictés par des idées, mais par des passions, des caprices, des intérêts, des habitudes et des manies. Par vanité ces pauvres êtres qui ont si peu de temps à vivre se disputent trois bicoques, et arrosent de flots de sang six lieues de terre qu'ils finissent par conquérir, et qu'un jour il faudra rendre. Telle guerre dure depuis vingt ans qui eut pour cause une querelle entre deux princes à propos d'un droit qui revenait à peu près à la

trentième partie d'une darique. Mais c'est qu'il faut soutenir ses droits avec dignité. Telle autre n'a pas d'autre raison sinon que ceux qui sont de ce côté-ci ont des turbans et ceux qui sont de ce côté-là ont des chapeaux, et l'on sent combien c'est une chose intolérable à celui qui porte un chapeau de voir un turban sur la tête d'un autre. En voici qui se gourment depuis plusieurs siècles, comme les *Grosboutiens* et les *Petitboutiens* de Lilliput, parce que les uns entrent dans le temple du pied gauche tandis que les autres y entrent du pied droit. Les conciliateurs essayent d'introduire l'usage d'y sauter à pieds joints; mais cela est irrespectueux à l'égard de la divinité.

Dans ce tumulte, dans ce chaos des opinions et des actes, l'honnête homme est embarrassé. Il lui est aussi dangereux de montrer sa sagesse que de la cacher, d'étaler sa science que de la dérober aux regards, de passer pour un grand homme que pour un niais. Le mérite réussit quelquefois, quelquefois aussi il nous perd. Si au moins la sottise, la fatuité, l'hypocrisie et l'absence de sens moral conduisaient toujours au succès, on se donnerait ces précieuses ressources; mais il ne suffit pas de ne valoir rien pour devenir quelque chose. Il faut encore avoir de la chance, et la chance favorise quelquefois même ceux qui en sont dignes. Un homme de cœur et d'esprit peut s'attendre, en toutes probabilités, à être riche, mendiant, ministre, esclave, estimé, méprisé, flatté, moqué, heureux et pendu; et tout autant peut en espérer, selon les moyennes, l'homme qui n'a pas plus d'esprit que de cœur. Un tel est emprisonné pour avoir fait d'excellentes observations scientifiques, chargé de gouverner l'État pour avoir fait de mauvais vers et exilé pour avoir porté des rubans jaunes. Le monde est un sauve-qui-peut. Les hommes ont organisé la société de telle manière que c'est le hasard qui gouverne.

Au moins peut-on être bon? Non pas même. Le meilleur homme du monde se trouve avoir tué un inquisiteur, un juif et un jésuite, sans savoir comment cela a pu lui arriver, et il a l'horreur de tout acte violent. Que serait-ce s'il était irritable ou vindicatif? Peut-être serait-il mort les mains pures, l'occasion lui ayant manqué d'exercer ses dons naturels.

— Mais tout cela est romanesque, et c'est en plaçant les personnages dans des circonstances arrangées et forcées que l'on peint ainsi la société humaine. — Quoi donc! Mais regardez autour de vous dans la société du XVIIe siècle ou du XVIIIe. Voyez par quels moyens on obtient justice des gens en place : Le bon droit n'y est pour rien, mais les flatteries, les bassesses, les manœuvres, et surtout, avec une supériorité incomparable, le hasard. Voyez ce que c'est que la justice constituée, la magistrature : on achète le droit de rendre la justice. Est-il une absurdité plus criante? Ce que c'est que la vérité judiciaire, voyez-le donc encore : on l'obtient par la torture, c'est-à-dire que l'on supplicie un homme pour lui faire dire ce qu'on veut qu'il dise, barbarie pour aboutir au mensonge. Et comme en obtient l'impôt nécessaire aux besoins de l'État, voyez-le aussi : le tiers en revient au trésor, les deux tiers à ceux qui se chargent, moyennant cet honnête bénéfice, de le faire rentrer. Voyez même comme on entend l'art élémentaire de se bien porter : on se réunit dans des édifices trop petits, on s'entasse en foules compactes dans des maisons obscures pour prier Dieu; et où enterre-t-on les morts? dans ces mêmes édifices dont l'air est déjà corrompu par l'entassement des vivants. Il n'est pas une coutume, depuis les modes jusqu'à la législation, qui ne soit un défi à la raison, au bon sens, à la prudence, aux nécessités mêmes de la nature. L'homme s'ingénie à vivre de manière à se tuer. Sa vie est une combinaison de gageures contre lui-même. Le suicide, lent ou rapide, violent ou savamment concerté, semble être la loi que l'homme s'est faite et l'incessante préoccupation de sa pensée.

Et tel est le tableau de l'humanité dans les *Contes et Romans* de Voltaire. Il a représenté l'homme, pour me servir du mot de Taine, comme étant toujours « le gorille féroce et lubrique » qu'on prétend qu'il a été aux temps primitifs. Personne n'est plus misanthrope que lui.

Seulement c'est un misanthrope qui se réprime lui-même, jusqu'à un certain point. Ces sottises, ces folies, il ne laisse pas quelquefois de les pallier, de les expliquer, de les excuser. Il ne laisse pas de leur opposer quelques exemples de sagesse et de bon cœur. Ses héros, ses personnages principaux, Zadig, Candide, l'Ingénu, Martin, Cocambo, sont de très braves gens. Or ils appartiennent à l'humanité. Elle n'est donc pas tout entière mauvaise. Il cite ou imagine des actes de vertu. Il a connu « un juge qui ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen par une méprise dont il n'était pas même responsable lui avait donné tout son bien »; et il l'a connu en effet : c'est Chamillard. Il nous montre un nouveau ministre capable de dire du bien au roi du ministre son prédécesseur; et cette fois c'est de l'imagination, c'est de l'hyperbole, mais très favorable à l'humanité.

Il lui arrive aussi de montrer le bon côté des folies qu'il signale, à tel point même qu'il semble prendre par jeu la défense des abus mêmes qu'il vient de dénoncer. Ces marchands qui vous volent en vous faisant payer dix fois sa valeur l'objet qu'ils vous vendent, oubliez votre bourse chez eux, ils vous la rapporteront. Ces juges qui achètent leur charge, ne jugent

pas pour cela plus mal, et peut-être jugent-ils mieux, ne jugeant que d'après les lumières du simple bon sens. Ces officiers qui achètent leur régiment se battent très bien, nonobstant, et sont attachés à leur troupe comme à leur propriété. Enfin la société humaine est un mélange de bien et de mal, « une statue composée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles ». Faut-il casser cette jolie statuette parce qu'elle n'est pas tout or et diamants? — Voilà Voltaire réprimant lui-même sa misanthropie, parce que sous toutes ses colères, le bon sens reste, qui se dit que si l'humanité était tout entière crime, vice et folie, il y aurait longtemps sans doute qu'elle aurait cessé d'être. Le bon sens, et *le sens des conclusions modérées* combat et corrige la misanthropie. Le *Mondain* se mêle un peu à *Candide*. A la vérité les couleurs sombres dominent encore, et les quelques traits plus clairs qu'il y mêle pourraient bien n'être qu'un artifice artistique à dessein d'éviter la monotonie.

Et, tout de même, le Voltaire des *Contes et Romans* est très fortement pessimiste. C'est une suite assez naturelle de la misanthropie. Je ne dis pas que c'en soit une suite nécessaire. On peut très bien trouver l'homme mauvais et le monde bien fait, et estimer que c'est l'homme qui a dénaturé et enlaidi l'œuvre très belle d'un créateur très bon. Rousseau est misanthrope et optimiste; c'est le trait essentiel de son caractère. Mais il est assez naturel cependant que la misanthropie conduise au pessimisme. Celui qui trouve l'humanité si mauvaise trouvera l'univers mal fait pour la même raison. Cette raison, c'est le manque de résignation. Le misanthrope ne peut pas s'habituer à cette idée que l'homme est malheureux alors qu'il lui serait si facile d'être heureux; il se révolte contre cette infortune volontaire; de même, jetant les yeux sur le monde et y trouvant beaucoup de mal, il ne peut pas s'habituer à cette idée que le créateur a mis du mal dans le monde, alors qu'il lui était si facile de n'y mettre que du bien; il se révolte contre cette infortune, volontaire aussi; il dit à l'univers : Tu as tort d'être mauvais; comme il dit à l'homme : Tu as tort d'être malheureux. Que la raison n'existe pas, absolue, dans l'homme, il s'en irrite; qu'elle n'existe pas, évidente, dans le monde, il s'en étonne, et même, quelquefois, s'en indigne. Tel est le cas de Voltaire, au moins dans ses romans; car il ne faut pas oublier qu'il a beaucoup varié, et que le Voltaire des romans n'est qu'un aspect, à la vérité très important, de ce brillant Protée.

Il y est pessimiste très décidé, surtout dans *Candide*. Dans tous les autres récits c'est surtout l'absurdité humaine qui est poursuivie; dans *Candide* c'est l'absurdité humaine encore, mais surtout l'absurdité de l'Univers. Pourquoi ces guerres, ces meurtres, ces vols, ces tromperies et ces injustices; mais surtout pourquoi ces famines, ces pestes, ces maladies, qui certes, surtout quand elles sont héréditaires, ne sauraient être attribuées à l'imprudence ou à l'incurie de celui qu'elles accablent; et ces convulsions inutiles de la nature, tempêtes, inondations, volcans qui s'ouvrent, tremblements de terre? L'homme est gouverné par le hasard, l'histoire est le règne du hasard; soit, car on peut dire : C'est la faute de l'homme; il est gouverné par le hasard parce qu'il se gouverne par le hasard; mais le hasard gouverne ou semble gouverner l'univers lui-même, et ceci est le scandale de la raison! Celui qui a créé et organisé cette machine assez belle si l'on veut, mais mal liée et grinçante, n'aurait-il donc pas beaucoup plus de raison que l'homme lui-même? C'est bien singulier!

Nous voilà en plein pessimisme, en pleine révolte contre l'ordre universel des choses. Un philosophe ridicule défend cet ordre par des arguments que Voltaire a faits à dessein très faibles. La grande raison qu'il donne sans cesse c'est l'enchaînement des causes et des effets. Les choses dont nous nous plaignons le plus sont des résultats nécessaires des grandes lois par lesquelles l'univers subsiste. Elles devaient arriver. Ce qui doit arriver est bien, parce qu'il est logique. La logique est la forme sensible de la raison. Ce qui est logique est rationnel, et ce qui est rationnel doit satisfaire la raison humaine. Ce qui est rationnel est *bien*. Tout est donc bien parce que tout est enchaîné logiquement. Nous ne pouvons pas en demander davantage.

— Mais si! répondent ceux qui sont les interprètes de la pensée de Voltaire. Il est trop facile de confondre l'ordre logique et l'ordre moral, le bien logique et le bien proprement dit. Que tout s'enchaîne logiquement, il est possible; mais souffrir logiquement et injustement n'est ni bonheur pour l'homme, ni bonté de la part de celui qui a tout fait, et ne satisfait point la raison, éprise de justice beaucoup plus que de logique. Si le grand organisateur était soumis aux lois de la logique il pouvait rester logique tout en étant bon; il pouvait ne mettre dans les causes premières que du bien, qui, en se développant tout aussi logiquement que ce que nous voyons ici-bas, n'aurait pu produire que du bien dans toute la série indéfinie des conséquences.

Voltaire en reste là, n'ayant pas et ne voulant pas avoir les réponses que font les religions aux réclamations de l'homme sur ce point. Et aussi tantôt il se représente le monde comme créé par une espèce de Dieu en sous-ordre, intelligent, mais maladroit, qui, après avoir fait son œuvre, la présente au vrai Dieu et en reçoit peu de compliments: « Vraiment vous avez fort bien opéré... on gèlera de froid sous vos deux pôles; on mourra de chaud sous votre ligne équinoxiale. Vous

avez prudemment établi de grands déserts de sable pour que les passants y mourussent de faim et de soif. Je suis assez content de vos moutons, de vos vaches et de vos poules ; mais franchement je ne le suis pas trop de vos serpents, de vos araignées et de vos plantes vénéneuses... Vous avez donné à un certain animal *la raison* ; mais en conscience cette raison-là est trop ridicule, et s'approche trop de la folie. — Démogorgon rougit et sentit bien qu'il y avait du mal physique et du mal moral dans son affaire. »

Tantôt il penche ou feint de pencher pour le manichéisme. Le bon philosophe Martin est manichéen. Il tend à croire que le monde a été créé par un Dieu bon et un Dieu méchant, et que l'un et l'autre conservent chacun sa part dans le gouvernement de cet empire et luttent l'un contre l'autre sur ce domaine, ce qui y maintient du bien et du mal, et surtout de l'anarchie. Bref, sous une forme ou sous une autre c'est toujours la doctrine pessimiste que Voltaire expose ou laisse entrevoir dans ses *Romans et Contes*.

Seulement, comme il est un misanthrope qui se réprime, de même il est un pessimiste qui se modère. Il va jusqu'à l'indignation ; il ne va pas proprement jusqu'à la révolte. Cet instinct de résignation que je signalais plus haut comme manquant au misanthrope et au pessimiste, Voltaire, parce qu'il est colérique, ne l'a pas souvent, et parce qu'il est homme de bon sens, il l'a quelquefois. A un moment donné il sait dire : Pourquoi vous plaindre ? On ne se plaint légitimement et raisonnablement que de celui qui a promis quelque chose et qui ne l'a point donné. Dieu nous a-t-il promis quelque chose ? Exiger que le mal n'existe pas sur la terre ou vouloir même un moindre mal c'est prendre ses désirs pour des droits. Désirons le bonheur, désirons le bien, mais ne croyons pas qu'ils nous fussent dus. Pourquoi le seraient-ils ? « Quand Sa Hautesse le Sultan envoie un vaisseau en Égypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non ? » Ainsi en agit Dieu à notre égard. Il est aussi facile de s'étonner qu'il y ait du bien pour nous sur la terre et l'en remercier que de s'étonner qu'il y ait du mal et lui en faire reproche. Entre les deux partis également faciles prenons celui qui nous mettra le moins en colère.

Tel est le correctif que Voltaire a trouvé à son pessimisme, sur quoi, du reste, il faut reconnaître qu'il a beaucoup moins insisté que sur le pessimisme lui-même, parce qu'il n'était d'humeur douce que de temps en temps, parce qu'il était naturellement assez amer, et surtout parce que la raillerie est plus amusante que la résignation, ce qu'il ne faut jamais oublier quand on lit les satiriques, et même, en général, tous les auteurs, pour être prévenus de ce qu'il y a à en prendre et de ce qu'il y a à en laisser.

Et comme conclusion pratique, Voltaire a-t-il laissé quelque chose à travers les imaginations et les fantaisies de ses romans philosophiques ? Sans doute, encore que ce ne soit pas à conclure qu'il ait tenu le plus. On peut trouver deux conclusions dans cette série d'ouvrages animés du même esprit. L'une est plus dans le sens de l'activité, l'autre plus dans le sens de la résignation ; l'une est plus *sociale*, l'autre plus égoïste ; toutes deux, quoique manquant d'une certaine élévation, sont encore bonnes et salutaires. La première est dans l'*Éloge de la raison*, l'autre est la conclusion de *Candide*.

Dans l'*Éloge de la Raison*, écrit en une heure d'espérance, à l'avènement de Louis XVI, Voltaire engage les hommes à diminuer le mal sur la terre en organisant la société d'une manière plus rationnelle ; ce sera toujours cela de gagné. Il trace comme son programme de réformes et rien n'est plus instructif, soit dit en passant, pour ceux qui présentent Voltaire comme un précurseur de la Révolution française ; car on verra que dans son programme il n'entre aucune idée politique, mais seulement des idées de réforme sociale, économique et judiciaire. Voltaire ne voulait aucun changement dans la constitution de son pays. Il ne voulait que des changements législatifs. Voici en résumé ce programme : « Des lois uniformes. — Répartition aux indigents qui travaillent des biens immenses de *certains oisifs* qui ont fait vœu de pauvreté. — Mariages des protestants reconnus valables par la loi. — Lois relatives au sacrilège abolies ou adoucies. — Confiscation des biens qui frappe les enfants pour la faute des pères abolie. — Torture abolie. — La « puissance spirituelle » tenue pour rien, « parce qu'il ne peut en exister qu'une : celle du roi ou de la loi dans une monarchie ; celle de la nation dans une république. » — Voilà une des conclusions de Voltaire ; elle consiste à croire que les hommes peuvent diminuer leurs souffrances en s'organisant plus sagement dans leurs sociétés.

L'autre est un appel à la résignation, mais à la résignation active, et je dirai, me souvenant de l'*abstine* des Stoïciens, à *l'abstention laborieuse :* « Que faut-il donc faire ? » a demandé Pangloss au derviche. « Te taire ! » a répondu le saint homme. Voilà le *abstine*. — « Que faut-il faire ? » a demandé derechef Pangloss au « bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers ». Travailler, a répondu l'homme sage. « Le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin. » Il a raison, ont répondu Candide et Martin. « Travaillons sans raisonner ; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. » Et désormais Candide, toute sa vie, n'aura qu'une parole : « Il faut cultiver notre jardin ; car il est dit : *ut operaretur eum ;* il faut cultiver notre jardin. »

Voilà la résignation active, voilà l'abstention labo-

rieuse. C'est, à tout prendre, le dernier mot de Voltaire.

Il en est un autre qu'il aurait pu dire, qu'il n'a pas dit, et qu'on pourrait tirer du fond même du pessimisme et du fond même de la misanthropie. C'est : « Aimez-vous les uns les autres. » Car si le monde est mal fait, c'est une raison de plus pour le rendre un peu moins insupportable en s'entr'aidant; et si l'homme est mauvais, c'est une raison de plus de l'aimer et de le secourir; car, s'il est mauvais, il est malheureux. On voudrait que Voltaire eût mis quelque part ce mot-là. Il l'a dit un jour, bien spirituellement, aux hommes de lettres, pour les dissuader de ces querelles odieuses et ridicules qu'ils ont, je veux dire qu'ils avaient en ce temps-là, les uns avec les autres : « Mes frères, je vous le dis en vérité, aimez-vous les uns les autres; sinon qui est-ce qui vous aimera? » Voilà qui est bien dit, mais voilà aussi ce qu'un pessimiste, qui ne croit guère que Dieu s'occupe beaucoup du bonheur de ses créatures, pourrait dire, et précisément parce qu'il est pessimiste, à tous les hommes : « Mes frères, aimez-vous les uns les autres; car, songez-y bien, sans cela qui est-ce qui vous aimera? » C'est la conclusion nécessaire de toute philosophie, de la plus sombre, comme de la plus satisfaite, parce que, aussi bien, c'est toute la morale.

Toute cette petite philosophie, un peu sèche, comme on l'a vu, assez triste et assez étroite, Voltaire l'a exposée en des contes et récits charmants dont l'art avait eu des modèles, a eu des imitateurs, mais n'a rien qui le surpasse. C'est d'abord que Voltaire sait conter, et cela se sent à toutes les lignes et ne se définit guère. L'allure rapide et aisée des *Contes et Romans* sont un don qui ne s'analyse point et sont un charme qu'on ne gagnerait rien à vouloir décrire.

On peut trouver que, quelquefois, un fantastique très inutile et assez froid, parce que Voltaire n'a pas d'imagination proprement dite, d'imagination vraiment créatrice, encombre un peu ces récits aimables. Il y a là un souvenir peut-être malheureux, assurément inutile des *Mille et une Nuits*, qui depuis le commencement du siècle étaient en possession de ravir le public. Je ne suis grand partisan ni des griffons de la *Princesse de Babylone*, ni du voyage à *Eldorado*. De même il s'est un peu trop souvenu de Swift (en le nommant du reste), dans *Micromégas*, et ses deux géants au lieu d'un, et ses voyageurs sidéraux à cheval sur une comète et descendant sur terre par une aurore boréale, et le cornet acoustique que fabrique l'un d'eux avec une rognure de son ongle, sont inventions par imitation qui ne laissent pas de sentir l'effort. Il est moins naturel ici que son modèle, comme il arrive toujours quand on prend un modèle.

Mais en général rien n'est plus naturel au contraire et plus facile et plus spontané que ces contes. Ce qu'ils ont pour eux c'est qu'ils sont l'exposition d'un système triste faite par un homme gai, une satire violente écrite par le maître même de la belle humeur. Combinaison rare et précieuse qui les a sauvés de tous les écueils. Ils n'ont pas l'éloquence terrible des pamphlets de Swift; ils n'en ont pas non plus la colère âpre, la bile recuite, l'ironie féroce. L'ironie de Voltaire, au moment même où elle est puissante, reste légère. C'est que ses héros, comme lui-même, sont gais, malgré tout, amusés par les péripéties de la vie et du monde, même quand ils en souffrent cruellement, alertes et rebondissants sous les coups du sort. Ils peuvent être tristes; ils ne sont jamais mélancoliques.

Voilà pourquoi ce livre, qui est une satire, est lu par la plupart pour le divertissement. Il ne console pas, il n'élève pas l'âme bien haut, mais il amuse, non sans quelque invitation aux réflexions viriles. « L'homme, a dit Bossuet, curieux de spectacles, s'en est fait un, tant il est vain, de la peinture de ses erreurs. » Et il faut ajouter que ce spectacle n'est pas si vain, d'abord quand il est aménagé par un homme de génie, ensuite quand, en peignant nos erreurs, il nous indique quelques moyens, hasardeux sans doute, mais pratiques encore, de n'y pas tomber. Les satiriques amers, Voltaire dans ses *Contes et Romans*, comme La Rochefoucauld, comme La Bruyère, peuvent être pour nous une forme un peu chagrine, un peu incisive, mais singulièrement vigilante et réveillante de la conscience. Ils nous disent que nous ne valons pas grand'chose. Puisque c'est ce dont nous convenons le moins, il n'est donc pas inutile que cela soit dit. Ils nous assurent que le meilleur d'entre nous est un assez triste sire et que le plus sage d'entre nous l'est juste assez pour ne pas être aux petites maisons. Pourvu que nous n'y puisions pas la désespérance, et rien ne vous force de l'y puiser, cette morale ne peut être que salutaire. Il y a peu de danger que nous en soyons trop convaincus. — Et ils nous disent enfin que le meilleur parti à prendre est celui de l'obscurité et du travail dans l'obscurité. Bonne leçon encore, et que je réservais pour le dernier lieu, parce qu'elle s'applique bien aux critiques ou à ceux qui ont tendance à l'être. « Il faut cultiver son jardin, » cela veut dire qu'il vaut mieux cultiver son jardin que jeter des pierres dans celui des autres.

ÉMILE FAGUET.

LA SITUATION A MADAGASCAR

Le gouvernement hova a rejeté, dérisoirement, l'ultimatum qui lui a été adressé par M. Le Myre de Vilers. Notre plénipotentiaire, après avoir rompu les relations avec la cour d'Emyrne, est revenu à Tamatave; l'évacuation de l'île par nos colons sera terminée dans quelques jours. A l'heure où ces lignes paraîtront, les Chambres se seront prononcées sur les mesures que le gouvernement leur propose de prendre pour sauvegarder nos droits et nos intérêts dans la mer des Indes, et l'accueil que la Chambre des députés a fait mardi au discours de M. le ministre des Affaires étrangères ne peut laisser de doute sur la décision du Parlement. Ce sera sans doute répondre aux préoccupations de l'opinion que d'examiner ici, après avoir rappelé les causes qui rendent une expédition nécessaire, dans quelles conditions elle se fera, et quel est l'avenir de la colonisation dans la grande île.

*

Depuis plus de 200 ans, nous avons entrepris à rebours la conquête de Madagascar. Tandis que nous tentions de fonder sur la côte des établissements commerciaux ou militaires d'où la fièvre, plus encore que les armes des tribus indigènes chassait nos colons et nos soldats, une peuplade surgissait, qui opprimait toutes les autres, établissait une domination effective sur la plus grande partie de l'île, et fermait aux Européens les chemins de l'intérieur, où s'étend la véritable colonie de production et de peuplement. Maîtres incontestés du plateau central, depuis le commencement du siècle, les Antémyrnes, qu'on appelle plus fréquemment, quoique improprement, les Hovas (1), possèdent véritablement le cœur de Madagascar, d'où leur pouvoir découle, s'étend et rayonne. Si donc la France veut enfin envisager sérieusement la question malgache, sortir d'une politique de demi-mesures et d'atermoiements pour passer à une action définitive, c'est la capitale de l'Emyrne qu'il faut atteindre, c'est la puissance hova qu'il faut frapper. Une expérience aujourd'hui approfondie du pays malgache nous permet d'agir en connaissance de cause. Nous ne sommes plus actuellement les dupes de la politique de *Bluff* et de mirage, au moyen de laquelle les Hovas, secondés par des agents perfides et intéressés, ont trop longtemps fait illusion à l'Europe.

Madagascar est au pouvoir d'une faible oligarchie, composée d'un nombre restreint d'individus, qui accaparent et absorbent, pour leur profit personnel et immédiat, les ressources et les richesses du royaume, accablant d'exactions le peuple directement soumis à l'autorité de Tananarive, et cherchant dans le même but à rendre de plus en plus effective leur domination sur les tribus éloignées de la capitale. C'est par une série d'intrigues, de meurtres et de vols, que la famille du premier ministre et celle de la reine se sont emparées du pouvoir. C'est par les mêmes procédés qu'elles s'y sont maintenues jusqu'ici. Au-dessous du trône, les parents de Ranavalomanjaka et de Rainilaiarivony, les trois secrétaires du premier ministre, Rasanjy, Marc Rabibisoa, Rasoa Rainiharisoa, les officiers et les juges, et, dans la province, les gouverneurs, pressurent le peuple entier et ruinent le pays. Entre Malgaches, la justice appartient au plus offrant. Au plus offrant aussi, les places de gouverneurs et de fonctionnaires dont les titulaires, toujours sans traitement, vivent et s'enrichissent aux dépens de leurs administrés. Au pays des 5 000 *de l'Ouest*, dans le village de Bétafo, le gouverneur Ratsimba, coupable de meurtres nombreux et d'odieuses prévarications, avait soulevé par sa conduite l'indignation la plus vive. Des protestations exaspérées avaient été adressées au premier ministre. Ratsimba évita d'abord toute poursuite et sut même prévenir une disgrâce, en offrant, à Son Excellence et à d'autres influents protecteurs, l'hommage réparateur de copieux cadeaux. Les habitants de Bétafo organisèrent à Tananarive une véritable campagne de presse; les accusations furent si précises, les faits dont on arguait étaient si connus, que Ratsimba fut rappelé à la capitale. Il fut condamné... à choisir pour fils adoptif le neveu de la reine, le prince Rakoutoumène, qui est ainsi devenu l'héritier des dépouilles des 5 000 *de l'Ouest*. La place de gouverneur de Bétafo fut alors mise aux enchères occultes, dans la baraque en bois que les Hovas voudraient nous faire prendre pour un *palais d'argent*. Plusieurs candidats se présentèrent. L'un d'eux se ruina sans rien obtenir. Le nouvel élu avait fourni une somme de 30 000 francs; le pays des 5 000 *de l'Ouest* est riche, la ferme était bonne.

*
* *

Dans ces conditions, on ne doit pas considérer comme étonnant que si le peuple de Madagascar, Hovas, Betsiléos, Betsimisarakas, et autres, nous attendent, j'ose même dire nous espèrent comme des libérateurs éventuels, les despotes de ce pays cherchent à nous en écarter, comme de véritables trouble-fêtes. Depuis trente ans, la politique de Rainilaiarivony à l'égard des Européens peut se résumer en un mot : obstruction. Le Blanc ou *vazaha* ne doit se présenter à Tananarive qu'en solliciteur, et il doit n'y solliciter qu'une place de serviteur.

1 Le mot *hova* désigne, au sein de la tribu dominante, l'homme libre de caste roturière.

Nous nous abuserions singulièrement en croyant à un progrès de l'influence française lorsque le premier ministre malgache consent à prendre à gages quelques Français. Depuis que le constructeur du palais de Soanirana, fut assassiné et dépouillé, au moment où il rapportait en France un modeste pécule laborieusement amassé, plus d'un Français, après avoir travaillé pour le gouvernement malgache, a éprouvé de cruelles déceptions. Il y a eu des moments de joie, d'illusions et d'espérance; on a même compté quelques profits particuliers; bien entendu, sans aucun bénéfice pour la nation. La plupart, après des luttes homériques, souvent vaines pour obtenir de Rainilaiarivony des arriérés de solde, ont constaté à leurs dépens qu'ils avaient été joués.

A la suite du traité de 1885, les résidents généraux français ont tenté de faire triompher notre influence par une politique économique.

On espérait entraîner le gouvernement malgache dans de grandes entreprises industrielles, lui faire sentir le prix de notre collaboration, et les avantages d'une participation aux bénéfices des travaux communs. Les chefs hovas ne sont pas assez naïfs pour laisser absorber leur pouvoir par des étrangers; et en même temps ils semblent incapables de comprendre les avantages réels qu'ils auraient pu éventuellement tirer de notre association. Une association industrielle! Le premier ministre ne l'admet qu'avec la part du lion. Chaque fois que lui et les siens ont proposé quelque entreprise commerciale à un Européen, celui-ci n'a conclu qu'un marché de dupe. Un seul fait pourrait consoler les victimes de la rapacité malgache; c'est l'histoire de cette fameuse société par actions fondée sous le nom de *Fikambanana*, présidée par Rainilaiarivony et exploitée par un mulâtre dont le père s'est rendu célèbre à Maurice par une banqueroute frauduleuse. Les fonds avaient été recueillis au moyen de souscriptions obligatoires imposées aux sujets malgaches. Les actionnaires forcés ne touchèrent jamais de dividendes. Ce capital fut gaspillé. Le point le plus piquant c'est qu'on n'a jamais su si dans cette affaire Rainilaiarivony a été voleur ou volé.

A aucune époque d'ailleurs il n'est entré dans l'esprit du vieux dictateur de développer dans un but d'utilité publique les richesses de Madagascar.

La famille du premier ministre et celle de la reine sont repues et estiment qu'au point de vue économique tout est pour le mieux dans le meilleur des royaumes. Toutefois Rainilaiarivony désirerait vivement se libérer de la dette qu'il a contractée vis-à-vis du Comptoir d'Escompte en vue du paiement de l'indemnité qui lui a été imposée par le traité de 1885. Dans l'espoir d'obtenir d'un particulier, et autant que possible d'un particulier qui ne fût pas Français, la somme nécessaire pour s'affranchir d'une société financière française, il a accordé plus de vingt-cinq concessions à des gens de diverses nationalités; la plupart de ces contrats sont demeurés à l'état de lettre morte; quant aux rares colons qui ont pris ces actes au sérieux et ont tenté des travaux agricoles ou industriels, on leur a suscité des difficultés insurmontables dès que leur entreprise, par son développement ou son importance, marquait un progrès de l'influence des blancs. Diviser pour régner a toujours été le grand moyen de gouvernement malgache. C'est ainsi qu'après avoir profité des rivalités et des dissensions des missionnaires de différentes confessions, le premier ministre suscite Malgaches contre Européens, Anglais contre Français, et, quand il le peut, les Français les uns contre les autres. Ainsi que le disait le *Journal des Débats* il reste le *tertius gaudens*.

Espérer que sans modification de régime politique les chefs hovas travailleront, de concert avec nous, à la régénération de Madagascar, ce serait demander à des bandits de gérer la caisse d'un bureau de bienfaisance. Ce serait aussi méconnaître la présomption naturelle à des nègres.

*
* *

La leçon que nous venons de recevoir des événements de ces dernières années doit apparaître clairement : non seulement tout espoir d'un développement économique de Madagascar serait chimérique dans les conditions actuelles, mais nous devons savoir à quoi nous en tenir sur les intentions et les procédés du gouvernement malgache à notre égard. Est-il besoin de rappeler que le traité conclu par nous en 1885 a été violé dans toutes ses clauses? que la complicité au moins tacite des autorités indigènes s'est manifestée clairement depuis plusieurs années dans tous les attentats dirigés contre nos compatriotes?

On sait que, d'après le traité de 1885, le résident général français est chargé des relations extérieures du royaume. Or, malgré cette stipulation, il existe à Tananarive un *foreign office* indigène, et le nommé Andriamifidy s'intitule ministre des affaires étrangères. La reine a maintenu, aussi longtemps que possible, un consul malgache à Londres et à Port-Louis. C'est le gouvernement britannique qui, après l'arrangement franco-anglais du 5 août 1890, a retiré l'*exequatur* précédemment accordé à M. J. Procter, à Londres, à M. Lemierre, à l'île Maurice. En ce qui concerne l'octroi des *exequatur* aux consuls étrangers accrédités à Madagascar, le conflit devenu aigu en 1887, lors de l'arrivée du consul américain Campbell, subsiste encore à notre désavantage. Aux réclamations formulée par les consuls allemands et

anglais et transmises par l'entremise de la résidence générale conformément aux arrangements franco-allemands et anglo-français de 1890, le gouvernement hova ne fait aucune réponse. Une plainte de M. Knott, vice-consul anglais à Majunga, transmise au gouverneur général du Bouéni par l'un de nos résidents, a été retournée sans avoir été décachetée.

* * *

Deux personnages, appartenant au « ministère des affaires étrangères » dirigé par le sieur Andriamifidy sont chargés, par le premier ministre, de régler les réclamations des étrangers. Ce sont les nommés Ratsimamanga et Rainizafimanga. Longue est la liste des dénis de justice dont ont souffert ceux de nos compatriotes qui ont eu l'imprudence de recourir à une telle intervention.

Dans la poursuite des délits et des crimes, l'ingéniosité rapace de Rainizafimanga dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

En 1886, M. Delhorbe, directeur de l'agence du Comptoir d'Escompte à Tananarive, constata chez lui un vol important. Profitant de son absence momentanée, des inconnus avaient dévalisé la salle à manger, emportant l'argenterie, la vaisselle et le linge. Le Français fit appeler Rainizafimanga. Celui-ci déclara que pour assurer le succès des poursuites il devait avoir en mains quelques échantillons du service d'argenterie volé. On retrouva heureusement, dans la cuisine, des cuillers, des fourchettes et des couteaux en argent qu'on lui confia à titre de spécimen pour faciliter les perquisitions. Les poursuites n'ont pas abouti, aucun voleur n'a été arrêté; mais le juge a gardé l'argenterie que, depuis plus de sept ans, M. Delhorbe lui réclame en vain.

Les attaques nocturnes commises en 1891 à la mission catholique et sur la maison du consul suppléant français, M. Chayet, furent pour Rainizafimanga des occasions de magnifiques profits. Chacun savait que les bandes de voleurs avaient été formées, organisées et dirigées par les fils du premier ministre. Rainizafimanga se garda bien d'inquiéter les coupables. Mais il trouva dans les environs de Tananarive des gens dont la réputation prêtait à la critique. Il les menaça d'arrestation en les accusant d'avoir attaqué les établissements français. Les malheureux ne furent pas mis aux fers, mais Rainizafimanga gagna plus de mille piastres.

L'attentat commis par une bande d'une vingtaine d'individus contre la personne de M. Durand, au mois de janvier dernier, laissa le juge indigène complètement indifférent. La maison du Français attaqué est voisine de celle de Rainizafimanga ; l'un des agresseurs avait été tué, on l'avait reconnu, et il était facile de retrouver les complices. L'intègre magistrat déclara purement et simplement que cette affaire « ne le regardait pas ».

Le dernier exploit de Rainizafimanga date de la tentative d'empoisonnement commise dans la maison de M. Conty, secrétaire d'ambassade attaché à la résidence générale, par deux indigènes nommés, l'un Rainimoria et l'autre Ranaivo. Rainimoria, arrêté par notre compatriote, avait avoué son crime et désigné son complice. Rainizafimanga se présenta chez le fonctionnaire français, non pour engager des poursuites, mais, comme il l'a déclaré lui-même officiellement, pour délivrer le coupable.

Cependant M. Conty ayant fait contresigner par le juge les aveux de l'un des deux empoisonneurs, l'ingénieux magistrat déclara qu'il allait arrêter l'autre. Ranaivo continua cependant à jouir de la plus complète liberté. Quand M. Conty écrivit à Rainizafimanga que le criminel se montrait en public et continuait à tenir boutique sur rue, le juge ne daigna même pas répondre au secrétaire d'ambassade français.

Tandis que des bandes de voleurs désignés sous le nom de *tontakely* exercent leurs pillages dans la capitale au profit de puissants personnages, fils du premier ministre, neveu de la reine ou simples magistrats; des brigands, qu'on appelle *fahavalos;* opèrent des razzias dans la province. Faute de pouvoir réprimer ces indisciplinés, les gouverneurs éloignés de Tananarive s'associent à eux, de compte à demi. La liste des Français assassinés, depuis cinq ans, à Madagascar constitue déjà un véritable martyrologe colonial. MM. Beziat, Muller, Silangue, Bornave, Louvemont ont succombé sans que les autorités locales aient rien fait pour la répression du crime. Il est acquis que le gouverneur de Mandritsara a été au moins le receleur des bagages de l'explorateur Muller. Il est notoire que le fameux gouverneur général du Bouëni, Ramasombazaha, a été l'instigateur des pillages des établissements Suberbie.

Si le premier ministre attache peu d'importance aux morts des Français assassinés, il n'y a pas lieu de rappeler qu'il est absolument indifférent aux plaintes des colons dont on incendie les propriétés comme de ceux qui sont molestés, de toutes sortes ou expulsés, comme le fut récemment d'Analalava l'agent de la maison Rebut et Sarraute.

* * *

En présence d'une telle situation, quelle force possédions-nous à l'intérieur de Madagascar pour tenter de rétablir la sécurité ainsi compromise?

L'escorte militaire installée près du résident général ne comptait que soixante-quinze hommes. Ce petit détachement, tout à fait insuffisant, n'a été pour nos résidents généraux qu'une source de difficultés. Très sympathiques à la population

indigène qui avoisine la caserne, nos troupiers sont en butte aux tracasseries incessantes des agents du Palais. On les insulte dans la rue ; du haut des collines qui dominent la cour de la résidence, on lance des pierres sur les factionnaires. Le 13 juin dernier, un soldat français a été attaqué, sans provocation aucune de sa part et grièvement blessé par le propre neveu de la reine, le prince Rakoutoumène, assisté de ses aides de camp et de ses esclaves. Aucune réparation ne nous a été accordée. Les soldats français se laissent insulter, lapider et attaquer. Il semble qu'ils ne soient à Tananarive que pour cela.

***

Le gouvernement de la République ne pouvait tolérer indéfiniment un état de choses qui compromettait au plus haut point nos intérêts et notre honneur.

M. Le Myre de Vilers, le premier des résidents généraux français à Madagascar, fut, au mois de septembre dernier, chargé d'une mission extraordinaire dont notre patriotisme a attendu anxieusement les résultats.

Il devait réclamer l'exécution du traité de 1885 avec toutes ses conséquences, demander qu'il ne fût plus accordé des concessions sans notre autorisation, et régler la question de l'*exequatur*. Il devait enfin exiger des mesures propres à garantir d'une manière immédiate et définitive la sécurité des blancs dans la grande île africaine. Il ne s'agissait plus de la signature d'un instrument diplomatique, qui eût été violé comme les précédents, mais de garanties sérieuses.

Il n'est pas douteux que le minimum de nos droits soit l'établissement d'un protectorat effectif ; mais le mot seul de protectorat fait horreur à Rainilaiarivony et ce serait se méprendre singulièrement que d'espérer lui faire accepter la chose en supprimant le mot comme on l'a tenté en 1885. Pour garantir notre sécurité dans la capitale, nous ne saurions compter sur la police malgache ; pour nous protéger contre les *fahavalos*, nous ne saurions fonder nul espoir sur un corps dirigé par des officiers indigènes. Il suffit de rappeler à ce sujet le lamentable souvenir de l'expédition du Bouëni. Les soldats indigènes étaient nombreux en quittant la capitale, mais ils s'égrenèrent de Tananarive à Maevatanana, comme les *aventuriers de la mer* du golfe d'Otrante à Cadix. On les vit mourant de faim venir mendier chez les colons français de Suberbieville ; de poursuivre les brigands, il ne fut jamais sérieusement question.

Pour garantir la sécurité des Européens, il faudrait donc porter à plus d'un millier d'hommes l'effectif du détachement qui forme l'escorte du résident général. Le premier ministre n'y pouvait consentir : il compte d'ailleurs que la fièvre arrêtera nos soldats sur la route de Tananarive, et il a confiance en la puissance des fétiches d'Ambohimango.

***

Aux demandes de M. Le Myre de Vilers, il a répondu par des propositions dérisoires que M. Hanotaux a fait connaître à la Chambre, et qui constituaient une insolente négation des droits consacrés par le traité de 1885. C'était montrer qu'il se croyait prêt à la guerre.

Le pays demande à bon droit à connaître dès aujourd'hui toute la vérité pour bien mesurer l'étendue du sacrifice. La vérité, nul n'a songé à la dissimuler ; répétons-le encore, aucun résultat ne sera atteint si nos troupes n'arrivent pas à Tananarive. Tananarive se trouve dans l'intérieur de l'île, à environ 300 kilomètres de Tamatave, et 430 de Majunga. Bien qu'il n'y ait aucune route de tracée, le point n'est pas inaccessible ; à l'ouest, nos troupes ne rencontreront aucun obstacle sérieux. Rainilaiarivony compte, prétend-on, 45 000 soldats sur le papier. Mais ces soldats ne sont ni nourris, ni payés, ni abrités : l'idée seule d'une lutte contre des troupes *vazahas* les remplit de terreur ; quelques-uns ont appris le maniement des armes, sous la direction de l'aventurier anglais Shervinton. Mais ils ont appris avec plus d'intérêt, de certains Français, qu'en plaçant un morceau d'étoffe blanche au bout de leurs sagaies, ils pourraient passer à l'ennemi sans inquiétude. Le courage leur fait absolument défaut. Leur art consiste à se dissimuler derrière des retranchements ou des épaulements en terre qu'ils savent d'ailleurs assez bien construire. Les personnes compétentes évaluent à 12 000 hommes l'effectif du corps expéditionnaire qu'il faudra diriger sur Madagascar. Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas de mettre 12 000 hommes en ligne de bataille, mais surtout d'effectuer, dans les meilleures conditions, une belle marche militaire, avec un parfait service d'intendance. On devra user de la quinine, plus peut-être que de la poudre ; car l'efficacité de la quinine est reconnue comme moyen préventif contre les fièvres paludéennes de la côte, qui ne prennent d'ailleurs que très exceptionnellement un caractère pernicieux.

Une fois la zone côtière franchie, nos soldats se trouveront dans une région très salubre. Toutefois, cette campagne ne pourrait s'opérer dans de bonnes conditions que pendant la saison sèche, c'est-à-dire du mois de mars au mois de juillet ; jusque-là, nos vaisseaux auraient à faire bonne garde pour établir un blocus contre l'importation des armes.

Il a été parfois question du secours éventuel que pourraient nous prêter *nos amis* les Sakalaves ; il existe en effet à Diego-Suarez trois bataillons formés d'indigènes malgaches et comoriens instruits et disci-

plinés par des officiers français. J'aime à espérer qu'il y a lieu d'en attendre quelques services. Quant aux peuplades sakalaves, elles ne se composent pour la plupart que de brigands indisciplinés et sauvages, et si nous y recrutons quelques porteurs, il y aura lieu d'exercer une surveillance très rigoureuse, afin d'éviter le pillage des convois.

Lorsque nos troupes occuperont Tananarive, lorsque le drapeau français flottera sur le palais de la Reine, nous nous serons assuré à jamais la conquête de la grande île, sans qu'il y ait à redouter pour l'avenir le moindre soulèvement. Le Malgache du plateau central est essentiellement assimilable ; nous ne rencontrerons chez lui ni le fanatisme des Arabes, ni l'opiniâtreté de résistance des Annamites ; il est habitué à se soumettre sans arrière-pensée de révolte.

*
* *

On a évalué à 65 millions les frais de la campagne Ici se pose la question classique : *Will it pay?*

Pour quiconque a vécu et travaillé dans la grande île africaine, il n'y aurait pas à hésiter devant une dépense triple.

Les richesses de l'île sont considérables : au moyen de quelques travaux, il sera facile d'améliorer très sensiblement l'état de salubrité de la côte, où de nombreux colons se livrent déjà à l'exploitation du caoutchouc, à la culture du café, du cacaoyer, de la vanille. Au centre, s'étend une splendide colonie de peuplement, absolument salubre, dont la surface dépasse celle de huit départements français. Cette partie de l'île est déjà fort peuplée ; la main-d'œuvre y abonde.

On a souvent cité les ressources minières de Madagascar : la plus grande partie de l'île n'est qu'une vaste mine d'or ; les gisements de cuivre sont riches et nombreux ; on trouve du fer partout ; on a découver du mercure. Si on n'a pas encore rencontré des gisements de houille assez considérables pour être exploités avantageusement, on a trouvé quelques gisements de lignite, et, comme de vastes régions sont inexplorées, il nous est permis de garder encore des espérances sous ce rapport. Les provinces de l'Emyrne et de Betsileo sont d'ailleurs admirablement arrosées ; la force hydraulique ne fera pas défaut, et les forêts sont assez étendues pour qu'on fasse usage du charbon de bois dans le traitement des minerais.

La culture restera néanmoins la principale source de richesse du plateau central. Le riz, le maïs, l'avoine y réussissent merveilleusement. On a tenté avec quelque succès la culture du blé dans le sud ; la culture de la vigne est maintenant d'une pratique courante chez les indigènes ; le coton et le thé sont acclimatés ; le mûrier permet le développement de l'industrie déjà ancienne du ver à soie, et la plantation du café nous ouvre de magnifiques perspectives de richesses.

Les Hovas et les Betsileos sont laborieux, adroits, ingénieux, et n'aspirent, pour la plupart, qu'à s'assurer un salaire par le travail. Jusqu'ici, leur travail n'a été utilisé qu'en corvée et tous les profits réalisés ont été confisqués par leurs chefs. — Nous pouvons maintenir la corvée en lui donnant une fixité qu'elle n'a pas : les Malgaches accueilleront comme un progrès réel toute mesure qui les délivrera de l'arbitraire.

Ce sera également un progrès bien accueilli que l'établissement d'impôts réguliers et fixés à l'avance, assurant aux contribuables un contrôle qui les préservera des exactions. L'île d'ailleurs nous offre ses revenus domaniaux qui, avec une meilleure administration, pourront nous rapporter plusieurs millions (1).

*
* *

Il semble qu'il soit d'une sage politique de réaliser d'abord à Madagascar les réformes essentielles qui s'imposent, par l'établissement d'un protectorat effectif, en écartant, provisoirement au moins, l'idée d'une annexion (2).

L'Angleterre et l'Allemagne ont reconnu, en 1890, notre protectorat sur la grande île africaine, avec toutes ses conséquences.

L'Angleterre ne pourra que gagner à l'organisation d'un ordre de choses régulier, qui garantira la sécurité de ses nationaux en maintenant intégrale, sous une administration équitable, la liberté religieuse des adeptes de ses missionnaires. Tant que nous conservons l'enseigne du protectorat, nous avons au moins le droit d'introduire à Madagascar toutes les réformes réalisées à Zanzibar par le gouvernement britannique.

Une annexion pure et simple pourrait être grosse de difficultés à l'intérieur de l'île. Sans faire injure à nos fonctionnaires, nous pouvons supposer que certains d'entre eux ignorent encore quelques usages chers aux indigènes. Le danger serait d'autant plus grand que le Malgache dont on heurterait les intérêts ou les traditions n'oserait même pas risquer la moindre observation. Le Malgache ne résiste pas, il se dérobe.

Sans s'immiscer directement dans le détail des affaires indigènes, nous pourrions et devrions exercer une surveillance constante et sévère sur l'administration et la justice.

A Zanzibar, les Anglais, en réalisant le protectorat

1 Martineau, *Madagascar en 1894*.

2 Sur ce point, nous avons le regret de ne pas partager les idées exprimées ici-même par M. de Mahy, l'homme qui a manifesté depuis si longtemps une foi ardente dans les destinées de la France orientale.

effectif, n'ont pas encore décrété la suppression de l'esclavage; c'est là une des principales considérations qui devraient nous éloigner de l'idée d'assimiler dès aujourd'hui Madagascar à une colonie française.

La suppression immédiate de l'esclavage n'entraînerait pas seulement un grand trouble dans la répartition des richesses et la situation économique de l'île. Elle pourrait être préjudiciable à l'esclave lui-même. Ce n'est point que nous partagions l'opinion de ceux qui établissent une distinction subtile entre la traite africaine et l'esclavage domestique des Malgaches. L'esclave est à Madagascar un simple objet d'échange, et son sort, même chez un bon maître, n'est rien moins qu'enviable; toutefois des familles entières d'esclaves sont logées dans les domaines de leurs maîtres, qui leur abandonnent souvent la jouissance d'une rizière : les déclarer libres du jour au lendemain serait les jeter dehors sans abri, sans emploi, sans nourriture.

« Si l'on veut faire une œuvre inhumaine et maladroite, il faut renouveler les fautes commises aux Antilles et à la Réunion sous l'inspiration de M. Schœlcher; il faut supprimer l'esclavage d'un trait de plume. Si l'on veut, au contraire, concilier les devoirs de l'humanité et les droits de la propriété privée, et ne point créer dans une population tout à la fois la misère et l'inimitié des races, il faut préparer l'émancipation des esclaves par une évolution raisonnée (1). »

Cette évolution ne peut s'accomplir qu'en plusieurs années et sous nos auspices.

Telles sont, en quelques traits, les conditions dans lesquelles la France, faisant honneur à ses engagements, pourra s'acquérir une possession magnifique, comparable à l'Australie, et dont le développement colonial compensera dans une certaine mesure la perte, à jamais déplorable, du Canada et des Indes.

D. A.

(1) Martineau, *Madagascar en 1894*.

L'ADJUDANT CHATELAIN

A LA PRESQU'ILE DUCOS.

A propos d'un événement récent et dont tressaillent encore toutes les âmes françaises, on s'est beaucoup préoccupé dans la presse et dans le public de savoir quelle peine serait applicable à un officier français convaincu d'avoir trahi sa patrie. Après une semaine de controverses, on semble s'être mis d'accord sur un point : à savoir qu'un soldat qui vend sa patrie en temps de paix n'encourt pas, d'après nos codes, la peine suprême qu'on n'hésiterait point à lui infliger s'il avait donné une chiquenaude à son supérieur hiérarchique. Est-ce bien, est-ce mal? est-ce logique ou absurde? Il ne m'appartient pas de l'examiner : c'est la loi, paraît-il.

Si donc un officier de notre armée est convaincu d'avoir commis le crime de trahison, on ne le conduira pas au poteau d'exécution, mais bien en Nouvelle-Calédonie, à la presqu'île Ducos. Et ceci sera, je crois, plus terrible que cela.

Quelques renseignements, sur ce coin de terre perdu dans l'Océan, quelques indications sur le genre d'existence, sur l'entourage, qui remplaceront pour le traître la douce intimité familiale et la camaraderie de ses égaux, m'ont paru de nature à intéresser les lecteurs.

* * *

Lorsque, venant d'Australie, on a pénétré en deçà des récifs qui entourent d'une ceinture de corail la Nouvelle-Calédonie, subitement la mer s'apaise et n'est plus qu'un grand lac tranquille; mais la terre n'apparaît que semblable à une masse confuse; il faut encore une heure et demie pour être derrière l'*Ile aux Lapins* qui cache le port et la ville. Tout à coup, le bâtiment vire de bord, s'engage dans une étroite passe, et, comme par enchantement, on se trouve en face d'une des plus merveilleuses rades du monde. Au fond, on aperçoit Nouméa, dont les toits de zinc étincellent au soleil; sur la gauche, un promontoire assez élevé au pied duquel des maisons blanches à demi cachées par des cocotiers sont groupées sur une petite plage.

Ce promontoire, d'aspect charmant, c'est la presqu'île Ducos, et je n'ai pas besoin de dire que les maisons blanches ne sont pas, comme elles en ont l'air, des restaurants à fritures dominicales, à cabinets de société et à jeux de boules.

La presqu'île est un massif montagneux dans les flancs duquel la nature a creusé trois jolies vallées qui ne s'attendaient point sans doute à servir de geôles; on leur a laissé leurs noms canaques : Numbo, M'Bi, Tendu.

Quand la loi du 15 mars 1872 affecta le territoire de Ducos à la déportation dans une enceinte fortifiée, on choisit la vallée de Numbo pour y interner les principaux condamnés politiques de l'insurrection communaliste : MM. Rochefort, Pain, Humbert, Louise Michel, etc.; le détachement militaire était cantonné à M'Bi; les déportés arabes furent logés à Tendu qu'ils n'ont pas quitté.

On voit encore sur un coteau les ruines d'une maisonnette que tout le monde appelle « la case de Rochefort » : on la respecte comme un souvenir historique, mais on ne la répare pas; en sorte que le

temps, aidé par les cyclones, fera bientôt disparaître ce souvenir-là comme bien d'autres. Je suppose que M. Rochefort lui-même n'attache pas beaucoup de prix à la conservation de sa « case », qu'il a quittée avec empressement dès 1874 pour monter à bord du bâtiment de commerce anglais le *P. C. E.* qui le transporta à Sidney.

Depuis l'amnistie de 1880, la presqu'île Ducos fut rendue au service de la Transportation : celui-ci en a fait le lieu d'internement des libérés des travaux forcés condamnés à l'emprisonnement, une catégorie de gredins tout à fait remarquables, dont la spécialité semble être de mettre en action, à leur manière, les proverbes : « Qui peut le plus peut le moins » et « Qui a bu boira. » De ces individus, rien à espérer ni à tenter au point de vue du relèvement moral. C'est le rebut du bagne. Ils donnent beaucoup de fil à retordre à l'administration, qui est beaucoup moins armée contre eux que contre les forçats. Très fiers de leur dignité de libérés, ils attachent au double privilège de porter la barbe et d'être vêtus de bleu le même prix que les Catalans à leurs fueros.

Le régime de ces prisonniers est doux et diffère de celui des forçats sur plusieurs points essentiels : le travail imposé est moins pénible, car il consiste uniquement dans l'entretien des bâtiments appartenant à l'État, dans celui des routes de la presqu'île, dans la culture de quelques hectares ; il est rétribué, et chaque journée de huit heures va grossir la « masse » que le détenu touchera à l'expiration de sa peine ; enfin les punitions disciplinaires sont à l'eau de rose, puisqu'elles ne dépassent en aucun cas trente jours de cellule.

Cette existence au grand air, cette vie en commun, ce labeur modéré constituant plutôt un exercice hygiénique qu'une fatigue, paraîtraient enviables aux pensionnaires de Poissy qui fabriquent dans le silence de l'atelier des boutons et des chaussons. Néanmoins, messieurs les légistes des prisons de Ducos — les ex-notaires y fourmillent — se plaignent amèrement d'être privés d'une Maison centrale, qui, suivant eux, leur est due. Tant il est vrai que l'homme est rarement satisfait de son sort !

Un bien étrange village est assurément celui qui s'étend dans un des replis verdoyants de la vallée de M'Bi. Figurez-vous une succession de huttes entourées de jardinets que clôturent des haies fleuries de lentanas, et correctement alignées des deux côtés d'un gentil chemin rural tapissé d'herbe conduisant à un carrefour au centre duquel s'élève une sorte de kiosque de forme ronde. Cet ensemble constitue l'établissement national des Invalides... du bagne. Pour le visiter au moment psychologique, il faut aller se placer vers cinq heures de l'après-midi près du kiosque. Là, des prisonniers surveillés par un gardien sont occupés à disposer sur des tablettes des portions de pain, viande, légumes secs, lard, etc. Lorsque tout est préparé, l'un des prisonniers décroche une grande trompe de berger et, deux ou trois fois, souffle dedans de toutes ses forces.

A ce signal, répercuté par l'écho, toutes les portes des cabanes s'ouvrent à la fois, et le long du chemin se développe et s'avance en clopinant une fantastique théorie d'êtres courbés ou bancals, appuyés sur des bâtons ou s'aidant de béquilles, vêtus de costumes inouïs dans leur excentricité loqueteuse, coiffés de casquettes déchirées, de foulards graisseux, de feutres invraisemblables, de bérets indescriptibles ; casquettes, foulards, feutres et bérets surmontant des figures ratatinées ou bouffies, affreusement ravagées, grimaçantes et lamentables.

Ce troupeau à peine humain, cauchemar vivant, se range en bon ordre dans le carrefour.

On fait l'appel ; successivement, chaque « invalide », après avoir répondu : Présent ! d'une voix éraillée, sort des rangs en tenant d'une main son couvre-chef et en tendant, de l'autre, un récipient plus ou moins bizarre dans lequel on place la provende quotidienne ; puis il s'en retourne chez lui pour faire cuire son dîner dans de vieilles touques en fer-blanc qui serviront de casseroles et sur de grosses pierres qui tiendront lieu de chenets.

J'ai interviewé quelques-uns de ces débris. Ils ne sont pas du tout reconnaissants de la pitié charitable qu'on leur témoigne, car ils se regardent sérieusement comme des retraités, créanciers du budget. J'ai retenu cette réponse :

— Monsieur, j'ai été pendant quarante-cinq ans *au service de l'Administration.*

N'est-ce pas le comble de l'euphémisme ?

Quittons les habitants de M'Bi, sur le compte desquels j'aurais des choses intéressantes à dire si la place ne m'était mesurée. Grimpons sur la crête, redescendons l'autre versant, et nous voici dans la vallée de Tendu, réservée aux Arabes déportés, anciens combattants de l'insurrection de Soukharas et de la grande insurrection de la Kabylie orientale de 1871. Ils sont là une cinquantaine, paisibles et fiers, vivant du maigre produit de leur culture, ne se plaignant jamais, et tous les soirs, depuis vingt-quatre ans de cruel exil, se prosternant pieusement au coucher du soleil, la face tournée vers la Ville sainte, sans désespérer de l'infinie bonté d'Allah.

Quel beau plaidoyer il y aurait à faire en faveur de ces guerriers vaincus, aussi dignes, aussi nobles dans l'adversité qu'ils ont été intrépides dans les batailles ! Que de choses à dire si on les pouvait raconter sans inconvénients ! que de voiles à tirer si la politique ne nous défendait d'y toucher !

Parmi eux, plusieurs ont une illustre origine, tels

que leur ancien chef, Bou-Mezrag (l'homme à la lance), le dernier des Ouled Mokrani. Cette famille des Mokrani était avant 1871 toute-puissante au pays des Hachem et mettait en ligne, dans la plaine du Hodna, quinze mille cavaliers de son Magzhen.

Bou-Mezrag et son frère aîné, Si M'hamed ben Mokrani, bach agha de la Medjana, donnèrent le signal de l'insurrection, et les premiers déployèrent l'étendard vert du Prophète. Le bach agha Mokrani — qui fut tué près d'Alger — chargeait nos troupes, monté sur une admirable jument à la queue de laquelle il avait noué sa cravate de commandeur de la Légion d'honneur.

Particularité curieuse : les Mokrani prétendent — et s'en font gloire — descendre d'un Montmorency fait prisonnier en 1664 au siège de Djijelly.

Est-ce le sang du premier baron de France qui fit battre le cœur de Bou-Mezrag-Mokrani lorsque, en 1878, il sollicita la faveur de se ranger avec ses compagnons sous les ordres du commandant Rivière. pour l'aider à dompter la révolte des Canaques ?

Les Arabes se battirent courageusement ; ils eurent des tués et des blessés.

Malgré cette preuve chevaleresque de loyalisme et de réconciliation, le pardon, qu'on attendait, ne vint pas et ces braves gens habitent toujours leur petit village qui regarde la baie de la Dumbéa. Ils jouissent d'une certaine liberté et sont autorisés à aller au chef-lieu porter leurs poulets, leurs légumes et le lait de leurs chèvres. Je crois qu'ils méritaient mieux et qu'on aurait pu leur accorder davantage.

***

Tout près du quartier arabe est un petit bâtiment carré, bâti en pierres, composé d'une seule pièce et d'un auvent tenant lieu de vérandah : c'est la demeure de Châtelain, le déporté militaire, l'ancien adjudant, le traître — qui se réjouirait sans doute d'avoir quelqu'un avec qui causer.

Pas de rideau ni de persienne à l'unique fenêtre percée dans la façade morne, près de la porte, car il faut qu'à chaque heure du jour on puisse voir ce qui se passe dans la chambre. La nuit, Châtelain est obligé de laisser une lampe allumée à côté de son lit afin que les surveillants de ronde constatent facilement sa présence sans troubler son sommeil.

— Quelle est l'attitude de cet homme ? demandons-nous.

— Mauvaise, très mauvaise ; rien ne vibre plus en lui. On a mis à sa disposition un champ, des outils, des semences ; mais il a formellement refusé de travailler. Comme on ne peut légalement l'y contraindre, comme on ne peut, d'autre part, le laisser mourir de faim, l'administration le nourrit ; et lui, il emploie son temps à se promener et à pêcher à la ligne. Aucune trace de repentir ni de honte pour son acte infâme. Connaissant très bien les règlements qui manquent de sanction dans bien des cas, il en profite pour être insolent à propos de tout. Son unique pensée est de s'évader et, dans ce but, il cherche à nouer des relations avec des libérés. En 1891, il se procura, par ce moyen, un faux livret, réussit à franchir la barrière placée à l'entrée de la presqu'île et, grâce à la connivence d'un de ces *gentlemen-farmers*, anciens forçats, qui pullulent en Nouvelle-Calédonie, se déroba aux recherches pendant deux jours. Mais toutes les routes étaient gardées et, lorsqu'il voulut sortir de sa cachette, il tomba dans les bras d'un surveillant.

L'aspect de ce garçon jeune, vigoureux, qui vous regarde d'un air narquois, la cigarette aux lèvres, m'a causé l'impression de dégoût la plus intense que j'aie ressenti dans mes visites aux bagnes et prisons.

Va-t-on aménager une seconde maison semblable à celle de Châtelain ? et les patrouilles de nuit auront-elles à passer devant une seconde fenêtre sans rideau ni persienne pour s'assurer que, là aussi, la lampe est allumée et qu'elle éclaire le visage du traître endormi ?

PAUL MIMANDE.

THÉATRES

Représentation de l'ŒUVRE : *Annabella*, drame en cinq actes, de John Ford, traduction de M. Maurice Mœterlinck.

C'est assurément une pièce curieuse que cette *Annabella* que M. Lugné-Poé nous a donnée l'autre jour : curieuse, très curieuse même, mais curieuse seulement. Je n'y vois, je dois l'avouer, ni grande « découverte », ni traits de génie : si la facture en est médiocre, ce sur quoi je passerais volontiers, la psychologie des personnages est singulièrement rudimentaire et simplifiée. Ces gens-là font les actions les plus incroyables du monde, et ils les font avec un calme plus incroyable encore que leurs actions. Giovanni et Annabella se rencontrent : en quelques répliques ils s'avouent qu'ils s'aiment, et l'inceste est consommé. Et cela, sans doute, prouve la violence de leur passion ; il faut reconnaître, toutefois, que c'est une façon un peu simpliste de la prouver, et que le théâtre ainsi compris deviendrait un art bien singulier... C'est moins par cela que par le reste qu'*Annabella* me paraît intéressante ; et ce reste, c'est tout ce qui, dans le drame de Ford, porte la marque de l'époque où il a été écrit. Il y a là un mélange

de scolastique, de passion frénétique, de cruauté et de lyrisme qui sent à miracle son XVIe siècle anglais. Peut-être même le sent-on plus ici que chez Shakespeare. Le génie de Ford, moins personnel que celui de son prédécesseur et de son maître, porte plus fortement l'empreinte de son temps. Il ne suffit pas à créer ou a re-créer des Henry IV et des Jules César; il suffit au moins à reproduire, et d'une manière saisissante, les traits principaux des gens qui vivaient auprès de lui. C'est en cela qu'*Annabella* est curieuse. C'est en cela qu'il faut l'admirer, mais — pour moi du moins — en cela seulement. Et, pour tout dire, j'avoue que je ne puis me défendre de quelque mauvaise humeur en voyant qu'on est tout près de nous la proposer comme modèle.

Vous connaissez le sujet. Annabella et Giovanni sont frère et sœur, tous deux enfants de Florio, noble seigneur de Parme; ils s'aiment, se le disent, et deviennent amants. C'est le contenu du premier acte; ceux qui le trouveraient vide seraient en vérité un peu difficiles. Au second acte, nous voyons Annabella refuser la main du jeune Bargetto, dont l'oncle, Donado, vient la demander en mariage. Si ce second acte est un peu creux, le troisième est assez rempli. C'est d'abord une nouvelle demande : Soranzo aime Annabella et la recherche : elle le refuse : nous apprenons qu'elle est grosse, des œuvres de Giovanni : le Frère Bonaventure trace à Annabella un si effroyable tableau des tortures que l'Enfer lui prépare, que, pour sauver son âme, elle cède, et accorde sa main à Soranzo. Quatrième acte : Soranzo sait qu'elle est grosse : dans une scène d'une brutalité puissante il exige d'Annabella le nom de son complice : elle refuse; Vasquez, serviteur de Soranzo, l'obtient de la nourrice. Enfin, voici le cinquième acte : Giovanni sait que tout est découvert et que Soranzo va profiter d'une fête qu'il donne pour le faire assassiner, lui, et peut-être Annabella. Il entre chez sa sœur, et très doucement, en la faisant souffrir le moins possible, il la tue. Puis, il rentre dans la salle du festin, tenant le cœur d'Annabella embroché dans son poignard. Ce que voyant, Florio meurt. Soranzo provoque Giovanni qui le tue, et qui, finalement, est tué à son tour par Vasquez : « Oh! ma dernière minute arrive! En quelque lieu que j'aille, laissez-moi voir à toute heure le visage de ma belle Annabella! »

Et vous voyez déjà quelles objections on peut faire à ce drame. J'écarte ce qu'il a d'un peu trop frénétique pour nos mœurs; j'oublie ce qu'il peut renfermer d'imitations de Shakespeare (certains personnages, comme la nourrice, Florio, le moine, viennent tout droit de *Roméo et Juliette*). Prenons le drame pour ce qu'il est.

Il est certain qu'il se noue avec une rapidité bien extraordinaire. Si enragées qu'on suppose les âmes de cette époque, il est bien difficile d'admettre qu'elles n'auraient pas eu un simple mouvement de recul devant le crime à commettre. Ici, rien de pareil. Lisez la première scène entre Annabella et Giovanni : cela débute par quelques marivaudages assez pauvres : puis cela s'anime, en vient au lyrisme, et Annabella, vaincue, s'abandonne. Et, ici, la scène devient d'une très belle et très réelle poésie :

ANNABELLA, *s'agenouillant.*

A genoux, mon frère, et au nom de ma mère, je t'en conjure, ne me trahis pas dans la joie ou la haine... Aime-moi, mon frère, ou tue-moi.

GIOVANNI, *s'agenouillant.*

A genoux, ma sœur, et au nom de ma mère, je t'en conjure, ne me trahis pas dans la joie ou la haine... Aime-moi, ma sœur, ou tue-moi.

Cela est d'un beau lyrisme. Mais, tout de même, cela est un peu rapide et sommaire. C'est la scène de *Roméo et Juliette*; mais, saisissante chez Shakespeare, — où les deux amants s'aiment avant de savoir ce qui les sépare, et où elle marque d'un trait l'invincible passion qui les jette aux bras l'un de l'autre, — elle devient bien bizarre ici, puisque les deux héros se connaissent, et devraient au moins lutter contre l'obstacle qui les désunit. « Tu as vaincu sans combattre, » dit Annabella à Giovanni. Voyez en effet toute cette première scène : sauf les appellations de « mon frère », vous ne trouverez pas une seule allusion d'Annabella à la situation particulière où ils sont. Ce qu'elle dit à Giovanni, elle le dirait à Bargetto ou à Soranzo. Cela est admirable, dit-on; et cela montre à quel point Annabella est « possédée », puisqu'elle n'essaie pas même de lutter, qu'elle semble même ne pas voir le crime qu'elle va commettre. C'est précisément le contraire. Nous comprendrions bien mieux la passion d'Annabella si nous la voyions « en travail », comprenant ce qui la sépare de Giovanni, et s'unissant à lui malgré tout. Si Bérénice, au premier « ennui » qu'elle cause à Titus, s'écriait :

Adieu, servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse...

... cela pourrait prouver la profondeur de l'amour qu'elle a pour son amant : cela nous toucherait infiniment moins; et, si le dernier acte nous émeut si vivement, c'est que nous avons « vu » ce qu'était cet amour qu'elle sacrifie... Mais c'est assez enfoncer une porte ouverte.

Il ne serait pas juste, toutefois, de dire que l'inceste n'est mis ici que comme « agrément ». Ou plutôt... Oserai-je dire toute ma pensée ? je ne serais pas extrêmement surpris que Ford ait voulu lui aussi, écrire son *Roméo*. Mais *Roméo* étant fait, il a voulu

renchérir sur son modèle, et « y ajouter des crimes ». M. Marcel Schwob, dans sa docte et ingénieuse conférence, ne nous disait-il pas l'autre jour que la supériorité d'*Annabella* sur *Roméo* était que chez Ford l'obstacle, au lieu d'être extérieur aux amants, était dans leurs âmes? Soit; mais encore faudrait-il voir lutter ces âmes. Au surplus, je ne puis ici vous montrer en détail ce qui me donne cette impression. Relisez *Annabella* (1) après *Roméo;* vous aurez la même, je pense : ce n'est pas un décalque, assurément : c'est un air de famille, au moins. Mais, parce que Ford n'était ni un plagiaire ni un arrangeur, son sujet posé, il l'a traité sincèrement ; et son drame, discutable en soi, devient curieux par les personnages qu'il y fait vivre.

Je disais que rien, dans la première rencontre des amants, ne montrait l'effroyable lutte qu'ils avaient dû soutenir. Cela est vrai ; vrai surtout pour Annabella. Giovanni, lui, se rend compte de ce qu'il fait. Et c'est là un de ces points que je signalais au début, et qui portent si fortement l'empreinte du « milieu ». Giovanni regarde l'inceste en face, si j'ose hasarder cette image. Il est résolu à le commettre, mais il sait que c'est un crime, sinon pour Dieu auquel il ne croit pas, au moins pour les hommes, et que ce crime les entraînera tous deux aux abîmes. Cette passion invincible et enragée, il la raisonne. Il est à la fois passionné (oh! combien!) et raisonneur. Et, c'est là ce qui est infiniment curieux, il ne l'est pas comme Adolphe ou M. de Querne, mais comme on l'était au XVIe siècle. Il ne cherche pas des excuses à sa passion dans sa passion même, comme eût fait un de nos romantiques ; il ne cherche pas à voir « ce qu'il y a dedans » ; il la justifie par le raisonnement, par la dialectique. Lisez les scènes entre le moine et Giovanni. Ce ne sont qu'arguments philosophiques, scolastiques: « Nous sommes frères, ne sommes-nous pas, à cause de cela, plus étroitement unis, par les liens de la nature, et *par ceux de la raison?* » Plus loin, c'est une discussion sur la beauté de la forme, qui est toujours alliée à celle du fond: Annabella est la plus belle du monde, elle ne peut donc être criminelle... Encore ces arguments, si singuliers qu'ils soient dans la bouche d'un énergumène de la passion, sont-ils un peu explicables quand on sait que Frère Bonaventure a été le maître de Giovanni. Mais voici qui est mieux. Giovanni parle à sa sœur : c'est cette scène si étrangement rapide et brutale du premier acte : « Tu es ma sœur, Annabella. Je le sais, et *je pourrais te prouver* que c'est une raison de plus pour nous aimer... Et c'est pourquoi... » etc. Cela est tout à fait curieux. Si nous pouvons constater les changements qui se sont produits dans l'humanité, c'est moins par les actes que commettent les hommes (ils sont à peu près les mêmes), que par les raisons dont ils usent pour les expliquer.

Et, certes, nous avons bien changé depuis le règne de la Reine-Vierge. Pas assez, cependant, pour que certains sentiments primordiaux que nous sentons en nous, nous puissions admettre qu'il n'y en eût pas trace chez nos ancêtres. La jalousie est de ceux-là. Écoutez le langage que tient Giovanni : « Les préjugés sont de pauvres fous qui comme les verges, effroi de l'enfant, épouvantent les âmes sans expérience... Ainsi, *avant le mariage de ma sœur, je m'imaginais que toutes les délices de notre amour se seraient évanouies le jour de ses noces, mais je ne trouve aucun changement dans mes plaisirs...* » M. Mœterlinck, dans sa préface, loue Ford d'être allé « jusqu'aux régions où toutes les âmes commencent à se ressembler parce que... l'on s'approche de la grande source profonde, incolore, uniforme et commune de l'âme humaine ». Mais, si incolore que soit cette source, les sentiments exprimés par Giovanni ne vous semblent-ils pas tout à fait faux? Comment! de cet amour presque uniquement physique, la jalousie est complètement absente? L'idée que sa maîtresse appartient à un autre laisse Giovanni tout à fait indifférent? Cette pensée n'éveille en lui aucune image, ne lui inspire aucun malaise? Il trouve que tout est au mieux? J'ai peine à le croire ; et j'avoue qu'ici je ne comprends plus.

Ce que je comprends moins encore, — et cette objection touche au fond même du drame, — ce sont les actes des héros lorsque la pièce « se corse ». Annabella est enceinte, au moment d'accoucher. Et, aussitôt, le moine l'engage à se marier « pour sauver son honneur ». D'abord le mariage ne sauvera rien, étant donné l'urgence. Passons sur la conscience un peu rudimentaire du moine, qui ne semble pas s'apercevoir qu'en « sauvant l'honneur » d'Annabella coupable, il déshonore ou martyrise Soranzo innocent. Admettons que ces scrupules, les moines du XVIe siècle ne les connaissaient pas. Mais Annabella? Mais Giovanni? Ces âmes qui s'ébattent dans « la grande source commune de l'âme humaine » sont arrêtées par la peur du scandale? Elles ont transgressé toutes les lois divines et humaines, et elles reculent devant l'opinion des citoyens de Parme? Si déchaîné que soit Giovanni, ne peut-il comprendre que ce mariage, pour le moins, va le séparer d'Annabella? Écartons la jalousie, puisqu'il l'ignore. Mais il est clair que tout va se découvrir, que Soranzo saura le nom du coupable, et dès lors?... Les admirateurs quand même de Ford répondront-ils que les amants sont possédés à tel point qu'ils n'ont plus égard aux cir-

(1) La pièce a paru chez Ollendorff, avec une curieuse préface de M. Mœterlinck.

constances, et que tout ce qui n'est pas eux-mêmes ne saurait les toucher? Reconnaissez pourtant qu'ils ne sont pas aussi fous qu'on veut bien le dire, et qu'ils ont su, jusque-là, dissimuler leur intrigue avec assez d'adresse...

Je n'ai ni le temps ni la place d'insister longuement. Mais j'en ai dit assez, je pense, pour justifier ce que j'avançais au début de cet article. Pièce curieuse, — curieuse par le milieu, et curieuse aussi, ce que je n'ai pas assez indiqué, par l'atmosphère de fatalité et de mort qu'on sent planer sur les personnages, — mais pièce très imparfaite en tant que pièce, et inférieure par la psychologie trop sommaire des héros du drame. Certes, comme le dit M. Mœterlinck, il y a des « silences éloquents ». Mais, tout de même, ici, il y en a un peu trop.

Il faut remercier vivement M. Lugné-Poé, s'il continue à passer en revue les « chefs-d'œuvre » oubliés. Si ces pièces sont bien choisies, ces restitutions seront d'un réel intérêt. Ceci dit, il faut bien ajouter que, cette fois, l'interprétation a été très médiocre et contraire au simple bon sens. Je ne demande pas à M. Lugné-Poé de jouer comme l'ineffable Damoye. Mais, susurrer comme en extase le rôle de cet enragé de Giovanni, cela est une idée bien étrange. Ici, c'est Damoye qui est dans le vrai. Il faut relire la pièce pour y découvrir ce qu'elle a de remarquable.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Guy Patin a eu l'imprudence d'écrire, en 1664 : « Nous sommes arrivés à la lie de tous les temps. » En 1664! à l'aurore de la plus belle moitié du grand siècle! Pour ne pas verser dans ce pessimisme, je tiens à déclarer qu'à mon sens, aux yeux de la postérité, le caractère distinctif de notre époque sera la vertu. — Bah? — Il n'y a pas de bah! Les promotions de Saint-Cyr prennent le nom du grand homme du jour. Il y a la promotion Canrobert ou la promotion Bosquet. Nous sommes tous de la promotion Aristide.

Oui, une effroyable vertu règne en ce monde. A quelques défaillances près (vous ne voudriez pas retirer le pain de la bouche des Cours et Tribunaux), le public est vertueux. J'en atteste ces longues listes de cochers fidèles qui remplissent les colonnes du *Bulletin municipal*.

La Presse? Vertuchoux! il ne ferait pas bon douter de sa vertu. Les Théâtres? Que nous sommes loin de la corruption d'antan! Ceux qui ne peuvent prétendre aux premiers prix de vertu se disputent les accessits. Le Parlement? Oh! le Parlement, c'est de l'essence même de vertu. Si la vertu était bannie du reste de la terre, c'est au bi du bout du pont de la Concorde qu'on la retrouverait.

Voulez-vous mesurer l'étiage de la vertu publique? A Dieu ne plaise que je me prononce sur la question de la canonisation de Jeanne d'Arc : je puis bien constater cependant qu'on hésite à lui décerner l'auréole. Dors-tu content, Voltaire?... Ouvrez la vie des Saints. On ne s'est pas toujours montré si difficile. Jeanne d'Arc en ballottage? Y a-t-il rien de plus flatteur pour nous autres!

Je lis dans tous les journaux qu'on a nommé, en cour de Rome, un avocat ecclésiastique (ce ne peut être qu'un avocat d'*offices*) chargé de découvrir les défauts de la cuirasse de l'héroïne d'Orléans. Cet avocat du diable, ou ce diable d'avocat, se démène comme dans un bénitier, paraît-il, et l'on ne sait comment cela finira.

Savez-vous bien, pour le dire en passant, que voilà un métier dangereux que celui de cet avocat chargé d'éplucher (parlant par révérence) les candidats à la béatification? Car enfin, s'il vient à perdre sa cause, si l'impétrant est reçu saint quand même, qui sait si le nouveau promu ne gardera pas une dent, comme on dit, à celui qui l'aura mal coté, et qui aura cherché à entraver sa carrière. Vous me direz que les saints n'ont pas de rancune ; que si nous sommes à ce point vertueux sur la terre, à plus forte raison doit-on l'être dans le ciel. N'importe, je ne m'y fierais pas. J'aurais peur de me faire des ennemis, et des ennemis auxquels il ne fait pas bon se frotter. Voyez plutôt saint Labre.

***

J'ai parlé de la vertu au théâtre. Ne m'objectez pas quelques légèretés, derniers vestiges du passé; quelques allusions et quelques jupes trop transparentes. La critique a tôt fait de les relever. Quand il s'agit de venger la morale, ce n'est pas la « scène à faire » qui l'embarrasse.

On va loin dans cette voie. J'ai rencontré, l'autre soir, une vieille dame qui sortait indignée de l'Odéon : « Monsieur, me dit-elle, ce spectacle est d'une immoralité surprenante. » Je jetai les yeux sur l'affiche et je lus : *Athalie*, tragédie en cinq actes et en vers, de Jean Racine. « Mais oui, Monsieur ; en quoi consiste la moralité au théâtre? A assurer notre sympathie au personnage vertueux, à ne lui mettre dans la bouche que des discours sages et d'utiles avis ; à nous amener à détester le vice et à nous dire : « A aucun prix « je ne voudrais agir comme ce coquin-là, et je me « garderais de ses conseils. »

« Que fait votre Racine? Sans parler de Joad, dont les fourberies sont intéressées, il nous donne pour

honnête homme Abner, par exemple, qui passe son temps à dire à la reine : Mais ne vous inquiétez donc pas comme cela ! Vos songes ne sont que des balivernes ; votre Joas n'est qu'un petit séminariste. Ah ! que vous avez tort de vous faire du mauvais sang ! Le beau conseiller qui ne cesse de fourrer dedans (passez le mot à mon indignation) sa souveraine ! et que voilà une vertu bien employée !

« En revanche Mathan, le méchant, le traître, a tout le temps raison : Grande reine, prenez garde. Illustre princesse, ces rêves ne me disent rien de bon. Ce Joad, cet enfant, machinent quelque chose. Empoignez-moi tout cela ! Et si Athalie l'en croyait, si elle n'avait pas elle-même des moments de bienveillance, de sensibilité, de vertu en un mot, eh bien ! elle serait encore sur le trône.

« Menez-moi un homme politique, un ministre, mettons M. Dupuy, à l'Odéon : croyez-vous qu'il en sortira meilleur ? Tiens, tiens ! se dira-t-il, me voilà prévenu. La bonté, duperie ; la tolérance, sottise. Pas de concessions ! Il faut se débarrasser de qui vous est suspect. De qui donc ai-je rêvé cette nuit ? n'est-ce pas de M. Cavaignac ? Mais oui, je me souviens : j'admirais sa douceur, son air noble et modeste. Défions-nous ! Je suis sûr que ce bon jeune homme veut enfoncer quelque homicide acier dans le sein du ministère.

« Voilà la leçon de choses qui, pour nos hommes d'État, ressort de cette tragédie. Je ne m'étonne plus, conclut la vieille dame, si, dans ma jeunesse, Racine était couramment traité de polisson. »

*
* *

Mais, bien plus encore qu'au théâtre, c'est au Parlement qu'éclate la vertu moderne. Si, comme le crime, la vertu a ses degrés, elle doit atteindre, au Palais-Bourbon, le degré « vers à soie » ; ou le degré « chambre des malades ».

Quand Marcus Brutus, après la bataille de Philippes, poussa l'exclamation historique : Vertu, tu n'es qu'un nom ! il ne connaissait pas nos députés. Des hermines ! J'en sais un qui, se promenant dans un jardin, relevait soigneusement les pans de sa redingote. « Je crains, me disait-il, de frôler une sensitive. »

Toutes ces discussions, toutes ces interpellations, toutes ces questions, qui sont pour nos représentants comme des apéritifs que les mettent en appétit (cela sent la chair fraîche), ont un lien commun, remarquez-le : c'est l'amour de la vertu. On en fait chaque jour surenchère. « Vertueux ? Vous vous dites vertueux ? Vous ne l'êtes pas moitié autant que nous. C'est à gauche que l'on est le plus vertueux. — Pas le moins du monde, c'est au centre. — Point, point, c'est nous, à droite, qui détenons le *record* de la vertu. »

Si bien que l'autre jour un jeune ministre (combien vertueux lui-même, cependant !) s'en est senti un peu agacé et qu'il a lâché une maxime de La Rochefoucauld, que le dicton populaire traduit ainsi : Faut de la vertu, pas trop n'en faut !

Avant M. Poincaré, Molière avait dit :

Il faut parmi le monde une vertu traitable.

Et Montesquieu : Qui le croirait ? la vertu même a besoin de limites.

Ainsi, il s'agissait l'autre jour d'un jeune fonctionnaire qui avait abusé du fiacre à l'heure. Le fiacre est comme la vertu elle-même, il ne faut pas en abuser. On chantait, il y a quelques années, une chanson dans laquelle il était dit qu'une certaine Amanda n'avait qu'un défaut : c'est d'aimer trop les courses en voiture. Mais nous ne sommes plus au temps où tout finissait par des chansons. Tout finit par des ordres du jour, et de flétrissure encore. La Chambre s'est indignée (la voilà bien, la vertu ! la voilà bien !) contre ce jeune homme. Elle a bousculé son fiacre, et du même coup le char du gouvernement, qui ne s'attendait pas à être pris dans cet embarras de voitures.

C'est surtout dans ces questions de menue probité que nous devenons d'une délicatesse féroce. Dieu me garde de m'en plaindre ! Je m'en réjouis fort, au contraire. Si vous parveniez à obtenir la preuve qu'un ministre a fait usage d'un timbre de l'administration pour écrire à son bottier, vous tiendriez le sort de ce ministre entre vos mains. Un lapin passé en fraude à l'octroi mettrait en péril les institutions mêmes.

Il en est aujourd'hui de la probité pour les hommes politiques comme de la chasteté pour les femmes. On a remarqué souvent que des sept péchés capitaux, il n'en est qu'un que le monde ne pardonne pas au sexe. L'orgueil ? Bast ! L'envie ? Peuh ! La colère ? Foin ! La gourmandise ? Belle affaire ! La paresse ? Enfantillage ! L'avarice ? Allons donc ! Mais la... Je n'ose même le nommer.

Il en est de même, à la nature du péché près, pour nos hommes d'État. On leur passe tout, hors un point. La bêtise, l'incapacité, l'ignorance sont choses vénielles. Ils peuvent être sots et malfaisants à plaisir, pourvu que vertueux ; mauvais amis, mauvais collègues, détestables dans les affaires publiques, détestables dans le particulier, pourvu qu'ils aient la réputation d'être incorruptibles. Un air cassant, morose et revêche par là-dessus, et voilà leur fortune faite. Ce n'est pas la sauce, ce sont les arêtes qui font passer le poisson...

Aujourd'hui, faute de vertu suffisante, Richelieu, Mazarin n'auraient aucun avenir, et Talleyrand se serait fait casser comme attaché d'ambassade. En revanche Machin a été ministre et le sera, et Chose est en passe de prétendre à la présidence de la République.

Vous voyez bien que j'avais raison de dire que la

vertu n'a jamais été si fort en honneur. C'est un point qu'il se trouve de mauvais esprits pour regretter quelquefois qu'il ne se trouve pas un pécheur parmi tous ces justes, une grisette au milieu de toutes ces rosières, un loup dans cette bergerie...

Car leur vertu fait un vacarme qui commence à nous fatiguer.

JEAN-PIERRE.

BULLETIN

M. René de Récy.

Nos lecteurs savent déjà la perte que vient de faire la *Revue Bleue:* M. René de Récy est mort, le 8 novembre, à la suite d'une maladie qui, depuis quelque temps, l'avait contraint de renoncer à sa collaboration régulière à la *Revue*. Déjà le compte rendu d'*Othello* n'était pas signé de lui. Mais nous ne le perdions qu'à demi; il devait souvent traiter ici les sujets sur lesquels s'exerçait sa compétence. — On sait qu'elle était profonde et ingénieuse. Ses connaissances musicales, étendues et variées, servies par un goût très sûr et par un style d'une brillante précision ; ses fermes convictions artistiques, car nul ne fut plus fidèle à ses admirations raisonnées ; ses jugements d'une saine sévérité, car nul ne fut plus dédaigneux des fausses gloires ; son érudition discrète, son culte pour les maîtres, sa conscience enfin, lui avaient rapidement conquis une place importante dans la critique musicale. Nos lecteurs n'ont certes pas oublié (en dehors de ses chroniques périodiques) les articles qu'il a publiés sur Bayreuth, alors que c'était presque une originalité de se déclarer wagnérien ; ses belles études sur Rossini, sur Meyerbeer, sur M. Saint-Saëns, sur les intéressantes tentatives de M. Charles Bordes et des chanteurs de Saint-Gervais. Et, récemment encore, l'article nécrologique qu'il consacrait à Charles Gounod peut compter au nombre des meilleurs parmi ceux qui ont été consacrés au maître : les origines artistiques de l'auteur de *Faust*, en quoi consistent et son originalité et les réels progrès qu'il a fait faire à la musique dramatique française, tout cela fut marqué ici avec une sagacité singulière. — Si les lecteurs de la *Revue* appréciaient M. René de Récy, ses collaborateurs savaient la sûreté de relations qu'on trouvait en ce parfait galant homme. Tous le regrettent ici, et nul ne sait davantage sa valeur que celui qui est appelé à lui succéder; à défaut de sa compétence et de son érudition, il mettra du moins à sa nouvelle tâche toute la conscience dont il est capable.

J. DU TILLET.

LE TABLEAU D'HONNEUR DES RENTIERS DE LYON AU XVIIe SIÈCLE

La série des visites du gouvernement à l'Exposition de Lyon, a été close l'autre jour par celle du ministre de l'instruction publique, et c'est ce ministre qui a dit le dernier mot à l'honneur du passé et du présent de la grande cité lyonnaise. Il a fait un juste éloge de son rôle, de son beau rôle universitaire d'autrefois et d'aujourd'hui, de ses efforts, de son essor intellectuel, scientifique et littéraire; car la fonction de Lyon à travers les siècles n'a pas été exclusivement celle d'une ville laborieuse et industrieuse.

Dans l'administration de ses finances, Lyon, par son exemplaire probité, fut encore une cité modèle, — et son renom à ce point de vue lui attira et lui mérita la confiance des gens de lettres et des artistes, de sorte que leurs sympathies pour la ville savante et lettrée se doublaient ici d'une estime exceptionnelle pour la conduite honnête, prudente et sage de ses affaires municipales. N'est-il pas curieux d'avoir à remarquer que Lyon fut, au XVIIe siècle, par exemple, comme la caisse d'épargne des poètes et des artistes, alors que Paris inquiétait, par ses fréquents retranchements de rentes, la sécurité de leurs modestes économies?

On sait la tristesse des rentiers, dont a parlé Boileau, qui la partageait, chaque fois qu'on leur retranchait un quartier. Avec Lyon, rien à craindre. Aussi lui apportait-on de toutes parts les fonds à placer sûrement. Dans la liste de ces versements, à côté des noms les plus aristocratiques, on voit figurer les noms des plus illustres en tous genres : philosophes et musiciens, poètes et femmes célèbres pour leur beauté et leur galanterie, Ninon de Lenclos et le janséniste Nicole, La Bruyère et Catherine d'Angennes, se coudaient sur l'état nominatif de la dette communale de Lyon — vrai livre d'or en tous sens.

Voilà un sujet que nul érudit lyonnais, sauf erreur, n'a encore traité. Et peut-être a-t-on ignoré que cette liste fut dressée en 1677, imprimée à Lyon par Antoine Julliern, et qu'il en existe un rarissime, sinon unique, exemplaire aux manuscrits de la Bibliothèque nationale? Elle a été recueillie dans un volume de Mélanges historiques (Fds Fs, 20623) qui, à en juger par la poussière qui le recouvrait quand nous l'avons ouvert et feuilleté, n'avait pas dû être consulté souvent. Le titre exact de ce précieux document est celui-ci : *Liste des pensionnaires ou rentiers à vie de la ville de Lyon vivants, connus jusqu'à ce jour, 15 août 1677*, etc.

Cette liste des rentiers vivants, dont nous allons signaler et citer les particularités, est suivie d'une liste des rentiers morts, d'ailleurs en petit nombre, et où ne figurent, comme personnages remarquables, que le fameux pasteur Samuel Sorbière, disciple et correspondant de Gassendi, et Jacques Gobelin, de la famille des teinturiers célèbres.

Mais comme elle est variée suggestive, et instructive, la nomenclature des pensionnaires en vie! Par ordre chronologique, le premier nom éclatant qui arrête est celui de « M. Nicolas Boyleau, sieur Despréaux », qui,

le 9 janvier 1669, avec un capital de 12 500 livres, est inscrit pour une rente annuelle de 1 500 livres. A la fin de cette même année 1669 (24 décembre) pour un versement de 27 500 francs, une rente de 3 300 livres est constituée au profit personnel de « dame Catherine Dangennes, femme séparée de biens et d'habitation de M. Louis de la Trémouille, chevalier d'Olonne ». Il s'agit de la belle-sœur de Montausier, de cette typique précieuse dont Tallemant des Réaux nous a laissé un mordant croquis dans ses *Historiettes*. La préciosité ne la détournait pas de la gestion de ses deniers. A plusieurs reprises elle fit de bons et solides placements sur la Ville de Lyon.

En 1670 — nous passons du plaisant au sévère. Le 5 février, une victime de Boileau, « Martin Pinchenne », prend 1 200 livres de rentes : c'est beaucoup pour un mauvais poète ; mais Pinchêne a un emploi à la cour. En revanche, quelques jours après, le 25 février, « Jean Jacques Delabruyère », le grand écrivain moraliste, apporte modestement le capital de 250 livres de pension. Homme rangé, La Bruyère placera tous les ans quelques petites sommes. Quatre fois il est porté pour un revenu de 100 francs dans les années suivantes.

Contraste des rapprochements! Le 7 octobre de cette même année 1670, voici « demoiselle Anne Delanclos, fille majeure », qui gagne beaucoup plus que La Bruyère. C'est bien la *belle Ninon*, dont le vrai prénom était bien Anne. Ci : *mille* livres de rentes cette fois, et ce ne sera pas la dernière. Elle est prévoyante, l'éternelle amoureuse!

Les femmes ont bonne part et bonne place dans le registre financier de Lyon. Plusieurs ont des noms qui feraient croire tout au moins à des parentés curieuses par leur homonymie. Telles Marie Renaudot, Jeanne Dancourt, Marie Delorme, etc. — Mais entre toutes, à la date du 8 mai 1674, notez : « D^lle Anne Vollan, veuve de Corneille Chocu dit *Tabarin*, bourgeois de Paris, — 200 livres. »

Est-ce la veuve de *Tabarin*, celle que sous le nom de Francisquine — qui n'était pas le sien certainement — on assassine plusieurs fois par semaine au Théâtre-Français, dans la pièce de M. Catulle Mendès? La liste lyonnaise est trop polie pour avoir donné à une créancière de la Ville un sobriquet désobligeant, si la porteuse ne s'en faisait gloire. On ne sait pas, au juste, le nom domestique de Tabarin; on ne sait pas la date de sa mort. J'abandonne le fait d'identité à qui pourra l'établir.

Comme on voit, nous passons par toute la gamme des conditions sociales, et de l'hôtel de Rambouillet avec Catherine d'Angennes, à la foire avec *Tabarin*. Voulez-vous être ramenés à la cour, à la poésie et aux ballets de cour? M. Isaac de Benserade y fait assez bien ses affaires encore; et il se paie, le 20 mars 1673, un joli revenu de 1 500 livres. On le dit joueur et viveur. Vous voyez qu'il pense à l'avenir tout de même!

Restons à la cour ; Benserade et ses ballets évoquent la musique et les musiciens. Parmi les rentiers que fournit la chambre de musique se distingue le célèbre organiste de Louis XIV, Joseph de Chabanceau de la Barre, qui fait deux placements sur ses fonds de réserve. Il louait ses orgues mobiles au roi quand la cour allait dans les résidences de Fontainebleau, de Saint-Germain et autres. Le roi ne voulait ni d'autre organiste que lui, ni d'autres orgues que les siennes.

Faut-il passer de l'Église à l'Opéra? Le 22 juin 1674, le conseiller « De la Barroire » est mentionné sur la liste pour une rente de 1 000 livres. On sait le rôle qu'il joua vis-à-vis de l'abbé Perrin dans la fondation de l'Académie de musique.

Il est inutile de relever les noms des gentilshommes de haute et première marque qui, bien entendu, ne font pas défaut sur la liste lyonnaise, et dont quelques-uns seraient à leur place dans le voisinage de l'Opéra et de la cour. Mais il faut abréger. N'oublions pas, cependant, deux ou trois bourgeois: un Scarron, conseiller au Parlement, neveu du poète; un Nicolas de Faverolles, parent et allié de Molière, etc. Les noms qui rappellent des souvenirs littéraires abondent.

Et ce qui abonde surtout, ici, c'est le personnel ecclésiastique. L'habitude s'est perpétuée en tradition: les prêtres, de tout temps, ont aimé à se ménager de bonnes petites ressources. Du moins, Claude de Saumaise, de l'Oratoire, place ses fonds « sur la tête de son petit-neveu Henry ». Mais Pierre Nicole, c'est bien pour lui-même qu'il met de côté « 250 livres » de revenu à la date du 12 février 1675. N'arguez pas d'équivoque. Il n'y a pas deux « Pierre Nicole, bachelier en théologie ». C'est bien le philosophe et théologien janséniste.

Restons-en là. De tels noms sont caractéristiques. Ils donnent à cette liste son cachet spécial et exceptionnel. Elle exprime et résume, en une sorte de synthèse, avec l'éloquence des chiffres, l'attraction à la fois intéressée et sympathique qu'exerçait Lyon dans le monde où de tout temps on a passé pour calculer peu. Les artistes, les poètes, les philosophes avaient là des garanties de tout repos que Paris ne leur offrait point. Et comme ces rentes étaient perpétuelles en même temps qu'irréductibles, on s'explique la préférence dont elles étaient l'objet de la part de ceux qui, ne gagnant pas d'argent tous les jours ni beaucoup, comme les gens de lettres, tenaient à ne pas aventurer leur précieux pécule. La Bruyère compte et comme la fourmi économe mit là, à l'abri, 100 livres de rentes par 100 livres de rentes.

La vulgarité de ces détails n'est qu'apparente — et le sentiment qui inspire tous les prêteurs de la Ville de Lyon, pleins de confiance en elle, prend la double forme d'un témoignage et d'un hommage honorable.

Sans jouer sur les mots et en laissant à de tels souvenirs la signification que leur attachaient les Grecs quand ils conservaient comme des objets de piété tout ce qui, œuvres d'art, ou documents, représentait un peu de la gloire de leurs cités. — Lyon peut considérer cette liste, ce Livre d'or, comme une des plus chères reliques de son *Trésor* séculaire.

AUGUSTE BALUFFE.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

15 novembre 1894.

Jamais interpellation n'a tourné plus complètement au désavantage de son promoteur que celle de M. Lavy sur l'affaire de Cempuis; jamais on n'aurait pu souhaiter un succès plus complet au ministre de l'Instruction publique et une déroute semblable à son contradicteur. On a dit ici même combien la révocation de M. Robin paraissait justifiée par ses théories internationalistes; plusieurs des amis mêmes de M. Lavy ont dû se résoudre à donner leur confiance au gouvernement quand la Chambre a su que M. Robin avait délivré un certificat de bonnes vie et mœurs à un sieur Machu qu'il renvoyait pour s'être livré à des attentats à la pudeur sur six orphelines de moins de 13 ans, déclarant seulement qu'il n'avait pas trouvé chez lui les qualités exigées pour l'enseignement!

Voici une loi récente, du 29 juin dernier, sur la caisse des retraites des ouvriers mineurs qui se trouve singulièrement jugée : les ouvriers qu'elle devait satisfaire n'en veulent à aucun prix, notamment dans le bassin houiller de la Loire, parce que les Compagnies, tout en étant dirigées par des bourgeois exploiteurs, allouent volontairement des retraites supérieures à celles que la loi nouvelle attribue, et le ministre des Travaux publics est amené à déposer un projet qui, sans modifier le fond de la loi vieille de cinq mois et non encore appliquée, a pour objet d'en rendre l'application plus aisée.

Au Sénat, la discussion d'un rapport très étudié de M. Jean Dupuy sur les offices ministériels en Algérie a ramené l'attention sur cette malheureuse colonie. On sait que la crise viticole et l'exagération des prêts hypothécaires font aux colons une situation extrêmement difficile, tandis que le Code forestier et la loi sur la propriété individuelle achèvent la ruine de la population indigène; il ne demeurera bientôt plus en Algérie que des officiers ministériels pour assurer les ventes et des Arabes maraudeurs vivant au jour le jour.

Le gouverneur général qui était arrivé en 1891 avec trois grandes idées, l'élève du mouton pour les Hauts plateaux, l'élève de l'autruche pour le Tell et la création de villages de pêcheurs bretons pour le littoral, a fait connaître au Sénat et à la Commission du budget les réformes qu'il juge actuellement nécessaires pour la prospérité de l'Algérie. Au Sénat, tout en rappelant les abus criants qui se sont produits en matière de licitation, il a rendu hommage à l'ensemble des officiers ministériels et, sur la proposition de M. Dupuy, il aboutit à dire qu'on pourrait rechercher d'autres procédés pour aboutir au même résultat. A la Commission du budget, il a demandé le rétablissement du quart colonial en faveur des fonctionnaires algériens, la colonisation même par l'attribution d'emplois administratifs devenant difficile. Quelque confiance que nous ayons dans l'avenir colonial de la France, il serait grand temps de réfléchir sur le régime administratif qui a été imposé à l'Algérie, ne serait-ce que pour éviter ailleurs d'aboutir à de pareils désastres.

Depuis le congrès de Nantes, la question de la grève générale continue à diviser le parti socialiste; le désaccord est à l'état aigu entre les députés, les rédacteurs de la *Petite République* et les membres du Comité révolutionnaire central. Les Guesdistes avec MM. Millerand, Jaurès, Vaillant, Duc-Quercy, Zevaès deviennent parlementaires et repoussent la grève générale. Au contraire MM. Baudin, Sembat, Turot, Gérault-Richard et tout le groupe des allemanistes avec les éléments non organisés du prolétariat socialiste conservent la tradition vraiment révolutionnaire : il en résultera sans doute une scission, malgré l'esprit de conciliation et d'opportunisme de M. Millerand.

La question de Madagascar vient d'entrer dans une phase nouvelle : après neuf ans d'atermoiements et de diplomatie, le gouvernement a reconnu que la situation du résident français à Tananarive était devenue impossible et que la sécurité des colons était trop gravement compromise pour continuer à ne pas agir. M. Le Myre de Vilers partait le 13 septembre chargé d'une mission extraordinaire près du gouvernement hova; cette mission consistait à assurer l'évacuation de Tananarive et à réclamer l'établissement loyal du protectorat; le gouvernement hova a répondu par un contre-projet qui est la négation même de ce régime: M. Le Myre de Vilers a télégraphié le 10 novembre que sa mission avait échoué.

Très courageusement, avec une fermeté et une précision qui lui font honneur, le gouvernement a fait connaître la marche et l'insuccès de ces négociations, et il demande à la Chambre le vote de 65 millions et l'envoi de 15000 hommes à Madagascar; le résultat d'une pareille demande ne paraît faire aucun doute. Les *Débats* demandent qu'à ce prix nous nous contentions d'imposer aux Hovas un nouveau traité de protectorat. Une fois nos troupes à Tananarive, et il paraît démontré que, par Majunga, elles atteindront facilement le plateau d'Imerina, on verra quel régime politique imposer à notre nouvelle possession; reconnaître l'indépendance des principales tribus sakalaves sous notre protectorat direct paraîtra certainement préférable à la restauration de la suzeraineté des Hovas, que ces tribus n'ont jamais voulu admettre.

Tandis que Lamartine commença sa carrière poétique en étant secrétaire d'ambassade à Rome, M. Zola achève sa carrière littéraire en diplomatiquant à Rome : M. Bonghi lui adresse un grand discours, et le premier ministre M. Crispi le reçoit pendant trois quarts d'heure; les dépêches assurent que l'entrevue a été très cordiale. Comme précisément l'irrédentisme s'indigne qu'en Istrie, à Pirano notamment, une ordonnance du gouvernement cisleilthan ait prescrit la rédaction du nom des rues en deux langues, italien et slovène, tandis que jusqu'ici ces noms n'étaient écrits qu'en italien, on n'est pas sûr que M. Zola ne favorise, pour le plus grand bien de l'Italie, le rapprochement des peuples de race latine, à moins qu'il ne préfère se consacrer exclusivement à la rédaction d'un ouvrage dont le public est, dès maintenant assuré.

En Chine la déroute des armées impériales devant les colonnes japonaises est tel que celles-ci occupent sans combat les points les plus importants : Moukden, la ville sainte de Mandchourie et le dépôt du trésor impérial, Port-Arthur, le grand arsenal du golfe de Petchili.

La Chine demande la paix et la médiation de M. Cleveland, Président des États-Unis : on ignore les conditions que posera le Mikado qui voudra sans doute que ses troupes occupent Pékin avant d'accepter toute médiation.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints Pères. — 31795. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21 — 4e SÉRIE. — TOME II — 24 NOVEMBRE 1894

THÉODORE DE BANVILLE

Il était une fois... Oui, c'est bien comme un conte de fées qu'on voudrait commencer une étude sur Théodore de Banville, tant son œuvre et sa vie semblent un beau songe que le langage positif de la critique littéraire, même parlé bien bas, risquerait de troubler. Seul entre tous les poètes de son temps il avait su conserver au milieu de l'agitation des esprits et du tumulte des événements la tranquille existence qui permet à la pensée de hanter en toute quiétude le monde idéal qui lui plaît. Même en cet au-delà il s'était si candidement contenté de se réjouir d'harmonieux accords et de belles formes, qu'il avait ignoré jusqu'aux angoisses des moindres chercheurs de chimères. Redescendu de son rêve il en gardait en lui la sérénité. On le voyait doux, souriant, bienveillant à tous, évitant l'épigramme jusque dans la satire, et ne trouvant rien de plus méchant contre Scribe lui-même, l'objet de sa seule ammosité littéraire, que de l'appeler toujours « monsieur ». Tous ceux qui l'approchaient subissaient la séduction de son âme devenue toute d'harmonie. Dans la presse, dans la critique, dans la littérature même, il n'avait que des amis saluant d'un concert d'éloges chacune de ses productions. D'innombrables disciples le suivaient imitant ses vers. Il vieillit et mourut dans la certitude de sa gloire. Autour de son cercueil ce fut comme un bruissement d'apothéose : il grandissait encore, affirmaient ses admirateurs, il surpassait Ronsard, égalait ses plus illustres contemporains, allait s'asseoir au ciel parmi les Homère et les Dante. Dans ce Paris où Hugo, Musset, Balzac, Michelet, Vigny, attendent encore une effigie, on vit surgir son buste un an à peine après sa mort. Et voici que Moulins, sa ville natale, s'apprête à son tour à lui élever une statue.

Adieu maintenant le beau rêve ! Il va bien falloir un jour ou l'autre expliquer à la foule ce que fut celui dont elle voit l'image. Alors, analysant et dépeçant, surgiront les critiques, les esthètes, les grammairiens, les biographes et les professeurs. Ne les attendons pas, et, pendant que ses amis sont encore là pour rectifier au besoin nos méprises, hâtons-nous d'entrevoir une dernière fois sa physionomie véritable avant d'en être réduit à la chercher dans des procès-verbaux.

Théodore de Banville était un modeste gentilhomme du siècle dernier né cent ans en retard. Comme la paisible existence bourgeoise que notre société démocratique lui offrait convenait fort bien à son humeur tranquille il s'en était très volontiers accommodé et vivait parmi nous en contemporain irréprochable. Dans son appartement aux pièces hautes et larges entre le silence provincial de la rue de l'Éperon et la verdure campagnarde de son petit jardin, il vieillit en toute sérénité aussi bien qu'il l'aurait pu faire sous Louis XVI, à Moulins, dans l'hôtel de ses aïeux. Toutefois, le souvenir de quelque indéfinissable suprématie perdue le hantait encore malgré lui. Alors le désir de ressaisir une préséance quelconque parmi les hommes s'exaltait en lui. Plutôt que de se résigner à l'égalité commune, il aurait accepté d'être l'acrobate cheminant sur la corde raide à cent pieds au-dessus de la foule ou le clown bondissant tout pailleté d'or en plein ciel.

L'opulence, s'il l'eût possédée, aurait peut-être suffi à combler tous ses vœux. La fascination de la richesse, en effet, était constante au fond de son esprit. Tout ce qui reluisait lui semblait or : les blés mûris, les nuages du couchant, le soleil, la lune et les étoiles. La beauté de la nature elle-même n'était pour lui que celle d'un immense écrin plein de chatoiements et de scintillations. Jamais il n'écrira dix vers sans y laisser naturellement éclater les mots or, argent, diamant, perles, saphir, opale, topaze ou escarboucle, et dans ses poésies à la moderne le nom de Rothschild reviendra sous sa plume avec la même fréquence et la même majesté que le nom de Zeus dans ses poèmes à la manière antique. Mais, par malheur, il n'était pas né riche. Que pouvait-il faire? Son tempérament de songeur ne lui permettait guère de tenter la fortune ou la gloire par quelque gigantesque entreprise. Entrer dans la diplomatie, dans la politique ou dans l'armée, il était trop ami de son indépendance pour y songer. Seule la poésie semblait lui promettre à la fois et le prestige qu'il ambitionnait et l'état d'esprit qui lui était nécessaire pour s'imaginer jouir de tous les biens qu'il ne possédait pas. Tout naturellement il s'adonna donc à la poésie.

Cette détermination prise, aucun souci ne troubla désormais sa paix. On ne le vit plus que « joyeux, gai, chérissant la vie et son ivresse » ; tout au bonheur de ne plus être ici-bas qu'« une âme qui chaque jour s'emplit de ciel ». Ces grands aèdes de la Grèce antique que tant de fois il avait admirés en ses songes, il se sentait enfin l'un d'eux (1).

Mais n'est pas poète qui veut! Justement quelques-unes des prédispositions essentielles à la divine mission qu'il s'était donnée semblaient lui manquer. Au fond, en effet, il n'était point un de ces êtres accidentels qui voient plus loin, pensent plus profondément, ou sentent avec plus d'intensité que la généralité des foules... Lorsqu'il rentrait en lui pour chercher l'inspiration, il n'y retrouvait guère que des émotions analogues à celles de ses semblables. Cruelle déception! Comment se prétendre au-dessus des hommes si soi-même on est obligé de s'avouer l'un d'eux? Par bonheur, il ne douta pas un seul instant de son génie. Instinctivement il évita de chercher la poésie dans ses émotions personnelles, fit taire son âme, se défia de son cœur, et s'accoutuma à ne plus laisser sortir de sa bouche un seul cri sincère avant de l'avoir scrupuleusement discuté et accommodé. « Presque jamais, déclarait-il, on ne se montre bon ouvrier lorsqu'on écrit sous l'impression d'un sentiment vrai au moment même où on l'éprouve (1). » Hélas! c'était avouer que souvent le poète conviait le rhéteur à achever son poème; et quand le rhéteur s'était mis à la besogne, repétrissant à son gré la matière qui lui était confiée, il lui arrivait bien des fois de ne plus la livrer que méconnaissable ou même tout à fait métamorphosée. Aussi jamais auteur ne laissera-t-il une œuvre moins à son image. Fervent chrétien, il ne chanta que les divinités de la Grèce et n'eut pas un seul vers en faveur de sa propre croyance (2); bon et aimant il ne dit jamais un mot de ses affections et de ses émotions intimes (3); citadin obstiné, il ne célébra que la beauté des campagnes; homme de son temps par tous les incidents de sa vie privée, il ne manifesta aucune des préoccupations de ses contemporains. Ce n'était assurément pas à lui qu'aurait pensé Musset s'il avait eu encore à comparer le poète au pélican se déchirant le ventre pour livrer ses entrailles à ses petits affamés. Dès qu'il prenait la plume, un Moi de convention, celui de ses blancs aèdes, se substituait à son Moi véritable pour penser et écrire. De l'homme charmant que tous ses amis ont adoré nous n'avons que quelques vers à peine: ses œuvres presque entières sont de ce pseudo-Banville qui ne lui ressemblait même pas.

Ayant ainsi rompu avec ses sentiments et ses sensations il ne lui restait plus à demander l'inspiration poétique qu'à son imagination seule. Mais l'imagination aussi lui manquait. Au delà des quelques rêves éclos spontanément en lui, sa pensée toute contemplative n'enviait rien et n'évoquait rien. Instinctivement encore il s'abstint donc aussi d'inventer. Sur le premier thème venu, un vague ressouvenir, un incident insignifiant, une réminiscence de phrase lue, un refrain de chanson, une pensée déjà dite et redite cent fois, un simple jeu de mots offert par deux rimes, il composait indifféremment ses vers. Jamais écrivain ne se soucia si peu de dire aux hommes quelque chose d'intéressant ou de nouveau. Puis, comme l'originalité de la forme résulte toujours de l'originalité de la conception, il dut renoncer encore à se pourvoir d'un langage poétique qui lui fût personnel. A tout instant il lui fallait emprunter à ses maîtres préférés une expression caractéristique, une coupe de vers, une forme de strophe, un procédé de développement.

Faute de pouvoir s'ouvrir un chemin à lui il se contenta donc de vaquer par les divers chemins qu'avaient ouverts les autres.

(1) Il commencera même un poème par ce vers :

A l'époque où j'étais rapsode en Grèce...

Hésiode les Exilées.

(1) *Les Roses de Noël*, avant-propos.

(2) Sauf une *Ballade à la Vierge*, faite dans le but unique de rappeler Villon.

(3) Sauf dans ses *Roses de Noël*, recueil qui n'était pas destiné à la publicité.

En 1842, il publia son premier recueil, les *Cariatides*. On y trouvait des récits humouristiques à la Musset, des méditations à la Victor Hugo, des fantaisies à la Gautier, des idylles grecques à la Chénier, des ternaires à la Brizeux, des dizains à la Marot, des rondeaux à la Voiture, mais aucune nouvelle nature d'inspiration, de verve, de composition, de style ou même de mètres.

Son second livre, les *Stalactites*, parut en 1846. Sa pensée, bien que concentrée désormais en petits poèmes de quelques vers, ne réussissait pas mieux à prendre une consistance particulière, et sa facture, quoique de plus en plus habile, n'atteignait pas davantage à l'originalité.

Gautier, alors, l'attira un instant. Il écrivit sa *Malédiction de Vénus* (1847) sous l'influence de la *Comédie de la Mort* (1), puis ses *Odelettes* (1856) dans le goût d'*Émaux et Camées* (2).

Puis Hugo le reconquit. Enthousiasmé de la *Légende des Siècles* qu'il proclamait « la Bible et l'Évangile des poètes (3) », il se mit, comme tant d'autres (4), à rimer son recueil d'épisodes héroïques et publia les *Exilées*. De même pendant la guerre de 1870, il donna la *Chanson des Rues et des Bois* de Paris assiégé dans ses *Idylles prussiennes*.

De là il se tourna vers les poètes du XVIe et du XVe siècle, et, indiquant cette fois lui-même ses diverses sources d'inspiration, il publia successivement ses *Améthystes* ou « Nouvelles Odelettes amoureuses composées sur des rythmes de Ronsard », ses *Rondels* « composés à la manière de Charles d'Orléans » (1875), et ses *Trente-six Ballades joyeuses* « composées à la manière de François Villon ».

Enfin, revenant aux modernes, il emprunta à Leconte de Lisle le mode olympien et les noms propres à lettres insolites pour écrire *Deidamia*, et conçut le *Baiser* en lisant et relisant le *Théâtre en liberté* d'Hugo (5).

(1) Les deux poèmes commencent à peu près par les mêmes mots :

« C'était le jour des morts... » avait dit Gautier. « C'était le vendredi... » dit Banville.

(2) Comparez les derniers vers des deux pièces d'introduction. Gautier :

Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait mes vitres fermées
Moi j'ai fait *Émaux et Camées*.

et Banville :

Cependant que les violettes
Ouvrent leurs fraîches cassolettes,
Je rimerai des *odelettes*.

(3) *Traité de poésie française*, p. 2.

(4) Ce livre, comme tous ceux de V. Hugo, suscita pendant vingt ans toute une école. Voy. les *Contes épiques* de M. Catulle Mendès, les *Récits et Élégies* de M. Coppée, les *Trophées* de M. de Hérédia, etc.

(5) « Je relisais passionnément chaque jour la *Forêt mouillée* de Victor Hugo. » (Préface du *Baiser*.)

Une fois pourtant, il crut avoir créé un genre bien à lui. Si l'on applique, pensait-il, à la description des menus faits de la vie moderne le style auguste de l'ode ou de l'épopée, surtout en le solennisant encore par la recherche des rythmes les plus difficiles et des rimes les plus riches, on ne peut manquer d'obtenir des effets comiques d'un caractère nouveau ; et, partant de ce principe, il écrivit ses *Odes funambulesques* (1857), bientôt suivies de ses *Occidentales*. Illusion nouvelle ! Il ne s'était pas aperçu que Boileau l'avait déjà devancé lorsqu'il empruntait à Virgile des vers et des métaphores pour raconter la dispute de quelques chantres autour d'un lutrin ; il n'avait pas remarqué, même pendant qu'il parodiait divers poèmes célèbres de Hugo, que la parodie n'avait jamais eu de procédé plus essentiel depuis la *Batrachomyomachie ;* et il ne se doutait pas que dès la fin du XVe siècle le bon Guillaume Crétin « aux vers équivoqués » avait exécuté en fait de combinaisons de rimes des tours de force bien autrement compliqués que tous les siens. Aussi chercherions-nous en vain aujourd'hui dans les *Odes funambulesques* les traces de ce comique nouveau dont il se croyait l'inventeur. Entre la majesté de la forme et la vulgarité du fond la disproportion trop exagérée nous choque au contraire et nous lasse.

Comment donc, ainsi privé de quelques-unes des aptitudes les plus indispensables aux poètes, gardait-il aussi inaltérée la conviction qu'il était un de ces chanteurs immortels passant semblables aux dieux parmi les hommes ? C'est que, la nécessité d'écrire sans jamais rien attendre des aptitudes qui lui manquaient l'ayant amené à les tenir pour inutiles, il était ainsi parvenu à se faire de la poésie une conception toute particulière qui lui permettait de ne considérer comme essentielles et vraiment divines que les seules aptitudes dont il se sentait doué.

Le mot Poésie, posait-il en principe, Ποίησις, *action de faire, fabrication*, vient du verbe Ποιεῖν, *faire, fabriquer façonner ;* un Poème, Ποίημα, est donc ce qui est fait et par conséquent n'est plus à faire ; — c'est-à-dire une composition dont l'expression soit si absolue, si parfaite et si définitive qu'on n'y puisse faire aucun changement quel qu'il soit, sans la rendre moins bonne et sans en atténuer le sens (1).

Ainsi donc, inutile d'inventer, de vibrer, de penser, de sentir, de rêver : le sujet le plus banal peut indifféremment servir de thème au plus magnifique chef-d'œuvre puisque ce chef-d'œuvre ne consistera qu'en son expression suprême. Un poète n'est plus, à tout prendre, qu'un magistral arrangeur de mots. On voit de suite combien erronée, étroite, dangereuse même, était cette conception qui réduisait l'art

(1) *Petit Traité de poésie française*, p. 4.

des vers à un simple travail de style dont tout lettré pouvait venir à bout sans autres dons naturels que l'habileté et la patience. Chose plus grave encore, elle ramenait infailliblement au métier des anciens rhéteurs de la Grèce et de Rome, dont tout l'honneur était de mettre en phrases irréprochablement polies et repolies un sujet quelconque tiré de la morale ou de l'histoire. Faute encore d'y bien réfléchir Banville s'était mépris sur la véritable nature de la poésie. « *Poetæ nascuntur, fiunt oratores* », avait dit Quintilien. Faute d'être né poète, il se faisait orateur en vers. Mais, n'importe! sa théorie était bien une création personnelle qui avait à prendre rang dans l'évolution des idées littéraires du siècle, et c'est pour l'avoir conçue, formulée, soutenue, appliquée, qu'il laissera une œuvre d'un caractère à part, deviendra chef d'école, et méritera un monument.

En conséquence, il ne lui restait plus pour réaliser son rêve de gloire qu'à procéder à la « fabrication » de vers parfaits. A tous les poètes qui pensent, sentent ou imaginent une telle besogne est relativement aisée, car l'expression est si strictement la forme naturelle de l'idée que l'idée naît pour ainsi dire en leur cerveau, toute revêtue des mots qui doivent l'énoncer. C'est ce qu'assurait Boileau, prétendant que les mots « arrivent aisément » pour rendre « ce que l'on conçoit bien », et ce que prouvait Racine disant: « Ma tragédie est achevée, car je n'ai plus qu'à la mettre en vers. » Mais lui, qui ne pouvait ni ne voulait rien attendre de l'idée, se voyait bien obligé de recourir à tout un outillage de règles, de formules, de recettes, pour combiner et sertir sa divine mosaïque de mots. Aussi se constitua-t-il une poétique spéciale qu'il pratiqua constamment, qu'il perfectionna sans cesse, et que finalement il divulgua dans son *Petit Traité de poésie française.*

Cette poétique, il prétendait bien la fonder sur des considérations toutes scientifiques (1); mais comme il n'était pas l'homme des méditations ardues et se laissait guider bien plus par la nécessité de dégager les règles dont il avait besoin que par la rigueur de la logique, il invoquait confusément tant d'observations contestables et tant d'assertions gratuites qu'on ne saurait toujours suivre avec précision sa pensée. A bien regarder, voici cependant les points émergents de sa doctrine. D'abord, puisque la poésie est la forme parfaite, il ne saurait y avoir de poèmes en prose, car une phrase en prose, si parfaite qu'elle soit, aurait toujours cette imperfection de pouvoir encore être mise en vers. En conséquence les vers les plus parfaits sont ceux qui par l'intensité de leurs caractères rythmiques diffèrent le plus possible de la prose. Or les deux éléments rythmiques du vers sont la césure et la rime : donc il importe d'accorder à la cesure et à la rime le rôle prépondérant (1). Pour la césure, la connaissance de quelques notions élémentaires et la lecture assidue des bons auteurs suffiront à révéler toutes les positions qu'elle peut prendre dans les vers. Mais la rime, marquant par un son la mesure que la césure ne marque que par un silence, est bien autrement importante et ne saurait mériter trop de soins : c'est réellement sa perfection qui déterminera la perfection du poème. Écoutons-le :

> L'imagination de la rime est, entre toutes, la qualité qui constitue le poète... On n'entend dans un vers que le mot qui est à la rime, et ce mot est le seul qui travaille à produire l'effet voulu par le poète. Le rôle des autres mots contenus dans le vers se borne donc à ne pas contrarier l'effet de celui-là et à bien s'harmoniser avec lui en formant des résonances variées entre elles, mais de la même couleur générale... Votre mot caractéristique est trouvé et vous savez que vous devez le placer à la rime. Reste à trouver la rime qui sera la jumelle de celle-ci. Vous la cherchez, comme la première, dans votre mémoire ou dans un bon dictionnaire de rimes, que d'ailleurs vous ne tarderez pas à savoir par cœur. Vous devez n'employer jamais que des rimes absolument brillantes, exactes, solides et riches, dans lesquelles on trouve toujours la consonne d'appui (2).

Plus de doute, cette fois, il avait enfin entre les mains la pierre philosophale qui devait lui permettre de convertir en or les vocables. Sûr de sa gloire, il ne cessera plus de la célébrer. Il s'écriera :

> Au rythme ailé d'or
> Il fallait encor
> Un maître.
> Fou de volupté
> Alors j'ai dompté
> Le mètre (3).

Illusion encore! illusion toujours! Si sa méthode avait été vraiment nouvelle, sa facture aurait naturellement offert un caractère nouveau. Or, ni par la structure, ni par le rythme, ni par le timbre, ses vers ne se distinguent jamais de ceux de ses trois grands maîtres, Hugo, Gautier et Ronsard. En cette école romantique où chaque poète eut sa diction poétique à lui, où l'originalité du verbe fut si naturelle, même chez les écrivains secondaires, qu'un vers de Sainte-Beuve diffère autant d'un vers de Brizeux qu'un vers de Barbier d'un vers de Deschamps, il demeura le seul à ne pas posséder sa manière personnelle. C'est que rien n'était moins nouveau en réalité que ce culte de la rime riche et rare qu'il croyait avoir

(1) « Le son est une vibration dans l'air, » etc. *Traité de poés. franç.*, p. 2.

(1) *Petit Traité de poésie française*, p. 9.
(2) *Petit Traité de poésie française*, p. 42.
(3) *A Arsène Houssaye* (*Odelettes*).

découvert. On avait pu la négliger pendant le XVIIIe et le XVIIe siècle; mais tous les romantiques militants, Hugo, Vigny, Gautier, entre autres, lui avaient rendu son rôle prépondérant dans la sonorité du rythme; mais Alfred de Musset, trop indolent pour se contraindre à courir après elle, applaudissait à ceux qui lui voulaient une lettre de plus qu'autrefois; mais Barthélemy et Méry étaient même arrivés à terminer leurs vers par de véritables calembours aussi compliqués que tous ceux des *Odes funambulesques;* mais au XVIe siècle déjà, tous les poètes de la Pléiade rimaient richement, et, trois siècles auparavant, Jacques Pelletier avait déjà écrit : « La rime des vers doit être exquise et, comme nous disons, riche (1). » Bien plus, sur toutes les questions de structure rythmique sa science était loin d'être aussi profonde qu'il le croyait. Quelque part, par exemple, il attribuera au comte de Gramont l'invention de la *sextine* (2), que tous les poètes du XVIe siècle avaient cependant pratiquée (3). Ailleurs il déclarera que les chants royaux étaient exclusivement réservés autrefois aux louanges de la Vierge, bien qu'il eût souvent lu Charles d'Orléans, où ils chantent quantité de sujets bien autrement profanes. Une autre fois, constatant que V. Hugo a écrit *Sarah la Baigneuse* sur une forme de strophe empruntée à Ronsard, il le morigénera d'avoir commencé son poème par deux vers féminins, contrairement à son modèle : « Ce jour-là, dira-t-il, V. Hugo a créé du même coup un chef-d'œuvre immortel et un mauvais rythme (4). » S'il avait étudié un peu plus attentivement son Ronsard, il aurait vu que le chef de la Pléiade avait déjà, tout comme le chef du romantisme, commencé de pareilles strophes par des vers féminins (5).

Néanmoins il ne se trompait pas absolument lorsqu'il proclamait la toute-puissance de la rime, car c'était bien par elle en effet qu'il était arrivé à la possession de tous les secrets de son art. Cette « dame au riche manteau », comme il l'appelait, cette « nymphe plus souple qu'une liane (6) » dont il s'était fait l'amant passionné, il voulait la voir trôner parfaite au milieu de toutes les perfections, et, amoureusement autour d'elle, il s'ingéniait à rassembler les somptueuses images, à enlacer les chœurs dansants des rythmes, et à mener le concert des mots mélodieux. Tout ce que l'idiome poétique de ses prédécesseurs contenait de sons et de couleurs, il s'appliqua à le réunir et à le condenser dans ses vers. Alors intervinrent d'elles-mêmes, pour lui faciliter son labeur, les quelques précieuses qualités naturelles dont il était doué, une incomparable délicatesse d'oreille, le sentiment infaillible de la beauté, la vision immédiate de l'image ennoblissante, la décision du style, la pureté du débit. Sans effort visible il réussit à parler la langue lyrique avec toute la perfection des plus grands maîtres. Ses vœux étaient enfin comblés : impuissant à être poète par la pensée, par l'émotion, par l'imagination, par la fantaisie, il l'était du moins pleinement par le langage.

Aussitôt la gloire lui vint. Lorsque, âgé de vingt ans à peine, il publia les *Cariatides*, sa virtuosité de versificateur étonna et ravit tous les poètes : Alfred de Vigny vint chez lui le complimenter, Baudelaire lui consacra un sonnet. A chacun de ses recueils nouveaux, tous ceux qui savaient le prix de l'élocution impeccable, tous ceux qui avaient peiné au dur métier du rythme, Sainte-Beuve, Gautier, Hugo lui-même, acclamèrent en lui le maître ouvrier. Puis vinrent les disciples, les uns pour étudier en ses vers les derniers secrets nécessaires à l'expression définitive de leurs pensées, les autres, dépourvus de toutes pensées, pour essayer d'y surprendre l'art de donner l'illusion du génie qu'ils n'avaient point, et tous le louant d'autant mieux qu'ils se grandissaient en le grandissant.

Bienheureux, il vécut ainsi jusqu'à la dernière heure en son rêve. Cette constante montée d'hommages suffisait si bien à son bonheur qu'il ne songea même pas à porter ses regards au delà de son cortège d'admirateurs et d'amis. Que la plupart des histoires de la littérature contemporaine ne mentionnaient point son nom, que les critiques de profession oubliaient de disserter sur ses livres, qu'on ne récitait presque jamais ses poèmes dans les réunions littéraires, que de rares amateurs seulement savaient par cœur quelques-uns de ses vers, que les anthologies, si hospitalières à tant d'auteurs médiocres n'accueillaient encore aucune strophe de lui, il eut la bonne fortune de l'ignorer toujours. Pourtant cela était bien vrai : au dehors du petit monde des versificateurs qui seuls étaient à même d'estimer à tout son prix la perfection de la facture, sa renommée s'était à peine répandue. Les lettrés eux-mêmes, trouvant la poésie à l'état natif dans les œuvres de tant de poètes, n'avaient que faire d'aller la chercher à l'état artificiel dans les siennes. Et la foule, toujours fidèle à sa bonne vieille conception que la beauté du vers provient plus encore de la pensée qu'il exprime que de la forme dont il la revêt, écoutait sans le retenir ce beau langage qui ne lui disait rien. Dans la grande école romantique, Banville restait plutôt le *fort en thème* cité en exemple que le maître écouté.

(1) J. Pelletier, *Art poétique*, Lyon, 1555, p. 54.
(2) *Petit Traité de poésie française*, p. 204.
(3) V. par exemple dans Ponthus de Tyard, P. Le Loyer, etc.
(4) *Petit Traité de poésie française*, p. 147.
(5) V. par exemple — je prends au hasard — Ronsard : *Œuvres* (édit. Blanchemain), t. VI, p. 358.
(6) *A Sainte-Beuve* (*Odelettes*).

Tel aussi il apparaissait bien à ses amis, car le monument qu'ils lui ont consacré semble bien plus érigé à la gloire d'un grammairien du IIIe siècle qu'à celle d'un poète du XIXe. Regardez plutôt : un socle en forme d'autel antique, une énorme lyre et une longue branche de laurier sur la marche, c'est à-dire deux symboles surannés qui ne sauraient plus caractériser notre poésie, et, sur ce socle, un buste aux seins nus et aux épaules nues à peine traversé d'un repli de toge. C'est l'image du pseudo-Banville, du *Moi* de convention qu'il avait élaboré en lui! Mais le Banville véritable, l'homme doux et souriant qui sut vivre au milieu de nos agitations dans la sérénité de son rêve, le sage qui ne demanda rien aux hommes que le loisir d'aimer et d'admirer, le délicat lettré passionné de son art, l'adorateur enthousiaste de la pure beauté, qui sait si la postérité ne le préférera pas à celui-là, et si sa mémoire ne se perpétuera pas plus durable que ce marbre?

RAOUL ROSIÈRES.

MILIEU DE SIÈCLE

SOUVENIRS LITTÉRAIRES (1)

II

LA NATURE — LES CAMARADES — EUGÈNE MORDRET

A la mort de mon père (j'avais près de quatorze ans) il se fit en moi comme un arrêt de la vie intérieure, une stagnation endolorie de l'être intellectuel et moral. Je me sentais désorienté, ayant perdu tout aplomb, toute confiance, cherchant la mesure, me cherchant moi-même, ne trouvant plus rien. Cela devait durer plusieurs années. C'est dans ces conditions que j'entrai au collège royal de Rouen, où l'ordre des avocats disposa d'une bourse en ma faveur.

Une éducation familiale qui n'a pu s'achever ne saurait être jugée d'après ses résultats. En ce qui me concerne, l'épreuve était trop incomplète. J'étais fortement préparé, mais pas du tout au point de vue du milieu où j'entrais. Ni inférieur ni supérieur à mes camarades, tout autre, à vrai dire, et je restai tel. La maladie s'en mêla, qui acheva de m'isoler. Ce fut en un sens un commencement de salut. Je passais une grande partie du temps à l'infirmerie, replié sur moi-même, sans amertume comme sans désir, paisiblement rêveur, singulièrement engourdi. J'étais absent. Rien ne me rappelait ni ne m'excitait. Ce qu'on appelle l'émulation me manquait et m'a toujours manqué. Le sentiment de la comparaison avec le prochain m'est tout à fait inconnu. Quand j'étais le premier je n'étais pas fier, et lorsque j'étais le vingtième je ne me trouvais point humilié. Mon âme ensommeillée n'en recevait aucune secousse.

Est-ce à dire que je n'aie rien dû à l'enseignement ou à la vie du collège? Une semblable affirmation serait parfaitement inexacte. J'ai rencontré au collège de Rouen d'excellents camarades, dont quelques-uns sont encore mes amis, et des professeurs fort honnêtes gens, plusieurs très capables; deux ou trois éminents. Je ne garantirais pas que le personnel des maîtres d'études fût également irréprochable. Nous en avons eu un bien extraordinaire, et qu'aucun d'entre nous, je crois, n'a oublié. Sarrus (ainsi se nommait-il comme un capitaine du temps d'Alaric), quand il nous voyait trop indociles, ce qui arrivait souvent, nous enseignait le phalanstérianisme. Ses considérations astronomiques faisaient notre joie. « La Terre, disait-il avec son accent méridional, n'a qu'un satellite et il est mort, et même il pue. » L'indiscipline s'élevait-elle à des proportions épiques, Sarrus du fond d'un tiroir atteignait sa flûte (l'instrument commençait à passer de mode), et se mettait à en jouer ni plus ni moins qu'un berger antique, estimant sans doute que la musique est faite pour calmer et « accoiser » les esprits. Il fallait voir la tête du censeur accouru à ces modulations et nous trouvant en train de décrire les pas les plus gracieux. Pendant l'été, on nous emmenait en promenade dans les fermes des environs. La flûte de Sarrus, éminemment champêtre, l'accompagnait dans ces excursions. Il s'y délecta tellement un jour que toute la division put s'échapper et retourner en ville sans qu'il s'en aperçût. Ce fut pour lui le coup de grâce.

Je ne faisais pas partie de cette promenade, le médecin me l'ayant défendue comme trop fatigante : Appelé un jour chez le proviseur Forneron, j'entendis en ouvrant la porte le docteur Leudet lui dire : « Laissez faire à Levallois ce qu'il voudra, il ne passera pas vingt ans. » C'était du reste le sentiment unanime autour de moi. Bien longtemps après, mon cher et ancien condisciple, Georges Pouchet, ne manquait jamais de m'interpeller par ces mots : « Te voilà encore! »

Il y avait alors au collège de Rouen, au-dessus de la cour dite des Moyens, trois jardins superposés et suspendus comme ceux de Sémiramis : jardin de l'économe en bas, jardin du censeur au milieu, jardin du proviseur au sommet. Vous voyez que la hiérarchie était strictement observée. J'eus la clé de ces jardins et la permission d'y passer tout le temps

(1) Voir le numéro du 17 novembre.

qu'il me plairait. Ce fut un été délicieux. A dix-sept ans, on ne croit pas aisément à la mort, et la menace même qui m'était faite me redonna un instinct de vitalité. Dès le matin, j'étais dans les jardins, emportant Virgile et le lisant sans cesse. Depuis la quatrième, sous l'excellent humaniste Bouquet, je savais le latin, que je n'ai plus oublié. En accord avec la saison les *Bucoliques* furent pour moi un enchantement. Je reçus aussi de l'*Énéide*, surtout des six derniers chants, qu'on lit si peu et si mal, une très profonde impression. J'en écrivis même un commentaire, lequel retrouvé trois ou quatre ans plus tard, au fond d'une armoire, chez ma mère, me valut les compliments d'amis lettrés. Quant aux *Églogues*, j'en raffolais. La fade traduction de Gresset étant venue à tomber sous mes yeux, je me mis à rimer aussi des vers probablement plus faibles que les siens. Combien je regrettai d'être un si médiocre grécisant et de ne pouvoir aborder directement Théocrite! Pendant une convalescence à l'infirmerie, j'avais dévoré en quelques semaines, dans d'assez bonnes traductions, Hérodote, Thucydide et Xénophon. Je me sentais grec jusque dans les moelles. Toutefois ce qui m'entraînait vers Théocrite et Virgile, ce n'était pas seulement l'instinct littéraire, c'était aussi comme une poussée d'amour vers la nature.

***

Diverses vacances passées à la campagne, chez un de mes oncles, ou, pour mieux parler, le mari d'une de mes tantes, achevèrent ma guérison. Ma tante était une longue, dolente et intelligente personne, qui me faisait lire à haute voix les romans de Walter Scott. Quant à mon oncle, ce qu'il me faisait lire c'étaient ses propres romans. Bien que médecin de profession et même assez bon médecin, il avait le goût de l'écriture. Son début n'avait pas été heureux. *Kercheville ou les Originaux* en quatre petits volumes, fortement imités de Pigault-Lebrun (l'un de ses auteurs favoris), avait obtenu peu de succès. Le docteur Laloy, pour se dédommager, écrivit des romans historiques, genre *Notre-Dame de Paris : Étienne Marcel, Château-Gaillard*, d'autres encore dont j'ai oublié le titre. Ces volumineux manuscrits attendaient et attendent encore la lumière de l'imprimerie. Mon oncle, trop heureux de trouver un public, m'en imposait la lecture à chaque voyage. La partie fictive était bien insuffisante, mais je me demande comment, au fond d'une campagne, un homme très occupé, n'ayant sous la main qu'un petit nombre de renseignements, avait pu traiter avec autant de soin et d'exactitude la partie historique.

D'ailleurs le docteur Laloy était un curieux. Il s'était formé une très belle bibliothèque, d'où il avait banni Jean-Jacques Rousseau comme trop religieux; elle renfermait des livres tout à fait étranges, et que je n'ai retrouvés nulle part, entre autres *Imirce ou les Enfants de la nature*, histoire de deux bébés qui ont deviné le naturalisme et le mettent en pratique. On rencontrait là quelques vieilles éditions achetées à la foire Saint-Romain. Le *Monde enchanté* de Balthazar Becker, le *Cymbalum mundi*, les *Relations* de Spon et Wheler, l'*Histoire des Larrons* contenant le grand récit de la Poire d'angoisse. Mais ce n'est pas ce que je recherchais. Pendant longtemps il me fut défendu d'entrer dans la bibliothèque. Je n'en étais que plus prompt et plus habile à m'y glisser, dès que mon oncle se mettait en route pour ses visites. Pendant ces heures de solitude, j'avais pour fidèle compagnon un squelette, belle pièce d'anatomie, dont la présence ne me gênait nullement et qui ne paraissait pas scandalisé quand je riais en lisant les *Voyages* de Gulliver, *Caquet-bon-bec ou la Poule à ma tante*, l'*Art de dîner en ville*, etc. L'oreille aux aguets, j'entendais de la grande route, située à quelques centaines de mètres, le pas de Cocotte qui revenait. En un clin d'œil la bibliothèque était fermée, et je me tenais innocemment dans la serre, située tout auprès, à contempler les *mimosa pudica* et les agaves d'Amérique. Le squelette n'en a jamais rien dit.

***

Un soir on vint chercher le docteur Laloy pour donner ses soins à un cultivateur de Servaville, frappé de congestion cérébrale pendant la moisson. Le temps était magnifique. De Martainville, où nous demeurions, à Servaville il n'y a qu'une plaine à traverser, mais assez étendue. Mon oncle me proposa de l'accompagner. En route, il me parla de ses chansons, car il en faisait, et de très lestement tournées. Il excellait surtout dans ce genre aujourd'hui abandonné, qu'on appelle le *pot-pourri*, genre que les *Cadet Buteux* de Désaugiers ont rendu célèbre. C'est une sorte de composition consacrée à la parodie de quelque grand événement ou de quelque œuvre considérable. Le rythme y varie sans cesse ainsi que les airs sur lesquels se chantent les couplets. M. Laloy, membre du Caveau rouennais et correspondant du Caveau parisien, avait obtenu un joli succès avec un pot-pourri sur le *Paradis perdu*. Le voilà qui se met à me le fredonner, et il touchait au moment le plus gai quand nous arrivons chez le pauvre diable de moribond. Ce n'était pas un spectacle très réjouissant, et je ne pensais plus au Paradis perdu, lorsqu'une fois sorti et ne songeant guère au bonhomme, qui n'avait pas longtemps à vivre, mon oncle reprend de plus belle la chanson interrompue au meilleur

endroit, celui où le messager de la colère divine venait expulser Adam et Ève de l'Éden :

Du haut en bas
L'ange balance et puis s'élance
Du haut en bas,
Et cela sans faire un seul pas.
D'une main brandissant son glaive,
Il toise Adam et regarde Ève
Du haut en bas.

C'étaient ainsi pendant les vacances des séries de promenades, agrémentées de causeries et de refrains. Ma santé de corps et d'esprit s'en trouvait à merveille. Ce n'est pas que cette campagne du pays de Bray se recommande par une beauté remarquable. Ce ne sont que des plaines coupées çà et là par quelques antiques hêtrées. *Bray* veut dire boue dans le patois local, et le pays justifiait alors amplement son appellation. Sauf les grandes routes, à peu près entretenues, les chemins étaient affreux, impraticables. Mais que m'importait cela ! C'était la nature, et j'en jouissais avec délices, ma première enfance s'étant passée dans les villes. Quand ses visites ne l'appelaient pas au dehors, mon oncle se cantonnait dans sa bibliothèque, sa serre et principalement son jardin anglais, œuvre de ses mains dont il était très fier. Il y faisait volontiers admirer un bassin traversé par un petit pont très élégant, et au fond duquel dormait une barque qu'il n'eut jamais le plaisir de voir à flot.

Son fils étant venu s'établir médecin à une lieue de là, j'eus la permission d'étendre un peu le rayon de mes courses. C'est alors que je découvris les vallées de Héronchelles, de la Crevon, de l'Andelle. Je partais de Ry, où s'était fixé mon cousin : je courais les châteaux du Héron, de Vascœuil, de Morgny, sans pressentir qu'à peu de temps de là, j'aurais à Vascœuil une de mes meilleures relations, sans me douter surtout que dans cette petite bourgade de Ry se déroulaient sous mes yeux le roman et le drame que Gustave Flaubert devait illustrer plus tard dans *Madame Bovary*.

*
* *

J'ai connu en effet, ou plutôt j'ai vu la véritable Mme Bovary (je dis la véritable, car la *vraie* est celle du roman), et je n'en suis pas plus fier. J'ai connu Homais, dont le second fils, qui ne s'appelait pas Napoléon, a été mon camarade : je suis allé en visite chez Boulanger de la Huchette ; j'ai voyagé dans l'*Hirondelle*. A tout cela, faut-il le dire, je n'ai guère fait attention sur le moment. Je ne connus le dénouement tragique de l'histoire que deux ou trois mois après qu'il fut accompli. Mais la façon dont je l'appris m'est restée très présente. Par une claire après-midi d'été, sur la grande plaine d'Épreville, nous voyions venir à nous, se détachant bien en relief à l'horizon, un cheval qui rappelait Rossinante, surmonté d'un cavalier que Gustave Doré n'aurait pas dédaigné pour ses illustrations de *Don Quichotte*. Ces deux êtres fantastiques s'arrêtèrent à quelques pas. Une conversation insignifiante, traînante, s'engagea. Puis l'homme triste, affaissé, accablé, l'animal lamentable s'éloignèrent, se perdirent dans la direction de Ry. « Tu l'as reconnu, me dit mon oncle ? C'est D... l'officier de santé, tu sais le malheur qui l'a frappé. » Il m'en fit alors le bref récit, et je n'eus pas de peine à me représenter Mme D... que j'avais vue, presque tous les jours, aux dernières vacances.

Ce n'était certes pas une figure à passion. Elle était blonde avec des yeux bleus et un teint de Normande, qui pourtant, vers la fin, tendait à se couperoser. Je ne sais si ses toilettes étaient d'une élégance irréprochable. Ce qu'il y a de certain c'est qu'elles étaient, comme on dit chez nous, très *voyantes*. Elle avait pour les robes roses une prédilection toute particulière. Je ne puis dire si elle était intelligente. Mon cousin et D... étant médecins dans la même localité, porte à porte, on ne se parlait pas ; chacun avait son clan qui tournait aux Montaigus et aux Capulets. D'ailleurs ma tante avait dit de Mme D... : « C'est une évaporée, elle finira mal. » Prédiction, hélas ! trop justifiée.

Mon oncle s'était trouvé quelque peu mêlé au drame final. Est-ce lui, comme on l'assure, que le romancier a voulu peindre sous les traits du docteur Canivet ? Je ne sais, mais je lui ai entendu dire qu'il fut le premier appelé auprès de Mme D... lorsque le mal se déclara avec une violence inouïe. Il me parlait aussi de la visite *in extremis*, du grand docteur Flaubert, de celui qu'il appelait avec emphase le Dupuytren de la Normandie, et dont le portrait, dans notre salle à manger de Martainville, faisait pendant à la lithographie de Napoléon.

Je ne m'amuserai pas à donner une clé de *Madame Bovary*, parce que ces mesquines révélations locales n'intéresseraient que peu de personnes aujourd'hui et pourraient en contrister quelques autres fort honorables. Aux gens de métier que ces minuties affriandent je dirai seulement que dans le nom de Boulanger de la Huchette, l'harmonie syllabique correspond à peu près exactement au nom du personnage réel. Pour baptiser Homais, Flaubert ne s'est pas donné beaucoup de peine. Il a pris simplement le nom d'un filateur voisin du pharmacien. Enfin dans la syllabe terminale de Bovary, on a vu l'intention raffinée d'*incruster* le nom de la localité dans celui de la personne.

Il serait curieux de savoir comment Gustave Flaubert fut amené à s'occuper de cette histoire assez vulgaire qu'il a transformée en l'admirable roman que tout le monde connaît. C'est ce que Maxime du

Camp aurait bien fait de nous apprendre, au lieu de nous dire que Bovary s'appelait Delaunay, ce qui n'est pas exact, et d'entrer sur les misères physiques de Flaubert dans des détails qu'on s'était entendu pour laisser dans l'ombre. Puisqu'il n'y a plus maintenant de difficulté à toucher ce sujet, j'ajouterai que l'origine assignée par Maxime du Camp à la maladie nerveuse de Flaubert est en désaccord avec la tradition rouennaise. Voici ce que j'ai entendu raconter à ma mère, dont le docteur Achille Flaubert, frère aîné du romancier, était le médecin et l'ami : Gustave avait une sœur qu'il aimait tendrement, et qui lui fut soudainement enlevée. Lorsque le convoi arriva au cimetière, il se trouva qu'on avait mal pris les dimensions pour le cercueil, et qu'il fallut se mettre en travail afin d'agrandir la fosse. Gustave, qui avait voulu conduire le deuil, ne put supporter ce spectacle et fut pris d'une crise nerveuse, qui devait se renouveler à diverses époques de sa vie. Il était aussi de tradition parmi les camarades de collège du romancier que celui-ci et son quasi-frère, Louis Bouilhet, sous prétexte d'évoquer l'inspiration, ingurgitaient de pleines *soupières* de café noir, sans une parcelle de sucre ; Ce traitement n'était pas de nature à calmer les nerfs.

*
* *

Les générations qui nous avaient précédés, celle particulièrement des Flaubert, des Bouilhet, des Noël, des Dumesnil, étaient perdues et éperdues de littérature ; elles la portaient au plus intime d'elles-mêmes ; la prenant au sérieux, en vivaient ; quelquefois, la prenant au tragique, en mouraient. Qu'on lise la préface des *Dernières Chansons*, et l'on verra que je n'exagère pas. Nous n'étions point au collège de Rouen tout à fait indignes de ces aînés. Nos curiosités, nos activités s'éparpillaient sur bien des points, et si je voulais citer tous les noms d'hommes distingués qui ont appartenu à cette volée de 1848-1850, je ferais aisément un dénombrement à la manière d'Homère. Ce serait justice et non complaisance de rappeler, dans l'érudition et le professorat, Léon Heuzey, l'éminent helléniste des Inscriptions et Belles-Lettres, avec lequel, j'avais en seconde commencé un roman, *Marguerite de Rieux*, lequel n'alla pas plus loin que le premier chapitre ; le géographe Périgot, qui chercha longtemps sa voie, et que je retrouvai à la bibliothèque de l'Arsenal en train de reconstituer la musique des Odes d'Horace ; l'excellent professeur d'histoire, Charles Vallin, dont on a tardivement récompensé le mérite ; dans le roman, Hector Malot, une célébrité européenne ; dans le journalisme Charles Lapierre, Gustave Desbois, Ernest Chesneau, le brillant et aventureux critique d'art ; dans l'administration et la magistrature, Gustave Lizot, Jean-Baptiste Leroux, André Huet ; dans la science, Henri Beaunis, le très distingué physiologiste ; Georges Pouchet, l'anatomiste si écouté au Muséum, le biologiste si applaudi à l'Hôtel de Ville.

Plusieurs de ces noms reviendront sous ma plume. En ce moment je voudrais m'arrêter sur la trop peu connue et très intéressante figure d'un poète mort jeune, notre camarade Eugène Mordret.

*
* *

L'histoire littéraire et la vie nous montrent plus d'une nature d'élite à laquelle la destinée a manqué de parole, plus d'un esprit supérieur qui s'est éteint et a disparu sans avoir obtenu la part de renommée que tout semblait lui réserver ; aucune déception en ce genre n'a été plus inattendue pour moi, plus douloureuse que la fin obscure de Mordret. Et quand je dis pour moi, je devrais dire également pour tous ceux, de plus en plus rares maintenant, qui l'ont apprécié et qui conservent son souvenir.

Ce n'est pas qu'il eût dans son extérieur cet aplomb qui commande la confiance ou cette verve qui éveille l'enthousiasme. Il avait au contraire l'attitude modeste, la parole timide et souvent embarrassée, une gaucherie virgilienne, que corrigeait le charme de ses grands beaux yeux bleus, très limpides et très doux. On ne saurait dire non plus qu'il fût un élève hors ligne, bien qu'il obtînt parfois les premières places et qu'il eût des prix aux distributions solennelles. Enfin ce n'était pas son talent de poète, tout développé qu'il fût dès cette époque, qui lui créait parmi nous une sorte d'autorité, car de ce talent et de ses productions très peu recevaient la confidence. Non, sa supériorité lui venait de sa très calme et très loyale nature, de la pureté qu'on sentait dans sa conscience, de la clarté que son esprit dégageait, d'un je ne sais quoi de paternel, qui, lorsque j'y ai réfléchi plus tard, me faisait penser à Vauvenargues.

J'en parle avec d'autant plus de liberté que, si nous vivions dans de bons termes, nous n'étions ni intimes, ni même amis. Je le trouvais trop sage, trop froid, trop réservé, un peu hautain. Il me jugeait une tête folle, passablement exaltée, et il n'avait pas tort. Nos préférences personnelles étaient ailleurs. Mordret m'avait lu cependant la plupart de ses poésies, et je l'engageais vivement à les publier, persuadé que la faveur publique ne lui ferait pas défaut.

Elle était née en lui tout naturellement cette poésie, dans son hameau de Pithienville, près d'Évreux, entre sa mère, personne distinguée et timorée, et son père d'humeur excentrique, auteur d'un petit recueil d'insignifiantes poésies et d'un volume de fables demeuré inédit. L'oncle de Mordret n'était rien moins que Dupont de l'Eure, chez lequel il allait de

temps en temps, à Rougeperriers, où sa cousine Pauline lui faisait le meilleur accueil. C'était une belle relation que Dupont de l'Eure sous une république : Mordret n'en sut rien tirer.

A quel point il manquait d'entregent, de cette souplesse qui s'insinue, de cette ambition inquiète, toujours aux aguets pour saisir l'occasion et conquérir la vogue, le poète nous en a fait l'aveu dans des vers charmants, aussi propres à le faire revivre à nos yeux qu'à le révéler aux personnes qui ne l'ont pas connu :

On m'a dit bien des fois que j'avais le défaut
D'aller trop rarement chez les gens comme il faut;
C'est vrai : dans un salon je fais triste visage,
Je salue assez mal et je manque d'usage :
Aussi l'on me voit peu dans le monde. Pourtant,
J'ai cinq ou six maisons dont je suis très content:
Virgile m'a reçu la semaine dernière;
Je fréquente Shakespeare et je hante Molière,
Un bon bourgeois tout rond, un pauvre homme de rien
Qui fait rire son monde et qui traite fort bien;
Je vois intimement Victor Hugo, mon maître.
. . . . . .
. . . . . .
Puis j'entre chez Barbier, chez de Musset; je passe
Des heures chez Brizeux, le chanteur plein de grâce,
Qui me dit à mi-voix un air de son pays,
Un air tout embaumé du parfum des taillis,
Et Topffer et Sandeau...
Je soupe chez Balzac; j'ai mes grandes entrées
Chez George Sand; je vais à certaines soirées
Où l'on voit Bellini, Donizetti, Weber.
. . . . . .
. . . . . .

C'étaient là de belles fréquentations assurément, mais non pas de celles qui donnent le crédit ou préparent la fortune. La puissance de ce rêveur était tout entière tournée au dedans de lui-même, appliquée à la réalisation d'un certain idéal. Lorsqu'il rentrait de chez ses hôtes aimables et illustres, c'était pour allumer la lampe en sa tour d'ivoire, se mettre à jeter les assises de son œuvre, qu'il voulait forte et grande. Il n'a pu en édifier qu'une faible partie ; si restreintes cependant qu'en soient les dimensions, cette partie est plus qu'une ébauche et mieux qu'une promesse. Elle offre aux esprits sérieux une double qualité, aux goûts délicats un double attrait : une maturité précoce de la pensée où se mêlent et apparaissent çà et là, dans la fluidité de l'exécution, les indécisions et les flottements de la jeunesse.

Les *Récits poétiques* — tel est le titre de l'unique ouvrage que Mordret ait publié, en 1856 — contiennent cinq poèmes : *Louarn*, *Galatée*, *Marguerite*, *Nicolas Flamel*, *l'An mil*, qui présentent son talent sous des aspects différents. *Louarn*, cette évocation de la Bretagne druidique, malgré ses incontestables mérites de sobriété et d'énergie, est peut-être la composition qui me plaît le moins. Ce poème a l'accent de l'épopée sans en avoir le cadre, et cette sauvagerie armoricaine a demandé au poète, pour la peindre, des couleurs plus marquées que celles qu'il aime à employer. *Galatée*, sur un thème si connu, est ce que je connais de plus artistement enlevé, de plus gracieusement réussi comme rajeunissement. L'hymne qui commence par ces paroles : « Voici le gai matin » est une des meilleures pages de ce temps-ci. J'en dirai autant du début de *Marguerite*. Si l'affabulation de cette idylle dramatique est enfantine, les détails en sont d'une touche bien fine et le parfum de rusticité exquis. *Nicolas Flamel* et l'*An mil* révèlent le studieux travailleur, plongé si avant, dès le collège, dans la vie du moyen âge. Un de nos anciens camarades, homme de goût, me faisait observer qu'on pourrait très bien tirer de l'*An mil* un de ces drames comme *Grisélidis*, mélange de fantaisie et d'exactitude, relevé par la naïveté savante du ton.

La composition des poèmes ne prenait pas tout le temps de Mordret. Dans ce contemplatif il y avait un observateur. Plus d'une pièce originale est là pour en témoigner : *le Roitelet*, le *Rouge-Gorge*, surtout le *Scarabée* :

Insecte lumineux, chatoyant, diapré,
Qui promènes gaîment ton corselet doré,
Tes antennes souples et frêles,
Et reluis au soleil comme un atome d'or
Sur une feuille humide où la rosée encor
Tremble et scintille en étincelles,

N'es-tu pas bien heureux de rôder à loisir,
Traînant de fleur en fleur tes cuissards de saphir
Et ta cuirasse de topaze,
Joyeux, bourdonnant d'aise au milieu des gazons
Où le soleil ardent infiltre ses rayons
Dans les brins d'herbe qu'il embrase?

N'es-tu pas bien heureux tant que durent les jours
De picorer sans fin les beaux fruits de velours
Savoureux à ta friandise,
Puis, le souper fini, de trouver pour tes nuits
Un lit doux et tremblant dans les feuilles d'un lis
Ou dans les grappes d'un cytise?

Le sculpteur éternel, insectes scintillants,
Épuise à découper vos contours sémillants
Sa plus exquise orfèvrerie :
Trésors de ciselure au merveilleux détail,
Diamants animés, bijoux d'or et d'émail,
Miniatures de la vie!

Vous êtes sous les yeux de l'artiste divin
L'ouvrage favori qui pare son écrin,
Son plus étincelant caprice;
Quand il a retiré de ses larges fourneaux
Tous les êtres géants, tous les forts animaux
Moulés par sa main créatrice,

Ses doigts, comme en jouant, façonnent avec art
Quelques brins de métal échappés par hasard
Du grand creuset de la nature;
Puis il vous éparpille, ô chefs-d'œuvre mignons,
Dans les recoins ombreux des prés et des sillons,
Dans les replis de la verdure!

Ici la forme est précise, nerveuse; elle serre de près l'idée et la met en relief. C'était l'ambition clairement accusée du poète de toujours dégager de la réalité une pensée qui la rendît plus pénétrante ou

plus noble. Il aurait fait volontiers du Coppée avant Coppée, car lui aussi aimait les humbles, et sa pièce *A la mémoire de Césarine Ango, couturière à Pithienville*, ne le cède pas en sentiment populaire au *Petit Épicier de Montrouge*. Mais au Coppée il aurait voulu joindre du Sully Prudhomme avant Sully, toucher et philosopher. L'élévation dans la simplicité : ainsi concevait-il la vie et l'art. C'était une manière de stoïcien.

Je me souviens qu'un soir — nous n'étions ni du même âge ni de la même classe, mais de la même étude et tout voisins — nous avions longuement parlé de la nécessité de trouver pour la prière une formule concise et expressive. Le lendemain, Mordret arrive tout joyeux et me dit : « J'ai trouvé notre affaire ! C'est un vers d'Horace :

Fortiaque adversis opponite pectora rebus.

« Nous y pourrions joindre aussi ces vers de Brizeux :

Oui, nous sommes encor la race d'Armorique, etc. »

Je lui fis observer qu'il était d'Évreux, moi de Rouen, et que nous n'avions rien à démêler avec l'Armorique. Mais pour le vers d'Horace, il tint bon et, pendant assez longtemps, nous répétâmes pieusement le *fortiaque*.

Mordret dut se le répéter souvent aussi pendant les dures années qui suivirent. Il était sorti du collège deux ans avant moi. Je le revis quelquefois à Paris, à de très longs intervalles. Notre dernière rencontre m'a frappé. Je le trouvai au Palais-Royal. Il venait de chez Ledoyen, un médiocre éditeur de la galerie d'Orléans, auquel il avait vendu ou donné, je ne sais, le volume des *Récits poétiques*. Il paraissait soucieux, quelques paroles banales furent échangées. Nous ne devions plus nous revoir. Longtemps après, j'appris qu'on l'avait envoyé professer à Tourcoing, puis à la Roche-sur-Yon, où il mourut de phtisie.

Comment avec un mérite si incontestable, avec une supériorité si évidente, Mordret a-t-il pu échouer si complètement dans sa double carrière? Cela tint, je crois, aux scrupules de sa nature. Il ne put jamais, étant pauvre, se décider à courir les risques de la vie littéraire, craignant — et je ne l'en blâme pas — de tomber dans la bohème ; d'autre part, il ne sut pas aimer assez fortement son métier pour s'y faire une place prépondérante. Mais je parle ici un peu à l'aventure, n'ayant rien su de précis sur ses dernières années.

Le hasard d'un voyage m'a récemment conduit à la Roche-sur-Yon. L'un des côtés de la grande et triste place est occupé par le lycée. Je ne pouvais m'empêcher de penser que, dans cette lourde caserne, loin de Paris et du monde lettré, loin des siens et de sa chère Normandie, est venue s'éteindre cette nature d'élite. J'aurais voulu prendre quelques informations, recueillir quelques renseignements. Tout le monde universitaire était en vacances, et puis, après tant d'années, qui se souvient d'un passant? Je me promis au moins de protester contre cet oubli, de réveiller ce souvenir : où pouvais-je le faire à propos, sinon à cette place?

JULES LEVALLOIS.

LA MILLIARDAIRE

Nouvelle [1].

VIII

Elle ne quitta pas la fenêtre, elle était trop émue. Sa pensée le suivait à présent par la route déserte où il regagnait son hôtel. Et déjà elle aspirait au lendemain, à l'heure où elle le reverrait, où il viendrait comme de coutume pour l'accompagner dans sa promenade et où elle le retiendrait jusqu'au soir. Que l'intimité de leurs joies allait être plus douce, après ce qui s'était passé ! Comme l'avenir s'ouvrait riant, plein de promesses, jusqu'au moment qui les unirait !

Les heures s'écoulèrent sans qu'elle s'en aperçût. A un moment elle porta la main à son cœur : une crispation subite, peut-être la suite des émotions qu'elle venait de traverser, le contractait, puis le distendit en s'accompagnant d'une sensation de déchirure ; une sueur froide l'inonda... Mon Dieu ! quand la vie était si belle, allait-elle donc mourir? Et elle voulait vivre... vivre !... Mais la douleur cessa, ni plus prolongée ni plus intense que celles qu'elle ressentait d'ordinaire et auxquelles elle s'était habituée, dont elle ne s'effrayait plus. Elle se rassura, oublia, se remit à sa songerie.

Le ciel s'était assombri, la lune avait disparu derrière la montagne ; mais de ce deuil de la nature la teinte riante de ses pensées ne s'affecta pas : le foyer de joie qui flambait en elle jetait des feux capables d'illuminer tous les abîmes.

Et elle s'attardait, toujours plongée dans l'ombre de la croisée, quand soudain son attention fut attirée au dehors. Une forme rampait à quelque distance, sur le toit vitré des galeries qui entouraient la villa. Cela montait doucement, se glissait prudemment le long des arcatures de fer où s'encastraient les glaces et se dirigeait vers une des fenêtres.

Miss Mary n'eut aucune frayeur, et même, par la disposition heureuse où elle se trouvait, un peu de

(1) Voir les numéros des 3, 10 et 17 novembre.

gaîté indulgente s'éveilla en elle : un galant sans doute qui par ce périlleux chemin allait au rendez-vous de quelqu'une de ses femmes... Mais non! c'est à la fenêtre de l'intendant qu'en voulait décidement l'apparition. Un petit bruit crissa dans le silence d'un diamant coupant une vitre dont le débris tomba, et l'espagnolette tourna, le fantôme disparut dans la pièce.

Elle se leva et, calme, sans hâte, sans avoir besoin de faire appel à son courage, tant le bonheur la soulevait et lui soufflait une tranquille vaillance, elle se dirigea vers l'appartement de M. Dickson.

Quand la porte s'ouvrit, un homme debout devant le grand coffre-fort entr'ouvert, un rat-de-cave à la main, se retourna et, en apercevant miss Lambrecque, resta là, effaré et pantois, l'œil hagard, bouche béante sans prononcer une parole.

— Ah! monsieur Maugras... l'étrange chose!

Puis, d'un ton d'apitoiement sincère, elle dit :

— Vraiment, vous n'avez pas de chance! vous vous volez vous-même, mon pauvre garçon! et vous volez les pauvres... Mes bijoux ne sont pas là, les titres non plus : vous ne trouverez que des misères. Un peu de patience vous eût mieux servi... Mais comment avez-vous la clef? Je croyais qu'en l'absence de l'intendant mistress Dickson en avait la garde. Enfin prenez, emportez ces broutilles! et qu'on ne vous revoie plus!...

Sans s'autoriser de la permission, éperdu, revenu à lui, Maugras s'élançait vers la fenêtre, glissait sur la frêle toiture, et, s'abattant dans la cour avec un bruit de carreaux brisés, s'échappait dans les jardins. Miss Mary éclata de rire...

Ces rires, ce tapage avaient réveillé la villa. Pendant qu'elle regagnait sa chambre, les portes s'entr'ouvraient, des têtes se glissaient dans l'entre-bâillement, chacun s'enquérait de ce qui se passait.

— Ce n'est rien... Laissez! laissez! disait-elle en riant. C'est M. Maugras qui nous fait ses adieux avec tout ce vacarme... Qu'on ne l'inquiète pas!

Ses femmes étaient revenues; elle s'abandonna à leurs mains, tout en causant de l'incident. Et, quelques minutes après, elle s'endormait d'un sommeil paisible.

IX

L'aventure de M. de Nerville avec la comtesse de R... n'avait rien que d'ordinaire. Il était l'ami, le plus vieux compagnon du comte, ayant grandi avec lui, partagé ses plaisirs et mené la même existence un peu dissipée et prodigue, jusqu'au jour où ce dernier se rangea et se maria et n'eut rien de plus pressé que d'introniser André chez lui, comme un frère dont la loyauté était à l'abri de tout soupçon.

Dans cette intimité avec une honnête femme où il goûtait un charme qu'il n'avait pas trouvé dans ses liaisons faciles, André, qui sous le viveur gardait un bon fonds de nature sentimentale, ne fut pas long à s'enflammer, et la comtesse, sans céder trop vite, ne parut pas le décourager ni le repousser trop cruellement. Les femmes du monde ont du bonheur; l'amour vient à elles sans qu'elles se donnent aucun mal, et il se contente de peu : un regard de bonté, le bout de leurs doigts qu'elles laissent à baiser ravit en extase les plus exigeants; tandis que pour les malheureuses professionnelles, toutes les ruses et les intrigues, une perpétuelle attention à séduire tous les hommes suffit à peine à en retenir quelques-uns. Avec des bandeaux plats, une beauté grave et brune, l'exacte pratique de la dévotion, le zèle des œuvres de charité, une flamme sombre dans ses yeux noirs où l'on n'eût pu dire si c'était l'ardeur de la foi ou un feu moins céleste qui brûlait, la comtesse, femme du monde le plus aristocratique, était digne d'inspirer une grande passion.

Quand celle d'André fut couronnée, — avec l'effroyable remords de trahir son meilleur ami, cela va sans dire, — son premier soin et le plus assidu fut de sauver de toute atteinte la réputation de la noble femme qui se livrait ingénument à sa discrétion. Pour mieux dérouter les soupçons, il se garda de changer de vie, mit quelque ostentation à se montrer partout avec les maîtresses qu'on lui connaissait. Cela dura un an, deux ans, d'un bonheur fin, rare, délicat, enseveli dans un mystère à deux, jusqu'au jour où, par quelque lettre égarée, il s'aperçut — ce que tout le monde à peu près savait — que la comtesse depuis longtemps le trompait avec un tiers ami, le petit V..., lequel, au lieu de cacher son bonheur, faisait son plaisir et sa gloire de s'en ouvrir à ses intimes et de se parer de sa conquête. Peut-être est-ce encore un préjugé de croire que les honnêtes femmes tiennent essentiellement à ce que leurs faiblesses soient ignorées et discrètement gardées : tout en pardonnant à l'exubérance d'une fatuité dont elles sont la cause, elles savent que ces choses ne se démontrent pas mathématiquement, que toujours du vague y demeure dont elles bénéficient, et, en outre d'un plaisir de vanité, il y a peut-être quelque satisfaction sensuelle à voir le monde s'occuper de vous et vous marier en ses propos à l'homme auquel vous ne pouvez autrement et légitimement appartenir.

André crut venger sa belle et le secret lâchement trahi, plus que céder à l'aveugle jalousie, en provoquant son rival, après avoir, bien entendu, trouvé un prétexte plausible à le faire, mais qui d'ailleurs ne trompa personne. La rencontre eut lieu; André

eut un coup maladroit, et en deux ou trois jours de fièvre et de délire, la péritonite emporta le pauvre blessé. Ce meurtre atterra André. Et ce n'est pas tout : au cercle, autour du comte de R..., on ne parlait que de cette affaire; les allusions bourdonnaient. Il y avait des gens qui voulaient absolument le mettre au courant; d'autres prétendaient qu'il savait tout et faisait la sourde oreille; on lui glissait les journaux sous le nez, lui montrant les initiales, des détails caractéristiques. Il fallait bien qu'il comprît à la fin... André! c'est de sa femme et d'André qu'il s'agissait! Il ne dit rien, rentra chez lui et se fit sauter la cervelle. Quant à la comtesse, après toutes ces catastrophes et ces ruisseaux de sang, son deuil expiré, cantonnée dans la haute sphère où ces calomnies ne pouvaient l'atteindre et plus que jamais pratiquante, dévouée à ses œuvres charitables, elle prit un troisième amant. Tout ceci est banal.

Ce qui ne l'est pas est ce qui suivit pour André.

Deux vies s'étaient brusquement envolées, sacrifiées à l'idole menteuse où il apportait sa foi naïve, et l'une d'elles, celle du comte, pour qui, en dépit de sa félonie ou à cause d'elle, il eût de grand cœur donné la sienne. Il demeurait stupide. Une horreur, une répulsion, — ce qui est assez exceptionnel, car de toute autre nature moins finement trempée l'amour au contraire eût été doublé, — une horreur mêlée de pitié lui venait pour cette femme dont l'hypocrisie l'avait si longtemps dupé, et cela peu à peu s'étendait à toutes les autres. Il sentit près d'elles, comme au contact d'une vipère, quelque chose qui glaçait son sang, la méfiance et le dégoût pour une bête malfaisante.

Cela pourtant ne pouvait tuer en lui l'instinct d'une âme passionnée et aimante. Il avait toujours fallu un but à sa tendresse. L'objet de cette tendresse changea, la crise tourna insensiblement en un culte pour tout ce qui est pur, candide, innocent... Oh! loin de ces souillures, de ces trahisons, n'est-il point des régions où l'on aime, où l'on aime chastement, fidèlement?... Il inclinait, s'envolait vers le pays du rêve, où s'en vont d'un vol doux, enivré, les âmes mystiques, religieuses, celles que les réalités blessent, qui se complaisent et se passionnent à leurs propres idéalités...

En même temps, dans sa détresse morale, dans l'ennui morne et la tristesse stérile qui s'étaient emparés de lui, des impressions d'enfance, — d'une enfance croyante, — perçaient, reparaissaient sous la végétation touffue et folle où la jeunesse les avait étouffées. De ces fleurs vivaces, toutes brillantes, s'épanouissant dans l'aridité de son cœur, ses yeux étaient émerveillés ; elles jonchaient, elles montraient la voie à suivre, la voie du seul, du vrai bonheur! Il se sentait déjà consolé. Encore avait-il fallu, pour que la métamorphose s'accomplît, ces fortes assises, ce fond de première éducation pieuse.

Et, avec cela, le désenchantement de la vie, de ce monde frivole et désœuvré où il vivait, la vanité de ses plaisirs, l'impossibilité de découvrir dans la mêlée humaine une tâche utile, vraiment méritoire, toutes les places prises, insuffisantes à l'assaut terrible, sans cesse et imprudemment accru, des ambitions et des capacités ; peut-être aussi le besoin de faire acte de respect et de vénération pour les choses saintes et la religion, que, inconsciemment ou non, son ancienne complice bafouait d'une telle impudence ; et les chimères, les utopies au milieu desquelles le siècle se débattait, le tourbillon de folie où il s'en allait, où lui-même ne voulait pas se laisser emporter; une misanthropie, le maladif et nerveux froissement au contact de ses semblables, si peu semblables... et l'aspiration au repos, à la paix de l'âme... à l'oubli... à la mort...

Il liquida sa fortune qui ne laissait pas d'être encore considérable. Il en fit des parts qu'il distribua à ses sœurs, toutes mariées et mères de famille. Puis il disparut; on ne sut ce qu'il était devenu...

Il reparut quelque temps après dans le monde. Comme naguère, il prenait part à ses fêtes, mais avec une réserve qui semblait lui être imposée par les conditions nouvelles où il s'était mis avec ses libéralités aux siens. Et c'est alors qu'il avait fait la connaissance de miss Lambrecque, que la compassion, la sympathie, une certaine conformité de maux où la main de l'homme ne pouvait rien, elle, sa jeunesse fatalement condamnée, lui, son incurable mélancolie, le lièrent à la jeune fille, et que par un sentiment plus tendre, mal démêlé au premier abord, il en vint à ne plus la quitter.

X

Le lendemain de la soirée chez l'Altesse, les dames de miss Lambrecque étaient réunies au salon, attendant ses ordres comme d'habitude. On parlait de M. Maugras. Mistress Dickson, un peu de pâleur aux joues, avec un tremblement qui ne quittait plus sa grasse personne depuis que le jeune employé de son mari s'était révélé sous un si triste jour, expliquait à ces demoiselles comment il avait pu s'emparer de la clef du coffre-fort.

— Je l'avais accrochée là, avec mes breloques, au cordon qui tient ma montre... Il jouait avec, tout en causant, sans avoir l'air de rien. Je n'avais pas le moindre soupçon, je le laissais faire...

— Mais aussi, quelle imprudence! disait la demoiselle d'honneur. Quand on cause, on regarde la personne, on voit ses mains... Où aviez-vous donc les yeux, mistress Dickson?

— Je ne sais, j'étais distraite... Un enfant! comment supposer?...

La lectrice ajouta :

— Sans compter que causer de si près, cela est extraordinaire!

— Celles qui y voient du mal seraient capables d'en faire! dit mistress Dickson d'une dignité sévère et piquée, moi, je n'en mettais aucun.

Cette réplique amena un silence, ces demoiselles se regardèrent en étouffant un sourire furtif. Mais la petite scène de comédie ne devait pas durer.

Elle fit place tout à coup à l'affolement, à l'épouvante, quand on vint leur annoncer le tragique événement qui, à la minute même et à deux pas d'elles, venait de se passer et qui les chassa hors du salon.

Nanette, la fille du jardinier, en se penchant imprudemment à la terrasse, était tombée à la mer. Des pêcheurs au loin avaient vu ce corps tourbillonner dans l'espace et disparaître sous les eaux. Ils avaient fait force de rames, mais tout leur zèle n'avait pu la ramener vivante.

La mort n'avait pas détruit le charme de sa jeunesse et de sa beauté, cela avait été si rapide! Étendue sur le sable, les membres abandonnés et souples encore sous la mince étoffe qui s'y plaquait, la pauvre Ophélie reposait, ses cheveux emmêlés de quelques brins de plante marine. Ce sommeil dur, l'être qui s'y enfonçait égoïstement dans la volupté de la profonde paix enfin trouvée, et qui s'obstinait, ne voulait pas le rompre, que rien ne troublait, pas même le désespoir du père accouru là et qui n'en pouvait croire ses yeux, tout cela faisait un spectacle effrayant. Les serviteurs, les dames de miss Lambrecque, les voisins en foule, formaient un grand cercle de visages pâles, de cous tendus, d'yeux fascinés d'horreur, où les commentaires allaient...

Elle fut déposée sur un brancard et emportée dans la maisonnette du jardinier.

Miss Mary voulait la voir. Ses dames la dissuadèrent de cette démarche qui ne pouvait rien réparer; et, dans l'ennui inconscient de cet accident dont son propre bonheur s'attristait et était comme diminué, elle se laissa convaincre. Elle parla du moins au jardinier, sa générosité accoutumée s'épancha, consolant autant qu'il se pouvait cette douleur inconsolable... Pauvre Nanette qu'elle jalousait! dont elle enviait la santé et la joie! qui semblait destinée à vivre de si longs jours! voilà qu'elle partait la première... Mais elle refusa d'y voir un avertissement pour elle-même.

Cependant André tardait à paraître. L'heure était depuis longtemps passée de sa visite. Plusieurs fois elle fut sur le point de l'envoyer chercher; mais c'était inutile... il allait venir... le messager le croiserait en route. Et les heures traînèrent jusqu'au soir, dans un lourd silence, l'écrasement et l'arrêt momentané de toute vie que la mort apporte en entrant dans une maison. Partout on parlait bas, les pas se glissaient furtifs; les chevaux s'ébrouant aux écuries, les chiens aboyant au chenil et se démenant dans les cours intérieures de leur allure habituelle, paraissaient étranges; comme si tout éclat de voix, toute agitation eussent été un manque de respect à celle qui dormait là-bas dans son immobilité de marbre et que la terrible visiteuse avait sacrée.

De toutes ces impressions lugubres qui planaient autour d'elle, miss Mary sentait ses nerfs se monter, sa tête peu à peu s'affolait. Elle n'essayait pas néanmoins de réagir, dans la vague intuition qui vient à certaines heures que la fatalité est sur nous, qu'on ne peut rien. Au moment de la promenade elle renvoya la voiture, puis le regretta : elle aurait pu pousser jusqu'à l'hôtel d'André, savoir ce qu'il devenait, s'il était malade. Mais on avait déjà dételé quand le scrupule lui en vint, elle ne savait plus ce qu'elle faisait... Et puis, s'il était souffrant, ne l'aurait-il pas fait prévenir? Non, non, ce n'était pas cela! quelque chose d'insolite se passait... Et l'heure du dîner arriva, elle n'avait pas faim, ne descendit pas; elle resta dans sa chambre, agitée et allant d'une minute à l'autre se pencher à la fenêtre, les regards jetés vers le détour de l'avenue où elle le verrait surgir... Le soleil se coucha; bien que l'ombre n'eût pas encore envahi le jardin, les arbustes, les fleurs éclatantes y apparaissaient maintenant sous un reflet terne et cru dont le cœur se serrait. Deux ou trois étoiles dans un isolement immense commençaient à percer la nue, clignotant d'une flamme blanche.

C'est alors que le valet de chambre entra, une lettre sur un plateau. « Miss Mary Lambrecque, *personnelle* », disait la suscription. Elle reconnut l'écriture d'André.

Elle attendit que le domestique fût parti. Et même alors, seule et debout près de la croisée, ses mains tremblèrent, elle hésitait, elle n'avait pas la force de rompre le cachet. Elle devinait que ce papier portait son arrêt de vie ou de mort... Son cœur bondissait dans sa poitrine...

Enfin elle l'ouvrit, d'un seul regard elle lut les quatre pages, pendant que ses traits se décomposaient, qu'un tressaillement convulsif agitait ses lèvres et son menton.

Quand elle eut achevé, elle se laissa tomber sur un siège, foudroyée... Puis, des larmes, des sanglots qui ne s'arrêtèrent plus.

Ses femmes vinrent pour la déshabiller. Sans rien dire, en secouant la main d'un geste douloureux, elle les renvoya. Elles s'éloignèrent en respectant cette douleur qu'elles purent croire causée par la perte de Nanette, bien qu'elles n'eussent jamais soupçonné un

tel attachement de leur maîtresse pour la fille du jardinier.

De temps à autre, à travers le flot de ses larmes qui en brouillaient les caractères, elle relisait des passages.

« Vous ne descendrez pas, miss Mary, de la sphère idéale où la ferveur de mon amour vous a placée ! Au piédestal que je vous dresse, sur le dur paros et sa blancheur intacte, mes mauvais désirs viendront se briser ! Je vous veux immaculée, sans tache ! Je veux, ô vous que j'aime plus que ma vie, que rien ne dégrade, que rien n'amoindrisse l'image que j'emporte dans mon souvenir !...

« Et je pars, je pars sans vous revoir... A l'amour dont je fais ici l'aveu, qu'aucun amour n'égale, vous jugerez ce qu'il m'en coûte ! Vous vous consolerez, — si je dois craindre, espérer ! que ce départ cause quelques larmes, — vous vous consolerez en songeant que nous gardons ainsi la grandeur et la sainteté, l'inappréciable pureté de l'attachement qui nous lie. Hier, nous l'allions oublier. Il faut fuir... fuir, ô miss Mary que j'aime, toute occasion de nous perdre ! et je fuis...

« Vous me remercierez un jour, si quelque reste de tendresse trop humaine vous empêchait de me comprendre en ce moment.

« Le mariage même, si vous y avez pu songer, a de trop grossières délices pour nous tenter. Il ravalerait aux conditions communes cette tendresse que nous voulons divine, détruirait l'être céleste que vous êtes, l'éblouissante auréole qui vous entoure : vous ne seriez plus l'ange, vous ne seriez que la femme aimée ! C'est l'union des âmes dépouillées de leur enveloppe charnelle et mortelle, de cette gangue de boue destinée à la pourriture et aux vers, c'est l'amour mystique, extra-humain, sans fond et sans fin, que j'ai rêvé pour nous !

« Et ce rêve s'accomplira...

« Esprits bienheureux, radieux, volant dans l'abîme des clartés éternelles, dans l'inaltérable et primitive essence et la lumière de Dieu, nous nous retrouverons là-haut... trop récompensés alors du minime et insignifiant sacrifice que nous nous imposons.

« Nous nous retrouverons, miss Mary, soyez-en sûre ! Aurais-je la force de vous quitter si je n'en étais sûr moi-même ?... »

Elle froissait la lettre entre ses doigts dans un redoublement de larmes, puis la dépliait encore pour la relire.

Elle s'écriait d'un accent déchiré :

— Il ne m'aime pas ! il ne m'aime pas, mon Dieu ! Tout ceci n'est qu'un prétexte... Il ne m'a jamais aimée !

Ses regards erraient sur la triste nuit qui, de la même sérénité somptueuse que les ivresses et le bonheur de la veille, enveloppait maintenant sa misère. Une poussière d'astres ensemençait les cieux profonds dont la majesté écrasait ; le golfe, en un murmure continu, élevait la plainte de ses vagues dans le tremblement argenté de la lune ; des musiques passaient, en bouffées vagues, exhalées de quelque villa lointaine où la fête de la vie se poursuivait, où se pressaient les heureux... Et tout près, à travers les arbustes qui le masquaient à demi, le pavillon du jardinier s'éclairait d'une lampe inhabituelle et attardée : là reposait Nanette, qu'elle enviait...

Une des femmes revint un peu plus tard :

— Le docteur est là, il demande à entrer... Il a entendu Mademoiselle pleurer, il s'inquiète...

— Non ! non ! personne ; je ne veux voir personne : qu'on me laisse !.. Personne ! vous entendez. Ne revenez que si je sonne...

Elle la chassa d'un geste irrité, et la femme disparut.

Et, plus malheureuse de cette solitude qu'elle élargissait autour d'elle, elle s'ensevelit dans sa détresse, dans le deuil de son cœur et de toutes les félicités humaines lui échappant ; elle prit sa tête dans ses mains, qu'elle secouait d'un mouvement d'enfant en colère dont on n'a pas satisfait le caprice, et poussant alors, la pauvre milliardaire, d'horribles sanglots. Il lui servait à grand'chose d'avoir trois cents millions, de pouvoir acheter des royaumes, aider des prétendants, combler tous vos vœux, — n'importe quelle chose vous lui auriez demandée, — puisqu'elle, la seule qu'elle désirât, l'amour la fuyait ! le seul homme qu'elle aimait, la dédaignait !

— O mon père ! mon père ! vous qui m'aimiez tant, qui seul m'avez aimée ! la mort fut clémente pour vous : vous ne voyez pas votre enfant malheureuse, la plus misérable des créatures !...

Elle s'exclamait tout haut, dans le délire ; une grande fièvre commençait à la prendre ; sa tête bourdonnait étrangement. Dans une sorte de cauchemar, sur le fond sombre de la nuit, des visions se pressaient, se découpaient nettement, l'obsédaient...

Elle revit l'enclos funèbre, le blanc mausolée et les lettres d'or se détachant sous les rayons obliques, et les fleurs, les fleurs en un prodigieux amas, s'exaspérant en couleurs vives, aiguës, blessantes, et dont l'arome l'étourdissait, l'écœurait...

Elle fit quelques pas en chancelant, s'aidant aux meubles, atteignit le lit et s'y allongea. Un petit flot de sang mouilla ses lèvres, puis glissa de côté sur l'oreiller en un filet mince, pendant que son front se marbrait, affaissé dans les dentelles. Elle passa sans souffrance. Hostie innocente, elle payait peut-être pour tant de victimes immolées là-bas, qu'un homme égorgeait au passage, que les crocs de fer saisis-

saient hurlantes et se débattant, et dont le sang se coagulait sur les dalles.

Ainsi s'éteignit la pauvre petite milliardaire.

XI

La nouvelle de cette mort alla surprendre André de Nerville à son hôtel, au moment où tout était prêt pour son départ, où il allait quitter pour toujours la plage.

Il assista à la triste cérémonie. Les grappes de lilas blancs, les œillets, les roses blanches, toutes les candeurs et les puretés tremblaient sur le char funèbre qui, par le beau soleil, gravissait lentement la côte. Sous la jonchée virginale et odorante la bière disparaissait, où elle reposait, la tête sur la blancheur de l'oreiller, un voile de neige enroulé autour du front, un chapelet de perles blanches entrelacé dans ses mains jointes, tout son corps — la divine merveille qui venait de se briser! — enseveli sous les floconneux nuages de la gaze et de l'étamine et doucement heurté, dans les roulis de la marche, aux parois capitonnées de satin blanc. Dans sa parure de fiancée, il la menait à Dieu, aux mystiques et éternelles fiançailles.

Il marchait à côté du docteur Muphray, tous deux conduisant le deuil pour ainsi dire. Et toute la colonie aristocratique suivait : d'Argis, Pommeroy, les autres... la maison de miss Lambrecque, une foule immense...

Au retour, tout ce monde envahit les salons de la villa, et, devant tous, le notaire brisa le sceau du testament olographe que la jeune fille, quelques mois auparavant, avait déposé entre ses mains.

Il ne contenait qu'une ligne : « J'institue pour mon héritier et légataire universel M. André de Nerville. »

La surprise fut grande. Comment? tout! toute sa fortune! les trois cents millions à André!... Ah! l'habile homme!.. Mais parmi le syndicat surtout qui était venu là au complet et qui, en regrettant de voir sombrer les espérances de l'association, n'était pas fâché peut-être que les chances d'André échouassent du même coup, ce fut une stupéfaction, un atroce sentiment d'envie.

Dans l'écoulement de la foule, au milieu de la cour d'honneur où M. de Nerville se tenait, d'Argis, parmi le groupe des associés qui se regardaient d'un visage glacé, se décida le premier et vint féliciter son ami; les autres suivirent. Pommeroy balança une seconde et brusquement, d'une allure de bon garçon, s'avança la main tendue.

— Pardonnez-moi, mon cher André! j'avais perdu la tête, j'étais fou. Oubliez des sottises que je me fais un devoir, un plaisir de rétracter publiquement. Je vous supplie de ne plus m'en vouloir!

André saisit la main qui se tendait.

— Je ne vous en veux pas, Pommeroy, je ne vous en ai jamais voulu, et même...

Il lui prit le bras et fit avec lui quelques pas qui les éloignèrent du groupe.

— Même je vous dois quelque chose... Voyons! pour payer vos dettes, vous remettre à flot — mais à condition, vous allez me le jurer! oui, c'est à condition, mon cher ami, que vous mènerez une vie plus sage, plus sérieuse : si vous manquez à votre parole je le mets sur votre conscience... que vous faudrait-il? Je suis prêt à vous le donner. Je vous dois quelque chose, je le répète, pour la rude épreuve que vous m'avez imposée...

Pommeroy n'y put tenir; il ouvrit ses bras, les jeta au cou d'André, le serra sur son cœur, et il pleurait. Il pleurait de joie, de reconnaissance attendrie.

Les autres à l'écart regardaient la scène et causaient entre eux.

— Ce Nerville! toutes les chances! Trois cents millions qui lui tombent de la lune!

Et d'autres réflexions saugrenues :

— Ce n'est pas à moi qu'une pareille tuile... Le guignon me poursuit!

— Tout de même il a bien mené son affaire.

— Maintenant il va lever le masque.

André, de loin, sans entendre les paroles, à la seule inspection des physionomies, devinait ce qui se disait; et il n'en était pas troublé, il souriait de son sourire énigmatique. Mon Dieu, oui! il allait lever le masque... On saurait ce qu'il était devenu pendant les quelques semaines qu'il avait disparu.

XII

Près de deux mois furent employés au règlement de la succession. André dut aller en Amérique avec l'intendant Dickson, entrer en pourparlers pour la cession définitive des usines, la vente du pâté d'hôtels qui formaient un des plus splendides quartiers de la ville. Il liquida tout.

Puis, de cette fortune il fit l'emploi qui lui semblait tout indiqué par la source même d'où elle lui venait, et auquel emploi miss Lambrecque n'avait pas eu le loisir de songer, absorbée qu'elle était dans les derniers temps par son amour. Les trois cents millions s'éparpillèrent sur cette ville où elle était née, tout le long de la plage qu'elle avait si longtemps habitée et où elle reposait, même sur la petite cité des Alpes dauphinoises d'où les Lambrecque tiraient leur origine, et à Paris, à Marseille, à Lyon, partout où un Lambrecque en s'enrichissant avait apporté sa pierre au flamboyant édifice. Ils retournaient par les mains

d'André à leur diffusion première, s'en allaient pour la plupart à des institutions charitables, hospices, maisons de retraite, œuvre des jeunes poitrinaires, etc., etc. Il n'y en eut pas assez pour toutes les misères.

Une après-midi d'automne, la voiture publique le déposait au pied de la montagne, au village de Saint-Laurent-du-Pont, devant la porte de l'auberge où il prit une légère collation. Au moment de régler la dépense il ne trouva sur lui que quelque menue monnaie de cuivre, qu'il donna à l'hôtelier.

— Vous m'excuserez, il ne me reste que cela... Voici quelque chose pour la petite, qui compensera.

Il tira de son doigt une petite pierre — dernier bijou de peu de valeur dont il avait oublié de se défaire, — et la laissa tomber dans la main de l'enfant.

Et il partit à pied. Il monta par les contournements du Guiers-Mort, par le rude chemin, plus âpre et plus sauvage alors et absolument désert, qu'avaient suivi naguère saint Bruno et ses compagnons. La saison avancée rendait aux lieux leur solitude première : ni breaks ni bandes de touristes troublant de leur joie la pieuse étendue; pas un passant; seul le bruit du torrent dansant sur l'escalier rompu des roches, et jouant à s'y dédoubler, à se poursuivre et à se rattraper dans un glissement sans fin. Quelque jacques à son approche jetait un cri et s'enfuyait d'un vol farouche. Sur le versant des hauts plateaux, les prairies étincelaient au soleil, dans l'éclaircie des hêtres et des sapins centenaires. Et tout le long des talus humides les petites campanules, penchant sur son passage leur cloche délicate, tintaient joyeusement, miraculeusement, sans qu'il pût les entendre, à cette ascension vers les joies divines.

Il allait d'un pas allègre, l'esprit plus libre, plus léger, le cœur dilaté à mesure qu'il s'élevait et qu'il atteignait des régions plus sereines, qu'il laissait tomber derrière lui sur la route le fardeau des soucis, des préoccupations terrestres...

Enfin, dans un dernier détour du chemin, le port apparut, la cité de l'oubli et de la paix. Dans l'écartement du val, entre les formidables falaises des monts, les basses constructions s'entassaient, fraternellement liées les unes aux autres sous la multitude des croix étendant sur elles la protection de leurs bras.

Le Père général des Chartreux le reçut tout de suite. André, en entrant, vit un sourire heureux illuminer les joues pâles et les yeux éteints du vieillard. Au-dessus de la robe de bure, sa noble tête, toute rase, avec le petit cercle de cheveux blancs qui l'auréolait, s'empourpra d'une rougeur de plaisir. Il se leva de la table devant laquelle il lisait, — et où traînaient sur un coin le quartier de pain, les quelques fruits secs, son repas de tout à l'heure, — et, aussi vivement que l'âge le permettait, s'avança vers André.

— Ah! mon enfant! mon cher enfant! dit-il en lui prenant les mains...

Il s'interrompit. L'émotion — une émotion plus touchante par les grandes années, la haute dignité du personnage — lui coupait la parole. Et il s'y abandonna avec simplicité. Laissant perler à ses vieilles paupières une larme d'attendrissement, il contemplait d'un cœur plein de joie l'enfant qui lui revenait, qui allait désormais avec lui, avec tous leurs frères, travailler à ravir le ciel.

Il reprit :

— Je suis heureux, bien heureux! J'ai prié pour vous, mon enfant: je remercie Dieu d'avoir écouté ma prière... car, faut-il vous l'avouer? (il sourit doucement) oui, je vous en dois l'aveu pour ma propre confusion : j'ai douté de vous, je n'espérais pas ce retour... Quand, sous le coup d'une douleur cruelle, vous veniez vous jeter dans mes bras, la décision était trop brusque, je ne pouvais faire aucun fond sur votre persévérance. Il fallait vous éprouver, vous renvoyer au monde, en vous demandant d'y pratiquer tous les devoirs qu'on exigerait de vous ici... L'épreuve est faite : elle est définitive, puisque vous revenez... Vous avez suivi mes conseils, obéi à mes ordres?

André répondit :

— Toute ma volonté s'y est soumise, tous mes efforts y ont tendu. Je ne puis dire si j'ai toujours triomphé : je me suis toujours relevé avec un nouveau courage, une confiance meilleure.

Et tout de suite le ton s'éleva, prit un tour solennel; le vieillard, comme grandi, l'interrogeait :

— Avez-vous été humble de cœur, sans orgueil et sans arrogance? L'orgueil a perdu la plus belle créature de Dieu, celle qui portait la lumière! Depuis ce jour, par jalousie, le premier Révolté conspire à nous nuire.

— J'ai subi l'outrage, je ne me suis pas vengé. A la main qui se levait pour frapper, j'ai offert ma joue. Quand mon ennemi vint à moi pour faire la paix, je n'ai pas même eu besoin de pardonner. Ce qu'il m'enviait je le lui donnai, lui rendant le bien pour le mal.

— Avez-vous méprisé la richesse, aimé la sainte pauvreté? C'est par ces vaines apparences que notre cœur se laisse séduire, troquant pour des biens périssables les éternels et sérieux trésors.

— J'ai hérité de trois cents millions, je viens de les distribuer. Tout à l'heure, avant de franchir ce seuil, il ne me restait pas de quoi solder ma dernière dépense...

— Avez-vous pris en pitié l'amour humaine ? C'est

la pierre d'achoppement, l'obstacle invisible et ténébreux où nos pieds buttent, où tant d'âmes se perdent.

— J'ai aimé, mon père! j'ai aimé encore... J'aimais une pauvre jeune fille. Rien ne lui manquait pour être heureuse: elle avait la beauté des anges, la fortune des rois! elle était douce et bonne, souriante à la vie... et frêle et maladive, sans volonté morale autre que son instinct, qu'elle suivait innocemment comme un doux animal irresponsable, sans autre puissance et séductions de l'esprit que les ardeurs d'une âme violemment passionnée, débile et faible plus qu'un enfant et plus propre par là à m'entraîner à ses faiblesses. C'est le terrible et redoutable écueil où mes plus fermes, mes plus vigoureuses résolutions ont manqué se briser... Elle a passé comme l'herbe des champs; elle n'a pas vu sa vingtième année se clore!

— De tout ce que vous laissez derrière vous ne regretterez-vous rien?

— Je n'ai vu que d'horribles et lamentables spectacles: des ambitions déchaînées, des désirs sans frein; des êtres qui maudissaient la vie, haïssaient leur frère pour un peu de bien-être, un misérable lot que celui-ci avait en plus et dont ils se croyaient lésés, pour une poignée d'or dont, en égale quantité, leurs doigts ne pouvaient serrer la poussière. L'arme mise à leur portée pour se défendre, pour s'élever, se retournait dans leur main et les blessait: les plus belles conquêtes de l'esprit les poussaient au crime! J'ai vu des âmes généreuses et qui n'en étaient que plus à plaindre, torturées pour avoir mal placé leur affection: le venin de l'amour s'était insinué en elles et les troublait, parait du prestige de la beauté d'abominables et grotesques caricatures, si bien que, la grimaçante et difforme figure leur apparaissant dans sa réalité, le vertige de la folie les précipitait à se détruire. J'ai vu ces malheureux, et des milliers, des milliers d'autres, se retourner dans leur misère, agités, fiévreux, combinant, rêvant, bâtissant mille projets qui s'écroulaient sans cesse et recommençant sans fin, comme si l'éternité était à eux. La mort planait sur tous, se jouait à les frapper sur leur tâche risible et inachevée... Et je n'ai pas vu autre chose!

— Suivez-moi, mon fils: je vais vous conduire à votre cellule.

Ils longèrent les profonds corridors silencieux, jetèrent en passant un regard à l'enclos du petit cimetière, sans pierre tombale ni nom, et d'une mélancolie si pénétrante à l'ombre des murs de la chapelle. Et la porte de l'humble retrait s'ouvrit; le Père général l'y laissa.

André s'assit sur la chaise de paille, accoudé à la table de bois brut. Il sourit dans la plénitude de la joie et de la paix conquise. Il allait pouvoir, mystiquement replié sur lui-même, seul en face de Dieu, dans le religieux effroi de la vie et de son énigme, et sans avoir plus rien à craindre des atteintes du dehors, poursuivre son œuvre d'édification intérieure.

Il vit le prie-Dieu, le grabat, — le judas par lequel chaque jour l'aliment frugal lui serait passé, — quelques livres renversés sur une planche, le tour et le petit jardinet où il se délasserait de ses lectures et de ses méditations par quelque fatigue corporelle, et l'immense muraille du Grand-Som montant toute droite à quelque distance et découpant un coin du ciel bleu.

Ses regards s'y lèveraient souvent, et, parfois sans doute, dans le brouillard de la rêverie, il y verrait flotter dans ses voiles blancs, la palme des élues en main, l'attirant à elle de son sourire céleste et l'attendant sans impatience dans l'éternité de la vie heureuse, le fantôme de miss Mary Lambrecque.

LÉON BARRACAND.

UN JOURNALISTE

M. Francis Magnard.

M. Francis Magnard a été un des écrivains politiques les plus originaux de ce temps, et, à mon sens, un de ceux qui ont le mieux compris ce que doit être le journaliste quand il veut faire œuvre sérieuse: et nous pouvons le louer d'autant plus librement dans cette *Revue* que nous nous sentions, sur plus d'un point, en désaccord avec lui.

Il n'a pas été l'homme d'un parti, il a été l'homme du bon sens. Chaque matin, il écrivait vingt ou trente lignes sur la question actuelle quelle qu'elle fût, politique, économique, morale, militaire, et tout l'essentiel était dans ces vingt ou trente lignes. Il avait une clientèle nombreuse, gens du monde, artistes, lettrés, hommes d'affaires, et il parlait à ses lecteurs de ce qui les intéressait. Je m'imagine que plus d'un disait, en repliant son journal, après avoir lu le « premier-Paris » de Magnard: « Il a raison; c'est précisément ce que je pense. » Mais s'il savait suivre l'opinion moyenne, il savait aussi la redresser; il lui criait *casse-cou* quand il lui semblait qu'elle s'égarât à droite ou à gauche. Il nous a dit, à nous autres républicains, quelques vérités désagréables: pardonnons-lui, car il n'a pas davantage, à l'occasion, ménagé ses amis politiques. Il avait son franc parler avec tout le monde. C'est ce qui a fait sa force. C'est ce qui explique son influence.

*
* *

Quelqu'un qui l'a bien connu me disait hier: « Il a été le Sarcey de la politique. » C'est un éloge; je le

crois juste. M. Sarcey, en même temps qu'un critique érudit, est un vulgarisateur hors ligne, qui répand des idées utiles dans une langue à la portée de tout le monde. Vulgarisateur, M. Magnard l'a été à sa façon. Il a fait beaucoup pour l'éducation politique de la bourgeoisie; il a rectifié plus d'une erreur, corrigé plus d'un préjugé. Chez lui, rien du dilettante. Il n'était pas de ceux qui se figurent que le monde tient dans un salon ou dans une académie. Sans être démocrate, il n'oubliait pas que nous vivons dans une démocratie, et il le rappelait de temps en temps à ses lecteurs. Il a amené plus d'un à réfléchir aux problèmes de l'heure présente. Il a toujours parlé sérieusement des choses sérieuses, disant sa pensée, mais ne la disant peut-être pas tout entière, ne précipitant rien, tâtant l'opinion, traitant chaque question à son jour et à son heure. Il a su émettre certaines idées qui pouvaient sembler hardies, sans jamais choquer son public : en cela, il a été un maître journaliste.

Il l'a été aussi par le talent. Un pédant dirait que ses articles, écrits sur le coin d'une table, se ressentaient parfois de l'improvisation : qu'importe, s'il avait le mouvement, la clarté, le don des formules qui frappent l'esprit et s'y gravent? La première qualité du journaliste, c'est de se faire lire: cette qualité, nul ne l'a eue plus que lui. Il faisait court. Pas de rhétorique. Pas de phrases. Il disait ce qu'il voulait dire simplement, rapidement, de manière que le premier venu l'entendît: aussi le premier venu le lisait. Les lettrés reconnaissaient en lui, au mot juste, à l'image exacte, un lettré comme eux. Il avait de fortes lectures : on le sentait, ici à une réflexion philosophique, là à une échappée sur l'histoire ; mais, d'ordinaire, il cachait ses lectures avec autant de soin que d'autres les étalent.

Dire des choses sérieuses, les dire de façon qu'on vous lise, voilà déjà deux grands mérites : il en avait un troisième, qui les vaut à lui seul. Homme d'esprit autant que de bon sens, hardi à l'attaque, prompt à la riposte, il s'était tracé une limite qu'il n'a jamais franchie. Il a dédaigné les personnalités. Il s'est attaqué aux idées, non aux hommes. Il pouvait, au lendemain de l'article le plus vif, serrer la main de son adversaire. Par la dignité de son langage, par la courtoisie de sa polémique, il a honoré la presse : quiconque tient une plume, à quelque parti qu'il appartienne, doit lui en savoir gré.

***

M. Francis Magnard avait commencé sa carrière de publiciste alors que les conservateurs faisaient à la république une opposition de parti pris. Conservateur lui-même, il avait quelque scepticisme à l'endroit d'une restauration monarchique, et il a travaillé, avec d'infinis ménagements, à dissiper les illusions de ses amis. Il a compris, un des premiers, que les conservateurs peuvent s'accommoder tout aussi bien d'une république que d'une monarchie et qu'ils ont mieux à faire que de combattre une forme de gouvernement dix fois acclamée par le pays. Il s'est rallié sans éclat ; il a exercé autour de lui une action d'autant plus efficace qu'elle était plus discrète. S'il a fait de l'opposition, cette opposition était constitutionnelle. Il a encouragé les conservateurs à venir à la république. Je ne veux rien exagérer, et je n'entends nullement que les milliers de lecteurs de M. Magnard aient été convertis par lui ; mais on m'accordera que ce n'est pas en pure perte que, pendant quinze ans, il a écrit, il a agi, il a lutté, il a donné de bonnes raisons à ceux qui tout d'abord ne pensaient pas comme lui. Il est un de ceux qui, dans le conflit des partis, ont fait entendre le plus haut le langage de la raison : c'est en quoi son œuvre a été bonne.

Dans ces dernières années, il s'inquiétait des questions sociales. Il ne voulait ni du socialisme d'État, qui supprime toute individualité, ni du collectivisme qui serait l'égalité devant la misère ; mais il ne voulait pas non plus qu'on répondît par un *non possumus* aux plaintes du prolétariat. Il sentait que le moment est venu d'essayer quelque chose; mais quoi ? Il est revenu, à plusieurs reprises, sur l'association, la mutualité, l'assurance, la participation aux bénéfices, les retraites pour la vieillesse; il a parlé de sacrifices nécessaires. Il redoutait, comme tant d'autres, une guerre de classes, et il se demandait comment la conjurer. La trace de ces préoccupations est visible dans plusieurs articles, qui sont parmi ses meilleurs. S'il eût vécu quelques années de plus, il eût été mieux placé que personne pour conseiller des réformes pratiques, pour rapprocher le bourgeois de l'ouvrier. Il avait sur l'opinion moyenne une influence légitime : cette influence, il l'eût fait servir à la paix sociale, comme il l'avait fait servir déjà à la paix politique.

J'ai essayé de montrer dans M. Magnard l'écrivain que je suivais avec intérêt depuis longtemps; je n'ai rien dit de l'homme, que je n'ai pas connu. Ceux qui le fréquentaient nous le montrent bon, serviable, ami des lettres, homme d'étude plus que d'action. Il avait, paraît-il, une bibliothèque rare. Au moment de subir une opération cruelle, se soutenant à peine, il s'y est rendu une dernière fois, pour dire adieu à ses livres qu'il aimait comme de vieux amis. Ce trait vaut qu'on le retienne : celui qui aime les livres est toujours un brave homme. Par son caractère autant que par son talent, M. Magnard a mérité l'estime de tous, amis et adversaires. J'ai dit en commençant qu'il avait été un des écrivains politiques les plus originaux de ce temps : il a été encore ori-

ginal en ceci que, sans être républicain, n'attendant ni ne voulant rien de la république, il l'a cependant servie en se persuadant et en persuadant aux autres qu'elle est aujourd'hui le seul gouvernement possible.

PAUL LAFFITTE.

VARIÉTÉS

UNE VISITE AUX PRÉSIDES D'AFRIQUE [1]

Là-bas, sur une côte blanchâtre, tachée de vert, une ville apparaît entre les masses jaunes du Djebel-Andjerra et la colline de l'Hacho que couronnent les créneaux d'une forteresse. Légèrement, elle s'étage en amphithéâtre sur les montagnes du sud auxquelles elle semble s'adosser et dont la sépare cependant une baie très profonde ouverte à l'orient. C'est Ceuta, le plus important des *presidios*, le *presidio mayor*.

Le territoire de Ceuta ne comprend qu'un petit angle de terre ferme et la montagne de l'Hacho qu'y réunit un isthme étroit, enserré entre la mer de Zalata, au sud, et celle de Bosoul, au nord. La ville elle-même occupe cet isthme sur toute sa largeur et escalade le bas de cette colline dont les jardins mettent comme un sourire de verdure sur ce coin infortuné de la terre africaine.

La cité se rapproche; ses hautes murailles se dessinent, fleuronnées de guérites en nids d'hirondelles, dominées par de grandes toitures, des mâts de pavillons, des tours et des clochers. Soupiraux noirs et sinistres, de larges bouches d'égouts s'ouvrent au pied de ses remparts.

— C'est la sortie des artistes, nous dit un passager. C'est par là que s'évadent souvent quelques-uns de ces forçats qui, au nombre de trois mille, sont à peu près la seule raison d'être de cette ville forte.

Officiers, soldats, fonctionnaires, aubergistes, Juifs commerçants, Maures ayant un petit emploi dans l'administration des bagnes, parents de galériens, enfin, qui n'ont pas craint de les suivre, sept mille personnes y vivent avec eux.

Nous avons doublé l'Hacho et, devant nous, s'ouvre un petit port, refuge de barques corailleuses, asile des pêcheurs qui poursuivent au harpon les thons si communs sur ces côtes... Des curieux se pressent sur le môle Saint-Pierre où nous dépose une embarcation et on vise le passeport dont, prévenus, nous nous sommes munis; on visite notre valise; on séquestre notre revolver qu'on nous rendra au moment du départ, l'introduction des armes étant soi-disant défendue dans les *presidios*.

Un fossé entre des murailles, un escalier taillé dans les remparts, des portes ferrées, un pont-levis... Et, comme un voyageur suspect, on nous conduit vers le petit bâtiment de la chancellerie où on examine notre identité, où, enfin, on nous délivre un permis de séjour.

Étouffée dans sa ceinture de pierre, Ceuta n'a pu s'étendre et, l'une contre l'autre, ses maisons se serrent sur les deux versants de son isthme, tandis que des ruelles, raides et accidentées mais pleines d'air et de lumière, s'enfoncent entre elles et descendent vers les murailles. Comme un chemin de ronde, une rue circulaire, — le Revellin, — côtoie enfin celles-ci dont les embrasures laissent la vue se perdre dans les profondeurs de l'horizon.

Ceuta se compose de deux grands quartiers, le vieux, à l'est, et le neuf, à l'ouest, séparés par une espèce de petite vallée étroite, mais enfermés dans la même enceinte. Une grande rue traverse le quartier neuf, du continent vers l'Hacho, dans la direction de l'isthme dont elle suit la crête. C'est la *calle Real*, aussi espagnole que son nom, avec ses portes dont les grilles laissent entrevoir des cours intérieures, avec ses balcons couverts en *miradores*. Centre de la vie publique du *presidio*, c'est là que presque tous les magasins ouvrent leur modeste devanture; c'est là que, dans un silence conventuel, se rencontrent les chasseurs à cheval et les soldats de ligne; les gardes maures et les forçats qui, à moitié libres, passent, chantant et fumant; les patrouilles et les chiourmes, dont les hommes, — avec leur bonnet gris bordé de jaune, leur pantalon de toile et leur veste qui porte un numéro sur le bras, — s'en vont vers un travail hypothétique; les Espagnoles, enfin, toujours sémillantes et rieuses, et les désœuvrés si communs dans ces villes... Personne, en effet, ne travaille ou, au moins, n'a l'air de travailler ici. L'État y a pourvu chacun d'une fonction qui, plus ou moins, ressemble à une sinécure.

Qu'est cette maison en apparence hospitalière? Un café? Non, l'accès en est interdit au public. C'est un cercle, c'est le *Casino africain*, construit, dit-on, avec l'argent pris aux forçats qui trouvent encore le moyen d'en escroquer à l'un ou à l'autre et dont, parfois, l'autorité confisque le magot. Et ce grand bâtiment sévère? L'hôpital. Cet autre est l'*Ayuntamiento*, le siège de l'administration citadine. Ceuta, en effet, possède une municipalité librement élue mais soumise au commandant militaire qui, en dictateur, peut à ses décisions opposer son *veto*. Ailleurs, se dressent l'église Notre-Dame d'Afrique, siège d'un évêché qui relève de Séville; l'église Saint-François; la trésorerie; le palais de la Marine habité par le

1 Extrait d'un volume de M. Marius Bernard, qui paraîtra prochainement à la librairie Laurens, sous ce titre : *D'Alger à Tanger*. Cet ouvrage formera le troisième volume d'une série sur les *Côtes barbaresques*.

gouverneur. Sur ce plateau casematé et dont les voûtes abritent des moutons et des bœufs, — provision vivante de la garnison, — se tient un marché où des Marocains portent leurs poules et leurs œufs, leurs fruits et leurs légumes, leurs perdrix prises au piège et leurs lapins tués à coups de cailloux. Bien que les musulmans soient admis dans la place, ceux-ci sont, — avec les soldats de la compagnie maure et avec quelques chefs venus pour leurs affaires, — les seuls qu'on y rencontre. Voici enfin la place de la Gobernacion, le rendez-vous de la société présidiale.

Mais que d'établissements militaires! Que de magasins aux vastes toitures occupés par l'intendance, par le génie ou par l'artillerie! Que de canons! Que de sentinelles!

Franchissons sur le *pont des barques* la petite vallée qui, sèche, rocailleuse, quelquefois envahie par les vagues, sépare les deux moitiés de Ceuta, et gagnons le quartier populaire de la Cigale... On chante et on crie ici; des femmes qui ont des fleurs au chignon s'y disputent avec des matelots et des soldats; des gargotes immondes y reçoivent une clientèle recrutée dans les bagnes; des industriels de la pire espèce s'y font les complices des condamnés laissés dans une liberté trop grande... Et, tout à coup, des hurlements éclatent à notre oreille; des chaises et des bouteilles sortent par une porte ouverte avec fracas et vont se briser dans la rue. C'est un galérien qui saccage une taverne. La garde accourt, il se débat, on l'attache comme un fauve...

Allons voir les prisons. La plus grande est, en ville, le *cuartel* — le quartier — principal, immense bâtisse qui a l'air d'une vaste ruine et où vit un millier d'hommes. Un poste en garde la porte; un planton nous accompagne.

Voici la cour centrale, large préau ceint de murailles sur lesquelles des factionnaires se promènent, l'arme au bras. Suivons ces petits couloirs sombres. Une odeur nauséeuse s'y traîne, faite des vapeurs du tabac, des relents de la cuisine, des émanations méphitiques des hôtes de céans, gens qui redoutent l'eau comme des chiens hydrophobes. Voilà des dortoirs, chambres basses, étroites, humides. Un air empesté, une atmosphère irrespirable s'épaississent entre leurs murailles noircies; la vie y semble impossible et, cependant, grâce à la pureté de l'air marin, les épidémies sont rares à Ceuta; à peine, de temps à autre, y constate-t-on quelques cas de fièvre typhoïde.

De simples nattes servent de couche aux condamnés et ils sont là, accroupis comme des brutes en cage. Les uns nous suivent d'un œil atone; les autres, — faces glabres de *toreros*, — nous regardent avec des sourires gouailleurs et ambigus; ceux-ci, timides et craintifs, ont la douleur peinte sur le visage; ceux-là, sombres et farouches, semblent prêts à bondir, dans un mouvement de révolte... Il y a là dedans des nègres de la Havane ou de Cuba qui, plus dociles que les autres, ne font guère que coucher au bagne et qui sont employés en ville, comme cuisiniers ou comme domestiques; il y a des Chinois à la mine sournoise, malheureux qui souvent ignorent pourquoi ils y sont, souffre-douleurs des autres; il y a des voleurs, des assassins, des bandits arrêtés dans les *sierras* andalouses; il y a des empoisonneurs; il y a surtout des faussaires.

— Quel crime t'a mis ici? demandons-nous à quelques-uns.

— Un crime? C'est une erreur judiciaire, dit le premier.

— Je suis victime d'un faux témoignage, fait l'autre.

— J'expie ma jalousie, soupire le troisième, comptant sur la sympathie que les délits passionnels trouvent toujours dans le cœur romanesque des Espagnols.

Il y a aussi à Ceuta des condamnés politiques, mais ils ne sont pas mêlés aux condamnés de droit commun. Beaucoup d'entre eux sont en ville, en famille, et le bagne n'est pour eux qu'une simple déportation dans une enceinte fortifiée.

Hideux dans leurs haillons, les forçats ordinaires sont vêtus d'une sorte de toile d'étoupe rayée de brun et de bleu et possèdent une espèce de cape qui leur sert de manteau en hiver, de literie en toute saison; pas de linge et, aux pieds, de mauvaises espadrilles de palmier ou d'alfa. Il y a encore des chaînes dans les magasins, mais ils n'en portent plus que dans des cas exceptionnels. On a supprimé cela, avec le fouet et le bâton, et, dans un coin de la cour, gît, hors d'usage, le canon sur lequel, pour leur administrer les coups de corde, on attachait autrefois les plus récalcitrants.

Que font-ils ici? A peu près ce qu'ils veulent. Les uns vont au travail, si cela leur plaît; les autres sont gardés au quartier et y croupissent dans une oisiveté infâme. Acceptés par la population qui ne redoute pas leur contact, les premiers vont et viennent, comme de braves gens, et, librement, ils mangent et boivent dans les auberges. Presque toutes les maisons leur sont ouvertes; ils vont au marché; ils cultivent, sur l'Hacho, des jardins dont ils vendent les produits à leurs camarades; ils exercent de petits commerces. Et ce qu'ils gagnent ainsi leur appartient en toute propriété. Que cette liberté ne nous étonne pas! Les présidiaires sont plus malheureux encore que nos déportés de la Nouvelle-Calédonie...

Ceux qu'on ne laisse pas sortir dorment dans les chambres, flânent dans le *quartier*, se visitent de

dortoir en dortoir, se promènent dans la cour, causent avec les visiteurs. Grâce à la connivence des factionnaires, corrompus par les cajoleries des femmes qui ont suivi à Ceuta leurs hommes condamnés ils reçoivent, à travers les grilles, du tabac, de l'eau-de-vie, des victuailles... Et ils fument; ils chantent; ils pincent la guitare ou grattent la mandoline; ils jouent aux cartes ou aux dominos, au *monte* ou à la *chapa*; ils boivent et se grisent; ils se battent et souvent le sang coule. Ils ont aussi leurs fêtes : la Noël, Pâques, l'Assomption et surtout les jours où leur arrivent des confrères, *vieux rats* en qui ils retrouvent des camarades transférés d'un autre *presidio* ou *nouveaux* que, — jusqu'à ce qu'ils aient payé leur bienvenue, — ils soumettent aux taquineries les plus grotesques, aux plaisanteries les plus abominables.

Le soir, quand les travailleurs sont rentrés, la trompette sonne le couvre-feu, des rondes ferment les portes, les galériens sont à peu près livrés à eux-mêmes... Et, alors, éclairées par des chandelles de contrebande, commencent les réjouissances nocturnes, les chansons entonnées en chœur, les contorsions des jeunes vauriens qui, aux *alza* et aux *olé* de leurs compagnons, miment les danses andalouses; alors se trament les complots et se décrète l'assassinat des gardiens dont un jeu de cartes désigne l'exécuteur; alors se concertent les fuites.

Les évasions sont bien fréquentes, en effet. Les forçats ont de l'argent; les uns le gagnent comme nous l'avons dit, les autres le reçoivent de leur famille ou de ces associations de brigands qui, en Espagne, fonctionnent comme d'honnêtes sociétés de secours mutuels. Et ils achètent une barque, ils corrompent les gardes, ils filent par les égouts et ils disparaissent une nuit de tempête. Ceux qui ne sont pas assez riches pour procéder ainsi ont caché, sous les briques de leur chambre, des outils et des couteaux d'assassins que leur vendent des contrebandiers venus de Gibraltar... Et ils scient les barreaux d'une fenêtre, ils escaladent les murailles, ils poignardent les sentinelles, ils descendent par des cordes jetées hors des remparts, ils gagnent la mer, ils traversent la baie à la nage et ils *s'enterrent*. *S'enterrer* c'est pour eux s'enfoncer dans les terres, dans le Maroc où ils deviennent esclaves ou renégats, où ils se mêlent à la lie de la population, d'où souvent aussi les Arabes les ramènent au *presidio*, pour toucher une prime. Il en est qui emploient des moyens plus originaux, tel celui qui se fit enfermer dans une caisse et renvoyer en Europe, comme marchandise refusée; tel cet autre qui fit le mort et s'échappa du cimetière.

Une sonnerie retentit pendant que notre guide nous conte ces histoires. C'est l'heure du repas et, par brigades, les captifs se rassemblent dans la cour sous la conduite de leurs gardiens, les *cabos de vara*, — les chefs de bâton, — parés de galons rouges et armés d'une trique, insigne de leur grade.

Véritables fonctionnaires nommés par le gouverneur, sur la proposition du commandant de la prison, ces surveillants ne sont que des présidiaires qui ont une bonne conduite et qui ont déjà accompli la moitié de leur peine. Ils ont au-dessus d'eux les *capataz*, agents libres qui, à leur tour, sont commandés par des adjudants. Ceux-ci répondent aux comes de nos anciennes chiourmes, les *capataz* en sont les sous-comes et les *cabos de vara* les argousins.

Il y a, dans les *presidios*, un chef d'une autre espèce et non le moins important, c'est le *guapo*. Les pensionnaires de chaque prison se divisent, en effet, en deux bandes : les Aragonais et les Andalous, les hommes du Nord et ceux du Sud. Unis quand il s'agit de rébellion ou quand il y a quelque méfait à commettre, ces deux camps sont le plus souvent ennemis et se battent comme des loups pour les raisons quelquefois les plus inattendues, pour une divergence d'opinions religieuses, par exemple, ou pour la valeur et l'influence céleste de telle ou telle madone. Et chacune de ces troupes a à sa tête un *bravo*, un *baratero*, un ferrailleur émérite, un virtuose de la *navaja*. C'est le *guapo*, espèce de capitaine dont, presque officielles, les fonctions sont acceptées, reconnues par les autorités du bagne. S'il excite ses hommes aux combats, s'il favorise leurs fuites, il arrive souvent aussi qu'il apaise les querelles, qu'il règle les conflits, qu'il simplifie le service des gardes. Sa souveraineté autocratique n'est pas élective; il ne la tient que de sa propre force; il ne doit son prestige qu'à son courage, qu'à ses anciens exploits de héros de barrières, qu'à ses prouesses criminelles. Son règne n'a jamais une durée bien longue et, cependant, le trépas seul peut rendre sa place vacante. Mais il y a toujours quelque ambitieux jaloux de son infâme dignité. Et celui-ci résiste à ses ordres, empiète sur ses droits, démasque une rivalité qui aboutit à un duel à mort auquel toute la société du bagne assiste comme à une course de taureaux. Le *guapo* en exercice demeure-t-il vainqueur? Sa puissance s'accroît d'autant et elle rayonne jusqu'au jour où un nouvel usurpateur tente de la lui ravir. Est-il vaincu? Son adversaire le remplace jusqu'à ce que, à son tour, il ait le ventre ouvert par la lame affilée d'un autre candidat...

Au delà du *pont des barques*, vers la muraille méridionale de la ville, la brigade des *barcas* occupe une prison aussi sale, aussi humide que le *cuartel principal*, mais les hommes qui la composent y jouissent de plus de liberté encore que les autres. Ils arment les embarcations qui, les jours de beau temps,

— les jours où il ne s'évade personne, — font la ronde autour des remparts; ils remplissent les fonctions d'*aguadores*, — de puisatiers, — préposés à l'entretien des citernes; ils sont enfin gardiens et plantons.

Dans la région de la vallée est installé le *cuartel de los talleres*, — le quartier des ateliers, — établi dans un ancien couvent de franciscains presque tel encore qu'au jour où ces bons moines le cédèrent aux forçats, où Dieu se retira devant Satan... Ici travaillent les hommes de métiers. Dans cette salle sont assemblés les cordonniers; dans cette autre se réunissent les ferblantiers et les ciseleurs de métaux; sous cette voûte retentissante les forgerons, en chantant, battent le fer rouge; sous cette autre bouillonnent les creusets des fondeurs; ailleurs, ce sont les ébénistes les layetiers, les tourneurs d'os, les fabricants de chaises. Inutile de dire que ces *desterrados*, — ces déportés, — ne sont nullement obligés de travailler ainsi et que leur salaire ne sert guère qu'à assouvir leur ivrognerie, qu'à alimenter leur passion du jeu, qu'à leur donner la clef des champs.

Inaccessible du côté de la mer, — c'est-à-dire par trois de ses faces, — la ville est défendue, sur son front de terre, par une triple muraille compliquée de chaussées, de fossés et de ponts-levis... Traversons ces remparts creusés de cellules où, par trop turbulents, gémissent quelquefois des forçats à la chaîne; passons devant ces marabouts et arrêtons-nous un instant sur cette éminence, à mi-côte des hauteurs gravies par la route militaire qui, du *campo cristiano*, va aboutir au *campo del Moro*. Là est une autre prison, le *cuartel de Rhadou*; là vivent en *condition*, — presque indépendants, — des nègres, des Chinois, des Malais et quelques Européens qui, déjà aux trois quarts de leur déportation, sont moins tentés de s'enfuir. Ils y labourent un sol ingrat, ils y font du charbon et des briques, ils y forment une espèce de colonie pénitentiaire.

Au bout de la route, là où s'élevait jadis un Alhambra, — un palais mauresque, — le fort Serallo surplombe une région accidentée, un vaste paysage. C'est une simple forteresse carrée, habitée par quelques militaires et par quelques galériens. Vers le sud, une ligne de fortins marque la limite des possessions espagnoles, la bande neutre devant laquelle se tiennent des soldats du *presidio*, tandis que, au delà, campent des réguliers du sultan, — des *moros del rey*. Puis commence le territoire de la redoutable tribu des Angheras, gens qui, dédaigneux de toute industrie et de toute agriculture, ne vivent que de chasse et de brigandage. Ils se sont faits les gardiens du Maghreb, les sentinelles volontaires de l'Islam, et malheur au chrétien qui s'aventure chez eux sans être couvert par l'autorité marocaine!

Revenons sur nos pas, traversons la ville, et escaladons le mont Hacho, ce rocher qui, pendant de Gibraltar, était pour les anciens l'une des deux Colonnes d'Hercule... Sa base est, du côté de Ceuta, couverte de jardins et de maisonnettes riantes. Plus haut, c'est un coteau égayé de pins verts et d'où la ville apparaît, aplatie et toute blanche maintenant, comme une vraie ville harbaresque...

Nous voici sur le large plateau qui le couronne à deux cents mètres au-dessus de la mer. Au sud, les vagues écumeuses battent ses pieds de granit et, au delà, c'est l'Afrique, noyée dans une brume de lumière; au nord, le détroit se raie des courants qui arrivent de l'Atlantique et, plus loin, c'est la masse bleuâtre de l'antique Calpé; à l'est, la Méditerranée se déroule jusqu'à l'horizon; à l'ouest, enfin, c'est une côte abrupte qui court de Ceuta à Tanger et que domine le *Djebel-Mouna*, — le mont aux Singes, — le point de l'Afrique le plus rapproché de notre continent.

Sur ce plateau une *atalaya*, — une vigie, — flanque une forteresse qui est surtout une prison. Il y a encore ici un millier de galériens, écume du *presidio*, il y a les plus dangereux des déportés, les récalcitrants, les évadés repris, les insoumis, les incurables. Sous terre se creusent, pour eux, les *calebasses*, cachots tristement célèbres en Espagne, cavernes fétides, oubliettes ténébreuses où, les pieds enchaînés à la muraille, pourrissent, *amarrés à blanc*, les révoltés qui, au bagne même, ont perpétré de nouveaux attentats... Des barreaux de fer grillent un soupirail percé dans les parois d'un fossé. Des mains velues s'y cramponnent et trois figures de cauchemar s'y collent, haletantes, pour aspirer un peu d'air pur.

— Les malheureux! Quel crime expient-ils donc dans l'horreur de cette géhenne?

— Le meurtre d'un *capataz*, nous répond le factionnaire qui les garde. Ils sont condamnés à mort et on les fusillera dans quelques jours... N'est-ce pas, don Pedro? ajoute-t-il, en caressant de la crosse de son fusil les doigts de l'un d'entre eux.

Et, avec un grognement, celui-ci recule vers le fond de sa tanière.

Rentrons en ville. C'est le soir et, cloche militaire du *presidio*, le canon vient d'annoncer la fermeture du port, comme le matin il en signale l'ouverture, comme il tire à midi... Au milieu d'employés et de militaires, prenons un repas quelconque à l'hôtellerie italienne que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer et allons achever notre journée sur la place du Roi.

Une animation étonnante, une gaieté véritable règnent ici, à cette heure où, oppressés par la chaleur du jour, les habitants de la ville-prison viennent se rafraîchir aux brises de la mer. Les *boleros* et les *ha-*

baneras d'une musique militaire lancent leurs notes ironiques aux murailles des bagnes; les officiers fument la cigarette; les femmes jouent de l'éventail... Et les clairons sonnent le couvre-feu.

MARIUS BERNARD.

LES LIVRES NOUVEAUX

Un roman méridional.

Paul Arène, *Domnine* (Flammarion).

J'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer. Je crains seulement qu'elle ne vous paraisse pas aussi heureuse qu'à moi, ni même aussi certaine : car les preuves que j'en pourrais donner demanderaient à leur tour à être prouvées, et trop souvent il m'arrive de prendre mes désirs pour des réalités. Mais voici : il me semble que nous allons voir bientôt se lever ce fâcheux brouillard qui, depuis dix ans, s'est appesanti sur l'esprit français. Toute sorte de goûts et de besoins renaissent dans les âmes qu'on pouvait croire à jamais disparus : le goût de la simplicité, le besoin d'ordre et de clarté. On se fatigue de l'abstrait et du compliqué, des symboles obscurs, des vagues théories, de cette indétermination qui sans cesse devenait plus grande dans l'expression et dans la pensée. Je sais tels d'entre les mieux doués des peintres et des poètes de ma génération, qui s'occupent maintenant à réapprendre le dessin classique et l'ancien métier du vers. Et déjà le public lui-même, par degrés, se reprend à aimer les tableaux bien dessinés, les poèmes bien rimés, et les romans bien composés et la musique bien écrite. On a assez du brouillard : les yeux, si longtemps voilés, se rouvrent enfin à la pleine lumière.

C'est, du moins, ce qui me semble. Et il me semble aussi que, du même coup, l'attention se détourne du Nord, où si longtemps elle s'était attardée. La période scandinave de la littérature française me paraît décidément approcher de sa fin. Les nouveaux génies septentrionaux qu'on nous exhibera désormais risquent fort de nous ennuyer: nous avons notre compte des *surhommes* et des *femmes de la mer*; les fiords ne nous disent plus rien ; et il n'y a pas jusqu'à notre anglomanie qui ne commence à se refroidir.

Mais au contraire le Midi se rappelle à nous. Trop longtemps nous l'avons dédaigné, ignorant tout de l'Espagne, nous obstinant à nier qu'il y eût même une littérature et une musique italiennes, considérant les poètes provençaux comme d'importuns mystificateurs. Tout cela est, aujourd'hui, en train de changer. L'Espagne, à dire vrai, nous reste encore inconnue ; mais voici que *Falstaff* et *Othello* s'installent au répertoire de nos théâtres de musique, pour ne rien dire de *Cavalleria rusticana*, dont l'énorme (et lamentable) succès porte précisément témoignage de ce besoin de lumière et de rythme qui reprend possession des âmes. Un roman de M. d'Annunzio trouve plus de lecteurs à Paris que n'en ont trouvé jamais les pièces de M. Ibsen. Après avoir tant ri des félibres, on s'apprête à les admirer ; à peine si on ne les félicite pas de vouloir créer à Orange un Bayreuth français. Et très sérieusement on offre à M. Mistral la succession de Leconte de Lisle à l'Académie.

Ainsi s'annonce une période nouvelle dans l'évolution de l'esprit et du goût français. Période qui, sans doute, ne durera guère plus longtemps que la précédente; car je sens bien que le besoin de changement est, au fond, le seul besoin qui subsiste en nous. Mais c'est là un changement que j'ai trop désiré, et depuis trop longtemps, pour n'être point ravi des moindres signes qui l'annoncent. Oh ! si pendant dix ans, voire pendant dix mois, les artistes et le public pouvaient revenir à leurs habitudes anciennes! Si nous pouvions espérer de nouveau des romans où il n'y ait point d'idées et où il y ait de la vie, des drames qui nous émeuvent sans nous donner à penser! Si le symbole pouvait prendre congé de chez nous, et à sa place nous rendre l'image, l'image claire et précise, colorée et vivante, et qui d'un seul coup d'œil se laisse saisir tout entière! Si les peintres pouvaient réapprendre à peindre, et les écrivains à écrire!

Et si les romanciers, pour m'en tenir à eux, pouvaient réapprendre à conter! Car il n'y a point d'art qui se soit plus complètement perdu que celui-là durant cette brumeuse période dont il me tarde d'entrevoir la fin. Dans l'empressement universel de nos jeunes écrivains à penser et à raisonner, personne ne s'est plus inquiété de savoir raconter une histoire. Les écrivains des générations précédentes avaient continué dans la littérature leur classe de rhétorique; ceux de notre génération y ont continué leur classe de philosophie. Sous prétexte de romans, de poèmes, de drames, de comédies, il nous ont offert des dissertations. Ils en sont même arrivés à ne plus écrire de romans, abandonnant ce vieux genre aux demoiselles et aux aligneurs de feuilletons. Depuis les débuts de M. Rosny et de M. Prévost, je ne crois pas qu'il nous soit venu un seul romancier. Et c'est à peine si l'on rencontrerait de loin en loin une misérable nouvelle, dans la foule de ces revues où accourent écrire, sitôt sortis du collège, tous les jeunes gens un peu épris de fortune ou de gloire.

On a perdu le goût de conter. Et ceux mêmes qui en ont gardé le goût en ont perdu la manière. C'est

que l'art de conter est peut-être, de tous, le plus méridional, je veux dire celui de tous qui s'accommode le moins de l'indécision et de l'obscurité. Pour raconter les faits, il faut d'abord les bien voir, et ce n'est point tâche facile quand on a du brouillard dans les yeux. Ce n'est point tâche facile, non plus, quand on s'occupe trop de réfléchir et de disserter; et rien n'est tel que de vouloir atteindre le fond des choses pour en négliger la surface. Les maîtres éminents qui, il y a dix ans, ont cru sauver le roman français en y introduisant l'analyse, l'ont en réalité perdu. Eux-mêmes, déjà, sous prétexte de le rendre plus profond, lui ont enlevé une part de lumière et de vie. Et puis d'autres sont venus qui ont achevé le désastre. Car pour nous expliquer le fond de choses, qui d'ailleurs n'en ont probablement pas, c'est assez des manuels de science et des traités de métaphysique. Mais le roman n'est fait que pour nous divertir et pour nous toucher : il n'y faut ni hautes pensées ni raisonnements subtils, mais plutôt l'instinctif souci de l'ordre, de la vérité, et de la beauté.

Peut-être allons-nous voir refleurir ces incomparables vertus. Peut-être au lieu de quitter les collèges, comme le lui demandait naguère mon collaborateur M. Vandérem, la philosophie consentira-t-elle à s'y confiner, pour y reprendre son rôle précieux d'exercice scolaire. Peut-être les auteurs et le public recommenceront-ils, les uns à écrire, les autres à lire de beaux récits ingénieusement composés, simples et tendres, parfumés de musique et de poésie. Retour infiniment désirable au vieux génie de notre race! Et parmi le millier des signes divers qui l'annoncent, aucun ne me ravit davantage que le grand succès de *Domnine*, le nouveau roman de M. Paul Arène.

C'est le roman le moins scandinave que vous puissiez imaginer : non seulement parce que son action se passe dans une petite ville de Provence, et qu'il est tout pénétré de l'air, de la lumière, et de la couleur du Midi; mais aussi parce que vous n'y rencontrerez pas la trace d'une théorie générale, ni d'un symbole, ni d'une analyse. Rien d'autre que le simple et rapide récit d'une aventure d'amour. Et M. Arène s'est encore gardé de prêter aux héros de cette aventure des âmes d'exception : il en a fait de pauvres petits êtres pareils à l'ordinaire, d'esprit médiocre et de sentiments ingénus. Mais comme ils vivent, ces petits êtres, et avec quelle fiévreuse intensité, au moment venu, la passion brusquement s'allume dans leurs cœurs! Leur simplicité même nous les rend proches ; elle nous fait paraître plus profonde et plus touchante cette force de passion qui se découvre en eux.

Je sais peu de récits plus tragiques, d'une émotion plus forte, que l'histoire de la douleur d'amour de Domnine, de sa vengeance et de sa mort. Il y a là vraiment un art supérieur, discret et sûr, d'une aisance merveilleuse, avec un incessant mélange d'observation et de poésie.

C'est un art tout méridional, celui-là même qui nous rend à jamais si aimable le génie des auteurs latins. Il est fait d'ordre, et de mesure, et de clarté, et de simplicité, ennemi avant toutes choses de l'exagération, évitant l'excès dans la forme et dans la pensée. Les personnages de *Domnine*, en vérité, ne pensent pas, ce qui leur permet de garder intacte la fraîcheur de leurs âmes naïvement passionnées. Et l'on sent bien que M. Paul Arène ne pense guère non plus : je veux dire qu'il ne s'embarrasse ni des causes ni de la substance, mais seulement de voir, de sentir, et de bien écrire. Il écrit d'ailleurs admirablement, mettant à son style la même élégance discrète, la même précision et la même lumière qui distinguent sa façon de sentir et de voir. Il n'est proprement ni un peintre, ni un poète, ni un dramaturge, ni un styliste; mais il est, mieux que tout cela, un parfait conteur.

Et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il l'est devenu. Tels de ses premiers romans, publiés depuis vingt ans, *Jean des Figues*, *la Chèvre d'Or*, égalent ou peut-être dépassent *Domnine* pour la limpidité gracieuse du récit, et la fraîcheur de l'émotion, et la grâce du style. Mais ils ont paru dans un temps où déjà commençaient à se répandre sur nous les brouillards du Nord. Nous les avons déclarés trop légers, trop superficiels : en réalité, nous leur reprochions surtout leur fort parfum de Provence; ils nous importunaient comme la mer bleue et comme les cigales, et comme le soleil lui-même, car il n'y a pas jusqu'au soleil dont nous n'ayons été las. Aujourd'hui, au contraire, ce n'est autour de *Domnine* qu'éloges, compliments, et cris d'admiration. De toutes parts j'entends vanter l'élégance, la sobriété, la pureté des images et de la langue de M. Paul Arène. Et, comme je vous le disais, j'en suis doublement ravi : car M. Paul Arène est en effet un des écrivains les meilleurs de notre temps ; mais c'est aussi, de tous nos écrivains, le plus méridional, celui qui s'est le moins ressenti des influences du Nord. Et le succès de son livre achève de me faire espérer que ces influences vont finir, que l'ordre et la mesure, la clarté et la simplicité, après dix ans d'exil, vont reprendre possession de l'esprit français.

T. DE WYZEWA.

THÉATRES

Comédie-Française : *Qui?...* comédie en un acte de M. Paul Bilhaud. — Odéon : reprise de *Monsieur Alphonse.*

La petite comédie de M. Paul Bilhaud est ingénieusement agencée et joliment conduite. Elle appartient au genre aimable et tempéré des pièces de paravent, lequel nous a donné du reste des petits chefs-d'œuvre. Vous en connaissez l'intrigue; elle est assez compliquée : ce qui y manquerait le plus, c'est l'inattendu. Mais l'inattendu est-il bien nécessaire dans une piécette de ce genre? Il y serait plutôt fâcheux, j'imagine, et un peu « désorientant ». Le dénouement ici ne peut être que favorable. Nous sommes satisfaits si l'on nous y mène sans lenteurs et si le dialogue est suffisamment spirituel. A ce point de vue, tout au moins, *Qui?...* me semble fort agréable. Il faudrait avoir l'âme bien dure pour reprocher à la Comédie-Française de l'avoir monté. — Il y est du reste excellemment joué. M. Coquelin cadet s'y montre d'un comique sans caricature, simple et naturel; M. Truffier traduit plaisamment les angoisses ahuries du futur sous-préfet; Mme Pierson est, à son ordinaire, pleine de rondeur et de bonhomie spirituelle, et Mlle Ludwig m'a paru tout à fait agréable dans le rôle d'une femme persécutée à demi...

L'Odéon a repris *Monsieur Alphonse.* Ici encore, on a tant parlé de la belle pièce de M. Dumas, — la plus humaine et la plus émouvante peut-être de son théâtre, au moins en ce qui touche le personnage de Mme Guichard, — qu'il faut se borner à discuter l'interprétation.

Mettons à part Mme Gerfaut, qui a rendu avec une touchante émotion les remords de la déplorable Mme de Montaiglin. Et pareillement, laissons de côté Mlle Golsten, exaspérante dans le rôle un peu agaçant d'Adrienne. Et pour n'oublier personne, citons avec éloges MM. Darras et Taldy... J'allais omettre M. Fournier!... Venons aux interprètes principaux.

Passe encore pour M. Romain. Le rôle d'Octave est assez difficile et délicat en soi. Il l'est devenu davantage avec le temps, à mesure que son « pseudonyme » prenait un sens plus précis. « Je me doutais bien que j'allais déshonorer un nom de baptême », a écrit M. Dumas. Il est curieux que ce nom ait été plus déshonoré encore que ne le pensait l'auteur, et dans un sens que, sans doute, il n'avait prévu qu'à demi. Au fond, ce que M. Dumas reproche le plus à son personnage, c'est d'avoir eu une fille de Raymonde, et d'avoir abandonné la mère et l'enfant.

Octave a l'âme la plus basse du monde : et, tout naturellement, les idées qui lui viennent en tête sortent de son âme et la valent. Forcé de se débarrasser d'Adrienne, qui le gêne, il vient tout droit la confier à Raymonde, accumulant les mensonges, et doublant sa faute de celle qu'il force Raymonde à commettre, puisque son mensonge à elle prend corps en quelque sorte, et qu'elle sera contrainte de l'affirmer, de le répéter chaque heure de chaque jour. Quant à lui, il épouse une femme déclassée, vulgaire, ancienne servante d'auberge, mais qui a cinquante mille livres de rente. Assurément, c'est un vilain personnage. Mais considérez ses actes dans ce qu'ils ont d'essentiel, étudiez le fonds de son âme; vous la reconnaîtrez : c'est l'âme de Fernand de Thauzette : c'est plus encore l'âme de Charles Sternay. La bassesse d'Octave est peut-être plus « voyante »; elle est plus répugnante aussi : mais est-elle beaucoup plus criminelle? Il épouse une ancienne servante-maîtresse ayant hérité de son amant : cela est dégoûtant; mais remarquez qu'Octave n'a pas le sou, qu'il est d'origine très basse, sinon douteuse, qu'il s'appelle Octave tout court et qu'on ne connaît pas sa famille : en somme, il veut faire un mariage riche, et il fait celui qu'il peut.

Il est probable que, s'il avait demandé la main de Mlle Henriette, riche héritière, on la lui aurait galamment refusée. On l'accorde à Sternay qui, parce qu'il est riche et bien posé, peut faire le mariage qu'il lui plaît. Comparez-le à Octave : tous deux séduisent une jeune fille; tous deux ont un enfant; tous deux l'abandonnent; tous deux font un mariage d'argent. Ils agissent de même. Lequel, moralement, vaut le plus?

Un trait cependant les distingue : « Tu n'es pas seulement l'amant de Mme Guichard, tu es son obligé », dit Montaiglin à Octave. Et, plus loin, Mme Guichard : « Tu peux garder tout ce que tu as reçu de moi. » Et, sans contredit ce trait-là a son importance. Poussant jusqu'au bout la comparaison avec Sternay, on ferait remarquer que, si ce dernier ne reçoit pas d'argent de Clara Vignot, c'est peut-être qu'il en est incapable, mais c'est peut-être aussi qu'il a cent mille livres de rente, et que Clara n'a pas le sou. Pour citer à peu près un mot de l'*Ami des femmes*, « ce n'est pas de la vertu, c'est de la chance ». Quoi qu'il en soit, me trompé-je beaucoup en croyant que ce trait-là, M. Dumas l'a ajouté pour compléter le personnage, pour nous le rendre plus haïssable et plus méprisable, et, en quelque sorte, pour le rendre tel d'avance, *a priori?* C'est un peu, on le sait, le procédé que M. Dumas emploie d'ordinaire. Quand il veut démontrer que tel personnage agit mal, il commence par le montrer bas et vil, et nous sommes portés, par suite, à trouver bas et vils tous les actes de ce personnage. J'ai trop longuement insisté là-dessus à propos la *Visite de noces.* Ce trait, en tous cas, n'est ici qu'accessoire. La preuve,

c'est que dans les nombreuses scènes où Mme Guichard et Octave sont en présence, pas une fois (sauf à la fin, quand elle est hors d'elle), pas une fois ce sujet n'est abordé; et M. Dumas a trop de bravoure et trop de conscience pour avoir hésité si la chose eût été dans son sujet. Dans la préface même de *Monsieur Alphonse* ce point est-il rappelé? Il n'est question que de la vilenie d'Octave abandonnant sa maîtresse et son enfant... Et, avec le temps, l'accessoire est devenu le principal. Vous savez la signification que le nom d'Alphonse a prise. Cette signification est si établie que l'autre soir, lorsque Adrienne raconte qu'à Rueil, Octave était connu sous le nom de « Monsieur Alphonse », il y a eu dans la salle comme un petit mouvement d'indignation. Prendre un nom pareil!... Ah! oui, M. Dumas a bien déshonoré un nom de baptême.

De tout ce qui précède, on voit combien le rôle d'Octave est difficile à composer. Le jouer comme il est écrit, ce n'est plus assez pour le public d'aujourd'hui; il attend autre chose, ce public : il exige le vrai « Alphonse », sans réfléchir que cet Alphonse-là c'est lui public, et non pas M. Dumas, qui en est l'auteur. Je citais l'impression si comique que le nom seul fait sur les spectateurs. Pour le rôle c'est bien pis. Si Octave n'est qu'un « bon garçon », peu scrupuleux, le public a une sorte de désillusion. M. Romain, et c'est là ce qu'on pourrait lui reprocher, n'a pas osé prendre parti. Tantôt il est vraiment l'Octave de M. Dumas, tantôt il s'efforce d'être l' « Alphonse » des spectateurs. De là, dans son rôle, quelque chose d'incertain et de vague. On ne sait plus à qui on a affaire. Cette critique posée, il faut savoir gré à M. Romain de certains gestes et de certaines intonations très « trouvés ». Je veux au moins signaler la manière dont il a joué la première scène avec Montaiglin. Il a eu un « La pauvre femme, elle a eu bien du mérite! »... tout à fait excellent. Du reste, ce n'est pas tout à fait de sa faute si, en le voyant en face de Mme Tessandier, on ne comprend plus bien certaines parties de la pièce.

Pour Mme Tessandier, il m'a semblé qu'elle avait pris son rôle, sinon à rebours, du moins à côté; elle fait de Mme Guichard une rastaquouère, corsetée de rouge flamboyant et sertie de diamants. Ce n'est pas cela du tout. Mme Guichard est une fruste, une brutale, qui aime avec tout son cœur et tout son corps, et chez qui l'intelligence est dominée par l'instinct. Elle est naturellement vulgaire : Mme Tessandier paraît s'amuser à jouer la canaille. Elle a eu tort, aussi, d'atténuer la scène « à revirement » du dernier acte. Je sais que cette scène-là est un peu conventionnelle; Mme Guichard, telle que nous la connaissons, ne quitterait pas Octave pour une vilenie *qu'il aurait faite à une autre*.

Mais ma principale objection s'adresse à M. Rameau. J'insiste d'autant plus que M. Rameau est, avec M. Mayer, l'un des jeunes comédiens dont je prise le plus le talent. Ici, je crois que M. Rameau s'est trompé. Ses qualités principales sont la simplicité et la franchise. Il joue « directement », et si cet adverbe ne vous paraît pas suffisamment clair, entendez ainsi la traduction honnête et droite, sans « effets » voulus, des sentiments du personnage. Mais ici ces qualités n'étaient guère de mise.

« Il n'y a pas d'hommes comme Montaiglin, — ai-je entendu dire à propos du dénouement. Tant pis s'il n'y en a pas, car il faut qu'il y en ait... » Ainsi s'exprime M. Dumas dans la préface de *Monsieur Alphonse*. Et, déjà, l'on peut voir ainsi que Montaiglin est en dehors de l'humanité moyenne. Il est... comment dirai-je?.. Il représente le « saint » qui est en M. Dumas; car la vaste intelligence de M. Dumas a des parties de sainteté. Et Montaiglin, osons le dire, est un saint. M. Rameau l'a joué à peu près comme il aurait joué M. de Bardannes dans *Denise*. C'est le contraire, ou plutôt Montaiglin est à la fois Bardannes et Thouvenin. A vrai dire, il est plus encore. Bardannes cède à sa passion : Thouvenin se grise de ses raisonnements. Montaiglin n'est pas un raisonneur; ce n'est pas non plus un passionné : il aime Raymonde avec l'indulgence d'un être supérieur et la tendresse d'un être bon; il l'aime avec les gestes d'un mari et l'indulgence d'un père; et c'est le père qu'il évoque de préférence chaque fois qu'il cause avec Raymonde. C'est là, du reste, ce qui le rend si grand. Quand il pardonne, c'est à sa conscience seule qu'il obéit. Il a ce pouvoir de s'abstraire complètement de ce qui le touche, d'envisager les choses « sous l'aspect de l'éternité ». Connaissez-vous l'évangile fantaisiste de notre spirituel collaborateur Pierre Weber? Le Christ vient de pardonner à la femme adultère. « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre! » Un homme surgit qui lance un pavé à la tête de la femme : « Tu es sans péché?» dit Jésus. « Non, mais je suis son mari! » C'est la morale de Barantin dans les *Idées de Madame Aubray;* celle de Montaiglin, si elle est moins courante, a plus de généreuse abnégation. Mais, précisément parce que cette morale est, jusqu'à présent, en dehors de l'humanité, il faut se garder de faire de Montaiglin l'un de nous. M. Dumas a voulu qu'il fût marin; marin, dans le drame, il l'est moins encore que Thouvenin n'est ingénieur. M. Dumas a seulement entendu l'extraire de l'humanité ambiante, de la morale sociale ou mondaine. Il agit, — et cela est tout à fait curieux, — il agit comme s'il n'y avait pas de société. Et, si Montaiglin est un saint, il est pareillement un saint catholique; pas seulement chrétien, ou protestant.

La raison, quoi qu'il en dise, n'est pas tout ce qui l'engage à pardonner; ce n'est pas non plus une juste et impartiale appréciation du bien et du mal : ou du moins, ce n'est pas cela seulement; c'est la bonté, une bonté tendre, pitoyable, tout effusion, une bonté caressante, consolante, presque câline : la bonté du saint catholique. S'il est bon, il est saint : plus saint encore que bon. Et c'est ce que M. Rameau ne me semble pas assez avoir marqué. Dans les scènes de Montaiglin et d'Octave, on voit bien le mépris de l'honnête homme pour l'aventurier : avec Adrienne, on comprend la pitié de l'homme bon pour l'enfant sans parents. Mais il se mêle trop à leur vie, il discute trop posément, trop raisonnablement la situation; il devrait la dominer. Quand M. Rameau s'écrie : « Créature de Dieu, être vivant et pensant qui as failli, qui as souffert, qui te repens, qui aimes et qui implores, où veux-tu que je prenne le droit de te punir? » on a comme un sursaut. Le Montaiglin qu'on nous a montré jusqu'ici est trop raisonnable, trop pénétré du « libre examen » pour tenir ce langage de saint désintéressé des choses de ce monde. Il me semble que ce côté « illuminé », M. Rameau ne l'a pas assez montré.

Récemment encore, à propos, je crois, de la *Femme de Claude*, je cherchais à faire le départ de ce qu'il y a d'humanité vraie et d'humanité idéale dans le théâtre de M. Dumas. Dans *Monsieur Alphonse*, la « ligne de partage » est plus nettement définie encore. Nul personnage n'est plus près de l'idéal, — et cela sans phrases et sans efforts, — que Montaiglin. Nulle n'a de vie plus intense, plus émouvante et plus tragique que Mme Guichard. C'est pour cela que parmi toutes les pièces de M. Dumas, celle-ci me semble être la plus naturellement belle. Ou plutôt... car pendant que j'écris ceci le souvenir me revient des *Idées de Madame Aubray*... disons que si par une improbable fortune *Monsieur Alphonse* subsistait seul de tout le théâtre de M. Dumas, il suffirait encore à montrer ce que fut l'auteur : un admirable créateur d'âmes, le plus généreux et le plus vigoureux moraliste de notre temps. Et je ne prétends pas l'avoir découvert.

JACQUES DU TILLET.

P. S. — Le quatrième volume du *Théâtre complet* de Gondinet vient de paraître chez Calmann Lévy. Il contient le *Homard*, le *Chef de division*, les *Grands Enfants* et l'*Alouette*. — A samedi, *la Rieuse*, *Brignol et sa fille*.

J. T.

NOTES ET IMPRESSIONS

La Presse et l'opinion.

Nous avons eu cette semaine une petite affaire dite des Bidons qui ne me paraît pas de nature à beaucoup relever le prestige de la Presse.

Vous savez vaguement les détails de cet imbroglio. Une maison livre au ministère de la Guerre des bidons de mauvaise qualité. On la pince en flagrant délit de fraude. Une instruction est ouverte. Des individus se disant journalistes interviennent, promettent le silence sur l'incident moyennant forte récompense. L'affaire se sait. Scandale. Et nouvelle instruction menée cette fois non plus par l'autorité judiciaire mais par un comité secret composé de journalistes et de personnes étrangères à la presse.

Dans tous les journaux des protestations s'élèvent contre les suspects que le comité a charge de poursuivre. Partout des articles paraissent où l'on flétrit les prévenus anonymes au nom de l'honneur professionnel. Dans toutes les feuilles on réclame de la lumière comme Gœthe et de la justice comme à Berlin. Partout on encourage les enquêteurs et partout on veut le triomphe de la vertu.

Pour ma part, je suis fier de ces nobles manifestations, mais je ne crois pas, hélas! qu'elles puissent avoir un résultat pratique.

Que la commission acquitte ou condamne les prévenus, l'effet moral demeurera identique. De tout ce bruit, de toutes ces révoltes vertueuses, de tous ces cris indignés il ne restera dans l'esprit du public que cette idée sommaire : Des journalistes ont fait ou essayé de faire payer leurs articles.

Et c'est une idée qui est malheureusement trop familière, trop sympathique au public pour qu'on espère qu'elle s'efface, s'évanouisse, disparaisse peu à peu comme une idée neuve, une idée originale, une idée qui n'a pas encore sa place faite dans les cerveaux de maintenant.

*

J'ignore en effet ce que le public pensait de la presse aux temps glorieux des Carrel et des Girardin. Mais ce dont je suis sûr c'est qu'il ne pouvait en avoir une plus mauvaise opinion que celle professée sur notre corporation par les contemporains.

On dirait véritablement que penser du mal — et en dire prudemment — des journalistes, ce soit très chic, bien porté, de bon ton. Croire à ce que disent les journalistes, ne pas croire à ce qu'on raconte d'eux, voilà qui semble à la plupart des lecteurs façons de provincial, de petit bourgeois, d'homme

mal informé de son époque. Scepticisme arrogant d'un côté, crédulité sans bornes de l'autre, telle est la règle actuelle des personnes bien pensantes et bien élevées.

Nulle malveillance directe, du reste dans leurs propos, nulle rancune ; mais une ardeur extraordinaire à mettre en doute d'une manière générale notre loyauté, notre délicatesse, notre désintéressement. Et il faut voir comme ils en savent sur notre compte, tout ce qu'ils pourraient dire là-dessus s'ils voulaient dire ce qu'ils savent, et naturellement, n'est-ce pas, sans que ce soit pour vous, pour l'interlocuteur, qu'ils disent cela, vous comprenez.

Quant à essayer de leur objecter qu'il y a dans le métier des hommes probes, laborieux, artistes, oui, oui, ils ne disent pas non, c'est possible; mais cela n'empêche pas que la masse, toujours soit dit sans vouloir froisser l'interlocuteur, cela n'empêche pas que la masse...

Et ce qu'ils pensent de la masse ils l'expriment par des roulements d'yeux navrés, des arrondissements de bras en désolation, ou de petits ricanements entendus qui vous criblent ladite masse comme giclée de grêlons... Non, voyez-vous, ce n'est pas à eux qu'il faut apprendre ce que c'est que la presse; ils ne sont plus des enfants, Monsieur! ils connaissent leur monde, leur Paris. Il y a des exceptions, d'honorables exceptions, bon! Mais la masse, oh! par exemple, la masse, qu'on ne songe pas à la défendre, à la sauver! Elle est à eux la masse; elle est leur proie. « Rendez-nous la masse, s'il vous plaît. Voulez-vous nous la rendre?... »

Mais bien plus, il n'est pas que la bonne bourgeoisie à être atteinte de cet esprit d'animosité contre la presse : les plus humbles classes, à leur tour, en sont peu à peu gagnées.

L'autre soir, tenez, justement, je lisais un journal, sur le boulevard, à la lueur d'un réverbère.

Une demoiselle toussa, une de ces demoiselles qui, comme a dit Scholl, attendent quelqu'un mais ne savent pas qui.

Elle me frôla au passage et murmura :

— C'est des mensonges, des mensonges... Tout ce qu'il y a dans les journaux c'est des mensonges...

Évidemment il ne convient pas de s'exagérer la portée de cette remarque. Ce n'était probablement qu'une entrée en matière, un prétexte à causerie. Sans peine j'aurais fait renoncer la demoiselle à son opinion. Mais il n'en est pas moins curieux qu'elle l'eût, qu'elle choisît justement comme prélude un propos hostile aux journalistes, comme si là-dessus tout le monde dût être d'accord, comme si ce qu'elle venait de me dire fût une de ces vérités de sens commun qui prêtent à entente sympathique plutôt qu'à contestation.

*
* *

Beaucoup de journalistes se consolent de cette aveugle iniquité en rappelant l'aphorisme de je ne sais quel faiseur de sentences, de Napoléon je crois. Il n'y a pas de crimes collectifs, disent-ils. Donc on peut médire, on peut jaser de nous. Individuellement nul n'est atteint. Piètre consolation, comme toutes celles issues des mots à effet. S'il n'y a pas de crimes collectifs, il y a des collectives défaveurs. On ne vous reproche rien à vous, soit. Mais on reproche à ceux dont vous êtes; et votre affaire demeure mauvaise.

D'autres dressent, comme une phalange sacrée qui couvrirait la réputation de la presse, la liste des écrivains illustres qui collaborent aux journaux, la liste des littérateurs éminents qui encombrent les feuilles de leur signature.

Mais, outre qu'il n'y a rien de bien crâne à se retrancher ainsi derrière la gloire d'autrui, la sauvegarde là encore est assez illusoire. Pour le public les littérateurs quoi qu'ils fassent restent des littérateurs, et les journalistes restent, en dépit des plus nobles voisinages, ce qu'ils sont : des journalistes. Les lecteurs, malgré le mélange des noms sur les affiches, s'obstinent en cette distinction. Un romancier signerait tous les jours dans un journal, qu'il persisterait à apparaître au public comme romancier, tandis qu'il faut dix volumes à un journaliste pour être considéré comme écrivain. Et il en résulte que les profondes modifications apportées depuis quelques années dans le personnel de la presse n'ont nullement diminué la méfiance agressive dont le public honore les gazetiers.

*
* *

Peut-être si l'on a absolument besoin de se consoler de cette malveillance des gens du monde envers la presse, si l'on veut une consolation matérielle et positive, peut-être vaudrait-il mieux la chercher ailleurs, la trouver dans l'inconséquence de détracteurs qui sont loin de conformer leurs actes à leurs paroles.

Si jamais en effet, — et je dis ceci sans amertume, je constate ceci comme j'ai constaté cela, — si jamais les gens du monde n'ont autant dénigré la presse que de nos jours, jamais non plus ils n'ont eu aussi fréquemment et aussi assidûment recours à ses services, à son obligeance, à sa publicité gratuite.

Passez vers six heures dans les antichambres des grands journaux parisiens : vous les verrez pleines de Messieurs bien vêtus et corrects attendant patiemment, écroulés sur des bancs ou en marche machinale à travers la salle, attendant que le directeur consente à les recevoir, consente à les écouter, à les servir. Que veulent-ils, que demandent-ils, tous ces quémandeurs?

Mais tout simplement qu'on parle d'eux, qu'on écrive des mensonges sur eux, comme eût dit la demoiselle ; qu'on imprime qu'ils sont riches, élégants, bien apparentés, qu'on raconte que leurs réceptions sont somptueuses, leurs femmes belles, leurs relations aristocratiques ; qu'on annonce les particularités importantes de leur vie, leurs mariages, leurs joies, leurs deuils, et quand ils ont composé quelque pâle volume ou produit quelque malingre mélodie, qu'on célèbre ces pauvretés à l'égal de chefs-d'œuvre !

Oui, à cet instant, de six à sept, dans ces endroits, dans les antichambres, ils oublient ce qu'ils savent de la Presse, ils oublient ce qu'ils pensent de « la masse », ils se sentent l'âme devenir indulgente, pardonneuse, sans sévérité. Et ils ne se rappelleront tout cela, ils ne reviendront à l'austérité de leurs jugements, à l'implacabilité de leurs jugements, que cinq minutes après, loyalement, le seuil du journal franchi, hors de la place, rentrés chez eux et délivrés de cette gratitude provisoire qu'on doit à ceux qu'on a sollicités et qui nous exaucent...

J'appartenais jadis à un journal « mondain. » Il m'arrivait parfois de jeter un coup d'œil sur le courrier du chef des échos. Vous ne vous figurez pas les lettres qu'il recevait des lecteurs, la mixture de platitudes et de niaiseries qui constituait ces suppliques, tout ce que peut donner de souplesse au plus raide des abonnés l'envie de la réclame, le besoin de voir son nom imprimé.

Une fois, l'un d'eux devant moi, par hasard, disait dans un dîner son opinion un peu dure sur la presse. Je lui rappelai doucement qu'il n'ignorait pas qu'elle avait du bon et qu'elle avait de « l'écho ». Il répliqua très troublé :

— Permettez... Ce n'est pas la même chose...

Seulement, jamais il ne put arriver à m'expliquer pourquoi ce n'est pas la même chose.

*
* *

J'ai cité ces petits faits pour réconforter ceux d'entre nous que les médisances mondaines affligent, ceux qui déplorent le discrédit que viennent de jeter sur la corporation les imprudents confrères Bidonniers.

Mais au fond le plus sage est de ne pas se préoccuper de ces petites mésaventures extérieures, de les considérer avec calme du haut de la belle âme qu'on a, et de se dire que certaines généralités désobligeantes ne sont pas toujours issues des esprits les plus puissants, les plus philosophiques et les plus généralisateurs.

FERNAND VANDEREM.

BULLETIN

HEINE EN FRANCE, PAR LE DOCTEUR BETZ

Sous ce titre qui promet plus qu'il ne tient, M. Betz vient de faire paraître à Zurich un gros volume de 460 pages, en allemand, où l'on trouvera la nomenclature complète de tous les travaux dont H. Heine a été l'objet de son vivant et jusqu'à nos jours dans notre pays. Ils sont nombreux et ne paraissent pas devoir tarir de sitôt. En effet, la gloire de H. Heine ne fait que grandir et la juste admiration de son génie poétique s'étend de plus en plus dans les deux mondes. Aussi tous les livres qui s'occupent de lui sont-ils les bienvenus. M. Betz a et gardera le mérite d'avoir recueilli avec une patience et une exactitude qu'il sera heureux de voir appelées allemandes, tout ce qui a paru de Heine et sur Heine en France, depuis l'arrivée du poète à Paris en 1831. Mais, comme je l'ai dit au début, ce titre de *Heine en France* nous allèche et fait croire que nous allons posséder enfin une peinture de la vie intime ou mondaine du grand poète, ou du moins avoir des révélations sur l'âme et les relations sociales de l'illustre exilé. Il n'en est rien. Le Dr Betz se borne à nous donner une sèche nomenclature du *milieu* littéraire où tombait Heine, en citant tous les noms célèbres ou marquants de 1831, et non sans commettre quelques oublis et d'étranges bévues, par exemple quand il accole au nom de M. Thiers la simple épithète de *bureaucrate*, ou qu'il prétend avec une gravité bien germanique que V. Hugo, en 1831, avait écrit tous ses ouvrages les plus importants.

Où M. Betz prend sa revanche, et se trouve sur son terrain, c'est dans les chapitres suivants consacrés aux études des critiques français sur les œuvres du poète, à sa connaissance imparfaite de notre langue et à ses traducteurs. Comme je figure parmi ces derniers et que l'auteur fait de larges emprunts à mes *Souvenirs littéraires* publiés par la *Revue Bleue*, on me permettra, je l'espère, de profiter de l'occasion pour me défendre contre les attaques et les injures, que m'a values, des deux côtés du Rhin, mon article sur H. Heine. Je viens de le relire, cet article. En conscience, je n'y peux rien voir qui mérite les duretés dont il a été la cause ou le prétexte. J'ai dit simplement, sans arrière-pensée aucune, la stricte vérité, telle qu'elle m'est apparue dans ma jeunesse. Personne n'a admiré et n'admire le poète plus que moi. Mais j'ai dit qu'il n'était pas un Adonis et qu'il savait imparfaitement le français (sur ce point M. Betz me donne complètement raison). J'ai parlé de la pension qu'il touchait sur les fonds secrets : et là-dessus ses jeunes admirateurs ont pris feu. Pourtant cette pension est un fait acquis, indéniable ; et pour moi je n'y vois pas un crime : un réfugié, un homme de lettres peut la recevoir sans honte. C'est à propos de cette pension que M. Legras, un professeur français, m'a pris à partie dans une Revue allemande, et M. Betz ne manque pas de le citer et de l'approuver. Il fait plus : il prétend me reconnaître dans un poème satirique de Heine adressé à *Eduard G...*, et dont le moins informé des *Heineforscher*, même français, connaît parfaitement le véritable destinataire, un coreligionnaire allemand du poète, souvent pris à partie dans

ses ouvrages de prose et de vers. Je ne suis ni bossu, ni chamarré de décorations, comme l'Eduard G... du poème; et je ne puis m'empêcher de protester contre une attribution aussi ridicule.

Je ne connais pas M. Betz; mais j'ai reçu la visite de M. Legras, je l'ai accueilli de mon mieux; et ce jeune homme n'a rien eu de plus pressé que de me dépeindre comme un ignorant, un présomptueux, qui veut se faire un piédestal de l'amitié du célèbre poète. Il ose même prononcer le mot de calomnie. En vérité, ne pourrait-on pas laisser ces excès de langage et de pensée aux politiciens? Est-ce que la République des Lettres ne devrait pas se défendre à tout prix d'imiter l'autre? Et est-il donc si difficile d'être simplement poli, de se respecter soi-même en respectant les autres, même quand on n'est pas devant des cheveux blancs?

Revenons à M. Betz et à son ouvrage. Il se termine par une large et plantureuse étude sur l'influence de l'Allemagne sur la France et de Heine sur la littérature française. On trouvera là, naïvement exposée, la prétention de l'Allemagne d'avoir été l'inspiratrice du mouvement romantique français, prétention que Sainte-Beuve a si vivement et fréquemment repoussée. M. Betz, quoique né en Amérique et élevé en Suisse, et visant à l'impartialité, ne peut mentir à son origine. Nous devons cependant lui pardonner ce chauvinisme intellectuel, cette ardeur immodérée de conquêtes littéraires, grâce à l'hospitalité qu'il donne dans ce dernier chapitre à tous les poètes français qui ont imité ou suivi, même de loin, Heine. Parnassiens, décadents du Nord et du Midi, de la Belgique et de la Suisse y défilent en rangs serrés. Ce chapitre appelait une contrepartie : *L'influence de la France et de Paris sur Heine*. M. Betz ne s'en est pas douté, et d'ailleurs eût-il été capable de l'écrire?

EDOUARD GRENIER.

LES FILS DE DANTON (1)

Une chose m'a souvent frappé : c'est l'indifférence avec laquelle les historiens enregistrent la fin des victimes de l'échafaud révolutionnaire : on les suit dans la funèbre charrette, on donne — si l'on en a — quelques détails sur la scène suprême dont la guillotine était le théâtre, puis, le couteau tombé, on tourne le feuillet et l'on passe à d'autres. Le drame pourtant ne finissait point là; il se continuait plus tragique, plus émouvant peut-être. Ces hommes, pleins de force et de vie, que la révolution envoyait à la boucherie, laissaient aux prises avec l'existence quelque chose de leur chair et de leur sang : ils avaient des parents, des femmes, des enfants, qui, atterrés, tapis au fond de leurs demeures, guettaient, dans d'atroces angoisses, les clameurs des marchands de journaux annonçant que la fournée du jour était expédiée...

Vous représentez-vous quelle dut être l'épouvante de Louise Gély, cette jeune femme de dix-sept ans, toute brûlante encore des derniers baisers de Danton, restée veuve avec deux enfants qui n'étaient pas les siens? Sans doute elle entraîna les petits hors de la maison maudite; affolée, fuyant l'horrible cauchemar, sans tourner la tête, elle courut chez ses parents, se réfugia là, vaincue, brisée, anéantie : elle n'avait point aimé Danton, a-t-on dit, et ne l'avait épousé que par crainte; aussi, quand le mauvais rêve fut passé, quand la Terreur finit, elle reprit goût à la vie. Elle était si jeune, vingt ans, à peine? Dans les dernières années du siècle, ayant repris son nom de jeune fille, elle se remaria; elle entra dans une très honorable famille bourgeoise dont le nom a marqué dans les annales de notre siècle. Avait-elle oublié qu'elle était la veuve de Danton? La chose est bien impossible : mais elle avait jeté un voile sur son passé : jamais on n'entendit sortir de sa bouche une seule allusion à son premier mariage.

Ce tragique souvenir la laissait impassible; elle en avait conservé une sorte d'horreur impénétrable et muette : on dit qu'une fois seulement, elle fit le voyage d'Arcis afin de régler définitivement les questions d'intérêts pendantes entre elle et les fils de Danton; mais ce n'est là qu'une tradition : elle mourut fort âgée, il y a quelque trente ans.

Les deux enfants de Gabrielle Charpentier avaient été, presque aussitôt après la mort de leur père, renvoyés à Arcis-sur-Aube. Orphelins, sans ressources, ils s'étaient vus tour à tour recueillis par le père Charpentier, puis par leur oncle, et enfin par leur grand'mère Recordin. Ils vécurent. Eux aussi gardaient le silence sur les scènes que leurs yeux d'enfants avaient vues et qu'ils n'avaient pas oubliées. Parvenus à l'âge d'homme, ils vivaient seuls, dans cette grande maison d'Arcis où Danton espérait passer ses vieux jours. Les Arcisiens les respectaient, les plaignaient peut-être. Écrasés par le nom qu'ils portaient, Antoine et Georges Danton se tinrent toujours à l'écart, menant l'existence découragée de bourgeois de petite ville. Antoine avait quelque goût artistique : il dessinait agréablement. On a de lui une lithographie représentant le pont d'Arcis et la place de la ville, vus de la maison Danton : mais la réserve de ces deux hommes était telle qu'il ne signa même pas cette œuvre qui porte le nom d'un ami chargé de la graver. Georges était le portrait vivant de son père, avec cette dissemblance pourtant, qu'il était taciturne et sauvage, d'une susceptibilité nerveuse extraordinaire : sa petite enfance avait imprimé à son caractère une trace indélébile. En 1848 les habitants d'Arcis, voulant imiter l'exemple de toutes les communes de France, résolurent de planter un arbre de la liberté, et, en souvenir de la première république, on décida de demander aux fils de Danton un des peupliers de leur jardin. Le conseil municipal, la musique, une foule de curieux, se rendirent à la maison Danton; les deux frères s'avancèrent sur le seuil : aussitôt les acclamations éclatent, la musique joue, on entonne la *Marseillaise*.

A la vue de tout cet appareil, en entendant tout ce bruit, Georges Danton subit une telle commotion qu'il tomba évanoui : il mourut deux mois après.

Quel souvenir avait donc envahi subitement sa pensée? Quelle vision avait évoquée le chant de l'hymne révolutionnaire? Sans doute, le voile de sa mémoire s'était-il tout à coup déchiré, lui montrant la vieille maison de la

(1) Extrait de *Paris révolutionnaire* de M. G. Lenôtre, qui paraîtra prochainement à la librairie Firmin-Didot.

cour du Commerce où il avait vécu enfant, la rue des Cordeliers pleine d'une foule hurlante, les hommes qui venaient chercher son père, les cris d'épouvante de Louise Gély?... Peut-être le spectre de Septembre lui était-il soudain apparu?

Antoine, l'aîné, resta seul : il vivait, presque reclus, avec une femme de charge, Mlle Rivière, qui partageait sa solitude. Une fille naquit de cette cohabitation. Il adopta cette enfant, bien qu'il se refusât toujours à épouser la mère. C'est une croyance générale que les deux fils du révolutionnaire ont laissé systématiquement tomber leur nom.

Antoine mourut en 1858 : sa fille naturelle et adoptive épousa un riche notaire d'Arcis, M. Menuel, dont le fils, Georges, fit de mauvaises affaires. Tout fut vendu chez lui, y compris la maison du conventionnel, et, du jour au lendemain, Mme Menuel se trouva dans le dénuement le plus complet. Elle vit aujourd'hui à Troyes, chez une vieille parente sans ressources.

G. Lenôtre.

UNE LETTRE DE SAINTE-BEUVE A FRANCIS MAGNARD

Avant d'être écrivain politique, M. Francis Magnard s'était essayé dans la critique littéraire et dans la nouvelle. Il avait même publié un roman, *l'Abbé Jérôme*, à propos duquel il reçut de Sainte-Beuve l'intéressante lettre que voici :

Ce 1er juillet 1869.

« Cher monsieur,

« J'ai toute sorte de remerciements à vous faire pour vos attentions si obligeantes et si fréquemment accordées. J'ai beaucoup lu l'*Abbé Jérôme*. Cela m'intéresse d'autant plus que j'ai moi-même autrefois essayé de faire parler un prêtre. Mais votre donnée est autre, et le milieu, comme dit Taine, est différent. — L'abbé Jérôme n'est plus de l'époque rêveuse et un peu subtilement mélancolique : il est vicaire d'une paroisse et desservant. Il a affaire à une réalité qui le serre de plus près, et qui lui permet moins le rêve. Il n'a pas le temps d'être idéal et mystique à son loisir. De là bien des observations et des portraits qui sont pris au vif dans ces dernières années.

« Les critiques que je réimprime sur nos premiers contemporains vous montrent à quel point nous avions alors le loisir et le goût de raisonner et de rêver, même quand il s'agissait de juger. — N'oubliez pas cela vous-même en nous jugeant. — Dans ce que j'ajoute, je cherche à faire, à bâtons rompus, quelques chapitres de mémoires littéraires, et pour cela il faut bien que je me reporte au temps où nous étions jeunes et où nous sentions en jeunes gens.

« Si je ne donnais pas ces pages de mon vivant, elles courraient grand risque de ne se publier jamais : il faut donc bien absolument se mettre en scène, au risque de faire sourire par le contraste inévitable du présent au passé. Je ne vois pas le moyen d'éviter ce sourire du lecteur. Je vous remercie de l'avoir pour moi si bienveillant.

« Sainte-Beuve. »

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

La scission des socialistes dont on prévoyait récemment le bruyant éclat est désormais un fait accompli.

La *Petite République*, organe de l' « Union socialiste », est mise à l'index par l'Union fédérative du centre, formée de tous les groupes et syndicats du parti ouvrier révolutionnaire.

Le *Parti ouvrier*, sous la direction de M. Allemane, est le journal de ce parti qui remet à dessein les sièges politiques à des hommes dépourvus de toute instruction et peu favorisés par un talent naturel quelconque, pour qu'ils soient toujours les dociles instruments du parti : MM. Avez, Dejeante, Faberot, Groussier, Toussaint, représentent cette variété de la couronne socialiste. Voici comment ces camarades traitent leurs camarades de la *Petite République*, dans un manifeste aux travailleurs :

Notre parti ne veut pas marcher d'accord avec la prétendue « Union socialiste », composée en partie de membres qui ont été des apostillés du fusilleur Boulanger, et d'autres que l'on peut rencontrer allant encore se confesser à l'église.

Notre parti ne veut pas aider à reformer un nouveau parti radical, celui qui est mort aujourd'hui ayant montré, avec les Floquet, les Brisson, les Goblet au pouvoir, ce dont il était capable contre les travailleurs.

Dans un tel désarroi où les hommes d'action abandonnent si discourtoisement les apôtres de la Révolution, les derniers fidèles du parti radical ne savent où se prendre : les uns sont mécontents de M. Goblet, dont les tendresses inutiles pour les socialistes, au banquet de Saint-Maur, aboutissent à un pareil divorce ; les autres, avec M. Bourgeois, ont depuis plusieurs mois prudemment évolué vers la majorité républicaine : ils ont besoin de cette majorité pour atteindre un jour au gouvernement, et c'est pourquoi la démarche du Groupe parlementaire, dénommé *Union progressiste*, près de M. Casimir-Perier, ne paraît pas avoir eu comme unique objet d'affirmer au Président de la République les sentiments d'estime dont les républicains l'entourent.

M. Isambert, que l'on connaît surtout par cette phrase retentissante : « Les ailes, en quelque sorte, de la majorité sortie des urnes, se sont constituées, tandis que le corps d'armée reste à l'état de poussière... », préside depuis le mois de juin dernier ce groupe parlementaire dont le programme politique est de n'en point avoir.

L'interpellation de M. Castelin sur le contrôle de l'exploitation des chemins de fer a appelé l'attention de la Chambre sur l'attitude de la Compagnie du Nord à l'égard de ses employés, et vis-à-vis du service du Contrôle.

Si M. Barthou a remporté un succès personnel par le vote de l'ordre du jour qu'il acceptait, on doit remarquer que les critiques adressées à cette Compagnie ne provenaient pas seulement d'un ancien boulangiste ou d'un socialiste : à côté de MM. Castelin et Viviani, M. Dussaussoy et M. Noël ont fait utilement entendre certaines réclamations. L'interdiction donnée par la Compagnie du Nord à ses employés de fournir des renseignements au service du Contrôle n'est pas tolérable ; du moment que les comptes des Compagnies doivent être surveillés par l'État, il est nécessaire que les éléments de ces comptes puissent être soumis à une inspection incessante.

22 novembre 1894.

Henri Pensa.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31819. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22 — 4e SÉRIE. — TOME II — 1er DÉCEMBRE 1894

VICTOR DURUY

« A force de vivre de la vie des Romains d'autrefois, — disait l'évêque d'Autun à M. Duruy le jour où celui-ci fut reçu à l'Académie française, — vous avez pénétré si avant dans l'intelligence de leurs idées et de leurs mœurs....que vous êtes, pour ainsi dire, devenu un d'eux. » Mgr Perraud a eu, ce jour-là, une impression très juste : il y avait du Romain dans Victor Duruy, non pas seulement parce qu'il avait beaucoup fréquenté les maîtres du monde, mais parce que, à ces relations entre eux et lui, préexistaient certaines affinités. Et d'abord au physique : chez lui, la tête était romaine, avec un front large et puissant, des traits vigoureusement sculptés, un teint mat et chaud, un menton fort et volontaire. Et quoiqu'il fût né aux Gobelins, c'est-à-dire en plein Paris, il lui était resté, peut-être de quelque lointain ancêtre latin, une façon de s'exprimer, grave, sentencieuse, un peu *appuyée*, avec une pointe d'accent méridional que n'expliquait aucune relation de famille à nous connue. Sa passion à la fois ardente et méthodique pour le travail, la simplicité et presque la frugalité de sa vie (toutes naturelles chez lui, car elles ne se modifièrent pas dans les jours de grandeur), son énergie de volonté, cette ténacité patiente, la tournure autoritaire de son esprit, le don inné pour le commandement qui se révéla chez lui du jour même où il eut à commander, enfin la fermeté, la droiture, la haute intégrité de caractère, faisaient penser involontairement à quelque Romain de la République égaré en notre siècle. Tout cela était encore relevé chez lui par une stature imposante des membres robustes, un air de santé et de vigueur. Il était taillé pour le travail et pour la lutte : il fut, en effet, un des plus puissants travailleurs de ce temps. Il y a un an à peine, lorsqu'il avait déjà dépassé quatre-vingt-deux ans, il donnait l'impression de la plus verte vieillesse.

Ce qui avait dû encore ajouter du ressort à cette énergique nature, c'est qu'il avait été jusqu'à un certain point un autodidacte et que sa première vocation avait été contrariée. Ses parents, artistes à la manufacture nationale des Gobelins. ne le destinaient pas à être un lettré, mais à travailler avec eux. Ce fut seulement à l'âge de douze ans, en 1823, qu'il entra au collège Rollin. Il n'y perdit point son temps, car sept ans après il était admis à l'École normale supérieure. A la sortie de l'École, il ne passa que deux mois dans un lycée de province, à Reims. Il fut rappelé à Paris pour professer l'histoire au collège Henri IV (1833). Il devait y rester vingt-huit ans.

On devine quel professeur il pouvait être, avec cette chaleur communicative de parole, cette curiosité scientifique sans cesse en éveil, ce goût pour l'érudition la plus minutieuse allié au souci de la forme littéraire. Pendant vingt-huit ans il ne fut qu'un professeur; mais il le fut par la plume et par la parole; il fut celui de ses élèves de Henri IV et celui de tous les élèves de France. Son auditoire, en somme restreint, s'élargissait en un cercle immense et sans cesse accru de lecteurs jeunes ou vieux. Ses ouvrages, géographie ou histoire, atlas ou livres, étaient dans toutes les mains : les uns élémentaires, les autres se renouvelant sans cesse de toutes les découvertes et de tous les travaux contemporains.

Le plus célèbre est assurément l'*Histoire de France* en deux volumes, dont on ne peut plus compter les éditions, parce que ce ne fut pas une affaire de mode universitaire ou de programme, mais un livre vivant qui se rajeunissait à chaque apparition nouvelle. Il a eu pour lecteurs à peu près tous les Français et, depuis un demi-siècle, il est resté notre livre de fond. Les plus vieux d'entre nous ont gardé intacte l'impression de la première lecture. C'est écrit d'une langue merveilleuse : les phrases s'y enchaînent comme les strophes d'un poème ; elles courent, elles volent, elles rebondissent l'une par l'autre comme dans un dialogue d'Alexandre Dumas le père ; et, dans l'exactitude la plus parfaite, dans la concision la plus sévère, pas un mot qui ne porte, pas une incise qui ne soit ou une courte citation des auteurs originaux ou une expression vive et pittoresque. Ces formules nettes et lumineuses vous entraient si bien dans la tête qu'elles n'en sortaient plus. Les jours de composition, toutes les copies d'élèves en étaient pleines : on eût pu croire que tous les concurrents avaient *copié*. Personne n'a égalé en élégante brièveté l'auteur de l'*Histoire de France*, sauf Michelet dans un livre qu'il ne faudrait pas non plus laisser oublier, le *Précis d'Histoire moderne*, ou Mignet dans sa petite *Histoire de la Révolution*.

La curiosité de Victor Duruy s'attaquait à toutes les branches du savoir humain : dans son *Introduction à l'histoire de France*, il s'est fait non seulement géographe, mais géologue, zoologiste, botaniste, paléontologiste, se plaisant à nous montrer les mastodontes et autres monstres préhistoriques frayant de leurs énormes pieds les sentiers de forêts que suivront les premières migrations humaines. Mais les connaissances les plus diverses, il les ramenait toutes à une seule science, l'histoire, qu'elles étaient chargées d'éclairer et de vivifier. L'histoire restait le centre de tous ces rayonnements de curiosité, de toutes ces excursions encyclopédiques. Il se plaisait à nous répéter : « Il faut être universel au profit d'une spécialité. »

Il aimait à repasser par les chemins déjà parcourus, à refaire des livres dont tout autre se fût tenu pour content, à faire « profiter » ses premières œuvres de tout ce qu'il avait acquis de forces nouvelles. En dehors de l'*Histoire de France*, les plus importants de ses ouvrages sont l'*Histoire des Romains* et l'*Histoire des Grecs* : eh bien ! chacune d'elles a passé par trois formes successives, comme si elles se fussent agrandies en même temps que s'agrandissaient les horizons de leur auteur. Chacune d'elles a été un petit volume in-12 ; une œuvre de caractère plus scientifique en deux volumes in-8° ; enfin elles se sont comme épanouies en une tomaison nombreuse de volumes savamment illustrés.

*
* *

Tout en professant et en écrivant, les années se passaient. Victor Duruy, professeur à Henri IV, eut à subir, comme tous ses collègues, les périodes de fougueuse réaction : réaction cléricale au lendemain de la loi de 1850 ; réaction de despotisme au lendemain du coup d'État, quand les Villemain, les Cousin, les Michelet, les Mickiewicz, les Jules Simon, les Barthélemy Saint-Hilaire, les Vacherot, les Challemel-Lacour étaient chassés brutalement de l'Université ; quand le ministre Fortoul assurait « la répression immédiate à tous les degrés et sous toutes les formes » ; quand sa circulaire du 20 mars 1852 interdisait aux professeurs le port de la barbe comme « peu compatible avec la dignité du professorat ».

La vie redevint plus clémente au corps enseignant pendant les six ans que dura le ministère réparateur de M. Rouland (1856-1863). Cependant, même sous ce régime adouci, rien ne recommandait particulièrement Victor Duruy à la faveur du pouvoir. Comme distinction honorifique, il en était au simple ruban rouge que lui avait conféré, en 1845, M. Villemain ou M. de Salvandy.

Il n'était l'homme ni de la réaction cléricale ni de la réaction gouvernementale. Ses livres en font foi, ces livres qui n'ont pas varié dans la doctrine, à aucun moment de sa longue vie. Dans son *Histoire des Romains*, il reprochait aux chrétiens d'avoir, en contribuant à la destruction de la cité antique, « enlevé leur éclat à l'art et aux lettres laïques » ; d'avoir « interverti les pôles du monde moral... en remplaçant le légitime orgueil du citoyen par l'humilité du fidèle » ; d'avoir « couché au sépulcre le génie de Rome ».

Dans son *Histoire de France*, il est un libéral, et, quoique le libéralisme du milieu de ce siècle soit très sympathique à la mémoire de Napoléon, Victor Duruy a fait bien des restrictions en ce qui concerne l'œuvre impériale. Comparant les succès de Masséna en Helvétie aux triomphes de Bonaparte, il écrit : « Les victoires qui assurent le salut du pays valent mieux que celles qui n'ajoutent qu'à sa puissance ou à la gloire de ses chefs. » Ayant à apprécier le 18 brumaire, il en indiquait à l'avance les conséquences dernières, ajoutant : « Et puis, c'était encore une *journée*, c'est-à-dire un coup de force. Quelles leçons données au peuple par les perpétuelles insurrections... des royalistes comme des républicains, *enfin de l'armée !* » Comme conclusion, l'Empereur « a laissé la France plus petite qu'il ne l'avait reçue... Nos désastres firent alors deux victimes ; mais il y avait aussi deux coupables : l'Empereur et la France ; l'un qui, à dix ans de la Révolution, refaisait sous des formes nouvelles l'ancien régime ; l'autre qui... pour échapper à l'ennui de se gouverner elle-même, avait laissé

relever ce qu'elle venait d'abattre ». Assurément la critique du régime impérial, sans être très âpre, est ici très nette : tout aussi nette que dans Thiers, bien que celui-ci ne fût pas un simple professeur écrivant au lendemain du coup d'État, sous la tyrannie sans contrôle d'un Fortoul; et, si elle n'est pas plus âpre que celle de Thiers, c'est que Victor Duruy, et Thiers, et la plupart des Français de ce temps ressentaient une affectueuse indulgence pour Napoléon.

Des appréciations de Victor Duruy sur le 18 brumaire et le premier Empire, il ne faudrait pas en déduire ses sentiments sur le 2 décembre et le second Empire. De Napoléon III il pensait tout ce qu'en pensaient alors les libéraux. L'Université, dont Victor Duruy partageait tous les sentiments, n'avait pu trouver, dans le dur et humiliant régime qu'on lui avait imposé, aucune raison d'excuser un coup d'État que sa conscience et ses traditions lui faisaient d'ailleurs réprouver. Victor Duruy avait le renom, sans être précisément un républicain, de parler librement, de penser sévèrement sur le compte du second Empire.

*
* *

C'est de 1861 à 1862 que, sans doute à l'occasion de la *Vie de César* que se préparait à publier l'empereur, l'historien des Romains fut mis en relation avec celui-ci. L'ampleur et la sûreté de sa science, l'abondance et l'entrain dont il exposait ses idées, l'universalité de ses connaissances, les solutions qu'il avait toutes prêtes sur une infinité de questions qui intéressaient le souverain, ses idées sur l'avenir de la démocratie et sur les services que pourrait rendre à celle-ci le développement de l'instruction, durent frapper Napoléon III. Il pensa peut-être ce qu'avait dit Louis-Philippe quand Thiers entra dans ses conseils : « Enfin voici un ministre qui sait de la géographie ! » D'autre part, on devine le genre de séduction que l'empereur put exercer sur le professeur : dans ce souverain dont le nom était associé à d'odieux souvenirs si récents, l'historien philosophe découvrit un homme moins noir que sa réputation et même que les actes dont il portait la responsabilité; un rêveur épris d'un certain songe d'humanité, mêlant étrangement des idées de progrès aux « idées napoléoniennes », désireux au fond, sans cesser de se servir d'elle, de servir la démocratie. Ils étaient venus de très loin l'un vers l'autre, et il se trouvait que beaucoup de sentiments et d'aspirations leur étaient communs : Victor Duruy, dès son *Histoire des Romains*, avait été du parti de César contre l'oligarchie pompéienne; tout en se réservant le droit de critique, il avait gardé l'admiration du premier Napoléon; enfin au souverain qui cherchait, sans savoir bien ce qu'il voulait, les moyens de grandir l'une par l'autre la démocratie et sa propre gloire, il put indiquer des moyens pratiques et d'application immédiate. Peut-être ne saurons-nous jamais exactement ce qui se passa entre ces deux hommes, dont chacun mettait au service de l'autre une sincère bonne volonté et une certaine candeur : oui, de la candeur, même chez le souverain, quoiqu'elle ne fût pas absolument de même nature chez le souverain que chez le professeur. De leurs entretiens est-il seulement resté des traces matérielles, des lettres, un journal? Nous l'ignorons. Il y a beaucoup de vrai dans ce que disait au récipiendaire de 1885 l'évêque d'Autun : « Tout à l'heure vous félicitiez M. Mignet d'avoir décliné le périlleux honneur de devenir ministre pour demeurer le serviteur invariablement fidèle de la Muse de l'histoire. Dans une conduite différente, ne méritez-vous pas un semblable éloge ? Ce ne sont, en effet, ni les aventures ni les fiévreuses compétitions de la politique qui ont mis entre vos mains les destinées de l'enseignement public... L'origine de la haute confiance à laquelle vous avez rendu un touchant hommage, il faut la chercher dans l'exercice de vos fonctions professionnelles et dans la compétence incontestée qui vous désignait, il y a vingt-deux ans, à l'attention d'un prince dont vous avez été, dit-on, à plus d'un titre le collaborateur. Le « touchant hommage » auquel Mgr Perraud fait ici allusion, — voici en quels termes le nouvel académicien l'avait exprimé : « Quand je regarde derrière moi la route parcourue, je me retrouve dans une modeste chaire de collège où j'enseignais l'histoire à de grands écoliers qui s'appelaient d'Aumale, Émile Augier, Perraud, Sardou, aujourd'hui l'honneur de votre Compagnie. C'est dans cette chaire que j'ai passé les plus longues années de ma vie ; c'est là qu'une auguste faveur vint un jour me prendre et c'est de là que je suis parti pour arriver jusqu'à vous. Ces souvenirs vous disent les sentiments que j'éprouve en ce moment et en ce lieu : pour l'Université qui m'a fait ce que je suis, pour le prince qui ne me demanda jamais que d'être un dévoué serviteur du pays, pour vous, Messieurs, qui m'avez comblé. »

De 1861 à 1862, Victor Duruy, si longtemps oublié dans sa chaire de Henri IV, avait été nommé, presque coup sur coup, inspecteur de l'Académie de Paris, inspecteur général, maître de conférences à l'École normale, professeur à l'École polytechnique. Les élections du 31 mai et du 14 juin 1863, en faisant entrer au Corps législatif une assez forte opposition (outre les anciens *cinq*, Thiers, Jules Simon, Hippolyte Carnot, Charton, Garnier-Pagès, Jules Ferry, Floquet, Hérold, Eugène Pelletan, Berryer, Marie, etc.), décidèrent l'empereur à supprimer les ministres sans portefeuille et à « organiser plus solidement la représentation de la pensée gouvernementale devant

les Chambres, sans s'écarter de la pensée de la Constitution ». Ainsi naquit le ministère du 23 juin 1867 (si on peut donner ce nom à un groupe de ministres auquel la Constitution refusait la solidarité politique et la responsabilité collective).

Victor Duruy succédait à M. Rouland dans le ministère de l'Instruction publique. Il devait garder ce portefeuille jusqu'au 12 juillet 1869, c'est-à-dire pendant plus de six années : longévité ministérielle qui nous paraît aujourd'hui fabuleuse.

*
* *

Il apportait à sa tâche cette « compétence incontestée » qui fit de lui le continuateur des grands ministères universitaires de la monarchie de Juillet : les Guizot, les Villemain, les Cousin. Son élévation fut accueillie avec faveur même dans les rangs d'où il sortait. A la vérité, certains talons rouges de la vieille Université affectèrent de se scandaliser de cette soudaine élévation. Tout bas, bien bas (car ils ne se fussent pas risqués à critiquer tout haut un choix impérial), ils s'égayaient à rappeler l'histoire du sergent Boichot (ce sergent Boichot, avec l'ouvrier Albert, avait été parmi les élections excentriques à l'Assemblée constituante de 1848). On peut s'amuser aujourd'hui de leur amusement ; car les états de services du « sergent Boichot » qu'était à leurs yeux Victor Duruy ont fait oublier jusqu'au souvenir de ceux qui se considéraient sans doute, en comparaison de lui, comme des maréchaux de l'Université. Il mit, tout d'abord, les rieurs de son côté en se glorifiant, comme il l'a fait à l'Académie française vingt ans plus tard, de ses origines. Quand il présida pour la première fois le Conseil impérial de l'Université, il se donna le plaisir de rappeler que jamais il n'en avait été membre, et ajouta : « J'étais loin de m'attendre que la main du souverain, passant par-dessus d'illustres têtes, irait me prendre au troisième rang pour me mettre au premier. L'empereur a voulu, sans doute, qu'un des vieux soldats de l'Université, un de ceux qui ont porté le plus longtemps le poids du jour, fût mis à son tour à l'épreuve : c'est l'Université appelée à faire elle-même sa condition et sa fortune. » Et quand il fut appelé à l'honneur non moins périlleux de présider, cette année-là, en brillant uniforme de ministre, le Concours général, ses premières paroles furent : « Messieurs les professeurs et très chers anciens collègues ! Sans mon respect pour de hautes convenances, je serais venu à vous avec la robe de notre profession. Elle m'a honoré trente ans ; le ministre aurait voulu l'honorer à son tour, ou du moins montrer à tous les yeux quel prix il attache à conserver les liens qui l'unissent à vous. » Par cette attitude, à part quelques frondeurs, il suscita dans le corps entier des professeurs, puis dans la grande armée des instituteurs, un attachement sans bornes et d'inépuisables dévouements. A tous, ayant peu d'argent à donner, il demanda un surcroît de peine, et l'obtint. Quand il imposait, sans compensation, quelque corvée nouvelle, et qu'il disait fièrement : « Nos trois mille professeurs sont prêts », eh bien, les trois mille, en effet, étaient prêts, et ils surent le prouver.

*
* *

Lorsqu'il prit en mains les destinées de l'Université le sort des maîtres n'était guère enviable ; il semble qu'on eût tout fait, par la loi de 1850, par la terreur Fortoul, pour décourager les maîtres et désorganiser les études. Dans le Conseil supérieur de l'instruction publique, pas de professeurs, mais des prélats, des magistrats, des inspecteurs. Aucune garantie, pas plus pour les maîtres du haut enseignement que pour les instituteurs : le pouvoir nommait et révoquait, *ad nutum ;* Fortoul se félicitait d'avoir fait disparaître « les lentes formalités et les fictions de l'ancienne procédure ». Toutes les agrégations avaient été réduites à deux : lettres, sciences. Les élèves de l'École normale ne pouvaient se présenter à l'agrégation qu'après trois ans de stage, à dater de leur sortie de l'École, et quand ils avaient atteint l'âge de vingt-cinq ans. L'histoire était traitée en suspecte ; la philosophie expulsée de l'enseignement, remplacée par l'enseignement tout mécanique de la logique ; l'harmonie des études brisée par l'absurde système de la *bifurcation*. Comme Fortoul trouvait qu'un traitement de 600 francs était bien trop beau pour des instituteurs, il avait trouvé moyen de les faire tous passer d'abord, pendant trois ans au moins, par l'emploi de *suppléants*, qui ne leur valait que 4 ou 500 francs. De crainte, apparemment, que les écoles primaires ne fussent trop fréquentées, il avait enjoint aux préfets de fixer, chaque année, pour chaque commune, le nombre maximum des élèves gratuits.

M. Rouland, dans son administration de 1856 à 1863, avait fait cesser quelques-unes de ces iniquités, tâché de relever l'École normale en autorisant les élèves à affronter l'agrégation dès la fin de leur troisième année, rétabli quelques-unes des agrégations, mais non celle de philosophie, supprimé les instituteurs *suppléants* et assuré ainsi à tous les maîtres primaires un traitement minimum de 600 francs, bientôt porté à 900 pour ceux qui justifieraient de quinze années de bons services. Malgré ces bonnes intentions, on peut dire que tout restait à faire.

(*A suivre.*) ALFRED RAMBAUD.

BRIGNOL ET SA FILLE

COMÉDIE.

Nous donnons ici quelques scènes du 2e acte de la pièce de M. Alfred Capus, qui vient d'être représentée au théâtre du Vaudeville.

Brignol a perdu à la Bourse une somme à lui confiée par le commandant Brunet, homme de cercle, très joueur. Au premier acte, celui-ci est venu la lui réclamer, accompagné de son neveu, Maurice Vernot. Mais la fille de Brignol, Cécile, en apparaissant tout à coup, fait une grande impression sur Maurice Vernot qui conseille à son oncle d'accorder un délai. Au 2e acte, le délai est écoulé. Maurice Vernot s'est peu à peu installé dans la maison et rapproché de Cécile. Le beau-frère de Brignol, Valpierre, magistrat à Poitiers, essaye de lui faire comprendre la gravité de sa position, ainsi que la situation délicate où Cécile va se trouver.

ACTE II. — SCÈNE VIII

VALPIERRE, BRIGNOL, *rentrant par la porte du fond.*

BRIGNOL. — Tu t'en vas, alors; c'est décidé?

VALPIERRE. — Oui. Maintenant (*s'asseyant sur le canapé*) nous allons nous expliquer, si tu veux. Ce sera la dernière fois, je viens de le dire à ta femme. Je voulais partir tranquillement, sans m'occuper davantage de tes affaires, ce qui m'aurait évité de te dire des choses... désagréables. C'est ma sœur qui m'a prié...

BRIGNOL. — C'est ma femme qui t'a prié de me dire des choses désagréables?

VALPIERRE. — Épargne-moi tes jeux de mots. Crois bien que si tu n'étais pas marié avec ma sœur, et si tu n'avais pas une fille à laquelle je m'intéresse malgré tout, je me soucierais très peu de tes tripotages et des conséquences qu'ils peuvent avoir.

BRIGNOL. — Je comprends parfaitement, mais pourquoi tripotages? où vois-tu des tripotages? Tu as toujours des mots de magistrat, et on dirait qu'il n'y a que des crimes dans la vie.

VALPIERRE. — Il y a aussi des délits.

BRIGNOL. — C'est bizarre! Depuis que nous sommes réconciliés, tu me parles continuellement comme à un malfaiteur. Je ne t'en veux pas, toutefois.

VALPIERRE. — Passons.

BRIGNOL. — Que diable! aie un peu de bonne humeur. Tu aperçois des catastrophes partout. L'autre jour, nous étions perdus, nous allions être dans la misère parce que je ne payais pas mon terme. Eh bien! je viens de l'envoyer payer, mon terme, tel que tu me vois.

VALPIERRE. — Parce que tu as emprunté de l'argent, et probablement à M. Vernot lui-même. Par exemple, cela m'étonne; j'avoue que cela m'étonne beaucoup! Mais tout est invraisemblable avec toi.

BRIGNOL. — Et quand même? D'abord, ce n'est pas un emprunt que j'ai contracté vis-à-vis de Vernot, qui est un charmant garçon, entre parenthèses. Et puis, si Vernot n'avait pas été là, j'avais d'autres ressources.

VALPIERRE. — Alors, tu t'imagines bonnement que ce monsieur, que tu ne connaissais pas il y a deux semaines, te prête de l'argent pour le plaisir de te rendre service et que c'est pour l'avantage de causer avec toi qu'il vient ici tous les jours et qu'il te donne des places de théâtre?

BRIGNOL. — Permets : je connaissais Vernot depuis longtemps.

VALPIERRE. — Ah!

BRIGNOL. — Je le connais par son oncle.

VALPIERRE. — Son oncle? (*Il se lève et vient tout près de lui.*) Regarde moi donc! J'ai causé cinq minutes avec le commandant, ici même. Mais je préfère ne pas insister là-dessus.

BRIGNOL. — Tu le peux, et ça ne me gêne pas du tout que tu sois au courant. Il n'y avait entre le commandant et moi qu'un de ces malentendus qui sont fréquents dans les affaires. Nous sommes d'accord aujourd'hui...

VALPIERRE, *railleur.* — J'en suis enchanté, tout va bien. Tu ne peux pas être dans une meilleure position. Seulement, lorsque, d'ici à un mois ou plus tôt, ta fille sera compromise d'une façon irrémédiable...

BRIGNOL. — Et comment?

VALPIERRE. — Comment? Il suffit que M. Vernot...

BRIGNOL. — Ah çà! où prends-tu qu'une jeune fille soit compromise parce qu'il vient un jeune homme dans la maison?

VALPIERRE. — Il l'épousera peut-être?

BRIGNOL, *lui touchant le bras.* — Mais, mon pauvre ami, tu ne comprends donc rien? Me prends-tu pour un imbécile? Est-ce que tu supposes que j'aurais laissé Maurice s'introduire ici si je n'avais pas deviné tout de suite que c'était pour Cécile le mari rêvé, le mari par excellence, le mari qu'il nous faut?

VALPIERRE. — Tu te moques de moi, n'est-ce pas?

BRIGNOL. — Je ne trouverai jamais mieux.

VALPIERRE. — Je le crois sans peine. Ah! ah!

BRIGNOL. — Quoi?

VALPIERRE. — Ah! ah! c'est très drôle! Ah! ah!

BRIGNOL. — Ce mariage est tout simplement une idée de génie.

VALPIERRE. — Oui, c'est une combinaison admirable. Tu vas le terminer d'ici à la fin du mois, j'espère? Ah! ah!

BRIGNOL. — Qu'est-ce qui te fait rire? Est-ce que Maurice n'est pas un garçon charmant?

VALPIERRE, *parlant toujours ironiquement.* — Tout à fait.

BRIGNOL. — Penses-tu que j'ai agi à la légère et que je n'ai pas pris de renseignements sur lui avant de lui donner ma fille?

VALPIERRE. — Tu en es incapable. Alors, vraiment, tu as pris des renseignements? Ah! ah!

BRIGNOL. — Bonne famille, très honorable. Cent mille francs de rente.

VALPIERRE. — Il n'a que cent mille francs de rente?

BRIGNOL. — Il a peut-être davantage...

VALPIERRE. — Tu es étonnant!

BRIGNOL. — Il aime Cécile, j'en ai la conviction, et, de plus, il m'est très sympathique. Je le traite déjà comme un membre de ma famille.

VALPIERRE. — Je n'en doute pas.

BRIGNOL. — Cette union ne te semble pas très convenable de toutes les façons?

VALPIERRE, *redevenant sérieux.* — Tu es sûr de n'être pas fou? Ma parole d'honneur, il y a des moments où je le crois et quelque chose de pis. Ainsi tu as supposé que ce monsieur qui a cent mille francs de rente, qui te connaît, qui sait comment tu vis, qui a arrangé, Dieu sait comme, ton affaire avec le commandant Brunet, une affaire de la dernière gravité... Laisse-moi parler... (*Brignol gêné, s'éloigne en murmurant.*) Je le répète : de la dernière gravité et qui pouvait te conduire devant les tribunaux pour abus de confiance... tais-toi! pour abus de confiance... J'en ai jugé des centaines comme cela... tu as supposé que ce monsieur allait épouser ta fille?

BRIGNOL. — J'en suis sûr. Pourquoi ne l'épouserait-il pas? Parce qu'elle n'a pas de dot? En province, en effet, on n'épouse pas les jeunes filles sans dot; mais, à Paris, cela se voit tous les jours. D'ailleurs, je ne me retire pas des affaires, et la dot de Cécile, je la gagnerai plus tard.

VALPIERRE. — Malheureux! Il m'est dur de te révéler de pareilles choses; mais, vraiment, il est temps que je t'ouvre les yeux... Si tu savais ce que j'ai entendu dire de toi depuis que je suis ici? Ah! tu as une jolie réputation!

BRIGNOL. — Et qu'as-tu entendu dire de moi? Je serais curieux de le savoir.

VALPIERRE. — Tu y tiens?

BRIGNOL. — Va, va, ne te gêne pas.

VALPIERRE. — Pas plus tard qu'hier, malheureux, dans une société de gens qui te connaissent, une société de gens d'affaires sérieux, où j'ai des relations, quelqu'un a dit que tu étais... il ne savait pas que j'étais ton parent, j'en ai rougi tout de même.

BRIGNOL, *indifféremment.* — Que j'étais?...

VALPIERRE. — Que tu étais un escroc, puisque tu veux le savoir; que tu ne vivais que d'expédients et d'indélicatesses, et il citait des faits.

BRIGNOL. — Ce sont là des paroles en l'air, auxquelles on n'attache pas d'importance. Le mot escroc n'a pas ici la même signification qu'en province. A Paris, on dit de quelqu'un qu'il est un escroc, et cela ne prouve rien. C'est un mot courant. Je ne connais personne de qui on ne l'ait pas dit.

VALPIERRE, *se retourne vers lui.* — De moi!

BRIGNOL. — Parce que tu habites Poitiers.

VALPIERRE. — Résumons-nous. Je pars demain et c'est la dernière conversation que nous aurons à ce sujet. Je t'ai prévenu et je te préviens encore : M. Vernot n'épousera pas ta fille; mais, en revanche, il...

BRIGNOL, *se levant.* — Valpierre, je n'aime pas ce genre de plaisanterie.

VALPIERRE. — Quant à Cécile, j'espère encore qu'elle saura se conduire.

BRIGNOL, *digne.* — J'en suis convaincu. Elle tient de sa mère.

VALPIERRE. — Adieu.

BRIGNOL. — J'irai te dire bonjour à ton hôtel, avant le départ.

VALPIERRE. — Comme il te plaira. (*Il se dirige du côté de la porte.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, Mme BRIGNOL, CÉCILE.

CÉCILE. — Mon oncle, vous n'allez pas partir sitôt: restez encore huit jours, vous me l'avez promis.

VALPIERRE, *froidement.* — Je regrette. Impossible!

BRIGNOL. — Il ne veut pas. J'ai insisté.

CÉCILE, *se rapprochant.* — Et si j'insiste, moi?

VALPIERRE. — Inutile, ma chère petite, demain soir je serai parti. (*Il sort au fond.*)

MADAME BRIGNOL. — Il est fâché, j'en suis sûre. Vous vous êtes encore disputés?

BRIGNOL. — Non, mais il n'y a pas moyen de causer raisonnablement avec lui. En outre, cette manie de faire de la morale à propos de tout est insupportable. (*Il va à Cécile et l'embrasse.*) Va, laissons-le dire: nous serons riches un jour.

MADAME BRIGNOL. — Dans cette circonstance, mon ami, je t'assure qu'il n'a pas tout à fait tort.

CÉCILE. — Et quelle est cette circonstance?

BRIGNOL, *s'en va.* — Ce n'est rien.

MADAME BRIGNOL, *s'avançant vers lui.* — Pardon! Cécile est assez intelligente et assez avisée pour qu'on puisse parler devant elle de certaines choses délicates.

CÉCILE, *allant à son père.* — Qu'y a-t-il donc?

BRIGNOL. — Des puérilités. (*A sa femme.*) Ton frère, n'est pas un sot, il s'en faut de beaucoup, et s'il était venu habiter Paris, il aurait fait son chemin; mais il

n'a pas la moindre idée de la vie. Il trouve extraordinaires et impossibles les choses les plus naturelles. (*A sa fille.*) Cécile, mon enfant, je ne saurais trop te recommander de ne pas te laisser influencer par lui. Sans être mauvaise, notre situation est cependant embrouillée, et s'il se présentait une occasion d'en sortir brillamment, il serait stupide de la négliger.

MADAME BRIGNOL, *s'avançant.* — Des illusions! Tu t'es toujours fait des illusions. Je ne voudrais pas que Cécile se préparât des déboires, elle n'a déjà trop de dispositions à l'insouciance.

BRIGNOL. — Elle a raison. C'est la meilleure défense contre la mauvaise fortune, et je ferais de la belle besogne si nous étions à nous lamenter tous les trois.

CÉCILE. — Mais, à propos de quoi?...

BRIGNOL. — Il n'y a encore rien de décidé, nous en causerons un de ces jours.

MADAME BRIGNOL, *allant à lui.* — C'est aujourd'hui qu'il faut parler de tout cela. Je ne veux pas que Cécile se trouve engagée demain dans une situation au moins équivoque.

CÉCILE, *à son père.* — Enfin quelle est cette énigme, père, je t'en prie?

MADAME BRIGNOL, *à son mari, lentement.* — As-tu d'autres motifs que des présomptions et que ta confiance naturelle? As-tu de vraies raisons pour croire que M. Vernot est prêt à te demander la main de notre fille? Il vient ici tous les jours : on l'invite à dîner; nous allons au spectacle ensemble; c'est un garçon de trente ans, ta fille en a vingt, et je trouve que les observations que t'a faites Valpierre à ce sujet méritent que tu t'y arrêtes.

BRIGNOL. — Entre gens qui comprennent l'existence, il y a des choses qui sont convenues sans qu'il soit nécessaire de faire des phrases.

MADAME BRIGNOL. — Un mariage n'est pas une question de sous-entendus et l'on n'a jamais demandé la main d'une jeune fille autrement qu'avec des mots.

BRIGNOL. — Je réponds de Maurice.

MADAME BRIGNOL. — Je crains...

CÉCILE, *se levant.* — Voilà une discussion tout à fait inutile; ce monsieur paraît fort gentil, mais je t'assure que je ne le considère pas du tout comme un fiancé. S'il demandait ma main, je verrais ce que j'aurais à répondre, et s'il ne la demande pas, cela me sera fort égal.

BRIGNOL. — Parfaitement. (*Prenant sa femme et sa fille, chacune par une main.*) Mes enfants, mes chères enfants, au nom du ciel, ne vous forgez pas des idées noires à propos de rien. (*A sa femme.*) Rappelle-toi que tu étais dans les transes parce que notre terme n'était pas payé et aujourd'hui notre terme est payé. Tu te désolais de voir des créanciers sonner continuellement à notre porte, et depuis huit jours il n'est pas venu un seul créancier. Ton frère ne cesse de nous prédire des catastrophes épouvantables, et, au contraire, notre position s'améliore.

MADAME BRIGNOL. — Tu te l'imagines, parce que tu as touché par hasard quelques sous; ça a toujours été la même chose... Nous vivons depuis dix ans comme si tu attendais un million le lendemain matin.

BRIGNOL. — C'est le seul moyen de le gagner.

MADAME BRIGNOL. — Si je ne m'inquiétais pas de l'avenir plus que toi...

BRIGNOL. — Le jour où l'on s'inquiète de l'avenir, on est perdu. Tu n'obtiendras jamais de moi que je m'inquiète de l'avenir. J'ai des préoccupations plus positives, heureusement. Quant à ce mariage, ma fille, j'en réponds, et tu peux y compter?

CÉCILE. — Comment! y compter?

BRIGNOL. — C'est une manière de parler : je veux dire qu'il se fera.

CÉCILE. — Qu'il se fasse ou non, je m'en moque absolument, sois en bien convaincu, et pour M. Vernot, je suis maintenant de l'avis de mère : il vaudrait infiniment mieux qu'il ne vînt plus ici.

MADAME BRIGNOL, *à son mari.* — Tu vois!

CÉCILE, *s'énervant.* — Certes! il est aimable, il est très riche, et moi, je n'ai pas de dot; mais j'aimerais mieux rester fille et vivre dans la misère que de gagner mon mari comme un gros lot à une loterie, tu sais!

BRIGNOL, *s'asseyant.* — Mon Dieu! voilà les exagérations que je craignais.

CÉCILE. — Mais j'aimerais mieux être actrice! Si ce monsieur est si difficile, qu'il s'en aille!

BRIGNOL. — Mais il n'est pas difficile, il est très gentil. Il n'est pas question de tout cela, et les choses vont aussi bien que possible. Je ne vous demande que de ne pas les gâter par des raisonnements absurdes. Je suis aussi soucieux que toi de ta dignité.

(*Elles sortent à gauche, reconduites par Brignol; Carriard entre et descend au milieu. Brignol revient en scène.*)

SCÈNE X

CARRIARD, BRIGNOL.

CARRIARD. — Bonjour, cher ami... Dites donc, je viens de signer...

BRIGNOL. — Ah!

CARRIARD. — J'ai l'usine.

BRIGNOL. — D'après ce que vous m'avez dit, vous avez bien fait et c'est un placement de premier ordre.

CARRIARD, *lui frappant sur l'épaule.* — Vous avez là votre position, mon ami: quatre mille francs et le logement. Le travail consiste en des tournées d'inspection qui ne vous coûteront pas très grand mal.

BRIGNOL. — D'inspection? dans la Nièvre?

GARRIARD. — Il suffit que vous soyez levé à neuf heures du matin.

BRIGNOL. — Je me suis levé à sept heures toute ma vie. J'ai horreur de la paresse. Mais, ce que je me demande, c'est si, à mon âge, il est raisonnable de commencer une nouvelle carrière. Le hasard ne m'a jamais poussé du côté de l'industrie, et je l'ai souvent regretté. Ma foi, oui, je crois que l'industrie est à renouveler de fond en comble.

CARRIARD. — Il n'est pas question de renouveler l'industrie pour le moment: il s'agit d'aller vous installer là-bas le plus tôt possible. J'ai besoin de quelqu'un de sûr.

BRIGNOL. — Qu'appelez-vous le plus tôt possible?

CARRIARD. — Mais, une huitaine tout au plus.

BRIGNOL. — Partir dans huit jours? abandonner mes affaires? Réfléchissez, Carriard.

CARRIARD. — Ah çà! Brignol, je ne pense pas que vous refusiez une pareille aubaine? La vie assurée, un travail facile!

BRIGNOL. — Voilà justement, mon ami, ce que je reproche à la position que vous m'offrez. Elle constitue un travail facile, trop facile, si vous voulez mon avis. Ce qu'il me faut, à moi, au contraire, c'est un travail vaste, compliqué, mais rien de précis, rien de fixé à l'avance. Il ne faut pas que je sache ce que j'ai à faire.

CARRIARD. — Parlons sérieusement, n'est-ce pas, Brignol? Vous finiriez par me faire croire que vous ne vous rendez pas un compte exact des choses. Je connais votre situation aussi bien que vous, sinon mieux, et il y a dans votre situation certains détails sur lesquels il me paraît inutile d'appuyer. Apprenez seulement pour votre gouverne que le commandant, en plein cercle, et devant plusieurs personnes, ne s'est pas gêné pour parler de vous avec..., comment dirai-je? avec désinvolture...

BRIGNOL. — Le commandant, s'il a fait cela, ne tardera pas à s'apercevoir qu'il a eu tort et qu'il eût mieux fait de se taire.

CARRIARD. — Remarquez bien, Brignol, que je ne juge cette histoire qu'au point de vue des conséquences matérielles qu'elle peut avoir. Je n'ai pas la prétention de dire que c'est grave.

BRIGNOL. — Il ne manquerait plus que cela!

CARRIARD. — C'est tout de même une de ces histoires qu'il est nécessaire d'arranger rapidement.

BRIGNOL. — Je vous assure, Carriard, que tout est terminé et que, d'ailleurs, il n'y a jamais eu qu'un incident insignifiant, grossi par le commandant, avec son imagination de joueur.

CARRIARD. — Je regrette de vous voir manquer de confiance en moi et je vais insister. (*Il ôte son chapeau et le pose sur le bureau.*) Vous avez besoin aujourd'hui de trente mille francs, dont vous avez aventuré la majeure partie dans une opération de Bourse faite chez Stirman, le coulissier (*Tirant son portefeuille et regardant sur une carte*)... le 9 février de l'année dernière. D'ailleurs, l'opération était excellente, mais vous l'avez faite trop tôt : vous avez donc perdu une assez forte somme et dépensé le reste. Je ne vous en blâme pas; cela aurait pu parfaitement réussir. Si même, à cette époque, vous m'aviez demandé conseil, cela aurait réussi.

BRIGNOL. — Pardon! les choses ne se sont pas passées de cette façon.

CARRIARD, *catégoriquement.* — Elles se sont passées de cette façon! (*Brignol s'assied sur le bas du bureau.*) D'autre part, si vous ne trouvez pas cet argent, le commandant est capable de se porter à quelque extrémité. Eh bien! moi, je ne vous les offre pas, ces trente mille francs. Ah! non, je ne vous les offre pas! vous me devez déjà une somme trop forte pour que je puisse m'imposer ce nouveau sacrifice; mais je m'engage à faire prendre patience au commandant et à le désintéresser à la longue. (*Se levant.*) Vous comprenez, mon cher, que, du moment que j'épouse votre fille, je ne tiens pas plus que vous à ce qu'il vous arrive des désagréments. Fixons donc la date ce soir même. Puis, vous partirez avec moi: je vous présenterai au personnel.

BRIGNOL. — Dans la Nièvre!

CARRIARD. — Sapristi! Brignol, vous avez l'âge d'être sérieux. Je ne suppose pas que vous ayez l'intention, sous prétexte que vous mariez votre fille, de rester dans l'oisiveté?

BRIGNOL. — J'en ai horreur!

CARRIARD. — Et, d'un autre côté, nous sommes trop liés maintenant pour vivre complètement ensemble. Partez, c'est une position admirable que je vous offre. Quant au commandant, je vous le répète, je m'en charge.

BRIGNOL. — Le commandant ne m'inquiète pas le moins du monde; j'ai son argent.

CARRIARD. — Vous avez trente mille francs?

BRIGNOL. — Je les aurai quand je voudrai et quand cela sera nécessaire. Vous ne connaissez pas cette affaire comme moi.

CARRIARD. — Où diable vous procurerez-vous cet argent?

BRIGNOL. — J'ai des relations. D'ailleurs, cet argent n'est pas perdu. Vous vous êtes trompé.

CARRIARD, *s'approchant de lui.* — Je n'aime pas ces cachotteries, entre nous, vous savez. Je vais être votre gendre, il importe que je sois au courant de tout. (*Regardant Brignol en face.*) Dites donc, Brignol, vous n'admettez pas un seul instant, j'aime à croire, que votre fille puisse me refuser?

BRIGNOL. — Mais, je ne vois pas, je ne pense pas...

CARRIARD. — J'ai la certitude absolue qu'elle n'éprouve pas de répugnance à mon égard.

BRIGNOL. — Elle n'a que vingt ans.

CARRIARD. — Je vous préviens que je considère ce mariage comme fait.

BRIGNOL. — Il reste pourtant à consulter Cécile; cela la regarde uniquement.

CARRIARD. — Cela vous regarde aussi.

BRIGNOL. — Bien moins, cher ami. Je vous ai déjà dit que je ne me résoudrai jamais à employer mon autorité.

CARRIARD. — Je n'y tiens pas non plus et j'espère qu'il n'en sera pas besoin.

BRIGNOL. *Un silence.* — Êtes-vous vraiment certain de plaire à ma fille, Carriard?

CARRIARD. — Brignol, hé! assez de plaisanterie! Parlez-lui, je reviens dans une heure chercher la réponse.

BRIGNOL, *à part.* — Je lui ferai comprendre... Au fond, c'est un bon garçon. (*Maurice entre.*)

CARRIARD, *regardant Maurice, à part.* — Ce serait un peu fort et il me le paierait!

SCÈNE XI

BRIGNOL, MAURICE.

BRIGNOL. — Vous avez vu votre oncle, cher ami?

MAURICE. — Oui, je sors de chez lui. Il ne veut rien admettre; mais, j'ai trouvé une combinaison.

BRIGNOL. — Tant mieux, ma foi! Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point je souhaiterais que ce différend fût terminé.

MAURICE. — Voilà. Je suis allé retirer trente mille francs et je vous les apporte. Vous les donnerez à mon oncle et nous n'en parlerons plus. C'est ce qu'il y a de plus simple. Quant au commandant, il ne se doutera de rien.

BRIGNOL. — Je crois, mon cher ami, que vous avez trouvé la véritable solution. Je vous remercie, je vous remercie beaucoup. Vous me rendez un réel service.

MAURICE. — Je vous en prie...

BRIGNOL. — Un très grand service, je le maintiens. Ce n'est pas pour la somme en elle-même, mais cela va me permettre de reconquérir tout à fait ma liberté d'esprit et de m'occuper d'entreprises sérieuses.

MAURICE. — Voici l'argent... mon oncle me suit.

BRIGNOL. — Il va arriver ici, furieux, et... (*Riant.*) C'est fort drôle!

MAURICE. — Je reste chez vous, pour savoir les nouvelles. (*Il sort par la gauche.*)

BRIGNOL. — On sonne. C'est lui. A tout à l'heure. (*Il met les billets dans un tiroir.*)

SCÈNE XII

BRIGNOL, LE COMMANDANT.

BRIGNOL, *ton d'homme d'affaires très sérieux.* — Commandant, je vous attendais... (*Montrant une chaise.*) Donnez-vous la peine de vous asseoir.

LE COMMANDANT. — Je pense, Monsieur, que vous êtes en mesure. Je ne vous accorderai pas une minute de plus.

BRIGNOL, *il se met à son bureau, le commandant étant de l'autre côté, il classe des papiers et murmure.* — Euh! euh! euh! Commandant Brunet, bon. (*Négligemment.*) Vous allez toujours au cercle?

LE COMMANDANT. — Oui, Monsieur.

BRIGNOL, *tout en écrivant.* — Et comment vous traite le jeu?

LE COMMANDANT. — Très mal, Monsieur. J'attends.

BRIGNOL. — Je suis à vous. Très mal? Cela ne me surprend pas, si vous employez votre système.

LE COMMANDANT, *très sec.* — C'est le meilleur système, Monsieur. (*Se levant.*) Mais il n'est pas question de cela.

BRIGNOL, *lui tendant un papier.* — Veuillez signer. Vous allez toucher votre argent.

LE COMMANDANT. — Tout de suite?

BRIGNOL. — Tout de suite. (*Avec bonhomie.*) Et si je vous parle du système de d'Alembert, mon cher commandant, croyez bien que ce n'est pas par vaine curiosité. Je m'intéresse beaucoup à vous. Oui, vous m'inspirez une réelle sympathie. (*Il froisse des billets de banque.*) Si vous m'aviez laissé faire, je vous aurais peu à peu constitué une petite rente que vous auriez été bien aise de retrouver dans quelques années, lorsque vous seriez devenu vieux. Vous préférez risquer vos dernières ressources dans le hasard d'une combinaison absurde, cela vous regarde. J'ai fait mon devoir d'ami, qui était de retarder ce malheur le plus possible. Vous avez exigé votre argent, assez impérieusement du reste: le voici. J'espère que vous ne vous repentirez pas un jour de l'avoir retiré de mes mains.

LE COMMANDANT, *étonné.* — Brignol, je...

BRIGNOL. — Mon expérience des affaires, mon cher commandant, et l'estime que je vous porte, m'autorisaient à vous dire cela; mais, c'est fini et je n'y reviendrai plus.

LE COMMANDANT. — Au fond, Brignol, je sens que vous avez raison. Mais...

BRIGNOL. — Sept... huit... quatorze, quinze... (*Il répète: quinze.*) Mais, pourquoi risquer tout votre petit avoir; cela me paraît imprudent. N'aventurez que la moitié. Quinze mille. Eh! eh! commandant, voilà une idée. Vous avez largement assez de quinze mille francs pour commencer et il vous en restera toujours quinze mille, comme ressource suprême, hein?

LE COMMANDANT, *baissant la tête.* — Non, je suis décidé! Voyez-vous, avec quinze mille francs, on ne peut rien faire.

BRIGNOL. — Comme il vous plaira. Voici les trente mille.

LE COMMANDANT, *serrant les billets.* — Brignol, je vais recommencer à jouer ce soir. J'ai une confiance énorme.

BRIGNOL. — Bonne chance!

LE COMMANDANT. — Merci, Brignol. (*Il fait quelques pas et se retourne.*) Et puis, quand je n'aurai plus le sou, j'irai vivre chez mon neveu, à la campagne. Il est riche, lui. Mais, au fait. vous le connaissez, mon neveu, maintenant. On m'a dit qu'on vous avait vu au théâtre avec lui?

BRIGNOL. — Un charmant garçon.

LE COMMANDANT. — Il ne m'en a pas parlé.

BRIGNOL, *avec importance.* — J'avais beaucoup connu son père.

LE COMMANDANT. — Où donc?

BRIGNOL. — A Poitiers.

LE COMMANDANT, *intrigué.* — Mais, pardon... il me semble que le jour où je suis venu chez vous avec lui, vous ne vous étiez jamais vus?

BRIGNOL. — J'avais eu de si bonnes relations avec M. Vernot le père, que...

LE COMMANDANT. — Oui, oui.

BRIGNOL. — Depuis, j'avais rencontré votre neveu çà et là, et, dernièrement, le hasard nous a placés au spectacle à côté l'un de l'autre.

LE COMMANDANT, *méfiant.* — Je comprends, je comprends.

BRIGNOL *se lève.* — Si vous le voyez ces jours-ci, vous lui direz bien des choses de ma part.

LE COMMANDANT. — Certainement. Au revoir,

BRIGNOL. — Au revoir, commandant. (*Brignol sort par la porte de gauche, après avoir reconduit le commandant par la porte du fond. En l'ouvrant, le commandant rencontre la bonne.*)

SCÈNE XIII

LE COMMANDANT, LA BONNE.

LE COMMANDANT, *négligemment.* — Est-ce que vous avez vu mon neveu ces jours-ci?

LA BONNE. — Le neveu de Monsieur?

LE COMMANDANT. — M. Vernot.

LA BONNE. — Ah! M. Maurice.

LE COMMANDANT. — Oui, M. Maurice. Il est venu chez M. Brignol, hier, je crois?

LA BONNE. — Hier? Il me semble...

LE COMMANDANT. — Ou bien aujourd'hui, je ne me le rappelle plus. En effet, il m'a dit aujourd'hui. Mais il n'est peut-être même pas encore parti? Il est ici? (*A part.*) J'en étais sûr. (*Haut, en revenant en scène.*) Voulez-vous me faire le plaisir d'aller dire à mon neveu que je l'attends?

LA BONNE. — J'y vais, Monsieur.

LE COMMANDANT. — J'ai une commission pressée à lui faire. C'est très bizarre, très bizarre!

SCÈNE XIV

LE COMMANDANT, MAURICE.

MAURICE, *arrivant de gauche, en riant.* — Eh bien! mon oncle, vous êtes un peu surpris?

LE COMMANDANT. — Alors, c'est vrai, tu viens tous les jours chez Brignol? Vous allez au théâtre ensemble? Tu dînes chez lui?

MAURICE. — Que voulez-vous? Ça s'est arrangé comme ça.

LE COMMANDANT. — En quinze jours?

MAURICE. — Depuis..., oui, depuis l'autre vendredi.

LE COMMANDANT, *arpentant le salon.* — C'est très curieux, très curieux

MAURICE. — Est-ce que cela vous est désagréable?

LE COMMANDANT. — Oh!

MAURICE. — Je sais que vous étiez en désaccord avec Brignol; mais il m'a affirmé que vous aviez fini par vous entendre.

LE COMMANDANT. — C'est vrai. Il a une fille, ce Brignol?

MAURICE. — Oui.

LE COMMANDANT. — Gentille?

MAURICE. — Très gentille. Voyons mon oncle, dites-moi franchement ce qui vous taquine là dedans.

LE COMMANDANT, *après un silence.* — Tu lui as prêté de l'argent, naturellement?

MAURICE. — Mais non.

LE COMMANDANT. — Écoute-moi: je ne suis pas aussi naïf que tu crois. En voyant que Brignol venait de m'escroquer trente mille francs...

MAURICE. — Oh!

LE COMMANDANT. — Le mot est de toi. En voyant, dis-je, que Brignol venait de m'escroquer trente mille francs, j'ai eu l'idée de prendre des renseignements sur lui, — j'aurais même dû les prendre avant; — ils sont déplorables, et jamais Brignol n'aurait trouvé cette somme, si tu ne la lui avais pas avancée, avoue-le-moi.

MAURICE. — Et quand cela serait? Puisque c'est pour vous, elle ne sort pas de la famille.

LE COMMANDANT. — Alors?...

MAURICE. — Oui, mais n'ayez pas de scrupule, mon oncle. Je me suis arrangé avec Brignol, qui finira par me la rendre.

LE COMMANDANT. — Ce n'en est pas moins extrêmement désagréable. Je destinais ces trente mille francs au jeu.

MAURICE. — Eh bien! qui vous empêche?

LE COMMANDANT. — Cela m'énerve de penser que cet argent vient de toi. Il n'en faut pas davantage pour me porter une guigne énorme.

MAURICE. — Ne le jouez pas

LE COMMANDANT. — Je le perdrai, il n'y a aucun doute.

MAURICE. — Qui vous force?

LE COMMANDANT, *catégorique.* — C'est comme s'il était perdu.

MAURICE. — J'ai le pressentiment du contraire.

LE COMMANDANT, *haussant les épaules.* — Le pressentiment! Les pressentiments, au jeu, faut-il entendre dire de pareilles sottises! Enfin, nous verrons. Pars-tu avec moi?

MAURICE. — Non, je reste encore un instant.

LE COMMANDANT. — Tu restes, tu restes! Alors tu es lié à ce point là avec les Brignol?

MAURICE. — Nous sommes en rapports.

LE COMMANDANT. — Vous allez au théâtre ensemble; tu dînes chez lui; tu lui prêtes de l'argent: je ne vois pas moyen d'être plus liés que vous ne l'êtes. (*Le regardant dans les yeux.*) Tu es devenu amoureux de la fille de cet animal, c'est évident. Quelle bêtise! Elle est très gentille, sa fille, d'ailleurs?

MAURICE. — Oui.

LE COMMANDANT. — Mais, diable! as-tu réfléchi seulement à la manière dont cela pouvait tourner? Brignol est Brignol, mon ami. Déplorable histoire! Il est bien clair que tu ne peux pas songer à épouser la fille de Brignol.

MAURICE, *hésitant.* — Il n'est pas question...

LE COMMANDANT. — D'un autre côté, la famille Brignol n'est pas aussi déconsidérée que Brignol lui-même. Il y a Valpierre, un magistrat très honorable. J'aime à croire, Maurice, que tu ne songes pas à séduire une jeune fille qui... Une jeune fille est toujours une jeune fille... Fichtre! ça serait une chose très grave.

MAURICE. — Je suis convaincu, d'ailleurs, qu'elle ne se laisserait pas séduire si aisément.

LE COMMANDANT. — Mais enfin, du moment que tu n'as pas l'intention de l'épouser...

MAURICE, *vaguement.* — Je ne crois pas. Non, je ne crois pas que j'aie l'intention de l'épouser.

LE COMMANDANT. — Alors, tu as l'intention de la séduire?... Oh!

MAURICE. — Moi? Pas du tout. Je ne vous ai pas dit ça.

LE COMMANDANT. — Et qu'est-ce que tu as donc l'intention de faire?

MAURICE. — Je ne sais pas.

LE COMMANDANT. — Mais il n'y a pas de milieu! Tu sais bien, que diable! si tu veux la séduire ou si tu veux l'épouser?

MAURICE. — Pas du tout.

LE COMMANDANT. — C'est fantastique! Tu n'es pas fixé là-dessus? Voyons, Maurice, tu n'as pas de raison de faire des mystères avec moi. Je comprends tout, moi. Tu me dirais : « Mon oncle, j'aime la fille de Brignol assez pour en faire ma femme; j'en serais quitte pour tenir le père à distance », ma foi, je te répondrais : « Fais ce que tu veux. » Tu me dirais aussi : « J'enlève demain cette petite fille », je te blâmerais, mais je l'admettrais encore à la rigueur. Ce ne serait pas la première fois qu'on enlèverait une jeune fille. Mais ce que je trouve bouffon, c'est de ne pas savoir laquelle de ces deux choses tu veux faire.

MAURICE. — Je ne peux pas vous répondre autrement. Je ne le sais pas.

LE COMMANDANT. — Et, dans ces conditions-là, tu continues à la voir tous les jours?

MAURICE. — J'attends qu'il me vienne une idée.

LE COMMANDANT. — Quelle irrésolution! Quand je pense que je suis comme ça aussi!

MAURICE. — Donnez-moi un conseil, mon oncle.

LE COMMANDANT. — Tu me demandes un conseil, à moi? (*D'un air découragé.*) Comment, malheureux, tu sais que je n'ai jamais fait que des bêtises, que j'ai gâché ma carrière, que j'ai gaspillé ma fortune au jeu, que je me suis toujours conduit de la façon la plus stupide, et tu viens me demander un conseil, dans une circonstance de cette gravité! Tu n'es pas raisonnable.

MAURICE. — Dans ce cas, il ne me reste qu'à continuer. Nous allons, ce soir, au spectacle ensemble. Nous accompagnez-vous?

LE COMMANDANT. — Jamais. Je ne tiens pas du tout à fréquenter Brignol. Ce n'est pas parce qu'il t'a emprunté de l'argent pour me le rendre que je considère qu'il s'est bien comporté à mon égard : j'aurais pu te l'emprunter aussi bien, moi.

MAURICE. — Oublions cela. Je prends mon chapeau et je sors avec vous.

LE COMMANDANT. — Quelle aventure! Ah! Machin... avait bien raison.

MAURICE. — Qui est Machin?

LE COMMANDANT. — Un de mes camarades de promotion. Il avait la manie de nous dire : « Méfiez-vous, mes enfants : chaque fois qu'on regarde seulement une femme, on ne sait jamais si on ne finira pas sa vie avec elle. » (*Maurice rit.*) Et il avait le pressentiment qu'il ferait des bêtises, car il a donné sa démission et il a fini par épouser sa blanchisseuse. (*Maurice ouvre la porte de gauche et disparaît un instant. Le commandant fait un pas, vers le fond, regarde par la porte, puis tire sa montre. — A part.*) Je les laisse. Je vais au cercle jouer un coup de cinquante francs. (*Il sort.*)

SCÈNE XV

MAURICE, CÉCILE, *dans l'embrasure de la porte.*

MAURICE. — A ce soir : je viendrai vous chercher.

CÉCILE. — Ne soyez pas en retard,

MAURICE, *prenant la main de Cécile et regardant machinalement si son oncle est parti, — à voix basse.* — Cécile, vous savez que je vous aime... Oui, je vous aime!...

CÉCILE, *à part, d'un air heureux.* — C'était vrai! (*Maurice lui embrasse la main. — Paraît Brignol par la porte de droite. Maurice se recule.*)

ALFRED CAPUS.

A TRAVERS LES ÉTATS-UNIS

DE NEW-YORK A CHICAGO

New-York, 4 juillet.

Dès l'arrivée on se sent dans un autre monde. Une baie qui contiendrait avec les rades de France tous les bassins d'Anvers et les docks de la Tamise, des presqu'îles qui semblent des continents, deux embouchures de fleuves larges comme des bras de mer, d'énormes bateaux-bacs qui vont et reviennent de l'une à l'autre rive, creusant dans l'eau flamboyante des remous sinueux où la lumière tombante s'éparpille et saute avec les yachts et les canots pavoisés du drapeau étoilé des États-Unis et d'étendards bleus, rouges, orangés et déroulant au vent leurs plis multicolores; au loin, sur la découpure des côtes, à perte de vue, des étagements de verdure, des villas, des quais, des forêts de mâts et au-dessus le soleil, un grand soleil qui met un halo à la statue de la Liberté et élargit tout l'horizon de son rayonnement. On débarque dans la ville basse et longtemps, au milieu de foules tumultueuses dont on ne distingue au crépuscule, maintenant descendu, que l'agitation continuelle, des tramways qui passent rapides et débordants, avec un sifflement d'acier, on va par des rues droites, régulières, s'allongeant entre des constructions de dix et quinze étages et des alignements de maisons de briques toutes pareilles, monotones, interminables. Enfin près de Union Square, voici l'hôtel, bloc de pierre massif et d'aspect confortable avec des échelles de fer descendant de balcon en balcon pour fuir en cas d'incendie. Dans le vaste hall ruisselant de lumières électriques, une douzaine de nègres en habit noir et cravate blanche vous entourent, empressés, et à peine a-t-on aperçu les galeries somptueuses, les salons aux sièges profonds et bas, les tables chargées de verreries et de fleurs, qu'on est installé dans sa chambre, grande pièce nue, avec une large fenêtre, un tapis blanc et un bassin de marbre où l'eau coule abondante; un nègre vous apporte des glaces et on s'étend sur un rocking-chair, avec une joie de solitude et de fraîcheur, près des rideaux de neige où monte encore affaiblie la grande rumeur de la vie américaine.

5 juillet.

Ce matin, au réveil, un petit nègre est venu m'offrir, plié sur un plateau d'argent, le plan de la ville de New-York; — un long damier de rues numérotées, parallèles, coupées à angle droit par des avenues marquées d'un trait rouge. Il était bizarre, ce négrillon : un corps grêle de jeune singe, une face ronde d'ébène luisant où les prunelles mobiles, les dents blanches découvertes dans un sourire lippu mettaient une expression comique, et avec cela un essai de dignité, une certaine hauteur d'importance. C'est un air qu'ils ont tous en cet hôtel, depuis le portefaix qui monte les bagages jusqu'au cireur de bottes. A l'entrée du couloir, une vieille mulâtresse en robe rose, coiffée du bonnet de mousseline des servantes anglaises, les mains croisées sur son tablier à bavette, se tient à la disposition des voyageuses. Une étrangère vient de l'appeler, la priant de monter un petit sac. La femme de chambre s'est dressée comme sous une injure : « *Missus*, cela ne rentre pas dans mon service, *it is not my business*, faites appeler un porteur. » Et droite dans sa robe de percale rose, la vieille mulâtresse s'est éloignée avec une allure de reine.

Sept heures et demie; un bruit de gong emplit de ses clameurs les galeries de l'hôtel : c'est le signal du déjeuner. Dans la salle à manger spacieuse, parfumée d'une senteur de bananes, pendant que de grands nègres vous éventent d'un geste lent, spectacle de la précipitation des Américains : ils entrent rapides, lancent aux garçons des ordres précis, déploient des journaux de seize pages qu'ils parcourent en absorbant des fruits et des verres d'eau glacée, puis ils déjeunent, dépêchant en quelques secondes l'oat-meal, sorte de bouillie d'avoine, le roast-beef, les légumes, le thé, tout le repas copieux, préliminaire indispensable de la journée de travail, et courent au dehors, insensibles à la chaleur qui malgré l'heure matinale fait monter le mercure à quarante degrés.

6 juillet.

Promenades dans New-York ces deux jours. Quelle vie! Quel mouvement! L'agitation de nos boulevards paraîtrait calme et morne à côté de celle-ci. Qu'on se figure de grandes avenues sans arbres, bordées de façades de dix et vingt étages, blanches ou complètement rouges, couvertes d'affiches voyantes qui vous

entrent malgré vous dans les yeux; au milieu, une ou plusieurs lignes de tramways à câble, se suivant de minute en minute, toujours débordants, et parfois un chemin de fer aérien glissant sur des rails à jour; des voitures attelées de forts chevaux lancés à toute vitesse, et sur les larges trottoirs des foules affairées courant à leurs rendez-vous, tandis que des *boys* agiles, une liasse de journaux sous le bras, bondissent dans les tramways en marche, s'abattent de tous côtés comme une nuée de sauterelles avec un continuel « *Morning paper, sir! Evening paper!* » nasillard et perçant qui jette une note aiguë dans le tumulte général.

Tout d'abord, on ne voit rien. On va les nerfs tendus dans un étourdissement. Peu à peu, on s'accoutume à ces sensations nouvelles, on cesse de se préoccuper uniquement de compter les blocs pour reconnaître sa route, d'éviter des tramways qui fondent sur vous inattendus, et l'on observe les foules qui vous coudoient. Ce qui frappe tout d'abord en elles, c'est qu'il y a dans leur agitation quelque chose de contenu, je dirais de calme si les deux mots ne s'excluaient. Point de gesticulations ni de paroles bruyantes; point d'apostrophes, même entre conducteurs. Un encombrement survient: ils arrêtent leurs chevaux, attendent le dégagement et repartent en silence. Il semble que pour tous l'énergie et le temps soient choses trop précieuses pour être gaspillées en paroles vaines, en mouvements inutiles. Cependant, malgré leur précipitation, ils sont aimables; volontiers ils s'attardent pour vous indiquer le chemin et presque tous, même les gens du peuple, s'arrêtent pour céder le pas à une femme.

J'ai laissé échapper cette expression « gens du peuple »; à en juger par les apparences, elle ne doit pas avoir ici l'acception que nous lui donnons en Europe, car ceux qu'elle désigne n'ont ni les mêmes allures, ni le même costume. En vain je cherche parmi eux les traces de la vulgarité, de l'affaissement de l'être voué aux besognes serviles, les lignes, les attitudes qui impriment à la physionomie et au corps le sceau et comme la dépression du métier; je ne vois que des hommes à la démarche libre, portant haut la tête avec cette expression virile et franche de l'être dont la nature et les énergies n'ont été ni comprimées ni faussées; leur mise est généralement correcte, élégante même; on voit ici, moins qu'ailleurs, les vêtements luisants, usés aux coudes, la misère débraillée ou décente de l'ouvrier ou du petit fonctionnaire, et ceux dont le costume atteste la pauvreté, les *boys* criant les journaux les pieds nus dans la boue, à peine vêtus d'une chemise et d'une culotte attachée par des fragments de bretelles et de cordes, conservent dans le regard une certaine grandeur d'humanité déchue, non avilie. Mais, sauf les femmes qui passent gracieuses et tranquilles, avec leur taille souple et leurs yeux pervenche, tous ont un air anxieux et, à les voir marcher rapides, économes de gestes et de mots, l'œil fixe comme si la pensée suivait obstinément un calcul, on a l'impression que les affaires sont leur préoccupation dominante. D'ailleurs, écoutez-les parler, vous n'entendrez que le mot « *business* »; abordez-les, vous les trouverez tous « *busy* », et à l'accent qu'ils mettent sur le mot, on devine que la chose a pour eux une importance capitale. Hier, j'entre dans un Office prendre un renseignement; tous les commis sont occupés; après une longue attente, je m'adresse à une employée qui cause avec un petit garçon : — « *I am in business, don't you see?* » me dit-elle sévère et scandalisée de l'interruption. Aujourd'hui je vais voir le Principal d'une grande école; on m'introduit dans son cabinet pendant qu'il fait sa correspondance; il m'indique de la main un fauteuil et, sans un regard, sans une parole, il continue à écrire durant vingt minutes. Ensuite il vient à moi, empressé, aimable : — « *I was busy,* » me dit-il, « *and, you know, business first.* »

Les affaires d'abord! Telle est, à en juger par l'extérieur, la devise de ce peuple. Tout semble organisé pour elles. Des rues droites qui, divisant la cité en une multitude de petits rectangles aboutissant à des avenues parallèles, facilitent les communications; des constructions énormes qui décuplent le commerce en le centralisant; des tramways à câble et des chemins de fer aériens qui suppriment les distances; des ascenseurs, des téléphones, des fils télégraphiques, des machines à écrire. Vous voulez lire, faire votre correspondance? Vous tournez une flèche sur un cadran en pressant une poignée et immédiatement un domestique vous apporte de l'encre, du papier, des journaux. Vous faites une emplette dans un magasin, inutile d'aller à la caisse : votre achat glisse avec l'argent sur un réseau de fils électriques tendus au-dessus des comptoirs et revient en quelques secondes enveloppé avec la note et la monnaie. Partout une multitude de mécanismes ingénieux épargnent le temps et l'effort. Aussi les commerçants admirent beaucoup New-York. Je vois plusieurs fabricants européens nouvellement débarqués : leur enthousiasme est intarissable. — « J'ai fait plus de courses et de ventes en deux jours, qu'à Paris en toute une semaine, me disait l'un d'eux ce matin. New-York est le paradis des gens d'affaires. »

Ce ne doit pas être celui des artistes. Le goût manque. Bien qu'il y ait çà et là des détails agréables, dans la Cinquième Avenue et l'Avenue Madison des palais de marbre et de pierre rose, des retraites délicieuses, où flottent des verdures, dans Broadway, le

centre du commerce, des étalages presque parisiens, l'ensemble, avec ses rues régulières tirées en cordeau, son pavé boueux et souvent défoncé, ses alignements de maisons de briques, monotones et banales comme certaines rues anglaises, ses blocs énormes écrasant tout de leur lourdeur, cet Elevated Railroad qui passe à la hauteur du premier étage, faisant la nuit et l'humidité sous ses entrecolonnements, emplissant tout de son bruit et de son réseau de fer, est affligeant de laideur et de civilisation mercantile. Des Américains me disent que New-York, cité cosmopolite et tournée vers l'Europe, ne peut donner une idée juste de leur pays, et que pour avoir un aperçu de la jeune et de la vieille Amérique, c'est dans le « grand Ouest » et l'Est qu'il faut aller. Voici précisément une annonce du New-York-Central-Railroad qui assure, en s'appuyant de poétiques citations d'Antony Trollope et d'un sermon du docteur Talmage, « le grand théologien de Brooklyn », que le voyage de New-York à Chicago par l'Hudson et le Niagara est le plus beau du monde et le chemin de fer du New-York Central le meilleur de l'Amérique. Prenons-le.

7 juillet. En route.

Les bords de l'Hudson ont une beauté sereine et au sortir de New-York, en un train luxueux, dont la rapidité d'éclair, les salons aux fauteuils profonds et aux larges baies, le restaurant où coulent le bordeaux et le champagne, où des Américaines élégantes dînent avec des *gentlemen* la boutonnière fleurie, n'éveillent en l'imagination que des idées de civilisation opulente et fiévreuse, c'est presque un étonnement que la vue reposée de ce fleuve, assoupi dans sa grandeur sauvage. A l'occident, des rochers abrupts dévalent dans des bouquets de verdure, des montagnes couvertes de bois sombres, où des chalets épars accrochés à leurs flancs mettent çà et là des éclaircies, font descendre en pentes raides jusqu'à la rive leur rangées de sapins, et le large fleuve, uni comme un lac, déroule aux pieds des forêts sa tranquillité bleue, à peine effleurée de quelques voiles qui passent comme des ailes.

Au loin, derrière les montagnes, le soleil se couche dans un air lumineux dont les transparences, inconnues à l'Europe, reculent les profondeurs de l'éther variant à l'infini ses nuances; une vapeur de rouge incendié flotte sur un gris mat rayé de violet; à côté, se creusent des trouées d'azur, bordées d'or fauve et de rose floconneux, et le fleuve qui coule toujours paisible emporte dans ses eaux toutes les couleurs du ciel.

Le couchant pâlit, tout s'efface; le train court dans les ténèbres à travers les plaines de l'Hudson, course vertigineuse où, bercé dans un roulis pareil à celui des flots, on rêve du Niagara et des Indiens avec d'étranges réminiscences au cri des stations : Amsterdam! Rome! Syracuse! que la voix nasale des employés lance par moments dans la nuit.

A cinq heures du matin, dans l'aube grise, brusque réveil à Buffalo et changement de route pour le Niagara. On traverse un pont jeté sur un précipice et l'on s'arrête au bord du Saint-Laurent. Le fleuve arrive immense, roulant lentement ses larges eaux lourdes au-dessus de l'abîme, puis leur masse s'ouvrant en deux nappes lisses et en torrents s'écroulent tout à coup avec un grondement de tonnerre au fond d'un gouffre de rocs où elles s'écoulent en cascades bouillonnantes sous des colonnes d'écume qui montent jusqu'aux nues. Le spectacle est « grand », comme disent les Américains; cependant il laisse froid. Devant ces énormes masses d'eau qui tombent en mugissant, on n'éprouve qu'une sensation d'écrasement et l'on s'éloigne déçu : on les avait imaginées autres, moins immenses et plus belles. C'est le désenchantement des choses trop longtemps rêvées.

On repart à travers les plaines du Canada et du Michigan. Pays plat, monotone; des villes toutes pareilles, en bois, dont la plupart ne sont que des commencements de villages, une poignée de maisons autour d'une gare; des terres maigres, des forêts dévastées dont les arbres coupés à un mètre du sol lèvent dans l'herbe pâle leurs troncs mutilés couverts de lambeaux d'écorce bleuâtre, desséchés et lugubres sous le soleil implacable; et tout un jour, dans le train surchauffé où montent à chaque station des familles américaines très simples, d'aspect honnête et rude, déballant des provisions, allant puiser de l'eau glacée au réservoir dans des gobelets d'étain, tandis que les enfants courent entre les banquettes en mangeant des bananes, la locomotive, vomissant une fumée noire, nous emporte à travers la plaine brûlante et nue sous un tourbillon de poussière charbonneuse.

A neuf heures, dans la nuit, un rayonnement de lumières électriques, de hautes constructions, des rumeurs qui courent dans l'air sec en vibrations stridentes : nous sommes à Chicago.

Mlle M. Dugard.

MON ÉVASION

Metz, Novembre 1870.

La grande infamie avait été consommée sur le plateau de Plappeville : l'armée de Metz venait d'être livrée aux Allemands.

Les sous-officiers et les soldats seuls restèrent ce jour-là, 28 octobre, aux mains du vainqueur. Les officiers, prisonniers sur parole dans le camp re-

tranché, devaient y attendre l'avis de leur embarquement en chemin de fer.

J'étais donc redescendu dans la vallée, me dirigeant vers le petit village où, depuis la veille, j'avais élu domicile. Une fois rentré dans ma chambre je pus donner libre cours à la douleur mêlée de rage qui depuis des heures m'étreignait la gorge. Ces pauvres hommes que j'avais laissés là-haut, j'avais vécu avec eux pendant trois mois ; je les avais menés au feu dans quatre grandes batailles et dans nombre d'échauffourées d'avant-postes. Qu'allaient-ils devenir sur les routes par cet affreux temps, puis dans les villes brumeuses et froides d'Allemagne? Les fatigues, les privations, les mauvais traitements peut-être, ne leur seraient pas ménagés! De l'émotion je passai à la colère en pensant à l'atroce comédie dont nous avions été les acteurs inconscients. Ce Bazaine! Jusqu'au dernier moment nous avons eu confiance en lui. « C'est un malin, disait-on, il saura bien nous tirer d'embarras en jouant quelque bon tour aux Allemands. » Et nous avions tout accepté, convaincus que notre honneur était en bonnes mains. En septembre, on avait donné le blé à manger aux chevaux. N'était-ce pas tout naturel? ne fallait-il pas que les attelages fussent vigoureux pour traîner les canons dont nous aurions si grand besoin le jour de la sortie? Puis on avait mangé les chevaux. Dame, puisqu'on renonçait à la sortie, ne fallait-il pas tenir dans Metz le plus longtemps possible?

Tous ces souvenirs se présentaient coup sur coup à mon pauvre esprit : j'eus le sentiment de notre impuissance et de notre inutilité au moment où tout le monde devait être debout devant l'invasion, et je fus envahi par un suprême découragement.

Tout à coup on frappe vivement à ma porte et un de mes intimes camarades fait irruption dans ma chambre, la figure tout animée, presque joyeuse. « Mon cher ami, me dit-il, je t'apporte le salut. Rien n'est plus facile, paraît-il, que de s'évader d'ici. Je viens d'avoir, à ce sujet, un long entretien avec le maire du village. Il nous fournira un guide sûr qui nous mènera en Luxembourg ; il consent même à garder nos armes qu'il nous renverra à la paix. Je dis *nous*, car je ne doute pas un seul instant que tu n'acceptes d'être mon compagnon d'évasion. »

La fortune tombant à mes pieds n'aurait pas été mieux reçue que ne le fut cette alléchante proposition. En une minute mes pensées prirent une tournure toute nouvelle, et je passai de l'abattement le plus profond à un espoir plein d'enthousiasme. Après avoir combiné notre plan, déplié la carte, discuté l'itinéraire, notre départ fut fixé au lendemain matin du jour où seraient embarqués les officiers de notre corps d'armée, car nous tenions à répondre à l'appel de départ, puisque, jusque-là, nous étions prisonniers sur parole dans le camp retranché, c'est-à-dire nos propres gardiens.

La mauvaise chance voulut justement que notre corps d'armée fût embarqué le dernier, le 5 novembre au soir. Ces neuf jours me parurent terriblement longs. Pourtant, à diverses reprises, mon amour-propre de soldat, si gravement froissé, reçut l'aumône bienfaisante d'un éloge de la part du vainqueur. Dans les contacts que nous faisions aussi rares que possible, mais que la situation rendait inévitables, puisque nous étions entassés dans les mêmes maisons, les officiers allemands se montraient envers nous d'une parfaite courtoisie. Un soir je me rencontrai chez mon propriétaire avec un général-major qui ne se fit pas prier pour affirmer devant une dizaine de personnes que les Allemands avaient trouvé en France des adversaires redoutables, et que notre attaque à la baïonnette du 31 août sur leurs positions de Servigny et de Failly les avait remplis d'admiration. Ils ne s'attendaient pas à trouver chez un ennemi démoralisé par un mois de luttes malheureuses, un ressort aussi vigoureux.

Une autre fois je rencontrai sur la route un officier à cheval, en grande tenue. Il devait être d'un grade élevé, car il portait un grand nombre de décorations et entre autres celle de la Légion d'honneur. Il me demanda la permission de m'arrêter pour me demander un renseignement insignifiant du reste. Il ne manqua pas de profiter de cette occasion pour m'exprimer en termes chaleureux ses sentiments de respect pour le courage de notre armée et de sympathie pour la France dont il se faisait honneur de porter la décoration.

Dans les rapports que de rares circonstances m'ont mis à même d'avoir avec des officiers allemands, j'ai toujours rencontré chez eux une grande affabilité et un esprit de confraternité d'armes fort délicat. Un jour, pendant l'investissement, j'étais de grand'-garde sur la route d'Ars, la seule réservée aux allées et venues des parlementaires. Un officier allemand se présente en parlementaire à mon avancée. Je vais le recevoir suivant les usages prescrits, je prends sa dépêche et l'expédie au général de division. En attendant le retour du messager nous causions tous deux sur la route. « Vous devez bien vous ennuyer, me dit-il; nous aussi, du reste. Si vous manquez de bien des choses, nous sommes loin d'être dans l'abondance. — Ce qui m'affecte le plus, dis-je, c'est de savoir mes parents dans l'inquiétude la plus cruelle; ils n'ont pas eu de nouvelles de moi depuis le 16 août, et doivent certainement me croire mort depuis longtemps. — Mon cher camarade, reprit-il, ce serait pour moi un véritable plaisir de rendre service à un frère d'armes. Vous avez le temps d'écrire quelques mots à vos parents. J'emporterai votre

lettre et je vous promets de l'expédier à destination. Si je ne peux le faire par notre poste de campagne à cause des soupçons qu'éveillerait l'adresse, je l'enverrai chez moi en Silésie d'où elle sera sûrement expédiée chez vous. » Je griffonnai à la hâte quelques lignes, et je donnai ma lettre non cachetée à l'officier allemand qui, sans même la lire, la ferma immédiatement et la serra dans son portefeuille.

Et vers la fin d'octobre mes parents reçurent, dans la ville du Midi qu'ils habitaient alors, ma lettre dont l'enveloppe portait le timbre de Breslau.

Notre existence se traînait assez triste dans nos cantonnements. Nous nous réunissions par anciennes « popotes » aux heures des repas que nous prolongions au delà de toute limite, bien qu'ils fussent assez sommaires comme menus. On commençait à recevoir des nouvelles de l'extérieur et c'étaient alors des appréciations, des commentaires sans fin, sur les événements passés et présents. Je me gardais tout naturellement de souffler mot de mon projet; personne du reste n'abordait ce sujet. Cependant il courait des bruits alarmants sur des tentatives de ce genre faites par quelques-uns des nôtres. Ces bruits propagés de bouche en bouche arrivaient considérablement grossis à nos oreilles. On avait arrêté des officiers français cherchant à s'évader et on les avait fait passer devant un tribunal de guerre qui les avait condamnés à des peines très sévères. L'un d'eux même, fils d'un général, aurait été fusillé.

Le 3 novembre la « commandature » fit afficher dans nos cantonnements que les officiers de notre corps d'armée seraient embarqués, le 5, à la gare de Metz; ils devaient y être rendus à dix heures du soir. Grande fut ma joie de voir arriver le terme de mon attente. Pourtant un nouveau souci devait encore m'éprouver. Le 4 au soir, mon compagnon d'évasion vint me trouver et me dit qu'après avoir bien réfléchi il renonçait à mettre son projet à exécution. Il craignait, s'il était pris, d'avoir à subir de dures représailles, et puis, il était marié, père de famille, il avait fait les campagnes de Crimée et d'Italie et il trouvait fort stupide de finir au coin d'un bois avec douze balles dans le corps. Je conçus un vif regret de son abandon; toutefois ma résolution ne fut en rien ébranlée, et je m'assurai immédiatement d'un nouveau compagnon dans la personne de mon sous-lieutenant, jeune officier plein d'entrain, que je n'eus pas grand'peine à décider. Rien ne fut changé aux dispositions prises. Nous décidâmes même de faire évader aussi nos deux ordonnances, si toutefois ils y consentaient. Ces deux braves garçons nous assurèrent de leur complet dévouement, et nous promirent de nous suivre partout.

Pendant les deux derniers jours nous parlions constamment de la réalisation de notre projet, sans pouvoir du reste rien préciser sur les moyens à employer. L'occasion devait seule en décider. L'évasion aurait-elle lieu avant le départ, ou en cours de route? En tout cas il avait été convenu que les ordonnances attendraient au cantonnement soit notre retour, soit des instructions écrites, et que, dès le matin du 6, elle endosseraient les vêtements civils que nous nous étions procurés pour elles.

Enfin le jour si désiré parut. Le 5, à neuf heures du soir, laissant nos ordonnances au cantonnement, nous nous dirigeons vers la gare de la porte Serpenoise dans laquelle nous pénétrons vers dix heures. Une véritable cohue d'officiers français remplissait les salles et les quais. Pendant une heure nous nous mêlons aux groupes demandant des renseignements sur l'embarquement, sur les lieux d'internement, etc. Quelques gendarmes allemands, facilement reconnaissables à leurs larges hausse-cols en cuivre étincelants sous les rayons du gaz, se promenaient sur les quais sans avoir l'air de faire la moindre attention aux prisonniers.

Onze heures étaient passées ; il n'était encore question ni d'embarquement, ni d'appel, et le flot grossissait toujours. Voyant alors qu'aucune mesure n'était prise pour s'assurer de nos personnes, croyant avoir accompli notre devoir jusqu'au bout, dégagés de l'obligation de nous garder nous-mêmes, puisque nous nous étions remis entre les mains des Allemands au lieu et à l'heure prescrits (1), nous nous décidons à l'évasion séance tenante. A cet effet nous suivons le quai, côté ville, jusqu'à son extrémité; nous dépassons les derniers groupes formés par nos camarades, et nous nous engageons sur la voie. Les derniers becs de gaz dépassés, nous enjambons la frêle clôture, nous dévalons par la pente des talus et nous arrivons dans une rue qui nous ramène sur la fa-

(1) Cette question de l'évasion d'officiers ayant donné leur parole de se constituer prisonniers fut très discutée, en octobre 1870, à propos du général Ducrot, qui s'échappa durant son trajet de Sedan à Pont-à-Mousson.

Le général répondit aux attaques de la presse allemande dans une lettre adressée au gouverneur de Paris et qui fut insérée dans le *Moniteur* du 23 octobre.

« J'ai pris, disait-il, l'engagement sur l'honneur de me rendre librement à Pont-à-Mousson.

« ... Il était stipulé que nous devions être rendus à destination, c'est-à-dire à Pont-à-Mousson, le 11 septembre avant midi, et qu'alors nous devions nous présenter à l'état-major allemand pour nous reconstituer prisonniers et recevoir des ordres pour la continuation de notre voyage...

« A une heure un quart, je me rendis avec tout mon état-major à la gare du chemin de fer déjà entourée de postes et de nombreuses sentinelles. Pendant que nous attendions dans la cour de la station, on faisait charger les armes, en notre présence, au peloton de garde, conformément aux usages de la guerre...

« M. le capitaine de Gaston remit à l'officier chargé de l'embarquement le sauf-conduit dont il était porteur, lui fit consta

çade de la gare. Alors, sans nous cacher, nous prenons la grande rue et nous rentrons dans la ville encore très animée, malgré l'heure tardive. Nous ne courions aucun risque d'être arrêtés, car il se trouvait en ville un assez grand nombre d'officiers français autorisés à y rester à différents titres.

Maintenant il fallait trouver un gîte pour la nuit, car il nous était impossible de regagner notre cantonnement, les portes étant rigoureusement fermées.

Notre première idée fut d'aller demander l'hospitalité à l'*Hôtel de l'Europe* où j'étais connu du maître d'hôtel, car il m'était arrivé, pendant le siège, d'y aller avec quelques camarades faire des repas dont les notes étaient toujours aussi salées que l'était peu la soupe au cheval de notre ordinaire. Le dernier, composé, pour trois personnes, d'une omelette de six œufs et d'un « beefsteak » de cheval, avait coûté soixante-cinq francs.

L'hôtel était encombré d'officiers allemands. A notre arrivée dans la grande salle à manger les garçons eurent l'air de ne pas comprendre ce que nous leur demandions, bien qu'il se trouvât deux ou trois petites tables libres. Je m'adressai au maître d'hôtel qui, fort gêné, me répondit que tout était retenu, qu'il n'avait pas une place à nous donner. Le mieux était de chercher ailleurs et c'est ce que nous fîmes. Cinq à six autres hôtels furent ainsi passés en revue; mais partout notre arrivée produisait un effet désastreux et avait le don de frapper de stupeur les hôteliers qui, une fois remis, nous renvoyaient par un refus catégorique. Cependant minuit était sonné depuis longtemps. Que faire? Le hasard, sous la forme d'une patrouille allemande, nous obligea à prendre rapidement une décision. Poursuivis par cette patrouille nous pûmes la dépister, grâce à ma connaissance de la ville où j'avais tenu garnison cinq ans auparavant; une voiture de factage du chemin de fer de l'Est se trouvait devant nous, dételée et peut-être oubliée dans la rue, nous nous y faufilons lestement. Il s'y trouvait juste à point du foin d'emballage : c'était un lit tout fait. Un quart d'heure plus tard nous dormions à poings fermés dans ce domicile improvisé. Notre seule crainte en nous endormant fut d'attirer involontairement par des ronflements intempestifs l'attention de quelque ronde fureteuse.

Il n'en fut rien heureusement; le petit jour et le froid nous réveillèrent. Après nous être secoués et débroussaillés, car nous avions les cheveux et la barbe remplis de brins de fourrage, nous sortons de notre hôtel roulant, avec mille précautions, nous nous dirigeons vers la place Saint-Louis où se trouvent plusieurs boutiques de fripier. Nous entrons dans la première que nous voyons s'ouvrir. Là, pour la somme de dix francs chacun, nous faisons emplette d'une défroque : pantalons effiloqués, blouses de toile bleue défraîchies, chapeaux et casquette graisseux et cabossés qui nous rendent méconnaissables même l'un à l'autre. Nous faisons un petit paquet de nos effets militaires, et, le dissimulant sous notre blouse, nous prenons le chemin de la porte du nord. Nous passons devant le factionnaire, puis devant les hommes du poste qui procédaient à leur astiquage du matin. Personne ne nous honore même d'un regard. Nous franchissons le dernier pont-levis, et nous nous trouvons en pleine campagne heureux comme des pinsons échappés de leur cage. En une heure nous sommes au cantonnement où nous retrouvons nos ordonnances ébahies de nous voir ainsi accoutrés, mais enchantées de nous retrouver.

Un seul groupe de quatre personnes pouvant attirer l'attention sur nous, nous traçons aux ordonnances un autre itinéraire que le nôtre. En gens dégourdis ils avaient déjà fait marché avec un homme du pays qui se rendait le jour même avec sa charrette dans le Luxembourg pour y acheter des vivres. Ils prennent avec eux les deux petites caisses renfermant nos uniformes et nous nous séparons. Rendez-vous est donné pour le lendemain midi à Esch-sur-Alyette, premier village du Luxembourg sur la route qu'ils devaient suivre. Les premiers arrivés devant y attendre les autres jusqu'au surlendemain midi, heure à partir de laquelle chaque groupe redevenait libre de ses mouvements pour gagner Lille.

Il était environ sept heures quand nous nous engageâmes avec notre guide sur la route de Verdun. Oh! le bon air que celui de la liberté! et comme nous respirions à l'aise en nous éloignant de ce cloaque de honte où nous avions croupi trois longs mois! Il faisait un temps superbe et nous enfilions les kilomètres sans nous en apercevoir.

A Gravelotte nous prenons la route du nord qui mène à Verdun par Étain; nous traversons les plateaux arrosés du sang français dans les journées des 16 et 18 août; de-ci de-là, des tertres qui renferment peut-être quelque camarade déjà oublié! Nous passons à Doncourt et arrivons à Jarny vers onze heures.

---

ter ma présence et nous cherchâmes à entrer dans un des wagons du train qui allait partir. Mais tous étaient remplis par des officiers et des soldats prisonniers, arrivés avant nous. Je me présentai alors à l'officier chargé de l'embarquement, lui fis observer que nous ne pouvions trouver place dans le train et qu'il était nécessaire d'ajouter des voitures. Il me répondit que la chose n'était pas possible, le train étant déjà trop long...

« C'est à partir de ce moment, c'est-à-dire après avoir repris avec mon état-major le droit qu'a tout prisonnier de guerre de chercher à recouvrer sa liberté à ses risques et périls, que je me suis échappé des mains de l'ennemi. »

Dans la *Vie militaire* du général Ducrot, publiée par ses enfants (Plon, novembre 1894), on verra de quelle façon et avec quel secours le général Ducrot réussit à s'évader (t. II, p. 434).

La faim commençant à nous talonner, nous décidons de déjeuner dans ce village. Jusque-là nous n'avions rencontré de troupes allemandes qu'en fort petit nombre : un poste à Gravelotte seulement. Mais Jarny en était plein; l'auberge, peut-être la seule du pays, en était bondée, au rez-de-chaussée tout au moins. Le guide qui connaissait l'aubergiste lui parla en particulier et nous montâmes au premier étage dans une chambre où trois couverts furent dressés. Menu : omelette au lard, jambon, salade, fromage; prix : trente-cinq francs! Nous nous récrions, la servante n'en peut mais. Nous faisons comparaître l'aubergiste qui nous dit : « C'est à prendre ou à laisser. Je devine qui vous êtes, vous savez qui sont ceux qui occupent la salle du bas. Payez et filez, c'est ce que vous avez de mieux à faire. » Ce discours était cynique, mais catégorique; je donne les trente-cinq francs et nous nous hâtons de détaler promptement sans même embrasser la bonne qui nous saluait comme des seigneurs parce que nous lui avions offert cent sous de bonne main.

Une fois au large, l'omelette nous parut lourde et, pour aider à la digestion, nous donnâmes un libre cours à notre indignation. Une chose nous étonnait, c'est que notre guide gardait une prudente réserve, et évitait de se prononçer sur l'action assez malpropre de son compatriote.

Mais le soleil était bienfaisant, nous avions quand même l'estomac bien garni, la fâcheuse impression fut vite dissipée.

A Conflans, nous quittons la grande route couverte de troupes en marche vers l'ouest, et nous piquons droit au nord par Abboville, Fléville, et nous atteignons Landres vers quatre heures et demie. Nous commencions à être fatigués. Depuis Metz nous avions fait 42 kilomètres, et il nous en restait encore vingt-six pour arriver en Luxembourg. Pour des hommes déshabitués de la marche, l'étape était forte. Comme nous tenions essentiellement à ne pas passer la nuit dans une région sillonnée par les troupes ennemies, nous prenons le parti de louer une carriole. Notre guide nous trouve aisément ce qu'il nous faut à Landres, et le prix est fait pour quarante francs jusqu'à la frontière. Nous nous séparons de notre guide auquel nous remettons le prix convenu; soit vingt francs. Il nous en demande quarante, nous refusons, il insiste, mais sans employer les mêmes procédés que l'aubergiste de Jarny : il fait appel à notre charité, et, pour nous débarrasser de lui, nous octroyons les deux louis.

Nous voilà roulant gaiement sur la route du Luxembourg où nous croyons arriver vers huit heures. Nous sortions à peine de Landres lorsque nous voyons la route toute noire de troupes. C'était une colonne de munitions composée d'une trentaine de voitures de toute sorte, caissons, fourgons, forges, etc. Le chef nous intime l'ordre de nous arrêter par un signe d'une autorité indiscutable. Nous stoppons sur le bord de la route, l'extrême bord, une roue presque dans le fossé. Le défilé de la colonne s'effectue assez lentement. Tout à coup grande rumeur, cris, jurons, claquements de fouet, le convoi s'arrête. C'est un caisson qui vient de culbuter dans le fossé et les conducteurs, descendus de cheval, s'efforcent, mais en vain, de le relever. Le chef accourt au galop pour se rendre compte de l'accident, puis il pique sur nous et, dans un français fantaisiste que les gestes seuls rendent compréhensible, il nous enjoint de descendre de notre voiture et d'aller donner un coup de main à ses hommes. Nous nous précipitons et nous poussons de l'épaule sur la roue. Enfin le caisson se retourne d'abord, puis on le replace sur la route où il reprend son rang dans la colonne qui se remet en marche sans retard. Une fois seuls nous sommes pris d'un tel fou rire que nous ne nous apercevons pas de la disparition de notre conducteur, dont le cheval, profitant de notre absence, trottait au loin dans la plaine. On le rattrape et tout est remis en ordre; en une heure nous sommes à Audun-le-Roman. La nuit était venue, nous étions un peu fatigués; nous nous arrêtâmes devant le buffet de la gare qui nous parut assez confortable, pour y commander à dîner. Vers huit heures nous allons nous remettre en route quand plusieurs personnes de tournure fort convenable viennent prendre place à côté de nous. La conversation s'engage sur les événements de Metz, et nos auditeurs ne tardent pas à s'apercevoir que nous sommes des officiers en rupture de captivité. Nous leur offrons un verre de champagne, puis deux. Au troisième, nous avions déjà raconté toute notre histoire. Onze heures sonnaient quand nous remontons dans la carriole. Un beau clair de lune nous permettait de bien voir le chemin et ses abords, ce qui était très nécessaire, car, si nous étions tous deux assez gais, notre conducteur était complètement ivre. Nous traversons le gros village d'Aumetz et nous continuons vers Audun-le-Tisch, le dernier village français; nous allions y entrer quand, à un coude de la route, toute blanche, nous voyons s'avancer vers nous deux cavaliers allemands précédés d'ombres immenses et suivis de deux voitures lourdement chargées; deux autres cavaliers fermaient la marche. Ah! les dernières vapeurs du champagne furent bien vite dissipées, et pour la première fois depuis le départ nous eûmes un peu peur. Pourtant le petit convoi nous croisa, nous dépassa sans faire aucune attention à notre présence sur la route.

Cette rencontre nous donna l'éveil; nous crûmes le village occupé, et nous jugeâmes plus prudent

de renvoyer voiture et voiturier, et d'y pénétrer à pied; mais non par la grand'route sur laquelle pouvait se trouver un poste. Nous tendons au voiturier les deux louis convenus, mais ce fripon, fort sans doute de l'appui que pouvait lui donner à nos yeux la rencontre faite peu auparavant, ne s'en contente pas, il en réclame cinq : nous protestons, il se met à crier. La route était absolument déserte. Mon camarade et moi, nous nous lançons un de ces regards qui en une seconde décident de la vie d'un homme. Certes il nous eût été facile, à nous deux jeunes et vigoureux, d'étrangler ce bonhomme encore à moitié gris; mais il était plus prudent, dans notre situation, d'éviter un esclandre que la proximité du village, peut-être occupé par l'ennemi, aurait rendu très dangereux pour nous. Je lui mis donc cinq louis dans la main en même temps que je le poussai vers sa carriole sur laquelle il s'empressa de remonter, mais pas assez vite pour que mon pied chaussé de fortes bottes de campagne n'ait eu le temps de lui plaquer sur la peau le fond de sa culotte. Il partit bon train sans demander son reste, et bientôt le roulement de la voiture s'éteignit dans le lointain.

Et maintenant, que faire? Entrer dans le village, c'était s'exposer à se trouver nez à nez avec les Allemands, peut-être en train de préparer leur départ. Nous quittons la route et nous nous engageons dans les terres pour contourner le village et retrouver la route à la sortie opposée. Notre opération s'effectue sans trop de difficultés et malgré l'obscurité qui, sous bois, nous avait fort gênés. Nous revoyons la route et sur elle, à cinq cents mètres environ, nous apercevons le petit poste de douane devant lequel se tenait un factionnaire. Était-il Allemand ou Luxembourgeois? N'osant pas nous approcher, nous rentrons dans le bois pour chercher à passer la frontière en dehors de la zone de surveillance du poste. Tout à coup éclate du côté de la douane un vacarme épouvantable : des cris, des aboiements, des appels, etc. Nous nous enfonçons sous le couvert et nous nous éloignons de ces parages qui nous semblent peu fréquentables pour des gens dans notre situation. Sur notre chemin nous rencontrons une scierie de planches non habitée; nous nous y arrêtons pour attendre le jour; une planche nous constitue un lit acceptable, et nous voilà partis pour le pays des rêves.

Au bout de quelques heures nous fûmes réveillés par un froid intense qui, à travers la toile usée de nos blouses, nous pinçait cruellement. Du reste le jour se levait au milieu d'une brume d'automne toute floconneuse. La curiosité nous ramène à la lisière du bois avoisinant la grand'route. Voyant que tout paraît fort tranquille autour du poste de douane, et reconnaissant l'uniforme vert des Luxembourgeois, nous gagnons la route et tout gaillardement nous arrivons à la frontière.

Aussitôt le douanier que nous allions dépasser s'avance vers moi, m'empoigne par le bras, et, sans dire un mot, me pousse dans une petite cabane dont il referme sur moi la porte à clef. Du coup, pensai-je, notre odyssée est à sa fin. Ces douaniers ont ordre d'arrêter tous les gens suspects et de les remettre sans doute aux Allemands. Je me livrais à ces tristes réflexions dans ma prison de quatre mètres carrés tout au plus, quand je fus pris soudain de formidables picotements dans les yeux, la gorge, le nez, et je me mis à éternuer, à tousser et à pleurer comme si j'étais enfermé dans une tabatière. Heureusement mon supplice ne fut pas de longue durée; le douanier rouvrit la porte, me fit sortir de la cahute et y introduisit mon camarade qui riait de ma mine déconfite. J'appris alors que la peste bovine sévissant dans la région française frontière du Luxembourg, ordre était donné à la douane de désinfecter tout objet malpropre. Pour malpropres, nous l'étions, et certes, à tous égards, nous méritions la fumigation. Nous apprîmes également du douanier, devenu fort aimable avec nous, sans doute parce que nous étions purs, que le tumulte de la nuit qui nous avait rendus si circonspects provenait d'une bagarre entre contrebandiers et douaniers, et que le pays n'avait pas été occupé par les Allemands, mais qu'ils venaient quelquefois y faire des réquisitions.

Il n'y a pas de si bonne compagnie qu'on ne quitte à la fin; nous pénétrons donc sur la terre hospitalière du Luxembourg hollandais et, après un quart d'heure de marche, nous entrons dans Esch-sur-Alyette, terme de notre voyage d'évasion. Pendant que nous déjeunons arrivent nos ordonnances avec nos effets. Nous nous mettons de suite en tenue et partons pour la gare. Je demande au guichetier deux premières et deux secondes pour Bruxelles en même temps que je pose le prix devant la petite ouverture. Cet employé me livre les tickets et, à mon grand étonnement, me rend mon argent. « Quand on voyage pour un motif aussi noble, me dit-il, on ne doit pas payer sa place; » et, malgré mon insistance, il ne voulut rien accepter.

Cette action généreuse, en contraste si frappant avec l'âpre avidité que nous avions rencontrée de l'autre côté de la frontière, nous émut profondément, et c'est de tout cœur que nous présentâmes à ce brave homme nos chaleureux remerciments.

Le soir, nous étions à Bruxelles. Nous nous crûmes en paradis. Songez donc! pour des malheureux qui depuis trois mois vivaient comme de véritables sauvages, dormir dans un bon lit, faire son tub tous les jours, mettre du linge propre, s'asseoir à une table bien servie et y manger de la bonne cuisine en

compagnie de gens également propres et de quelques dames élégantes! Mahomet en offre-t-il plus au croyant fidèle qui s'est laissé dévorer sa vie durant par la vermine, et qui s'est contenté de faire ses ablutions avec des cailloux?

Au bout de cinq jours passés dans cette Capoue brabançonne, nous songeâmes à regagner la France pour y reprendre du service. A vrai dire, et pour ne pas nous faire passer pour des héros de patriotisme, nous n'avions plus le sou.

Le 13 novembre, nous débarquions à Lille où nous fûmes incorporés dans une compagnie appartenant à un bataillon de marche en formation dans cette ville.

Certes, je ne suis pas plus belliqueux qu'un autre, et la bataille ne m'a jamais fait l'effet de la chose la plus attrayante qu'on puisse voir. Mais, lorsque le 27 novembre devant Amiens, j'ai entendu de nouveau le sifflement des balles, je me suis senti transporté dans une atmosphère d'honneur qui me purifiait de la souillure de Metz, et c'est le cœur plein d'une fière satisfaction que j'ai montré à mes jeunes soldats comment on devait se comporter sur le champ de bataille.

COLONEL PATRY.

VARIÉTÉS

Labiche romancier

Tous ceux qui aiment Labiche en France — et ceux là se nomment légion — ont applaudi, l'autre semaine, à l'excellente causerie académique de M. Pailleron sur l'auteur du *Voyage de M. Perrichon*. M. Pailleron, en faisant revivre la physionomie d'Eugène Labiche, l'auteur le plus franchement gai et l'un des plus fins observateurs que le XIXe siècle ait connus, a trouvé son plus pétillant esprit et sa verve des meilleurs jours. Mais si l'avocat était brillant, bien bonne aussi était la cause; car, cette cause, c'était celle du vieux bon sens gaulois, de la saine et robuste gaîté, que détruisent pièce à pièce, hélas! les « sans-patrie » de la littérature décadente et naturaliste.

Labiche était l'incarnation de cette gaîté et de ce bon sens. C'est pour cela que, lorsqu'on prononce son nom, un écho lointain répond : Molière! Non que notre admiration, très sincère d'ailleurs, aille jusqu'à rapprocher les exquis vaudevilles de notre regretté contemporain des œuvres du maître unique et qui défie toute comparaison. La vérité, c'est que Labiche procède très directement du roi de la comédie, que, comme lui, sans viser à l'esprit ni s'attarder au hors-d'œuvre, il tire exclusivement son comique de la situation et du caractère, et que, sans s'égaler à lui, il est de son école et comme de sa famille. Aller plus loin, ce serait vouloir outrager l'un et l'autre Aussi bien, qu'il me soit permis de citer ici une lettre charmante, que j'eus l'honneur de recevoir de Labiche, après avoir rendu compte de la publication de son théâtre, et qui témoigne d'une modestie bien remarquable chez un auteur dramatique de sa valeur.

Souvigny, 26 août 1879.

Cher monsieur,

Votre article sur la publication de mon théâtre vient me trouver en Sologne où je suis fort occupé à disputer ma moisson au mauvais temps. Mais je ne veux pas retarder le plaisir que j'ai à vous remercier de votre amicale sympathie.

Je vous remercie surtout de protester, en mon nom, contre la comparaison qu'on a voulu établir entre Molière et moi. Je regarde cela comme un sacrilège. Molière est ma plus grande admiration, et je lui ressemble comme un ver luisant peut ressembler au soleil.

Recevez, etc.

EUGÈNE LABICHE.

N'est-il pas vrai que cette modestie et cette franchise font aimer l'homme à l'égal de l'écrivain?

Mais c'est assez parler de l'auteur comique, dont la verve irrésistible nous a tous entraînés, y compris ceux qui osent aujourd'hui le discuter. Venons à un Labiche moins connu : Labiche romancier. De celui-ci je n'aurai pas le même éloge à faire. Notre écrivain était né si complètement « homme de théâtre » qu'il devait être mal à l'aise partout ailleurs que sur la scène. Et si la vérité nous amène ici à parler un peu durement du joyeux écrivain, aimable et sympathique entre tous, ne nous en troublons pas. Après l'avoir suivi dans une courte excursion, sur le terrain du roman, où il s'était fourvoyé et qu'il a si vite et si sagement quitté, on n'en revient que plus volontiers à l'auteur comique, et on ne l'en aime que mieux.

Labiche romancier! Beaucoup s'étonneront au seul accouplement de ces deux mots. Et moi, qui viens de les écrire, j'aurais fait de même, il y a quelques semaines. Mais ayant rencontré un roman de Labiche, le seul qu'il ait jamais commis (1), j'ai eu la curiosité de rechercher dans cette œuvre de jeunesse — l'écrivain avait alors vingt-quatre ans — en quoi

(1) Le volume *la Clef des Champs*, édité chez Gabriel Roux, en 1839, porte l'indication de plusieurs autres ouvrages de Labiche « sous presse » : *Si Jeunesse savait : le Curé de Pomponne : Aventures d'Alcibiade, premier cabotin de France*. Mais ces romans annoncés n'ont jamais paru. — Sur les débuts littéraires de Labiche, voyez la *Revue Bleue*, 1888, 1er semestre, p. 116.

l'auteur futur de *Perrichon* et du *Plus heureux des trois* avait pu y mettre à l'avance sa marque de fabrique.

Et j'ai constaté, non sans quelque étonnement, que cette marque ne s'y retrouve à peu près en rien. — Non seulement Labiche use ici du procédé du roman, qui, à l'inverse du théâtre, se répand dans l'analyse au lieu de se resserrer dans la synthèse ; mais il en abuse jusqu'au dernier excès, et, disons le mot, jusqu'à l'ennui. L'ennui ! On voit combien il nous serait difficile de trouver dans l'auteur de la *Clef des Champs* rien qui annonce le plus amusant de nos écrivains comiques, et combien ici, par suite, nous sommes loin du vrai Labiche !

L'action, des plus simples, ne peut remplir les trois cents pages de ce volume que grâce à d'éternelles digressions et à la persistance agaçante du romancier analyste à « couper des cheveux en quatre ».

L'histoire est celle d'un jeune homme élevé au Marais par une mère aimante, mais d'une ineptie bourgeoise à faire crier. Passionnée pour le loto, cette bonne Mme Bèche ménage à son fils de vingt ans, comme distraction suprême, des séances de son jeu favori avec quelques vieilles filles, quelques douairières trop respectables et l'inévitable vicaire de la paroisse. Émile étouffe dans cette lourde atmosphère. Sous le poids d'un ennui que le lecteur, je l'ai dit, a le regret de partager, il en vient, non sans surprise pour ce dernier, à concevoir et préparer un suicide, qui n'avorte que parce que sa mère, venue dans sa chambre l'embrasser, arrive à temps pour le sauver.

Ce mélodramatique événement, qui tombe dans ce roman bourgeois, comme tomberait une bombe du polygone de Vincennes au milieu de braves gens en train de dîner sur l'herbe, ouvre enfin les yeux à Mme Bèche. Désormais, elle écoutera les conseils d'un médecin, ami de feu son mari, ce vieux voltairien de docteur Millin, toujours aux prises avec l'abbé, et dont auparavant elle se méfiait comme du diable en personne. Sous son inspiration (voir plus tard, dans le *Théâtre de Labiche*, le vaudeville *le Premier pas*), elle laisse à Émile la bride sur le cou, elle lui donne « la clé des champs ». D'étiolé et de pensif qu'était le jeune homme, il devient fort et heureux de vivre ; et, après quelques aventures très vulgaires, où il apprend à connaître la femme à ses dépens, il finit par le mariage, aussi inévitable à la fin d'un roman bourgeois de ce temps que le vicaire de la paroisse l'était au début.

Ce sujet se prête, et ne se prête que trop, à une étude de mœurs de la petite bourgeoisie, haché menu, menu, comme chair à pâté. C'est une investigation de la vie des mollusques, une recherche patiente des infiniment petits poussée jusqu'à l'énervement, de l'Henry Monnier avec quelque chose de plus étriqué et de moins drôle.

Et quel style singulier !

Il faut, — dit par exemple le docteur Millin, — que cette *existence isolée* vive un peu de la vie de tout le monde, et sache ce qui se fait, ce qui se dit au delà de la chambre à coucher de *sa mère*. Ces conseils, Madame, je me suis déjà permis de vous les *faire* comme ami, etc.

Malgré cela, si, dans ce roman tout en réflexions et en digressions, certaines choses sont à relever, ce sont des détails psychologiques, des aperçus assez fins, des hors-d'œuvre ingénieusement traités. Voici, par exemple, un joli passage, et très juste, sur cette coquetterie réflexe des femmes, qui, n'osant s'adresser directement à celui qu'elles aiment, trouvent moyen de lui faire parvenir tout ce qu'il doit entendre, à l'aide d'un tiers, involontaire agent de transmission. Cette situation n'est pas tout à fait celle du *Chandelier* de Musset, où les deux amants sont complices. Ici, il s'agit d'une vieille fille, à qui Émile Bèche n'est pas indifférent. Voyons la faire :

Elle était près de ce pauvre abbé d'une grâce et d'une étourderie inusitées. Elle le choisissait comme moyen de développer ses avantages, de paraître adorable aux yeux d'Émile : c'était son compère enfin. C'est un manège de femme qui veut séduire, de prendre ainsi une poupée à qui elle débite toutes ses gentillesses en face de l'amant qui s'extasie. Les vieux sont d'habitude appelés à recevoir ces amabilités qu'ils ont trop souvent la fatuité de prendre pour eux, mais ils n'en sont réellement que les réflecteurs dupés, car toutes ces cajoleries s'adressent à l'amant qui est là, à cet amant qu'on affecte d'oublier et pour lequel on parle.

Tout cela est finement analysé. Le curieux, c'est de voir l'auteur comique de demain, au dialogue si aisé et si franc, procéder ainsi par analyses, digressions et *longueurs*. Voici, dans le même ordre d'idées et le même procédé, des observations sur l'art de la conversation, qui ne manquent pas de justesse :

C'est une faute de bien des gens en visite de débuter, aussitôt assis, par l'objet qui les amène ; ils jettent tout leur feu à la première charge, et ne savent pas ménager leurs munitions de manière à ne pas laisser de vide dans la durée. Cette faute est d'autant plus grande que la chose la plus importante dans une visite, celle qui demande le plus d'art, c'est la péroraison, la sortie. Elle doit être nourrie, pleine, sans langueur. C'est l'impression dernière qui est la meilleure. On doit quitter les gens avec une grande abondance de paroles, ne pas faire voir qu'on bat en retraite par épuisement et lassitude. Non, il faut terminer glorieusement, sortir triomphalement. Il faut réserver ses plus belles paroles pour l'adieu. Là, doit jaillir le bouquet de tout homme qui a l'entente de ce feu d'artifice sans durée, appelé « conversation ».

Ce sont là d'assez bons exercices de rhétorique sur des pointes d'aiguilles émoussées. L'auteur de la *Clé des Champs* tire le canon pour tuer des mouches. Où retrouver ici l'écrivain de théâtre ? S'il apparaît, ce sera dans des *intentions*, des malices cousues de fil blanc, où l'on découvre le dramaturge préparant ses effets. En voici un exemple frappant, où la ficelle se montre avec une naïveté qui désarme. Émile Bèche, que sa mère veut dégourdir un peu, est député auprès d'une vieille fille, aussi coquette que ridicule. Le prétexte donnée par la mère au tendre jouvenceau : une recette culinaire à demander. Le jeune homme, qu'une femme fait rentrer sous terre, s'est bien fait prier. Enfin, il se présente, balbutiant et rougissant, chez Mlle Éléonore.

— Je suis venu, dit-il, pour vous arracher un secret.

— Un secret? reprit-elle effrayée, je n'ai pas de secret, Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Écoutez-moi.

— Non, Monsieur, je ne puis... je ne dois pas vous écouter... Ma réputation... Oh ! Monsieur !

— Je viens vous demander la recette pour conserver les haricots verts.

Voyez-vous la malice ? Pas la malice d'Émile... le pauvre innocent tremble comme la feuille ; j'entends : la malice de Labiche ! « Je suis venu pour vous arracher un secret ! » Après cet effet de vaudeville, il faut tirer l'échelle.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, et ce qui nous déconcerte le plus dans ce roman, c'est qu'il ne s'y trouve pas un atome de gaîté. L'observation y est amère ; et ce Labiche, destiné à faire entendre le rire le plus sonore et le plus franc qui aura retenti au XIXe siècle, ne trouve ici qu'un ricanement presque mauvais à l'adresse de personnages ou déplaisants ou stupides.

Ah ! l'étrange chose, et comment l'expliquer ? Je crois en avoir trouvé la raison. Labiche était alors trop jeune : il n'avait pas encore cette expérience de la vie d'où naît l'indulgence, d'où sort l'esprit large et tolérant. Disons le mot, la bonté ne lui était pas encore venue. Or, sans la bonté, on peut faire du pamphlet, de la satire : on ne fera pas de la vraie, de la franche comédie. Si l'esprit suffisait à faire des auteurs comiques, Voltaire et About auraient été les premiers du monde, et Beaumarchais serait au-dessus de Molière ; mais l'esprit ne suffit pas. Le jour où l'âge et la vie ont donné à Labiche la bonté, il a compris le mot de Molière :

Il faut haïr le vice et non le vicieux ;

et, étant doué merveilleusement, comme il l'était, il est devenu, après l'auteur du *Médecin malgré lui*, l'écrivain comique le plus gai de France.

JULES GUILLEMOT.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise du *Fils de Giboyer*. — VARIÉTÉS : *La Rieuse*, vaudeville en trois actes de MM. E. Blum et R. Toché. — VAUDEVILLE : *Brignol et sa fille*, comédie en trois actes de M. Alfred Capus. — L'ŒUVRE : *La vie muette*, pièce en quatre actes de M. Maurice Beaubourg.

Quatre premières, et quatre premières importantes ! Augier peut attendre, et aussi M. Maurice Beaubourg... que ce dernier, je l'en conjure, ne se froisse pas de ce rapprochement tout fortuit. Et j'allais oublier, à l'Odéon, un agréable et mince petit acte de M. Jules de Marthold, *Neiges d'antan :* mince et agréable. Passons. Et consacrons-nous, aujourd'hui, aux Variétés et au Vaudeville : je les cite par ordre de date. Mais disons, auparavant, que la reprise du *Fils de Giboyer* a été véritablement triomphale et que j'y ai goûté, pour ma part, la joie d'une admiration sans égale. La superbe pièce d'Augier est restée inaltérablement belle, d'une puissance et d'une solidité incomparables. Quelques scènes « datent » peut-être, mais elles sont rares, et le drame lui-même, et ses personnages si vrais, si humains, n'a pas, comme on dit, bougé d'une ligne. Je vous le dirai mieux samedi prochain.

Je touche presque — je dis presque ! — au plus cher de mes vœux : dire du bien d'une pièce signée de MM. Blum et Toché. A vrai dire, pour M. Blum, je ne me sens qu'une indifférence sans remords ; je ne le connais pas (j'entends littérairement), si ce n'est par un volume, les *Mémoires d'un Vaudevilliste*, qui m'avait assez complètement déplu. Pour M. Toché, il n'en est pas de même. Peut-être l'étonnerai-je un peu en lui disant qu'il n'a pas de plus fervent admirateur que moi. Les *Soirées parisiennes* qu'il donne au *Gaulois* sont d'une fantaisie et d'une verve vraiment délicieuses. Je les lis, pour moi, avec dévotion. Je l'apprécie avec moins d'ardeur, faut-il le dire, lorsqu'il aborde l'esthétique. Ses préférences ne sont pas les miennes, et j'aime de toutes mes forces ce qui lui paraît parfaitement inepte et assommant. Mais il a tant d'esprit, et si aisé, et si naturel ; ses couplets ou ses fantaisies rimées sont d'un si joli tour, et la conclusion en est si comique et souvent si juste ! Le jour où M. Toché réunira en volume ses *Soirées parisiennes*, je le prie de m'inscrire pour le premier exemplaire ; et je suis sûr que je les relirai avec un plaisir extrême. Nul n'a plus d'esprit que lui.

Admirant M. Toché comme je le fais, — je le dis très sincèrement, et non pour amener, par un artifice connu, le coup de massue final, — admirant, dis-je, M. Toché comme je le fais, j'ai bien souffert en tant que critique dramatique. En effet, le malheur

a voulu que, depuis que j'exerce ici le métier ci-dessus désigné, M. Toché se soit presque exclusivement consacré au genre qui m'est antipathique entre tous, la comédie vaudevillesque. A chercher à faire aussi bien que son modèle (cette fois je ne le nommerai pas) M. Toché perdait le meilleur de ses qualités. Sa fantaisie se guindait, paraissait toute gênée parmi les rouages du vaudeville, et la profondeur d'observation de la comédie ne rachetait pas cette infirmité. Pour des raisons indépendantes de ma volonté, je n'ai pas eu à parler de *Madame Satan*. J'eus un moment d'espoir l'an dernier, lors de la Revue des Nouveautés : à part une très réjouissante parodie d'*Antigone*, la Revue était assez terne. Dirai-je enfin que la *Rieuse* réalise de point en point mon idéal de théâtre? Non sans doute. La *Rieuse*, c'est une épreuve de plus, et ce ne sera pas la dernière, tirée d'après la *Vie parisienne*, avec moins de charme pénétrant, sans doute, et aussi moins de fantaisie que Meilhac et Halévy n'en avaient mis dans leur pièce, mais, au demeurant, fort agréable. Au fond, ce qui est agréable, au théâtre, c'est l'« ensemble ». Ici, — c'est dans la *Rieuse*, que je veux dire, — pas de préoccupation de comédie, pas d'efforts inutiles pour nous faire prendre au sérieux des fantoches de vaudeville. Une brave pièce sans prétention, sans le moindre souci de réalité, une plaisanterie, faite à peu près comme une revue de fin d'année. Pas d'efforts, pas de... On va dire que ce qui me plaît dans la *Rieuse* c'est surtout ce qui n'y est pas. Peut-être. Et, tout de même, c'est quelque chose. — Je crois bien qu'on a reproché à MM. Blum et Toché de se servir de musique connue : qu'ils ont raison! Ce sont « les meilleurs airs de l'année » qu'ils nous présentent ainsi. Ce sont des Darwin au petit pied : ici, au moins, vive la sélection! Faut-il ajouter qu'à côté de l'exquise Judic l'obligatoire bataillon de jolies femmes évolue sur la scène des Variétés? que Mlle Lavallière est bien piquante, Mme Mathilde bien imposante, et que, si les adjectifs me manquent pour louer comme il convient les ronds de jambe et la voix enchanteresse de Baron, je veux au moins dire qu'Albert Brasseur, ici, joue la comédie tout à fait bien...

Et j'arrive à *Brignol et sa fille*, la très remarquable comédie de M. Alfred Capus.

Et mon embarras est assez grand. Non pour exprimer mon admiration qui est vive et sincère, mais pour vous faire sentir le charme et l'intérêt très particuliers de cette comédie. Ils résident, ce charme et cet intérêt, dans le ton général de la pièce, sobrement, discrètement écrite, avec un scrupule d'éviter les gros effets, une rare conscience, et une observation très juste et très fine. Nulle comédie ne fut plus spirituelle, et nulle ne contient moins de mots. L'esprit court tout le long de la pièce, il ne vous tire pas l'œil, si j'ose m'exprimer ainsi... Mais on me dit que dans ce numéro même, la *Revue Bleue* vous donnera un important fragment de *Brignol et sa fille*. Vous verrez ainsi, mieux que par mes explications, la jolie forme, d'une sobre fermeté, que M. Capus a su donner à sa comédie.

Ce qu'il y a de très particulier c'est qu'avec cette forme si sobre, avec ces petites phrases nettes, sans développements, M. Capus ait pu créer un personnage comme celui de Brignol, tout en nuances, et en nuances d'une inappréciable vérité. Voyez ses actions, c'est une canaille ; jadis, au barreau de Poitiers, il y a eu quelque fâcheuse aventure, qui l'a contraint à jeter sa robe aux orties. Il est venu s'établir à Paris, et y a fondé quelque chose comme un cabinet d'affaires. Ce que sont ces affaires on ne nous le dit pas. Mais ce que nous en voyons suffit à nous édifier assez complètement sur les opérations auxquelles se livre Brignol. Un vieil ami à lui, le commandant Brunet, lui confie trente mille francs. Brignol les emploie pour son propre compte; spéculations aventureuses, ou vol proprement dit, je ne sais. J'imagine qu'il aura d'abord dépensé une partie de ce dépôt pour quelque affaire, et qu'ensuite, criblé de dettes, il se sera servi du reste pour adoucir quelque créancier exigeant. C'est l'histoire banale de tous ces agents d'affaires dont les journaux enregistrent chaque matin les méfaits et la fuite. Voilà l'homme d'affaires : il n'en est guère de moins scrupuleux : c'est un filou. Et voici le père. Sa fille, Cécile, est une adorable petite créature, de bonne humeur, de cœur tendre et de belle santé. Elle comprend bien que les « affaires » de Brignol ne vont pas comme il faudrait : les créanciers deviennent bruyants, impertinents; elle a pris gentiment l'habitude, quand les voix deviennent trop tapageuses, d'entrer doucement dans le cabinet de son père : elle prend un livre, salue gracieusement le créancier rébarbatif qui, le plus souvent, s'humanise et baisse le ton. Elle adore Brignol et se résigne, sans phrases dolentes, à la vie de privations qu'il lui impose. Cette enfant vraiment délicieuse, Brignol s'en sert sans scrupules comme d'un élément de succès pour ses affaires. Il la promet à Carriard, un tripoteur qui a réussi. Ce sera une façon de payer ce qu'il doit audit Carriard, et une possibilité de lui devoir aussi une situation à peu près convenable. Survient Maurice Vernot. Neveu du commandant Brunet, il accompagne son oncle et réclame vigoureusement les trente mille francs de celui-ci; les voix s'élèvent, Cécile paraît, et voici Vernot moins exigeant. Bien plus, il prête de l'argent à Brignol, et finit même par lui avancer les trente mille francs du commandant. Et Brignol a, ici, un mot exquis : au moment où Vernot lui remet la somme, il lui dit cordialement :

« Ma foi, mon cher ami, vous avez trouvé là le meilleur moyen d'arranger l'affaire. » L'affaire arrangée, Vernot devient de plus en plus assidu chez Brignol : il est aux petits soins pour Cécile... Et, ici, je crois qu'on a chargé Brignol d'un péché qu'il n'avait pas commis. Certains de mes confrères ont cru qu'il prévoyait ce qui allait se passer; et qu'à la rigueur, il consentirait, non pas à vendre (d'abord Brignol n'est pas un *actif*), mais à laisser acheter Cécile par Vernot. Il n'en est rien. Et cette fausse impression vient, je crois, d'une faiblesse de l'interprétation. M. Lérand est un comédien de valeur, mais c'est un comédien menu et sournois : et Brignol n'est rien moins que sournois. C'est un imprudent. Et l'on peut à peine dire qu'il est imprudent : c'est un homme qui a confiance.

Et, précisément, c'est cette confiance qui l'excuse à nos yeux. Vous venez de voir quelles piètres actions commet Brignol : si le doute, au moins, subsiste pour la dernière, les autres suffisent à lui mériter l'épithète que je lui décernais en commençant. Mais cette canaille est sympathique. Il n'y a chez lui aucune perversité : il n'y a pas même préméditation. Il reçoit du papier timbré ? Vétille : cela s'arrangera. Il doit trois termes à son propriétaire ? Qu'est-ce que cela, puisqu'il est résolu à le payer ? Il a dépensé les trente mille francs de Brunet, il ne lui reste pas cent francs, il n'attend aucune rentrée, il n'a aucun moyen de gagner de l'argent, mais quand il jure que, cet argent, il le rendra un mois plus tard, il le croit de tout son cœur. Dans *les affaires*, on ne sait jamais. Brignol est un homme de foi. Ce flibustier à une âme candide et optimiste de petit enfant. Rien ne l'étonne. Vernot a cent mille livres de rente ; il épouse Cécile. Mme Brignol s'écroule. Brignol n'est pas surpris. Il savait bien que cela devait finir ainsi, et il triomphe de ceux qui voulaient le prévenir et l'effrayer. C'est là ce qui le distingue de Mercadet, auquel on l'a comparé, et même du merveilleux Arnoux, de Flaubert. Mercadet combine des « tours » pour duper ses créanciers, et le dernier est prodigieux. Arnoux lutte, se démène, c'est un énergique, inventant affaire sur affaire. Brignol n'invente rien, ne cherche rien : il est « dans les affaires », et ce terme vague exprime, pour lui, qu'il « peut » gagner de l'argent. Comment ? Il ne sait pas au juste. Mais il est dans les affaires. Et cela dit tout. Certes, ce n'est pas un mince mérite d'avoir créé un type si humain, et, malgré sa complexité, de lui avoir donné tant de vie et de réalité. Mais ce mérite, si rare qu'il soit — et il faudrait montrer aussi combien les personnages accessoires, Brunet, Valpierre, Carriard, Cécile, sont solidement établis et marqués par deux ou trois traits définitifs, — ce mérite n'est pas le seul qu'il faille signaler dans la belle comédie de M. Capus.

Son observation va tout aussi loin — et dans le même sens — que celle de M. Ancey, par exemple, et de ceux qui, à sa suite, ont fait du « théâtre rosse ».

Et, du reste, je voudrais connaître un observateur tout à fait exempt d'amertume. Ce n'est pas Molière, j'imagine. Mais M. Capus n'a pas de parti pris. Imaginez son Brignol, selon la formule du Théâtre-Libre. Il eût vendu sa fille, vendu autant qu'on peut vendre, argent sur lit, si je puis dire, puis se fût vautré dans son infamie, eût déclaré, affirmé, juré que jamais il ne s'était trouvé plus à l'aise. M. Capus a bien compris tout ce que ce pessimisme avait de conventionnel et d'excessif : l'homme n'est pas naturellement bon, mais il n'est pas naturellement un monstre, jouissant de sa monstruosité. Entre ces deux extrême il a une foule de nuances ; et M. Capus a su les montrer avec une conscience et une maîtrise dignes d'admiration. Il est pessimiste, comme il convient, et, encore une fois, comme tous les observateurs. Mais son pessimisme n'est ni hargneux ni frénétique. La valeur morale des meilleurs d'entre nous n'est pas à l'abri de tout soupçon ; mais peu sont capables de commettre des crimes. Nos vices sont faits surtout d'inconscience, de veulerie, et aussi de satisfaction de nous-même. Ce sont des vices passifs. Et c'est en cela que Brignol est l'un de nous.

Le début de M. Alfred Capus est on ne peut plus heureux. Il a, je crois bien, donné un roman qui est une manière de chef-d'œuvre : *Qui perd gagne*. Le chef-d'œuvre complet, j'ai la conviction qu'il le donnera un jour ou l'autre au théâtre.

J'ai déjà dit que M. Lérand m'avait semblé comprendre et jouer à contresens le rôle de Brignol. M. Dieudonné a été excellent dans celui du commandant Brunet. M. Torin a donné une brusquerie réjouissante à Carriard : il dit remarquablement juste. Mlle Lecomte est gentille à souhait dans Cécile, avec une jolie petite note émue. Et je ne vois qu'à louer M. Lagrange, Mlles Samary et Géraudon.

JACQUES DU TILLET.

P. S. — Je veux au moins signaler, en attendant que j'y revienne, l'intéressant *Théâtre à côté* de notre confrère Ad. Aderer (chez Quantin), avec une préface de M. F. Sarcey, et un volume d'une excellente drôlerie, *les Trente-Six situations dramatiques*, de M. Georges Polti, qui nous avait déjà donné un bien curieux essai sur la *Notation des gestes* (Imprimerie du *Mercure de France*).

J. T.

CORRESPONDANCE

LA PRESSE ET L'OPINION

LETTRE DE M. LUCIEN MARC, DIRECTEUR DE L'*Illustration*.

Mon cher Confrère,

Dans le dernier numéro de la *Revue Bleue*, à propos de l'affaire « des Bidons », M. Vandérem constate la joie maligne avec laquelle fut accueilli ce nouveau scandale et déplore l'hostilité des gens du monde à l'égard de la presse.

Votre collaborateur a soulevé là une question bien actuelle, bien peu explorée, et pour cause... Permettez-moi de regretter qu'il se soit borné à la poser et qu'il ait laissé le problème sans solution, en interrompant son exposé au moment où il commençait à devenir intéressant.

Eh bien! oui, l'opinion éprouve à l'égard de la presse un sentiment de défiance, de mépris, presque de haine. Ce sentiment va, *crescendo*, de l'homme de lettres, à peu près indemne, au journaliste et au directeur de journal.

C'est un directeur de journal, appartenant à la presse depuis près de trente ans, aimant et respectant sa profession, qui vous demande à entrer dans le vif du sujet, et qui commence par cette déclaration :

Le public se défie de la presse : il a raison!

Il la méprise : c'est notre faute!

Qu'il y ait, dans cette malveillance, de l'envie, des rancunes, c'est possible : les sentiments humains sont complexes ; presque tous ont leurs côtés bas et mesquins, mais ce sont ici les très petits côtés. Le grand motif, le vrai, le motif légitime, c'est que le public est convaincu que dans la presse tout est à vendre et que tout s'achète, jusqu'au silence ; en sorte que, dans la faillite de tant de libertés, qui devaient régénérer le monde, celle de la liberté de la presse est une des plus lamentablement grotesques, car c'est la seule liberté à peu près illimitée que nous ayons conquise, et nous avons une presse plus asservie qu'en Turquie, volontairement soumise à qui la paie.

Je sais bien ce qu'on va me répondre : « Vous parlez de la publicité; mais c'est là un élément indispensable au journalisme moderne! Le public sait très bien que, lorsqu'on lui vend un sou une feuille dont le prix de revient est de cinq centimes, le bénéfice doit être quelque part, et que c'est la publicité qui le fournit. »

Sans doute, le public sait cela, mais il sait aussi qu'il devrait y avoir quelque part une ligne de démarcation où commençât la publicité payante, où finît l'opinion sincèrement exprimée du publiciste. Or, cette limite n'existe nulle part. « La quatrième page est un mur, a dit Girardin : y affiche qui veut. » Fort bien; mais la troisième page, la seconde, la première?

Ouvrez un journal parisien : depuis le titre jusqu'à la signature de l'imprimeur, vous n'y trouverez souvent pas un article sous lequel on puisse être certain qu'il ne gise pas une *affaire*.

Ce n'est pas seulement la partie financière affermée à une maison de banque, la chronique théâtrale subventionnée par les directeurs : c'est le bulletin de la température, qui ne connaît, en fait de stations météorologiques, que Dieppe en été ou Monaco pendant l'hiver ; c'est l'écho mondain, le fait-divers, la critique où, à chaque instant, on devine la réclame déguisée, quand elle ne s'y étale pas ouvertement.

Sans doute l'abus n'est pas poussé également loin partout, sans doute les journaux et les journalistes loyaux sont nombreux ; mais comme rien ne les distingue nettement des autres, comme aucune frontière n'existe entre le domaine de l'information sincère et celui de la publicité payante, est-il étonnant que l'opinion désorientée enveloppe dans un égal discrédit la masse des journaux et de ceux qui les font et ait fini par dire, comme la demoiselle dont parle M. Vandérem : « Mensonges ! mensonges ! tout ce qu'il y a dans les journaux c'est des mensonges ! »

*
* *

Lors des scandales du Panama, un député, M. Boissy d'Anglas, proposa une loi établissant la responsabilité des journaux dans les affaires financières qu'ils auraient patronnées en dehors des annonces.

Ce fut dans presque toute la presse un *tolle* d'imprécations contre l'auteur d'une mesure qualifiée d'odieuse persécution, de tyrannie extravagante.

Pouvait-on proclamer plus ingénûment sa vénalité, qu'en revendiquant ainsi comme l'exercice un droit sans limite, sans contrôle de cette vénalité? Les journaux n'en faisaient, du reste, pas mystère : un d'eux ne menaça-t-il pas l'expert Flory d'un procès en dommages-intérêts pour l'avoir désigné comme acheté à un prix trop peu considérable ?

Parmi les arguments invoqués contre les idées de M. Boissy d'Anglas, citons seulement ceux du regretté directeur du *Figaro :*

Comment établir, disait M. Francis Magnard, la complicité d'escroquerie au sujet d'une affaire qui commence et qui offre, en apparence, toutes les garanties de sécurité désirables? Comment un journal arrivera-t-il à discerner si les documents qu'on lui soumet sont mensongers? Mieux vaudrait alors — ce qui revient au même — interdire purement et simplement la publication de tout article financier en dehors des annonces tarifiées qu'on n'aura d'ailleurs aucune raison de respecter plus tard, si le premier principe est admis.

D'ailleurs, ajoutait-il, dans la voie indiquée par M. Boissy d'Anglas, je ne vois pas pourquoi les annonces proprement dites n'entraîneraient pas la même responsabilité que les réclames. Qui nous prouve que l'acheteur de telle action tombée au-dessous du pair, ou de telle obligation sans revenu, a été décidé à l'achat plutôt par la réclame que par l'annonce de 4e ou de 3e page? Il serait impossible — que la Chambre y songe bien — de scinder la question.

Et dès lors, comment la limiter aux choses de finance? Un malade mécontent de telle ou telle spécialité pharmaceutique, un acheteur se prétendant trompé sur la qualité des marchandises que lui ont vendues les « grands magasins » se trouveraient, de par le projet de M. Boissy d'Anglas, investis du droit de réclamer des dommages-intérêts aux journaux qui ont inséré les annonces, aux fermiers qui les ont accueillies et, par surcroît, aux clients qui les ont payées.

De tels sophismes étonnent, car ils supposent chez leur auteur une inexpérience complète de la presse, ce qui est inadmissible en l'espèce, ou une foi sans bornes dans la crédulité et l'ignorance du public.

Ce que M. Magnard déclarait si difficile est, en réalité, la chose la plus simple du monde: nombre de journaux l'ont déjà mis en pratique, et point n'est besoin de lois nouvelles pour en généraliser l'application.

Que le journal donne à la publicité payante la place et l'étendue qu'il voudra; mais qu'il établisse une distinction parfaitement précise et ostensible entre cette publicité et la rédaction proprement dite!

Les formes que prend la publicité sont infinies; elles se renouvellent sans cesse : vouloir les emprisonner dans un texte de loi serait absurde. Que chacun adopte donc celle qui lui paraît la plus profitable, mais qu'en tous cas le lecteur soit loyalement prévenu ! Qu'on lui dise :

« Ceci est de la rédaction;

« Cela est de la publicité;

« Ceci est une information : je la crois exacte; je puis me tromper, car je ne suis pas infaillible, mais je vous la donne de bonne foi;

« Ceci est mon opinion : elle peut être erronée, mais c'est l'expression sincère de ma pensée;

« Cela est une réclame payante : je ne garantis ni la qualité de la marchandise annoncée, ni l'efficacité du remède, ni l'avenir de l'affaire : ce sont les intéressés qui parlent, je ne réponds de rien : vérifiez si vous voulez. »

***

Ce principe admis, toute difficulté tombe d'elle-même. Jamais le public, jamais le législateur n'ont songé sérieusement à poursuivre un journal pour avoir inséré en quatrième page les affiches des émissions du Panama : ils n'en auraient même pas voulu au publiciste qui, abusé comme tant d'autres, aurait sincèrement préconisé l'entreprise. Où ils se fâchent, c'est quand ils apprennent, après coup, que le journal avait reçu de l'argent pour mentir, et où M. Boissy d'Anglas se trompe, c'est quand il croit nécessaire une loi nouvelle : le code suffit, il a prévu la complicité d'escroquerie.

***

« Mais, dira-t-on, avec votre système, les journaux ne feront plus leurs frais : vous savez bien que le plus clair de leurs bénéfices vient de cette publicité déguisée, sans laquelle ils ne sauraient vivre. »

Nous en resterons donc toujours en France, à la conception du directeur de journal qui se croit habile quand il a obtenu des permis de circulation sur les chemins de fer, des billets de faveur dans les théâtres, des *mensualités* dans les établissements financiers...? Je ne parle des fonds secrets que pour mémoire.

Le tout représente annuellement quelques dizaines de mille francs, — mettons quelques centaines pour ne froisser personne — moyennant quoi ce très malin directeur aliène une des plus formidables puissances qui aient jamais existé dans ces sociétés civilisées.

Mais vous ne savez donc pas qu'il y a en Angleterre, en Amérique, des journaux gagnant en une semaine plus d'argent que vous dans toute une année, des journaux dont les rédacteurs ont des traitements de premiers ministres, et où les ambassadeurs font antichambre?

Et voulez-vous savoir le secret de leur prospérité?

Vous allez vous moquer de moi, ou croire que je me moque de vous.

Ces journaux-là sont très honnêtes.

***

La vertu n'est pas à la mode : l'Académie elle-même n'ose plus la récompenser sans rire.

Restons sérieux et raisonnons comme cet homme d'affaires disant à son fils : « Pour parvenir, le meilleur moyen c'est l'honnêteté... J'ai essayé des autres, tu peux en croire mon expérience. »

Il se créera un jour un grand journal, ni officieux ni d'opposition, où l'on dira du bien des bonnes pièces, du mal des mauvaises, où la critique littéraire n'émanera pas des éditeurs, dont le rédacteur financier sera payé très cher pour ne recommander que de bonnes affaires. Je ne sais pas quand ce journal paraîtra, ceci n'est pas une réclame; — je ne sais pas qui le fera. Ce ne sera probablement pas un homme vertueux : ce sera un homme intelligent. Son entreprise étonnera d'abord, et quand elle aura réussi on dira : « C'était vraiment une idée bien simple : comment personne ne l'avait-il eue plus tôt? »

Lucien Marc.

***

Un vieil abonné pourrait-il répondre quelques mots au spirituel article de M. Vandérem ?

La presse est soupçonnée, dit M. Vandérem ; il s'étonne « qu'un romancier, signant chaque matin dans un journal, apparaisse toujours au public comme un romancier, tandis qu'il faut dix volumes à un journaliste pour être considéré comme écrivain ».

Il demande pourquoi cette malveillance et cette distinction. — On peut le lui dire. C'est qu'il y a un état d'esprit journaliste ; le public ne le juge que par ses effets et pour lui public, *un journaliste est un homme qui, ayant le pouvoir de faire publier des articles dans les journaux, se sert le plus souvent possible de cette faculté pour s'acquérir certains avantages personnels, pécuniaires ou autres.* Le public a tort, nul n'en doute. S'il se trompe en est-il seul coupable ? Que voit-il ? Son journal. — Ouvrons-le.

Négligeons la politique, qui tient peu de place dans la presse ordinaire. Le journal d'aujourd'hui c'est l'Art, la Littérature, le Sport : et l'Art, pour nous bourgeois de Paris, c'est surtout le théâtre. Lisons.

« Le théâtre X... refuse du monde tous les soirs. » — J'en suis aise. Mais le théâtre Z... ne peut remplir sa salle : pourquoi ne pas le dire ? Ce serait de la méchanceté ? Pardon : êtes-vous informateur, oui ou non ? Et que diriez-vous d'un journal qui, prétendant rendre compte, par exemple, de la guerre sino-japonaise, publierait seulement les dépêches favorables à l'une des parties ? Si les « courriers de théâtres » sont seulement de la réclame, qu'on le dise. On s'en garde. Et l'on trompe le public qui croit être exactement renseigné.

Péché véniel ? Attendez. Le théâtre X... refusant du monde, je prends des places d'avance, deux francs plus cher. J'entre, — la salle est vide. Ici, dol et tromperie, car la réclame est mensongère et déguisée. Quand je lis que les *magasins les plus vastes du monde mettent en vente une occasion exceptionnelle*, je sais que c'est une réclame, une affiche. Mais le Courrier des théâtres est signé, signé le plus souvent par un *sympathique confrère*.

Voici la littérature, nouvelles, critiques d'art, de théâtre, de livres. Une camaraderie trop indulgente mise à part, où la réclame pourrait-elle se glisser ? Lisons. C'est une nouvelle, mélancolique : « Te souviens-tu, chère adorée, des jours lointains où, assis côte à côte, nous vidions des coupes pleines de .... » (ici un nom de crû célèbre).... Tournez la page ; c'est une critique : « La pièce de M. N... est admirable, elle est admirablement montée ; admirables aussi sont les toilettes que j'ai pu détailler grâce à... (ici le nom d'un marchand de lorgnettes). Cela ne vous paraît pas pendable ? Imaginez M. Bonnat informant le public que les accessoires de tel tableau ont été fabriqués par la maison X... M. Laferrière, vice-président du Conseil d'État, signalant, dans un jugement, la supériorité du papier sur lequel ce jugement est grossoyé : Me Demange interrompant une plaidoirie pour vanter les mérites de son coiffeur : Mgr Richard arrêtant la messe du chapitre pour faire remarquer son surplis sorti des ateliers de Z.... ? Vous riez ? C'est ce que font les journalistes. Un magistrat, un avocat seraient, pour un fait de ce genre, mis au ban de leur corporation. Les journalistes se sont arrogé des droits exceptionnels, il en profitent, c'est parfait ; mais qu'ils n'exigent pas le respect qu'on a pour ceux qui ne jouissent, ni des mêmes prérogatives ni des mêmes avantages.... On demande les noms ?.... Soyons sérieux. Voulez-vous que ces réclames soient seulement l'indice d'une âme charitable ? Le doute, ici, doit profiter aux soupçonnés. Mais le doute n'est pas toujours permis.

Voici l'affaire des cercles. Partout, dit M. Vandérem, on encourage les enquêteurs. Pardon *le XIXe siècle* était-il seul dans cette campagne ? M. Portalis a été pris : jusqu'au jour où la justice a parlé, *la Presse a tout fait pour étouffer l'affaire.* Qui sont les autres ? Le conseil d'enquête convoque des anonymes ; ils ne viennent pas ; la séance est levée. Il y avait, pour la presse, une occasion de faire la lumière ; elle est muette, irrémédiablement. Quand il dépendait d'elle de faire connaître les coupables, *elle ne l'a pas fait.* Conclurons-nous à une complicité ? Non, mais à une indulgence fâcheuse.

Similia similibus. De temps à autre un scandale éclate : Panama. On publie les comptes. Tous les journaux ont touché ; non pas seulement les *journaux*, mais les directeurs, personnellement, mais les rédacteurs personnellement. Qu'on en cite un, *un seul*, qui soit pour cela moins « sympathique ». Deux ou trois peut-être, *mais parce qu'ils avaient restitué.* On les traita de lâcheurs. Sublime !...

On dit : « Quoi de plus légitime ? Panama avait besoin de réclame : on l'a faite, on a été payé. » Juste : à condition, pourtant, que cette réclame ait été présentée comme de la réclame, et non glissée dans un article quelconque, à condition, surtout que M. X... ait été payé pour parler et non pour se taire. L'un accepte de faire une réclame, et la glisse subrepticement dans un article ; l'autre propose une réclame, et demande une somme pour la faire ; le troisième, pour ne pas dire ce qu'il sait, exige quelques louis. Quel est, moralement, le plus coupable ? Ce sont trois degrés différents, mais de la même échelle. Et les confrères, au lieu de signaler ce qui les sépare, les confondent tous trois dans une commune sympathie.

M. Declercq a été condamné pour chantage. Il sort de prison, trouve une place dans un journal et peut

y continuer son métier, sans que la Presse le mette en interdit, lui et la feuille où il écrit?

La presse a-t-elle jamais *exécuté* un journaliste sans y avoir été contrainte et forcée par l'intervention de la justice? Jamais.

Ces choses, et quelques autres encore, le bon bourgeois se les dit. Il estime, dans sa jugeotte, qu'il voudrait bien être débarrassé des brebis galeuses, avant que la gale fût trop visible et contagieuse. Il pense que les journalistes ont assez de prérogatives pour avoir un peu de scrupules. Ils ont des droits que n'a aucune des autres corporations, et ils n'ont pas même un conseil de l'ordre, qui puisse chasser un voleur. Si : ils ont le conseil d'enquête, qui se sépare dès qu'il est réuni et qui « laisse la parole à la Justice ». La Justice n'a pas besoin de lui. Et, comme la Presse soutient de toutes ses forces ceux qui sont encore en liberté, le public a de la méfiance.

Elle le fait par camaraderie, par prudence. Camaraderie coupable et prudence dangereuse. L'ordre des avocats est-il déconsidéré pour quelques radiations publiquement faites? ou la magistrature? Au contraire. Que la Presse, plus exposée, plus tentée, agisse comme les magistrats et les avocats; le recrutement de ceux-ci offre mille garanties; le recrutement de la Presse n'en offre aucune; les premiers ont de sévères conseils de discipline, la Presse n'en a pas, elle qui frôle mille affaires douteuses. Qu'elle se respecte, si elle veut être respectée. Si elle veut être estimée du public, qu'elle daigne ne plus lui mentir, plus du tout, ou le moins possible!... Car il faudrait penser aussi au public, qu'on trompe de la première à la quatrième page, qui prend sa revanche comme il peut.

M. H.

BULLETIN

La Comédie sociale

III

« Dieu nous a donné des parents pour nous montrer comment nous devons ne pas nous conduire envers nos enfants. »

C'est à dessein que j'inscris en tête de mon article sur l'éducation familiale la jolie et spirituelle boutade d'Alphonse Karr. N'est-elle pas une piquante paraphrase de l'anathème plus ou moins motivé que la génération montante lance invariablement à celle qui lui a ouvert la voie?

Dans son traité de l'*Éducation*, Herbert Spencer fait remarquer avec une ironie exquise que lorsqu'on a besoin d'un comptable ou d'un employé quelconque on en exige des certificats d'aptitude, des références à n'en plus finir; lorsqu'il s'agit au contraire d'élever un enfant, chose infiniment plus délicate et importante, tout le monde se décerne sans aucun apprentissage un brevet de capacité. C'est là une conséquence immédiate des lacunes de ce code merveilleux que parmi tant de lois réputées faites dans *l'intérêt des enfants* (l'éternelle antienne de notre législation civile) il n'en contient aucune relative à l'éducation.

Si les classes riches fournissent à la vérité maints types de ces familles tintamarresques dévolues à la comédie, où règne une tolérance réciproque et universelle, née de l'effrondrement absolu du sens moral, — thème beaucoup moins drôle dans la vie réelle qu'au théâtre, soit dit en passant — il n'en est pas de même dans les classes pauvres, voire dans les classes moyennes où l'éducation est restée quelque chose de chimérique, d'inanalysable, de profondément stupéfiant, surtout aux foyers où la douce influence de la mère est étouffée par l'inflexibilité du chef de famille armé de toute l'autorité tyrannique que lui adjuge le Code.

C'est ce dernier surtout que je voudrais mettre sur la sellette aujourd'hui, tandis que j'ai les mains pleines de documents. O les pères rigides, austères, vitupérants ou fouetteurs, qui donc nous délivrera de cette plaie sociale? Ils sont légion et chacun d'eux crée un fils au moins à son image. Voulez-vous quelques portraits pris sur nature?

X... est entré dans le commerce sans un rouge liard; il y a acquis une honnête aisance due en grande partie à des économies sordides faites au détriment de son propre bien-être et de celui de ses enfants. De là un système : il élève ses enfants comme s'il les destinait à casser des cailloux sur les chemins. Il a commencé sans le sou et sans instruction, ses enfants feront comme lui, ils se débrouilleront. Et il ne se doute pas que le siècle a marché depuis, que les jeunes entrent dans la vie avec des armes toutes différentes des siennes, et qu'enfin l'institution de la famille est un non-sens si les enfants ne doivent point profiter de tous les degrés conquis sur l'échelle sociale par les parents.

Autre type : le père intègre et misanthrope.

Z... a des mœurs très rigides qui lui dictent une intolérance haineuse à l'égard des passions des autres. Il ne fume pas, ne joue pas, ne fait aucun excès de table, et se croit de par ses qualités négatives le modèle des pères. Comme si l'absence de tout vice n'avait pas trop souvent pour contrepoids chez l'homme une absence totale de toutes les vertus familiales! Il n'a point d'amis, point de relations et s'en console en pensant qu'il évite ainsi à ses enfants les mauvaises fréquentations et l'exemple contagieux des vices d'autrui. Incapable de se figurer l'état d'une âme autre que la sienne, il ne comprend

pas ses enfants et se plaint de n'être pas compris d'eux. En un mot il appartient à cette race d'êtres que Dickens nous a dépeints dans son *Martin Chuzzlewitt* « dont l'égoïsme est sans cesse à épier l'égoïsme d'autrui et qui, tenant les autres à distance par la méfiance et les soupçons, leur reproche ensuite de ne pas se livrer... »

Corollaire : si ses enfants ne lui ressemblent pas, ils seront malheureux jusqu'à leur majorité ; s'ils lui ressemblent, ils risquent de l'être toute leur vie durant.

J'ajoute un seul trait qui achèvera de dépeindre Z...: négociant probe et loyal, il se fût brûlé la cervelle plutôt que de laisser protester sa signature; père d'un enfant illégitime, il n'a jamais consenti à le reconnaître.

Voici maintenant un foyer de province. Le père, industriel laborieux, resté veuf avec cinq enfants en bas âge, n'a pas hésité à se remarier, non pour rendre une mère aux petits, mais pour ne pas porter tout seul le poids des affaires. C'est un de ces enfants devenu un homme aujourd'hui, qui tient la plume :

« Une chose inimaginable, chez nous, « ce foyer » dont le commun des êtres élevés en famille aime à se rappeler les douceurs. Notre père avait épousé en secondes noces une femme plus jeune que lui de vingt ans. Les repas seuls nous réunissaient tous deux fois par jour, et c'était alors un tableau si sombre, si maussade, si navrant, que la seule appréhension de ces moments-là suffisait à me couper l'appétit. Une courte prière d'abord, puis, dans la salle à manger nue dont l'unique ornement mural consistait en un portrait du chef de l'État et deux ou trois lithographies représentant des épisodes de la politique contemporaine, un clapotement de cuillers suivi d'un silence de mort sitôt le potage avalé, le silence muré de cinq bouches crispées par la peur, le ploiement de chien battu de cinq têtes exposées à des gifles traîtresses pour peu que l'envie nous prît de rire, d'éternuer, de nous gratter le nez. Au centre, le front plus soucieux encore, mais auréolé de la magie du pouvoir suprême, du chef de la famille guettant une occasion de sévir, de sermonner, de gifler, de faire ressortir l'énorme supériorité que sa femme et lui avaient sur les mauvais garnements que nous étions. Cette occasion se faisait-elle trop attendre, les soucis du commerce étaient là pour faire diversion, et le repas s'égayait alors de quelques réflexions amères échangées à voix basse entre *Elle* et *Lui*, sur le mauvais état des affaires.

« C'est à dessein que j'emploie ces majuscules, car un des thèmes favoris de notre père, quand il s'épanchait, consistait à dire à sa femme : « Toi et Moi, Moi et Toi, puis encore Toi, puis encore Moi, puis après nous le déluge. » Et toute sa physionomie exprimait alors un si singulier mélange d'adoration pour l'hypostatique Elle et de dédain pour nous que, même aujourd'hui, après tant d'années écoulées sur mes douleurs d'enfant, j'ai toutes les peines du monde à lui pardonner...

« Je commençais à comprendre, dit mon correspondant un peu plus loin, que lorsque mon père faisait une scène terrible à propos d'un verre cassé, ce n'était pas que cette colère si grotesquement disproportionnée avec son motif entrât dans son système d'éducation, mais tout bonnement parce que l'idée d'avoir à tirer quelques sous de sa poche pour remplacer ce verre cassé par d'autres que lui l'exaspérait. J'étais un être stupide, étourdi, qui ne ferait jamais rien de bon. Est-ce qu'il cassait des verres, lui ? Mais non, il était fait pour amasser l'argent, nous pour le gaspiller, et il se servait là d'un mot patois intraduisible où l'horreur du gaspillage s'amalgamait d'une sorte de regret pour l'argent gaspillé.

« De même s'il nous battait, ce n'était point qu'il s'imaginât que nous eussions besoin d'être battus pour devenir meilleurs, mais bien pour se soulager, passer ses nerfs sur notre dos, ce qu'il n'eût certes pas fait sur le dos d'êtres plus vigoureux, susceptibles de lui rendre coup pour coup. Il nous battait parce qu'il était le plus fort, et qu'il ne craignait pas de nos représailles.

« Quand ces pensées me venaient, j'échafaudais tout un système d'éducation à l'usage de mes enfants, si jamais je devais en avoir, système qui était juste le contre-pied de celui qu'on m'avait appliqué à moi-même. Je serais bon, tolérant, j'étudierais leur âme, je m'efforcerais d'être leur ami, leur confident. Et non seulement je ne pouvais pas envisager l'éventualité d'avoir à les battre, mais je rêvais d'un tribunal dont je hâterais l'avènement si jamais je devenais quelqu'un et qui condamnerait au bagne tous les parents coupables d'avoir maltraité leurs enfants. »

. . . . . .

Étrange chose, n'est-ce pas, que ce foyer rébarbatif consacré au silence à l'instar des geôles pénitentiaires avec au centre, autour du brouet noir quotidien, dans le rayonnement torpide de la lampe à pétrole, ces cinq têtes d'enfants ployées sous la double tyrannie du père et de « sa femme ». Et comme cela ressemble peu à ces intérieurs lumineux et gais comme nous en connaissons tant, où l'on se sent les coudes, où l'indépendance du cœur et de l'esprit brille dans tous les yeux, voile d'un doux bavardage la bestialité des mâchoires qui broient, des estomacs qui ruminent, où tout le monde a le droit de se moucher, de rire, de dire des bêtises, licence susceptible d'engendrer des abus, mais infiniment préférable à la règle pieuse et hypocrite qui sanctifie certains repas de famille d'un silence plus navrant cent fois que le

silence des animaux courbés sous la férule de l'homme.

(A suivre.) JULES HOCHE.

Dans un passage de mon article sur la *Corruption électorale* (3 novembre 1894), j'ai cherché à démontrer la nécessité, qui s'impose aux honnêtes gens de tous les partis, de faire l'éducation du peuple, pour le préserver de la folie socialiste et de la folie anarchiste, et j'ai dit que le peuple par ignorance choisit souvent mal ses représentants, qu'on l'a vu préférer un instituteur à M. Ch. de Rémusat et à M. Taine, faire de Marat son idole, aimer les charlatans et les mauvais sujets, préférer les rois batailleurs, prodigues et débauchés aux rois pacifiques, économes et de bonnes mœurs. Un de vos correspondants a compris que tous les instituteurs étaient pour moi des charlatans et des mauvais sujets. Comment a-t-il pu interpréter si inexactement ma pensée? Je n'ai que de l'estime pour les instituteurs qui donnent aux enfants l'instruction dont ils ont tant besoin ; il n'y a pas d'œuvre plus utile, plus méritoire que celle-là, puisque ces enfants seront un jour des électeurs et que l'intérêt social exige que les électeurs soient éclairés pour qu'ils ne soient pas dupes des charlatans politiques. J'ai moins d'estime, il est vrai, pour les instituteurs qui font de la politique. Mais vos correspondants n'appartiennent pas à cette catégorie, puisqu'ils ont eu la sagesse de rester instituteurs, de préférer le labeur modeste mais infiniment plus honorable de la classe aux agitations de la vie politique, pour laquelle ils ne sont pas faits.

LOUIS PROAL.

Nouvelles de l'étranger.

LE ROMAN D'UNE REINE

New Review de Londres publie depuis quelque temps, sous ce titre : *Les Secrets de la Cour d'Espagne*, une série d'articles qui ont causé grand scandale; le dernier confine à l'année 1857, où vint au monde le prince qui devait être Alphonse XII.

Nous laissons la responsabilité à son auteur, de ce coin d'histoire, que nous avons, à dessein, intitulé le *Roman d'une Reine*. Donc, vers 1857, un jeune capitaine du génie, nommé Puijmolto, devint éperdument amoureux de sa souveraine. Ses fonctions l'attachaient à la cour, où il avait son couvert à la table royale; mais une occasion lui manquait d'attirer sur lui l'attention de la reine. Or cette occasion naquit d'un commencement d'émeute que Narvaez lui donna l'ordre de réprimer. — « Très bien, général, lui répondit le capitaine, mais à la condition que vous me permettrez de revenir à temps pour dîner avec Sa Majesté. » Une heure après, Puijmolto, ayant enlevé une barricade, la clef de la résistance, était de retour au palais et prenait place à la table royale. Narvaez le présentait à la reine... Le reste se devine.

Aucun intérêt ne guida, du reste, le jeune officier dans cette liaison. En 1860, après la naissance de l'héritier de la couronne, Puijmolto se retira près de Valence, d'où il écrivit à la reine : — « Madame, je vais me marier... » Un paquet de lettres accompagnait cette brève missive.

Et comme la reine s'informait de ce qu'il pouvait désirer, il répondit : — « Je ne demande rien... »

Puis, pour n'être pas obligé de reparaître à la cour, il donna sa démission, et s'enferma dans une terre, d'où il ne sortit plus, méditant à loisir le proverbe de son pays : *Ne touchez pas à la Reine.*

LES ANGLAIS DEVANT SÉBASTOPOL

La *Fortnightly Review* publie les souvenirs de sir Evelyn sur le rôle des Anglais dans la campagne de Crimée. Nous relevons dans le dernier article ce fait d'armes, tout à l'honneur de sir William Gordon, alors à ses débuts :

Le lieutenant Gordon, dans l'affaire du 29 octobre, s'enfonça si profondément dans les lignes russes qu'il fut littéralement haché sur sa selle. Il s'affaissa sur le cou de sa monture, et c'est ce qui le sauva. Pantelant, désarmé, tenant avec sa main son œil d'où le sang jaillissait à flots, il se laissa ramener, par son cheval emballé, vers les avant-postes anglais.

En route, il traversa, comme un ouragan, un régiment de cavalerie russe, qui, lui tournant le dos, barrait un vallon, et où, instinctivement, s'ouvrit une brèche pour le laisser passer. Quelques cavaliers se lancèrent à sa poursuite, mais ne purent l'atteindre. Il arriva dans un piteux état parmi les siens et fut longtemps à se remettre de ses blessures, qui, dans la suite, donnèrent à sa physionomie une si farouche expression.

Une autre Revue, *United Service Magazine*, s'occupe également, et au même point de vue, de Sébastopol. L'auteur de son article d'en-tête est lord Wolseley, qui a visité, en août dernier, les tranchées où il passa de si rudes moments en 1854 et 1855. Il critique vivement la direction militaire anglaise, cause, dans les rangs anglais, de sacrifices aussi considérables qu'inutiles, et fait un tableau saisissant de l'échauffourée du Grand-Redan. Il cite un simple soldat, un brave camarade qui, revenu le dernier de la poignée d'hommes qui put échapper à ce désastre, « pleurait comme un enfant ». — Nous n'avons pas attendu le récit de ces actions d'éclat pour rendre hommage à nos alliés de la guerre en Orient.

LES CASERNES EN AMÉRIQUE

S'ils sont peu nombreux aux États-Unis, les soldats y sont tout au moins bien traités. Un rédacteur de l'*Arena* s'est indigné même de la splendeur des nouvelles casernes, qu'il appelle les *Bastilles de la ploutocratie*. Elles sont, dit-il, insultantes pour la misère publique, et, comme exemple, il cite la caserne du 7e régiment de New-York, qui n'a pas coûté moins d'un million de dollars. Il est vrai que ce régiment s'appelle le *Régiment des hommes riches*, et qu'il se recrute, en effet, parmi les fils de famille. Les New-Yorkais savent qu'ils peuvent compter sur ce régiment, en cas de troubles : aussi le subventionnent-ils largement. Ils ont payé de leurs deniers, et sans sourciller, sa caserne, convenablement percée de meurtrières, « pour la plus grande menace du peuple ».

Il en est de même des bâtiments de l'École des cadets,

à Boston. Ils ne sont pas encore achevés et ont déjà coûté plus de 400 000 dollars, provenant également de souscriptions volontaires. Deux casernes des plus luxueuses existent déjà dans cette ville. On se demande où cette fièvre de constructions militaires s'arrêtera. « Ces maisons, conclut l'auteur américain, sont les citadelles d'une armée d'occupation. Elles sont un péril pour une république. »

LA TERREUR EN ITALIE

La *Fortnightly Review*, qui n'est jamais bien tendre pour le gouvernement italien, consacre, sous ce titre : *La Terreur en Italie*, quatre pages de son dernier numéro à l'état actuel de la péninsule. Suivant son rédacteur, l'Italie gémirait sous un joug tel que n'en connut aucun peuple. Le *domicilio coatto* fait à lui seul plus de ténébreuse besogne que le sinistre Conseil de l'ancienne Venise. Dans chaque district siège une commission spéciale, qui reçoit de la police la liste des personnes considérées comme dangereuses. Et ces listes, c'est l'arrestation immédiate des citoyens, leur emprisonnement et, le plus souvent, leur relégation dans une île « barbare ou déserte ». En tous cas, le « citoyen » maltraité par le *domicilio coatto* y laisse sa vie sociale et légale. « Sa jeunesse, sa moralité, ses talents, la situation qu'il peut occuper, ne le protègent pas contre le *domicilio coatto*... D'abord celui-ci s'adressait aux anarchistes ; maintenant il s'applique aux socialistes, ou réputés tels... Et il en est ainsi des Alpes à l'Etna !... »

L'auteur nous montre ensuite les socialistes italiens « comme les plus calmes, les plus honnêtes et les plus travailleurs des membres de la grande famille humaine ». — Il flétrit, à l'égal d'un crime, leur exil sur les bords de la mer Rouge ou plus loin encore, et prédit au gouvernement italien, promoteur de cette mesure, une réprobation pareille à celle dont la France n'a pas encore pu se débarrasser « depuis qu'elle expulsa les huguenots de son territoire ». — Enfin, il s'étonne de n'avoir vu signalée nulle part, dans la presse anglaise, la dissolution du Conseil municipal de Milan, pour le seul motif qu'il était composé de républicains et de socialistes.

Le tout se termine par une charge à fond de train contre l'*Église*, qui, « subtile, astucieuse », les yeux mi-clos, note les fautes de ses adversaires et compte bien en profiter.

LES GUERRES DE L'AVENIR SERONT-ELLES PLUS MEURTRIÈRES QUE LES ANCIENNES ?

Non ! répond l'auteur d'un article sur les *Projectiles et les explosifs en campagne*, paru dans la *Revue d'Edimbourg*. Et, pour qu'on n'en ignore, l'optimiste écrivain déclare que le temps n'est plus où il fallait à un homme son poids de plomb pour être tué. Assurément, sous l'action des engins nouveaux, des bataillons, des brigades, des divisions même, pourront être entièrement annihilés ; mais que de longueurs et de dangers, actuellement à redouter, seront supprimés ! La tranchée ne suffira plus à masquer l'assaillant ; d'autre part, le fort, même le plus solide, « ne pourra tenir plus de douze heures devant une attaque sérieuse ». Les travaux de défense ne serviront qu'à parer un coup de main. Ajoutez à cela le service chirurgical mieux compris, mieux organisé... « En un mot, conclut l'auteur, la guerre future sera plus dramatique, plus sanglante sur des points isolés, mais, en somme, moins destructive, moins « meurtrière » que par le passé. »

M. PAUL BOURGET ET LA PRESSE AMÉRICAINE

Au moment où M. Paul Bourget raconte dans *Outre-Mer* ses impressions d'Amérique, il est intéressant de savoir ce que les Américains eux-mêmes pensent de cet ouvrage. Voici, à titre de renseignement et en attendant que nous ayons des jugements sur l'ouvrage entier, ce que dit l'une des feuilles mondaines de New-York, le *Frank Leslie's Weekly* dans son numéro du 25 octobre :

« Plusieurs de nos revues publient les impressions que M. Paul Bourget, le distingué romancier français, rapporte de ses tournées d'observation en Amérique.

« M. Bourget était aussi bien qualifié que n'importe qui à Paris, pour nous regarder par le gros bout de sa lorgnette et rendre exactement ce qu'il a vu. Et il faut reconnaître qu'il a fait de louables efforts pour se montrer autant que possible équitable dans ses jugements, sincère et dépourvu de préjugés. Écrivain d'esprit et de talent en outre, ses études sont faites pour nous intéresser. Oui, intéressantes elles sont, mais sans grande valeur. Oui, le spirituel romancier a bien ouvert ses yeux et vu tout ce que ses yeux pouvaient lui montrer. Mais cela suffit-il ?

« Est-ce que des yeux français du reste peuvent nous voir chez nous et nous bien voir ? Reconnaissons que son regard est bon et que ses observations veulent rester aimables. Il lui arrive de faire des tableaux fidèles ; témoin celui de la vie à Newport (1). Ici, la peinture est vraie, mais l'étiquette est-elle exacte ? M. Bourget croit qu'il a fait là un tableau américain : il se trompe, il n'y a d'américain que le lieu. L'observateur étranger qui commet la méprise de penser que la vie ultra-fashionable en Amérique présente le plus haut point de développement de la vie américaine, est condamné à errer sur tous les autres points.

« La vérité est que les cercles fashionables n'ont, sur la vie de la nation, aucune réelle influence. Les membres de ces cercles ne travaillent ni ne filent. Aussi, en considérant les femmes de cette société, M. Bourget en a-t-il conclu que les femmes américaines manquent de sérieux et mènent une vie enragée de « chaste dépravation ». Tout Américain sensé conviendra qu'une telle remarque est une pure sottise. Ce serait absolument comme si quelqu'un, prenant la grisette française, s'écriait : Voilà la vraie Française ! »

Le critique américain termine en disant qu'en Amérique les femmes ne sont pas des énigmes, « ni cruelles, ni autres », et conclut en ces termes : « Le ciel fasse qu'elles demeurent toujours ainsi et aussi longtemps que le Français restera ce qu'il est, puisse la femme américaine continuer d'être une énigme insoluble pour les critiques français ! »

A. G.

(1) Le Trouville des Américains.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

30 Novembre 1894.

La discussion et le vote des crédits relatifs à l'expédition de Madagascar est le grand événement de la semaine; c'est la première fois que les circonstances ont permis à la Chambre d'être saisie dans son ensemble d'un projet de campagne coloniale que l'assassinat de huit de nos compatriotes et le mépris du traité de 1885 imposaient à la dignité de la France. C'est qu'en effet, le plus souvent, les expéditions sont la suite inévitable d'engagements accidentels qu'il ne dépend pas toujours des résidents français d'éviter; à Madagascar, au contraire, le premier ministre hova s'est contenté de ne pas assurer la répression des crimes dont nos compatriotes ont souffert, s'il ne les a pas en fait encouragés, et d'opposer une fin de non recevoir perpétuelle à toute application du traité de protectorat.

Un pareil régime dix fois dénoncé à la tribune par M. de Mahy ne pouvait durer. Il y a un moment où les gouvernements les plus désireux de maintenir la paix doivent déclarer au pays quelle diminution morale il souffrirait dans le monde à ne pas venger ses nationaux, à négliger le respect d'un traité qu'il a signé, et ce jour était venu. La mission extraordinaire de M. Le Myre de Vilers n'avait rencontré que des propositions ridicules à Tananarive : il fallait demander au Parlement de se solidariser au Gouvernement pour une action énergique et définitive, et ce fut l'objet d'une demande tendant à envoyer à Madagascar 15 000 hommes et à ouvrir un crédit de 65 millions.

La Commission, favorable par 9 voix sur 11, a désigné comme président M. Ribot et rapporteur M. Chautemps; la discussion générale, qui a duré plusieurs jours, s'est terminée, après le rejet d'un contre projet Boucher tendant à l'occupation exclusive des côtes, par un vote de confiance à une majorité considérable : 385 voix contre 104. Et ce résultat, qui affirmera à l'Europe l'union de tous les républicains, quelle que soit leur opinion propre, sur les grandes questions de politique étrangère, donnera au gouvernement une force qui lui sera d'autant plus précieuse que la grave question de l'extrême Orient devra sans doute, au lendemain de l'occupation de Port-Arthur par les Japonais, s'imposer à l'examen des chancelleries.

C'est une justice à rendre à MM. Ribot et Brisson, anciens chefs du gouvernement, qu'ils ont apporté à M. Dupuy, toute l'autorité de leur parole et de leur vote, affirmant ainsi sur cette question une solidarité entre ministères successifs dont le plus souvent les hommes politiques ont cherché jusqu'ici à se dégager; la Chambre en a été d'autant plus impressionnée qu'elle n'était pas en droit d'y compter : le 1er juin 1882 M. Ribot s'était associé à la politique si malheureusement effacée de M. de Freycinet en Égypte; il appelait politique d'aventure la politique de Gambetta, qui tendait au débarquement des troupes en Égypte. Le 30 mars 1885, au lendemain de l'affaire de Langson, M. Ribot, après M. Clémenceau, avait prononcé un réquisitoire contre la politique des entreprises coloniales; enfin M. Brisson était précisément le chef du ministère qui avait succédé au cabinet Jules Ferry. C'est la raison de l'importance même des deux discours prononcés en faveur de l'expédition.

Avant eux combien d'orateurs ont alternativement défendu l'expédition réduite à l'occupation des côtes malsaines, réédition de la campagne sans profit et sans gloire qui en 1885 coûta 26 millions, ou soutenu la nécessité de l'occupation définitive! Sans parler des plaisanteries d'un goût peu douteux de M. Pierre Alype, ni des citations macabres de M. Vigné, ni du discours par lequel M. Jourdan s'efforça de tout prévoir et de ne pas conclure, on a remarqué à côté de M. Hanotaux, qui a réfuté les objections tirées de l'insuffisance économique de l'île, la parole ferme et précise de M. Dupuy posant la question de cabinet: M. André Lebon a brillamment montré à la Chambre qu'il était temps pour la France de montrer qu'elle est toujours prête à faire face aux obligations morales qui s'imposent à elle.

Le ministre de la Guerre seul n'a pas rencontré l'adhésion que sa doctrine avait le droit de réclamer: à ceux qui demandaient qu'une armée coloniale fût seule chargée de la campagne, il a très justement répondu qu'il ne pouvait exister deux armées, l'une qui de la métropole regarde l'autre combattre au loin.

Comme lui, nous ne sommes pas séduit par les déclamations philanthropiques des adorateurs de la paix perpétuelle. Quand l'humanité aura perdu les qualités énergiques que les combats développent, sans doute elle regrettera l'ère des guerres, époque de jeunesse et de virilité : il est bon que l'âme de la France se soit ressaisie depuis la grande guerre dans des émotions communes, succès et conquêtes lointaines que les plus heureux événements diplomatiques ne compensent pas.

La condamnation du capitaine français Romani par le tribunal de San-Remo a provoqué en France la plus générale indignation. Cet officier, revêtu de son uniforme, se rendait à une invitation à dîner dans un village français quand il a été arrêté à quelque distance de la frontière : l'opinion qui n'admet pas que l'espionnage puisse exister dans de pareilles conditions ne saurait accepter un pareil déni de justice.

Les relations directes entre la France et le Canada, viennent d'être consacrées par un arrangement signé à Paris le 6 février 1893 ratifié par la Chambre le 27 novembre 1894. On se réjouit volontiers des facilités nouvelles apportées aux transactions commerciales entre la vieille mère-patrie et le Dominion qui commence à s'émanciper de la violente adoption anglaise, gardant toujours la langue et les traditions françaises.

La doctrine collectiviste a été exposée dans son ensemble et pour la première fois, par M. Jules Guesde à la Chambre, à propos de l'interdiction faite à la municipalité de Roubaix, d'établir une pharmacie municipale. Ce que cette doctrine nous promet c'est : 1° de solidariser l'intérêt individuel et l'intérêt collectif; 2° de remplacer la lutte pour l'existence par l'union des hommes contre la nature. La Chambre a jugé du mérite de cette doctrine par la moralité et la bonne foi de l'orateur qui avait écrit :

« Ce furent les plus jésuites des exploiteurs qui protestèrent les premiers contre l'abus qu'on faisait des enfants dans les manufactures. En les laissant jusqu'à dix-huit ans sans les surcharger ils auront de plus robustes ouvriers. »

M. Deschanel, combattant la théorie *ubi bene, ibi patria* a remporté contre M. J. Guesde le plus brillant succès, et 456 voix contre 57 ont affirmé avec lui le respect des lois et l'adoration de la patrie.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints Pères. — 31858 *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 23 — 4e SÉRIE. — TOME II — 8 DÉCEMBRE 1894

LA FORCE DU MAL

Nouvelle.

« O grand Lucifer, redoutable Archange ! De par les dix noms puissants inscrits dans ce cercle, par les prières de tous les Saints, par la beauté d'Adam, par le sacrifice d'Abel, par l'offrande d'Isaac, par l'humilité de Job et les larmes de Jérémie, par les infernaux abîmes que Christ a traversés — par la hauteur du Ciel où il règne ! — je t'adjure, je te conjure, je te somme de m'obéir sur-le-champ. »

— Bah ! dis-je légèrement en me penchant vers mon voisin, ce n'est que la conjuration d'Agrippa.

— Oui, murmura-t-il, d'une voix brûlante et basse, c'est la conjuration d'Agrippa ; le triple cercle, les deux cierges, les dix noms divins, El, On, Tetragrammaton, Adonaï...

De l'évocateur on ne voyait que le dos, drapé dans une robe rouge, et comme il était assis fort bas entre deux chandelles, son grimoire dans une main, une épée nue dans l'autre, il avait l'air empêtré d'un président de cour d'assises qu'on a transporté brusquement de son fauteuil à la sellette en lui interdisant sous peine de mort de lâcher son code et son couteau à papier. Mais cet instinct d'ironie facile, cuirasse de l'homme un peu faible qui veut rester libre, je le sentais malgré moi se glacer et s'évanouir devant l'étrangeté du lieu, sous les coups d'anxiété farouche qui passaient, en les faisant craquer, à travers le crâne des fidèles. Depuis des mois que je suivais en curieux désœuvré les cérémonies de ces bizarres petites églises démoniaques, semées maintenant dans Paris comme les taches indicatrices d'une nouvelle maladie, la monotone absurdité des rites était parvenue à m'ennuyer jusqu'à l'écœurement, mais il y avait ces figures ! Ces figures bouleversées, mâchurées, torturées, laides au delà de l'ignominie et, suprême misère, ridicules ! Pourtant, seul un innocent enfant eût pu rire à leur face : chez un esprit déjà vieux, troublé par la réflexion et la curiosité, elles devaient fatalement exciter la sympathie d'abord, puis la volonté violente de la possession de leur mystère, enfin une sorte d'inavouable amour, tant elles semblaient ravagées, ravinées, érodées d'inscriptions, peut-être déchiffrables, pareilles à celles qu'on lit sur ces murs de prisons ou sont venues s'abattre, en vagues mêlées, des générations de criminels et de malheureux.

Certes, je pouvais, je devais me tromper. Dans ce public, je distinguais des têtes connues d'écrivains en quête de sujets, assez méprisables marchands de curiosités littéraires inédites ; le gros du troupeau se composait clairement de pauvres demi-fous, vulgaires victimes d'une névrose religieuse, que le hasard seul de leurs lectures ou l'irrégularité de leur vie, de leurs amitiés et de leurs amours avait jetés là au lieu de les conduire au dieu officiel ; et pour les autres même, ceux qui ne rentraient point dans ces catégories de négociants malins, de naïfs malades, et de fils de mères pieuses destinés à rentrer dans les voies maternelles, la raison obligeait d'admettre que la banale débauche des grandes villes, la morphine, l'opium, et tous nos autres innombrables poisons modernes, sont d'assez vigoureux sculpteurs pour repétrir ainsi la matière humaine et creuser les

plis tragiques de ces masques humains. Oui, tout cela était vrai, mais combien incomplet et peu satisfaisant! Quel événement, quel jeu des choses extérieures, avait mené jusque-là ces dévoyés, au lieu de les laisser doucement rouler sur les grandes routes de la corruption du siècle ou de la foi chrétienne! C'est le fait particulier qui seul intéresse, et d'ailleurs rien ne prouve d'avance qu'il ne se trouve pas des âmes intelligentes mais folles de vices, ou croyantes et rongées par la douloureuse maladie du scrupule, pour qui ce serait une joie ivre et sincère, logique et délirante, de savoir, savoir à ne pas douter, qu'il existe un être supérieur, adversaire de Dieu, qui se nourrit du mal fait par elles ou dont elles souffrent, qui en rit, qui en jouit, qui en garde de l'obligation et de la reconnaissance : enfin il entrerait du repos dans la certitude de la damnation.

Ces figures, ce soir-là, dans cette cave de la rue du Cloître-Saint-Merri, — car les caves étant consacrées à Saturne sont particulièrement favorables aux évocations, — je les pressentais près de moi dans une obscurité rayée d'éclairs fumeux, à l'une des extrémités de la crypte voûtée. A l'autre siégeait le Mage qui tournait le dos aux fidèles, faisant face au triangle où l'apparition devait entrer. Outre les deux cierges la lumière ne venait que d'un trépied dans lequel brûlaient dans un confus mariage des plantes parfumées et des plantes infectes; l'air humide sentait la moisissure, la verveine, l'encens, l'assa-fœtida, et ces odeurs étouffées faisaient haleter les poitrines et battre les cœurs plus vite. On ne voyait que des lambeaux de choses, les fourrures de femmes frissonnaient sous les soupirs, des mâchoires claquaient, c'était tout, et le triangle, à force d'être seul éclairé, seul regardé, paraissait immense, et restait vide.

— Rien, dit mon voisin, il n'y a rien.

— Ça vous étonne, mon cher monsieur, lui demandai-je? Je le reconnaissais : il était l'un de ceux qui m'attiraient dans ces étranges lieux, qui servaient d'excuse à ma faiblesse, d'appât à ma curiosité : un petit homme maigre, sans âge, aux mains tremblotantes. Il avait de beaux yeux, des yeux clairs, larges, profonds, mais hagards et desséchés d'inquiétude, et toute sa face indiciblement douloureuse était comme figée dans l'expression d'une épouvante une fois sentie et dont rien désormais ne pourrait plus en lui affaiblir la mémoire.

A ce moment la voix du Mage répéta plus haut :

— Archange! Archange du mal, je t'adjure, je t'ordonne de paraître sous une forme visible, sans bruit, sans mauvaise odeur, sans scandale, et de répondre à mes questions. Sinon je te flagellerai des plus cruels exorcismes, et je te torturerai avec le Verbe divin de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

—Nous pouvons nous en aller, le spectacle est fini, dis-je à demi-voix à celui qui m'avait parlé. Si votre ami Satan ne vient pas d'abord, il me paraît difficile de le flageller. Votre opérateur commet une pétition de principe.

En effet, Satan persista à ne point se déranger. L'évocateur alors, se tournant vers nous, demanda si les personnes présentes n'avaient pas éprouvé comme un frôlement d'invisibles ailes, ou des attouchements mystérieux, enfin un phénomène quelconque pouvant passer pour un commencement de présence.

— Rien du tout, dis-je, résolument.

Personne ne protesta. Si je n'avais ouvert la bouche, il est bien probable qu'il se serait trouvé quelqu'un pour avoir senti n'importe quoi. Il y a des cas où il faut s'empresser de parler le premier.

L'évocateur, après m'avoir regardé de travers, déclara que la cave ayant été sans doute souillée depuis neuf jours par une présence impure, il était inutile et même dangereux de continuer les conjurations. Après quoi il déclara solennellement l'assemblée rompue.

Mon voisin poussa un soupir, et gravit avec moi les marches usées qui conduisaient au dehors. Il était plus de minuit. Là-haut, dans le ciel, les tranquilles petites étoiles avaient l'air de se moquer de nous; l'air vif de la nuit, entrant dans les poitrines brûlées, rendait heureux, gai, grisait presque. Des ombres, sorties de la cave, s'évadaient par couples.

Je me mis à rire, en les montrant à mon compagnon inconnu.

— Regardez, lui dis-je, il y avait là quelques vieilles dames, et de bons petits jeunes gens. Gagez qu'ils ont fait connaissance. Le diable n'a pas daigné venir, il n'y a rien perdu.

Il me répondit, sans sourire :

— Vous vous amusez de nous, Monsieur, et vous nous méprisez. Je ne nie pas que vous ayez raison. La première fois que j'ai assisté à une telle séance, je rougissais de moi-même, de ma stupidité, de celle des fidèles qui me coudoyaient. Je n'osais pas me montrer. Aujourd'hui, je n'ai même plus cette pudeur. L'espoir absurde et toujours mal satisfait qui me hante, me tient, me traîne et m'a pris tout entier, il est ma raison d'être dans la vie. Ah! Monsieur, vous ne croyez pas, vous, qu'il peut exister un esprit du mal, un être qui n'est peut-être pas personnel, qui n'a pas de formes, une force éparse qui flotte et rôde dans l'air, dans la terre, dans les eaux, qui accomplit les actes pensés, simplement pensés par nous, et dont l'horrible perfidie, malgré nous, est à notre service?

— C'est de la pure folie, à classer dans les manies religieuses.

Je lui dis cela hardiment, malgré mon âpre désir d'entendre sa confession, car je sentais que rien au

monde maintenant ne pourrait plus l'empêcher de parler, et qu'il allait livrer son mystère, parce que la nuit était pure, l'obscurité silencieuse, et son cœur trop plein.

*
* *

— Écoutez, dit-il d'une façon précipitée, je m'appelle Hippolyte Liénard. Pourquoi vous cacherais-je mon nom puisque je suis résolu à vous dire le reste, en n'attendant de vous que des railleries. L'aventure dont la mémoire me fait si cruellement mal et qui a bouleversé une vie déjà misérable, vous la trouverez banale; d'autres, plus cyniques, diraient heureuse. Ai-je donc un cerveau malade, suis-je né fou? Je ne le crois pas; j'ai rencontré dans le monde une infinité d'hommes dans l'âme desquels je me mirais : vous, peut-être! Vous qui me regardez, qui m'analysez, qui m'avez, je le soupçonne, malignement deviné, que ferez-vous de votre science? Rien, n'est-ce pas, et ma question même vous étonne? Vous ne savez pas agir, vous ne pouvez pas, et cette impuissance est de nos jours commune. Je puis dire que j'en ai profondément souffert, si profondément que ma honte de moi-même allait jusqu'à l'anxiété, et me rendait en même temps timide envers tous et cependant plein de haine pour ceux qui ne me ressemblaient pas.

L'homme qui m'inspirait le plus cette haine humiliée était naturellement celui que je rencontrais le plus souvent, qui m'était le plus proche, mon beau-frère. Je crois qu'il la sentait, qu'il en comprenait vaguement les motifs et y trouvait plaisir. Je bredouillais en sa présence, il me faisait baisser les yeux, quand il avait disparu j'étais aveuglé de rage, une rage qui m'épuisait, m'abattait, comme si dans ma débilité elle n'eût trouvé à se nourrir qu'à la condition de me dévorer. J'étais cependant intelligent et orgueilleux de mon intelligence, je comprenais tout, il me semblait voir les choses extérieures naître dans mon esprit et s'y arranger en dociles matériaux, les plans que je construisais avaient la grandeur et la beauté des chimères; mais écrire le premier mot de la première lettre utile à leur exécution, me semblait une tâche de géant ou de forçat, ignoble ou trop difficile. Et je savais pourtant que j'étais lâche, je me violentais; — j'avais tort de me violenter, car alors je me heurtais à une autre malédiction, l'impossibilité de me défendre contre mes semblables. Oh! je les comprenais bien, je devinais les plus petits mouvements de ces grossières machines : seulement je ne pouvais pas bouger un doigt pour les empêcher de me broyer. Ils me regardaient, je m'effondrais.

J'avais fait un mariage honorable, j'avais une belle fortune, une belle situation à la tête d'une maison de commission, et je perdis tout, ma fortune, la dot de ma femme, ma position, sottement, fatalement, en voyant très bien ce que j'aurais dû faire pour les conserver. Ce que je bâtis depuis ce moment de drames de vengeance, de romans cruels et réalistes mathématiquement agencés, ce que je vis en imagination mes ennemis souffrir dans leurs biens et dans leur cœur, atteint les extrêmes limites du mal possible. Mais quand je les rencontrais, ces ennemis, je leur tendais la main et me livrais à eux.

— Tu professes les théories les plus classiques, me dit mon beau-frère à la suite de ma ruine. Laissez faire, laissez passer, hein?

Ma femme se jeta à ses pieds pour qu'il me tirât d'affaire.

— Pas un sou et pas une démarche, répondit-il. Dans six mois tout serait à recommencer. Ton mari est assez idiot, assez paresseux et assez honnête pour échouer en Crrrectionnelle. Tu es plus bête que lui : il fallait demander la séparation de biens. Tant que je vivrai tu ne manqueras de rien, ni tes enfants, ni lui : on ne peut pas le laisser mourir, malheureusement. Mais il n'aura jamais cinquante centimes.

Je devins ainsi le parasite de sa magnifique insolence. Il nous nourrissait au même titre et sur le même pied que ses maîtresses, ses chiens et ses chevaux. Plein de vigueur et de volonté animales, jeté dans des affaires pareilles aux miennes, spéculant joyeusement, domptant ses rivaux, par sa force physique et sa belle humeur, ne raisonnant jamais, marchant d'instinct, grand chasseur, fort buveur, jouisseur superbe, cet être en roulant sur la société lui arrachait la substance nécessaire à sa vie et à ses vices, pour ainsi dire par la puissance de son poids. Il m'écrasait de son imbécile assurance, de sa vanité de commis voyageur. L'argent lui coulait des mains, il en trouvait d'autre et le jetait de même. Le luxe dont il s'entourait, et dont il nous laissait ramasser les miettes salies, était le fruit de fugaces conquêtes et, lui mort, tout disparaissait; mais, chose singulière, j'avais moi-même autant que lui la conviction qu'un tel homme, sa vie durant, pouvait tomber, mais rebondirait comme un de ces grands tigres des Indes dont il avait l'élasticité, les yeux verts, le poil roux, et que, tandis que le monde m'avait laissé couvrir de honte et de dérision, on lui tendrait la main, on panserait ses blessures, on le mettrait à la tête de troupes nouvelles avec des munitions nouvelles, parce qu'il était une des forces actives de la société, un chef doué par la nature du don de découvrir les sources de la richesse qui perpétuellement tarissent à une place pour reparaître, avec une abondance plus forte encore, dans un autre endroit qu'il faut deviner.

Sa générosité était aussi égoïste que sa rapacité était inconsciente. Comprendrez-vous ma fureur à la sentir froidement couler sur moi, sans que j'eusse le

courage de m'écarter, et de gagner moi-même le pain de ma famille ? Parfois, par caprice, ou lui-même dans l'embarras, il nous abandonnait, et nous étions plongés dans des difficultés d'autant plus atroces qu'elles étaient mesquines. Je m'abaissais jusqu'à le prier, et il répondait en me désignant plus clairement au mépris des miens. Puis la source se rouvrait, lâchement j'y revenais boire, et ma haine s'accroissait d'autant. Cette situation dura longtemps et je n'ai insisté sur elle que pour faire comprendre le caractère des personnages. Je me hâte d'arriver maintenant au drame qui la ferma.

— J'ai quatre-vingt mille livres de rentes, disait en riant mon persécuteur, et je te laisserai une belle fortune ! un million de dettes ! Tu pourras renoncer à ma succession. — Au fond il n'était pas dans sa nature de prévoir qu'il pût mourir; mais un beau jour une attaque de goutte le cloua sur un fauteuil, et le fit hurler. Rien n'était plus inconnu, plus extraordinaire pour lui que la douleur et j'eus le plaisir de le voir quelque temps triste, affaibli, déprimé, enfin pareil à moi. Ce changement passager lui fit prendre une disposition qui l'étonna lui-même dès qu'il fut revenu à la santé : il contracta une grosse assurance dont, s'il mourait, le capital devrait être payé à ma femme.

Une fois guéri, cette mesure devint pour lui le sujet de perpétuelles récriminations, comme s'il eût eu des regrets de ne pas avoir eu confiance dans son étoile et cru plus fortement à son immortalité. Il criait devant moi et devant tous :

— Vous verrez que maintenant Hippolyte m'empoisonnera ! Hein, Hippolyte, tu me ferais bien claquer, si tu étais capable de faire quelque chose?

Ce qu'il y a d'horrible à dire, c'est qu'il disait vrai, et que maintenant j'entrevoyais la mort de ce malheureux comme une délivrance et comme un triomphe. Je la voyais, cette mort, ou plutôt je me repaissais de cette idée de mort sous mille formes différentes, je n'avais nul scrupule à méditer comment je pourrais être l'auteur d'un meurtre, d'un meurtre bien fait, bien malin, dont personne ne saurait le secret. Et comment l'aurais-je eu, ce scrupule, puisque jamais, jamais je ne serais capable, comme lui-même l'avait dit, d'accomplir mon projet, de donner même le plus petit commencement à ces plans compliqués? Je ressentais, à me plonger ainsi au fond du mal, sans le faire, d'indicibles jouissances ; je voyais se dérouler dans un monde imaginaire toutes les phases de l'acte rêvé, si nettement, si véritablement que je m'éveillais de ma veille halluciné, agité de ces frissons d'épuisement qui suivent, chez ceux qui agissent, les grands déploiements de force, et de plus en plus incapable d'agir. Alors un jour, un jour... ah ! je vais avoir fini de parler ; soutenez-moi, regardez-moi, souhaitez ardemment que je parle, afin que je puisse parler jusqu'au bout !

C'était au mois d'octobre, en Bourgogne, dans un pays plat, boisé, humide, où l'Ennemi avait des terres de chasse. Il m'avait traîné là comme il me traînait partout dans son ironique facilité à faire partager à ceux qu'il avait l'habitude de trouver sur sa route les plaisirs dont il faisait cas. D'ailleurs il avait besoin de bruit, d'activité, d'agitation violente, de tout ce qui m'inspirait du dédain et de l'ennui : surtout il lui fallait du monde, n'importe qui, mais du monde, autour de sa personne. Ce matin-là nous étions partis pour chasser le faisan dans les tirés les plus proches de la propriété. Je ne les avais pas encore vus, il me semble maintenant qu'ils n'existaient pas avant ce jour funeste, ou bien, si je les avais vus, ils n'étaient pas les mêmes. Nous marchions dans une prairie large, moussue, mouillée comme une éponge, coupée de longues lignes de peupliers verts encore par le bas sous l'effort de la sève agonisante, jaunis déjà vers la cime, et comme dorés d'un immuable coup de soleil. Ils tremblaient doucement, incessamment, et ce bruit léger faisait taire tout autre bruit au monde, sauf les coups de feu qui éclataient par crise, et coupaient mon rêve d'un sursaut. Des arbustes plus bas cachaient les vieux troncs élancés, faisaient une haie de chacune des lignes; ainsi ce paysage d'automne, sous le grand ciel gris, m'enfermait en moi-même.

Nous marchions de front le long de ces haies, balayant les étroits bouts de pré, et les chiens fouillaient les broussailles intermédiaires que le vol lourd des faisans remuait par instants. Alors je pensais : « Il faut tirer. » Et quand j'épaulais, l'oiseau était déjà loin. L'idée vague que je devais faire feu s'associait ainsi mécaniquement aux pensées de mon esprit bouleversé et haineux. L'Ennemi suivait le côté opposé de la haie le long de laquelle je me trouvais, et j'entendais ses rires, ses encouragements, les élans sonores de la vie qui roulait à flots dans ses veines. Ah ! si je le tuais, si je le tuais ! me disais-je. Et aussitôt l'image me vint, hanta mes yeux et mes oreilles. Un faisan se levait, battant des ailes, filant comme une flèche oblique ; l'Ennemi criait : « Faisan, faisan ! Hippolyte, espèce d'endormi, encore un de raté ! »

Alors je tirais, non pas sur l'oiseau, mais sur cette tête détestée que je voyais à travers les feuilles grelottantes. Elle tombait comme un chardon sous une baguette, j'entendais le bruit du corps énergique qui se roulait, qui ne voulait pas mourir ; je fendais les buissons, je courais. Du sang et de la cervelle sortait d'un gros trou derrière l'oreille de l'homme ; un, deux trois soubresauts, des râles, des yeux retournés, ternes, terribles, qui ne voyaient plus et qui me

cherchaient pour m'accuser, et c'était tout. Alors moi, je m'accusais moi-même, je parlais de mon crime involontaire, des misérables intérêts matériels qui s'y emmêlaient, je sanglotais, je me tordais les mains. On ne pouvait pas déposséder ma femme, n'est-ce pas, on ne pouvait pas me convaincre de l'avoir fait exprès : c'était un accident affreux, déplorable, mais fréquent, mais banal, et naturel. Oh! comme je jouissais de toute la scène, comme je l'apercevais avec des sons, des couleurs, des gestes vivants!

Tout à coup j'entendis :

— Faisan, faisan! Hippolyte, espèce d'endormi, encore un de raté!

Le cri avait été poussé dans la réalité des choses de la vie, dans l'extérieur du monde. « Mon Dieu! » dis-je, et je crois que je levai mon fusil, je n'en suis même pas sûr, une détonation éclata, qui me parut lointaine encore comme en rêve, je vis la tête tomber comme un chardon coupé, j'entendis le bruit du corps qui se roulait, ne voulant pas mourir. Comment je sautai la haie, comment je m'arrachai aux ronces, je ne sais. Il était là, l'objet de ma rancune silencieuse et illusoire, à terre, foudroyé, et son sang, près de l'oreille, coulait mêlé à quelque chose de gris. Des chasseurs l'entouraient déjà. Je me mis à crier :

— C'est moi, c'est moi, moi!

Et je lus dans les yeux de l'agonisant qu'il croyait que c'était moi. L'horreur de l'acte avait chassé toutes mes égoïstes et féroces méditations de tout à l'heure, ces calculs faits en songeant : cela n'arrivera pas. J'ouvris la bouche pour dire : « Je l'ai fait exprès. »

Oui, j'allais proclamer mon crime! A ce moment un homme se précipita, un fusil à la main, aussi pâle que le cadavre, aussi pâle que moi, qui tremblait comme moi, pleurait, criait, disait la même chose que moi. « Je l'ai tué! ô mon Dieu, comment ai-je pu faire! »

Et l'un des chasseurs lui dit :

— C'est un grand malheur, mon pauvre Linières, et un bien plus grand malheur encore pour vous que pour celui que vous avez atteint.

Linières demanda :

— Est-ce que c'est fini, tout à fait fini?...

— Oui, mon pauvre vieux, répondit l'ami.

Alors Linières, qui était un grand garçon solide, tanné, barbu, se mit à sangloter tout haut comme un gigantesque enfant, et quelqu'un lui prit son fusil.

Je crus que je devenais fou, Monsieur, et depuis un instant tout le monde croyait que je l'étais. Peut-être m'avait-on toujours trouvé la tête un peu faible, à cause des histoires racontées par mon beau-frère. Je répétai de toute ma force :

— Qu'est-ce que cela veut dire? Ce n'est pas Linières, c'est moi!

— Mon pauvre Hippolyte, dit l'ami, vous vous égarez. Nous avons tous entendu et vu le coup de fusil de Linières, sa direction. Je vous assure qu'il n'y a aucun doute, aucun doute.

Et il ajouta tout à coup :

— Regardez donc votre fusil.

Je n'y avais pas pensé, je le regardai : je n'avais pas tiré une cartouche depuis le début de la chasse, les *deux coups étaient restés chargés!* Je me penchai vers le cadavre; j'avais été placé à sa droite, et la blessure était à gauche. Innocent, j'étais innocent! D'abord il me sembla que je sortais d'un abîme d'horreur, qu'on me lâchait d'un bagne. Je versai des larmes de soulagement, de joie peut-être, d'infinie compassion pour ce pauvre Linières. Il était coupable, seul coupable. Cet homme qui n'avait jamais eu pour l'objet de ma muette et furieuse haine que la plus franche amitié, ce tireur réputé excellent, qui au moment du fatal coup de fusil n'avait que des pensées vagues d'universelle sympathie, c'était un meurtrier; et moi, qui pendant des années avais construit des plans de mort et de vengeance, qui remâchais un de ces plans au moment de l'accident, qui avais vu d'*avance* tous les détails de son exécution, j'étais innocent, on me tendait la main, on me plaignait. Mes larmes se séchèrent, je faillis rire, ma tête se déchirait. Non, c'était impossible. Longtemps je contemplai sans y croire ce monstrueux spectacle : ce mort sur la tombe duquel allait s'élever mon indépendance mondaine, moi pur aux yeux des hommes, et ce malheureux, inconscient agent de la fatalité.

De la fatalité? Je vous le demande maintenant, oserez-vous prononcer ce mot sans arrière-pensée? Je le répète, j'avais tout fait, tout vu, tout prémédité, et tout était arrivé, parce qu'une machine humaine avait accompli le petit acte insignifiant de presser une gâchette « sans s'en apercevoir », comme Linières le dit plus tard lui-même. Non, rien m'explique cela, rien. Il existe une classe bâtarde de médiocres savantasses qui ergotent sur les phénomènes de projection de la volonté, qui rappellent le cas d'Esdaile, ce médecin anglais qui endormait à distance des centaines d'Hindous et les poussait à des œuvres qu'ils exécutaient aveuglément et sans le savoir. Mais Esdaile avait déjà magnétisé ces gens, il n'avait pris que lentement sur eux cet empire absolu, et il voulait l'exercer. Moi, je ne connaissais pas Linières, je composais un roman malicieux dans une infirmité de volonté complète, je tuais un mandarin. L'Église catholique dit très simplement qu'il y a des péchés en pensée. C'est bien, j'ai donc péché. Mais mon péché s'est fait chair, vie et mort, et c'est là le mystère qui me ronge l'âme.

Lentement, je suis arrivé à croire qu'il existe, épandue dans l'espace et toujours présente, une Force du Mal qui dort peut-être, qui est neutre, comme

l'électricité reste neutre à moins d'un état spécial des corps, puis qui tout à coup s'allume à un choc jaillissant de notre cerveau perverti, emprunte à la matière ambiante une matérialité, se précipite, trouve sa route, son moyen, nuit, détruit, et nous laisse pantelants devant un résultat que nous avons souhaité et pour lequel nous jurerions, et tous les jurys et les juges du monde jureraient que nous n'avons rien fait. J'ai parfois assisté comme vous à la chute d'un homme public à mine sombre et froide, ou hautement cynique, et dont les amis avouent qu'il a le mauvais œil. Il s'écroule sous le déshonneur ou les moqueries, puis reste à plat, immobile comme une pierre. Un peu de temps s'écoule, et l'un de ses ennemis tombe, un autre est déshonoré, un autre se suicide, un autre est tué par un inconnu qui ne se comprend pas lui-même, et c'est une suite de catastrophes dont nul n'aperçoit le lien mystérieux; mais moi je frissonne en songeant que le Mal s'est éveillé et a rebondi sur les objets de l'amère et toujours brûlante rancune de cet homme. Eh bien, si cette force existe, pourquoi n'y aurait-il pas des expériences qui le prouveraient? Je ne crois pas plus que vous à l'anthropomorphisme idiot de conjurations pareilles à celle que nous venons de voir, mais quelque chose peut en sortir, comme, après des siècles, la chimie est née de l'alchimie. Parfois pourtant je doute, puis ma hantise me reprend, et ce sera ainsi — jusqu'à ma mort.

— Monsieur, lui dis-je, vous m'avez trop vivement intéressé pour que je veuille vous contredire, mais vous savez qu'on est arrivé à tout calculer, même les probabilités de ce qui paraît improbable. Il y avait peut-être une chance contre cinquante mille pour que votre pensée coïncidât avec l'événement. Vous êtes tombé sur cette chance.

— Et la proportion des probabilités de... mon hypothèse, l'avez-vous calculée?

— Ce n'est pas la même chose. On n'additionne pas des oranges avec des pavés, ni des contingences naturelles avec des inventions métaphysiques. La sagesse des nations, l'arithmétique, et le troupeau bêlant des professeurs de philosophie sont par hasard d'accord sur ce point. Mais, mon cher monsieur, puisque vous tenez absolument à des rêves qui ne sont pas de cette terre, ne pourriez-vous en découvrir de moins capables de troubler votre repos? Si vous n'êtes méchant qu'en pensée, vous n'êtes pas après tout plus méchant que la meilleure partie des hommes, votre ennemi n'était qu'un égoïste vulgaire, et sans doute il avait bien aussi quelques péchés cachés qui appelaient la vengeance du ciel : et c'est pourquoi, de vous soustraire à une tentation toujours renaissante est peut-être entré dans le propos de la personne inconnue qui a fait le monde par des procédés inconnus.

— Je ne vous comprends pas, murmura mon compagnon.

— Vous cherchez à expliquer votre cas par la possibilité d'action d'une puissance du mal. Des âmes plus naïves que la vôtre, ou d'épiderme moral autrement tissé, diraient qu'elles y voient la marque... mon Dieu! de la main de Dieu : on lui attribue beaucoup de choses.

Mon interlocuteur me regarda fixement, les yeux lui sortirent de la tête, et il s'enfuit en riant d'une façon frénétique.

Alors je rentrai chez moi, très triste, la conscience chargée, avec le sentiment hargneux d'avoir été ce soir-là l'instrument de celui qui séduisit Faust, et, dans le cours de l'éternité, dira toujours : Non.

PIERRE MILLE.

PROCÉDÉS LITTÉRAIRES

On ne saurait trop, quand on se prépare à écrire, se mettre en garde contre la tentation d' « empailler » son livre d'une conception étrangère au sujet. Autre chose est de s'inspirer d'un sentiment ou d'une idée pour en faire l'âme d'un roman, d'un poème, autre chose de l'en bourrer comme qui bourrerait une oie de marrons en s'imaginant qu'il va obtenir une dinde truffée. *Age quod agis*, dit le proverbe: si vous voulez faire un roman ou un poème, faites-le; mais si la théorie que vous avez entrepris d'y insérer est tellement précieuse, faites-en un livre à part. Car, ou elle est bonne et elle absorbera le sujet, ou elle est mauvaise, et votre histoire, montée sur un échafaudage qui s'écroule, tombe à plat.

Le répertoire de ces dangereux procédés n'est pas bien long à faire: c'est proprement un petit manuel de recettes, d'ailleurs vieilles comme le monde, qui ne trompent personne et qui, sauf quelques gloires d'un jour décédées avec leurs titulaires, n'ont jamais produit un seul chef-d'œuvre.

Le premier rang y appartient incontestablement à ce qu'on pourrait appeler l'école des navrants, et qui consiste à choisir pour sujet tout ce qui peut attrister, abattre, désoler, désespérer une âme sensible. C'est le lot et la joie des malades, des esprits malsains, des poitrinaires, auteurs ou lecteurs, et surtout des cœurs secs et impuissants qui, n'ayant jamais su rire ni pleurer, croient se régénérer en buvant à la coupe frelatée des douleurs imaginaires.

C'est aussi la muse des commençants et des maladroits. Avec des malheurs, des crimes, des cadavres, des horreurs ou des infamies, on est sûr de consterner un instant le lecteur de hasard, mais un instant

seulement, et quand ce lecteur s'aperçoit que décidément toutes les pages du livre sont bardées de larmes, de sang ou d'ordure, il se sent ému à peu près comme s'il lisait l'histoire de Croquemitaine, à la seule différence que c'est plus ennuyeux.

Viennent ensuite le pessimisme et la misanthropie. Tout est pour le plus mal; le bon Dieu l'a fait exprès pour avoir le plaisir de nous voir souffrir; plus on fera de bien, plus il nous en punira; mais si nous sommes bien scélérats, il nous fera parvenir aux plus grands honneurs, afin de dégoûter les hommes de la vertu: voilà pour le pessimisme.

Tous les hommes sont méchants, bêtes, ennuyeux, égoïstes, lâches; il faut les haïr, les fuir, leur faire le moins de bien et le plus de mal possible : voilà pour la misanthropie.

C'est odieux, faux, ennuyeux, bête et, de plus, criminel. Quand on pense que beaucoup d'écrivains ont imaginé de prendre ces vilaines sottises pour en faire des guirlandes à leurs élucubrations et se rendre admirables au public, on se prend la tête dans les mains et on se demande où peut s'arrêter la vanité de l'homme lorsque la démangeaison d'écrire le tient et qu'il se sent incapable d'y réussir sans tricher.

L'ironie et le scepticisme sont deux affectations dont le but est le même. En proclamant qu'il ne croit à rien et qu'il se raille de tout, l'auteur se pose au-dessus de la crédulité des esprits simples; il croit que sa neutralité sur tout ce que le monde peut aimer ou haïr lui assurera celle du public. Mais l'acidité de l'ironie, pour peu qu'elle se prolonge, agace les dents; le scepticisme éteint et décolore tout ce qu'il touche, même les livres qui se croient le plus transcendants, et tel qui, à ce jeu-là, s'imagine faire gronder le tonnerre, ne fait que jouer d'un mirliton crevé depuis des siècles.

Au moins le sceptique n'est pas méchant, tandis que l'athée est un vilain homme à tête grosse comme le poing, et qui a la rage du prosélytisme. Quand il écrit, il fait du mal. Ce simple aperçu doit suffire pour détourner un jeune auteur de toute incursion de ce côté-là : pour quelques athées qui l'applaudiront, il ameutera contre lui les deux ou trois milliards de gens qui croient en Dieu.

On n'a pas à espérer mieux des thèses morales, philosophiques, politiques ou fantastiques. On peut y appliquer ce que nous disions plus haut; ce sont des corps étrangers, qui ne peuvent qu'absorber le sujet ou en faire voir l'inanité.

Nous ne parlerons que pour mémoire de ces procédés littéraires empruntés au surnaturel : la féerie, la sorcellerie, l'hypnotisme, la suggestion. Tout cela n'est au fond que le merveilleux et le fantastique, ces deux formes exquises de l'imagination, tombées aux pattes de singes maladroits : il n'est pas de chose si charmante dont un sot ne puisse faire une sottise.

On ne saurait d'ailleurs trop se mettre en garde contre ce genre sinistre, qui peut mener à la folie, quand il n'en vient pas.

Tous les artifices dont nous avons donné jusqu'ici les recettes ont pour caractère commun d'être, somme toute, plus ou moins enfantins à cause même des airs de supériorité que l'auteur y prend sur les âmes vulgaires. On ne voit pas qu'il en soit résulté beaucoup de gloire pour ceux qui y avaient mis leurs espérances. C'est qu'en effet rien n'est lourd et encombrant comme une théorie dans un livre d'imagination; elle pèse sur tout, à chaque page il faut l'enjamber pour aller plus loin, et un ennui mortel va s'épaississant à mesure que le fardeau s'aggrave d'élucubrations nouvelles. Si l'auteur lui paraît sincère, le lecteur le prend en pitié, mais il le méprise s'il voit que la théorie n'est qu'un artifice pour l'éblouir.

Le macabre est la nuance funèbre du fantastique. L'assaisonnement de mort, de squelettes et de fantômes, qui en est le fond obligé, tente trop souvent des auteurs novices; ils se flattent d'en tirer à coup sûr des effets saisissants. Mais comme pour tous les genres violents, ce n'est qu'avec un sang-froid imperturbable et une légèreté de main extrême qu'on y peut toucher sans se brûler les doigts. A la différence du fantastique, où il faut que l'auteur paraisse toujours sérieux et convaincu, le macabre admet comme tempérament un souffle de gaîté, mais de gaîté fine et discrète, qui fait ressortir encore mieux les traits effrayants et en rend l'impression moins rude. Quand ces conditions s'y trouvent réalisées, le macabre peut devenir un genre de haute volée, et de plus très amusant, tandis que si on n'y met que des fantômes et des têtes de mort avec des chandelles, au lieu de faire frissonner le lecteur on le fait bâiller.

Au delà de ces excès d'imagination, il ne restait plus que la folie, et beaucoup d'esprits faibles, exaltés, ou même promis à cette sinistre maladie, en ont fait le sujet de nouvelles et de romans qu'on ne peut lire sans frissonner d'horreur. Ces sortes de livres sont plus qu'émouvants, ils donnent le cauchemar, ils rendent malade. Conteur ou lecteur, qu'on s'en garde comme de la folie elle-même, dont ils ne sont le plus souvent qu'un symptôme, et dont ils portent avec eux la redoutable contagion. Nous avons eu la douleur de voir un de nos plus éminents romanciers enlevé, corps et âme, dans le tourbillon de la folie. Depuis bien des années, celui qui écrit ces lignes, à la lecture de certaines nouvelles de ce grand écrivain, voyait venir la catastrophe.

Il ne faut donc ni lire ni écrire ces livres affreux : s'ils ne produisent pas l'aliénation mentale, ils l'an-

noncent ou la préparent, et on peut tenir pour assuré que, sans ces livres, de ces écrivains et de ces lecteurs tombés aux griffes du monstre, beaucoup auraient échappé. Au surplus, il est à peine besoin d'ajouter que, soit comme sujet principal, soit comme moyen d'émotion, une maladie aussi lugubre ne saurait, pas plus que la torture ou l'égorgement, être tenue pour légitime dans notre littérature française, si délicate et si mesurée.

Beaucoup prétendent opposer la liberté, comme un bouclier sacré à quiconque ose leur demander compte de ce qu'ils ont écrit. A moins de prétendre que tout ce qui est exécutable est légitime, il faut pourtant bien reconnaître qu'il y a un point où commence la responsabilité de l'écrivain.

Or, dans le sujet qui nous occupe, s'il est loisible à un auteur de s'aventurer à ses risques et périls, il n'a pas le droit de nuire à ses lecteurs. Que son livre ait échoué ou réussi, il n'en reste pas moins tout le mal qu'il laisse derrière lui pour avoir propagé des idées funestes ou des sentiments coupables. Quand il ne l'aurait fait que par sottise sincère, ce serait déjà une mauvaise action ; mais s'il l'a fait sans conviction et dans l'intérêt de sa vanité, c'est un crime, car la tristesse, l'immoralité, la haine de nos semblables, l'oubli des vérités suprêmes, le dégoût de la vie, et la folie elle-même, sont trop souvent le fruit d'un livre odieux tombé par malheur entre les mains de quelque sot.

Et si ce n'étaient que les sots ! Mais où les mauvais livres font le plus de mal, c'est dans la jeunesse, à cet âge où l'homme nouveau, impatient d'ouvrir ses ailes, s'élance dans la vie, laissant derrière lui le nid paternel et les idées séculaires de la famille pour aller chercher, dans l'espace ouvert à sa liberté, d'autres nids et d'autres idées. Ce que tous les bons livres du monde ne pourront faire pour le rendre sage, un seul mauvais livre le fera pour le rendre fou. Chose horrible, plus le livre sera violent, insensé, féroce, plus cette âme, qui n'a pas encore assez vécu pour discerner le bien du mal, en sera transportée jusqu'au délire, jusqu'au crime.

Nous le voyons bien en ce temps d'horreurs et d'épouvante. Ce ne sont pas les vieux qui font sauter les maisons ou périr les hommes, ce sont les jeunes, presque des enfants. Les vieux, plus prudents et plus sages, se contentent de les exciter au crime et de les pousser à l'échafaud.

Eh bien, ce qui est vrai de ceux-là est vrai de tout écrivain qui, fût-ce par une seule ligne, par un seul mot de ses lèvres, aura causé le malheur, la folie, le suicide ou le meurtre d'un seul homme. Il n'est pas complice, il est coupable. Et si on le faisait passer en jugement, je défierais le plus retors des défenseurs de trouver à dire pour lui autre chose sinon qu'il n'a pas adressé sa provocation à tel ou tel, mais qu'il l'a lancée au hasard à tous ceux qui pourraient se trouver disposés à y obéir.

Devant la mort, la folie, l'assassinat, avec la guillotine pour conclusion, il n'y a pas de cynisme ou de casuistique qui tienne : écrire un livre est une action sérieuse ou ne l'est pas. Si un homme veut qu'on lui sache gré du bien, il doit se soumettre au châtiment du mal.

Qu'on y prenne bien garde, il ne s'agit pas ici de ces vagues prophéties qu'on lance comme péroraison pour passionner le débat : ce sont des faits.

Toute manifestation d'un mal rend le mal contagieux et, ce qui est plus épouvantable, d'autant plus contagieux que ce mal est plus grand. On connaît l'histoire de cette guérite où, un factionnaire s'étant suicidé pendant la nuit, cinq autres se suicidèrent successivement, de la même façon et à la même heure.

La contagion par le livre n'est pas moins dangereuse que celle de l'exemple.

A propos de l'excitation au suicide, M. J. Bourdeau citait récemment (1) le cas d'un jeune Allemand nommé Mainlœder, qui ayant, pour son malheur, mis par hasard la main sur le *Monde comme volonté et comme représentation*, de Schopenhauer, essaya d'abord de se jeter à l'eau, puis, se ravisant, écrivit un livre sur la *Philosophie de la rédemption*, après quoi il se donna paisiblement la mort.

M. J. Bourdeau rappelle à ce propos les suicides suggérés par la lecture de *Werther*. Gœthe avouait que *Werther* était une « fusée incendiaire » ; il se gardait de le relire, crainte de tomber dans l'état maladif d'où ce livre de sa jeunesse était sorti, mais il se justifiait en ces termes des maux qu'il avait causés : « Vous damnez un ouvrage, s'écriait-il, qui, mal compris par quelques intelligences étroites, a délivré le monde tout au plus d'une douzaine de têtes folles et de vauriens qui ne pouvaient rien faire de mieux que d'éteindre tout à fait le pauvre reste de leur méchante lumière. Je croyais avoir rendu à l'humanité un vrai service et mérité ses remerciements, et voilà que vous voulez m'imputer à crime *cet heureux petit fait d'armes.* »

C'est se féliciter gaîment d'une douzaine d'assassinats ; et soyez sûr que quand ce misérable disait cela, il se sentait gonflé d'orgueil de son pouvoir homicide, absolument comme la coquette qui a fait mourir de chagrin un de ses amants.

Mais quand on se sera rendu maître de la fureur qui vous enrage à lire de pareilles infamies, on voit jusqu'où la vanité d'écrire peut entraîner un honnête

(1) *Journal des Débats*, 19 avril 1894, *les Dangereuses Lectures.*

homme. Du même égoïsme et du même orgueil dont elle fait les scélérats, la *littérature* fait des espèces de monstres intellectuels, incapables de distinguer le bien du mal dès qu'il s'agit de ce qu'ils appellent leur gloire.

Sans doute c'est un châtiment, mais on ne peut s'empêcher de regretter que « les têtes folles et les vauriens » qui ne sont bons qu'à pousser les autres au crime ou au suicide ne commencent pas par donner l'exemple en se faisant exécuter pour assassinat ou en se pendant le plus tôt possible au plus prochain réverbère. Il y en a bien eu quelqu'un par-ci par-là, mais si peu !

Nous pourrions ajouter bien des pages à cette nomenclature des procédés maladroits ou coupables dont un écrivain doit se garder. Ce qu'il en faut surtout retenir, et que nous espérons avoir montré jusqu'à l'évidence, c'est que ce sont en effet des procédés, et que ni la liberté d'écrire ni le droit d'inspiration n'y ont rien à prétendre.

Que ressort-il de cet examen ? C'est, en définitive, que rien n'est difficile à sentir et à représenter comme le vrai, le beau, le bien, rien de plus facile à faire que le faux, le laid, le mal ; qu'il suffit d'un peu de méchante humeur pour prêcher le pessimisme, d'un peu de vanité pour se dire sceptique, d'un peu d'insolence pour être athée, d'un peu de sottise pour ne comprendre de toutes les choses de ce monde que la mort et le désespoir. Pour être apte à pratiquer ces odieuses façons de penser ou d'écrire, il faut se sentir impuissant et misérable d'esprit et de cœur, considérer toutes choses d'un œil méchant, et tirer vanité de ces disgrâces.

Mais tout cela ne suffirait pas à pousser dans une si triste carrière tant d'honnêtes gens devenus écrivains ou artistes, s'il n'y avait pas là pour eux une espérance. Et laquelle? Celle de se faire distinguer en se posant, comme des génies superbes, au-dessus des hommes et de la vie ; en faisant peur aux naïfs, en abusant de la sensibilité des cœurs tendres pour leur arracher des émotions cruelles, en étonnant le monde par l'audace des absurdités qu'ils débitent ; en démoralisant les âmes, pour les dominer.

Il faut pourtant bien s'entendre une fois pour toutes.

Si ces procédés ne sont qu'une manœuvre commerciale pour faire hausser le cours de leur marchandise littéraire, que ces soi-disant artistes ou écrivains ne nous étourdissent plus du fracas et de l'encombrement dont ils nous obsèdent ; en dépit du titre qu'ils prennent, ils ne sont rien de plus que des marchands qui entravent la circulation par leurs étalages plus ou moins répugnants, et peu importe ce qu'ils écrivent.

Mais s'ils prétendent être pris au sérieux, qu'ils se soumettent à la loi commune. On les jugera, non comme demi-dieux, mais comme simples mortels. On leur demandera raison de ce qu'ils ont écrit et du mal qui en sera résulté ; on comptera les malheurs, les chagrins, les fautes, les crimes, que leurs ouvrages auront causés, et s'il y a eu mort d'homme, on les condamnera comme meurtriers.

C'est le prendre sur un ton bien tragique, me dira-t-on peut-être, à propos de quelques lignes éparses dans un livre éphémère ; autant en emporte le vent.

Si votre fils avait été un des cinq ou six jeunes gens qui, pour avoir lu *Werther* ou *le Monde comme volonté et comme représentation*, se sont brûlé la cervelle, et si, sur le moment, vous aviez tenu Gœthe ou Schopenhauer, les auriez-vous étranglés, oui ou non ?

Est-il moins coupable, quand on dispose d'un pouvoir indéfini sur des âmes inconnues, d'y semer l'angoisse, la désespérance, d'ôter aux malheureux jusqu'à leurs pauvres petites joies, de tout ravaler, de tout piétiner ?

Un procédé qui tente beaucoup d'écrivains parce qu'il est facile et qu'il produit parfois de grands effets, c'est l'hyperbole ou, en français modeste, l'exagération. Elle se prête merveilleusement au comique, cette donnée dispensant l'auteur de toute mesure dans ses écarts. Mais parfois, elle dépasse le but, et il en résulte qu'au lieu de faire rire, l'hyperbole fait bâiller.

Le même mécanisme fait aboutir au ridicule l'hyperbole disposée pour produire la terreur ou la pitié, ces deux objectifs du drame et de la tragédie.

C'est donc un moyen qu'on ne doit pas employer à la légère, mais il ne faut pas oublier qu'il a été l'âme de cette école romantique qui a fait le magnifique mouvement du règne de Louis-Philippe, et qui, si l'on y regarde bien, mène toujours la littérature de l'Europe, ou la ramène lorsque de prétendus novateurs ont vainement essayé de s'en affranchir.

La poésie et le roman, qui sont proprement la littérature pure, ne vivent que d'exagération. Si les événements, les idées ou les passions ne s'y présentent pas dans des proportions inusitées au cours de la vie réelle, le public n'y trouvera pas d'intérêt. Ce qu'il cherche, c'est cette seconde vie de l'esprit et du cœur qui, sous les apparences de la réalité, nous fait rêver un autre monde, plus beau ou plus laid, plus vaste ou plus étroit, n'importe, mais qui double l'existence en nous arrachant pour quelques instants à notre ennui ou à notre misère.

Entre les procédés odieux ou ridicules que nous avons examinés jusqu'ici, et les expédients plus ou moins puérils dont nous aurons à chercher la valeur, nous sommes ici sur le vrai terrain où toute œuvre

sérieuse pourra trouver sa voie, pourvu que l'auteur sache la choisir et, quand il l'aura choisie, s'y tenir. C'est là seulement qu'il y a place pour tout le monde.

Il y parviendra par la mesure. C'est la mesure qui lui dira jusqu'où il peut aller, où il doit s'arrêter. S'il s'en tient à l'affectation, à la candeur; s'il présente l'idéal sous une forme ridicule, il fait la caricature de ce qu'il y a de plus beau sous le ciel; s'il ne met en jeu que des sentiments moyens et banals, ses livres pourront réussir, car ils seront médiocres et faits proprement, mais il sera médiocre lui-même comme ses lecteurs.

S'il s'élance à bride abattue dans la carrière en tirant des coups de pistolet, en sonnant de la trompette, en battant la grosse caisse, en le prenant de haut avec le public; si, dans des livres fulminés coup sur coup, il prend pour cri de guerre l'outrance en toutes choses, ou le paradoxe, ou l'horreur, ou le dégoût, il pourra aussi bien, selon le vent qui souffle, s'élever au pinacle ou tomber au plus bas. Mais s'il a la main assez habile pour appuyer sur les ressorts de sa machine ou les lâcher à propos, il peut, à la fin de sa carrière, se retrouver sur ses pieds avec une situation reconnue et acceptée à peu près généralement.

La grande question dans tout ce qui est tour d'adresse ou de force, c'est la justesse : l'auteur n'a pas toujours le tact nécessaire pour y réussir, mais en dépit de ses erreurs, qui n'ont qu'un temps, le public a ce tact au suprême degré, parce que son opinion définitive n'est autre chose que le sens commun, c'est-à-dire la raison et l'esprit de tout le monde. On peut crier tant qu'on voudra, mais ce jugement-là est sans appel.

La même mesure doit servir de loi dans tous ces procédés de grossissement, de réduction, de complication; dans l'énigme, le secret, le mystère, auxquels ont recours certains auteurs pour machiner leurs récits : tout cela peut être, comme la langue d'Ésope, excellent ou détestable, selon qu'on aura respecté ou forcé la mesure.

La philosophie et la morale elle-même ne sont pas à l'abri de certains écarts du mauvais côté, témoin cet auteur qui, ayant entrepris un dithyrambe sur les avantages de la vieillesse, est arrivé, par des élans successifs d'enthousiasme, à écrire ceci : « La vieillesse est supérieure à la jeunesse, parce qu'elle augmente de jour en jour, tandis que la jeunesse, elle, diminue continuellement. » Évidemment c'est pousser l'éloge trop loin; une flatterie aussi démesurée a dû désenchanter plus d'un lecteur au moment où il allait être convaincu.

Il en faut dire autant des étrangetés plus ou moins bizarres qui consistent, par exemple, à imaginer des machines pour remplacer les actes intellectuels de l'homme. On pourrait citer tel auteur dont presque tout l'œuvre n'est que l'application de ce procédé, qui ne réussit pas toujours et dont on fera bien de se méfier, car outre ses dangers, il a l'inconvénient de la monotonie.

Le fantastique à la manière d'Hoffmann ou d'Edgar Poë est encore un genre difficile à imiter. Il faut un tour d'esprit unique pour atteindre à cette logique effrayante, à cette vraisemblance incroyable, qui donne tant de charme et de puissance aux imaginations de ces deux enchanteurs : il ne faut pas essayer d'imiter ce qui est inimitable. Pour un début, c'est d'ailleurs le dernier genre à choisir, car les lecteurs y sont rares et très difficiles : le goût du public n'y est plus comme autrefois.

Mais ce qui reste et qui restera toujours, c'est la fantaisie. Si vous vous sentez l'esprit alerte, la sensibilité vive, l'humeur vagabonde, le coup d'œil juste, abandonnez-vous à ce jeu charmant et profond. Quand c'est bien fait, c'est un des produits les plus exquis de l'intelligence humaine, et l'un des plus recherchés, parce qu'il a pour éléments essentiels le bon sens et la gaîté. Aussi, malgré sa finesse, la fantaisie plaît-elle à toutes les classes de lecteurs : elle n'est au fond que l'esprit lui-même sous une forme familière. Maintenant, si vous n'êtes pas tout à fait sûr d'avoir, pour jouer de cet instrument difficile, les aptitudes indispensables, attendez pour vous y risquer que ces aptitudes vous soient venues.

Faute de grives on mange des merles, dit-on. Sur la foi de ce proverbe, il ne faudrait pas se flatter de faire savourer au public la singularité en guise de fantaisie. Tout ce qui est singulier est faux quand il s'agit de représenter la nature, et si le public peut s'y laisser surprendre d'abord, il ne tarde guère à s'en désabuser.

Les anciens, naïfs comme on ne l'est plus, s'en tiraient en racontant avoir vu des hommes qui marchaient la tête en bas, ou qui avaient la figure au milieu du ventre, et les lecteurs s'en contentaient; mais le progrès des lumières nous a rendus plus exigeants. En attendant mieux, les auteurs voués à la singularité ont imaginé un procédé qui, tout en affectant des formes diverses, est au fond toujours le même.

Il ne consiste plus, il est vrai, à nous montrer des hommes marchant la tête en bas, mais c'est l'auteur lui-même qui, marchant dans cette position bizarre, voit les choses et les hommes à rebours et les présente en assurant qu'ils sont ainsi.

Les premiers lecteurs, naturellement, sont étonnés, n'en reviennent pas, et pendant quelque temps on ne s'entretient que de cette nouveauté. Mais cela dure juste le temps de découvrir le mécanisme du procédé, qui est bien simple, car il consiste à remplacer la nature par l'auteur lui-même voyant tout

de travers et substituant aux notions du sens commun ses conceptions déformées. Il obtient ainsi des descriptions étourdissantes, des scènes inouïes, des caractères inimaginables. Sa grande prétention est toujours d'avoir photographié la nature, ce qui est vrai : seulement il a mis à son appareil un objectif à facettes, et ses prétendues épreuves ne sont que des déformations.

EUGÈNE MOUTON.

LES FOUILLES DE DELPHES

LE SITE ET LES TRAVAUX

Voilà deux ans que se poursuivent ces fouilles de Delphes, si impatiemment attendues naguère, et qui font tant d'honneur à notre École d'Athènes comme à son chef, M. Homolle. Chacune des campagnes a été marquée par d'importantes découvertes, dont l'écho est arrivé parfois jusqu'au grand public. Dans tous les cercles lettrés on applaudissait, au printemps dernier, l'*Hymne à Apollon :* d'Athènes et de Paris, où furent données les premières auditions, cette curieuse mélodie a pris son vol à travers le monde; on la signalait récemment au Cap de Bonne-Espérance. Voici maintenant que l'on expose à Paris les moulages des principales sculptures recueillies là-bas (1). De nouveau, Delphes vient à nous, et l'occasion est bonne pour une visite au champ de fouilles. Quoique les travaux soient loin d'être terminés et nous réservent sans doute encore bien des surprises, on peut dire que la physionomie de l'ensemble commence à se dessiner nettement, et l'on peut, sans trop se risquer, apprécier les résultats considérables de cette grande œuvre française qui comptera dans l'histoire de notre siècle.

I

Delphes est un des sites les plus grandioses qu'on puisse rêver. Puisqu'il n'est pas donné à tout le monde d'y aller voir, qu'on nous permette une comparaison. C'est le Cirque de Gavarnie, moins les cascades et l'horreur romantique, mais avec des murailles de roc d'une poésie aussi sauvage, une Brèche de Roland d'où sort la fontaine Castalie, d'énormes gradins qui semblent un escalier de géants, des gouffres sans fonds, et partout, sur cet effroi de la nature, un immense ruissellement de lumière blanche, le rayonment du ciel de Grèce.

Ce vaste hémicycle, que dessinent au Nord les escarpements du Parnasse et que ferme au Sud la longue crête du Kirphis, n'est accessible qu'à l'Est et à l'Ouest par les gorges de la vallée du Pleistos. Une route moderne, qui conduit d'Arachova à Chryso, passe au-dessous du sanctuaire et domine de très haut le torrent : elle est construite en beaucoup d'endroits sur les traces des voies antiques. Qu'on arrive d'un côté ou de l'autre, de l'Ouest par Chryso (Krissa) et le faubourg de Pylaea, ou de l'Est par Arachova (Anemoreia) et le faubourg de Castalie, on suit donc le même chemin que les pèlerins d'il y a deux mille ans.

Pour embrasser d'un coup d'œil la topographie de Delphes, plaçons-nous à l'Est, au milieu de l'ancien faubourg de Castalie, près de la célèbre fontaine.

Derrière nous, la route d'Arachova et de Béotie, qui serpente au flanc du roc, au-dessus du torrent; le long de la route, un petit couvent, le *Monastiraki*, lequel occupe l'emplacement et renferme quelques ruines du gymnase; puis, une suite de terrasses, appelées aujourd'hui *Marmaria*, et qui portaient quatre petits temples, entre autres celui d'Athéna Pronaea où Pausanias vit une offrande des Marseillais; tout près de là, une double porte creusée dans le roc, la *Porte de l'Hadès*, où commençait la nécropole orientale, dont l'autre extrémité est marquée encore par des grottes sépulcrales et un mausolée connu sous le nom de Pyrgo.

A notre gauche, vers le Sud-Ouest, l'immense ravin du Pleistos, qui, à force de ronger les flancs du Kirphis et les dernières pentes du Parnasse, s'est creusé, à une profondeur de trois cents mètres au-dessous de Delphes, un lit de rocs et d'énormes gouffres, où s'entassent des quartiers de montagne bouleversés par les tremblements de terre ou déchiquetés par les torrents. Çà et là, au milieu de ces précipices et de ces rochers nus, de charmants nids de verdure, des bois d'oliviers et des chapelles qui ont remplacé des temples. Au-dessus du ravin, plus près de nous, autour de la route moderne, l'emplacement de la ville ancienne, avec des restes d'habitations. Plus loin, vers l'Ouest, dans la direction de Chryso, le faubourg de Pylaea : ce fut longtemps la nécropole principale de Delphes, et l'on y visite

(1) Cette exposition des récentes découvertes de Delphes a été organisée par M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, avec le concours de l'administration; elle a été inaugurée par M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, le 28 novembre, et ouverte au public du 29 novembre au 8 décembre. Elle a eu lieu à l'École des Beaux-Arts, d'où les moulages seront transférés au Louvre. Elle comprenait de très beaux spécimens des principaux groupes de sculptures dont nous parlerons plus loin : le grand *Sphinx* de la colonne des Naxiens ; l'*Apollon* archaïque ; l'*Antinoüs;* des *métopes* du Trésor des Athéniens; plusieurs morceaux de la *frise* du Trésor des Siphniens (*Gigantomachie; Pélops enlevant Hippodamie*); deux têtes de *Caryatides*, etc.; enfin une riche série de photographies (vues de Delphes et des chantiers, sculptures, terres cuites, bronzes, etc.), les estampages des *Hymnes à Apollon*, et plusieurs morceaux fort intéressants de la *Restauration* d'ensemble que prépare M. Tournaire, ancien pensionnaire de la Villa Médicis.

beaucoup de tombeaux, de niches sépulcrales taillées dans le roc; là s'élevèrent plus tard, sous les Romains, les quartiers neufs, comme l'attestent les ruines de maisons et d'aqueducs; de ce côté était situé le *Synedrion* où s'assemblaient les Amphictyons, et l'on croit le reconnaître dans les débris d'un édifice rectangulaire qui entoure l'église Haghios-Elias.

A quelques pas de nous, sur la droite, la fontaine Castalie, d'où s'échappe un ruisseau. Les Romains pensaient y trouver l'inspiration poétique; les Grecs se contentaient d'y puiser l'eau lustrale destinée au temple. Jolie source d'ailleurs, et transparente comme le cristal; accueillante aussi pour le pèlerin, comme en témoigne l'escalier rocheux par où l'on descend au bassin rectangulaire; mais elle a perdu sa décoration de métal et de marbre, et une chapelle remplace la niche de la nymphe. Derrière Castalie, la gorge sauvage d'où elle sort, une large fissure de la montagne, entre la roche Hyampeia, d'où fut précipité Ésope, et les roches Phaedriades qui se courbent vers le Nord pour envelopper Delphes d'un mur éclatant de blancheur. Tout en haut, par-dessus les falaises à pic des Phaedriades, quelques taches de verdure annoncent les bois de sapins, les pâturages et les lacs du domaine de Dionysos, des orgies, des courses nocturnes et des danses frénétiques : le grand plateau, qui conduit à la grotte Corycienne, et que dominent les deux cimes neigeuses du Parnasse d'où toute la Grèce se dessine comme sur une carte en relief. Sur toute cette nature grandiose plane le mystère et l'effroi : on comprend là ce que fut réellement aux beaux siècles le polythéisme grec, la religion d'un Pindare ou d'un Eschyle, faite de recueillement et d'épouvante, avec une foi ardente, un sentiment profond du divin.

Partout devant nous, à l'Est, au Nord, à l'Ouest, arrondie en demi-cercle, cette grande muraille blanche, aveuglante de lumière, et, au milieu, des étages de gradins : on dirait vraiment un gigantesque théâtre de roc, dont le Kirphis serait le mur de scène. Sur ces gradins, tournés vers le Sud, à une altitude de 600 à 700 mètres, se superposent les divers quartiers de Delphes. En bas, au bord du ravin, la ville proprement dite, avec ses deux nécropoles, ses deux routes, ses deux faubourgs de Castalie et de Pylaea. Plus haut, une muraille hellénique qui marque la limite inférieure du *temenos* d'Apollon. Plus haut encore, vers le milieu de l'hémicycle, la terrasse du grand temple, appuyée sur un mur pélasgique. Au-dessus du temple, le théâtre, conservé intact jusqu'au xve siècle, mais bien mutilé aujourd'hui; plus à l'Est, la fontaine Cassotis et cette fameuse *Lesché*, qui était décorée des fresques de Polygnote et qui servait de lieu de réunion aux pèlerins. A l'étage supérieur, la fontaine Kerna, dont les eaux méphitiques alimentaient Cassotis, puis s'engouffraient sous terre pour reparaître dans l'adyton du temple et inspirer la Pythie. A une bien plus grande hauteur, au Nord-Ouest, le stade, dont les gradins rocheux ont perdu le revêtement de marbre payé par Hérode Atticus, mais dont la forme est encore nettement accusée. Enfin, dominant le stade au sommet des crêtes de l'Ouest, les fortifications élevées au temps de la guerre sacrée par Philomélos.

Tel est le cadre imposant de ce sanctuaire d'Apollon, qui a été l'un des facteurs essentiels de la civilisation hellénique. Il s'élevait juste au centre de ce grand hémicycle rocheux, et l'on s'accordait aussi à y voir le centre de l'univers : on l'appelait le « nombril du monde ». Et de fait, par sa situation géographique, par son oracle fameux qui, pendant des siècles, dirigea la colonisation, la politique et la conscience de tous les Hellènes, par son conseil des Amphictyons qui symbolisait l'unité nationale des diverses tribus grecques, par ses jeux Pythiques qui attiraient périodiquement des milliers de pèlerins, par l'étendue de son domaine territorial que cultivaient ses serfs, par la prodigieuse accumulation des métaux précieux qui affluaient de toutes parts, il a été longtemps la capitale religieuse, intellectuelle, politique et financière de l'hellénisme. Dévasté au vi^e siècle par un incendie, il s'était relevé plus beau; et depuis, il ne cessa pas d'attirer les offrandes, statues, trépieds, fresques, bronzes et terres cuites, tous ces chefs-d'œuvre de l'art qui émerveillaient Hérodote, et qu'après lui nous ont décrits Strabon, Plutarque et Pausanias. Par ses richesses, il tenta souvent la cupidité des peuples voisins ou des conquérants, Phocidiens ou Étoliens, Perses ou Gaulois, Macédoniens ou Romains : souvent pillé, il réparait vite ses pertes, et il fit grande figure jusqu'à la fin du monde antique. Après avoir été la métropole de l'hellénisme, il en resta le plus beau musée.

II

Par son brillant passé, Delphes ne pouvait manquer, en ce siècle, d'appeler l'attention des archéologues. En effet, les ruines en avaient été plusieurs fois étudiées, des fouilles même y avaient été tentées, avant l'exploration définitive à laquelle nous assistons. Au commencement du siècle, Dodwell et d'autres voyageurs avaient relevé avec soin tout ce qui émergeait au-dessus du sol moderne. Ulrichs avait découvert les substructions du temple d'Athéna Pronaea. Ottfried Müller, en 1840, s'attaqua au gros mur pélasgique qui soutient la terrasse du temple d'Apollon; il en dégagea l'angle oriental et y copia les inscriptions qui y étaient encastrées. Mais il fut arrêté dans ses travaux par la fièvre, et revint mourir à Athènes où l'on voit encore son tombeau sur le tertre de Colone.

L'École française recueillit cet héritage. En 1860, deux de ses membres, MM. Wescher et Foucart, mirent à nu la partie occidentale du même mur et y découvrirent des centaines de documents, très précieux pour l'histoire de la ville, de l'amphictyonie delphique et de l'esclavage. Plus importants encore et plus décisifs, ont été les travaux d'un autre membre de l'École, M. Haussoullier, en 1880. Non seulement il fit au mur pélasgique, comme ses prédécesseurs, une belle récolte d'inscriptions (décrets des Delphiens et des Étoliens, dédicaces, fragments d'oracles et d'inventaires, actes de proxénie et d'affranchissement, documents relatifs aux jeux, etc.); mais encore il donna une base solide aux recherches topographiques et aux fouilles futures, en découvrant au sud de la terrasse un tronçon de la voie sacrée et l'un des monuments qui la bordaient, le *Portique des Athéniens*. Quelques années plus tard, en 1887, un Allemand, M. Pomtow, trouvait, près de l'angle Sud-Est de la grande enceinte, l'entrée principale du sanctuaire, celle par où arriva Pausanias; en même temps, il relevait avec un soin minutieux toutes les ruines et en dressait un plan détaillé.

On voit maintenant où en était l'exploration de Delphes il n'y a guère plus de deux ans. Hors du temenos d'Apollon, presque aucune donnée nouvelle: à l'Est, quelques débris du temple d'Athéna Pronaea et du gymnase; à l'Ouest, quelques restes du Synedrion; au Nord, l'emplacement du théâtre et du stade. Pour le sanctuaire d'Apollon, où s'était concentré naturellement tout l'effort des archéologues, plusieurs indications topographiques très précieuses : une portion considérable du mur méridional de l'enceinte, connu sous le nom d'*Hellenico*, et, près de l'angle oriental de ce mur, l'entrée du temenos; au gradin supérieur, la muraille pélasgique, haute encore d'environ 3 mètres, et presque entièrement déblayée sur une longueur de 100 mètres; au pied de cette muraille, un tronçon de la voie sacrée, des piédestaux et des bancs alignés au bord de cette voie, même deux monuments, la *Colonne des Naxiens* et le *Portique des Athéniens;* enfin, sur la terrasse même, des assises helléniques et des souterrains où l'on croyait reconnaître les substructions du temple. Il y avait là sans doute des points d'appui solides pour une exploration méthodique du sanctuaire d'Apollon ; mais les obstacles étaient si grands qu'on désespéra longtemps de jamais mener l'œuvre à bonne fin.

Les difficultés venaient à la fois des choses et des hommes. Sur l'emplacement même de l'enceinte sacrée, s'élevait tout un village moderne, le bourg de *Kastri*, qui comptait près de mille habitants : il faudrait donc faire face aux frais considérables d'une expropriation. De plus, la pente rapide du terrain devait rendre coûteuse l'œuvre du déblaiement. La politique aussi s'en mêla. Bien que l'École française eût l'avance grâce aux précédents créés par plusieurs de ses membres, bien qu'elle n'eût jamais abandonné l'idée de poursuivre les fouilles, elle rencontrait auprès du gouvernement grec des rivalités inattendues : à l'exemple de la France, diverses nations avaient fondé à leur tour un Institut athénien, et quelques-unes d'entre elles auraient volontiers pris notre place. Même à Paris, il fallait batailler. Déjà nos budgets étaient lourds, et beaucoup d'incrédules, parmi les plus compétents, soutenaient qu'il ne restait rien à Delphes : les plus beaux morceaux de sculpture avaient été enlevés sous l'empire romain, le reste avait roulé au fond des ravins du Pleistos.

Heureusement M. Homolle était là. Il avait pour lui l'autorité que lui donnaient ses belles découvertes de Délos, et surtout il avait la foi. Nommé directeur de l'École d'Athènes à la fin de 1890, il se mit aussitôt à l'œuvre : il se fit en même temps diplomate, financier, arbitre, géomètre, ingénieur. Il trouva moyen de convaincre tout le monde, et personne aujourd'hui ne le regrette. Les négociations traînaient depuis dix ans ; on les avait mêlées assez malencontreusement à la question du traité de commerce, et les raisins secs avaient porté malheur à l'art antique. M. Homolle s'y prit tout autrement: en quelques mois, il obtint son crédit de cinq cent mille francs; au printemps de 1891, la *convention de Delphes* était signée, puis approuvée par les Parlements de Paris et d'Athènes.

Mais les gens de Kastri ne l'entendaient pas ainsi. On eut beau procéder avec tous les ménagements et toute la générosité possibles. Les commissaires grecs eux-mêmes y perdirent leur grec. Les compatriotes d'Apollon mettaient beaucoup de mauvaise grâce à échanger leurs taudis contre les maisons neuves du village qu'on leur bâtissait près de là, du côté de l'Ouest, le long de la route de Chryso. Ils résolurent de s'opposer à l'ouverture des chantiers avant le paiement intégral des indemnités. Ils attaquèrent les ouvriers, et l'on crut qu'ils allaient faire le siège de la mission. Pour enrichir le musée de Delphes, on dut faire appel à la force armée.

Ces querelles héroï-comiques avaient duré plus d'un an. Entre temps, M. Homolle, avec le plus grand sang-froid, s'occupait de l'organisation matérielle des fouilles. Outre les membres de l'École qui devaient composer avec lui la mission proprement dite, il s'adjoignait des auxiliaires très précieux : M. Convert, conducteur des ponts et chaussées, et M. Tournaire, architecte, ancien pensionnaire de la Villa Médicis. Il laissait debout quelques maisons de Kastri, situées hors du champ de fouilles : les unes, près de l'*Hellenico*, devaient servir de musée provisoire et d'habitation pour l'éphore ou surveillant grec des fouilles;

les autres, à l'ouest de l'enceinte, étaient destinées au logement de la mission; là devait trôner notre incomparable Sotiri, cuisinier en chef de l'archéologie militante, aussi habile pour estamper une inscription que pour accommoder un agneau à toutes sauces. En même temps, l'on aménageait le champ de fouilles. Il y fallait le concours des ingénieurs, sous peine de se ruiner et de ne point aboutir. On ouvrit successivement trois chantiers, dont chacun est desservi par des voies Decauville et correspond à un étage différent de la montagne : temple d'Apollon, Trésor des Athéniens et voie sacrée, Hellenico. On enrôla de nombreux ouvriers : à certains moments on en comptait plus de deux cents. En raison de la rapidité des pentes, qui forcent les voies à dessiner de grandes courbes, et pour ne couvrir ni champs cultivés ni ruines, on dut se résigner à transporter les décombres loin des chantiers, à plus de six cents mètres : une glissière, qui passe par-dessus la route, permet de précipiter les déblais directement dans le ravin. Grâce à ces heureuses dispositions, on allait marcher vite, avec une économie relative.

Enfin tout était prêt, et l'inauguration des fouilles eut lieu le 10 octobre 1892. Depuis deux ans, elles ont été poursuivies sans relâche, sauf les interruptions nécessaires, imposées par le froid et les neiges d'hiver. Chacune des campagnes a donné des résultats importants. Dans l'automne de 1892, on a découvert, au-dessous du *Portique des Athéniens*, un nouveau tronçon de la voie sacrée, et, près de là, des soubassements d'édifices ioniques ou corinthiens, des inscriptions et des sculptures archaïques. En 1893, on a vu sortir de terre le *Trésor des Athéniens*, avec la décoration architecturale presque complète, des fragments de métopes, et les documents encastrés dans les parois ; la voie sacrée, à l'angle oriental du mur pélasgique, avec des piédestaux et des dédicaces ; la partie sud du temple, et diverses sculptures, entre autres l'*Apollon* archaïque et les parties manquantes du *Sphinx*. La campagne de 1894 a été particulièrement féconde : déblaiement de presque toute la terrasse du temple et des avenues qui la bordent ; découverte de toute la partie inférieure de la voie sacrée, des *Trésors* élevés par les Béotiens, les Sicyoniens et les Siphniens ; piédestaux, exèdres, maisons, d'innombrables documents historiques, des bronzes et des terres cuites ; enfin une magnifique moisson de sculptures, nouvelles *métopes* du Trésor des Athéniens, métopes du Trésor des Sicyoniens, *Caryatides*, *fronton* et *frise* du Trésor des Siphniens.

Pour contenir toutes ces richesses, entassées jusqu'ici dans de vieilles maisons de Kastri, le gouvernement grec fait construire en ce moment, au Sud-Ouest de l'enceinte, un musée spécial, qui vaudra celui d'Olympie. Il est assurément fâcheux que rien de tout cela ne puisse arriver jusqu'au Louvre : mais telle est la loi, et elle est absolument la même pour tous les étrangers qui obtiennent des autorisations de fouilles. Avec cette méthode, la Grèce enrichit à bon compte ses collections d'antiques. De ces belles découvertes, la France aura du moins la gloire et le profit scientifique : on lui devra la reconstitution de Delphes comme un merveilleux ensemble de documents et d'œuvres d'art. C'est sous ce double aspect qu'il nous faut maintenant étudier les résultats des fouilles.

(A suivre.) PAUL MONCEAUX.

MILIEU DE SIÈCLE (1)

La Révolution de Février.

AUGUSTE DEBS. — LE CURÉ DE CIDEVILLE. — MICHELET ET SA FAMILLE.

Ce ne sont pas des jugements que je porte, mais simplement des impressions que je rappelle, des témoignages que je m'attache à rendre aussi sincères, aussi exacts que possible. Dans ce qui va suivre sur la Révolution de février 1848, qu'on ne voie aucune passion politique. A vrai dire, nous autres jeunes gens, nous ne savions pas du tout ce que c'était qu'un pareil sentiment. Il n'y avait point dans nos cœurs la moindre parcelle de haine contre « le tyran ». Seulement tout le remue-ménage qui se faisait autour de nous ébranlait un peu nos esprits. Des libertés indéfinies se jouaient devant nos imaginations, à condition, bien entendu, qu'il n'y aurait ni désordres graves, ni vilaines actions commises. Cette digne Université, sur laquelle si volontiers on daube et que je puis défendre sans scrupule puisque je n'en fais point partie, ne s'était nullement évertuée à préparer en nous des révolutionnaires.

Si notre professeur d'histoire moderne, le correct, le judicieux, l'impeccable Chéruel, ancien élève et secrétaire de Michelet, avait eu autrefois des démêlés avec le clergé rouennais, cela se perdait dans des temps si éloignés que le souvenir même en était aboli. En rhétorique nous n'avions eu qu'un pantin ridicule, mais en seconde l'irréprochable Delzons s'était fait notre initiateur, très distingué, très compassé, très froid, d'un certain XVIIe siècle, celui de Segrais, de Racan, de Malherbe. Nous étions admirablement conservés dans la glace, et aucune ébullition prochaine ne paraissait à redouter.

Le seul original qui eût pu agir sur nous, le professeur d'histoire ancienne, Marguerite, dans les

(1) Voyez la *Revue* des 17 et 24 novembre.

classes d'humanités, manquait trop de suite et de tenue pour exercer aucune autorité. On l'appelait le *Père Progrès* parce que dans ses leçons ce mot revenait sans cesse. Pour nous familiariser avec l'histoire romaine, il nous lisait *Virginie* de Latour-Saint-Ybars. Son extérieur inquiet et débraillé me déplaisait. Quelques-uns l'ont plus favorablement apprécié, entre autres Hector Malot, qui le garde encore en certaine estime.

Quoi qu'il en soit, son enseignement était depuis trop longtemps oublié pour influer sur nous, lorsque la révolution éclata à l'improviste. Nous fîmes un club. Mordret le présida et je le « vice-présidai ». Ce n'aurait été toutefois qu'une effervescence de surface, si la question religieuse n'était venue s'y mêler et l'aggraver.

*
* *

Jusqu'à cette époque, la plus douce indifférence avait régné parmi nous sur cette matière, une indifférence à faire le désespoir du premier Lamennais. Notre aumônier, l'abbé Cochet, archéologue remarquable, ne s'occupait que de fouilles, d'urnes funéraires et, comme disaient méchamment les Rouennais, de vieux pots cassés. Son successeur, l'abbé *Desinar*, ainsi surnommé à cause du mot italien dîner, ne songeait qu'à la gastronomie. L'un et l'autre, pour nous endoctriner, employaient un procédé si enfantin que je ne puis résister au désir de le citer ici.

Ils nous lisaient invariablement dans les *Mélanges* de Théodore Jouffroy ces pages si célèbres desquelles on a tant usé et abusé, sur la douleur éveillée dans l'âme du jeune philosophe par l'apparition du doute. Là, ils s'arrêtaient, faisaient comme un point d'orgue, et renonçaient à continuer. Je le crois bien : s'ils avaient tourné la page et poursuivi la lecture, on aurait vu que Jouffroy s'était parfaitement consolé, et qu'il avait lancé contre ses anciennes croyances le terrible et magistral article du *Globe* : *Comment les dogmes finissent*. A la fin, le truc, comme on dit aujourd'hui, se trouva dévoilé. Il fallut abandonner la fameuse citation; ce fut la mort des conférences religieuses.

La guerre ne vint point de l'épicurien *Desinar*. Une dénonciation, partie d'un élève catholique, mit en éveil l'archevêque Blanquart de Bailleul, et les foudres de l'Église, s'unissant à celles de l'administration, menacèrent la tête de notre sympathique professeur de philosophie, Auguste Debs. Je ne nommerai pas le mauvais drôle, auteur de cette dénonciation funeste, que désapprouvèrent nos camarades catholiques, Émile Malherbe, Lenormand, aujourd'hui curé près de Mantes, et que ma mère avait surnommé *Tout-en-Dieu*. Il s'agissait d'une leçon dont la prière faisait le sujet, et où, paraît-il, l'impression produite sur la Divinité n'était pas suffisamment caractérisée. Le professeur avait trop accordé au bénéfice intérieur de la prière, pas assez à son influence impérative et magique. Le croirait-on? cette misérable chicane théologique devint le point de départ d'une série de persécutions qui compromirent la situation de Debs et portèrent le dernier coup à sa santé déjà très ébranlée.

Ses leçons étaient pourtant d'une extrême innocuité. Il nous enseignait la placide philosophie écossaise de Dugald Stewart et de Thomas Reid, à laquelle il ajoutait deux parties nouvelles : l'esthétique et la pédagogie. La psychologie, qui commençait à poindre alors, avait en lui un sectateur zélé. « Vous, Debs, vous serez orientaliste », lui avait dit Victor Cousin à l'École normale; et comme Debs s'obstinait à rester psychologue, il fut promené de collège en collège, ballotté de disgrâce en disgrâce.

Du reste, c'est moins par son enseignement officiel qu'il agissait sur nous que par sa conversation familière. Il nous recevait volontiers le jeudi. Je le vois encore dans son petit jardinet de la rue du Maulévrier, avec sa figure émaciée de Christ d'Emmaüs; j'entends sa voix grave, pénétrante, que la toux venait quelquefois interrompre. Quelles étaient ces conversations? Je puis au moins en donner une idée, ayant eu le soin d'en noter quelques-unes sur le moment même. Voici, par exemple, le sommaire de ce qu'il nous disait le 18 février 1849 :

Influence diverse de la température sur les nerfs. — Phénomènes nerveux. — Impuissance à descendre une montagne, — Anecdote d'un professeur d'Orléans. — Pascal au pont de Neuilly. Combien Pascal était nerveux. Cette disposition ne laissa pas que d'influer puissamment sur ses écrits. — Les *Pensées* de Pascal. Prosper Faugère, Victor Cousin. Mutilations exercées par ce dernier sur un manuscrit de Jouffroy. — Victor Cousin, nature dominatrice. Caractère équivoque de sa philosophie. — Les philosophes français au XIXe siècle en dehors de l'école éclectique. — Les Saints-Simoniens. Premier essai de philosophie socialiste. Ce sont eux qui ont vulgarisé dans l'histoire la loi du progrès. Leurs bizarreries.

La foi nouvelle aura-t-elle un culte? M. Debs pense que oui. Culte de la Raison sous la première République. Quel sera le culte nouveau? Fêtes nationales, réunion des foules. La puissance du catholicisme réside dans son culte. Le clergé, de gré ou de force, se trouve mêlé à tous les moments solennels de notre vie : baptême, mariage, obsèques.

Des sources de la religion : l'Évangile, la Judée. Quel fruit on retirerait de la Bible si la plupart du temps on ne la lisait avec des idées préconçues. La Bible est l'expression complète du peuple hébreu comme philosophie, poésie et histoire. — La *Genèse*. La femme de Loth. *Ruth* (idylle), *Déborah*, *Judith*, *Esther* (légende, roman national), les *Rois*, le *Lévitique*, les *Nombres* (partie historique). Les interpellations d'Esdras. Combien peu nous connais-

sons ce monde biblique. Qu'étaient en réalité les Prophètes? Des chefs de club peut-être.

J'ai tenu à détacher telle quelle, sans aucun retranchement ou embellissement, cette page d'un journal d'écolier, laquelle ne s'attendait pas à recevoir tant d'années après les honneurs de l'impression. Toutes les analyses, toutes les dissertations du monde ne sauraient égaler la valeur d'un semblable document, rédigé de première impression, sans aucune arrière-pensée. Oui, voilà, non pas ce qu'on nous enseignait, mais ce que l'on disait devant nous et avec nous, en plein milieu du XIXe siècle, ce qui ne s'en gravait que mieux et plus profondément dans nos jeunes âmes.

Ce mouvement n'était point particulier au petit coin de province où nous vivions. Partout un grand travail ou, si l'on veut, une indéfinissable fermentation s'opérait dans les esprits. Un des déportés de Fructidor à Sinamary, a raconté dans ses Mémoires que sous ce climat torride de la Guyane il suffisait de confier un germe à la terre pour le voir croître et s'épanouir dans une journée. Ainsi étions-nous dans ce moment de hâtive croissance, favorisée par des circonstances exceptionnelles, par une liberté relative, par l'enthousiasme ambiant. Et qu'on ne croie pas qu'il y ait eu dans cette liberté la moindre tendance au désordre! Plus on avait confiance en nous, plus nous avions un vif sentiment de notre responsabilité et de notre dignité. C'est ce qui fait que notre génération fut très vite prise au sérieux, traitée de plain-pied et d'égal à égal. On pouvait rire avec nous, car nous étions loin d'être austères, mais non pas rire de nous, car nous portions très haut un idéal très pur.

*
* *

Une longue maladie me contraignit de faire une année de vétérance; désormais du reste ma vie était ailleurs. Un professeur hégélien, qui nous tombait de Naples, je ne sais trop comment, avait succédé à Debs, sans le remplacer. Ce descendant authentique de Polichinelle démontrait sur le tableau noir, la craie à la main, les vérités essentielles de la morale à l'aide de triangles, de circonférences et d'hexagones. Je ne l'écoutai pas et ne tins aucun compte de cette philosophie saugrenue. D'immenses lectures m'absorbaient, parmi lesquelles trois principales devaient laisser en moi une trace durable : Les *Lettres d'un Voyageur*, *Oberman* et les *Portraits contemporains* de Sainte-Beuve. J'avais une correspondance très active avec des amis dont je parlerai tout à l'heure. Enfin, chez Eugène Manchon, l'avocat démocrate bien connu, ancien collaborateur de mon père et l'un de mes correspondants (ma mère habitait alors la campagne), je rencontrais déjà quelques-unes des notabilités du parti républicain avancé, des *rouges*, selon la locution du temps : les représentants du peuple Joly (de Toulouse), Théodore Bac (de Limoges), qui s'était signalé dans le célèbre procès Marcellange, et que la Montagne regardait comme l'un de ses plus habiles orateurs; Lagrange aussi, ne l'oublions pas, le Lagrange des procès, des émeutes, celui qu'on accusait d'avoir tiré le coup de pistolet du boulevard des Capucines, le 23 février. Je l'ai entendu s'en défendre comme un beau diable, quoique devant des gens qui ne l'en auraient pas blâmé. « Mais non, jeune homme, me disait-il, ce jour-là nous nous sommes sauvés *pedibus cum jambis*. — Vous entendez le latin, monsieur le collégien. — *Pedibus cum jambis*, et de toutes nos forces. » Rien n'était plus amusant que de surprendre ce latin macaronique sur les lèvres de cet ancien tisserand lyonnais, de ce farouche révolutionnaire, excellent homme au fond, quand on parvenait à le sortir de son enragée politique, et d'une droiture à toute épreuve.

*
* *

« Il faut que je te fasse connaître un ami de Michelet, un de mes camarades d'enfance auquel tu ressembles par ton amour de la lecture et ta curiosité d'esprit. » Ainsi, dès 1846, me parlait Manchon, et quelques jours après, il me conduisait chez la famille Noël, au moulin du Tôt, moulin pour les bois de teinture, situé sur la petite rivière de Cailly, entre Monville et Clères. Je n'oublierai pas aisément la date de cette visite. C'était peu de jours après ce qu'on a nommé la catastrophe de Monville. Un ouragan subit, une trombe, avait détruit dans la vallée de Malaunay d'immenses filatures, jetées à ras de terre, réduites en poudre. Sur tout le parcours les arbres étaient tordus, arrachés, déracinés. Mme Noël nous raconta que son fils Eugène et Charles Michelet, se trouvant alors dans les bois, avaient cru un instant qu'ils allaient périr sous un abatis formidable. Du reste cette visite fut sans résultat, ces messieurs étant à la ville. Huit jours après, nous revînmes, et il ne fallut pas de longues heures pour que la sympathie se déclarât. C'est ce jour-là que je vis pour la première fois un personnage destiné à jouir quelques années plus tard d'une assez fâcheuse célébrité. C'était le curé du Montcauvaire. Ce nom ne vous dit rien, mais il vous dira peut-être davantage si j'ajoute que c'était l'abbé T..., le futur curé de Cideville.

Ce nom évoque tout d'abord le souvenir de l'aimable correspondant de Voltaire, de l'ami de Mme du Deffand, seigneur de ce petit village; aujourd'hui, toutes les personnes qui s'occupent des sciences occultes ont entendu parler du presbytère de Cideville et de ses diableries. Cette honnête maison n'avait jamais été hantée : elle le fut dès que l'abbé T... y

eut transporté ses pénates. On entendait des bruits extraordinaires; des portes s'ouvraient et se fermaient d'elles-mêmes. Des mains invisibles distribuaient des soufflets fort réels et retournaient les lits sens dessus dessous. L'émotion fut grande en Normandie. Les dévots, les incrédules, les savants s'en mêlèrent. Le marquis de Mirville, se plaçant au point de vue catholique, écrivit un gros bouquin contre ce séjour du diable.

Pour moi, j'y allai et n'entendis rien. Les démons faisaient relâche ce jour-là. A la vérité, il y avait huit curés à dîner au presbytère, huit curés d'un appétit pantagruélique, et peut-être que la vue de tant de soutanes intimida Astaroth et Lucifer. Cet abbé T... avait toujours paru un singulier ecclésiastique. Il ne lisait que des livres défendus, et quand je lui en faisais l'observation, il me répondait : « Si je ne les connaissais pas, comment pourrais-je en signaler les dangers à mes ouailles? » Là-dessus il se remettait à lire le *Juif-Errant* d'Eugène Sue. Je n'ai pas suivi jusqu'au bout cette affaire de Cideville; mais on m'a raconté que l'abbé fut pris à la fin en flagrant délit de mystification et de supercherie.

Ce qui n'empêche pas les gens pieux d'acheter encore le livre du marquis de Mirville.

***

« *Latine*, Messieurs, disait le curé du Monicauvaire, lorsque au dessert la conversation s'échauffait et que « les paroles dégelées » de Rabelais commençaient à bourdonner autour de la table, *latine*... à cause des dames! »

Il avait la manche large, ce brave abbé, et presque tous ses confrères à cette époque étaient comme lui. Les grandes batailles oratoires que livraient depuis 1843, au Collège de France, Quinet et Michelet, les spirituels pamphlets de Génin, n'avaient pas eu de retentissement dans nos campagnes. Le père d'Eugène Noël était marguillier, dans l'intérêt de sa paroisse, et quel marguillier! Ils passaient, lui et son fils, leur vie à guerroyer contre l'archevêché. Je prenais ma part du combat. J'envoyais de mon collège de petites diatribes à la Paul-Louis Courier, avec cette épigraphe :

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome.

De temps à autre j'y ajoutais un bout de chanson. Et de rire! On eût été fâché de ne pas se battre, tant c'était amusant.

Tout cela n'empêcha pas qu'aux élections pour l'Assemblée constituante les curés du voisinage, bannières en tête et suivis de leur docile troupeau, s'en vinssent passer par le Tot afin de prendre un peu l'avis du marguillier Noël. Oh! que de bulletins nous écrivîmes ce jour-là! C'était, si je me souviens, aux fêtes de Pâques, et je me trouvais certainement en congé. On avait alors le scrutin de liste, et cela faisait chaque fois pour notre département dix-neuf noms à écrire. Nous finissions par ne plus voir et par tomber de fatigue. Mais nos paysans s'en allaient tout joyeux et les curés tout rassurés. Ils assistaient souvent à la plantation des arbres de liberté et les bénissaient. Un jour, le curé de Cléres, à la fin d'une de ces cérémonies, conclut ainsi son allocution : « Il faut faire acte de bon citoyen et de bon chrétien. » Or, comme l'arbre qu'il venait de planter était un poirier de cette espèce, l'allusion était faite pour plaire au grand nombre et réjouir l'auditoire.

Pendant trois ou quatre mois, il y eut un moment de détente et d'entente vraiment extraordinaire. Les hommes semblaient saisis d'un besoin, d'un appétit, j'allais presque dire d'une frénésie de bienveillance et de fraternité. On s'attendait à je ne sais quoi de miraculeux et en même temps de très simple, de très doux. Qui n'a pas vu ce mouvement n'en peut comprendre le caractère, et qui l'a vu n'en parlera jamais sans émotion, sans respect. Les belles proclamations de Lamartine, affichées, distribuées, commentées, étaient comprises et admirées de tous, surtout des femmes. Le fameux bulletin n° 16 de George Sand ne produisit aucune sensation. Battu du vent, de la pluie, mordu par le soleil, il s'effilocha sans gloire le long d'un mur de ferme. On avait un peu peur d'Armand Marrast, que l'on confondait avec l'ancien Marat, et on en voulait à le Dru-Rollin de son antagonisme avec La Martine :

***

Mon fils, tenez votre promesse
De venir au jour solennel
De Noël.
. . . . . .
Au Tout-Puissant afin de plaire,
Nous lirons, en joyeux français,
Rabelais.
Dans Béranger, nouveau bréviaire,
Nous chanterons
De mystiques chansons,
Et nous prêcherons sur Voltaire.
. . . . . .
Nous lirons en fervents apôtres
Molière, Rousseau, Michelet
Et Quinet ;
Vous y joindrez deux ou trois autres :
André Chénier,
La Fontaine et Courier.
Pour bien dire ces patenôtres,
O vrai dévot,
Venez, venez au Tot.

Ce badinage d'un homme de trente et quelques années à un élève de philosophie donne assez bien la mesure et, comme on dit, la note de nos lectures et de nos conversations lorsque je venais passer quelque congé chez Noël. Un autre aliment, sans cesse renouvelé, qui nous arrivait presque quotidienne-

ment de Paris et nous tenait merveilleusement en haleine, c'était la correspondance très suivie, très abondante de M. Michelet, de sa fille Adèle, de son fils Charles, de son gendre Alfred Dumesnil. Chacun d'eux suivant sa nature, sa tournure d'esprit, son cercle d'informations nous mettait au courant de ce qui se passait dans le monde de la politique, de la littérature et de l'art. Tel grand journal était moins renseigné et surtout moins bien que les solitaires du Tot.

La grosse et belle écriture de Michelet remplissait aisément quatre pages. Ses lettres n'étaient que des billets. Seulement pas un de ces billets ne paraissait banal, car il y avait dans tous une phrase significative, un mot pénétrant, la lueur du génie et la griffe du lion. J'avais pris de lui, à juste titre, une si imposante idée, que je fus profondément troublé, interdit serait peut-être plus exact, la première fois qu'il me fut donné de le voir.

C'était dans l'été de 1847. Je me trouvais au Tot, comme d'habitude, pendant les vacances, quand, un matin, Noël m'annonça que M. Michelet venait passer quelques jours. Il s'agissait de se signaler, de briller. Il fallait montrer que le collégien dont il était si souvent question dans la correspondance n'était pas une bête. Jugez de mon effroi en voyant le lendemain descendre de voiture, un monsieur jeune encore (quarante-neuf ans), mais déjà blanc, la tête grosse, l'ossature des joues et de la mâchoire fortement marquée, de tenue très grave et un brin coquette, moitié professeur, moitié homme de l'ancien régime, s'exprimant avec lenteur dans une parole cadencée. C'est cette parole qui me déconcertait le plus. Je n'avais jamais entendu Michelet en chaire, et même après l'avoir entendu, même après une respectueuse et assidue fréquentation de vingt-sept ans, je n'ai pu m'accoutumer entièrement à cette cantilène qui pourtant avait son charme. D'anciens amis de Michelet, Frédéric Baudry, Chéruel, Vacherot, m'ont assuré que dans sa jeunesse Michelet parlait comme tout le monde, mais qu'aux premières années de professorat une fatigue de poitrine le contraignit, pour s'adresser aux élèves d'abord, au public ensuite, de scander sa phrase afin de ménager et de soutenir la respiration.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que, l'habitude prise, la parole publique devint la parole ordinaire, et personne autour du maître n'y faisait plus attention. Un profane comme moi pouvait seul s'en étonner.

Il y avait de la bonté dans les yeux, mais plus de flamme encore. Le regard par moments jaillissait impérieux, le geste se faisait bref. L'historien ne descendait pas impunément de Picards à la tête chaude. On sentait en lui le *combatif*, et qui l'a suivi au Collège de France n'en saurait douter. Bien qu'il ait écrit de très belles pages sur la joie, je ne l'ai jamais vu rire. Tout au plus souriait-il aux amusantes historiettes que lui racontait Noël. Malgré son vif désir de simplicité, je voyais ou croyais voir dans son attitude une solennité un peu attristée.

Il y a eu bien des Michelet dans Michelet, bien des personnages successifs et différents au fond de son âme, bien des phases diverses — je ne dis pas contradictoires — de son génie. L'unité vraie de sa vie a été dans sa continuelle aspiration vers le mieux et vers le libre : *Excelsior !* C'est là qu'il la faut placer si l'on veut lui rendre pleine justice. La souplesse et la fécondité de sa nature se sont révélées au fur et à mesure des circonstances.

A cette époque de 1847, il était absolument dans la lutte. Ses cours au Collège de France avaient l'allure d'un véritable assaut contre le cléricalisme de ce temps-là. Quinet et lui s'unissaient pour lancer le brûlot des *Jésuites*. L'*Histoire de la Révolution*, déjà commencée, avait été précédée d'un petit volume très substantiel, calme de forme, tranchant cependant au vif dans la question sociale ; le *Peuple*, de même que le *Prêtre*, touchait à l'endroit sensible les influences, plus apparentes peut-être que réelles, du sacerdoce dans la famille.

La Révolution, il l'écrivait, et en même temps il la portait en lui. Aux orages du dehors qui s'accumulaient de tous les coins de l'horizon s'ajoutait son orage intérieur. Autour de lui on en avait le pressentiment et l'inquiétude. Qu'on relise dans l'*Histoire de la Révolution* certains épisodes du 14 juillet (fête de la Fédération), le chapitre sur Mme Roland : il ne sera pas difficile de reconnaître que la chaleur historique s'y double d'un feu intime et qui vient du cœur. Mme Alfred Dumesnil, à Vascœuil, recevait, lisait les épreuves, enchantée et surprise de ce redoublement d'éloquence. Des pages précieuses, qu'une confiance amicale a mises entre mes mains, pages inédites et qui le resteront probablement, confirment l'impression à cette date d'une agitation mélancolique, ardente, troublante d'autant plus qu'elle ne portait encore sur aucun objet déterminé.

Pendant son séjour au Tot, M. Michelet ne parla que de politique et d'histoire ; mais il en parla comme un prophète, évoquant avec une énergie sombre les scandales qui avaient si tristement marqué les années précédentes et annonçant comme inévitable la très prochaine révolution. Lancé par son travail en pleine Terreur, en plein Robespierre, un soir, il nous raconta, avec une verve vraiment extraordinaire, tout l'épisode de Catherine Théot, que j'ai retrouvé plus tard dans son livre, moins pénétrant, à ce qu'il m'a semblé, et moins impressionnant. Mes amis essayèrent de me mettre un peu en relief, de me faire parler. On me demanda de raconter une petite his-

toire sur un chat favori de mon père, qu'au jour des obsèques on avait trouvé blotti sous le drap mortuaire. Après m'être bien fait prier, je débutai ainsi :

« Comme mon père aimait les chats, il en avait un. » Et je n'allai pas plus loin. M. Michelet ne put s'empêcher de sourire, mais peut-être bien que mon trouble extrême ne lui déplut pas.

***

Au fond de la vallée d'Andelle, sur les bords de la Crevon, au pied de l'antique et vaste forêt de Lyons, un vieux château que mon oncle appelait une gentilhommière et qui a conservé cependant l'aspect seigneurial ; entre le château et la rivière, un grand jardin à la française, cultivé avec beaucoup de soin ; de l'autre côté, une cour de ferme, le verger normand, avec son herbe drue et ses pommiers ; sur le flanc, la tourelle gothique à l'intérieur de laquelle serpente l'escalier : voilà Vascœuil. Ce château a une histoire ou du moins une légende. Les substructions dateraient de Philippe-Auguste. Mme du Deffand et le président Hénault y auraient séjourné. Le voisin Benserade y vint sans doute en visite de Lyons-la-Forêt. Une fille de Thomas Corneille fut dame de Vascœuil, ainsi que le prouve un document cité par M. Gustave Reynier dans son excellent travail sur le poète normand. Ce manoir historique n'était pas une résidence indigne de l'illustre historien de la France. C'est là qu'il passait ses vacances presque tous les ans, avec sa famille et quelques amis de choix.

Sa fille, Mme Alfred Dumesnil, était la grâce même, la bonne grâce, devrais-je dire, celle qui encourage et qui égaie. Avec elle, les plus humbles se sentaient relevés, les plus timides rassurés Il ne s'est jamais rencontré, je crois, d'accueil plus affable. Sans être jolie, elle était charmante. Un léger défaut dans la vue, auquel n'avait pu remédier une opération maladroitement faite, la contraignait à pencher un peu le cou pour mieux voir, mais elle mettait à ce mouvement tant d'art et de gentillesse que je la comparais toujours à un petit oiseau qui va cacher sa tête sous son aile. Sérieuse, elle l'était au fond, passionnée même comme son père, souvent pensive.

Était-ce une musicienne consommée ? Je n'oserais me prononcer à ce sujet. Ce que je sais c'est qu'elle adorait la musique et qu'elle la faisait aimer. Le soir, au piano, elle jouait de préférence les maîtres, Haydn, Mozart, Beethoven. Parfois elle chantait d'une voix touchante, grave, profonde, qui remuait le cœur et amenait les larmes aux paupières. Un de ses ascendants avait été chanteur à l'Opéra, et, qu'on me passe l'expression, elle chantait de race.

La mélancolie pourtant chez elle n'était que passagère. Son fond était la gaîté, avec une pointe d'espièglerie enfantine et d'innocente malice. Il y avait au château une bibliothèque de campagne renfermant tout le vieux répertoire du Théâtre-Français. Nous lisions ensemble les petits comiques, Dufresny, Dancourt ; nous découvrîmes l'*Avocat Pathelin*. C'était pendant un terrible orage, et nous étions pris d'un fou rire tellement irrésistible, que le tonnerre tomba deux fois dans le jardin sans nous faire interrompre notre lecture. Mme Dumesnil était bien femme par le goût de l'indépendance. Son mari s'en allant un jour à Rouen, nous le conduisîmes à la diligence de La Feuillie, qui passait au bout de notre rue. « J'ai, dit prudemment Alfred à sa femme, laissé sur ma table *Werther*. Il faudra le serrer avec soin, et je ne vous engage pas à le lire. C'est un livre troublant. » La diligence partie, je vis Mme Dumesnil reprendre vivement le chemin du château. « Où courez-vous donc ? lui demandai-je. — Eh ! me répondit-elle en riant, je m'en vais lire *Werther*. »

Charles Michelet était un enfant spirituel, indolent, original, ayant des éclairs de sentiment ou de passion, mais n'ayant que des éclairs. C'est à peine si dans les graves circonstances de famille qui survinrent, j'ai eu avec lui deux ou trois conversations sérieuses. Il retombait promptement à la distraction ou à l'apathie, me traitant en camarade, mais surtout en camarade de jeu, bon pour courir la campagne et plaisanter avec lui.

Si Mme Dumesnil était le charme de la maison, si le capricieux Charles en faisait parfois le divertissement par son humeur fantasque (il dessinait finement, et toujours des drôleries), Alfred Dumesnil y apportait le plus précieux et le plus haut des éléments, la sérénité. Jamais figure ne s'harmonisa mieux avec ce milieu rustique et familial. Ses manières calmes et méthodiques recouvraient en quelque sorte une exquise finesse de sensation, de même que sous ses habitudes méditatives se cachait un homme d'action, et, si les circonstances s'y fussent prêtées, un apôtre. Nous le retrouverons bientôt au Collège de France, où il fut chargé de suppléer Edgar Quinet. Mais son enseignement, quoique remarquable, ne donnait pas sa mesure autant que tel ou tel de ses livres, la *Foi nouvelle* ou l'*Immortalité*, et ses livres eux-mêmes que sont-ils pour moi au prix de ces longs entretiens sous les arbres de Vascœuil, où Michelet, Dumesnil et Noël agitaient tous les problèmes de la philosophie et de l'art devant un écolier qui buvait leurs paroles, et que les perspectives soudainement déroulées animaient et séduisaient plus encore qu'elles ne l'éblouissaient ?

JULES LEVALLOIS.

VICTOR DURUY [1]

Le premier souci de Victor Duruy fut de rendre aux professeurs des garanties professionnelles : nul ne pouvait plus être révoqué sans avoir été admis à présenter sa défense devant un comité de cinq membres, désignés par le Conseil supérieur (décret du 11 juillet 1863). Il releva la condition des maîtres des collèges en substituant à l'ancien titre de *régent* celui de professeur (décret du 12 janvier 1867). Il attendrit l'empereur sur le sort des chargés de cours dans les lycées, réduits à un revenu de 2 000 francs. « C'est la misère en habit noir », affirmait-il au souverain, qui autorisa des augmentations successives jusqu'à 2 800. Il s'intéressait au bien-être de l'instituteur : « Sa maison, porte un rapport de 1863, devrait être, comme la cure, la maison modèle du village : construction bien entendue, sobre élégance, aérage, partout et en tout cette propreté qui est le luxe du pauvre.., parce que l'éducation se fait par les yeux du corps en même temps que par ceux de l'esprit. » — N'est-ce pas là une des origines des fameux « palais scolaires », tant reprochés à la troisième République ?

Puis il s'occupa de réparer les ruines faites dans les études par la double réaction. Tout d'abord la philosophie, autrefois la servante, récemment la martyre de la théologie, fut rétablie dans « ses droits et honneurs », comme le couronnement des études classiques. L'agrégation de cet ordre fut reconstituée (décret du 29 juin 1863). Il en fut de même pour les langues vivantes (en septembre), au sujet desquelles le ministre donnait des conseils d'une sagesse pratique : « Peu de grammaire... beaucoup d'exercices parlés... beaucoup d'exercices écrits au tableau noir. » Il donna un coup de pied dans l'édifice compliqué et barbare de la bifurcation. C'était là, comme on disait alors, une « destruction nécessaire ». Le système avait fait ses preuves : non seulement « il n'y avait pas assez de lettres pour ceux qu'on appelle les scientifiques, pas assez de sciences pour les littérateurs » ; mais l'absurdité de la combinaison avait découragé les familles, et les lycées se dépeuplaient.

Dans la classe de philosophie, Victor Duruy introduisit l'enseignement de l'histoire contemporaine, de 1789 « jusqu'à nos jours ». En 1863, l'esprit de parti a critiqué âprement cette innovation : sans doute on voulait imposer aux élèves l'apologie du régime impérial et de l'expédition du Mexique ! De ces critiques, le ministre ne se laissa pas émouvoir. Il avait d'excellentes raisons à donner, comme celles qu'il produisait au Concours général de 1863 : « Fort au courant des choses de Sparte, d'Athènes et de Rome, nos élèves savent encore ce qu'étaient un manoir féodal et l'Œil-de-Bœuf de Versailles ; mais ils ignorent la société dont ils deviennent les membres actifs, son organisation, ses besoins, ses désirs, les grandes lois qui la régissent, et quel esprit de justice l'anime et la conduit. Les meilleurs sont, par leurs études, contemporains du siècle de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV... Nous avons une éducation *classique*, ce qui est un bien ; mais nous n'avons pas une éducation *nationale*, ce qui est un mal. » Et, dans sa circulaire aux recteurs : « J'ai toujours trouvé à l'histoire une grande vertu d'apaisement... Elle stimule les timides en leur faisant voir les nécessités impérieuses des choses ; elle calme les impatients en leur prouvant que rien de durable ne s'improvise. » Est-ce que ces raisons, aujourd'hui encore, ne sont pas décisives ? Et des critiques d'alors, que reste-t-il ?

Il voulut que les principes de l'économie politique ne fussent plus ignorés : « L'Angleterre a pu traverser paisiblement une crise épouvantable, parce que les ouvriers connaissent tout ce que nos jeunes gens ignorent encore : les ressorts si délicats de la production et de la vie économique. Nos misères de 1848 sont venues de cette ignorance. »

Aussi est-ce lui qui a donné à la Faculté de droit de Paris sa première chaire d'économie ; il a fait entrer des notions économiques dans le programme d'histoire contemporaine, les jugeant, là, plus utiles que « l'histoire-bataille », et dans les programmes de l'enseignement *spécial*. Lui-même, dans ses discours aux élèves des Associations polytechnique et philotechnique, se faisait professeur d'économie, adjurant les jeunes ouvriers de ne pas être dupes des sophismes courants : « Après 1830, des imprudents vous poussaient à briser les machines... Après 1848, on a attaqué en votre nom le capital... C'était, à dix-huit ans d'intervalle, un double suicide qu'on vous proposait. » Quand on multiplie aujourd'hui les chaires destinées à cet enseignement, quand la Faculté des lettres de Paris, à son tour, a eu la sienne, qu'elle doit à la généreuse initiative d'un bon citoyen (1), voit-on à qui nous devons faire remonter l'honneur de l'initiative ?

C'est lui aussi qui a commencé à multiplier les « petits lycées », destinés, dans sa pensée, comme celui de Vanves, à donner aux plus jeunes élèves une éducation plus douce et plus paternelle. Du bien-être des écoliers on sait comme il se souciait : dans ses circulaires il entre dans d'infinis détails sur l'installation des dortoirs, des réfectoires, de bien autres

(1) Voir la première partie de cette étude dans le numéro précédent.

(1) M. le comte de Chambrun.

choses encore ! — sur les exercices physiques, la nécessité des classes plus courtes, des devoirs plus courts (qui « n'en seront que meilleurs »), des longues promenades hors de Paris, et, par le mauvais temps, à travers les musées de Paris. Combien de ces prescriptions, auxquelles il tenait la main par des inspections personnelles, par ces visites inattendues, à l'Haroun-al-Raschid, qui étaient la terreur des chefs d'établissement, combien de ces vœux, encore aujourd'hui, attendent d'être réalisés ?

***

La loi dont il était peut-être le plus fier est celle du 21 juin 1865 qui a donné naissance à l'enseignement appelé alors *spécial*, qu'il aurait voulu intituler *moderne* et qui n'a obtenu que tout récemment cette qualification. Sa conception reposait sur une idée très juste, déjà soutenue en 1762 par le président Rolland et que la Convention avait, en 1793, essayé de réaliser : « La France, disait-il, compte dans ses lycées et collèges 44 000 élèves classiques, qui assurent un large recrutement aux professions libérales, et, dans ses écoles primaires, cinq millions d'enfants qui ne vont guère au delà des connaissances élémentaires, quand ils y arrivent ; entre les uns et les autres, un abîme, qu'un petit nombre, doués de facultés exceptionnelles, parviennent seuls à franchir. Sur cet abîme, il faut jeter un pont : l'enseignement spécial nous en donnera le moyen... Ainsi l'instruction ira au-devant de chacun sans déclasser forcément personne, mais en élevant tout le monde dans sa condition : l'ouvrier des champs et de la ville, par l'école primaire ; l'industriel, le négociant, l'agriculteur, par le collège spécial ; le magistrat, le savant, le lettré, par l'enseignement classique (1). » Il créa, pour le recrutement des maîtres de cet enseignement nouveau, une École normale, celle de Cluny ; un lycée modèle, celui de Mont-de-Marsan ; pour les professeurs, une agrégation spéciale ; pour les élèves, une sorte de brevet spécial (remplacé depuis par le baccalauréat *moderne*).

Il voyait dans cette création un moyen de détourner vers une éducation plus pratique ceux qui perdent leur temps à déchiffrer péniblement du latin et du grec ; un moyen aussi de vivifier, de sauver de leur perte la majeure partie des deux cent cinquante collèges communaux, qui coûtaient onze millions et produisaient annuellement deux cent cinquante bacheliers. Longtemps après qu'il fut sorti du pouvoir, nous le voyons, auprès des ministres républicains de l'Instruction publique, plaider et gagner la cause de cet enseignement, qui comprend maintenant plus de la moitié des élèves de nos lycées et collèges.

***

Aujourd'hui la France a de nombreux lycées et de nombreux collèges de filles : en 1867, elle n'en avait pas un seul, tandis que cet enseignement était fortement organisé dans presque toute l'Europe, et que la Russie elle-même nous avait précédés dans cette voie. « Il faudrait fonder l'enseignement secondaire des filles, écrivait aux recteurs Victor Duruy... Que de plaintes ne s'élèvent point sur la difficulté de donner aux jeunes filles une instruction en rapport avec le rang qu'elles occuperont un jour dans la société et avec celle que reçoivent leurs frères !... Les choses en sont venues au point que les élèves-maîtresses des écoles normales, destinées pour la plupart à enseigner dans les campagnes, ont une instruction plus complète que beaucoup de jeunes filles auxquelles la naissance et la fortune assigneront une place dans la société la plus éclairée. » Ce que se proposait le ministre était un essai bien modeste : des cours, répartis en trois ou quatre années d'études, seraient institués sous le patronage des municipalités ; — pas de constructions nouvelles : une salle de l'hôtel de ville ou de quelque autre édifice communal ; — pas de nouveau personnel enseignant : les professeurs des lycées ou collèges, moyennant une faible rétribution, suffiraient. « Nos trois mille professeurs étaient tout prêts. » (Circ. du 30 oct. 1867.) C'était bien modeste, et pourtant le parti clérical poussa les hauts cris. Il comprenait trop bien qu'on mettait en cause le monopole qu'il s'était arrogé, par les congrégations, d'instruire (ou de ne pas instruire) la femme française. Mgr Dupanloup, qui cependant avait éloquemment signalé toutes les insuffisances de cette éducation cléricale, se mit à la tête de la croisade. Ses arguments se résument dans cette phrase mémorable : « Les jeunes filles sont élevées sur les genoux de l'Église, et vous les jetez dans les bras des professeurs de l'Université. »

D'autres prélats instruisirent leurs prêtres du péril qui menaçait *leurs* jeunes filles. Ils accusèrent le ministre d'« utopie effrayante », d'« excentricité dangereuse ». Ce fut une belle bataille, car d'un bout à l'autre du pays on prit parti pour ou contre le ministre. La France se trouva partagée en *Duruystes* et *Anti-Duruystes*. Les républicains, jusqu'alors réservés, maintenant décidés, rendirent coup pour coup aux agresseurs. Ceux-ci gardèrent assurément l'avantage de la violence. Ils allèrent jusqu'à incriminer ces édifices municipaux où les pures jeunes filles pourraient se rencontrer avec des personnes d'une tout autre catégorie. Dans un livre de Victor Duruy, l'*Introduction à l'histoire de France*, on releva cette

(1) Discours à l'inauguration du lycée de Mont-de-Marsan, 15 octobre 1866.

phrase qui se rapporte à l'âge du mastodonte : « La nature faisait aussi, avec le singe dont les débris ont été reconnus dans le Gers, comme une première et grossière ébauche de l'homme. » De là à proclamer que le ministre faisait descendre l'homme du singe il n'y avait qu'un pas. Il fut franchi lestement. Ce fut dès lors un jeu que d'expédier à l'adresse du ministère, sous le voile de l'anonyme, les envois les plus bizarres : têtes de singe, dessins simiesques, etc., jusqu'à une araignée venimeuse. L'œuvre ne s'en poursuivit pas moins. Environ quarante municipalités avaient répondu à l'appel du ministre : une quarantaine de cours furent fréquentés par 2 000 élèves. L'impératrice, en cette occasion, soutint le ministre : elle autorisa les professeurs à faire frapper à son effigie les médailles destinées à récompenser les meilleures élèves ; elle permit qu'une de ces médailles fût remise en son nom à une élève des cours de la Sorbonne : elle accepta que le ministre lui adressât un rapport sur la situation et le progrès de ces études. Elles auraient, assurait-il, de salutaires résultats, « car une instruction plus sévère relèvera la dignité de l'épouse, accroîtra l'autorité de la mère de famille sur ses enfants et agrandira la légitime influence de l'honnête femme dans notre société ». Sans doute le mouvement se ralentit après la retraite de Victor Duruy ; mais dans beaucoup de villes les cours subsistèrent. Quant au parti clérical, il avait crié si fort en cette occurrence qu'il ne se trouva presque plus en voix pour protester quand la loi républicaine de 1880 fonda en France, définitivement cette fois, l'enseignement des jeunes filles.

*
* *

Rien que pour l'enseignement secondaire, il resterait encore beaucoup à dire pour épuiser l'œuvre de l'ancien professeur de Henri IV : les programmes réformés, améliorés ; les lycées de province appelés à prendre part au Concours général ; le lycée de Galata-Séraï fondé, etc.

Pour l'enseignement supérieur : le Collège de France doté de deux chaires nouvelles ; le Muséum réorganisé, ses collections agrandies ; à l'Observatoire, le nombre des astronomes titulaires porté de neuf à treize ; à l'École des Chartes, la thèse rendue obligatoire, etc. Ces réformes prirent surtout corps dans les décrets du 31 juillet 1868.

Dans le rapport qui les précède, on lit : « Paris renferme de grands établissements auxquels se rattachent les noms de François Ier, de Richelieu et de Louis XIV... mais ces établissements, construits à un autre âge, ne répondent plus à tous les besoins nouveaux. » Les maîtres, en effet, étaient trop souvent dépourvus des instruments et des appareils réclamés par le progrès des sciences ; ils n'avaient que des installations de laboratoires insuffisantes ; il n'y pouvait convier, retenir, faire travailler leurs élèves. La Sorbonne avait *un* laboratoire ; l'École de médecine en avait *un* : celui de Dumas, qui fut ensuite celui de Wurtz. Claude Bernard travaillait dans un réduit d'insalubrité meurtrière, dont il ne fut tiré que par le nouveau ministre. Les laboratoires de Sainte-Claire Deville et de M. Pasteur, à l'École normale, datent du ministère Duruy.

Dans son discours du 16 avril 1869 au Corps législatif, Victor Duruy disait : « Nous avons pensé longtemps, nous, le peuple le plus spirituel de la terre, que pour faire des chimistes, par exemple, il suffisait de dresser une chaire, d'y faire monter un homme habile, renommé, éloquent, qui appelait autour de lui quatre ou cinq cents personnes pour leur parler de chimie. Messieurs, on ne devient chimiste qu'en faisant de la chimie : il faut aller se brûler les mains aux acides ; il faut se courber la tête sur les creusets et les fourneaux ; il faut, en un mot, manipuler. » Pour manipuler, il faut des laboratoires ; on en créa partout, de toute nature, auprès du Collège de France, du Muséum, des Facultés, de l'École de médecine.

L'École des hautes études compléta cet ensemble de créations. Dans la pensée de Victor Duruy, elle était ce que fut, au XVIe siècle, le Collège de France, et plus tard le Jardin des Plantes : un moyen de piquer d'émulation les corporations anciennes, un peu trop attachées à d'anciennes méthodes ; de faire, en dehors d'elles, des expériences qui ensuite s'imposeraient à elles ; d'opérer sous leurs yeux des réformes auxquelles elles finiraient par s'ouvrir. Distincte des autres écoles, mais les pénétrant, leur empruntant parfois leurs maîtres, leurs élèves, la nouvelle École eut aussi ses maîtres et ses élèves à elle. Elle a grandement contribué à la profonde transformation de méthodes et même d'aspect qu'ont subie nos Facultés.

Sur le terrain de l'enseignement supérieur il y eut aussi une bataille politique. Le parti clérical voulait conquérir la liberté de cet enseignement, compléter ainsi la loi de 1850, qui l'avait établie pour les enseignements secondaire et primaire. Il s'y prit mal, montra trop clairement qu'il ne voulait cette liberté qu'à son profit, que les notions de liberté, de science, d'enseignement supérieur lui étaient encore étrangères. La fameuse pétition Giraud reposait sur trop d'allégations reconnues fausses. C'était trop fort aussi que d'accuser d'athéisme et de matérialisme, qui ? le respectable M. Franck, qui ne le cédait pas en orthodoxie à Cousin lui-même ; trop fort que d'entendre, lorsqu'on venait « écouter » les cours de médecine, le mot d'*âme* quand il s'agissait d'*art*. Après une discussion de quatre jours, où donnèrent de leur personne les car-

dinaux du Sénat, la haute assemblée passa à l'ordre du jour. Le parti devait prendre sa revanche sous la troisième République, en 1875, mais pas complète, ou, du moins, pas pour longtemps. Quant à Victor Duruy, il déclarait l'Université toute prête à faire, aussi sur ce terrain, l'épreuve de la liberté; mais, par le projet de loi qu'il avait élaboré, on voit qu'il n'entendait pas que cette liberté devînt le monopole d'un parti. Cela ressemblait beaucoup à la liberté des cours publics, telle que l'a conçue après lui Jules Ferry. Or cette liberté des cours, Victor Duruy en avait la passion. C'est grâce à lui que les Associaciations polytechnique et philotechnique, la Ligue de l'enseignement, dont Jean Macé, alors, était l'âme, furent affranchies de beaucoup d'entraves. Le ministre excitait les professeurs de l'État à prendre part à ce réveil de la parole publique. Bientôt 800 de ces cours étaient en pleine action. Dans un ordre d'idées analogue, il créa les réunions à Paris des sociétés savantes de province, donna la plus grande solennité à leurs assises, tient à honneur de les présider, les prit pour confidentes et auxiliaires de ses projets de réformes.

*
* *

Dans le domaine de l'enseignement primaire, Victor Duruy fut un vrai continuateur de Guizot et de la loi de 1833. Il souffrait de la situation inférieure de cet enseignement en France; loin de dissimuler le mal, il l'étalait au contraire dans ses cartes teintées, dans son rapport du 6 mars 1865 à l'empereur : près du tiers de nos conscrits ne savaient pas lire; 36 p. 100 des conjoints étaient incapables de signer leur noms; près du cinquième des enfants ayant l'âge scolaire ne fréquentaient pas l'école; les quatre autres cinquièmes la quittaient trop tôt ou la fréquentaient irrégulièrement. Ce rapport discute longuement la question de l'obligation et de la gratuité; il démontre qu'elles ont été adoptées, la première surtout, dans presque tous les pays civilisés ; il énumère les objections à ces deux principes et les réfute par des arguments péremptoires. Il termine par les trois propositions suivantes : « 1° L'instruction primaire est un grand service public; 2° Ce service doit, comme tous ceux qui profitent à la communauté, être payé par la communauté tout entière (donc la gratuité); 3° Le droit de suffrage a pour corollaire le devoir d'instruction, et tout citoyen doit savoir lire comme il doit porter les armes et payer l'impôt (donc l'obligation). » Seulement le ministre ne conclut pas immédiatement : il sait que l'empereur « tient à faire l'éducation du pays par le pays lui-même » et à laisser l'initiative aux conseils municipaux. L'empereur, paraît-il, écrivit en marge du rapport : *Approuvé;* mais, par suite d'un scrupule du ministre, le document parut au *Moniteur* sans cette mention, et les adversaires du projet eurent le temps de se retourner. Dès le lendemain une note du *Moniteur*, pour calmer les alarmes de la presse religieuse, annonça que le rapport ne donnait que le sentiment « d'un ministre » et qu'il avait été inséré simplement « comme expression de son opinion personnelle et à raison de l'importance des renseignements qu'il contenait ».

Victor Duruy ne put donc faire triompher ni la gratuité, ni l'obligation. Ni l'empereur ni le Corps législatif n'auraient osé imposer aux sujets les charges financières et morales qui en eussent résulté. La démocratie seule peut les imposer à la démocratie (c'est ce qu'elle a fait avec ses ministres républicains), parce que, seule, elle y a un intérêt majeur.

Du moins le rapport aboutit à la loi du 10 avril 1867, loi capitale, qui a sa belle place entre la loi Guizot et les lois Ferry. Elle rend obligatoire pour toute commune de 500 âmes et au-dessus la création d'une école publique pour les jeunes filles. Elle fonde les écoles de hameau. Dans toutes les écoles, elle supprime toute limitation au nombre des élèves pauvres admis gratuitement; car « l'empereur ne veut pas qu'un seul enfant reste privé d'instruction pour cause d'indigence de sa famille ». Elle favorise la fréquentation par tous les moyens indirects, en fournissant aux enfants pauvres des vêtements, les livres, le papier, etc. Victor Duruy fut ainsi le créateur de ces *caisses des écoles*, auxquelles la République a donné un si vaste développement : c'est ce qu'il appelait « l'œuvre du rachat des petits écoliers ». Cette même loi améliore la situation des maîtres et maîtresses. Elle a eu pour résultat de faire entrer dans les écoles un million d'enfants. Enfin elle a régularisé la situation des cours d'adultes.

Ces cours d'adultes, avant même que la loi ne leur accordât un état civil, Victor Duruy, grâce à un magnifique élan de dévouement chez les instituteurs et de bonne volonté chez les élèves et les municipalités, les avait fait naître par milliers sur toute l'étendue du territoire. Cette soif d'instruction chez les jeunes et les vieux, il l'invoquait, à la tribune du Corps législatif, comme le plus puissant argument en faveur d'une large loi d'enseignement populaire. Il pouvait la montrer consacrée d'avance par les mœurs avant toute disposition législative. N'était-ce rien que ce mouvement spontané, soutenu par 10 000 conseils municipaux, qui, débutant par 7 144 cours et 200 000 écoliers volontaires, aboutissait à 39 000 cours et 850 000 auditeurs, et se créait un budget de plus de deux millions, rien que par des cotisations et de libres sacrifices? « Qu'est-ce donc, s'écriait le ministre, que ces curés qui vont prendre les luminaires de l'église pour les porter à l'école qu

manque de moyens d'éclairage? Qu'est-ce que ces maires de village qui me demandent l'autorisation de remplacer l'instituteur malade, épuisé ou absent? Qu'est-ce que ces multitudes infinies qui, par le vent, par la pluie, par des chemins effondrés, accourent en si grand nombre aux écoles du soir? Qu'est-ce que tout cela, si ce n'est le peuple répétant de sa grande voix les paroles qui sont sorties du cœur autant que de l'esprit du souverain : « Dans le pays du suffrage universel, tout citoyen doit savoir lire et écrire »? (Discours du 2 mars 1867.)

* * *

Si l'on tient compte des difficultés qu'a rencontrées Victor Duruy et qui tenaient surtout à ceci qu'un empire n'est pas une république et que le Corps législatif de 1867 n'était pas les Chambres démocratiques de 1880 (1), on voit qu'il a voulu et tenté tout ce qui a été réalisé depuis. Il a commencé l'émancipation du corps enseignant, lui a rendu la sécurité, la dignité. Il a commencé la renaissance des études par ses libéralités envers l'enseignement supérieur, et préludé au magnifique développement que celui-ci nous offre aujourd'hui. Son enseignement *spécial* a pu s'épanouir en notre enseignement *moderne*. Ses cours de jeunes filles ont annoncé nos lycées et collèges de filles. Sa loi sur l'enseignement primaire a donné tout ce qu'on pouvait obtenir sans recourir à la gratuité et à l'obligation. Au lendemain de la loi de 1850 il a osé restreindre l'abus de la lettre d'*obédience*, n'entendant pas qu'un supérieur de congrégation « avec trois aunes de drap noir ou gris » fît un dispensé militaire. Il a été le promoteur des exercices physiques et de l'enseignement agricole. Il n'est pas jusqu'à la magnifique création des écoles algériennes destinées aux indigènes qui ne soit en germe dans son rapport sur la création de l'École normale d'Alger. Son activité, son labeur ont été prodigieux. Depuis bien longtemps on n'avait vu un ministre travailler régulièrement douze à quinze heures par jour. Il a rédigé plus de 400 rapports, instructions ou circulaires. Les journalistes plaisantins s'amusaient parfois à écrire : « Aujourd'hui il n'y a pas de circulaire Duruy! » Et ces *aujourd'hui*-là étaient rares. Tous ces documents sont inspirés par une connaissance profonde des hommes et des choses, par des vues philosophiques et historiques presque toujours supérieures, par ce généreux optimisme qui fut celui du XVIIIe siècle, par cette foi touchante en l'efficacité régénératrice et rédemptrice de l'instruction, qui fut la foi de nos grandes Assemblées nationales d'il y a cent ans.

L'administration de Victor Duruy prend place, presque à distance égale, entre deux réactions : celle qui suivit la révolution de 1848, celle qui suivit la révolution de 1870. Elle fut une période de relèvement, de réparation, où le corps enseignant put relever la tête, reprendre des forces et du courage pour affronter de nouvelles épreuves.

Les républicains de ce temps-là n'ont pas méconnu les services et la vertu civique de ce ministre d'un empereur. Dans les discussions du Corps législatif, il était curieux de voir avec quel intérêt, sans sortir d'une certaine réserve commandée par les situations respectives, Hippolyte Carnot, Glais-Bizoin, Eugène Pelletan suivaient ses efforts. C'était à qui le pousserait à demander plus d'argent pour des œuvres qu'ils approuvaient du fond du cœur. Dans la discussion de la loi sur le primaire, Pelletan lui criait : « Voilà de l'éducation républicaine! Pourquoi ne faites-vous pas de cela l'objet d'une proposition immédiate? » Et le ministre répondait, résigné : « On fait ce qu'on peut, monsieur Pelletan : à chaque jour sa peine. »

Sa conduite, après la chute de l'Empire, était bien faite pour redoubler l'estime que ses adversaires par position lui avaient témoignée aux jours de son pouvoir. En face de l'invasion, il refusa de savoir s'il y avait eu, en France, un changement de gouvernement. Lui-même et le plus jeune de ses fils d'alors prirent le fusil de garde national; de ses autres fils, l'un était blessé, le 24 décembre 1870, par un éclat d'obus prussien; l'autre, qui avait obtenu, par faveur insigne, de s'engager simple soldat dans les tirailleurs algériens, déployait une brillante valeur à Reichshoffen, y conquérait la médaille militaire, était blessé à Sedan, emmené prisonnier en Allemagne. C'est sous le même uniforme bleu des tirailleurs que le plus jeune de ses fils d'aujourd'hui a voulu débuter dans la carrière des armes.

La chute du régime impérial, peut-être prévue par lui, avait été cruelle à ses affections politiques : il voyait emportée par la tempête la famille souveraine qui l'avait traité en ami. Des humiliations de la patrie il avait souffert plus que personne, lui, chez qui la conscience nationale avait été comme affinée et exaltée par quarante années d'études historiques. Et enfin, brusquement, il était rejeté aux soucis matériels de l'existence; il ne pouvait penser à remonter dans sa chaire; avec le Sénat et la dotation sénatoriale disparaissait la seule compensation qu'il eût reçue pour l'abandon de sa carrière de prédilection. Il lui restait sa plume : comme un jeune homme il se remit au travail. Il n'était pas de ces politiques qui ne sont que cela, et qui, la politique

1. Le budget de l'enseignement primaire n'a pu être porté par Victor Duruy que de 6591000 à 11132311 francs : les Chambres républicaines l'ont élevé à plus de 100 millions.

chômant, n'aperçoivent plus de but dans l'existence : il ressemblait plutôt à Thiers, qui se retrouva historien quand les révolutions lui fermèrent les avenues du pouvoir, et sut, de ses vingt ans d'exil ou de retraite forcée, faire les années les plus fécondes de sa vie, se préparant dans une retraite studieuse à une nouvelle existence politique et comme à une seconde jeunesse. Victor Duruy croyait avoir payé sa dette à la vie active, comme « serviteur dévoué du pays » ; il ne songea point à briguer de mandat, à ambitionner de nouveaux portefeuilles, à rendre la vie dure à ceux qui les détenaient après lui. Il ne fut point de ces revenants du pouvoir qui errent autour de leurs anciennes chaises curules comme des ombres envieuses et des mânes irrités. Jamais on ne l'entendit récriminer, ni se plaindre, ni prendre plaisir à critiquer ses successeurs. Il montra aux générations nouvelles ce qu'est vraiment un citoyen.

Il restait fidèle à la mémoire de l'empereur, qu'il avait servi en pensant servir le pays (on a vu « le touchant hommage » qu'il lui rendit sous la coupole de l'Académie); fidèle à celle du prince impérial, à l'éducation duquel il avait voulu contribuer; fidèle aux amitiés qui l'avaient soutenu dans les luttes d'autrefois. Mais il ne se crut point obligé de tenir rigueur à la République, cette noble forme de gouvernement libre qui avait toujours eu ses préférences de philosophe et d'historien, et à l'avenir de laquelle il avait puissamment et sciemment travaillé, par cela seul qu'il se faisait l'éducateur de la démocratie. Il sut rendre justice aux patriotiques efforts de Gambetta, suivit avec intérêt les créations scolaires de Jules Ferry, s'affligea des obstacles qui se dressèrent sur la voie du relèvement national. Je lui ai entendu déplorer les détestables élections de 1885 et en prévoir toutes les conséquences. A ce relèvement national il travaillait à sa manière, honorant le nom français par de solides travaux, admirés à l'étranger comme chez nous.

C'est alors que parurent les cinq volumes de la grande *Histoire des Romains;* et quand celle-ci fut terminée en 1876, la même année, peut-être le même jour, presque sans poser la plume, il entama la grande *Histoire des Grecs*. La politique n'avait rien à lui offrir et il n'avait rien à lui demander. D'autres récompenses vinrent le chercher dans sa laborieuse retraite : en 1873, il fut élu membre libre de l'Académie des Inscriptions; en 1879, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques; en 1884, membre de l'Académie française. De ces trois élections, l'une s'adressait au savant et à l'érudit; l'autre, à l'entraîneur d'intelligences et de consciences; la troisième à l'écrivain de style alerte, lumineux et franc.

Placé au-dessus des partis par l'affection de tous les bons Français, traité en précurseur par les ministres républicains de l'Instruction publique, se sentant continué par tout ce qui s'accomplissait de grand pour l'éducation nationale, il eut, après une vie de travail et de luttes, la vieillesse paisible d'un sage. Comme Michelet, il pouvait remercier le ciel de tant d'années et de tant d'œuvres qu'il lui avait été donné de vivre ou d'accomplir. Sa fin, qu'aucune infirmité n'attrista ou ne hâta, a été vraiment « le soir d'un beau jour ».

ALFRED RAMBAUD.

LES LIVRES NOUVEAUX

La philosophie de M. Anatole France (1).

Dans le dernier chapitre, l'un des plus importants et pour moi infiniment cher, de son délicieux *Jardin d'Épicure*, M. Anatole France raconte comment, un certain jour, il fit visite à son ami Jean. Ce sage habite depuis dix ans les ruines d'un vieux prieuré, où il goûte les joies parfaites du repos et de l'ignorance, dans la seule compagnie de sa pipe, de son chien, de quelques lapins familiers, et d'une belle servante aux joues rouges, avec des yeux d'un bleu pâle. C'est là qu'il reçut M. France ; et, l'ayant fait asseoir sur un banc du verger, entre des pruniers couverts de mousse, il lui dit :

« Bien que je ne lise jamais, mon ignorance n'est pas si bien gardée qu'il ne me soit parvenu dans mon ermitage que vous avez naguère contredit, à la deuxième page d'un journal, un prophète assez ami de l'humanité pour enseigner que la science et l'intelligence sont la source et la fontaine, le puits et la citerne, de tous les maux dont souffrent les hommes. Sages préceptes, qu'il eut seulement le tort d'exprimer, et la faiblesse de mettre en beau langage, sans s'apercevoir que combattre l'art avec art et l'esprit avec esprit, c'est se condamner à ne vaincre que pour l'esprit et pour l'art. »

Et le sage ami de M. France procède ensuite à développer pour son compte les doctrines de ce prophète ami des hommes : il le fait, comme vous pouvez penser, avec un art et un esprit merveilleux. Mais je soupçonne son ignorance d'être mieux gardée qu'il ne le croit; car ce prophète dont il parle, et que M. France aurait contredit, ce prophète ne saurait être personne que M. France lui-même. C'est lui qui, le premier, nous a clairement enseigné que « la science et l'intelligence étaient la source et la fontaine, le puits et la citerne, de tous

(1) A. France, *le Jardin d'Épicure*, Calmann Lévy.

les maux dont souffraient les hommes ». Et lui seul a eu l'heureuse faiblesse de « mettre ces préceptes en un beau langage ».

En un langage d'une beauté singulière, qui me ravit plus profondément encore que les plus sages préceptes. C'est le langage d'un poète tout ensemble et d'un conteur, d'un écrivain d'aujourd'hui et d'un écrivain d'autrefois. Il est plein de vives images, de rythmes légers, d'une harmonie passionnée et douce : l'inquiétude, la fièvre, l'agitation maladive de nos âmes d'à présent s'y trouvent fidèlement reflétées, et l'on y entend l'écho de toutes nos tristesses. Mais la langue de M. France n'en reste pas moins toujours, au fond, la langue simple, précise, claire et sobre des grands auteurs des siècles passés. Et c'est pour cela surtout qu'elle apparaît si charmante, pour ce mystérieux et délicieux mélange de la pureté ancienne et de notre sensibilité moderne.

Seul parmi nous, M. France était homme à mettre en beau langage la vanité de l'intelligence et l'inutilité de la science. Et c'est vraiment ce qu'il a toujours fait, depuis ses premiers contes, où déjà il promenait sur toutes les choses de la pensée un regard ironique et désabusé, jusqu'à ce *Lys rouge*, son dernier roman, qui est en quelque sorte le poème de l'amour sensuel, la glorification de la chair aux dépens de l'esprit. Et c'est encore la même philosophie qu'il nous a présentée dans son *Jardin d'Épicure*, admirable jardin où il a réuni la plus délicate floraison de ses rêves de poète et de philosophe ; jardin, ou plutôt bouquet, car ce sont des fleurs qu'il a cueillies pour nous dans toute une suite d'articles anciens. De ces articles, que sans doute il ne daigne pas publier en volume, il a extrait seulement ce qui s'élevait au-dessus de l'actualité passagère : et ainsi il nous a donné un petit livre exquis et parfait, un délicieux manuel de la consolation intérieure.

***

Nous tenons désormais, en ces trois cents pages, toute la philosophie de M. France. Et nous pouvons mesurer, plus exactement que nous n'avons fait jusqu'ici, la part d'influence qui revient à ce maître dans le mouvement qui nous porte aujourd'hui, les uns et les autres, à nous défier de la science et à tenir pour vain tout effort de pensée. C'est M. France, en réalité, qui nous a communiqué l'habitude et le goût de ce scepticisme : ni M. Renan ni le comte Tolstoï n'y ont contribué aussi profondément. M. Renan, en particulier, aussi longtemps qu'il a eu pleine possession de lui-même, est resté le plus dogmatique, le plus assuré des savants : sous des apparences de doute et de moquerie, il a toute sa vie maintenu un certain nombre d'affirmations très positives, dont les principales étaient précisément la supériorité absolue de l'esprit et la toute-puissance de la science.

Voyez au contraire en quels termes M. France juge tout effort de notre pensée. Je vais prendre quelques citations un peu au hasard, dans son *Jardin d'Épicure*, car vraiment c'est le livre tout entier qu'il faudrait citer.

Voici d'abord pour la connaissance en général : « L'ignorance est la condition nécessaire, je ne dis pas du bonheur, mais de l'existence même. Si nous savions tout, nous ne pourrions pas supporter la vie une heure. Les sentiments qui nous la rendent ou douce, ou du moins tolérable, naissent d'un mensonge et se nourrissent d'illusions. »

Voici pour la science : « C'est une grande erreur de croire que les vérités scientifiques diffèrent essentiellement des vérités vulgaires. Elles n'en diffèrent que par l'étendue et la précision. Mais il ne faut pas oublier que l'observation du savant s'arrête à l'apparence et au phénomène, sans jamais rien savoir de la véritable nature des choses. »

Voici pour la psychologie : « C'est une grande niaiserie que le *Connais-toi toi-même* de la philosophie grecque. Nous ne connaîtrons jamais ni nous ni autrui. Aussi bien est-ce faire un abus inique de l'intelligence que de l'employer à rechercher la vérité. Encore moins peut-elle nous servir à juger selon la justice les hommes et leurs œuvres. »

De l'histoire, si chère à M. Renan, M. France se défie tout autant que des autres sciences : « Y a-t-il une histoire impartiale ? Et qu'est-ce que l'histoire ? La représentation écrite des événements passés. Mais qu'est-ce qu'un événement ? Est-ce un fait quelconque ? Non pas, c'est un fait notable. Or, comment l'historien juge-t-il qu'un fait est notable ou non ? Il en juge arbitrairement, selon son goût et son caractère, à son idée, en artiste enfin. Un fait est quelque chose d'infiniment complexe. L'historien présentera-t-il les faits dans leur complexité ? Cela est impossible. Il les représentera dénués de presque toutes les particularités qui les constituent, par conséquent tronqués, mutilés, différents de ce qu'ils furent. Quant aux rapports des faits entre eux, n'en parlons pas. Si un fait dit historique est amené, ce qui est possible, ce qui est probable, par un ou plusieurs faits non historiques, et par cela même inconnus, comment l'historien pourra-t-il marquer la relation de ces faits et leur enchaînement ? Et je suppose dans tout ce que je dis là que l'historien a sous les yeux des témoignages certains, tandis qu'en réalité on le trompe et qu'il n'accorde sa confiance à tel ou tel témoin que par des raisons de sentiment. »

M. France n'aime guère non plus le soi-disant progrès qu'ont amené les sciences : il y voit une cause désormais constante de misère et d'abrutissement. Le

téléphone et les ascenseurs ne le consolent pas de tant de besoins nouveaux qu'ils ont déchaînés dans l'humanité. Il appelle la civilisation « une barbarie savante ». Et il avoue, en fin de compte, que les étoiles sont plus belles à voir, quand on a le bonheur d'oublier leurs noms.

Ainsi le trait dominant de la philosophie de M. France est une extrême méfiance à l'égard de toute pensée. L'intelligence, suivant lui, aurait été détournée de sa destination naturelle. Pour avoir essayé de connaître, et d'atteindre à une vérité qui n'était pas son fait, elle est devenue fâcheuse et nuisible; tandis qu'elle aurait pu rester inoffensive si on avait voulu la réserver seulement à de petits jeux sans malice, tels que les mathématiques, l'esthétique, la spéculation sur les substances et les causes. Jamais, vous le voyez, Pascal ni le comte Tolstoï n'ont si profondément rabaissé l'esprit humain. Et je trouve l'expression la plus parfaite de cette philosophie anti-intellectualiste de M. France dans ces lignes de son livre, les dernières que je vais vous demander la permission de transcrire :

Je sais une petite fille de neuf ans, plus sage que les sages. Elle me disait tout à l'heure : « On voit dans les livres ce qu'on ne peut pas voir en réalité, parce que c'est trop loin ou parce que c'est passé. Mais ce qu'on voit dans les livres, on le voit mal, et tristement. Et les petits enfants ne doivent pas lire de livres. Il y a tant de choses bonnes à voir et qu'ils n'ont pas vues : les lacs, les montagnes, les rivières, les villes et les campagnes, la mer et les bateaux, le ciel et les étoiles! »

Je suis bien de son avis, Nous avons une heure à vivre, pourquoi nous charger de tant de choses? Pourquoi tant apprendre, puisque nous ne saurons jamais rien? Nous vivons trop dans les livres et pas assez dans la nature; et nous ressemblons à ce niais de Pline le Jeune qui étudiait un orateur grec pendant que sous ses yeux le Vésuve engloutissait cinq villes.

*
* *

Est-ce à dire que M. France soit simplement un sceptique? On l'a dit souvent, et peut-être lui-même a-t-il fini par le croire. Mais en ce cas il se trompe, du moins à ce que je crois; et ce sont ses romans et ses contes qui valent surtout à me le prouver. Car il n'est point possible à un sceptique de produire une œuvre qui vive, et il n'y a point d'exemple d'un vrai sceptique qui ait été un poète.

C'est que le scepticisme de M. France n'est qu'un scepticisme partiel. On peut se méfier de l'authenticité d'un tableau, et cependant admettre qu'il y a des tableaux authentiques. Et pareillement on peut se méfier des prétentions de l'intelligence, et admettre cependant qu'il y a au monde des choses respectables et belles. C'est ce que M. France a toujours admis, par le seul instinct de son âme de poète. La beauté et la bonté lui sont apparues comme des réalités plus réelles que l'intelligence. Et toutes deux il les a servies; et de là vient que nous l'avons aimé si profondément. Car nous lui devons les phrases les plus douces et les plus harmonieuses qui depuis vingt ans nous aient chanté aux oreilles; et c'est encore à ce sceptique que nous devons le *Livre de mon ami*, et le *Crime de Silvestre Bonnard*, et tant de contes parfumés de tendresse et de compassion, les seules œuvres de notre temps où se retrouve comme un reflet de l'ardente bonté de Dickens.

T. DE WYZEWA.

THÉATRES

L'ŒUVRE : *la Vie muette*, pièce en trois actes de M. Maurice Beaubourg.

Tout cela est bien cruel! Que croire, que penser, que dire?... L'autre jour, M. Léopold Lacour, dans une conférence qui précédait la représentation de l'*Œuvre*, nous a expliqué, en un langage singulier, que la pièce jouée ce jour-là était... mon Dieu, qu'elle était à peu près tout ce qu'il peut y avoir au monde, et, entre autres choses, « le pugilat intellectuel entre le transitoire et le permanent » : ce qui est déjà assez joli en soi. Mais ce n'est pas le quart de ce qu'est la *Vie muette*, je vous prie de le croire. C'est l'hallucination, l'angoisse, la terreur morales, éléments d'ailleurs concomitants; et puis c'est la vie même, dans ce qu'elle a de latent et d'inexprimé, l'objectif qui se subjective, ou le subjectif qui s'objective : c'est la vie, et pourtant ce n'est pas la vie, et toutefois c'est elle, car c'est l'essence de la vie, si ce n'en est pas la représentation; car tout de même c'est la vie; mais la vie intérieure, de sorte que ce qu'on dit ne compte pas, et que ce qu'on ne dit pas compte seul. Et puis, c'est l'aurore, ou le couchant, et c'est le zénith aussi, et, pareillement, c'est le poème des sensations intenses renfermé bellement dans le domaine des conceptions cérébrales : et semblablement, c'est la révélation de tout ce que notre pauvre humanité peut contenir d'inquiétudes au fond de chaque âme, de douleur dans l'intimité de ses sentiments, le tout dans un milieu exquis, d'une demi-teinte attendrissante, et c'est aussi les menteuses certitudes dévastatrices des cœurs... L'auteur étant d'ailleurs le plus subtil, le plus abscons, et en même temps le plus manifestement clairvoyant des psychologues...

Je n'ai pas l'honneur de connaître, M. Maurice Beaubourg. Mais, en écoutant l'autre jour la décon-

certante conférence de M. Léopold Lacour — je me rappelais une page que je vous demande la permission de remettre sous vos yeux :

Ce que c'est, mon cher monsieur! Non ce n'est pas seulement ce que je viens de dire, ni rien au monde que vous puissiez deviner; « vous saisiriez vainement l'aile du papillon, la poussière qui le colore vous resterait dans les doigts. C'est l'étoile qui pleure, c'est le vent qui vagit, c'est la nuit qui frissonne, la fleur qui vole et l'oiseau qui embaume ; c'est le jet inespéré, l'extase alanguie, la citerne sous les palmiers, et l'espoir vermeil et ses mille amours, l'ange et la perle, la robe blanche des saules; oh! la belle chose, Monsieur! C'est l'infini et l'étoilé, le chaud, le rompu, le désenivré, et pourtant en même temps, le plein et le rond, le diamétral, le pyramidal, l'oriental, le nu à vif, l'étreint, l'embrassé, le tourbillonnant; quelle science nouvelle! C'est la philosophie providentielle géométrisant les faits accomplis, puis s'élançant dans le vague des expériences pour y ciseler les fibres secrètes (1)... »

En vérité, M. Léopold Lacour nous a dit l'autre jour quelque chose d'approchant. Et si, à l'exemple de Cotonet, nous eussions répondu : « Monsieur, ceci est une faribole. Je sue à grosses gouttes pour vous écouter », il nous eût fait, j'imagine, la réponse « définitive » du clerc de la Ferté-sous-Jouarre : « J'en suis fâché ; j'ai dit mon opinion, et rien au monde ne m'en fera changer. »

Et cependant, il faudrait s'entendre. Qu'est-ce que la *Vie muette ?* Ceci, en deux mots, extraits d'un vocabulaire compréhensible.

M. de Meyrueis croit que sa femme l'a trompé. Pourquoi? On ne sait ; peut-être parce qu'il est d'un naturel méfiant, et d'ailleurs peu importe, puisque, dès le début de la pièce, ce soupçon est né. S'il est méfiant, M. de Meyrueis est, comme on dit, « renfermé ». Il ne parle pas, cache ses craintes en lui-même, si bien que ces craintes, assez légères tout à l'heure, vont grandissant de minute en minute ; sa femme est enceinte, il croit que l'enfant n'est pas de lui. Il souffre de si atroce façon qu'un demi-crime le soulagerait peut-être. Mme de Meyrueis se laisse tomber dans les fossés du château. Il l'entend se plaindre, appeler au secours; il la laisse: la mort serait une solution, pour l'inquiétude qui le torture. — Mais Mme de Meyrueis n'est pas morte. La vie reprend, de plus en plus muette. Meyrueis se tait, cachant son secret, et souffrant encore davantage. Les soupçons qu'il avait pour son dernier enfant (lequel a disparu dans la bagarre), il les reporte maintenant sur deux petits garçons qu'il avait déjà : le soupçon, parce qu'il n'est pas exprimé, grandit et exagère ses ravages, étendant partout son action malfaisante. Meyrueis semble vouloir tuer le petit Louis et le petit Denis ; on les lui arrache. Et finalement, un soir que Mme de Meyrueis veille sur eux, elle entend du bruit, s'arme, s'élance et frappe. — C'est son mari qu'elle a tué. Devant la mort, il parle, se soulage, et meurt heureux.

Ce sujet vaut ce qu'il vaut. Il n'est pas plus mauvais qu'un autre, s'il est plus difficile à mettre en scène. Il traite une vérité incontestable: que la vie intérieure agit fortement sur la vie extérieure, qu'elle la domine parfois ; que le plus grave, dans l'existence, est souvent ce que l'on ne dit pas ; et qu'enfin la contrainte même dont on use pour réprimer l'expression de ses sentiments, rend ces sentiments plus puissants et plus violents. — Cela est vrai ; c'est une observation juste, sinon très neuve, et que quelques-uns, je crois, avaient faite avant M. Maurice Beaubourg. Je citais Musset, tout à l'heure :

> Crois-moi, parle avec confiance;
> Le sévère dieu du silence
> Est un des frères de la Mort;
> En se plaignant on se console,
> Et quelquefois une parole
> Nous a délivré d'un remord.

Si ce n'est pas une observation tout à fait banale, il faut reconnaître cependant qu'elle n'a rien de particulièrement rare et inattendu. Car enfin c'est bien là, et là seulement, si je ne me trompe, qu'est le sujet traité par M. Beaubourg, écrivain idéaliste.

Et c'est un peu là ce qui me fâche. Ces choses-là ne sont pas dépourvues de valeur, l'idée première n'en est pas nulle. Mais, pourtant, ce n'est pas un miracle, il faut bien le dire, et cela ne vaudrait que par l'exécution. Or, d'exécution, il n'y en a pas.

La jeune école idéaliste a une idée. M. Beaubourg, — je m'en prends à lui, puisque, c'est de lui qu'il s'agit aujourd'hui, et d'ailleurs, M. Léopold Lacour ne nous a pas caché qu'il était le représentant le plus éclatant de l'École, — donc M. Beaubourg a eu jusqu'ici (je parle de l'auteur dramatique) deux idées : la première, c'est qu'il entre une part d'illusion dans l'amour, et que l'être qu'on aime n'est pas toujours l'être qu'il est en réalité; et, de cette idée, il a fait l'*Image;* la seconde, c'est celle que je résumais plus haut : et de celle-là, il a fait la *Vie muette*. Cela est parfait. Mais je crains un peu que M. Beaubourg ne s'exagère la valeur de ses découvertes. S'il a vraiment trouvé tout seul ces vérités, c'est une chose fort curieuse assurément, mais curieuse seulement pour M. Beaubourg lui-même, ses parents et ses amis. Nous, qui avions déjà, avant l'avènement de M. Lugné-Poé, quelque soupçon de ces choses, nous demandons un peu plus. Car enfin, nous ne nous y reconnaissons pas. — Qu'y a-t-il, au

(1) Lettres de Dupuis et Cotonet.

juste, d'admirable et de « nouveau » dans la *Vie muette?*

Est-ce l'idée, puisque nous sommes chez les idéalistes? Je vous ai dit, avec toute la sincérité du monde, ce qu'elle était : vraie, ingénieuse, mais ne dépassant pas une honnête moyenne. — Est-ce la forme? J'ai peur qu'ici encore M. Beaubourg ne se soit fait quelque illusion. Il faut bien le lui dire, au point de vue de la forme, sa pièce est construite comme les braves mélos d'antan. Au premier acte, une femme qui se tue et qu'on entend râler dans la coulisse; au second, un père qui veut tuer ses enfants; au troisième, une femme qui poignarde son mari... Pour une pièce idéaliste, on avouera que c'est assez présentable.

Passe encore pour le premier crime. Il y a, dans tout le premier acte, un certain sentiment de terreur (procédé Mœterlinck), et l'angoisse, et en même temps l'espoir de délivrance de M. de Meyrueis font quelque impression. Mais ensuite?... On a applaudi furieusement — car ces idéalistes sont des applaudisseurs très réalistes — la scène où le père veut tuer ses enfants, et où la mère vient les défendre. Bien rugi, lionne! Remarquez toutefois que ce rugissement, l'excellent Dennery l'a poussé près de mille fois par l'organe vibrant de Mme Marie Laurent. A prendre la scène en elle-même, y a-t-il quelque chose qui la distingue des innombrables scènes semblables? C'est la scène à faire, la scène fatale, inévitable, et, qui pis est, d'un effet sûr sur le public. Où est ici la nouveauté ?

Et puis, que m'importe la coupe du drame? Qu'il soit régulièrement coupé par actes ou divisé en tableaux, cela m'est égal. N'exigeons pas non plus la progression: elle est pourtant un des meilleurs procédés d'intérêt. Encore faut-il que chaque acte ou chaque tableau nous montre le personnage et le sentiment qu'il éprouve sous un aspect nouveau ou tout au moins renouvelé. Ici, rien de pareil. Au premier acte, Meyrueis est jaloux, frénétiquement, obstinément, « muettement ». Et, de même, il l'est au second et au troisième. Son sentiment est identiquement semblable à ce qu'il était au début : ses manifestations changent : lui reste immuable. Il a voulu laisser mourir sa femme, il veut tuer ses enfants; variété d'épisodes, mais d'épisodes seulement. Le premier acte terminé, nous avons certaines notions sur le caractère de M. de Meyrueis. Que nous apprennent de nouveau le second et le troisième actes? Absolument rien. Ce qui se passe, se passe parce qu'il a convenu à M. Beaubourg. Et c'est une raison excellente, sans doute, mais qui n'est pas bien « nouvelle ».

On dirait que l'auteur a été comme ébloui de la splendeur de sa « découverte », et qu'il est resté devant, stupéfait de sa beauté rayonnante, et l'admirant d'autant plus, peut-être, qu'elle semblait d'abord assez anti-théâtrale. Mais plus une idée est rare, plus il faut de soin, de précision, pour l'expliquer et la faire accepter. Ici, rien, sinon l'idée toute seule. Et c'est, on en conviendra, pousser l'*idéalisme* un peu loin. M. Beaubourg serait venu devant le rideau à la place de M. Lacour ; il nous aurait dit : « Voici : un homme est jaloux de sa femme, sans motif; il n'ose parler, il est torturé par le doute. Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer... », nous serions rentrés chez nous aussi édifiés que nous l'avons été après les trois actes...

Allons ! reprenons courage. Après le réalisme du Théâtre-Libre, il nous fallait une période d'idéalisme effréné. C'est ce qu'on appelle en hydrothéraphie la douche écossaise. Soyons Écossais. De tout cela il finira peut-être par sortir quelque chose : quand ce ne serait que la fin de l'idéalisme!...

Il faut louer Mlle Bady de la puissance et de l'énergie qu'elle a montrées dans le rôle de Mme de Meyrueis. Bonne interprétation de MM. Lugné-Poé et Jablin, de Mlles Loyer et Elyame. Mais quel rôle a cette dernière !...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

L'autre dimanche, au Cirque d'Été, j'écoutais avec plus de soin que d'enthousiasme l'orchestre de M. Lamoureux jouer une copieuse Ouverture de Goldmark, *Sapho*, dont j'attendis l'accord final pour consulter le programme chargé de me faire connaître les intentions du compositeur. (Quand je prends connaissance des éclaircissements avant l'exécution du morceau, je suis assuré de n'y plus voir goutte.) Je lus : « On pourrait supposer que l'auteur s'est inspiré de la *Sapho* de Grillparzer. » Évidemment, je l'aurais pu, d'autant plus que je ne connais pas un mot de cette tragédie gréco-allemande. Mais le commentateur, remettant son ouvrage sur le métier, trouvait bientôt une autre explication : « Ce serait plutôt le développement symphonique de l'antique légende grecque... » Va pour cette seconde solution, mais, si elle est bonne, qu'ai-je à faire de la première qu'elle détruit?

Le plus drôle, c'est que ces deux hypothèses — la « nulle et non avenue » et l'autre — ne satisfaisant pas encore le glossateur, il en risque une troisième : « Ou mieux, ne pourrait-on pas y voir la synthèse musicale des idées générales qu'éveille en nous, etc., etc. » Que voulez-vous que fasse un malheureux auditeur contre trois explications? Foin de cette cri-

tique verlainienne qui ne peut prendre parti sans quelque méprise, et où l'Indécis au Précis se joint!

D'ailleurs les Saumaises mélomanes me font toujours rire. Dans l'Ouverture de ce *Tannhauser* que l'Opéra va nous donner (à la place de *Tristan* pour lequel, décidément, la France n'est pas mûre), le Grillparzer susnommé n'avait-il pas conçu l'idée falote de voir une traduction musicale de la guerre d'Orient, traduction où, selon lui, le large chant confié aux cuivres symbolisait le courage des Russes, et le dessin chromatique des violons l'épouvante de l'armée turque!

Le lion Beethoven lui-même a souffert les atteintes de ces parasites; les commentateurs se sont mis dans sa *Symphonie en la*, irrévérencieusement, et Dieu sait les gloses qu'ils y ont déposées! L'un affirme que le maître y voulut recommencer la « Pastorale ». Point, fait un autre, c'est l' « Héroïque » qu'il entendit refaire; Wagner penche pour l'Apothéose de la danse; Alberti, sans hésiter, reconnaît là un tableau de l'allégresse manifestée par l'Allemagne libérée du joug français; Schumann proteste: « C'est une fête de village! » « une fête chevaleresque », rectifie Nohl, « une fête de Bacchus », riposte Dürenberg, qui considère l'Andante comme le rêve amoureux d'une almée, tandis que d'Ortigue penche pour une procession dans les Catacombes.

Ainsi Polonius voyait dans le même nuage un crocodile et un chameau.

La morale, c'est que si la « Musique à programme » ne vaut rien, les programmes de musique ne valent pas grand'chose.

*
* *

The Fun, de New-York, conte gaîment que l'une des plus appréciées tragédiennes de Londres — qu'il ne nomme pas — vient de se permettre, au cours de sa récente tournée en Amérique, une facétie que je m'en vais vous dire.

On jouait *Macbeth*, et la criminelle héroïne, haletante sous l'étreinte des remords, fanatisait le public yankee par l'énergie avec laquelle elle se frottait les mains pour en faire disparaître l'imaginaire tache de sang que vous savez: « Ah! tous les parfums de l'Arabie n'effaceraient pas cette tache! » criait-elle, avec un terrifiant accent d'angoisse. Un temps; puis elle ajouta, au milieu d'un silence stupéfait: « Il faudra que j'essaye de l'enlever avec le *Savon des Princes de l'Afrique centrale!* » On la siffla avec véhémence, mais le tour était joué, — et la réclame du savonnier payée.

« Redoutons l'anglomanie. — Elle a déjà gâté tout, » chantonnait Béranger; redoutons-la surtout si elle doit inciter nos artistes dramatiques à transporter sur les scènes françaises ces procédés d'interpolations rémunérateurs mais anti-esthétiques. Pour ma part, il me déplairait fort d'entendre un vénal Théramène narrer à l'époux de Phèdre le trépas d'Hippolyte en y ajoutant des vers de son cru, d'autant plus que ce funèbre récit compte déjà quatre-vingt-seize alexandrins, ce qui me semble suffisant; et puis, je me demande avec inquiétude si le buste de Racine ne tomberait pas de son socle à l'audition d'un béquet de cette allure:

L'essieu crie et se rompt, l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats son char tout fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Il nous eût épargné cette douleur atroce,
Et le deuil d'Aricie en prenant son carrosse
Chez Binder, de Trézène industriel vanté,
Unissant l'élégance à la solidité.

*
* *

Je crois que l'Exposition de 1900 sera gaie; déjà les journaux publient l'énoncé de quelques projets « dus à l'initiative privée » (privée de bon sens) qui ne manquent pas d'une certaine saveur.

Ainsi, M. Hoffmann, d'Anvers, demande à élever « une montagne de 200 mètres plus haute que la Tour Eiffel, sur laquelle on construirait un restaurant » dont il serait à craindre que les notes ne fussent, elles aussi, douloureusement élevées. M. Mottler, de Paris, présente un programme qui « grouperait l'Exposition dans un palais de 480 mètres de hauteur »; M. Nightingale, de Washington, conseille « de creuser un puits de 1000 mètres, et d'y installer un café-concert » où je pense que ne pourraient guère chanter que des basses profondes, etc., etc.

Après tant d'inventeurs je n'ose me nommer qu'en tremblant, pourtant je me permets de soumettre à l'administration un plan qui réunirait, en une synthèse heureuse, les avantages des trois propositions Hoffmann — Mottler — Nightingale; il consisterait à creuser le puits de 1000 mètres pour donner satisfaction à l'Amérique, à y descendre la montagne artificielle de 500 mètres afin de complaire aux Belges, et à poser sur elle le palais de 480 mètres dû à l'ingéniosité bien parisienne de notre compatriote; après quoi, on n'aurait plus qu'à jeter, sur cet entassement de merveilles, vingt mètres de terre, pour que les intérêts de l'esthétique fussent sauvegardés.

*
* *

On trouve, sans peine, sur les quais, un ouvrage intitulé: *Grandeur du Catholicisme*, où j'ai trouvé, sans peine également, cette phrase qui m'a plu: « Aveuglés par leurs passions, les hommes de nos jours ont construit dans le vide des monuments d'impiété, qui sont devenus des volcans destructeurs, où la société périt sous la morsure des vipères. »

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

BULLETIN

UNE NOUVELLE ACQUISITION AU MUSÉE DU LOUVRE

Voici enfin une acquisition qui fait grand honneur à notre Musée, et nous ne saurions trop féliciter M. le directeur des Beaux-Arts, qui, nous dit-on, a pris une part personnelle à cette heureuse entreprise. Pour la somme, relativement très modique, de 12500 francs, le Louvre vient d'acheter, à la vente Garnier, le plus beau tableau de la vente, une œuvre admirable et d'une importance extrême pour l'histoire de la peinture française. C'est le célèbre portrait des *Dames Bataillard*, peint par Louis David à Bruxelles, dans les dernières années de sa vie. Si nos critiques d'art daignaient prêter aux maîtres français un peu de l'attention qu'ils accordent si généreusement aux plus minces gloires étrangères, il y aurait à faire, à l'occasion de ce tableau, une curieuse étude de la dernière phase du génie de David, des efforts que fit alors ce grand artiste pour renouveler sa manière et la mettre au courant. Deux portraits du Musée de Bruxelles, une énorme et singulière composition allégorique du même Musée, portent témoignage de ces touchants efforts: nous y voyons le vieux David préoccupé des idées nouvelles, subissant l'influence de ses propres élèves. Mais aucune de ses peintures de cette époque ne vaut, pour la force de métier et la perfection artistique, cette *Famille Bataillard*, un portrait aussi vivant que les portraits de Franz Hals, avec un éclat de couleur et une maîtrise de dessin extraordinaires. Il serait curieux encore de comparer ce portrait avec une composition analogue que possède le Musée de Toulon, le portrait des deux filles de Joseph Bonaparte, peint par David vingt ans auparavant. L'art est tout autre, c'est un style nouveau: seule est commune aux deux portraits cette prodigieuse franchise d'observation qui fait de David l'égal de Titien et des meilleurs portraitistes de la Renaissance italienne.

Voilà une acquisition qui va vraiment enrichir le Louvre. Elle s'est faite dans les conditions les plus sages, avec la discrétion qui convenait. On n'a point, comme les autres fois, annoncé au monde entier l'intention qu'avait le Louvre d'acheter un tableau. Et il faut encore savoir gré à la direction des Beaux-Arts du choix qu'elle a fait de ce tableau. Pour la moitié du prix qu'elle aurait mis à l'acquisition d'un mauvais Turner, elle nous a donné un chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre français, qui viendra compléter l'incomparable trésor de notre peinture nationale. T. H.

LETTRES DE MARIETTE-BEY

La *Deutsche Rundschau* publie sur Mariette-Bey un article, où l'on remarque surtout plusieurs lettres inédites adressées, de Paris, à un de ses amis en Égypte.

Le célèbre archéologue a déjà mis à nu le *Serapeum*, déchaussé les tombeaux des Bœufs-Apis, et tiré de ses sables le colosse du Sphinx. Au retour de sa première campagne, il écrit, le 15 ouvembre 1854:

« Je vous fais part, avec une joie que vous comprendrez, de mon retour définitif dans mon beau Paris, que j'ai quitté depuis plus de quatre ans déjà. Malgré des succès que je dois surtout au hasard, je vous avoue franchement que je ne voudrais pas recommencer. C'était trop de fatigues, trop de chagrins, trop de victoires aussi, — que j'achetais souvent bien cher. En quatre ans, j'ai vécu vingt ans. Je me suis surmené de corps et d'esprit, et je rentre au Louvre avec mon intelligence si obscurcie que je ne me sens plus la force de travailler. Quoi qu'il en soit, j'espère que quelques jours de repos m'auront bientôt remis sur pied, et que je serai tout prêt à recommencer la lutte.

« Je compte bien que vous viendrez bientôt à Paris, et alors, si mon humilité n'offusque pas les yeux de Votre Seigneurie, vous retrouverez en moi votre fidèle et gai compagnon du désert... Quel bon temps j'ai passé avec vous! »

Mariette est donc installé au Louvre, comme conservateur du Musée Égyptien. Tout n'y est pas rose, il faut croire, car voilà ce qu'il écrit, deux ans après, à la date du 5 décembre 1856 :

« Je veux vous conter, comme à mon meilleur ami, comment il se peut que je revoie bientôt l'Egypte. Le pacha veut me nommer inspecteur général. Je résiderais au Caire comme Linant-Bey, comme Clot-Bey, et autres, — c'est-à-dire comme employé du pacha. J'aurais pour mission de surveiller les antiquités, d'empêcher leur dégradation, leur transformation en pierre à bâtir, en chaux, etc. Or, en principe, ceci est parfait et très digne d'un archéologue; mais, dans la pratique, la chose n'est plus aussi belle. En réalité, le pacha se soucie des antiquités comme de moi-même. Pourvu que les journaux écrivent en parlant de lui : « Ce prince éclairé, ce prince « ami des arts, ce prince qui, ce prince que... » c'est tout ce qu'il lui faut. Donc, en ces conditions, je deviens un simple outil, et quand les articles louangeurs auront paru dans les journaux, il se pourrait fort bien que le pacha me jetât, sans aucune cérémonie, sur le pavé.

« Aussi bien, l'inspecteur des monuments n'aurait rien à inspecter. Tous les consuls fouillent avec rage, et il ferait beau voir que je voulusse les empêcher de faire des trous dans les murailles. Ma place serait donc une sinécure, et je ne me sens nulle envie de servir d'enseigne, de panache, au pacha, d'avoir mon bureau au Caire, et d'y perdre mon temps. D'autre part, il m'est bien difficile de donner ma démission de conservateur au Louvre. Si ma situation n'y est pas très lucrative, elle est, du moins, très honorable; elle me conduira en peu d'années à l'Institut, et m'assure mon pain pour plus tard. Tandis que, si j'acceptais les offres du pacha, et que celui-ci vînt à mourir au bout de six mois... Vous voyez ça d'ici! »

« ... On malmène trop la science en France, écrit-il en avril 1857, aussi la carrière savante ne s'y sent-elle plus bien de son temps. C'est ce qui fait que mon plus grand désir est de retourner... là-bas. Le vice-roi me l'a promis, ainsi que MM. Sabatier et de Lesseps, et il faut que j'y aille, à tout prix. Mon avenir est là, et aussi le bonheur matériel de ma famille. J'ai bon espoir que l'affaire s'arrangera bientôt... »

Et, en effet, au cours de l'été de l'année 1857, le célèbre égyptologue reprenait le chemin du pays des Pharaons.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

6 décembre.

La discussion générale du budget vient de commencer, et, malgré les discours de MM. Boudenoot, Cavaignac, Léon Say, Poincaré, l'attention publique ne s'est pas fixée sur ce classique tournoi oratoire dont les résultats sont prévus. Le contribuable qui attend patiemment la cote de ses contributions a appris sans émotion de M. Poincaré que le nouvel impôt sur les successions ne serait pas *progressif* mais seulement *dégressif*, ce qui après tout est la même chose sous un nom barbare.

La vie politique s'est manifestée cette semaine en dehors du Parlement et les révélations apportées au grand jour de l'audience des assises de Toulouse ainsi que les nouvelles qui circulent dans Paris sur les opérations pratiquées par certains directeurs de journaux suggèrent de tristes réflexions sur le temps présent.

Les fraudes électorales de Toulouse, d'abord, après des dépositions contradictoires et souvent mensongères, ont été l'objet d'un arrêt de renvoi, sur les conclusions de la partie civile et de l'avocat général. Cette solution était seule digne de la Cour; il avait été, en effet, établi par les débats que le principal accusé, Mascaras, n'avait pu être l'initiateur des actes frauduleux commis : les hésitations des employés de la mairie, les réticences de Couderc, malgré ses dénégations systématiques, les complaisances établies de la Préfecture et cette simple déclaration d'un membre de la Délégation Municipale que la Commission de revision vient de prononcer 3 179 radiations d'électeurs morts, absents ou faillis, voilà qui suffisait à ordonner un supplément d'informations.

Que penser, en présence de pareilles preuves, de la mise hors de cause prononcée par la Chambre des mises en accusation contre le secrétaire général de la mairie Couderc, et comment admettre un seul instant que le préfet M. Kohn, actuellement préfet de la Loire, ait pu ignorer de pareils agissements, alors que tous les membres de la Société de la Pêche à la ligne de Toulouse étaient dans le secret dont on s'entretenait en allant regarder sur le cours la cage à la panthère? Des témoins l'ont déclaré.

Évidemment les préfets n'étant plus des hommes d'action mais des diplomates à l'intérieur, s'inspirent de la doctrine de ne rien faire, parce qu'à faire quoi que ce soit on soulève toujours quelque difficulté. Mais le gouvernement est responsable non seulement des actes de ses préfets, mais de leur abstention, de leur négligence quand ils devraient agir, et M. Kohn aurait dû requérir la répression des fraudes électorales qu'il connaissait : cette énergie l'aurait dégagé des compromissions où il est actuellement mêlé.

A Paris, différentes affaires de chantage soit au détriment de particuliers, soit au détriment de cercles, sont à l'instruction ; plusieurs directeurs de journaux paraissent être compromis. Les journaux annoncent discrètement que leurs directeurs ont reçu une *invitation* à se rendre chez le juge d'instruction; ils ajoutent que, en les invitant, M. Doppffer a obéi à un *scrupule*. Ces euphémismes sont réjouissants. On se plaît à penser que M. Doppffer n'éprouvera aucun scrupule à poursuivre les coupables.

C'est un très grand malheur que la presse soit devenue une industrie, une halle aux nouvelles, marchandises souvent frelatées, au lieu d'être demeurée le sanctuaire d'une doctrine politique: depuis soixante ans Armand Carrel est mort. C'est le devoir de la justice de réprimer les délits que certains agents d'affaires commettent sous le masque de la presse; il n'y a pas un publiciste qui ne le désire ardemment, et si quelques journaux disparaissent, ce sera un grand bien: ils sont plus de trente à Paris qui ne tirent pas à 2 000 exemplaires et on est en droit de se demander comment ils vivent.

Les ressources de notre pays ne se tarissent pas parce que quelques banqueroutiers prennent la fuite: l'air de certaines salles de rédaction gagnera à être désinfecté et le mépris dans lequel sont tenus avec raison plusieurs journaux, fera place à une considération dont le quatrième pouvoir a grand besoin.

Surtout qu'on ne prétende pas qu'il existe un intérêt politique à ralentir ces affaires pour qu'elles n'aboutissent pas! On s'étonne, à juste titre, que le gouvernement se soit si longtemps servi du système des distributions de fonds à certaine presse; ces largesses, qui sont le secret de tout le monde, peuvent l'embarrasser alors qu'il doit entrer dans une voie toute nouvelle. L'attention générale ne saurait être attirée ailleurs par le mouvement naturel des événements, sans qu'il résulte, de ces scandales non réprimés, une diminution morale des forces dirigeantes, et la République elle-même pourrait en souffrir. Comment en effet méconnaître que la plus grande force d'un mouvement révolutionnaire serait l'indignation et la réprobation des honnêtes gens?

On nous dit que l'affaire de Toulouse est déplorable, parce que les trois quarts des élections dans le Midi se passaient avec des escamotages pareils et que les scandales de la presse peuvent entraîner des journaux de toute nuance. Ceci est indifférent au grand nombre, à la conscience nationale, qui méprise les finasseries politiques et n'admet pas que des comparses soient seuls renvoyés devant la justice, tandis que les vrais coupables y échappent.

Une visite faite par M. Hanotaux, ministre des Affaires étrangères, au comte Munster, ambassadeur d'Allemagne, qui était souffrant, a été le prétexte d'une polémique dans laquelle le ton des journaux allemands, notamment de la *Gazette de Cologne*, atteignit une violence qui contrastait singulièrement avec la modération des notes officielles françaises. On cherche la véritable cause d'une pareille irritation des feuilles allemandes et certaines personnes voient dans ce langage une manœuvre combinée entre l'Angleterre et l'Allemagne, pour montrer à Nicolas II que l'irritabilité nationale est toujours de nature en France à compromettre la paix générale. Il est exact en effet que lord Rosebery fait ouvertement des avances à la Russie et qu'il a parlé avec satisfaction du prochain règlement des affaires de l'Asie centrale; mais le Pamir sous les neiges n'est pas d'actualité et la presse anglaise a déjà offert à Nicolas II d'abolir l'interdiction des détroits en échange d'autres concessions.

La France se prêtera volontiers à l'abolition de ce qui reste du traité de Paris; elle trouvera toujours avantage à ouvrir largement les portes de la Méditerranée aux flottes russes. Ce qu'on doit se demander, c'est le prix que l'Angleterre espère obtenir en monnaie chinoise pour un pareil sacrifice.

Quoi qu'il en soit, nous avons en Orient de trop graves engagements pour ne pas porter à Hong-Kong l'intérêt que l'Angleterre témoignera à Shangaï ou aux îles Shusan.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31875 *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 24 — 4e SÉRIE. — TOME II — 15 DÉCEMBRE 1894

PORTRAITS D'ACADÉMICIENS

M. Henri Houssaye.

La personnalité de M. Henri Houssaye est faite d'un contraste tout à fait captivant et séduisant, fort rare en tout temps, peut-être surtout au nôtre, et qui lui donne une très curieuse originalité.

Vous vous rappelez la « vue d'ensemble » que Taine, dans je ne sais quel coin de *Thomas Graindorge*, se plaisait à nous donner de la société contemporaine. Il disait à peu près ceci :

Vous entrez dans une réunion quelconque d'hommes de haute culture. Ce qui vous frappe c'est l'énorme dissemblance entre chacun de ces hommes et son voisin, vêtu comme lui, d'un semblable habit noir et d'une cravate blanche identique. La civilisation a multiplié entre les hommes les moyens et les façons d'être de plus en plus éloignés les uns des autres. Il y a là des métaphysiciens, des positivistes, des chrétiens, des mystiques, des bouddhistes, des poètes plus enfoncés dans le rêve qu'aucun Indien du ve siècle avant Jésus-Christ, et des calculateurs plus secs que d'Alembert et Condillac. Il est fini l'idéal du XVIIe siècle : Être « l'honnête homme qui parle de ce qu'on parlait quand il est entré », c'est-à-dire, et Pascal le dit formellement dans le même fragment, être « un homme universel, ni poète ni géomètre, mais tout cela, et jugeant de tous ceux-là ». Type disparu et qui ne pouvait que disparaître; car les études spéciales de chaque profession demandent tout un homme, et comme dit Musset, il est besoin d'étudier longtemps pour savoir jouer du violon. De là quelque chose de tendu dans toutes les relations sociales. Chacun apporte ici sa spécialité avec lui et en est tout enveloppé. Ce sont bipèdes en carapaces. De temps en temps, brusquement, ils rompent le silence qu'ils gardaient jusqu'alors. C'est que l'entretien ou une adresse obligeante a amené leur spécialité sur le tapis. Alors ils partent. Un solo, brillant souvent, instructif toujours. C'est à leur voisin ensuite à recommencer. La fameuse « conversation générale » est une chose qui appartient à l'histoire.

Si Taine, qui a du reste parfaitement raison, avait connu M. Henri Houssaye, il eût été peu gêné dans l'exposition de son idée générale par la brillante exception que M. Houssaye constitue en cette affaire. A le voir on le prend pour un gentleman élégant, de manières aimables, qui doit monter très joliment à cheval et savoir conduire. Sa tête fine, très aristocratique, aux traits précis, dont l'air, qui pour un rien serait hautain, est toujours tempéré par la grâce du sourire au pli des yeux et des lèvres, toute cette personne distinguée et affinée donne l'idée d'un homme du monde qui ne se serait jamais soucié d'être autre chose, tant il réussissait pleinement à être cela.

Ajoutez quelque chose de nonchalant dans la manière et dans la voix; dans la conversation un insouci absolu, non seulement de s'étaler, mais même de montrer ce qu'on est; un mot juste et bref sans affectation de brièveté, mais qui n'insiste jamais, sur ce dont il est question dans le moment; un plaisir évident à se laisser porter par l'entretien sans songer jamais à le tirer à soi et à l'absorber; et alors on a l'idée d'un très délicat dilettante, amateur de toutes

choses et qui prend intérêt sans passion, mais toujours intérêt et divertissement intellectuel à tout ce que la conversation et le cours de la vie ont l'honneur de lui présenter.

On peut s'en aller là-dessus et avoir de M. Henri Houssaye l'idée la plus fausse du monde, tant elle serait partielle et immensément incomplète. Cet homme du monde est un rat de bibliothèque, ce nonchalant est un travailleur acharné, ce dilettante est un passionné d'érudition minutieuse et méticuleuse.

Et qu'on ne croie pas que ce soit qu'il l'est devenu. Il n'a pas superposé un homme à un autre, comme certains font à un certain âge pour apporter une contribution aux lois de l'évolution. Il a eu en lui ces deux hommes-là dès sa première jeunesse et presque depuis son adolescence. Je crois que son premier livre était d'un *prætextatus* de dix-neuf ans; et ce n'était pas un volume de vers. C'était un volume sur l'art grec. C'est voir se lever l'aurore par l'Acropole.

Tel il débuta, tel il est resté. Il y a des gens qui naissent savants. M. Houssaye l'était d'aptitude innée, par un goût qu'il a toujours gardé, de croire qu'il n'y a de beau que la superficie des choses, mais qu'on ne la voit que quand on en connaît le fond. Il est décourageant, mais il est incontestable, après mille vérifications, que ceci est une loi. Il s'y est tenu d'une attache très ferme, ne donnant jamais une monographie, un aperçu, un article de journal sans une documentation très étendue, très solide et très contrôlée.

Il resta longtemps dans sa chère Grèce, pour qui il avait une sympathie de cœur et comme je ne sais quel sentiment de piété filiale. Il se sentait de ce pays-là. Son atticisme était du patriotisme. Il a été historien grec, économiste grec et stratégiste grec. Il s'est intéressé à Périclès, à Cléon, à l'Aréopage, à Aspasie, aux trente tyrans, aux hoplites et aux trirèmes. Duruy devait se promettre de voter pour lui, et n'a pas eu ce dernier plaisir.

Mais c'est ici que le caractère se retrouve et le tempérament d'homme du monde et de dilettante. L'érudit qui n'est qu'érudit a une difficulté presque insurmontable à sortir de la mine qu'il a une fois choisie et creusée. Il creuse son puits même quand il a peu d'espoir d'y trouver de nouveaux filons. L'habitude l'y retient d'un lien tenace et invincible. On serait tenté de croire quelquefois que c'est paresse, tendance à passer toujours par le même sentier, si accoutumé que les pieds y vont sans nul effort. Ce serait une erreur. Le travail n'est pas moins rude à creuser encore après avoir creusé et à renouveler les sujets qu'on a déjà presque épuisés. Non, c'est passion, obsession, possession, quelque chose comme l'amour monogamique, la passion la plus terrible, comme nous le savons tous, que l'homme puisse éprouver. Seulement cette passion, je parle de celle des érudits, a quelque chose d'un peu étroit. La souplesse et la liberté d'esprit de M. Houssaye ne pouvaient pas s'en accommoder absolument. Tout au travers de ses études sur sa chère Grèce, il donnait sur l'art contemporain, moins souvent, mais quelquefois sur la littérature contemporaine, d'excellents articles, très personnels, soit au *Journal des Débats* soit à la *Revue des Deux Mondes*, soit ailleurs encore. Il y était, comme toujours, précis et fin, sobre et élégant, d'une modération naturelle de jugement qui n'était que de la justesse d'esprit, d'une correction aisée, d'attitude qui sentait son parfait galant homme, et savant, savant toujours d'une conscience scrupuleuse. La conscience est la plus délicate des élégances.

Ajoutez une indifférence à l'égard de la réclame qui n'était pas loin peut-être d'en être l'horreur. Je n'en sais rien; mais c'est une opinion très probable. Il serait difficile, je crois, et il faudrait pour cela avoir la patience de mineur de M. Henri Houssaye lui-même, de trouver un article de complaisance écrit sur lui. On a parlé de lui, certes, dans les papiers; mais l'article que le public reconnaît à première vue pour avoir été sollicité, disons seulement désiré, disons seulement souhaité par l'auteur dont il y est parlé, cet article qu'on sent tout de suite qui sera rendu, cet article enfin qui a une odeur toute spéciale et *sui generis* où le flair du lecteur ne se trompe guère; cet article-là, il n'a jamais été écrit sur M. Houssaye. Il a dû mettre une certaine insistance à ce qu'il ne fût point fait, et tenir la main, une main ferme, quoique amicale, à ce qu'il ne se produisît pas.

Avec tout cela, M. Houssaye était arrivé à quarante-quatre ans à être très peu connu du grand public. C'est très bien fait. Quand on ne laisse pas battre la grosse caisse en son honneur, si l'on reste à demi connu on n'a que ce qu'on mérite. Qui est-ce qui nous a donné un homme comme cela dans la République des Lettres? M. Houssaye était connu, là-bas, des érudits et particulièrement des hellénistes; là-bas, de l'autre côté, des artistes. Entre ces deux groupes, le vaste peuple du grand public le connaissait peu. Il savait qu'Arsène Houssaye avait un fils très intelligent, et il en était satisfait, et il se disait qu'Arsène Houssaye avait passé sa vie à collectionner tous les bonheurs et que c'était pour cela que sa vie était si longue; et il n'en savait guère davantage. Tout à coup M. Henri Houssaye s'avisa de rester le même, ce qui était très avisé, et de s'occuper d'autre chose, ce qui n'était pas maladroit non plus.

L'histoire ne pouvait pas le lâcher. « L'histoire ne lâche pas son homme », comme a dit Michelet, qui s'y connaissait. Il resta historien, mais il tourna

ses regards du côté de l'histoire contemporaine ou presque contemporaine.

Une époque de crise l'attira : la chute du premier Empire. L'historien et l'artiste ici se rejoignaient et marchaient de concert. « Que de choses à trouver dans cette étude, disait l'historien, malgré les fouilles qui ont déjà été pratiquées ! L'état des esprits à de pareils moments, voilà ce qui est à reconstituer, et voilà des montagnes de documents à compulser, des rapports de police, des correspondances de préfets, des lettres privées, que sais-je? Quelle joie, que de travail, quelles jouissances, quelles séances dans les salles d'archives, quelle volupté ! »

Et l'artiste disait : « L'agonie du lion. Eh ! eh ! c'est un beau spectacle. Le grand lutteur qui se défend, qui ploie, qui tombe ; qui se relève dans le plus grand effort et le plus miraculeux succès qu'on ait peut-être jamais vu, plus impétueux, plus rapide, plus foudroyant qu'il n'avait jamais été ; qui retombe enfin pour toujours dans un bouleversement de l'Europe entière, laissant derrière lui un tel effroi que l'Europe reste organisée pendant cinquante ans encore contre lui, contre sa renaissance possible : voilà qui est beau à contempler et à peindre. »

Et *1814* et *1815* furent écrits par l'historien et par l'artiste conspirant ensemble.

Cette fois le grand succès vint et le grand public fut ému. M. Houssaye passa du jour au lendemain à la célébrité. Il n'en fut ni étonné, car enfin ces choses-là arrivent ; ni changé. Cela n'ajouta rien à l'opinion qu'il avait de lui-même, cette opinion étant celle d'un homme de sens très froid qui sait très exactement ce qu'il vaut, qui ne méprise ni ne vénère le succès, et qui n'a ni le goût ni le dégoût de la popularité. Quant à être mérité, ce succès l'était franchement. *1814* et *1815* sont des livres d'une information scrupuleuse, d'une très belle ordonnance et absolument originaux. L'abondance du renseignement dans une clarté parfaite et une sûreté d'instrument psychologique tout à fait rare, en font des livres où non seulement le curieux d'histoire, mais l'amateur d'études morales trouvent des moissons infiniment précieuses.

Je crois que d'aucuns ont trouvé ces ouvrages un peu froids. Je reconnais avec empressement, et non sans plaisir, que ce n'est pas du Carlyle. J'irai même jusqu'à dire qu'un commencement d'émotion de la part de l'auteur ne me choquerait pas du tout. Mais j'aime fort la discrétion en toutes choses et celle-ci ne me déplaît pas très fort. Vous la trouverez chez tous ceux qui abordent l'histoire moderne après avoir, ce qui est un excellent apprentissage, fait beaucoup d'histoire ancienne. L'histoire ancienne intéresse infiniment, mais ne passionne pas. A la traiter longtemps on garde dans l'exposition historique une tranquillité, une rectitude, un sang-froid, qui après tout, ne songeons pas à dire le contraire, sont les premières et fondamentales qualités de l'historien, et inspirent au lecteur une sécurité dont, pour ma part, je sens le besoin.

Après tout, nous avons eu assez longtemps des historiens qui traitaient l'histoire ancienne avec des passions ou des préoccupations continuelles de modernes, et qui, à cause de cela, la travestissaient follement, pour avoir, par compensation, un historien, qui raconte l'histoire moderne du même ton, ou à peu près, qu'il narrerait Sennachérib. Excès pour excès, si excès il y a, je préfère encore le second.

Et maintenant de quel côté se dirigera l'activité tranquille et incessante de M. Henri Houssaye? Car, avec sa double nature, je suis sûr qu'il travaillera toujours et qu'il ne travaillera pas très longtemps à la même chose. C'est sa façon de concilier en lui le bûcheur et le dilettante. Il est entendu que s'il lui plaît de continuer à nous donner des *1815*, je ne lui chercherai aucune noise. Je ne détesterais pas ni un *1789* ni un *1870* de M. Henri Houssaye. Cependant j'ai mon idée, que je ne vois aucun intérêt à lui cacher.

Je souhaiterais passionnément qu'il fît de l'histoire de l'art. D'abord parce qu'il est navrant de constater à quel point il y a peu de travailleurs dans ce département si important de l'histoire de la civilisation. Il sont cinq ou six, très distingués, à la vérité, mais la mine est presque inexplorée et la tâche immense pour si peu de bras. Et c'est si intéressant ! J'y songeais dernièrement en écoutant une leçon d'ouverture (et pourquoi ne dirais-je pas que c'était celle de M. Lemonnier ?) et je me disais que l'homme qui sait de l'histoire, qui sait de l'histoire littéraire et qui y ajoute l'histoire de l'art, et qui ne lâche jamais, dans ses études, ni l'une ni l'autre de ces trois parallèles, et qui les rapproche sans cesse, décidément éclaire un peu l'histoire de l'esprit humain. Ces vieilles plaisanteries de la littérature considérée comme expression de la société, vous savez, en vérité elles deviennent vraies, quant, à l'histoire littéraire éclairée par l'histoire générale, on joint encore l'histoire de la peinture, de l'architecture, de l'ameublement, de l'habillement, et on finit par avoir, à force de multiplier ainsi les points de vue, à peu près l'impression de ce qu'a pu être le tour d'esprit et de sensibilité des hommes à une certaine époque.

Mais pour cela il faudrait que l'histoire de l'art fût aussi fouillée que l'ont été depuis un siècle l'histoire proprement dite et l'histoire de la littérature. Celles-ci, sauf correction, je trouve qu'elles pourraient un peu se reposer pour quelque temps. Dans celle-là, n'est-ce pas, messieurs les artistes, il y a à peu près tout à faire. Or, avec ses goûts artistiques et son in-

formation déjà étendue en fait d'histoire de l'art, M. Henri Houssaye me semble tout à fait désigné pour grossir la petite phalange de ceux qui suivent dans les manifestations artistiques les démarches successives de l'esprit et de l'imagination des peuples. Il y a là un emploi utile et charmant et laborieux, (en voilà pour tous les hommes que M. Houssaye renferme en lui) de son goût, de sa puissance intellectuelle et de sa plume.

Ce que j'en dis, du reste, est pour dire tout ce que je pense. A quoi qu'il s'applique, M. Houssaye est certain que nous le suivrons avec intérêt et sympathie. Rien ne nous sera indifférent de ce que tentera, soit dans le passé, soit dans le présent, soit dans l'entre-deux, ce très aimable et très distingué gentilhomme de lettres.

ÉMILE FAGUET.

MARIONNETTES PARLANTES

Nouvelle [1]

On voit représenté ici comment le Meschino trouve dans la caverne le méchant Maccò déguisé en serpent, et lui livre combat devant la Porte de la Fée. Ensuite, la farce avec Polichinelle.

Cette annonce était accompagnée d'une peinture. On y voyait le Meschino armé de pied en cap, et livrant bataille à un dragon vert, de la gueule duquel s'échappait en lettres rouges : *J'ai nom Macco, et je vais faisant le mal depuis mon enfance.* Et tout cela était l'œuvre de don Candeloro, qui se chargeait également de peindre les décors, de battre la grosse caisse, d'habiller les marionnettes et de les faire parler. Il était assisté, dans ce dernier soin, par sa femme et ses cinq fils. Il y avait même des représentations de gala, avec vingt personnages et plus sur la scène, combats à l'arme blanche, musique et feux de Bengale : ce qui ne manquait pas d'attirer grande foule.

J'ai parlé de ses cinq fils : mais l'un d'eux, à vrai dire, était fils on ne savait de qui. Don Candeloro l'avait ramassé sur la voie publique, par charité, et aussi pour avoir quelqu'un qui l'aidât à laver la vaisselle, et qui pût sonner de la trompe et faire le boniment, costumé en paillasse, à l'entrée du théâtre.

— Martino, faites voir vos talents, et remerciez les seigneuries !

Et Martino se jetait à quatre pattes, faisait le gros dos, et brayait comme un âne.

Il était le bouffon de la compagnie, taquinait les dames en toute manière, et passait volontiers son nez entre les planches de l'arrière-scène pendant qu'on se costumait pour la farce. Mais avec la fille de son patron, surtout, il inventait cent plaisanteries qui la faisaient rire, et mettaient une petite flamme dans ses yeux fripons.

— Eh ! Violante, veux-tu que nous représentions au vif la scène entre Renaud et Armide ?

Un jour don Candeloro, l'ayant ainsi surpris à faire avec sa fille une de ces répétitions générales supplémentaires, leur administra à tous deux une salve de coups de pied et de coups de poing qui aurait dû suffire pour leur faire à jamais passer l'envie de recommencer. — Ah brigands ! Ah traîtres ! je vous apprendrai !

Et longtemps la Violante porta marqué sur son dos le souvenir de cette leçon. Mais elle avait pris goût aux caresses de Martino, et toujours elle allait le cherchant ; elle s'apostait derrière les décors enroulés, derrière la caisse aux marionnettes ; l'attendait là, tandis qu'il allumait les quinquets pour la représentation du soir, ou soufflait sous la marmite posée sur deux pierres, dans la petite cour. Et elle soupirait, se plaignant de sa mauvaise étoile, de la barbarie de son père. — Sois tranquille, lui disait alors Martino, sois tranquille, il me le paiera !

Lui-même était d'ailleurs devenu prudent et réservé, l'oreille tendue et les yeux aux aguets avant d'avancer la main vers la jeune fille. Elle cependant ne l'en aimait que plus fort. Elle lui portait en secret les meilleurs bouchées. Elle cachait pour lui le vin qui restait au fond des bouteilles. Et, pour lui dire les mots les plus simples, elle prenait une figure comme si elle avait l'âme dans les dents, avec la tête penchée sur l'épaule et les yeux en coulisse. C'est avec l'accent de la Clorinde ou de la Rosamonde qu'elle lui disait : « Il faut aller chercher l'huile, Martino ! »

Et quand elle travaillait près de lui derrière la scène, ses marionnettes à la main, elle lui lançait au visage toutes les paroles enflammées des rôles, avec des yeux noirs de passion, et des lèvres toutes tremblantes qui semblaient vouloir le manger :

— O ciel, qui vois-je devant moi ! Mon seigneur, mon amour !

— Allons, vaurienne, travaille, travaille ! marmottait don Candeloro, lui allongeant un coup de pied de sa place, quand il avait chance de l'atteindre.

— Aussi vrai qu'il y a un Dieu, je t'ai dit qu'il me le paierait ! soufflait alors Martino entre ses dents ; après quoi il reprenait de sa grosse voix : « Oui, princesse adorée... »

Et vraiment il le lui fit payer, un jour que son

(1) Cette nouvelle est extraite d'un recueil, *Don Candeloro e Cie*, que vient de publier à Milan le conteur italien M. Giovanni Verga. — Treves, éditeur.

patron était allé en avant pour chercher un emplacement, et que la compagnie suivait, avec tous les bagages, sur le grand chariot. Martino et la Violante, sous prétexte de prendre un raccourci, s'éloignèrent du reste de la bande; et quand ils la rejoignirent au haut de la colline, Martino avait une mine triomphante, comme s'il avait gagné un terne à la loterie; et la Violante, suspendue à son bras, prenait des airs de princesse.

Bientôt don Candeloro ne sut plus comment venir à bout de Martino. Le gaillard était devenu insolent et paresseux; à tous moments il menaçait de planter là baraque et marionnettes pour aller chercher fortune de son côté.

— Maintenant que je t'ai enseigné le métier, que j'ai fait de toi un homme honorable! ribaud! filou!

Violante pleurait, suppliait son amant de ne pas l'abandonner.

— Que veux-tu? lui disait Martino. J'en ai assez de travailler comme un âne pour les beaux yeux de je ne sais qui. On ne me laisse pas respirer un moment, impossible de nous trouver ensemble!...

Et en effet en trois mois, c'est à peine s'ils s'étaient vus seuls quatre fois, la nuit, un instant, avec une peur de tous les diables. Un soir que le papa et la maman avaient bien mangé et encore mieux bu, la jeune fille vint trouver son Martino. Elle était en robe de nuit, on l'aurait prise pour la Fée Blanche, et elle pleurait comme une fontaine.

— Qu'allons-nous faire, mon Dieu? et toi qui peux dormir pendant ce temps!

— Eh! que veux-tu donc faire? demanda-t-il en se frottant les yeux.

— Je ne puis plus me cacher davantage! Ma mère ne me quitte pas des yeux... Il faut tout avouer. Toi qui as plus de courage...

— Moi? pour que ton père me donne le reste de la volée de l'autre jour? Merci bien! J'aime mieux enfiler la porte et m'en aller. Si tu veux venir avec moi...

L'idée lui parut bonne et il se complut à la caresser:

— Je sais faire le saut périlleux, l'homme sans os, l'écrevisse parlante. Toi, tu es une belle fille, oui, c'est sûr, je te le dis comme c'est. Vêtue d'un maillot, tu recueillerais les sous dans un plateau; le public ne se fera pas tirer l'oreille pour mettre la main à la poche. Nous irons par le monde, nous nous divertirons; et ce qui se gagnera, nous le mangerons à nous deux. Cela te va-t-il?

***

Jamais, au grand jamais, don Candeloro ne se serait attendu à un trait aussi noir. Au beau milieu de la saison, quand le public commençait à affluer, quand depuis huit jours on était installé dans le village et que les sous pleuvaient, et qu'on soupait tous les soirs! C'est alors que Martino et la Violante exécutèrent leur projet, un soir où le public était venu en masse pour la continuation des exploits du Meschino à la recherche de la Fée Alcida, un soir où l'on prévoyait plus de vingt lires de recette!

La femme de don Candeloro, qui depuis quelque temps avait des soupçons, surprit sa fille ce soir-là debout à côté de Martino, qui s'occupait à mettre dans un sac toute sa garde-robe. Prise sur le fait, Violante se jeta aux pieds de sa mère en pleurant, comme la fille du roi de Porchinos, quand elle fait à son père l'aveu de sa faute.

— Ah! scélérate, criait la mère, qu'as-tu fait? Ton père va vous en donner, à tous les deux!

Don Candeloro survint sur ces entrefaites, et grande fut sa colère quand il apprit ce qui se passait. Sa femme, cependant, appelait au secours, Violante se pressait contre son amant pour le défendre au prix de ses jours, Martino s'arc-boutait à la toile de la tente, un canif ouvert à la main; et tous les frères de Violante hurlaient en chœur: une scène au naturel, et que tout le monde aurait voulu voir, même en payant l'entrée. Mais don Candeloro, même en ce moment, n'oublia point qui il était, ni ce qu'il avait à faire.

— Silence, tous! s'écria-t-il avec sa voix solennelle des grandes représentations. Nous appartenons maintenant au public, qui commence à entrer dans le théâtre. Toi, Grazia, va à la porte, pour empêcher qu'ils n'entrent sans payer. Nous réglerons nos comptes plus tard, en famille.

Figurez-vous la pauvre mère obligée de sourire à la foule en encaissant les deux sous du billet! Puis vinrent les premières scènes, où elle dut aider son mari qui, ayant à faire marcher ses marionnettes, rageait de ne pouvoir aller saisir au collet l'infâme couple, sa fille et Martino, si en retard pour leurs rôles!

— Que diable font-ils? Voici déjà l'entrée d'Alcida! Par le vrai Dieu, ils vont me faire rater la meilleure scène!

***

Cependant le public ne savait rien de tout cela, et attendait toujours l'entrée de la Fée Alcida qui devait séduire Meschino par la bouche de Violante; et le susdit Meschino restait les bras en l'air, se balançant sur la pointe des pieds, et considérant la foule de ses yeux de verre, comme pour demander ce qui allait arriver.

Il arriva que, derrière la scène, un tapage infernal se produisit. On entendit courir et jurer, et à un certain moment la scène elle-même, qui figurait un merveilleux portique tout historié de colonnes, se mit à

trembler comme secouée par un tremblement de terre. Meschino leva encore les bras au ciel, fit un dernier saut, et disparut brusquement avec son manteau rouge qui se gonflait derrière lui.

— Trahison ! infâmes Sarrasins ! Vous me payerez cela de votre sang ! criait don Candeloro de sa voix naturelle.

Le public se mit à faire du tapage. Quelques drôles, ayant remarqué aux premiers rangs de belles jeunes filles, se mirent en devoir d'éteindre les quinquets. — Halte-là ! pas d'inconvenances ! criaient d'autres.

Tout à coup un silence se fit

Meschino reparut sur la scène, se plia en deux pour saluer les spectateurs ; et, de l'autre côté, se montra aussitôt la Fée Alcida *d'une telle beauté que sa face brillait comme un soleil,* c'est du moins ce qu'affirmait la voix de don Candeloro, qui, au même moment, enflammait un peu de magnésium, pour illuminer l'armure du Meschino et le manteau de la Fée, tout pailleté d'or.

— Bravo ! bis ! clamaient les compères, qui ne manquaient pas dans l'assistance.

Vous auriez entendu voler une mouche. Meschino restait décidément insensible à la séduction de la Fée qui s'obstinait à réchauffer en lui « l'ardente flamme d'amour ». Le vaillant chevalier aurait d'ailleurs certainement succombé si « Dieu, dans sa grâce, ne lui avait fait garder en mémoire l'avertissement des trois saints Ermites ».

Mais bientôt les habitués du théâtre s'aperçurent que la Fée Alcida n'avait pas sa voix ordinaire, et que les gestes qu'elle faisait de-ci de-là, au hasard, n'avaient rien de naturel. Sûrement, quelque chose de grave devait s'être passé derrière la scène. Et ce furent d'abord des observations et des murmures, puis vinrent les mauvaises paroles. Et enfin, lorsque, au lieu de dragons et autres prodiges qui devaient annoncer la fin du monde, don Candeloro fit partir une poignée de pois fulminants, et agita l'une contre l'autre deux boîtes de fer-blanc, pour imiter le fracas du tonnerre, l'enfer se déchaîna dans la salle : hurlements, sifflets, pipes cassées pleuvant sur la scène.

— Respectable public ! vint dire la femme de don Candeloro, plus morte que vive, maintenant va venir une belle farce, toute pour rire, et absolument nouvelle. Daignez la prendre en considération.

Pas de farce ! La foule était venue dès l'Ave Maria pour se repaître de la grande scène de l'enchantement. C'est pour cela qu'elle avait donné son argent. Quelques-uns des assistants se jetèrent sur la caisse. Ce fut un véritable pillage. Les acteurs grimpèrent sur la scène, à demi déguisés déjà pour la farce ; et pendant ce temps don Candeloro, costumé en polichinelle, courait sur la route du côté de la campagne, dans l'obscurité, jurant de tuer les deux fugitifs s'il parvenait à s'emparer d'eux.

* * *

Martino et la Violante couraient toujours, affolés de peur. Aussitôt qu'ils entendaient sur la route le bruit d'une voiture, Violante se cachait derrière un buisson : car elle était en soutane blanche, s'étant échappée comme elle avait pu, tandis qu'elle se costumait pour la farce. Martino, plus hardi et plus rusé, feignait d'aller tranquillement son chemin ou de se baisser pour nouer ses souliers. Puis, quand ils furent bien loin, ils s'assirent derrière un mur, et mangèrent le plat que Martino, amoureux comme il l'était, avait pourtant pensé à mettre dans son sac. Violante, plus délicate et plus sensible, s'arrêtait de manger pour considérer les étoiles.

— Et où va-t-on maintenant ? demanda-t-elle timidement.

— Demain nous le saurons, répondit son ami, la bouche pleine.

Le jour commençait à poindre. Violante n'avait rien emporté d'autre sur sa soutane qu'un petit châle tout usé ; elle tremblait de froid.

— Tu as peur peut-être ? lui demanda Martino.

— Non, non, je ne crains rien près de toi, mon trésor !

Et lui vinrent alors à l'esprit les paroles d'amour qu'elle avait apprises par cœur pour ses marionnettes, quand Martino lui répondait avec sa grosse voix langoureuse. Elle pensa aux princesses et aux demoiselles qui se faisaient enlever par leurs amants sur des chevaux ailés.

Un charretier passait sur la route. Martino l'arrêta, lui demanda à monter dans sa charrette avec sa compagne, en payant.

— As-tu de l'argent ? demanda Violante à mi-voix.

— Oui. Tiens-toi tranquille !

Pour se justifier, il se plaignit des parents de la jeune fille qui le faisaient travailler sans le payer et s'enrichissaient à ses dépens. « Enfin, concluait-il, j'ai pris ce qui me revenait. Il y a si longtemps que ton père ne m'a pas donné une baïoque. »

Du coup Violante perdit l'appétit. Elle se sentait sur l'estomac la peur de son père, et aussi le poids de cette action de Martino, mettant la main sur la caisse. Lui, au contraire, n'avait jamais été plus gaillard : il caressait la jeune fille et faisait sonner les sous dans sa poche. A la station de chemin de fer la plus voisine, il la fit monter en wagon avec des manières de grand seigneur.

— Vois-tu, — lui dit-il en payant les deux billets de troisième classe, — vois-tu comme je fais les choses !

*
* *

Au début, tout alla assez bien. Violante était un peu gauche, un peu lourde; mais lorsqu'elle tournait en rond, se tenant sur un pied, ou qu'elle grimpait sur le dos de Martino, elle était si charmante que la foule accourait, et volontiers en effet mettait la main à la poche. Martino fermait l'œil lorsqu'un des assistants cajolait la jeune femme, pendant qu'elle faisait le tour du public, son plateau à la main. « Patience! c'était le métier qui voulait cela. Aujourd'hui ici, demain à des lieues plus loin. » Et en attendant tous les sous étaient bons à prendre. On mangeait et buvait allégrement; et tous les soirs Martino était ivre en se mettant au lit. Mais un beau jour, le diable s'en mêla...

Violante devenait sans cesse plus fière des applaudissements du public. Sans cesse elle relevait davantage sa jupe, et risquait davantage de se rompre le cou à faire le saut périlleux. Martino s'aperçut un jour qu'un jeune homme courait derrière elle, la suivant d'un pays à l'autre. Tant d'occasions s'étaient offertes à la belle fille, tant d'admirateurs avaient essayé de lui faire la cour, des militaires, des étudiants, des seigneurs qui auraient mis des trésors à ses pieds! Elle les avait tous dédaignés, et voilà qu'elle allait dénicher ce misérable qui portait toute sa boutique à son cou, car c'était un colporteur qui allait vendant de la mercerie.

— Attends, murmurait intérieurement Martino, attends, le moment approche où tu vas bien rire!

Quelque temps encore il se tint tranquille, ayant besoin de la Violante pour l'aider à ramasser des sous sur les places. Puis, un beau jour, comme le colporteur étendait le bras sous la table vers la jeune femme, dans une auberge, il leur fit à tous deux une scène enragée, tirant son couteau, menaçant les amis qui s'interposaient pour mettre la paix entre eux.

— Quelle paix? Avec cette canaille? Je veux leur manger le cœur à tous deux!

Après quoi il prit sa sacoche et s'en alla en saluant la compagnie.

Le pauvre colporteur, se voyant sur les bras cette jeune femme plus morte que vive, se mit d'abord à protester de son innocence; puis il détala à son tour, la même nuit. Ainsi la malheureuse resta seule, sans ami, sans ressources, au milieu de la rue.

*
* *

Il arriva ensuite que don Candeloro, passant dans le pays, recueillit de nouveau dans son troupeau la pauvre brebis. Sa miséricorde paternelle était grande; et puis la jeune femme était d'un secours précieux au théâtre des Marionnettes parlantes, d'autant plus que la mère commençait à se ressentir des effets de l'âge. Violante lavait, faisait la cuisine, assistait ses frères aux répétitions, tandis que le père se reposait au café. Les marionnettes, entre ses mains, parlaient une douce voix. Lorsqu'elle s'asseyait à la porte pour recevoir les sous, en maillot couleur chair, la foule entrait au théâtre rien que pour passer auprès d'elle. Elle était la fortune de la troupe, telle qu'on a coutume de la dépeindre, le pied sur une roue, et versant autour d'elle une corne d'abondance.

— La mère nature m'a fait ainsi! répétait don Candeloro dans le cercle de ses amis, qui se renouvelait de village en village et de café en café. Mon cœur est large comme la mer, et je suis toujours prêt à ouvrir les bras. — Il était devenu philosophe avec les années. Il avait appris à connaître les caprices du sort et l'ingratitude des hommes. Désormais il prenait le temps comme il venait et les amis où ils les trouvait. Il se contentait de porter une corne de corail attachée à sa chaîne de montre, et de garder un fer à cheval, un fer du pied gauche, cloué sur les planches de la baraque.

Elle voyait en effet des hauts et des bas, cette baraque. Tout un temps, lorsque les fils dans la force de l'âge prenaient part aux pantomimes, les Marionnettes parlantes avaient compté parmi les premiers théâtres du genre. Puis les fils s'étaient dispersés çà et là, en quête d'une meilleure fortune, ou derrière les jupes de quelques filles de la même partie. Et don Candeloro, pour se tirer d'affaire, fut un jour forcé de reprendre Martino qu'il rencontra à Giaratana, pauvre comme Job, et réduit à tout pour avoir du pain.

— Je suis né sans fiel dans le corps, comme les colombes, dit alors don Candeloro. Les grandes âmes se reconnaissent au pardon des offenses. Si tu me promets de ne pas t'en aller de nouveau, je te reprends dans ma compagnie à quinze lires par mois, nourriture et logement compris.

— Entendu! répliqua Martino, qui mourait de faim. J'accepte par amour pour la Violante, qui un jour où l'autre doit être ma femme et légitime épouse. Mais, entendez bien, seigneur, que je ne suis plus un gamin! Et si par plaisanterie vous leviez la main sur moi, ou si vous me faisiez souffrir de la faim, nous nous verrions pour la dernière fois, aussi vrai qu'il y a un Dieu!

GIOVANNI VERGA.

(Traduit de l'italien.)

UNE CONVERSATION AVEC NAPOLÉON

A L'ILE D'ELBE

Le *Macmillan's Magazine* publie dans son numéro de décembre une relation de voyage qui parut d'abord sous forme d'un petit pamphlet en mars 1823, environ deux ans après la mort de Napoléon (mai 1821). Il en est fait mention dans les Mémoires du chancelier Pasquier, récemment publiés. Parlant des efforts de Napoléon pour rejeter sur Talleyrand le blâme de l'exécution du duc d'Enghien, l'auteur ajoute (I, 195) : « Il l'en accusait à l'île d'Elbe, en présence de je ne sais quel Anglais, qui l'a consigné dans une relation de son voyage dans l'île. »

Le « je ne sais quel Anglais » était le jeune Ebrington (1), neveu de lord Grenville, et par conséquent parent de William Pitt, du reste encore inconnu, qui avait saisi l'occasion fournie par la paix de Paris pour faire un voyage à l'étranger. Il arriva à l'île d'Elbe le 6 décembre 1814, et là reçut du général Drouot un mot lui annonçant que l'Empereur lui accorderait une entrevue à huit heures.

Napoléon tenait surtout à faire une impression favorable sur son interlocuteur à cause de sa parenté avec lord Grenville, l'ennemi le plus résolu de l'Empereur détrôné et dont celui-ci aurait eu le plus grand intérêt à se concilier la faveur. L'auteur dit dans sa préface : « Les passages en français sont, je crois pouvoir l'affirmer, écrits dans les termes mêmes dont se servit Napoléon, et le reste est en substance l'expression fidèle de sa pensée. Quand la mémoire me faisait défaut et que je doutais de l'exactitude de tel endroit de la conversation, je préférais le supprimer tout à fait (2). »

PORTO-FERRAJO

Lundi, 6 décembre 1814.

Invité au palais, je m'y rendis à huit heures du soir, et après quelques minutes d'attente je fus introduit dans l'appartement de Napoléon.

Après quelques questions sur moi et ma famille, il me demanda vivement des nouvelles de France : « Dites-moi franchement, sont-ils contents ? » Je répondis : « Comme ça. » Il reprit : Ils ne peuvent l'être, ils ont été trop humiliés par la paix : un roi leur a été imposé par l'Angleterre. La bienveillance témoignée à lord Wellington doit être très mortifiante pour l'armée, comme aussi les attentions que lui a prodiguées le roi, comme si ce dernier voulait mettre ses sentiments privés en opposition avec ceux de la nation.

« Si lord Wellington fût venu à Paris comme voyageur, je me serois fait un plaisir de lui témoigner les égards dus à son grand mérite; mais je n'aurois pas été content que vous me l'envoyassiez comme ambassadeur. »

Les Bourbons n'étaient pas faits pour se rendre populaires chez un peuple comme le peuple français. Il avait entendu dire que Madame d'Angoulême était vulgaire et sans grâce : « Il fallait pour l'ange de la paix du moins une femme spirituelle ou jolie. »

Le roi et Monsieur subissaient trop l'influence des prêtres. Le duc d'Angoulême, à ce qu'il avait appris, était faible, « et le duc de Berri a fait dernièrement, à ce que l'on dit, bien des sottises ». En outre, les Bourbons avaient été les instruments d'une paix aux termes de laquelle lui (Napoléon) n'aurait jamais consenti, abandonnant la Belgique, que la nation avait appris à considérer comme partie intégrante de la France et qu'elle ne consentirait jamais sincèrement à se voir arracher. « Vous avez suffisamment gagné la paix en assurant chez vous la tranquillité intérieure du royaume, en faisant reconnaître votre souveraineté dans l'Inde et en remettant les Bourbons à ma place sur le trône. La meilleure chose pour l'Angleterre eût été peut-être le partage de la France; mais, tout en leur laissant largement les moyens d'être formidables, vous avez, par les conquêtes faites, mortifié la vanité de tout François et créé des sentiments d'irritation qui, n'étant plus employés aux luttes extérieures, doivent éclater sous forme de révolution ou de guerre civile. » Il ne parlait que par ouï-dire : « Car je n'ai de nouvelles que des gazettes, ou ce que m'en disent les voyageurs, mais je connois bien le caractère françois : il n'est pas orgueilleux comme l'Anglais, mais il est beaucoup plus glorieux; la vanité est pour lui le principe de tout, et sa vanité le rend capable de tout entreprendre. »

L'armée lui était naturellement dévouée (à lui Napoléon), « puisque j'étois leur camarade. J'avois eu des succès avec eux, et ils savoient que je les récompensois bien; mais ils sentent bien maintenant qu'ils ne sont rien. Il y a à présent en France 700 000 hommes qui ont porté les armes, et les dernières campagnes n'ont servi qu'à leur montrer combien ils sont supérieurs à tous leurs ennemis. Ils rendent justice à la valeur de vos troupes, mais ils méprisent tout le reste. »

La conscription fournissait annuellement 300 000 hommes, dont il ne prenait jamais plus de la moitié. Aucune classe n'était exempte; mais les classes élevées pouvaient chercher des remplaçants dans les inférieures, et pour cela payaient 4000 francs. La

(1) Hugh, vicomte Ebrington, fils du comte Fortescue et de Hester, fille de George Grenville (le premier ministre), naquit en 1783; il entra au Parlement en 1806. En 1809, il fut nommé aide de camp de sir Arthur Wellesley; mais, parti de Gibraltar, il ne put rejoindre le général à cause de la défaite, à Almorracid, de l'armée espagnole sous les ordres du général Verrega, qui lui servait d'escorte. Il attira d'abord l'attention de la Chambre des communes en protestant contre la peine du pilori infligée au fameux lord Cochrane en 1814. On verra que Napoléon avait entendu parler du fait. Plus tard, lord Ebrington se fit connaître comme un des chefs du mouvement de la réforme. Il mourut en 1861.

(2) Tous les passages entre guillemets sont en français dans l'original.

masse du peuple verra maintenant que tout le contingent doit être fourni par lui sans les primes ou les chances d'avancement qu'il avait autrefois. Cependant il avait eu pour système d'encourager de toutes les façons ceux des ordres supérieurs disposés à servir, et, dans ce but, il avait établi un corps d'élite « car je sais que c'est dur pour un gentilhomme d'être le camarade de lit d'un soldat ».

Il avait toujours désiré faire arriver aux honneurs les vieilles familles et avait dans son armée beaucoup de jeunes gens de l'ancien régime qui se comportaient très bien. Il avait aussi attiré plusieurs d'entre eux à sa cour, mais il était obligé en ceci d'agir avec grande prudence, « car toutes les fois que je touchois cette corde, les esprits frémissoient comme un cheval à qui on serre trop les rênes ».

Il sentait que la France avait besoin d'une aristocratie. « Mais il falloit pour cela du temps, des souvenirs historiques. J'ai fait des princes, des ducs, et je leur ai donné de grands biens, mais je ne pouvois en faire de vrais nobles », à cause de la vulgarité de leurs relations. Il pensait pourtant pouvoir, par des mariages, les rattacher à l'ancienne noblesse et il l'avait fait en quelques occasions. « Et si les vingt ans que je demandois pour la grandeur de la France m'eussent été accordés, j'aurois fait beaucoup; mais le sort en a disposé autrement. »

Le roi, à son avis, devrait poursuivre l'exécution de ce plan, au lieu de tant avancer ceux qui, ces vingt dernières années, avaient été « enterrés dans les greniers de Londres. »

Il savait qu'un roi doit avoir ses amis comme tout autre homme et qu'il désire naturellement récompenser ceux qui lui ont montré de l'attachement. « Mais il faut agir selon les circonstances et, après tout, Paris vaut bien une messe. »

En Angleterre le roi peut ne consulter que son goût dans la nomination des fonctionnaires de sa cour, parce qu'il n'est qu'une partie du gouvernement. « Le roi chez vous peut être malade, même un peu fou, et les affaires n'en vont pas moins leur train, puisque ça s'arrange entre le ministère et le parlement; » mais en France le souverain est la source de toutes choses et de l'importance est attachée à ses moindres actions. « Il est comme dans un palais de cristal où tous les yeux sont tournés vers lui. »

Il considérait la Chambre des lords comme le grand boulevard de la constitution anglaise qui, paraît-il, serait bientôt renversée s'il se trouvait dans le pays matière à faire une autre assemblée, égale sous tous les rapports à celle qui existe actuellement. « Mais en France je vous ferois quarante sénats tout aussi bons que celui qu'ils ont. »

Comme j'objectais qu'il accordait peut-être trop d'importance à la pairie, il répondit qu'en parlant de la Chambre des lords il avait en vue le Parlement en général, qui, pour lui, représentait, par voie d'hérédité ou d'élection, les intérêts capitaux tant du commerce que de la propriété foncière et c'était là ce qu'il appelait vraiment l'aristocratie d'un pays; que cette aristocratie avait fourni à la famille royale les moyens de se tirer victorieusement de l'affaire du duc d'York qui, si elle s'était produite en France, aurait suffi pour ébranler le trône, sinon pour le renverser. « Mais John Bull est ferme, solide, attaché à ses anciennes institutions et d'un caractère tellement différent de celui du Français qu'on ne peut, à vrai dire, établir de comparaison entre les deux peuples. »

Il avait lu la plupart des pamphlets publiés en France depuis son abdication. « Il y en a qui m'appellent un traître, un lâche; mais ce n'est que la vérité qui blesse : les Français savent bien que je ne suis ni traître ni lâche. Le parti le plus sage pour les Bourbons seroit de suivre à mon égard la même règle que j'ai tenue par rapport à eux, de veiller à ce qu'on ne dise ni bien ni mal de moi. »

Passant aux finances de la France, il dit : « Tout ce que j'ai fait imprimer sur ce sujet est de l'évangile.» Sa liste civile se montait à 30 millions de francs, mais la dépense excédait rarement 18 millions et avec cela il avait achevé deux ou trois palais. Sa table coûtait 1 million; ses écuries (700 chevaux) et son train de chasse, 2 millions. Il avait un excellent trésorier, dont il dit le nom, mais je l'ai oublié. « Et je ne souffrois jamais de gaspillage. »

En outre il avait à sa disposition les *domaines extraordinaires*, fonds de 200 millions au moyen duquel il faisait des dons et récompensait ceux qui se distinguaient. Je demandai d'où provenait ce fonds, il répondit :

« Des contributions de mes ennemis; l'Autriche pour deux paix m'a payé par articles secrets 300 000 000 francs; et la Prusse aussi énormément. » Je lui demandai s'il avait reçu quelque chose de la Russie. Il dit : « Non, je n'ai exigé d'elle que de fermer ses ports contre l'Angleterre. »

Je lui demandai ce qu'il pensait de l'Empereur Alexandre. Il dit :

« C'est un véritable Grec : on ne peut pas se fier à lui; il a pourtant de l'instruction et quelques idées libérales dont il a été imbu par un philosophe, La Harpe, qui l'a élevé. Mais il est si léger et si faux, qu'on ne peut savoir si les sentimens qu'il débite résultent vraiment de ses pensées, ou d'une espèce de vanité de se mettre en contraste avec sa position. »

Il donna comme exemple une discussion qu'ils eurent à propos des diverses formes de gouvernement; Alexandre maintint sa préférence pour la monarchie

élective. Son opinion (à lui Napoléon) était toute différente, car, qui est digne d'être ainsi élu? « Un César, un Alexandre, dont on ne trouve pas un par siècle. » De sorte que l'élection serait en somme une affaire de chance « Et la succession vaut sûrement mieux que les dés. »

Pendant la quinzaine qu'ils passèrent à Tilsitt, ils dinèrent ensemble presque tous les jours. « Mais nous nous levions de table pour nous débarrasser du roi de Prusse, qui nous ennuyoit. Vers les neuf heures, l'Empereur revenoit chez moi, en frac, prendre le thé et restoit parfois jusqu'à deux ou trois heures du matin, conversant très agréablement sur divers sujets, pour la plupart philosophiques ou politiques. »

L'empereur François, prétendait-il, avait beaucoup de loyauté, mais moins de capacités. « Je me fierois à lui bien plutôt qu'à l'autre, et s'il me donnoit sa parole de faire telle ou telle chose, je serois persuadé qu'au moment de la donner, il auroit l'intention de s'y tenir : mais son esprit est borné; point d'énergie, point de caractère. »

Il appelait le roi de Prusse *un caporal* dont les idées n'allaient pas au delà de l'uniforme ; *infiniment le plus bête des trois.* L'archiduc Charles était *un esprit très médiocre* qui pourtant, en certaines circonstances, avait révélé quelques talents militaires.

Au sujet de la campagne de Russie, il dit qu'arrivé à Moscou il croyait l'affaire achevée; que pendant sa marche il avait été reçu à bras ouverts par le peuple, et que les paysans lui avaient adressé d'innombrables pétitions le priant de les délivrer de la tyrannie des nobles ; qu'il avait trouvé la ville amplement approvisionnée et aurait pu parfaitement y subsister tout l'hiver, quand, en vingt-quatre heures, le feu éclata en quinze endroits et toute la contrée environnante était dévastée; « événement », ajouta-t-il, « que je ne pouvois prévoir car il n'a pas, je crois, de précédent dans l'histoire du monde; mais parbleu, il faut avouer que cela a montré du caractère. »

Il parla alors de sa dernière campagne et il rendit responsable de sa ruine le seul Marmont, à qui il avait donné l'élite de ses troupes et un poste d'une importance capitale, comme à l'homme sur le dévoûment duquel il pouvait le plus compter. « Car comment s'attendre à la trahison d'un homme qu'on a comblé de bienfaits depuis l'âge de quinze ans? Si j'avois tenu bon, j'aurois pu chasser les alliés de Paris, et le peuple parisien comme celui de toute la France se seroit levé en masse en dépit du Sénat, s'il y avoit eu quelques troupes pour le soutenir; mais même avec lui les alliés étoient trois contre un, et après sa désertion, avec l'incertitude dans laquelle il me mettoit, il n'y avoit plus d'espoir de succès.

J'aurois pu encore en ce moment prolonger, peut-être pendant quelques années, le combat, mais contre l'Europe réunie je ne pouvois me flatter, dans les circonstances actuelles, de le terminer heureusement. J'ai bientôt pris mon parti, pour éviter à la France une guerre civile, et je me regarde pour mort ; car mourir ou être ici, c'est la même chose. »

Il parlait sans beaucoup d'égards des talents de ses maréchaux, mais, les ayant élevés, il avait eu pour système constant de les maintenir. Il avait toujours montré de l'indulgence pour les erreurs stratégiques; il l'avait prouvé en n'ôtant pas le commandement à Marmont après la perte de son artillerie à Laon, perte qu'aujourd'hui il attribuait à la trahison. Il disait qu'Augereau était un *mauvais sujet* qui, croyait-il, avait déjà pris ses dispositions un mois à l'avance. Il avait de l'estime pour Masséna. « Il s'est, je crois, bien comporté, comme aussi les maréchaux Soult et Davoust. » Je demandai s'il n'avait pas été surpris de voir Berthier un des premiers à saluer l'arrivée du roi. « On m'a dit qu'il a fait quelques sottises de cette espèce; mais ce n'est pas une tête forte. Je l'avois avancé plus qu'il ne méritoit, puisqu'il m'étoit utile pour la plume. D'ailleurs je vous assure que c'est un bon diable, qui, s'il me voyoit, seroit le premier à me témoigner ses regrets de ce qu'il a fait, les larmes aux yeux. »

Il parlait de Talleyrand comme du dernier des misérables, un homme capable de tout qui souvent l'avait pressé de faire assassiner les Bourbons ou de les faire enlever par des corsaires pendant leur séjour en Angleterre, et qui maintenant, avec aussi peu de scrupule, leur conseillait sans doute de le faire périr. Son ministère lui avait été enlevé, parce qu'il avait secrètement extorqué des sommes énormes aux rois de Wurtemberg et de Bavière, mais il continuait à le voir de temps en temps, sachant qu'il jouissait de quelque considération à Paris. C'était lui qui le premier avait conseillé l'expédition d'Espagne en mettant sous les yeux de l'Empereur une invitation des mécontents du pays, et le pressant de profiter de cet état des esprits. Lui ayant demandé si c'était un homme doué de quelques talents supérieurs, il me répondit : « Assurément. Mais que voulez-vous d'un homme dépourvu de tout principe, de toute honte, enfin d'un prêtre défroqué, d'un évêque marié et marié avec une... (1) ».

Je pris occasion de demander ce qu'il pensait du roi d'Espagne. Il dit qu'il n'était pas sans esprit naturel, mais ignorant et bigot, résultat de son éducation, entièrement confiée aux prêtres. « D'ailleurs le

(1) Comparez *Napoléon en exil*, par O'Meara (16 mars 1817) : « Napoléon s'est entretenu de T... « Le triomphe de T..., a-t-il dit, est celui de l'immoralité. Un prêtre marié à la femme d'un autre, et qui a donné une forte somme d'argent au mari pour qu'il permette à sa femme de rester avec lui! Un homme qui a vendu, trahi tout le monde et tous les partis! »

caractère le plus dissimulé que j'ai jamais vu. » Il considérait Charles IV comme honnête et bien intentionné mais de capacités médiocres. La reine, il l'appelait, je crois, *une méchante femme;* mais je ne me rappelle pas lui avoir entendu dire grand'chose sur son compte.

Il s'informa si j'avais vu « le beau musée que je leur ai donné à Paris », et il exprima quelque regret d'avoir enlevé tant de belles choses à l'Italie. « J'ai été en cela un peu injuste, mais je ne pensois alors qu'à la France. » Il avait eu l'intention, pourtant, d'acquitter un jour sa dette envers l'Italie en la séparant de l'Empire français et en faisant d'elle un royaume entièrement distinct pour son fils. Je lui demandai si le roi de Naples (Murat) n'aurait pas été un obstacle à cet arrangement. Il dit : « Oui, pour le présent; mais j'aurois réglé cela de façon ou d'autre pour l'époque où mon fils eût été en âge de régner. ». Il avait trouvé les Italiens paresseux et efféminés ; « mais j'ai fini par en faire d'aussi bons soldats que les François. » M'entendant mentionner le vice-roi, il dit : « C'est un bon jeune homme que j'ai toujours traité comme mon fils et dont j'ai toujours eu à me louer. » Je lui demandai si ce n'était pas un excellent officier ; il dit : « Oui, il s'est toujours très bien conduit, mais ce n'est point du tout un homme de talents supérieurs. »

Il me posa de nombreuses questions sur Milan, sur les dispositions du peuple à son égard ; si ce qu'il avait entrepris là recevrait son exécution, etc., et il semblait prendre plaisir en voyant mon admiration pour le Simplon, ce qui l'amena à parler des routes et des autres travaux publics qu'il avait faits ou projeté de faire en divers endroits de l'empire français. Il mentionna en particulier les chantiers maritimes d'Anvers et de Venise.

« Il me demanda : « Que feroit-on en Angleterre avec moi si je venois en Angleterre ? serois-je lapidé ? » Je lui répondis qu'il y serait parfaitement en sécurité, car les sentiments violents excités contre lui se calmaient de jour en jour, à présent que nous n'étions plus en guerre avec la France, Il dit en souriant : « Je crois pourtant qu'il y auroit toujours quelque risque de la part de votre *mob* Londres. »

Je lui rappelai alors la haine que certains de ses actes avaient produite en Angleterre, par exemple l'exécution du duc d'Enghien. Il justifia la chose en expliquant que le duc s'était engagé dans une conspiration criminelle, qu'il avait fait, déguisé, deux voyages à Strasbourg, en suite de quoi il avait été pris, jugé par une commission militaire et condamné à être fusillé. « On m'a dit qu'il demanda à me parler ; ce qui me toucha, car je savois que c'étoit un jeune homme de cœur et de mérite ; je crois même que je l'aurois peut-être vu ; mais M. de Talleyrand m'en empêcha, disant : N'allez pas vous compromettre avec un Bourbon ; vous ne savez qu'elles en pourront être les suites ; le vin est tiré, il faut le boire » (1).

Je lui demandai s'il était vrai que le duc eût été fusillé à la lueur des torches. Il répondit : « Eh non ! cela auroit été contre la loi. L'exécution eut lieu à l'heure habituelle, vers huit heures du matin, et j'ordonnai aussitôt que la sentence et le rapport de l'exécution fussent publiés dans toutes les villes de France. »

Je rapportai l'opinion qui prévalait en Angleterre au sujet du meurtre de Wright. Il ne se rappelait pas le nom, mais quand je lui dis que c'était un compagnon de sir Sidney Smith, il demanda : « Est-il donc mort en prison ? Car j'ai entièrement oublié la circonstance (2). » Il repoussait avec mépris l'idée de basse

(1) Comparez *Relation d'O'Meara* (janvier 1817). — « Je demandai à Napoléon s'il était véritable que T... eût gardé une lettre écrite par le duc d'Enghien et qu'il ne l'eût remise que deux jours après l'exécution de ce prince.

« — C'est vrai, répondit Napoléon. Le duc avait écrit une lettre dans laquelle il m'offrait ses services et me demandait le commandement d'une armée, et ce scélérat de T... ne me la remit que deux jours après que le prince eut été mis à mort. »

(2) John Wesley Wright, ancien lieutenant de la marine anglaise, avait combattu à Saint-Jean-d'Acre ; en 1796, il avait été fait prisonnier à bord du *Vengeur* avec Sidney Smith, avait partagé sa captivité de deux années, et s'était évadé avec lui.

Le 8 mai 1804, il commandait une frégate anglaise qui croisait devant l'île d'Houat, près de Quiberon, lorsqu'il fu attaqué par une flottille de dix-sept canonnières et fait prisonnier. C'était au moment de l'instruction contre Georges et ses complices. Le duc d'Enghien venait d'être fusillé le 20 mars. Pichegru avait été trouvé étranglé le 6 avril. On accusa Wright d'avoir débarqué Georges à la falaise de Béville et on l'envoya à Paris pour être interrogé. Wright refusa de s'expliquer et protesta qu'il devait être traité comme prisonnier de guerre. Transféré au Temple, il comparut comme témoin seulement dans le procès de Georges et refusa de répondre. Il fut maintenu en prison, soumis au secret, assujetti à de fréquents interrogatoires.

Un an et demi après son arrestation et cinq jours après la capitulation d'Ulm, le 25 octobre 1805, Napoléon écrivait, en réponse à un rapport de Fouché sur Wright : « Faites mettre au cachot le prisonnier anglais, ce misérable assassin qui a voulu s'échapper du Temple. »

Ce même jour Wright était trouvé mort dans sa prison. Il avait la gorge coupée et tenait un rasoir fermé dans la main droite. (Sur Wright, voyez dans le *Correspondant* du 25 novembre 1894 l'intéressant article de M. Victor Pierre.)

Plus tard la mémoire revint à Napoléon, car il s'entretint à plusieurs reprises de la mort de Wright.

« Cette affaire de Wright, disait-il à Sainte-Hélène (14 septembre 1817), fit si peu d'impression sur moi, que quand lord Ebrington m'en parla à l'île d'Elbe, je ne me la rappelais pas ; mon esprit était alors si fort occupé de grands objets, que j'avais trop peu de temps pour penser à un pauvre capitaine anglais.

« ... Wright s'est tué lui-même au moment où il allait être relâché, car je me rappelle que la cour d'Espagne avait intercédé pour lui...

« Quand vous m'avez parlé pour la première fois de cette affaire, je crus d'abord que ce Wright s'était suicidé pour se mettre dans l'impossibilité de nuire à vos ministres par ses révélations, mais j'ai reconnu ensuite que sa mort avait une tout autre date que je pensais et qu'elle devait être rapportée à l'époque où j'étais à Ulm. — Vos Anglais n'ont pas besoin

vengeance, ajoutant qu'il n'avait jamais fait mettre un homme à mort secrètement ou sans jugement. « Ma conscience est sans reproche sur ce point et si j'avois épargné le sang, je ne serois peut-être pas ici. Mais vos journaux m'ont accusé aussi de la mort de Pichegru, qui s'est étranglé en prison au moyen de sa cravate. »

Il entra alors dans des détails intéressants sur la conspiration de Georges, sa découverte due à un apothicaire, un *chouan*, il rapporta aussi une curieuse conversation entre Moreau, Pichegru et Georges, surprise dans une maison du boulevard. Il était convenu que Georges assassinerait Bonaparte, que Moreau serait premier consul et Pichegru second. Georges voulait être troisième; les autres refusaient, disant que toute tentative de l'associer au gouvernement les ruinerait auprès du peuple, car il était connu pour être royaliste. Là-dessus il s'écria :

« Si je n'agis pas pour moi, je suis pour les Bourbons; et si ce n'est ni eux ni moi, bleu pour bleu j'aime autant que ce soit Bonaparte que vous. »

Lorsque cela fut répété à Moreau pendant son interrogatoire, il tomba en défaillance. « Si j'avois été aussi sanguinaire qu'on me représente chez vous, dit Napoléon, je l'aurois fait mettre à mort; mais convaincu de liaison avec Georges, il avoit désormais perdu toute influence et toute popularité. » Je lui demandai si c'était un homme de talent. Il dit : « Point du tout, sinon comme soldat et jamais de lui-même il ne se fût mêlé à des intrigues politiques, mais il avoit une méchante femme et une belle-mère fort intrigante » et elles furent la cause de tout le mal.

Il parla avec un plaisir visible de l'Égypte et il décrivit spirituellement son admission et celle de son armée dans le sein du Mahométisme, comme quoi, après plusieurs entrevues et de graves discussions au Caire il reçut des dépositaires de la loi la dispense d'être circoncis et la permission de faire usage du vin, à la condition de faire une bonne action chaque fois qu'il boirait un verre : « Vous ne sauriez croire les avantages que me procura dans le pays l'adoption de leur *culte*. »

Je rappelai que sir Robert Wilson prétendait qu'il avait empoisonné des malades. Il répondit : « Il y a dans cela quelque fondement de vrai. Trois ou quatre hommes avoient la peste; il ne leur restoit que vingt-quatre heures à vivre. J'étois au moment de me mettre au marche ; je consultai Desgenettes sur les moyens de les transporter; il me dit qu'il falloit craindre la contagion pour l'armée et que pour eux-mêmes c'étoit peine perdue, car leur état étoit désespéré. Je lui commandai alors de leur donner une dose d'opium pour qu'ils ne tombassent pas vivants entre les mains des Turcs. Il me répondit en fort honnête homme que son métier étoit de guérir, non de tuer; ainsi les hommes furent abandonnés à leur sort. Peut-être avoit-il raison, et pourtant ce que je demandois pour eux, je le demanderois pour moi-même et mes meilleurs amis dans des circonstances analogues. J'ai souvent réfléchi depuis à ce point de morale, j'ai consulté l'opinion d'autres hommes et je crois qu'au fond il vaut toujours mieux laisser un homme subir sa destinée quelle qu'elle soit. »

C'est ainsi que je jugeai plus tard dans le cas de mon ami Duroc qui était là, sous mes yeux perdant ses entrailles et me criant de mettre fin à ses tortures horribles. « Je lui dis : Je vous plains, mon ami, mais il n'y a pas de remède, il faut souffrir jusqu'à la fin. »

Je le questionnai alors sur le massacre des Turcs à Jaffa; il répondit : « C'est vrai, j'en fis fusiller à peu près deux mille. Vous trouvez cela un peu fort, — mais je leur avois accordé une capitulation à El-Arish à condition qu'ils retourneroient chez eux. Ils l'ont rompue et se sont jeté dans Jaffa, où je les pris par assaut. Je ne pouvois les emmener prisonniers avec moi, car je manquois de pain, ils étoient des diables trop dangereux pour les lâcher une seconde fois, de sorte que je n'avois d'autre moyen que de les tuer. »

Voilà tout ce que je me rappelle de précis de cette intéressante conversation qui dura depuis huit heures jusqu'à onze et demie, toujours allant et venant tous deux par la chambre. Ses manières me mirent à l'aise dès l'abord et semblaient m'engager à lui poser sur tous les sujets questions sur questions, auxquelles il répondait sans la plus légère hésitation, avec une rapidité de compréhension et une clarté d'expression que je n'ai jamais trouvées chez un autre homme. D'ailleurs, dans tout le cours de la conversation, sa physionomie ni son geste ne trahirent rien qui pût être interprété dans le sens du ressentiment ou du regret.

Mercredi, 8 décembre 1814.

Comme j'allais m'embarquer pour retourner à Leghorn, un aide de camp m'apporta de la part de l'Empereur une invitation à dîner, que j'acceptai. Je me rendis au palais à sept heures, et peu de temps après le dîner fut annoncé. Il était simple mais bien servi, et le service de table, à en juger par sa forme

---

de grands motifs pour se décider à mettre fin à leurs jours.

« Si j'eusse agi dans les formes, j'aurais fait juger Wright comme espion et fusiller dans les 24 heures (6 mai 1817).

« ... La vérité, c'est que Wright se tua lui-même... Il est possible que Fouché l'ait menacé dans l'espérance de l'amener à faire quelques révélations.

« On m'a accusé de forfaits inutiles, tels que l'assassinat de Pichegru, Wright et autres. Au lieu de désirer la mort de Wright j'avais besoin de son témoignage pour prouver que Pitt avait fait débarquer en France des hommes pour m'assassiner, et cela sciemment. Wright s'est tué sans doute pour ne pas compromettre son gouvernement. »

et sa substance, devait avoir été celui de campagne. Le général Drouot dînait avec nous, mais il ne se mêla pas à la conversation, et quand nous fûmes passés dans la chambre voisine pour prendre le café, presque immédiatement il se leva et me laissa seul avec Napoléon.

Celui-ci me posa diverses questions sur l'administration de la justice, les tribunaux et la magistrature en Angleterre; puis il répondit à mes propres questions concernant l'administration de la justice en France et discuta les mérites respectifs des deux institutions. Ce sujet nous amena aux deux Chambres du Parlement avec leurs orateurs les plus remarquables, tels que Mr Canning, sir Francis Burdett, lord Castlereagh, lord Liverpool, lord Grey et lord Grenville. Il dit qu'il avait lu de ce dernier plusieurs bons discours qui donnaient une haute idée de son talent. Il ajouta : « Lord Grey est aussi un de vos grands orateurs. »

Il voulut connaître le sens de la motion que j'avais faite au sujet de lord Cochrane et dit : « Vous avez raison : un homme comme lui ne devoit pas souffrir une peine si infamante. » Mais il s'étonna que la Chambre des communes permît qu'un de ses membres fût condamné, paraissant en ceci, comme dans notre précédent entretien, faire une confusion entre les deux Chambres du Parlement et les considérer comme le seul tribunal ayant juridiction sur leurs propres membres.

Il s'intéressa fort à l'état des partis et demanda s'il y avait en Angleterre quelqu'un assez jacobin pour fêter l'anniversaire de la mort de Charles Ier.

Ma réponse étant que je ne le supposais pas, mais qu'au contraire certains membres du clergé jacobite faisaient encore de cette date un jour de deuil par la manière de célébrer leur service, il s'écria : « Eh mais! c'est le contraire de ce que je vous demandois; car je sais bien que le Jacobite signifie Tory par excellence. Je crois pourtant qu'au fond il n'y a guère parmi vous de vrais Jacobins. Vous avez dans votre opposition toujours devant les yeux ce prenez garde que vous n'ayez un jour la minorité. »

Il loua ensuite notre fidélité à nos opinions politiques : « Car, dit-il, en Angleterre, l'homme qui déserte son parti attire sur lui une sorte de blâme à moins qu'il n'ait de bonnes raisons à faire valoir; en France, au contraire, on change selon l'intérêt du moment, sans avoir de compte à rendre à personne. »

Il fut surpris des mesures impolitiques de notre gouvernement à l'égard des catholiques : « Je crois que le prince régent a rompu ses engagements avec eux à cause des intrigues de milord Sidmouth; c'est un bigot que ce milord Sidmouth. Mais, malgré cela, je crois que votre Parlement ne tardera pas longtemps de passer l'acte d'émancipation. »

Il s'informa de diverses personnes qu'il avait vues à Paris pendant la paix d'Amiens : le duc et la duchesse de Bedfort, lord Whitworth, lord Erskine, lord Holland et surtout de Mr Fox, avec lequel, dit-il, il avait longuement conversé : « Il a été content de moi, n'est-ce pas? »

Je lui dis que je n'étais pas assez lié avec Mr Fox pour lui avoir entendu dire cela, mais que je le savais très flatté de l'accueil qu'il avait reçu à sa cour, comme du reste généralement en France. Il dit : « Il avoit bien raison; on l'a reçu partout comme un Dieu, parce qu'on savoit qu'il étoit toujours pour la paix. »

Il parla de son talent oratoire comparé à celui de M. Pitt, et demanda si le premier n'était pas plutôt dans le genre de Démosthène, et l'autre dans celui de Cicéron, et il apprécia les deux styles comme s'il connaissait parfaitement leurs auteurs.

Il dit qu'il avait toujours eu le désir de s'en tenir à la paix d'Amiens; que c'était nous qui l'avions violée. Il fit le plus grand éloge de feu lord Cornwallis, homme sans talents supérieurs, mais, par son intégrité et sa bonté, l'honneur de sa patrie. « C'est là ce que j'appelle la belle race de votre noblesse anglaise. » Et il regretta de n'avoir pas eu en France quelques hommes de cette trempe. Il ajouta qu'il avait toujours douté si le ministère anglais était sincère dans ses propositions de paix, rien qu'à voir les gens qu'il envoyait pour traiter avec lui.

Je lui demandai ce qu'il pensait de lord Landerdale. Il dit « qu'il étoit assez habile; mais (avec un sourire significatif) il n'est pas, je crois, du vrai genre de votre pure noblesse. » Comme je mentionnais lord Yarmouth, il dit : « Oh! l'ami de M. Talleyrand! deux bons coquins ensemble! M. Fox n'auroit jamais dû l'employer, mais il avoit, je crois, lui même les mœurs un peu légères. »

Je dis : « Pas en politique », et il fut de mon avis, ajoutant : « Je crois que si M. Fox eût vécu, nous aurions fait la paix, car la manière dont il a commencé sa correspondance avec M. de Talleyrand nous a donné une preuve de sa bonne foi, qui a beaucoup plu, — vous vous rappelez la circonstance de l'assassin (1), — mais ses collègues dans le ministère n'étoient pas aussi pacifiques que lui. »

Je dis que les vues d'agrandissement que nous lui supposions avaient effrayé beaucoup de nos hommes d'État, entre autres lord Grenville, et les avaient empêchés de conclure la paix avec lui. Il répliqua :

« Vous aviez tort, je ne voulois que de vous rendre justes; je respecte le caractère anglais, mais je voulois la liberté du commerce et de la mer, — les

(1) Fox avait dénoncé au gouvernement français la proposition qui lui avait été faite d'assassiner Bonaparte.

circonstances en me suscitant des guerres m'ont fourni les moyens d'agrandir mon empire, et je ne les ai pas négligées; mais il me falloit plusieurs années de repos pour tout ce que je voulois faire pour la France. — Dites à lord Grenville qu'il vienne me voir à l'île d'Elbe.

« Je crois qu'en Angleterre vous me preniez pour le diable; maintenant que vous avez vu la France et que vous m'avez vu, vous avouerez sans doute que, sous certains rapports, vous vous êtes trompés. »

Je m'élevai contre l'arrestation des voyageurs anglais ordonnée par lui et il donna comme motif que c'étaient là des mesures de représailles, les Anglais ayant fait des prises sur mer avant la déclaration des hostilités. Je lui dis que cela du moins avait été en quelque sorte sanctionné par un long usage, il dit : « Oui, pour vous qui y gagnez, mais non pour d'autres qui en souffrent, et si vous établissez de nouvelles lois du droit des gens pourquoi n'en ferais-je pas de même? « Je suis sûr que vous croyez en Angleterre qu'au fond j'avois raison, puisque j'ai montré du caractère en ça. Eh! je suis un peu corsaire comme vous autres. »

Je lui dis combien j'avais été frappé par l'état général de la culture de la terre en France. Il attribuait cette prospérité à la division de la propriété, œuvre de la Révolution, mais aussi, en quelque mesure, aux encouragements donnés par lui à l'agriculture, objet de sa sollicitude particulière; en seconde ligne venait l'industrie, enfin le commerce. En Angleterre, il le savait, à cause de la situation particulière du pays, les choses en allaient autrement, mais sa prospérité lui paraîtrait douteuse si les intérêts fonciers venaient à être sacrifiés à ceux du commerce.

Il donna quelques développements à son plan du rétablissement d'une aristocratie : il voulait rendre ou donner des titres de noblesse à tous ceux qui pourraient prouver leur descendance en ligne directe de personnes ayant servi la patrie dans un haut emploi, civil ou militaire; il leur allouait des domaines, pris sur les « domaines extraordinaires », et dont l'importance dépendait de leur degré de noblesse et il les unissait par des mariages aux familles de ses maréchaux.

Il me demanda si j'avais vu à Paris son « Temple de la gloire ». Il voulait en faire tout autre chose et l'intérieur était aménagé de sorte qu'on pût, au moyen de légers changements, en faire une église. Et cette église, dans dix-huit ou vingt ans, aurait été un monument expiatoire des massacres de la Révolution. « Mais je me gardai bien de faire connoître ce dessein, car étant nouveau moi-même, il me falloit beaucoup de ménagement, et vous êtes, je crois, la quatrième personne à qui j'en ai parlé. J'attendois pour l'accomplir que le temps disposât de ce qui restoit en France de ceux qui avoient figuré dans ces scènes. »

Il parla de l'organisation de l'Église de France, qui avait été entièrement son œuvre, la Révolution ayant détruit l'ancienne sans rien mettre à sa place. « En ceci, dit-il, j'avois le grand avantage de tout refaire à *nouveau*. » Il pensait qu'une Église était indispensable à un État, pour prévenir les désordres que produirait une tendance d'esprit générale vers les spéculations d'une philosophie *déréglée* : « Nous ne savons ni d'où nous venons, ni ce que nous deviendrons », mais nos pensées, si elles ne sont autrement occupées, se tournent naturellement vers notre propre situation et la masse du peuple doit avoir quelques articles de foi bien stables sur lesquels se reposent les esprits. « D'ailleurs, pourvu qu'un homme soit un bon sujet, je ne m'embarrasse pas de sa manière de prier Dieu : je suis catholique parce que mon père l'étoit, et parce que c'étoit la religion de la France. »

Comme je fis la remarque qu'une indifférence générale semblait régner dans le pays en matière de culte, il dit : « Eh! non; le Français aime bien son curé, sa messe, pourvu toujours qu'il n'aie pas à les payer. »

Souvent il recevait des pétitions de villages et de districts pour obtenir un prêtre de paroisse, et il consentait toujours « à condition qu'ils le payeroient », ce que toujours ils refusaient de faire. Il ordonnait alors une enquête sur leur cas, et s'il trouvait la requête fondée, il leur donnait le curé; car il aimait à encourager la dévotion chez le peuple. Mais pas dans son armée. « Je ne souffrois pas des prêtres là, car je n'aime pas le soldat dévot. »

Il refusait aussi au prêtre le droit de s'immiscer en quelque façon dans ce qui touchait à l'administration civile; en conséquence, il avait décrété que tous les mariages seraient enregistrés par des fonctionnaires laïques; que le registre ferait foi en justice sans qu'on eût besoin d'un certificat quelconque du prêtre, ni même d'une cérémonie religieuse, si les parties ne le désiraient pas. Il demanda si nous continuions à payer la dîme en Angleterre et il s'étonna que Henry VIII, en réformant notre église, ne nous eût pas débarrassé de cela. « Mais vous lui devez toujours des obligations infinies de ce qu'il a fait. »

Il critiqua la politique de la France à Saint-Domingue et condamna les mesures prises, disant qu'elles n'étaient point de nature à favoriser les plans des Français là-bas. Il n'était pas contraire à l'abolition de l'esclavage, mais, à son avis, le meilleur moyen de pacifier et de tranquilliser les colonies serait d'encourager les mariages entre les blancs et les nègres.

Pour cela il permettrait à tout homme d'avoir deux femmes, pourvu qu'elles fussent de couleur différente;

de telle sorte les enfants de chacune d'elles, élevés sous le même toit et de la même façon, apprendraient à se regarder comme des égaux, et à oublier la distinction de couleur dans les liens étroits qui les unissaient. Il croyait qu'à l'origine, la polygamie, en Orient, dérivait du même principe, à savoir l'union sous un même gouvernement de peuples de couleurs et de mœurs différentes, séparés par des déserts ou des rivières; et Mahomet avait été sage de l'inscrire dans sa loi. Les Juifs avaient adopté un système différent, poussés par le désir de rester une nation distincte; d'où leur loi au sujet du mariage. Mais pourquoi implanterions-nous cette dernière loi chez des peuples où, elle peut nuire? »

Il fournit bon nombre d'arguments à l'appui de sa thèse et ajouta: « Je ne prétends pas que j'aurois pu arriver à réaliser mes idées; c'étoit peut-être une innovation trop hardie pour être tentée par un souverain nouveau comme moi, mais je suis persuadé que si elle étoit adoptée généralement dans les colonies, elle produiroit les meilleurs résultats. »

Il demanda comment allaient nos affaires en Amérique. « Comment font-ils pour vous battre sur mer? » Je répondis que leurs frégates étaient plus grandes et pourvues d'un équipage plus considérable. Il dit en souriant: « Mais c'est toujours vrai qu'ils vous battent. »

Il examina rapidement les causes de la guerre et conclut: « Vous feriez mieux de conclure la paix; vous gagneriez plus à trafiquer avec eux qu'à brûler leurs villes; et puis, être en guerre à ce moment n'est pas pour augmenter votre influence au Congrès de Vienne. »

Il s'informa avec bienveillance de « mon bon ami » Usher et parla avec grande admiration de notre discipline et de notre habileté consommée de marins.

« Si j'étois resté en France, avec le temps, j'aurois eu aussi une marine; je ne dis pas qu'elle auroit battu la vôtre, mais j'en aurois pourtant eu. »

Comme je lui exprimais ma surprise, à la vue de l'admirable sang-froid avec lequel il supportait le changement de fortune, il dit: « C'est que tout le monde en a été, je crois, plus étonné que moi: je n'ai pas une trop bonne opinion des hommes, et je me suis toujours méfié de la fortune: d'ailleurs j'ai peu joui: mes frères ont été beaucoup plus rois que moi. »

Ils ont eu tous les plaisirs de la royauté, moi je n'en ai connu que les fatigues. Il me demanda si je connaissais son frère Lucien et quel succès avait eu son poème? C'était un habile homme, mais il était douteux qu'il connût assez les « finesses » de la langue française pour être poète épique. « C'est de tous mes frères celui qui a le plus de talent; mais c'est un homme qui m'a fait beaucoup de mal; son mariage étoit pour moi, qui voulois fonder une dynastie, une chose terrible! aller se marier avec une femme du peuple, une jolie femme de Paris. »

Il avait tout fait pour empêcher ce mariage. « Mais Lucien a toujours eu un faible pour les femmes. »

Passant à quelques événements de la dernière campagne il dit que, quand les alliés avaient passé le Rhin il avait pressé le Sénat de décréter qu'aucune paix ne serait conclue, tant que l'ennemi occuperait le territoire français. « Cela auroit donné de la confiance au peuple qui commençoit à se soulever contre les alliés. C'étoit là le moment de montrer du caractère: les Romains furent souvent vainqueurs, mais ils ne furent jamais si grands qu'après la bataille de Cannes. » Un Parlement comme celui d'Angleterre aurait agi de la sorte « mais le Sénat n'en a pas eu le courage: ils commencèrent à me chicaner pour des misères » qui avaient été matière à conflit entre nous. « Ils se disoient: L'Empereur n'est pas comme les autres hommes, il ne se plaît qu'à la guerre, il haît le repos, les plaisirs, les femmes. »

Ce qui n'était point vrai du tout: J'aimais les plaisirs comme tout autre homme, quand j'avais le temps de m'y livrer. « J'ai eu deux femmes — vous savez l'histoire de mon divorce. » Il croyait qu'il serait difficile d'en trouver un autre fondé comme le sien exclusivement sur des motifs d'ordre public, « et malgré l'amitié la plus parfaite. J'ai depuis épousé une jeune princesse, d'un âge un peu disproportionné au mien; mais personne, je crois, ne doute qu'elle ne me soit beaucoup attachée. J'ai aussi eu des maîtresses qui m'ont bien aimé; mais je n'ai jamais eu une maîtresse en titre, et je ne me suis jamais laissé gouverner par une femme. »

Quelques vieux républicains, parmi lesquels il nomma, je crois, Cambacérès, lui firent des remontrances au sujet de son mariage, prétendant que la nièce de Marie-Antoinette nourrissait peut-être un esprit de vengeance contre ceux qui avaient été les instruments de la mort de sa tante. Il leur répondit: « Rassurez-vous, mes amis, je l'épouserai, mais je « vous promets bien qu'elle ne me gouvernera pas. » « Ma femme, qui est une personne d'un bon sens excellent, est parfaitement entrée dans mes vues sur ce point, en leur faisant à tous l'accueil le plus gracieux. »

Il me questionna sur le séjour que je comptais faire en Italie, les villes que je comptais visiter. Comme je mentionnais Naples parmi ces dernières, il dit: « Vous verrez donc sûrement le Roi de Naples, — c'est un bon militaire; c'est un des plus brillants hommes que j'aie jamais vus sur un champ de bataille. Pas d'un talent supérieur, sans beaucoup de courage moral, assez timide même pour le plan des opéra-

tions — mais le moment qu'il voyoit l'ennemi, tout cela disparaissoit — c'étoit alors le coup d'œil le plus rapide, une valeur vraiment chevaleresque. D'ailleurs un bel homme, grand, d'une mise recherchée, quelquefois un peu bizarre, enfin un magnifique lazzarone. »

Je lui demandai s'il n'avait pas fait une belle charge de cavalerie à la bataille de Leipzig, le premier jour. Il répondit: « Parbleu, il les menoit toujours même trop bien, il les faisoit trop tuer — et toujours en avant lui-même. C'étoit vraiment un superbe spectacle de le voir dans les combats à la tête de la cavalerie. »

Ce sujet amena chez lui plus d'animation qu'il n'en avait montré pendant tout le cours de l'entretien, il était évident qu'il s'y arrêtait avec plaisir. Il dit : « Vous verrez aussi la Reine ; c'est une belle personne et très fine. »

Il me demanda alors combien de temps je comptais rester dans l'île ; il m'offrit un de ses chevaux pour faire des excursions, et, à onze heures un peu passées, il me permit de prendre congé.

L'ÉTAT ACTUEL

DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

d'après M. Félix Pécaut.

Voici un document qui mérite l'attention. C'est un rapport d'inspection, rédigé il y a quelques mois, et qui semblait destiné à dormir dans les cartons administratifs. Le ministre de l'Instruction publique, qui était alors M. Spuller, a jugé que ce n'était pas là une pièce officielle comme tant d'autres : il a désiré que ce rapport fût reproduit dans la *Revue pédagogique*. L'auteur est M. Félix Pécaut, qui peut parler avec compétence et autorité des choses de l'enseignement primaire. M. Pécaut a su se défendre d'un optimisme facile. Il constate ce qui a été fait de bon, d'utile. Il dit, à propos des écoles normales : « L'enseignement, si je le compare à ce qu'il était en 1880, lors de ma première inspection, marque un progrès considérable dans toutes ses parties... Une élite de professeurs s'est formée... » Mais il ajoute aussitôt : « Je ne m'étendrai pas sur la description des progrès accomplis : ils apparaissent à tous les yeux, et c'est plutôt sur les points faibles qu'il convient, dans ce rapport, d'appeler l'attention. » Quels sont ces points faibles, ou plutôt ce point faible? On peut le dire d'un mot : tout ce qui pouvait être fait pour l'instruction a été fait, et de ce côté il n'y a qu'à se louer des résultats obtenus; mais, pour ce qui est de l'éducation, il reste beaucoup à faire.

Et, tout d'abord, l'éducation de l'intelligence. Prenez un enfant qui est resté trois ou quatre ans sur les bancs de l'école : il lit couramment le livre que vous ouvrez devant lui, il écrit sans faute la page que vous lui dictez, il fait une règle de trois sans broncher. Voilà qui est bien, et vous pouvez dire que cet enfant a appris la lecture, l'orthographe, l'arithmétique. Il est plus instruit qu'hier : est-il plus intelligent? En même temps qu'on lui donnait un petit bagage de connaissances indispensables, lui a-t-on appris à travailler par lui-même, à faire un effort personnel, à observer, à réfléchir? C'est là, en vérité, ce qui importe. L'instruction n'est qu'un instrument, et c'est l'éducation qui nous apprend à nous servir de cet instrument. Qu'a-t-on fait pour l'éducation de son intelligence? Les leçons, les devoirs ne sont pas tout : ce n'est que par l'interrogation de tous les instants, sous toutes les formes, que le maître peut entrer en communion avec l'élève. M. Pécaut insiste beaucoup sur ce point. Il va jusqu'à dire : « Le bon maître, au moins dans nos écoles, est avant tout le bon interrogateur. » La formule, tout d'abord, semble un peu absolue : je la crois, pour ma part, rigoureusement vraie.

L'interrogation seule, l'interrogation imprévue, familière, fait l'école vivante. Voyez les vrais maîtres. Ils ne se contentent pas d'une fable apprise par cœur ou d'une dictée sans faute : ils questionnent l'enfant jusqu'à savoir s'il a saisi le sens de la fable, s'il a compris les règles de grammaire qu'il a appliquées. On peut interroger sur tout, littérature, grammaire, arithmétique, mais c'est surtout à propos de géographie et d'histoire que l'interrogation est le vrai procédé pour ouvrir l'esprit, pour exciter la curiosité. Ici, dit M. Pécaut, l'interrogation sert « à éclairer les choses obscures ou vagues du passé par les choses plus familières du présent et réciproquement, à tirer de l'histoire nationale, autant que le permet l'âge des élèves, une leçon profitable pour l'avenir. » Et M. Pécaut est à ce point convaincu du rôle nécessaire de l'interrogation dans l'éducation de l'intelligence qu'il arrive à émettre ce vœu, auquel, si j'avais qualité pour le faire, je m'associerais de grand cœur : « Je souhaiterais que les maîtres éminents à qui nous devons nos meilleurs livres de classe en ces matières (histoire et géographie) s'appliquassent à composer, à l'usage de l'instituteur primaire, un choix abondant de *questions d'intelligence*, avec des réponses, au lieu de se borner au simple questionnaire de revision. »

Ne trouvez-vous pas que les remarques de M. Pécaut, si justes pour l'enseignement primaire, ne le seraient pas moins pour l'enseignement secondaire? Qu'il

s'agisse du lycée ou de l'école, nous nous préoccupons trop de l'instruction, pas assez de l'éducation. Nous nous écartons de plus en plus de cette maxime des anciens pédagogues, qui voulaient qu'on fût sur les bancs *non pour apprendre, mais pour apprendre à apprendre*. Nous cherchons à enseigner à l'enfant le plus de choses possible, et nous négligeons cette culture personnelle qui fait l'homme. Nous avons, de l'enseignement public, une conception de plus en plus utilitaire. Pour ne parler ici que de l'école primaire, on s'imagine avoir fait beaucoup si l'on a donné une place dans les programmes aux travaux manuels, à l'agriculture, à l'hygiène, que sais-je? Des hommes sérieux nous parlent de la nécessité d'une éducation pratique : eh! bonnes gens, c'est la confusion des langues. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'éducation pratique dans l'école : il ne doit y avoir qu'une éducation nationale, telle qu'elle convient à un peuple libre, et cette éducation-là n'a rien à voir avec un apprentissage de métier. L'apprentissage à l'atelier, l'éducation à l'école : voilà la vérité. Si vous obligez le fils du paysan, de l'ouvrier, à s'asseoir sur les bancs de l'école de sept à onze ans, c'est apparemment que vous avez autre chose à lui dire que ce qu'il entendrait dans l'atelier ou le champ paternel. Cet enfant, à qui vous mettrez un jour dans la main l'arme terrible du suffrage universel, apprenez-lui à lire, écrire, compter; mais occupez-vous surtout d'ouvrir son esprit, de former son jugement. La meilleure étude pour lui, dit M. Pécaut, « c'est celle de la langue maternelle, lue, expliquée, récitée dans des pages de choix, pleines de sentiments dignes de l'humanité, pleines aussi de nobles pensées et de formes de langage capables de faire vivre à toujours ces pensées et ces sentiments dans l'âme de l'enfant. » Combien, parmi les élèves des écoles primaires, n'ouvriront plus un livre de leur vie! Tâchez donc, à ceux-là, de leur donner quelques idées justes, quelques sentiments généreux qui vaudront mieux pour eux que toutes les règles de grammaire; dites-vous que quelques vieux souvenirs d'école, quelques pages lues et expliquées sur les bancs, quelques paroles dites à propos par le maître, c'est, en définitive, « ce qu'ils auront entendu et appris de plus *français* et à la fois de plus *humain* dans tout le cours de leur vie. »

Ainsi, sous la plume de M. Pécaut, le débat s'élargit. Il ne s'agit plus seulement de l'éducation intellectuelle, il s'agit de l'éducation morale. « C'est l'homme, dit-il, qu'il faut cultiver dans l'enfant. » Et encore : « Personne n'imaginera que notre prospérité et notre salut soient sensiblement affectés par un savoir accru en arithmétique, en dessin, en sciences, en lecture expliquée, en histoire, si toutes ces études ne sont fermement dirigées en vue de former la raison et la moralité publique. » Voilà un viril langage, et qui répond aux préoccupations de bien des esprits à l'heure présente. On a le sentiment, de divers côtés, qu'il faut fortifier l'éducation morale; mais aussitôt quelques-uns nous disent : « Cette éducation morale que vous voulez, l'école est impuissante à la donner sans la religion. » L'objection est grave; M. Pécaut l'a discutée avec une franchise qui l'honore : « Si la disposition des esprits, dit-il, si l'état des croyances, si des traditions nationales bien vivantes et compatibles avec les plus nobles inspirations des temps modernes eussent favorisé et rendu pour ainsi dire naturelle une instruction religieuse scolaire... nul doute que l'éducation publique n'y eût gagné une dignité, une autorité singulières. » Il est évident qu'il n'est pas de plus forte éducation publique que celle qui serait fondée sur une doctrine universellement acceptée; mais on doit reconnaître que M. Pécaut n'a que trop raison quand il ajoute : « Qui ne voit que je viens de tracer un programme chimérique? » Comment, en effet, mettre l'unité de doctrine dans l'éducation quand l'unité de doctrine n'est pas dans les esprits?

Dans un pays divisé de croyances comme le nôtre, la neutralité de l'école est logique, pourvu que cette neutralité soit entendue dans le sens d'un absolu respect de toutes les croyances. L'instituteur ne peut parler au nom d'une religion : il parlera au nom de la pure morale, qui est la même dans toutes les religions. Cette morale, les maîtres de l'enfance l'enseignent par leurs leçons, et encore mieux par leur exemple. Il se crée peu à peu dans les écoles un enseignement moral, et quiconque a vu de près le monde primaire dira avec M. Pécaut que cet enseignement est sincère, qu'il est pratique, et qu'enfin, par ses aspirations et ses tendances, il est tout moderne. Oui, tout cela est vrai ; mais ce qui n'est pas moins vrai, M. Pécaut l'avoue hautement, c'est que l'enseignement moral « manque, en général, de souffle », c'est « qu'il n'ouvre pas à l'enfant les vastes horizons ». Il y a autre chose encore qui n'aurait pas été à sa place dans un document officiel, mais qui peut-être dit ici : c'est que ces deux éducateurs du peuple, le prêtre et l'instituteur, ne parlent pas toujours la même langue. Qu'ils cessent de s'enfermer l'un dans son église, l'autre dans son école; qu'ils se mêlent à notre société minée par l'indifférence et le scepticisme : ils comprendront alors qu'ils peuvent, par des moyens différents, travailler à une œuvre commune.

Avant de fermer le rapport de M. Félix Pécaut, je ferai une dernière citation, qui me paraît résumer toute sa pensée : « Il y a partout beaucoup de bon vouloir, beaucoup de travail et d'intelligence, beaucoup de savoir acquis. Ce qu'il n'y a pas,

me semble-t-il, au même degré, c'est la culture, c'est l'éducation, ce sont les habitudes et les goûts de l'esprit; c'est aussi le souffle vivifiant. Et le souffle, pour parler sans images, c'est la poursuite d'un but supérieur, c'est une direction commune qui relie entre eux et les hommes et leurs efforts, Et, si j'ose préciser encore davantage, c'est le dessein nettement conçu par tous de préserver la France par la culture, par l'éducation profonde des esprits et des cœurs, de la décadence politique et morale que beaucoup lui présagent, que des amis même appréhendent, et dont aucun privilège, ni surnaturel, ni d'histoire, ni de race, ne la garantit. » — Sans voir les choses aussi en noir que semble les voir M. Pécaut, je crois, comme lui, qu'un effort moral est nécessaire. Je suis sûr que l'appel éloquent qu'il adresse aux maîtres de l'enfance et de la jeunesse sera entendu. Mais, si les maîtres peuvent beaucoup, ils ne peuvent pas tout. L'enfant va à l'école cinq jours par semaine: l'instituteur lui parle de travail, d'honneur, de patrie. Il va à l'église un jour par semaine: le prêtre lui parle de Dieu. Voilà de grandes idées : Dieu, patrie, honneur, travail, il y a là les éléments d'une éducation morale; mais ce sont de vaines paroles si l'enfant n'en trouve pas l'écho dans sa famille. Tout ce que dit l'instituteur, tout ce que dit le prêtre n'est rien, si l'enfant n'a pas la vraie éducation, qui est l'éducation du foyer. On parle beaucoup, depuis quelque temps, de réformer l'école. Commencez par réformer la famille.

PAUL LAFFITTE.

LA

SUPPRESSION DES PETITS TRIBUNAUX

et de quelques cours d'appel.

I

L'an dernier, M. Antonin Dubost, alors garde des sceaux, exprimait l'espoir *qu'il serait bientôt possible, par des mesures décisives, de rendre la justice plus prompte et moins coûteuse.*

Or, parmi ces *mesures décisives*, il ne saurait y en avoir de plus efficace que celle de la suppression des cours de justice, devenues inutiles, parce qu'elles ne sont pas suffisamment occupées.

C'est là une réforme réclamée depuis longtemps. Le 10 novembre, à propos du budget du Ministère de la justice, plusieurs membres du Parlement ont réclamé la réforme judiciaire; mais la Chambre a compris que cette question qui touche à tant d'intérêts divers ne pouvait être résolue par voie budgétaire. Elle attendra les projets de loi que deux commissions élaborent, paraît-il, depuis longtemps.

Nous ne pouvons pas nous dissimuler en effet que cette réforme, ou cette suppression, sera vivement combattue. Il y a trop d'intérêts en jeu, en apparence, du moins, pour qu'on ne cherche pas à donner, à cette mesure, toute l'ampleur, tout l'odieux même de la dépossession d'un titre et de fonctions légalement acquis; et alors, peut-on espérer obtenir des Chambres, l'approbation d'une réforme aussi générale, aussi radicale?

Il ne faut pas oublier qu'il y a, à la Chambre et au Sénat, beaucoup de magistrats, d'avocats ou d'avoués en exercice ou en retraite, propriétaires de journaux dans leurs localités, et que ces journaux ne manqueraient pas de recevoir, de leur directeur-propriétaire, le même mot d'ordre. Car, la conséquence de cette mesure serait, pour ces magistrats, avocats ou avoués en exercice, de se voir troublés dans leur position et dans leur existence. Si nos représentants s'avisaient d'édicter de pareilles lois contre leurs amis, contre toute cette influence locale à laquelle ils doivent leur siège au parlement, il est à peu près certain qu'aux prochaines élections ils seraient rendus à la vie placide de leur province.

Et puis, quelques-uns de ces sénateurs ou députés ont peut-être vendu leur charge à des jeunes hommes qui ne les ont pas encore payées. Si le transport de ces études au chef-lieu du département est rendu nécessaire par la suppression du tribunal près duquel ils exercent, comment pourront-ils se libérer?

Comment pourraient-ils se résigner à voter, non pas leur ruine, mais un trouble dans leurs moyens d'existence? Dans l'intérêt général, oui, ce serait désirable, mais l'intérêt particulier étant en jeu, cela paraît douteux. *Prima sibi caritas.*

Enfin, l'État a reconnu la propriété des offices en la personne du titulaire qu'il n'a nommé qu'après présentation, information, etc. Nul ne peut instrumenter près d'un tribunal, s'il n'est nommé officiellement, et après prestation de serment. Le nombre en est limité. D'où il suit, qu'en supprimant presque tous les tribunaux d'arrondissement, l'État pourrait être amené à rembourser le prix des offices qui se trouveraient ainsi supprimés.

II

Voilà bien des objections et qui méritent examen.

D'abord, l'État ne vend pas les offices : il n'en perçoit pas le prix; il ne perçoit que des frais de chancellerie qui ont pour effet d'en assurer la transmission dans la personne du nouveau titulaire; il n'y aurait donc aucun remboursement à lui demander. Le cautionnement même est une garantie exigée dans l'intérêt des justiciables, et le gouvernement,

qui en paie les intérêts, ne serait obligé à le restituer que s'il y avait suppression d'office.

Et il faut dire, en thèse générale, que lorsque l'État prend une mesure d'intérêt public, il n'est jamais responsable, pécuniairement, sauf dans quelques cas particuliers, lorsque des intérêts privés pourraient en souffrir.

Il est bien entendu, d'ailleurs, qu'il ne s'agirait pas d'une suppression en bloc, car cette suppression ne devrait frapper que les tribunaux qui ne sont pas suffisamment occupés; aussi, cette mesure ne saurait-elle s'étendre à des villes de l'importance de Toulon, du Havre, de Reims, de Roubaix, Brest, etc., ou à d'autres grandes sous-préfectures qui ont, soit en elles-mêmes, soit dans leur circonscription, une nombreuse population, ou de gros intérêts à protéger.

La nouvelle loi pourrait donc décréter que : seront conservés les tribunaux d'arrondissement qui auront une population déterminée dans leur circonscription.

Cette sélection faite, pourraient être supprimés tous les tribunaux de cinquième classe, n'ayant qu'une seule chambre, au nombre de 319, et comptant 1 050 juges : ce sont les moins occupés. Toutefois, il y aurait lieu d'en excepter les tribunaux des neuf villes de Vesoul, Draguignan, Gap, Mende, Guéret, Mézières, Foix, Digne et Privas, comptant 36 juges et procureurs de la République, toutes chefs-lieux de départements, malgré leur population si minime, puisque chacune de ces villes compte moins de 10 000 habitants. Il resterait donc 310 tribunaux à supprimer, sauf encore, comme nous l'avons dit plus haut, ceux dont la population agglomérée aurait une importance à apprécier. D'après les chiffres que nous avons relevés, ce seraient au plus 300 tribunaux à supprimer, comportant un personnel de magistrats, assis et debout, de 1 200 environ.

Et pour justifier, à l'avance, cette suppression, nous devons dire que l'on compte 68 villes qui ont moins de 20 000 habitants agglomérés, et, parmi elles, indépendamment des 9 chefs-lieux énoncés ci-dessus, 8 sous-préfectures qui n'ont pas 2 000 habitants, et toutes ces villes ont un tribunal de première instance.

Ces suppressions faites, il resterait encore :

1	tribunal de	1re classe	Paris).
3	—	2e	(Lyon, Bordeaux, Marseille).
5	—	3e	(Lille, Rouen, Saint-Étienne, Toulouse, Alger).
32	—	4e	
41	tribunaux en tout, en y ajoutant les		
9	—	de chefs-lieux de préfecture conservés, et	
20	—	autres à conserver, à raison de l'importance de leur population agglomérée, on arriverait ainsi à conserver :	
70	tribunaux dont la juridiction s'étendrait sur nos 86 départements.		

Comme pis aller ou comme extension, si l'on veut, nous admettrions qu'on conservât un tribunal dans chaque chef-lieu de département, soit 86; et aussi 14 tribunaux dont la population agglomérée pourrait justifier le maintien : ce qui ferait un total de 100 tribunaux de première instance, chargés de distribuer la justice en France.

Ce serait largement assez.

III

Voici donc un nombreux personnel de magistrats (1 200 environ), qui resteraient disponibles, parce qu'il est admis que, lorsque nous révoquons ou mettons en disponibilité un fonctionnaire dont nous n'avons plus besoin, nous lui devons une indemnité ou une compensation. Le fonctionnaire, ou l'employé de l'État, a des droits contre l'État, en apparence du moins, à l'encontre de tous les autres employés : c'est bizarre, mais c'est comme cela.

Raisonnant dans cette hypothèse, on peut cependant admettre :

1° Qu'un certain nombre de magistrats, mis en disponibilité, renonceraient à la carrière;

2° Que d'autres se contenteraient de recevoir, pendant cinq ans, s'ils n'atteignaient la limite de l'âge auparavant, la moitié de leur traitement, alors qu'on leur tiendrait compte de ce temps de disponibilité pour leurs années de retraite, comme cela s'est fait quelquefois;

3° Qu'il serait possible, à ces réformés, de remplacer ceux de leurs collègues qui seront atteints par la limite de l'âge (70 ans);

4° Que d'autres aussi pourraient être nommés dans les tribunaux conservés, dont le personnel devrait être augmenté, à raison d'un plus grand nombre d'affaires;

5° Plusieurs de ces magistrats pourraient être nommés juges de paix, et, dans cette situation plus modeste au point de vue hiérarchique, ils trouveraient souvent un traitement plus élevé, comme compensation. Le juge de paix n'est pas inamovible; il n'est pas atteint par la limite de l'âge, ce qui est un tort, car, en province surtout, il est obligé à de fréquents déplacements pour apposition et levée de scellés, constatation, etc., qui exigent encore une certaine vitalité. Beaucoup de ces modestes magistrats ont dépassé, même à Paris, la limite d'âge de la retraite, et beaucoup devraient être remplacés, puisque leur état de santé les oblige souvent à se faire suppléer;

6° En dehors de la magistrature assise ou debout, combien d'autres emplois honorables qui pourraient leur être offerts?

On voit donc que cette mise à pied de la magistrature, assise et debout, ne serait ni aussi considé-

rable, ni aussi préjudiciable qu'on pourrait le croire tout d'abord, et qu'il serait facile de la supprimer, sans trop de dommages.

Restent donc les greffiers, les avoués et les avocats :

On admettra bien que l'État n'a rien à démêler avec les greffiers qui achètent, vendent et trafiquent de leur greffe, en dehors de lui. Ils pourraient, d'ailleurs, et par préférence, être employés dans les greffes des tribunaux conservés.

L'avocat est un être « cosmopolite », il plaide partout, il n'achète pas son cabinet, il fait sa clientèle lui-même, comme le médecin; son indépendance professionnelle n'admettrait même aucun lien envers l'État; son ancienne clientèle le suivra.

Quant aux avoués de première instance, dont le nombre total est de 2388, ceux près les tribunaux supprimés devront, peut-être, transporter leur étude dans le chef-lieu du département; leur ancienne clientèle les y suivra, et si, comme les avocats, ils perdent quelques clients, ils en trouveront d'autres dans la grande ville où ils se seront installés.

Tout cela peut donc s'arranger sans trop froisser quelques intérêts particuliers, et à la satisfaction du plus grand nombre.

Car il est peu digne de la magistrature de ne siéger que deux ou trois jours par semaine, et quelques heures seulement; d'être souvent, dans les petites villes, soupçonnée de subir l'influence de cancans, de petites rivalités locales ou régionales, de dissentiments politiques ou religieux, alors qu'elle devrait être au-dessus de tout soupçon.

Mais ce qui doit prévaloir dans les réformes proposées, c'est l'intérêt de tous, l'intérêt des familles, celui des mineurs et des ignorants. Car lorsqu'un procès s'engage à propos d'un riche héritage, on est sûr de voir tout l'arsenal du Code de procédure épuisé par les avoués ou les avocats. Et que d'incidents sur incidents!

Les frais de justice et l'usure des petits banquiers, voilà ce qui pèse si lourdement sur nos provinces.

IV

Les Cours d'appel sont au nombre de 26, ayant 59 chambres où siègent 512 présidents et conseillers, 112 magistrats faisant fonctions de ministère public, et 290 avoués spéciaux, admis à y postuler.

Nous n'y comprenons pas la cour d'Alger composée de magistrats restés amovibles (on ne sait trop pourquoi), et qui a, dans son ressort, les tribunaux de Sousse et de Tunis, mais nous y comprenons Bastia en Corse, puisque la Corse fait partie du territoire français. Pourquoi la cour de Bastia, avec ses 133 arrêts rendus en 1889, moins d'un par jour d'audience, ne serait-elle pas rattachée à la cour d'Aix, à laquelle sont déférés tous les appels des juridictions consulaires du Levant? Les appels tunisiens, soumis maintenant à la cour d'Alger, seraient ainsi remplacés par ceux de la cour de Bastia.

La statistique officielle de 1889 nous apprend que sur les 26 cours d'appel qui siègent en France, il y en a 6 qui rendent, par an, de 120 à 179 arrêts, 10 qui rendent de 201 à 298 arrêts et 5 qui en rendent de 319 à 370. Les arrêts prononcés par les 5 autres cours, Paris, Bordeaux, Aix, Lyon et Montpellier, excèdent le nombre de 400.

Nous ne comptons que les arrêts rendus en matière civile et commerciale, car les arrêts rendus en chambre du conseil, ou par la chambre des mises en accusation, sont très peu nombreux.

Appliquant aux cours d'appel la résolution de la suppression des tribunaux d'arrondissement, nous voudrions qu'on les réduisit au nombre de 20, on supprimerait les six qui rendent moins de 200 arrêts par an; on en déplacerait quelques-unes, afin que celles maintenues comprissent, dans leur ressort, une étendue à peu près égale, et aussi un nombre à peu près égal de tribunaux. Les cours maintenues seraient un peu plus occupées, c'est vrai, mais serait-ce là une objection sérieuse? Ne serait-ce pas, au contraire, leur donner une satisfaction?

Les observations, ou propositions que nous avons faites, en faveur des avoués et des greffiers de première instance, devraient s'appliquer aux avoués et aux greffiers de la cour.

V

Sur les 365 jours de l'année, les cours et tribunaux, sauf à Paris, ne siègent guère plus de la moitié de l'année, car il faut en déduire :

2 mois de vacances	60 jours.
Vacances de Pâques et de la Pentecôte	16 —
45 dimanches, non compris dans ces vacances..	45 —
Fêtes nationales et autres, jour de l'an.. . . .	14 —
	135 jours.

Il ne resterait donc, rigoureusement, que 230 jours pendant lesquels cours et tribunaux pourraient siéger s'ils siégeaient tous les jours ; mais on sait que, en général, ils n'ont d'audience que 3 ou 4 jours au plus par semaine; encore, par le roulement établi, est-il d'usage que tous les magistrats ne siègent pas chaque jour d'audience : à tour de rôle, et suivant leur nombre, un ou plusieurs d'entre eux en sont dispensés.

De là, on peut conclure que chaque magistrat ne monte pas sur son siège plus de la moitié des jours de l'année, pour des audiences qui ne durent que une heure, deux heures, quatre heures au plus.

Faut-il s'étonner maintenant que les rôles soient si encombrés : les seules affaires civiles, devant le tribunal de la Seine, s'élèvent à 12 000 ?

La justice marche *pede claudo*, nous le savons, mais elle devrait aller plus vite, et c'est ce qu'il faudrait obtenir.

VI

Ce nombre si considérable de magistrats, mis en disponibilité, et conservant leur inamovibilité, aurait encore cet avantage de fermer la carrière à une foule de jeunes hommes riches, ou bien patronnés, qui désirent, avec peu de travail, une certaine considération, beaucoup de loisirs, aucune responsabilité personnelle, et, disons-le aussi, qui seraient incapables de se créer, par eux-mêmes, une autre situation avantageuse et honorable.

Car, que demande-t-on au postulant magistrat ? Un diplôme de licencié en droit ; or, il n'est personne qui ne puisse l'obtenir, avec un peu de travail et de la mémoire.

Or, de ce jeune homme de vingt-cinq ans, on fera un magistrat : juge suppléant, ou substitut du procureur de la République d'abord, peu importe ; il est riche, ou il se mariera richement, il peut attendre ; or, ce magistrat ne connaît rien des affaires ; où les aurait-il apprises ? Et, pourtant, il les jugera ; il sait le droit, mais il n'a jamais ouvert un dossier ; il ignore complètement la procédure ; et cependant, nous le répétons, avec ou sans intelligence, il peut être appelé à se prononcer sur les affaires les plus graves, les plus délicates, les plus compliquées de questions de fait ou de droit, et même à rédiger et à motiver des jugements. Qui supportera les conséquences de cette ignorance, ou de cet apprentissage ? Les justiciables et, souvent, ceux qui auraient besoin d'une justice plus éclairée. Et, si le jugement est rendu en dernier ressort, on répondra aux plaignants : *Res judicata pro veritate habetur.*

A cela, quel remède apporter ?

Celui qui nous semblerait le plus efficace, ce serait de n'appeler aux honneurs et aux labeurs de la magistrature que des hommes de quarante ans au moins (1), l'âge de la maturité et de la plénitude de l'intelligence, tous, licenciés en droit, anciens notaires, ou avoués de première instance ou d'appel, huissiers, greffiers, avocats à la cour de cassation ou à la cour d'appel, mais inscrits au tableau ; ce qui constitue déjà un personnel d'environ vingt-cinq mille ; puis, quelques fonctionnaires d'ordre supérieur, mais de catégories fort restreintes, etc. ; tous hommes ayant étudié, conduit, dirigé des affaires, les comprenant, et sachant quelle solution équitable et juridique il faut leur donner.

C'est dans ce personnel instruit et expérimenté qu'il faudrait choisir la magistrature. Et comme ceux qui seraient nommés à ces fonctions auraient déjà acquis, sinon la fortune, au moins une certaine aisance dans l'exercice de leur ancienne profession, ils se trouveraient ainsi au-dessus de tout soupçon. On n'aurait que des *arrêts* à leur demander, mais pas de *services*.

Les trente années, de 40 à 70, suffiraient, pour assurer à ces magistrats tous les avantages d'une retraite honorable et méritée.

VII

Lorsque la France, partagée en provinces, fut divisée en départements, il y a un siècle, les communications entre les villes étaient très difficiles, et, en mauvaise saison, souvent impossibles. Ainsi, pour aller d'Orléans à Paris, 30 lieues, route royale, on s'arrêtait et on couchait à Étampes. Il y a moins de 50 ans, pour venir de Lyon à Paris, on roulait pendant deux jours et trois nuits ! Aujourd'hui, en deux heures on va à Orléans, en 7 heures à Lyon.

Et pourtant, qui le croirait ? dans notre pays qui voudrait se rajeunir, mais, qui est toujours gouverné ou entravé par les vieux errements, les délais juridiques des distances sont toujours les mêmes qu'au temps des coucous et des patachés.

La Constituante dut se préoccuper de ces difficultés, de ces impossibilités même, et, pour faciliter la justice à tous, elle décréta qu'un tribunal civil serait établi dans chaque chef-lieu de département, et dans chaque chef-lieu d'arrondissement, et qu'une cour d'appel serait créée pour grouper autour d'elle les justiciables de quatre départements environ.

Mais, depuis, tout est bien changé. Indépendamment des chemins de fer et des voies de grande communication, les moindres communes sont mises en relation par des chemins vicinaux ; et nous voyons partout la charrette, ou même le cabriolet du paysan, circuler au loin, avec la plus grande commodité. Bientôt même, nous verrons les chemins de fer, surtout ceux à voie étroite, desservir les moindres localités.

En cet état, et alors qu'il est si facile d'aborder le chef-lieu de son département, quelle nécessité y a-t-il de conserver un si grand nombre de petits tribunaux, souvent inoccupés ?

Ce sera certainement la raison principale qui devra déterminer à voter leur suppression.

Lorsque le gouvernement aura obtenu la simplification de la procédure, la réduction, déjà commencée, des frais de justice, y compris ceux de l'enregistre-

(1) En Angleterre il faut avoir 30 ans.

ment, et la suppression des tribunaux et des cours d'appel inutiles, il aura vraiment accompli une œuvre considérable et depuis longtemps attendue.

EDMOND DESFOSSÉS.

LES FOUILLES DE DELPHES (1)

LES RÉSULTATS

SANCTUAIRE D'APOLLON ET VOIE SACRÉE

III

L'enceinte sacrée d'Apollon, tournée tout entière vers le midi, est construite sur les pentes rapides du rocher, à une altitude moyenne de 600 mètres. Elle a la forme d'un grand quadrilatère irrégulier : fermée au Sud par l'*Hellenico*, à l'Est et à l'Ouest par un mur polygonal fortement incliné, elle est dominée au Nord par le gradin qui portait le théâtre et la Lesché. De l'Est à l'Ouest, elle est large d'environ 125 mètres. Elle s'étendait certainement beaucoup plus dans l'autre direction, mais l'on ne peut en déterminer la longueur, car on n'a pas encore atteint le mur septentrional.

On y distingue trois régions naturelles qui correspondent aux étages superposés de la montagne : une région inférieure, où serpente la voie sacrée ; une région moyenne, caractérisée par la terrasse d'Apollon ; une région supérieure, celle du théâtre. Cette dernière partie n'est pas encore déblayée, mais on peut reconstituer les deux autres avec une remarquable précision.

Pausanias nous apprend que le *téménos* avait de nombreuses portes : nous n'en connaissons qu'une en toute certitude, mais c'est l'entrée principale. Si l'on vient de Castalie, à cent cinquante pas de la fontaine un chemin se détache à droite de la route moderne et conduit directement vers l'*Hellenico :* c'est le tracé extérieur de la voie sacrée. Près de l'angle Sud-Est de l'enceinte, un peu en retour du mur oriental, on gravit un large escalier de cinq ou six marches, et nous voici chez Apollon. Devant nous, à l'Ouest, monte la *voie sacrée :* elle n'arrivera au temple qu'après de longs détours. Pour les gens pressés, il y avait probablement, à droite, un chemin plus court, sans doute un sentier rocheux ; car l'on retrouve plus haut, dans cette direction, un grand escalier bien conservé, qui aboutit au pied de la terrasse du temple.

Faisons comme les vrais dévots d'Apollon, et suivons la voie sacrée, dont le dallage subsiste presque partout. Elle est longue d'environ 200 mètres jusqu'à l'entrée du temple, et décrit deux grandes courbes. D'un bout à l'autre, elle est bordée d'édicules et de piédestaux, qui en faisaient une avenue triomphale, une sorte de musée en plein air.

Elle se dirige d'abord vers l'Ouest, pendant une centaine de mètres, parallèlement à l'*Hellenico*, dont elle n'est séparée que par une ligne de monuments. Immédiatement à gauche de l'entrée, on voyait une offrande des Tégéates, dont nous possédons la dédicace. Tout à côté étaient placés le taureau des Corcyréens, dont la base a été découverte loin de là, et d'autres ex-voto célèbres dont on retrouvera peut-être les traces sous les maisons actuellement occupées par l'Ephorie et le musée provisoire. C'était le *Cheval Dorien*, don d'Argos ; un groupe attique, consacré après Marathon ; et les *Sept Chefs*, dédiés par les Argiens. En face de ces ex-voto, à droite du chemin, s'étend une grande chambre rectangulaire, longue de 25 mètres, fermée par des murs au fond et sur les côtés, entièrement ouverte sur la voie, et bordée par un socle à gradins : là se dressait le fameux trophée que consacra Lysandre après sa victoire d'Ægos-Potamos et qui comprenait une quarantaine de figures, rangées sur plusieurs lignes. Immédiatement au-dessus, la voie passe entre deux grands exèdres qui se font face. Tous deux ont à peu près les mêmes dimensions (environ 12 mètres de diamètre) ; ils sont élevés sur de hauts soubassements et munis d'un banc circulaire où étaient fixées des offrandes d'Argos : à gauche, le groupe des *Epigones*, à droite, une œuvre du sculpteur Antiphanès, les statues des *Rois d'Argos*, dont on lit encore les noms sur la pierre.

Au-dessus de ces grands exèdres, à droite, la voie longe une série de ruines qu'on n'a pu encore identifier : deux chambres carrées et des niches, puis un mur polygonal, un petit exèdre, et des soubassements d'édifices qui étaient sans doute des Trésors. A gauche, après un espace vide où subsiste seulement un angle de muraille, on rencontre deux monuments très importants : les *Trésors* de Sicyone et de Siphnos. Le premier était établi sur des substructions en tuf, qui sont conservées presque entièrement au-dessous du niveau de la voie sacrée, et qui sont formées surtout avec les débris d'un édifice plus ancien ; ce Trésor avait donc été reconstruit, mais dès le VIe siècle ; il avait la forme d'un temple à antes, avec une curieuse décoration de métopes sculptées et peintes. A quelques mètres au-dessus, s'élève le *Trésor des Siphniens*, dont la découverte, il y a quelques mois, a été l'un des grands événements des fouilles. C'est un monument rectangulaire, qui mesure environ 9 mètres sur les faces Nord et Sud, un peu plus de 6 mètres sur les faces Est et Ouest. Il reposait sur un haut soubassement, qui lui donnait

1. Voir le numéro du 8 décembre.

l'aspect d'une tour carrée, et dominait, d'une part, l'*Hellenico* auquel il est adossé, d'autre part, la voie sacrée avec laquelle il communiquait par des degrés. On y entrait seulement du côté de l'Ouest, en traversant une petite terrasse que soutient un mur polygonal : de ce côté était la façade principale, précédée d'un portique. Ce Trésor avait été construit avec un soin tout particulier. Les ornements d'architecture témoignent d'un art très délicat. Enfin il portait une magnifique décoration sculpturale : un fronton, et surtout cette merveilleuse frise qui est déjà célèbre. Autour du même monument ont été trouvées les principales pièces de ces belles Caryatides, dont on n'a pas encore déterminé le rôle architectural. Pour mon compte, je croirais volontiers que les quatre Caryatides appartenaient aussi au Trésor de Siphnos : à la façade Est, la première que voyaient les pèlerins en montant la voie sacrée, je placerais le fronton, dont tous les morceaux ont été en effet découverts de ce côté ; et je reconstituerais à l'Ouest, au portique de la façade principale, sur la terrasse, une tribune des Caryatides analogue à celle de l'Érechtheion.

Devant le Trésor des Siphniens, la voie sacrée change brusquement de direction, décrit une large courbe, et monte au Nord-Est. Ce tournant était l'un des plus beaux endroits de Delphes, une sorte de carrefour, que dominait au Nord la terrasse du temple, et d'où l'on apercevait au Sud, par-dessus le mur d'enceinte, toute la cité, les bois d'oliviers, les gorges du Pleistos et les flancs escarpés du Kirphis. De cette place partent deux chemins secondaires. L'un, à l'Ouest, longe le Trésor des Béotiens, des ruines de maisons romaines, de puits et de citernes, d'autels, et aboutit au mur occidental du *téménos*, où il tournait sans doute, vers le Nord, pour gagner en pente rapide la façade postérieure du temple et l'escalier du théâtre. L'autre chemin, à l'Est, passe devant les restes d'un édifice inconnu, puis sur une terrasse que soutient une longue ligne de murailles byzantines ; il laisse à gauche une grande base d'ex-voto, et coupe l'escalier qui conduit directement au temple d'Apollon ; il se terminait peut-être à une porte secondaire du téménos située à mi-côte.

Revenons et arrêtons-nous un instant au carrefour de la voie sacrée. On pourrait l'appeler la *Place des Trésors :* car il est bordé dans toutes les directions par une demi-douzaine de ces petits monuments, en forme de temple, que les cités grecques avaient construits à Delphes pour y déposer leurs offrandes. Au Sud, le Trésor des Siphniens, dont nous avons parlé. A l'Est, un autre Trésor inconnu. Au Nord, le *Trésor des Athéniens* et deux autres édifices analogues qui paraissent avoir eu la même destination. A l'Ouest, le *Trésor des Béotiens,* qui a pu être identifié grâce aux nombreuses inscriptions gravées sur les assises, et relatives à des habitants de Thèbes ou des villes voisines : il ressemblait à un petit temple dorique, et avait été consacré en mémoire de la bataille de Leuctres, mais bâti sur les fondations d'un monument plus ancien.

Le plus beau de ces Trésors était sans contredit celui des Athéniens. La date en est certaine, car sur l'un des degrés on a retrouvé la dédicace : il a été consacré par les Athéniens, vers 485, avec la dîme du butin de Marathon. Il est élevé sur une terrasse, où l'on accède seulement du côté de l'Est, par un escalier. C'est un petit temple dorique à antes, avec deux colonnes en façade : il mesure 10 mètres sur 6 mètres, et est entièrement construit en marbre pentélique. Les soubassements sont en place, et l'on a recueilli autour presque toutes les pièces d'architecture : on pourrait le restituer à peu près complètement, d'autant mieux que les parois sont couvertes de décrets athéniens ou d'inscriptions relatives à des citoyens d'Athènes, ce qui permet de rajuster sûrement les morceaux détachés. Tous les détails du monument, jusqu'aux moindres moulures, attestent un sentiment juste et délicat de l'art. Enfin, nous possédons presque toutes les sculptures des métopes, et même deux chevaux en ronde bosse, que montaient des amazones, et qui semblent avoir joué le rôle d'acrotères au sommet des frontons.

Au bas du Trésor des Athéniens, la voie sacrée monte droit au Nord-Est, et elle conservera cette nouvelle direction, en se rapprochant de plus en plus du mur pélasgique, jusqu'à l'angle oriental de la terrasse d'Apollon. Immédiatement au-dessus du Trésor, on aperçoit les substructions d'un édifice rectangulaire, dans lequel M. Homolle croit reconnaître le *Bouleuterion* ou Palais du Sénat de Delphes : mais ce n'est jusqu'ici qu'une hypothèse, et l'identification me paraît d'autant plus incertaine que dans d'autres grands sanctuaires, par exemple à Olympie, le Bouleuterion était situé hors de l'enceinte. Plus loin, et sur un assez long espace, on ne rencontre de monuments importants ni à droite ni à gauche de la route. Le fait est surprenant, d'autant mieux que la position était superbe, bien en vue, juste au bas de la terrasse ; et le dallage de la voie est entièrement conservé. Aussi est-on bien tenté d'accepter l'idée ingénieuse de M. Homolle, qui attribue à cette région deux emplacements sacrés dont il est souvent question dans les inscriptions de Delphes et les auteurs : l'*oracle primitif* et l'*aire*. A gauche de la voie, c'est un entassement de rocs, creusés à main d'homme et entourés d'une enceinte : c'est là, au pied du mur pélasgique, qu'il faudrait placer la grotte du serpent Python, le rocher de la Sibylle, le sanctuaire de la Terre et des Muses, tout le Delphes pri-

mitif. En ce cas, l'on devrait peut-être attribuer une signification symbolique au grand Sphinx des Naxiens, dressé tout près de là sur une haute colonne ionique, comme pour déchiffrer l'énigme des oracles : le fameux carrefour où Œdipe frappa Laïos, n'est pas loin de Delphes. A droite de la voie sacrée s'étend une terrasse rocheuse, arrondie en cercle, munie de bancs, de sièges et de degrés : c'est sans doute l'aire sainte, où se formaient les processions, et où l'on représentait tous les neuf ans un drame traditionnel, figurant le meurtre de Python et la victoire d'Apollon.

En face de l'aire sacrée et du grand escalier qui en est voisin, s'allonge le *Portique des Athéniens*, découvert par M. Haussoullier en 1880. On y monte de la route par des degrés. Il est parallèle au mur pélasgique, dont le sépare un intervalle de trois mètres. Il est décoré de colonnes ioniques d'un dessin très élégant, et est construit, comme le Trésor, en marbre pentélique. On en possède aussi la dédicace : il avait été consacré par les Athéniens à la suite des victoires navales qu'ils remportèrent en 460 sur les Péloponésiens, et il s'était enrichi plus tard de nouveaux trophées.

A l'extrémité de ce Portique est le second tournant de la voie sacrée. Elle décrit une courbe autour de l'angle Est du mur pélasgique, et s'élève rapidement vers le Nord, en longeant la façade orientale de la terrasse. C'était encore une position très pittoresque, très recherchée aussi, à cause du voisinage du temple, par les dévots ambitieux qui voulaient pour leurs offrandes une place en vue. Aussi la voie y est-elle bordée à droite par une série ininterrompue de piédestaux et d'édifices, parmi lesquels, sans doute, le *Trésor des Corinthiens ;* mais cette région est insuffisamment connue, les fouilles n'ayant pu encore être poussées à l'Est de la route sur ce terrain très accidenté.

Enfin, nous voici devant l'entrée de l'esplanade d'Apollon. Dans l'axe même du temple, se dresse un large massif de calcaire et de marbre, qui repose sur le mur de terrasse, et qui est relié au *naos* par un dallage. Deux inscriptions gravées sur les restes de ce monument nous apprennent qu'il avait été consacré par la ville de Chio : c'était le *grand autel* du sanctuaire, celui dont parlent Hérodote et Pausanias. C'est là qu'avaient lieu les sacrifices solennels.

Avant de nous engager sur la terrasse du temple, suivons jusqu'au bout la voie sacrée. Au-dessus de l'autel de Chio, elle continue de longer l'esplanade, s'élève d'abord de quelques mètres, puis devient horizontale. Elle est merveilleusement conservée dans cette région : elle a dix mètres de large, et le dallage est intact. Elle s'agrandit encore en tournant l'angle Nord du temple, où elle prend l'aspect d'une petite place. C'était là le sommet de la voie sacrée, un magnifique belvédère d'où le regard embrassait toutes les parties du sanctuaire et tout l'hémicycle rocheux de Delphes. Au tournant, une banquette de marbre permettait aux curieux de contempler à l'aise les cortèges de pèlerins, les processions de théores ou de prêtres, et les cérémonies du culte. A l'Est et au Nord de la voie s'entassent les édicules et les ex-voto, orientés en tous sens, superposés les uns aux autres sur la pente du roc, dans un amusant pêle-mêle : non loin du grand autel, le monument consacré par le stratège étolien Charixénos, puis la base et la dédicace des trophées de Paul-Émile, dressés au lieu même que Persée destinait aux siens; plus loin, des piédestaux et des restes d'édifices inconnus; au tournant, derrière la banquette, trois grandes bases qui ont porté la statue de Niké et le trépied d'or offerts par Gélon après sa victoire d'Himéra; tout à côté, le *Trésor des Cyrénéens*, avec ses curieuses colonnes qui reproduisent la tige du silphium; puis, des dédicaces, des stèles, des offrandes de tout genre, des quadriges, des statues d'athlètes, un superbe groupe de trois danseuses qui soutenaient un trépied. Au delà des offrandes de Gélon, la voie tourne à l'Ouest; elle se prolonge entre les degrés de la façade Nord du temple et un beau mur antique, qui est en partie taillé dans le roc et qui marque la limite actuelle des fouilles. A l'angle Ouest de la terrasse, la route rejoint le mur d'enceinte et le terre-plein dallé de la façade occidentale : de là part un grand escalier, tout récemment découvert, et qui semble conduire au théâtre.

Le vaste emplacement compris entre le chemin du théâtre à l'Ouest, la voie sacrée au Nord et à l'Est, le mur pélasgique au Sud, soit un rectangle de près de 100 mètres sur 50 mètres, est occupé par la terrasse et le naos d'Apollon. Il est aujourd'hui presque complètement déblayé.

Le temple, comme nous l'avons dit, touche du côté du Nord à la voie sacrée. Sur les trois autres faces, entre les degrés de l'édifice et le mur de soutènement, s'étend un terre-plein dallé, large de 15 à 20 mètres devant les fronts Est et Sud, de 10 mètres devant le front Ouest. La disposition de cette terrasse est encore mal connue; car les fouilles s'arrêtent au niveau du mur pélasgique, et peut-être n'a-t-on pas encore atteint partout le sol antique. Ce qui est certain, c'est que le soubassement du temple dominait de plusieurs mètres le terre-plein; il est possible, comme le suppose M. Homolle, que ces substructions, déplaisantes à l'œil, aient été autrefois cachées par un revêtement de marbre ou par des gradins, ces degrés du Sud dont parlent les anciens et d'où l'on découvrait un si vaste panorama. Il semble en tout cas qu'il n'y avait pas sur la terrasse d'autre

édifice que le naos d'Apollon. Chose singulière, on n'y a non plus retrouvé jusqu'ici aucune base; cependant ce terre-plein, suivant l'usage grec, devait être encombré d'offrandes. Espérons que des fouilles plus profondes aideront à résoudre ces petits problèmes de topographie, qui irritent la curiosité.

Le déblaiement du temple a causé tout autant de surprise, et même un peu de déception. Ce monument était l'un des plus fameux de la Grèce. Après l'incendie du VIe siècle, il avait été reconstruit par l'architecte corinthien Spintharos, avec le produit d'une souscription de toutes les cités helléniques et avec le concours fastueux des Alcméonides. Beaucoup d'auteurs anciens nous en avaient parlé avec une visible complaisance: Hérodote et Pindare, Eschyle dans les *Euménides*, Euripide dans un chœur de l'*Ion*, puis Strabon, Plutarque et Pausanias. On en vantait les métopes, où étaient figurés les travaux d'Héraklès, et les frontons, exécutés par deux sculpteurs de l'école attique, Praxias et Androsthénès, qui y avaient représenté, d'une part, Apollon, Léto, Artémis et les Muses, d'autre part, Dionysos et les Thyades. De tout cela, et même de la décoration architecturale, on n'a rien retrouvé, ou presque rien : des débris insignifiants de métopes, un fragment de triglyphe, des mufles de lion qui proviennent des chéneaux, des tambours de colonnes, et quelques chapiteaux, dont un seul semble avoir appartenu à l'édifice du VIe siècle. Comme il reste peu d'espoir à ce sujet, on en est réduit à supposer que les empereurs romains, après le temps de Pausanias, ont fait enlever systématiquement toutes les sculptures pour enrichir Constantinople ou Rome. Ceux qui avaient pillé le temple jusque-là, les Phocidiens pendant la guerre sacrée, et plus tard Sylla, avaient été plus discrets, même Néron, qui pourtant avait en une seule fois emporté de Delphes cinq cents statues. Les Perses et les Gaulois, s'ils n'avaient été arrêtés en route, n'auraient pas fait mieux que l'administration impériale. Encore un des bienfaits de la *paix romaine!* — Mais après tout, les Anglais n'ont-ils pas transporté à Londres la moitié du Parthénon?

Ce naos d'Apollon est réellement en très mauvais état : en beaucoup d'endroits ont disparu jusqu'aux assises inférieures, en dessous du dallage; et l'on y saisit la preuve de destructions répétées. Tout ce qu'on peut faire, c'est de reconstituer les grandes lignes du plan. C'est un temple dorique périptère, qui mesure 60 mètres sur 25 mètres, avec 6 colonnes en façade ; on y montait à l'Est par trois hauts degrés. Il repose sur des substructions colossales, ces substructions dont parle un des nouveaux hymnes delphiques, où le poète nous montre Apollon « traînant de sa main immortelle d'immenses blocs de rochers pour les fondements de son temple ». Ce soubassement, qui s'élève de plusieurs mètres au-dessus du terre-plein, est percé d'un réseau de galeries souterraines encore mal connues. La disposition intérieure du temple semble avoir présenté quelques traits originaux. A la façade Est, s'ouvrait un *pronaos* très vaste, où étaient admis les pèlerins. En arrière était la *cella* réservée aux mystères du culte. Vers le milieu de la cella, le dallage est interrompu par une profonde cavité : là était sans doute l'*adyton*, d'où la Pythie rendait ses oracles, au milieu des vapeurs méphitiques ; là passe en effet l'aqueduc qui draine les eaux de la fontaine Cassotis, et qui aboutit à un trou d'écoulement percé dans le mur pélasgique, au-dessus du sanctuaire de la Terre et de l'oracle primitif.

On voit combien ces fouilles de Delphes nous apportent de révélations curieuses sur la topographie et la physionomie du sanctuaire d'Apollon. Sans doute, il y a fort à faire encore. Sans parler même des monuments situés hors du téménos, il reste à sonder tout le terrain à l'Est et au Nord du temple. Il reste à déblayer le théâtre, à découvrir la Lesché et le monument de Néoptolème. Enfin les fouilles seront complétées par une exploration méthodique de la Phocide, de toutes les ruines, des routes antiques, de la géologie, de la flore et de la faune, même du climat et du dialecte actuel. Mais l'œuvre capitale est presque achevée : et, si le temple d'Apollon nous laisse quelques regrets, cette déception est largement compensée par la découverte de cette admirable voie sacrée, si pittoresque, qui serpente pendant près de trois cents mètres entre deux haies de monuments, de piédestaux et d'œuvres d'art.

(A suivre.) PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

OPÉRA. — La millième de *Faust*.

L'Académie nationale de musique donne ce soir la millième représentation de *Faust*. Pour la circonstance, le dernier acte sera agrémenté d'une apothéose; le buste de Gounod apparaîtra couronné de lauriers, aux sons d'une cantate de M. Jules Barbier pour les paroles, et, pour la musique, de M. Ambroise Thomas. Les âmes simples se demanderont, j'en ai peur, ce que vient faire ici l'auteur du *Comte de Carmagnola*. Gounod se suffit à lui-même. Si l'on a cherché pour célébrer sa mémoire autre chose qu'une représentation modèle de *Faust*, on aurait pu trouver dans ses œuvres un chœur sur lequel M. Jules Barbier, j'en réponds, eût adapté des vers qui n'eussent point déparé ses poésies complètes: quand ce n'eût été que cet admirable *Épitha-*

lame de *Roméo*, si malencontreusement coupé à l'Opéra. Mais enfin, l'auteur du *Perruquier de la Régence* a trouvé une façon de faire entendre sa musique. Il n'a plus que celle-là.

Donc l'Opéra donne ce soir la millième de *Faust*. C'est un joli chiffre. Il ne me trouble pas d'ailleurs en lui-même : nous en avons vu, des millièmes ! Mais c'est une occasion de parler de Gounod, et de protester contre l'indifférence presque méprisante avec laquelle certains en parlent aujourd'hui. Certes, le « drame lyrique » est une belle chose, et personne plus que moi ne désire voir apparaître un drame lyrique français. Mais, tout de même, on a fait, avant *Opéra et Drame*, des œuvres de théâtre ayant quelque valeur. L'exclusivisme est stupide ; on n'écouterait plus une symphonie parce qu'on admire les *Neuf :* et de celles-ci on supprimerait huit, parce que l'on en préfère une ! Ce serait un joli gain pour la musique. Et puis enfin, est-ce que, en attendant le drame lyrique de nos rêves, vous ne seriez pas assez satisfaits d'un bon vieil opéra, où la musique exprimerait sincèrement et puissamment les sentiments mis en scène ? Qu'il nous vienne un *Don Juan*, un *Orphée :* nous ferons peut-être nos réserves sur la conception générale de l'œuvre : cela n'ôtera rien à la beauté absolue de certains passages, le récitatif de Donna Anna ou la scène des Champs-Élysées ? Ah ! les querelles de mots ! Les dévots à rebours font toujours sourire. Leurs critiques valent à peu près celles qui n'admettaient un opéra qu'avec chœurs d'entrée, airs à reprises, morceaux d'ensemble et chœurs de sortie, et qui poussaient des cris d'orfraie parce que Gounod avait négligé quelques-unes de ces prescriptions, hors desquelles il n'y avait pas de salut.

Prenons les œuvres pour ce qu'elles sont. Gounod n'a écrit que des opéras. Ne cherchons pas autre chose : il a fait *Roméo*, il n'a pas cherché à faire *Tristan*. Il ne l'aurait pu, sans doute. Mais, encore une fois, de ce que Wagner a écrit *Tristan* — il a dit lui-même qu'il était bon qu'une telle œuvre fût faite *une fois* — il ne s'ensuit pas que rien n'existe hors de *Tristan*. Certains des opéras de Gounod sont, comme opéras, des chefs-d'œuvre : nous n'avons que cela à leur demander.

Je crois bien, du reste, qu'il y a un malentendu à propos de Gounod et que la fin de sa carrière nous rend injustes pour le commencement. Son tort, sans doute, ou son malheur, est d'avoir fermé les yeux devant les « vérités nouvelles », de n'avoir pas voulu voir ce que la conception wagnérienne apportait de nouveau et de vraiment « libérateur », selon le mot même de Wagner, à la musique dramatique. Mais ce n'est pas une découverte qu'il n'est pires réactionnaires que ceux qui ont été d'abord des novateurs ; et Gounod, à son heure, fut un avancé. Le progrès accompli dont il avait été l'auteur, il lui a semblé tout naturellement qu'il n'y en avait plus à faire.

On lui oppose Verdi. C'est précisément ici qu'il faudrait s'entendre. — Sans contredit, s'il s'agit du génie de l'*homme*, nous admirons plus complètement l'effort persistant de celui qui, en pleine popularité, se remet à l'école, qui part de *Nabuccodonosor* pour aboutir à *Falstaff*. Mais considérez que la valeur musicale des œuvres n'a presque rien à voir ici : c'est l'effort que nous admirons : et, en toute justice, nous devrions admirer de même M. Francis Thomé, si, partant de *Simple aveu*, il était arrivé à écrire *Ernani*. On objecte que cet effort vers le mieux est précisément la marque du génie. Cela est vrai, assurément, pour Beethoven ; cela est vrai encore pour Wagner, mais seulement d'une à l'autre des deux périodes dont 1848 marque la séparation : *Tristan* est de trente ans antérieur à *Parsifal;* est-on sûr qu'il lui soit inférieur ? Pour Mozart en tous cas cette règle me paraît douteuse ; je ne suis pas certain du tout que la *Clémence de Titus* soit supérieur aux *Noces*. Mais passons sur des théories générales qui ne prouveraient pas grand' chose, et revenons à notre parallèle. Chez Verdi, donc, nous admirons l'homme avec tout le respect qu'il mérite. Mais le musicien, le musicien seul, le mettrez-vous en comparaison avec Gounod, malgré l'indéniable puissance de son génie ? Extrayez, si je puis dire, extrayez des cinquante opéras de Verdi tout ce qu'ils renferment de purement musical : faites la même opération pour l'œuvre dix fois moins volumineuse de Gounod. Je n'insiste pas... Seulement, Verdi progressait tandis que Gounod déclinait ou restait le même. *Faust* est de 1859 : *Falstaff* est d'hier. Il ne faut pas oublier cela, si l'on veut juger sainement Gounod.

Mais allons plus loin, et parlons « progrès » puisque aussi bien nous nageons aujourd'hui, et pour toutes choses, dans les théories générales. Verdi a donné aux artistes le plus noble exemple : mais quel progrès a-t-il fait faire à l'art ? Il a débuté par des œuvres brutales et vulgaires, plus brutales et plus vulgaires que celles qu'on donnait alors autour de lui, et qui ont eu sur l'art dramatique musical une influence déplorable : personne ne le contestera, je crois. Il trouve un jour son chemin de Damas, il écrit *Aïda*, *Otello*, *Falstaff*, œuvres intéressantes à coup sûr, mais qui ont ce malheur d'être venues après que l'évolution (au diable les mots scientifiques !) était accomplie, après que le public connaissait, et connaissait bien, au moins les premières œuvres de Wagner. *Aïda* est de 1870 : *Lohengrin* le dernier *opéra* de Wagner est de 1848 ; *Otello* est de 1887, cinq ans après *Parsifal ; Falstaff*, de 1890.

Voyez Gounod maintenant. Il arrive au moment où

Meyerbeer triomphe sur toutes les scènes ; on n'entend que lui et Auber. L'un par sa musique toute d'effet, sa musique à grand spectacle, l'autre par ses airs de danse chantés, donnent toute satisfaction aux aspirations artistiques du public ; les musiciens, — et non les moindres : Halévy, Niedermeyer, — semblent n'avoir d'autre ambition que de recommencer les opéras de Meyerbeer : ou d'Auber, comme cet aimable Adolphe Adam. Tout ce qui a fait la gloire de l'École française avec Gluck et Méhul, ou son charme avec Dalayrac et Monsigny, la justesse d'expression et de sentiment, la traduction nette et directe des passions, tout cela a disparu. Rien ne reste, hors le quadrille ou le mélo en musique.

Sapho est joué en 1851. Œuvre inégale, sans conteste, mais dont les beautés étaient non seulement de premier ordre (je ne veux rappeler que l'admirable dernier acte), mais tout à fait différentes des « beautés contemporaines ». Par-dessus les Italiens et ce que Rossini appelait « les Juifs », Gounod se rattachait à Gluck et à Mozart, pour ne parler que des « hommes de théâtre » ; et j'ose dire que ni le rôle d'Armide ni celui d'Anna n'auraient été déparés par les *stances*, ou l'admirable réponse de Sapho aux imprécations de Phaon. Et le progrès n'était pas seulement dans la qualité de la mélodie, d'une pureté de forme telle qu'on n'en trouverait que chez les tout à fait grands : il était encore en ceci que la mélodie s'imprégnait pour ainsi dire des paroles et du sentiment qu'elles exprimaient, que Gounod cherchait l'effet dans l'expression seule. Et cette justesse d'expression était un progrès puisqu'elle lui permettait de substituer aux airs et aux récits une « déclamation mélodique » en dehors des formes ordinaires. Ce n'est pas un air que la plainte de Sapho : « Sois béni par une mourante... » ; rien n'est plus mélodique, plus expressif, d'une tendresse plus découragée, d'une mélancolie plus pénétrante.

En même temps le récitatif s'assouplissait, perdait sa sécheresse : la vie et le mouvement mélodiques commençaient d'y circuler, en augmentant l'intérêt et la valeur ; et cette tendance, manifeste déjà dans *Sapho*, allait se marquer plus fermement dans *Faust* et dans *Roméo*. L'harmonie même se faisait plus « mélodique », si je puis dire, s'associant plus intimement à la phrase musicale, se développant parallèlement à elle, d'une richesse et d'une abondance toutes nouvelles, qui donnent aux bonnes pages de Gounod un caractère de pureté et de beauté classiques. Il n'est pas jusqu'à l'orchestration qu'il n'ait heureusement fait progresser ; elle aussi, il la conformait au sentiment, la rendant chantante, en quelque sorte, de *tapante* qu'elle était... Et je ne me dissimule pas, d'ailleurs, ce que cette opposition de mots peut avoir d'incomplet.

Sans doute, pour tout cela, Gounod avait des modèles. Qui n'en a pas ? Wagner a reconnu avec bravoure tout ce qu'il devait à Bach, à Beethoven, à Weber. Il n'en est pas moins vrai qu'en 1851, *Sapho* était en réaction très énergique contre la musique à la mode, contre la mauvaise direction donnée à l'opéra français, par les Italiens d'abord, et ensuite par Meyerbeer et son école. Les tenants de l'école d'alors en avaient le pressentiment, peut-être. Ce qu'il y a de certain, c'est que les plus vives attaques contre Gounod vinrent des fidèles de Meyerbeer. Comparez tel opéra contemporain (ce n'est pas ici une discussion sur la valeur propre des œuvres), *Henry VIII* ou le *Roi de Lahore*, et *Robert le Diable*. Ne voyez-vous pas, à première vue, une différence profonde dans la forme, tout au moins ? Cette différence vient de Gounod. C'est lui qui, le premier, nous a reportés vers les musiciens qui se souciaient avant tout de la musique. Et en cela, son action a été utile, non seulement à ses contemporains, mais à ceux qui l'ont suivi. En dépit des différences d'école, il y a de la bonne musique et de la mauvaise musique. En nous ramenant vers la bonne — et, peut-être aussi parce que son génie simple nous laissait voir « comment c'était fait » — il nous a permis de comprendre et d'apprécier celle qui nous est venue plus tard. Ce n'est pas un paradoxe de dire que Gounod nous a aidés à comprendre Wagner, avec lequel il a, musicalement parlant, plus de parenté qu'on ne pense — parenté qu'ont ensemble les différentes formes de « bonne musique », et un peu plus que cela.

Comparez maintenant le rôle de Gounod (je ne crois pas l'avoir exagéré) à celui de Verdi, comme vous avez comparé la « musicalité » de leurs œuvres. De ce parallèle Gounod sort singulièrement grandi. Et ce n'est pas pour le vain plaisir de rabaisser l'auteur d'*Otello* que je me suis livré à ce rapprochement. C'est qu'il me permettait de faire ressortir l'importance du rôle joué par Gounod. Ce rôle a été considérable. Et ce n'est pas le seul titre de gloire de l'auteur de *Faust*, car souvent des artistes incomplets ont joué un rôle capital dans les progrès de leur art (Manet, par exemple). Gounod a réalisé, complètement réalisé ce qu'il a voulu. Et il a été un grand musicien. Oui, je sais, il en est un autre grand, très grand. Mais... qu'on ne m'accuse pas de blasphème. Songez, qu'en somme, nous commençons à peine à « découvrir » Berlioz, et que *Faust* a été joué mille fois. Si Berlioz fut incontestablement un homme de génie, ne fut-il pas parfois au-dessous de son rêve, et sa réalisation, si l'on peut dire, ne fut-elle pas quelquefois inférieure à sa conception ? Et n'est-ce pas par là qu'il nous plaît (pas par là seulement), par l'effort qu'il nous faut pour comprendre ce qu'il a voulu faire à travers ce qu'il a fait ? Après tout, un de nos plus grands plai-

sirs est de « comprendre », et comprendre suppose toujours un peu d'effort. Mon maître M. E. Reyer s'égayait l'autre jour de je ne sais quel critique qui avait parlé des « banalités » de Berlioz. Et certes, jamais Berlioz ne fut banal. Mais ne fut-il jamais maladroit, ou imparfait?... Ce sont les questions que je pose : et je n'y réponds pas, par défiance de mon jugement, et aussi par prudence.

Gounod savait son métier (presque autant que Mozart) et il a réalisé son idéal. — Idéal médiocre, dira-t-on. Non pas. Gounod n'avait pas le génie foudroyant de Wagner. Il n'aurait pas fait *Tristan*, sans doute, ni peint l'Amour-roi, envahissant l'être tout entier, se substituant à lui, débordant de l'âme et l'entraînant vers la mort, seul asile de ceux qui s'aiment sans limites. Il n'a voulu peindre que des hommes et des femmes amoureux. Et, il faut le dire, il les a peints comme personne ne les avait peints avant lui. L'amour impersonnel en quelque sorte de Chérubin (Qu'importe, elle est femme!), Mozart l'a traduit en deux airs plus significatifs que les cinq actes de Beaumarchais. Et, pareillement, deux airs lui ont suffi pour donner la vie à l'amour déçu et résigné de la Comtesse. L'Amour tragique et désespéré, Gluck et Berlioz l'ont génialement exprimé dans les derniers actes d'*Armide* et des *Troyens*.

Si l'on met à part les vieux maîtres religieux, personne n'a chanté l'amour divin comme Wagner avec *Parsifal*, l'amour paternel avec Wotan, l'amour fatal et prédestiné avec Brünnhild et Siegfried, l'amour surhumain avec Lohengrin, l'amour naïf et docile avec Éva... Je n'en finirais pas, si je voulais marquer toutes les nuances. Mais l'amour de deux jeunes gens vivant leur pleine vie, attirés l'un vers l'autre par ces puissances mystérieuses qui viennent du cœur et des sens, qui l'a rendu avec plus d'ardeur mouillée de tendresse, avec plus de chaste abandon que ne l'a fait Gounod? Rappelez-vous le second acte de *Roméo*; la première apparition de Juliette au balcon et sa phrase : « *Ah! tu sais que la nuit te cache mon visage...* etc. » C'est un modèle, je dis un modèle absolu, d'union intime de la parole et du chant, et en même temps, un modèle de libre et indépendante mélodie. Rien qui ait ici la forme d'un air, mais une phrase qui se déroule et s'infléchit suivant le sentiment exprimé, et cela avec un charme inexprimable, une admirable « loyauté », une incomparable justesse d'expression. Musicalement, cela est irréprochable; dramatiquement, cela est d'une émotion profonde. Faut-il rappeler encore, dans ce même acte, la phrase de l'Adieu?...

Et, si Gounod n'a traduit que l'amour, faut-il faire remarquer qu'il a su au moins en rendre les nuances diverses, que l'amour de Vincent n'est pas celui de Faust; que l'amour satisfait de Philémon, au premier acte, n'est pas l'amour de Philémon rajeuni; que l'Amour divin de la *Messe de Sainte-Cécile*, de *Rédemption*, de *Mors et Vita*, — moins sensuel qu'on ne l'a dit, mais un peu trop « familier », peut-être, et un peu trop câlin, — n'est pas, toutefois, l'amour de Roméo; que dans *Roméo* même, entre l'amour du madrigal, l'amour du balcon, l'amour de l'alouette et l'amour des tombeaux, il y a une gradation profondément sentie et admirablement rendue?...

Mais me voici dans la critique exclamative, et j'ai à peine la place de conclure.

En art, il n'est pas de demi-maîtres. Gounod fut un maître. Il l'a même été trop, en ce sens qu'il a eu trop d'élèves. Malheureusement, il est arrivé, presque dès ses débuts, à la pleine maîtrise de son art, pour ce qu'il en voulait faire. Il n'a pas progressé. Et cela ne serait rien. Mais, pendant qu'il restait lui — soyons tout à fait sincères : pendant qu'à la fin de sa vie, il reculait — d'autres venaient, qui s'emparaient de ses procédés, et qui, ayant plus de talent peut-être et n'ayant pas son génie, mettaient pour ainsi dire ses procédés dans le domaine public. Ne parlons que des plus célèbres; M. Saint-Saëns est trop sincère et M. Massenet trop aimable pour ne pas reconnaître ce qu'ils doivent à Gounod. C'étaient là des procédés simples, dira-t-on, puisqu'on les pastichait si facilement. Cela prouve aussi que Gounod avait une personnalité; et combien ont-ils été, depuis quatre-vingts ans, les musiciens français qui ont eu un style à eux? Ils sont trois! Gounod, pendant un demi-siècle, a eu une influence prépondérante sur l'école française. Nous sommes — après cinquante ans! — un peu lassés de ses « rosalies rondouillardes ». Mais soyons justes; est-ce lui ou ses imitateurs qui nous en ont fatigués? Voici trente ans qu'on ne nous donne au théâtre que du Gounod. Il ne faudrait pas que le Gounod des autres nous rendît injustes pour le Gounod de Gounod, le vrai, le grand... qu'il ne faut pas imiter, mais qu'il faut aimer.

JACQUES DU TILLET.

P.-S. — Succès fou et de rire fou, pour l'*Hôtel du Libre-Échange*. — Je préfère, pour ma part, *Un fil à la patte*, dont le premier acte était d'excellente comédie, et dont les folies étaient plus inattendues. Mais cela est d'une drôlerie inimaginable et irrésistible. En voilà pour trois cents représentations. — Je veux signaler, au moins, un drame que M. Édouard Noël vient de publier chez Delagrave : *les Cent Jours*, en cinq actes, et trente tableaux.

J. T.

NOTES ET IMPRESSIONS

Passim.

Il y a des semaines où l'on ne pense rien d'important sur les affaires des autres. C'est alors qu'il vaut mieux raconter ce que les autres vous ont dit de leurs affaires, ou les vagues petites pensées personnelles qu'on a, au hasard.

***

L'endroit le plus amusant de Paris en ce moment (ceci, monsieur Marc, n'est pas une réclame), l'endroit le plus amusant de Paris, c'est sûrement le cabinet de M. Dopffer.

Je connais de vue la plupart des plaignants ou des inculpés, et j'ai des documents sur ce que peuvent être leurs sortes d'âmes. Ils doivent avoir des mots admirables, d'inimaginables répliques, des ripostes où tient toute une philosophie. On peut juger de celles qu'ils font dedans par celles qu'ils font dehors.

Un d'eux dernièrement sortait du cabinet du juge d'instruction. Ses amis, qui l'attendent, le pressent de questions anxieuses. Il hausse les épaules et d'un ton de dédain écrasant :

— Ce Dopffer n'a aucune idée de ce que c'est que la publicité !

Et je connais celui qui a dit cela. Il ne faisait pas d'esprit. Il ne faisait pas un mot. Il disait exactement sa pensée.

***

L'autre jour, chez un ami, on fait réciter au fils de la maison, sept ans, une fable, *le Corbeau et le Renard*. L'enfant récite d'un ton convaincu, d'un ton grave et doctrinaire, et lorsqu'il arrive à la conclusion, à la moralité, sa petite voix se fait plus morose, plus pédante encore : « Apprenez que tout flatteur, etc. » On l'applaudit, on se récrie sur le charme de la fable. Quelqu'un proteste :

— Mais pas du tout... Elle est stupide, cette fable... Comment, voilà un corbeau à qui l'on dit qu'il est le phénix des hôtes de ces bois, dont on admire le plumage terne, auquel on prête un chant délicieusement mélodieux, auquel pendant dix bonnes minutes on dit les choses les plus agréables, les plus suavement chatouilleuses... et qui se plaint, qui fait de la musique parce qu'on lui a fait payer cet agrément un fromage... Un fromage ? Mais c'est pour rien ! Mais cela vaudrait dix, vingt fromages, tout ce que le renard découvre à dire de charmant à ce vilain oiseau... Et le renard, lui, est-il assez mal réussi, assez mal peint... Non, le voyez-vous allant faire au corbeau la leçon, allant lui apprendre que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute... Mais il le sait bien, le corbeau, ils le savent bien tous les deux... Ils trouvent cela tout naturel et ils ont raison... La flatterie est un art inappréciable, inévaluable... Un bon flatteur à sa disposition, un homme qui vous dit adroitement tout ce qu'on souhaite de s'entendre dire, mais c'est du bonheur à discrétion, c'est du bonheur qu'on ne saurait assez payer... Oui, si nous n'étions pas si hypocrites, nous avouerions que l'on n'achète jamais la flatterie trop cher...

Et Cadet, là présent, murmure entre ses dents, de sa voix de gorge et de nez :

— Monologue !... Idée de monologue... Vite faites-moi de ça un monologue !...

***

Dans les cercles littéraires — des cercles qui me semblent un peu trop ouverts depuis quelque temps — le grand sujet de conversation est le voyage triomphal de M. Zola en Italie.

A mon avis, l'on continue à juger assez mal le cas de M. Zola. Sauf la fâcheuse gaffe de n'avoir pas songé à demander la grâce du capitaine Romani, je trouve que M. Zola ne fait en Italie que ce qu'il devait normalement y faire.

Ce n'est pas un voyage littéraire qu'il accomplit, mais un voyage politique. Il va là-bas comme ministre de la littérature française et on le reçoit comme un ministre, — comme on recevrait M. Barthou, par exemple.

Qu'importe que, sans mandat de notre part, il parle en notre nom dans les banquets ? Ce sont là de pures formalités extérieures. Cela ne doit pas plus nous révolter que ne s'indignent les ingénieurs français lorsque M. Barthou s'exprime comme s'il était le premier d'entre eux.

Quant à la mauvaise presse que M. Zola a en France, — et il l'a, on ne peut le nier, jamais le mouvement contre lui n'a été plus violent, plus général ; — quant à cette mauvaise presse, j'imagine qu'il ne s'en inquiète pas beaucoup, qu'il se dit que c'est le sort de l'homme politique d'être exposé aux horions et qu'il faut subir patiemment les injures et les blâmes de l'opposition, lorsqu'on est au pouvoir ou qu'on en prend l'allure.

***

Dans un salon où l'on cause de tout cela, un maître exquis dit de sa voix intelligente et chaude :

« Voilà, on ne se sert pas assez de nous autres écrivains, on n'utilise pas tout ce que pourrait produire de bon pour le pays le prestige de notre nom, rien que la curiosité qui s'attache à notre personne... Voyez-vous l'un de nous délégué, en un cas grave, auprès d'un Bismarck, d'un empereur, d'un tsar... Oh ! je sais bien : d'abord il aurait l'idée, ce

grand personnage, qu'il va nous rouler, nous mettre dans sa poche... Mais quand il entendrait une voix sincère, la voix directe et sous-officielle de la nature, de la vérité, de l'humanité, quand il entendrait cette voix inaccoutumée au lieu de se trouver en face de diplomates traditionnels, oui peut-être qu'alors nous réussirions à le faire frémir, à lui donner le frisson de clairvoyance et de pitié, à faire sentir ce potentat comme un homme... Oui, ce serait là pour nous un beau voyage et une belle tâche !... »

*
* *

Dîné, dans une maison amie, avec Strindberg, le grand dramaturge suédois. Une figure de mousquetaire maigre, des cheveux annelés et tordus comme des serpents, des cheveux de méduse, l'œil extraordinairement clair et vague, — une frappante ressemblance avec Villiers de l'Isle-Adam.

Il dit ses théories, ses opinions — en roulant autour de l'auditoire ses regards inquiets et clairs — avec assurance et lenteur, trop de lenteur peut-être, pour fixer une attention un peu égoïste, préoccupée de soi et fatiguée comme l'est celle des Parisiens, vers neuf heures du soir, et généralement à toutes les heures de la journée...

J'étais du reste sûr de le voir en cette maison, où l'usage est de faire assister, au dîner qu'on y donne chaque semaine, l'homme illustre du moment. Qu'il soit du Nord, de l'Est ou du Midi, chimiste, peintre ou musicien, il figure nécessairement dans cette Saint-Charlemagne hebdomadaire. Les morts seuls sont affranchis de l'obligation. Et encore leur invente-t-on des substituts. L'une des dernières semaines, par exemple, le héros littéraire était Benjamin Constant dont on vient de publier le journal. On ne pouvait, par force majeure, l'inviter. Mais on prit un biais et au dîner de la semaine, je n'eus aucune surprise de trouver l'impresario du journal, l'aimable Mlle Melegari. Que voulez-vous? Il faut savoir s'arranger !

*
* *

Est-ce dans cette maison que les hasards de l'invitation me feront peut-être un jour dîner avec le successeur de M. de Lesseps?

Cela se pourrait. Ce qui est en tout cas certain c'est que M. de Lesseps aura, et vite, un successeur.

Quelques personnes en doutaient. On croyait que la difficulté de l'éloge à prononcer écarterait les candidats. On imaginait même un éloge spécial, et à la manière pindarique, où l'on ne dirait que les gloires du défunt, où l'on arrêterait sa biographie aux fêtes d'Ismaïlia.

Pour penser ainsi il fallait mal connaître la bonne opinion qu'ont de leur talent oratoire et littéraire les candidats et aussi quelle furie impavide les pousse vers le Dôme aux discours.

Le *Figaro* de ce matin met à néant les mauvais bruits et donne toute une liste de candidats à la succession de l'illustre ingénieur.

Parmi ceux-ci, on signale Me Barboux, le célèbre défenseur de M. de Lesseps. S'il est admis, sa tâche sera bien ardue, car il y a des éloges qui dans la bouche d'un avocat ressemblent forcément un peu à des plaidoyers; et à l'Académie, les jours de réception, on ne veut, vous savez, que de l'inédit.

FERNAND VANDÉREM.

NOTES EN DERNIÈRE HEURE

QUELQUES SOUVENIRS SUR AUGUSTE BURDEAU

La nouvelle génération de nos hommes politiques n'est pas heureuse. Rares sont les talents dont elle peut tirer orgueil, rares les éloquences, rares les grands savoirs, plus rares encore les volontés. Et voici que disparaît, dans sa fleur, emporté par un mal dont la marche ne se laissait que trop exactement calculer, celui de nos hommes d'État nouveaux que la belle clarté de son intelligence, la compréhension de son esprit, son incomparable puissance de travail, l'autorité vibrante de sa parole, avaient imposé aux partis comme le plus brillant *leader* que pût accepter la majorité parlementaire. Il meurt à quarante-trois ans, l'âge même, ou peu s'en faut, où fut emporté Gambetta. Il meurt debout, car, se sachant perdu et à brève échéance, il se faisait, jusqu'en cette dernière semaine, porter au fauteuil présidentiel, pour ravir une journée de plus à l'éternelle inaction. Il meurt pauvre, littéralement pauvre, lui que la calomnie avait ridiculement dépeint comme le client attitré des accapareurs de la richesse.

Cette carrière de l'homme public, il ne m'appartient pas de la retracer et moins encore de mesurer la part d'influence qu'il exerca sur la nouvelle orientation du parti républicain. Ma pensée préfère se reporter sur la courbe de sa vie, courbe qui l'amena à passer des fonctions du professorat en apparence le plus contemplatif aux fiévreuses agitations de l'existence parlementaire. Aussi bien cette transformation même pourrait-elle avoir ses raisons profondes que masque aux esprits superficiels le mot commode d'ambition.

Auguste Burdeau, né dans le plus humble milieu, destiné d'abord au métier de canut, se fit de très bonne heure remarquer par les dons exceptionnels de son esprit. Pourvu d'une bourse de lycée, il fit les études les plus solides, et ses succès scolaires furent si retentissants que Sainte-Barbe, en quête de candidats au prix d'honneur, ne manqua pas de l'attirer. Sainte-Barbe jouait à coup sûr: en août 1870, l'ex-petit canut remportait le grand prix de philosophie au concours général, et il se faisait recevoir élève de l'École normale. La guerre arrive,

il s'engage et se bat; prisonnier, il s'échappe; bref, la conduite du soldat improvisé est telle que, quelques mois plus tard, il est, avec deux autres normaliens, décoré de la Légion d'honneur.

C'est au terme de son séjour rue d'Ulm que je le vis pour la première fois. Moi-même, élève de philosophie au lycée Louis-le-Grand, je suivis pendant deux semaines les leçons qu'il nous fit, comme stagiaire, avant de se présenter à l'agrégation. Le sujet traité devant nous faisait partie du cours de morale et portait sur la déduction de nos devoirs envers l'humanité, envers nous-mêmes et envers les vivants plus humbles, que la nature a doués aussi de sentiment et d'action, sinon de pensée. L'ardeur du jeune conférencier, la fermeté de son accent, jointe à la souplesse de sa dialectique et à l'ingéniosité de ses vues produisirent sur nous une vive impression. Sa pensée philosophique s'était visiblement formée à l'école de Kant, surtout du Kant de la Raison pratique, et l'idée d'une loi autonome que la volonté, par une décision souveraine, se dicte à elle-même, indépendamment de toute impulsion, soit de l'intérêt, soit de la passion, était l'étoile polaire vers laquelle, à travers la variété des hypothèses, il ramenait uniformément nos regards.

Il passa l'agrégation, en août 1874, avec un tel éclat, nous disait M. Ravaisson, président de son jury, que l'on fit en sa faveur cette chose unique, paradoxale, de lui donner un point de plus que le maximum. Professeur de philosophie au lycée de Saint-Étienne, puis au lycée de Nancy, bientôt à Louis-le-Grand, il acquiert sur-le-champ, en cette dernière et grande chaire, une incomparable autorité. Ses élèves lui témoignaient une affection, un respect, une admiration dont l'écho enthousiaste m'est bien des fois revenu. En consultant mes souvenirs, je trouve qu'un trait distinctif paraît avoir signalé son enseignement : bien que la base théorique en fût étendue et forte, son cours était pénétré du sens de la vie et des nécessités de l'action. Cette conviction lui tenait à cœur, que le maître, dans ces grandes classes, n'a pas simplement à initier de jeunes hommes aux délicats problèmes de la métaphysique et aux subtiles solutions que les méditatifs en ont tentées. Oh! certes, ces problèmes, ces solutions, il n'en faisait point fi, et pousser la jeunesse à s'en désintéresser lui eût paru une œuvre d'affaiblissement intellectuel. Mais, en même temps, il voulait (réagissant en cela contre les tendances exagérément spéculatives auxquelles notre génération philosophique a parfois trop cédé) que la grande image de la patrie, de la patrie mutilée, toujours saignante, fût constamment présente à l'esprit de ces élèves qui demain seraient soldats et citoyens. On me rapportait qu'en telle de ses classes, passant avec un art consommé du plus abstrait de la théorie au plus mouvementé de nos contingences, il avait dit la France à refaire, à venger peut-être, la République à raffermir, notre antique rang à reprendre dans le monde, avec une éloquence si communicative que l'émotion de son jeune auditoire alla jusqu'aux larmes. Enfin, il tenait que les discussions économiques, où se trouve sans doute la clef de notre avenir social, ne doivent pas être laissées en dehors de l'horizon philosophique. Il ne contribua pas médiocrement à leur faire accorder une place dans les programmes de l'enseignement secondaire. Lui-même, parallèlement à son grand cours du lycée, il donnait des conférences d'économie politique, suivies, me disait-on, avec beaucoup d'empressement.

Qu'un philosophe, se faisant de sa mission de professeur l'idée que je viens de dire, soit entré dans la politique, comment s'en étonner? Mais c'est précisément le contraire qui aurait été de sa part une inconséquence. Il ne la commit pas. Les moyens d'action que la tribune et la presse dispensent à l'homme moderne, il en savait la puissance. C'est d'abord à la presse qu'il s'adressa. On se fait difficilement une idée du labeur qu'il accomplit durant les années (1881-1885) qui s'écoulèrent jusqu'au jour de son entrée au Parlement. Tandis qu'il mène de front sa classe et ses conférences, qu'il dirige des traductions de philosophes étrangers, Herbert Spencer, Schopenhauer, R. Clay, il est au *Télégraphe*, sous la direction de M. Jezierski, le principal rédacteur politique; il écrit au *Globe* des variétés économiques dont les spécialistes font estime. Déjà nous, ses amis, ses collaborateurs d'un jour, une telle âpreté au travail, une si impitoyable tension de l'activité, ce superbe dédain des exigences de l'être physique, nous mettaient dans l'inquiétude. « Il se tuera », disait-on autour de lui. Et son labeur ne faisait que commencer! Ce défi à la vie allait durer quinze ans. La vie lui a encore été patiente.

Conter comment, sous le grand ministère, Paul Bert le prit pour son chef de cabinet, comment, à la chute de Gambetta, c'est-à-dire après moins de deux mois, il rentra dans le rang, reprit ses travaux simultanés de professeur, de conférencier et de publiciste; comment, durant cette laborieuse retraite de quatre années, il se prépara méthodiquement aux travaux de gouvernement auxquels le prédestinait une vocation irrésistible; comment enfin, devenu député, plusieurs fois rapporteur de la Commission du budget il devint, en dépit d'un faux pas en ses débuts d'orateur, un des guides de la majorité républicaine, serait m'attarder à une histoire intéressante, mais superflue, car les événements qui la composent sont de date toute récente et dans aucune mémoire ils ne se sont effacés.

Si possédé qu'il fût par l'action, le tourbillonnement de la vie ne parvenait pas à le distraire des questions éternelles. Ces questions avaient été la joie et la passion de sa jeune vie. Elles devaient se présenter à lui avec une majesté plus imposante encore à mesure que de cette vie le terme apparaissait plus prochain. Prétendre déterminer à quelles réponses se ralliait ce vigoureux esprit serait témérité pure : la conscience philosophique pas plus que la conscience religieuse n'a coutume de jeter aux vents ses secrets. Cependant, il y a de sérieuses raisons de croire que les fruits de sa belle éducation métaphysique avaient, dans son âme, gardé leur fraîcheur. Quelle que fût son estime pour Paul Bert, je ne me persuade pas que les sécheresses du positivisme l'aient jamais séduit. S'il en fallait donner la preuve, je la demanderais à une charmante lettre de lui, écrite il y a quinze jours à peine, dans laquelle il exprimait le vœu que l'accord fondamental qui existe entre l'antique spiritualisme et les écoles philosophiques auxquelles nous appartenions, lui et nous, fût hautement avoué. Et

cet accord, en faut-il donc énumérer les termes : liberté de l'âme, explication de la nature par une fin qui la dépasse, irréductibilité de la raison aux sens, devoir et immortalité ?

GEORGES LYON.

Petit bulletin bibliographique.

CHARLES MAURRAS, *Le chemin de Paradis* (Calmann Lévy). — M. Charles Maurras est tout ensemble un philosophe et un poète. Philosophe, il me rappelle un peu certains idéologues de la métaphysique allemande, et j'avoue que maintes de ses théories m'ont semblé nuageuses; mais sa poésie est toute méridionale, pure et chaude, parfumée de soleil, admirablement colorée et chantante. Et l'on est vite consolé de l'obscurité de ses mythes par le charme léger et subtil de ses belles phrases cadencées. Encore a-t-il mis en tête du volume un mythe aussi clair que les suivants sont obscurs, *le Miracle des Muses :* et l'on ne saurait imaginer prêchée avec plus d'art une morale plus sage : car M. Maurras nous y apprend que la meilleure des vertus est d'honorer la beauté. Un profond sentiment de beauté anime d'ailleurs le livre tout entier, au seuil duquel M. Anatole France a écrit quelques vers d'une adorable douceur.

LÉON BARRACAND, *Mariage mystique* (Lemerre). — Je n'ai pas à faire l'éloge de M. Barracand aux lecteurs de la *Revue Bleue*. Mais aucun de ses romans ne m'a touché autant que ce *Mariage mystique*, où il vient de raconter, avec un harmonieux mélange de précision réaliste et de suavité lyrique, les amours tout idéales, et cependant si ardentes, de deux nobles âmes consacrés à Dieu. M. Barracand transporte à tout ce qu'il écrit un goût et un sentiment de la beauté de la forme qui lui viennent, sans doute, d'une ancienne et longue pratique de la poésie. Lui seul pouvait traiter un pareil sujet avec la discrétion et la mesure qui y convenaient. Il y a mis en outre beaucoup de passion, une extrême variété de scènes et d'épisodes, et cette aimable éloquence qui fait l'attrait principal de son style.

CHARLES DE BERKELEY, *Vieille Histoire* (Collin). — M. Charles de Berkeley est un conteur. La conception qu'il se fait de la vie est très simple et très claire; et il sait l'exprimer simplement et clairement. On devine, en outre, qu'il s'intéresse lui-même à ce qu'il raconte. Il aime ses personnages : il les suit avec une sympathie manifeste dans le détail de leurs aventures. L'invention non plus ne lui manque pas, ni l'instinct du romanesque; et je sais peu de livres qui se lisent aussi vite, aussi agréablement que les siens. Aussi ne suis-je point surpris du succès de *Vieille Histoire*. J'y voudrais seulement une composition plus serrée, plus d'images peut-être, en tout cas un style plus ferme et plus personnel. Mais je crois bien que ce sont là choses superflues, et dont se passeront de plus en plus les lecteurs de romans.

T. W.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

13 décembre.

La discussion générale du budget est close. Des grandes réformes que MM. Jaurès, Cavaignac et Goblet ont proposées, des conseils de prudence que M. Léon Say a donnée, il ne semble pas que dans le budget de 1895 on doive retrouver les effets; la majorité paraît disposée à voter le budget sans modifier gravement le projet tel qu'il est présenté par M. Poincaré et défendu par M. Cochery. Elle devrait pourtant remarquer que l'innovation relative aux droits de succession ne saurait aboutir que par un vote singulier, puisque bon nombre de membres de la majorité repoussent une réforme qu'ils jugent dangereuse et que les socialistes et les radicaux socialistes, déclarent voter cette réforme seulement parce que c'est l'impôt progressif en espérance.

Il est cependant à souhaiter que cette réforme des droits de succession soit remaniée, au moins en ce qui touche les dons et legs faits aux établissements publics de bienfaisance, d'assistance et aux associations reconnues d'utilité publique; ce serait une injustice et une faute que de prélever pour le fisc le cinquième des dons et legs dont ces établissements ou associations bénéficieraient ou bien il faut dire qu'ils sont inutiles pour le bien-être et la prospérité du pays et c'est un nonsens que le ministre des Finances hésitera sans doute à formuler.

Par moment il est bon de noter les étapes que franchit l'opinion pour se rendre compte du rapide chemin parcouru par certaines idées; combien n'a-t-on pas entendu de fois le clergé taxer de loi scélérate la loi de recrutement qui incorpore les séminaristes et de projet inique et odieux celui de la suppression des cultes.

Les temps ont changé; l'évêque de Saint-Dié écrit à une feuille catholique qui parle des tristesses ressenties en voyant traîner à la caserne les séminaristes; il inflige un éclatant démenti « au langage inconvenant qui lui a été prêté ».

Quant à la suppression du budget des cultes, M. d'Hulst écrit à M. Goblet qu'il se consolerait de cette mesure si on lui donnait en échange la liberté vraie et pleine d'association avec toutes ses conséquences, droit de recevoir et de posséder, tout en ajoutant un appoint en argent : l'abandon d'un capital représentant une partie de la subvention actuelle consolidée en rentes françaises.

Envisager et préciser les conditions auxquelles la suppression du budget des cultes pourra être réalisée, c'est évidemment hâter cette solution qui est loin de s'imposer : d'abord l'Etat ne saurait jamais admettre que la puissance de l'Église s'étende sans contrôle, en toute liberté, prenant sa force à Rome et ses richesses en France pour dominer l'esprit public; la France n'est pas comparable aux États-Unis avec ses populations différentes d'origine et de cultes, sans cohésion, sans habitudes séculaires. Quelles que soient les limites qu'on puisse imposer au droit d'association, avec la fortune mobilière toute surveillance peut devenir impossible sur le patrimoine de l'Eglise. Mais, ainsi que M. Spuller le dit très justement dans la préface de son dernier ouvrage : le parti radical ne peut vivre que de l'ancienne politique de combat contre le cléricalisme.

HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31911. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 25 — 4e SÉRIE. — TOME II — 22 DÉCEMBRE 1894

LA SORBONNE

ET LE COLLÈGE DE FRANCE (1848-1851)

UNE LEÇON INÉDITE DE MICHELET — LE COUP D'ÉTAT

Paris! — « Quand je serai à Paris! » — « Quand vous serez à Paris! » Ces mots que je redisais à tout propos et que l'on répétait complaisamment autour de moi me semblaient avoir quelque analogie avec le *Sésame, ouvre-toi* des contes orientaux. Là évidemment mes désirs allaient être satisfaits, mes rêves réalisés. Restait à savoir au juste quels étaient ces rêves et ces désirs : c'est ce qui ne m'apparaissait pas très nettement. J'avais une confuse vision de musées où l'on contemplait indéfiniment des chefs-d'œuvre, de bibliothèques où l'on pouvait consulter tous les livres que l'esprit humain a produits, de cours à la Sorbonne et au Collège de France où du haut des chaires tombaient des paroles d'or et des enseignements merveilleux. Plus loin, plus vaguement encore, la perspective d'écrire dans les journaux, dans les revues, de composer quelque livre d'histoire, quelque recueil de pensées ou de poésies, en vue d'une élite qui m'apprécierait et me laisserait chercher, trouver ma place parmi les meilleurs d'entre les siens : voilà ce que j'entrevoyais, sans trop l'avouer à ma famille ni même à mes amis.

Je dois le déclarer tout de suite, ceux-ci n'ont été pour rien dans ma décision, si peu raisonnable en apparence, et si réellement périlleuse, d'affronter sans expérience, avec les plus faibles ressources, les difficultés de la vie littéraire. Ils firent tout le possible pour m'en détourner. Mais je sentais en moi plus que ces velléités qui passent à la première déception, mieux que ces feux follets de gloriole qui s'éteignent au moindre souffle contraire : ma vocation s'emparait si impérieusement de mon être, que je ne songeais pas plus à la discuter qu'à la révoquer en doute. C'est seulement du reste au bout d'un an et demi que mon écriture commença de faire connaissance avec la lettre moulée. Jusque-là je m'en étais tenu fidèlement à la première partie de mon programme : regarder, lire, écouter, réfléchir.

***

La chronologie est une grande trompeuse; elle nous enseigne que de février 1848 au mois d'octobre 1850 l'intervalle de temps n'est pas considérable. N'en croyez rien. Au bout de ces dix-huit mois, on aurait dit que des années avaient passé. Les abominables Journées de Juin étaient venues, troublant la foi, déconcertant l'espérance, aigrissant les âmes, glaçant l'enthousiasme. Je trouvai Paris très sombre, très préoccupé de l'avenir. A la Faculté des lettres et au Collège de France, sauf pour deux ou trois cours que je vais citer, la jeunesse écoutait d'une oreille distraite des leçons qui ne répondaient ni à ses impatiences ni à ses aspirations.

Le « frugal » Damiron, comme l'a si bien surnommé Sainte-Beuve, ce saint qui vivait d'une méditation et d'une tasse de lait par jour, enseignait à la Sorbonne l'histoire de la philosophie du XVIIIe siècle. Il lisait gravement, lentement, d'une voix timide, qui semblait implorer l'indulgence de l'auditoire pour l'ennui

(1) Voyez la *Revue* des 17 et 24 novembre et 8 décembre.

qu'elle y répandait. Ce n'était pas un enseignement à mettre le feu aux poudres, et les plus hardis philosophes, Helvétius, La Mettrie, d'Holbach, nous arrivaient tout transis par cet apaisant et réfrigérant intermédiaire. J'ai dit que M. Damiron lisait. Délicatement il prenait chaque feuillet placé à sa droite, pour le poser non moins délicatement à sa gauche lorsqu'il en avait achevé la lecture. Mais un jour il se trouva — c'était, je crois, dans une leçon sur Diderot — qu'un feuillet vint à manquer. Sans doute jamais la pensée d'une telle éventualité ne s'était offerte à l'esprit de l'estimable et méthodique professeur. Il demeura interdit devant cette lacune, essayant vainement de la combler et balbutiant quelques mots sans suite. Toute la fin de la leçon s'en ressentit, et ne fut qu'une déroute.

A coup sûr, ce n'était ni par la réserve ni par la modestie que se caractérisait M. Saint-Marc Girardin. Je ne crois pas avoir rencontré d'homme plus parfaitement infatué. Il parlait facilement, élégamment, avec une pétulance singulière, descendant de sa chaire, se promenant autour, tout en continuant la leçon, puis remontant, traitant de haut son auditoire, l'agaçant, le provoquant plus qu'il ne le flattait, fécond en impertinences, parfois sifflé, souvent applaudi.

Je me souviens d'une leçon qui fut singulièrement orageuse. Il s'agissait de Jean-Jacques Rousseau, sur lequel Saint-Marc faisait un cours qui est devenu un excellent livre, bien qu'insuffisamment achevé. Le professeur avait choisi dans le *Contrat social*, dans les *Lettres de la Montagne*, quelques-unes de ces pages où le citoyen de Genève dit durement leurs vérités aux républiques et aux démocraties. Au moment où il terminait sa lecture, partit une formidable bordée de sifflets. Saint-Marc, sans perdre un seul instant son aplomb et son air suffisant, se contenta de dire : « Pardon, Messieurs, est-ce moi que vous sifflez ou Jean-Jacques Rousseau? » Il n'en fallut pas davantage pour retourner le public et rappeler les applaudissements.

Une faveur plus constante accueillait Jules Simon. Sa parole, très écoutée déjà, était loin cependant du degré de perfection où elle est parvenue. Il aimait l'emphase, les longues périodes et les phrases sonores. Cela plaisait fort à la jeunesse. Vêtu d'un habit bleu barbeau, à boutons brillants, il se campait très fièrement en chaire, et sa dernière leçon, à laquelle j'assistai, provoqua un véritable enthousiasme. Jules Simon collaborait alors à une revue philosophique, fondée par Amédée Jacques, par Eugène Despois, Émile Deschanel, Émile Saisset, et dans laquelle débutèrent, entre autres écrivains d'avenir, Alfred Dumesnil et Ernest Renan. La *Liberté de penser* disparut à la suite du coup d'État. Les principaux rédacteurs s'exilèrent volontairement ou furent proscrits; le consciencieux et généreux Amédée Jacques alla mourir obscurément dans l'Amérique du Sud.

Au Collège de France, en dehors de M. Adolphe Franck, qui professait la philosophie ancienne avec beaucoup de talent, mais d'un si faible souffle qu'il fallait se placer tout contre la chaire pour l'entendre; en dehors d'Ampère, le plus fin et le plus charmant causeur du monde, qui ouvrit son cours par ces mots : « Messieurs, j'arrive de Mexico pour vous parler de Corneille », il n'y avait guère d'intéressants que les cours de Dumesnil et de Michelet. Ampère était souvent suppléé par M. Louis de Loménie, le futur auteur de *Beaumarchais* et des *Mirabeau*, déjà le spirituel anonyme des *Contemporains illustres, par un homme de rien*.

J'ai eu plus tard de très agréables relations et une correspondance suivie avec ce laborieux et méritant écrivain. Pourtant je ne saurais dissimuler qu'il avait comme professeur peu d'action sur le public. A l'époque dont je parle, il se livra sur Balzac ou du moins sur quelques-uns de ses romans, notamment, le *Lys dans la Vallée*, à des digressions qui laissaient fort à désirer comme ton de critique et comme impartialité. Il devint titulaire de cette même chaire, et vingt ans après, pendant le siège de Paris, je l'y ai vu, en costume d'artilleur de la garde nationale à cheval, parlant sur les Mirabeau. L'orateur n'avait peut-être pas beaucoup gagné comme éloquence; néanmoins il eût été difficile de ne pas lui savoir gré de ces leçons, débitées non sans crânerie, sous une pluie de fer et avec accompagnement d'obus qui venaient éclater jusque devant les grilles du Collège de France.

*
* *

Des trois grandes voix qui avaient eu tant d'éclat et de retentissement dans les dernières années, deux se taisaient en ce moment, Mickiewicz disparu, Edgar Quinet presque toujours muet à l'Assemblée nationale. Sur l'enseignement de Mickiewicz, sur sa valeur, je ne connais que quelques détails de tradition sans beaucoup d'importance. Il ne se séparait jamais de sa canne, laquelle naturellement l'accompagnait à son cours. Quand il était satisfait d'une démonstration il frappait de ce bâton trois fois le parquet; mais s'il se trouvait en présence de quelque doctrine hostile, de quelque souvenir douloureux, de quelque adversaire invisible pour tous et présent pour lui seul, il brandissait alors son gourdin de l'air le plus menaçant, comme pour défier et anéantir l'obstacle. On cite aussi de lui une phrase singulièrement énergique, qui remédie à une lacune de notre langue. Mickiewicz traitait un jour devant son auditoire des destinées de la Pologne, de ses multiples et soudaines résurrections, et faisant appel à l'espoir

d'un relèvement définitif, il s'écriait : « La Pologne, elle *a mouru* trois fois, mais elle est toujours vivante ! » Je n'ai pas besoin d'y insister. *Elle est morte*, n'eût pas du tout donné la même impression ni indiqué la même possibilité.

Par un singulier hasard de circonstances, quoique je vécusse dans le monde de M. Quinet, je ne l'ai pas rencontré à cette date. Je ne devais entrer en relations personnelles avec lui que dans la modeste et hospitalière maison de Veytaux pendant son exil. Il écrivait ses leçons, les récitait de mémoire, ce qui fait que ses livres, — l'*Ultramontanisme*, le *Christianisme et la Révolution*, — nous en donnent une impression assez exacte. Quinet était célèbre par ses distractions. Elles faisaient trembler Michelet qui le sermonnait fréquemment à ce propos. Un jour que le sermon habituel s'était un peu prolongé, l'auteur d'*Ahasvérus*, après avoir écouté son ami avec beaucoup de déférence, lui serra tendrement la main en prononçant textuellement ces mots : « Ah ! Minna, vous ne m'aimez plus ! » Minna, c'était la première Mme Quinet, une Allemande de Heidelberg, brave et digne femme à l'encolure massive, qui n'avait jamais pu se défaire de son accent germanique, ni d'une jalousie féroce en ce qui touchait à la fidélité d'*Etcar*. J'ignore si *Etcar* était volage, mais il devait être terriblement fugace, s'il lui arriva, comme le prétend la légende, étant professeur à la Faculté de Lyon, d'oublier son cours pour une promenade à cheval. On ferait un poème avec l'histoire de ses manuscrits, qu'il égarait à tous les coins, et qu'il redemandait ensuite aux imprimeurs effarés.

Élu représentant du peuple en 1848, colonel de la 11e légion de la garde nationale (quartier du Panthéon), Edgar Quinet ne devait plus remonter dans sa chaire. Il désigna pour l'y remplacer cet Alfred Dumesnil, dont Michelet avait dit dans son *Cours de 1848* : « Un jeune homme qui m'est cher et qui le sera un jour à la France. » Ce devait être un singulier colonel que Quinet. Il avait des origines quasi militaires et se présentait quelquefois avec bonhomie, comme un ancien enfant de troupe. Aussi avait-il visé, infructueusement d'ailleurs, à l'École polytechnique. C'est pour cela sans doute que dans son *1815* il s'est cru en droit de donner à Napoléon des conseils de tactique. Pourquoi pas, puisque Littré a bien indiqué à Bonaparte comment il aurait dû conduire la campagne d'Italie ? Disons cependant, à la louange du colonel Quinet, qu'il montra dans les Journées de Juin beaucoup de bravoure et d'humanité.

Le cours d'Alfred Dumesnil tranchait nettement sur celui de son orageux prédécesseur. Point de recherche oratoire ; aucune intention polémique, une parole toujours égale, un peu monotone, mais constamment claire et, à la longue, très pénétrante. On y sentait la foi et on y reconnaissait la bonne foi. Le professeur disparaissait pour faire place à l'homme, et l'on éprouvait à l'entendre cette intime satisfaction dont parle Pascal. Les leçons auxquelles j'assistai avaient pour objet les rapports de la France avec l'Italie au XVIe siècle. L'éducation artistique de notre nation, les vicissitudes morales de l'Italie y étaient traitées avec beaucoup de sûreté et de largeur. C'est de là qu'est sorti en grande partie le beau livre intitulé *l'Art italien*, surtout son introduction magistrale, l'une des meilleures pages de notre critique d'art. Cet enseignement si calme, si pondéré, quoique si suggestif, n'avait pas le privilège d'attirer la foule. Une élite de penseurs, de littérateurs et d'artistes s'y donnait rendez-vous chaque semaine. Un des plus assidus et des plus enthousiastes parmi les auditeurs était le sculpteur Auguste Préault, qui venait là s'approvisionner de nouvelles théories et se confirmer dans ses hardiesses.

*
* *

Le bruit, l'émotion, la vogue et la lutte étaient au cours de Michelet. Depuis 1838, il professait au Collège de France, mais son enseignement n'était devenu réellement populaire qu'à partir de la campagne contre les Jésuites en 1843. Il serait bien intéressant de savoir quels furent ces premiers cours. Tout le monde ne les goûtait pas. Proudhon, qui n'en a manqué aucun, les jugeait fort sévèrement en 1840. L'originalité des vues du professeur, l'imprévu de sa parole, le sans-gêne avec lequel il traitait les doctrines régnantes froissaient les gros bonnets universitaires et officiels ; en revanche, la jeunesse y applaudissait chaleureusement. Cette originalité ne datait pas de 1838. Elle s'était marquée dès le début, lorsqu'en 1834, Michelet fut choisi comme suppléant à la Sorbonne par M. Guizot. Celui-ci avait été très séduit par le jeune professeur. Cette séduction dura peu, et l'entente cessa promptement entre deux esprits également absolus, qui n'étaient pas faits pour se comprendre. On en a des preuves positives dans la *Correspondance* de Guizot.

Voici une anecdote que je tiens de bonne source et qui montre quel écart devait nécessairement se produire entre le suppléant et le titulaire. Guizot entrant un jour à la Bibliothèque de l'Institut trouva, en compagnie de l'éminent archéologue Auguste Le Prévost, Prosper Mérimée qui s'amusait à des dessins d'un naturalisme assez accentué. « Que diable faites-vous là ? » — « J'illustre le cours de votre suppléant. » Mérimée se mit alors à raconter qu'il venait d'assister à une leçon dans laquelle Michelet s'était beaucoup étendu sur la signification symbolique des obélisques d'Égypte, des dolmens de Bretagne, des cavernes et des grottes qu'on rencontrait dans ces divers pays,

obélisques et grottes qu'il considérait comme les emblèmes de la fécondation active et de la fécondité passive. Ce thème, illustré à la gauloise par Mérimée, ne devait pas beaucoup plaire à M. Guizot. Eh! mon Dieu, Senancour n'a-t-il pas dit qu'il faut admirer le sein de la femme « parce qu'il offre la forme des mondes »!

Sauf le commencement du cours de 48, les leçons de Michelet n'ont pas été recueillies. Elles ne le seront probablement jamais dans leur intégralité. Si fidèle que soit restée ma mémoire, je ne pourrais donner qu'une idée imparfaite de celles que j'ai entendues. Heureusement, je possède un document bien précieux, c'est une lettre à moi adressée le 9 février 1849 par M. Eugène Noël, alors à Paris, et contenant l'analyse ou plutôt la très vivante reproduction d'une leçon de Michelet sur la réconciliation des races. Aujourd'hui, je me sais singulièrement gré d'avoir conservé cette lettre, qui a une double valeur par le talent de celui qui l'a écrite et par l'écho authentique du passé qu'elle nous apporte. Je la donne dans sa familiarité confiante, sans y rien retrancher que quelques détails personnels. Après avoir parlé du cours de Dumesnil, Noël continue :

« Le lendemain, ce fut le cours de M. Michelet. Lorsque nous entrâmes avec lui dans le cabinet du professeur, nous entendîmes que l'auditoire était fort orageux : cependant ce n'était dans cet océan de têtes qu'un flot d'étudiants qui chantaient comme de beaux diables une chanson nouvelle :

Léon Faucher avait promis
De faire faucher tout Paris.

« Exceptez-en quelques étourdis turbulents, il n'est pas possible d'imaginer un plus bel auditoire. Tous les peuples, toutes les races humaines y étaient représentés. Il y avait plusieurs nègres, des mulâtres, des étrangers de tous les pays. Et savez-vous quelle question traitait M. Michelet? Celle de la *réconciliation des races*. Je vous referai au Tôt cette admirable leçon; mais qui vous rendra, mon pauvre enfant, le frisson de la foule, l'émotion longtemps contenue par des scènes vivantes, grandioses, dignes de l'épopée, éclatant tout à coup en un tonnerre d'applaudissements! Au moment où M. Michelet parla du rôle de la France vis-à-vis des autres peuples, je me sentis près de fondre en larmes. Je vous redirai tout cela de vive voix, car ces choses-là ne s'oublient jamais. Je voyais à cette leçon mon ancien professeur de rhétorique, M. Magnier, qui prenait des notes avec une ardeur juvénile, et, plus bas, était dans le plus épais de la foule mon ancien professeur de philosophie, M. Vacherot. J'étais touché de voir devant cette chaire le maître à côté de ses élèves, puisant avec eux la science. Jamais M. Michelet n'avait été aussi savant. L'humanité tout entière dans son infinie diversité a passé sous nos yeux! Non, mais à travers nos cœurs en quelque sorte.

« Je mets ici, non pour vous, qui n'y comprendrez rien, mais pour moi, quelques notes qui me serviront à vous reconstruire ce merveilleux exposé de l'histoire des races. Encore, quand je vous dirai tout cela, je n'y remettrai pas le charme et la grâce.

« Après avoir invité son auditoire *au calme*, M. Michelet dit qu'avant d'aller plus loin dans le cours il voulait en donner tout le plan, résumer ses deux leçons précédentes et tracer le programme de celles qui suivront : « Avant de reparaître dans cette en« ceinte, je me demandais ce que j'y ferais, ce que j'y « chercherais cette année, ou plutôt, Messieurs, ce « que nous y chercherions, car c'est ici un travail en « commun. Je me suis dit ce que vous vous êtes dit « vous-mêmes. Cherchons-y l'*huile et le miel pour les* « *blessures de la France*. » (Je souligne les expressions mêmes de M. Michelet.)

« Réconcilions tout ce qui est divisé. Nous avons « dans les leçons précédentes *réconcilié les dieux*. Dans « celle-ci nous réconcilierons *les races*. Puis, dans les « leçons suivantes, nous entreprendrons la réconci« liation de l'homme avec lui-même, la réconciliation « dans l'amour (réconciliation de l'homme avec la « femme), et enfin la réconciliation de l'homme avec « Dieu. »

« Après un tableau complet (la leçon a duré sept quarts d'heure) de toutes les races antiques, après l'histoire de leur destruction, après le récit de la ruine de Carthage, nous vîmes apparaître réellement Scipion Émilien causant sur le rivage de la mer avec Térence. Et quel dialogue, mon ami! Je ne l'oublierai jamais. Scipion pleurant Rome qui s'en va, et Térence saluant l'univers entré dans ses murs. Ce n'étaient plus des Romains, c'était le mélange de tous les peuples de la terre, et Scipion les avait voulu contraindre tous d'être Romains : de là tant de massacres. (Il était devenu un héros d'impopularité.) Conspué, insulté, abandonné de tous, il s'était écrié, un jour qu'on l'interrompait sur la place publique, au milieu d'une harangue : *Taisez-vous, l'Italie n'est pas votre mère*.

« Et en effet, ce n'était plus Rome, c'était le monde. Il causait de tout cela avec Térence sur le bord de la mer, et tous les deux n'avaient d'autre envie que de redevenir enfants (*repuascere*), dit l'historien. Mais Térence sentait qu'après tout ces étrangers étaient des hommes; il s'intéressait à eux; ils étaient ses frères; tous ensemble sur cette terre, n'étaient-ils pas habitants et citoyens d'une même cité? Ce fut dans cette causerie avec son ami qu'il trouva tout à coup ce vers :

Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.

« Plus tard il le transporta au théâtre, et ce vers souleva un applaudissement immense. Rome n'existait plus. Et le monde finirait-il avec elle? Par où recommença-t-il?

« M. Michelet, à cet endroit, mit en scène (car sa leçon était un drame) les hommes, si méprisés alors, de Joppé et de Capharnaüm. Dans la seconde partie de cette leçon, M. Michelet nous a caractérisé, comme il sait le faire, toutes les races actuelles : Nègres, Indiens, Slaves, Russes, Cosaques, Africains, etc. Il nous a dit la nécessité pour chaque race d'une éducation particulière et a indiqué pour chacune ce qu'elle devait être.

« L'auditoire frémissait, est-il besoin de vous le dire? Et quel silence! La respiration même semblait suspendue. Il y eut un moment où le professeur s'interrompant tout à coup, dit : « Messieurs, permettez « que je vous raconte une histoire. » On entendit alors un immense soupir d'aspiration. L'histoire qu'il nous conta servit à nous caractériser les *esclaves* russes. Vous me direz de vous redire cette histoire. (C'est celle d'une jeune esclave appelée Catharina ou un nom à peu près semblable.) »

. . . . . .

. . . . . .

J'entendis les dernières leçons prononcées au Collège de France, et bien que j'en aie gardé une impression profonde, il me serait difficile de les reconstituer avec une entière fidélité. Ce que j'en ai retenu, c'est la vivante et unique physionomie ; c'est aussi, puisque, malheureusement, ces leçons n'ont pas été recueillies, leur esprit, qui m'est toujours demeuré présent et respecté.

Si je ne me trompe, le cours avait lieu le jeudi à une heure. Il fallait faire queue dès le matin, car la salle ne contenait guère que huit à neuf cents personnes. Je ne pus donc m'empêcher de rire, lorsqu'un jour l'un de mes compagnons d'attente me dit confidemment à l'oreille : « Prenez garde à vos paroles, il y a ici trois mille mouchards. » Je pense au contraire qu'il n'y en avait guère, car Michelet ne cachait point ses sentiments, et l'on ne pouvait se méprendre sur ce que pensaient la plupart de ses auditeurs ; la plupart, entendez-le bien, les catholiques formant une minorité très turbulente et fort agressive.

La porte s'ouvrait, on se précipitait, on se bousculait pour s'assurer une bonne place. Je ne sais comment cela se faisait, mais en un clin d'œil l'amphithéâtre était rempli. Au sommet les étudiants hostiles — élèves des séminaires ou de quelques écoles ecclésiastiques — formaient ce que nous appelions la Montagne noire. En bas, au premier rang, des dames, pas très nombreuses, la bonne Mme *Etcar* Quinet et la jeune Mme Michelet, d'une distinction extrême, d'une pâleur qui faisait penser (pronostic heureusement démenti) au *pallidus morte futura* de Virgile. J'ai entendu Michelet se plaindre de cette salle en entonnoir, où, disait-il, l'auditoire surplombait, l'écrasait. Dans tous les cas c'était un fardeau qu'il avait l'air de porter allégrement.

A l'heure précise, il arrivait dans sa chaire et commençait tout de suite, d'une façon originale. Quelques-uns de ces débuts sont restés célèbres : « Le croiriez-vous, Messieurs, il y a encore des capucins en France? » Suivait toute une petite histoire de capucins très bien appropriée à cet exorde. J'assistais à la leçon où fut lancée la fameuse phrase : « Le grand siècle, Messieurs,... je parle du dix-huitième. » Les applaudissements ne se firent pas attendre. Ils redoublèrent à cette conclusion : « Sans ce siècle, Messieurs, beaucoup d'entre vous seraient persécutés, et quelques-uns, ce qui est bien plus affreux, seraient persécuteurs. » J'abonderais ici en détails, je m'y perdrais, et encore ne réussirais-je pas à faire sentir ce qu'il y avait d'imprévu, de charmant, d'enlevant, de captivant dans cette causerie qui durait une heure et plus, et nous semblait passer en dix minutes. C'est bien là qu'on éprouvait la vérité du mot de Pascal, que la longueur ou la brièveté du temps se mesure à notre plaisir ou à notre ennui.

Des gens pointilleux ou pointus, comme vous voudrez, — il s'en trouve partout, — m'ont souvent demandé avec un petit rire qu'ils croyaient malin, ce qu'on apprenait de positif à ces leçons de Michelet, à quoi elles servaient? J'aurais pu leur répliquer qu'on y recueillait une infinité de renseignements et de notions ; mais la vraie justification, s'il en était besoin, serait celle-ci : ce n'étaient pas des leçons, c'étaient des actions ; ce n'était pas un enseignement, c'était un exemple ; c'était une personnalité s'adressant à des personnalités sympathiques, et leur faisant un devoir de vivre pour la liberté, pour la France. Aujourd'hui, nous dormons sur nos victoires ; mais à cette époque tout était péril, d'une part la réaction déchaînée, de l'autre la violence imminente : la foudre allait éclater. C'était une originalité bien courageuse que celle qui la bravait en face. « Enfin, Monsieur, me disait un professeur aux lèvres pincées, vous avouerez que M. Michelet se pique de n'être jamais comme tout le monde. — C'est d'autant plus vrai, lui répondis-je, que certainement tout le monde n'est pas M. Michelet. »

*
* *

Le 6 janvier 1852, fête de l'Épiphanie, selon l'Église, vulgairement le jour des Rois, je me trouvais le soir dans un café de la rue des Grès, aujourd'hui rue Cujas, avec quelques-unes de mes nouvelles connaissances du quartier Latin, entre autres Melvil-Bloncourt et Alfred Delvau, lorsqu'on vint nous dire tout à

coup : « La maison est cernée. » Le commissaire de police entra presque aussitôt. Voici textuellement le bref interrogatoire qu'il me fit subir : « Où demeurez-vous? — Rue de la Victoire. — Comment êtes-vous ici? — Parce que j'ai dîné rue Racine avec des amis. — Ah! vous dînez rue Racine et vous demeurez rue de la Victoire! Très bien! » (Aux agents :) « Emmenez monsieur. » Melvil aussi fut arrêté. Delvau glissa quelques mots à l'oreille du commissaire et s'esquiva.

Ce fut sans doute un pur hasard si je fus compris dans cette rafle. J'étais profondément inconnu et ne me mêlais en aucune façon de politique, au moins militante. Quand je ne me trouvais pas à quelque cours, on était sûr de me rencontrer soit au Musée, soit à la Bibliothèque du Louvre, où des recommandations m'avaient fait admettre et qui offrait le plus agréable asile à des lecteurs réellement studieux. Il était difficile en fait de bibliothécaires de rencontrer un personnel plus bienveillant et plus distingué : M. Barbier, le fils du grand bibliographe, expert lui-même sur les anonymes, les homonymes et les synonymes; M. Rathery, auteur d'un solide travail sur les États généraux et d'une bonne édition de Rabelais; M. Vallery-Radot, très belle et très pure intelligence, homme de cœur, de droiture et de bon conseil; enfin M. Damas-Hinard l'affabilité incarnée, une figure évoquée de quelque petite cour du XVIIIe siècle, né chambellan et qui devait le devenir ou à peu près, puisqu'il fut appelé auprès de l'impératrice Eugénie comme Secrétaire des Commandements. Cet homme doux, craintif et cérémonieux, peu fait pour la lutte, avait pourtant connu des jours d'orage. Désigné d'autorité pour remplacer Edgar Quinet, il avait été tympanisé par les étudiants et l'on avait dit de lui, en jouant sur les mots :

Damas-Hinard qui n'est
Qu'un paltoquet
Et qu'un criquet.

On prétendait que sa traduction du *Théâtre espagnol* n'était qu'une série de contresens. Je n'ai pas qualité pour me prononcer à ce sujet; il me semble cependant que si M. Damas-Hinard avait ignoré l'espagnol, l'impératrice ne l'aurait point expressément choisi pour son secrétaire et un peu son truchement. Quoi qu'il en soit, M. Vallery et lui encouragèrent fort mon assiduité, me conseillant pour le choix des ouvrages, mettant à ma disposition bien des ressources précieuses. Cette tranquille Bibliothèque du Louvre, avec ses petites salles donnant sur le quai, son élite de visiteurs, ses trente mille volumes, où l'on pouvait puiser indéfiniment, cette honnête et modeste Bibliothèque brûlée, détruite par la fratricide Commune, que d'heures laborieuses et délicieuses j'y ai passées! Et combien j'en garde un cher souvenir (1)!

C'est au milieu de ces paisibles études que me surprit le coup d'État, qui d'ailleurs surprenait tout le monde. Le tableau de Paris pendant ces quelques jours a été trop souvent tracé pour que j'y revienne ici. Je me promenai par les rues et sur les boulevards sans qu'il m'arrivât grande mésaventure. Près du restaurant Bonvalet, où les représentants du peuple s'étaient, dit-on, réunis, je rencontrai une foule qui fuyait en proie à une panique indescriptible, devant quelques escouades de sergents de ville. Rue Bourbon-Villeneuve des coups de fusil furent tirés sur un rassemblement inoffensif, et j'entendis les balles siffler à mes oreilles. Cela ne m'empêcha pas de descendre jusqu'à la Porte Saint-Denis. Le boulevard était occupé par la troupe de ligne. Les soldats avaient bu, mais ils n'étaient pas ivres. Le plus grand nombre paraissait ennuyé, humilié. Un officier, auquel je m'adressai pour regagner cette rue de la Victoire, qui devait, peu de jours plus tard, m'être si malencontreuse, donna poliment l'ordre de me laisser passer. Le soir, j'assistai à la charge des lanciers sur le boulevard Montmartre. Cette effroyable bousculade de badauds ne constitue pas précisément un haut fait d'armes.

Il n'y avait nulle résistance sur ce point-là. Le mot qu'on entendait répéter partout était : « On ne se battra pas. » Les hommes du peuple, plus que les autres, s'opposaient à l'action. Devant Tortoni, j'aperçus un monsieur élégant, encore jeune, à ce qu'il me sembla, et qui, monté sur une table, lisait tout haut un papier. On me dit que c'était M. de Peyronnet. Le papier contenait une proclamation annonçant la déchéance du Prince-Président. Des *blouses* entourèrent l'orateur, le contraignirent de descendre, le firent taire : on le traita de provocateur.

Ce n'est sans doute pas cette promenade solitaire du 2 décembre qui m'attira, cinq semaines après, le désagrément d'être appréhendé au corps, de passer la nuit au poste infect de la rue des Grès, avec un étudiant, un commis-voyageur, un charbonnier et Melvil-Bloncourt. La situation n'était pas gaie : on *fusillottait* encore un peu, on déportait en masse. Eh bien! il nous fut impossible de ne pas rire comme des fous une partie de la nuit des lamentations du charbonnier, qui ne comprenait rien à toute cette politique. On nous sépara de lui le lendemain matin, lorsqu'on nous conduisit au Dépôt, entre quatre baïonnettes précédées d'un caporal. Nous fûmes mis à la pistole (ayant, par bonheur, quelque argent sur

(1) M. Aurélien de Courson faisait aussi partie des conservateurs, mais je l'ai moins connu.

nous), et le charbonnier fut envoyé à la salle commune. Mais trois jours après, quand nous fûmes relâchés, on nous le rendit, et nous prîmes avec lui un verre de vermouth chez Toitot, le restaurateur de *Vautrin*.

Au Dépôt, on nous plaça dans une grande chambre où il nous fut défendu d'avoir de la lumière, des cartes et du cognac, ce qui fit que nous n'en manquâmes point pendant notre captivité. Je ne pense pas que cette révélation puisse nuire aujourd'hui à la carrière de nos débonnaires geôliers. Le pain bis était de rigueur, mais nous achetions du pain blanc. A six heures du matin on nous faisait lever, et les détenus de la salle commune venaient faire nos lits. Ce qui n'était pas rassurant, c'était la vue de la cour où l'on entassait par fournées, dans de sinistres paniers à salade, des prisonniers pour Clairvaux, Lambessa ou Cayenne. Le troisième jour, vers cinq ou six heures du soir, le gardien chef ouvrit notre porte et nous dit : « Vous êtes libres, filez. » Et nous filâmes sans demander notre reste. Quand nous fûmes dehors, charbonnier compris, nous trouvâmes que la rue de Jérusalem était la plus belle de Paris. Il me fut dès lors démontré, avec la dernière évidence, que je n'avais ni le tempérament ni les vertus d'un Silvio Pellico.

JULES LEVALLOIS.

NOËL D'ALSACE

Les enfants couchés, dans le grand silence qui s'était fait autour de l'arbre éteint, des jouets endormis dans la mousse, l'ami Jacques conta son histoire sobrement, simplement, comme s'il se fût agi d'un autre :

— J'étais tout petit quand survint l'année terrible... A l'âge de dix ans, ma vie était coupée en deux par le canon tonnant sous les murs de Strasbourg, les horreurs de l'investissement, les hontes de l'annexion, et quelques mois après, je me réveillais Parisien. Parisien ! Il avait fallu cette affreuse catastrophe, l écrasement de tout un peuple, pour réaliser un de mes rêves les plus chers.

Les âmes d'enfants sont réfractaires aux grandes douleurs. Le sentiment de ma destinée nouvelle m'envahit tout entier, noya les regrets, mit une sourdine aux souvenirs. Une petite brume de deuil seulement demeura dans le recoin d'âme où dormait l'image du pays natal.

Les années coulèrent, je fis le dur apprentissage de la vie, je devins un homme. Mon destin s'affirmait, mon avenir prenait corps, et pourtant je n'étais pas heureux. Quelque chose de triste et d'inquiet était au fond de moi, quelque chose que je n'aurais pu définir, qui buvait toutes mes joies, tarissait toutes mes espérances... J'avais fini par croire à une obsession nerveuse, purement physique, quand subitement, l'an dernier, je fus éclairé sur la véritable nature de mon mal.

C'était vers la Noël. Le besoin de travailler, de ne voir personne, peut-être un goût de misanthropie aussi, m'avait fait fuir Paris. En plein décembre, je me retrouvais dans un sinistre coin perdu de la banlieue, entre Fleury et Meudon. Je vivais là, seul, tout seul, avec un chien ; et la neige avait enseveli tous les chemins d'alentour, et l'on ne voyait plus personne, et l'on n'entendait plus rien, et il me semblait à moi que la vie des choses, toutes les vies, excepté la mienne, s'étaient arrêtées pour toujours.

Un matin cependant le soleil se mit à briller, les neiges fondaient ; je me surpris à me reprocher, je ne sais pourquoi, mon isolement et l'inutilité de ma vie. Je regardai par la fenêtre, une fenêtre qui s'ouvrait sur un paysage que je ne me rappelais plus depuis le temps... Et tout à coup, mon cœur se mit à battre, un émoi coula dans mes veines, je vis trouble... Un petit parc abandonné, affreusement triste, s'amorçait au mur de clôture de mon jardin. Au centre de ce parc, une éminence pelée supportait un bouquet de sapins, de véritables sapins, sveltes, cossus, aux resplendissantes aiguilles encore saupoudrées d'un peu de neige, des sapins comme je n'en avais pas vu depuis l'Alsace. Alors, soudain, la terre natale s'évoqua tout entière, avec les souvenirs tendres, les ineffables légendes, les deuils cruels qui bercèrent mes premières années. Et je me pris à songer qu'il avait dû neiger sur mon cœur comme il avait neigé sur ces sapins, et que c'était peut-être là la cause de mon obsession maniaque ; la *Heimath* oubliée se vengeait : j'avais le mal du pays sans le savoir.

Je secouai ma torpeur, je revécus mon enfance, la mystérieuse mécanique de ma mémoire se mit à sonner l'une après l'autre les heures mortelles d'autrefois. Je revis la soirée du 24 décembre 1870, notre dernier *Christkindel* d'Alsace, la lugubre veillée autour du sapin constellé de bougies, notre grande fête d'enfants, si joyeuse d'habitude, assombrie ce jour-là par les soucis du proche départ pour la France, et par le glas des patrouilles allemandes qui marquaient le pas dans la rue.

Vous ne savez pas ce qu'est le *Christkindel* en Alsace, les jolies traditions qu'il fait revivre, les mystères amusants dont il est le prétexte. Ici, et dans la plupart des pays d'Europe, le *petit Noël* est un personnage chimérique, qu'aucun enfant n'a jamais vu ni touché, un être d'essence purement nominale dont

le caractère typique est l'invisibilité. En Alsace, au contraire, c'est une créature de chair et d'os, ayant un sexe déterminé que ses vêtements féminins ne permettent pas de révoquer en doute.

Oui, cela peut vous paraître bizarre et pour moi du moins c'est resté une chose inconcevable; mais le *Christkindel* d'Alsace ou *Enfant Jésus* est une femme, une femme généralement vêtue en communiante, voilée de mousseline blanche, le front paré d'un diadème où l'on pique des bougies allumées. Même les *Christkindels* qui visitent les enfants des riches ont des ailes dans le dos. On ne l'entend pas marcher, on ne le voit pas venir, le céleste personnage ; une petite sonnette argentine tintinnabule dans le silence de la veillée, et il apparaît tout à coup au milieu du salon, caresse les petites têtes blondes effarées mais ravies, distribue des poupées aux petites filles, des armes aux petits garçons, des cadeaux variés aux grandes personnes, le tout accompagné d'exhortations à la sagesse, débitées de cette voix suave, un peu chevrotante, qui est, paraît-il, la propre voix des anges du ciel.

Il a un étrange compagnon, ce *Christkindel*, un grand diable barbouillé de suie, une chaîne de fer aux poignets, et coiffé d'une sorte de trépied renversé qui lui plante des cornes sur la tête. A côté de sa blanche compagne, qui représente le génie du bien, il incarne, lui, une sorte de Lucifer, de délégué du diable, de croquemitaine biblique, et il a pour attribut une verge à rameaux multicolores dont il menace les enfants qui seraient disposés à ne pas tenir les promesses faites au Christkindel. Son nom est Hans Trapp et il ne parle que le patois d'Alsace.

Or, tandis que je contemplais les sapins d'en face, cette idée me poignit que jamais plus je ne reverrais les chers *Christkindels* de mon enfance, parce que je les avais abandonnés aux mains de l'ennemi et qu'ils avaient dû en mourir de douleur. Et c'était peut-être pour cela qu'ils m'apparaissaient en rêve quelquefois, la nuit, aux approches de la Noël et qu'ils me regardaient avec leurs grands yeux couleur de Rhin, où brillait une larme, et qu'aux jours de migraine, des Hans Trapp sataniques secouaient dans ma tête malade le cauchemar de leurs chaînes de galériens. Oh! revivre une de ces Noëls d'autrefois, la revivre là-bas, au pays, avec de tout petits enfants blonds, de pauvres petits enfants d'annexés à qui j'apporterais des jouets de Paris, et qui me prendraient simplement pour un vieux *Christkindel* ayant eu le malheur de changer de sexe mais la chance de rester Français ! Et plus je regardais les sapins, plus cette obsession grandissait... Je finis par comprendre que je devais partir, qu'il le fallait, que mon repos était à ce prix, mon repos et celui des mânes de tous les *Christkindels* d'antan.

On était au 22 décembre. Le lendemain matin, à 8 h. 40, je prenais le rapide de Bâle. La loi des passeports venait d'être mise en vigueur, le statthalter de Hohenlohe élevait une muraille de Chine sur la frontière des Vosges; l'Alsace-Lorraine était fermée aux étrangers, aux enfants du pays surtout qui jadis avaient émigré en France. Il y a toujours heureusement des chemins détournés qui mènent un peu partout en dépit de toutes les frontières, de tous les rescrits, de toutes les murailles de Chine du globe. La ligne de Paris-Bâle, aboutissant au duché de Bade, était un de ces chemins-là.

Le soir même je couchais à Fribourg, une des grandes stations du chemin de fer badois. Un express partait le lendemain matin, à onze heures, pour Strasbourg, s'arrêtant à Kehl, bourgade fortifiée située sur la rive badoise du Rhin, en face de Strasbourg. Mon plan consistait à descendre à Kehl, y laisser ma valise bondée de jouets, franchir à pied le vieux pont de bateaux, et là, monter tranquillement, comme qui flânerait, dans le petit tramway à vapeur qui me conduirait en vingt minutes au cœur de la grande cité alsacienne. Cela supprimait toute question de passeport.

Ce plan réussit à merveille. Je débarquai à Kehl, vers une heure, sous l'œil confiant du gendarme de service. Le Rhin était là, roulant comme autrefois ses eaux vertes et glacées entre ses deux rives ouatées de brume.

Au-dessus un ciel gris, de la neige dans l'air, de la neige et une odeur de tabac, cette vague odeur de cigare allemand qui vous poursuit partout, d'un bout à l'autre de l'Empire. Le cœur me battait un peu, mais je me sentais léger comme à vingt ans. Les frontières n'existaient pas pour moi, j'avais bravé la police et les lois de l'Empire, je ne songeais plus qu'à bien jouer mon rôle pieux de personnage de roman en visite sur le théâtre de ses exploits d'enfance. Au fond de nos sentiments les plus sincères il y a toujours un peu de comédie.

Au bout du pont, le petit tramway était là, qui semblait m'attendre. J'y montai, pénétré de mon importance. Quelques paysans badois en lévite, culotte courte et bonnet fourré, — endimanchement qui s'expliquait puisque c'était la veille de Noël — occupaient les banquettes. La machine du train fumait doucement comme un être qui se repose. Et toujours cette infernale odeur de cigare, — comme si ses flancs brûlaient du tabac de Kehl en guise de charbon.

Vingt minutes après je mettais pied à terre sur la place d'Austerlitz, tout triste déjà de me sentir dépaysé par des façades neuves, un dialecte étranger, des cliquetis de sabre. J'avisai la première auberge venue, et commandai un lunch, tandis qu'on enverrait chercher ma valise à Kehl.

Le plus difficile restait à faire : trouver un endroit hospitalier, où je pusse à mon aise célébrer mon *Christkindel*, sans passer pour fou, ou pour suspect, ce qui eût été pis. Je n'avais que quelques heures devant moi, car pour passer la nuit dans n'importe quel hôtel, il eût fallu montrer un *permis*, et je n'en avais pas. Que faire? où frapper? Personne ne m'attendait nulle part, et la pensée d'aller compromettre d'anciens camarades qui ne se souvenaient peut-être plus de moi m'était insupportable. Perplexe, le front au carreaux, je sondai la vieille petite place qui déjà s'enténébrait. Il neigeait maintenant. Cela me fit plaisir. Tous mes souvenirs de *Christkindel* étaient jonchés de neige; mon essai de « reconstitution » ne laisserait rien à désirer, le ciel lui-même veillant à la fidélité du décor.

Tout à coup je songeai à la mère d'un de mes camarades émigré lui-même et qui souvent m'avait parlé de la pauvre femme dont il avait dû se séparer parce qu'elle avait peur des déplacements, des bouleversements d'existence, et qu'elle voulait mourir dans ce Strasbourg où elle était née, qu'elle n'avait jamais quitté. Elle demeurait là, tout près, sur l'avenue qui longe les vieux remparts... Il y avait des années de cela, sans doute, mais elle avait dû bénéficier de l'inertie, de la stabilité de ces vies de province où un déménagement est une aventure plus rare qu'une maladie grave et qu'on n'affronte qu'à son corps défendant.

J'y courus. Elle était là en effet, à la place même et dans le même fauteuil où je l'avais vue pour la dernière fois vingt ans auparavant. Elle n'était guère changée, un peu émaciée seulement, des yeux plus ternes, de ces yeux de portrait au daguerréotype qui ont l'air de regarder tout le monde et personne. Et puis ses cheveux paraissaient des écheveaux de soie blanche, ces mêmes cheveux que j'avais connus blonds et tamisant le soleil.

Me reconnut-elle ou fit-elle semblant? Je n'ai jamais pu le savoir. Elle était si fière de cette visite d'un monsieur de Paris, se disant l'ami de son fils. Nous causâmes de ce dernier, puis, en quelques mots, je lui exposai mon projet. Par exemple, elle était un peu dure d'oreille et la nécessité de vociférer mon secret lui enlevait toute sa grâce d'idylle, y mêlait même une note burlesque dont je souffrais cruellement. En matière de sentiment, une fausse intonation est invariablement comique. Personne ne pouvait entendre, heureusement, car la maisonnette n'avait qu'elle de locataire.

Dès qu'elle eut compris, son visage s'illumina, transfiguré. Mon idée la ravissait. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas vu d'arbre de Noël, ni d'enfants autour d'elle. Elle s'associait de grand cœur à mon projet. D'ailleurs elle-même avait été *Christkindel* en son jeune temps, et qui sait, peut-être que bien poudrée, sous sa toilette de mariée qu'elle avait religieusement conservée, elle pourrait donner encore l'illusion d'un enfant Jésus pas trop *décati*... Pauvre chère vieille femme! Je l'aurais embrassée pour l'inouï mot patois qu'elle avait trouvé là et que je viens de vous traduire en argot de Paris, pour le regard dont elle me regarda, l'inexprimable sourire tendre, un peu navré, dont elle demandait grâce pour ses souvenirs de jeunesse... Je me contentai de la remercier d'une voix tonitruante, déjà fait à sa surdité, et nous nous mîmes à l'œuvre.

Une heure après, un magnifique sapin, acheté dans le voisinage, érigeait ses triomphales branches vertes sous le plafond bas de la chambre, si bas que l'ange aux ailes éployées qui scintillait au sommet de l'arbre semblait tirer sa devise : *Gloria in excelsis* de la rosace de plâtre où s'enrayait son vol.

Vers sept heures, tout était prêt, les bonbons et pâtisseries accrochés au sapin, la table aux cadeaux recouverte de sa blanche nappe damassée où gisaient pêle-mêle tous les trésors de ma valise : les cuisines, les bergeries, les poupées, le *soldat*. C'était, ce soldat, un superbe porte-étendard serrant le drapeau français sur sa poitrine, un drapeau que mes propres mains avaient cravaté de crêpe pour protester contre le code d'annexion qui en faisait ici un emblème séditieux. Après tant d'années d'oubli, le remords aidant, j'étais tout à coup ravagé de patriotisme.

— Maintenant, allez les chercher! dit la vieille mère quand il n'y eut plus qu'à allumer les bougies roses de l'arbre, et ramenez-les dans une demi-heure, je serai prête. — Et elle-même ne savait pas qui je ramènerais, car elle ne connaissait plus d'enfants.

Je m'élançai dehors, invoquant la Providence; je touchais enfin à la réalisation de mon vœu intime : de pauvres petits annexés auraient, grâce à moi, leur *Christkindel*, et moi-même je réchaufferais mon cœur à leur joie, je revivrais toutes les chères émotions d'autrefois, d'avant l'année terrible... Il neigeait affreusement à présent. Du pavé au ciel ce n'était qu'une immense farandole effrénée de papillons blancs à qui la bourrasque ménageait des chutes en zigzag, en spirale, interminables. Un temps à ne pas mettre un *Christkindel* dehors!

De fait je n'en rencontrai pas un. Et moi qui jadis, à pareille heure, rêvais la rue toute peuplée de *Christkindels* et de *Hans Trapp*, glissant le long des trottoirs pour s'arrêter aux portes où les messagers du ciel étaient attendus... Il n'y avait même pas d'enfants sur les chemins... Je tressaillais par instants, croyant entendre la petite sonnette mystérieuse, les lourdes chaînes secouées, mais hallucinations pures...

Comme la vie vous change, tout de même ! On vieillit, et les dieux s'en vont, et il n'y a plus de *Christkindels* mais des filles d'Ève indignes de ce rôle sacré, parce qu'elles ont peur du froid, de la nuit, peur de laisser leurs souliers de bal dans la crème blanche tombée du ciel... Il n'y a même plus d'enfants pour croire à tout cela et s'en réjouir.

Il y avait une demi-heure que je marchais, enfilant des rues plus désertes les unes que les autres. De guerre lasse, je repris le chemin des remparts, furieux et navré ; furieux de ce qu'il n'y eût plus de *Christkindels*, navré de ce qu'il n'y eût plus d'enfants, quand je venais de Paris tout exprès pour eux.

Tout à coup j'aperçus un *hôtel-restauration*, un *hof* élégant, brillamment illuminé, où entrait du monde en toilette, — une noce peut-être, — et sous la porte cochère, contre une borne basse, une blonde fillette assoupie, un paquet dans les bras. Entre ses genoux, un semblant d'éventaire où agonisaient deux ou trois bouquets de violettes. Je m'approchai d'elle, ayant compris tout de suite que c'était la Providence qui me l'envoyait, celle-là, et qu'il fallait l'emmener sans autre explication. Elle pouvait avoir huit ou neuf ans, et le paquet qu'elle tenait dans ses bras était une petite fille, plus jeune encore, sa sœur sans doute, qui dormait roulée dans un châle.

— Viens avec moi, lui dis-je, viens voir le *Christkindel*.

— *Christkindel!* murmura-t-elle, et une joie transfigura ses traits d'enfant souffreteux.

Elle prit la main que je lui tendais, et docilement me suivit. Chemin faisant elle voulut bien me confier son paquet, — et cela aussi se fit en silence, car on avait la respiration coupée par le vent et la neige. Enfin nous arrivons. Dans le corridor sombre je toussai ; on me répondit de même. C'était le signal convenu, tout était prêt...

Alors je poussai la porte et, salués par un flot de lumière, nous entrâmes ensemble dans la resplendissante féerie du *Tannenbaum*. L'arbre aux cent petites bougies répandait des torrents de clarté sur toutes les choses, allumait jusqu'à la faïence d'un vieux poêle où ronflait un invisible feu de bois. Et cela sentait bon le sapin, la résine, les pâtisseries, et le vernis des jouets neufs.

L'enfant soudain s'agita dans son châle, ébloui par cet invraisemblable soleil de Noël, croyant rêver sans doute ou s'éveiller dans le ciel. Je le posai à terre avec précaution. Sa sœur, qui ne disait toujours rien, lui fit une ceinture de ses bras, et toutes deux demeurèrent ainsi un instant, serrées l'une contre l'autre, immobiles, muettes, pétrifiées de surprise, de ravissement.

La grande retrouva la parole la première, et alors éclata pour moi l'ironique et cruelle évidence :

— Ach, lieber Gott ! s'écria-t-elle, das ist aber wunderschön (1) !

Elle avait le pur accent de Berlin. C'était une petite Allemande, deux petites Allemandes.... mon *Christkindel* de France était tombé aux mains ennemies. Oui, ces petites menottes tendues vers l'arbre, ces petits doigts crevassés, bleus de froid, c'étaient des *mains ennemies!*

Tandis que la toute petite, maintenant, sautait de joie, en deux questions j'approfondis les choses. Elles étaient venues de Berlin, l'année d'avant, avec leur père qui espérait faire fortune aux pays annexés. Il fut enlevé en trois mois par une phtisie, et les orphelines, recueillies par des voisins, vivaient à présent de la charité publique.

Cependant l'aînée me regardait, comme étonnée de m'entendre parler sa langue :

— Du bist ein Franzos, nicht war ? (Tu es Français, n'est-ce pas ?)

Je répondis affirmativement. Un sourire, un intraduisible sourire coquet passa dans ses yeux violets, d'un violet tendre comme les petits bouquets de son éventaire, et elle ne dit plus rien ; mais son regard étoilé s'arrêta sur le soldat debout à côté de la poupée et qui étreignait convulsivement son drapeau en deuil.

A ce moment la mystérieuse sonnette tinta et la porte livra passage au *Christkindel!* un vieux *Christkindel* poudré, si poudré qu'il semblait avoir piqué une tête dans la neige, si ému aussi qu'il s'empêtrait à chaque pas dans ses voiles de mousseline et tremblait plus que les enfants eux-mêmes. Une horrible anxiété me serra le cœur. Si elle allait s'apercevoir que la fillette parlait la langue des vainqueurs, de cette Allemagne impériale dont les lois d'exil se dressaient à tout jamais entre son fils et elle ?

Mais j'oubliais qu'elle était sourde. Elle s'approcha, caressa les deux têtes blondes, demanda leurs noms — Gretchen ! Lilie ! — et la céleste parole de paix tomba de ses lèvres. Et je sentis à ce moment qu'il n'y avait ni frontières, ni *Erbfeind*, ni haines politiques pour les cœurs d'enfants, et que leur ciel — ce paradis qui résume leur foi — était un lieu d'asile international, ouvert à tous.

— Il ne parle donc pas le bon allemand ? le *Christkindel*? me demanda Gretchen, qui ne comprenait pas le patois de la vieille Alsacienne.

Je lui répondis évasivement que les *Christkindels* parlaient, comme les enfants des hommes, la langue de leur pays ; puis comme ses yeux s'arrêtaient de nouveau sur les jouets : « Choisis, Gretchen, lui dis-je, tout cela est à vous deux. »

Elle s'enhardit, mit la poupée dans les bras de sa

(1) Ah ! mon Dieu ! voila qui est merveilleusement beau !

petite sœur et prit le soldat de France. Un instant elle le tint devant soi, le contempla, la bouche fendue d'un sourire d'admiration, puis rougissante, avec un regard de côté pour moi, brusquement elle le baisa au front. Alors je la pris dans mes bras, la pauvre petite Allemande, et vous me croirez si vous voulez, mais je l'embrassai à pleines lèvres comme jamais je n'ai embrassé aucune petite fille de France. Elle me rendit mon baiser avec une effusion toute germanique.

— Danke schön, fit-elle, et quelque chose de très tendre, de très féminin faisait resplendir les violettes de ses yeux. De quoi me remerciait-elle, du soldat, des joujoux, de ce radieux *Tannenbaum* allumé pour elle, ou simplement du baiser de paix que je venais de lui donner ?

Je n'ai pas voulu le savoir. Une fois apprivoisées, la joie des deux petites filles s'épancha, devint tumultueuse, délirante. J'en profitai pour disparaître, m'évanouir, m'évaporer comme tout bon génie dont la mission est accomplie.

A cette heure d'ailleurs, Jésus en personne n'eût pas trouvé grâce devant l'Hérode du pays, s'il lui avait pris fantaisie de se promener dans les rues sans permis ni passeport .

Et seul, redevenu très vieux tout à coup, je repris à pied, à travers les neiges, le mortel chemin du pays de Bade...

JULES HOCHE.

L'ÉGYPTE EN 1798

D'APRÈS LE JOURNAL DE H.-J. REDOUTÉ

Membre de l'Institut d'Égypte.

Henri-Joseph Redouté, peintre d'histoire naturelle, naquit le 25 mai 1766 à Saint-Hubert, en Ardennes, dans la province de Luxembourg et le diocèse de Liège. Depuis plusieurs générations, tous les mâles de cette famille pratiquaient l'art de la peinture. Ils ont décoré de leurs œuvres nombre d'églises en Belgique. Un seul atteignit la grande célébrité : ce fut Pierre-Joseph, le peintre des roses, le frère aîné d'Henri. Sa vie fut un rêve de gloire. Il ne connut que le succès, et il n'eut aucun souci de l'argent. Peu de temps avant sa mort, Madame Adélaïde lui disait à un déjeuner aux Tuileries : « On prétend, monsieur Redouté, que vous avez beaucoup placé chez Chevet. » Il enseigna la peinture des fleurs à Marie-Antoinette, à l'Impératrice Joséphine, à Marie-Louise, à la duchesse de Berri, à la reine Amélie, à la reine des Belges : je crains d'en omettre. Il servit même le gouvernement de la Convention. Au plus fort de la Terreur, il fut, à la suite d'un concours, désigné pour continuer la collection des plantes et des animaux peints d'après nature pour le Musée d'histoire naturelle. Les épisodes sanglants de la Révolution se transposaient, pour le peintre privilégié, en souvenirs d'art. Sa dernière entrevue avec Marie-Antoinette mérite d'être mentionnée : il fut appelé au Temple, un soir, pour assister à la floraison d'un cactus, et peindre, devant la famille royale incarcérée, la fleur qui devait s'épanouir à minuit. Les péripéties toujours heureuses de cette existence, tout ensemble officielle et indépendante, sans aléa mais non sans imprévu, contribuèrent à lui donner de l'aplomb et de l'assurance, avec des idées larges. Il en professait de fort scandaleuses touchant l'éducation des enfants, que l'on ne gâtait guère à cette époque-là. Lorsque mon père, qui était son petit-neveu, dînait chez lui, n'osant se plaindre si l'on négligeait de le servir, Redouté se moquait de sa réserve et lui donnait ce conseil violent : « On f... un coup de poing sur la table et on dit : J'en veux! »

Henri-Joseph était un caractère plus modeste et plus effacé. Il ne se frotta pas aux souverains comme son illustre frère; mais sa vie, comme celle de son frère, fut uniquement consacrée à l'exercice de son art. Il a laissé de lui-même une biographie aussi détaillée que possible; mais il ne lui arrivait jamais autre chose que de peindre des plantes, des coquilles ou des oiseaux; voici l'unique événement qu'il relate à la date de 93 : « Requis en vendémiaire an II pour travailler, conjointement avec son frère et Maréchal, sur la dissection du rhinocéros mort à la ménagerie de Versailles et transporté dans l'amphithéâtre du Muséum, il exécuta dix dessins anatomiques de cet énorme quadrupède, sous la direction de MM. les professeurs Mertrud, chirurgien, et Vicq d'Azyr, médecin. »

Un trait inattendu, c'est que ce paisible savant avait l'humeur voyageuse. En 1791 et 92, il accompagna M. Antoine-Jean Coquibert de Montbret, ancien conseiller-auditeur de la Chambre des comptes de Paris, et membre de la Société d'histoire naturelle, dans les provinces méridionales et occidentales de la France. C'était alors un déplacement. Il avait toujours désiré, dit-il, traverser la mer, il avait déjà failli suivre d'Entrecasteaux à la recherche de La Pérouse. Enfin, il fut, en 1798, attaché à la commission des sciences et arts, qui suivit l'armée d'Égypte.

Il avait la manie d'écrire. Il a laissé un journal fort complet de son expédition en Orient. J'en possède treize cahiers bien reliés, d'une orthographe parfois hasardeuse mais d'une calligraphie admirable, enfermés dans un carton vert, qui fut acheté trois livres dix sols le 30 juillet 1828. J'ignore pourquoi Henri Redouté ne publia point ce long travail. Peut-être fut-il découragé par l'exemple de ses con-

frères plus habiles, qui avaient su profiter du moment et paraître plus tôt que lui. Il ne pouvait deviner lui-même quel intérêt tout particulier son journal nous présenterait aujourd'hui : même les érudits, qui ne cherchent que les documents et les faits, y découvriraient des choses inédites; mais pour nous, ce qui en fait le charme, c'est la sincérité, la naïveté, le manque absolu de littérature. Nous y trouvons toute nue l'impression véritable des gens qui débarquèrent là-bas avec les idées préconçues qu'on avait de l'Orient au XVIIIe siècle : on avait lu les *Contes* de Voltaire, les *Lettres persanes*, et les voyages presque aussi fantaisistes de Savary, on y croyait aveuglément.

Les premières pages de ce journal font mieux sentir que tout autre écrit de l'époque la lenteur et la monotonie d'une traversée à la voile. C'est l'*Odyssée*. Rappelons-nous la femme du général Destaing, une Grecque épousée au Caire, mettant six mois pour passer d'Alexandrie à Tarente. Comme dit Herbert Spencer, depuis cinquante ans le monde s'est transformé, ainsi qu'un animal à sang froid qui deviendrait un animal à sang chaud. Il faut avoir cette pensée toujours présente pour bien comprendre, dans son excès, le sentiment d'éloignement et d'exil qui tourmenta les héros de cette aventure et qui est devenu presque inintelligible.

Une autre séduction du récit de Redouté, c'est que l'auteur s'étonne de tout : cela nous plaît fort, à nous autres, tenants du *nil admirari*. Et cela met une avantageuse différence entre son journal et celui d'Arnault qui ne fait mention que de ses entretiens, à bord de l'*Orient*, avec Bonaparte, un peu comme certain reporter contemporain nous racontait naguère ses conversations inoubliables avec un autre général.

Je laisse la parole à Redouté, dont voici le préambule :

« La lecture des voyages m'en inspira de bonne heure le goût ; des considérations de famille m'avaient empêché de suivre celui d'Entrecasteaux, un second se présentait qui ne devait pas moins exciter la curiosité d'un artiste.

« Le traité de Campo-Formio semblait avoir rétabli la tranquillité du continent ; mais un ennemi implacable restait encore à la France : le gouvernement tenta de l'amener à composition en l'inquiétant dans son commerce de l'Inde. Le héros qui avait su dicter la paix, le triomphateur de l'Italie fut nommé au commandement d'une expédition qui se préparait en secret sur divers points de la Méditerranée. Le nom seul de Bonaparte inspirait déjà la confiance. Un grand nombre de généraux distingués dans l'art de la guerre furent désignés pour le suivre. On associa plusieurs savants et artistes à l'armée. Quoiqu'on dût ignorer le terme de l'expédition, tout annonçait cependant que ce devait être un pays peu éloigné, et que l'Égypte en était sans doute le but principal.

« Animé du plus vif désir de connaître ce pays fameux par sa prodigieuse antiquité, cette terre féconde en souvenirs et dont le nom rappelle tant de hauts faits, je saisis avec avidité cette occasion, je cédai bientôt aux instances du général Caffarelli et de plusieurs autres personnes déjà enrôlées pour le voyage. Je fus inscrit sur la liste de trente collègues qui composaient alors la commission.

« Nous partîmes de Paris le 4 floréal de l'an VI (lundi 23 avril 1798) à sept heures du matin, avec MM. Geoffroy frères, Savigny et Souhait. Nous arrivâmes à Lyon le 7 courant à trois heures de l'après-midi. Ayant séjourné en cette ville jusqu'au 9, nous la quittâmes pour descendre le Rhône, réunis à quelques nouveaux compagnons: MM. Gloutier, homme de lettres, Dutertre, peintre, Milbert, peintre, Rancé, employé à la trésorerie de l'armée, Masclet, chirurgien de 1re classe. Nous passâmes le 11 au matin sous une des arches du Pont Saint-Esprit, passage qui est souvent dangereux, à cause des courants et de la rapidité du fleuve. Ayant quitté notre barque en face d'Orange, nous fûmes voir dans cette ville les restes antiques d'un cirque et d'un arc de triomphe bâtis du temps des Romains. Nous nous rendîmes le soir à Avignon.

« Comme nous avions fait le projet d'aller à Vaucluse, nous partîmes d'Avignon le 12 au matin pour nous rendre à l'Isle, petite ville éloignée d'une lieue de la fontaine. Le 13 au matin, nous visitâmes ce séjour pittoresque, célèbre par les amours de Laure et de Pétrarque, amant, poète et philosophe... »

Les détails qui suivent sont trop minéralogiques pour intéresser la majorité des lecteurs. Arrivons à Marseille où Redouté fut le 14 au soir. Il y trouva tout l'appareil de la guerre. Des troupes arrivaient de toutes parts et se préparaient à l'embarquement. La division du général Reynier, d'environ six mille hommes, était prête à mettre à la voile «... Pour nous, nous quittâmes Marseille le 20 (9 mai 1798), et arrivâmes à Toulon le même jour. Cette ville était encombrée de troupes. Il fallut nous loger par billets chez les habitants.

« C'est à Toulon que les militaires prirent l'usage de nous maltraiter et firent du mot de *savant* une insulte. Ils nous soupçonnaient d'être les instigateurs de l'expédition contre laquelle ils marquaient beaucoup de répugnance. Ils nous comparaient à ces agents infidèles du gouvernement qui les avaient si honteusement grugés au cours des précédentes campagnes. « Ceux-ci, disaient-ils, vont encore s'enrichir aux dépens du soldat. »

« On commença dès lors à nous persécuter. On nous distribua nos billets de logement chez les habitants pauvres. Nous dûmes courir la ville pour trou-

ver quelques aliments. Après notre embarquement, ce fut le même système. Les officiers de terre et de mer nous bafouaient. On nous refusa d'abord la place et les fournitures nécessaires pour le coucher. On finit par nous accorder comme une grâce de simples hamacs en toile que nous suspendîmes à l'entrepont; encore le mien était-il couvert du sang d'un mousse, qui y était récemment mort.

« Nous fûmes avertis le 23 de nous tenir prêts à embarquer le lendemain à bord de la *Diane*. Nous devions former l'avant-garde avec les frégates la *Justice*, la *Junon* et le chebeck la *Fortune*. Cette petite division légère, commandée par le contre-amiral Decrès, appareilla dans la nuit du 24 au 25, pour aller croiser devant l'entrée de la rade.

« Nous levâmes l'ancre à minuit, mais ne pûmes sortir que vers trois heures de l'après-midi, le vent étant contraire. — Le 26, la mer fut grosse, la plupart des passagers eurent le mal de mer... — Le 27, dans l'après-midi, nous découvrîmes à l'ouest quatre frégates portant pavillon espagnol, rangées en ordre de bataille. De crainte que ce ne fût une feinte de l'ennemi, on ordonna aussitôt un branle-bas général de combat. Au milieu de ce sinistre appareil, nous demandâmes au capitaine quel poste devaient occuper les passagers du bord. Il nous répondit que nous étions libres de descendre à fond de cale pour aider les chirurgiens aux pansements ou de passer les gargousses de la sainte-barbe. Nous acceptâmes ce dernier office... Le mal de mer avait disparu au premier danger, pour faire place au courage...

« Le 30, le vent souffla du nord-ouest, la mer était agitée. L'armée navale se mit en mouvement vers midi. Quel spectacle que celui de l'horizon sans bornes avec la vacillation des eaux, leur bruissement monotone et perpétuel!

« Le 2 prairial, à une heure de l'après-midi, nous vîmes à peu de distance une multitude de gros poissons que les marins appellent *marsouins*. Ils nageaient en troupe et suivaient la direction du vent. Les uns flottaient avec la moitié du corps en dehors de l'eau, des autres sautaient en l'air et s'approchaient de la frégate en faisant des bonds.

« Le 3, nous vîmes à quatre heures de l'après-midi à bâbord du bâtiment une très grosse tortue... Il tomba de la pluie toute la nuit. Le 4 nous doublâmes le cap Corse... Le 7, nous aperçûmes l'île de Sardaigne. Le 8, calme... Le 9, calme plat toute la journée. Nous vîmes le soir une tortue flotter sur l'eau... Le 12, calme. Nous vîmes, à onze heures du matin, un jeune requin d'environ huit pieds de long rôder autour du bâtiment...

« Le 18, nous nous rapprochâmes de la flotte pendant la nuit. L'armée navale réunie formait une ligne de plus de deux lieues d'étendue. Ce spectacle était magnifique. On eût dit une ville mouvante. Le vent nord-ouest soufflait bon frais ; nous filions huit nœuds et demi à l'heure...

« Le 20, nous aperçûmes à quatre heures l'île de Gozzo, fameuse dans la fable pour avoir appartenu à Calypso. Toute la nuit fut occupée à des préparatifs de guerre, mais le point d'attaque était inconnu de nous... Le 21, nous marchâmes avec ordre dans le canal de Malte. »

***

Nous laisserons de côté le récit très impersonnel de la prise de Malte, où nous ne trouverions ni impressions nouvelles ni épisodes inconnus. Nous ne citerons pas davantage la fin de la traversée, qui en rappellerait un peu trop peut-être le commencement. Arrivons en vue d'Alexandrie. La flotte y fut le 13 messidor (1er juin) à cinq heures du matin.

« Nous eûmes à trois heures un quart, à la distance d'environ trois lieues de la terre, un accident qui faillit nous être funeste. Comme notre frégate manœuvrait à petites voiles pour approcher de l'*Orient*, le *Dubois* arriva sur notre travers. L'effroi et la confusion se mirent aussitôt parmi notre équipage. On essaya de déployer la misaine pour forcer de vitesse et éviter l'abordage, mais il n'était déjà plus temps, nos manœuvres se trouvèrent embarrassées; le *Dubois* aborda la frégate par le flanc gauche, heurta violemment sa proue à notre poupe, brisa du premier choc les trains d'artillerie amarrés le long du hauban et engagea son mât d'artimon dont il déchira la voile. Pendant cette mêlée, quelques soldats de notre bord grimpèrent sur le vaisseau, croyant y être plus en sûreté. L'*Orient*, qui n'avait pu ralentir sa marche, venait au même instant sur nous. Le commandant fit en toute hâte jeter l'ancre et virer de bord, mais assez près du *Dubois* pour que l'*Orient* s'engageât à son tour dans les agrès de ce vaisseau, où il rompit le bout de son beaupré. Nous travaillâmes tous à repousser au large les deux navires, et après avoir coupé quelques cordages nous parvînmes enfin à nous en séparer. Grâce à la solidité de notre frégate nous en fûmes quittes avec peu d'avaries... »

L'armée débarque, Alexandrie est prise; mais pendant ce temps la *Diane* reste en croisière au large. « Nous n'avions aucune nouvelle des opérations de l'armée. Nous voyions les bâtiments de guerre mouillés près de la côte, mais nous n'avions aucun ordre de communication. Cependant l'ennui du bord nous gagnait; et nos provisions diminuaient sensiblement.

« Le 17 messidor, à neuf heures du matin, l'*Orient* nous signala de lui envoyer un officier de marine. Celui-ci rapporta l'ordre pour les passagers de se

rendre à bord de l'*Orient* avec leurs effets. On eut l'imprudence de nous faire embarquer dans le canot par une mer furieuse et à près d'une lieue du vaisseau, tandis que notre frégate continuait à cheminer devant nous dans la même direction. Les vagues menaçaient à chaque instant de nous engloutir. Nous fûmes obligés, en route, de demander des secours au *Guillaume-Tell* d'où l'on nous envoya une seconde embarcation pour nos malles. La nôtre, trop chargée, faisait eau.

« Quand nous arrivâmes à bord de l'*Orient*, nous reçûmes l'invitation de nous rendre à Alexandrie par la tartane de Corse le *Saint-Jean-Baptiste*, qui y transportait des poudres. Nous partîmes à cinq heures du soir pour faire environ deux lieues qui nous restaient. Nous arrivâmes au Port-Vieux dans la nuit, et nous fûmes obligés de coucher sur le pont de notre petit bâtiment pour y attendre le jour.

« Le 18, nous descendîmes à terre vers cinq heures et demie du matin. Notre imagination se plaisait encore aux illusions les plus riantes. Quel fut notre désenchantement à l'aspect de ce rivage couvert de ruines, sous un ciel brûlant! Les habitants, accroupis sur leurs talons, bordaient la rive orientale du port. Les hommes à demi nus fumaient la pipe indolemment; leurs corps musculeux étaient bronzés par l'ardeur du soleil. Les vieillards ont une barbe sèche qui leur donne un air respectable. La tête est rasée, ceinte d'un turban. Le costume est une chemise bleue liée avec une ceinture au milieu du corps.

« Ces gens s'arrachaient nos bagages et se disputaient en leur langage dur et guttural. Nous ne pouvions nous faire entendre, ni même savoir le lieu de notre destination. Quelques Français présents voulurent bien nous servir de guides jusqu'au quartier général, qui était dans le quartier franc. Nous obtînmes une chambre pour huit personnes dans la maison du consul anglais; mais ce logement n'avait aucun meuble : il fallut coucher sur le carreau. Dès la première nuit nous eûmes le corps moulu et par surcroît nous fûmes dévorés par les cousins, les puces et les punaises. Nous regrettions nos hamacs et même la table du bord, car nous mourions de faim et ne pouvions nous procurer aucun aliment dans la ville. Les habitants, encore en stupeur, avaient fermé leurs maisons et leurs boutiques. On nous délivra momentanément des rations de pain, de vin et de lard.

« Notre premier soin fut de visiter cette ville si célèbre dans l'antiquité. Mais nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment de tristesse à la vue des décombres partout amoncelés. Ce n'est plus cette brillante Alexandrie où l'admiration courait chercher des merveilles. C'est ici que le spectateur impartial peut apprécier les justes observations de M. de Volney.

« Alexandrie n'offre plus rien de remarquable parmi ses édifices. L'art ni la symétrie n'ont guère été observés pour la régularité de leur construction. Les rues sont étroites, non pavées, poussiéreuses; quelques-unes ont de petits canaux souterrains mal entretenus, recouverts de pierres plates, pour l'écoulement des immondices et des eaux pluviales pendant l'hiver. Les maisons sont mal bâties, et les derniers étages de quelques-unes font une telle avancée qu'elles se touchent presque d'un côté à l'autre de la rue.

« Tous les Francs, y compris les consuls et négociants étrangers, habitent le même quartier, situé sur le bord de la mer, dans le fond du Port-Neuf, endroit nommé *la Marine*. Ils logent dans de grandes maisons carrées appelées en orient *okels :* ce sont des espèces de caravansérails sans aucun ameublement. Les voyageurs ne trouvent pas d'autre gîte. Au milieu est une cour, autour de laquelle sont des magasins occupant le rez-de-chaussée, sous une galerie, en arcades.

« Le marché public, ou bazar, est placé vers le milieu de la ville. Il est couvert de vieilles nattes et branches de palmier jetées comme en paquet sur des traverses qui passent d'une maison à l'autre. Ce couvert infect nuit à la libre circulation de l'air qui ne peut s'y renouveler. Les boutiques ne sont que des taudis, n'étalent aux yeux que la misère. Elles n'ont que cinq à six pieds carrés, servant à resserrer la nuit quelques couffes seulement : car les magasins en sont ordinairement séparés, et souvent ces boutiques mêmes sont fermées par crainte du pillage. En avant des boutiques est une espèce de banc en alignement, de deux à trois pieds d'élévation, entouré d'une balustrade de bois. Là se tiennent les marchands accroupis sur un mauvais tapis, fumant constamment leur pipe avec une gravité apathique, ou faisant tourner un chapelet entre leurs doigts. Les denrées qu'ils ont étalées autour d'eux consistent en comestibles, riz, lentilles, fèves, dattes, pistaches, noix, noisettes. Les boulangers vendent des petits pains ronds et plats, peu cuits, couverts de semence de sésame. On trouve aussi un mauvais fromage de brebis, sec, rempli de sel et d'ordures.

« Le boucher égorge dans un coin, à l'écart, les animaux suspendus à un mur par les pieds. Il en débite incontinent la chair, parce que la chaleur la corrompt promptement. Cette viande n'est pas comparable à celle des animaux nourris dans les pays froids : elle n'en a ni le suc ni le goût, elle est molle et insipide.

« Ce qui frappe d'abord l'œil de l'étranger, c'est le costume des habitants, qui du reste sont bien faits de corps. Cet assemblage d'hommes de tous pays offre un singulier mélange d'habillements

et de mœurs. Les Alexandrins portent les caleçons larges et la veste courte à la grecque. Leur barbe est moins longue que celle des autres Égyptiens, leur turban est arrangé avec grâce. Leur manière est vive, ils ont les airs et la démarche arrogante des peuples barbaresques. Leur voix rauque et gutturale, quand ils se parlent entre eux, les fait paraître farouches et emportés. On les voit dans les places, dans les rues ou dans les cafés, accroupis indolemment sur leurs talons, tenant de longues pipes en main et demeurant dans cette inaction des journées entières. Quant aux femmes du peuple (car les hommes aisés tenaient soigneusement les leurs sous les verrous, on n'en voyait aucune), elles sont habillées d'une mauvaise robe bleue, qui leur sert à la fois de chemise et de vêtement. Quelques femmes juives la portent en toile blanche, ce qui les fait paraître comme des spectres. Elles portent un *borgo* ou voile noir, qui leur descend depuis le front jusqu'au bas des genoux, et leur couvre entièrement le visage sauf les yeux, dont les paupières et les sourcils sont peints en noir. Leurs ongles sont colorés en rouge aurore. Elles ont les jambes et les pieds nus. Les enfants, nus, maigres et mal soignés, ont souvent la figure couverte de mouches et ils y paraissent insensibles.

« Nous eûmes bien de la peine, dans le commencement, à faire recevoir notre argent pour sa valeur. Les habitants le refusaient comme étant de mauvais aloi, surtout les louis d'or qu'ils prenaient pour du cuivre. J'ai ouï dire que dans quelques villages les fellahs préféraient les boutons d'habits de nos soldats, dont les femmes se servaient comme d'ornements. Ils n'accueillaient que les piastres d'Espagne, cette monnaie étant la plus répandue dans toute l'Égypte. Il est vrai que quelques honnêtes juifs nous escomptaient nos écus de six livres à moitié perte, et nous étions encore heureux de trouver des fripons pour pouvoir vivre. L'établissement d'un tarif des monnaies et la confiance dans les espèces firent bientôt tomber l'agiotage...

« Les maisons sont fort basses, presque toutes à un seul étage, sans cheminées, bâties, dans la partie inférieure, en pierres liées par de la chaux et du plâtre, le haut en briques cuites diversement marquetées. Le comble est une plate-forme en terrasse, entourée d'un parapet, avec des conduits pour recueillir les eaux pluviales dans des puisards. L'entrée de ces maisons est d'ordinaire en zigzag, pour empêcher les curieux de voir à l'intérieur ; elle est fermée par une grande porte, avec un guichet et des serrures fort simples, en bois. Les fenêtres sont garnies de treillages en bois, fort épais, et saillant en dehors comme des balcons de formes élégantes et variées, souvent cintrées; mais il n'y a jamais de carreaux aux vitres, sauf chez les Européens. Les femmes s'établissent derrière ces jalousies pour respirer, et pour regarder au dehors sans être aperçues. Ces croisées ouvertes ont leur agrément le jour, mais elles sont nuisibles par la fraîcheur et l'humidité des nuits, qui causent de fréquentes ophtalmies.

« Chaque maison a d'ordinaire une petite cour carrée, entourée d'une terrasse qui est garnie d'une balustrade en bois. Quelquefois la cour est octogone. Les logements sont au niveau du sol et divisés en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. L'appartement des femmes, ou harem, est toujours situé dans l'intérieur. La pièce principale de l'appartement des hommes a vue sur la rue. Elle est en forme de carré long. A l'une des extrémités se trouve une estrade de deux pieds d'élévation et de cinq à six de large, entourée d'une petite balustrade en bois qui n'est ouverte que pour le passage du milieu. Une natte ou un tapis couvre le plancher. Des coussins sont entassés de manière à former un divan. A l'autre extrémité, un escalier communique avec une sorte d'entresol qui ouvre sur les pièces de logement. C'est à cet endroit que se trouve tout ce qu'il y a d'ornement dans l'intérieur de la maison : une simple boiserie en sapin nu, divisée en compartiments. La plupart de ces compartiments sont à petits panneaux entourés de plates-bandes à ressauts, avec des cadres ordinairement peints en vermillon. Il y en a d'autres ornés d'étoiles, d'hexagones ou d'octogones. Les bouts des soliveaux qui soutiennent le plancher de l'entresol, en forment aussi la corniche. Les saillies sont peintes en vert et en rouge. Le balcon que ces poutres supportent est composé de balustres et d'un treillis symétrique très varié, fait d'une infinité de morceaux différents rapportés ensemble.

« Les habitants, par superstition, empreignent sur les portes de leurs maisons une main faite avec de la couleur blanche. On voit également, suspendue à l'intérieur, une branche d'aloès qui doit éloigner de chez eux les mauvais esprits.

« A chaque pas que l'on fait dans la ville, on remarque des débris de toutes les époques, employés parmi les nouvelles constructions avec une ignorance barbare, souvent les chapiteaux y servent de bases et les bases de chapiteaux. Les colonnes des mosquées et celles qu'on voit dans les maisons particulières ont toutes une pareille origine. Des morceaux de granit couverts de figures hiéroglyphiques servent de seuils ou de fondements. Une immense quantité de tronçons de colonnes en granit, d'un diamètre considérable, sont échoués tout le long du Port-Neuf et forment comme l'assise des maisons du quartier franc, dont les murs sont battus par les flots de la mer.

« Entre la ville et le cap des Figuiers s'étend un

vaste cimetière. Les tombeaux sont décorés de colonnes qui servent de pierres sépulcrales, quelques-unes surmontées d'un turban : on y voit des caractères turcs en relief, et souvent peints ou dorés.

« Dans ce lieu de repos, les vivants communiquent sans cesse avec les morts. Une femme inclinée vient jeter des fleurs sur la tombe de ses parents. Un tamarin verdoyant et plein de sève naît des cendres de l'ami qu'on a pleuré : il ombrage, après sa mort, ceux qui viennent penser à lui.

« Non loin de là, sur le rivage sablonneux de la mer croissent quelques figuiers, dont les fruits, d'une petite espèce, ont un goût délicieux. Le terrain sec et poussiéreux qui environne Alexandrie n'offre à la vue qu'une campagne rase. C'est où commence l'immense désert de Libye. Les bords du Kalisch se revivifient lorsque le canal se remplit d'eau ; mais celui-ci cesse d'être navigable dès le commencement de brumaire (octobre). De légères dérivations d'eau raniment parfois et pour peu d'instants quelques tapis de verdure ; mais dès que ces eaux bienfaisantes viennent à tarir, ce n'est plus de toutes parts que sable et stérilité. »

*
* *

Aucun des artistes attachés à l'expédition, et qui ont écrit et publié leurs mémoires, aucun n'a laissé une description aussi minutieuse, aussi fidèle d'Alexandrie. C'est pourquoi nous l'avons citée tout entière. Redouté demeura longtemps encore dans cette ville. Aussi attachons-nous moins de prix au récit qu'il fait des opérations militaires : il ne traversa point le désert de Damanhour, il n'assista pas à la bataille des Pyramides. En revanche, comme il fut le témoin oculaire du combat naval d'Aboukyr, dans les pages où il en esquisse le tableau, toujours avec la même simplicité, nous retrouvons aussitôt la trace de l'émotion personnelle, et du même coup l'intérêt :

« Le 12 thermidor, le général Kléber, commandant la place d'Alexandrie, ordonna une fête publique en réjouissance de nos heureux succès sur le Nil, et de l'entrée triomphale de l'armée française dans la ville du Caire. Plusieurs salves d'artillerie furent tirées le matin de tous les forts, la ville fut illuminée le soir, et il y eut gala chez le commandant turc.

« Le 13 dans la soirée, le général donna un bal chez lui, où furent invitées toutes les dames européennes qui se trouvaient dans la ville. La façade de la maison fut illuminée; on avait placé au-dessus de la porte d'entrée un tableau transparent, portant une devise en français d'un côté et de l'autre la traduction arabe.

« Pendant que l'armée de terre moissonnait des lauriers, le plus sinistre des événements se préparait contre notre marine. L'escadre anglaise, qui nous avait causé tant d'alarmes durant notre navigation, parut enfin à la vue d'Alexandrie le 14 thermidor (1er août 1798), à deux heures de l'après-midi. Elle était composée de quatorze vaisseaux de ligne, aux ordres du contre-amiral Nelson, et elle se dirigeait à toutes voiles vers la rade d'Aboukyr, où était mouillée et embossée la flotte française, au nombre de treize vaisseaux et de quatre frégates, commandée par le vice-amiral Brueys. Un des vaisseaux anglais se détacha en passant devant Alexandrie pour venir observer le mouvement du port.

« L'escadre ennemie continuait de s'avancer par un vent nord, joli frais, très favorable pour la porter sur notre mouillage. Ayant, devant, un brick à sonder, elle faisait route en forçant de voiles ; mais après avoir doublé l'îlot elle ralentit sa marche pour commencer l'attaque, et à six heures moins quelques minutes le combat s'engagea entre les deux avant-gardes par une vive canonnade.

« La rade d'Aboukyr est ouverte, et notre ligne d'embossage formait une courbe mal déterminée, prolongée à une trop grande distance des rivages pour pouvoir être défendue de la terre. Plusieurs vaisseaux ennemis doublèrent la tête de notre ligne, qui était au nord-ouest près de l'écueil. Ils mouillèrent leurs ancres entre la flotte française et la terre. D'autres mouillèrent de l'autre bord. De sorte que tous nos vaisseaux de tête se trouvèrent enveloppés et longtemps réduits à l'inaction.

« L'attaque et la défense furent opiniâtres. On se canonna à portée de pistolet. Tous les moyens de destruction furent employés de part et d'autre. Au commencement de l'action, l'amiral et tous les officiers supérieurs se trouvaient sur la dunette de l'*Orient*, occupés à la mousqueterie. Tous les soldats, les hommes même de la manœuvre, étaient descendus aux batteries, et à celle de douze il manquait encore plus de la moitié de son équipage.

« Après une heure d'action, l'amiral fut blessé à la figure et à la main ; quelques instants plus tard il était tué sur le gaillard d'arrière.

« L'*Orient* étant toujours attaqué des deux bords, on avait abandonné la batterie de douze, mais celles de vingt-quatre et de trente-six continuaient leur feu avec la plus grande ardeur.

« A neuf heures et demie environ il y eut une explosion et un commencement d'incendie. En quelques instants tous les débris dont la dunette était couverte furent dévorés par les flammes. Les peintures à l'huile encore fraîches de la chambre du conseil et de celles adjacentes contribuèrent à hâter les progrès du feu. Les pompes avaient été brisées par les boulets et les seaux renversés.

« L'ordre fut donné d'abandonner les batteries et de faire monter tout le monde sur le pont pour passer de l'eau ; mais l'ardeur était telle que, dans le tumulte, la batterie de trente-six ne discontinuait point le combat, cependant l'incendie avait fait en peu de temps un progrès désespérant. Le grand mât et celui d'artimon étaient tombés, le feu avait gagné tout le gaillard d'arrière et même la batterie de douze, bientôt on ne vit plus de salut pour ce beau vaisseau.

« Le capitaine Casabianca et son second étaient blessés. Le jeune Casabianca, enfant de dix ans, refusa de se sauver dans une chaloupe et d'abandonner son père blessé. Pourtant ce tendre père était parvenu enfin à placer son fils et lui-même sur un mât jeté à la mer, lorsque l'*Orient* sauta et engloutit les deux infortunés.

« Le chef d'état-major Ganteaume, qui avait été promu au grade de contre-amiral par le général Bonaparte, se trouvait encore à bord. Il donna l'ordre d'ouvrir les robinets et d'abandonner le vaisseau. Il s'échappa ensuite, par le plus heureux des hasards, au milieu des flammes, et fut reçu dans un canot qui se trouvait engagé sous la voûte du vaisseau. Quelques minutes après le vaisseau sauta, une partie de l'équipage se sauva sur les débris, d'autres y périrent.

« Quant à nous, dès le commencement du combat, nous étions montés sur les terrasses des maisons d'Alexandrie. Nous ne perdions aucune péripétie de l'affreux spectacle, dont la scène n'était pas distante de plus de six lieues. Jamais nuit ne fut tout à la fois plus belle et plus horrible. La lune était dans son plein, les étoiles brillaient au ciel, dont rien n'altérait la sérénité.

« Vers neuf heures et demie, nous aperçûmes, à la faveur de la nuit, une très grande lumière qui nous annonça qu'un vaisseau brûlait : à dix heures un quart il sauta en l'air tout enflammé, avec un fracas épouvantable qui s'entendit au loin et qui ébranla tout comme un tremblement de terre. Ce fut ensuite un silence profond pendant près de dix minutes. On eût dit que l'explosion avait frappé les deux escadres de stupeur et d'effroi ; mais le feu reprit ensuite avec fureur et dura sans interruption entre les deux arrière-gardes jusqu'à trois heures du matin. Il cessa presque complètement jusqu'à cinq, et reprit alors avec plus de vivacité,

« L'aube du 15 thermidor retrouvait les combattants aussi animés que la veille. Nous nous portâmes dès le matin sur une éminence d'où l'on découvrait la mer. On n'y voyait plus que des vaisseaux démâtés. A huit heures, nous en aperçûmes un qui brûlait : au bout d'une demi-heure il sauta. Nous sûmes plus tard que c'était la frégate l'*Artémise*. Le capitaine Standelet, qui la commandait, se voyant obligé d'amener, mit lui-même le feu à la frégate après avoir sauvé tout son équipage.

« Le feu continua par intermittences jusqu'à midi. Une division composée de deux vaisseaux et de deux frégates, le *Guillaume-Tell*, le *Généreux*, la *Diane* et la *Justice*, n'avait point encore donné. Le contre-amiral Villeneuve, qui la commandait, voyant au jour nos pertes, et près d'être attaqué avec des chances trop inégales, résolut d'échapper à l'ennemi par une manœuvre audacieuse. Il coupa ses câbles, mit à la voile. Il échangea quelques coups de canon avec les Anglais une partie de la matinée, mais il réussit à pousser au large et disparut dans la direction de Malte.

« Le *Timoléon* avait appareillé en même temps que la division, mais ne put la suivre. Son capitaine, Trulet, pour ne point laisser le vaisseau aux mains de l'ennemi, se jeta sur la côte, après avoir sauvé dans les canots tout son équipage. On incendia le navire échoué dans la matinée du 16.

« Le feu devint moins vif dans l'après-midi. Vers six heures du soir on entendit encore quelques bordées, du vaisseau le *Tonnant* qui s'est battu le dernier, quoique rasé entièrement. Du Petit-Thouars y avait eu les deux cuisses emportées par un boulet. Il se fit installer sur le banc de quart où il mourut au bout de quelques minutes en recommandant à son équipage de ne se rendre jamais. — Le général Bonaparte, pour honorer la mémoire de ce brave capitaine, fit donner son nom à la plus grande rue du Caire.

« Nous avions été témoins de cet affreux combat naval, et cependant nous n'avions encore aucun détail officiel le 16 au matin. Nous tirions un mauvais augure de ce silence, Il fallut encore passer dans la même incertitude toute la matinée. Nous retournâmes à notre poste d'observation, près de la porte de Rosette, d'où l'on distingue toute la baie d'Aboukyr. Les deux escadres présentaient un spectacle lamentable. Tous les vaisseaux, démâtés, brisés ou échoués, semblaient hors de combat.

« Enfin, vers midi, une djerme entre dans le Port-Neuf avec pavillon parlementaire. Chacun s'empresse de se rendre chez le général Kléber pour apprendre les nouvelles du combat. Mais bientôt la consternation peinte sur les visages révèle nos désastres. Onze vaisseaux sont perdus pour la France, nos meilleurs officiers sont tués ou blessés ; les côtes de notre nouvelle colonie se trouvent exposées à l'invasion de l'ennemi ; nous nous voyons isolés plus que jamais de la mère patrie, et enfin nous ne songeons point sans douleur que la gloire de notre armée de terre est contre-balancée par la terrible défaite de notre flotte... »

***

« Mais notre courage, qui avait été abattu un moment, reprit bientôt toute son énergie. Le général Kléber fit travailler avec une telle activité aux fortifications d'Alexandrie, que cette place se trouva en peu de temps à l'abri de toute tentative, soit par terre, soit par mer... Quant aux subsistances, les magasins étaient déjà fournis pour nourrir l'armée pendant plus d'un an.

« L'état de délabrement de la plupart des vaisseaux anglais les obligea de rester quinze jours dans la rade d'Aboukyr, à les rétablir et les ragréer. Ils brûlèrent plusieurs des nôtres qu'ils ne pouvaient emmener, et le 29 au soir, veille de leur départ, ils incendièrent le *Guerrier*...

« L'encombrement des troupes dans la ville à notre arrivée avait obligé les soldats, couchés pêle-mêle dans la rue, à chercher un abri contre la chaleur d'un soleil brûlant. Ils abattirent les tiges de palmiers, dans un clos près de la ville, et se fabriquèrent ingénieusement, avec les branches et quelques piquets, des baraques qui les mirent à l'ombre. Ils formèrent ainsi un camp sur la plage du Port-Neuf, notre place d'armes.

« Les habitants ont célébré, le 6 fructidor, la fête de la naissance de Mahomet. La ville a été illuminée, et le commandant turc a prié le général Kléber de vouloir bien y prendre part, en illuminant la façade de sa résidence. Un tableau transparent, peint sur toile, fut placé au-dessus de la porte. Les deux nations y étaient représentées se donnant la main, en signe de concorde. Une devise appropriée s'y lisait en français, avec la traduction arabe. »

ABEL HERMANT.

(*A suivre.*)

LES FOUILLES DE DELPHES (1)

Les Découvertes

DOCUMENTS ET ŒUVRES D'ART

Les moulages exposés à l'École des Beaux-Arts, si intéressants qu'ils fussent, n'ont pu donner qu'une idée très incomplète du butin artistique et scientifique qui remplit le musée de Delphes et le champ de fouilles. L'ensemble est aussi riche que varié : l'histoire et tous les arts y trouvent leur compte.

On a recueilli à Delphes, depuis deux ans, plus de 1 500 documents épigraphiques. Ils étaient particulièrement nombreux au Trésor des Athéniens et sur certains points de la voie sacrée ; mais il en est sorti de terre dans toutes les parties de l'enceinte. Beaucoup de ces textes complètent simplement des séries anciennes, déjà considérables même avant l'ouverture des nouvelles fouilles. Tels sont les actes d'affranchissement, qui nous montrent une fois de plus dans le temple d'Apollon un grand centre d'émancipation pour les esclaves ; et les actes de proxénie, avec une nouvelle liste du IVe siècle où les hôtes publics sont classés par ordre géographique, et où l'on saisit sur le vif l'immense popularité de Delphes qui avait des fidèles et des représentants officiels dans tout le monde connu. Tels encore, les innombrables décrets des Delphiens, auxquels s'ajoutent des décrets d'Athènes, des villes de Béotie, des Étoliens et de bien d'autres États, des lettres de cités d'Asie Mineure, de rois des dynasties macédoniennes, de magistrats ou d'empereurs romains. Quelques-uns de ces actes sont de vraies pièces d'archives, dont les historiens feront leur profit ; le reste vaut surtout par l'ensemble.

D'autres documents, nombreux encore et d'un caractère plus nouveau, éclairent d'une vive lumière certains côtés, jusqu'ici obscurs, de l'histoire politique, financière et religieuse de Delphes, son rôle littéraire et artistique. Ce sont, par exemple, des plaques de marbre où sont gravés les comptes administratifs du sanctuaire au milieu du IVe siècle : on y lit des indications précieuses sur le personnel du temple et les dépenses courantes, sur la Commission internationale qui surveillait l'emploi des fonds, sur les représailles exercées après la guerre sacrée contre les Phocidiens, dont on renversa les statues et les trophées, sur les acomptes versés par les mêmes Phocidiens, qui avaient été frappés de grosses amendes par les Amphictyons. Les mêmes plaques, et d'autres actes qui les complètent, nous renseignent sur le bornage du territoire sacré, sur les inondations qui dévastaient le sanctuaire, sur les travaux de construction ou de réparations, que les Delphiens n'étaient pas toujours disposés à payer, et qui sous l'empire durent être exécutés d'office sur l'ordre des fonctionnaires romains. Puis, ce sont des catalogues où l'on apprend la composition des pieuses ambassades qui pour les jeux arrivaient d'Athènes et de partout ; des pièces relatives aux hiéromnémons, représentants officiels des États grecs ; des décrets amphictyoniques, intéressants pour l'histoire de ce conseil fédéral ; des dédicaces de trophées consacrés par divers peuples avec la dîme de leur butin ; des bases de statues avec des signatures d'artistes. Pour l'étude de l'organisation sociale en Grèce, voici les règlements d'un *ghenos* au Ve siècle. Voici même des fragments d'oracles et des comptes rendus de miracles : par exemple, la nais-

(1) Voir les numéros des 8 et 15 décembre.

sance miraculeuse d'un enfant longtemps attendu, qui vint au monde après un pèlerinage et un sacrifice offert au dieu conformément à un oracle.

Les relations de Delphes avec le monde artistique et littéraire seront mieux connues aussi grâce à un très curieux ensemble de pièces relatives aux vainqueurs des jeux ou aux visiteurs de marque : à côté des athlètes, figurent des poètes, des savants, des philosophes, des acteurs et des danseurs, des joueuses de harpe, des joueurs de flûte ou de cithare. Pendant les fêtes, on donnait là-bas des conférences et des concerts : un historien de Trézène fait des lectures publiques; deux artistes d'Arcadie, deux frères, convoquent les pèlerins pour des auditions musicales d'anciens poètes ; un joueur de flûte, venu de Samos, vainqueur sans concurrent, prouve sa reconnaissance, le jour du grand sacrifice à Apollon, en organisant au stade un concert où il exécute un hymne chorique sur Dionysos et des fragments des *Bacchantes* d'Euripide avec accompagnement de cithare. Comme Delphes était le centre de la vie artistique, on y affichait les actes qui pouvaient intéresser les corporations de lettrés, de musiciens ou d'acteurs. On y a trouvé le dossier complet d'un procès survenu entre l'*Association des artistes d'Athènes* et celle de Thèbes : l'affaire avait été soumise d'abord au synode de l'Isthme et de Némée ; portée ensuite devant les Amphictyons, elle fut enfin plaidée en appel devant le sénat de Rome. Ces sociétés artistiques, composées de poètes, d'acteurs, de musiciens et de chanteurs, faisaient volontiers graver à Delphes une copie de leurs poésies ou de leurs hymnes couronnés dans les concours : c'est ainsi que le Trésor des Athéniens nous a conservé d'abord un péan d'Aristonoos de Corinthe, puis le fameux *Hymne à Apollon* avec sa notation vocale et cet autre hymne avec notation instrumentale, qui ont une importance capitale pour l'étude de la musique grecque.

De tous les groupes de personnes, qui dans l'Europe savante s'intéressent aux fouilles de Delphes, les architectes sont peut-être les moins bien partagés. Évidemment la terrasse d'Apollon et le long développement de la voie sacrée présentent des dispositions originales et fournissent les éléments d'une belle *restauration*. Mais le grand temple nous dérobe la plupart de ses secrets, et la majorité des édifices secondaires, d'ailleurs très mutilés, ne nous apprennent rien que nous ne sachions par d'autres sanctuaires. Il faut faire exception cependant pour les très curieuses colonnes à décoration végétale du Trésor de Cyrène, et pour tout l'ensemble architectural des Trésors d'Athènes et de Siphnos, qui sont de vrais chefs-d'œuvre. Ces deux derniers monuments sont d'autant plus précieux pour l'histoire de l'art qu'ils portent en eux-mêmes leur date : le Trésor des Athéniens a été consacré peu de temps après Marathon, celui des Siphniens est antérieur d'une vingtaine d'années. Tous deux avaient été décorés avec un goût exquis ; les proportions en sont harmonieuses ; les oves, les perles et les rais de cœur de l'entablement, les rinceaux de lotus et de palmettes qui encadrent les portes ou bordent les corniches, sont d'un dessin ferme, d'une exécution serrée, d'une élégance sobre et fine, qui annonce l'Erechthéion d'Athènes ; et l'on n'imaginait pas que dès cette époque l'architecture grecque eût atteint une telle perfection.

Les céramiques et les bronzes d'industrie nous offrent aussi des spécimens intéressants. On en a déterré dans tous les coins du sanctuaire, mais surtout dans un dépôt qu'on a découvert devant la façade occidentale du temple, dans des sépultures grecques et romaines, dans deux petits tombeaux à coupole analogues à ceux de Mycènes, enfin dans les maisons anciennes qu'on a déblayées récemment au Sud de l'*Hellenico*, et dont quelques-unes ont conservé des restes de fresques. On a pu réunir ainsi, au Musée de Delphes, des céramiques de tout genre : poteries de style géométrique et de style mycénien, vases corinthiens, vases à figures noires ou à figures rouges, terres cuites peintes archaïques qui proviennent de la décoration des édifices. Les petits bronzes sont plus nombreux encore, et très variés : trépieds, patères, lampes, vases, fibules, chaînettes, casques et débris d'armes, des oiseaux à tête humaine et d'admirables griffons semblables à ceux d'Olympie, beaucoup de figurines primitives, même des statuettes qui ont une véritable valeur artistique, par exemple, une Athéna, un Doryphore, et ce bel Apollon archaïque dont on a pu voir une aquarelle à l'Exposition des moulages.

C'est pour la sculpture en pierre que triomphent surtout nos explorateurs. Rien que par là, ces fouilles prendraient rang parmi les plus importantes de ce siècle. C'est tout un chapitre de l'art qui se reconstitue sous nos yeux. D'après les spécimens réunis à l'École des Beaux-Arts, on a pu juger de la valeur intrinsèque des œuvres. Pour en préciser l'étude, nous les rangerons autant que possible dans l'ordre chronologique, en distinguant la statuaire et la sculpture décorative.

La statuaire proprement dite est représentée au Musée de Delphes par des morceaux de presque toutes les époques. Ce sont d'abord ces deux figures très archaïques, et déjà si puissantes, dont on a admiré les moulages : le *Sphinx*, et l'*Apollon*. Le Sphinx, offrande des Naxiens, s'élevait sur le chapiteau d'une colonne ionique, au bas du mur pélasgique : égyptien par le motif, et plutôt assyrien par l'exécution, avec quelque chose de plus libre et de

grec déjà dans l'attitude, il étonne nos sculpteurs d'aujourd'hui par la sûreté du rendu anatomique, par le dessin sommaire, mais exact et vigoureux, des muscles et des côtes. L'Apollon (à mon avis, c'est plutôt un athlète, et en ce cas il serait d'autant plus précieux, car il daterait des premiers temps des jeux Pythiques), l'Apollon présente un mélange d'égyptien et d'archaïsme grec : il est figuré plus grand que nature, dans une attitude de combat et de menace, les bras trop courts serrés au corps, les poings fermés nerveusement, comme un hercule de foire ; la solide musculature des membres est rendue à merveille ; la chevelure est curieusement disposée, avec trois nattes sur l'épaule de chaque côté du cou, et, par derrière, six rangs de nattes tombant droit, reliés par des nœuds à l'assyrienne. C'est l'œuvre d'un sculpteur argien, comme le Sphinx a été exécuté sans doute par un artiste de l'Archipel. Et pourtant ces deux figures diffèrent beaucoup des statues primitives grecques connues jusqu'ici. Il est curieux de constater à Delphes cette influence orientale si prononcée : elle s'explique d'ailleurs par les vieilles relations avec la Crète, qui a joué le rôle d'intermédiaire entre l'Orient et la Grèce héroïque. — A la fin du VIe siècle appartiennent deux morceaux, qu'on peut rattacher à l'ancienne école attique : un buste de cheval, qui provient d'un ex-voto et qui annonce les chevaux du Parthénon ; un beau torse de femme finement drapée, dans le genre des Athénas ou des prêtresses découvertes il y a quelques années à l'Acropole. — Du Ve siècle, nous n'avons guère que des fragments, par exemple, une tête de femme, d'un profil charmant : les œuvres de ce temps, la grande époque classique, ont dû tenter ceux qui pillaient Delphes ; et sans doute elles ont eu le sort des métopes du temple d'Apollon. — Au contraire, nous avons plusieurs beaux spécimens de l'art du IVe siècle, surtout un groupe de trois danseuses, qui sont debout, dans une pose très élégante, avec des draperies d'une exquise légèreté : elles étaient adossées à une colonne et coiffées d'une sorte de calathos qui soutenait sans doute un trépied. L'art du temps d'Alexandre est brillamment représenté par plusieurs statues découvertes récemment : une femme debout, un guerrier, surtout un athlète thessalien, dont les formes élancées rappellent la manière de Lysippe. — Pour la période hellénistique et gréco-romaine, les trouvailles sont abondantes. Le morceau le plus important est cet *Antinoüs* dont on a vu le moulage : il est un peu maniéré sans doute, avec ses cheveux ondulés, serrés par un fin diadème de feuillage ; pourtant il est moins efféminé que le type traditionnel ; et le torse atteste de bonnes traditions d'école, une sûreté d'exécution digne du ciseau d'un vieux maître grec.

Les sculptures décoratives présentent un genre d'intérêt tout différent. Sauf quelques fragments secondaires, par exemple un bout de frise assez fruste qui provient d'un monument consacré vers 280 en souvenir d'une guerre des Macédoniens contre les Gaulois, elles sont toutes de l'époque archaïque. Elles n'en sont que plus précieuses, car on y suit les transformations de l'archaïsme depuis le début du VIe siècle jusqu'au moment où il touche au grand art classique.

Le groupe le plus ancien est formé par les cinq *métopes* en tuf du *Trésor de Sicyone*. Les sujets en sont empruntés à la légende de Castor et Pollux, et sont précisés par des inscriptions peintes en noir qui indiquent les noms des personnages. On y voit les Dioscures et Idas ramenant les troupeaux qu'ils ont dérobés ; le sanglier de Calydon ; les Dioscures et le navire Argo ; le bélier d'Hellé ; l'enlèvement d'Europe. Ces bas-reliefs sont entièrement peints : sur un fond jaune se détachent des tons rouges, du noir, du bistre. Le dessin des figures est encore très gauche, les proportions souvent inexactes, et les attitudes très raides : on dirait les scènes qui se déroulent sur les vieux vases à figures noires.

Les sculptures du *Trésor de Siphnos* marquent un progrès sensible, mais très inégal : on y constate jusqu'à trois manières différentes.

Le *fronton* est formé de trois pièces qui, réunies, ont une longueur de plus de 5 mètres. Il représente la dispute du trépied entre Héraklès et Apollon. Au milieu, Athéna, qui cherche à apaiser les deux rivaux. Derrière Apollon, sa mère Léto, qui veut le détourner de la lutte. Des deux côtés, sous le rampant du fronton, d'autres personnages qui tournent le dos aux principaux acteurs : à droite, une femme et un guerrier, précédés de deux chevaux (le reste a disparu) ; à gauche, deux femmes, deux chevaux, un personnage agenouillé, un autre couché. Chose curieuse, la partie inférieure des figures est en bas-relief, tandis que les torses sont en ronde bosse ; c'est une sorte de compromis, ou de transition, entre le fronton à reliefs fixes et le fronton à figures détachées. L'exécution est encore assez maladroite, les attitudes restent gauches, les formes lourdes et disproportionnées, le modelage très sommaire ; les personnages sont mal groupés, et comme juxtaposés au hasard. Dans l'œuvre entière on devine la lutte de l'artiste contre les obstacles de toute sorte que lui opposaient la ronde bosse et l'arrangement en fronton.

Les sculpteurs étaient plus à l'aise sur la frise, qui enveloppait tout le monument d'une bande de bas-reliefs, haute de $0^{m},64$, longue de près de 30 mètres. On en a retrouvé les deux tiers. Différentes scènes se déroulent sur cette admirable frise. Au Nord, des *combats héroïques* et la *gigantomachie*, sur une éten-

due de huit mètres : des guerriers, armés d'une cuirasse, d'un bouclier et d'un casque, se battent sur le corps d'un blessé ; puis, un duel de héros, et un char ; plus loin, des géants et des dieux, armés de lances ou de pierres ; Héphaestos avec son bonnet pointu ; Athéna, qui, d'un geste plein de grandeur, renverse sans effort Enkelados et un autre adversaire agenouillé ; à côté, Héra, qui d'un mouvement superbe frappe un ennemi de sa lance ; ailleurs, Apollon et Artémis bandant leur arc, Dionysos levant une épée, et, devant eux, trois guerriers, dont un couché à terre ; Héraklès décochant une flèche, et Cybèle sur un char traîné par des lions qui dévorent un géant ; dans un coin, Éole avec une outre d'où il déchaîne les vents. — A l'Ouest, divers sujets dont l'ensemble représentait peut-être l'*Apothéose d'Héraklès :* une femme descendant d'un quadrige ; Athéna montant sur son char que traînent quatre chevaux ailés conduits par Hermès. — Sur la face Sud, une série de scènes inégalement conservées : un quadrige ; des cavaliers ; *Pélops enlevant Hippodamie* sur son char. — A l'Est, quatre héros, dont Patrocle reconnaissable aux armes d'Achille, se disputent un blessé ou un mort : c'est le *combat autour du corps de Sarpédon.* A droite et à gauche des guerriers, un quadrige, où le cocher et un valet attendent le résultat de la lutte. Plus loin, l'*assemblée des dieux,* qui regardent ou délibèrent, comme dans l'*Iliade.* Au milieu, Zeus sur un trône sculpté ; d'un côté, un charmant groupe de trois déesses assises, dont Athéna et Héra, divinités favorables aux Grecs ; de l'autre côté, les dieux qui favorisent les Troyens, Apollon, Artémis, Aphrodite, Arès.

Tel est ce magnifique ensemble de bas-reliefs, véritablement unique à cette date. D'après les trois spécimens de l'École des Beaux-Arts, tout le monde a pu apprécier l'originalité, la vie, le mouvement de la frise du Trésor de Siphnos : certaines parties, même par le sujet et l'attitude, annoncent directement la frise du Parthénon. Ce qu'on n'a pu voir sur les moulages, ce sont les traces de peinture, qui partout abondent : bleu sur les fonds ; rouge sur les vêtements, avec un liséré bleu ; blond rougeâtre pour les cheveux ; vert foncé sur les casques, avec liséré rouge ; vert, bleu et rouge pour les lions, les chevaux et les chars. De plus, on relève des inscriptions peintes indiquant les noms des personnages, et de nombreuses traces d'appliques en métal, surtout pour les armes. Tout cela, évidemment, ne s'accorde guère avec l'idée qu'on s'est faite longtemps et que bien des personnes peut-être se font encore, de la sculpture grecque ; mais tout cela justifie les conclusions antérieures des savants, et rapproche encore davantage ces bas-reliefs des vases peints du même temps. Pour la facture, on constate une assez grande différenceentre les deux moitiés de la frise : les façades Sud et Est ont été modelées par un artiste plus fidèle aux traditions archaïques, les façades Nord et Ouest par un sculpteur plus habile et plus ouvert aux nouveautés. Pourtant, tous ces bas-reliefs, et le fronton lui-même, paraissent dater du même temps. Les mêmes tendances, les mêmes défauts se retrouvent, là exagérés, ici atténués ; l'analogie est sensible jusque dans les détails du costume. D'après la forme des lettres gravées sur un des boucliers, il semble que toute cette décoration soit l'œuvre d'artistes doriens ; et en effet on n'observe pas ici la touche délicate, le fini de l'école attique. La frise et le fronton du Trésor des Siphniens ont dû être exécutés vers la fin du VIe siècle, par une école dorienne du Péloponèse, sans doute celle d'Argos : par les contrastes mêmes qu'ils présentent entre eux, ces bas-reliefs nous font assister au travail fécond et aux ambitions souvent contradictoires des ateliers du temps.

On s'accorde au contraire pour attribuer à l'école attique les *Caryatides,* et les *Métopes* du Trésor des Athéniens. On a retrouvé quatre Caryatides, plus ou moins intactes. Elles formaient une tribune, disposée sans doute à la façade Ouest du Trésor des Siphniens. Elles semblent appartenir à la même époque que la frise, et pourtant elles en diffèrent beaucoup. Avec la longue draperie d'un fin tissu qu'elles relèvent d'une main et qui serre étroitement tout le buste, avec leurs têtes graves coiffées de bandeaux ondulés qu'encadre une double ligne de frisons, avec leurs diadèmes parés d'ornements métalliques et leur tiare ornée de scènes bachiques et apolliniennes, par toute leur attitude, enfin par le soin avec lequel sont traités tous les détails, elles font songer aux statues archaïques de l'Acropole, et, déjà même, à leurs sœurs de l'Erechtheion. C'est aussi de l'art attique, mais d'un art plus moderne, que relèvent les sculptures du Trésor des Athéniens. On possède aujourd'hui des morceaux considérables, ou au moins des fragments, de la plupart des métopes. Il y en avait six sur chacune des faces principales, à l'Est et à l'Ouest, neuf sur chacune des faces latérales. Sur l'une des faces principales se déroulait la *légende de Thésée,* l'histoire de ses luttes contre le Minotaure, contre Kerkyon, Périphétès et Skiron. Sur la face opposée, la *légende d'Héraklès,* ses combats contre le lion de Némée, contre le taureau, etc. L'une des faces latérales était partagée entre la *Géryonie* et la *Guerre des Amazones ;* l'autre offrait une série de combats singuliers. Tous les bas-reliefs semblent se rapporter aux exploits de Thésée et d'Héraklès. Tous présentent des analogies évidentes dans la façon de grouper les personnages, dans l'attitude des figures, dans les détails d'anatomie, dans la disposition des accessoires ; c'est la

même précision du rendu, qui va jusqu'à la minutie, la même élégance un peu sèche. Ce sont donc des œuvres de la même école et du même temps, des années qui suivirent Marathon. Et pourtant l'on y reconnaît aisément la main de deux artistes différents. Dans certains morceaux on observe un peu de gaucherie et de raideur dans l'exécution. Au contraire, plusieurs bas-reliefs sont de premier ordre, animés d'une vie intense, avec un sentiment très juste des proportions : la métope du taureau soutient la comparaison avec celle d'Olympie, et certains torses de Thésée ou d'Héraklès dans l'attitude de la lutte ne seraient pas déplacés au Parthénon. — Ici encore, dans cette école attique, on saisit sur le vif la querelle entre la tradition et le progrès.

Ainsi, indépendamment de la beauté des œuvres, ce merveilleux ensemble de sculptures décoratives complète et rectifie sur bien des points l'histoire de l'art grec primitif. Ces découvertes en appellent d'autres. Nous faisons des vœux pour qu'on ne marchande pas à M. Homolle les crédits qui rendront possible une dernière campagne : les chantiers sont en activité, l'on n'a pas à redouter de nouveaux frais d'installation, et la France ne peut s'arrêter en si beau chemin. La région du théâtre semble riche de promesses : et qui sait si l'on ne retrouvera pas quelque part les frontons et les métopes du temple d'Apollon, si même la *Lesché* ne nous réserve point quelques morceaux des fresques de Polygnote?

PAUL MONCEAUX.

ANTOINE RUBINSTEIN

A une jeune étrangère dont l'empressement aimable enveloppait une demande de billet de faveur, Rubinstein répondait, un soir de concert :

— Madame, je n'ai plus qu'une seule place libre, au piano!

Cette place, hélas! cette place galamment offerte et peu demandée, la voilà maintenant disponible. Et qui se présentera pour la prendre? Nous n'avons guère plus désormais que la monnaie de Turenne. Évoquer le romantisme en essayant un portrait de Rubinstein n'est peut-être point déplacé, car c'est bien le dernier virtuose romantique qui nous a brusquement quitté dans la nuit du mardi 20 novembre.

Né le 18/30 novembre 1830 à Wechwotynez en Bessarabie, le Slave Antoine Rubinstein était le plus jeune représentant de l'épopée musicale qui fera du XIXe siècle le siècle de la musique; il nous apparaissait, à nous les jeunes, comme le dernier survivant d'une race plus altière et plus haute. On l'a surnommé « le Titan du piano ». Et « on eût pu dire aussi, ajoute son plus récent portraitiste, M. Arthur Pougin, qu'il en était le Juif-Errant, car ce virtuose au génie superbe, plein de hardiesse et de fierté, de fougue et de grandeur, n'a cessé, pendant près d'un demi-siècle, de charmer et d'émouvoir ses contemporains en visitant successivement tous les pays et en se faisant admirer sous toutes les latitudes ». Des enthousiastes qui eurent la joie de l'entendre l'ont appelé de même le Shakespeare du clavier, le définissant par cette formule : le premier compositeur parmi les pianistes et le premier pianiste parmi les compositeurs.

L'éloge mérité, malgré l'emphase, caractériserait mieux encore l'un ou l'autre de ses admirables émules romantiques, de ses aînés : Liszt ou Chopin.

Trois physionomies, en effet, seraient à considérer attentivement, successivement, dans un portrait définitif du maître : le compositeur, le critique musical, le pianiste. En toute franchise, — le compositeur, malgré sa science technique, nous semble être resté fort en arrière du virtuose. Shakespeare du piano, si l'enthousiasme le veut, mais un Shakespeare chez qui l'acteur l'emporta toujours sur l'auteur. Les sons volent et les écrits demeurent : que n'est-ce parfois le contraire?...

I

D'abord pianiste et pianiste avant tout, c'est à Berlin, vers 1844, que l'enfant déjà partout applaudi commença l'étude de la composition. Et, pendant plus de quarante ans d'œuvres et d'efforts, le nombre de ses travaux est considérable. Berthold Senff, l'éditeur allemand, a catalogué cent compositions de Rubinstein; et M. Arthur Pougin relève *trois cents* morceaux pour piano seul, sans compter quatre symphonies, plusieurs concertos pour piano et orchestre, deux oratorios, dix opéras, plus une foule de *lieder* et d'œuvres de musique de chambre. Mais, en art, la fécondité n'est pas un critérium infaillible de la beauté; loin de là! La quantité n'y remplace jamais la qualité. Admirateur de Mendelssohn et de l'École allemande, le maître russe est toujours demeuré l'élève trop érudit du professeur Dehn. Sans doute, le pianiste de race est devenu par le travail un symphoniste; mais, en dépit des apparences les plus brillantes, Rubinstein compositeur garde l'allure scolastique; l'invention lui manque. Son *Concerto* en *ré*, le meilleur de tous et le plus connu, presque classique aujourd'hui et souvent interprété dans nos concerts, manque de cette grâce qui fait du *Concerto* en *la mineur* de Schumann tout un poème; c'est affecté, bruyant et froid. Une création de virtuose. Son opéra *Néron*, joué dans toute

l'Europe et... à Rouen, est du bon Casimir Delavigne musical. L'éclectisme n'a jamais engendré les œuvres vivantes. La plus inspirée de ses compositions est une longue symphonie descriptive avec chœurs, *l'Océan*, que le maître vint conduire lui-même, un dimanche de l'hiver 1877, aux concerts populaires du précurseur Pasdeloup si oublié.

II

Cette froideur compliquée et ce coloris scolastique des œuvres du virtuose apparaissent comme les conséquences les plus naturelles d'un goût fortifié par une éducation, quand on a lié connaissance avec le critique musical. Les jugements d'un artiste le dépeignent à l'égal de ses créations. La lecture de son volume *la Musique et ses représentants* (1) est — comme dit l'argot de la mode — suggestive. C'est un simple entretien sur la musique, un dialogue ferme et franc, qui familièrement débute ainsi :

Mme de X..., m'ayant honoré d'une visite à ma villa de Peterhof, exprima le désir, après les compliments d'usage, de visiter ma demeure. Dans la salle de musique, elle remarqua sur les murs les bustes de Bach, de Beethoven, du Schubert, de Chopin et de Glinka, et, très étonnée, me demanda : « — Pourquoi ces bustes, et pas ceux de Hændel, de Haydn, de Mozart et autres maîtres? — Ces bustes sont ceux des maîtres que je vénère le plus dans mon art. — Vous n'avez donc pas de vénération pour Mozart?... — L'Himalaya et le Chimboraço sont les plus hautes cimes de la terre, ce qui ne veut pas dire que le Mont-Blanc soit une petite montagne. — Mais tous voient en Mozart cette cime dont vous parlez, car, dans ses opéras, il nous a donné ce que l'art musical peut exprimer de plus beau. — Je considère l'opéra comme un genre secondaire dans la musique. — Alors vous êtes en opposition avec les idées modernes, d'après lesquelles la musique vocale est la plus haute expression de l'art musical ? — Absolument... »

Et c'est parce que la musique est avant tout, pour lui, la traduction à la fois précise et vague des sentiments de l'âme, l'expression de l'*inexprimable*, que l'admirateur de l'École allemande donne le pas à l'art instrumental. Mais quelle surprise de rencontrer les noms et les bustes de Chopin et de Glinka près des plus grands ! Ce petit jeu de pianiste génial et de compositeur russe — *ludus pro domo et pro patria* — ne manque pas de saveur pour les éclectiques qui aiment à entendre le paradoxe flirter avec la plus saine raison. Les fioritures de ce duetto sont souvent plaisantes. Rubinstein étonne plus d'une fois ; mais sa pensée a des éclairs originaux ou des embellies gracieuses. Il étonne, par exemple, il scandalise plutôt, lorsqu'il accuse la *Symphonie héroïque* de Beethoven de manquer d'héroïsme (sauf, bien entendu, dans la *Marche funèbre*), quand il ne voit dans son titre même qu'une désignation sans portée, à la mode de 1803 ; il amuse quand il cherche à retrouver dans le plus idéal des arts, la musique, l'impression du milieu contemporain, le ressouvenir des mœurs, des paysages et des costumes, ressuscitant, par exemple, à l'audition des coquettes *Symphonies* de Haydn, l'atmosphère des vieilles rues viennoises et le charme poudré du catogan. L'exagération contient une vérité. Mais le trait saillant de la doctrine, c'est l'opinion émise sur notre temps. Rubinstein a divisé l'histoire de la musique en quatre périodes : religieuse (de Palestrina à Bach), instrumentale (de Hændel à Beethoven), lyrico-romantique (de Schubert à Chopin) ; quant à la quatrième époque, la nôtre... c'est la mort de la musique ! Les *Poèmes symphoniques* de Franz Liszt, passion de M. Camille Saint-Saëns, lui semblent « regrettables » ; à ses yeux, Richard Wagner ne montre « ni grandeur, ni profondeur » ; leur influence envahissante est néfaste : Rubinstein les exécute comme aurait fait Scudo lui-même. Le précurseur Berlioz, dont le *cycle* actuel nous intéresse, n'est guère plus épargné : « Il a introduit le réalisme dans la musique » ; chez lui, ni pensées musicales, ni mélodie, ni riche harmonie, ni belles formes. De l'intelligence, sans aucune spontanéité. « Tâchez de jouer ses œuvres au piano, conclut-il, même à quatre mains, enlevez-leur le coloris de l'instrumentation, il ne reste rien... »

III

Naturellement le roi des pianistes disserte avec sobriété, mais avec complaisance, sur son art. Sans dédaigner la virtuosité pure et les services qu'elle rend à l'idée, le virtuose se montre assez artiste pour lui préférer Chopin, « l'*âme* du piano ». Par exemple, il est dur pour le sexe faible, auquel il reproche de manquer d'initiative et de *subjectivité* (*sic*), c'est-à-dire de cette allure personnelle étayée sur le courage et la conviction. Mais une question captive entre toutes : Quelle est votre opinion sur les enfants prodiges ?... — La plupart de nos grands maîtres ont été des enfants prodiges, mais le nombre de ces grands maîtres est fort petit en comparaison de la masse des enfants bien doués infidèles à leurs promesses... L'adolescence musicale subit une crise dont très peu se réveillent...

En répondant ainsi, le génie du piano se rappelait-il la froide soirée de 1841 où un enfant prodige, élève du Moscovite Villoing, débutait à onze ans dans la salle de la rue Rochechouart, chez Pleyel ?

(1) 1 vol. Traduction Michel Delines. (Paris, Heugel, 1892.

« Le grand homme en herbe, disait alors la *Gazette musicale*, n'a point la fatuité ordinaire aux petits phénomènes. Il se met au piano sans façon et joue aussi nettement que naïvement. » Et Liszt présent embrassa l'enfant après l'avoir applaudi, encouragé, deviné. Cinq ans après, l'*Illustration* donnait le portrait d'un autre petit prodige : il s'appelait Camille Saint-Saëns. En voilà deux, au moins, qui ont franchi ce « Rubicon » de la vingtième année qui semble critique à Rubinstein théoricien.

Depuis cette époque reculée, où les traits et les variations d'un Kalkbrenner tenaient lieu de musique sérieuse, la virtuosité et la réputation d'Antoine Rubinstein n'ont fait que grandir. Tel il se montre à nous dans ses compositions et dans ses écrits, robuste et docte, tel il apparaissait naguère encore au piano, avec le génie en plus. Dès le début, il est l'interprète, le champion des maîtres, en exécutant du Beethoven après du Thalberg. Les dilettantes n'ont point perdu le souvenir de ses concerts, de ses voyages, de ses innovations, de ses odyssées triomphales à travers les deux mondes, en 1857 à Paris, notamment, puis en 1868, surtout de la campagne sans précédent de 1885-86 qui dura dix mois, où il organisa sept concerts historiques, sept *récitals* de piano depuis Bird jusqu'à Schumann, soit un total de 193 œuvres de trente et un compositeurs différents, et cela à Saint-Pétersbourg d'abord, à Moscou, à Leipsig, à Paris enfin, puis encore en Belgique, en Autriche, en Allemagne, en Angleterre. Le tout joué par cœur, sans défaillances.

En résumé, conclut M. Pougin, qui a fait ces calculs, au cours de cette tournée homérique, Rubinstein, donna cent cinq récitals, dans lesquels il joua de mémoire au moins quinze fois 240 morceaux, soit au total 3600 morceaux.

La signature du génie, c'est la force. Elle marque l'alpha et l'oméga d'une carrière unique. Et cette puissance infatigable s'annonçait dans la structure *beethovénienne* du maître ; sa physionomie léonine avait plus d'une ressemblance avec celle de son aîné. Imberbe et trapu, myope et distrait, chevelu comme un poète et haut boutonné comme un clergyman, le virtuose avait ce front énorme, pesant sur les paupières bridées et profondes, qui semble absorber le visage et l'être au profit de la pensée. Le nez épais, les lèvres lippues, le menton anguleux et lourd, les pommettes saillantes décelaient la race volontaire, robuste et cordiale ; les mains lourdes, aux doigts carrés, sans ongles, désignaient la profession ; le regard disait la personnalité qui se connaît et se maîtrise ; bref, un saisissant ensemble, tout à fait d'accord avec le jeu fait de certitude fougueuse et de sereine audace. Rubinstein est lui aussi un *bon géant*.

Ah ! si chacun des grands interprètes si divers avait rédigé son journal de virtuose, quel plaisir de formuler la physiologie du pianiste ! Le document capital, c'est Berlioz qui l'apporte, en une maîtresse page d'*A travers Chants*, à propos d'un chef-d'œuvre de Beethoven, la *Sonate* en *ut dièse mineur*. Vers 1830, au temps de la prestidigitation sans âme, Liszt, raconte-t-il, en jouait l'*adagio* comme les cantatrices brodent le grand air du *Freischütz*, l'agrémentant de trilles, de trémolos, d'altérations de toute nature. Plus tard, Liszt assagi vient en soirée et joue du Weber :

Comme il venait de finir, la lampe qui éclairait l'appartement parut près de s'éteindre ; l'un de nous allait la ranimer : « — N'en faites rien, lui dis-je : s'il veut jouer l'*adagio* en *ut dièse mineur* de Beethoven, ce demi-jour ne gâtera rien. — Volontiers, dit Liszt ; mais éteignez tout à fait la lumière, couvrez le feu ; que l'obscurité soit complète... » Alors, au milieu de ces ténèbres, après un instant de recueillement, la noble élégie, la même qu'il avait autrefois si étrangement défigurée, s'éleva dans sa simplicité sublime : pas une note, pas un accent ne furent ajoutés aux accents et aux notes de l'auteur. C'était l'ombre de Beethoven évoquée par le virtuose, dont nous entendions la grande voix. Chacun de nous frissonnait en silence, et, après le dernier accord, on se tut encore... : nous pleurions.

Telle est la magie de l'interprète quand il sent et qu'il sait tout ensemble, dès qu'il renonce à l'*effet* pour s'identifier avec le style d'un maître. Cette seconde méthode est celle qu'a toujours préférée d'instinct Rubinstein, depuis ses premières études enfantines sous la direction d'une excellente mère jusqu'à la soudaine attaque d'apoplexie qui l'enlève en pleine vigueur. Ce n'était plus du tout la poétique pâleur de Frédéric Chopin, du Lamartine musical idolâtré des lectrices rêveuses de *Valentine*, vaporeux et prompt à la syncope au piano comme à Venise, en attendant une amie voyageuse et qui tardait à rentrer. Ce n'était pas non plus l'impétueuse fantaisie de Franz Liszt, du Théophile Gautier des *Rapsodies hongroises*, plutôt bohème dans sa vie, à en croire le trait de Berlioz : « Il y a un Dieu pour les... pianistes ! » Moins égoïste musicalement, Rubinstein traduit les génies du piano : il serait curieux de suivre, encore maintenant, l'évolution de son art fugitif, rien qu'en comparant les divers jugements qu'il a suggérés pendant près d'un demi-siècle : dès le 19 avril 1857, la *Gazette musicale* le rapproche de Liszt pour la fougue du mécanisme, de Thalberg pour la sonorité puissante, regrettant seulement de lui voir traiter son piano « moins en ami qu'en ennemi vaincu, en esclave » ; elle l'appelle l'*étoile* du piano. Le 15 mai 1858, une année avant la première de *Faust* dont l'Opéra vient de célébrer la millième, Scudo, l'oracle

d'alors, loue son calme imperturbable, aussi éloigné du maniérisme, qui est l'écueil de la délicatesse que de l'extravagance, qui est l'excès de la force : point d'attitudes de héros de roman ; dans la marche des *Ruines d'Athènes* de Beethoven, « on dirait que tout un orchestre bruit dans ses doigts d'acier... » Même impression procurée à M. de Fourcaud, vingt-huit ans plus tard, chez Pleyel : en dépit de ses inégalités, « on se rappelle malgré soi, en l'écoutant, la lettre si curieuse de Camille Pleyel venant d'entendre Beethoven ». Comme lui, il écrase les touches de sa large main, « tour à tour lourde et légère » ; il appartient à l'école de l'émotion, de l'expression par-dessus tout : « Le piano, sous ses doigts, devient ample et nourri comme l'orgue, varié comme l'orchestre. Les timbres ne sont jamais les mêmes. Ah ! le prodigieux coloriste ! On ne pense plus à l'exécution, on ne pense qu'aux poèmes qu'il fait s'épanouir dans l'air. »

Peines d'amour perdues ! pourrait-on conclure mélancoliquement, si cet art subtil et fier, énergique et fin, toujours nuancé, ne vivait encore dans le souvenir de quelques élus ! L'intéressant, ce serait de ranimer ici l'état d'âme de l'exécutant pendant qu'il collabore un moment avec les maîtres, de suivre sa pensée toujours attentive aux injonctions de sa mémoire et à la manœuvre de ses doigts, son imagination parfois errante qui se grise des rêves évoqués et qui leur communique sa flamme, qui remonte, reconnaissante, à l'heure des bravos, vers les figures consolatrices, talents ou bienfaiteurs, ayant embelli les misères de son existence de professeur (1), alors semblable au prisonnier de Lermontoff dont il a chanté le *Rêve* : Mendelssohn, Moschelès, Dehn, Jenny Lind, l'archiduchesse Hélène. Et quel constant labeur ces minutes de triomphe mérité ne supposent-elles pas ? Maupassant nous a narré par le détail la nuit psychologique qui précède un duel : et la journée du virtuose n'est-elle pas un thème de méditations plus attachantes ? L'instant du concert approche, et la fièvre contenue redouble : non pas la peur nerveuse des jeunes, le *trac*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, mais l'émotion noble et saine de l'homme qui redevient un artiste. Dès les tristes heures d'exil de 1845-47, un Rubinstein, nuit et jour, exerce ses doigts dociles, comme un conquérant futur aguerrit ses troupes. « Y penser toujours » est aussi bien le secret du virtuose que du savant. En art, l'âme ne s'exprime qu'au prix d'un effort technique inimaginable : la vie est courte et l'art est long.

De là ce caractère fantasque, inégal, taciturne, exceptionnel, sévère. Un soir, à Glascow, Rubinstein restait silencieux en face d'un amateur de ses amis ; minuit sonné, l'Écossais risque une question : « Aimez-vous bien Beethoven, mon cher maître ? » Le musicien, humant une chaude gorgée de thé, répond très bas : « Beethoven, bon. » Une heure après, l'amateur dit : « Aimez-vous bien Wagner ? » Rubinstein, jetant sa cigarette familière, répond : « Wagner, pas bon. » Plus tard encore, l'Écossais va se retirer : « Restez, mon ami, lui dit le maître : j'aime beaucoup votre conversation ! » Et le tête-à-tête se prolonge... Des compositeurs vivants ses confrères, il ne souffle jamais un mot : des contemporains on ne saurait dire que du bien ! « Nous sommes, écrit-il, dans une époque de transition ; tout au plus... mais il me reste les joies du souvenir ! » La vie future le préoccupe, de même que tous les intellectuels ; et comme une jeune Russe de ses élèves répondait froidement à ses doutes : « L'autre monde m'est bien indifférent, car je sais qu'on ne peut pas y jouer du piano mieux que vous », Rubinstein souriant s'excuse, insiste : « Suis-je bête de vous parler de cela ! Sachez pourtant, mon enfant, que c'est la question capitale de notre vie. » Et il brûle ses mémoires commencés, pour taire ses rancunes.

Cette existence de virtuose a ses heures douces, témoin les *Soirées de Peterhof*, les *Mélodies* pour piano seul et le délicieux *Nocturne*, *op. 109*, *n° 3*, que le maître compose à loisir dans son parc, sous sa vérandah favorite, en son cabinet de travail d'où l'on entrevoit la changeante clarté de la mer ; cette vie a ses heures moroses, car, depuis 1881, le maître surmené redoute la cécité ; elle a ses minutes inattendues, quand un quiproquo l'introduit cérémonieusement devant le prince Albert en qualité d'envoyé diplomatique, et, au lieu du discours d'usage, Rubinstein marche au piano (1)... Mais la vraie tristesse professionnelle, que connaissent tous les interprètes, c'est le néant même de cet art et de cette vie dont il ne reste jamais rien qu'un nom fragile. L'exécution musicale n'est qu'un moment splendide. Un statuaire s'est présenté pour mouler les robustes mains du maître silencieux ; mais quel phonographe perfectionné nous rendra jamais les poèmes sonores qui passèrent sur nos têtes avec la beauté du nuage ? Un fragment mutilé de Phidias sourit éternellement dans un musée ; mais la pensée muette d'un Schumann réclame incessamment la venue de nouveaux Rubinstein. Berlioz romantique et romanesque avait bien raison de fondre en larmes dans les bras de son ami Ernst le violoniste, après les joies brèves d'un beau concert !

La vie est longue et l'art est court : comptez les quelques heures triomphales du virtuose le plus fêté !

(1) A Vienne, après son séjour à Londres et à Berlin, avant son retour à Saint-Pétersbourg, en 1848.

(1) A Londres, en 1857 ; selon les journaux anglais, reproduits par le *Ménestrel*.

Et, sans les neuf *Symphonies* immortelles, méconnues longtemps, — qui se souviendrait en 1894 de M. Louis Van Beethoven, pianiste?...

RAYMOND BOUYER.

VARIÉTÉS

L'histoire d'un lycée.

M. L.-H. Tranchau vient de publier un gros volume sur *le Collège et le Lycée d'Orléans* (1) où il fut élève, professeur, censeur, proviseur, qui l'a connu enfin. Inspecteur d'Académie, dans sa retraite il donne encore ses loisirs à la maison où la meilleure part de sa vie fut employée.

Ce livre a réveillé en moi de lointains souvenirs : j'étais petit élève dans ce lycée d'Orléans, vers la fin de l'Empire. Ah! le terrible homme qu'était ce M. Tranchau, et le brave homme! Tous mes camarades, comme moi, tremblaient devant lui, et l'aimaient : ceux qui croyaient seulement le craindre, ayant dépouillé la crainte avec l'uniforme du lycée, se sont aperçus qu'ils gardaient plus que du respect pour ce petit homme sec, pétulant, infatigable, toujours trottant comme un lutin par la maison, omniprésent à toute heure du jour et de la nuit, surgissant juste à l'instant précis où l'on avait le plus peur d'être vu, fureteur, déconcertant de clairvoyance, avec ses yeux froids et vifs, qui nous glaçaient en se posant sur nous et lisaient diaboliquement les plus secrètes pensées de nos âmes enfantines. Ni les élèves ne lui *tiraient de carottes*, ni les parents ne l'attendrissaient aux dépens de la justice ou du règlement : tout filait doux devant lui ; et M. Dupanloup même, si je me souviens bien, n'a pu entamer cette inflexible volonté ! Et chaque nuit, tant que durait l'année scolaire, cet homme sévère passait à travers nos dortoirs, s'assurait qu'il n'y avait point de malades, point de craintes d'incendie, fermant une fenêtre entr'ouverte, ramassant les couvertures sur un dormeur agité qui pouvait s'enrhumer : c'était une sollicitude masquée de froideur et d'autorité qui me fait penser aujourd'hui aux austères éducateurs de Port-Royal.

Voilà l'homme qui a voulu écrire l'histoire de son lycée : et si sèche que soit la forme, on sent qu'il y a mis son cœur.

Ce livre est de toutes façons très suggestif à qui sait le lire. Ce n'est pas une œuvre littéraire, bien qu'il contienne des pages poignantes sur l'occupation allemande : c'est dans l'ensemble un recueil très intelligemment fait de notes et de documents. Histoire des bâtiments du lycée, histoire du personnel, budget du lycée, traitements du personnel, programmes d'études, listes d'élèves, de professeurs, de censeurs, de proviseurs, relations du lycée avec les gouvernements et les autorités, toute la vie d'un établissement d'instruction publique s'inscrit là au jour le jour, pendant une période de 130 ans. Vous avez là, si vous voulez, ramassées dans un exemple particulier, toutes les transformations de l'instruction publique en France depuis 1762 jusqu'en 1892, les vicissitudes des programmes et des méthodes. On voit mieux cette histoire, quand on la cherche non dans les règlements et les lois, mais dans la vie intérieure de la maison qui en reçoit forme et direction.

Nous assistons au départ des Pères jésuites qui tâchent de garder un pied au collège en retenant des logements, et de s'indemniser de leurs frais de déplacement en vendant subtilement la bibliothèque. Au collège des jésuites succède le collège de la ville qui sera national en 1791 ; puis vient l'école centrale de 1793, remplacée bientôt par le lycée impérial qui deviendra collège royal, et de nouveau lycée national, puis impérial, puis national encore. Aux représentations dramatiques des jésuites succèdent les exercices solennels qui dureront dans le lycée impérial jusqu'en 1814 : les écoliers donnent, à la fin de l'année, devant leurs familles assemblées, la preuve publique de leur savoir ; ils sont interrogés sur toutes les matières qu'ils ont étudiées ; ils répondent sur l'histoire, expliquent du grec ou du latin, etc.

On voit le latin se maintenir jusqu'en 1830 comme langue d'enseignement, au moins dans le cours de philosophie. On voit les sciences, l'histoire, le français gagner peu à peu du terrain. Les classes se multiplient, les exercices dans chaque classe ; les programmes s'allongent ; le nombre des professeurs croît ; le baccalauréat s'étend ; puis, comme certains bacilles, il se brise un jour par le milieu ; et l'on a deux fléaux au lieu d'un. Il n'y a que la durée de la journée et la capacité des cerveaux qui restent les mêmes. On voit là se préparer jour par jour pendant un siècle l'inquiétante situation où nous sommes venus aujourd'hui.

Bien instructives aussi les listes du double personnel : enseigné et enseignant. Au début, et assez avant dans ce siècle, les ecclésiastiques sont nombreux : de 1804 à 1827, le lycée d'Orléans voit passer 8 proviseurs dont 6 prêtres. Pour les élèves, est-ce un fait isolé, ou l'indice d'un fait général ? la bourgeoisie orléanaise a sensiblement abandonné le lycée. On voit défiler dans le livre de M. Tranchau presque tous les noms des familles connues d'Orléans : combien sont-ils, de ces brillants élèves qu'il nomme, qui aient leurs fils ou leurs petits-fils au lycée ? Cherchez-les chez M. Renaudin, comme on l'appelle là-bas ; vous qui n'êtes pas Orléanais, lisez : au petit séminaire. Quelles sont les causes de cette désertion ? Il y en a de locales qu'il serait sans intérêt de dire ici, il y en a de générales où il serait trop long d'entrer, et vous en pouvez facilement deviner quelques-unes.

Une autre question est celle que M. Tranchau me suggère par les listes de professeurs qu'il nous donne. Je vois que le lycée d'Orléans a eu presque constamment les professeurs comme les administrateurs les plus distingués : des hommes universellement connus, ou très considérés dans le monde de l'érudition ou de l'Université : MM. Briot, Bouillier, Aubé, Stiévenart, Molinier, Bailly, Perrot, etc. ; que d'autres encore ! Eh bien ! je me demande quels ont été les fruits de ce labeur de tant d'hommes distingués : le résultat a-t-il bien répondu à l'effort?

(1) *Le collège et le lycée d'Orléans (1762-1892), notes, souvenirs, documents, avec plans, vues et vignettes*, par L. H. Tranchau, in-8° de 602 pages. Orléans, Herluison, 1893.

n'y a-t-il pas eu une considérable perte de force? Un tel établissement d'enseignement, servi par de tels maîtres, ne devrait-il pas être un centre, un foyer de culture pour toute une région? N'est-ce pas là que devrait s'alimenter, s'exciter, se fortifier la vie intellectuelle de toute une population?

A combien de problèmes touche-t-on, comme on voit, en feuilletant ces pages qui semblent d'abord arides et sans portée générale! Ce sont les ouvrages de ce genre qui donneront les moyens d'écrire avec compétence et justice l'histoire philosophique de notre enseignement secondaire: on pourra alors atteindre les réalités, sans se laisser duper par le mensonge éclatant des programmes et des statistiques. Si de chers souvenirs, de vives affections n'avaient fait inscrire en tête de ce livre les noms qu'on y lit, M. Tranchau pouvait le dédier assurément à toute l'Université, à tous ceux que préoccupe le pressant problème de l'enseignement secondaire.

GUSTAVE LANSON.

THÉATRES

L'ŒUVRE: *Père*, tragédie en trois actes, en prose, de M. Auguste Strindberg.

Ce qui me trouble un peu, dans ces représentations de l'*Œuvre*, c'est moins les pièces qu'on y donne que l'accueil qu'on fait à ces pièces; c'est surtout de voir que cet « on » est le même qui hurlait d'aise jadis aux plus frénétiques soirées du Théâtre-Libre, qui s'exclamait devant la *Puissance des Ténèbres* de Tolstoï et devant la *Thérèse Raquin* de M. Zola, et qui semble maintenant confondre dans la même admiration prosternée, et le *Gardienne* de M. Henri de Regnier, et le *Canard sauvage* d'Ibsen, et *Pelléas et Mélisande* de M. Mœterlinck, et *Annabella* de Ford, et *Père* de Strindberg; ne parlons que des pièces récentes. La « littérature du Nord », qu'on semble considérer comme un bloc, est à peu près le contraire de cela. Il y a autant de différence, et plus sans doute, entre le *Canard Sauvage* et *Père* qu'entre ce *Père* et *Gismonda*. Confondre des œuvres si différentes dans une vénération pareille, cela prouverait en somme un louable éclectisme. Mais, précisément, ce qu'il y a d'un peu déconcertant dans cet enthousiasme résolu, c'est qu'il fait vénérer, pour les mêmes causes, des productions qui n'ont aucun caractère commun. Car si je vois à peu près par quoi se recommandent *Annabella* et *Pelléas et Mélisande*, je vois aussi par quoi vaut *Thérèse Raquin* et *Père:* et je vois pareillement que c'est par des qualités diamétralement opposées. Bien plus! Supposé que vous ayez blâmé M. Maurice Beaubourg d'avoir traité l'adultère, « sujet si usé qu'il est devenu banal (!), » féliciterez-vous M. Strindberg d'avoir choisi un thème presque invariablement choisi par nos auteurs contemporains? Et ce n'est pas seulement le sujet, bon ou mauvais selon la nationalité de l'auteur, c'est le procédé aussi qu'on admire, selon celui qui l'emploie. Tel moyen de théâtre, tel « effet sûr », qu'on reprocherait dédaigneusement à M. Jules Mary, devient chez d'autres, et tout justement, la manifestation de la « vérité absolue, éternelle ». — Voici une petite fille qui exprime la joie qu'elle a à voir son père : « Oh! c'est si triste, si morne, si lugubre là dedans! une vraie nuit d'hiver! Tu entres! c'est comme un rayon de lumière qui met en joie. Ce sont des volets ouverts sur un matin de printemps. » La pauvre petite Adrienne de *Monsieur Alphonse* a été « reconduite » pour moins que cela. Écoutez encore : «On ne porte pas la main sur une femme... C'est comme si vous me disiez de frapper monsieur le pasteur ; il me semble qu'il est tout imprégné de religion. » C'est quelque truculent et romantique gentilhomme qui parle ainsi? Non; c'est l'ordonnance du capitaine Adolphe. Et voilà un dragon bien renchéri! Et comment se fait-il enfin que tel moyen d'émotion, la terreur, par exemple, soit méprisable, s'il est employé par M. Sardou ou M. d'Ennery, et digne d'émerveillement s'il est... « mis en Œuvre » par M. Mœterlinck ou M. Strindberg? Car, remarquez que dans *Père*, la scène entre Margot et Adolphe, si dramatique qu'elle puisse être en soi, n'est qu'accessoire au point de vue de la pièce. Ce qui importe à M. Strindberg, c'est qu'Adolphe soit rendu fou par les maléfices de Laure; la manière dont on lui met la camisole de force n'est qu'un détail sans importance.

Je ne suis pas plus bête qu'un autre, et, tout comme un autre, je pourrais voir ici un symbole: la vieille nourrice enchaînant Adolphe après que sa femme et sa fille l'ont abandonné; ce pourrait être, en même temps qu'une déception suprême, une dernière incarnation de la Dalila fatale. Mais les exégètes assermentés nous assurent que, cette fois, il ne s'agit pas de symboles. Alors, quoi?

Nous avons, je sais bien, la ressource de ne pas les en croire. Symbole à part, — je vous jure que le symbole ne me paraît pas comique en soi, et que je goûte la puissance qu'il ajoute aux *Revenants* ou au *Canard sauvage*, — symbole à part, faut-il considérer *Père* comme un drame quelconque, ne cherchant qu'à émouvoir, comme la *Tosca* ou les *Deux Orphelines*, ou bien faut-il voir dans la tragédie de M. Strindberg comme une sorte de pièce à thèse, un argument de plus pour la misogynie qu'il a cherché à justifier déjà par *Mademoiselle Julie* et *Créanciers*, pièce qui, sans être symbolique, aurait du moins un caractère de généralité assez accentué?

Contre la première hypothèse, il y a d'abord la

pièce elle-même. — Certes, elle est « bien faite » ; les scènes successives s'enchaînent adroitement, les préparations sont habilement disposées, depuis l'épisode de Pierre (l'ordonnance) expliquant à Adolphe qu'il n'est pas sûr de sa paternité, jusqu'à l'émouvant épisode de la camisole de force. Mais, pour un drame qui ne voudrait être qu'un drame, les personnages sont bien impersonnels. Adolphe, Laure, noms quelconques de personnages quelconques, qui sont on ne sait pas quoi, et viennent on ne sait d'où. On a eu la singulière idée de demander à M. Zola son opinion sur *Père*, et l'on a publié sa lettre en guise de préface. Comme il fallait s'y attendre, l'auteur de l'arbre généalogique des Rougon-Macquart trouve que les héros de M. Strindberg « manquent un peu d'état civil ». En cela, il ne semble pas avoir tout à fait tort. Si l'on veut nous intéresser aux malheurs d'un capitaine, il faut que nous connaissions ce capitaine, et que nous sachions qui il est au juste. Pourquoi capitaine, a-t-on demandé? A cela, M. Strindberg pourrait opposer la réponse de Berlioz à ceux qui lui demandaient pourquoi son Faust errait dans les plaines de Hongrie : « Parce que j'avais une marche militaire hongroise à faire entendre. » Mais, suffisante s'il s'agit d'un poème dramatico-musical, cette réponse pourrait paraître un peu faible à propos d'un simple drame. Il serait à remarquer aussi que, toujours au seul point de vue de la pièce, le caractère de Laure n'est pas très expliqué, Si l'assassinat moral où elle arrive est motivé seulement par son amour maternel, on pourrait regretter que M. Strindberg ne l'ait pas montrée en tant que mère. La méchanceté enragée de Laure ne se comprend guère sans un motif sérieux; telle qu'elle est, nous sommes surpris qu'elle ne soit pas frappée par le raisonnement si probant d'Adolphe. Faut-il ajouter que ledit Adolphe se laisse bien facilement terrasser par son ennemie et, pareillement, que certains personnages accessoires, comme le pasteur, sont bien inconsistants? Drame seulement, *Père* serait une pièce honorable, renfermant même certaines beautés mais ne dépassant pas en somme ce que nous avons chez nous, en ce genre.

Mais, sans doute, *Père* est quelque chose de plus. Considérons la pièce de M. Strindberg comme le développement d'une idée générale : l'incurable bêtise, l'incurable méchanceté de la femme. Et cela, l'auteur l'a marqué avec une vigueur de haine extraordinaire. Parmi ce qu'il a à reprocher à Laure, il n'oublie rien, pas même les plus humbles détails. Il ne lui suffit pas qu'elle soit une criminelle, il veut aussi qu'elle soit une bête; elle ne comprend pas qu'Adolphe achète des livres, elle est fermée à toute idée de progrès intellectuel; ignorante, avec cela, elle entend son mari parler d'analyses faites au spectroscope, et raconte bellement qu'il examine les planètes au microscope! Cela est comique ; mais ce qui est supérieur, c'est la manière dont, chez Laure, la bêtise s'allie à la méchanceté. Entre tous les moyens dont elle se sert pour torturer son mari, il n'en est pas un qui vienne d'elle-même. Elle répète ce que d'autres ont dit devant elle, sans comprendre, guidée seulement par un secret instinct de méchanceté; un mot dit devant elle, par Adolphe ou par le médecin, lui indiquera la route à suivre; par elle-même, elle est radicalement incapable d'avoir une idée ; s'il lui faut caractériser la nature d'Adolphe, elle répète, presque mot à mot, la phrase que son frère (le pasteur) disait d'elle, phrase qu'elle a, on le devine, souvent entendue dans son enfance. Prétentieuse, avec cela, toute pénétrée d'admiration pour son génie, elle déclare qu' « elle n'a jamais rencontré un homme sans se sentir supérieure à lui »; et cela est vrai, en ce sens qu'elle est trop bête pour comprendre n'importe quelle supériorité. Mais sa bêtise n'exclut pas la rouerie; habile à se servir pour elle des idées des autres, elle est plus habile encore dans la tactique des querelles de ménage; elle excelle à pousser à l'extrême toutes les observations d'Adolphe, jusqu'au point où elle a manifestement raison, et elle triomphe ensuite. Et je ne sais, mais il me semble que M. Strindberg a fait aussi de la petite Berthe une « femme en herbe ». Elle n'est point encore méchante, elle est trop jeune ; mais déjà, il y a une histoire de ses dispositions pour le dessin qui fait prévoir son inévitable médiocrité. — Tout cela, c'est la partie excellente, sinon absolument nouvelle, de *Père;* ce sont les idées de M. Strindberg sur la femme. Ces idées posées, comment en a-t-il tiré parti?

On pourrait d'abord observer que, ces idées, M. Strindberg, comme son héroïne, les a un peu poussées à l'extrême. Passe pour Laure : j'ai dit comme elle était solidement établie. Mais quand Adolphe, repassant sa vie, rassemble ses griefs contre « le sexe », il me paraît bien qu'il exagère : « Ma mère me fit estropier pour éviter les douleurs de l'enfantement », dit-il. Singulier estropié, qui est devenu capitaine de dragons; singulière façon d'éviter les douleurs de l'enfantement que de... Mais laissons de côté l'obstétrique. Avouons au moins que, pour le reste de ses griefs, ce malheureux capitaine n'a pas eu de chance. Il a « joui », si j'ose dire, d'un guignon bien persistant, et exceptionnel. Oui, exceptionnel. C'est un peu le défaut des personnages de M. Strindberg, et c'est, j'en ai peur, ce qui enlève à *Père*, en tant que thèse, quelque peu de sa portée. On a dit qu'Adolphe étant à demi-fou, la moitié de la besogne était faite pour Laure. Admettons que sa folie commençante, il la doive aux persécutions dont il a été

l'objet: ainsi l'objection tombe. Mais une autre, plus importante, pourrait être inspirée par le caractère même de Laure: vraiment, M. Strindberg l'a faite trop méchante et trop bête: méchante jusqu'à l'assassinat, bête jusqu'à l'oubli complet de ses propres intérêts...

C'est là, disent les apôtres, ce qu'il y a de plus beau; non, évidemment Laure n'a pas de motifs pour pousser Adolphe à la folie ou à la mort : elle en aurait au contraire pour désirer qu'il restât près d'elle; mais faites attention que ce n'est plus Laure qui agit ici, mais la femme éternelle, et le combat éternel entre l'homme et la femme...

Soit, mais nous voici victimes une fois de plus de cet embarras où je me plaignais d'être vis-à-vis des fervents de M. Sardou. Tout est beau chez l'objet aimé ! Ici, si l'on fait remarquer que *Père* est construit selon la formule courante des fauteurs de mélodrame, on dit : Vous voyez bien qu'il est aussi fort que les autres : c'est une merveille de réalisme. Si vous signalez l'incohérence d'un caractère, on réplique que vous n'y comprenez rien, qu'il ne s'agit plus du personnage lui-même, mais du sexe tout entier... De sorte que M. Strindberg est admirable par ce qu'il fait, admirable par ce qu'il ne fait pas, plus admirable encore quand il ne fait pas ce qu'on le louait d'avoir fait, et plus admirable que tout quand il fait ce qu'on le félicitait de ne pas faire!...

Le parti pris est une grande force, et l'on juge sans peine quand on est résolu à admirer. Je ne demande qu'à croire à l'absolue sincérité de tous, et cependant!... « Je sens sur mes lèvres ton châle aussi doux que ton bras. Il exhale une odeur de vanille, comme tes cheveux, jadis, Laure, quand — hélas! ce temps est-il lointain! — nous nous promenions sous les bouleaux et sous les trembles, foulant aux pieds les primevères, mêlant au sifflement des merles le murmure de nos serments d'amour... etc., etc. » Si pareille *rosalie* s'était trouvée sous la plume d'un de nos dramaturges, on l'aurait huée, et non sans raison. Ici, on l'a acclamée avec frénésie. Même par le style, M. Strindberg serait-il un rival de notre vieux d'Ennery?

Il est plus que cela, à coup sûr : il est d'abord plus frénétique. Mais il faut bien avouer qu'il ne néglige aucun des moyens reconnus bons par l'auteur du *Vieux Caporal*. Je vous l'ai montré tout à l'heure. Reste sa misogynie; je n'en dirai pas de mal. Toutefois, remarquez qu'on avait peut-être découvert avant lui cette vérité que les femmes mentent. Au moins M. Strindberg l'a-t-il comme rajeunie par la violence qu'il y a misa. C'est un mérite, assurément. Mais il ne faudrait pas l'exagérer.

J'ai grand'peur qu'on abuse un peu de la Suède, de la Norvège et du Danemarck. Jolis pays d'ailleurs. Nul plus que moi n'a admiré et n'admire la puissante beauté des drames d'Ibsen, et je crois, malgré tout, qu'ils nous ont apporté quelque chose de nouveau. Va donc pour Ibsen. Passe encore pour Bjornson. Mais après eux voici M. Strindberg. Et, après M. Georges Brandès, voici M. Édouard Brandès, son cousin, et les cousins de ses cousins, peut-être?... N'est-ce pas beaucoup?

JACQUES DU TILLET.

P. S. — Signalons une intéressante conférence faite au Cercle Saint-Simon par M. Lionel Dauriac, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. Sujet : le développement du type musical d'Ortrude dans *Lohengrin*. Certaines des idées soutenues par M. Dauriac prêteraient, je crois, à discussion ; au moins ont-elles paru ingénieuses, intelligentes et exposées avec la plus docte clarté.

A l'Opéra-Comique, très regrettable reprise de *Paul et Virginie*. J'en parlerai dans le numéro de la semaine prochaine.

J. T.

CHOSES ET AUTRES

La forêt sans écho.

On peut lire, le 21 août, en tête du *Madland's Messenger :*

Les premiers nous avions appris l'arrestation de M. Bloomsberry : par une discrétion dont on nous saura gré, nous avons préféré garder le silence; aujourd'hui le devoir professionnel nous ordonne de parler, et de donner à nos lecteurs la primeur de ces faits.

Hier, à 5 heures, M. le juge Hardlaw s'est rendu dans les bureaux de l'*Advertiser*, a demandé à parler au directeur, M. Bloomsberry. Le groom de service est revenu dire que le directeur venait de partir à la campagne; M. Hardlaw fit aussitôt fouiller les caves, et l'on découvrit le sieur Bloomsberry blotti derrière une pile de vieux journaux. Le juge conféra deux heures durant avec le directeur de l'*Advertiser* et le garda à sa disposition. M. Bloomsberry est accusé d'escroquerie aux dépens de la *Société des Carbures artificiels*. On ajoute que diverses personnalités du journalisme seraient compromises.

D'un côté, l'esprit de corps nous commande la réserve; d'un autre côté, nous ne saurions accabler un concurrent. Mais l'instant est grave : sur les navires, dès qu'un cas de maladie épidémique se produit, on débarque à la côte la plus voisine le malade qui met en danger le personnel du navire. L'honneur de toute la presse de Madland se trouve en feu : il importe de *débarquer* sans retard les *malades* de la corporation. C'est pourquoi nous applaudissons de tout notre cœur à l'énergie du juge

Hardlaw; nul n'était mieux désigné pour accomplir cette besogne d'assainissement. Point de quartier! il faut nettoyer les écuries d'Augias, désinfecter la cité, purger le journalisme, forcer les bandits dans leurs repaires, porter le flambeau de la Vérité dans les moindres coins, éplucher les personnalités véreuses, et couper les membres gangrenés, afin de laver l'honneur de la corporation!

Telle est notre opinion.

HANS SACHS.

La conséquence de cet article courageux et fleuri fut celle-ci : le jour même, à trois heures, le juge Hardlaw descendit aux bureaux du *Messenger*, demanda à parler à M. Hans Sachs, le directeur; apprenant qu'il était parti aux eaux le matin même, il fit fouiller les greniers et découvrit son homme tremblant derrière de vieilles presses à bras; il resta enfermé avec lui jusqu'à 7 heures, vérifia ses livres, s'assura que le sieur Sachs avait extorqué par menace des sommes d'argent à la *Compagnie générale des Aquariums sous-marins*, et le mit en état d'arrestation, ce dont il fut loué par les journaux, petits et grands, et toujours courageux . . . . . .

Le Madland est un pays au centre de l'Amérique. L'homme y est à ce point civilisé que, n'ayant plus de progrès à accomplir, il réintègre peu à peu sa barbarie primordiale. Ses passions sont vives, surtout à Moonstown, capitale d'une contenance de deux millions d'âmes.

Depuis des années, trente journaux suffisaient à fournir ces âmes d'opinions diverses, tant sur la politique que sur les arts et les sciences, la finance et l'industrie; en outre, ils conseillaient les placements de capitaux et les achats d'immeubles.

Ces trente feuilles vivaient de *chantage*. De quoi vouliez-vous qu'elles vécussent?

Oui, je sais... quelle horreur, n'est-ce pas? Les journalistes sont des corsaires, hein? La Presse est une caverne?

Je vous prie seulement de réfléchir; dans son excellent *Traité de l'art de voler en société*, M. Bill Sharp dit : « On nomme *chantage* la vente du mutisme ou des éloges; au besoin le vendeur emploie l'intimidation. Le chantage est une des formes de la loi de Lynch, ou pénalité prononcée par des particuliers s'érigeant en juges ; car il frappe d'amende les délits qui ont échappé à la justice ou desquels la justice ne connaît pas. En conséquence, tout état policé doit encourager le chantage, comme à la fois expéditif et démocratique. »

Donc, au vu et au su de tous, la presse de Madland vivait de chantage, et personne ne s'en étonnait. Cependant le juge Hardlaw entra en fonctions; aussitôt il fut en butte aux railleries de tous les échotiers, parce qu'il était petit, qu'il avait le nez trop gros et qu'il était fils d'un marchand de marrons.

Advint que les *Carbures artificiels*, trop durement rançonnés par le directeur de l'*Advertiser*, réclamèrent (oh! sans trop s'engager!) auprès du juge. Les prédécesseurs du juge avaient coutume d'étouffer les affaires de ce genre, et de ménager les journaux; mais l'honorable Hardlaw était rageur de son naturel, il saisit cette occasion, démontra aux autorités supérieures la nécessité d'ouvrir une enquête; les autorités, dominées par l'impérieux petit juge, lui abandonnèrent plein pouvoir. Il ouvrit une enquête et arrêta l'honorable Bloomsberry.

Les journaux du Madland se sentaient tous un peu exposés. Ils crurent qu'en lâchant Bloomsberry, ils satisferaient le rancunier inquisiteur, mais l'honorable Hardlaw y mettait désormais un amour-propre de collectionneur, il lui fallait la presse au complet. La *Société des Aquariums*, comptant rentrer dans ses débours, fit arrêter Hans Sachs pour faits de chantage.

Et dès lors les arrestations se succédèrent : il y a, vous ne l'ignorez pas, chez toute canaille, un naïf ingénu et maladroit; ce qui perdit le directeur, ce fut (le croirait-on?) la PROBITÉ. Ces directeurs de journaux, forbans endurcis, pirates, négriers sans foi, chauffeurs féroces, avaient néanmoins gardé la plus pure honnêteté envers leurs commanditaires; pour ceux-ci ils avaient établi des livres où se trouvaient consignées les sommes reçues, avec leur provenance; en braves, loyaux commerçants, ils tirèrent ce registre à jour; et le juge Hardlaw n'eut qu'à saisir ce volume, pour dresser aussitôt une liste d'arrestation.

Il fit, l'excellent Hardlaw, des découvertes admirables; en tel journal, les moindres lignes étaient des embuscades, les télégrammes les plus innocents des pièges; tous les rédacteurs, depuis l'homme des faits divers (qui faisait chanter les familles des suicidés pour ne mettre que les initiales des noms) jusqu'au *leader* (qui faisait chanter l'inquiet du jour), tous les rédacteurs « affermaient leur part de taillis dans cette forêt de Bondy dont le directeur était le propriétaire. L'un de ces messieurs, le fermier des Echos du *Morning Humbug*, avait imaginé une ingénieuse méthode pour avoir de l'argent sans retard : il mettait ce filet (ou plutôt cet épervier) : « Entrevu hier au soir, dans un cabinet particulier d'un grand restaurant, un des plus notables commerçants de la ville, attablé avec la plus jolie pécheresse qu'on puisse imaginer : à demain, détails et noms. » Or, à Moonstown, il y a, chaque soir, dix notables commerçants mariés, attablés chaque soir avec dix pécheresses dans dix restaurants. Ces dix venaient le lendemain supplier que l'on ne révélât pas leurs

noms, et ainsi se dénonçaient eux-mêmes; il leur fallait payer gros le silence du rédacteur.

A peine eut-on appris les arrestations, que les sociétés financières qui avaient payé trop cher, à leur gré, la complicité des journaux dans leurs écrivains, adressèrent des dénonciations au juge. En conséquence :

Le directeur du *Punch's Life*, l'honorable H. K. Becmesser, fut arrêté chez la femme d'un sénateur (alors en mission diplomatique). Il était accusé d'extorsion au détriment de la *Banque de la Navigation aérienne*. Il fit des aveux complets;

Le directeur de la *New-Voice*, l'honorable Bob Walther, fut arrêté dans un souterrain de l'égout collecteur. Il était accusé de chantage envers la *Société des Guanos autochtones*. Il fit des aveux complets;

Le directeur du *National Banjo* fut arrêté au milieu du banquet de la *Société pour la propagation de la foi salutiste* dont il est le président; on l'accusait de menaces contre l'*Assurance séculaire*. Il fit des aveux complets;

Le directeur du *Yesterday* fut arrêté dans les coulisses d'un théâtre; le directeur du *Blue-Ribbon* fut appréhendé dans un bar; le directeur du *Cockney* se laissa pincer à la gare, tandis qu'il prenait un billet pour le monde meilleur (l'ancien monde); le direc- de la feuille *Light* donna plus de fil à retordre, on finit par le dénicher au Palais de Justice même, où il s'était fait accepter comme huissier.

D'autres furent arrêtés en des lieux plus étranges encore.

Chaque jour, le nombre des journaux diminuait; et l'infatigable Hardlaw poursuivait sa tâche. L'attitude des rédacteurs se modifiait; après avoir réclamé la lumière, ils finirent par exiger le silence; il parut des articles ornés de ces titres : « *Assez de scandales! Grâce pour eux! Gare aux suites! Un Torquemada!* »

Mais trop tard : une épidémie de vertu sévissait sur la ville. Le public, l'honnête public des commerçants fraudeurs, des financiers douteux, des canailles anonymes et des gredins obscurs, l'honnête public attendait des représailles. Maintenant, en cas qu'il eût voulu s'arrêter, le juge n'en aurait pas eu le pouvoir. L'opinion le poussait. Il se produit ainsi des ingratitudes de foule envers les gens qu'elle a créés et admirés. Tous les directeurs, je dis *tous*, furent mis sous les verrous. Un à un, comme des métiers en temps de chômage, les journaux s'arrêtaient. Or, la presse est une des nécessités premières de chaque pays. Les citoyens du Madland aperçurent que *quelque chose leur manquait*. Il ne leur restait plus que deux ou trois feuilles, abandonnées aux infimes gérants. Certes, le chantage avait cessé; mais l'intérêt, la vie, l'animation s'étaient retirés de Madland; la forêt de Bondy avait perdu son écho.

Ce n'est pas tout; chacun de ces messieurs, une fois devant le juge, tint à tourmenter, à compromettre d'autres personnage; puisque tout le monde était en prison, la presse n'avait plus rien à perdre; l'esprit de corps se mit à renaître. Ces messieurs « mangèrent le morceau » ensemble; un vrai repas de famille. Ils lâchèrent les petits secrets qu'ils avaient amassés, en vue de s'en servir comme garantie et qu'ils n'avaient pas eu le temps d'employer; ils en connaissaient, de ces abominations! ils dirent « pourquoi » ils avaient fait chanter tel et tel établissement; ils narrèrent les bilans frauduleux, les capitaux fictifs, les fausses garanties; après avoir définitivement compromis la haute finance du pays, ils passèrent à l'administration dont ils dévoilèrent les complaisances payées, les passe-droits, les corruptions de fonctionnaires et de magistrats les achats d'experts-jurés. Enfin, ils terminèrent par un aperçu des mœurs politiques, citèrent les noms des députés dont on avait acheté les votes, dont on avait payé les dettes; et ils renvoyaient aux pièces comptables, saisies au cours des perquisitions.

Pour conclure, ils disaient : « Lorsque nos procès seront appelés, nous raconterons ces petites historiettes; nos avocats auront de quoi occuper les audiences; il faut que le Madland connaisse tout cela. Ah! vous croyez que nous serons les seuls à payer la lessive! »

Le juge Hardlaw était atterré! C'est à cela qu'aboutissait sa tentative d'épuration. Il consulta les autorités supérieures, qui lui lavèrent la tête à grande eau. Ce fut même le seul nettoyage accompli. Car tous les directeurs de journaux furent relâchés; on leur donna, en plus des excuses, des compensations, croix, postes honorifiques ou dommages et intérêts. Les 50 journaux de Madland reparurent. Il y avait eu malentendu. Le public s'en félicita.

Le juge Hardlaw, néanmoins, fut admis à faire valoir ses droits à la retraite. Sans doute, il aurait mieux aimé autre chose.

PIERRE VEBER.

BULLETIN

A PROPOS DE HEINE.

M. J. Legras nous adresse la lettre suivante :

Dans la *Revue Bleue*, du 24 novembre 1894 M. E. Grenier répond avec tristesse à une appréciation que j'ai faite de lui dans la *Deutsche Rundschau* de Berlin, à propos de son article sur H. Heine. Je regrette d'avoir troublé un instant la quiétude d'un souriant poète. Permettez-moi pourtant, puisque mon nom a été prononcé, de mettre votre public au courant du débat qui est beaucoup plus important que M. Grenier ne l'avait supposé d'abord.

Heine a tant d'ennemis — et d'imprudents amis — qu'il faut le défendre toutes les fois qu'on l'attaque injustement.

Dans son article *Revue Bleue*, 1892, 2e sem., n° 9, M. E. Grenier raconte que H. Heine lui a fait traduire quelques-uns de ses articles de l'*Augsburger Zeitung*, et il ajoute « que c'était sans doute pour les montrerà M. Guizot, dont il recevait pension ».

Pour un lecteur français, cette petite phrase toute simple n'a l'air de rien; pourtant, si elle était vraie, elle suffirait à justifier une partie des attaques dont H. Heine a été l'objet de la part des patriotes allemands. M. Guizot était son adversaire politique; or, si H. Heine prenait soin de lui montrer chacun de ses articles de l'*Augsburger Zeitung*, sa pension n'était pas, comme il l'a dit, « la grande aumône que le peuple français a faite à de nombreux réfugiés », mais bien le résultat d'un honteux marché. Un homme de lettres, même réfugié, qui vendrait sa conviction politique aurait tout l'air d'un misérable.

Les critiques allemands hostiles à H. Heine ne s'y sont pas trompés : ils se sont servis de l'affirmation de M. Grenier pour renouveler contre le poète allemand leurs plus violentes attaques.

J'allai voir M. Grenier : il me reçut bien. Je lui expliquai son erreur que refutaient directement des documents inédits que j'allais publier : il maintint son dire. Je dus donc, dans mes articles de la *Deutsche Rundschau* protester contre son assertion qui était fausse et qui atteignait l'honneur de Heine. La critique est d'accord pour convenir que j'ai prouvé : 1° que Heine avait reçu sa pension de M. Thiers et non de M. Guizot, vers 1835.

2° Que M. Guizot, à partir de 1840, avait continué à Heine son traitement de 4800 francs *à la prière* de M. Thiers.

3° Que M. Guizot n'eut connaissance des articles de Heine dans l'*Augsburger Zeitung* qu'en 1855, c'est-à-dire treize ans plus tard que l'époque dont parle M. Grenier, et sept ans après la suppression de tout traitement.

JULES LEGRAS.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

L'un des membres du Parlement qui possédaient au plus haut degré les qualités de l'homme d'État, M. Burdeau, président de la Chambre, vient de mourir : fortes études, rare faculté d'assimilation, labeur infatigable, sûreté de jugement et volonté tenace, c'étaient des qualités qu'il est rare de rencontrer réunies. M. Burdeau y joignait un caractère élevé qui l'éloignait du mépris et de la haine. La Chambre et le gouvernement ont rendu à M. Burdeau l'hommage de funérailles nationales.

Les compétitions se sont élevées aussitôt sur le choix de son successeur; il eût été plus convenable d'attendre l'élection qui devra avoir lieu en janvier, mais les partis politiques ont hâte de combattre et l'élection n'a pas été ajournée. M. Brisson a été nommé président par 246 voix contre 213 à M. Méline; ce scrutin a été le résultat de la confusion jetée dans les groupes par le fonctionnement du groupe de l'Union progressiste, union qui n'existe que dans le nom et dont les adhérents se disloquent régulièrement sur chaque vote de quelque importance. La majorité républicaine s'est divisée et M. Brisson a triomphé par l'appoint des voix socialistes; si cette majorité veut donner au gouvernement le point d'appui nécessaire pour gouverner sans accomplir les voltes-faces peu compatibles avec la majesté qui lui est nécessaire, peut-être devra-t-elle s'imposer dans l'avenir une discipline plus rigoureuse.

C'est une maigre consolation que d'assister au désarroi de l'opinion en Italie, à la suite de la publication des papiers de M. Giolitti; M. Crispi se contente de répondre aux accusations qui en résultent contre lui par un brusque ajournement des Chambres, et, pour la première fois depuis vingt ans, les groupes d'opposition se sont concertés, décidés à protester contre une mesure aussi singulière. Comme c'est toujours sous les ministères de M. Crispi que les fonctionnaires italiens et que la presse italienne ont été le plus systématiquement insolents à notre égard, on peut souhaiter que le roi Humbert confie à d'autres mains la direction des affaires; la politique intérieure l'exige, les relations étrangères y gagneront.

Il existe actuellement près de la Cour de Russie différentes notabilités acquises à la politique de rapprochement avec l'Angleterre, et ni l'écho déjà lointain des fêtes franco-russes, ni le succès extraordinaire des emprunts russes sur le marché français ne sauraient suffire à garantir un rapprochement voulu par Alexandre III, repoussé longtemps par plusieurs de nos ministres et finalement accueilli malgré le quai d'Orsay par notre nation.

Le moindre malentendu entre les deux puissances est de nature à embarrasser le cours de nos excellents rapports avec la Russie et l'interprétation donnée à une parole, à un article, quand cette parole est d'un diplomate, cet article d'un homme politique, peut causer des surprises regrettables. Sans doute, entre les Russes et nous, il existe une distance si grande que des divergences d'opinion s'expliquent naturellement; mais il est bon, à côté des jugements parfois tranchants formulés par nos écrivains, de connaître le sentiment que les Russes ont eux-mêmes gardé de leur dernier empereur; un récent article du prince W. Mestchersky nous donne d'un ton un peu amer des conseils qu'il serait imprudent de méconnaître; voici comment il juge le règne d'Alexandre III :

« Treize ans de règne rendirent la Russie méconnaissable : un instinct de sécurité vint remplacer l'incertitude et l'inquiétude des esprits, mille branches d'industrie se développèrent librement.

« En commandant en 1878 l'armée de Roustchouk, le futur empereur assista aux misères et aux souffrances de la guerre et il comprit que si les succès et les triomphes de la guerre durent, comme des nuages, l'espace d'un instant, les maux de la guerre creusent dans la vie d'un peuple des sillons de malheur irréparables et longs.

« Régner c'est accomplir un devoir sacré. Et pendant treize ans, nous eûmes le bonheur de voir sur le trône l'exemple de l'adoration de Dieu, du respect des lois, du culte des nobles traditions et de l'amour pour son peuple, tous réunis dans un sentiment de devoir tellement sévère et profond qu'il engloutissait toute sa personne humaine et terrestre et le rendait inaccessible à tous les charmes de la vie et surtout à toutes les faiblesses et à toutes les tentations de la gloire et de la vanité. »

Evidemment ce sont là des idées étrangères à nos cerveaux occidentaux, volontiers et à tort disposés à voir un homme dans le tsar Empereur-Pape.

20 décembre. HENRI PENSA.

Paris. — Chamerot et Renouard (imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31913. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 26 — 4e SÉRIE. — TOME II — 29 DÉCEMBRE 1894

EN MARGE DES ÉVANGILES

Moralité.

I

Les bergers s'étaient retirés et les rois Mages n'étaient pas encore venus. Marie dormait, couchée dans la crèche comme dans un lit, et tenant contre elle l'Enfant Jésus, bien couvert de paille pour qu'il eût chaud. Joseph veillait, assis sur la fourche d'une charrue. Le jour commençait à blanchir, et une clarté pâle coulait entre les ais de la porte mal jointe.

Un homme ouvrit la porte, entra, et dit à Joseph :

— Que faites-vous ici?

Joseph balbutiait. L'homme reprit :

— Je suis Mucius Nasica, le propriétaire de cette étable à moutons.

Joseph se leva poliment, et, désignant du doigt Marie et l'enfant endormis, il expliqua que, s'étant trouvé sans gîte, en pleine nuit, avec sa jeune femme toute proche de son terme, il n'avait pas cru mal faire en se réfugiant dans une étable qui n'était point fermée à clef et qui paraissait abandonnée.

— C'est bon, dit Mucius; mais vous deviez du moins me demander la permission.

— Hélas! comment aurais-je fait?

— Cela, mon ami, c'était votre affaire. Enfin, puisque vous êtes ici, restez-y le temps qu'il faudra.

— Vous n'aurez point à regretter votre charité, dit Joseph. Car ce petit enfant est le Messie attendu par les Juifs.

— Oh! dit Mucius, cela m'est égal : je suis citoyen romain.

Et il sortit en disant :

— Je vous répète que vous deviez me prévenir.

***

Mucius était fils d'un centurion venu en Palestine à la suite du procurateur romain, et qui, ayant pris sa retraite, avait acheté une ferme sur la route de Bethléem. Actif et ingénieux, il avait ajouté à la ferme un cabaret de rouliers et une boutique où il vendait des étoffes, des épiceries et des ustensiles de ménage. Il avait épousé une Grecque plaisante et alerte qui l'aidait dans ses diverses industries. Il voyageait souvent, soit pour aller vendre ses récoltes dans les villes de Judée, soit pour en rapporter des marchandises. Et c'était un homme probe et respectueux des lois et des convenances.

***

Douze ans après la naissance de Jésus, Mucius se trouvait à Jérusalem, au moment de la fête de Pâques. Il rencontra dans une rue de la ville l'homme et la femme qu'il avait recueillis, un peu malgré lui, dans l'étable de Bethléem, et il les reconnut facilement.

Joseph était fort agité, et Marie pleurait. Mucius, les ayant abordés, leur demanda la cause de leur inquiétude et de leur chagrin.

— C'est, dit Joseph, que nous avons perdu notre petit garçon. Nous avons cru d'abord qu'il était reparti avec nos compagnons de voyage; nous avons fait une journée de chemin, et nous l'avons cherché

parmi nos parents et nos connaissances. Mais, ne l'ayant pas trouvé, nous sommes revenus à Jérusalem.

— Voilà un enfant bien étourdi ! remarqua Mucius.

Il offrit de se joindre à eux pour chercher Jésus. Ils le découvrirent enfin dans le temple, où l'enfant était assis au milieu des docteurs et étonnait ces barbes penchées autour de lui par la façon dont il leur expliquait les Écritures.

— Voilà, se dit Mucius, un bambin qui n'est point modeste.

Marie, pleine de joie, et toutes ses angoisses oubliées, dit doucement à Jésus :

— Tu nous as bien inquiétés, mon enfant. Voilà trois jours que, ton père et moi, nous te cherchons.

Le petit, nullement ému, répondit :

— Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père?

Marie ne répliqua rien, mais elle se détourna pour cacher les larmes qui de nouveau lui montaient aux yeux. Et Mucius dit tout haut :

— Voilà vraiment un petit garçon bien prétentieux et bien mal élevé !

***

Dix-huit ans plus tard, comme Mucius débarquait dans un des ports de la mer de Galilée, il vit sur la grève un jeune homme maigre, roux, en robe blanche de laine grossière, et suivi d'une bande de gens pauvrement vêtus dont il semblait le chef. Le Romain s'informa; il apprit que ce jeune homme était fils de Joseph et de Marie, qu'on parlait beaucoup de lui dans la contrée, et qu'il annonçait une religion nouvelle et prédisait le royaume de Dieu.

— Le royaume de Dieu? Qu'est-ce que cela? songea Mucius.

A ce moment, un homme s'approcha de Jésus et lui dit que sa mère et ses frères le réclamaient.

— Qui cela, ma mère et mes frères? répondit le jeune prophète.

— Je suis fixé, dit Mucius. C'est bien lui. Je l'aurai reconnu rien qu'à ce signe.

Cependant deux pêcheurs, dans une barque amarrée au quai, s'occupaient à raccommoder leurs filets. Jésus s'avança vers eux :

— Jacques et Jean, fils de Zébédée, suivez-moi.

Et Jacques et Jean le suivirent. Un vieillard, leur père, resta seul au fond de la barque.

— Visiblement, se dit Mucius, ce bonhomme n'est pas riche, et il est incapable de travailler. Qui le nourrira? et que va-t-il devenir sans ses enfants?

Or, Jésus, accompagné de Jacques et de Jean, ayant fait quelques pas sur la grève, rencontra un jeune homme qui paraissait accablé d'une profonde douleur.

— Suis-moi, lui dit-il.

— Maître, répondit le jeune homme, mon père est mort. Permettez-moi d'aller d'abord l'ensevelir.

— Laisse, commanda Jésus, les morts ensevelir les morts; et toi, va annoncer le royaume de Dieu.

— J'aurais cru, pensa Mucius, qu'ensevelir son père était pour un fils un devoir assez important.

Mais, continuant à prêter l'oreille, il entendit Jésus qui disait :

— A cause de moi le frère livrera le frère à la mort et le père son enfant; les enfants se soulèveront contre leurs parents et les feront mourir.

— Quel fanatisme ! murmura Mucius. Ces hommes sont fous. Mais que l'ascendant de ce Jésus est étrange !

***

A quelque temps de là, Mucius fut convié au repas de noces d'un de ses clients, dans la petite ville de Cana en Galilée. Jésus et sa mère étaient parmi les invités, et Mucius fut placé à côté de Marie.

Le vin ayant manqué, elle dit à son fils :

— Ils n'ont plus de vin.

Mais lui :

— Femme, de quoi vous mêlez-vous? Ce n'est pas encore mon heure.

Marie baissa ses yeux gros de larmes.

— Est-ce ainsi, grommela Mucius, que l'on parle à sa mère? Décidément cet homme n'a pas le sentiment de la famille.

Mais bientôt Jésus fit remplir d'eau six grandes cruches, et, lorsqu'on y puisa, l'eau se trouva changée en un excellent vin.

— Le tour est très bien exécuté ! dit obligeamment Mucius à Marie. Mon père (il me l'a souvent conté) l'avait vu faire à Rome par des prestidigitateurs syriens.

On but tant, et tant, de ce vin inespéré que, les têtes s'échauffant, il y eut des querelles, des coups échangés et, vers le petit jour, sous les tables, des jonchées de buveurs gonflés comme des outres.

— Singulière occupation pour un prophète, observa Mucius, que d'encourager l'ivrognerie !

***

Une autre fois, Mucius conduisait à Jérusalem une charrette chargée de cages d'osier, toutes bruissantes de pigeons qu'il s'en allait vendre aux petits marchands du temple. En traversant la plaine cultivée qui avoisinait la ville, il vit Jésus et ses disciples entrer dans un champ de blé, arracher les épis à poignées, et les rouler entre leurs paumes pour en manger les grains. Un juif passait; Mucius lui dit :

— En vérité, ces vagabonds ne se gênent guère.

— Quelle impiété ! dit le juif. Un jour de sabbat !

— Mais, dit Mucius, que ce soit le sabbat ou un autre jour, le délit est le même, j'imagine.

— Je vois bien, dit l'autre, que vous êtes étranger. Ce que je leur reproche, c'est de rompre le jeûne, non d'arracher quelques épis. Car il est écrit dans la loi de Moïse : « Si tu entres dans les blés d'autrui, tu pourras cueillir des épis avec ta main. »

— Un épi est un épi, repartit Mucius. Votre Moïse n'était sans doute pas propriétaire.

***

Le lendemain, comme il amenait ses cages dans le vestibule du temple, il vit, parmi les tables renversées, les escabeaux bousculés et les marchands en déroute, Jésus secouant des lanières et criant : « Ma maison est la maison de prière et vous en faites une caverne de voleurs ! » — cependant que les pigeons effrayés heurtaient contre les colonnes leur vol retentissant et lourd.

— Oh ! oh ! dit Mucius, remportons les nôtres. Mais ces marchands étaient pourtant bien dans leur droit. Ce jeune prophète n'a décidément aucun respect de la propriété.

***

Quelques heures après, sur une des places de la ville, il avisa Jésus qui conversait avec quelques pharisiens. Ceux-ci lui demandaient, croyant le mettre dans l'embarras :

— Devons-nous payer l'impôt à César, ou ne le pas payer ?

— Montrez-moi un denier, dit Jésus.

— Voici, maître.

— De qui sont cette image et cette inscription ?

— De César.

— Rendez donc à César ce qui est à César.

— A la bonne heure, fit Mucius surpris. C'est la première parole de bon sens que je lui entends dire.

Puis, par réflexion :

— Et encore je me trompe. Car il suivrait de là que tout ce qui porte l'effigie de l'empereur appartient réellement à l'empereur, ce qui n'est point soutenable. Il s'est moqué de nous. Cet homme est, au fond, un révolutionnaire de la plus dangereuse espèce : mais il est prudent et ne manque pas d'esprit.

***

Or, en quittant Jérusalem, Mucius passa par le pays des Gadaréniens, pour y visiter un petit bien de sa femme, dont le père venait de mourir. L'héritage se composait de quelques champs et d'un troupeau de porcs. Mais le porcher, et d'autres habitants du pays, lui contèrent que, quelques jours auparavant, les pourceaux s'étaient tous jetés dans la mer, Jésus ayant introduit dans leurs corps les esprits impurs dont un mendiant du voisinage était possédé.

— Voilà, dit Mucius, un acte abominable. Ce sorcier galiléen me fait tort de plus de deux cents drachmes. Mais que faire ? Si je le poursuivais devant les magistrats, il dirait sans doute, — car il est fin, — que les porcs se sont précipités d'eux-mêmes. Cela s'est déjà vu en effet ; il suffit que l'un donne l'exemple... C'est égal, cet homme commence à m'ennuyer sérieusement.

***

... La femme, agenouillée, sanglotait, la tête dans ses mains.

— Maître, disaient à Jésus les pharisiens et les scribes, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère : Moïse ordonne de lapider de telles femmes. Mais toi, que dis-tu ?

Mucius, que son commerce venait de rappeler à Jérusalem, s'approcha du groupe juste à l'instant où Jésus répondait :

— Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre !

— Le mot est spirituel, songea Mucius, mais cela ne prouve rien. S'il fallait être sans péché pour appliquer la loi, il ne resterait qu'à supprimer toute magistrature. On voit bien d'ailleurs que ce moraliste est célibataire. Je voudrais savoir ce que le mari pensera de cet arrêt ingénieux.

La femme, à ce moment, releva un peu la tête, et Mucius vit qu'elle était belle.

— Hum ! fit-il simplement.

***

Cette fois, en sortant de Jérusalem, il se rendit à Sychar, ville de Samarie.

Le soir tombait. Près du puits de la place publique, Jésus s'entretenait avec une femme qui, les doigts croisés sur les bords de sa cruche, tendait vers lui son visage immobile. Mucius la reconnut : c'était une veuve encore jeune et hospitalière aux étrangers.

Le prophète et la Samaritaine, absorbés par leur conversation, ne s'aperçurent point que Mucius passait près d'eux.

— Hum ! hum ! fit-il.

***

De Sychar il s'en fut à Capharnaüm où il avait affaire, car son commerce s'était fort étendu.

Un de ses clients, nommé Simon, l'invita à dîner. Jésus devait être du repas. Mucius se réjouit à cette idée ; et il se promit de lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur.

Mais quand il fut en face de Jésus, il n'osa parler.

Il se donna pour raison qu'il ne devait point troubler par d'inutiles disputes la maison de son hôte.

Or, pendant le dîner, une femme entra, de celles qui dansaient dans les tavernes et qui faisaient marchandise de leur corps; jolie, fardée, les lèvres rouges, les paupières bleuies, les hanches serrées dans des oripeaux de soie aux couleurs vives.

Mucius la connaissait :

— C'est toi, dit-il, Marie de Magdala? Nous serons charmés de te voir danser, ma fille. Toutefois je te conseille de garder quelque décence dans tes exercices, car nous sommes ici entre gens comme il faut.

Mais la Magdaléenne s'approcha de Jésus en silence. Elle s'agenouilla, lui baisa les pieds, puis, débouchant un flacon, elle en versa sur eux le parfum goutte à goutte, et les essuya avec toute sa chevelure dénouée.

Jésus la laissait faire. Mucius se représentait la douceur de ces longs cheveux de femme traînés sur des pieds nus; et il souriait. Jésus lui dit :

— Pourquoi, Mucius, penses-tu mal de moi dans ton cœur ?

Mucius n'osa répondre; il était lui-même étonné de sa timidité subite.

Jésus ajouta :

— Ton jour n'est pas encore venu.

*
* *

Donc Marie de Magdala, ayant renoncé à son métier, se retira à Béthanie chez sa sœur Marthe et son frère Lazare, qui étaient d'honnêtes gens et qui, néanmoins, la recueillirent avec bonté.

Jésus les visitait quelquefois. Un jour que Mucius venait chez Lazare pour lui acheter son blé, il vit Marie qui, assise aux pieds de Jésus, le regardait et l'écoutait parler, pendant que Marthe préparait le repas.

— Seigneur, dit Marthe tout à coup, trouvez-vous juste que Marie me laisse seule pour vous servir? Dites-lui donc de m'aider un peu.

— Marthe, Marthe, répondit Jésus, tu te donnes bien de la peine et tu t'inquiètes de beaucoup de choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part : je ne la lui ôterai pas.

— La meilleure part, murmura Mucius... hé! hé! je le crois. Encore sont-ils heureux que la pauvre Marthe leur fasse la cuisine.

*
* *

Mucius rencontra Jésus dans beaucoup d'autres circonstances; et, chaque fois, il fut scandalisé. Il s'indignait d'entendre Jésus encourager l'insouciance et la fainéantise, prédire avec une sombre allégresse, la destruction de la ville et toutes sortes d'épouvantables catastrophes, prêcher la haine et le mépris des riches, des prêtres, des gouvernants, et de toutes les autorités constituées.

— Certes, songeait Mucius, la société n'est pas parfaite. Mais quel est l'homme sensé, ayant une famille et du bien, qui n'en redoute le bouleversement et qui ne soit assuré d'avance qu'on la remplacerait par quelque chose de pire?

*
* *

Un dernier trait acheva de l'exaspérer.

Un soir, dans la banlieue de Jérusalem, rentrant à l'auberge où il avait attaché son âne, il apprit de l'hôtelier que les disciples de Jésus étaient venus, dans la journée, délier la bête et l'avaient emmenée sans autre façon. Aux observations de l'hôtelier, ils avaient répondu : « Notre maître en a besoin. »

— Ceci, dit Mucius, est un vol qualifié, et je vais me plaindre aux tribunaux.

L'âne rentra tout seul à l'auberge le lendemain matin.

Jésus fut crucifié le même jour. Quand Mucius l'apprit, il dit simplement :

— J'étais sûr que cet homme finirait mal.

II

Mucius avait alors soixante ans. Ses affaires prospéraient. Il s'en savait bon gré et se jugeait habile. Il n'avait jamais eu l'occasion de commettre de très méchantes actions, et se jugeait honnête. Et il approuvait un ordre social qui lui avait permis d'être riche et considéré.

Sa femme mourut, lui laissant une fille de dix-huit ans, Néera.

Un jeune homme sans fortune, qui aimait Néera et qui était aimé d'elle, la lui demanda en mariage. Mucius le repoussa à cause de sa pauvreté. Le jeune homme s'alla jeter dans le lac de Tibériade.

Peu après, Néera se fit enlever par un chevalier romain. Abandonnée par son amant, elle n'osa rentrer chez son père; elle devint une des malheureuses qui sollicitent les passants dans les carrefours; et Mucius n'entendit plus parler d'elle. Mais le souvenir de cette enfant lui fut une plaie sourde et profonde.

Pour se consoler, il épousa une Syrienne qui était de trente ans plus jeune que lui. Il découvrit bientôt qu'elle le trompait. Il résolut successivement de la tuer, de la chasser ignominieusement, de la traîner en justice; et finalement il lui pardonna parce qu'elle pleura beaucoup et parce qu'il l'aimait.

Un incendie détruisit sa ferme de Bethléem, et tous ses greniers et tous ses troupeaux. Un dépositaire infidèle lui emporta une grosse somme. Une série de mauvaises récoltes consomma sa ruine...

Vieux comme il était, il ne put trouver d'ouvrage. Sa femme, devenue bonne et fidèle, ne gagnait pas de quoi les nourrir. Il fut réduit à mendier. Il vécut d'aumônes et glissa à de menus larcins. Il se mit à haïr la dureté des riches et se persuada que la société tout entière était fondée sur l'injustice et le mensonge.

Il se ressouvint confusément des discours de Jésus. Un jour, il songea qu'il était un de ces misérables dont Jésus avait pitié et qu'il recherchait avec complaisance.

Ce même jour, sa femme lui rapporta quelques deniers qu'elle avait reçus de l'apôtre Jean, et elle le conduisit à l'assemblée des chrétiens.

***

Mucius reconnut dans l'apôtre un des deux pêcheurs à qui Jésus avait dit : « Fils de Zébédée, suivez-moi ! »

Il eut la surprise de retrouver dans l'assemblée sa fille Néèra repentie, sage et contente.

Et il fut si ému qu'il crut soudainement au Christ.

— N'est-il pas singulier, dit-il à l'apôtre, que je croie présentement à celui dont j'ai blâmé si souvent autrefois les actes et discours ?

— C'est, répondit Jean, que vous êtes pauvre et que vous avez souffert.

« Vous disiez que Jésus ne respectait point l'institution de la famille ; et c'est parce que nous ne nous enfermons point dans les affections ni dans les intérêts du foyer que nous vous avons sauvé de la misère et de la faim. L'homme doit à ses parents *avant* de devoir à l'humanité ; mais il doit à l'humanité *plus* qu'à ses parents. Ces deux vérités, qui semblent parfois se contredire, sont également certaines.

« Vous disiez que Jésus menaçait la propriété. Mais c'est que la propriété n'est pas indéfiniment légitime. L'homme a droit au produit de son travail, et même à l'accumulation de ce produit, dans la limite où il en a besoin pour sa subsistance et, un peu, pour son aise et sa sécurité, — mais non point au delà. Cette limite indécise est pourtant une limite, et nous valons mieux à mesure que nous la déplaçons au profit d'autrui.

« On ne doit pas être propriétaire avec rigueur. Vous l'avez pressenti à partir du jour où vous avez vécu d'épis arrachés aux champs et de fruits cueillis aux arbres. Il eût été mieux de le comprendre quand vous possédiez vous-même des arbres et des champs... Vous avez encore sur le cœur, je le devine, l'aventure de vos pourceaux. Faut-il vous rappeler que ces pourceaux avaient été acquis injustement par votre beau-père, un homme avare et dur ; ce dont Jésus était instruit, comme de toutes choses ?

« Vous disiez que Jésus était trop indulgent aux femmes de mauvaises mœurs (vous aviez même une autre pensée, que, je le sais, vous n'avez plus). Or vous avez vous-même pardonné à l'épouse adultère, et ce fut un de vos meilleurs mouvements. Et c'est la parole de Jésus qui a rendu votre femme bonne et fidèle et qui a retiré du bourbier votre fille Néèra.

« Demeurez avec nous. Nous sommes heureux. Nous habitons en commun, dans ce faubourg, plusieurs maisons contiguës. Chacun travaille selon ses forces et mange à sa faim ; et il nous reste de quoi soigner nos malades et nourrir nos vieillards. Jésus a voulu que toutes les difficultés de la vie fussent aisément résolues (sauf dans les cas où il lui plaît de nous éprouver) par l'association, c'est-à-dire par l'amour. Nous sommes la famille agrandie, en attendant que nous soyons toute l'humanité fraternelle en Dieu.

« Enfin, s'il reste dans la vie du Sauveur des choses qui vous embarrassent, vous les comprendrez à mesure que vous aurez le cœur plus pur et la volonté meilleure. Et si vous ne pouvez tout éclaircir, vous vous souviendrez à propos que Jésus est le fils de Dieu, et vous adorerez le mystère. »

Et Mucius répondit :

— Amen.

JULES LEMAITRE.

L'EUROPE ET LA QUESTION CHINOISE

Le numéro de décembre de la *Contemporary Rewiew* contient une « interview » prise à sir Thomas Wade, professeur de sinologie à Cambridge, un des hommes qui connaissent le mieux la Chine et les Chinois. En effet sir Thomas Wade a habité pendant quarante ans l'Empire du Milieu ; il a passé douze ans à Pékin même, comme ministre du Royaume-Uni : par conséquent peu de personnes peuvent avec une compétence aussi autorisée que la sienne donner leur opinion sur le conflit sino-japonais actuel et sur ses conséquences probables. D'ailleurs il a conservé dans l'énoncé de ses avis une prudence toute diplomatique.

En effet, il nous est très difficile de savoir exactement en Europe ce qui se passe réellement sur le théâtre de la guerre : les Chinois eux-mêmes n'ont sur ce point que des renseignements tout à fait incomplets et fort peu dignes de foi ; quant aux Japonais ils refusent de dire ce qu'ils savent. Toutefois il est évident que les procédés scientifiques que les Japonais ont empruntés aux peuples européens ont donné jusqu'à présent aux armées mikadonales une écrasante supériorité sur leurs adversaires.

De plus, les auteurs du plan de campagne japonais ont fait preuve d'une grande prévoyance politique en dirigeant leurs efforts vers la Mandchourie. Cette province est en effet le berceau de la dynastie, et si les deux villes saintes de Moukden et de Hsing-King tombaient aux mains des ennemis, le prestige de la famille impériale serait tellement atteint que sa chute deviendrait presque inévitable.

En présence de cette disparition du pouvoir central l'empire chinois se disloquerait immédiatement et ne tarderait pas à ressembler à ce qu'était devenu l'empire du Grand Mogol avant que l'Angleterre vînt rétablir la paix générale dans les Indes. En effet il n'y a aucune unité dans ce que l'on appelle l'empire chinois : non seulement chaque État vassal, mais chaque province a une langue et des mœurs spéciales. L'unité n'est faite que par l'administration avec ses longues traditions, sa langue commune. Le corps des mandarins peut être comparé à la « clergie » du moyen âge et la langue chinoise officielle au latin. Quant aux peuples chinois ils ont entre eux autant de différence que les peuples européens, et un paysan des environs de Pékin ressemble à un ouvrier de Canton, à peu près comme un Frison à un Calabrais. Or cette dislocation de l'empire chinois aurait sûrement un contre-coup direct en Europe, et c'est ce qui fait que nous devons suivre avec tant d'intérêt ce qui se passe à l'heure actuelle en extrême Orient.

En effet, il est peu probable, selon sir Thomas Wade, que le Japon soit en mesure de fournir à la Chine une nouvelle race de souverains, comme quelques personnes en ont eu l'idée en Europe.

Lorsque les Mandchoux, il y a deux cent cinquante ans, renversèrent la dynastie des Mings, ils ne changèrent rien à ce qui existait, ils conservèrent l'administration chinoise : eux-mêmes adoptèrent les coutumes et les mœurs de cette administration et en particulier la religion de Confucius. La seule innovation qu'ils introduisirent fut l'habitude de se raser la tête en conservant seulement une queue de cheveux. Lors de l'insurrection des Tai Pings, il y a trente-cinq ans, les rebelles en effet laissaient pousser tous leurs cheveux pour signifier leur protestation contre la dynastie mandchoue et leur retour aux anciennes traditions. Or une dynastie japonaise n'aurait pas la plasticité nécessaire pour se conformer au modèle chinois. Les idées européennes ont fait trop de progrès — même et surtout en matière religieuse — chez les Japonais pour qu'ils puissent rapidement s'assimiler à la culture chinoise. Et s'il s'agit d'introduire la civilisation européenne en Chine, cette œuvre se fera bien mieux et bien plus sûrement par les nations européennes elles-mêmes que par l'intermédiaire des Japonais. Car sir Thomas Wade considère au moins comme prématurée l'opinion d'après laquelle le monde ne tarderait pas à être subjugué et absorbé par la race jaune, les Chinois n'ayant nullement le tempérament agressif et conquérant et d'un autre côté, ne possédant pas le sentiment de solidarité nationale que nous leur attribuons.

La Chine, depuis quelques années, a laissé enlever à sa suzeraineté le Tonkin, la Cochinchine et l'Annam par la France, la Birmanie par l'Angleterre, la moitié de la province de Kouldja par la Russie, les îles Lieou Kieou par le Japon. Elle n'avait conservé sous sa suzeraineté que la Corée (sir Thomas Wade oublie peut-être volontairement de Thibet, pays auquel l'empire des Indes touche déjà par le Sikim et sur lequel les convoitises anglaises ne sont nullement dissimulées) qu'elle est en train de perdre. Or, dans aucun de ces pays, sauf chez quelques mandarins, il n'y a eu de résistance au nom d'une prétendue solidarité chinoise et la Cour de Pékin s'est bornée à de vaines récriminations dans presque toutes ces circonstances.

Ce n'est pas que le soldat chinois soit mauvais. Au contraire, bien commandé, il est excellent : obéissant, travailleur, sobre, il devient très vite un excellent tireur, mais les officiers sont détestables. Les Mandchoux étaient trop peu nombreux pour devenir une caste militaire puissante : ils ont conservé l'organisation militaire de la Chine telle qu'elle était, il y a deux cent cinquante ans, et cette organisation ne peut pas mieux être résumée qu'en ces deux mots : « Incapacité et confusion. »

La culture scolastique est considérée chez les Chinois comme la preuve de la plus haute intelligence : et dans leur vanité pédantesque les mandarins regardent comme méprisable le métier d'homme de guerre qui demeure ainsi l'apanage des lettrés s'étant montrés les moins capables dans les examens. Cependant Gordon a montré quel profit on peut tirer des soldats chinois bien commandés.

Si mauvaise que soit l'armée dans de telles conditions, la difficulté de la concentration des troupes vient ajouter à la faiblesse de l'état militaire chinois. En fait, les troupes stationnées dans le nord de l'Empire sont moins disponibles pour la défense de la Mandchourie attaquée par les Japonais que ne le seraient, pour la défense des Indes, des régiments stationnés en Angleterre.

« Je me rappelle, dit sir Thomas Wade, qu'en 1880, lorsque les Chinois furent sur le point d'en venir aux mains avec la Russie à propos de la question de Kouldja, je dis à leur ministre des affaires étrangères, une fois le danger passé, que je regrettais que la guerre n'eût pas eu lieu. — Comment, s'écria-t-il, mais vous étiez toujours pour la paix?... — Il est vrai, lui répondis-je, seulement j'ai maintenant l'impression que vous ne ferez plus rien pour la défense de l'empire. Vous avez

parlé de construire des chemins de fer, de réorganiser l'armée, de perfectionner la marine, mais de tout cela il ne sera plus question désormais.

« La suite, j'ai regret de le dire, prouvera que j'avais raison. En ce moment les Chinois paient pour leur négligence. »

Il n'est pas tout à fait exact de dire que depuis ce moment les Chinois n'ont fait aucun progrès. Grâce à l'initiative d'un homme tel que Li-Hung-Tchang ils ont créé les arsenaux de Port-Arthur et de Weï-Haï-Weï, et ils ont augmenté leur flotte d'un tiers. Cela donne donc une piteuse idée de ce que pouvait être, en 1880, l'état militaire de la Chine. Or il est intéressant de noter de quelle façon, à peu près vers la même époque, notre ministre des affaires étrangères était renseigné par nos agents en extrême Orient. Nous empruntons ces documents au *Livre Jaune* (Affaires du Tonkin, 2e partie. Déc. 1882-1883). Correspondance de M. Bourée, ministre de France à Pékin, adressée à M. Duclerc, ministre des affaires étrangères :

5 décembre 1885.

« ... Je vous disais, en commençant, que j'avais voulu me rendre compte des ressources de guerre dont la Chine dispose et des forces qu'elle serait éventuellement en situation de mettre en ligne. J'ai été servi, à cet égard, par un hasard heureux qui venait précisément d'amener à Pékin un officier de cavalerie français autorisé par le ministre de la guerre à faire un voyage autour du monde. M. Chambry est arrivé à Tientsin depuis peu de jours. Il a résumé ses réflexions et ses observations sur les choses militaires de la Chine dans un rapport dont il a bien voulu me donner communication. Il y a ici près de 12 000 fantassins armés, équipés et instruits comme ceux qui lui ont été présentés, et parmi les 60 000 hommes dont se compose l'armée de Li-Hung-Tchang, il s'en trouve un nombre assez considérable ayant passé par les mêmes cadres, ayant acquis une instruction égale ou à peu près, et qui fournissent des éléments de combat presque aussi sérieux. Je crois savoir qu'un corps de 4 000 hommes ayant fait partie de l'expédition de Corée, et précédemment façonnés aux manœuvres européennes, est, d'autre part, déjà rendu au Tonkin. Je sais aussi que les troupes envoyées du Koang-Si dans la même direction sont pourvues d'une bonne artillerie de campagne. Quant aux canonniers qui pourraient être expédiés de Tien-tsin, ils ne le cèdent en rien, comme adresse à manier un matériel excellent, à ceux des meilleures armées européennes.

« Les progrès réalisés par la marine de guerre sont plus remarquables encore. La Chine possède en effet un nombre vraiment imposant de navires de combat et de croiseurs et disposerait, en cas de besoin, d'une flotte auxiliaire de transport composée des meilleurs éléments. Plusieurs de ces bâtiments appartiennent aux types les plus réussis et les plus modernes de l'art naval et représentent, sous le rapport de la vitesse et de l'armement, ce qui a été fait de mieux.

« Les équipages sont bons et, chose extraordinaire, une très forte proportion des officiers chinois embarqués sur ces navires, sont parfaitement au courant des choses du métier et s'en acquitteraient de la façon la plus convenable. Assistés, le cas échéant, par des auxiliaires étrangers, ils seraient en état de faire face à tout ce que l'on attendrait d'eux, et, si une escadre ainsi composée organisait le blocus du golfe du Tonkin, mettant en ligne des cuirassés, des croiseurs à grande vitesse armés de pièces puissantes, des bateaux Thornycroft pouvant s'appuyer sur de nombreuses canonnières faites pour flotter dans les bas-fonds et les arroyos, je me demande comment nous parviendrions, sans courir de grands dangers ou sans mettre en mouvement des forces navales beaucoup plus considérables que celles dont nous pourrions ou voudrions disposer dans ces lointains parages, à forcer de pareilles lignes pour arriver à mettre à terre dans le Delta du Songkoï des troupes de débarquement capables de refouler les masses que les Chinois auront tout le temps d'accumuler bien avant notre arrivée dans la contrée que nous voudrions leur disputer.

« ...Il est permis de compter tout d'abord sur de faciles succès. Mais la lutte prendra un caractère plus sérieux, à mesure que des contingents exercés arriveront du Nord, pourvus d'armes à tir rapide et d'une excellente artillerie. Cette guerre, qu'on le remarque bien, n'exposera la Chine à aucun revers décisif, puisqu'il ne saurait entrer dans notre esprit d'attaquer désormais les formidables ouvrages qui couvrent Pékin. »

N'oublions pas que c'est sur les rapports de M. Bourée que les adversaires de l'expédition du Tonkin échafaudaient leurs arguments. Or les résultats ont montré quel était du diplomate français ou du diplomate anglais celui qui avait le mieux vu la situation réelle.

***

Sir Thomas Wade, qui ne croyait pas à la force de la Chine, ne croit pas non plus que les Japonais puissent continuer longtemps le cours de leurs succès : il est probable qu'ils s'appliqueront à organiser la Corée en province dépendante de leur empire et en même temps feront leur possible pour s'annexer une partie du territoire proprement chinois. C'est alors que les puissances européennes entreront en lice. La première qui interviendra sera sûrement la Russie,

qui convoite depuis longtemps la Corée et la Mandchourie tout entière. Les Russes, depuis cinquante ans qu'ils ont entrepris la conquête et la colonisation de l'Asie centrale, ont montré de remarquables aptitudes à s'assimiler les races asiatiques; les populations n'ont aucune haine contre eux. Le jour où leurs troupes franchiraient la frontière chinoise, les Japonais verraient sûrement la fin de leurs succès et devraient s'arrêter dans leurs marche triomphale.

L'entente franco-russe, d'après le diplomate anglais, aurait sans doute pour résultat que la France imiterait dans le Sud ce que la Russie ferait dans le Nord, et chercherait à s'annexer les provinces voisine du Tonkin : ce serait une revanche des difficultés que les Français reprochent aux Chinois de leur avoir causées dans la conquête de l'empire d'Annam. (C'est un Anglais qui parle.) Abandonnées à leurs propres désirs, la Russie et la France s'entendraient fort bien pour le partage à elles deux de l'empire chinois. Mais les autres puissances ne consentiraient pas à cela sans protester : l'Allemagne, l'Angleterre, sans parler des États-Unis dont les intérêts dans le Pacifique s'accroissent tous les jours, réclameraient leur part.

Ce ne serait pas sans chagrin que sir Thomas Wade verrait disparaître l'empire chinois; mais dans l'hypothèse probable, quoique non tout à fait sûre, d'un succès définitif des Japonais, un partage équitable de la Chine serait d'après lui ce qui conviendrait le mieux à l'Europe, aux populations extrême-orientales et à la civilisation générale.

Plus de trois cent cinquante millions d'hommes seraient ainsi initiés dans d'excellentes conditions à notre culture occidentale, et leurs progrès dans cette voie ne seraient pas moins rapides que ceux des Japonais. Les Chinois, en effet, sont aussi intelligents que les Japonais, et ils possèdent, en outre, certaines qualités dont sont dépourvus leurs rivaux. Ils ont, en effet, le sentiment de la dignité personnelle et l'habitude de la réflexion; ils sont *plus réellement* sérieux et se font une bien plus haute idée du devoir moral : c'est ainsi qu'ils sont beaucoup plus chastes dans leur conduite ou dans leurs conversations, et qu'ils respectent infiniment plus les femmes que ne le font les Japonais. Toutefois, sir Thomas Wade reconnaît que ses appréciations sur les Japonais reposent sur des documents anciens et qu'elles ont peut-être vieilli. Quoi qu'il en soit, le diplomate anglais n'en demeure pas moins convaincu de l'impuissance absolue des Japonais à « japoniser » la Chine. Bien plus, il voit dans leurs triomphes le signe de leur prochaine décadence. Ils se sont exaltés dans leur orgueil, ils voudront lutter avec les Européens comme leur étant égaux, et ils ne sont pas encore de taille à entreprendre une pareille tâche; de telle sorte que du conflit actuel pourrait bien sortir à plus ou moins bref délai la ruine complète des deux grands empires asiatiques.

* * *

Cette opinion de sir Thomas Wade a fait une énorme sensation en Angleterre : on a passionnément commenté les déclarations du professeur de Cambridge. En France on en a peu parlé, et cependant il s'agit d'une question capitale pour nous. Sir Thomas Wade a parlé comme un Anglais. Il a insisté sur les convoitises que nourrissent la France et la Russie à l'égard de la Chine, et il a négligemment glissé sur les desseins de l'Angleterre; mais n'est-ce pas là une ruse habile destinée à exciter l'appétit anglo-saxon? L'ancien ministre à Pékin attribue de sa propre autorité le Nord à la Russie, le Sud à la France; il promet un os à ronger aux Allemands et aux Américains, mais, dans sa pensée, l'Angleterre doit s'adjuger la meilleure part, le centre de l'Empire chinois, c'est-à-dire la vallée du Yang-Tze, les provinces du Kiang-Son, du Ngan-Hoei, du Tchi-Kiang, pays qui produisent le thé, la soie et le riz.

Et si sir Thomas Wade nie avec tant d'énergie la capacité des Japonais à organiser convenablement la Chine, ne prend-il pas ses désirs pour la réalité, et, dans son esprit, ne donne-t-il pas à l'Angleterre le rôle qu'il refuse au Japon?

Quant à nous, serait-ce une compensation suffisante pour notre pays que la possession de quelques provinces chinoises du Sud, en présence de la vallée du Yang-Tze-Kiang aux mains de l'Angleterre?

Et d'une façon plus générale, ne serait-il pas dangereux pour l'Europe d'initier trop rapidement les populations orientales à notre civilisation, à nos procédés scientifiques? On se plaint déjà de la concurrence que les Indes font à l'Europe : que sera-ce lorsque tous les ouvriers jaunes connaîtront nos modes de fabrication? Ne vaudrait-il pas mieux laisser les Chinois se débrouiller entre eux, se combattre, s'affaiblir, et chercher une organisation nouvelle à leur race plutôt que de les aider dans leur transformation? L'Europe aurait ainsi un temps de répit devant elle, et pourrait se préparer à la lutte économique qui est inévitable un jour.

Tels sont les problèmes posés devant nous par l'interwiew de sir Thomas Wade. Notre patriotisme nous fait un devoir d'espérer que notre diplomatie les a déjà examinés.

UN PORTRAIT DE RENAN

M. Séailles a écrit sur Renan un beau livre, très consciencieux, très médité, très bien composé, d'une inspiration très élevée, plein de respect pour les hautes croyances ou les hautes spéculations de l'humanité, pour la dignité humaine, pour l'effort moral, pour l'idéal, et même, par-ci par-là, pour Ernest Renan.

Il a voulu embrasser tout entier le philosophe, le savant et le poète que nous avons perdu, ce qui est une très belle tentative, et même le fixer, ce qui était un peu faire le propos de le trahir; mais l'intention, en son fond premier, était louable.

Et de fait, dans cette « biographie psychologique » il a donné de son héros, de sa victime — comment dirai-je bien? — de son homme, une idée assez nette en somme, encore qu'incomplète, comme, du reste, toutes les idées nettes. Nous voyons bien de quels éléments s'est composée cette belle intelligence si souple et si prestigieuse, et s'est fait ce caractère patient, entêté et doux qui a porté sans défaillance le poids de toutes les tâches — et immenses — qu'il s'était données une fois pour toutes.

Douceur et entêtement, c'était bien le fond de ce Breton gauche et timide qui arrivait, vers 1838, du fond de sa province tranquille, dans le petit collège coquet et brillant de M. Dupanloup. Avec la plus grande aménité de cœur et même une tendresse pieuse pour tous ceux qui lui montraient de l'intérêt, il lui était impossible de penser autrement qu'il ne pensait, de raisonner à l'encontre de sa raison, et de « caresser sa petite pensée » à rebrousse-poil, ce qui est la chose du monde la plus facile à peu près à tout le monde. Le mot de Luther a dû bien souvent lui revenir à l'esprit : « Voilà! je ne puis pas dire autrement. Si j'erre, que Dieu me pardonne! *Amen.* » Ce n'était pas orgueil. Son orgueil, qui fut immense, lui est venu beaucoup plus tard. C'était sincérité, droiture, conviction précisément qu'il n'y avait aucun orgueil dans son cas (ce qui redoublait sa fermeté), et opiniâtreté tranquille, legs de sa race, qui n'est même pas une forme de la volonté tant elle est sans saillie et sans effort, mais parfaitement indomptable en sa placidité constante et en sa solide assiette.

S'il eût été bête, il n'en eût été que cela. Il aurait obstinément pensé jusqu'à la septantième année ce qu'il avait pensé à douze ans, et l'eût enseigné aux autres. Mais il était intelligent. Il lisait et réfléchissait continuellement. Et il était désintéressé. Il ne lisait pas et ne réfléchissait point pour se faire un fonds de commerce à détailler ensuite par tranches lucratives. Il lisait et réfléchissait par curiosité, par « haute curiosité », comme il disait plus tard, pour connaître les différentes manières dont les hommes ont cru comprendre les choses.

Dans ces conditions, son intelligence l'embarrassa beaucoup, extrêmement. Elle ne lui disait pas que la vérité fût ici ou là, mais elle lui disait avec une netteté effroyable où assurément elle n'était point. Elle n'était point dans ce qu'on lui avait enseigné à Tréguier, à Saint-Nicolas, à Saint-Sulpice; elle n'était point dans ce qu'on lui enseignait à Issy. Voilà ce que son intelligence lui disait.

Ce n'était point sa faute à lui, si elle lui disait cela et non autre chose. Il ne pouvait pas la changer. Non, il ne pouvait pas. Il était sans ressources contre elle. D'autres ont l'art de l'oublier dans les plaisirs : les plaisirs ne lui plaisaient pas du tout. D'autres la font plier à leurs intérêts : il ne s'intéressait qu'à elle. D'autres n'en ont pas : il en avait une très exigeante et que chaque étude nouvelle, même destinée à la mettre à la raison, ne faisait que développer avec une désespérante promptitude. D'autres enfin ne sont pas entêtés, s'accommodent aux entours, se laissent endormir au berceau qui les tient, savent imiter, comme dit Tarde. Lui était têtu, il faut toujours en revenir là. « Il avait son idée. » L'homme qui a son idée, c'est un homme que son idée a.

Il rompit. Ce n'est pas bien dire. Les entêtés doux ni ne rompent ni ne plient. Ils se détachent, ils vont dans leur petit coin. Renan ne rompit point avec l'Église, il glissa des mains de l'Église, de manière que le dernier contact avec elle fût caresse encore.

Il changea de foi... Ceci est trop dire encore. Les mots ordinaires sont toujours trop gros quand on parle de Renan. D'abord de son ancienne foi il garda ce qu'il tenait pour en être le meilleur, la fine essence, le parfum subtil, disons franchement, le fond, au risque de parler gros. Il en garda l'amour du Christ, l'amour de la morale, non seulement pure, mais raffinée, l'amour des œuvres intellectuelles, l'amour de la vie désintéressée et uniquement occupée des hauts problèmes, le mépris du succès, ou plutôt le mépris du désir du succès, l'horreur de tout ce qui est vulgaire, et enfin un sentiment singulier, non seulement chrétien, mais précisément ecclésiastique, le sentiment qu'en menant une vie exclusivement intellectuelle et morale, *on aide Dieu*, on est son collaborateur, son agent, son serviteur utile, son *ministre*, même s'il ne vous le demande pas, même s'il vous récuse, même si vous doutez de lui, même si vous n'y croyez point et même s'il n'existe pas.

Tout cela était encore chrétien et était encore d'Église. De plus, si sa foi avait changé, elle n'avait pas changé autant peut-être qu'il le croyait, et ici je rencontre la page la plus fine et la plus profonde de tout le livre profond et fin de M. Séailles. Renan avait mis la foi en la science à la place de la foi en

la révélation. Mais prenez garde. La science où il avait foi, c'était la science historique. Il prétendait faire sortir de l'histoire, non pas, si vous voulez, la certitude, mais toute la certitude dont un cerveau bien équilibré est capable. C'est à une vérité venue du dehors, c'est à une vérité des faits, qu'il consentait à croire relativement. Il ne songeait pas à tirer sa vérité de lui-même ; ce n'est pas lui qu'il interrogeait pour démêler le mystère même de lui. C'est le monde extérieur qu'il consultait sur tous les problèmes. Or cela est encore d'Église.

Ce besoin d'une vérité tout objective, qui s'impose du dehors, peut paraître chez Renan un affranchissement du préjugé métaphysique; il est, pour moi, un reste de servitude théologique. Trop longtemps attardé au séminaire, imbu de la tradition catholique, habitué à ne croire que sur l'autorité d'un témoignage extérieur, il ne peut s'élever à la vraie liberté d'esprit. Il y a quelque chose de commun dans la conception de la certitude que se font la religion et la science; pour l'une comme pour l'autre ce sont les faits qui fondent la croyance, qui en sont la garantie, des faits sensibles, constatés par des témoins dignes de foi, qui pourraient l'être encore si l'on se replaçait dans les mêmes circonstances. La vérité morale pour le théologien ne s'impose pas par sa propre valeur: elle est liée à des faits surnaturels, à des miracles qui la font reposer en dernière analyse sur une preuve sensible. Renan garde des timidités de séminariste; il n'ose s'en remettre à lui-même du soin de ce qu'il doit croire; le catholique se retrouve dans le dévot de la science; il a besoin d'une confirmation extérieure, il veut voir Dieu; il attend ses idées de l'autorité des faits.

Renan est un trop libre esprit et trop vaste et trop fuyant à la fois pour tenir dans cette définition, mais il y a du vrai dans ce point de vue, et il explique pourquoi Renan, — dont je le loue si peut-être M. Séailles l'en blâme, — toutes les fois qu'il a philosophé, a donné modestement pour des « probabilités » ou pour des « rêves » tout ce qui dépassait l'interprétation immédiate et l'interprétation soumise des faits, et pour mieux dire, a donné pour probabilités et pour rêves tout ce qui n'était pas pures négations.

Pourquoi? Précisément parce que, sur tout ce qui est suprasensible, les faits ne donnent que des négations. Ce qu'apprend l'histoire sur ce point c'est que jamais il n'y a eu trace d'action *particulière* et de dessein *particulier* du surnaturel dans le monde, jamais une intervention du surnaturel contraire aux lois générales de la nature, « jamais un miracle devant l'Académie des sciences ». Et, docile aux faits, ce que Renan affirme c'est que le surnaturel n'intervient pas *contrenaturellement* dans le monde.

Mais ce n'est qu'une négation. Après? Après, nous commençons à rêver; mais c'est permis; et rêvons tout à notre aise. Et l'on sait s'il a rêvé et avec quelle liberté souveraine et quelle prodigieuse et charmante imagination. Car c'est permis, et l'homme étant un animal métaphysique, non seulement peut, mais doit concevoir, et, s'il veut, écrire son poème de l'infini. Mais est-ce au savant ou au métaphysicien que vous parlez? Si c'est au savant, passez à droite, et il vous dira que sur la métaphysique il ne sait rien du tout, si ce n'est qu'elle ne se fait sentir nulle part, ni dans la nature, ni dans l'histoire, qu'elle ne se révèle point, qu'elle ne vient pas à l'homme du dehors, qu'il ne l'a jamais vue descendre du ciel. Si c'est au métaphysicien, passez à gauche, et il vous dira ce qu'il a rêvé par delà les faits, comme tous les hommes depuis qu'ils existent ont accoutumé de faire, comme il est bon, salutaire et distingué qu'ils fassent, et comme il serait très regrettable qu'ils ne fissent, pas. Seulement il vous prévient que ce ne sont que des hypothèses et que cela ne se prouve point.

J'ai dit que le livre de M. Séailles était très bien composé. Peut-être l'est-il un peu trop bien. Il lui a paru que le Renan de 1880 n'était pas tout à fait le même que celui de 1848, ce qui était à prévoir, Renan n'étant pas un imbécile, et ce qui est vrai. Cela lui a donné l'idée d'*opposer* les deux Renan l'un à l'autre, symétriquement, et comme si le second démentait point par point le premier; et cela l'a amené à accuser peut-être trop fortement les différences, encore que réelles, jusqu'à en faire des contradictions radicales.

Vous voyez, d'où vous êtes, le plan et les oppositions : avant 1870, — après 1870. — Avant 1870 : Renan austère, dévot à la science, ennemi juré de tout ce qui est vulgaire et même populaire, aristocrate, germanique et croyant à la puissance civilisatrice de la pensée allemande, anti-gaulois et contempteur de la frivolité et de la bonne humeur française. — Viennent les démentis des faits : l'Allemagne violente et brutale, apologiste de la force, casernant l'Europe en se casernant, faisant reculer le progrès intellectuel ; en France, la démocratie triomphante prenant de plus en plus le caractère le plus mauvais qu'on pût prévoir qu'elle prendrait, niveleuse, envieuse, intronisatrice de toutes les médiocrités, etc. En présence de tels démentis, sous le coup de telles défaites, Renan aurait fait banqueroute. Les bras lui seraient tombés de lassitude et de découragement, et il aurait dit : « Soit! faisons comme les autres, et disons ce qu'on dit. Démocratie? Soit; c'est très bien. Ce n'est pas plus mauvais qu'autre chose. Vive Caliban! — Médiocratie, et même... j'évite le mot; soit! Les amusements grossiers du peuple sont peut-être la vraie sagesse. Ohé! — Frivolité française, gaudriole? Pourquoi non? Le Dieu des bonnes gens est un fort aimable compagnon. Vive Béranger! — Les femmes? Elles sont charmantes. Notre race les a adorées. C'est preuve de goût: j'ai peut-être eu tort de ne pas les

pratiquer davantage. Vive l'amour et la bagatelle ! »

Ainsi M. Séailles représente la vieillesse de Renan, paraphrasant, sans le connaître peut-être, un joli mot qu'on m'a rapporté comme étant de M. Bourget: « Cet homme me déconcerte. J'attendais une fin imposante, un coucher de soleil dans une gloire. Il me donne un coucher de soleil derrière les tonnelles. »

Cela me paraît un peu excessif. J'ai moi-même raillé certaines manies de Renan sur le déclin, et en particulier ses galanteries platoniques, qui me faisaient trembler, non pour ce qu'elles étaient en elles-mêmes, mais parce que j'y craignais un acheminement vers des préoccupations analogues à celles de Michelet vieillissant. De mes craintes il n'a rien été. Renan ne devait jamais dépasser beaucoup les limites du goût. Il était d'essence trop fine. Quant à son revirement et retournement, examinons d'un peu près.

D'abord un revirement radical serait bien extraordinaire. Que serait devenu l'entêtement du petit Breton ? Mais point de parti pris ! Examinons.

Je crois qu'il faut faire la part des choses et établir quelques distinctions. Il y a eu dans les fantaisies de Renan vieillissant, d'abord, non pas un découragement et un *lâchons tout*, mais une détente, que tout le monde, à un certain âge et après un rude labeur, s'accorde et a droit de s'accorder. La tâche faite, il est permis de sourire, surtout quand, comme Renan, on a une conscience très tranquille : « Et il est gai ! » s'écriait M. Jules Lemaître vers 1885 (1). « Je suis gai, répondait doucement Renan, parce que je n'ai rien à me reprocher (2). » Mot profond, et à méditer quand on est jeune. La gaîté du vieillard est la récompense de l'austérité du jeune homme. Renan se l'est accordée, sans excès, à mon avis, parce qu'il sentait que sa conscience la lui accordait.

Mais cette part faite, et qui explique ses *Gaudeamus* et ses « *Amusez-vous* » dits aux jeunes gens, il faudrait un peu voir si cette philosophie de la fin de sa vie, déposée dans les *Caliban*, *Jouvence*, *Némi* et *Abbesse de Jouarre*, est aussi contradictoire que le pense M. Séailles avec la philosophie « d'avant 1870 ». Pour mon compte, je suis loin de compte. Il faut croire que j'ai mal lu ou avec un parti pris bien violent — ce qui, après tout est possible ; mais je ne connais pas de pensée plus aristocratique, plus hautaine, plus contemptrice des bassesses, plus contemptrice même de l'humanité, et plus conforme au Renan « d'avant 70 » que celle qui fait le fond des *Caliban*, des *Jouvence*, des *Némi* et des *Abbesse de Jouarre*.

Caliban c'est l'avènement de la démocratie. Qu'est-ce qu'elle fait? Elle tolère Prospero, le dilettante, le lettré et le savant, à la condition qu'il soit sage ; mais elle tue Ariel, l'idéal. Ce n'est pas là tout à fait une apologie. Tuer l'idéal et domestiquer la science, c'est une œuvre qui ne semble pas offerte à l'admiration des hommes.

Jouvence, c'est le tableau de l'humanité telle qu'on peut craindre qu'elle ne soit demain, tout entière abandonnée aux appétits. Que fera le peuple demain? Il s'amusera. C'est tout ce que, désormais, il est capable de faire. Des masses morales, ah ! c'est bien fini ! « La moralité doit être réservée pour ceux qui ont une mission comme nous. Mais les *pauvres gens*, les *gens ordinaires, allez donc !* Ils sont pauvres et vous voulez que par-dessus le marché ils soient vertueux ! C'est trop exiger... Le peuple doit s'amuser : c'est là sa grande compensation... Pourquoi voulez-vous empêcher ces malheureux de se plonger dans l'idéal? » Si ce n'est pas là de l'ironie, et de la plus atroce, et un des regards les plus méprisants et les plus durs jetés sur « le progrès dont notre âge se vante », je suis tout de même bien étonné.

Pour ce qui est du *Prêtre de Némi*, ici l'ironie est tellement à crever les yeux qu'elle cesse d'être de l'ironie. C'est du pur sarcasme, non seulement d'une amertume, mais d'une férocité incroyable. Dans le pays de Némi tous les efforts des belles âmes, des tolérants, des généreux, des pacifiques n'ont réussi qu'à faire tuer les pacifiques, les généreux et les tolérants, et l'heureux vainqueur s'écrie pour conclure : « *Les choses humaines commencent à rentrer dans l'ordre. Le monde va se reposer dans son lit naturel qui est le crime. Plaisante illusion de ces fanatiques badauds qui croient qu'on peut se passer de violence, mener les choses par la raison, traiter le peuple comme un être raisonnable ! Le monde vit de crimes heureux.* »

D'abord ce n'est pas très gai, cela ; non, on ne peut pas soutenir que ce soit très gai ; ensuite il est difficile d'y voir l'éloge de la démocratie, ou simplement propos de quelqu'un qui l'accepte. L'aristocrate de 1860 ne me paraît pas avoir changé tant que cela.

Et enfin qu'est-ce que l'*Abbesse de Jouarre*, que, du reste, je n'aime point? Ceci : deux êtres distingués, d'un sens moral élevé, qui, dans une société régulière, ont su contenir le penchant qui les portait l'un vers l'autre, doivent être guillotinés demain, que feront-ils ? Ils s'abandonneront aux sollicitations de l'instinct. Ils tiendront peut-être auparavant quelques propos philosophiques ; mais ils s'abandonneront à ce que je disais. C'est-à-dire ? C'est-à-dire que la moralité humaine dépend pour une grande part de la stabilité sociale, et que, dans tout pays livré à l'incertitude ou aux tristes certitudes du lendemain, la moralité baisse brusquement. Voilà des propos qui n'ont rien de contradictoire avec ceux que le Renan de 1860 aurait tenus.

(1) Voyez la *Revue* du 10 janvier 1885.
(2) Discours prononcé à Quimper, le 17 août 1885.

Non, le dédaigneux aristocrate de 1860 n'avait pas changé; seulement il était devenu plus amer, ce qui, par parenthèse, n'est pas être devenu plus gai, et, dans tous ces petits livres, dont, du reste, on fait trop d'état, ce que je crois toujours entendre, c'est, mieux dit et plus philosophiquement exprimé, le mot du marquis d'Auberive : « Eh ! crève donc, société ! »

Et c'est précisément pour cela peut-être que Renan à cette époque, d'une part, mettait ses petites méditations morales et sociales sous forme de romans ou dialogues, d'autre part les mêlait de beaucoup de plaisanteries parfois hasardées. Il se sentait trop amer, trop violent, trop pessimiste, et il avait le besoin de ne pas donner sa pensée directement, brutalement, de la voiler, assez légèrement, comme on a vu, sous la forme dramatique, qui a quelque chose d'impersonnel, et aussi de l'entourer de quelques digressions plaisantes et inoffensives. Au fond et même assez ouvertement, elle n'était pas gaie, elle était hautaine, elle était dédaigneuse, elle était ce qu'on appelle réactionnaire, *et même elle avait ce quelque chose de contempteur pour tout ce qui est du « siècle » qui trahit l'homme resté d'Église.* Elle était bien la même qu'en 1860, seulement plus aiguë et plus accusée dans le même sens.

Et maintenant les galanteries, le culte de la femme, le vœu de Renan de renaître quelque part avec un autre sexe, etc. ? — Oh bien ! si l'on me poussait là-dessus, je dirais peut-être que le goût de Renan vieillissant pour les femmes lui est venu de son dégoût des hommes. Je n'en suis pas sûr, mais ce n'est pas impossible.

Il y a donc dans le livre de M. Séailles un point de vue qui me paraît assez contestable. Quant à être un très beau livre et d'une psychologie très pénétrante et qui m'a intéressé vivement là même où je n'étais pas d'accord avec l'auteur, je l'ai dit, et je ne me ferai pas prier pour le redire en finissant.

ÉMILE FAGUET.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

Comment meurent les gens de lettres.

— Oui, comment meurent-ils? Mon Dieu, comme tout le monde, ceux-ci un peu jeunes, ceux-là beaucoup trop vieux ! Il est certain qu'en thèse générale on ne meurt jamais trop tôt — pour les autres comme pour soi-même, et que ceux qui partent de bonne heure sont aimés des Dieux, les anciens le savaient bien. Mais allez donc faire comprendre aux gens de lettres qu'il vaut cent fois mieux exciter des regrets — hypocrites souvent, je le veux bien — que de faire dire, comme pour le vieux Baour-Lormian : « Comment ? encore ! » lorsque déjà, plus de cinquante ans auparavant, Lebrun-Pindare avait fait à Baour cette épitaphe anticipée :

Ci-gît le Tasse de Toulouse,
Qui mourut in-quarto, puis remourut in-douze,
Et qui, ressuscité par un pouvoir nouveau,
Vient de mourir in-octavo.

Les gens de lettres, les poètes principalement, ont une certaine tendance à regarder leur profession comme très meurtrière : c'est un motif de pleurer sur eux-mêmes trop précieux pour que je vienne essayer brutalement de les en déposséder. Un Anglais, M. Malden, a, dans une sorte de physiologie de l'homme de lettres, dressé, à l'aide de tables de mortalité, une statistique dans laquelle je vois les savants atteindre une moyenne vitale de 75 ans, les philosophes 70 ans, les romanciers 63 ans et demi, et les poètes 57 ans — tout sec.

Ils peuvent donc encore se lamenter à juste titre, bien que pour eux les conditions de vie se soient singulièrement améliorées : au lieu du coffre sur lequel, au siècle dernier, ils étaient assis dans l'antichambre de M. le Duc, attendant que Sa Grâce leur fît l'honneur de les admettre à son petit lever, ils ne connaissent aujourd'hui d'autre coffre que le coffre-fort de leur éditeur Lemerre.

En général, dit-on, les gens de lettres sont sujets à certaines maladies... mais quelle est la profession qui n'en entraîne pas avec elle? Classer les maladies des gens de lettres, discourir sur elles, se mettre à la recherche des microbes qui les dévorent, est affaire de médecin, je n'en ai cure. Il est déjà assez difficile d'établir de quelle maladie ils meurent. Voilà Théophile Gautier par exemple... : la médecine dit qu'il est mort d'une maladie de cœur... Quelle erreur ! « Nous périssons par l'indulgence, par la clémence, par la *vacherie*, s'écrie Flaubert : moi je vous dis qu'il est mort de la *charognerie moderne*. C'était son mot, et il nous l'a répété cet hiver plusieurs fois : — Je crève de la Commune. » Vous voyez donc bien :

. . . . . .

Nous ne voulons pas solenniser la chose plus que de raison. D'un autre côté, le sujet est peu plaisant, bien que des gens célèbres se soient donné la peine de mourir en plaisantant, ainsi qu'en témoigne un indigeste petit volume intitulé : *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant.* L'Évangile dit brutalement : « Malheur à ceux qui rient !... » Oui, il ne faut pas trop rire : d'abord les sujets manquent, puis chaque chose a son temps ; le jour de la mort est un maître jour, et il faut le prendre comme il vient, sérieusement. Il ne faut pas sortir de la vie de la même façon qu'on y entre, en pleurant et en criant, on doit montrer au moins qu'on est digne de la quitter.

*
* *

Une des morts les plus intéressantes à raconter est à coup sûr celle de M. de Lamennais. Aussitôt que le bruit de sa maladie se répandit dans Paris, l'archevêché, qui le guettait, prit toutes les dispositions nécessaires afin qu'il ne pût lui échapper. De son côté, Lamennais, qui se sentait menacé, n'avait rien négligé pour se mettre à l'abri des obsessions qu'il prévoyait.

Avant de s'aliter, il écrivit ses dernières volontés, qui étaient nettes et précises :

Je veux être enterré au milieu des pauvres et comme le sont les pauvres. On ne mettra rien sur ma fosse, pas même une pierre.

Mon corps sera porté directement au cimetière, sans être présenté à aucune église. On n'enverra pas de lettres de faire part.

Je défends très expressément que l'on appose les scellés chez moi.

Paris, ce 16 janvier 1854.

LAMENNAIS.

De plus, il avait expressément chargé M. Barbet de la surveillance de sa maison, de ses intérêts, « y compris les visites », c'est-à-dire qu'il lui avait recommandé de ne laisser approcher aucun prêtre.

Ce M. Barbet était un ancien receveur général, grand amateur de tableaux, avec lequel Lamennais, également passionné de peinture, s'était lié et avait fait une association dont le but était d'acheter en bloc des galeries de tableaux... pour les revendre en détail, — deux amateurs, comme on le voit, qui étaient bien de leur époque. M. de Lamennais venait de le prendre pour son exécuteur testamentaire, et M. Barbet lui avait juré qu'il serait fait selon ses volontés.

Aussi le lendemain, lorsque le Père Ventura et M. N..., envoyés par l'archevêché, se présentèrent pour voir le malade, M. Barbet s'y opposa formellement. Ces deux personnes apportaient un christ que le Pape envoyait à M. de Lamennais, l'invitant à réfléchir sur ce signe. M. Barbet, cédant à leurs instances, voulut bien porter le christ au malade, qui le repoussa. Les journaux religieux suppliaient Lamennais de revenir par un acte d'éclat à la confession de la foi catholique : « — Reste démocrate tant que tu voudras, lui criait l'abbé Lenoir dans la *Presse religieuse*, mais redeviens chrétien ! » Comme il avait fait prier l'archevêque de ne plus prendre la peine inutile d'envoyer quelqu'un, celui-ci répondit sèchement : — « J'en suis bien fâché, mais il est trop tard : une dame ira demain et elle entrera... »

Ce fut la nièce de Lamennais, Mlle de Kertanguy, qui se présenta ; elle avait amené avec elle un prêtre, qui se tint dans une chambre voisine, prêt à paraître au premier signal ; M. de Vitrolles avait ainsi réglé la chose. Il y eut entre Mlle de Kertanguy et le moribond une scène douloureuse ; mais ce dernier tint bon. Se sentant de plus en plus faible, et préoccupé des tentatives faites contre lui, Lamennais fit venir MM. G. Montanelli, Armand Lévy et Henri Martin, qui se trouvaient dans la pièce à côté (c'était le dimanche 26 février 1854), et il leur dicta quelques lignes pour être ajoutées à son testament. Vers 3 heures, le docteur Jallat le jugeant très mal, M. Barbet envoya chercher Mlle de Kertanguy à l'Abbaye-au-Bois. Tous étaient près du lit ; il prit la main du plus proche et dit : « Ce sont de bons moments. » Un d'eux lui ayant dit : « Nous serons toujours unis avec vous, » il répondit, en faisant un signe de tête : « C'est bien nous nous retrouv... » C'est alors que David d'Angers entra, qui ne resta qu'un instant ; puis ce fut la nièce qui se précipita en criant : « Féli, veux-tu un prêtre ? Tu veux un prêtre, n'est-ce pas ? » Lamennais répondit : « Non ; » elle reprit : « Je t'en supplie ! » Il répondit plus fort : « Non, non : qu'on me laisse en paix ! » Elle s'approcha du lit : « N'avez-vous besoin de rien ? » Il répondit : « Je n'ai besoin de rien du tout, sinon qu'on me laisse en paix. » Ayant dit : « Madame », la nièce crut qu'il l'appelait : « Non ! » dit-il. Sur sa demande si c'est la garde qu'il voulait, il dit : « Oui. » C'est alors que se passa une chose curieuse : ce ne fut pas la garde qui parut, mais Mme de Grandville ; elle lui dit : « Je suis Antoinette : me reconnaissez-vous ? » Il dit : « Parfaitement, je suis bien aise de vous voir... mais j'ai affaire avec mes amis. » Comme la nièce et son amie promirent de ne plus faire de tentatives, on les laissa dans la pièce, où elles s'agenouillèrent au bout du canapé et prièrent.

M. de Lamennais dit : « Ce sera pour cette nuit ou pour la prochaine. » A 5 heures moins un quart, il dit : « Il faudrait aller trouver M. E. Forgues, rue de Tournon, n° 2, pour lui dire de venir me voir demain matin, ou plutôt ce soir. »

Il avait connu M. Forgues chez M. de Vitrolles, où ils déjeunaient souvent ensemble.

M. E. Forgues arriva vers 5 heures et demie ; Lamennais lui parla de la publication de ses œuvres, dont il le chargeait par testament et il ajouta : « Soyez ferme ; on essaiera de vous circonvenir : publiez sans *changer* ni *retrancher*. » Forgues répondit : « Vos volontés seront exécutées complètement, sans qu'il y soit changé un point ou une virgule. Je vous le jure ; » après quoi il retourna près des assistants et leur répéta : « M. Lamennais m'a dit : *Soyez ferme, on essaiera de vous circonvenir*. Je l'ai juré, je publierai tout ce que je trouverai. »

Dans la soirée, Mme de Grandville et Mlle de Kertanguy dirent à Armand Lévy : « Il est bien triste de le voir mourir comme cela. Car enfin, ajouta la nièce,

c'est lui qui m'a faite chrétienne. » Et comme Armand Lévy répondait : « La chose première, c'est que la volonté du mourant soit respectée, » elle dit : « C'est vrai, et sa volonté est malheureusement trop évidente ! » Et elle se montra touchée de l'empressement qu'avait mis M. Barbet à la faire prévenir. « Si M. de Lamennais, dit Armand Lévy, eût voulu un prêtre, nous eussions été le chercher aussi vite que nous avons couru chez M. Forgues. »

Toute cette journée du dimanche, Lamennais eut sa connaissance parfaite ; chaque personne qui se présentait put entrer ; il vint même une personne qui ne l'avait jamais vu. Étaient là MM. Benoît-Champy, le nonce polonais Karwoski, le général Ulloa... M. Carnot revint le soir, et aussi MM. Henri Martin et Jean Reynaud. Ils partirent tous vers 10 heures, laissant MM. Barbet, Montanelli, Forgues, Mme de Grandville et la nièce qui passèrent la nuit.

Le lendemain matin, M. de Lamennais expira à 9 h. 33 minutes, peu d'instants après le départ de sa nièce et de Montanelli. Henri Martin venait d'arriver.

MM. Giuseppe Montanelli, Armand Lévy, Henri Martin, H. Carnot, H. Jallat rédigèrent un procès-verbal de ce qui s'était passé à la mort de Lamennais, procès-verbal fort curieux, qui fut communiqué aux journaux, et dans lequel j'ai puisé une partie des détails qui précèdent.

Il était mort le 27 février ; il fut enterré le 1er mars. Le gouvernement escamota le cadavre : l'enterrement se fit de très bonne heure, 8 heures du matin, et au pas de course. Au cimetière, la police repoussa la foule et ne laissa approcher de la fosse qu'une dizaine de personnes : Henri Martin, Béranger, A. Barbet, le neveu du défunt M. Blaize, etc. A la dernière pelletée de terre, le fossoyeur dit : « Faut-il mettre une croix ? — Non, » répondit M. Barbet, et on partit. Le peuple cria : « Vive Lamennais ! » ce qui fit dire à Béranger qu'il ne comprenait pas un pareil cri en face d'un homme mort. On cria aussi : « Vive Béranger ! » Il distribua quelques poignées de main, et, sur l'insistance des gens de police, on se dispersa rapidement.

* * *

Le lundi 5 Shakespeare 69, des gens qui étaient positivistes et d'autres qui ne l'étaient pas recevaient une singulière lettre de faire-part, dont voici les premières lignes :

ORDRE ET PROGRÈS

M.

L'Humanité vient de perdre, en Auguste Comte, celui dont la glorieuse carrière résume celle de saint Paul et celle d'Aristote !

Il s'est transformé définitivement le samedi à 6 heures du soir, 24 Gutenberg 69, sans aucune douleur, espérant jusqu'au dernier moment que sa force mentale, tout à fait exceptionnelle, vaincrait sa faiblesse physique, etc.

M. Joseph Lonchampt était le seul de ses exécuteurs testamentaires qui fût présent à ses derniers moments, et ils étaient nombreux cependant, les exécuteurs ! il y en avait 13, parmi lesquels nous remarquons MM. Constant de Rebecque, le Dr Foley, F. Magnin, le Dr Robinet, etc. C'est donc M. Lonchampt qui a eu « l'insigne mais douloureux honneur de lui fermer les yeux ». La lettre est fort longue : on y apprend que les obsèques provisoires ont eu lieu le 27 Gutenberg 69 (le 8 septembre 1857 pour ceux qui ne sont pas positivistes). Nous ajouterons que le convoi s'est rendu directement de la maison mortuaire au Père-Lachaise, suivi d'un petit nombre de philosophes et d'écrivains : Lecouturier, Proudhon, Fauvety, etc. M. Littré était en voyage.

Revenons à la lettre de faire part. Trois heures après les obsèques, les exécuteurs testamentaires, — moins MM. Pierre Laffitte, Audiffrent et Papot, qui étaient absents, — se sont réunis pour entendre la lecture du testament, et M. Lonchampt a ajouté : « M. Auguste Comte, par sa position exceptionnelle, laisse des dettes privées et des dettes publiques : les premières concernent ses relations domestiques et les avances personnelles qui lui ont été faites successivement ; les secondes ont rapport à sa mission sociale et à la publication de ses ouvrages. Nous portons à votre connaissance l'état des premières : 1° 2 000 francs pour les obsèques ; 2° un legs de 2 000 francs ; 3° une pension viagère de 1 500 francs à sa fille adoptive, qui, de concert avec son mari, lui a prodigué les soins les plus touchants pendant sa dernière maladie. Ce que nous pourrons réaliser des vœux d'Auguste Comte, notre illustre et bien-aimé maître, dépendra nécessairement de la part que vous continuerez au subside, etc. »

La lettre de faire part, qui s'adresse plus spécialement à chaque coopérateur du *libre subside* institué par Auguste Comte pour le sacerdoce de l'Humanité, se termine par cette invitation :

M.

Auguste Comte a fixé dans son testament, dont M. Laffitte avait reçu copie dès le lundi 22 Bichat 67, au troisième dimanche après son inhumation la cérémonie religieuse de sa Commémoration publique.

Vous êtes invité à vous rendre avec votre famille, le dimanche 18 Shakespeare 69, à 2 heures, rue Monsieur-le-Prince, 10, pour assister à cette pieuse solennité.

Paris, le lundi 5 Shakespeare 69.

JOSEPH LONCHAMPT.
Vu : PIERRE LAFFITTE.

Malheureusement, Mme veuve Comte se rit de l'É-

cole positiviste, qui lui a offert cette pension viagère de 2 000 francs en échange de sa renonciation à tout droit sur les objets mobiliers de son mari et sur la propriété de ses œuvres. Elle ne reconnaît pas le positivisme, elle ne reconnaît pas M. Pierre Laffitte comme président du Comité positiviste, elle ne reconnaît rien et fait signifier par huissier qu'elle s'oppose formellement à la réunion commémorative dont nous avons parlé plus haut.

« Aussi, dit avec une indignation M. Pierre Laffitte, cette pieuse cérémonie a eu lieu dans le domicile d'un de nos frères, et pendant ce temps-là cette dame, en vertu de son droit légal, occupait le domicile sacré où surgit l'évolution religieuse du Positivisme. Toute âme honnête appréciera comme elle le mérite une telle conduite. »

Avez-vous remarqué que la plupart des philosophes, quelle que soit l'école à laquelle ils appartiennent et malgré l'excellence de leur doctrine, se conduisent souvent dans la vie comme le premier... venu? Avec tout le respect que l'on doit à M. Comte, un homme supérieur, ne peut-on pas être stupéfait de ne lui voir prendre aucune précaution au sujet de ses dernières volontés? Il savait à quoi s'en tenir sur Mme Comte, et il la blesse encore par la façon peu aimable dont il lui laisse cette somme de 2 000 francs que doivent payer ses coreligionnaires. Voici les propres termes du testament : « L'ensemble de mes adhérents continuera l'annuité viagère de 2 000 francs, afin que j'accomplisse jusqu'à son terme naturel l'obligation résultée, dès ma jeunesse, de ma seule faute vraiment grave... »

*
* *

Très surmené depuis quelques années, Paul Féval, à bout de forces, voyait la paralysie le gagner peu à peu, son cerveau s'obscurcir et d'épaisses ténèbres l'envelopper tout entier. Il assistait à cet effondrement dont il se rendait parfaitement compte, lorsque son médecin eut l'idée de forcer son cerveau à faire une sorte de gymnastique, en un mot de penser, pendant que lui Féval, la plume à la main écrirait ce qui se passait en lui, n'importe quoi, tout ce qui se présenterait.

C'est une véritable autopsie que ce pauvre Féval fait de lui-même.

Sous ce titre : *l'Agonie d'un cerveau*, M. A. Alexandre a publié cette sorte de journal de quatre jours; c'est poignant. Je regrette de ne pouvoir donner en entier ce très curieux document :

Il essaie... « Marchons : je vais me mette (*sic*) en campagne et reporter ce qui restera de vert dans le carnet de mon choix, pour tâcher d'en tirer quelque chose de présentable qui puisse être montré à mon docteur. » Il est accablé de fatigue; mais le lendemain il reprend un peu courage, et essaie de se rendre compte, de voir où il en est : « J'ai besoin de savoir si j'ai perdu ou gagné, ou si j'ai perdu sans gain ni perte le peu que j'avais reconquis par mes efforts... Je ne crois pas ou plutôt je crois qu'il y a là une véritable déconfiture. Tout le calcul a été fait avec soin et remis à neuf plus d'une fois... »

Tout cela s'embrouille; la maladie augmente les jours suivants et interrompt son travail. Il s'y remet : « Voilà un long temps passé; je veux reprendre mes exercices et faire un nouveau cours d'efforts inutiles pour exprimer mes pensées. Quand ce sera fini, on pourra recommencer... » Et il termine en disant : « Je suis à bout dès que j'ai commencé ma page. »

Il ne trouve plus rien. Il essaie encore, mais vainement : « Ceci est à vrai dire une manière de consultation, et Dieu sait si elle est dure et pénible! » Il écrit plus longuement cette fois, la dernière, mais sa main lui refuse le service; il se demande où est sa pensée : « En reste-t-il quelque débris quelque part? » Il termine : « Je tâche, je cherche, je me donne un tracas insensé, et, après avoir beaucoup trimé, je tombe vaincu. C'est toujours la même histoire et je sens bien que je n'en sortirai pas vivant. »

Il mourut chrétiennement, — chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu de la rue Oudinot.

Peu de jours avant de mourir, il disait à un journaliste : « Paris... m'a fait... bien pauvre... Je ne laisserai... rien... à mes enfants. »

*
* *

Béranger mourut le 16 juillet 1857, étendu dans un fauteuil, au milieu d'un orage étouffant. Il y avait foule sous ses fenêtres. Depuis plusieurs nuits, les ouvriers se relayaient rue Vendôme, dans la crainte qu'on ne leur enlevât le cadavre du poète, afin d'éviter les honneurs que le peuple voulait lui rendre.

Le gouvernement, sentant qu'il allait avoir une journée, prit le meilleur parti possible pour lui et se mit à la tête des funérailles; seulement, afin que nul n'en ignore, la Préfecture de police les fit précéder du petit avis suivant :

« La France vient de perdre son poète national.

« Le gouvernement de l'Empereur a voulu que des honneurs publics fussent rendus à la mémoire de Béranger... etc. »

« J'apprends, dit le Préfet de police, que des hommes de parti ne voient dans cette triste solennité qu'une occasion de renouveler des désordres qui, dans d'autres temps, ont signalé de semblables cérémonies...

« Le gouvernement ne souffrira pas... etc.

« J'invite la population... etc.

« Des mesures prises pour que la volonté du Gouvernement... etc. »

Et, en effet, toute la nuit qui précéda le jour de l'enterrement, des troupes entrèrent dans Paris, sans bruit, à l'étouffée... de la cavalerie, de l'infanterie, de l'artillerie, avec les roues des affûts enveloppées de paille, pour ne pas troubler le sommeil des bons habitants de la ville de Paris. Quelle attention! Aussi Paris, en se réveillant, avait-il l'aspect d'une place de guerre; bien des régiments étaient dissimulés, mais d'autres s'étalaient en plein soleil, afin de décourager nettement toute tentative des hommes de parti. Je me souviens d'un régiment campé sur la place du Château-d'Eau avec tentes et abris, et faisant tranquillement sa cuisine. Tout cela n'était pas rassurant. Dès 9 heures du matin, la foule encombrait le quartier Vendôme, les abords de la maison mortuaire et de l'église Sainte-Élisabeth; la plupart des boutiques étaient fermées et dans des quartiers fort éloignés on en rencontrait aussi quelques-unes. Ce fut un chômage général; pas un atelier ouvert, le peuple était dans la rue. De nombreux citoyens chargés d'immortelles rouges en distribuaient à pleines mains, et je me rappelle que, rue du Temple, où je me trouvais dans un groupe d'amis qui parlaient un peu haut, un petit sergent de ville tout malingre, tout chétif, mais rageur, s'approcha, et, nous regardant bien en face, nous dit les dents serrées : « — Il fait chaud aujourd'hui!... eh bien! il fera probablement encore plus chaud tantôt, c'est moi qui vous le dis, et si vous nous cherchez, vous nous trouverez, soyez-en sûrs. » Un brigadier le rappela vivement.

Il faisait chaud en effet, tout le monde avait la fièvre. « C'est une occasion superbe, disaient les uns; il faut en profiter... Mais rien n'était préparé; qu'allaient faire les ouvriers? Et la journée se passa dans l'anxiété, dans l'attente de quelque chose qui ne vint pas. Un municipal qui faisait reculer son cheval renversa une femme....: il y eut un cri terrible de vengeance, — en disproportion avec l'accident... Un instant, je crus que ça y était... Mais je ne puis raconter ici par le menu cette journée mémorable. Comme nous voulions traverser le canal, mon ami Gaulier et moi, deux agents de police qui gardaient la passerelle nous dirent: « On ne passe pas! » Au même instant arrive une bande d'ouvriers se donnant le bras, qui traversèrent simplement en disant : « Ce n'est pas nous qu'on empêche de passer!... » Nous les suivîmes. Les agents ne soufflèrent mot. Évidemment leur consigne était celle-ci: « Empêchez de passer autant que vous le pourrez; si on insiste, laissez faire. » Éviter tout froissement, toute collision, était le mot d'ordre; ce qui suit nous le prouva bien.

Nous arrivâmes au boulevard des Amandiers; on n'entrait pas au cimetière, qui était occupé par la troupe et dont les murs étaient garnis d'un cordon de gardes municipaux qui, assis, les jambes pendantes du côté du boulevard, attendaient philosophiquement l'arrivée du cortège. Celui-ci venait lentement, précédé, escorté, suivi d'agents de police en telle quantité qu'on ne voyait absolument qu'eux... et que, si Béranger eût été le grand maître de cette utile corporation, on n'aurait pas pu lui en donner davantage. Sur le boulevard, à gauche, non loin de l'entrée, était un régiment, les armes en faisceaux; les hommes, épars çà et là, causaient et fumaient... et Gaulier me disait : « Ah! qu'il serait facile de désarmer ce régiment.... : ce serait un crâne commencement! » Les ouvriers qui passaient se poussaient le coude, et de l'œil indiquaient que cette idée leur était venue aussi, tout naturellement.... Mais rien! La journée s'avançait, le corbillard, avec son auréole d'agents de police, approchait... Gaulier me dit: « Ce n'est pas possible que cela finisse ainsi; il ne faudrait qu'une étincelle... eh bien! je vais essayer, tant pis. Je vais aller me mettre à côté de ce brigadier de sergents de ville, et quand le cercueil traversera le boulevard pour entrer au cimetière, je le saluerai de trois cris de « Vive la République! » Il m'arrêtera, je résisterai, je crierai; il faudra m'enlever pour me mener au poste : peut-être ne me laissera-t-on pas entraîner... »

Nous regardâmes autour de nous: à quelques mètres était un groupe de connaissances dans lequel figuraient, je me souviens encore, l'acteur Bocage et un de mes amis. Nous comptions un peu sur eux... et beaucoup sur des sergents de ville qui, trois par trois, flânaient de-ci de-là....; Gaulier alla se placer coude à coude à côté d'un superbe brigadier de police tout chamarré de décorations, et, quand le cercueil passa, se découvrit, et, agitant son chapeau, cria lentement d'une bonne voix bien posée et bien claire: « Vive la République! »

Je regardai le brigadier. Au premier cri, il ne fit pas un mouvement, pas un geste; une légère contraction de la bouche me prouva seule qu'il n'était point sourd. Gaulier acheva sa petite manifestation sans encombre, telle qu'il l'avait réglée, et qui avait duré le temps que le cercueil mit à traverser le boulevard; alors seulement, le brigadier, qui avait les bras croisés sur la poitrine, tourna la tête lentement et le regarda, mais sans insistance; et il vit un grand jeune homme blond de tenue très correcte, l'air anglais, raide dans son col anglais, sous son chapeau anglais, avec son lorgnon anglais; car à cette époque, c'est-à-dire 30 ans avant de devenir député de Paris, Alfred Gaulier adorait l'Angleterre à cause des *libertés nécessaires*, et son bonheur était d'être pris pour un Anglais. Le brigadier se dit peut-être: « Quel est cet étranger? quelque Anglais sans doute? Je le reconnaîtrai... » En attendant, l'étincelle n'avait rien

allumé; les personnes voisines s'étaient retournées, mais cela avait été tout.

— Maintenant, dis-je à Gaulier, que nous n'avons plus que l'air d'agents provocateurs, nous pouvons filer.

Ne riez pas, vous qui n'avez point vécu en 1857, et ne traitez pas ceci de gaminerie. L'Empire était à l'apogée de sa puissance ; le ministre Billault s'écriait: « Aujourd'hui c'est toujours le même prestige populaire autour des Bonaparte; mais il y a de plus six années d'une administration féconde et glorieuse, les palmes de la guerre et les fruits de la paix, une immense prospérité matérielle rehaussée par un merveilleux sentiment de notre grandeur nationale. La réalité a dépassé les espérances. » Il est vrai que la presse étrangère ajoutait: « Cependant on remarque un certain abattement parmi les classes instruites, chez tous les hommes qui pensent ou font profession de penser sur les matières politiques. Au milieu de la prospérité qui les entoure, ils semblent voir sans cesse un glaive suspendu sur leur pays. »

J'ai vu depuis bien des funérailles tumultueuses et des gens se colleter avec des sergents de ville à la porte des cimetières; mais que risquaient-ils ? Le pire qui pouvait leur arriver était d'être nommé membre du Conseil municipal aux prochaines élections.

Non, Gaulier avait fait acte viril et pouvait le payer cher. Je me souviendrai toujours d'un étranger que je voyais quelquefois le soir: c'était une sorte de philosophe fort instruit et dont la conversation n'était point sans charme. Tout à coup, il cessa de venir parmi nous, et ce ne fut que quelques années après, le *Moniteur* passant une sorte de revue des attentats dirigés contre l'Empereur, que je vis le nom de notre philosophe figurant tout seul à la tête d'une machine infernale dont personne n'avait entendu parler, que lui seul avait construite et qu'il allait faire fonctionner, lorsque la police l'arrêta — et le fit disparaître.

Revenons à l'enterrement de Béranger. Pendant ce temps-là, on télégraphiait à l'Empereur, qui était à Plombières, que tout s'était bien passé, et le *Moniteur* le constatait en l'attribuant au bon esprit de la population et aux sages mesures de l'autorité. Il est certain que celles-ci y furent pour quelque chose.

*
* *

Entre ceux qui s'en vont suivis de la foule heureuse de voir et de se faire voir et le malheureux oublié, dédaigné, qui n'a même pas un pauvre chien derrière lui, se place l'enterrement d'Alfred de Musset. Il y avait beaucoup de monde à Saint-Roch, l'église était pleine; mais lorsqu'il s'agit d'aller au Père-Lachaise, la foule s'éclaircit singulièrement. Sans la compagnie de soldats qui accompagnait le défunt comme membre de la Légion d'honneur, et le costume de quelques académiciens, ce pauvre enterrement n'eût fait retourner la tête à personne.

Il m'en souvient bien, j'en étais, et Pierre Dupont s'appuyait sur mon bras. La personne qui m'eût prédit cela quelques années avant, alors que tout jeune (en 1851) je chantais ses chansons, m'eût probablement fait plaisir et j'en aurais ressenti un légitime orgueil; mais dans le cas présent il n'y avait vraiment pas de quoi être bien fier. De temps en temps, j'entendais sur notre passage ces exclamations: «Tiens, voilà Pierre Dupont! Mon Dieu, mais qu'a-t-il?» D'autres plus précis, disaient : « Qu'est-ce qui l'a arrangé ainsi? » De fait, Pierre Dupont marquait mal, comme dit le peuple. Il était proprement vêtu, mais il avait un bandeau avec un emplâtre sur l'œil droit, le bras gauche était en écharpe, le nez avait des égratignures; les jambes, peu solides, flottaient dans le pantalon, sous lequel on devinait des bleus, des noirs et des ecchymoses... Il me raconta je ne sais quelle histoire d'escalier où il n'avait pas brillé. Oui, qui avait pu l'arranger ainsi? Hélas! une maladie terrible, celle qui avait ouvert prématurément la fosse vers laquelle nous nous dirigions, *l'oubli de soi-même*.

Après cela, tous deux avaient probablement dit ce qu'ils avaient à dire et s'il fallait pleurer, c'était bien sur celui qui restait et qui avait encore treize ans à faire avant de rejoindre l'autre — par le même chemin.

Au cimetière, M. Vitet,

> Sage et mou dans sa pâle prose
> Fade et rose,

prononça un discours qu'Albéric Second, qui était là, s'entêta à prendre pour un récitatif en vers blancs:

> L'Académie subit une cruelle épreuve...
> La mort fait dans ses rangs des vides imprévus...
> Noble esprit, cœur vaillant, chaleureuse nature...
> Ce vif empressement à l'accueillir alors...
> Votre deuil d'aujourd'hui s'explique d'un seul mot...
> C'était un esprit rare, original, exquis...
> Etc.

tout cela, sans oublier *les faiblesses du poète de la jeunesse...* pendant que M. Villemain affichait d'une façon peu convenable une distraction voulue, et semblait dire: « Croyez-bien que ce n'est pas de mon plein gré que je suis ici, et qu'il m'a fallu obéir aux exigences de ma position : si cela n'eût dépendu que de moi... » Quant à la jeunesse... eh bien! à part notre petit groupe: Octave Lacroix, Aurélien Scholl, Louis Bouilhet, Amédée Rolland, Jules Viard, Delvau... etc. (et je dis etc., parce que je n'en vois plus d'autres) et quelques étudiants, c'était là toute la jeunesse qui avait jugé à propos d'accompagner son poète. Et

pour être vrai jusqu'au bout, je ne me compte pas, car j'étais là surtout par curiosité.

Aussitôt la cérémonie terminée, nous nous sauvâmes, Amédée Rolland et moi, heureux de quitter Dupont, qui allait se consoler en face, — *où l'on était mieux*, disait l'enseigne.

FIRMIN MAILLARD.

N. B. — Une correction mal comprise a dénaturé le sens d'une phrase de notre article sur les séances académiques (*Revue bleue*, p. 441, 2e col.) :

Au lieu de :

« Casimir Bonjour, le candidat perpétuel, qui ve-
« nait à peine d'être élu après quinze ans... »

Nous avions écrit :

« Casimir Bonjour, le candidat perpétuel, qui avait
« failli être élu après quinze ans... »

Il avait en effet obtenu, un jour, jusqu'à 18 voix, mais il ne put jamais dépasser ce chiffre et mourut de la *fièvre verte*. F. M.

LE GÉNÉRAL THIÉBAULT

PENDANT LES CENT-JOURS

C'est en mars 1816 que le général Thiébault rédigea, probablement pour le duc Decazes, ministre de la Police, le placet que nous publions ci-dessous. Cette pétition dans laquelle, fort habilement, il explique et excuse son rôle pendant les Cent-Jours ne resta pas sans résultat : après huit mois d'un exil à Tours que lui avait infligé la rancune de Clarke, duc de Feltre, le général Thiébault obtint de revenir à Paris où de graves intérêts financiers exigeaient sa présence. Même, à son retour il semble mieux en cour que jamais puisque, dès la rentrée au ministère du maréchal Gouvion Saint-Cyr, nous le retrouvons président du Comité d'état-major.

Sa faveur dura peu : mis à la retraite le 11 août 1824 par le ministre de la guerre Clermont-Tonnerre, il lui fallut recourir au Conseil d'État pour faire annuler cette inique décision ; en 1830, il fut de nouveau mis à la retraite, définitivement, âgé de soixante ans seulement, et bien qu'il eût commandé en chef l'armée du nord de l'Espagne.

Il mourut en 1846.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Excellence, que M. le Préfet de Tours m'avoit informé que le séjour de Paris m'étoit interdit, et de lui exprimer le douloureux étonnement que j'en avois éprouvé.

Dans la même lettre, j'ai eu l'honneur de dire à Votre Excellence qu'encouragé par ma conscience et par mes sentiments je lui adresserois ma réclamation, relativement à cette mesure, et que je la supplierois d'être mon premier juge.

Je vais, Monseigneur, vous soumettre cette réclamation, qui est de devoir vis-à-vis de ma famille et de moi-même ; mais, ne pouvant me défendre d'aucun tort, puisque aucun tort ne m'est reproché, je me bornerai à résumer les faits qui me concernent, et à vous faire connoître ma position, qui, loin d'être heureuse, seroit cruelle si cette disposition étoit maintenue.

Lorsque je rentrai en France, après la campagne de 1814, je portai la réserve au point de ne retourner chez aucune des personnes qui avoient appartenu au gouvernement de Bonaparte, ou à sa famille, et que j'avois vu auparavant.

Au 5 mars 1815, lorsque j'appris le coupable et funeste débarquement de cet homme je prévis tellement les désastres qui devoient le suivre, que j'en perdis le sommeil !

Le 19 mars, je reçus l'ordre d'aller commander à Charenton ; et quoique jusqu'à ce moment, et malgré deux demandes, je n'eusse pas été employé, je n'hésitai pas à m'y rendre, comme je n'aurois pas hésité à m'y dévouer. Le fait est que le 20 au soir, et quoique depuis le matin je connusse le départ de S. M., j'y continuois encore mes préparatifs de défense, et que j'y restai jusqu'à ce qu'un officier supérieur de l'état-major de Paris m'apporta l'ordre de les cesser, et de retourner chez moi, ce que je fis avec d'autant plus de raison, que je ne pouvois plus recevoir d'ordres des chefs qui m'y avoient envoyé.

Cependant, Bonaparte étoit entré à Paris ; n'ayant jamais eu auprès de lui aucune faveur, souvent maltraité par lui, je n'avois rien à en espérer ; et à raison de ma conduite récente je devois le craindre. Le Roi d'ailleurs ne se trouvoit plus en France ; sa maison avoit été licenciée ; et plusieurs officiers avoient été invités à ne pas le suivre. Chacun se trouvoit donc abandonné à ses craintes et à ses conjectures. Enfin, on répandoit des nouvelles, très fausses sans doute, mais qui trompèrent ceux qui, comme moi, n'avoient aucun moyen de vérification.

Toute ma vie étranger aux révolutions que j'ai toujours exécré, et que j'exècre plus que jamais ; abusé par ce concours de circonstances inconcevables, je crus que la France subissoit une révolution nouvelle ; et excité par ma sollicitude pour une famille nombreuse, par mon manque de fortune, par la crainte de perdre un état sans lequel je ne puis vivre, par l'annonce que ceux qui ne se recommanderoient pas dans cette circonstance ne serviroient plus, par ma conduite depuis la régénération, et par les instances qui me furent faites au nom de mes intérêts, j'écrivis, pour offrir mes services et tâcher de faire quelques titres, une lettre qui se ressen-

tit de ma position, et qui me fut pour ainsi dire arrachée et dictée; lettre, cependant d'autant plus insignifiante, que le motif en est plus palpable; qu'elle ne se rattache à rien; qu'elle est démentie par ma conduite antérieure et postérieure à elle; et qu'elle étoit destinée à rester inconnue au monde; lettre qui cependant établit combien j'étois étranger à ces funestes événements. (Ce qui le prouve encore mieux c'est que le 2 mars 1815, j'achetois une propriété, que le 5 je me trouvai très malheureux d'avoir.)

Mais encore, le tort qu'on peut avoir eu, au milieu de catastrophes si étourdissantes, n'est attribuable qu'à elles! Entraîné par le torrent, on cesse d'être son propre guide. Un fait ne peut d'ailleurs faire juger un homme. Sa moralité, son caractère forment les seules bases certaines en pareil cas; et sous ce rapport, j'ose le dire, personne ne peut offrir plus de garanties que moi : personne est moins fait pour la position où je me trouve, et ne le prouve mieux par la manière dont il en souffre; et personne ne mérite moins que l'effet de l'erreur soit confondu avec la faute, ni la nécessité avec la volonté. Du reste, je puis ajouter comme preuve que cette lettre ne fut que le résultat d'un état de choses mal jugé et d'une position malheureuse, que peu après l'avoir écrit j'eus l'occasion d'être employé, et que j'évitai de l'être; que je ne me mêlai de rien et ne fus mêlé à rien, et que je ne voulus pas même que mon fils, en âge de servir, entra dans l'armée. Enfin, ce qui achève de prouver combien Bonaparte devoit peu me rassurer, combien j'étois étranger à ses projets et à lui, et combien il est vrai que je ne pouvois être mal jugé (compromis) que par de fausses apparences, c'est que, malgré cette fatale lettre, *je n'ai eu pendant l'interrègne, où toutes les places et emplois ont été renouvellés et où tous les officiers en qui on avoit confiance ont été employés, ni commandement ni fonction;* d'où il résulte que *je n'ai rien été, que je n'ai rien fait, que je n'ai pris part à rien, qu'il n'y a pas une action qui puisse parler contre moi,* et que j'ai profité de la démonstration que j'avois faite pour me tenir tranquille après.

Vers le 15 juin 1815, je reçus cependant des lettres de service pour le 3e corps d'observation de Paris, mais je ne les avois pas demandées; elles me furent expédiées à la considération d'un de mes anciens chefs, qui crut m'obliger en les obtenant pour moi. Je ne fis du reste aucun service et je ne fus un moment employé que de nom.

Lorsque l'armée quitta Paris, pour se retirer derrière la Loire, je reçus l'ordre de la suivre. On disoit que les officiers qui resteroient dans la capitale seroient prisonniers de guerre : j'y demeurai cependant, pour faire plus tôt mon acte de soumission, et dès que le Roi y fut rentré, j'écrivis à Son Excellence le Ministre de la Guerre, pour la prier de mettre aux pieds de Sa Majesté l'hommage de mon respect et de mon dévouement.

Nommé au commandement de la 18e division militaire, j'eus l'occasion de servir le Roi. Je ne me bornai pas à ce que le devoir prescrivoit, et je puis dire, avec le sentiment d'une conviction profonde, que je me dévouai, que tout ce que le zèle put me rendre possible fut fait, ainsi que 20 lettres de S. E. le duc de Feltre le prouvent; et que je fus assez heureux, pour que tout ce que je fis fût approuvé, et pour qu'un grand nombre des propositions que mon zèle pour le service du Roi me dicta fussent adoptées. Je m'honorerai donc éternellement de la manière dont j'y ai servi.

Remplacé dans ce commandement, par le seul motif de la lettre à Bonaparte, je revins à Paris, et ma conduite y fut celle d'un sujet résigné et fidèle.

Enfin, désirant prouver mes sentiments en tout ce qui pouvoit dépendre de moi, et malgré les embarras de ma position, je priai S. E. Mgr le duc de Feltre de présenter au Roi l'hommage de tout ce qui m'étoit dû d'arriéré, et S. E. daigna me répondre le 15 janvier dernier que S. M. le chargeoit de me remercier et de me témoigner la satisfaction que lui avoit causé cette preuve de mon dévouement à sa Personne et à la Patrie.

Tels sont les faits d'après lesquels je mérite d'être jugé et d'après lesquels je dois espérer l'être par une confiance qui est un hommage aussi juste que respectueux.

Rien au monde, Monseigneur, n'avoit donc pu me préparer à la mesure qui m'interdit le séjour de Paris, mesure, qui ne peut avoir été provoquée par une lettre qui ne se rattache à aucun fait, à aucune action; que j'ai payée par la perte du commandement de la 18e Division, et dont le tort a d'ailleurs été pardonné par une amnistie, aux bienfaits de laquelle j'étois digne de participer. Elle a donc été provoquée, cette mesure, par des accusations que je ne méritois pas, et qu'il me suffiroit de connoître pour que ma justification fût aussi complette que facile.

Après cet exposé simple et vrai, je demande à Votre Excellence la permission de lui parler de ma position.

J'ai six enfants, ayant tout perdu à la Révolution. Je n'ai au monde qu'une propriété en Picardie qui réclame ma présence; une petite maison à Paris, qui, en reconstruction, est non seulement une valeur morte, mais qui par les contributions est une charge que je ne puis soutenir, et dont par économie je conduisois moi-même les travaux; et un cinquième dans le petit Parc de Richelieu, acheté le 2 mars 1815 (ce qui prouve assez combien j'étois loin de prévoir

nos calamités). Or, je n'ai pour achever ma maison, pour payer le petit Parc de Richelieu, pour remplacer une somme considérable que je dois sur les deniers dotaux de ma femme, et pour solder d'autres dettes, que quelques tableaux, bijoux de ma femme et parties de mobilier, que je m'occupois à vendre, quand j'ai cru ne m'éloigner de Paris que pour quelques jours, et qui, sans reçu, sont confiées à diverses personnes. Il y a plus, j'ai 55 000 francs appartenant à ma femme, à arracher à un débiteur résidant à Paris, qui met à ce remboursement toutes les entraves imaginables, et qui sans moi ne payera pas. Enfin, le payement du petit Parc de Richelieu va être exigible, et je n'ai pas encore un sol disponible, ni pour cet objet ni pour les autres. Il est donc évident, Monseigneur, que la mesure qui m'interdit le séjour de Paris seroit en ce moment ma ruine si elle étoit maintenue, en même temps qu'elle seroit pour moi l'objet d'une affliction profonde, attendu que je serois inconsolable d'y avoir donné lieu, et que de tout temps, et surtout depuis mes infirmités et le délabrement de ma santé, mes seuls vœux sont de finir paisiblement ma carrière dans ma maison à Paris, et de m'y consacrer à l'éducation et au placement de mes enfants.

Monseigneur, fort de ma conduite toujours marquée par un respect religieux pour tout ce que j'ai cru de mon devoir; sans reproches possibles avant le départ du Roi et depuis qu'il est rentré dans ses États, et qui est à la fois une preuve de tout ce que j'avance, et un titre pour obtenir ce que je sollicite, j'ose donc espérer que l'ordre dont cette lettre est l'objet sera révoqué. Mon respect pour Votre Excellence suffirait en effet pour m'interdire toute espèce de démarche, si je ne croyais pas ma réclamation fondée; de même que ma confiance dans les faits qui militent en ma faveur me fait regarder l'espérance qui me guide comme un hommage que je vous dois.

Si, du reste, l'exposé que je viens de faire ne répondoit pas aux inculpations dont j'ai pu être l'objet, je n'aurois qu'à prier Votre Excellence de me les faire connoître.

Enfin, Monseigneur, si vous désiriez juger mes principes et mes opinions par ce que pourroit dire de moi quelqu'un à qui, dans toutes les occasions, je me suis ouvert avec le plus de confiance depuis 30 ans, et dont le Royalisme n'a jamais varié, je pourrois nommer, Monsieur Rivierre, maître des requêtes en service ordinaire, et secrétaire général de la Liquidation de la dette du Roi et des Princes, logé rue du Montblanc, n° 18, à Paris.

Il me reste un mot à ajouter; si, malgré ce qui précède, Votre Excellence pensoit devoir mettre des conditions à la révocation de l'ordre en question, ou même si elle désiroit que je ne passasse que six mois par an à Paris, qu'elle daigne m'instruire de ses ordres, et s'en rapporter pour leur stricte exécution à mon obéissance! Enfin quand je ne devrois obtenir d'aller à Paris que pour y régler les affaires si urgentes qui m'y appellent, je vous supplierois encore de révoquer l'ordre dont cette lettre est l'objet. Cet ordre m'humilie autant qu'il m'afflige, Monseigneur. Je n'ai jamais eu d'ambition, je suis du très petit nombre des hommes qui peuvent dire que leur intérêt n'a pas influé et ne peut influer sur leurs opinions. J'ai peu de besoins; et ce que j'ai perdu en places, en revenus, m'a coûté, pour moi personnellement, peu de regret. Mais j'ai besoin d'estime; j'ai besoin de penser qu'on croye à ma loyauté. Or l'idée que le soupçon plane sur moi, que je puis être confondu avec des personnes qui seroient capables de conspirer, me tue!

Je termine cette lettre avec un sentiment de consolation, que je dois à l'espoir qu'elle prouvera combien les apparences qui auroient pu m'être contraires sont peu méritées; combien j'ai de titres pour que le séjour de Paris ne me soit pas interdit, combien ma présence à Paris est urgente, combien les malheurs que me causeroit l'impossibilité d'y retourner en ce moment seroient cruels, et gratuits, et combien le moindre doute sur ma conduite seroit peu fondé.

Monseigneur, mon sort est entre les mains de Votre Excellence, et j'ose me recommander à Votre justice et à Vos bontés.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monseigneur,
de Votre Excellence,

le très humble et très obéissant serviteur,

Le lieutenant général Bon THIÉBAULT.

Tours, place Saint-Venant, n° 4.

Bien que le général Thiébault ait été certainement comblé moins de bienfaits que nombre de ses compagnons d'armes, il paraît mal venu à déclarer n'avoir reçu « aucune faveur » du gouvernement impérial. Rappelons que, simple général de brigade, il n'en fut pas moins nommé par Napoléon à un poste auquel des divisionnaires semblaient seuls pouvoir prétendre, celui de gouverneur des pays de Fulde. Puis, général de division, il fut appelé tour à tour aux gouvernements des trois provinces de Biscaye, de la Vieille-Castille et de l'Estremadure, à ceux de la rive gauche de l'Elbe, de Hambourg et de Lubeck. Créé baron en 1811, il reçut ensuite le titre de comte en récompense de son ravitaillement de Rovigo. Ce n'est point là la carrière d'un homme « maltraité ».

En revanche, il n'exagère rien quand il déclare avoir fait plus que son devoir en qualité de commandant de la 18e division militaire. Son quartier général, Dijon, était occupé par 110 000 Autrichiens sous les ordres de Schwarzenberg; Thiébault ne disposait que de 1 200 hommes. Malgré ces faibles ressources, il montra tant de tact et de fermeté que toutes les réclamations des habitants

lésés par les troupes étrangères reçurent satisfaction. En même temps, il sut faire respecter l'autorité des Bourbons par la population bourguignonne, essentiellement frondeuse, et dont les sentiments hostiles à la « Régénération » étaient encore excités par les fonctionnaires de toute espèce qui regrettaient le régime impérial.

LES LIVRES NOUVEAUX

Livres d'art et Livres illustrés.

La Sculpture française depuis le XIVe siècle, par Louis Gonse (May et Motteroz ; *Taillevent*, par Ferdinand Fabre, illustrations de G. Roux (Calmann Lévy, édition du *Figaro* ; *Théâtre choisi d'Eugène Labiche*, illustrations d'Arcos (Calmann Lévy) ; *Le bon roy Henry*, par A. Hermant et Job (Mame) ; *L'Arche de Noé*, par P. Guigou et A. Vimar (Plon).

Entre ses confrères de la critique d'art, M. Louis Gonse se distingue par ce trait spécial, que, étant Français, il aime par-dessus toutes choses l'art français, et emploie tous ses soins à nous le faire aimer. Dans un magnifique ouvrage publié il y a trois ans (1), et dont je m'honore d'avoir pu rendre compte ici, il nous a raconté la naissance et le développement de l'architecture gothique ; et je ne connais pas de manuel plus consciencieux ni plus complet pour l'étude des monuments grands ou petits, célèbres ou inconnus, du style ogival. Mais, en même temps qu'un manuel, le livre de M. Gonse était un plaidoyer, une protestation en faveur du génie français contre les prétentions de la critique étrangère, une revendication de la part de mérite et de la part d'honneur qui doivent revenir à la France dans l'évolution de l'art durant le moyen âge. L'art gothique est apparu à M. Gonse comme un art essentiellement français : par là il s'est imposé à son attention, et nous a valu ce beau livre plein d'images et plein de faits, où images et faits concourent à la défense d'une thèse générale très clairement affirmée ; thèse que d'autres, avant M. Gonse, avaient déjà soutenue, mais qui jamais encore n'avait été développée avec autant de suite, ni appuyée sur un aussi grand choix d'arguments divers. Et M. Gonse ne s'en est point tenu à nous faire toucher du doigt les origines toutes françaises du style dit *gothique :* il nous a montré comment ce style était sorti du fond même de l'âme française, comment il n'avait eu sa pleine valeur que chez nous, et comment il lui avait suffi de sortir de France pour perdre aussitôt la plupart de ses caractères essentiels.

C'est le même généreux esprit de patriotisme artistique qui anime le nouvel ouvrage de M. Gonse, et qui lui donne, à nos yeux, une très précieuse unité. Cette *Histoire de la Sculpture française* forme ainsi une suite excellente à l'*Histoire de l'Art gothique*. M. Gonse nous y fait voir le génie français se défendant d'abord contre les influences étrangères, et ne les subissant ensuite que pour y adapter sa forte et délicate originalité. Encore ne les subit-il qu'en passant ; et je sais un gré tout particulier à M. Gonse d'avoir mis en lumière, comme il l'a fait, le mouvement de résistance qui, dès le début du XVIIe siècle, a poussé nos sculpteurs en dehors de l'influence italienne.

Les deux chapitres qu'il a consacrés à la période qui a immédiatement précédé et à celle qui a immédiatement suivi la Renaissance, sont, d'ailleurs, les deux plus intéressants de tout l'ouvrage. Personne, assurément, n'a aussi bien caractérisé le rôle historique de Michel Colombe et de cette école tourangelle qui, tandis que déjà l'art italien envahissait Paris, s'obstinait à continuer les traditions, toutes françaises, des sculpteurs gothiques. Et personne non plus n'a rendu meilleure justice à Coysevox et à ses élèves les Coustou, qui, cent cinquante ans après, et sans aucun guide que leur seul instinct, sont revenus à ces traditions, et ont rendu à la sculpture française ses admirables caractères de simple franchise et d'élégance discrète. Je regrette seulement que, parmi les œuvres des Coustou, M. Gonse n'ait point cru devoir citer le *Villars* de l'hôtel de ville d'Aix, un des chefs-d'œuvre de la sculpture française. Et je regrette encore que, après nous avoir parlé comme il a fait du délicieux retable de la cathédrale de Saint-Sauveur, dans la vieille capitale de la Provence, il n'ait point consacré quelques lignes à un buste du musée de cette ville, œuvre dont je crois en vérité difficile d'établir l'origine, mais qui assurément dépasse en profondeur et en singularité d'expression les plus étranges morceaux de la sculpture italienne.

Et puisque je suis en train de chicaner M. Gonse, je lui reprocherai encore d'avoir été si sévère dans le jugement d'ensemble qu'il a porté sur le talent et l'œuvre d'Edme Bouchardon. Il avoue lui-même que la fontaine de la rue de Grenelle est la plus belle fontaine qui existe à Paris, où il n'en manque pas, cependant, d'assez remarquables. Que faut-il de plus pour justifier la gloire d'un artiste ? Et dans toute la sculpture du XVIIIe siècle M. Gonse trouverait-il l'équivalent de ces groupes d'enfants sculptés en bas-relief sur cette incomparable fontaine, groupes d'une forme à la fois si classique et si spirituelle, si savante et si vivante ? L'auteur d'une telle œuvre ne mérite-t-il pas au moins autant de compliments que Pajou, à qui M. Gonse me paraît d'ailleurs en accorder un peu trop.

(1) *L'Art gothique*, May et Motteroz, 1891. Voir la *Revue Bleue* du 17 décembre 1892.

Ai-je besoin de vous dire, après cela, que, considéré comme un manuel historique, le livre de M. Gonse est un des plus intéressants et des mieux renseignés qui soient; que toute la marche de la sculpture française depuis le moyen âge jusqu'à notre temps y est indiquée avec une clarté parfaite; et qu'en outre de tant d'œuvres d'art que nous y trouvons étudiées, l'ouvrage lui-même est une œuvre d'art, imprimé, illustré, relié à merveille? La suite des illustrations, à elle seule, suffirait déjà pour faire comprendre cette unité de plan que je signalais au début : c'est, montrée d'une génération à l'autre par des exemples typiques, l'incessante évolution d'un même génie national.

***

Voici maintenant des livres d'un genre différent, mais joignant, eux aussi, à l'intérêt de leur sujet tout ce que peuvent ajouter de prix à un beau livre une impression luxueuse et d'agréables images.

D'abord *Taillevent*, le nouveau roman de M. Ferdinand Fabre. Et je voudrais vous rappeler, à cette occasion, les qualités diverses qui concourent à faire de M. Fabre un des meilleurs écrivains de notre temps. Son cas est un peu le même que celui de M. Paul Arène dont je parlais l'autre jour : ce sont des romanciers méridionaux, je veux dire clairs et explicites, préférant des images précises aux vagues théories, soucieux avant tout de lumière et de vie.

M. Paul Arène est, en outre, un poète; mais peut-être M. Fabre, de son côté, met-il à ses imaginations plus de relief et de plus fortes couleurs. Tous deux, en tout cas, sont les représentants, dans notre littérature, du vieil esprit latin. Et de là vient que tous deux ont été un peu négligés durant la fâcheuse période de brouillard que nous venons de traverser. Ni l'un ni l'autre n'étaient, à notre goût, suffisamment scandinaves : ils racontaient, ils peignaient, ils cherchaient à faire passer tout droit leurs rêves de leurs esprits dans les nôtres. Mais aujourd'hui le brouillard où nous nous complaisions s'est enfin dissipé, et nos yeux se rouvrent à la lumière du Midi. De même que la délicieuse *Domnine* de M. Paul Arène, ce *Taillevent* de M. Fabre arrive à temps pour nous plaire. C'est un roman rustique, admirable de force et de simplicité. M. Fabre y a, pour ainsi dire, réuni ses deux manières: il y a mis la sombre grandeur de ses romans de la vie cléricale, et aussi cette grâce naïve et cet abandon qui donnent à certains de ses récits d'enfance un charme d'idylles ou de bergeries. Ses vieillards de Figuerolles ont la grandeur de figures antiques; une tragique fatalité peu à peu s'étend sur le cœur de Madeleine, la femme du fermier Frédéric, la détourne de ses devoirs d'épouse et de mère, la pousse dans les bras d'un aventurier qu'elle a honte d'aimer ; et tout au long du drame, les deux enfants, Taillevent et Riquette, chantent la joyeuse chanson de leur amour printanier. Et ce sont, à tout moment, des coins de paysage vivement dessinés, un âpre décor de montagnes et de forêts où le bruit des torrents se mêle aux hurlements des loups.

Le style de M. Fabre relève encore l'intérêt de ce beau récit; un style vigoureux et souple, traduisant l'image avec une précision singulière. Et, en outre des images du style, autant d'illustrations, ou à peu près, que de pages : de remarquables dessins de M. G. Roux suivant, pas à pas, la marche de l'histoire.

Mais je crains que mon goût pour ce livre et ma vieille admiration pour le talent de M. Ferdinand Fabre ne m'aient entraîné trop loin : car c'est à peine si je puis maintenant vous signaler en quelques lignes d'autres ouvrages illustrés, dont chacun, par certain côté, aurait eu de quoi vous intéresser. Ainsi un choix de comédies de Labiche, illustrées par M. Arcos. Les illustrations sont charmantes et les comédies davantage encore. J'avoue cependant qu'aux plus charmantes de ces comédies « innocentes » et « distinguées » de Labiche — les seules naturellement qu'on ait admises dans ce recueil — je préfère des farces plus libres, mais plus drôles, et peut-être d'une portée psychologique plus profonde : *la Station Champbaudet*, *les Deux Merles blancs*, *29 degrés à l'ombre*, *les Chemins de fer*, toutes pièces où la verve satirique de Labiche a pu s'exercer à l'aise, et que leur excentricité même empêchera longtemps de vieillir.

***

Ce *Théâtre choisi* de Labiche s'adresse aux jeunes gens. Voici deux albums d'images en couleur qui s'adressent plus spécialement aux enfants. Ce sont, à mon avis, les deux plus beaux livres d'étrennes qui aient paru cette année.

C'est d'abord l'histoire du bon roi Henri IV. M. Abel Hermant s'est chargé de nous la raconter en quelques phrases d'une précision, surtout d'une concision admirables. Et c'est le dessinateur Job qui s'est chargé de la faire revivre à nos yeux, avec ce même mélange de réalisme et de fantaisie qu'il avait mis, l'hiver dernier, dans son *Grand Napoléon des Petits Enfants* (1). Je vous recommande en particulier les jeux du petit Henri dans les montagnes du Béarn, ses fiançailles, sa méditation au lit de mort de sa mère, les cérémonies de son enterrement. D'autres images, d'un style plus sérieux, ont toute la vérité et tout l'agrément de petits tableaux de

(1) Librairie Plon.

genre : ainsi la marche de Henri IV vers Paris le long des rives de la Seine.

Mais à cet album je préfère encore l'*Arche de Noé*, de MM. Guigou et Vimar. C'est assurément le livre d'enfants le plus amusant que j'aie vu depuis des années, et ni l'Angleterre ni l'Allemagne n'en produisent plus guère qu'on lui puisse comparer. Sous prétexte de nous raconter la vie des animaux dans l'arche, pendant les quarante jours du déluge, M. Guigou, l'auteur du texte, et le dessinateur M. Vimar ont imaginé toute une comédie à la fois très simple et très variée, une comédie où tantôt les acteurs nous divertissent par le naturel de leurs attitudes, et tantôt par le rôle symbolique dont on nous les montre investis.

Le banquet des animaux notamment, et la grande fête célébrée dans l'Arche, sont l'occasion d'une foule de scènes adorables, pleines tour à tour de réalisme et de fantaisie. M. Vimar, dont le nom m'était jusqu'ici inconnu, s'est révélé d'emblée, dans cet album, un dessinateur spirituel et sûr, et un incomparable observateur de la vie animale. Son *Entrée dans l'Arche*, son *Banquet*, son *Bal*, sa *Course en sac* sont des morceaux délicieux, que lui envierait M. Oberlander lui-même, le génial dessinateur des *Fliegende Blætter* de Munich, maître incontesté de ce genre comme de maints autres. Offrez cet album à vos enfants si vous êtes en quête d'un livre d'étrennes pour les amuser ; et quand ils auront fini de s'en amuser, à votre tour jetez-y les yeux. Il a ce trait commun avec tous les beaux livres, qu'il n'y a personne si jeune ni si vieille, si savante ni si ignorante, qui n'ait de quoi le comprendre et de quoi s'y plaire.

T. DE WYZEWA.

THÉATRES

THÉATRE D'APPEL : *Sous la loi*, pièce en trois actes et en cinq tableaux, de M. Edouard Brandès, traduction de MM. de Colleville et Zepelin. — THÉATRE DES LETTRES : *Rosmerta*, drame en quatre actes, en vers, de M. Charles Vincent. — COMÉDIE-FRANÇAISE : reprise de *Henri III et sa Cour*, débuts de M. Raphaël Duflos ; anniversaire de Racine : reprise d'*Iphigénie ; les Plaideurs* ; *Une séparation*, comédie à-propos en un acte, en vers, de M. Georges Bertall. — ODÉON : *At home*, comédie en un acte, en vers, de M. Louis Legendre. — OPÉRA-COMIQUE : reprise de *Paul et Virginie*, de Victor Massé.

Cinq théâtres. Huit pièces ! Procédons par ordre, et tâchons de parler à peu près de tout, s'il est possible. Cela ne sera pas facile. Essayons !

D'abord, j'ai grand plaisir à dire que la comédie en vers de M. Louis Legendre a été accueillie le plus favorablement du monde par les spectateurs de la première ; le succès a été des plus vifs ; et je le trouve, pour ma part, tout à fait mérité. *At home* n'est qu'un badinage. Et, si je vous dis que les personnages se nomment Arlequin, Pierrot, Fridoline et Suzette ; si j'ajoute, d'après la brochure, qu'Arlequin « s'habille à Londres » : que Pierrot, en redingote, « sent l'Institut » ; que Fridoline est « une Colombine de chez Doucet » ; qu'enfin Suzette est « une agréable soubrette fleurant bon le répertoire » ; et si, pour tout dire, je vous confie qu'Arlequin paraît en scène sur une bicyclette ; — vous aurez une idée relative de ce que peut-être la comédie de M. Legendre. Je dis relative. *At home*, en effet, est, d'apparence, une Banvillerie, si je puis dire : les personnages de la comédie italienne mis au ton du jour. Mais, d'abord, l'idée est d'une ingénieuse et adroite gaîté. Et, si la forme n'a pas toujours l'impeccable, ayons le courage de dire la fatigante perfection du Maître, les vers sont d'un tour spirituel, aisé et plein de bonne grâce. C'est là surtout ce qui me paraît excellent dans *At home*. Dans les fantaisies de Banville on a cette impression d'assister à je ne sais quels tours de force et d'équilibre : on reste sur la rime comme le gymnaste sur son trapèze, et la joie qu'on éprouve à le voir attraper l'autre... (l'autre trapèze, c'est-à-dire l'autre rime ; au diable les métaphores !) ne va pas sans quelque inquiétude et quelque malaise. Ici c'est un plaisir tranquille, et qui n'en est que plus complet, parce qu'il vous permet de goûter à l'aise, et le vers pour lui-même, et ce qu'il veut dire. Ajoutez que, si le vers est irréprochable, l'épithète arrive en son lieu, d'un savoureux comique :

Tu ne dédaignais pas les femmes transitoires !...

Le délicieux poète de *Cynthia* et de *Beaucoup de bruit pour rien* est aussi le spirituel auteur de *Colibri*. C'est un plaisir de retrouver les deux dans *At home*. Louons comme il convient l'ardeur et la satisfaction comiques de MM. Duard et Darras, et la spirituelle mutinerie de Mlle Varly.

Repartons vers le Nord. Le Théâtre d'Appel nous a donné la première de *Sous la loi*, de M. Édouard Brandès. Celui-ci, je le répète, est le frère, ou le cousin, je ne sais... ce que je veux dire au moins, c'est qu'il n'est pas le même que M. Georges Brandès, le critique bien connu. Les traducteurs assermentés de M. Édouard Brandès annoncent la publication de ses œuvres complètes. Jusqu'ici nous connaissons de lui *Une visite*, *les Remèdes*, et *Sous la loi*. Les *Remèdes*, qui n'ont pas été joués, ont été publiés dans la *Revue d'Art dramatique*. C'était une pièce énergiquement symboliste : la lutte entre un allopathe et un homéopathe figurant le combat éternel entre l'incrédulité et

la foi. Et vous voyez ce que le symbole, réduit à cette portion congrue, avait d'irrésistiblement comique. Les trois pièces de M. Édouard Brandès ont ceci de commun qu'elles sont pareillement insupportables. Vous venez de voir la déconcertante signification des *Remèdes;* j'ai parlé ici même d'*Une visite*. La dernière pièce, *Sous la loi*, ne le cède en rien aux deux premières.

Une mauvaise pièce, même danoise, n'est pas pour nous faire peur. On est bronzé par quelques années de critique. Cependant on voudrait comprendre — non pas la pièce elle-même, aussi claire qu'il est possible — mais l'état d'esprit de ceux qui l'admirent. Chez Ibsen, les théories, toujours intéressantes, sont exposées par des personnages singulièrement vivants ; si l'on parvient à lui retirer les qualités du « penseur », Ibsen n'en reste pas moins un auteur dramatique de premier ordre. On dirait que M. E. Brandès s'est appliqué à calquer certaines de ses idées, que, soigneusement, il a cherché à les développer, sans se rendre compte que, si les idées d'Ibsen (en tant que théâtre) avaient une valeur, elles la devaient à la réalité des personnages. En un mot, on dirait d'une charge des drames d'Ibsen ; si les faiseurs de Revues de fin d'année avaient l'espace nécessaire, ils nous donneraient des parodies de ce genre. Nora, l'individualiste, a de vraies raisons pour quitter Helmer. Et, si elle abandonne ses enfants, au moins est-ce par un motif désintéressé, parce que les premiers devoirs sont les devoirs envers soi-même, parce que, avant de former l'âme de ses fils, il faut qu'elle lise en son âme à elle. Notez qu'ici il s'agit surtout des devoirs, et que, si l'on peut ainsi parler, c'est le sentiment du devoir qui donne le droit.

Maintenant, voici Dalstrup, le héros de M. E. Brandès. Comme Nora quitte son mari, il veut abandonner sa femme. Comme elle, il ne parle que des droits de l'individu : seulement ses droits ne sont pas le résultat de devoirs primordiaux. Il s'en va parce qu'il a assez de sa femme et qu'il en aime une autre. Il n'y a là aucun problème, aucune crise, aucun cas moral. Il y a un homme amoureux d'une femme autre que la sienne, et pas autre chose. Dalstrup, maladroitement construit au point de vue dramatique, n'a pas assez de vie pour être un personnage réel. Comment pourrait-il s'élever jusqu'à la généralité? Notez que M. E. Brandès semble connaître M. Dumas comme il connaît Ibsen, seulement par la surface, et que, ayant pris à l'un l'aspect extérieur des personnages, il se sert des procédés de théâtre dont l'autre fait usage. Mais ici aussi, il néglige le principal. Si les raisonnements, disons même les tirades de M. Dumas, si ses « hardiesses » nous émeuvent, c'est qu'il a pris soin de rendre ses personnages vivants avant de les faire parler en son nom. Le drame devient ainsi une démonstration vivante de la thèse. Chez M. E. Brandès, des figurants sans consistance plaident une thèse sans portée. Alors?... Et, pour les hardiesses, ce sont des hardiesses « en toc ». Voici une scène. Dalstrup, Marie sa femme, et Hélène sa maîtresse, avec laquelle il veut partir, sont en présence. Hardiesse? Hardiesse de pantomime alors, car nul des trois n'aborde réellement le sujet. Dalstrup aligne quelques théories d'Ibsen cependant que Marie, qui connaît la *Princesse de Bagdad*, court chercher sa petite fille. Faut-il ajouter que la pièce fourmille de maladresses risibles? Dans cette même scène, après que Dalstrup a exposé son intention de partir pour l'Afrique avec Hélène...

J'irai jusqu'à Madagascar, comme dit un des personnages de M. Legendre... Marie appelle l'enfant ; alors Dalstrup, avec candeur : « C'est mal, ce que tu fais là, Marie; serais-tu méchante? »

Je n'ai que trop insisté sur une pièce sans aucune valeur. La thèse et le drame marchent ensemble à peu près comme l'histoire et la parade dans certaines pièces que vous savez. Mais alors, comment d'honnêtes littérateurs, dont je ne veux suspecter ni la bonne foi ni le discernement, peuvent-ils se faire sur une telle œuvre de si complètes illusions ? Ah ! s'ils pouvaient lire M. Édouard Brandès en se figurant un instant qu'il s'agit de feu M. Ohnet !... Sans compter que les discussions des *Remèdes* (allopathe contre homéopathe) font irrésistiblement songer à certaines discussion analogues, du *docteur Rameau*; et c'est écrit de même !... Au nom du ciel, assez! Nous nous doutions bien que la littérature du Nord avait ses Ohnet. Pourquoi MM. de Colleville et de Zepelin ne traduiraient-ils pas en danois la *Grande Marnière?...*

*
* *

Autre théâtre de jeunes : le Théâtre des Lettres.

Cette fois, pas de révolution. *Rosmerta* est un honnête drame gaulois, où les allusions foisonnent, et où les personnages se nomment Murdoc'h, Drennal, Merthyr, Urseul et Helvidie. Par les louables sentiments qu'il expose, par le christianisme assuré et satisfait qu'il professe, ce brave drame fait songer aux représentations qu'on donne dans les institutions religieuses les jours de distribution des prix. Il vaut autant, sans doute; il me vaut pas plus...

J'ai peur que ces associations, louables d'ailleurs, n'abusent un peu. Elles se multiplient avec une rapidité inquiétante. C'est trop ! Je ne parle pas seulement des critiques, à qui le devoir professionnel impose de drues besognes; mais il est visible que le public se lasse un peu de ces manifestations incessamment répétées. L'autre soir, à *Sous la loi*, la salle était à demi vide: on ne veut même plus venir au

théâtre gratuit !... Et puis l'éclectisme est une belle chose. Mais encore faudrait-il que les pièces ainsi représentées eussent quelques qualités dont l'exagération rendit leur réception difficile sur un vrai théâtre. C'est ainsi que M. Antoine nous donnait jadis l'*École des Veufs* et surtout l'*Envers d'une sainte*. Mais de quel intérêt peut être un drame tel que *Rosmerta* ? Est-ce pour la pièce ? J'imagine que, sans chercher beaucoup, MM. Marck et Desbeaux en trouveraient quelques-unes à peu près pareilles dans les cartons de l'Odéon. Ce qui distingue celles-ci de celle-là, c'est que la dernière est moins solidement construite et moins correctement écrite. Est-ce pour nous présenter l'auteur, M. Charles Vincent ? Nous le connaissons également. Il s'appelait Cottinet voici deux ans, et il donnait un honorable *Vercingétorix*... Mais ne perdons pas courage. Je vois sur le programme du Théâtre des Lettres une reconstitution d'un mystère du moyen âge, *la Coupe et les Lèvres*, de Musset. A la bonne heure ! Mais qu'il y en a d'autres !...

***

J'arrive enfin à la Comédie-Française. L'anniversaire de Racine a été célébré, selon l'usage, par un à-propos de M. Georges Bertall. J'aurais vraiment quelque scrupule à en parler, ces sortes de choses dépassant absolument la limite de mon entendement. Enfin, comme l'à-propos en question comporte plus de deux personnages, M. Georges Bertall aura le droit de lire ses pièces prochaines devant le comité. Et c'est assurément un bénéfice pour lui.

Je n'ai guère envie d'insister sur la représentation d'*Iphigénie*, non plus que sur la reprise d'*Henri III et sa Cour*. Le drame de Dumas a paru joué avec quelques hésitations de mémoire et dans une teinte trop uniformément grise. On en peut presque dire autant d'*Iphigénie*. La représentation n'a pas été fameuse ! M. Mounet-Sully laisse tomber la moitié du rôle d'Achille, M. Paul Mounet ne semble guère avoir le sens du « couplet » racinien, et Mme Lerou est d'une violence par trop dépourvue de nuances. La joie, la seule joie de cette reprise, ç'a été Mlle Bartet. Celle-là est racinienne de la tête aux pieds ; elle est le charme et la poésie même. Si vous saviez comme elle dit ces vers délicieux... Mais il me faudrait citer tout son rôle. Et quel enchantement que cette langue de Racine, enchantement grandissant à mesure qu'on la connaît davantage ! Vous vous rappelez ce passage du *Jardin d'Épicure* où M. Anatole France — qui s'y connaît — parle si intelligemment du « style simple ». Qui exprima jamais des sentiments plus subtils que Racine et dans une langue plus limpide et d'apparence plus nue ? Et qui, plus que Renan et M. France lui-même, sut rendre en un français plus pur — si j'osais, je dirais plus chaste, car le viol de la langue est tout de même un viol — les nuances les plus ténues de l'esprit moderne ? Et, au fond, quelle vaine besogne que celle de nos « stylistes » exaspérés ! Ce n'est pas le mot rare qui compte, mais le mot juste. Seulement il n'est pas facile à trouver !...

... Et me voici encore obligé de remettre à la semaine prochaine le compte rendu de *Paul et Virginie*. Rassurez-vous, ces huit jours n'ajouteront pas à l'œuvre de Victor Massé plus de cheveux blancs qu'il n'en a déjà.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Passim.

Oui, encore *passim*... Il faut des croquis, des notes éparses et brèves, pour rendre l'agitation mélancolique, l'énervement où s'achève, pour la plupart, cette année.

***

Il y avait, dans l'affaire Dreyfus, deux énigmes à résoudre. Avait-il trahi ? Pourquoi avait-il trahi ?

La première est résolue : il a trahi. La seconde reste à résoudre : pourquoi ?

Personne ne le sait, personne d'ici longtemps ne le saura, sauf peut-être quelques gens du gouvernement et les membres du conseil de guerre.

Un jour, sans doute, dans des années et des années, l'Histoire essaiera de raconter là-dessus ses histoires.

Un professeur, j'imagine, aura obtenu, alors, l'autorisation de consulter les archives du conseil de guerre et du ministère. Il aura recueilli des papiers de famille et des notes privées. Il composera avec tout cela un bon volume que l'Académie couronnera, que trois cents érudits liront. Et il en résultera pour lui un petit avancement professionnel.

Il ferait le même ouvrage aujourd'hui, que, du jour au lendemain, il deviendrait illustre, que son livre serait tiré à des milliers d'exemplaires, et qu'on écrirait à ce sujet des volumes de commentaires.

Tout cela nous montre la beauté active, la puissance passionnée de la vie présente — et ce peu de chose qu'est pour les âmes des gens ce qui se passe avant eux, hors d'eux : l'Histoire.

***

Ce que l'historien de l'avenir ne réussira, du reste, pas à rendre, c'est l'effervescence publique causée par cette affaire Dreyfus, tous ces sentiments confus,

violents, impatients, contradictoires qu'elle a fait éprouver et exprimer aux contemporains.

Ce seraient des romans interminables, des tragédies qui dureraient trois jours à jouer, si l'on voulait traduire et ajuster, sous forme littéraire, tout ce qui s'est dit depuis deux mois sur l'affaire, tout ce que savent sur ces mystères tous ceux qui n'en savent rien.

Le mieux, dans cet amas de documents incertains, est de laisser de côté les opinions qui viennent de ce que « on affirme que » — ou de ce que « on assure que... » — et de n'écouter que les témoins matériels, les témoins qui ont vu, entendu à la dérobée, dans l'entre-bâillement d'une porte rien qu'une scène, une demi-scène de ce long drame inconnu.

***

Un chroniqueur judiciaire, que je rencontre, me raconte ceci qui est assez poignant et pittoresque :

« Nous étions massés, tous les journalistes, en bas de l'escalier du conseil de guerre, un grand vieil escalier en pierre, un escalier vieil hôtel, vous savez.

« Et la lumière tapait en plein sur les larges marches blanches... Nous attendions là, depuis une heure, qu'on nous laisse monter pour entendre le verdict... Au moindre bruit, toutes les têtes se levaient, c'était un terrible silence... Tout à coup, au haut de l'escalier, une porte s'ouvre et nous voyons apparaître Dreyfus... Il avait l'air très calme. Mais dès qu'il nous aperçoit, le voilà qui se met à descendre les marches trois par trois, en sautant, oui, en sautant comme une chèvre. Évidemment, nous le gênions. Tous ces regards qui d'en bas luisaient vers lui, il voulait en avoir vite fini... Seulement, tout de même, ce doit être un gaillard diablement maître de ses nerfs pour, après ces trois jours de procès, de luttes, de hontes, d'angoisses, pour avoir sauté ainsi, avec tant d'agilité et de précision, les marches trois par trois, sans en rater une, et cela à l'instant où il savait tout perdu, sa condamnation presque sûre... Et pensez donc, un homme qui n'y voyait pas bien, un myope!... Non, je n'oublierai jamais comme nous le regardions bondir et rebondir... Un vrai gamin, un saute-ruisseau qui part en course!... »

***

L'impression dans le peuple, dans le monde, partout, a été d'une extraordinaire intensité, et le trouble où ce drame a jeté chacun durera longtemps encore.

Non seulement tout le monde ne parle que de cela, mais encore c'est à penser à cela que tout le monde est continuellement prêt, inconsciemment disposé.

Ainsi, l'autre jour, un fourgon des prisons militaires pénètre dans la rue des Saints-Pères; oh! un bien simple fourgon vert sombre, attelé régulièrement à la daumont, sans nulle escorte, avec un unique calme brigadier du train en tête. En temps ordinaire, personne n'y eût fait attention. Mais ce matin-là, — c'est deux jours après la condamnation de Dreyfus, — tous les passants, bourgeois, ouvriers, femmes, gamins, tous se retournent, stoppent pour contempler la sévère voiture, la suivre du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse... Et ce qui a arrêté ces corps en marche, ce qui a fait se retourner ces têtes, ce qui a dirigé vers la rue montante ces regards, c'est la pensée immédiate, instinctive, qu'*il* est peut-être là dedans, ou qu'on va *le* chercher, ou enfin que c'est vaguement à cause de *lui*, vers *lui*, pour *lui*, que ce fourgon vert trotte et s'en va.

***

On n'a d'ailleurs que le choix des conversations émouvantes. Quand on ne cause pas de l'affaire Dreyfus, on cause de l'affaire Allez.

Ici, en quinze jours, la face des choses a bien changé. Le cabinet de M. Dopffer, où l'on ne disait que des mots de comédie, entend chaque jour des cris pathétiques, des objurgations, des confrontations où l'on s'invective.

Comme l'affaire traîne, comme l'instruction se prolonge, comme l'on ne sait rien de ce qui en adviendra, les devins naissent, les informés pullulent, les prophètes prédisent avec abondance et pessimisme. On entend mille sombres potins.

— Dopffer a de quoi vivre... Il n'a pas d'ambition... Il ne désire pas la croix... Il ira jusqu'au bout...

— Dopffer est très embêté... Il n'a pas de preuves... Mais il en dénichera... C'est un entêté!...

— Attendez la fin de la session... Le ministère ne veut pas avoir d'ennuis avec les Chambres... Mais attendez Janvier, et vous verrez...

— Parfaitement, il y en a six qu'on arrêtera...

— Sept...

— Huit...

— Dix...

Les enchères montent. On cite des noms. On n'en trouve plus à citer.

***

Et pendant ce temps, la solidarité de la presse, la vieille solidarité du syndicat fléchit, se désagrège.

Un grand journal publie en tête de ses colonnes un virulent et audacieux article contre les Chanticoles. L'année dernière, à l'époque des fêtes russes, quand l'union était de glu, indissoluble, un pareil article n'aurait été accueilli que dans un ou deux journaux d'extrême opposition. Aujourd'hui c'est dans le *Figaro* qu'il paraît. Temps d'Avellane, temps des banquets, des banderoles et des galas, où êtes-vous?

Des désintéressés se lamentent de tout cela sincèrement :

— C'est la mort des journaux!... Un coup du gouvernement pour déconsidérer la presse et arriver à la suppression de nos libertés professionnelles!

D'autres, au contraire, s'en distraient, font là-dessus des nouvelles à la main, d'admirables caricatures ou de simples plaisanteries.

Dans une maison littéraire, le soir du réveillon, on tire une loterie pique-nique, une loterie ou chaque convive a apporté un lot.

Un des lots, c'est un gros paquet; dessus, écrit en grosses lettres : *Étrennes utiles.* On ouvre le paquet, on trouve tout ce qu'il faut pour une évasion : une corde à nœuds, un petit pain contenant une lime. Il y a des journalistes présents. Ce sont eux qui rient le plus fort.

***

Et quand ce sera fini, ce ne sera pas fini encore. Nous aurons l'affaire des chemins de fer du Sud, qui nous promet, au dire des initiés, beaucoup d'émotion et beaucoup d'amusement.

Déjà, l'autre jour, on l'a mentionnée incidemment à la Chambre, cette affaire-espoir, cette affaire mûre, à point et prometteuse. Ah! il va y en avoir encore des scandales, et des cris et des ruines de gens tout-puissants...

Pauvre parti opportuniste! Quelle leçon son histoire donnerait si la morale en action avait jamais appris quelque chose à quelqu'un!

Voyez la vie tranquille, honorée et glorieuse des gens de la cinquantaine qui se sont distingués dans les arts, la littérature, la science, partout ailleurs que dans la politique. Et voyez maintenant ceux du même âge qui portèrent vers les Chambres toutes leurs forces d'esprit et de cœur, toutes leurs ambitions.

Quel contraste! Et comme ceux-ci paraissent plus écrasés, plus effondrés, quand on aperçoit comme ceux-là, ceux du même âge, de la même génération, de la même table d'hôte du Quartier, sont calmes et heureux!

Pourquoi ces destinées si différentes, pourquoi ces bonheurs pour les uns, ces catastrophes pour les autres?

Je me dis que vers vingt ans ils devaient être tous à peu près pareils, poussés par le même désir de faire de belles choses avec honnêteté. Je me dis que jadis tous ces politiciens grisonnants, qui tombent ou vont tomber, ont eu, aux heures de jeunesse, une sorte de désintéressement, de noble idéal, de foi sociale et morale.

Et puis je me dis que peut-être je me trompe, que peut-être ils n'avaient rien de tout cela, que peut-être à vingt ans ils étaient déjà ce qu'ils sont aujourd'hui et que peut-être nous avons mis trente ans à nous en rendre compte.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

LA QUESTION SOCIALE, D'APRÈS UN ÉCRIVAIN RUSSE (1).

Il est intéressant de savoir ce que pense de la question sociale un écrivain du pays de Tolstoï et de Dostoïewski, surtout si cet écrivain est un homme de science, un esprit libre et curieux de toute chose. M. Novicow, comme quiconque regarde autour de soi, est frappé des changements qui se font dans le monde. Il voit que le nombre, la masse jouent et de plus en plus joueront un rôle prépondérant : il s'en inquiète peut-être, il ne s'en étonne pas. Ce qui arrive devait arriver. Le journal et la locomotive sont deux grands vulgarisateurs, en même temps que deux grands niveleurs. Avec des machines rotatives qui impriment mille feuilles à la minute, avec des chemins de fer qui transportent trois milliards de voyageurs par an, le monde d'aujourd'hui ne ressemble pas et ne pouvait pas ressembler au monde d'il y a quarante ans.

Ceux qui jadis ne lisaient rien, ceux qui ne sortaient jamais de leur village, sont maintenant au courant des choses; ils vivent, plus ou moins, de notre vie. Dans le conflit des idées de toute sorte, ils choisissent naturellement les plus simples. Ainsi, des problèmes économiques, de la difficulté de répartir équitablement les produits du travail, ils s'imaginent qu'on peut se tirer par un mot : le partage égal. Partagez, disent-ils, et il n'y aura plus de pauvres. Pardon, répond M. Novicow, il y aura encore des pauvres : la seule différence, c'est que, pauvre, tout le monde le sera. Et il en donne une preuve qui est faite pour frapper les esprits les plus simplistes. L'homme adulte qui a une nourriture normale consomme 50 kilogrammes de sucre par an; or, il y a sur notre planète 1 300 000 000 adultes : il faudrait donc, pour la population totale du globe, une production de 65 milliards de kilogrammes. La production actuelle ne dépasse pas 6 milliards. Partagez également : vous aurez 4 à 5 kilogrammes par individu; c'est-à-dire que tout le monde sera également mal nourri. M. Novicow estime qu'il y a mieux à faire : produisons plus de sucre, produisons-en dix fois plus : alors, au lieu de l'égalité devant la misère, qu'on nous propose, nous aurons l'égalité devant le bien-être. Et ce que notre auteur dit du sucre, on pourrait le dire du pain, de la viande, des vêtements, de toutes les choses nécessaires à la vie. Produire et épargner, c'est ainsi que se développent les organismes vivants : c'est ainsi seulement que peut se développer l'organisme social. « La capitalisation, dit M. Novicow, est un phénomène de l'ordre naturel. Les socialistes ne pourront pas plus la suppri-

(1) *Les Gaspillages des sociétés modernes*, par J. Novicow, 1 vol. in-8°. — *Les Luttes entre les sociétés humaines*, par le même, 1 vol. in-8°. — Paris, Félix Alcan, éditeur.

mer qu'ils ne pouront supprimer l'affinité chimique ou la capillarité. Il ne faut pas désirer que tout le monde soit prolétaire, mais que tout le monde soit capitaliste. » On voit la conclusion : au lieu de prendre la richesse à l'un pour la donner à l'autre, efforçons-nous d'augmenter de plus en plus la somme de la richesse humaine, et de plus en plus nous élèverons la moyenne du bien-être.

Pour cela, que faut-il faire? Régler notre activité, la diriger vers un but utile. Nous gaspillons notre temps, nos forces, nos épargnes, nos instruments de travail, et de ce gaspillage vient tout le mal : ainsi s'explique le titre du dernier livre de M. Novicow. Un seul exemple, parmi tous ceux qu'il donne de cette vérité. Vous êtes-vous jamais demandé combien il y a de fonctionnaires en Europe? Cinq millions, nous dit M. Novicow, et vous admettrez facilement qu'on en pourrait supprimer un million ou deux; ce qui revient à dire que le travail d'un million ou de deux millions d'hommes est du travail perdu. Voilà le gaspillage. Voici maintenant la Russie qui, pour construire le chemin de fer transsibérien, dépense un milliard de francs : c'est un service rendu à l'humanité; la dépense, quelque considérable qu'elle soit, est donc une dépense utile. Ainsi, ce n'est point en s'attaquant au capital qu'on peut essayer de résoudre la question sociale, c'est au contraire en augmentant le capital et en en faisant un emploi de plus en plus productif. « La moitié du globe, dit notre auteur, reste en friche; nous n'en tirons pas le dixième des ressources qu'il pourrait nous fournir. » Le vrai problème est celui-ci : demander à la terre tout ce qu'elle peut donner, adapter de plus en plus la planète aux besoins de l'espèce humaine.

La condition nécessaire est une certaine entente, non seulement entre les individus, mais entre les peuples. M. Novicow, à côté de la lutte pour la vie, nous montre toujours l'alliance pour la vie. Il insiste sur la force de l'association, et, entre autres remarques instructives, il fait celle-ci : « Le processus social est analogue au processus biologique. Quelques animaux de l'époque secondaire et tertiaire ont essayé de se défendre par une taille gigantesque (l'atlantosaure avait 35 mètres de long) et par des carapaces d'une grosseur qui rappelle les cuirasses de nos navires de guerre. Eh bien! tous les animaux ainsi outillés ont succombé sous les coups d'espèces relativement faibles, mais vivant en société. » Ce qui est vrai du monde animal est plus vrai encore du monde humain : on pourrait même dire que les progrès de l'alliance pour la vie se confondent avec les progrès de la civilisation. Ce n'est pas tout, et la lutte pour la vie se transforme elle-même : au début, quand l'homme est encore près de la nature, c'est la force brutale qui l'emporte, mais, au fur et à mesure que l'humanité prend mieux conscience d'elle-même, la première place est aux plus intelligents; on peut même entrevoir, dans un avenir plus ou moins confus, un état social où, l'opinion étant assez éclairée pour juger des mérites divers, cette première place appartiendrait, non seulement aux plus intelligents, mais aux meilleurs. Ainsi, dans les deux livres de M. Novicow dont nous venons de parler, la solution nous apparaît, non dans une rupture brusque avec le passé, mais dans un développement progressif, logique, de ce que l'humanité a fait jusqu'ici.

Je regrette que la place me manque pour insister sur les conclusions de M. Novicow. Je n'ajouterai qu'un mot. Ces deux livres d'un étranger sont écrits dans notre langue, d'un style si net, si précis, que nous sommes tentés de saluer dans l'auteur un compatriote : pourquoi non? il est Français par la sympathie, et il l'est aussi par le talent.

PAUL LAFFITTE.

Nouvelles de l'étranger.

LE KRACH DU LIVRE EN ANGLETERRE

Nos lecteurs n'ont pas oublié le remarquable article de M. Albert Cim, *Auteurs, Éditeurs et Libraires*, par lequel s'ouvrait la *Revue Bleue* du 20 janvier dernier. C'était alors ce qu'on appelait le *krach* du livre en France. D'heureuses mesures, prises à temps par les éditeurs parisiens, jaloux de la juste renommée de l'impression française, ont vite fait raison des alarmes qui s'étaient répandues dans le public. Maintenant c'est le tour de l'Angleterre, où, s'il faut en croire M. David Stott, dans le *Nineteenth Century*, l'industrie du livre périclite, au point de faire craindre pour son existence.

Au dire de l'auteur, les libraires, les *vendeurs*, sont principalement touchés. Le livre, délaissé, déprécié, ne figure plus guère que dans les bazars ou dans les grands magasins, à côté de cravates fraîches ou de bibelots japonais. Aussi les libraires, en province surtout, ferment-ils boutique, et les voyageurs en librairie dirigent-ils leur activité vers d'autres produits. A Londres, la crise était pressentie depuis longtemps, au point que dix librairies des plus honorablement cotées ont disparu du marché londonien en vingt années, tandis qu'il s'en est créé quatre tout au juste dans le même laps de temps.

Naturellement, les éditeurs se sont émus de cet état de choses. Comme dit le rédacteur du *Nineteenth Century*, ils se *recueillent*, ils combinent un plan pour sortir de l'*impasse* actuelle (le mot *impasse* est en français). Mais ils ont à lutter contre forte partie. Les *magazines*, les *périodiques*, et il y en a de très remarquables et à très bas prix, ont remplacé le livre, pour la lecture du soir, dans les familles. L'image s'y joint au texte, pour la plus grande joie de tous. Que faire alors?... Baisser les prix... C'est encore le meilleur et même, sans doute, l'unique remède.

Ne jugeons pas les livres anglais par ceux à couverture peinte, à dos bariolé, que nous apercevons à l'étalage de quelques libraires, dans les quartiers fréquentés, à Paris, par les Anglais et par les Américains. C'est là justement l'échantillon du produit qui cause en Angleterre le *krach* actuel. Le livre à bon marché a fait son temps de l'autre côté de la Manche, et l'éditeur des bords de la Tamise n'a plus, comme suprême atout dans son jeu, que le livre s'adressant au public élevé, — public collectionneur surtout; car, — toujours suivant notre auteur, — c'est celui-là qui achète. Mais il trouve l'*in-8°* promis à sa bibliothèque trop cher, surtout pour la sa-

tisfaction contemplative qu'il s'en promet, et il attend des temps meilleurs.

Il faut donc que l'éditeur anglais baisse ses tarifs, et cela dans une proportion considérable. Nous apprenons, en effet, qu'un livre de haute librairie qui se vend, en France, couramment 7 fr. 50, n'a son pareil en Angleterre qu'au prix *minimum* de 30 shellings. Et qu'on ne croie pas qu'il ne s'agisse là que d'ouvrages pour lesquels de grands honoraires aient dû être payés! Les ouvrages de lecture courante, et même les simples traductions, du français ou de toute autre langue, n'échappent par à la règle.

« Les traditions de la librairie anglaise, lisons-nous, sont contraires au bon marché, de telle sorte que la traduction d'un livre qui coûte en France 7 fr. 50 se vend en Angleterre 30 et même 36 shellings, au lieu de 7 shellings 6 pences, prix auquel l'éditeur pourrait parfaitement le donner. »

Une grande témérité vient, comme coup de début, de secouer tout l'ancien édifice de la librairie anglaise : un éditeur vend, depuis peu, des nouveautés à 6 shellings, et il s'en trouve bien.

D'autres suivront, n'en doutons pas, et il y aura encore de beaux jours pour la littérature britannique.

Bibliographie.

CH. BÉNARD, *Platon, sa philosophie* (Alcan, 108, boulevard Saint-Germain). M. Bénard, dont la verte vieillesse est infatigable et dont la puissance de travail semble augmenter avec l'âge, vient de nous donner, sur Platon, en un volume compact et substantiel, un travail d'ensemble qui résume et coordonne fortement les éléments, épars dans divers dialogues, de sa doctrine métaphysique, psychologique, morale, politique et esthétique. Et nous ne croyons pas que le philosophe grec ait jamais rencontré un interprète à la fois plus complet et plus exact, plus attaché à nous le présenter tel qu'il est, et à nous en tracer une image fidèle, se bornant à mettre en lumière les points essentiels et incontestables, à en montrer le lien et les conséquences, s'abstenant d'entrer dans la discussion, toujours ouverte, des points incertains et obscurs.

Le remarquable ouvrage de M. Fouillée exposait et analysait, sous toutes ses faces, la Dialectique de Platon et la théorie des *Idées* (nous devrions dire des *Idéaux*), qui dominent assurément toute sa philosophie.

L'ouvrage de M. Bénard, suivant un plan plus général et plus vaste, nous fait connaître les idées de Platon sur tous les grands problèmes de la philosophie spéculative ou pratique, sur le monde, sur Dieu, sur l'âme humaine, sur la vie future, et aussi sur la morale, la politique et l'esthétique platoniciennes, qui ne sont pas la partie la moins originale de ce grand système, dont l'influence a été si haute dans l'histoire de l'humanité.

On sera particulièrement frappé des chapitres sur la morale de Platon et de la solidité avec laquelle M. Bénard démontre que l'auteur du Gorgias et de la République est le premier philosophe de l'antiquité qui ait établi le caractère désintéressé de la vertu, et l'autorité absolue de la loi morale, en dehors et indépendamment de tout système de peines et de récompenses.

On lira, avec non moins d'intérêt, ce qui concerne l'éducation et ce qui touche à l'art, à l'expression du beau. M. Bénard, traducteur et commentateur de l'Esthétique de Hegel, auteur d'un ouvrage sur l'esthétique d'Aristote et de ses successeurs, est particulièrement compétent sur ces questions.

Mais ce que nous tenons surtout à faire remarquer, c'est la justesse avec laquelle M. Bénard a tracé ce résumé de la doctrine platonicienne.

Nous avons eu le Platon alexandrin, le Platon selon saint Augustin et les Pères de l'Église, le Platon de la Renaissance, le Platon kantien, le Platon hégélien, le Platon de l'éclectisme. M. Bénard a le grand mérite de nous présenter simplement le Platon grec, disciple, il est vrai, de Socrate, successeur de Pythagore et de Parménide auxquels il fait plus d'un emprunt, mais auteur original, indépendant et, on peut le dire, immortel du premier et du plus grand système spiritualiste qui ait jamais existé.

Il nous montre enfin comment la forme du dialogue a été heureusement adaptée à cette doctrine, et l'a rendue plus vivante en quelque sorte et plus populaire.

M. Vacherot présentait, il y a quelques mois, cet ouvrage à l'Académie des sciences morales, dans les termes les plus flatteurs, et il terminait par ces paroles, qui nous serviront de conclusion : « M. Bénard est le doyen d'âge de ma génération. Travailleur infatigable, il ne songe point à dire, comme le vieil athlète de l'Énéide : *Artem cestusque repono*. Il mourra, la plume à la main, devant sa table de travail. Après son livre sur Platon, il annonce un second et dernier volume sur la philosophie grecque. Il prépare en même temps des études sur l'esthétique allemande. Tout cela fait, si Dieu lui prête vie, comme il y a tout lieu de l'espérer, il trouvera au fond de ses tiroirs de quoi intéresser les amis de la philosophie. »

AD. HATZFELD.

Introduction à la Psychologie expérimentale, par **A. BINET**, directeur du laboratoire de psychologie de la Sorbonne. — (Alcan).

Ce livre, très court, est un rapide exposé des méthodes d'observation et d'expérimentation employées au laboratoire de psychologie de la Sorbonne. M. Binet et ses collaborateurs ont voulu présenter et quelques pages les instruments qu'ils emploient le plus souvent dans leurs recherches.

M. Binet montre comment on étudie aujourd'hui, dans les laboratoires, nos sensations, nos perceptions, l'attention et la volonté sous leur différentes formes. Chaque fois une expérience typique vient illustrer ses explications, et faire comprendre le maniement de l'appareil employé. — Deux longs chapitres sont consacrés aux expériences sur la mémoire et aux mesures de durée des phénomènes psychiques. Enfin, comme tout le monde ne peut avoir un laboratoire à sa disposition, M. Binet explique en quelques mots comment se pratique une enquête psychologique.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er juillet au 31 décembre 1894.

Académies sous la Restauration, 631.
Adjudant Chatelain (L'), à la presqu'île Ducos, 631.
Alexandre III (Le tsar), 577.
Ames modernes, 193.
Ami (Un) de la France, 214.
Anarchistes (La loi contre les), 129.
Angleterre (La révolution du XXe siècle en), 499.
Art français (L'). Opinion de MM. Roll, Dalou et Henner, 175.
Art (Notes d'), 509, 539, 605, 735.
Attentats (Les) contre la famille royale en 1821, 494.

Barante (M. et Mme de), 385.
Basilicos (Jacques). Un aventurier grec au XVIe siècle, 170.
Belgique (Le suffrage universel en), 513.
Béranger (Un) nouveau, 341.
Bertrade, comédie, 1.
Bibliothèques (Les) aux États-Unis, 600.
Bienfaisance (La) conjugale, 399.
Bourget (M.) et la presse américaine, 703.
Brignol et sa fille, comédie, 677.
Burdeau (M. Auguste), 766.

Cahier (Le) bleu, nouvelle, 65.
Campagne de Russie (Pendant la), 53.
Cartouche d'après sa correspondance, 130.
Chantilly (Le château de), 373.
Chauliac (Guy de), 405.
Chinatown, 86.
Chine. Les examens en —, 18. Vingt-huit jours en —, 440, 496, 558, 595.
Chirurgiens (Deux) au XIVe siècle, 405.
Choses et autres, 27, 91, 154, 220, 285, 349, 475, 537, 604, 636, 733, 791.
Chronique musicale. Opéra : *Othello*, 502. — La millième de *Faust*, 761.
Chronique politique de la Semaine : V. la dernière page de chaque numéro de la Revue.
Coéducation (La) des sexes en Turquie, 415.
Collège de France (Le) de 1848 à 1852, 769.
Comédie (La) sociale, 477, 540, 700.
Congolais (La fin du conflit franco-), 279.
Corée (La guerre de), 224.
Corruption électorale (La) 567.
Counani (La moisson d'or de) 113.
Cyrano de Bergerac (Étude sur), 29.

Danton (Les fils de), 671.
Delphes (Les fouilles de). Le site, les travaux, 715; les résultats, 758; les découvertes, 786.
Duruy (M. Victor), 672, 721.

Éditeurs (Quelques figures d') sous le second Empire, 333.
Égypte (L') en 1798, 779.
Eglise (L') et le siècle, 563.
En détresse, fantaisie, 357.
En marge des évangiles, moralité, 801.
Enseignement primaire (L'état actuel de l'), 752.
Enseignement supérieur (L') en France, 206.
Esprit (Jacques), 133.
États-Unis (A travers les). — De New-York à Chicago, 681.
Europe (L') et la question chinoise, 805.
Evasion (Mon) de Metz en 1870, 686.

Famille (Une) d'autrefois, 385,
Femme d'officiers, nouvelle, 263.
Femmes (Les) qui écrivent, 217. — Une satire anglaise contre les —, 241.
Force (La) du mal, nouvelle, 705.
Foret (La) sans écho, 197.

France (La) jugée par un Américain, 214. La — appréciée par une Anglaise, 72.
France (M. Anatole), 79, 729,
Franck (M. Adolphe), 481.

Galland (P.-V.). Ses débuts, 308.
Grandes (Les) manœuvres, 424.
Grèves (Les) d'Amérique, 117.
Guérison (La) d'Edwin Burns, nouvelle, 225.

Heine (Henri) en France, 670, 799.
Houssaye (M. Henry), 794.

Immortalité (L') littéraire, 237.
Indo-Chine. La France et l'Angleterre en —, 325.
Instantané (Un), nouvelle, 385.

Jean de Meung, 35.
Journaliste (Un) parisien : M. Magnard, 658.
Jouvenel (Jean), prévôt des marchands, 222.

Labiche romancier, 692.
Leconte de Lisle, 97.
Livre. La conception d'un —, 9.
Livres nouveaux (Les). V. Table des auteurs Wyzewa.
Logements d'hommes de lettres, 366.
Lot (Le) de cent mille francs, nouvelle, 41.
Louvre. Acquisitions nouvelles au —, 605, 735.
Lycée (Histoire d'un), 794.

Madagascar. — La question de —, 353, La France à —, 545. La situation de —, 626.
Magnard (M. Francis), 658.
Mariette-Bey (Lettres de), 735.
Marionnettes parlantes, nouvelle, 740.
Médecins (Les) d'autrefois, 23.
Meleagre. — Un décadent grec, 292.
Merle (Le général), 140.
Michelet, 167. La famille de —, 718. Une leçon de —, 789.
Milieu de siècle, 609, 646, 718, 769.
Milliardaire (La), nouvelle, 547, 587, 613, 651.
Mondeville (Henri de), 405,
Montaigne maire de Bordeaux, 529.
Mouvement (Le) philosophique depuis 50 ans, 481.
Murad. La folie du sultan —, 48.
Musiciens (Portraits de). — Rubinstein, 790.
Musique. Rapports de la — et de la poésie, 64.

Nanteuil (Robert), 555.
Napoléon. Son départ pour Sainte-Hélène, 311. Une conversation de — à l'île d'Elbe, 744.
Nécrologie. — Leconte de Lisle, 95. — James Darmesteter, 544. — René de Récy, 638. — Auguste Burdeau, 766.
Noel d'Alsace, 775.
Nos cinq présidents, 33.
Notes d'art, 509, 539, 605, 735.
Notes et impressions. Rêveries sur la liberté de la presse, 60. — La théâtromanie, 122. — Plombières, 186. — Choses du félibrige, 254. — La misère des professeurs, 316. — La douleur de correspondre, 382. — Les contre-guides, 445. — Le boulevard, 507. — Le tout-Paris des premières, 572. — La presse et l'opinion, 668. — *Passim*, 764.

Orphelins (Les) de Milciterne, fantaisie, 462.

Palissy (Bernard), 261.
Pape-Carpentier (Madame), 13.
Parricide (Le), nouvelle, 488, 519.
Pasquier (Les mémoires du chancelier), 338.
Pauvres vieux, nouvelle, 429.
Philosophes contemporains : M. Théodule Ribot, 590.
Philosophie (L'Enseignement de la), 93.
Portrait (Un) de Renan, 809.
Préséance (Une question de) au XVIIIe siècle, 295.
Présides (Les) d'Afrique, 660.
Procédés littéraires, 710.
Puvis de Chavannes. Une exposition des œuvres de —, 509.

Récy (René de), 638.
Religion (La). Étude de logique sociale, 435.
Renan, 167.
Rentiers (Les) de Lyon au XVIIe siècle, 638.
Restauration (Les dernières années de la), 107.
Révolution (La) en Bourgogne, 271, 469. La première année de la — à Lyon, 158.
Ribot (M. Théodule), 590.
Rosny (J.-H.), 417.
Rubinstein (Antoine), 790.

Sainte-Beuve (Une lettre de), 672.
Scènes de la vie littéraire, 333, 360, 440, 812.
Sébastopol (Souvenirs de), 101, 702.
Socialisme (Le) d'État, 465.
Solidarité (L'idée de), 574.
Sorbonne (La) de 1848 à 1852, 769.
Souvenirs d'enfance, 161, 210, 238, 275, 289.
Suffrage universel en Belgique, 513.
Sybel (M. de) et Guillaume II, 457.

Taine (M.), 167.
Théâtres. — Le théâtre et la critique, 58. — La fin du Théâtre-Libre, 88. — Les Annales du théâtre et de la musique, 147. — Les fêtes d'Orange, 251. — Une histoire du théâtre, 347.
Comédie-Française : Severo Torelli, 313. — Vers la joie, 505. — Qui? 666.
Odéon : Le Sycomore, la Barynia, 411. — Bertrande, 505. — Fiancée, 535. — Monsieur Alphonse, 666. *At home*, 823.
Gymnase : Nos bons Villageois, 443. — Pension de famille, 570.
Renaissance : La Femme de Claude, 379. — Gismonda, 601.
Vaudeville : Brignol et sa fille, 692.
Variétés : La Rieuse, 692.
Théâtre des lettres : Comme ils sont tous, 601.
L'Œuvre : Frères, 25. — La Gardienne 26. — Creanciers, 26. — Annabella, 633. — La vie muette, 692, 784. — Père, 795.
Transformations sociales, 22.
Tribunaux (La suppression des petits), 714.
Tricolor Marc et son ami Pixerécourt, 134.

Université et Politique, 12, 94.

Vengeance (La) de Mrs Murray, 321.
Vicaire (M. Gabriel), 199.
Ville (La) hantée, conte, 104.
Vingt-huit jours en Chine, 440, 496, 558, 595.
Voltaire (Les contes et romans de), 620.

Wagner (Les drames de), 344, 409.
Waldeck-Rousseau (M.), 527.
Werther (Les imitations françaises de), 402.

TABLE DES AUTEURS

Du 1er juillet au 31 décembre 1894.

Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.

A

Albert (Maurice). — Les médecins d'autrefois, 23.
Alexis (Paul). — *Trente romans*, 607.
Amouretti (Fr.). — Les grèves d'Amérique, 117. — La guerre de Corée, 244.
Anonymes. — La question de Madagascar, 353. — Les grandes manœuvres, 424. — La situation à Madagascar, 626. — La presse et l'opinion, 697. — L'Europe et la question chinoise, 805.
Arène (Paul). — *Domnine*, 664.

B

Baluffe. — Jacques Esprit, 133. — Les rentiers de Lyon au XVIIe siècle, 638.
Bapst (Germain). — Le château de Chantilly, 373.
Barracand (Léon). — Leconte de Lisle, 97. — La milliardaire, nouvelle, 547, 587, 613, 651. — *Mariage mystique*, 768.
Batiffol. — *Jean Jouvenel*, 222.
Bazin (René). — *Humble amour*, 607.
Béclard (L.). — Les mémoires du chancelier Pasquier, 338.
Bérenger (Henry). — L'Église et le siècle, 653.
Berkeley (Charles de). — *Vieilles histoires*, 768.
Bernard (Maurice). — Les Présides d'Afrique, 660.
Berr de Turique. — En détresse, fantaisie, 357.
Bertheroy (Jean). — *Le mime Bathylle*, 123.
Bois (Jules). — *L'éternelle poupée*, 576.
Bonnefon (Paul). — Un aventurier grec au XVIe siècle, 170.
Bordeaux (Henry). — Pauvres vieux, nouvelle, 429.
Bréal (Michel), de l'Institut. — Madame Pape-Carpantier, 61.
Brun (Ant.). — *Cyrano de Bergerac*, 29.
Bullock (T.-L.). — Les examens en Chine, 18.

C

Capus (Alfred). — Brignol et sa fille, comédie, 677.
Chamberlain (H.-S.). — *Le drame de Richard Wagner*, 344, 409.
Chandos (Raphaël). — Ames modernes, 193.
Chryssaphides. — La folie du sultan Murad, 48. — La coéducation des sexes en Turquie, 415.
Cim (Albert). — *Joyeuse ville*, 607.
Combarieu. — *Les rapports de la musique et de la poésie*, 62.
Cottinet (Edmond). — Un Béranger nouveau, 341.

D

Dargène (Jean). — La guerre sino-japonaise, 305.
Depasse (Hector). — Transformations sociales, 22. — Nos cinq présidents, 33.
Descaves. — *Les Emmurés*, 575.
Deschamps (Gaston). — *Sur les routes d'Asie*, 534.
Desfossés. — La suppression des petits tribunaux, 754.
Dieulafoy (Jane). — *Frère Pelage*, 124.
Dorchain (Auguste). — *Vers la lumière*, 377.
Dugard (M.). — Chinatown, 86. — A travers les États-Unis, 684.
Duplessis (Georges), de l'Institut. — Un graveur au XVIIIe siècle : Robert Nanteuil, 555.
Dupuy (E.). — L'enseignement supérieur en France, 206. — *Bernard Palissy*, 231.
Durandeau (J.). — La Révolution en Bourgogne, 271, 469.

E

Ebrington (Lord). — Une conversation avec Napoléon, 744.
Ernst (Alfred). — *La Walkyrie, traduction*, 344.

F

Fabre (Ferdinand). — *Taillevent*, 822.
Faguet (Émile). — Renan, Taine et Michelet, 167. — Bernard Palissy, 231. — Un décadent grec : Méléagre, 292. — Littérature d'Afrique, 363. — Les contes et romans de Voltaire, 620. — M. Henry Houssaye, 737. — Un portrait de Renan, 809.
Fécamp (A.). — *Le poème de Gudrun*, 188.
Fèvre (Henry). — Le lot de cent mille, nouvelle, 41.
Filon (Augustin). — *Renégat*, 123.
Foley (Charles). — *Cœur de Roi*, 123.
Fontane (Th.). — Mes souvenirs d'enfance : Mes parents, ma famille, 161. Swinemunde, 210. Notre vie de famille. 238. Notre éducation, 275. Epilogue, 289.
Fouillée (Alfred), de l'Institut. — M. Adolphe Franck et le mouvement philosophique depuis 50 ans, 481.
France (Anatole). — *Le jardin d'Epicure*, 729.
Froude. — *English seamen in the sixteenth century*, 515.

G

Gauthier-Villars (Henry). — Une question de préséance au XVIIIe siècle, 295. — Choses et autres, 604, 733.
Geyerstamm (de). — Le parricide, nouvelle, 488, 519.
Gonse. — *La sculpture française depuis le XIVe siècle*, 821.
Grenier (Edouard). — A propos de Heine, 670.
Gross (Ferdinand). — *Werther in Frankreich*, 402.
Gsell (Paul). — La tradition artistique française, 175.
Gsell (St.). — *L'empereur Domitien*, 542.
Guilland (Ant.). — Un pamphlet allemand, 318. — M. de Sybel et Guillaume II, 457.
Guillaume (J.). — Académies, musées et théâtres sous la Révolution, 183.
Guillemot (Jules). — Labiche romancier, 692.
Gyp. — *Romans nouveaux*, 473.

H

Havard (H.). — Les débuts d'un artiste : P.-V. Galland, 308.
Hermant (Abel). — Le journal d'un membre de l'Institut d'Egypte, 779.
Hoche (Jules). — La comédie sociale, 477, 540, 700. — Noël d'Alsace, 775.
Huguet. — *La syntaxe de Rabelais*, 351.

J

Jaurès (Jean), député. — Université et politique, 12.
Jean-Pierre. — 27, 91, 154, 220, 285, 349, 405, 475, 537, 636.

K

Klein (l'abbé). — *L'église et le siècle*, d'après Mgr Ireland, 563.

L

LAFFITTE (Paul). — La loi contre les anarchistes, 129. — Le suffrage universel en Belgique, 513. — L'idée de solidarité, 574. — M. Francis Magnard, 658. — L'état actuel de l'enseignement primaire, 752. — La question sociale, 827.
LANSON (Gustave). — Un naturaliste du XIIIe siècle, 35. — L'immortalité littéraire, 257. — Histoire d'un lycée, 794.
LAQUEYSSIE (de). — *Acte d'amour*, 57.
LAZARUS. — *La révolution du XXe siècle en Angleterre*, 499.
LE GOFFIC. — M. Gabriel Vicaire, 199.
LEMAITRE (Jules). — Bertrade, comédie, 1. — En marge des Evangiles, moralité, 801.
LEMIRE (Ch.). — La France et l'Angleterre en Indo-Chine, 325.
LENOTRE (G.). — Les fils de Danton, 672.
LESOUDIER. — Le livre et les bibliothèques aux Etats-Unis, 600.
LIARD (Louis). — L'enseignement supérieur en France, 206.
LIESSE (André. — Le socialisme d'Etat, 465.
LEVALLOIS (Jules). — Milieu de siècle, souvenirs, 609, 646, 718, 769.
LYON (Georges). — Auguste Burdeau, 766.
LYS (Georges de). — Femme d'officier, nouvelle, 263.

M

MAHY (de), député. — La France à Madagascar, 545.
MAILLARD (Firmin). — Figures d'éditeurs sous le second Empire, 333. — Logements d'hommes de lettres, 366. — Séances académiques, 440. — Mort de gens de lettres, 812.
MAIRET (Jeanne). — Un instantané, nouvelle, 393.
MARC (Lucien). — La presse et l'opinion, 697.
MASSON-FORESTIER. — *La jambe coupée*, 607.
MAX O'RELL. — *La maison John Bull et Cie*, 533.
MAZEL (Henri). — Le général Merle, 140.
MILLE (Pierre). — Une satire anglaise contre les femmes, 242. — La vengeance de Mrs Murray, 321. — Une histoire de pirates, 515. — La force du mal, nouvelle, 705.
MIMANDE (Paul). — La moisson d'or de Counani, 113. — L'adjudant Châtelain à la presqu'île Ducos, 631.
MONCEAUX (Paul). — Les Africains, 363. — Les fouilles de Delphes. 745, 758, 786.
MONIN (H.). — Les dernières années de la Restauration, 107.
MONOD (Gabriel). — *Maîtres d'histoire*, 167.
MOUTON (Eugène). — La conception d'un livre, 9. — Procédés littéraires, 710.

N

NEUKOMM. — Tricolor Marc et son ami Pixerécourt, 234.
NICAISE. — *La grande chirurgie de Guy de Chauliac et de H. de Mondeville*, 405.
NOLHAC (Pierre de). — *Paysages de France et d'Italie*, 377.
NORMAND (Jacques). — *La muse qui trotte*, 249.

P

PASQUIER (le chancelier). — *Mémoires*, 338. — Les attentats contre la famille royale, en 1821, 493.
PATRY (le colonel). — Mon évasion de Metz en 1870, 686.
PELADAN (J.). — *Le théâtre complet de Wagner*, 344.
PELLISSIER (G.). — M. Anatole France, 79. — *Études de littérature contemporaine*, 158, — M. J.-H. Rosny, 417.
PENSA (Henri). — V. CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE.
PEYRUSSE (Bon Guillaume). — Lettres inédites, 53.
PICAVET. — L'enseignement de la philosophie, 93. — M. Théodule Ribot, 590.
POMMEROL (Jean). — *Déraciné*, 576.
PRÉVOST (Marcel). — *Les demi-vierges*, 56.
PROAL. — La corruption électorale, 567, 702.
PUGET (Pierre). — M. Waldeck-Rousseau, 527.

Q

QUIDDE. — *Caligula*, 318.

R

RABANY. — *Kotzebue, sa vie et son temps*, 126.
RAMBAUD (Alfred). — La France d'aujourd'hui appréciée par une Anglaise, 72. — Le tzar Alexandre III, 577. — Victor Duruy, 672, 721.
REBELL (Hugues). — Cartouche, d'après sa correspondance, 130.
RÉGAMEY. — Vingt-huit jours en Chine, 449, 496, 558, 595.
REMER (Paul). — Sur la guerre franco-allemande, 31.
RENOUARD (Philippe). — Un projet de catalogue général, 155.
RICHEPIN (Jean). — *Les Paradis*, 249.
RIVAL (Mme Jeanne). — Les femmes qui écrivent, 216.
ROBERT (Pierre). — V. THÈSES DE DOCTORAT.
ROD (Édouard). — *Le silence*, 55.
ROLLAND (Jean). — *L'oncle Chambrun*, 576.
ROSIÈRES (Raoul). — Th. de Banville, 641.
ROSNY (J.-H.). — *L'indomptée*, 575.
ROUIRE. — La fin du conflit franco-congolais, 279.

S

SARRAZIN (Gabriel). — *Mémoire d'un centaure*, 57.
SAUVY (François). — La ville hantée, conte, 104.
SCHWOB (Marcel). — *Le livre de Monelle*, 607.
SÉCHÉ (Léon). — M. et Mme de Barante, 385.
SECRÉTAN (colonel). — *L'armée de l'Est*, 414.
SÉGARD (Charles). — La guérison d'Edwin Burns, nouvelle, 225.
SPENCER (Herbert). — La bienfaisance conjugale, 399.
SPYRIDIS. — *Une nouvelle grammaire grecque*, 419.
STAPFER (Paul). — *Les réputations littéraires*, 275. — Montaigne maire de Bordeaux, 529.

T

TARDE (G.). — La religion, étude de logique sociale, 435.
THIÉBAULT (général). — Lettre inédite, 818.
TILLET (J. du). — Théâtres, 58, 88, 149, 251, 313, 347, 379, 411, 505, 570, 601, 633, 668, 692, 734, 761, 795, 823.
TOLSTOÏ (comte Léon fils. — Le cahier bleu, nouvelle, 65.
TOURGUENEFF. — Quelques lettres, 145.
TUETEY. — *Répertoire des sources de l'histoire de Paris*, 511.

V

VALABRÈGUE (Antony). — Les poètes, 249, 377.
VANDÈREM (Fernand). — Notes et impressions, 60, 122, 186, 254, 316, 382, 445, 507, 572, 668, 766, 825.
VEBER (Pierre). — Les orphelins de Milciterne, fantaisie, 462. — La forêt sans écho, 797.
VERGA (Giovanni). — Marionnettes parlantes, 740.

W

WAHL. — *La première année de la Révolution à Lyon*, 158.
WYZEWA (T. de). — Livres nouveaux, 55, 117, 151, 183, 283, 344, 409, 473, 533, 664, 729, 821.

Z

ZOLA. — *Lourdes*, 151, 183.

Paris. — Chamerot et Renouard Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 31968.

197193

Duplicate card.

P Revue Bleue, politique et littéraire.
LF Ser. 4, Vol. 2, 1894.
R

NAME OF BORROWER

DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED